Madame Alonzo Fortier.

C'est le premier numéro de la Revue. Elle était
beaucoup plus belle dans ces années là.

Dullée.

LA PLUS IMPORTANTE LIBRAIRIE ET PAPETERIE FRANÇAISE DU CANADA

Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES

religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUES SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs

43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE 1918

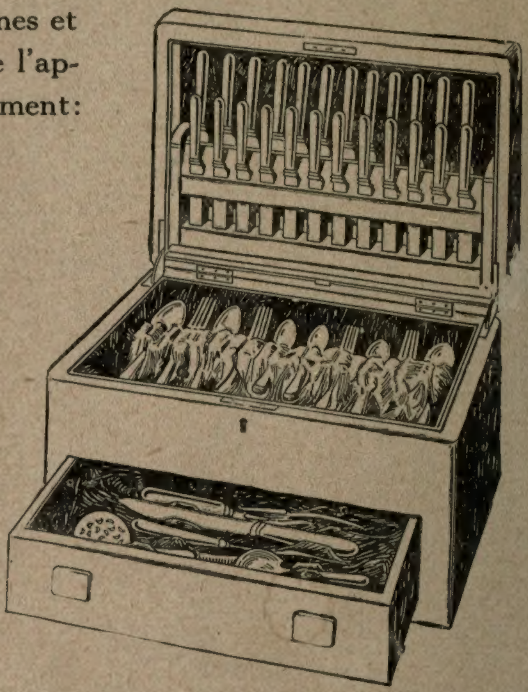
"Cela vient de chez MAPPIN & WEBB"

On vante la beauté du dessin — la finesse exquise des lignes et des motifs décoratifs — puis, pour exprimer le comble de l'appréciation, celui qui reçoit l'objet s'écrie avec ravissement: "Et cela vient de chez Mappin and Webb!"

C'est cette garantie de la qualité qui rend si agréable l'achat d'articles triés dans le catalogue de Mappin and Webb — car la marque "Mappin and Webb" a cette réputation universelle de qualité.

Notre nouveau catalogue illustre et décrit notre marque "pedegree" de montres, de bijouterie, d'articles en argent massif, d'argent plaqué de verre taillé et d'articles en cuir.

Que vous ayez besoin de quelque chose comme cadeau de fête de noces ou du Jour de l'An, ou pour l'embellissement de votre foyer, faites-en le choix dans le catalogue de Mappin and Webb. — Expédié franco par la poste sur demande.



MAPPIN & WEBB

CANADA LIMITED

Dépt. 353, RUE STE-CATHERINE OUEST

MONTREAL

Londres, Biarritz, Paris, Rome, Rio de Janeiro, Sao Paulo, Buenos Ayres.

Tél. EST { 799 / 4928

"La Patisserie Française" n'a pas de Succursale

LA PATISSERIE FRANÇAISE

Pâtisseries de grand choix. Glaces, Sorbets, Petits fours.

RESTAURANT A LA CARTE

Cuisine pour la ville. *La plus jolie salle de Thé de l'Est.*

KERHULU ET ODIAU
Propriétaires

176, Rue St-Denis,
MONTREAL

BANQUE DE MONTREAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	$20,000,000	Réserve	$20,000,000
Profits indivis	1,661,614	Total de l'actif	489,271,197

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président — Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice- Président

R. B. Angus, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, M.C.
G. B. Fraser Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
D. Forbes Angus, Ecr.
Harold Kennedy, Ecr.
Colonel Henry Cockshutt
E. W. Beatty, Ecr., K.C.
C. R. Hosmer, Ecr.
William McMaster, Ecr.
H. W. Beauclerk, Ecr.
J. H. Ashdown, Ecr.

Siège Social: MONTRÉAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl., 47 rue Threadneedle, E.C., G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo, Pall Mall, S.W.
Succursale du Trafalgar Sq.S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal (France) 17 Place Vendôme.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO: 27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American Banque (possédée et contrôlée par la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear, Curling, Ferryland, Gaultois, Grand Falls et Greenspond.

1-4 F.

Faites Usage du Pneu Moderne

MALTESE CROSS

LE MEILLEUR PNEU AU MEILLEUR PRIX



LE PLUS SUR DES ANTI-DERAPANTS

GUTTA PERCHA ET RUBBER LIMITED

BUREAU CHEF: TORONTO

359 rue St-Jacques, : Montréal

1-1 F.

Beurre
Crême Douce
Crême Glacée

Montreal Dairy Company Limited

290 PAPINEAU

Téléphone: Est 1618-1361-7019

1-1 F.



Le Centre de la Mode à Montréal ou l'Élégance se Joint à la Qualité

Non seulement on trouve ici tout ce qui a trait à la toilette la plus recherchée, mais on peut également y pourvoir à tous les besoins personnels de la famille, ainsi qu'à ceux de la maison.

"MEILLEURE QUALITE ET BAS PRIX"

Dupuis Frères LIMITEE

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COMMERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA. LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL,
Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON,
Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

D'un journal de mode:
"L'allaitement artificiel n'est jamais qu'un pis-aller!..."
Pourquoi pas un pis à lait?

* * *

L'expérience apprend à se défier de tout, et de soi plus que des autres.

Comtesse Dash.

* * *

L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa sa fortune.

La Bruyere.

* * *

Avoir quelquefois de l'énergie ne prouve pas qu'on possède du caractère. Le caractère implique une énergie continue et non pas transitoire.

Gustave Le Bon.

* * *

Les femmes sont des pendules qui retardent toujours à partir de vingt-cinq ans.

Charles Joubert.

* * *

L'exagération est l'antichambre du mensonge.

Ernest Renan.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

1-1 F.

Madame !

¶ Vous savez que le sol canadien produit cette année plus de 200,000,000 de minots du blé, le plus beau, le plus riche, le plus nourrissant au monde. :-: :-: :-: :-: :-:

¶ Vous savez aussi n'est-ce-pas, que c'est dans les moulins modernes et scientifiquement outillés, comme le sont ceux de la ST. LAWRENCE FLOUR MILLS COMPANY, LIMITED, que ces blés de choix sont transformés en farine pure, riche, et nutritive qui vous est offerte sous le nom de :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-:

"FARINE REGAL"

¶ Une farine blanche, douce, fine, homogène et riche en gluten et en phosphates, la farine que vous ne cesserez d'employer une fois que vous l'aurez essayée. :-: :-: :-: :-: :-: :-:

¶ Donc, madame, si vous voulez toujours réussir vos pâtisseries, les faire légères, riches, appétissàntes et savoureuses, employez la

"FARINE REGAL"

¶ LA "FARINE REGAL" est vendue en sacs de 7, 14, 42½ et 98 lbs., ou en barils de 98 et 196 lbs.

THE ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO., LIMITED

MONTREAL

THE HOUSE OF QUALITY
(REGISTERED)

LES FOURRURES FAIRWEATHER



"Sont choisies de préférence après comparaison faite."

NULLE part ailleurs vous ne pourrez trouver un semblable assortiment de merveilleux vêtements de fourrure, différant entièrement, quant au style et au prix, mais se ressemblant absolument quant à la perfection des peaux employées et la beauté du fini.

Les élégantes nous favorisent parce qu'en venant à notre établissement elles y trouvent ce qu'elles ne peuvent se procurer ailleurs; parce qu'en achetant ici, elles trouvent aussi une atmosphère agréable; parce que le montant d'argent investi constitue un placement sérieux et leur assure quelque chose de supérieur en fait de style et de confort.

Manteaux de fourrure, Capes, Dolmans, Coatees, Etoles et Petites Parures dans toutes les fourrures en faveur. :: :: :: ::

FAIRWEATHERS, Limited

Rue Ste. Catherine, près Peel.

TORONTO — MONTREAL — WINNIPEG

1-1 F.

Paraître le 13 novembre à Montréal

LA RENTE

Directeur: OLIVAR ASSELIN



La **RENTE** aura pour tout programme de populariser les valeurs canadiennes qui constituent les placements de tout repos les plus rémunérateurs;

La **RENTE** ne prétend pas tout dire sur les questions économiques, mais elle visera à n'en dire que des choses intéressantes. Pas universelle, mais vivante.

La RENTE sera envoyée gratis à toute personne qui en fera la demande aux éditeurs-propriétaires:

VERSAILLES-VIDRICAIRE-BOULAIS (limitée)

BANQUIERS

(Achat et vente d'obligations municipales, scolaires, industrielles, etc.)

Rue S.-Jacques, 90
MONTREAL

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$3.50	$1.75

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

1ière Année—No 1 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 novembre, 1919

LES COLLABORATEURS

Messieurs :
ASSELIN, Olivar
BEAULIEU, Germain
BARBEAU, C. Marius
BARNARD, Joseph
BARTHE, Ulric
BEAUCHEMIN, Docteur Nérée
BEAUCHESNE, Arthur
BELAND, Honorable Dr
BELCOURT, Honorable Sénateur
BELZILE, Gleason
BESSETTE, Arsène
BILODEAU, Ernest
BOYD, John
BRUNET, Berthelot
CALDER, Major R. L.
CARTIER, Jean Victor
CERCY, A.
CHARBONNEAU, Jean
CHARTIER, Chanoine
CHAUVIN, Edouard
CHAUVIN, Jean
CHEVASSU, Pierre
CHOPIN, René
CHOQUETTE, Honorable Dr
COMTE, Gustave
COURTEAU, Joseph
D'AMOUR, l'abbé
DANDURAND, Honorable Sénateur
DARTOIS, C.
DAVID, Honorable Athanase
DAVID, Honorable Sénateur
DECELLES, A. D.
DELAGE, Honorable Cyrille
DESAULNIERS, Gonzalve
DESROCHERS, Francis
DESROSIERS, Léo-Paul
DESY, Jean
D'HELLENCOUR, H.
D'ORNANO, L.
DOUCET, L. J.
DOYON, R. P. Constant
DUFRESNE, Jean
DUGAS, Marcel
FAUTEUX, G. A.
FERLAND, Albert
FLEURY, Arthur
GARNEAU, Hector
GAUVREAU, Chs-A.
GAUVREAU, Major L.
GOUIN, Léon-Mercier
HELBRONNER, Jules
HELBRONNER, Michel
HOULE, Léopold
JOBIN, Yvan
LABELLE, Alfred
LABRUERE, Montarville Boucher de
LALANDE, R. Père Louis
LAMARCHE, Ulric
LANGLOIS, Godfroi
LARUE, Gilbert
LEMONT, Arthur
LEMIEUX, Honorable Rodolphe
LORRAIN, Léon
LOZEAU, Albert

AP
21
RA
année 1-2, no 2
LIBRARY
APR 1 1963
UNIVERSITY OF TORONTO
134584

SOMMAIRE :

LES COLLABORATEURS

MacINTOSH, Dr J.-L.
MAILLET, Roger
MARTIGNY, Paul LeMoyne de
MASSICOTTE, E. Z.
MAURAULT, M. l'Abbé Olivier
MYRAND, Ernest
MONTIGNY, Louvigny Testard de
MONTPETIT, Edouard
MOORE, William Henry
MORIN, Victor
NANTAIS, Isaac
NOLIN, Docteur Joseph
NOLIN, Jean
OUIMET, Paul G.
PANNETON, Philippe
PARADIS, Ferdinand
PARENT, Honoré
PELLETIER, Fred.
PERRAULT, Antonio
POIRIER, Honorable Sénateur
POISSON, Adolphe
POTVIN, Damase
PREFONTAINE, Fernand
PREVOST, Jules Edouard
PROULX, Antonin
RICHARD, L. A.
RINFRET, Fernand
RIKAN, Dr Albéric Marin
RIVARD, Adjutor
ROBY, Fernand
ROQUEBRUNE, Robert Laroque de
ROUILLARD, Eugène
ROY, Pierre Georges
SAINT PIERRE, Arthur
SCHELKING, Baron Eugène de
TREMBLAY, Ernest
TREMBLAY, Jules

LES COLLABORATRICES :

ANCTIL, Melle Jeanne
BEIQUE, Mme F. L.
BENOIT, Mme Monique
BRODEUR, Mme Donat
CARON, Melle M.
CARTIER, Melle Victoria
CLERGUE, Miss Gertrude
CLERK, Mme Fernande Choquette
COTE, Mme Eva
de MAISY, Sybil
DANDURAND, Mme Raoul
DAVELUY, Melle Marie-Claire
FAUTEUX, Mme Eva Mercier
GABOURY, Mme Margot de Montigny
GERIN-LAJOIE, Mme Henri
GERIN-LAJOIE, Melle Marie
GOUIN, Mme Léon-Mercier
GUERIN, Miss Bellelle
JALBERT, Mme Bernadette
LAMONTAGNE, Melle Blanche
LEBIZAY, Mme Marguerite
LEFEBVRE, Melle Ginevra
LEMAIRE, Mme Georgine
RANGER, Mme Line
ROUILLARD, Melle Bernadette
SAINT-JACQUES, Mme Maurice
SAINT-JEAN, Melle Idola
SAINT-PIERRE, Mme Lætitia D.
TASSE, Mme Henriette
VALOIS, Mme [illegible]

Etc., Etc.

S'UNIR POUR GRANDIR

Notre pays aspire à de hautes destinées.

C'est son droit impérieux. Mais pour atteindre aux sommets convoités, une union s'impose entre les races, les classes, les groupes.

Tous les Canadiens, certes, ont au cœur l'amour et la fierté de la patrie. Leur manière de comprendre ce sentiment a pu jusqu'ici varier, mais l'heure ne saurait plus tarder de l'exprimer par un seul et unique geste.

Ce geste, il faut le préparer.

Tous ceux qui veulent la grandeur et la prospérité de leur pays sentent, devant les exigences du monde nouveau qui s'inaugure, combien nous avons besoin de grouper les énergies et les vaillances pour composer l'élite qui doit orienter nos ambitions nationales. Mais cette élite existe-t-elle?

Nos hommes instruits et capables de diriger notre éducation nationale ne sont-ils pas disséminés dans tous les groupes? Et ces groupes ne sont-ils pas même souvent de simples factions politiques? Il n'y a pas de centre intellectuel où toutes les classes se joignent, où toutes les idées s'échangent, un centre enfin où l'on apprend à se connaître et à se respecter, en dépit des abîmes qui peuvent nous séparer. L'intérêt national ne devrait-il pas déterminer un effort en commun, où seraient oubliées les haines de race, où seraient abolies les dissensions anciennes, et où l'on apprendrait vraiment à se connaître et à se comprendre. La fondation de ce centre de pensée canadienne s'impose, et la Revue Moderne veut aider à sa création.

Elle ouvre donc largement ses colonnes à tous ceux qui sont appelés, par leur talent et leurs études, à jouer le rôle dans la vie canadienne, de diffuser des idées, de promouvoir des progrès, et d'orienter des mouvements. Elle veut ainsi former une opinion saine et juste qui professera le mépris du préjugé, et répudiera toute propagande de haine et de fanatisme.

Il n'y a pas à se le dissimuler, un esprit nouveau nous anime. Ce n'est pas en vain que la guerre nous a tué nos enfants pour un idéal de justice et de liberté. Cet idéal qui s'empare de nos consciences, nous inculque une mentalité plus généreuse, plus salutaire, plus humaine, parce que plus fraternelle.

Déjà, chez-nous, s'affirme un besoin d'oublier les discussions anciennes, d'abolir les vieilles rancunes, d'effacer les mauvais souvenirs, pour commencer une vie nationale, inspirée uniquement des intérêts canadiens, des progrès canadiens, des demains canadiens.

L'avenir, devant nous, s'ouvre magnifique; il serait criminel d'oublier que nous habitons un grand pays, et que nous pouvons devenir un grand peuple.

Certes, Latins et Saxons qui se partagent ce pays-ci, ont de légitimes fiertés, et d'imprescriptibles héritages. Ni les uns ni

les autres ne peuvent, un moment, songer à l'affaiblissement de l'intégrité de leur race. Tous, au contraire, sont prêts à réclamer avec la dernière énergie, le respect aux origines glorieuses.

Les Canadiens-français ne pourraient pas plus renoncer à leur langue et à leur culte que leurs compatriotes anglo-saxons. D'ailleurs, ce point d'histoire est bien fixé, et l'on sait que rien au monde ne peut déterminer la famille française de ce continent à se départir de droits supérieurs dont le renoncement marquerait un suicide honteux. Et ce n'est certes pas aux lendemains des années glorieuses, où la France a donné les plus merveilleux exemples de force morale et de courage sublime, que l'on pourrait nous croire capables, nous qui sommes nés de son héroïsme et de sa foi, de devenir des ingrats, pis encore, des monstres.

Un mouvement d'ailleurs s'affirme, dans nos centres anglais, en faveur de la langue française. Et ce mouvement, la France l'a inspiré par sa noble valeur. A la regarder si fière sous la douleur, si grande sous l'épreuve, si noble et si généreuse dans la Victoire, l'on a senti combien elle méritait d'être comprise et bénie. De partout dans notre pays, jusqu'ici réfractaire à l'étude de la langue française, s'élève le désir d'apprendre ce langage, le plus génial qui soit. Ce mouvement aidera immensément au rapprochement de tous les Canadiens. Plus nos compatriotes anglais nous connaîtront, plus ils seront curieux de notre littérature, de nos talents, de nos ressources artistiques. Ils comprendraient mal, je crois, que nous, les descendants d'une race de rare et splendide intellectualité, nous nous soyions si peu développés dans ce sens. Ils imagineront vite que nous devons représenter dans ce pays, l'aristocratie de la pensée, et sitôt qu'ils pourront nous comprendre, ils nous demanderont de quoi satisfaire leur passion d'apprendre, et leur besoin d'admirer. Il faut être prêts à leur répondre.

Et pour cela, mettons-nous au travail.

La liste de nos écrivains, de nos penseurs, de nos conteurs, de nos savants est assez longue. Presque tous ont répondu à l'appel de la REVUE MODERNE. Si tous veulent patriotiquement remplir le rôle qui leur est destiné, nous pourrons représenter dignement et fièrement le Canada français.

Notre Revue sera donc une œuvre de fierté nationale.

Elle attestera brillamment de la valeur de nos poètes, de nos prosateurs, et elle offrira une lecture abondante et salutaire à tous ceux qui la rechercheront. Là ne devra pas s'arrêter son action. Il lui faudra trouver d'autres moyens de développer le goût des arts et de la littérature. Elle multipliera les occasions de mettre en belle valeur nos meilleurs talents. Elle en fera surgir de nouveaux, par des fondations diverses. Elle inaugurera les réunions littéraires, et tiendra "salon" non pour les Précieuses dont riait Molière, mais pour les lettrés de tous les groupes.

Le programme est vaste et splendide. Rien n'en devrait arrêter l'élan, ni en diminuer l'inspiration. Le public fera chaud accueil à la REVUE MODERNE. Elle devra remplacer, dans les familles, les magazines extravagants qui enseignent le mauvais goût, et déforment trop souvent la mentalité de nos femmes et de nos jeunes filles. Elle apportera partout le meilleur de notre talent et le plus sincère de notre vouloir. Elle deviendra l'inspiratrice et l'amie. Nous l'avons voulue jolie pour qu'elle enchante tous les yeux et attire toutes les admirations. Ainsi son rôle d'éducatrice lui sera plus facile et plus doux.

Nous vous demandons de lui ouvrir vos maisons et vos cœurs. Il faut aimer cette Revue, créée pour vous, pour faire meilleures vos idées, plus justes vos principes, plus meublés vos cerveaux. Elle sera l'œuvre de talents profonds et sincères, de talents de chez-nous, triés dans toutes nos classes, dans tous nos groupes, talents canadiens-anglais, comme canadiens-français, tous conquis au "motto" qui doit dorénavant présider à nos actes: "*S'unir pour grandir*", afin de donner à la patrie canadienne la pleine mesure de nos énergies et de nos vaillances.

MADELEINE.

Notre première page, si artistique de pensée et d'exécution, nous a déjà valu de précieuses adhésions chez les clients où nous l'avons présentée. Elle continuera d'attirer la clientèle qui se laisse tout d'abord prendre par les yeux; l'esprit suivra, et puis le cœur. Et ce sera alors le succès complet et définitif: celui que nous voulons fermement réaliser.

Tous les mois, la gravure qui orne notre première page sera changée, l'encadrement restera le même. Nos gravures seront toujours choisies parmi les chefs d'œuvre de l'art, de sorte que nos lecteurs réuniront à la fin de l'année, douze "sujets" empruntés aux plus grands artistes.

LA POLITIQUE CANADIENNE

Dans son immortel ouvrage *L'Esprit des Lois* Montesquieu écrit: "La tyrannie d'un prince ne met pas un Etat plus près de sa perte que l'indifférence pour le bien commun qu'y met une République."

Cet aphorisme, me semble-t-il, met bien en lumière le danger de l'indifférentisme politique dans une démocratie. Plus qu'en aucun temps, en notre pays, c'est le devoir de tous de donner le plus d'attention à la politique, car jamais elle n'a tenu une aussi grande place dans notre vie nationale.

Le suffrage s'étend même aux femmes, et à vrai dire, il n'y a plus que les enfants, à qui la politique ne dit encore rien. Aussi bien que l'homme la femme doit se renseigner puisqu'elle est investie, comme lui du droit d'électeur et même du droit de candidat. Et je ne sache pas qu'il y ait de plus sûr moyen de s'instruire que celui de lire les revues et les journaux; mais tandis que le journal prêche, la plupart du temps, la doctrine de l'un ou de l'autre des partis, la revue, elle, s'applique à exposer les idées des uns et des autres, à les juger avec la plus stricte impartialité, afin d'éclairer ses lecteurs.

Tel sera le rôle que je compte tenir en inaugurant cette chronique mensuelle. Débarrassé de mes attaches à un parti, je m'efforcerai d'apprécier comme ils le méritent les divers groupements qui se partagent le suffrage universel.

Je ne me pose pas en censeur infaillible; mais en chroniqueur conscient de sa responsabilité; à chacun je distribuerai les louanges qu'il aura gagnées comme je lui adresserai les blâmes qu'il aura encourus. Ce sera au lecteur de juger si je remplis bien ma fonction.

* * *

C'est à une des époques les plus graves de notre histoire nationale que nous sommes arrivés. Chez nous, comme dans le monde entier, le grand cataclysme dont nous nous imaginons apercevoir encore les fulgurants éclairs et ressentir les violentes secousses, a amené le plus grand bouleversement et produit la plus grande désorganisation. Il n'a pas épargné les partis politiques plus que les autres groupes qui constituent la nation, et l'homme qui s'arrête aujourd'hui à contempler ce qui se passe dans le domaine politique ne peut s'empêcher de voir la crise qui nous menace.

A l'heure qu'il est trois partis au parlement rallient les sympathies des représentants du peuple, ce sont les partis unioniste, libéral et conservateur. Ce n'est toutefois pas à la chambre qu'on découvre bien ce qui sépare ces trois groupes. En chambre le parti unioniste parait encore faire bloc avec le parti conservateur; il n'y a qu'entre le parti unioniste et le parti libéral qu'on découvre la démarcation. Ils semblent être aux antipodes, et tandis que l'un parait s'inspirer de l'absolutisme que la guerre a mis en vogue pour le gouvernement des peuples afin d'assurer l'écrasement même de l'absolutisme, l'autre le parti libéral, veut revenir au gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, ce qui est la thèse démocratique.

C'est à l'issue de la session, quand les députés auront repris le chemin de leur comté respectif qu'on verra se produire [illegible]dement, la désagrégation du bloc unioniste. [illegible] partout dans l'ouest comme dans l'est le parti conservateur semble vouloir se réorganiser. Déjà, en août dernier, à Winnipeg, ce parti a jeté les bases de cette réorganisation, dont le chef désigné est M. Robert Rogers, ancien collègue du premier ministre actuel; dans le Québec il y a quelques semaines une réunion préliminaire était convoquée dans le même but par M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition conservatrice dans notre province; tandis que le 22 octobre à St-Jean du Nouveau-Brunswick, M. Lotts, député conservateur à la législature de cette province prêchait lui aussi la même croisade. Dans Ontario, nombreux sont aussi ceux qui veulent revenir au plus tôt à ce que M. Cousineau avait appelé "les portes ligues de parti."

On se trompe donc si on croit que le parti unioniste a absorbé pour toujours l'ancien parti des Cartier et des MacDonald. Il est vrai qu'à la veille de la session, sir Robert Borden a bien voulu consolider le parti unioniste, mais est-ce à dire qu'il y est parvenu? Le croire ce serait se méprendre fort, car ici comme en Angleterre, comme en France, comme en Italie, comme en Belgique, les partis de coalition sont voués à la dissolution. Peut-être tardera-t-elle un peu plus à se produire chez nous, mais elle viendra, parce qu'elle est inévitable.

D'ailleurs qui pourrait garantir que la plus parfaite union règne au sein du même de l'unionisme? Sans vivre dans le secret des dieux on s'aperçoit bien que des dissensions règnent dans notre Olympe politique, et qu'un jour elles amèneront la désagréagtion du bloc.

Et puis, formée pour gagner la guerre la coalition ne parait plus avoir de raison d'être quand la démobilisation sera terminée et que la paix aura été proclamée. A trop vouloir s'entêter à parler de guerre et à prolonger l'état de guerre, qui sait si ce n'est pas au parti qui a fait la guerre, que la guerre sera déclarée?

Tel est bien le sentiment qui s'exprime dans la presse canadienne, même dans la presse qui a donné son appui à la coalition, et ce sentiment se manifeste de plus en plus dans le peuple, qui réclame un nouveau régime.

* * *

Est-ce au parti libéral que le peuple se rallierait? On né saurait vraiment pas répondre à cette question en ce moment-ci. Pour peu qu'on observe on découvre vite que l'opinion publique ne sait pas bonnement où aller; elle est comme désorientée.

Cela s'explique. Elle ne manifeste aucune sympathie au parti unioniste, qu'elle tient responsable de toutes les épreuves dont le peuple est assailli; elle se méfie du parti conservateur, et repousse toutes ses avances. Voyez ce qui se passe dans le pays. Il ne reste plus une législature à majorité conservatrice; le dernier survivant de l'ancien conservatisme, le gouvernement Hearst, vient d'être balayé, comme l'avait été en juillet le gouvernement conservateur de l'Ile du Prince Edouard.

Toutes ces défaites ne sont pas encore la preuve du ralliement populaire autour du libéralisme, car on vient de le voir en Ontario, le parti libéral n'a pas été beaucoup plus heureux que le parti conservateur. Cette abjuration politique de vieilles provinces qui furent des chateaux-forts du

parti conservateur, marque plutôt cette désorientation de l'opinion publique. Ce qu'elle ne peut plus souffrir c'est ce qu'elle prend pour le torysme, et elle se rallie au parti qui sait le mieux se l'attacher soit par des promesses, soit par des actes.

Dans notre province, particulièrement, l'opinion publique a maintenu sir Lomer Gouin au pouvoir, précisément parce qu'on a vu en lui l'homme d'état le plus sage, dont les actes sont inspirées bien plus par l'intérêt public que par l'intérêt du parti. On ne saurait expliquer autrement l'adhésion presqu'unanime de l'électorat de cette province. C'est autant pour sir Lomer Gouin que pour le libéralisme qu'on a voté dans notre province en juin dernier et ce grand succès électoral appartient autant au premier ministre qu'au parti dont il est le chef.

Seulement, il paraît que c'est plutôt au libéralisme que le peuple se ralliera le jour où le parti uni et compact se tiendra autour de son nouveau chef.

L'hon. M. McKenzie King est sûrement un chef d'une grande valeur, et pour beaucoup son discours à sa rentrée en chambre, après son acclamation dans Prinec, a été une révélation. Le nouveau chef s'est imposé à l'attention non seulement de la Chambre, mais du pays tout entier. Le peuple a hâte de voir de près cet homme qui a recueilli la succession lourde de gloire et d'affection de sir Wilfrid Laurier. C'est quand M. King aura pris contact avec les foules qu'on sera plus à même de pronostiquer du sentiment populaire. A cette heure-ci il n'est pas possible d'affirmer que c'est le parti libéral qui est assuré de l'unanimité car on découvre aussi chez lui comme un manque de cohésion. Il n'y a pas la désunion qu'on constate dans le parti coalitioniste, mais il n'y a pas, non plus, l'union qu'on se plaisait à admirer dans le parti, quand Laurier le dirigeait.

C'est une conséquence de ce qui s'est passé à la grande convention libérale d'août dernier. Des partisans de M. Fielding qu'on voulut investir des fonctions de chef ont gardé, sinon du ressentiment, du moins un peu de mécontentement de leur échec, et on sent qu'il existe comme un froid entre les factions Fielding et King.

Ce n'est toujours pas M. Fielding qui le fait voir puisqu'au cours de la session il est redevenu le loyal libéral d'autrefois menant la lutte pour son parti

Quoiqu'il en soit il y a sûrement entre le groupe libéral qui siège à Ottawa et les groupes provinciaux trop d'espace et ce sera une des tâches du nouveau chef de rapprocher, sous sa direction, les factions qui semblent se bouder.

Ce n'est qu'à ce prix que le parti libéral arrivera à s'assurer le suffrage populaire. Sans quoi on verra se produire dans le pays ce qui se produit dans plusieurs provinces; on verra surgir des partis nouveaux, qui ne parviendront jamais à gouverner sans s'allier à l'un ou l'autre des vieux partis déjà existants. Le parti libéral a ce double avantage sur le parti conservateur: il a un programme et un chef. C'est à lui de montrer au peuple, maintenant, ce que valent et le programme et le chef.

Jamais temps ne fut plus propice à une campagne d'éducation. Le peuple égaré a besoin qu'on le ramène aux grandes doctrines politiques. Ce sera le devoir des deux grands partis politiques de notre pays de venir prouver au peuple quelle doctrine est la seule bonne, la seule libératrice.

* * *

Hésiter à entreprendre cette tâche impérieuse, ce serait amener de plus en plus de confusion dans le pays. En veut-on un exemple, qu'on observe ce qui arrive en Ontario. Un parti nouveau, celui des *Fermiers-Unis* a recueilli la majorité des suffrages lors de l'appel électoral du 20 octobre. Or, en dépit de ce succès, ce nouveau parti n'arrive pas à posséder le pouvoir qui gouverne. Au moment où j'écris ces lignes on ne voit d'autre issue que dans une alliance avec le parti libéral ou le parti conservateur.

Il est vrai qu'un petit groupe ouvrier a été élu; mais l'ouvrier, c'est lui qui se plaint le plus du coût élevé de la vie et il est un de ceux qui accuse l'agriculteur d'être un des profiteurs qu'on dénonce avec tant de virulence par le temps qui court. Il est donc bien raisonnable de penser qu'une alliance entre Fermiers-Unis et ouvriers n'a pas grande chance de se maintenir longtemps.

Alors c'est à l'un des deux autres grands partis que les élus de la majorité seront forcés d'aller demander l'appui qu'il faut pour se maintenir au pouvoir. C'est au parti conservateur que les Fermiers-Unis avaient livrer bataille; iront-ils maintenant lui tendre la main? J'en doute fort. Il reste le parti libéral et c'est avec lui, me semble-t-il, que le nouveau parti s'entendrait mieux. Le programme de l'un comme de l'autre se ressemblent. ils pourraient tous deux, à la faveur de concessions réciproques, se fusionner; seulement il resterait la question du chef et il ne parait pas que le chef des Fermiers-Unis voudrait être à la remorque de M. Dewart, pas plus que celui-ci voudrait être le serviteur soumis et obéissant d'un *farmer* même fut-il *gentleman-farmer*.

On voit donc bien, ici, la désorganisation politique, aussitôt que l'opinion publique s'affranchit de la direction d'un parti. La récente élection d'Ontario nous montre un monde politique renversé. Ainsi la ville de Toronto qui depuis deux générations fut le siège du torysme a élu cinq libéraux, et chose plus remarquable encore que signalait le *Star* de Toronto, deux catholiques MM. O'Neil et MacNamara furent élus dans cette ville qui est la Mecque de l'orangisme et de l'anticatholicisme.

Ce fut véritablement un bouleversement et le gouverneur de la province ne sait encore comment s'y prendre pour remettre tout en ordre. Pour une fois que l'Ontario fait un coup d'état, c'en est un fameux, dont on parlera longtemps, autant pour le désordre qu'il a amené dans le domaine politique que pour la mentalité nouvelle qu'il a fait découvrir.

* * *

Sur le point de terminer cette première chronique, la session fédérale n'est pas encore prorogée. On l'avait convoquée en septembre pour la ratification du traité de paix, et on en a profité pour amener le projet de nationalisation du Grand-Tronc et autres mesures.

Quoiqu'ait pu faire l'oppositon libérale pour démontrer l'inutilité de la ratification du traité par le parlement du Canada, cette ratification n'en a pas moins été votée. Au début du débat, on notait comme de l'indécision, de l'incertitude, un manque de fermeté chez le parti libéral, mais on parut se resaisir au point qu'un amendement fut formulé par M. Fielding.

Il faut dire aussi que la ratification du traité de Paix se compliquait de la ratification du projet de Ligue des Nations, dont certaines clauses sont inacceptables, dans l'opinion de chefs libéraux. C'est l'article 10 notamment qui a essuyé les plus durs assauts et non sans raison, à mon sens, parce qu'il comporte l'engagement pour le Canada à participer à toutes les guerres futures. C'est ce que M. Fieldng a bien mis en lumière et c'est aussi ce qui a suscité l'amendement conçu dans les termes suivants:

Que tout en donnant l'approbation demandée, la Chambre ne consent à aucune diminution de l'autonomie du Dominion, mais déclare que toute participation des forces canadiennes à une guerre étrangère ne devra être décrétée qu'après approbation du peuple du Canada, tel qu'il est représenté par ses députés siégeant au Parlement."

M. Doherty, l'un de nos plénipotentiaires au congrès de la paix s'est fait le défenseur et du traité et du projet de Ligue des Nations et a réussi, sinon a convaincre la majorité, du moins à se la rallier et l'amendement fut rejeté par 102 contre 70.

C'est dommage à mon humble avis. On a beau assurer que le Canada ne sera pas appelé à participer à une guerre étrangère sans l'assentiment de son parlement, il faut toujours craindre ces sortes d'aventures, dont on revient toujours avec moins d'autonomie et beaucoup plus de dettes; c'est vrai qu'on a la gloire; mais combien cher elle coûte aussi!

L'autre projet qui a soulevé le plus long et le plus sérieux détail c'est celui de l'appropriation du réseau ferroviaire du Grand-Tronc par l'Etat pour lui aider à payer l'administration des autres chemins de fer nationaux qu'il administre déjà.

L'opinion publique, la saine opinion, a été la première à dénoncer, cette tentative du gouvernement. Le projet ne fut pas moins voté par la chambre des Communes, et au moment où j'écris, on en discute les clauses en comité.

Ce sera un sujet sur lequel il faudra revenir et dont l'étude allongerait trop cette chronique qui presse, tant les évènements vont vite, et que je me hâte de finir.

JEAN MATHIEU.

Ce 25 octobre 1919.

LA POLITIQUE ETRANGERE

En parlant de lutte armée entre nations, M. Anatole France, le grand écrivain français, affirmait, qu'aujourd'hui où tous les pays sont si étroitement liés au point de vue commercial, il serait difficile d'établir des limites entre les vainqueurs et les vaincus. La guerre mondiale en est une preuve éclatante, car en effet, si le militarisme allemand s'est effondré sous les coups des alliés, les sacrifices de ces derniers, du moins à l'heure actuelle, dépassent les avantages acquis. Le monde entier, — l'Europe, en particulier, — se trouve dans l'état d'une mer agitée après une tempête, et des problèmes nouveaux, tant politiques que commerciaux, ont surgi demandant une solution urgente.

Tout traité de paix doit se baser, ou bien sur la force, ou bien sur des principes plus ou moins arrêtés. Brennus, le chef barbare, après avoir vaincu les Romains, et leur avoir infligé une paix humiliante, à leurs justes récriminations, répondait: "Malheur aux vaincus!" Il est certain que les Allemands victorieux auraient avancé le même principe. Les Alliés ont voulu suivre une voie plus humanitaire. Comme base de la paix, ils acceptaient tout d'abord les fameux 14 points du Président Wilson.

Ils s'aperçurent bientôt, qu'en se servant textuellement du programme américain, ils arrivaient à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'ils devaient réaliser. Par exemple, le principe de la liberté de chaque nation, [illegible] se prononcer sur son avenir politique, [illegible]ment abouti à la grandeur de l'Allemagne, qui annexerait l'Autriche germanique, et au démembrement de l'Empire britannique. C'est ainsi que ce principe fut abandonné pour faire place à des compromis dans lesquels les traités secrets répudiés par Wilson, devaient jouer un rôle proéminent. L'Italie obtenait, par exemple, Trieste et le Trentin, au nom du principe wilsonnien et la Dalmatie, en vertu uniquement de son traité secret, de 1915 avec l'Angleterre, la France et la Russie. Une Pologne indépendante surgissait des cendres. Mais il s'agissait de lui trouver une issue vers la Mer. Les hommes d'Etat de Versailles créeaient une espèce de corridor en le taillant à travers le sol allemand qui conduit la Pologne vers Dantzig. On usait du même stratagème pour donner à la Bulgarie un accès vers l'Archipel. Il est évident que toutes ces combinaisons étant purement artificielles, devaient nécessairement provoquer des complications. Et c'est ainsi que les Italiens, les Tchéco-Slovaques, et les Yougo-Slaves sont en train de se montrer les dents dans l'Adriatique, et les Grecs et les Bulgares, sur les bords de l'Archipel.

Mais il nous semblerait que la plus grande erreur commise à la table verte du Quai d'Orsay doit être attribuée au délai de la solution des deux problèmes capitaux qui s'imposaient tout d'abord aux travaux de la Conférence. Notamment à la conclusion de la paix avec l'Allemagne et à la solution du problème russe. Au-delà de huit mois ont été employés par les hommes d'Etat de Versailles à discuter le problème de la Ligue des Nations. Et pendant ce temps, l'Allemagne désunie, lors de l'armistice, se retrouvait et redevenait une nation avec laquelle les Alliés devaient de nouveau, compter sérieusement.

En même temps le bolchévisme gagnait du terrain, et non content de subjuguer une partie de la Russie, répandait ses rayons malfaisants dans le monde presqu'entier Il est à peu près certain que les révolutions bolchévistes en Hongrie et en Bavière, auraient pu être évitées, dans le cas où les Alliés se seraient occupés du problème russe, au moment même de la conclusion de l'armistice.

Pendant longtemps, le bolchévisme était inconnu, tant en Europe qu'en Amérique. On lui prêtait généralement le caractère d'un socialisme poussé à l'extrême, de la doctrine de Karl Marx et mise textuellement en pratique. C'est absolument faux. Il est vrai qu'en théorie, le bolchévisme représente le maximalisme socialiste, mais tel qu'il est pratiqué en Russie, le bolchévisme est devenu l'antipode du socialisme, et naturellement de toute démocratie. Le bolchévisme russe n'est même pas une autocratie de classe. Ce n'est qu'une autocratie de quelques aventuriers internationalistes. La démocratie et le socialisme proclament l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Le bolchévisme ne reconnait des droits qu'à ses adeptes. Et encore. Les aventuriers moscovites établissent une différence entre le classe ouvrière et la classe rurale. C'est ainsi, par exemple, que les villes ont droit à un député sur vingt-cinq mille votants, et que les campagnes doivent se contenter d'un député par cent vingt-cinq mille votants. Le socialisme proclame la liberté des cultes. Les bolchévistes sont les ennemis de toute église chrétienne. Ils massacrent les prêtres, écartèlent les archevêques, et transforment les églises en cafés chantants. Le socialisme ne s'attaque pas à la famille. Le bolchévisme la détruit en proclamant la prostitution légale de la femme, et l'expropriation des enfants au nom de l'état.

Cependant, par une propagande habile, les aventuriers de Moscou réussissaient à induire en erreur l'opinion publique, tant en Europe qu'en Amérique. Des journalistes,

dans les deux parties du monde, s'escrimaient à confondre le bolchévisme avec la doctrine socialiste. En même temps, les Alliés acceptèrent de causer avec Messieurs Lénine, Trotsky et Cie. Il semblerait que deux voies s'offraient aux Alliés, quant à la solution du problème russe: celle d'une abstention totale, ou celle d'une immiscion militaire à large échelle. Les Alliés préfèraient se contenter de demi-mesures. Des forces insuffisantes étaient envoyées en Russie. Elles subissaient nécessairement, des échecs (Odessa et Bakou). Les populations qui les avaient reçues en libératrices étaient massacrées sans pitié, et les Bolchévikis, ne faisaient que gagner de nouveaux adeptes. Finalement, les Alliés crurent à la possibilité d'une entente entre les Bolchévikis et les Russes loyaux. De là, la combinaison des Isles des Princes mais c'était trop demander à des Russes loyaux, ayant versé leur sang pour une cause commune, avec les Alliés, de venir conférer avec des bandits qui tuaient leurs frères, et violaient leurs femmes et leurs filles. Mais ici encore, ce fut le bolchévisme qui eut gain de cause. Messieurs Lénine et Trotsky d'expliquer la proposition des Isles des Princes, comme un signe de faiblesse de la part des Alliés, et c'est de cette époque surtout que date le développement du mouvement bolchéviste en Europe et en Amérique. Du côté des Alliés, on parlait tantôt du rappel de toutes les troupes de Russie, et de la nécessité d'abandonner ce pays à son sort, tantôt, de nouveaux contingents militaires y étaient expédiés, ainsi que de larges munitions de guerre à l'adresse des généraux Dénékine et Kolchak. En somme, cette politique, insuffisamment définie a abouti aux résultats suivants: le bolchévisme qui pouvait être facilement terrassé, il y a dix huit mois, est encore debout, et répand ses doctrines néfastes dans tout l'univers, et la paix européenne manque de stabilité, un pays de deux cents millions d'habitants comme la Russie n'ayant pas participé à sa conclusion.

En suivant attentivement les discussions du problème russe, par les Alliés, à Versailles, il semblerait que la France se rendait compte du danger d'une pareille situation. On se rappellera qu'en parlant de la fameuse Ligue des Nations, M. Clémenceau aurait dit: "Je n'ai rien contre la Ligue, mais j'avoue préférer le système des anciennes alliances". Il est plus que probable que le vieux "Tigre" de France pensait à la Russie, à cette même Russie qui avait aidé la France en 1875, 1886, et enfin en 1914, lors de la Bataille de la Marne, en attirant sur elle, au-delà d'un million cinq cents mille Allemands, par son invasion de la Prusse orientale. En effet, dépourvue de son alliance avec une Russie forte, la France ne semblerait pas être suffisamment protégée à l'avenir. C'est bien là, l'opinion exprimée par le Maréchal Foch, et par M. Pichon, un grand homme d'état français.

Donc, je le répète, une Russie forte et unie est indispensable à la sécurité de la France. Il en est d'autant pour la paix mondiale, car si la Russie tombait dans les filets de l'Allemagne, de nouvelles calamités, plus horribles encore que celles par lesquelles nous venons de passer, secoueraient le monde civilisé.

Pour en revenir au bolchévisme dont l'Allemagne a déchaîné, le fléau sur la Russie, il semblerait que c'est encore cette puissance qui en activerait la propagande actuelle, en Europe et en Amérique. Pour reprendre sa place dans le commerce mondial, et être à même de payer son indemnité de guerre aux Alliés, l'Allemagne doit avant tout éliminer autant que possible ses concurrents du marché mondial. Pendant bien des années, la France dévastée ne lui paraîtra pas dangereuse. Reste donc l'Angleterre, et le bolchévisme, semble tout trouvé pour servir à l'Allemagne, d'arme contre sa puissante rivale. Les Bolchévikis, par leur propagande, fomentent des désordres en Angleterre et dans ses Dominions, provoquent des grèves constantes qui rendent la question ouvrière de plus en plus aigue. Donc le bolchévisme devient logiquement l'allié de l'Allemagne, laquelle entre temps s'est empressée de l'étouffer chez-elle. Et voici le spectacle auquel nous assistons: Au moment où l'ouvrier anglais, et même celui des Etats-Unis, devenant de plus en plus intransigeant, insiste sur la diminution des heures de travail, les ouvriers allemands viennent de voter à l'unanimité, une *augmentation des heures de travail jusqu'à dix heures par jour.* Il est vrai que le mark est tombé quatre fois au-dessous de sa valeur, mais il semblerait qu'à Berlin, on ne s'en préoccuppe pas autrement, car on y est sûr, non sans raison, que les Alliés eux-mêmes, pour toucher leur indemnité de guerre, trouveront des moyens pour la hausse de la monnaie allemande. L'ouvrier anglais devrait méditer sur ce qui précède, tout aussi bien que l'ouvrier américain et l'ouvrier canadien, car, avec ses grèves et ses prétentions exorbitantes, il ne fait que faire le jeu sournois de l'Allemagne.

Pour résumer, tant que le bolchévisme ne sera pas terrassé en Russie, et tant que les gouvernements et les sociétés par tout l'univers se ne rendront pas un compte exact du danger qui menace la civilisation, par la diffusion de doctrines néfastes, et ne les combattront pas par tous les moyens dont ils peuvent disposer, une paix stable est impossible en Europe.

BARON EUGENE N. DE SCHELKING,
Conseiller de Légation.

LENDEMAINS DE GRÈVES

La liberté!... Elle se dresse comme un arbitre au milieu de nous!... Ah! vous croyez que vous venez d'assister à une guerre!...
Ce n'est pas vrai...
Vous venez d'assister à une révolution!

(M. René Viviani à la Chambre des députés. Discours sur la ratification de la paix).

Des millions de vaillants jeunes gens ont combattu pour l'avènement d'un monde nouveau, des centaines de milliers sont morts pour cette cause. Si nous manquions à accomplir la promesse que nous leur avons faite, nous nous déshonorions nous-mêmes. Qu'était-ce que l'ancien monde? C'était un monde où le travail n'apportait à des myriades d'honnêtes ouvriers que misère, inquiétude, vie misérable. Ce vieux monde doit disparaitre et disparaîtra.

(Message de M. Llyod George au peuple anglais)

Viviani! Lloyd George! le ministre de la mobilisation et celui de la démobilisation. Quand, le citoyen qui, présidait aux destinées de la France, de Charleroi à la Marne, ne désespéra pas de la patrie, quand le patriote que l'échec terrible de l'armée anglaise ne découragea pas en ce sombre semestre de 1918, quand ces deux hommes peuvent avec fierté dire: "Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie", émettent une opinion, ou font une prédiction, on peut ajouter foi à leurs paroles.

A la lueur mourante des derniers lampions de l'armistice, aux derniers échos des pétards, la Révolution des travailleurs, pas celle des Bolchevistes, s'est mise en marche et ce vieux monde appelé à disparaître s'est agité, a senti craquer son armature, et se serait effondré sans le bon sens des travailleurs et des gouvernements de la France et de l'Angleterre.

Trois grandes grèves ont mis l'organisation actuelle de la société en péril. La grève française du 21 juillet, celles des cheminots en Angleterre et de la métallurgie aux Etats-Unis.

Pour discerner ce qui pourrait advenir, ou ce qu'on pourrait empêcher, il est nécessaire d'examiner, d'étudier les évènements survenus de l'autre côté de l'Océan et ceux qui surgissent actuellement chez nos voisins.

La grève française, grève purement politique, ne touchant que très faiblement aux intérêts ouvriers devait éclater le 21 juillet. C'était une grève de principe, une courte suspension de travail, vingt quatre heures, décrétée par la Confédération Générale du Travail; une démonstration de la force du travail devant avoir pour but d'influencer les décisions des représentants du peuple et de leur imposer un programme de politique intérieure et extérieure.

Les débuts du mouvement eurent assez de succès, les adhésions arrivèrent rapidement et nombreuses, la France était menacée d'une calamité: de la suspension de la vie nationale. de l'arrêt complet du travail, et d'une répercussion néfaste sur tous les services indispensables à l'approvisionnement de la nation. En face de l'Allemagne travaillant énergiquement et sans grèves, c'eut été un désastre.

La presse protesta, les ministres et surtout le Premier, le grand, l'énergique Clémenceau parlèrent au nom de l'intérêt du pays et prirent en même temps les mesures nécessaires pour atténuer le danger.

La résistance à ce projet de grève politique vint surtout des syndicats ouvriers affiliés à la C.G.T. Nombreuses furent les protestations et plus nombreux encore les refus de coopération à la grève. L'accord n'était du reste pas absolu dans le conseil de cette formidable union.

L'idée de la grève fut abandonnée sans amertume, dans des conditions d'apaisement faisant honneur à tous. Elle ne procédait d'aucune difficulté ouvrière, de conffit entre patrons et ouvriers; il n'y avait pas de patrons en cause, et du jour ou des ouvriers syndiqués, par pur patriotisme, refusèrent de "marcher" la grève fut condamnée.

Le secrétaire de la C.G.T. M. Jouhaux un de ces chefs qui s'employèrent si efficacement à la suppression de la grève s'en expliqua avec franchise au récent congrès de cette société de trois millions de membres.

Aux instituteurs syndiqués ayant pendant trois jours formulé de véhémentes critiques contre le rapprochement des chefs et des ministres, Jouhaux répondit aux applaudissements de l'assemblée:

> Vous avez parlé de la faillite de la Confédération, mais il y en a eu une autre dont vous ne parlez pas: c'est la faillite intellectuelle du pays dont sont responsables les éducateurs qui n'ont pas su façonner l'esprit des jeunes générations. Nous l'avons vu dès le premier jour de la mobilisation, où toute la masse ouvrière partait en criant: "A Berlin!" Mais venons au présent. Vous nous reprochez notre collaboration de classe. Est-ce que vous oubliez que, pendant cinq ans, c'est l'Etat qui a été, en fait, le véritable et l'unique patron. A qui fallait-il s'adresser à d'autres qu'à l'Etat pour le règlement des comptes? La Confédération n'a jamais été que l'avocat des corporations en grève.
>
> Soyons francs. Dans toute la France, le mouvement du 1er mai a revêtu une ampleur considérable parce qu'il a été organisé dans les cabinets des patrons et d'accord avec le gouvernement. C'était la preuve de la puissance ouvrière officiellement reconnue. Elle a abouti aux conquêtes faites depuis la journée de huit heures et l'entrée des éléments ouvriers dans les conseils économiques. Ne pas accepter la collaboration avec les pouvoirs publics c'était risquer de paralyser le mouvement ouvrier. Il faut choisir: ou notre programme minimum avec des réalisations immédiates, ou voter un programme maximum avec la révolution. Mais celle-là il ne faut l'entreprendre que si on est sûr de la réussir, ou c'est l'écrasment des vaincus

Ces paroles sont graves; elles mettraient fin, si elles portaient leurs fruits, au "splendide isolement" des ouvriers, aux conflits de classe, aux excitations des fomenteurs professionnels de grève, instruments "conscients et organisés" eux aussi, de puissantes compagnies.

Cette séance fut mémorable, car Jouhaux, devant un auditoire attentif formula son programme, celui des cégétistes modérés, programme net, énergique, de compréhension facile, dont l'énoncé a profondément impressionné l'opinion publique, en France. Nous en citerons deux des passages les plus importants:

> J'ai dit que la révolution ne pouvait pas être seulement et uniquement l'acte violent catastrophique, par lequel on s'empare du pouvoir. Je le maintiens, elle est dans l'action syndicale continue. Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, comme l'a fait la révolution russe, aboutir à la famine. Il faut, au contraire, que le prolétariat de ce pays se mette en mesure d'assurer la continuité de la production, seule capable d'assurer la continuité de la révolution Nous voulons, aujourd'hui, réaliser notre formule. L'atelier fera disparaître le gouvernement La politique recule et reculera encore devant l'Economie Le monde ouvrier peut répondre aux besoins de la production. Il est prêt à répondre à l'appel au travail intensif nécessaire, mais il exigera la reconnaissance totale des droits du travail
>
> Notre action tendra à libérer le travail de toutes les servitudes, à soustraire tous les produits à tous les privilèges, à mettre toutes les richesses entre les mains de ceux qui concourent à les créer. Nous savons que s'il est possible d'attacher l'homme à la machine, il n'est pas possible d'arracher du cerveau du tecnicien sa pensée et nous voulons l'associer à notre œuvre
>
> Nous demanderons des réalisations immédiates: la nationalisation des industries sous le contrôle des producteurs et des consommateurs, celle des grands services de l'économie moderne: transports, mines, houille blanche, organismes de crédit, gestion directe par la collectivité des richesses collectives. Ce sera la révolution économique
>
> Que d'autres cherchent la révolution politique, je ne m'en soucie pas, non plus que la classe ouvrière.
>
> La production faite au seul profit de l'intérêt collectif à l'exclusion de tout intérêt particulier, voilà où nous voulons parvenir. Voilà, si nous sommes unis, si nous savons conserver notre force, comment le prolétariat se rendra digne de sa libération.

Ce sont là déclarations dignes d'un homme d'état de grande envergure, et des plus rassurantes. C'est un appel à toutes les bonnes volontés, à tous les concours, aux hommes de métier comme aux techniciens, à l'intelligence comme à la force pour la protection de l'intérêt collectif à l'exclusion de tout intérêt particulier. La formule, presque une devise, est fort belle, elle devrait servir de cri de ralliement à toutes les classes, son application mettrait fin aux exactions des profiteurs, à la vie chère tout en assurant aux travailleurs des salaires rémunérateurs.

A cette déclaration d'un des grands chefs ouvriers français, il convient, pour bien exposer l'état d'âme du prolétariat français, d'ajouter celle faite par un des militants les plus farouches, un des rares français restés internationalistes malgré la guerre, un des quatre qui allèrent à la conférence de Zimmerwald. Son discours est court, et vaut d'être cité en entier.

> Où étaient-ils, en juillet 1918, au moment où les Allemands s'avançaient à 80 kilomètres de Paris, ceux qui nous reprochent de n'avoir pas fait la révolution ou d'en avoir laissé échapper l'occasion? Nous aurions abouti à nous faire écraser tous, comme ont été écrasés les Russes. Je n'ai pas volu pour mon pays d'une paix comme celle de Brest-Litosvk. Nous sommes allés saluer le président Wilson à son arrivée en France. Où est le mal? Nous sommes allés discuter avec Clemenceau, c'est vrai. Mais nous avons traité d'égal à égal. Les évènements nous ont obligés à une collaboration avec le gouvernement, mais nous n'avons rien abandonné de nos tendances révolutionnaires. Seulement, nous voulons d'une révolution vraie, organisée, dont les promoteurs ne soien pas embarrassés le lendemain. Nous la voulons dans l'ordre et dans la méthode. Pour réussir, il ne suffit pas que la révolution ait pour elle seulement des militants, il faut aussi et surtout que la masse suive.

La révolution dans l'ordre et la méthode est voulue aujourd'hui par les plus farouches révolutionnaires d'hier; la révolution ne causant pas de ruines, n'infligeant aucune misère, étant toute économique et non politique, est celle que désirent, appellent les travailleurs de France.

Quand on se rappelle que la révolution de 1789 fut œuvre de bourgeois on peut souhaiter voir cette révolution pacifique des prolétaires se réaliser sans laisser à la bourgeoisie actuelle qui gronde, se révolte et tient en catimini des propos séditieux, le temps d'imiter, ses ancêtres des Etats-Généraux et de la Convention.

* * *

La grève des cheminots anglais prit dès le début un caractère étrange; elle était à la fois dénoncée et justifiée par le public et la presse. Dénoncée pour avoir été déclarée à quelques heures d'avis, en violation des engagements pris, ne se terminant qu'au 31 décembre 1919, en causant au public innocent des souffrances réelles et des pertes considérables. Justifiée en ce que les salaires des cheminots

étaient insuffisants et que ventre affamé ne saurait attendre jusqu'au 31 décembre.

En Angleterre comme en France le conflit était entre le gouvernement et les ouvriers, car les autorités britanniques avaient, pendant la guerre, assumé le contrôle des chemins de fer.

Ici la grève était réellement une grève ouvrière, une suspension de travail ayant uniquement pour but le relèvement de salaires de famine.

Malheureusement pour les grévistes l'abondance des automobiles permit au gouvernement d'organiser promptement un service de transport indépendant des chemins de fer sans avoir besoin de recourir aux briseurs de grève, intervention qui aurait rallié toutes les unions autour des cheminots.

D'autre part la déclaration de la grève sans avis et en rupture de contrat avait soulevé les citoyens; les offres de secours effectifs manuels vinrent de tous côtés et un nombre respectable de trains purent fonctionner, conduits par des ingénieurs, des soldats libérés et nombre de personnes, voire même de nobles dames, ayant quelques notions de mécanique appliquée ou des connaissances de chauffeurs.

L'approvisionnement des villes étant assuré la grève était brisée.

C'est alors que se dessina le danger le plus grand qu'un pays puisse courir en pareille circonstance; la grève de sympathie des travailleurs des grands services publics.

On put craindre un moment de ne pouvoir enrayer le conflit; la situation était grave, la guerre civile presque en vue; le gouvernement après ses déclarations ne pouvait céder, la misère ne permettait pas aux grévistes de reculer.

A ce moment sous prétexte qu'on avait fait appel à sa sympathie, la Fédération des ouvriers du Transport intervint dans le débat.

Cette union une des plus puissantes du Royaume-Uni, compte des centaines de mille d'adhérents recrutés dans toutes les industries du transport en dehors des chemins de fer. Si elle decrétait la grève, le gouvernement devait fatalement capituler sous peine de causer la cessation absolue et immédiate du travail dans tous les domaines de l'industrie nationale.

Les dirigeants de la Fédération des ouvriers des Transports avaient en leur pouvoir le moyen d'assurer ce triomphe brutal, malsain, imposé au gouvernement ,au peuple anglais, sans discussion possible. A leur gloire ils n'en firent rien.

Leur intervention ayant été demandée ils en profitèrent pour proposer et imposer leur médiation au gouvernement. Un premier conciliabule ne donna aucun résultat. La Fédération des Mineurs autre très puissante union prit part à la conférence et un de ses représentants déclarait: "Que le temps était venu pour les mineurs de prendre une position nationale et de supporter les cheminots."

Les esprits étaient montés. Lloyd George traitaient de "Prussianisme" les actes des cheminots, ces derniers repoussaient les compromis offerts par le Premier ministre; le gouvernement appelait les citoyens aux armes, leur demandant de former des compagnies de gardes citoyennes pour la protection, en cas de danger, de la vie et des biens des citoyens. Devant la grandeur du danger le Roi quittait Balmoral et se rendait à Londres en automobile. Une assemblée générale des délégués de toutes les unions britanniques était convoquée pour le mardi 7 octobre. Cela se passait le 4.

Le dimanche 5, fut presque une veillée des armes. Le lendemain on apprit subitement que la grève était terminée, que tout le monde était content, satisfait, qu'il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus.

Que s'était-il passé à la deuxième conférence des partis en présence et des Unions médiatrices? On ne saurait le dire, le silence ayant été gardé sur les délibérations, mais le traité de paix qui termina cette guerre ouvrière permet de tirer la conclusion que les Unions médiatrices imposèrent leur décision arbitrale aux deux adversaires par un compromis sauvegardant leur dignité mais n'accordant que peu de chose à l'un et à l'autre.

La sagesse de ces Unions anglaises rappelle celle des syndicats français: tous ont travaillé patriotiquement pour assurer la paix, la paix économique et la concorde parmi les citoyens.

Des grèves surgiront encore dans les deux pays, il en existe en ce moment; mais l'esprit de conciliation si apparent dans les deux derniers conflits, la conviction qu'une entente quelconque est préférable à toute grève et que l'intervention d'une puissante union est plus efficace que son adhésion à une grève de sympathie, sont des symptômes, des manifestations de cette marche vers la révolution économique et pacifique "dans l'ordre et la méthode."

* * *

La grève de la métallurgie aux Etats-Unis, vieille déjà de quelques semaines est principalement, presqu'exclusivement une grève de principe, d'un principe divisant patrons et ouvriers depuis trois-quarts de siècle: la reconnaissance des unions ouvrières. La lutte est formidable d'aspect, les arguments hargneux, virulents, méprisants; on n'entrevoit aucune solution prochaine, c'est une de ces grèves menaçant de ne finir que par l'épuisement d'un des adversaires après avoir remué des tas de boue sanglante.

Il faudrait, même pour en faire une revue succinte, consacrer des volumes à l'étude de cette grève dont les causes résument toutes les questions irritantes des conflits ouvriers. Pour bien en faire comprendre l'accuité il suffit de donner le texte des demandes du travail et l'opinion qu'en ont les représentants du capital.

Les demandes des ouvriers sont au nombre de douze, d'après une déclaration faite par le Comité National de la Fédération Américaine du Travail.

1. **Reconnaissance du contrat collectif.**
2. **Réinstallation des hommes renvoyés pour participation au mouvement unioniste.**
3. **La journée de huit heures.**
4. **Un jour de repos sur sept.**
5. **Abolition des équipes de 24 heures.**
6. **Augmentation suffisante des salaires pour permettre aux ouvriers de vivre convenablement.**
7. **Echelles types de salaires pour les ouvriers de tous métiers et de toutes classes.**
8. **Double paie pour temps supplémentaire, et travail du dimanche et des jours de fête**
9. **Perception par retenue des droits et répartition des unions.**
10. **Application du principe de l'ancienneté au maintien, à la réduction et à l'augmentation du nombre des ouvriers.**

11. Suppression des unions de compagnie.

12. Suppression de l'examen médical pour les hommes demandant du travail.

Quelle que soit l'opinion qu'on professe à l'égard des ouvriers on ne saurait refuser la discussion de ces demandes conçues en termes modérés. C'est pourtant ce que font les grandes compagnies par la voix du Juge Gary, président de la Corporation des aciéries des Etats-Unis — United States Steel Corporation.

Le chef de cette puissante compagnie accusé publiquement de tenter de fomenter une violente révolution a formulé son refus en ces termes très nets:

> "Nous ne voulons pas négocier avec les unions ouvrières car en le faisant nous serions obligés de fermer nos usines aux travailleurs non-unionistes, alors qu'un grand nombre de nos ouvriers ne sont pas membres des unions et ne se soucient pas d'y entrer.
>
> Le principe de l'atelier ouvert est nécessaire au progrès et à la prospérité industrielles. Il est aussi avantageux aux patrons qu'aux employés. Il signifie que tout homme peut suivre la carrière qu'il a choisi et selon les termes convenus entre lui et son patron, qu'il peut chosir le travail qu'il croit devoir lui rapporter la plus grande somme de profits et la position la plus satisfaisante selon son mérite et ses capacités.
>
> L'*atelier fermé* signifie qu'aucun homme ne peut obtenir de travail dans cet atelier excepté par l'entremise et aux termes et conditions imposées par les unions ouvrières. Il est obligé de joindre l'union, de se soumettre aux décrets de ses chefs avant de pouvoir entrer à l'usine.

A ces déclarations les ouvriers ont fait la réponse suivante:

> "La reconnaissance des unions ouvrières dans les aciéries ne ferment pas leurs portes au travail non-unioniste, le juge Gary a assez d'expérience pour le savoir. Il y a aux Etats-Unis des centaines d'usines où la reconnaissance des unions ne concerne qu'une partie des forces seulement.
>
> Cela n'est qu'une diversion du sujet principal. Toute organisation d'ouvriers a le droit d'être entendue et le droit ne leur est refusé que par les réactionnaires intransigeants. Le juge Gary n'est pas forcé d'accepter les vues des organisations ouvrières, mais il est obligé d'entendre ce qu'elles ont à dire.
>
> Le juge Gary dit que ses compagnies désirent traiter ses employés poliment et justement. Est-il poli et juste de refuser de causer avec ses hommes même s'ils ne représentent que le cinquième de leurs ouvriers et quand même ils ne seraient que dix.

Il est heureux pour la France et l'Angleterre que leurs grévistes n'aient pas rencontré sur leur route un juge Gary, car le rapprochement qu'ont permis le bon sens et l'esprit de conciliateur des chefs anglais et français eut été impossible.

L'arrogant refus de causer du juge Gary devait forcément avoir une influence capitale sur la Conférence industrielle et devant le danger d'une rupture, le président Wilson bien que dangereusement malade et condamné au repos absolu, adressa aux délégués une émouvante lettre, se résumant toute dans le passage suivant:

> "Au moment où les nations du monde cherchent le moyen d'éviter les guerres internationales, devons-nous confesser qu'on ne peut trouver pour conduire notre industrie d'autre méthode que celle de la guerre? La méfiance, la haine et la force doivent-elles régir notre vie civile? Nos chefs d'industrie et nos ouvriers doivent-ils vivre ensemble sans confiance les uns dans les autres, luttant constamment pour se dominer les uns les autres et ne faisant rien que ce qu'ils sont contraints de faire.
>
> Ce serait, mes amis, une perspect ve intolérable, un avenir indigne des grandes choses faites par ce peuple pour le rendre maître de ce continent, *ce serait aller au devant d'un désastre national.*"

Sous une forme plus concise, mais peut-être plus frappante, le secrétaire Thomas de l'association des cheminots anglais avait justifié le rappel de la grève: en disant "autrement c'était la guerre civile".

Honneur aux travailleurs qui ont compris que l'intérêt public, la tranquilité du pays, le prestige ,la grandeur de la nation méritaient le sacrifice momentané de leurs prétentions quelque justifiables qu'elles puissent être dans leur opinion, et qui, entre leur triomphe assuré par le nombre, la force et la guerre civile ont accepté un compromis honorable.

En France comme en Angleterre ce sacrifice n'est que passager, car la sagesse patriotique des travailleurs, a plus fait pour l'avancement des solutions qu'ils poursuivent que la plus victorieuse des grèves.

Chez nos voisins, hélas! cette sagesse est absente; le capital et le travail sont séparés par un fossé que personne ne s'emploie à combler; aucun point de contact n'existe entre ces deux éléments de la fortune publique et cette dangereuse situation est presqu'exclusivement le fait d'hommes refusant, comme le juge Gary, de causer avec le travail.

La rupture de la Conférence industrielle de Washington s'est produite sur une motion de Gompers au nom du groupe du travail, demandant pour les ouvriers la reconnaissance du contrat collectif.

Le groupe représentant le public vota pour la motion Gompers, mais le groupe des patrons la rejeta. En ce faisant, ce groupe restait fidèle au programme présenté à la conférence, programme prouvant que les chefs d'industrie américains n'ont rien appris, ni rien oublié depuis les fusillades d'Homestead.

Capitalistes et travailleurs, patrons et ouvriers américains marchent au devant d'un désastre national et à moins d'un miracle la prédiction du président Wilson pourrait bien se réaliser plus tôt qu'on ne le pense.

Les prolétaires français et anglais font preuve d'une compréhension plus nette, plus juste et plus digne de bons citoyens en demandant à une révolution ordonnée et méthodique, qui n'est autre qu'une évolution raisonnée et pacifique, le redressement de leurs griefs, la modification des relations entre le capital et le travail et l'amélioration de leur condition économique.

La cause des ouvriers européens sera en partie gagnée alors que celle des ouvriers américains repoussée par les capitalistes n'aura fait de progrès que du côté des Bolchevistes.

JEAN BAPTISTE GAGNEPETIT.

On vient d'apprendre à Bob l'histoire de Noé et de son arche où il avait eu la précaution d'enfermer un couple de chaque espèce d'animaux. Bob rêve.

—Que faisait Noé, dans son arche, pour se désennuyer?

—Il... pêchait à la ligne, répond le papa en riant.

—Ben... il n'a pas dû prendre grand-chose, avec deux vers seulement.!

Vernis pour métaux polis.—Faites chauffer, jusqu'à ébulition, dix parties d'huile de lin, deux parties de terre d'ombre et deux parties de poudre d'asphalte. Lorsque le mélange sera refroidi, ajoutez un peu de térébenthine; laissez reposer deux jours, puis filtrez.

Nettoyage des bouteilles.—Qu'elles aient contenu n'importe quoi, et soient imprégnées de n'importe quelle odeur, les bouteilles se nettoient admirablement avec de l'eau chaude contenant de la farine de moutarde noire. Rincer à l'eau claire.

Nettoyage des loupes, verres et jumelles, etc.—Si la lentille a été tachée de graisse, la frotter doucement avec un morceau de papier buvard (ou de soie) mouillé dans de l'eau contenant quelques gouttes d'alcali Polir ensuite avec un vieux chiffon de toile: ne pas employer de soie. Les lentilles, du reste, doivent être frottées le moins souvent possible si l'on veut éviter des raies. On enlève la poussière avec une peau de chamois très douce.

Pour nettoyer les cartes à jouer.—On remet à neuf les cartes à jouer en employant le procédé suivant: prenez un jaune d'œuf, battez-le dans son poids de pétrole, puis trempez dans ce mélange un petit tampon de flanelle et frottez les cartes. Laissez sécher.

QUELQUES LIVRES CANADIENS

par OLIVAR ASSELIN

Il y avait un reste de bourgeoisie dans Charles Gill; cela se voit à l'admiration excessive de ce bohême pour l'alexandrin, et surtout, pour certaines formules verbales qui constituent ce qu'en France on est convenu d'appeler le "style pompier". Il est permis de douter que la noblesse soutenue de la pensée — qui rappelle Barbey d'Aurevilly et certains poètes de second ordre, tel Charles de Pomairols, — compense chez lui ce grave défaut, dont le roi des Olympiens, Victor Hugo, s'est gardé, notamment dans la Légende des siècles, *avec une coquetterie digne d'imitation.*

Gill avait, dans son Cap Eternité, *un autre obstacle à vaincre qui était la nature même du sujet. Il y a des Canadiens qui au seul nom du Saguenay et de tout ce qui y touche tombent en pâmoison: ils exagèrent. Cette nature est belle, assurément, mais elle n'a pas le grandiose qu'on lui prête et elle pèche par une monotonie qu'on ne lui prête pas assez. Entreprendre de la peindre telle qu'elle est, c'est condamner le lecteur à un ennui presque égal à celui que dégage, dans un autre genre, la lecture du* Paradis perdu *ou de la* Jérusalem délivrée. *Et si le poète a voulu, narguant les difficultés, faire du luxe en édifiant sur le seul cap Eternité les trente-deux chants que son biographe nous apprend que le poème devait comprendre, il a eu doublement tort; même en y rattachant tous les symboles philosophiques et tous les souvenirs historiques imaginables, Chateaubriand et Victor Hugo auraient été généreux pour le cap Eternité en lui consacrant, celui-là dix pages de prose, celui-ci un demi-millier d'alexandrins. Et dans le genre descriptif, il se peut que la littérature française ait produit d'autres génies que Chateaubriand et Victor Hugo (ne parlons pas du fade Bernardin de Saint-Pierre), mais nous avouons pour notre part ne pas les connaître. Les douze chants que Charles Gill a eu le temps d'achever ne dépassent malheureusement pas le niveau de la poésie estimable.*

De qualité bien supérieure sont la plupart des pièces lyriques groupées dans le même volume. Les Stances aux Etoiles, *par exemple, — que, soit dit en passant, l'on s'étonne de voir incorporées au* Cap Eternité, *commencé en 1909, quand rien ne les y apparente et qu'elles parurent pour la première fois aux* Débats *en 1900 — resteront un beau morceau d'anthologie tant que l'élévation de la pensée et du sentiment, l'ampleur et la perfection de la forme, seront parmi les plus belles qualités d'une ode. Dans sa paraphrase familière de* Vive la Canadienne, *le poète a créé un genre de poésie patriotique qu'il faut regretter qu'il n'ait pas cultivé davantage, car, ce genre, il eût peut-être, chez nous, fini par tuer l'autre — celui que nous connaissons, et dont chaque retour du 24 juin provoque, hélas! une nouvelle et lamantable floraison.*

Mais quelque chose primait encore en Charles Gill ses facultés lyriques: c'est son talent de latiniste. Quel admirable professeur de langue et de littérature latines il eût fait, ce peintre-poète devenu par nécessité maître de dessin, qui avait constamment dans sa poche Jocelyn, *mais aussi un exemplaire annoté d'Horace! Les traductions qu'il a laissées des quatre odes:* A Leuconoé, A Lollius, A Dellius, A Sextius, *feront les délices de ceux qui, très intelligemment, croient avec le bon Rollin et, trois siècles après lui, Brunetière et Gugliemo Ferrero, que les humanités latines sont la culture des dieux et que le verbe français n'atteint sa perfection que greffé sur la racine arrosée du lait de la Louve. Pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, empressons-nous de citer, à titre d'exemple, l'ode à Dellius:*

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il te faut mourir;

Soit que ton cœur, sans trève, ait langui de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le falerne vieilli.

A l'ombre hospitalière où frémit la ramure,
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,

Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant! tandis que le permet encore
Le noir fil des trois Sœurs.

Il faudra le quitter, ton domaine splendide.
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or
Il faudra la quitter! Un héritier avide
Comptera ton trésor.

Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus!

Nous sommes tous poussés au même précipice;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

Ce fut mon bonneur et ma gloire de pouvoir (en 1904, dans le Nationaliste) *publier le premier ces beaux vers. Je les admire aujourd'hui plus que jamais. Le rhythme en est accompli, chaque mot en est à sa place; traduction ou non, il ne s'est écrit rien de plus parfait en langue française; on croirait lire certains psaumes de Jean Racine.*

Nous en avons dit assez du livre de Gill pour faire comprendre qu'à notre avis une critique plus rigoureuse aurait dû présider au choix des pièces. Et ceci nous amènerait à des considérations plus générales sur les mauvais services rendus à la plupart des écrivains, dans l'édition posthume de leurs œuvres, par une admiration trop dépourvue de discernement. Je me rappelle avoir entendu Gill lui-même déplorer qu'on n'eût pas publié tels quels tous les vers de Nelligan; je le laissai dire, car mon principal sujet de fierté, à propos de ce poète que je n'ai malheureusement pas connu, était précisément que, consulté par son éditeur et préfacier Louis Dantin, j'avais réussi à faire écarter de l'édition un certain nombre d'essais d'écolier dont le manuscrit, s'il est resté en possession du préfacier, montrerait qu'ils auraient probablement suffi à faire tomber sous les sifflets d'une critique plus lourde qu'éclairée une œuvre d'ailleurs admirable. Cinquante pages d'Ernest Lafortune qui, éditées séparément en plaquette ou dans une anthologie de l'humour canadien, assureraient la renommée de ce jeune homme mort si vieux à vingt-deux ans, et que seuls connurent quelques collaborateurs de l'ancien Nationaliste, *restent en manuscrit — et pour le moment c'est peut-être tant mieux — parce qu'un parent aveugle s'acharne à vouloir en faire, par l'adjonction de multiples productions écolières, voire enfantines, un gros livre de trois ou quatre cents pages. Et ainsi de suite. Gill tenait le* Cap Eternité *pour son grand œuvre: il s'est trompé, et l'on n'eût pas manqué de respect à sa mémoire en ne ratifiant pas son jugement. Si l'on voulait absolument publier ce poème, il fallait, à notre modeste avis, le publier séparément, ne pas le relier à une œuvre qui en diffère de genre et de mérite. Nous aurions ainsi, au lieu d'un ouvrage de 150 pages, deux modestes plaquettes, mais l'une de ces plaquettes tout au moins se lirait avec un plaisir sans mélange par les hommes de goût — les seuls dont le jugement importât à Gill de son vivant, lui qui, né bourgeois, et resté tel par certains côtés de son esprit, s'appliqua néanmoins jusqu'à sa mort, avec une joie diabolique, à étonner et scandaliser le philistin.*

* * *

A moins de quarante ans et en moins de dix années, M. Jules Tremblay, journaliste, puis fonctionnaire, a publié tout à tour: Des mots, des Vers; Le Français en Ontario; Une opinion sur la littérature canadienne-française; La sépulture d'Etienne Brulé; Du Crépuscule aux Aubes; Les Ferments; Aromes du Terroir; *et enfin,* Les Ailes qui montent. *Bien que la plupart de ces titres désignent de simples opuscules, l'œuvre est relativement considérable: d'où vient que notre presse, d'ordinaire si prodigue de gros encens, en ait si peu parlé? Ne serait-ce pas que les défauts qui s'y accusent ont frappé jusqu'aux Béotiens commis chez nous à l'entretien des autels de l'Esprit? Ecrivain de race, excellent grammairien, le père de l'auteur, M. Remy Tremblay, qui achève en ce moment dans les bureaux de la Chambre fédérale une vie de labeur et de probité, réussissait à merveille la satire en prose et en vers; encore aujourd'hui, ses* Coups d'ailes et coups de bec *supportent assez bien la comparaison avec la moyenne des chansons de Béranger. Depuis vingt ans il épuise son beau talent au genre le plus ingrat qui soit, quand ce n'est pas le plus ennuyeux: la poésie philosophique. Héritier de ses qualités, M. Jules Tremblay semble vouloir donner dans les mêmes errements,* Les Ailes qui montent, *c'est un hymne à la paix universelle, entrevue par l'auteur dès avant l'armistice du 11 novembre 1918. Le poème n'est certes pas sans mérites, et même, à certains points de vue, il en a de très grands. Il ne faudrait pas, par exemple, dédaigner la facture de vers comme ceux-ci (il s'en fait trop peu de passables au Canada):*

Pour que ton règne arrive, et dure jusqu'au soir
Des jours, confus encor, dont l'aube se rapproche;
Pour que le paysan, qui plonge son fossoir
Dans le terreau chargé de ronces et d'arroche,
N'avive pas la bombe, éteinte, du Passé;
Pour que l'effort renaisse aux espoirs de la vie,
Sans l'échec douloureux de l'Idéal blessé,
O Paix de la lumière, il faut tuer l'Envie!
Il faut qu'un saint amour, aux peuples qui naîtront,
Enseigne que la guerre est un crime barbare,
Qui frappe la Grandeur et le Génie au front,
Que la Haine est un joug, et l'Empire une barre,
Sur la route qui monte, étroite, jusqu'à Dieu.

Le malheur, c'est que dans cette note Victor Hugo a tout dit, les bêtises comme le

reste. A la place du studieux et vaillant écrivain et de l'homme d'esprit qu'est Jules Tremblay, nous détournerions un instant nos regards des obscurs destins de l'humanité pour les promener davantage sur la sottise ambiante. Il y a là une mine qui n'est pas près de s'épuiser.

* * *

*Les natures comme M. Marcel Dugas n'y vont à moitié ni dans le blâme ni dans l'éloge, et quand le chantre exalté de Verlaine nous offre, sur un certain nombre de jeunes hommes qui sont pour la plupart de ses amis personnels, un livre d'*Apologies*, nous pouvons prendre pour acquis que ce sont véritablement des apologies. Lozeau, Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye, La Roque de Roquebrune, sont en vérité de beaux sujets à portraits; et c'est peut-être beaucoup dire, mais nous qui sommes pourtant d'une autre génération, il nous semble que, pour l'étendue de leur culture et la noblesse de leur esprit, le* Maître *ne les eût pas vus sans plaisir groupés autour de lui sous le Portique. M. Dugas, lui s'est laissé emporter par sa sympathie jusqu'aux limites du dithyrambe. On eût aimé plus de mesure, nous voulons dire plus d'équilibre.*

L'apologie de M. Lozeau porte cette réserve:

> *Des dernières productions de ce poète, il n'y a rien à dire. Souhaitons, cependant, que ne sacrifiant plus à l'avenir (?), aux nécessités monstrueuses d'une époque riche en barbarie de toutes sortes, il ne souille plus sa muse d'inspirations guerrières.*

Il y aurait un reproche plus grave à faire à M. Lozeau, qui est de ne s'être pas renouvelé depuis son premier volume de vers. Ce reproche, M. Dugas ne le lui fait pas; ce qui, de la part de M. Lozeau, le choque davantage, c'est de s'être "abaissé" à la poésie patriotique: n'était-ce pas assez d'y avoir échoué?

M. Guy Delahaye, esprit curieux, il est vrai, mais surtout pour ses amis, car les brefs essais qu'il a publiés permettent à peine de le classer parmi les poètes, bénéficie d'une admiration qui étonnera les critiques de 1975, sans parler de ceux d'aujourd'hui.

L'article sur La Roque est une ode en prose.

Cette outrance dans l'éloge s'accompagne d'une outrance verbale qui rendrait fatigante la lecture d'un ouvrage plus volumineux. Le paon de nos jardins littéraires, Paul Morin, fabricant «d'essences fines, de mots parfumés, surtout coruscants, qui font lever tout un monde de chatoiements, de rutilances », se peindrait lui-même sous des couleurs plus sobres. Delahaye, «couvé par les dieux, a voulu, appelé, souhaité, tendu les bras aux caprices de la terre. » De La Roque nous lisons que «dans le filet diapré des choses, la bouche en feu, si semblable à l'impudente grenade, il s'excite à chanter les éléments qui meurent. » M. René Chopin est «plein de frissons et de cris » et «boit la chaleur éparse du soleil, le suc des fleurs, la rosée des aubes. » La moitié du volume est écrite ainsi. Disons-le, ce ton est choquant, même chez un apologiste.

Dans une prose qui est pour ainsi dire toute images, où l'image est devenue le signe habituel de la pensée, au point que pour la lire il faut d'abord la transposer, il importerait que les métaphores s'accordassent rigoureusement. Or, M. Dugas écrit souvent les choses comme ceci (p. 53):

> *[illegible] choses délicates, fines et brillantes [illegible] on les enveloppait de [illegible] légers et suaves.*

Nous avons contre M. Dugas un autre grief, qui est que son livre est farci de fautes typographiques. Les lyriques ne seront jamais de bons lecteurs d'épreuves, mais un homme de goût — et M. Dugas a pour la beauté sous toutes ses formes un culte qui est bien le principal attribut du goût — ne devrait pas lancer dans le monde une œuvre littéraire où on lit: «il sourie » (page 10); «l'érable sacrée » (p. 18); «sa recherche à du prix » (p. 20); «sa solitude où vit et s'exauce le rêve » (pour «s'exhausse ») (p. 33); «contacts servils » (p. 59). Cela, il faut le crier très haut à M. Dugas, pour que son prochain ouvrage ne souffre pas d'une tare qui a marqué tous les précédents. Et il faut lui faire observer aussi que le critique littéraire moins que tout autre a le droit d'écrire, même par distraction: «.. une de ces ivresses que chacun d'entre les hommes ont *éprouvées »; «Ce désir de joie libre... invitent à la joie de vivre »; «Il a voulu, appelé, tendu les bras aux caprices de la terre. »*

Enfin, si M. Dugas est un pitoyable lecteur d'épreuves, ce qui est bien le moindre défaut des auteurs pourvu qu'ils se fassent corriger par d'autres, et un assez mauvais grammairien, ce qui est plus grave, il est au-dessous de tout en ponctuation, ce qui est la tristesse des tristesses. Ne pas savoir ponctuer, c'est ne pas saisir les divisions logiques du discours, l'enchaînement logique de la pensée.

Voilà M. Dugas bien chargé. Disons maintenant par où il nous plaît.

D'abord, il a le courage — trop rare chez ceux d'entre nous qui s'intitulent critiques littéraires — de manquer de respect à Chapman, à Fréchette, et de dire entre les lignes que la poésie de Crémazie, excellente d'intentions, est presque toujours synonyme de pauvreté au pluriel comme au singulier; si l'on voulait admettre une fois pour toutes cette manière de voir, nous serions vite en littérature autre chose que les pauvres hères que nous sommes. Il pose que l'art et la religion sont deux choses, et que l'habitude presque générale de nos critiques de se placer au seul point de vue religieux ou moral dans l'appréciation des œuvres littéraires est peut-être la principale des multiples causes qui nous retiennent, en matière intellectuelle, juste au-dessus des Lapons et des Samoyèdes; et là encore, courageusement, comme le grand écrivain catholique Barbey d'Aurevilly, il sait avoir raison contre le plus grand nombre. Il est d'avis que le meilleur nationalisme littéraire, au Canada, serait encore de produire des chefs-d'œuvre, peu importe que les sujets fussent ou non canadiens; et si ce n'est pas là du pur bon sens, nous aimerions à en avoir d'autres démonstrations que celles que nous apportent la plupart des plaidoyers en faveur de la nationalisation de notre littérature.

Cela ne serait déjà pas si mal.

M. Dugas, sous les réserves qu'appelle forcément sa langue coruscante et catapultueuse, a en outre le mérite, rare au Canada, de mettre au service de sa pensée un vocabulaire de plus que trois cents mots. Il a appris dans ses vastes lectures à aimer le verbe varié et multicolore. Il a de très belles pages; celle-ci, par exemple:

> *Le cas de M. Lozeau est singulier, inédit chez nous: voici un homme qui, sevré des ressources ordinaires qui composent l'existence des autres hommes, s'emploie à nous conquérir certains biens intellectuels. Il est un reproche à nos lâchetés. Car il pouvait ne pas ajouter d'autres maux à son mal; il eût pu garder pour lui seul les confidences qui lui venaient des choses, de lui-même, de son exil d'entre les hommes. On le voit bien dans une tour d'ivoire habitée de tous les chants, des purs égoïsmes de l'esprit. Non, il a voulu être une voix dans la foule, faire éclater le silence, hâter, par son effort, le destin de notre littérature.*
>
> *Aussi sa maison chante dans le pressentiment des mots et des idées. D'elle s'échappent des fusées qui illuminent la nuit de nos plaines. Cette âme sensible de poète harmonise la plainte des roseaux avec les accords gémissants qui s'exhalent de ses profondeurs. Ce n'est pas le rire, la chûte des astres dans la mer, la rumeur puissante d'une foule en délire, les bruyants débats de la tribune ou du prétoire, la fureur sauvage des hommes de proie qui parque les petits et les faibles dans la charrette fatale. Non, mais c'est l'aubre recueillie qui semble une prière d'oiseaux, de plantes, d'herbes et de sources brisées; c'est le soir qui nous prend à la tête et au cœur et se consomme en un chant de grâce sanctifiante; — c'est tout un destin songeur replié sur lui-même, qui, au sein d'un monde précaire, s'ingénie à la naissance d'images teintées de la pourpre d'une belle âme.*
>
> *Contemplons donc cet homme: sa solitude où vit et s'exhausse le rêve poétique frissonne de mille voix charmées et tentatrices. Et ainsi il s'est trouvé récompensé d'avoir souffert sa vie, de l'avoir ornée de désirs ailés, d'agréments intellectuels. Habile joueur, de la lancer, telle une boule, dans l'azur, au cœur des bois, sur le bord des lacs, à travers l'apothéose des soirs et la nature innombrable!*

Un Français cultivé dira qu'il n'y a pas là de quoi crier merveille. Et peut-être aura-t-il raison. Nous, nous sommes reconnaissants à M. Dugas de nous avoir fait lire une prose qui ne correspondît pas, dans la langue écrite, au vagissement désordonné, avec accompagnement de «choses » et de «machines », qu'est dans la langue parlée la conversation de la moyenne de nos professionnels. Chez les aveugles les borgnes sont rois. M. Dugas ne voulut jamais être ni aveugle ni borgne: qu'il bride ses enthousiasmes, qu'il émonde ses proses, qu'il évite les fautes de grammaire et confie à un homme du métier la lecture de ses épreuves, et nous saluerons en lui un de nos plus riches comme un de nos plus vivants écrivains.

* * *

La Scouine, *roman de mœurs paysannes paru l'an dernier en édition privée, a pour auteur «Albert Laberge, fils de Pierre ». J'aime cette signature, qui par son appendice évoque une de ces belles familles patriarcales comme il y en a encore dans mon pays de Charlevoix. J'aime aussi la dédicace: «A mon cher frère Alfred qui, près des grands peupliers verts, pointus comme des clochers d'église, laboure et ensemence de ses mains le champ paternel... »*

Ceci dit, j'essaierai de présenter à ceux qui ne le connaissent pas cet original d'Albert Laberge, fils de Pierre, qui se paie la fantaisie, peu banale en notre province, d'écrire des romans pour ses seuls amis. J'ai pratiqué le reportage avec Laberge il y a bientôt vingt ans. Je l'ai bien rencontré cent fois depuis. Mais cet homme est si modeste, il a porté à une telle perfection l'art de rentrer ses coudes et de feutrer ses pas, que presque tout ce que je sais sur son compte se résume encore à ce que m'ont dit de lui ses très, très rares intimes. Il consacre aux choses de l'esprit les loisirs que lui laissent l'onéreuse chronique sportive de la Presse *et la fréquentation obligée du monde très particulier auquel les intellectuels abandonnent à peu près complètement, chez nous, la culture athlétique. Camarade incomparable d'obligeance et d'urbanité, — deux qualités auxquelles nul ne se rappelle l'avoir vu manquer, — il est cependant très avare de son amitié. Il promène (le soir) au théâtre, au Salon, aux conférences, une curiosité toujours en éveil; mais je ne crois pas lui avoir jamais entendu formuler le premier un jugement en matière littéraire ou artistique. Timidité? paresse? impuissance? Je le soupçonne plutôt d'avoir, par mépris pour l'indigence intellectuelle qui l'entoure de toute part, ordonné sa vie pour en reli-*

rer le maximum de jouissances avec le minimum d'embarras. Il aime les belles choses. Il a beaucoup lu Anatole France et le premier Barrès; c'est, au sens légitime du mot, un épicurien. Ajoutons que ce célibataire de quarante-cinq ans environ (1), *grand, blond, chauve, un peu myope, au reste portant beau, hait le débraillé et pourrait rendre des points au Beau Brummel pour la correction de ses habits et la nuance de ses cravates. Ne m'en demandez pas davantage: c'est par son livre que je viens d'apprendre que cet homme en partie double — referee et dandy, confident des boxeurs et familier discret des milieux artistes — est fils et frère de paysans.*

Quant au livre qui nous occupe, j'ai le pressentiment que s'il tombe jamais dans le public il fera écrire beaucoup de sottises. La Scouine, c'est le sobrique d'une de ces pauvres filles hommasses et déshéritées comme il y en a chez nous dans chaque paroisse, que les Normands appellent des garces, *que les Vendéens, s'il faut en croire les* Chouans *de Balzac, appellent des* cataus, *et que dans mon enfance j'entendis appeler de ce dernier nom à Mont-Joli, dans le bas Québec. La vie intérieure de pareils êtres est forcément peu active, ou du moins leurs passions, tout animales, se déterminent par des mobiles élémentaires et qui ne prêtent guère à l'analyse. Ce sont sujets de contes, non de romans. Ils intéressent un Maupassant, ils n'intéresseront pas un Stendhal ou un Bourget. Aussi bien le livre de Laberge est-il, plutôt qu'un roman, une série de scènes sans autre lien entre elles que l'intérêt que comporte par elle-même la vie rurale. On pourrait même lui reprocher de n'être pas autre chose, et de rester en de trop nombreux chapitres étranger au pitoyable animal humain dont il prétend à nous offrir le portrait. Ceux d'entre nous qui vécurent aux champs reconnaîtront la Scouine aux traits épars qu'ils ramasseront d'elle au cours du livre, car ils l'ont déjà vue en chair et en os; pour les autres elle restera une pâle et, en somme, peu intelligible esquisse.*

Ce roman se serait plus justement intitulé Les Deschamps. *Si en effet* la Scouine *n'est pas une biographie, on y trouvera ce qui vaut peut-être mieux: à savoir, la monographie à peu près complète d'une famille d'*habitants *du comté de Chateauguay aux environs de 1880. Urgèle Deschamps, sa robuste femme Maço, leurs cinq enfants Joseph-Zéphirin-Raclor, Joseph-Claude-Télesphone, Joseph-Henri-Charles dit Charlot-le-Cassé, Marie-Caroline et Marie-Rose-Paulima dite la Scouine; l'oncle Jérémie qui, après cinquante ans d'absence aux «pays de l'or», revient mourir dans la famille, et jusqu'aux simples domestiques comme Bagon le Coupeur; tous ces personnages se tiennent entre eux, s'expliquent les uns par les autres. Si elle est, cette monographie, oui ou non fidèle, voilà de quoi il sera âprement discuté dans la presse canadienne-française quand la* Scouine *verra le grand soleil. Craignons que Laberge n'attrape ce jour-là autant de coups, et d'aussi brutaux, que ceux qu'il fait donner par Tofile Lambert à ses deux frères idiots, Piquin et le Schnô. Où a-t-il vu dans le Canada français, en 1918* (date de l'édition), *ces paysans qui s'attardent à des procédés de travail d'un autre âge, s'appellent Mâço, Raclor, Télesphone, mangent trois fois par jour et trois cent soixante-cinq jours par année du «pain dur et amer, lourd comme du sable et marqué d'une croix», traitent à coups de pied et à coups de bâton leurs frères ou fils imbéciles? On lui posera ces questions, bien d'autres encore, et on l'accusera d'avoir fait une mauvaise action en salissant à la face du monde, particulièrement du monde anglo-saxon, le plus beau type social que notre race ait encore produit. Nous qui n'avons pas mission de le défendre, nous savons bien ce qu'il y aurait à dire à sa décharge. Les «habitants» qu'il a peints ne sont pas ceux d'aujourd'hui, mais, il l'indique lui-même à plusieurs reprises, ceux d'il y a quarante ans; le «papier» qu'ils vont «retirer» du bureau de poste le dimanche après la messe, ce n'est pas la* Presse *ou la* Patrie, *encore bien moins le* Devoir, *c'est la* Minerve *ou le* Nouveau-Monde; *et, à cette époque, de même que chaque maison a sa petite provision de ce que vous savez, et que le curé, dans sa tournée paroissiale, ne lève pas le nez sur un verre de whisky blanc, de même on se sert encore de la baratte à main et du crible à manivelle. Ils ne sont pas de n'importe où, mais du comté de Chateauguay, où le voisinage des Anglais, la fréquente survivance du type indien et cent autres causes, ont donné aux simples, entre autres traits particuliers, le goût des prénoms distingués, tels que Raclor, Télesphone et — celui-ci je l'ai entendu de mes oreilles, dans la famille d'un brave homme qui avait voulu honorer son patron el' C.P.R.* (Canadian-Pacific-Railway) — *Alcipiare. Et de la partie la plus pauvre du comté, où beaucoup de cultivateurs, il y a quanrante ans, mangeaient encore, après l'avoir marqué d'une croix avec le couteau, le pain décrit par Laberge — lequel a d'ailleurs soin de dire que pour Deschamps malade ses enfants vont quérir du pain blanc chez le voisin. Quant à la brutalité du paysan envers les idiots de sa famille, de nos jours encore elle est presque aussi fréquente que sa brutalité envers les bêtes, qui est très fréquente. Les Deschamps et les Lambert. ils étaient milliers dans notre province aux environs de 1880. D'ailleurs, la seule question qui importe est de savoir si Murillo a calomnié sa race en peignant sous les traits d'Espagnols ses mendiants pouilleux; si l'artiste doit, par souci du conventionnel, écarter de parti-pris les sujets d'exception, forcément les plus curieux, pour ne s'attacher qu'à la banalité. Laberge avait besoin de types hauts en couleur, aux méplats violents: les Deschamps lui sont tombés sous la main, il les a pris; ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime.*

Laberge pèche quelquefois contre la couleur locale: à Chateauguay, en 1880, exprimait-on encore en francs *le prix des bottines, et les enfants de l'école élémentaire avaient-ils des* thèmes *à corriger (p. 10)?*

Comme Dugas, il ne scrute pas assez ses épreuves. Il laisse imprimer iraient *pour* riaient *(p. 3), «des vieux étaient* parti*» (105), et vingt autres horreurs semblables.*

Comme Dugas, il commet parfois des gaucheries ou des incorrections de style. Il écrit: «Le père et les enfants sortirent alors et se suivant l'un l'autre *(pour:* à la file), *se rendirent chez le voisin» (p. 5); «Ils profitaient des occasions* qui s'offraient...*» (53); «lors de la récréation» (pour:* à la récréation) *(21). Nous en passons, et par douzaines.*

Comme Dugas, — ne serait-il pas plus juste de dire: commes les neuf-dixièmes des écrivains canadiens-français? — il méconnaît trop souvent les règles de la grammaire. Il écrit invariablement sans accent circonflexe la troisième personne du singulier du subjonctif imparfait. Il écrit, en parlant du saint et non d'une localité mise sous son patronage: «Saint-Joseph» Il emploie au sens de ferme *le mot* terrain, *au sens de* manifestation *le mot* démonstration.

Comme Dugas toujours, il n'a pas pour la ponctuation le respect qu'il faudrait.

Et pourtant, en dépit de toutes ces faiblesses, la Scouine *demeure une œuvre intéressante. L'observation y est généralement juste, souvent profonde. Les personnages s'y meuvent dans une atmosphère réaliste qu'on ne trouve malheureusement pas à la plupart des ouvrages d'imagination écrits au Canada; le trait du père Goriot sentant le pain par habitude d'ancien marchand de farines s'y retrouve cent fois, et, peu importe qu'elle ne soit pas toujours belle, ce que Laberge nous montre de ses personnages, ce n'est pas seulement leurs gestes extérieurs, c'est leur âme.*

Bref, une œuvre imparfaite, très imparfaite, mais dont il faudra que l'on parle, et qu'il faudra louer si l'effort intellectuel probe et courageux ne doit pas rester chez nous éternellement incompris.

La simple honnêteté nous commande d'ajouter: premièrement, que si, malgré sa crudité, tel chapitre de la Scouine *n'apprend rien à une petite paysanne de dix ans, ce même chapitre choquera probablement les jeunes filles qui ne savent pas d'où vient la différence entre un bœuf et un taureau; deuxièmement, que certains écarts de mœurs, plus fréquents qu'on ne le croit chez les simples d'esprit de la campagne, mais qu'on serait reconnaissant à l'auteur de nous avoir laissé deviner, mettent le livre dans la catégorie de ceux qu'on fera bien d'interdire aux enfants.*

* * *

Dans Jolicœur, tommy canadien, *M. Fred. Causse-Maël, fils du romancier Pierre Maël, nous présente un type de soldat canadien-français qu'il connut, paraît-il, aux Fusiliers de Montréal (lisez le 22e) pendant qu'il était, lui, interprète à la 5e brigade, dont le 22e faisait partie. Même s'ils y relèvent parfois les ordinaires partis-pris de l'interprète et de l'agent de liaison — personnage généralement bien apparenté, généralement influent, qui selon ses souvenirs de mess fera obtenir la Légion d'honneur ou donnera le coup de pied de l'âne à ses anciens hôtes et commensaux, — ceux qui ont servi au 22e n'auront pas de peine à mettre des noms au bas de la plupart des portraits qui défilent dans ce livre: le colonel Lachance, «en qui la bravoure et le panache s'allient à la bonhomie», mais qui a surtout «une veine fantastique»; l'officier de ravitaillement Patenôtres, qui fait bonne chère à l'arrière, met quelquefois le nez aux premières lignes et raconte «d'un faux air modeste» ses* narrow shaves; *le lieutenant Jim Comtois, grand, flegmatique, qui, à cent cinquante mètres des Boches, «s'assit sur une caisse retournée à l'entrée de son* dugout *et gratte philosophiquement la glaise collée à ses semelles, avec son stick de jonc malais»; le major Lanoirceur, méticuleux, pointilleux et prudent* (1); *le colonel de Lavandière, «gentil-homme jusqu'aux bouts des ongles, qu'il porte longs et très soignés», et qui, à cinquante ans, rappelle toujours Clitandre et possède encore le secret d'attendrir les Célimènes; le capitaine Cheval, menu et brave; et combien d'autres! Reconnaîtront-ils un Canadien-Français en un tommy qui malgré son nom de Jolicœur et sa légendaire bravoure, et malgré aussi, disons-le, l'infinie*

(1) J'étais autrefois de tous les enterrements de vie de garçon. Ayant manqué celui de Laberge, je croyais notre ami célibataire; j'apprend à la dernière heure qu'il est marié. Dont acte. — *O. A.*

(1) Ce portrait, comme celui de Patenôtres est reconnaissable à certains traits seulement; pour ce qui est de la bravoure, il comporte à mon sens une calomnie. —*O. A.*

*[illegible] de la Française du peuple pour les [illegible], sort de toutes ses entreprises amoureuses [illegible] et [illegible]? Le peintre a [illegible] les [illegible] par trop fantaisistes! Parfois le [illegible] que l'auteur met dans la bouche des "[illegible]" n'est guère plus vraisemblable: s'il a jamais entendu un «Fusilier de Montréal» crier «Égaillez-vous!» il peut se vanter de les mieux connaître que [illegible] qui a passé quelques mois parmi eux. **Ajoutons que le livre est d'un style fort relâché.***

Jolicœur ***n'en est pas moins, dans l'ensemble**, un peintre fidèle et, au demeurant, sympathique, du 22e, tel que nous le vîmes [illegible] de 1917. Le Boche au punch, le Saisonnier et tels autres chapitres que nous [illegible], sont des tableaux pleins de [illegible] et d'humanité tout à la fois, où les anciens du 22e retrouveront quelques-unes de leurs plus nobles émotions de soldats.*

*M. Caisse-Maël met dans la bouche de ses **héros beaucoup de jurons: que ceux qui n'ont** pas entendu «batêmer» tout autour d'eux [illegible] leur jettent la pierre. Un romancier n'est pas nécessairement tenu de farder les **choses, kâ...â...â...lice!***

*Sur l'opportunité de laisser le livre entre **les mains des jeunes filles, ce que nous avons dit de la** Scouine **s'applique, mais dans** une moindre mesure, à* Jolicœur.

OLIVAR ASSELIN.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

Notre numéro de Noël sera édité à grand frais, avec un texte approprié aux belles fêtes religieuses et sociales que nous passerons, et contiendra de nombreuses illustrations, avec gravures hors texte d'une rare valeur artistique, roman complet, etc., etc.

Retenez ce numéro d'avance chez notre dépositaire.

Dans notre prochain numéro un article à lire

L'analyse de "Polly Masson", le roman de M. William Henry Moore, l'auteur du "Clash" par M. Louvigny de Montigny.

La peine qu'on se donne pour être heureux fait la moitié du bonheur.

Armand HAYEM.

* * *

Le motif seul fait le mérite des actions des hommes.

LA BRUYERE.

* * *

Il y a une chose dont on ne loue jamais les morts, et qui, cependant, est la cause de **toutes les louanges qu'on leur donne: c'est** qu'ils sont morts.

STENDHAL.

* * *

Imitez le temps: il détruit tout avec lenteur, il mine, il use, il déracine, il détache et n'arrache pas.

* * *

[illegible] de lumière sont des moments [illegible], quand il fait clair dans [illegible], il y fait beau.

LE THÉÂTRE FRANÇAIS A MONTREAL

Les administrations théâtrales qui se sont succédées du théâtre des Nouveautés, d'il y a vingt-cinq ans, à l'Orpheum d'hier ont réussi à créer l'impression que l'exploitation d'un théâtre français de bon style est une déplorable affaire financière.

Cette impression, toute ancrée qu'elle est, dans l'opinion publique est absolument contraire à la réailté. Il est à craindre que Montréal reste privée de bonnes troupes, tant qu'elle subsistera.

Montréal n'a jamais ménagé son encouragement aux théâtres dignes de cet encouragement, ceux-ci auraient pu largement vivre de leurs recettes si des causes absolument étrangères à l'art dramatique n'avaient eu des effets désastreux sur la caisse.

Il serait facile, par exemple, d'établir que tel théâtre est arrivé à la faillite ou à peu près, après avoir pendant des années bouclé les bilan de ses saisons avec des bénéfices dépassant annuellement vingt mille dollars. Et cette faillite pourrait s'expliquer.

Et l'Orpheum d'hier? l'Orpheum dont la soi-disant malheureuse campagne de 1918-19 a découragé les Mécènes assez disposés à protéger une saison de haute comédie... payante; l'Orpheum, dont la troupe très appréciée, a fait de bonnes, sinon d'excellentes affaires.

En seize semaines du 26 août 1918 au 18 janvier 1919, déduction faite de la relâche due à la grippe, ce théâtre a encaissé plus de cinquante milles piastres.

De janvier à mai l'administration de la liquidation a couvert plus que ses frais, alors que les pertes attribuables à la grippe étaient amplement compensées par les magnifiques recettes de Cyrano, de l'Aiglon, du Duel.

Le public a réellement fait un succès de la dernière saison de comédie, tout financier, ou tout amateur intelligent qui désirerait s'en convaincre n'aurait qu'à consulter le bilan de la saison.

Montréal est une des plus grandes villes françaises après Paris. Sa population est riche, friande de belles choses, passionnée de bon théâtre français, elle se rend en foule à toutes les manifestations de l'art français qui lui sont offertes, qu'il s'agisse de musique, de comédie, de conférences, d'expositions de peinture; pourquoi cette importante ville française ne pourrait-elle assurer le sort d'un bon théâtre français?

Le succès financier d'un semblable théâtre sera assuré du jour où les artistes resteront au delà de la rampe alors que les administrateurs se tiendront en deça de cette lumineuse barrière.

Il conviendrait peut-être, pour aller au devant d'un grand succès financier, de modifier quelque peu les programmes, d'une exclusivité allant jusqu'à la monotonie de ces dernières saisons.

Toujours la pièce à thèse, la comédie rosse, les études de mœurs pas toujours admissibles, cela finissait et a fini par devenir agaçant: l'excès en tout est un défaut, comme chante cet excellent bourgmestre dans Geneviève de Brabant.

A ce joyeux et très artistique théâtre des Nouveautés on donnait dans la même saison des opérettes, des comédies sérieuses ou désopilantes, voire même du grand opéra très acceptable. Certes ce n'était pas toujours la perfection, mais par ce temps de vie chère on aimerait varier ses plaisirs et oublier pendant quelques heures le prix du beurre ou des chaussures en écoutant La Mariée du Mardi-Gras ou le petit Faust.

Ce qu'ont fait les directeurs artistiques des Nouveautés d'antan doit pouvoir être recommencé par ceux d'aujourd'hui.

C'est affaire d'habilité, de doigté, de choix judicieux. Avec de bons chefs d'emploi, des seigneurs et des seigneuresses de talent, mais peu connus et aux émoluments de moindre importance, et l'appoint, qui n'est pas à dédaigner des professionnels et des amateurs du terroir, on peut créer à Montréal un théâtre français permanent pouvant aborder tous les genres, donnant au public d'excellentes représentations et à ses créateurs de bons dividendes.

JULES HELBRONNER

Certains hommes, dans leurs vêtements civils, récemment repris, font l'effet de religieuses défroquées.

* * *

«Ma chère, c'est effrayant! Jean va revenir du front...

— Et alors...

— C'est que depuis trois ans, je lui ai écrit plus de trois cents lettres d'amour.

— Eh bien?

— Eh bien, je viens de m'apercevoir que je ne l'aimais pas, que je ne l'ai jamais aimé. »

* * *

Depuis la paix, les femmes vont aussi loin dans le décolletage, que, pendant la guerre elle avaient été loin dans le dévouement. Ce n'est pas peu dire.

* * *

Il y a déjà des tableaux, des vieux meubles, des courtisans et des jolies femmes dans les intérieurs des nouveaux riches. Mais il n'y a pas encore d'idées: il faut attendre pour cela qu'ils aient tout reperdu.

* * *

Comme il est devenu difficile d'aimer, depuis la paix: on n'est plus séparés!

* * *

La femme est sortie de la guerre avec un goût plus vif d'indépendance, et l'homme avec un désir plus grand d'autorité. La paix sera-t-elle plus facile à faire régner dans les ménages qu'en Europe?

* * *

Pour certaines femmes, la guerre n'aura été qu'une pause — un peu longue — entre deux tangos.

* * *

L'amour a plus de force et de saveur au milieu des périls. Maintenant, il faut apprendre de nouveau à aimer dans la sécurité. Quelle déchéance! Mais aussi, quelles compensations!

* * *

Il n'y a guère que chez les jeunes filles que l'amour soit tout à fait exempt de vanité.

* * *

Que la paix était belle... pendant la guerre!

LE CATECHISME

L'oncle Jean, un soir, racontait ses jeunes années.

... «Dans ce temps-là, il n'y avait pas guère d'écoles dans les paroisses; on n'en voyait pas une ou deux dans chaque rang, comme au jour d'aujourd'hui; dans notre concession, il n'y en avait pas du tout, et je n'ai jamais appris à lire... C'est grande misère, sans doute; mais, pour dire que j'en ai souffert, je n'en ai pas souffert: toute ma vie, j'ai travaillé, sans un jour d'ennui; le pain n'a jamais manqué, à la maison; mes garçons sont établis sur de bonnes terres, mes filles ont trouvé de bons partis; malgré de petits malleurs, et aussi des gros, on a été heureux, la Mélanie et moi; on l'est encore. Des fois, je me dis, par manière de penser, que le Bon Dieu trouvera peut-être qu'après tout on n'a pas trop mal fait son devoir... Ç'aurait-il été mieux, si j'avais su lire?

«Mais il faut s'entendre. Je ne dis pas de mal de l'instruction. C'est une bonne chose. J'ai voté pour qu'on construise un collège au village, et pour qu'on loge une deuxième maison d'école dans le cinquième. Il faut des savants dans le monde. Même pour les cultiveux, il est bon de savoir au moins lire, écrire et chiffrer. J'ai fait instruire tous mes enfants.

«Mon idée, c'est que tout cela n'était pas aussi nécessaire autrefois, qu'astheure. Ah! le monde est changé! Autrefois, si j'avais besoin d'un cent de foin, j'avisais, par exemple, Grégoire Saindon qui passait par le chemin du roi. — Eh! Grégoire, peux-tu me laisser avoir un cent de foin? — Oui-dà! répondait-il. Puis, il disait un prix, et le marché était conclu; et, quand le foin était livré, il y avait bon compte; et, quand le prix était payé, il n'y manquait pas une coppe. Aujourd'hui, moi qui vous parle, je ne me risquerais pas à acheter, tout seul, une mesure de blé; pour la moindre affaire, il faut signer des papiers, sans quoi on n'est sûr de rien; et, si on signe de confiance, sans avoir lu ce qui est écrit, on se fait mettre dedans plus souvent qu'à son tour. Je ne dis pas qu'on était plus honnête autrefois; mais tout le monde sait lire aujourd'hui, et, je ne sais pas pourquoi, cela change les choses. Pour défendre sa vie, il faut à présent de l'instruction, même aux pauvres gens. »

— Même autrefois, mon oncle, il eût été utile de savoir lire les prières dans le livre de messe, et les grandes vérités dans le Catéchisme...

— «Je n'ai pas dit qu'on était des ignorants, répartit l'oncle Jean; j'ai dit qu'on ne savait pas lire; ce n'est pas la même chose. Les prières, je les sais par cœur, toutes, et peut-être mieux que toi, mon petit, sans t'offenser; le catéchisme, je l'ai appris comme il faut, et n'en ai rien oublié. Et cette science, qui m'a suffi, je la dois toute à ma mère... »

— La grande tante Josette!

— «Ta grande tante Josette, ma mère, une sainte, et qui ne savait pas lire, elle non plus. Ecoute, je vais te conter ce qui arriva, quand je commençai à *marcher pour ma première communion.*

«Tu ne sais pas ce que c'est que de *marcher pour la première communion*... Nous demeurions dans la concession de Beauséjour. Quand le temps était venu de nous préparer au grand jour de la première communion, nous devions aller au village, à trois milles de chez nous, suivre les leçons de catéchisme que monsieur le Curé donnait dans l'église. Tous les matins, nous partions, pieds nus, les souliers pendus au cou, pour ne les point fatiguer; à l'entrée du village, et parfois, quand il pleuvait, au seuil de l'église, nous nous chaussions. Après l'heure de catéchisme, nous revenions de même, par petites troupes. Faire, tous les jours pendant un mois, trois milles d'aller et trois milles de retour, à pieds nus, par les routes mauvaises, au soleil ou à la pluie, pour aller à l'église apprendre le catéchisme préparatoire, c'est ce qui s'appelle en français *marcher pour la première communion.*

«J'étais le plus petit de ceux qui, un premier de juin, il y a soixante-dix ans, étaient assis sur les grands bancs de l'église, devant monsieur le Curé. C'était la première leçon, et monsieur le Curé devait nous interroger pour voir ce que chacun savait déjà. Une sorte d'examen.

«Le plus petit, j'étais placé en avant, et l'examen commença par moi.

«— As-tu un catéchisme, mon petit Jean? demanda d'abord le Curé.

«Tous les autres avaient leur livre. Moi, pas!

«— Non, monsieur le Curé.

«— Sais-tu lire?

«— Non, monsieur le Curé.

«— Vas-tu à l'école?

«— Non, monsieur le Curé.

«Comme on dit, je n'étais pas gros; je tremblais comme une feuille, et je pensais: Il va me renvoyer, et je ne ferai pas ma première communion.

«Des grands, en arrière, chuchottaient.

«J'allais fondre en larmes, quand, après un silence, j'entendis le Curé qui disait:

«— Assieds-toi, mon petit Jean. On parlera de ça, tantôt.

«Et il interrogea les autres. Je repris vite courage, car je vis que je pouvais répondre aussi bien que les plus savants, et quand, à la fin, monsieur le Curé revint à moi, sans attendre qu'il parlât, je lui dis, en me levant:

«— Monsieur le Curé, je sais mon catéchisme.

«— Tu sais ton catéchisme, petit Jean? C'est bien, cela. Voyons voir...

«Et il commence: — *Qui vous a créé et mis au monde?*... Je réponds. — *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?*... Je réponds. Et puis: — *Qu'est-ce que Dieu?*... Je réponds. — *Combien y a-t-il de personnes en Dieu?*... Je réponds.

«Monsieur le Curé, un peu surpris, et qui n'avait posé aux autres enfants que ces questions faciles, ne s'en tient pas là avec moi; il continue, m'interroge sur l'Eglise, sur les Sacrements, sur les Commandements, et le reste... Je réponds. Il mêle les questions, saute d'un chapitre à l'autre... Je réponds toujours. Il demande des explications... Je réponds, je réponds. Presque tout le petit catéchisme y passe.

«Alors, le bon vieux curé descend les marches, me met la main sur la tête:

«— Qui t'a appris ton catéchisme, petit Jean?

«— C'est maman, monsieur le Curé.

«— Eh! bien, tu diras à ta maman que son petit Jean va suivre les leçons de catéchisme, et qu'il fera sa première communion cette année.

«Eh! oui, je savais mon catéchisme d'un bout à l'autre. Je l'avais appris sur les genoux de ma vieille mère. Elle, qui ne savait pas lire, nous enseignait comme elle avait été enseignée elle-même, sans livre, par cœur; dans les soirées d'hiver, nos yeux dans ses yeux, nous répétions mot à mot les réponses qu'elle nous disait, réponses obscures d'abord, puis qu'elle expliquait, qu'elle nous faisait comprendre... C'est d'elle que j'avais appris mon catéchisme, et que je tiens tout ce que je sais.

«Car, remarque bien cela, mon petit, ce qu'on a appris sur les genoux de sa mère, on ne l'oublie jamais. »

En écoutant ce simple récit du vieillard, je songeais avec émotion à cette humble femme, qui ne savait pas lire, et qui avait enseigné à ses fils «l'alphabet de la sagesse divine». Cette science, la seule nécessaire, elle l'avait reçue pareillement d'une mère, qui la tenait elle-même de quelque aïeule illettrée aussi. De génération en génération, je remontais de la sorte jusqu'à l'ancêtre, qui, premier venu au Canada, avait apporté de France, dans sa tête, le trésor des grandes vérités dont vivent les peuples et en avait par cœur fait largesse à sa race...

Et, depuis, j'ai le goût d'y penser souvent, parce que je trouve cela très beau.

ADJUTOR RIVARD.

PENSEES ET MAXIMES

Ce n'est pas la réalisation d'un bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est enfin écarté de la vie.

* * *

Selon la noblesse ou la bassesse de l'âme, l'habileté devient qualité ou défaut.

Rallye.

* * *

Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi.

Joubert.

* * *

Si on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait: mais on veut être plus heureux que les autres; et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

Montesquieu.

* * *

S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur.

Saint François de Sales.

CROIX DE BOIS.... CROIX DE GLOIRE

Ceux qui tombent sur la terre de France ne meurent pas...

.. Tombes de petits soldats qui sont morts le sourire aux lèvres, dans la claire vision du geste glorieux qu'ils avaient rêvé.

Tertres sans inscription où dorment ces héros anonymes dont nous ne célèbrerons la vaillance que dans les monuments élevés aux grands faits de la collectivité militaire: Ypres... Courcelette... Vimy...

Petites croix de bois qui jalonnent la route suivie par les troupiers canadiens dans leurs étapes héroïques sur la terre de France, ces épopées qui ont surgi à travers la plaine comme pour relever les défaillances, orienter les vengeurs à travers la grande rafale.

Les cloches n'ont plus sonné pour eux le glas des prières plaintives du jour néfaste où le Malin qui règnait sur les barbares a renversé les beffrois et les voûtes d'église... Qu'importe, si l'airain des canons a chanté pour eux dans un clameur qui fit trembler les vivants un «dies iræ» autrement émouvant de grandeur et de beauté tragique. Et, comme ils dorment bien après leur effroyable tâche, nos petits soldats...

...couchés dans l'herbe
comme des rois vêtus de vert, de pourpre et d'or.

Ils n'eurent que faire de l'attirail des chambres mortuaires, du cortège des pleureurs, de la couche de pierre des nécropoles, nos morts de la phalange canadienne...

Mères en deuil, ne pleurez pas sur les tombes de vos fils là-bas, aux pays des Flandes... Ils ne sont pas morts à l'étranger, puisqu'ils sont morts en France...

La France, maternelle et forte, les enveloppe d'un linceul dont la diaprure est faite de ce beau firmament que constellent d'éternelles veilleuses, signe d'espérance, de la blancheur d'hermine de ce merveilleux blason qu'ont crée ses mâles vertus et son pur génie de la guerre, du sang de ses martyrs qui a fait des plaines de la bataille comme un vaste reliquaire d'autel... Elle les enveloppe non pas du linceuil pâle et glacé des défunts de la masse, mais d'un linceul fait des trois couleurs!...

Pour être disséminés le long des fossés et des routes, à travers les champs, les tombes de nos soldats ne souffrent pas de l'isolement et de l'abandon de celles de nos cimetières. On sent par les soins touchants qu'on apporté à ces tertres que nos morts ne sont pas oubliés, que des camarades vivants se sont faits les fondés de pouvoirs de la sollicitude familiale auprès des êtres qui dorment sous l'herbe et auxquels le baiser maternel aurait fait tant de bien à l'heure de la grande détresse. Nos défunts certes ne sont pas oubliés et ils appartiennent à la société des vivants. Du fond de leur tombeau, ils ne voudraient pas qu'il en fut autrement. Ce fut le privilège de ces défunts tombés dans la mêlée, d'inspirer les vivants, de se perpétuer en eux, de se manifester dans le miracle des suprêmes vaillances, de les soutenir jusqu'à la fin dans l'œuvre du châtiment et de la réparation.

Et, voilà que tous ces Morts et tous ces Vivants, unis dans une terrible chevauchée, comme les cavaliers vengeurs de l'Apocalypse, ont chassé de leurs trous les hideux [illegible] qui dévoraient les femmes et les enfants, et ont mis pour toujours l'Aigle noir [illegible] de [illegible], génie ténébreux du [illegible].

[illegible]!

Léopold Houlé.

LE PAUVRE AMOUR

Ils marchaient vite sur les trottoirs luisants et par endroits encore recouverts d'une fine glace scintillante. La rue était en fête; les passantts, endimanchés, et les jeunes filles portaient leurs chapeaux et leur chaussures du printemps. Ils marchaient, et un vent léger, pascal, soulevant les jupes, apportait du soleil dans les petits coins et ridait les flaques argentées du chemin. Ils marchaient, se serrant l'un contre l'autre, souriant, se voyant sans se regarder, se comprenant sans se parler.

Il avait seize ans, elle en avait quinze et ils s'aimaient. Ils ne savaient pourquoi; peut-être parcequ'il avait la peau très blanche, malgré son gros nez et ses mains embarrassées; et qu'elle avait, sous son nez retroussé, un sourire gai et timide ou triste et pitoyable.

Ils marchaient sur un grand boulevard de faubourg, où les garçons frais rasés insultaient les filles fardées et provocantes. Ils marchaient comme on marche dans un rêve. Ils traversaient une rue et il la regardait, se penchant sur elle, comme s'il eût voulu la soutenir, la supporter avec ses yeux. Parfois les filles qu'elle connaissait les injuriaient:

— «Passez pas si vite... ils nous regardent même pas... si vous vous imaginez que vous êtes du beau monde, parceque...

Ils passaient et ne disaient rien. Cependant quelques instants plus tard, fatigués de leur long silence et réveillés un peu de leur rêve, ils se parlèrent:

— «J'ai manqué par sortir aujourd'hui» dit-elle «...maman était malade... papa savait pas comment faire... j'ai préparé le dîner... après, les enfants sont sortis... papa garde maman.

— «T'es pas fatiguée de cette vie-là?

—Bien souvent, mais j'ai le dimanche après-midi.

Ils se taisaient quelques instants, puis reprenaient:

— T'es pas fatiguée de marcher?

— Non, on est si bien.

— Viens-tu aux *vues*?

— Si tu veux.

—.Aimes-tu mieux venir au restaurant?

— Non, j'aime mieux les *vues*, on est tout seuls tous les deux, personne nous voit, *on jongle*.

— Si j'avais assez d'argent on irait aux deux... avec mes trois piastres par semaine, je peux pas...

— Je te dis que j'aime mieux les *vues*, je suis si contente d'être avec toi . Elle se retourna vers lui, et lui sourit d'un sourire triste, comme si elle avait eu peur de sourire.

— Je suis bien content moi aussi... si tu pouvais sortir le soir comme aujourd'hui...

— Oui, mais il faut pas trop demander... veux-tu, on va se taire comme tantôt, on était si bien...

— Oui.

Ils continuèrent de marcher, sans rien voir ni entendre, l'un contre l'autre. Des filles, la figure plâtrée, sous de grands chpeaux ridicules, riaient toujours aux hommes à la face rouge, aux paletots corsés et aux pantalons très courts. Tout cela dans le soleil neuf du printemps et dans le vent qui fait tout scintiller.

Ils furent bientôt dans une salle basse remplie de faubouriens qui, le cou tendu, regardaient se dérouler un feuilleton américain: yankees très courageux que des lâches Mexicains emprisonnent... Elle, son manteau enlevé, dans une chemisette de soie commune, se pencha sur lui, et ils passèrent deux heures, là, souriant, les yeux dans le vague, la main dans la main deux images pitoyables et nullement sensuelles du *pauvre amour*.

Ils revinrent à six heures, par des petites rues solitaires et calmes, plus calmes que d'habitude, à cause du dimanche, l'un contre l'autre, dans le crépuscule qui agrandissait et noyait en même temps les maisons de brique rouge et les poteaux contre le trottoir. Ils marchaient, tristes et ne souriant plus, car ils allaient se quitter. Ils se sentaient cependant, encore plus près l'un de l'autre, à cause de la nuit tombante, Leur âme se sentait élargie; il voulait plus que jamais la protéger, la bercer. Bientôt tout fut gris et les réverbères commencèrent à jeter des flaques de lumière rose sur les bouts d'asphalte que la neige ne couvrait plus.

Elle vit, à quelques centaines de pieds d'eux, les fenêtres éclairées de sa maison et sentant, que devant chez elle, elle ne pourrait plus parler, elle dit

— Dimanche après-midi on se rencontrera encore?

—Oui, mais tâche que ca dure plus longtemps.

— J'essaierai... c'est difficile, j'ai ma vaisselle à laver.

Berthelot Brunet.

Ce qui vexe le plus les femmes, c'est que les hommes ont cru acquérir le droit, par quatre années de misères, de se montrer exigeants et désagréables dans leur intérieur.

—o—

La frivolité est d'un plus grand secours que la force d'âme pour aider à supporter les catastrophes.

LA "REVUE MODERNE" demande des agents pour solliciter des abonnements. Des jeunes gens, des femmes inoccupées et des jeunes filles, pourraient ainsi augmenter leurs revenus, tout en aidant au succès d'une belle et noble entreprise littéraire et patriotique.

S'adresser immédiatement à LA REVUE MODERNE, Casier Postal 35 Station N MONTREAL.

LE MONDE

AVANT PROPOS

Dans le cadre, en apparence bien étroit, de ces cinq lettres le "Monde" des millions de personnes trouvent place; ce petit mot embrasse toutes les classes sociales; toutes les croyances; toutes les races; toutes les allégeances. En lui se renferment les groupements les plus divers et se retrouvent les mentalités les plus différentes.

Le monde! mais c'est la multitude des hommes et des femmes; c'est la foule à laquelle nous nous mêlons, c'est la société avec sa hiérarchie et ses castes; c'est la masse avec son prolétariat et sa plèbe; ce sont même les bas-fonds, avec la lie sociale. Et oui, c'est tout cela le monde avec lequel nous vivons en contact journalier, sans y prendre garde.

Et bien c'est de ce monde que je voudrais entretenir les jeunes qui voudront me lire et que la *Revue Moderne* ralliera. C'est à l'intention de mes jeunes compatriotes, des plus jeunes, de ceux qui débutent, que j'entreprends ce travail. C'est à eux que je dédie ces considérations faites avec le seul désir de leur être utile et de leur indiquer les moyens de faire leur chemin dans le monde.

Ils se tromperaient ces jeunes, s'ils pensaient connaître le monde; sans mes fonctions de journaliste qui m'ont fait pénétrer dans toutes les classes depuis dix-huit ans, je ne crois pas que j'aurais acquis l'expérience que je partage avec mes confrères.

Comme la plupart de mes camarades j'ai été mêlé à toutes les foules, j'ai été admis dans tous les milieux et c'est ainsi, pour peu qu'on observe, qu'on découvre ce que c'est que le monde et de plus en plus, il me semble, il est nécessaire que notre jeunesse comprenne ce que c'est que "d'entrer dans le monde."

Car, ou elle s'illusionne ou elle se méfie trop quand ayant franchi l'âge de l'adolescence, elle se trouve en face du monde. Elle est comme étourdie par l'ivresse d'une félicité factice; ce qu'elle prend pour la conquête de la liberté l'enivre, et elle ne voit le monde que comme la délivrance de la tutelle du maître ou des parents.

Cette chère jeunesse s'illusionne fort, en effet, car, entrée dans le monde elle n'aura jamais été plus esclave, ni plus assujettie; esclave des nécessités de la vie, assujettie à toutes les exigences sociales. Cette pauvre jeunesse connaîtra vite les déboires, car, comme écrivait un auteur les "caresses du monde séduisent ses persécutions découragent, ses plaisirs corrompent, ses amusements dissipent, ses exemples égarent, ses sollicitations entrainent."

Quand la jeunesse croira avoir atteint le suprême bonheur et les délices sans mélange elle s'apercevra comme elle s'est trompée, puisqu'elle verra que le monde "prodigue ses éloges au vice, ses railleries à l'innocence, ses mépris à la vertu, qu'il chérit les scélérats et ne peut souffrir les gens de bien; que les vrais sages lui paraissent insensés et que les insensés comme lui sont les seuls sages."

La jeunesse se laisse éblouir par les pompes du monde; pourtant si elle savait comme il y en a qui souffrent de ces pompes. La jeunesse accueillie avec une joie bien grande les prévenances du monde, mais sait-elle que ce n'est que de l'adulation et de la basse flatterie. La générosité du monde l'émeut, mais fait-elle la part à l'intérêt qui l'inspire. Le jeune homme ajoute foi aux promesses du monde; bien vite il découvrira qu'elles ne sont que fourberie et mensonges. S'il croit trouver la paix dans le monde, il s'illuisonne encore, car jamais il n'aura été plus inquiet; si c'est le plaisir et le bonheur qu'il recherche, il ne trouvera souvent qu'amertume et larmes.

Oui voilà ce qui attend le jeune homme qui entre dans le monde rempli d'illusion, et qu'on veuille en croire l'expérience d'un homme qui a été a même d'observer ce qui se passe dans tous les milieux, dans toutes les classes.

Est-ce à dire qu'il ne faut avoir que de la méfiance? Non. La méfiance paralyserait celui dont elle s'emparerait et le pessimisme qu'elle ferait naître en son cœur et en son âme l'empêcherait de réussir. Une trop grande méfiance serait aussi désastreuse qu'une trop grande illusion serait décevante.

Depuis vingt-trois ans que je suis mêlé à la grande foule des hommes, j'en ai bien rencontrés que l'illusion avait perdus ou que la méfiance avait découragés, et c'est instruit à leur école, souvent, que j'ai acquis l'expérience dont je voudrais faire profiter aujourd'hui mes jeunes compatriotes, au cours de ces entretiens sans prétention ne voulant aucunement afficher une morale pédante pas plus qu'une sotte satyre.

Un peu de souvenirs, un peu de psychologie, un peu de critique, quelques grains de philosophie, seront la substance de ces considérations, que me dicte l'ardente ambition de voir mes jeunes compatriotes réussir dans la vie.

Tour-à-tour je voudrais les amener à ma suite dans tous les mondes: monde universitaire, monde écclésiastique, monde féminin, monde professionnel, monde politique, monde ouvrier, monde anglo-saxon, même le monde israélite qui prend maintenant une si grande place dans notre cité.

Ainsi mes jeunes compatriotes seront à même de voir, que si le monde, est parfois bien méchant et bien laid, il réserve à ceux qui l'observe de près des joies réconfortantes et belles.

Non il n'y a pas que du méchant monde sur cette terre, et c'est ce que je vais m'efforcer de démontrer à ceux qui voudront bien me donner un peu de confiance.

Et quand auront, ainsi été parcourus tous les mondes qui forment l'agglomération des humains il y aura lieu de s'arrêter à quelques considérations sur ce qu'on est convenu d'appeler les maximes du monde, pour en bien comprendre le sens exact.

Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que la vie m'eut parue plus belle parfois et plus encourageante si j'eusse eu toujours un dévoué mentor pour me guider. Et c'est ce mentor que je m'offre d'être à mes jeunes compatriotes, voyant en eux mon fils qui pousse et que les années jetteront bientôt dans le grand tourbillon de l'existence.

Me pardonnera-t-on un souvenir un peu personnel, dont je veux me servir pour illustrer mieux ma pensée.

Je possède un petit oiseau jaune que ma femme et moi entourons de la plus grande sollicitude; c'est un amour

d'oiseau, dont le chant admirable égaie sans cesse notre foyer. Il est enfermé dans sa cage que nous avons voulu choisir très belle et que sa maîtresse a ornée de rubans pour la rendre encore plus attrayante. Un après-midi de l'été dernier, par une issue, notre petit oiseau parvint à sortir. Il s'envola au dehors comme fou d'avoir pu reconquérir sa liberté. Il s'enfuit à tire-d'ailes, voletant d'un arbre à l'autre, et toutes les branches le balançaient. Le grand air le grisait. Je désespérais vraiment de le reprendre, je le croyais perdu pour toujours, quand tout à coup je le vis s'affaisser épuisé, sur la pelouse qui ferme notre maison. J'accourus juste au moment où il s'efforçait de reprendre son vol. Je réussis à le ressaisir et dans ma main, je sentais les palpitations précipitées de son petit cœur, son petit œil n'avait déjà plus d'éclat. Ses petites ailes froissées et fatiguées avaient déjà perdu de leur beauté et de leur force. C'est tout haletant qu'il entra dans sa cage, heureuse de le revoir, lui ouvrant tout haut sa porte. Quelques instants plus tard le cher petit reposé, remis de ses émotions et de son épuisement, reprenait ses ébats d'un perchoir à l'autre; se balançait gaiement et entonnait une belle ritournelle comme pour chanter son bonheur.

Cette histoire de mon petit oiseau jaune, un amour d'oiseau, c'est celle de bien des jeunes gens. A peine la porte de l'école ou du collège s'est-elle ouverte sur le monde que le jeune homme s'empresse de la franchir comme pour la course au bonheur. Joyeux et heureux de sa liberté il s'abandonne à toute l'ivresse de la vie libre. C'est à peine s'il a un souvenir pour la maison qui a abrité son enfance; il ne songe plus aux bons soins dont il fut entouré pas plus qu'à la sollicitude dont on l'enveloppait. Il s'est donné tout au monde.

Et j'en ai retrouvés sur ma route dans l'état où je surpris mon petit oiseau après sa fugue, le cœur en désordre, la tête en feu, le regard terni, le corps épuisé et je me penchai sur eux. J'ai pu en ramener quelques uns à la maison accueillante et bonne; les autres sont allés se briser les ailes plus loin. L'illusion a fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui: des désorientés, des découragés, des misanthropes, l'âme remplie d'amertume et de haine.

C'est ce péril que je veux écarter de ceux qui sont l'espoir de notre race et de notre pays, afin de leur faire aimer la vie et mieux connaître le monde et pour qu'ils atteignent plus facilement la destinée qui leur est assignée.

Ce sera comme le complément du modeste ouvrage que je consacrais l'été dernier à la jeunesse de mon pays en lui indiquant le choix d'une carrière. (1)

ARTHUR LEMONT.

(1) "Notre jeunesse de l'Ere nouvelle ou le choix d'une carrière."

— Quel est le docteur qui opère à meilleur prix.?

— L'oculiste, car il opère à l'œil.

* * *

Tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles: un rêve; tout pour le pire dans le plus mauvais: un cauchemar.

G.-M. VALTOUR.

* * *

Le poète a d'abord été un initiateur; aujourd'hui, il n'est plus qu'un écho.

Mme L. ACKERMANN.

* * *

[illegible] le plus mortel ennemi des gens qui ne font rien.

Marc de FONTENELLE.

JEUNESSE D'ÉPOPÉE

A l'Hon. Rodolphe Lemieux et à Madame Lemieux partis pour prier à Ligny Saint-Flochel, en Artois, sur la tombe de leur fils Rodolphe Lemieux, tombé glorieusement pour la France, à vingt ans...

L'histoire de l'Artois est une mosaïque
De légendes d'antan, d'héroïques récits,
Qui vont de Charles Quint à notre République
Vimy, dans ce recueil, superbement s'inscrit!

Notre race est fidèle aux nobles survivances,
Du terroir ancestral nous sommes tous jaloux.
Arlésien d'abord, nous adorons la France,
Pétain le Maréchal est un gâs de chez nous!

Le cœur peu farouche et l'âme humanitaire
Nous aimons le courage et vénérons les preux.
Aussi de votre fils, qui dort sur notre terre,
Nous veillons le repos, avec un soin précieux.

De Saint-Pol en Ternois, relique féodale,
Avec son vieux donjon, que le lierre verdit,
Par la plaine et les monts, la route qui s'étale
Vous découvre bientôt le clocher de Ligny.

Ligny petit village, autrefois sans histoire,
Les fils du Canada couchés sous ton gazon
Te retirent de l'ombre et t'apportent leur gloire
De Ligny-Saint-Flochel ils font un Panthéon!

Madame j'ai souvent, j'avais alors ma mère,
Parcouru le pays qui garde votre enfant.
L'avenir des humains est un troublant mystère
Pourquoi n'est-ce pas moi qui dort là maintenant?

Père, votre douleur profonde, glorieuse
Vous pourrez l'épancher tout près de son caveau.
Vous serez deux du moins à l'heure douloureuse.
Je n'ai personne moi, pas même son tombeau!

Ils sont tombés tous deux jeunesse d'épopée,
Le français de l'Artois, celui du Canada!
Pour le même idéal, dans l'ardente mêlée,
Pour l'amour de la France, ils sont morts nos soldats!

Vivre de souvenirs, quand l'espérance est morte!
Dans le linceuil du rêve enclore sa douleur
Confier sa querèle au vent qui la transporte
Vers le pays natal ou reste votre cœur!

Dans cette immensité des forces sidérales,
Notre globe n'est rien qu'un pauvre juif, errant.
Promenant sa misère et ses rires qui râlent,
Dans le cycle impassible, immuable du Temps.

On aime bien, pourtant, ce petit coin de terre
Où, sans vouloir, on vint pour vivre son destin;
Ce sol notre berceau, que vieillard on vénère
Sol du premier amour, sol du premier chagrin.

Parents du Canada, dont le fils héroïque
Repose glorieux, dans le village d'Artois,
Mon esprit, avec vous, traversaut l'Atlantique
S'en va pélérinant, partager votre croix.

C. d'Artois.

Un professeur qui s'est montré assez mal disposé à l'égard d'un étudiant au cours d'un examen de chimie lui pose sèchement la question finale:

—Pouvez-vous me dire quelque chose au sujet de l'acide prussique.

—Oui, répond l'étudiant. C'est un poison mortel. Une goutte sur le bout de votre langue tuerait un chien. (TIT-BITS.)

* * *

—Tenez, mon brave homme, voici pour votre semaine.

—Merci, ma bonne dame, mais faudra songer à me donner une indemnité de vie chère! sans ça, je n'y arriverai pas.

ICH DIEN

La visite du prince de Galles au Canada donne un regain d'actualité pour nous à l'emblème composé de trois plumes d'autruche encerclées d'une couronne ornée de fleurs-de lis et de croix pattées; avec la devise allemande *"Ich dien"* (je sers).

Le titre de "prince de Galles" est ordinairement conféré à l'héritier présomptif du trône d'Angleterre depuis le roi Edouard Ier et l'usage du cimier de plumes d'autruche remonte au Prince Noir (1330-1376) fils d'Edouard III et de Philippa de Hainault. Les opinions des auteurs sont partagées au sujet de l'origine de cet emblème, les anglais l'attribuant à la reine Philippa qui blasonnait "de sable à trois plumes d'autruche d'argent", (en langage ordinaire "trois plumes blanches sur champ noir") tandis que les français le regardent comme un trophée de guerre conquis par le jeune prince sur le roi Jean de Bohême à la bataille de Crécy.

Il est possible que ces deux hypothèses soient vraies mais qu'elles ne contiennent chacune que la moitié de la vérité; et voici pourquoi:

Suivant l'opinion des auteurs anglais, le prince aura recueilli les trois plumes d'autruche à titre d'armoiries de famille dans la succession maternelle. Son testament fait en 1376 règle l'ordonnance de ses funérailles et mentionne *"nos bages des plumes d'ostruce"*; son sarcophage à Cantorbery est orné de ses armoiries personnelles alternant avec celles de sa mère, chaque plume traversant une petite banderolle portant les mots *"ich diene"*; son père Edouard III mit une plume d'autruche au nombre de ses emblèmes après son mariage avec Philippa, et presque tous les Plantagenets à sa suite l'adoptèrent à côté du petit rameau de genêt dont leur ancêtre avait l'habitude d'orner son chapeau, la *plantagenista* qui donna son nom à cette dynastie.

D'autre part, la devise *"Ich dien"* appartenait à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui abdiqua en faveur de son fils Charles IV et vint combattre comme allié de Philippe VI en France, à titre de simple chevalier. Le 25 août 1346 avait lieu la bataille de Crécy qui devait illustrer le Prince Noir à son entrée dans la carrière et plonger la France dans le deuil; il s'y accomplit un de ces beaux gestes de chevalerie dont l'histoire du moyen-âge nous offre plusieurs exemples.

Jean de Bohême qui était aveugle, ayant appris la désertion des troupes génevoises et les succès imprévus de l'ennemi, voulut se faire conduire au plus fort de la mêlée pour "férir un coup d'épée"; il se jeta au-devant du Prince Noir qui avait reçu d'Edouard III le commandement de l'armée anglaise, et pour être sûr de ne pas se perdre dans l'ardeur du combat, ni de reculer, il fit attacher les chevaux de ses officiers au sien, afin de marcher tous ensemble à la victoire ou à la mort.

Lisons plutôt le récit de ce sublime épisode dans les *Chroniques* de Froissart:

"Le vaillant et gentil roi de Behaigne qui s'appelait messire Jean de Lucembourc, car il fut fils de l'empereur Henry de Lucembourc, entendit par ses gens que la bataille était commencée; car quoiqu'il fût là armé et en grand arroi, si ne véait-il goute et était aveugle... Adonc dit le roi à ses gens une grand'vaillance: "Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et mes compagnons: à la journée d'huy je vous prie et requiers très spécialement que vous me meniez si avant que je puisse férir un coup d'épée." Et ceux qui de lès lui étaient et qui son honneur et leur avancement aimaient lui accordèrent... Si que, pour eux acquitter et qu'ils ne le perdissent en la presse, ils se lièrent par les freins de leurs chevaux tous ensemble, et mirent le roi leur seigneur tout devant pour mieux accomplir son désir; et ainsi s'en allèrent sur leurs ennemis.

Là était messire Charles de Behaigne, qui s'appelait et escrisait jà roi d'Allemaigne et en portait les armes, qui vint moult ordonnément jusques à la bataille; mais quand il vit que la chose allait mal pour eux, il s'en partit: je ne sais pas quel chemin il prit. Ce ne fit mie le bon roi son père car il alla si avant sur ses ennemis que il férit un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et se combattit moult vaillamment; et aussi firent tous ceux qui avec lui étaient pour l'accompagner; et si bien le servirent, et si avant se boutèrent sur les Anglais, que tous y demeurèrent, ni oncques nul ne s'en partit; et furent trouvés lendemain sur la place autour de leur seigneur, et leurs chevaux tous allayés ensemble."

Et l'héraldiste Eysenbach ajoute après avoir relaté ce fait d'armes dans son *Histoire du Blason:*

"Les muses, qui sortaient alors de leur long sommeil de barbarie, s'empressèrent à leur réveil d'immortaliser le vieux roi aveugle. Pétrarque le chanta et le jeune Edouard prit sa devise qui devint celle des princes de Galles. C'était trois plumes d'autruche avec les mots tudesques écrits autour *"Ich dien"* (je sers).

En rapprochant ces deux opinions, il est permis de conclure que l'emblème de notre futur souverain provient de deux sources différentes: les trois plumes d'autruche par droit de naissance et la devise *"Ich dien"* par droit de conquête.

VICTOR MORIN.

LA CONFÉRENCE DE WINNIPEG

La conférence de Winnipeg a réuni quelques uns des hommes qui se préoccupent de l'éducation patriotique de notre pays, et cette conférence a soulevé d'un bout à l'autre du pays, un intense intérêt. Elle marque pour ainsi dire, l'éveil de la conscience canadienne, et fait rayonner l'idéal que veut servir la *Revue Moderne.*

Il faut "s'unir pour grandir". De partout s'atteste le désir profond de l'union des races, des énergies des volontés. Les campagnes de fanatisme ne sont plus à l'ordre du jour. Dans Ontario, nous voyons un puissant journal comme le Times-News, qui a fait profession d'injurier notre langue et notre foi, s'effondrer pitoyablement et ce désastre prouve éloquemment que la mentalité ontarienne répudie les campagnes d'injures et de diffamations. Nous avons vu également des hommes de lettres distingués de l'Ontario, dénoncer hautement ces procédés indignes. Il faut non seulement apprécier ces sympathies, mais y répondre avec la même largeur d'esprit.

Maintenant la conférence de Winnipeg marque de façon splendide le travail qui se fait au sein de la nation canadienne: le bilinguisme réclamé, l'encouragement aux écrivains des deux langues proclamé, les meilleurs moyens d'action trouvés pour arriver à la création du grand sentiment canadien qui doit faire notre patrie unie, forte, prospère.

Bravo! Continuons.

MADELEINE.

Lettre de Madame de Sévigné, à sa fille, écrite en l'an de paix 1919.

Au lieu de vivre dans le Grrrand siècle, si madame de Sévigné eut été l'une de nos contemporaines, elle aurait certainement modifié la forme de ses conseils à sa fille.

Aussi, mesdemoiselles et mesdames, — puisqu'au couvent vous avez toutes plus ou moins pioché la manière de madame de Sévigné, — me permettez-vous d'essayer de vous transcrire ce qu'aurait bien pu nous raconter cette classique épistolière, si elle eut vécu de nos jours ?

"Ma chère fille, se serait'elle écrié tout d'abord, en remplaçant le "vous" trop cérémonieux par le "tu" plus démocratique, — ma chère fille, ne perd jamais de vue la perfidie des hommes!"

Pauvres hommes! Bing! bang!

"Parceque, moi-même, ta mère, j'ai acquis dans de très vieux bouquins, une partie de la science de Madame Solomon.

"Cette antique et vénérable personne dont le royal époux s'y connaissait en femmes, — il était même un peu là, — avait l'habitude de se lever la nuit pour fouiller dans les poches de pantalons de son seigneur et maître. Seulement elle n'y découvrait pas souvent des rouleaux de cinq, dix ou vingt dollars. Une fois, cependant, elle y trouva ce précieux document qu'à ton intention j'ai traduit de l'hébreu:



La Tour d'Ivoire

"*Journal de Solomon, l'homme marié entre tous les hommes mariés, écrit du haut de la tour d'ivoire.*

"Mon fils, tâche d'apprendre la vraie manière de gouverner une femme.

"Si l'homme n'est, la plupart du temps, qu'un mulet qu'on conduit par les [illegible], la femme par contre est une [illegible] surprise, ayant toujours [illegible] de neuf à nous faire voir [illegible]lre.

"N'oublie pas, ô mon fils, qu'on me considère comme le plus sage parmi les sages, et que des rois sont venus s'asseoir aux pieds de mon trône pour s'instruire; ce qui n'a pas empêché mes femmes de me considérer trop souvent comme un Nicodème facile à gagner avec un sourire et à dominer avec des sobriquets de jeunes bébés, ou des noms d'oiseaux.

"Voici que mon cœur s'est épris d'une jeune beauté aux yeux profonds, et qu'ayant essayé de la conquérir par des Chop Sueys, des Sundae Cups et autres douceurs, elle m'a interrompu dans mes déclarations lyriques et enthousiastes, pour me demander:

"O bien-aimé, te rappelles-tu, le ravissant costume que je portais, la première fois *qu'on* s'est vu, au cinéma ?

"Et, comme je ne pouvais m'en rappeler la couleur ou la coupe, en dépit des efforts cérébraux les plus déprimants, elle fondit en larmes en vagissant:

"Ah! bien aimé! Bien aimé! je sais maintenant que tu ne m'aimes plus!

"Car, si tu m'avais jamais aimée comment aurais-tu pu oublier des *choses* comme celles-là ?

"Mon fils, telle est l'une des suprêmes épreuves que nous imposent les femmes.

"Lorsque la reine de Saba vint à ma rencontre, en voyant ses toilettes éblouissantes, les femmes de mon palais émirent entre elles ce jugement unanime:

"Grands dieux! Qu'est-ce que les hommes peuvent bien lui trouver d'extraordinaire à celle-là ?

"Le lendemain matin, toutes et chacune de mes sept cents épouses portaient robes et coiffures "à la Reine de Saba," et elles se compliemntaient toutes les unes et les autres.

"Prend garde! Lorsque deux hommes sont épris de la même femme, c'est comme si Gaston et Alphonse se rencontraient devant la même et unique coupe de champagne. Tous les deux se retirent en disant:

—"Après vous, mon cher Alphonse!

—"Après vous, mon cher Gaston!

"Mais lorsque deux femmes cherchent à accaparer, enjoler, envouter le même homme, la chose devient aussi émouvante et brutale qu'un combat de boxe pour le titre de champion du monde.

"L'un des combattants doit rester sur le carreau.

"—Mon fils, lorsqu'un homme a l'intention de devenir l'idole des femmes il lui faut absolument se bâtir une réputation de Lovelace, d'homme à femmes, de briseur de cœurs, de naufrageur de foyers et de chasseur de femmes à l'état sauvage. Brr!!

"Parcequ'alors chaque femme n'a plus qu'une ambition: celle de découvrir elle-même, et toute seule, si la "sinistre brute" est réellement aussi féroce et aussi noire que la réputation qu'on lui a faite.

"Chaque femme se croit alors la seule créature capable de dompter le "fauve", et l'amener tout doucement à manger dans sa main, comme un petit oiseau.

"Mais, malheur à celui qui se contente des proies faciles; il est montré du doigt par les petites dames qui avouent la trentaine et par les demoiselles un peu mûres que l'on confond souvent avec les tapisseries sur les murs. Pour elles, il n'est qu'un candide Eliacin.

"L'occasion n'ayant qu'un cheveu, mon fils, si une femme te lance un défi accepte-le sans perdre une minute, et relance au besoin de deux ou trois de mieux.

"Pour une seconde d'hésitation tu risques de voir se refermer sur ton nez la porte donnant accès aux bonheurs inespérés.

"Et si une gente demoiselle, après un examen minutieux de ton physique t'écrit sur son dactylographe: je vous préfère vêtu de serge bleue et les cheveux à la Pompadour", — ne t'enfuis pas, ne t'enfuis pas!



"SI UNE JEUNE DEMOISELLE T'ECRIT SUR SON DACTYLOGRAPHE"

"Enlève plutôt tes favoris ou ton "pinch", rénie ton passé et ses trophées de victoire, car le temps est venu où l'agneau est prêt pour le sacrifice.

"Oui, je te le dis en vérité, tu es déja assimilable à l'homme marié.

"Médite profondément ces conseils salutaires, sans toutefois y attacher trop d'importance, ô mon fils, car, en vérité plus un homme devient expert en psychologie féminine, moins il est certain que la femme de *demain* agira comme celle de la *veille*.

"Tel fut, ô ma fille, le document libelleux trouvé par madame Solomon dans les poches de son époux; l'homme septante fois septante fois marié."

Or, si madame de Sévigné eut vécue de nos jours au lieu de vivre dans le grr..nd siècle, il y a gros à parier qu'elle eut écrit à sa fille, une épistole dans un style comme celui dont vous venez de déguster un échantillon.

Pour copie conforme,

GUSTAVE COMTE.

Il faut compenser l'absence par le souvenir. La mémoire est le miroir où nous regardons les absents. **Joubert.**

LA REVUE MODERNE a été accueillie avec amitié et bienveillance par tous ses confrères. Cette bienvenue aimable et bonne, lui a été fort sensible. Aussi veut-elle offrir toute sa gratitude aux journaux: La" Gazette", le "Canada", la "Presse", la "Patrie", le "Star", le "Standard", le "Herald", le "Devoir", le Nationaliste", "L'Autorité", le "Bulletin", le "Pays", le "Canard", le "Samedi", la "Revue Populaire", la "Revue Canadienne", la "Semaine Religieuse", le "Prix Courant", le "Messager Canadien du Sacré-Cœur", la revue de "L'Alliance Nationale", "L'artisan", "L'Union Médicale du Canada", le "Messager du Saint-Sacrement", le "Bulletin Eucharistique", la "Revue Nationale", le "Semeur", tous de Montréal; "L'Action Catholique", "l'Apôtre", le "Soleil", "l'Evènement", la "Naturaliste Canadien", la "Semaine Religieuse", le "Canada Français", le "Terroir", le "Peuple", le "Croisé", tous de Québec; la "Tribune" de Sherbrooke, le "Colon" de Roberval; le "Peuple" de Montmagny; le "Clairon" de Saint-Hyacinthe; le "Bien Public" de Trois-Rivières; le "Spectateur" de Hull; le "Courrier" de Montmagny; "L'Eclaireur" de Beauceville; "L'Avenir du Nord", "L'Action Canadienne" de la Rivière-du-Loup; "L'Acadien" de Moncton; le "Progrès" de Valleyfield; le "Moniteur" de Hawkesbury; le "Canadien" de Thetford Mines; le "Journal" de Waterloo; le "Courrier" de Sorel; le "Progrès du Golfe" de Rimouski; le "Progrès de l'Est;; de Sherbrooke; le "Manitoba" de Saint-Boniface, "L'Administration" de la Pointe-aux-Trembles, le "Sorelois" de Sorel; le "Courrier" de Sorel", le "Saint-Laurent" de la Rivière-du-Loup, le "Patriote de l'Ouest" de Prince-Albert, "L'Etoile du Nord" de Joliette, le "Courrier" de Saint-Hyacinthe, (la "Clinique" revue médicale, de Montréal) et d'autres encore, qui par des articles ou des lettres ont manifesté toute leur sympathie envers la nouvelle oeuvre littéraire incarnée par la REVUE MODERNE.

Il y a des gens qui se plaignent de tout, même de leurs fautes.

Nos Amis ...les Livres

Nous recevons des livres, des livres charmants qui deviennent tout de suite nos amis, et auxquels nous voulons immédiatement souhaiter la bienvenue, avant qu'ils aient reçu de notre brillant collaborateur, M. Olivar Asselin, une véritable critique.

C'est tout d'abord "*Pour la France*" de M. Gonzalve Désaulniers, le poète des poètes canadiens. Ce "Pour la France" est la "Lettre de la petite canadienne-française à son fiancé", se battant, quelque part, en France, dans les rangs du 22e. Et ce qu'elle est émouvante et belle, et harmonieuse cette lettre où M. Désaulniers a mis, avec tout son talent, tout son désir de rendre justice à la race française du Canada. Nous devons remercier notre Prince des poètes de cette œuvre de si haute valeur.

Editée par la maison Beauchemin, d'une façon parfaite, le "Pour la France" de M. Gonzalve Désaulniers reste à tous égards, un véritable bijou.

En vente dans toutes nos librairies.

Nous recevons de France, la dernière œuvre de M. Léon Berthaut: "Soldats de Jeanne d'Arc", pages frémissantes d'héroïsme. Cette œuvre a suscité en France et en Angleterre, les éloges les plus flatteurs et les plus mérités. Mme Juliette Adam l'a particulièrement vantée. Elle répondait au vibrant patriotisme de la vaillante femme de lettres française. En Angleterre, c'est Ruydard Kipling qui fait son éloge et en des termes non équivoques.

Ici, au Canada, où Jeanne d'Arc est priée avec une pieuse vénération, le livre de M. Berthaut sera fort aimé. Il faut le demander chez Granger, ou Beauchemin, ou Déom, toujours si empressés à servir leur immense clientèle.

M. Berthaut est un auteur très-connu et très lu en France. Il faut lui faire traverser l'Atlantique où ses nombreuses œuvres, particulièrement ses romans de la Mer, lui feront tout de suite, une clientèle considérable. En effet, nous aimons tant ici la mer. N'avons-nous pas été tous élevés sur les bords d'un fleuve infini, et le bercement des flots ne reste-t-il pas le plus doux chant qu'il nous plait d'entendre? Ce volume édité avec beaucoup de luxe, sort des ateliers de la maison Flammarion, 26 rue Racine, Paris.

Nous apprenons que notre ami et collaborateur M. Jean Charbonneau, publiera bientôt en France, des livres de poésies. Nous attendrons ces œuvres, avec une particulière impatience, car nous avons dans le talent de ce poète, une entière et absolue confiance.

Sous le titre "*Au Pays de l'Erable*", la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal publie les pièces primées dans son quatrième Concours littéraire, concours jugé par Madame Fadette, M. l'abbé Olivier Maurault, et l'honorable Sénateur L.-O. David. Et cela fait un beau et fort volume où apparait, tout d'abord, une préface fort bien écrite par M. Emile Miller, le distingué secrétaire de la Saint-Jean-Baptiste. Puis vient le rapport du jury, rapport très encourageant, et que justifie d'ailleurs abondamment, les nouvelles et contes du terroir qui composent si agréablement ce beau livre. Il convient de louer hautement notre association nationale de son effort vers les progrès littéraires. Elle fait de l'action, et de l'action sincère et bien dirigée. Elle est la seule société qui se préoccupe ainsi du sort des littérateurs et qui s'efforce de faire connaitre de nouveaux talents. La *Revue Moderne* applaudit à ce geste qu'elle se propose bien d'imiter dans un avenir prochain.

"L'Oublié" de M. Alfred Bienvenu, est une pièce de vers fort jolie. Le patriostime de nos héros de la grande guerre y est éloquemment célébré. Il nous fait plaisir d'enregistrer un tel hommage à tous ceux qui ont souffert pour la sauvegarde de nos intérêts les plus sacrés.

L'on peut se procurer ces vers, en s'adressant à l'auteur lui-même, à l'Hôtel-de-ville de Montréal.

Nous recevons une magnifique traduction faite par M. l'abbé J. A. Fauteux de Woonsocket, du livre remarquable de M. Bird S. Coler, intitulé "Deux et deux font quatre" ce qui indique assez l'esprit mathématique de son auteur. La traduction est fort belle, et d'une élégance de style des plus remarquables, il fallait que ce livre écrit par un méthodiste, et qui refute les faussetés répandues parmi les protestants sur l'Eglise catholique, soit connu parmi nous. Nous faisons ainsi connaissance avec une âme droite et juste, qui ignore les mesquineries et les vulgarités de l'esprit. Ce livre est aussi rare que précieux. Il faut que les catholiques le connaissent. Monseigneur Paquet a fait à la traduction de M. l'abbé Fauteux une préface superbe, et voilà certes un témoignage d'une haute approbation. "Deux et deux font quatre" sort des ateliers du "Devoir", très bien édité. On peut se procurer ce beau livre chez l'éditeur, et en s'asdressant à l'auteur, Presbytère Sainte-Anne, Woonsockett, R.I.

Le R. P. Constant Doyon, revenu de la guerre où il remplit héroïquement son rôle d'aumonier dans notre glorieux 22e, a repris ses travaux sur la tempérance, où il a déjà pu accomplir une si vigoureuse action. Son dernier volume "Au régime de l'eau" est encore une œuvre de propagande, et nul doute qu'à l'instar de celles qui l'ont précédée, elle remplira sa mission de sauvegarde morale et physique. De jolies illustrations de M. E. J. Massicotte ajoutent encore à la force et à la beauté du texte. Ce livre, est très joliment édité par l'Action Sociale Limitée.

NOTE.—Prière d'adresser les œuvres que l'on désire présenter aux lecteurs de la *Revue Moderne* ,à

Casier Postal 35, Station N, Montréal.

A Nos Amis

LA REVUE MODERNE, offrira chaque mois, un volume à ses abonnés. Des articles d'une haute portée littéraire, politique et artistique y seront toujours publiés. Les illustrations y seront des plus soignées. La Revue apportera chaque mois, le roman complet le plus littéraire et le plus intéressant.

Nous saurions gré à nos amis, de nous permettre de les inscrire, dès ce premier numéro, sur nos listes d'abonnement.

Le bulletin que nous avons glissé dans ce volume, doit nous rapporter les adhésions de tous ceux qui ont à coeur le progrès de la littérature canadienne.

La REVUE MODERNE doit vivre parce qu'elle a un rôle à remplir dans l'éducation nationale. Elle vivra parce qu'elle s'est assurée les concours les plus précieux, tant dans le domaine intellectuel, que dans celui des affaires. Posée sur des bases matérielles sérieuses, elle accomplira la mission qu'elle s'est destinée.

LA DIRECTRICE.

Le vrai pauvre, c'est le faux riche.
Louis DEPRET.

* * *

Un peuple ne vaut que par ses élites.
Octave GERARD.

* * *

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.
LA BRUYERE.

* * *

La foi étant une force contre laquelle les persécutions politiques restèrent toujours impuissantes, rien ne sert d'employer la violence contre elle. On bouleverse inutilement un pays en méconnaissant cette loi.
Gustave LE BON.

* * *

Ne fût-ce que pour être tolérés, soyons tolérants.
Edmond THIAUDIERE.

PAUVRE LOGIS

On demande au peuple d'avoir un foyer, des enfants, sans se rendre compte que cette vie de famille dont on lui célèbre, en termes délicieux, — par dédommagement des sacrifices qu'elle coûtera, — les charmes et les douceurs, lui est actuellement, à Paris, et dans beaucoup de grandes villes, de toute impossibilité. A ces mots frais et reposants: *la vie de famille*, surgissent, pour la plupart de ceux que le sort a gâtés, des images intimes de paix, souriante et tendre. Ils font apparaître un logis clair, une fenêtre gaie, une lampe, une armoire, un fauteuil, un berceau, un feu qui flambe, un pot de fleurs, un petit qui jase, un oiseau qui chante, un chien qui dort, une femme qui coud, un homme las et content qui rêve assis le soir. Mais à l'ouvrier et à la femme du peuple enfoncés dans la lutte sauvage de l'existence, cette vie de famille évoquée offre instantanément des tableaux affreux: un logis étroit et sombre, sans air et sans soleil; une lampe éteinte, une armoire ouverte et sans pain, un fauteuil cassé, un foyer sans feu, un berceau sordide, des enfants qui crient, une femme qui pleure, un homme qui maudit la destinée en serrant le poing... La vie de famille! Le peuple pauvre, même quand il l'a, qu'il croit la tenir, ne se doute pas de ce que c'est, au sens magique des mots qui en créent le mirage; il ne soupçonne pas ce qu'elle pourrait et devrait être pour répondre aux convoitises qu'elle éveille, aux espérances qu'elle étale.

Il y a, d'abord, «le cadre» de cette vie de famille, le logement, qui commence par y faire obstacle, l'empêche de s'établir, et, quand elle y parvient tant bien que mal, ne tarde pas à la rendre odieuse. Une habitation commode et salubre est indispensable à l'ouvrier pour qu'il découvre et apprécie les jouissances de la réunion familiale. Celles-ci lui restent étrangères, même et surtout quand il est chargé d'enfants. Il n'éprouve jamais que les embarras et les souffrances d'une paternité dont on lui proclame les agréments. Tant que les pauvres gens qui peinent ne tressailliront pas de *plaisir* à être chez eux, l'horreur et le dégoût d'un réduit qui devient une geôle chasseront de leur cœur et de leur pensée toute initiative féconde. Plus que d'autres, ces acteurs de la tâche quotidienne, surmenés jour et nuit, ont besoin d'un décor. Sans attendre qu'ils obtiennent ce plaisir appétissant et nécessaire que procure un aimable intérieur, ne pourrait-on leur construire au moins des logis plus vastes et plus aérés?

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française.

Rétrécir sa vie sans étriquer son cœur, c'est le secret pour être heureux.

A. JANVIER DE LA MOTTE.

* * *

Le sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

LA ROCHEFOUCAULD.

* * *

N'ayez pas d'orgueil personnel, et vous ne vous plaindrez plus de celui des autres.

RALLYE.

* * *

Le bonheur trop longtemps attendu devient presque toujours une déception.

A celles qui veillent près des berceaux

Pleurez, près des bercelonnettes,
Petites mères de chez nous,
Car vos Pierrots et vos Jeannettes
Mourront peut-être loin de vous!
Pleurez, car les peines souffertes
Autour des glorieux berceaux
Seront des prières offertes
Pour la victoire des drapeaux.

Priez, pour que vos enfants croissent
Comme des lauriers immortels.
Ces jours de tristesse et d'angoisses
Placent vos cœurs sur les autels.
Priez, car c'est par vos prières
Que vos bonshommes de demain
Porteront haut leurs âmes fières
Et traceront droit leur chemin.

Chantez, pour que votre courage
S'imprime en l'âme du pays,
Que, par la faiblesse et l'outrage,
Nous ne soyons jamais trahis.
Chantez! La vie est moins méchante
Au cœur qui vibre à la gaité.
La génération qui chante
Conservera sa liberté!...

ALPHONSE DESILETS.

LES ROUTES

La route d'hier est fermée,
Va ton chemin, la porte est close;
Ou plutôt reviens, si tu l'oses,
En aspirer l'âcre fumée:
De la retraite accoutumée
Tu trouveras la place enclose,
Et morte ta chimère aimée...
Va ton chemin, la porte est close,
La route d'hier est fermée.

Seul, demain peut t'ouvrir sa porte,
Chemine sur la route obscure!
Elle est abrupte, n'en prends cure,
Elle te blesse au pied, qu'importe!
Et si tu sens à ta figure
Le souffle froid, l'âpre piqûre
D'un vent qui te gifle et t'emporte,
Suis quand même la route obscure
De demain qui t'ouvre sa porte.

Car tel est le detin des êtres,
Et telle est la loi de la vie
Que la chimère poursuivie
Doive un instant nous apparaître
Et nous être aussitôt ravie!
Pour l'âme humaine inassouvie,
Demain, c'est l'éternel peut-être.
L'espoir est la loi de la vie...
Chercher c'est le destin des êtres!

JOSEPH NOLIN.

L'UNION DURABLE

Nul ne reviendra de cette guerre exactement pareil. Ce temps de misère demeurera comme un idéal pour ceux qui l'ont vécu dans leur jeunesse. Il les couvre d'une gloire qui les désignera jusqu'à leur dernier jour et qui maintiendra en eux des souvenirs plus forts que toutes nos querelles. Avec quelle joie ils se retrouveront, chaque année, aux fêtes de commémoration! De quelle autorité ils seront investis! Ce sont nos arbitres désignés. Ils se souviendront toujours du caractère exact de l'union sacrée durant la guerre; ils ne laisseront jamais dire qu'elle ait été la simple excitation ou l'expédient d'un peuple surpris par le péril.

L'union sacrée n'a pas consisté à renier nos croyances, ou bien à les reléguer dans une armoire comme un objet inutile dont on reparlerait plus tard. Elle ne comportait aucun oubli de ce qui fait vivre nos consciences, mais, au contraire, elle est née de ces croyances qui, par tout ce qu'elles ont de plus excellent, se rejoignent en profondeur. Chaque famille spirituelle a maintenu ses droits, mais sous leur forme la plus pure, et par là même s'est trouvée toute proche des autres familles qu'elle aurait cru plus ennemies.

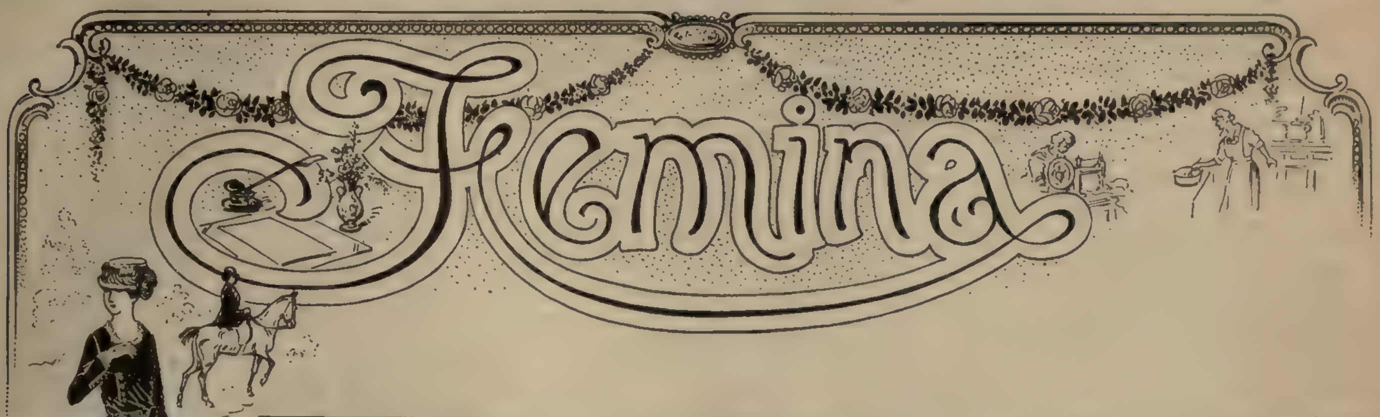
Nous nous souviendrons toujours que dans nos compartiments divers, dans nos chapelles variées et vénérables, nous avons vu des hommes semblables, encore que professant des dogmes et des philosophies opposés. Nos soldats ont eu dans le sacrifice et dans la douleur une attitude mentale propre, selon qu'ils étaient animés par telle ou telle croyance, mais chez tous, en dépit de cette coloration que leur donnaient des doctrines contraires, les traits étaient pareils, au point qu'on eût pu les superposer: c'étaient les traits éternels de la France.

Nous sommes unis, en France, parce que, depuis l'intellectuel jusqu'au petit paysan, nous avons la claire vision de quelque chose de supérieur à nos petits intérêts personnels et une sorte d'instinct qui nous fait accepter joyeusement le sacrifice actif de nous-mêmes au triomphe de cet idéal. Un Croisé trouve tout naturel d'acheter par sa mort la liberté du Tombeau du Christ; le vieux Corneille ravit tout le public par ses tirades sur l'honneur; Vincent de Paul est sûr de trouver toujours qui le suive dans sa mission de charité. Quant aux contemporains, nous venons de les entendre. C'est cette claire vue et cet instinct qui ont dessiné la France. Tous les gestes de notre passé, tous les beaux témoignages d'aujourd'hui que je viens de rassembler, ne sont que les produits d'une même conception très simplifiée de la France, champion du bien sur la terre. Chacun de nous sait que les Français sont là pour qu'il y ait moins de misère entre les hommes. En ce sens, la France est pacifiste, en ce sens, la France est guerrière. L'idée que cette guerre doit êter la dernière des guerres, c'est une vieille idée populaire. "A nous de souffrir, nos enfants seront plus heureux!" formule simpliste de cette générosité, de cet oubli de soi où communient tous nos siècles et toutes nos classes.

. . . .

Il fallait à la France de demain l'étroite collaboration du prêtre, de l'officier et de l'instituteur.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.





L'ENTRE-NOUS

Depuis des années, je rêve d'un petit "Salon" intime, où je vous appellerais, où nous échangerions nos idées, nos désirs nos ambitions, nos rêves aussi. Car ne pas rêver, ce n'est pas vivre! Les circonstances reculèrent la réalisation de mon doux projet. J'ai su attendre, mais l'heure est venue de créer le foyer féminin, où dans l'Entre-nous, nous pourrons désormais livrer de nos âmes, tout ce qui s'y trouve de meilleur.

Combien de fois, ai-je constaté le besoin que vous aviez d'un centre où grouper vos pensées, pour en faire jaillir du bonheur Et ce coin d'intimité et de confiance, je vous l'offre aujourd'hui certaine que vous viendrez, comprenantes et sincères, y passer les heures de détente et de délassement.

Rien ne sera épargné pour faire de notre "Fémina" à nous un domaine que le cœur et l'esprit se partageront également. La femme a besoin surtout de la vie du cœur, mais cette vie-là elle ne la réalisera pleinement qu'en y mettant de la pensée intelligente et jolie. De plus, il faut surveiller le coté pratique, parfaire notre éducation, de façon à apporter dans les existences qui nous sont confiées, plus de joie, de paix, de confort voire même de luxe. Le luxe ne réside pas seulement dans les satisfactions que peuvent procurer la fortune: il réside également dans les mille détails d'une existence embellie par des soins plus doux, une éducation plus délicate, une culture plus raffinée. C'est le luxe moral infiniment plus précieux, plus rare et plus intéressant que l'autre luxe: celui des gros sous. Ce luxe-là, nous voulons l'implanter ici, par la culture intensive de nos plus belles qualités intellectuelles et morales, et aussi en développant le sens pratique de chacune d'entre-nous.

Je disais l'autre semaine adieu à mon "Royaume" de la "Patrie", et mon cœur se déchirait. C'était un peu de l'arrachement, puisque toute une partie de ma vie se fermait. Je n'avais peut-être pas encore mesuré ce que valait l'affection de toutes ces lectrices qui m'apportaient le don charmant de leur pensée et de leur confiance. J'ai maintenant la nette certitude de ce que valent les mots écrits par certains cœurs. Des multitudes de lettres sont tombées en ma vie: "Jamais on ne se séparerait", et je sais que toutes ces âmes ardentes et belles, sont là qui regardent leur nouvelle maison, et je sens aussi combien elles sont heureuses d'avoir bâti leur nid... Je dis bien leur nid. Pour des impulsives et des sensitives de ma trempe, il faut la sympathie. Cette sympathie, elle m'a été libéralement prodiguée. Elle a embelli mon existence entière. Et de la sentir planer autour de nous, dans la maison toute neuve où je vous reçois, me confirme l'avenir que je veux faire à la Revue Moderne, un avenir parfait, mis au service des meilleures causes au service du passé, certes, mais plus encore du présent, qui prépare le futur, un avenir où nos enfants pourront marcher, armés et forts, comme des soldats de la pensée et de l'action.

Vous êtes donc ici, chez-vous. Mon cœur vous est ouvert, et rien de ce qui peut consoler votre peine, ou grandir votre joie ne saurait me laisser froide, ou indifférente. Et afin de garder cette intimité d'âme, la plus délicieuse de toutes, nous entretiendrons le courrier mensuel, où vous m'écrirez, mes lectrices, tout ce qui vous touche, vous inquiète, vous navre ou vous passionne, et où pour vous accueillir, j'aurai toujours la plus discrète, comme la plus intense amitié.

MADELEINE.

N'éveillez pas les Morts....

Quand le monde assoupi nous semble un sanctuaire
Où l'ombre sur les cœurs, dans les champs, sur les bois
Etend son lourd manteau, pesant comme un suaire,
Enfants, si vous passez près d'un champ mortuaire,

Baissez, baissez la voix!

Les morts qui dorment là, sous l'herbe verte et tendre,
On besoin de repos, de silence et de paix;
Et rongés par un mal que le Temps seul engendre,
Ce ne sont pas vos chants qu'ils désirent entendre

Sous le feuillage épais...

Ils ont connu jadis les plaisirs dont s'enivre
La jeunesse qui monte en vos cœurs innocents,
Et dans leur foi naive, ils pensaient bien de vivre
Plus longtemps que leurs fils, quand il leur fallût suivre

Les chemins angoissants!...

Courbés par la souffrance et brisée par la peine,
Hélas! ils sont tombés; mais dans les froids linceuls
Ils espèrent toujours voir une Aube sereine
Se lever sur leurs fronts, cependant que s'égrène

La plainte des tilleuls...

Ne troublez pas leur rêve et passez en silence
Près de l'enclos fatal où vous irez finir,
Car vos rires joyeux, symboles d'innocence,
Ne pourraient éveiller en eux qu'une souffrance

Qu'ils veulent endormir...

Et de peur qu'un damné sans espérance aucune,
Ne vous jette son cri tout plein du grand remords,
Enfants, si vous passez le soir, à l'heure brune.
Auprès d'un cimetière où se pose la lune,

N'éveillez pas les Morts!...

Québec, 1919. FRANCIS DESROCHES.

L'ESTHETIQUE FEMININE

«La femme c'est toute la beauté » a dit Joseph Prudhon. Phrase élogieuse entre toutes et qui doit nous encourager à remplir notre mission, et à demeurer les créatrices et les gardiennes de la beauté, sceptre rayonnant devant lequel tous s'inclinent.

Aristote a défini le Beau: «Ce qui réunit la grandeur et l'ordre: c'est-à-dire la puissance agissant sans obstacle, conformément à la nature des êtres, sans blesser dans son développement aucune loi ou convenance physique, intellectuelle ou morale.

Cette définition est, je crois, la plus large et la plus exacte que l'on ait donnée.

D'après cela nous pouvons conclure que la beauté physique consiste en une vie puissante et ordonnée, la beauté intellectuelle en une faculté de connaître grande et juste, et la beauté morale en une manière d'agir énergique, et conformément à l'ordre établi.

Puisque tout ce qui existe, excepté Dieu, existe pour une fin supérieure à lui-même, il importe donc de tendre continuellement vers le plein développement de sa personnalité.

Ce développement ne peut être atteint qu'en cultivant la beauté morale et la beauté physique. Le moral et le physique étant étroitement liés en chacun de nous.

Tous, nous sommes appelés à contribuer au plan divin. On sait que la plus petite vis, le plus petit écrou est d'une telle importance dans le plan d'une machine, que leur perte amène l'arrêt complet de son fonctionnement.

Toute personne, à quelque degré de l'échelle sociale qu'elle appartienne, doit se dire qu'elle a une certaine importance en ce monde, et, que de sa sagesse et de son énergie à atteindre le plus grand perfectionnement dépend l'influence qu'elle pourra exercer.

Rome, essaya, un jour, de créer une puissance militaire remarquable, mais elle ne réussit à produire la force uniquement que par la culture des hommes. Elle ne put assurer à la nation une race de soldats forts, hardis et vigoureux, que lorsqu'elle s'occupa de l'éducation physique des femmes.

Les mêmes conditions existent aujourd'hui, l'état moral et physique des femmes a une grande importance pour la race.

Si la femme est grande, la nations est grande aussi, Un écrivain a dit: «On juge du niveau d'une nation, par la valeur de ses mères. »

En face de ce grand problème, posons-nous cette question: «Qu'elle est ma valeur? » J'entends par là, non pas ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, entendu qu'une personne peut être très riche et n'avoir pas de valeur.

«Un esprit sain dans un corps sain. » Cet idéal de la philosophie antique, est la plus parfaite condition pour cette course au bonheur qu'est la vie.

Je lisais dernièrement, dans un ouvrage d'hygiène, écrit par le docteur Buck, qu'aux Etats-Unis, cent mille personnes meurent annuellement de maladies qui auraient pu être évitées, que cent-cinquante mille sont constamment malades de maladies qui auraient pu être évitées, et que les [illegible] ailleurs qui auraient pu, [illegible] être évitées, représentent pour le pays, une perte de cent millions de dollars par année. Les pertes morales ne sont pas évaluées.

Mais cela nous donne tout de même une idée de la valeur de chaque individu dans la nation.

Si un pareil relevé était fait au Canada, nous resterions probablement stupéfiés, en constatant les désastres causés par l'absence d'hygiène, et l'on serait convaincu davantage de l'importance qu'il y a pour chacune de nous de connaître et d'observer fidèlement les règles de l'hygiène tant physique que morale.

Ce sont ces règles que nous étudierons ensemble, chères lectrices, et cette étude nous aidera j'espère à accroître notre valeur physique, intellectuelle et morale, et à travailler ainsi à la grandeur future de notre cher Canada.

IDOLA.

AU ROYAUME DES MARMITES

Nièces chéries,

Si novembre annonce l'automne brumeux, précurseur de l'hiver et des frimas, par contre c'est le moment où s'ouvrent les salons, où les salles à manger s'illuminent à nouveau et les grands menus se combinent.

Tout s'offre en abondance; c'est la saison des gourmandises! La maîtresse de maison n'a que l'embarras du choix pour exercer son savoir-faire, et, maintenir une "entente cordiale" entre les aromes exquis des mets qui sollicitent le palais.

Venez donc, gentilles mies, dans ce Royaume y apprendre les secrets d'y faire des conquêtes.

CANARD SAUVAGE A L'ORANGE

Trousser et embrocher le canard après avoir eu soin d'introduire à l'intérieur un grain de sel et un morceau de beurre. Donner 30 ou 35 minutes de cuisson, plutôt moins que plus, le canard devant être tenu saignant, dégraisser le jus de sa cuisson et ajouter quelques cuillérées de jus de veau, ou simplement un peu d'eau les jours maigres. Lier très légèrement ce jus avec une demi-cuillérée de fécule délayée avec un peu d'eau froide, exprimer dedans le jus de 2 oranges; ajouter une pincée de sucre en poudre et le reste de 2 oranges taillé en julienne très fine et passé 2 minutes à l'eau bouillante auparavant.

Entourer le caneton de quartiers d'oranges dépouillés à vif, et envoyer le jus à part.

POTAGE AU POTIRON

Coupez en morceaux une tranche de potiron d'environ 2 lbs. que vous mettez dans une casserole avec très peu d'eau et une feuille de laurier amande. Faites bouillir en remuant souvent avec la cuiller de bois jusqu'à ce que le potiron soit cuit. Passer à la passoire fine. Mettez la purée dans une casserole avec une quantité de lait suffisante ou de bouillon de poulet ou de veau les jours gras, ajoutez 2 c. à table de beurre, assaisonnez de sel et de poivre, 1 c. à thé de sucre. Versez dans des tasses à potage, saupoudrez le dessus de persil haché fin et accompagnez-le de croûtons frits au beurre.

Note: Ce potage convient très bien aux malades.

GATEAU SANS FEU.

Détails: ½ lb. de doigts de dame ou autre biscuit éponge, 10 c. à tb. de beurre frais, non salé, 1 tasse de sucre fin, 2 grosses tablettes de chocolat, 2 jaunes d'œufs, 1 tasse de crême fouettée, ¾ tasse d'amandes.

Couper les biscuits en deux, les dresser en lit sur un plat à gâteau, lui donner la forme désirée. Travailler le beurre en crême, y ajouter le sucre, les œufs, le chocolat râpé. On aura ainsi une crême au beurre dont on étendra une couche sur le biscuit. Le recouvrir avec un second lit de biscuit, une second couche de crême et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouve le gâteau suffisamment grand. Terminer par une couche de crême en ayant soin d'en mettre aussi sur les bords du gâteau. Emonder et tailler les amandes grossièrement, saupoudrer le dessus et les côtés du gâteau avec les amandes concassées. Ce gâteau a l'avantage de se faire sans feu et en 15 minutes. Décorer le tour du plat avec des cuillérées de crême fouettée sucrée et vanillée.

CHOSES BONNES A SAVOIR.

Dattes, jujubes, raisins secs de Malaga, figues, bouillis ensemble 10 minutes, donnent une tisane pectorale assez sucrée par elle-même et vaut mieux que beaucoup de "sirops calmants". Convient aux enfants comme aux adultes.

La salsepareille, la racine de bardane et des carottes, bouillies 15 minutes, donnent une tisane dépurative du sang à un haut degré.

LAURIER.—Arbrisseau dont il y a différent genres qui se divisent en plusieurs espèces ou variétés: celui dont nous faisons mention ici, est le laurier franc ou laurier jambon, ou laurier sauce. Ce laurier toujours vert, de moyenne grandeur, se plaît dans les pays chauds. Ses feuilles entrent dans plusieurs sauces et ragoûts, c'est aussi avec les feuilles de ce laurier qu'on décore les jambons.

Les feuilles de laurier amande sont bonnes pour parfumer le riz, la crême de riz et les crêmes; s'achètent chez les pharmaciens.

* * *

Pour enlever les taches de rouille sur le linge, mettez du sel d'oseille entre deux linges de coton blanc, appliquez sur la tache, mouillez et repassez avec un fer chaud, puis rincez à l'eau fraîche.

Petits oiseaux rôtis à l'italienne.—Après les avoir habillés, embrochez-les sur un hâtelet en les alternant avec une croûte de pain frit mince garnie de chaque côté d'une tranche de jambon également frite et mince; fixez le hâtelet à la broche, arrosez de beurre fondu et faites cuire à feu vif. Après quelques minutes, salez très légèrement, saupoudrez de mie de pain, arrosez de nouveau de beurre fondu, retirez et dressez sur un plat dans le même ordre que le hâtelet.

TANTE JEANNE.

UN TOUR DANS LES GRANDS MAGASINS

PAR CHIFFONNETTE

Ma nature curieuse et fureteuse de Chiffonnette m'entraîna l'autre jour à regarder toutes les splendeurs des beaux magasins, pour y découvrir justement les petites merveilles que personne ne vise du premier coup, et qui sont pourtant les riens ultra-chics, qui finissent et complètent la toilette d'une élégante.

Ainsi j'ai aperçu chez FAIRWEATHERS, *des dessous de fine batiste française, brodés à ravir, ajourés de dentelle de prix. Des jupons enrubannés et endentelés, des merveilles; d'autres frémissants dans leur soie souple. De petits souliers de daim et de cuir verni qui avaient l'air d'avoir des ailes... Des bas où les grandes arabesques se découpaient dans la finesse du tissu de soie. Des gants à grands revers, à la mode écuyère, d'autres plus sobres et si collants dans leur cuir délicat et parfumé. Et que d'autres belles choses: robes du soir, costumes, chapeaux, mais je n'en finirai plus. Il faut y passer pour connaître le chic dans tous ses détails et ses raffinements.*

J'adore les bijoux, et soudain je pense à cette broche dont mon amie m'a fait voir le dessin, et qui se trouve justement dans les vitrines de Mappin & Webb. J'y vole! Quel éblouissement! Quelle jolie disposition dans l'étalage de toutes ces splendeurs. L'étalagiste de Mappin & Webb, doit être un artiste.

Je trouve ma broche. Non! mais quelle jolie composition, et comme mon amie a su bien choisir. Et combien d'autres sauront trouver dans toutes ces merveilles, le cadeau à donner en étrennes à sa femme, à sa fille, à sa "blonde", à sa marraine ou à sa filleule! Je raffole d'une petite montre que mon mari devrait bien m'offrir... si j'en avais un! Mais hélas! je suis un amour de vieille fille, gaie comme le pinson, et qui se console de l'aveuglement masculin, en remplissant sa vie, de toutes les choses aimables et amusantes qui passent... Tiens, je me payerai toute seule, ce nouveau modèle de manicure, en argent, enrichi de ciselures merveilleuses, si je ne choisis pas l'autre si uni et si chic que mon monogramme seul pourrait orner. J'ai bien envie aussi de cette bourse en soie, terminée d'un gros gland, et doublée d'une soie merveilleuse avec un fermoir de vieil argent ciselé. Peut-être aussi, choisirai-je ce petit sac de voyage abondamment pourvu de tous les accessoires de la toilette féminine, en vieil ivoire, petit sac mignon et joli qui vous donne l'envie furibonde de prendre l'essor ver des cieux plus cléments... Je quitte ce beau magasin avec regret, mais d'autres beautés me sollicitent...



Parure de Martre de la Baie d'Hudson Naturelle. Parmi la riche collection de chez Fairweathers, nous avons remarqué cette magnifique étole, genre châle, garnie de queues et de pattes, ainsi que manchon appariant. Cette fourrure est très en faveur chez nos élégantes, cette année.

(Modèle de Fairweather).



La collection Fairweather comprend aussi un choix varié de vêtements de vison — fourrure toujours recherchée — et nous pouvons voir, tel que le démontre la vignette ci-dessus, un magnifique manteau genre dolman, confectionné de Vison canadien naturel de qualité supérieure. Ce manteau assure en même temps le confort et l'élégance.

(Modèle de Fairweather).



Pour l'auto, le modèle de Rat Musqué noir naturel ci-haut est des plus convenables. Ce manteau est confectionné de peaux allongées, avec grand collet châle et manchettes d'Alaska.

(Modèle de Fairweather).



Très élégante robe du soir, toute en tulle et en georgette, avec maints petits frisotis qui s'envolent légers et gracieux.

(Modèle de la Maison Dupuis).

Justement c'est chez Holt et Renfrew que je m'arrête. Je viens d'y voir une fourrure qui m'attrape l'œil irrésistiblement. Et la fourrure, un large dolman de zibeline élégamment drapé, est surmontée d'un petit chapeau parisien. O mannequin, que tu es heureux de porter de si jolies choses. Tiens, je n'avais pas encore songé à la joie d'être mannequin, et voilà que, maintenant, j'y [illegible]! Là, dans un coin, j'aperçois toute une théorie de petites blouses vaporeuses et fines. J'y cours. Comme j'aimerais celle-ci taillée à la [illegible], dans un crêpe georgette bleu marine, brodée de petites perles qui brillent à peine, mais qui semblent échappées d'un écrin de princesse orientale. Un cordonnet de [illegible] retient la blouse à la taille, légèrement, comme sans faire exprès... Dans le coin là-bas, des chandails à mille teintes. Comme tout cela est joli et brillant. Puis là-bas des manteaux des plus précieuses fourrures: "seal", loutre, zibeline, kolenski, [illegible], et des courts, des longs, des ajustés, des amples... qui est-ce qui a dit que plaie d'argent n'était pas mortelle... O l'imbécile! Devant tout ce supplice de Tantale, je ne l'engagerais pas à répéter ça tout haut!

* * *

Mais je file vers l'est, mon cher est, mon [illegible], [illegible], où chaque poteau de télégraphe me fait la risette. Et vous imaginez [illegible] tout le long de la route!

Mon Dieu! que cela parfume ici. Pas étonnant, le magasin du fleuriste renommé, M. Ed. Gernaey, m'offre la magnificence de son jardin en fleurs. J'entre! Je choisis une rose, la plus belle, la plus parfumée, pour le plaisir de la regarder et de la respirer, et je la pique à ma jaquette de duvetene bleu marine... Je ne sais pas, mais il me semble que je vois moins bien. Peut-être parce que j'aperçois l'affiche de Carrière et Sénécal, et que je suis un peu nerveuse. Tout de même si je me choisissais tout de suite le binocle qui va m'aider à mieux regarder la vie. Je sors de ce magasin où l'on est si aimablement accueilli, et je regarde aux étalages. Soudain, je m'arrête medusée. O les jolies bottines et les coquets souliers. Pas étonnant, je suis chez M. Thomas Dussault qu'une juste réputation surnomme le "bottier fashionable". Encore une tentation, encore une! Je ressorts grimpée sur des talons nouveaux, et chics à crier! Merci M. Dussault, vous qui avez compris que j'adorais être bien chaussée.

Et dare-dare, chez Kerhulu et Odiau, le coin le plus chic de toute la ville, où l'on mange les meilleures choses, où l'on se bourre de petits fours débordants de crème, et de mille pâtisseries succulentes. Que c'est bon! Je regarde, et je reconnais tous les snobs et toutes les snobinettes de "dans l'ouest ma chère." Et je ris tout haut et toute seule. Un petit monsieur à monocle me dévisage: "Moque-toi, mon bonhomme" fais-je intérieurement, — "tu n'auras jamais assez d'esprit sous l'arrangement savant de ta toison, qui essaie de copier Becman, pour jouir de la bêtise humaine autant que moi".

O salle de thé et de café de Kerhulu, ce que tu parfumes nos cinq heures désœuvrées! Vrai, c'est à devenir gourmand pour toute la vie. Mais voilà qu'arrive tout un cercle de belles madames, qui sentent l'iris et la violette, tu parles! Je fais des petits coups de tête qui disent bonjour, je manque m'étouffer dans des sourires traversés d'éclairs au chocolat — puis je file pour céder ma place à la dame chic, qui a l'air de trouver que je m'éternise, tandis que le monde entre à pleine porte, pour goûter chez Kerhulu et Odiau. O cette cuisine française!!!

* * *

Au coin de la rue Saint-Denis, devant le groupe d'étudiants qui y pérore et y gouaille, je passe, et j'entends des hem... hem... hem... Ben sûr, qu'ils trouvent ma toque de chez Fairweathers ravissante, et mon tailleur de chez Renfrew épatant. Ils ont tant de goût, ces étudiants.

Mais je me dandine, sans émotion, car il est plus loin celui que j'aime, que mon cœur ...et je file chez Dupuis, où je suis accueillie par des mots français, par des sourires français... Je tombe dans un fouillis de dentelles et de rubans. Il y en a de toutes les teintes, de tous les dessins. A droite ce sont des bourses, des sacs de tous les genres et bien aussi de toutes les dimensions. Tiens comme c'est chic cela:

Un fond en broderie de perles multicolores incrusté dans le velours noir d'un sac est d'un joli effet nouveau. Le fermoir est en ivoire.

Plus loin, ce sont les mouchoirs, les petits mouchoirs de fine batiste à tout petits ourlets roulés, ornés de la manière la plus variée et mélangés de linon de couleur.

J'en choisis quelques-uns, aussi jolis que bon marché.

Mais je vois la gentille commis qui jette un coup d'œil anxieux vers le cadran. Six heures... Et j'allais retarder le moment du repos de cette si complaisante vendeuse. Je m'excuse, et je trouve vite la porte, tandis que de tous les échos du magasin s'échappe le soupir de soulagement qui clôture les journées bien remplies.

A la Maison Gagnon, qui offre un étalage de tout premier choix, j'irai demain chercher cette robe d'un velours merveilleux qui m'habillera si bien.

Pas encore six heures. Je suis certaine que M. Aimé de Montigny est encore là. Si j'allais inventorier de ce côté. Justement le magasin illuminé et souriant m'invite. Le patron qui comprend et pratique le commerce moderne me fait voir tous ses trésors de cuir fin, de satin brillant, de kid, de suède... Je suis dans le ravissement. Mes dernières piastres y passent, mais je m'en retourne avec la satisfaction d'un magasinage (en français "Shopping") bien rempli, et qui va m'aider à figurer avec avantage dans toutes nos prochaines exhibitions mondaines!

Car j'ai encore des prétentions!



Très-beau manteau du jour et du soir, très-habillé, et d'une coupe irréprochable, enrichi d'un superbe collet de castor canadien.

(Modèle de la Maison Gagnon).

LE COURRIER DE MADELEINE

De toutes parts, m'arrivent des notes désolées. Toutes celles qui ont l'accoutumance de m'adresser leurs jolis billets, et d'attendre leurs réponses, me disent leurs craintes et leurs plaintes. Alors, nous le reprenons ce courrier que vous paraissez tant aimer, et chaque mois, nos fidèles trouveront ici, avec l'expression de notre sollicitude affectueuse, le mot de conseil, de réconfort, de joie ou de tristesse, sollicités par des confidences charmantes et sincères:

Le courrier de la Revue Moderne aura ceci de particulier. C'est qu'il ne sera pas gêné par aucune contrainte, et l'on s'y parlera à cœur ouvert. L'on y sera, en un mot, chez-nous.

MILLICENT.—Comme vous avez été gentille d'accueillir la fondation de la Revue Moderne, avec une telle joie. Une joie qui m'a fait chaud au cœur! Vous serez toujours la bienvenue ici, vous le sentez bien, n'est-ce pas. La maison est grande; et j'y ai ménagé un coin de choix pour des amies telles que vous. Je vous ai déjà fait du bien; je ne demande qu'à continuer. Si vous voulez vous abonner à notre revue qui apparaitra tous les mois, vous en trouverez les conditions dès les premières pages du journal. Vous pourrez également l'acheter dans presque tous les dépôts. Et je vous donne un roman par mois, en sus de toute la belle littérature canadienne. N'est-ce pas que je suis gentille? Venez souvent nous importuner de votre "bavardage" tout aimable.

SEMEUSE D'ESPOIR.—J'espère que vous aurez trouvé le chemin de la Revue Moderne, car votre lettre m'a fait comprendre que vous comptiez me trouver encore dans le Royaume des Femmes. Or, mes nouvelles fonctions de directrice, administratrice, et tout ce que vous voudrez, de notre Revue, m'empêche de faire ailleurs du journalisme. Je me garde toute pour nos amies de la Revue Moderne. Et voyez le grand "chez-nous" que j'ouvre à votre intention, où nous mettrons tout ce qui peut vous intéresser, vous instruire, et bien aussi vous amuser. Il faut se délasser l'esprit, comme le cœur, n'est-ce pas. Maintenant, venez me raconter tout ce qui vous tourmente ou vous opprime. J'ai plus que jamais le temps de vous écouter et de vous parler. Cette amie si aimée, priera pour vous, et elle obtiendra que vous soyiez très heureuse, de mon côté, je me ferai très tendre poue la jeune amie qui a besoin qu'on l'aide à comprendre et à aimer la vie. Revenez tous les mois, je vous attendrai, et vous nous sèmerez l'espoir à plein cœur!

JEAN PLEURE.—Il faut donc le consoler... Mais à 19 ans, ma mignonne, l'on ne doit pas connaître ces désespoirs-là, mais, savoir attendre. Soyez assurée que le bonheur viendra à son heure, tranquillement ou en coup de foudre, on ne sait jamais, mais qu'il viendra, parceque vous êtes une tendre petite fille qui le méritez bien. Oui, c'est moi qui ai fondé la Revue Moderne, où je compte bien garder mienne, une aussi gente petite amie. Et vous me direz comment vous l'aimez notre Revue, car elle est à vous, comme à moi, pas vrai?

CECILE LA CANADIENNE.—Que vous êtes gentille d'accueillir ici d'un sourire aimable la fondation de la Revue Moderne, où vous allez être aimée immensément. Vous aurez trouvé, j'en suis certaine, les conditions d'abonnement. Venez me dire bien vite que vous êtes des nôtres, et venez me voir, au moins tous les mois.

PAUVRE MALADE.—Je comprends combien la vie est laide avec ses troubles perpétuels. Mais ces malaises peuvent cesser. Il s'agit de le vouloir. D'abord, nettoyez bien votre estomac etvotre intestin, en prenant, chaque matin, avant le déjeuner, une petite dose de cette Eau de Riga qui fait vraiment des miracles. Votre système ainsi débarrassé, votre digestion deviendra vite meilleure, grâce à cette eau bienfaisante dont vous pourrez ensuite faire un usage constant, sans anémier votre système, le moindrement. Essayez, et vous m'en direz des nouvelles? Pourquoi chercher des remèdes compliqués, quand nous avons de la simple hygiène à pratiquer.

BLANCHE.—J'espère que vous saurez me trouver ici, ou j'ai bâti un nid charmant, — n'est-ce pas? — un nid où je compte réunir tous les mois, ma chère et grande famille. Merci pour les jolis souhaits que vous adressez à la Revue Moderne, et que sa fondatrice accueille, vous l'imaginez bien, d'un cœur sensible. Embrassez pour moi, tous vos chéris, et plus particulièrement mon homonyme que je me sens fort disposée à aimer de tout mon cœur.

MARGOT MARGOTON.—Votre nom est séduisant. Vous m'écrivezi au Royaume que j'ai quitté. Je veux mettre ici un petit mot d'invite, pour bien marquer que vous serez toujours la bienvenue à la REVUE MODERNE.

UN PEU EN PEINE.—Oui, le premier diner voilà une chose compliquée, et qu'il faut accomplir dans tous les rites volus, surtout dans un joli monde, si l'on ne veut pas être classé parmi les inexpérimentées et les insouciantes. Il y a la série des mets, et l'ordre dans lequel, ils doivent figurer sur le menu. A votre place, pour ne pas faire d'impair, et comme vous désirez réussir quelque chose de très chic, adressez vous donc à la maison Kerhulu et Odiau, dont vous trouverez d'ailleurs l'annonce dans ces pages, et consultez-la sur tous ces préparatifs. Cette maison est de tout premier ordre, et répondra parfaitement à tout ce que vous en pouvez espérer. Voyez l'un des patrons lui-même, à ce sujet. Il vous composera le menu, vous le remplira, vous indiquera quel vin doit figurer avec chacun des services, et vous fournira même le garçon pour servir, si vous voulez quelqu'un de bien stylé, comme il conviendrait dans la circonstance. Et si vous suivez mes conseils, votre maison sera tout de suite côtée parmi celles où l'on mange bien, et vous savez c'est quelque chose de fort important. Vous saurez plus tard m'en dire de nouvelles, et votre mari sera ravi de votre jolie façon de recevoir les amis qu'il entend bien traiter.

FEUILLE D'AUTOMNE.—Je ne sais si vous m'aurez suivie jusqu'ici, mais je réponds tout de même à vos questions. Il ne faut jamais, en parlant de votre mari à des égaux, et encore moins des supérieurs, dire M. X. On dit alors, mon mari, ou si ce sont des parents ou de très intimes, on peut l'appeler de son nom de baptême. On ne dit Monsieur qu'en s'adressant à des inférieurs ou à des domestiques. Soyez certaine que c'est la seule et vraie manière de bien parler. J'ai laissé vos vers au Royaume, et je sais que "Petite Mère" vous donnera une réponse satisfaisante.

LA DAME CHIC.—C'est un grand problème que d'être chic, mais c'est aussi un peu le devoir de toute femme de s'y employer sérieusement et consciencieusement, sans toutefois dépasser la limite de ses moyens. Vous trouverez chez Fairweather, des amours de robes du soir, jolies, jolies, à faire rêver. Et vous pouvez, aussi vous chausser dans cette maison de la plus élégante et de la plus jolie façon. Et les gants, tous jolis chics, du dernier goût. Et la lingerie. Faites le tour de tous les comptoirs, et vous serez ravie. Certes il ne faut pas dépasser son budget, mais il faut aussi quand l'on occupe une certaine position, y rester élégante et absolument dans la note. C'est encore et simplement de l'éducation.

LA MEUNIERE.—Tiens, vous trouverez dans cette page, l'annonce de la St-Lawrence Flour Mills qui vous donnera tous les renseignements que vous désirez Cette Compagnie qui fait des affaires magnifiques fournit aussi des recettes fort pratiques dans tous les ménages, où l'on se soucie de bien manger, sans donner dans l'extravagance ou la folie.

LA DAME EN NOIR.—Vous trouverez surement chez Holt et Renfrew, ces beaux manteaux, et ces costumes élégants, ces robes charmantes dont vous et vos amies rêvez. Savez vous que la Revue Moderne a sélectionné les annonces, de façon à n'annoncer que de très bonnes maisons où l'on peut s'adresser à coup sur, sans risquer jamais d'être trompés ou ennuyés. D'ailleurs la maison Holt et Renfrew est tellement connue dans tout le pays, qu'il me semble superflu de faire plus longuement son éloge, et c'est fou de croire que l'on paie dans ces grandes maisons, plus cher qu'ailleurs, on y trouve la qualité supérieure qui explique abondamment la différence de prix qui s'accuse quelquefois. Mieux vaut être bien traitée par ses fournisseurs et n'avoir jamais à se méfier de ce que l'on achète, n'est-ce pas?

LE MARI CRAINTIF.—Vous avez droit d'avoir peur. Un mari ne doit laisser le foyer de sa femme et de ses enfants dans l'insécurité. Que n'assurez-vous votre maison contre l'incendie perfide et ruineux? Vous trouverez ici même, l'annonce de la grande compagnie d'assurance Royal, et celle de ses agents Hurtubise et Saint-Cyr, que l'on peut recommander comme de toute première valeur. N'hésitez pas à prendre cette élémentaire précaution. Demain le feu aura peut-être détruit le nid où vous abritez si fièrement votre nichée.

UN PERE EN PEINE.—La mort vous fait peur, surtout parce que vous craignez de voir dilapider le bien que vous avez péniblement amassé, et dont vous voudriez bien assurer la conservation à vos jeunes enfants. Personne, autour de vous, ne parait mériter vos suffrages, et vous craignez. Que ne confiez-vous la gérance de votre succession, par testament, à une compagnie comme l'Administration Générale, une compagnie qui ne meurt pas, et qui est régie par des hommes respectés, et parfaitement au fait des affaires. Je connais plusieurs successions régies par cette société et d'une façon qui fait honneur à ses dirigeants. Je crois sincèrement, puisque vous me demandez mon opinion, que vous ne sauriez être plus sage dans la façon de disposer de l'administration de votre héritage.

J'AIME LES FLEURS.—Des fleurs, mais achetez-en chez Ed. Gerneay, où elles sont fraîches tous les jours, et parfumées, je ne vous dis que ça. De plus Gernaey s'est fait une réputation de bon marché qui lui fait honneur. Allez-y sans crainte, ou téléphonez, et vos ordres seront remplis promptement et gentiment.

LE BON LISEUR.—C'est à la librairie Déom que vous trouverez tous ces bouquins qui vous intéressent. Oui cette maison vend uniquement des livres, des revues et des journaux, et son choix est tout ce qu'il y a de mieux.

FORTUNATE.—Vous avez cru que cela se passerait comme cela. Non. Je vous ai, je vous garde. Et que la chaîne de notre bonne amitié ne se brise jamais.

MME L. P. TURGEON.—J'espère que notre Revue vous plaira. Elle aura son courrier mensuel, à part tout le reste. Nos lectrices du Royaume y trouveront de la lecture pour tout leur mois à la fois, ce qui est aussi agréable que de le recevoir par bribes, et de l'attendre souvent en vain. Je compte bien vous garder mienne, comme par le passé. Merci des jolies paroles d'amitié qui me sont allées au cœur.

BLANDINE D.—Vous avez bien reçu, n'est-ce pas, les renseignements que vous désiriez et je souhaite que vous restiez toujours, notre tendre et bonne petite amie.

M.N.C.M.—Je souhaite que la Revue vous plaise. La trouvez-vous jolie, et aimable, et bonne? Répondez à toutes ces questions. J'ai un tel désir de vous être à tous, utile et agréable.

ELISE G.—Vous êtes bien toujours la même et gracieuse amie, et comment ne pas apprécier cette délicatesse exquise qui s'attache à tous nos gestes, et fait pour nous, la vie plus belle. Merci.

MARIE C. G.—Je vois avec un sourire arriver ma petite amie lointaine, et je lui adresse mon plus doux sourire, avec mon merci le plus affectueux.

H.B.—C'est parce que je vous aimais tant, que vous m'aimiez un peu, et même beaucoup. Vous m'avez donné de bien douces joies, et la certitude de vous garder à moi, me met le cœur en fête!

MADELON.—Ils sont jolis ces vers, petite fille, et tendres oh! Comme l'on sent chanter le printemps en vous! L'on peut s'abonner à la "Revue" ou encore l'acheter tous les mois, dans les dépôts où elle sera déposée. En tout cas, vous me trouverez sûrement et facilement. Notre Revue va être assez jolie pour se faire remarquer, et partout où elle se trouvera, elle attirera l'attention de petites artistes comme ma mie Madelon.

RENEE.—Votre billet m'est arrivé trop tard pour que je le puisse publier dans la Patrie. Je l'ai laissé à ma remplaçante, qui sans doute, l'insérera avec plaisir. Peut-être m'aurez vous suivie ici? A tout risque, je mets ce petit mot qui vous dira bonjour, et vous fera trouver la maison meilleure.

MARJOLAINE.—Je sais que vous serez l'une de nos premières lectrices, et je vous écris le mot de bienvenue le plus chaleureux qui se puisse dire. Et puis ce petit article je l'ai gardé pour nous. Vous aurez eu la surprise de la trouver dans le Fémina de la Revue Moderne, où il fait jolie figure, n'est-ce pas?

MARTHE DES BOIS VERTS.—Vous trouverez justement dans ces colonnes, l'annonce d'une pâte épilatoire fameuse préparée par Marie Vasello. Je puis vous le recommander comme un produit de première classe, et tout coup infaillible.

LA BONNE MENAGERE.—Je crois que le beurre de la Montreal Dairy est l'un des meilleurs sur le marché Essayez-le, et vous verrez qu'il ne coûte pas plus cher que tout autre, et qu'il a de la saveur. Oui, la crème à la glace de cette même compagnie est justement réputée, et vous ne vous trompez pas, c'est bien la Montreal Dairy qui avait élevé à la kermesse du Parc Lafontaine pour l'Hôpital Notre-Dame ,ce si joli kiosque qui fit sensation, et dont M. Daoust fut l'architecte.

Ma chère Madeleine:—

Je suis pour le moment assez perplexe... comme à toute mère de famille, le temps des étrennes m'occasionne quelques soucis.

Je ne sais que donner à mes enfants; chaque année, ils sont gorgés de joujoux de toutes sortes et je voudrais, contre toute habitude, leur faire un cadeau utile et pratique qui puisse leur inculquer le goût de l'économie. Récemment, une connaissance me parlait de la *Caisse Nationale d'Economie*, particulièrement avantageuse aux jeunes enfants, disait-on.

Connaissez-vous cette institution? Une maman qui doterait ses enfants de pensions viagères à l'occasion du nouvel an, ferait-elle bien?

Qu'en pense notre sage Madeleine?

UNE PETITE MERE.

Chère petite mère:—

Les étrennes vous tracassent donc à ce point?

Que voulez-vous, il vous faut en prendre courageusement votre parti, ma mignonne, c'est le grand ennui de ces jours joyeux.

Vous me demandez ce que je pense de la Caisse Nationale d'Economie. D'après ce que j'en sais, c'est une puissante institution financière, éclose au sein de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, qui consacre ses immenses capitaux au développement des œuvres canadiennes-françaises; elle se recommande donc par elle-même.

Mais il y a un point qui intéresse surtout la petite maman que je sais; les avantages de la Caisse Nationale d'Economie pour les jeunes enfants. Ils sont incontestables; votre fillette, devenue majeure, est dotée d'un revenu annuel qui dure jusqu'à la mort, vos bambins chéris, après vingt ans de contributions, les voilà rentiers confortables pour toute leur vie.

Est-il nécessaire de vous dire après cela, que j'approuve entièrement ce genre de cadeaux pour les bébés. Si les mamans faisaient toutes un choix aussi judicieux et sage dans leurs étrennes, il y aurait beaucoup moins d'engants gâtés, blasés même, dans nos familles canadiennes.

C'est une initiative à prendre et à faire connaître chez nous.

A vous de tout cœur,

MADELEINE.

Prière d'adresser avant le 28 du mois, toute la correspondance à

MADELEINE,
Casier Psotal 35, Station N. MONTREAL.

...PEUR...

A travers l'automne insensée,
Je suis passée
Et j'avais peur.

Quelle est cette pourpre vapeur?
Est-ce un malheur
Dans les pacages?

Quel est cet horrible incarnat
D'assassinat
Sur les feuillages?

Quel est cet étrange parfum
Du fourré brun
Taché de rouge?

Je crois qu'on a tué quelqu'un...
Inopportun,
Le buisson bouge.

Je crois qu'on a tué l'été,
Là, dans l'allée
Trop efeuillée.

Mon regard est épouvanté.
Du sang, peut-être,
Va m'apparaître?

Je crois qu'on a tué l'Amour
Là, sous ce hêtre
Où meurt le jour...

LUCIE DELARUE-MARDRUS

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Plusieurs demandes nous sont venues, sollicitant des études graphologiques dans la "Revue Moderne". Nous nous faisons un devoir de répondre au désir exprimé par nos tout premiers abonnés. Nous avons eu la bonne fortune de trouver dans "Sybil de Maisy" un graphologue de toute première valeur. Et afin de ne pas retarder l'attente de ceux et celles, qui ont fait appel à la colonne graphologique, nous leur donnons ces premières études faites d'après les billets qu'ils nous ont adressés:

BRIGADIER. Que de bonté, et que de légèreté. Si l'on est un brigadier plein de fougue, on ne saurait être vindicatif; la vie nous semble trop belle, pour la noircir d'une rancune. On peut tout donner, moins son cœur; on ne veut point d'entrave après Lisette, Suzon. Sens esthétique du goût, de l'élégance, du charme, de la gaieté. On a de l'esprit, toutes les qualités, de l'imagination, de l'intuition et de la déduction. Ecrivez, sôyez orateur, vous avez de l'envergure.

SAVOIR. Fierté qui se connait, qui s'estime pour ce qu'elle a de bon, personnalité qui s'impose. De l'esprit, du jugement, de la droiture, une volonté qui sait mener à bon terme une entreprise, de l'aisance dans les manières sans rudesse. Sensibilité bien équilibrée, une pointe d'égoisme. Les questions d'affaires offrent de l'intérêt. On a l'habitude du commandement. On cause avec facilité, mais on ne dit que ce que l'on veut dire. Cette écriture est d'une femme.

PIERRE. Votre écriture offre deux personnalités et dans ces deux là je ne trouve pas assez de volonté pour bien équilibrer un homme.

Du rêve, de la fantaisie, de la légèreté, des idées, de l'intuition, de la déduction, de la délicatesse. Toutes les qualités d'un intellectuel et pas assez de volonté pour mener à bien une telle individualité. Cependant on peut donner sa valeur, mais sous la pression d'une autre volonté.

On est un peu fat, on manque de générosité. On aime son confort et les bons petits dîners.

QUAND MEME. En un mot vous avez fait votre analyse. Très indépendante et très fière vous cachez votre personnalité sous les apparences d'une extrême sensibilité qui n'est en réalité que de la sensiblerie, toute enveloppée de charme et d'une grande séduction.

Lorsqu'une fantaisie se présente à l'esprit, il ne vous vient pas à l'idée qu'il puisse exister un obstacle, on a une certaine ruse douce et gracieuse qui sait passer à travers les difficultés. Si bien qu'on a un peu joué tout son monde et personne ne s'en est avisé. Finesse, ruse et diplomatie, Esprit cultivé, on est artiste, beaucoup plus occupée des choses de l'esprit que de questions matérielles. Très douce, un peu entêtée, aimant surtout les livres.

UN MONSIEUR. Orgueilleux, un peu susceptible, positif, habile en affaire, franc et droit, mais assez prudent. On parle beaucoup, mais dans les affaires on ne dit que ce que l'on veut. Généreux par fantaisie, humeur variable, aimable en société, gai et spirituel. On se décourage quelquefois, et alors, on perd la tête; puis une idée nouvelle nous fait retrouver notre courage et nos esprits. On est très nerveux, rarement violent, mais ça peut arriver.

SYBIL DE MAISY.

NOTE.—SYBIL DB MAISY s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qui lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar.
Ces lettres devront êtres adressées à
SYBIL DE MAISY,
La Revue Moderne,
Casier Postal 35, Station N. MONTREAL

LA COMPAGNE

J'ai demandé à mes amis:

— Quelle est la première condition pour qu'une femme soit réellement la compagne de la vie?

Ils ont répondu:

— C'est de collaborer avec son mari à la construction du foyer.

Formule un peu prétentieuse, un peu vague aussi, et qu'il fallait préciser. Un jeune romancier, mort il y a quelques années, a écrit un livre où il montre l'*effort prolongé* et toujours vain d'une jeune femme, qui voudrait devenir l'*associée* de son mari. Elle ne parvient pas à ce partage de la peine, de la joie, et de la pensée du mari, à cette union qu'elle sent possible, qu'elle a rêvée sûrement comme un idéal, et peut-être observée autour d'elle. C'est là une formule équivalente: comment donc être l'associée?

Suffit-il d'apporter une dot? Evidemment non. L'apport des capitaux peut constituer l'association commerciale, mais ici l'association est d'un autre ordre. Lorsque c'est la femme qui est riche, et le mari qui est pauvre, je ferai remarquer simplement que cette situation crée un danger dont on ne comprend la gravité que plus tard. Quand un homme riche épouse une jeune fille sans dot, il agit noblement, et il s'en sait gré à lui-même, ce qui est la reconnaissance la plus facile à obtenir. Si, au contraire, un homme sans fortune épouse une femme riche, il peut se faire qu'il arrive au succès dans la carrière qu'il a choisie, et alors il se sentira l'égal de celle qu'il a épousée, et ce sera un argument puissant pour le maintien de l'union; mais il peut arriver qu'il ne réussisse pas, et que la médiocrité de sa carrière souligne et augmente sa dette envers sa femme. Or, les dettes qu'on ne peut acquitter d'aucune manière sont lourdes à certaines gens, et la dette du bien-être a divisé plus de maris et de femmes qu'on ne croit. La fortune apportée par la femme peut donc être un danger, elle ne suffit pas pour faire une associée. Il en est de même de la beauté. La beauté n'a pas pour admirateurs jusqu'au mariage inclusivement, et pour fidèles, ensuite, tous ceux qui écrivent son nom avec un grand B, mais, enfin, elle en a, et avec raison. La beauté, la grâce, la distinction d'une femme autant de joies précieuses, différentes par la durée, et qui nous suivent plus ou moins longtemps sur le chemin de la vie.

Quant à l'esprit, chose curieuse, il est moins recherché en mariage que la fortune. Beaucoup de jeunes hommes en ont peur, pour une raison qu'ils ne peuvent avouer, mais qui doit être solide, à en juger par la peur qu'ils éprouvent. Mais, recherchés ou non, il est clair que ni la beauté, ni l'esprit, ne sauraient faire d'une femme l'associée de la vie. Comment donc atteindre à cet idéal? Est-ce que la femme devra collaborer avec son mari, l'aider dans sa profession, peindre s'il peint, rédiger un mémoire sur l'impérialisme anglais s'il est économiste, préparer les dossiers s'il est avocat, et, s'il est botaniste et qu'il découvre un lichen, découvrir une mousse? L'association, est-ce la profession en partie double? Je ne crois pas que cela soit impossible. Il y a des exemples de gens heureux, très heureux, qui n'avaient qu'un métier pour deux. Mais ce n'est pas la règle: d'ordinaire, la parfaite harmonie a pour condition la dissemblance des devoirs.

En interrogeant mes amis, j'ai compris, peu à peu, que le premier bien que la femme devait apporter à son mari, c'était autre chose, une chose qui paraît simple et qui ne l'est pas: la paix de la maison. Elle doit s'associer au travail de l'homme en le respectant et en le protégeant. Elle prend sa part du labeur de son mari, quand elle n'augmente pas sans raison les dépenses de loyer, de toilette et de réception; elle collabore en faisant les visites que son mari ne peut pas faire, en souriant pour lui, en se taisant, quelquefois; elle fait acte d'intelligente amie si elle mesure les obligations du monde à l'humeur et au loisir de celui qu'elle a épousé; elle l'encourage, sans avoir besoin de tout comprendre, quand elle s'intéresse à tout ce qu'il entreprend; elle s'élève jusqu'à la perfection, si elle parvient à être le juge de l'épreuve avant la lettre, le censeur discret et sûr, le conseiller intime de la carrière, si elle apporte la grande dot qui n'est constituée ni par le père ni par la mère, mais par la femme ellemême; celle du courage et du soutien dans la vie. Et combien de femmes sont capables de cette perfection? Une multitude, presque toutes celles qui peuvent aimer. Je dirai encore qu'une femme rend le plus éminent service à son mari, quand elle l'empêche de s'absorber dans sa profession, et qu'elle l'en repose, et l'en distrait sans jamais l'en éloigner. Et voilà la paix qu'on demande d'elle, l'atmosphère chaude et douce qui est son œuvre, et où il fait bon vivre.

RENE BAZIN,
de l'Académie Française.

Veillee de Novembre

Le ciel est noir, et le grand vent d'automne roule de gros nuages lourds d'orage.

Il secoue furieusement les arbres, dont les branches nues craquent sous la rude étreinte, et avec frénésie, les vagues du lac viennent heurter la côte, où elles se brisent en gémissant.

Quelequs pâles lumières tremblent aux fenêtres des maisons, où l'on veille au coin du feu; et se répondant de ferme en ferme, quelques chiens aboyent dans la nuit noire.

Près de la cheminée où flambe la bûche d'érable, dont les reflets brillants l'enveloppent, et mettent de chauds tons rouges sur ses joues ridées et pâles, une femme est assise, penchée vers l'âtre où tombe la braise en fusées légères.

L'horloge chante lentement son tic-tac qui résonne très doux, dans le profond silence de la cuisine, où sur le bois sombre, se détache la claire mousseline des rideaux.

Sous la table, un chat dort, la tête entre les pattes, sans se soucier des fureurs de la tempête.

Dans la chaumière, où, un par un se sont endormis, ses bien-aimés, la mère Basile écoute les voix inoubliables.

Seule ce soir, elle tend vers la flamme, les pauvres mains glacées que ne réchauffe aucune étreinte.

Bruits des berceaux, rires des enfants, joies de la jeunesse qui rêve et chante, causeries des hommes qui fument devant le poele, groupes des femmes qui lisent, tricotent ou causent, murmures des vieillards qui prient et se recueillent: tout revit en une vision troublante qui emplit la pièce de la splendeur féérique du passé.

Minutes délicieuses toutes d'azur, d'or et de soleil.

Toute joie dure peu.

Soudain, des yeux gris, aux mystérieuses profondeurs, une larme tombe, glisse sur les mains jointes.

C'en est fait.

Maintenant, la voix sourde de novembre résonne jusqu'au cœur de la mère Basile, qui se met à prier, tout haut pour les âmes de ses trépassés.

MARJOLAINE.

Novembre 1919.

RAISON MAJEURE

—Pourquoi pleures-tu?

—Parce que j'ai pas de vacances.

—Comment ça se fait-il que tu n'as pas de vacances?

—Parce que j'vais pas encore à l'école.

MADAME R. MacMILLAN

Professeur de Chant

Elève de
DELATTRE (Paris)
DELAQUERRIERE (Paris)
VANNINI (Florence)

Placement de la voix—Interprétation

STUDIO

633 rue Ste. Catherine Ouest

Tel. Uptown 4828

1-1 F-

LA CAUSERIE DU DOCTEUR

La puberté dit Rullier est «l'époque de la vie particulièrement caractérisée par le développement rapide, le complément d'organisation et l'aptitude à l'exercice de leurs fonctions, qu'acquièrent les organes de la reproduction de l'espèce. »

Ceci posé, étudions les différents phénomènes. Dans notre pays, une jeune fille est pubère à douze, treize et même dix et onze ans. Comme partout ailleurs, il y a cependant des retards. Diverses influences jouent un role prépondérant dans cette précocité: ainsi le climat, la latitude géographique, l'hérédité, le genre de vie et les occupations. La jeune fille riche, vivant d'une nourriture substantielle et pouvant s'adonner plus facilement aux exercices au grand air, sera pubère plus tôt que l'humble ouvrière qui peine dans son atelier où le jour entre difficilement et dont le régime alimentaire laisse souvent à désirer. Toutefois, il ne faut pas oublier que pour cette dernière, ce qu'elle entendra dans son travail ou dans sa famille pourra hâter cet évènement.

J'énumère rapidement différents signes prémonitoires tels que: lassitude générale, bouffées de chaleur, pesanteur dans les lombes, palpitations, nausées, troubles dyspeptiques et inappetence, maux de tête, vertiges, frissons. Pour celles dont l'hérédité est arthritique, les prodromes sont plus prononcés: tantôt ce sont des migraines et des névralgies tenaces, tantôt ce sont des angines, des épistaxes abondantes, fluxions dentaires, laryngites, furoncles, conjonctivites, poussées d'herpès et de nombreuses pustules d'acnée qui font le désespoir de la jeune fille.

J'en arrive maintenant aux modifications de l'organisme. Ces dernières sont très importantes parce qu'elles nous permettront d'envisager une thérapeutique propre à chacune d'elles. D'abord la glande thyroïde s'hypertrophie, le cou augmente de volume. La poitrine s'élève «les membres, les épaules et les hanches, prennent un caractère d'expansion, de grâce et de rondeur; » c'est la femme qui se forme. Du côté du système osseux on constate fréquemment des déformations de la taille, surtout la scoliose; des ostéalgies. La croissance de nombreux organes et la nutrition vigoureuse qui existent à cet âge, exigent une dépense exagérée que les moyens réparateurs ne suffisent pas à combler. Ceci explique donc pourquoi l'on rencontre si souvent des adolescentes anémiées. Les voies respiratoires sont également le siège de grands changements: ainsi la voix mue, son timbre change. Le nombre des respirations augmente, de même que la capacité pulmonaire, la ventilation, l'acide carbonique exhalé, l'oxygène consommé.

La transformation intellectuelle et morale n'est pas moins grande que la transformation physique. Ici, les parents et les éducatrices doivent faire preuve de beaucoup de tact. Le cerveau exigeant une certaine période de temps pour se développer, il faut de toute nécessité entourer la jeune fille de circonstance favorables, user de soins minutieux et de grands ménagements, car il en résultera plus tard une vie heureuse ou malheureuse, une bonne ou mauvaise santé. Le caractère est très variable; à la gaieté succède la tristesse, une tendance à l'isolement, la paresse, la mélancolie; l'imagination est plus vive et facilement impressionnable, la mémoire plus étendue, le goût se forme.

La puberté étant une époque de transformation naturelle, c'est à l'hygiène qu'il faudra s'adresser pour aider la nature. L'alimentation sera soignée, généreuse et tonique. Elle comprendra donc les viandes roties et grillées, des légumes et des graisses, on supprimera les boissons glacées durant un certain temps. — Le jeune fille vivra dans sa famille où elle aura le grand air et le soleil si nécessaire et un régime appropriée à sa condition. C'est un faux pas que de vouloir commencer l'internat à cette époque, mieux vaut plus tôt ou plus tard. — Le froid étant dangereux il ne faut pas s'exposer, bien choisir ses vêtements. Ils seront assez amples pour ne point comprimer les organes. Du reste, il me semble que l'on puisse suivre la mode et cependant voir à ce que ces dernières protègent contre les variations brusques de l'air. Le corset qu'on accuse d'avoir causé des dégats, s'il est bien appliqué, c'est-à-dire, ne faisant pas une constriction exagérée, peut être toléré et même est excellent. — Pour fortifier les différents systèmes, on s'adressera surtout aux exercices gymastiques. Il nous fait plaisir de constater que maintenant ces exercices sont en vogue dans plusieurs de nos institutions. Nous ne pouvons trop insister sur la gymnastique ayant été à même de constater les bienfaits prodigieux obtenus dans l'armée canadienne. La gymnastique suédoise est l'idéal. La promenade a beaucoup d'avantages, la natation est excellente de même que le tennis. La danse serait bonne, mais elle occasionne des veillées prolongées dans des appartements trop chauds et souvent mal aérés. Disons comme Legendre: «Encourager l'exercice mais faire la guerre aux sports. » — Les bains de mer ou de rivières, les douches, devront être surveillés car souvent ils font plus de mal que de bien. — En classe, il faudra corriger les attitudes vicieuses, surveiller les fonctions visuelles. — Quant à l'instruction et l'éducation, il faut surtout épargner les nerfs; proscrire les romans, les lectures bizarres ou peu appropriées à l'âge de la fillette; s'éloigner des théâtres de vues animées. Encourageons plutôt la musique et les beaux arts.

J. S. McINTOSH, M.D.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

* * *

L'exemple est le plus éloquent de tous les sermons.

* * *

La liberté doit être le droit d'avoir tort.

* * *

Le malheur est aussi nécessaire à l'homme que l'ombre au tableau. Un homme continûment heureux se laisserait vivre, mais ne vivrait pas.

Jean SIGAUX.

* * *

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre on a toujours quelque combat à soutenir contre soi.



Son Altesse Royale, le Prince de Galles, que le Canada vient de recevoir; avec un enthousiasme profond et sincère. La population française de ce pays, conquise par le charme irrésistible du jeune prince démocrate, qui a proclamé, si haut, l'union des races, a respectueusement et affectueusement appellé son futur souverain: le "Prince Charmant". Et jamais titre ne fut mieux trouvé.



Son Eminence le Cardinal Mercier, l'illustre prélat-martyr, de la Belgique, que les Canadiens ont accueilli avec une admiration immense et un respect infini.



Sa Majesté la Reine Elisabeth de Belgique à laquelle les Canadiennes auraient été si heureuses d'apporter l'hommage de leur admiration respectueuse.



Sa Majesté Albert 1er le grand soldat. Roi des Belges, qui vient de visiter les Etats-Unis, et dont la présence au Canada était si ardement désirée par toute la nation.

Le plus bel Amour d'une Femme de Lettres

Renversée dans un fauteuil des Indes, les bras derrière la nuque, Héliane Myrtil, la femme de lettres, regardait avec lassitude les draperies et les bibelots exotiques qui bariolaient son cabinet de travail. C'étaient autant de souvenirs rapportés de ses lointains voyages, vestiges d'une vie errante. Habituellement, il suffisait d'un clignement de paupières pour animer ce passé, pour susciter en sa mémoire nostalgique des visions de soleil de poésie, de risque.

Mais aujourd'hui la source de son évocation est tarie; sa clarté intérieure s'éteint devant la grisaille obstinée du dehors. Des squelettes d'arbres noirs grelottent contre ses vitres; en bas dans le jardin, les chrysanthèmes blancs ont remplacé les roses rouges de l'été. Héliane Myrtil est triste. Pourtant on la dit heureuse, aimée. Ses livres exaltent la vie, glorifient l'amour.

L'amour! Un sourire mélancolique amincit ses lèvres. L'Amour! Qu'en savait-elle? Le chaste, le passionné, le mystérieux amour qu'elle avait si souvent décrit, qu'elle avait si souvent rêvé, l'a-t-elle vécu jamais? Elle, si amoureuse de l'univers, l'a-t-on, une fois seulement, aimée? Et ardemment la jeune femme tend les mains vers cet impossible tendresse qui lui ferait oublier toutes les autres.

Soudain le timbre de la grille vibra. La meute de chiens aboya. Une femme de chambre apporta un petit bout de carton blanc. Héliane lut:

LIEUTENANT RENÉ MARTIN,
Se régiment d'infanterie coloniale
Saïgon.

Elle ignorait ce nom, mais un attrait toujours se dégageait pour elle de ceux qui venaient de loin.

— Faites monter.

Le lieutenant Martin entra. C'était un homme jeune, vigoureux, hâlé et presque banal dans ses vêtements civils qui manquaient de souplesse.

— Madame, vous devez me juger très indiscret. Mais débarqué à Marseille hier, je suis obligé de repartir pour Brest ce soir et j'ai une mission à remplir auprès de vous, une mission vieille de trois ans. A mon dernier congé, vous n'étiez pas en France, et je n'ai pu tranquiliser ma conscience.

Il s'assit sur un fauteuil qu'Héliane lui désigna et, ravi, regarda autour de lui.

— Oui, reprit-il, c'est bien ainsi, c'est dans ce cadre exotique que nous vous imaginions.

Puis, la dévisageant elle-même avec une hardiesse bon enfant:

— Et vous aussi, madame vous n'avez pas beaucoup changé depuis le temps où nous fûmes si amoureux de vous. Comme ce pauvre Bertet aurait été content de se trouver à ma place! Ah! excusez-moi... vous croyez que je divague!... Je devrais vous expliquer... Mais nous avons tant vécu avec vous. Vous avez été notre compagnon si fidèle durant un an, qu'il me semble que vous devez tout comprendre sans que je vous explique rien.

— De qui parlez-vous?, demande Héliane légèrement inquiète.

— De nous trois, de Bertet, de Duval et de moi, alors que nous étions tous trois au poste militaire de B... dans le Haut-Laos. C'était moi qui commandais le poste et c'était moi aussi qui vous y avait introduite, vos livres, veux-je dire, bien entendu. Vous connaissez, je crois, le genre d'existence que mènent, dans la solitude la plus atroce, de jeunes hommes robustes et ardents; vous devez savoir alors quel rôle joue dans cette vie d'ascètes la lecture. C'est la seule distraction, le seul agrément — à moins que cela ne soit l'opium, ce qui n'était pas notre cas — c'est l'unique lien qui vous rattache au reste du monde, l'amie qui vous rappelle aux tendresses d'autrefois. Ajoutez à cet isolement, la torpeur, le vide, le silence, un délabrement moral et quelquefois physique et vous comprendrez le magnétisme d'une phrase, la puissance d'un mot, l'hallucination d'une pensée écrite! On rit, on pleure, on s'exalte sur une page. On se passionne pour un auteur, on s'incarne dans ses héros, on s'éprend de ses héroïnes, on s'endort un livre dans les bras.

«Donc, madame, vous étiez là-bas avec nous sur l'étagère de notre «bureau». Nous vous aimions tous trois; mais Bertet, le plus jeune et le dernier venu, vous préférait à tous les auteurs de notre pauvre bibliothèque volante. Vous écriviez, en ce temps-là, des contes dans un journal. Nous les attendions avec impatience, et le soir, sous la lampe, Bertet nous les lisait à haute voix, quand au-dessus de nos têtes attentives, le *pankah* promenait son froufrou de jupe. Cependant nous vous croyions un officier de marine se cachant derrière un pseudonyme. On vous traitait en camarade et on vous appelait «le petit Myrtil».

«Mais un jour Bertet descend à Saïgon et revient bouleversé. Vous n'étiez pas du tout un enseigne de vaisseau, mais une véritable femme, jeune et blonde, portant des capelines de bébé et cueillant des lotus dans les étangs des pagodes.

«On vous avait aperçue un peu partout en Cochinchine. Il subsistait encore quelque mystère autour de vous, mais cela n'était pas pour nous déplaire, et au fond nous vivions dans l'espoir de vous voir apparaître un jour au milieu de notre «popote» On ne disait plus le petit Myrtil, on vous appelait Héliane, Héliane tout court, notre Héliane, et le soir dans la fumée de nos pipes, chacun évoquait votre silhouette féminine.

«Puis des journaux illustrés apportèrent votre image sous différents aspects. Bertet les découpait et les piquait contre la cloison du réfectoire. Quand il partait en mission topographique, il vous détachait et vous fourrait dans sa cantine avec vos volumes.

«Peu à peu il devint presque jaloux de vous; il n'admettait plus aucune discussion à votre sujet et, lorsqu'il vous lisait à nous, une espèce de pudeur lui faisait sauter certains passages.

«Mais un jour, en dépliant le *Courrier Saïgonnais*, Bertet devint pâle. Puis, éclatant d'un rire forcé, il s'écria:

«— Savez-vous la nouvelle? Héliane se marie, Héliane s'est mariée! Et avec un boursier encore! Il lui paiera un collier de perles et une 40 HP. Voilà donc ce que les femmes de lettres appellent leur idéal!

«Et d'un geste dédaigneux, il balaya le journal de la table.

«Mais au repas du soir, ses paupières étaient rouges, et après l'heure de la lecture, que nous passâmes en silence, il dit:

— Je n'aurais jamais cru cela d'*elle*, d'Héliane, de nous avoir ainsi trahis.

«Il demeura morose, et nous aussi, nous n'étions pas gais. Il nous sembla vraiment vous avoir perdue... Et, de fait, Bertet enleva vos portraits; vos volumes disparurent de notre étagère, et on ne prononça plus votre nom...

«Nous eûmes une petite consolation quinze jours plus tard. Le *Courrier Saigonnais* rectifiait son erreur. Le fameux boursier n'était qu'un simple boursier de voyage, un peintre sans grande fortune. Vous n'aviez pas déchu autant que nous craignions. Bertet fut tout joyeux.

«—Je lui pardonne presque... presque...; elle ne nous a trompés qu'à demi.

«Quelque temps après nous nous séparâmes. Au bout d'un an, je retrouvai Bertet à l'hôpital militaire de Saïgon. Il était perdu et le savait. Son pauvre corps épuisé de dyssenterie reposait sur une chaise longue, dans la galerie enguirlandée de glycines. Je vis un de vos portraits à côté de lui. Il me dit:

«—Je suis presque heureux de mourir ici. C'est un coin qu'elle a décrit. Elle y est venue souvent, elle s'est promenée là, la religieuse l'a connue. Je voudrais que tu me promettes d'aller la voir à Paris. Parle-lui de moi, dis-lui que je n'ai aimé qu'elle dans ma vie et que je veux être enterré avec son image... Puis, tu lui remettras cette fleur.»

Le lieutenant Martin tira de son portefeuille une enveloppe où s'émiettait une petite grappe bleue fanée et la tendit à Héliane.

Des larmes silencieuses roulèrent sur le visage de la jeune femme. L'officier prit congé.

Alors Héliane se jeta sur un divan, et, la pâle glycine du mort contre ses lèvres, elle pleura désespérément, elle pleura voluptueusement son plus bel amour.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri.

* * *

L'inconscience des enfants préfère bien souvent, aux alanguissantes caresses, une vérité plus saine.

* * *

Les dupes sont ceux qui ne voient devant eux rien de beau ni de grand.

LA ROCHEFOUCAULD.



Notre Roman

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro "Une Honnête femme" de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française. M. Bordeaux est très connu et très aimé au Canada. Ecrivain catholique et fervent, la morale de l'oeuvre que la Revue Moderne publie, nous conduit au sentiment de foi qui doit diriger toutes les vies, et ramener au bercail les brebis égarées.

Il faut donc lire ce roman d'une force de pensée profonde et d'une délicatesse de sentiment absolue, un livre pour tous les âges.

Dans notre prochain numéro: "L'Offensive" de Alberich Chabrol, roman d'une rare délicatesse de sentiment et d'une psychologie fine et tendre.

Cette œuvre plaira à tous, jeunes et vieux, car la morale qu'elle enseigne est haute, noble et généreuse.

La science est la probité du talent.
Octave GREARD.

* * *

L'espérance est l'imagination des malheureux.
A. DE CUSTINE.

* * *

Le tact, le bon sens, le cœur, peuvent tenir lieu de toute la pédagogie.
MARION.

* * *

La discrétion défend de questionner; la délicatesse défend même de deviner.

* * *

L'oisiveté est aussi fatigante que le repos est agréable.

Publié à Montréal par Madame Madeleine Gleason Huguenin, 710 rue St-Hubert, et imprimé par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120 rue Ste-Catherine Est.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000

Réserve et profits non distribués: $140,781.25

Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOUTES DE SURETES Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

Une honnête femme

PAR
M. HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LE BAL ANNUEL DE LA PREFECTURE

Dans une petite ville un bal est un événement. Les jeunes filles en parlent un mois à l'avance pour y situer leurs désirs, et les personnes mûres un mois après pour en exploiter les aventures sous la forme de savantes médisances.

Mme Hétry, femme du préfet de la Haute-Savoie, donnait à Annecy un bal annuel et déployait dans son organisation autant de diplomatie que son mari en temps électoral. Car elle ne se contentait pas du monde officiel. Invités complaisants, les ménages de fonctionnaires, même escortés d'une troupe imprévue de pensionnaires et de jouvenceaux, ne pouvaient flatter son amour-propre. Comme elle était la fille d'une danseuse économe qui, tout en levant le pied avec grâce, s'était juré d'établir dans l'administration son enfant de hasard, elle ne se plaisait que dans la compagnie des plus anciennes familles du pays et, participant à leur régularité, les voyait avec douleur dans l'opposition. Avec méthode et souplesse, avec patience, insistance et persévérance, elle s'insinuait dans leur intimité et parvenait à conquérir jusqu'à l'aristocratie boudeuse qui brûlait de se divertir et sauvegardait sa dignité en maintenant dans les salons de la préfecture une attitude gourmée et condescendante.

Il est vrai qu'après la fête le journal radical se lamentait sur les dangers que courait la République; mais on supprimait en hâte le traitement d'un desservant de village, et tout rentrait dans l'ordre. Après quoi, le traitement était subrepticement rendu, le scepticisme du préfet lui tenant lieu d'équité.

M. le préfet avait servi avec ce même scepticisme divers régimes politiques. De ses débuts sous l'Empire il conservait des manières distinguées et une correction mondaine. Il était de ces hommes qui ne s'embarrassent jamais de théories, et pour qui le mot *opportunisme* a été créé. Sous une fausse politesse il abritait son autorité et s'arrangeait habilement pour laisser aux bureaux l'ennui des vexations et des mesures désagréables: tant de chefs de service se font ainsi passer pour de bons garçons!

Certes, il ne pensait pas épouser Ida Marcheru quand il fréquentait, dans le but d'oublier durant quelques instants précis le décorum de la vie administrative, l'appartement de la rue de Clichy où la jeune fille se formait aux usages sous la surveillance d'une mère que la prévoyance avait conduite au rigorisme. Après la surprise du mariage, il se tâta comme s'il venait de tomber d'un étage élevé et reconnut que le sort le favorisait à la façon de ces victimes qui survivent aux accidents dont elles ne gardent pas d'autres traces que de fortes indemnités.

Mme Marcheru mère, enlevée prématurément à son respect filial, laissait une fortune considérable conquise à la pointe de ses petits pieds, et le préfet, amoureux trouvait dans l'union légitime ce qu'il cherchait autre part: la fantaisie apprivoisée et régularisée, celle qui ne manque de tenue qu'à dates fixes et ne compromet jamais la carrière. Mme Hétry le servait par une coquetterie que la vanité seule occupait, et employait son charme parisien se faufiler dans les milieux les plus graves et les plus dignes, qu'elle transformait peu à peu sans en avoir l'air. Car si l'amour ne l'intéressait point pour son propre compte, il la passionnait pour celu des autres: elle excellait à susciter des sympathies, à exciter des désirs, à provoquer des sentiments, par une divination des caractères, par cet art dans le choix des invitations et des places à table, privilège de certaines maîtresses de maison qui préféreraient être la cause occasionnelle de dix adultères plutôt que de constater l'ennui ou la froideur de leurs hôtes.

Ainsi la préfecture d'Annecy, par un phénomène sans doute unique en France, satisfaisait le gouvernement et ses adversaires.

. . . Mme Hétry, cette année-là, avait dû retarder son bal annuel à cause d'un incident survenu mal à propos avec l'évêché, à l'occasion de l'enterrement religieux d'un sénateur anticlérical: les amis du défunt réclamaient un service extraordinaire avec le concours d'un grand nombre de prêtres et les morceaux funèbres d'une fanfare municipale; or, beaucoup d'ecclésiastiques s'étaient abstenus, et la musique avait été proscrite de l'église. Ce fut une polémique discourtoise dont l'adroite préfète attendit la fin. Elle lança ses invitations quand on ne les attendait plus, à la veille de Pâques.

Avril naissait et l'on sentait le printemps venir. Il était déjà venu dans les salons de la préfecture qu'ornaient des plantes de serre et des gerbes de fleurs nouvelles.

Quand elle eut terminé sa toilette, Mme Hétry renvoya sa femme de chambre et s'approcha de la fenêtre. A travers les carreaux elle pouvait apercevoir dans la nuit claire, entre les arbres, le lac tout proche et entendre le clapotis des petites vagues qui brisaient au rivage. Mais elle guettait le bruit des voitures. Elle n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa soirée: les ennemis de l'Etat ont tant de perfidie! Aux premières lanternes en marche, elle descendit, et ce fut pour recevoir — maigre gibier, — Mme Marolaz et son fils, jeune conseiller avide d'avancement.

Mme Marolaz jouissait allégrement d'une réputation assez difficile à maintenir en province, celle de posséder la plus mauvaise langue de la ville. Elle partageait son temps entre une intrigue toute maternelle qui préparait de loin l'avenir administratif et matrimonial du jeune Théodore, et le perfectionnement de ses connaissances dans la chronique locale qu'elle utilisait le mieux du monde pour le préjudice de chacun et l'agrément des autres. D'habitude Mme Hétry n'accordait à ses médisances qu'une oreille distraite; elle était plus encline à favoriser, même involontairement, tout commerce secret de galanterie, qu'à en tirer un orgueilleux avantage. Mais la crainte d'un échec la disposait à recueillir sur ses invités en retard les bruits les plus fâcheux.

— Les Ferrière viendront-ils? interrogea Mme Marolaz, qui tout de suite se posait en confidente.

— Sans doute, madame. Mon mari, consulté récemment par les maires de trois communes, les a engagés à confier leurs procès à M. Ferrière.

Elle ne craignait pas de favoriser momentanément un avocat de l'opposition pour assurer le succès de ses entreprises. Avec conviction elle ajouta:

— Ils viendront.

— Mme Ferrière n'aime pas le monde, surtout le nôtre.

— Elle adore son mari.

Mme Marolaz tira les conséquences de cette certitude:

— Alors vous aurez aussi les de Chéran.

— Ah! laissa échapper, sans bien comprendre, la préfète ravie.

— Mais oui. Vous ignorez donc ce que chacun sait? Depuis les dernières assises, Mme de Chéran n'a de regards que pour le beau Paul Ferrière.

— Vraiment?

— A la messe, à la musique militaire, partout on l'a remarqué.

— J'en suis fort aise, fit ingénument Mme Hétry.

— Aux assises, il défendait une pauvre femme qui avait tué son enfant. Il fut admirable... et admiré.

— Il le mérite.

— La jolie Berthe assistait à la plaidoirie. Elle pleura sur les malheurs de la pauvre femme. Elle pleure comme elle rit et comme elle aime, facilemnet.

— Les Ferrière, proclama la préfète, font un ménage délicieux. Je crains fort pour les amours de la comtesse de Chéran.

Elle n'omettait jamais les titres. Sa mère, qui fréquentait le meilleur monde, l'y avait dressée de bonne heure. Mme Marolaz esquissa un geste vague:

— Avec les hommes, sait-on jamais?...

Deux ou trois heures plus tard, Mme Hétry enveloppait d'un regard tendre et circulaire la foule de ses invités qui se livraient au plaisir sans arrière-pensée politique. Elle avait peine à détacher ses yeux d'une collectivité aussi honorable pour les fixer sur quelque objet particulier. Cependant elle sourit avec indulgence en apercevant Paul Ferrière qui conduisait Berthe de Chéran à la salle à manger où l'on soupait par petites tables avant de danser le cotillon. Et même elle arrêta le jeune homme au passage pour lui jeter à mi-voix, mais de façon à être entendue par la jeune femme, ce compliment qui était à double fin: le flatter et la provoquer:

— Mme Ferrière est la reine du bal.

Berthe de Chéran, à ce propos, n'eut rien de plus pressé que de se regarder dans une glace. Rassurée, elle détailla ce spectacle avec complaisance. Elle portait une toilette rose qui par ses tons doux convenait à sa chair de blonde. Un simple ruban qui glissait volontiers sur le contour poli retenait la robe à l'épaule dont la rondeur se montrait toute, et le corsage qui laissait voir la naissance des seins en imitait la forme et paraissait les recouvrir ensuite à regret. En robe montante, on la croyait mince. Et voici que, décolletée, elle montrait un corps potelé et savoureux. Satisfaite, elle remonta au visage et le trouva d'une gaie gentillesse avec son petit nez retroussé, sa bouche mignonne, ses yeux clairs, ses joues à fossettes et son teint de pastel. Contente de soi, elle le fut aussitôt des autres et dans la glace chercha tranquillement des yeux Mme Paul Ferrière, non sans remarquer que son compagnon continuait à l'examiner elle-même, de face dans le miroir et de dos en chair et en os, surtout en chair.

— C'est vrai, lui dit-elle: votre femme est la reine du bal.

Il détourna les yeux du sillon d'ombre qui se creusait entre les deux épaules lumineuses de sa jolie partenaire.

— Pourtant, reprit-elle en se retournant et reprenant son bras, c'est très curieux.

— Et quoi donc?

— Voyez: c'est un vieux monsieur qui la conduit. Ils se dirigent vers la grande table, avec les gens graves et ennuyeux.

— C'est une place d'honneur.

— Oui, comme si elle n'avait pas de succès.

Paul Ferrière se souvint de ses anciennes audaces, du temps qu'il était garçon, et il répliqua sur un ton détaché:

— Les femmes honnêtes, personne ne leur fait la cour.

— Alors que suis-je, moi? J'aime qu'on me fasse la cour.

— Vous avez l'honnêteté agressive et vous cherchez le danger.

— Vous vous trompez: je crains le danger. C'est même tout ce que je crains.

Et elle éclata de rire, tandis que le ruban glissait sur la rondeur appétissante de l'épaule. Il la fit asseoir. Elle se recouvrit d'une écharpe qu'elle tenait à la main. Il s'en affligea, mais il s'aperçut bien vite, tandis qu'il l'installait à la petite table, que sa dentelle lui servait plutôt à montrer à propos ses bras et sa gorge qu'à les cacher tout à fait.

— Savez-vous, demanda-t-elle, qui soupe avec nous?

— Mais ne serons-nous pas seuls?

— [illegible] à quatre couverts.

Eblouissante, Mme Paul Ferrière venait à eux. Elle-même indiquait leur table à son compagnon, M. Artène, ancien magistrat, docile et étonné:

— Voyez: c'est là.

Son mari ne lui avait-il pas murmuré à l'heure du départ, avec des félicitations à l'adresse de sa beauté: «Nous tâcherons de souper ensemble »? Elle prenait à la lettre toutes ses paroles d'amour, car elle l'aimait comme un fiancé, après cinq ans de mariage et deux enfants.

Elle était vêtue de soie blanche. Une bordure de cygne longeait le corsage, se mêlait presque au blanc mat de la chair où transparaissait le réseau des veines bleues. Sa robe de noces ne l'eût pas rendue plus chaste et modeste que cette robe de soirée. Grande, un peu maigre, et de tenue fière, elle portait sur le visage et dans l'allongement du corps cette dignité empreinte de pudeur que les peintres anglais donnent à leurs portraits de femmes. Un air de franchise parait tous ses gestes. Et sous la lourde chevelure noire son profil pur se détachait en lumière, adouci par le regard bleu sombre que les longs cils voilaient à demi.

Elle salua Mme de Chéran d'une inclination de tête, et Georges Artène, tout en s'occupant d'elle, dit à son mari avec un sourire:

— Les femmes heureuses, personne ne leur fait la cour. Et les vieux messieurs ont le privilège d'être leurs cavaliers.

Il ajouta, comme s'il répondait à la réflexion de Mme de Chéran:

— Les femmes trop belles non plus ne sont pas entourées. La beauté, la vraie beauté, isole comme la vertu.

La joue de Mme Ferrière s'empourpra; elle rougissait encore comme une jeune fille. Berthe de Chéran, ironique et féline, l'observait, outrée de sa présence et multipliant les grâces. Paul, un peu gêné de son amour conjugal, versait le champagne et assurait le service. Mais Georges Artène, perspicace et, malgré l'âge, faisant la roue, mit son petit monde à l'aise par sa manie de disserter:

— Les hommes, ne le croyez-vous pas, détestent perdre leur temps. Ils n'attaquent pas les citadelles bien gardées.

— Il y a des surprises, fit Berthe, frondeuse.

— Et aussi, répliqua le vieillard en fixant la jeune femme et Paul Ferrière, des résistances imprévues.

Mme de Chéran comprit l'allusion et voulut y répondre en inquiétant Germaine Ferrière qui écoutait au hasard, sans prendre aucun intérêt à ces propos:

— Les faiblesses des femmes, dit-elle, font la réputation des hommes.

— Notre respect, reprit M. Artène, vous élève si haut que vous ne pouvez plus tomber sans dommage.

Paul intervint avec une phrase d'avocat qu'il débita en riant:

— Notre respect hypocrite qui, dans l'échelle morale, met au même rang le *galant homme* et l'*honnête femme*.

Surpris, l'ancien magistrat fixa le jeune homme:

— Galant homme n'a pas le sens que vous lui donnez.

— Non, mais le choix des mots est assez expressif.

Distraite, Mme Ferrière éparpillait sur son assiette la salade russe, et Mme de Chéran jouait de son écharpe. M. Artène prit une mine découragée:

— Vous passez à l'ennemi, mon cher.

Berthe se tourna vers sa voisine:

— L'ennemi, c'est nous.

Le vieillard sourit:

— Notre ennemi, c'est notre maître.

Et comme il aimait à discourir, il ébaucha une théorie:

— Paul, mon ami, ne confondez jamais dans vos jugements les passions de l'homme et celles de la femme; car leur nature est différente. Le caprice, prompt à naître et prompt à mourir, nous est réservé.

— Par exemple! protesta Berthe.

— Mais la femme nous dépasse infiniment en amour. La passion la prend toute, quand nous ne lui donnons souvent ni le cœur ni le cerveau.

Mme de Chéran se fâcha:

— C'est absurde... et commode pour vous.

Germaine Ferrière, consultée par sa voisine, fut embarrassée, rougit et répondit:

— Je n'ai jamais réfléchi à ces choses.

— Les femmes ne les comprennent pas, continua M. Artène. Un homme qui aime une femme peut en désirer une autre. Une amoureuse ne pense qu'à son amour.

— Nous sommes toujours vos dupes, conclut Berthe.

— Et c'est pourquoi un bon mari peut être infidèle, et non pas une honnête femme.

Mme Ferrière regarda son mari, et ce regard doux et vainqueur signifiait: «Ce vieillard est un fou ».

Mais le fou ne s'arrêtait plus. Il s'approuvait lui-même:

— Evidemment, évidemment. Une femme peut pardonner à son mari; un mari ne pardonne pas à sa femme.

— Et pourquoi? réclama Berthe avec chaleur, tandis que l'agrafe de son corsage glissait de nouveau et dégageait la jolie épaule ronde. Je ne saisis pas la différence.

— Un mari qui pardonne ne peut pas oublier.

— Il en est qui oublient, fit Paul sans conviction personnelle.

— Il en est aussi qui ferment les yeux. Il en est encore qui utilisent les succès de leur femme. Mais vous aurez beau dire: l'honnêteté de l'homme en amour n'est pas celle de la femme.

Par politesse plutôt que par intérêts et pour ne pas garder un silence trop prolongé, Mme Ferrière interrogea l'orateur:

— Et la femme, croyez-vous qu'elle puisse oublier?

M. Artène la considéra avec une curiosité sympathique:

— Sans doute. Et quelquefois elle aime davantage l'infidèle.

— Oh! moi, dit Berthe, qui dans les théories ne voyait que des personnes, si mon mari me trompait...

— Que feriez-vous? demanda Paul que cette idée invraisemblable amusait.

Et M. Artène lança:

— Vous prendriez les devants.

Il reçut un coup d'éventail sur les doigts.

Déjà quelques jeunes filles et leurs cavaliers se levaient de table en quête des violons.

— Je vous conduirai où l'on danse, dit l'ancien magistrat en offrant le bras à Mme Ferrière. A votre âge, on doit raffoler de la valse.

Gracieuse, Germaine répondit presque avec confusion:

— Merci, monsieur, je n'aimais à danser qu'avec mon mari, et il paraît que ce n'est pas convenable.

Au son de l'orchestre, Paul s'enfuyait en bostonnant avec Mme de Chéran. Elle fut la première essouflée ou fit semblant de l'être, et implora du repos:

— Nous serons très bien dans ce coin de la serre.

— Et le cotillon?

— Ici, l'on ne viendra pas nous chercher. Nous pouvons voir sans être vus. Une triple haie de godelureaux et de péronelles nous protège par ses manèges et ses bavardages.

— Vous ne danserez plus?

— Je préfère flirter.

Il se mit à rire:

— Je n'ai plus l'habitude.

— C'est vrai, dit-elle sur un ton de persiflage, un mari modèle! C'est trop rassurant, je me sauve.

Il la retint, avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne pensait pas à s'éloigner:

— Doucement. N'avez-vous pas entendu M. Artène? Le caprice nous est permis. Vous excellez à le faire naître.

— Je sais aussi le faire mourir.

— Et comment?

— Je ne vous le dirai pas.

— Je devine.

— Oui, vous pensez que c'est en le comblant.

Et l'écharpe, d'un coup, descendit à la taille, découvrant les épaules.

— Je ne crois pas, dit-il sérieusement.

Peu à peu ils se grisaient de leurs petites audaces. Depuis deux semaines, depuis l'audience sensationnelle, le jeune homme suivait avec intérêt les manœuvres de la jolie femme qui l'avait distingué.

Trop heureux dans sa vie sentimentale, il se rappelait avec un léger regret ses bonnes fortunes d'autrefois. L'occasion les rapprochait l'un de l'autre; ils en profitaient à tout hasard. En province tant d'aventures ne se dénouent jamais, faute de l'occasion.

— Votre M. Artène, reprit-elle en jouissant de son trouble, ne connaît rien aux femmes. Elles sont aussi sujettes au caprice.

— Seulement quelques privilégiées, fit-il observer avec condescendance.

— En suis-je?

— Assurément.

— A quoi le voyez-vous?

— A vos yeux. Leur regard est habituellement tranquille. C'est celui d'une femme indifférente et ordinaire. Tout à coup ils étincellent comme ces diamants que vous portez aux doigts quand la lumière vient à les frapper. Puis leur éclat s'éteint. C'est un éclair: il faut le saisir au passage. Tandis que les femmes passionnées...

— Les femmes passionnées?

— Leur regard est plus langoureux. Il brûle, et le vôtre brille.

Contente, elle parut se recueillir. Dans la serre les fleurs embaumaient. Et du salon ouvert leur venaient des bouffées de musique qui se mêlaient au parfum des lilas et des mimosas.

— Cette valse est exquise, dit-elle, les yeux mi-clos. Avant qu'elle finisse, faites-moi une déclaration. Vous en mourez d'envie.

Il suivit tous les contours de son corps, et d'une voix douce il murmura:

— Vous le voulez? Eh bien, je ne vous aime pas.

Elle frémit toute et, frémissante, elle lui plut davantage.

— Ah! c'est là votre déclaration?

— Attendez. Je ne vous aime pas et vous me plaisez infiniment. Je ne vous aime pas, et je vous désire. N'est-ce pas moins douloureux et plus agréable? D'ailleurs, que feriez-vous de mon amour?

Elle le regarda en face.

— Cela signifie: J'aime ma femme, et pourtant je voudrais la tromper avec vous.

— Justement.

— Prenez garde, mon cher. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.

— Occupons-nous de nous.

— Je m'en occupe. Et je serai franche, moi aussi. Je ne crains que le danger. Alors...

— Alors?

— Laissez-moi tranquille.

— Vous ne voyez pas d'autre obstacle?

Provocante, elle simula la confusion:

— Vous savez bien que non, dit-elle.

Ils gardèrent un instant le silence et goûtèrent, parmi les fleurs et la musique, la promesse de la volupté. Elle parut se ressaisir:

— Non. Votre femme me fait peur. Elle a le mauvais œil.

Il montra un découragement comique:

— Vous ne parlez que d'elle.

— Elle me poursuit.

— Je croyais que c'était moi.

— Tenez. Elle vient vous chercher.

En effet, Mme Ferrière, comme une apparition blanche, entrait dans la serre. Elle sourit en les apercevant, s'approcha et dit à Mme de Chéran:

— Vous permettez, Madame, que je vous enlève mon mari? Il se fait tard.

Et pour mieux expliquer son départ elle ajouta vec un joli accent maternel:

— Mes enfants me réclament peut-être.

— Comment donc! fit Berthe. Je vous restitue M. Ferrière. Il plaidait justement une mauvaise cause.

— Et il la perdait?

La figure de Mme de Chéran prit une expression ambigue:

— Ce n'est pas bien sûr.

Les deux femmes se saluèrent. Paul baisa la main de Berthe. Celle-ci, jalouse de la beauté de Germaine Ferrière, appuya ses doigts aux lèvres du jeune homme. Il surprit, en se relevant, un de ces regards brillants et secs qu'elle savait décocher, et qui ressemblaient à ces éclairs sans orage et sans pluie des jours d'été...

La préfecture d'Annecy est à une petite distance de la ville. Elle donne sur cette merveilleuse avenue d'Albigny qui laisse voir, dans les intervalles de ses platanes, le lac et son horizon de montagnes.

En avril, les nuits sont déjà courtes. Lorsque M. et Mme Ferrière montèrent en voiture, le jour naissait. Au-dessus de la Tournette et des dents de Lanfon dont les murailles crénelées évoquent une citadelle en ruines, des lueurs dorées présageaient le soleil, tandis que les vapeurs violettes du matin fuyaient le long des coteaux, se désagrégeaient, se fondaient à l'air plus vif. Et sur les eaux du lac, parées de rose et de lilas, comme une baigneuse qui aurait froid, l'aurore frissonnait.

Il regardait le paysage aux tons délicats. Elle regardait son mari. Tous deux se taisaient. La première elle rompit le silence et s'excusa:

— Nous sommes partis de bonne heure. Tu t'amusais peut-être. Mais je pensais aux petits. Claire a l'habitude de dormir dans ma chambre. J'ai peur qu'elle n'ait pas été sage.

Il se tourna vers elle, eut un rire de bonne humeur et lui prit la main:

— Toi, ma chérie, tu voudrais aller au bal avec tes enfants.

Elle fut contente de le voir en joie.

— C'est vrai, dit-elle. Ils dormiraient dans une chambre voisine. Et de temps en temps j'irais les regarder dormir.

— Au réveil ils verraient une jolie maman en toilette de soirée.

— Oh! jolie...

— La reine du bal. Tout le monde le disait.

— Vraiment? fit-elle confuse et rougissante.

Tout le monde, pour elle, c'était son mari. Elle demanda:

— Ma toilette te plaît?

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

1-1 F.

— Ta toilette, oui. Mais toi, tu es belle.

Et il revit le décolletage de Berthe de Cheran.

— M. Artène, reprit-il, est amusant en conversation.

— Je ne l'ai guère écouté. Il m'a semblé qu'il soutenait des paradoxes pour nous divertir.

— Mais non, ma chérie. Ce ne sont pas des paradoxes. Il disait qu'une femme peut pardonner au mari infidèle, et non le contraire.

Elle n'écoutait plus. Etonné du peu d'intérêt qu'elle prenait à un problème de cette importance, il la questionna:

— Qu'en penses-tu?

Elle eut un beau sourire d'honnêteté paisible:

— Moi? rien. Que veux-tu que j'en pense?

— Ah!

— Je ne comprends pas ces choses-là. On ne se trompe pas, voilà tout. Quand on a des enfants, on s'occupe d'eux. La vie est si simple.

Elle ajouta gaiement:

— Surtout quand on est heureux.

Il l'embrassa pour cette bonne parole, mais il la trouva un peu bornée.

Le jour envahissait le ciel. La voiture quitta le voisinage du lac. Elle s'engagea dans la rue du Pâquier et s'arrêta devant le vieil hôtel au portail massif dont les Ferrière habitaient le premier étage.

Germaine monta la première le grand escalier à colonnades, et si rapidement que Paul la suivit avec peine. La porte ouverte, elle se glissa sur la pointe des pieds dans la chambre où dormaient les enfants. Elle en revint avec un lourd paquet dans les bras, mais elle avait le visage plein de joie. C'était la petite Claire pliée dans une couverture, qu'elle venait offrir, sans la réveiller, au baiser de son mari. Celui-ci la regardait et songeait:

«Elle est le bonheur de ma maison. Que puis-je désirer? Et voici que je désire autre chose... »

La fillette ouvrit les yeux et battit des paupières, car le jour la blessait. Elle fit la moue, commença de pleurer, s'arrêta en voyant sa mère, sourit et se rendormit instantanément. Vite, la jeune maman alla reposer son précieux fardeau.

Quand elle revint, il lui retira sa sortie de bal qu'elle avait gardée et, le manteau dans les mains, il admira ses épaules marmoréennes, son col flexible, sa nuque lumineuse sous les cheveux noirs, toute sa fraîche beauté qui bravait le jour entrant par les persiennes ouvertes. Il se pencha et effleura des lèvres sa chair pâle. Elle se retourna vers lui, et confuse d'être ainsi dévêtue, sentant pour lui seul sa nudité, elle se cacha dans la poitrine de son mari.

— Je t'aime, dit-elle.

Il répéta:

— Je t'aime.

Il tenait sur son cœur cette belle créature de tendresse et de dévouement dont il était toute la vie, et son cœur ardent n'en était pas apaisé. Tout à l'heure, un instant, elle l'avait rasséréné, quand il l'avait vue radieuse avec l'enfant dans les bras. Maintenant il ne retrouvait plus cette douce confiance, ce respect affectueux qu'elle lui inspirait. Cependant il la pres- [illegible] fort contre lui, et il ne ressentait [illegible] comme le nom de leur [illegible] it à ses jours leux prix.

Une autre image, un autre désir l'enfiévraient, et déjà corrompaient son amour.

II

LE DANGER

Paul Ferrière se promenait avec agitation à travers le salon à demi obscur. On avait fermé les persiennes à cause du soleil; par les fentes, il entrait suffisamment de jour. Mme Ferrière servait le café.

— Toujours trois morceaux, gourmand?

Il ne répondit pas et continua sa promenade. Elle l'arrêta au passage:

— As-tu des affaires qui te préoccupent?

— Non. C'est-à-dire, oui, un peu.

Elle posa la tasse sur le marbre de la cheminée, vint à lui et voulut tendrement lire dans ses yeux:

— Tu es singulier depuis quelque temps. Es-tu fatigué?

— Je n'ai rien.

Il chercha à se dérober, mais elle le retint.

— Si, tu as quelque chose. Tu ne dois rien me cacher: souviens-toi.

Il répéta:

— Je n'ai rien, je t'assure.

— Ecoute, reprit-elle. Ce mois de juin est magnifique et tout doré de soleil. Allons nous installer à la campagne. Ce n'est pas loin; tu reviendras les jours d'audience sur ta bicyclette.

— Mais c'est impossible, ma chérie.

— Oh! impossible. Nous l'avons fait l'an dernier.

— Je suis plus occupé cette année.

— A la campagne il est doux de vivre. On s'y repose en respirant. L'air y est frais et parfumé. Il ne vous vient que des pensées paisibles. Tu ne veux pas?

— Plus tard, au mois d'août, pour les vacances.

— Jean et Claire y seraient si bien.

Injuste, il répliqua:

— Tu ne t'inquiètes que d'eux.

Mécontent de lui-même il reprit sa promenade, et devina sans les regarder que les yeux de sa femme étaient pleins de larmes. Après quelques tours, il s'arrêta et parut se décider.

— J'ai besoin de marcher. Je sors. Tu ne veux pas m'accompagner?

Cette dernière question était faite visiblement avec le désir d'une réponse négative.

— Où vas-tu? demanda Germaine.

— Je ne sais pas. Peut-être à Annecy-le-Vieux, justement, voir nos terres et secouer nos fermiers. Tu ne viens pas?

Elle osa à peine murmurer:

— Je ne suis pas libre. Je dois conduire Claire et Jean à leur grand-mère.

Il n'insista pas, et l'embrassa sur le front avant de partir.

— Tu vas à pied? demanda-t-elle.

— Non, à bicyclette.

— Tu seras plus vite rentré.

— Oui. Adieu, chérie.

Après le départ de son mari, Mme Ferrière demeura songeuse. Active et peu portée à la rêverie, elle essaya de combattre sa torpeur, prit un journal, un livre, les repoussa, ouvrit le piano, le referma, et finalement réclama ses enfants. Eux seuls la pouvaient distraire de sa vague peine. Elle s'intéressait à leurs jeux comme une grande sœur; sa fraîcheur d'âme et leur naïveté se convenaient à merveille.

Jean, se haussant sur la pointe des pieds, atteignit sur la cheminée la tasse de son père, la fit basculer et répandit le café sur son costume neuf. Sa mère accourut et sa première pensée fut pour son mari: «Paul n'avait pas bu sa tasse. Il est plus préoccupé encore que je ne croyais. »

Puis, au lieu de gronder le polisson, elle le consola tout en l'essuyant, car, déjà sensible à la vanité des habits, il était fort penaud de sa maladresse. Pendant ce temps la petite Claire déchirait consciencieusement les journaux du jour. Le mal était consommé quand la jeune maman qui sautait de l'un à l'autre les lui arracha des mains:

— Mademoiselle, vous êtes une sotte, et vous, Monsieur, un mauvais garnement.

Cette politesse inattendue eût été sans effet si les deux gosses n'avaient compris la désolation du cher visage dont ils connaissaient plus souvent les sourires que l'expression sévère.

— Votre père ne les a pas lus, ajouta Germaine devant les papiers lamentables.

Le petit Jean se glissa hors du salon et revint les mains pleines de journaux maculés, mais intacts:

— Tenez, maman, voilà. Claire ne les touchera pas.

Il avait cueilli à la cuisine ces vestiges du mois précédent. Cette ingénieuse idée fut l'occasion d'une réconciliation générale. Mais Germaine, examinant sa conduite, s'adressait des reproches:

«Paul assure que je ne m'intéresse qu'à mes enfants. Il a peut-être raison. Seulement les pauvres petits ne peuvent pas se passer de moi. Ils ont plus besoin de moi que lui. Et c'est encore lui que j'aime en eux. »

Moins généreuse pour elle-même, elle se promit d'être plus attentive à l'avenir:

«Autrefois, dans les premiers temps de notre mariage, nous sortions ensemble. Nous nous promenions tous les jours. Maintenant je ne l'accompagne plus. Il me le propose encore de temps à autre, et je n'accepte jamais. Tout à l'heure encore il me l'a proposé. J'aurais dû l'accompagner aujourd'hui. »

Elle fit une petite moue:

«Il est vrai qu'il n'a guère insisté. Mais j'ai refusé si souvent. »

Elle regarda la pendule:

«Il est parti depuis une heure. Si j'allais le rejoindre. Je le rencontrerais à son retour, sur la route d'Annecy-le-Vieux. Quelle bonne surprise il aurait! Je lui dirai: «Le temps me durait de te voir. » Il me répondra: «Petite fille! » mais il sera flatté. »

Elle pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Françoise, dit-elle à la femme de chambre, c'est vous qui conduirez Jean et Claire chez leur grand'mère. Je suis obligée de sortir. Vous aurez bien soin d'eux.

Vite elle revêtit sa robe de linon blanc et se coiffa d'un chapeau que bordait une guirlande de roses:

«Il aime cette toilette, et je veux lui être agréable. Quelquefois il se plaint que je me néglige. C'est que j'use de vieux corsages afin de pouvoir m'occuper à l'aise des enfants. »

Contente de son idée, elle se hâtait et se livrait à de petits calculs sur la distance:

«Il faut une bonne heure pour arriver à notre maison de campagne. Lorsqu'il me verra venir sur la route, il se demandera quelle est cette belle dame. Si j'avais consenti à apprendre la bicyclette quand il me l'a offert, je le rejoindrais bien plus tôt. C'est ma mère qui m'en a dissuadée: elle trouve que pour une femme ce n'est pas convenable. »

Elle esquissa un geste qui signifiait qu'elle n'avait aucun avis au sujet des convenances mondaines. Un dernier coup d'œil à la glace, uniquement pour juger de la satisfaction de son mari; un dernier baiser à ses enfants, et elle descendit l'escalier. A la porte de sa maison elle rencontra M. Artène qui ne put se tenir de la complimenter: n'était-ce pas un des privilèges de son âge?

— Vous êtes belle comme le printemps. Et vous ne craignez pas d'affronter le soleil?

Avec une certaine fierté elle répondit au vieillard:

— Je vais rejoindre mon mari.

De son pas onduleux et rapide elle s'engagea bientôt dans l'avenue du Pâquier dont les platanes aux larges feuilles font un chemin d'ombre entre Annecy et Albigny. Elle savait que sur sa machine Paul prenait habituellement cette route. Elle suivait du côté du lac la contre-allée que recouvrent aussi les branches légèrement inclinées vers le sol. Dans l'éclat du jour les eaux étaient presque sans couleur, et les montagnes qui les entourent disparaissaient dans cette brume bleuâtre qui est le signe du beau temps. A peine la presqu'île de Duingt, avec son château blanc et ses arbres verts, tranchait-elle à l'horizon sur cette teinte uniforme et vague du lac, du rivage et du ciel. Les matins et les soirs distribuent seuls une lumière favorable et diverse aux paysages d'été qui semblent, au milieu de la journée, se dissoudre dans la chaleur et le rayonnement du soleil.

Quand Germaine parvint à la hauteur de la préfecture, elle fut saluée par Mmes Hétrey et Marolaz qui ouvraient la grille de la cour. Ces dames s'vancèrent à sa rencontre. Interrogée sur le but de sa promenade, elle répéta son explication:

— Jé vais rejoindre mon mari.

— Loin d'ici?

— A notre propriété d'Annecy-le-Vieux.

— En effet, dit la préfète, nous avons vu passer tout à l'heure M. Ferrière sur sa bicyclette.

Et Mme Marolaz ajouta:

— La jolie Berthe de Chéran le suivait de près.

Elle examinait avidement le visage de Mme Ferrière qui n'exprimait que la plus complète indifférence.

— En voilà une qui ne craint pas le soleil, constata Mme Hétry, désireuse d'atténuer les propos de sa compagne.

Mais celle-ci murmura encore:

— Ni le plaisir.

Mme Ferrière, sans comprendre l'allusion, rougit un peu, car elle détestait la médisance. Comme elle allait continuer son chemin, la préfète eut pitié d'elle et, soit par bonté naturelle, soit par un effet de la protection générale qu'elle accordait aux choses de l'amour, soit par goût des solutions pacifiques, elle tenta de la retenir:

— Ecoutez, madame. Il fait vraiment trop chaud pour marcher. Venez vous reposer à la préfecture.

— Je vous remercie, répondit Mme Ferrière, mon mari m'attend.

— En êtes-vous sûre? fit Mme Marolaz d'un ton mielleux qui ne paraissait pas insolent.

Mme Hétry réitéra son invitation. Sur un nouveau refus, elle proposa:

— Alors revenez en ville avec nous. C'est plus court.

Germaine n'accepta pas, et même, un peu gênée de cette insistance, elle brusqua la séparation. Ces dames la regardèrent s'éloigner sans bouger de place. Quand elle fut à quelque distance, Mme Hétry, indulgente aux aventures et plus disposée à les servir qu'à s'en servir, sermonna sa puritaine compagne:

— Pourquoi troubler une si jolie femme, madame? Laissez à tout le monde la liberté de se divertir. La vie n'est-elle pas assez triste déjà?

— Oh! madame, y pensez-vous? Une créature comme cette Berthe de Chéran, la laisser jouir en paix de ses liaisons impudiques.

— Dans notre monde, ce n'est pas déshonorant. Et le peuple n'y prête aucune attention.

La préfète respectait les mauvaises mœurs. Seul le manque de tenue l'affligeait. Mme Marolaz la rappela rudement à plus de sévérité, mais ses rugueux accents glissèrent sur cette âme complaisante.

— Vous savez, reprit Mme Hétry, que Mme Ferrière ignore tout. C'est un ménage excellent, et Paul Ferrière est un bon mari.

— Un bon mari? l'amant de cette drôlesse!

— Vous avez de ces mots! Laissons les gens tranquilles et ne nous mêlons pas de leurs affaires...

Et pour satisfaire sa curiosité, Mme Hétry ajouta:

— Enfin, ils ne se rencontreront pas; c'est le principal.

— Eh! Eh!

— Ils se rencontreront?

Les deux femmes, baissant la voix, se rapprochèrent.

— On prétend, insinua Mme Marolaz, qu'il reçoit sa maîtresse à la campagne.

— A Annecy-le-Vieux? Mais alors nous avons eu tort de ne pas arrêter cette malheureuse.

— Il faut que justice se fasse.

— Vous êtes terrible. Et pour si peu de chose!

— Peu de chose! protesta Mme Marolaz indignée, retenue seulement par le respect hiérarchique: la mère d'un conseiller de préfecture ne doit-elle pas les plus grands égards à la femme d'un préfet?

Mme Hétry ne l'écoutait pas. Fâchée de rencontrer un mélodrame ou elle ne voyait d'habitude qu'une comédie, elle suivait avec ennui la silhouette décroissante de Mme Ferrière sous les arbres de l'avenue. Comment prévenir la pauvre femme? Elle était déjà si loin, et il faisait si chaud. On ne pouvait songer à la rejoindre.

— Il est trop tard, fit observer judicieusement Mme Marolaz dont les yeux brillaient de plaisir.

— C'est dommage, conclut Mme Hétry, qui leva les bras au ciel, puis cessa bientôt de se tracasser pour un malheur domestique qui, en somme, ne la regardait point.

Et la première ajouta pour elle-même:

— Sûrement ils seront pincés...

Mme Ferrière n'avait prêté aucune attention aux méchants propos qu'elle avait entendus. Sa droiture et la simplicité de son cœur la garantissaient contre le soupçon. La vie lui apparaissait aussi régulière et facile que cette large avenue qu'elle suivait de son pied léger. Elle gardait cette candeur qui donne longtemps à certaines femmes un air de jeune fille: ne préférait-elle pas, d'ailleurs, la conversation de ses enfants à tous les problèmes psychologiques et à tous les petits potins du monde?

Le lac immobile et blanc reflétait l'éclat du soleil. A peine au bord un imperceptible remous distinguait-il l'eau de la rive. Vu de l'ombre épaisse des platanes, le paysage semblait par contraste plus clair et plus vaporeux.

Germaine ne s'intéressait pas à ces effets de lumière trop crue. Elle profitait de l'ombre pour accélérer le pas. Elle souriait. Elle était contente, par cette belle journée d'été, de marcher à l'air libre et d'aller vers son mari qu'elle avait quitté soucieux et qui serait joyeux de la revoir. Comme les femmes heureuses, elle bornait l'univers à son amour, et de son amour elle ne séparait pas les deux chers visages de Claire et de Jean, qui en étaient l'image resplendissante et l'immortelle jeunesse.

Sur la route elle donna des sous à de petits bohémiens qui lui tendaient avec des cris des bouquets de fleurs des champs. Et comme, par un pieux égoïsme, elle rapportait toutes choses à son bonheur de famille, elle trouva dans le spectacle de ces gamins déguenillés et malingres une occasion nouvelle de remercier Dieu.

De quoi ne remercierait-elle pas le Seigneur? Elle récapitula sa vie entière, dans un élan de gratitude, et n'y trouva que la joie. Elle tenait pour rien les soins qu'elle avait prodigués à son père dans sa dernière maladie, son dévouement filial, et toutes les nuits blanches passées à veiller ses enfants. De son abondante félicité, dont le sentiment lui remplissait les yeux de larmes, elle attribuait tout le mérite à son mari. Et pourtant, ce Paul adoré, elle ne l'avait pas épousé sans difficulté. De bonne famille et de bel avenir, bien apparenté et brillant dans le monde, il répondait trop exactement à l'idéal de toutes les jeunes filles pour qu'elle n'eût pas tout de suite été conquise. Sa mère, enjôlée elle aussi, l'accueillait favorablement. Mais son père, moins accessible à tant de séduction, s'inquiétait de la réputation galante du jeune homme. Il redoutait sa légèreté, et cette chance qui le suivait avec une docilité stupéfiante, qui écartait de lui tous les obstacles et s'obstinait à servir son talent, à mettre en valeur ses aptitudes.

— La vie, objectait le vieillard, lui a été jusqu'ici trop facile. Elle n'a pas trempé son caractère. Il n'a connu que le succès. Je ne veux pas que le bonheur de ma fille ne dépende que d'une suite de hasards heureux.

— Ne vois-tu pas, disait sa femme, qu'il aime notre enfant?

Et il répondait:

— Sans doute il l'aime aujourd'hui. Hier il aimait ailleurs. Soupçonne-t-il seulement ce que doit être l'amour dans le mariage, amour indissoluble et sacré, patient et calme, capable de supporter la fé-

lesté sans mollesse et l'infortune sans faiblir?

Cependant il n'hésita plus dès qu'il connut le secret de Germaine. Celle-ci avait deviné, sans l'approfondir, la résistance paternelle.

Comme elle traversait le village d'Albigny et prenait à gauche le chemin montant d'Annecy-le-Vieux, elle récapitulait toutes les raisons que le passé lui donnait de se réjouir.

«Pauvre père! se disait-elle, et ce souvenir l'attrista un instant. Il est mort rassuré sur mon compte. J'étais mariée depuis deux ans et le petit Jean commençait de marcher. Il a pu constater mon bonheur avant de mourir... »

Brusquement les derniers conseils que le vieillard lui avait adressés peu de temps avant sa fin lui revinrent à la mémoire:

— Sois courageuse, lui avait-il recommandé un jour comme elle l'entretenait, tout extasiée, de son ménage. Les épreuves te viendront. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse...

Il lui parlait ainsi, pourquoi? un jour de son dernier automne, sur la terrasse d'Annecy-le-Vieux où elle se rendait en ce moment, en face du panorama splendide qu'offrent aux lumières de septembre, quand le soleil descend, le lac et sa bordure sinueuse de montagnes.

Mais les épreuves n'étaient pas venues. D'où pouvaient-elles venir? Entre son mari et ses enfants, n'avait-elle pas placé son bonheur en sécurité, et que pouvait-elle craindre? La marche et ses pensées lui étaient si légères qu'elle eut peur tout à coup d'être trop heureuse. Redoutant quelque accident imprévu, elle se mit à prier comme pour conjurer quelque obscur mauvais sort.

Après le village d'Annecy-le-Vieux, elle monta par un sentier vers la Sapinière, ainsi nommée parce que la propriété confinait aux sapins de Glaisins qui relient la colline aux pentes de Veyrier. Loin de ralentir le pas, elle l'accélérait malgré la montée. La joue un peu rose, le souffle un peu rapide, elle se hâtait, comme une amoureuse qui court à son rendez-vous. Elle trouva la porte du jardin ouverte.

«Il est là » se dit-elle joyeuse.

Mais la maison était fermée. Vainement elle essaya d'entrer.

«Il aura oublié les clefs sans doute. »

Elle le chercha à la ferme. On ne l'avait pas vu. Elle commençait de s'inquiéter, quand elle aperçut derrière la maison, adossées au tronc d'un chêne et dissimulées par les feuillages, deux bicyclettes dont elle s'approcha. Elle reconnut sans peine, au guidon droit et au timbre de nickel, celle de son mari. L'autre était une élégante bicyclette de femme.

Germaine posa la main sur son cœur. Il battait si fort qu'elle aurait pu l'entendre. Vite elle chassa les mauvaises pensées qui venaient l'assaillir:

«Je suis folle et bien peu digne de mon bonheur. Paul a rencontré quelqu'une de nos amies et l'a emmenée à la Sapinière. Peut-être Berthe de Chéran ,que Mme Hétry a vue sur la route. »

Elle comprit tout à coup les allusions perfides de Mme Marolaz et, ne voulant pas s'y arrêter, elle les écarta de toute sa confiance. Mais sa grande joie était tombée. Cette surprise qu'elle pensait faire à son mari, elle n'en attendait plus aucun plaisir. Elle, qui sur le chemin était si légère, se sentait les jambes fatiguées et la poitrine lourde. Cependant elle continuait à pas lents ses recherches et se demandait sans inquiétude, mais avec ennui: «Où sont-ils? »

III

LE CHALET DU GARDE

Annecy-le-Vieux est bâti sur un coteau. La propriété de la Sapinière en occupe le sommet. Elle domine l'église du village dont le clocher roman, séparé de la nef et ajouré au sommet, porte sur ses pierres grises une antique origine. De la maison massive et non dépourvue d'une grâce rustique, des jardins en terrasse qui s'étendent au-devant comme un balcon, la vue est d'une beauté vaste et diverse, car elle emprunte leurs charmes complexes aux eaux qui reflètent la lumière, aux étendues monotones qui reposent le regard, aux formes tantôt heurtées et sérieuses, tantôt molles et riantes des montagnes. Ainsi la nature se compose un visage tout à tour sévère et joyeux. C'est, au couchant, la plaine des Fins, et Annecy couronné par le château de Nemours aux tours violettes. C'est, en face, le déploiement de lignes onduleuses qui jalonnent l'horizon et l'abrègent, le val Sainte-Catherine aux pentes douces, l'âpre Semnoz que les buissons recouvrent comme une peau d'ours noir; plus au fond, la dent de Rossans au profil vaguement humain. C'est le lac, pierre précieuse aux feux changeants que sa monture fait valoir, le lac resserré en son milieu par le roc de Chère et la presqu'île de Duingt qui semblent s'appeler comme deux amants séparés. Plus loin, fermant le cirque, les monts d'Entrevernes, du Charbon, de l'Arc, enchevêtrés les uns dans les autres, élèvent leurs multiples cloisons, creusées entre elles par les hardis torrents dont le cours se dessine et prolonge l'espace. Au levant enfin, après les vignes de Veyrier qui descendent à la rive, le lourd Parmelan se dresse dans son énormité régulière et carrée.

Derrière la maison de la Sapinière, on accède à travers champs à la forêt qui désigne la propriété. Presque à la lisière, mais déjà perdu dans les arbres, un pavillon construit en bois servait jadis d'habitation au garde. Mieux aménagé, on l'utilisait encore parfois pour loger quelque invité lorsque la maison n'offrait plus de place. Il ne se composait que de deux petites pièces au rez-de-chaussée, et les fenêtres en étaient presque obstruées par les feuillages trop rapprochés. Malgré son changement de destination, on continuait de l'appeler le «chalet du garde ».

Dans cette retraite enfouie parmi la verdure et pourtant d'un accès facile, Paul Ferrière recevait depuis un mois, dès qu'ils pouvaient convenir d'un rendez-vous, Berthe de Chéran. Après le bal de la préfecture, il n'avait pas eu de peine à triompher des résistances de la jeune femme que la beauté de Germaine irritait; ou plutôt elle n'avait pas eu de peine à mener à ses fins naturelles le caprice qu'elle avait fait naître. Ses toilettes et ses plaisirs bornaient sa vie; les premières, seules, étaient compliquées. Son mari, archéologue distingué, peignait sur des catalogues les armoiries que ses ancêtres avaient portées et numérotait patiemment leurs exploits. Elle le trompait secrètement et avec précaution, car elle ne goûtait l'amour que dans la sécurité et le confortable. Elle se servait de la bicyclette comme d'un sport favorable à ses joyeux desseins:

Déjà son amant, la curiosité satisfaite et la fantaisie réalisée, commençait de connaître l'ennui que procure une maîtresse lorsqu'elle est bavarde et sans diversité. Fort occupé de ses affaires assez nombreuses pour être envahissantes, et de son ménage qu'il n'entendait pas troubler pour cette passade, son esprit cherchait et écartait tout à tour l'occasion d'une rupture dont ses sens ne voulaient pas encore. Berthe lui fournissait constamment cette occasion par les craintes qu'elle manifestait et qui trop souvent lui gâtaient son plaisir.

... Par ce bel après-midi de juin, les deux amants s'étaient retrouvés au chalet du garde. Berthe, le sang au visage, relevait sa coiffure.

— Je suis toute dépeignée, dit-elle avec mélancolie, car elle détestait la peine et regrettait sa femme de chambre.

Paul, qui regardait ses tresses blondes, songeait à la chevelure noire de Germaine.

— On étouffe, reprit-elle. Ne peux-tu ouvrir la fenêtre? Il n'y a rien à redouter, n'est-ce pas?

— Rien, petite folle. Personne ne connaît plus ce pavillon. Personne ne passe plus ici.

Il poussa la croisée. Un peu d'air pur entra qu'il respira avidement. Rien ne fait apprécier le vent et la liberté comme d'être enfermé depuis deux heures avec sa maîtresse. Les feuillages de la forêt touchaient les persiennes et menaçaient d'envahir l'appartement. Ils se reflétaient dans un grand miroir placé en face du jour.

— Quand nous reverrons-nous? demanda Berthe en continuant de se recoiffer.

— Quand tu voudras.

— Aujourd'hui c'est mardi; veux-tu vendredi?

— C'est mon jour de consultation.

— Samedi?

— Je plaide à la Cour.

— Alors, de demain en huit?

— Je plaide aux assises.

— Tu plaides donc tout le temps?

— Souvent.

— Fais renvoyer tes affaires.

— Impossible.

— Tu préfères me renvoyer, moi.

— Oh! Berthe.

— Enfin, tu espaces.

Il répondit sur un ton presque irrité:

— Non, je n'espace pas. Seulement je suis occupé, je ne dispose pas comme toi de tous mes jours. Les femmes ne comprennent jamais ces choses-là.

— Tu es fâché?

— Non. Pourquoi?

— Alors tu aimes toujours ta femme.

— Laissons-la, je t'en prie. Est-ce que je te parle de ton mari?

— Tu le peux; cela m'est égal. Est-elle toujours aussi belle?

— Qui?

— Germaine. Elle ne se doute de rien?

Ces conversations où revenait le nom de sa femme énervaient Paul Ferrière, et il ne s'en cachait pas.

— Mais non, répondit-il. Elle ignore le mal.

— Tant pis pour elle! Tu es sûr qu'elle ne se doute de rien?

—Absolument. Elle nous verrait ensemble qu'elle ne le croirait pas.

Berthe revint se placer devant la glace et se remit au travail, tandis que son amant, autorisé par elle, allumait une cigarette et, assis dans un fauteuil, attendait sans patience qu'elle eût achevé sa toilette.

— J'ai peur de ses yeux, fit-elle après un instant, comme si elle était obsédée par ce sujet.

Il ne répondit pas. Cette insistance l'agaçait. Il revoyait les beaux yeux bleus dont on calomniait le tendre et pur regard.

— Tu sais, Paul, le danger, ce n'est pas mon affaire.

— Je le sais.

— J'aimerais mieux que tu ne sois pas marié.

— Ici, nous ne nous en apercevons pas.

— Je ne dis pas. Mais j'ai peur de venir, et j'ai peur de m'en aller.

— Petite folle!

Ayant retrouvé quelque agrément à la vue de ses épaules, il l'embrassa pour la rassurer et se rassit le dos au jour, trouvant qu'elle était décidément bien longue et bien maladroite à rassembler ses cheveux. Germaine se peignait deux fois plus vite et sa chevelure était plus belle. Mais il n'entendait pas comparer son amour et son caprice.

— Oui, continuait Berthe, il y a des amants que le danger enflamme; moi, il me glace.

— Vraiment? demanda-t-il avec ironie.

Elle eut un sourire aigu:

— Je le cache pour te faire plaisir.

— Merci.

— Mais ta femme est toujours entre nous.

— Tu as la rage de l'y mettre.

Elle se retourna pour répliquer:

— Nous y pensons constamment tous les deux. Tu l'aimes et je la crains.

Puis, comme elle se rapprochait du miroir et se poudrait légèrement les joues il l'entendit pousser un cri strident qui le glaça d'effroi, et, se précipitant vers elle, il la reçut dans ses bras.

— Qu'y a-t-il? Voyons, Berthe.

Les yeux tournés, les deux mains sur la poitrine comme si elle étouffait, elle ne pouvait répondre. Enfin elle écarta un bras et montra la fenêtre:

— Là! là!

Il s'approcha de la croisée ouverte.

— N'y va pas! cria-t-elle.

Mais sans l'écouter, il regarda et même se pencha au dehors:

— Tu es folle, il n'y a personne.

Mais il ne pouvait voir bien loin à cause des feuillages. Elle n'osait le rejoindre, elle tremblait de tous ses membres, et d'une voix d'enfant elle se lamentait:

— Mon Dieu! mon Dieu!

Il revint à elle:

— Enfin parle, qu'as-tu vu? Parle donc!

Elle articula péniblement:

— On va entrer...

Il comprenait quelle peur la tenaillait, ferma la fenêtre et s'assura que le verrou était poussé.

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

— Maintenant parleras-tu?

Affalée sur le lit, elle continuait de fixer la vitre avec effarement. Son visage au petit nez retroussé, fait pour la joie, portait mal cette émotion trop violente, et ses épaules, marquées de la chair de poule, s'humiliaient comme si elles attendaient les coups. Elle n'était plus la jolie créature amoureuse, toute gaie dans les caresses, mais une pauvre loque humaine qui ne pouvait plus inspirer que de la pitié.

Il la dévisageait avec mépris, mais cette peur qui la déformait et qu'elle n'expliquait pas commençait à le gagner. Elle balbutia enfin:

— Ta... ta femme.

— Eh bien?

— Ta femme est là. Elle nous a vus.

Il éclata de rire, mais son rire sonnait faux:

— Tu as perdu l'esprit. Ma femme est chez sa mère. Il n'y a personne ici.

Avec force elle répéta:

— Je l'ai vue, là, dans la glace.

— Allons donc!

— Je l'ai vue. Elle était pâle comme une morte. Elle me regardait.

Elle se cacha la figure dans les mains, comme si elle ne pouvait supporter ce regard.

— C'est impossible! cria-t-il, voulant se convaincre lui-même, car le doute le gagnait. Tu as eu une hallucination. La peur qu'elle t'inspire t'a affolée.

Pour la troisième fois elle répéta:

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

Brusquement il marcha vers la porte:

— Je le saurai bien.

Elle se précipita vers lui pour l'empêcher de sortir:

— N'y va pas, je t'en prie. Elle est là. Elle nous attend. Elle nous tuera.

Mais il avait recouvré tout son sang-froid. Il se dégagea rapidement:

— Je veux savoir. Reste là. Tu ne risques rien. Je vais revenir.

— Ne me laisse pas seule!

Elle sanglotait. Il la repoussa et sortit. A peine fut-il dehors qu'elle courut remettre le verrou. Elle se protégeait elle-même avec la lâcheté de ceux qui tiennent à leur vie avant tout, dussent-ils pour la sauver abandonner au plus triste sort les êtres les plus chers. Puis elle acheva de se rhabiller, se pelotonna sur le fauteuil que son amant avait occupé et qui tournait le dos à la fenêtre, et attendit. Le bruit du loquet la fit tressaillir. Paul Ferrière, qui rentrait, se heurtait à la porte close.

— Ouvre, c'est moi, dit-il à travers la cloison.

Elle s'approcha et demanda:

— Tu es seul?

Irrité de son retard et de sa couardise, il secoua la serrure. Elle se décida à retirer le verrou, et reçut son amant avec crainte. Elle inspecta le bois derrière lui d'un rapide coup d'œil, et d'une voix basse elle l'interrogea:

— Tu n'as rien vu?

Il haussa les épaules:

— Rien, naturellement.

— As-tu bien cherché?

— Je suis allé jusqu'à la maison. Nos bicyclettes sont toujours à leur place. Personne ne les a touchées. Enfin j'ai visité les jardins. De la terrasse on voit assez loin sur la route. Rien, absolument rien. Tu as rêvé.

— C'est étrange, dit-elle.

L'enquête de Paul ne la rassurait pas. Lui-même, sans s'en douter peut-être, n'employait pas un ton bien convaincu. Après un instant elle murmura:

— *Elle* se sera cachée dans le bois. Elle t'a vu passer. Elle nous guette. C'est à moi qu'elle en veut.

Sans ménagement il la rudoya:

— J'ai fouillé le bois. Il n'y a personne, tu m'entens, personne. Tu es absurde.

— Mais je l'ai vue! je suis sûre que je l'ai vue.

— Non, tu ne l'as pas vue. Tu pensais tellement à elle que tu as imaginé sa présence.

Craintive, elle garda le silence devant la colère de son amant. Elle épingla son chapeau canotier avec lenteur, comme pour gagner du temps, et sans s'approcher de la glace qui lui jouait de si terribles tours. Il la considérait avec ennui. Elle soupira:

— Je voudrais m'en aller.

— Eh bien, pars.

— Je n'ose pas.

Il se radoucit:

— Je t'accompagnerai jusqu'à la grand'-route.

— On nous remarquera.

— Veux-tu que je parte le premier?

— Oh non! J'aurais trop peur de rester seule ici.

Il recommença de s'impatienter:

— Nous ne pouvons pourtant pas nous éterniser dans cette chambre.

A son tour elle le défia:

— J'ai eu bien tort d'y venir.

— Je ne t'y ai pas forcée.

— Tu me l'as demandé. Tu jouais la passion alors?

Il ne répondit pas. Il venait d'entrevoir dans quelle basse querelle leur liaison allait finir. Se ressaisissant, il lui prit la main:

— Ne crains rien, petite Berthe, je te conduirai jusqu'au chemin d'Albigny. Il est très fréquenté, tu n'auras pas à redouter les revenants. Moi, je regagnerai Annecy par les Fins.

— C'est cela; merci, approuva-t-elle, attendrie et reconnaissante.

Comme ils partaient, sur le seuil il se retourna:

— Quand reviendras-tu?

— Oh! je ne reviendrai pas. J'ai eu trop peur.

— C'est bien.

Il n'insista pas, et même il la toisa dédaigneusement.

Sur la route ils se firent de froids adieux sans gratitude du passé, sans allusion à l'avenir. Il demeura immobile au bord du talus, à la voir s'éloigner. Elle menait à la main sa machine, trop ébranlée encore pour tenir en selle. Elle ne se retourna pas.

«Pauvre caprice! songeait Paul. Il est bien mort. Et pour cela j'ai risqué mon bonheur! »

Il revint à la maison de la Sapinière prendre sa bicyclette qu'il avait laissée. Un bouquet de fleurs des champs gisait par terre à côté. Déjà il l'avait remarqué à sa première sortie du pavillon. Il le ramassa: les fleurs en étaient fraîches encore, sans doute cueillies de quelques heures à peine. Et il refit la réflexion qu'il s'était déjà faite:

«Quand nous avons appuyé nos machines à l'arbre, ce bouquet n'y était pas, j'en suis certain. Quelqu'un est donc venu. »

Inquiet jusqu'à l'angoisse maintenant qu'il était seul, il se posait à lui-même cette question douloureuse:

«Quelqu'un est venu. Serait-ce *elle*? et Berthe ne se serait-elle pas trompée?... »

Sur la route d'Albigny, à mesure qu'elle s'éloignait de la Sapinière, Berthe reprenait goût à la vie. Après le village, elle remonta même sur sa bicyclette. Dans les

intervalles des arbres le paysage lui sourit. Déjà le soir venait: les contours des choses que fondait la pleine lumière du jour s'accusaient davantage: le ciel, les eaux, les bois, les pentes des montagnes se prolongeaient à l'infini. La beauté de la nature s'exaltait avant de faire sa toilette de nuit.

La jeune femme se laissait instinctivement pénétrer par la tranquilité qui descend avec le soir sur la terre. Au lieu de regarder le paysage, il est vrai qu'elle regardait les passants dont le nombre la rassurait. Mais elle ne demandait qu'à subir l'influence du beau temps. Après avoir redouté la tragédie et la mort, qu'il est doux de respirer un air balsamique et de rencontrer sur un grand chemin de placides visages de paysans!

Ses terreurs se dissipaient comme des nuées.

«Paul a peut-être raison, se disait-elle; c'est une hallucination que j'ai eue devant la glace. »

Un petit frisson la parcourut encore au souvenir de cette hallucination. Devant la préfecture, elle évoqua le bon sourire d'entremetteuse qui ornait le visage de Mme Hétry: c'était un excellent procédé pour chasser les fantômes.

«Paul a raison, conclut-elle: j'ai rêvé. Suis-je bête de gâter mes meilleurs instants! »

En entrant en ville elle croisa un jeune homme qui lui faisait la cour. Elle s'arrêta pour écouter ses fadeurs et se montra particulièrement aimable à son égard. En remontant sur sa machine, elle pensait:

«Paul est un plus joli garçon. »

Tout à fait rassurée, elle redevenait tendre pour son amant et ne songeait plus à bouder son plaisir. Devant sa porte, elle regerttait la petite scène de la Sapinière:

«Paul est charmant. Je lui ai fait de la peine. Je réparerai. »

Et repoussant tout souvenir importun, elle se procura sans plus attendre la certitude de n'avoir rien vu.

IV

LE DOUTE

Paul Ferrière prit la route des Fins. Sensible d'habitude, comme un homme jeune et sain, au plaisir de la course, à la volupté de l'air et aux colorations du paysage, il n'y prêtait aucune attention. Par instants il précipitait son allure, puis il ralentissait brusquement. Cependant il tâchait de se raisonner:

«Berthe a toujours eu peur de ma femme. Je suis sûr que Germaine n'a pas quitté ses enfants de l'après-midi. »

Il cherchait des arguments pour étayer cette affirmation:

«J'ai visité le bois, les alentours de la maison, les jardins. Je l'aurais vue. Elle n'aurait pas eu le temps de s'enfuir. »

Un instant après, il se disait que ses recherches avaient été bien rapides pour être complètes. Cependant il n'était pas de ces faibles caractères qui s'apprêtent à subir les catastrophes avant qu'elles arrivent et semblent les hâter en les prévoyant. Résolument il repoussa l'inquiétude et ne voulut plus discuter à l'avance un événement qu'il allait vérifier. En montant l'escalier, son angoisse le ressaisit [illegible], elle l'avait suivi tandis [illegible] le dos.

«Si c'était vrai, pourtant, songeait-il, et son cœur battait. Si c'était vrai, que deviendrions-nous? »

Si c'était vrai? Et quoi donc? Qu'il eût trompé la créature la plus loyale, la plus aimante, comme aussi la plus séduisante, de cela il n'était pas question. Mais il l'avait trompée sans qu'elle pût le savoir. Qu'elle le sût, là était la mauvaise chance, l'erreur, l'injustice, car il entendait bien ne lui causer jamais aucun mal. N'est-il pas très différent de tromper une femme à son insu, avec tout le respect imaginable, et sans rien changer à ses habitudes de vie, à l'agrément de son foyer, ou d'afficher le scandale d'une liaison et d'atteindre au cœur la confiance conjugale?

Ainsi Paul Ferrière se considérait-il, à cette heure même, comme la victime d'un sort contraire. Son amour pour Germaine était, depuis des années, un de ces sentiments acquis auxquels la conscience ne s'attache plus du moment qu'ils n'inspirent plus le moindre doute et qu'ils ne paraissent plus susceptibles de croître. N'était-il pas le sentiment normal que les hommes d'action et du travail vouent à leur compagne lorsqu'elle répand autour d'elle une paix, une douceur, une joie permanente? Mais est-il en son pouvoir de supprimer le désir, — le désir subtil et vagabond qui naît d'un regard, d'une ligne du corps, de la démarche, et dont la violence est d'autant plus impérieuse qu'elle se sait elle-même passagère?

Aux yeux de Paul Ferrière, sa liaison avec Berthe de Chéran n'était et ne pouvait être qu'un caprice, un retour à ces anciennes habitudes galantes si difficiles à perdre une fois qu'on les a contractées, et susceptibles de revenir brusquement, en coup de folie, au cours des existences les plus tranquilles et les mieux régularisées. Là même est leur danger: nous sommes assurés de ne leur rien accorder de notre vie intérieure, et nous ne devinons pas quelle revanche elles prendront un jour en troublant notre mémoire et nos sens, et par eux jusqu'à notre cœur et notre cerveau.

Sur le seuil même de la porte, il s'informa de Germaine.

— Madame est là? demanda-t-il négligemment.

Et il guettait la réponse avec un air indifférent. Affirmative, cette réponse tuait son doute.

Françoise, la bonne des enfants, entra dans de longues explications:

— Non monsieur. Madame est sortie vers trois heures. Elle ne m'a pas dit où elle allait. Elle m'a chargée de conduire les enfants chez leur grand-mère.

— Bien.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle a peut-être fait des visites.

Tandis qu'il posait son chapeau, elle continuait:

— C'est des visites, pour sûr, qu'elle est allée faire. A cause de sa toilette, Monsieur comprend.

Il se raccrocha à cet espoir:

— Ah! elle avait une toilette de visite? Quelle robe?

— Sa robe blanche.

La robe blanche qu'elle ne revêtait guère que pour sortir avec lui.

Il regarda sa montre. Germaine, amoureuse de son foyer, ne recherchait pas la vie mondaine, et il était invraisemblable qu'elle eût quitté ses enfants pendant plus de trois heures sans motif. Cette fois il avait raison d'être inquiet. Un grand malheur le menaçait, menaçait toute sa maison. Et il redoutait plus la douleur de Germaine que sa vengeance.

— Et les petits? demanda-t-il encore.

— Ils sont dans la chambre de Madame.

Assis sur le tapis, Jean et Claire, se servaient pour leur amusement d'un jeu de constructions. Avec des traverses, des colonnes, des arceaux et des cubes le petit garçon élevait patiemment de singuliers édifices que sa sœur renversait en criant de plaisir. Ils ne s'interrompirent qu'une seconde à l'arrivée de leur père, et ce fut pour réclamer leur maman.

— Elle va venir, dit Paul qui s'installa auprès d'eux.

Dans son état d'anxiété il ne pouvait travailler. Instinctivement il cherchait un refuge où il savait le trouver, dans la présence de ses enfants. N'étaient-ils pas le lien indestructible et sacré qui les unissait pour toujours, sa femme et lui, qui subsisterait entre eux malgré toutes les divisions, qui survivrait même à leur amour et les retiendrait encore si leur amour devait sombrer dans cette crise? Il traitait pareillement son amour et celui de sa femme.

Le temps passait. Germaine ne rentrait pas. Il partageait nerveusement les jeux des deux mioches que ce renfort amusait, car c'était lui qui exécutait les plus belles constructions. Cependant son angoisse grandissait d'instant en instant.

Il n'admettait plus de doute.

«Berthe, pensait-il, ne s'est pas trompée. *Elle sait.* »

Et déjà il préparait sa défense, en avocat habile et passionné qui sait émouvoir:

«Nous ne pouvons pas nous séparer. Jamais je n'ai voulu lui causer la moindre peine. Elle ne peut douter de ma tendresse. Et je lui parlerai des petits. Elle me trouvera avec eux... »

L'horloge marquait sept heures et demie. Il attendait sa femme depuis une heure. Une autre crainte peu à peu l'assaillait, et bientôt il ne souffrit plus que de celle-là:

«Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur! »

Ne soupçonnait-il pas que dans son amour elle mettait sa vie entière? Ne connaissait-il pas sa douceur, sa tendresse, sa faiblesse même, toutes ces qualités d'amoureuse qui la désarmaient devant la preuve de la trahison, et la devaient livrer aux mortelle suggestions du désespoir?

«Si elle ne revenait pas! »

N'y tenant plus, il se leva pour sortir à sa recherche, quand on sonna:

— C'est elle, dit-il tout haut.

Il voulut prendre les deux enfants. Jean lui échappa et courut à la porte. Mais il garda, non sans peine, la petite Claire que voulait suivre son frère aîné et qui criait en agitant les jambes:

— Maman! veux maman!

Cependant, il attendait, immobile, le cœur glacé. On n'avait pas allumé les lampes. Les crépuscules, en juin, prolongent la durée du jour. Lentement l'ombre envahissait la chambre.

Tenant son fils par la main, elle entra. A cause du soir il voyait mal son visage et ne distinguait que la forme blanche de sa robe. Il se taisait.

— Bonjour, Paul, dit-elle la première, tout en embrassant la petite Claire qui se précipitait dans ses jupes.

Et s'approchant de lui, elle lui tendit son front comme elle faisait d'habitude. Il l'effleura des lèvres et murmura d'une voix étranglée:

— Bonsoir, Germaine.

Et il avait envie de la presser sur son cœur et de lui crier: «N'est-ce pas, Germaine, nous nous aimons encore? nous nous aimerons toujours? Rien ne peut plus nous séparer. Ne sais-tu pas comme je t'aime? » Il subissait la réaction de son angoisse. Dans la détente de ses nerfs, après une si cruelle incertitude, il éprouvait le besoin de s'attendrir, et s'étonnait que son bonheur ne fût pas brisé.

— Je suis en retard, expliqua-t-elle: je me suis arrêtée à l'église un instant.

Il l'écoutait comme si elle lui confiait son amour pour la première fois, et, malgré son propre trouble, il lui sembla que la chère voix tremblait un peu en prononçant ces simples paroles. Tout à l'heure, quand il l'avait embrassée, ne l'avait-il pas sentie tressaillir? Mais il avait à peine touché son front, et ne reconnaissait-il pas sa voix naturelle? Il n'osait pas encore se rassurer tout à fait et il acceptait la sécurité avec crainte.

Elle quitta son chapeau. Il interrogeait avidement ses traits que l'ombre recouvrait. On passa à la salle à manger.

— Gardons les enfants, lui dit-elle de son ton le plus ordinaire. Ils iront faire dodo après le dîner.

Elle installa elle-même Claire et Jean sur leurs chaises hautes et, non sans soulever des protestations, elle leur noua leur serviette autour du cou. La femme de chambre voulut l'aider, mais elle s'y refusa:

— Laissez-moi Françoise, je ne les ai presque pas vus cet après-midi.

— Tu as fait des visites? demanda-t-il.

— Une longue visite, dit-elle.

Il n'osa pas poser d'autres questions. A la lumière de la lampe il vit enfin son visage et fut surpris de sa pâleur. Le sang qui avivait son teint de brune s'était retiré de ses joues. Morte, elle n'eût pas été plus décolorée. Mais ses yeux profonds qu'entourait un cercle noir avaient, au lieu de leur douce expression, un regard ferme qu'il ne lui connaissait pas. Devant ces changements qu'il observait ,il fut repris de son doute:

«Elle sait, se dit-il. Elle se tait à cause des enfants. »

Le dîner se passa presque sans conversation. De leurs petites voix pointues les enfants se chargeaient de remplir les intervalles de silence. Encouragés par le mutisme de leurs parents, ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations bruyantes et pénibles, et Jean finit par plonger les doigts dans un plat d'épinards. Se jugeant lui-même digne d'être grondé, il glissa autour de lui un regard sournois: mais son père ne souffla mot, et sa mère l'embrassa en riant. Elle eut beaucoup de peine à empêcher Claire de l'imiter.

Paul, l'entendant rire, songeait:

«Je suis fou. Si elle savait, aurait-elle ce calme, cette gaieté? Où donc aurait-elle pris le courage de se taire? »

Il l'avait toujours traitée en fillette, à cause de son cœur ingénu qui n'imaginait pas le mal et ne le comprenait pas. Aussi la supposait-il sans ressources et sans résistance devant les atteintes de la vie. Evidemment elle ne saurait pas dissimuler, évidemment elle ignorait tout.

Maintenant qu'elle avait commencé de rire, elle ne pouvait plus s'arrêter et ses yeux étaient pleins de larmes. Rien n'est plus naturel. Elle s'agitait à droite et à gauche pour faire manger les deux petits et oubliait de manger elle-même.

Après le dîner elle prit Claire et Jean par la main:

— Embrassez votre père, leur dit-elle, et venez vous coucher.

Elle les conduisit dans leur chambre et aida leur bonne à les déshabiller.

Paul se retira dans son cabinet de travail, alluma une cigarette, parcourut les journaux de la veille et les rejeta sans remarquer leur date, avec cette réflexion méprisante:

— Ils disent toujours la même chose.

Il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider le lendemain. Mais il ne réussissait pas à fixer sa pensée. Un visage pâle, et plein de reproche, s'interposait entre les papiers et son regard:

«Qu'a donc Germaine ce soir, si elle ne sait rien? Et si elle sait, pourquoi garde-t-elle le silence? Tout à l'heure, quand elle reviendra me dire bonsoir, — si elle revient, — j'aurai mon explication. Jusque-là encore je demeurerai dans l'incertitude, et cette incertitude me pèse horriblement... Je ne puis penser à autre chose. »

Il ferma le dossier et attendit. Il ne se souvenait plus de Berthe de Chéran. Il ne s'inquiétait que de Germaine, de son bonheur, de leur union. La porte qui s'ouvrit le fit tressaillir. Germaine entra. Le plus naturellement du monde elle parla des enfants qui trottaient par la chambre en chemise de nuit, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à mettre au lit. Il répondait brièvement, comme s'il prévoyait une autre conversation. Par les fenêtres ouvertes entrait l'air frais du soir.

Elle refusa le fauteuil qu'il lui offrit, en disant:

— Je vais me coucher, je suis un peu lasse. Adieu, Paul.

De nouveau elle vint à lui et lui tendit son front. De nouveau, n'osant pas l'étreindre sur son cœur avec toute sa tendresse que jamais il n'avait sentie plus vivace, il se contenta de l'effleurer des lèvres. Et de nouveau il lui sembla qu'elle tressaillait à ce contact.

Demeuré seul dans son cabinet de travail qui était vaste et prenait jour par deux fenêtres à balcon, il se promena quelques instants de long en large. La lumière le fatiguait; il éteignit la lampe et vint s'accouder à la balustrade de fer. La petite ville s'endormait paisiblement. De rares promeneurs traversaient la rue et disparaissaient sous les arcades. Dans le silence, leurs pas retentissaient sur les pavés sonores, puis la tranquilité qu'ils avaient troublée recouvrait de nouveau comme un duvet moelleux la cité entière. Entre les toits des maisons frissonnaient les étoiles. De biais, le jeune homme pouvait apercevoir les platanes de l'avenue du Pâquier dont l'énorme feuillage en boule se détachait en masse compacte et noire sur le ciel moins foncé. Des bouffées d'air léger montaient jusqu'à lui et lui apportaient la fraîcheur des eaux voisines et des montagnes lointaines.

«Comme il ferait bon vivre ce soir!.. songeait-il. Comme il ferait bon vivre sans le doute qui m'étouffe!... »

Tant de soirs de printemps et d'été il avait respiré à cette fenêtre, ayant Germaine auprès de lui. Ils se voyaient à peine dans l'obscurité, mais ils parlaient de leur vie commune ,des enfants. Elle communiquait à leurs causeries son charme de candeur. Ces heures douces, ces joies pures ne renaîtraient-elles pas? En homme habitué au bonheur il refusa de les perdre.

«Pourquoi ne renaîtraient-elle pas? Germaine n'est sûrement pas venue à Annecy-le-Vieux. Elle ne sait rien. Comment, si elle savait quelque chose, si elle nous avait surpris, eût-elle gardé son sang-froid? Elle m'aime comme seules les femmes peuvent aimer. Son amour est nécessaire à sa vie; il est le sang de son cœur. Mais elle est intransigeante dans ses affections. Elle ne raisonne pas, elle ne réfléchit pas. Elle ignore que la tendresse d'un homme est différente de la sienne. Souvent je la plaisantais sur son inflexible rigueur pour les hommes ou les femmes qui se conduisaient mal, et qu'elle confondait avec simplicité dans la même réprobation. Je connais son âme droite et fière. Si elle savait, elle ne voudrait rien entendre. Comprendre, c'est déjà pardonner à demi. Elle ne comprendra jamais que mon amour n'a pas diminué pour elle, et que ce maudit caprice n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'une partie de chasse ou de tennis.

Il se rappela, pour y chercher une excuse, les propos que tenait M. Artène au bal de la Préfecture, la nuit même où Berthe de Chéran, avec ses épaules rondes et sa peau blanche, avait provoqué son désir:

— *Un bon mari peut être infidèle... Une femme peut pardonner à son mari... Quelquefois elle l'aime davantage encore.*

Puis il se souvint du joli dédain que Germaine manifestait pour ces théories:

— *La vie est si simple,* disait-elle, *surtout quand on est heureux...*

Oui, la vie était simple. Le bonheur était installé dans sa maison. Et lui-même avait entrepris de l'en chasser. Il s'emporta contre sa maîtresse qu'il ne désirait plus:

«Cette petite créature m'avait averti, à cette même soirée qui joue dans mon existence un rôle imprévu: «*Prenez garde. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.* » La vengeance ne se serait pas fait attendre: Germaine ne serait rentrée ici que pour emmener ses enfants. Nos enfants!... Elle est restée, — donc elle ne sait rien. »

La logique lui imposait cette conclusion. Et la logique ne le rassurait pas. Il n'éprouvait à l'endroit de sa liaison, qu'il considérait d'ailleurs comme rompue, que cette contrition très imparfaite qu'ins-

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
1-6 F. PLACE D'ARMES

pire au pécheur la crainte de l'enfer et au voleur la crainte de la prison. Les conséquences inattendues qu'elle risquait d'entrainer lui paraissaient hors de proportion avec la médiocre importance qu'il lui attribuait. Comme s'il nous était donné de mesurer les résultats de nos passions et de fixer nous-mêmes, à notre fantaisie, leur degré de gravité, leur force et leur durée! Ainsi que la plupart des hommes, il traitait avec indulgence les choses de la chair quand ce sont des hommes qui en tirent leur plaisir. Il redoutait la blessure que la découverte de cette passade pouvait causer à Germaine, et il se demandait avec angoisse si cette blessure ne serait pas mortelle. Mais, de remords véritables, il n'en avait pas. Il ne désirait plus sa maîtresse, et il n'avait pas cessé d'aimer Germaine. Que celle-ci ne sût rien et tout rentrait dans l'ordre.

Il se remit à raisonner, et cette fois il le fit dans un sens différent:

«Ma femme est sortie à trois heures, pour rentrer à sept heures et demie. Elle devait aller chez sa mère avec les enfants. Elle a changé de projet. Elle ne passe jamais tout un après-midi sans les enfants. J'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'elle ne rende pas trop tardivement les visites qu'on nous fait. Elle est donc allée à Annecy-le-Vieux. Elle sait. Mais pourquoi garde-t-elle le silence? »

Il ne pouvait se débarrasser de son doute. Et ce doute lui pesait comme un manteau de plomb sur les épaules. Il s'attendait, en rentrant, à la sécurité parfaite, ou bien à quelque scène douloureuse de désespoir et de colère, ou, pis encore, au départ de sa femme, et voici qu'il ne rencontrait ni l'une ni l'autre des éventualités qu'il prévoyait. A cette prolongation de l'incertitude il n'était pas préparé. Ne parvenant pas à s'expliquer la conduite de Germaine dans le cas où elle connaîtrait sa trahison, il crut, il voulut croire à une ignorance qui le favorisait. Un autre mot de M. Artène, à ce même bal de la préfecture qui prenait dans sa vie les proportions d'un évènement, lui revint encore:

— *La beauté isole comme la vertu.*

La beauté de Germaine n'avait pas suffi à orner sa vie. Et il revit le nez retroussé de Berthe de Chéran. Allons! il ne fallait pas se créer d'inutiles soucis par une sotte crédulité. Las d'agiter de stériles arguments, il se coucha, décidé à dormir sur cette conviction.

Vainement il poursuivit le sommeil. A deux reprises, il se leva. Pieds nus, à pas de loup, il vint à la porte de la chambre voisine qui était celle de sa femme. Retenant son souffle, il écouta. La première fois, il s'imagina percevoir des sanglots étouffés. La seconde, il se persuada de son erreur. Au matin, il s'endormit lourdement.

Quand il se réveilla, il se leva en hâte pour se rendre au Palais où il plaidait. En déjeunant il demanda des nouvelles de Madame à la bonne des enfants.

— Madame, répondit Françoise, a un peu de migraine. Mais elle pense se lever pour déjeuner.

— Bien.

Il rentra en retard, fatigué de sa plaidoirie qu'il n'avait pas suffisamment préparée et qui lui avait ainsi réclamé un effort plus violent et une étude plus rapide. Germaine l'accueillit avec son clair sourire accoutumé. Elle s'excusa de sa mauvaise mine. Elle avait sa pâleur de la veille, et le cercle noir qui entourait ses yeux s'était encore élargi. Rien n'était changé dans leurs vies, rien n'était changé dans leurs cœurs, à moins que tout y fût brisé.

V

L'ENQUETE

Les jours se succédaient, pareils, monotones et paisibles. Paul Ferrière continuait de plaider et ne quittait guère son cabinet de travail que pour se rendre au Palais. Germaine continuait de bien tenir sa maison et de s'occuper de ses enfants.

Mme Marolaz, qui les épiait et qui même avait convié ses bonnes amies au spectacle d'une catastrophe, se désespérait de cet accord et acceptait avec acrimonie sa déconvenue. Elle en fit Mme Hétry confidente.

— Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle, cette Mme Ferrière aussi lâche. Elle a eu peur, c'est évident, peur du scandale, de la séparation, peut-être aussi d'un changement de situation. Car son mari gagne au barreau beaucoup d'argent. Le monde est bien mauvais, madame. Il y a encore des intelligences, il n'y a plus de caractères.

Mais l'adroite préfète qui, dans sa carrière déjà longue, avait favorisé nombre d'amours illégitimes, ne partagea nullement la manière de voir de sa subordonnée et lui recommanda plus de calme.

— Je suis ravie pour ma part de cette solution, lui expliqua-t-elle. Je déteste ces sottes vengeances par quoi les époux trompés manifestent leur ressentiment. Notre temps n'aurait-il qu'introduit plus de résignation et de philosophie dans les mésaventures conjugales que déjà, pour me servir d'une expression de mon mari, il se serait affirmé dans l'histoire comme un âge de progrès et de civilisation.

— Cette Berthe de Chéran, objecta Mme Marolaz, ne sera pas punie de son dévergondage. Songez à tout le profit que le gouvernement eût tiré de cet esclandre réactionnaire.

Mme Hétry ne se laissa pas ébranler:

— Les mœurs légères n'ont pas d'opinion politique. Pensez-vous que ces amants conspiraient à leurs rendez-vous? Cette maudite politique se fourre déjà partout. Il devient très difficile de donner un grand dîner ou une garden-party, quand on ne veut pas se contenter du monde officiel. Car le monde officiel, il vient en masse.

— C'est quelque chose, fit Mme Marolaz qui commençait de trouver que les courtisans ne sont pas sans mérite.

— Sans doute, c'est quelque chose, reprit la préfète, aveuglée par son snobisme mondain. Mais on est sûr de l'avoir. Alors, vous comprenez, ce n'est pas intéressant: c'est comme un repas de corps. Si j'invitais les de Chéran et les Ferrière à ma prochaine garden-party? Moi, je suis pour le pardon, pour le pardon réitéré, persistant, systématique.

— Je vous admire, madame.

— Ne m'admirez pas, je vous en prie. A Paris, tout le monde est pour le pardon. Vous comprenez: c'est bien plus commode.

— Je ne suis qu'une pauvre provinciale, gémit Mme Marolaz qui était vexée.

Mme Hétry ne tint de ce dépit aucun compte et revint sans détour au projet qu'elle formait:

— Pensez-vous qu'ils acceptent mon invitation?

— Qui?

— Les de Chéran et les Ferrière. Ce serait piquant s'ils l'acceptaient: comprenez-vous? Et si l'on répandait ce bruit en ville, ce jour-là les jardins de la préfecture seraient trop petits.

Du coup, le visage de Mme Marolaz se rasséréna. Ses narines, qui étaient larges, se gonflèrent comme une voile au vent favorable. Son respect pour Mme Hétry reçut un accroissement immédiat.

— En effet, approuva-t-elle, le spectacle en vaudrait la peine.

La préfète jeta sur sa compagne un coup d'œil rapide et clairvoyant, et, jugeant que sa confidence était bien placée et que sa matinée ne manquerait pas d'obtenir un vif succès de curiosité, elle se hâta de reprendre son attitude habituelle de bonté complaisante et pacifique:

— Oh! je suis assurée que ces dames se rencontreraient sans embarras. Je ne voudrais pas leur causer la moindre peine; j'en éprouverais un véritable chagrin. Mais, pour moi, il ne s'est rien passé. Madame Ferrière ignore toujours la liaison de son mari.

Stupéfaite, Mme Marolaz donna dans le piège:

— Pourtant nous l'avons vue sur la route d'Annecy-le-Vieux.

— Elle ne sera pas allée jusqu'au bout de son chemin; ou bien elle n'aura pas découvert leur retraite. Comment expliqueriez-vous, sans cela, sa conduite actuelle?

— Mais, par l'intérêt, par la crainte du monde.

— Mme Ferrière a trop de fierté pour s'inquiéter de l'un ou de l'autre. Regardez-la; elle est d'ailleurs fort agréable à regarder.

Mme Marolaz fit exactement la réponse qu'attendait la préfète:

— Enfin nous saurons leur secret à votre matinée. Si ces dames se donnent la main, je me serai trompée décidément.

— Oui, vous vous serez trompée.

Mme Marolaz lui lança un regard de défi:

— Je gage que Mme Ferrière refuse la main de Berthe de Chéran, ou que celle-ci évite de rencontrer la première.

— Nous verrons.

Sur ce pari, ces dames se séparèrent. Toutes deux emportaient de leur entrevue une figure radieuse. Mme Marolaz escomptait une revanche, et pensait voir de ses yeux le triomphe public de la vertu sur le vice. Quant à Mme Hétry, elle songeait à étendre ses listes d'invitations pour sa matinée dont le succès était assuré.

Paul Ferrière ne parvenait pas à éclaircir son doute. La conduite de sa femme aurait dû le convaincre, mais il la voyait lentement dépérir, trop lentement pour en tirer une certitude. Elle ne se plaignait d'aucun malaise. Quand il invoquait sa croissante maigreur et sa pâleur persistante pour la prier de consulter le médecin, elle protestait avec énergie:

— Je n'ai rien, je t'assure que je n'ai rien. C'est la chaleur qui m'éprouve peut-être. Mais je me sens forte.

Il ne pouvait lui arracher d'autre réponse. Et parfois il songeait, avec l'étonnement de découvrir une force d'âme qu'il ne soupçonnait pas:

«Elle mourra de son secret plutôt que de se plaindre. »

A ces heures-là sa tendresse pour Germaine s'élargissait, et il se méprisait de l'avoir trahie pour un misérable caprice des sens dont il gardait à peine le souvenir. Quel pauvre mérite a la fidélité d'un homme heureux dans ses amours! Et de cette fidélité il n'était même pas capable. Pourquoi tant exiger de la vertu des femmes, pour se livrer soi-même à toutes les folies du désir? Quelle raison, quelle volonté montrait-il dans la direction de la vie, lui qui avait accepté de créer une famille et qui avait rencontré l'idéale compagne, celle dont la possession ne produit pas la satiété et donne la paix intérieure?

Puis, chassant toutes ces graves réflexions qui l'attristaient, préférant une solution plus favorable dans sa simplicité même, il se persuadait de la parfaite ignorance de Germaine.

«C'est vrai, se disait-il, la chaleur l'éprouve. Chaque année, dans cette saison, elle a besoin de respirer le bon air de la campagne. Nous nous installerons bientôt à la Sapinière. »

Cependant il n'osait pas le lui proposer. Aucun d'eux ne prononçant le nom d'Annecy-le-Vieux. C'était la preuve qu'il se flattait d'une sécurité à laquelle il ne croyait pas. Et il se plongeait dans le travail comme dans un bain d'oubli.

Il retrouva un peu de confiance en s'apercevant que Berthe de Chéran le recherchait de nouveau. Elle recommençait de passer sur sa bicyclette à l'heure d'ouverture des audiences. Il la vit aux assises où il défendait un bûcheron italien accusé sans preuves suffisantes d'avoir assassiné son patron dans la forêt de Doussard, et publiquement elle le félicita du verdict d'acquittement. Il en tira cette conclusion:

«Elle a cessé de trembler. Donc elle avoue elle-même son erreur. Son imagination seule nous a joué de méchants tours au chalet du garde. Peureuse comme je la connais, elle ne consentirait pas à me revoir si elle savait avec certitude que ma femme est informée de notre liaison. »

Pour mieux se convaincre d'une vérité aussi agréable, il résolut d'obtenir une rétractation de la bouche même de son ancienne maîtresse. Il choisit l'heure à laquelle, le mois précédent, elle le recevait et fermait sa porte à tout autre visiteur, et se rendit à la villa qu'elle occupait dans le faubourg des Balmettes. Pendant le parcours il lui semblait qu'il trahissait de nouveau Germaine, et il n'évita de se mépriser qu'avec ce sophisme aggravé d'un terme de droit:

«C'est à cause d'elle que je fais cette enquête. »

Berthe de Chéran le reçut avec un joli sourire sur ses lèvres sensuelles.

— Vous, dit-elle: quel plaisir!

Il était gêné comme un complice, elle coquette comme une amoureuse.

— Eh bien! reprit-elle comme il se taisait, nous l'avons échappé belle!

Son petit nez retroussé, les fossettes de ses joues pleines, le frétillement de son corps, tout ce gentil spectacle qu'elle lui offrait était rassurant. Enfin elle lui fournissait l'occasion immédiate de se rassurer.

— Vous vous étiez trompée, n'est-ce pas, Berthe? murmura-t-il.

Avec une maladresse qui tenait à la fausseté de leur situation, il cessait de la tutoyer, mais l'appelait par son prénom.

A son air plus encore qu'à sa question, elle devina le but de sa visite et, froissée dans son amour-propre, elle résolut de la tourmenter:

— Vous êtes venu pour que je vous le dise?...

— Je suis venu pour vous voir.

— Je ne vous le dirai pas.

Il reprit sur un ton agressif:

— Vous avez rêvé dans le chalet du garde. Vous n'avez vu personne à la fenêtre.

— A la fenêtre, non, mais dans la glace, peut-être.

— C'était une hallucination.

Elle avait écarté l'image terrifiante, dès le lendemain du jour qu'elle lui était apparue, en apprenant que les Ferrière menaient leur vie accoutumée sans aucun changement dans leur intérieur. Car elle détestait la réflextion et le souci. Le danger écarté, elle ne songeait plus qu'au plaisir. Mais elle n'était pas une femme d'imagination, et elle le savait. Seule la réalité de la joie et de la douleur la touchait profondément. Comment se serait-elle trompée au chalet du garde? comment aurait-elle inventé ce reflet de Germaine Ferrière dans la glace? Et pourtant il fallait qu'elle se fût trompée, puisque les évènements infligeaient un démenti à ses yeux. Elle avait peut-être plus d'imagination qu'elle ne le supposait elle-même. La peur était bien capable de lui inspirer des visions.

— Une hallucination? dit-elle. Admettons-le. Cependant votre femme est allée ce jour-là à Annecy-le-Vieux.

— Comment le savez-vous?

— Mme Hétry et Mme Marolaz l'ont rencontrée devant la préfecture.

— Vous êtes sûre? Elles lui ont parlé?

— Mais oui, elles l'ont intérrogée sur le but de sa promenade.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Qu'elle allait vous rejoindre à la campagne.

— Ces dames vous l'ont dit?

— Mme Hétry me l'a répété bonnement, sans malice. Quant à Mme Marolaz, elle nous croyait perdus, et ne nous pardonne pas d'être sauvés.

Il conclut pour lui-même, et sans prendre garde à sa partenaire:

— Elle sait.

Berthe, qui ne voulait pas admettre cette évidence, se fâcha:

— Mais non, elle ne sait pas. C'est impossible.

— Pourquoi?

— Pourqoi! Admettrez-vous qu'elle nous ait vus et garde le silence?

— Il le faut bien.

— Allons donc! Il n'y a pas une femme au monde, pas une, vous entendez bien, capable de se taire ainsi. Mais regardez donc votre femme: elle est de celles qui vont tout droit leur chemin et ne comprennent pas qu'on s'en écarte. Jamais vous ne leur ferez entendre raison, à celles-là. Elle eût refusé de vous revoir et vous eût enlevé ses enfants, même si elle ne vous aimait pas. Or elle vous aime.

— Vous n'en savez rien.

— Oh! par exemple. Mais, mon cher, il suffit de l'avoir vue une seule fois avec vous. Elle vous adore. C'est abominable de tromper une femme adorable qui vous adore!

Et Berthe, lui jetant cette boutade inattendue, éclata de rire.

— C'est vous qui me le preprochez.

— Pourquoi pas? Moi, je trompe un mari cacochyme; ce n'est pas la même chose. Vous, vous trompez la plus belle et la plus exquise créature.

Il se leva brusquement:

— C'est assez, dit-il.

— Paul, je suis méchante. Embrasse-moi.

— Non.

— Si, si, si. Ne vois-tu pas que je suis folle de joie?

Il chercha à se dérober, mais elle le poursuivit. Il effleura sa joue par politesse, puis il appuya par souvenir.

— Ecoute, dit-elle. Germaine a eu des soupçons, mais elle n'a rien surpris. Elle est peut-être venue, mais elle n'a rien vu dans la glace. A contre-jour on voit très mal. Maintenant elle est rassurée pour longtemps. Il n'y a rien à craindre. Quand nous reverrons-nous?

Il fit un geste evasif:

— Je suis très occupé en ce moment.

— J'ai cessé de plaire?

— Mais non.

— Tu as peur de ta femme?

— Je déteste que vous me parliez d'elle.

Elle s'étonna:

— Tu es venu ici pour cela.

— Adieu, madame.

Mais elle n'acceptait pas si facilement la rupture. Elle aimait le jeune homme à sa manière, qui était galante, et n'entendait pas se priver de son plaisir maintenant que le danger était passé. Voyant Paul irrité, elle se fit minaudeuse et rampante pour le reconquérir:

— Nous avons passé de beaux jours ensemble, Paul. Ne t'en souviens-tu pas? De beaux jours de soleil. Ne reviendront-ils pas?

Elle tint d'autres propos encore qu'elle croyait plus persuasifs. Mais il ne répondait rien à ses avances et gagnait la porte. Comme il allait sortir du salon, abdiquant tout amour-propre, elle lui prit la main et la baisa:

— Ne pars pas ainsi, Paul.

— Il le faut bien.

— Ne suis-je plus à toi?

Découragée, elle murmura, comme il la saluait:

— Ecoutez. Venez à la garden-party de la préfète. Venez-y seul, si vous le pouvez. Je suis invitée. Peut-être serez-vous en de meilleures dispositions... C'est un endroit qui nous porte bonheur.

Mais il ne voulut pas prendre d'engagement. Et dans l'escalier il était résolu à rompre toute relations avec sa maîtresse-

«Je n'irai pas à la préfecture, se disait il. Je ne veux pas la revoir. Comment ai-je pu l'aimer?

Il ricana en imaginant la sorte d'amour qu'elle lui inspirait:

«Oh! l'aimer! »

Cependant il est imprudent, lorsqu'on veut rompre avec sa maîtresse, d'évoquer des images de sensualité pour provoquer en soi le mépris des sens. Paul Ferrière dut le reconnaître bientôt. Il mit de la complaisance à se souvenir. Il n'avait pas accoutumé de chasser les tentations, sauf en y cédant. Pour se libérer, il recommença de penser à Germaine et s'adressa des reproches:

«Je n'aurais pas dû venir. Je n'ai rien appris et ma démarche est encore une trahison. Germaine meurt du secret qu'elle garde. L'amour seul le lui arrachera. Ai-je su l'aimer?... »

VI

LA RENCONTRE

Quand Paul rentra, Mme Ferrière écrivait une lettre, non sans peine, sur la grande table de la salle à manger. La petite Claire, assise sur ses genoux, endormait une poupée qu'elle berçait avec vigueur. Jean, coiffé d'un képi et prudemment affublé d'un tablier qui lui remontait jusqu'au cou, barbouillait, dans ce travestissement guerrier et domestique ensemble, les gravures de mode d'un catalogue hors d'usage, à l'aide d'un pinceau qu'il plongeait successivement dans un verre d'eau et, au hasard, dans sa boîte de couleurs. Il donnait force détails sur sa peinture, et sa sœur réclamait le silence, de sorte qu'ils échangeaint entre eux, par intervalles, des propos dépourvus d'aménité.

Paul regarda ce tableau de famille auquel il ne manquait vraiment qu'un sourire de Germaine pour exprimer le bonheur. Mais Germaine ne souriait plus. Il frémit à la pensée de tout ce qu'il avait failli perdre, et par sa faute. Par sa faute: était-ce par sa faute? Il accusait le sort davantage.

— Comment peux-tu écrire? dit-il à sa femme.

— J'ai l'habitude.

Elle leva sur lui ses yeux bleus chargés d'ombre et continua sa lettre.

— A qui écris-tu?

— A Mme Hétry, qui nous invite à sa matinée de samedi prochain.

— Tu refuses?

— Non, j'accepte.

— Quelle idée! Je n'ai pas le temps et tu n'aimes pas le monde.

Elle quitta la plume, se débarrassa de Claire doucement et défendit son opinion: à l'ordinaire elle consultait son mari et se rangeait à ses avis sans les discuter:

— La préfecture te confie des affaires et Mme Hétry insiste avec beaucoup de politesse. Toute la ville y sera. Nous ne pouvons guère nous dispenser d'y aller aussi.

— C'est fort ennuyeux.

— C'est bientôt passé. Quelle raison donner pour nous? Notre installation à la campagne par exemple.

— Tu ne peux quitter Annecy qu'au mois d'août.

Ils furent interrompus brusquement par un petit accident facile à prévoir. Claire, profitant de la distraction maternelle et voulant prendre part aux travaux artistiques de son frère, avait renversé le verre d'eau, et la table était inondée.

Paul se fâcha:

— Ces enfants, dit-il, sont insupportables.

Et, dans une réaction nerveuse qui lui enlevait toute patience et toute justice, il frappa le petit Jean qui se mit à hurler:

— Je n'ai rien fait!

Germaine, déjà levée, prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de son corps sans dire un mot. De son regard droit, elle fixait son mari. Il lui avait déjà vu cette expression de fermeté. Furieux contre lui-même, il sortit de la chambre.

— Papa méchant! dit Jean qui n'avait pas eu de mal et qui avait compris, avec cette finesse particulière aux enfants, la discussion de ses parents.

A sa surprise, sa mère le gronda:

— Quand nous parlons, vous devez vous taire et rester tranquilles.

Le petit garçon protesta

— Puisque c'est Claire...

Et la fillette, modestement, revendiqua sa responsabilité:

— C'est moi.

Leur maman joignit leurs petites mains et les expédia en mission pacifique:

— Allez tous les deux embrasser votre père...

Paul gâta ses enfants toute la soirée. Quand ils furent couchés, il retint sa femme qui ne veillait plus guère dans son cabinet.

— Ecoute, dit-il: veux-tu que nous nous installions tout de suite à la Sapinière? Tu me le demandais il y a quelque temps.

Etonnée, elle le regarda:

— Ne dois-tu pas attendre les vacances?

— Mes plus grosses affaires sont plaidées. Et puis, avec ma bicyclette, il m'est facile de venir en ville. Tous les jours, si c'est nécessaire. Le soir, nous respirerions le bon air venu de la montagne. Te souviens-tu de nos belles heures de l'an dernier? Tu mettais un châle et nous restions tard sur la terrasse. Le lac nous apparaissait comme une nappe d'or, au crépuscule.

— Oui, répondit-elle, et ses beaux yeux s'emplirent de mélancolie.

Ainsi, par une indélicatesse dont il n'avait même pas conscience, il lui offrait à elle qui devait tout savoir, de s'installer dans le voisinage du pavillon où il avait reçu sa maîtresse, et il faisait allusion aux facilités que lui procurerait sa bicyclette pour ses allées et venues.

La croyant ébranlée, il ajouta l'argument qu'elle-même avait employé pour le convaincre:

— Claire et Jean seraient si bien à la campagne. Ils prendraient des joues rondes et roses.

Elle ne fit aucune objection, comme si elle n'avait pas de répugance à retourner à la Sapinière. Quel empire elle gardait sur elle! Ou bien, n'était-ce pas la preuve que Mme de Chéran s'était trompée?

— Comme tu voudras, dit-elle sans émotion, mais non peut-être sans sécheresse.

— Nous partirons bientôt, n'est-ce pas?

— Quand tu voudras.

— Alors, cette semaine?

— Cette semaine? reprit-elle sur un ton interrogatif. Il nous faudrait revenir pour la matinée de Mme Hétry.

— Rien ne nous oblige à accepter son invitation.

— Ma lettre est déjà partie; je l'ai expédiée tout à l'heure.

— Envoie un billet d'excuse.

— Il est trop tard.

Il se tut, découragé. Il voulait à tout prix empêcher sa femme de rencontrer Berthe de Chéran, et se heurtait à une volonté précise qui l'inquiétait et dont il ne s'expliquait pas le but.

«Elle agit, se disait-il, comme si elle ne savait rien. Or, elle sait. Que dois-je penser? »

Les poursuites de sa maîtresse l'énervaient, et sa femme l'attirait comme une énigme. Il se sentait en présence d'une force mystérieuse et se demandait si l'amour ne réservait pas à ses élus un domaine secret et sublime que Germaine connaissait et que lui-même ignorait. Et il comença de mépriser les caprices de ses sens et les théories indulgentes par lesquelles il se disculpait.

La matinée de la préfète passionnait Annecy. Quand la vie somnolente des petites cités s'éveille, elle se découvre des ardeurs toutes neuves et des forces qu'un long repos a réparées. Les belles madames, stylées par Mme Marolaz qui vraiment n'avait pas ménagé sa peine durant les derniers jours et n'avait pas craint de multiplier les visites et les sous-entendus, étaient la proie d'une curiosité d'autant plus lancinante qu'elles n'osaient l'exprimer que par allusions. Et le même dialogue s'échangeait d'un bout de la ville à l'autre:

— Ires-vous à la préfecture?

— Mais certainement.

— Mme Hétry reçoit si bien.

— A la perfection. Chez elle, on est assurée de se divertir.

— A-t-elle lancé beaucoup d'invitations?

— On le dit, la noblesse y viendra.

— Ah! la noblesse y viendra?

— Mais oui. La noblesse, le barreau, la magistrature, l'armée, etc.

— Très bien, très bien...

Ces rumeurs favorables, par le canal de Mme Marolaz, parvenaient à Mme Hétry qui se préparait, comme un grand capitaine, non plus à une bataille au succès incertain, mais à une éclatante victoire. Elle entendait la célébrer avec pompe et expédiait ses fourriers chez les meilleurs fournisseurs. Ne fallait-il pas offrir à ses invités les chefs-d'œuvre de la pâtisserie et de la confiserie, avec le spectacle de la rencontre sensationnelle que sa diplomatie avait ménagée? Enfin le Tout-Annecy, réuni par ses soins, éluciderait publiquement ces deux points fort importants de la chronique locale, et jusqu'à présent sujets à controverse: M. Paul Ferrière était-il, oui ou non, l'amant de Mme de Chéran? et Mme Ferrière avait-elle, oui ou non, surpris les deux amants en flagrant délit?

Au jour dit, chacun s'en alla de bonne heure à son poste, c'est-à-dire aux jardins de la préfecture. Il s'agissait d'arriver à temps, c'est-à-dire de devancer Mesdames de Chéran et Ferrière. Leur entrevue déciderait de tout l'intérêt de la matinée. Comment ne pas être là pour un tel coup de théâtre! Et l'on bravait le soleil de juillet qui, malgré les feuillages épais des platanes, chauffait l'avenue d'Albigny, et l'on descendait de voiture le sourire aux lèvres et les joues animées, en grand appareil, car toute représentation commande à la femme une toilette spéciale conforme à son importance, et celle-ci ne dominait-elle pas la saison mondaine?

Mme Hétry accueillait ses hôtes avec cette modestie, cette indulgence et ce parti pris de vanter chacun sans mesure qui lui valaient un renom d'intelligence et de bonté. Mme Marolaz, en lieutenant fidèle, l'assistait dès la première heure; ses petits yeux qu'allumait la convoitise éclairaient toute sa figure osseuse, sèche et pointue. Sûre de son fait, elle avait, en femme pratique, décidé la préfète à mettre un enjeu dans la partie engagée, et c'était l'avancement de son fils: le jeune conseiller serait proposé au choix si Mme Ferrière refusait la main de Mme de Chéran. Mais elles tenaient secret le pacte qui les unissait.

Berthe de Chéran arriva la première escortée de ses deux témoins qui étaient son mari et M. Artène. Elle avait ramassé ce dernier sur la route et cherchait à s'en faire un allié, car elle le savait fort bavard

et répandu dans le monde. Dès son entrée elle fut examinée du chapeau aux bottines, et l'on s'accorda à reconnaître son bel équipement. Elle avait pour armes une robe de linon mauve que garnissaient des losanges de fine dentelle et, sur la tête, une capeline de paille noire ornée de longues plumes qui jetait une ombre légère sur son visage. C'était discret, sobre, élégant, comme il sied à une toilette de combat. On devinait très suffisamment, pour peu qu'on eût l'œil exercé, les formes gracieuses et arrondies de ce corps adroit qui, par un merveilleux artifice, trouvait le moyen de paraître à la fois mince et potelé; et les hommes, avec le regret de n'y avoir point participé, excusaient les péchés dont les femmes accusaient sans miséricorde cette chair peut-être coupable, mais certainement savoureuse.

— Comme vous êtes aimable, chère madame, disait Mme Hétry, d'embellir de votre présence ma petite fête!

— Je ne me prive pas volontiers d'un plaisir, répliqua Berthe.

Le mot fut trouvé charmant par les uns, et jugé bien audacieux par les autres. La jeune femme sentait autour d'elle une atmosphère orageuse. A défaut de courage, elle avait l'insolence de sa caste. Au milieu de toutes ces mines curieuses et sévères son petit nez se retroussait d'un air de défi. Elle faisait bonne contenance; en réalité, elle tremblait de peur. De méchants bruits l'avaient informée de la présence des Ferrière à la préfecture et de l'importance que la ville y attachait. Refuser l'invitation de Mme Hétry, c'était avouer sa crainte d'une rencontre; elle n'y pouvait songer. L'accepter, c'était courir le risque d'un affront en public. Sur la route, allongée dans sa victoria, elle revoyait distinctement le pâle visage de Germaine à la fenêtre du chalet du garde. Avait-elle rêvé oui ou non? Etait-ce une hallucination ou une véridique image? Elle-même, avec le temps, devenait incapable de le démêler, mais son effroi intérieur ne lui laissait aucun doute.

M. Artène, fort heureusement, l'avait distraite par ses discours. En entrant dans le jardin, elle cachait sous les sourires une âme pleine de terreur et cherchait des yeux sa vision sous les massifs. Les jours précédents, il suffisait d'une réflexion pour la rassurer:

«Si Germaine nous avait vus, elle n'eût pas repris la vie commune avec son mari. »

Et voici qu'au dernier moment cette preuve perdait toute sa vertu.

«Germaine nous a vus, se disait-elle. Jamais elle ne supportera de me rencontrer. Elle accepte de venir ici pour me témoigner publiquement son mépris ou sa haine. Que dois-je faire? »

Un rapide coup d'œil, à l'arrivée, lui avait révélé qu'elle devançait l'ennemi. Aussitôt elle avait résolu d'en profiter. Tandis qu'elle s'avançait vers la préfète et défilait sous le feu des regards de toute l'assistance, elle avait murmuré en hâte à son mari docile:

— Le temps de saluer tout le monde, et nous partons.

— Très bien, ma chère amie, avait approuvé M. de Chéran.

Et c'est ainsi que Berthe avait fait son entrée.

La manœuvre faillit lui réussir. Elle venait de distribuer à la ronde ses sourires et ses compliments et pensait profiter de l'organisation d'une partie de croquet pour s'enfuir à l'anglaise, lorsque les Ferrière, dont le retard préoccupait chacun, furent enfin signalés. Ils durent l'être par un service d'éclaireurs que l'initiative individuelle avait improvisé, car on les annonçait avant même de les apercevoir. D'une oreille à l'autre volaient ces deux mots comme une clameur guerrière:

— Les voici! les voici!

Point n'était besoin de les désigner avec plus de clarté. Les maillets et les boules furent abandonnés d'un commun accord et jonchèrent bientôt le sol comme les épaves d'un champ de bataille. Les invités se portèrent en masse au secours de Mme Hétry, un peu interloquée de ce renfort qu'elle ne réclamait point, et l'entourèrent ainsi qu'un jeune et frémissant état-major aux uniformes bigarrés entoure son général qui demeure impassible et, dans cette agitation même, envisage avec sang-froid la situation.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, expliquait M. de Chéran à sa voisine qui se trouvait être Mme Marolaz. Tout à l'heure on jouait au croquet, et maintenant on sonne le rassemblement.

Au lieu de répondre, Mme Marolaz, inquiète, lui demanda:

— Où donc est Mme de Chéran?

— Je n'en sais rien. Elle m'avait fait signe de partir, et je ne la vois plus.

— Ah! elle vous avait fait signe de partir? répéta la méchante femme que cette circonstance réjouissait.

Elle aperçut en même temps les plumes noires et la robe mauve qui se tenaient trop modestement à l'écart et les interpella d'une manière flatteuse, mais bruyante, ce qui fit retourner quelques têtes. Aussitôt le cercle s'élargit, et Berthe dut bon gré mal gré y prendre place. Cependant nul ne pouvait deviner à l'air de son visage son trouble intérieur. M. et Mme Ferrière s'engageaient dans l'allée sablée. Ils virent cette troupe mondaine qui frétillait à leur approche.

«Les rosses! se dit Paul. Je ne leur conseille pas de se moquer de nous; je suis capable de les cravacher. »

Et il pesa sa canne dans sa main légère. Formé par la lutte quotidienne des audiences, il affrontait sans émoi, et même avec une excitation agréable, ce public malveillant. Mais dans quel guêpier conduisait-il Germaine? Jamais il n'avait ressenti plus profondément la force des liens de famille et leur supériorité sur toutes les autres passions de l'amour. En ce moment il estimait que ces liens seuls peuvent être indissolubles, car ils sauvegardent une œuvre durable et ne se nouent ni ne se dénouent comme ces caprices nés passagèrement de notre illusion. Instinctivement, et parce qu'il y avait en lui un homme social croyant à la nécessité et au respect des lois et des engagements, il ne pensait, à l'instant du combat, qu'à protéger sa femme et son foyer, quels que fussent les sacrifices qu'ils exigeraient.

Anxieux néanmoins, il se tourna vers celle qui marchait d'un pas égal à son côté. Il ne découvrit sur le cher visage aucune trace d'émotion, et il se rassura:

«Evidemment son ignorance est complète. »

Puis, découvrant au milieu du groupe la robe mauve et les plumes noires, il jeta un nouveau regard plus inquiet encore sur Germaine toujours impassible, et ajouta pour lui-même:

«... Ou son courage est admirable. »

Germaine était vêtue de blanc: chapeau blanc, robe blanche, souliers blancs. Sa maigreur nouvelle n'avait pas rompu tout à fait les lignes harmonieuses de son corps et paraissait allonger sa taille déjà haute. Aisée dans ses mouvements et douce de visage, d'une grâce flexible ensemble et vigoureuse, elle donnait une impression de tranquilité résolue, de paix armée. Sa beauté, dont elle ne cherchait pas à tirer avantage et qui appelait l'attention sans qu'elle y prît garde, avait pris un caractère plus grave, plus posé. Il y avait moins d'éclat et de jeunesse sur ses joues, mais plus de fermeté dans l'expression de ses yeux.

Mme Hétry vint à sa rencontre avec une amabilité excessive. Et toutes les têtes de son entourage se penchaient en avant, interrogeant du regard la nouvelle venue.

— Comme vous êtes aimable, madame! dit la préfète qui ne variait guère ses formules de politesse.

Germaine s'excusa:

— Nous sommes fort en retard. Mais avec des enfants, madame, est-on jamais libre?

Côte à côte, les deux femmes rejoignirent lentement le groupe qui les attendait, qui les guettait. Par une série de petits déplacements imperceptibles et simultanés qu'expliquait l'intérêt général et dont Mme Marolaz avait donné le savant exemple, Mme de Chéran, immobilisée par la crainte, se trouva d'un pas en avant lorsque Mme Ferrière fut dans l'obligation de saluer la société. Epais comme un mur, le silence entoura les deux femmes, et dans une fièvre de convoitise se tendaient tous les visages.

«S'il arrive quelque chose, songeait Paul qui serrait les dents, je giflerai l'archéologue. »

L'archéologue, c'était M. de Chéran qui n'y pouvait rien; mais il fallait une victime.

Cependant Germaine s'avançait vers Mme de Chéran qui ne bougeait pas. Le plus naturellement du monde, elle lui tendit la main avec les paroles les plus banales:

— Bonjour, madame, comment allez-vous? Voici longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer?

— En effet, madame, répondit Berthe qui, une seconde, avait fermé les yeux devant le précipice où elle croyait tomber, et qui, se sentant saine et sauve, riait par tous les traits de sa figure, par son petit nez retroussé, par les fossettes de ses joues, par ses lèvres en arc, ce qui acheva de décontenancer les spectateurs.

Le désappointement fut immense. On escomptait depuis une huitaine de jours cette rencontre, et les deux rivales n'é-

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue St-Pierre - MONTREAL

1-12 F.

changeaient que deux bonjours sans résultat. Mme Marolaz fut indignée: elle perdait sa considération personnelle et l'avancement de son fils. Elle et Mme Hétry, pareillement vexées, troquèrent un regard navré contre un regard sévère. Paul qui, dans un but de vengeance, prenait avec les yeux l'empreinte de toutes ces physionomies, ne fixa que des airs piteux, de longs nez et des bouches tombantes. Il se fût moqué volontiers, mais il était le seul de l'assistance qui ne fût pas convaincu. Au lieu de tirer de cette scène la sécurité définitive, il se disait:

«La brave petite! »

Et il s'aperçut qu'en faisant ainsi face au danger sa femme avait supprimé en lui — pour combien de temps ? — jusqu'au souvenir de son ancienne maîtresse. Dans ce conflit il n'avait envisagé que le sort de Germaine. Il était donc libéré: elle l'avait reconquis tout entier, et elle l'ignorait. Mais elle, comment la reconquérir maintenant? Comment regagner la confiance de cette âme loyale qui ne devait même pas comprendre la trahison, et dont il avait mérité le mépris? Sans doute elle jugeait inutile de lui adresser des reproches; elle continuerait, comme autrefois, la vie commune, et rien ne serait changé dans leurs rapports. Elle dépérirait à côté de lui, elle mourrait sans se plaindre, fidèle à son devoir, inébranlable dans son silence, pieusement respectueuse de la promesse qu'elle avait donnée en mariage. Et il pensa:

«J'ai tué son bonheur. Et son amour? »

Il n'osa pas se répondre à lui-même. Par cette hésitation il connut à quel point il l'aimait, et pour la première fois il considéra son caprice comme une violation de la foi jurée, dont il était coupable même si Germaine ne l'eût jamais su. Il respirait un air nouveau. il entrait dans une ère nouvelle. Il n'était plus le même homme. Germaine l'ignorait: comment le lui apprendre? Il enveloppa d'un regard de tendresse sa femme qui s'éloignait sous les arbres en compagnie de Mme Hétry, de Mme de Chéran et de quelques autres invitées. Sous l'épaisse chevelure noire, la nuque ressortait lumineuse et pure. Et toute cette forme blanche, en accord parfait avec le corps et l'âme qu'elle recouvrait, était parée de grâce et de dignité.

On réorganisa péniblement la partie de croquet. Mais le succès de la matinée était compromis sans retour. Mme Marolaz, demeurée en arrière, essuyait les sarcasmes de personnes âgées qui récupéraient tardivement une foi illimitée dans la vertu.

— C'étaient de méchants bruits, madame.

— Il n'y a que d'honnêtes femmes en province.

— Nous ne suivons pas sur ce chapitre les modes de Paris.

M. Artène, qui avait de la lecture, montrant Mme Ferrière dont il n'était pas fâché de se dire le sigisbée — ne lui avait-il pas offert le bras au bal de la préfecture dont elle avait été la reine? — cita le mot de Mme de Sévigny:

— «Je vois des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

Un autre vieux monsieur, faisant allusion au titre de Mme de Chéran, ajouta ce proverbe suranné:

— Noblesse oblige.

Il suffit de ces deux mots pour que l'incident prît une tournure politique. Avec l'innocence de Berthe l'opposition triompha, et le monde officiel baissa la tête.

Cependant M. de Chéran, qui pensait à finir l'illustration de quelque armoirie, tournait autour de la robe mauve.

— Que me veut celui-là? se demandait Berthe, à peine remise de sa peur.

Il réussit enfin à lui glisser aux oreilles cette interrogation plantive:

— Partons-nous? Je suis prêt.

— Mais non, dit-elle soulagée. Nous restons. Qui vous parle de partir? Je joue au croquet.

— Ah!

Et devant la versatilité féminine il s'inclina, résigné.

Berthe n'avait plus de raison de fuir. Elle voulait, au contraire, achever la déroute de ses ennemies. Elle se rassurait aussi vite que promptement elle se tourmentait. Aussi ne craignait-elle pas d'appeler Paul Ferrière à son aide, comme un joueur adroit et sans pitié venait d'expédier sa boule dans un massif.

— Vous voyez, lui dit-elle tandis qu'il fouillait le buisson, car il n'aurait pu sans imprudence refuser son concours.

Il feignit de se méprendre:

— Mais non, je ne la vois pas.

Retroussant un peu la robe mauve à cause de l'herbe, elle montra ses bas mauves, ses chevilles minces et le commencement de ses mollets ronds.

— Il ne s'agit pas de ma boule. Ne vous pressez pas de la retrouver.

— La voici, fit-il triomphant.

Mais de son petit pied rapide elle la repoussa:

— Maladroit! Attendez donc. J'ai à vous parler.

— J'écoute.

— Cette fois, vous tenez votre preuve. Germaine ne sait rien. Et personne ne croira plus rien. C'est la sécurité. Je n'aurai plus peur. Alors...

— Alors?

— Je vais à Genève mardi. Venez m'y rejoindre.

— Je ne puis pas.

— Avec vos procès, vous avez toujours une excuse prête.

Il la regarda dans les yeux et répondit, étonné lui-même de sa réponse, mais n'était-il pas un autre homme?

— Bien. Mais je ne veux pas.

— Ah! c'est différent.

Elle éclata d'un rire nerveux et murmura entre ses dents:

— Les maîtresses passent, et la femme reste.

Comme il ne répondait rien, toute livrée à son irritation, elle ajouta:

— Quand on aime sa femme, mon cher, on ne cherche pas les aventures.

Il aurait pu répliquer: «Je ne les ai pas cherchées », et cette parole lui vint aux lèvres. Il sut se contenter de la rupture. Et même il ne gardait pas rancune à celle qu'il se hâtait d'oublier; il n'en voulait qu'à lui-même.

Elle chercha quelque trait pour l'empoisonner avant de le quitter:

— On ne change pas comme on veut ni quand on veut. Vous continuerez d'aimer votre femme en la trompant.

— Je vous en prie...

— Oui, car on a le plaisir dans le sang. Et vous me regretterez.

Ce fut elle qui s'éloigna. Il la regarda: elle méritait des regrets.

Au retour, dans la voiture découverte qui les emmenait sous l'avenue des platanes, comme Germaine, toujours énigmatique, regardait, entre les troncs des arbres, sur le lac inondé de lumière deux cygnes qui glissaient immobiles et dont la blancheur se couvrait d'or, il songeait qu'entre ces deux fêtes de la préfecture avait tenu la durée de son caprice: l'une l'avait vu éclore, et l'autre le voyait mourir. Il tenta de prendre la main de sa femme: elle ne la retira pas, mais il crut sentir sa chair tressaillir.

— Tu es belle ce soir, lui dit-il avec douceur.

Elle leva sur lui ses beaux yeux d'ombre bleue. Ils étaient pleins de larmes qui ne coulèrent pas. Et déjà elle se détournait silencieusement.

«Elle ne veut pas parler, pensa-t-il, et il faut qu'elle parle. Mon amour saura l'y contraîndre et obtenir mon pardon... »

VII

LE CŒUR D'UN HOMME

Le lendemain de la matinée de la préfecture, quand Paul Ferrière, après avoir déjeuné seul et rapidement, entra dans son cabinet de travail pour y attendre ses clients — car c'était son jour de consultation — il ne retrouva plus ses impressions de la veille, et même il se sentit un grand dégoût de l'avenir, de sa propre vie, de lui-même.

Pendant quelques instants, dans ce jardin rempli de monde où sa femme avait montré un courage qui les sauvait du scandale et qui assurait la paix de la maison, il avait respiré un air nouveau, il n'avait plus été le même homme. Avec quelle aisant il avait éconduit cette petite peste de Mme de Chéran qui prétendait recommencer l'aventure du chalet du garde! Désormais, sa vie serait toute droite, toute unie, toute simple, entre sa femme, ses enfants, son travail, une vie sans mensonge quoi! Et voici qu'il se retrouvait tel qu'il avait toujours été, un pauvre homme livré à son plaisir, dans la régularité apparente de sa vie, changeant selon les circonstances et comptant sur les faveurs du hasard. Oui, c'était bien cela: le brillant Paul Ferrière, admiré au barreau, recherché des femmes, choyé de tous pour sa belle humeur, envié par chacun pour la réussite de son existence et la persistance de son bonheur, n'était qu'un pauvre homme. Mais jamais encore il ne s'en était aperçu.

D'où lui venait cette constatation si dure à son orgueil? La veille, il avait osé ce qu'il n'avait pas osé encore depuis le triste retour d'Annecy-le-Vieux. Tout vibrant de la scène de la rencontre, résolu à mériter son pardon qui, sans nul doute, lui ouvrirait les bras si désirables de Germaine, après lui avoir souhaité une bonne nuit, il s'était décidé, un peu plus tard dans la soirée, à pénétrer dans la chambre de sa femme. Elle était couchée, mais ne devait pas s'être endormie encore, car elle n'avait pas éteint la veilleuse électrique qui éclairait d'une clarté atténuée son visage encadrée par les cheveux noirs et son épaule mince et blanche hors des draps à cause de la chaleur. Cette épaule trop blanche, trop lisse, avait été la cause de tout le mal.

Donc, il était rentré dans la chambre de Germaine qui, étendue sur le côté, allongeait déjà la main pour interrompre le courant et supprimer la lumière. Il re-

voyait nettement — comme elle avait dû voir elle-même par la fenêtre ouverte du chalet du garde — les grands yeux sombres qui, à sa vue, s'étaient remplis d'épouvante. Il était sûr d'y avoir lu de l'épouvante, ou peut-être une angoisse infinie. Le regard est plus vrai que la parole, mais on peut toujours douter d'un regard, on peut toujours interpréter un regard. Ce regard-là restait dans son souvenir comme un reproche. C'était le regard de la victime qui voit approcher le bourreau. Comment avait-il pu marcher quand même jusqu'à elle? Comment n'était-il pas resté cloué sur le seuil sans pouvoir avancer? Tout le lui commandait, cette expression qu'il avait surprise, le respect, sa propre dignité, l'amour enfin, l'amour surtout qui exige le désir, l'attente, la volonté réciproques. Mais cette épaule arrondie, bien que mince, et si blanche, l'attirait irrésistiblement.

La marche de ses pensées avait brusquement dévié. Il venait pour faire resplendir la vérité, pour avouer sa faute, pour s'agenouiller au bord du lit et murmurer: «Oui, Germaine, tu sais, et dès le premier jour j'ai su que tu savais. Et même tu ne sais pas tout. Cette trahison a été précédée d'une ou deux autres — je ne connais pas le chiffre exact, tant j'y attribuais peu d'importance — encore plus mesquines et basses. Je ne suis pas l'homme que tu as cru épouser. Mais aucun homme, du moins aucun de ceux que je fréquente, n'était digne de ton amour. Oui, je m'humilie devant toi qui a voulu te faire pour ne pas m'humilier. Tu as eu la force de garder le silence. C'est ton silence qui m'a vaincu, guéri, transformé. Me voici devant toi, plus ému et tremblant qu'au soir où tu t'es donnée à moi pour la première fois. Je ne savais pas alors ce que tu es, ce que je suis. Maintenant je t'aimerai mieux. Pardonne-moi, Germaine. Maintenant je t'aime... »

Voilà ce qu'il se murmurait à lui-même avant d'entrer, dans l'état d'exaltation où l'avait porté la scène du jardin. Comment n'avait-il rien dit de tout cela? Avait-il compris au regard angoissé, épouvanté de Germaine que c'était trop tôt encore, et qu'il ne fallait pas escompter une victoire aussi rapide, une récompense aussi douce? Pourquoi ne s'était-il pas éloigné après un nouveau et tendre bonsoir, adressé du seuil de la porte? Déjà il ne voyait plus le regard douloureux, mais seulement cette épaule qui le fascinait. Toutes ses velléités d'amélioration intérieure chaviraient. Le culte nouveau qu'il avait élevé à la vérité n'avait déjà plus d'autel. D'un pas de somnambule il avait traversé la chambre. Au bord du lit, il s'était penché, non pour s'agenouiller et implorer son pardon, mais pour soupirer d'une voix langoureuse:

— Comme tu es belle, Germaine!

Cependant, pour ne plus voir les yeux d'angoisse, les yeux d'épouvante, il avait lui-même étaient la lumière, Alors il avait pris dans ses bras le beau corps immobile qui ne lui avait pas résisté.

Puisqu'elle avait accepté, c'est peut-être qu'elle ne savait pas. Et de nouveau l'espérance du doute s'était emparé de lui. Elle n'était pas allée à Annecy-le-Vieux le jour du rendez-vous. Si elle y était allée, elle n'avait pas poussé jusqu'au chalet du garde qui est enfoui dans la verdure et qu'elle ne visitait jamais. Aurait-elle eu le pouvoir de se taire si longtemps? Aurait-elle pu, sans se trahir — sans se trahir elle aussi — se rencontrer face à face avec sa rivale, avec son ennemie et lui tendre la main?

Il découvrait, il était contraint de découvrir en elle, si modeste, si simple, même si humble, une volonté inconnue. Il s'apercevait que, l'aimant, oui l'aimant depuis des années, il ne la connaissait pas. Il croyait aimer une jeune fille, puis une jeune femme, certes d'une beauté et d'un charme exceptionnels, mais enfin peu différente de la moyenne des jeunes filles et des jeunes femmes qu'il avait rencontrées: sa tendresse, surtout, la mettait à part du niveau commun. Et il avait épousé un être rare, mystérieux, prodigieux, quand lui même se devait ranger indiscutablement dans la moyenne, la triste et médiocre moyenne des hommes. A moins qu'il n'eût forgé tout un drame avec la vision absurde créée par la peur de sa maîtresse. A moins que Germaine n'eût jamais rien su, et qu'elle n'eût agi en toute circonstance le plus naturellement du monde...

Les occasions de rompre le silence, de déchiffrer l'énigme, il les avait successivement laissé fuir. Quand elle était rentrée, ce soir douloureux où il l'attendait, il s'était réfugié lâchement parmi les enfants et n'avait pas osé l'affronter face à face. Au retour de la scène du jardin, il s'était laissé glisser dans la paix amollissante du bonheur avant d'en avoir retrouvé la certitude intime. Surtout il avait commis la faute de la prendre dans ses bras avant le pardon, sans tenir compte de l'expression de ses yeux. Et il revoyait les yeux d'épouvante, les yeux d'angoisse infinie.

Mais pourquoi n'avait-elle pas parlé? Pourquoi cette obstination dans le silence? Pourquoi cette absence de toute plainte, de toute récrimination, de toute révolte, comme si elle était une créature insensible, ou comme s'il y avait des choses que les mots ne peuvent pas traduire? Si elle avait parlé, il aurait répliqué, il aurait plaidé, c'est cela, il aurait plaidé, en avocat habitué à gagner toutes les causes, même les mauvaises. N'avait-il pas des explications à fournir, toute une argumentation logique, serrée, celle de la faiblesse des hommes, du peu d'importance qu'ils attachent à leurs caprices, de la persistance, de la supériorité, de la fidélité, malgré les apparences, de leur foi conjugale? En somme, il avait fait comme la plupart des autres hommes. Seulement il n'avait pas eu de chance. Tout le monde vivait dans l'hypocrisie et le mensonge. C'étaient des conventions, pareilles à des draperies recouvrant le fond humain, qu'il ne faisait pas bon déchirer. Et à mesure qu'il déroulait les périodes de sa plaidoirie intérieure, il en apercevait la misère et il en avait honte. Etait-elle une femme comme les autres? N'avait-elle pas, en se taisant, montré plus que toutes les autres sa dignité, sa raison, sa pudeur, sa noblesse? C'était vrai qu'il n'y avait pas de mots pour traduire les abîmes du cœur: abîmes en eux et abîmes entre eux. Ils se croyaient unis, quand des gouffres immenses les séparaient. Non, non, il ne s'agissait plus de plaider, mais de se repentir et d'obtenir sa grâce...

Déjà la vie quotidienne le reprenait. Son courrier l'attendait dans son cabinet de travail. De la pointe d'une liseuse il ouvrit les enveloppes. L'une d'elle contenait sur un papier banal, sans date, sans en-tête, sans signature ces deux mots: *Genève mardi.* Mme de Chéran, sûre de l'oubli ou peut-être de l'appui du monde, ne renonçait pas volontiers à sa passion du moment. Elle ne perdait pas une minute: dès la veille au soir elle avait pris l'offensive. Il déchira l'enveloppe, d'une écriture contrefaite, et brûla la lettre elle-même. Pourquoi regarda-t-il, immédiatement après qu'elle fut consumée, son agenda? Du vendredi que marquait le calendrier au mardi, quatre jours s'écouleraient. Le mardi, aucune de ses affaires n'était inscrite au rôle des audiences. Il se détourna de ces réflexions, mais elles lui étaient venues.

Le premier client introduit fut un paysan déjà mûr qui se plaignit avec amertume des mœurs de son père:

Après lui, ce fut une veuve qui désirait raccourcir les délais légaux pour se remarier.

Puis vint un industriel qui voulait introduire une instance en divorce: appelé à Paris pour ses affaires, il y avait contracté une liaison; sa femme, l'ayant appris, lui avait appliqué immédiatement la loi du talion, en prenant pour amant un de leurs petits cousins dont on plaisantait jusqu'alors en famille la passion malheureuse. Paul Ferrière donna des conseils de patience et de réconciliation.

— Impossible, répétait le mari, je l'aimais trop.

— Et vous la trompiez.

— C'était sans importance: une méchante petite aventure.

— Votre femme n'attache peut-être pas plus d'importance à la sienne.

— Pour les femmes, il n'y a pas de petite aventure.

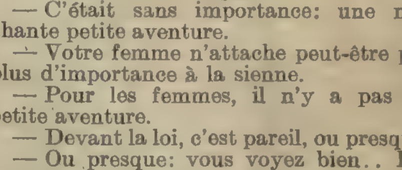
— Devant la loi, c'est pareil, ou presque.

— Ou presque: vous voyez bien.. Les mœurs sont plus fortes que les lois.

Les consultations suivantes eurent à résoudre d'autres cas de mésentente domestique ou de mauvais voisinage. Une femme réclamait la séparation de biens pour mettre sa fortune à l'abri, ce dont le mari profiterait, laissant les créanciers se disputer un petit patrimoine hypothéqué bien au-delà de sa valeur. Un cultivateur invoquait la prescription pour s'emparer d'une pièce de terre dont le propriétaire était parti, il y avait beau temps, pour les Amériques, où il était décédé.

— Il est mort trop tôt, déclara-t-il quand il apprit que deux années manquaient au compte nécessaire.

Ainsi défilait devant Paul Ferrière toute une humanité moyenne livrée à ses intérêts, à ses appétits, à ses passions. Quand cette clientèle eut cessé de l'importuner,



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

1-1 F. 162 RUE ST-DENIS

comme il n'était pas encore midi il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider à la prochaine session des assises: une affaire d'avortement qui lui vaudrait sans doute un nouveau succès, comme cette dernière affaire d'infanticide qui lui avait valu, par surcroît, les faveurs de Berthe de Chéran. Et il se trouva ramené vers le souvenir de sa maîtresse. Il excellait dans la défense des femmes séduites, puis abandonnées lâchement par leurs séducteurs au moment des responsabilités; avec quelle éloquence vengeresse il flétrissait l'égoïsme masculin et réclamait qu'il ne fût pas laissé hors la loi! Plusieurs fois l'auditoire enthousiasmé l'avait applaudi à l'audience, lui avait fait une ovation à la sortie. Ces transports l'exaltaient et il se croyait alors une sorte de grand homme — de grand homme de province tout au moins. Et voici qu'il suffisait de revoir en pensée le regard angoissé de Germaine pour que toute cette réputation lui apparût dans sa fausseté, dans son néant. Il se voyait tel qu'il était, pareil à cette troupe sans gloire de clients qui venaient de lui révéler leurs petites turpitudes. Sa profession même, il lui semblait maintenant qu'il ne l'avait jamais approfondie. Il débitait les articles du code en consultations et plaidoiries, comme un épicier son sucre ou sa cannelle en petits cornets. Ne pouvait-il, par ses conseils, par le choix de ses causes, exercer une autre influence? Mais où donc en puiserait-il l'autorité? Quelqu'un, jadis, avait attiré son attention sur la probité professionnelle. Il l'avait écouté comme on écoute un sermon à l'église: avec négligence et d'une manière intermittente. Et cependant cette conversation avait dû le frapper, puisqu'elle lui revenait à la mémoire. Quelqu'un, mais qui donc? Un vieillard, à la campagne, un soir d'été. Le père de Germaine sur la terrasse de la Sapinière, comme il était fiancé à la jeune fille. Les paroles du vieillard l'avaient presque irrité. Il y découvrait alors un certain persiflage. M. Doret ne l'admirait pas. M. Doret, longtemps, lui avait été hostile, avait tenté de détacher de lui sa fille. Ayant échoué, il lui avait fait ensuite bon accueil, mais il l'entreprenait souvent sur l'avenir, sur la nécessité d'appuyer sa vie à des convictions solides.

«Je le supportais mal, se rappelait Paul Ferrière. Il ne m'estimait pas assez. Germaine le pressentait et en souffrait. Que penserait-il de moi aujourd'hui? »

Mais, son antipathie reparaissant, il se rebiffa intérieurement:

«Après tout, je suis comme tout le monde, et même très au-dessus de la moyenne. Ai-je été intéressé et cupide comme les paysans de tout à l'heure? Ai-je ruiné ma famille pour une drôlesse, abandonné un enfant naturel, causé du scandale? Mes pecadilles sont du domaine privé. Si l'on savait le secret de toutes les existences, on serait effrayé de la misère générale. Est-ma faute si le mauvais hasard a tiré de l'ombre ce qui devait y rester? Ce jour-là même, je pensais à rompre une liaison qui déjà ne m'offrait plus d'agrément et commençait à me peser. Il n'y avait qu'à laisser faire le temps. Sans un peu d'hypocrisie l'univers ne serait pas habitable. Il serait intelligent de le comprendre et de ne pas attacher aux choses plus d'importance qu'elles ne le méritent. Ma femme s'en est rendu [illegible] pourquoi, si elle sait, elle [illegible] garder le silence... »

Et cherchant le repos dans sa médiocrité même, il se répéta:

«Je suis comme tout le monde... »

Maintenant, cette découverte, loin de l'humilier, le rassurait, le soulageait, lui faisait accepter son sort. N'était-il pas inutile, dès lors, de remonter le courant? Il n'y avait qu'à flotter comme un bâton sur l'eau. La vie menait les mortels où ils devaient aller, et toute résistance ne pouvait qu'être vaine.

Quand il fut averti que le déjeuner était servi, il passa à la salle à manger dans ces dispositions inférieures. Il n'éprouvait plus ce dégoût pour lui-même qui lui avait gâté le début de sa matinée: il s'habituait à la situation acquise. Puisque Germaine ne voulait pas rompre le silence, il n'entreprendrait plus rien pour le rompre lui-même. Germaine et les enfants l'attendaient pour se mettre à table. Il embrassa les petits bruyamment, en bon père de famille à qui le foyer apporte une heureuse détente, il s'informa avec sollicitude de la santé de sa femme, mais sans la regarder, en ayant l'air d'être absorbé par les mines de Jean et de Claire. Beaucoup plus tard, pendant le repas, comme il levait les yeux sur elle à la dérobée — pourquoi ne la regardait-il pas en face? — il fut surpris de sa pâleur, de toute la douleur inscrite sur son visage. Elle sentit ce regard et, se tournant vers lui, elle rougit comme si elle avait honte. Il ne remarqua pas sa honte, mais cette coloration qui dissipait son inquiétude.

La conversation avait pris son tour normal. Il parlait de ses affaires avec abondance, peignait une humanité assez basse — ne fallait-il pas instruire une femme trop ignorante des réalités de la vie? — Mais, comme il faisait allusion au crime d'avortement qu'il était chargé de défendre, elle se détourna vers le petit Jean déjà très éveillé, lui donnant à entendre qu'il était préférable de ne pas prononcer certains mots devant les enfants. Cette leçon muette l'irrita, mais il se contint. Les leçons muettes n'avaient-elles pas le don de l'irriter? Et comment un enfant de quatre ans pouvait-il gêner la causerie de grandes personnes? Néanmoins, il prit un autre sujet, un sujet de politique générale où il brilla.

Il but son café rapidement et prétexta un rendez-vous d'affaires pour sortir sans retard malgré la chaleur. Il étouffait chez lui, et le soleil de juillet lui paraissait moins redoutable à affronter que la petite lumière jaillie des yeux de Germaine. Le regard de détresse qu'il avait surpris, du seuil de sa chambre, la nuit précédente, le regard d'épouvante et d'agonie — celui sans nul doute qui avait bouleversé Berthe de Chéran au chalet du garde — le poursuivait: pour lui échapper, il prenait la fuite.

Ainsi vécut-il dans son cabinet ou dehors, les jours qui suivirent, ne reprenant la vie commune qu'aux heures des repas, presque toujours absorbé et le nez dans son assiette ou enchaînant les unes aux autres des banalités, avec cette facilité de parole qui permet aux orateurs de remplir les vides entre les pensées. Il n'osait presque plus regarder Germaine. Avec les enfants il se montrait tout à tour d'une indulgence absolue ou d'un rigorisme étroit.

Le samedi, il rencontra dans la rue M. Artène qui lui servit sa citation de Mme de Sévigny:

— J'ai découvert un portrait de votre femme, mais il date de 1680. Je l'ai découvert dans une lettre de la marquise.

— Vraiment? demanda Paul avec condescendance pour les lubies de cet original.

— Le voici: «Je trouve des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

Des âmes plus droites que des lignes: sensible aux images, Paul Ferrière apprécia cet hommage adressé à Germaine. A combien de femmes pouvait-il s'adresser, et à combien d'hommes? Germaine était une exception, et l'on ne compose pas la vie avec des exceptions. Déjà M. Artène, sans transition — ou par une transition dont il était facile de deviner la trame — passait à un autre sujet:

— Vous savez qu'à la matinée de la préfecture tout le monde a remarqué les assiduités du jeune Marolaz auprès de Mme de Chéran.

— Vraiment? répéta Paul.

— C'est comme je vous le dis. S'il n'était si joli garçon, je ne lui croirais aucun avenir.

— Est-il si joli garçon?

— Sans doute, et puis il a vingt-cinq ans. Mais j'estime Mme de Chéran plus sérieuse qu'on ne l'admet généralement.

Et sur ce certificat de bonne vie et mœurs il fit une pirouette et s'éloigna, laissant Paul tout préoccupé de l'avenir du jeune Marolaz.

Le dimanche, Mme Ferrière reçut la visite successive de Mme Marolaz et de Mme Hétry. Mme Marolaz venait recommander son fils. Elle aussi se préoccupait de son avenir:

— Vous êtes si bien en cour. M. Ferrière obtient du préfet tout ce qu'il veut. N'est-il pas devenu l'avocat officiel de la préfecture?

— Point du tout, protesta Mme Ferrière. Les communes lui confient leurs intérêts à cause de sa réputation.

— Vous ne savez pas, Madame, à quel point il est apprécié par M. et Mme Hétry.

Celle-ci vint un peu plus tard, portant les compliments comme une brassée de flueurs.

— Que me dit-on, chère Madame? Que vous partez pour la campagne, que vous allez vous installer à Annecy-le-Vieux?

— Rien n'est encore décidé.

— C'est un exil. Votre mari vous emmène en exil. Attendez les vacances. Vous savez que je reçois tous les jeudis jusqu'à la fin du mois. Des réceptions tout intimes. Vous en serez la reine, comme vous le fûtes à mon bal en avril, et hier à cette matinée dont le succès m'a ravie, je l'avoue. Mme de Chéran a ses partisans. Elle est, certes, jolie, mais je vous tiens pour cent fois plus belle.

Le soir, à table, comme il interrogeait sa femme, d'un ton indifférent et sans la regarder, sur les visites qu'elle avait reçues, celle-ci les énuméra et ajoura avec brièveté:

— Mme Moralaz te recommande l'avacement de son fils. Mme Hétry nous invite à tous ses jeudis.

Ainsi la vie sociale les reprenait-elle avec son trantran ordinaire, sa mesquinerie, son ironie. Il n'y avait plus qu'à se laisser couler. Le temps apporterait son remède habituel d'oubli, et d'ailleurs il était trop tard. Par son silence, Germaine n'avait-elle pas admis le mensonge à son

foyer? Qu'elle ne sût rien, tout serait demeuré dans l'ordre, et il n'y aurait eu, au bout de peu de jours, qu'une rupture de plus entre deux amants et un ménage consolidé — consolidé comme la rente. Puisqu'elle gardait son secret, si elle savait, n'était-ce point pour s'assurer le bénéfice de l'ignorance? Il en venait à souiller les mobiles qu'il attribuait à sa femme, comme on trouble une source pure.

Le lundi, dans l'après-midi, il rencontra sous les arcades pleines de fraîcheur et d'ombre, Mme de Chéran en toilette claire, le cou et la naissance de la gorge dégagés, la peau brillante et appétissante. Comme il la saluait, sans ralentir le pas, elle lui fit un signe d'intelligence qui signifiait clairement: «A demain: n'oubliez pas que c'est demain mardi... » Elle était sûre qu'il viendrait: il la comprenait comme si elle le lui avait dit. Tandis qu'il rentrait, certains détails de leurs rendez-vous lui revinrent à la mémoire et il s'y complut.

Le soir, il parla d'un voyage obligatoire à Genève pour le lendemain. Certes, il n'irait pojnt, il était décidé à n'y pas aller, mais il voulait se donner à lui-même le spectacle de son renoncement. Pouvant rejoindre sa maîtresse, il s'y refuserait afin de se convaincre lui-même de la rupture définitive.

Sa femme ne fit aucune objection à ce voyage. Elle se contenta de le regarder, non qu'il vît ce regard, mais il le sentit posé sur lui. Qu'avait-il besoin de le voir, quand il revoyait sans cesse, où qu'il fût, le regard de détresse, le regard d'épouvante et d'agonie.

Il passa une nuit presque sans sommeil. Il évoquait Berthe de Chéran dans les poses les plus amoureuses et il n'était déjà plus très sûr de ne pas partir pour Genève. Et même il tourna le bouton de la lumière électrique pour vérifier l'indicateur: 8 h. 10 du matin.

Mais, à d'autres instants, le regard de Germaine traversait les ténèbres pour l'atteindre:

«Je sais où tu vas, lui disait-elle avec ses yeux douloureux. Je sais, comme j'ai su là-bas, à la Sapinière. Rien de ce que tu fais, rien de ce que tu penses ne peut plus m'échapper aujourd'hui. Je te connais, je lis en toi. Pars si tu veux: tu es libre, et si tu pars je ne romprai pas davantage le silence que je me suis juré de garder. Mais, cette fois, c'est mon cœur et c'est ma vie que tu emporteras avec toi dans tes plaisirs. Tu pouvais ne pas y penser, autrefois, avant que j'ai su. Maintenant, le mal que tu me feras, tu le causeras librement, sciemment, volontairement. Je te vois maintenant, où que tu ailles. Jamais plus tu n'échapperas à mon regard... »

Puis il se rassurait tant bien que mal:

«C'est une hallucination, comme celle de Berthe au chalet du garde. »

Il écartait la vision, il recouvrait de sophismes le désir sensuel qui l'envahissait et le possédait:

«Germaine n'avait qu'à parler. Elle n'a pas voulu d'explications. Tant pis pour elle. Je ne demandais qu'à avouer ma faute. Mais je ne puis supporter plus longtemps cette situation fausse. Mon existence est atroce: j'ai droit à des compensations. »

Mais l'hallucination revenait, obsédante.

Le matin le trouva dans ce débat intérieur qui s'éternisait. Il s'habilla en hâte, non sans recherche, choisit une cravate élégante qu'il fixa avec une épingle en brillants donnée jadis par Germaine — ne se souvenait-il plus de ce cadeau? — expédia son déjeuner et pénétra dans son cabinet de travail. Pouquoi s'était-il habillé comme s'il devait rejoindre sa maîtresse? Pourquoi avait-il rangé méthodiquement dans un sac de cuir ses objets de toilette pour les emporter? N'était-il pas résolu à ne pas aller à ce rendez-vous? Il changea de place ses dossiers, ouvrit l'un d'eux, tenta de fixer sa pensée sans y réussir. Machinalement, il regarda la pendule: 7 h. 58. En douze ou treize minutes on peut gagner la gare, et même en huit ou dix en allongeant le pas. Cette fois le choix s'imposait: immédiat, brutal, définitif. Oui, définitif: car il ne se rendrait pas à Genève, comme il s'était rendu au pavillon d'Annecy-le-Vieux, avec une sorte d'inconscience et de gaité légère. Il n'imaginait point alors la souffrance de Germaine. Il entrait au pavillon comme on entre dans une pâtisserie pour manger des petits gâteaux: c'était presque la même puérilité de jouissance, inoffensive et joyeuse. Tandis que, pour sortir de chez lui, pour courir à ce rendez-vous, il fallait se détourner des yeux de détresse qui le suivraient, il fallait marcher sur un cœur. Germaine avait deviné la rencontre de Genève, comme elle avait surpris les amants au chalet du garde.

Il en était sûr: elle savait tout.

Huit heures sonnèrent. Il se cramponna à sa table de travail, comme pour se retenir à elle. La sueur coulait de son front. Ah! si Germaine était entrée! Pourquoi ne venait-elle pas? Il eut envie de l'appeler, de lui crier au secours. Pourquoi avait-elle gardé ce silence? C'était sa faute. Tout ce qui s'accomplirait serait sa faute. Huit heures cinq: il prit son chapeau, son sac à main, sa canne et s'élança dans l'escalier.

VIII

UN CŒUR D'HOMME (*suite*)

Il suivit une rue latérale pour courir plus librement sans être remarqué. A la gare les employés le connaissant — n'était-il pas l'avocat de la Compagnie? — le laisseraient traverser la voie et monter dans le train sans billet; en route il régulariserait son départ avec le contrôleur. Certainement il avait le temps. Mais voici que dans sa course il s'arrête. Est-il déjà à bout de souffle? Les yeux qui le suivent sans cesse se chargent de tant de reproche qu'il ne peut plus avancer. Puis il reprend sa marche rapide: Berthe de Chéran l'attend et le plaisir l'appelle...

Comme il débouche sur la place de la gare, le train siffle et s'ébranle: il est trop tard. Maintenant qu'il ne peut plus rejoindre son plaisir et Berthe de Chéran. Paul Ferrière est aussitôt dégrisé. Plus implacable que le regard douloureux de Germaine, il se voit et se juge. Il reste là cloué un instant, avant de faire demi-tour. Ainsi donc, après la scène du pavillon où sa femme l'a surpris — comment garderait-il le moindre doute à cet égard? — après la scène du jardin où sa femme a supporté héroïquement la présence de sa maîtresse pour préserver du scandale leur foyer, il a été assez lâche pour renouer sans amour sa liaison et même il prétend aimer sa femme uniquement. Le hasard seul, un hasard d'une minute, l'a préservé de la faute volontaire et préméditée. Il a mesuré sa faiblesse: quelques secondes de plus, et il s'enlisait définitivement dans une existence de trahison et de mensonge, dont il eût été incapable désormais de se détacher. Celui qui descend une telle pente, comment la remontera-t-il?

M. Artène qui vient de chercher les journaux — car il tient a être le premier renseigné — le surprend dans cette posture d'incertitude:

— Vous avez manqué le train. C'est toujours désagréable.

— Oh! non, cela m'est égal, dit Paul d'un ton presque irrité.

— Où allez-vous?

— Je ne sais pas.

M. Artène, étonné, s'éloigne de lui comme s'il lui découvrait une maladie contagieuse:

«Ce Paul Ferrière est un cachotier. Il devait courir à quelque rendez-vous. Mais avec qui, puisque Mme de Chéran n'est pas sa maîtresse? »

Après avoir tourné sur lui-même comme s'il cherchait sa direction, Paul Ferrière revient sur ses pas, mais il passe devant sa demeure sans s'y arrêter. Il dépose chez un fournisseur son sac à main et s'en va à l'aventure. Il se retrouve dans l'avenue du Pâquier, presque déserte, longe le lac d'un bleu très clair et tout frais, traverse Albigny, prend un petit chemin qui longe la montagne de Veyrier et qui, passant au-dessus des Barattes, le conduit à sa propriété de la Sapinière. Est-ce le souvenir de Berthe qui le pousse par les épaules? Veut-il revivre par la mémoire les heures du pavillon? En vain la lumière du matin, caressant les flancs de la montagne que recouvre, comme un voile transparent, une légère brume bleutée, l'invite-t-elle à jouir du temps qui passe. Il marche en proie à son idée fixe, comme un chien de chasse sur une piste.

«Elle a dû passer par ici à son retour, songe-t-il, puisque je ne l'ai pas rencontrée. Mais elle avait dû venir par Annecy-le-Vieux. »

Et il se penche sur les buissons de la route, comme pour les interroger. Mais *elle*, ce n'est pas Berthe de Chéran. Il arrive à la Sapinière et trouve la maison fermée. Il n'y est pas retourné depuis le jour tragique. *Elle* aussi a dû trouver la maison fermée. Alors elle a poussé la porte du jardin pour se rendre à la ferme et s'y reposer en demandant si l'on n'avait point de nouvelles de son mari. A la ferme, on lui a répondu qu'on n'avait pas vu Monsieur. Inquiète, elle a dû commencer ses recherches. Il lui avait dit où il allait, et même il l'avait invitée à l'accompagner. Il avait osé, certain de son refus, l'inviter à l'acompagner. De quoi se serait-elle méfiée? Au pied d'un chêne, il y avait deux bicyclettes, mal cachées, trop mal cachées par les feuillages. Elle s'est approchée des machines, a reconnu celle de Paul .L'autre est une bicyclette de femme. Est-ce à ce moment-là qu'elle a laissé tomber son bouquet de fleurs des champs? A ce moment-là, ou ne serait-ce pas un peu plus tard en repassant au même endroit? Elle se dirige ensuite vers la forêt — il avait été question d'une coupe de bois et peut-être son mari était-il venu s'entendre avec un marchand à ce sujet — elle arrive à la hauteur du pavillon, elle entend des voix, elle s'approche, elle passe devant la croisée ouverte pour gagner la porte d'entrée. Elle regarde sans penser à mal: Berthe se recoiffe et Paul — son Paul — assis

dans un fauteuil, fume une cigarette en jouissant du spectacle. Les yeux, les grands yeux étonnés se remplissent d'épouvante. Cependant elle a la force de se maîtriser, elle a la force de s'en aller...

Il a reconstitué la scène, comme un juge d'instruction, recompose le crime.

Paul a suivi le parcours qu'elle a dû suivre. Il s'est arrêté devant le pavillon dont les volets sont clos. Ce qu'il voit, lui, ce sont les pauvres yeux d'épouvante et de détresse, tels qu'il les a vus quand il est entré dans la chambre de sa femme. Il n'a plus aucun doute sur ce qui s'est passé.

«Et ce matin, se dit-il avec dégoût, je la trahissais encore.

Il retourne à la ferme, ramène le fermier et son fils, leur montre le chalet du garde:

— Il faut me jeter ça par terre. C'est vieux, c'est pourri. J'ai besoin de l'emplacement pour en faire une pépinière.

— Oh! bien, Monsieur: on démolira après la moisson.

— Non, non, tout de suite. Aujourd'hui ou demain.

Il croit surprendre un imperceptible sourire sur le visage rasé du fermier. Celui-ci connait-il le secret du pavillon? Sait-on jamais avec ces paysans fermés?

— Je vous donne le bois, reprend-il, si vous démolissez sans retard.

Les deux hommes évaluent les matériaux. L'aubaine est d'importance:

— Bien, Monsieur. On s'y mettra tout à l'heure, mais ce sera pour vous faire plaisir.

— Combien de temps vous faudra-t-il?

— Oh! c'est plus vite détruit que construit. Deux ou trois jours.

— Après, vous ferez passer la charrue afin de mettre le terrain en état. Nous nous installerons prochainement à la Sapinière: il faut que ce travail soit terminé.

— Bien, Monsieur, on fera le possible.

Car un paysan ne s'engage jamais. Et, de nouveau, Paul Ferrière croit démêler sur la face glabre l'imperceptible sourire ironique. Mais peu lui importe: n'a-t-il pas supprimé le passé en ordonnant d'arracher du sol ces planches et de bouleverser le sol même? En s'éloignant du pavillon, il respire plus librement.

«Comme la passion, ou le caprice — ce n'était qu'un caprice — songe-t-il, nous égare! Cette propriété appartient à ma femme. C'est le pays de son enfance. Et c'est là que je recevais ma maîtresse. Que de mensonges et de bassesses représente l'adultère! »

Il revient vers la maison. La terrasse, contenue par une balustrade, lui livre une perspective étendue sur le lac et les montagnes. Le soleil, déjà haut, allume des étincelles à la surface polie de ce lac uni comme un miroir. Paul, insensible à la nature, s'est assis sur un banc et remonte en pensée le courant de ses jours.

Sur cette terrasse, il s'était fiancé, un soir de mai, en présence de M. et Mme Doret qui avaient enfin approuvé le choix de leur fille. Et il revoit une jeune fille si harmonieuse de mouvement, si fraîche de teint, d'une grâce si fondue et si pure, d'une expression si droite et candide, qu'il se demande maintenant comment il a pu demander sa main. Qui était-il pour offrir son avenir à cette enfant? On l'appelait le beau Paul Ferrière. Il passait pour riche, bien qu'il le fût moins qu'elle. Tout lui avait souri, tout lui avait été facile: l'existence, la carrière, le plaisir, et pareillement le mariage. Une chance continue avait arrangé ses aventures. Ses liaisons légères s'étaient dénouées sans tragédie.

Tous ces souvenirs amoureux lui donnent la nausée. Il ne voit plus en eux que leur tare, comme on découvre le ver dans un panier de belles pêches dont aucune n'est épargnée. Tous commencent dans la joie inconsciente et finissent dans l'amertume et la trahison. N'est-ce pas la courbe normale de toutes les amours qui finissent et toutes les amours ne finissent-elles pas? Si Germaine Doret avait pu découvrir d'un coup le passé de son fiancé, quelle honte eût été la sienne, et comme elle se fût enfuie! A moins qu'elle n'eût gardée le silence — déjà. Les jeunes filles sont si singulières, les femmes sont si étranges. Il y a en elles des trésors d'indulgence, de pitié, de tendresse. Peut-être, pour les connaître, faut-il leur avoir infligé la souffrance. Peut-être l'inexorable vie, pour se perpétuer, exige-t-elle leur sacrifice? Car son passé n'était-il pas celui de la plupart des jeunes gens? N'est-il pas admis que jeunesse doit se passer? Le mariage n'est-il pas ainsi fondé, la plupart du temps, sur une erreur initiale dont bénéficie le mari?

Quelqu'un, cependant, voyait clair en lui, se défiait de lui, de ses gentillesses, de son humeur accommodante, de sa promptitude à accepter les évènements sans réagir: le père de Germaine. Les premiers temps qu'il venait à la Sapinière, avant ses fiançailles, il devinait, sous les dehors aimables, l'hostilité de M. Doret. Par toutes sortes de flatteries il essayait de le séduire. M. Doret lui résistait, quand sa fille, déjà, ne défendait plus son cœur. Le vieillard lui posait des questions embarrassantes, provoquait des causeries sérieuses où il fallait donner son avis sur la vie sociale, sur le mariage, sur la métaphysique, sur la religion. Sans doute Paul ne soutenait-il aucune opinion subversive: mais il s'apercevait avec une certaine agacement qu'il n'avait jamais beaucoup réfléchi sur les choses essentielles et qu'il se contentait fort bien des opinions reçues dans son milieu, comme il clarifiait les arguments de ses dossiers d'avocat.

— Jeune homme, il vous manque un peu de méditation, disait M. Doret avec un sourire de bienveillance qui atténuait sa leçon. Je vous engage à lire Bonald, Joseph de Maistre, Auguste Comte, Le Play, Fustel de Coulanges.

— Je les ai lus, protestait Paul qui avait, en effet, de la lecture, mais de la lecture rapide et superficielle.

— Alors, il faut les relire. Mais ce sont les écrivains religieux, surtout, qu'il faudrait épuiser. La *Somme* de Saint-Thomas, par exemple. Il est vrai qu'à elle seule elle réclamerait des années.

— Vous voyez bien, triomphait Paul.

Et la discussion s'achevait gaiement, au vif agrément de ces dames qui redoutaient de la voir s'envenimer.

Paul, maintenant, regrette de n'avoir pas assez causé avec M. Doret, de n'avoir pas profité de son expérience, de sa haute sagesse, de sa culture très étendue. Nul doute qu'il eût formé l'esprit de Germaine. Et Paul comprend mieux, par lui, la force d'âme que celle-ci a tout à coup révélée dans leur crise domestique. Mais il le jugeait plutôt sévère de mœurs et rigide; peut-il lui attribuer cette préparation à un silence qui exclut la plainte et la révolte?

Il se lève, en proie à une grande agitation intérieure, comme s'il avait peur de voir apparaître devant lui sa fiancée. Ne le regarde-t-elle pas déjà avec les yeux de détresse dont la vision le poursuit? N'a-t-il pas dès lors commencé de lui faire du mal? Les années de son mariage défilent maintenant devant lui: années trop faciles encore, heureuses, certes, mais presque banales dans leur bonheur même, parce qu'il les a laissées couler sans les retenir, parce qu'il n'a pas assez profité d'elles pour composer une union indissoluble de corps et de cœur. L'allaitement du petit Jean fut la cause de leur première querelle. Il prétendait imposer une nourrice à son enfant; Germaine voulait avoir l'honneur de nourrir elle-même. Il céda, mais il s'estima lésé. Privé de sa femme, il fut accessible aux plus basses tentations et n'y résista pas toujours. Dégoûté de ce souvenir, il quitte la terrasse et s'en va sur le chemin.

Le village d'Annecy-le-Vieux, assez éloigné de la Sapinière qui touche aux pentes de la montagne de Veyrier, est très éparpillé. Un groupe de bonnes vieilles maisons savoyardes aux toits de tuiles brunes sert de cortège à l'église, tandis que des villas et des bâtiments de fermes s'étagent le long du coteau. L'église est sans caractère, mais à côté d'elle le clocher, séparé, adossé à la mairie, pareil au beffroi des villages flamands, élève sa tour ajourée aux fenêtres romanes.

Paul Ferrière, errant au hasard, traverse le village. Fatigué, il cherche où s'asseoir, où se reposer. Il est plus de midi, il n'a pas déjeuné, il n'a pas faim, mais il est très las. La porte de l'église est ouverte: elle n'est jamais fermée. Il entre, il tombe assis sur un banc.

C'est dans cette église qu'il s'est marié. Germaine, dans sa robe blanche, était d'une beauté de madone, presque trop immatériellement belle, car il se sentait pris, à côté d'elle, d'un respect nouveau qui transformait son amour. Ce sentiment qui s'était emparé de lui, que n'en avait-il compris le caractère?

Souvent aussi, et presque tous les dimanches — sauf certains dimanches de chasse — il accompagnait sa femme à la messe. Lui-même, s'il n'était pas croyant, ou si peu, ou si mal, se pliait volontiers aux signes extérieurs de la religion. N'était-ce pas encore une hypocrisie, si la religion n'avait pas pénétré son être intime, n'inspirait pas ses actes? Ou bien n'apportait-il pas, avec sa présence, un commencement de bonne volonté?

La chaleur, au dehors, était devenue pénible. Il trouve sous la nef une fraîcheur agréable et charmante. Quelque temps, il jouit de ce bien-être du lieu saint, presque sans penser, comme un voyageur surpris par le mauvais temps s'installe avec satisfaction dans un refuge. Puis ses pensées recommencent de l'agiter. Pour se fuir lui-même il prend sur la banquette un livre d'heures oublié et le feuillette. Les psaumes de la Pénitence fixent son attention: il relit après l'avoir lu le psaume 31:

Beati quorum remissae sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata (Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les fautes ont été pardonnées).

Dans un éclair il aperçoit l'utilité de la confession qui permet de recommencer

la vie, qui offre à toute vie désemparée, prête à sombrer dans l'abîme, un point d'appui, un support, la possibilité d'un nouveau départ. Ce qu'il ne peut pas avouer à Germaine sans la bouleverser dans sa pudeur et sa dignité, tout le triste fond humain dont il a honte et dégoût, il le pourrait avouer à un prêtre. Cependant il s'en tient à cette découverte. Il n'aspire qu'au pardon de Germaine, à sa réconciliation avec Germaine, au nouveau départ avec Germaine pour la vérité.

Continuant la lecture du paroissien, il arrive à l'évangile selon saint Mathieu qui se dit le jour des Rameaux. Et ces paroles du Christ aux apôtres l'arrêtent plus longtemps encore: *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible). *Veiller et prier:* ainsi la sagesse éternelle met-elle en garde les hommes contre leur faiblesse. Il n'avait ni veillé ni prié; comme la plupart des hommes, il s'abandonnait à la vie. Pour le réveiller du sommeil ancien de sa volonté, il avait fallu le silence de Germaine, ce silence plus terrible et angoissant que toutes les paroles, ce silence chargé d'un mystère où il se débattait, comme une mouche dans la toile, se prenant davantage à chaque mouvement, à chaque réflexion.

Combien de temps est-il demeuré dans l'église d'Annecy-le-Vieux? Il n'a plus la notion de l'heure. Deux ou trois femmes sont entrées et sorties, venues, entre leurs travaux, réciter une dizaine de chapelet ou marmoner quelques oraisons, pour la plupart sans doute destinées à l'obtention de quelque bienfait temporel. Elles ont passé devant lui comme des ombres à peine distinctes. Quand il se décide à sortir, du seuil il voit le soleil déclinant atteindre de biais les montagnes. Alors il se reproche de s'être attardé: Germaine a pu croire qu'il était parti pour Genève, et ses yeux douloureux n'ont-ils pas pénétré le but de ce voyage? Le train du soir qui l'eût ramené arrive à Annecy vers dix heures. Il faut qu'auparavant il soit rentré chez lui, afin qu'elle ne puisse conserver aucun doute. Et comment lui expliquera-t-il l'emploi de cette journée livrée tout entière au passé? Elle ne lui posera aucune question, mais il lui appartient de tranquiliser enfin ce cœur torturé. Ce sera l'occasion d'obtenir ensemble son secret et son pardon.

Il est huit heures du soir quand il rentre chez lui. A la salle à manger la table n'est pas encore desservie, mais il n'y a personne.

— Où est Madame? s'informe-t-il auprès de la femme de chambre.

— Dans la chambre des enfants.

Il ouvre doucement la porte. Germaine lui tournant le dos, fait réciter leur prière du soir à Jean et à Claire en chemise de nuit. Les petites voix hésitent, et c'est Germaine qui reprend ou complète chaque phrase. Elle en est à la fin: *mais ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.*

Paul, en lui-même, répète:

«*Ne nous laissez pas succomber à la tentation;* est-ce la hasard seul qui, ce matin, m'a fait manquer mon rendez-vous? *Délivrez-nous du mal.* Oui, délivrez-nous du poids du mensonge qui nous oppresse, de l'abîme de silence qui s'est creusé entre nous.»

Puis, d'une voix qu'il s'efforce de rendre naturelle et même gaie, il souhaite le bonsoir à sa femme et à ses enfants.

— Papa, crient Jean et Claire qui, pieds nus, se précipitent, heureux de cette occasion de ne pas se coucher encore.

Germaine s'est retournée presque effrayée. Mais elle a eu peur, elle tremble, elle est toute décolorée, et ses yeux révèlent une telle angoisse! Tant d'émotion est-elle naturelle pour un simple retour anticipé?

— Je croyais, murmura-t-elle en essayant de sourire, que le train de Genève n'arrivait que plus tard. J'ai été surprise.

— Je ne suis pas allé à Genève.

— Ah! dit-elle très vite, et la tristesse de ses yeux s'atténue.

Du moins il a cru surprendre dans le regard une flamme plus vive, mais l'expression des yeux est si fuyante. Il ajoute:

— J'ai passé la journée à Annecy-le-Vieux.

Et il retrouve les pauvres yeux douloureux du premier regard. Pourquoi ont-ils repris leurs expression d'angoisse et d'épouvante? Germaine ne devine-t-elle pas qu'il lui apporte un cœur transformé? Mais à chaque mot qu'il prononce maintenant, il ne peut que lui faire du mal. La journée qu'il a passée à Annecy-le-Vieux, comment n'évoquerait-elle pas ses trahisons? Il comprend trop tard l'effet que son explication a dû produire. Il est revenu pour se confesser à Germaine et la supplier d'oublier, et voic qu'il continue de la tourmenter.

— Veux-tu, reprend-il, que nous nous installions à la Sapinière? Les enfants seront au bon air et j'étouffe ici.

Ne va-t-elle pas comprendre pourquoi il étouffe ici? Comme si elle était résolue à ne jamais rien lui refuser, elle répond d'un air indifférent:

— Je veux bien.

Il lui a proposé de revenir avec lui au lieu même où il l'a trompée. Son indélicatesse lui apparaît brusquement, le bouleverse, le consterne. Tout ce qu'il propose, tout ce qu'il dit, tourne à son désavatange. Comme il est malaisé *de se délivrer du mal* à soi tout seul! Et Germaine a accepté sans protestation. Elle a murmuré d'un ton glacé: *Je veux bien.* Une fois de plus, l'occasion de savoir lui échappe. Mais toujours elle lui échappera. Il en a désormais la certitude. Germaine ne parlera jamais. Et pourtant il faut qu'elle parle: leur réconciliation, leur bonheur, leur salut est à ce prix.

IX

UN CŒUR DE FEMME

Germaine avait donc consenti sans objection à quitter Annecy pour s'installer à la Sapinière.

Jadis elle aimait cette maison de campagne où elle avait passé son enfance toute choyée par ses parents, où elle s'était fiancée à Paul, où, depuis son mariage, elle vivait avec lui d'une vie plus intime, loin des visites et des clients, dans la paix des champs et des bois, en face du spectacle qu'offraient, de la terrasse, le lac et les montagnes, et que renouvelaient sans cesse les changements de lumière. Jadis, c'était presque hier. N'allait-elle pas retrouver cette douceur ancienne et s'épanouir à nouveau? Etait-ce la chaleur qui l'avait amaigrie et pâlie? Sans doute un air plus vif raffermirait-il sa santé. Chaque année c'était-elle qui demandait à Paul d'avancer leur départ d'Annecy: pourquoi ,cette année, se serait-elle résignée à prolonger son séjour à la ville?

Comme autrefois, elle allait et venait dans la maison, en active ménagère, et menait elle-même ses enfants à la promenade. Elle choisissait les chemins qui vont au village ou vers le lac, non plus ceux qui conduisent à la forêt et sur la montagne qui avaient autrefois ses préférences. Mais, tandis que les petites joues de Claire et de Jean prenaient au vent salubre de fraîches teintes d'incarnat, elle continuait de dépérir lentement.

Son mari suivait avec inquiétude les progrès du mal mystérieux qui la minait. Ce mal était-il mystérieux pour lui? Bien des femmes, cependant, souffrent de maux mal définis qui les consument. Plus d'une fois il lui proposa de consulter leur médecin. Elle refusa presque durement:

— A quoi bon? Je n'ai aucune maladie.

— Tu souffres pourtant: je le vois bien.

— Mais puisque je n'ai aucun mal.

Ce ne pouvait être que son secret qui peu à peu, usait ses forces, l'épuisait; peu à peu elle en mourrait. Mais il avait renoncé par découragement à en obtenir l'aveu. Puisqu'à son retour d'Annecy-le-Vieux, il n'avait su prononcer que des paroles maladroites et cruelles qui la blessaient au lieu de vaincre enfin son silence, comment retrouverait-il l'occasion perdue? Il cherchait à sa confession un cadre ou un préambule, ne pouvant imaginer de l'aborder directement, car il n'était pas encore parvenu à cette simplicité de cœur qui ouvre les voies à la vérité.

La solitude dont il espérait un rapprochement accusait davantage leur séparation. Ils n'habitaient pas la même chambre, ainsi qu'ils en avaient l'habitude les années précédentes, sauf pendant les périodes où elle avait nourri ses enfants, et cet arrangement s'était conclu par une sorte de convention tacite. Lui, n'yant pas réussi à faire d'elle sa confidente, s'enfermait dans la bibliothèque pour travailler ou lire l'un ou l'autre des ouvrages rassemblés avec goût par M. Doret. Plusieurs fois par semaine, il descendait à la ville pour y plaider ou pour y recevoir ses clients. Il y rencontrait l'une ou l'autre de leurs relations, mais les témoins de son passé lui étaient à charge et il ne montrait, plus, dans son accueil, cette bonne humeur qui lui attirait les sympathies.

M. Artène, bien que sensible à sa dernière rebuffade, ne renonça pas à l'aborder, car il avait une nouvelle sensationnelle à placer:

— Le jeune Marolaz a eu de l'avancement.

— Je m'en réjouis.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$2.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

1-1 F.

— Vous savez qu'il le doit à la jolie Mme de Chéran. Elle est toute puissante à la préfecture. Elle ne manque pas un des jeudis de Mme Héry. Et comment va la belle Mme Ferrière?

— Très bien, je vous remercie.

Et Paul coupa court à l'entretien. Ce rapprochement des noms de sa femme et de son ancienne maîtresse lui avait donné un haut-le-cœur. Jadis — il n'y avait pas si longtemps encore — il se montrait plus accommodant.

Quelques jours plus tard, il rencontra Mme Héry, flanquée de sa fidèle dame d'honneur ou de compagnie, Mme Marolaz.

— Eh bien, monsieur le sauvage, on ne vous voit plus.

Il s'excusa sur son installation à la campagne.

— Oui, oui, reprit la très aimable préfète. Nous savons ce que cela veut dire: les amoureux n'ont besoin de personne. Est-ce beau, un ménage si uni après deux enfants? Mais nous irons troubler votre tête-à-tête.

Elle se tourna vers Mme Marolaz pour quêter son approbation.

— N'est-ce pas, chère amie?

— Mais certainement, appuya la dame d'honneur avec componction. Annecy-le-Vieux n'est pas éloigné. La voiture de la préfecture...

— Non, non, nous irons à pied et en chœur rendre visite à Mme Ferrière. Toutes les habituées de mes jeudis. Vous savez que Mme de Chéran n'en manque pas un.

De nouveau, elle interpella sa compagne.

— Votre fils, Madame, lui fait deux doigts de cour. Il a raison, il n'est pas marié. Il faut bien que jeunesse se passe. Mme de Chéran sera du voyage: n'est-ce pas, cher Monsieur? Elle est bien jolie, Mme de Chéran, un peu coquette, mais bien jolie. Vous, le sort vous a gâté avec Mme Ferrière.

Exaspéré, Paul écarta l'importune menace:

— Mme Ferrière est malade et ne reçoit personne. Elle sera désolée, croyez-le bien.

Ces dames se confondirent en regrets, montrèrent des mines apitoyées, réclamèrent des détails, demandèrent des nouvelles.

Le hasard enfin — inévitable dans une petite ville — mit dans la rue Paul Ferrière en face de Mme de Chéran, toujours appétissante, le cou dégagé et la peau moite. Déjà il la dépassait avec un salut, quand elle l'interpella:

— Monsieur Ferrière, j'ai un mot à vous dire.

Par politesse, il s'arrêta, mais, cette fois il ne pensait qu'à Germaine. Elle eut un sourire ambigu:

— Alors vous avez manqué le train l'autre mardi.

Une indiscrétion de M. Artène l'avait sans doute renseignée. Cependant, Paul ne trouvait pas sa réplique. Le drame intime qu'il vivait le désarmait.

— Tant pis pour vous! reprit-elle. Vous savez ce que vous avez perdu.

— Je le sais, Madame, dit-il assez piteusement.

Mais, loin d'abuser de son triomphe, elle en montra brusquement un vif dépit. Le goût de l'amour a bien vite fait de transformer les caprices que l'on croit les plus passagers. D'une voix changée, d'une [illegible], elle avoua:

— Non, Paul, c'est tant pis pour moi. Car je vois bien que vous ne m'aimez plus.

— Madame...

L'avait-il jamais aimée? Il la regardait comme une étrangère. Il se sentait libéré d'elle et ne comprenait plus le désir qui l'avait poussé si impérieusement vers la gare, le matin du rendez-vous de Genève. Voulut-elle lui laisser de leur liaison un souvenir sans aigreur et dissiper elle-même la vision néfaste qui les avait séparés? Fut-elle inspirée par une horreur instinctive de la tragédie à laquelle elle avait failli être mêlée, ou par un autre sentiment plus obscur de générosité envers cet amant qui lui donnait des regrets dont elle ne craignait pas l'aveu, où tout simplement par le besoin de rétablir la vérité? elle ajouta pour le retenir encore:

— Avant de vous quitter, Paul, je tiens à vous dire que là-bas au pavillon — notre pavillon...

— Il n'existe plus.

— Ah! vous l'avez détruit? Eh bien, là-bas, je n'ai rien vu.

— En êtes-vous bien sûre?

— Absolument. La frayeur me donne ainsi des visions. Au revoir, Paul.

— Adieu, Madame.

— Oui, adieu, puisque vous le voulez.

Elle acceptait sans vanité que la rupture vint de lui, et non d'elle, malgré l'argument que lui avait fourni, sans le savoir, M. Artène. Ainsi fut consommée, dans la rue, cette rupture.

Paul, ce soir-là, remonta à la Sapinière le cœur plus agité encore. Il ne revoyait plus sa femme sans appréhension, mais il attendait de chaque jour l'occasion de vaincre son silence et de rebâtir leur vie sur le pardon. Voici qu'un mot de Mme de Chéran, dit presque avec solennité et dans un moment grave où elle ne devait point songer à mentir, remettait tout en cause. Que Germaine eût passé devant le chalet du garde et surpris leur rendez-vous, il n'en avait jamais eu, comme preuve, que la vision de son ancienne maîtresse, et celle-ci l'attribuait à la peur, en niait spontanément la réalité. De la connaissance de sa trahison, Germaine n'avait jamais donné aucun témoignage. Au contraire, tous les témoignages attestaient son ignorance: son accueil naturel au retour, sa rencontre avec sa rivale, et cette nuit même où elle s'était donnée — donnée ou laissée prendre sans défense? De nouveau, les doutes le tourmentaient sur le chemin de sa maison. Et quand il revit sa femme, de nouveau, il ne douta plus. Constatant les traces chaque jour plus évidentes de son dépérissement, il se répéta avec tristesse:

«Je ne puis la laisser mourir. Mais que faire? »

Que faire? Puisqu'elle ne parlerait pas, puisqu'elle ne voulait pas parler, c'était à lui d'arracher le voile qu'elle jetait sur le passé: «Oui, lui dirait-il, et que de fois, dans ses allées et venues sur la route, il se murmurait à lui-même ce qu'il lui dirait! — j'ai trahi la femme la plus fidèle, la plus aimante, la plus digne d'être aimée et, crois-moi, la plus aimée. Je l'ai trahie pour une pauvre petite créature de peu de poids, dont elle n'a plus rien à redouter, et pas même un souvenir. Je ne chercherai pas d'excuse. Je ne suis qu'un homme, vaniteux, faible et sensuel comme la plupart des hommes. Toi, tu ne peux comprendre. Le mal est en dehors de toi. Mais tu peux, si tu m'aimes encore, me pardonner, oublier. Je suis devenu, à cause de tes pauvres yeux de douleur, un homme nouveau. Aide-moi, mon amie. Sans toi, je n'ai pas de force. Avec toi, peut-être vaudrais-je mieux. Mon amour pour toi a grandi de toute la conscience de mon injustice. Je le sens en moi, plus profond et plus fort qu'au temps de notre bonheur. Je connais mieux ton cœur à présent, et le mien, hélas! Maintenant tu seras heureuse. Germaine, écoute-moi. Ce n'est plus le temps du silence... »

Il était décidé à s'accuser lui-même quand l'affirmation de Berthe de Chéran le venait sournoisement paralyser, lui représentant le danger d'avouer une faute ignorée et de troubler une vie dont le drame intérieur n'existait que dans sa propre imagination. Le temps passait et il continuait de se taire, lui aussi. Il y avait six semaines que sa maîtresse était venue au chalet du garde pour la dernière fois.

Juillet s'achevait dans une série de beaux jours. Le soir, de la terrasse, les habitants de la Sapinière pouvaient voir au soleil couchant le lac et le ciel rivaliser d'éclat. Mais Germaine ne redescendait de la chambre des enfants, après avoir procédé à leur coucher, que pour souhaiter le bonsoir à son mari et tendre le front à son baiser. Fatiguée, n'était-il pas naturel qu'elle abrégeât les veillées? Paul, au contraire, demeurait longtemps à suivre la montée des ombres, attendant quelque évènement qui le *délivrerait du mal.*

Il crut, un jour, avoir trouvé la solution. Comme il sortait de la bibliothèque pour prendre l'air avant le dîner, il aperçut Germaine au jardin. Elle émondait ses rosiers et dans ce travail elle gardait cette démarche souple et fière qu'il aimait en elle, la comparant volontiers à une Diane. Comme elle se retournait de son côté, il ne remarqua plus que sa pâleur et sa maigreur qui lui causaient tant d'alarmes. Il l'appela:

— Ecoute, Germaine, lui dit-il et sa voix tremblait comme s'il allait prononcer des paroles importantes, il fait bon ce soir. Viens te promener avec moi?

A cause de sa propre émotion, il ne distingua pas celle de sa femme. Surprise de cette proposition, car ils ne sortaient plus ensemble, elle commença par l'éluder mais avec une ébauche de sourire:

— Les enfants me réclament.

— Ils sont sages. Françoise veille sur eux. Et nous n'irons pas loin.

Elle n'avait plus aucun prétexte. Elle ne voulut pas prendre de chapeau. Elle ne craignait pas les ardeurs du soleil couchant. Pour la première fois de l'année, ils marchaient côte à côte à travers les vergers dont ils connaissaient tous les arbres. Fût-ce pour lui montrer sa liberté d'esprit, elle se réjouit de la prochaine récolte de mirabelles et d'abricots qui promettaient aux enfants de nombreux pots de confitures. Ainsi parvinrent-ils au sentier qui menait au bois de sapins.

— Où me conduis-tu? demanda-t-elle, comme si elle ne pouvait deviner le but de leur promenade.

Anxieux, il suivait ses mouvements, comme le chasseur ceux de la perdrix qu'il approche. Bien qu'il ne l'effleurât point, il la devinait toute frémissante et croyait entendre les battements précipités de son cœur. Peut-être marchait-il trop vite. Cependant elle ne se défendait pas. Et il songeait:

«Là-bas, elle parlera enfin. Ou c'est moi qui parlerai. »

Il était certain qu'elle ne résisterait pas à cette confrontation. Comment ne l'avait-il pas encore imaginé?

— Allons, répondit-il, jusqu'à la forêt. Tu ne lui as pas encore rendu visite.

— Je veux bien, fit-elle simplement.

Il l'observait, guettant sa réponse, mais il ne put relever sur son visage aucun signe nouveau d'altération, et s'étonna d'une acceptation aussi spontanée.

A la lisière du bois, elle ne manquerait pas de chercher des yeux le pavillon invisible. Il la regardait; elle ne témoigna d'aucune surprise. Peut-être était-elle déjà venue là, toute seule, poussée par cet instinct obscur que nous avons de nous détruire nous-mêmes en cultivant notre douleur. Et il continua de la fixer, tandis qu'il lui expliquait le changement de lieux que sans doute elle avait remarqué et dont elle refusait de parler.

— Le chalet du garde a disparu. Il ne servait plus à rien. Je l'ai fait jeter bas. Nos fermiers se chaufferont tout l'hiver avec ses vieilles planches. Tu ne tenais pas à le conserver?

— Non, dit-elle, je n'y tenais pas.

Et, comme pour lui montrer qu'il ne vaincrait pas son silence; elle le dépassa de quelques pas et marcha sur l'emplacement de l'ancienne maisonnette où la charrue avait passé. Stupéfait, atterré, il l'accompagnait des yeux. Sa dernière expérience échouait. Il ne saurait jamais d'elle le secret qui la consumait. Ou peut-être s'était-il égaré lui même et Berthe de Chéran avait-elle, comme elle en avait convenu, inventé dans sa frayeur sa vision.

Déjà, ayant franchi l'espace découvert, Germaine disparaissait sous les arbres, puis reparaissait. Il la suivait aisément à sa robe claire.

Le soir montait de la plaine, un beau soir d'été, suave et doux, dont ils pouvaient distinguer, entre les branches, la lumière qui traversait la lisière et déposait des taches blanches sur les fûts et le sol. Le bois leur faisait bon accueil, les entourait, comme une assemblée amicale. Autour d'eux les sapins levaient leurs mille bras en geste de bénédiction. Il en était d'antiques et de vénérables qu'une mousse recouvrait, et dont le jet semblait se perdre au-dessus de la masse des frondaisons.

Germaine attendit son mari. Elle s'appuyait à l'un de ces troncs colossaux qui semblait la protéger comme un bon génie de la forêt.

— Rentrons, dit-elle, les enfants doivent nous réclamer.

Elle donnait le signal de la retraite. Il ne souleva pas d'objection. Le silence de Germaine l'avait gagné. C'était fini: il n'y avait plus qu'à rentrer en effet. Cependant il regardait sa femme, ainsi appuyée à l'arbre géant, avec une tristesse infinie. Les taches claires du couchant avaient disparu. Maintenant des vapeurs violettes envahissaient le bois, tendaient leurs voiles légers qui semblaient descendre des branches sur le sol bruni.

Désespérant de lui arracher un aveu, il la suivit dans le sentier. De nouveau ils traversèrent l'emplacement du pavillon. Alors il fut tenté de sa rapprocher d'elle. Une sorte de fureur s'empara de lui. Sur le lieu même de sa trahison, s'il prenait Germaine dans ses bras, s'il cherchait ses lèvres, comment ne lui résisterait-elle pas? Cette fois il tenait sa preuve: cette fois il sortirait de l'affreuse incertitude où il se débattait depuis tant de jours: enfin il connaîtrait la vérité. A ce moment précis elle se retourna. Lut-elle dans les yeux de son mari la tentation: il crut retrouver dans le regard de Germaine cette expression d'épouvante, d'agonie qui le poursuivait depuis la nuit où il l'avait possédée. Et subitement dégrisé, il eut honte de lui-même.

Ils débouchèrent dans les vergers qui les ramenaient à la maison. Là ils se trouvèrent tout à coup en face de toute la beauté du couchant. Les sommets des montagnes étaient encore embrasés et tout le bord du ciel se teintait de couleurs qui, par d'insensibles dégradations, passaient du violet à l'or. Le lac reflétait ces mille nuances en les atténuant. C'était l'heure où le soir répand sur la terre sa paix sereine après le travail. Paul Ferrière se détourna de ce spectacle comme si toute cette paix n'était pas pour lui. Son découragement était profond, infinie sa détresse. Devant lui, Germaine pressait le pas comme si elle avait hâte de rentrer. Déjà l'éclat du soir se fondait. La terre, que l'ombre recouvrait, prenait une expression de recueillement grave.

Le petit Jean qui jouait sur la terrasse, dès qu'il aperçut ses parents, courut à leur rencontre et se jeta dans la robe de sa mère qui marchait devant:

— Maman et papa ensemble, cria-t-il comme si c'était là un évènement.

Ensemble? Avaient-ils jamais été plus séparés?

X

UN CŒUR DE FEMME (*suite et fin*)

Ce même soir, Paul, ne pouvant demeurer seul au salon tant il se sentait le cœur lourd dans la solitude, vint chercher un refuge dans la chambre des enfants en assistant à leur coucher. Il entendit leur prière, mais s'arrêta aux paroles du *Pater* qui l'avaient déjà frappé: *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal.* Quand les petits furent au lit, prêts à s'endormir, sa femme l'emmena, car le sommeil des enfants est sacré. Et comme elle lui souhaitait le bonsoir, à l'accoutumée, avant de regagner sa chambre, il la retint:

— Reste encore, implora-t-il.

Etonnée de cette insistance toute nouvelle, elle parut hésiter puis répondit son habituel:

— Je veux bien.

Il l'emmena sur la terrasse après lui avoir posé sur les épaules, d'un geste gauche et tendre, un châle pour la garantir contre la fraîcheur de l'air. La maison s'endormait: ils étaient seuls. C'était une de ces belles nuits d'été qui, sans lune, ne sont pas obscures, où quelques lueurs du crépuscule semblent traîner au ciel et ajouter leur pâle rayonnement à la clarté des étoiles. Ils pouvaient distinguer le dessin des montagnes et deviner les contours du lac aux petites lumières qui indiquaient l'emplacement des villages. La terre, autour d'eux, faisait silence. Et ce silence se prolongeait en eux.

N'allait-il pas le rompre enfin? Sans oser encore se tourner vers elle, il la devinait toute craintive. Elle devait se demander intérieurement: «Que me veut-il? Pourquoi m'at-il conduite ici? N'avions-nous pas accepté la séparation de nos nuits?... » Mais lui-même éprouvait une extraordinaire émotion. Il voulait parler et ne pouvait pas. Plus que le silence de l'heure, le silence persistant de Germaine lui scellait la bouche. Cependant il avait compris que la parole qui briserait le mensonge ne dépendait pas, n'avait jamais été dépendante des évènements extérieurs, ni des lieux, ni du secret à garder, mais de lui-même uniquement. L'aveu n'avait besoin ni d'un décor ni d'un préambule. Ce qu'il avait à dire, c'était le mot qui le libérerait et lui rendrait, non pas le cœur qu'il n'avait pas perdu, mas la confiance et la paix de cette femme dont le bonheur et la vie lui avaient été confiés pour toujours.

Il pensait à tout cela et il se taisait. Et tous deux, assis côte à côte, étaient la proie d'une angoisse sans nom.

Alors, pour sortir de cette affreuse torpeur, il lui prit la main en l'appelant:

— Germaine.

Elle n'opposa aucune résistance. Sa main était inerte et glacée.

— Comme tu as froid? dit-il encore. Veux-tu rentrer?

— Comme tu voudras.

Déjà elle était prête à se lever, et ce serait fini.

— Non, non, implora-t-il à nouveau, pas encore.

Et parce que ses lèvres s'étaient rouvertes pour de banales paroles d'amitié, le mot libérateur lui vint enfin, et il se sentit sauvé:

— Germaine, je t'en prie, délivre-moi du mal.

Elle n'opéra pas le rapprochement avec le verset du *Pater* et crut à un mal physique:

— De quel mal souffres-tu? s'informa-t-elle, déjà inquiète de sa santé.

— Du mal que je t'ai fait.

Cette fois elle ne répondit pas. La main qu'il tenait cessa d'être immobile. Mais il était trop absorbé par ce qu'il disait pour connaître, au frémissement de cette main, ce qu'elle ressentait. Comme elle ne répondait pas, il murmura:

— Germaine, pardonne-moi.

La main ne remuait plus. Et d'une voix ferme, presque dure, Germaine répondit:

— Te pardonner quoi?

Il allait parler. Le comprit-elle? Elle le prévint:

— Je ne t'ai jamais adressé aucun reproche. Si j'ai quelque chose à te pardonner, c'est fait, mon ami.

Cette voix trop assurée, ce ton trop calme dans une pareille circonstance étaient-ils le signe de son ignorance? Ou bien se raidissait-elle toute crispée dans un effort suprême, pour garder son secret? Une fois encore, Paul connut l'hésitation et le doute. Mais il marcha dessus avec décision:

— Non, déclara-til, il faut que tu saches. Je ne suis pas digne de toi, ni de ton pardon.

— Paul, supplia-t-elle pour l'arrêter.

— Je t'ai trahie avec...

Ce qu'il allait dire, c'étaient les mots qui souvent lui venaient à la bouche quand il pensait au discours qu'il tiendrait à sa femme, c'était: *avec une pauvre créature dont je ne me souviens plus*, ou quelque chose d'approchant. Ce n'était sûrement pas le nom de son ancienne maîtresse. Germaine s'était dressée et d'une voix changée lui imposait silence:

— Tais-toi, je t'en prie, tais-toi: ne dis plus rien.

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - - MONTREAL

Tél: Main 8037

Ainsi perdait-elle son secret. Comme il avait été simple, comme il était simple de le lui arracher! Il n'était pas besoin de préambule, ni de décor. Un nom et pas même ce nom, la seule allusion à ce nom avait suffi.

— Tu savais donc, dit son mari et, la faisant rasseoir près de lui, il glissa doucement à ses pieds et posa la tête sur les chers genoux:

— Germaine, cette fois veux-tu m'entendre?

Elle ne le laissa pas dans cette pose et ce fut elle qui s'appuya à son épaule quand il fut de nouveau à côté d'elle. Ce fut elle toute bouleversée, toute secouée de sanglots, ce fut elle sans forces, après avoir été si forte, ce fut elle devenue pareille à un petit enfant dont rien ne peut plus arrêter les larmes. Par une délicatesse qu'il n'avait pas prévue, au moment où il humiliait sa misérable vanité d'homme, elle lui montrait sa faiblesse et réclamait elle-même son appui. Aucun signe de pardon, aucun témoignage d'amour ne pouvait dépasser celui-là. La soutenant, lui caressant les cheveux, il l'engageait à pleurer, non sur elle, mais sur lui qui, l'aimant, lui avait apporté la douleur et le mal. Et il commença de lui dire, à phrases entrecoupées, en cherchant à préserver de son mieux la pudeur et la dignité qu'il avait offensées, les étapes successives qui l'avaient conduit à la connaissance de sa faute, au mépris de soi-même, au dégoût du mensonge, au tendre respect de son amour.

— Ton silence, Germaine, me poursuivait plus que tous les reproches.

Il dit son obsession, sa révolte même contre ce silence persistant, et comment, découvrant en lui tout un fond humain qu'il n'avait pas exploré tandis qu'il se laissait vivre sans veiller — *sans veiller et prier* — il avait failli tomber plus bas encore, peut-être irrémédiablement. Mais Germaine, cette fois, se redressa pour protester:

— Ne parle pas ainsi: pourquoi t'accuser à tort?

— Tu sais encore, reprit-il, de quoi je m'accuse en ce moment. Tes yeux qui me faisaient peur et qui m'attiraient ensemble lisaient en moi. Ton regard était ma conscience et c'est pourquoi je n'osais plus te regarder. Oui, j'ai voulu partir pour Genève.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle: tu n'es pas parti.

— Tu as pu croire que j'étais parti. Je t'ai infligé cette nouvelle agonie, et tu es là pourtant, près de moi.

[illegible] d'Annecy-le-Vieux, [illegible] dans l'église.

— Dans l'église, répéta-t-elle comme si elle était frappée d'un mystérieux rapprochement. Toi aussi.

Mais, préoccupé de sa confession, il ne prit pas garde à ces denriers mots. Il se rappelait les Psaumes de la pénitence et l'Evangile selon Saint-Mathieu, et comment il s'était juré de vivre désormais près d'elle dans la vérité. A son retour il avait voulu, sans retard, exécuter sa promesse intérieure et il avait éprouvé combien il est difficile de revenir en arrière quand le temps à déjà accompli son œuvre et comment, venu pour la paix, on continue de faire le mal et la guerre.

— Et toi, Germaine, ajouta-t-il, si je n'avais pas parlé, tu n'aurais rien dit, jamais?

— Oh! non, répondit-elle encore toute en larmes, je n'aurais jamais rien dit.

— Tu serais morte plutôt, je le voyais bien, et moi, je ne pouvais pas parler.

Elle dit gravement, comme si elle se parlait à elle-même:

— J'avais bien pensé à mourir.

Il la reprit dans ses bras, pour lui demander quand cette pensée lui était venue.

— Après... je t'en prie, laissons ces choses. Fais-les moi oublier.

— Oui, mais maintenant pourquoi te taire?

— Pourquoi parler? C'était bien inutile, puisque tu ne m'aimais plus.

Doucement il rectifia:

— Puisque tu croyais que je ne t'aimais plus.

Elle répéta docilement:

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus.

— Cependant tu n'as pas songé à me quitter.

— J'y ai songé, Paul.

— Ah!

— Puisque j'ai songé à la mort.

Comment atteindrait-il cette perfection d'amour? Il se pencha pour baiser avec piété la main qu'il avait gardée. Elle reprit:

— Je n'y ai pas songé longtemps. Dans ma détresse, je me suis souvenue des paroles que m'avait adressées mon père, ici même où nous sommes, sur cette terrasse, un jour que je lui confiais mon bonheur. C'était après notre mariage. «Les épreuves te viendront, m'a-t-il dit. Il faudra bien t'y préparer. Tu auras besoin, toi aussi, de courage. » Je n'étais pas préparée à cette épreuve. Ma vie était si calme, si heureuse, trop heureuse. Peut-être que dans le bonheur on ne réfléchit pas. Alors j'étais désarmée. Sans le secours qui m'est venu...

Comme elle s'arrêtait, il demanda:

— Quel secours t'est venu, Germaine?

Enfin elle révéla son secret:

— Le même qu'à toi. Je ne sais pas s'il y en a un autre... Je me suis sauvée. Par un petit sentier que je connais j'ai gagné Annecy-le-Vieux. Je n'avais qu'une pensée qui était de descendre au bord du lac. J'avais oublié mes enfants. J'ai passé devant l'église. C'est là que nous nous sommes mariés. A bout de forces, j'y suis entrée.

— Comme moi.

— Oui, comme toi. Je suis restée là longtemps, je ne sais pas combien de temps. J'ai pleuré, et puis j'ai fini par prier. C'est le secours qui m'est venu. Dieu m'a rappelé mes enfants. Pourtant ce n'est pas la pensée des enfants qui m'a ramenée. Je me suis rappelée aussi que mon devoir ne venait pas de mon bonheur, et que ton... abandon ne me déliait pas de mon serment. J'avais juré devant Dieu, presque à la place où j'étais, d'être toujours fidèle et soumise. Je me suis promis de le demeurer. Alors...

— Alors? réclama-t-il tendrement, comme un enfant qui veut le dénouement d'une histoire.

Elle eut un sourire fragile, le premier.

— Alors, il n'y avait plus qu'à se taire.

— Je n'aurais pas supporté tes paroles de douleur, Germaine.

— Oh! je ne voulais pas t'apitoyer, puisque tu ne m'aimais plus...

Mais cette fois elle corrigea d'elle-même:

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus. Mon silence était ma seule force. Et cela valait mieux pour nos enfants, pour nous. Si j'avais parlé, j'aurais pleuré, j'aurais gémi, peut-être crié. Oh! non, tout cela est si inutile quand on a tout perdu.

Elle se tut. Et il revécut cette soirée où, rentré le premier, il guettait le retour de sa femme, plus anxieux de connaître si elle savait que de guérir ce cœur saignant. D'autre souvenirs suivirent celui-là, comme un troupeau son guide.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, aller chez Mme Hétry?

— On parlait mal de nous. On annonçait notre séparation, notre divorce. J'ai répondu à ces calomnies.

— Oui, tu restais la gardienne de notre foyer.

Il ne fit pas allusion, il n'osa pas faire allusion à la nuit qui avait suivi cette scène de la rencontre, mais il revit les yeux d'épouvante, dont le regard, comme une lumière soudaine avait enfin dissipé les ténèbres depuis si longtemps amassés dans sa vie intérieure. Ayant ainsi retrouvé tout le chemin qu'il avait parcouru, il en détermina mieux la courbe:

— Tu as eu raison, Germaine. Ton silence a plus agi que toutes les paroles. C'est lui qui m'a délivré, non pas seulement du mal que je t'ai fait, mais de celui que je portais en moi.

Et, comme un aveu, il murmura presque timidement:

— Je t'aime maintenant comme je ne t'ai jamais aimée.

Soit qu'elle mesurât la vérité de cette déclaration, soit qu'elle achevât d'effacer de sa mémoire la trace des jours douloureux, elle ne répondit pas.

— Et toi, implora-t-il alarmé tout-à-coup de ne plus entendre sa voix, et toi, m'as-tu gardé ton amour?

— Oh! moi...

Comme elle n'achevait pas, il l'interrogea d'une voix suppliante:

— Toi?

— Je ne sais pas si l'on peut aimer plus ou moins quand on aime, ni si l'on peut cesser d'aimer. Je ne sais pas.

A son tour il se tut. Il éprouvait à son tour que les paroles peuvent être impuissantes et que le silence les dépasse. Mais sur sa main qu'elle lui avait abandonnée, Germaine, sous la pure nuit d'étoiles, sentit tomber des gouttes d'eau...

FIN

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

AU BAPTEME
EN AMOUR
AU MARIAGE
AU CONCERT
EN SOIREE

PARTOUT ET TOUJOURS



UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

1-1 F.

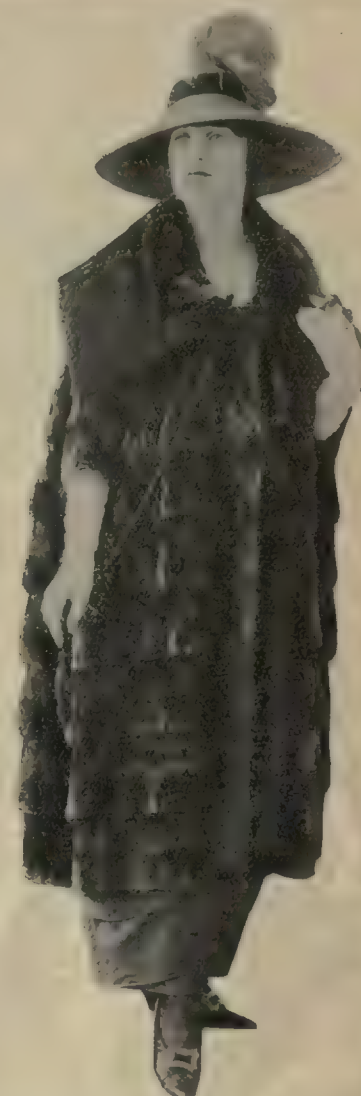


BOTTINES ET SOULIERS
DE LUXE
POUR DAMES ET MESSIEURS
Une Seule Qualité :
LA MEILLEURE
Thomas Dussault
287 STE-CATHERINE EST, près St-Denis.



Le Bottier Moderne
à des Prix Modérés
Chaussures de Grand Luxe
POUR DAMES ET MESSIEURS
— CHEZ —
Aimé de Montigny
672 Ste-Catherine Est
Téléphone Est 2335

1-1-F.



La Taupe, si recherchée, cette année nous suggère de très jolies idées pour la confection de vêtements de fourrure, et la vignette ci-haut nous fait voir un modèle original confectionné de Taupe, avec collet de Kolinsky. Cette dernière fourrure jouit aussi de la faveur des élégantes.
(*Modèle de Fairweather*).







CHATEAU FRONTENAC - QUEBEC.

Descendez au Château Frontenac lorsque vous allez à Québec; c'est l'endroit tout indiqué où chacun trouvera un excellent service, une cuisine exquise et tout le confort qu'il pourra désirer. :-: :-:
Grâce à la situation exceptionnelle de l'hôtel, vous pouvez de la fenêtre de votre chambre, obtenir sur toute la ville et les contrées environnantes, des falaises de Lévis à l'île d'Orléans et jusqu'à la côte de Beauport, un coup d'oeil unique et embrasser un spectacle d'une grandeur incomparable. :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-:

LE CHATEAU FRONTENAC

est aussi le centre de la vie sociale de la vieille capitale et sa réputation égale celle des plus belles hôtelleries de ce continent. :-: :-:

Pour renseignements, s'adresser au gérant de l'hôtel ou au bureau de
M. F.-L. HUTCHINSON,
Gérant-général du Service des Hotels du Pacifique Canadien, Gare Windsor, Montréal.

TEL. EST 2551

La Librairie Deom

251, Est Ste-Catherine
MONTREAL
(Maison Fondée en 1896)

Offre le plus beau choix de livres Français en Canada:

HISTOIRE, GEOGRAPHIE, VOYAGES, SCIENCES, ARTS, LITTERATURE, ENSEIGNEMENT, ROMANS, THEATRE :-: :-:

Journaux illustrés, Journaux de Mode, Magazines, Périodiques.

On y trouve toujours les plus récentes nouveautés.

1-1 F.

Bulletin d'Abonnement

A LA REVUE MODERNE,
Casier Postale 35, Station N, Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de $------
pour----mois d'abonnement à "LA REVUE MODERNE"

Nom :------------------------------------

Rue:------------------------No.---------

Ville :------------------------------------

PENSEES ET MAXIMES

Notre pire ennemi, celui qui s'acharne le plus contre nous c'est notre caractère, s'il est mauvais.

Edmond Thiaudiere.

* * *

Avoir des remords, c'est s'estimer encore.

Comtesse Diane.

Il n'y a pas de petit ennemi; toute haine apporte un mal.

* * *

Une demi-vérité, c'est le mensonge compliqué de vraisemblance.

* * *

On n'apprend pas aux hommes à être honnête gens; on peut leur apprendre tout le reste.

Rallye.

COSTUMES POUR DAMES

Ne manquez pas de voir nos nouveaux Manteaux d'hiver et notre bel assortiment de Robes et Toilettes.

Vous êtes assurées de trouver toujours chez nous un accueil courtois.

UNE VISITE VOUS CONVAINCRA.

Les plus récents modèles.
Nouveautés de grand chic.

MAISON COIN GAGNON WOLFE

591 Est Rue Ste.Catherine.

1-1 F.

BANQUE DE MONTRÉAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	$20,000,000	Réserve	$20,000,000
Profits indivis	1,812,854	Total de l'actif	545,304,809

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président — Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice- Président

R. B. Angus, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, M.C.
G. B. Fraser Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
D. Forbes Angus, Ecr.
Harold Kennedy, Ecr.
Colonel Henry Cockshutt
E. W. Beatty, Ecr., K.C.
C. R. Hosmer, Ecr.
William McMaster, Ecr.
H. W. Beauclerk, Ecr.
J. H. Ashdown, Ecr.

Siège Social: MONTRÉAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl.,
47 rue Threadneedle, E.C.,
G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo, Pall Mall, S.W.
Succursale du Trafalgar Sq.S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal (France) 17 Place Vendôme.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO: 27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American Banque (possédée et contrôlée par la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear, Curling, Ferryland, Gaultois, Grand Falls et Greenspond.

2-4 F.

JOS. RONDEAU, Propriétaire — MEDAILLE D'OR PARIS 1899

LA

Patisserie Parisienne

La Maison renommée pour son choix de patisserie exquises, ses bonbons fins et variés, ses petits fours, ses délicieux chocolats.

SALON DE THÉ MODERNE

Le plus bel assortiment de confiserie, boite de haute fantaisie pour Cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Nos spécialités: Bûchers de Noël, Sabots, Christmas Pudding, Pâtés de Gibier, Volaille, etc.

Charcuterie fine, Comestible — RESTAURANT — *Table d'hôte fixe et à la Carte*

328, rue Ste-Catherine Est — *Téléphone: Est 7676*

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

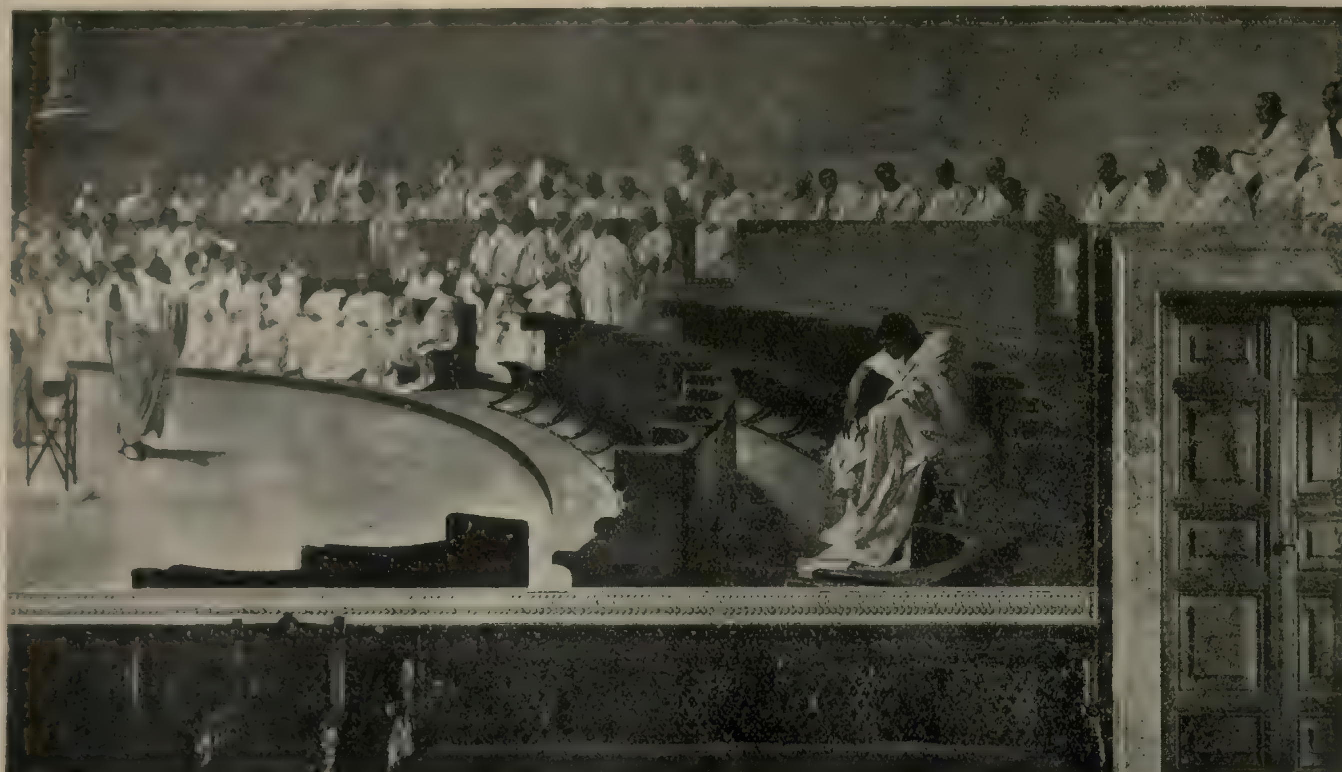
GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs

43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920



Cicéron plaidant contre Catilina

Cicéron, le grand orateur romain, vers l'an 55 avant Jésus-Christ, écrivait pour ses contemporains:

"J'estime que dans la famille comme dans l'Etat, la meilleure source de vertu est

L'ÉCONOMIE"

Vingt siècles n'ont rien changé à l'actualité de cette affirmation. Il est sage de ne jamais négliger ce mode de perfectionnement que constitue L'ECONOMIE et de vous servir des moyens que nous mettons à votre disposition pour vous en faciliter la pratique.

Nous vous invitons cordialement à vous présenter à nos comptoirs.

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Bureau Principal et 16 Succursales à Montréal. A.-P. LESPERANCE, *Gérant Général*

"LE LIVRE FRANÇAIS TRIOMPHE"

LA LIBRAIRIE DÉOM

251, RUE STE-CATHERINE EST, MONTRÉAL.

présente aux nombreux lecteurs de la Revue Moderne, à tous ses clients et amis ses meilleurs souhaits pour 1920.

Elle est heureuse de les informer que grâce à une rénovation totale de l'imprimerie la grande maison d'édition **Plon-Nourrit & Cie** *de Paris a résolu le problème qu'on croyait insoluble, produire une collection de livres élégants, chefs d'œuvre de la littérature contemporaine et moins chers que ceux d'aucun pays.*

La maison **Plon-Nourrit** *assure à nouveau le triomphe du livre Français. Elle publiera chaque mois deux œuvres des écrivains les plus réputés qui seront impatiemment attendus par tous.*

La Librairie Déom *peut déjà leur offrir aujourd'hui:*

"Un divorce", l'admirable roman de Paul Bourget. *"Petite Madame", le chef d'œuvre de Lichtenberger.*

Au prix incroyable de 50 cents.

La LIBRAIRIE DÉOM met également en vente aujourd'hui:

LITTERATURE

G. LE BIDOIS:	*L'honneur au miroir de nos lettres*	$1.25
J. BENDA:	*Belphégor (essai sur l'esthétique de la présente société française)*	1.00
COQUIOT:	*Paul Cézanne*	2.00
A. BEAUNIER:	*Figures d'autrefois*	1.00

ART POÉTIQUE

LEO D'YRIL:	*Symphonies (ouvrage illustré de 6 Frontispices et 50 culs-de-lampe par Emile Venne, B.A.A.)*	.90

"Les symphonies", de très heureuse inspiration sont l'œuvre de l'un des nôtres et a reçu les louanges les plus flatteuses de la critique, nous ne saurions trop la recommander.

ROMANS

PAUL BOURGET:	*Laurence Albani*	1.00
MAXIME FORMONT:	*La Victoire*	1.00
C. FOLEY:	*Un roi de Prusse, voleur de géants*	1.00
A. BAUDIGNECOURT:	*Le Château du silence*	1.00
RENE BAZIN:	*Les nouveaux Oberlés*	1.00

HISTOIRE

Ct. GRASSET:	*Le maréchal Foch*	.50
FIDELIS:	*L'histoire merveilleuse de la libre Belgique*	1.00
A. de GERLACHE:	*La Belgique et les Belges*	2.00
E. GRANGER:	*Petite histoire universelle*	.60

ACTUALITÉS

COMITÉ NATIONAL SECOURS BELGE:	*Heure de détresse*	2.00
J. MASSART:	*La presse clandestine en Belgique*	1.75
A. BILLY:	*La guerre des journaux*	1.00

VOYAGES

C. MAURRAS:	*Anthinea (d'Athènes à Florence)*	1.50

TECHNIQUE

MARTINOT-LAGARDE:	*Les moteurs d'Aviation*	1.75
" "	*Les moteurs à explosion*	1.15
BOULANGER & FERRIE:	*La télégraphie sans fil*	3.50
A. VAILLANT:	*Théorie de l'architecture*	1.25

VIE PRATIQUE

Dr. PAUL DUBOIS:	*L'éducation de Soi-même*	1.25
J. RAINVILLE:	*Comment placer sa fortune*	1.00
G. VALOIS:	*Le Père, 2è édition*	1.00

JOURNAUX ILLUSTRES, PÉRIODIQUES, MAGAZINES.

JOURNAUX DE MODES

Mesdames, qui suivez la mode prenez le chemin de la LIBRAIRIE DEOM. Elle vous offre *un choix unique* de Journaux de Mode pour lesquels elle a une organisation spéciale. Elle est le fournisseur attitré des premières maisons de couture et modistes de chapeaux de Montréal, Toronto, Winnipeg et de tous les grands centres du Canada.

ON TROUVE TOUJOURS A LA LIBRAIRIE DEOM LES PLUS RECENTES NOUVEAUTES.

IMPORTANTE BAISSE DE PRIX A L'OCCASION DES FÊTES.

VOLUMES DE LA BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE VALANT $1.25 VENDUS SEULEMENT 75 centins.

La Librairie Déom est heureuse d'offrir à sa nombreuse clientèle, à l'occasion des fêtes, un choix magnifique d'ouvrages valant $1.25 au prix spécial de 75c.

GRAND CHOIX BEAUX OUVRAGES BONS AUTEURS

SUPERBE PRIME—Un livre que l'on ne recouvre pas d'une liseuse ou reliure protectrice mobile pendant sa lecture est vite détérioré. La LIBRAIRIE DÉOM offre à tout acheteur de 6 volumes de la Bibliothèque Contemporaine, une prime consistant en une superbe LISEUSE en maroquinerie de luxe. Tous les bibliophiles soucieux de la conservation de leurs livres voudront la posséder.

AMIS LECTEURS RENDEZ VOUS A

LA LIBRAIRIE DÉOM

Vous y trouverez en outre le plus beau choix de livres français en Canada.

251 RUE STE-CATHERINE EST, MONTREAL. **Téléphone EST 2551**

Salon de Beauté

NOUS sommes heureux d'annoncer à notre clientèle que nous avons retenu les services de M. Deleur, autrefois de Nice, Monte-Carlo et Paris, expert dans la coiffure et la teinture des cheveux. M. Deleur est à la disposition du public sur rendez-vous à nos salons de coiffure.

— Au premier

Dupuis Frères LIMITÉE

LE MAGASIN DU PEUPLE



A CHAQUE OCCASION
s'adapte une paire correcte de

GANTS DENT'S

Bien coupés — bien faits et toujours d'excellente qualité, les Gants Dent's donnent bon service et bonne valeur.

Le bon sens comme le bon gant

EXIGE LES DENT'S

29

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

2-1 F.



L'ECRIN DU MONDE

est étalé devant vos regards dans votre propre maison — dans le catalogue de Mappin and Webb.

Chaque article décrit dans ce catalogue, depuis le plus simple colifichet jusqu'au produit le plus élaboré de l'art du joaillier, possède en quelque sorte ses lettres de noblesse. En effet, le meilleur certificat de la qualité de chaque article est:

"Et cela vient de chez Mappin & Webb"

Avec notre bureau-chef à Londres, des succursales dans le monde entier, et des fabriques à Londres, à Sheffield et à Montréal, nous sommes en mesure de vous offrir des occasions incomparables, si vous considérez la qualité comme facteur dominant.

Nous porterons une prompte attention à vos commandes par la poste — à la vérité dans presque tous les cas nous expédions les marchandises le jour même où nous recevons la commande. Satisfaction garantie ou argent remboursé.

Si vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire de notre nouveau catalogue, nous vous l'expédierons volontiers sur demande.

Mappin & Webb
CANADA LIMITED

Dépt. 353 Sainte-Catherine Ouest, Montréal.

Londres Biarritz
Paris Rome
Rio de Janeiro
Sao Paulo
Buenos Ayres

Voici Noël

C'est l'époque des Cadeaux



Vous aurez la certitude de faire plaisir à une dame en lui offrant soit:

Dentelles — Lingerie brodée et ouvrages au crochet d'un travail très soigné et d'un goût parfait.

Egalement toutes sortes d'ouvrages de fantaisie qui sont très goûtés par les jeunes filles.

Voyez nos **Modèles de Chapeaux**, Ils sont de toute beauté.

Une visite vous convaincra.

Salon St-Denis

Mme E. BOUTHILLIER,
284 St-Denis, Propriétaire
Bâtisse du Théâtre St-Denis
Tél.: Est 4970.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETES Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.

2-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557



A L'OCCASION DES FÊTES

Nous avons reçu un stock important *des Toutes Dernières Nouveautés*

Costumes, Manteaux, Fourrures, Robes, Jupes, Toilettes.

Vous êtes assuré de ne trouver à notre magasin que des marchandises de

Première qualité et du goût le plus chic.

COIN MAISON GAGNON WOLFE

591 Est Rue Ste. Catherine.

LES AVANTAGES QU'OFFRE NOTRE MAGASIN



Nos clients sont, pour la plupart, au courant des avantages qu'offre notre magasin par le choix immense autant que varié des différentes lignes de corsets qui s'y trouvent, par l'expérience que possèdent nos corsetières dans tout ce qui fait l'objet de notre commerce et l'accueil toujours courtois qu'elles y reçoivent.

Les personnes qui n'ont pas encore fait la connaissance de notre magasin, y viendront pour les avantages sus-mentionnés. Elles y trouveront en tout temps de l'année plus de

200 STYLES DE CORSETS

provenant de fabriques des mieux connues.

L'on trouvera aussi à notre magasin en plus des corsets — plus de 100 styles différents en brassières, brassières-bandeaux, bandes abdominales, bretelles-épaulières, forme de buste, jarretelles, etc. et un magnifique choix de GANTS POUR DAMES.

Les prix de nos corsets, à partir d'un dollar à quinze, et de nos brassières, de 50 sous à $4.25.

C. J. Grenier & Cie.

401-403 RUE STE. CATHERINE, EST — ANGLE ST. HUBERT —

Etablis en 1878.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

1ière Année—No 2 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 décembre, 1919

SOMMAIRE:

LES COLLABORATEURS

Messieurs :

ASSELIN, Olivar
ATHERTON, Dr Ph. D.L. Litt-D.
BEAULIEU, Germain
BARBEAU, C. Marius
BARNARD, Joseph
BARTHE, Ulric
BEAUCHEMIN, Docteur Nérée
BEAUCHESNE, Arthur
BELAND, Honorable Henri
BELCOURT, Honorable E. N.
BELZILE, Gleason
BESSETTE, Arsène
BILODEAU, Ernest
BLANCHARD, M. l'Abbé
BLONDIN, Honorable P. E.
BOYD, John
BRUNET, Berthelot
CALDER, Major R. L.
CARTIER, Jean Victor
CHARBONNEAU, Jean
CHARTIER, Chanoine
CHAUVIN, Edouard
CHAUVIN, Jean
CHEVASSU, Pierre
CHOPIN, René
CHOQUETTE, Honorable Ernest
COMTE, Gustave
COURTEAU, Joseph
D'AMOUR, l'abbé
DANDURAND, Honorable Raoul
DARTOIS, C.
DAVID, Honorable Athanase
DAVID, Honorable L. O.
DECELLES, A. D.
DELAGE, Honorable Cyrille
DESILETS, Alphonse
DESAULNIERS, Gonzalve
DESROCHERS, Francis
DESROSIERS, Léo-Paul
DESY, Jean
D'HELLENCOUR, H.
D'ORNANO, L.
DOUCET, L. J.
DOYON, R. P. Constant
DUFRESNE, Jean
DUGAS. Marcel
FAUTEUX, G. A.
FERLAND, Albert
FLEURY, Arthur
GARNEAU, Hector
GAUVREAU, Chs-A.
[illegible], Major L.
GOUIN, Léon-Mercier
HELBRONNER, Jules
HELBRONNER, Michel
HOULE, Léopold
JOBIN, Yvan
LABELLE, Alfred
LaBRUERE, Montarville Boucher de
LALANDE, R. Père Louis
LAMARCHE, Ulric
LANGLOIS, Godfroi
LAROSE, Wilfrid
LARUE, Gilbert
LAURENT, Dr E. E.
LE BIDOIS, Roger
LEMONT, Arthur
LEMIEUX, Honorable Rodolphe
LETONDAL, Arthur
LETONDAL, Henri
LORRAIN, Léon
LOZEAU, Albert
MacINTOSH, Dr J.-L.
MAILLET, Roger
MARTIGNY, Paul LeMoyne de
MASSICOTTE, E. Z.
MAURAULT, M. l'Abbé Olivier
MYRAND, Ernest
MONTIGNY, Louvigny de
MONTPETIT, Edouard
MOORE, William Henry
MORIN, Victor
NANTAIS, Isaie
NOLIN, Docteur Joseph
NOLIN, Jean
OUIMET, Paul G.
PANNETON, Philippe
PARADIS, Ferdinand
PARENT, Honoré
PELLETIER, Fred.
PERRAULT, Antonio
POIRIER, Honorable Pascal
POISSON, Adolphe
POTVIN, Damase
PREFONTAINE, Fernand
PREVOST, Jules Edouard
PROULX, Antonin
RICHARD, L. A.
RINFRET, Fernand
RIKAN, (Dr Albéric Marin)
RIVARD, Adjutor
RIVIER, Chs. N.
ROBY, Fernand
ROQUEBRUNE, Robert Laroque de
ROUILLARD, Eugène
ROY, Pierre Georges
SAINT PIERRE, Arthur
SCHELKING, Baron Eugène de
TREMBLAY, Ernest
TREMBLAY, Jules

LES COLLABORATRICES :

ANCTIL, Melle Jeanne
BEIQUE, Mme F. L.
BENOIT, Mme Monique
BRODEUR, Mme Donat
CARON, Melle M.
CARTIER, Melle Victoria
CLERGUE, Miss Gertrude
CLERK, Mme Fernande Choquette
COTE, Mme Eva
DANDURAND, Mme Raoul
DAVELUY, Melle Marie-Claire
DESILETS, Mme Alphonse
de MAISY, Sybil
FAUTEUX, Mme Eva Mercier
GABOURY, Mme Margot de Montigny
GERIN-LAJOIE, Mme Henri
GERIN-LAJOIE, Melle Marie
GOUIN, Mme Léon-Mercier
GUERIN, Miss Bellelle
JALBERT, Mme Bernadette
LAMONTAGNE, Melle Blanche
LEBIZAY, Mme Marguerite
LEFEBVRE, Melle (Ginevra)
LEMAIRE, Mme Georgine
RANGER, Mme Line
ROUILLARD, Melle Bernadette
SAINT-JACQUES, Mme Maurice
SAINT-JEAN, Melle Idola
SAINT-PIERRE, Mme Leatitia D.
TARDIf, Melle (Michelle Le Normand)
TASSE, Mme Henriette
VALOIS, Melle Atala

Etc., Etc.

NOTE

Les personnes qui ont reçu la REVUE MODERNE à leur adresse personnelle sont instamment priées de ne pas verser le montant de leur abonnement à des agents, mais de l'adresser DIRECTEMENT à

LA REVUE MODERNE

Casier Postal 35, Station N., Montréal

Publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue St-Hubert, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue Ste-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke.

Adresse postale : Casier 35, Station N, Montréal. 25

LA REVUE MODERNE *souhaite un Joyeux Noël et une bonne et heureuse année à ses collaborateurs, à ses lecteurs et à ses confrères.*

TOUJOURS PLUS HAUT!

PAR MADELEINE

A notre motto: *S'unir pour grandir*, il faut dorénavant ajouter: *Toujours plus haut*! tant la façon magnifique dont le public a accueilli notre œuvre nous commande de monter encore et sans cesse, en maintenant le programme tracé et qui rallie les suffrages.

Certes, la lignée imposante de nos collaborateurs appelait toutes les attentions. Seulement ces collaborateurs, nous ne les avions pas nommés, à peu d'exceptions près. Nous avions simplement énoncé notre programme, répudiant les luttes de groupes et de races, et préconisant la grande entente canadienne. C'est donc à l'appel de notre programme seul que le public a répondu.

Nous estimions que devant la grandeur et la prospérité de la patrie, nous devions incliner tous les vœux pour aider au développement du sentiment national trop négligé jusqu'ici.

Rien ne prouve que nous ne devrons pas encore nous défendre, si évident que soit le retour du sentiment canadien-anglais à notre égard, sentiment que des hommes comme les Murray, les Moore, les Boyd, auront si heureusement aidé à développer, dans le meilleur sens du mot. Il se trouvera toujours des fanatiques pour attenter à des cultes que nous jugeons, et avec combien de fierté, inattaquables: notre langue et notre foi!

A ces fanatiques, il faudra dorénavant répondre par nos actes, et par notre mépris.

Ceux qui ne veulent pas s'unir pour grandir sont toujours libres de rester en arrière, et de mijoter dans l'ombre leurs petits forfaits nationaux. Qu'ils soient des Canadiens-anglais ou des Canadiens-français, leur rôle nous semblera abject et méprisable. Nous irons vers la Lumière et le Progrès, et nous répondrons à ceux qui nous attaqueront:

" Nous sommes des Canadiens, fiers de notre " origine, comme de notre religion, certes, mais " fiers aussi de la belle et grande patrie que nous " voulons servir de tout notre cœur, de toute " notre âme! N'essayez pas de nous arrêter " dans notre œuvre d'unité nationale. Nous " n'avons cure des détrousseurs de patriotisme " qui guettent, au coin des rues, les naïfs, pour " leur enlever, plus que la bourse, l'honneur " canadien. On vit de ce métier, et l'exploi- " tation vaut peut-être la peine que l'on voue au " mépris du monde entier la race de bonté et " d'élégance qui peuple la Province de Québec. " Mais, à cette exploitation nous pouvons oppo- " ser un programme si net, si courageux, si pro- " pre, que tous les Canadiens l'aimeront et " l'adopteront! "

L'union commande la dignité; ceux qui serviront dans nos rangs, à quelque race qu'ils appartiennent, sentiront la nécessité d'estimer leurs voisins, de les protéger, de les aimer.

Et que nous voulions marcher, avancer, progresser, être à la hauteur de notre siècle, n'implique pas que nous pourrions renoncer à nos plus belles traditions. Au contraire, il s'agit de les maintenir plus haut que jamais; les paroles n'y suffisent plus, les écrits non plus. Faisons donc des actes: des actes si nobles, si intelligents, si utiles, si louables et qui aident si énergiquement à notre culture intellectuelle et matérielle que le respect alors sera, et de partout, commandé.

Les races qui sont respectées sont toujours fortes.

Et les races fortes sont seules dignes de vivre!

Celles qui s'amollissent dans l'orgueil de leur supériorité; celles qui s'endorment dans la splendeur des conquêtes; celles qui ne veulent pas travailler, méritent de décliner et mourir...

Nous avons résisté aux tempêtes, surmonté les révoltes, conquis des droits. S'il reste des roquets qui jappent à nos talons, ne nous arrêtons pas, filons sans même donner la taloche méritée, passons. Des roquets, il y en a dans tous les peuples, dans toutes les classes, dans tous les groupes, et l'on n'a jamais parlé bien longtemps du mal qu'ils ont pu causer.

D'ailleurs ne sommes-nous pas, Canadiens-français, les plus féroces détracteurs de notre race?

"Les Canadiens ne lisent pas... les Canadiens n'aiment que les balivernes... les Canadiens ne veulent pas lire..."

Si les Canadiens ne lisaient pas, c'est qu'on ne leur offrait que des choses arides, difficiles, nuageuses, et quelquefois ridicules. On les traitait comme quantité négligeable, en ayant l'air de dire: "C'est toujours assez bon pour vous." Leurs perspicacité devinait ce mépris inavoué. Et la sympathie se refusait instinctivement.

Alors, leur offrir quelque chose qui fût joli, instructif, intéressant, vibrant, joyeux tout à la fois, où ils trouveraient à contenter leur goût d'apprendre, comme leur besoin de sentimentalité et leur soif de gaîté, devint l'unique pensée.

Essayons maintenant de mettre cette pensée en action.

Les Canadiens veulent lire. Mais encore faut-il qu'on leur offre une lecture qui réponde à leur soif d'apprendre, à leur désir de progresser, une lecture qui satisfasse leur idéal intellectuel et moral. Et comme ils ont l'amour incommensurable du Beau sous toutes ses formes, ils veulent encore qu'on les traite suivant leur tempéramment, suivant leur mentalité.

Ils ont raison! Mille fois raison!

De quel droit les assommerions-nous d'une lecture terne, insipide; d'une lecture où ne passera jamais le rayon de soleil dont ils ont l'invincible nostalgie; d'une lecture qui les laissera plus tristes, plus tourmentés, plus ignorants...

Certes la *Revue Moderne* n'a pas la prétention de surpasser les œuvres littéraires ses aînées. Seulement, il lui est permis de constater qu'elle comble une lacune dans la vie intellectuelle de ce pays, et il lui apparaît clairement que le sentiment populaire l'a comprise.

En effet, notre Revue éditée à plus de 15,000 copies a été distribuée en moins d'une semaine. La vente fut rapide, foudroyante. Si grand que fut notre espoir de succès, il n'atteignait pas à de telles ambitions.

Nous avons dû refuser des demandes venues de l'ouest et des centres américains principalement. De cela, nous ne pouvons nous consoler, car ces frères éloignés gardent de tels droits à notre attention comme à notre sympathie que rien ne doit nous être plus douloureux que l'impression d'une négligence à leur égard. Nous réparerons l'injustice bien involontaire commise envers eux en haussant la présente édition, de façon à servir tous nos amis.

Ce beau succès ne doit pas nous affoler, mais rendre plus vif, plus conscient et plus énergique encore notre désir de sauvegarder les intérêts canadiens, et de commander à ceux qui l'ignorent le respect aux grands principes d'union que prêchera encore et sans cesse la *Revue Moderne*, avec la pleine et fière conscience d'accomplir le devoir de patriotisme et de fraternité résumé par sa devise: *S'unir pour grandir!*

A tous les confrères qui ont chaleureusement salué la naissance de la Revue Moderne, nous adressons l'hommage de notre sincère gratitude. L'échange avec tous les journaux du pays nous a permis d'observer l'éclosion de bien des talents dans notre presse rurale. Nous nous en réjouissons sincèrement, et nous voyons dans cette manifestation littéraire qui rayonne un peu partout, l'avènement d'une ère nouvelle où le Canada français s'affirmera plus profondément et plus utilement.

QUELQUES LIVRES CANADIENS

Par OLIVAR ASSELIN

M. Jean Nolin avait à peine vingt ans quand parurent ses *Cailloux*. De ces pièces il en est certainement qu'il écrivit quand il n'avait pas dix-huit ans.

Il y a dans les *Cailloux* du médiocre et du mauvais.

Exemple de médiocre:

Les bois ce soir ont le frisson.
La brise, rythmant son haleine,
Dit sa dolente cantilène
Aux nids désertés des buissons...
(Le Crépuscule blanc, *page 23*).

Banals et sensuels, ces vers-là plaisent beaucoup aux petites oies blanches et aux jeunes faisanes dépravées. Cela ne les rend pas meilleurs. M. Amédée Denault, secrétaire du Ralliement catholique et français, en fit de pareils dans sa jeunesse, et nous-même, il ne faudrait pas nous secouer bien fort pour nous en faire pondre par centaines qui seraient... encore pires.

Exemple de mauvais:

La route court éperdument.
L'air est sillonné d'ailes rouges.
J'entends en moi des bruissements,
Comme une effeuillaison qui bouge.

C'est un jour doux, chaste et vainqueur,
La brise chante au seuil des portes,
Les ennuis gisent dans mon cœur
Comme un amas de feuilles mortes.
(Matins d'octobre, *p. 87*).

"Effeuillaison qui bouge", "jour doux, chaste et vainqueur": cela a peut-être un sens, mais nous ne le voyons pas.

Et cette fin des *Clôtures* (p. 96):

O vous les clôtures, toutes
Les clôtures du pays
Dont vous parcourez les routes
Et qu'on envahit.

Soyez-nous une cuirasse
Contre le vil assassin
Qui voudrait voir notre race
Un poignard au sein!

C'est faire des clôtures un trop ambitieux symbole. Sans compter que, nos chères et vaillantes clôtures, on aimerait de temps en temps, ne fût-ce qu'en poésie, à les entendre appeler des haies.

Et ce commencement de *Printemps de guerre* (p. 102):

La ville, paresseusement,
Pâle de neige et de névroses,
Comme la Belle au Bois Dormant,
Sous la glace et les portes closes...

Et cette fin de *Près des quais* (p. 113):

Et n'ayant jamais vu bonheur qui fut *plus grand,*
Quelques pauvres petits bambins dansent des rondes,
Pieds nus, dans la poussière où l'on va se mourant.

Et ce premier vers de la *Ville:*

Ciel aveuglant. Chaleur stupéfiante et languide...

Mais en revanche, fraîcheur et vérité du sentiment, délicatesse de touche, souplesse d'exécution, toutes ces qualités et d'autres encore caractérisent maint morceau du recueil. Malgré quelques faiblesses, le *Petit Poucet* et les *Collégiens* sont de jolies pièces; la *Tombée des feuilles*, de bien jolie musique. Si le lecteur prend autant de plaisir que nous à la *Valse ancienne*, ce sera un vrai charme que de la relire ensemble en entier, sans trop nous laisser distraire par les *valses fragiles aux teintes vagues*, les *parfums tristes* et autres notes discordantes qui s'y sont introduites;

Dans le salon aux teintes vagues,
Ma mère déchiffre un vieil air,
Avec un cliquetis de bagues;
Une valse lente d'hier...

Valse fragile aux teintes vagues!

Musique banale autrefois,
Mais quand ma mère met ses doigts
Sur la calme blancheur des touchés,
Elle émeut les jours affaissés
Et fait monter de son passé
Un parfum triste qui me touche.

Je revois le salon obscur,
Le salon de petite ville,
Où, dans la pénombre du mur,
Un portrait d'aïeul se profile...

Frais salon de petite ville!

Ma mère! je vois la couleur
Du vase fluet où des fleurs,
Amaryllis ou passeroses
Aux pétales agonisants,
Se flétrissaient comme des ans,
Les ans de votre passé rose.

Et je vois l'antique piano,
Le monsieur qui tournait les pages;
J'entends le bruit de vos anneaux,
Les soupirs et les bavardages

Du monsieur qui tournait les pages.

Jouez! Cet air que vos doigts blancs
Exhument du passé tremblant,
C'est l'amas des choses anciennes
Etalé sur un chiffonnier,
Et qu'éveille dans le grenier
L'or tamisé par les persiennes.

Jouez toujours, jouez maman!
Jouez pour que mon cœur s'émeuve
Et que je sente, infiniment,
Le don de ma jeunesse neuve!

Jouez pour que mon cœur s'émeuve.

Jouez cet air sentimental,
Il me fait une âme en cristal,
Ce vieil air où vos lèvres burent...
Moi qui n'ai pas encore vingt ans,
J'ai besoin de votre printemps
Pour être bon comme une eau pure.

Maman! lorsque je suis lassé,
Il me faut, pour que je renaisse,
Me rafraîchir dans ton passé
Et m'abreuver à ta jeunesse...

Maman!... lorsque je suis lassé.

De cette note attendrie il est facile de choir dans la fausse sentimentalité. M. Nolin se garde de cet écart par un sens humoristique digne de tout éloge. Non pas qu'il pose au blasé, au sceptique; il est au contraire orgueilleux de sa pureté de cœur comme d'autres jeunes hommes de son âge le sont de leurs précoces souillures:

Je ne veux pas, le cœur encore mal essuyé,
Me refléter dans le miroir de tes prunelles.

Oh! je sais que la Ville est brutale et charnelle
Et qu'elle a des trottoirs et qu'elle a des passants...
Je le sais, je l'ai vu, mais je t'aime et je sens
Que je ne pourrais boire au ruisseau de tes phrases
Avec la bouche encore toute grise de vase.
(A celle qui viennra, *p. 72*).

Nous voulons dire seulement ceci, — qui ne serait pas vrai de la plupart de nos écrivains en prose et en vers — qu'il a le don infiniment précieux d'être honnête sans être bête.

La jeunesse française de dix-huit à vingt ans produit chaque année quelques livres comme les *Cailloux;* elle en produit peu qui promettent davantage.

M. Nolin a donc bien débuté. Si nous avions un conseil à lui donner pour l'avenir, ce serait de ne pas se presser; de continuer à éviter la dissipation du corps et de l'esprit, à promener intelligemment et diligemment sur le monde un regard clair et droit; et de ne rien publier qui n'ait passé par une censure bienveillante, mais implacable. Il y a peut-être des recettes pour faire plus de bruit; il n'y en a pas d'autre pour arriver à cette renommée durable qui seule doit embraser d'ambition une grande âme.

o o o

"Je me suis tenue trop près de l'apparence des êtres, de l'aspect extérieur de la vie" — dit l'auteur des *Nuances* dans son avant-propos — pour croire un seul moment avoir atteint à la parfaite nuance des âmes et des paysages, inaccessibles à ma prose. Ici et là, au cours de la vie journalière, j'ai observé les reflets des ombres fraîches, des ciels profonds et dans les couchants superbes ou tendres songé aux âmes, à la fuite et au retour des choses. Les *nuances* exprimées ne sont que des souvenirs de beauté et d'émotions douces et je souhaite que le lecteur retrouve en ces lignes, la vie des parfums et des couleurs."

Corrigeons, si l'on veut, les fautes de ponctuation qui la rendent par places inintelligible, et cette prose restera quand même de qualité inférieure. En français, il ne faut pas s'arrêter à "l'aspect extérieur" des mots, à "l'apparence" du sens: il faut atteindre au sens. Inexpérimentée en l'espèce, s'imaginant sans doute qu'un avant-propos doit nécessairement être de style, l'auteur a quelque peu forcé son talent.

Mais quiconque jugerait Mademoiselle Charette par ce morceau serait loin du compte: elle a un très beau talent, et elle ne l'a forcé qu'une fois — tout juste une fois.

La jeune fille de culture insuffisante qui veut faire des lettres sera guettée par deux écueils contraires et qui consistent, l'un à outrer l'expression du sentiment, l'autre à dogmatiser plus qu'il ne convient à ce sexe et à cet âge. Ces écueils, il ne serait pas exact de dire que Mlle Charette les a évités tous les deux, car tels sont l'harmonie de sa culture ou l'équilibre naturel de ses facultés qu'on dirait qu'elle ne fut jamais en danger d'y tomber. Elle s'en est gardée, en tout cas, et de le noter, c'est déjà, dans notre intention, lui décerner un bien grand éloge. Mais pour préciser de cet éloge lui-même le sens et la portée, nous ajouterons que l'auteur n'a pas évité l'excès de sentimentalisme par manque de sensibilité, ni l'excès de dogmatisme par manque de sens philosophique, mais qu'au contraire son livre est un heureux mélange d'émotion saine et de non moins saine philosophie, fruits l'une et l'autre d'une observation toujours attentive, toujours sincère, toujours juste.

Voilà de grands mots, dira-t-on, pour qualifier une cinquantaine de courts billets dont la plupart passèrent probablement inaperçus des lecteurs du journal où ils parurent pour la première fois. Puisque j'ai cité l'avant-propos pour en dire du mal, je réclame le droit de montrer à quelle sorte de prose je prodigue maintenant la louange.

Philippe pleure très fort parce que sa promenade s'est terminée plus tôt qu'il n'aurait voulu. On essaie vainement de le consoler.

— Mais Philippe, lui dis-je tout à coup, tes larmes sont noires?

Et juste sous l'œil, j'indique sur sa joue une large marque. Il s'arrête brusquement et me déconcerte un moment en me répondant: "Oui." Il a probablement le souvenir d'un autre moment semblable à celui-ci, où il s'est aperçu dans le miroir.

— Et comment cela se fait-il, puisque tu as les yeux bleus?

Dans ses yeux vraiment bleus et déjà étonnés, passe un peu plus d'étonnement. Philippe se pose le problème sans le résoudre. Il ne songe pas au noir qu'il a sur son petit poing encore fermé, et que tantôt il a passé et repassé sur ses yeux. On rit. Le petit homme, qui ne pense plus à son chagrin, me demande: Monte-moi sur tes genoux.

Non, Philippe, les larmes ne prennent la couleur ni de nos yeux ni de nos chagrins. Elles sont incolores et limpides comme l'eau des sources, le cristal des diamants. Elles jaillissent tout droit du cœur et vient un temps, Philippe, où l'on ne pleure plus bruyamment et devant tous, où elles sont brûlantes sous nos paupières. Quelquefois aussi, mon petit, les larmes ne montent pas jusqu'à nos yeux. Elles restent dans notre cœur, et tandis que les lèvres rient et chantent, elles tombent goutte à goutte en nous, comme les pleurs d'une source cachée. Et personne ne le sait...

Qu'importent les yeux bleus ou les yeux noirs, qu'importe la couleur claire ou obscure de nos chagrins, les larmes sont toujours incolores. Et quand on est grand, Philippe, elles coulent sans bruit et presque sans traces, et souvent, comme une mystérieuse rosée, elles fécondent en nous quelque vertu.

(Les Larmes, *p. 85*)

On trouverait plusieurs pages de cette valeur dans les *Nuances;* notamment ce passage de *Souvenirs* (p. 40):

On dit souvent: "Ah! cela, c'est fini!" Sait-on bien quand finit quelque chose? A-t-on jamais éprouvé combien résistante est la chaîne qui nous rattache au passé? Sait-on quand se ferment les blessures et quand se guérit le cœur? N'a-t-on pas connu la joie renaissante et inépuisable de certaines consolations, les délices renouvelées de certains ravissements qui nous avaient portés plus haut et plus loin que la terre...? Ne faisons pas de procès à notre cœur et ne renions pas le passé. Qu'importe la voie par laquelle nous vient la sagesse, sous quelles larmes se creusent les rides de notre visage, par l'habitude de quels silences s'est abaissé le diapason de notre voix! Il y a encore en nous de la force pour souffrir; notre oreille est encore sensible aux harmonies qui apaisent et font éprouver la douceur de vivre.

Et *Les Jours se suivent,* et le *Passé,* et la fin de *Départ,* et que sais-je encore?

Mlle Charette n'a pu d'un seul coup soustraire sa phrase aux incorrections et aux imprécisions qui sont comme la marque d'origine des œuvres canadiennes. Il lui arrive de parler d'un "roucoulement de cris", d'une allure "magnifique et grande". Dans une causerie sur le *Charme,* d'ailleurs une des meilleures du livre, elle écrit: "Ma seule compagne de couvent qui n'était pas fixée, convolait"; et nous comprenons qu'il s'agit de la seule compagne qui ne fût pas encore mariée, mais il fallait le dire. A propos des malentendus, elle déplore que la pauvre petite explication "qui eut remis tout à point" soit la plupart du temps venue trop tard, et nous préférons croire que l'explication *eût* remis tout *au* point. De la Mère Dinon, qui habitait dans le grenier d'une "maison de pension" (*boarding house*), elle nous apprend que sa bouche, "dépourvue de toutes dents", semblait immense; et à la vérité cette manière de dire n'est pas plus jolie que la figure que cette bouche devait faire à la Mère Dinon. Ces gaucheries sont rares, cependant, et surtout, à mesure qu'on avance à travers le livre, elles tendent à disparaître. Avec ses nombreuses lectures, son sens critique, son esprit de travail, sa louable ambition, Mademoiselle Charette en arrivera à toujours écrire comme elle a fait dans les *Larmes.* Alors, mettant en pleine valeur l'exceptionnel talent d'observation psychologique qu'elle reçut des Dieux et la sagesse chrétienne qui déborde spontanément de sa jeune tête ferme et bien assise, elle développera dans une œuvre de plus longue haleine — nouvelle ou roman; au fait, pourquoi pas un roman? — ces lignes des *Nuances* (p. 45), belles comme certaines moralités de Bourget, d'Edouard Rod ou de René Boylesve:

"La mystérieuse torture du malheur et de la souffrance est une leçon nécessaire aux âmes: elle les façonne, les rend aptes à comprendre les grandes détresses, les joies profondes...

"Non, le vrai bonheur n'est fait ni d'ignorance, ni de mensonge, ni de crainte fausse..."

"Plus les mirages s'évanouissent autour de nous, plus nous approchons de la vérité..."

° ° °

M. Edouard Chauvin a écrit en marge de ses *Figurines* ce liminaire:

Ces vers sont du quartier latin
Et d'un poète
Qui préfère le ton badin
A l'ode sombre et désuète.

Je n'ai pas eu pour professeur
Un psychologue:
Les grands analystes du cœur
Ont peu de vogue.

On souffre assez de mal, hélas!
Qui nous arrive,
Sans qu'un romantique, au cœur las,
En un sonnet nous le décrive.

. . . .

Il n'est pas sûr que les grands analystes du cœur aient peu de vogue; le roman contemporain nous offre même d'illustres et nombreux exemples du contraire. Et d'autre part on peut avoir souffert et prêter néanmoins une oreille complaisante aux sublimes sanglots d'un Verlaine ou d'un Charles Guérin. Mais si M. Chauvin veut dire que le Canada français en a assez, des larmes de poètes qui pour la plupart n'ont pas souffert (n'ayant point vécu) et pour pleurer en sont réduits — eheu! eheu! — à se frotter les yeux avec les pelures d'oignon de Vigny ou de Musset, combien, combien, combien il a raison! et quelles grâces il lui faudra rendre d'avoir dans son livre pris la vie un peu moins tragiquement!

A une condition, cependant, et c'est qu'il n'évite pas de repleurer *Rolla* à seule fin de nous emmener refaire avec Rodolphe, Chaunard et autres truands de 1850 le pèlerinage au grenier de Musette et de Mimi Pinson. Ce qui veut dire qu'à nos yeux de bourgeois plus ou moins rangé les *Figurines* traduisent parfois trop littéralement la *Vie de Bohème.*

Ajoutons que tout n'est pas grâce légère dans ce volume où l'on se moque à bon droit des lourdeaux, des patauds et des rustauds.

Ton rire ensoleillé de notes
Est aussi bruyant qu'un barnum
(Sonnet bachique, *p. 23*).

La demoiselles est peut-être ainsi, mais il faudrait le dire autrement.

Le siècle du veau d'or forge des philistins...
(O les passés! *p. 26*).

Ces philistins en fer et en os sont, il nous semble, assez maladroitement forgés.

Cela n'empêche pas M. Chauvin d'être infiniment plus intéressant que la plupart de nos poètes consacrés. Et pour le démontrer je n'aurais qu'à citer au hasard dix pièces différentes où l'on n'est pas du tout choqué — tant l'auteur y a mis de sa personnalité à lui — de retrouver quelques réminiscences livresques de la première Bohème.

Au diable les Marais Pontins
Et le combat des Thermopyles!
Vive le grand quartier Latin,
Rêve de vos dortoirs tranquilles!

Parés du titre de B.A.,
Vous maudirez le vieil Ovide;
Vous laisserez, d'un œil béat,
Fuir Iphigénie en Tauride.

Vous oublierez Amaryllis
Et les abeilles de l'Hymette,
Pour dévorer des yeux Phyllis,
Qui met du rouge à ses pommettes.

C'est ça! vieux carabin d'un jour,
Souffre que l'araignée agile
De sa toile fasse le tour
Du crâne énorme de Virgile.

Enterre Cicéron phraseur
Au fond d'une vieille valise,
Pour courir chez le confiseur
Croquer du sucre avec Denise.

Admire son chapeau menu,
Tout en buvant une anisette;
Souris par dessus ton menu
A ses jolis yeux de grisette.

Ne mêle pas l'amour de l'Art
Avec le cauchemar du Code:
Pour digérer ta fève au lard
Ça te serait très incommode.

Garde ton idéal bien net
Comme ton plastron de chemise;
Et garde aussi dans ton carnet
Le portrait de quelque Atthémise.

Afin que, serein sous les cieux,
Tu puisses avoir de la femme,
Comme une lumière, ses yeux,
Et comme talisman, son âme.
(Aux bacheliers, *p. 13*).

Morbleu, que c'est gentiment dit! Une pièce comme celle-là vaut bien toutes les *Transpirations* de feu Chapman...

Moins heureuses que les *Transpirations*, les *Figurines* n'auront pas un prix Montyon — et pour cause, puisque les prix Montyon sont surtout des prix de vertu. C'est au moins une satisfaction de savoir que la première édition en est épuisée.

M. Chauvin a du talent, quoique bohème. Le cas est assez rare pour être noté.

On ne la trouve pauvre, notre vieille et admirable langue, que quand on ne la sait pas.

Ernest RENAN.

* * *

L'outrecuidance sied bien à la nullité; elle le grandit.

Edmond THIAUDIERE.

* * *

Lorsque la beauté règne sur les yeux il est probable qu'elle règne encore ailleurs.

VAUVENARGUES.

* * *

On a toujours de bonnes raisons, en vacances, pour allonger ses voyages et pour raccourcir ses lettres.

* * *

Ce n'est qu'en perdant ce que l'on possède que l'on sent vraiment combien on y tenait.

Mistress BEECHER-STOWE.

* * *

Le courage est à l'héroïsme ce que le talent est au génie.

Victor DURNY.

THE SECRET OF NATIONAL UNITY

By John Boyd

One of the greatest needs in Canada to day is undoubtedly the promotion of racial concord and national unity. True national unity, of course, does not imply that there should be an identity of race, of language or of creeds. The welfare and progress of Canada should certainly be the common ideal of all Canadians, but for that it is not necessary that there should be an identity of race, of language and of creed. Diversity of race, of language or of creed should not therefore be regarded as a misfortune; on the contrary it is rather an advantage. This was pointed out at the time of Confederation by one of the greatest of the Fathers of the Canadian Confederation, George Etienne Cartier, who truly remarked that Canadians are of different races and creeds, not for strife, but to work together, in peace and harmony, for the common welfare. The diversity of race, as Cartier further emphasized would be advantageous as it would produce a happy spirit of emulation. A fusion of races, as he said, was a utopian idea and it will always be a utopian idea as no race, much less the French race, is going to relinquish its ethnical identity.

The aim of the Fathers of Confederation was to unite the two great races of Canada in a common effort to make of the Dominion a great nation. A united Canada, based on the cordial and fraternal cooperation of Canadians of all races and creeds has been the object of all our great statesmen.

At the present critical juncture in our history racial concord and national unity are particularly desirable. Canadians must forget all differences of the past and, joined hand in hand, face the momentous problems of the present and the future. We must have a united Canada. That fact is recognized by the best of our public men and by the leaders in all walks of life, for it is realized that it is only by racial concord and national unity, in short by a united Canada, that we can successfully cope with the very serious problems that confront the Dominion. The vital importance of national unity has been emphasized in public addresses by such men as Lord Shaughnessy, and Mr. E. W. Beatty and their utterances carry great weight.

Much interest was aroused by the remarks which the Prince of Wales made on this subject during his recent visit to Montreal. In those remarks the Prince emphasized what has been repeatedly urged by the greatest of Canadians, by Macdonald, by Cartier, by Laurier and by others of lesser note, who have persistently advocated a united Canada. The Prince did well to emphasize their ideal and his remarks in doing so were felicitous and it is to be hoped were taken to heart by those narrow minded extremists who are the cause of all the trouble in Canada. "The union of the two races in Canada was never a matter of mere political convenience" said the Prince on the occasion referred to. "On the contrary, it was, and will always remain, an example of the highest political wisdom for which the Empire owes an inestimable debt to Cartier, Macdonald and the other statesmen of both races who brought it about". Historically nothing could be truer. Confederation, the work of Cartier, Macdonald, Tupper, Brown, McGee, Galt and the other great nation-builders was, undoubtedly, an act of the greatest political wisdom, as has now been shown by an experience of over fifty years. To bring about Confederation Cartier, the leader of the French Canadians, joined forces with Macdonald and Brown and the union of the two races was established on the only durable basis of equal rights and mutual respect. Cartier struck the keynote of the new order when he said that the two races were to work together in peace and harmony for the common welfare and Macdonald seized the salient feature of the partnership when he declared that there was to be no superior or inferior race but all were to be Canadians on an equal footing. Sir Wilfrid Laurier at a later date upheld the same ideal. The words of Cartier, of Macdonald and of Laurier have, unfortunately, not always been heeded but there can be no question of the lesson that they taught.

At a later stage of his remarks the Prince of Wales exposed the true secret of national unity. "What is the secret of the success of British policy in this respect?" (that is in respect to establishing political union between peoples of different race, language and history), he asked. And answering his own question the Prince added "I can see that the secret in Ca-

nada is just the same as in Great Britain. *It lies in freedom of speech, freedom of language and mutual respect.*" In these words "*Freedom of speech, freedom of language and mutual respect*" the real secret of true national unity is contained. By such means and by no other means can national unity be attained. There is, it is gratifying to note an increasing realization throughout Canada of that fact. When I attended the great educational conference at Winnipeg I was deeply impressed by the fact that so many of the delegates from other parts of Canada recognized the importance of instruction in the French language, a feeling that found expression in a resolution proposed by Dr. Patrick of Yorkton, Saskatchewan and unanimously adopted by the Conference, that the teaching of French should be encouraged in all secondary schools and universities. Dr. Patrick, whose daughters were educated at the Sacred Heart Convent in Montreal and who is most sympathetic to Quebec and its people, is desirous of going further and of making the teaching of French obligatory and other western delegates expressed the same view. This certainly would seem to indicate a marked change in feelings.

Another thing which deeply impressed me during my visit to the west was the cordial feeling shown towards the province of Quebec and the disposition to reciprocate its desire for cooperation. When in addressing an audience of over five thousand people in attendance at the Educational Conference I quoted the words of the Prime Minister of Quebec, Sir Lomer Gouin:"this Canadian land is our native land and we wish to live in it as the equals and the companions of our fellow citizens of other origins the friendly and loyal neighbors of those who surround us" they were received with loud applause, which was renewed when I quoted the words of the Provincial Secretary of Quebec Hon Athanase David "obstacles to national unity never come from Quebec. Our overtures have not always been met but despite all we must endeavor by every possible means to bring about a better understanding."

This all shows that there is a strong feeling in favor of a better understanding and that feeling should be promoted in every possible way. Those who, on the contrary, seek to create sectional feeling are the worst enemies of the Dominion. As that great western Canadian Hon. T. A. Crerar, a man of the broadest views, who is most sympathetic to Quebec and its people, has truly observed "a man who appeals to race and religious feelings is a traitor to his country". With the example and inspiration of such men and with the loyal cooperation of all Canadians of good will there is no reason why national unity which is so essential to national welfare and progress should not be realized. The response which the appeal of the Canadian National League has met in all parts of the country shows that the soil is ready for a harvest of concord and good feeling. *La Revue Moderne*, it is most gratifying to know is to lend its efforts to the success of this great cause and for that alone, if for no other reason, it is entitled to the support of all patriotic Canadians.

At this momentous period of our national life a striking utterance of that great Canadian, whose loss the whole Dominion recently deplored may well be kept in mind: — " When visiting England at the time of the Queen's Jubilee " said Sir Wilfrid Laurier " I had the privilege of seeing one of the marvels of Gothic architecture, which the hand of genius, guided by unerring faith, had made a harmonious whole, in which granite, marble, oak and other materials were blended. That cathedral is an image of the nation I hope to see Canada become. I shall always repel the idea of changing the nature of its different elements, I want the marble to remain the marble; I want the granite to remain the granite; I want the oak to remain the oak. I want the sturdy Scotchman to remain the Scotchman; I want the brainy Englishman to remain the Englishman; I want the warm-hearted Irishman to remain the Irishman (and of course he intended to imply that he wished the French Canadian to remain French Canadian). I want to take all these elements and build a nation that will be foremost among the nations of the world."

That is the true conception of national unity.

Entre soi et le bonheur, il n'y a pas toujours un abîme sans fond, ni une muraille invincible; souvent il n'y a rien eu d'insurmontable, hormis l'imperceptible effort que l'on n'a pas tenté, le geste que l'on n'a pas fait, le mot que l'on n'a pas dit...

RALLYE.

* * *

Ce qui rend touchant le dévouement du chien, c'est qu'il ne s'exprime que par des preuves.

Comtesse DIANE.

* * *

L'homme aimable est celui qui écoute avec intérêt les choses qu'il sait de la bouche de celui qui les ignore.

STENDHAL.

DISSENSIONS ET RAPPROCHEMENT

PAR ARTHUR BEAUCHESNE

Il ne suffira jamais, pour rétablir la concorde entre les éléments hétérogènes du Canada, de prononcer des discours, d'écrire des articles de journaux, d'adopter des résolutions ou de publier des livres. Le travail accompli isolément en ce sens par nos publicistes des deux races ne nous mène à rien parce que la masse ne songe pas à abandonner ses préjugés.

Nous sommes loin de constituer une véritable nation. Il manque à ce pays le souffle patriotique qui anime les hommes d'un même enthousiasme et fait du mot *patrie* une religion. Nous avons les attributs matériels d'un peuple; nous n'en avons pas l'âme.

L'Ouest et l'Est, les Canadiens-français et ceux de langue anglaise ne veulent pas voir le Dominion au même point de vue. Les provinces de la Colombie Britannique, de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba portent l'empreinte de la civilisation des Etats-Unis, elles ne s'emballent guère pour l'Empire. Sincèrement elles préfèrent la république voisine avec laquelle elles peuvent augmenter leurs affaires. Le reste du Canada, pour elles, n'a que la largeur d'un chemin de fer ou du pont d'une barge qui puisse transporter jusqu'à Montréal leurs produits dont elles chargeront les vaisseaux transatlantiques. Le Canada, d'après elles, c'est l'Ouest, l'Ouest seulement.

La majorité de l'Ontario, guidée par une presse plus anglaise que George V, ne cherche pas à se rapprocher des Canadiens-français. L'esprit orangiste et francophobe donne le ton dans les luttes électorales. Nous faisons alors échange de politesses.

Les élections finies, tout rentre dans le calme.

Les Ontariens ont à notre égard de l'antipathie plutôt que de la haine. Ils sont convaincus que nous sommes un obstacle au développement de l'idéal anglo-protestant qui doit, dans leur opinion, diriger les destinées du Dominion. Notre tempérament de latins ne leur va pas du tout. Ils nous refusent systématiquement le droit d'être leurs partenaires dans l'administration du pays. Après avoir renoncé à leurs projets d'assimilation, ils prennent leur parti de notre voisinage tout en cultivant notre amitié dans la vie sociale ou le monde du commerce.

S'il est vrai que la religion, la langue et la nationalité ont creusé entre eux et nous un abime immense, il faut bien avouer que nous n'avons pas fait grand'chose jusqu'ici, pour combler cet abime. Le Québec et l'Ontario vont toujours leur train, chacun vers son but, avec son genre d'éducation distincte, sans le moindre désir de former les esprits vers un nationalisme canadien où nous pourrions fraterniser et aimer le Canada. Nous prêchons l'entente cordiale, mais nous pratiquons l'intolérance. Comment, après cela, pouvons-nous espérer devenir une nation?

Où donc est le signe de ralliement qui puisse soulever l'enthousiasme de tout le Canada, d'un océan à l'autre, du Nord à la frontière? Notre chant national, "O Canada, mon pays, mes amours" ne dit rien aux commerçants de blé de l'Ouest et est pratiquement inconnu dans les régions rurales de l'Ontario et des Provinces Maritimes. Le drapeau britannique reçoit tout notre respect et nous l'arborons en témoignage de notre loyauté, mais il enrôlera sous les armes longtemps encore beaucoup plus de légions orangistes que canadiennes-françaises.

Rien ne nous unit. La Confédération, comme l'a si bien dit André Siegfried, n'a produit qu'une "unité artificielle." Ces Américains, qui n'étaient pas parties à l'acte de l'Amérique Britannique du Nord, et ont littéralement envahi l'Ouest en ces dernières années, ne s'intéressent pas à notre histoire et n'ont que faire de nos plus chères traditions. Ils ne sont pas francophobes ni anticatholiques, mais ils regardent la province de Québec comme rétrograde, non progressive. Il déplorent notre ignorance de la langue anglaise, mais ils ne nous veulent pas de mal.

Tant que l'Ouest, le Centre et l'Est du Canada marcheront en parrallèle, au lieu de suivre la même voie, la formation d'un véritable nationalisme sera ici impossible.

Notre constitution se prête mal à toute union efficace. Les provinces composant leur propre mentalité, il s'ensuit que nous nous divisons en peuplades ayant chacune son idéal et sa politique. Cela peut-il durer? Devons-nous chercher d'en finir par une crise constitutionnelle où n'est-il pas plus raisonnable de modifier quelque peu nos tendances afin de tirer le meilleur parti possible d'une situation qui, pour être anormale, n'est pas irrémédiablement compromise?

Il ne peut-être question de sécession. Je vois des obstacles insurmontables au démembrement de la Confédération. Nous sommes forcés d'accepter la situation qui nous est faite. Le pacte de 1867, malgré la haute intelligence de ses auteurs, malgré l'esprit qui a pu l'inspirer, malgré le mouvement Cartier, malgré tous les discours des politiciens intéressés, a relégué les Canadiens-français, pour toujours, dans la minorité.

Nous pouvons tout de même vivre sous ce régime si, au lieu d'en accentuer les défauts, nous trouvons les points sur lesquels nous sommes capables de nous entendre. Que chacun y mette du sien. Que la majorité nous accorde la considération à laquelle nous avons droit. Qu'elle cesse de prendre à notre égard des airs de supériorité. Quant à nous, tout en conservant notre caractère autochtone, ajoutons à notre éducation ce qui lui manque pour la rendre plus efficace dans nos relations avec nos compatriotes de langue anglaise. Regardons au-delà du ghetto où nous sommes emmurés depuis trop longtemps, entrons dans le grand mouvement industriel qui agite l'Amérique entière.

Il ne devrait pas y avoir d'illettrés dans la province de Québec en l'an de grâce 1919. Nous ne sommes pas destinés à fournir la valetaille des capitalistes. On nous juge quelquefois par ces bandes de journaliers canadiens-français se dirigeant vers les chantiers où ils bûcheront du bois pour les grandes compagnies. Il est temps que nous laissions à la canaille des vieux pays le soin de fournir aux industriels anglo-canadiens et américains le prolétariat dont ils ont besoin. Habituons ceux-ci à lever les yeux et non à les baisser quand ils veulent parler à l'un des nôtres.

Je ne connais rien de plus pénible que le spectacle d'un homme de profession obligé de gagner sa vie sur ce continent et sachant à peine parler l'anglais. S'il est avocat, il doit renoncer à une bonne partie de la clientèle commer-

ciale du pays et jouer un rôle inférieur devant les cours fédérales. Médecin, dentiste, il est circonscrit aux centres de langue française. Ingénieur, architecte, arpenteur, sur ce vaste territoire dont les ressources sont incalculables, il est devancé par des confrères de langue anglaise qui n'ont pas toujours sa valeur. S'il voyage en dehors de notre province, il ne peut guère plus se faire entendre que l'immigrant syrien ou irlandais fraichement débarqué de l'entrepont d'un vapeur transatlantique.

Pourquoi notre gouvernement ne fournit-il pas à la jeunesse les moyens d'apprendre, non pas un anglais fautif et mal prononcé, mais un anglais correct, exprimé avec assurance et dénotant de l'instruction. Comment cette langue est-elle parlée aujourd'hui par nos bacheliers sortant des petits séminaires où ils ont été instruits comme s'ils devaient passer leur vie en France et non en Canada? Ils en savent moins que rien du tout et ils peuvent se préparer à essuyer bien des humiliations et des injustices. Aux yeux de l'Anglo-Canadien, tout homme qui ne sait pas parler anglais ne sait rien du tout. M. Moore aura beau dire à ses compatriotes que nous ne sommes "pas inférieurs, mais différents," ils n'ont pas le temps de s'arrêter à de tels distinguo ni l'habitude de rater les occasions de donner la préférence aux leurs.

Tout Canadien-français qui a des fils ne devrait les inscrire qu'aux maisons d'éducation où ils pourront s'outiller de manière à se sentir chez eux dans tout le Dominion. Qu'une seule génération agisse ainsi, et nous aurons fait un grand pas vers l'union des races. Que nos enfants, tout en restant français, soient capables de suivre le mouvement des idées dans les publications anglaises et américaines. Nous commencerons alors à avoir un peu d'homogénéité.

Là, cependant, ne doit pas s'arrêter notre effort. La même histoire du Canada, écrite dans le but de réconcilier les races au lieu de perpétuer les guerres d'autrefois, devrait s'enseigner dans toutes les provinces. Elle pourrait être écrite en français et en anglais, mais le récit et l'appréciation des faits devraient être les mêmes dans les deux textes.

A quoi sert-il de prêcher la confraternité quand on tient constamment sous les regards des jeunes gens l'inimitié du Français contre l'Anglais ou le détail des guerres qui ont précédé la cession de notre pays? Que nos professeurs enseignent l'histoire de l'Angleterre et celle de la France de façon à ne pas activer de rancœur chez leurs élèves. On sait que les traités scolaires ne sont jamais complets, qu'ils sont rédigés dans le but de former la jeunesse. Plus tard, quand l'écolier aura fini ses humanités il pourra approfondir les questions.

Espérons que l'instruction publique sera bientôt à l'ordre du jour des délibérations des conférences interprovinciales et que l'on adoptera pour certains sujets d'étude un programme acceptable par toutes les provinces. Cela peut se faire sans compromission. Il ne s'agit pas de nous humilier devant la majorité. C'est une question d'affaire, un acte patriotique.

Les minorités se doivent à elles-mêmes d'être prudentes. Il leur incombe d'user de diplomatie dans ce qui concerne leurs droits et leurs intérêts. C'est en gagnant les sympathies de la majorité qu'elles feront le plus de chemin. Pour être discret, on peut n'en rester pas moins patriote. Nous avons eu tort, dans le passé, de ne pas toujours observer une règle si sage et si avantageuse. La conduite de M. Bourassa, pour ne citer qu'un exemple, ses articles et ses publications, depuis vingt ans, ont certainement accentué les préjugés des Anglo-Canadiens contre nous. Après douze ans de nationalisme, nous sommes plus divisés que jamais. Certes, l'ancien député de Labelle a accompli une œuvre méritoire en réveillant l'esprit national et en excitant la fierté de nos compatriotes. Nous avions besoin d'un tonique. Il est à craindre, cependant, que le contrecoup de sa parole puissante et de son style énergique nous ait créé des ennemis.

Si M. Bourassa n'était pas canadien-français, s'il s'appelait Hawkes ou Moore, ou Boyd, la moitié de ses brusqueries serait passée inaperçue. Une foule de choses qu'il a dites sont vraies, mais il a commis l'erreur de les dire très souvent en temps inopportun. Il a froissé les sentiments intimes de la majorité quand cela était inutile, sur des questions non actuelles, où nos intérêts n'étaient pas en jeu. Que de fois n'a-t-il pas gâté les thèses les mieux agencées par des coups de boutoir pédantesques et fâcheux! Nous avons longtemps souffert de ce genre de discussion. Dès 1844, Etienne Parent déplorait la présence, à la tête des journaux, "des hommes brouillons, pétulants, écervelés qui, lorsque des réconciliations ou des rapprochements se préparent au sein du peuple divisé, y viennent inconsidérément jeter de nouveaux brandons de discorde." Par ses incartades M. Bourassa à réussi à créer autour de son nom et de celui de Québec une légende anti-anglaise. Quand nous préconisons devant les ontariens la largeur d'esprit de nos compatriotes, on croit nous contredire victorieusement en nous lançant à la figure le nom de cet homme. Il faut que le genre Bourassa prenne fin si nous voulons atteindre l'union des races en ce pays.

Si la confédération canadienne n'est pas une farce, si nous aspirons à jouer un rôle quelconque sur cette planète, si nous désirons exploiter nos ressources de toute sorte, nous ne pouvons plus permettre que la patrie s'affaiblisse dans des dissensions stériles. Quelle que soit notre origine, en quelque province que nous habitions, nous avons le devoir de ne pas laisser aux générations futures un héritage de haine qui compromettra leur bonheur. Obligés de vivre en commun sur cette terre où la Providence nous a placés, nous avons tout à gagner en pratiquant l'amitié et la bonne entente. Le passé n'est plus. Que nos anciennes rancunes soient oubliées dans nos relations de minorité à majorité. L'avenir surtout doit occuper nos pensées. Unissons-nous pour qu'il soit glorieux. Canadiens-français et anglais, imposons-nous le sacrifice de quelques tendances surannées. C'est à ce prix seul que nous réussirons à faire du Canada une véritable nation.

Ottawa, Novembre, 1919.

Ce qui prouve que la gaiété est malheureusement, en ce monde, d'une essence inférieure à la tristesse, c'est que la première est souvent de très mauvais goût, tandis que la seconde ne l'est jamais.

Edmond Thiaudière.

* * *

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus de l'homme qui est indifférent à tout.

Rallye.

* * *

Tout valide ne doit compter que sur lui-même. Une fois debout, il faut marcher sur ses propres jambes: nul n'a droit à être porté.

Roosevelt.

SOUVENIRS

PAR L. O. DAVID

Madame Huguenin,

Votre lettre m'invitant à collaborer à votre journal m'a rappelé la fondation de *L'Opinion Publique* et m'a inspiré l'idée d'en dire quelques mots.

C'était en 1870. M. George Desbarats renonçant à la position d'imprimeur de la Reine, venait s'établir à Montréal dans le but d'exploiter un procédé chimique qui devait révolutionner la gravure, et il fondait un journal anglais illustré au moyen de ce nouveau procédé désigné sous le nom de Leggotypie en l'honneur de son inventeur, M. Leggo.

Ayant, un jour, vu ce journal, j'eus l'idée qu'une revue française du même genre et illustrée de la même façon, aurait du succès et j'en parlai à Mousseau, mon associé dans l'exercice de la profession d'avocat; il approuva mon projet et le communiqua à M. Desbarats qui l'accueillit avec faveur et le mit sans tarder à exécution.

Le nouveau journal dont Mousseau et moi étions les principaux rédacteurs, devait être indépendant; ses colonnes étaient ouvertes à toutes les opinions, à toutes les plumes pourvu que les écrits fussent signés. Il parut, le 1er janvier 1870, sous le nom de l'*Opinion Publique* et dévenait en peu de temps populaire. Sa rédaction variée et piquante ainsi que ses gravures plaisaient au public. L'histoire illustrée des patriotes de 1837-38 contribua beaucoup à son succès.

Un jour, je suggérai à M. Desbarats d'envoyer dans les villes et les villages de la province de Québec, comme agent de l'*Opinion Publique*, un homme capable de faire des discours.

— Des discours? dit-il.

— Oui! des discours aux portes des églises. Un bon orateur ferait chaque dimanche des récoltes abondantes d'abonnés.

— C'est une idée... j'ai votre homme: Paul Dumas.

Paul Dumas était français, demeurant depuis longtemps au Canada, marié à une canadienne-française. Il avait une belle tête, une prestance imposante, une voix forte et agréable, une parole énergique. C'est lui qui représentait Papineau toutes les fois qu'on jouait le drame de Fréchette sur 1837, et il le représentait superbement.

Il accepta la tâche que M. Desbarats lui offrit et partit en campagne. Il marcha de triomphe en triomphe, ses discours aux portes des églises, le dimanche, furent partout acclamés, ses belles tirades sur les biographies et les portraits de nos grands hommes, firent sensation. Les gens s'abonnaient par centaines.

Les campagnes de Dumas étaient souvent égayées par des incidents qu'il nous racontait avec une verve des plus amusantes. Un jour, il raconta que pour avoir le temps de faire son boniment en faveur de l'*Opinion Publique* il avait été obligé d'acheter un petit cochon de lait. "Vous savez, dit Dumas, que dans un grand nombre de nos paroisses, le Jour des Morts, après la messe, le crieur vend à l'enchère divers objets offerts par les cultivateurs et dont le produit est employé à faire dire des messes pour les morts. Or, m'étant rendu dans la paroisse de... pour y pérorer en faveur de l'*Opinion Publique*, j'y arrivai au moment où le crieur faisait la "criée" pour les morts. Comme l'encan menaçait de durer longtemps, je crus devoir hâter la procédure en prenant part aux enchères, et lorsque le crieur annonça le petit cochon de lait, j'offris un dollar de plus que le plus haut enchérisseur et le petit cochon me fut adjugé. J'en fis cadeau au curé de la paroisse. Il me porta bonheur car la paroisse me donna cinquante abonnés."

Deux ou trois ans après sa fondation, L'*Opinion Publique* comptait près de treize mille abonnés. C'était un succès sans précédent.

Tout donc allait bien lorsque la politique vint tout gâter.

Un travail considérable de dislocation se faisait au sein des partis; le castorisme semait la division dans les rangs du parti conservateur et le nationalisme formait un groupe à part dans le parti libéral. Les Castors ne trouvaient pas les chefs conservateurs assez catholiques et les libéraux modérés voulant des chefs moins compromis aux yeux du clergé, plus acceptables aux conservateurs mécontents, fondaient le parti national et prenaient comme chef M. Jetté.

Cartier et Mgr Bourget étaient aux prises sur la question de la division de la paroisse Notre-Dame. Cartier soutenait le Séminaire de Montréal qui était opposé à cette division et voulait conserver sa juridiction ecclésiastique sur tout le territoire compris dans l'ancienne paroisse de Montréal laquelle comprenait presque toute la ville.

Une élection ayant eu lieu sur les entrefaites dans la division-est de Montréal, les Castors s'unirent aux nationaux et aux libéraux pour soutenir la candidature de M. Jetté contre sir George-Etienne Cartier.

Je pris une part active à cette élection contre le chef puissant des conservateurs qui fut écrasé.

Les chefs conservateurs ne me pardonnèrent pas d'avoir soutenu la candidature de M. Jetté et comme M. Desbarats avait besoin du patronage du gouvernement, ma situation à l'*Opinion Publique* devint difficile. On commença par décider M. Mousseau à rompre la société qui existait entre nous pour l'exercice de la profession et, l'année suivante en 1873, on voulut, contrairement à toutes les conventions, aux engagements les plus solennels, prendre la défense du gouvernement dans la fameuse affaire du contrat

Allan. Le gouvernement était accusé d'avoir vendu le contrat du Pacifique à M. Allan moyennant le paiement d'une somme d'environ $300,000 qui devait être distribuée, pour des fins électorales, entre les membres du cabinet et de la Chambre. Je crus ne pouvoir acquiescer à cette violation des engagements pris envers les abonnés de l'*Opinion Publique*, et je réclamai le droit de dégager au moins ma responsabilité. Mais on me refusa ce droit et je me crus obligé de donner ma démission comme rédacteur et l'un des propriétaires de ce journal. Cet excès d'indépendance me valut dix années d'ennuis, d'inquiétudes et d'embarras financiers que je me serais épargnés si j'avais seulement attendu le résultat des évènements graves qui se déroulaient dans le Parlement, car, un mois après ma démission, le ministère tombait sur la question du contrat du Pacifique et, vu le besoin que M. Desbarats avait du Gouvernement, je serais devenu maître de la situation à l'*Opinion Publique*. Comme je ne crus pas devoir me prévaloir du sacrifice que j'avais fait en cette circonstance, il ne m'apporta aucune compensation, aucun avantage, et même on trouva, en certains endroits, que j'avais eu tort de me croire obligé de pousser si loin le souci de mon respect de moi-même et du sentiment public.

Je me suis toujours reproché d'avoir abandonné ce journal que j'aurais pu garder avec un peu plus de patience et de tactique.

Lorsque M. Desbarats ruiné par l'exploitation de la leggotypie, perdit la propriété de l'*Opinion Publique*, elle continua d'être publiée par la compagnie Burland et j'en fus le rédacteur de 1878 à 1880. Deux ans après elle cessait de paraître.

Je m'étais alors remis à la pratique de la profession d'avocat en société avec M. Longpré, mais ne pouvant me détacher entièrement du journalisme, je fondais la *Tribune* dans le but de continuer à plaider la cause de la colonisation et de l'industrie et de mettre un terme aux luttes religieuses de cette époque par l'union des chefs des deux partis, à Québec. La *Tribune* vécut près de deux ans. Je quittai alors le journalisme pour toujours et consacrai tout mon temps à la pratique de ma profession que j'abandonnai en 1892 pour devenir greffier de la ville.

J'ai cru devoir, au moins une fois, fournir les renseignements que l'on m'a souvent demandés au sujet de mes relations avec le journalisme et spécialement avec l'*Opinion Publique*.

On trouve un peu partout, suspendues aux murs des maisons, des gravures qui conservent le souvenir de ce journal. Ce sont des primes que M. Desbarats offrait tous les ans aux abonnés de l'*Opinion Publique*.

Je ne puis laisser ce sujet sans dire un bon mot de M. Desbarats. C'était un gentilhomme instruit, lettré, riche et généreux qui avait la noble ambition de jouer le rôle de Mécène dans notre petit monde littéraire. Malheureusement l'exploitation de la leggotypie lui fit perdre sa fortune et l'empêcha de poursuivre ses généreux desseins.

Etrange retour des choses d'ici bas!

Lorsque je fus élu greffier de la ville, j'eus le chagrin d'avoir pour rival M. Desbarats; le plaisir que mon élection me procura en fut moindre. Car, malgré les dissentiments qui ont éxisté entre nous et qui m'obligèrent d'abandonner l'*Opinion Publique*, je me suis toujours fait un devoir de rendre hommage à ses qualités de cœur et d'esprit.

P.S. Ceux qui me demandent des *souvenirs* ne peuvent me reprocher de parler de moi.

SALUT AU PAYS

C'est l'aube, mon Pays, et je viens sur la rive
Quand le Fleuve apparu s'étale immense et fier.
Des blancheurs de maisons glissent sur le flot clair,
Et le clocher s'effile et la Terre est pensive.

Ce tranquille matin dont l'argent vous avive,
Campagnes qui dormez sous la paix du ciel vert,
Tandis que mon regard dans vos lointains se perd,
Je voudrais pour vous dire une âme primitive.

Mon cri vers vous, les eaux, et vers vous, les monts bleus,
Cet accueil attendri, ce baiser de mes yeux
A toute la douceur de ce cher paysage,

Ah! c'est plus qu'un salut naif dans le matin,
C'est l'incarnation, Pays, du Cœur latin,
C'est l'orgueil d'une race embrassant ton image!

ALBERT FERLAND.

(D'un livre en préparation).

PERSPECTIVE

Le cuivre du trophée et le bronze du buste
Juxtaposent l'or jaune et la patine verte;
Le carquois se suspend près de la corne ouverte,
Cérès en fleurs sourit à Diane robuste.

Le parquet de bois clair mire la fresque inverse
Où trône le Héros que la Victoire illustre;
L'éclair silencieux rôde de lustre en lustre,
Et le soleil s'irise au cristal qu'il traverse.

Le glorieux Passé, nu sous son laurier d'or,
Par les fenêtres, voit se refléter encor,
Dans l'échiquier verdi des portes de miroirs,

Le lis mystérieux du jet d'eau, et, votifs,
Dressant sur le ciel clair leur double bronze noir,
Le cippe d'un cyprès et la stèle d'un if.

HENRI DE REGNIER,
de l'Académie française

POLLY MASSON

PAR LOUVIGNY DE MONTIGNY

M. William-Henry Moore est un éclectique. Il n'a reculé devant aucune des étapes que coûte le choix judicieux d'une carrière.

Il a aujourd'hui quarante-sept ans. Obligé de s'instruire, comme tout le monde, il fait un cours au collège de Woodstock, achève ses études à l'université de Torontò et devient avocat. Mais le barreau n'est pas son affaire. Au lieu de plaider pour tout venant et de s'engoncer pour cela dans une toge de soie, il cherche l'indépendance par où il pourra plaider des causes qui l'intéressent.. Il tâte donc de la finance et en discute si bien dans la presse que soudain le voilà sous-directeur du *Monetary Times*. Il y révèle des dispositions administratives qui lui attirent la charge, fort compliquée à cette époque, de secrétaire au Canadien-Nord; puis il occupe successivement la vice-présidence du Tramway de Toronto et la direction générale du Toronto & York Radial Railway. Pour tout cela il n'abandonne point le journalisme à quoi l'ont décidément destiné les fées qui assistèrent à sa naissance, mais au contraire il se fait de plus en plus connaître par sa collaboration au *Courier* dont il devient en peu de temps le directeur et même le propriétaire. Les gazettes fanatiques de l'Ontario vilipendent la province de Québec. L'injustice de ces attaques, qui devront compromettre la paix au pays, saute aux yeux de M. Moore; il entreprend la défense des Canadiens-français et y trouve une cause plus belle et plus importante qu'il n'en avait jamais rêvé—celle de toute une race.

Les intérêts des grandes compagnies qu'il représentait l'avaient mis en contact avec nos députés et nos ministres, et lorsqu'il écrira certains chapitres du *Clash* et, plus tard, de *Polly Masson*, il n'aura, pour peindre les choses en toute exactitude, qu'à se rappeler ses observations des couloirs du Parlement et des coulisses de la politique. Ces mêmes fonctions lui font maintes fois parcourir la province, et donnent lieu à un séjour prolongé dans la ville même de Québec. Il est accueilli parmi les membres du club de la Garnison et fréquente avec une dilection manifeste plusieurs familles canadiennes-françaises dont les mœurs avenantes gagnent à jamais sa sympathie.

Retour à Toronto, il s'installe sur une ferme modèle, à une heure de tramway de la ville où il tient bureau. Homme du monde, il appartient au Toronto Club; sportsman, il fait partie des clubs Royal Yacht et Toronto Hunt; gentleman-farmer à Fairport, il met la main au motoculteur et à la charrue, il étudie et il écrit. Ayant enfin acquis l'indépendance, il entreprend ce qui lui agrée, et ses entreprises réussissent—comme son *Clash*.

Au cours de la discussion qui s'engagea récemment dans la province de Québec sur la nécessité de réformer l'enseignement public, Laurier citait souvent l'auteur du *Clash* en exemple de la formation plus pratique que les universités et collèges de l'Ontario, s'inspirant volontiers des méthodes américaines, donnent à leurs élèves pour les préparer à fréquenter différentes carrières et à faire ainsi leur choix définitif à meilleur escient. Le traditionalisme de l'enseignement tend à mouler les intelligences, à les engager dans une rainure à l'écart de quoi elles n'avancent qu'en tâtonnant et en s'achoppant.

L'exemple de M. Moore attesterait évidemment la supériorité des méthodes éducatives américo-ontariennes si, d'abord, son cas se généralisait et qu'ensuite il illustrât la mentalité de sa province. Dieu merci, quelques autres écrivains de l'Ontario ont eu le courage de publier la vérité telle qu'elle leur est apparue à la lumière du patriotisme bien compris; et ils ont cru opportun d'imputer le choc ruineux des deux principales nationalités canadiennes à la méconnaissance de l'histoire et à l'exploitation politique des préjugés, de reconnaître le droit de naissance des Canadiens-français, d'adjurer les uns et les autres de combler l'abîme qui les empêche de s'entendre et de s'unir pour collaborer à la prospérité de la patrie commune, qui doit être aussi bien la prospérité commune. Les centaines de bacheliers que produisent chaque année les établissements d'enseignement de l'Ontario possèdent peut-être, au même degré que M. Moore, la prestesse qu'il faut pour sauter d'une profession à une autre; mais ils ne nous ont pas encore montré qu'ils ont généralement acquis, au collège, la façon de faire et de penser de M. W.-H. Moore, auteur du *Clash*, de M. Arthur Hawkes, auteur du *Birthright*, de M. Percival-F. Morley, auteur de *Bridging the Chasm*, et des professeurs de l'Université de Toronto qui partagent la sollicitude éclairée de MM. John Squair et J.-H. Cameron pour la culture française. Cependant, la parole de ces amis que nous avons trouvés en Ontario commande l'attention tout au moins des hommes de bonne foi; elle révèle l'histoire à ceux qui ont souci de la connaître et dissipe bien des préventions héritées sans bénéfice d'inventaire. Des journaux de Toronto dirent du *Clash* que, même fondées, les observations de M. Moore sont scandaleuses et n'auraient jamais dû être mises à jour; et d'autres se contentèrent de rire, d'un rire jaune; mais d'autres, moins *extrémistes*, convinrent franchement que des livres de cette inspiration imposent la réflexion. On rapporte ce mot d'un orangiste des plus huppés et des plus zélés: "Nous n'avons jamais éprouvé autant de plaisir à nous faire tomber dessus que par le *Clash*".

Tant il y a que ce *Clash*, encore que susceptible d'intéresser seulement les classes dirigeantes, a été un gros succès, et l'auteur était trop avisé pour s'arrêter en si bonne voie. La transposition populaire, la vulgarisation d'une idée s'effectue par le roman. M. Moore a donc écrit *Polly Masson* qui est proprement la transposition du *Clash*, c'est-à-dire la mise en pratique, dans la vie canadienne, des principes que son ouvrage précédent étudiait au triple point de vue historique, politique et économique.

Pauline Masson—que ses familiers de langue anglaise ont surnommée Polly—est une jeune Canadienne-française de bonne race et de supérieure éducation. Sa sœur aînée a épousé un Mowbray ontarien venu à Montréal pour y suivre les cours de McGill avec un sien concitoyen William Larned. Dans une fête universitaire, Pauline rencontre Larned et le force espièglement à parler français. Il a bien appris le "Parisian French" aux écoles de Toronto, mais, pour causer avec des gens qui ont appris le français tout court, ses leçons de "Parisian French" ne lui servent guère qu'à dire des sottises. Cette petite aventure ne fera cependant que raviver le souvenir que Larned rapporte de la jolie Canadienne-française rencontrée à Montréal.

Au sortir de l'université, Mowbray se lance dans les affaires; Larned se consacre à la politique, et sa carrière n'est pas lente à briller. Inconsidérément il partage les préventions coutumières des Anglo-canadiens qui ne connaissent, de la population de Québec, que ce qu'en disent les gazettes fanatiques—ce qui ne l'empêche aucunement de devenir ministre des Travaux publics et d'être chargé, par son gouvernement, d'une mission de confiance en Angleterre.

La réputation politique de Larned est déjà connue des meneurs impérialistes de la métropole qui pressentent en lui un prochain premier-ministre du Dominion et s'ingénient à le gagner à leur cause en lui dorant savamment la pilule. Larned se voue assez aisément à la politique des jingoes, conscient qu'il lui faudra sacrifier la province réfractaire de Québec pour implanter l'impérialisme au Canada. Mais, par une coïncidence des missions diplomatiques avec les pérégrinations des touristes, Larned retrouve, près de Londres, les Mowbray avec Pauline Masson qui viennent passer la saison à quelque plage anglaise; il leur fait d'agréables visites et devise avec eux des questions publiques dont il est préoccupé. Pauline Masson lui expose combien est vexatoire le traitement que la majorité ontarienne inflige aux Canadiens-français. Elle discute à merveille et connaît sa politique, la mâtine, comme si elle avait appris le *Clash* par cœur! Elle a la fierté de sa race dont elle est, d'ailleurs, un échantillon avantageux, et elle montre au premier-ministre en herbe comment elle et les siens et tous ses compatriotes tiennent à leurs acquis nationaux:

—L'enseignement du français est autorisé dans les écoles de l'Ontario, dit Larned, et nos instituteurs attestent que leurs élèves canadiens-français parlent et écrivent un très bon français. J'ai même entendu un éducateur ontarien proclamer que ses élèves parlaient mieux le français que les enfants des écoles québécoises.

—J'en doute, réplique Pauline. Mais que cela soit vrai ou faux, la question n'est pas là. Et je m'étonne que des hommes raisonnables persistent à déplacer la question. La nationalité ne réside pas simplement dans l'étude d'une langue. Je peux parler l'anglais, tout au moins y tâcher...

—Et même venir en Angleterre pour purifier ma prononciation, taquine Mowbray.

—Il est certain que je n'aurais jamais appris convenablement l'anglais au Canada, riposte Pauline. Mais le fait de parler l'anglais ne me rend et ne me rendra jamais Anglaise. Je suis de famille canadienne-française, c'est en français que j'ai été instruite de tout ce que je connais, et je veux—oh, cela, je le veux passionnément!—que mes compatriotes, dans tout le Canada qui fut autrefois français, soient libres de suivre la même carrière que leurs aïeux.

—Vous êtes sujette britannique, fait remarquer Larned.

—C'est ma prétention, conclut Pauline, et comme telle j'ai droit à la jouissance des libertés nationales.

Le ministre canadien l'écoute, par amusement, par politesse et à cause aussi d'une sympathie qui se muera prochainement en vive affection; mais il se convaincra lui-même, un peu plus tard, que Pauline Masson avait raison. Il se délestera de ses préjugés à l'égard des Canadiens-français; il renoncera à la politique des jingoes qui devaient lui assurer le pouvoir suprême au prix d'injustices et de persécutions. Il préfèrera rentrer dans la vie privée, jouir pleinement de la paix du cœur et compter pour cela sur Pauline Masson qui, par la vertu de la confiance opérant de part et d'autre, deviendra sa femme.

Voilà l'affabulation et tel est le dénouement de ce récit établi sur une situation politique. L'intrigue n'a, certes, pas de quoi donner le frisson. Les héros n'escaladent aucune échelle de soie. Tout ce drame se déroule sans faire entendre un seul coup de revolver, sans faire couler une goutte de sang; on n'y perçoit pas même le bruit d'un baiser. L'auteur ne s'est pas mis en peine de disséquer les cœurs ou de pousser plus avant la psychologie de l'amour moderne. Seuls, dans ce roman, les politiciens se trémoussent, assez confortablement encore.

M. Moore est cependant observateur et ne manque ni d'imagination, ni de subtilité, ni de fantaisie, ni d'humour, ni surtout de sentiment; il possède ces dons essentiels du romancier et en témoigne d'emblée dans les épisodes et anecdotes dont s'émaille son récit. Par exemple, le romancier le plus malin serait aise de noter un trait comme celui de Cluckston, de cet émissaire de lord Steeleton, qui, revenant d'une mission impérialiste en province ontarienne où sévit la prohibition des apéritifs et notamment du scotch-whiskey, se fait d'urgence octroyer quinze jours de congé pour se remettre de ses déboires de régime. Le chapitre introductif est un véritable film de notre Chambre des Communes par un temps calme. Les manœuvres des maîtres tireurs de ficelles impérialistes et les agissements de leurs cabaleurs portant conventionnellement une rose rouge à la boutonnière; les combinaisons du cabinet canadien; les fléchissements et les ressauts du premier-ministre; les rivalités et ambitions des ministrables, et l'intervention mignarde et parfumée des dames du monde dans les jeux du hasard et de la politique; les comices électoraux; les ingéniosités des entrepreneurs en quête de patronage; la petite chasse aux titres que l'on tient positivement pour des hochets, mais qui feraient si gros plaisir à la famille; Purvis, "the man with the sponge", le pittoresque Ismaël de notre politique et de tous les partis, critiquant le pouvoir aussi bien que l'opposition, ne voyant que dans l'individualisme outrancier un remède au collectivisme envahisseur, ayant seulement le tort d'avoir raison tout seul; enfin, le secrétaire qui correspond avec sa fiancée en empruntant le chiffre de son ministre et dont les dépêches, interceptées, fournissent un double sens qui met le patron à deux doigts d'un scandale; et maints autres aspects de notre vie politique sont notés avec un saisissant esprit d'observation, avec une connaissance intime des hommes publics. Le chapitre "On the path of the longest road" est parfait de sentiment dans son évocation du modeste établissement du premier Masson, au temps lointain des seigneurs. Et le ménage Mowbray, qui accueille les principaux personnages du roman, est lui-même d'un symbolisme engageant; cet Anglo-canadien protestant et cette Franco-canadienne catholique s'apprécient réciproquement et vivent en parfaite harmonie; ils discutent parfois entre eux, mais l'affection qui les unit prévient tout "clash"; et ces deux conjoints, de nationalité différente et de différente religion, s'étant compris l'un l'autre, accomplissent leur destinée avec la douceur d'une lune de miel qui ne connaît aucune révolution.

M. Moore aurait pu, et pour s'amuser tout le premier, mettre davantage en œuvre son esprit d'invention et ses autres qualités de romancier. C'est par dessein formé qu'il semble avoir écarté le romanesque. Ce qu'il cherche avant tout, c'est instruire ses compatriotes ontariens en faisant valoir à nouveau les raisons qui justifient les Canadiens-français de réclamer plus de justice et de respect.

Courait-il grand risque à sacrifier ainsi la fantaisie à la dialectique? Il s'était évidemment rendu compte que les sujets qui gardent le plus grand nombre de fidèles lecteurs sont les sujets religieux, les sujets politiques et les sujets sportifs. Il nous savait même assez férus de politique pour lire, dans un roman, des chapitres consacrés d'un bout à l'autre au libre-échange, aux conflits du capital et du travail, aux disputes scolaires et aux réclamations des minorités—surtout quand ces chapitres sont aussi joliment tournés qu'auraient pu l'être les multiples aventures imaginaires de l'héroïne.

Pauline Masson et ses comparses sont donc moins des sujets de dissection sentimentale que des figures symbolisant différentes aspirations dont la rencontre provoque un drame de la politique canadienne. Toutefois, l'auteur a observé de près quelques modèles pour atteindre à plus de

vérité dans l'action des principaux rôles de ce drame. *Polly Masson* n'est pas un roman à clefs, bien qu'il évoque, sous des noms fictifs, des personnages dont nous connaissons le nom véritable. Voyez par exemple lord Northcliffe au travers de Steeleton; sir Henry Bateman fait inconsciemment songer à sir Robert Borden en personne; Howell emprunte des traits à M. Rogers, et Rooks ressemble parfois à M. Rowell. C'est de même en plein Toronto que ce roman nous transporte en nous faisant connaître la soi-disant circonscription de Badmington. Quant à Larned, qui à vrai dire est le principal personnage, M. Moore en fait un truchement pour exprimer quelques-unes de ses propres vues politiques. Ces vues sont originales et parfois remarquables de clairvoyance et de sagesse, mais elles vont pour la plupart au contre-fil de l'opinion publique et perdent de ce fait la qualité première d'une conception politique pratique, qui est d'attirer le vote des majorités. Son personnage-titre incarne l'âme canadienne, fière de son passé, jalouse de ses droits, défendant ardemment sa part de patrimoine, se montrant discrète et parfois routinière, mais aussi tenace et indéracinable.

Un rapprochement intéressant s'établit à ce dernier égard entre le nouveau livre de M. Moore et le délicat récit de Louis Hémon qui, lui, n'a guère étudié la politique canadienne, mais s'est exercé, en pur artiste, à peindre les sentiments des frustes bûcherons de la Péribonka. Maria Chapdelaine se laisse complaisamment énumérer les attractions des villes américaines par le prétendant qui revient "des Etats" pour la solliciter de s'établir avec lui "tout près de Boston" et y "faire un règne" plus facile et plus heureux qu'en cette âpre vallée qui n'aboutit qu'au lac Saint-Jean. Elle clignote des yeux au tableau des merveilles que l'ouvrier des usines américaines lui fait entrevoir. Sa tentation est forte, certes! Mais les voix de la forêt, de la rivière et du foyer s'élèvent tour à tour et persuadent Maria Chapdelaine qu'elle ne doit point déserter "le pays de Québec".

De même Pauline Masson répond-elle à l'agent jingo Ken-Lake qui l'a rencontrée à Londres, qui s'est épris d'elle et la relance au Canada pour lui offrir sa main et l'emmener vivre en Angleterre:

> —C'est ici que je veux vivre, si je me marie. Je me ferai construire une maison sur ce terrain même, et mes yeux se plairont à cet horizon champêtre. Ce morceau de terre est ma part du bien que ma famille s'est transmis, de génération en génération. Toute ma vie j'y demeurerai.

Depuis l'humble fille des bûcherons jusqu'à la mondaine qui polit son esprit avec autant de soin que ses ongles, toutes les Canadiennes-françaises ont cet attachement pour le sol natal—que leur petite patrie, comme celle de Maria Chapdelaine, se trouve dans nos terres-neuves reculées, ou qu'elle se trouve, comme celle de Pauline Masson, en plein Ontario. Ce qui tient au cœur de ces femmes, c'est la prise de possession que "les vieux" ont faite du sol, c'est leur patient et pénible développement du patrimoine familial, que ce patrimoine date d'avant la Conquête, en Ontario, ou qu'il date seulement du père, sur les bords de la Péribonka. Les historiens qui nous étudient de près soulignent ce sentiment de race; l'homme politique en a le flair et l'artiste en a la vision.

Un autre journaliste ontarien de nos amis, M. T.-M. Fraser, s'est plu à rappeler combien cette stabilité des Canadiens-français constitue un actif d'une immense valeur pour la province de Québec, et à noter en passant la cause de la malentente qui se manifeste trop souvent entre notre province française et l'Ontario. Tout récemment il présentait "Mr. Habitant" aux lecteurs du magazine *Maclean's* et les amenait à cette constatation "unpleasant but indisputable:"

> A large part of all the enmity and prejudice created against Quebec and its people in Canada has had its origin in Ontario, and is still mainly confined to that province. It is very largely sectarian, but partly political. No concerted effort to combat this feeling has been made.

Les critiques ontariens, n'ayant pas à lire entre les lignes pour voir où l'auteur de *Polly Masson* voulait en venir, semblent unanimes à conclure que M. Moore n'est point romancier. Leur opinion se justifierait, sans doute, de la comparaison qu'ils pourraient faire de ce roman avec les œuvres des romanciers anglais célèbres. Par exemple, *"The Demagogue and Lady Phayre"* de Wm.-J. Locke est un roman politique orné de tous les affiquets, corsé de toutes les péripéties du roman d'intrigue, du roman d'aventures, du roman psychologique et du roman d'amour. A côté des romans politiques de Daudet, de Vogué, de Claretie, de Barrès et d'autres excellents auteurs français, *Polly Masson* paraîtrait un peu lent d'allure et pauvre d'analyse. Son style même n'a rien de cette écriture à la fois calme, limpide et chatoyante qui, avec la douce ironie qu'elle traduit et qu'elle suggère aussi pour les démènements des hommes, suffit à constituer l'incomparable attrait des romans où Anatole France s'amuse à décrire des scènes ou des crises politiques, comme *l'Ile des Pingouins* et surtout *M. Bergeret à Paris.* C'est peut-être aussi que les romanciers modernes, en recourant au prestige de l'écriture et au salmigondis des situations pour satisfaire la clientèle des liseurs avides d'émotions douces ou brutales, nous ont plus ou moins dévoyés de la bonne tradition qui assignait précisément au roman les fonctions morales d'expliquer une thèse au populaire, de décrire un milieu social ou d'étudier les caractères, et de ce faire en poursuite d'une idée philosophique, éducatrice ou seulement récréative. Et ainsi M. Moore s'est moins écarté de la tradition que ne l'ont fait les romanciers à la mode. Son style est d'un journaliste ayant de l'esprit, des lettres et de la conviction; c'est un style en lignes droites, qui va à l'idée par le plus court chemin. Enfin, puisque le style révèle l'homme même, le style de *Polly Masson* est d'un homme indépendant qui se paie le luxe d'écrire un roman à sa guise, qui a entrepris de plein cœur une campagne qu'il prétend mener à bien, qui traite un sujet qu'il possède à fond et dont il a éventé tous les pièges, qui refuse cependant de prendre les choses au tragique ou au solonnel, mais qui s'amuse d'avance de la binette de certains voisins qui le liront, et cligne de l'œil en commettant une bonne action.

Afin que nos jolies Canadiennes-françaises se laissent tenter par la réussite de Pauline Masson, souhaitons que toute la jeunesse de Québec se rappelle avoir entendu un Prince Charmant, qui est à la fois un prince véritable, présager que la paix de l'empire, la prospérité du Canada et le bonheur de chacun se réaliseront par l'accord des nationalités. Et afin que M. Moore reçoive une récompense digne de son effort, souhaitons qu'un écrivain de chez nous publie bientôt une réplique au *Clash* et démontre, avec autant d'autorité, aux barbiches soupçonneuses et aux moustaches qui ne croient plus aux fées, que, pour être de l'Ontario, nos compatriotes de langue anglaise et de religion protestante n'en possèdent pas moins des mérites et des qualités que nous aurions tout profit à acquérir; et que cet écrivain leur fasse comprendre du coup que le préjugé est un vilain chiendent qu'il ne faut pas cultiver au nord de l'Outaouais, pendant qu'on s'efforce de l'extirper au sud.

Ce jour-là, moustaches émancipées et barbiches méfiantes renâcleront comme des ouistitis qu'on épuce; mais la Bonne Entente aura fait encore—de Québec cette fois—un joli bout de chemin.

POLITIQUE CANADIENNE

PAR JEAN MATHIEU

Après soixante et onze jours de session, notre parlement chôme. Convoqué le 1er septembre pour la ratification du traité de paix, il s'est ajourné le 10 novembre après avoir voté l'appropriation du Grand-Tronc par l'Etat, un subside pourvoyant au rétablissement des soldats, et des modifications à la loi de prohibition.

Ce fut une session unique en son genre, en ce sens que le parti ministériel et le parti oppositionniste n'avaient pas leur chef respectif au parlement. Sir Robert Borden, malade, a passé son temps sous le ciel clément et réparateur de la Virginie, tandis que M. l'hon. McKenzie King, n'est apparu qu'aux derniers jours, faute de n'avoir pas de siège, tant que le comté de Prince ne l'eut pas délégué.

De plus cette session a été marquée aussi par l'entrée en chambre de Sir Henry Drayton, ministres de finances succédant à Sir Thomas White, qui parait bien se désintéresser de la politique.

Signalons aussi l'arrivée au parlement d'une avant-garde du parti agraire dont on parle beaucoup et dont les trois partis, unioniste, libéral et conservateur, s'inquiètent fort. Les agriculteurs ont en effet réussi à faire élire aux élections du 28 octobre trois des leurs. Enfin M. Ernest Lapointe, qui abandonna le mandat de Kamouraska pour celui de Québec-Est, est rentré triomphant après avoir recueilli la succession de son chef vénéré sir Wilfrid Laurier. Ce beau succès lui a valu des articles et dhytirambiques du "Globe" de Toronto, qui naguère, lors du débat sur la fameuse motion Lapointe, en faveur de nos compatriotes de l'Ontario, invectivait contre le député de Kamouraska. Il serait curieux tout de même de connaître les vrais intentions du grand organe torontonien, qui change d'attitude si allègrement.

L'acquisition du Grand-Tronc a nécessité à la Chambre, lors de l'étude du projet en comité, un grand nombre de votes, qui ont toujours assuré la majorité au gouvernement. — Tour-à-tour, MM. Fielding, King, J. A. Campbell et Maharg, ces deux derniers unionistes, M. J. Denis, Geo. Parent et M. J. A. Robb ont tenté de faire modifié des clauses ou d'en ajourner l'adoption à plus tard; il n'y a que M. Fielding qui a eu la chance d'obtenir qu'aucun prêt soit consenti au bureau de direction sans le consentement du parlement.

Le sénat a aussi donné son approbation au projet, seulement la majorité ne fut que de quatre voix.

Tel qu'il est l'arrangement est comme suit d'après M. J.-S. Ewart: 1. que le gouvernement n'achète pas le réseau ni aucune partie du capital. Pas un sou n'est dépensé à cette fin. 2. Le gouvernement, loin d'acquérir le chemin, prend une option sur l'achat du stock à l'expiration des trente années, retardant ainsi la nationalisation jusqu'à la fin de cette période. 3. Durant ce temps-là le gouvernement consent à payer en entier aux porteurs de stock à intérêt, faisant ainsi à ces messieurs un premier cadeau de $3,000,000. En ce faisant le gouvernement fait monter 30 à 40% la valeur de ces actions; faisant un autre don de $50,000,000 si ces actionnaires veulent vendre. 4. Le gouvernement accepte, sachant que le stock à dividende n'a aucune valeur intrinsèque à faire apprécier cette valeur par un comité d'arbitrage, établissant la valeur maximum à $2,500,000, puis l'élevant à $3,000,000 et enfin $3,600,000 par an. 5. Le gouvernement s'est engagé de plus à payer toutes les obligations de la compagnie et ainsi à la débarrasser de ses difficultés."

L'avenir dira si cette transaction a été aussi avantageuse pour le pays que les ministres la prétendent, ou aussi désastreuse que les oppositionnistes l'affirment.

— Depuis plusieurs semaines une agitation était faite dans le pays en vue d'obtenir aux soldats de retour un bonus de $2,000. Après estimation faite on constata qu'il en couterait environ cinq ou six cents millions pour satisfaire à ces nouvelles exigences, après avoir déjà donné $53,000,-000. Un comité parlementaire fut chargé d'étudier les demandes des soldats, et la majorité a décidé que le pays ne devait pas y accéder, parce qu'il n'en avait pas les moyens et on consentit à une nouvelle gratification se totalisant à 50 millions.

Seulement l'élément militaire deçu ne paraît pas vouloir abandonner la partie, et déjà il est question de la formation dans le pays d'une puissante organisation politique qui aurait tout l'air d'un nouveau parti. Evidemment c'est la guerre des classes qui s'annonce.

— Le parlement a de plus modifié la loi de prohibition. Dorénavant il ne sera plus illégal de fabriquer des liqueurs dans le pays, mais chaque province aura le droit d'en interdire l'importation. Cette législation n'a pas semblé plaire plus aux prohibitionnistes qu'aux anti et pour cause. Les prohibitionnistes ne veulent pas que le pouvoir fédéral se départisse en faveur des provinces de son droit pouvoir de décréter l'interdiction de l'importation, et on dit, que les distillateurs ne sont pas plus favorables à la mesure; ils entrevoient qu'avant peu d'années la prohibition sera générale.

Quoiqu'il en soit, il semble que le parlement a débarrassé ainsi le gouvernement du règlement de cette question qui fait dépenser beaucoup d'encre, et sans empêcher de consommer encore pas mal de spiritueux, s'il faut en croire un grand distillateur de Londres qui prétend n'avoir jamais tant exporter de liqueurs que depuis qu'on est censé n'en pas prendre. C'est amusant tout de même.

* * *

En rentrant chez eux nos députés, ont trouvé, la plupart, leurs électeurs la tête tournée par le récent triomphe des Fermiers-Unis. De plus en plus on parle de dislocation des partis et de quelque côté qu'on tende l'oreille on entend parler de réorganisation politique.

Le mouvement agraire parti de l'ouest a passé sur l'Ontario en renversant les vieux partis; dans le Québec on parle, in petto, d'un grand coup qu'on prépare, et dans les provinces maritimes, il n'est plus question que de la formation en parti, des agriculteurs unis aux ouvriers, s'il le faut.

La diffusion des idées nouvelles semble avoir fait peur au vieux parti conservateur manitobain, qui sur le point de se réorganiser s'est empressé de se donner un cultivateur comme chef dans la personne de M. W. G. Willis, tandis que dans notre province M. Arthur Sauvé, chef de l'opposition, travaille à se rallier, ses amis les agriculteurs.

A ce sujet une nouvelle annonçant il y a quelques jours que l'hon. M. Caron avait convoqué à Québec pour le mois de janvier toutes les associations agricoles de la province, a fait naître la rumeur que peut-être le gouvernement Gouin désirant prévenir ce qui s'en vient, s'empresserait de donner la direction des affaires publiques à M. Caron, qui est un agriculteur.

J'ai bien soin de dire qu'il ne s'agit que d'une rumeur; alors faut-il l'accueillir avec beaucoup de réserves.

* * *

A l'heure qu'il est il parait bien, que c'est l'honorable M. Crerar, l'ancien ministre unioniste de l'agriculture qui commande les forces agricoles du pays. Quand il s'est agi de la constitution du gouvernement des fermiers de l'Ontario, n'a-t-il pas été question de lui comme premier ministre? On soupçonne fort M. Crerar d'être le *deus ex machina* de la formidable organisation qui se fait dans tout le pays et un conservateur de vieille souche arrivé récemment de l'ouest, nous avouait que d'après lui M. Crerar, est le futur premier ministres du pays.

On ne peut pas dire que c'est chose impossible. M. Crerar est libéral en politique, il est à la fois très affable, et très habile; il ne manque pas d'entregent; homme très sympathique, il se fait des amis de ceux qui l'approchent. Et il parait aussi très sincère et très convaincu, ce qui lui gagne encore plus la confiance.

Il ne faudrait donc pas être surpris de voir un jour M. Crerar, surgir de sa retraite pour voler à la tête des forces nouvelles qui se rueront vers le pouvoir.

Seulement M. Crerar semble faire une bien grande part à l'idéalisme et pas assez au réalisme; c'est beau d'avoir de grandes idées, il faut toute même qu'elles soient un peu pratiques.

* * *

Dans Ontario M. Drury, le nouveau premier ministre a réussi à former son ministère, en évitant bien d'aller demander la collaboration de l'un ou de l'autre des vieux partis conservateur ou libéral. Les collègues qui lui manquaient, il est allé les demander au groupe ouvrier..

M. Dewart le chef du parti libéral ne parait pas en avoir été offensé et il déclarait dans une lettre à un ami qu'il ne "s'occupait pas de savoir comment le nouveau gouvernement serait composé pourvu que le peuple fut assuré d'une administration honnête et agressive."

— Quant à M. Drury il a énoncé une doctrine, qui ne peut manquer d'inspirer la plus grande confiance, puisqu'elle promet justice à tout le monde, aux minorités comme à la majorité et qui invite tous les citoyens à s'unir pour faire progresser la province dont il est devenu le chef.

Le 21 novembre parlant à Toronto, il déclarait emphatiquement que son gouvernement allait faire de son mieux et demandait qu'on ne lui tient pas trop compte des erreurs car il en est encore qu'à l'expérimentation.

Sa doctrine économique est bien celle du parti libéral, qui en 1911, demandait la réciprocité avec les Etats-Unis. En quels termes sévères il condamna ceux qui avaient lancé le cri que notre pays ne devait rien avoir à faire avec ses voisins!

Avec le parti agraire reviendra donc la question de réciprocité et de libre-échange et c'est à se demander, si ça n'amènera pas la confusion entre le nouveau parti et le parti libéral, ou si ça ne produira pas la fusion de l'un et de l'autre.

Autant de conjectures que le temps ne manquera pas de résoudre.

* * *

Au cours du mois a été négocié le grand emprunt national que le gouvernement avait lancé. Ce fut un succès, tel que M. Drayton n'aurait jamais osé rêver. Le ministre des finances avait demandé 300 millions et le peuple lui prête 678 millions.

Mais des journaux, de toutes nuances, se sont empressés de faire remarquer au gouvernement qu'il ne faut pas qu'il prenne ce beau geste comme une approbation de sa politique, mais plutôt comme le désir du peuple de voir se maintenir le crédit du pays et sa prospérité.

Et les conseils d'hommes, comme M. Beatty, président du Pacifique, n'ont pas manqué à l'adresse du gouvernement. Tous l'ont adjuré d'être très sage, et d'employer ces nouveaux millions avec la plus grande discrétion. C'est très juste et nul doute que nos administrateurs entendront bien ses recommandations; car le pays a besoin de faire des économies, s'il veut venir à bout de réduire sa dette qui dépasse encore le milliard de plusieurs centaines de millions.

* * *

Un évènement qui ne manque pas de créer une grande émotion dans le pays c'est la visite de Lord Jellicœ, qui, en sa qualité d'amiral s'en vient conférer avec notre gouvernement de l'organisation d'une flotte, telle que conçue en 1917, au cours de la conférence impériale.

Des avertissements viennent de tous les partis, au gouvernement: les uns demandent de prendre garde à l'autonomie canadienne, les autres trouvent que le temps n'est pas opportun de faire de nouvelles dépenses de guerre, quand notre pays, a déjà à porter le poids de celles de la grande guerre, dont le paix n'est pas proclamée, et enfin, il y a ceux qui, comme le "Canada" soupçonnent que ce projet de marine militaire n'est que le commencement d'exécution des engagements pris par le pays en entrant dans la Ligue des Nations.

Ces opinions diverses, émises par des groupes bien différents, laissent assez entrevoir que le gouvernement n'entreprend pas une tâche facile, en reprenant cette question navale, et on peut s'attendre à une violente campagne de presse et d'opinion; le peuple ne semble, pas favorable au projet.

Cependant tout le monde veut qu'on accueille Lord Jellicœ, comme un grand héros, et c'est déjà beaucoup. On a eu soin de le prévenir que mieux valait pour lui d'être très prudent. Il parait avoir bien suivi le conseil, car il n'a pas encore voulu faire d'autres déclarations, que celle, de voir la marine britannique aussi puissante que jamais.

L'amiral sera dans la capitale dans quelques jours, ou il rencontrera sir Robert Borden, revenu de ses vacances, après avoir accompagné le prince de Galles, de New-York à Halifax.

* * *

Le "petit prince" comme on a pris l'habitude de l'appeler, le Prince de Galles, laisse un délicieux souvenir derrière lui; il a conquis tous les cœurs, non-seulement par le charme qui se dégage de sa personne, mais aussi par l'élévation de sa pensée et la chaleur de son âme. Il nous a laissé un évangile de paix, en demandant aux Canadiens de s'aimer les uns les autres, et de s'unir pour assurer la grandeur de notre pays

et de l'empire; puis il a proclamé que dans les relations de demain, les Dominions, ne seront plus des colonies, mais des nations-sœurs. C'est ce que nous verrons, quand, à la prochaine conférence impériale, il s'agira de définir le status des puissances au-delà des mers.

Cet appel à l'union et les espoirs formulés par notre prince charmant, qui un jour règnera sur le plus grand empire, ont été recueillis et déjà après avoir été propagés par la presse canadienne, ils le seront par le tact. Puisse cette semence germer, et produire des beaux fruits.

* * *

Au moment de clore cette chronique un mouvement sérieux vient de se produire en Ontario: il ne s'agirait rien moins qu'une sésession, d'un fractionnement. Les dépêches du 21 novembre annoncaient qu'on parle beaucoup dans le Nord Ontarien de séparer cette partie de la province de l'Ontario sud. Le mouvement a pris une telle ampleur qu'il est devenu impossible de l'ignorer. A tort ou à raison, l'à propos d'une telle sécession sera discuté au long par les gens du Nord. A cette fin on organise justement un congrès qui sera tenu dans la seconde ou la troisième semaine de janvier. La politique n'a rien à voir avec ce mouvement qui est né de la conviction des intéressés que les districts forestiers et miniers ne reçoivent pas l'attention qu'ils méritent. M. Drury, en choisissant M. H. Mills, un ancien ingénieur de locomotive, pour administrer le département des mines, n'a fait qu'ajouter au mécontentement.

Il reste à savoir, si les " sécessionistes " réussiront et avant que la nouvelle et dixième province soit formée, j'aurai sûrement le temps d'écrire ma prochaine chronique et d'autres encore.

* * *

Je termine avec la rumeur persistante de la retraite prochaine de Sir Lomer Gouin. Faut-il y ajouter foi ou la répudier? C'est assez difficile à dire, et Sir Lomer, n'a pas l'habitude d'être très expansif sur ces sujets.

Quoiqu'il est soit, il est certain que le premier ministre, en ne gardant, que la présidence du conseil, n'a pas donné l'impression d'un homme qui voulait tout accaparer. Veut-il en ce faisant étudier mieux la mise à exécution de son grand programme de reconstitution des élections de juin? Peut-être. Peut-être aussi, diront d'autres, que c'est plutôt pour préparer sa sortie après avoir remanié son ministère.

A tout évènement cette retraite ne se produira pas avant la prochaine session provinciale qui est convoquée pour le 10 janvier, et Sir Lomer a déclaré qu'il serait encore à son poste pendant cette session.

Ce 22 novembre 1919.

L'homme d'action n'est ni un savant, ni un artiste, ni même un homme très vertueux, la sottise et la méchanceté des hommes le forçant à pactiser avec elles.

Ernest Renan.

* * *

L'art suprême du flatteur est de savoir découvrir une vérité flatteuse.

* * *

Les gens contents d'eux-mêmes ne sont vraiment pas difficiles.

Rallye.

LA GIROUETTE

La girouette au bout du pignon tourne au vent;
Et selon que le vent la caresse ou la fouette,
Plus ou moins vite, on voit tourner la girouette,
Sa pointe en tous les sens et sans cesse en avant.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elle vire
En décrivant un rond qui s'efface dans l'air;
Parfois, elle s'arrête, et de son doigt de fer
Désigne longuement un objet qui l'attire.

La girouette oscille et fait un demi-tour,
Elle hésite, on dirait qu'elle a peur de l'espace;
Elle se meut de droite à gauche au vent qui passe;
Attentive, elle écoute et regarde alentour.

Voici que tout à coup un souffle la bouscule;
Elle tourne, et s'arrête encore brusquement,
Comme prise soudain d'un grand étonnement...
Puis, recommence son manège minuscule.

Je ne me moque point de ses tours et ses sauts;
Ainsi qu'elle, mon cœur est une girouette;
Le jour furtif l'agite, le mène et l'inquiète,
L'orientant toujours vers des rêves nouveaux.

Il lui montre à plein ciel les bonheurs qu'il envie,
Mais il ne lui permet jamais de les goûter;
Lui dont le seul désir serait de s'arrêter,
Il tourne, hélas! il tournera toute la vie!...

Albert Lozeau.

POÈME

Qu'on ne me parle plus des crépuscules roses,
Des midis flamboyants et des pommiers en fleurs,
Qu'on ne me parle plus de grande apothéose:
Je ne veux que des cris, des soupirs et des pleurs.

Le clair de lune au bord des feuilles immobiles,
Les vers mélodieux des poètes divins
Ont beau me rappeler, dans une ardeur fébrile,
Leurs charmes d'autrefois: tous leurs efforts sont vains.

La Nature et l'Amour me laissent insensible!
Je ne veux rien aimer de tout ce que j'aimais,
Car les beautés de l'Art ne me sont plus visibles:
Mon âme douloureuse est morte pour jamais...

Les plus folles chansons me sont des chants funèbres
Et je ne goûte rien de tout ce que je vois,
Car je suis seul dans le silence et les ténèbres,
Puisque je n'entends plus le son de ta voix.

Jean Dufesne.

POLITIQUE ETRANGÈRE

PAR LE BARON EUGÈNE DE SCHELKING

Deux évènements de la plus haute importance sont à signaler, sur l'échiquier de la politique mondiale: le vote du Sénat américain, rejetant certaines clauses du traité de Versailles, et le discours, si imprévu, de Mr. Lloyd-Georges établissant un nouveau point de vue du Cabinet Britannique quant à la solution du problême russe.

Il est évident, que si le Sénat de Washington persistait dans sa décision cela équivaudrait au rejet pur et simple de tout le traité de paix par le gouvérnement des Etats-Unis. Le Président Wilson, d'ailleurs, n'en a pas fait mystère. Car, qu'est-ce au fond que ce fameux article dix qui s'est heurté aux objections de la majorité des sénateurs américains? Cet article établit l'obligation, pour toutes les puissances faisant partie de la Ligue des nations, de faire respecter les décisions de cette dernière dans tout conflit international. Les moyens ne sont, toutefois, pas précisés, mais il est clair qu'il s'agirait aussi de la force des armes. Le Sénat américain tient à garder son absolue liberté d'action, mais en même temps, il n'a pas caché son opinion, à savoir, qu'il n'était pas de l'intérêt des Etats-Unis de s'immiscer activement dans des conflits européens à venir.

Voici donc la fameuse Ligue des nations, enfant chérie de Wilson, pour l'engendrement duquel les hommes d'Etat de Versailles ont perdu audelà de sept longs mois de leur temps précieux, non-seulement menacée dans son existence, mais, avouons le franchement, définitivement enterrée, car on ne saurait compter sérieusement avec une institution internationale *mondiale* à laquelle feraient défaut trois puissances:—Les Etats-Unis, l'Allemagne et la Russie, c'est-à-dire des pays comptant audelà de 350 millions d'habitants.

L'échec du rêve Wilsonnien ne m'a causé aucune surprise. Je l'avais prévu dans un de mes articles: " Un coup d'épée dans l'eau:—(*La Presse* du 22 février 1919.)

La fameuse Ligue des nations avait eu un précurseur: La Conférence de La Haye de 1898. L'initiative généreuse de Nicolas II était alors unanimement saluée, tout comme le fût celle de Wilson à Versailles. Or, qu'est-ce qui en est advenu? Les stipulations de La Haye ont-elles été observées? Et, finalement, l'auteur applaudi de la conférence ne fût-il pas désigné par un sort implacable à conduire deux guerres: les plus terribles qu'ait connues l'histoire de Russie?

Pour qu'un principe international, quelqu'il soit, puisse passer dans le domaine pratique, il doit être défendu non-seulement par des notes diplomatiques, mais éventuellement par les armes. Le Sénat américain n'adopta pas ce point de vue, et la Ligue des nations ne devient qu'une seconde édition de la Conférence de La Haye, peut-être " revue et corrigée ", mais néanmoins rien qu'un " chiffon de papier " comme je l'avais qualifiée dans l'article précité.

Voyez, par exemple, ce qui se passe à Fiume dont le sort a été remis entre les mains de la Ligue des nations, par le Traité de Versailles.

Gabriel d'Annunzio, grand poête et petit capitaine, s'en empare à la tête de 10,000 patriotes, la proclame cité italienne, et déclare qu'il n'en sortira pas vivant. Grand émoi dans les cercles politiques des deux mondes! Une note diplomatique, dans les termes les plus sévères, est expédiée au poête belliqueux. Mais ce dernier ne daigne pas y prêter attention. Bien au contraire. Ne se contentant pas de Fiume, il pousse jusqu'à Zara, appuyé par la flotte italienne, la même flotte qui fut envoyée pour le dompter,—et proclame toute la Dalmatie comme faisant partie de la couronne italienne, Et alors que se passe-t-il? Wilson tonne, il est vrai, mais ses foudres ne semblent pas préoccuper le Petit Capitaine. Il paraitrait que le tonnerre présidentiel lui faisait l'effet de celui de Calchas dans la " Belle Hélène "........ Quand aux autres signataires du Traité de Versailles, après s'être épuisés dans une série de notes diplomatiques, ils deviennent songeurs, et pour cause. L'entreprise du poête a acquis les sympathies du peuple italien. En s'y opposant, le roi Victor-Emmanuel pourrait bien mettre en jeu sa couronne. D'un autre coté, en lui forçant la main, l'Angleterre et la France risqueraient de jeter l'Italie dans les bras de l'Allemagne, — d'autant plus qu'elle n'en est sortie que depuis peu.

Et voici que l'on se met à discuter sur la meilleure manière de contenter " Dieu et son père ".......

Quant à la fameuse ligue des nations, on semble l'avoir oubliée. Il est à peu près certain que Fiume restera italienne malgré les stipulations du traité de Versailles, à moins que les Jugo-Slaves ne deviennent récalcitrants. Dans ce cas la question serait tranchée par les armes mais, je ne crois pas que la Ligue des nations soit disposée à prendre une part active dans ce nouveau conflict européen.

Tel est le fâcheux début de la combination wilsonnienne. Son existence n'a été que celle d'une rose: "L'espace d'un matin," et le Sénat de Washington ne lui a même pas réservé les honneurs d'un enterrement de première classe!.......

Mais en rejetant l'article dix du traîté de Versailles, les sénateurs américains ont en même temps porté un coup sérieux aux intérêts de la France. On se rappelera que pour préserver la France d'une nouvelle attaque de la part de l'Allemagne, une alliance avait été conclue entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Le vote du Sénat annulerait automatiquement les obligations du gouvernement de Washington quant à la protection de la France, et, par conséquent, cette dernière se trouve plus que jamais découverte vis-à-vis d'une nouvelle invasion allemande, un secours anglais ne pouvant lui être apporté sur une échelle suffisante dans les premiers trois mois de la guerre, comme nous le prouvent les évènements de 1914

Or, plus que jamais, au moment où les Etats-Unis semblent vouloir rentrer dans leur politique de " Splendid isolation " une alliance de la France avec une Russie forte et unie devrait former la base de la politique de la Troisième République. Et, comme une alliance avec les bolchewikis est impossible, *la France ayant hautement condamné le bolchévisme aux dernières élections*, ce n'est que d'une Russie des généreux Koltchak et Denikine, d'une Russie régénérée, démocratique et unifiée, qu'il saurait être question. Protéger le démembrement de la Russie en favorisant l'indépendance d'une minorité

écrasante de sa population frontière, c'est faire le jeu de l'Allemagne, c'est travailler à une nouvelle vivisection de la France. Une Russie démembrée, ayant perdu ses assises sur la Baltique, affaiblie sur la Mer Noire, et sans issue vers la Méditerranée, ne pourrait être l'alliée sûre et puissante d'antan pour la France. Quant à toutes les questions esthonienne, lithuanienne, etc., il y aurait toujours moyen de s'entendre, car elles pourraient trouver leur solution dans une large autonomie qui ne leur ferait pas perdre leurs liens avec la Russie.

Et voici qu'au moment ou les Etats-Unis semblent déserter la cause européenne, au moment ou la Ligue des nations vient de révèler au grand jour son impuissance dans l'incident de Fiume, M. Lloyd George déclare *urbi et orbi* que le gouvernement britannique se désintéresse complètement de la solution du problème russe et n'est plus disposé à accorder d'autres subsides aux généraux anti-bolchevistes. Le premier ministre ajoute que l'Angleterre aurait saigné suffisamment. — Le chiffre de 100 millions de livres a été cité, — et il invite 1° — les autres puissances alliées à remplacer la Grande Bretagne, 2° — Il Conseille aux généraux Koltchak et Denikine de ne pas pousser plus loin, — par exemple vers Moscou, — en se contentant de la possession des territoires qu'ils occupent à l'heure actuelle. M. Lloyd George mentionne également les républiques nouvelles, formant jadis des provinces frontières de l'ancien Empire des Tzars, ainsi que l'urgence pour l'Angleterre de purger les Etats de la Baltique de la présence des allemands.

Le discours du Premier Ministre britannique produisit l'effet d'une bombe dans les cercles politiques européens. L'honneur britannique s'est révolté, et avec raison, car c'est pour la première fois dans l'histoire d'Angleterre qu'une telle politique est proclamée du haut de la tribune parlementaire!

Aussi la plupart des journaux anglais ne cachaient-ils pas leur profonde surprise, et la presse française, — l'extremiste exceptée, — faisait chorus avec la presse londonnienne.

M. Lloyd George ensuite cite les millions sacrifiés, dit-il, " pour la Russie."

Vous vous trompez Monsieur le Ministre, vous ne les avez pas sacrifiés à la Russie. Vous les avez dépensés pour le salut du monde entier et spécialement pour le salut de l'Empire Britannique. Car le bolchevisme, lequel, entre parenthèses, n'est pas un mouvement russe, présente un danger universel, un danger aussi bien pour l'Angleterre que pour la Russie. Pour vous convaincre, voyez un peu ce qui se passe — tant aux Etats-Unis et en Angleterre que dans vos Dominions, — après que, par la politique d'indécision que vous suiviez de concert avec celle du président Wilson, — lequel se trouve à l'heure actuelle en conflit avec la majorité de son peuple — vous avez donné un nouvel essor au bolchevisme qui était en train d'agoniser.

Et ce bon conseil que le Premier Ministre donne aux généraux anti-bolchevistes? Que leur dit-il au fond? Restez cois sur les territoires occupés, et laissez les bolchevikis gérer le reste en toute tranquilité. Quant aux Ukrainiens, Letts, Esthoniens, etc., ne les empêchez pas de se tailler des républiques ce cette Russie, qui ne compte plus, et dont les éléments, les meilleurs, sont en train d'être massacrés. — Laissez votre patrie s'en aller en lambeaux "Ad majorem Lloyd Georges gloriam',, pendant que ce dernier s'occuperait de l'Arménie, si proche de la Perse et purgerait les états de la Baltique de la présence des allemands.

Il est inutile d'insister, tout Russe qui se respecte frémira d'indignation en écoutant ces conseils "amicaux." L'Allemagne, ennemie de la Russie, favorisait son démembrement ce qui était logique. Mais la Grande Bretagne? Sa politique quant à la Russie se rencontrerait-elle avec celle de sa rivale? Et la France? Le premier ministre britannique y a-t-il songé quand il faisait ces étranges aveux à la Chambre des Communes?

Il faut espérer cependant que M. Lloyd George et l'Angleterre font deux, cette Angleterre ou l'opinion publique jouait de tout temps un si grand rôle dans ses destinées. Le peuple anglais ne saurait suivre son ministre dans une voie qui compromettrait si sérieusement l'honneur britannique traditionnel. De plus il est à prévoir que M. Lloyd George trouverait difficilement l'approbation des hommes d'état français. Car, nous le répetons, dans le cas même ou le Sénat Américain entrerait dans la voie des concessions l'avertissement est donné et *plus que jamais* la France éprouve le besoin impérieux d'une alliance avec une Russie forte, purgée du bolchevisme et n'ayant pas subi le démembrement auquel M. Lloyd George invite gracieusement les russes loyaux à assister en spectateurs indifférents. Mais il se pourrait qu'en désespoir de cause à bout de forces et de patience ces derniers préfèreront avoir recours aux bons offices de leurs voisins les allemands. Et alors!....
La parole est au Maréchal Foch.....

NOËL DES PETITS GUEUX

Voici Noel! Jésus va naître
Dans la détresse et dans la nuit...
Combien de petits gueux peut-être
Vont naître plus pauvres que Lui!

Il avait du moins une étable
Pour s'abriter, un peu, du froid;
Hélas! plus d'un gueux lamentable
Va rôder en quête d'un toit!

L'âne et le bœuf de leur haleine
Chauffaient Jésus, à qui mieux mieux:
Quand il heurte aux portes de chêne,
Gens et bêtes chassent le gueux!

... Enfant, sois charitable et bonne
Toujours: Printemps, Automne, Eté...
Mais quand vient l'hiver, ma mignonne
Exagère ta Charité;

Laisse pleurer en toi la source
De Bonté, d'Amour, de Douceur;
Ouvre, toute grande, ta bourse;
Ouvre, plus grand encor, ton cœur!

THEODORE BOTREL.

LE NOËL DE JABOUNE

PAR FRANC-NOHAIN

Les relations de Jaboune avec le petit Jésus ont tout de suite été des plus cordiales.

Aussitôt qu'il a été en âge de faire sa prière, Jaboune qui avait alors dans les cinq à six ans, a jugé que les textes rituels étaient d'un style vraiment trop solennel et compliqué et, au demeurant, imparfaitement appropriés à ses besoins quotidiens, et il a pris l'habitude, plutôt que d'adresser à la divinité des requêtes générales et forcément un peu vagues, de converser avec elle sur un ton d'aimable encore que respectueuse familiarité.

Ainsi les évènements du jour, les espérances particulières au lendemain, prenaient place chaque soir dans la prière de Jaboune, à côté du "je vous demande bien pardon que j'ai été un peu méchant...", régulièrement affirmé, mais seulement par humilité et acquit de conscience, et précédant le souhait, avec plus de sagesse, d'une température clémente et propice aux promenades...

Et comme ces considérations risquaient parfois de l'entraîner un peu loin, Jaboune n'avait garde de manquer à s'en excuser aussi avec une grande simplicité et une extrême bonne grâce.

"Mon petit Jésus, je vous demande bien pardon que je vous bavarde, et que je vous fais perdre votre temps..."

Cette sorte d'intimité qui s'est établie entre Jaboune et le petit Jésus n'a pas diminué, certes, dans l'âme et le cœur de Jaboune, le sentiment de ce qu'un enfant ordinaire doit, à l'Enfant-Dieu, de piété et d'admiration.

Mais elle l'a nécessairement accoutumé à regarder le petit Jésus comme un petit garçon beaucoup plus avancé que lui, assurément, et capable d'accomplir des actes étonnants, de superbes tours de force et mille prouesses, mais, tout de même, pas des choses invraisemblables, comme de descendre, pendant la seule nuit du 24 au 25 décembre, dans des milliers et des milliers de cheminées à la fois, et cela, tout chargé des objets les plus encombrants et les plus disparates.

Et en admettant même qu'il se fasse aider par un vieux domestique — car voilà encore qui n'est pas très clair: tantôt on vous parle, à cette occasion, du petit Jésus, tantôt du père Noël, et ce vieillard à grande barbe blanche ne peut être, évidemment, qu'un serviteur de confiance que le petit Jésus emmène pour faire ses commissions; mais, au fait, pourquoi n'est-il pas rasé, ce vieux serviteur? — Jaboune trouve que ce n'est pas correct, ni chic, un domestique, même un vieux domestique de confiance, qui porte une si grande barbe; et puis pourquoi aussi le petit Jésus qui a à sa disposition un tas de jeunes anges, qui doivent être infiniment plus alertes et délurés, infiniment plus aptes, par conséquent, que ce vieux père Noël, à une besogne qui réclame avant tout de l'agilité et de la souplesse, pourquoi, au lieu des jeunes anges, le petit Jésus emmènerait-il ce vieillard courir sur les toits, ce qui n'est ni du tempérament d'un vieillard, ni de son âge? Non, il faut bien le répéter, tout cela n'est pas clair...

La vérité est que le petit Jésus a dû dire une fois pour toutes aux parents:

— Ecoutez, moi, en somme, qui suis un petit garçon, j'aime naturellement beaucoup les petits garçons (et les petites filles aussi, bien entendu), et je tiens à ce qu'on leur fasse plaisir, et je sais ce qui leur fait plaisir, c'est-à-dire des joujoux, des bonbons, des chemins de fer, des soldats, des poupées, des aéroplanes... Seulement je comprends très bien que, si vous vous mettez à leur en donner, ils vous en demanderont tout le temps; ou bien, une fois qu'ils n'auront pas été sages, et que vous leur aurez déclaré sévèrement, comme c'est votre devoir: "Puisque c'est comme ça, tu n'auras plus jamais de bonbons, ni de joujoux, ni aéroplanes, ni poupées, ni soldats, ni chemins de fer, plus jamais, entends-tu!..." Oui, vous direz cela, et puis, naturellement, le lendemain ou huit jours après, vous recommencerez à leur en donner tout de même, et vous y perdrez beaucoup de votre prestige et de votre nécessaire autorité...

Alors, ce que je vous propose, c'est qu'il soit convenu qu'une fois par an — par exemple, si vous voulez, et pour prendre date, à l'occasion de ma naissance — il soit convenu que le petit Jésus apporte des joujoux et des bonbons aux enfants... De cette façon, vos enfants ne seront pas constamment à vous ennuyer pour en avoir: "Il faut attendre la venue du petit Jésus, mon enfant!..." Et aussi, quand vous aurez solennellement juré à votre petit garçon et à votre petite fille que, lorsqu'on est aussi insupportable qu'eux, on n'a pas de joujoux, et, les marrons glacés, on s'en passe, vous ne serez pas obligés de les en priver, ni de vous priver de leur joie: c'est le petit Jésus qui aura pardonné!...

Telle est la doctrine que Jaboune, en matière de cadeaux de Noël, est arrivé peu à peu à dégager de ses réflexions et de ses expériences: et j'entends par expériences: le cheval mécanique "reconnu" trois jours avant la date fatidique où le petit Jésus devait le lui apporter officiellement, — et tant d'étiquettes insuffisamment effacées, où s'affirmait l'origine de grands magasins qui, pourtant, ne sont pas au coin du ciel...

D'ailleurs, maintenant que Jaboune a huit ans et demi, on parle devant lui sans ménagements de ce qu'il va falloir acheter pour "mettre dans le soulier" de ses petites cousines; mais lui-même, Jaboune ne continue-t-il pas, la nuit de Noël, à placer ses souliers devant la cheminée, comme s'il demeurait persuadé que les cadeaux attendus prendront vraiment cette route peu commode, au lieu d'arriver tranquillement, par l'escalier de service, sur les épaules robustes des garçons livreurs?...

Sans doute, le petit Jésus ne peut ignorer qu' "au fond" Jaboune est fixé, mais ce que Jaboune en fait, c'est par déférence, parce qu'il y a une tradition, n'est-

ce pas, et qu'il faut, sans y rien changer, respecter les traditions surtout lorsque ces traditions n'ont rien en somme que de parfaitement acceptable et même agréable..

Jaboune connaît quelqu'un pourtant qui aurait justement à se plaindre de cette tradition, c'est son fox-terrier, c'est Flick...

Jaboune n'a pas été sans remarquer, en effet, que, les veilles de Noël, Flick qui n'est ni un chien nerveux, ni neurasthénique, Flick semble témoigner régulièrement d'une mauvaise humeur manifeste: à peine les chaussures de Jaboune sont-elles rangées devant la cheminée — et Jaboune ne manque jamais, en cet honneur, de battre le rappel de toutes les chaussures qu'il aura pu découvrir dans les plus lointains placards, même les plus vétustes, même les plus périmées — aussitôt Flick se précipite rageusement pour détruire leur belle ordonnance, traînant une bottine ici, déchiquetant une pantoufle là!... oui, il y a là, je le répète, un phénomène d'irritation singulière, et qui n'est pas dans le caractère de Flick...

Jaboune a bien cherché à confesser Flick, mais ceci sortait des explications habituelles auxquelles suffisent les indications assez variées mais rudimentaires dont usent, entre eux, dans le courant, Flick et Jaboune.

Jaboune s'est alors pris à réfléchir et n'a pas tardé à se rendre compte que, si Flick jetait cette perturbation anormale dans les chaussures de Noël, ce ne pouvait être que par dépit...

En bien! oui, Flick est dépité, et ne le serait-on pas à moins, à la pensée que, parce que lui, n'a pas de souliers — est-ce sa faute? — le petit Jésus n'a pas l'air de se douter qu'un enfant chien aimerait à se divertir et, au moins une fois l'an, par une fête créée tout exprès à cette intention, à se régaler de friandises ni plus ni moins que les autres enfants...

Et d'abord, est-ce qu'on n'aurait pas pu, en effet, lui donner des sabots comme au bœuf et à l'âne?

Le bœuf et l'âne étaient auprès de la crèche, c'est entendu; mais le chien, est-ce que vous croyez qu'il devait être loin, le chien fidèle, et s'il n'est pas entré dans l'étable, n'est-ce pas tout simplement parce qu'il jugeait que sa place était plus utile à la porte, pour empêcher d'entrer les apaches?...

Seulement, voilà, les absents ont toujours tort, et il n'a pas eu sa paire — sa double paire — de sabots, et maintenant, faute de pouvoir les mettre dans la cheminée, on ne songe pas à lui pour les friandises...

Jaboune réparera cet oubli, cette injustice.

Le petit Jésus, qui a prescrit aux parents d'organiser cette fête pour les enfants, ne serait-il pas ravi de voir Jaboune, à son tour, se proposer de divertir Flick, qui est quelque chose, en somme — Flick ne connaît pas ses parents — quelque chose comme l'enfant adoptif de Jaboune...

Tout de même si le petit Jésus a oublié le chien, lui qui n'oublie jamais rien, c'est qu'il avait peut-être ses raisons. Et n'est-ce pas une coupable présomption d'aller contre les raisons du petit Jésus? Mais aussitôt la réponse surgit victorieuse: si Jaboune a pu avoir, comme ça, une telle inspiration, n'est-ce pas justement que le petit Jésus la lui a donnée, et que lui-même Jaboune et Flick sont désignés pour accomplir les divines intentions...

Jaboune a opéré une rafle de morceaux de sucre, d'os de poulets et de côtelettes, il a acheté, sur ses économies, des petites balles en caoutchouc, un très joli petit collier; comme il n'avait pas de sapin à sa disposition — et puis à quoi bon causer cette fausse joie à un pauvre chien en cherchant à lui persuader qu'il est à la campagne — il a solidement attaché un grand plumeau au dossier d'une chaise, et chaque plume s'est ornée par ses soins d'une petite balle, ou d'un "petit sucre" qui, habilement suspendus, s'y balancent agréablement...

Et sur une carte de visite, Jaboune, de la part de Flick, vient d'inviter ses petites amies "et leurs loulous", à "l'arbre de Noël pour chiens, qui sera donné dans ses salons le 25 décembre courant":

On mangera des os sur les tapis, et on aboiera.

CONTRASTE

I

Penchée sur la blancheur frissonnante d'un maillot, une mère, aux yeux hagards sous le désordre des cheveux, guette les spasmes diphtériques de son fils agonisant.

Elle tend les nerfs de son cou, crispe son visage, tord ses bras et ses doigts, et, comme si sa gorge était pleine des membranes étouffantes du croup, elle ouvre grande la bouche, dilate les narines dans une tentative immense de respiration.

Et, soudain, ses yeux se voilent, ses bras se détendent, son buste se ploie... sa tête s'affaisse sur la figure bleuie de son enfant... mort...

II

Les airs de la Noël animent les clochers. Les carillons, enchantés de vie, volent dans la nuit claire d'étoiles...

III

Les cloches sonnent...

Et la mère caresse les joues ecchymosées de son fils, elle baise ses lèvres froides, et, avec dans la voix, une angoisse qu'on ne sait pas, lui murmure des mots d'amour.

Les cloches sonnent...

Elle s'arrache du berceau, et, affolée par son martyre, elle lève vers le ciel son masque tragique...

Les cloches sonnent...

Et... ses yeux, cherchent sur le coton des nuages, la face ronde de la lune,... qui ricane...

GLEASON BELZILE.

Montréal, décembre 1919.

Si le silence est d'or et la parole d'argent, la vérité est de fer.

* * *

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

LA BRUYERE.

LES ÉTRNNNES

Texte et dessins de PASSEPOIL

L'année, en s'enfuyant, par l'année est suivie,
Encore une qui meurt, encore un pas du temps;
Encore une limite atteinte dans la vie,
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps.
VICTOR HUGO.

Ca, c'est en vers.

Que c'est donc beau les vers! que ça vous a donc une manière gentille de dire les choses!

Ca n'a qu'un défaut, c'est beaucoup plus long que la prose.

La poésie c'est le langage des gens qui ne sont pas pressés.

En prose, la même pensée pourrait se traduire ainsi:

— Amenez votre Saint-Frusquin, voilà le temps des étrennes.

Ce qui prouve d'une façon indiscutable, que la prose est encore le moyen le plus expéditif d'exprimer sa pensée dans un cas pressé.

Voyez Cambronne, combien lui aurait-il fallu d'alexandrins pour exprimer en vers ce qu'il a si bien fait sentir en prose, d'un seul mot.

Ce que j'en dis, ça n'est pas pour jeter des briques dans le jardin de ceux qui cultivent la poésie, non, ça n'est qu'une simple réflexion que je fais en passant.

Le Jour de l'An ça fait chanter les poètes — entre-nous, vous avez dû le constater vous-mêmes, un rien fait chanter ces gens-là — mais ça ne doit pas faire rigoler Santa Claus qui, par ces temps de hausse générale, a tant d'étrennes à acheter.



Avez-vous songé à tout le mal que doit parfois se donner le pauvre homme pour maintenir cette vieille tradition des étrennes, dont l'origine se perd dans la brume des temps les plus reculés. Car, semblable à celle des repas ,la coutume des étrennes remonte à la plus haute antiquité.



[illegible] se [illegible] pou[illegible] mettre la main sur [illegible] étrennes! entend-on s'écrier [illegible] l'An, les victimes de cette habitu[illegible] sement appréciée.

Taisez-vous, blasphémateurs, ne savez-vous pas que cette coutume a été inaugurée par le Créateur Lui-même?

Comment, vous ne saviez pas ça?

Eh! bien, apprenez que les étrennes ont pris naissance le sixième jour de la création. Voici, d'après l'histoire, comment la chose est arrivée.

Le premier Jour de l'An fut assez paisible sur la terre, l'homme n'ayant pas encore été créé, ne pouvait pas se la souhaiter bonne et heureuse.

Ce n'est que quelques jours après le premier de l'An, qu'il ouvrit son œil a la lumière. L'homme naquit le sixième jour de janvier de l'an un, le jour des rois; c'est sans doute pour cette raison, qu'il se croit le roi de la création, et passe son temps à le crier sur les toits.



Etant né après le Jour de l'An, notre premier parent était un peu en retard pour pendre son bas, mais le Créateur qui, à cette époque, remplissait les fonctions de Santa Claus en attendant l'invention de ce dernier, jugea à propos de faire quand même des étrennes, et dans sa bonté, Il lui fit cadeau d'une poupée mécanique, parlant comme vous et moi et sachant croquer des pommes à belles dents.

La mode des étrennes était créée... et la femme aussi. Mais... je vous vois venir; vous vous demandez pourquoi le Créateur a fait cadeau d'une poupée à Adam quand il pouvait aussi bien lui donner un tambour? L'Auteur de toutes choses prenait-il notre premier ancêtre pour un fifi?

Moi aussi, je me suis déjà fait cette réflexion, mais en fouillant dans les gros livres, j'ai découvert le pourquoi de la chose.

Le Père Eternel a gratifié Adam d'une poupée au lieu d'un tambour, parce qu'Il voulait se reposer le lendemain qui tombait un dimanche. Il croyait qu'une poupée ça fait moins de bruit qu'un tambour. Hélas! erreur funeste! dès l'instant ou le



Créateur fit à sa créature cet extravagant cadeau, dans l'espoir de pouvoir dormir en paix, Il n'eut plus un moment de repos... Adam non plus, ni ses descendants.

Voilà l'origine des étrennes, lesquelles ont été créées en même temps que la femme, pour adoucir les mœurs, parait-il

Ca vous fait rire?

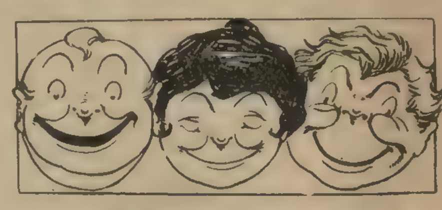
Oui, je sais que certains observateurs profonds ont prétendu que la femme avait produit un effet absolument opposé; c'est une opinion assez répandue et que je suis trop bien élevé pour vouloir contredire, mais quant aux étrennes, je défie n'importe qui d'oser prétendre que ça n'adoucit pas les mœurs.

Voyons, vous, qui me faites l'honneur de me lire, n'avez-vous pas à l'approche de Noël et du Jour de l'An, observé dans votre entourage comme le passage d'une vague bienfaisante de gaiété, de politesse, et de toutes sortes d'amabilités?

N'avez-vous pas vu des binettes à faire surir le vinaigre, se pavoriser d'un vieux restant de sourire de derrière les fagots, et des poires rébarbativrs et solennelles, s'épanouir jusqu'aux oreilles, telles des roses par un matin de printemps.

Votre moitié arbore son plus gracieux sourire, redouble d'amabilité et vous comble de prévenances et de petits soins délicats; la bonne devient d'une politesse excessive; et belle-maman, belle-maman même, se montre aimable et gracieuse, au point qu'il vous prend des envies folles de lui sauter au cou.

Votre clavigraphiste, votre garçon de bureau, le conducteur de l'ascenseur, tout le monde devient charmant.

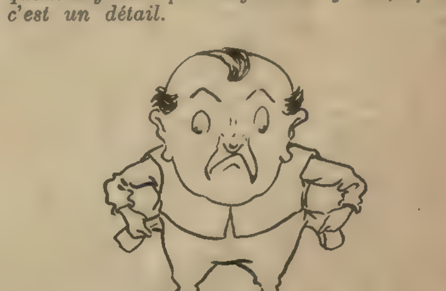


Et vous-même, subjugué par cette douceur dont l'atmosphère semble saturé, vous remisez votre sale caractère et vous devenez gentil comme tout, sans savoir pourquoi.

" C'est l'S' étrennes qui flottent dans l'air à la ronde."

Vous voyez bien que ça adoucit les mœurs.

Il est vrai que dans les étrennes il y a la question de cette éternelle et sainte galette qui n'engendre pas toujours la gaiété, mais c'est un détail.



Et s'il fallait s'arrêter aux détails...

NOËL D'ESPÉRANCE

PAR JOSEPH COURTEAU

> *"... Et, ouvrant ses grandes ailes blanches au souffle des nuits, l'ange disparut dans l'immensité, lentement et comme à regret vers d'autres horizons..."*
>
> PIERRE L'HERMITE.

...Sur les vastes plaines de la France victorieuse, l'ange de Noël laisse tomber des pleurs: devant lui maintenant se massent en profondeur sinistre d'innombrables rangées de berceaux vides. Les petits lits d'autrefois s'amoncellent aujourd'hui dans les greniers poussiéreux.

"Pauvre beau pays" murmure l'ange éploré; "tant de héros et si peu d'enfants" pays de familles à fils unique" et des larmes abondantes coulent avec amertume sur la terre qu'il doit délaisser. Ses yeux s'abaissent encore vers les berceaux abandonnés et les foyers déserts.

...Déjà, l'ange avait visité les chaumières éparses dans les campagnes, descendu dans les moindres villages, plané sur toutes les villes de France, mais sa provision de jouets ne diminuait point, car, le Maître avait dit: "Va, et distribue aux enfants de mon royaume de France les jouets de Noel que les grand'mères ont promis: et pour eux je renouvellerai le miracle de Cana, afin que chaque enfant connaisse la bonté de Jésus..."

Or, selon qu'on leur avait commandé, ils quittaient le vieux sol de la France, pour s'en venir dans la Nouvelle-France qui se souvient...

Et voilà que, dans le lointain brumeux, une terre immense monte de la mer, toute grise de reflets métalliques; terre d'une incomparable beauté, blanche de neige, où les lacs, les plaines et les montagnes se dessinent en relief puissant; où les fleuves roulent avec majesté leurs vagues tumultueuses... et dans ces plaines fécondes, et le long de ces fleuves géants, sur les bords de ces lacs immenses, surgissent des villes prospères et des villages populeux.

Dans la nuit calme et sereine, les carillons sonnent gaiement. C'est la nuit de Noel, lumineuse dans sa blancheur; et sur cette neige de cristaux passent par instant des lueurs rougeoyantes: C'est la nuit de Noel.

Ils survolèrent d'abord l'Acadie héroïque, terre des martyrs. Comme au temps d'Evangéline, les têtes blondes et brunes ne se comptent pas: C'est l'espoir des années futures aux foyers français de Port-Royal, du Bassin des mines et de Grand Pré. Et le charmant langage de la France du Grand siècle, arrive jusqu'à eux en un murmure d'une infinie douceur. La vie française est saine, vivace et débordante de vitalité.

Cependant les jouets diminuent... à chaque foyer les enfants ont suspendu leurs bas; car c'est de tradition: pendant la nuit de Noel le petit Jésus envoie, de par le monde, des anges chargés de remplir tous les bas des enfants sages...

...les bons anges sourient divinement, et ce sourire illumine d'une grande clarté la maison recueillie... les jouets diminuent toujours...

Les Messagers de Noel planent doucement dans le ciel clair laissant après eux une longue traînée de lumière scintillante... et dans cette lumière apparaissent les berceaux d'érables ou de chêne solides, et nombreux. Près de l'atre où brûle un feu pétillant, ou à coté du poele à trois ponts qui ronfle joyeusement, la grand'mère berce le dernier né, en chantant pour l'endormir; la voix est chevrotante, un peu lasse, très lente. (Les grand'mères dorment-elles en chantant?) Ravis les anges écoutent ces chants naifs, et ces refrains de la France ancienne.

> *C'est la poulette grise*
> *Qu'a pond dans l'église;*
> *Elle a pond un petit coco*
> *Pour bébé qui va faire dodo...*

Et à ces voix douces des vieilles aieules, se joignent celles plus fortes des chantres, qu'accompagnent les orgues. Tous les souvenirs d'enfance se réveillent en nous, avec ces vieux cantiques:

> *"Les anges dans nos campagnes*
> *Ont entonné l'hymne des cieux...*

et l'écho de nos montagnes laurentiennes redisent encore ce chant si doux:

> *Ca, bergers, assemblons-nous;*
> *Allons voir le Messie...*

...De partout, le vieux parler de France jaillit vif, harmonieux, inaltérable.

Les anges comptent les fils et les filles de l'Acadie, du lac St-Jean, du Témiscamingue... c'est déjà la dixième génération depuis la venue de l'ancêtre, apportant de Bourgogne et de Normandie, avec la langue, la foi chrétienne, la pratique du: "Crescite et multiplicamini." Et voyant cette merveilleuse croissance, miracle sans cesse renouvelé de la survivance d'une race, les anges versent des larmes de joie. Aussi loin que portent leurs regards, s'étend un pays fertile, et salubre, grand comme bien des Frances, où les familles se multiplient.

L'horizon recule... les anges se hâtent un peu car leur tâche n'est pas finie... ils s'en vont toujours vers l'ouest: l'Ontario, terre des luttes ardentes, de victoires prochaines, les éblouit. Isolés au milieu du rude accent saxon, les petits enfants franco-ontariens, dans la souffrance et l'oppression, conservent avec énergie la foi et le parler des aïeux. Plus loin l'épopée ontarienne se continue; des ilots français émergent des prairies, se rapprochent, se soudent pour mieux résister; c'est l'avant garde de l'armée pacifique, conquérante et gardienne inviolable et inviolé des traditions séculaires.

Ils n'ont oublié personne les anges du petit Jésus. Dans chaque foyer français, en cette nuit de Noel, pleine de désirs ardents et de foi naïve, les enfants crurent entendre dans leurs rêves de légers bruissements d'ailes. De mystérieuses paroles, très douces, très lointaines et d'une imconparable harmonie, semblèrent se mêler aux milles bruits de la terre et du ciel, et ces voix disaient. "Sois fort; sois bon; crois en l'avenir; surtout, chasse de ton cœur la peur de vivre." Ravis, leurs petits cerveaux évoquaient le passé héroique des aieux colonisateurs, défricheurs et semeurs de blé, les grand'mères tendrement penchées sur les berceaux; les mamans, accueillant avec courage les petits enfants du bon Dieu, en faire des hommes et des femmes au cœur généreux, à la foi vive, héritiers de leurs vertus.

Et les voix continuent avec une douceur si grande que c'est comme une délicieuse musique. "Soyez les fils de la vieille France, votre mère, soyez ses continuateurs, croissez et multipliez..."

...Les voix peu à peu diminuèrent, puis s'éteignirent dans le grand silence nocturne. Et les petits enfants, dans leurs lits bien chauds s'étaient rendormis, transfigurés par ces mystères. Cependant que, les légions d'anges ayant visité toutes les maisons, déployaient leurs ailes blanches semées d'étoiles d'or, et retournaient dans l'allégresse vers la gloire des cieux.

Ohé les puristes !

Comment doit-on traduire "apartment house"? C'est la question qu'un abonné nous pose.

Pour lui répondre nous avons vainement feuilleté dictionnaires et lexiques. L'institution de l'**apartment house** est américaine; américaine en est également sa désignation. Les Français n'ont encore créé aucun vocable particulier pour désigner ce genre spécial de construction, mais lui appliquent un nom insuffisamment précis. Et ceux des épurateurs de notre parler, qui ont publié des "Corrigeons-nous", proposent, pour **apartment house,** des traductions ou des équivalences qui.... disons qui ne contentent pas tout le monde.

La question est grave! Aussi la posons-nous carrément à nos lecteurs, puisque, Dieu merci! la **Revue Moderne** se félicite de fréquenter les milieux où les difficultés du langage ne sont plus des difficultés. Nous la posons carrément, comme on nous l'a posée, et nous la posons surtout à nos savants collaborateurs.

Ohé, les puristes! La consultation est ouverte.

Notre gravure hors texte

La Revue Moderne *est heureuse d'offrir à ses le*[illegible] *reproductior* [illegible] *Ange*[illegible] *de Bouguereau* [illegible] *Cette gravur*[illegible] *de Morency & Frères, 346 est, rue Ste-Catherin*[illegible] *choix de chose*[illegible]*ques.*

NOËL CANADIEN

PAR GASTON DE MONTIGNY

...Et Jacques-Cartier fit faire une grande croix qu'il voulut porter sur ses épaules jusqu'au sommet du Mont Royal et l'y planter pour affirmer ainsi qu'il conquérait au nom du Christ...

(L'HISTOIRE).

...Il reste encore, au ciel, des étoiles qu'ils n'éteindront jamais.

Or donc, les coteaux roux, les ravins violacés et les carrières encore vertes des régions bethléemites se sont drapés de blancheurs et de neiges — de neiges éphémères, sans doute, car nous sommes en Palestine; mais, de neige immaculées, car elles descendent du ciel.

Et c'est décembre, et c'est l'hiver,
Et c'est la nuit.

* * *

Et dans les firmaments infiniment doux de cette nuit enneigée, les étoiles ont des châtoiements et des caresses qui font oublier que c'est l'hiver, que les fleurs se sont flètries et les oliviers effeuillés—tant les étoiles de cette nuit orientale ont de doux miroitements et de reposantes caresses.

Et, dans cette splendeur nocturne dont l'emprise endormeuse s'affirme de la sorte sur les coteaux, les ravins et les vallons bethléemites, les étoiles du ciel, font s'éveiller, au sein des givres et des neiges fraîchement tombées, des étoiles de diamant dont les irradiations roses et bleues se prolongent longuement dans l'espace et vont se fondre et se confondre avec les irradiations fauves et nacrées qui retombent et descendent des étoiles célestes; car, c'est la nuit et c'est décembre, et c'est l'hiver et c'est la neige — et c'est la Palestine.

* * *

Et, tandis que, dans cette pénombre radieuse, les bergers des alentours veillent silencieusement auprès de leurs troupeaux silencieux ou se recueillent au récit des vieilles légendes bibliques que l'un d'eux redit aux autres, à voix mystérieuse et comme on redit une prière, voici que des légions d'anges et de séraphins, de chérubins et d'archanges passent, cortège de cygnes dans l'azur des firmaments diaphanes, en chantant l'hymne inédit des inédites espérances, des renouveaux qui viennent, des résurrections qui vont s'affirmer et des éternelles apothéoses: Gloire à Dieu dans le Ciel et, sur Terre, paix à l'homme de bonne volonté, — "pax hominibus"...

* * *

Et, dans la blancheur des langes de laine soyeuse dont les mains immaculées de la Vierge l'ont amoureusement enveloppé, l'Enfant Dieu repose et semble, en son premier rêve de nouveau-né, s'en être pour une heure encore, retourné jouer, adorer ou prier avec les anges et les séraphins, les chérubins et les archanges — tant il repose doucement dans la blancheur de ses langes soyeux et tant il est beau dans son premier sommeil de nouveau-né.

Cependant qu'auprès du berceau rustique, la Vierge, agenouillée, contemple et s'abîme, sans voix, en des visions d'infinie détresse; elle songe au Calvaire, hélas! et pressent déjà le Crucifiement — cependant que, dans les campagnes bethléemites où d'humbles bergers veillent silencieusement auprès de leurs silencieux troupeaux, des anges de lumière s'en vont chanter l'hymne inédit des inédites espérances: Gloria in excelsis Deo et, in Terra, pax hominibus bonæ voluntatis.

* * *

Et voici qu'en son rêve de nouveau-né, l'Enfant-Dieu s'est mis à sourire inénarrablement; et sa mère, qui le contemple à genoux, se penche davantage encore sur Lui, pour lui dire, aussi bas et doucement qu'une mère sait y réussir quand elle parle à son enfant qui dort: — O mon cher Fils, comment peux-tu sourire ainsi, même en ton rêve de nouveau-né, lorsque déjà mon cœur a pressenti Gethsémani, le baiser de Judas, le prétoire de Pilate et le Golgotha?

Mais l'Enfant-Dieu vient d'entr'ouvrir ses grands yeux de lumière pour plonger un regard d'infinie douceur dans l'âme de Celle qui gémit ses effrois de mère, et, de même que les étoiles du ciel allument des étoiles de diamant dans les neiges immaculées, ce regard de l'Enfant-Dieu ranime et réveille d'ineffables extases dans l'âme toute blanche de la Vierge toute immaculée.

Car, en ce regard de son petit Dieu, la Sainte a compris le mystère du Thabor, comme elle avait auparavant pénétré le mystère du Calvaire en écoutant gémir ses pressentiments de jeune Mère.

C'est que, pour équitable qu'il soit de proclamer Marie la Déesse créée, ce ne l'est pas moins d'ajouter qu'elle doive à son divin Fils le meilleur de sa divinité sans éternité.

C'est qu'avant de contraindre victorieusement les Terres arides et les Océans à produire les herbes et les arbres et les oiseaux du ciel et les êtres animés, le Verbe-principe préludait à ce geste créateur par un "Fiat lux" triomphal, et que toutes les splendeurs dont la synthèse est devenue l'univers ne seraient encore que ténèbres et chaos, si le Soleil, en qui se concentre la lumière qui jaillit du "Fiat lux", ne venait pas illuminer cette synthèse et la révéler à l'homme qui contemple.

Et c'est ainsi que ce premier regard du petit Dieu-Jésus, en descendant jusqu'au cœur de la douce Vierge, y faisait pénétrer les flots d'une lumière divine et fondait la douleur de ses pressentiments maternels dans la félicité des certitudes acquises par la foi.

Dès ce moment, elle songe, sans doute, encore aux martyres qui viennent; mais, c'est maintenant pour les voir s'épanouir en éternelles apothéoses: Elle sait et voit, parce qu'elle a cru — vidit, quia credidit.

* * *

Elle songe, sans doute, encore à la mort et pressent toujours la grande tragédie du Calvaire; mais la mort ellemême, avec ses épouvantes, ses tourments, ses humiliations, ses affres et ses anéantissements, ne lui devient plus que le point de départ et le prélude des triomphales résurrections: vidit quia credidit.

* * *

Elle sait encore, et par surcroit, (car le Christ est Lumière, et la Science n'est qu'une des formes intellectuel-

les de la Lumière). Elle sait que les nations et les humanités meurent comme l'homme qui meurt et que, de tous les gestes divins, la résurrection d'un monde est celui qui doive affirmer le plus glorieusement la divinité d'un Vainqueur de la mort; mais elle a non moins compris que, dans la résurrection d'un homme et dans celle d'un Empire ou d'une hamunité, le Principe qui triomphe est toujours le même, et que le Verbe qui peut guérir un seul homme de mourir est le Verbe qui peut ravir tout un monde à la fatalité de mourir: vidit quia credidit.

* * *

Et tandis que le petit Homme-Dieu se rendort en souriant encore dans la blancheur de ses langes tissés de laine soyeuse; que, dans les firmaments palestiniens, les étoiles d'opale avivent des étoiles de diamant dans les neiges et les givres nacrés, et que les bergers des alentours s'émerveillent d'entendre les anges et les séraphins, les chérubins et les archanges chanter l'hymne des renouveaux promis et des allégresses qui viennent, voici qu'en un rêve infiniment doux, la pensée de la Vierge Sainte s'élève et s'envole par delà les rancunes déicides du Sanhédrin et les lâchetés diplomatiques de Pilate; par delà les Catacombes de Rome et les grandes persécutions impériales — et par delà les siècles de violences et d'anarchies, de révolutions et de mensonges, de sophismes proféduriers et de savantes hypocrisies, d'apostasies collectives et de suicides sociaux — et voici qu'après avoir franchi des océans d'azur et d'immenses solitudes, et traversé tout à tour des empires aux abois, des monarchies en ruines et des républiques croulantes, son regard découvrit enfin de nouveaux firmaments d'étoiles et de nouveaux champs de neiges blanches et roses, cependant qu'au sommet d'une montagne au profil harmonieux, une grande Croix se découpait en noir intense sur la diaphanéité de la nuit.

* * *

...Et voici que soudain, cette grande croix qui dominait ainsi la montagne inconnue, les immenses champs de neige, et les solitudes anonymes, devint une petite étoile qui disparut pour un temps dans une nuée pâle — et voici qu'à l'endroit même où s'érigeait auparavant la croix, la Vierge immaculée se vit elle-même, rayonnante comme la lune et revêtue d'une robe dont la blancheur était pareille à celle des givres et des frimas quand le soleil les inonde de ses rayons lumineux.

Et l'Enfant-Dieu reposait dans ses bras, cependant que la petite Etoile, qu'elle avait vu naître de la Croix descendait sur son front de Reine et s'y fracturait en douze étoiles nouvelles pour lui faire un diadème merveilleux.

Et le petit Dieu souriait en étendant ses petites mains bénissantes sur les neiges et sur les immensités inconnues qui s'éployaient devant eux.

Et voici que, soudain, du cœur de cet Enfant-Dieu jaillissait comme un torrent d'hosties qui retombait en risée de blancheur sur ces neiges anonymes et ces immensités.

Et, de chaque hostie qui tombait ainsi, la Vierge voyait surgir un foyer sur le linteau duquel resplendissait un Cœur eucharistique, — cependant qu'un Archange, descendu des cieux, venait s'agenouiller devant sa Souveraine en lui présentant le livre où, de toute éternité, la prescience du Dieu vivant a gravé le nom des Hommes et des Femmes, des Empires, des Nations et des Mondes qui sont prédestinés à survivre et triompher de la mort.

Et, voici qu'après aoir lu, dans ce Livre de vie, ce que la miséricorde de Dieu réservait à la jeune nation qu'elle venait de voir surgir des neiges immaculées, des forêts vierges, de l'amour de l'héroïsme et de l'hostie, la Vierge sainte à son tour sourit inénarrablement, comme elle avait vu son petit Dieu sourire en son première rêve de nouveau-né.

* * *

C'est pourquoi les anges et les séraphins et les archanges qui passaient en chantant Dieu dans cette grande nuit bethléemite, purent sans doute entrevoir encore que la Vierge pleurait silencieusement auprès du berceau rustique ou l'Enfant-Dieu reposait dans ses langes de laine soyeuse; mais ils comprirent aussi qu'au lieu d'être encore du martyre et de l'effroi, ces pleurs de Notre-Dame étaient de l'extase.

* * *

Et c'est en ce moment que les bergers des alentours entrèrent discrètement dans la pauvre étable pour adorer le petit Dieu des Humbles, des Affamés, des Meurtris et des Délaissés, dont la venue libératrice leur était annoncée par les messagers du ciel. Et in Terra pax hominibus. Amen! Alleluia!



"Françoise", la grande journaliste canadienne, dont le souvenir, après dix années, vit encore si profondément et si parfaitement dans toutes les mémoires.

LES PAGES A RELIRE — Faire revivre la pensée de ceux qui nous ont quittés, trop tôt, hélas! nous semble un devoir de piété nationale. Deux pages, l'une de notre regrettée **Françoise,** l'autre du spirituel **Gaston de Montigny** s'inscrivent ici, comme un hommage à la mémoire de tous ceux qui nous ont creusé le sillon.

LE BAISER DE MADELEINE

Par FRANÇOISE

Il en est de l'amour comme des litanies de la Vierge. Jamais on ne les fines.
A. de Musset.

Elle lui avait promis de l'embrasser au Jour de l'An.

A la Notre-Dame, quand on avait présenté le bouquet à Baptiste Dumont et à Sophie, sa femme, il y avait eu grande fête, grand bruit et grand rassemblement.

Toute la jeunesse de St-Paul s'en était donné à cœur joie jusqu'à la pointe du jour et lorsqu'au moment de se séparer, Pierre, qui venait d'apprendre de la bouche même de Madeleine que ses vœux étaient agréés, Pierre, un peu grisé par les rondes et le grand œil flamboyant de sa belle, avait voulu mettre un baiser sur ses joues fraîches et rosées. Prestement Madeleine se déroba à l'étreinte et d'un ton résolu:

— Non, Pierre, non! Aujourd'hui, ce serait mal, mé, au Jour de l'An, tout le monde s'embrasse......

Et c'était aujourd'hui le premier janvier.

Madeleine s'était couchée la veille avec une crainte vague, une douleur sourde au cœur, qui empoisonnaient cette félicité rêvée du premier baiser, si pur, si chaste, qu'on peut se le rappeler toujours sans jamais rougir.

Le soir de la minuit, elle avait accepté, pour revenir à la maison, l'escorte du jovial Pitre, le fils du maire, qui, à la porte de l'église, lui avait dit galamment:

— Mam'zelle Madeleine, j'pourrais-ti vous piloter jusqu'à chez-vous?

Vainement la pauvre enfant avait cherché du regard parmi la foule compacte, attroupée sur le perron, celui-là seul qu'elle eût choisi pour compagnon de route, mais aucun visage ami n'était venu rencontrer le sien.

Personne ne se détachait du groupe pour venir la réclamer, et malgré son attente anxieuse, ses hésitations,—disons mieux, ses regrets—il lui fallait accepter le bout de reconduite offert par le gros Pitre.

— Allons, fillette, allons! avait dit le père, qui prenait déjà les devants avec sa robuste moitié, dépêche, dépêche, c'est point l'heure de fafiner.

La grande route longeait pendant quelques arpents le modeste cimetière rural, et puis, brusquement, le chemin tournait tout-à-coup pour s'enfoncer, droit comme une flèche, entre deux rangées de maisons bâties irrégulièrement, éparpillées, çà et là, dans les grands champs.

C'était là, à ce coude, que, revenant en toute hâte avec une lanterne emportée pour elle, sans doute, Pierre devait croiser Madeleine. Dans sa précipitation, il l'avait heurtée rudement; puis quand il l'avait reconnue, quel regard de douloureuse surprise, de reproche, et enfin de colère elle rencontra ce soir-là, au coin tournant du cimetière.

Si au moins, j'avais pu l'revoir, se disait-elle, lui expliquer tout, il m'aurait mieux comprise.....

Rien, rien. Depuis la rencontre fatale Madeleine n'avait pas revu Pierre.

Un violent accès de toux avait rendu pâlottes les joues rosées de la jeune fille, en la condamnant à garder la maison toute la semaine... Il fallait donc abandonner l'espoir de le rencontrer à la grand'messe le dimanche.

Et voilà comment, au matin du premier janvier, le cœur de Madeleine, agité de sentiments divers, battait à rompre sous son corsage rouge écarlate.

— Hé donc! dit sa mère, surveillant les apprêts de sa toilette, pourquoi mets-tu pas ta robe de mousseline française toute neuve? Quand on étrenne le premier de l'an, ça porte chance, tu sais, pour tout l'reste de l'année.

— J'la mettrai betôt, dit Madeleine avec embarras, j'ai peur de la savater.

C'était avec cette robe rouge qu'il l'avait aimée à la veillée du 8 décembre. Peut-être en la retrouvant aujourd'hui comme elle était ce soir-là, oublierait-il son infidélité apparente, lors de la Minuit? Sa colère fondrait sans doute en la voyant si jolie.

Mais s'il allait ne pas venir! Cette pensée seule la faisait défaillir. Et ce baiser qu'elle avait promis et s'était fait fête de lui donner, s'il allait le dédaigner, qu'elle honte!

Déjà tout est en mouvement dans la maison: les petits commencent à se promener avec des cris de joie, comparant, admirant, pleins de reconnaissance au petit Jésus pour les cadeaux dont il a rempli leurs bas de grosse laine.

Bien sûr ces grosses pommes, veinées de rouge, venaient en droite ligne des vergers du paradis, mais ces bâtons de crême ressemblaient merveilleusement à ceux que les cavaliers de Madeleine avaient l'habitude de jeter dans son tablier.

La maison est propre, bien rangée; les ustensiles de cuisine, tous frottés, reluisent comme de l'argent au mur où ils sont suspendus.

Une grosse chatte ronronne doucement sur la pierre du foyer, les yeux demi-fermés, avec un sentiment de bien-être, dans cette chaude atmosphère encore tout imprégnée du fumet délicieux des festins que l'on y a préparés la veille.

Bien qu'il soit encore de fort bonne heure, puisque l'on s'éclaire à la lueur des lampes, les visiteurs sont attendus d'un moment à l'autre.

Il en est même qui commencent la tournée des parents et des amis immédiatement après le coup de minuit.

Déjà l'on entend audehors les tintements joyeux des clochettes; les claquements stridents du fouet dans la main des robustes " maquignons ", des rumeurs de voix qui résonnent dans l'air matinal.

Puis, un grand bruit de carrioles devant la porte qui s'ouvre toute grande pour recevoir les nouveaux arrivants.

Ce sont les fils, les brus et les petits-enfants de Baptiste Dumont qui viennent souhaiter la bonne année aux vieilles gens.

— Entrez, entrez, crie Baptiste Dumont, je vous la souhaite bonne et heureuse, mes gars, et l'Paradis à la fin de vos jours!

La porte est restée toute grande ouverte. Tous s'y engouffrent bruyamment; les hommes d'abord, avec leurs énormes capots de chat sauvage, serrés aux reins par leurs ceintures

fléchées et tenant encore dans la main gauche le fameux fouet dont la mèche retombe maintenant sur le plancher.

Les femmes, la tête recouverte de "tarèse" en velours, à large bordure de vison, tiennent dans leurs bras d'informes paquets, dont on soupçonne le contenu bien que le volume soit exagéré par le nombre des courtes-pointes qui servent d'enveloppes. En effet, les vagissements ne tardent pas à confirmer la présence de bébés au maillot.

Du cabinet voisin accourt un groupe d'enfants et d'un commun accord ils se jettent à genoux. L'aîné, prenant la parole au nom de tous les membres de la famille, sollicite la bénédiction paternelle.

Baptiste Dumont ôte respectueusement sa tuque de laine grise et, au milieu d'un religieux silence, trace un grand signe de croix sur ces fronts inclinés.

Ensuite on s'embrasse à la ronde avec de grands éclats de voix et de bons rires. La mère Dumont, déjà plusieurs fois grand'mère à quarante-cinq ans, alerte et pimpante, en deux tours de main a débarrassé les visiteurs de leurs épaisses couvertures.

La chatte, que cette invasion a arrachée à sa douce somnolence, s'est réfugiée sur le haut de l'armoire; le dos en arc, le poil hérissé, elle surveille, entre deux pains de sucre, les scènes diverses du premier jour de l'année.

— Ousqu'est Madeleine, demandent quelques voix?

— Alle est point ben vigoureuse, dit la mère Sophie avec un soupir. Ce qui ne "l'impose" point de vaquer dans la maison, même qu'elle m'a aidé à fricoter toute cette semaine. C'est un gros rhume qu'elle a-t-attrapé quand on a fait boucherie.

— C'te jeunesse, dit le père Baptiste en abaissant sur son bougon de pipe son capuchon en ferblanc perforé, c'est imprudent! On dirait que ça cherche leur coup de mort!

Madeleine fait enfin son apparition. Il y a une telle explosion de joie en la voyant, les souhaits sont si sincères, si spontanés, la gaieté est si vive et si franche sur toutes les figures qu'elle est contagieuse, et son pauvre cœur se reprend à espérer plus fort que jamais.

Non, il est impossible que le malheur la frappe en un jour comme celui-là.

Les bouteilles sont déjà sur la table. Du whiskey blanc pour le sexe fort; de la liqueur de "peppermint" et des bons "sangarees" pour les femmes.

Les croquignoles généreusement saupoudrées de sucre blanc, qui dormaient dans les jares en grès sous le grand lit dans la chambre de compagnie, sont arrachées à leur cachette, et s'empilent sur la table. On donne aux enfants de grosses galettes, bourrées d'anis à la croûte brune et bien glacée, qu'ils lèchent avidement avant de les entamer.

On trinque avant le déjeuner, on trique après, on trinque tout le long du jour, enfin, avec les amis, les connaissances qui viennent souhaiter la bonne année.

Le jour de l'an les libations sont permises, et comme le dit pittoresquement Baptiste:

— Aujourd'hui, vous savez, mes amis, on ne mouille pas la croix.

C'est-à-dire qu'en cette occasion exceptionnelle, on ne croit pas manquer aux obligations de la croix de tempérance, en prenant un p'tit coup.

Tout le jour, ce sont des allées et venues continuelles, on entre en groupes de cinq, six et même davantage. On se fait des accolades à la ronde; la franche câline de Sophie en est toute fripée. Et dans la bouche de chacun on entend le vieux souhait dont personne n'a songé à changer la naïve tournure:

Bonne et heureuse année!

Madeleine s'est placée près de la porte pour voir plus vite son beau Pierre quand il entrera... s'il entre. Chaque coup de gros marteau lui retombe affreusement sur le cœur. C'est à peine si ses jambes la supportent pour aller au-devant des nouveaux venus.

Un à un, elle les regarde passer devant elle, et à chaque fois, elle retombe sur son siège, plus brisée, plus cruellement désappointée.

Par moments le sang monte en jets jusqu'à ses joues singulièrement creusées depuis le matin et plus blanches qu'un suaire; des sueurs froides mouillent jusqu'à la racine de ses cheveux blonds.

Mais elle est brave jusqu'au bout. Elle force ses lèvres crispées à se détendre dans un sourire et ses yeux brillent avec d'autant plus d'éclat que la fièvre y a allumé d'étranges lueurs.

La toux l'a reprise plus déchirante et plus opiniâtre. Sa respiration sifflotante ferait mal à entendre si elle n'était couverte par le bruit des voix, le cliquetis des verres qui s'entrechoquent avec tant d'entrain.

C'est fini maintenant, elle l'a assez attendu. C'est assez souffrir. Quand même il viendrait encore, elle lui refuserait là, devant tout le monde, ce baiser qu'elle lui avait promis.

Et elle court s'asseoir dans un coin de la vaste cuisine, sur le coffre où elle se trouve dissimulée dans la pénombre des grands rideaux du lit.

— Allons, disait encore le Père Baptiste aux anciens amis qui s'apprêtaient à prendre congé de lui, il ne sera pas dit que vous partirez de chez Baptiste Dumont, rien que sur une jambe, venez prendre un aut'coup.

...Il est près de six heures; les visiteurs se font plus rares, moins nombreux.

Après le souper, chacun veille en famille, de sorte qu'il ne faudra plus attendre personne.

Qu'a-t-on fait de la jolie Madeleine qui dansait si légèrement à la fête de la Notre-Dame? Comment quelques heures ont-elles suffi pour ravager son frais visage et marquer ses beaux yeux doux et tendres d'un cercle si noir.

Elle se sent si malheureuse qu'elle voudrait mourir. Des sanglots, qu'elle dissimule mal dans des accès de toux, montent jusqu'à sa gorge. Son imagination énervée, surexcitée, lui montre Pierre auprès d'une autre, de la petite Clairette, peut-être, qui a déjà tant jalousé son bonheur.

Son beau rêve d'amour finit avec l'aiguille qui doit marquer six heures au vieux coucou! Et de tout ce beau rêve, il ne lui restera plus qu'une horrible douleur au cœur, un vide immense au cerveau. les sensations de brûlures et d'agacants frissons que produit la fièvre courant dans les veines.

Désespérée, elle se prit à pleurer, et détournant ses yeux toujours fixés sur la porte, elle enfouit son front brûlant, et sa jeune tête blonde dans les blancs rideaux du lit.

... A ce moment quelques retardataires firent irruption dans la vaste cuisine.

L'un d'eux se détachant de ses camarades, autour desquels s'empressaient les maîtres de la maison, s'avanca tout droit dans le coin où la pauvre Madeleine se sentait mourir.

— Madeleine, dit-il, d'une voix émue et tremblante, j'ai voulu ne pas venir, tu sais, à cause de Pitre... j'ai pas pu. Veux-tu encore me souhaiter la bonne heureuse?

Et elle, oubliant, comme oublient les femmes, toutes ses angoisses, toutes ses douleurs, trouvant encore dans son cœur un généreux pardon pour l'avoir tant fait attendre, tendit ses lèvres pour le baiser promis.

La prenant dans ses bras bien doucement, bien tendrement, Pierre dit gaiement d'une voix qui dissimulait mal son émotion:

— Beau-père, quand irons-nous chez m'sieur le Curé mettre mon premier ban avec Madeleine?





Madame Rosaire Thibaudeau, la présidente de "L'Aide à la France" qui a présidé, le 8 décembre dernier, la Conférence de Madame Clémenceau Jacquemaire à la salle Windsor. Madame Thibaudeau a déployé toute sa vie, des qualités précieuses dans l'organisation et le progrès de la plupart de nos grandes institutions de charité. Pendant la guerre, son dévouement fut inépuisable, et c'est surtout à la présidence de "L'Aide à la France" qu'elle a rempli une tâche au-dessus de tous les éloges. Une décoration française serait vraiment bien à sa place sur un aussi noble cœur!

Lady Williams-Taylor, présidente conjointe de "L'Aide à la France", dont le dévouement aux œuvres de guerre françaises est absolu, et a provoqué dans le monde canadien français, la plus vive admiration, comme la plus intense sympathie. Une décoration française pourrait seule récompenser un aussi beau dévouement.



Madame Clémenceau-Jacquemaire, la fille de l'illustre Premier de France, qui vient de donner à Québec et à Montréal, les 7 et 8 décembre, des conférences si vivement appréciées. La grande Française est "Croix de Guerre", ce qui est bien la plus grande distinction qui puisse récompenser le courage et la valeur.

L'APPEL DANS LA NUIT

PAR MADELEINE

Il était aussi coquet qu'une jolie femme.

Sa chambre ressemblait au cabinet de toilette d'une mondaine, et sur la petite table, soigneusement rangés, les accessoires de vieil argent brillaient sous la lueur tendre des bougeoirs roses. Rien ne lui paraissait trop beau, ni trop minutieux, de tout ce qui l'entourait et contribuait à la joie toute physique qu'il éprouvait d'être un bel homme, et un homme sain. Il se rappela, ce petit Emile Renard, croisé tout à l'heure au Cercle, et si maigrelet, si vanné, si usé.

— Une loque! murmura-t-il en souriant, dans la glace qui le reflétait tout entier. "Il faut savoir vivre," pensa-t-il tout bas, avec la parfaite conscience qu'il avait d'être un être d'équilibre et de morale.

Dans des cadres, tout le long du mur, de jeunes femmes souriaient, gracieuses et jolies. Il les regarda avec une pensée orgueilleuse. Toutes l'avaient aimé, toutes, il les avait aimées. Pas une cependant n'avait réussi à le retenir. Elles étaient des passades, rien de plus. Pourtant, d'un petit cercle au mince fil d'or, une tête, pâle et fine, émerge avec des yeux de reproche... Jacques Brivois s'approche pour la mieux voir.

— Pauvre petite! fait-il à mi-voix.

Il retourne à ses futilités, soucieux d'être plus beau ce soir que tous les autres soirs, parce qu'il va tantôt souper chez la plus charmante femme de la ville et qu'il doit y rencontrer des jeunes filles adorables. Alors il voudrait briller, se sentir encore, sous l'éclat des lumières et dans la douceur des parfums, l'homme aimé de toutes les femmes. Il veut maintenir cette nuit, plus haut que jamais, sa réputation d'homme chic, impeccable, et il multiplie les petits soins qui le perfectionneront. Il a la vague sensation que tous ces détails sentent le ridicule, mais il a aussi la certitude qu'une négligence lui serait fatale. Toutes celles qui l'ont surnommé le beau Brummel, s'accommoderaient mal de le voir moins parfait et moins fier. Cependant, il ne chantonne plus, comme tout-à-l'heure, il n'est plus aussi content.

Le portrait de Denise l'a rendu à tous ses souvenirs. N'était-ce pas un soir de Noël qu'il l'avait connue, et tout de suite, aimée? Oui, aimée, autant qu'il pouvait, sans compromettre l'harmonie de sa vie, et l'égoïsme de ses sentiments. Mais elle était bien jolie et bien tentante la petite Denise, dans tout l'éclat de ses dix huit ans, alors qu'au bal, elle lui avait souri. O ce sourire, Jacques en revoit toute la séduction... Il lui semble que les femmes qu'il a depuis rencontrées, n'ont jamais su sourire ainsi...

Il lui avait fait la cour, très assidûment, très dévotement. La fillette riait à tous ses propos d'amour, et lui ne croyait pas que de si beaux yeux pouvaient pleurer. Il y vit cependant monter tout un flot de larmes, le jour, où, sans y penser, il avait répondu à une taquinerie un peu maladroite, devant Denise qui l'épiait:

— Non, jamais, je ne me marierai. J'aime ma liberté, plus que tout.

Et quand ensuite, il voulut envelopper la jeune fille dans le velours souple de sa sortie de bal, elle avait eu un brusque recul pour le refuser. Lui, ne voulant pas comprendre, devenait furieux, surtout parce que Maxime Baudoin le regardait sarcastiquement. Longtemps, longtemps, il en avait voulu à, Denise de l'avoir repoussé devant ce jeune homme qui riait de tout, et s'était souvent moqué du beau Jacques Brivois

Puis il ne l'avait plus revue. Elle devint vite une oubliée. D'où vient que ce soir la mélancolie des beaux yeux gris le tourmente ainsi? Il sait vaguement que ses parents habitent l'Ouest, qu'ils y ont fait fortune... et que Denise doit être mariée.

Mariée! C'est drôle, il n'a jamais pensé recevoir ce choc au cœur.

Et cela lui fait froid d'être encore le jeune homme qui court les bals blancs, reconduit les douairières, met en voiture les plus jolies femmes, sans que l'on songe autour de lui, à lui voir remplir un autre emploi.

Il aurait de même pu être le mari de cette petite Denise si fine et si attrayante, être heureux...

A ce moment, il se remet à chanter, et se moque de son émotion. Il a bien fait. Il est tranquille, joyeux, bien accueilli, toujours fêté. Personne ne le discute ni ne le contrarie. Son nom est en tête de toutes les listes d'invitation. Il fait belle figure au bal, où toutes les jeunes filles lui font fête, et ses camarades mariés envient son sort. Il a une jolie situation, peu de travail et beaucoup d'argent, un beau talent littéraire et même musical. Il ne perd pas un concert, assiste à toutes les conférences, fréquente tous les meilleurs théâtres. Que faut-il de plus pour être heureux?

Il se retourne instinctivement du côté de Denise, et lui sourit comme pour quêter son approbation. Mais les yeux gris restent implacables dans leur cadre d'or... Elle ne doit pas m'avoir pardonné, pense-t-il... J'aurais peut être dû l'épouser... J'aurais un foyer, des enfants, une femme aimante... Comme tout cela serait chaud, dans ce soir de la Noël, où rien ne chante plus pour moi... Il pense à sa maman, sa vieille maman, qui vit, toute seule, dans son coin, parce qu'elle n'a jamais voulu entrer dans la vie de son fils, pour déranger des habitudes qui lui sont si précieuses. Elle a senti que, pour être toujours aimée, il lui fallait vivre en dehors du rayonnement de ce tendre égoïste qui était son enfant. Il y pense... il l'imagine au coin de l'âtre qui anime la vieille maison, disant ses mille ave, *et cette pensée lui est douce infiniment, que sa maman ne pense qu'à lui, en priant. Puis, le souvenir lui revient de l'affection qu'elle portait à Denise, et du désir qu'elle lui avait exprimé, un soir, de voir cette belle et aimable jeune fille, devenir la mère de ses petits-enfants. Ce souhait si légitime pourtant, l'avait exaspéré, et la vieille maman n'avait plus jamais reparlé de la jolie fille aux yeux tendres, et aux gestes timides.*

Mais elle doit être bien seule, sa vieille maman, si douce, si peu encombrante, si rieuse encore. Elle devait revivre tous ses chers souvenirs, et pleurer sans doute, en pensant au père et aux enfants morts. Et le besoin lui vint d'aller vers elle, et de lui dire qu'elle n'était pas seule, qu'il était là, et qu'il l'aimait... il sauta sur le téléphone... Mon Dieu, qu'il était nerveux, ce soir, lui si sage, et si calme! — Il voulait parler à sa mère... C'était elle. "Il ne fallait pas être surprise... il voulait lui donner sa soirée de Noël, et réveillonner avec elle après la messe de minuit... Il irait tantôt la chercher, pour la conduire à l'église...

Elle ne pouvait pas?... Non?... fatiguée?... rhumatisante?... Elle l'attendrait après la messe... oui... Martine lui préparait de bonnes choses... elle dansait de joie dans la cuisine, Martine... On serait très heureux... oui... oui. Bonsoir Maman," termina-t-il d'une voix douce, émue, inaccoutumée. Bien sûr que la vieille femme songeait que son petit devait souffrir

pour avoir une telle faim d'elle, dans cette soirée, où se multiplient les réveillons mondains et les soupers éblouissants.

Le téléphone se mit ensuite à vibrer. On l'appelait, on le réclamait... on ne pouvait se passer de lui... on danserait après souper... on lui présenterait une femme exquise et jolie, et intelligente... Non! Non!... Il avait promis sa soirée, et il tiendrait parole... Puis en attendant l'envolée des cloches, il alluma sa cigarette, et tout simplement tira son fauteuil jusqu'au portrait de Denise triste et déçue dans le cercle d'or de son cadre ovale... il la revoyait à travers le nuage bleu et mouvant de sa Murad, et elle lui semblait plus fine, plus jolie, plus désirable que jamais. Etait-elle vraiment mariée là-bas? Il fallait qu'il sache. Il demanderait à Machin ou à Chose qui l'avait aimée et devait sans doute savoir... Il se retint à quatre pour ne pas téléphoner, tout de suite, dans une soif d'apprendre impérieuse et violente.

Un petit coup gratté à la porte le fit sursauter. Sa jeune domestique, minaudant pour s'excuser, lui présente une toute petite enveloppe d'un bleu doux. "Elle était arrivée du matin, mais on avait oublié de la lui remettre". Cette fête de Noël bouleversait tout le monde... les cadeaux, le ménage, les messages.

— Ce n'est rien, Jeannine, fit-il simplement, en prenant le billet, qu'il croyait une invitation. L'écriture le fit tressaillir. Il déchira la mince enveloppe d'un coup de doigt impatient. Il courut à la signature: "Denise". C'était bien cela, il n'avait rien oublié.

"Je vous en ai voulu longtemps Jacques, sans réaliser que vous n'étiez pas un homme susceptible d'aimer. Aujourd'hui que j'ai vieilli, — j'ai vingt-cinq ans, — je saisis mieux, quoique ce soit très lourd au cœur de comprendre! Tous les miens sont morts, Jacques, tous. Et je suis seule dans la vie. Je ne puis vivre, ici, dans ce désert qui m'épouvante. Aussi je m'en retourne vers ma province que tant j'aime. Ici, c'est encore le pays, mais c'est l'exil quand même. Pour nous, Canadiens-français, la patrie, c'est là-bas, dans le vieux Québec emmitoufflé de neige blanche... ou auréolé d'érable roux. J'arriverai dans la nuit de Noël, trop tard pour la messe de minuit, mais assez tôt, néanmoins, pour regarder la foule pieuse sortir de nos belles églises. Si j'osais, je vous demanderais d'être là. Si indifférent que vous ayiez été à mes dix huit printemps, vous êtes encore le seul ami que je me rappelle avec joie. Si vous soupez cette nuit-là, venez ensuite recueillir la petite épave que l'Ouest vous renvoie, et qui est toute seule dans la vie. Mes chambres sont retenues au Ritz. Je verrai à m'installer plus tard. Pardon de vous importuner, mais j'ai tant besoin de presser la main d'un ami, en rentrant chez nous!

Denise."

Denise! Elle revenait, et c'est à lui qu'elle pensait... Il regarda la photo, et chose étrange, elle souriait presque dans son cadre d'or fin. Elle avait donc oublié, et elle aimait encore. Comme ce serait bon l'avenir et l'amour. Il se sentait un autre homme.

Les cloches chantaient dans le ciel, tout d'étoiles, flamboyant... Comme la messe de minuit fut belle à ce croyant qui aimait le culte et ses brillantes manifestations! Il adora la Crèche avec amour et pria, heureux et fort, dans la douceur de son rêve qui revenait.

Il conta tout à sa mère: "Je la sentais revenir, Maman, et c'est elle seule que j'ai aimée toujours."

Elle riait, si heureuse de penser qu'elle pourrait encore embrasser un tout petit enfant de sa chair et de son cœur.

— Tu avais pourtant bien tenté Dieu, mon fils, fit-elle simplement.

Il sauta dans l'auto qui, dans un vol rapide, l'emmena vers la gare. Une grande agitation y régnait. Des gens allaient, venaient, se bousculaient au guichet du préposé aux renseignements. Il entendit que l'on parlait d'accident, de collision, de chose atroce. Les oreilles lui bourdonnaient... il eut peur de tomber, tant ses jambes pliaient... Il était si pâle et si défait, sans même savoir, qu'une jeune femme, à côté de lui, murmura. "Vous aussi, vous aviez des parents dans ce convoi?... N'est-ce pas affreux?... il y a beaucoup de morts, dit-on... Moi, j'attendais un frère de mon mari qui revenait malade de Saint-Boniface..."

Il n'en entendit pas davantage et sortit de la gare, en courant comme un fou.

Il avait saisi que l'accident s'était produit tout près de Lachine, et il voulait aller là-bas et sauver Denise, sa petite, sa jolie Denise.

Il repoussa le chauffeur qui voulait l'installer, et s'empara du guidon. Et ce fut une course affolée, vertigineuse. De temps à autre, le chauffeur protestait mais en vain, Jacques n'entendait rien, et les mains crispées sur le volant, il hachait ces seuls mots entre ses lèvres meurtries: "Denise, Denise, Denise, je ne veux pas que tu sois morte!"

Bientôt de la fumée, des cris, du monde. Ils étaient arrivés.

Il s'échappa de l'auto, en courant, en criant. Jamais il n'avait cru possible de tant souffrir. Il se fraya une route à travers la foule, sans souci d'écraser quelqu'un. Personne ne protestait. L'on sentait que ce grand garçon, à l'air fou, devait souffrir immensément, et la foule, si nerveuse qu'elle soit, a toujours pitié de telles détresses. Il arriva ainsi jusqu'au hangar, où l'on transportait les corps. Des médecins les examinaient avec sollicitude. Jacques avisa le Docteur Métivier, son ami, et courut à lui: "L'as-tu trouvée? fit-il simplement. Et comme Métivier le regardait, le croyant devenu fou.

— Mais oui, elle, Denise, ma fiancée...

Alors le médecin eut une grande pitié de ce pauvre homme, et avec lui, il regarda tous les corps allongés sur les planches rudes; quelques uns horriblement défigurés, d'autres à demi brûlés; d'autres encore, figés dans le grand choc, sans une blessure. Denise était là, belle et tendre dans la splendeur de ses cheveux dénoués, qui lui donnaient leur parure dernière. Ses yeux, à demi-ouverts, semblaient las de regarder. Jacques la prit dans ses bras, et si souple était ce corps frêle et joli, qu'il ne voulut pas la croire morte. Métivier se prêtait à ses supplications avec une pitié infinie. Tout doucement, il l'emmena plus loin ,lui parlant...

— Oui, elle était morte... de peur... parce que le cœur n'était pas bon... le choc l'avait tuée... Elle n'avait même pas souffert. Sans cette faiblesse cardiaque, elle aurait été sauvée, puisqu'elle ne portait aucune blessure... Elle avait sans doute déjà souffert beaucoup, et le cœur se détraque si vite dans ces délicats organismes."

Jacques souffrait horriblement de ces propos... Il avait posé sur son épaule, la tête de la petite morte, et il lui parlait tout bas, en prière:

— Petite Denise j'ai senti votre appel, dans la nuit... Vous êtes morte en pensant à moi, petite âme si douce... Morte, et je vous aurais tant aimée... tant...

Métivier eut peur de ce désespoir si poignant. Il voulut l'arrêter, lui parler de formalités, de détails, de convenances. Mais Jacques s'arrache de lui et s'enfuit à travers la foule qui s'ouvrait respectueusement sur le passage de cet homme qui portait une femme morte.

Auprès de l'auto, le chauffeur attendait. Jacques, portant son cher fardeau, lui cria l'ordre de retourner chez sa mère C'était vers elle qu'il courait, emportant comme un trésor, la dépouille de celle qu'il avait su trop tard aimer. Sa mère seule,

pouvait recevoir la petite Denise morte. Il la lui amenait tout simplement. Il avait gardé dans ses bras, comme pour le réchauffer, le corps de la jeune morte, et maintenant, sous la nuit claire d'étoiles, il pleurait, il pleurait, et les larmes d'amour se cristallisaient sur le visage endormi de Denise.

Il ne songea pas un moment à ménager la pauvre mère qui rêvait là-haut, à la joie de son fils. Il sonna brutalement, et sur le lit où la vieille femme s'éveillait, au creux même de l'oreiller d'où elle se relevait, il coucha sa Denise, et prenant sa maman à pleins bras, il se mit à crier, à crier désespérément.

Ah! quels sont les mots que les mères disent alors: Mystère! Personne ne les a jamais recueillis. Mais elle parla longtemps, doucement; elle essuya le front où les sueurs tremblaient; elle lissa les cheveux d'horreur révoltés; elle retint dans ses bras le grand corps qui défaillait, et lentement, pieusement, elle accomplit le rite maternel qui sauve les grands et les petits.

* * *

Au matin, la petite Denise, dans une robe de satin blanc, allongée sur le divan bleu nattier, semblait se reposer du trop long voyage. Jacques Brivois l'avait entourée de roses blanches et rouges. Elle parfumait, et elle souriait la petite morte de Noël, dans ce beau matin de décembre où la neige floconnait discrètement un pareil tapis blanc sur toutes les routes. Il avait fermé les beaux yeux qui ne voulaient pas se clore à jamais. Avec un soin tendre, il avait mis ses mains sur eux, longtemps, longtemps, pour qu'ils ne s'ouvrent plus. Sa mère, superstitieuse, lui avait affirmé: "Il ne faut plus qu'elle regarde de ce côté-ci, car elle ne sera pas heureuse."

Et le lendemain, dans la crypte funéraire où dormaient tous les siens, où s'en irait un jour sa dépouille à lui, Jacques Brivois avait enseveli l'être d'élite et de beauté qui s'était nommé Denise.

Et comme il pleurait désespérément entre les bras de la maman compatissante, ce refrain douloureux: "Elle ne saura jamais combien je l'aurais aimée!" la vieille femme tout près de la tombe, et plus près encore du Ciel, le rassura:

"Tu oublies que là-haut, tout se sait!"

LES ECHOS

L'incendie de l'Université de Montréal a causé une profonde émotion dans la cité, et dans la Province. De partout sont venus des témoignages de la plus haute sympathie.

Monseigneur Gauthier, le Recteur de l'Institution a, avec sa fière énergie, dirigé la réorganisation des cours, et si rapidement, que les étudiants n'ont aucunement souffert du grand malheur qui frappait leur Université.

Dans le public, la première émotion passée, l'on s'est, tout de suite, préoccupé de la réédification de l'Université de Montréal, et le vœu fut, et de partout clairement exprimé, que la nouvelle bâtisse devrait s'élever dans un autre endroit, plus vaste, mieux situé, et où les étudiants canadiens-français pourraient jouir d'une liberté qui leur est totalement refusée au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. Espérons que la générosité de nos millionnaires, et du public en général, permettra la mise en pratique d'un aussi beau projet, et nous fera, bientôt, compter l'Université de Montréal parmi les universités modèles de l'Amérique, au point de vue matériel, comme elle l'a toujours été au point de vue éducationnel. Le Secrétaire de l'Université, M. le Chanoine Chartier a fait preuve de tout son esprit d'initiative et de dévouement, en secondant Mgr Gauthier, dans la réorganisation des cours universitaires qui sont maintenant installés, à Saint-Sulpice, à l'Art Dentaire, et aux Hautes-Etudes.

Les citoyens de Montréal ont une lourde tâche devant eux, mais, dirigés par les autorités universitaires, ils sauront, de la rude épreuve subie samedi soir, le 22 novembre, se relever promptement, en déployant un patriotisme éclairé et généreux.

* * *

Vers la mi-novembre avait lieu l'assemblée annuelle de l'*Aide à la France* sous la présidence conjointe de Madame Rosaire Thibaudeau et Lady Williams Taylor. Les rapports attestent que des sommes importantes furent versées par Montréal aux œuvres françaises durant la dernière année, entr'autres une somme de dix mille dollars, présentée au Général Pau, lors de sa visite à Montréal, et une autre de mille dollars à l'Union Nationale Française pour des secours aux soldats français de retour du front et à leurs familles, ces dernières sommes versées par les soins du Consul-Général de France, M. Henri Ponsot. Le Consul suppléant, M. de Verneuil présent à la réunion, remercia en termes émus le zèle et le dévouement des amis de la France, dont il dit la lourde tristesse devant tous ses morts, devant toute la douleur des pays dévastés.

" L'Aide à la France " continuera son action en faveur de l'orphelinat franco-canadien fondé à Paris, et pour lequel l'Ontario, à l'appel d'une vaillante Française, Mademoiselle Guérin, a déjà versé des sommes importantes.

Notre Province doit aussi se préoccuper d'une œuvre franco-canadienne, et la ville de Québec travaillera aussi activement au succès de cette fondation, sous la présidence de Madame Grendin.

* * *

A Montréal, les instituteurs, réunis en convention, ont énergiquement réclamé l'augmentation de traitement à laquelle ils ont tant de droit, et qui leur est absolument nécessaire, en ces jours de vie chère. Ils ont tous parlé avec une grande sagesse et une parfaite énergie. Il est question d'élever les taxes scolaires pour satisfaire à d'aussi justes prétentions. Il ne faudra pas oublier dans la distribution de faveurs combien méritées, les vaillantes institutrices qui ont souvent des familles à soutenir, elles aussi, et se dépensent si généreusement pour instruire nos enfants.

* * *

A Québec, une convention de cercles de Fermières, convoquée par l'actif Ministre de l'Agriculture, a soulevé beaucoup d'intérêt. Les rapports de ces cercles ont intéressé tout le pays. Ils sont aussi substantiels que bien faits, et de nature à nous prouver quel élan, grâce aux fermières, l'agriculture prend dans notre province. Les cercles ont maintenant leur organe, dirigé par Madame Alphonse Désilets, femme de l'un de nos collaborateurs, et collaboratrice, elle-même à la *Revue Moderne*, où nous sommes fiers de les compter des nôtres.

* * *

Sir Robert Borden, dont la santé a inspiré quelque temps des inquiétudes à ses partisans, car l'on aurait tort de croire qu'il n'en a pas et des plus fervents, admirateurs passionnés de son courage, de son activité, et son caractère, — a pu revenir assez vite du Sud, pour accompagner Son Altesse Royale, le Prince de Galles, de New-York à Halifax. Lady Borden, dont les soins dévoués ont hâté le rétablissement de la santé de notre Premier-Ministre, est aussi revenue dans la Capitale.





L'ENTRE-NOUS

Nos aïeules, si modestes et si nobles, avaient la bien jolie coutume, apportée de cette France aux traditions exquises, de faire dans toutes les grandes fêtes la place du pauvre. Celui qui, dans la nuit de Noel, frappait à leur porte, se voyait invité au grand repas de famille, et traité comme l'Hôte envoyé par Dieu. Elles auraient cru leur maison et leur postérité à jamais maudites, les aïeules aux vies chastes et laborieuses, si la porte s'était brutalement refermée sur le miséreux qui demandait asile, et leur charité se faisait empressée, auguste, aimable. Si le pauvre ne se présentait pas alors que toute la famille se groupait autour de la grande table, les parents étaient distraits et attristés. Dieu leur refuserait-il la joie et l'honneur de recevoir un des siens, un de ces malheureux qui vont de maison en maison porter la bénédiction? Les oreilles se tendaient au moindre bruit, et si la neige crissait sous le pas d'un passant attardé, la mère se levait vivement, prenait la lampe, et ouvrait toute grande la porte, où souvent n'entrait que le vent sec et mordant de nos hivers canadiens... Alors, déçue, elle retournait à sa place, et annonçait simplement: "Nous allons mettre de côté la part du pauvre. Peut-être passera-t-il, demain... plus tard... Il ne faut pas cesser de l'attendre..."

Généreusement, alors, l'on taillait dans les meilleures pièces les meilleurs morceaux, on les enveloppait avec soin dans les rudes serviettes de toile du pays, et l'on se séparait en parlant plus bas, comme si le bonheur avait ce soir là oublié la chère maison...

Certes, au temps jadis où il n'y avait que des honnêtes gens, où l'on ignorait les voleurs et les assassins, — notre pays a connu cette période merveilleuse, — il était doux d'ouvrir les portes toutes grandes devant celui qui passait. Mais aujourd'hui que les mœurs ont changé, il serait téméraire d'exercer une telle hospitalité. Il faut tout de même, en suivant la tradition mille fois sainte commandée par Dieu et si fidèlement observée par nos ancêtres, il faut "faire la part du pauvre" dans toutes nos grandes fêtes.

Noël et le Nouvel An donnent lieu à des achats innombrables. Les étrennes luxueuses s'entassent, les écrins succèdent aux corbeilles de fleurs et aux bonbonnières artistiques. Aucun jouet ne semble assez beau, assez "nouveau" pour le tout petit, et la petite est gratifiée de maintes choses, si belles et si charmantes, qu'elle en perd le sommeil et le goût de jouer. Car il est remarquable que l'enfant préfère le jouet rustique, qu'il peut travailler à son aise, à l'article mécanique le mieux réussi et à la poupée la plus miraculeuse. Je me rappelle d'une affreuse poupée donnée à ma petite, poupée de linge à la face hébétée, et qu'elle se mit à cajoler avec une tendresse extraordinaire Elle l'avait appelée "Lili", comme une petite amie qui n'était guère jolie. Mais l'affection excessive de la mignonne pour ce laid chiffon qu'elle couchait avec elle, qu'elle emmenait à la promenade, qu'elle couvrait chaudement pour qu'il ne prenne pas froid, et pour lequel elle délaissait toutes ses belles "demoiselles," de soie et de dentelle vêtues, m'intriguait. "Pourquoi l'aimes-tu tant Lili?" voulus-je savoir. L'enfant me regarda, et avec chagrin me dit: "Parce qu'elle est si laide, Maman, ma pauvre Lili!" Et je compris alors que dans l'âme des fillettes monte déjà le sentiment maternel qui porte les mamans à plus chérir celui qui est laid, vilain, disgracié parmi leurs enfants.

Alors à quoi bon tout ce déploiement de luxe fou pour des jouets qui laisseront vos enfants insensibles et pour l'achat desquels, si souvent, vous aurez fait de lourds sacrifices? Laissez donc cela aux gens très, très riches, à ceux qui ne savent comment dépenser leurs immenses revenus, et réservez pour un meilleur, pour un plus noble emploi la somme folle que vous vouliez mettre à cet achat que Bébé dédaignera sans doute, ou qui l'intimidera. Tous ces luxes supprimés, vous réaliserez assez d'économies pour penser aux délaissés, à ceux qui vivent autour de nous, sans se plaindre. Votre charité s'inclinera... Alors que de larmes de maman vous aurez séchées, que de désespoirs d'hommes vous aurez apaisés... Et combien votre joie sera douce d'avoir fait ainsi la part du pauvre, comme la faisait nos jolies aïeules aux gestes simples et charmants, alors qu'elles berçaient notre race dans le *ber* canadien.

MADELEINE.

NOTES D'ÉLÉGANCE

PAR CHIFFONNETTE

Les velours de couleur et les panéclas brillantes font une sérieuse concurrence aux tulles et aux lamés, pour les robes du soir. Nous avons vu de ces tissus nouveaux aux magasins Dupuis, qui sont tout bonnement merveilleux, et d'un prix pas du tout excessif, par le temps qui court.



Robe de velours ou de duvetine, très élégante pour jeune fille ou jeune femme souple et mince, donne de la ligne et de la grâce.

La cape et les manteaux amples qui, eux-mêmes, semblent des variétés de la cape seront les manteaux les plus généralement portés. Nous en avons vu chez Laberge Limitée, 292 Ste-Catherine Ouest, en riche fourrures qui étaient tout bonnement merveilleux.

* * *

La robe un peu souple des hanches est particulièrement jolie en duvetine en velours ou en panécla. Il ne faut pas oublier que le bon vieux velours ne perd pas de sa vogue, bien au contraire. Les soies brochées font aussi fureur, et aux derniers bals donnés en l'honneur du Prince de Galles, nous avons remarqué des robes qui étaient tout bonnement des merveilles.

* * *

C'est très chix au beau milieu de l'après-midi, d'entrer à la "Pâtisserie Parisienne" croquer des petits fours, et boire du chocolat bien chaud. Non, mais ce que ça fait du bien.

* * *

Les plissés accordéon, et les tuyautés, seront très portés, cette année, aussi bien pour les lainages que pour les satins.

* * *

Les jaquettes des tailleurs sont, en général, faites à basque assez longue et élargie, soit par des godets, soit par de grosses fronces. Nous trouvons des créations ravissantes à la Maison Gagnon, (coin Wolfe et Ste-Catherine), de ces costumes dernier-cri, et qui font fureur, il n'y a pas à dire!

* * *

Le galon mohair, souligné d'une étroite ganse de métal, est une garniture que l'on rencontre fréquemment sur les plus élégants modèles, des plus grandes maisons.

* * *

Le galon de laine mélangé de métal est aussi très employé dans les grandes maisons, ainsi que le galon de laine, ajouré de points de métal.

* * *

Une grosse chenille de soie artificielle peut remplacer au bord d'une tunique la garniture de fourrure très coûteuse, et réaliser un aussi joli effet, et plus neuf encore.

* * *

Le Far West entre en danse maintenant! Ne voilà-t-il pas que l'on utilise pour des poches de tailleur chic, le cuir ajouré, terminé par la frange de cuir qui, également orne les costumes des coureurs des bois. Ces Parisiennes dénichent vraiment tout!

* * *

Le monocle est d'un chic suprême. La maison Carrière et Sénécal, en offre dans tous les modèles perfectionnés.

* * *

Les femmes vraiment élégantes portent rarement, le jour, si ce n'est pour les réceptions ou thés, des aigrettes ou des paradis. Elles réservent ces choses somptueuses pour le soir où tous les luxes sont permis. Voilà un détail, dont devraient tenir compte toutes ces dames à plumes qui endossent leur meilleur costume et leur plus chic chapeau, pour le magasinage du matin, ou encore pour leur marché du vendredi à Bonsecours. Nuancons, Mesdames, nuancons. N'oubliez jamais le petit trotteur infiniment plus chic à son heure, que le panaché et le velouré...

* * *

Et les meubles, Mesdames! Les meubles de la maison Valiquette. Tous les plus nouveaux et les plus chics! Rendez-vous les voir, vous serez ravies.

* * *

Il y a une variété de tissus étonnante, en dépit de la cherté de tout, et de tout encore... Toutes les couleurs remettent



Splendide manteau du soir, en drap souple, incrusté de velours brodé de chenille. Le bas "Harem" est terminé par une bande de fourrure.

l'Ecosse à la grande mode. Et ce qui revient à la mode, c'est le cachemire, le beau et riche cachemire si cher à nos mères, et à nos mères grand... et qui coûte, **TURELLEMENT**, *les yeux de la tête. Mais c'est égal, l'on en verra sur toutes*



Nos gamines sont habillées, très court, manteaux amples, figurant la manche japonaise. Petits chappeaux, bien enfoncés, et qui met de l'ombre sur les yeux qui s'ouvrent sur la vie.

les épaules. C'est chic! Que voulez-vous répondre à cela, Messieurs les pauvres maris! Non, mais ce que ce terme aura désarmé d'énergie, annihilé de volonté et provoqué de rouspétance!

* * *

Les broderies et tissus d'or et d'argent sont très employés pour le soir et l'intérieur. Ces vêtements d'intérieur que seules, peuvent se permettre les femmes riches sont quelquefois d'une splendeur inouie. Mais l'on peut tout de même s'en fabriquer de fort jolis et à bon compte, dans des tissus doux à la main et à l'œil.

* * *

Les tailles ont une tendance à descendre, surtout du dos. Cela oblige à une tenue irréprochable.

* * *

Les corsets nouveaux accusent toujours la ligne souple, basse, enveloppante, terminés avec des tissus élastiques d'une douceur incontestée. On les trouve dans les plus nouveaux styles à l'excellente maison Grenier, S.-Hubert et S.-Catherine.

* * *

Mais les bijoux! Et le moment est venu d'en choisir d'artistiques, de somptueux, de magnifiques même si l'on peut mais si l'on ne peut pas, il est facile de choisir, à condition que le goût y soit, et encore, et encore!

Mappin & Webb, qui nous encourage de son patronage, et y met d'ailleurs une bonne grâce qui fait honneur à sa lar-



Cette jolie robe d'un chic extrême peut s'obtenir en divers tissus pourvu qu'ils soient souples, afin d'obtenir tout l'effet dans la draperie. Une toque coquette, et une parure de renard complètent cette exquise toilette.

geur de vue, m'attire donc plus que tout autre. Tant pis pour les autres. Ils n'ont qu'à se montrer aussi gens d'affaires!

Je cherche le Canadien-français qui a l'habitude de me faire les honneurs du magasin et je le trouve entouré d'une vraie foule et j'entends dire, savez vous quoi? Ce que cela m'a fait plaisir! "Nous avons lu dans la Revue Moderne, *l'annonce de votre maison, qui dénote un si bel esprit, et les recommandations de "Chiffonnette" aidant, nous avons cru devoir venir choisir ici nos cadeaux du nouvel an. Non, mais sont-ils assez gentils ces abonnés!*

* * *

L'hiver ne verra pas disparaître la mode des chapeaux clairs. Avec les enveloppements de fourrures les plus sombres, on verra des capelines bleues et roses et des toques tout en fleurs, faites de crêpe impalpable. Le contraste sera charmant. Madame Bouthillier en vend de charmants dans son salon au "Saint-Denis."

* * *

Rien n'est plus joli et féminin comme la touffe de fleurs piquée au corsage. Cet hiver, on remplacera les fleurs par des bouquets de petits fruits. Les pommes et les prunelles seront souvent employées. La maison Gernaey nous offre tout cela, et joli, joli.

* * *

Il ne faut pas entrer, chez soi, sans déguster les pâtisseries de Kerhulu & Odiau, avec la tasse de thé ou de café que l'on ne boit que là...

* * *

Hâtons-nous! Hâtons-nous de choisir les choses de Noël et du nouvel an. N'oublions pas que les derniers jours sont terribles pour les employés de magasins, et qu'il serait cruel, de notre part, d'augmenter leurs fatigues et leurs tourments, rien que par insouciance ou par négligence. Celles qui le peuvent facilement doivent choisir la matinée pour leurs emplettes. Outre qu'elles évitent l'encombrement, elles soulagent aussi les employés, pour lesquels les après-midis et les soirées deviennent des heures suppliciantes.

Notre première page a suscité de jolis mots d'accueil. Nous remercions tous les confrères qui en ont fait une mention flatteuse. Ce mois-cì **Le Baiser envoyé** de Greuze fait place à la **Madone** de Ferruzi. Après l'école française, l'école italienne. Elles sont soeurs. Cette Vierge avec son enfant endormi est bien de notre époque; elle semble s'identifier aux mères douloureuses qui ont passé sur les routes dévastées, serrant sur leur sein le tout petit enfant... femmes chassées de leurs foyers et qui s'en allaient par les chemins éclairés des feux rouges allumés par les canons ennemis, qui s'en allaient, par la Madone, guidées...

Nous avons varié les couleurs de notre encadrement, voulant leur donner les teintes des sapins glacés et des houx rayonnants.



CAPRICES FEMININS

BAGUES, BRACELETS ET COLLIERS

Sous le Directoire, après l'ère trouble et sanglante de la Terreur, où la Mode avait été contenue, oubliée, bien loin dans la tourmente, ce fut le temps des licences et hardiesses de la toilette féminine. Les Merveilleuses, vêtues, mieux, dévêtues de voiles suggestifs, légers, exhibèrent leurs gorges et leurs bras, découvrirent la ligne de leurs jambes.

De nos jours, la Mode subit encore l'influence de ce retour à la vie mondaine, après les longues années de la guerre et du devoir, nous voyons revenir les voiles diaphanes, les bras nus, les épaules découvertes. N'a-t-on point vu aux courses, cet été, des jeunes femmes se promener jambes nues, suggestionnées sans doute par le souvenir de Mesdames Tallien, Récamier, et tant d'autres... Mais ce sont là excentricités qui font beaucoup parler et un peu sourire et dont il faut ....

Cependant, tout en s'efforçant de rester dans la juste mesure une femme élégante, ne peut plus guère cacher entièrement son cou et ses bras, mais les laisser à peine entrevoir... Aussi, bracelets et colliers jouissent-ils d'une faveur incontestable et méritée.

Quoi de plus gracieux qu'un cercle d'ivoire, de jade ou d'écaille, enserrant, au-dessous du coude un bras rond et frais? Il n'est pas rare de voir un même poignet supporter tout un assortiment de bracelets. Une haute fantaisie est ceux d'écaille, incrustée de perles fines, la bague, pareille. En platine, également très chic est l'anneau sur lequel se pose une grosse plaque de jais. Très chic aussi celui d'ivoire ou de poils d'éléphant.

Dans une note plus simple, pour la petite robe ou le tailleur, les bracelets de [illegible] multicolores.

A travers la finesse du bas de soie, on a vu quelques élégantes porter un anneau d'or à la cheville, esclaves volontaires de la Mode et de l'originalité.

Les colliers sont variés à l'infini et toutes les excentricités sont permises.

La longue chaîne en grosses perles de bois, montées sur cordonnet de soie du même ton, et terminée par une plaque de galalithe ouvragée et assortie, est devenue presque classique, et nous en avons pour chaque petite robe.

On voit des sautoirs en perles de Venise, de corail, en bois sculpté et peint. Rien ne termine mieux une toilette qu'un de ces colliers modernes aux tons et formes étranges et personnels.

Les boucles d'oreilles ne sont pas indispensables comme les bracelets et les colliers; mais elles sont pour beaucoup un attrait de plus. Tout est convention ici-bas, et telle mère qui s'attendrira sur le bobo de son enfant, n'hésitera pas à lui faire passer l'aiguille à travers le lobe rose de ses oreilles.

C'est l'éternel triomphe de la coquetterie féminine. Après le classique diamant, ou la perle de prix, on assortit parfois la boucle d'oreille au collier de fantaisie.

En jais, en corail, en camées, en perles de couleurs, on les fait longues, en formes de larmes et elles accompagnent gracieusement les mouvements de la tête.

Toutes les innovations, pourvu qu'elles soient heureuses, sont une fleur de plus au jardin du goût et de la coquetterie que toute femme porte et doit cultiver en elle.

La Turquoise.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Je demande à tous mes correspondants et à toutes mes correspondantes, d'écrire sur du papier non rayé. A l'avenir je n'accepterai pas, non plus, de la copie, mais rien que des lettres vraiement écrites, vraiement pensées.

SYBIL DE MAILY.

RENAUDE—Vous avez une manière peu commode, de mener les gens. Ce que vous aimez à argumenter, attaquez vous; pour le plaisir de la discussion; que n'êtes-vous née un garçon, quel avocat, vous auriez fait. Vous avez une certaine manière de taquiner, qui fait, qu'on ne sait jamais sur quel pied danser. Volonté qui passe à travers les obstacles, peu importe si la délicatesse en souffre; il faut arriver au but. Du jugement, de l'esprit d'analyse, de la diplomatie, on forme ses opinions, on se suffit à soi-même. On est très indépendante. On est peu sensible, mais comme on a soin de le cacher, on est aussi quelquefois intimidée, alors on raille pour cacher son embarras. On est fière, droite et franche, un peu susceptible, vive, parfois nerveuse... on est généreux sans prodigalité.

GLANNEUSE.—Petite Québecquoise, est-ce à lutter contre le vent nord-est, qui vous rend si volontaire, mais non obstinée. On veut une chose énormément, nous semble-t-il, masi on est prête à l'abandonner, pour une autre qui nous semblera meilleure. On est charitable, on sait se dépenser pour les autres. On est un peu mystérieuse, on ne dit jamais toute sa pensée. On manque un peu de confiance en soi, et on a, un peu de méfiance, envers les autres, sans trop savoir pourquoi: prudence instinctive. On est un peu espiègle mais ferme et naïvement franche. Un peu susceptible et nerveuse, de l'originalité, de la finesse et une grande simplicité qui est un grand charme.

YEUX BRUNS.—On aime les petits pâtés et les confitures. On manque d'horizon. On vit de ce qui passe et on tâche d'agir un peu comme tout le monde: On aime son confort, on est douce, franche et bonne, humeur égale économe, pondérée, prudente.

LUCON (Mad).—Vous me dites que vous avez la prescience de l'amour. Très amusante votre découverte, je vois très bien que vous êtes une petite fille très tendre, qui se dépense pour les compagnes qu'elle aime. Plus tard, elle deviendra très dévouée. On est un peu vaniteuse, on est timide et parfois on a des hardiesses étonnantes comme en ont les indécis et les timides, peu nerveuse.

UN INDECIS.—On est timide et un peu gauche, on manque de volonté. Nature droite, franche, honnête, c'est ce qui vous sauve. On est distrait. Vous devez aimer la musique, on est prudent, économe, positif et bon, on est gourmand. Pourquoi m'avez-vous écrit sur du papier rayé, ça nuit terriblement aux analyses.

(*A suivre*)

SYBIL DE MAISY.

Note.—Sybil de Maisy s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qui lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar, nos correspondants sont priés de mettre un vingt-cinq sous, en timbres postes, dans toutes les lettres sollicitant une étude graphologique dans La Revue Moderne.

La grande douleur de la France

Lettre d'une Voyageuse

J'ai reçu, d'une amie, cette page écrite sous le coup de l'émotion profonde créée par les champs de bataille où elle venait de passer. Cette lettre pour moi seule, est un récit si animé et si palpitant où l'on sent gémir toute la douleur de la France, que je n'hésite pas à la livrer à la publicité, certaine qu'elle rendra les cœurs plus sympathiques, les âmes plus comprenantes à toute la souffrance si noblement portée par notre mère, la grande et admirable France:

Paris, 11 octobre 1919.

Ma bien chère amie:

Encore une fois... "que n'êtes-vous avec nous". Nous avons vu les champs de bataille et je voudrais passer dans votre cœur l'émotion que j'ai éprouvée en les visitant. Nous sommes allées avec des amies, dont un jeune officier, Pierre de Dramard, qui a fait la campagne du côté où nous nous dirigieons.

Nous laissons le beau Paris samedi le 4 octobre à 10 heures et après nous être arrêtés à Panam, Forêt de Villers, Cotterets, Ferme de Verrefeuille, Chaudon, nous arrivons à Soissons à cinq heures et demie du soir. Mon cœur se serre à la vue de ces rues désertes avec leurs maisons écroulées. Des milliers de croix au milieu des champs apparaissent alignées en rang. Avec le nom des héros, cette simple inscription: "Mort pour la patrie," "Mort pour la patrie." Nous nous arrêtons pour réciter une prière. Nous descendons de l'auto pour visiter les tranchées et les cagnats où notre guide a passé des mois. A quelques pas loin des routes, j'ai vu, de mes yeux vu, un squelette, à moitié enfoui, sous les décombres, revêtu de l'uniforme français... Un officier que nous rencontrons un peu plus loin, au camp des Boches prisonniers, nous dit qu'ils ne suffisent pas à enterrer les cadavres dans les champs et les bois.

Comment vous dépeindre tout cela? Les sanglots me suffoquent. C'est stupéfiant. On ne peut imaginer un tel écrasement... cela ressemble plutôt à un tremblement de terre. A Soissons nous descendons dans un reste d'hotel, qui a été bombardé en deux fois. On nous donne à manger à des prix raisonnables, et après le repas on vous demande de souscrire à "l'Aisne Dévastée". Je voudrais être riche pour donner à pleines mains à ces malheureux. Notre anxiété de voir de près les ruines nous fait risquer à pied une promenade autour de l'auberge. Il fait noir au point que je ne puis distinguer ma main. Nous suivons notre guide à la lueur de son cigare et après une heure de marche nous rencontrons des officiers français armés qui nous disent: "qu'il n'est pas prudent, pour des dames, même accompagnées, de circuler le soir, parce qu'ils emploient des étrangers pour déblayer, et il arrive souvent des bagarres et des meurtres."

Nous rentrons nous coucher dans une chambre sans vitres aux fenêtres et aux murs couverts d'une toile qui suinte l'humidité. Je m'enveloppe de ma robe de chambre et serrée près de ma petite Magdeleine je m'endors sans songer un moment à me plaindre. Levée de bonne heure après avoir bien mal dormi, nous allons tous à la messe dominicale et communions dans un coin couvert de la cathédrale. Le curé archi-prêtre, M. Gustave Landais, témoigne le désir de faire notre connaissance, et nous fait entrer dans la sacristie, pour signer le registre... que de généraux, etc., etc. qui sont passés depuis cinq années. Je regarde. J'emplis mes yeux pour en garder le souvenir à jamais... et nous partons pour Reims.

Les chemins sont meilleurs, il fait un temps exquis et le ciel bleu — bleu Joffre — est rayonnant. La route est déserte, vide, vide à l'infini. Cette solitude ces ruines épouvantent à la longue

Quelques rares autos passent dans un tourbillon de poussière. Il ne vient pas encore beaucoup d'étrangers à cause de la complication des passe-ports et de la cherté de la vie. De loin en loin nous rencontrons des Boches qui ont l'air des fuyards. On les emploie au déblaiement et dans chaque canton il y a un camp de prisonniers. Ils passent raides, automatiques, quelques-uns ont même l'air arrogant. Pour être juste, certains ont d'assez belles têtes, mais ils ont tous cette fausseté du regard, qu'on ne trouve pas ailleurs. Tête de Boches!

Aujourd'hui confortablement installée dans ma chambre d'hotel, à deux pas de l'Arc de Triomphe, de l'Etoile, je frémis à la pensée que ces ignobles gens auraient pu passer, en conquérants, ce passage unique au monde.

Vous avez vu comme moi sur l'écran des cinémas la cathédrale de Reims et ses sœurs martyres, mais rien, rien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions ne peut donner une idée de la réalité. Il y a quelque chose d'immatériel qui ne peut se fixer sur les films. Dans l'auto nous traversons les quartiers et sur deux cents mille maisons on dit qu'il n'en est resté que deux debout et même nous ne les avons pas trouvées.

L'obscurité encore ici règne partout et pour trois ans au moins, on ne pourra avoir ni gaz ni électricité à Reims

C'est le même panorama partout, partout. Crony, Laffaux, Chemin des Dames, Chivres, Missy Sur Aisne, Charonne. Les Crinons, St. Mard, Ferme de la Montagne, Braisne, Fismes, Bonnancourt, Châlons le Vergeur, Moscou, Berry au Bac, Reims et château Thierry.

J'aurai encore mille choses à vous dire à mon retour. Les pauvres petits malheureux qui jouent dans les ruines, les vieillards, les cabanes qu'on commence à construire, etc., etc... Ah! je comprends plus que jamais comme c'est bien naturel pour nous d'aimer notre chère France et surtout depuis qu'elle est si malheureuse!

Pardonnez-moi le décousu de cette lettre. Je n'ai voulu qu'une chose: vous dire l'émotion de mon rêve réalisé. Je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'étiez pas là avec nous.

Mais nous reviendrons bientôt et pour quelques années. C'est cette espérance qui m'encourage à m'arracher de la France

Nous avons visité toute la Normandie, et la Bretagne. De toute ma vie je n'ai fait un si "grand" voyage.

Votre meilleure amie,

ELO. HEBERT.

Beaucoup d'amis sont comme le cadran solaire: ils ne manquent que les heures où le soleil nous luit.

* * *

N'oublie jamais que les autres compteront sur toi et que tu ne dois pas compter sur eux.

* * *

Ne cherche pas les raisons des méchants, puisqu'ils n'ont que des prétextes.

VICTOR HUGO.

LE COURRIER DE MADELEINE

LA PETITE NANETTE.—Votre ambition est des plus louables, et j'y applaudis de tout coeur. Il faut vivre et vivre vite, et bien, surtout. Le reste n'a guère d'importance dans ce siècle où l'on court sempiternellement. Merci de vos éloges. Notre Revue deviendra de plus en plus jolie, croyez-m'en. Elle ne sera pas une marmotte a dormir sur ses premiers succès.

LE COEUR VIVRA.—Il le faut! Oui, je comprends ces scrupules et je les honore, car rien n'est plus vilain au monde que la prétention et l'omnipotence. De nos jours, rien ne vaut, si la valeur personnelle ne prend le premier rang. Le temps est venu de mettre en lumière ceux et celles qui ont droit aux premières places, sans égard à la situation que la " société " leur octroie.

Il faut avoir pitié des êtres de vulgarité ou de passion qui ne peuvent regarder la vie hors leur idéal borné et mesquin. Regardons plus haut, toujours plus haut. Nous y trouverons la joie rêvée, et si peu souvent atteinte.

LA PETITE AGNES.—Oui, je sais très bien. Seulement je ne puis guère vous aider, et vous imaginez bien pourquoi. Vrai de vrai, si je pouvais vous être utile sans révolutionner le landerneau, aussi terne que puéril, que vous me dépeignez, croyez que j'en serais heureuse au possible.

MAGGIE PIGGY.—Comme vous êtes amusante. En effet c'est bien chez Dupuis que l'on découvre toutes les merveilles, et combien merveilleuses, vous le savez aussi.

IMELDA J.—J'espère que vous avez reçu notre Revue, qu'elle vous a intéressée, et que vous en resterez l'amie, toujours.

MARIE-NOELLE.—C'est un joli nom que le vôtre, on a dû vous le dire bien des fois, n'est-ce pas? Celle qui le porte est aussi bien gentille, et la réponse inscrite dans le premier courrier était pour elle. Merci de trouver tant de choses aimables à dire d'une revue qui veut toujours vous plaire.

BLONDINE.—Je ne veux pas que vous changiez le nom qui me plait tant, de Blondine, et qui fait maintenant image dans ma pensée, quand me vient vôtre billet. J'imagine une frimousse auréolée d'or, et cela me fait plaisir, vraiment. Il faut aimer " Petite Mère " qui est très bonne et très charmante et mérite toutes les affections. Ici, vous aurez toujours votre petit coin bien chaud, près de la grosse cheminée.

FLEURETTE DE GIVRE.—Vous ne savez pas combien je suis heureuse d'entendre vos mots d'exquise affection. Je comprends que vous vous attachez à la tâche que vous avez acceptée, et puisse-t-elle vous livrer tous ses bonheurs. La Revue est heureuse de la sympathie d'amies telles que vous.

PERPLEXE.— Vous m'exprimez vos sentiments avec trop de sympathie pour que je n'en sois pas touchée profondément. Notre second roman est aussi doux que spirituel, et certes vous l'aimerez. Mais un qui serait étonné, savez-vous bien, c'est M. Henry Bordeaux, l'écrivain catholique que l'on devrait accepter les yeux bandés, ce qui m'est un peu arrivé en somme. Si on ne peut pas se fier à ceux-là maintenant, où allons-nous nous jeter? Je ne puis tout de même pas recommencer les contes de Madame de Ségur... Encore une fois, j'apprécie absolument les termes de votre lettre, écrite en toute amitié, en toute sympathie, lettre dictée par votre sentiment maternel, scrupuleux et délicat. En tout cas n'ayez crainte de "L'Offensive." Spirituelle et vivante, cette oeuvre est absolument inoffensive. Je désire vivement vous garder au nombre de mes lectrices, et bien aussi de mes amies.

FORTUNATE.—Merci pour l'expression charmante.

ROSE EFFEUILLEE—Je souhaite tant, ma chère petite, que votre foyer se reconstruise avec, pour le garder, la maman en exil, dont vous avez l'impitoyable ennui. Tout s'arrangera, croyez-m'en, car vos parents tiendront à assurer à leur petite une vie heureuse. Vous aimez la Revue, où vous êtes chez-vous, complètement et chaudement. N'oubliez pas que vous y êtes toujours attendue à coeur ouvert.

APPRENTI POETE.—Il n'y a rien comme de se comprendre.

L'OISELLE.—L'isolement, j'ai connu cela, alors que toute petite, je passais de longues heures à me parler, à me raconter ce que je ferais plus tard... Cela sert à quelque chose la solitude, savez-vous bien? Cela force à penser, et il en résulte toujours d'excellentes choses. Notre éducation se fait ainsi plus sûre et plus profonde, et l'on est mieux prète à l'heure où sonne la grande lutte. Rares sont les êtres qui n'ont jamais à se battre un peu et dont la vie se trouve toute faite, sans combat et sans débat. Vous connaissez maintenant la Revue Moderne. Ai-je besoin de vous dire que vous y serez toujours la bienvenue?

L. V. MAL.... — Vous avez été charmante et je vous remercie de votre aimable accueil.

IMELDA.—Petite Mère a été charmante et bonne, mais il ne faut pas s'en étonner; elle est incapable d'être autrement. Vous êtes bien fine d'aimer la Revue qui, elle aussi, vous aime bien.

MME JEAN R.—Merci de ce billet aimable qui m'a fait du bien et du plaisir.

MARIE G.—Vous êtes la meilleure et la plus vibrante des amies, et je savais d'avance avec quel coeur sincère vous accueilleriez la Revue Moderne. Vos mots enthousiastes ne m'étonnent donc pas, mais ils me causent une joie vive et complète.

MILLICENT.—Mais non, je ne suis pas fatiguée... Est-ce que l'on se fatigue de lire une belle lettre bien pensée, bien écrite et qui ne dit que des choses aimables et bonnes? Non, n'est-ce pas? Oui, cela donne beaucoup de mal d'être la directrice d'une Revue telle que la nôtre, mais en revanche cela permet de faire du bien, et d'aider au progrès de sa race; et quand on l'aime plus haut que tout sa race, la fatigue ne compte plus. Vous avez raison, c'est bien le 11 novembre 1918 dernier qu'a eu lieu la parade de l'Emprunt de la Victoire où défilait aussi cette fameuse compagnie de la Légion Etrangère. Le 11 novembre, le jour de l'armistice, le jour de la Victoire, avec un grand V.

LAURA T.—Votre lettre m'a émue, d'abord par l'affection qu'elle révélait, et qui m'est précieuse plus que vous ne sauriez jamais l'imaginer, et aussi par la confidence que vous me faites de l'emploi de vos loisirs. J'y puise le sujet d'un article qui pourrait inspirer à d'autres jeunes filles le désir de faire ainsi de l'apostolat intellectuel. Comme je vous sais gré d'être mon amie.

M. E.—Nous avons un comité de lecture qui recoit ou refuse les articles de la Revue Moderne. Vos vers lui seront soumis, et je devrai me soumettre, comme vous, au verdict rendu.

ANTONIN.—Je vous ai inscrit sur la liste de collaboration, et j'imagine que vous avez aussi reçu la Revue que je vous ai fait adresser? Vos souhaits de succès m'ont fait plaisir, et je vous en remercie. Vous êtes un ami de vieille date, et ceux là ont droit à un tour de faveur dans mes affections.

UN OUVRIER.—Je vous attendais, si grand était mon désir d'avoir comblé tous les vôtres dans la composition de la Revue Moderne. Et d'apprendre que j'avais réussi m'a été particulièrmeent sensible. Notre Revue, — je me plais à y associer ainsi tous ceux qui veulent son succès, — a été littéralement enlevée. Elle a plu parce qu'elle arrivait avec le sourire de son Greuze. Cette gravure porte le titre " Le Baiser envoyé." Dorénavant, je donnerai, comme vous me le suggérez un peu l'histoire de nos gravures, parmi lesquelles se glisseront des sujets canadiens, empruntés à nos grands artistes. Il faudra souvent venir me réconforter de vos bonnes paroles. La tâche est lourde, mais j'ai un tel désir de bien faire, un tel amour du travail, un tel besoin d'aider les miens, que je devrais réaliser le succès que j'ambitionne pour l'honneur des lettres canadiennes.

UNE MAMAN.—Vous voulez offrir un cadeau pratique à votre enfant? Mais n'hésitez pas! Abonnez-le à la Caisse Nationale d'Economie, dont vous trouverez l'annonce dans notre dernière page. Et si vous me demandez si j'ai une absolue confiance dans cette assurance; je vous dirai que, dès sa naissance, nous avons assuré notre enfant, pour une rente viagère à toucher, dès sa majorité. Je ne sais donc rien de meilleur.

E. D. (QUEBEC).—Je vous remercie de toutes vos bonnes pensées; je les accepte, et je verrai à les mettre en pratique bientôt. Je vous écrirai plus longuement dans le prochain courrier. Celui-ci se ferme à l'instant.

YVONNE.—Vous savez maintenant tout ce qui concerne la Revue Moderne, qui aura, je le souhaite, le bonheur de vous plaire.

MADAME "GERMAINE."—Cela ne vous déplait pas que je vous donne le nom ancien qui prouve combien toujours vous m'êtes restée chère et aimée. Je suis si contente de vous savoir maintenant dans un refuge inaccessible, ou la tristesse ne vous atteindra plus, protégée que vous êtes par un amour absolu et sincère, et entier aussi. Il faut rester mienne ici, comme vous l'étiez là-bas dans notre Royaume si chaud et si clair, où le soleil entrait à pleines fenêtres; il ne fera jamais noir à la Revue Moderne, et vous y resterez la très chère et très comprise amie.

LA MAMAN DE LA PETITE MADELEINE.—Ce que je suis contente de vous garder mienne, et ce que je bénis cette fidélité qui me fait mieux aimer ma tâche, et trouver plus éclairée la route où je passe. Embrassez, pour sa marraine, la petite Madeleine aux yeux pûrs.

HIRONDELLES.—Il m'est doux de vous recevoir ici, vous qui savez enfin la douceur des intérieurs où l'on peut se mouvoir en toute liberté, comme en toute sécurité. C'est cela notre Maison vous savez. Continuez d'avoir l'âme paisible, et, quoiqu'il arrive, ne desserrez pas les dents sur tout ce qui s'est passé, et efforcez-vous de l'oublier vous-même.

UN PEU DE PEINE.—Vous avez suivi mes conseils, et c'est la maison Kerhulu et Odiau qui a surveillé votre menu qui fut de premier choix, admirablement servi, avec tous les vins appropriés aux différents services, et avec le luxe de détails que des dîners de cette importance réclament. Alors je suis contente, car vous n'auriez jamais pu être mieux et plus honnêtement servie. Maintenant ayant vu l'annonce de M. Ed. Gernaey, vous avez choisi chez lui les fleurs pour décorer votre table et votre salon? On ne peut-être plus gentille pour la Revue Moderne, et soyez certaine que je sais apprécier ces délicatesses et ces attentions. Aussi quand vous serez encore en peine, et je souhaite traitreusement que cela vous arrive, n'oubliez pas de venir à nous.

MILLICENT.—J'apprends à l'instant que vos pièces de vers sont acceptées. Il faut tout de suite m'envoyer vos noms véritables et votre adresse. Tous mes compliments.

EMMA McM.—Je vous conseille fortement d'aller consulter à ce sujet notre si estimé poète, M. Albert Lozeau, qui sincèrement, vous donnera tous les meilleurs conseils possibles. Je doute fort que vous puissiez vendre vos manuscrits car aucun libraire ne fait ce louable apostolat, en ce pays où le livre paie si peu. Peut-être pourriez vous obtenir cette faveur, mais en tout cas, voyez M. Lozeau qui est, en outre d'un poète exquis, un homme de bon conseil.

FLEURS FANEES.—Vous êtes tout ce qu'il y a de plus gentil, et je me félicite de vous compter parmi les amies de la Revue Moderne.

MAQUITA.—Tel quel, il est charmant votre coeur, et vous auriez tort d'y rien changer, croyez-m'en. Je pardonne à la petite fille qui est charmante comme tout et dont l'intrusion dans la Revue est joyeusement acceuillie. Si vous voulez une étude pour vous toute seule, alors vous êtes tenue de joindre à votre lettre un billet d'une piastre. Vous recevrez votre graphologie à adresse personnelle. Si vous voulez écrire par l'intermédiaire de la Revue, cela ne coûte que vingt-cinq sous, mais il faudra probablement quelquefois attendre avant de savoir... ce que l'on est. La clientèle arrive rapidement, et nous ne pourrons accorder qu'un espace restreint à ces études.

YVONNE.—C'est fait, et je vous sais gré de votre rayonnante amitié.

SCRUPULEUSE.—Il ne me déplait pas que vous soyiez scrupuleuse. Cela implique une délicatesse de conscience et d'âme bien faite pour vous concilier mes sympathies. Mais en poussant ces choses à l'excès, vous risquez de vous rendre malheureuse bien inutilement. Comment, le Greuze vous a ennuyée? Allons, les églises de Rome, le Vatican, mais vous ne pourriez jamais y entrer, jamais dans ce Saint-Pierre qui recèle des trésors, ni dans les autres églises de la Ville Eternelle, ni dans les belles vieilles églises de France et de toute l'Italie qui renferment les plus pûres merveilles de la peinture et de la sculpture. Et puisque dans cette ville où vivent les Papes, dans leur immortelle demeure du Vatican, sous leurs yeux, on fait place à ces tableaux, pourquoi vous voiler

la face devant la gorge chaste d'une jeune femme qui envoie un baiser à la vie. Et comme tous ces voiles sont discrets, harmonieux, pûrs, comme tout cela est loin du simple dévergondage et encore plus du libertinage. Maintenant ce numéro de Noël devra satisfaire tous vos voeux, car il me semble qu'il est aussi pûr qu'une robe de première communiante. Vous avez bien fait de me parler avec une telle confiance, le courrier est ouvert à toutes les expressions de sentiments, et je vous réponds d'ailleurs en toute amitié et tendresse, même. Vos vers sont entre les mains du comité de lecture. Il faut attendre.

LA PETITE BOTTIERE.—Vous avez, trouvé chez M. T. Dussault, des souliers que vous aviez vainement cherchés ailleurs? Cela ne m'étonne pas, car ce n'est pas en vain qu'il s'intitule le bottier fashionable; il collectionne les jolies chaussures et en quantité, et en qualité.

LISE AMERICAINE.—Comme vous êtes aimable, petite Lise américaine, et comme je suis ravie de me sentir des amies aussi vraies et aussi attachées là-bas, où ma pensée rejoint si souvent toutes celles qui restent chères à la patrie, et y reviennent toujours par le coeur. La Revue Moderne s'honore d'une sympathie telle que la vôtre.

UNE QUEBECOISE.—Que je vous aime, vous! Vous réprésentez si bien votre ville fière et droite, et puis vous êtes si comprenante, si juste, si vraie. Vous reposez de toutes les hypocrisies et les mesquineries.

ANTOINETTE M.—Mais oui, je n'ai pas oublié, et combien toujours j'aime la petite délicate et sensible qui ne veut pas quitter sa grande amie, et à laquelle l'on fait tout de suite une place de choix dans la Revue Moderne.

YVONETTE DE BERNIERES.—J'espère que tout est maintenant très bien et que vous avez les petits papiers que vous réclamiez avec un dévouement qui me fait plaisir vous l'imaginez bien. Revenez souvent, puisque vous savez que de ne pas vous voir j'éprouverais un sensible chagrin.

ROSEAU.—J'accueille et j'appelle!

BRIN D'EPINE.—Je suis touchée d'une sympathie si largement manifestée, et je ne voudrais pour rien au monde la sentir diminuer.

A. A. L.—Je vous aurais répondu tout de suite si j'avais eu votre adresse, mais vous l'avez omise involontairement sans doute. Je prends en très bonne part tout ce que vous me dîtes sur un ton sympathique et aimable. C'est de la bonne et solide expression d'opinion. Si arbitraire et exagéré que cela puisse me paraître, je vais faire en sorte de calmer toutes les inquiétudes.

CHANTECAILLE.—Vous avez déjà écrit une petite chose qui m'avait bien plu. Ne recommencerez vous pas, maintenant que nous sommes chez nous, en toute intimité et en toute liberté? Je vous remercie de rester mienne aussi étroitement.

FRANCINE.—Je vous remercie de vouloir ainsi, de tout votre coeur ardent, servir le succès de la Revue Moderne. Vous êtes une amie véritable, et je sais apprécier la gentillesse de vos procédés. Je crois que le présent numéro ne désappointera personne, et qu'il sera agréable à tous

SENSITIVE HEUREUSE.—Comme je suis contente de cette mémoire qui me permet de ne plus oublier les amies qui passent dans ma vie; je vous retrouve avec une joie sincère, et j'attends que vous me disiez comme l'on est bien chez nous. Chez nous! quel grand et joli mot tout de même. Merci de votre constante et délicate sympathie.

ETINCELLE.—Vous ne savez pas ce qu'apporte de consolation et de réconfort une lettre comme la vôtre qui revèle des choses inconnues et si belles. Comment, sans s'en douter, l'on a pu faire de bien, donner de joie, et encourager de tristesse! Et vous dites si bien tout cela, que je ressens une douceur infinie à lire votre lettre, et à sentir que nous continuerons l'oeuvre commencée, en prolongeant notre amitié longtemps, longtemps.

PETITE TRIFLUVIENNE.—Vous m'avez donné un bon conseil, savez vous, et qui m'a fort bien profité. Votre frère est maintenant le réprésentant de la Revue Moderne, et nous sommes contents de ses bons services. Tout va bien, et je suis ravie également de posséder une amie telle que vous.

UNE ADMIRATRICE DE VOTRE TALENT.—Je crois que l'on vous a adressé le numéro de novembre, en réponse à votre demande, et vous y avez trouvé tous les détails demandés. Je vous remercie de votre aimable attention.

NOUVELLE MARIEE.—La première réception, oui, c'est toute une affaire. On s'effraie, il nous semble que rien ne sera assez parfait ni assez délicieux, ni assez bien offert. Tiens, réglez donc toutes ces difficultés en demandant à la maison Kerhulu et Odiau de vous préparer un menu pas trop chargé, et qui sera parfait, je vous le promets. Cette maison peut-être recommandée sans crainte, elle donne toute la satisfaction possible. Essayez et vous serez contente. Cela vous sauvera l'ennui de vous énerver et de vous fatiguer.

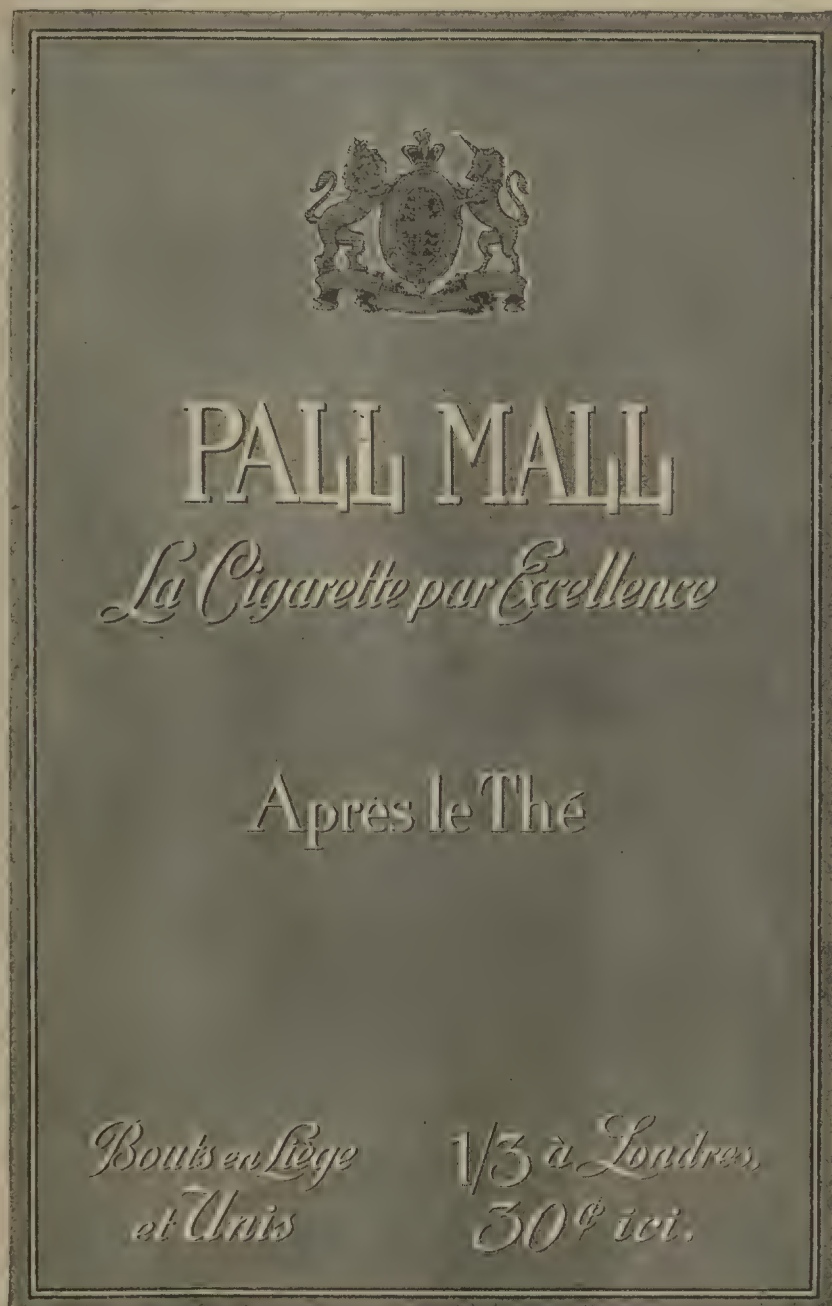
LA POUDRE POILUE.—La pâte épilatoire recommandée par Marie Vaselo, est me dit-on absolument radicale, nullement dommageable. Son prix est d'ailleurs une garantie que ce n'est pas de la vulgaire camelote, mais une chose sérieuse et efficace. Consultez l'annonce et adressez votre demande à l'adresse indiquée. Je ne vous blâme pas de mettre tout en oeuvre pour vous débarrasser de ces poils qui enlaidissent les plus jolies femmes.

ALBERTINE L. C.—Oncle Sam est un vieux bonhomme charmant, mais un peu tyrannique peut-être, lui qui s'amuse à retarder l'arrivée à bon port des revues qui ont tant hâte de réjoindre leurs chères amies américaines. Enfin, j'espère que tout est maintenant bien, et j'attends que vous me disiez comment vous avez aimé la Revue Moderne? Faites-lui de la propagande parmi vos amies; je serais contente de porter la pensée canadienne partout ou vivent nos Canadiens-français au-delà de la ligne 45.

MADAME J. NAP. G—Mais voilà que uous nous retrouvons, et dans un autre royaume agrandi, tout aussi hospitalier et chaud que l'ancien ne trouvez-vous pas? J'ai hâte maintenant de savoir votre opinion sur la Revue, — qui doit être chic, parce que moderne." Je suis contente que vous disiez cela sur un ton si aimable. Votre griffonnage m'intéresse toujours, et n'oubliez pas de revenir et souvent, souvent.

QUI VEUT M'AIMER.—Faites votre nid ici, où vous serez toujours bien aimée et bien choyée. Revenez-y souvent. Oui, j'ai su combien fidèlement vous me restiez attachée, et de ce sentiment je suis fière comme d'une conquête, et toujours je veux vous garder tout près de moi, afin de vous protéger comme une vraie maman.

MADELEINE


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Apres le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres,
30¢ ici.



MANTEAU DE SEAL D'HUDSON

CRÉATION DE

LABERGE LIMITEE

392-OUEST, RUE S.-CATHERINE MONTREAL.

L'OFFENSIVE

Par ALBÉRICH CHABROL

LE JOURNAL DE MIETTE

Les Angles, près Avignon.

Lundi, 25 novembre 190 .

Il y a un mois aujourd'hui que j'ai perdu mon cher oncle, mon second père bien-aimé, et le seul que j'ai connu, puisqu'il m'avait recueillie orpheline à l'âge de deux ans. Mme Clément, la belle-sœur de maître Loriol, mon tuteur et notaire avait voulu m'emmener tout de suite et me garder dans sa maison, place de l'Horloge, mais enfin j'ai réussi à reprendre mon vol, et me voici remontée sur mon rocher des Angles, et depuis je me sens déjà un peu consolée comme si mon oncle s'était rapproché de moi pour me récompenser d'être retournée dans cette chère vieille maison, que son esprit et son cœur n'ont pas cessé d'habiter, j'en ai la certitude entière.

Ce matin, ainsi que nous avions l'habitude de le faire ensemble, je suis sortie pour flâner dans notre jardin, le seul qui ait osé s'étaler sur la roche, car notre maison occupe l'emplacement du vieux castel de mes ancêtres, qui trônait jadis pardessus les quelques masures du hameau.

J'ai regardé au-dessous de moi la grande plaine avignonnaise. Le vieux soleil de la vieille année semblait pénétrer d'un long baiser encore ardent les murailles rousses des remparts, les tours du Palais des Papes, et tout un fleuve de rayons courait pardessus les eaux du Rhône, inondait les ponts, submergeait les platanes de la *Barthelasse*, les oliviers et les vignes au large des terres, et la blonde marée atteignait les villages portés par tous ces monticules, qui font à la plaine comme des gonflements de fruits mûrs en avant des grosses montagnes coiffées de gazes blanches et bleues.

Ensuite, ayant trouvé sur un rosier blotti parmi les lauriers-thyms, deux roses très pâles, les deux dernières roses d'automne, frissonnantes encore du froid de la nuit, je les ai cueillies, et je les vois là rayonner doucement, la tige plongée dans un lacrymatoire de verre étrusque, à long col, posé sur le bureau de mon oncle, tandis que j'écris ce que je pense et ce que je ressens, ne pouvant plus, hélas! me faire entendre de celui seul qui prenait plaisir à mon babillage intarissable...

En écrivant cela, je manque un peu de justice pour ma vieille Rosine, ma nourrice, qui, certes, ne demande pas mieux que m'écouter du matin au soir. Malheureusement, elle et moi nous ne nous comprenons pas toujours... Ainsi, tout à l'heure, en buvant mon chocolat dans sa cuisine, je lui racontais un complot que j'avais éventé et déjoué, place de l'Horloge: Mme Clément voulait faire de moi la femme de son fils Saturnin...

Au mot de mariage, la figure grasse de Rosine s'éclaire en dedans — comme une lanterne japonaise — et la voilà qui agite avec enthousiasme le ruban de sa coiffure arlésienne:

— Car M. Saturnin, l'aîné de la famille, et déjà premier clerc chez son oncle, hériterait, pour sûr, de l'étude. Avec cela, c'était un jeune homme qui "avait tout plein bonne façon", et ne se trouvait jamais à court d'un mot aimable à dire "au monde"... Je me suis récriée, le feu aux joues:

— Bon! bon! Si tu avais vu comme moi ce Monsieur dans l'intimité de sa famille, tu te serais rendu compte que sa mère et ses sœurs n'ont pas la chance d'entendre aussi souvent que "le monde" ses amabilités!... Il en prend à son aise avec elles, du moins dans les coulisses...

Mais, en me débarrassant de ma tasse que je lui tendais vide par un geste véhément, Rosine, qui ne donne plus à son ruban que de petites secousses désenchantées, me dit avec un soupir:

— Ma pauvre Miette, n'en pense pas trop loin, vois-tu! Puisque le pauvre Monsieur t'a quittée, que tu restes sans autres parents au monde — car enfin, M. Delombre ne compte pas — il faut bien que tu te maries, et le plus tôt sera le mieux!

Rosine, hélas! disait trop bien vrai, cette fois! Je suis réellement seule au monde puisque mon cousin Marc se tient loin de moi...

Deux fois, pourtant, Marc était venu nous visiter aux Angles depuis que mon oncle, après la mort de sa femme, avait quitté Paris pour se réfugier avec moi dans la vieille maison, berceau de la famille. Mon oncle et Marc, quoique leur parenté ne fût que d'alliance, se témoignaient une vive affection; ils avaient le même goût passionné pour la musique, un goût qui jusque dans moi est un héritage de famille. Aujourd'hui, je sais que mon cousin Marc s'est fait un nom d'historien et critique d'art.

A l'époque de sa dernière visite, j'avais douze ans, lui déjà vingt-deux. L'habitude de vivre presque toujours seule avec mon oncle me rendait un peu sauvage; cependant Marc ne m'effarouchait pas du tout. Lorsqu'il jouait sur son violon près de mon oncle au piano, et que j'écoutais, engloutie dans le grand fauteuil Voltaire, les mains croisées sur ma ceinture, la bouche entr'ouverte, quelquefois, en retirant l'archet, il me jetait un regard comme d'approbation: il ne méprisait même pas la petite croqueuse de notes que j'étais alors, et une fois il me fit mettre au piano et me fit jouer avec lui une sonate de Beethoven.

Je me rappelle que, l'année d'après, je voulus apprendre la harpe parce qu'il avait loué la grâce qu'ont les jeunes filles à s'exercer sur cet instrument, et je m'appliquai au point d'en tomber sérieusement malade: le médecin dut m'interdire toute étude pendant un mois... J'avais espéré que mes progrès étonneraient mon cousin Marc lors de sa prochaine visite; cette visite ne se produisit pas, ni cette année-là, ni les suivantes. A toutes mes questions sur lui, mon oncle, soupirant, secouant la tête, répondait d'une manière évasive:

— Que veux-tu? Il est comme les autres... l'ambition le travaille... on sacrifie tout pour "se faire un nom".

Cependant il nous envoyait régulièrement les revues dans lesquelles il publie ses travaux; et je sentais que la consolation de mon oncle était de m'entendre lire les articles signés par lui, pendant les soirées d'hiver, à notre coin de feu, alors que le mistral battait la maison de sa grande aile noire, poudrée d'étoiles miroitantes.

Et je crois même que, si Marc revenait maintenant, celui qui nous aimait tous deux l'apprendrait, le verrait, et son ciel lui deviendrait plus magnifique, et seulement alors son bonheur d'élu serait parfait..

Mardi, 26 novembre.

Il ne viendra pas; il ne viendra jamais... Je sais aujourd'hui pourquoi je ne l'ai pas revu depuis l'âge de douze ans; pourquoi je ne le reverrai plus sans doute, jusqu'à ce que du moins je sois devenue une très vieille femme, — non, une très vieille fille, car je ne me marierai certainement jamais avec un Saturnin quelconque! — jusqu'à ce que j'aie des cheveux blancs et jusqu'à ce que lui n'ait plus de cheveux du tout sur la tête...

Tout à l'heure, après mon déjeuner, j'étais venue m'asseoir comme hier devant le bureau de mon oncle et je me disposais à écrire — car déjà je prends goût à *mon journal* — lorsque, pour chercher une plume neuve, j'ai dû ouvrir successivement les trois tiroirs. Les deux premiers contenaient des liasses de lettres sur la plupart desquelles je reconnus l'écriture de ma tante. Quelques lettres éparses occupaient

seulement le fond du troisième: mais, rien qu'à les apercevoir, celles-là, tout mon cœur s'est soulevé d'un coup . . La main qui les avait écrites était celle qui avait déposé tant de dédicaces sur les ouvrages concernant l'art musical que mon oncle recevait à intervalles de Paris. Pouvais-je m'autoriser à lire ces lettres qui étaient adressées à un autre qu'à moi. ?. .

En un tour de main, j'ai conclu l'affirmative, et cela par un raisonnement aussi simple que prompt, me semble-t-il. Mon oncle m'a fait, sans restriction aucune, héritière de tout ce qu'il possédait, ces lettres qui lui avaient appartenu étaient donc devenues miennes de par l'unique article de son testament. . .

Avant même d'avoir achevé intérieurement ce corollaire, je lisais déjà une des lettres de Marc, celle que mes doigts avaient saisie tout d'abord; elle datait de deux mois à peine, et, malgré le chagrin qu'elle m'a causé, j'éprouve le désir impérieux de la copier tout entière sur mon journal:

"Mon cher oncle,

"Et pourquoi vous feriez-vous scrupule de nommer ma cousine votre héritière unique? Si la moitié de votre fortune vous vient de ma tante, par conséquent de ma famille à moi, elle n'en est pas moins absolument vôtre. Ne vous tourmentez donc pas, — puisque, d'ailleurs, c'est moi qui refuse, — dans l'idée que je ne la partagerai pas avec ma cousine. Mes modestes rentes suffisent à me procurer le nécessaire; je puis me donner, par un travail agréable, un peu de ce luxe qui égaye la vie; il faudrait que je fusse un effroyable égoïste pour jalouser votre héritage à l'orpheline dont vous avez fait votre fille adoptive.

"Quant à ma résolution de ne pas me marier, — dont je vous ai fait part bien des fois, — je la sens toujours également inébranlable, et, ne le regrettez pas pour ma cousine; si vous saviez comme, à vingt-huit ans, je me sens déjà vieux garçon! comme j'ai pris dans ce monde "mes quartiers d'hiver"!

"Cette dernière phrase vous semble étrange, peut-être, de la part d'un homme qui va partir demain pour un voyage en Orient, mais c'est en vieil érudit, en philosophe, que je voyage: les choses du passé seules m'intéressent, et la femme que ses illusions ou les vôtres auraient entraînée à prendre mon bras et à me suivre ne tarderait pas à se repentir cruellement, à souffrir de nostalgie aigue près d'un mari toujours distrait. La beauté, l'esprit d'une femme ne l'emporteront jamais à mes yeux sur le mystérieux attrait d'un instrument qui exprima l'âme musicale des âges mythologiques, comme on en découvre aujourd'hui dans les fouilles d'où ressuscitent au grand jour des temps ces monuments de triomphe dont on avait cru jusqu'ici l'édification fabuleuse. Vous savez tout ce qu'on vient d'écrire à propos du palais de Minos? . . J'y vais voir à mon tour.

"Croyez-moi, néanmoins, mon cher oncle, votre neveu dévoué bien affectueux.

"MARC DELOMBRE."

J'ai fouillé encore d'autres enveloppes; celles-ci contenaient des lettres plus anciennes qui énuméraient les excuses évasives du travail, des engagements pris avec les éditeurs. . . puis une de l'année dernière, dans laquelle il refusait ma main en termes formels. . . Soudain, une feuille détachée, qui m'avait paru d'abord toute blanche, s'est ouverte et m'a montré l'écriture de mon oncle:

"Regarde ceci comme un appel suprême que je t'adresse, mon cher Marc; je t'en supplie, au retour de ton voyage, fais une station aux Angles, ne serait-ce que de quelques heures. Je sais, je sens, que je suis atteint déjà par une main qui ne pardonne jamais. . . Avant d'obéir à cette main cruelle et inexorable, je voudrais t'avoir revu, mon enfant, et, pourquoi le dissimulerais-je? je voudrais t'avoir mis en présence de ma petite Henriette. Ah! si tu l'apercevais seulement, rien qu'à la voir aller et venir autour de ma vieillesse, gaie, alerte comme l'espérance même, tu comprendrais ce que signifie ce mot: *la joie du foyer*. . . Tu n'hésiteras pas, cela ne te serait plus possible, te dis-je, à l'attacher pour jamais au tien. . . Allons, cesse de te défendre contre un bon mouvement qui t'amènerait au bonheur: viens connaître ta jolie fiancée, que je vous mette la main dans la main et que. . ."

Ah! je me souviens, maintenant! mon oncle écrivait cette lettre lorsque son cri de détresse nous attira d'un bond près de lui, Rosine et moi. . . Il était là, encore assis. d'une main pressant son cœur, tandis que de l'autre, du geste machinal qu'il faisait tous les jours, il repoussait des papiers dans le tiroir ouvert. . . Et jamais jamais plus, il n'a pu se remettre à son bureau et achever cette lettre mais, — oh! je me souviens d'autre chose encore! — mais cette lettre était restée la préoccupation de son agonie. Plusieurs fois, pendant sa dernière journée de vie, soulevant sa tête sur l'oreiller, il me cherchait de son regard vide, moins, on eût dit, pour me voir que pour s'assurer, au contraire, de mon absence, et, comme je me cachais, pleurant dans les rideaux, tourné vers M. Loriol qui lui tenait la main, il chuchotait: "La lettre, la lettre. . ."

Evidemment, il voulait que, sans me rien dire, mon tuteur fit parvenir à mon cousin ce dernier cri arrêté par la mort sur ses lèvres, afin de provoquer un attendrissement et le décider à me prendre pour femme. Maître Loriol enverrait la lettre avec joie aujourd'hui encore si je le voulais. Mais qu'on me jette à la tête de ce monsieur! voilà, certes, ce que je ne permettrais pas!... Non, puisque c'est son goût, qu'on le laisse avec ses vieux sépulcres et ses momies qui sentent quatre mille ans de moisi et de renfermé!. . .

C'est égal, ce que je devais être laide la dernière fois que mon cousin m'a vue. . . pour qu'il manifeste tant d'horreur à la seule possibilité de me retrouver sous ses yeux!

A ce point de mes réflexions, je me lève d'un saut et je me dirige vers la cheminée. Sur un porte-photographies de forme éventail sont rangés les portraits de moi depuis mon enfance.

Voici un délicieux bébé, presque nu, à qui je fais risette; puis une poupée de trois ou quatre ans, toute engoncée de ses dentelles. . . Bonté du ciel! me voici à douze ans! On a eu beau défaire l'ourlet de ma robe, elle n'arrive pas a moitié de mes jambes en façon de quilles; mon poignet, plat comme un coupe-papier, sort de ma manche restée en chemin. . . le sourire que le photographe a dû m'imposer n'est qu'une grimace indescriptible, et, positivement, j'ai un tic sur l'œil gauche dont la paupière paraît clignotante comme celle d'un oiseau de nuit. . .

Je me détourne en toute hâte de ce laideron, comprenant trop bien les répugnances découragées qu'un pareil souvenir a dû laisser dans l'esprit de mon cousin Marc, et je fixe mon regard et mon attention sur le dernier de mes portraits, celui que mon oncle m'a fait faire au mois d'août, à Lyon, où il m'avait emmenée exprès pour cela.

Plus de tic sur l'œil gauche: je suis certaine que maintenant il ne saurait être question de quilles à propos de mes jambes cachées par ma première robe "à traîne", et ce qu'on entrevoit de mes poignets ne manque ni de finesse ni de rondeur. Ma taille. . . eh! bien, il me suffit pour en être contente de me rappeler qu'elle fait dire quelquefois à Mme Clément:

— J'espère, au moins, que vous ne tirez pas sur le lacet de votre corset, ma chère petite?

Je lève les yeux et je regarde ma figure dans la glace: cela n'a rien de désagréable, même pour moi. Je porte sur la tête un beau petit casque luisant de cheveux bruns, avec des boucles un peu cuivrées autour du front, et, en dépit de mon grand malheur, mes joues sont restées roses et blanches comme des fleurs décidées à ne jamais se flétrir. . . Ah! si mon cousin Marc revenait pourtant!. . .

Voyons, comment se fait-il que je n'aie pas reçu de lui une ligne de regrets sympathiques après un mois que M. Loriol lui a écrit la triste nouvelle?. . . Qui sait? Sur le point de retourner en France, un remords l'a peut-être saisi et peut-être va-t-il, en chemin, s'arrêter aux Angles, afin de visiter sur sa tombe celui auquel il a si impitoyablement, d'une année à l'autre, refusé une seule visite?. . .

Déjà je me figure l'attitude que je prendrai quand mon cousin arrivera. Car je ne puis manquer de le voir venir: la maison, sur le haut du rocher. domine l'entrée de l'unique rue qui amène à l'unique place du village, étalée devant la petite église. Derrière l'homme portant sa valise, — les voitures ne se hasardent guère sur les raideurs de la pente, — mon cousin Marc m'apparaîtra dans sa haute taille, plus beau encore que jadis avec son teint que les soleils d'Asie et d'Afrique ont dû bronzer comme la fine moustache qui écume autour de ses lèvres, l'air grave, empreint d'une tristesse qu'il m'exprimera, dès que nous serons en présence, par quelques phrases émues et brèves. Moi, je voudrais me présenter à lui avec une dignité non moins ferme, mais le souvenir de mon oncle, éveillé entre nous deux, me fera pleurer certainement, et sans doute Marc pleurera lui-même. . .

Et peu à peu il s'apercevra que je ne suis plus le petit singe grimaçant d'il y a quelques années. . . Et ensuite. . . ensuite. . . Mon Dieu! il arrive des choses bien plus extraordinaires dans les romans que je vais chercher, le dimanche, à la bibliothèque paroissiale de Saint-Agricol!. . .

Hélas! au plus beau de mon exaltation, Rosine m'appelle du jardin, et, à travers la fenêtre ouverte, me tend une lettre émaillée de timbres étrangers. Mon cousin Marc m'écrit de Florence:

"Ma chère cousine,

"La lettre de M. Loriol m'a cherché de Paris en Crète, en Egypte, en Palestine, pour enfin me trouver ici après trois semaines de circulation. Si ces renseignements suffisent, comme je l'espère, à excuser

auprès de vous mon apparente indifférence, je n'en souffre pas moins de n'avoir pu assister aux derniers moments de celui que nous pleurons tous deux. Je ne mets pas mon deuil en comparaison avec le vôtre; je sais que vous perdez de plus que moi la compagnie et la tendresse quotidiennes d'un père. Hélas! ma chère cousine, je ne puis que vous exprimer avec ma tristesse, la sympathie profonde que la vôtre m'inspire, et vous prier de me croire toujours,

"Votre cousin dévoué,

"MARC DELOMBRE."

En vérité, il y a des gens qui s'attribuent les adjectifs un peu bien sans façon! Mon cousin dévoué!... Le chagrin aurait pu me rendre malade: s'en inquiète-t-il le moins du monde? Il ne peut pas ignorer qu'on m'a donné un tuteur: fait-il seulement vœu que j'aie à me féliciter du choix de mon oncle? Oh! je sais bien que, suivant le monde, Marc a mérité déjà et beaucoup plus justement ma reconnaissance pour avoir "autorisé" mon oncle à faire de moi son héritière unique... S'il s'imagine que je le remercierai de sa somptueuse aumône!... Non! je travaillerai! J'irai aux champs garder les chèvres, mais je ne resterai pas riche aux dépens de ce monsieur que la seule idée de m'épouser met en fuite à l'autre bout de la terre!... Je n'accepte pas *son* argent et j'entends bien m'expliquer au plus tôt là-dessus avec mon tuteur!

Mercredi, 27 novembre.

L'explication a eu lieu aujourd'hui même, car mon tuteur est venu déjeuner avec moi. Maître Loriol — c'est le petit nom d'amitié que je lui donne — est réputé dans le monde et dans le sein de sa famille comme un homme "juste mais sévère". Pour quant à moi, sa haute taille raide, sa figure sèche, ses petits yeux perçants, son sourire pincé ne m'ont jamais imposé la moindre contrainte. C'est peut-être parce que les fées ont omis de me donner la bosse du respect: mon oncle l'assurait du moins.

Quand mon tuteur m'est apparu ce matin je l'ai vu ouvrir d'ébahissement, aussi grands qu'il a pu, ses tout petits yeux, et il s'est écrié.

— Comment! moi qui croyais te trouver à demi morte d'ennui, qui pensais te voir tomber à mes genoux pour que je te reconduise place de l'Horloge! Et te voilà l'air animé, passionné presque, ma parole! et, du diable s'il peut se passer quelque chose d'intéressant sur ce tas de pierres des Angies!

— S'il s'y passe quelque chose?... Ah! j'en ai à vous dire, maître Loriol!... Et, d'abord, il ne viendra pas!

Les yeux de mon tuteur se sont arrondis comme deux toutes petites lunes.

— Peux-tu m'apprendre quel est *Celui qui ne viendra pas?*

Je lui mets sous les yeux la lettre de Marc que j'ai reçue hier matin, puis sa lettre d'il y a deux mois que j'ai trouvée dans le bureau de mon oncle, et celle enfin de mon oncle bien-aimé.

Sur cette dernière, maître Loriol soupire et murmure:

— Ah! c'est la lettre dont le pauvre ami parlait tant, vers la fin!.. Quel dommage qu'il lui ait justement manqué la force de la faire parvenir à son adresse!... Le cousin Marc n'aurait pas résisté à un appel aussi touchant: il serait venu, il t'aurait vue et...

Maître Loriol, levant avec lenteur les yeux pour me regarder des pieds à la tête, conclut:

— Et il aurait changé d'opinion sur la question mariage...

Puis vivement:

— Mais au fait, rien ne m'empêche, moi le tuteur, d'envoyer la lettre aujourd'hui encore!

Ces mots me font jeter feu et flammes:

—C'est cela! comme si mon cousin s'imaginera qu'un autre que moi l'a trouvée dans les papiers de mon oncle, cette lettre! Alors, tous ces mots de prières qui sont là-dessus, c'est moi qui aurai l'air de les lui adresser!... Non, maître Loriol, laissez mon cousin à ses chères amours: Minos, Eaque et Rhadamante, et veuillez simplement lui écrire que la dot de ma tante lui sera remise en sa totalité. Je n'accepte de l'héritage de mon oncle que ce qui était à nous, bien à nous deux. Ne vouloir que ce qui vous appartient, c'est juste et naturel, il me semble!

J'étais toute dressée sur mes pointes pour faire plus majestueusement cette déclaration; mais maître Loriol, calé dans son fauteuil, les bras accoudés et les mains jointes, repartit:

— Ah! tu penses, toi, que c'est naturel d'abandonner une fortune! Eh! bien, c'est si naturel que ton cousin ne manquera pas de voir dans cette folle renonciation le dépit où t'a jetée son refus de ta main et de ton cœur...

— Par exemple! un monsieur que je ne connais pas plus qu'il ne me connait lui-même... car pour l'avoir vu à douze ans...

— Bon! bon! tu es bien capable d'avoir rêvé à lui depuis ce temps-là!

Et d'une voix insinuante:

— Allons! tu peux bien m'avouer que tu grilles de devenir Mme Delombre!

Mais je ne m'y laisse pas prendre, et je lui replique lestement:

— Mon oncle le désirait; vous le savez aussi bien que moi!

Il se met à rire, puis:

— C'est que j'ai beau retourner le problème... à moins de le résoudre en dehors de toutes les règles... puisque, en matière de demande en mariage, les convenances ne veulent pas que les jeunes filles fassent attaque les premières... et je conviens avec toi que d'envoyer la lettre ou de refuser l'héritage, ce serait toujours prendre *l'Offensive*...

Je médite un moment sur ces trop justes paroles, puis je murmure:

— Il faudrait la prendre... sans en avoir l'air...

— Oh! fille d'Eve! a crié mon tuteur. Eh! bien, tu sais, indique-moi les armes, le lieu, le moment de l'embuscade, et maître Loriol te promet d'en être!

Maître Loriol qui en parlait à son aise, m'a quittée dans l'après-midi sur une répétition de son serment; il l'a répété encore à la descente de la rue, d'un geste de ses doigts levés, et moi, du seuil de la maison, j'ai dédaigné de m'apercevoir qu'il pinçait alors son plus ironique sourire.

Jeudi soir.

— Le mistral te grise, petite, le mistral te grise!... si jamais tu fais un coup de tête, je gage que ce sera par un jour de mistral!

Mon oncle avait coutume de me taquiner ainsi, certains jours d'orage, où il me voyait comme un peu déchaînée moi-même, courant à perdre haleine dans le jardin pour voir mes jupes ballonner autour de moi.

Si donc j'en suis à mon jour de folie, comme me l'assurait tout à l'heure maître Loriol, mettons tout sur le compte du mistral qui n'a jamais lancé avec plus d'entrain son énorme zézaiement sur la plaine. Et si, comme je l'espère, ma folie me conduit au bonheur, je me consolerai parfaitement d'être heureuse sans une ombre de raison!

Ce matin, — oh! que d'événements depuis ce matin! — ayant rêvé toute la nuit à ma conversation avec maître Loriol, marches, contremarches et embuscades, je me suis réveillée dans des dispositions si belliqueuses que je chantonnais la *Marseillaise* en descendant prendre mon chocolat dans la cuisine.

Mais déjà quelqu'un se trouvait attablé à côté du grand fourneau, quelqu'un qui s'est brusquement levé, qui m'a montré une bonne grosse figure rouge ressemblant à celle de ma nourrice, — mais des favoris, des côtelettes poivre et sel en plus, — et qui m'a ôté son chapeau en s'écriant:

— Mademoiselle Henriette!

— Non! non! Miette comme toujours, mon vieux Merlin, ou je me brouillerai avec toi à l'instant même!

Et saisissant les poils les plus longs de ses côtelettes, je les tire un peu en manière de caresse, et mes doigts tapotent une gamme sur son crâne rose.

— Ah! tu peux bien l'appeler Miette, va! tu vois, toujours la même! affirme ma nourrice.

— Et ce qu'elle aurait tort de changer!... Je veux dire à partir d'aujourd'hui, parce qu'il y a eu du changement, et un fameux! depuis que je lui apprenais à marcher quand tu n'en pouvais plus... oui, elle était déjà de force à vous tracasser deux personnes le jour durant!... Et même qu'elle a changé aussi depuis les trois ans que je n'étais pas venu au pays... Ah! nom de nom de nom de...

J'arrête la suite sur la bouche de Merlin, "mon oncle de lait" car il est le frère de ma nourrice. Nous les avions eus l'un et l'autre à Paris dans notre entresol de la rue Madame, jusqu'à notre départ. Merlin était passé alors dans la famille Delombre, et mon cousin Marc l'a gardé à la mort de ses parents.

Oui, au fond, j'en conviens, une fêlure a dû se produire sur mon crâne cette nuit, car dès en apercevant mon bon vieux Merlin dans la cuisine, j'ai pensé au solennel enchanteur du même nom qui ouvrait ou fermait les portes de la destinée pour tant de princes Charmants, tant de si touchantes "damoiselles" durant les siècles d'autrefois!

Installée devant mon chocolat, j'écoutais parler Merlin qui finissait debout sa tasse

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
2-6 F. PLACE D'ARMES

de café noir, — il avait refusé avec une espèce d'indignation de rester assis, même au bout de la table. — Passant du français au provençal et du provençal au français suivant qu'il s'adressait plutôt à sa sœur ou plutôt à moi, il racontait son voyage, m'expliquait sa visite tardive, car il se trouvait aux environs d'Arles, son pays, depuis trois semaines.

Bien sûr qu'il serait venu à l'enterrement du "pauvre monsieur"... Mais en descendant du train il s'était donné une entorse... ses rhumatismes avaient compliqué le mal. Alors il s'était dit qu'autant valait simplement s'arrêter une journée aux Angles, lorsqu'il serait sur son retour à Paris...

— Où tu retrouveras mon cousin?

Cette question, je la faisais le cœur battant comme si elle était de celles qui décident du bonheur ou des catastrophes.

Merlin ne s'en doute pas, lui; il ramasse du bout de sa cuiller un petit morceau de sucre qui n'avait pas fondu dans sa tasse et le croque avec gourmandise avant de me répondre:

— Oh! Monsieur sera en route bien près d'une semaine encore, et, Dieu merci! parce que l'ouvrage ne va pas me manquer d'ici là! Un nettoyage à fond! battre tapis et rideaux, et enfin, le plus difficile et le plus ennuyeux, chercher une cuisinière.

— Ah! tu cherches une cuisinière?... ai-je fait en dressant l'oreille.

— Oui, celle que nous avons gardée trois ans se marie avec le garçon boucher... Je lui en souhaite à celui-là, parce qu'elle a un fichu caractère, Eugénie!... Quoique ça je ne la remplacerai peut-être pas du jour au lendemain; la place n'est guère d'un bon rapport... à cause de la "gratte" qui manque: on fait si peu de cuisine chez nous!... Monsieur ne dîne à la maison que lorsqu'il est enrhumé — trois fois dans l'hiver, peut-être.

Ici Merlin, tout plein de son sujet, oublie son respect des distances et s'assied à moitié sur le bout de la table, prenant un ton confidentiel pour nous dire:

— Au fond, la place conviendrait à une "jeunesse" que je débrouillerais; — à force de voisiner les fourneaux, j'ai fini par savoir tenir la queue de la poêle... — Je la formerais à l'aise et elle ferait son chemin dans de bonnes conditions plus tard, je vous le promets!

Rosine, avec sa grosse moue, objecte:

— Une "jeunesse" dans le ménage d'un garçon!...

Et Merlin haussant les épaules:

— La maison est de tout repos... Eugénie, lorsqu'elle a donné ses huit jours, m'a dit comme ça en riant que Monsieur, en ses trois ans, n'avait peut-être pas eu trois mots pour elle! Aussi j'avais pensé emmener ma nièce, —tu sais, la Mion des Bégudes? — Mais paraît que son promis est rentré du régiment cet été et qu'il est pressé de s'établir. Alors, faut que je cherche quelqu'un à la place de Mion...

Et voilà que tout à coup je me lève d'un saut et je lui crie:

— Ne cherche pas! c'est inutile. mon vieux Merlin, je te l'ai trouvée, ta cuisinière, moi!

Merlin et ma nourrice me regardent ébahis. Je continue:

— Mion ou Miette, qu'est-ce que ça peut faire à mon cousin? et je suis ta nièce aussi, n'est-ce pas? ta "nièce de lait"?... Alors, pourquoi tu ne m'emmènerais pas à Paris à la place de Mion?

Merlin suffoqué, oubliant le "vous" et le "mademoiselle", balbutie:

— T'emmener! t'emmener comme cuisinière?...

Ma nourrice éclate de rire dans son tablier.:

— Es-tu bête! ah! tu ne sais pas comme elle aime à rire.

Mais elle-même cesse de rire bientôt pour prendre une attitude pétrifiée comme son frère, car, plantée devant eux, les yeux froncés, le bras tendu, je déclare d'un ton magistral:

— Ecoutez! c'est dans le Coran: "Si la montagne ne vient pas à Mahomet, il faut bien que Mahomet aille à la montagne", n'est-ce pas?

Je reste seule de mon avis; ma citation n'a d'autre effet que de les ancrer dans le leur: je suis en train de devenir folle!...

Pour les tirer de cette impression fâcheuse, je les emmène dans le cabinet de mon oncle, et, assise devant le bureau, eux, debout à droite et à gauche, je leur fais la lecture des lettres que j'ai copiées sur mon journal. Au dernier mot de celle qui ne sera jamais finie, ma nourrice essuie une larme du coin de son tablier et j'entends Merlin qui se mouche bruyamment... un sanglot monte dans ma gorge: nous pleurons tous les trois pendant plusieurs minutes; mais je réprime mon attendrissement pour profiter de leur, et je dis:

— Vous le comprenez bien, maintenant! c'est mon oncle lui-même qui m'ordonne d'aller à Paris, pour que mon cousin Marc me voie et qu'il m'épouse!... Tenez je connais déjà son caractère: il ne faut pas qu'on lui laisse rien à décider tout seul... mais je suis dans sa maison; il m'entrevoit un jour ou l'autre, il est impressionné plutôt... agréablement?...

Je les consulte de l'œil en lançant cet adverbe.

Rosine opine de la tête, et Merlin, non moins imprudemment, fait claquer son index sur son pouce. Alors, avec plus de feu encore, j'expose les choses à venir:

— ... Mon cousin s'habitue à ma présence; il la recherche; il découvre que je peux faire quelque chose de plus pour lui que de trop saler son pot-au-feu... il s'en ouvre à toi, Merlin, tu t'embrouilles dans tes explications; tu me le renvoies pour la scène des *aveux*... et... tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes!...

— Ah! si nous l'écoutons! dit alors Rosine, M. le curé dans sa chaire ne pourrait pas lui tenir tête!...

Merlin produit cette réflexion:

— Avec ça qu'une fille de chez nous qui parlerait comme toi aurait la bêtise de se faire cuisinière! elle serait pour le moins maîtresse d'école, comme notre petite cousine, le Julie Duchêne, qui a ses deux brevets!...

Je me pose en statue d'orateur, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, et je demande à Merlin:

— Peux-tu me dire combien gagne par année ta cousine l'institutrice?

— Mais, pour commencer, elle a bien ses six cents francs, je crois.

— Et combien *se faisait*, par année aussi, Eugénie, la dernière cuisinière de mon cousin?

— Mon Dieu, avec le sou du franc, ça pourrait monter dans les quatre-vingts francs par mois.

— Multiplions par douze; nous arrivons, si je compte bien, au chiffre de neuf cent soixante francs, logée, nourrie, et à la conclusion que ta cousine Julie Duchêne a été une sotte d'apprendre aussi mal l'arithmétique plutôt que d'apprendre bien la cuisine.

Merlin qui perd pied, évidemment, se raccroche tout à coup à quelque corde que j'avais laissée pendre de ma dernière phrase, et triomphe ainsi:

— La cuisine! et d'abord, est-ce que tu sais la faire, toi, la cuisine?

— Tu me *débrouilleras* comme tu aurais débrouillé Mion!...

Rosine et lui levèrent les bras au ciel dans le geste classique des grands vaincus. Pourtant, ma nourrice se ressaisit encore une fois, et dit, en retournant à ses casseroles:

— Enfin, tout ce que nous disons là ne sert à rien qu'à passer le temps. M. Loriol est le tuteur, et ce n'est pas lui qui consentira jamais à une folie pareille!...

— C'est ce que nous saurons bientôt: Merlin, tu vas m'accompagner à l'instant même rue Calade.

Je cours mettre ma toque d'astrakan et mon boléro et bientôt je descends le rocher, chaperonnée, sans le moindre enthousiasme, par le pauvre Merlin qui espère cependant que mon tuteur va, d'un souffle, éteindre ma folie.

En attendant, c'est le mistral qui souffle du haut du grand ciel bleu, qui en chasse, qui en boit les moindres nuées et lui donne sa splendeur un peu froide de lambrequin royal! Sur la passerelle en partie double qui réunit la *Barthelasse* aux deux bords du Rhône, Merlin louvoie péniblement, désemparé par ces furies de l'air auxquelles il n'est plus accoutumé, et que moi je brave en valsant avec elles. Enfin, nous gagnons les remparts et la Porte de l'Oulle et, le long des rues tortueuses, nous nous dérobons à leur poursuite.

Tournez le bouton, s. v. p.

Merlin soufflant derrière moi à croire que tout le mistral s'est engouffré dans sa poitrine, j'ai monté le large escalier de pierre de la grande vieille maison où demeure et fonctionne mon tuteur et notaire, et j'obéis à l'injonction écrite sur la haute porte de l'étude. Me voici traversant l'antichambre et allant tout droit au cabinet de mon tuteur que j'envahis après un bref toc, toc, sur la porte.

Le grand buste de Me Loriol penché sur son bureau se redresse en tressaillant à ma voix.

— Vous savez, maître Loriol, je l'ai découvert, le moyen de prendre l'offensive... ou plutôt c'est Merlin qui nous l'apporte!..

Ici Merlin risque un murmure "protestatoire" qui ne réussit pas à m'arrêter. Je le présente, je raconte pêle-mêle comment, à trouver le bonhomme dans la cuisine des Angles, tout à l'heure, j'ai pensé que le célèbre enchanteur dont il est l'homonyme me favorisait d'une apparition, et la conversation qui s'en est suivie, d'où est sorti mon mirifique projet...

M. Loriol, qui pendant mon discours s'était plusieurs fois pris la tête dans ses longues mains osseuses, frappe du poing sur son bureau quand j'achève ma péroraison et, interpellant le malheureux Merlin:

— Comment, vieux fou! c'est vous qui avez mis une idée pareille dans la tête de cette enfant?

— Moi! gémit Merlin, moi qui donnerais... cent francs, pour avoir "brûlé" Avignon et les Angles tout à l'heure!

Ce cri du cœur persuade mon tuteur de son innocence. Le débat se circonscrit entre nous deux.

— Non! mais est-ce que tu es assez enfant pour croire qu'une jeune fille peut habiter le même toit qu'un jeune homme sans risquer sa réputation?

— Est-ce que Mion aurait risqué la sienne? et Miette ou Mion, la cuisinière, c'est tout un!

— Cuisinière! si c'est sur ce titre que tu comptes pour empêcher qu'on parle de toi!

— Qui donc en parlerait? A Paris, je ne connais personne, et personne ici non plus, vous et la famille Clément à part, et, au besoin, vous trouverez bien à expliquer les choses...

— Je trouverai! je trouverai!... Veux-tu réfléchir un moment à ma responsabilité dans ce coup de tête? Quand M. Delombre saura tout...

— Bon! quoi qu'il décide alors, ses foudres ne tomberont que sur moi, je vous le promets!

— Mais enfin, lorsque tu l'as vu, ce célibataire endurci, tu n'étais encore qu'une gamine? Il peut fort bien ne pas te plaire aujourd'hui!

— Alors rien de plus simple! Je gagne le mal du pays et Merlin me ramène aux Angles avant "mes" huit jours...

— ... Nous mettre, M. Delombre et moi, dans la situation la plus fausse!... Et tout ce qui peut en résulter!...

— Qu'est-ce qui peut en résulter? Le pis est que je reste la cousine de mon cousin au lieu de devenir sa femme... Mais, réfléchissez un peu! si mon oncle n'avait pas eu confiance dans le bon cœur de Marc, est-ce qu'il aurait tant insisté pour le ramener aux Angles?... Est-ce qu'il lui aurait écrit cette dernière lettre où il le conjure de faire de moi la joie de son foyer? Oh! tenez, je l'entends celui qui nous aimait tous les deux; il me dit encore à cette minute: "— Puisque Marc recule devant le "bonheur, porte-lui le bonheur toi-même; "il ne le refusera pas de tes deux mains "franchement tendues!"

Maître Loriol tapote nerveusement un régistre avec un coupe-papier, Merlin se mouche et avoue, navré, mais résigné déjà:

— Allez, Monsieur, vous aurez beau lui en dire elle en trouvera toujours plus que nous tous!...

Mon tuteur se lève et s'écrie:

— Ah père Merlin, que vous auriez mieux fait de continuer votre route pour aller à Paris ou au diable au lieu de mettre pied à terre ici, aujourd'hui!

Merlin une fois encore approuve avec un balancement énergique de son crâne rose. Mais j'ai partie gagnée; je saute au cou de mon tuteur en lui disant:

— Allons, allons, maître Loriol! Soyez beau joueur: songez à dresser le contrat de mariage entre M. Marc Delombre et mademoiselle Henriette des Angles, et n'oubliez pas de passer chez votre tailleur pour commander votre habit de noce, car c'est vous qui me conduirez à l'autel... et avant qu'il ait coulé beaucoup d'eau encore sous les ponts du Rhône, je vous en réponds!

Pendant ma tirade, mon tuteur, avec une moue féroce, a ouvert son coffre-fort d'où il tire une forte liasse de billets bleus. En les tendant à Merlin, il bougonne:

— Je veux qu'à tout hasard vous ne manquiez jamais de fonds pour la ramener.. ou pour la faire soigner là-bas si sa folie augmente.

Puis s'adressant à moi:

— Et toi, n'oublie pas, quoi qu'il arrive que je m'en lave les mains!

— Parfait! Et si vous ne me laissez pas partir sans me pincer un bon petit sourire, je vous enverrai pour vos étrennes une belle aiguière de vermeil.

Je lui mets un baiser sur la pointe du crâne en coulant mon regard; personne que moi ne devinerait son sourire tant il le mord furieusement sur sa lèvre inférieure mais je l'ai vu, et je pars en triomphe à travers les ponts, emmenant Merlin comme un esclave enchaîné.

Une fois ou deux je m'amuse à me laisser rouler et soulever par le mistral; mon Dieu! il me semble que je n'ai ainsi qu'à m'abandonner à tous les éléments, que tous se concertent pour m'emporter dans le paradis terrestre auquel je rêve!... Lorsque je me retrouve pour détordre mes jupes, je vois le pauvre Merlin qui se tasse au contraire désespérément, une main sur son chapeau, l'autre tendue devant lui comme une rame, et les rafales m'apportent de minute en minute son gémissement régulier. Je finis par lui prendre le bras, et l'entraîne en lui criant à l'oreille:

— Eh! gros bêta! Fais comme maître Loriol: lave-t'en les mains!

Est-ce orgueil de copier un illustre modèle? Merlin se ranime quelque peu.

Rosine, à son tour, apprenant que maître Loriol approuve, ou du moins laisse faire, n'ose plus trop se récrier, et bientôt tous trois nous nous affairons à préparer ma malle.

Un moment j'avise une jupe de drap prune, près de laquelle pend un corsage de taffetas noir et un tablier gorge de pigeon: cela fait partie de mon costume d'Arlésienne que mon oncle m'avait donné pour ma fête, et que je m'amusais à mettre de temps en temps. Et je vais dire à Merlin qui, en manches de chemise, répare une courroie de ma malle:

— Mais j'y pense, Merlin: est-ce que ta nièce Mion ne porte pas, comme Rosine, le costume des Arlésiennes? Oui? Je devrais donc mettre le mien, il me semble...

La proposition, loin d'être goûtée, exaspère le pauvre homme:

— Ah! bien ça nous manquait encore, cette idée!... dire que c'est moi qui *te sortirai* dans Paris!... On ne se retournera peut-être pas assez déjà sur notre passage!

Je lui demande si on a la coutume, à Paris, de se retourner sur le passage des jeunes filles... Il ne daigne pas me répondre directement, mais il déclare dans un grognement formidable que jamais, au grand jamais, on ne le verra monter en chemin de fer avec moi vêtue en Arlésienne.

Je n'ai pas voulu faire déborder sa coupe d'amertume mais j'ai roulé en un petit paquet qui n'avait l'air de rien, mon corsage, ma jupe, mon tablier et mes fichus, et ce soir, quand Rosine et Merlin sont allés se coucher, j'ai fourré le tout dans un coin de la malle encore ouverte, avec une boîte qui renfermait mes pendants d'oreille, et la longue croix d'or de la *capella*.

Avant de me coucher, moi aussi, j'embrasse pour le dernier bonsoir le portrait de mon oncle: lui, il me sourit longuement, il m'approuve sans restriction et il m'assure tout bas que je ne reviendrai pas seule ici près de lui...

Paris, samedi 30 novembre.

Ma première journée à Paris! Eh! bien, elle ne me laisse pas le moindre regret d'y être venue. Il fait, certes, que le repentir ne soit pas un mal qui se gagne, car plus de dix fois depuis que nous avons descendu tous deux le rocher des Angles, Merlin s'est frappé la poitrine pour son péché d'y avoir fait une halte aussi funeste.

Notre voyage a été délicieux pourtant, quoique, un peu avant Lyon, le soleil nous ait quittés avec le mistral, et que le ciel se soit comme écroulé à demi sur la terre, tant l'espace a brusquement diminué entre lui et la tête des collines. Car, passé la vallée du Rhône, il n'est plus question de montagnes: ce sont des taupinières qui remplacent nos grands sommets, ici et là, et, au pied de ces taupinières, en Bourgogne, le long de bois, trempées de brouillard, j'aperçois des traînées de chaumières, de celles dont il est tant parlé dans les livres de poésie, mais qui, en réalité, ressemblent un peu trop à des huttes de tribus sauvages.

D'ailleurs, dans la fuite désordonnée du rapide, tout me plaisait ou du moins me divertissait, jusqu'aux volées de corbeaux sur les plaines toutes nues, et les villes arrosées de pluies diluviennes que nous traversions avec des sifflements de monstres fabuleux, et, dans notre compartiment, les figures enfumées de mes compagnons de route. Un vieux ménage emplissait les deux coins, sur la contre-voie, avec toute une cargaison à lui dans les filets. La dame employait ses loisirs à tenir, bien étalée, une immense fourrure sur ses genoux et sur ceux de son mari comme si nous avions à traverser les steppes sibériens. Leurs figures à tous deux, mornes et ridées en longueur, exprimaient comme un ennui mortel de vivre ensemble depuis leur jeunesse, et je me demandais si, dans quelque quarante ans d'ici, Marc et moi nous ferions un si piètre spectacle avec nos rhumatismes, nos rides et nos cheveux blancs...

Cette image de la petite vieille recroquevillée que je deviendrai un jour me paraissait si drôle qu'une envie de rire me tourmentait chaque fois que je regardais le couple respectable et morose, mais alors je rencontrais les yeux d'un jeune homme qui occupait une place à côté de Merlin et qui, penché sur son accouloir, lisait les journaux, — ou faisait semblant, je crois, — et je prenais l'air le plus indifférent du monde en continuant à veiller le sommeil de Merlin. Car le brave homme somnolait invinciblement, malgré des efforts stoïques et malgré les sursauts de sa conscience inquiète. Je le voyais, de quart d'heure en quart d'heure, soulever d'un coup son buste: avec des yeux d'ahurissement et de méfiance, il inspectait l'attitude de nos compagnons, celle surtout du jeune homme, son voisin. Puis, pendant quatre ou cinq minutes, il me questionnait: — N'avais-je pas faim?... n'avais-je pas soif?... ni trop froid?... ni trop chaud?... —et l'interrogatoire achevé, à court de conversation, il dodelinait de la tête et se laissait bercer par le roulement du train.

L'heure du déjeuner seule a été pénible entre nous deux. Merlin aurait voulu m'apporter mon repas dans le compartiment, mais, dès l'arrêt du train, j'ai sauté sur le quai de la gare, et forcément il m'a suivi au wagon-restaurant, sa grosse figure navrée, piteuse, comme celle d'un clown battu. Il ne voulait pas se mettre à table.

— Surtout, ne commande que pour toi! me disait-il à voix basse et rageuse.

— Si tu veux! mais c'est pour le coup qu'on va nous remarquer!

Tous les yeux étaient déjà braqués sur nous, et j'observais que le *[illegible] homme* de notre compartiment semblait, en souriant, donner des explications hasardées sur le couple un peu désassorti que nous formions Merlin et moi. La chère n'était pas fameuse, mais on avait l'air de faire un pique-nique en pleine campagne et je dévorais de très bon appétit, pendant que Merlin grignotait du bout des dents.

Aussi, j'abrégeai son supplice, et, de retour à nos places, je lui fis part de mes crottes de chocolat qui firent, je crois, le plus substantiel de son déjeuner.

Nous les croquions encore en arrivant à Paris à la fin du jour.

Ah! que ce fut bon, après le tintamarre de l'arrivée, la bousculade des facteurs et des bagages et la course finale de notre voiture à travers les ponts et les rues boueuses et populeuses, de se trouver dans cette bonne et tranquille rue de Notre-Dame-des-Champs, et dans la maison de mon cousin Marc! C'est curieux, mais je n'éprouve aucun étonnement de m'y trouver, je ne m'y sens pas du tout étrangère! Les souvenirs de mon enfance m'ont déjà reprise. La chambre de ma tante, dans laquelle j'ai couché cette nuit, m'a paru un pays familier. Je me rappelle y avoir vu bien des fois la mère de Marc, languissante sur sa chaise longue, car elle demandait souvent qu'on m'amenât près d'elle: mes jeux, mon babillage l'amusaient; jamais je n'ai entendu de sa bouche un mot d'impatience ou de lassitude. Bien certainement, elle aurait aimé m'appeler sa fille, et il est impossible qu'elle m'en veuille d'avoir *pris l'offensive* envers son fils.

J'ai visité la maison aujourd'hui. Un regret m'était resté, en quittant les Angles, de ne pouvoir apporter ma harpe. Aussi, ce matin, en explorant le grand salon dont Merlin ouvrait les persiennes, quel ravissement de trouver là, un beau triangle d'or, que je me suis empressée de faire briller au jour en lui retirant sa housse! Puis, aussitôt installée sur le bord d'un fauteuil, j'ai promptement palpé les cordes, esquissé quelques arpèges. Merlin, bouche bée, sa *tête de loup* droite près de lui comme une hallebarde, me regarde et m'écoute avec complaisance; alors, je laisse de côté la harpe, je me précipite sur le piano et j'entame une valse de Strauss; sans la finir, je vire sur le tabouret et je sors un beau violon de sa boîte capitonnée, en peluche: deux coups d'archet, et je décroche une mandoline sur la muraille. Merlin déclare:

— Ah! bien! il ne lui en faudra pas tant pour connaître tout de suite que tu es de la famille!

— Sois tranquille, je ne lui montrerai pas tous mes talents en un jour.

D'ailleurs, en réalité, c'est de la harpe seule que je tire un parti sérieux et grâce à la faveur que Marc témoigna jadis à cet instrument devant moi. Mais Merlin est homme à s'y méprendre.

Un peu plus tard, Merlin venait me chercher pour me faire voir la chambre de la cuisinière, après l'avoir astiquée de fond en comble.

Cette chambre se trouve comme la sienne au rez-de-chaussée de la maison, sur le jardin — sous-sol par rapport à la rue. Elle est assez grande; un papier clair à fleurettes tapisse les murs; le lit de fer, la commode, la toilette reluisent des sueurs de [illegible]. Manque la traditionnelle et si utile armoire à glace; mais, grimpée sur une chaise, je constate immédiatement que je me vois ainsi en pied dans la glace de la cheminée.

Je me déclare satisfaite de tout, sauf du tapis que je voudrais neuf sous mes pieds nus, et des rideaux de la fenêtre, à couleurs, aujourd'hui, plus qu'indécise. Merlin m'emmène au Bon Marché où s'agite parmi les employés tout un peuple féminin, à se croire dans le pays des Amazones, qui n'admettaient le sexe laid chez elles qu'à l'état d'esclavage.

Les "esclaves" me favorisent d'une attention charmante; c'est à celui qui, dans chaque rayon, m'offrira ses services avec son plus agréable sourire. Je fais choix d'une carpette Louis XVI, de rideaux de toile du même style: fond blanc, avec des oiseaux dans des cages, des fleurs nouées par des rubans... J'achète de l'étoffe pareille aux rideaux pour la housse du lit, une garniture de toilette et je profite de la bienveillance qu'on me témoigne pour obtenir que mes emplettes me soient apportées sur l'heure à la maison.

C'est donc ainsi que ce soir je vais, sans plus de retard, entrer en fonction... puisque je coucherai dans la chambre de la cuisinière.

Mardi, 8 décembre.

Ce matin en m'apportant mon chocolat dans notre salle à manger de l'office, Merlin m'a fait lire une lettre que le facteur lui remettait à l'instant. Mon cousin Marc s'annonçait pour demain vers le soir.

— Tu sais, si tu voulais, en partant tout de suite, — il y a un train à dix heures, — j'aurais encore le temps de te ramener aux Angles et de me retrouver ici demain, à sept heures, pour recevoir Monsieur.

Comme je rêvais un peu sur ce papier à en-tête d'hôtel, Merlin a cru sans doute qu'un remords me poignait, tout au moins une angoisse, et que j'hésitais comme un conscrit avant le *baptême du feu*. Mais relevant la tête, je lui ai ri au nez en lui envoyant une chiquenaude, et il m'a entendue avec stupéfaction lui fredonner la première phrase de la *Marseillaise*.

Non, je ne suis vraiment pas fâchée d'entrer en campagne. Oh! ce n'est pas que la solitude m'ait pesé ces jours-ci. Pendant que Merlin fourbissait le mobilier, j'ai feuilleté la musique de notre *patron* et déchiffré tout ce que je n'en connaissais pas. — Depuis un an ou deux, mon oncle ne faisait plus venir les *nouveautés*.

Dimanche seulement, Merlin *m'a sortie;* nous sommes allés au Luxembourg; toutes les petites bonnes femmes de deux ou trois ans qui vaguaient en chancelant près des nourrices, sur leurs grosses pattes guêtrées de drap blanc, bleu ou rouge; toutes les fillettes aux jambes en quilles, un peu échevelées par le jeu et la course, sous leurs toques ou sous leurs grands chapeaux de feutre, me rappelaient les *moi* que j'ai été à des âges divers, ici même, me rappelaient aussi mon plus vif bonheur de ces temps-là. C'était lorsque mon cousin Marc, traversant le jardin pour retourner chez lui après la classe du lycée Louis-le-Grand se montrait dans une allée voisine; alors je courais au-devant de lui et je le contraignais à jouer avec moi, ce qu'il faisait toujours de bonne grâce.

Mercredi, 4 décembre, le soir, 6 heures.

Nous l'attendons. J'ai forcé Merlin à m'acheter des fleurs: quelques tiges de jacinthe, des roses de Nice et des œillets. J'ai groupé le tout dans un vase qui sera placé sur la table pendant le repas. Comme soins suprêmes, j'éparpillais quelques gouttes d'eau sur les fleurs.

Merlin, en me regardant, se grattait la tête tout perplexe: je le somme d'expliquer sa préoccupation.

— C'est que... jamais une autre cuisinière, jamais Eugénie n'a pensé à mettre des fleurs sur la table...

— Eh! bien, justement... il s'agit de prouver à mon cousin que les cuisinières se suivent et ne se ressemblent pas!

Alors, ma confiance imperturbable lui a un peu rendu la sienne. La nuit tombe. Tandis que j'écris, Merlin évolue de la salle à manger à la cuisine dans le tintin de l'argenterie et des cristaux. Paisibles, tous deux *nous l'attendons*.

9 heures.

Sept heures sonnaient quand un point d'orgue s'est produit dans le roulement de la voiture qui longeait la rue en s'approchant. Merlin s'est précipité au-devant du *patron*, moi, juchée sur un escabeau, j'assiste, par un croisillon en soupirail de l'office, à l'arrivée de mon futur seigneur et maître.

D'ailleurs, comme la lanterne du vestibule n'envoie qu'une lueur très indécise sur le gravier de la cour, je n'entrevois guère qu'une silhouette élancée, à la rapide allure: quand la silhouette touche le pied du perron une moustache rousse semble prendre feu brusquement à un jet de lumière, et c'est tout... Un pas élastique et ferme parcourt les couloirs, une porte intérieure s'ouvre, celle de sa chambre... Maintenant, c'est le bruit pesant des bagages transportés... Et au bout de quelques minutes, je vois Merlin revenir, la figure inquiète, à ses fourneaux. Toutes ses casseroles sont restées dignes de la confiance qu'il avait mise en elles plutôt qu'en moi: il respire.

Après plusieurs allées et venues encore de la cuisine à la salle à manger, il m'annonce que mon cousin se met à table, et il emplit la soupière. Une idée me vient, je suis Merlin là-haut tout doucement, de manière à ce que le bruit de mes pas soit confondu avec le bruit des siens, et, par la porte que sans me savoir là il laisse entrebâillée, j'aperçois le voyageur en train d'étaler sa serviette sur ses genoux.

Eh! bien, non, il n'est pas vieux garçon: il ne le sera pas à cinquante ans, ni jamais! Avec ce front d'où les cheveux s'élancent en si jolies pointes, ces larges yeux bruns, pleins de lumière, d'esprit et de douceur, cette moustache fine, ces lèvres toujours roses et riantes, comment peut-il espérer qu'aucune jeune fille ne rêvera de lui et ne fera tout au monde pour parvenir à l'occuper d'elle en retour?

Mon cousin avale quelques cuillerées de potage, tout en promenant ses regards autour de lui. Il dit:

— C'est étonnant comme on est encore mieux chez soi que partout ailleurs, mon vieux Merlin!...

Et de la même haleine il remarque, sur le ton du plus grand plaisir:

— Des fleurs!...

— Oui, répond Merlin debout près du dressoir c'est Miette qui en a eu l'idée...

Mon cousin dresse l'oreille:

— Qui ça, Miette?...

Il me semble que la voix de Merlin tremblote pour répondre:

— Monsieur sait bien: la nouvelle cuisinière que je devais ramener du pays...

— Ta nièce?...

Merlin hésite encore. J'ai un fort battement de cœur. Mais mon cousin reprend:

— Est-ce qu'elle ne s'appelait pas Mion, ta nièce?

— C'est-à-dire, Monsieur, que Mion va se marier, alors... Miette a voulu venir...

— Mion, Miette, les deux noms sont également gracieux; des diminutifs de Marie, n'est-ce-pas?

J'ai envie de lui crier: — Et aussi d'Henriette, Monsieur! — Mais je tends l'oreille:

— Et, est-ce qu'elle ne se marie pas, elle aussi, Miette?

— Oh! ce n'est pas l'envie qui lui en manque!

(Eh! eh! Monsieur Merlin, de l'esprit à mes dépens!)

— Seraient-ce les amoureux?... N'est-elle donc pas jolie comme Mion?

— Oh! dix fois plus! mais c'est jeune, ça vous a des idées!...

Il soupire. Mon cousin croit peut-être à des tiraillements de famille. Pour remonter Merlin, du moins je le pense, il reprend:

— Des idées? Mais elle en a de très bonnes; ces fleurs sont groupées avec goût.

— Oh! quant à ça elle s'y entend!

— Et à la cuisine?

Merlin fait ici ses réserves.

— Euh!... à dire le vrai à Monsieur, c'est moi qui la forme...

— Eh! bien, continue! continue!...

Et mon cousin lance un beau jet de rire gai, avec lequel, le mien, je le sens, serait tout prêt à faire unisson.

Mais comme Merlin sort de la salle à manger emportant la soupière, je relève mes jupes pour empêcher leur froufrou et je m'envole devant lui, jusqu'à la cuisine, à grands pas silencieux.

Mon "oncle" arrive fort mécontent et bougon: — Si je le crois disposé à subir des interrogatoires sur ma personne!... Avec ça que c'est commode! D'ailleurs, lui, pour dire des mensonges, il n'en a pas l'habitude, et il s'embrouillerait, c'est sûr! Je ferais bien de paraître et de soutenir moi-même la comédie que j'ai imaginée...

— Sois tranquille! je paraîtrai quand le moment sera venu de faire feu...

Pour le calmer, je lui tire ses favoris et j'obtiens qu'il me fasse risette.

Il veut me servir tout de suite, avant de porter les plats en haut, de manière que je dîne en même temps que mon cousin, sinon à la même table. Je refuse net. Nous dînerons tout à l'heure gentiment, nous deux. Il soupire et me prédit qu'avant huit jours de ce régime je serai maigre à faire pitié, mais enfin il monte la "suite". Et moi, un peu humiliée de n'avoir pris part à la confection de ce repas que par mon "envoi de fleurs" sur la table, je me demande comment je pourrais bien m'utiliser encore une fois ce soir pour le service de mon cousin... J'ai trouvé.

A la tombée du jour, Merlin, ayant jugé insuffisante la chaleur du calorifère, a porté du bois dans le salon. Le feu marche-t-il bien? Le voyageur va-t-il être accueilli tout à l'heure, en quittant la table, par une belle danse des flammes? Je cours m'en assurer et me voilà dans la pièce obscure ajoutant une bûche dans la cheminée, tisonnant à petits coups pour obtenir bientôt le plus clair, le plus pétillant des deux feux de joie. J'observe que les sièges en sont vraiment trop éloignés... Je tire un profond "confortable" au coin gauche, puis une table *liseuse* près de l'énorme fauteuil; ensuite j'allume une lampe et je la pose sur la table avec l'abat-jour très retombé. La harpe et les autres instruments de musique rangés un peu partout dans le salon renvoient vers le feu des miroitements qui ont l'air de sourires d'entente... Mais, à cette minute, un bruit de chaise repoussée m'apprend que mon cousin quitte la table, et je me sauve comme un revenant.

LE JOURNAL DE MARC

Mercredi, 4 décembre, le soir, 9 heures.

Aujourd'hui que les jeunes filles s'émancipent, paraît-il, et ne craignent plus guère de dire tout haut ce qu'elles pensent, l'innocente manie d'écrire *son* journal va peut-être passer d'elles aux vieux garçons solitaires comme moi. Du moins c'est ma fantaisie de ce soir, près de ce bon feu dont les pétillements me font société sous ma lampe dont la lumière voilée de rose est inoffensive et gaie comme un rire d'enfant...

Mais voyons, un journal doit relater quelque chose de *sensationnel*, suivant le mot du jour. Et qu'y a-t-il eu de *sensationnel* dans le fait de ma rentrée à Paris après un voyage d'archéologue? Je ne trouve guère qu'à écrire ce que j'ai dit à Merlin tout à l'heure en me mettant à table. La phrase est antique et banale, certes, mais je crois que le jour où la Vérité sortira tout entière de son puits, nous serons bien étonnés de nous trouver vieilles connaissances avec elle. Je me cite donc moi-même:

— C'est étonnant, comme on est mieux chez soi que partout ailleurs!

D'abord, c'est l'imagination qui, plus que l'étendue des cieux et celle des mers, élargit et décore nos horizons. Et où l'imagination a-t-elle son libre exercice si ce n'est à un bon coin de feu, par une soirée d'hiver, alors que tout l'être physique satisfait dispense l'être moral de son service qui est souvent d'écouter ses doléances, et lui laisse prendre l'essor sans contrainte...

Comme je passais de la salle à manger au salon, un léger frou d'ailes en cage m'est parvenu de l'autre porte qui se refermait là-bas. C'était probablement Miette, ma nouvelle cuisinière, la nièce de Merlin, venue pour arranger le feu, allumer ma lampe, et qui s'effarouchait à la pensée de se voir pour la première fois en présence de son maître. Ces petites filles de nos pays, sorties souvent du plus fin de la race latine sont aussi femmes qu'ailleurs les femmes du monde; je veux dire qu'elles ne sont pas dépourvues de ces délicatesses, de ce doigté léger de l'esprit et du cœur qui font de la femme réellement un sexe à part.

Miette a mis des fleurs sur ma table. Qu'a-t-il fallu pour lui en donner l'idée? Simplement que son oncle ait parlé de son maître devant elle avec cette affection respectueuse des vieux serviteurs de jadis, dont je garde moi, par bonheur, un des meilleurs spécimens.

L'arrivée de la petite Arlésienne dans ma maison fait voyager ma pensée vers le midi; elle touche aux Angles, s'arrête sur ce malheur qui s'est abattu là-bas... Pauvre vieil oncle! que n'ai-je pu satisfaire votre si grand désir de m'avoir pour gendre... Mais, me marier! à quoi bon, grand Dieu! à quoi bon! Je ne vois pas, — et, je puis dire principalement ce soir, — en quoi la présence d'une femme à *mon foyer* me rendrait ce foyer plus *confortable* et plus attrayant. D'ailleurs, cette petite Henriette était, à douze ans, d'une laideur qui ne pouvait rien faire augurer de bon — ni de beau — pour ses dix-huit...

Pauvre enfant! je crois que cette partie de sa fortune qu'elle doit un peu à mon désintéressement, d'après les rigoureux calculs de mon oncle, ne fera pas à sa dot un supplément inutile. Je serais franchement heureux d'apprendre son mariage; si sa laideur la forçait à coiffer sainte Catherine, je craindrais d'en être, en quelque sorte, responsable vis-à-vis de ce pauvre oncle qui entretenait en lui les illusions d'un père au sujet de sa fille adoptive.

LE JOURNAL DE MIETTE

Vendredi, 6 décembre.

Deux jours que mon cousin est ici et pas encore la plus petite escarmouche ni la plus fortuite rencontre... Cependant quelquefois, je risque une *reconnaissance* dans les couloirs, puis, au moindre heurt d'une porte qui s'entrebaille, je me sauve éperdument, avec l'intuition que le moment n'est pas encore venu de me découvrir à l'ennemi...

Pendant le déjeuner d'aujourd'hui, Marc a interrogé de nouveau Merlin sur moi ou plutôt sur ma *sosie*, Henriette des Angles:

— Et, est-elle devenue un peu plus jolie, ma cousine?

— Oh! un bouquet, Monsieur!

A ce cri d'admiration, mon cousin répond par une très impertinente exclamation de doute:

— Ah! bah! vraiment?

— C'est comme je le dis à Monsieur... même je pensais avec la Rosine, ma sœur, que c'était dommage que... enfin, pour sûr si Monsieur s'était arrêté aux Angles à son passage...

— Ma cousine m'aurait fait tourner la tête, crois-tu?

— A qui ne la fait-elle pas tourner? répond Merlin, les yeux levés au ciel en changeant l'assiette de son maître.

Marc dit une fois encore:

— Ah! bah! vraiment?

Mais il me semble que l'impertinence de l'exclamation est quelque peu émoussée cette fois. Je n'en écoute d'ailleurs pas davantage. Merlin sortant de la salle à manger, je le précède à la cuisine, toujours mes pas dans le bruit des siens. Il est, comme après chaque repas, d'une humeur massacrante, et me presse de prendre la responsabilité de la comédie. Mais tandis que je lui en laisse jouer le prologue, je médite mon entrée: il me la faut éclatante sinon décisive.

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue St-Pierre - MONTREAL

2-12 F.

LE JOURNAL DE MARC

Vendredi, 6 décembre.

J'ai diné ce soir chez la comtesse de Saint-Marcel, une maison qui m'est familière, que je trouve habituellement fort agréable. Je ne sais pourquoi aujourd'hui tout m'y a semblé fade, aussi bien les mets que l'esprit des convives, malgré l'attention flatteuse dont le voyageur a été favorisé. J'ai profité de cette attention pour parler d'un restant de fatigue, et je suis rentré de bonne heure. Mais comme je traversais le salon, les flammes dansaient si joyeusement derrière le pare-étincelles que je me suis cru appelé par elles, et je suis venu m'asseoir, disposant sur ma table la petite lampe qui m'avait attendu dans le vestibule. Le tiroir de cette table renferme le cahier de *mon journal;* j'en ai cherché la clé parmi celles du trousseau que je porte toujours sur moi, et me voilà écrivaillant au lieu d'aller dormir. J'ai mon excuse: passé un certain âge, si on veut goûter le charme des rêves, il faut les appeler en pleine veille autour de soi: les rêves ne vous visitent plus d'eux-même au milieu du sommeil...

Et — est-ce bien volontairement? — voici que je n'écris plus: je rêve déjà. Ma plume reste immobile entre mes doigts levés; je me surprends à *rire aux anges* comme on dit des petits enfants; je ris du moins à la plus imprévue, à la plus exquise, la plus féerique, et, je dirai même, à la plus extravagante des apparitions.

J'étais rentré vers six heures pour m'habiller. Tout en commençant d'ôter mon veston, je presse le bouton de la sonnette. Personne n'apparaît d'un moment; je sonne de nouveau et change de chaussures; rien encore. Pour la première fois, depuis que nous sommes ensemble, mon brave Merlin manque à son service... Une course pressée peut-être? Mais qui donc la lui aurait donnée à faire?... Au fait, la cuisinière n'est-elle pas là pour le suppléer? J'avance de nouveau mon pouce vers le bouton de la sonnette, mais il reste en route, car je réfléchis; jamais cette petite Miette, ma nouvelle cuisinière, que je n'ai pas encore vue ,et qui d'ailleurs ne connaît même peut-être pas ma chambre, n'osera se présenter à mon service.

Cependant l'heure me presse; sans hésiter davantage, je saisis mon pot à eau et je descends au sous-sol. Dès que j'en ai ouvert la porte, en haut de l'étroit escalier un trille lèger comme une volée de papillons monte jusqu'à moi. On chante l'air des *Bijoux:*

> Ah! ah! ah! je ris
> De me voir si belle!...
> Dans ce miroir!...

Je m'arrête pétrifié un moment sur la première marche; une actrice dans ma cuisine! c'est-à-dire plutôt une élève du Conservatoire qui promet, oh! certes, qui promet!... La voix, quoique seulement à demi lancée, est d'une pureté, d'un fondu admirables déjà et d'une jeunesse que n'a plus même à quinze ans la petite Parisienne, une jeunesse de bouton entr'ouvert, de rossignol qui, pour la première fois, mène jusqu'au bout sa roulade...

Je suis tout de même descendu jusqu'à la porte de la cuisine; je l'entr'ouvre, et là, sous le bec de gaz qui déploie son aile toute grande, j'aperçois non pas une Marguerite, mais une Mireille; la Mireille pimpante des fiançailles printanières: une Mireille avec une gaie petite figure pleine de finesse et d'esprit, avec un gai sourire, une voix gaie, de beaux yeux gais. Elle tient d'une main un miroir à manche et se regarde avec satisfaction, de sa main libre arrangeant sa minuscule coiffe en dentelle, l'épingle de son large ruban et la croix d'or de la *capella*, — du petit triangle de chair rose que laisse voir, entre ses plis nombreaux, le blanc fichu de mousseline. — Elle reprend, en faisant son trille plus long:

> Ah! ah! ah! je ris...

Et le fait est que, malgré un changement d'inouïe rapidité qui s'opère sur sa figure lorsque tout à coup elle m'aperçoit, l'éclat de rire reste niché dans je ne sais combien de fossettes, aux deux coins des lèvres, au menton, au beau milieu des joues roses!...

Elle pose son miroir sur la table et, en une demi-révérence de soubrette Louis XV, elle me demande:

— Monsieur désire?...

Puis, avec volubilité:

— Oh! si j'avais cru que Monsieur sonnerait, je n'aurais pas envoyé mon oncle Merlin à la poste! mais si Monsieur a besoin de quelque chose?... un peu d'eau? de l'eau chaude?...

Elle ne se trompe pas, quoique mes seuls deux balbutiements le lui affirment. Car je me sens ridiculement à mon désavantage en gilet, manches de chemise, et mon pot à eau à la main devant cette petite reine d'opéra comique: si belle, si belle!... comme elle le chantait tout à l'heure, si belle de sa personne et de sa parure, avec son tablier de soie rose et jaune, ses mousselines et ses bijoux!...

Cependant elle avance une main de poupée pour me prendre le pot à eau. Un instinct me fait retirer la mienne; je vais lui dire que c'est de l'eau pour de vrai dont j'ai besoin, et qu'il ne s'agit pas de remplir mon pot à une source imaginaire, contre un portant de coulisse... Mais elle m'enlève prestement l'ustensile, le met contre le fourneau, sous le robinet du bain-marie, et l'eau jaillit, d'ailleurs, un peu tout autour plus que dedans. Ses petits doigts, atteints par quelques gouttes d'eau bouillante, se relèvent tout effarés. Alors, en lui arrachant le pot à eau, je m'écrie:

— Laissez-moi donc faire à votre place; vous allez vous brûler!

Elle réplique aussitôt ,comme vexée de n'avoir pas été la plus forte:

— Monsieur aussi!... là!...

— Pas du tout!

Si, c'est elle qui avait raison: je me brûle; je n'en continue pas moins à protester la négative; mais en levant les yeux vers sa figure — nos têtes se touchent presque, car elle est restée penchée tandis que je m'accroupissais devant le fourneau — je me rends fort bien compte qu'elle s'amuse prodigieusement à voir les petits tressaillements de mes mains aspergées... Puis soudain elle pousse un cri... par bonheur elle a tourné le robinet au moment juste où le pot tout plein, et moi occupé à la regarder, j'allais me laisser inonder d'eau bouillante.

— Monsieur veut me permettre...

Elle tend de nouveau sa main de poupée; j'oppose encore une généreuse défense:

— Non, non, c'est inutile!

Mais sur la porte de la cuisine, je me retourne, je voudrais lui demander:

— Qui donc vous a appris à chanter ainsi?

Mais il y aurait à lui faire un trop grand nombre de questions semblables:

— Qui donc a pu vous apprendre à être si jolie, si pimpante, si fine, si spirituellement joyeuse! à vous habiller de ce costume ravissant, à vous moquer des gens avec tant de grâce, et enfin, de par tous les grands saints du ciel et de la terre, quel miracle vous a jetée ici, vous, fée maléficieuse ou princesse déchue pour faire sauter l'anse du panier et les casseroles d'un vieux garçon?

Je m'exclame ainsi, du moins, en préparant mon savon pour ma barbe, en me rasant — et si bien que je n'évite pas deux ou trois entailles. — Merlin arrive, en sa hâte lourde, et se met à sortir mon linge et mes habits sur un trémolo d'excuses. Il bafouille un peu, comme moi tout à l'heure devant sa nièce.

— Miette venait d'écrire au pays; il avait fallu courir au bureau de poste tout de suite... sans quoi la lettre ne serait partie que demain...

Voyez-vous le grand dommage? La lettre de ma cuisinière qui arriverait avec quelques heures de retard!... Et moi qui attendais mon eau chaude!... Je retiens du reste mes réflexions, et, en ajustant mes bretelles, je dis:

— Est-ce que tu sais qu'elle chante très bien, ta nièce?

Merlin hausse les épaules:

— Si je le sais! Elle ne fait que ça du matin au soir! Surtout quand Monsieur joue de son violon ou du piano, elle chante les même airs...

— Ah!...au fait, c'est d'ailleurs évident, elle a dû *travailler* sa voix.

Merlin, en me tendant ma cravate, me demande ébahi:

— Alors la voix, ça se *travaille* tout comme la terre?

— Tu le dis, mon brave Merlin!

Et, j'ajoute, pour moi seul:

— Il faut même qu'elle ait rencontré là-bas un maître assez fort... quelque vieil artiste retraité sans doute... et qui lui aura fait entrevoir que, si elle venait à Paris comme cuisinière, elle trouverait par la suite à s'y occuper plus agréablement...

Je dis tout haut:

— Et que faisait-elle, ta nièce au pays? Etait-elle déjà en condition?

Merlin a eu un cri d'étonnement bizarre.

— En condition! elle, Miette?

— C'est vrai qu'elle est bien jeune encore, ai-je dit.

— Justement, Monsieur... pour dire vrai, sauf qu'elle a étudié, elle n'a pas fait grand'chose encore.

— Ah! elle a étudié?...alors je m'étonne qu'on n'ait pas eu l'idée de la pousser un peu, d'en faire une institutrice, au lieu d'une cuisinière.

— Mais, Monsieur, Miette dit qu'elle aime mieux être cuisinière, elle trouve le métier plus avantageux: six cent francs par an sans la nourriture; voilà les gages de l'institutrice; au lieu que votre cuisinière a de même ces six francs de fixe, en plus la nourriture, le blanchissage et...

— Et, fais-je en riant, et l'anse du panier!... va, va, n'aie pas honte de le dire, c'est l'usage, et je sais que, grâce à toi, j'en suis quitte à bon compte. Mais, ma parole, ta nièce n'a pas perdu son temps à l'école pour ce qui est du calcul!

— Ni pour quoi que ce soit, Monsieur, allez!...

Une idée me traverse l'esprit:

— Mais, dis donc, est-ce que tu ne crains pas que la maison devienne bientôt la fable de l'arrondissement si on voit ta jolie

nièce Miette sortir et rentrer en son costume d'Arlésienne?

— Oh! Monsieur peut être tranquille! Jamais, au grand jamais, Miette ne s'habille comme ça pour sortir! Je le lui ai fait jurer là-bas.

— Ah! elle voulait donc?

— Monsieur, déclare Merlin, Miette veut toujours ce qu'il y a de plus extraordinaire.

— Et toi, tu fais toujours ses quatre volontés?

— Le moyen de faire autrement! mais pour quant au costume d'Arlésienne dans les rues de Paris, ça, elle sait bien qu'elle ne me décidera pas; seulement, comme elle dit, dans la maison, il n'y a pas de danger.

(Pas de danger! voyez-vous ça!... et qu'en soit-elle, Mlle Miette?... Pas de danger!...)

A ce moment, occupé à nouer ma cravate, je plastronne un peu devant la glace, et je passe en revue ma tête de vieux garçon. Pas un vide sur le crâne et pas un cheveu blanc: cela fait toujours plaisir, même quand on est décidé à la sagesse et au célibat... J'enfile mon pardessus que Merlin me tendait; il me donne mes gants, ma canne, mon chapeau, et je vais dîner chez Mme de Saint-Marcel, d'où je reviens plus tôt que de coutume pour écrire ces enfantillages.

Mais, après tout, sont-ce bien là des enfantillages? Moi qui, en Orient, me suis exposé à la fièvre des fouilles et du climat, dans l'espoir de déterrer un bas-relief qui m'aurait fait connaître l'instrument dont jouaient les éphèbes babyloniens dans le cortège de Sémiramis, je puis bien appliquer un moment mon attention aux modifications étonnantes qui se préparent dans la société de notre époque. Ah! je n'ai certes pas manqué, comme tout le monde, de railler *l'instruction laïque et obligatoire!* comme tout le monde j'en riais pour n'en pas pleurer; je supposais ses effets désastreux: la désertion des campagnes, les ambitions effrénées qu'elle déchaîne, les déclassés des deux sexes qu'elle produit; je peux donc bien, en passant, rendre justice à l'un de ses rares bienfaits. Evidemment le savoir dégrossit le peuple; l'esprit et le corps prennent tournure ensemble; à mesure qu'une simple paysanne met de l'harmonie dans son orthographe, elle n'est pas loin d'en mettre dans ses gestes; à mesure que son goût se forme pour la littérature et pour les arts, il se forme également pour l'art délicat de la parure; elle atteint à la grâce, elle atteint au charme: elle est vraiment femme! Ainsi, quelle différence par exemple entre cette pimpante Mireille que j'ai vue ce soir dans ma cuisine et son brave homme d'oncle, si honnêtement balourd!... L'instruction obligatoire va nous délivrer vientôt de la *maritorne*, qui empuantait de ses sandales traînantes les couloirs de nos maisons; désormais, des salons à l'office, la vraie femme règnera, ne laissant pas un coin de nos demeures sans sourire et sans élégance... Avec ce type de bon vieux serviteur des traditions que je possède dans l'épaisse nature de Merlin, je ne suis pas fâché d'avoir chez moi un échantillon exquis et précoce de la cuisinière de l'avenir...

LE JOURNAL DE MIETTE

Vendredi, 6 décembre.

Pas mal réussie, la première escarmouche!... Oh! le hasard s'en est un peu mêlé! non, non, pas le Hasard, ce dieu tout en bois, — un automate plus inquiétant que bien intentionné: — disons la Providence, la Providence qui a des lèvres pour sourire à nos rêves et des bras pour les bercer en attendant qu'elle les réalise...

Merlin ne cessait de me répéter qu'à première vue mon cousin démasquerait *ma condition*, et qu'il me faudrait retourner tout d'une traite aux Angles, que je n'aurais pas dû quitter. Je lui soutenais, bien à tort, le contraire. Hier matin, entrée par distraction dans la cuisine — ce que j'évite de faire lorsqu'il y vient un fournisseur — le garçon laitier, en mettant sa *boîte* sur la table, me salua d'un respectueux:

— Bonjour, Madame.

Je me contentai d'incliner la tête et je passai dans l'office. J'entendis alors cet homme qui, sur le pas de la porte, demandait à Merlin:

— Comme ça, votre patron s'est marié?

Je ne sais trop ce que Merlin dans un grognement lui répondit, mais moi, obligée de rendre justice à ses prévisions et afin que ma petite comédie ne fît pas un four noir dès le premier acte, je résolus d'endosser mon costume d'Arlésienne. Et non pas dans l'espoir d'échapper à la catastrophe, mais pour lâchement reculer l'éclat redoutable, Merlin cessa de m'opposer son *veto*. Je me suis donc habillée ce soir pour une répétition générale comptant paraître au plus tôt, ainsi déguisée, devant mon cousin.

Et c'est lui qui est apparu devant moi! Toute prête, j'étais venue me mirer dans la cuisine, à la lumière des deux éventails du gaz, tandis qu'à voir scintiller ma croix d'or de la *capella*, et pensant à cette pauvre petite sotte de Marguerite, je chantais l'air des *Bijoux* à pleine gorge.

Deux fois, l'appel strident et faux de la sonnerie électrique a failli me faire perdre le ton; le *maître* réclamait son valet de chambre. Or, Merlin venait de sortir pour jeter à la boîte une lettre que j'écrivais à maître Loriol. Mais sans doute mon cousin goûte comme moi la maxime que Mahomet pratiquait avec la montagne, car, levant les yeux, je le vois à la porte de la cuisine, en gilet, manches de chemise et un grand pot à eau à la main... Excuses, révérences, offres de service à... "Monsieur".

Monsieur me rend les unes et refuse les autres; il prendra lui-même son eau chaude au bain-marie... Je proteste, je me précipite... nos quatre mains sont ensemble ébouillantées...

Peut-être cela ne fait-il pas si grand mal à mon cousin, puisqu'il ébauche des remerciements, et que, sur la porte, tout chargé qu'il soit de son pot à eau débordant presque, il tourne la tête et me regarde, comme avec regret de remonter là-haut.

Il paraît qu'ensuite Merlin a été interrogé longuement à propos de sa nièce: où donc ai-je appris à chanter?... Comment se fait-il que je sois cuisinière?... Bien sûr, avec ma tournure et intelligente comme je parais, je pourrais rêver à mieux que ça!...

— Mais enfin, il n'a encore aucun soupçon, j'espère?

Merlin est obligé de me répondre:

— Oh! ce costume le déroute, je crois; en tous cas, il ne *brûle* pas encore!

Il ne *brûlera* pas de si tôt. Voyez-vous ce que signifierait un dénouement qu'on mettrait à la première page du livre?...

LE JOURNAL DE MARC

Samedi, 7 décembre.

Est-ce que j'aurais effrayé mon rossignol? Miette ne chante plus. Cependant Merlin prétendait qu'elle accompagnait toujours de sa voix mon violon ou le piano lorsque je jouais des partitions. Ce matin, avant de me mettre à l'étude, j'ai été ouvrir à pas de loup la porte des sous-sols, et j'ai laissé entre-baillée celle du salon; puis, de temps à autre, je m'arrêtais court au milieu d'une phrase mélodique: rien ne suivait là-bas... Ai-je donc eu l'air d'un ogre ou d'un croquemitaine, hier soir?... Pauvre petite! Faut-il que je l'aie privée du seul plaisir qu'elle pouvait connaître dans son existence si humble et si monotome?

Dimanche, 8 décembre.

Miette a retrouvé sa voix. A l'heure de mon café au lait, — c'est une mauvaise habitude qu'à Merlin de me l'apporter au lit quand je me suis couché, la vielle, un peu tard, — j'ai dit à mon vieux domestique:

— On n'entend plus ta nièce dans la maison; tu m'assurais pourtant qu'elle chantait du matin au soir: est-ce qu'elle serait enrhumée?

Et comme si je venais d'aventurer là une supposition offensante, Merlin me répond vivement.

— Oh! Monsieur, Miette ne s'enrhume jamais! seulement elle a peur de déranger Monsieur.

Alors avec une chaleur pleine d'éloquence, j'ai chargé Merlin de la détromper: Est-ce qu'elle et lui tremblait autour de moi comme aux pieds d'un tyran? Est-ce que tous deux se considéraient comme mes esclaves? La maison était-elle une prison ou un cloître? Et si on chantait à l'office, en quoi pouvais-je en être gêné? Je ne prenais, certes, nullement garde à ce qui se passait en bas... Que Miette chantât du matin au soir comme elle en avait coutume... ce serait plutôt une distraction de l'entendre...

Sans relever les contradictions de mon discours — moi-même je ne les entrevois qu'à mesure que je les écris — Merlin, emportant son plateau, me fait placidement cette réponse:

— Bien, Monsieur, je vais dire à Miette de chanter; Monsieur peut être sûr qu'elle n'y manquera pas!...

Et, toute la matinée, Miette dans les sous-sols, tout en vaquant au ménage, moi dans le salon, assis au piano, nous avons feuilleté ensemble une demi-douzaine d'opérettes et d'opéras-comiques; des vieilleries, des nouveautés: *Le Petit Duc*, *Rip Manon*, *Mignon*, *Carmen*, *Louise* même!

Il y avait des airs qu'elle ne connaissait pas, qu'elle me laissait jouer une fois tout seul, puis je les reprenais, et, comme un oiseau privé recevant, docile, sa leçon du maître qui le tient en cage, elle partait avec moi, s'arrêtait indécise, ayant de son ignorance des confusions que je sentais, des rougeurs que je devinais; quelquefois, pour lui redonner du courage, je jouais un moment des parties d'orchestre, après quoi, mieux familiarisée avec l'œuvre, elle élevait sa voix plus sûre et plus ample.

On ne m'a pas fait attendre mon cachet de la leçon. Miette, au moment de mon déjeuner, est apparue derrière son oncle apportant deux assiettes de hors-d'œuvre.

Le costume d'Arlésienne dont, aux lumières, les parties sombres font un peu masse, montre au jour tous ses détails charmants: le damas du tablier vieux rose et jaune sur la couleur prune de la jupe que j'avais crue noire, l'effilé du fichu aux bouts perdus dans la ceinture et les plis superposés de la mousseline, au fond desquels la croix d'or de la "capella" semble dormir sur une feuille de rose...

En faisant son service, Miette tient les yeux baissés, et l'air grave d'une matrone experte repose sur sa petite bouche... mais il y a toujours du sourire et même de l'éclat de rire plein ses fossettes...

— Bonjour, Miette!

— Bonjour, Monsieur!

Déjà ses mains qui ont déposé les deux assiettes sur la table s'envolent comme deux papillons blancs; elle-même sautille vers la porte.

— Attendez donc, Miette! Vous n'avez pas trop mal chanté ce matin, quoique vous n'entendiez rien aux nuances! Vous chantez tout comme si vous étiez à la ronde, comme ceci: Et je fredonne:

Malborough s'en va-t-en guerre! ..

Miette baisse les yeux davantage:

— On ne m'a pas mieux appris, Monsieur!

— Ca ne s'apprend pas, il faut sentir ce qu'on chante!

Mais est-ce parce que j'ai mis trop de sel sur mes œufs, ce qui me fait faire une grimace; est-ce parce que déjà pontifiant comme tous les professeurs passés, présents, — et futurs aussi, sans nul doute, — j'ai parlé un peu trop fort? Miette a fait un sautillement de plus en arrière.

— Vous vous sauvez, Miette?

— Monsieur, le bifteck pourrait brûler...

Ma bizarre et délicieuse petite écolière a disparu. Je me rabats sur Merlin et je lui adresse, tout le long de mon déjeuner, une espèce de mercuriale sur la prétention des jeunes artistes en tous genres qui s'imaginent n'avoir qu'à laisser faire en eux la nature comme si l'application au travail, l'acquisition du métier n'étaient pas pour le talent et pour le succès des conditions de premier ordre!...

A plusieurs fois, je reprends ma thèse et la développe. Merlin, qui se perd à essayer de me suivre, finit, à un certain moment qu'il croit opportun, par placer sa maxime favorite et à jamais inachevée. En empilant ses assiettes sur le buffet, il murmure dans un profond soupir:

— Monsieur a bien raison! C'est pas pour dire, mais la jeunesse d'aujourd'hui!...

Il a l'air d'insinuer que, par bonheur pour moi comme pour lui-même, nous ne faisons ni l'un ni l'autre partie de cette génération sans principes... Et je quitte la table d'une humeur assez aigrie.

Cependant la journée était belle, à peine froide sous l'éclat inattendu d'un radieux et fugitif soleil d'hiver. Dans mon jardin, les lourdes masses des rhododendrons semblaient se mettre en boule ainsi que des bêtes frileuses pour recevoir la caresse des rayons obliques. J'ai eu la fantaisie d'y descendre fumer une cigarette. Afin de ne pas gêner mes domestiques, dont c'était l'heure du repas, j'ai eu soin de ne pas me découvrir à eux, et je ne m'avançais qu'avec prudence, en fumant dans la direction de la brise, assez forte. La porte vitrée de l'office avait un de ses battants ouvert; arrêté un moment sous la tonnelle de vigne vierge encore mal dépouillée de son feuillage pourpre, je pouvais de là entrevoir leur table et tout alentour.

Miette, seule, était assise, ayant pour vis-à-vis la vieille chatte élevée par Merlin, qui, accroupie en sphinx sur un carré de soleil dorant la nappe blanche, la regardait éplucher une orange avec les yeux clignotants d'un philosophe pessimiste. De temps à autre, Miette lui lançait un bout de peau jaune, quelques pépins qu'elle retirait de ses lèvres roses, puis, pour mettre le comble à ses vexations, avec la plus drôle des mines, elle avançait sa tête sur les moustaches de la bête imperturbable et lui chantait à plein gosier:

> C'est la mère Michel qui a perdu son chat!

Jusqu'à ce qu'enfin la chatte fatiguée se dressait, s'étirait toute longue avec un bâillement d'énervement dédaigneux, et alors Miette la prenait dans ses bras, la couchait sur son épaule, la berçait en l'appelant sa bonne mère-grand', et flattait de sa petite main le long corps tigré, tandis que je m'effrayais presque à voir les griffes, à moitié sorties, tout près de ces mousselines entr'ouvertes devant le cou de la jeune fille.

Merlin, familiarisé à ces jeux, debout près de Miette, à laquelle il servait une tasse de café, riait de son bon gros rire placide, dont la répétition finit par me causer une sorte d'impatience... Rien n'est insupportable comme d'assister à un divertissement qu'il vous est interdit de partager... car si j'avais fait chorus avec Merlin, — parce que je suis le "patron" et que, comme tel, je dois ignorer leurs humbles joies ainsi que leurs humbles peines, — lui et Miette auraient brusquement cessé de s'égayer et d'être heureux ensemble.

Une autre de mes observations m'a chagriné bien davantage! Merlin, au lieu de s'asseoir et de prendre son repas vis-à-vis de sa nièce, avait son assiette tout au bout de la table, et il en était encore à manger ses pommes de terre tandis qu'elle buvait à petits coups le café qu'il venait de lui servir, la serviette sur le bras, en l'attitude irréprochable qu'il avait eue dans ma salle à manger tout à l'heure!

Hélas! c'est ainsi! l'aspect flatteur des choses n'empêche pas leurs revers de laideur... L'instruction polit la race et la prépare à une vie plus élevée et plus noble, cela est vrai, mais, en attendant, son effet le plus immédiat est de mettre sens dessus dessous les rapports naturels entre les deux ou trois générations qui composent une famille. Maintenant les vieux abdiquent devant les jeunes comme si confusément ils sentaient que le plus grand savoir de ceux-ci leur vaut ce droit aux égards qui semblait jadis l'attribut de l'âge et de l'expérience...

Du moins j'ai eu quelque consolation à être témoin que Miette, elle-même, trouvait excessives ces preuves de ce malsain sentiment que lui donne son oncle, car au moment où il lui présentait encore une assiette de biscuits, elle lui a crié avec un peu de colère:

— Mais il y a beau temps que j'ai tout ce qu'il me faut! déjeune donc tranquille! veux-tu te laisser dépérir?

Quoique la forme fût un peu bien sommaire vis-à-vis d'un parent âgé, j'ai aimé le fond de la phrase, et même cette gentille taquinerie qu'elle est venu lui faire de prendre, par derrière sa tête, ses favoris entre le pouce et l'index, pour les tirer deux ou trois fois à petits coups.

Lundi, 9 décembre.

Ce matin, je flânais dans le salon en feuilletant de la musique nouvelle que je comptais déchiffrer avec Miette — car je venais d'ouvrir la porte du sous-sol. — Mais, soit impatience de ce que je tardais à commencer, soit que ce fût son caprice d'aujourd'hui, Miette s'est mise à fredonner, puis à lancer à pleine voix des romances du dix-huitième siècle:

> Pauvre Jacques quand j'étais près de toi
> Je ne sentais pas ma misère,
> Mais à présent que je suis loin de toi,
> Je manque de tout sur la te... erre...

Cet air de bergers-Watteau qu'on attribue à Marie-Antoinette quelque chose d'oppressif dans sa langueur monotone... Et la voix trop jeune qui l'envoyait de là-bas avec les paroles naïves comme un secret qu'on ne veut pas dire, mais qui échappe à une bouche ingénue, provoquait en tout mon être un étrange énervement. Au milieu d'un plaisir incertain j'éprouvais une souffrance si précise que, pour la faire cesser, aussitôt que Miette eut fini son refrain après le dernier couplet, j'attaquai au piano une sonate de Mozart. Mais ne voilà-t-il pas que la voix de Miette voltige pardessus mes notes? Dans le ton de la sonate, dont elle se sert comme d'un accompagnement, elle a entonné la romance célèbre:

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
> Chagrin d'amour dure toute la vie!...

D'ailleurs, c'est d'un ton trop haut pour sa voix; j'ai mis la pédale sourde et je l'entends qui perd haleine et s'époumonne sur la phrase plaintive en mineur:

> Je t'aimerai, dit l'ingrate Sylvie...

— Mais c'est fou!... C'est fou!...

Brusquement, je quitte le piano. Merlin, qui apportait une bûche pour mon feu, recule d'un pas et me regarde avec inquiétude, tandis que, croisant les bras, je l'interpelle:

— Veux-tu, je te prie, demander à Miette s'il y a du bon sens à chanter de cette façon, et si elle a juré de se casser la voix!

Ses lèvres s'agitèrent, mais je n'entends aucune réponse, et je reprends, mon moins furieux:

— Que'elle la chante en *si bémol*, entends-tu? Allons, dépêche-toi! pose là cette bûche; cela ne te fait donc pas du mal de l'entendre?

Merlin hoche la tête et se hâte néanmoins d'aller porter à sa nièce l'ordre énigmatique, mais que sans doute, elle, Miette, devinera.

Non, Miette n'a pas deviné; il revient me l'apprendre, sans franchir tout à fait la porte du salon.

— Monsieur, j'ai dû mal lui expliquer la chose...

— Eh! bien, qu'elle monte, alors!...

Et Miette, qu'il est allé quérir, arrive, mais elle reste dans le couloir, et je ne vois d'abord passer par l'ouverture de la porte, avec un bout de son tablier, que les rondeurs d'une casserole de cuivre que sa main, à l'aide d'un chiffon, s'efforce de rendre nette et polie.

J'assure ma voix la plus *professorale:*

— Venez donc, Miette, que je vous mette dans le ton une fois pour toutes!... Vous ne vous doutez pas du tort que vous vous

faites, en chantant à votre fantaisie, ma chère enfant!... Là, tenez:

Plaisir d'amour ne du...

Je reprends, et Miette encore derrière la porte, module d'une voix un peu mélancolique et boudeuse d'enfant grondée:

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment!...

Nous achevons ainsi à nous deux le couplet. C'est absurde et délicieux. Merlin, au milieu du salon, les mains sous la bavette de son tablier et contemplant sa nièce entre les montants de la porte, dodeline de la tête une expression de béatitude vaniteuse et souriante. Je crie, en jouant la ritournelle:

— Mais, Miette, avez-vous peur que je vous mange?... Entrez donc tout à fait... Et toi ôte-lui donc des mains cette casserole!

Miette s'avance avec ses pas menus, ses sautillements d'oiseau sur le qui-vive, elle est infiniment amusée, infiniment intimidée; elle sourit à peine des yeux et de la bouche, mais elle rit franchement par toutes ses fossettes. Merlin s'empresse de la débarrasser, n'ayant pas d'ailleurs à un degré moindre l'opinion que sa nièce n'est pas faite pour les travaux du ménage. Comme tout de même quelqu'un doit y vaquer, il s'y rend, sur le bout carré de ses pantoufles, et ferme tout doucement sur nous la porte du salon.

La leçon de chant se poursuit... Mais un repos devient nécessaire. Et en feuilletant mon cahier d'une main, et de l'autre montant et descendant sur le clavier des gammes rapides, je demande à Miette debout près de moi:

— Est-ce que vous croyez cela, vous Miette, que le bonheur d'aimer soit si court, et qu'ensuite il n'y ait plus que des chagrins et des larmes pour le cœur tout le reste de la vie?

Je lève les yeux sur Miette qui a les siens baissés; sa fine petite figure exprime une méditation très, très profonde; enfin, pendant que de la pointe de son index, elle fait tourner distraitement une bobèche des flambeaux, elle secoue le large ruban de sa coiffure qui pend sur son oreille gauche et déclare tout net:

— Si cette chose arrive, Monsieur, c'est qu'alors on ne s'était pas aimé pour de bon!

Tiens! tiens! mon écolière qui touche d'emblée à cette vérité autour de laquelle tournent, sans la découvrir, les plus subtils de nos psychologues!...

Mais Miette est maintenant de plus en plus pensive. Deux fois, elle entr'ouvre pour parler le bouton rose de ses lèvres et le referme sans avoir rien dit.

— Vous avez quelque chose à me demander, Miette?

— Oh! non, Monsieur!... c'est-à-dire... je... je voudrais savoir s'il peut se faire que... la personne qu'on aime ne vous aime pas.. ne vous aime jamais?...

A cette naïve question de Miette, des visions du passé flottent devant mon souvenir, de longues belles visions d'anges qui furent méchants, — ou plutôt méchantes, — pour moi... Mais ce n'est pas à cette enfant de dix-huit ans que je vais d'un coup découvrir ce cruel fond de la vie, et je lui dis avec un sourire:

— En tous cas, Miette, ce n'est pas vous qui avez à redouter un pareil crève-cœur.

— Pourquoi, Monsieur?

— Mais... rappelez-vous avec quel entrain vous chantiez l'autre jour devant votre miroir:

Ah! ah! je ris,
De me voir si belle...

Elle secoue les jolies boucles cuivrées qiu s'échappent de sa coiffe minuscule et murmure:

— Ca ne veut pas dire qu'on soit au goût de... de...

— De celui pour qui seul on a plaisir d'être jolie, n'est-ce pas?

Elle prend un coin de son tablier pour s'en cacher à demi sa figure toute rose; mais c'est qu'on dirait vraiment qu'il y a quelque émotion dans son cœur de fauvette.

Avec une aigreur subite dont je ne comprends pas la cause, je me lève, j'arpente le salon, j'éclate de rire et je lui dis:

— Ma parole! vous n'allez pas me faire croire qu'une petite fille de votre âge a soupçonné déjà quelque chose de l'amour?

— Monsieur!...

Elle ne proteste pas davantage derrière le coin de son tablier, mais son exclamation suffit pour pousser à bout mon énervement:

— Allons donc! Quelque paysan de là-bas qui aura chanté un soir sous votre fenêtre la chanson de Magali?... Et votre imagination en a fait tout de suite un prince Charmant?... Ah! c'est pour le coup, si vous aviez la folie de l'épouser, que vous connaîtriez bientôt, pour toute la vie, le malheur d'avoir aimé un jour à tort et à travers!... Mais je comprends; c'est pour mettre fin sans doute à une sotte histoire que le père Merlin a voulu vous amener à Paris...? Eh! bien, ma chère enfant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas retourner là-bas avant que vous ayez oublié ce petit rustre, qui sûrement est à cent coudées au-dessous de vous!

Miette cache un peu plus encore de sa figure avec son tablier. Pleure-t-elle? Cette idée qu'elle a peut-être du chagrin m'émeut et m'exaspère à la fois. Je me souviens tout à coup qu'on attend mes épreuves à la *Revue de l'art et des artistes*, et je m'en vais en disant au revoir à Miette d'une voix un peu tremblante.

Je trouve à la *Revue* le directeur en conférence avec le metteur en page. Il s'écrie en me voyant:

— Arrivez donc, mon cher Delombre! j'allais envoyer chez vous; cela vous ressemble si peu d'être en retard! Est-ce que vous seriez amoureux?...

Je pense qu'il croirait que je continue excellemment sa plaisanterie si je lui répondais:

— Non, mais je viens de donner une leçon de chant et une leçon de sentiment à ma cuisinière...

Sans doute ma conversation avec Miette est la chose la plus ridicule du monde! Pour quelle raison irais-je m'intéresser au roman de cette petite?... Cependant, voyons, lorsque nos domestiques prennent part aux événements de notre vie familiale, ne finissent-ils pas, comme mon vieux Merlin, par mériter du moins l'intérêt qu'on accorde à des parents humbles et pauvres? En vérité, il me semble que j'accomplirais une œuvre de bien en essayant de préserver, contre les illusions qui mènent au pas irréparable, cette enfant si attachante que Merlin considère comme sa fille, et que, je l'ai vu, il chérit profondément.

Samedi, 14 décembre.

Moi, un ancien élève, et maintenant un habitué du Conservatoire, comment ai-je pu jusqu'à présent m'étonner de l'aisance avec laquelle Miette évolue parmi les difficultés des morceaux que je lui apporte presque chaque jour? Miette est un enfant-prodige, voilà tout! Née à Paris, de parents moins obscurs, mieux renseignés, elle aurait pu figurer parmi ces petites élèves de dix ans qu'on voit *soufflant* les grands prix à des camarades parvenus au double de cet âge, à travers de longues années d'études.

Il m'arrive assez souvent, cet hiver, de passer deux heures à la maison entre cinq et sept. — Oui, j'ai fini par éprouver une certaine lassitude à errer dans les pièces banales du cercle, sans interruption, jusqu'au moment où je rentrais travailler un peu avant de me mettre au lit. — De ces deux heures, j'en reste une partie à écouter, au coin de mon feu, monter jusqu'à moi le babil ou le rire éclatant de Miette que je vois en imagination pirouetter autour de son oncle, préparant leur dîner à tous deux. — Car je n'en souffle mot à mon brave Merlin, mais je doute fort qu'il parvienne jamais à initier sa nièce aux mystère de la poule au pot. — Puis, je presse le bouton de la sonnette, et, Merlin se présentant, je lui demande le plus gravement du monde s'il ne pense pas que Miette pourrait "prendre un petit moment" afin de déchiffrer avec moi une partition nouvelle? Merlin, non moins gravement, me répond qu'il va s'informer, et bientôt de prestes petits pas, un charmant froufrou de jupes dans le couloir m'annoncent que la négociation a obtenu un heureux résultat. Et je ne troquerai pas mon "cinq à sept" contre celui de la plus jolie femme de Paris.

Miette et moi nous chantons des duos d'amour, nous chantons des séparations tragiques, nous chantons des regrets éternels; mais quelque expression que je mette dans ma voix Miette laisse s'envoler la sienne tout uniment; elle gazouille: "Je t'aime"; elle gazouille: "Je veux mourir d'amour"; elle gazouille les imprécations à la destinée, et le grand salon où il fait presque noir—car seules les bougies du piano sont allumées — semble une volière pleine d'oiseaux, tout heureux d'y être réunis et retenus.

Je rentrais cet après-midi tout à fait dispos pour une de nos séances quotidiennes. Mais comme je repoussais la porte que je venais d'ouvrir avec ma clé, j'ai entendu les sons de la harpe, — de *ma harpe*! Quelqu'un en jouait dans le salon; les gouttes d'eau sonores d'une pièce de Mendelssohn coulaient jusqu'à moi, com-

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

1-1 F.

me pour chanter mon retour. A pas étouffés sur la moquette du couloir, je me suis avancé, le cœur battant, car, pas une minute, — et n'est-ce pas bien extraordinaire! — je n'ai pensé à un artiste, à un ami venu pour me voir et prenant patience en s'exerçant. Et, par la porte prudemment ouverte, j'ai aperçu le gracieux tableau. En son costume archaïque, la harpe debout contre elle, sans lumière, son fin profil seulement découpé par le reste de crépuscule qui filtrait entre les rideaux de guipure, Miette jouait comme elle ne sait pas chanter encore: en véritable petite inspirée.

Mais je m'approche; elle arrête ses mains, pousse un léger cri et se met toute droite contre la harpe. Je la sens pleine de confusion, et je dis, simulant quelque sévérité:

— C'est donc ainsi que nous empruntons le bien d'autrui, Miette?

Elle murmure:

— J'aurai dû demander la permission!

— Sans le moindre doute!... et aussi la permission d'avoir ce talent... qui ne peut que nuire à vos progrès comme cuisinière, je le crains!

Elle murmure encore:

— Monsieur ne va pas me renvoyer?

— Nous prendrons patience, Miette, nous prendrons patience... quelque temps du moins.

Et parlant ainsi, je tourne le commutateur de la lumière électrique; des fleurs s'allument sur la muraille du salon. Miette, ayant interrogé ma figure, sourit de son sourire le plus rose près des sourires d'or de la harpe qu'elle ressaisit entre ses bras, sans que je le lui commande, pendant que je sors mon violon de sa boîte...

Assise à peine sur le bord d'une chaise un peu haute, Miette est si sûre de son instrument qu'elle joue souvent les yeux levés, et alors on dirait que son regard monte, plongeant dans une ouverture du grand ciel bleu, où mignonne, sainte adolescente, tout à l'heure, elle ira rejoindre les musiciens de là-haut, soulevée par les mousselines de ses fichus qui vont se déployer en ailes sur ses épaules...

Etrange, fascinante petite créature! son talent a beau être inimaginable, sa grâce et sa beauté la feront toujours davantage l'enfant-prodige! Comme je l'avais pensé, c'est à un vieux musicien, de lointaine parenté, je crois, en retraite "au pays", que Miette doit d'avoir connu elle-même ses heureuses dispositions; le brave homme étant harpiste, il ne possédait sans doute pas d'autre instrument que sa harpe, c'est celui-là dont il lui a enseigné la grammaire.

— Miette, votre professeur doit regretter votre départ à cette heure? lui dis-je.

Mais elle secoue la tête, et, les yeux pleins de larmes:

— Oh! s'il vivait encore, je ne serais pas venue à Paris.

— C'est peut-être lui qui, avant sa mort, vous a inspiré d'y venir?

Elle laisse passer une minute, puis, la voix très basse, de ses lèvres qui tremblent, elle murmure:

— Oui, c'est lui!

— Mais, ma pauvre enfant, il aurait dû vous dire aussi que, quand on a votre talent, ce n'est pas comme élève-cuisinière qu'on vient à Paris, c'est comme élève du Conservatoire. Vous passiez votre examen d'admission cet automne, et vous remportiez votre premier prix peut-être cette année même...

Miette hausse son menton rose:

— Monsieur, c'est qu'il aurait fallu beaucoup d'argent!...

Ah! l'argent! l'argent! pourquoi n'est-il pas donné précisément à ceux qui en sauraient faire le meilleur usage! Ainsi parce que cette jeune fille, si éminemment douée, manque de ce levier qu'aucun autre, hélas! ne remplace, tous les dons splendides qu'elle a reçus de Dieu et de la nature seront perdus pour la société comme pour elle! sa destinée sera sacrifiée; sacrifiées les heures de limpides joies d'harmonie qu'elle aurait pu faire connaître au monde!...

Mais n'est-ce pas une indication du ciel que Miette soit venue dans ma maison? Je n'ai ni femme ni enfant, ni parent proche; quel meilleur emploi aurais-je à faire de mon superflu que de l'utiliser au salut d'une existence?... Je parlerai à Merlin, dès demain, à la première heure, lorsqu'il m'apportera mon café au lait dans ma chambre.

JOURNAL DE MIETTE

Mercredi, 18 décembre.

Ma vie près de mon cousin m'intéresse si passionnément que j'ai à peine la patience de jeter quelques lignes sur mon journal.

Aux leçons de chant, Marc ajoute depuis quelques jours des leçons de harpe, car je lui ai laissé découvrir mes capacités sur cet instrument.

La scène a été un peu embarrassante lorsqu'il m'a demandé si c'est sur l'inspiration de mon "vieux professeur" que je suis venue à Paris. Jouer la comédie ne me répugne guère, c'est si amusant! mais mentir en paroles positives! Par bonheur, un peu de réflexion m'a suffi pour me convaincre que j'ai obéi en effet au désir, à la volonté même de mon vieux professeur, de mon oncle, de mon père, lorsque j'ai quitté les Angles pour aller au-devant de celui qu'il avait nommé son fils dans son cœur.

Quant au cœur de mon cousin il a commencé, me semble-t-il, à s'émouvoir en faveur de Miette; ma pauvreté, qui m'empêche de "cultiver mes talents", le fâche et l'attendrit. Ce n'est que de la pitié sans doute, mais enfin, qu'importe de quel point de l'horizon les vents tièdes soufflent sur les glaciers? C'est toujours le printemps qui s'annonce par la fonte des neiges, ce sont les beaux jours, les jours fleuris, les jours heureux!...

JOURNAL DE MARC

Jeudi, 19 décembre.

Décidément, je ne parlerai pas à Merlin d'ici quelques mois. Le Conservatoire est fermé pour cette année-ci à Miette: quelles leçons pourrait-elle se procurer moins coûteuses que les miennes? Un peu plus tard, je verrai à la mettre en rapport avec quelque illustre maître, à lui assurer de ces bienveillances qui, quelque talent que l'on possède, ne sont jamais inutiles au grand succès définitif.

J'éprouve de l'orgueil, en même temps que de la joie, à me dire que je tiens dans mes mains une destinée de femme, qu'il m'appartient de la laisser dans l'obscurité, les humbles travaux, les privations, ou de la pousser au premier rang, sur la grande scène du monde, parmi tous ceux et celles qui triomphent, loués, applaudis, couronnés...

J'ai demandé à Merlin aujourd'hui s'il ne s'étonnait pas un peu du talent que sa nièce avait acquis avec si peu de secours. il a hoché la tête en me répondant:

— D'une autre ça m'étonnerait, Monsieur, mais de Miette!

Evidemment il pense que si Miette décidait de se rendre toute seule en ballon dans la lune, elle ne manquerait pas d'accomplir heureusement le voyage... Après tout, son infatuation de sa joie nièce est bien naturelle, et je crois qu'il s'en trouvera d'autres plus tard pour la partager.

Oui, quelquefois je songe à l'avenir de Miette, et alors une sorte de trouble me saisit — dû au sentiment de ma responsabilité. — Je la vois, non plus dans son costume d'Arlésienne, mais grandie par les robes traînantes, le buste allongé, roidi par les corsets à la mode; elle a toujours sa beauté, accrue par l'encadrement de la toilette et de la science féminine; elle a toujours sa bouche rose, elle a toujours ses beaux yeux d'un bleu exquisement mêlé de gris, mais la douceur et l'espièglerie naïve, la candeur totale, n'en forment plus l'expression: ce sont des yeux qui peuvent regarder saigner les cœurs sans répandre des larmes de pitié ou de repentir...

Et quand je pense à de telles choses, je m'applaudis doublement de n'avoir pas encore parlé à Merlin...

Mercredi, 25 décembre.

Oui, c'est Noël aujourd'hui! a dit Miette avant de s'envoler tout à l'heure, et moi je suis laissé tout seul, comme un méchant collégien qui a mérité la retenue la plus sévère.

Ce matin, au déjeuner, Merlin m'a demandé la permission d'emmener Miette faire un tour sur les boulevards, aux petites boutiques. Je ne pouvais que consentir, mais je n'ai pas caché ma surprise à Merlin de ce qu'une jeune fille aussi intelligente que Miette préférât ces affreuses baraques de Noël avec leurs marchandises de camelote aux splendides magasins, musées vivants pour ainsi dire, où, d'un bout de l'année à l'autre, sont exposées des œuvres d'art en tous genres. Merlin n'a eu qu'un hochement de tête dubitatif; pour lui il ne voyait rien au delà du caprice de Miette.

Ma "cuisinière" apportait sur la table un compotier de fruits.

— Ainsi, vous allez vous promener, Miette? Et notre leçon de harpe?...

— Oh! Monsieur, mais c'est Noel!...

Elle s'exclamait si bien sur le ton de l'écolière en vacances, heureuse d'échapper à la tâche quotidienne, que j'en ai ressenti une bizarre mais réelle mortification... Miette n'en a rien soupçonné...

Ah! Miette! Miette! Je crains que mes songes prophétisent trop juste! Les être de grâce comme vous, les petits chefs-d'œuvre de la nature n'ont à ménager personne: le monde leur doit tout, d'après le droit le plus fort, le seul vrai droit de naissance, celui de la beauté! Qu'ai-je besoin de peser dans mon esprit, avec angoisse, si je vous donnerai de l'or? Vous en voudrez? On vous en donnera; et et des cœurs aussi, Miette que vous les vouliez ou non, eux!

Je me perdais ainsi en ces pensées mélancoliques, fumant d'innombrables cigarettes près de mon feu, lorsque j'ai entendu se fermer la porte de la maison sur Merlin et sur Miette. Je me suis précipité à la fenêtre, mais la cour est si étroite que Miette était déjà dans la rue et Merlin suivait, les yeux à terre pour ne pas effleurer du pied le bord de sa jupe qui traînait encore sur le seuil.

Il est sans doute, à tout âge, des heures où l'on se sent redevenir des enfants larmoyants et déraisonnables. Je ne sais pourquoi, après le départ de mes domestiques, j'ai éprouvé l'amertume des être abandonnés. Errant d'une pièce à l'autre de la maison, ainsi que dans le plus vaste désert, je n'avais pas le goût à faire cesser ma solitude en sortant à mon tour. En vain, je recensais dans mon esprit le nombre des maisons où j'étais sûr de trouver un gracieux acceuil... — Et il en est une principalement où l'on m'attend un peu chaque jour, comme les Juifs attendaient le Messie, à pareille date de l'année... — Je n'avais pas le courage d'endosser mon pardessus... Et pourquoi serais-je allé voir mes cousines Lambrecy? Pourquoi aurais-je arrosé d'un peu d'espoir l'ambition que Geneviève Lambrecy ne cache guère de devenir ma femme, puisque cette ambition ne portera jamais ses fruits? Certes, mon pauvre oncle des Angles m'a pressé, m'a supplié dans les termes les plus touchants, et il ne m'a ému, et j'ai refusé obstinément d'aller là-bas, par la terreur d'être traîné, en dépit de moi, à l'autel: les amabilités sucrées de Mme Lambrecy pourraient-elles mieux réussir?

Oh! j'accorde que Geneviève n'est pas sans gentillesse, et, en tous cas, elle me plairait toujours mieux que ma petite cousine Henriette, un laideron, à douze ans, s'il en fut! — Merlin prétend qu'elle a beaucoup changé, mais j'aime autant m'en fier à mes souvenirs: en fait de miracles, le ciel devient paresseux aujourd'hui! — Enfin, évidemment, Geneviève ne m'aurait pas déplu si j'avais voulu prendre femme il y a quelques mois encore, mais maintenant, maintenant que j'ai vu ce qu'on peut rencontrer, dans une seule jeune fille, de beauté pure, de grâce piquante, de charmes, de distinction... — De la distinction à propos de Miette? — Eh! bien, oui, de la distincion, et de la meilleure! de celle qu'a toujours un être d'élite qui porte en lui-même les deux éléments de l'éducation parfaite: un esprit fin et un cœur délicat...

Dans mon vagabondage mélancolique à travers la maison, j'ai fini par descendre au sous-sol; il me semblait que c'était là une partie du désert moins abandonnée comme ces lieux de campements traditionnels où les caravanes se rejoignent, se délassent et se récréent.

Dans l'office régnait un ordre charmant, un ordre produit par des mains féminines; des papiers roses festonnés, ajourés, bordaient chaque étagère de la cuisine; des petits rideaux de guipure fleurie tamisaient le soleil sur le carreau lavé scrupuleusement, et, sur la cheminée de la salle à manger, dans un pot de terre entouré de mousseline Liberté, une énorme touffe de verdure hivernale mêlait le feuillage laqué, les grains de corail du houx, aux petites feuilles grisâtres, aux perles d'ambre du gui.

Dans le rectangle de soleil découpé sur la table, près de la porte-fenêtre, la chatte dormait, comme l'autre jour, rêvant sans doute aux caresses qu'elle avait reçues tout à l'heure de Miette; elle a ouvert, à mon entrée, un œil où couvait un espoir, mais, déçue, elle a aussitôt rapproché ses paupières avec un dédain non dissimulé.

J'ai continué mon exploration, pensant, que pour la première fois depuis mes jours d'enfance où je venais en maraude quêter les gâteries des domestiques, je visitais cette partie de ma maison. Je pousse une porte et je m'arrête stupéfié en me trouvant sur le seuil de la plus simple mais de la plus coquette, de la plus jolie petite chambre où une jeune fille puisse envier de nicher ses rêves... La housse du petit lit de fer, les rideaux de la fenêtre, la carpette devant la cheminée, les petits tapis sur les tables, tout est blanc et rose et bleu, avec, aussi, un peu de vert, du vert des petites feuilles d'avril à peine déplissées: on a voulu mettre tout le printemps ici, ou plutôt c'est le printemps lui-même qui s'est mis dans ses meubles, c'est Miette!

La Vierge, à la robe constellée, qui se dresse sur la cheminée devant la glace, me sourit et me fait signe que j'ai deviné juste. Je me tiens sur la porte du temple gracieux, sans oser m'avancer; et moi, de même que Miette le jour de notre première entrevue, j'ai envie de chanter des airs de *Faust*. Je fredonne, en effet, l'admirable phrase qui se trouve ici d'une vérité si limpide:

Salut, demeure chaste et pure!...

Mais j'avise sur une table, près de la croisée, un buvard fermé d'où dépasse du papier à lettre... L'esprit de Méphisto souffle du soufre dans mon cœur... Miette doit s'asseoir devant cette table pour écrire à son petit paysan d'amoureux!...

Un paysan? Non! c'est impossible! Miette et un petit paysan n'auraient jamais rien trouvé à se dire... Il s'agit plutôt d'un instituteur aux diplômes frais émoulus, au teint d'olive et aux yeux ardents, que Miette aura vu le dimanche conduisant à Saint-Trophime une longue théorie de gamins provençaux... L'espoir de devenir une "demi-dame", d'échapper au service et à l'atelier, lui aura donné ses premiers battements de cœur,... Mais le maître d'école est plus pauvre encore que le paysan qui, généralement chez nous, "a du bien"; et voilà pourquoi Merlin a voulu amener sa nièce à Paris.

Et, du reste, les dom Basile n'ont guère pour coutume de l'emporter... la plume posée sur le bord de l'encrier même semble avoir servi tout à l'heure... Qui sait si le buvard ne renferme pas quelque page commencée? Car les amoureux font des brouillons parfois, pour dire mieux, pour dire plus fort surtout ce qu'ils éprouvent... Je voudrais savoir ce que Miette peut dire à son maître d'école... Elle doit s'appliquer pour se hausser jusqu'au niveau du "brevet supérieur"...

J'ai fait un pas vers la table; positivement, je vois briller de l'encre encore fraîche sur la plume,... ma main s'abat sur le buvard... mais je la retire avec horreur!... C'est Méphisto qui vient de m'inspirer un acte de si vulgaire indiscrétion... Forcer les secrets d'une jeune fille, surtout quand cette jeune fille se trouve sous ma dépendance, dans une condition qui confine à l'antique esclavage!...

Je renonce à me déshonorer vis-à-vis de moi-même; je referme doucement la porte de la chambre pour que l'ange de Miette, qui sommeille sans doute au chevet du lit, ne s'éveille pas, ne puisse pas lui rapporter que je suis venu... ni ce que j'ai éprouvé la tentation de faire.

Mais, remonté chez moi, je pense que Merlin a dû follement dépenser pour dorer ainsi la prison de l'oiseau qu'il a voulu mettre en cage... Pourquoi ne s'est-il pas adressé à ma bourse?... Il faudra que je le gronde, que je le force à me dire le prix des rideaux et des tapis, et de la Vierge polychrome... Ou plutôt je le compenserai en lui donnant au premier janvier doubles étrennes... Mais alors, je devrai avouer mon expédition indiscrète d'aujourd'hui? Non, pour cela aussi, attendons encore, attendons!...

Le crépuscule tombe; je trouve intolérable le silence absolu de la maison et de la rue même, où, en ce jour de grande fête, il ne passe pas une voiture tous les quarts d'heure... Je me décide à sortir enfin; je vais à mon cercle, je vais du moins porter mon désert intime au beau milieu de la vie...

Le soir de Noel.

J'aurais mieux fait de laisser mon désert chez lui; il m'en coûte cher de l'avoir porté dans la vie — ce trouble-repos, — dit par à peu près Leconte de Lisle. J'avais quitté mon fiacre à la Madeleine. Les boulevards roulaient, comme chaque année à pareil jour, un double fleuve d'humanité sur les trottoirs et un torrent de voitures sur la chaussée...

Est-ce que je pouvais nourrir l'espoir de rencontrer Merlin et Miette comme l'idée, je ne sais pourquoi, m'en était venue tout d'un coup, parmi ces flots de visages que je suivais ou que je croisais, et confondant leur anonymat sous un uniforme ton de vieux rose, aux lueurs des lunes électriques qui saillaient déjà en files dans le crépuscule?...

Cependant, ayant pris le trottoir de droite — l'autre est moins "famille" à cause des cafés qui l'envahissent davantage — j'avais soin de grossir un moment de ma personne chacun des remous formés autour des baraques. Je progressais péniblement, lentement, coudoyé et rudoyé ensuite pour les bourrades mêmes que je recevais, pourtant sans les rendre, des vieilles mères Gigogne inquiètes pour leur progéniture, et j'avais dépassé l'Opéra, longé tout le boulevard des Capucines, entamé le boulevard des Italiens, sans avoir obtenu le moindre indice de me trouver sur la bonne piste.

Enfin, autour d'une baraque des plus achalandées, et où s'échappent à la fois des sons faux de trompette, le boniment rauque du marchand et le bruit en crécelle d'un jouet mécanique, j'entends la modulation vite réprimée d'un musical éclat de rire: le rire de Miette.!

Sans souci des regards furibonds dont m'accablent mes voisins et voisines, je fonce en avant, non pas toutefois jusqu'aux *premières* où j'entrevois déjà la bonne figure joviale de Merlin, car je ne veux pas attirer son attention ni celle de Miette. Miette? oh! grand Dieu! l'aurait-il perdue dans la foule, je ne l'aperçois pas près de lui?... Mais si, elle est là, Miette, c'est-à-dire, non, ce n'est pas Miette, ce n'est pas la jolie petite Provençale du pays d'Arles, c'est *une demoiselle*, c'est la plus exquise parmi les exquises Parisiennes... Sous sa toque d'astrakan qui barre son front pur, ses boucles des tempes ont des reflets plus nombreux à la clarté des lampes de la boutique; ses traits se découpent plus délicats encore; ses lèvres roses paraissent plus roses et plus spirituelles... Les regards de Miette suivent avec attention riante l'exercice d'un jouet de l'année... sur un disque de bois peint, de petits cochons habillés de rouge et attelés à des pièces de canon fuient en rond devant un Boer gigantesque, de couleur khaki, lequel les fouette à tour de bras... Miette

approche sa petite main gantée de noir: le marchand et Merlin entendent le geste; le premier arrête le jouet, le replace dans sa boîte qu'il enveloppe d'un papier marron, et le tout bien ficelé est remis à Merlin qui, ayant tiré à grand'peine son porte-monnaie de sa poche, aligne quelques pièces sur la planche formant comptoir... et nous fendons la foule pour nous retirer tous trois, moi me hâtant et me cachant un peu sur la chaussée, au dos de la baraque, pendant que je les laisse prendre de l'avance

Je les suis presque pas à pas maintenant, et, certes, sans courir aucun danger d'être surpris!... Merlin, chargé de paquets, — car Miette n'en était pas tout à l'heure à sa première acquisition, — s'applique à louvoyer dans la foule de manière à éviter les catastrophes; quant à Miette, elle s'en va, très amusée, d'une baraque à l'autre, prête à s'arrêter au premier boniment qui l'intéressera. Nous faisons un certain nombre de haltes. Et après chaque halte. Miette repart d'un pas conquérant, d'une allure de princesse "incognito". Son costume tailleur de drap noir moule à miracle son buste, gracile encore, mais d'un jet admirable; le boléro mutin s'arrête un peu au-dessus de l'étroite ceinture, et s'allonge en haut par le col Médicis modestement ourlé d'astrakan, que dépassent les boucles dorées de ses cheveux et les petites fleurs roses de ses oreilles...

Je deviens fou à penser que cette jeune princesse-là est ma cuisinière! J'ai envie de le prouver à tous! Enfin, j'ai bien le droit de marcher vivement jusqu'à elle, de lui dire à voix haute, devant la foule ébahie, profondement incrédule:

— Miette, j'ai résolu de dîner ce soir à la maison; il est donc l'heure que vous rentriez pour me préparer ma soupe et mon rôti.

Par bonheur, il suffit à ma satisfaction intime de me reconnaître ce droit; je n'en fais pas usage. Maintenant la personne de Merlin, augmentée de ses paquets, fait autant de volume qu'un marchand de ballon qui porterait sa marchandise sur ses hanches. Miette, enfin, s'en est aperçue; elle veut partager le fardeau; Merlin s'y refuse énergiquement; il serre sous ses bras la moitié de ses colis, et, de ses gros doigts, étreint les ficelles des autres. La foule, qui déambule automatiquement, les bouscule tous deux si forts que Miette, de guerre lasse, remet ses mains dans son manchon, et poursuit sa promenade, mais elle n'a plus un coup d'œil du côté des baraques; elle marche tout contre les beaux magasins éclairés à profusion, et sans se presser, admire les somptuosités de l'étalage.

Devant Boutigny, je la vois qui "pose" très longuement et passe en une revue minutieuse les magnifiques verreries de Venise. Son petit index désigne un objet: c'est, je crois, cette belle aiguière du quinzième siècle, couleur d'améthyste à monture d'or ou de vermeil. Elle parle à Merlin avec une animation souriante; Merlin avance sa plus grosse moue, risque, il me le semble du moins, une observation d'ailleurs des plus inutiles, et, au bout de quelques secondes, franchit et fait péniblement franchir à ses paquets le seuil de la boutique, suivant Miette tout aussitôt en pourparlers avec un élégant jeune vendeur à demi prosterné devant elle, tandis qu'un monsieur corpulent et cossu — le gérant ou le patron, — lui envoie de derrière son comptoir ses sourires les plus mielleux.

Le jeune vendeur étend ses mains blanches et maniérées vers l'étalage et en retire les deux pièces de l'aiguière dont il lui fait remarquer le beau travail, dont il fait jouer les nobles miroitements aux yeux attentifs de Miette. Elle-même l'effleure d'un doigt de temps à autre; elle semble, ma foi, en amateur très renseigné, critiquer certains détails regrettables. Néanmoins, elle adresse un signe de tête à Merlin pour lui annoncer que sa décision est prise. Le vendeur alors s'approche très poliment de Merlin qu'il a l'air de considérer comme "l'intendant de son altesse". Il lui dit quelques mots — un chiffre, sans doute; — Merlin, effaré, veut déposer ses paquets à terre; le monsieur corpulent se précipite, les place sur le comptoir et s'incline à son tour plusieurs fois devant Miette que tant d'honneurs ne déconcertent pas plus que si elle avait passé son existence à la cour d'Espagne... Ce n'est pas son porte-monnaie que Merlin cette fois a dû faire intervenir, c'est son portefeuille; et voilà ce vieux fou qui tend deux billets bleus au trop aimable patron de la boutique, tandis que Miette fait écrire le vendeur sous sa dictée. — Un nom? Une adresse?... Oui, sans doute, la maison se charge d'expédier directement.

A qui, mais à qui ce somptueux cadeau est-il destiné? Comment ma "cuisinière" et l'oncle de ma "cuisinière" peuvent-ils décider d'un achat aussi extravagant pour leurs ressources? De nouveau il me semble que je touche à la démence... ou plutôt je suis resté là-bas dans ma maison solitaire, je me suis assoupi au coin de mon feu où je fais les rêves les plus sottement burlesques!...

Miette, triomphante, et Merlin, résigné, réapparaissent sur le trottoir; à peine ont-ils dépassé le coin d'ombre où j'avais cherché un abri, contre un ornement de façade que je me précipite à mon tour dans la boutique.

Avec d'un peu moins profondes salutations que celles adressées à Miette, mais non moins d'empressement, le vendeur m'offre tous les Boutigny de l'étalage et des vitrines. Je regarde obstinément l'aiguière qui dresse son col orgueilleux debout sur le comptoir.

— Celle-ci est vendue, m'apprend-il, mais si Monsieur désire la pareille...

— Ah! elle est vendue... et est-ce à cette jeune dame qui sort d'ici à l'instant? J'ai cru qu'elle y avait renoncé puisqu'elle ne l'emportait pas!...

— Monsieur, me répond le vendeur, nous nous chargeons d'expédier...

Dans le stupide espoir que le nom donné tout à l'heure par Miette va échapper aux lèvres du vendeur, je répète:

— Vous expédiez... même en province!

— En province et à l'étranger, Monsieur...

— Et le prix de cette aiguière!

— Cent cinquante francs, Monsieur!

— C'est beaucoup trop cher!

M'étant ainsi prononcé avec humeur et sécheresse, je me rabats, n'osant sortir sans faire emplette, sur une bonbonnière de deux louis que l'imagination de Geneviève Lambrecy verra pleine des douceurs de l'espérance le jour prochain des étrennes.

L'unique résultat de mon indiscrète et maladroite manœuvre a été de soustraire Merlin et Miette à ma poursuite... En vain je tourbillonne d'un groupe à l'autre, je n'aperçois plus la petite toque d'astrakan, ou, s'il en apparaît quelqu'une ici et là, combien la figure qui est dessous diffère fâcheusement de celle de Miette!

Découragé enfin, je renonce à poursuivre mes fugitifs et je vais dîner à mon cercle, mais les conversations de mes voisins de table me sont odieuses ainsi que les sourires des garçons et l'aveuglant éclairage des salles. Dès neuf heures, j'éprouve une infinie lassitude; je ne pense plus qu'à rentrer chez moi, à me coucher, à dormir... me promettant bien de ne pas rêver aux extravagances de ce Noël.

Dans la rue Notre-Dame-des-Champs, je finis par remarquer un certain fiacre qui depuis Saint-Germain-des-Prés marchait de conserve avec le mien; il m'a gagné d'une longueur de tête, et mon cocher doit tirer sur la bride pour se ranger contre le trottoir derrière cette voiture; son confrère déchargeant déjà devant ma porte.

J'entends le gai babil de Miette:

— Surtout, n'oublions rien dans la voiture!

Et pendant que Merlin, une dernière fois de la journée, ouvre son porte-monnaie pour payer la course, la voilà qui déménage ses paquets sur le trottoir, ne gardant que les derniers à la main avec son manchon.

Dieu merci! sans être d'une génération aussi lointaine que Merlin paraît le croire, d'après mes habitudes de vieux garçon, j'appartiens du moins à celle où l'on enseignait encore aux jeunes gens la politesse, et ce m'a été une chose insupportable que de voir cette jeune fille si jolie, si distinguée, encombrée de paquets informes, avec son manchon à tenir et sa grande jupe à relever.

— Permettez-moi donc, Miette!...

Il me semble accomplir un trait d'audace en l'interpellant de ce petit nom familier, tandis que je veux saisir les boucles des ficelles.

Miette, trop affairée pour avoir même remarqué la voiture qui suivait la sienne, pousse un cri de stupeur à me voir près d'elle, me regarde avec une expression de contrariété vive, puis, tout à coup s'éclaircissant, me jette au nez le plus frais éclat de rire, et, sans se soucier de me couper les doigts, m'arrachant les ficelles dont j'avais pris possession, elle s'enfuit dans la cour où sa robe froufroute avec joyeuse impertinence sur le gravier.

Les fiacres s'éloignent. Merlin et moi nous restons face à face. Merlin a l'air d'être mystérieusement fautif; il sauve du moins son embarras en ramassant les plus gros paquets laissés par Miette; et moi-même, pour me remettre en équilibre, je m'appuie sur mon droit patronal de remontrances:

— Rentrer à pareille heure, Merlin, sans avoir dîné!...

— Je demande pardon à Monsieur... Miette a voulu dîner au restaurant.

— Dîner au restaurant! Mais elle vous fait tourner comme un tonton votre nièce, mon pauvre Merlin!

— Monsieur, c'est Noël!

Et, la réponse, qu'il a cherchée une seconde, lui paraissant tout à fait sans réplique puisqu'il la réédite d'après sa nièce, il se hâte, dans la cour, de se séparer du maître à l'humeur chagrine ce soir, et s'engouffre dans le sous-sol à la suite de Miette par une petite porte, à côté du perron, que je gravis, moi, vers ma solitude.

Maintenant, très sombre, les mains derrière le dos, tel qu'on représente le grand Empereur, je fais les cent pas dans le salon; il ne me reste plus la moindre envie d'aller me coucher, de dormir sans rêves; au contraire: tout éveillé je rêve aux bizarres circonstances de ce jour avec l'intérêt

[illegible] ion qu'excite immanquable- [illegible] é du mystère. Il y a un [illegible] courte existence de Miette; [illegible] main au feu! Cette [illegible] achetée n'est destinée ni à son petit paysan ni à son maître d'école... une cravate de soie rouge aurait comblé le premier, un buvard avec des initiales gaufrées or eût ravi le second au septième ciel...

Et puis, à l'allure seule qu'avait Miette dans son costume de demoiselle, il ne m'est plus permis d'en douter: elle n'a pas été élevée par son père et par sa mère, par la sœur et le beau-frère de Merlin. Comme il arrive souvent, la ferme, — le *mas*, — de ceux-ci voisinait le château du village; la gentillesse de Miette l'aura fait admettre à partager les jeux de l'héritier noble; ensuite, elle aura été successivement admise à la table de famille et au salon, grâce aux ressources de son petit génie musical d'enfant-prodige...

C'est ainsi qu'en grandissant les bambins d'autrefois auront pu jouer aux amoureux jusqu'aux serments les plus fous... La noble famille s'oppose vraisemblablement à un mariage disproportionné; mais, avec la naïveté des gens du peuple, les parents de Miette doivent espérer que tout s'arrangera, car l'honnête Merlin, si toqué qu'il soit de sa nièce, n'aurait pas présidé à l'achat de l'aiguière si le destinataire n'en était pas un fiancé...

Dans tous les cas, je trouve assez étrange, — assez mortifiant, je l'avoue, — qu'on ait choisi ma maison, la maison d'un célibataire qui n'a pas même franchi le cap de la trentaine, pour en faire le lieu d'asile de cette jeune fille! Merlin a reconnu là bien mal, il me semble, l'affection que je lui ai témoignée par tant de preuves!... Le moins que l'on me devait, c'était de solliciter mon consentement après m'avoir mis dans le secret... Eh! bien, ce secret j'exige qu'on me le révèle tout de suite! Je ne différerai pas d'un jour de réclamer l'explication la plus entière!...

Je me dirige vers le bouton de la sonnerie; mon bras tendu demeure à moitié du geste. Merlin va venir; il parlera, je saurai l'y contraindre, mais qu'arrivera-t-il ensuite? Miette, confuse de voir découvert le roman de son jeune cœur, ne voudra plus paraître en ma présence; elle sortira de son asile, — on ne peut compter sur la faiblesse de son oncle pour la retenir, — quitte à s'exposer aux pires aventures...

Faisons mieux. Amenons Miette elle-même à la confiance, à l'abandon; à force de bonté souriante, d'insistance discrète, obtenons que son jeune cœur s'ouvre et me montre le mal qu'elle dissimule sous la grâce enchanteresse de sa gaîté native; et alors, mes conseils de grand frère la guériront peu à peu, et elle comprendra l'inanité de son premier rêve, en présence du bel horizon que j'ouvrirai à ses yeux dans le royaume de l'art...

Je sonne. Merlin se présente, encore impressionné par ma remontrance, ne se risquant dans le salon qu'à mi-corps.

— Est-ce que Miette pourrait venir chanter quelques noels provençaux... du moins si elle n'est pas trop lasse?

Miette n'est pas lasse du tout; mais elle ne monte qu'au bout de dix minutes, ayant pris le temps de remettre son costume d'Arlésienne. J'en suis fâché; cependant je respire mieux à l'aise.

— Vous avez ôté votre robe de ville, Miette?

— Monsieur, j'ai pensé que, pour chanter en provençal, celle-ci conviendrait mieux...

Elle chante en sa langue sonore, près de moi au piano et nous sourions quelquefois tous deux des naïfs poèmes, burlesques par places, comme celui où je prends le rôle de l'hôtelier au cœur dur qui, s'entendant appeler en pleine nuit, apparaît à sa fenêtre et interpelle, à voix rude, les importuns:

Me siéu deja leva tres cop:
Seiço duro, dourmirai gaire.
Que pico abas? qu'es tout aco?
Quau sias? Que voulès? Que fau faire?

"Je me suis levé trois fois déjà
Si cela dure je ne dormirai guère
Qui frappe en bas? Qu'est tout cela?
Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Que faut-il faire?".

Et Miette, à voix plaintive, répond pour le pauvre Joseph rebuté:

Moun bon ami, prenès la peno
De descèndre un pau eiçavau:
Voudrias louja dins voste oustau
Iéu soulamen emè ma femo?

"Mon bon ami, prenez la peine,
De descendre un peu en bas:
Voudriez-vous nous loger dans votre maison
Moi seulement avec ma femme?"

L'hôtelier tient longtemps rigueur au pauvre hère qu'il traite de "batteur d'estrade" jusqu'à ce qu'enfin sa *moulié* — épouse — lui fait compassion et il consent à lui ouvrir l'étable qui va, cette nuit même devenir le lieu du miracle.

Puis Miette entonne le noel qui invite les bergers à la visite de l'Enfant-Dieu:

Pastre, partresso.
Courrès, venès tous!

Et sa bouche prend un air gentiment piteux pour dire les souffrances de l'enfant:

Lou pichot plouro
Vous fariè pieta...

Mais j'ai pitié aussi de Miette et je ferme le piano, car je pense que c'est elle enfin que j'ai vue, sous un autre costume, arpenter longuement les boulevards aujourd'hui. A ma pitié, s'ajoute le tourment de son mystère: En lequel de ses costumes Miette est-elle en travesti? Lequel portait-elle, là-bas, au regard enchanté de son amoureux?... Elle seule pourrait le dire, car elle les porte tous deux avec une égale aisance; — en les échangeant l'un pour l'autre, sa beauté change de ton, mais n'en resplendit jamais moins.

Nous causons au coin du feu; moi, faisant le guet pour saisir au passage une parole de Miette qui me permettra d'assaillir son cœur.

La candeur puérile de Miette ferait croire qu'elle n'a jamais vécu hors d'un cadre très étroit, qu'elle n'a jamais rêvé à l'au delà de son humble famille: puis elle me montre des coins de son esprit qu'une éducation raffinée seule a pu décorer des plus jolies, des plus originales petites opinions sur la vie et sur les choses de l'art.

Miette a la faculté charmante, et si rare chez une jeune fille, de savoir écouter. Mais je crois qu'elle a lu sur mon front la résolution prise par moi de pénétrer son secret... Aussi, ce soir, parle-t-elle sans interruption, m'envahissant par ce flux de phrases sautillantes pour m'empêcher de l'envahir elle-même. Elle me pose des questions qui ont trait à l'installation des petites boutiques sur les boulevards: — Quelle bonne idée de faciliter aux pauvres camelots le moyen de gagner un peu d'argent, juste à cette époque des étrennes où l'on a un si grand désir de dépense!...

Nous y voici! la confession de Miette va se faire tout naturellement... Nous allons parler de Boutigny et du reste. Je dis, avec mon meilleur sourire:

— Vous avez beaucoup dépensé aujourd'hui, Miette? Vous êtes une petite prodigue, j'en ai peur!

— J'en ai peur aussi, Monsieur! mais je ne pensais pas à cela, cet après-midi, sur le boulevard. Il me semblait que je faisais du mal quand je passais une baraque sans m'y arrêter... J'aurais voulu acheter tout! faire des heureux, ici, de tous les marchands, et des heureux, là-bas, de tous les enfants du pays! Et puis, ces jouets, je les aime, moi, il y en a de si drôles!...

Elle meurt d'envie de me les montrer, et moi de satisfaire son envie... Je remets l'explication à tout à l'heure et je prononce

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

2-1 F.

le mot qu'elle attend, et elle court dans le sous-sol d'où elle reparaît avec Merlin chargé du butin puéril.

Merlin s'esquive d'ailleurs aussitôt qu'il s'est débarrassé sur le tapis, redoutant peut-être des remontrances pour les prodigalités futiles, comme pour le dîner au restaurant.

Miette s'agenouille et commence de dénouer les ficelles; c'est une affaire qui dure plus que sa patience... Alors je sors de ma poche et d'un étui une paire de ciseaux [illegible] je m'agenouille auprès d'elle, et, à mesure qu'elle me tend les nœuds gordiens, je les tranche impitoyablement. L'étalage est complet: le *violonneux*, la *Loie Fuller*, un *chien savant*, un *chemin de fer* avec catastrophe — etc.

Nous montons les petites mécaniques; la moitié des jouets manœuvrent en même temps; pour en rattraper un, ici et là, et le remonter, je rampe quelquefois à quatre pattes allongeant mon bras sous les meubles: le salon devient aussi bruyant que la foire de Neuilly. Des trilles de rire coupés partent des lèvres de Miette... Moi-même je m'amuse; tout me semble ingénieux à miracle... quoique rien ne soit un aussi grand miracle que la venue de cette jeune fille, tantôt si jolie comme maintenant, et tantôt si belle comme cet après-midi, dans la maison d'un vieux garçon "de naissance". Oh! l'homme qui a déjà brûlé la fleur de son âme d'un souffle d'amour malheureux — sinon équivoque — quelle colère je me sens contre lui!...

Nous sommes debout maintenant, et je regarde, — les yeux perdus, le cœur aussi, — la délicieuse petite figure de Miette pendant que, sa tête levée, elle reçoit dans ses mains le *Santos-Dumont* qui vient d'achever une ascension nouvelle.

— Ainsi, c'est tout ce que vous avez acheté aux petites boutiques, Miette?

Elle ne semble pas remarquer que ma voix tremble et me répond, toute satisfaite:

— Oui, Monsieur, n'est-ce pas, au fond, j'ai été raisonnable?

— Raisonnable... hum! aux petites boutiques peut-être, mais dans les grandes?

Vivement, elle m'interroge de ses grands yeux ouverts, en même temps que de ses lèvres:

— Dans les grandes?...

— N'êtes-vous pas entrée dans les grandes boutiques? chez Boutigny, par exemple?

Elle montre la même impression de contrariété vive que je lui ai vue quand je l'ai interpellée tout à l'heure à la porte de la maison, puis le même changement se produit sur sa physionomie qui se refait tout sourire et tout amusement. Elle murmure:

— Oh! Monsieur a vu?...

— J'ai vu, Miette, mais je n'ai pas compris... C'est vraiment une chose à ne pas comprendre que vous ayez acheté une aiguière de cent cinquante francs!

Elle me regarde encore, mais, les yeux mi-clos, d'entre ses longs cils très rapprochés. Elle semble faire une espèce de méditation sur le fait de mon espionnage pour décider si ce fut un acte de bien ou de mal.

Je reprends:

— Vous me direz sans doute que votre oncle est maître de son argent; mais, ma [illegible] profiter ainsi, pour une folie [illegible] que le pauvre homme vous [illegible]!

Elle réplique, toujours très paisible:

— Mon oncle n'est pour rien dans l'achat de l'aiguière...

Je me raccroche à une idée subite:

— C'était peut-être une commission, dont vous étiez chargés tous deux?

Elle hésite; mais sans doute ses belles petites lèvres se refusent à mentir, car, d'un air tout anxieux, elle avoue:

— Ce n'était pas une commission.

— Voyons, Miette, vous me soutiendrez qu'il est dans vos moyens de consacrer cent cinquante francs à des étrennes?

Et je la vois qui lève sa tête menue, rejette en arrière sa coiffe minuscule et son large ruban pour me répondre:

— On peut être très pauvre, et se trouver encore en possession de cent cinquante francs, et vouloir donner tout à la fois, tout!...

La fierté de cette réponse que je qualifie d'impertinente et le refus de l'aveu qu'elle implique excitent ma colère au dernier point; j'oublie ma promesse de longanimité, je me croise les bras, et, le verbe haut et sec comme celui de l'accusateur public, je l'apostrophe ainsi:

— Pour qui avez-vous dépensé ces cent cinquante francs? A qui voudriez-vous donner tout ce qui vous appartient? A qui avez-vous fait envoyer l'aiguière? Répondez, tout de suite!

Et, je ne sais comment cela se fait, si Miette se dresse sur ses pointes ou si elle est au moment d'une de ses multiples métamorphoses, mais elle m'apparaît grande, grande, comme cet après-midi dans son costume de demoiselle, pour me répliquer:

— J'ai le droit de ne rien dire à personne!

Bien que la colère me suffoque, je prends l'arme de l'ironie:

— Vraiment? Vous vous croyez tant que cela au-dessus de toute autorité, Miette? Il me semble que vous êtes venue dans cette maison pour y faire des actes d'obéissance?...

— Non pas pour y obéir en tout, cependant... plutôt je m'en irai!

Elle a fait déjà deux pas vers la porte... Oh! la petite ingrate!... Je me sens au cœur un chagrin véritable, en même temps une alarme singulière, folle! Du geste, de la voix, je me hâte de la rappeler:

— Miette!... Trouvez-vous donc que j'ai outrepassé mes droits jusqu'ici? Avez-vous rencontré en moi un maître si exigeant et si sévère?...

Elle détourne les yeux; je vois trembler ses lèvres roses; une espèce d'inquiétude, d'effarouchement, de regret, envahit sa figure, tandis qu'elle me répond presque en un murmure:

— Oh! pardonnez-moi! je me suis mal expliquée...

Je souris, déjà tout inondé d'un sentiment ineffable à voir ma gazelle domptée et tremblante. Je me rapproche d'elle, et, de ma voix la plus engageante, la plus affectueuse, je lui demande:

— Eh! bien, voulez-vous mieux vous expliquer, maintenant? Voulez-vous me dire, sans qu'il soit question de commandement ou d'obéissance, à qui vous destiniez l'aiguière de chez Boutigny?

Oh! l'étrange, l'énigmatique enfant! Tout l'essentiel de son secret est découvert, — savoir qu'elle envoie un cadeau de prix au jeune homme qui l'a courtisée, n'est-ce pas infiniment plus significatif que savoir le nom de ce jeune homme? — cependant elle hésite à me l'apprendre! Je la vois qui détourne la tête de nouveau, et son petit profil est d'une gravité presque mélancolique.

Plusieurs fois ses lèvres se [illegible] commencer à répondre [illegible] se referment silencieuses... [illegible] bas, mais avec [illegible] elle me déclare:

— Je ne puis vous [illegible] nant, non, pas maintenant!... Mais vous saurez tout un jour; je vous promets que vous saurez tout!

Miette ne me parle plus à la troisième personne; c'est une conséquence de son opinion qui ne reconnaît pas au maître le droit d'interrogatoire, quoiqu'elle le subisse de l'ami bienveillant.

D'ailleurs elle est adorable à voir, palpitante, ses mains un peu tendues, ses sourcils surhaussés; adorable à entendre dans son accent de détresse. On dirait une toute petite fille fautive réprimandée qui, le cœur gros, demanderait de n'être pas punie en faveur de sa grande sagesse de demain...

Mais je pense que cette petite fille l'a donné déjà, ce cœur sans prix, avec tous ses trésors d'ingénue tendresse... Une sorte de douleur cruellement progressive semble trancher le mien en deux; je m'avance vers Miette, et je lui demande à voix cassante:

— Je saurai tout... le jour de votre mariage, n'est-ce pas?

Miette tressaille; elle a peu à peu reculé vers la porte, et soudain le nuage qui passait, sur figure — oh oui! qui passait le nuage! — a disparu... Elle disparaît elle-même, me laissant après m'avoir jeté ce mot dans un léger trille de rire:

— Peut-être, Monsieur, le jour du vôtre!

Je reste debout au milieu du salon, parmi les jouets épars autour de mes jambes, tel Gulliver parmi les gens et les choses de Lilliput...

Et c'est bien une exaspération de géant berné que je me sens au cœur! Cette petite fille, comme adroitement elle a su enrouler, paralyser de menues chaînes sentimentales mes mains qui voulaient cueillir son âme, et comme ensuite elle a cruellement chanté victoire! Pareille au sphinx qui précipitait les malheureux inhabiles à deviner son énigme...

Il y avait un moyen bien simple de berner le Sphinx à son tour, et c'était de le laisser se morfondre tout seul dans le silence de ses roches... Que n'importe, après tout, le roman de cette petite et le grand mystère qu'elle cache dans mes sous-sols! En quoi ma maison et mon nom pourraient-ils s'en trouver compromis? Pourquoi en ferais-je le sujet d'une révolution domestique?... Allons dormir, avec l'oubli total de mon étrange cuisinière, de ses métamorphoses passées et futures: aussi bien, si je l'allais regarder, elle, dans sa chambrette couleur de printemps, je la verrais sans doute plongée dans un rêve tout agréable, avec plein ses fossettes des sourires qui sont sa spécialité: sourire émerveillé, sourire joyeux, sourire avenant, sourire téméraire, sourire tendre même ici et là, et, sourire le plus adorable que j'aie jamais vu, sourire composé de tous ceux-là ensemble!

Jeudi, 26 décembre.

N'ai-je pas été, cette nuit, tout à fait fidèle à la parole que je m'étais donnée? N'ai-je pas réussi à chasser de mon sommeil la double et triple image de Miette, l'exquise poupée d'Arles, la *belle demoi-*

selle que j'ai rencontrée hier sur le boulevard, et le petit sphinx ironique et muet que j'ai retrouvé le soir à la maison? En tous cas, je me suis levé ce matin recru de fatigue, sans le moindre lyrisme au cœur et d'une maussaderie telle que Merlin, en venant ouvrir mes persiennes, me parlait tout bas, comme à un malade quinteux que, par charité, on ménage tout de même.

Et pendant que je m'habillais, des idées de représailles se formulaient dans mon esprit... Des représailles? contre qui contre Miette?... Allons donc! C'est-à-dire que la gentillesse, le talent inné, les originalités de cette petite m'ont amusé d'abord, puis absorbé beaucoup trop. Oublions tout cela, laissons-la retourner à sa place, — je dois lui rendre cette justice que ce n'est pas elle qui a demandé à en sortir, — et remettons-nous en équilibre à la nôtre.

Pour commencer, je me garde d'ouvrir le piano, ni de tirer mon violon de sa boîte: il n'y aura pas leçon de chant ce matin, pas davantage de harpe ce soir. Un article qu'on m'a réclamé par deux fois à *La Revue de l'art et des artistes* m'occupera plus utilement jusqu'à l'heure du déjeuner; cet après-midi sera mieux employé à écouler un stock de visites en retard, chez Mme Lambrecy notamment.

Ainsi résolu à oublier Miette, je m'assieds devant mon bureau et j'écris en lettres grasses le titre de mon article: "*La musique et l'idylle*". Mais je n'ai pas achevé de tourner la première phrase que, du fond du sous-sol, monte la voix de Miette — une voix un peu étonnée d'attendre, me semble-t-il, et même quelque peu nerveuse:

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
> Chagrin d'amour dure toute la vie...

La voix s'interrompt; Miette, je pense, est aux écoutes... Non, Miette, non, pas d'accompagnateur bénévole aujourd'hui! Chacun son tour, n'est-ce pas, de réclamer vainement!

La voix recommence:

> Plaisir d'amour...

Puis elle parle du ruisseau, de la prairie, de l'ingrate Sylvie... et je crois maintenant qu'elle se fait railleuse sur la sentimentalité du poème, comme si elle craignait qu'on ne la prît au mot... Soyez tranquille, Miette, on ne saurait s'y tromper! si votre imagination s'est enflammée aux belles paroles d'un don Juan de province, votre cœur n'a pas battu, on le devine!... si vous connaissiez même ce que c'est qu'un cœur, vous lui ménageriez mieux les vibrations, ainsi que vous les ménagez à votre harpe, de peur que les cordes ne se brisent dans un son rauque et douloureux!...

Et l'obstiné refrain recommence une ascension:

> Plaisir d'amour...

Au reste, Miette ne doit pas même soupçonner combien ce qu'elle chante est la vérité même, comment, dès que le cœur a risqué de s'entr'ouvrir à un souffle d'appel tendre, il doit se refermer avec promptitude à l'approche d'un vent glacial! Miette est trop jeune, trop jolie; elle tient de la vie des promesses trop sûres pour que même les traverses qu'éprouve son mariage lui paraissent autre chose, au fond, que les péripéties intéressantes d'un roman bien construit. C'est ainsi que ses pareilles nous font souffrir, nous, que tant de grâces dans une créature mortelle *enchantent* au sens féerique du mot, c'est-à-dire transforment au point d'être méconnaissables à nos propres yeux!...

J'avais espéré me tenir désormais à l'abri dans ma tour d'ivoire, c'est-à-dire dans ma vie de vieux garçon artiste et archéologue dont le programme s'affichait par mes voyages scientifiques. Et voilà que la "Belle" s'est furtivement introduite dans l'antre de la "Bête" pour le plaisir de la torturer encore un peu, sans même lui laisser l'espoir qu'elle la changera ensuite, par le don final de sa tendresse, en un prince beau comme le jour...

> Plaisir d'amour ne dur...

Cette fois je me lève, je vais à la porte que j'avais laissée entr'ouverte; Merlin, dans la salle à manger, frotte les meubles:

— Ferme donc tout, Merlin; qu'on n'entende aucun bruit dans la maison: je travaille!

Non! je ne travaille pas davantage... toujours une légère brise mélodieuse qui se glisse par le dessous des portes, pourtant bien jointes, et vient souffler, avec le mystère charmant des échos, tout alentour du salon...

— En vérité! on n'est plus maître chez soi!

Mais à peine j'ai jeté cette exclamation que le rouge m'en monte à la figure. Quoi! parce que je suis le "maître", je vais, par un ordre impérieux, troubler cette jeune fille, dessécher sur ses lèvres sa gracieuse joie de vivre, qui s'épanche, comme le veut la nature, dans un chant irrésistible! Si vraiment je veux travailler, pourquoi n'irais-je pas écrire dans les bureaux de la Revue? Je sonne et je demande mon pardessus et mon chapeau à Merlin, qui se montre légèrement ahuri par cette succession d'ordres contraires.

Son visage s'est rasséréné à la vue seule du mien lorsque je suis rentré, à midi, pour me mettre à table; j'ai déjeuné avec l'appétit du bon ouvrier content de soi; ensuite faisant les cent pas dans le salon en fumant quelques cigarettes, je souris de n'entendre plus monter le chant, ni le rire de Miette, ni même quelqu'un de ses joyeux appels à son oncle. Je souris, et aussitôt je me repens d'avoir souri. Est-ce qu'à mon âge j'en serais à connaître le triomphe d'un gamin cruel qui vient d'essayer ses forces en étranglant un oiseau?

Pour mettre terme à un conflit intime je suis allé m'habiller; car je respecte inflexiblement mon programme du jour: je sors pour faire des visites.

D'abord, rue de Lille, chez la générale Versombre, ma cousine de troisième degré. Le grand salon est encore désert, aussi reçois-je un accueil des plus affectueux. En m'indiquant le meilleur fauteuil au coin de la cheminée, la générale me reproche maternellement ma négligence que je mets sur le compte du travail *acharné* auquel j'ai dû me livrer depuis mon retour pour classer mes notes de voyage. La générale m'excuse avec tant de bonne grâce que mon péché m'inspire plus de honte: je veux qu'il reçoive sa coulpe et, tandis qu'elle me demande des détails sur les pays que je viens de voir, je la prie spontanément à dîner le surlendemain chez moi, avec le général. Nous parlerons voyages et ruines tout à l'aise.

— Cette invitation, à si brève échéance, est un peu bien familière, peut-être?...

La générale m'interrompt:

— Mais, mon cher enfant, ne sommes-nous pas, en effet, de la même famille?

Deux belles madames arrivent en froufroutant et susurrant; je me hâte de les fuir, enveloppé du plus aimable de mes sourires, et je me fais conduire dans le cabinet du général à qui je répète mon invitation.

Un trait de génie, ce dîner, auquel je ne pensais pas il y a une heure! Il m'apparaît comme une lithurgique cérémonie d'exorcisme qui remettra l'ordre *moral* dans ma maison hantée si exquisement sans doute, mais si dangereusement peut-être!...

Me voici boulevard Haussmann, dans le salon de Mme Lambrecy, toute une volière de gazouillements et de somptueux plumages. On y sert le thé. Geneviève qui fait les honneurs autour de la table m'en offre une tasse en répondant à mon bonjour. Je la trouve presque très jolie, si blonde dans sa robe de drap blanc! D'ailleurs je ne puis guère feindre d'ignorer qu'à ma vue ses joues, un peu trop pâles à l'ordinaire, ont pris la plus jolie nuance de rose thé.

Mme Lambrecy m'appelle d'un signe et me soumet à une série de présentations. Aussitôt qu'il m'est possible, je retourne à Geneviève et lui parle du dîner. Elle s'éclaire toute, comme une étoile au crépuscule: sa mère et elle ont-elles leur soirée libre après-demain? — Oui. Et je réitère:

— Une invitation, à si brève échéance, c'est un peu bien familier, peut-être?

Elle me reprend rayonnante, spirituelle et tendre:

— Oh! familial, tout au plus!

Voilà des mots de vraie femme, de vraie femme du monde!... Ce n'est pas ma petite Arlésienne qui... Mais je vous demande pardon! elle aussi, elle encore mieux!... et, est-elle tant que cela une humble fille d'Arles? La demoiselle suivie de son majordome chez Boutigny m'apparaît obstinément pour se mettre, à l'exclusion de Miette l'Arlésienne, en parallèle avec Geneviève Lambrecy.

Le temps est devenu très froid à la nuit tombante; dans mon salon, plein de recueillement et de douce chaleur, Miette s'est mise à sa harpe *m'espérant*, selon l'expression provençale qui traduit si gracieusement notre maussade verbe attendre...

Mais je sais qu'il est des heures où aucun terme moyen n'existe entre l'héroïsme et la dernière des lâchetés... Je décide d'être un héros. J'enfonce solidement mon chapeau sur ma tête et je vais sonner à la porte du jeune ménage Dessollier, avec lequel, depuis notre rencontre en Orient, où le couple faisait son voyage de noces, je suis en rapport d'excellente camaraderie. Ici encore mon invitation familière — ou familiale — est acceptée avec un évident plaisir.

Je ne voudrais cependant pas que les dames Lambrecy attachassent une signification trop précise à ce dîner... de telle sorte que Geneviève puisse s'attendre à mieux qu'une bonbonnière pour ses étrennes... Je n'ai pas encore arrêté dans mon esprit ni si, ni quand, ni où, ni pour qui j'achèterai la bague des fiançailles... Seulement, parce que je suis un vieux garçon,

il n'est pas dit que je doive vivre en ours; il y a deux ans que je n'ai pas invité *chez moi*, raison de plus pour ne pas tarder davantage.

Arrivé à mon cercle, je vais m'asseoir pour dîner dans le voisinage de Gaston Sorrèze, un galant homme qui ferait un excellent mari pour Geneviève. Je n'ignore pas les sentiments de Gaston, tout dévoués à ma cousine, et je sais que, moi faisant défaut, Geneviève l'acceptera comme le plus joli mariage de raison par lequel la philosophie bien connue d'une Parisienne puisse se remettre d'un rêve d'amour manqué. Gaston sera mon septième et dernier convive.

Maintenant si lui et les autres comptent sur Miette, ma cuisinière, pour leur préparer des noces de Gamache!... Je crois, ma parole! que cette idée m'arrache un éclat de rire en pleine rue Royale, car des passants se retournent avec méfiance et semblent se tenir prêts à conduire au poste ce lunatique, tandis que je lève ma canne pour arrêter une voiture.

Chez moi, le calme d'un Eden endormi: pas la moindre impertinence d'un trille ou d'un éclat de rire. Cependant est-ce que lorsqu'à la nuit venue on a fermé les persiennes, quelque oiseau s'est laissé faire prisonnier dans la maison? Des frous d'ailes se heurtent ici et là aux murailles. Je viens, mon bougeoir aux doigts, à l'entrée d'un couloir, et Miette, un livre à la main, m'apparaît au fond, vêtue en *belle demoiselle*. Dieu! comme elle est grande dans sa longue jupe glisseuse qui traîne tout autour d'elle, et que son buste s'élance avec sveltesse de sa mince ceinture, dégagé des fichus un peu bien engonçants de l'Arlésienne!... Mais le costume de ville m'enseigne qu'il serait vain de chercher des traces de larmes autour de ses yeux...

Elle s'excuse et me donne ainsi le temps de reprendre mon aplomb: elle venait reporter ce livre que je lui avais prêté avant-hier...

Une conversation s'engage entre nous, dans le lointain vis-à-vis de l'étroit couloir. D'une voix presque suffisamment ferme, je dis:

— Très bien!... Et, vous êtes sortie, je crois, aujourd'hui, Miette?

— Oui, Monsieur, mon oncle Merlin a pensé que Monsieur, ayant à faire des visites, ne rentrerait certainement pas à cinq heures; alors, comme à l'occasion de Noël on donnait une matinée à l'Odéon, il a bien voulu m'y conduire.

Au théâtre!... Pendant que, bourrelé de remords, je me la figurais — telle une châtelaine d'autrefois lorsque son chevalier était à la croisade — promenant sur sa harpe des doigts inondés de pleurs, Miette se divertissait paisiblement au théâtre, et sans le moindre retour sur sa propre situation, assistait au désespoir des amoureuses abandonnées!

Je dissimule mes pensées intimes et je dis à Miette:

— Ah! vous avez été au théâtre?... et, que jouait-on?

— Le *Mariage de Figaro*, Monsieur. Oh! c'était si joli! Quel dommage que Monsieur n'y soit pas venu!

Quel dommage, en effet! *Le Mariage de Figaro*! une nouveauté de la dernière heure.

Mais Miette s'est mise là, du fond de son couloir, à chanter, avec presque du sentiment, ma foi!

J'avais une marraine:
Que mon cœur (*bis*) à de peine!...

Et puis elle s'exclama:

— Oh! Monsieur! Chérubin était à croquer!... si blond si gracieux, et si tendre!

— Gageons, dis-je, avec une intention d'ironie, que vous auriez aimé tenir le rôle de la comtesse?

— Mais... avoue-t-elle sans hésitation, ce doit être amusant de sentir qu'il y a quelqu'un qui tourne tout le temps autour de vous pour saisir l'occasion de vous dire de jolies choses, qui s'agenouille à vos pieds, qui vous vole vos rubans, et qui, enfin, rend fou de jalousie un homme comme le comte, jusqu'à l'amener au point où il va commettre des malheurs!

L'air de Miette est à la fois joyeux et passionné, comme sa voix qui se précipite sur ces choses intéressantes...

Oh! quels remords de mes remords d'aujourd'hui... Oh! ma petite servante que, du sein des salons, je voyais soupirer dans l'absence de son maître! A sa place, devant moi, se dresse une radieuse jeune fille, dont la candeur parfaite a l'instinct des plus terribles cruautés féminines, et, déjà, pour preuve définitive de l'amour, n'accepte que les larmes de l'homme à défaut du sang répandu!...

Enfin, quoi qu'il en soit, cette jeune fille-là est ma cuisinière, et je donne un dîner après-demain.

— Miette, puisque je vous trouve encore debout, je vous préviens tout de suite que j'ai invité sept personnes à dîner; c'est pour après-demain. Pensez un peu à ce qu'il nous faudra, n'est-ce pas?

J'ai dit tout ceci sans rire, et, sans rire, elle me répond:

— Bien, Monsieur!

— Nous aurons: le général et la générale Versombre, M. Gaston Sorrèze, M. et Mme Desollier, Mme et Mlle Lambrecy...

— Bien, Monsieur! dit encore Miette.

En maître paternel, qui ne veut pas écraser ses gens, je crois devoir ajouter:

— Ne vous effrayez pas: je ferai quelques commandes au dehors.

Miette me remercie, et c'est elle qui termine par ces mots:

— Puis-je souhaiter le bonsoir à Monsieur?

— Bonsoir! Miette, bonsoir!

Mais en me trouvant à la porte de ma chambre je me demande vaguement si, dans cette petite cérémonie du bonsoir, le ton si dégagé que j'avais cru devoir prendre n'était pas un peu moins "nature" que celui de Miette, d'une déférence tout unie, comme à l'ordinaire, juste la déférence que peut témoigner une jeune fille dans une position subalterne à un homme auquel, pour aucune autre raison, elle ne saurait en devoir.

LE JOURNAL DE MIETTE

Jeudi, 26 décembre.

Est-ce le Hasard, dont je tiens pour suspectes, les intentions, est-ce plutôt la douce et sûre Providence qui m'a présentée hier, jour de Noël, à mon cousin Marc, sous le costume d'Henriette des Angles? Le fait est que je doute si l'effet produit aura été de ceux qui détermineront ma victoire ou ma suprême déconfiture...

Pour le moment, je suis en disgrâce; mon cousin est furieux, mais sa colère m'impressionne moins que cet air d'affliction qu'il a eu deux ou trois fois, hier soir, pendant notre conversation orageuse. Je ne sais comment il s'est forgé toute une histoire d'un amoureux que j'aurais laissé au pays, et à qui j'aurais envoyé de somptueuses étrennes, — votre aiguière, maître Loriol! Ah! vous ne vous douterez pas, en la déballant, combien il sera difficile qu'elle vous serve à vous laver les mains de mon aventure, puisque c'est elle, l'aiguière, qui en sera peut-être le *Deus ex machina*!

Je ris, aujourd'hui: est-ce parce que je pleurerai demain? comme dit le vieux proverbe; alors ce sera toujours tant de gagné... Je pleurerai... intérieurement car je n'en chanterai pas un couplet de moins, je le jure, malgré que mes leçons soient interrompues, que mon cousin ait ordonné à Merlin de mettre la harpe dans sa housse... et que, — c'est lui qui me l'a formellement annoncé tout à l'heure, — il ait invité à dîner Mlle Lambrecy...

Vendredi, 27 décembre.

J'ai voulu interroger Merlin sur cette jeune Parisienne.

— Est-elle vraiment jolie, Merlin?

Il avance sa moue, hésite, puis:

— Euh!... on ne peut guère dire oui ou non... moi, je l'aurais trouvée un peu maigrichonne... un peu pâlotte... mais c'est si bien astiqué!...

— Enfin, sais-tu si mon cousin pense à...

— Non pas lui; du moins, lui, jamais sérieusement, mais elle et sa mère, oui!... et tu vois que ça à l'air de mordre...

Oncle Merlin, l'air n'est pas toujours celui de la chanson, entendez-le!... Et moi, je lis à cœur ouvert le raisonnement que se fait Marc à cette heure:

— Si ma vie de Père du désert commence à me peser, si cette petite Arlésienne, venue par hasard dans ma solitude, me fait penser à l'agrément que pourrait mettre dans la maison une femme pas trop laide et pas trop banale, pourquoi n'épouserais-je pas Geneviève Lambrecy?

Pourquoi?... mais parce que la petite Arlésienne ne vous permettra pas cette folie, mon cousin, car on n'aime pas l'une pour épouser l'autre, et ce n'est pas Geneviève, c'est Miette, votre cuisinière, c'est Henriette des Angles, votre cousine, que vous aimez... ou du moins que vous aimerez bientôt!...

J'ai besoin de ces affirmations impertinentes pour me rassurer contre de fâcheux indices. Mon cousin semble prendre bien à cœur le dîner Lambrecy! En fait de commander *quelques petites choses*, c'est un véritable banquet dont Merlin a porté tout à l'heure le menu chez Potel et Chabot.

Samedi, 28 décembre.

La voiture de Potel et Chabot est arrivée. Merlin, aidé du "serveur", a déballé tous les éléments du repas sous l'œil magistral du cuisinier qui doit mettre ou conserver tout à point.

Les "Extra" savent que je suis la nièce de Merlin, le vieux domestique, par conséquent un peu "l'enfant de la maison" et qu'ainsi nul ne doit souffler mot sur ma personne ni sur mon costume: le cuisinier, coiffé de sa mitre blanche, pontifie autour de "mes" fourneaux, mais le serveur, simple valet de l'évêque, prend le loisir de couler

quelques regards vers moi à travers la porte.

Car, dans l'office, je m'emploie au rôle qui m'a été assigné par le "maître"; je range les fleurs le long des petites rigoles en cristal, pleines d'eau vive, que je porte garnies, une à une, là-haut, sur la table déjà couverte de la nappe en damas luisant, des porcelaines à reflets de perles, des flacons à reflets d'opale et de rubis.

Mon cousin, dont le rôle est encore moins compliqué que le mien même, apparaît sur la porte du salon chaque fois que je retourne avec un vase de plus. Je ne sais s'il appréhende quelque chose de son dîner, mais, malgré l'air de sérénité qu'il tâche de donner à sa figure, on dirait d'un général qui suppute d'avance le nombre de ses morts, la veille d'un combat.

Peut-être mon chant continuel lui porte-t-il sur les nerfs? Mais s'il est des gens qui ne sauraient danser, moi je ne saurais faire agir mes mains sans m'entraîner d'un peu de musique. D'ailleurs, je me suis promis à moi-même que je chanterais: je chante!

Je ne chante plus: le moment est solennel: plusieurs des convives se trouvent déjà dans le salon, et je ne tiens pas à ce que l'un d'eux, pour occuper les minutes d'attente, prie mon cousin de me faire monter là-haut comme un perroquet à curieux répertoire. Rien d'ailleurs n'est plus contraire au vœu du *maître* qu'une exhibition de ma personne; il a défendu à Merlin de me faire intervenir dans le service: mon inexpérience ne pourrait qu'embrouiller tout, et mon repos était bien gagné: j'avais décoré la table en fleuriste très entendue...

Ce compliment était pour sucrer ce que l'ordre formel avait d'un peu amer. Acquiescerai-je à cet ordre? Je meurs d'envie de l'enfreindre!— quoique ce serait là bien affronter la colère de Marc! — cependant je veux, à tout risque, voir de mes propres yeux ce qu'est Mlle Lambrecy... A-t-elle du charme? A-t-elle du goût?... Comment faire fond sur les incohérences de Merlin?... Je viens de lui demander dans quelle toilette elle est venue: il n'a même pas su m'en dire la couleur! — C'est blanc, et ça n'est pas blanc, c'est bleu, et ça n'est pas bleu!

LE JOURNAL DE MARC

Dimanche, 29 décembre.

Comme je comprends, depuis hier, le soulagement énorme que dut éprouver Jéhovah lorsqu'il eut ouvert sur l'humanité coupable les outres du déluge universel! Je suis en proie à une ire égale à la sienne, sans avoir, à beaucoup près, un égal moyen de la satisfaire!

Je me levai d'abord hier matin pour ma journée critique d'avant le *dîner* dans un malaise d'esprit général. Bien que rassuré par la présence de Merlin, le meilleur des chiens de garde, il me déplaisait étrangement de penser que Miette, dans l'office, se trouverait en contact avec les gens de Potel et Chabot; mes répugnances en vinrent au point que j'envisageai un instant l'impossible parti d'envoyer chez mes invités, et de leur apprendre qu'un mal subit — une attaque violente de cette influenza qui est en train de détrôner la complaisante migraine — me privait du plaisir de les recevoir aujourd'hui. Mais rien n'entraîne dans des complications comme le mensonge, aussi l'ai-je de bonne heure systématiquement écarté de ma vie. Je me résignai donc à l'inévitable, me promettant du moins qu'aucun de mes invités n'apercevrait le petit pompon de dentelle que Miette porte en guise de coiffe, au sommet de son chignon. Quand j'eus donné à Merlin des ordres en conséquence, j'aurais pu, d'une âme plus ferme, présider aux apprêts de ma réception, si sa nièce ne s'était appliquée à l'ébranler par tous les moyens ordinaires et extraordinaires qu'elle détient en son pouvoir.

Son inexpérience en fait de cuisine me condamnant à ne l'employer que pour la partie décorative du repas, je m'étais rendu, après le déjeuner, chez la fleuriste, où j'avais fait simplement le choix d'une corbeille de fleurs coupées et de verdure fine: Miette devait en composer le groupement parmi les différentes pièces du surtout.

— Peut-être n'a-t-elle jamais rien fait de pareil? Crois-tu qu'elle s'en tirera tout de même, Merlin?

— Oh! Monsieur! est-ce que Monsieur n'a pas vu faire à Miette des choses bien plus difficiles que d'arranger des fleurs dans un vase?

Merlin a raison; j'approuve qu'il traite ma méfiance avec tout le dédain de sa plus grosse moue. Ce n'est que jeu, en effet, pour Miette, que d'évoluer, avec la complexité de sa nature, parmi les complications des circonstances: se faire amener à Paris en qualité de cuisinière, elle qui ne saurait certainement pas confectionner de la bouillie; se métamorphoser, avec la rapidité du cinématographe, de simple fille d'Arles en "belle demoiselle"; jouer de la harpe comme un premier grand prix et chanter comme une pensionnaire du Sacré-Cœur; s'extasier devant les baraques de Noel et s'en détourner pour faire emplette d'une exquise œuvre d'art; porter en elle un roman d'amour contrarié; et conserver intacte la joie candide d'un petit enfant, et que tout cela paraisse naturel et harmonieux en elle, c'est certainement un plus grand prodige que de savoir grouper des fleurs sur une nappe blanche!

Mais enfin j'étais bien aise de la voir opérer de mes propres yeux... hélas! il a fallu l'entendre aussi de mes propres oreilles... loin d'imiter Merlin et le serveur qui, en un murmure et des gestes pieux, faisaient à peine cliqueter les cristaux, ni sans se soucier du *maître* qui arpentait le salon et venait chaque minute jeter sur la porte son sévère coup d'œil, Miette entrait, disposait une petite coupe, une rigole de fleurs basses sur la table, se reculait pour juger de l'effet, descendait, remontait à nouveau, et, autour de la table, le long des couloirs, la-bas, au fond du sous-sol, un air, toujours le même, coulait de ses lèvres par toute la maison:

Faites-lui mes aveux...

Et moi de penser qu'enfin il existait réellement quelqu'un à qui elle envoyait des présents pour lui signifier sa tendresse — bien qu'au fond, tout cela, j'en suis assuré, ne soit qu'imagination d'enfant éblouie — je sentais croître mon irritation, l'irritation d'un homme raisonnable dont toute la raison ne sera pas capable, il le voit, d'endiguer un torrent de puérile folie...

Enfin, excédé de ce train de fête qui bouleversait ma maison, excédé même de ses hôtes qui n'étaient pas encore là, je répondis par un "très bien!" glacial à Miette qui daignait solliciter, non pas mes lumières, mais mon approbation, et je sortis, allant renouveler ma provision de cigares, accompagné jusqu'à la porte par la romance de Siebel.

Lorsque je rentrai, une heure et demie plus tard, j'eus le plaisir de trouver dans la maison le silence de sanctuaire que j'avais souhaité. Le serveur et Merlin, déjà en habit sacerdotal, se tenaient droits et graves comme des diacres, à chaque angle du buffet. Les fleurs lumineuses de l'électricité pendaient du plafond en une grosse gerbe d'un éclat savamment opalisé, sur la nappe veloutée par les anémones. Miette s'était repliée dans sa chambre. Ainsi me l'annonça Merlin que j'avais eu la faiblesse d'interroger.

— Je lui porterai son dîner, Monsieur.

— Oui, mon brave Merlin, car, vois-tu, il faudra que nous avisions: ta nièce est moins faite pour l'état de cuisinière que toi pour celui de sapeur-pompier!...

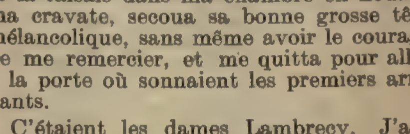
Je vis Merlin encore une fois lever les yeux au ciel; je pensais qu'il voulait le prendre à témoin de sa déception amère, et je me hâtai de la lui adoucir:

— Mais nous lui trouverons quelque chose de mieux, de beaucoup mieux, sois tranquille!...

Malgré cette promesse, Merlin, à qui je la faisais dans ma chambre en nouant ma cravate, secoua sa bonne grosse tête mélancolique, sans même avoir le courage de me remercier, et me quitta pour aller à la porte où sonnaient les premiers arrivants.

C'étaient les dames Lambrecy. J'appréciai la charmante coquetterie de Geneviève, qui avait voulu monopoliser un moment mon admiration, avant que je pusse établir un parallèle entre sa grâce fragile et l'éclat de Mme Dessollier.

Geneviève n'a et n'aura jamais de fraîcheur; toutefois, aux lumières, sa peau, surtout aux épaules, acquiert d'agréables transparences, et puis, en verité, ses traits sont d'une délicatesse tout aristocratique. J'eus soin, par mes louanges, de mettre sa beauté au point extrême d'épanouissement, et alors, mes yeux s'étant réjouis, firent à mon cœur de vieux garçon le reproche de se détourner du bonheur facile, à portée de main, pour se laisser, sur le tard, entraîner par un petit sphynx ironique, et qui se montrerait décevant, à la fin,



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

2-1 F. 162 RUE ST-DENIS

comme les sphinx le furent toujours, même pour ceux qui découvrirent le mot de l'énigme...

Mais tous mes hôtes arrivèrent dans l'intervalle de quelques minutes. Merlin annonça; j'offris mon bras à la générale Versombre, et mon dîner, mon "grand" dîner, se développa dans un service harmonieux tandis que le petit sphinx, sans doute ignorant du nom mythologique qu'au dedans de moi je lui attribuais, s'endormait peut-être déjà dans sa chambrette couleur de printemps.

Cette image de Miette endormie me causait un léger attendrissement plein de charme, et ma joie intime se traduisait, je crois, par un certain brio; du moins il me parut que, lorsque nous fûmes retournés au salon, Geneviève me considérait avec l'étonnement ému qu'on éprouve après les révélations très agréables au cœur.

Nous formions trois groupes; le plus nombreux siégeait autour de la cheminée; Mme Dessolier accompagnait à travers la pièce les cent pas du général, qui prenait un plaisir extrême au babil alerte de cette intelligente jeune femme. Geneviève et moi, debout près de ma bibliothèque d'art, nous causions d'un ouvrage dernièrement publié. Mais, voyant Merlin qui introduisait dans le salon la table sur laquelle le café était servi, je m'approchai, suivi de Geneviève. Gracieusement, Mme Dessollier et elle voulurent me décharger du soin de faire les honneurs, et déjà elles distribuaient les tasses, lorsqu'une exclamation du général nous fit tous le regarder. Il avait ôté son cigare de ses lèvres, et tournée vers la porte, sa figure exprimait une sensation intense de stupeur, de curiosité, de plaisir, d'éblouissement...

Dans l'ouverture, à moitié, des battants, une main sur la poignée, de l'autre tendant à Merlin le sucrier oublié à l'office, ma beaucoup trop jolie, mon invraisemblable cuisinière, Miette l'Arlésienne, apparaissait en pied.

— Une Mireille! s'écria Mme Dessollier.

La grosse main de Merlin rencontrait sur le sucrier les doigts mignons de sa nièce.

— Oh! non! non! Qu'elle entre, elle! Mais c'est adorable!

J'avais, je crois, rougi et pâli dix fois au moins à la minute pour Miette qui, elle, ne jugeait pas à propos de changer son teint de rose-églantine. Je sentais peser sur elle, et sur moi tout en même temps, les yeux d'acier de Geneviève, ces yeux si prompts et si tôt renseignés de la Parisienne... mais le cri du général et l'enthousiasme de tous les autres me contaignirent à intervenir...

Le maître ayant parlé, Miette n'hésita plus, et, rencontrant tout d'abord Geneviève qui tenait à la main une tasse pleine, elle lui présenta le sucrier; Geneviève se servit, et, dans les secondes que dura leur geste à chacune, les deux jeunes filles s'envisagèrent, se palpèrent, pour ainsi dire, se pénétrèrent de part en part et s'apprirent mutuellement par cœur!

Prestement, Miette faisait le tour de mes hôtes qui tous, — même à ce moment je le remarquai avec un certain triomphe, — la remercièrent comme ils auraient remercié Geneviève, sans ajouter un sourire ni un compliment familier. Et déjà Miette, déposant le sucrier sur la table, s'envolait, son ruban battant de l'aile contre son oreille gauche. Et les regards qui l'avaient suivie jusqu'à la porte, comme déçus, béaient tout larges vers moi. L'interrogation si manifeste ne pouvait être éludée:

— C'est Miette, la nièce de Merlin, dis-je, en essayant d'avaler une petite, — très petite, — gorgée de moka.

— Votre nièce! eh! bien, ne vous gênez pas, vous!

Et cette interpellation du général à mon vieux Merlin qui mettait du cognac dans les verres, en nous faisant rire, dissipa cette espèce d'enchantement que Miette avait jeté sur mes hôtes.

— Et c'est vous qui lui faites visiter Paris, à votre nièce?

Cette question-là était de Geneviève, et j'admirais l'astuce féminine qui marchait aux renseignements certains par une voie en apparence détournée.

— Oh! non! Mademoiselle; Miette n'est pas venue pour visiter Paris...

— Pourquoi donc, alors?

Cette fois-ci, l'interrogation étant collective, je pris la parole:

— Miette voulait commencer auprès de son oncle son apprentissage de cordon bleu, mais Miette ne témoigne pas de dispositions bien caractéristiques pour la science du pot-au-feu...

— Quant à ça, elle tire mieux parti de la harpe...

Cet aveu de Merlin — que j'étais loin, oh! si loin de lui demander! — débrida les curiosités dont rien ne fut plus capable de réfréner l'explosion.

Je pris un ton à la fois dégagé et professionnel:

— Oui, par le plus grand des hasards j'ai découvert en effet chez Miette, je ne dis pas du talent, non pas du talent, mais les plus beaux dons innés de l'enfant-prodige... il est possible que l'année prochaine elle soit admise au Conservatoire et puisse concourir pour le premier prix, du moins telle est mon opinion...

Qu'ai-je gagné à mes aveux?... Maintenant on ne me demande rien moins que de faire remonter Miette pour qu'elle vienne exhiber sa virtuosité phénomènale! Et Geneviève, miel et vinaigre, dit à sa mère:

— Et puis, n'est-ce pas, vous l'inviterez à votre matinée d'après-demain, maman? Ca fera bien, cette "petite" jouant de la harpe, avec sa coiffe d'Arlésienne!...

Mais je résiste à tout en une attitude invincible de vieux tuteur austère: et, autant, je l'avoue, afin de punir Miette qui, je le savais bien maintenant, était loin de s'endormir encore dans sa chambrette claire, que pour affecter aux yeux de Geneviève mon détachement de cette "petite" dès qu'elle n'avait plus sa harpe entre les bras, je priai ma cousine de chanter avec moi un duo de Schubert.

La voix de Geneviève, quoique d'un soprano un peu sec, fait plaisir par la sûreté de sa méthode. Je pus la complimenter sans trop mentir à mon goût. Je crus qu'elle m'en savait gré, et il y avait vraiment fort peu d'animosité apparente dans son sourire lorsqu'elle me demanda, coulant son regard sur le mien levé:

— Est-ce qu'elle chante aussi, votre Arlésienne?

— Oh! en pensionnaire!

J'avais mis d'autant plus d'empressement à faire cette réponse qu'elle ne contenait que le minimum du mensonge. J'eus la satisfaction de voir la figure de Geneviève s'éclairer de nouveau, et sa beauté lui revenir.... Mais les femmes ont le triomphe indiscret, et Geneviève, dans un sourire doucereux d'hypocrite bienveillance, observa:

— Savez-vous, elle devrait chanter dans les cours, Mlle Miette; son costume lui ferait jeter tant de gros sous qu'elle pourrait ensuite suffire aux dépenses de son année au Conservatoire.

La morsure que je dus imprimer à ma lèvre inférieure, pour retenir la première des répliques qui aurait voulu passer, la fit saigner cruellement... Au bout de quelques secondes je pus toutefois répondre — du moins je le croyais — avec la placidité de Merlin lui-même:

— Oh! Miette n'est pas sans avoir un peu de *bien* au soleil; elle profitera aussi des économies de son oncle.

— Et puis, elle aura ses gages de cuisinière...

Et dans un léger éclat de rire qui devait malheureusement tout à la sécheresse de sa voix, et rien au bienfait de la méthode, elle me laissa au piano, et je la vis s'asseoir près de Gaston Sorrèze.

Certes, la brise qui m'avait poussé vers Geneviève ces derniers jours flottait bien indécise et bien faible... cependant il ne me fut pas indifférent que, pour la première fois, elle se défendît d'en aspirer le souffle avec les délices d'une fleur prête à s'ouvrir...

Maintenant, quelle décision vais-je prendre? Lequel de mes projets vais-je exécuter enfin?... Me séparer de Miette: il le faut! Pauvre enfant, c'est elle qui l'a voulu en dévoilant hier soir sa présence, extravagante jusqu'à l'absurde, dans la maison d'un célibataire!... Mais, la renverrai-je simplement!... La mettrai-je dans un pensionnat pour qu'elle y attende, en complétant son instruction qui doit être bien primitive, que revienne l'automne, l'époque des admissions au Conservatoire.?...

Je devrais l'appeler du moins pour lui adresser les reproches qu'elle mérite; pour lui faire comprendre qu'on ne joue pas avec la vie comme avec une mère tendre, à l'inépuisable sourire, mais qu'il faut la ménager comme une marâtre parcimonieuse, et, partant, ne rien compromettre des dons qu'elle nous fait à contre-cœur... Que deviendrait-elle, pauvre petite! si l'opinion du monde, mise en éveil par sa téméraire entrée d'hier soir, me forçait à me désintéresser de son avenir?...

Mais si je lui dis tout cela, ne me repondra-t-elle pas, avec les plus impertinents sourires de ses fossettes, et ses folles espérances romanesques, que je n'aie pas à m'inquiéter?...

Je m'aperçois que, si je n'y mets bon ordre, rien ne m'arrêtera de déraisonner à perte de vue sur l'état psychologique de Miette. Voici la *Revue de l'art et des artistes* que Merlin m'apporte d'un air contrit... Miette ne chante pas? Eh! bien tant mieux, Merlin, tant mieux! on ne goûte bien la lecture que dans une atmosphère de cloître.

Le soir, 29 décembre.

Et malgré tout, craignant de faiblir, d'appeler mon élève coupable à sa leçon de harpe, dès cet après-midi à cinq heures, je suis allé au cercle.

De cinq à sept, caché derrière le plus grand des journaux, j'ai pu éviter les *abordages* de la banale camaraderie; au dîner, je me suis trouvé, comme le plus souvent, à côté de Gaston Sorrèze. Gaston, que j'avais vu régulièrement sombre, ces derniers temps, m'a montré une figure de joie franche et heureuse de s'avouer.

— Je ne toucherai pas une carte ce soir, m'a-t-il dit, après le potage: grâce à toi, j'y pourrais laisser bien des plumes...

Depuis qu'il s'était heurté aux dédains de Geneviève, Gaston, un peu trop souvent, se consolait autour des tables de jeu.

— Je dis, grâce à toi, reprenait-il, bien que certainement ce ne soit pas ta faute si Mlle Miette est venue, hier soir, s'exhiber aux yeux de Geneviève Lambrecy... La surprise et la colère se lisaient sur ta figure comme tu as pu lire l'admiration sur les nôtres... Je n'en reviens pas encore! Quelle apparition miraculeuse!...

— Mon Dieu! ai-je fait indifféremment, voilà de bien grands mots pour une petite coiffe d'Arlésienne! Que Miette se fût présentée en un costume moins spéciale, et personne de vous n'eût fait le moindre cas d'elle!

— Oh! Oh!... Je voudrais justement la voir habillée comme Geneviève!... Mais nous n'aurons sans doute jamais plus le spectacle savoureux de les revoir l'une et l'autre en présence...

Ici, Gaston s'est mis à rire, d'un bon rire gai que je n'avais pas entendu de longtemps, et, baissant la voix comme quelqu'un prenait possession du couvert à sa droite:

—Non! mais se sont-elles assez promptement griffées du regard, les deux petites rivales, les deux petites amoureuses de toi!...

— Amoureuse de moi! Miette? Es-tu fou?...

— Le cri du cœur! a répliqué Gaston sans rien perdre de sa gaité! Tu m'accordes donc que tu es aimé de Geneviève?... Ne te défends pas; il est entendu que le rôle du pis-aller est le seul qui me donne quelque espoir auprès d'elle. — En revanche, conviens que Mlle Miette adore son maître de harpe jusqu'à la jalousie, jusqu'à toute la haine qui peut agiter l'âme d'un passereau...

— Et qui te dit qu'elle n'est pas venue à Paris pour oublier un premier rêve?...

— Oh! à son âge, en fait de rêve, on va sans gêne, comme les papillons sur les fleurs, du plus beau au plus beau...

— Très flatté!... Seulement, que Miette adore ou n'adore pas son professeur de harpe, c'est tout un. N'habiterait-elle pas sous mon toit que la nièce de mon vieux Merlin me serait partout sacrée...

Gaston, se récrie:

— Certes, qui aurait pu penser!...

— Alors, que pensais-tu?

— Mais le contraire! c'est-à-dire M. le Maire, M. le Curé, les orgues, les fleurs... et tout le tralala de la cérémonie... Lorsque Mlle Miette est entrée dans le salon, hier, ta vie semblait dépendre du moindre de ses gestes...

Nous quittions la table; en allant vers le salon de musique, je dis à Gaston en riant:

— Je vois que, pour te faire place nette auprès de Geneviève Lambrecy, il me faudra, moi, épouser ma cuisinière!

— Bah! cuisinière!... Louis XVI resta bien l'époux de Marie-Antoinette, fermière à Trianon! et, avoue-le, Mlle Miette s'entend moins encore à la cuisine que Marie-Antoinette ne s'entendait à la confection du beurre...

Le parallèle n'était pas fait pour me désobliger... Mais la folie de tout cela me réapparaît de nouveau; ces trois semaines dernières doivent être les seules de ma vie que j'aurai laissé absorber par cette jeune fille jolie, délicieuse, adorable, pleine des dons les plus précieux, soit! mais j'en ai rencontré d'autres, certes, depuis que ma vie d'homme a commencé, pour lesquelles il aurait fallu la même énumération de qualificatifs, et auxquelles cependant je n'ai pas mis la bague au doigt!

Mais non! disons la vérité, Miette est unique! jamais, jamais, je n'ai vu aucune autre jeune fille qui me parût l'égaler dans le permanent triomphe de sa beauté à peine en fleur...

JOURNAL DE MIETTE

Dimanche, 29 décembre.

N'ai-je pas enfin trop présumé de moi? Ma témérité, j'en conviens, vraiment excessive, est-elle au moment d'être punie?

Malgré les ordres suffisamment précis quoique indirectement donnés de mon cousin, j'ai paru devant ses hôtes hier soir. Ce n'était ni pour les voir, ni pour me montrer à eux, ce n'était même pas uniquement pour connaître enfin Geneviève Lambrecy, c'était pour que Marc nous eût toutes deux ensemble sous son regard... Qui sortirait triomphalement de l'épreuve? Elle ou moi? Qui en est sortie? Je tremble de me répondre...

Oh! la rougeur, la pâleur et la rougeur encore de Marc, quand nos regards se sont croisés, comme j'avançais dans le salon tendant le sucrier en allongeant beaucoup, beaucoup le bras, — parce que tout de même, j'éprouvais bien quelque frayeur de mon coup de tête!... — Des autres, je n'ai vu que Geneviève Lambrecy: elle m'a paru charmante et fine dans sa robe de gaze blanche à transparent bleu — qui m'a expliqué la confusion de Merlin — elle est très distinguée aussi, cette Parisienne; mais si j'étais Marc, je le dis en toute franchise, j'aimerais mieux tout bonnement, tout simplement Miette. D'ailleurs, à en juger par le coup d'œil qu'elle m'a lancé, elle ne doit pas être d'une douceur extrême. Et non plus à en juger par sa voix — Marc l'a fait chanter ensuite — et, la pensée est désolante, s'il aime sa voix, il peut aimer sa personne!... Des notes toutes en pointes d'épingles; on croirait entendre un petit garçon de la maîtrise de Saint-Sulpice...

Ce matin, Marc a écrit dans son salon, puis Merlin lui a porté sa revue qu'il s'est mis à lire aussitôt. Je me garde bien de chanter; tout doit être à la tristesse dans mon cœur puisque j'ai contristé mon maître, et tout y est trop réellement... Marc peut m'appeler d'un moment à l'autre pour me dire qu'il chasse de sa maison sa servante insubordonnée dont il s'était fait à tort le bienfaiteur et que sa "femme", Geneviève Lambrecy, ne supporterait pas auprès d'elle. — Déjà, hier, il avait laissé entendre à Merlin qu'un parti s'imposait puisque, évidemment, je n'apprendrais jamais la cuisine.

Je voudrais savoir! oh! je voudrais tant savoir ce qu'il pense, ce qu'il médite de faire!...

Le soir.

Pas de cinq à sept aujourd'hui encore! Mon cousin est sorti presque aussitôt après son déjeuner; il est très tard; je ne sais quelle heure de la nuit... Peut-être Marc passe-t-il la soirée chez Mme Lambrecy, "en famille"... Déjà?

L'incertitude m'étouffe comme un air d'orage... J'aime autant être foudroyée une bonne fois. Quoi qu'il puisse en résulter, je chanterai demain matin.

JOURNAL DE MARC

Lundi, 30 décembre.

Ce matin j'ai ordonné à Merlin de m'envoyer sa nièce. Je ne craignais plus qu'elle fût en train de mourir de peur, car je venais d'entendre le prélude d'un fredonnement joyeux.

Cependant elle monte en silence; ses pas légers s'accompagnent seulement d'un froufrou soyeux sur le tapis, car ce n'est plus mon Arlésienne qui ouvre la porte du salon! Miette m'apparaît dans sa robe de ville, avec la longue jupe de drap noir.

Ah! la ravissante créature! ah! la sirène toujours nouvelle! ah! la chimère aussi, hélas!

Ce qui m'empêche de soupirer tout haut, ce qui empêche mon cœur et ma voix de s'amollir quand je réponds au bonjour riant de Miette, c'est l'évident dessein que je lui découvre de provoquer ma surprise et mes interrogations. Je suis vraiment content de moi lorsque, lui ayant désigné mon bureau sur lequel s'amoncellent un paquet de feuilles blanches, je lui ai dit:

— Je me trouve avec un article pressé à composer ce matin, Miette; voulez-vous l'écrire sous ma dictée? Cela ira plus vite, il me semble.

Sans mot dire — je la crois tout de même déçue — Miette s'installe avec autant d'empressement qu'elle doit le faire dans sa chambre pour rédiger les lettres dont son Provençal d'amoureux fait ensuite sa joie... Elle essaie la plume sur son ongle, la trempe dans l'encrier, la passe sur l'éponge humide, la retrempe, puis, la tenant levée entre ses doigts, elle attend les paroles du maître...

Mais, notes en main, je dicte; Miette écrit très rapidement, et — ce qui m'inquiète un peu — sans la moindre hésitation au sujet de l'orthographe. Cette façon de travailler avec un secrétaire — et un tel secrétaire — me convient mieux que je ne l'aurais cru... On se sent déjà vis-à-vis du public, et de ce public d'élite qu'on ambitionne de séduire...

Miette ne s'arrêterait jamais; elle se montre parfaitement à l'aise.... J'en viens à l'être beaucoup moins qu'elle... Ce qui me monte aux lèvres ne ressemble plus du tout à ce qui est sur mes notes...

Nous avons rempli trois grandes feuilles; je m'approche du bureau et j'en prends une à la main-.. L'écriture un peu longue mais très nette décèle l'idéalité de l'imagination et la précision du caractère... Aucune erreur d'orthographe... Comme l'affirme Merlin: A part la cuisine, qu'est-ce que Miette ne sait pas!

Je lui demande de me lire ce qu'elle a écrit, me résignant bien, par exemple, à écouter le chantonnement plaintif de l'école des Sœurs. Non; Miette lit tout naturellement, et sa petite pointe d'accent provençal, ici et là, renforce, il me semble, la saveur de ma composition.

Les mots que prononce Miette ne sont même plus les mots que j'ai dictés, ce sont les notes, ce sont les mailles d'un réseau d'harmonie dont, pour jamais, je me vois devenir le prisonnier inexprimablement heureux...

Je réagis contre cet émoi de tout mon être, et, comme toute les réactions, celle-ci se montre brutale. A peine Miette a-t-elle déposé la dernière feuille sur le bureau, je lui dis sur le ton le plus ironique:

— Ainsi, vous abandonnez votre costume d'Arlésienne, Miette! Trouvez-vous donc qu'il n'a pas obtenu, l'autre soir, tout le succès que vous en espériez?

La plume encore aux doigts pour un signe de ponctuation qu'elle allait mettre, elle hausse son menton et, levant ses yeux fermés à demi et qui en paraissent longs, longs comme des fentes d'abîme, elle me réplique, non sans quelque hauteur:

— Ce n'est pas cela, mais je n'aime décidément pas être regardée comme un phénomène de la foire, ainsi que je l'ai été par ces messieurs et par ces dames — par ces dames surtout.

Il m'est facile de sous-entendre qu'elle ajoute intérieurement: — Et surtout par Mlle Lambrecy!

Alors, sentant se réchauffer, à son impertinence première, ma colère de l'autre jour:

— Vous avouerez, lui dis-je, que si cette exhibition a eu quelque chose de mortifiant pour votre vanité, personne que vous n'en saurait être responsable?

— Je le sais!

Cela est net et sec; cela signifie: — Fort bien! ce sont mes affaires, n'en parlons plus!

Au contraire, je n'ai pas autre chose en tête que d'en parler.

— Vous devez savoir aussi que vous avez commis là une inconséquence des plus fâcheuses?...

— Une inconséquence?...

La fière demoiselle a disparu de nouveau; c'est l'ingénue qui m'envoie la question, avec plein ses grands yeux de curiosité et d'étonnement.

— Oui, ma chère enfant, si ces personnes eussent été moins mes amies, vous pouviez compromettre votre avenir du coup-.. cet avenir ne tient pas, vous ne l'avez jamais cru, en dépit de vos mystères, dans l'apprentissage de la cuisine; et, devant ces mêmes Parisiens auxquels, plus tard, il nous faudra demander la consécration de votre talent, ces Parisiens auxquels, pour leur plaire, on doit jeter tant de poudre aux yeux, vous venez vous afficher à l'état de simple domestique, de petite Cendrillon!

Miette s'est détournée; elle regarde par la croisée au dehors, et j'écoute avec stupeur son murmure véhément qui me dit:

— Si vous êtes fâché que je sois venue au salon avant-hier, ce n'est pas pour le tort que cela pouvait me faire, ce n'est pas à cause de moi... de mon avenir... c'est à cause de Mlle Lambrecy, votre fiancée!...

Comme le soir de Noël, Miette ne me parle plus à la troisième personne, — Et c'est ainsi mieux dans l'ordre des choses! — Mais, à ce moment, je ne pense qu'à la phrase de Gaston Sorrèze, concernant les deux petites rivales, les deux amoureuses de moi... Miette jalouse de Geneviève? Allons donc! Miette, qui avait apporté à Paris tout un roman dans son cœur et qui, j'en avais eu la preuve le jour de Noël, espérait encore lui donner le dénouement le plus heureux?... D'ailleurs, j'avais beau m'asperger de ces raisonnements à la glace, je n'en sentais pas moins une fièvre étrange fermenter dans mes veines...

Je me mets à l'unissons de sa véhémence:

— Qui vous a dit que j'aime Mlle Lambrecy? Qui vous a dit qu'elle est ma fiancée?

— Avait-on besoin de me le dire?

— Cela signifie que vous l'avez vu? Eh! bien, à quoi? Voyons ,à quoi?

— En ce que toute la vie de la maison a été changée du jour où vous avez espéré la recevoir.

Je savoure le mot délicieux: "La vie de la maison!" comme si c'était notre intimité à nous deux que des importuns y fussent venus troubler fâcheusement et sans droit! Oh! pourquoi ai-je continué l'interrogatoire?

— Vous voulez dire simplement que j'ai interrompu nos leçons de chant et de harpe?

Miette ne répond pas. Mais je n'avais pas besoin de sa réponse affirmative pour rire amèrement tout bas de cette illusion dont je viens d'être dupe un instant. Amoureuse de moi, Miette! Non, comme toutes les femmes à qui les enseigne, à qui les morigène, au professeur et au directeur de conscience, Miette me consacre le trop plein de sa sentimentalité, si même c'est cela, si même sa jalousie n'obéit pas simplement à l'aiguillon qui se trouve au cœur de toutes les femmes belles, et instruites fatalement des droits de leur beauté... cet aiguillon, c'est l'égoïste, souvent si cruel instinct d'accaparer les tendresses, les dévouements, les sacrifices des hommes fascinés par elles...

Mais enfin elles sont nées avec tous les droits, et c'est ainsi que je ne songe pas une minute à contester celui de mon adorable petite servante. C'est moi qui explique ma conduite, et, hélas! c'est moi qui souffre!... Je voudrais que du moins l'altération de ma voix ne trahît ma souffrance...

— Vous devriez savoir pourquoi je ne vous ai plus appelée à recevoir mes conseils, et ne pas en rejeter la faute sur Mlle Lambrecy... Rappelez-vous le soir de Noël... j'ai voulu vous mettre en garde contre un danger que votre imagination et votre inexpérience pouvaient vous faire courir, contre un entraînement de votre cœur, bien trop jeune encore pour avoir légitimement des secrets... vous m'avez refusé votre confiance que je sollicitais pourtant avec le désintéressement d'un frère très aîné qui, lui, vous avait donné de son affection des preuves très certaines...

Et Miette, maintenant tournée vers moi, me regarde d'un regard un peu étrange ou l'hésitation, l'attendrissement se mêlent à une espèce d'étude anxieuse qu'elle fait de ma physionomie... Enfin, elle murmure, mais maintenant sa voix est non moins altérée que la mienne:

— Retarder un aveu, ce n'est pas manquer de confiance!

Je me rapproche d'un pas. Et quoi que je souffre à l'avance de ce que je vais entendre, me radoucissant pour l'encourager:

— Alors, dites-le-moi enfin aujourd'hui, quel est cet homme à qui vous pensez ainsi constamment, celui pour qui, je l'ai bien vu, Miette, vous vous condamneriez au pain et à l'eau afin de pouvoir satisfaire un de ses caprices?

Et encore une fois, je vois les lèvres de Miette palpiter sur les mots d'aveux...

Ses paupières se baissent et se relèvent. Va-t-elle parler? Pour mieux entendre — car c'est lui qui entendra — mon cœur a cessé de battre... Mais Miette respire un grand coup, puis, rouge et agitée, elle murmure:

— Oh! pas aujourd'hui encore... bientôt, je vous le jure, bientôt!

J'éclate d'un rire strident:

— Eh! bien, c'est entendu! vous me le direz le jour de mon mariage avec Mlle Lambrecy.

Et avant même d'avoir fini mon éclat de rire ,j'entends Miette qui réplique les dents serrées:

— Je serai loin d'ici, ce jour-là!...

Pourquoi donc a-t-elle l'air de souffrir!... Je me promène dans le salon quelques minutes; Miette reste tout à fait immobile sur sa chaise; je retourne près d'elle, tout près: ma main s'appuie sur le bureau; je me penche un peu et je vois à mon souffle les boucles cuivrées de ses cheveux qui frissonnent et se dérobent. Ce serait exquis de les prendre entre mes lèvres et de les mordiller jusqu'à la peau satinée de son front bas et pur... Mais je me raidis et je me retire un peu pour commencer à voix doctorale:

— Ecoutez-moi, Miette, ce n'est pas le jour de mon mariage qu'il faudra vous trouver loin d'ici: c'est beaucoup plus tôt; c'est tout de suite!

Mais, grand Dieu! quelle est cette main non moins excentrique que mystérieuse qui met en branle les sensibilités si spéciales des ingénues? Voilà Miette qui, d'un bond est debout, les mains jointes, la figure tragique, et qui s'écrie follement:

— Vous me renvoyez! Vous me chassez! Oh! non! non! Je vous en conjure! Non! Pas cela! Je veux rester, moi! Je veux rester ici!...

Je lui prends les deux mains comme pour qu'elle cesse d'éprouver la sensation du délaissement:

— Mais, petite fille insensée et incompréhensible! ne sentez-vous pas ce qu'a d'anormal votre présence dans cette mai-

son où aucun titre ne vous retient, aucun, car celui de servante ne vous convient vis-à-vis de personne!...

— Et si je veux être votre servante, qui donc a le droit de me le défendre?

Je détourne mes yeux, incapables de soutenir le tendre défi des siens, avant de répliquer:

— Moi! je ne souffrirai pas de vous voir, en une pareille exaltation enfantine, piétiner les magnifiques promesses que vous fait la vie.... Je vous en prie, ma chère Miette, asseyez-vous de nouveau, et écoutez-moi.

Elle m'obéit; je fais quelques pas, puis je me rapproche de sa chaise, moins troublée il me semble. Je lui demande:

— Si vous êtes venue à Paris, c'est que le jeune homme que vous aimez ne voulait ou ne pouvait pas encore vous épouser, n'est-ce pas?

Elle fait, avec un peu de lenteur, un signe affirmatif.

— Et maintenant, avez-vous la certitude qu'il vous épousera?

Autre signe, négatif celui-là, qui pénètre tout mon cœur et le dilate agréablement.

— Ainsi donc la sagesse vous commande de préparer l'avenir comme si.... le pire se produisait?... Eh! bien, laissez-moi vous dire comment j'ai envisagé, moi, cette préparation de vos succès, de votre bonheur!... Je vous le répète, une année de Conservatoire suffirait pour vous mettre aux mains la plus haute récompense; dès lors, votre fortune serait faite... Il faut donc que vous entriez au Conservatoire, Miette, mais ce ne saurait être avant cet automne; d'ici là, réfléchissez; puis-je vous garder ici?

Miette balbutie:

— Mais, pourquoi non?

— Pourquoi non? Etes-vous si enfant?... Quel âge avez-vous, Miette?

— Dix-huit ans et deux mois.

— Et moi, quel âge croyez-vous que j'aie?

Sa moue puérile est délicieuse; elle hausse les épaules:

— Je ne sais pas! Et d'ailleurs, que m'importe votre âge!...

J'avais bien endossé la cuirasse de vieux garçon, mais il se trouve que cette cuirasse est en papier et qu'une main d'enfant la déchire en éraflant un peu la peau...

Je réponds néanmoins assez bravement à Miette:

— Pour le sentiment que je vous inspire, peu vous importe, en effet, mon âge; mais le monde calcule autrement que vous... Et... oui, vous avez beau me regarder de vos grands beaux yeux candides et m'écouter sans me comprendre, Miette, je dois tout de même vous le dire, si je vous gardais jusqu'à cet automne, je me verrais bientôt accueilli partout avec des sourires équivoques, et d'ici peu de temps, je le crains, avec des paroles de mépris...

Miette paraît comprendre, à moitié, du moins, car elle baisse les yeux et se détourne, pendant que de sa voix toute tremblante elle balbutie:

— Eh! bien, pour vous épargner tout ennui, je me résignerai, je retournerai chez moi!

— Retourner là-bas? Etes-vous folle, Miette! retourner vers un danger que vous avez fui sagement!... Vous exposer de nouveau, volontairement cette fois, aux poursuites d'un homme qui, vous me l'avez déclaré tout à l'heure, n'a guère l'intention de faire de vous sa femme?... Et enfin, votre roman achevé dans les larmes, vous voir pour jamais vouée à une condition basse et servile!... Non, j'ai pensé à mieux que cela pour vous... et... pour nous deux, car malgré vos torts envers moi, malgré votre... votre peu de confiance... je sens que jamais, jamais, vous ne sauriez me redevenir étrangère...

Je tousse un peu après ce nouvel accès de pathétique pour reprendre avec une fermeté relative:

— Il m'a semblé que ce serait bon pour vous de passer les quelques mois d'ici l'automne dans une maison d'éducation. Nous voisinons presque avec le couvent des Dames de Sion, vous le savez; la générale Versombre irait traiter avec la supérieure. Merlin serait au parloir aussi souvent que vous le désireriez, et la générale se chargerait de vous avec plaisir, certainement les jours de sortie et... nous nous verrions chez elle...

Vraiment je me complaisais dans la fin de ma phrase à entrevoir cette cour — qui sait, peut-être une cour de fiançailles! — que je serais admis à faire à Miette, devenue la protégée, la fille adoptive de la générale... Tout à mon rêve, je marche dans le salon et je perds de vue le visage de Miette, mais tout à coup un immense sanglot arrête ma promenade. Je tressaille en me retournant. Miette, debout, se tord les bras. J'accours, je les prends dans mes mains essayant de l'apaiser, mais elle s'écrie la voix entrecoupée à chaque mot:

— Tout cela... c'est... c'est la faute de Mlle Lambrecy... Oh! pourquoi l'avez-vous invitée... Pourquoi! je la déteste!... Nous étions si heureux! surtout de cinq à sept heures, l'autre semaine!...

Je lui tiens toujours les bras et je l'attire à moi en me penchant de manière que nos souffles se mêlent, que mes lèvres frémissent sur ses boucles... Miette m'aimerait-elle sans le savoir, en se croyant toujours dans l'horizon de son premier rêve?... Il faut que moi, je le sache et tout de suite, enfin!...

— Si j'ai invité Mlle Lambrecy, je vous répète qu'il ne faut vous en prendre qu'à vous-même... à votre ingratitude... à votre silence obstiné... Ouvrez-moi enfin votre cœur jusqu'au fond, Miette, faites-le-moi tout connaître, que je voie ce qu'il veut du mien, petit Sphinx enchanteur et troublant, petite énigme méchante!...

Miette ne respire plus que d'un souffle court, et je crois déjà entendre l'aveu palpitant de tendresse... Elle a reculé un peu la tête, comme en un premier geste de la pudeur virginale qui veut fuir, — pas trop loin — le baiser d'amour... Mes lèvres effleurent presque son front; si elles le touchent, Miette ne se révoltera pas, je le sais, je le sens: mais ensuite quelle situation plus inextricable avec son secret farouche toujours entre elle et moi!...

De nouveau, je l'attire par ses bras encore mes prisonniers... je la conjure... mais soudain un bruit de frôlements et de gros soupirs nous fait tressaillir tous deux... elle s'arrache à mon étreinte mais ferme; dans l'entre-bâillement d'une porte près de nous, la bonne large figure de Merlin — attiré sans doute par les sanglots de Miette — s'avance, si drôlement crispée par l'inquiétude et la frayeur que Miette lui lance au nez un de ces plus frais éclats de rire.

Quoique j'en veuille à ce stupide brave homme, je ne puis m'empêcher de faire chorus avec elle, et, sentant que pour ramener l'entretien au point où je l'ai laissé il me faut le reprendre un peu plus haut, je dis:

— Puisque tu es venu, donne donc un bon conseil à Miette: fais-lui comprendre qu'elle doit accepter d'aller en pension jusqu'au moment où elle entrera au Conservatoire.

Merlin, sans pénétrer davantage dans le salon, hausse son menton rasé et me réplique:

— Que je parle ou que je ne parle pas, c'est tout un. Miette n'en fera qu'à son idée... et puis, elle sait bien que je me lave les mains de tout!

Sur cette belle déclaration, il retire sa face, rassérénée; la porte se referme hermétiquement. Miette se tient maintenant à quelques pas de moi, tournée vers la fenêtre... Le charme est rompu... elle parle déjà d'une voix très réfléchie, très distincte quoique basse et un peu tremblante:

— Je... vous prie de m'accorder jusqu'à la fin de la semaine...: samedi soir je vous dirai si je veux aller en pension... ou bien... je vous dirai... tout ce que vous voulez savoir; et vous déciderez ensuite vous-même...

Je ne sais si je dois craindre ou espérer de cette phrase; mais après tout je décide qu'l convient d'espérer... c'est quelques jours encore Miette auprès de moi; l'occasion de tout à l'heure peut se représenter: elle se représentera?

Elle ne se représente pas. Miette est tout simplement redevenue, — à part le costume, — ce qu'elle était avant ce qu'elle appelle: le dîner Lambrecy. Nous passons nos journée ensemble... Je remarque toutefois que ma petite naïve sait gentiment prendre son vol aux moments assez nombreux où je redeviens... lyrique... comme si la plus grande coquette de Paris lui avait enseigné l'art de ces fuites subtiles et... habiles...

LE JOURNAL DE MIETTE

Lundi, 30 décembre.

Quel dénouement se prépare à mon aventure! Le beau projet de mon cousin est de me mettre au couvent jusqu'à ce qu'il puisse me faire entrer au Conservatoire!

Cependant Marc m'aime, je l'ai vu, je l'ai senti, mais avant de me l'avouer, avant de prononcer le mot mariage, il croit avoir besoin de la bénédiction du monde... On n'épouse pas sa cuisinière... Tandis que peut-être une jeune fille, née du peuple, il est vrai, mais sacrée grande artiste, d'ailleurs sortant du couvent et placée sous le patronage de la générale Versombre...

Je ne permettrai pas qu'il se donne le change à lui-même; je veux qu'il m'épouse

comme il m'a aimée, pour ce qu'il m'a connue tout d'abord, dans la pauvreté obscure d'une petite servante. Mais ce que je voudrais pouvoir lui persuader tout de suite, c'est la fausseté de ce roman absurde, tout échafaudé par lui à propos d'un amour contrarié que j'aurais eu pour un jeune homme du Midi! Je me suis amusée d'abord de son erreur si extravagante, et il me semblait aussi qu'elle stimulait ses sentiments; mais je ne sais pourquoi maintenant elle m'irrite, elle me blesse, elle m'est insupportable!... Lorsque j'ai vu hier qu'il en souffrait lui-même, j'ai été sur le point de lui crier: — Mais c'est vous que j'aime! Ca n'a jamais été que vous! — Et je crois que cela aurait suffi; je crois que j'aurais pu réserver le reste de mes secrets pour lorsque je me serais trouvée dans le cher asile de ses bras qu'il aurait tendus, sans plus se soucier des bénédictions ou des anathèmes du monde à Miette l'Arlésienne...

J'hésitais, je n'osais pas... j'avais peur, oh! une si grande peur! Quoique ce ne fût pas de sa colère... lorsque Merlin, m'ayant entendue pleurer, est accouru croyant la catastrophe de la découverte déjà un fait accompli et venant partager mon désastre avec un courage qui l'aurait dû sauver de mes reproches... Car enfin tout serait décidé aujourd'hui, et peut-être pour mon bonheur de toujours!...

A tout hasard, j'ai défendu à Merlin de jamais, plus jamais intervenir, quand bien même, par un trou de serrure, il verrait mon cousin me hacher en petits morceaux...

Du reste, Marc et moi — qui censément réfléchis au parti qu'il m'a proposé — nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde, et nous ne nous quittons guère Il me raconte ses voyages!...

Oh! notre voyage de noce! Nous irons là où il a déjà été, partout! Je suis jalouse de toutes les joies de la vie, qu'il a goûtées sans moi, pour les partager, et dont il ne peut pas dire que j'étais le meilleur de ce qu'elles avaient de bon...

LE JOURNAL DE MARC

Mardi, 1er janvier.

Ce matin, lorsque, rangeant mes vêtements brossés sur ma chaise, au pied de mon lit, Merlin m'a présenté ses vœux, j'ai éprouvé une grande honte de lui tendre, — pour n'avoir osé mieux faire, — le billet bleu que je consacre chaque année à ses étrennes. Il me semblait commettre un péché d'irrespect, à la fois contre un vieux parent et contre le "chambellan de la princesse" — titre dont il a toujours si bien l'air de remplir les fonctions auprès de Miette. — Pourquoi ne lui avais-je pas acheté une tabatière en or, incrustée de pierreries, présent auquel on était accoutumé dans les cours de l'ancien régime.

Je dois avouer que Merlin n'a point paru se poser la question ni partager mes transes; sa gratitude s'est exprimée, autant qu'il m'en souvient, dans des termes identiques à ceux dont il avait usé l'année dernière, et rien n'a pu me faire penser qu'il me dissimulait un froissement pénible de son orgueil.

D'ailleurs, les étrennes de Miette me préoccupent bien davantage! Hier j'étais sorti pour en faire l'emplette: — Oh! quelque chose de gentil, de simple, sans valeur, sans prétention, sans signification...

Et pour acquérir cet objet simple, sans valeur, etc., je m'achemine vers la rue de la Paix que je longe, en lorgnant avec lenteur et scrupuleuse attention les étalages des bijoutiers fastueux... Rien ne me plaît pour Miette... Rien? Si! cette mignonne bague, un mince tortil d'or avec un brillant et une perle... cela serait si gracieux à voir sur le petit annulaire de Miette... Mais je m'enfuis pour ne pas céder à la tentation d'en demander même le prix... Suis-je fou? cet anneau que je voudrais passer au doigt de cette enfant, serait le premier d'une chaîne qui me rendrait moi-même esclave pour le reste de mes jours...

Je retourne chez moi les mains vides. Je m'en remettrai de mon embarras à Miette elle-même, qui me paraît n'avoir pas le moins du monde le goût hésitant. Elle me dira ce qu'elle désire, et je l'amènerai en voiture chez le marchand qu'elle aura élu.

Mais ce matin, comme chaque année à pareille date, je suis entré dans la chambre de ma mère, et j'ai ouvert un meuble, un petit cabinet flamand, dont la partie supérieure renferme un nombre infini de tiroirs où dorment, depuis sa mort, tous les bijoux des femmes de la famille. Voici le tiroir des bagues... une quinzaine pour le moins, et, dans le nombre, une bien simplette: un myosotis de petits saphirs avec une gouttelette blanche au milieu... Je referme l'écrin minuscule; je vais le glisser dans ma poche et tout à l'heure, quand Miette montera pour sa leçon de chant... Alors c'est décidé? une bague?... Le premier anneau de la chaîne?... Non! non! le myosotis, sur son douillet petit lit de satin blanc est replacé dans le tiroir et le tiroir délibérément refermé. Et je quitte la chambre faisant tourner sur mes doigts une chaîne de cou à maille ancienne, à laquelle est suspendue une croix byzantine d'un travail curieux d'émaux et de guillochage.

J'ai réclamé Miette à Merlin; elle arrive fredonnant, à travers son sourire, et comme aspirant la joie de vivre par ses petites narines.

— Miette, voici pour vous faire une seconde *capella*, car vous remettrez bien quelquefois encore votre c stume d'Arlésienne. ne serait-ce que pour aller au bal travesti?...

— Je vais le mettre tout de suite, pour voir l'effet! s'écria-t-elle dans son ravissement

Et quatre à quatre je l'entends descendre l'escalier du sous-sol, et quatre à quatre ma petite Arlésienne le remonte, dix minutes plus tard, pimpante, rayonnante et... et enivrante... Elle admire sa nouvelle *capella* dans la glace et elle me la fait admirer... Les émaux multicolores font un effet merveilleux sur leur radieux écrin de satin rose!... Si merveilleux que je dois détourner mes regards et faire observer à Miette, de ma voix "professorale", que l'heure est venue de ses vocalises... Et nous passons une journée délicieuse...

Mon Dieu! Que vais-je devenir après-demain, quand Miette m'aura fait ses aveux, — des aveux aussi purs que ses regards, j'en donnerais ma main à couper! — et qu'elle se sera résignée *pour me plaire* à entrer au couvent!...

LE JOURNAL DE MIETTE

Mardi, 1er janvier.

Victoire! oh! oui! certainement, victoire! Je suis bien assurée que mon cousin m'aime, autrement m'aurait-il donné cette jolie croix ancienne que sa mère avait portée, m'a-t-il dit, quand elle était jeune fille?...

Il m'aime: oui! et... à mesure que ma persuasion en est plus entière, mon malaise,... mon-... effroi augmentent près de lui... Jamais je n'aurai le courage de lui parler après-demain, non, jamais!... lui dire qui je suis, et ainsi lui apprendre que je l'ai trompé!... Mon Dieu! si la blessure de son orgeuil tuait sa tendresse?...

J'ai fait un plan. Encore cette journée de demain ensemble... la dernière des plus belles journées de ma vie, peut-être!... Puis, dès l'aube, après-demain, je me lèverai et je forcerai Merlin à m'emmener aux Angles par le rapide qui part à six heures.. et, après mon départ seulement, mon cousin trouvera ma confession écrite... Et ensuite... il... m'oubliera... Non! Il accourra aux Angles chercher sa femme...

Jeudi, 3 janvier.

Tout est perdu! Merlin vient de traîner ma malle dans ma chambre, et je l'ai déjà remplie de mes vêtements, pêle-mêle... Rosine débrouillera tout cela aux Angles, pendant que je passerai ma vie à pleurer...

Oh! Maître Loriol, c'est vous qui êtes cause du malheur, vous, avec votre aiguière et votre lettre de remerciements!

Ce matin, après mes exercices de vocalises, nous causions, Marc et moi, pendant un repos; il me parlait des théâtres, des romains arènes qui sont en Provence, de tous ces admirables monuments dont la durée a quelque choses de terrible, dit-il, parmi les générations qui durent chacune si peu! En venant à Paris, j'avais apporté un album dans lequel je collectionne des photographies de monuments, voulant y joindre ce que je trouverais de mieux en fait de monuments parisiens. J'ai offert à Marc d'aller chercher cet album pour lui montrer plusieurs très belles vues des arènes d'Arles. En un bond, je suis à ma chambre et je reviens; je presse le fermoir de l'album, et, au lieu d'une photographie, c'est une large enveloppe qui s'étale aux yeux de mon cousin, une enveloppe portant cette suscription tracée par un saute-ruisseau de maître Loriol:

Monsieur Merlin, domestique
chez Monsieur Marc Delombre,
25 bis, rue Notre-Dame-des-Champs.
Paris (Pour Mlle Miette).

Marc a-t-il eu le temps de lire cette adresse? Ma main était dessus en même temps que son regard, je pense, et sa main, presque en même temps aussi, tombait rudement sur la mienne, la meurtrissait d'un coup sec. Rien que mon geste d'ailleurs lui aurait appris que cette lettre

m'était personnelle... et... d'ordre intime... Oh! sa voix! non, ce n'était plus sa voix à lui, mais une espèce de souffle rauque qui doit servir depuis que le monde est monde à toutes ces sortes d'émotions mêlées de colère et de chagrin.

— Laissez-moi voir Miette, je le veux! Entendez-vous?...

Non! il ne verra pas! Il essaie de soulever mes doigts un à un; il me semble vouloir les casser, il me fait horriblement souffrir!... nos mains gauches luttent ensemble... Sa force d'homme va l'emporter; alors je me couche sur la table, sur l'album, sur ma main, sur la sienne, et je presse le tout tant que je peux avec ma figure... J'entends Marc haleter et crier mon nom comme si je lui faisais un mal affreux, comme dans une plainte de blessé dont la blessure irrite toute l'âme... Et j'ai regret de lui paraître si mauvaise, j'ai regret de ma folle résistance, et j'ai peur cependant, oh! j'ai peur de céder! Et enfin tout cela me fait faire cette chose étrange, inouïe, de baiser la main de Marc dans une supplication désespérée!...

Marc pousse un cri non moins étrange que mon baiser, et qui me glace des pieds à la tête, pendant qu'il arrache sa main à mes lèvres et la secoue comme si elles lui avaient imprimé une brûlure douloureuse... Je le vois qui va tomber dans un fauteuil où il reste prostré un moment, la tête dans ses mains. Et, quand il la retire, sa figure me paraît toute pâle jusqu'aux lèvres... Il me semble que je vais mourir de chagrin et d'effroi... mes doigts restent incrustés sur la lettre sans que ma volonté y soit maintenant pour rien... Marc me parle d'une voix basse que je reconnais à peine:

— Après ce... que vous venez de faire, Miette vous devez comprendre que si vous ne me donnez pas cette lettre à l'instant même, tout est fini entre nous deux... et à jamais!

Oh! comment a-t-il pu croire que je le bravais! Comment! C'est à peine si j'ai eu la force de balbutier:

— Demain!

Il se dresse, et, les yeux hagards, autant avec ses bras tendus roides qu'avec sa bouche, il me jette ces terribles mots:

— Demain? Demain comme aujourd'hui, comme toujours, vous mentirez! Vous êtes le mensonge même, la plus dangereuse simulatrice que j'aie jamais connue!... Sortez d'ici, enfant cruelle! Enfant perverse!...

Je voudrais lui sauter au cou, lui demander pardon ou plutôt lui expliquer qu'il n'a rien à me pardonner,... Mais cet emportement d'un homme qui m'était chose si inconnue m'a foudroyée... Je ne sais comment j'ai pu en chancelant gagner la porte qu'il me désignait encore par le geste farouche de son bras...

Et maintenant, c'est fini!... Après avoir à peine touché à son déjeuner, Marc s'est habillé aussitôt pour se rendre, paraît-il, à une matinée chez Mme Lambrecy. Il retourne, comme un homme délivré, à sa fiancée, de son monde, qui ne met pas entre elle et lui le gouffre du mystère, qui ne se joue pas de sa tendresse ainsi que semble le faire l'audacieuse Miette!

Mon Dieu! pourquoi ai-je encore refusé de parler? pourquoi!... Je le sais! oui, je le sais! j'aime maintenant, j'aime comme je ne soupçonnais pas qu'on pût aimer, certes, quand j'ai osé prendre l'*Offensive* vis-à-vis de celui que mon oncle voulait nommer mon fiancé, mon mari!...

L'*Offensive*! Je la trouvais chose si simple en descendant mon rocher des Angles! et aujourd'hui elle m'apparaît un acte de démence incroyable... Marc en jugera ainsi sans doute quand il aura lu la confession que je veux lui écrire, et il aura moins le désir encore d'appeler sa femme l'aventureuse Henriette des Angles...

Et d'ailleurs, qu'espérer... Il a dit que tout était fini entre nous deux, et, pour tenir sa parole vis-à-vis de lui-même, il ne reviendra ce soir qu'ayant pris les suprêmes engagements...

Oh! mon Dieu! mon Dieu! il faudrait un miracle!

Mais comment n'y ai-je pas déjà pensé? Il y a, en plein cœur de la ville un endroit tout exprès choisi, où le miracle se fait au jour le jour. Autrefois, quand je n'étais guère qu'un bébé encore, malade à mourir de la fièvre scarlatine, je fus sauvée par un vœu que ma mère, s'arrachant d'auprès de mon berceau, alla faire devant l'autel de Notre-Dame-des-Victoires... Pourquoi ne serais-je pas exaucée comme elle le fut? Certes, demander l'amour de Marc, c'est demander quelque chose de bien plus indispensable que la vie même!...

— Merlin, va me chercher une voiture, je te prie?

— Une voiture?... Où allons-nous?

— Toi, seulement jusqu'à la première station de fiacres, moi... je vais à Notre-Dame-des-Victoires.

— Mais... je t'accompagne?

— Non! c'est inutile... le cocher me versera peut-être, mais il ne me mangera pas... mon cousin pourrait revenir plutôt que nous ne pensons... avoir besoin de te parler...

Merlin murmure tout bas que si monsieur, en arrivant, a besoin de parler à quelqu'un, ce ne sera toujours pas à lui...

— Tout ça fera encore des histoires! gémit-il plus haut, les yeux levés vers le ciel. Et puis, tu sais, moi, je suis à bout... entre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas dire!...

—Mais tu n'as pas à cacher ma visite à Notre-Dame-des-Victoires...

Sur cette assurance, le pauvre homme, qui s'était vu de nouveau près de l'écueil du mensonge si difficilement évitable, est sorti pour me ramener un fiacre.

Le voici devant la maison... Ma toque, mon boléro, mes gants... Oh! que je vais prier avec ferveur!... les genoux sur les dalles... et si la Sainte-Vierge m'exauce, si elle m'ouvre tout grand le cœur de Marc, je lui donnerai en ex-voto un grand cœur d'or avec nos deux noms tracés dessus par un petit cordon de perles...

LE JOURNAL DE MARC

Jeudi soir, 8 janvier.

Depuis bien longtemps, l'amour sentimental n'était plus pour moi qu'un écueil enfin à jamais dépassé! Celle qui, aux années de ma toute première jeunesse, prit plaisir à torturer mon cœur, n'avait abandonné sa victime qu'après l'avoir mise à mort: du moins, elle le crut, et je le croyais aussi, et je portais mon cœur dans ma poitrine ainsi que dans une tombe... Qu'a-t-il fallu pour opérer la résurrection miraculeuse? l'approche d'un doigt d'enfant qui a fait palpiter, qui a fait crier, qui a fait bondir ce mort, plus vivant et vibrant que jamais!

J'appelle en vain mes souvenirs en témoignage: jamais je n'ai tant redouté de la vie qu'aujourd'hui; jamais je n'ai tant espéré d'elle que ce soir, et je tremble encore à ce moment du reste de mes craintes et de toutes mes espérances... Oh! Miette! venez bien vite dissiper les unes et changer les autres en joies définitives, petite fée pour qui les métamorphoses ne sont qu'un jeu quotidien!...

Mais pourquoi parlé-je de métamorphoses? Non, Miette est tout ce qu'elle est tout à la fois. Est-ce que ce matin, durant la scène la plus étrange à laquelle j'aie jamais pris part, lorsque Miette déposait sur ma main ce baiser terrible,

ECONOMISEZ 25% EN ACHETANT A NOTRE SALON

TEL. EST 7830 — ETABLI EN 1899

SPECIALITE: FOURRURES de LUXE
PARURES
MANCHONS: Renards, Visons, Loup, Hermine, Alaska, Castor
MODÈLES EXCLUSIFS

au Royaume de la Fourrure

MANTEAUX: Mouton de Perse, Castor, Seal, Hudson.
PARDESSUS: Chat Sauvage, Loutre.
CASQUES et COLLETS: Visons, Seal, etc.

Une visite est sollicitée. — Salon de Fourrures — 500, RUE ST-HUBERT (Près Ontario)



oui, véritablement terrible, et, en même temps, me refusait un seul témoignage de sa confiance, est-ce qu'à ce moment où je la chassai, enfin! oui, est-ce qu'à ce moment je ne voyais pas son âme de jeune fille blanche comme une robe baptismale, et à laquelle il appartenait encore à un homme, à un homme privilégié entre tous, d'apprendre le bien, le mal, la vie et l'amour!...

Cependant j'avais prononcé les mots irréparables. Tout était fini entre nous deux...

Je me suis habillé après déjeuner, annonçant à Merlin nom intention de me rendre à la matinée musicale et dansante que donnait aujourd'hui Mme Lambrecy. Miette verrait dans ce fait la confirmation de sa disgrâce finale! Elle pourrait quitter ma maison sans faire effort pour me révéler des mystères qu'elle s'était donné le temps de déguiser à sa fantaisie; elle retournerait dans sa petite ville morte; elle y attendrait la conclusion funeste de son roman avec ce lâche amoureux qui soupire, mais que le préjugé social intimide, et qui ne craint pas d'exposer la réputation d'une enfant si belle et si pure...

Mais tout à coup, presque à la porte de Mme Lambrecy, quelque chose me dit que je ne dois pas pénétrer dans cette fête, que j'y donnerais le spectacle d'un fantôme blafard, que je glacerais la joie des jeunes filles, que j'épouvanterais toutes ces petites créatures de rubans et de gaze qui tourbillonnaient déjà au bras de leurs danseurs, et qu'enfin la risée des hommes *qui seront comme moi, dimanche peut-être*, ainsi que dit l'ivrogne, me chassera dans l'antichambre, d'où me reconduira jusqu'à la rue celle des valets.

— Cocher, au Bois!

Je me fais déposer dans les endroits déserts, au delà du steeple-chase. C'est une journée froide et grise; il n'y a pas de brume, et cependant la mélancolie du ciel enveloppe les arbres, les halliers, d'une sorte de voile intangible sous lequel toute la nature, — parce que le printemps qui doit la délivrer est très loin, très loin encore, — semble étouffer des soupirs d'amour anxieux... Ce printemps! une belle journée, hier même, en donnait un avant-goût trompeur!...

Et moi, de même, je soupire, j'aime! et Miette, ce printemps adorable, se retire, sans cesse, après être venu souffler sur mon cœur les espérances de tous les épanouissements... O mystérieuse enfant! qui êtes-vous? Est-il possible qu'une humble paysanne vous ait reçue du ciel dans son lit rustique? Peut-être une tragique histoire d'amour a causé votre naissance, peut-être n'eûtes-vous jamais qu'une mère d'adoption dans la sœur de mon vieux domestique, et c'est ce qui expliquerait les prosternements incroyables du brave homme, plein à la fois de compassion et de respect pour une noble enfant déchue...

Ah! s'il n'y avait que ce secret dans votre courte existence, Miette! Ah! si c'était ce secret-là tout seul que vous eussiez à m'apprendre demain! J'attendrais demain avec une impatience pleine de sourires, me sachant si bien prêt à ne tenir aucun compte de la part que les autres ont eu jusqu'ici dans votre destinée!...

Mais cette homme de là-bas......cet homme à qui elle écrit et qui lui écrit... Eh! bien, non! encore une fois, son baiser sur ma main, ce véritable baiser d'amour qui s'ignore, ne m'a pas été donné par des lèvres qui ont connu l'amour déjà... encore une fois, Miette à rêvé, elle n'a pas aimé... et qui sait si cette lettre qu'elle m'a cachée, par un procédé si étrange, n'était pas une lettre d'adieu après la rupture qu'elle avait imposée elle-même?...

Ah! pourquoi ai-je prononcé cette sorte de malédiction sous laquelle j'ai chassé Miette, sous laquelle je l'ai vue se traîner vers la porte, sa figure exprimant un indicible effroi d'enfant, et presque une douleur de femme... Puisqu'il me coûtait si cruellement d'attendre à demain, ne m'appartenait-il pas de provoquer ses confidences immédiates en commençant moi-même par l'aveu, sans restriction, de ma tendresse, et, au lieu de lui parler couvent et Conservatoire, en lui parlant de notre mariage?

Ah! Qui sait si l'enfant affolée n'aura pas trop bien obéi à mon ordre de ce matin? Qui sait si elle n'est pas partie déjà? Qui sait si elle n'est pas sortie pour jamais de cette maison dont le maître l'a traitée en esclave, qui lui devait tout, jusqu'aux secrets intimes de son jeune cœur!... Miette perdue pour moi! oh! grand fou qui se sera fait à lui-même ce mal irréparable!...

Tout d'un coup j'ai cessé mon vagabondage lent et sans but, et maintenant, c'est à une marche forcée que je me livre pour me rapprocher des lacs où j'aurai des chances de rencontrer un fiacre rentrant à vide qui me ramènera en vingt minutes, — pas trop tard, peut-être, — rue Notre-Dame-des-Champs.

Sans doute je méritais ce châtiment; j'ai dû continuer à pied jusqu'à la gare de Passy, à travers les jardins du Ranelagh; je haletais, la bouche desséchée moins par ma course que par l'angoisse; à peine si j'ai pu jeter mon adresse au cocher en montant dans le fiacre en tête de la station.

Rien que de retrouver ma maison avec son air de solidité parfaite sur ses fondements m'a remis le cœur en équilibre... Quelles terreurs chimériques! Comme si mon brave Merlin n'était pas là pour faire entendre raison à Miette au cas où ma colère l'aurait poussée à quelque folle résolution...

J'entre dans le salon; tout y est en bon ordre aussi, même la harpe, tout debout dans son coin, et qui, de ses grands sourires d'or, semble appeler la caresse des mains de Miette; le sous-sol est silencieux: espérais-je que Miette saluerait le bruit de mes pas en chantant un hymne de triomphe?

Je sonne, et ensuite je vais m'installer à mon bureau où sont encore étalées plusieurs des feuilles écrites par Miette. — Merlin tarde à venir. Peut-être Miette lui a-t-elle tout dit, et peut-être m'en veut-il de mes sévérités envers cette enfant pour laquelle il se sent lui,, une indulgence inépuisable?... Quoi, se refuserait-il à me servir désormais?... ou, grand Dieu! serait-il parti, l'emmenant?...

Je respire! Merlin se traîne un peu, mais enfin il s'approche le long du couloir; sa main frôle la poignée de la porte... J'affecte de live avec attention soutenue

— Monsieur a sonné?

— Ah! Merlin, veux-tu dire à Miette que je la prie de monter un instant?...

J'ai choisi cette formule pour que Miette n'appréhende rien de mes dispositions actuelles. Mais Merlin ne referme pas la porte et sa petite toux rauque me fait retourner la tête. J'aperçois sa large figure lunaire toute rouge, sauf les deux petites crêtes de ses favoris poivre et sel.

— Quoi donc Merlin?...

Il tousse encore, puis:

— Monsieur, c'est que Miette n'est pas dans la maison.

Un bond me met debout, et à deux pas de lui, qui recule presque dans le couloir.

— Elle est partie? elle est partie!

— Elle est sortie, Monsieur!

— Elle est sortie?... Tu l'as laissée sortir seule? cette jeune fille, cette enfant...

— Monsieur, je l'ai moi-même mise en fiacre.

— En fiacre? et où la conduira-t-il, ce fiacre, dis-moi?

— Mais, où elle voulait aller, je suppose... à Notre-Dame-des-Victoires.

La stupeur me cloue la langue une bonne minute au moins. Soudain, j'entrevois des choses extrêmement sombres...

— Miette est allée à Notre-Dame-des-Victoires?... et dans quel but, dis-moi? mais, parle donc! dans quel but?...

— Mais, Monsieur... Ca n'a rien de bien extraordinaire... quand on va aux églises, c'est pour prier, il me semble!

A ce mots, je cingle le pauvre homme d'un ricanement qui le fait reculer d'un pas encore, tandis que je m'exclame:

— Les églises, à Paris, c'est fait pour donner des rendez-vous! Entends-tu, bonne bête?

Mais c'est alors que la face de Merlin se montre vraiment lunaire, car elle est devenue livide à cette accusation portée contre sa nièce chérie.

— Oh! Monsieur! Si Monsieur n'était pas Monsieur!... Dire que Miette a des rendez-vous!...

Sa colère qui commence à gronder sous le respect ne diminue en rien la mienne; je reprends plus haut encore:

— Et toi! Si tu t'imagines par ta faiblesse inouïe faire le bonheur de ta nièce!... Enfin, tu ne nieras pas que cet amour lui tient encore au cœur, puisque tu as payé de ta poche l'aiguière chez Boutigny? Alors, à moins que tu ne sois encore — ou déjà — dans l'enfance, tu ne paux ignorer



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

qu'un amoureux ne se laisse pas dépister facilement... Et cette lettre que tu as dû passer toi-même à Miette ce matin, cette lettre qu'elle gardait précieusement dans son album, peux-tu nier qu'il y était question du rendez-vous d'aujourd'hui?... Le peux-tu? L'oses-tu?

Sous mon déluge d'apostrophes, Merlin agite les bras comme quelqu'un qui s'enliserait... Il profite de ce que je respire et me réplique:

— Oh! Moi, Monsieur, je ne nie plus rien! Et, je l'ai dit devant Monsieur, Miette sait que je me lave les mains de tout!

Le cynisme de cet aveu qu'il me renouvelle, en effet, me pétrifie; à pareille heure, le bonhomme est ramolli, décidément. Je me croise les bras pour m'empêcher de le secouer par les épaules, et, avec l'accent d'un justicier, je lui demande:

— L'honneur de ta nièce est en cause et tu t'en laves les mains!...

Il lève ses mains ouvertes par dessus son crâne en sueur, comme pour chasser le spectre de la folie et clame:

— L'honneur de Miette! L'honneur de Miette!

Puis je le vois se calmer tout d'un coup et, le bras tendu vers la fenêtre, il continue avec une véhémence moins bruyante:

— Mais, la voilà, Miette! J'entends une voiture à la porte... Eh! bien, que Monsieur s'explique une bonne fois avec elle, que tous ces mystères finissent et que je la ramène là-bas, d'où elle n'aurait jamais dû venir, parce que, pour peu que cela dure, nous serons, bien sûr, à enfermer tous les trois!

En attendant, il s'esquive. Et moi, aussi enragé que je pourrai jamais l'être, selon sa prédiction, je me suis précipité à la croisée que j'ouvre au moment précis où Miette elle-même ouvre la porte de la cour. Quoique le jour commence à tomber, j'aperçois fort bien, sous sa toque, sa figure exquise, à demi recueillie, à demi souriante et son geste, en refermant la porte, est celui d'une personne occupée de pensées toutes sereines.

— Miette!

Elle lève les yeux vers mon observatoire; je la vois tressaillir légèrement, puis, docile, au lieu de se diriger vers le sous-sol, elle monte de sa même allure calme — son allure de demoiselle — les quelques marches du perron.

Je fais jaillir la lumière électrique, car, avant même qu'elle me parle, je veux saisir la vérité sur sa physionomie, et j'ouvre la porte du salon devant elle. Je ne sais même si je la referme sur nous deux avant de lui jeter, les dents serrées, la question qui m'étrangle depuis deux minutes:

— D'où venez-vous?

Elle a très peur de moi, comme ce matin; ses lèvres tremblent; toutefois elle me répond avec une certaine fermeté:

— Mais, de Notre-Dame-des-Victoire ... Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit?

— Oui, on me l'a dit, et en même temps on m'a rappelé que les églises sont faites pour la prière... seulement, Miette, je gage qu'on prie avec bien plus de ferveur, plus longuement aussi, lorsqu'on prie deux ensemble, pendant le jeu des orgues, à l'ombre d'un pillier?...

Miette murmure:

— A deux?

Elle a médité un instant le mot, puis saisissant ma pensée, elle a jeté en pâlissant davantage une très courte exclamation, comme un dernier pépiement de fauvette blessée, et elle s'est retournée vers la porte.

Sa main est sur la poignée, mais en même temps ma main est sur la sienne, l'empêchant d'ouvrir. Je me mets à parler, et ma voix n'est qu'un chuchotement rauque:

— Miette, avouez-le du moins; si vous étiez seule à Notre-Dame-des-Victoires, vous y étiez pour celui que vous aimez?

— Oui... et qui ne m'aime pas, lui!... Elle aussi, elle chuchote, la voix brisée, mais ses beaux yeux gris sur lesquels flotte une lumière d'azur, sont sur mes yeux mêmes, entrent dans mes yeux à moi... Que veut-elle dire! oh! grand Dieu! que veut-elle dire!... Pourquoi me regarde-t-elle ainsi? Pourquoi par ce regard envahit-elle tout en moi, mon être, ma vie, ma colère, ma douleur?.. Qu'est-ce qui me reste de moi? seulement mon amour, et l'ivresse de mon amour, faite de joie hésitante, de joie craintive, de joie désordonnée!

— Quelle folie de prier pour un ingrat! il fallait prier pour celui qui vous aime... pour celui qui est ici à vos pieds...

Je parle à genoux, et ainsi qu'elle a baisé follement ma main ce matin même, je baise sa petite main crispée qui s'est dérobée tout de suite comme un oiseau farouche... Mais elle ne s'est pas dérobée elle, et, toute droite, sa figure ayant dépouillé un moment ses grâces puériles, pour revêtir le charme divin de la modestie virginale, elle a prononcé la phrase de délices:

— J'ai prié pour celui qui est ici!...

Elle veut sortir maintenant, je la retiens par un pli de sa robe. Mais je ne commande plus, je parle en suppliant:

— Miette, ayez pitié! Je vous assure qu'il m'est impossible d'attendre jusqu'à demain pour savoir tout!...

Et comme si, en la femme, quelle que soit sa jeunesse, c'est l'amour maternel qui s'émeut par-dessus l'autre à la vue de l'homme qui souffre, Miette fait le geste adorable de poser une seconde sa main sur mon front, et son souffle me dit:

— Vous n'attendrez pas jusqu'à demain!...

Cinq minutes plus tard, Merlin est arrivé, posant avec précautions ses pantoufles sur le tapis, et parlant bas comme dans la chambre d'un malade:

— Miette écrit à Monsieur; elle prie Monsieur de prendre patience...

Que peut m'écrire Miette?... Une confession de première communiante, j'en mettrais ma main au feu!

C'est bientôt le moment du dîner; j'entends Merlin qui met le couvert... Que Miette tarde à m'envoyer sa confession!... Je crains que la pauvre enfant se tourmente à cause de ses petits mystères, mais n'ai-je pas obtenu l'essentiel de ses aveux, puisqu'elle m'aime!...

Oh! je veux que sa confiance ne lui coûte aucun effort, en lui faisant savoir que la mienne est infinie, et que rien de ce qu'elle peut m'écrire là-bas, du fond de sa chambre virginale, ne saura m'ôter la persuasion qu'elle est la plus pure comme la plus jolie fiancée qu'un homme ait jamais eue... Je vais ordonner à Merlin d'ajouter à ma table le couvert de Miette et le sien aussi; nous dînerons tous trois "en famille"!

LE JOURNAL DE MIETTE

En wagon.

Merlin me ramène aux Angles. Je l'ai voulu. Il accomplit, sans les comprendre, les manœuvres que je lui impose.

— Car enfin, me disait-il, pourquoi partir puisque ton cousin n'est pas fâché contre toi!

— Mais c'est précisément parce qu'il n'est pas fâché...

Pendant que j'achevais d'écrire ma confession, que je la mettais sous enveloppe avec la lettre de maître Loriol, — cause de tant de cris et de larmes, — Merlin allait à la recherche d'un brave concierge du voisinage qu'il a l'habitude de prendre pour les travaux "extra" de la maison.

A sept heures précises, — heure où notre train devait quitter la gare de Lyon, — cet homme monterait là-haut, remettrait ma confession à mon cousin et lui servirait son dîner. Tout est entendu; il est six heures et demie; Merlin s'est cuirassé de son plus gros pardessus, et il croit se conformer mieux au programme de notre fuite en rabattant d'un coup ferme son chapeau sur ses yeux. Il prend le rouleau des couvertures et mon petit sac à main; nous n'emportons pas autre chose. Je marche devant lui, enveloppée de ma grande pelisse, et, très doucement, très doucement, pour ne pas faire grincer le gravier sous nos pas, nous traversons la cour. J'envoie de la main un baiser vers les raies de lumière que laissent passer les lumières du salon... et nous voici dans la rue.

A cinquante pas de la porte, un fiacre nous charge, et, dix minutes avant le départ du rapide, nous sommes installés chacun dans un coin confortable. Le train roule depuis une heure déjà...

Déjà Marc a dû terminer sa lecture... Oh! non, non, maintenant que je sais qu'il m'aime, comment il m'aime, et comment je l'aime aussi, je n'aurais voulu pour rien au monde, passer cette nuit sous son toit! Oh! Quel bonheur que Marc ne soit pas venu aux Angles ces dernières années, que je n'aie pas commencé à l'aimer autrement que d'une manière enfantine! Jamais je n'aurais osé prendre l'*Offensive*, et nous serions restés l'un et l'autre si malheureux dans notre éternelle séparation!...

Cependant ai-je la parfaite certitude du succès? Marc qui est un homme, qui sait depuis longtemps ce que c'est que l'amour, ne va-t-il pas me méconnaître à cause, précisément, de ce que j'ai fait pour lui?... Ne va-t-il pas se méfier me croire un goût inné de choses romanesques?...

Qu'est-ce que je vais penser là! Puisque Marc m'a déclaré son amour et que je lui ai laissé voir le mien, et qu'ainsi le miracle a si bien commencé de s'accomplir dès mon retour de Notre-Dame-des-Victoires! Oh! j'avais tant prié! et avec confiance entière! Est-ce que j'aurais pu douter qu'il se faisait là des miracles, en voyant toutes ces murailles incrustées de petites plaques de marbre et enguirlandées par les innombrables festons de

cœurs d'or, auxquels bientôt nous en ajouterons un, Marc et moi! Et puis, ces gens, hommes et femmes prosternés devant l'autel du privilège, ces cierges qui brûlaient autour des lampadaires, comme de petites âmes ardentes, comme la mienne!...

LES ANGLES

Vendredi, 5 janvier.

Nous sommes arrivés à l'aube. Si Marc a pris le train qui suivait le nôtre, il sera ici tout à l'heure pour le déjeuner. Son couvert est mis; celui de maître Loriol également, car j'ai expédié Merlin en héraut près de mon tuteur pour lui annoncer ma victoire. Je ne veux pas, non, je ne veux pas douter une minute qu'elle soit un fait accompli...

Je viens de passer un instant devant la glace; ma mine n'est pas trop mauvaise malgré la nuit du voyage... Marc ne trouvera pas ici le laideron de mes douze ans-..

Je reconsulte l'horaire des chemins de fer; le train de Marc a du retard, il me semble...

Rosine, non moins impatiente que moi, se dirige en éclaireur à travers la place jusqu'au commencement de la descente... Je vais à tout minute à la fenêtre...

Rosine secoue son ruban avec sa tête, et son tablier avec sa main... Rien!... Rien!..

Cette fois, quelque chose!... Rosine éclate de rire et son ruban se livre à des flottements désordonnés...

Oh! je tremble! je tremble!...

Je l'ai vu venir comme je l'avais rêvé un jour, après la mort de mon oncle... Sa tête d'abord a surgi de la rue en pente, ensuite toute sa personne à l'allure élégante, ferme et vive. Il devançait Merlin rayonnant, chargé de sa valise vers laquelle se sont précipités deux petits garçons qui jouaient aux billes, extasiés par cette extraordinaire circonstance d'un voyageur aux Angles! Et enfin, le dernier des trois, est apparu un autre homme, au sourire pincé, — oh! à peine! — mon tuteur, maître Loriol, dont le branlement de tête signifie, je le devine:

— Oui, oui, tout finit bien! mais, par exemple, c'est contre la sagesse des nations!

Marc ne perd pas le temps de se faire une attitude, lui! En quelques enjambées, il a traversé la place, il passe la porte de la maison en même temps que Rosine.

— Miette! Miette!

La voix de maître chéri!... Je ne peux, non, je ne peux pas lui obéir! Tremblante de la tête aux pieds, je reste accoudée sur le bureau de mon oncle. Mais il m'a devinée là: le voici dans la pièce...

— Miette!

J'entends son souffle; ses bras me saisissent, me serrent sur sa poitrine... sa figure s'approche de la mienne que je veux lui dérober... Alors lui, en riant, il ramasse mes deux mains dans les siennes... et... oh! mon Dieu! à quoi bon ai-je pris l'*Offensive* puisque c'est lui qui devait sonner le clairon de la victoire!...

FIN.

Dans le numéro de janvier

"LE COEUR ET LA TETE"

De Madame Eveline Lemaire

VIENT DE PARAITRE

"EN FURETANT"

par Francis DESROCHES

Récits, nouvelles et impressions. En vente chez l'auteur, 38 rue Dauphine, Québec, Librairie Garneau, Québec, Granger, Montréal, au prix de 75 sous; 80 sous par la poste.

ÉTRENNES 1920

Pères et mères qui voulez rendre vos enfants joyeux, et les instruire en les amusant, procurez leur, les

Jolis Albums Illustrés et Livres d'Etrennes

pour l'enfance et la jeunesse

DE LA LIBRAIRIE DÉOM,

251 Ste-Catherine Est Montréal. Tél. Est 2551

"Choix sans Rival!"

Bulletin d'Abonnement

A LA REVUE MODERNE,
Casier Postale 35, Station N, Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de $------

pour----mois d'abonnement à "LA REVUE MODERNE"

Nom :--------------------------------

Rue:--------------------------No.--------

Ville :--------------------------------

LA REVUE MODERNE

Est représentée, en dehors de la ville:

A QUEBEC, par
M. J. B. CHAREST
805 rue St Valier,
Tel. 3755

A TROIS-RIVIERES, par
LA LIBRAIRIE
LAMOTHE & HEBERT

A SAINT-HYACINTHE, par
LA LIBRAIRIE
SAINT-JEAN & FRERES

A OTTAWA ET HULL, par
MONSIEUR NOEL
Hull

NOTE:—Nous donnons ici, les noms de nos agents généreux seulement, et non la liste de nos dépositaires qui atteint le mille, et le dépassera bientôt. L'Ouest canadien et les centres américains s'organisent rapidement, nous serons en mesure dans notre numéro de janvier de nommer nos agents généraux dans tous ces centres importants.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COMMERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA. LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL,
Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON,
Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

OFFREZ-LUI VOS HOMMAGES AVEC DES FLEURS DE CHEZ . .

ED Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

2-1 F.

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - - MONTREAL

Tél: Main 8037



BOTTINES ET SOULIERS

DE LUXE

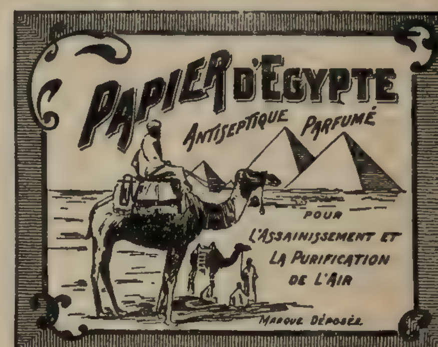
POUR DAMES ET MESSIEURS

Une Seule Qualité :

LA MEILLEURE

Thomas Dussault

281 STE-CATHERINE EST, près St-Denis.



Le Magasin de Meubles de Bonne et Vieille Renommée

VENEZ-Y ACHETER DES CADEAUX UTILES A L'OCCASION DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

MEUBLES DE CHOIX ET DE QUALITE

Depuis 25 ans la maison Valiquette est bien connue à Montréal. Le nombre de ses clients satisfaits s'accroît tous les jours, et rien n'est épargné afin de continuer à donner à tous les acheteurs de meubles cette satisfaction qui est un des principes à la base de notre grande organisation.

Vous trouverez toujours ici le plus grand choix de meubles dans tous les styles anciens et modernes, tapis, rideaux, tentures, papiers muraux, oeuvres d'art, etc.

Vous êtes cordialement invité à venir visiter notre établissement.



Aux lecteurs de la Revue Moderne nous enverrons gratis, sur demande, les catalogues Pathé.

Nom..............................

Adresse..........................

AUX AMATEURS DE MUSIQUE

Vous aimez la musique, vous encouragez tous les concerts et vous y trouvez une satisfaction esthétique personnelle que vous aimez à ressentir... Avez-vous un phonographe?... Non? Vite rendez-vous bien compte de toute la musique qui est à votre disposition sur un Phono. Et maintenant il s'agit de choisir le meilleur instrument. Laissez-vous guider par vos oreilles, par votre coeur et par vos yeux, ils vous conduiront infailliblement vers le Pathé, le phonographe parfait. Sa reproduction est la plus belle, son répertoire est composé des artistes les plus célèbres de l'Europe. Chacun de ses cabinet est un spécimen des plus belles époques de l'histoire de l'ébénisterie.

"Les commandes par la malle sont remplies avec soin".

N. G. Valiquette LIMITED

471-477 Ste-Catherine Est

LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE

La *Revue Moderne* se propose de donner une attention toute spéciale, aux livres et revues qui lui seront adressés.

* * *

Il y a d'abord la *Revue Canadienne* la plus ancienne, celle qui a résisté à tous les orages, comme à toutes les indifférences, et qui reste encore à son poste, intéressante et instructive. Sous la direction de M. l'abbé Elie Auclair, le distingué prêtre-écrivain, la Revue Canadienne, a non-seulement vécu, mais encore progressé. Elle apporte chaque mois, une chronique politique et historique de l'honorable M. Thomas Chapais, l'un de nos plus brillants journalistes, et ces pages seules lui donneraient un très grand intérêt, mais elle en contient d'autres, des plus substantielles et des plus soignées.

* * *

Québec a son *Canada Français*, ce qui lui permet de n'être, en aucune façon, jaloux de Montréal. Cette Revue, si française, d'allure et de sentiment a pour principaux rédacteurs, Mgr Paquet, M. le juge Routhier, M. Louis Arnould, Louis de Maizerets, etc., et pour directeur, M. l'Abbé Camille Roy, dont nous savons et admirons le talent profond et sincère, Celui qui le seconde activement et puissamment est M. Adjutor Rivard, que nous comptons à la "*Revue Moderne*", et avec fierté comme l'un de nos collaborateurs. Dans cette Revue, M. Rivard, poursuit son œuvre magnifique du "parler français" œuvre, dont il est le créateur, ne l'oublions pas, et qu'il n'a cessé de servir, avec un zèle admirable. Le "*Canada Français*" est une grande revue; elle ne contient que des articles sérieux, et d'une vraie valeur littéraire. Je ne sais si son succès répond à son mérite, mais il faut désirer, que le besoin de lire devenant de plus en plus vif, notre public s'intéresse à cette œuvre qui mérite toutes les sympathies, je dirai plus, tous les respects.

* * *

Québec a aussi plusieurs autres revues, plus modestes peut-être, mais fort méritoires, où l'on s'occupe d'action sociale catholique, la meilleure et la plus efficace. Ces revues, qu'elles s'appellent la "*Semaine Religieuse*" le "*Croisé*" "*l'Apotre*", font une saine et forte propagande. Bien écrites, attrayantes aussi, elles accomplissent une solide action nationale et religieuse.

* * *

A Montréal, outre *L'Action Française*, [illegible] le *Semeur* organe de la "jeunesse catholique, bien dirigé et bien rédi é. Nombre de revues purement religieuses telles que le *Messager du Sacré-Coeur*, la *Semaine religieuse*, le *Messager du Saint-Sacrement*, et autres encore sont naturellement bien écrites, très lues et très écoutées.

Dans le domaine de la mutualité, nous comptons aussi plusieurs périodiques: *L'Alliance Nationale* et *l'Artisan*; dans le domaine médical: *La Clinique* et *L'Union Médicale du Canada*.

* * *

Il faut faire une mention toute spéciale de la *Revue Nationale* organe de la société Saint-Jean-Baptiste, et qui d'année en année, accuse des progrès remarquables. Ne serait-ce que pour la jolie œuvre d'éducation littéraire qu'elle poursuit, et dont nous avons parlé dans notre numéro de novembre, la Revue Nationale devait s'attirer toutes les sympathies. Sérieuse, intéressante et aimable, elle a tout ce qu'il faut pour être favorisée d'un nombre toujours grandissant de lecteurs. M. Miller qui la dirige, mérite qu'on le félicite chaleureusement.

* * *

Il y a encore la *Revue Populaire* qui s'attache surtout à répandre le bon roman français, le bon vieux *Samedi* qui nous fait rire depuis des ans, le *Passe-Temps* aimable publication musicale, le *Montréal qui chante* et distribue de la musique populaire, et d'autres encore qui naissent tous les jours, et atteignent rapidement au succès. Plus nous lirons, plus nous voudrons lire, et nous devons savoir gré à toutes ces revues d'aider, dans des domaines divers, à inculquer l'amour de la lecture, dans les classes populaires où, il n'y a pas très longtemps, on ne lisait jamais.

* * *

Mademoiselle Marie-Claire Daveluy, nous présente l'histoire de *L'Orphelinat Catholique de Montréal*, et en lisant ces pages intéressantes, bien éditées, et bien illustrées, l'on comprend comment une œuvre comme celle-là a pu passionner l'attention de la charmante historienne qu'est Mlle Daveluy. Ce livre est l'histoire de la charité à Montréal. Avant 1827, aucune association féminine de charité n'avait été constituée. Chaque femme faisait sa charité privément, et l'on n'avait pas encore éprouvé le besoin de se fédérer pour faire le bien. Il fallait le désastre d'une grande épidémie comme la picote, pour provoquer une initiative aussi hardie, et c'est à Madame Angélique Côtté que nous devons cette fondation. Madame Cotté avait alors 72 ans! Seulement le travail et l'organisation ne lui firent pas peur, et c'est à elle également que nous devons la création de cet admirable orphelinat catholique, où se sont succédé depuis tant de femmes de cœur et d'action, au premier rang desquelles, nous trouvons depuis des années, Madame J.O. Gravel, Madame J. R. Thibaudeau et finalement Madame Ostell, qui, poursuivant la tradition familiale, vient d'accepter la présidence de cette grande institution, la première fondée et régie par des laïques.

Mademoiselle Daveluy a écrit cette histoire, avec son parfait souci des détails et son talent alerte, et si personnel. Elle en a fait une étude extrêmement attrayante, et que devront lire, tous ceux qui s'intéressent aux œuvres de charité.

L'édition, très soignée, sort des ateliers du "*Devoir*."

* * *

La Mutualité est une œuvre fortement étudiée qui explique: "Ce qu'elle a été; ce qu'elle est; ce qu'elle sera". L'œuvre ainsi divisée, son auteur, M. Avila Bourbonnière, la traite avec une maîtrise absolue. L'on sent que tous les points de cette question, si vaste soit-elle, lui sont familiers, et qu'il n'a reculé devant aucune fatigue, aucune étude, pour arriver à la documentation parfaite qu'il nous offre. Son livre est non seulement un guide précieux pour ceux qui s'occupent de mutualité, mais il offre pour tout le monde, un profond intérêt. Tous, nous sommes intéressés à connaître l'assurance dans tous ses multiples détails, afin de mieux réaliser les avantages qu'elle comporte. La *Mutualité* a déjà reçu de toute la presse canadienne, un chaleureux accueil. La *Revue Moderne* est heureuse de mettre sa note dans ce concert si juste d'éloges.

Le livre, très soigné et d'une typographie splendide, sort des ateliers G. Ducharme, 36 Notre-Dame ouest.

* * *

De M. l'abbé Couillard-Després, le travailleur toujours à l'œuvre, historien de grande valeur, nous recevons la dernier ouvrage: ***Observations sur l'histoire de l'Acadie Française de M. Moreau, Paris 1873***. Ce livre est une réfutation et une mise au point historique. Il faudrait un historien pour apprécier l'œuvre de M. Couillard-Després, un chercheur comme M. Pierre Georges Roy par exemple qui ne se lasse pas de fouiller et d'approfondir notre histoire. Nous n'avons pas lu l'œuvre de

M. Moreau, mais il nous semble bien d'après ce que cite M. Couillard-Després, qu'il a commis de lourdes erreurs en écrivant son histoire de l'Acadie française, et certains points même sont plutôt pour blesser notre sentiment que pour le satisfaire. D'ailleurs nous avons en M. Couillard-Després, et en sa qualité d'historien, une confiance que nous partageons d'ailleurs, et nous nous en flattons, avec M. l'Abbé Elie Auclair qui a écrit la préface de cette étude, et une bien jolie préface, en vérité — et nous sommes portés à prendre sa thèse pour la seule juste et digne de foi.

* * *

L'Action Sociale Catholique éditera cette année, un Almanach de grand luxe, et qui tiendra bien au-delà de ce qu'il promet.

* * *

L'almanach de la Maison Beauchemin sera une œuvre littéraire, nombre de nos meilleurs écrivains y ont collaboré.

* * *

Au moment de clore ce courrier, m'arrive, *Les Eaux Grises* de M. Hermas Bastien, dans une petite toilette grise qui, ma foi, cadre bien avec le titre. Du texte, je ne saurais rien écrire, si ce n'est qu'on dit beaucoup de bien de ce jeune poète. L'Oeuvre est éditée par l'*Action Française* qui donne tant d'essor à nos talents canadiens. Nous serons heureux de lui trouver du mérite, et beaucoup.

* * *

Il m'arrive justement un cadeau délicieux: un superbe couvre-livre, en cuir souple, rouge, avec un beau signet de soie cordée, et intitulée: "A nos amis". Je ne suis pas peu fier d'être l'ami de la librairie Deom qui m'offre cette prime magnifique, que les acheteurs de cette honnête maison auront l'avantage d'emporter avec eux, comme le plus jolis des souvenirs. Merci au généreux M. Deom.

* * *

La Revue Moderne se fera un devoir de donner ici, chaque mois, une revue des livres et revues qui lui auront été adressés à

CASIER POSTAL 35. STATION N,
Montréal.

LA "REVUE MODERNE" demande des agents pour solliciter des abonnements dans les campagnes. Des jeunes gens, des femmes inoccupées et des jeunes filles, pourraient ainsi augmenter leurs revenus, tout en aidant au succès d'une belle et noble entreprise littéraire et patriotique. S'adresser immédiatement à LA REVUE MODERNE, Casier Postal 35, Station N, Montréal.

Californie



Le pays du soleil, des fruits d'or et de l'éternel été; l'endroit idéal pour passer des vacances d'hiver.

ALLEZ-Y par VOIE du

Pacifique Canadien

C'est la route nationale, qui vous conduira à travers les riches prairies de l'ouest, les majestueuses montagnes Rocheuses, jusqu'à la côte du Pacifique, à Vancouver et à Victoria.

Des convois luxueux et rapides quittent chaque jour Montréal et Toronto à destination de Vancouver. Pour plus amples renseignements, s'adresser aux bureaux des Billets du Pacifique Canadien.

LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA

(Incorporée par acte de Parlement en juillet 1905)

Capital autorisé - - - - - - - - - - $ 5,000,000.00
Capital payé et surplus - - - - - - - $ 3,000,000.00
Actif total: au delà de - - - - - - - $34,000,000.00

SIEGE CENTRAL: 7 ET 9, PLACE D'ARMES, MONTREAL, CAN.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Prés.: L'Hon. Sir H. LAPORTE, C.P.
Ex-maire de Montréal.
De la Maison Laporte Martin, Ltée, Administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.
Vice-Prés.: M. W.-F. CARSLEY,
Capitaliste.
Vice-Prés.: TANCREDE BIENVENU
Adm. Lake of the Woods Milling Co. Limited
M. G.-M. BOSWORTH
Président "Can. Pacific Ocean Services Limited"

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN
Président de la Librairie Beauchemin Limitée

M. MARTIAL CHEVALIER
Directeur-Général Crédit-Foncier Franco-Canadien

L'Hon. NEMESE GARNEAU, C.L.
Québec, Président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

PRESIDENT: L'Hon. SIR ALEXANDRE LACOSTE, Ex-juge en chef de la Cour du Banc du Roi.
VICE-PRESIDENT: HON. N. PERODEAU, N.P., Ministre sans portefeuille du Gouvernement Provincial, Administrateur Montreal Light Heat & Power Consolidated.
M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie J.-B. Rolland & Fils

96 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et Ile du Prince-Edouard

BUREAUX DE QUARTIER à Montréal.

Ahuntsic —Boulevard Gouin
341, rue Beaubien
848 ouest, rue Notre-Dame
1333 ouest, Notre-Dame, Ste-Cunégonde
2120 ouest, rue Notre-Dame
742 est, rue Ontario
493, rue Bélanger
408 est, rue Rachel
103, rue Roy
392 est, rue Ste-Catherine
550, rue Ste-Catherine, Maisonneuve
1022 est, rue Ste-Catherine

VOUS SEREZ ÉMERVEILLÉES, MESDAMES

de la haute qualité de vos pâtisseries, de l'excellence de vos gâteaux, tartes, pâtés, etc., si vous employez la

FARINE REGAL

Blanche et Pure comme le Lis
LA MEILLEURE AU MONDE

LA FARINE REGAL est une farine uniforme de qualité, riche et nutritive, parcequ'elle est préparée avec les meilleurs blés Canadiens, dans les moulins les plus modernes au monde.

Si vous n'employez pas déjà la Farine Régal, essayez-la, vous en serez certainement satisfaites sous tous les rapports.

Vendue par tous les bons épiciers, en sac de 7-14-24-49 et 98 livres, et en barils de 98 et 196 livres.

ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO., Limited
MONTREAL



Farine Regal

BANQUE DE MONTRÉAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	$20,000,000	Réserve	$20,000,000
Profits indivis	1,812,854	Total de l'actif	545,304,809

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président
Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice- Président

R. B. Angus, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, C.M.G.—M.C.
G. B. Fraser Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
D. Forbes Angus, Ecr.
Harold Kennedy, Ecr.
Colonel Henry Cockshutt
E. W. Beatty, Ecr., K.C.
C. R. Hosmer, Ecr.
William McMaster, Ecr.
H. W. Beauclerk, Ecr.
J. H. Ashdown, Ecr.

Siège Social: MONTREAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl.,
47 rue Threadneedle, E.C.,
G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo,
Pall Mall, S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal
17 Place Vendôme.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO:
27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American Banque (possédée et contrôlée par la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear, Curling, Ferryland, Gaultois, Grand Falls, Greenspond et St-George.

3-4 F.

TEL. EST { 799 / 4928

La "Patisserie Française" n'a pas de succursale

LA PATISSERIE FRANÇAISE

PATISSERIES DE GRAND CHOIX
GLACES, SORBETS, PETITS FOURS

RESTAURANT A LA CARTE

LA PLUS JOLIE SALLE DE THE
— DE L'EST —

CUISINE POUR LA VILLE

KERHULU ET ODIAU, *Propriétaires*
176 RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920

Coiffures et Beauté

NOTRE maison, toujours a l'affût de la mode et de tout ce qui peut intéresser sa très nombreuse clientèle, a le plaisir de lui faire connaître qu'elle vient de s'attacher les services de M. Deleur, Professeur de Coiffures, tout dernièrement à Nice, Monte-Carlo et Paris.

M. Deleur sera à votre disposition, Mesdames, sur rendez-vous en nos Salons—Nous vous recommandons tout spécialement ses Teintures, Ondulations et Massages.

Téléphone Est 8000.

Dupuis Frères
LIMITÉE
LE MAGASIN DU PEUPLE

LA REVUE MODERNE

Est représentée, en dehors de la vill
par des agents généraux:

A QUEBEC, par
M. J. B. CHARUEST,
805 rue St-Valier.
Tél. 3755.

A TROIS-RIVIERES, par
LA LIBRAIRIE
LAMOTHE & HEBERT,

A SAINT-HYACINTHE, par
LA LIBRAIRIE
SAINT-JEAN & FRERES.

A OTTAWA ET HULL, par
M. E. NOEL,
Hull.

Dans L'OUEST CANADIEN, par
M. LOUIS-PHILIPPE GAGNON
Edifice Provencher,
198, rue Aulneau,
St-Boniface.

LE BAS DE QUEBEC,
(en bas de Lévis)
LA GASPESIE,
LES PROVINCES MARITIMES
par
M. OMER BEAULIEU,
Rimouski.

LE MAINE, Etats-Unis, par
A. G. LEGENDRE,
Lewiston.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

2-1 F.



L'ECRIN DU MONDE

est étalé devant vos regards dans votre propre maison — dans le catalogue de Mappin et Webb.

Chaque article décrit dans ce catalogue, depuis le plus simple colifichet jusqu'au produit le plus élaboré de l'art du joaillier, possède en quelque sorte ses lettres de noblesse. En effet, le meilleur certificat de la qualité de chaque article est:

"Et cela vient de chez Mappin & Webb"

Avec notre bureau-chef à Londres, des succursales dans le monde entier, et des fabriques à Londres, à Sheffield et à Montréal, nous sommes en mesure de vous offrir des occasions incomparables, si vous considérez la qualité comme facteur dominant.

Nous porterons une prompte attention à vos commandes par la poste — à la vérité dans presque tous les cas nous expédions les marchandises le jour même où nous recevons la commande. Satisfaction garantie ou argent remboursé.

Si vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire de notre nouveau catalogue, nous vous l'expédierons volontiers sur demande :-: :-: :-:

Mappin & Webb
CANADA LIMITED

Dépt. 353 Sainte-Catherine Ouest, Montréal.

Londres Biarritz
Paris Rome
Rio de Janeiro
Sao Paulo
Buenos Ayres

SALON ST-DENIS

Madame E. BOUTHILLIER,
PROPRIÉTAIRE

Haute
Nouveauté
de
Chapeaux,
Broderie-
Lingerie-
Dentelle,
Estampage
et
Ouvrages
de
Fantaisie

Prix très modérés. Remodelage de Chapeaux et de Fourrures.

284, rue Saint - Denis,
MONTREAL

Téléphone: EST 4970

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETES **Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.**

3-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

LE LIVRE FRANÇAIS TRIOMPHE

17 Jours de Grande Vente à Prix Réduits

Dans le but de participer d'une façon effective au triomphe du livre Français et de le répandre partout, dans les villes comme dans les campagnes, dans tous les milieux, dans toutes les classes

La Librairie DÉOM, 251, RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTREAL

fera une remise exceptionnelle de **20%** du 15 au 31 janvier courant inclusivement

Sur tous les Livres Reliés ou Brochés, Encyclopédies, Dictionnaires, Revues, Périodiques, Magazines, Journaux de Modes, Etc., Etc., Etc.

TOUS LES OUVRAGES EN MAGASIN SANS RESTRICTION AUCUNE BENIFICIERONT DE CETTE REMISE.

Amis lecteurs rendez-vous ou écrivez à

La Librairie DÉOM, 251, RUE SAINTE-CATHERINE EST, MONTREAL

Vous y trouverez le plus beau choix de livres Français en Canada.

Téléphone: EST 2551

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Je demande à tous mes correspondants et à toutes mes correspondantes, d'écrire sur du papier non rayé. A l'avenir je n'accepterai pas, non plus, de la copie, mais rien que des lettres vraiment écrites, vraiment pensées.

SYBIL DE MAISY.

CAROLUS.—Je prends votre lettre et il me revient à la mémoire ce refrain: "Ah, qu'il fait bon de vivre, ah, qu'il est doux d'aimer. J-y suis allée de tout le refrain. Quel heureux philosophe vous faites. Vous vous blottissez heureux avec vous même: Ayant assez d'énergie et d'ambition pour occuper votre vie, assez de rêve, de délicatesse et d'idéale pour la colorer, de la sensibilité et de la bonté; pour se rendre compte du bien qu'on peut faire et ass d'ardeur et d'égoïsme pour se prouver qu'on est un homme. N'allez pas lire le mot avec une E majuscule. Vraiment c'est le seul petit défaut que je découvre. Goûts artistiques, beaucoup de sensibilité, de l'ordre, de la lcuture intellectuelle. On ne manque pas d'ambition. On a de la mmensuétude, sans faiblesse. On sait au besoin imposer sa volonté, on a de la franchise. Vous avez ce que l'on appelle l'âme rayonnante.

RACHEL.—Quelle femme d'affaire vous êtes déjà, on pourrait vous laisser, entre les mains, la direction d'un commerce, sans crainte de le voir péricliter. On ne commence rien à l'aventure, tout est prévu, surtout le gain, rien pour rien. On est très intelligente et on a de la finesse, de l'originalité, de la gaieté. Volonté, tenacité, on aime à commander et à imposer ses volontés, on a de l'initiative, esprit d'organisation. Oui on a un coeur, et bien ardent, prenez, prenez y garde cette fois, c'est Bartel qui attend son Benjamin. Mais elle n'aura certainement pas la patience de l'attendre 7 ans. On est parfois bonne et charitable.

MORPHE.—Esprit superficiel, on est un peu poseuse, mais on ne manque pas d'idées, on manque de liaison, on manque de jugement, l'on parle et juge sans connaissance de cause. Esprit de domination, de l'ambition, confiance en soi, un peu orgueilleuse. On n'écrit pas une revue pour les petites filles, on ne peut tenir tout un monde dans l'ignorance pour cette raison. Vous reviendrez de vos idées, vous voulez aller trop vite dans la vie. Votre délicatesse s'effarouche à tort, votre mal, c'est d'être trop jeune; on en guérit tout les jours. Humeur vive et sensible, on est nerveuse, sens artistique.

JEUNE MAMAN.—Très ordonnée, économe, humeur égale, douce, un peu sentimentale. Volonté peu soutenue. On est peu communicative, on laisse plutôt parler les autres. Un peu égoïste. On se décourage facilement. Tout ce qui est copié: ne vaut rien pour les analyses.

ADRIENNE.—Ame rayonnante, gaie, bonne, délicate. Volonté bien équilibrée, sens de la justice, on est très active, on sait réfléchir puis poser son jugement. On a gardé toute sa personnalité, avec un petit rien d'éhoïsme, mais comme l'âme est calme et qu'elle a de délicatesse.

FRILEUSE.—Est pourtant, courageuse, elle a de l'endurance, parce qu'elle est fière, un peu orgueilleuse. Elle tient, énormément, au qu'en dira-t-on. Elle aime l'argent, sans peingrerie. Hiumeur facle, quelquefois embrouillée par un petit accès de jalousie; on aime un peu trop à s'octroyer la meilleure part, donc on ne s'oublie pas. On a du goût, de l'ordre, de l'élégance. On est pondérée, suffisamment sensible, délicate. Culture intellectuelle, on a des idées, on ne sait pas les analysées, faites un peu de psychologie, ça vous aidera.

PENSIONNAIRE (Mad).—On est fine, délicate, on a du goût de l'originalité, on est modeste, on manque un peu de confiance en soi, ce qui ne nous empêche pas d'être active, on est un peu rusé, on est aimable, dévouée et économe.

GUY LETTE (Mad).—On est fine, un peu rusée, on passe facilement du rire aux larmes, on est diplomate, prudente, ambitieuse. Soigneuse dans son travail, on a de l'imagination mais on ne sait encore qu'en faire.

(A suivre.)

SYBIL DE MAISY.

Note.—Sybil de Maisy s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qui lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar, nos correspondants sont priés de mettre un vingt-cinq sous, en timbres postes, dans toutes les lettres sollicitant une étude graphologique dans La Revue Moderne.

LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: MAIN 8037
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

1ière Année—No 3 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 janvier, 1920

SOMMAIRE:

VIENT DE PARAITRE

"EN FURETANT"

par Francis DESROCHES

Récits, nouvelles et impressions. En vente chez l'auteur, 38 rue Dauphine, Québec, Librairie Garneau, Québec, Granger, Montréal, au prix de 75 sous; 80 sous par la poste.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue S.-Hubert, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke, téléphone; Main 8037.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.

25

NOTE

Les personnes qui ont reçu LA REVUE MODERNE à leur adresse personnelle sont instamment priées de ne pas verser le montant de leur abonnement à des agents, mais de l'adresser DIRECTEMENT à

LA REVUE MODERNE

Casier Postal 35, Station N, Montréal.

LE SUCCES DE "LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" éditée le 15 novembre à

15,200 EXEMPLAIRES

et le 15 décembre à

25,200 Exemplaires, Edition Canadienne

et à

2,000 Exemplaires, Edition Américaine

A donc haussé sa circulation, dès le second numéro, de

12,000 EXEMPLAIRES

C'est le plus gros succès remporté par une publication de ce genre au Canada.

Elle livre simplement ces chiffres à ses amis, au public, aux annonceurs sans autres commentaires.

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 274, RUE CLARKE, MONTREAL. **Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL**

Téléphone Main 8037 :-: Téléphone privé: Est 2059

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50 ; Etranger : 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

A LA REVUE MODERNE,
Casier Postale 35, Station N., Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de $........pour........mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

Nom : ....

Rue :..*No.*..........

Ville :..

MOINS DE PAROLES... DES ACTES !

Par MADELEINE

Nous connaissons des gens qui se fâchent tout rouge lorsqu'un doute est émis sur la valeur de notre race. Ils soutiennent avec sincérité que nous n'avons rien à envier aux autres peuples, et que nous pouvons trouver, chez nous, des esprits supérieurs, des talents supérieurs et des spécialistes également supérieurs.

C'est bien, c'est même très-bien!

Seulement, les mêmes gens, si chatouilleux dans leur orgueil national, et qui distribuent des leçons de patriotisme et de "Protégeons-nous", oublient fréquemment d'appliquer leur théorie à la pratique des affaires, méconnaissent volontiers les mérites de leurs compatriotes, et témoignent, à leur égard, d'un dédain offensant et injustifié.

Depuis quelques années, les gouvernants, qui font si facilement parade de leur ferveur patriotique, vont régulièrement chercher des Américains pour régenter nos services administratifs. Sous prétexte d'expertise ils nous livrent à l'appréciation de ces messieurs qui sont, sans doute, fort compétents, mais que nous aurions tout à gagner à remplacer par des experts de notre pays, capables comme eux, d'apprécier une situation financière et de décréter des améliorations dans les rouages administratifs. Ainsi, outre que nous n'aurions plus la mine de gens incapables de se conduire eux-mêmes, nous garderions chez-nous les sommes fabuleuses versées annuellement dans la caisse déjà si bien remplie de nos riches voisins. D'ailleurs, il est avéré que ces enquêtes n'ont jamais abouti à rien, ou à peu près, et qu'elles nous ont coûté non seulement de l'argent, mais des anxiétés et des tristesses. L'article de notre collaborateur Florandeau met à nu le résultat de l'enquête fédérale. Les mêmes experts ont aussi recommencé avec Montréal, et Québec cèdera peut-être à la manie d'expertiser son système administratif.

Pendant ce temps de braves pères de famille, des jeunes gens qui rêvent d'avenir, des veuves ayant des enfants à élever, des jeunes filles sans soutien endurent toutes les angoisses, se demandant ce qui va advenir de leur sort livré à des esprits inconnus. La nervosité règne dans chaque bureau. Tout le monde vit dans la terreur de ce qui va sortir de cette lente enquête. Le travail en souffre. Les cœurs sont tourmentés.

Dans les familles l'on a peur. Déjà la vie est si rude, si difficile, le budget *imbouclable*. Rien n'indique que le coût de la vie ne montera pas encore et bien davantage.

Alors?

Et le grand point d'interrogation se dresse, frémissant, dans l'angoisse des jours et la terreur des nuits!

Il est évident d'ailleurs que la dépense de tout cet argent sous prétexte d'améliorer des situations qui s'en trouvent toujours empirées, exaspère le sentiment public, et qu'il est temps, plus que jamais temps, de conduire nos propres affaires sans avoir recours aux services d'agences et d'experts venus de l'étranger.

Montrons-nous donc vraiment patriotes!

Cessons, une fois pour toutes, d'aller chercher ailleurs ce que nous avons ici, chez-nous, et que nous refusons de reconnaître: des autorités dans toutes les professions, dans tous les métiers ; dans la finance, l'industrie, le commerce, nous comptons également des hommes qui peuvent rivaliser avec les maîtres américains. Si nous avons besoin d'experts, nous en trouverons parmi les diplômés de nos Ecoles Techniques, des Hautes Etudes commerciales, et des nombreuses Facultés de nos Universités canadiennes. A quoi servira-t-il d'étudier, de piocher, de trimer si toujours nous devons subir les dédains des nôtres, et ne jamais voir reconnaître nos efforts et louer nos talents?

Soyons moins patriotes en paroles et beaucoup plus en action. Nous n'avons rien à envier aux autres, ne leur donnons donc pas l'impression que nous ne sommes pas capables de penser et d'agir par nous-mêmes.

Et, surtout, que cesse ce gaspillage de l'argent du public pour des réformes qui n'aboutissent jamais à rien autre qu'à causer des frais énormes, à affoler les braves gens de l'administration, à faire augmenter les taxes et à donner notre argent aux Américains. Tout le monde en a assez de ce régime. Quant à nos voisins, ils nous trouveront bien intelligents, sans doute, le jour où nous nous passerons d'eux et où nous utiliserons les talents et les experts canadiens. Et ce ne doit pas être au moment où leur marché monétaire abaisse la valeur de l'argent canadien que nous devons favoriser leurs spécialistes au détriment des nôtres.

Il est temps de s'affirmer et de mettre les actes en accord parfait avec les paroles.

La raison le commande, le patriotisme l'exige!

NOS EMPLOYÉS PUBLICS

Par FLORENDEAU

La Commission administrative que le gouvernement de Québec a récemment mise en charge de nos affaires municipales vient de faire établir une classification officielle pour le personnel de nos divers services de ville; elle se dispose même à instituer un Bureau qui, d'après les règles et principes de cette classification, contrôlera les mouvements des 5,000 fonctionnaires de Concordia. Pour réaliser ce projet, nos commissaires municipaux ont eu recours à la Commission du Service civil d'Ottawa, laquelle a dépêché à notre hôtel de ville des agents de la firme Young & Co, de Chicago. Ces agents s'intitulent "business and efficiency engineers" et leur industrie consiste à *organiser* le personnel des magasins, des compagnies et des corps publics nécessitant un grand nombre d'employés.

Cette nouvelle spécialité du génie ne pouvait éclore que chez les Yankees, qui ne badinent pas avec les *business* et entendent qu'en effet leurs employés, qui sont les petits et grands rouages de la machine devant permettre au patron de rejoindre à point nommé les millions ou les milliards, se tiennent chacun à leur place et remplissent exactement leur fonction — comme la machinerie des puits à pétrole Rockefeller ou des abattoirs Armour doit être maintenue en parfait état d'opération pour donner tout son rendement. De ce besoin de tirer le rendement maximum de la machine humaine sont nés ces "business and efficiency engineers", de même que sur le rebord des routes nationales se sont élevés, depuis que les automobiles ont pris le haut du pavé, les dépôts de gasoline et les cabinets des *docteurs* de pneus et de moteurs, de même aussi que nous verrons bientôt des gares se construire dans les nuages pour relayer la navigation aérienne avec des équipages de rechange.

Nous ne voulons pas passer pour des arriérés, au Canada. Et nos universités ne produisant pas encore de bacheliers ès "business and efficiency", nous allons en quérir chez nos voisins. Notre service fédéral s'est livré à leurs soins; la municipalité de Montréal s'est soumise au diagnostic de ces praticiens de Chicago; et il est dès aujourd'hui question de les appeler en consultation pour le gouvernement provincial de Québec.

L'intervention, dans nos administrations publiques, de ces représentants d'un art nouveau intéresse des milliers de fonctionnaires canadiens et leurs familles. Il importe donc que nous nous en occupions et que nous avisions la ville de Montréal et la province de Québec de ne point s'allonger trop aveuglément sur la table d'opération de ces chirurgiens du travail, qui rendent parfois le mouvement à certains membres atrophiés, mais qui tiennent avant tout à réussir leur opération et à gagner leur salaire, sans suffisamment s'inquiéter des désordres qu'ils peuvent provoquer d'autre part dans l'économie. Les conséquences ne relèvent point de leur spécialité.

Puisque nous avons eu l'avantage de les voir opérer à Ottawa, nous allons étudier (à même les documents officiels et le témoignage de fonctionnaires fédéraux dont la véracité ne fait aucun doute) le résultat de cette intervention américaine dans le traitement du personnel des services administratifs de notre Dominion, officiellement désigné: le Service civil du Canada. Et nous dédions respectueusement cette étude au conseil municipal de Montréal et au gouvernement de Québec.

C'est en 1908 que fut établie, par le gouvernement fédéral, la Commission du Service civil du Canada pour contrôler, au moyen d'examens, le recrutement du "service intérieur" comprenant environ 10,000 fonctionnaires, commis et employés de toutes les catégories. Le "service extérieur", qui en comprend environ 50,000, restait exclus de la juridiction de la Commission. Ne cherchez pas à savoir quelle différence séparait le service intérieur de l'extérieur. Personne ne l'a jamais su, et les rapports officiels attestent eux-mêmes que la ligne de démarcation entre ces deux services est plutôt arbitraire et que les raisons de cette distinction sont aussi chimériques.

L'urgence d'une réforme générale se faisant sentir dans le service public, le gouvernement manda de Londres, en 1912, sir George Murray, qui avait présidé à la réorganisation des ministères britanniques et possédait une vaste expérience en la matière. Sir George Murray vint à Ottawa, consacra de longs mois à l'étude de notre organisation et formula de sages recommandations dans un rapport qui fut déposé dans un carton vert — d'où il n'est jamais sorti.

A l'approche des élections générales qui devaient avoir lieu en décembre 1917, sir Robert Borden inséra, dans son programme unioniste, l'abolition radicale du patronage dans les emplois de l'administration fédérale. Dieu sait si elle était béante, cette plaie du patronage, béante autant qu'ancienne! Depuis la Confédération, et même au delà, tous les partis l'avaient à qui mieux mieux avivée.... Ministres et députés virent bien qu'allait leur échapper un atout qui, pour les élections, était plus sûr que les prières. Mais la leçon venait de haut; elle ne pouvait qu'agréer à l'opinion publique. Personne n'osa combattre une réforme aussi judicieuse et aussi saine.

Au cours de la session qui suivit le retour de M. Borden au gouvernement, le Parlement fédéral adopta effectivement la *Loi du Service civil de 1918* dont l'article 9 pourvoit à l'organisation des ministères et stipule expressément que "la Commission du Service civil "devra — après avoir consulté les divers sous-minis-"tres, chefs de division et autres fonctionnaires prin-"cipaux — préparer des plans pour l'organisation du "*service intérieur* et du *service extérieur* de chaque mi-

" nistère et de chaque division ou partie du Service " civil. Ces plans d'organisation devront être soumis " à l'approbation du Gouverneur en conseil (c'est-à-" dire du Cabinet); et, après cette approbation, le sous-" ministre ou directeur du personnel de chaque minis-" tère devra assigner à chacun des fonctionnaires, " commis et employés des divers services relevant de " son autorité la classe désignée par ses fonctions par-" ticulières dans ce plan d'organisation devant égale-" ment fixer pour l'avenir le salaire minimum et maxi-" mum attaché à chaque emploi". En fait de réorganisation et de classification, la loi de 1918 assujettissait donc le "service extérieur" à la Commission du Service civil; elle ordonnait le classement de *tous* les fonctionnaires, commis et employés de l'Etat dans une même classification définitive; elle confirmait les dispositions des lois antérieures relatives aux examens d'admission dans le service, non plus *intérieur* ou *extérieur*, mais *public* ou simplement *civil*. Pareille réforme devait, certes, rassurer toute l'administration et faire espérer à chaque employé qu'à l'avenir il ne devrait son traitement qu'à son propre mérite. Les 60,000 employés de l'Etat se félicitèrent d'autant plus de cet ordre de réorganisation que la Commission du Service civil, à qui cette réorganisation était dévolue, fit suffisamment entendre et comprendre que, du coup, les salaires allaient être relevés à un taux adéquat. Nous en étions alors à la quatrième année de la guerre; le coût de la vie avait déjà augmenté de plus de 50%, et bien des familles de fonctionnaires, endettées jusqu'au possible, voyaient s'approcher la misère. Tout le monde allait donc être soulagé! Mais.... mais.... disait Voltaire en racontant les joies de la cour de Prusse! Pour établir ces plans d'organisation que le Parlement l'avait chargée de préparer, la Commission du Service civil s'adressa à Arthur Young & Co, qui, durant l'été de 1918, envoya ses experts à Ottawa. Nos braves fonctionnaires allaient être soulagés; mais leur soulagement devait se réaliser avec plus encore de "mais" qu'il n'en a toujours fallu pour décrire les doux plaisirs de la royauté prussienne. Et disons tout de suite qu'il ne manquera pas de bocherie dans ce soulagement, dans cette réforme de notre Service civil.

De ces soi-disant experts, de ces "business and efficiency engineers", combien en vint-il au Canada? M. Calixte Ethier, député de Deux-Montagnes, le demanda, le 27 octobre dernier, à la Chambre des Communes. Le ministre chargé de la surveillance de cette réorganisation, M. Maclean, répondit que la maison Arthur Young & Co avait envoyé à Ottawa, pour s'occuper de la réorganisation du Service civil, "ENTRE AUTRES" MM. Griffenhagen, Myers, Telford, Goodell, Smith, Farwell, Fleming, Grove, Beckman, Robinson, Calkins, Hering, Raffles, Hoehne, Hersley, Coe, Nelson, Reynolds, Barth, Millerson, Quinn, Nilsen, Bailey, Dutton, Wolf, Tuckerman. A de nouvelles questions de M. Ethier le ministre répondit encore que le directeur de la maison Arthur Young & Co est d'origine anglaise et que la *majorité* de ses employés sont d'origine américaine.

Relisez ces vingt-six noms, dont *la majorité* sont portés par des Yankees, et demandez-vous, lecteurs impartiaux et perspicaces lectrices, si nous n'avons pas raison de croire qu'il s'est fourré du boche dans la réorganisation de notre Service civil, comme d'ailleurs dans la plupart de nos entreprises nationales — et si les Canadiens ne passent pas pour de jolies poires aux yeux experts de certains experts?

Comme salaire (c'est toujours le ministre qui répond à M. Ethier), le gouvernement canadien paie, pour chacun de ces agents d'Arthur Young & Co, de $25 à $35 par jour, plus $5 pour frais d'hôtel. Et le représentant du gouvernement au Sénat, sir James Lougheed, répondant à d'autres questions du sénateur Legris, le 4 novembre, ajoutait que ces experts dressent un compte spécial pour leurs heures de travail supplémentaire (*overtime*), au taux de $3 par heure. Au 28 octobre dernier, le gouvernement leur avait déjà versé $47,310.75. La Commission du Service civil leur avait, en outre et en sus, adjoint quarante-deux commis, au coût de $12,497.64.

Dès le 1er juin 1919, les experts de Chicago avaient publié une "Classification" du Service civil du Canada, en deux éditions, anglaise et française, coûtant $9,574.48, sans un sou de plus, ni de moins. Les trois commissaires canadiens du Service civil — les seuls chargés et responsables de cette classification — confirmèrent et contresignèrent le travail de leurs experts américains avec, en manière de paraphes, force compliments pour l'habileté de ces messieurs. Et, le 10 juin, M. Maclean présenta ce plan d'organisation à la Chambre des Communes avec un projet de loi — bill 136 — décrétant la mise en vigueur de la classification américaine des services administratifs canadiens.

Il semble appartenir aux méthodes de ces experts de Chicago de ne révéler qu'au dernier moment leurs plans d'organisation, afin d'empêcher les employés atteints de signaler des erreurs et d'articuler des griefs qui, d'après les principes du *fair play* britannique, devraient être jugés au mérite et redressés avant la sanction des plans générateurs de ces erreurs et de ces griefs, mais en retarderaient trop longtemps, au gré des ingénieurs américains, l'adoption définitive.

A Ottawa, les fonctionnaires du Parlement eurent tôt fait de se renseigner, et le ramage commença. Tant et si bien que le bill 136 échoua, que le 7 juillet la session fut prorogée et la classification jetée au panier.

Les causes de ce premier fiasco sont, pour la plupart, d'ordre psychologique, et les commissaires du Service civil auraient pu les prévoir à l'aide d'un peu de réflexion.

Les 60,000 employés des services fédéraux se ressentant, comme le commun des mortels, de l'incessant accroissement du coût de toutes choses, escomptaient depuis de longs mois le soulagement que la réorganisation leur avait fait espérer. Or, les premiers d'entre eux qui purent prendre connaissance des plans de cette réorganisation s'aperçurent que, loin d'améliorer leur

sort, l'intervention des experts de Chicago réduisait leur traitement dans des proportions effroyables et que, au surplus, l'article 4 du bill destiné à mettre la classification en vigueur abrogeait expressément le cinquième alinéa de l'article 9 de la loi de 1918 garantissant à chaque fonctionnaire et employé le statut qu'il possédait à cette époque. Ils protestèrent et poussèrent les hauts cris, en écorchés qu'ils étaient, et le reste du Service civil, qui n'avait cependant pu rien connaître encore de la classification, fut pris de peur panique et se souleva d'instinct.

Les commissaires du Service civil s'évertuèrent à expliquer que les experts avaient dû se précipiter pour terminer leur classification et la faire adopter sans retard par le Parlement; que, de ce fait, la classification contenait des erreurs que les commissaires allaient rectifier par la suite; que, telle quelle, elle assurait un soulagement substantiel à certaines classes; bref, que le Service civil devait faire absolue confiance à ses commissaires. Mais la suspicion s'était déjà trop invétérée dans le Service civil pour que les exhortations des commissaires pussent adoucir ses déceptions.

Est-il vrai que les classificateurs avaient en premier lieu établi une échelle de salaires réellement porportionnés aux conditions nouvelles de l'existence, mais que le gouvernement leur enjoignit d'opérer une réduction de quinze millions dans le budget du Service civil et que les experts s'employèrent de leur mieux à cette opération de commande? Est-il vrai que tel et tel des experts de Chicago s'appliquèrent avant tout à gagner les bonnes grâces du gouvernement et à se préparer ainsi, en douceur, dans les cadres mêmes de la Commission du Service civil, un emploi digne de leurs qualifications extraordinaires, comme organisateurs des personnels ou comme exécuteurs des hautes et basses œuvres du pouvoir, ayant déjà témoigné de leurs aptitudes à ces délicates fonctions en indiquant le moyen, introuvé jusque là, de congédier d'un coup 400 vieux employés de l'Imprimerie nationale?

Que ces raisons soient exactes ou exagérées, elles paraissent bien les seules à expliquer que les plus hauts fonctionnaires, les plus influents et les mieux rétribués, soient encore les plus avantagés dans cette réorganisation américaine. Elles expliqueraient aussi plausiblement pourquoi a été relevé le salaire des classes inférieures négligées depuis trop d'années et se disposant à obtenir enfin par la grève un traitement devant leur permettre de vivre; elles expliqueraient de même qu'il a fallu rogner sur les classes intermédiaires pour acquérir la bienveillance des plus gros fonctionnaires et le silence des plus petits employés, et réaliser tout ensemble le quantum d'économie requis par le gouvernement.

Cela, sauf erreur, se rapproche plus de la politique et du patronage, que d'une réorganisation établie sur des principes de "business and efficiency". D'autant que, par un curieux hasard, il se trouve encore que cette classification, façonnée par les experts dont on sait les noms, relève les salaires attachés à certains emplois du Service canadien dont les titulaires actuels sont d'origine yankee ou allemande, et que les positions exigeant en pratique des fonctionnaires d'origine française, comme celles de traducteur, sont classés au-dessous des positions de graisseur d'ascenseurs ou de contremaître des laveuses de planchers — cependant que ces derniers doivent justifier d'une instruction primaire et que la classification exige la plus haute instruction des traducteurs (1); cependant encore que les classificateurs déclarent avoir établi leur gradation sur, entre autres, ce principe d'équité: "Fairness to the employee requires "that the compensation should permit him to main- "tain a standard of living that will make for the good "of society and posterity"....

Ces constatations, et d'autres encore, donnèrent donc lieu à tant de réclamations que la session du printemps de 1919 se termina sans que rien n'eût encore été fait pour régulariser les salaires et apporter le soulagement promis.

Les différentes associations du Service s'agitèrent et exigèrent, pour subvenir aux besoins les plus pressants des employés, le boni que tous les gouvernements du monde, même les boches et les turcs, avaient accordé à leurs personnels civils pour les aider à traverser la crise économique occasionnée par la guerre. Ce fut encore les experts de Chicago qui organisèrent la répartition de ces gratifications de guerre effectivement décrétées par arrêté ministériel en date du 15 juillet 1919 — soit huit mois après l'armistice.

Cette répartition est aussi remarquable d'ingéniosité et les experts de Chicago ont trouvé cela tout seuls. Selon son âge, son salaire régulier et son état civil, chaque employé reçoit, par versements mensuels, une gratification annuelle variant de $420 à $60, suivant une échelle dégressive qui avantage les moins salariés et s'arrête aux employés célibataires touchant $1,800 et aux employés mariés touchant $3,000 de traitement. En sorte que des milliers et des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, demeurant dans leur famille et n'ayant aucune charge à acquitter, peuvent ajouter un coquet supplément à leur toilette et à leurs amusements, tandis que toute aide est refusée aux célibataires plus âgés parvenus à un salaire de $1,800, ainsi qu'aux chefs de famille touchant $3,000. Cette dernière classe est celle des plus anciens employés qui, à force de travail, ont fini par occuper un emploi offrant quelque dignité et comportant autant de responsabilités, qui ont les plus nombreuses charges domestiques et sociales et sont aussi le plus lourdement mis à contribution par les pouvoirs publics qui trouvent naturellement, dans l'imposition de taxes,

(1) M. Myers, qui représentait les experts de Chicago devant le comité de la Chambre des Communes chargé d'étudier le bill de réorganisation du Service civil, déclarait que les traducteurs sont généralement trop payés pour la besogne qu'ils ont à faire et qui ne requiert pas une grande dépense de génie, n'importe qui, possédant une instruction moyenne et un bon dictionnaire, pouvant traduire n'importe quoi. C'est l'opinion de M. Myers, qui ne connait d'ailleurs pas un mot de français et confond impertubablement les traducteurs officiels ou techniques avec les interprètes d'occasion. Que M. Myers, qui se targue d'une instruction d'expert universel s'arme donc d'un bon dictionnaire et s'exerce à traduire en francais le titre qu'il se donne de "business and efficiency engineer"! Il acquerra immédiatement l'expérience que, s'il est souvent aisé de *comprendre* un texte, c'est une autre affaire que d'en *écrire* l'exacte traduction, ce texte ce composât-il de trois mots.

le facile moyen de ne pas trop éprouver la dureté des temps.

La plupart des gouvernements qui n'ont pas eu recours aux avis d'experts américains ont cru plus équitable d'accorder une aide égale à tous leurs employés — c'est-à-dire que tous les employés subissant les mêmes effets de la guerre, ils ont besoin d'une égale proportion de surplus de revenu pour mettre les deux bouts ensemble. C'est ce que le gouvernement de Québec, entre autres, a cru devoir faire, et cette politique a prévenu toute récrimination. Le Service fédéral récrimine, et les plus anciens fonctionnaires récriminent avec d'autant plus de raison que le gouvernement leur refuse toute gratification de guerre dès qu'ils touchent un salaire de $3,000, alors que, du fait même de la guerre, il accorde, non pas un boni temporaire, mais une augmentation définitive et permanente de $1,000 par année à tous les sous-ministres, qui touchaient déjà un salaire de $5,000.

Tout cela eut pour effet naturel d'abolir la confiance que le Service civil faisait à ses commissaires et de lui rendre suspects ces soi-disant experts qui, comme il appert amplement de leur classification, ont fait preuve d'une ignorance absolue des conditions de la vie canadienne et même des conditions de nos affaires administratives, et semblent s'être uniquement souciés de débarrasser le gouvernement des réclamations de ses employés en prenant la responsabilité apparente d'une pseudo-standardisation des services publics, et en transgressant pour cela les directions fondamentales du Parlement qui avait prescrit à la Commission du Service civil de consulter les chefs de service avant de préparer des plans de réorganisation.

Leur première classification ayant donc été jetée au panier, les experts se remirent à la besogne pour en confectionner une autre qui fut soumise au Parlement le 29 septembre, au début de la dernière session, avec un nouveau bill désigné "Bill 18".

Cette nouvelle classification, ou plutôt cette deuxième édition de la classification américaine, se déclare " refondue après audition des officiels et des fonctionnaires du Service " et fait entendre par là que les commissaires et leurs ingénieurs de Chicago se sont conformés, cette fois, aux directions du Parlement.

Afin d'éviter que leur deuxième classification ne fût jetée au panier comme la première, ils consultèrent en effet les chefs de certains services. Mais ils estimèrent bientôt ce mode d'opération gênant et trop lambinant au gré du génie expéditif américain, et ils instituèrent un tribunal d'enquête — Board of Hearing — pour entendre les recommandations des chefs de service et les griefs des fonctionnaires lésés, pour suggérer aussi les mises au point légitimes dans la reprise de la classification. Ce tribunal d'enquête se composait de quatre hauts fonctionnaires représentant les principaux services et la Fédération du Service civil — avec un des trois commissaires du Service civil, comme président et gouvernail de cette cour d'apparat.

Dépendant exclusivement de la Commission du Service civil et de ses experts américains qui ne manquèrent à aucune de ses audiences, ce tribunal d'enquête et d'appel n'a siégé que rarement et n'a connu que des matières que ses créateurs ont bien voulu lui soumettre. Le peu de besogne qu'il lui a été loisible d'accomplir suffit toutefois à démontrer qu'un tribunal de nos hauts fonctionnaires devait être le corps le plus compétent pour organiser et classifier notre personnel administratif. Du moment que le gouvernement décidait de mettre fin au patronage, qui profite aux politiciens mais dont les chefs de service sont les premiers à souffrir en ce qu'il encombre d'incapables les ministères, nuls experts — fussent-ils septante et sept fois américains — ne pouvaient et ne pourront jamais opérer une plus effective organisation et une plus rationnelle classification que peut le faire un tribunal composés de nos propres sous-ministres et chefs de service, de ces hauts fonctionnaires canadiens qui sont depuis longtemps sevrés de la politique et possèdent l'expérience de notre administration aussi bien que celle de nos façons de vivre et de travailler. Personne autant qu'eux ne connaît les vices d'organisation et les troubles que la politique a introduits dans nos personnels. Il suffisait de s'aviser que nous avons, chez nous, les facteurs de cette épuration, épuration que les chefs du personnel sont les premiers à souhaiter, dans leur propre intérêt et pour mettre bon ordre aux services dont ils sont eux-mêmes responsables.

Fonctionnaires et employés fédéraux regrettent à juste titre que ce tribunal n'ait eu le loisir que de reviser quelques-unes des 850 pages de la classification qui va régler le sort de milliers d'individus et de milliers de familles. Ils regretteront davantage que ce tribunal n'ait pas été constitué par le Parlement plutôt que par la Commission du Service civil et pour la frime; qu'il n'ait pas été établi de façon permanente et autrement que sous la dépendance de la Commission et de ses experts américains. Car, maintenant que les classificateurs ont réussi à faire adopter leurs plans d'organisation, le tribunal d'enquête n'existe plus. La Commission du Service civil possède pleins pouvoirs pour classer et déclasser les 60,000 fonctionnaires du service fédéral, sans que ces 60,000 fonctionnaires absolument assujétis à sa jurisdiction aient le moindre recours, le moindre droit d'appel contre les erreurs ou injustices susceptibles d'être commises par la Commission du Service civil, composée de trois hommes sujets comme les plus justes à pécher sept fois par jour, de trois hommes formés par la politique et mis en place à la faveur du patronage le plus manifeste, de trois hommes dont le plus capable n'avait aucune notion des services administratifs avant que de devenir roi et maître du Service civil par la seule grâce de M. Laurier ou de M. Borden.

Car, enfin, elle a été adoptée par le Parlement, cette classification américaine, et sanctionnée le 10 novembre au nom de Sa Majesté. Plus exactement, c'est la loi mettant cette classification en vigueur qui a été adoptée et sanctionnée.

Tous les intéressés savent parfaitement, et les commissaires sont les premiers à admettre que cette classification revisée fourmille encore d'erreurs et d'absurdités. Entre nous, elle ne diffère sensiblement de la première édition que par la couverture. Mais nos législateurs étaient las d'entendre les protestations des uns et des autres; les 50,000 employés du "service extérieur", comptant quand même que la réorganisation améliorerait leur sort, réclamaient de plus en plus la régularisation des salaires; les commissaires du Service civil protestaient de leurs pures intentions et promettaient de redresser les moindres erreurs de la classification; les membres du Parlement, même les plus opposés à l'abolition des recommandations politiques dans la nomination des fonctionnaires, n'osèrent pas résister plus longtemps à une législation devant en principe satisfaire l'opinion publique. Pour en finir, le Parlement, de guerre lasse, s'en remit à la Commission du Service civil du soin d'arranger les choses; et, aux dernières heures de la session, dans la presse et le brouhaha des dernières affaires, les trois quarts des membres du Parlement ayant déjà quitté la capitale, le bill 18, mettant en vigueur la classification des ingénieurs de la firme Arthur Young & Co, fut dûment adopté par le Parlement du Canada.

Par l'insertion d'un amendement biffant deux lignes du projet de loi, le Parlement avait cependant pris soin de retirer de la Commission du Service civil, pour se la réserver en propre, "l'organisation" des services particuliers de la Chambre des Communes et du Sénat, et de réserver également au Gouverneur en conseil la nomination des sous-ministres, commissaires et autres hauts fonctionnaires. D'autre part, le bill 18, devenu loi, conservait la disposition suivante, édictée en toutes lettres au deuxième paragraphe du nouvel article 42, relatif à la classification:

> "La Commission doit, dans la suite, selon qu'elle le considère de temps en temps nécessaire, établir de nouvelles classes et de nouveaux grades et y classifier de nouvelles positions créées ou des positions comprises ou non comprises dans toute classe ou grade établi dans ladite classification, *et elle peut diviser, combiner, changer ou abolir les classes et grades existants.*"

En sorte que cette fameuse classification américaine qui, durant plus d'une année avait d'abord fait naître l'espoir, puis l'anxiété dans tous les services de l'Etat, et qui aura coûté au pays le joli denier que nous saurons peut-être un jour, peut maintenant être rabibochée au loisir de la Commission du Service civil; et les classes et grades, établis à si grande peine, pourront être à son gré divisés, combinés, changés ou abolis. Alors à quoi tout cela sert-il donc?

Cela servira autant que cette horloge, que trois braves ronds-de-cuir de ma connaissance avaient confectionnée, grâce à leur trois spécialités distinctes: le premier était expert en mécanisme, le deuxième répondait de la sonnerie et le troisième avait établi un superbe cadran. Cette horloge marchait aussi recta que le soleil en personne, bien que les rapports entre ces parties essentielles de l'horloge ne fussent pas très précisément réglés; et les trois collaborateurs savaient en toute exactitude, lorsque les aiguilles marquaient dix heures vingt-sept et que la sonnerie battait quatre heures, qu'il était alors onze heures quarante. Ainsi les experts de Chicago ont dressé leur classification; le Parlement du Canada s'est réservé l'organisation de ses bureaux immédiats; le Gouverneur en conseil verra lui-même à l'installation des plus hauts rouages de l'administration, et les commissaires du Service civil referont le reste à leur fantaisie. Chaque partie sera au point, et l'on y comprendra sans doute quelque chose dès que les constructeurs de ce chronomètre se seront entendus pour nous expliquer la combinaison qui nous permettra d'y trouver midi à quatorze heures.

La Commission du Service civil, qui a inspiré cette organisation, s'est attribué pour sa part les pouvoirs les plus autocratiques. La Chambre des Communes et le Sénat n'ont guère osé réprimer des prétentions qui, en temps normal, auraient paru excessives. Au temps que nous traversons, personne ne veut ouvrir la bouche pour s'opposer à l'abolition du patronage politique. Le sénateur Fowler a sans doute exprimé l'idée de derrière la tête de plusieurs membres du Parlement en disant au Sénat: "Donnons à la Commission du Service civil tous les pouvoirs. Si, après cela, son système est trouvé défectueux, elle ne pourra pas alléguer que c'est à cause des obstacles que nous lui aurons suscités".

Le patronage est donc aboli. Les ministres ont maintenant une raison plausible pour évincer les quémandeurs de places. Le recrutement des nouveaux fonctionnaires s'effectuera à la suite d'examens; chaque classe d'employés connaît les qualifications qu'elle doit posséder ainsi que les limites de ses appointements et de son ambition.... Cela est parfait — sur le papier.

Dans la pratique, la Commission du Service civil, forte de ses nouveaux pouvoirs, s'est déjà mise à dérouler des arpents et des milles de *red tape*. L'an dernier, une vacance dans un bureau de poste se remplissait en deux jours sur la recommandation d'un député qui se portait garant du nouveau titulaire. Aujourd'hui, cinq ou six employés sont spécialement commis à la correspondance qu'il faut échanger avec la Commission du Service civil pour remplir, dans les Postes seulement, les vacances qui resteront ouvertes durant des mois et des mois. Les sous-ministres sont déjà plus qu'agacés des formalités dont la Commission entoure sa dignité accrue; ils commencent à en avoir assez des experts américains, de ces blancs-becs de trente ans, qui prétendent enseigner l'abécé aux fonctionnaires les plus expérimentés. Car il faut vous dire que les ingénieurs d'Arthur Young & Co sont toujours au service de la Commission du Service civil pour exécuter leurs plans d'organisation..... La classification ne devant s'appliquer qu'en avril prochain, les employés intéressés accusent le gouvernement de leur avoir manqué de parole et des grèves se

fomentent dans divers groupes. Au commencement de juillet dernier, le Parlement vota une allocation provisoire de dix millions de dollars pour subvenir aux gratifications devenues nécessaires par le retard de la réorganisation des services. Malgré ces dix millions dépensés en bonis de guerre, voilà que le gouvernement a cru devoir reporter à douze mois en arrière les effets de cette réorganisation — ce qui n'empêchera peut-être pas tout à fait la semence du bolchévisme de se propager d'un département à l'autre.

Le moins qu'on puisse prédire, c'est que les plans d'organisation que les agents d'Arthur Young & Co auront laissés à Ottawa iront avant longtemps rejoindre au panier leur première classification, si toutefois, d'ici là, un nouveau gouvernement ne s'avise de rendre des points au gouvernement unioniste qui réclame le mérite d'avoir aboli le patronage politique et n'abolisse, de ce coup, la Commission du Service civil et tout son système américain.

Que la leçon serve au moins à notre ville et à notre province! Si tant est qu'on s'émerveille de l'esprit pratique américain au point de ne croire qu'à ses méthodes pour l'organisation de nos services publics, Montréal et Québec se procureront cette méthode toute faite chez l'Imprimeur du roi, à Ottawa, moyennant 50 sous l'exemplaire. Avec l'esprit latin qui reste en notre ville et en notre province, nous pourrons nous-mêmes suppléer ce qu'il y manque de justice et de considération pour les serviteurs du public — et facilement prévenir les misères domestiques et les crises sociales que suscite l'exploitation trop savante de la machine humaine.

L'abeillle et la guêpe sucent les mêmes fleurs; mais toutes deux ne savent pas y trouver le même miel.

* * *

Il faut que les hommes soient les esclaves du devoir, ou les esclaves de la force.

JOUBERT.



Salle du "Art Club", (Montréal).

M. MAURICE CULLEN

Par M. l'Abbé OLIVIER MAURAULT

Madame Madeleine commence aujourd'hui une galerie de nos artistes canadiens. Par une attention délicate, elle a voulu que nous parlions d'abord de M. Cullen. Une visite fut arrangée, et nous trouvâmes l'artiste au rez-de-chaussée de cette sorte d'Ecole d'art où voisinent son atelier et ceux de MM. Laliberté, Suzor-Côté et Franchère.

M. Maurice Cullen est né en 1866 à St-Jean de Terreneuve. Dès l'âge de 3 ans, il vint à Montréal avec ses parents. Ceux-ci le destinaient au commerce. Mais bien qu'il ne comptât aucun artiste parmi ses ancêtres, il aimait le dessin et en couvrait les marges de ses cahiers. On le trouve donc bientôt au Monument National, aux cours du Conseil des Arts, étudiant la sculpture avec Philippe Hébert. Sans doute son talent de peintre et de dessinateur l'emporta, puisque, en 1888, il devint l'élève de Delaunay, à l'école des Beaux-Arts de Paris. Il eut aussi pour professeur le peintre Roll, qui vient de mourir. Il passa huit années en Europe, en compagnie de Gill, de Larose, et de plusieurs autres qui vivent encore.

En 1894, le Salon de Paris exposait de lui une scène de neige. Un an plus tard, l'Etat français lui achetait une toile "l'Été", actuellement au musée de Nevers. De retour au pays en 1896, il devint sans retard membre de l'Académie Royale du Canada et d'autres associations artistiques.(1) Chaque année, les salons de peinture s'ornèrent de quelques beaux tableaux de lui, et bientôt il eut la réputation d'être notre meilleur peintre de la neige. Il est vrai que le moindre ruisseau glacé, peint par Maurice Cullen, est une chose dont une collection d'œuvres canadiennes ne peut guère se passer: un courant limpide aux reflets noirs et jaunes, entre deux rives enneigées, et à travers les arbres couverts de givre, un morceau de ciel pâle, et puis, cette atmosphère spéciale au peintre, vraiment inimitable...

Depuis quelques années, M. Cullen a des émules. Nous connaissons des paysages d'hiver de M. Suzor-

(1) *L'Arts Club* est une association d'artistes, dont M. Cullen fait partie depuis une dizaine d'années. Elle possède un immeuble, rue Victoria, où se trouve l'agréable pièce que nous reproduisons. Nous avons en main le catalogue de la dernière exposition qui y fut tenue, du 29 novembre au 20 décembre. Cent vingt cinq toiles y figurent, de MM. Barnes, Bladen, Brymner, Cullen, DeBell, Earle, Evans, Franchère, Caron, Holgate, Jackson, Johnstone, Jones, Kilgour, MacFarlane, Miller, Pattison, Perrigard, Pilot, Robinson, Russell, Raine, Scott, Simpson, Taylor, Topham.



M. Cullen travaillant a son tableau: *Jardin de l'Université de Bonn.*

Côté, de M. Clarence Gagnon, de M. Franchère,—et nous pourrions en nommer d'autres,—qui, pour être traités d'une manière différente, sont néanmoins chargés de vérité, de poésie, j'allais dire de chaleur... Cependant ils ne font pas oublier les Cullens. Nous reproduisons ici deux des plus belles toiles de l'artiste: "le Lac et le Mont Tremblant", dans les Laurentides, et "la Récolte de la glace" en face de Montréal. On voit par ce dernier exemple qu'il sait tirer de la beauté, des sujets qui semblent en contenir le moins.

Jusqu'à il y a deux ans, notre peintre avait trouvé dans la nature canadienne tout ce qui lui fallait; et sans doute il s'en serait toujours contenté, sans la guerre. On sait, en effet, que quelques-uns de nos peintres,—pas assez nombreux,—furent envoyés avec les armées canadiennes, dans le but d'illustrer à l'avance les récits que l'on ferait plus tard des campagnes de Flandre, de Somme, et de l'occupation du Rhin. M. Cullen,—le doux et apparemment timide M. Cullen,—partit pour la guerre, et vécut six mois au front, avec nos soldats, faisant des croquis et des pochades des champs de bataille, des campagnes dévastées, des églises ruinées, des camouflages et des tranchées au clair de lune.

La grande toile à laquelle M. Cullen travaille,—dans la photographie reproduite,—est le jardin de l'Université de Bonn (2), meublé de nos canons. Les grands arbres du premier plan, la simple ligne des bâtiments et l'élégante silhouette du pavillon central à clocheton, en font une belle scène. L'artiste voulut bien nous montrer quelques autres tableaux qu'il prépare pour ce Musée de la Guerre que l'on va établir dans la capitale. Une vue du "no man's land", entre deux tranchées, nous a saisi. L'humus roux est bouleversé; les trous d'obus sont à moitié comblés de neige; mille débris informes y apparaissent; la ligne bleue de l'horizon ondule légèrement au-dessus; un ciel gris, où se traînent de tristes nuages sans soleil, recouvre cette scène désolée.

(2) C'est à Bonn que Guillaume II fit ses études universitaires.



Le Lac du Mont-Tremblant, (Laurentides), M. Cullen.

M. Cullen nous rapporte donc de ce voyage de vigoureux paysages où vibre son âme de poète. Ils vont s'ajouter à tous les autres que nous a donnés son pinceau de maître et vont très heureusement diversifier son œuvre.

Autant que l'œuvre, l'homme chez cet artiste est aimable. Ses yeux bleus, doux et lumineux, en disent long sur sa sensibilité et sur sa bonté. Celle-ci est connue parmi les artistes. On nous en a rapporté un trait qui lui fait honneur. Chargé par le jury des expositions d'accrocher les tableaux à la cimaise, il lui arrive parfois de céder sa propre place à un confrère afin de le mettre en valeur, se contentant pour lui-même d'un coin plus modeste. Il est vrai que ses toiles attirent, où qu'elle se trouvent...

Cette même bienveillance rend son commerce fort agréable, et nous en avons abondamment profité lors de notre visite.

Les oeuvres qu'il faut aimer

Le Secours d'urgence dans les Régions libérées, dont la présidente d'honneur est Mme la maréchale Joffre, et dont le conseil d'administration est composé de M. Fernand Lauder, membre de l'Institut, directeur de la Revue Hebdomadaire, de Mme René Viviani, de Mlle Marguerite Javal et de M. Georges Odier, fait appel aux Français éloignés de la mère-patrie et aux amis de la France pour qu'ils l'aident par leurs contributions à poursuivre l'oeuvre qu'il a entreprise dans les départements dévastés.

Doublant l'action administrative, souvent alourdie et ralentie par le formalisme bureaucratique, le Secours d'urgence accourt partout où on l'appelle. Aujourd'hui il a des délégués dans la Somme, dans l'Oise, la Marne, le Nord, les Ardennes et le Pas-de-Calais; il a ravitaillé plus de 400 villages; chaque jour, ses délégués créent, sur place, des assistances par le travail, des hôtelleries, des dispensaires, des hôpitaux, des foyers civils; ils ont pourvu plus de 9,000 familles rurales de vêtements, de meubles, d'ustensiles et d'outils agricoles.

Mais il y a encore, hélas! beaucoup à faire et l'oeuvre de reconstitution nationale sera l'oeuvre patiente d'une génération. Le Secours d'urgence fait donc appel à tous ceux qui veulent hâter ce relèvement français. Les donations seront reçues avec reconnaissance au Consulat Général de France, 50, Notre-Dame Ouest, Montréal.

L'AUBE QUI VIENT....

Le ciel est devenu d'une blancheur de voile,
Et j'ai vu des roseaux
Dessiner leurs corps frêles sur les eaux,
Tandis que s'éteignaient doucement les étoiles.

Le silence de l'aube est troublé par le vent
Qui frôle de ses doigts le corsage des feuilles.
Tout le paysage se recueille
Pour saluer le jour, dans le matin fervent.

Le réveil clair du coq, claironnant dans la grange,
Salue, aux lointains blancs, le lever du Soleil.
C'est l'envahissement de la clarté: l'éveil,
Immense cercle d'or sur l'horizon en frange.

De son pas lourd, s'en vient le premier moissonneur,
Avec sa faux d'acier qu'un jet de feu éclaire.
Ce paysan qui monte au sillon séculaire,
Seul, devant le soleil, a l'ait d'un grand seigneur.

EDOUARD CHAUVIN



Tableau de M. Cullen: *La récolte de la glace.*

LES SPHINX

Par HENRI MAREUIL

Parmi les nombreux et divers uniformes alliés qui, pendant la guerre, encombraient les trottoirs des grands boulevards et les terrasses des cafés parisiens, dans ce grouillement bigarré et babélique, on pouvait remarquer de rares militaires vêtus du khaki britannique mais habituellement coiffés du bonnet de police bleu horizon ou de képis ou de casques français; leur col s'ornait de deux têtes de sphinx sur fond bleu, qu'on ne distinguait pas toujours au premier coup d'œil, et qui donnaient souvent lieu à d'amusantes méprises, car tantôt on les prenait pour une tête d'éléphant, tantôt pour une tête de chien, ou bien encore pour une tête de femme orientale. Et de fait les gens qui ne savaient rien de ces militaires un peu mystérieux, mais qui voulaient à tout prix paraître bien informés, disaient, d'un air entendu, à leurs amis: ce sont des coloniaux, ou des soldats de l'armée des Indes. — Il est juste de dire que, pour ajouter à la confusion, l'uniforme de ces messieurs portait souvent l'empreinte d'une certaine fantaisie, que tel d'entre eux accentuait autant que possible, dans sa tenue et sa personne, l'allure anglaise, tandis que tel autre ne pouvait et ne voulait pas passer pour autre chose qu'un bon Français déguisé en Britannique. Nos gens donc piquaient habituellement la curiosité; et de cela et de leur originalité ils n'étaient pas médiocrement fiers.

Cette curiosité était parfois si forte que, dans un tramway ou dans le Métropolitain, un voyageur, après quelques instants d'infructueuse observation, se décidait à poser la question tant attendue de l'objet de cet examen: "Pardon, monsieur, qu'est-ce que ces deux petites figures que vous portez au col?" Et l'interpellé de répondre, selon son humeur, avec dignité ou avec bonhomie: "Ce sont des sphinx, insigne des interprètes à l'armée anglaise (ou américaine)." Et effectivement ce militaire à l'uniforme khaki, à la coiffure française et aux insignes exotiques, était tout simplement un interprète à l'une des deux armées anglo-saxonnes, — autrement dit un Sphinx.

Qu'étaient les Sphinx? que faisaient-ils? C'est ce que l'auteur de ces lignes, qui a été interprète à l'armée britannique pendant deux ans, de 1915 à 1917, voudrait exposer aux lecteurs de la *Revue Moderne*, avec l'espoir qu'ils s'intéresseront à ce récit tout simple et tout uni.

* * *

Lorsque le Corps expéditionnaire du maréchal French vint, en août 1914, se placer à l'extrême-gauche de l'armée française, on le pourvut d'interprètes pris parmi les sous-officiers français appartenant pour la plupart à la cavalerie. C'était alors la guerre de mouvement, et la tâche de ces interprètes de la première heure était essentiellement militaire, je veux dire qu'elle consistait par-dessus tout à assurer le contact entre les deux armées, à aider les officiers alliés à lire les cartes de l'état-major français dont ils étaient munis et auxquelles ils n'étaient pas habitués, enfin à accompagner les patrouilles. Ces premiers interprètes firent campagne avec leur tenue française, en casques de dragons ou de cuirassiers, en culottes rouges, dans les rangs khaki des Anglais. De ce fait, et aussi du fait de leur courage, ils subirent des pertes assez sérieuses en tués et en blessés.

On reconnut donc rapidement qu'il fallait modifier cet état de choses meurtrier. D'autre part l'armée britannique augmentant, il fallut augmenter aussi le nombre des interprètes. Vers la fin de 1914, on décida de les habiller de l'uniforme des troupes avec lesquelles ils allaient vivre, tout en leur laissant leur coiffure et leurs insignes français; en même temps on fit appel aux candidats-interprètes. Cette deuxième génération se trouva bientôt rassemblée au dépôt du Hâvre; composée surtout de gens du monde, elle remplit le grand port de la Manche de ses uniformes élégants et de ses fantaisie coûteuses. C'est sans doute à cette période qu'appartint l'interprète auquel faisait allusion M. Olivar Asselin, quand il écrivait dans une de ses dernières chroniques ces lignes cruelles: "............ l'interprète, — personnage généralement bien apparenté, généralement influent, qui, selon ses souvenirs de mess, fera obtenir la Légion d'Honneur ou donnera le coup de pied de l'âne à ses anciens hôtes et commensaux..."

Puis les divisions britanniques arrivant toujours, et plus tard, en 1918, les Américains venant se joindre aux alliés en nombre considérable, le recrutement des interprètes s'élargit forcément; il en vint de toutes les armes, et leurs rangs se grossirent de nombreux engagés volontaires, qu'on n'avait pas acceptés pour le service normal. A la longue nous devînmes un petit monde où étaient réunies toutes les classes et toutes les spécialités de la nation, où fraternisaient tous ceux qui, par éducation ou par métier, connaissaient la langue anglaise. A la fin de la guerre, le corps des interprètes comptait environ 6,500 membres: ecclésiastiques, gens du monde, littérateurs, membres des professions libérales, hommes politiques, artistes, industriels, commerçants, fonctionnaires, chefs de cuisine, employés, financiers, entraîneurs de courses, etc.... Ils s'appelaient entre eux les Sphinx, parce qu'en août 1915, on leur avait donné cet insigne remarquable pour les bien distinguer du reste des armées; insigne dont l'origine remonterait à la campagne d'Egypte, alors que les interprètes de Bonaparte portaient des têtes de sphinx sur leurs boutons d'uniforme....

* * *

Insigne inattendu aussi, car s'il est une qualité qu'on accorde à un interprète, ce n'est sans doute pas celle d'être silencieux. On dit que les interprètes d'Hannibal, pendant sa campagne d'Espagne, se dis-

tinguaient par des têtes de perroquets. Voilà au moins un insigne approprié! Mais un sphinx, l'emblème de l'énigme! Et cependant....

Voyons en effet le nouvel interprète qui, après avoir servi dans les rangs français, ou après avoir contracté un engagement volontaire, avait passé quelques jours, quelques semaines parfois, au dépôt du Hâvre; là on l'avait revêtu de l'uniforme khaki, et on l'avait rapidement initié à ses nouveaux devoirs. Et un beau jour un ordre arrivait; le Sphinx était affecté à une unité anglaise, nouvellement débarquée ou bien à son poste sur la ligne de feu, — disons un bataillon. Il arrivait à l'état-major de la division, où il trouvait l'officier français chargé de diriger et d'administrer la trentaine d'interprètes attachés à la division; et, après une rapide entrevue, il rejoignait son unité. Le voici donc loin de ses chefs, de ses camarades, soldat français isolé au milieu de compagnons d'armes étrangers. Situation délicate, qui exigeait infiniment de discrétion et de tact. Notre homme était en quelque sorte un ambassadeur au petit pied auprès des militaires alliés; comme il était en contact constant avec eux, ils étaient portés par un sentiment bien humain à le prendre pour type de ses compatriotes. Ilf allait tenir compte aussi des caractères psychologiques spéciaux des Britanniques, des Anglais du moins, peu liants et renfermés, des méfiances raciales, du caractère hautain et distant d'un certain nombre d'officiers réguliers, auxquels l'interprète se heurtait parfois. Livré à lui-même dans ce milieu réservé, il fallait que, par son aptitude professionnelle, par sa bonne humeur, par sa correction, et surtout par son tact, il brisât la glace, qu'il obtînt rapidement la confiance de l'unité, s'il ne pouvait prétendre à entrer très vite dans son intimité. Tâche délicate, je le répète, car il ne suffisait pas, pour la réussir, de connaître la langue anglaise et le métier, il fallait aussi et surtout ne pas ignorer la psychologie, souvent déconcertante, de nos alliés; et plus d'un, parmi les interprètes, pour avoir méconnu cette obligation, échoua fâcheusement.

* * *

Suivons notre Sphinx dans sa carrière. Imaginons qu'elle avait commencé en quelque jour du printemps de 1916, tandis que l'armée du maréchal Haig, sur les conseils de Joffre, se recueillait et rassemblait ses jeunes forces en vue de l'offensive de l'été. Il était cantonné avec le train de combat (*Transport lines*) de son bataillon, car les règles établies depuis la guerre de tranchées par la M. M. F., — Mission Militaire Française près l'armée britannique, — dont il dépendait pour tout ce qui concernait la discipline et l'administration, lui interdisaient de monter en ligne. Il était donc cantonné dans un village, et il vivait habituellement avec le Quarter Master; quand le bataillon descendait au repos, il se joignait en général au mess des officiers.

Vivant ainsi dans l'intimité de l'unité, l'interprète avait mille occasions de lui rendre de menus services: trouver de bons *billets*, dénicher la fine blanchisserie pour le colonel, retenir la salle de mess la plus confortable, reconnaître l'endroit où se vendait le whisky!

Mais le rôle principal des Sphinx consistait à servir d'intermédiaire entre les populations françaises et l'armée alliée. Ce n'était pas toujours une sinécure... Tout d'abord, la troupe et la population étaient séparées par leur ignorance réciproque de leur langage. A la longue elles avaient bien inventé à leur usage une sorte de langage, mi-anglais, mi-français et fortement mâtiné de parler nègre qui suffisait aux relations courantes. Mais ce langage pouvait même être une source d'inintelligence et de conflit, et il arrivait que soldats et civils,tout en se figurant qu'ils se comprenaient, n'entendaient pas un mot de ce qu'ils disaient.

D'autre part on ne voudrait pas abîmer la peinture qu'on a souvent faite du soldat, sage comme une image, toujours prêt à l'héroïsme, modèle des vertus les plus grandes et les plus difficiles. Pourtant il faut bien dire que le soldat n'en était pas moins un homme. Et le civil, de son côté, demeurait, lui aussi, un homme. La vie quotidienne qui les frottait l'un à l'autre n'était pas sans créer des incidents inévitables, que l'interprète devait apaiser. Ainsi pour l'occupation des locaux; le troupier avait naturellement une tendance invincible à se mettre à l'abri, et l'habitant était réfractaire par tempérament à l'envahissement de ses locaux par la troupe. Le soldat était parfois exigeant, et le civil trouvait qu'on lui demandait trop. Alors on appelait M'sieur l'interprète, qui devait trouver dans sa sagesse et dans son jugement les ressources nécessaires à la solution du conflit.

Une autre cause de discussions et de débats ,c'étaient les vols dont les troupiers se rendaient parfois coupables. Quand je dis vols, j'emploie un mot bien gros. Au régiment, on ne vole jamais, on *chaparde.* Chaparder, c'est soustraire un objet quelconque à son légitime propriétaire. Surtout ne dîtes jamais à un troupier qu'il vole, dites-lui bien plutôt qu'il chaparde. Or, en campagne, le soldat est instinctivement chapardeur. Il mène une vie dure, sans confort, fertile en privations de toute sorte; il est donc naturel qu'il cherche à l'améliorer, même par des moyens peu licites, surtout lorsque les autres font à peu près défaut. Il y a une mentalité spéciale aux gens de guerre. S'il est certain que la guerre exalte les qualités les plus sublimes de l'homme, il n'est pas moins vrai qu'elle le délie de bien des obligations divines et humaines, et de la première de toutes, qui est de ne pas tuer. Insensiblement le soldat, même le meilleur et le plus scrupuleux, change de mentalité, et il arrive à accomplir des actes qu'en temps de paix il eût jugés parfaitement répréhensibles. Bien entendu il ne faut pas généraliser, car la conduite des troupes au cantonnement dépend en grande partie de leur discipline et des officiers. Mais enfin une armée de plusieurs millions d'hommes comprend forcément des individus de toute catégorie, des bons, des indifférents et des mauvais. Un régiment de trois mille gaillards, jeunes, vigoureux, ce n'est pas une pension

de demoiselles. Dans une pareille masse d'hommes il y a de mauvaises têtes. Quelle que soit donc la discipline, il est difficile d'empêcher les excès individuels. Il n'est peut-être pas déplacé de faire remarquer ici que les Allemands se sont distingués en ceci: c'est d'abord que, dans leur armée, ces excès individuels contre les personnes et la propriété ont été remarquablement nombreux, et ensuite qu'ils ont été non seulement tolérés par le commandement, mais trop souvent encouragés, organisés et contrôlés par lui. C'est cela qui a été abominable, c'est la manière préméditée, systématique avec laquelle nos ennemis ont commis toutes les violences imaginables.

L'armée britannique s'est, dans l'ensemble, parfaitement comportée en France; toutefois il arrivait que les troupiers britanniques se laissaient aller à *chaparder*. Poulets ou lapins disparus, outils empruntés et non rendus, et autres menus larcins sans importance, étaient la cause de discussions sans fin où l'interprète jouait naturellement le rôle d'arbitre. Un jour, dans un village où étaient cantonnés des Irish Rifles et un bataillon du Lincolnshire, une brebis grasse disparut d'un troupeau. Grand émoi du volé! On fait une enquête. Les Irlandais, aussi incommodes au repos que braves dans le combat, accusèrent immédiatement leurs voisins. Ceux-ci, gens paisibles, répondirent qu'on se trompait d'adresse et qu'il vaudrait mieux chercher chez les dénonciateurs. C'est ce qu'on fit, et on arriva à prouver irréfutablement aux Irlandais qu'ils étaient les coupables. Alors l'un d'entre eux répondit: "Que voulez-vous! Ce n'est pas notre faute, c'est celle du mouton. Notre cuisinier faisait bouillir la marmite. Lorsque la bête sentit l'odeur de la sauce, elle n'y put résister et se jeta tête baissée dans le pot..." Malgé ce joli trait d'humour irlandais, nos gens durent payer la brebis.

Et puis il y avait des murailles détériorées, des objets cassés, des arbres rongés par les mulets ou les chevaux, et surtout des champs abîmés par des bêtes ou des gens sans souci des semailles et des récoltes. Ce sont là des incidents que l'interprète ne prenait pas au tragique. Ils sont inévitables, lorsque, dans un village d'une ou deux centaines d'habitants, il y a une agglomération d'un millier de soldats. L'interprète devait s'en tirer le mieux et le plus équitablement possible. Il était donc une sorte de juge de paix militaire. Il fallait qu'il appliquât tout son jugement, tout son esprit de finesse, tout son tact à empêcher les relations des civils et des militaires de s'envenimer, à aplanir les difficultés, à maintenir l'harmonie. Il convient de dire que les Sphinx furent puissamment aidés dans leur tâche par l'esprit d'équité des chefs britanniques et par le patriotisme des populations françaises.

* * *

C'était là la partie essentielle des devoirs de l'interprète. Alors il partageait la bonne et la mauvaise fortune de son unité, depuis les confortables billets de la Flandre ou de l'Artois jusqu'aux tentes et aux misérables abris de la Picardie dévastée. Il lui arrivait aussi parfois de servir d'agent de liaison entre l'armée française et les Anglais, soit dans les cantonnements de l'arrière, soit en ligne.

La liaison à l'arrière se faisait surtout dans les périodes de relève. Lorsqu'une troupe en ligne cède sa place à une troupe fraîche, il y a relève. C'est une opération naturellement délicate, et elle l'est encore bien plus quand les troupes intéressées appartiennent à des nationalités différentes. Alors on mobilisait les Sphinx, quand les Britanniques, augmentant en nombre, relevaient les Français secteur par secteur. C'était une besogne intéressante à certains points de vue, car elle donnait des points de comparaison entre les deux peuples. En général, poilus et Tommies s'entendaient bien. Au début de la guerre, le troupier français, dont l'ordinaire était sommaire, avait été émerveillé de l'abondance et de la variété du ravitaillement de son camarade britannique. Celui-ci, qui était alors volontiers gâcheur et qui a le cœur sur la main, partageait facilement ses trésors avec le Français. Plus tard l'intendance anglaise restreignit ses largesses, et Tommy dut, lui aussi, apprendre l'économie. Mais ses cantines abondamment pourvues étaient toujours là; et, dans les secteurs où les deux armées se touchaient, le poilu y faisait un appel fréquent, bien que contraire aux règlements. Il y trouvait surtout du tabac, dont il était friand. En revanche, l'Anglais fréquentait volontiers les cantines françaises, où il se procurait du fromage, des saucisses, et du vin à bon compte.

La grande différence extérieure qui marquait les passages des troupes françaises et anglaises, c'était le bruit. La nuit, si un régiment français descendait des tranchées, c'était en chantant et en criant; il n'était pas besoin de se demander qui arrivait. Au contraire, le calme ne cessait de régner durant les nuits où les Anglais montaient ou descendaient. Un trait plus symptômatique, c'était la manière de marcher des deux peuples. Un soldat anglais en promenade marche, peut-on dire, au pas militaire, même s'il est seul. Les Français manifestaient leur esprit individualiste en allant chacun à son pas personnel, même lorsqu'ils se promenaient en bande.

Dans ces périodes de relève, l'interprète devait montrer beaucoup de tact et de diplomatie. On a beau être les Alliés du droit et de la civilisation, on n'en est pas moins des hommes en chair et en os, et on se heurte parfois. Il faut reconnaître du reste que les incidents étaient rares, et que la bonne entente était peu fréquemment troublée; les difficultés provenaient le plus souvent des subalternes, et les officiers des deux armées rivalisaient de bonne humeur et de bonne volonté pour les régler. Un jour, c'était à Suzanne, dans la Somme, deux poilus étaient montés pour se distraire dans le clocher de l'église, et s'étaient amusés à faire tourner les aiguilles de l'horloge; or ce cadran faisait face à l'ouest, et Suzanne est dans un fond et se trouvait alors à sept ou huit kilomètres des lignes. Ce manège parut fort suspect à un *Foot Military Policeman* de planton devant l'église; il

flaira aussitôt une affaire d'espionnage, et, son zèle excité par la perspective de la récompense réglementaire de 2,000 francs par espion saisi, il se mit en devoir d'arrêter les deux bonshommes, à leur descente de la tour. Il conduisit ses prisonniers ahuris et penauds devant le major anglais des cantonnements. Celui-ci, un Gallois vif, fut très ému par l'incident. S'en remettant à son subordonné, il croyait à la culpabilité des deux compères. Enfin on fit venir leur capitaine et le major français des cantonnements. Ils furent bientôt sur les lieux, et l'instruction recommença, en plein air, au milieu d'un cercle curieux et goguenard de Français et d'Anglais. Pour corser l'affaire, le F. M. P. jura imprudemment qu'il avait vu récemment ces hommes monter au clocher à plusieurs reprises. Le capitaine lui donna un démenti formel en établissant que sa compagnie était descendue des lignes pendant la nuit, que ces deux soldats n'avaient pas quitté les tranchées jusqu'alors, et que, par conséquent, cette affirmation était dénuée de tout fondement. Confusion du F. M. P. trop zélé, triomphe des poilus, rires dans l'auditoire. Le major gallois n'avait plus qu'à abandonner ses prisonniers, ce qu'il fit sur-le-champ; mais, séance tenante, leur capitaine leur infligea huit jours de consigne pour absence irrégulière hors du cantonnement. Et, pour éviter le retour de pareils incidents, on décida aussitôt, d'un commun accord, d'enlever les aiguilles de la malencontreuse horloge.

La deuxième espèce de liaison se faisait en ligne. Il y avait des interprètes détachés à la compagnie et au bataillon, tant du côté anglais que du côté français. L'interprète de liaison, en général volontaire, avait une tâche délicate et importante. Il partageait les dangers de l'unité à laquelle il était attaché; c'était un vrai fantassin. Les interprètes de liaison n'ont eu qu'à se louer de la bonne camaraderie des Britanniques. Tant il est vrai que, dans les tranchées, en présence de la mort, il y a une solidarité incontestable et pleine de charmes rudes. Les petites mesquineries de la vie courante s'effacent, et il n'en reste plus que l'essentiel, qui est grave et profond. De ces moments-là, ceux qui ont vu le feu ensemble se souviendront à jamais. Entre les survivants de la grande guerre, entre ceux qui auront été au combat côte à côte, qui souvent auront versé leur sang l'un près de l'autre, des liens se sont noués que rien, il faut l'espérer, ne pourra rompre. De cette camaraderie des anciens combattants, si l'on sait s'en servir, si l'on sait y faire appel au moment opportun, si l'on sait l'émouvoir, c'est d'elle, bien plus que de raisonnements abstraits et de déductions logiques, qu'on pourra faire naître le nouvel ordre de choses auquel aspire le monde épuisé.

* * *

Aujourd'hui les interprètes sont rentrés dans la vie civile. Mais ils continuent de faire la liaison. Ils ont formé à Paris une Association des Sphinx qui a pour but, non seulement de les réunir en un groupe d'entr'aide fraternelle, mais aussi de maintenir le contact avec les deux grands alliés anglo-saxons et avec leurs anciens camarades britanniques et américains, en contribuant au développement des relations intellectuelles et économiques de la France, de l'Empire britannique et des Etats-Unis. Pendant la guerre agents de concorde et d'entente, ils veulent poursuivre maintenant leur tâche éminemment patriotique et humaine; et, malgré les inquiétudes d'un avenir obscur et incertain, ils s'emploient de leur mieux et dans la mesure de leurs forces à assurer la consolidation de la paix que nous avons si chèrement et si glorieusement gagnée.

A PROPOS DE PURISME

Madame,

Par son activité d'entrées et de sorties à toute heure du jour et de la nuit, j'ai toujours eu l'image d'une "fourmilière" en voyant un "apartment house", et comme l'image a déjà créé plusieurs vocables de la langue française, pourquoi ne pas donner à "l'apartment house" l'appellation: "fourmilière"? Au figuré, dans les dictionnaires, ce mot signifie "lieu où s'agitent beaucoup de gens"; et si l'on dit sans blesser personne et.., la sémantique: "Paris est une fourmilière", pourquoi ne pas l'employer pour désigner tout court un "apartment house"? Et si Paris est une fourmilière, vous verrez que nos nouveaux riches ne rougiront pas de dire qu'ils payent bien jusqu'à trois cents dollars pour un ... trou dans une fourmilière de haut ton.

Agréez, je vous prie, chère Madame, l'assurance de mes sentiments bien cordialement dévoués.

J.-Albert Savignac.

Nous continuerons dans le prochain numéro, la publication d'opinions sur "l'apartment house".

L'ETRANGE AVENTURE

On jouera toute la semaine du 26 janvier au théâtre Chanteclerc, une pièce en quatre actes écrite par deux jeunes auteurs canadiens, MM. Henri Letondal et Oscar Mercier. Il est assez rare que des écrivains canadiens se hasardent à produire du théâtre et surtout une oeuvre dramatique de longue haleine. Nous avons des poètes des romanciers, des journalistes, des orateurs, des conférenciers.... mais nous avons peu de dramaturges.

Nous signalons au public cet évènement théâtral qui ne manquera pas d'attirer au théâtre Chanteclerc tous ceux qui s'intéressent aux efforts des jeunes et au développement de "notre" théâtre. La pièce de MM. Henri Ledontal et Oscar Mercier sera interprétée par une troupe dont nous ne saurions assez louer l'ensemble et l'homogénéité.

NOS BESOINS INTELLECTUELS [1]

Par OLIVAR ASSELIN

Notre ami M. Fauteux pourrait vous dire après quelles hésitations j'ai définitivement accepté l'invitation de prendre la parole ici ce soir. Non que le patronage ni le lieu ne fussent à ma convenance; au contraire, j'étais heureux qu'ils me fournissent l'occasion d'apporter sinon un concours effectif, du moins ma plus entière adhésion morale à des œuvres dont j'ai pu déplorer autrefois la relative insuffisance—il y a tant à faire!—mais que nous devons tous et plus que jamais admirer dans leur direction comme dans leur objet. Mes hésitations sont venues d'une autre cause, qui est qu'après en avoir assumé la tâche d'un cœur léger, j'avais tout de suite constaté l'impossibilité matérielle de traiter dans le cadre étroit d'une conférence un sujet qui touche à quelques-unes des questions les plus vastes et les plus complexes du moment. Je me suis fait violence parce que je tenais à apporter mon modeste hommage à l'œuvre que poursuit, dans cette maison, Saint-Sulpice; mais aussi parce que, certain d'avoir quelque chose à dire, je me suis rappelé le conseil d'Etienne Lamy, de ne jamais sacrifier à une vanité d'auteur, si respectable qu'elle soit, les droits de la vérité. Je serai quitte au regard de ma conscience en vous prévenant, comme faisait Brunetière au début d'un de ses discours, que je serai long et probablement ennuyeux.

* * *

J'avais pensé à développer devant vous l'article que je publiais en mai dernier dans *France-Amérique* sur les moyens à prendre pour former une élite canadienne-française, et qui n'était lui-même que le résumé d'une causerie faite quelque temps auparavant à Paris devant le Comité du même nom. Dans les milieux français, l'on ne croit pas nous faire injure ni dommage en prenant pour acquis qu'un pays comme la Nouvelle-France ne saurait trouver chez lui tous les éléments de la haute culture française; et bien au contraire, on ne conçoit pas qu'un Canadien qui se pique de culture française puisse ne pas partager cette manière de voir. L'opinion que l'on s'est faite en France de nos besoins intellectuels, on y est peut-être arrivé en écoutant nos orateurs, en lisant nos livres, qui sait? peut-être même en lisant nos journaux; mais on y serait tout aussi sûrement arrivé par le raisonnement abstrait, comme il suffisait à Christophe Colomb de peser dans son esprit une moitié du monde pour acquérir la conviction que l'autre moitié restait à découvrir. Que la chaleur est plus grande près du foyer, c'est une vérité qui dans l'ordre physique n'a pas besoin de se démontrer, et qui à toutes les époques de l'histoire a trouvé son application dans l'ordre intellectuel. Le foyer peut quelquefois se déplacer, comme il advint pour la culture grecque et comme il devait plus tard advenir pour la culture latine; mais tant que du jugement unanime des hommes il existe quelque part et non ailleurs, c'est là et non ailleurs qu'il faut aller chercher la chaleur qui est une des conditions, voire un des éléments, de la vie. La faveur unanime avec laquelle mon exposé semblait avoir été accueilli par ces messieurs de France-Amérique[2] me faisait espérer qu'il aurait au Canada le même destin. Dois-je le dire? Divers signes m'inclinent à croire que chez nous le sentiment, sur ce sujet des rapports intellectuels entre les deux Frances, n'est pas si unanime qu'on puisse espérer le voir dès maintenant se traduire en actes.

Des voix autorisées et éloquentes ont ici même invité le Canada français à rechercher vers la France le chemin des supériorités de l'esprit. On a vu en ces derniers temps une jeunesse éveillée aux plus nobles préoccupations porter devant nos parlements la cause de la haute culture française. Et ces intelligents patriotes ne faisaient là que tirer la conclusion pratique des paroles qu'un homme politique et publiciste canadien-français de grand renom, M. Henri Bourassa, prononçait au premier congrès de la langue française au Canada.

> Le deuxième élément nécessaire à la conservation de la langue, disait M. Bourassa, c'est de l'alimenter sans cesse à la source d'où elle provient, à la seule source où elle puisse entretenir sa vitalité et sa pureté, c'est-à-dire en France.

Qu'on me permette de toucher en passant à la question souvent agitée — peut-être plus dans le milieu discret des maisons d'enseignement que dans le grand public — du danger que nous courrons pour notre foi et notre moralité à cause du dévergondage de la littérature contemporaine. A cette crainte, je ferai une première objection qui n'est pas philosophique je l'avoue, mais qui ne manque peut-être pas d'un certain bon sens; c'est que si, par crainte du poison, on cesse de se nourrir, on meurt de faim, ce qui est une façon tout aussi sûre que l'autre d'aller au cimetière. Si nous laissons dépérir la langue faute de l'alimenter à sa véritable source, elle disparaîtra, et si la langue périt, l'âme nationale périra, et si l'âme nationale périt, la foi périra également. (Appl).

D'ailleurs, le danger de l'empoisonnement est-il si grand? Si dans la littérature française contemporaine, le poison n'est pas ménagé, est-il nécessaire d'ajouter que le contre-poison y surabonde? Au lieu de chercher à fermer la porte aux œuvres littéraires françaises afin d'empêcher les œuvres mauvaises de passer, ouvrons-la plutôt toute grande à ce qu'il y a d'admirable, de généreux, d'idéaliste, de fort, de grand, dans cette production éternelle du génie français, dont il semble que Dieu ait voulu faire, dans l'ordre intellectuel, la continuation du génie grec, et dans l'ordre moral, le foyer principal de la pensée chrétienne et de tous les apostolats généreux.

Certes, il ne faudrait pas méconnaître la haute portée et le caractère consolant de telles manifestations. Et pourtant, est-il bien vrai que, dans la question qui nous occupe, la force d'inertie des masses, prévenues de longue date contre la France, ou tout au moins indifférentes à l'extension de son hégémonie intellectuelle sur notre pays, n'ait pas trouvé des concours actifs dans les milieux même qui se targuent de culture française? L'indigénisme a chez nous ses adeptes. Il en a dans le clergé, dans le personnel politique, dans le journalisme, dans les professions libérales, dans l'enseignement secondaire et supérieur. Bien aveugle qui, scrutant le ton et les tendances de certaine école qui vise évidemment chez nous à l'accaparement de la pensée nationale, n'y discernerait un parti prix presque général de borner au Canada le champ de nos investigations[1]. Et il se peut que je me trompe, mais je ne crois pas me tromper en disant que cette école a trouvé son compte à ce que durant la dernière guerre, pour mieux combattre, comme c'était leur droit, j'allais dire leur devoir, les insidieuses menées de l'impérialisme panbritannique, certains hommes politiques canadiens-français — ceux mêmes qui avaient naguère prêché le plus éloquemment le rapprochement intellectuel franco-canadien — aient cru devoir exploiter contre la France les préventions hostiles des classes les moins éclairées de notre peuple. Je le dis tout de suite et sans ambages, c'est à cette école que j'en ai. Et comme en toute chose il n'est rien comme de commencer par le commencement, j'essaierai d'indiquer, de la façon la plus concrète et la plus brutale qui soit possible, ce que je crois que l'indigénisme intellectuel est en train de produire chez nous.

* * *

Mettons que j'habite à l'intersection des rues Saint-André et du Mont-Royal, que voulant descendre en ville à pied pour mieux jouir du grand air et du soleil je prenne de préférence par la rue du Mont-Royal et la rue S.-Denis.

(1) Ce qui suit est le texte d'une conférence faite le 18 décembre dernier à la Bibliothèque S.-Sulpice, à Montréal, sur l'aimable invitation du Directeur. Il se peut bien que ce travail, qui ne me satisfaisait pas moi-même, ne satisfasse pas davantage ceux qui le liront. Comme je croirais manquer de probité en y ajoutant après coup sur des points essentiels, j'ai eu recours à la note inframarginale dans tous les cas où la pensée, claire à mes yeux, me semblait cependant appeler pour le lecteur quelques précisions. — O. A.

(2) Y compris des hommes comme M. Georges Goyau et M. René Bazin.—O.A.

(1) Quand je dis qu'il y en a qui voudraient "borner au Canada le champ de nos investigations", je ne veux évidemment pas parler des gens qui se signent à la seule vue d'un livre français: quoique nombreux encore, ces infortunés fossiles tentent à disparaître, et au surplus ils n'ont en l'espèce aucune importance. Je pense uniquement à ceux qui remuent ciel et terre pour faire accepter comme intangible cette solution bâtarde, mais qu'ils croient propre à satisfaire tout ensemble les avocats de la haute culture et les tenants du plus épais obscurantisme:

1o Admettre le livre français et au besoin le populariser, quitte à le faire censurer à l'occasion par des épiciers à demi illettrés comme la chose s'est déjà vue à Québec.

2o Faire venir de temps à autre au Canada un maître français dont l'enseignement, faute de se donner dans l'atmosphère nécessaire, perdra une partie de son efficacité, et qui de toute façon aura trop à craindre de notre jalousie de provinciaux pour parler avec assurance et autorité.

3o Sauf pour certaines fins utilitaires, que l'étudiant devra d'ailleurs poursuivre à ses frais, ou pour les études théologiques, genre de culture trop spécial pour convenir au plus grand nombre, garder nos sujets d'élite au Canada, où toute formation intellectuelle est fatalement condamnée pour longtemps encore à rester incomplète par certains côtés (un bon historien restant sans la moindre notion d'art, et ainsi de suite). Faire la conspiration du silence sur l'idée même d'envoyer en France ces sujets d'élite qui pourraient pourtant, à leur retour, concilier dans un même enseignement les intérêts supérieurs de l'esprit et les exigences du patriotisme canadien.

Que si d'ailleurs l'on désirait savoir au juste comment j'entends le rapprochement intellectuel franco-canadien, on n'aurait qu'à consulter mon article de *France-Amérique*, qui sera dans quelque temps réédité et mis en vente avec cette conférence. — O. A.

Vous l'avez peut-être observé, je prends par la *rue du Mont-Royal* et non par l'*avenue Mont-Royal*. Je dis *rue* parce que cette voie publique, ne conduisant pas au Mont-Royal, mais à côté, n'est pas une avenue, en tout cas n'est pas l'avenue du Mont-Royal. Et je dis "rue *du* Mont-Royal" parce que le nom n'a pas encore perdu son acception primitive et que, s'il y a un Boulevard un Faubourg Montmartre, il n'y a pas, il n'y aura jamais de Rue Champs-Elysées.

C'est pourtant une administration municipale soi-disant française qui a voulu que pour me rendre à mon bureau je prenne par "l'avenue Mont-Royal."

Suivons donc cette avenue Mont-Royal qui de son vrai nom devrait s'appeler Rue du Mont-Royal.

Dès les premiers pas nous nous cognons sur le *Café Thémis.* Le Café Thémis existait autrefois à proximité du Palais; les avocats y trouvaient la bière si bonne, qu'il ne leur vint apparemment jamais à l'esprit de faire observer au propriétaire qu'il manquait à son enseigne une préposition. Les changeantes fortunes du commerce des vins ayant repoussé le café vers le Nord, il emporta avec lui son nom et sa faute de grammaire. Aujourd'hui, ce sont uniquement des petits boutiquiers, des petits rentiers, des employés de commerce, des ouvriers, que Thémis invite à boire. La dame a déchu, mais sans s'en douter le moins du monde; au fond, elle est très contente d'elle-même et tout aussi heureuse qu'autrefois.

Deux pas plus loin, c'est le magasin de "*mercerie*, chapeaux, fourrure," de M. A. D. Lacaille. Les merceries, en notre pays, ont ceci de particulier, qu'il ne s'y vend pas de mercerie. La mercerie française, c'est les menus objets servant au travail des femmes, des couturières, au vêtement et à la parure (fil, aiguilles, boutons, etc.) La mercerie canadienne, c'est la chapellerie, la chemiserie et la ganterie françaises, peut-être autre chose encore — tout, n'importe quoi, mais rien assurément qui se rapporte à la parure féminine. Comme sa voisine d'occasion Madame Thémis, la dame s'est dévoyée.

Un boucher, qui normalement devrait tenir *boucherie*, a baptisé son établissement en anglais "*meat market*" et en français, tout simplement, "marché". Au Canada, quand on affiche à sa porte: "marché", cela veut dire: Entrez acheter une côtelette, un bifteck.

Voulant par une prudence louable, quoique, en l'occurence, excessive, éviter les fautes de français, un marchand d'appareils électriques s'annonce sous la seule raison sociale de "*Chambly Electric Co.*"

Un fruitier a mis à sa devanture: "Le Venise — fruitier." Il a d'abord confondu une fruiterie avec un café ou un estaminet; puis, s'imaginant qu'un café ou un estaminet se baptise comme un cuirassé, il a écrit "*Le* Venise" comme la plupart de nos journalistes écriront en parlant d'un croiseur: "*Le* République". Quant à expliquer comment "*Le* Venise" est devenu fruitier, je m'en sens vraiment incapable.

Porte voisine, le boutiquier vous invite à communiquer avec lui par "*Tel. St. Ls. 8278*". En français, l'abréviation de "téléphone" prend un accent. L'indication du secteur devrait être marquée par deux points; exemple: "Téléphone: Saint-Louis". "Saint" ne s'abrège par "St." qu'en anglais; en français il faut *S* avec le *t* diminutif supérieur, ou tout simplement la majuscule suivie d'un point, comme ceci· "S.-Louis". Entre "Saint" et "Louis" il faut un trait d'union. "Ls." est l'abréviation anglaise de "Louis". Si je ne me trompe, cela fait bien une demi-douzaine de fautes dans trois mots abrégés qui au total comptent exactement sept lettres. Je signale cette formule d'adresse téléphonique non pour le sot plaisir d'y chercher la petite bête, mais parce que, dans une étude des tendances générales de la langue, on peut, je crois, en tirer une leçon opportune.

C'est dans le même esprit que je m'arrête devant la porte du "Dr. C. A. Duportier". Nos médecins ont pour la plupart eu l'avantage d'étudier dans des manuels français, plusieurs d'entre eux en France, sous des maîtres français, et il faut leur rendre cet hommage que pour la correction du langage ce sont des académiciens en comparaison de nos basochiens. La plupart cependant en sont encore à apprendre la noblesse, sinon l'utilité du prénom. Alors qu'ils pourraient, en s'appelant Arthur, Albert, Aurélien, donner le goût des formules françaises aux épiciers, fruitiers et autres gens qui n'en soupçonnent pas l'existence, et à la fois contribuer un tout petit peu à embellir le commerce de la vie, ils préfèrent traverser l'existence sous de rébarbatifs pseudonymes comme A.P., A.D., A.M., A.Z. C'est trop de modestie. A ce propos, une anecdote me vient à l'esprit. Je rédige pour une maison financière une modeste feuille bimensuelle. Ayant à publier dans le premier numéro le portrait d'un financier et homme politique connu, qui est en même temps un avocat réputé, je voulus lui donner ses noms de baptême, qui sont, je crois, Frédéric-Liguori. — "Malheureux, s'écrièrent mes patrons, n'allez pas faire cela! personne ne le reconnaîtrait. Pour le public c'est F.L." Et je le confesse, je fus lâche, je mis "F.-L."

Aux approches de la rue S.-Denis, M.A. Labonde nous annonce une "*tabagie*, gros et détail". Ce M. Labonde est probablement un "tabaconiste". Contrairement à presque tous ceux de ses confrères que je trouverai sur mon chemin, il ne le dit pas, et c'est déjà un grand mérite; mais pourquoi diable n'a-t-il pas mis: "Marchand de tabacs", ou tout simplement: "tabacs"?

A l'encoignure est de la rue du Mont-Royal et de la rue Saint-Denis, une immense affiche murale vante les mérites du "GOLD DUST, *nettoyeur actif, fait au Canada*". Je réfléchis en passant que ce "nettoyeur actif" rendrait un grand service à la langue où il a la prétention de s'exprimer, en changeant "fait au Canada" pour "fabrication canadienne", ou, si on le préfère, pour un terme d'application encore plus universelle, qui serait: "produit canadien".

Rue S.-Denis où nous nous engageons, nous saluons à tour de rôle, en moins d'un quart de mille, une centaine d'enseignes ou d'affiches de même venue.

Comme si tout le monde était obligé de savoir ce que c'est que Monkland, un courtier en immeubles offre en vente des lots situés "*coin Monkland*" et je ne sais plus quelle autre affaire.

Un propriétaire annonce à louer je ne sais plus combien d'"*appartements* d'une seule pièce."

Une administration semi-publique a marqué de place en place des "arrêts *de* tramways", comme si tous les tramways n'arrêtaient pas à ces endroits, mais seulement certaines catégories, certains types, ou certaines espèces, de tramways.

Des pharmaciens — dont je soupçonne quelques-uns d'être des apothicaires — vous signalent avec orgueil: "*Poudres insecticides notre spécialité*", contrairement à la coutume française, qui est de dire: "Spécialité: tel ou tel article."

Vingt médecins dissimulent modestement, de la manière que nous avons vu plus haut, la moitié de leur personnalité.

Sur une pancarte, et probablement par les soins obligeants du plus cultivé de ces messieurs, une association d'anciens élèves d'une école primaire supérieure ou académie très renommée annonce pour "mercredi *le* tantième décembre", à "*8.15 p.m.*", un euchre sous le patronage de "Mgr *L. A.* Buduque, *P.D.*" — "*Admission, 75 cents.*" — Et à la deuxième lecture je constate presque autant de fautes que de mots.

Les tailleurs sont tous des "*marchands-tailleurs*", comme si le tailleur n'était pas généralement supposé fournir sur demande la *marchandise.*

Des dames et des messieurs tiennent des "*bureaux* de placement" et non des "*offices* de placement" — probablement pour éviter, d'après quelque honnête "Rectification du Vocabulaire", l'anglicisme presque universel qui consiste à dire *office* quand il faudrait *bureau.*

Probablement par la plume d'un commis canadien-français, un grand marchand juif de confections et fourrures, s'intitule marchand de "*vêtements* et fourrures". Et il donne pour adresse certain numéro de "*Ste-Catherine Est*" — nous laissant le plaisir de deviner, premièrement que cette Sainte-Catherine est une rue, et deuxièmement, qu'il ne s'agit pas d'une deuxième rue Sainte-Catherine, mais seulement du secteur de la seule et unique rue Sainte-Catherine où le numéro des maisons doit être suivi de la mention: "est".

Dans maintes fabriques et boutiques, il y a des "*filles et garçons demandés*" — formule que je m'abstiens de commenter, pour permettre à ceux que ces questions intéressent de chercher sur combien de points elle pèche contre le français.

Un glacier grec vend, comme tous ses congénères canadiens-français, de la "*crême à la glace*" et non des *glaces.*

Des restaurateurs ont mis au-dessus de leur nom: "restaurant", et au-dessous: "salle à manger", pour faire savoir que, par extraordinaire, leurs restaurants sont des restaurants où l'on peut, moyennant finance, se restaurer.

Des compagnies — que dis-je, de simples sociétés ou firmes, ou maisons de commerce, — se croient sincèrement des *corporations.*

Des tapissiers s'appellent des *bourreurs.*

Des magasins à rayons, ou bazars, ou magasins généraux (pas forcément tenus par des marchands "généraux", ni même colonels) paradent en "magasins *départementaux*" — confondant sans doute l'île de Montréal avec un département.

Des sociétés anonymes ou à responsabilité limitée se sont par choix constituées en *compagnies*, et, par obéissance aux lois du pays, en "compagnies *limitées*."

Pour ce dernier motif — comment en effet concevoir que de son propre chef on pousse à ce point la frénésie de l'autolimitation? — de simples particuliers signent héroïquement, sans même éloigner de l'intervalle d'une virgule ou d'une parenthèse la "limitation": "Laronde *limitée*". Et partout cela s'épelle: "l-i-*li*-m-i-*mi*t-é-e-*tée*.

Des caisses d'épargne s'affichent comme "*banques* d'épar-g-n-e-s".

Des banques d'escompte ont des "*départements* d'épargnes" (toujours avec un *s*).

J'en passe par douzaines, et des meilleures.

* * *

Je vous entends demander: — Où voulez-vous en venir? Croyez-vous démontrer la nécessité d'une élite intellectuelle par l'incorrection ou la bizarrerie des enseignes, alors que la presse française a mainte fois relevé des incorrections semblables ou identiques dans les rues de Paris?

Faut-il le faire observer? Il y a une légère différence, voire une énorme différence, disons un abîme, entre les incongruités relevées en France par la presse française et celles devant lesquelles nous venons de défiler. Tandis qu'en France l'erreur consiste ordinairement en un adjectif mis au mauvais endroit, en certaine outrance verbale contraire à la simplicité française et qui presque toujours trahit l'origine étrangère du boutiquier, chez nous la forme la plus impérieuse des termes et de leurs abréviations, le sens le plus élémentaire des mots, les règles les plus incontestables du langage, disparaissent dans un galimatias étranger à toute langue civilisée. Tandis qu'en France l'erreur est le fait des savetiers, et d'un savetier sur vingt, — ce qui aux yeux des vrais Français est encore trop, — chez nous elle s'étale avec une béate inconscience sur les maisons les plus opulentes, où opèrent indifféremment des commerçants ou des industriels illettrés, des diplômés de nos instituts commerciaux, de nos écoles professionnelles et de notre Faculté des Lettres. Tandis qu'en France, à côté de quelques enseignes simplement plaisantes, rarement grotesques, — d'enseignes comme il s'en rencontrera en tout pays tant que le peuple ne se composera pas d'académiciens, — mille formules aussi correctes qu'originales expriment le bon sens, l'esprit et l'imagination disciplinée d'un peuple qui a l'habitude de la pensée personnelle, nous en sommes encore, nous, et chaque année davantage, à traduire littéralement, en mots français mais en phrases innommables, la clameur éraillée de ce peuple anglo-américain dont le Canada anglais fait partie et dont l'indigence intellectuelle, même dans sa propre langue, et qu'il s'agisse de commerce, de géographie ou de toute autre chose, est en raison directe de son barnumisme.

Dans un livre paru récemment sous les auspices de l'Action française[1], et dont il faudrait d'ailleurs dire beaucoup de mal, je lis une page qui trouve ici sa place:

> La survivance française en Amérique, dit l'auteur, c'est un frêle voilier battu par les lames, tantôt hautes, tantôt courtes, mais constantes, de l'anglicisation. Le navire a son livre du bord, *l'Action française*, où sont inscrites sous la rubrique "A travers la vie courante" les péripéties de la traversée qui n'achève jamais. Parfois se produisent des périodes d'accalmie, parfois, un souffle d'espoir emplit les voiles; parfois, c'est le vent contraire du découragement qui les cargue (*sic*).
>
> Tout au long de la dernière chronique passe ce souffle mauvais. De lâcheurs, il n'y en a pas à l'*Action française*; ce serait erreur de croire que Pierre Homier, rédacteur de cette rubrique s'abandonne à un stérile pessimisme mais une série de faits lui a fait constater que la barque navigue bien lentement, qu'elle louvoie à peine (*sic*) à certains égards.
>
> Dans un congrès d'ouvriers, on a désigné les noms de divers métiers en anglais parce qu'on ne connaît pas les équivalents français; un marchand anglais consent à donner des factures en français à un client qui les lui a demandées mais s'excuse de ne pouvoir indiquer les noms d'outils en français parce que ses commis français ne connaissent pas la traduction et qu'il est au reste d'usage de les désigner en anglais chez les Canadiens français. Enfin, semble dire le bon capitaine Homier, à quoi sert de sauver la coque du navire si l'équipage s'est laissé angliciser? Mais c'est un fugitif geste de lassitude, car tout aussitôt il commande la manœuvre qui doit éviter l'écueil.
>
> Dieu me garde de la présomption de vouloir ajouter quelque chose à la sagesse des conseils des spécialistes de la résistance! mais n'est-il pas possible d'enseigner le vocabulaire à d'autres qu'aux ouvriers d'aujourd'hui, enracinés dans l'habitude et qui ne se corrigeront pas?
>
> Pourquoi n'essaierait-on pas auprès des jeunes enfants?...
>
> La langue que nos enfants parleront, sera celle que leurs mères auront parlée...
>
> Pour cela, il suffit qu'elles l'apprennent. Le veulent-elles?

Ainsi parle l'écrivain.

Après cinquante années de Rectifications du vocabulaire, vingt années de Société du parler français, dix années d'une action nationaliste qui a porté surtout sur le terrain linguistique, nos ouvriers en seraient donc rendus à ne plus connaître le nom de leur métier, nos marchands le nom de leur marchandise. Cela étant — et il ne semble pas que l'auteur ait exagéré — comment s'étonner que la plus commune expression de l'esprit populaire, l'enseigne, soit devenue ce quelque chose d'informe et d'incohérent que nous venons de signaler?

Il y a des gens qui expliquent la déformation graduelle du vocabulaire au Canada par le génie de la langue et qui, pour cette raison même, s'en accommodent. Cela reviendrait à affirmer que le français tel qu'il se parle et s'écrit chez nous a en lui-même une vie suffisante pour se renouveler indépendamment des influences européennes. La vérité est-elle vraiment aussi consolante? La vérité, c'est que dans le parler franco-canadien la vie intérieure — celle qui permet à une langue de se transformer par degrés tout en restant identique à elle-même — s'affaiblit chaque jour davantage.

Le génie de la langue, opérant dans des milieux différents, en arrivera à des créations différentes peut-être, mais également logiques. Le mot *gratte-ciel* a vu naissance de ce côté-ci de l'océan; je crois même connaître l'homme qui s'en servit le premier. Le Français, au lieu d'adopter ce terme comme il l'a fait, aurait imaginé *gratte-nues* ou *crève-nues*, que *gratte-ciel* n'en serait pas plus mauvais: dans l'un et l'autre cas, le terme nouveau serait né d'un raisonnement logique conforme au génie de la langue. Si au contraire nous allons tout naturellement à des formules que n'autorise aucune des règles élémentaires, aucun des principes traditionnels et fondamentaux du français, n'est-il pas à croire que nous sommes sur une mauvaise voie, au bout de laquelle nous attend, avec l'impuissance du verbe, l'impotence de la pensée? Le Français cultivé qui débarque au Canada ne s'étonnera pas d'y trouver des *patinoirs*. Il se bornera à réfléchir qu'ici comme en France le Français n'accepte pas toujours, sur le genre de certains mots, les oracles de l'Académie, et qu'il y a des cas où le génie de la langue souffle où il veut. Mais je défie qui que ce soit de l'accompagner par une de nos rues commerciales sans immédiatement observer sur son visage autant de tristesse que d'ahurissement.

Dans l'intérêt même de la langue ne craignons pas de l'affirmer: le parler populaire, qui en tous pays est censé être l'expression la plus fidèle du génie de la langue, est devenu au Canada un jargon informe, échappant à toute règle et résultant d'influences contradictoires, la plupart antifrançaises.

Si donc nous sommes d'accord avec l'écrivain d'Action française sur l'étendue du mal, nous ne le sommes guère sur sa profondeur ni sur la nature du remède à y apporter. Mesdames et Messieurs, il ne faut pas souscrire à l'idée baroque de faire enseigner le nom des outils aux enfants, non par les papas qui se servent des outils, mais par les mamans qui ne s'en servent pas. Et il ne faut pas davantage faire confiance à ceux qui, traitant l'incohérence universelle de l'enseigne comme une affection de l'épiderme, croient pouvoir guérir le mal par quelques applications d'extraits de dictionnaire. Le sang est vicié, l'organisme anémié; ce qu'il faut remettre en cause, c'est tout le régime de vie.

Quel air respirons-nous? Quelle est la substance ordinaire de notre alimentation? A quelle gymnastique intellectuelle avons-nous jusqu'ici donné nos préférences? — Tant que nous n'aurons pas élucidé ces questions, nous ne serons pas en état de prescrire le remède, ni par conséquent en droit d'espérer la guérison.

* * *

Le plus grand nombre accuseront de tout le mal ce grand criminel anonyme: l'Air ambiant. Et certes il faut bien avouer que les faits leur donnent au moins une apparence de raison. De la naissance à la tombe nous respirons de l'anglais. La langue commerciale, de laquelle s'inspire l'enseigne, est anglaise. Nos relations mondaines, souvent nos amitiés, sont anglaises.

Admissible pour une part, l'explication est néanmoins de celles qu'il est prudent de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire.

On l'a vu en effet, ce que nous venons d'analyser sur notre route, ce sont d'abord des enseignes commerciales, mais ce sont

(1) *Le Petit Monde*, de M. Louis Dupire.—O.A.

aussi des affiches de séances littéraires et artistiques. Si l'épicier qui annonce: "Beurre frais notre spécialité" a puisé l'idée de cette inversion dans quelque magazine ou catalogue anglais, le pharmacien qui s'exprime à peu près pareillement a fait ses humanités, cultivé dans sa jeunesse le vers latin et la composition française.

Il y a encore ceci, que le charabia qu'on voudrait attribuer exclusivement au monde du commerce fleurit aujourd'hui dans tous les coins du Canada français. Il fut un temps où notre paysan parlait un patois français — un beau patois savoureux, imagé, apparenté à la langue mère au point de se confondre avec elle, vivant de sa vie propre et se renouvelant de son propre fonds. Aujourd'hui, pas un village du vieux Québec où les enseignes ne soient en tout semblables à celles de notre rue S.-Denis. Et puisque la plupart de ces villages sont entièrement français, et qu'apparemment la seule influence étrangère qui s'y fasse sentir est la présence occasionnelle d'une usine anglaise ou le passage d'un chemin de fer régi en anglais, l'atmosphère anglaise n'est donc pas à elle seule responsable du mal redoutable que nous signalons.

Il y a une troisième faiblesse à l'argument de l'air ambiant: c'est qu'à tout prendre et malgré ses prétentions le français usuel du Barreau, par exemple, n'est guère meilleur que celui de nos boutiquiers et de nos paysans.

> Considérant que le défendeur, par son agent Perrault, de bonne foi probablement, puisque le défendeur lui-même ignorait l'exacte situation du terrain pour lequel il détenait la promesse de vente, qu'il cédait à la demanderesse, mais par erreur indiscutablement d'après la preuve, a représenté faussement à la demanderesse que le terrain en question était situé aux environs de la rue Faillon, sur la rue Clark, dans le quartier St-Louis du Mile End, en la cité de Montréal, laquelle rue Faillon la demanderesse connaît bien, parce qu'elle avait son habitation dans la localité et que ce terrain tel que dit dans l'acte de cession de droit, était dans la paroisse de Montréal, pour les fins du cadastre, alors que ce terrain était réellement sur la rue Clark, se trouvait une continuation de cette rue au-delà de 30 arpents plus loin, et qu'il est situé dans le territoire de la paroisse de St-Laurent, bien qu'il se trouve que par suite des annexions répétées de territoires faites par la cité de Montréal, cette partie de la paroisse de St-Laurent se trouve maintenant dans la cité de Montréal, et qu'il semble assez singulier qu'on ait mis dans l'acte de vente à la demanderesse que le terrain était dans la paroisse de Montréal, alors que dans la promesse obtenue par Poirier, l'auteur du défendeur, il est clairement dit que ce terrain est dans la paroisse St-Laurent; la même erreur toutefois existait dans l'acte de cession de Poirier à Breux..."

Cette page, on le devine, ne sort pas d'un annuaire syndicaliste, mais de jugements consignés textuellement aux *Rapports judiciaires de Québec,* — lesquels, j'imagine, devraient être en français les *Rapports* du *Québec.* Et elle n'est pas triée entre mille, mais prise au hasard comme toutes les citations qu'il nous arrivera de faire au cours de cette étude. Recrutée dans l'élite du Barreau, la magistrature du Québec est au sens rigoureux des termes l'élité d'une élite. Eh bien, ce corps éminent par la science juridique, chargé d'appliquer en français comme en anglais, — mais le plus souvent en français, — des lois françaises; ce corps qui pourrait d'autant plus facilement donner, dans l'exercice de ses fonctions, l'exemple de la parfaite correction intellectuelle, que l'origine et le caractère français de nos lois civiles lui font presque un devoir de suivre, au moins de loin, le mouvement de la législation et de la jurisprudence françaises; ce corps où d'ailleurs il ne manque pas d'esprits distingués, il ne compte pas cinq hommes qui pourraient subir avec succès cette épreuve par excellence de l'esprit d'analyse et de l'esprit de synthèse, c'est-à-dire des deux qualités indispensables à la supériorité de la pensée: la rédaction parfaite d'un ensemble de considérants.

Deux fois sur trois, je pourrais consulter nos textes judiciaires sans tomber sur d'autre prose que celle-là. A quelques exceptions près, c'est celle que du haut en bas de l'échelle parle et écrit notre magistrature assise et debout. Et puisque le Barreau canadien-français a reçu dans des universités soi-disant françaises une formation soi-disant française, et qu'au surplus tous les défauts essentiels de notre parler populaire — imprécision du verbe, abus de l'adverbe et de l'épithète, impuissance à abstraire et à synthétiser, — se retrouvent dans sa manière de parler et d'écrire, n'est-on pas forcé de conclure que le français de chez nous est devenu, dans les classes les plus diverses de la société, comme un pain dont le levain ne se serait pas rafraîchi depuis des générations?

Non, l'air ambiant n'est pas le seul coupable. Dans une certaine mesure, le mal de l'anglicisme restera incurable tant que la finance, l'industrie et le commerce ne se seront pas francisés par la tête, par le cerveau — ce qui malheureusement prendra peut-être quelque temps. Mais n'avons-nous pas, d'un autre côté, négligé des forces de réaction qu'il ne tenait qu'à nous de mettre en œuvre? N'avons-nous pas délibérément ou inconsciemment prêté les mains aux influences de démoralisation intellectuelle?

Nous entrons ici sur un terrain épineux. Il nous faut mettre en cause des institutions publiques et privées, voire des particuliers, que chacun de nous connaît, dont l'existence même se mêle intimement à la nôtre et que chacun d'entre vous reconnaîtra, quelque précaution que l'on prenne pour voiler leur identité. Ce sujet, l'amour même que nous portons à la langue et à l'idée française nous inspirera les moyens de le traiter avec l'objectivité et la modération nécessaires, en évitant les réflexions sarcastiques auxquelles il prêterait à coup sûr s'il n'était l'un de ceux qui touchent de plus près aux destinées du Canada français.

Nous venons de voir que la langue s'est corrompue indifféremment dans les milieux commerciaux — qui dans les villes englobent la plus grande partie de la classe bourgeoise, — et dans celle de nos professions qui, le clergé à part, à exercé jusqu'ici la plus grande influence sociale. Et nous avons constaté en même temps que la contagion n'épargne plus la province. Il serait vraiment trop simple de ramener à une cause unique un état de choses qui s'est créé lentement au cours d'un siècle. Il y a cependant des causes qui ont agi plus que d'autres, et nous essaierons d'en démêler quelques-unes.

(*Suite et fin dans le numéro de février.*)

PROMESSE

à Geneviève.

Enfant, comme une fleur soudain épanouie,
Qui remplis la maison de lumière et d'orgueil,
Enfant fragile, dont la prunelle éblouie
N'est pas ternie encor par le doute et le deuil,
Brusque petit garçon, fillette déjà sage,
Cheveux de soie et d'or ou boucles d'agneau brun,
Vif comme un lutin ou grave comme une image,
Que seras-tu?

Guerrier, laboureur ou tribun,
Lévite au front serein, poète à l'âme d'ombre?
Et toi, mystérieuse fée au bleu regard,
Dis-moi, que seras-tu? La nonne en robe sombre
Plus somptueuse que la moire et le brocart,
Ou la mère, anxieuse et tendre, d'autres anges
Semblables à l'exquis problème que tu es?

Frêle corps précieux enveloppé de langes,
Tu renfermes en toi les solennels secrets
Qui furent de tout temps le bel émoi des mères...
Mais devant un berceau pourquoi philosopher?
Ce temple minuscule et blanc rend éphémères
Les vaines questions dont il sait triompher;
Car, muette réponse où sa douce faiblesse
Pose le sceau divin des augustes serments,
Les chers yeux de l'enfant offrent une promesse
Plus belle encor que tous les rêves des mamans.

PAUL MORIN.

LE MONDE UNIVERSITAIRE

Par ARTHUR LEMONT

II.—Le Monde Universitaire.

Il y a déjà vingt ans que je l'ai quitté et n'y retourne jamais, par la pensée, sans regretter les joyeuses années de mon début dans le monde.

Pour moi, parler du monde universitaire, c'est revivre les heureux ans de ma prime jeunesse; c'est retrouver mes camarades de cléricature. Ces bons amis, la plupart ont été comme moi entraînés dans le grand tourbillon de l'existence; d'autres, la mort est venue les prendre à l'aube d'une vie heureuse qui leur souriait.

Et avec mes confrères, m'apparaissent mes professeurs. Quand chaque année m'arrive l'annuaire de l'université, je ne retrouve plus les noms de ceux qui mettaient tant de peine et tant de patience à nous bourrer le cerveau de code civil ou de procédure civile. Il reste encore celui qui m'a fait découvrir les Pandectes, qui formaient le recueil du Digeste, si indigeste au débutant en droit romain. Mon professeur de droit criminel vit aujourd'hui dans la retraite et je veux croire qu'il n'apprendrait pas sans joie que celui qu'il " bloqua " un jour n'est pas devenu le criminaliste qu'il avait charge de former. C'est d'un homme d'une distinction qui n'avait d'égale que sa grande science, que j'appris les rudiments du droit constitutionnel et municipal; qui me servent tant aujourd'hui; plus tard après avoir été ministre de la couronne, il est allé rejoindre dans l'au-delà, dans l'Olympe politique, son collègue au parlement qui fut mon professeur de droit international. Et malgré toute sa science juridique, mon professeur de droit commercial, n'est pas parvenu à faire de moi l'expert que son enseignement parfois monotone et " recto tono ". s'efforçait de façonner.

Oui je les vois tous défiler mes professeurs, les uns graves et drapés dans leur dignité de magistrats; les autres plus modestes et non moins savants.

Le monde universitaire! mais c'est le monde le plus intéressant. C'est celui où l'on retrouve les amitiés les plus franches, les plus sincères, les plus durables. Le monde universitaire, il habitait de mon temps sous le toit de l'édifice de la rue St-Denis, que le feu vient de détruire et où nous nous retrouvions étudiants et professeurs, par fonction, parfois, plutôt que par vocation, par goût ou par aptitude.

L'étudiant, vu du collège apparaît comme un petit homme, à qui la vie n'a plus rien à apprendre; mais combien il n'est plus le même quand on l'observe d'un peu plus haut sur le chemin montant de la vie! On s'aperçoit bien alors, qu'en somme, ce n'est encore qu'un collégien, un peu plus vieux. Il a gardé du collégien un peu d'étourderie, beaucoup d'espièglerie; et ça ne fait que le rendre plus gentil.

On ne peut, vraiment pas, s'empêcher d'aimer un étudiant, puisque c'est la jeunesse, avec tout ce qu'elle a de spontané, de généreux, de sans-souci. L'étudiant se rit bien du " struggle for life "; il s'y prépare comme pour une joute joyeuse, d'où il est certain de sortir vainqueur. Pas un jour son cerveau n'est assombri par les inquiètudes, pas plus que son cœur n'est étreint par l'angoisse. Pour l'étudiant, la vie n'est, peut-être pas toujours la grande noce; mais c'est quand même la fête de l'allégresse. Plus de contrainte à ses ébats, plus d'inquisiteurs sur ses talons, plus de cerbères, dont le regard darde parfois jusqu'au cœur: l'étudiant s'abandonne à la joie de vivre.

Oh! sans doute qu'il a, lui aussi ses contrariétés; on se tromperait si on allait croire que l'infortune, le malheur ou la souffrance ne franchissent pas l'enceinte de ce monde jeune et joyeux n'aspirant qu'au bonheur.

Souffrances physiques et tortures morales n'épargnent pas plus les étudiants que les autres humains; seulement l'étudiant retrouve dans sa jeunesse, dans son âme le remède à tous les maux. Les épreuves ne sont pour lui que passagères; ils les a vite oubliées. Ce n'est pas lui qui s'abandonnerait au découragement, quand il a toute l'existence devant lui, pour compenser, pour attendre les jours plus heureux.

L'étudiant a un peu l'âme du " bohéme "; il vit le plus souvent, au jour le jour, sans se préoccuper du lendemain. Il a gardé l'insouciance de son temps de collège. Pourvu qu'il chante, qu'il aie quelque chose à se mettre sous la dent et un abri pour passer la nuit; il est heureux. Ce n'est pas dans le monde universitaire qu'on trouvera l'amour effrené des richesses; l'appétit déréglé des honneurs ou la soif insatiable du bien-être. L'étudiant ne connait pas encore ce que c'est que la jalousie, l'ambition, l'envie; dans le monde universitaire on s'aime, on s'entraide, on s'encourage.

L'étudiant connait rarement la richesse; il n'a pas en banque un capital sonnant; ses goussets ne sont pas bourrés de billets crasseux, que parfois des mains sordide ont palpés. C'est ce qui le fait mépriser parfois par les gros bourgeois cossus, qui craindraient de donner leur fille à ces creve-faim; mais la richesse de l'étudiant vaut mieux que les plus gros magots d'or ou les plus épaisses liasses de papier-monnaie. Sa fortune est dans les dons de l'esprit et dans les qualités du cœur. Et pour peu que ces dons et ces qualités soient mis en valeur, l'étudiant n'a rien à envier à ceux qui sont cousus d'or.

On se plaint parfois que l'étudiant manque d'éducation, qu'il n'est pas le raffiné qu'on espérait trouver dans l'intellectuel. La plupart du temps ce n'est pas sa faute, il sort d'un milieu bien modeste, ou il vient d'une institution, qui ne fait pas une place assez grande au savoir-vivre, on bien qui a trop craint de développer chez ceux qu'on leur confie l'apprentissage de la vie sociale. Mais quand l'étudiant aura un peu pris contact avec la société, il deviendra vite l'homme policé qu'on veut qu'il soit. Combien de parvenus ne pourraient pas en dire autant?

Les amitiées forgées dans le monde universitaire résistent à toutes les visissitudes de la vie. Les préoccupations, d'un autre âge; les rivalités professionnelles ou politiques; les antagonismes de factions peuvent parfois séparer des camarades d'université; mais ils ne les désunissent pas. Se retrouvent-ils dans l'intimité; les arrêts de la vie montante les fait-ils se rencontrer qu'aussitôt ils revivent la bonne vie d'antan. Ce sont des amis qui se retrouvent; les âmes se retrempent et on se sépare heureux de s'être vus.

L'étudiant est tapageur, turbulent, trouve-t-on. Mais il doit cela à l'exhubérance de son caractère. C'est là la beauté de sa nature. C'est la vie dans toute son effervescence qui agite l'étudiant, qui le remue. N'allons-pas l'en blâmer.

Les passions sont des torrents; elles font penser à des forces hydrauliques; n'allons pas les détruire; utilisons-les, plutôt, et elles deviendront des sources d'énergie, de chaleur et de lumière. C'est tout ça un étudiant et c'est ce qui le fait aimer de ceux qui le comprennent.

De mon temps, deux hommes comprirent bien les étudiants: ce furent M. l'abbé Gustave Bourassa, le secrétaire-général de l'université et M. le Juge Mathieu, doyen de la faculté de Droit. M. l'abbé Bourassa était autant notre ami que notre supérieur. Son grand air de distinction ne nous tenait pas à l'écart; bien loin de là il nous attirait Son affabilité avait un attrait irrésistible et je me souviens d'avoir passé en sa compagnie de bien bonnes heures à parler de critique littéraire. Paul Bourget venait faire son tour d'Amérique. René Doumic, après Brunetière, avait rempli, notre grande salle académique et c'est d'eux que nous nous entretenions dans les collogues que M. l'abbé Bourassa, me faisait la faveur de m'accorder n'ajoutant ainsi à mon instruction littéraire, par trop rudimentaire.

Le Juge Mathieu était un peu comme un papa; seulement c'était un papa qui ne manquait pas de prendre sa petite revanche. L'examinateur aux concours sémestriels vengeait bien le professeur méprisé. Il me revient à la mémoire qu'un jour un étudiant tapageur au cours, dut comparaître à l'examen de semestre devant le bureau des examinateurs, composé des professeurs. Aux questions qui lui était posées mon camarade gardait de "Conrad le silence prudent.' Ce que voyant le Juge Mathieu de dire: "Mon bon ami ne croyez-vous pas que vous pourriez faire un peu plus de bruit ici, et un peu moins au cours." Tête de l'étudiant, qui se sentait "bloqué" et binette réjouie des professeurs qui se voyaient vengés.

Le monde universitaire d'aujourd'hui n'habite plus, comme de mon temps, les quatre murs de l'édifice de la rue S-Denis. Sa population s'est tellement multipliée, qu'il déborde dans tout se qu'on est convenu d'appeler "le quartier latin." Il ne se compose plus, comme il y a vingt ans exclusivement d'aspirants à la basoche, ou d'apprentis coupe-le-ventre, le monde universitaire de nos jours rassemble nos futurs ingénieurs, nos futurs négociants, industriels ou financiers, nos futurs agriculteurs.

Mais il reste quand même le bon et joyeux petit peuple de toujours. Oh! le monde universitaire, n'est pas le monde où l'on s'ennuie, où l'on s'envie; ni le monde où l'on souffre. C'est le monde idéal quoi!

Seulement le monde universitaire n'est que l'antichambre de la grande vie; c'est le foyer où les lutteurs de demain s'entraînent, et nos étudiants paraissent ne pas penser souvent aux grands lendemains. Combien d'entre eux croient qu'il en sera toujours ainsi! La cléricature quelqu'elle soit est l'apprentissage de la vie. Ne l'oublie-t-on pas un peu trop parfois? On est étudiant, oui, mais pas toujours studieux et si on savait comme on a besoin d'étude pour conquérir une bonne place dans l'encombrement professionnel. Le bagage qu'on emporte du collège est bien mince; pour le grand voyage de la vie, il faut avoir plus qu'un "rechange" comme on dit chez le peuple.

Et ceci m'amène à parler de la culture générale.

Qu'on ne perde donc pas de vue que dans la vie on ne rencontre pas seulement des confrères. On a beau être sortis "summa cum lande" des examens de droit, de médécine, de génie civil, on attend encore plus que cela d'un professionnel. Il devrait avoir un peu plus de culture générale et cette culture, c'est par la lecture des revues, [illegible] [illegible]rages et par l'assistance aux conférences qu'on [illegible]t. Le professionnel est un dirigeant et il n'y a que les esprits supérieurs et bien doués qui dirigent. C'est la mission du monde universitaire.

Le comprendra-t-on? Je le souhaiterais bien. La culture générale préparera mieux nos étudiants aux conquêtes de demain et Dieu sait, s'il y en a des conquêtes à faire, si nous voulons assurer à notre race, une place de choix dans la confédération canadienne.

Sans doute qu'on fait tout ce qu'on peut pour que ceux qui vivent dans le monde universitaire acquièrent toutes les connaissances qui peuvent orner leur intelligence; mais on a oublié quelque chose.

De mon temps on avait le parlement modèle, pour préparer la jeunesse aux luttes politiques; de nos jours on on a institué le tribunal modèle, pour mieux entrainer nos avocats de demain aux joutes judiciaires; pourquoi maintenant n'aurait-on pas un cercle anglais, comme McGill, à son cercle français?

Nos jeunes avocats, nos jeunes médecins, nos jeunes ingénieurs, ne savent pas assez l'anglais, c'est le reproche qu'on entend formuler trop souvent. Alors ne croit-on pas qu'au cercle anglais, ou se familiariserait avec la langue de la majorité de ce pays. McGill fait les frais de payer un professeur venu de Paris; ne pourrait-on pas dans notre monde universitaire avoir aussi le professeur d'anglais qui serait le directeur du cercle?

Ce ne sont pas sûrement les rudiments qu'on apporte du collège qui assureront le succès de nos professionnels de demain. L'ignorance de l'anglais a trop nui à nos jeunesse universitaire pour qu'on hésite à suppléer à cette lacune.

Alors notre monde universitaire n'aura plus rien à envier aux autres et quand l'heure des grandes luttes aura sonné les nôtres ne seront pas devancés. N'est-ce pas l'avis de tous?

NOS COLLABORATEURS

A la liste de nos collaborateurs déjà publiée dans nos deux premiers numéros, il faut ajouter les noms suivants:

M. Henri Mareuil,	*M. Louis Morin,*
M. l'Abbé J. B. Beaupré,	*M. Paul Morin*
M. Henry du Roure,	*M. Eagédius Fauteux*
M. Robert Le Bidois,	*Dr. Villard*
M. J.-Albert Savignac,	*M. G. H. Francœur*
M. J. C. Harvey,	*Major Gustave Lanctôt*

et retrancher le nom de *M. Ernest Bilodeau.*

D'aucuns se sont effrayés, parait-il, de voir ici tant de noms personnifiant des idées totalement opposées. Les grandes revues francaises n'en agissent pas autrement. Et nous y voyons les plus grands écrivains religieux y voisiner avec des libres-penseurs notoires, sans que rien ne soit jamais écrit qui puisse froisser de légitimes sentiments

Certains esprits chagrins ont, paraît-il, manifesté quelque effarement, mais tous nos collaborateurs, TOUS, ont compris et apprécié la pensée patriotique de ce ralliement intellectuel.

LA DIRECTRICE.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Comédiens et amateurs. Voilà le livre que M. Eugène Lassalle, fondateur et directeur du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, vient de mettre en librairie, et que la presse accueille avec les éloges les plus flatteurs. L'accueil fait au volume de M. Lassalle doit tenir, tout d'abord, dans le fait important que l'auteur traite un sujet qu'il connait à fond, et qu'il le traite avec infiniment d'esprit de clarté et de sagesse. Bien écrit, bien édité, aimable et amusant, le livre de M. Lassalle marche donc au grand succès, et nous sommes heureux de complimenter l'auteur bien sincèrement.

Comédiens et amateurs sort des ateliers du *"Devoir"* dans une très belle toilette typographique.

* * *

La vie et le rêve. Sous ce titre Madame Henriette Tassé a recueilli des pensées des plus grands auteurs français et anglais et nous les offre dans un petit bouquin très bien publié, et présenté par une jolie préface de l'auteur. L'on y trouve des reflexions et des pensées pour tous les âges, et pour toutes les mentalités. Ce livre peut devenir un livre de chevet bien apprécié. On se le procurera chez l'auteur, 860 rue Saint-Denis (Apt. 4).

* * *

"L'Ecole Canadienne Française", par le R. Père Adélard Dugré, S.J. est une étude parue tout d'abord dans l'Action Française, parfaitement écrite, et qui insiste sur la formation française de nos enfants. Il faut penser vigoureusement *en français*, nous dit le Père Dugré. car le français nous donne le sens des idées claires et précises, ajoute-t-il encore. Il a raison. Il soutient que l'on ne doit pas se préoccuper d'augmenter démesurément le programme d'anglais et il ajoute "que l'enfant devienne plus tard banquier, gérant de chemin de fer, ou commerçant," Oui, mais voilà, l'enfant à qui l'on n'aura pas appris l'anglais, et un bel et solide anglais n'arrivera jamais dans ce pays-ci à gérer des chemins de fer, et s'il devient banquier, il en *"arrachera"* également. Dans le commerce, dans l'industrie, partout, même dans les milieux professionnels, ceux qui ne savent pas l'anglais, et parfaitement, rencontrent de graves ennuis. Nos programmes d'étude pourront parfaitement faire une large part à l'anglais sans entamer en rien au programme du français. Et pour s'en convaincre, les Canadiens-français pourront prendre exemple sur Sir Wilfrid Laurier, qui ne serait jamais arrivé au poste éminent qu'il a occupé, s'il n'avait possédé parfaitement la langue de Shakespeare ou encore sur M. Henri Bourassa, l'un des hommes qui parlent le plus merveilleusement l'anglais, et qui, pour l'écrire avec une telle perfection, doit *penser en anglais*. Quand le Père Dugré parle de la rédaction de nos annonces, de nos prospectus, combien il a raison de gémir. Il n'y a pas d'excuse pour motiver une telle pauvreté, et nous approuvons hautement le Père Dugré quand il fait la guerre à notre ignorance de la langue maternelle.

* * *

Une famille canadienne française. C'est la Généalogie de la famille Robert par M. Adolphe Robert, très bien divisée, très claire, et par-dessus le marché, agrémentée de notes bien écrites.

* * *

L'Association Canado-Américaine qui a son siège à Manchester, New Hampshire, mérite nos compliments les plus sincères. La seule société de Secours mutuels de langue française en terre américaine, elle a édifié une collection de 4,000 ouvrages, ayant trait à l'histoire de la race française en Amérique. La collection débute avec "La Découverte d'un très grand pays" publié en 1698 par le Père de Hennepin, — me dit M. Adolphe Robert, et se termine par les "Silhouettes du Père Lalande". Bravo, les Franco-américains!

* * *

Je veux vous présenter le délicieux petit livre que Madame Laure Conan vient de publier, sous le titre de *"L'Obscure souffrance"*. L'obscure souffrance, c'est la détresse d'une enfant que l'alcolisme du père voue à une vie triste et désenchantée. Elle accepte de le soigner, et combien cet héritage de la maman morte lui pèse parfois. Elle va succomber, déserter le lourd devoir quand sa piété vive la fait s'agenouiller devant le religieux qui trouve justement les mots à dire, pour consoler sa détresse infinie. Le livre se termine par les conseils aux Canadiennes qui pourraient tant faire pour enrayer le fléau de l'alcoolisme. *L'obscure souffrance* est écrit, comme sait écrire Laure Conan, dans le plus grand esprit de foi, avec des mots qui éclairent, et des paroles qui consolent. Extrêmement touchante, cette œuvre devrait être lue dans tous les foyers, où elle forcerait les inconscients aux réflexions les plus salutaires. Editée par *L'Action Sociale* de Québec, l'œuvre de Madame Laure Conan a une belle tenue typographique. On la trouve chez tous les bons libraires.

Nous accusons réception de l'Almanach du Peuple, publié par la Librairie Beauchemin Limitée, un vrai recueil de tout ce qu'il faut savoir, pour bien passer l'année, augmenté de contes du pays, de nombreuses illustrations touchant les choses canadiennes, les hommes publics, etc., etc Cet almanach qui célèbre sa 51ième année est bien connue dans toutes les familles canadiennes où on lui fait une place de choix.

La Librairie Beauchemin est l'une de nos plus vieilles institutions commerciales, et un véritable respect entoure l'œuvre de saine propagande qu'elle a faite parmi nous. Son almanach a considérablement aidé à son succès, en répandant son nom jusque dans les coins les plus reculés de notre vaste pays.

Tiré à 80,000 exemplaires, ce qui dépasse le tirage de toutes les autres publications de ce genre, croyons-nous, l'Almanach du Peuple fait honneur à la maison qui l'édite.

* * *

VIENT DE PARAITRE

L'Honneur au miroir de nos lettres, essais de psychologie et de morale.—Par *Georges Le Bidois.* Professeur de littérature française à l'Université Catholique de Paris, (1 vol. in-16 colombien, de 408 pages, 6 fr. marjoration comme prix). *Garnier* frères, éditeurs. — En vente chez tous les grands libraires de Montréal. Nous parlerons longuement de ce beau livre.

* * *

Nous recevons avec les meilleurs souhaits de Noel, de la Compagnie du Pacifique Canadien, une superbe publication intitulée "Across Canadian with the Prince", splendidement illustrée, et qui nous restera comme le vivant souvenir de ce Prince Charmant, qui a passé parmi nous, le sourire aux lèvres, en nous jetant des paroles de paix et d'amour.

Parmi les six noms qui ont signé cet aimable envoi, nous en relevons trois canadiens-français: ceux de MM. Félix Berger, R. G. Amiot, et Emile J. Hébert, qui aux côtés de MM. H. R. Ibbotson, H. Q. Bowden et F. C. Lydon, se sont crées dans la puissante Compagnie du Pacifique Canadien des situations enviables. Ces nominations font honneur à ceux qui les obtiennent, comme à ceux qui les accordent...

* * *

"Même Sang". Par Jean Féron. Ce sont des vers, c'est même une pièce en vers. Je ne sais si les vers sont parfaits, mais tout ce que je puis dire, c'est qu'ils m'ont ému vivement. C'est simple, joli,

captivant et sincère. La pièce comprend deux personnages, deux personnages qui parlent bien. Ils exaltent l'héroïsme et le culte à l'honneur. Cette petite pièce, chantant la gloire du 22e, notre beau et fier et valeureux 22e, fut jouée, pour la première fois, à Arborfield, Saskatchewan, par l'auteur et Madame Féron, et obtint un sincère succès. Jouée sur nos scènes québecquoises, elle y remuerait bien des émotions. On peut se la procurer en s'adressant à l'auteur, à Arborfield même.

* * *

La Chanson du Paysan.—M.L.J. Doucet a préfacié, en prose poétique, ce livre de poésies canadiennes, écrit dans le plus ardent patriotisme par M. Ulric Gingras et édité, avec grand soin aux ateliers de l'Action Sociale de Québec. Il semble bien que M. Gingras a justifié son titre si prometteur en des vers ardents et bien rythmés. Un poète dirait mieux le charme de cette œuvre qui chante la splendeur de nos champs, et l'harmonie de nos campagnes si belles et si grandes. Le paysan de M. Gingras exalte son pays avec un accent très fort et très doux. Nous souhaitons plein succès à cette œuvre poétique qui s'applique à célébrer la patrie canadienne, et y réussit heureusement.

* * *

Je viens de parcourir avec un intérêt sans cesse croissant, les œuvres que M. l'Abbé Blanchard a consacrées à l'épuration du langage canadien, et j'éprouve le besoin d'en dire du bien, beaucoup de bien. Travaux sérieux, bien divisés, bien présentés, qui renseignent sans fatiguer, et aideront énormément au bon parler français dans notre pays. Les livres de M, l'Abbé Blanchard ont un grand succès, ce qui prouve le désir toujours grandissant du public de bien parler, d'épurer sa langue, de l'émonder de toutes les expressions triviales ou mal appropriées. Et rien ne peut nous faire plus plaisir que ce souci de perfectionnement que tous les mouvements en faveur de la langue française ont provoqué au sein de la population canadienne-française. M. l'Abbé Blanchard aura fait largement sa part pour aider à ce progrès et nous l'en félicitons chaleureusement. Cette tâche devait tenter l'apôtre et le patriote, et il a su la remplir de tout son talent, comme de tout son dévouement. Parmi les livres de cet auteur, livres qui ont pénétré dans nombre de collèges et de couvents, y accomplissant une œuvre de belle éducation, citons:

Dictionnaire du Bon Langage.—Volume comprenant, outre la liste de nos fautes les plus courantes, celle des néologismes à éviter ou à acquérir, des mots anglais difficiles à traduire, ouvrage aidant à donner à notre langage journalier une note tout à fait française. La troisième édition est à grand format livre de prix. Prix, relié: 75 sous; franco, 85s.

Le bon français en affaires.—Ouvrage de propagande, complément d'un bon cours commercial. Usage du français, annonce. affichage, correspondance, observations typographiques, etc. Précieux pour les maisons d'éducation. Prix: 35 sous; franco, 40s.

Jeux de cartes du Bon Langage.—S'instruire en s'amusant, par questions et réponses. Fait sur le modèle des jeux d'Histoire du Canada, d'Histoire sainte, d'Histoire de France et de Géographie du Canada qu'on peut aussi se procurer à la même adresse et au même prix. Prix: $0.30; franco, 35s. Relié: 50s.; franco, 55s.

2000 mots bilingues par l'image.—Deuxième édition, revisée. Chaque dessin fait à la main par d'excellents artistes. Magnifique apparence. Noms français et anglais de chaque objet. Prix: $0.30; relié: 50s. Port, 5 sous.

La bonne logeuse.—Prix: 10 sous.

En garde!—Anglicismes et termes anglais dans le commerce, les amusements, les professions, les métiers. Prix: $0.25; franco, 28 sous.

En français.—Anglicismes, barbarismes, mots techniques, traductions difficiles, etc. Prix: $0.50 franco. Rare.

Catalogue de philologie.—Publié par l'Université Laval. A pour but de diriger les philologues dans l'étude à fond de la langue française et indique les prix, le nom des éditeurs, etc., d'une foule de livres rares et peu connus. Prix: 25 sous.

1000 mots illustrés.—Devenu rare. Franco: $0.75.

N.-B.—S'adresser à l'abbé Etienne Blanchard, Eglise Saint-Jacques, 331, Sainte-Catherine est. Montréal, ou aux libraires. Sur réception de $2.00, l'auteur expédiera franco les cinq premiers ouvrages.

* * *

Le Terroir nous arrive, joli et pimpant dans une toilette artistique que son auteur a oublié de signer, ce qui est par trop d'humilité. Il parle ce numéro, du Lac Saint-Jean, de Louis Hemon, de Marie Chapdelaine. Il est ainsi délicieux dans sa note enthousiaste, exaltant le terroir, et le faisant valoir dans toutes ses multiples beautés. Les mânes de Louis Hémon ont dû tressaillir de joie, en entendant son œuvre chantée par des écrivains du terroir, ce terroir qu'il a si admirablement décrit.

Dans sa page de préface, la charmante revue atteste de son désir de faire du "terroir", rien que du terroir, et de laisser à d'autres, l'exotisme. L'exotisme, bien peu de nos écrivains l'ont pratiqué jusqu'ici. Mais l'auraient-ils pratiqué, où serait le mal, je vous en prie? Loti, Myriam Harry. Claude Farrère, pour n'en citer que trois parmi les auteurs français modernes, ont-ils démérité à ce point, en chantant l'Orient et ses splendeurs? C'est très bien au "Terroir", qui entend justifier son titre, et qui le justifie avec esprit et charme, de ne parler que du chez-nous, — ce chez-nous que, d'ailleurs, il borne, au pays de Québec, et qui, à notre avis, s'étend bien au-delà, mais prétend-il borner toutes nos ambitions à son propre programme? Il aurait tort. Car si, d'un accord commun, toutes les publications canadiennes s'astreignaient au même sujet, la compétition pourrait devenir excessive et dangereuse. La variété s'impose, pour le plaisir de tous.

* * *

"*La Canadienne*". Bienvenue à "*La Canadienne*" le magazine, dont M. J. K. Laflamme est le directeur, et qui nous arrive dans une fort belle toilette, bien imprimée sur papier de luxe, et abondamment illustrée. Cette nouvelle publication est surtout féminine, et s'attache, ainsi que son titre l'indique, à servir les intérêts féminins.

LES CONCERTS A VENIR

RECITAL EMILIO DE GOGORZA 18 JANVIER.

M. Louis H. Bourdon, nous annonce que cet éminent artiste donnera un récital au théâtre "His Majesty's" dimanche le 18 janvier.

Les billets seront en vente jeudi le 15 janvier, chez Archambault et au Théâtre.

RECITAL ALFRED CORTOT. 1er FEVRIER.

Dimanche le 1er février aura lieu le récital du fameux pianiste Français Alfred Cortot.

M. Cortot est un pianiste incomparable, par son tempérament exquis et profond.

Il n'y a aucun doute que ceux qui auront le bonheur de l'entendre seront charmés, du talent merveilleux, que possède ce célèbre pianiste.

L'an dernier, M. Cortot accompagnait, "L'Orchestre du Conservatoire de Paris", malheureusement lors de la visite que nous fit le célèbre "Orchestre" Montréal n'eut pas le bonheur d'entendre le plus célèbre des pianistes de "France", M. Cortot étant indisposé, dut se faire remplacer par son élève Magdeleine Bard.

La vente des billets pour ce concert important, commencera jeudi le 29 janvier, chez Archambault et au Théâtre.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE RUSSE 8 FEVRIER.

Montréal aura bientôt la visite d'une des plus merveilleuses organisations musicales du jour. M. Bourdon, notre sympathique impressario nous ménage pour le 8 février, un concert de l'Orchestre Symphonique Russe.





L'ENTRE-NOUS

Evidemment les femmes, voire même les hommes aiment à écrire des lettres anonymes... On dit même que chez certains, comme chez certaines, cela dégénère en manie, et l'on m'a cité des cas où de pauvres êtres avaient, des mois et même des ans, subi cette persécution odieuse. Maintenant, avec le progrès moderne, la lettre se complique du téléphone anonyme. Quelle curieuse mentalité, quelle triste déformation morale que celle-là!

Peut-être trois ou quatre lettres anonymes et méchantes, m'ont-elles récemment visitée. C'est bien peu, mais c'est peut-être trop encore, quand il est si facile de parler doucement et de rester poli. Et ces billets féroces étaient tous tracés au nom de la vertu la plus farouche!

Comme le Révérend Père Louis Lalande saurait bien, dans l'une de ces causeries de retraite où il met tant d'esprit et tant de bonté, dénoncer ces perfidies et jeter l'anathème à celles qui osent les commettre froidement et méchamment...

Quand il est si facile de dire tout ce que l'on pense de le dire clairement mais adorablement, comme dans ce billet que je vais vous citer, où les reproches sont glissés, ouatés, discrets, et inspirés par une si belle sincérité:

Montréal, le 11 décembre, 1919.

Madame Madeleine,

Permettez à une des mille voix de la brise, anonyme comme elles le sont toutes, comme aussi le grand public à qui vous dédiez votre magazine, de vous apporter en passant quelques jugements que j'ai entendus exprimer sur votre entreprise. Beaucoup se sont étonnés de votre courage et admirent en plus la maîtrise avec laquelle vous débutez. Les meilleurs souhaits de longue vie m'ont été soufflés en chœur. Une critique s'est élevée, que j'ai pu noter. J'en traduis quelques bribes: "Nous ne pourrons pas mettre ce magazine sur la table de lecture de la famille.... Le roman est trop scabreux pour des fillettes... Sous prétexte de faire une leçon de morale à nos enfants, il ne convient pas de leur montrer des peintures immorales...... La beauté littéraire est secondaire à la beauté morale. La pudeur est une vertu qui ne souffre aucun compromis..... Une Revue pouvant être mise entre toutes les mains est une revue idéale...., il y en a d'ailleurs des masses,—en français et en anglais,—et qui sont prospères. Les meilleures reproductions d'auteurs français ne valent pas, pour une revue comme la vôtre, des productions du terroir..... Entre l'auteur et le lecteur d'une même contrée, il y a une foule de fibres sympathiques qui vibrent à l'unisson.... Ils ont une même manière de penser, de saisir les nuances de la pensée, un même fonds de comparaisons pour illustrer leur style..... "Le reste des paroles s'est perdu pour moi parce pressée. Et je m'envole, poussée par une main mystérieuse. Mais je reviendrai, je passerai de nouveau à votre porte, et j'entrerai si elle m'est ouverte. Je vous rapporterai les échos qui m'auront frappée. Et peut-être vous aiderai-je dans votre œuvre éducatrice et patriotique. Si j'étais éditeur, j'aimerais quelquefois entendre une voix désintéressée et anonyme: que dit-on de moi? Puissent les échos de l'opinion vous apporter toujours, comme au début, un mélodieux accord de louanges!

LA BRISE (PAUL).

J'aime aussi entendre ces voix désintéressées et anonymes me diriger par leur sincérité et leur amitié. Et puisse la brise faire vibrer souvent tous les échos de notre grand domaine, et nous apporter la pensée canadienne, dans ses multiples manifestations, afin que notre rôle soit mieux éclairé, et notre tâche de plus en plus perfectionnée!

Et je dédie, sans autre amertume, ce modèle de lettre anonyme à tous ceux comme à toutes celles qui ont la rage d'en écrire...

MADELEINE.

Quand je me fie à quelqu'un, je le fais sans réserve; mais je me fie à très peu de personnes.

Montesquieu.

UNE GRANDE DAME

Par MADAME DONAT BRODEUR

La mort de Lady Lacoste laisse un grand vide dans la société montréalaise. Avec elle disparait l'une de ces figures particulières à l'ancien régime. En effet, les sociétés évoluent toujours par périodes, et lorsqu'elles sont à leur déclin, les derniers types qui en sont la manifestation prennent une très grande importance, et, ils se gravent dans la mémoire comme ces figures de médaillons qui sont pour ainsi dire les cachets opposés sur les siècles révolus de l'histoire des civilisations.

Lady Lacoste, dans sa taille imposante avec son profil aristocrate, et son sourire tout à la fois grave et bienveillant, peronnifiait la femme d'autrefois. Cet autrefois qui a fait la distinction et la survivance de notre race canadienne-française. Née d'une famille aux manières courtoises, aux principes sévères, elle avait bien conservé la personnalité de cet ancêtre européen, venu comme chirurgien, — major, dans un de ces régiments qui combattait dans la guerre de l'Indépendance aux Etats-Unis d'Amérique. Plus tard il s'établit au Canada et sous le nom de Globensky—lequel cachait un certain personnage probablement célèbre à la cour de son pays natal.—il fonda une famille excellente, dont l'aîné combattait aux côtés de Salaberry et dont les petites filles: Lady Lacoste, Madame Masson Taschereau et Madame Alfred Garneau ont été les plus belles fleurs.

Toutes trois épousèrent des hommes éminents, et brillèrent d'un éclat particulier, chacune dans leur sphère familiale et mondaine.

Le plus grand mérite de Lady Lacoste est de s'être manifestée premièrement, dans l'intérieur de sa maison: mére d'une nombreuse famille, elle eut seize enfants, dont deux fils et sept filles lui survivent: Paul et Alexandre, avocats: Mme Guérin-Lajoie, Mme L. de G. Beaubien, Mme Duchastel de Montrouge, Mme Auguste Tessier, jr., Mme la Générale Landry, Mme Frémont et Mme Hayward Dansereau.

Levée, comme la femme forte de l'Evangile, dès les premières heures du matin, elle n'a jamais manqué d'assister à la messe, jusqu'au dernier jour de sa vie; puis, elle consacrait son temps à la direction de ses enfants, de ses serviteurs et de ses pauvres. Le soir, elle recevait, ou suivait son distingué mari aux réceptions officielles ou intimes. En ces dernières années, elle apparut dans les principales sociétés de bienfaisance et presque toujours appelée à la présidence de ces différents comités, elle adressait la parole avec facilité, calme et sagesse; toujours souriante, toujours disposée à rendre service aux humbles... Le jour même de son décès, elle s'était occupée de placer quatre orphelins dans des maisons de charité.

Hospitalière, comme elle savait l'être, à la façon du temps passé, elle reçut dans son salon, pendant au moins trente ans, tout ce que le Canada français a connu de célébrités.. en herbe ou personnes au sommet de la gloire!

Lady Lacoste protégeait et lançait dans le monde la jeunesse universitaire, partageait avec d'autres grandes dames de son temps le plaisir de produire les débutants et de les diriger vers leur évolution sociale: que de graves Messieurs aujourd'hui artistes, écrivains, médecins, avocats, magistrats, ministres, sénateurs, se sont initiers chez ces dames. aux usages du beau monde et à la pratique de l'aplomb nécessaire pour développer chez l'individu cette connaissance psychologique qui permet de frayer sa route et d'atteindre au plus haut degré de sa valeur personnelle. Que de jolis minoirs ont défilé dans cet oasis de la rue St-Hubert, que de touchantes idylles; que de mariages ébauchés..., que de vocations politiques ou autres ont germé au sein de ces fêtes captivantes oû se pressait l'élite de ces beaux jeunes gens, au regard brillants et à la lèvre fière sous le sourire des vingt ans.

Je n'ai qu'à me souvenir pour que surgissent ces personnages d'hier, et pour qu'apparaisse l'hôtesse, dans toute sa grâce reposante... Cette femme a donc joué un rôle, suscité des influences intellectuelles autour d'elle, et cela avec le caractère plutôt austère qui a été la force de notre race.

Le couronnement de la carrière de Lady Lacoste, c'est d'avoir donné aux contingences de l'évolution de la jeunesse canadienne-françaises, sa fille, Madame Gérin-Lajoie, qui accomplit chez nous l'œuvre commencée de la Fédération Nationale des femmes. Ce que l'une fait dans le domaine des groupes syndicalisés du monde du travail féminin, la mère l'a accompli dans la sphère élégante de mondanité bilingue de sa caste sociale 'Caste' un mot qui n'existera plus demain, puisque, hommes et femmes, théorie et pratique, le monde universel n'a plus qu'un chemin et qu'une dénomination: la démocratie!

Un fait à signaler! Lady Lacoste a fidèlement tenu "Son Journal" depuis ses plus jeunes années; la veille de sa mort, sa main ferme y traçait encore les incidents de la journée et ses réflexions...

Au nom des Lettres Canadiennes, je me permets de prier la famille de vouloir bien communiquer au public, ce "Livre de Saison" agrementé des principaux événements historiques d'au moins le quart de siècle...

Quelles silhouettes intéressantes d'hommes célèbres de notre pays doivent s'estomper en ces feuilles imprégnées, j'en suis sûre, de la physionomie, un peu ironique ou strictement ressemblante, qu'a su y mettre cette femme droite, observatrice, sereine et rationnelle... en tout et partout.

Et puis, qui sait? peut-être y découvrirons-nous ce coin secret du cœur qui est le romanesque, chez tout être humain...

Montréal, ce 19 décembre 1919.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

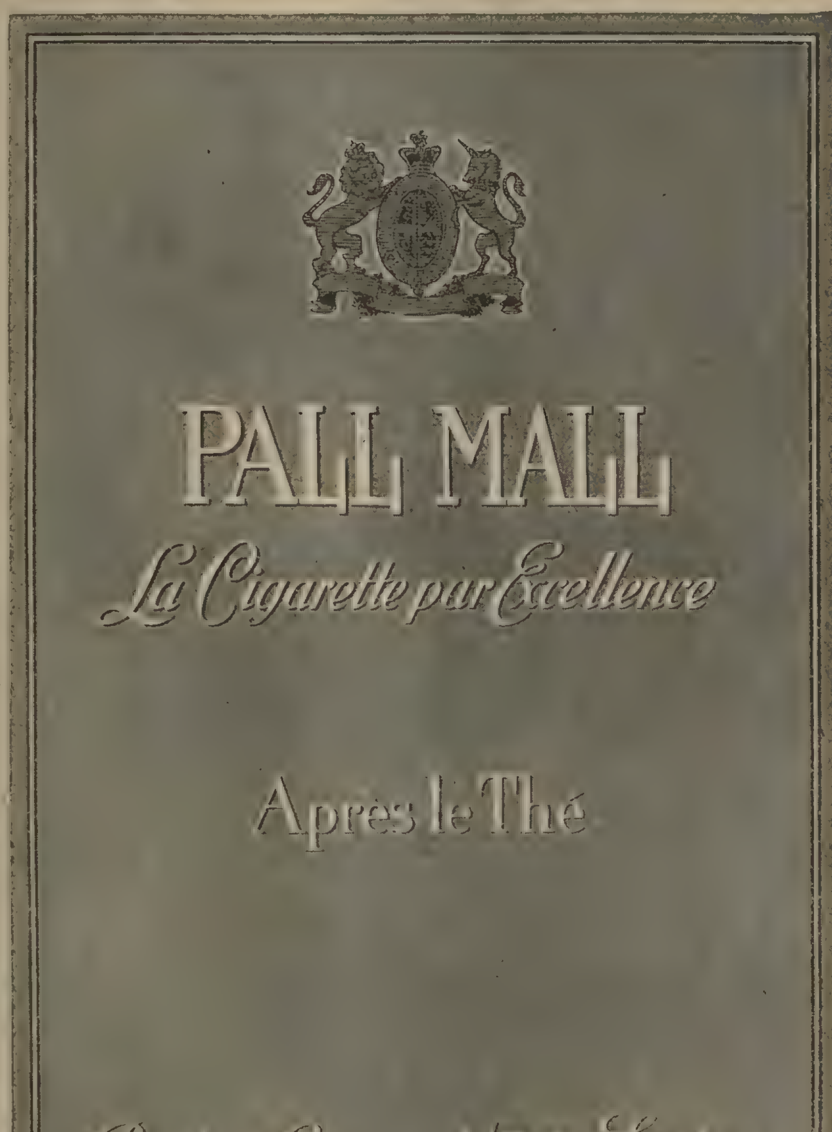
Notre numéro de Noël édité à 27,000 exemplaires s'est distribué aussi rapidement que celui de Novembre. Et nous comptons grandir encore!

Nous tenons à remercier le public qui nous fait si chaud acceuil, à le remercier, en l'assurant d'une gratitude qui se traduira par un désir toujours plus vif, de servir ses intérêts, et de lui apporter tous les mois, une revue qui fasse honneur à notre race et à notre province française.

LA DIRECTRICE.

L'âpreté du caractère ne se rencontre guère chez la femme dont la raison seule a contrarié les penchants.

Mme de Rémusat.


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres
30¢ ici.



LABERGE LIMITÉE

FOURRURES — MODES

Réductions durant janvier et février. **392-Ouest, rue S.-Catherine, Montréal**

LE CŒUR ET LA TÊTE

PAR
EVELINE LE MAIRE

I

Les Alisiers, 8 janvier 19..

J'ai décidé d'écrire mon journal, pour deux raisons; d'abord, cela m'occupera, et en hiver les journées sont parfois si longues!... Ensuite cette habitude fera de moi une personne intéressante, une personne qui s'analyse et à qui il arrive des aventures, car un journal sans aventures, ce n'est pas un journal, et je suis bien décidée à écrire ici des choses dignes d'être conservées dans ma mémoire.

Pour être loyale, je dois dire que cette charmante idée ne m'est pas venue toute seule, mais qu'elle m'a été suggérée par la lecture d'un roman délicieux que m'a donné Mme de Castelmoët, pour mes étrennes.

Ce roman, intitulé *la Petite Baronne*, est le journal d'une jeune fille qui me ressemble. Comme moi, elle est orpheline; comme moi, elle vit à la campagne; comme moi, elle aime les fleurs, les chats, les chiens et les couchers de soleil; comme moi, elle ne sait pas grand'chose du monde ni de la science, et comme moi, de toutes petites choses de rien suffisent à la combler de joie.

Mais cette ressemblance ne s'arrête pas à nos goûts, à nos caractères, à nos situations; elle va jusqu'à notre physique. La description que donne d'elle-même Yvonne de Beaumanoir semble être faite tout exprès pour moi. Je la transcris:

"Je suis de taille moyenne, explique-t-elle, assez mince, sans être maigre, et, ce me semble, assez bien faite. Mon teint est clair, bien que ce soit un teint de brune; mes yeux sont presque noirs, grands, et brillants, avec de longs cils et des sourcils que je trouve très jolis; mon nez est malheureusement un peu trop large, et ma bouche un peu grande, mais rouge et de bonne forme; pour mon goût, mon visage n'est pas tout à fait assez allongé. Tout cela, avec mes cheveux noirs coupés sur le front et bouffants sur les oreilles, me donne l'air, paraît-il, d'un page florentin-.."

Et tout cela, c'est moi, c'est bien moi, Janine de Bréon, — dite Ninette, — il n'y a pas à s'y méprendre. Aussi, bien avant la fin du livre, ai-je senti qu'Yvonne de Beaumanoir n'avait pas de meilleure amie que moi. Il me semblait que toutes ses confidences m'étaient murmurées à l'oreille, sorties pour moi seule de son cœur affectueux...

C'est pour lui répondre que je veux faire comme elle et, dorénavant, écrire mes aventures et mes plus secrètes pensées. Je crains seulement d'avoir peu de choses à lui conter... J'ai beau chercher, je ne trouve rien de secret dans ma mémoire, rien que personne ne sache aussi bien que moi!

Mais patience! chère Yvonne, je n'ai pas encore dix-sept ans. Sans espérer avoir des aventures délicieuses comme les vôtres, peut-être un jour aurai-je aussi quelque confidence heureuse à vous faire...

Dieu veuille que ce jour ne tarde pas trop!

9 janvier.

C'est bien plus difficile que je ne croyais, d'écrire un journal. Si je raconte le trantran de ma vie, pauvre Yvonne! je risque bien de vous ennuyer; c'est toujours la même chose:

Il me faudrait des aventures. Hélas! je n'en vois poindre aucune à l'horizon! Alors, que vous écrire?... Peut-être les pensées philosophiques qui me viennent à l'esprit, mais seulement les plus profondes, parce que, les autres, il y en a trop.!

En voici une qui m'est venue ce matin en m'habillant et que je crois très bien: "La vie, c'est un grand trou dans lequel j'ai peur de tomber, mais en levant la tête, je vois le soleil qui brille, et je n'ai plus peur."

Ce soleil, c'est l'espérance, n'est-ce pas, mon amie?

12 janvier.

J'ai voulu lire *la Petite Baronne*, une seconde fois, et j'en ai déjà ressavouré une trentaine de pages qui me plaisent peut-être encore plus que la première fois.

Quel talent vous avez, chère Yvonne! on croit vous voir, et on vous connaît tout de suite à fond. Il est vrai que, au début de livre, vous racontez votre passé, toute votre situation. Pour que mes confidences répondent aux vôtres, j'ai bien envie de faire comme vous; et puisqu'il ne se présente pas d'événements à vous écrire aujourd'hui, voulez-vous que, sans plus tarder, je vous raconte ma vie?...

Je suis née dans une petite ville de l'Est où mon père était officier de cavalerie.

Lorsque j'étais enfant, rien ne me semblait plus beau que papa dans son uniforme rouge et bleu. Quelle joie pour moi, quand il me faisait faire une petite promenade sur le Cours, en me tenant par la main. Les soldats nous saluaient, et moi je leur répondais par un sourire content.

Mais mon plus grand plaisir était de voir papa monter à cheval. Lorsque j'entendais le pas de Sicambre sur le pavé de la rue, je me précipitais à la porte de la maison. Et maman!

Dans son amazone noire qui l'amincissait encore, avec son chignon serré, son petit chapeau de feutre et son sourire joyeux, elle avait l'air d'une petite fille. Pour monter sur Roméo, son joli cheval gris, elle posait son pied chaussé de bottes souples sur la main large ouverte que papa lui tendait alors, il me semblait qu'elle avait des ailes, tant était rapide le mouvement qui l'enlevait et la faisait retomber assise sur le doux Roméo. Je battais des mains, je poussais des cris de joie, et de mes petits bras étendus, j'aurais voulu tout embrasser, papa, maman, l'ordonnance, Sicambre et Roméo.

J'avais sept ans quand mon père mourut. La douleur de ma mère reste dans mon souvenir comme une sorte de cauchemar... Je fus tellement terrifiée par ses cris de désespoir que je ne sentais plus rien de ma propre peine, et que je ne sais vraiment ce dont j'ai souffert le plus: la perte de mon papa, ou l'état pitoyable de maman.

Cette époque de ma vie reste enveloppée dans un nuage sombre qui m'en cache les détails; je ne saurais rien dire de ce qui suivit notre malheur.

Par contre, j'ai gardé un souvenir très vif de notre arrivée aux Alisiers.

C'était un jour de printemps, les buissons de la route étaient couverts de fleurs et les prés étaient verts comme les pelouses d'un parc. La maison semblait si gaie sous son grand toit brillant, en plein soleil; il y avait devant les fenêtres de si beaux lilas épanouis qu'un chant de joie monta tout à coup à mes lèvres. Un geste de Bon Papa me fit taire aussitôt: il me montrait ma pauvre maman affaissée dans la voiture, ma pauvre maman en deuil dont le regard se posa sur mon cœur comme une brûlure. J'eus honte de moi, je me jugeai méchante, égoïste, mauvaise fille, et, dans l'horreur de ma conduite, j'éclatai en sanglots.

Mais le lendemain, le même joie de vivre m'envahit de nouveau. Je courus bien loin dans le parc; je me cachai derrière une aubépine en fleurs pour que personne ne vît mes yeux brillants et mon visage épanoui. Blottie dans l'herbe, je fredonnai mes petites chansons, je passai mes mains caressantes sur la neige parfumée des buissons, et... le printemps était si beau, que je m'étendis de tout mon long sur le sol, pour baiser la bonne terre féconde, pleine de sève et de parfums.

Pendant plusieurs semaines, je vécus aux Alisiers, comme une petite sauvage, tout le jour dehors, au faîte d'un arbre ou allongée dans l'herbe. Quand je pensais à papa, je pleurais toute seule, mais il y a en moi un tel amour de la vie, que la plus petite chose, le vol d'un papillon, un chant d'oiseau, le parfum d'une fleur, me faisait sourire à travers mes larmes.

Quand et comment ma mère commença-t-elle à me donner des leçons dans sa chambre? Je ne m'en souviens plus. Je sais seulement que j'aimais beaucoup cette tâche quotidienne, et que maman était très douce.

La vie aux Alisiers se passait comme aujourd'hui, sans événements. Le plus beau jour dont j'ai gardé le souvenir fut celui de

ma première communion. Mais ce jour de fête eut un triste lendemain: ma pauvre maman, après les émotions de cette cérémonie, dut garder la chambre. Elle languit quelques mois et mourut à l'automne, délivrée par une grippe d'une vie qu'elle n'avait ni la force physique ni le courage moral de supporter.

Comment ma gaité a-t-elle pu résister à cette seconde épreuve? Comment ai-je retrouvé après un chagrin si profond mon rire, mon insouciance et ma joie de vivre? C'est un problème dont je cherche en vain la solution. Plus d'une fois j'ai pleuré de honte quand, après avoir couru comme une folle à travers la campagne, toute vibrante de chansons, le cœur dilaté de plaisir, j'apercevais quelque paysage familier, évocateur d'un souvenir de maman: une histoire qu'elle m'avait contée là, un banc où elle s'était assise, un insecte dont elle m'avait expliqué les métamorphoses... Je rentrais à la maison la tête basse et les yeux rouges, mais je voyais Bon Papa si désolé de ma tristesse que, pour lui, je me reprenais à sourire; et bientôt, les sombres pensées s'en allaient, emportées dans un torrent de joie.

Je suis ainsi, petite Yvonne, ainsi, comme vous.

Pendant l'hiver qui suivit la mort de maman, une importante question fut agitée: Me mettrait-on en pension, ou resterais-je aux Alisiers?

Mme de Castelmoêt, consultée, penchait pour la pension, une bonne petite pension à D..., organisée par un groupe de pieuses demoiselles, avec les dépouilles d'un couvent d'Ursulines.

"Je serais là en paradis, entourée de sages maîtresses et d'aimables compagnes... J'aurais un lit tout blanc dans un dortoir, un uniforme bleu avec une ceinture de couleurs variées..." — C'est Mme de Castelmoêt qui parle. — "De plus, une dame de ses amies qui habite la ville me ferait une visite tous les mois, et je reviendrais trois fois par an aux Alisiers!"

La perspective des petites compagnes et de l'uniforme bleu me fit pencher un moment vers l'opinion de la sagesse, mais le visage bouleversé de Bon Papa m'inclina tout aussitôt vers l'opinion contraire défendue par lui.

"N'est-ce pas monstrueux d'enfermer entre quatre murs une enfant comme Ninette?" — Cette fois, c'est Bon Papa qui parle. — "Une enfant si pleine de vie que le jardin du manoir ne lui suffit pas. On la croit bien portante, possible!... mais elle est si frêle, si mignonne que, privée d'air, elle s'étiolera tout de suite. Elle peut parfaitement rester aux Alisiers! On ne veut pas en faire une savante, un bas-bleu... Pour ce qu'il faut lui apprendre, on s'en tirera très bien.. on verra cela plus tard."

Et comme, après tout, Bon Papa était le maître, je ne quittai pas les Alisiers.

On s'occupa quelque temps de me trouver une institutrice. Mon grand-père écrivit plusieurs lettres et en reçut un grand nombre; il eut avec Mlle Gouthonay, sa femme de charge, de longs et mystérieux entretiens, puis on ne chercha plus personne. Et un beau jour, mon grand-père m'annonça que Mlle Gouthonay voulait bien se charger de mon instruction.

J'avais onze ans.

Depuis lors, je fis de bien singulières études, chère Yvonne. L'élève ne possède pas le feu sacré, l'institutrice encore moins! Tout est prétexte, à l'une et à l'autre, pour escamoter ou raccourcir les leçons:

Quand vraiment rien ne peut nous dispenser de ces pauvres leçons, nous nous mettons en face de la pendule dont les aiguilles se traînent misérablement, et pendant toute une heure nous souffrons. La plus malheureuse des deux est encore Mlle Gouthonay, car un démon malin m'inspire trop souvent des questions saugrenues ou indiscrètes, auxquelles elle ne sait quoi répondre. Je suis rappelée à l'ordre par un mot très sec, et très souvent injuste, toujours le même:

"Ceci n'est pas de votre leçon!"

Puis, les yeux fixés sur le livre, elle suit le texte que je récite, ou que je devrais réciter.

Cette méthode m'aurait laissée la plus ignorante des petites Ninettes, si mon goût extrême pour la lecture n'était là pour mettre pêle-mêle dans mon pauvre cerveau des bribes d'histoire, de littérature et de philosophie. Tout cela est assez confus, mais c'est tout de même quelque chose, et quand je cause avec Mlle Gouthonay j'ai l'illusion d'être savante. Cependant, quand par hasard je rencontra une jeune fille de mon âge, je vois alors tout ce qui me manque, et mon ignorance me fait pleurer.

Ma bougie s'éteint,.. Chère Yvonne, bonsoir!

13 janvier.

La musique tient, dans ma vie, une place importante. J'ai, dit-on, de remarquables dispositions pour le piano. Aussi, sur le conseil de Mme de Castelmoêt, Bon Papa m'envoie-t-il de temps en temps à Vermelle, pour y prendre des leçons avec M. Chauvard. Tous les six mois, en décembre et en juillet, le maître donne, devant un nombreux public, une audition de ses élèves et, généralement, j'y tiens une place honorable.

Ici, Mme de Castelmoêt me fait quelquefois jouer les morceaux que j'étudie, et elle a la bonté de me faire des compliments.

14 janvier.

Ce n'est décidément pas facile d'écrire son journal quand on n'a rien à raconter.

Aujourd'hui, en attendant les événements, je vous dirai, petite Yvonne, quels sont les hôtes et les amis des Alisiers.

D'abord, mon grand-père, M. de Varelles, qui est bien le plus aimable vieillard qu'on puisse rêver. Loin de l'aigrir, les nombreuses épreuves qu'il a eues dans sa vie lui ont laissé une indulgence et une bonté qui font l'admiration de ses amis. Il m'adore et je lui rends bien.

Après Bon Papa, la personne la plus importante de la maison est Mlle Gouthonay, mon "institutrice", comme elle s'intitule pompeusement.

D'une assez bonne famille, mais pauvre, sans charme et — je le dis tout bas — sans rien de trop du côté de l'intelligence, elle est venue au manoir, voici bientôt douze ans, en qualité de femme de charge. Certaines allusions et quelques confidences à la cuisinière, que j'ai surprises sans y mettre d'indiscrétion, m'ont appris que la grande épreuve de sa vie était son nom fâcheux de Gouthonay. Dès son enfance, des camarades malicieuses l'appelaient trop souvent "Célestine Goutte-au-nez"; cette plaisanterie fut répétée plus tard, ce qui lui fit prendre en horreur ce seul héritage de ses ancêtres. Mais comme l'espérance forme le fond le plus solide de la nature humaine, toute sa jeunesse, la pauvre fille a pensée qu'un bon mariage la délivrerait de son malheur. Ses illusions se sont envolées une à une... Cependant, à cinquante ans, elle nourrit encore son rêve tout au fond de son cœur, et je suis sûre, très sûre, — mais cela, je ne le confierais à personne, — que la situation qu'elle a acceptée chez Bon Papa lui a semblé d'autant plus avantageuse que le propriétaire des Alisiers est veuf, bien conservé, et qu'il possède, à son avis, un nom délicieux.

Pleine de zèle, elle sut se rendre indispensable dans la maison et quand nous vînmes au manoir après la mort de mon père, Mlle Gouthonay conserva son omnipotence. D'ailleurs, maman accablée de chagrin n'avait nulle envie de lui disputer son sceptre.

Cette importante demoiselle vécut des jours d'angoisse quand il fut décidé que je n'irais pas en pension. Mon grand-père parlait de prendre une institutrice à la maison... Fort bien! mais sa modeste fortune ne lui permettait pas de garder en même temps Mlle Gouthonay. Celle-ci, qui n'avait pas tout à fait renoncé à ses espérances matrimoniales et qui considérait la recherche d'une nouvelle situation comme une catastrophe, eut une idée de génie: Elle persuada à Bon Papa qu'elle pouvait fort bien cumuler les fonctions de femme de charge et celles d'institutrice. Elle n'avait pas de diplômes, évidemment, mais avec des livres, de l'énergie et... de l'intelligence!... Bref, mon grand-père, qui apprécie sa maison bien tenue et sa cuisine soignée, la garda.

Depuis ce jour, elle est "Mademoiselle" mon institutrice; elle prend ses repas à notre table et reste, le soir, au salon.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour me rendre compte de la science de "Mademoiselle", et, — coupable Ninette — j'en abuse abominablement.

Un ménage de domestique, Auguste et Rosalie, de braves gens très dévoués; mon chien Ben-Zouf et mon chat Pompon; complètent la maisonnée. Au printemps et pendant l'été, on y ajoute Théodore, un honnête garçon simple d'esprit et sans malice, qui travaille au jardin.

Quant aux visiteurs, ils sont peu nombreux et tous d'une autre génération que moi: Le docteur Buisson, ancien médecin-major et camarade d'enfance de Bon Papa, — il a la colère facile et le repentir prompt; Me Chevalier et l'abbé Guérin, l'un curé, l'autre notaire à Ganoux; Mme Chevalier qui, de loin en loin, accompagne son mari; enfin notre voisine, Mme de Castelmoêt, qui a beaucoup aimé maman et qui, en souvenir de cette amitié, s'intéresse à moi.

C'est une femme de cinquante ans environ, encore belle, forte et majestueuse. Ses traits énergiques, ses clairs yeux gris, son air assuré justifient, dès l'abord, le surnom de "Cornélie" que lui donne Bon Papa. De fait, restée veuve de bonne heure avec deux garçons à élever, elle a déployé, dans l'administration de ses biens et dans l'éducation de ses enfants, un courage et une volonté dignes de la mère des Gracques. Son domaine de Chassebois est un des plus prospères du département, et ses fils sont maintenant des hommes délicieux.

A vrai dire, je ne les connais guère ni l'un ni l'autre, car ils ont fait leurs études à Paris où leur mère passait alors quatre mois d'hiver, et la moitié de leurs vacances était prise par la famille de leur père, en Bretagne. Pendant le mois de septembre, je les

ai vus quelquefois, pas autant que je l'aurais désiré; mais je n'étais qu'une petite fille qui, sans doute, aurait gêné leurs promenades!... Maintenant, on ne les voit plus du tout. Au grand désespoir de leur mère, ils ont hérité de leur père le goût des voyages et des aventures qu'il tenait lui-même de ses ancêtres bretons.

L'aîné, Bernard, — Tibérius, comme l'appelle Bon Papa, — a, si je puis m'exprimer ainsi, canalisé dans la carrière diplomatique ses goûts d'exotisme. Il est quelque part en Asie, d'où il n'est pas revenu depuis quatre ans.

Le second, Caïus, de son vrai nom, Maxime, fait partie de l'expédition Malgrand qui a si glorieusement exploré l'Afrique centrale ces trois dernières années.

Ils écrivent tous deux des lettres admirables à leur mère qui nous en fait presque toujours la lecture. En les entendant, je regrette d'être une pauvre fille, attachée prosaïquement au sol natal; puis, quand je pense aux sauvages cannibales des forêts millénaires, et aux horribles chaleurs qu'il faut supporter là-bas, je bénis le ciel qui me fait vivre aux Alisiers.

Maintenant, petite amie, vous savez à peu près quels sont ma vie et mon entourage. Placez tout cela en Bourgogne, au milieu d'un paysage ondoyant, dans un cadre de vignes, de bois et de prairies. Mettez sur la pente d'un coteau un vieux manoir aux murs dorés sous son capochon d'ardoises, un cher vieux manoir un peu lourd avec son parterre démodé et son parc adorable; montez le perron aux cinq marches usés; entrez dans le vestibule spacieux et froid; gravissez l'escalier sans tapis dont une rampe de fer forgé forme l'unique mais somptueux ornement, et poussez la troisième porte du couloir de gauche. Vous êtes chez moi, Yvonne. Cette petite chambre aux rideaux blancs et tapissée de papier fleuri, c'est la mienne. Son mobilier n'a rien de luxueux, un lit de fer, une armoire de sapin ripoliné, la table sur laquelle j'écris, deux amours de fauteuils Louis XVI authentique, une étagère et des bibelots, c'est tout ce qui convient à ma situation de fille pauvre...

Mais si je n'ai point de dot, je suis riche d'espérance, de vie et de gaîté, et je préfère à tous les brocarts et à toutes les dentelles du monde le beau rayon de soleil qui tremble en ce moment sur mon vieux tapis décoloré...

II

Les Alisiers, janvier 19...

Je me sens aujourd'hui une dignité nouvelle. C'est que, entre quatorze et quinze heures, — style de l'horaire de Bon Papa, — j'ai atteint mes dix-sept ans. Je suis dans la période des dix. Or, quand on a un dix dans son âge, on devient une vraie jeune fille.

Aussi, avant de franchir ce pas redoutable, étais-je toute tremblante devant l'avenir que je sentais si près de moi. J'aurais voulu retenir mes seize ans, que jamais, je n'avais tant aimés! D'ailleurs, cela c'est dans mon caractère: j'ai toujours eu un serrement de cœur à voir mettre au rebut mes vieilles robes commodes et mes vieux chapeaux familiers.

Pour donner un air de fête à ce jour mémorable, j'ai résolu ce matin, en m'habillant, de mettre des fleurs dans le salon.

Bien enveloppée dans ma mante au chapuchon relevé, je suis sortie de bonne heure dans le jardin. Il faisait très froid. De la neige fine et légère, glacée de givre, couvrait le parc d'un voile transparent. Les pelouses rugueuses, les massifs embroussaillés et l'ossature des arbres nus miroitaient au soleil sous un ciel très doux d'un bleu pâle et velouté. Au delà des rosiers, des seringas et des cassissiers du Japon, la masse sombre d'un groupe de sapins scintillant sous leur poudre faisait bien ressortir la légèreté aérienne de ce paysage d'hiver.

Enchantée de l'air vif qui rosissait mes joues, je courus en chantant jusqu'aux buissons de houx qui mettaient une note harmonieuse et vivante dans ce décor de cristal et d'argent. Je coupai tout ce que je pus de branches épineuses, puis je fis moisson de roses de Noël et, les bras chargés de mon précieux fardeau, je retournai vers le manoir.

Au moment où j'allais y entrer, une fenêtre du rex-de-chaussée s'ouvrit brusquement, laissant voir le visage rond et coloré, les bandeaux plats et le buste replet de Mlle Gouthonay.

— Janine, Janine, où êtes-vous donc? Voici une demi-heure que je vous attends! cria-t-elle de sa voix aiguê.

Cette apparition ne troubla nullement le plaisir que je gardais de ma promenade. Je répondis en riant:

— Vous m'attendiez, Mademoiselle? Pourquoi?

— Vous savez bien, Janine, que je dois vous donner ce matin votre leçon de géographie.

— Bonté divine! je l'avais oublié!

Mademoiselle eut un regard indigné et commanda:

— Rentrez vite. Il fait un froid terrible.

Elle referma la fenêtre et moi, j'entrai dans la maison. Sans m'arrêter dans le vestibule glacé, je me dirigeai vers le petit salon où m'attendait "mon institutrice".

Un joli feu de bois brûlait dans la cheminée, et cela seul suffisait à donner un air de confort à cette pièce, malgré son parquet trop verni, ses meubles rigides alignés contre le mur, son papier défraîchi, ses rideaux aux plis raides et cassants. Pas une fleur, pas un bibelot, pas un coussin, c'est contre les principes de Mlle Gouthonay; aussi, sentais-je déplacée dans le salon la présence de ma pauvre petite personne aux bras chargés de houx.

— Au travail! déclara péremptoirement mademoiselle.

— Il faut d'abord que j'arrange mes fleurs.

Alors, seulement alors, Mlle Gouthonay aperçut les corolles nacrées et les baies écarlates que j'avais apportées. Ses sourcils pâles s'élevèrent en accents circonflexes au-dessus de ses yeux incolores et elle demanda:

— Perdez-vous la tête, Janine? Ce n'est pas Noël, aujourd'hui.

— Non, Mademoiselle, ce n'est pas Noël, nous sommes au 16 janvier 19...

— Alors?

— Alors, c'est mon anniversaire. J'ai dix-sept ans aujourd'hui, et comme je savais que personne n'y penserait, que personne ne m'offrirait même une violette, j'ai décidé de me souhaiter ma fête toute seule.

— Quelle idée!

— C'est bête, n'est-ce pas? Mais c'est comme cela! Au fond, je suis très sentimentale, et puis aujourd'hui ce n'est pas un anniversaire ordinaire.

Tout en parlant, j'avais déposé ma gerbe sur une table, et je cherchais autour de moi un vase qui pût la contenir. Mlle Gouthonay poussa un gémissement.

—Vous allez tout salir! s'écria-t-elle en glissant sous les branches fleuris un journal déplié.

Puis, redonnant à ses sourcils leur forme surélevée d'accents circonflexes, elle demanda:

— Pourquoi n'est-ce pas un anniversaire ordinaire, je vous prie?

Il n'y avait aucun vase dans la pièce. Je m'en allai prestement du côté de la cuisine, laissant cette question sans réponse. Enfin je pus mettre la main sur deux cruches de grès que je rapportai doucement après les avoir remplies d'eau.

Nouveau génissement de mon institutrice.

— Mon Dieu, mon Dieu! Pourquoi ne faites-vous pas cela à la cuisine?

— Parce qu'il fait plus chaud ici, Mademoiselle. Regardez comme mes bouquets vont être jolis!

J'avais posé les cruches sur la pierre du foyer et, assise sur mes talons, je confectionnai mes bouquets. Je me souviens alors de la question à laquelle je n'avais pas répondu.

— Mademoiselle, expliquai-je aujourd'hui n'est pas un anniversaire ordinaire. Je vous dirai que, ce 16 janvier de l'année de grâce 19.., je commence la période des dix.

— La période des dix? interrogea Mademoiselle de sa voix aiguê et de ses yeux coiffés d'accents circonflexes.

— Parfaitement: 17, 18, 19. Il y en a trois. Or, quand on entre dans la période des dix, on est une jeune fille. A seize ans, on est encore une enfant, mais avec un dix tout change.

— Et après? On n'a pas toujours un dix dans son âge, petite sotte!

— Vous avez raison. Aussi, les choses changent-elles encore quand on sort des dix. Pendant les dix, on est une *vraie* jeune fille; à vingt ans, on est une grande jeune fille; à vingt-cinq ans, on est une demoiselle... Vous, vous êtes une vieille fille, ajoutai-je d'un air innocent.

Les branches d'hiver mariaient harmonieusement dans les cruches de grès leurs nacres et leurs coraux. Enchantée de mon œuvre, je mis les deux bouquets sur la cheminée, de chaque côté du Pyrrhus de bronze qui adorne la pendule, et, me plaçant moi-même de façon à voir, dans la glace, mon visage encadré par les fleurs, je lui envoyai, du bout des doigts, un baiser en disant:

— Ma petite Ninette, je te souhaite un heureux anniversaire.

— Maintenant, au travail! il est dix heures et demie.

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

3-6 F. PLACE D'ARMES

— A la bonne heure, il fait chaud ici, interrompit une grosse voix.

C'était Bon Papa qui revenait de la chasse. Je lui sautai au cou, l'embrassai très fort, et tâtai son carnier.

— Bonne chasse?

— Un lièvre et une perdrix.

A ces mots évocateurs de civet et de sauce succulente, l'instinct ménager et la faiblesse gourmande de Mademoiselle se réveillèrent soudain. Elle s'extasia sur l'adresse du chasseur et, tout sourire, se dirigea d'un pas rapide vers la cuisine.

Moi, je m'assis sur un petit banc aux pieds de Bon Papa; armée d'une paire de pincettes, je fis jaillir des bûches enflammées un jet rutilant d'étincelles.

Les leçons étaient terminées pour ce jour-là.

III

19 janvier.

Ma chère Yvonne, j'ai de gros soucis! Le mystère de l'avenir m'épouvante si fort que, depuis hier, je n'ai pas ri.

Mlle Gouthonay a bien raison de dire que l'âge ne nous apporte que craintes et déceptions!

Voici comment ma folle insouciance a été détruite:

Il faut vous dire que, de temps en temps, Mme de Castelmoët offre le thé à ses voisins et amis: le docteur, le notaire, l'abbé et nous, c'est-à-dire les mêmes personnes, le cercle immuable que l'on retrouve aux Alisiers quand Bon Papa reçoit. Ce n'est pas bien folichon; tout de même, c'est un petit changement!

Tout le monde s'accorde à dire que Mme de Castelmoët est une femme remarquable; comme preuve, on en cite l'état florissant de son domaine. De fait, il est admirablement tenu.

Pourtant, combien je préfère à cette perfection notre maison dorée, notre vieux mur branlant où s'accrochent le lierre et la mousse et qui met autour de notre parc échevelé une ceinture précieuse d'émeraude et d'or vieilli! Même le confort intérieur du château de Chassebois ne parvient pas à changer mon sentiment. Là, le vestibule est bien chauffé, l'escalier est recouvert d'un épais tapis, les murs du salon sont tendus d'étoffe, les sièges garnis de coussins sont harmonieusement disposés, des plantes vertes s'étalent dans les coins; sur la cheminée, des statuettes délicates voisinent avec une pendule Louis XV.

Tout cela est charmant, commode et me plaît infiniment, mais je ne le changerais pas pour mes chers Alisiers.

Je me le répétais pour la centième fois hier, pendant que, sans penser à mal, j'aidais Mme de Castelmoët à servir le thé; c'est à ce moment que l'abbé me demanda, — Dieu sait pourquoi, — où j'en étais de mes études. Cette question me laissa perplexe, le sucrier en main et la bouche entr'ouverte. Que voulait-il dire par là?

Pour m'aider, sans doute, il me posa une seconde question:

— Vous fait-on suivre le programme du brevet, ma chère enfant?

Cela, je pouvais y répondre, car je sais très bien que je ne suis pas de programme du tout.

— Non, Monsieur le curé.

Cornélie se tourna brusquement vers moi.

— Non?... Mais alors, quand passeras-tu ton examen? demanda-t-elle.

— Chère madame, est-ce que je dois passer un examen?

— C'est un peu fort, cela! Voyons, quel âge as-tu?

— Dix-sept ans depuis trois jours.

— Dix-sept ans, ce n'est pas possible! exclamèrent d'une seule voix Bon Papa et notre hôtesse.

Au fond, je trouvais leur étonnement un peu raide, mais par politesse je n'en fis rien voir. Comme je gardais un silence plein de dignité, Bon Papa demanda:

— Es-tu bien sûre de ne pas te tromper, petite?

— Parfaitement sûre, repliquai-je vexée, à moins que l'on n'ait fait erreur en m'affirmant à plusieurs reprises que je suis née le 16 janvier 189...

— C'est pourtant vrai! fit le chœur des amis après un calcul mental qui dura quelques secondes.

— C'est pourtant vrai, répéta Mme de Castelmoët. C'est en 189.! Maxime avait huit ans quand cette petite est venue au monde; nous avons appris la nouvelle le jour où il a commencé sa fièvre scarlatine.

— Comme le temps passe! remarqua l'abbé.

— Et les hommes deviennent de vieilles bêtes rhumatisantes, grogna le docteur en frictionnant sa main goutteuse.

M. Chevalier poussa un profond soupir et Bon Papa me tapota la joue.

— Ainsi, tu as dix-sept ans, reprit Mme de Castelmoët. Sais-tu, Janine, que tu es une jeune fille?

— Oui, madame, je le sais.

— Et tu n'as pas encore passé ton examen! Il faut absolument faire cela cette année.

A ces mots, ma pauvre tête s'affola. Mais notre voisine voulait sans doute plaisanter...

Hélas! jamais elle ne m'avait paru si imposante et si digne.

— Il faudra en parler dès ce soir à Mlle Gouthonay, ajouta-t-elle, s'adressant à mon grand-père. En attendant, monsieur le curé, vous seriez bien bon d'interroger un peu Ninette, pour que nous sachions où elle en est.

— Oh! non, madame, suppliai-je, non, par pitié!

J'éprouvais si bien d'avance la honte et la confusion que m'apporterait la révélation de mon ignorance! Mais ni larmes, ni prières ne purent vaincre l'inflexible volonté de Cornélie. Bon Papa ne fut pas plus heureux que moi dans ses timides objections, et il nous fallut en passer par tout ce qu'elle voulut.

Petite Yvonne, la rougeur de la honte brûle encore mon visage quand je pense à ces minutes abominables. M. l'abbé me demanda des choses dont je n'avais jamais entendu parler et qui sont, paraît-il, de la matière des examens, comme "les affixes", "un lit de justice", "la Fronde parlementaire", "la taille et la corvée". Il me demanda des dates affreuses, celle de la mort de Mazarin, et celle des traités de Westphalie!

Pour ne pas rester muette, je répondis des chiffres quelconques, espérant que le hasard me servirait; mais ce fut si mal que toutes les personnes présentes manifestèrent, chacune à sa manière, leur horreur et leur indignation: L'abbé souleva ses mains et les laissa retomber lourdement, dans un geste découragé; le docteur grogna; le notaire sauta sur sa chaise; Mme Chevalier fit entendre un petit gloussement; Cornélie poussa des cris aigus et mon cher Bon Papa soupira si fort, si fort, que j'en eus le cœur tout remué.

Alors, M. le curé dirigea d'un autre côté son interrogatoire. Il me demanda le cours de la Garonne. J'ai su cela autrefois, mais depuis au moins trois ans, nous avions laissé cette pauvre Garonne dans un complet oubli; alors, ma foi! j'ai répondu des bêtises dont l'une des plus fortes, m'a-t-il semblé, a été de placer Orléans sur le cours de ce fleuve.

— Enfin, qu'est-ce que tu apprends, à tes leçons? demanda Mme de Castelmoët d'un air méchant.

Comme je baissais la tête sans répondre, elle continua:

— Si tu sais quelque chose, dis-le nous.

Cela, au moins, me permettrait de parler.

— Je ne sais pas la grammaire, repliquai-je, mais je ne fais jamais de fautes d'orthographe ni de français. Je joue proprement du piano, et je sais, par-ci par-là, des passages de l'histoire romaine et de l'histoire de France.

— Par-ci par-là, en voilà un système! objecta notre voisine. Et quels passages connais-tu?

J'avais encore dans la tête un roman fort intéressant de l'époque de Henri III, je pus donc raconter brillamment les anecdotes qui m'avaient le plus frappée sur Catherine de Médicis, les gants empoisonnés, les escaliers dérobés du château de Blois, l'assassinat du duc de Guise avec le traître derrière la tapisserie... Tout cela m'avait tellement emballée que je remarquai pas tout de suite la froideur qui accueillit mon récit. J'allais même entrer dans des détails palpitants quand Mme Castelmoët m'arrêta d'un geste.

— C'est cela que tu appelles de l'histoire? demanda-t-elle ironiquement.

— Dame! il me semble...

— Il te semble!...

Se tournant vers mon grand-père, elle ajouta sans bonté:

— Voilà! Etes-vous convaincu? Avais-je tort quand je conseillais de la mettre en pension?

Ban Papa consterné ne savait quoi répondre. Il regardait d'un air piteux autour de lui, sans trouver aucune consolation sur les visages sévères de ses amis. L'abbé, seul, eut un mot d'espérance.

— Après tout, elle est jeune, intelligente... Elle a encore le temps de s'instruire.

— N'est-ce pas? fit Bon Papa dont les yeux se ranimèrent.

Cornélie pinça la bouche sans répondre, et proposa une partie de cartes.

Un peu plus tard, tandis que ces messieurs allaient faire un tour à la métairie avec Mme Chevalier, notre terrible amie me fit un signe inpérieux qui m'obligea à rester auprès d'elle. Toute tremblante, j'attendis qu'elle parlât.

— Ma chère enfant, commença-t-elle avec solennité, je suis profondément peinée de l'ignorance dans laquelle je te vois.

J'avouai en soupirant que ma situation ne me semblait pas du tout désespérée.

— Alors, Ninette, tu ne sais pas que tu n'as pas de dot?

— Mais si, madame, je le sais; vous l'avez dit une fois devant moi, et Mlle Gouthonay me l'a souvent répété.

— Sais-tu que la très minime pension que t'octroie le gouvernement jusqu'à ta majorité te donnerait à peine de quoi manger?... Et que c'est ton grand-père qui te fait vivre?

— Si, madame, je le sais, et je n'en ai pas de honte.

— Il ne s'agit pas de cela! As-tu quelquefois pensé à ce que tu deviendrais si ton grand-père venait à mourir?

— Oh! madame, ne dites pas une chose pareille! m'écriai-je avec terreur.

— Ma petite fille, tu n'es plus une enfant puisque tu as dix-sept ans, et c'est un devoir pour toi, — devoir douloureux, mais absolu, — de regarder bien en face ta situation.

— Alors, madame, si Bon Papa venait à... Oh! non, je ne peux pas prononcer un mot pareil!

— Très bien, je vais t'aider. Si ton grand-père venait à mourir, tu resterais presque complètement dénuée de ressources.

— Madame, ne croyez-vous pas que Bon Papa me laisserait quelque chose?

— Certainement, il te laisserait ta part... mais elle n'est que le tiers de sa modeste fortune, puisque tes deux oncles d'Algérie ont droit aux deux autres tiers. De plus, à ta majorité, ta rente de l'Etat sera supprimée et elle n'est pas superflue aux Alisiers, je te prie de le croire. Ainsi, tu peux d'ores et déjà considérer ton avenir: le tiers de ce qui restera, ta rente supprimée.

— Ce ne sera pas beaucoup, fis-je humblement.

— Pas même un morceau de pain, déclara-t-elle avec emphase.

Je suis sûre, tout à fait sûre, qu'elle exagère, pourtant, il y a du vrai dans ce qu'elle dit, et mon avenir financier n'est pas du tout brillant.

— C'est pourquoi, continua-t-elle, il est de toute nécessité que tu possèdes le moyen de te tirer d'affaires.

Où voulait-elle en venir?

— Et c'est pourquoi il faut absolument que tu passes tes examens. Avec tes diplômes, tu auras une bonne corde à ton arc.

— Qu'est-ce que j'en ferais, de mes diplômes? demandai-je épouvantée, car je voyais enfin ce qu'elle voulait dire.

— Tu pourras plus facilement trouver des leçons ou une place d'institutrice. Crois-tu qu'on voudrait de toi dans une école, ou dans une famille, si on t'entendait parler d'Orléans-sur-Garonne?

Un mouvement de révolte me fit bondir. Je voyais devant moi l'image antipathique de Mlle Gouthonay. Me faudrait-il devenir un jour comme elle?

— Mais, je ne serai jamais une institutrice, je ne veux pas être institutrice, m'écriaije, des larmes plein les yeux.

— Tu ne veux pas! Cela, c'est le comble.

— Est-ce que toutes les jeunes filles sans dot sont obligées de se faire institutrices? demandai-je révoltée. Il y en a beaucoup qui se marient tout de même, et je vois pas pourquoije ne me marierais pas aussi. J'ai la vocation du mariage, moi, et pas du tout celle de l'enseignement.

Mme de Castelmoët jeta sur moi un regard de pitié.

— Enfant!... Enfant!...

Ce fut tout ce qu'elle put d'abord prononcer. Puis elle voulut bien m'expliquer:

— Ne se marie pas qui veut, surtout dans une campagne retirée comme la nôtre. Celles qui sont dotées, on les découvre partout... Mais les autres, comme toi, on ne vient pas les chercher si loin. Si tu vois des jeunes filles pauvres qui se marient, c'est qu'elles ont l'occasion de rencontrer des prétendants. Toi, ne compte pas là-dessus! et commence à préparer tes examens.

Elle se leva pour aller retrouver ses invités, après m'avoir pincé le bout de l'oreille en preuve de sympathie.

J'étais dans un état de stupeur dont il me fallut toute la soirée pour me remettre. Bon Papa mit cela sur le compte de mon humiliation. Je le laissai dans son erreur, ne voulant pas lui dire que la question de sa mort avait été agitée entre Mme de Castelmoët et moi. Avec douceur, il pria Mlle Gouthonay d'apporter plus de soins aux leçons qu'elle me donne, — ce qui la vexa horriblement; — et moi, prétextant un mal de tête, je montai dans ma chambre aussitôt le dîner, pour vous raconter, chère Yvonne, ce qui m'a tant bouleversée aujourd'hui.

Ce soir, je n'en puis plus. A demain.

20 janvier.

Les paroles de Cornélie ont trotté dans ma tête jusqu'à minuit passé.

Tout cela me donne déjà la fièvre.

Décidément la vie est une triste chose.

Même jour.

A midi pendant le déjeuner, je me suis senti un cœur sympathique pour Mlle Gouthonay. Je la voyais en face de moi, si attentive à plaire à Bon Papa, qu'elle m'a fait pitié. Je comprenais la raison de ses sourires et, tout en la trouvant ridicule, je me disais qu'un sort semblable m'attend sans doute lorsque j'aurai son âge.

Mais cette vision d'avenir me jeta dans un marasme affreux; je n'ai pas pu ouvrir un livre ni toucher à mon piano aujourd'hui. Pour toute distraction, je me suis réfugiée avec Pompon dans ma chambre dont j'ai fermé la porte à clé, et là, toute seule, j'ai considéré l'horreur de ma destinée.

Somme toute, en y réfléchissant bien, ma position n'est pas tellement désespérée, puisque le mariage peut me sauver... Mme de Castelmoët n'est pas le bon Dieu et, en dépit de ses pronostics, je puis rencontrer un mari sur mon chemin. Quand on veut bien quelque chose!...

L'important et le difficile est de trouver un parti possible... Qu'il se présente! Je me charge du reste.

IV

21 janvier.

Deux voies s'ouvraient devant moi: l'enseignement et le mariage. J'ai choisi le mariage. C'est un grand pas de fait sur mon avenir. Il s'agit maintenant de savoir comment on se marie. Pour cela, j'ai interrogé grand-père pendant la promenade que nous avons faite ensemble après déjeuner.

— Bon Papa, ai-je dit, quand une jeune fille désire se marier, comment doit-elle s'y prendre?

Il eut un mouvement de surprise et me regarda d'un air curieux.

— Pourquoi demandes-tu cela, petite?

— Pour savoir.

— Est-ce que, par hasard, tu désirerais te marier?

— Oh! Bon Papa, ce n'est pas que j'en aie tellement envie... Je demande cela, en général.

— Hum! Voilà une question bizarre, grommela Bon Papa.

— Alors, insistai-je, comment doit-on s'y prendre?

— Pour se marier, répondit-il, il faut d'abord n'être plus une enfant.

— C'est entendu, Bon Papa. Ensuite?

— Ensuite, il faut qu'un jeune homme vous demande en mariage.

— Naturellement! Après.?

— Après? S'il plaît, on l'accepte et on fait les préparatifs de la noce.

— Bon Papa!... Vous n'êtes pas tout à fait gentil. Je voudrais savoir comment on doit faire pour qu'un jeune homme vous demande en mariage.

Il s'arrêta et me regarda encore de ses yeux soupçonneux.

— On ne doit rien faire du tout, petite sotte, dit-il enfin. Il faut seulement attendre.

— Cher Bon Papa, ne risque-t-on pas quelquefois d'attendre toute sa vie?

— Tout le monde n'est pas destiné au mariage, mon enfant.

— C'est possible. Par contre, il y en a qui ont la vocation. Bon Papa, sur le monde il y a beaucoup de jeunes filles qui habitent la campagne, n'est-ce pas?

— Certes! il y en a beaucoup.

— Est-ce que ces jeunes filles-là ne se marient jamais ?

— Quelle idée, Ninette, mais quelle idée!

— A la campagne, on ne voit guère de jeunes gens. Comment fait-on pour en rencontrer un qui vous demande en mariage?

— C'est très difficile, expliqua mon grand-père.

— Par exemple, précisai-je, ma pauvre maman habitait ici quand elle s'est mariée. Comment a-t-elle rencontré papa?

— Ce sont nos cousins de Lyon qui leur ont fait faire connaissance, ma petite fille?

— Ah! c'est cela! Ils sont gentils, nos cousins de Lyon. Quel malheur qu'ils soient morts!, Et Mme de Castelmoët qui a passé toute sa vie à Chassebois, comment a-t-elle connu son mari?

— Par des amis de sa famille qui ont arrangé une première entrevue.

— Je comprends! Elle a de la chance, Cornélie!

Un paysan qui venait sur la route interrompit notre conversation; ensuite, grandpère fit exprès, je le gage, de parler d'autre chose.

J'en avais entendu assez pour savoir que dans une campagne perdue comme la nôtre, il faut le concours des cousins et des amis pour qu'une jeune fille rencontre celui qu'elle épousera.

Maintenant, je suis fixée. Si je ne veux pas faire la classe à des gamines,il faut que quelqu'un me trouve un épouseur.

... A force de penser, il me semble que l'abbé doit connaître des jeunes gens et que, s'il voulait, il pourrait peut-être ménager les entrevues dont m'a parlé Mlle Gouthonay. Comme il vient ce soir aux Alisiers, je vais tâcher de causer sérieusement avec lui. Mais il faut que Bon Papa n'entende pas notre conversation, car il a l'air plutôt hostile quand on parle mariage.

22 janvier.

Impossible, hier, d'avoir un tête-à-tête avec M. l'abbé, mais le hasard malicieux m'en a procuré un avec le notaire et, ma foi j'en ai profité.

Il était arrivé le premier de la bande, au sortir d'un déjeuner dans une ferme voisine. Bon Papa, occupé avec un meunier, me pria de tenir compagnie à M. Chevalier. J'ai vu là une occasion de faire faire un pas à mes projets matrimoniaux.

Nous étions assis de chaque côté du feu, lui dans le fauteuil de mon grand-père, et moi sur une petite chaise, très attentive à gratter les cendres avec les pincettes, pour me donner une contenance. Ne sachant comment aborder la grande question, j'ai d'abord demandé des nouvelles de Mme Chevalier.

— Ne viendra-t-elle pas ici aujourd'hui.

Non, elle ne pouvait pas venir, elle avait une ouvrière à la maison pour des réparations de vêtements.

— Mme Chevalier est si habile, si entendue! continuai-je. Ah! je sois sûre, monsieur, que vous ne regrettez pas d'être marié!

Le brave notaire eut un sursaut d'étonnement que je feignis de ne pas voir. Comme il ne répondait rien, j'insistai.

— Si vous recommenciez votre vie, monsieur, vous marieriez-vous encore?

— Certainement, certainement, balbutia-t-il, effaré.

— Et madame votre fille, regrette-t-elle d'être mariée?

— Pas du tout... c'est-à-dire, elle ne me l'a jamais dit. Pourquoi voulez-vous qu'elle le regrette. ?

— Je ne veux pas du tout qu'elle le regrette, cher monsieur, au contraire. Et dites-moi, comment donc a-t-elle connu son mari?

Je ne suis qu'une petite Ninette, pourtant je sais déjà prendre les gens par leur faible... Personne n'ignore que Me. Chevalier adore parler de ses relations et de ses affaires de famille, et qu'une fois sur ce chapitre, il vous dira tout ce que vous voudrez savoir.

— C'est mon frère Barthélemy, expliqua-t-il, qui connaissait M. Romain, l'oncle par alliance de mon gendre. Ils avaient fait leur rhétorique ensemble au lycée de Dijon. En dehors des affaires, nous entretenons des relations d'amitié avec les Barthélemy; nous sommes, chez eux, de toutes les cérémiones: mariages, baptêmes, premières communions...

— Alors, c'est votre confrère qui a eu, tout seul, l'idée de marier votre fille avec votre gendre?

— Tout seul!... Nous lui avions fait part de notre désir de trouver un bon mari pour notre fille.

— Ah! qu'il faut donc se donner de peine dans la vie! soupirai-je. Les choses ne s'arrangent jamais toutes seules!

Sans m'entendre, il reprit le fil de ses souvenirs. Quand il voulut me raconter les relations de collège de MM. Barthélemy et Romain, je l'interrompis.

— Et vous, cher monsieur Chevalier? dis-je d'un air câlin, et vous, est-ce que vous n'avez pas fait votre rhétorique avec un camarade dont le neveu, le fils ou le cousin pourrait épouser la petite fille de Bon Papa?

— La petite-fille?...

— De Bon Papa, oui, monsieur Chevalier, ou, si vous aimez mieux, Janine de Bréon dite familièrement Ninette.

— Hein, quoi? Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le notaire avec un mouvement si brusque que son fauteuil recula en grinçant.

— Cher monsieur, vous avez bien compris. De grâce! ne me faites pas répéter.

— Alors, ma petite Janine, vous voulez vous marier? Mais, vous êtes une enfant!

— Pas du tout! J'ai dix-sept ans, et Mme de Castelmoët assure qu'à dix-sept ans on n'est plus une enfant.

— C'est une plaisanterie, Ninette!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que.. mon Dieu! parce que... vraiment, vous êtes tout à fait une enfant.

Des larmes de dépit me vinrent aux yeux, mais par dignité je m'efforçai de sourire.

— Mon cher monsieur Chevalier, dis-je, on a déjà marié des filles plus jeunes que moi; et s'il y avait par ici des prétendants possibles, je ne m'adresserais pas à vous pour en trouver un. Malheureusement, il n'y a personne, personne... Et peut-être en connaissez-vous un...

— Nous verrons cela plus tard, fit-il en me tapotant le dessus de la tête; pour le moment Ninette, apprenez votre géographie.

La colère m'étouffait. Je fus sur le point de lui dire que sa fille avait eu bien de la chance d'avoir des amis comme les Barthélemy, parce que, avec sa laideur, elle ne se serait jamais mariée toute seule; mais j'entendis à ce moment le pas de Bon Papa dans le vestibule, et je gardai un silence prudent. J'eus tout juste le temps de conclure.:

— Bien entendu, c'est le secret professionnel... Vous avez dit un jour qu'un notaire c'est comme un confesseur...

Bon Papa ouvrit la porte et salua son vieil ami.

... Donc, du côté Chevalier, rien à faire... pour le moment du moins.

Oh! je comprends, j'ai bien réfléchi. Cet homme ne se donnera aucune peine pour moi: c'est un notaire, et je n'ai pas de dot...

Eh bien! tant pis, ou peut-être tant mieux! Je tâcherai de me passer de lui.

23 janvier.

Ce matin, je suis allée à Ganoux pour acheter des cartes postales chez l'épicière. Le temps était gris, et mon humeur, de la même nuance.

Chemin faisant, je me demandais ce que je pourrais bien faire pour rencontrer l'abbé Guérin; j'avais des chances de le trouver à l'église, mais là il me serait très difficile de lui dire ce qui me tenait au cœur. Enfin les circonstances me dicteraient ma conduite! Ma bonne étoile voulut que M. l'abbé fût dans le cimetière au moment où j'y arrivais moi-même après avoir terminé mes emplettes chez Mme Bournillon.

— C'est vous, ma chère enfant! me dit-il avec un bon sourire. Comment va votre grand-père?

— Ah! monsieur le curé, l'humidité ne convient guère à ses rhumatismes! Ne croyez-vous pas qu'il pleuvra aujourd'hui?

Je voulais à tout prix le retenir dans le cimetière, malgré la boue froide où nos pieds s'enfonçaient, mais pratique et tenace, il se dirigea lentement vers la porte. La vue d'une tombe fraîchement recouverte me fut l'occasion de m'attarder un peu.

— Pauvre petite Françoise, dis-je avec pitié, si jeune et déjà là! Monsieur le curé, ce doit être bien triste de mourir à vingt ans, sans avoir vécu sa vie.

— Vécu sa vie? dit l'abbé Guérin d'un ton désapprobateur. On vit toujours sa vie, si courte qu'elle soit, quand on fait son devoir, mon enfant, et la chère petite Françoise a été jusqu'au bout un modèle de dévouement et de résignation.

— Oui, c'était une sainte, monsieur le curé, et vrai! elle a bien mérité le ciel. Mais tout le monde n'a pas comme elle la vocation du sacrifice.

Tandis que je restais immobile, les pieds dans la boue, l'abbé s'était rapproché de la sortie. Il me fallut bien le rejoindre, sous peine de rester seule dans le cimetière sans autres auditeurs que deux corbeaux qui croassaient.

— Tout le monde n'a pas la vocation du sacrifice, répétai-je quand nous fûmes sur la place du village. Il y en a d'autres, par exemple, qui ont la vocation du mariage. Celles-là font bien leur salut tout de même, n'est-ce pas, monsieur le curé?

Je connaissais d'avance la réponse qu'il allait me faire, maisjevoulais l'entendre me dire quelque chose.

— Certainement, ma petite fille, très certainement. Dans toutes les voies où Dieu nous appelle,nous pouvons faire notre salut

— J'en suis bien aise, monsieur le curé, car... comme j'ai la vocation du mariage...

— Vraiment, déjà? Voyez-vous cela! fit-il en me menaçant de son index.

— Déjà?... répétai-je, mais, monsieur le curé, j'ai mes dix-sept ans, et quand on est dans ma situation, à la charge d'un grand-père sans fortune, on a le devoir de songer à son avenir.

— Oh! oh! si c'est un devoir, cela devient sérieux! exclama-t-il, toujours plaisantant.

— Hélas! soupirai-je.

Nous étions devant la porte du presbytère. L'abbé s'arrêta sans m'inviter à entrer. Tant pis! j'avais commencé, je voulais aller jusqu'au bout de cet entretien. Affermissant ma voix, je continuai:

— Seulement, il ya des devoirs qu'il n'est pas facile d'accomplir. Ainsi, pour moi, la grosse difficulté, c'est que je ne connais pas un seul jeune homme à marier. Alors... dans ces conditions...

— Il n'y a pas moyen de suivre votre vocation! termina-t-il de son ton badin qui commençait à m'exaspérer.

— Monsieur le curé, dis-je plaintivement, vous en connaissez peut-être, vous, des jeunes hommes à marier?...

— Si j'en connaissais, que voudriez-vous que j'en fisse, Ninette?

— Monsieur le curé, vous pourriez leur faire faire connaissance avec moi...

L'abbé Guérin reprit tout à coup son visage sérieux des sermons de carême.

— Ma petite enfant, dit-il, vous êtes beaucoup trop jeune pour penser au mariage. Et puis, ne vous inquiétez donc pas de votre avenir! Le bon Dieu est là qui sait ce qu'il vous faut; il s'occupera lui-même de votre destinée.

— C'est vrai, monsieur le curé, mais le bon Dieu est dans le ciel, et vous le représentez à Ganoux...

— C'est pourquoi, Ninette il faut m'écouter quand je vous dis de vous tenir tranquille. Mais, dites-moi, je vous prie, qui vous a mis ces idées-là dans la tête?

J'étais si désappointée de mon insuccès que je ne pensai pas à lui dire que, seule, Mme de Castelmoët était la cause de mes soucis d'avenir. Depuis, j'ai vivement regretté cet oubli; sur le moment, je ne pus que baisser la tête avec un geste découragé.

Avec tout cela, je vois bien que personne ne veut m'aider... Sauf le ciel, si toutefois j'ai le courage de m'aider moi-même.

Allons! n'oublions pas que je suis fille de soldat et que la lutte ne doit pas me faire peur.

24 janvier.

Grande nouvelle! Mais procédons par ordre.

Hier, j'étais seule dans le petit salon, devant mes livres inutiles, à l'heure où j'aurais dû avoir une leçon d'histoire, mais Mademoiselle était allée à la cuisine procéder à

la confection d'un pâté de lièvre dont elle garde jalousement le secret.

Donc, j'étais seule, pelotonnée sur ma petite chaise, au coin du feu, occupée à regarder les bûches enflammées sans penser à rien; ma pauvre tête surmenée depuis quelques jours avait besoin de ce moment de détente. Je jouissais délicieusement de la bonne chaleur et de la solitude, quand un bruit bien connu me fit lever la tête: la sonnerie saccadée, un peu discordante, de l'attelage de Mme de Castelmoët.

D'un bond ,je courus à la fenêtre. C'était bien son antique voiture vaste et profonde, traînée par deux chevaux bruns, que Hyacinthe, son domestique, appelle avec amphase "le carrosse de Madame."

Pourquoi cette visite inopinée? Jamais Cornélie ne vient aux Alisiers le samedi! Ne s'agissait-il pas de décider Bon Papa à me mettre en pension? La question des examens revenait-elle sur le tapis?... Tout émue, je me plaçai droite et les yeux baissés sur une grande chaise auprès de la table, un ouvrage de couture entre les doigts, et je prêtai l'oreille aux bruits de la maison. Au fond du cœur, je m'amusais de la tête qu'allait faire Mademoiselle, toujours très contrariée lorsque notre voisine arrivant à l'improviste demande d'un air de blâme: "Ninette n'a donc pas de leçon aujourd'hui?" Cette fois, la question habituelle ne devait pas être posée.

Mme de Castelmoët entra auprès de moi, moins majestueuse que d'habitude, me sembla-t-il; elle mit sur mon front un baiser distrait et s'assit dans le fauteuil de Bon Papa, en me priant d'aller le prévenir de sa visite.

Bon Papa était dans la remise, en train de surveiller Auguste qui nettoyait la voiture. Il accourut dès que j'annonçai Mme de Castelmoët.

— Eh bien! Cornélie, dit-il en lui serrant la main, il ne fait pas chaud, aujourd'hui.

— Ah! mon ami, je me soucie bien de la température, répliqua-t-elle. Pour moi, tout est beau, chaud, lumineux, je suis heureuse!... Maxime arrive jeudi.

— Caïus! exclama mon grand-père.

— Lui-même, mon voisin.

— Ma bonne Cornélie, je partage votre joie. Mais ce garçon-là tombe ici comme un bolide. Vous ne l'attendiez pas maintenant.

— Pas avant l'été. Vous comprenez donc mon bonheur en recevant sa lettre ce matin! Je n'ai pas pu garder pour moi tant d'émotion. Aussi, sans y réfléchir davantage, ai-je donné l'ordre à Hyacinthe de m'amener aux Alisiers.

— C'est gentil, cela, fit l'excellent Bon Papa avec un sourire. Et d'où sa lettre vient-elle?

— Du Sénégal. L'expédition a été, paraît-il, très éprouvée par les fièvres, si bien que l'itinéraire a été modifié et que je verrai mon fils six ou huit mois plutôt qu'il n'était convenu. Ah! cher ami, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que j'éprouve!

Maxime revenait!... C'était un jeune homme à marier, un charmant jeune homme, si mes souvenirs ne me trompaient pas. Je le croyais parti pour toujours! jamais je n'avais pensée qu'il reviendrait si tôt... Alors... Mlle Gouthonay pouvait bien rester dans sa cuisine et cacher jalousement à Rosalie le fameux secret de son pâté de lièvre!...

Adieu les leçons et les examens.

Je ne ferai pas la classe aux petites filles, chère Yvonne.

26 janvier.

A la grand'messe, ce matin, Cornélie a eu trois distractions: 1o. elle est restée debout un bon moment après l'Evangile, au lieu de s'asseoir comme tout le monde; 2o. elle n'a pas passé la bourse à Mme Chevalier pendant la quête; 3o. elle a oublié de faire sa génuflexion en s'en allant.

A la sortie, M. Chevalier m'a appelée "petite fille" avec affectation, ce qui m'est bien égal, car je n'ai pas besoin de lui.

Voici la neige qui recommence à tomber.

27 janvier.

La campagne est de nouveau toute blanche. J'ai fait des boules de neige ce matin comme lorsque j'étais enfant. Pourvu que ce temps dure encore quelques jours! Je suis sûre que Caïus serait content de voir de belle neige bien brillante, après quatre ans d'Afrique tropicale.

C'est très drôle, je me rappelle bien mieux son frère que lui. Pourtant, lui, je ne l'ai pas oublié non plus. C'était un grand blond, très distingué, assez silencieux; il m'intimidait un peu, et il n'avait pas peur des vaches. Une fois, à l'entrée de Ganoux, il a repoussé avec sa canne tout un troupeau qui venait dans notre direction, à mon extrême frayeur. Son calme, ce jour-là m'impressionna beaucoup, et je fus tout près de le trouver un héros.

28 janvier.

C'est demain que Maxime arrive. Cet événement me préoccupe si fort que je n'ai plus de goût à rien, ni à la lecture, ni à la musique et, comme de juste, encore bien moins à mes leçons.

30 janvier.

Il est venu nous voir cet après-midi. Depuis hier, Bon Papa et moi ne parlions que de lui.

"Cornélie doit être à la gare", dit mon grand-père vers deux heures. Puis: "Le train est sans doute arrivé maintenant. Comme sa mère doit être heureuse!"

Une heure plus tard, il continua:

— Je suppose qu'ils sont à Chassebois.

—Comme il doit être content de voir de la neige, n'est-ce pas, Bon Papa?

Mais Bon Papa n'avait jamais pensé que la vue de la neige pût être une joie pour quelqu'un. Mon idée lui sembla toute nouvelle, et l'amusa beaucoup, puis il finit par dire que j'avais raison.

Enfin, aujourd'hui, à trois heures, le "carrosse de Madame" amenait aux Alisiers Cornélie et la moitié de ses joyaux. J'étais partagée entre une vive curiosité et une légitime émotion, car c'était peut-être mon avenir qui entrait à ce moment-là!...

Je dois dire tout de suite qu'il est charmant, mon avenir, quoique tout différent du souvenir que j'avais gardé de lui. Le soleil d'Afrique a bruni ses cheveux, bronzé son teint, et sans doute élargi ses épaules, car je l'avais cru plus blond et plus mince. Il a un beau regard bleu, ni barbe ni moustache, — ce qui bouleverse absolument l'idée que je me faisais de tout homme qui n'est pas abbé; — avec cela, des dents superbes, une voix délicieuse et un sourire un peu froid qui m'intimide horriblement. Mlle Gouthonay le trouve antipathique. Moi, il me plaît. Tel qu'il est, je n'ai jamais vu d'homme plus séduisant.

— Comme vous avez grandi, Ninette, et comme vous avez l'air sage! fit-il d'un air protecteur.

Je m'efforçai de sourire poliment pendant que mon cœur bouillonnait. Est-ce qu'on parle comme cela à une jeune fille de dix-sept ans? Cornélie, — j'en avais eu le pressentiment, — ne manqua pas d'aggraver cette maladresse.

— Elle est sage! elle est sage! répéta-t-elle, demande-lui un peu en quelle année fut signé le traité de Westphalie.

— En 1648, madame, ne vous en déplaise, répondis-je, rouge de colère.

— Ah! tu as bien fait de l'apprendre.

— Elle s'est mise à travailler, expliqua Bon Papa avec un sourire indulgent, et Mlle Gouthonay m'a dit ce matin qu'elle faisait beaucoup de progrès.

Mademoiselle a dit cela! C'est un comble. Depuis trois jours nous n'avons absolument rien fait. J'ouvris la bouche pour faire cette révélation sensationnelle, mais



Cornélie aurait encore parlé d'examen et de pension... Alors, je me tus.

Il faut croire que mon visage refléta les divers sentiments qui m'agitèrent pendant ces quelques minutes, car Maxime qui m'observait se mit à rire d'un bon rire où mon cœur s'épanouit.

— Si la parole a été donnée à la femme pour cachée sa pensée, vos yeux, Ninette, vous ont été donnés pour trahir la vôtre, expliqua-t-il, riant encore. Quelle drôle de petite fille vous êtes.

— Maxime, j'ai dix-sept ans.

— Pas possible! Vous devez vous tromper, Ninette.

— Je ne crois pas, puisque je suis née le 16 janvier 189... Et d'ailleurs, je me sens si vieille, quelquefois.

— Seulement quelquefois? Et quelle sorte de sentiment éprouvez-vous, alors?

— Un sentiment très agréable, Maxime, un sentiment de dignité et d'espérance qu'on ne connaît pas lorsqu'on est trop jeune, et qui...

Je m'arrêtai, sans finir ma phrase: les yeux de Maxime se moquaient de moi. Alors, pour lui montrer que je connais bien la vie, et que je sais parler comme sa mère et comme Bon Papa, je repris:

— J'ai de plus, bien des soucis et des préoccupations!

— Pauvre petite Ninette!

Malgré la voix compatissante, les yeux bleus se moquaient toujours de moi. Mais Mme de Castelmoët, qui n'aime pas à rester dans la pénombre mit fin, d'un mot, à notre entretien.

— Si tu pouvais avoir le souci de ton examen, ce serait parfait.

Puis s'adressant à mon grand-père, elle parla d'autre chose, et personne ne fit plus attention à moi.

J'étais si vexée que, par système, je me gardai bien de prendre aucune part à la conversation; je crains, hélas! que mon silence n'ait pas été remarqué.

Vous êtes moqueur, lointain, indifférent, mon cher Maxime, cela n'empêche pas que je vous trouve charmant... Et puis, je n'ai le choix qu'entre vous et le brevet de capacité. Caïus Gracchus, vous avez la préférence.

31 janvier.

La situation est nette. Il s'agit d'exécuter ma décision,mais je me trouve dès à présent en face des plus grandes difficultés. D'abord, pour se marier, il faut la volonté des deux partis; or, si je suis assurée de la mienne, je doute très fort de celle de Maxime. Ensuite, j'ai un sentiment désagréable à l'égard de Cornélie. Il me semble qu'en principe, elle ne sera pas sympathique à mes projets..

Tout cela, ce sont des suppositions. Espérons qu'une bonne réalité viendra bientôt chasser mes vilaines idées noires.

Même jour.

J'ai grand'peur de m'y être mal prise, car en pensant à votre histoire, chère Yvonne, je me rappelle que vous avez été d'abord amoureuse, et qu'ensuite vous avez songé au mariage, tandis que moi, avant d'avoir le cœur pris, j'ai déjà décidé de me marier. En cela, j'ai eu tort; aucun des livres que j'ai lu ne m'avait donné un tel exemple.

Afin de réparer ma faute, je remets à un peu plus tard mes projets matrimoniaux. Pour le moment, je vais seulement m'occuper à devenir amoureuse de Maxime. Je crois bien que ce ne sera pas très difficile, il a de si beaux yeux bleus! Et ce doit être si gentil d'aimer!

2 février.

Aujourd'hui, nous sommes allés à Chassebois, Bon Papa et moi. Le temps était si beau que nous en avons profité pour faire une petite promenade à travers champs.

— A quoi penses-tu, ma petite fille, tu ne dis rien, remarqua mon grand-père.

— Je ne pense à rien, Bon Papa, je regarde. Avez-vous jamais vu, en hiver, un ciel si bleu? Il est bleu comme les yeux de Maxime.

— Est-ce que Maxime a les yeux bleus?

Cette question me cloua d'étonnement. Etait-il possible qu'on pût n'être pas frappé au premier regard, de cette couleur exquise, si remarquable au milieu de ce visage bronzé? Bon Papa plaisantait-il? ou bien, moi, n'avais-je pas été le jouet d'une hallucination? Depuis la veille, je cherchais en vain à me rappeler l'expression de ces yeux si jolis... Peut-être avais-je oublié même leur couleur, et serais-je obligée, en revoyant Caïus, de reconnaître que je m'étais trompée...

Ce fut avec une certaine émotion que j'arrivai à Chassebois. Mme de Castelmoët nous reçut comme une impératrice. Maxime n'était pas là, j'en fus presque soulagée: c'est si redoutable de se trouver en présence de son avenir! en face de l'homme qu'il faut aimer, — que l'on a déjà commencé à aimer!

J'eus donc tout le temps de me remettre et d'écouter les récits enthousiastes que Cornélie fit de son fils.

Mon Dieu! mon Dieu! pourvu que je lui plaise!

Nous allions partir quand le héros rentra. J'ai bien peur d'avoir rougi un tout petit peu... mais cela, il ne l'a pas remarqué.

J'avais raison, il a les yeux bleus; pourtant, Bon Papa n'a pas tout à fait tort non plus, car plusieurs fois ce bel azur a eu des reflets de ciel d'orage qui le font paraître presque noir. Son sourire est charmant. Et sa voix!... Oh! quand j'imagine cette voix-là faisant une déclaration d'amour, c'est fini, je me sens amoureuse. Je n'aurais jamais cru que cela pût aller si vite.

Bientôt, trop tôt, hélas! nous avons dû partir, Bon Papa voulait rentrer avant la nuit. Maxime, gentiment, nous a accompagnés un bout de chemin. Sa mère n'étant plus là pour rappeler à tout moment que je suis une petite fille bonne à mettre dans un coin, il voulut bien s'occuper de moi. Il sembla content d'apprendre que j'aime la musique, et me proposa de jouer à quatre mains avec lui. J'étais si heureuse de cette proposition, si reconnaissante aussi, que je fus un moment sans pouvoir répondre, cherchant des mots pour exprimer ma joie.

— Est-ce que cela ne vous plaît pas, Ninette? demanda-t-il.

— Oh! si... Maxime!...

— Elle sera enchantée, expliqua Bon Papa, et moi aussi. La pauvre petite ne vit qu'avec des vieux... Je voudrais bien qu'elle connût un peu de jeunesse.

— C'est vrai? vous n'avez pas de petites amies, Janine?

Si j'avais parlé de vous, Yvonne chérie, peut-être n'aurais-je pas été comprise! Aussi répondis-je simplement que, sauf les belles demoiselles que je rencontre deux fois par an chez M. Chauveau, je ne connais que des paysannes, et que c'est sans doute pour cela que Mme de Castelmoët me trouve ignorante et sotte.

Il prit un air apitoyé et promit de venir nous voir aux Alisiers.

Depuis notre retour, j'ai pensé une douzaine de fois à Maxime. Je vis dans l'espérance de sa visite prochaine. Il me semble bien que c'est cela, l'amour.

3 février.

Il a fait presque chaud, ce matin; j'ai cueilli six violettes dans les plates-bandes du potager. Mademoiselle m'ayant dispensée de toute leçon à cause d'une névralgie qui la tourmente, j'ai passé deux heures au piano avant de déjeuner. A mon grand chagrin, j'ai oublié la sonate que je savais si bien, mon triomphe au cours Chauveau, et que j'aurais voulu jouer à Maxime

Le beau temps va peut-être l'empêcher de venir! Il aimera mieux faire des promenades que de jouer à quatre mains avec une petite fille que sa mère méprise...

4 février.

Le beau temps continue, et Maxime ne vient pas. La névralgie de Mademoiselle rend son caractère particulièrement pénible en ce moment, et comme je ne suis pas moi-même de très joyeuse humeur nous avons échangé aujourdh'ui des propos fort désagréables.

S'il pouvait donc pleuvoir demain!

5 février.

Demain, les amis de Bon Papa viennent faire leur partie... Caïus Gracchus daignera peut-être accompagner sa mère.

6 février.

Il a daigné. Et pendant que les vieux causaient nous avons fait de la musique.

J'ai été tout d'abord très froide. Il ne s'en est pas aperçu. Alors, j'étais si contente de le voir là, avec ses yeux bleus et ses dents blanches, que j'ai oublié ma rancune et que j'ai ri comme une petite folle, sans savoir pourquoi.

— Qu'est-ce qui vous amuse comme cela, Ninette? demanda-t-il à plusieurs reprises.

— Maxime, sérieux Maxime, faut-il donc avoir toujours un motif pour rire... Faut-il tout expliquer? et ne peut-on jamais jouir de la bonne vie lumineuse pour le seul plaisir d'en jouir?

Il me regarda en souriant et répondit:

— Vous avez raison.

Alors, nous avons joué, et tout de suite je fus rassurée. Le grand, le savant, l'imposant Maxime joue moins bien du piano que cette petite Ninette de quatre sous, bonne tout au plus à mettre Orléans sur la Garonne. Il voulut bien me faire des compliments que, par bonheur, sa mère entendit et qu'elle eut la générosité d'approuver.

Ces quelques heures ont été divines, malgré le notaire et M. l'abbé qui jetaient trop souvent de mon côté des regards que je supposais malveillants...

Après le départ de Maxime, j'ai trouvé sur le coin du piano un bout de cigarette à moitié fumée, un vulgaire "mégot", qu'il avait laissé là, et... — oserai-je vous l'a-

vouer, Yvonne? — je l'ai pris, en regardant bien si personne ne me voyait, et je l'ai caché dans ma boîte à rubans, tout au fond, comme une chose précieuse... C'est le seul souvenir que j'aie de lui!

7 février.

Hier, il m'a dit: Vous viendrez à Chassebois cette semaine, n'est-ce pas, Ninette? et nous étudierons ensemble l'ouverture de *Poète et Paysans*."

Pour la première fois de ma vie, je trouve toutes mes robes affreuses, surtout la brune qui plaît tant à Mlle Gouthonay. Je voudrais être belle comme une princesse ou comme une fée... Pour la première fois de ma vie, je rêve d'étoffes chatoyantes, de dentelles et de bijoux.

Que mettrai-je demain pour aller à Chassebois?

8 février.

Mes idées noires de la semaine passée n'étaient que des pressentiments, et mon avenir est plus que jamais dans le brouillard de l'inconnu. Pauvre Ninette, pauvre Ninette!

Aujourd'hui, pour aller à Chassebois, j'ai mis ma petite robe bleue, parce que Mademoiselle la déteste, et que, d'instinct, je crois que moins elle aime une chose, plus cette chose est jolie.

Escortée d'Auguste, je partis à deux heures. — La compagnie d'Auguste, cela, c'est une idée de mon grand-père, car je connais assez le chemin, et le pays est assez sûr pour que je puisse aller toute seule. — Il faisait beau, hélas! aussi Maxime n'était-il pas à la maison.

Dans le joli salon tiède, je ne trouvai que Cornélie qui manifesta à ma vue une surprise peu flatteuse.

— Tiens, Ninette, qu'est-ce qui t'amène? Il n'est rien arrivé aux Alisiers? Ton grand-père n'est pas malade? Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

— Rien du tout, madame, rien du tout! Je suis venue pour faire de la musique avec Maxime, comme il m'en a priée l'autre jour.

— Ah! vraiment, alors il a oublié, car il est parti ce matin pour Vermelle, il ne rentrera qu'à la nuit.

J'étais fort mécontente de voir Cornélie considérer avec une telle désinvolture l'oubli d'une invitation faite à ma personne. Aussi, pour sauvegarder ma dignité, lui expliquai-je que son fils m'avait dit de venir chez lui le jour qui me conviendrait, sans m'en fixer aucun, et que, par conséquent, il n'y avait pas de raison pour qu'il m'eût attendue à Chassebois précisément aujourd'hui.

Elle me demanda soudain :

— T'es-tu mise sérieusement au travail, Ninette? Penses-tu tous les jours à tes examens?...

— Non, madame, m'écriai-je, je puis même dire que je n'y pense jamais.

Dans sa stupeur, elle laissa échapper la soie aux tons d'aurore qu'elle tenait entre ses mains.

— Parles-tu sérieusement, Ninette?

— Oui, madame.

— Alors, je vais avertir ton grand-père, et l'on te mettra en pension.

— De grâce, n'en faites rien, chère madame! Bon Papa mourrait de chagrin.

— Il ne mourra pas pour cela, et toi, tu es une petite obstinée, une paresseuse qu'il faut mettre à la raison.

De mon air le plus candide, je demandai:

— Pourquoi, s'il vous plaît, faut-il que je passe des examens? Vous-même, vous ne possédez aucun diplôme, chère madame, ce qui ne vous empêche pas d'être une femme supérieure, selon l'opinion de mon grand-père...

Ce compliment délicat sembla n'avoir aucune prise sur son incorruptible volonté.

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis! Si, à ton âge, j'avais été dans ta situation, j'aurais passé non pas deux examens, mais dix, mais vingt, mais trente, pour être capable de me tirer d'affaire toute seule dans la vie!

— Madame, je ne désire pas me tirer d'affaire toute seule dans la vie... Je préfère de beaucoup être aidée en cela par l'homme que j'épouserai.

— Quelle tête! s'écria Cornélie, sortant de son calme imposant. Ne te souviens-tu donc pas de ce que je t'ai dit, petite malheureuse! L'homme que tu épouseras!... Il y a bien des chances pour que cet homme-là ne soit pas encore né.

— Oh! madame, ne soyez pas si cruelle! Il y a beaucoup de jeunes filles pas plus riches que moi, et encore plus laides, qui se sont mariées.

— C'est alors qu'elles avaient des occasions de voir des jeunes gens, répliqua Mme de Castelmoët. Mais dans une campagne comme celle-ci!...

En fait d'occasions, c'était, ou jamais, celle de jouer le tout pour le tout: ou Cornélie, me considérant comme une enfant, n'avait jamais pensé que je pusse épouser son fils; ou bien elle y avait pensé et me jugeait trop pauvre pour lui. Dans le premier cas, j'avais tout à gagner en lui ouvrant les yeux; dans le second cas, pourquoi attendre davantage le mot de ma destinée?... Et puis, c'était peut-être un démon malin qui me poussait: j'avais envie de parler, rien au monde n'aurait pu m'empêcher de parler.

De mon air le plus tranquille, je répondis:

— Il n'y a pas de campagne, si retirée qu'elle soit, pas même celle-ci, où l'on ne puisse voir au moins un jeune homme... Pour se marier, il n'est pas nécessaire d'en connaître plusieurs; moi, du moins, un seul me suffira.

Cornélie releva la tête, et sous son regard perçant, je baissai les yeux.

—Pour aggraver la situation je soupirai:

— Maxime est charmant.

Elle répliqua d'une voix dure:

— Oui, il est charmant, c'est l'avis de tous ceux qui le connaissent, en général, et de sa fiancée en particulier.

A ces mots, mes oreilles bourdonnèrent, un voile s'étendit devant mes yeux; je dus certainement rougir et pâlir sous le regard impitoyable de Cornélie.

— Ah! il est fiancé? balbutia-je.

Elle répondit beaucoup de choses que j'entendis très mal. Je pus seulement comprendre qu'il doit se marier avec une demoiselle fort jolie et très riche qu'il aime beaucoup... et qu'il est très content, et la demoiselle aussi, et Cornélie aussi, et tout le monde est content... excepté moi, bien entendu. Elle ajouta même que Bernard-Tibérius, son fils aîné, va peut-être se marier aussi, car on lui propose tous les jours des partis superbes; malheureusement, il aime une femme qu'il ne peut pas épouser, une Italienne... Mais ce sont des choses qui ne regardent pas les petites filles.

Elle parla ainsi longtemps, je ne songeais pas à l'interrompre, j'étais effondrée. Il me semblait voir devant moi tout mon avenir en mille morceaux, mais je le voyais comme une chose étrangère, et je me répétais, tout en contemplant ces ruines: "Cela m'est bien égal, — cela n'est bien égal!" Enfin, il fallait dire quelque chose. Le sourire sur les lèvres, je posai au hasard une question:

— Maxime emmènera-t-il sa femme en Afrique?

— Nous n'avons fait encore aucun projet... Le mariage n'aura pas lieu tout de suite... il y a des affaires de famille... Et puis, il faut que Maxime se repose, ces quatre années d'exploration l'ont tellement fatigué!...

— Je suppose alors qu'il ira voir souvent sa fiancée, demandai-je encore.

Le regard de Cornélie se fit plus perçant que jamais elle répondit:

— Ne t'inquiète pas de cela. Et puis, je t'en prie, ne dis pas à Maxime que je t'ai raconté ses petites affaires. Il a horreur qu'on parle de lui, et toi, tu as la très mauvaise habitude de répéter à tort et à travers tout ce que tu sais.

Offensée par ces mots, je me mordis les lèvres, tandis qu'elle insistait:

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

3-1 F.

— Cette fois, j'ai confiance en toi, tu ne diras rien à Maxime?

— Soyez tranquille, je sais me taire quand il le faut, et si c'est un secret!...

Alors, elle parla d'autre chose.

M'étais-je donc trompé en croyant aimer Maxime? Sans doute! car je n'ai pas renoncé à l'idée du mariage. Si ce n'est pas lui, c'est un autre que j'épouserai voilà tout... L'ennui, c'est que, cet autre, il faut le trouver..

9 février.

Cornélie, hélas! n'a pas tout à fait tort: les jeunes gens à marier sont aussi rares, ici, que les pépites d'or ou les mines de diamant. En dehors des paysans et de Maxime, je ne vois autour de moi qu'un seul parti vacant, le docteur Buisson, et encore n'est-il qu'un veuf! Je n'ai besoin de personne pour me dire que le docteur ne me convient pas; il est vieux, laid, grognon, et il a, sur le mariage, des théories effrayantes, Je suppose que sa femme a dû mourir de chagrin. Je n'essaierai donc même pas de savoir s'il veut se remarier.

En attendant les événements, je m'instruis sur la question qui m'intéresse pour n'être plus exposée à me tromper et à croire que je suis amoureuse quand je ne le suis pas.

C'est vous la première, petite Yvonne, à qui j'ai demandé la lumière, en relisant la délicieuse histoire de votre mariage. J'ai fait cela ce matin, au coin du feu, pendant que Mademoiselle cherchait dans le grenier une vieille étoffe pour doubler des rideaux. Bon Papa n'était pas là, mais avec vous je ne me sentais pas seule, et j'ai compris mieux que jamais vos espérances et votre joie: vous le trouviez charmant, votre Albéric, et peu à peu, sans savoir comment, vous vous êtes aperçue que vous l'aimiez. Vous ne pensiez qu'à lui, ses moindres paroles vous ravissaient, vous gardiez comme des reliques une fleur qu'il vous avait donnée et une petite lettre toute courte qu'il vous avait écrite pour vous emprunter un livre. Un regard de lui vous transportait au ciel. Et son aveu!... et son premier baiser!... Je m'arrête, car, en pensant à cela, je me sens amoureuse aussi; seulement, moi, je n'ai personne à aimer! Pourtant je veux vivre comme vous de cette vie délicieuse. Ah! qui m'enverra l'époux, le fiancé que je désire!...

Ma tête est tellement pleine de ce seul souci que je n'ai pu me taire tout à fait pendant le déjeuner.

— Bon Papa, ai-je dit, vous avez été amoureux de ma grand'mère, n'est-ce pas?

— Mais... certainement, mon enfant.

— Expliquez-moi ce que vous éprouviez?

Mlle Gouthonay poussa une exclamation effarouchée et Bon Papa fit un geste de surprise.

— Qu'est-ce qui te prend, Ninette?

— Le désir de savoir si la vie réelle est comme les livres.

— Quant à cela, elle n'y ressemble pas toujours.

— Nous verrons bien. Bon Papa, étiez-vous très heureux dans ce temps-là?

— Quand on est jeune, on est toujours heureux, mon enfant.

— Pas toujours, Bon Papa.

— On devrait toujours l'être, c'est si bon, la jeunesse!

— Bon Papa, vous ne répondez pas à ma question.

— Ma chère petite, il y a si longtemps de ce que tu me demandes, que je puis bien avoir oublié tout cela.

— Cher Bon Papa, il y a des choses qu'on n'oublie pas et je suis sûre que l'amour est la première de toutes. C'est si beau, ce doit être si bon, l'amour! Ah! que je voudrais être amoureuse!

Mademoiselle leva au ciel des bras scandalisés. Bon Papa rit de tout son cœur.

— C'est bon, mais c'est aussi bien du tourment, explique-t-il; et il ne faut jamais souhaiter de perdre la paix.

— Ah! cher Bon Papa, je crois que certains tourments valent bien mieux que la paix.

— Petite Ninette, où avez-vous appris cela?

Ce sont des choses qui ne vous regardent pas du tout, dit mon grand-père en souriant.

— Les jeunes filles bien élevées ne doivent jamais parler de l'amour, ajouta Mlle Gouthonay, les yeux pudiquement baissés sur son assiette.

— Si les jeunes filles n'en parlent pas, je me demande alors qui en parlera! répliquai-je sans bienveillance. Cela n'intéresse plus les femmes mariées.

— Comment? cela n'intéresse plus les femmes mariées? interrompit Bon Papa, toujours souriant.

— Sans doute! les romans se terminent toujours au mariage. Après, on vit tranquillement avec l'homme qu'on aime et qu'on a épousé; mais il n'y a plus de ces délicieuses alternatives d'hésitation, de doute et de certitude, de crainte et d'espérance qui sont le bonheur de l'amour.

— Mon Dieu, Janine, que vous êtes sotte! dit Mlle Gouthonay en haussant les épaules.

— Pardon, fit Bon Papa, pardon, elle n'est pas si sotte, cette petite.

Moi, très fière de cette paternelle approbation, je conclus malicieusement:

— Vous n'en savez peut-être pas beaucoup plus que moi sur cette question, Mademoiselle. Rapportons-nous-en donc à l'opinion de mon grand-père.

Et l'opinion de Bon Papa, — j'en suis sûre, Yvonne, je l'ai devinée sous son silence, — l'opinion de Bon Papa c'est que l'amour est une chose désirable. Comment pourrait-il en être autrement quand l'illusion de l'amour est déjà si intéressante. Ainsi, je n'aime pas Maxime, je ne l'aimais pas, puisque je pouvais penser à autre chose qu'à lui, puisqu'il ne m'a jamais offert de fleurs que je puisse garder comme une relique, — il y a bien le bout de cigarette, mais il ne me l'a pas donné! — Je ne l'aimais point puisque ses regards ne m'emportaient pas au ciel... Enfin, rien de ce que vous racontez dans votre histoire. Et cependant, c oyant l'aimer, j'érais heureuse de le voir et je trouvais à mon existence un intérêt nouveau.

Alors... que sera l'amour lui-même?... Mon Dieu! pourvu qu'il ne tarde pas trop!

11 février.

Il a fait froid aujourd'hui. Pour me réchauffer, j'ai couru à travers le parc, de toutes mes forces, en chantant tout ce qu me passait par la tête. J'avais déjà bien chaud, je me sentais rouge et hors d'haleine, mais je courais tout de même quand, au détour d'une allée, je me trouvai nez à nez avec Maxime. Nez à nez, l'expression n'est pas juste, c'est poitrine à poitrine qu'il faudrait dire, car la rencontre fut si brusque, si imprévue que je faillis le renverser.

— Peste, vous êtes vigoureuse, Ninette, s'écria-t-il en reprenant son aplomb.

— Aussi, qu'est-ce que vous faisiez-là, au coin de cette allée, Maxime?

— Je n'y faisais rien, Ninette, je passais.

— Ah! et où alliez-vous?

— Je vous cherchais.

— Vous me faisiez bien de l'honneur.

— Au moins, Ninette, l'appréciez-vous, cet honneur?

— N'en doutez pas une seconde.

C'est curieux, depuis que je n'ai plus l'illusion de l'aimer, ni l'espérance de l'épouser, Caïus m'intimide beaucoup moins.

— Alors, reprit-il, permettez-moi de vous faire une petite visite. Si vous le voulez, nous resterons dehors; ainsi je n'interromprai pas votre promenade.

— Très bien.

— Ninette, demanda-t-il, pourquoi ne venez-vous pas à Chassebois comme vous me l'aviez promis?

— J'y suis allée mardi, Maxime, et vous n'étiez pas là. Vous ne pensez point, j'aime à le croire, que je me risquerais une seconde fois à déranger Mme votre mère, pour attendre votre bon plaisir.

— Comme vous êtes cérémonieuse et susceptible, Ninette! Il vous faut, je le vois bien, des invitations en règle, signées et contresignées. Devrai-je prendre un bristol armorié?

— Maxime, vous n'êtes pas gentil. Vous me taquinez, au lieu de me faire des excuses sur mon dérangement inutile de mardi!...

— Ah! vous vouliez des excuses? Que ne le disiez-vous tout de suite? Et bien, je vous en fais; êtes-vous contente?

— Enchantée. Un homme qui a exploré l'Afrique centrale m'a fait des excuses! Je n'avais jamais rien rêvé de si glorieux.

— Maintenant, Ninette, dites-moi quel jour vous voulez venir à Chassebois. Je vous invite solennellement pour le jour qui vous conviendra.

— Vous m'invitez, c'est très joli. Mais votre mère m'invite-t-elle aussi?

J'avais la certitude que Cornélie désirait peu ma présence chez elle.

— Ma mère... elle sera ravie de vous voir, n'en doutez pas.

— Permettez-moi d'en douter, Maxime.

Il réfléchit un bon moment, le front barré d'un pli, et dit enfin:

— Ma petite Ninette, il y a quelque chose que je ne comprends pas et que je vous prie de m'expliquer. Ne s'est-il rien passé entre ma mère et vous, mardi?

La surprise me cloua sur la tertre où je m'étais perchée. Cornélie n'a rien raconté, de cela je mettrais ma main au feu; elle est si discrète! Alors ,Maxime posséderait-il le don de divination?

— Je voudrais bien savoir, dis-je, ce qui vous fait faire une question si baroque.

Il répondit:

— C'est votre attitude et...

— Et celle de votre mère, n'est-ce pas? Allons, avouez-le, Maxime. Qu'est-ce que votre mère vous a dit de moi?

— Oh! pas grand'chose...

— Pas grand'chose de bon, vous voulez dire. Elle me juge très mal, je ne sais pas pourquoi, car je ne suis pas méchante, et si je ne possède pas les hautes vertus romaines qui sont son apanage...

— Ninette!

— ... Je suis du moins propriétaire de quelques petites qualités bien humbles, bien modestes, c'est vrai, mais qui ont cependant leur prix. Par exemple, je suis franche, j'ai bon caractère, et devant votre mère j'ai pleine conscience de mon infériorité. Mais elle me méprise tant que...

— Ninette, vous n'êtes pas juste. Ma mère s'intéresse énormément à vous.

— Oui, elle veut que je passe mes examens et que je me fasse institutrice.

— Ma mère veut...

— Que je me fasse institutrice, oui, Maxime.

Il éclata de rire et remarqua judicieusement:

— Oh! la fameuse institutrice!

— N'est-ce pas? Il est évident que je ne suis pas faite pour cela. Eh bien! chez votre mère, c'est une idée fixe. Ne vous l'a-t-elle pas dit?

— Non. Elle m'a dit que vous aviez des idées romanesques.

— Des idées romanesques?... Moi? parce que j'aime mieux me marier que de faire la classe? Si cette idée-là est romanesque, c'est bien votre mère qui me l'a donnée!

— Comment cela?

— En me montrant mon avenir sous des couleurs si sombres que je vais, tête baissée, du seul côté d'où me vienne la lumière. Je n'aurais sans doute jamais pensé au mariage, si votre mère n'avait pas dressé devant moi le spectre des examens à passer et des leçons à donner. Pour y échapper, je désire un cher mari, bien gentil, bien bon, bien tendre... Oh! que je le désire! et que je le chérirai!

Dans l'ardeur de mon espérance, j'avais joint les mains et fermé les yeux, comme lorsque je fais ma prière.

Un rire bref de Maxime m'arracha à mon extase. Il se moquait de moi, par son regard bleu, par ses dents blanches; par ses lèvres frémissantes. Il pouvait bien se moquer! lui, amoureux, fiancé, sûr de son avenir et de son cœur! Ce manque de générosité m'indigna.

— Riez, lui dis-je, riez tant que vous voudrez, cela vous convient parfaitement. Celui qui possède tout a bien sujet de se moquer de celui qui n'a rien et désire quelque chose... C'est noble et chevaleresque!

Son ironie s'effaça comme par enchantement.

— Celui qui possède tout? Que voulez-vous dire, Ninette?

Au moment de m'expliquer, je me souviens du silence que Cornélie m'avait imposé; et, parce que je sais garder un secret, je ne dis rien.

— Aujourd'hui, j'ai horreur de parler davantage sur ce sujet, Maxime.

— C'est bien, parlons d'autre chose.

—Mais la conversation ne marcha pas. Chacun de notre côté, nous fîmes le plus louable efforts pour lui donner un peu d'intérêt, nous n'y réussîmes point. Alors, après avoir fixé à lundi ma prochaine visite à Chassebois, il s'en alla.

VI

13 février.

Une catastrophe!... ou presque. Les, Alisiers ont failli flamber. Mon Dieu comme les malheurs arrivent vite.!

Nous étions bien tranquilles ce matin, Bon Papa et moi; nous prenions notre petit déjeuner en tête-à-tête, tous deux très gais, très contents d'être ensemble, quand une odeur singulière attira mon attention.

— Bon Papa, ne sentez-vous rien? demandai-je en reniflant.

— Rien du tout.

— Alors, je me suis trompée.

Mais bientôt cette odeur bizarre s'accentua et je renouvelai ma question. Cette fois, mon grand-père dut convenir qu'il y avait quelque chose. D'où cela venait-il? J'ouvrais la porte du vestibule. Là,l'odeur vous prenait à la gorge; c'était âcre et irritant comme la fumée d'une cheminée quand elle ne veut pas tirer.

— Mais... Bon Papa, il y a le feu dans la maison.

A mes cris, les domestiques et Mlle Gouthonay accoururent; on alla partout, on monta au premier étage, on visita chaque pièce, toujours pousuivi par l'odeur d'incendie. Enfin, nous arrivâmes à la chambre verte, cette chambre superflue où, depuis des années, l'on entasse les caisses et les cartons que Rosalie ne veut pas monter au grenier, sous pretexte qu'il n'y a plus de place.

Là, nous fûmes suffoqués par une épaisse fumée qui nous enveloppa dès que la porte fut ouverte.

— Au feu, au feu! vociféra Rosalie en agitant les bras.

Mlle Gouthonay poussa des cris perçants et Auguste se précipita dans la chambre avec un seau d'eau dont il s'était muni pour parer à toute éventualité.

Moi, j'aime le danger, et j'adore les émotions. Ravie, et mourant de peur,je suivis le héros dans la fournaise.

— Ninette, Ninette, viens ici, cria la voix angoissée de mon grand-père.

— Ah! Bon Papa, laissez-moi voir, c'est si amusant!

— Ninette, reviens tout de suite.

Mais j'avançais toujours, bien que je ne pusse ni respirer, ni ouvrir les yeux. Un grand courant d'air fit alors tourbillonner la fumée autour de moi; Auguste venait d'ouvrir la fenêtre; il était temps, je suffoquais.

De nouveaux cris de Mademoiselle et de nouvelle vociférations de Rosalie me firent oublier aussitôt l'irritation de mes yeux et de ma gorge. Ces deux femmes semblaient folles.

— Au feu, au feu! hurlaient-elles en indiquant une portière de drap broché que rongeait une flamme courte et perfide.

— Au feu! répéta Auguste, quoique ce fût parfaitement inutile.

En effet, il n'y avait personne dans la maison ni dans le voisinage pour les entendre.

Tout en criant, Auguste agissait. Il jeta d'abord son seau d'eau sur un ballot de chiffons qui semblait être le foyer de l'incendie; puis, aidé de Bon Papa, il arracha la portière enflammée, la mit en tas sur le carreau et la couvrit de la descente de lit qu'il piétina. Pour plus de sûreté, il revient au ballot qui fumait encore affreusement, et l'écrasa sous les couvertures et les matelas du lit.

J'admirais beaucoup le calme de mon grand-père, la présence d'esprit d'Auguste, gâtée cependant par les cris que, pour faire plaisir à sa femme, peut-être, il poussait de temps à autre. Par contre, Rosalie et Mademoiselle étaient souverainement ridicules: mon institutrice, agenouillée dans le corridor, levait vers le plafond des yeux pathétiques et les mains désespérées en proférant des mots que je n'entendais pas; quant à Rosalie, elle s'agitait à l'extrême, courait partout, se penchait à la fenêtre, criait: "Au feu!" et se trouvait à tous les endroits où sa présence était importune.

Enfin, Bon Papa dit avec un grand soupir satisfait:

— Nous l'avons échappé belle!

— Est-ce que c'est déjà fini? demandai-je. Est-ce qu'il n'y a plus de danger?

— Non, Dieu soit béni! Tout de même, sans toi, petite, la maison flambait! Si tu n'avais pas eu le nez si délicat!

Cela, c'est bien vrai! Nous devons un beau cierge à ce nez trop large qui s'est montré si fin.

Il fallut ensuite établir les responsabilités. Quelle était la main criminelle ou maladroite qui avait allumé cet incendie dans la chambre verte?...

Mes soupçons se portèrent tout de suite sur les deux femmes dans le couloir... Leur affolement persistait quoiqu'il n'y eût plus rien à craindre du feu. C'était déjà suspect. De plus, elles échangeaient des regards où je lisais tout un drame. Elles s'expliquèrent enfin, obligées à parler par grand-père menaçant: elles durent avouer que, une demi-heure plus tôt, elles étaient venues dans cette chambre pour ranger le placard que cachait la portière en question, et, pour voir dans les profondeurs de ce placard, elles avaient allumé une bougie. Alors, sans doute, l'allumette mal éteinte avait dû tomber dans ce ballot où lentement, mais sûrement le feu avait fait son œuvre...

— C'est-y Dieu possible de faire des choses pareilles! remarqua Auguste secouant dans la direction de Rosalie sa grosse tête ébouriffée. Si t'avais dis ans, on te flanquerait une fessée.

C'était si drôle que je fus secouée d'un rire fort choquant dans les circonstances dramatiques où nous nous trouvions.

— Tu es nerveuse, ma petite Ninette, fit Bon Papa, bienveillant comme toujours.

Bien entendu je n'ai pas eu de leçons ce matin. Mademoiselle est dans un état d'abattement complet: Bon Papa lui a fait des reproches! Sa haute prudence s'est trouvée en défaut, et comment! Enfin, elle a failli mourir de peur. C'est plus qu'elle n'en peut supporter.

14 février.

Mademoiselle va mieux, mais nous avons profité, — elle et moi, — de l'incident d'hier pour échapper aux leçons encore aujourd'hui. Pour m'occuper, j'ai accompagné mon grand-père dans la chambre verte, et nous avons constaté que, hier, un quart d'heure plus tard, le feu était à la maison!...

En effet, la flamme aurait gagné le haut de la portière; de là, une planche qui supporte des boîtes légères et inflammables, des pots de vernis, de la benzine. Tout cela à vingt-cinq centimètres du plafond.

Remercions le bon Dieu qui m'a donné un odorat de petit chien!...

Quant aux dégâts, ils sont relativement considérables. La portière, le tapis qui était fort beau et le ballot qui contenait non des chiffons, mais de bon linge, ont été détruits par le feu; la porte du placard est toute roussie et le papier de tenture à été touché. Fort heureusement, ces dégâts sont couverts par une assurance. Bon Papa a déjà écrit à la Compagnie pour lui faire sa réclamation.

15 féverir.

Cornélie et Caïus sont venus aujourd'hui nous apporter leurs condoléances au sujet de l'incendie.

C'est bien dommage qu'il soit fiancé, ses yeux sont si jolis! Mais né pensons plus à ce monsieur qui ne m'est rien et que je n'aime pas.

Cornélie, plus Romaine que jamais, a blâmé publiquement Mademoiselle de son

imprudence. Celle-ci qui n'adore pas notre voisine, mais qui la respecte à cause de son grand air et de son nom qu'elle envie, ressemblait à une vieille petite fille bien sage et bien contrite.

Maxime a voulu jouer à quatre mains avec moi. Il a été gentil, bon camarade, et somme toute, le sentiment que j'ai pour lui est presque aussi agréable que l'amour.

16 février.

Nous avons vu tous les amis en sortant de la grand'messe ce matin. Notre incendie a défrayé la conversation, au grand bonheur du notaire et de sa femme dont les yeux brillaient de plaisir. Les événements sont si rares à Ganoux!

Maxime avait l'air de mauvaise humeur. Peut-être a-t-il reçu de sa fiancée une lettre moins tendre qu'il ne l'avait espéré... Ou peut-être n'a-t-il par reçu de lettre du tout.

18 février.

Hier, j'étais toute seule dans le petit salon, attendant Mademoiselle qui m'avait donné rendez-vous à dix heures et demie pour une leçon de littérature. — Je vous dirai, ma chère Yvonne, que mon "institutrice" aime assez les leçons de littérature, qui consistent, le plus souvent, dans la récitation d'une fable de La Fontaine ou d'un passage du *Cid*.

Donc, j'attendais Mlle Gouthonay. Il était déjà onze heures et elle n'arrivait pas. Je répétais pour la vingtième fois: "Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans", quand, répondant à cette invitation qui ne lui était pas destinée, Rosalie entra, tout affairée et annonça:

— Un monsieur!

Un monsieur!... A ce mot magique, je bondis. La chose que ce mot représente est rare aux Alisiers, et c'était peut-être un jeune homme à marier.

En tout cas, il en avait l'air, et quand je le vis entrer, jeune, souriant, grassouillet, l'œil vif et la moustache conquérante, mon cœur palpita d'espoir.

Il me salua très bas, je le saluai très profondément. Il me resalua en disant "Mademoiselle." Je le resaluai en prononçant: "Monsieur." Puis nous restâmes debout, l'un en face de l'autre, sans ajouter un mot.

Moi, de toute ma vie, je n'ai jamais reçu d'étranger; je ne sais pas comment il faut s'y prendre.

Rosalie, curieuse, était restée au seuil de la porte. Elle vint à mon aide en demandant:

— Faut-il que j'aille chercher Monsieur?

— M. de Varelles, n'est-ce pas? dit le jeune homme souriant encore.

— Oui, M. de Varelles.

— Je vous en serai bien obligé, ajouta-t-il en remettant à la bonne une carte que je brûlais de lire.

— Asseyez-vous, lui dis-je.

Il s'assit et me regarda, souriant toujours.

— Beau temps, remarqua-t-il.

— Temps superbe! appuyai-je pour lui faire plaisir.

Un petit silence s'ensuivit, silence qu'il fallait rompre à tout prix. Je regardai sa toilette qui me sembla très élégante, sa belle raie au milieu de la tête, sa cravate d'un jaune doux. Pour être très aimable, pour lui faire plaisir, et aussi parce que je pensais un petit peu que c'était possible, je lui dis:

— Vous êtes Parisien, monsieur?

— Non, mademoiselle, je suis de Chalon-sur-Saône.

— Ah!... C'est une grande ville, Chalon-sur-Saône?

— Pas très grande, mademoiselle...

— Mais très jolie, j'en suis sûre, interrompis-je, toujours pour lui être agréable.

—Non, pas très jolie, corrigea-t-il en soulevant ses mains dans un geste d'excuse.

A ce moment, j'entendis le pas de Bon Papa sur les marches du vestibule. Quelques secondes plus tard, il entra dans le salon, tenant à la main la carte du monsieur, qu'il posa sur un coin de la cheminée. Après un échange de politesses, — fort copieuses de la part du visiteur, — Bon Papa dit quelques mots qui m'éclairèrent sur l'identité de l'étranger.

— Vous venez, monsieur, dit-il, pour constater les dégâts de notre petit incendie?

— Parfaitement, monsieur.

— Nous avons eu, monsieur, plus de peur que de mal, continua mon grand-père. Cependant, les pertes que j'ai subies de ce fait m'ont semblé assez considérables pour que je prisse la liberté de déranger un agent de la compagnie à laquelle je suis assuré.

— C'était votre droit, monsieur.

— Alors, monsieur, si vous voulez bien me suivre!...

Ils sortirent du salon, en se faisant force politesses. J'entendis leurs pas s'éloigner dans le vestibule et résonner sur les marches de l'escalier; et de nouveau ce fut le silence, à peine souligné par le crépitement de la flamme sur les bûches. A l'angle de la cheminée, la carte du monsieur s'étalait, oubliée. Je m'en saisis bien vite, et je lus:

Maurice Fabert de Rouy,
agent d'assurances
de la Compagnie "L'Hirondelle"

Ma foi, c'est un nom convenable, et si la situation de femme d'agent d'assurances n'est pas aussi brillante que celle d'ambassadrice, cela vaut tout de même mieux que des examens à passer et des leçons à donner Et puis, ce monsieur de "l'Hirondelle", il a une bonne figure, il ne doit pas être un méchant garçon.

Son chapeau était resté sur une petite table près de la porte, un chapeau melon, comme tous les autres. J'en examinai la forme, le ruban,la doublure de soie blanche, marquée de trois lettres, M. F. R., et, pour m'amuser, je le mis sur ma tête, beaucoup trop petite pour lui.

La glace, devant moi, réfléchissait à ce moment la figure bizarre d'un page florentin, couvert jusqu'aux yeux d'une bombe de feutre noir; il était si ridicule ainsi que, fort irrespectueusement, je lui fis un pied de nez en lui montrant le bout de ma langue, — ce qu'il me rendit bien du reste.

J'allais accentuer ma grimace pour m'amuser davantage encore, mais mon geste se figea soudain tandis qu'une grande honte m'accablait: M. Maurice Fabert de Rouy, agent de "l'Hirondelle", montrait à côté de moi dans la glace sa bonne figure joufflure, plus souriante que jamais.

— Oh! monsieur, excusez-moi! lui dis-je en lui rendant son chapeau.

— C'est à moi de m'excuser, mademoiselle.

— Et de quoi, je vous prie?

— De vous avoir dérangée.

En même temps, il prit son portefeuille sur la table et sortit de nouveau, me laissant son chapeau entre les mains.

Je ne puis dire à quel point j'étais vexée. Si ce monsieur, me voyant si sérieuse et si aimable un quart d'heure plus tôt, avait pu me considérer alors comme une demoiselle à marier, il devait bien rire maintenant de son illusion! Quelle opinion avait-il de moi?...

L'arrivée de mon institutrice, qui venait aux nouvelles, ne changea pas le cours ce ma mauvaise humeur. Au lieu de lui donner des renseignements véridiques sur le "monsieur", quand elle me questionna, j'eus l'impertinence de lui répondre que c'était un homme très distingué, portant un joli nom à particule, et qui cherchait à se marier. La pauvre fille roula des yeux affolés, ne sachant si je parlais sérieusement, mais j'étais si tranquille qu'elle demanda d'une voix apeurée:

— Qui vous a donné ces détails, Ninette?

L'âme de Machiavel, qui rôdait sans doute par là, inspira ma réponse:

— Nous avons causé, en attendant Bon Papa. Tenez, si vous voulez voir sa carte!...

Et je lui mis sous les yeux le bristol qui confirmait au moins une des choses que je lui avais dites. Alors, elle prit un air timide et doux devant lequel un peu de remords commença à travailler ma conscience; mais la vue du chapeau melon sur une chaise à côté de moi réveilla bientôt toute ma méchante humeur: M. Fabert de Rouy me prenait sans doute pour une petite fille de quinze ans... Il me faudrait donc le détromper. En aurais-je le temps, l'occasion? Comment devrais-je m'y prendre?

Tandis que je torturais mon pauvre cerveau pour trouver le moyen de causer encore avec l'agent de "l'Hirondelle", Bon Papa entra dans le salon, suivi du jeune homme en question, et apercevant Mlle Gouthonay, lui dit:

— M. Fabert de Rouy veut bien partager notre déjeuner, veuillez faire mettre son couvert, mademoiselle.

Au lieu d'obéir sur-le-champ, mon institutrice restait bouche bée, les sourcils en l'air, devant le monsieur dont la réalité correspondait sans doute bien peu au tableau que sa folle imagination en avait formé depuis un quart d'heure. Moi, je vis dans l'invitation de Bon Papa un coup de la Providence qui se souciait de mon avenir. Aussi, dans mon contentement, aubliai-je ma confusion, et presque la scène du chapeau et des grimaces.

J'étais contente de la diversion qui s'offrait à nous, contente de déjeuner en face d'un monsieur étranger dont je ne soupçonnais pas l'existence la veille, et que je trouvais agréable, contente de n'être pas traitée en petite fille après la crainte que j'en avais eue; cette disposition rendait charmant à mes yeux tout ce que faisait Maurice, — mentalement, je l'appelais déjà ainsi. Mais, soudain, me vint une pensée qui gâta tout mon plaisir:

"N'était-il pas fiancé comme Maxime? ou même marié?

Sans réfléchir davantage, et avant de savoir j'avais le droit de questionner ou non, je demandai:

— Monsieur, êtes-vous marié?

Cette question tombait dans la conversation qui se poursuivait à côté de moi, comme un boulet de canon au milieu d'une noce. L'interpellé sursauta et laissa un moment sa cuillère à mi-chemin entre son assiette et sa bouche, en me ragerdant d'un air interloqué; Bon Papa me fit de gros yeux sous ses sourcils froncés, et Made-

moiselle fit entendre un: Janine! très désapprobateur.

Comme je ne recevais pas de réponse immédiate et que j'en avais tant fait, mieux valait continuer.

— Etes-vous marié, monsieur? demandai-je encore.

— Non, mademoiselle.

— Fiancé, peut-être?

— Non... mademoiselle.

— Ah!...

Je poussai un soupir de satisfaction sans attacher aucune importance aux "Janine" scandalisé que répétait mon institutrice.

Après le café, Mademoiselle disparut. C'est une habitude que lui a fait prendre Bon Papa, car il aime, avant de sortir, à faire un petit somme au coin du feu ou à causer tranquillement avec moi.

Je vis bientôt que le cher homme avait reçu la visite du marchand de sable: ses yeux papillotaient, se fermaient peu à peu, se rouvraient brusquement. Il se redressait dans son fauteuil, prenait les pincettes, agitait les cendres du foyer... Je le devinais très malheureux... Pour lui venir en aide, je proposai à Maurice un tour de jardin.

Il me suivit avec plaisir, me sembla-t-il. C'était peut-être parce qu'il avait compris le pauvre grand-papa, peut-être parce que le soleil brillait de l'autre côté des fenêtres... Sur le moment, je mis son plaisir au crédit d'une promenade en ma société.

— Comment comprenez-vous le bonheur, monsieur? lui demandai-je.

— Je suis très raisonnable, mademoiselle, répliqua-t-il, et je pense que l'on doit se trouver suffisamment heureux quand on a de quoi vivre à son aise, une situation honorable, tranquille, des relations agréables et la possibilité de faire un petit voyage de temps en temps.

— Et vous, mademoiselle, comment comprenez-vous le bonheur? me demanda Maurice.

— Moi, monsieur, je ne connais pas autre chose que les Alisiers. Je n'y suis pas malheureuse, mais à dix-sept ans on rêve toujours de ce qu'on n'a pas.

— Avez-vous déjà dix-sept ans, mademoiselle? demanda-t-il d'un air surpris qui me vexa.

— Naturellement, j'ai dix-sept ans commés, bien sonnés, archisonnés.

— Je n'aurais pas cru... Et vous disiez qu'à dix-sept ans?...

— On rêve toujours de ce qu'on n'a pas et de ce qu'on ne connaît pas,... et on l'imagine très beau. Je suppose donc que, au delà de ces coteaux qui ferment mon horizon, il y a tout ce qui constitue le bonheur: les fêtes, les théâtres, les pays merveilleux que l'on visite, les grandes actions, les hautes pensées, l'amour!

— Ah! ah! mademoiselle, l'amour fait partie de votre idéal de bonheur?

— Bien sûr, monsieur, lui tout le premier. C'est bien l'amour qui semble la chose la plus agréable aux héroïnes des romans que j'ai lus.

— Quelles sont vos idées sur le mariage, monsieur?

— Mais, mademoiselle... mademoiselle... En même temps, sa bonne figure joufflue se colorait du plus vif incarnat.

— J'ai bien peur, monsieur, d'être très indiscrète, mais je voudrais tant connaître, sur cette question, l'opinion des hommes en général, et la vôtre en particulier.

— Pourquoi la mienne en particulier, mademoiselle?

— Parce que vous êtes presque le seul homme que j'aie jamais rencontré, monsieur. Tous les autres sont des vieux, ou des paysans... à l'exception de mon ami Maxime qui est fiancé, — par conséquent, pas tout à fait un vrai homme, lui non plus.

— A vrai dire, mademoiselle, je n'ai pas d'idée absolue sur le mariage, répondit Maurice. Je pense seulement que c'est une chose très sérieuse, dans laquelle il ne faut pas s'engager sans de mûres réflexions.

— Sans de mûres réflexions... Mais, monsieur, est-ce que l'amour ne vient pas tout seul, qu'on le veuille ou non? J'ai lu que toutes les réflexions du monde ne peuvent rien contre lui.

— Mademoiselle... vous parlez de l'amour?

— Oui, monsieur.

— Mais, moi, je parle du mariage.

— Eh bien! est-ce que ce n'est pas la même chose?

— Oui... non... c'est-à-dire, pas toujours.

— Comment cela, pas toujours?

— Ainsi, quand on se marie sans amour.

Ceci renversait toutes mes idées sur le mariage et demandait une explication.

Il me regarda d'un air ahuri comme si je descendais de la lune.

— Certainement, dit-il, on se marie sans amour, et ces mariages ne sont pas toujours les plus mauvais. Ainsi, mon frère a épousé une femme qui n'était pas jolie et qu'il connaissait trop peu pour apprécier ses qualités. Ils sont très heureux maintenant.

— S'il ne l'aimait pas, pourquoi l'a-t-il épousée? demandai-je.

— Il était las de la vie de garçon; la cuisine du restaurant lui faisait mal, son linge n'était pas entretenu, et puis, mon frère est un homme sérieux qui n'aime pas à sortir le soir; il s'ennuyait tout seul chez lui et désirait une compagne... Voilà.

— Mais, monsieur, ne pouvait-il avoir tout cela et une compagne à son goût? N'avait-il donc jamais aimé personne?

— Mademoiselle, on ne peut pas toujours épouser celle qu'on aime.

— Alors, vous, monsieur, vous feriez comme votre frère et vous pourriez épouser une femme affreusement laide que vous n'aimeriez pas?

— Mademoiselle, je n'ai pas dit que ma belle-sœur fût affreusement laide, loin de là!

— Tout de même, elle n'est pas jolie, insistai-je.

— Elle est bonne, ce qui vaut mieux.

—Votre frère n'en savait rien quand ils se sont mariés... Et si elle avait été méchante?...

Il était cloué, aussi ne répliqua-t-il rien.

— Et vous, monsieur, risqueriez-vous la chance comme monsieur votre frère?

Il répliqua, à ma grande joie:

— Moi, je veux une femme qui me plaise.

Nous avions, tout en parlant, repris le chemin du manoir. De loin, nous vîmes mon grand-père qui nous cherchait.

— Reviendrez-vous aux Alisiers, monsieur? demandai-je bien vite.

— Je ne sais pas, mademoiselle, peut-être.

— Oh! revenez, monsieur! C'est si agréable pour moi de causer avec un homme jeune qui connaît la vie!...

— Vous être trop aimable, mademoiselle, et si M. de Varelles m'y autorise...

— Il vous autorisera, monsieur, il est si gentil!

Le cher Bon Papa était auprès de nous. Comme je m'y attendais, il fut de la plus grande cordialité avec M. Fabert de Rouy et l'invita aimablement à venir nous voir chaque fois que ses occupations l'amèneraient dans les parages des Alisiers.

19 février.

Nous avons parlé de Maurice, Bon Papa et moi. A mes questions, mon grand-père a répondu qu'il le trouvait assez gentil, et bien comme il faut. J'ai appris qu'il habite, non pas Chalon-sur-Saône comme je l'avais supposé, mais Vermelle. Je pourrai peut-être le rencontrer quand j'irai prendre ma leçon de piano.

Mes espérance me semblent donc de plus en plus réalisables. D'ailleurs, le mariage est dans l'air: Louison, la fille de ferme, vient de se fiancer avec le petit Guillaumat qui travaille chez le maréchal ferrant. Je l'ai vue ce matin dans la cour; elle était rayonnante et paraissait presque jolie. Il n'est pourtant guère séduisant, son Guillaumat.

20 février.

Je me suis rendue hier à "l'aimable invitation" de Maxime et, accompagnée du fermier qui avait une commission pour Mme de Castelmoët, je suis arrivée vers deux heures à Chassebois. Cette fois-ci, on m'attendait. Cornélie, qui, réflexion faite, trouve que je n'ai aucune importance, a bien voulu m'accueillir en souriant.

—Va rejoindre Maxime, me dit-elle, il est dans la chambre rouge.

Depuis des années, la démonstration de cette chambre est un mystère pour moi, car le papier en est verdâtre avec des dessins bronzés.

La chambre rouge n'était plus reconnaissable. Demeublée du lit et de la toilette, elle avait tout l'air, maintenant, d'un salon ou plutôt d'un cabinet de travail.

— Qu'en dites-vous? fit Maxime souriant de ma surprise.

— Expliquez-moi ce que cela signifie, répliquai-je après un court silence.

— C'est mon salon, tout simplement, expliqua-t-il en se frottant les mains. Je vais ici travailler comme un roi.

De quel travail voulait-il parler? En dehors de ses explorations, Maxime avait-il donc quelque travail à faire.?

Aussitôt pensé, aussitôt dit.

Caïus ressembla un moment à Cornélie, lorsqu'il voulut bien m'expliquer:

— Vous imaginez-vous, petite Ninette, que je pourrais rester ici des semaines et des mois à ne rien faire? Pour être un explorateur, je n'en suis pas moins un homme civilisé et je n'ai pas fini de m'instruire. Voyez cette liasse de papiers. Ce

Economisez 25% en vous adressant au

Salon de Fourrures

Fourrures de Grand Luxe.

Manchons, Manteaux, Pardessus et Collets Renards, Visons, Loup, Hermine, Alaska, Castor.

Votre visite est sollicitée.

500 St-Hubert, près Ontario.

sont des notes de voyage que je m'en vais classer, recopier, développer. Si le résultat de ce travail me semble bon, peut-être ensuite le publierai-je en un beau volume plein d'images.

— Comment, Maxime, vous allez écrire un livre?

— Très probablement, mademoiselle Ninette.

— Vous allez écrire un livre! mais pourquoi faire, grand Dieu! pourquoi? demandai-je en faisant la moue. D'abord, cela vous perdra beaucoup de temps, et puis rien ne dit que vous y réussirez...

J'avais touché juste. Maxime, tout désappointé, ne me regardait plus du haut de sa tête; il avait raté son effet. Mais, en même temps, je crois bien que j'avais considérablement baissé dans son estime.

— Il est fort possible que je ne réussisse pas dans mon entreprise, dit-il froidement. En tout cas, je suis sûr de ne pas perdre mon temps, car tout travail consciencieux peut et doit nous instruire! C'est pourquoi, tous tant que nous sommes, nous devons nous consacrer à un travail quelconque. Vous n'avez pas encore compris cela, Ninette?

— Maxime, cette réflexion ne vient pas de vous. On croirait entendre votre mère parler par votre bouche.

— Ma mère a raison, Ninette.

— J'en suis convaincue, Maxime.

— Et, cependant, rien ne peut vous corriger de votre paresse.

— Je ne suis pas paresseuse, Maxime.

— Alors, pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Je ne veux pas passer d'examens.

— Voyez-vous cela! Croyez-vous par hasard que moi je n'ai pas passé d'examens?

— Libre à vous, Maxime.

— Oh! la petite obstinée! Vous ne méritez guère le cadeau que je vous ai rapporté.

Un cadeau! Je n'en reçois pas souvent, et c'est pour moi une des formes du bonheur. A ce mot de Caïus, je poussai un cri de joie:

— Vous m'avez rapporté un cadeau? Ah! Maxime, que je vous aime!

— Très flatté, dit-il en souriant. Je vous le donnerai tout à l'heure, si vous êtes bien sage.

Peut-on être taquin à ce point! Pendant toute une minute, je le trouvai terriblement antipathique, mon ami Maxime. C'est une chose curieuse qu'on puisse quelquefois détester les gens qu'on aime, et cela, sans aucune raison sérieuse.

— Ne trouvez-vous pas que je suis bien installé? continua-t-il, imperturbable. Ce qui me plaît ici, c'est la vue... Toute la campagne jusqu'aux Alisiers. Je ne les vois pas, mais je sais qu'ils sont là, derrière le coteau. Et puis, j'ai le soleil chez moi toute la matinée. Le soleil, c'est mon grand ami.

Possible! mais le cadeau?...

— Je suis heureux aussi d'avoir sous la main mes livres préférés. Combien de fois j'ai pensé à eux en Afrique! Il faut avoir vécu comme je l'ai fait, Ninette, pour savoir à quel point un livre peut sembler précieux. Si vous aimez la lecture, je pourrai vous prêter quelques-uns de mes livres...

A cette proposition, je faillis oublier le cadeau. Mes yeux brillèrent et je battis des mains.

Au fond, il n'est pas méchant, Maxime, je dois en convenir.

Quand il jugea ma patience suffisamment mise à l'épreuve, il ouvrit un placard et en tira une boîte de forme allongée et soigneusement ficelée qu'il posa sur la table, devant moi, me disant, d'un air malin qu'il n'avait pas de ciseaux pour couper la ficelle.

Mes doigts impatients s'embrouillaient dans les nœuds compliqués; je tirais à droite, je tirais à gauche; parfois je m'impatientais sous le regard amusé de Maxime. Enfin, après un laborieux travail, je pus ouvrir la boîte, et malgré moi, je laissai échapper une exclamation de plaisir.

Mon cadeau était charmant.

Figurez-vous la plus délicieuse poupée qu'on pût rêver. Que dis-je, une poupée? C'était une vraie petite femme en miniature, délicieusement habillée de soie rose bordée d'or, couverte de bijoux et de voiles d'argent. On ne voyait de son visage que deux yeux noirs brillants, le reste étant bizarrement caché sous un voile de soie.

— Dieu! qu'elle est jolie! m'écriai-je les mains jointes.

— Je suis content qu'elle vous plaise, Ninette. C'est une Arabe, une Arabe de haute noblesse, en costume de gala.

— Les Arabes vivantes ont-elles la figure cachée comme celle-ci, Maxime?

— Tout à fait comme celle-ci, Ninette.

— Que c'est drôle! Ce ne doit pas être trop commode, n'est-ce pas, Maxime?

J'avais tiré la poupée de sa boîte, et je la tenais debout sur la table. Après avoir soulevé son voile pour admirer ses joues roses, je priai Maxime de lui choisir un nom. Nous convînmes d'un joli nom arabe, Aïcha, et je fis aussitôt un petit discours à ma fille.

— Mademoiselle Aïcha, vous êtes très jolie et je vous aime beaucoup. Votre parrain est bien gentil de vous avoir apporté ici pour moi. Dites-lui que, en ce moment je l'aime beaucoup.

— En ce moment, Ninette?

— Oui, Maxime... parce que, d'autres fois, je vous aime bien moins.

— Merci, ma petite Ninette.

— Il n'y a pas de quoi, mon grand Maxime.

C'est alors qu'une pensée désagréable s'insinua perfidement aumilieu de mon plaisir: cette Arabe, c'étaitune poupée. Or, on ne donne de poupées qu'aux petites filles. Donc, Maxime me considérait comme une petite fille! ni plusni moins.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ninette? demanda Maxime.

— Je pense, dis-je en soulevant la poupée, que ceci n'est guère de mon âge.

— Ceci vous convient parfaitement, au contraire, et puisque cela vous fait tant plaisir, je suis ravi de l'avoir choisi.

— Maxime, je ne suis plus une enfant, et les jeunes filles ont d'autres joies que les poupées.

— Il y a des joies pour tous les âges, acquiesça-t-il, sans voir où je voulais en venir.

— Oui, Maxime, pour tous les âges, et surtout pour le mien.

— Evidemment! Au vôtre on a si peu de soucis!

— Pardon, Maxime, à mon âge on a beaucoup de soucis, mais ce sont des soucis délicieux.

Il n'avait pas l'air de comprendre, et ne me posait aucune question, ce qui me gênait un peu pour continuer. Alors, je m'assis auprès de la table, et après une légère caresse à ma fille, — elle était si jolie! — je la couchai dans sa boîte avec les précautions d'une bonne mère attentive.

— Ah! oui, soupirai-je, il y a des soucis bien agréables.

— Par exemple?... demanda-t-il.

Prenant mon air le plus grave, le plus recueilli, je dis avec douceur.

— Maxime, je crois que je suis amoureuse...

Enfin! il comprendrait peut-être que je suis une vraie femme...

Un éclat de rire interrompit l'aurore de mon triomphe, et fit lever mes yeux modestement baissés. Maxime se moquait de moi, ma parole! Il s'en moquait par son rire bruyant et surtout par ses yeux plus railleurs que jamais.

— Que vous êtes drôle, Ninette! déclara-t-il en me pinçant le bout de l'oreille.

D'une secousse, je me dégageai.

— En voilà, des manières! grondai-je, les sourcils froncés. Allez voir tirer l'oreille de Mme Chevalier, vous verrez si elle sera contente.

Il me regarda d'un air abasourdi.

— Que j'aille tirer l'oreille de Mme Chevalier... répéta-t-il.

— Oui, Mme Chevalier. Qu'est-ce que j'ai encore dit de drôle? Pourquoi ne feriez-vous pas à Mme Chevalier ce que vous me faites à moi. Quelle différence y a-t-il entre Mme Chevalier et moi?

— Ninette, perdez-vous le bon sens?

— Maxime, je ne me suis jamais sentie plus raisonnable. Mme Chevalier ne me semble pas plus sérieuse ni plus respectable que moi, et fort probablement, elle n'est pas plus amoureuse de son notaire que je ne le suis de mon Maurice.

Mes paroles me grisaient, elles allaient plus vite que ma pensée, et m'étonnaient moi-même. Au fond, j'étais fière de moi.

— Ah! il s'appelle Maurice? demanda Maxime.

— Oui.

— Et... depuis quand le connaissez-vous?

— Depuis deux jours.

— Vraiment! et vous êtes déjà amoureuse... autant que Mme Chevalier?...

Son même rire impertinent élargit sa face et fit briller ses yeux.

— C'est que ce n'est pas peu de chose, ce que vous avancez là, petite Ninette.

Moi, je n'ai jamais remarqué que Mme Chevalier fût tellement amoureuse de son mari. Peut-être bien que Maxime se moquait encore de moi.

— Vous riez, fis-je plaintivement, vous ne me croyez pas; cela m'est bien égal. Tout ce que vous pourrez dire n'empêchera pas mon bonheur.

Quand Maxime eut recouvré son sérieux, il me dit:

— Maintenant, Mlle Ninette, vous allez me raconter l'histoire sentimentale de Maurice et de votre propre cœur, n'est-ce pas?

— Non, Maxime, ce sont des choses qui ne regardent que moi, et dont je ne veux pas qu'on se moque.

— Je ne me moquerai pas, Ninette.

— Il suffirt que vous l'ayez déjà fait, Maxime, et je ne vous ai en que trop dit! Inutile de vous demander la discrétion, je pense.

Ma réserve parut étonner Caïus. Pourtant son regard conserva cette lueur ironique et amusée qui m'a si fort intimidée lors de sa première visite, et qui me gêne encore un peu maintenant.

Tant pis, les Gracchus penseront de moi ce qu'ils voudront, j'ai rapporté ma fille aux Alisiers; je lui ai fait sur mon divan un bon lit bien douillet et maintenant, dé-

barrassée de ses voiles, elle repose auprès de moi. S'il fallait se soucier toujours du qu'en-dira-t-on!

21 février.

Ce matin, pendant notre promenade, Bon Papa et moi, nous avons rencontré Maxime qui se promenait aussi. Il a eu pour moi un regard moqueur et scrutateur qui m'a rendue nerveuse. Si mon grand-père n'avait pas été là, je lui aurais sûrement dit des choses désagréables.

22 février.

Pas de nouvelles de Maurice, mais je le rencontrerai peut-être à Vermelle la semaine prochaine. C'est dans cette espérance que je vis, car le présent n'est pas trop amusant.

25 février.

Louison, ce matin, en apportant le beurre, m'a parlé de son Guillaumat.

— Le trouves-tu beau? lui ai-je demandé.

— Pour sûr que c'est un gaillard, m'a-t-elle répondu. Vous avez-t-y vu ses bras?

Certes, j'ai vu ses bras, car ses manches sont toujours relevées jusqu'à l'épaule quand il ferre les chevaux. Il sont affreux, ses bras, gros, bossus, tout tortillés; je ne puis croire qu'ils plaisent à Louison. Cependant, en me posant sa question, elle avait un air admiratif qui me sembla sincère.

— Hein! quels bras! conclut-elle devant mon silence poli.

— Ah! oui, quels bras! répétai-je convaincue.

Quelle machine bizarre que le cœur d'une jeune fille!

27 février.

Bon Papa ayant des courses à faire en ville, c'est lui qui m'a conduit à Vermelle pour ma leçon de piano.

Autour de nous, le printemps se laissait pressentir dans les bourgeons éclatés et les reflets verdâtres des talus. Tout me semblait charmant.

Mon grand-père, son carnet à la main, nota d'abord les différentes courses qu'il avait à faire en ville, y ajoutant quelquefois un petit commentaire.

— Chez le couvreur; le toit de la grange a besoin d'une réparation. Chez Lucas pour les graines; c'est Auguste qui s'en chargera... Voyons encore: M. Fabert de Rouy pour l'assurance... Mon vieux camarade Dubuisson...

Je n'écoutais plus. Bon Papa avait dit "M. Fabert de Rouy!" Maurice! Il allait chez Maurice. C'était plus beau et plus facile que tout ce que j'avais imaginé. Et Dieu sait si, depuis une heure et plus, j'en avais fait des combinaisons pour apercevoir celui que j'aimais! Mon Dieu, que la vie est donc simple.!

Bon Papa continuait sa liste. J'entendis vaguement des noms familiers: Geoffroy, Blanchard, le tapissier, le peintre...

— Bon Papa!

Ma voix exprimait sans doute tout un monde d'idées, car cette seule exclamation provoqua une réponse complète:

— Sois tranquille, ma petite fille, je ferai la plus grande partie de ces courses pendant ta leçon de piano. Ensuite, je te mènerai goûter chez le pâtissier.

— Bon Papa, emmenez-moi aussi chez M. Fabert de Rouy!

A cette demande, mon grand-père me regarda par-dessus ses lunettes d'un air surpris.

— Tu veux aller chez l'agent d'assurances? Pourquoi faire?

— Pour le voir, Bon Papa.

— Mais... une demoiselle ne fait pas de visites à un jeune homme.

— Avec vous, Bon Papa, je puis aller partout.

— Voici un argument qui me paraît discutable, objecta mon grand-père.

— Les arguments sont toujours discutables, Bon Papa. Tout dépend de la volonté de ceux qui les discutent.

— Et pourquoi veux-tu voir M. Fabert de Rouy, s'il te plaît?

— Parce que c'est à peu près le seul jeune homme que je connaisse, qu'il me plaît beaucoup, et que puisqu'une occasion se présente pour moi de le revoir, il n'y a pas de raison pour que je n'en profite pas.

— Evidemment, tu n'as guère de jeunesse autour de toi, ma pauvre petite fille, mais M. Fabert de Rouy n'est pas une connaissance pour toi.

— Comment cela, Bon Papa?

— D'abord, il n'est pas de ton âge, puis nous ne savons rien de sa famille ni de lui-même.

— Cher Bon Papa, il est très sympathique, et vous-même, vous l'avez trouvé bien élevé.

— Tu as réponse à tout, petit lutin...

Cette réflexion valait un acquiescement. Mon cœur chanta un *Te Deum* silencieux, et nous parlâmes des autres commissions que nous aurions à faire.

Notre chef-lieu d'arrondissement est la plus charmante ville que je connaisse: claire, spacieuse, bien bâtie, elle possède plusieurs maisons de quatre étages, — ce dont je suis très fière; — deux belles églises dont l'une est ornée de deux tours, comme une cathédrale; une mairie imposante avec une horloge; et un superbe cours planté de très gros arbres, sous lesquels s'abritent une douzaine de bancs de bois peints en beige. Le cours domine la vallée et offre au promeneur une vue délicieuse. Quand il fait beau, nous passons toujours par là, Bon Papa et moi.

Hier, nous ne manquâmes pas d'exécuter ce numéro de notre programme, dès notre arrivée. Il était seulement midi, et M. Chauvard ne m'attendait qu'à une heure et demie.

Un de mes rêves a été, longtemps, de déjeuner au restaurant quand nous venons à Vermelle. Mon grand-père m'a donné une fois cette satisfaction sur mes instances réitérées, et le souvenir que j'en ai gardé est un des plus agréables de ma vie. Ce plaisir ne se renouvela pas, par raison d'économie, et lorsque nous devons aller en ville, nous déjeunons aux Alisiers dès neuf heures du matin. Une fois par an, nous sommes invités chez les amis Lebrun, qui sont vieux, maniaques, et que toute réception dérange horriblement. En notre honneur, malgré les remontrances de Bon Papa, ils font une si grande quantité de plats que nous sommes rassasiés pour deux jours et que, malgré la succulence des sauces et des crèmes, j'appréhende ce repas comme une redoutable fatalité.

Cet événement ne survient qu'en automne. Hier, nous avions donc beaucoup de temps et l'estomac léger pour faire notre petite promenade, mais à midi, il n'y a pas grand monde dans les rues de Vermelle... encore moins sur le cours. J'eus vite assez d'ad irer le beau spectacle de la vallée. Quand je suis en ville, je préfère voir des spécimens d'humanité.

— Qu'allons-nous faire maintenant, Bon Papa? demandai-je au bout de quelques minutes de promenade.

Il consulta son carnet de commission et dit enfin à ma grande joie:

— Ici, nous sommes tout près de l'agent d'assurances. Puisque tu désires m'y accompagner, débarrassons-nous de cela tout de suite. C'est peut-être, un peu tôt, mais quand on est en ville en passant, et qu'il s'agit d'affaires...

Le cœur me battait très fort quand Bon Papa sonna à la porte de sa toute petite maison, et je suis sûre d'avoir rougi quand, cette porte s'ouvrant, j'entendis la voix de Maurice lui-même que me cachait Bon Papa, derrière qui je m'étais réfugiée.

— M. de Varelles! je suis très heureux de vous voir. Donnez-vous donc la peine d'entrer. C'est vous, mademoiselle?... Quelle charmante surprise!

Cette exclamation s'adressant à moi. J'y répondis par une bonne poignée de main, tout en regardant mon héros avec un certain étonnement.

C'est qu'il était bien moins chic qu'aux Alisiers et que, dans sa propre maison, il porte un petit veston avec des brandebourgs tout à fait drôle, et des pantoufles en tapisserie!

Il referma la porte derrière nous, et nous introduisit dans une pièce verte où s'épandait une forte odeur de hareng saur et de fromage.

— Veuillez m'excuser, dit-il, je déjeunais.

— C'est à vous de nous excuser, monsieur, dit Bon Papa, de venir à une heure aussi incommode pour vous... Mais, étant à Vermelle pour quelques heures seulement, et nous trouvant dans ce quartier...

— Vous avez eu parfaitement raison, monsieur, répliquz Maurice en nous désignant des sièges.

La chambre où nous nous trouvions avait des allures de bureau bien que, sur une table placée près de la fenêtre, fût disposée le déjeuner interrompu. Du coin de l'œil, j'en examinai le détail: une sorte de bol contenait une sauce huileuse dans laquelle nageaient des débris de hareng; sur une assiette gisait l'os d'une côtelette, entre deux soucoupes supportant, l'une, trois pommes, l'autre, un morceau de fromage.

Oh! ce fromage!... Il était gras, gluant, jaunâtre, avec une croûte tachetée de vert-de-gris, et une odeur épouvantable. Aux Alisiers, on ne mange jamais de tel fromage; ni Bon Papa ni moi ne l'aimons, et pour ne pas nous incommoder, Mademoiselle se prive héroïquement de ce délice. Cette vue et cette odeur me soulevèrent le cœur.

Bon Papa en était-il aussi incommodé que moi? On aurait pu en douter, car aimable et souriant, il avait l'air de ne rien sentir et disait à M. Fabert de Rouy.

— Achevez votre déjeuner, monsieur, je vous prie. Nous pouvons revenir dans un quart d'heure.

— Je ne vous donnerai pas cette peine, monsieur, répliqua Maurice, mon dessert peut fort bien attendre.

En effet, l'examen de la table ronde montrait qu'il ne restait à consommer que l'horrible chose et les pommes.

— Non, non, finissez votre dessert, insista Bon Papa. Pour vous décider, je resterai ici, et je parcourrai le journal en vous attendant.

Maurice prétendit qu'il avait fini et ne

mangerait plus rien. Un débat s'engagea auquel je me joignis pour appuyer Bon Papa. J'avais compris que mon cher grand-père avait trouvé ce moyen de nous délivrer du fromage abominable.

M. Fabert de Rouy s'assit donc devant la table ronde et acheva son déjeuner, inconscient de la déchéance qu'il subissait à mes yeux!

Enfin, rien ne resta plus de la chose. M. Fabert de Rouy s'excusa encore une fois, repoussa la table ronde dans un coin de la pièce et se rapprocha de Bon Papa. Il restait autour de nous des effluves malodorants, mais en comparaison de la minutes précédente, c'était une bénédiction, et ces messieurs purent enfin parler d'affaires.

Il fut une dernière fois parlé de l'incendie puis nous sortîmes au grand air du bon Dieu.

— Eh bien! Bon Papa, qu'en dites-vous? demandai-je quand nous eûmes tourné le coin de la rue et que j'eus fait quelques exercices respiratoires dont mes poumons avaient grand besoin.

— Je dis que cette compagnie est consciencieuse. Ils m'ont accordé à peu près tout ce que j'ai demandé. Il faut dire que voici plus de quarante ans que je leur paye une prime.

— Cher Bon Papa, je ne parle pas de la compagnie, mais de M. Fabert de Rouy.

— C'est un bon garçon.

— Et son fromage, Bon Papa? Comment avez-vous trouvé l'odeur de son fromage?

— Mon Dieu!... je l'ai trouvée assez indiscrète, l'odeur de son fromage.

— Ah! Bon Papa! si je ne l'avais sentie de mon nez, je n'aurais jamais cru qu'une chose qu'on mange pût sentir mauvais à ce point. J'en ai été presque malade.

28 février.

Je suis triste. Malgré tous mes efforts, il m'est impossible de ressaisir le sentiment qui, depuis une semaine, faisait l'intérêt de ma vie... J'ai beau faire, Maurice m'est devenu presque tout à fait indifférent, et mon cœur souffre d'être sans emploi.

Ces soucis m'ont beaucoup mûrie; aussi, ce matin, ai-je appris pendant une heure la chronologie des rois de France. Pour m'habituer à la situation sévère qui sera sans doute la mienne, je vais essayer, devant ma glace, une coiffure plus sérieuse que celle que je me suis faite jusqu'ici.

Ah! on peut dire que la vie n'est pas gaie.

1er mars.

Ma nouvelle coiffure, des bandeaux plats bien collés sur les tempes, ne plaît pas à Bon Papa, mais Mlle Gouthonay la trouve à son goût.

Pour compléter mon aspect sévère, j'ai mis ma vieille robe grise qui allait si mal, avec un col droit empesé, raide comme un carcan. C'est affreusement incommode.

2 mars.

Toute la matinée, j'ai étudiée ma chronologie, mais à mesure que j'apprends de nouvelles dates, j'oublie les anciennes; c'est décourageant.

Pour me reposer, cette après-midi, je suis allée m'asseoir dans le jardin, près des plates-bandes de violettes.

Après tout, — Maurice l'avait dit luimême, — il n'est pas nécessaire d'être amoureux de quelqu'un pour vivre auprès de lui. La preuve, c'est que je n'aime pas du tout Mlle Gouthonay, et que nous sommes ensemble une grande partie du temps; nous prenons nos repas à la même table, et nous discutons sur les mêmes questions. Cela va quelquefois très bien. Dans les mauvais jours, nous ne nous parlons pas; voilà tout. Pourquoi les choses ne s'arrangeraient-elles pas ainsi avec Maurice qui est dix fois plus gentil que Mlle Gouthonay?

J'en étais là de mes réflexions quand apparut au tournant de l'allée la grande silhouette de mon ami Maxime.

— Eh bien! s'écria-t-il en m'apercevant, eh bien! que devenez-vous, Ninette! avez-vous oublié le chemin de Chassebois?

Je ne répondis rien, mais à quelques pas de moi, il s'arrêta brusquement et demanda:

— Qu'est-ce que cela veut dire, Ninette?

— Quoi, Maxime?

— Cette coiffure et cette robe grise! De qui donc portez-vous le deuil, sous cet accoutrement?

— Je porte le deuil de mes illusions, Maxime.

— Déjà, Ninette?

— Oui, Maxime.

— Maurice vous serait-il infidèle, par hasard?

— Non, Maxime, c'est moi qui n'ai plus d'amour pour lui.

— Que s'est-il donc passé, ma petite Ninette?

Je n'osai pas lui raconter l'histoire dont la vulgarité m'humiliait, et puis, il se serait trop moqué de moi si je lui avais dit que j'avais pu être amoureuse, même une minute, d'un homme qui aime le fromage. Pour éviter ses questions, j'usai de la diplomatie la plus ordinaire en l'interrogeant moimême.

— Maxime l'amour n'est pas indispensable dans le mariage, n'est-ce pas?

— Comment cela? fit-il avec un mouvement de surprise.

— Je veux dire qu'on peut bien épouser un homme dont on n'est pas amoureux. Est-ce vrai, Maxime?

- Si je vous comprends, Ninette, répliqua-t-il après un silence, vous pensez à épouser Maurice bien que vous ne l'aimiez plus.

— Oui, Maxime.

— Mais c'est très mal, cela, Ninette

— Je ne suis pas de votre avis, repartis-je vexée. La preuve, c'est que le frère de Maurice s'est marié sans amour, et qu'il est content comme cela.

— Enfin, Ninette, s'écria-t-il, me direz-vous qui est ce fameux Maurice dont je ne soupçonnais pas l'existence la semaine dernière, et qui vous occupe tant aujourd'hui?

— Cela, Maxime, c'est mon secret

— Alors, je vais faire une enquête. Il y a bien aux Alisiers quelqu'un qui l'a vue et qui sait qui il est.

— Maxime, je vous défends, entendez-vous, je vous défends de prononcer le nom de Maurice devant qui que ce soit. Si vous trahissez ma confiance, je ne vous dirai plus jamais rien.

— C'est que justement vous ne m'avez rien dit, Ninette, et que vous n'avez en moi aucune confiance.

C'était logique, et je ne pouvais l'obliger à garder un secret que je ne lui avais pas confié. De plus, j'avais besoin de décharger mon cœur. Aussi, lui dis-je en quelques mots qui était Maurice, mon impression première, et ma désillusion. A ma grande surprise, il ne se moqua pas de moi; il eut même de bonnes paroles de grand frère ou de papa, me conseillant de me méfier de mon imagination; et il ajouta, pour conclure, que l'amour est une chose très belle et très grave, que nous devons prendre sérieusement, qu'il ne faut pas nous en mettre en peine, car il vient tout seul, sans que nous ayons besoin d'aller le chercher.

6 mars.

Du froid, du vent, de la pluie. Pas de nouvelles de Maurice.

Ce matin, le fermier de Chassebois m'a apporté un message de Maxime me priant d'aller faire un peu de musique avec lui. Le mauvais temps qui le retient à la maison m'a valu cette aubaine que je n'ai eu garde de refuser.

Nous avons joué assez mal, l'un et l'autre. Par contre, nous avons mangé beaucoup de bonbons et je me suis royalement amusée à me balancer dans le rocking-chair tout en bavardant avec mon ami. Nous avons dit des choses si insignifiantes que je les ai déjà oubliées, mais je me rappelle que nous avons beaucoup ri, et que nous avons été enchantés de notre journée.

7 mars.

Je crois qu'il me faut faire mon deuil de Maurice. Il n'écrit pas, il ne vient pas,... C'est mauvais signe. Au fond, j'aime autant cela. Il y a des hommes qui ne font jamais le sacrifice de leurs goûts. Si Maurice est de ceux-là et qu'il ne veuille pas renoncer à cette sorte de fromage, la vie en sa société n'est pas possible pour une femme comme moi.

10 mars.

Bon Papa a reçu une lettre de M. Fabert de Rouy qui termine la question de l'assurance et dans laquelle il m'envoie ses respectueux hommages. C'est tout

Je suis ravie.

VII

Avril 19...

J'aime le printemps. Nos cerisiers sont tout blancs, et nos pommiers tout roses. La couleur des prairies met de la joie à mon cœur malgré mes soucis et mes désillusions.

Avril.

J'ai rencontré ce matin un jeune homme bien intéressant. Décidément, les Alisiers ne sont pas un endroit aussi désert que l'on pourrait le croire. J'en ai fait la réflexion à Louison après le déjeuner, et elle m'a répondu que, depuis longtemps, il venait bien souvent des messieurs par ici. Moi, c'est la première année que je m'en aperçois.

Donc, j'ai vu ce matin un jeune homme très intéressant.

J'étais comme d'habitude montée sur le mur de clôture et — ce qui est exceptionel — je chantais. Je chantais l'air du berger de Mireille: *Le temps s'envole et l'heure fuit.*

Ma chanson terminée, je fis un demi-tour à droite pour redescendre dans le parc, et je vis à deux pas du mur, sur le chemin, le jeune homme en question qui m'écoutait.

La surprise me cloua sur mon perchoir. Il sourit, je souris... Il salua, je répondis, puis je dégringolai bien vite, et le mur couvert de mousse se dressa entre nous.

Qui est ce jeune homme? je n'en sais rien, je ne le saurai sans doute jamais; c'est

dommage, car il m'intéresse. Il n'y a aucune comparaison à faire entre lui et M. Fabert de Rouy et je frémis quand je pense que j'ai été sur le point d'épouser cet agent d'assurances alors qu'il y a de par le monde des hommes aussi charmants que celui que j'ai vu ce matin.

Avril.

Je l'ai revu. A la même heure qu'hier, il était à la même place ce matin; et moi qui ne m'en doutais pas, je me trouvai nez à nez avec lui lorsque j'escaladai mon mur.

Tout interloquée, je pensai d'abord à m'enfuir, puis la situation me parut drôle, et j'éclatai de rire. Il avait le même costume, la même bicyclette et la même position, si bien que je ne pus m'empêcher de lui demander:

— Est-ce que vous n'avez pas bougé de là depuis hier, monsieur?

Il commença par rire d'aussi bon cœur que moi, et répliqua:

— Pour vous revoir, belle demoiselle, j'aurais été capable d'une bien plus difficile épreuve.

La phrase était galante et me plut; mais sottement, je ne sus pas y répondre. Depuis, j'ai trouvé mille répliques dignes de mon interlocuteur. J'aurais pu dire par exemple:

"Vous êtes bien aimable, monsieur," ou: "Vous me flattez," ou encore: "Je vous suis très obligée." Mais sur le moment, deux mots seuls se présentèrent à mon esprit

— Quelle bêtise!

Il a bon caractère, car il ne se fâcha point. Au contraire, il s'avança d'un pas, souriant toujours.

Mon devoir aurait été de quitter la place, car une jeune fille bien élevée ne cause pas avec un monsieur qui ne lui a pas été présenté, mais... il était si charmant dans ce décor printanier! Ses yeux étaient comme une caresse, et son sourire!... Il n'y a pas de mots pour en exprimer la séduction.

Alors je suis restée, curieuse de savoir ce qu'il allait faire.

Il s'arrêta en face de moi, et de sa belle voix sonore, il me dit:

— N'est-il pas étrange mademoiselle, que nous nous retrouvions tous deux ici ce matin?

— C'est tout naturel que j'y sois, monsieur, répondis-je, puisque tous les jours, à la même heure, je viens voir le printemps à cette place.

— Tous les jours? Comme vous avez raison, mademoiselle! Le printemps est si joli, cette année.

— C'est vrai, monsieur.

Pendant quelques secondes, il resta silencieux, sans cesser de me regarder en souriant. Moi, j'étais si embarrassée que je fis un mouvement de retraite.

— Vous partez, mademoiselle?... Vous n'avez pas assez vu le printemps.

— Je le connais déjà, monsieur.

— Il est chaque jour nouveau, mademoiselle. Qui donc peut se vanter de le connaître?

Parce qu'il disait vrai, je décidai de rester encore une minute, une seule, malgré les jappements de Ben-Zouf qui voulait s'en aller. L'air était saturé de l'odeur des lilas qui dressaient au-dessus du mur leurs têtes vertes et roses. Une grande branches vagabonde projetait sur le chemin son ombre violacée; machinalement, je l'attirai à moi et j'en cueillis une grappe que je respirai à pleins poumons.

— Le printemps sans lilas, ce n'est pas le printemps, dit l'inconnu avec un soupir. Ah! si je pouvais avoir un petit morceau, un tout petit morceau de la fleur que vous tenez, mademoiselle!...

— Si vous voulez du lilas, monsieur, je vous permets d'en cueillir du nôtre, répliquai-je magnanime, en lui montrant la branche qui s'avançai au-dessus du chemin.

Il leva le bras, — sans beaucoup d'efforts, — et déclara d'une voix découragée:

— Vous voyez, je ne peux pas, c'est trop haut.

— Je veux bien vous aider, monsieur.

M'appuyant d'une main sur la branche fleurie, je tâchai de l'incliner vers l'étranger, mais cette branche était dure, il me fallait mes deux mains.

Dans mon empressement, je laissai tomber la grappe rose que je tenais. L'inconnu s'en empara.

— Me voilà servi, royalement servi, dit-il. Je ne veux plus rien, mademoiselle, ne vous donnez pas la peine...

— Ah! mais, c'est que... celui-là, c'est le mien, répliquai-je interdite.

— Ce lilas tout entier n'est-il pas à vous, demanda-t-il Du moins, j'avais cru le comprendre.

— Le lilas tout entier est à mon grand-père, expliquai-je, tandis que cette petite branche-là est spécialement à moi puisque je l'ai cueillie à mon intention.

— C'est donc pour cela qu'elle sent si bon! déclara-t-il en fourrant son nez dans la mousse parfumée.

A vrai dire, je ne tenais pas plus à cette fleur-là qu'à une autre, et il la sentait de si près que maintenant je n'osais plus la lui demander.

— Puisqu'elle vous plaît tant, gardez-là, consentis-je en sautant à bas de mon mur.

De quel air accueillit-il ma concession, je n'en sais rien, le vieux mur étant de nouveau entre nous, mais j'entendis ses paroles qui exprimaient une reconnaissance tout à fait hors de proportion avec le don que je lui avais fait.

Avril.

En faisant ma toilette, aujourd'hui, je me suis demandé si je retournerais sur mon mur habituel: au cas où ce monsieur se trouverait encore là, il pourrait croire que j'y venais moi-même pour le rencontrer... je ne sais pourquoi cette pensée m'était désagréable.

Une minute de réflexion me rassura. Ne lui avais-je pas dit que j'avais l'habitude d'aller chaque jour à la même place pour regarder le printemps? Quelle raison avais-je de changer cette habitude quand justement j'y trouvais un plaisir nouveau? Car il faut l'avouer, la pensée de revoir mon inconnu me faisait un très, très grand plaisir.

Je suis donc retournée à mon mur, et je l'ai revu. Même costume, même bicyclette, même sourire.

— Alors, c'est une manie? demandai-je en l'apercevant.

— J'espère qu'elle ne vous fâche pas, répliqua-t-il d'une voix moelleuse et caressante comme du velours.

A ce moment, j'aperçus entre ses mains un délicieux bouquet de muguet dont le parfum montait jusqu'à moi. Aux Alisiers, quelques clochettes seulement commençaient à blanchir de ces fleurs dont je raffole... D'où venaient celles de mon inconnu? Il surprit mon regard admiratif et expliqua:

— Mademoiselle, me permettez-vous de m'acquitter bien faiblement de la dette que j'ai contractée hier envers vous? Ce muguet est moins glorieux que votre lilas, mais c'est du printemps tout de même.

— Est-ce que vous l'avez trouvé par ici? demandai-je intriguée de la précocité de ces fleurs.

— Non, pas par ici, un peu plus loin, répliqua-t-il avec un geste vague du côté des prairies, et si vous voulez bien l'accepter, vous me rendez parfaitement heureux.

— Je crois bien que je l'accepte, je suis ravie, répondis-je en me baissant pour prendre le bouquet qu'il me tendait. J'adore ces fleurs-là, ajoutai-je, le nez fourré parmi les clochettes parfumées.

Il manifesta, de mon plaisir, une joie qui m'étonna, car il n'y avait pas beaucoup de mérite de ma part à accepter, de la main d'un très charmant jeune homme, un bouquet de mes fleurs préférées.

— Vous êtes exquise, dit-il, et je ne sais comment vous exprimer ce que j'éprouve...

Je l'interrompis en riant.

— Mais... vous l'exprimez très bien, monsieur, il me semble, et vous n'avez fait suffisamment comprendre que vous êtes content de me voir sur ce mur.

— Je suis content de vous voir, c'est vrai, dit-il, mais pas sur ce mur. C'est si incommode pour moi. Voyez comme il me faut lever la tête pour vous regarder.

— Alors, monsieur, ne me regardez pas.

— Ce serait choisir le pire, riposta-t-il en souriant. Cependant, si vous vouliez vous asseoir là, et me permettre de m'y asseoir aussi, nous serions bien mieux pour causer.

— C'est que, monsieur, je n'ai pas trop envie de causer, moi.

— Pourquoi cela, cruelle mademoiselle?

— Parce que je n'ai rien à vous dire.

— Je trouve, au contraire, mademoiselle, que nous avons tout à nous dire. Ainsi... je ne sais pas même votre nom.

— Devinez-le, exclamai-je amusée.

— Si l'on avait le nom que l'on mérite, répliqua-t-il, vous vous appelleriez Grâce... ou Délice... Ce sont des noms anglais, ajouta-t-il bien vite en réponse à mon rire moqueur. Les prénoms anglais sont charmants.

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER.

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue St-Pierre - MONTREAL

3-12 F.

— Je ne suis pas Anglaise, monsieur.

— Alors, vous vous appelez peut-être Reine-Marguerite... Yvonne?...

— Yvonne, ce n'est pas moi, c'est mon amie.

— Vous, c'est Suzanne?... Madeleine?... Colette?...

— Ne cherchez pas davantage, monsieur, je m'appelle Janine, tout simplement.

— Quel joli nom! s'écria-t-il.

— Sans être beau, il n'est pas plus laid qu'un autre, fis-je avec modestie.

— Il est délicieux! Janine... Mademoiselle Janine.

— Et vous, monsieur?

— Moi, je m'appelle Olivier.

— Comme un arbre?

— Oui, comme un arbre.

— J'aime beaucoup les olives, déclarai-je étourdiment.

— Alors, de grâce, mademoiselle Janine, donnez aussi un peu de sympathie à l'olivier.

Je regardai ce visage intéressant, cette attitude gracieuse, ce sourire séducteur, tout ce personnage désireux de plaire... Grisée par le parfum de son muguet et par le charme du printemps qui s'étendait autour de moi, je répondis, un peu trop vite, j'en conviens:

— Monsieur, c'est déjà fait.!

En deux bonds, — comment s'y prit-il? je ne saurais le dire, — il fut sur le mur, auprès de moi.

— Ah çà! qu'est-ce qui vous prend? demandai-je tout ahurie.

— Vous êtes si haut perchée, mademoiselle, que j'ai des crampes dans le cou quand je veux voir. Alors... c'est plus commode comme cela.

— Pour moi, c'était bien plus commode autrement, lui dis-je. Ne restez pas là, monsieur, vous allez me faire tomber.

C'était exact, car il s'obstinait à se tenir sur la même pierre que moi, et cette pierre, vieille et branlante, pouvait basculer sous nos poids réunis. L'entêté refusant d'écouter la sagesse qui parlait par ma bouche, je pris le seul parti à prendre en lui laissant la place, et je m'éloignai en courant parmi les lilas et les seringas.,

Au moment de disparaître sous l'allée de tilleuls, je me retournai. Il était toujours debout sur le mur, l'air penaud comme le corbeau de la fable quand il voit le renard emporter son fromage. Pour m'excuser, je lui fis un signe d'adieu, à quoi il répondit en agitant sa casquette. Puis je rentrai à la maison au moment où Bon Papa en sortait.

— Comme le muguet est en avance, cette année, dit-il, en prenant mes fleurs pour les sentir.

Je ne lui donnai aucune explication, et je montai bien vite chez moi, afin de mettre dans un joli vase mon précieux bouquet.

Et maintenant, il est là, devant moi; son parfum remplit toute ma chambre, et me fait sourire. Il a apporté ici l'image de celui qui me l'a donné. Cette image remplit toute ma pensée et me rend heureuse.

Serait-ce le début d'un grand amour?

Avril.

J'ai mal dormi cette nuit, — aussi me suis-je levée de bonne heure pour calmer mon agitation.

Tout d'abord, j'ai ouvert ma fenêtre devant laquelle s'étendait un paysage morne et froid. Il pleut, ce matin, et j'en suis contrariée. Pas de promenade dans le parc ni de station sur le vieux mur... Pas de conversation avec M. Olivier.

Au fond, c'est peut-être mieux ainsi. Mes idées se font si incohérentes depuis hier, que j'ai besoin de les classer un peu.

Où en suis-je? Quel est le nouveau sentiment qui m'occupe? Cette fois, est-ce l'amour? M'étant déjà trompée, je suis devenue méfiante.

Pourtant, cette nouvelle situation ressemble au début d'un roman: le printemps, le vieux parc, le bel inconnu, les fleurs échangées, et puis jamais personne ne m'a regardée comme lui, ni ne m'a dit les choses qu'il m'a dites... Ah! comme je le préfère à la chronologie des rois de France et à la divisibilité par neuf!

Pourvu que nous n'entrions pas dans une série de mauvais temps... Mais non, j'aperçois un coin bleu au ciel. Il fera beau demain.

Même jour, le soir.

Il a fait beau cette après-midi, j'en ai profité pour aller dans le parc. La force de l'habitude m'a conduite à mon mur favori, et j'y ai trouvé sur ma pierre, — bien abritée par le gros lilas, — une branche d'aubépine et deux pivoines roses que j'ai rapportées à la maison.

Avril.

J'ai été réveillée aujourd'hui par un rayon de soleil. Je suis donc retournée sur le mur, voir où en était le printemps...

Eh bien! il était là, comme je m'y attendais, il avait son costume gris, une cravate bleue et des gants neufs. Cette fois, il tenait trois superbes roses dont les pétales satinés avaient des reflets de nacre.

Des roses! Aux Alisiers nous n'en avons pas encore d'épanouies, et d'ailleurs, nul rosier de chez nous ne donne des fleurs aussi délicates que celles-là. En les apercevant, je poussai un cri de joie:

— Dieu! que c'est joli!

— Je suis heureux qu'elles vous plaisent, déclara-t-il en me tendant son bouquet.

— Vous êtes décidément bien aimable, monsieur, repliquai-je.

Et je m'inclinai pour recevoir ce gracieux présent. Elles embaumaient, les rose d'Olivier...

J'étais si contente, si reconnaissante que, ma foi! je n'osai pas le renvoyer quand, en deux bonds, comme jeudi, il fut sur le mur à côté de moi.

— Quelle terrible journée que celle d'hier! dit-il en cherchant à se mettre d'aplomb sur une pierre branlante.

— L'après-midi était très belle, il me semble, repliquai-je. Nous avons eu du soleil presque tout le temps.

— Il s'agit bien de l'après-midi! fit Olivier avec un geste d'humeur.

— Ah! oui, le matin, il a plu...

— Et je ne vous ai pas vue, mademoiselle. Craignez-vous donc si fort la pluie?

— Est-ce que vous êtes venu ici, vous, par ce temps-là? demandai-je innocemment.

Avec un petit rire, il répondit:

— Vous le savez bien que je suis venu, puisque mes fleurs ne sont plus-là...

— Ah! c'était vous? Eh bien! elles étaient très jolies, vos fleurs.

— Comme j'aurais voulu, mademoiselle, changer mon sort avec le leur, et rester là, toute la journée, en attendant votre visite!

— Vous auriez attrapé une bronchite ou des rhumatismes, monsieur.

— Peut-être, mais je vous aurais vue.

Cette déclaration me fit un plaisir énorme. Je commençai à me dire que je plaisais beaucoup à Olivier, que peut-être même une grande passion... A moins toutefois qu'il ne fût déjà marié ou fiancé, ce dont je résolus de m'informer sans retard.

— Vous n'êtes pas d'ici, monsieur?

— Non, mademoiselle.

— C'est cela! je ne vous avais jamais vu. Et..., sans doute, vous habitez Paris?...

— Oui, mademoiselle.

— Cela ne m'étonne pas! fis-je impétueusement.

— Pourquoi, je vous prie!

— Parce que vous êtes si chic, si élégant.

Il s'inclina en souriant.

— Merci, mademoiselle.

Son mouvement de politesse faillit le faire choir. Mais il reprit bien vite son équilibre et je continuai mon questionnaire:

— Ainsi, monsieur, vous êtes de passage dans nos environs?...

— Oui, mademoiselle, je suis chez des amis du côté de Vermelle.

— Si loin, monsieur! et vous venez ici tous les matins!

— J'irai bien plus loin encore pour vous rencontrer, mademoiselle!

A ces mots, j'ai rougi, j'en suis sûre, car c'est bien une preuve d'amour, de grand amour, qu'il me donnait là, et je sentais que, de mon côté, mon cœur était déjà plus qu'aux trois quarts pris. Mais de peur de me tromper, je précipitai mon interrogatoire.

— Monsieur Olivier, êtes-vous marié?

Il me regarda avec une stupeur sensiblement pareille à celle de M. Fabert de Rouy lorsque j'eus posé une question analogue à cet agent d'assurances.

— Moi, mademoiselle?

— Oui, vous, monsieur.

— Non, mademoiselle, je ne suis pas marié.

— Fiancé?

— Non plus.

— Ah! tant mieux!

Il me regarda d'un air surpris, puis amusé, et partit d'un franc éclat de rire.

— Pourquoi ces questions, mademoiselle? Avez-vous une femme à me proposer?

— Peut-être.

Toute la gaiété de France et de Navarre passa comme un éclair dans ses beaux

yeux foncés. Il était si charmant ainsi que, pour un moment, j'en oubliai mon enquête. Ce fut lui qui parla.

— Comment est-elle? demanda-t-il.

— Vous le saurez plus tard.

— Dites-moi au moins la couleur de ses cheveux. J'espère qu'elle est brune... J'adore les brunes.

D'un geste irréfléchi, je portai les mains à ma tête, comme pour cacher mes cheveux de page florentin, car je suis brune, il n'y a pas à le nier.

Mon embarras ne dura pas longtemps. Pour le mystifier, je répondis:

— Justement, elle est blonde, blonde comme les blés.

— C'est dommage... Mais vous vous trompez peut-être.

— C'est possible. Et même il se peut que cette personne n'existe pas...

— Oh!... Moi qui brûle déjà du désir de la voir!...

— N'allons pas si vite, monsieur; dites-moi d'abord quelles sont vos idées sur le mariage.

Comme il est gai, cet Olivier! Une question si simple et si sérieuse provoqua chez lui un nouvel accès de rire.

— J'avoue, dit-il enfin, que je n'ai pas d'idées sur le mariage... Je n'y ai même jamais pensé.

— Est-ce possible! m'écriai-je surprise. Vous n'avez donc jamais fait de projets d'avenir?

— Oh! pour ce qui est des projets d'avenir, j'en ai fait souvent, mademoiselle Janine. Et vous?

— Moi aussi.

— Et... à quoi ressemblent-ils, vos projets d'avenir?

J'ouvrais déjà la bouche pour lui raconter mes craintes et mes espoirs, quand ce fou de Ben-Zouf, que je n'avais pas amené, arriva en galopant et se précipita sur moi avec des hurlements de joie. Il bondit jusqu'à mon visage, sa langue flottant comme un chiffon rose qu'il aurait lancé à tort et à travers sur mes joues et sur mon nez. J'étais debout sur le mur, en équilibre instable... Cette grande tendresse me fit presque tomber. Heureusement, Olivier me tendit un bras compatissant grâce auquel je me remis d'aplomb.

— Va-t'en, Ben-Zouf, va-t'en, à bas les pattes!

Toutes mes paroles, au lieu de calmer mon chien, semblaient exciter encore sa verve caressante. Notre position sur ce mur devenait périlleuse; aussi, de peur d'une catastrophe, me décidai-je au seul parti à prendre: je sautai à bas du mur, mes trois roses à la main, tandis qu'Olivier répétait:

— Ne partez pas encore... ou permettez-moi de vous suivre.

D'un geste énergique, je repoussai cette proposition hardie. Que dirait-on, si l'on voyait un jeune homme étranger dans notre parc!

Je m'enfuis donc en courant, laissant mon amoureux en plein soleil, et je rentrai à la maison.

Notre conversation n'avait pas été longue, mais elle me suffisait; je savais ce que je voulais savoir, c'est-à-dire qu'il n'est ni marié ni fiancé. En outre, je suis maintenant sûre que je lui plais, et sûre qu'il me plaît.

Tout de même, quelle bêtise j'aurais faite, en épousant Maurice!

Même jour.

Tout à l'heure, en tressant mes cheveux pour la nuit, j'ai pensé que si un secret est une chose délicieuse, c'est aussi un fardeau un peu lourd à porter, et que je commence à avoir la démangeaison de parler du mien. Mais j'ai comme un pressentiment que Bon Papa ne me comprendrait pas; quant à Mademoiselle, plutôt mourir que de lui ouvrir mon cœur. Elle me dirait encore une fois que les jeunes filles bien élevées ne doivent jamais causer avec les jeunes gens qui ne sont pas des amis de leur famille, et que, de son temps, on aurait cru manquer à la plus élémentaire modestie en osant regarder un monsieur inconnu.

A de telles inepties, je réponds toujours que son temps est trop loin dans le passé pour qu'elle puisse se rappeler comment on s'y conduisait.

Elle riposte avec des paroles aigres-douces, et notre conversation dégénère en discussion acidulée.

Encore, tout ceci n'est-il que le commentaire de faits d'ordre général, ou de circonstances imaginaires. Que serait-ce si je lui parlais d'un vrai jeune homme en chair et en os? d'un homme qu'on peut voir et qui me fait la cour?

Pourtant, mon secret m'étouffe. Si Maxime est de bonne humeur demain, peut-être lui en parlerai-je. Sinon, je dirai à Bon Papa ce qui me semble à sa portée dans cette affaire.

Avril.

Il y a des gens qui profitent du dimanche pour se reposer et se lèvent, ce jour-là, un peu plus tard qu'en semaine. Chez Bon Papa, c'est tout le contraire. Il veut faire tous ses tours avant la grand'-messe, ce qui l'oblige à être debout une heure plus tôt que d'habitude. C'est pourquoi je l'ai rencontré dans le vestibule, ce matin, quand je sortais pour ma promenade quotidienne. Lui, il revenait déjà de la ferme:

— Tu sors, petite? demanda-t-il en m'embrassant.

— Oui, Bon Papa, il fait si beau!

— Si beau... Hum! le temps s'est bien rafraîchi cette nuit. Mais tu as raison de sortir, cela te fera du bien.

Au moment où je franchissais le seuil de la maison, il ajouta:

— Tiens, je vais avec toi.

La compagnie de mon cher grand-père a toujours été un de mes plus grands plaisirs; pourtant, ce matin, — j'ai honte de l'avouer, — j'aurais beaucoup préféré qu'il ne m'accompagnât pas. Lui, bon comme toujours, avait passé mon bras sous le mien et, tout en marchant, me racontait les nouvelles de la ferme:

La chatte noire est maman, depuis hier, de deux jolis chatons; j'irai les voir demain. Le petit domestique, Loupignant, est tombé dans l'escalier de la grange; il en sera quitte pour un coude écorché. Le beurre et le fromage n'ont pas bien réussi.

Une abominable association d'idées me fit aussitôt penser à M. Fabert de Rouy, et par une opération d'esprit dont je ne me rends pas un compte exact, à mon nouvel ami, Olivier. A vrai dire, je n'avais besoin d'aucun aide-mémoire pour y penser, à celui-là, puisqu'il est devenu le principal sujet de mes méditations...

Je n'écoutais plus ce que me disait mon grand-père; j'avais, à cette minute même une grave décision à prendre: devais-je diriger ma promenade du côté de mon mur favori, et profiterais-je de cette occasion pour présenter Olivier à Bon Papa?... Devrais-je? ne devais-je pas? Mon grand-père comprendrait-il les choses comme il fallait les comprendre! L'influence néfaste de Mlle Gouthonay sur son esprit ne lui ferait-elle pas trouver cette histoire incorrecte? et ses idées antiques sur l'éducation des jeunes filles ne deviendraient-elles pas corroborer cette opinion injuste? Avant de me risquer à cela, ne ferais-je pas mieux de consulter Olivier et Maxime, qui sont à peu près de ma génération et voient les choses comme elles doivent être vues?

C'est à cette décision que je m'arrêtai. En ce cas, il ne fallait point aller à l'endroit du rendez-vous... je ne verrais pas Olivier, il se demanderait la raison de mon absence, il serait très malheureux et moi aussi... Ne sachant que faire, je laissai d'abord Bon Papa me conduire où il voulut. Nous nous arrêtâmes un moment vers les cassissiers du Japon, puis nous suivîmes l'allée qui mène à l'étang.

Il était presque neuf heures, Olivier devait être à son poste.

Le voisinage de l'étang n'était pas chaud, ce matin, fort heureusement, et la bonne idée me vint de retourner du côté de la pelouse, en pleine lumière, en plein soleil, et assez près de mon mur pour qu'à travers les arbres on pût se voir, réciproquement, au cas où il serait monté à ma place favorite.

Je ne me trompais pas, il était là, bien assis sur le mur, l'imprudent! et je le découvris tout de suite, malgré les tilleuls qui nous séparaient. Je vis d'abord ses jambes, puis en me baissant un peu, j'aperçus ses mains, mises à plat sur ma pierre, de chaque côté de lui; et enfin, étant presque à genoux, je vis sa tête brune, tournée de notre côté. Il avait sans doute remarqué nos ombres sur l'herbe ensoleillée, et il tâchait de savoir à qui ces ombres appartenaient.

Pour l'avertir de ma présence et l'engager à disparaître, je m'agenouillai sur la pelouse, comme pour chercher des violettes, agitant mon mouchoir dans la direction du mur, pendant que Bon Papa regardait d'un autre côté.

— Pourquoi chercher des violettes par ici? fit grand-père en se retournant. Celles du potager sont bien plus belles et bien plus parfumées.

— C'est vrai, Bon Papa.

— Il y a beaucoup de fleurs, cette année.

— C'est bien vrai, Bon Papa.

Je venais d'apercevoir quelque chose qui ressemblait à un bouquet, et qui décrivait en l'air un quart de cercle, avant de tomber dans l'allée de tilleuls à vingt mètres de la pelouse... C'était bien un bouquet, une ravissante gerbe d'iris mauves et de pivoines roses, dont la vue frappa de stupeur mon grand-père lorsqu'il la découvrit quelques secondes plus tard.

— Qu'est-ce que c'est que cela? répéta-t-il à plusieurs reprises.

— Cela, Bon Papa, ce sont des fleurs.

— Je le vois bien, parbleu, que ce sont des fleurs? Mais qui les a apportées là?

Je ne savais que dire, et pendant toute une minute, je maudis en mon cœur l'imprudence d'Olivier.

— Elles sont bien jolies, ces fleurs-là, dis-je pour entendre le son de ma voix.

Mon grand-père ne releva pas cette réflexion, il restait silencieux, le front barré

d'un pli. Enfin, son cher et bon visage recouvra sa sérénoté.

— C'est sans doute le jardinier qui l'aura laissé là! conclut-il

O sublime Bienveillance! j'aurais voulu t'adorer les mains jointes: Nous n'avons pas, aux Alisiers, une seule pivoine comme celles qui reposaient, parmi les iris, sur le sable de l'allée!

Les deux jambes de cycliste pendaient toujours le long du mur; je pris, suivie de Bon Papa, un chemin qui les laissait derrière nous...

Une demi-heure plus tard seulement, je pus, sans être vue, retourner à la pelouse, pour y chercher le bouquet d'Olivier. Personne sur le mur, naturellement; je me dirigeai vers les pierres mousses devant lesquelles j'avais vu pendre les jambes de mon nouvel ami.

Malgré ma robe du dimanche, j'y grimpai moi-même, afin de me rendre compte de ce qu'il avait pu observer de là, pendant que nous étions sur la pelouse... A la place habituelle, fixée par une petite branche d'aubépine, je vis un morceau de papier blanc. Aucune lettre, de toute ma vie, ne m'a fait une pareille émotion, et pourtant il était bien court, le billet d'Olivier!... Seulement quelques mots griffonnés au crayon:

"Que ce dimanche sera triste! A demain n'est-ce pas?"

Je le repliai, le baisai, le glissai dans mon corsage, comme cela se fait dans les romans; malheureusement, ma robe s'attache par le dos, ce qui m'obligera à chiffonner mon col, pour rendre ce devoir à la première lettre de mon amoureux. Ensuite, ma gerbe entre les bras, je pus regagner ma chambre sans rencontrer personne.

... J'ai eu des dictractions pendant la messe. C'est de la faute de Cornélie qui avait un chapeau neuf, orné d'une aigrette si majestueuse que, de loin, on aurait pu la prendre pour le shah de Perse. Pendant le sermon de M. le curé, cette aigrette s'agitait de temps à autre, en signe d'approbation; c'était comme un signal donné à toutes les braves femmes du pays qui se croyaient obligées, par déférence, et pour avoir l'air de s'y connaître, d'agiter aussitôt leurs bonnets à fleurs, ou leurs chapeaux du siècle dernier.

En sortant de l'église, les amis de Bon Papa annoncèrent leur visite pour l'après-midi. Maxime, très gentil, m'a assurée qu'il se réjouissait de passer quelques heures avec moi; je lui ai répondu, avec la même politesse, que ses visites me faisaient toujours plaisir, en quoi je n'ai dit que la pure vérité.

... Les amis viennent d'habitude vers trois heures, le dimanche. Après le déjeuner, j'avais donc un bon bout de temps à moi; comme il faisait gris et que je n'avais pas envie de sortir, j'en ai profité pour lire dans ma chambre, ma jolie petite chambre fleurie comme un reposoir: Le muguet, encore frais, — je le soigne si bien! — est devant moi, sur ma table à écrite; l'aubépine s'épanouit sur ma toilette; les roses, au coin de ma cheminée, et la gerbe d'iris et de pivoines, dans un grand vase sur ma commode où elle produit un effet superbe.

Je me sentais bien, dans ma chambre; pourtant, je n'étais pas tout à fait tranquille, à cause d'un drôle de petit sentiment assez désagréable dont je ne pouvais pas me débarrasser: je me demandais ce que dirait Bon Papa si, entrant tout à coup chez moi, il reconnaissait la gerbe d'Olivier et s'étonnait que je me fusse permis de la prendre. Je n'étais pas sûre d'avoir eu raison le matin en lui cachant la présence de mon nouvel ami sur le mur... Bref, j'avais la conscience inquiète et je finis par me persuader que j'agissais très mal avec le meilleur des grands-pères.

Cette humble disposition décida du choix de ma lecture. Je pris dans la bibliothèque du petit salon un volume relié en cuir brun, d'aspect respectable et qui portait ces mots à la page du titre: *Collection des moralistes français. La Rochefoucauld.*

L'œuvre d'un moraliste, c'était bien ce qui convenait à une personne cachottière et dissimulée comme moi! Je me sentais presque réhabilitée par mon désir de conversion, tandis que j'emportais avec recueillement le livre moralisateur.

C'est fort beau, fort respectable, un livre de morale, mais c'est aussi bien endormant... A peine en avais-je lu deux pages que, tout disparut autour de moi: le livre, les fleurs, le printemps derrière la fenêtre...

Mon sommeil fut brusquement interrompu par des coups à la porte et la voix de Maxime que je reconnus aussitôt.

— Peut-on entrer, Ninette?

Avant que j'eusse répondu, la porte était ouverte, et mon ami souriait devant moi.

— Que faites-vous donc? demanda-t-il. J'ai d'abord frappé doucement comme un homme bien élevé, puis plus fort, comme un indiscret; enfin, puisqu'on m'avait dit que vous étiez là, j'ai forcé la porte comme un malotru, et nous voilà, moi et mille excuses que je dépose à vos pieds. Mais... ma parole! vous dormiez Ninette.

— Je crois bien que oui, Maxime.

Il ramassa le livre tombé sur le tapis.

— Vous lisiez La Rochefoucauld, et c'est cela qui vous a endormie?

— Oui, Maxime.

— Vous êtes trop jeune pour l'apprécier, Ninette, mais il a tant d'esprit!...

Ouvrant le livre au hasard, il lut:

"Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui..."

— Mais je n'en ai pas assez pour supporter mes propres maux, Maxime, m'écriai-je. Laissez cela, votre La Rochefoucauld m'ennuie.

Il sourit, mit le livre sur la table, et regarda autour de lui.

— Est-ce votre fête aujourd'hui, Ninette?

— Non, Maxime.

— C'est qu'il y a tant de fleurs ici.

— Oui, il y en a beaucoup. Les trouvez-vous jolies?

Au lieu de me répondre, il alla mettre son nez sur chaque bouquet.

— Hein! Maxime, le parfum de ces pivoines!

— Je ne savais pas que vous aviez ici des pivoines de cette espèce-là, Ninette.

— Nous n'en avons pas, Maxime.

— Alors... d'où viennent celles-ci?

— Vous êtes bien curieux, monsieur Caïus.

— Oh! pardon, Ninette.. je vois que je suis indiscret...

J'avais bien trop envie de parler pour laisser échapper une si bonne occasion! Aussi, répliquai-je d'une voix pleine de mystère:

— Non, vous n'êtes pas indiscret. Toutes ces fleurs-là, ce sont des cadeaux.

Appuyée au dossier de ma chaise, je m'apprêtai à jouir de la stupéfaction de Maxime. Hélas! il ne manifesta pas le moindre étonnement.

— C'est parfait, se contenta-t-il de dire en jouant avec mon coupe-papier.

— Ce qui est parfait, continuai-je, c'est la personne qui m'a donné ces fleurs. Ah! Maxime, si vous le connaissiez, vous seriez obligé de convenir qu'il n'existe pas de jeune homme plus charmant que lui.

Cette fois, j'avais réussi mon effet: Maxime laissa retomber mon couteau d'ivoire, et je vis dans ses yeux une petite lueur, vite éteinte, qui montrait que sa curiosité, enfin! était allumée.

— C'est un jeune homme? demanda-t-il.

— Qui voulez-vous que ce soit? Bien sûr, c'est un jeune homme, et quel jeune homme, Caïus! Grand, brun, mince, spirituel, avec des yeux qu'on voudrait emporter avec soi quand il faut s'en aller. Et sa voix, Maxime, sa voix délicieuse...

— Parlez-vous de Maurice, petite Ninette?

— Maurice? quel Maurice? Ah! l'homme au fromage! Quand je pense que j'ai cru aimer cet être-là!

Maxime ne riait pas; il avait son air des grands jours, son air à la Cornélie, mais s'il croyait m'intimider, il s'est joliment trompé.

— Est-ce une plaisanterie? demanda-t-il enfin.

— Une plaisanterie? Vous n'avez qu'à regarder mes fleurs, fis-je avec un grand geste autour de ma chambre.

— Alors, qui est ce jeune homme?

— Un amoureux.

— J'entends bien! mais d'où vient-il? Comment s'appelle-t-il? où l'avez-vous connu?

— Que de questions, Maxime, que de questions! D'où il vient? Peu m'importe. Son nom? Olivier. Où je l'ai connu? Sur le mur du parc.

Et en quelques mots, je lui racontai mon aventure.

— Vous faut-il encore une preuve? ajoutai-je. La voilà!

Il prit le billet que je lui tendais, le lut, fronça le sourcil et posa sur la table le précieux papier, disant:

— Ninette, vous jouez un jeu dangereux. Il faut cesser ces rendez-vous et cette correspondance.

D'abord stupéfaite, je crus à une plaisanterie:

— Un jeu dangereux? que voulez-vous dire, Maxime?

— Que savez-vous de cet homme? demanda-t-il d'un air méchant. Est-il honnête, bien élevé?

— Très bien élevé, fis-je. C'est sûrement un homme du monde.

— J'en doute fort! Et d'ailleurs, cela ne prouverait ni son honneur ni sa moralité. Je ne sais pas moi! C'est peut-être un rastaquouère, un voleur...

— Oh!... Maxime!... Que vous êtes mauvais! Pourquoi faut-il toujours supposer le pire?

— Qu'il soit ce qu'il voudra, Ninette, en tout cas, une jeune fille comme vous ne doit pas favoriser ces rendez-vous clandestins. Et sur un mur, encore! C'est de la folie, cela.

Il était tout rouge et parassait si fâché que j'eus regret de ma franchise

— D'abord, répliquai-je aigrement, ces rendez-vous, comme vous dites, ne sont pas clandestins puisque je vous en ai parlé, ce qui, d'ailleurs, ne m'arrivera plus! — Ensuite, je vous trouve parfaitement ridicule. Vous parlez comme Mlle Gouthonay, il me semble l'entendre. Vous avez des idées

de vieille femme, un esprit de vieille femme... Vous auriez dû naître et mourir au siècle dernier.

Il parut honteux de son emportement. Ce fut d'un ton radouci qu'il parla:

— Là! comme vous vous fâchez! Ne comprenez-vous pas que je ne veux que votre bien et que je vous parle comme un grand frère bien affectueux!

— Bien affectueux!... objectai-je.

— Oui, oui, c'est mon affection pour vous qui craint tous les dangers et qui voudrait vous mettre en garde contre les pièges de l'existence. C'est comme cela qu'il faut me comprendre, Ninette, et c'est pour cela qu'il faut continuer à me dire tout.

— Si je continue à vous dire tout, Maxime, c'est que le besoin de parler me démange quelquefois jusqu'à la souffrance, car vrai! vous n'êtes guère encourageant...

Avec un bon sourire, il me serra la main et me donna des conseils de morale. Il me dit que nous devons bien réfléchir avant de faire des choses nouvelles ou étrangères à notre genre de vie... Que la réalité des humains ne répond pas toujours à leur apparence... Que tous les hommes ne sont pas honnêtes, sincères ni sérieux... Que je ferais mieux de ne pas retourner à mon mur... Que... que... Il m'a dit tant de choses que j'en ai oublié la moitié.

— Vous ne répondez rien, Ninette, fit-il après un silence. A quoi pensez-vous?

— Je pensais, Maxime, que vous parlez aussi bien que Mlle Gouthonay.

Il fut sur le point de se fâcher encore une fois, mais je lui ris au nez et il voulut bien faire comme moi. Sur ce, nous allâmes rejoindre nos familles dans le salon, et après un peu de musique, nous fîmes une partie d'échecs qui nous occupa jusqu'à l'heure du départ.

Avril.

Malgré les conseils de Caïus, je suis retournée à mon mur. Ma conscience n'était pas tout à fait tranquille, mais je me suis dit que je possède toute ma raison, mon bon sens et mon jugement, et que je suis très capable de me conduire toute seule. Maxime est quelquefois un peu trop le fils de Cornélie! Ses conseils de prudence ne reposent sur rien et ne signifient rien.

Puisqu'il survient dans ma triste vie un élément nouveau qui lui donne du charme et de l'agrément, je ne vois pas pourquoi je n'en profiterais pas, ni pourquoi je ferais de la peine à un charmant garçon qui me plaît.

Ce garçon manifesta, à ma vue, une joie qui lui fit commettre une grosse imprudence, car il sauta dans le parc pour venir au-devant de moi.

— Il fait si chaud sur ce mur! abjecta-t-il quand je lui donnai l'ordre d'y retourner sans délai.

— Alors, monsieur, restez en bas, de l'autre côté.

— C'est si incommode! et voilà si longtemps que je ne vous ai vue!

— C'est vrai qu'il y a longtemps! lui accordai-je.

— Alors, à vous aussi, le temps vous a semblé long, Mademoiselle Janine? Que je suis content! Aimez-vous les œillets?

Ce disant, il m'offrit un bouquet d'œillets roses et rouges, des œillets adorables, énormes, parfumés, comme je n'en avais jamais vu. Où va-t-il charcher des fleurs comme celles-là?

— Vous êtes le plus aimable jeune homme que je connaisse, dis-je avec chaleur.

— Et vous, la plus exquise jeune fille, mademoiselle. Pour mettre le comble à votre gentillesse, asseyez-vous là, sur ce joli banc vert, et permettez-moi de m'y asseoir auprès de vous.

— Je ne demandais pas mieux, fis-je embarrassée, mais comme cela, chez nous... Mon grand-père ne vous connaît pas...

— Est-ce que vous ne voulez pas de moi dans votre jardin? demanda-t-il d'un air inquiet.

— Moi, je veux bien de vous, répliquai-je, mais Bon Papa, que dira-t-il, s'il vous voit installé ici? Croyez-moi, on est bien mieux sur le mur, on y a plus d'air, plus de lumière; d'abord, moi, je m'ai pas encore vu le printemps aujourd'hui.

Sans attendre qu'il parlât, je grimpai à ma place habituelle où je fus rejointe, à contre-cœur, par Olivier. Nous regardâmes ensemble les champs, les vergers et les vignes; nous admirâmes la beauté d'un nuage vaporeux et la couleur transparente du ciel, puis nous nous assîmes sur le mur et Olivier me dit des choses délicieuses que j'écoutai avec ravissement. Il me parla de son chagrin, hier, lorsque à mon signal il comprit que je n'irais pas jusqu'à lui; il me dépeignit sa tristesse en des termes qui m'émurent; je me sentais dans le rôle d'une héroïne de roman... Je me suis presque comparée à vous, Yvonne à la merveilleuse histoire!

Moi, pour cacher mon émotion, je riais, je lui disais que je ne croyais pas un mot de tout cela; je le lui disais avec conviction.. Peut-être même en étais-je convaincue... Quoi qu'il en soit, c'était bien agréable d'être là, par ce beau jour de printemps.

— Savez-vous, dit-il ensuite, que vous avez pris une place énorme dans ma vie?

J'en suis très flattée, répliquai-je, et aussi très étonnée, car nous nous voyons si peu! Ce ne sont pas dix minutes par jour qui peuvent...

Il m'interrompit:

— Ces dix minutes-là, Mademoiselle Janine, remplissent toute ma journée.

Comme il sait bien dire de jolies choses!

Tout en écoutant, je m'appuyais de la main gauche sur la pierre où j'étais assise, et je contemplais mes œillets, posés soigneusement sur mes genoux. Je sentais qu'Olivier me regardait, mais je ne voulais pas tourner mes yeux ver lui, bien qu'il le désirât, j'en étais très sûre. Pour attirer mon attention, il fit alors une chose qui ne me plut qu'à moitié.

D'abord, il se rapprocha de moi, puis d'un geste brusque, il emprisonna sous sa main droite ma main gauche, qui s'appuyait sur la pierre à côté de lui. Je restai une minute suffoquée de surprise et j'essayai de me dégager, mais il tenait ferme et, sous son étreinte vigoureuse, ma pauvre main fut honteusement vaincue.

— Voyons, Monsieur Olivier, laissez-moi, m'écriai-je Qu'est-ce que ces manières-là?

Sans répondre, il gardait ma main captive et ses doigts se resserraient pour l'envelopper tout entière.

Tandis que, d'une nouvelle secousse, je tentais de recouvrer ma liberté, il dit, ou plutôt il murmura de sa belle voix caressante:

— Petite Janine, ne voulez-vous donc pas que je sois votre ami?

Il avait raison! Certes, je veux qu'il soit mon ami, mieux que cela, mon mari, puisque je l'aime et qu'il est ma seule espérance dans le sombre avenir qui s'étend devant moi.

Alors, je lui ai abandonné ma main, j'ai souri et j'ai répondu:

— Oh! si, Olivier, je veux bien que vous soyez mon ami.

Là-dessus, il s'est encore rapproché de ma pierre et, comme je levais les yeux vers lui, j'ai vu son visage tout près du mien, et ses lèvres prêts pour un baiser.

Un sentiment que je ne m'explique pas, que je ne puis pas comprendre, me donna à ce moment assez de force pour arracher ma main à celle qui la retenait. Sans savoir comment, je me trouvai au bas du mur, dans l'allée, oublieuse de tout, sauf de mes œillets que je renais bien serrés contre ma poitrine.

Mais Olivier m'avait suivie. Deux secondes plus tard, il était auprès de moi sous les tilleuls.

— Voulez-vous bien vous sauver, lui dis-je l'air fâché.

— Pas avant de savoir pourquoi vous me quittez si vite, ni en quoi je vous ai offensée, répliqua-t-il.

— Vous ne m'avez pas offensée! Je m'en vais parce que j'ai envie de m'en aller, tout simplement.

— Cela, c'est franc, Mademoiselle Janine.

— Je ne mens presque jamais, monsieur Olivier.

— Presque jamais!... Vous êtes exquise.

— Vous êtes bien aimable. Maintenant, laissez-moi.

— Déjà!... mais nous n'avons rien dit.

— Allez-vous-en, Monsieur Olivier. Nous causerons une autre fois.

— Demain matin? implora-t-il.

— Je ne sais pas.

Sur cette dernière malice, je m'enfuis en courant, mais je ne remontai pas tout de suite chez moi. J'allai d'abord m'asseoir auprès de l'étang dont le calme mystérieux m'attirait. Et là, je tâchai de mettre un peu d'ordre dans le chaos de ma pensée.

A vrai dire, je ne comprends pas encore très bien. La joie d'aimer et de se savoir aimée ne va pas sans amertume, ditesvous, amie Yvonne. Si l'amertume fait partie de l'amour, je ne dois conserver aucun doute sur la nature de mon sentiment, car je ne suis pas absolument heureuse. Pourquoi?

Il est charmant, il ne vit que pour moi, et moi-même je suis certainement éprise de lui. Ainsi, je garde toutes ses fleurs comme des reliques, même le muguet, pourtant fané, et qui commence à répandre une odeur désagréable. Ma première pensée chaque matin est pour lui, et mon premier ouvrage est d'aller le voir sur notre mur. Je pense à lui très souvent quand je suis seule, et assez souvent quand je suis en société. Les choses qu'il me dit me causent la plus douce satisfaction, et, comme il est parfait pour moi, je devrais jouir d'un bonheur sans mélange... Cependant, je ne suis pas absolument heureuse. Que me manque-t-il donc?

Ce malaise m'a tenue toute la matinée. Pour y échapper, j'ai joué du piano, à la grande joie de Mademoiselle qui encourage toujours mes études musicales, pendant lesquelles elle est dispensée de me donner des leçons. Tout en faisant des gammes et des exercices, je songeais; et, au milieu de mes pensées les plus douces, j'éprouvais toujours le même sentiment déplaisant quand revenait le souvenir des lèvres d'Olivier tout près de mon visage.

C'est absurde, car le baiser est une preuve d'amour. Quand Gourtran vous déclara sa flamme, chère Yvonne, vous fûtes très heureuse qu'il vous embrassât. Ne suis-je donc pas comme vous, ma meilleure amie mon idéal?

Avril.

Je ne suis pas allée à mon rendez-vous ce matin. Ma modeste personne est une machine si compliquée que je n'essaierai point d'analyser les motifs de mon abstention. L'important est que je me suis abstenue.

Pour m'occuper, j'ai été voir les chatons de la chatte noire, à la ferme. Ils seront peut-être gentils plus tard, ces chatons! pour le moment ce sont des sortes de sacs mous et gélatineux dont la vue ne m'a fait aucun plaisir.

Louison, qui me faisait les honneurs de cette petite famille, m'a ensuite menée à la basse-cour où j'ai déniché trois œufs nouvellement pondus; puis, je l'ai suivie à la laiterie, et je l'ai regardée traire une vache. Pendant ce temps, nous avons causé.

Naturellement, fatalement, la conversation est bientôt tombée sur le Guillaumat qui a encore dit des choses très spirituelles dimanche, à la veillée. Il est si "avenant", si "drôle", que Louison se demande comment il a pu la distinguer entre les autres filles du pays. Elle ne peut croire à son bonheur.

Le spectacle de cette joie m'a fait mieux comprendre la mienne. Moi aussi, je suis aimée, moi aussi, j'aime; je puis et *je veux* être heureuse comme elle.

— Dites-moi, Louison, le Guillaumat vous a-t-il déjà embrassée?

Elle devint cramoisie et baissa les yeux sans répondre. Je renouvelai ma question, et elle dit enfin:

— Pardi, ben sûr, mademoiselle.

— Ah! il vous a embrassée?

— Ce serait malheureux si on ne pouvait pas s'embrasser quand on est sur le point de se marier, tout de même.

— Je ne vous fais pas de reproche, Louison, je vous demandais cela... pour savoir. Et cela vous a fait plaisir, quand il vous a embrassée, le Guillaumat?

— Dame, c'est pas rebutant, mademoiselle.

— Merci, Louison.

Ces quelques mots m'ont rendue songeuse. Louison est d'accord avec mon amie Yvonne. Quand on veut s'épouser, on s'embrasse. Or, je veux épouser Olivier, donc, hier, c'est lui qui avait raison et moi qui avais tort. J'ai été une pauvre petite sotte, et la seule chose qui me reste à faire est de tâcher de réparer ma sottise.

Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas été plus raisonnable hier?

Avril.

Ça y est. La faute est réparée! Ouf! je suis bien aise que ce soit fini.

En m'éveillant, j'avais espéré la pluie, le vent, l'orage, la neige, tout ce qui pouvait légitimement me dispenser d'aller au lieu de mon expiation; mais la Providence, qui voulait que ce fût ainsi, avait mis dans un ciel d'azur le plus radieux soleil que nous ayons vu cette année.

Alors, je suis partie, vêtue de blanc, une rose au corsage. Le cœur me battait un peu; j'étais inquiète et très contente.

De loin, je ne vis personne sur le mur. De près, je l'aperçus sous les tilleuls. Cette imprudence me rendit tout mon courage: je me sentis sur lui une supériorité dont je me hâtai de profiter.

— Olivier, m'écriai-je, ne restez pas ici.

Dans mon élan, j'avais oublié le mot "monsieur", à la grande joie de mon amoureux.

— Oh! Janine, chère petite Janine! méchante Janine! que je suis content de vous voir.

— Pourquoi méchante, s'il vous plaît?

— Parce que vous n'êtes pas venue hier.

— Je l'ai fait exprès, répliquai-je.

— Je l'ai bien pensé. Et c'est pour cela que je vous appelle méchante Janine.

— Si j'étais méchante, je ne serais pas venue ce matin.

— C'est vrai. Alors vous êtes une bonne, une chère petite Janine. Puisque vous aimez le muguet, en voici une botte; l'autre doit être fané.

— Oui, mais j'en ai gardé quelques brins dans une boîte, comme souvenir.

— Vous avez fait cela? Ah! chère Janine!

Sa joie était si vive qu'il prit mes deux mains et les baissa plusieurs fois, à petits coups, comme un oiseau qui picore du grain. Tout d'abord, je tentai de le repousser, puis, en y réfléchissant, je compris que si je voulais réparer ma faute de lundi, je devais commencer tout de suite.

— Vous avez fini? demandai-je quand il releva la tête et qu'il me regarda avec un grand sourire.

— Non, pas encore.

— Allons, allons, c'est assez pour aujourd'hui, monsieur Olivier.

Je pris mon bouquet qu'il avait posé sur un banc et nous marchâmes lentement, côte à côte. Quand il s'aperçut que je me dirigeais vers notre mur, il s'arrêta et déclara d'un ton net:

— Non, pas là. On est trop mal sur ces vieilles pierres.

— Je m'y trouve fort bien, moi, répliquai-je offensée.

— Vous vous trouverez encore mieux ici, Janine. Voyez comme ce banc est joli avec ces tilleuls qui l'abritent et cet arbuste qui en fait une sorte de petite niche. Asseyons-nous là, un tout petit moment...

Pouvais-je refuser? Je m'étais promis à moi-même d'imiter Louison et de ne pas contrarier mon futur mari. Aussi, le suivis-je sans mot dire jusqu'au banc où nous nous assîmes.

Là, nous passâmes des minutes délicieuses. L'air était doux et léger, tout parfumé de fleurs; devant nous, le parc montrait sa verdure si tendre en cette saison; nous étions contents d'être ensemble, et contents de dire de petites choses insignifiantes auxquelles nous ne nous intéressions pas. Moi, j'étais un peu troublée à la pensée de la *réparation;* lui, sans se douter de mes bons sentiments à son égard, se tenait bien tranquille à côté de moi. Cette attitude commença même à m'inquiéter. Quand une jeune fille a résolu de se marier et qu'elle a choisi son futur époux, son plus grand désir est désormais que les choses ne traînent pas... Plus tôt Olivier me donnerait le baiser de fiançailles, plus tôt nous nous épouserions. Qu'attendait-il donc pour se décider?

Eh bien!... tout s'arrange dans la vie; il ne faut jamais désespérer de rien. Au moment où je m'y attendais le moins, Olivier prit de nouveau ma main avec une sorte de violence, m'attira tout près de lui, et mit sur mon cou, là, près de l'oreille, un gros baiser bien appuyé.

Depuis un quart d'heure, j'attendais ce moment-là. Poutant, quand je sentis ces lèvres sur mon cou, j'eus à peu près la même impression que si le tonnerre était tombé sur ma tête; mue par le sentiment déjà éprouvé lundi, je me levai d'un bond, laissant Olivier et le muguet sur le banc. Comme une folle, je courus jusqu'à ma chambre où je m'enfermai à double tour.

Même jour.

Je n'y pouvais tenir, il me fallait mon confident. Aussi, après déjeuner, ai-je décidé mon grand-père à m'emmener à Chassebois. Depuis quelques jours, il voulait échanger des graines de fleurs avec Mme de Castelmoêt; je lui persuadai qu'il ne servirait à rien d'attendre plus longtemps.

Cornélie, comme toujours, me fit subir un interrogatoire sur l'emploi de mes journées depuis dimanche. Je m'enquis de Maxime. Il travaillait dans son bureau où, ajouta-t-elle, je pouvais aller le rejoindre, ce que je ne me fis pas dire deux fois.

Quand j'entrai chez lui, il se balançait, les yeux mi-clos, dans son rocking-chair, tout en fumant, avec délices, une pipe que je ne connaissais pas. De sa place, il voyait le printemps par la fenêtre, tandis qu'une brise légère entrait doucement avec sa bonne odeur de plantes.

— Bravo, Maxime, vous avez une délicieuse façon de travailler!

Il sursauta, se leva de son siège, me regarda avec des yeux effarés et fit un geste maladroit pour cacher sa pipe.

— Ninette! exclama-t-il d'un air fâché, vous auriez pu vous donner la peine de frapper.

— Pardon, Maxime, on ne frappe pas à la porte d'un salon.

— Ce n'est pas un salon, ici, c'est...

— Une chambre de travail, oui, je vois! interrompis-je malicieusement, mais c'est vous qui, la première fois que je suis venue ici, m'avez présenté cette pièce comme votre salon.

— Eh bien, une autre fois, je vous prie de frapper.

— Je n'y manquerai pas, Maxime, et j'aurai la discrétion d'attendre derrière la porte que vous ayez fait disparaître votre pipe. Bonjour, madame, dis-je en m'inclinant vers le tuyau d'ambre qui dépassait la main de mon malheureux ami, bonjour, madame, je suis enchantée de faire votre connaissance.

— Elle est elle-même très flattée... répliqua Maxime en riant.

— Alors, il vaut mieux que nous soyons bonnes amies, elle et moi. Ne vous gênez pas, Maxime, mon grand-père fume aussi la pipe et je n'en ai pas moins d'estime pour lui.

Avec un bon rire, il remit en lumière l'objet dissimulé et continua à fumer d'un air béat. Moi, j'avais pris place sur son rocking-chair abandonné, et je m'en donnai à cœur-joie du balancement et de la cadence. Mon énergie était si grande que le fauteuil vibrait, craquait, frappait à coup secs le parquet bien verni, et que Maxime fit entendre un grognement de protestation.

— Pas si fort, Ninette, vous allez le casser.

Cette recommandation sembla redoubler mon courage, et je me balançai de plus

belle. Mais bientôt la tête me fit mal, j'éprouvai les symptômes de ce que je supposai être le mal de mer, et je ralentis mon allure. Maxime me regarda avec son sourire le plus ironique.

— Vous en avez assez? demanda-t-il.

— Oui, pour le moment, mais je me réserve de recommencer quand je voudrai.

— Naturellement, Ninette.

Mon orgueil étant sauvé, je me pelotonnai dans le rocking-chair au repos, et, d'un air grave, j'entamai la conversation.

— Maxime, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Cela me fait du bien de sentir que je ne suis pas toute seule dans les événements de la vie! Donc, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

— J'écoute, Ninette.

Il approcha sa chaise de mon rocking-chair et posa sur la table sa pipe inachevée, ce qui me toucha beaucoup. Comme je ne disais rien, il parla:

— Il s'agit d'Olivier, je présume.

— Vous avez deviné, Maxime.

— Seriez-vous retournée à ses rendez-vous?

— Oui, Maxime.

— Vous y êtes retournée! malgré tout ce que je vous ai dit!

— Peut-être à cause de tout ce que vous m'avez dit, Caius.

— Ninette, c'est très mal; je suis tout à fait fâché.

— Même si vous ne m'aviez pas donné de conseils, Maxime, je serais allée voir Olivier, parce que c'est pour moi une question d'avenir. Je suis décidée à l'épouser.

— Vous êtes d'une prévoyance admirable pour une petite fille. C'est sans doute Olivier qui vous a mis ces idées-là dans la tête?

— Pas du tout, c'est moi-même. Avec Olivier, nous ne parlons jamais d'avenir ni de mariage.

— Vous ne parlez jamais d'avenir... Alors, comment savez-vous qu'il veut vous épouser?

Ces choses-là se devinent bien, Maxime. D'ailleurs, il m'a dit cent fois à quel point je lui plais; il m'aime, il n'est ni marié ni fiancé. Tout est donc clair...

— Ninette, Ninette, soyez prudente, vous ne savez pas où vous allez. Avez-vous raconté tout cela à votre Bon Papa?

— Oh! Maxime, c'est si amusant ainsi!

— Amusant! des rendez-vous clandestins sur un mur!...

— Détrompez-vous, Maxime, ce n'est plus sur le mur, c'est dans le parc, sous les tilleuls.

Je n'avais plus devant moi mon ami Maxime, mais, dans toute sa sévérité, le fils de Cornélie.

— De mieux en mieux! exclama-t-il. Ce monsieur vient chez vous, maintenant, en passant par-dessus le mur... Et vous acceptez cela?

— Que puis-je faire?

— Le renvoyer, ou vous en aller.

— Puisque je suis contente de le voir, stupide Maxime! Il est si gentil! Il dit de si jolies choses!

Le moment de la grande confidence était venu, mais, voilà! je ne savais plus en quels termes la faire. Maxime me regardait avec des yeux froids qui ne venaient pas du tout à mon secours, et j'avais si chaud que je devais être de la même couleur que les pivoines sur la cheminée. Ne sachant que dire, je détournai la tête en allongeant le cou, et je mis mon doigt à la place du baiser.

— Maxime, ne remarquez-vous rien ici?

— Non!... c'est-à-dire, c'est un peu écorché.

— C'est cela.

— Quoi, cela?

— Vous avez bien vu.

Comme il me regardait sans comprendre, je lui dis à mi-voix:

— Olivier m'a embrassée là, ce matin.

Le tonnerre serait tombée dans la chambre, que l'effet produit sur Maxime n'aurait pas été plus grand. Il se leva soudain et, dans un mouvement de recul, renversa sa chaise derrière lui.

— Cet inconnu vous a embrassée? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Bien sûr, là. Vous voyez?

— Il a osé!... et vous avez permis!...

— Puisque c'est la coutume quand on doit se marier.

Il me regarda d'un air furieux, fit quelques pas dans la chambre, prit sur son bureau une liseuse d'ivoire qu'il brisa d'un coup sec et revint auprès de moi. Ses yeux fulgurants semblèrent s'adoucir et reprirent à peu près leur expression naturelle.

— Ninette, me dit-il, — et dans sa voix je sentais encore un reste de colère, — Ninette, vous n'avez aucune expérience de la vie, et vous ne voulez écouter personne. Ma pauvre enfant, il faut absolument que vous sachiez ce que vous faites! En ce moment, vous agissez comme une folle.

— Merci beaucoup, Maxime. Fort heureusement, d'autres hommes me jugent moins mal que vous.

— Pas d'ironie, s'il vous plaît, continua-t-il d'un air méchant. Je vous le répète, vous vous conduisez avec une légèreté inconcevable.

Son ton était si dur que des larmes de rage me vinrent aux yeux. Il s'en aperçut mais ne désarma pas.

— Si vous n'avez pas par vous-même la notion de bien et du mal, continua-t-il, laissez-vous au moins guider par ceux qui connaissent la vie et qui ont un sens moral.

Les larmes coulaient si vite sur mes joues que, pour les cacher, j'enfouis mon visage dans les coussins du rocking-chair.

— A quoi bon tout cela, Maxime? il m'aime.

— Il vous aime! Ce sont des bêtises, Ninette. Peut-être même prétendez-vous que vous l'aimez aussi. Voyons, réfléchissez un peu, et répondez-moi, en conscience.

Toujours cachée dans les coussins, j'examinai mon cœur avant de répondre à Maxime. Ses reproches d'une part, — l'impression pénible que m'avait causée le baiser, d'autre part, — et je ne sais quel sentiment confus s'ajoutant à tout cela mirent un tel chaos dans ma tête, qu'il me fut impossible de voir clair à cette minute-là. Je doutai moi-même de mon amour pour Olivier. Force me fut donc de répondre:

— Je ne sais pas... je crois que oui, mais je ne sais pas.

Quelque chose de triomphant dans la voix de Maxime me fit comprendre que cette réponse lui plaisait.

— Vous voyez, vous ne l'aimez pas du tout! Comment pouvez-vous être si contente qu'un rastaquouère, que vous n'aimez pas, vous embrasse?

Cette fois, je relevai la tête et regardai bien en face mon terrible censeur.

— D'abord, Maxime, Olivier n'est pas un rastaquouère, — puis, il est très probable que je l'aime... — enfin, je ne suis pas du tout contente qu'il m'embrasse.

— Cela, c'est le comble! s'écria-t-il d'une voix claironnante.

— Voulez-vous une preuve, Caïus? Regardez.

Pour la seconde fois, je lui montrai la place du baiser.

— Vous avez remarqué tout à l'heure que c'est écorché?

— Oui.

— Eh bien, si j'avais été contente, je n'aurais pas aussitôt frotté cette place avec de l'eau de Cologne au point de m'arracher la peau!

Il eut un large sourire que je ne lui connaissais pas; puis, mettant sa main sur ma tête, il conclut:

— Vous avez raison.

Avant de descendre au salon, il voulut me faire promettre de ne plus aller à mes rendez-vous... Je sais ce que je dois à ma dignité; aussi ai-je simplement promis d'être très prudente à l'avenir et de ne plus donner jamais à personne la permission de m'embrasser.

Mai.

C'est sans le moindre enthousiasme que je suis allée à mon mur ce matin. Quand je dis *mon mur*, je devrais plutôt dire *mes tilleuls* ou *mon banc*, puisque Olivier était, — comme je m'y attendais un peu, — à notre place d'hier.

Lui, dès qu'il me vit, manifesta une joie extraordinaire.

— Ah! vous voilà! chère petite mignonne! Je craignais tant de ne pas vous voir ce matin?

— Et pourquoi cela! demandai-je.

— Je ne vous ai pas offensée hier?

— Non, pas du tout... c'est-à-dire... un petit peu.

Pour me témoigner son amitié, il voulut prendre ma main, mais j'avais la tête pleine des conseils de Maxime, et je mis bien vite mes deux mains derrière mon dos.

— Oh! cruelle petite Janine! fit-il, vexé.

— Mais non, je ne suis pas cruelle, monsieur Olivier.

— Monsieur Olivier!... répéta-t-il d'une voix désolée, pourquoi dites-vous "monsieur"?

— C'est que... je vous connais si peu!

— Eh bien, moi, il me semble que je vous ai toujours connue.

— C'est drôle!

— Oui, je sais vos goûts, votre caractère...

Il continua l'énumération avec preuves à l'appui. A ma grande surprise, il ne se trompait guère, aussi m'amusai-je à lui faire deviner ma couleur favorite, ma fleur, mon fruit, etc., tandis qu'à mon tour, j'essayai de deviner ses goûts. Chaque fois que nous tombions juste, c'étaient des

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

3-1 F.

rires et des exclamations de joie... Nous nous amusions royalement. Ce jeu aurait continué, sans doute, si, à notre profonde stupeur, nous n'avions vu surgir tout à coup devant nous la haute silhouette de Maxime. Je fus si surprise, si fâchée, et en même temps si contente que je restai une bonne minute à le regarder sans pouvoir dire un mot.

Olivier, debout, saluait avec une grâce charmante; le salut de Maxime manqua de cordialité.

— Eh bien, Ninette, dit-il, vous ne me présentez pas à monsieur?

— Tout de suite! répondis-je, soulagée d'entendre sa voix.

Et, m'adressant à Olivier, je dis:

— M. Maxime de Castelmoët, un ami de toujours.

Puis, je continuai, m'adressant à Maxime:

— M. Olivier...

Ma foi! je ne savais que cela. Je ne pouvais donc pas en dire davantage. Mon ancien ami avait l'air de quelqu'un qui attend la suite; moi, un peu penaude, je me tournai vers mon nouvel ami.

— M. Olivier?...

— Chardant, termina-t-il.

— Comment, Ninette! vous recevez chez vous un monsieur dont vous ne savez pas même le nom? dit Maxime railleur.

Olivier expliqua avec un gracieux sourire:

— C'est que nous n'avons eu personne pour faire les présentations.

— Aussi, puis-je m'étonner un peu de vous voir ici, monsieur, dit Maxime en s'asseyant au milieu du banc.

Nous fûmes obligés, Olivier et moi, de nous placer de chaque côté de lui, ce qui nous empêchait de nous voir, à ma vive contrariété.

Olivier n'avait rien répondu à la remarque désobligeante de Caïus; il se borna à dire, en thèse générale, que la vie est pleine d'imprévu, et que chaque jour nous réserve une surprise nouvelle.

— C'est très juste, approuva Maxime.

Maintenant, Maxime, — plus que jamais le fils de Cornélie, — nous regardait. Il n'y a pas à dire, il a grand air, Caïus, et à cette minute je fus, en justice, obligée de l'admirer. D'un air imposant, il parla de nouveau:

— Monsieur, dit-il, puisque vous aimez tant les Alisiers, je m'étonne que vous ne vous y soyez pas fait présenter, ou que, à défaut d'introducteur, vous ne vous y soyez pas présenté vous-même en passant par la porte.

— Est-ce une leçon que vous pensez me donner, monsieur? demanda mon amoureux.

— Non, monsieur, c'est un simple conseil, pour une autre fois, repartit Caïus.

— Vous êtes trop bon, monsieur.

Les ripostes s'échangeaient, aigres-douces; je crus à propos d'intervenir.

— Vous n'êtes guère amusants, messieurs, dis-je plaintivement, vous parlez d'un tas de choses ennuyeuses, et personne ne s'occupe de moi.

— C'est vrai! acquiesça Olivier.

Nous nous regardâmes avec un sourire jaune, — si cette couleur peut se dire du sourire comme du rire, — mais ce fut tout Maxime nous gênait.

Nous échangeâmes une amicale poignée de main, sous les yeux de Caïus, goguenard et triomphant, et Olivier disparut de l'autre côté du mur.

Avec un soupir, je repris ma place sur le banc, et j'attendis la douche. Deux minutes, trois minutes s'écoulèrent, Caïus ne disait rien. Cinq minutes! le silence devenait impressionnant. N'y pouvant plus tenir, je levai les yeux sur Maxime toujours debout devant moi. Il souriait, sans paraître disposé à parler. Cette attitude me déplut.

— Eh bien! Maxime.

— Eh bien! Ninette.

— Eh bien! on ne me donne donc pas de conseils? Voilà dix minutes que j'attends.

— Je suppose, Ninette, que votre conscience doit vous parler mieux que je ne saurais le faire.

Il baissait la tête comme un coupable, et moi, stupéfaite de voir les rôles renversés, de gronder au lieu d'être grondée, je jouissais délicieusement de mon triomphe.

— Il est vrai que les distractions sont plutôt rares ici pour vous, petite Ninette, dit-il avec bonté. Maintenant que je vous ai enlevé celle-ci, j'ai le devoir de vous en chercher d'autres pour la remplacer.

— Cher Maxime, vous ne m'avez rien enlevé! Je suis bien décidée à revenir ici demain matin...

— Oui, mais vous n'y trouverez pas votre bel Olivier, Ninette. Il ne viendra plus.

A cette affirmation, je vis rouge.

— Vous êtes bien malin, Maxime. Moi, je suis sûre que je reverrai Olivier, car il m'aime et vous ne lui faites pas peur.

— S'il vous aime vraiement, Ninette, je lui ai indiqué le moyen d'entrer ici sans passer pardessus le mur.

— C'est bien, nous verrons.

— Nous verrons.

Mai.

Maxime avait raison, Olivier n'est pas venu ce matin. Mon cœur saigne, je souffre.

Mai.

La vie est une chose horrible...

Faut-il être si jeune et avoir déjà tant souffert! avoir perdu tant d'illusions!... Je sens dans mon cœur un vide affreux.

Qu'ils étaient jolis, les yeux d'Olivier!

Même jour.

Maxime est venu me voir avant dîner.

Mai.

Mes tristes pas languissants m'ont conduite aujourd'hui à ce mur qui m'attire et que je ne devrais plus revoir.

Mai.

Les amis qui sont venus faire leur partie de cartes, ce soir, ont tous remarqué mon air sérieux, ma robe grise et mes bandeaux.

Maxime m'a proposé une partie d'échecs. Ma dignité me commandait de refuser; je n'en ai pas eu le courage, tant j'aime ce jeu, et tant je m'ennuyais dans mon coin avec l'histoire de la Révolution.

Je n'aurais jamais cru que le sourire d'une petite fille sans importance pût être si agréable à un monsieur grave, sérieux et distingué comme Caïus Gracchus.

— Comme vous êtes jolie quand vous souriez, Ninette!

Ce n'est pas si bien tourné que ceux d'Olivier, mais cela m'a fait plaisir tout de même.

Mai.

Maxime est revenu me voir ce soir. Nous avons eu ensemble une bonne conversation qui m'a fait du bien.

C'est lui qui a commencé, pendant que nous nous promenions sur la route de Vermelle. D'un ton timide, bien surprenant chez lui, il m'a demandé si j'étais encore fâchée. Ma réponse négative a paru lui faire plaisir, mais je ne lui ai pas caché que je suis fort malheureuse et que mon pauvre cœur souffre cruellement. Ce simple aveu l'a ému. Là, sur la route, il m'a pris la main et l'a serrée doucement en me faisant un petit discours.

— Chère Ninette, vous n'êtes plus une petite fille...

— Enfin, Maxime! ce n'est pas trop tôt! Depuis le temps que vous me traitez comme une enfant!

— Depuis que vous existez, Ninette, très probablement.

— Et maintenant, Maxime, vous avez donc changé d'avis?

— C'est vous qui avez changé, Ninette, et qui êtes devenue une demoiselle.

Certaines paroles sont bien agréables à entendre. Même au milieu de ma tristesse, j'éprouvai du plaisir à ces quelques mots de mon ami.

— Merci, Maxime.

Il me regarda en souriant et laissa retomber ma main.

— Donc, Ninette, puisque vous n'êtes plus une enfant, vous devez comprendre que vous aviez tort d'encourager ce gamin...

— Ce gamin, Maxime! un jeune homme si distingué!

— Gamin tout de même, Ninette, par l'âge et par le caractère. Il pense bien plus au flirt qu'à ses études, je vous en réponds! et tandis que pour vous cet enfantillage était une chose sérieuse, sur laquelle vous faisiez des projets d'avenir, et dans laquelle vous auriez pu laisser votre cœur se prendre...

— C'est déjà fait, interrompis-je plaintivement.

— Pour ce garçon, continua-t-il sans m'écouter, pour ce garçon, c'était un amusement de vacances, un passe-temps sans aucune espèce d'importance.

— Oh! Maxime, que vous êtes méchant!

— Vous ne connaissez pas la vie ni les hommes, ma pauvre petite! Il faut que vous sachiez que la plupart des hommes sont égoïstes et qu'ils ne pensent presque jamais au mal que peut faire leur fantaisie d'un jour. Quelques-uns sont sincères, peut-être, au moment où ils parlent, mais combien en trouve-t-on qui soient fidèles et qui aimeront demain ce qu'ils aimaient hier?

— Maxime, répliquai-je, vous connaissez certainement mieux que moi les hommes et la vie, mais je suis sûr que vous exagérez un peu. Il y a bien, de par le monde, quelques hommes en qui l'on peut avoir une certaine confiance... Pourquoi mon Olivier ne serait-il pas de ceux-là?

— *Votre* Olivier, *votre* Olivier, répéta-t-il exaspéré. N'avez-vous donc pas assez reconnu la valeur de ses sentiments? Dès qu'il vous a vue protégée, il a disparu sans crier gare...

C'est vrai, cela; aussi poussai-je un gros soupir désolé. Maxime, fort de son argument, poursuivit:

— Consolez-vous, et soyez une vraie femme, mais pas tout de suite... Pour le moment, restez encore une chère petite

Ninette insouciante et très heureuse entre son grand-père, son chien, son chat, sa poupée et son méchant ami.

— Maxime, comment puis-je être insouciante, maintenant, avec ce chagrin dans mon cœur?

— Ce chagrin passera, Ninette. Le jour où vous aimerez véritablement, vous rirez de votre erreur.

— Ce chagrin ne passera pas, Maxime... et, peut-être, n'aurai-je plus jamais l'occasion d'aimer.

— Vous n'avez pas encore commencé votre vie, Ninette... Soyez donc patiente! En attendant, ne pensez plus à ce garçon qui vous a déjà oubliée.

— Pour cela, Maxime, ne soyez pas si méchant. Laissez-moi croire au moins que mon Olivier pense encore à moi.

— *Votre* Olivier...!

Il lança ce mot d'une voix tonitruante et furieuse, qui m'effraya.

Comme Maxime me regardait d'un air incrédule et fâché, je continuai, pour le convaincre:

— J'ai reçu une lettre de lui.

— Il ose vous écrire! tonna mon ami.

— Oui, il ose, et j'en suis très heureuse.

— L'impertinent!

Tout à fait remise de mon inexplicable émoi, je ne craignais plus le mécontentement qui se manifestait chez mon compagnon, sous le soleil de mai, en pleine route de Grisolles.

— Maxime, ne partez pas encore! dis-je en me rapprochant de lui, Maxime... il me semble que je suis toute seule, j'ai froid, j'ai besoin de vous...!

— C'est vrai, Ninette? vous avez besoin de moi?

Je n'oublierai jamais la douceur de sa voix ni la bonté de son regard quand il prononça cette question. J'ai senti alors, toute sa plénitude, l'immense bonheur d'avoir un véritable ami.

Il me suivit dans la maison et jusqu'à ma chambre, où je montai, pour éviter la présence de Mademoiselle qui m'est particulièrement odieuse à cette heure pénible du soir. Nous nous assîmes auprès de la fenêtre ouverte; il ne parlait pas, mais il était là, et je me sentais bien. Quand l'ombre répandue sur les champs nous eut dit que, derrière nous, le soleil avait disparu, je regardai Maxime et je mis dans mes yeux tout le "merci" que je ne prononçais pas. Puis, je quittai la fenêtre et je cherchai, au fond de mon armoire, le coffret aux souvenirs. Là, je pris sans la regarder la lettre trouvée sur le mur, et je la tendis à mon ami. Il la lut, par deux fois, aux lueurs du crépuscule, et me la rendit en disant: "C'est bien."

La chambre était, à ce moment, très sombre, et toute froide. Il ferma soigneusement la fenêtre, prit son chapeau et se disposa à sortir. Avant de franchir le seuil de la porte, il serra mes deux mains dans les siennes.

— Chère Ninette, dit-il pardonnez-moi si je vous ai fait mal...

C'était presque la nuit... A cette heure incertaine je suis toujours si faible que cette simple phrase mit des larmes dans mes yeux.

VIII

17 mai.

Ma vie est si monotone que, n'ayant rien à en dire, je n'ai pas ouvert ce livre depuis une semaine.

J'ai vu Maxime chaque jour. La Rochefoucauld a repris sa place habituelle dans la bibliothèque du petit salon.

Ma robe grise d'institutrice est restée mon costume quotidien.

Quant aux bandeaux, comme il est très difficile de les tenir plats, je leur permets de bouffer un peu.

Maxime qui voit tout s'est aperçu de ces petits changements. Il a souri et m'a dit:

— Je suis content.

Il se figure peut-être que j'oublie Olivier. En ce cas, il se trompe bien! La preuve, c'est que j'ai regardé encore ce matin la place où il m'a embrassée sur le cou. Mais on n'y voit plus rien.

18 mai.

Chère Yvonne, ces jours-ci j'ai beaucoup pensé à vous, et plus d'une fois je vous ai fait de grands discours.

Alors, je me sentais mieux, j'osais me dire que la vie est bonne, malgré les chagrins qui nous accablent, et qu'il y a même une certaine satisfaction dans la souffrance, surtout au bout de quelques jours.

Depuis quelques jours, il fait très chaud. Raisonnablement, je ne pouvais plus garder ma robe grise. J'en ai donc mis une bleue et blanche, plus commode et plus fraîche. Mes bandeaux allant très mal avec cette gentille petite robe, je me suis décidée à reprendre ma coiffure ordinaire; et comme tout s'enchaîne... j'ai replacé sur mon étagère l'histoire de la Révolution.

19 mai.

Maxime est arrivé tout joyeux ce matin: il avait une bonne nouvelle à m'annoncer.

— Enfin, Ninette! s'écria-t-il en m'apercevant sur la pelouse où je m'étais allongée, enfin, vous allez avoir une distraction! Nos amis de Fondanèse viendront à la fin du mois et passeront une quinzaine avec nous. Vous allez faire la connaissance de Marie-Luce, qui est une charmante jeune fille avec laquelle vous vous entendrez fort bien, j'en suis sûr.

Les Fondanèse, Marie-Luce... Ces noms firent passer devant mes yeux comme un éblouissement. Toute petite fille, j'avais vu les Fondanèse à Chassebois, et j'en avais conservé un souvenir troublant d'élégance et de grâce.

— Les Fondanèse vont venir chez vous? demandai-je, incrédule.

— Oui, Ninette, à la fin du mois.

— Et je les verrai?

Mon ton, mon air trahissaient mes pensées les plus cachées, car Maxime me regarda en riant, et répondit.:

— Mais oui, vous les verrez, vous leur parlerez, vous pourrez même les toucher si vous voulez vous assurer de leur existence.

— Maxime, croyez-vous que Marie-Luce voudra causer avec moi?

— J'en suis sûr, Ninette.

— Mais moi, je ne saurai que lui dire! je n'oserai jamais! Comment est-elle, Marie-Luce?

Maxime réfléchit un moment et répondit avec lenteur, comme un homme qui dit des choses graves:

— Elle est très jolie, grande, blonde, fraîche, avec des yeux bleus...

— Très jolie, et tout le contraire de moi, remarquai-je, vexée.

— C'est vrai, opina Maxime.

— Elle est aussi bien plus vieille que moi, n'est-ce pas?

— Je crois bien! vingt-deux ans!

— Eh bien plus savante, sans doute.

— En effet, Marie-Luce sait beaucoup de choses.

— Maxime, Maxime, que deviendrai-je, en présence de cette demoiselle de vingt-deux ans, si belle et si savante?

— Vous deviendrez sa petite amie, Ninette. Et je suis heureux de cette diversion qui se présente pour vous au moment où vous en avez le plus besoin.

Cher Maxime! il pense toujours à ce qui peut m'être bon, utile ou agréable. Ah! Dieu, la bonne chose qu'un ami comme lui!

Toute la journée, nous avons commenté en famille la grande nouvelle. Bon Papa a narré sur les Fondanèse plusieurs anecdotes que Mlle Gouthonay écoutait d'un air béat, ses sourcils plus que jamais en accents circonflexes.

Quant à moi, après avoir bien hésité sur le sentiment auquel je dois m'abandonner j'ai résolu de me réjouir.

21 mai.

Nous sommes allés hier à Chassebois, Bon Papa et moi.

En l'honneur de son fils, Mme de Castelmoët a fait couvrir de fleurs les plates-bandes et les massifs; c'est partout un enchantement de la vue et de l'odorat.

Il va sans dire que le grand sujet de conversation a été la fameuse visite attendue. Cornélie en avait plein la bouche; quand elle prononce le mot "Fondanèse", il semble qu'elle déguste un sorbet à la framboise, et cela paraît si bon qu'on meurt d'envie d'y goûter à son tour.

Ce sera vers le 5 juin qu'ils arriveront au grand complet, c'est-à-dire le père, la mère le fils, la fille et une femme de chambre. Ce groupe imposant m'apparaît de loin dans un nuage inaccessible où je puis seulement l'admirer sans m'en approcher jamais. Cornélie m'assure que Marie-Luce est si gracieuse et si bonne qu'elle voudra bien s'occuper de moi et me donner des conseils.

22 mai.

Chère Yvonne, Marie-Luce de Fondanèse ne serait-elle pas la mystérieuse fiancée de Maxime? cette femme idéale, dont Mme de Castelmoët m'a confié l'existence dans un moment d'expansion?

Depuis que cette pensée m'est venue, je ne sais comment, mille détails inaperçus jusque-là lui ont donné consistance: l'enthousiasme de Maxime, sa voix émue, l'admiration qu'il professe pour cette jeune fille. Et puis, cette visite extraordinaire dont on n'explique pas la cause... Tout jusqu'à la joie de Cornélie.

Fort bien! qu'ils se marient le plus tôt possible et qu'ils aient beaucoup d'enfants. Je leur donne ma bénédiction.

25 mai.

Hier, nous sommes allés en ville pour ma leçon de piano. Maxime, — chargé par sa mère d'une liste de commissions longue comme le bras, — nous accompagnait,

Le pauvre Maxime, en relisant tout cela dans la voiture, faisait une mine assez piteuse.

— Vous m'aiderez, Ninette? demanda-t-il.

Nous prîmes rendez-vous chez le pâtissier, à quatre heures, et Maxime nous quitta à la porte de M. Chauvard.

Après ma leçon, qui fut bonne, mon grand-père m'accompagna chez la couturière, car, — grand événement! — en l'honneur des Fondanèse, je vais avoir une robe neuve, un amour de robe en mousseline blanche à pois brodés. Ainsi en ont décidé Cornélie et Mademoiselle dans un docte entretien.

J'aime pas beaucoup à essayer des robes. Pourtant, cette fois, la grande glace de Mlle Gaillard reflètait une si jolie petite Ninette que le temps ne me sembla pas long. Bon Papa souriait de mon plaisir, et la couturière me parlait comme à une petite fille.

— Tournez-vous, mignonne. Encore, un peu plus... Très bien, mon petit. La jupe est un peu longue, n'est-ce pas?

— Mais, mademoiselle, j'ai dix-sept ans.

— Dix-sept ans! Pas possible!

Mal remise de son étonnement, la couturière donna à ma jupe, sans discussion, les dix centimètres qui lui manquaient.

A quatre heures, nous trouvâmes Maxime chez le pâtissier. A ma grande surprise, il causait avec animation avec deux messieurs placés à la même table que lui. L'un, très distingué, pouvait avoir cinquante ans, ou plus; l'autre son fils apparemment, était petit, mince, imberbe. Il avait des cheveux châtains soigneusement coiffés, un grand nez, une grande bouche, des yeux tristes. Quelle différence avec Olivier!

Ma première pensée en le voyant fut: "Mon Dieu! pourvu que je ne devienne pas amoureuse de celui-là!"

Et nous apercevant, Maxime se leva et vint à notre rencontre. D'un air joyeux, il nous présenta les deux inconnus.

— Le comte de Mireval; mon ami, Gérard de Mireval.

Bon Papa serra chaleureusement la main de ces messieurs.

Maxime et Gérard, qui se sont vus souvent à Paris, se promirent de fréquentes visites pendant les quatre ou cinq mois que les Mireval passeront dans leur château cette année.

— Alors, je le verrai aussi! Voilà un jeune homme de plus dans mon existence! pensai-je ravie.

Et, regardant la grande bouche et les yeux tristes de Gérard, je m'écriai — intérieurement — pour la seconde fois.:

— Mon Dieu! pourvu que je ne devienne pas amoureuse de celui-là!

Le fait est qu'il ne ressemble en rien à mon idéal, M. Gérard de Mireval!

Pendant que je l'examinais et que Bon Papa causait avec le comte, Maxime commandait le thé, et choisissait les gâteaux. Nous fîmes, tous les cinq, un goûter délicieux. M. Gérard déploya un superbe appétit, aussi beau que le mien. Je ne sais qui, de lui ou de moi, aime le mieux les gâteaux! La vérité est que nous fîmes, l'un et l'autre, le plus grand honneur à ceux de Maxime.

Tout en mangeant, Gérard me lorgnait du coin de l'œil; au moment où nous avancions tous deux la main pour prendre la même tarte aux cerises, il me regarda bien en face et se mit à rire. J'en fis autant et nous restâmes immobiles devant le gâteau dont personne ne voulait plus.

— Je vous en prie, mademoiselle, prenez cette tarte, dit-il.

D'abord, je refusai, puis, elle était si rose, si appétissante, que je n'eus pas le courage de me faire prier plus longtemps.

La glace était rompue; nous causâmes et je m'amusai. Ce n'est pas que la conversation de M. Gérard de Mireval soit particulièrement spirituelle, mais c'était drôle de l'entendre parler de choses puériles avec sa voix lente et ses yeux tristes

— Bravo, monsieur, nous sommes faits pour nous entendre! m'écriai-je

Les trois autres messieurs, qui causaient avec animation, se retournèrent au bruit de ma voix.

— Qu'y a-t-il, Ninette? demanda Maxime étonné de nos deux mains unies au-dessus de l'assiette aux gâteaux presque vide.

— M. de Mireval n'aime pas le fromage! déclarai-je d'une voix triomphante.

— C'est une qualité, cela! riposta Maxime d'un ton ironique qui me déplut horriblement.

26 mai.

Après avoir fait toutes sortes de plans pour rencontrer Gérard de Mireval, j'ai résolu de ne plus chercher à la revoir.

Chère Yvonne, vous conviendrez avec moi que je suis une personne bien raisonnable. C'est que j'ai maintenant l'expérience de la vie et des choses de l'amour.

30 mai.

Après une éclipse de quatre jours, — occupés sans doute à préparer dans le silence la venue de sa belle et riche fiancée, — Maxime a daigné, ce matin, nous annoncer, en personne, l'arrivée des Fondanèse pour le 4 juin.

Je suis sûre qu'il est fou de joie, bien que sa parfaite éducation lui interdise de laisser voir ses sentiments...

3 juin.

C'est demain le grand jour. Je suis allée aujourd'hui à Chassebois pour offrir mes services à Cornélie. Elle a bien voulu m'employer au rangement de son argenterie nettoyée à neuf par les bras vigoureux d'Hyacinthe.

C'était amusant comme tout de se mirer dans les plats, et surtout dans les théières qui élargissent les joues et écrasent le front ma mine était drôle ainsi, que plusieurs fois je fus prise d'un fou rire sur l'échelle qui ne permettait d'atteindre aux planchers supérieures du buffet.

Les éclats de mon plaisir parvinrent sans doute aux oreilles de Maxime, car il parut bientôt, la physionomie en point d'interrogation. Il me vit sur mon échelle, une théière entre les mains, et comprit. Comme il est bon garçon, il consentit à se regarder lui-même dans ce miroir improvisé, et à ma grande joie, il voulut bien sortir de son recueillement pour sourire.

Nous étions donc de fort bonne humeur quand apparut un visiteur dont la vue me troubla quelque peu. C'était Gérard de Mireval. Il s'en fallut de bien peu que la précieuse théière ne s'échappât de mes mains. Maxime manifesta un plaisir modéré de la présence de son ami. Après m'avoir jeté un coup d'œil ironique, il sortit de la salle à manger, emmenant Gérard, sans m'inviter à les suivre.

— Est-ce que j'y vais aussi? demandai-je à Cornélie avec un geste du menton vers la porte.

— Non, naturellement. Pourquoi irais-tu?

— Parce que je connais ce monsieur; nous sommes très bien ensemble; il n'aime pas le fromage. Vous avez vu comme il paraissait content de me voir?

— Non, je n'ai pas remarqué.

Décidément, elle est assez désagréable. Cornélie. Je sais fort bien ,moi, que Gérard a été enchanté de me découvrir sur mon échelle, et, — malgré mes grandes résolutions, — je mourais d'envie d'aller voir un peu ce que ces messieurs disaient là-haut.

— Ils ont peut-être eu peur de me déranger en me priant de les accompagner, suggérai-je à Mme de Castelmoët pendant qu'elle me tendait une saucière et deux porte-menus.

— Ma pauvre petite, es-tu un personnage si important, qu'on n'ose pas te parler? Tu t'imagines sans doute que ces messieurs ont besoin de toi? Voyons! Place donc cette saucière autrement! tu vois bien qu'elle est de travers

Ainsi remise à ma place, à mon humble place, je terminai mes rangements sans oser parler d'autre chose que de la beauté de l'argenterie et des mérités supposés de tous les Fondanèse du monde.

Quand tout fut en ordre, le buffet éblouissant et superbe, je laissai Mme de Castelmoët se débrouiller avec sa cuisinière et je me rendis dans le salon. J'avais mis dans ma tête de voir Gérard de Mireval: il fallait trouver un moyen de réaliser cette volonté.

D'abord, j'eus l'idée d'aller tout simplement dans "le cabinet de travail" de Maxime où étaient les deux amis; j'entendais bien leurs voix par les fenêtres ouvertes, mais je craignais le mécontentement de mon ami et le courroux de sa mère au cas où elle découvrirait ma démarche. Ensuite, je pensai à courir dans le jardin en appelant bruyamment les chiens... Ce moyen me sembla vulgaire. J'usai donc d'un expédient plus élégant et surtout plus artistique: je chargeai le piano de rappeler ma présence aux deux jeunes gens. Alors, de toute mon âme, je jouai le plus beau morceau de mon répertoire: le 18e nocturne de Chopin. Ce fut seulement vers la fin, pendant le fortissimo, que ma diplomatie obtint le succès qu'elle espérait. J'entendis fort bien deux pas assourdis, et le craquement d'un siège m'avertit qu'on s'asseyait doucement, mais je ne bronchai point. Après l'agonie de la dernière note, je me retournai enfin et je poussai un cri de surprise assez bien joué:

— Vous étiez là, messieurs!

— Seulement depuis une minute, hélas! mademoiselle, répliqua Gérard.

Maxime avait au coin de la lèvre son sourire le plus ironique. Son regard lisait si bien dans mes pensées que, très gênée, je lui fis une imperceptible grimace que Gérard ne vit pas, mais qui parvient illico à sa destination.

— Vous jouez délicieusement, mademoiselle, disait le visiteur.

— Vous trouvez, monsieur.?

— Puis-je vous demander la faveur d'un autre morceau?

— Comment donc, monsieur! avec le plus grand plaisir!

L'air désapprobateur de Caïus m'avait mise en verve: je jouai tout mon répertoire, à la vive satisfaction de Gérard, qui est vraiment très connaisseur. Lui-même joue du violon et m'a promis d'apporter son instrument à l'une de ses visites à Chassebois. Nous déchiffrerons ensemble des sonates, des morceaux de fantaisie dont il m'a énuméré les titres, nouveaux pour moi, et délicieux à entendre.

Nous avons parlé d'un tas de choses intéressantes. Gérard a été bien aimable, et moi aussi. Il y a trois mois, j'aurais appelé "amour" la sympathie que j'ai pour ce

jeune homme, mais maintenant je sais bien que ce n'est pas tout à fait cela... Et j'en suis fort aise.

4 juin.

Il ne m'a rien apporté, ce jour fameux, et c'est tout naturel. Les Fondanèse, arrivés dans l'après-midi, ne pouvaient venir aujourd'hui aux Alisiers. Ils ne nous connaissent pas, et on ne fait pas de visites à des étrangers en descendant du train.

Bon Papa m'en avait prévenue pendant le déjeuner alors que je manifestais mon espérance de voir la belle Marie-Luce. Mais je comptais sur une chance qui ne s'est pas produite. Au fond, je crois que Mademoiselle partageait mon illusion, car elle avait mis un nœud de dentelle à son corsage, et a gardé toute la journée ses sourcils en accents circonflexes.

Je voudrais avoir le don de seconde vue pour jouir des airs de Cornélie en ce moment. Ils sont sans doute dans le grand salon, parlant de choses rares et savantes... Il y a des fleurs sur le piano... Marie-Luce a certainement une robe blanche.

Maxime doit être content.

5 juin.

Encore personne aujourd'hui! C'est tout de même un peu raide.

6 juin.

Je l'ai vue! Elle est élégante, belle et distinguée; elle marche comme une déesse, sourit comme une impératrice, et je ne l'aime pas du tout.

Cornélie exulte, je le comprends! Nulle belle-fille ne pourrait mieux lui convenir que celle-ci. Quant à Maxime, il fait le joli cœur, et moi, je me rabats sur Tancrède.

C'est aujourd'hui seulement, après deux jours d'attente, que j'ai été admise à l'honneur de rencontrer la cohorte sacrée.

Un peu fâchée de n'avoir encore vu personne, et drapée dans ma dignité, je me disais que les Fondanèse n'existaient plus pour moi et que je ne ferais pas un pas pour les apercevoir, quand ce matin, de bonne heure, Maxime est venu lui-même pour me faire des excuses, c'est-à-dire que j'ai pris comme excuses les explications qu'il m'a données: les dames avaient été très fatiguées, elles n'avaient pas bougé la veille, sauf une petite promenade en voiture vers cinq heures... Tout cela m'était bien égal! je n'écoutais même pas le bafouillage de Caïus. Il s'en aperçut, car il se tut brusquement et me demanda:

— Est-ce que vous êtes fâchée, Ninette?

— Moi?... Pourquoi serais-je fâchée?

— Parce que... je ne sais pas moi! Peut-être parce que nous ne sommes pas venus hier?

— Si vous croyez que nous vous attendions!

Pour bien le convaincre de mon indifférence, j'ajoutai:

— J'ai autre chose à faire!

Mais il ne crut pas un mot de cette déclaration et répéta:

— Vous êtes fâchée, j'en avais le pressentiment en venant ici.

— Mon pauvre Maxime, répliquai-je, vous êtes trop intelligent, il faudra soigner cela.

— Vous êtes si méchante aujourd'hui, Ninette, que je ne vais plus oser vous demander de venir déjeuner avec nous tout à l'heure!

Une invitation à déjeuner!... avec les Fondanèse! Je faillis sauter de joie, mais fort heureusement, la dignité dans laquelle je m'étais drapée m'enveloppait encore de ses voiles sévères. Je répondis donc avec beaucoup de calme:

— Vous êtes trop bon, mais je ne sais... Je dois demander à Bon Papa quelles sont ses intentions pour aujourd'hui.

— C'est bien, Ninette, dit-il, allez consulter Bon Papa

Au moment de sortir du salon, je me retournai et demandai:

— Est-ce vous ou Cornélie qui avez eu cette idée-là?

— Ninette! tonna Caïus, je vous défends d'appeler ma mère, Cornélie.

— Bon Papa lui donne ce nom comme un compliment. Vous n'êtes pas juste,Caïus.

Il daigna sourire, et à ma question réitérée sous une forme plus correcte, avoua que l'idée de m'inviter à déjeuner avait été suggérée par lui, comme je l'avais pensé.

Alors Bon Papa n'ayant fai aucune objection, je suis allée à Chassebois dans ma belle robe blanche, et j'a vu les divinités.

Au moment d'entrer dans le salon où je les savais réunies, le cœur me battait si fort que, pour un peu, je serais tombée là, devant la porte. Maxime, qui était venu au-devant de moi dans la cour, me donnait des encouragements.

— Voyons, n'ayez pas si peur! Ils ne vous mangeront pas.

— Ils ne me mangeront pas, en êtes-vous bien sûr? demandai-je mal convaincue.

Maxime avait raison, ils ne me mangèrent pas.

Quand je fis mon entrée, M. de Fondanèse, — un grand, sec, avec une barbe en pointe, — debout près du piano, tenait un journal déplié sur lequel il donnait de petits coups avec le bout de son lorgnon, tout en pérorant d'un air très important. Assises sur un canapé, Cornélie et Madame, tout sourires, l'écoutaient avec un respect religieux, tandis que Mademoiselle parcourait une revue près de la fenêtre.

Mon arrivée ne produisit aucune sensation: le monsieur n'interrompit point sa conférence, et Cornélie me fit de loin un petit signe pour m'inviter à rester près de la porte jusqu'à un moment plus opportun. J'eus donc tout le loisir d'examiner Marie-Luce.

Il n'y a pas à dire le contraire, elle est très jolie, grande, blonde, vaporeuse; elle ressemblerait à un ange, si son regard bleu n'était pas si froid et si, lorsqu'elle sortit ses petites dents blanches n'avaient pas l'air toutes prêtes à mordre. Elle portait une robe ravissante, en voile bis, sous une courte tunique de même nuance brodée de bouquets bleus. Je n'ai jamais vu de toilette allant si bien que celle-là. Aussi l'orgueil que me causait ma belle robe blanche tomba-t-il comme par enchantement. J'eus cependant la douce consolation d'apprendre que mes frais de toilette n'étaient pas tout à fait perdus car Maxime me trouvait à son goût et me le dit pendant que le monsieur continuait à pérorer.

Enfin, son éloquence étant épuisée, M. de Fondanèse se tut. Je pus alors être présenté à l'illustre famille. Marie-Luce me parla avec une condescendance qui ne me plut guère mais pour faire plaisir à Maxime, je fis l'air de quelqu'un qui est enchanté. Puis, je m'assis sur une petite chaise dans un coin, et bien oubliée de tout le monde, je me dis à plusieurs reprises:

— Les Fondanèse! ce sont les Fondanèse que je contemple en ce moment. Je connais les Fondanèse, je vois les Fondanèse! et la terre ne croule pas.

Mon extase fut interrompue par l'entrée du dernier membre de cette famille. Tancrède, qui, à lui seul, vaut tout le paquet.

Mince, élégant, charmant, moins grand qu'Olivier et que Maxime et de traits mieux énergiques, il a une grâce qui me ravit.

Et puis, il est si aimable! Au lieu de me tenir à distance comme sa sœur, il s'est installé près de moi, et nous avons fait la conversation jusqu'au déjeuner. A table nous étions voisins, et quand je me sentais trop écrasée par l'honneur de manger le même pain et le même pâté que les Fondanèse, je me tournais vers lui, et ses yeux rieurs me rendaient aussitôt ma sérénité. Après le café, nous étions déjà une paire d'amis.

Dans l'après-midi, il me proposa de jouer au tennis, ou plutôt de m'apprendre à y jouer, puisque, de ma vie, je n'avais tenu une raquette. Cette perspective m'enthousiasma. Marie-Luce et Maxime, préférant sans doute une bonne conversation en tête à tête, ne nous accompagnèrent pas.

Et pendant toute une heure, ce cher Tancrède m'apprit à lancer et à recevoir une balle.

Nous étions sur la grande pelouse plate qui domine la vallée; l'air sentait bon la rose et le chèvrefeuille; le ciel était bleu comme une turquoise gigantesque. De temps en temps, pour nous reposer, nous nous asseyions sur l'herbe et nous causions.

Ce fut un de ces moments joyeux que Maxime et Marie-Luce choisirent pour venir nous rejoindre.

J'étais rouge, décoiffée, ma belle robe blanche était toute chiffonnée par le jeu! La vue de Marie-Luce si correcte et si noble me plongea, par la comparaison que je fis, dans une confusion inexprimable. Pour m'achever, Maxime me foudroya d'un regard si sévère que je sentis un petit frisson courir tout le long de mon épine dorsale.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait? demandai-je impétueusement.

Je me sentais innocente, et je n'admettais pas que cet éternel censeur vînt me gâter ma joie.

— Mlle Janine a de merveilleuses dispositions pour le tennis, déclara Tancrède sans remarquer ma question.

Seulement, mademoiselle, il vous faudra venir demain pour continuer à vous exercer comme aujourd'hui.

— Je ne demande pas mieux, si l'on m'invite répliquai-je en regardant Maxime du coin de l'œil.

Il daigna répondre en souriant que j'étais invitée une fois pour toutes à Chassebois, et que mes visites y seraient toujours acceuillies avec plaisir.

Avant mon départ, Marie-Luce a daigné s'occuper de moi, sans doute à cause de Maxime qui me témoigne de l'intérêt. Lui il est heureux en dedans, car, malgré toutes ses grâces et son amabilité, il m'a paru un fiancé bien froid!

7 juin.

Excellente journée!

De très bonne heure, après le déjeuner, j'étais en train de mettre ma robe blanche, fraîchement repassée, pour aller à Chassebois, quand Rosalie, très agitée, se précipita dans ma chambre.

— Mademoiselle Ninette, voilà deux beaux messieurs en automobile! Ah! si

vous voyiez leur voiture, comme c'est grand, et luisant!

Une auto, c'est un événement ici; deux messieurs, c'en est un autre...

— Rosalie, qu'est-ce que vous chantez là?

— La vérité, mademoiselle Ninette.

— Alors, qui sont ces messieurs?

— Je ne les ai jamais vus. Il y en a un vieux et un jeune, comme qui dirait le père et le fils. Mademoiselle les a fait entrer dans le grand salon.

— Un vieux et un jeune, répétai-je saisie d'une inspiration soudaine. Le jeune est-il petit, mince, avec un grand nez?

— Oui mademoiselle.

Comprenant qu'il s'agissait des Mireval, j'attachai en hâte mes dernières agrafes, et me précipitai vers la pièce majestueuse qui ne s'ouvre que dans les grandissimes circonstances.

Je commence à croire que je ne suis pas tout à fait indifférente à Gérard, car c'était grande marée d'équinoxe sur son front, quand il se leva pour me saluer, et cette preuve d'intérêt me fut agréable. Alors comme j'étais contente qu'il me vît dans ma robe neuve, je fis de mon mieux pour être aimable, et pour avoir l'air d'une dame, ce qui fut une révélation pour Bon Papa. Ce cher grand-père, étonné de ma grâce de femme du monde, me jetait parfois des regards où une vague inquiétude se mêlait à une légitime satisfaction.

Laissant les deux pères parler agriculture et politique, Gérard et moi, nous commençâmes une bonne petite conversation. Il me demanda si je jouais toujours du piano et quand j'avais vu Maxime de Castelmoët. Il parut très intéressé par mes récits sur la famille de Fondanèse. Pour corser mes paroles, j'exagérai encore la beauté de Marie-Luce et l'amabilité de Tancrède ainsi que mon importance à Chassebois, et j'ajoutai, pour le convaincre de ce dernier point.

— On a tellement insisté pour m'avoir encore aujourd'hui, que j'ai dû promettre d'y retourner cette après-midi!

— Vous y retournez cette après-midi! s'écria Gérard, nous y allons aussi.

— Cela, c'est une chance! m'écriai-je.

Dans ma joie de cette coïncidence, j'avais oublié que j'étais une femme du monde recevant dans son salon des visiteurs de marque! En vérité, je me conduisis comme une petite fille mal élevée. Je sautillai, assise, sur les ressorts de mon fauteuil, je battis des mains, tandis que les deux messieurs me regardaient surpris. Gérard, très flatté de ma joie, leur expliqua:

— Mlle de Bréon va comme nous à Chassebois, aujourd'hui.

— Vous nous feriez le plus grand plaisir en acceptant une place dans notre voiture, mademoiselle, dit galamment le comte.

Tournée vers Bon Papa, je suppliai:

— C'est mon rêve d'aller en auto, presque mon seul rêve! Vous me permettez bien d'accepter, n'est-ce pas?

Après s'être fait un peu tirer l'oreille parce que c'était dangereux, parce que ceci, parce que cela, mon grand-père finit par consentir, et même par vouloir bien nous accompagner. Ces excellents Mireval, ravis de mon enthousiasme, décidèrent de nous faire faire une vraie promenade, car la course jusqu'à Chassebois, dans leur magnifique auto, n'aurait duré que quelques minutes; et nous allâmes jusqu'au bois de la Ravine.

Ce fut céleste, cette course vertigineuse. Les arbres et les champs filaient, comme pris de folie, à nos côtés; les paysans jetaient des cris d'effroi, les vaches beuglaient, et moi, ivre de plaisir et d'orgueil, je me tenais bien droite dans une robe blanche. près de Gérard, que j'adorais de tout mon cœur fervent.

— Vous êtes contente? me demanda-t-il de sa voix lente.

— Ah! Gerard, m'écriai-je, oubliant les plus élémentaires convenances, cher Gérard, je sais maintenant que l'on ne meurt pas de joie.

— Que vous êtes donc gentille! déclara sa bonne voix tranquille.

— Votre auto s'avancera-t-elle jusqu'au perron de Mme de Castelmoët? demandai-je à Gérard.

— Certainement, mademoiselle.

Et elle s'y avança. Et, comme il y a des jours où l'on a toutes les chances, j'eus la joie de voir les Castelmoët et leurs divinités, réunis sur le perron.

Cornélie, tout sourires pour les Mireval et pour Bon Papa, ne manifesta aucun étonnement devant mon apothéose. Décidément, cette femme possède un empire extraordinaire sur elle-même. Maxime, lui, remarqua tout de suite mes yeux brillants et mon air épanoui.

— Vous êtes contente, Ninette? demanda-t-il en m'aidant à descendre de voiture.

— Plus que contente, Maxime, je suis ravie. Cette promenade a été divine.

J'ajoutai pour lui seul, parce que j'avais besoin d'épancher mon cœur.

— Gérard est délicieux.

Il accueillit cette confidence avec un petit rire agaçant et je me détournai pour saluer Tancrède qui s'approchait de moi. Mais je vis un spectacle qui cloua les mots dans mon gosier. M. de Mireval portait à ses lèvres la main de Mme de Fondanèse dont le visage, pétri de grâces et de sourires faisait penser à quelque chose de très sucré. A côté d'eux, Marie-Luce et Gérard avaient déjà commencé la conversation...

— Vous connaissiez donc les de Mireval? demandai-je à Tancrède.

— Nous les voyons assez souvent à Paris, répliqua-t-il, étonné de ma question.

En mon for intérieur, j'étais indignée que Gérard ne m'en eût rien dit, quand une heure plus tôt, j'avais fait mille récits plus ou moins brodés, sur des gens qu'il connaissait mieux que moi. Mais il y avait en moi un tel fond de contentement que mon indignation tomba, avant même d'avoir pu se montrer dans mes yeux.

Dès que, sans impolitesse, nous pûmes nous éloigner de l'honorable société, Tancrède me donna ma seconde leçon de tennis. Il paraît que j'ai le "don"; moi-même j'étais étonnée de pouvoir si bien lancer une balle et la recevoir. Je confessai à mon professeur que jusque-là je n'avais pas vécu, et que je lui serais éternellement reconnaissante de m'avoir enseigné ce jeu qui donnait un charme nouveau à ma triste existence.

— Si triste que cela? demanda-t-il en s'approchant.

— Hélas! soupirai-je.

— Vous avez cependant l'air d'une jeune personne assez gaie, remarqua-t-il en souriant.

— Parce que je suis ici, contente de voir du monde, de causer avec vous, mais si vous me voyiez quand je suis à la maison, toute seule, surtout après le coucher du soleil!.. Ah! je ne suis pas gaie!

— Pauvre petite Mademoiselle!

Après une bonne leçon et une bonne causerie, nous retournâmes au château. Notre retour y fut accueilli par un regard glacial de Mme de Castelmoët, et un autre, furibond, de Maxime. Mon grand-père, lui, eut pour moi un bon sourire, tant il était content de me voir si joyeuse.

Cornélie accepta d'assez mauvaise grâce l'aide que je lui offris pour servir le thé. Caïus se dérida quelque peu quand je lui présentai sa tasse fumante, bien sucrée selon son goût.

— Votre visage est comme un soleil, Ninette.

— Je ne vois pas très bien la comparaison, Maxime.

— Le soleil rayonne...

— Alors, j'ai des rayons!

— Oui.

— Est-ce que c'est joli?

— Ce n'est pas laid. Vous êtes donc bien contente aujourd'hui?

— Ah! cher Maxime, aujourd'hui est un des plus beaux jours de ma vie: j'ai été en auto, j'ai vu deux jeunes gens délicieux, je les ai même eus à moi toute seule, l'un pendant une heure, l'autre pendant une heure un quart...

— Ninette! cria Cornélie.

J'avais oublié d'offrir du lait à Mme de Fondanèse! Mon humble contenance tâcha de me faire pardonner ce crime, et je n'eus pas d'autre occasion de causer avec Mazime avant notre départ.

Ce fut l'auto des Mireval qui nous ramena aux Alisiers. Gérard fut de nouveau charmant, et, ma foi! si Tancrède n'était pas là, je crois bien que ce serait Gérard qui aurait quelque chance de ressusciter mon pauvre cœur.

8 juin.

Ce matin, je me suis donné congé en l'honneur des événements d'hier, et — pour me distraire, — j'ai emmené Ben-Zouf à Ganoux où je voulais voir le nouvel étalage de Mme Bournillon, fait pour éblouir les Fondanèse, dimanche, quand ils sortiront de l'église après la grand-messe. ces Fondanèse révolutionnent le pays!

A Ganoux, l'étalage de Mme Bournillon, dont Louison m'avait fait de mirifiques récits, m'a un peu désappointée. Elle a placé au centre de la fenêtre qu'elle appelle sa vitrine, un gros bonhomme en pain d'épices couvert d'ornements blancs et roses. De chaque côté sont pendues des lanternes japonaises rouges, au-dessus des bocaux de sucre d'orge et de plusieurs paquets de biscuits tout neufs, sur lesquels ont été collés de petits chromos découpés, représentant des bouquets de violettes et de myosotis; dans les coins, est relégué l'encombrement habituel des cartes postales, des pelotes de fil, des brosses et des paquets de chicorée.

Pendant que je regardais son étalage, Mme Bournillon m'aperçut et vint en courant sur sa porte.

— Eh bien! mademoiselle Janine, qu'en dites-vous? demanda-t-elle, anxieuse.

Bien que j'eusse attendu mieux, elle n'était pas laide, cette devanture, et je ne pouvais pas dire à l'épicière que j'étais désappointée.

— Vous êtes une artiste, madame Bournillon répliquai-je.

La brave femme prit un air modeste et sourit.

— Vous trouvez, mademoiselle Janine? J'en suis bien aise. C'est aussi l'avis de Mme Chevalier; elle me disait hier soir: "Il y a des magasins à Paris qui ne sont ni aussi approvisionnés ni aussi gentiment arrangés que celui-ci!"

— Je ne connais pas Paris, fis-je évasivement.

En moi-même, je crois que Mme Chevalier exagère, à moins que je ne me fasse de Paris une image erronée.

Je fis comme d'ordinaire ma visite au cimetière et à l'église, j'allai dire bonjour à M. le curé qui bêchait une plate-bande dans son jardin, et je repris tranquillement le chemin des Alisiers.

C'est alors que j'eus la très agréable surprise de rencontrer Tancrède de Fondanès. Quand je l'aperçus au sortir du village, il était immobile au milieu de la route, explorant du regard les trois chemins qui aboutissaient au point où il se tenait. Ah! qu'il était gracieux ainsi, et chic, et bien habillé!

Son costume gris est incomparable, et ce petit mouchoir bleu qui dépassait la poche de son veston! Il était ganté de gris, — a ma grande honte! — et pour qu'il ne vît pas mes mains nues, je les cachai derrière mon dos.

Dès qu'il me découvrit, son visage s'éclaira.

— Ah! vous voilà! s'écria-t-il en venant à ma rencontre.

— Est-ce que vous me cherchiez? demandai-je.

— Oui, mademoiselle, ne vous en déplaise. Ce matin, apprenant que Mme de Castelmoët avait une sommission pour votre grand-père, je l'ai priée de m'en charger. Aux Alisiers, M. de Varelles a bien voulu me dire que vous étiez allée à Ganoux... C'est si près des Alisiers que je me suis permis de venir au-devant de vous. Cela ne vous fâche pas?

— Au contraire, je suis ravie, répondis-je avec ferveur. Mais, quelle était cette commission pour mon grand-père?

— La plus agréable pour moi, mademoiselle. Mme de Castelmoët voulait prévenir M. de Varelles que nous irions tous lui rendre visite cette après-midi.

— Quelle chance! m'écriai-je. Encore une bonne journée en perspective.

— Alors, vous êtes réconciliée avec votre triste existence? interrogea-t-il d'une voix caressante.

— Pour le moment, oui. J'avoue qu'il y a des heures bien agréables dans la vie.

Afin de conserver l'air d'une femme qui connaît les choses de ce monde, j'ajoutai cependant:

— Cela fait compensation aux heures douloureuses.

— Avez-vous donc des heures douloureuses à vivre? demanda Tancrède ému de ma réflexion.

— Hélas! soupirai-je.

— Mademoiselle Janine, dit-il, j'éprouve pour vous la plus vive sympathie... Une sympathie extraordinaire.

— C'est bien réciproque, déclarai-je en souriant.

Il faisait un temps voilé, d'une douceur exquise, un temps de demoiselle, comme dit Auguste. Une grande bouffée de joie passa sur moi comme une rafale de printemps, et, sans ma permission, le chant militaire du bouvier monta soudain à mes lèvres.

Tancrède ralentit sa marche et me dit:

— Combien je suis heureux, mademoiselle Janine, de vous voir contente lorsque je suis avec vous! J'ai tant de peine à la pensée que vous avez quelquefois des heures douloureuses.

Cette compassion sincère me toucha jusqu'à l'âme. Pour le rassurer, je répliquai bien vite:

— C'est-à-dire que j'ai eu des heures douloureuses. En ce moment, cela va mieux.

— Pourvu qu'elles ne reviennent pas! insinua-t-il.

— Ah! qui peut le savoir! soupirai-je.

— Serait-on méchant pour vous? demanda-t-il d'une voix douce.

— Non, ce ne sont pas les gens qui me font souffrir, monsieur Tancrède...

— Alors?

— Alors, c'est mon propre cœur.

— Vraiment!

Il vint se mettre si près de moi que je sentis la chaleur de son bras contre mon épaule. Je m'écartai un peu sur le côté de la route et nous fîmes quelques pas en silence.

— Est-il possible, continua-t-il, est-il possible que, si jeune et si charmante, vous ayez déjà souffert des peines du cœur?

— L'âge ne fait rien à la chose, répliquai-je gravement. Je suis jeune, mais j'ai beaucoup d'expérience; je connais bien la vie, et surtout les choses de l'amour.

— Pas possible! Et, où avez-vous appris tout cela, mademoiselle Janine?

— Aux Alisiers, monsieur Tancrède.

Le cher manoir dressait en face de nous son large toit, fièrement surmonté de sa girouette; les arbres du parc débordaient par-dessus le vieux mur moussu, trop étroit, semblait-il, pour contenir leur vie exubérante; autour de nous, c'était le calme parfait des champs, des vignes et des bois, jusqu'à l'horizon.

— Aux Alisiers? répéta Tancrède en montrant du bout de sa canne le domaine de mes aïeux. Comme ils savent bien cacher leur jeu ces Alisiers à l'air tranquille! Et, pourrait-on savoir ce qu'on apprend aux Alisiers, mademoiselle Janine?

— C'est que cela, voyez-vous, monsieur, ce sont des choses que je ne raconte pas à tout le monde.

— Vous avez bien raison! Mais, est-ce que je suis tout le monde, moi? Ce doit être pour vous si douloureux, la solitude dans cette campagne retirée, sans une amie, que la présence d'une sympathie véritable, comme la mienne, devrait attirer votre confiance. Il faut que vous me considériez comme un ami, petite Janine.

— Soyons amis, je ne demande pas mieux.

— Soyons amis, répliqua-t-il en serrant mes doigts si fort que je faillis crier de douleur.

Nous nous regardâmes tout souriants, et très contents de notre pacte. Ma main droite était toute rouge, je la frictionnai doucement; Tancrède écarta du bout de sa canne une pierre qui se trouvait sur mon chemin.

— Janine, vous voulez bien que je vous appelle ainsi, n'est-ce pas? en toute simplicité.

— Oui, Tancrède.

— Merci.

En même temps, il me serra encore la main, avec autant de chaleur que la première fois.

— Jamais deux sans trois, pensai-je effrayée.

Et par mesure de précaution, je mis prudemment mes mains derrière mon dos.

— Qu'est-ce que vous faites, ce matin? demanda Tancrède quand nous fûmes à ma porte.

— Moi? rien. Je me suis donné congé.

— Alors, je puis entrer une minute?

— Dix minutes ou plus, si vous voulez.

Et il entra.

Bon Papa, qui avait avec le fermier une grande discussion à propos d'un pré où broute un bétail qui ne devait pas y brouter, Bon Papa pria mon ami de l'excuser et me chargea de lui renir compagnie à sa place. C'est pourquoi nous fîmes en tête-à-tête un petit tour dans le parc.

Il regarda autour de lui nos arbres échevelés, nos allées tranquilles où s'aventurent les mauvaises herbes, nos pelousse mal tondues et nos massifs sans art. Il regarda tout cela, puis moi, et murmura:

— Ce cadre vous va bien.

Il avait l'intention de me faire un compliment. Je le pris comme tel, tandis qu'il continuait:

— Cette nature exubérante et fraîche semble l'endroit par excellence de la paix. Qui supposerait que ces délicieux Alisiers à l'air calme aient pu vous donner tant d'expérience de la vie et des choses de l'amour!

— N'est-ce pas? qui le supposerait? acquiesçai-je.

Notre conversation devenait fort intéressante. Un banc se trouvait là, je m'y assis, invitant mon ami à prendre place à côté de moi.

— N'est-ce pas, remarquai-je, ce serait bien agréable l'amour, si ce n'était pas si triste.

Il me regarda, tout ahuri, ne comprenant pas la profondeur et la subtilité de ma réflexion.

— Pourquoi dites-vous que c'est triste? demanda-t-il enfin.

— Puisque vous avez aimé, vous devez bien le savoir, Tancrède.

— C'est que, fit-il, moi, je ne trouve pas que ce soit triste.

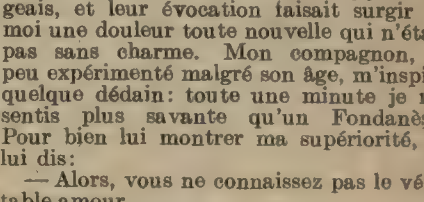
Il me revint aussitôt en mémoire l'ennui que j'avais eu de mes différentes déceptions, et surtout les soirs pénibles qui avaient suivi la disparition d'Olivier. Ces heures sombres ne m'avaient jamais paru plus sombres qu'au moment où j'y resongeais, et leur évocation faisait surgir en moi une douleur toute nouvelle qui n'était pas sans charme. Mon compagnon, si peu expérimenté malgré son âge, m'inspira quelque dédain: toute une minute je me sentis plus savante qu'un Fondanès! Pour bien lui montrer ma supériorité, je lui dis:

— Alors, vous ne connaissez pas le véritable amour.

Il sourit, et demanda:

— Qu'appelez-vous le véritable amour?

— Le véritable amour, Tancrède, est celui qui nous absorbe tout entière, qui prend notre cœur et nos pensées, et ne nous laisse vivre que pour l'objet aimé. Nous ne nous appartenons plus, c'est pour l'au-



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

3-1 F. 162 RUE ST-DENIS

tre que nous agissons et que nous respirons, son image vit en nous, tout ce qui ne se rapporte pas à lui nous semble odieux ou fade, ou plus souvent encore inexistant. C'est un délice, et c'est une torture, mais cette torture vaut mieux que les plus douces joies qui nous viendraient d'ailleurs...

Je m'interrompis, gênée par une lueur sceptique ou même railleuse dans le regard de mon ami.

— Et puis? Continuez, Janine.

— Et puis?... Quelquefois, il semble que le cœur éclate, et l'on voudrait mourir.

— C'est cela que vous avez éprouvé, Janine?

— Oui, Tancrède.

— Mâtin!

Ce "oui, Tancrède" était venu sur mes lèvres sans ma permission. Entraînée par mon éloquence, je n'avais plus bien le contrôle de mes paroles. Ici, dans ce livre, je dois avouer que, en répondant ainsi, j'ai beaucoup exagéré. J'aurais peut-être loyalement rectifié ma réponse, mais j'avais produit un tel effet sur mon compagnon que ma foi! que je n'eus pas le courage de perdre le bénéfice de mon mot inconsidéré.

— Mâtin! !...

Il répéta cette exclamation qui me flattait beaucoup et prit sur le banc une position aussi confortable que pouvaient le permettre le siège de pierre et son dossier trop raide.

— N'avez-vous jamais rien éprouvé qui ressemble à cela? demandai-je.

— Certes non! et cependant j'ai plus de dix-sept ans, moi.

— L'âge n'y fait rien, Tancrède.

— Je le vois. Et... je suppose qu'il est bien charmant, cet objet de votre flamme, Janine?

Mon compagnon semblait se moquer de moi! Mais le démon d'orgueil qui rôdait par là me souffla une superbe réponse pour clouer l'impertinent et le convaincre de mon expérience.

— Duquel parlez-vous, Tancrède?

Comme il restait muet, ne comprenant pas, j'ajoutai:

— J'ai déjà aimé trois fois.

J'avais obtenu mon effet. Tancrède frappé de stupeur, ne trouva rien à répondre.

— Trois fois!... Comme cela?... demanda-t-il enfin. Vous étiez absorbée tout entière, vous ne viviez que pour l'objet — pardon, les objets aimés? Vous auriez voulu mourir?

Ma loyauté naturelle eut un sursaut de révolte. Je n'ai jamais désiré mourir pour Maxime ni pour Maurice, pas même pour Olivier. Je répliquai donc évasivement:

— Ce n'était pas toujours pareil, il y avait des nuances.

— Ah! c'est cela! Et qu'appelez-vous des nuances?

— Par exemple, chez le premier, c'était comme du respect. Je le trouvais très brave, il avait fait des choses admirables. Pour le second, c'était la raison; et pour le troisième... eh! bien, le troisième, c'était le plaisir.

— Je suppose que le troisième était le plus intéressant, n'est-ce pas, Janine?

— Ils étaient intéressants tous les trois, Tancrède.

— Même la raison?

J'hésitai un moment, puis par reconnaissance pour Maurice qui, somme toute, a mis quelque chose dans ma vie pendant deux semaines, je répliquai:

— Même la raison.

— C'est drôle! exclama-t-il, celui-ci ne m'intéresse pas du tout, moi! Qu'est-ce que la raison pouvait bien avoir à faire dans ce grand amour qui vous absorbait tout entière, et pour lequel vous auriez voulu mourir? Je comprends qu'on meure de rire, d'accident, de vieillesse, et même de chagrin, mais on ne meurt pas de raison, cela ne s'est jamais vu.

— C'est peut-être pour cela que je ne suis pas morte.

— C'est vrai, vous n'êtes pas morte, vous êtes même très vivante, petite Janine, et j'en suis fort heureux.

— Moi aussi, Tancrède, car malgré ses tristesses,la vie est une assez bonne chose.

— Pour vous, surtout, Janine. Vous savez, ce n'est pas banal, à dix-sept ans, d'avoir déjà rencontré trois fois le grand amour.

Son visage était impassible, mais dans sa voix je crus reconnaître une sorte de moquerie qui me causa un vague malaise.

— Ce qui m'étonne, ajouta-t-il, c'est que vous ne soyez pas encore mariée!

— N'est-ce pas, c'est étonnant! Aussi, je commence à désespérer.

— Mais non, mais non, il faut toujours espérer... A votre âge, il n'y a rien de perdu. Cependant, puisque vous avez le goût du mariage, pourquoi n'avez-vous pas épousé un des trois objects? demanda-t-il sans discrétion.

— Parce qu'ils ne m'ont pas demandée en mariage, répondis-je humblement.

— C'est vrai? Est-ce que vos amours n'étaient pas partagées?

— J'ai bien peur que non, Tancrède, tout au moins pour les deux premiers, car pour le troisième, oh! celui-là!... il m'aimait!

— Le troisième, c'était le plaisir, n'est-ce pas? Je savais qu'il était le plus gentil. Petite Janine, puisque nous sommes de grands amis, vous devriez me raconter cette histoire-là.

— C'est que je n'ose pas, Tancrède, cette histoire-là c'est mon secret, et même mon grand-père ne la connaît pas.

Cette déclaration sembla l'intéresser prodigieusement. Il cessa de tourmenter avec sa canne une touffe d'herbe qui s'épanouissait incongrûment dans l'allée, et se redressa, me dominant de toute la tête.

— C'est quand on a des secrets qu'il est précieux d'avoir un ami, Janine. Je suppose qu'il était un charmant garçon, le plaisir?...

Sa voix s'était faite très douce et son regard, posé sur moi, me rappela de nouveau celui d'Olivier. Je repondis:

— Oui, il était charmant. Ses yeux ressemblaient aux vôtres, et vos manières m'ont plusieurs fois rappelé les siennes.

— Que vous êtes donc gentille, Janine

— Pourquoi me dites-vous cela, Tancrède?

— Parce que vous venez de me faire le plus adorable compliment: je ressemble à un homme que vous avez passionnément aimé... Peut-être l'aimez-vous encore?

Je secouai la tête avec tristesse.

— Non, c'est fini.

— Tant mieux! car si vous l'aimiez encore, je pourrais bien être jaloux.

— Oh! Tancrède, vous plaisantez. Est-ce que vous, vous, Tancrède de Fondanèse, pourriez être jaloux, pour une pauvre petite Ninette comme moi?

Il ne répliqua rien, mais essaya de me prendre encore la main; son intention m'ayant échappé, je me trouvai sans défense devant lui, et j'eux encore à souffrir terriblement de sa sympathie trop énergique.

— Si je lui ressemble, peut-être que je ne vous déplais pas trop? demanda-t-il en laissant retomber ma main.

— Vous me plaisez beaucoup! fut ma réponse sincère.

Il en paru si enchanté que moi, très flattée de voir un Fondanèse heureux de me plaire, je souhaitai que Cornélie fût témoin de mon triomphe.

9 juin.

Il était exactement quatre heures vingt, hier, quand "le carosse de Madame" amena aux Alisiers la cohorte sacrée, ou plutôt la plus grande partie de cette cohorte car Maxime et Tancrède, venus à pied par les champs, arrivèrent quelques minutes plus tard.

A Ganoux, il n'y a pas l'ombre d'un pâtissier, et le boulanger ne fait des brioches que le dimanche. Rosalie avait donc dû assumer toute la charge du five o'clock rêvé par Mademoiselle, et quelle charge! Quand nous arrivâmes dans le salon, la table du milieu, celle du coin de la cheminée, et la console entre les fenêtres, étaient entièrement couvertes de tasses, de petits pots et de pâtisseries: des feuilletés chauds, une tarte aux cerises, des cœurs aux amandes, des soufflés au chocolas, des biscuits glacés, des caramels et bien d'autres choses encore, appétissantes, mais mal refroidies.

Mme de Castelmoët, qui ne mâche pas la vérité à mon institutrice, s'exclama:

— Est-ce que les Alisiers se préparent à soutenir un siège? Pourquoi tant de provisions?

Ce que Mademoiselle prit pour une sorte de compliment.

Dans mon for intérieur, je regrettai que Gérard de Mireval, qui aime tant les gâteaux, ne fût pas là, mais je n'eus pas le loisir de m'appesantir sur ce regret, car mon nouvel ami était déjà auprès de moi.

— Ah! pensai-je, voilà l'occasion de montrer à Cornélie le cas que fait un Fondanèse de l'humble petite Ninette.

Ayant aidé Mademoiselle à servir le thé, je me pourvus à mon tour d'une assiette bien garnie et m'installai confortablement dans l'embrasure d'une fenêtre. De là, je voyais Marie-Luce qui faisait des grâces pour manger un cœur aux amandes, et Mme de Castelmoët qui le comblait d'attentions. Alors moi, d'une voix claire qui traversa tout le salon, j'appelai:

— Tancrède!

Comment ce simple mot peut-il produire un si grand effet? Cornélie me fit de gros yeux fâchés; Mademoiselle gémit un "Janine!" indigné; les divinités suspendirent leurs mouvements nobles ou gracieux, tandis que sur leurs auguste visages se peignirent un étonnement sincère. Seul, Maxime se contenta de me regarder attentivement sans manifester son impression pendant que mon nouvel ami s'approchait de moi, son cher sourire aux lèvres.

— Voulez-vous me tenir mon assiette? lui demandai-je de la même voix claire.

Là! Cornélie verrait s'ils me font peur, ses Fondanèse, elle qui ose tout juste permettre à Marie-Luce de la débarrasser de sa tasse vide!

— Avez-vous remarqué que Mme de Castelmoët ne m'aime pas beaucoup? demandai-je à Tancrède.

— Mais si, elle vous aime, répliqua-t-il. Elle parle souvent de vous dans les termes les plus sympathiques.

— Vous m'étonnez.

— Seulement, elle vous juge comme une enfant qu'elle peut reprendre et gronder; elle ne se doute pas de votre grande expérience de la vie et des choses de l'amour.

— Bien entendu! Ce n'est pas à elle que je vais faire mes confidences, vous pouvez m'en croire.

— Et à qui les faites-vous, vos confidences?

— Vous le savez bien... A vous.

Je ne sais pourquoi il me déplaisait de lui dire que Maxime a reçu mes confessions sentimentales.

— C'est que je n'ai presque pas reçu de confidences, objecta-t-il.

— Attendez un peu, Tancrède, on ne peut pas dire tout en une seule fois.

A ce moment, je mangeais le plus délicieux des soufflés au chocolat, le triomphe de Rosalie. C'était si bon, que j'interrompis une conversation qui, pourtant allait devenir bien intéressante.

— Avez-vous goûté à cela? demandai-je.

— Non.

— Alors, il faut vite y goûter; vous n'avez jamais rien mangé de meilleur. Tancrède, cela fond dans la bouche.

Il allait céder à une si pressante tentation quand nous vîmes Mlle Goutonay, mettre d'office le dernier soufflé sur l'assiette de Bon Papa.

— Trop tard! constata Tancrède avec résignation.

A ce moment, je commençais mon second soufflé. Sans réfléchir davantage, je mis à la hauteur de ses lèvres la friandise dans laquelle je m'apprêtais à mordre disant:

— Consolez-vous, en voici encore un petit morceau.

Et le gâteau fut dans sa bouche sans plus de cérémonie.

Le bruit d'une chaise bousculée me fit tourner la tête: Bon Papa et ses hôtes causaient tranquillement; Mlle Gouthonay insistait auprès de Marie-Luce pour lui faire prendre un nouveau morceau de tarte; Maxime, pâle et grave comme la justice, venait solennellement vers nous. Il prit une chaise sur son chemin, la posa tout à côté de moi, et y plaça mon assiette dont il avait débarrassé Tancrède:

— A quoi bon se fatiguer quand on peut faire autrement? expliqua-t-il, avec un demi-sourire.

— C'était plutôt un plaisir qu'une fatigue, répliqua mon nouvel ami.

— Vous voyez! C'est bien fait! m'écriai-je vexée. Les voyages vous ont rendu trop paresseux, Maxime... Puisque la fatigue vous semble si redoutable, allez donc dans votre rocking-chair fumer votre chère pipe; cela vous reposera mieux que de rester ici.

— Si c'est ainsi que vous me retenez, Janine...

Janine! C'était grave! Jamais il ne m'appelle ainsi. Alors, dame! puisqu'il se fâchait contre moi sans motif, il n'y avait pas de raison pour que je ne fusse pas moi-même fâchée contre lui qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Je répondis donc, toute rouge de colère:

— Je ne vous retiens pas, Maxime.

— Très bien.

Il fit un pas du côté de la porte, et je crois bien qu'il serait parti si Tancrède ne s'était interposé

— Voyons! Vous avez dit cela pour rire, n'est-ce pas, mademoiselle Janine?

Voilà maintenant que l'autre m'appelait "mademoiselle". Qu'avaient-ils donc, tous les deux?

Très cérémonieuse, je répondis:

— Mais oui, monsieur Tancrède, je plaisantais.

— S'il en est ainsi, je reste, fit Maxime en s'asseyant auprès de nous.

Mais sa mère l'eut bien vite délivré de la contrainte qu'il s'imposait ainsi; elle lui demanda je ne sais quel renseignement inutile qui lui permit de reprendre sa chère place auprès de Marie-Luce.

Dès qu'il fut trop loin pour m'entendre, je dis à Tancrède, le cœur plein d'amertume:

— Maxime a des idées de vieille dame, ne trouvez-vous pas, *monsieur Tancrède?*

— Ah! Janine, petite Janine, que vous êtes coquette! fit-il en me menaçant du doigt.

Cette observation me cloua de surprise, car je doute qu'il y ait sur terre une créature moins coquette que moi.

— Est-ce que vous rêvez, Tancrède? Voyez, je n'ai pas seulement mis de bracelet, et pourquoi j'en possède deux forbeaux qui viennent de ma mère.

Il continua à me menacer du doigt, m'appela "fille d'Eve", et m'aurait probablement dit quelque chose de très intéressant si Cornélie ne m'eût interpellé sur un ton de blâme qui me fit frissonner des pieds à la tête.

— Janine!... (Décidément, les Gracchus semblaient affectionner ce nom.) Janine pourrais-tu venir joindre à notre société, mon enfant?

— C'est trop d'honneur, madame, répondis-je en abandonnant à regret mon embrasure de fenêtre.

Et sous le regard impérieux des Castelmoët, je dus écouter M. de Fondanèse faire un grand discours sur les richesses archéologiques de la Bourgogne. Je ne crois pas qu'il y ait un sujet de conversation plus ennuyeux que celui-là!

J'aurais bien voulu être ailleurs, et Tancrède aussi; je le voyais à ses regards navrés tandis que, du menton, il me montrait, par delà les fenêtres entr'ouvertes, les arbres du jardin tout dorés de soleil.

Enfin, M. de Fondanèse finit par épuiser son sujet, et Cornélie proposa un tour de parc. Mon ami et moi, nous laissâmes bientôt la compagnie pour nous poursuivre dans les allées. Ma connaissance des chemins de traverse me permit de lui faire perdre ma trace; alors, je me cachai derrière un massif de seringas, afin de lui faire peur lorsqu'il passerait par la, et je tendis l'oreille aux bruits des alentours.

Je n'attendais pas longtemps, le sable cria bientôt sous un pas d'homme quelque peuindécis; évidemment, il me cherchait. Retenant mon souffle, je le laissai venir jusqu'à mes seringas; alors je m'élançai d'un bond en poussant un cri sauvage et... je me trouvai nez à nez avec Caïus! Ma surprise fut si grande que je reculai d'un autre bond sans trouver un seul mot à lui dire.

— Eh! bien, Ninette, pourquoi ce cri, cette gymnastique et cet air interloqué? demanda-t-il.

— Je croyais que c'était Tancrède...

— Vous voyez, ce n'est pas *Tancrède*, fit-il en appuyant sur le nom, ce n'est que moi.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Maxime?

— Je cause avec vous, Ninette, et je profite de l'occasion pour vous dire que vous vous tenez très mal dans le monde. Une fille bien élevée n'appelle pas ainsi par son prénom un jeune homme qu'elle connaît à peine.

— Il m'appelle bien Janine, lui!

— Vous ne deviez pas le lui permettre. Je vous assure que c'est fort choquant. Déjà hier, à Chassebois, je n'avais pas beaucoup aimé cette manière d'aller jouer avec lui sans vous occuper des autres. Mais le pire, c'est aujourd'hui! Votre tête-à-tête près de la fenêtre, votre liberté de ton, et.. vous savez quoi...

— Quoi? répétai-je sans paraître comprendre, quoique je susse fort bien ce qu'il voulait dire.

Il ne fut pas dupe de ma question et continua:

— C'est affreux! Heureusement que je suis le seul à avoir vu cela! j'en ai honte pour vous.

Il me répétait exactement ce que ma conscience m'avait déjà dit depuis une demi-heure, mais je ne voulus pas en convenir, et pour échapper à ses semonces, je résolus de me fâcher.

— Vous m'ennuyez, Maxime, criai-je à son oreille, vous entendez bien, vous m'ennuyez! Tout ce que vous direz ne m'empêchera pas de faire ce qui me plaît, parce que Tancrède et moi nous nous aimons. Vous entendez, je l'aime...

Il se mit à rire, d'un rire moqueur, antipathique qui m'exaspéra:

— Ah! s'écria-t-il, celui-là aussi! A vrai dire, je m'y attendais. Et... l'aimez-vous autant que Maurice, qu'Olivier et que **Gérard?**

J'étais si furieuse que je l'aurais battu s'il n'avait pas été dis fois plus fort que moi. Mais des paroles ardentes s'échappèrent de mon cœur irrité:

— Je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne, comprenez-vous? Je l'aime, je l'aime, je l'aime, et je suis prête à mourir pour lui; je l'aime et je l'épouserai, malgré votre mère et malgré vous, qui ne pensez qu'à gêner et à déranger tous mes projets d'avenir. Maintenant, allez voir votre Marie-Luce, et laissez-moi tranquille.

Il me regarda sans répondre; je le vis pâlir, ouvrir la bouche comme pour parler, et se taire. Il arracha une branche au seringa, en cingla le tronc d'un marronier, puis il laissa tomber la branche, dit: "C'est bien!" et s'en alla.

Quand Tancrède eut réussi à me rejoindre, je redoublai d'entrain jusqu'au moment du départ de nos hôtes. Alors, Cornélie me prit à part, sous le prétexte de l'aider à attacher sa voilette; tandis que je m'appliquais à cette opération, elle me dit que j'avais une tenue déplorable; que, si je devais continuer ainsi, elle prierait mon grand-père de me laisser à la maison tant que les Fondanèse seraient à Chassebois, mais qu'elle espérait que je réfléchirais et que j'obéirais à ses sages recommandations; puis elle partit, me lasissant au cœur la crainte folle qu'elle n'exécutât sa terrible menace. Ce serait en effet épouvantable car une série de joies m'est annoncée pour la semaine prochaine: Visite à Mireva, avec Bon Papa, les Castelmoët et les Fondanèse, grand dîner de cérémonie à Chassebois; five o'clock au même lieu avec les amis des mauvais jours; et surtout la délicieuse perspective de voir chaque jour mon

grand nouvel ami. Ce serait trop malheureux de manquer tout cela.

Rien n'a été convenu pour aujourd'hui, mais j'espère que Maxime viendra lui-même, ou enverra quelqu'un pour me chercher.

Même jour, 9 heures du soir.

Il y a des gens qui ont bien mauvais caractère. Je n'ai pas vu Maxime aujourd'hui.

10 juin.

Mme Bourillon a eu un gros chagrin ce matin: les Fondanèse n'ont pas même regardé sa belle devanture après la messe. Pourtant, la digne femme se tenait sur sa porte avec un corsage bleu si voyant que je me demande comment les divinités n'ont pas eu leurs regards attirés malgré elle de ce côté-là.

Tout Ganoux était rassemblé sur la place de l'église pour contempler le beau monde de "Mme de Chassebois", comme on dit ici, et la toilette de Marie-Luce souleva un murmure d'admiration.

Quant à Tancrède, il essaya, par des signes mystérieux, de m'attirer hors de notre groupe. Comme je sentais les regards malveillants des Gracques fixés sur moi, je me bornai à faire de petits sourires à mon ami, sans m'éloigner de l'ombre de mon grand-père. Ainsi on a vu que je sais me tenir et que je ne suis plus une enfant!

11 juin.

Le cœur me battait un peu quand notre voiture traversa le pont-levis du château de Mireval et nous déposa au milieu de la cour d'honneur où s'alignaient des orangers dans leurs caisses vertes. C'était la première fois que je pénétrais dans un château historique, mais ce n'était pas la première fois que je voyais celui-là. Lorsque dans nos promenades en voiture, nous étions passé devant la demeure seigneuriale de mon ami Gérard, j'avais admiré déjà ces beaux bâtiments dorés par le temps, avec leurs fossés desséchés que mon imagination remplissait d'une eau verte et transparente.

— Oh! Bon Papa, que c'est joli! m'écriai-je en regardant autour de moi.

— Vous trouvez, mademoiselle Janine? demanda la voix lente de Gérard.

Je me retournai vivement: l'héritier présomptif sortait de son château et s'avançait, sans se presser, vers nous. De loin, sa grande bouche et ses yeux tristes me souriaient amicalement. Ce magnifique château qui lui servait de cadre, le souvenir de notre promenade en auto, et sa gentillesse à mon égard, lui donnèrent une auréole de grâce et de beauté. En toute sincérité, je le trouvai charmant tandis qu'il me serrait la main.

Ce que je vis ensuite ne fut pas pour amoindrir cette heureuse impression: nous entrâmes dans un superbe salon tendu de tapisseries, où la comtesse nous attendait sur sa chaise longue d'infirme. Ah! comme elle me plaît, cette charmante comtesse! et combien je la préférerais, comme belle-mère, à Mme de Fondanèse! Depuis sept ans, paraît-il, elle ne marche pas; c'est à peine si, cette année, elle peut faire quelques pas sur le tapis de sa chambre. Il faut la porter chaque jour sur sa chaise longue placée auprès d'une fenêtre dans le grand salon aux tapisseries, et elle ne se plaint jamais. Elle a toujours, dit son fils, un mot de réconfort pour toutes les afflictions et un mot d'amitié pour tous ses visiteurs. Son beau visage tranquille, sa voix si douce, la font aimer dès la première minute. Pour avoir une telle belle-mère on peut passer bien des défauts à un mari!...

Comme nous étions les premiers arrivés, Bon Papa et moi, cette chère comtesse me fit asseoir tout auprès d'elle, et nous causâmes avec autant de liberté que si nous nous connaissions depuis des années. Malheureusement, tout Chassebois vint bientôt déranger cette précieuse intimité, et de toute la journée, il ne fut plus possible d'approcher de la chaise longue de Mme de Mireval.

Pour me dédommager, j'eus Tancrède, plus aimable que jamais. Il installa pour lui et pour moi deux chaises entre le piano et la cheminée, ce qui nous permit de causer tranquillement, tout en étant assez près des autres membres de la société, pour ne scandaliser personne.

Alors, il me demanda:

— Pourquoi me fuyiez-vous ce matin, Janine?

— Je ne vous fuyais pas, Tancrède. Si je suis restée avec mon grand-père, c'était à cause de la menace que m'a faite Mme de Castelmoët.

Ma réponse l'étonna. Que voulais-je dire? Quelle menace Mme de Castelmoët avait-elle pu me faire?

— Celle de me laisser à la maison tant que vous seriez à Chassebois, si je continuais à me tenir aussi mal dans le monde. Est-ce que vous trouvez que je me tiens mal dans le monde, vous?

— Moi? je vous trouve charmante.

— Alors, que me reproche-t-elle? D'être trop peu cérémonieuse envers un membre d'une famille pour qui elle professe une très respectueuse admiration. Cela seulement, car elle n'a pas vu le petit soufflé au chocolat. Si elle avait vu cela, encore, je comprendrais, car ce n'était pas trop distingué de vous faire manger un resté. Mais, elle ne l'a pas vu. Non, je vous dis, elle est suffoquée que je ne vous considère pas comme un dieu! Elle est ridicule. Le pire est son influence sur son fils; par moments, il pense comme elle...

— C'est donc pour cela, interrompit Tancrède, qu'hier Maxime ne voulait pas me laisser aller aux Alisiers.

— Il a fait cela! m'écriai-je indignée.

Ce procédé de Caïus me semblait le comble de la méchanceté. Il sait combien j'aime la société, surtout celle des jeunes gens, et ce trouble-fête se permet de me priver ainsi de ma distraction favorite! Je voulus lui en témoigner sur-le-champ mon mécontentement en le regardant d'une certaine façon, les yeux de côté dans les paupières et le menton en l'air, comme sa mère le fait dans les grandes occasions, mais ce fut peine perdue: Maxime, oublieux de ma présence, n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Marie-Luce. Elle racontait une anecdote bien intéressante sans doute, car l'honorable société semblait suspendue à ses lèvres.

Sans bien réfléchir à mes paroles, je me tournai vers Tancrède et lui demandai:

— Ne trouvez-vous pas que Maxime a l'air idiot?

Il me regarda un moment sans mot dire, puis il eut un sourire compliqué que je ne compris pas.

— Vous exagérez un peu, répliqua-t-il enfin.

Cette réponse me déplut. Quand j'exprime une opinion avec énergie, j'aime que l'on soit de mon avis. Alors, pour affirmer ma conviction inébranlable, je dis en insistant:

— Quel imbécile que Maxime!

Tancrède, d'un air tendre, se pencha légèrement vers moi, et murmura:

— Vous auriez donc été bien contente que j'aille aux Alisiers?

Cette question me fit voir qu'à ce moment Tancrède ne me comprenait pas du tout: il croyait que ma triste opinion de Maxime venait de mon dépit sur les obstacles qu'il avait pu mettre à la visite de Tancrède aux Alisiers... Et cela flattait mon nouvel ami, je le vis au mouvement qui le rapprochait de moi et à ses yeux si semblables quelquefois aux yeux d'Olivier. Alors, mes projets d'avenir revinrent en ma mémoire avec une force singulière. Si ma destinée est là, je dois lui tendre la main, quoi que puissent dire et penser tous les Gracques de Rome et de Navarre. Et je soupirai:

— Oh! oui, Tancrède, j'aurais été bien contente.

En même temps, j'opérai à mon tour un mouvement vers lui qui fut remarqué par mon impitoyable censeur, car nos regards se rencontrant à cette minute précise, je vis le sien si noir, si chargé de blâme que, malgré moi, je me reculai très vite, avant de me rendre compte de ce que je faisais.

— Dieu! que Maxime est assommant! exclamai-je à mi-voix.

— Ne vous occupez donc pas de lui, petite Ninette, et profitons bien tranquillement du plaisir d'être ensemble. Attention! Mme de Castelmoët regarde de notre côté, et qu'est-ce que je deviendrais, moi, si l'on vous enfermait chez votre grand-père pendant que je serais tout seul à Chassebois?

— Vous vous consoleriez bien vite, répliquai-je pour voir ce qu'il allait dire.

— Je ne me consolerais pas, petite Ninette.

— Cependant, cher Tancrède, vous devez voir si souvent dans le monde des jeunes filles plus intéressantes que moi!

— Jamais je n'ai rencontré personne qui vous ressemble, affirma-t-il très sérieusement, et je ne connais pas une jeune fille qui soit aussi gentille que vous!

Cette réponse me fut extrêmement agréable, j'aurais voulu que Maxime et sa mère l'entendissent.

Notre conversation fut interrompue par la chère voix grave de Mme de Mireval qui s'adressait à moi:

— Mademoiselle Janine, voulez-vous avoir la gentillesse de nous aider à servir le thé?

Je m'acquittai de cette mission de confiance sans la moindre maladresse, sous le contrôle de Marie-Luce qui dirigeait les opérations avec sa grâce habituelle. Plus heureuse que moi, ce fut elle même qui servit Mme de Mireval, pensant à tout, silencieuse et rapide, plus jolie que jamais avec, dans ses yeux, une flamme très douce que je ne lui connaissais pas.

Après le thé, qui fut excellent, et où nous rivalisâmes d'appétit, Gérard et moi, le comte nous proposa une promenade dans le parc.

— Allez, mes enfants, dit Mme de Mireval, prenez bien l'air, et cueillez tout ce que vous voudrez.

— Dieu, que j'aime votre mère! dis-je à Gérard quand nous fûmes sur le perron.

Cette remarque sembla lui faire grand plaisir.

— Ma mère est une sainte, fit-il avec ferveur.

Maxime lança de mon côté un regard dont je ne pus pas très bien démêler l'expression. Il est peut-être vexé que je ne lui fasse pas la même déclaration au sujet de sa mère...!

Gérard choisit lui-même les plus jolies roses pour les offrir à Marie-Luce et à moi. Tout en causant, nous arrivâmes à une belle allée d'acacias qui contourne une pelouse et conduit à un bois qui me sembla immense. Là, quelle fraîcheur et quel parfum!

Par terre, il y avait de la mousse, et dans [illegible]tte mousse, toutes sortes de fleurs; le [illegible] les arbres, des lianes grimpaient, et [illegible] le gazon étaient couvertes [illegible] rillant comme de la pous- [illegible] d'or [illegible] eil lançait à travers les [illegible] des flèches de lumière où [illegible] des moucherons. L'envie me [illegible]e comme eux, et j'esquissai un pas de [illegible] côté de mon ami Tancrède.

— Comme vous êtes joyeuse! remarqua-t-il.

— J'aime tant la vie aujourd'hui.

— Vous avez bien de la chance! interrompit Gerard derrière moi.

— Vous trouvez? demandai-je. Vous ne l'aimez donc pas, vous, la chère vie?

— Cela dépend! Pas tous les jours.

Cette réponse me stupéfia. Faisant demi-tour ,je me plaçai, les bras croisés, en face de Gérard, empêchant ainsi tout notre groupe de continuer sa promenade.

— Comment! m'écriai-je, comment osez-vous dire que vous n'aimez pas tous les jours une vie qui vous a tant gâté!...

Il essaya une protestation gémissante en regardant du côté de Marie-Luce qui baissait les yeux.

— Vous avez tout pour être heureux, monsieur Gérard, continuai-je. D'abord, votre mère est adorable. Ensuite, vous êtes riche, vous possédez un merveilleux château, un parc!... ce parc!... je ne trouve pas de mots pour dire ce que j'en pense; si je possédais un tel parc, je me croirais une princesse de conte de fée.

— Et puis? demanda Gérard.

— Et puis?... Est-ce que ce n'est pas assez? Et puis, vous avez encore une auto qui, à elle seule, suffirait à mon bonheur; et puis, vous qui aimez passionnément les gâteaux, vous pouvez en manger autant que cela vous fait plaisir; et puis vous faites des voyages; et puis... tout ce que je ne sais pas.

— Oui, tout ce que vous ne savez pas, répéta-t-il d'un ton lugubre.

— Avouez, monsieur Gérard, que vous êtes passablement ingrat. Moi qui n'ai pas le quart de la centième partie de votre bonheur, je trouve le plus souvent la vie fort agréable.

— Vous avez bien de la chance, mademoiselle Ninette. Voyons, dites-moi un peu ce que vous trouvez de si agréable dans la vie.

— Dans la vie en général, ou dans ma vie à moi? demandai-je.

— Dans votre vie à vous, répondirent comme un seul homme Gérard et Tancrède.

Celui-ci ajouta langoureusement:

— On désire toujours apprendre le secret des gens heureux.

— Ce qui me rend heureuse n'est pas un secret, messieurs, dis-je, très fière de mon importance; tout le monde peut en avoir autant. Ce qui me rend heureuse, c'est le soleil qui brille au-dessus de nous, c'est la nature verte ou dorée, les fleurs qui embaument, les fruits que je cueille; c'est Ban Papa qui me gâte et que j'aime; c'est la musique, le grand air, l'amour...

Je m'étais emballée en parlant; sans y prendre garde, j'esquissai un grand geste dramatique pour terminer cette phrase, comme une actrice sur la scène.

Maxime, appuyé au tronc d'un arbre, me regardait d'un air malveillant; un sourire moqueur se jouait sur ses lèvres et m'exaspéra; mais je fus bien vite calmée par la vue de Gérard dont le front n'était que tempête: mon effet n'avait été pas perdu pour celui-là.

— L'amour!... fit-il avec un petit sifflement. L'amour!... répéta-t-il d'une voix de baryton.

— L'amour, repris-je en soupirant. Ah! c'est bien ce qu'il y a de plus agréable dans la vie.

Maxime me fit les gros yeux, pour m'inciter à me taire, mais je feignis de ne pas m'en apercevoir et j'échangeai avec Tancrède un petit sourire de connivence.

— Avez-vous déjà tant d'expérience? demanda Gérard d'une voix moins lente que de coutume.

Cette réflexion m'offensa.

— Je ne suis pas si jeune que j'en ai l'air, allez! je connais fort bien la vie, et sutout les choses du coeur.

— Elle est effrayante, murmura Marie-Luce à côté de moi.

Je me tournai vivement vers elle, piquée au vif par cette exclamation pleine de blâme.

— Avez-vous déjà aimé? lui demandai-je.

Au lieu de me répondre, elle rougit jusqu'au blanc des yeux et bulbatia:

— Vraiment, mademoiselle, vraiment...

— Si vous n'avez pas encore aimé à votre âge, repris-je, il est probable que vous n'aimerez jamais. En ce cas, je vous félicite et je vous plains, car si vous échappez à de grandes douleurs, vous êtes aussi privée de bien des joies.

Pour affirmer ma supériorité en cette matière, j'allais continuer mes déclarations quand le fils de Cornélie m'interrompit d'un ton bref:

— C'est assez, Janine! Ne parlez donc pas ainsi de choses que vous ne connaissez pas.

Marie-Luce, un peu pâle, dit en souriant:

— Est-elle drôle, cette petite!

Une lueur inaccoutumée brillait dans les yeux tristes de Gérard dont le front bouillonnait toujours. Maxime, sans répliquer, reprit sa promenade interrompue, entraînat Marie-Luce avec lui. Pour échapper à cette société, je courus à toutes vitesse dans l'allée bordée de mousse, suivie par Tancrède que je mis au défi de me rattraper.

La course, l'air parfumé, la beauté de ces bois, chassèrent bientôt ma mauvaise humeur. Grisée de plaisir, je m'arrêtai pour respirer à pleins poumons le bonheur de vivre que je sentais en moi comme je ne l'avais jamais senti. Ce sentiment était si fort que je voulus le savourer à loisir, et que le présence même de Tancrède, à cette heure, m'eût semblé inopportune. Il était loin derrière moi; je résolus de le perdre, et m'enfonçai dans un épais taillis; autour de moi, je découvris des fleurs, des nids d'oiseaux; à mes pieds, des fraises mûres à point et un tout petit filet d'eau clair et frais comme du cristal. Le bonheur gonflait ma poitrine, mon cœur battait à grands coups précipités.

De peur de m'égarer, je m'orientai dans la direction du château, c'est-à-dire en revenant sur mes pas, et je m'efforçai de ne point faire de bruit pour n'être pas découverte et jouir plus longtemps de ma délicieuse solitude. Je marchais ainsi depuis quelques minutes quand le son de deux voix parvint à mes oreilles; instinctivement, je m'arrêtai; les voix se rapprochèrent. Enfin, à travers les branches d'un noisetier, j'aperçus Maxime et Marie-Luce qui causaient avec tant d'animation qu'ils oublièrent soudain de poursuivre leur promenade, et restèrent là, immobiles, dans l'étroit sentier vert et doré comme un bijou précieux. Je ne pouvais entendre leurs paroles: leurs voix s'étaient assourdies et les oiseaux jacassaient trop, mais je voyais bien Maxime, tout sourires, faisant la tête d'un homme dési eux de plaire. Marie-Luce, appuyée au tronc d un gros arbre, jouiat négligement avec les roses que Gérard lui avait données. Son amoureux fit un geste de mendiant; elle détacha une rose de ce bouquet et la lui tendit; alors, lui, l'imbécile, prit cette fleur et fourra son nez dedans comme s'il n'avait jamais senti de rose de sa vie. Les hommes sont décidément tous les mêmes!...

Mar e-Luce le regardait d'un air tout drôle. Il mit la rose à sa boutonnière de son veston et recommença à parler presque bas pu s il se rapprocha d'elle, lui prit ses mains et les baisa. Ce geste me dép ut; je trouvai grotesque qu'un monsieur qui se mêle tous les jours de faire la morale aux autres se permette à lui-même tout ce qui lui est agréable. J'eus beau me dire qu'ils étaient fiancés, cette raison loin de me satisfaire me sembla plutôt une circonstance aggravante qu'une excuse...

Pendant que j'étais là, paralysée d'indignation, Maxime baisait toujours les mains de Marie-Luce. Elle le laissa faire en souriant, puis, avec beaucoup de dignité, — je dois en convenir, — elle dégagea ses mains emp isonnées. Alors, ce fut elle qui parla; je n'entendais qu'un murmure de voix, et ses lèvres remuaient lentement. Ce qu'elle disait était sans doute une réponse heureuse à l'aveu d'amour de son adorateur, car Maxime sembla bouleversé. Il tressaillit, fit un pas en arrière, joignit les mains; son visage était pâle, et ses lèvres tremblantes... Marie Luce, très calme, continuait à parler en le regardant avec beaucoup de douceur; ses jolis doigts blancs posèrent comme une caresse sur l'épaule du bien-aimé qui baissa la tête, accablé sous le poids d'un trop grand bonheur. Enfin, il se redressa de toute sa hauteur et prononça quelques mots, le visage transfiguré de joie... Puis il se regardèrent en riant et de nouveau il prit les deux mains adorées qu'il baissa avec ferveur, tant qu'il voulut, car elle ne les retira pas. Ensuite, riant toujours, elle l'entraîna dans l'allée et je ne les vis plus.

Combien de temps restai-je ainsi derrière mon noisetier? et comment se fait-il que je me trouvai soudain assise sur la mousse, un mouchoir trempé de larmes entre les mains?... Je ne me souviens ni de m'être assise ni d'avoir pleuré...

La journée avait été trop chaude et trop chargée de plaisir, c'est pourquoi je n'éprouvai plus à partir de ce moment qu'une extrême lassitude. J'entendais bien à quelque distance mon nom prononcé par des voix éplorées, mais j'étais si engourdie qu'il me fut impossible de répondre. Cependant, la crainte d'être surprise à cette place par Maxime et Marie-Luce me donna

assez d'énergie pour me remettre sur pied. Je traversai le taillis sans souci de ma belle robe, et me retrouvai, — je ne sais comment, — dans la grande allée, juste pour m'y rencontrer avec Tancrède et Gérard qui me croyaient croquée par le loup.

— Où donc étiez-vous? demanda l'héritier de céans. Vous nous avez fait une belle peur, mademoiselle Janine!

— J'étais là, fis-je avec un geste vague.

Gérard, rassuré sur mon compte, me laissa aux soins de Tancrède pour se précipiter vers Marie-Luce et Maxime que l'on apercevait à cent pas derrière nous, ce qui permit à Tancrède de me poser tout un questionnaire.

— Pourquoi vous êtes-vous cachée comme cela? Etait-ce pour me fuir? Qu'y a-t-il? Où avez-vous été? Votre robe est dans un état!... On dirait que vous avez pleuré, avez-vous du chagrin? Qui vous a fait de la peine?

— Est-ce la réflexion de Maxime tout à l'heure qui vous a contrariée? C'est depuis ce moment-là que vous avez disparu. Vous savez bien qu'il ne faut pas faire attention à ce que dit Maxime.

Je ne sais pas pourquoi Tancrède a fait sur son ami cette remarque désobligeante. Bien que ne la partageant pas, j'eus la lâcheté de l'approuver d'un signe de tête; mais mon entrain ne revint pas.

Quand nous fûmes de nouveau réunis autour de Mme de Mireval pour prendre congé d'elle, la chère comtesse remarqua le changement qui s'était opéré en moi.

— Eh bien! petite fille, qu'avez-vous fait de votre joyeuse humeur?

Je répondis que j'étais fatiguée d'avoir trop couru dans son beau parc. Elle me caressa la joue, m'invita à revenir la voir et m'embrassa comme une vraie maman, Ah! que j'aime cette femme!

Pendant ce temps, les fiancés ont échangé à plusieurs reprises un regard et des sourires de connivence. Maxime me parut assez troublé; même, une fois, je crois bien l'avoir vu rougir.

Ma chère Yvonne, je suis bien malheureuse.

13 juin.

J'ai pleuré toute la nuit sans pouvoir fermer l'œil... Bien malin, celui qui me dirait pourquoi, car enfin, en quoi cela me gêne-t-il que Maxime aime sa fiancée et le lui dise? Il faut avouer que je suis une Ninette abominable. Je ne vois d'autre raison à mes larmes qu'une basse jalousie. Maxime est mon meilleur ami, je veux être aussi sa meilleure amie. Il avait toujours été si correct avec Marie-Luce que la pensée de son amour pour elle ne m'avait jamais offensée, mais depuis que je l'ai vu baiser ses mains avec tant d'ardeur, depuis que j'ai vu son visage bouleversé devant elle, je souffre.

Je consens à ce qu'il l'épouse, mais je ne veux pas qu'il l'aime!

14 juin.

Pour engourdir mon chagrin, j'avais résolu de flirter éperdument avec Tancrède dès que je le verrais. Je voulais par là montrer à Maxime que, moi aussi, je puis vraiment aimer et être aimée.

C'est pourquoi, avec la permission de mon grand-père, et l'escorte d'Auguste, j'allai, vers trois heures, à Chassebois.

Ils étaient tous là, sur la terrasse, les dames travaillant, et les hommes fumant. Comme je m'y attendais, Maxime causait avec Marie-Luce; Tancrède avait l'air de broyer du noir.

— C'est moi, dis-je en arrivant, je m'ennuyais tellement à la maison que je suis venue ici pour me distraire.

— Une jeune fille intelligente ne s'ennuie jamais, dit sévèrement Cornélie.

— Il faut croire alors que je ne suis guère intelligente, répliquai-je, car je me suis ennuyée à mourir toute la matinée

— Cela arrive à tout le monde, fit Marie-Luce avec douceur.

— Même à vous?

— Oui, même à moi.

— Ah! vous voyez! fis-je à Cornélie vexée.

— Ce n'est pas la même chose, objecta-t-elle pour garder le dernier mot.

Je le lui laissai, car il ne me plaisait pas d'entamer une discussion avec elle; il me semblait plus intéressant d'observer les amoureux, dont l'attitude confirmait toutes mes observations de la veille: regards échangés qui entrèrent dans mon cœur comme des aiguilles, sourire charmant de Marie-Luce, air gauche et guindé de Maxime qui ressemblait à un collégien timide... Après les saluts d'arrivée, ce monsieur n'eut même pas un regard pour l'infortunée Ninette. Ah! c'était bien le cas de me rabattre sur Tancrède, et de mener bon train l'aventure de mon mariage!

Je commençai avec lui une conversation, dont j'ai oublié le sujet et les termes, mais qui le dérida complètement. Malgré les sourcils froncés de Cornélie, je m'éloignai avec mon ami du groupe familial, et, sous le prétexte de lui montrer certaine rose, je l'entraînai dans le jardin; il m'eût été impossible de rester plus longtemps dans le voisinage des amoureux.

Dieu! qu'elle est jolie, la roseraie de Chassebois! Il faut en convenir, Mme de Castelmoët peut être fière de ses roses. Il y en a de toutes couleurs et de toutes formes, portant des noms extraordinaires qu'elle redit souvent avec une assurance qui provoque mon admiration et mon respect; moi, je ne puis pas me fourrer dans la tête ces noms impossibles; une rose est toujours une rose, et non pas un militaire ou une baronne.

— Ai-je raison? demandai-je à Tancrède après lui avoir présenté cette excuse de mon ignorance devant une admirable fleur, ardente comme une flamme.

— Oui, répondit-il en me regardant avec les yeux d'Olivier, oui, petite Janine, vous avez toujours raison.

— Vous dites cela pour rire? demandai-je tout interloquée.

— Est-ce que je ris, Janine?

— C'est que, mon cher Tancrède, Cornélie trouve toujours que j'ai tort, et Maxime aussi.

— De grâce! mignonne petite amie, laissons Maxime et Cornélie, nous ne sommes pas ici pour parler d'eux.

— C'est vrai.

Et je suivis, très fière de ma sagesse, le monsieur qui trouve que j'ai toujours raison.

Il m'amena, par les méandres de la roseraie, jusqu'à l'allée d'ormes, si majestueuse, que Maxime prétend être la plus belle parure de Chassebois. Nous y marchâmes quelque temps en silence... Je sentais sur moi le regard de Tancrède, mais je feignis de ne point m'en apercevoir, et pas une fois je ne tournai la tête de son côté. Je pressentais que cette journée devait amener l'événement capital de ma vie, et mon cœur battait trop fort pour qu'il me fût possible de continuer les plaisanteries que j'avais débitées sur la terrasse quelques minutes plutôt.

Cette impression m'était venue en pénétrant dans la grande allée... Il me semblait marcher dans la nef d'une église où seraient déplacée trop de bruit et trop de gaieté.

— Qu'avez-vous, petite Ninette? demanda Tancrède étonné de mon silence.

— Je n'en sais rien, répondis-je. N'éprouvez-vous pas, vous-même, quelque chose d'inexplicable, très grave et très troublant?

— Pas du tout, fit-il avec un sourire, j'éprouve seulement quelque chose de très doux comme chaque fois que nous sommes ensemble. Mais vous, petite Ninette, en se rapprochant de moi, qu'est-ce qui vous trouble ainsi? racontez-le à votre ami.

— Puisque je n'en sais rien! Cela vient de me prendre tout de suite, Dieu sait pourquoi. Expliquez cela si vous pouvez.

Cette réponse parut lui plaire.

— Savez-vous, dit-il, que vous êtes une adorable petite Ninette?

— On me l'a déjà fait comprendre, répliquai-je, mais c'est la première fois qu'on me le dit en termes si clairs.

— Cela ne vous fâche pas au moins.

— Pas du tout, cela me fait plaisir, au contraire. La pensée de me savoir adorable me comble de joie. Cependant, il me faut constater une chose bien triste, bien humiliante: les personnes auprès desquelles je vis me jugent mal; celles qui me jugent bien ne font que passer dans ma vie pour disparaître ensuite et m'oublier à jamais.

— Vous oublier!... ce n'est pas moi qui vous oublierai, soyez-en sûr, petite amie.

Un banc de pierre se trouvait à notre droite; il me prit doucement la main pour me conduire jusque-là et, par oubli peut-être, il garda ma main dans la sienne quand nous fûmes assis à l'ombre des grands arbres.

— Comment pourrait-on vous oublier? continua-t-il en pinçant le bout de mes doigts.

— Demandez à ceux qui m'ont aimée, repartis-je d'un ton tragique.

A vrai dire, je n'en connaissais qu'un, Olivier, qui m'eût montré sa préférence, mais, de bonne foi, je crus à cette minute que tous les hommes qui ont occupé ma pensée et mon imagination ont été amoureux de moi.

— C'est vrai, reprit Tancrède d'un ton badin, c'est vrai, vous avez tant d'expérience en amour!

Il ne me plaisait guère qu'il me pinçât ainsi le bout des doigts, mais je supportai cet ennui en silence pour ne point contrarier mon avenir que je sentais autour de moi.

La situation actuelle me rappelait le temps d'Olivier, et aussi les conseils de Maxime; cette fois, mon censeur n'aurait pu m'accuser d'imprudence comme au mois d'avril: ce n'était pas un inconnu qui me faisait la cour, c'était un Fondanèsel... Mon grand-père le connaissait et il était venu aux Alisiers en passant par la porte. Je ne faisais donc rien de déraisonnable...

— A quoi pensez-vous, petite Janine? me demanda soudain mon compagnon.

— A vous, répondis-je en toute franchise.

— A moi? Que vous êtes donc gentille!

— M'aimez-vous, Tancrède?

— En douteriez-vous, par hasard? demanda-t-il en pinçant si fort mes pauvres doigts que je faillis crier de douleur.

— Je crois que je vous plais, dis-je, mais je ne suis pas encore sûre que vous m'aimiez vraiment, et moi, ce que j'ai toujours rêvé, c'est le grand amour.

— Celui que vous m'avez expliqué l'autre jour et que vous connaissez si bien, n'est-ce pas? demanda-t-il.

J'aurais eu honte de lui dire que j'avais exagéré la valeur de mon expérience... Je me contentai donc d'incliner la tête sans répondre, ce que, d'ailleurs, il prit pour un acquiescement.

— Je voudrais bien savoir, continua-t-il sans me regarder, quel est l'heureux objet de ce grand amour, ou plutôt les heureux objets, puisque vous avez aimé trois fois.

— Pourquoi voulez-vous le savoir?

— Pour tâcher de leur ressembler.

— Voudriez-vous donc me faire perdre mon cœur une quatrième fois, mon cher Tancrède?

— Puisque vous le retrouvez toujours, ce cœur, c'est qu'il n'est jamais tout à fait perdu...

— Heureusement, ce doit être si triste de ne plus pouvoir aimer!

— Vous avez toujours raison, petite Ninette.

Comme je le regardais en souriant, il ajouta, se penchant vers moi:

— Décidément, vous me plaisez beaucoup, beaucoup.

— Tant que cela? fis-je en dégageant ma pauvre main meurtrie.

— Plus que cela, répliqua-t-il avec le regard d'Olivier.

— Vous dites cela pour rire, Tancrède.

— Je le dis parce que c'est vrai, Janine.

— Qu'est-ce qui me le prouve?

— Ah! coquette! coquette! petite fille coquette! Ne le savez-vous pas aussi bien que moi, à quel point vous me plaisez? Vos moindres gestes ont une grâce provocante dont vous n'êtes peut-être pas responsable, mais que vous employez avec une perfection merveilleuse. Comment avez-vous pu trouver toute seule, dans cette campagne, cet art de plaire que tant de femmes vivant dans le monde n'arrivent pas à acquérir? Janine, ne me regardez pas ainsi, vous savez bien que j'ai raison.

En toute franchise, je tombais des nues, et je ne comprenais rien à de telles paroles. Je suis si peu coquette que jamais cette pensée n'a troublé mon examen de conscience; M. le curé peut le dire, et lui qui me connaît bien ne m'a jamais interrogée là-dessus dans mes confessions. Je le dis aussitôt à Tancrède.

— Alors, c'est un mystère, répliqua-t-il. Parole plus incompréhensible que les précédentes!

— Enfin, continuai-je, peu importent vos énigmes. L'essentiel est que je vous plaise.

— L'essentiel est que vous me plaisiez!... Oh! chère petite Janine!

Ces mots étaient à peine proférées que sa bouche s'avançait à un millimètre de ma joue.

Comme dans un éclair, je vis devant moi, en lettre de feu, la recommandation suprême de Maxime: "Sous aucun prétexte, ne vous laissez jamais, jamais embrasser par un jeune homme!" Et puis, je ne sais pourquoi, une colère folle me prit à la gorge... enfin, je ne puis l'expliquer moi-même, peut-être bien qu'il n'y a aucune explication à donner et que j'ai agi dans un accès de folie, — toujours est-il que, ses lèvres étant à moins d'un millimètre de ma joue, je fis un bond en arrière et lui appliquai de toutes mes forces une griffe magistrale.

— Bravo, Ninette, bravo! cria la voix de Maxime.

Il était là, devant Tancrède tête basse, et devant moi, furieuse, rouge comme un coq, et la main brûlante de la correction infligée. Sa vue me sembla le ciel ouvert; je criai de joie en m'élançant vers lui. Mais sans s'arrêter à ma chétive personne, il s'approcha de ma victime:

— N'as-tu pas honte, Tancrède, gronda-t-il, n'es-tu pas honte de manquer ainsi au respect que tu dois à une enfant sans expérience, orpheline, venue ici en toute confiance, et dont nous sommes responsables?

— Quel mal ai-je fait? balbutia le pauvre garçon tout penaud.

Maxime prit son ami par le bras et l'entraîna dans l'allée. Moi, laissée seule, bouleversée de ma colère, de mon audace, de l'intervention de mon censeur, je m'enfuis en courant jusqu'à la fontaine bien abritée des regards indifférents par un massif de rhododendrons. Comme la veille, et sans savoir pourquoi, je me jetai par terre et je sanglotai, la tête enfouie entre mes bras repliés. Un nom revenait sur mes lèvres tremblantes' "Maxime, Maxime!..."

Comme il avait été bon de prendre ma défense quand je me croyais coupable envers Tancrède! Comme il s'était montré chevaleresque et généreux envers la pauvre orpheline abandonnée!...

" Maxime... Maxime... Pourquoi en aimez-vous une autre? pgurquoi ne puis-je rester votre seule amie..."

— Ninette, ma chérie, ne pleurez pas ainsi.

C'était sa voix, sa chère voix, qui prononçait ces mots à mon oreille.

Je me redressai dans un élan, et ,assise sur la margelle de la fontaine, je lui montrai sans honte mon visage ruisselant de larmes. Assis auprès de moi, il parla, mettant dans mes yeux ses yeux pleins de mystère:

— Chère petite amie, toute seule dans le vaste monde, ne pleurez plus, je suis là. Laissez-moi être votre guide, et n'essayez plus d'aller ainsi où bon vous semble, sans savoir si le chemin que vous prenez ne conduit pas à la douleur. Ce n'est pas votre faute, tout cela, vous étiez si seule, vous ne savez rien, et vous croyez savoir tant de choses! Ninette, ne pleurez plus, je suis là.

Bien loin de me calmer, ces paroles dites d'une voix tendre amenèrent une nouvelle crise de larmes. Cette fois, je pleurais non plus de rage ni de regret, je pleurais d'émotion sur ma tragique destinée d'orpheline, et de joie à sentir là mon ami retrouvé. Lui, caressait doucement mes cheveux comme un grand frère compatissant; c'était si bon que j'aurais voulu que cette minute durât toute ma vie.

Je pus enfin prononcer quelques mots:

— Vous êtes là, Maxime, mais vous n'y serez pas toujours, je serai de nouveau toute seule, et cette pensée me fait mourir de chagrin!

— Que dites-vous, ma chérie? reprit Maxime avec bonté. D'abord, moi, je serai là toujours; et puis, un temps viendra où vous aimerez vraiment... vous vous marierez...

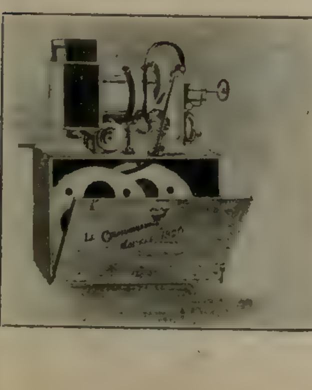
— Maxime, je ne me marierai pas! je croyais aimer Tancrède, eh bien! quand il a voulu m'embrasser, j'ai compris que je ne pouvais pas, qu'il n'y avait rien pour lui dans mon cœur. Je suis incapable d'aimer ... et je ne veux pas rester toute seule!... j'ai tant besoin qu'on m'aime!

De nouveau, je me laissai glisser sur le sol, et je sanglotai tout haut comme un petit enfant. Maxime se mit à genoux auprès de moi, et à voix presque basse me gronda doucement:

— Ninette chérie, vous n'êtes pas une petite fille, relevez-vous, et ne dites plus jamais que vous êtes seule, puisque je suis là. Me comptez-vous pour rien, petite amie?

— Maxime, répliqai-je plaintivement, en montrant ma tête ébouriffée, taisez-vous, vous me faites mal; je crois bien que c'est à cause de vous que j'ai le cœur si gros... Vous êtes mon ami, mon grand ami, cela ne me suffit pas: je veux être, moi, votre meilleure amie. Mais vous aimez Marie-Luce.... Et je suis jalouse. Ah! que je souffre!

Il me prit dans ses bras, me fit asseoir de force sur la pierre de la fontaine et tint mon visage entre ses mains pour l'obliger à le tenir découvert devant lui.



LA MERVEILLE DE 1920 — LE "COSMOGRAPHE"

Cinematographe portatif combiné—30 livres (cinéma et lanterne magique) pour maisons d'éducation, cercles paroissiaux, familles.

DONNANT UNE IMAGE DE 10 PIEDS. S'adaptant à tous les circuits électriques, sans aucun danger d'incendie.

Séances de projection et de cinéma données partout pour fêtes, réunions, etc. Location et échange de films. Verres de projection faits sur commande. Photographies en tous genres. Collection de Vues Canadiennes, pour projection et illustration de volumes et conférences.

Tél. Est 6272. Agent, EDGAR GARIEPY, 704, rue St-Denis, Montréal.

— Est-ce vrai, Ninette, vous souffrez, cause de moi? Vous voulez que je vous aime plus que Marie-Luce? Vous voulez que je vous aime plus que tout au monde?

Je fis un geste d'acquiescement, sans pouvoir prononcer un mot. Il reprit, avec un regard qui me bouleversa:

— Soyez heureuse, ma chérie, et rendez-moi un peu de l'amour que j'ai pour vous...

— Maxime!... oh! Maxime!...

Les grands arbres et les buissons vacillèrent autour de moi, une sueur froide couvrit mes tempes... je crus que j'allais mourir.

— Au nom du ciel, Ninette, revenez à vous, criait la voix de mon ami. Dieu! qu'elle est pâle! Janine, ma bien-aimée, regardez-moi.

Pouvais-je désobéir à cette voix adorée? Je mis dans mes yeux tout l'amour méconnu refoulé depuis six mois, et qui revenait impérieux à cette heure bénie, cet amour qui, soudain, remplit si complètement ma vie qu'il me semblait n'avoir jamais vécu sans l'avoir là, au fond du cœur.

Qui pourra dire la douceur enivrante de ces regards échangés, plus éloquents que des paroles. Ah! comme j'étais sûre de *lui*, comme je *le* sentais sûr de moi!

Ce fut seulement ensuite que s'éveillèrent des craintes et des doutes.

— Maxime! m'écriai-je alarmée, et Marie-Luce? que deviendra-t-elle, si vous ne l'aimez plus?

— Je ne l'ai jamais aimée, chère petite folle, mais j'ai beaucoup d'amitié pour elle depuis hier, car c'est elle qui m'a ouvert les yeux.

Alors, il me raconta que, dépité de ma déclarations au sujet de Tancrède, de mes reproches sur les obstacles qu'il mettait à ma destinée, poussée par sa mère qui depuis des années — rêve de Marie-Luce comme belle-fille, il s'était décidé à faire la cour à cette jolie personne. Hier, dans le bois de Mireval, il risqua une déclaration; à quoi Marie-Luce répondit qu'elle avait un autre projet d'avenir. C'était même ce projet qui avait amené les Fondanèse à Chassebois... Bref, après avoir assuré Maxime de sa confiance et de son amitié, elle lui dit son gros secret. Cet hiver, à Paris, il a été question d'un mariage entre elle et Gérard de Mireval. La vue du beau château a levé ses dernières hésitations. Bref, elle est décidée à épouser l'héritier de tant de splendeur, et d'autant plus volontiers que Gérard lui semble un excellent garçon.

— Cette explication, continua Maxime, enleva un gros poids de mon cœur. Mon soulagement fut si visible que Marie-Luce en fit la remarque, disant: "Voilà une joie peu flatteuse pour moi, mais je vous comprends, Maxime. J'ai deviné ce que vous ne savez peut-être pas encore vous même. Ah! votre cœur est bien pris, croyez-moi." Je ne voulais pas comprendre, mais j'étais heureux, et depuis hier Marie-Luce et moi nous avons eu deux secrets dont les autres ne se doutaient pas.

— Maxime, n'y avait-il donc pas eu de promesse entre vous? Votre mère m'avait dit que vous étiez fiancé; voilà pourquoi je me suis défendu de vous aimer.

— Ma mère vous a dit cela?

Une grande ombre voilà son beau visage heureux. Puis il pressa son bras autour de mes épaules et m'attira contre lui.

— Ma mère a pour moi des ambitions qui ne sont pas les miennes, mais elle m'aime et me veut heureux. Quand elle saura que c'est vous seule que j'ai choisie et que tout mon bonheur est entre vos chère petites mains, elle vous donnera sans regret la place qu'elle réservait à Marie-Luce.

— Je ne crois pas, fis-je tristement.

— Ma mignonne, si vous l'aimiez un peu, si votre cœur ne restait pas fermé devant elle, je suis sûr qu'elle vous aimerait beaucoup, et vous me rendriez si heureux!

— Pour vous rendre heureux, Maxime, je serais capable de tous les héroïsmes. Je sens déjà que je vais adorer votre mère.

Je disais cela, sans nulle envie de plaisanter, dans toute l'ardente sincérité de mon cœur.

Le soleil devant nous mettait des éclaboussures de lumière parmi le gazon émaillé de fleurs; les arbres répandaient sur nous une ombre chaude et palpitante; un rosier nous envoyait en larges effluves son parfum évocateur de contes orientaux. Nous ne disions plus rien. J'éprouvais une joie complète à reposer sur l'épaule de Maxime ma tête fatiguée par les larmes récentes. Les yeux clos, je savourais le bonheur d'aimer et de me savoir aimée. Le silence de cette heure était rendu plus intense par le bourdonnement d'un insecte et le bruit monotone de l'eau tombant goutte à goutte dans la fontaine...

En entrou'vrant les yeux, je vis un papillon tout près de moi, un papillon fauve brodé d'or et d'écarlates; je sentis sur ma joue le frôlement de ses ailes... Sur ma joue, puis sur mon front; mais comme il s'attarde cette fois, comme il est lourd et brûlant!... Ah! Maxime, ce sont vos lèvres, et rien en moi ne se révolte, et je referme bien vite les yeux pour mieux sentir sur mon front votre premier baiser...

— Pourquoi souriez-vous, ma chérie?

— Maxime... Qui donc m'a dit un jour: "Sous aucun prétexte, une jeune fille ne doit jamais jamais se laisser embrasser par un jeune homme."?

— Moi, c'est différent, Ninette, je suis votre fiancé!

Il est mon fiancé, est-ce possible! Est-ce vrai?

Yvonne chérie, c'est à vous la première que j'en fais la confidence. Ah! que vous aviez raison, et que la vie est belle!

15 juin.

Ce matin, j'ai reçu la visite de Marie-Luce. Comment avais-je pu la trouver antipathique? Il n'y a rien de meilleur, de plus beau et de plus sage qu'elle.

Je lui ai tout raconté; elle m'a dit sa joie d'avoir contribué à mon bonheur en dessullant les yeux de Maxime. Ensuite, elle m'a confié que sa mère a donné hier sa réponse à Mme de Mireval. Comme moi, elle prévoit que Cornélie, — Mme de Castelmoët, veux-je dire, — n'acceptera pas sans peine la surprise que nous lui préparons. Aussi, pour nous aider, Marie-Luce parlera de son mariage avant que Maxime ait fait à sa mère l'aveu de nos fiançailles. Ce dernier événement lui semblera moins abominable si elle sait d'avance qu'il n'y a rien à faire avec les Fondanèse.

26 juin.

Aujourd'hui, Maxime est venu deux fois aux Alisiers, le matin et l'après-midi. Nous avons ensemble redit notre cher secret ensemble, nous avons détruit les souvenirs étrangers d'un sentiment frivole, les fleurs et la lettre qui me venaient d'Olivier.

Puis, il m'a raconté les nouvelles de Chassebois: Marie-Luce a parlé. Mme de Castelmoët est atterrée, jamais son fils ne l'a vue dans une telle prostration. Il faut attendre quelques jours pour lui porter le second coup. Mais comme je n'y pouvais plus tenir, j'ai tout dit a Bon Papa en lui demandant le secret. Lui qui me considère comme une merveille ne trouve pas du tout extraordinaire le choix de mon héros, et il n'a pas l'air de se douter que Cornélie puisse y faire la moindre objection.

18 juin.

Marie-Luce s'est encore dérangée pour moi hier. Qu'elle est donc bonne et gracieuse! Cette fois, elle était accompagnée de Maxime et de Tancrède qui m'a fait les plus humbles excuses, en ajoutant, chose étrange, que, depuis plusieurs jours, il avait deviné que j'aimais Maxime, ce qui a ravi mon cher fiancé.

Alors, pourquoi ce grand bêta de Fondanèse me faisait-il la cour, et voulait-il m'embrasser? Les hommes sont décidément bien compliqués.

Nous sommes allés tous les quatres à Chassebois où M. de Mireval est venu faire la demande officielle, sans se douter le moins du monde du supplice qu'il infligeait à la maîtresse de céans.

Gérard, survenu peu après, a revu de son air triste mes félicitations enthousiastes. Cependant il m'a avoué être parfaitement heureux de sa chance.

— Pourquoi êtes-vous si rayonnante? a-t-il ajouté... Je vous reconnais à peine. vous êtes toute changée.

Il paraît que le bonheur transforme les petites filles en jeunes filles.

21 juin.

Les Fondanèse sont partis. J'étais là. Mme de Castelmoët n'est pas allée à la gare à cause d'une névralgie qui la torture, prétend-elle. Il est certain que la contrariété, l'humiliation, et peut-être la colère, l'ont rendue malade. Je lui ai tenu compagnie pendant que Maxime accompagnait les partants jusqu'à Grisolles où ils devaient prendre le train d'une heure.

A son retour, Mme de Castelmoët est restée dans le petit salon et Maxime et moi nous avons passé sur la terrasse une après-midi merveilleuse. Vers le soir, Cornélie nous a rejoints. Notre air de bonheur lui a paru suspect, car elle nous a regardés avec une évidente inquiétude. Ni lui ni moi ne pouvions plus cacher notre cher secret. Quand on est heureux comme nous le sommes, on a besoin de le crier à la nature entière.

Maxime a donc parlé, moi, j'écoutais en tremblant.

A ma profonde surprise, elle n'a pas bondi d'indignation, elle n'a pas menacé son fils de le maudire. Elle a soupiré et dit simplement:

— C'est un grand malheur!

Je crois que le coup des Fondanèse a brisé sa belle énergie.

Moi, devant ce quart de consentement, je me suis élancée vers elle, je l'ai prise par le cou, et je l'ai embrassée à pleine bouche comme si elle était ma vraie maman.

— Je vous aimerai tant qu'il vous faudra bien m'aimer aussi, dis-je, et nous

serons deux pour faire du bonheur à Maxime. C'est lui, avant tout, qui doit être heureux, n est-ce pas? Et personne jamais ne l'aimerait comme je l'aime... Si vous vouliez m'aider, je pourrais me corriger de mes défauts, me transformer pour être moins indigne de vous. Je n'ai pas de maman, moi, je ne sais pas ce qu il faut faire... Voulez-vous être maman?

Elle m a carressé la joue; je l'ai regardée pour la première fois en mettant mon cœur dans mes yeux, et nous avons pleuré ensemble. Maxime, alors, est venu entre nous et pour nous mettre d'accord a posé sur nos fronts, — en commençant par sa mère, — un délicieux baiser.

Tandis qu il me reconduisait aux Alisiers, il m a dit d un air inquiet:

— Est-ce vrai que vous voulez vous transformer sous la direction de ma mère?

— Du moins, je l'essayerai, Maxime.

— C est que, je vous défends de changer, petite Ninette. Si vous vous transformez, je sais ce que je perdrai, mais je ne sais pas ce que je retrouverai!....

Dans l'air violet, nos rires joyeux s'égrenèrent, effarouchés de l'audace d'un tel propos... Si Cornélie avait entendu! Mais Cornélie était loin, les oiseaux étaient couchés; seules les ancolies d'azur et les tremblantes graminées dressèrent la tête à nos paroles... mais elles ne les répéteront pas.

FIN

Dans notre numéro de février:

"LAURENCE ALBANI"

de

M. PAUL BOURGET,
de l'Académie Française

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - - MONTREAL

Tél: Main 8037



LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

POUR LE MARIAGE IL EST ULTRA-CHIC D'OFFRIR DES FLEURS DE CHEZ

ED. FERNAEY FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHONE EST 1878 3-1 F.



BOTTINES ET SOULIERS
DE LUXE
POUR DAMES ET MESSIEURS

Une Seule Qualité:
LA MEILLEURE

Thomas Dussault

281 STE-CATHERINE EST, près St-Denis.

Mesdames, N'oubliez pas que pour avoir le plus beau choix de

Costumes, Manteaux, Fourrures, Robes, Jupes, Toilettes.

AUX MEILLEURS PRIX

Vous devez vous adresser

COIN MAISON GAGNON WOLFE

591 Est Rue Ste. Catherine.



CULTURE PHYSIQUE

Par MADAME HENRIETTE TASSE

La culture physique est seule capable de fournir un contrepoids et de rétablir l'équilibre dans notre civilisation sédentaire, nerveuse et agitée.

Le Club National en ouvrant ses portes a comblé une lacune: les Canadiens-français ont maintenant leur Y. M. C. A. Enrôlons-nous en grand nombre, car la santé est la première des armes dans le combat de la vie. Faisons du sport cela donne de la force, de la résistance, de l'intrépidité, du courage, de l'énergie.

M. Louis Barthou, ancien Président du Conseil, en France, dit: "que si la culture physique a eu ses promoteurs avant la guerre, sa réussite sous toutes les formes, elle s'est surtout démontrée depuis la guerre. Le soldat français est par l'élan, par l'entrain, par l'action, par le mouvement le premier soldat du monde. Personne ne lui refuse cette place. Mais il y a d'autres soldats qui lui sont peut-être supérieurs par la force par la souplesse, par l'aisance dans la marche. J'ai vu les uns et les autres et, je dois le dire en toute vérité, les mouvements et les cadences y témoignent d'une culture physique qui leur donne un rythme trop souvent absent chez le soldat français."

"Les Grecs connaissaient à peu près comme nous tous les exercices physiques, dont Solon avait décrété l'obligation. Vous savez quels soldats furent les Grecs de Platie, de Marathon et de Salamine."

La beauté physique développe la beauté morale et Vauvenargues a dit qu'il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

M. Jean Finot assure qu'il dépend de nous d'étendre la durée de notre vie et qu'un exercice physique d'une vingtaine de minutes par jour, suivi d'un bain froid pourrait faire reculer la vieillesse de vingt à trente ans. D'après ses observations on peut continuer certains exercices physiques au-delà de cent ans; on peut même débuter à l'âge de soixante-dix ans avec des avantages appréciables.

Quant on a fait de la culture physique durant plusieurs années, on n'est évidemment pas plus jeune; mais on se sent plus jeune, on est moins accessible à la fatigue, à la maladie.

Bismarck en 1851, pris de pessimisme, soigne sa neurasthénie par des bains dans le Rhin, au clair de la lune. Il pratiquait, outre les exercices en plein air, des exercices en chambre. Il mourût à quatre-vingt-trois ans.

Gladstone lui aussi avait dès sa jeunesse pratiqué les exercices physiques, qu'il continua jusqu'aux dernières années de sa vie. Il est mort à quatre-vingts ans.

Bryant, le poète et journaliste américain retira un grand avantage de la culture physique; à quatre-vingt-quatre ans, tous les matins il faisait encore des exercices durant une heure; marchait jusqu'à son bureau de l'"Evening Post", une distance de trois milles; ne prenait jamais l'ascenseur et montait neuf escaliers de la rue à son bureau.

Le Président Day, de l'Université de Yale ayant été tuberculeux a dix-sept ans, améliora sa santé par la culture physique et vécut jusqu'à quatre-vingt-cinq ans.

Victor Hugo naquit chétif et malingre, l'homme ne ressembla pas à l'enfant. Il se portait très bien et comment a-t-il pu vivre avec une santé aussi robuste jusqu'à quatre-vingts-trois ans. C'est qu'il faisait de la culture physique et prenait des bains de mer.

Lamartine monta à cheval depuis son enfance jusqu'à son extrême vieillesse pendant près de soixante-dix ans.

Clémenceau, quoique âgé de soixante-dix-huit ans, fait une heure de gymnastique tous les matins, ce qui explique son extraordinaire vitalité.

Il y a des sports pour tous les âges et pour tous les goûts, à nous donc de choisir ceux qui sont à notre portée si nous voulons vivre longtemps et exempts des infirmités de la vieillesse.

La mort sera vraiment alors le soir d'un beau jour, nous quitterons la vie satisfaits de pouvoir léguer une santé vigoureuse à nos enfants qui, à leur tour, la lègueront à leurs descendants et nous aurons peut-être contribué à prolonger la vie bien au delà de la limite actuelle.



—Vous n'avez pas d'enfants, mais, est-ce héréditaire?

Madame votre mère en a-t-elle eu, elle-même?

A la jeunesse Canadienne-Française laborieuse.

Lisons chère jeunesse et laissez moi redire:
Il n'est rien ici-bas de meilleur que s'instruire;
Bien des journées pourtant s'achèvent sans effort,
Rien nous n'avons tenté, pour prendre notre essor.
Augurant l'avenir, sommes nous satisfaits?
Il sera croyez-le, ce que nous l'aurons fait.—
Réservons chaque jour des moments à l'étude,
Il est bon méditer dans une solitude,
Et, s'assignant un but, la voie semble moins rude.

Des livres mes amis, voilà ce qu'il vous faut
Et c'est pour le progrès que je le dis bien haut,
On ne peut s'en passer si l'on veut être un homme,
Marquez sur vos carnets: LA LIBRAIRIE DEOM!

UN ARTISAN MONTRÉALAIS.

LE COURRIER DE MADELEINE

V. J. MONGEAU.—Ces petites réclames recommandaient toutes les maisons qui annonçaient dans la Revue Moderne, sans distinction de nationalité. Puisque j'acceptais leur annonce, comment n'aurais-je pas accepté leur réclame? Voilà une mentalité qui doit disparaitre si nous voulons détruire le fanatisme chez-nous. Quant à notre Revue, elle s'efforcera toujours d'être juste pour tous ceux qui l'encouragent et lui aident à vivre.

MDE EUCLIDE T.—Votre lettre nous a fait plaisir, et je tiens à vous en remercier avec ma plus sincère gratitude. Revenez, votre place vous sera gardée.

LIERRE GIVRE.—Je suis heureuse de vous retrouver dans notre nouveau chez-nous, bien à nous celui-là! Je crois que cette médecine, dont nos mères usaient abondamment, est à tous égards, recommandable, et qu'elle ne saurait faire que du bien. 2.—L'ammoniaque corrige très souvent ce défaut, brossez à rebrousse-poil, puis secouez vigoureusement. C'est le meilleur procédé à suivre, le seul que je puisse vous conseiller. Merci des mots de bienvenue.



Chapeau "éventail", en faille Louis XIV, orné d'une cocarde fourrure et "argent".

Chapeau en velours noir, drapé par des broderies d'argent et garni de minoches de singe.

Toque souple en velours "nègre", garni de cygne glycériné.

NERVEUSE.—Il serait mal de continuer de souffrir d'une chose qui peut être si facilement enlevée. Le dépilatoire Vazelo annoncé ici au milieux du feuilleton produit des résultats extraordinaires. Il n'est nullement dommageable, et ne coûte qu'une piastre, plus les six sous d'expédition, si l'envoi doit être fait par la poste. L'on m'affirme qu'une boîte peut durer des années, et arriver à la suppression totale des poils follets.

MME J. MICHAUD.—Quelle joie de se retrouver après tant d'années. Oui, je vous revois telle que vous étiez alors, rieuse et aimable. Je vois que vous n'avez pas changé. Je crois qu'en 1921, de grandes fêtes vont nous réunir dans notre vieux couvent. J'y serai probablement, et vous, et l'autre ancienne compagne dont vous me parlez? Comme nous aurons de la joie à retrouver notre jeunesse et notre fraicheur d'âme! Je vous remercie de votre joli souvenir. Il me reste doux infiniment!

MADELON.—Je souhaite longue vie à la nouvelle carrière de la gente courriériste.

YVONETTE DE BERNIERES.—De tous les éloges, le votre me devient étonnamment cher. C'est vous qui avez trouvé que la Revue Moderne avait une âme. Rien ne vaut cela, et cette âme est toute dévouée aux intérêts canadiens, dans tous les domaines, croyez-le bien. Vous allez écrire de nouveau, en évitant la note personnelle toujours si dangereuse, et qui nous vaut parfois des ennuis. Mais sans parler de vous, vous saurez traduire vos pensées exactement, et vous serez plus à l'aise même pour écrire. Vous m'écrirez longuement, je vous répondrai juste quelques lignes, mais dans ces courtes réponses, vous sentirez mon amitié s'en aller vers vous.

BLONDINE.—Vous voyez que je vous ai bien reconnue. Mais oui, la Revue Moderne a des dépots à Rimouski, chez Madame Lauzier, et chez M. Noel, le libraire. Tous les mois, vous y trouverez la revue qui vous permettra de rester en communion de coeur et de pensée avec nous.

MME VVE F.B.—Vos bonnes paroles me font plaisir, et je vous en remercie.

MDE GEO. A. M.—Comme je suis contente de vous retrouver! J'espère que vous êtes heureuse là-bas, et que vous y trouverez de vrais amis comme ceux que vous avez laissés derrière vous. Puisse notre revue vous distraire et devenir votre amie, comme l'était jadis le "royaume" où nous sommes connues et appréciées.

RUTH.—Je suis contente de votre joie. Maintenant, croyez-vous possible de faire un dépot de la Revue Moderne dans votre jolie petite ville.? Et seriez vous assez gentille de regarder autour de vous pour me donner ce renseignement? Notre Revue a un de ces succès qui réconfortent! Tant mieux! Les Canadiens-français prouvent éloquemment combien ils aiment les talents du pays, et quelle justice, ils leur rendent. La première union, c'est celle des groupes dans la race, n'est-ce pas? Il faut y atteindre, afin que rayonne plus grand, le génie latin dont nous sommes, sur ce continent, les héritiers et les défenseurs.

ANITA L.—Vous trouverez votre réponse dans le Courrier poétique.

S. A. B. A. P.—Si quelqu'un de mes lecteurs, voulait bien me donner pour vous l'adresse où vous procurer la généalogie de la famille Girouard, croyez que je me ferais un plaisir de vous transmettre ce renseignement. Je prierais simplement ce correspondant complaisant de mentionner votre pseudonyme, afin de faciliter l'échange. Le courrier de Madeleine est absolument gratuit. Je suis heureuse que votre mari s'intéresse à notre Revue, après avoir montré de l'indifférence pour toutes vos lectures. C'est un témoignage qui vaut son pesant d'or pour celle qui, justement a rêvé de rapprocher dans une oeuvre, les intelligences et les coeurs qui se côtoient souvent, sans jamais se comprendre. Et puis témoigner que la race a des talents supérieurs,



Toilette de bal pour jeune fille, en soie et tulle

les grouper ces talents autant que possible, n'est-ce pas un rôle qui tente? Des noms manquent dans ma liste que j'aurais voulu y inscrire, tels que ceux de MM. Thomas Chapais, l'Abbé Camille Roy, le Père Valentin Breton, Omer Héroux, Georges Pelletier, et d'autres également qui, absorbés par des travaux importants et précieux, n'ont pu répondre à notre invitation.

FRANC-COEUR.—Si éminemment doué que soit le chef nationaliste, certaines de ses idées peuvent être discutées. M. Beauchesne, loin d'exaler des rancunes personnelles qui n'existent sûrement pas, a simplement émis l'opinion que certaines campagnes de M. Bourassa ont créé une légende anti-anglaise. L'école nationaliste peut répondre, ici où la plus large hospitalité lui est offerte, ou ailleurs si elle le préfère. Mais nos collaborateurs doivent être libres d'exprimer leurs opinions, pourvu qu'ils sachent le faire avec la courtoisie dont M. Beauchesne a d'ailleurs donné l'exemple. "S'unir pour grandir" ne signifie pas que l'on doive constamment s'encenser. Au contraire, il doit plutôt affirmer notre ascension vers le progrès. Or, pour cela la critique est nécessaire.

Soyez tout de même assuré que je ne laisserai molester personne ici, et que la Revue Moderne même dans ses plus grosses discussions, gardera le ton discret de la bonne compagnie. Notre programme préconisant l'union entre les races, il conviendrait également de parler de ceux qui dans l'Ontario et ailleurs ont créé la légendre anti-française.



Robe de velours taupe avec tunique de dentelle d'argent. Guimpe et cravate en dentelle d'argent.

ROSANNE.—Merci, vous êtes très-gentille, et je vous remercie de cette chaude sympathie.

JACQUELINE.—Bonjour, petite fille au clair sourire. Vous aimez la Revue. Tant mieux, et faites-là aimer autour de vous, puisque vous la croyez susceptible de faire du bien. Et revenez souvent, au coin où l'on vous attend.

LEOLAH.—Les produits parfumés "Arley"? Je ne les connais pas. Peut-être une correspondante vous dira-t-elle où vous pourrez me les procurer. Voici l'autre numéro que vous attendiez impatiemment. Puisse-t-elle vous plaire autant que ses devancières.

BEATRICE L.—Je persiste à croire que le choix doit venir de vous... Maintenant, vous recevez régulièrement—ce que vous savez. Ne me demandez aucune explication. Je dois bien cela à l'enfant du vieux poète qui a miraculeusement souri à ma jeunesse pleine de rêve!

E. D.—Je n'y comprends rien. Mais je vous fais adresser ce qui manquait, et j'espère que le tout vous est heureusement parvenu. L'intérêt que vous portez à notre oeuvre me fait plaisir, et je vous en sais un gré particulier.

MENDIANTE.—C'est sans doute que vous n'avez pas encore rencontré celui qui doit fixer et absorber toute la tendresse de votre coeur. Peut-être aussi êtes vous destinée à jouer dans la vie un autre rôle que celui de la mère de famille. Enfin, étudiez mieux que jamais votre vocation, et puissiez vous arriver à solutionner votre cas Sybil de Maisy vous dira votre caractère. Moi, je n'y entends rien de rien...

CLAIRE FONTAINE.—Si vous hésitez, ne le lui donnez pas. Henry Bordeaux a une grande réputation comme romancier catholique. Personnellement, je n'ai pour lui aucune prédilection. Son oeuvre est fort inégale. J'ai déjà lu de lui un roman où figurait une jeune Canadienne, comme vous n'en avez jamais connue heureusement. Libre, légèrement bebête, parlant un salmigondis de français, d'anglais, et de belge, exaltée et folle au possible. Ce cher M. Bordeaux avait cédé à la manie de M. Maurice Barrès; il avait évidemment écrit de chic, c'est-à-dire, sans connaître et sans voir. Enfin, ce fut une erreur, et aussi une épreuve, et je vous prie de croire qu'a l'avenir, je vais devenir aussi circonspecte que M. l'Abbé Bethleem. Les auteurs que vous me citez, tout en étant excellents, sont plutôt médiocres. Je viens de lire le dernier roman de l'un d'eux très-populaire paraît-il en ce pays, mais tellement insipide et rabâché, que j'hésiterais à la reproduire, même si l'on m'y sollicitait. Oui, je vous donnerai encore du Bordeaux, mais dans votre note, et de façon à rendre justice à cet auteur. Merci, à part la réserve, pour toutes ces jolies choses dont vous accompagnez La Revue Moderne.

L'ETUDE.—Oui, il fallut clore le courrier avant le dernier billet. La Revue déjà débordait. Enfin, nous verrons à tout régulariser. Comme vous êtes gentille tout de même, de témoigner d'une si grande impatience.

ENQUETE.—Mais oui, ce sera ravissant cette parure de fourrure que vous offre le Salon de Fourrure (500 rue S.-Hubert, près Ontario) et je vous conseille d'autant plus de ne pas rater l'occasion, que c'en est une... d'occasion, et que vous ne retrouverez jamais.

JEAN PLEURE.—Mais, vous ne me voyez jamais dans ces fauteuils où l'on enfonce... Je n ai pas du tout le goût du confortable. Je n'aime que les sièges raides qui ne vous permettent pas de vous endormir et vous rappellent le devoir. Habituez vous à me regarder auprès d'une machine à écrire. Mais me voyez jamais les yeux fermés auprès d'un grand feu, et tranquille et assoupie. Vous m'avez fait plaisir, et je tiens à vous en dire merci.

MDE W. P.—Mais non, il ne fallait pas me féliciter tout d'abord. J'aime bien cette franchise absolue. Il me semble qu'ensuite, nous devons mieux nous comprendre, et nous rendre justice. Adressez vous au Ministère de la Milice, à Ottawa et si vous ne recevez pas de réponse satisfaisante, écrivez-moi, et je verrai a éclaircir votre situation.

EGLANTINE.—Il faut écrire plus lisiblement, comme plus longuement, vous raconter un peu, puis joindre à votre lettre, la modeste somme de 25 sous, en timbre, pour espérer une réponse dans notre Courrier Graphologique.



Grand manteau orné de belles fourrures.

A. BROS.—Je ne termine pas votre nom, tant je sens que vous l'avez usurpé. Avez-vous déjà entendu cette expression de nos bonnes vieilles, en parlant de personnes vilaines et sournoises: "Elle a l'âme noire." C'est à méditer.

MANOELA.—Des amitiées comme la vôtre paient, et bien au-delà toutes les mesquineries.

LA MAMAN DE LA PETITE MADELEINE.—Comme c'est rafraîchissant et aimable de vous entendre et comme je vous aime, et comme aussi j'aprécie la chance qui vous a associée à un être de bonté et de délicatesse. Soyez heureuse de votre sort. Tant d'autres n'auraient jamais su le douceur de votre âme sensible. Je n'oublierai jamais, combien toujours, vous fûtes mon amie.

ATTENTIVE.—Je n'y comprends rien moi-même, tant je suis sûre d'avoir répondu à toutes les lettres que j'ai reçues de vous. Quelques-unes ont du se perdre en route, et la dernière est inscrite ici quelque part. La fatalité de la mise en page, l'importance des articles de Noël, a fait mettre de côté une grande partie des réponses du courrier. Dorénavant tout ira bien.

CORINE H. R.—Je voulais répondre longuement à votre bonne lettre, si confiante et si personnelle, mais je suis sûre que vous me pardonnerez d'écrire ici quelques mots ou je veux mettre toute ma chaude sympathie. Oui, j'imagine ce que vous devez éprouver et je vous comprends bien, allez. Heureusement que vous êtes cultivée, ce qui vous permet de mettre dans votre vie, les meilleurs éléments de distraction, ceux de l'esprit. Pourquoi ne pas écrire? La voilà, la grande, la salutaire, la belle distraction, Usez-en donc, vouiez-vous?

IGNOTUS.—Savez-vous que vous avez justement pris le pseudonyme d'un grand journaliste qui a écrit dans la "Presse" et ailleurs, des souvenirs de bon vieux temps. Il faudra donc le changer pour éviter tout malentendu. Ce n'est pas mal cette petite chose que vous me soumettez, et si vous vouliez développer vos qualités d'imagination, et soigner votre style, vous arriveriez sûrement à un joli succès.

INCONNUE.—Je publierai, et en attendant je vous remercie de l'aimable intérêt que vous manifestez envers la Revue Moderne.

VONNE.—J'espère que le tout vous est parvenu en parfait ordre? Je vous sais gré de votre affectueuse pensée.

LINETTE.—Et ce que vous êtes aimable Ce n'est rien encore de le dire, il faut vous avoir lue. De toute mon âme, merci.

PAQUERETTE.—Vous êtes tout ce qu'il y a de plus doux et de plus charmant. Pourquoi douter ainsi de vous? Il ne faut pas. Réfléchissez bien à tout ce qu'il faut accomplir d'efforts sérieux, pour atteindre au résultat dont l'on rêve, et songez aussi que les énergiques seuls, atteignent à leur idéal.

FEE MINA.—Je voudrais peupler mon empire de fées qui aient votre âme, votre âme fière et limpide comme le beau cristal. Merci.

B. A. F.—Merci. Je me souviens de vous avec tant de tendresse. Pourrais-je oublier que vous avez fait chanter, et comment encore, les orgues de Notre-Dame, au plus solennel moment de ma vie! Vous aimez La Revue Moderne, et vous m'en voyez ravie!

JEANNINE.—Jamais, félicitations ne furent plus tendrement reçues.

L'ETUDE.—Je retrouve votre première lettre, admirablement écrite, et dans une pensée si parfaite et si belle.

Votre amitié est vraiement de celles qui réconcilient avec le genre humain. Est-cea ssez dire combien je vous en remercie.

CLEMENTE.—Comme vous êtes bonne de m'avoir écrit cette jolie lettre. Déjà je savais que vous deviez être aimable,—parce que "telle mère, telle fille,"—mais de vous avoir trouvée plus douce encore que je l'espérais, m'est fort sensible. Je vous réitère ma très sincère invitation, et j'ai hâte d'apprécier vos premiers essais.

TIT LOUP FOU.—Certes, oui, et toutes grandes encore.

FLO.—Votre petit article sera lu, puis publié, je l'espère bien. Je vous remercie de votre chaude sympathie.

INCONNUE.—Merci pour la recette qui doit apporter de merveilleux résultats. Et merci plus encore pour vos aimables attentions.

E. D.—Votre lettre m'apportant la preuve d'une si parfaite communion de pensée, de goût d'espoir, ne pouvait que me causer une joie bien sensible, et je tiens



Elégantes toilettes de réception.

à vous en exprimer toute ma gratitude. Déjà, j'ai reçu un article du professeur de culture physique de la Palestre nationale, et voilà un de vos voeux tout de suite comblé. Je voudrais tous les exaucer ainsi! J'aime que les amis de la Revue Moderne me communiquent leurs idées et leurs projets, et me secondent ainsi dans la tâche d'instruire et d'intéresser nos lecteurs.

PETITE NERVEUSE.—Comme c'est bon d'être ainsi encouragée et comprise.

MIA ISOLA.—Votre article passera en lecture, et je souhaite vivement que la décision prise, me permette de vous publier bientôt.

MALVINA D.—Votre cher souvenir m'est précieux, et je me trouve bien heureuse de compter des amitiés telles que la vôtre.

MME E. A. F.—Madame Louis Fréchette, la veuve de l'illustre poète, demeure au Numéro 505 Saint-Denis, et elle se fera un plaisir, j'en suis certaine, de vous donner les renseignements que vous désirez. Pour faire partie du courrier, il n'y a qu'à écrire. C'est notre coin d'intimité, toujours ouvert aux amis de La Revue Moderne.

FRANCINE.—Vous êtes une très chère et très précieuse amie, et j'apprécie hautement le dévouement que vous apportez à servir la cause de notre Revue.

BRIN D'EPINE.—Ce que vous me racontez ne m'étonne pas J'en ai entendu bien d'autres... Enfin, laissons faire, et tâchons de remplir notre vie noblement et utilement. Si je pouvais causer cinq minutes avec vous, il est probable que nous aurions des choses amusantes à nous conter, et des impressions très sincères à échanger. A vous aussi je souhaite tant et tant de belles choses... Que votre vie soit à jamais embellie par les meilleures joies de l'esprit et du coeur.

HELENE DE CHATEL.—Votre missive m'a émue. Oui, je sais combien fut tragique le trépas dont vous me parlez, et quelle mélancolie il a jeté sur votre jeunesse. Celles qui meurent ainsi, ne souffrent pas, une angoisse, c'est tout. Cette certitude doit adoucir le grand chagrin de ceux qui les pleurent. Vous serez notre petite amie, c'est juré, et dans ce coin d'intimité, vous me raconterez vos rêves et vos espoirs, comme vous m'avez dit votre première grande douleur.

L. A.—Non, vous n'êtes pas naive, vous êtes bonne, ce qui est bien différent. Et je vous sais gré de m'avoir écrit toutes ces choses qui font du bien.

G. SPERE.—Devant l'expression si sincère d'un sentiment que je respecte pardessus tout, il n'y a qu'à s'incliner. Je suis désolée d'avoir attristé une âme aussi sympathique que la vôtre. Néanmoins, je sens que vous êtes prête à toutes les indulgences; alors faites en bénéficier M. Henry Bordeaux, et le pauvre Greuze... Le deuxième numéro a du vous faire plaisir, et tous ceux qui suivront, veulent ardemment satisfaire à tous les sentiments comme à tous les espoirs. Je n'ai rien à ajouter à la réponse donnée dans le dernier numéro à "Scrupuleuse". Je vous remercie de votre lettre.

MADELEINE.

Note.—A l'avenir le Courrier sera fermé le 20 de chaque mois, au lieu du 28. Les nécessités de l'impression nous contraignent à ce nouveau règlement, dont nos correspondants s'accomoderont volontiers.



Pourquoi la froide saison vous retiendrait-elle en ville aux fins de semaines? Avez-vous déjà songé à visiter

LES LAURENTIDES

en hiver et à revoir sous le frimas et le givre ces pittoresques endroits ou l'été dernier vous vécûtes de si délicieuses journées?

Apportez vos skis, vos raquettes ou vos patins, car toute la région invite aux sports d'hiver et offre aux amateurs l'occasion de s'en donner à coeur joie.

Renseignements aux bureaux des billets du

PACIFIQUE CANADIEN.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COMMERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA. LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL, Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON, Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

BANQUE DE MONTRÉAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	$20,000,000	Réserve	$20,000,000
Profits indivis	1,812,854	Total de l'actif	545,304,809

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président
Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice- Président
R. B. Angus, Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
C. R. Hosmer, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.
D. Forbes Angus, Ecr.
William McMaster, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, C.M.G.—M.C.
Harold Kennedy, Ecr.
H. W. Beauclerk, Ecr.
G. B. Fraser Ecr.
Colonel Henry Cockshutt
J. H. Ashdown, Ecr.
E. W. Beatty, Ecr., K.C.

Siège Social: MONTREAL
Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl., 47 rue Threadneedle, E.C., G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo, Pall Mall, S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal 17 Place Vendôme.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO: 27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American Banque (possédée et contrôlée par la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear, Curling, Ferryland, Gaultois, Grand Falls, Greenspond et St-George.

4-4 F.

Encore deux mois d'hiver

Il est temps encore de vous procurer

Un Bon Manteau

—avec ou sans fourrures—

Costumes bien chauds

GRAND CHOIX DE

ROBES — JUPES — TOILETTES

Les plus hautes qualités pour les plus BAS PRIX.

COIN MAISON GAGNON WOLFE

Telephones: Prive Est 2637 Bureau et Magasins Est 1004

591 Est Rue Ste. Catherine, *MONTREAL*

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920



— Tu grandis, ma Jeanne ; tu ne seras heureuse qu'avec de la Religion, du Travail et de l'ECONOMIE.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Vous invite tous, grands et petits, à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

A.-P. L'ESPERANCE, Gérant général.

BUREAU PRINCIPAL ET SEIZE SUCCURSALES A MONTREAL

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

4-1 F.



Plus de "GERCURES"

—avec le savon BABY'S OWN et de l'eau tiède.

Lavez-vous avec de l'eau tiède et le savon BABY'S OWN — rincez-vous et séchez-vous bien, et votre peau restera fine et ne se gercera jamais.

Le Meilleur pour Bébé et le — Meilleur pour vous. —

Albert Soaps, Limited, Mfrs, Montréal

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COMMERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA. LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL, Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON, Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNERALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000

Réserve et profits non distribués: $140,781.25

Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETES Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montreal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général

J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

4-6 F.



Révolution des Vieilles Théories sur les Fonds de Pension !

"POUR LES LECTEURS AU DESSUS DE 21 ANS"

¶ La *Caisse Nationale d'Economie*, avec sa nouvelle création, la 2e Période, laisse loin derrière elle tous les anciens systèmes de rentes viagères, et bouleverse du coup toutes leurs théories.

¶ Cette nouveauté concerne exlusivement les personnes de 21 ans et plus.

¶ Un bref exposé de chiffres fera ressortir les avantages exceptionnels de ces pensions viagères mieux que tous les raisonnements du monde.

¶ Prenons un jeune homme avec une bonne position qui puisse épargner sans difficulté chaque année $240.00, montant qu'il place à la *Caisse Nationale d'Economie* 2e Période, durant 20 ans consécutifs. Qu'arrive-t-il au bout de ce laps de temps ?

¶ Ce jeune homme possède alors en propre, dans l'institution, un capital personnel de $4,800.00 tout en jouissant simultanément d'un revenu que produirait un capital de $20,000.00. C'est en quelque sorte une économie de $4800.00 pour jouir de $20,000.00.

¶ Si bien que si cet homme intelligent est entré à 21 ans dans la 2e Période, il aura déboursé en 20 ans $4800.00 et il pourra retirer à lui seul, de 41 ans à 66 ans, sous forme de pensions annuelles la somme de $24,982.64. Ce qui ne signifie pas qu'il cesse d'être rentier à 66 ans, au contraire, il le sera jusqu'à la mort, et cela ajoute encore aux profits indiqués.

¶ La 2e Période comprend des classes de $30.00, $60.00, $90.00, $120.00 par an.

¶ Tous sont cordialement invités à venir s'enquérir de cette nouveauté ou tout au moins à faire demande de notre brochurette gratuite.

"COMMENT S'ASSURER DES RENTES".

La Caisse Nationale d'Economie

286, rue St-Laurent, Montréal.

A. W. PATENAUDE, Gérant.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

1ère Année—No 4 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 février, 1920

SOMMAIRE:

"Dans un pays de progrès comme le Canada, la Librairie doit être le magasin le plus populaire."

LA LIBRAIRIE DÉOM,

251, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

EST LE VÉRITABLE MAGASIN POUR TOUS

Téléphone : Est 2551

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue S.-Hubert, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke, téléphone: Main 8037.

Adresse postale : Casier 35, Station N, Montréal.

Vue intérieure de la "Patisserie Française"



PATISSERIES DE GRAND CHOIX

GLACES — SORBETS — PETITS FOURS

Restaurant à la Carte

A la "Patisserie Française" vous êtes assurés d'un service courtois et rapide.

CUISINE POUR LA VILLE

KERHULU & ODIAU, **propriétaires**

Téléphone Est : 799 / 4928

Nous accordons une attention spéciale aux ordres par la poste.

176, rue ST-DENIS,
MONTREAL

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Par MADELEINE

L'œuvre de l'Université de Montréal passionne tous les esprits, et beaucoup envient, en ce moment, ceux qui peuvent se permettre le grand geste, qui est aussi le joli geste. Tous voudraient offrir la grosse somme. Le mouvement est si grand, et l'honneur de la race est engagé! Il faut applaudir hautement les hommes fortunés qui mettent le beau chiffre dans la souscription lancée avec un si sincère enthousiasme, car si riches qu'ils puissent être, rien ne les force à remplir ce que nous appelons volontiers un devoir national. Nous devons être contents d'eux et les louer hautement! Diminuer la splendeur de leur don d'une pensée jalouse serait mesquin et puéril.

Cependant, si petit que soit le don, il ne faut pas avoir honte de donner! Ce don aidera à la création du grand centre de pensée et d'éducation que sera la nouvelle université de Montréal. Il semble que le feu soit passé à temps pour permettre de commencer en neuf toute une œuvre de vie intellectuelle et morale. Nous étions un peu honteux de la vieille université. Récemment, une amie de France, à qui je faisais visiter la ville, admirant la magnificence de McGill, me dit: "Montrez-moi maintenant l'université canadienne-française." J'éprouvai alors ce bizarre pincement au cœur que l'on appelle de la honte, et j'évitai de pousser jusqu'au modeste édifice dont le feu a fait depuis une ruine. Pour rien au monde je n'aurais voulu imposer une comparaison brutale à cette femme qui croyait, sans doute, que Laval devait rivaliser de splendeur avec McGill, et j'alléguai la distance qui séparait les deux institutions...

Un chiffre énorme a été mentionné, avec le doute que l'on puisse réaliser cette somme fabuleuse parmi le peuple canadien-français où les très-grosses fortunes se comptent. Pourtant, si peu de particuliers peuvent donner la forte somme, nous avons néanmoins des institutions fort riches qui ne manqueront pas de souscrire le très gros montant. Je pense à l'illustre Compagnie de Saint-Sulpice qui est l'une des corporations les plus riches au monde, et certes la plus riche au pays. Saint-Sulpice a toujours entouré et soutenu notre œuvre universitaire. Elle donnera davantage, maintenant que les besoins réclament encore et encore plus. Soyons sûrs qu'elle saura faire une souscription, digne de la puissance de sa maison, et digne de la race française du Canada. Avec un tel concours nous pouvons espérer atteindre au chiffre mentionné, chiffre qui restera peut-être encore insuffisant, pour réaliser l'œuvre qui doit placer l'université de Montréal sur un pied d'égalité avec l'université McGill. Nous n'avons pas le droit d'hésiter, se condamner à l'infériorité serait désastreux.

L'on ne saurait faire trop grand, trop beau, trop parfait le centre d'éducation où la jeunesse d'aujourd'hui et de demain se préparera à la vie Trop longtemps nous avons négligé de nous donner une université digne de notre race. N'était-ce pas une pitié de voir, à la sortie des cours, toute cette belle jeunesse massée au coin d'une ruelle, ne sachant comment dépenser son activité, condamnée à l'inertie, alors qu'un terrain de jeux lui aurait permis d'avoir son âge! Et quelle plus belle chose, en vérité, à vingt ans, que de pouvoir avoir son âge!

Elle nous déplaisait notre vieille université. Elle représentait une humiliation toujours dressée! Faisons-là claire, ensoleillée, radieuse et splendide notre université de Montréal. Mettons-y tout notre fierté, toute notre tendresse aussi. Il faut aimer cette œuvre par-dessus tout, puisqu'elle s'adresse à ce que nous comptons de plus sacré: la jeunesse. N'oublions pas que cette jeunesse qui, demain, devra dicter nos destinées, ne saurait être trop supérieurement préparée aux grandes luttes. Plus elle sentira de quelle sollicitude nous l'entourons, mieux elle comprendra la grandeur du rôle qui doit lui échoir, et sa conscience s'en trouvera mieux éclairée, et son patriotisme en deviendra plus conscient et plus fervent. C'est en lui donnant la nette certitude que rien ne doit être épargné pour sa formation intellectuelle et morale, comme pour son plein épanouissement physique, que nous l'initierons aux grands devoirs qui, bien remplis, font la gloire et le bonheur des races.

Et je veux terminer cet article par un merci à la France, notre belle et chère France qui en contribuant à notre oeuvre universitaire, nous prouve qu'elle aussi..... se souvient!

NOS BESOINS INTELLECTUELS

Par OLIVAR ASSELIN

(*Suite et fin*)

Nous avons par exemple à Montréal des écoles qui à tort ou à raison visent à donner tout ensemble l'enseignement commercial et l'enseignement secondaire moderne — qui en tout cas préparent à la fois au commerce ou à l'étude du génie. Dans un tel programme les humanités sont forcément condamnées à la portion congrue, tandis que l'anglais au contraire reçoit forcément la part du lion. Quant à moi, tout en déplorant l'association et, jusqu'à un certain point, la confusion de deux enseignements qui n'ont par eux-mêmes rien de commun, je ne m'étonne pas que l'anglais ait pris dans la combinaison la prépondérance. Mais où je commence à m'inquiéter, c'est quand je vois ces écoles enseigner en anglais les mathématiques et la comptabilité. Dussé-je scandaliser quelques milliers d'illettrés, je l'avouerai franchement et hautement: au simple point de vue pratique, je ne comprends pas que des matières comme les mathématiques, qui ont tant à faire dans la formation générale de l'esprit, et la tenue des livres, où la haute compétence s'acquiert plutôt par l'intelligence de quelques principes essentiels que par la pratique des formules consacrées — et dont le vocabulaire anglais peut d'ailleurs s'apprendre en huit jours par le jeune homme intelligent qui possède déjà des notions de cette langue, — je ne comprends pas, dis-je, que de pareilles matières s'enseignent en anglais à des petits Canadiens-Français. En supposant notre jeunesse éternellement vouée à servir dans les administrations anglaises — ce que notre rapide ascension économique rend de moins en moins probable — ou éternellement admise à cet honneur mitigé — ce que les dispositions de plus en plus hostiles du Canada anglais à notre égard rendent tout à fait improbable — la chose qui lui importe le plus, c'est encore, et d'un grand bout, d'être intelligemment initiée aux fondements des connaissances qui seront son gagne-pain. Or, l'expérience de tous les temps démontre qu'il ne sortit jamais rien de bon d'un enseignement hybride; que la formation générale doit forcément souffrir d'un entraînement de l'esprit vers des objets contraires, d'un partage de l'attention entre des procédés d'étude et d'assimilation essentiellement opposés. Mais cette conception erronée de la pédagogie a chez nous, au point de vue national, une conséquence non moins lamentable, qui est de fermer à l'idée française celles des cases cérébrales où s'élaborera plus tard le vocabulaire financier, industriel et commercial. Pour une race dont l'existence même est dans une large mesure liée à la finance, à l'industrie et au commerce, le fait vaut la peine d'être médité.

Nous croyons, nous, qu'à la seule condition de compléter sur des sujets spéciaux ses connaissances d'anglais, le jeune Canadien-Français qui au sortir de l'école commerciale saurait raisonner, calculer et compter parfaitement en français deviendrait vite le plus apte à gagner sa vie. La prétention des illettrés, c'est que ce jeune homme aurait moins de chances de succès que ces rutilants petits lauréats de calcul et de comptabilité anglaise qui de leur crâne bien léché, mal bourré et quelque peu enflé ne sauraient tirer une seule phrase viable, anglaise ou française. Admettons pour un instant la prétention des illettrés: va-t-on au moins s'ingénier à rétablir par d'autres moyens dans l'intelligence de l'élève, au profit du français, l'équilibre qu'un enseignement mal conçu y aura détruit? J'ai des raisons toutes particulières de ne le pas croire, et voici lesquelles.

Un de mes amis a l'un de ses fils à l'externat d'une de ces écoles. Ayant remarqué que souvent, après sept heures de classe, le jeune homme doit encore travailler deux ou trois heures à la maison, il demande des explications aux directeurs. — "Cher monsieur", répondent ceux-ci, "votre fils n'est pas traité plus mal que nos pensionnaires, qui font exactement le même travail. — Mais alors, les pensionnaires aussi seraient surmenés... — Mon cher monsieur, le soir, s'ils ne travaillaient pas, ils n'auraient rien à faire. — Vous n'avez donc pas de bibliothèque? Vous regardez donc comme négligeable d'éveiller par la lecture la curiosité intellectuelle? Trois quarts d'heure de bonne lecture par jour donneraient à vos élèves le goût des études générales, les prépareraient peut-être à devenir des hommes d'affaires cultivés, leur feraient comprendre qu'il y a dans la vie d'autres récréations que les courses de chevaux, le "vaudeville" américain — qui n'est pas du vaudeville — ou le cinéma; les amèneraient peut-être au point de soupçonner quelques-unes des manifestations les plus hautes de la vie française." A quoi l'on répond péremptoirement: "Ceux de nos élèves que la lecture intéresse peuvent lire le dimanche ou les jours de congé."

Est-il besoin de le dire? Ces deux caractéristiques de notre enseignement commercial et de notre fameux enseignement secondaire moderne — d'une part indifférence absolue à la culture générale de l'esprit, et d'autre part engouement pour des procédés d'enseignement qui en définitive, et si fort qu'ils en imposent à l'aristocratie de l'analphébitisme, ne profitent pas plus à l'anglais qu'au français, — ont profondément influé sur l'état intellectuel de nos classes commerciales. Non seulement on ne sait pas le français (ni d'ailleurs l'anglais), mais on n'aura jamais l'idée ni le goût de l'apprendre. A quoi bon, puisque on est dans les affaires, et qu'il est convenu, réglé, décrété, que la seule langue des affaires est l'anglais? Un Anglais d'Ontario qui revient d'une importante mission commerciale faisait dernièrement connaître à ses concitoyens qu'en certains pays européens le français est essentiel aux tractations commerciales. Le brave homme a évidemment fait là une découverte. Que dirait-il si on lui révélait qu'en dehors des Etats-Unis et de l'empire britannique la langue du commerce est presque partout le français? Mais une race foncièrement "insulaire" et foncièrement "primaire" est bien excusable d'entretenir là-dessus des préjugés, quand, en pays canadien-français, une maison d'enseignement canadienne-française s'applique, négativement par l'indifférence à la culture générale, activement par le caractère bâtard de son enseignement, à aggraver encore l'anglomanie de nos boutiquiers. Dans l'ordre de l'esprit, il est toujours risqué de vouloir établir des rapports rigoureux de cause à effet. Ne vous semble-t-il pas cependant qu'un enseignement qui d'abord, sans nécessité, pousse notre jeunesse à l'anglomanie en des matières où le bon sens plaide au contraire pour le français, et qui ensuite ne se préoccupe pas d'éveiller en elle, par de saines directions générales, les énergies réactives, a sa part de responsabilité dans le gâtisme intellectuel dénoté par nos enseignes?

* * *

Faut-il l'ajouter, hélas! notre langue s'appauvrit aussi pour une autre raison, qui est que nos lectures habituelles sont du galimatias.

L'homme le plus dépourvu d'humour pourrait, je crois, s'assurer un beau succès de gaîté devant n'importe quel auditoire français en lisant sans commentaires des morceaux choisis de nos journaux. J'ai connu au Canada deux chansonniers français qui expédiaient cette prose au ballot à leurs amis de Montmartre, pour les faire "rigoler", comme ils disaient; et je n'oserais me flatter de n'avoir jamais figuré dans ces hilarantes exportations. Si donc j'introduis dans ma conférence un sujet comme la qualité de notre journalisme, ce n'est pas pour me donner l'occasion de quelques faciles plaisanteries: l'heure est trop grave, les heures trop brèves et trop précieuses; c'est uniquement pour rappeler à mes confrères que, nous qui faisons profession d'écrire, nous n'avons pas le droit, par exemple, de parler d'instruction publique, si par un scandaleux abus de la lettre imprimée, nous défaisons le travail, même imparfait, de l'instituteur. Parmi ceux que les nécessités de l'existence ont attelés à quelque vaste entreprise de publicité commerciale — et la plupart de nos journaux sont-ils autre chose? — je sais combien sont humiliés du métier qu'on leur fait faire et de l'impuissance où ils sont, je ne dirai pas de se cultiver, mais de conserver le peu qu'ils apprirent à l'école. Ceux-là au moins me comprendront; ceux-là au moins ne seront pas tentés de me maudire.

Voici d'abord un journal agricole qui se tire à 48 pages de 14 pouces x 10 et à 85,000 numéros, et qui est adressé gratis aux cultivateurs du Québec par les soins du gouvernement. Il se partage à peu près également entre la rédaction et la réclame. Je n'aurai même pas la peine de l'ouvrir, puisque je lis au verso de la couverture, en tête d'une page entière de même acabit:

"CE QU'IL VOUS EN COUTE EN VOUS PRIVANT D'UN RENFREW.

"Vendre la crème aux prix d'aujourd'hui est comme vendre de l'or d'une mine sur votre ferme. Imaginez-vous donc le propriétaire de riches quartz d'or extrayant l'or avec une machine choisie pour son bon marché!

"Un homme choisit un séparateur à crème pour son bas prix. Bientôt le bol branle, les engrenages se disloquent. Les femmes se plaignent que le bol est haut, que le nottoyage est fatiguant et que la machine est dure à faire marcher...

"Sauvez-vous cette expérience coûteuse en examinant le Renfrew."

Le peuple de nos campagnes aime à lire; depuis quelques années surtout, il s'intéresse très activement à tous les problèmes d'économie rurale. Dans 85,000 foyers, la prose que je viens de citer sera lue ligne par ligne, mot par mot. Réfléchissez seulement qu'il y en a comme cela vingt-quatre pages de 10 pouces x 14. Le journal en question présente aujourd'hui au lecteur une rédaction variée et intéressante; il pourrait être chez nous un puissant auxiliaire de la petite école française. Il enseigne aux cultivateurs à mieux travailler, à gagner honnêtement plus d'argent, plus de bien-être, et c'est tant mieux pour eux et pour la race. Croyez-vous qu'il leur enseigne également à parler français?

Un coup d'œil sur les quotidiens vous convaincra que la rédaction ordinaire de la réclame n'y diffère nullement de celle de nos enseignes. C'est le même dévergondage dans les mots, la même imprécision dans la pensée, le même mélange inintelligible de français et d'anglais en des phrases qui n'ont au demeurant rien de l'un ou de l'autre. Au moins, le texte courant, la "matière à lire", — plût à Dieu que l'autre ne fût pas à lire! — diffère-t-elle sensiblement de la réclame? Nous allons, si vous le voulez, en faire l'épreuve tous ensemble.

Je vous entends dire: "Un journaliste épluche ses confrères. Dans dix, douze, vingt, trente pages de prose remplies hâtivement, à la pelle, il trouve, en cherchant bien, quelques lignes de mauvais français! La belle affaire!"

Si cela vous agrée, nous analyserons brièvement dix ou vingt lignes prises au hasard en tête de la première page d'informations, dans toutes les feuilles d'une même date — disons mardi 16 décembre — d'une même ville que nous supposerons être Montréal.

Grosse nouvelle dans la *Terre ancestrale.* "LE SALAIRE DES EMPLOYES CIVILS — IL DONNERA LIEU A UN GROS DEBAT A LA LEGISLATURE." Et au-dessous, solitaires, pour faire à la manchette un beau pendentif, ces deux mots: "Les députés."

> Un gros débat, dit le correspondant québecquois du journal, aura lieu au cours de la présente session concernant le salaire des employés civils. Tout d'abord un bill sera présenté à ce sujet comme mesure du gouvernement par l'hon. Taschereau.

"*Législature*" veut surtout dire la durée d'un parlement. Les "*employés civils*" sont, en français, des *fonctionnaires* ou des *employés publics;* ils touchent un *traitement* ou des *appointements* et non un "*salaire*". Un "*bill*" pourrait sans inconvénient s'appeler un *projet de loi.* "*Mesure du gouvernement*" pour *projet ministériel* dépasse vraiment toute... mesure. A part cela, dans ces cinq lignes, tout est très bien.

De ses doigts de roses l'*Aurore* écrit à propos d'une démission politique retentissante:

> Rien n'a transpiré parmi ceux qui sont *en plus intime rapport* avec le premier ministre pour savoir quand le premier ministre annoncerait officiellement sa démission. Mais, *comme Sir Robert Borden n'a pas nié le rapport de sa retraite, on considère sa démission comme certaine, puisque son silence est la confirmation de son départ.*

Et à propos des affaires italiennes, en manchette:

> CAVIGLIA N'A PAS RECU L'ORDRE D'ETRE COMMANDANT DE FIUME.

Cette pauvre langue maternelle, sans lui manquer de respect, on peut bien dire qu'elle en prend pour son rhume.

Dans le *Vouloir,* journal mieux réputé que la moyenne, nous lisons en tête des deux premières colonnes, à propos d'un Congrès intermunicipal qu'on appelle le "Congrès des municipalités":

> MESURES SOUMISES POUR PROTEGER NOS RUES.

Et au commencement d'une dépêche de Québec:

> Il est rumeur ici (*It is rumored here*) dans les milieux judiciaires...

Et à côté, ce fait-divers:

> Un jugement a été rendu, hier après-midi, par le juge Coderre, condamnant les trois frères Joseph, Théophile, Arthur Charest..., etc.

Et quelques lignes plus haut, dans la colonne voisine:

> Ottawa, 16. — La manufacture d'allumettes Eddy vient de commencer le régime de la semaine de 43 heures et ½. Les gages (lisez *les salaires*) ont été augmentés en proportion (*ou en raison inverse?*) de la réduction des heures de travail.

Et encore quelques lignes plus haut, dans la même colonne:

> M. Philippe Morel, un des membres de la société de protection des femmes et des enfants, a présenté, au juge Coderre, hier, une demande aux fins d'obtenir l'émission ((*pourquoi ne pas demander tout de suite l'émission?*) d'un bref de "quo warranto" contre M. A. Piddington et d'autres membres de la direction.

"Mesures soumises pour...", "Un jugement a été rendu...": ces formes passives sont de vieilles connaissances; Buies les dénonçait il y a quarante ans. Elles sont de la même famille que les "jeunes filles demandées" de l'industriel et les "chaussures réparées" du savetier. En d'autres termes, le *Vouloir* s'exprime exactement comme les industriels et les boutiquiers de la rue S.-Denis. Est-ce le boutiquier qui a pris modèle sur ses journaux, ou les journaux qui ont emprunté son langage au boutiquier? La question, au fond, n'a guère d'importance: tout ce que nous voulons prouver, c'est qu'à part un almanach par année le commerçant, l'homme du peuple, n'ont pas de guide en matière de langue.

De nos quatre quotidiens, il m'en reste un à examiner. Pire que les autres en ce sens qu'il est plus volumineux, il est, en somme, rédigé exactement comme eux. "Serait-ce un crime?" demande-t-il à propos de certain accident maritime, et sous ce titre nous lisons:

> New-York, 15. — Le transport américain *De-Kalb* a été grandement *endommagé* hier soir, dans l'Hudson. Une enquête *est faite.* Le *De-Kalb* est l'ancien croiseur auxiliaire allemand *Prinz-Eitel-Friedrich.*

Si l'enquête "est faite", on aimerait à en connaître le résultat: qui sait si au lieu de "*dommages*" on n'aurait pas constaté des *avaries?*

Ce journal nous apprend encore:

> Bien que Me Charles Laurendeau soit d'opinion que les échevins ne peuvent voter le budget item par item, c'est-à-dire que ceux-ci n'auraient pas le droit de retrancher un item quelconque se rapportant aux cédules A.B.C. et D., les membres du conseil municipal jugent qu'ils peuvent très bien amender le budget en enlevant tel ou tel item des diverses cédules. Tous les montants votés seront numérotés, et les résolutions, soit pour adopter ou rejeter tel ou tel chiffre du budget seront votées séparément.

Toute la veulerie de notre langue se traduit dans ces quelques lignes. Il y a bien cinquante ans que le mot *échevin* traîne dans la presse canadienne-française sans que personne se soit jamais avisé d'en scruter le sens; on a une telle horreur de "conseiller municipal" qu'on préférera plutôt dire: "membre du conseil municipal". Et les "montants votés"! et les "résolutions pour adopter ou pour rejeter"! Et le reste! et le reste!

Mesdames et Messieurs, dois-je pousser plus outre? M'en croirez-vous sur parole si je répète qu'ici encore je n'ai pas trié les citations? Sauf quelques articles de fond qui n'ont pas toujours de fond, mais qu'un Français comprendra sans l'aide d'un interprète, ce que les presses à imprimer des neuf quotidiens canadiens-français vomissent chaque jour sur cette population canadienne-française qui avait autrefois, en matière intellectuelle, la propreté native et la vigueur créatrice, c'est, au dernier minimum, soixante à soixante-quinze mille livres de cette vermoulure.[1]

Souvent le journaliste se bornera à reproduire intégralement, ou à résumer sans les refaire, des textes qui lui arrivent revêtus de l'autorité que confère l'intérêt public.

---

(1) L'article de fond peut différer de qualité de journal à journal; non l'information ou la réclame. — O. A.

IL EST DEFENDU A TOUTE PERSONNE

(a) De vendre, échanger ou donner toute correspondance émise par la Compagnie.

(b) De recevoir, d'offrir ou de se servir pour son passage sur tout tramway de la Compagnie d'une correspondance qui n'aura pas été régulièrement émise par elle.

(c) De jeter toute correspondance sans l'avoir détruite au préalable.

PENALITE

Article 97. Quiconque autre que la Compagnie contreviendra à aucune des dispositions du présent contrat sera passible de et encourra une amende n'excédant pas quarante dollars ($40.00), avec ou sans frais, à la discrétion de la Cour.

Tant dans l'intérêt du public que de la Compagnie, cette stipulation du contrat touchant toutes correspondances sera rigoureusement observée après publication de cet avis.

Cela, Mesdames et Messieurs, c'est le français en usage du haut en bas de l'administration municipale montréalaise.

Enfin, M. le Ministre, vous verrez, dans les pages suivantes, un tableau contenant un résumé des principales statistiques de la province de Québec, depuis le premier recensement (1871) qui a suivi le pacte de la Confédération jusqu'à 1917 inclusivement. A l'aide de ces tableaux, il est facile de mesurer les progrès accomplis dans les diverses sphères de l'activité en cette province. En moins de 50 ans, notre population a doublé et n'eut été l'émigration qui suivit la guerre de Sécession aux Etats-Unis, elle aurait au moins triplé. Le nombre d'écoles a aussi augmenté son chiffre de près de 50 p.c. Les contribuables qui ne payaient qu'un peu plus de $1,000,000., en 1891, pour l'éducation de leurs enfants, déboursaient, en 1917, tout près de $12,000,000., pour les mêmes fins.

Cela, Mesdames et Messieurs, c'est le français en usage du haut en bas de notre administration provinciale.

Attendu que la cité de Saint-Hyacinthe a représenté par sa pétition, qu'il est de l'intérêt public et qu'il importe à la bonne administration de ses affaires, d'amender sa charte, les lois 51-52 Victoria, chapitre 83; 54 Victoria, chapitre 80; 58 Victoria, chapitre 52; 3 Edouard VII, chapitre 65; 6 Edouard VII, chapitre 48; 5 George V, chapitre 95 et 8 George V, chapitre 86, de manière que l'article 5638 des Statuts refondus, 1909, fasse partie de sadite charte; que ladite cité puisse continuer, jusqu'au premier mai mil neuf cent vingt et un, d'exercer le pouvoir qui lui a été accordé par la loi 8 George V, chapitre 86, section 22, de faire, amender et abroger des règlements pour acheter et vendre, pendant la période de la guerre actuelle (mil neuf cent dix-huit), pourvu que ça ne soit pas à un prix moindre que le prix coûtant, du combustible et des denrées alimentaires aux résidents de ladite cité de Saint-Hyacinthe; et qu'il lui soit permis d'adopter, pour fins de taxation spéciale, un autre mode que celui édicté actuellement par la section 46 de la loi 58 Victoria chapitre 52, et ce, de la manière et pour les fins ci-après exposées...

Cela, Mesdames et Messieurs, c'est le français en usage dans tous les corps légiférants de notre province.

Aucune partie du revenu provenant de la vente des timbres de taxe de guerre émis sous l'empire de la Loi spéciale des Revenus de guerre, 1915, chapitre huit du Statut de 1915, à tout bureau de poste urbain du Canada, ne doit être comprise dans le montant des perceptions de frais de port de ce bureau aux fins de déterminer ou calculer le traitement du directeur et du directeur adjoint de la poste à ce bureau de poste, et le Ministre des Postes a le pouvoir de déterminer quel pourcentage des frais de port perçus à l'un quelconque de ces bureaux doit être attribué à la vente de ces timbres de taxe de guerre, et la solde des perceptions totales de frais de port de ce bureau de poste est le montant sur lequel le traitement du directeur et du directeur adjoint de la poste à ce bureau de poste doit être calculé.

Cela, Mesdames et Messieurs, c'est le français en usage dans la plupart des bureaux français de l'administration fédérale.

Nos rédacteurs et traducteurs fédéraux, dont je connais la plupart pour des hommes d'une vaste érudition, d'une belle culture et d'une absolue probité, ont l'excuse péremptoire — reproche, il est vrai, à ceux des ministres canadiens-français qui leur laissèrent assigner, dès les commencements du régime confédéral, cette situation subalterne, — d'être en l'espèce soumis à des directions anglaises.

Mais Montréal est une ville française. Mais le Québec est une province française.

Il ne faut pas, direz-vous, exagérer l'attention accordée par le peuple aux textes officiels. Je n'en disconviens pas. N'est-il pas néanmoins probable qu'après avoir été propagées pendant trente, quarante et cinquante ans par les journaux, de pareilles proses finiront par exercer une action épouvantable sur l'esprit d'un peuple que passionne la chose publique sous toutes ses formes? Or, Mesdames et Messieurs, les fonctionnaires de la ville de Montréal, de la province de Québec, ils ne sont pas de ceux que l'opinion populaire tient pour des illettrés; beaucoup ont reçu l'enseignement secondaire moderne tel qu'il se donne chez nous; bon nombre ont passé par le collège classique.

Un monde financier, industriel et commercial qui a moins que jamais le sens du français; une magistrature et un Barreau qui parlent et écrivent aussi mal que la moyenne des boutiquiers; une presse dont les articles de fond ne sont que l'appât qui fera mordre le public à une marchandise avariée; un personnel législatif et administratif dont nos tribunaux — habitués pourtant à ce baragouin — ne peuvent plus interpréter les décrets, les arrêtés et les ordonnances qu'au petit bonheur: voilà, sous quelques-uns de ses principaux aspects, la situation de la langue française au Canada. Et l'état de la langue, n'est-ce pas, en dernière analyse, l'état intellectuel?

Et l'héroïque Pierre Homier se promène toujours de par la ville l'*Almanach de la Langue française* à la main!

L'*Almanach de la Langue française*! comment pourrions-nous ne pas en dire ici un mot? Ce périodique s'est fondé surtout pour l'épuration de notre langue commerciale. Il ne vise certainement pas à imiter nos journaux quotidiens, qui tous sans exception, après avoir abandonné jusqu'à 150 et 200 colonnes au fait divers, à l'information télégraphique et à la réclame rédigées comme on l'a vu tantôt, croient faire acte de patriotisme en donnant, dans les deux autres, de sages conseils sur la manière de conserver le français. Eh bien! en feuilletant la dernière édition de l'*Almanach*, on y trouve, à côté de 125 pages de texte dont la moitié n'aura sur les destins de la langue aucune influence bonne ou mauvaise, cinquante-six pages de réclame qui pour moitié, rédigée juste un peu mieux que celle des quotidiens, ira, sous la plus fallacieuse des étiquettes, propager le petit-nègre dans les familles. Je m'en tiens à la réclame; si l'on me taxe d'exagération, nous examinerons le chapitre voisin.

Je sais quels amours-propres j'aurai froissés, quelles précieuses amitiés j'aurai blessées — fatalement peut-être — dans un groupe aux intentions profondément patriotiques, en mettant ainsi les points sur les *i*, en demandant la confirmation définitive de notre thèse à un ouvrage fondé spécialement pour corriger notre langue commerciale. Mais après tant d'années perdues à chercher la chenille dans les branches quand la racine se meurt, n'y aura-t-il personne pour crier que nous faisons fausse route?[1]

J'ai parlé de notre thèse. Cette thèse, je vous l'exposais brièvement au début, et elle est impliquée dans tout ce que j'ai dit depuis. C'est qu'à moins de renoncer pour toujours au titre glorieux de Français il nous faut au plus tôt, et par tous les moyens, intensifier notre vie intellectuelle. Et c'est ensuite que, vivant dans l'atmosphère anglaise, soumis de tous côtés à la pressions hostile de ce milieu, — tel le scaphandrier travaillant au fond des eaux, — il nous faut, pour vivre, amener à nos poumons, par un mécanisme à la fois puissant et délicat, l'air vivifiant de la pensée française.

Nous sommes tous d'accord sur le premier point. D'hommes qui de propos délibéré voudraient garder la race dans un état d'infériorité intellectuelle, admettons loyalement qu'il n'y en a pas parmi nous. Si donc, procédant par généralités, nous nous bornions à réclamer une culture qui assure à notre race, dans tous les domaines, le maximum de rendement dont elle soit capable, le combat finirait probablement faute de combattants. La question, la seule question est de savoir quels procédés de culture assureront le rendement maximum. Or, sur ce point, l'accord n'est pas encore fait. Il y a chez nous quatre ou cinq périodiques qui se sont assigné pour objet propre la défense de la langue. Sauf quelques interruptions, je les lis depuis leur établissement; je ne me rappelle pas y avoir lu une seule fois lu l'opinion que le Canada français y gagnerait à envoyer ses jeunes gens les mieux doués compléter leurs études en France; ni même cette opinion plus générale, que des rapports intellectuels plus intimes entre les

(1) Ce n'est pas faire fausse route que de combattre l'anglicisme, mais c'est faire fausse route que de chercher surtout dans ce genre d'action le salut de la langue, de la civilisation française en Amérique. — O. A.

deux Frances auraient d'heureux résultats pour notre race. Puisque, dans ces milieux, on a constamment le mot d'action intellectuelle à la bouche, un oubli n'est pas à présumer: l'action est bel et bien orientée comme on l'a voulu; on croit véritablement pouvoir créer une culture française de ce côté-ci de l'océan sans même aller voir sur place ce qui se passe en France ni comment les choses s'y passent. Voilà ce que j'appelle du mauvais indigénisme. Voilà, à mon sens, la tendance qu'il faut dénoncer.

Loin de moi de vouloir nier les progrès relatifs que notre culture indigène a faits depuis quelques années. L'enseignement secondaire s'est tonifié. L'enseignement supérieur s'est orné de quelques chaires dignes d'être écoutées. Des historiens ont surgi dont le style évoque le verbe brûlant de Michelet. Des jeunes poètes, de plus en plus nombreux, chantent sur des modes agréablement nouveaux à nos oreilles. De tout cela, nous nous réjouissons profondément. Mais la passion politique égarée, le préjugé religieux né de l'ignorance, nous empêcheront-ils de voir ce que les plus beaux talents de notre race auraient gagné en ampleur, en profondeur, en énergie créatrice, par le contact direct avec les maîtres de la pensée et de la parole françaises? Pendant que nos docteurs pérorent devant quelques douzaines d'auditeurs et que nos jeunes aèdes accordent leur lyre dans le cercle étroit des cénacles, cinquante mille petits crevés de dix-huit à trente ans, sortis de tous les coins de la métropole, s'en vont par troupeaux au cinéma leur unique passe-temps, faire admirer leurs têtes de belluaires et de coiffeurs pour dames, leurs belles têtes interchangeables, fabriquées en séries chez Ford. Dans ces cerveaux enclos, aucun rayon de vie française n'a jamais pénétré; pour les arracher aux limbes éternelles, ce ne serait pas trop que d'amener sur nos bords, en le désorbitant, le soleil même de la France: Mesdames et Messieurs, je vous le demande loyalement, sans la moindre intention d'ironie, est-ce l'Almanach de langue française qui les éclairera? C'est quand on voit l'abîme qui se creuse de plus en plus chez nous entre la masse — surtout celles des villes — et les rares flamines de l'Intelligence, c'est alors qu'emportés par une sainte folie on est tenté de s'en aller comme le prophète par les rues de la ville en criant: La Cité va périr! la Cité va périr!

S'il y a à propos de culture une vérité d'expérience, n'est-ce pas ceci, que plus elle est profonde, plus grande est sa force de rayonnement, sa puissance d'action? Dans cette Université vers laquelle se tournent à l'heure actuelle tous les regards, quelles sont, à tout prendre, les écoles ou les facultés qui donnent aujourd'hui les plus belles espérances, sinon celles où agissent, comme un ferment de vie, les plus récents procédés de culture française? C'est le levain de la culture française qui est en voie de rénover à Montréal l'enseignement supérieur. Le jour où, dans l'enseignement à tous ses degrés, dans les services publics, dans l'industrie, dans la finance, dans le commerce, — et dans le journalisme, — tous les postes de commandement ou de direction seront occupés par des hommes qui auront respiré la véritable atmosphère française, auront, en quelque sorte, couché quelque temps au grand air et ne pourront plus vivre dans un air vicié, les fenêtres s'ouvriront toutes grandes et la pensée française, claire, synthétique, rayonnante, conquérante, entrera dans la maison par tous les côtés.[1] Et n'en doutez pas, Mesdames et Messieurs, ceux d'entre nous qui soupirent le plus ardemment après ce jour, ce sont précisément ceux qui s'étant, au prix d'efforts surhumains, élevés à la supériorité de l'esprit par la seule culture indigène, ont à chaque instant de leur existence l'occasion de constater quelle supériorité plus haute encore un séjour de quelques années dans les écoles européennes leur aurait conférée.

* * *

Deux mots encore — deux mots d'espoir — et j'ai fini...

Si profondément qu'il soit attaché à son pays, — que dis-je, à raison même et en raison de cet attachement, — celui qui a eu le bonheur de pouvoir passer quelque temps au foyer central de la culture française n'envisagera jamais d'un œil impassible certains aspects de notre civilisation. Croyez-m'en, Mesdames et Messieurs, il sera encore moins choqué d'observer un anglicisme par ci par là dans une phrase française, que de lire — comme nous en avons si souvent l'occasion depuis qu'on a mis les "Rectifications du vocabulaire" à la mode sans se préoccuper de revivifier l'esprit de la langue — des pages entières de baragouin écrites uniquement avec d'excellents mots français. Et quant à moi, je pardonnerais à toutes nos ligues d'action française présentes, passées et futures, de faire relâche de temps à autre dans la chasse

(1) Le malade ne sera pas guéri, mais il en sera au point où l'on peut dire de lui: Il est sauvé. Le rétablissement complet ne sera plus que l'affaire de trente à cinquante années.—O.A.

à l'anglicisme, si elles voulaient bien, de temps à autre également, plonger d'un geste énergique au fond de la question intellectuelle.[1]

Au moment où un jeune architecte canadien-français rentre chargé de lauriers après dix années d'études en Europe, on demande à des Américains les plans d'une maison de charité canadienne-française érigée avec des sous canadiens-français. — Braves bourgeois ignorants qui décidez cela en notre nom, les choses ne se passeront pas ainsi!

Une administration riche de notre argent, mais dénuée de sens critique, voire de sens commun, veut doter Montréal d'un secteur téléphonique qui s'appellera Calumet (prononcez *Calommette?*)— Cette idée, Messieurs du Téléphone, vous est venue d'un peuple qui a sali les noms sacrés de Memphis, de Syracuse et d'Athènes en les plaquant sur des cités de pétrole et de mâchefer où l'on ne sait même pas ce qu'ils évoquent. Allez offrir votre découverte aux Américains de Toronto et aux Bolchevistes de Winnipeg! Nous qui avons encore le sens du ridicule, nous ne voulons pas qu'on livre à la risée du monde une ville aux trois-quarts française. S'il le faut, nous soulèverons la ville et la province contre vous; nous saboterons le service, s'il le faut; mais nous ne permettrons pas à votre fantaisie de parvenus ignares de nous infliger le "Secteur Calumet"!

On nous presse de souscrire à un monument qui sera érigé, au prix de $150,000, sous la direction et d'après les données d'hommes d'affaires respectables, certes, mais incapables, avec leur degré d'instruction générale (ne parlons pas de leur éducation artistique) de distinguer un Rodin d'un "navet"?— Canadiens-Français, on vous a dit et répété sur tous les tons que vous représentez sur ce continent le culte traditionnel de la Beauté. C'est le temps ou jamais de montrer qu'au moins vous n'êtes pas des sauvages: pour le colossal "navet" qu'on vous prépare, pas un pouce de terrain sur vos places publiques, et surtout, pas un sou!

Voilà, oui, voilà des gestes pour l'amour desquels je pardonnerais bien des fautes d'omission à l'Action française. Et je crains fort que cette attitude — qui n'est pourtant que l'aboutissement pratique des tendances de toute ma vie — ne m'attire demain cette épithète de "francisson" que les plus encroutés partisans de notre indigénisme intellectuel jettent à la tête de tous ceux indistinctement qui à un titre quelconque et pour un motif quelconque travaillent à la diffusion des idées françaises au Canada.

Mais pas plus aujourd'hui qu'hier je ne me sens en désaccord avec ceux de mes compatriotes qui ont étudié la question de nos besoins intellectuels au point de vue de la véritable culture française.

Je citais au début de cette conférence une éloquente opinion de M. Bourassa. Il ne faudrait pas remonter très loin en arrière pour trouver les mêmes idées et des paroles presque identiques dans la bouche de l'homme qui à l'heure actuelle incarne les plus nobles ambitions intellectuelles du Canada français, S. G. Mgr Georges Gauthier. Tout en accentuant encore, comme il convient, le caractère national de certaines branches de notre enseignement supérieur, Mgr Gauthier — soutenu d'ailleurs par la grande majorité de ses collaborateurs — rendra cet enseignement de plus en plus français en ce qu'il a de purement humain, parce que culture française et culture humaine sont termes synonymes, et qu'au matérialisme américain qui sape jusqu'à notre vie religieuse il n'y a qu'une force à opposer, qui est celle qui a soutenu et dirigé la France dans sa marche douloureuse à travers les siècles: le culte de l'Idée, le spiritualisme. Même s'ils n'avaient déjà lu dans l'effroyable histoire de ces dernières années, et surtout dans l'espèce d'aboulie qui a marqué la Conférence de la Paix, la nécessité — fût-ce au simple point de vue intellectuel — d'arracher la société humaine aux Billy Sundays qui mènent aujourd'hui par la suggestion hystérique la plus grande partie du monde protestant, ceux d'entre nous qui ont cru autrefois, bien à tort sans doute,

(1) On a dit que cette conférence était dirigée contre l'Action française en général et M. Pierre Homier en particulier. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Homier, mais ce que j'ai dit de son œuvre à Saint-Sulpice, je me rappelle l'avoir dit il y a cinq ans à des directeurs de l'Action française. Je ne l'ai nommé que parce qu'à mes yeux il représente un mode d'action patriotique particulièrement futile, pratiqué comme il l'est. Quant à l'Action française, je suis le premier à croire que le sentiment patriotique qu'elle a si puissamment aidé à créer pourrait produire beaucoup de bien en matière intellectuelle, si elle ne le faisait servir presque uniquement au succès d'une propagande indigéniste souvent détestable. Le patriotisme n'est pas une fin en soi; il ne vaut que par les œuvres auxquelles il donne naissance dans l'ordre de l'esprit. En attachant, par exemple, plus d'importance à l'apparition du *Petit monde* de M. Dupire qu'à l'obtention d'un Prix de Rome par un étudiant en architecture canadien-français, elle n'aura fait que rendre le patriotisme odieux à quelques-uns. Si elle croit que, leur éducation patriotique et morale terminée, c'est encore en France que nos jeunes gens les mieux doués trouveraient la meilleure formation intellectuelle, elle n'a qu'à le dire: cela vaudrait mieux que de laisser entendre dans les journaux à sa dévotion que je ne trouve rien de bon dans son œuvre. — O. A.

relever des indices de gâtisme dans la direction de l'Université, s'associeraient avec enthousiasme à la tâche du recteur actuel parce que, grâce à lui, ils peuvent espérer voir bientôt entrer par souffles impétueux au Canada cette haute culture française qui, au jugement du grand historien et penseur italien Ferrero, n'a pas eu son égale dans l'histoire.

Les partisans d'une vie intellectuelle plus large, on les trouve aujourd'hui chez nous dans tous les mondes. Pour m'en tenir à la politique, quel réconfort notre idéal de culture n'a-t-il pas reçu de certaines accessions récentes aux fonctions ministérielles? Un ministre, en notre province, ne se croit plus obligé de borner ses discours à une analyse partiale et enfantine du dernier bugdet. Et fait non moins significatif, ce peuple qui a des enseignes si tristement drôles, à qui ses journaux, plus que toute autre influence peut-être, ont fait une langue si tristement amorphe, ce même peuple qu'on croyait fermé à toute préoccupation intellectuelle, écoute, approuve, applaudit.

Nous en avons l'invincible certitude, demain sera meilleur qu'hier. Demain, la haute culture française montera victorieusement à l'assaut des vieilles forteresses laborieusement replâtrées de l'indigénisme. De cette charge glorieuse, nous voudrons tous en être, Mesdames et Messieurs. M. Montpetit en sera, qui aura été à bien des égards un précurseur. Et Fauteux, qui représente si dignement, dans cette œuvre de la Bibliothèque S.-Sulpice, la communauté à qui notre enseignement supérieur doit son premier professeur de Lettres. Et S. G. Mgr Gauthier, et M. Athanase David, et combien d'autres que je ne puis nommer — tous ceux qui savent que le siège de la culture française est en France, non au Canada. Oui, certes! Et même il est à prévoir qu'au dernier moment le gros des forces indigénistes, composé d'hommes sincères et dont le patriotisme ne demande qu'à s'éclairer, viendra prendre position à nos côtés. Ceux qui seront tentés de résister, Hérodote, en son livre de Melpomène, nous apprend comment il faudra en user avec eux. Les Scythes, obligés, après un séjour de plusieurs années en Médie, de rentrer dans leur patrie, trouvèrent leurs foyers occupés par leurs anciens esclaves. Au moment d'engager le combat, ils réfléchirent qu'étant les moins nombreux ils seraient probablement battus par les armes, mais qu'étant les plus nobles ils vaincraient probablement par le prestige moral. Ayant donc mis pied à terre, ils s'avancèrent la houssine à la main, comme il convient aux maîtres; sur quoi les esclaves s'enfuirent honteusement. Mesdames et Messieurs, nous avons le devoir d'instaurer la haute culture française dans un pays qu'une fausse conception du patriotisme voudrait lui fermer. Cette culture, il faudra, en grande partie, aller la chercher en France. Donnons aux croyances religieuses les garanties auxquelles elles ont droit. Prenons toutes les mesures nécessaires pour que la culture humaine n'affaiblisse pas chez nous l'esprit national, mais le fortifie, l'éclaire et le guide. Cela fait, que nous soyons les plus nombreux ou les moins nombreux, peu importe; champions de la fulgurante Pensée française, nous chargerons comme les guerriers scythes: à la houssine.



— Juliette m'écrit qu'elle va épouser un mutilé de la guerre... un officier aveugle...

— Il aura au moins une consolation...

— Laquelle?

— Celle de ne pas voir vieillir sa femme...

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO:

M. Olivar Asselin reprendra sa rubrique "Quelques Livres Canadiens"; M. L. O. David nous parlera des "Précisions et Prophéties"; M. Edouard Montpetit nous entretiendra de la "Vie économique"; de M. Jean Désy, nous publierons le texte de la brillante conférence: "Dans les cafés, dans les écoles"; M. Henry Mareuil nous dira des impressions spirituelles et charmantes sur les femmes de France et d'Amérique; de Mademoiselle Blanche Lamontagne, et M. de René Chopin, nous aurons de beaux vers; M. Fernand Rinfret nous donnera une belle étude sur M. Alfred Laliberté, le brillant pianiste; M, l'Abbé Maurault continuera la série de nos sculpteurs et de nos peintres; M. Robert Le Bidois nous parlera des livres de France, etc.

La partie féminine sera aussi fort soignée.

Comme roman, un chef-d'oeuvre de Jules Claretie: *Moi et l'autre* où se déroule un drame du plus poignant intérêt, avec une note de mystère qui tient le lecteur en haleine tout le long du volume. Ce roman sera illustré. Nous donnerons également *Mariage blanc* une magnifique nouvelle de Jules Lemaitre, avec illustrations.

Dans les prochains numéros nous trouverons des articles et conférences de M.M. René du Roure, Jean Charbonneau, Jules Helbronner, L. A. Richard, Gustave Lanctôt, Louvigny de Montigny, Lambert Closse, Albert Savignac, des vers de M.M. Lozeau, Ferland, Paul Gouin, etc, et aussi une délicieuse Comédie de salon: "Le Baiser" de Mme Georgine Lemaire.

L'intérêt de notre revue ne fera donc que s'accentuer. La sève monte, monte dans l'arbre jeune et vigoureux. Au printemps, nous aurons de belles fleurs; à l'automne des fruits merveilleux!

Et notre circulation est comme la sève: elle monte!

Quand je vais dans un pays, je n'examine pas s'il y a de bonnes lois, mais si on exécute celles qui y sont, car il y a de bonnes lois partout. MONTESQUIEU.

—o—

Il y a trois choses qu'on ne pardonne jamais à une personne: le bien qu'elle vous a fait, le mal qu'on lui a fait et le mal qu'on n'a pas pu lui faire. Charles GOUNOD.

LAURIER

Par MADELEINE

Il y a un an qu'il est mort celui qui avait fait de l'union des races, toute la prédication de sa vie. "Nul n'a travaillé avec autant de dévouement, à déraciner les préjugés, à dissiper les rancunes, nul n'a mis autant de son éloquence et de son cœur à rapprocher les deux races."

Il est mort, mais son œuvre rayonne.

Et comme il doit être heureux dans l'Infinie Béatitude, où rien de la Vie n'est ignoré...

Je me rappelle les jours sinistres, — je dis bien, — où, affolée par une prédication aussi vaniteuse que fausse, la race canadienne allait le trahir... Personne n'a oublié ce départ de la gare Viger, alors qu'il fallut la protection de la police pour permettre au plus grand Canadien-français, d'échapper aux agresseurs, qu'à quelques pas de là, un orateur grisé de succès soulevait par un discours aussi enflammé que déplorable.

Je n'oublierai jamais le sourire de Laurier, non plus que son air calme et serein. Il dominait le tumulte de toute la splendeur de son caractère. Et nul caractère ne fut jamais comparable au sien...

De cette foule, je sortis écœurée, meutrie... repentante! Oui repentante d'avoir associé ma pensée à celle des hommes qui allaient le frapper. Et je croisai Jules Fournier qui pleurait franchement...

— Comment avons-nous pu croire que tout ce mal était du bien?, — lui demandai-je.

Il eut un geste navré.

Le lendemain, Laurier était battu!

Le lendemain, la race canadienne française atterrée se courbait sous le poids du remords.

Nous avions fait cette chose immense et irréparable de lui diviser sa Province de Québec.

De ce jour, je compris combien il est dangereux de se griser de mots.

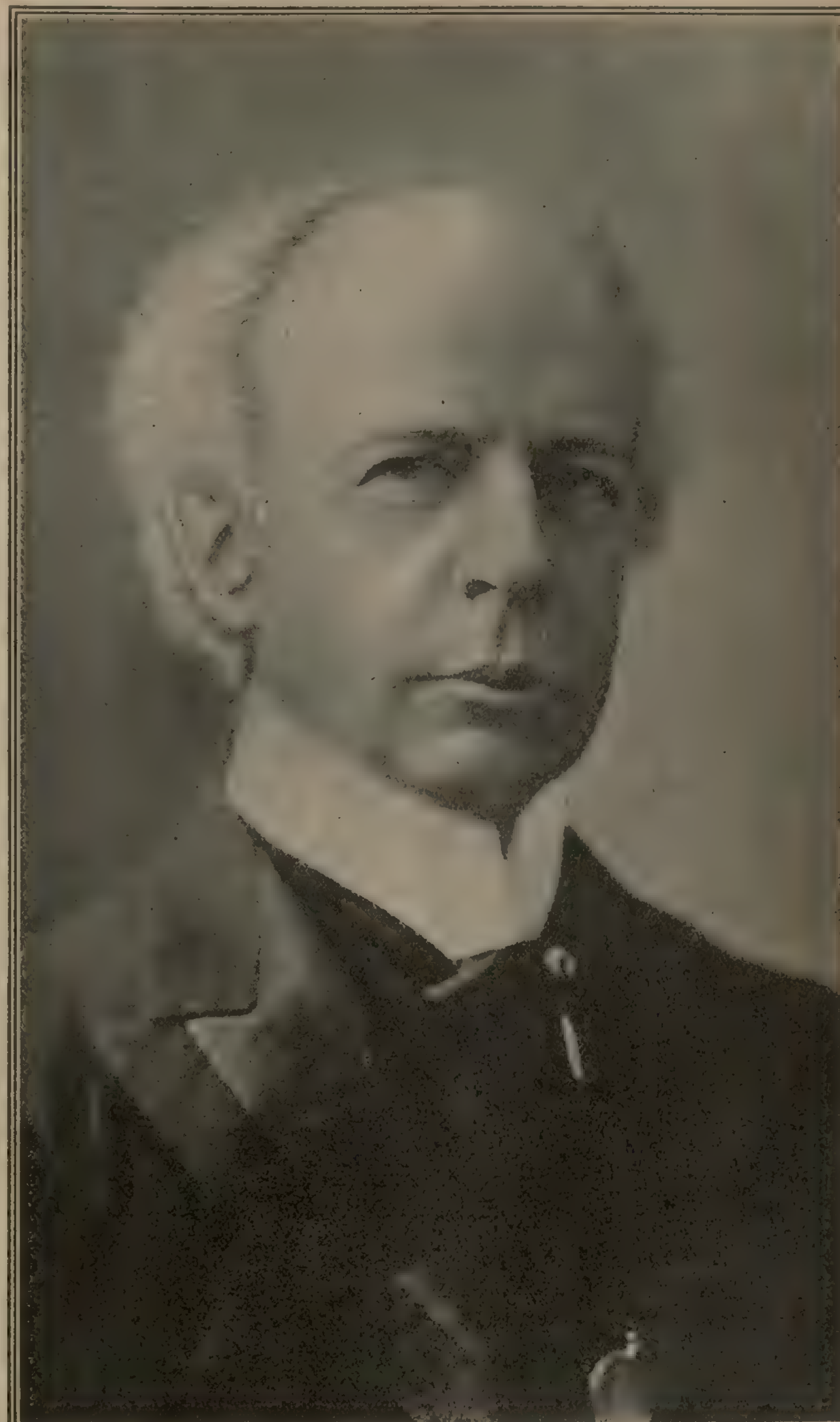
"S'unir pour grandir". Comme nous l'avons méconnu ce motto qui seul pourtant pouvait nous sauver, Notre devoir n'était-il pas alors de resserrer nos rangs, de nous mettre épaule contre épaule, cœur contre cœur, et de protéger celui qui incarnait notre race?

Au lieu de cela, oubliant que notre faiblesse ne peut être divisée, nous avons sottement obéi à des appels aussi frénétiques qu'inconséquents.

Nous nous sommes laissés emporter par des phrases et par des gestes.

Le devoir était de se tenir unis. Nous nous sommes divisés à plaisir, pour mieux tuer notre influence...

Mais Laurier est mort, et rien maintenant ne pourra empêcher que nous l'ayions abandonné! Rien! Ni notre repentir, ni nos regrets, ni les monuments que nous lui éléverons tout le long de la patrie canadienne...



WILFRID LAURIER.

Il est mort... Mais comme il nous avait pardonné pourtant!

Il nous aima par dessus tout. Il avait pour nos faiblesses des mots uniques. Il ne s'étonna jamais de nos défaillances, mais dans son clair regard monta toujours le sourire qui absout et excuse. Fils de latin, il comprenait notre extrême versatilité, et il aimait nos enthousiasmes, mêmes les plus fous.

Il fut le meilleur ami de sa race.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

Par MADAME DANDURAND

En ce moment où le sujet de l'Allemagne se présente constamment aux préoccupations de tous, le souvenir de nos voyages nous remonte à l'esprit. C'est pourquoi, la directrice de la "Revue Moderne" ayant fait appel à mon humble collaboration, je recours au fonds de mes souvenirs — ce trésor du pauvre — pour dire les impressions que m'ont laissées les courtes apparitions que j'ai faites au pays des vaincus.

Dans un premier voyage outre-Rhin, je vis une Allemagne travailleuse, prospère et heureuse. C'était en 1900. Elle souriait au monde dont elle recherchait les sympathies; elle faisait même des frais de coquetterie pour désarmer sa voisine et gagner ses bonnes grâces.... par dessus l'Alsace-Lorraine. Le Kaiser, disait-on, brûlait du désir d'être invité à Paris, à l'occasion de la grande exposition. Aussi avait-il expédié les plus précieux ornements de son palais de Potsdam au Pavillon allemand, édifié sur les bords de la Seine. Une pièce était exclusivement remplie de meubles: table, fauteuils, chaises en argent massif. L'empereur en fut cependant pour ses frais, car l'invitation se laissa toujours désirer. Guillaume ne vit pas Paris.

Nous étions dans la belle période du règne du demi-dieu prussien, alors que tout lui souriait et qu'il regardait l'avenir avec sérénité. Son ambition d'établir son hégémonie sur le monde ne perçait pas encore. Constantinople et Bagdad, par délà les Balkans, attiraient cependant ses regards et peut-être bien ses convoitises.

Nous ne savons pas quels châteaux en Espagne il s'amusait à édifier, mais il en construisait certainement de réels chez lui. Je pus admirer l'un d'entre eux joliment situé sur les hauteurs qui dominent le Rhin avec, à ses pieds, dans l'encorbellement que lui faisait la côte, une ravissante petite chapelle qu'illuminait de ses feux le soleil couchant.

Nous n'entendîmes que musique et chants joyeux s'élevant de la foule partout où nous passâmes.

Je retournai en Allemagne en 1908. Le ciel s'était assombri; le peuple devenait soucieux. Le Kaiser lui-même se faisait morose et irritable. Quelle pouvait bien être la cause de ses alarmes? Solidement appuyé par l'alliance de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie, il ne pouvait avoir aucun sujet de crainte. Sa proie, l'Alsace-Lorraine, était solidement tenue dans ses serres et la France, manifestement incapable de rien tenter pour la reconquérir. Le descendant des petits Burgraves de Nuremberg, Guillaume de Hohenzollern, avait toutes les raisons du monde d'être satisfait de son lot. N'était-il pas le maître incontesté de l'Europe continentale? Son peuple ne jouissait-il pas d'une prospérité inouie grâce au développement intensif de ses industries?

Le Kaiser avait malheureusement un mauvais conseiller qui s'insinuait chez lui, c'était le "démon de midi." Ce tentateur lui répétait chaque jour qu'il vieillissait, que s'il ne se hâtait d'ajouter une page glorieuse à l'histoire de sa maison, son nom n'apparaîtrait dans la chronologie qu'entre deux dates: celle de sa naissance et celle de sa mort. Il lui montrait Constantinople et, au delà, les fabuleuses richesses de l'Orient. Pour étendre ses domaines il lui fallait être aussi puissant sur mer que sur terre. Guillaume se décida à construire une puissante marine de guerre, l'ambition l'aveuglant au point qu'il poussait fatalement la Grande-Bretagne dans les bras de la France. Bientôt l'entente cordiale se créait.

En l'année 1908, l'empereur allemand, à sa grande confusion, ne put obtenir de la France les excuses qu'il lui demandait avec arrogance, à l'occasion de l'incident de Casablanca et l'Angleterre lui laissa savoir, par la bouche de M. Asquith, qu'elle serait au côté de la France si celle-ci était attaquée. Guillaume souffrait de voir, pour la première fois, une limite imposée à sa puissance. Il se répandit en lamentations pitoyables. La Grande-Bretagne fut taxée d'ingratitude et, dans une entrevue au correspondant du *"Daily Telegraph"*, de Londres, le potentat déconfit essaya de démontrer qu'il avait servi la cause anglaise, dans l'Afrique du Sud, auprès de Kruger et par ses conseils avant la guerre et par son refus de lui venir en aide. L'Angleterre accueillit froidement ces avances gauchement formulées ; le contre-coup en fût désastreux en Allemagne.

Nous arrivâmes à Berlin au moment où le Reichstag en ébullition menaçait le Chancelier de Bulow de ses foudres s'il souffrait cette intervention dans les affaires étrangères et consentait à en prendre la responsabilité. Nous eûmes la bonne fortune d'assister à la séance où la première brêche fut pratiquée dans l'absolutisme impérial.

Dans une Chambre bondée jusqu'au faîte, le Chancelier scanda solennellement cette leçon à son maître: "L'Empereur observera désormais dans ses entretiens privés cette réserve qui est aussi indispensable pour une politique suivie que pour l'autorité de la couronne. S'il en était autrement ni moi ni aucun de mes successeurs ne pourrait porter le poids d'une telle responsabilité." Ces paroles furent acclamées. On nous assura cependant le jour même que le Kaiser, ainsi admonesté, prendrait bientôt sa revanche. Effectivement Von Bulow était mis à pied six mois plus tard. Guillaume II subissait ainsi deux échecs coup sur soup; l'un à l'extérieur dans l'affaire de Casablanca, l'autre à l'intérieur.

Durant cette scène, notre ignorance de l'Allemand nous donna tout le loisir de contempler et de juger l'œuvre d'un peintre prussien qui n'était à l'éloge ni

de cet artiste ni de la nation qui l'admirait. Un grand tableau suspendu au dessus de la tribune du président et des ministres exposait une vilenie. Il dénonçait un degré de civilisation inférieur où les lois de la décence étaient manifestement méconnues Le premier empereur allemand, le vieux Guillaume, y était représenté à cheval, rentrant en triomphateur dans sa bonne ville de Berlin, entouré de son petit-fils — le présent Guillaume — de Von Moltke et de Bismark brandissant le drapeau de la Confédération germanique; sous le sabot des chevaux traînait, jusque dans la fange du ruisseau, le drapeau tricolore.

Nous apprîmes peu de temps après que les ambassadeurs des nations étrangères avaient réussi à faire enlever de cette toile, la grossière insulte à l'adresse de la France.

Quatre ans plus tard, en 1912, nous descendions pour la première fois à la gare de Strasbourg. Ce nom de Strasbourg est l'un de ceux qui ont le plus profondément remué notre âme d'enfant. Les mots *Alsace-Lorraine,* constamment répétés dans notre entourage, après 1870, avaient pour nos oreilles le son d'un glas.

Nos jeunes esprits s'éveillaient au sens d'une catastrophe qui nous semblait irréparable. Qu'un regard vers l'avenir nous laissât prévoir le lointain jour de novembre où nos petits enfants acclameraient avec nous la délivrance des deux provinces sacrifiées, le fatalisme irraisonné de l'enfance nous l'interdisait. Notre mémoire nous rappelle une grande carte géographique récemment accrochée au mur, où s'étalait la blessure de la mère-patrie démembrée.

Dans notre village bien français, mon père avait prélevé un fonds de secours à l'intention de nos malheureux frères de là-bas. A cet effet, une petite sœur, âgée de six ans, fut un jour instituée leur avocate. Au cours d'une soirée organisée pour venir en aide aux assiégés dans Paris, la jeune patriote fit un vibrant appel à la sympathie des nôtres. Ce discours enflammé était, on le comprend, l'écho fidèle d'une éloquence plus mûre que la sienne. De fait, un orateur renommé de l'époque, l'Honorable Charles Laberge, avait prêté son verbe d'or à la prière de l'enfant.

Ce fut sous l'empire de ces vieux souvenirs que j'abordai — quarante-deux ans après la séparation — la terre violée, mais toujours française à nos yeux. Nous fûmes attirés dès notre première soirée vers le jardin public. Là, comme dans toutes les villes d'Allemagne, le peuple trouvait la satisfaction de ses deux passions maîtresses: la musique et la bière. La joie de retrouver inopinément, çà et là, et même déguisée sous le vernis ennemi, l'âme française, nous était réservée pour le lendemain. Nous vîmes d'abord la célèbre cathédrale, où il fallut attendre le coup de midi pour écouter l'horloge monumentale — insoumise à la loi officielle — carillonner à sa fantaisie l'heure de la patrie absente. Cette entêtée ne voulut jamais se mettre au pas du vainqueur et sonna toujours en avance du temps allemand. La Vierge, les apôtres, le Christ lui-même, qui y paradent en un drame muet pendant quelques minutes, résistèrent à l'assimilation.

Ce fut à la visite du Parlement d'Alsace-Lorraine — au Palais de la Délégation — que devait enfin nous être donnée l'agréable surprise de retrouver des frères. La journée était chaude. Un monsieur qui se trouvait être le greffier de l'Assemblée, habitant l'édifice, prenait le frais sous le péristyle. Je crois bien que la rosette rouge à une boutonnière fit le miracle, car, sans plus de présentation, un accord tacite s'établit entre ce fonctionnaire au cœur français et nous. On causa intimement comme entre compatriotes sans aucun souci des grandes oreilles allemandes. Le pur accent de notre interlocuteur et son intransigeance patriotique nous démontrèrent que là aussi le Kaiser avait échoué.

Il nous raconta les résistances de tous genres qu'opposait l'assemblée populaire aux manœuvres insidieuses du *Statthalter* tendant toutes à la reconnaissance du régime allemand par les annexés. Il nous dit que la statue équestre du Kaiser, alors récemment élevée sur la place de l'Empereur, (et maintenant renversée), entre le Palais impérial et le Parlement, avait été payée par les autorités berlinoises qui avaient d'abord tenté d'en inclure le coût dans une somme globale demandée à l'assemblée de Strasbourg pour l'embellissement de la ville. Les députés ayant eu vent de la supercherie, avaient repoussé tout le crédit sous prétexte d'économie.

En Bavière, d'autre part, un professeur de l'Université de Munich, nous déclara que l'élite intellectuelle désirait fort un rapprochement avec la France dont le tempérament avait pour les Allemands du Sud une attirance supérieure à celle qu'exerçaient sur eux les Prussiens. Le seul avantage, disait-il, que retire la Bavière de l'abdication de sa personnalité est la conviction profonde qu'elle s'assure ainsi contre la guerre. Vaine illusion ! Le Kaiser au contraire, lui a délibérément apporté la guerre et à sa suite la famine puis la révolution, c'est-à-dire la guerre fraticide!

Les chants, les ris, la joie de vivre se sont envolés de la terre allemande. Le pain noir qu'on y mange est trempé de pleurs amers.

La France, la douce France, a aussi énormément souffert, mais la victoire a déjà pansé ses blessures en lui apportant le joyeux cri de délivrance de ses deux provinces retrouvées.

La Conférence de M. Asselin sur "Nos besoins intellectuels", publiée en brochure avec un article du même, paru dans la revue *France-Amérique,* en juin 1919, sera en vente dans quelques jours. — 32 pages 8 pouces × 4½ petit texte, équivalant à 80 pages au moins des éditions ordinaires in-16. — Chez les principaux libraires, 15 sous l'ex. — Chez l'auteur, par quantités d'une douz. ou plus, à prix spéciaux.

SOMMES-NOUS UN PEUPLE MUSICAL?

Par FRED PELLETIER

S'il est un art que le Canadien affectionne, c'est la musique, et l'on a bien voulu, en certains quartiers, affirmer qu'il manifeste pour elle des aptitudes à nulles autres semblables. Sans doute faut-il voir, dans cette affirmation, un écho des discours de la Saint-Jean-Baptiste d'antan. Disons seulement, — et nous serons probablement proches de la vérité — que le Canadien tient de son ascendance française une disposition innée à s'assimiler l'art dans toutes ses manifestations et qu'il goûte celles-ci sans effort.

Cette trop grande facilité l'a jusqu'ici empêché de travailler par lui-même et l'a mené à se complaire dans l'effort des autres. Aussi a-t-il été trop souvent la proie des divers exploiteurs en musique. Les théâtres d'opérette américaine ont peut-être plus d'auditeurs canadiens que d'anglais. Dans presque tous les salons, on n'entend que la facile et mélasseuse chanson américaine, chantée, pianolée ou phonographiée.

Mais à côté de tous les poisons on trouve l'antidote; vis-à-vis tous les empoisonneurs se dressent les médecins. De tout temps, il y a eu, chez nous, des musiciens vrais, consciencieux, qui ont lutté contre l'envahisseur et le gâcheur de goût. Longtemps, ils n'ont créé, dans le désert, que de petits oasis, où ils ont pieusement cultivé, dans la fraîcheur de l'ombre, la fleur du goût. De jour en jour, leurs rangs se sont augmentés et si plusieurs d'entre eux sont partis trop tôt, d'autres restent pour voir l'aurore d'une ère qui promet de mettre notre pays dans la voie d'une véritable vie musicale.

Le pronostic, dirait un médecin, est donc consolant. Les tentatives faites pour organiser le théâtre lyrique chez nous sont intéressantes. Il nous reste, il est vrai, tout à faire dans le domaine de la musique pure et la composition est encore en enfance, parce qu'elle ne trouve pas de marché. La musique chorale n'en est encore qu'à l'exécution des œuvres d'église.

Malgré tout, la vie commence à se manifester et c'est déjà quelque chose.

Quelqu'un disait, il y a quelque temps, dans une revue d'Ontario: *"Toronto makes its own music, Montreal pays others for making it."*

C'est, en peu de mots, une peinture complète de la situation. Mais pourquoi nous contentons-nous de payer les autres pour nous procurer une jouissance, quand cette jouissance serait tellement plus intense, si nous nous la donnions à nous-mêmes? Serions-nous, à Montréal, des paresseux et les gens de Toronto seraient-ils plus agissants que nous?

Peut-être bien. Mais ce n'est pas la seule raison, ni même la principale. Je crois que notre situation géographique y contribue pour une bonne part. Il est bien plus facile de venir de New York, de Boston, à Montréal, et même d'y retourner, comme le montre certaine récente aventure, que d'aller de ces mêmes villes à Toronto.

Montréal est sur le chemin de tous les pays et les artistes y arrêtent volontiers, presque toujours sûrs d'une réception cordiale. Si quelqu'un de nous dit à ses compatriotes: "Mais faites-en donc autant! Si vous ne réussissez pas du premier coup, peut-être y parviendrez-vous demain," il rencontrera une foule de sceptiques qui hausseront les épaules. Si l'un de nous, ou un groupe, veut monter quelque chose, les mêmes sceptiques y viendront dans l'espoir de s'amuser à ses dépens. Et ces mêmes gens iront le jour suivant s'extasier en foule à des auditions dont nous pouvons donner l'équivalent sans aucune peine.

Il nous faut donc lutter contre la facilité avec laquelle, sans plus nous déranger qu'il n'est nécessaire pour mettre la main à sa poche, nous pouvons avoir de la musique. Il faut plutôt mettre la main dans le pétrin, il faut boulanger soi-même, le pain de l'art n'en est que meilleur.

Ceux qui l'ont fait ne s'en portent pas plus mal. Sans remonter jusqu'à Madame Albani, qui fut, chez nous, une exception et qui sembla, pour un temps, avoir emporté avec elle tout ce que notre race pouvait produire en art, voyez ce qu'a pu faire sur une scène où, pourtant, l'on a le droit de se montrer difficile, Madame Béatrice LaPalme; voyez ce qu'est en train de devenir Mademoiselle Graziella Dumaine, pensez que M. Rodolphe Plamondon est l'un des chanteurs favoris de Paris, imaginez ce qu'auraient pu faire, dans un milieu favorable, Mesdemoiselles Léonide LeTourneux, Cédia Brault, Blanche Gonthier, Mme Thibaudeau, les barytons Honoré Vaillancourt et Edouard Sarrazin, les ténors Prieur, Lapierre et Gour, la basse Paquin. Au concert n'avons-nous pas eu, sans le garder, le pianiste Léo-Pol Morin, et — c'est déjà du lointain — Calixa Lavallée qui s'est exilé?

Et s'il fallait nommer ceux qui sont restés ici, consacrant toute leur vie à l'apostolat de l'enseignement, chez les morts et chez les vivants, la liste des noms que l'on pourrait mettre en regard de bien d'autres, ne serait-elle pas assez longue?

On peut regretter que nous n'ayons pas fait plus encore, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de désespérer de l'avenir.

Pour le moment, créons ce qui nous manque. Harcelons ceux qui, n'ayant pas le pouvoir d'être des praticiens de la musique, ont la bourse assez bien remplie pour y puiser en faveur de la musique. Travaillons nous-mêmes, faisons quelque chose, si humbles que soient nos efforts. Encourageons ceux qui sont les artisans de l'art. Ne négligeons jamais l'occasion de prêcher partout le bon évangile du goût. Combattons le médiocre, le faux or, le plaqué, le cliché et l'américanisme.

Nous aiderons ainsi à l'effloraison prochaine et nous arriverons à mériter cette appréciation qu'aux jours enthousiastes des anciennes Saint-Jean-Baptiste, des orateurs enflammés nous jetaient comme un pavé d'ours. Nous ne serons jamais le peuple le plus musicien de la terre, ce peuple n'existe pas, mais nous arriverons à prendre le rang qui nous est dû.

Travaillons-y, travaillons encore, travaillons toujours.

"L'Etrange Aventure"

THÉÂTRE CHANTECLERC, *L'Etrange Aventure*, quatre actes de MM. Letondal et Mercier.

Dans son petit théâtre de la rue Saint-Denis, d'où il jette sur les jeunes auteurs un regard paternel et désintéressé, M. Godeau me rappelle un certain Bodinier qui autrefois voyait d'un même œil les Parisiens adolescents en mal d'être représentés quelque part. M. Bodinier dirigeait une scène minuscule, rue Saint-Lazare. Il y attira un groupe d'écrivains enthousiastes. Il les joua. C'est là que Lavedan s'aperçut qu'il pourrait bien un jour faire partie de l'Académie. Là, Mounet-

Sully disait, devant un auditoire d'aristocrates, un sermon de Bossuet, M. Bodinier acquit ainsi la reconnaissance de dramaturges qui lui devaient d'avoir essayé chez lui leurs premiers fleurets.

M. Godeau a fait de louables efforts pour favoriser la naissance d'un théâtre canadien. Il mérite qu'on les reconnaisse. Il y a quelques années, à l'Alliance Artistique, il jouait des comédies primées dans un concours, Aujourd'hui, il nous offre quatre actes et mille espoirs. Cela vaut bien que l'on apprenne le chemin de sa petite salle de spectacle, si haut perchée qu'elle soit.

La pièce de MM. Letondal et Mercier révèle, par dessous des invraisemblances trop apparentes, au milieu de longueurs par quoi l'on reconnaît les débutants, la connaissance des nécessités de la scène et la compréhension de ce que doit être le dialogue au théâtre.

"L'Etrange Aventure" vaut par l'enchaînement plus que par la qualité de l'intrigue. Les auteurs, j'ignore pour quelle raison, se sont embarrassés d'un sujet où le mélodrame cotoie la thèse: esquisse d'un drame policier mêlée à des réminiscences de Dumas fils. On aurait voulu trouver dans la bouche de jeunes gens s'essayant à l'art dramatique des paroles moins amères, une conception plus lumineuse de la Vie avec un grand V. Cette restriction faite, reconnaissons que les auteurs savent nouer une intrigue compliquée, en manier assez habilement les nombreuses ficelles. C'est déjà beaucoup.

Le dialogue languit quelquefois. Les auteurs procèdent par empâtements, je veux dire par répétitions successives des mêmes mots, des mêmes expressions. Je sais que souvent on obtient ainsi d'heureux effets. On donne plus de vigueur. Mais c'est un moyen dont il ne faut pas abuser. En général, il vaut mieux ramasser, resserrer, craindre les redites. Souvent prolixe, par contre le dialogue est naturel. C'est une belle qualité. Il est heureux que les auteurs n'aient pas cet exécrable style oratoire où sont tombés quelques uns de leurs prédécesseurs.

Si j'avais quelques vingt années de plus, je terminerais par des conseils saupoudrés d'une amère sévérité. Mais je n'ai ni l'honneur d'être si mûr ni le malheur d'être aussi vieux. J'exprime donc, au lieu d'un conseil, un souhait. Que MM. Letondal et Mercier nous donnent des intrigues plus souriantes et plus jeunes, sinon mieux agencées. Que M. Godeau soit toujours un directeur accueillant. Et nous parviendrons à créer un théâtre canadien.

JEAN ROMAIN.



LE PETIT CIMETIÈRE

Heureux celui qui repose
Au pied du clocher natal,
Réveillé, dès l'aube rose,
ar la chanson du métal!

Il dort près de sa demeure,
N'a que changé de lit-clos:
De sa veuve qui le pleure
Il entend tous les sanglots;

Il sait que, les Vêpres dites,
Elle viendra, lui portant
Les roses, les clématites,
Les genêts, qu'il aimait tant!

Il entend causer les hommes
De l'autre côté du mur:
"On aura beaucoup de pommes!
Le blé noir est déjà mûr!"

Quand la classe est terminée
Il entend des petits pas:
C'est Mona, sa fille aînée,
Fanch et Yann, ses petits gâs;

Ils entrent au cimetière;
Ils les entend tous les trois
Faire une courte prière
Et trois grands signes de croix;

Puis, c'est, là-haut sur sa tombe
Un gai clic-clac de sabots...
Puis... tout se tait: le soir tombe
Sur les rustiques tombeaux.

Il est seul en la nuit noire
Et soupire après le jour
Comme une âme en Purgatoire
Après l'éternel Séjour...

Mais sachant bien qu'au passage
On le viendra voir encor,
Il tire sur son visage
Son linceuil, puis... se rendort.

... Celui qui meurt au village
N'est jamais tout à fait mort!

THEODORE BOTREL.

LES PROCHAINS CONCERTS

Sous la direction de

M. LOUIS BOURDON

M. LOUIS BOURDON continue, avec ce tact que nous lui connaissons, d'attirer chez-nous les maîtres de la musique moderne. Aussi ces concerts sont-ils suivis par le meilleur public.

Le 15 février il nous présentera PAUL DUFAULT, le grand artiste dont le Canada français s'enorgueillit à juste titre.

Le 29 février, nous entendrons, SERGE RACHMANINOFF le fameux compositeur et pianiste russe.

Le 7 mars, nous applaudirons le grand artiste espagnol PABLO CASALS, le violoncelliste fameux, reputé par tout l'univers.

Tous ces concerts sont donnés le dimanche, à trois heures, au "His Majesty", et rallient des auditoires d'élite.

C'EST ASSEZ D'ANGLOPHOBIE

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Il est malheureux que les journalistes nationalistes, par leurs continuelles attaques contre la Grande-Bretagne et leurs remarques blessantes contre la nation anglaise, entretiennent la zizanie dans le Dominion et compromettent les intérêts de la minorité canadienne-française. Nous ne gagnerons rien par l'anglophobie. Si la province de Québec était dans la situation de l'Alsace-Lorraine après 1870, si l'Angleterre s'était illégitimement emparée de notre pays et s'il y avait des chances de le reprendre par une révolution quelconque, nous serions peut-être justifiables d'assaillir la nation qui nous tiendrait ainsi sous une injuste dépendance. Mais tel n'est pas notre cas. Nous avons été plutôt cédés—peut-être trahis,—que conquis, il y a cent soixante ans. Tous nos efforts ont eu pour objet de consolider notre position sous le drapeau britannique et de vivre en harmonie autant que possible avec les Anglo-Canadiens.

L'Acte de l'Amérique Britannique du Nord a été passé de notre consentement, proposé même par nos chefs, sir Etienne-P. Taché et sir George-E. Cartier. L'expérience nous prouve qu'il n'a pas été fait à notre avantage, mais tel qu'il est, nous devons chercher à en tirer le meilleur parti possible. L'interprétation que l'on en donne au comité judiciaire du conseil privé nous est toujours préjudiciable. Les dissensions qu'il a fait naître s'accentuent de jour en jour au lieu de diminuer.

Si les nationalistes en ont contre la Confédération, qu'ils l'attaquent ouvertement et nous proposent quelques moyens sûrs de la remplacer. Qu'ils aient le courage de leurs opinions. Leur méchanceté contre tout ce qui est anglo-canadien aura alors peut-être sa raison d'être. D'ici là, qu'ils nous aident à trouver le terrain commun sur lequel tous les Canadiens pourront se rencontrer. C'est surtout dans la famille, à l'école, à l'église que doit se former la mentalité dont les deux races ont besoin pour vivre dans l'harmonie. Pourquoi ne chercherions-nous pas à donner à nos compatriotes des idées plus larges? Pourquoi toujours monter la tête aux Anglais quand nous avons besoin de leur coopération pour bien établir l'usage de la langue française au Canada? Nous sommes tous en faveur d'un canadianisme plus robuste, plus individualiste, mais il ne faut pas ruiner notre cause par un zèle outré, étroit et mal entendu.

Les articles que M. Bourassa a publiés sur la mission de l'amiral Jellicoe contiennent des attaques inutiles, des insinuations malicieuses, des expressions malheureuses à l'adresse de l'Angleterre. On dirait qu'il cherche ainsi à accentuer les dissensions qui rongent le pays. Il parle avec mépris de cette flotte anglaise qui "n'aurait pas plus bougé que celle de l'Allemagne" durant la guerre; il se sert des arguments des "junkers" contre la politique navale de la Grande Bretagne. Le tout vous laisse l'impression que c'est à la nation anglaise plutôt qu'à son gouvernement qu'il en veut. Certains journaux politiques anglo-canadiens qui vivent de fanatisme, reproduisent cette littérature et ne sauraient mieux faire pour activer chez leurs lecteurs la haine de tout ce qui vient de la province de Québec.

Où ce régime nous mène-t-il? A quoi nous a conduits le nationalisme après quinze ou vingt ans d'existence? Avons-nous plus de prestige qu'autrefois dans l'administration fédérale?

Autrefois il y avait des écoles où l'on enseignait le français d'une manière convenable dans le Manitoba et l'Ontario. Aujourd'hui, il n'y en a plus.

Autrefois, il y avait des ministres canadiens français dans le gouvernement de ces provinces. Aujourd'hui, il n'y en a plus.

Autrefois, il y avait trois ou quatre Canadiens français dans le cabinet fédéral. Aujourd'hui, il n'y en a qu'un seul et il n'est pas député.

Qu'est devenue la langue française dans l'Alberta et la Saskatchewan?

Que dis-je? même les députés nationalistes ont cessé d'exister. Il y en a eu à Ottawa et à Québec, mais il n'y en a plus.

Voilà comment notre influence périclite depuis que les nationalistes se sont constitués les prôneurs de notre peuple. N'avoueront-ils pas qu'ils ont trop concentré leurs efforts sur le Québec? Ils ont oublié que, pour faire respecter nos prérogatives, nous sommes forcés de négocier avec une population anglaise, protestante et loyaliste. Il n'était pas absolument nécessaire, pour régénérer l'esprit français dans notre province, de provoquer le fanatisme des Anglo-Canadiens qui, après tout, ont voix prépondérante dans le gouvernement fédéral dont nous dépendons et dont nous avons besoin.

M. Bourassa et son école sont bien coupables de propager l'anglophobie dans le Dominion. Ils contrôlent une excellente organisation qui, si elle était dirigée avec moins d'étroitesse, pourrait rétablir l'entente entre les deux races.

S'ils ne commettaient que des erreurs de tempérament, cela n'aurait pas d'importance. Qu'ils placent M. Bourassa sur un piedestal haut comme l'Himalaya et l'adorent à genoux, cela les regarde. Qu'ils se croient seuls autorisés à étudier les questions nationales, passe encore. Qu'ils se délectent dans les jouissances de l'adoration mutuelle, cela ne fait tort à personne. Mais quand ils cultivent la haine de l'Anglais ils vont trop loin. Ils fournissent des arguments aux francophobes qui supportent mal notre voisinage.

Leurs meilleurs amis commencent à s'en alarmer. Que d'excellents Canadiens français, patriotes éprouvés, sympathiques aux idées nationalistes regrettent sincèrement de telles bévues! Ils sont animés du désir de voir le Canada grandir dans la bonne entente, mais ils déplorent cette anglophobie dont la littérature bourassiste est tout imprégnée.

Personne n'ignore ici que le nom de Bourassa est l'argument le plus efficace dont les hommes qu'il combat puissent se servir lorsqu'ils cherchent les suffrages de leurs électeurs. Ils répandent à profusion ses commentaires malveillants contre leur mère-patrie, puis ils n'ont qu'à dire: "Comment un loyal sujet de Sa Majesté peut-il être du même bord que Bourassa?" Ils ajoutent que tous les Canadiens français sont déloyaux et que le but de telle ou telle mesure est de nous mettre à notre place. Et le truc est joué.

Je demandais dernièrement à un journaliste d'Ontario, esprit observateur, rompu au métier depuis longtemps, vieux courriériste de la Chambre des Communes, ce qu'il

pensait de la mission de lord Jellicoe et quelles chances de succès pourrait avoir l'établissement d'une marine de guerre permanente au Canada.—"Si, me répondit-il, le gouvernement a la bonne fortune d'attraper quelques articles de Bourassa, avec assaisonnement d'anglophobie, contre cette politique, elle passera sans difficulté à la Chambre, et les provinces anglaises, même celles de l'Ouest, l'avaleront."

Eh! bien, les articles ont paru. Ils ne contiennent rien de nouveau. C'est toujours la même ritournelle, la pose à l'érudition, l'idée fixe du dissertateur qui s'acharne contre l'impérialisme. Tels qu'ils sont, cependant, soyez sûrs qu'ils seront conservés précieusement par les propagandistes du projet Jellicoe. On les placera dans la même case que les discours des promoteurs de la nouvelle marine. Au moment opportun ils reparaîtront, en anglais cette fois, mais ils feront leur œuvre de fanatisme. M. Bourassa aura donné prise à ses adversaires, et ils en auront profité. Ils ignoreront, cependant, les arguments de M. Ewart et du "World", de Toronto, ou ils n'en parleront qu'afin de les comparer à ceux du chef nationaliste. La nationalité des adversaires est une arme facile entre les mains de certaines personnes.

Les nationalistes n'ont aucune prétention à la tolérance. Leur but ne semble pas tant d'obtenir le redressement de nos griefs que la satisfaction stérile d'invectiver la majorité anglo-canadienne. Au lieu de préparer les voies au règlement des questions scolaires et autres qui nous divisent, ils ont l'air de vouloir créer chez les Anglo-Canadiens une ambiance aussi hostile que possible. Ceux d'entre nous qui vivons au milieu des Anglais protestants de l'Ontario sommes en état de juger des effets produits par les virulences bourassistes. Nous sommes forcés d'admettre qu'elles constituent le seul reproche fondé qu'il y ait contre nous. Sur le mérite de notre cause, nous avons toujours le meilleur de l'argument; mais quand ou nous affirme que la masse dans cette province est trop fanatisée par les attaques nationalistes pour que le gouvernement prenne le risque de nous remettre nos écoles, nous pouvons bien crier à la francophobie, mais nous sentons qu'il y a un élément de faiblesse dans notre cause et que M. Bourassa en est responsable.

Tous les Anglo-Canadiens ne sont pas francophobes. Il y a chez eux, comme chez nous d'ailleurs, un élément considérable qui regrette nos différends et donnerait beaucoup pour qu'ils disparaissent. Ce sont les esprits pondérés, les hommes de jugement qui ne s'emballent pas pour des billevesées et comprennent bien que nous ne devons pas avoir une seconde Irlande au Canada. Avec eux nous pourrions toujours nous entendre si nous évitions de fouetter au vif la nationalité anglaise.

Il est inutile de dire: "Messieurs les Anglais commencez les premiers; montrez-vous justes, et puis nous pourrons nous accorder." Ils ne nous écouteront pas. L'âge de la chevalerie n'est plus. Après avoir empiré notre situation par des violences inconsidérées, pourquoi ne tenterions-nous pas de l'améliorer par un peu de discrétion et de diplomatie?

L'incomparable G. K. Chesterton disait: *"The trouble with Christianity is not that it is difficult and has failed, but that it is difficult and has never been tried."* On pourrait appliquer cette boutade à la tolérance dans notre beau pays: "le malheur, c'est qu'on n'en a jamais fait l'essai."



Botrel chez lui à Port-Blanc

Du nouveau qui ne vaut pas le vieux...

Depuis quelques années un certain nombre d'écrivains et de journalistes affectent de ne plus écrire comme tout le monde, eux compris, avait l'habitude. Ainsi, ils ne disent jamais "en" Canada, mais "au" Canada; "dollar" et "sou" ont remplacé "piastre" et "cent", et ô horreur! Québec, la province de Québec est devenu "le" Québec. On nous bâtit des phrases comme celle-ci: Le professeur Mcphail a fait l'éloge "du" Québec et prouve que c'est "au" Québec que reviendra l'honneur, etc.

Dans la liste des nombreux et distingués collaborateurs de la "Revue Moderne"; il s'en trouvera certainement un ou deux qui voudront bien nous expliquer la raison de ces changements.

1. Sont-ils nécessaires, au point de vue de la langue?
2. Si ces changements ne sont pas nécessaires, sont-ils au moins utiles, et en quel sens?
3. S'ils ne sont ni utiles, ni nécessaires, en ce cas sont-ils justifiés?

J'en appelle particulièrement à M. Rivard et à M. Asselin pour éclairer ma religion: Peut-on dire le Québec, le Cuba et le Terre-Neuve, sans offenser le bon goût?

W. G. Francœur.

"APARTMENT HOUSE"

Nous avons reçu de nombreuses, parmi lesquelles de fort interessantes réponses à la question posée par un abonné: Quelle est la meilleure façon de traduire "apartment house"? Une bonne douzaine présentent des raisonnements plausibles pour faire accepter autant de traductions qui diffèrent cependant les unes des autres. Nous avons poussé la curiosité — et l'intérêt — jusqu'à consulter des professeurs, voire des diplomates français, qui nous ont paru particulièrement qualifiés pour exprimer un avis sur ce problème de technologie, car c'est tout un problème qui se pose, comme vous allez voir.

Nous allons extraire l'essence des meilleures réponses, sans toutefois en faire connaître les auteurs, car il paraît que nous pourrions engager l'Université de Paris ou la diplomatie française, et cela, nous ne le voudrions pas, fût-ce au prix d'une traduction autorisée... Nos lecteurs pourront, de cette façon, adopter la traduction qui leur paraîtra la plus rationelle, sans se laisser influencer par les personnalités.

D'abord, un "Grammateus" nous chicane un peu de ce que nous ayons cru que l'*apartment house* est de création américaine:

En France, les habitations particulières sont toutes ce qu'on nomme ici des *apartment houses*, toutes! si l'on excepte le nombre évidemment restreint des *hôtels*, nobiliaires ou bourgeois plus ou moins modestes.

Américain, l'appartement! Si du moins par appartement, il est permis d'entendre, avec les dictionnaires français, y compris celui de l'Académie, "une partie de maison composée de *pièces* habitées par une famille." Mais ce genre de logis est aussi ancien en France que la famille bourgeoise, c'est-à-dire qu'il remonte au XIIe ou XIIIe siècle. Et il existe encore dans tout le pays des maisons antiques, bâties et distribuées pour cet usage. Dans Paris même, au Marais, aux environs de Saint-Sulpice ou de Saint-Roch, qui furent quartiers bourgeois dès le XVIe siècle, on en rencontre, et en grand nombre, et datées. Tout le Paris du Baron Haussman (II Empire) présente aussi ce genre de constructions — américaines.

Les personnages publics, les familles nobles ou de haute bourgeoisie, parlementaires et financiers — habitaient des *hôtels* (nos "*résidences*"), miniatures parfois princières de palais. Les familles moyennes ou de basse bourgeoisie, gens de robe ou de négoce, occupaient chacune un *appartement* plus ou moins spacieux et riche, dans des maisons qui en contenaient un et même deux par étage. En sorte que le mot français qui désigne le genre de constructions appelé ici "Apartment house" c'est le mot MAISON, maison tout court, *immeuble* en style de pratique; *maison de rapport* en style de propriétaire, *boîte à loyers* en argot d'architecte... Si le français a éprouvé le besoin de spécifier des genres de constructions, c'en est d'autres que ce genre commun, et il l'a fait: il a les expressions édifices publics, hôtels publics, maisons bourgeoises, maisons de maîtres, hôtels particuliers, palais, pour désigner les bâtiments affectés aux services publics, aux voyageurs, aux étrangers, ou réservés à l'usage d'une seule famille, et qui, alors, sont caractérisés par un accès indépendant de la voie publique.

Ce qui en effet serait américain (s'il n'était simplement anglais, voire anglo-saxon) c'est le système général ici, de maisons divisées en logis ayant chacun son accès à la rue; c'est ce système qui frappe les Français de passage. Car la *maison* française n'a qu'une seule porte gardée par un concierge, et un escalier unique (on laisse le ou les escaliers de service aux serviteurs) — un escalier unique sur lequel ouvre tous les appartements. Mais cet escalier est ordinairement de vastes dimensions, surtout dans les maisons anciennes, parfois il est monumental; dans sa cage tiendrait place un de nos modernes *apartments*: nos portes et escaliers où il faut passer de champ [illegible] en canadien) sont inconnus.

L'erreur de nos "[illegible]" vient de la signification *locale* du mot appartement; j'en ai plus haut donné la définition française: un certain nombre de pièces à l'usage d'une famille. En Canada, nous attribuons à chaque pièce le mot appartement; la [illegible] nous a nommons *flat*, mot anglais, ou *suite*, anglicisme, ou *logis*, ou *logement*. De ces vocables [illegible] serait le meilleur, nous disons *logis* pour *petit logement*. C'est à tort et je vais indiquer pourquoi. Occupons-nous d'abord de *logement*. Le logement est l'appartement d'une famille pauvre; il se compose de deux ou trois chambres et d'une cuisine en enfilade et ouvre immédiatement sur un palier; il n'a ni entrée ni antichambre, c'est par ce détail qu'il se distingue de l'*appartement*. Un *appartement*, si même exigu, possède au moins une *entrée*, petite pièce de communication avec le dehors sur laquelle ouvrent séparément le logis proprement dit et ses aisances.

Logement n'est donc pas un mot noble (1). *Logis* l'est: il est l'équivalent dans la langue classique, du plus somptueux palais, comme du plus humble gîte, dès qu'il s'agit de désigner la demeure personnelle, et je pourrais dire choisie, intime, aimée. Il a donc précisément le sens que des poseurs, ignorants du français et de l'anglais, prétendent attacher au mot "home". Dans l'anglais, *home* désigne sept ou huit choses différentes, aussi bien le port d'attache d'un navire que la *maison*, (par opposition à l'*étranger*), entre lesquelles ce qu'en français nous désignons par *maison*, *manoir*, *foyer*, *chez soi*, *demeure*, *intérieur*, *chez soi* et *logis*. Excusez du peu, qui n'empêchera personne de déclarer d'un air entendu que *home* est intraduisible, puisque l'intimité de la demeure familiale n'est point dans les mœurs des Français, gent casanière s'il en fut.

Pour revenir à notre sujet et en finir, il s'agirait de déterminer si l'emploi du mot *appartement* au sens canadien est fautif. Non pas, à condition de le remettre au pluriel. Appartements, au pluriel, a pu désigner une seule pièce. Voici comment: Dans les maisons seigneuriales, hôtels ou châteaux, les membres de la famille et les hôtes de distinction avaient un logis distinct, où ils se retiraient chacun chez soi, à *part* (d'où appartements), tandis que les gens de service habitaient ensemble les *communs*.

Or, on disait, par honneur, au pluriel de majesté ou de dignité, les appartements de telle ou telle personne, même dans le cas tort possible où une seule pièce était attribuée à l'usage de cette personne. L'expression se rencontre dans toute la littérature classique. Au singulier, le mot a le sens indiqué plus haut.

En voilà, je crois, assez. Bien des réflexions se grefferaient sur l'une ou l'autre de mes explications. Du moins signalerai-je l'emploi que j'ai fait de *pièce*, où notre parler usuel aurait dit *chambre* ou *place*, (pourtant dans la Flandre française, cet emploi de *place* est... commun). Mais *chambre* a un sens précis. *Salle* eut convenu: c'est un mot générique, comme *pièce*. *Pièce*, dont la racine est peut être aussi *part*, devrait souvent remplacer *morceau* dans notre langage. *Ténement*, mot français prononcé à l'anglaise, usité aux Etats-Unis dans le sens de logement, justifierait, par son étymologie cet emploi d'ailleurs abusif.

(1) [illegible] de confusions dans notre parler, touchant la *dignité* des mots, qu'on [illegible]

N'est-ce pas que voilà la question presque vidée d'un coup?

Cependant, un lecteur nous rappelle que M. l'abbé Blanchard a proposé "hôtel", "conciergerie", "maison à appartements." *Hôtel* est écarté à l'unanimité. Un professeur français estime recommandable *maison d'appartements*. "L'expression, dit-il, n'est pas usitée, mais elle est claire, intelligible et française; elle pourrait donc être jetée dans la circulation."

"*Conciergerie* me semble l'expression qui pourrait être agréée, dit un autre, si ce mot ne désignait depuis trop longtemps, en France, une célèbre prison qui ne doit d'ailleurs cette désignation impropre qu'à un souvenir historique. Car, enfin de compte, toute *apartment house* comporte un concierge, puisque c'est essentiellement le concierge qui distingue l'*apartment house* des autres maisons d'habitation, il serait donc logique de l'appeler une *conciergerie*. Cette désignation ne sera cependant jamais acceptée en France, à cause du sens peu engageant que la tradition conserve au nom de la Conciergerie."

— "A Paris, nous déclare un diplomate, de nos jours, et depuis longtemps l'*apartment house* se nomme *maison de rapport*. Cette désignation est manifestement trop large, mais l'usage l'a consacrée, et vous ne trouverez pas de terme plus précis sur le Boulevard. Est-ce une raison pour ne pas essayer de frapper une expression nouvelle, moins générique et plus particulière? Effectivement, en bonne définition, une maison de rapport est un immeuble construit par un propriétaire qui n'a d'autre but que d'en tirer un revenu, sous forme de loyers. Ainsi, une maison construite pour être louée à une famille d'ouvriers est, à proprement parler, une maison de rapport autant que l'est, à Montréal, le *Transportation Building*. Maisons d'ouvriers ne pouvant abriter à la fois qu'une seule famille et buildings comprenant plusieurs centaines de bureaux sont donc des *maisons de rapport* sans être des *apartment houses*."

Une Parisienne, subtile autant que lettrée, nous dit: "*Apartment house* doit se traduire par *maison de rapport* puisque c'est l'usage à Paris, mais non dans tous les cas. Le mot *rapport* ne peut toujours servir que si l'on veut expressément évoquer l'idée de lucre ou de revenu. Un capitaliste dira bien "J'ai bâti des maisons de rapport", mais un homme du monde ne dira jamais "J'habite une maison de rapport." Il dira "J'habite un appartement dans telle maison de telle rue." On dira aussi bien "*Les appartements* que l'on a construits dans telle rue enlaidissent tout le quartier." L'expression anglaise doit donc se traduire de différentes façons, selon le sens particulier qu'elle comporte."

Un distingué linguiste de Québec, qui se double d'un parfait conteur et que nous ne pouvons cependant désigner moins... clairement, nous écrit: "Dans une *apartment house*, chaque appartement n'est-il pas toujours un plain-pied? Pourquoi, alors, ne pas désigner cela des *"plains-pieds"*? Mais l'expression serait évidemment trop nouvelle. Une règle importante de la langue française exige que l'on parle pour être compris — bien qu'il soit fort agréable quelquefois, de lire des choses qu'on n'a pas la peine de comprendre"... Originale, la réponse, et maligne aussi.

— "Une *apartment house* est une maison où demeurent plusieurs familles; c'est donc, en réalité, plusieurs demeures sous un même toit. Demandons au grec, sinon au latin, de nous fournir par étymologie le mot convenable, et nous aurons tôt composé *Polydome*, de *polu*, plusieurs, et *domos*, maison. Prenez garde que les plus robustes des vocables français sont ceux qui découlent de ces bonnes sources."

C'est, en somme, la "fourmillière" que M. Albert Savignac suggérait, le mois dernier. "Fourmillière" est peut-être un peu métaphorique, et "polydôme" un peu... savant."

— "Un Liseur" nous écrit: "En France, l'*apartment house* s'appelle couramment *maison de rapport*, mais cette désignation intéresse particulièrement les propriétaires. Selon le sens, on donne différentes désignations à ces maisons, et on les appelle aussi bien des *immeubles*. Les lexiques vous diront qu'*immeubles* est un adjectif juridique désignant les biens qui diffèrent des biens *meubles;* mais les lexiques retardent, et l'usage, le sacro-saint usage, attribue de plus en plus cette dénomination d'*immeubles* aux bâtiments *de rapport* que l'on appelle à tort, au Canada, des *édifices* ou des *bâtisses*. Il faut donc dire *Immeuble Dandurand*, et non pas *Edifice* ou *Bâtisse Dandurand*. Sacha Guitry écrivait récemment dans les *Annales*, de Paris:

> Je ne me suis pas encore fait à cette idée que l'on pouvait habiter les uns au-dessus des autres. Je dis cela au sujet des maisons. Le plus grand agrément, pour moi, des villes de province provient des maisons, de ces petites maisons qui n'abritent jamais qu'une famille à la fois. Et en province seulement j'ai l'impression que je passe devant des maisons natales.
>
> Croyez-vous qu'un immeuble de cinq ou six étages puisse un jour devenir une maison ancienne? Non. Ce ne sera jamais qu'une vieille maison neuve.
>
> Que pensez-vous d'une plaque de marbre commémorant la naissance d'un grand homme sur un imeuble avec ascenseur?

Dans l'*Ile des Pingouins*, Anatole France écrit:

> Des trains bondés de marchandises tombaient sur un boulevard, démolissant des immeubles entiers (page 400);
>
> Des troupes gardèrent les immeubles des trusts, les hôtels des milliardaires, (page 407);
>
> Les garçons de la banque sinistrée allèrent présenter leurs effets dans les immeubles fumants, et plusieurs, pour effectuer leurs encaissements, s'abîmèrent dans les flammes (page 412).

"Traduisons donc immanquablement *building* par *immeuble;* traduisons aussi, quelquefois, *apartment house* par *immeuble* et, dans d'autre cas, par *maison de rapport*, sans cependant mettre *rapport* au pluriel comme l'a fait, le 19 décembre de l'an de grâce dernier, en troisième page d'un quotidien de Montréal, un fait-diversier humoriste évidemment incorrigible. "La police des mœurs a opéré la nuit dernière une descente dans une maison de *rapports fashionables* située en plein centre de notre ville"... Et nos journaux moralistes, qui incriminent la reproduction d'un *pur* chef-d'œuvre de Greuze, n'ont pas voué à l'Inquisition l'impudence de ce reporter. Où allons-nous, grands dieux, où allons-nous!"

Notre abonné demandait du brouet, et nos collaborateurs lui servent des crèmes; il cherchait une traduction; en voilà une bonne douzaine, pour autant de cas particuliers.

La consultation est close, à moins que, pour la bonne bouche, M. Edouard Montpetit ne nous rime une tirade où s'appliqueraient ces différentes acceptions françaises, et d'autres encore, du vocable anglais — comme il lui advint naguère de s'inspirer de Cyrano, pour "en variant le ton", dire "bien des choses", et des choses fort spirituelles, sur le roc de Percé.

LA RÉDACTION



EN FAMILLE—Tableau fameux de Carolus Durand, un grand peintre français.



J'ai entendu papa dire qu'on faisait du sucre avec les cannes, et il paraît que c'est très bon...

Je le sais bien!... mais pas avec les parapluies!

Conte de chez-nous: Les Cador

Par JULES TREMBLAY

Les Cador habitaient la plus vieille maison du village.

Elle avait tout d'abord été bâtie en billes, longue et large, puis, autour des troncs d'arbres, rugueux encore de leur écorce résineuse, on avait dressé des murailles de pierre et des cailloux, et comblé le lambrissage en foulant de la balle dans les vides.

Sauf la galerie *courant sur toute la façade, où donnaient la grand'chambre, la salle commune et la cuisine, l'habitation offrait l'aspect d'un manoir ancien, bas et allongé, en retrait de la route. Cinq générations de Cador avaient demeuré là. L'aîné des fils gardait la maison paternelle, et les autres allaient s'établir dans le voisinage, sur des terres achetées par le père dans le Cinquième* rang. *Les fils Cador et les gendres commençaient donc avec une aisance relative la vie de ménage.*

Bibitte Cador, avec sa femme et ses huit garçons, tous hardis à la tâche, occupait pour le moment la ferme ancestrale.

Sa femme, cependant, était vieillie avant l'âge. Le train *quotidien, la fatigue des champs, la mort de ses deux filles, emportées par la* consomption galopante, *l'avaient minée. Elle était maintenant incapable de vaquer toute seule aux labeurs domestiques, et pour préparer la mangeaille à ce monde masculin doué d'un étrange appétit, elle avait été obligée de prendre en service une indigente,* Méré *la vieille boiteuse.*

Celle-ci n'était pas des plus alertes. Son infirmité aggravait encore sa lenteur.

Tant que la mère Cador put rester debout, la besogne marcha plus ou moins; mais un jour elle dut prendre le lit, et la maison laissée à la surveillance de Méré fut vite négligée.

La Cador se rappela alors qu'elle avait une nièce, la Zoune *Jarlais, vive et laborieuse enfant de seize ans, qui répandait partout la gaîté de son* allant *et sa coquetterie. Elle la fit venir pour relever le logis de sa disgrâce.*

La Zoune aurait sûrement refusé d'entrer en condition ailleurs que chez sa tante Cador, car elle avait une arrière-pensée candide: elle allait maintenant retrouver son cousin Pitou, d'un an plus âgé qu'elle, et que depuis six mois elle rencontrait à la messe paroissiale seulement. Cela lui avait suffi, comme à Pitou. Mais maintenant...

Depuis leurs premiers balbutiements, les deux cousins avaient vécu côte à côte, et appris à s'aimer. Un jour le père Jarlais avait quitté le village pour ouvrir *une vergée de terre dans les concessions, et les amourettes s'étaient trouvées interrompues.*

Les entrevues du dimanche, brèves et pleines de difficultés, avaient grandi leur attachement, comme cela arrive au temps des cousinages. Ils s'étaient contentés des longs silences, des gaucheries tendres, des contemplations muettes à travers les yeux humides, et ils entrevoyaient tous deux avec une joie non dissimulée le jour où ils pourraient enfin céder aux élans fous qui les poussaient l'un vers l'autre.

Il faut croire que les fées existaient encore à la campagne, en ce temps-là, car le jour où la Zoune arriva, tous les nids de chansons endormis dans les murs retrouvèrent, en secouant leur sommeil, les harmonies oubliées. Voyant la jeunesse entrer en robe claire et cheveux blonds, les joies délaissées comprirent qu'on les appelait, et elles accoururent en toute hâte au devant de la visiteuse, avec le parfum des fleurs et les rayons du soleil estival.

Il n'y avait plus de fille chez les Cador, et les huit gars donnaient avec leur père bien du mal aux petits embellissements tentés par la mère malade et la servante boiteuse. Aussi, les objets familiers habitués à voir aller et venir des êtres rudes et rustres, des rides, des boîteries et de l'ennui, eurent-ils un réveil de plein bonheur en reconnaissant auprès d'eux le rayonnement d'une franche et rieuse jeunesse.

Tout d'abord le banc des seaux *connut la délicatesse d'une attention quotidienne, et personne n'osa plus l'encombrer ni l'inonder. Il fut écuré à la cendre, et put mettre à nu sa belle couleur de bois blanc.*

La huche, *depuis longtemps noircie par des mains calleuses, et par les séances prolongées des soirs de fumerie, respira par tous ses pores après un brossage vigoureux, suivi d'une grande eau; et depuis lors la saine odeur du pain de* boulanger *s'imprégna dans tous les coins du vivoir.*

La table, habituée de longue main à subir les bousculements de vaisselle sans l'étoupement d'une nappe, fut consolée de se sentir couverte de blancheur carrelée, de tissus lessivés.

Les catalognes *relevaient négligemment leurs bouts et leurs bords, accrochaient les grosses bottes ferrées des gars et les sabots du vieux; mais ce vilain défaut fut corrigé, les torons de flanelle, de coton, de laine aux nuances variées, retrouvèrent leur antique chatoiement, s'étalèrent, unies et braves, devant le poêle à fourneau, autour de la table familiale, sous la grande berceuse très vieille, et même à la porte d'entrée, sans une seule fois courir le risque d'être à coups de pied roulées en masses informes dans les coins.*

Il fallait voir le miroir se dévoiler au fond des terrines. La ferblanterie, les étains s'épanouissaient dans leur boîte à deux compartiments, munie d'une cloison à poignée taillée en pleine œuvre.

Chaque chose avait eu son tour. Le rouet, frappé de mutisme, s'était repris à murmurer des légendes. Le métier lui avait donné la réplique en se débarrassant de sa sourdine de poussière. Le vieux poêle taché de rouille avait fait peau neuve de mine luisante.

Les images n'avaient pas été oubliées, elles non plus. Jusqu'ici, elles avaient servi d'ébattoir aux mouches, elles avaient caché des grisailles d'araignées; mais tout, cela disparut dans le nettoyage; et les cadres de chêne, ouvrés patiemment dans les jours de chômage, purent

savoir de quels motifs fantaisistes ils étaient décorés. Leurs vitres, ô miracle permettaient de distinguer Napoléon, Pie IX, Mgr Racine. Sur la cloison du mitan, c'était une bataille de Montcalm, découpée dans l'Opinion Publique. Un tout petit Jacques-Cartier classique profilait son bonnet crênélé droit sur le dessus de l'horloge à gaîne, dont les mouvements étaient en bois.

Les hommes, ramenés un soir à la maison au cri annonçant le souper, ne reconnurent plus la demeure; ils se sentirent tellement déplacés dans ce milieu gracile qu'ils allèrent d'un commun accord faire leur toilette au bas de la côte, à même la rigole, croyant pour le moins que l'évêque allait venir tout à l'heure avec le curé dans le bout du rang, en route vers la ville.

La Zoune s'était multipliée toute la journée, chantant et riant, bavardant sans relâche, assourdissant la malade par son bruissement vivant et joyeux, forçant Méré à clopiner *plus vite en besogne; mais, aussi, elle avait rallumé sur les traits de sa tante le sourire depuis tant d'années figé — elle avait rendu à la bonne Méré sa vivacité d'antan.*

La Zoune savait bien que le soir venu elle allait voir Pitou; que celui-ci, galant mais pataud, allait lui aider à laver la vaisselle. Cela finirait par des coups de lavette *puis les deux amoureux iraient un moment faire la causette sur la galerie, devant la grande chambre où reposait la mère Cador.*

Chaque fois que le beau temps le permettait, la Zoune et Pitou se retrouvaient là, s'entretenaient à mi-voix, non pas pour se cacher — ils n'y songeaient même pas — mais pour éviter à la malade les fatigues d'une conversation trop bruyante.

Ce qu'ils se disaient dans ces causeries, c'était l'éternelle variation sur un même motif, vieux comme le monde, recommencé toujours, toujours à reprendre au moment où il s'achève. Ils étaient naïfs comme on l'est à la campagne, c'est-à-dire à la fois beaucoup et très peu, et leur candeur était plus belle.

Pitou racontait sa journée de travail, les foins crissant au vol de la faulx, tombant riches et lourds à chaque coup de taillant; les allouettes des prés grisolant *et fuyant de place en place devant les faucheurs, pendant que les gamins cherchaient les* nitées. *Parfois c'était une excursion de pêche dans la petite rivière, et les truites mouchetées happaient bêtement l'hameçon en croyant prendre un insecte. Encore, c'était la visite des collants à la gomme de pin, sur lesquels les oiselets venaient s'engluer. Mais toujours, à travers la buée flottante sur la prairie, dans le mirage des eaux calmes, dans la brume des rapides, dans la pénombre des feuillages, Pitou avait vu lui sourire le visage aimé de sa cousine.*

A son tour la Zoune rendait compte de ses heures. Depuis le départ du cousin, elle avait fait des reprisages, tricoté, travaillé à des catalognes, filé de la laine. Un dimanche soir, elle lui révéla un gros secret. Elle lui faisait une ceinture fléchée pour qu'il pût la porter à la Noël prochaine. Timidement elle faisait part de son rêve — elle avait rêvé la douceur de vivre ensemble, dans une maison seule, loin des curieux, grande juste assez pour deux, et peut-être bien pour trois.

Les confidences étaient enjolivées d'agaceries, de pincements, de baisers discrets d'abord, puis plus francs à mesure que les amoureux s'enhardissaient.

Seulement, un brouillard montait dans cette clarté heureuse. Les cousins ne s'épousent pas. Le Curé le défend. Les parents ne veulent pas. Le Ciel punit ces mariages. Mais alors c'était la séparation, la vie perdue sans appel, le contact et l'intimité de tiers non aimés.

Un soir, le Zoune et Pitou se sentaient bien tristes. Leur pensée ne pouvait plus vaguer dans le songe commencé, s'égarait dans l'avenir, tout noir de douleur et de solitude.

En se quittant pour aller dire la prière du soir avec les autres, ils se firent dans une longue étreinte coupée de larmes et de baisers, le serment de ne jamais appartenir à d'autres.

La malade avait entendu les paroles d'amour et les sanglots étouffés. Elle n'en fit rien paraître, mais dans la suite elle retînt chaque soir à son chevet les deux adolescents, prétextant l'ennui d'être seule, ou d'être avec les autres d'ordinaire trop tristes. Puis, elle se sentait périr, voyait comme la plupart des campagnards, "l'entar signe" de sa fin prochaine. "Elle ne vivrait pas longtemps. Il fallait s'habituer vite aux malheurs dont la vie est pleine. Combien de personnes aimées doivent se séparer, dans la mort ou dans les hasards." Elle philosophait ainsi, simplement, sans faire mine de voir les yeux éplorés qui l'interrogeaient, et dont les regards se rencontraient ensuite, baignés de chagrin.

Peu à peu la malade s'abîma dans la souffrance, accompagnée d'une rapide déperdition de forces. A la fin d'août, comprenant que tout était inutile pour son salut matériel, elle fit venir Méré et longuement lui parla. La vieille servante disait oui de la tête, les yeux baissés vers la catalogne où son pied s'agitait nerveusement.

Quand Méré se leva pour sortir, les larmes coulaient sur ses traits étirés;

— Je l'guirai, la mére, ya pas d'soin.

Le prêtre fut appelé.

Une semaine après, — Pitou ralliait la maison, avec la Zoune, revenant des funérailles de sa mère. Ils allaient lentement tous deux. La Zoune seule parlait, Méré les regardait approcher, cachée derrière le rideau, dans la chambre où sa maîtresse était morte. Elle s'épongeait les yeux par petits coups, avec son mouchoir rouge roulé dans sa main. Elle eut soudain un geste de décision, et partit à la rencontre des cousins:

— Pitou, viens don' avé moé dans l'grigner. J'ait-anne valise à mouver. J'peux pas aller la q'ri tout seu'.

Pitou monta, laissant la Zoune, songeuse, sur les marches de la galerie.

En arrivant au grenier, Méré, commença, la voix mal assurée:

— Pitou... ta mére, 'vant d'mourir.... a m'a parlé... A m'a parlé d'toé... pis d'la Zoune... A vous aimait bin, ta mère... Mé alle avait peur... Tu comprends ...La Zoune é tanne bonne fille... Té t'un bon créquin..

Pitou se sentait sombrer. Son secret avait été surpris, et c'est seulement après la mort de sa mère qu'il l'apprenait.

Méré continuait, continuait, expliquant les craintes exprimées un soir, dans la grande chambre, en cachette de tout le monde. Il fallait ramener la Zoune chez eux, *ne plus la voir si souvent, faire attention, ne pas oublier qu'elle était sa germaine, et qu'on ne se marie pas entre cousins. Un malheur arrive si vite... Et soudain la boîteuse s'enfuit en sanglotant.*

Pitou resta là, assommé. Machinalement, pour se donner contenance, il ramassa un paquet de hardes et descendit. Il s'arrêta au pied de l'escalier, le regard et l'âme vides. Il dut passer là dix bonnes minutes à jongler sur son malheur. Mais aiguillonné par la condamnation qui venait de le frapper, il se réveilla de sa torpeur, eut un mouvement coléreux de révolte. Il voulut revoir la Zoune, s'expliquer avec elle, vaincre la volonté de la morte, et protester contre cette folie du préjugé qui l'empêchait d'aimer à sa guise.

Il n'y avait personne sur la galerie.

Là-bas, tout là-bas au tournant du chemin, il vit sa cousine, appuyée sur Méré, se traînant presque. Elle infléchissait ses pas vers le bosquet de cèdre masquant la grand'route.

Il appela, appela, mais la Zoune continuait à marcher, sans tourner la tête, trébuchant comme un corps désâmé. *Au moment d'ouvrir la barrière, elle s'arrêta. Lentement elle jeta un long regard vers la maison, et mettant tout son cœur, dans un geste d'adieu, elle envoya de ses deux mains un baiser à Pitou, puis disparut derrière les arbres.*



LA NATURE CANADIENNE: Un de nos plus jolis paysages d'hiver photographié dans le Parc Alguonquin, Ontario, réprésentant un petit pont de bois et glace, posé sur un large ruisseau.

DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE (1)

Par JEAN KÉRALY

Les grandes littératures de tous les siècles et de tous les pays se distinguent à ce signe qu'elles ne nous offrent pas seulement de belles œuvres artistiques, capables d'émouvoir notre sensibilité et de charmer notre imagination, mais qu'elles sont encore d'utiles éducatrices, dans la mesure où elles peignent le cœur éternellement semblable de l'homme. Un livre qui n'excite qu'une émotion esthétique est peu de chose. On sait assez à quels excès a mené l'alexandrinisme et la théorie de "l'art pour l'art". Toute œuvre digne de ce nom doit nous rendre plus humains: je veux dire, plus épris de ces qualités qui sont la gloire de l'humanité, — la Bonté, la Charité, l'Honneur, la Justice...

A ce titre, la littérature française est peut être la plus grande de toutes les littératures. Certes, nous ne sommes pas si ingrats que d'oublier tout ce que nous devons aux Anciens. A l'école des Grecs, nous avons appris le sens de la mesure, le goût, l'élégance. Les Latins nous ont enseigné la force et la concision du style, le sérieux des idées. Nous sommes donc les élèves d'Athènes autant que de Rome; et l'on perd trop souvent de vue que la littérature française fut toujours solide et forte de pensée, riche de leçons morales, et qu'elle n'a cessé, du moins dans ses grandes œuvres, de tendre au Vrai et au Beau par le moyen du Bien. — Un ouvrage récent, nous rappelle, fort à propos, ces vérités oubliées ou méconnues. Par une suite d'exemples empruntés au même filon, M. George Le Bidois, dans *"L'Honneur au miroir de nos lettres"*, vient de montrer le vrai caractère de la littérature française, et qu'elle n'est pas ce qu'on la croit d'ordinaire, une amuseuse (voire une corruptrice) mais bien la Bonne Semeuse, comme la France elle-même, ainsi que l'atteste sa monnaie...

Ce livre est le premier d'une série intitulée *"Les Idées morales dans la littérature française"*. Le seul titre en montre la nouveauté et l'intérêt: ce qui caractérise cet ouvrage, c'est le constant souci de rechercher la signification morale des œuvres. L'auteur, professeur renommé, est un critique littéraire de grande valeur. (2) Il y a quelque vingt ans, sa thèse sur Racine fit grand bruit dans le public lettré de France (3), et le nouveau docteur ès-lettres fut qualifié par un maître, E. Faguet, de "penseur, moraliste et professeur de dramaturgie de tout premier ordre". Plus récemment, un écrivain affirmait que ce livre était "le plus exquis et le plus substantiel qu'il y ait sur la matière, sans oublier celui de J. Lemaître." Mais M. Le Bidois n'a pas besoin d'être présenté à nos lecteurs, qui connaissent sa haute valeur littéraire. Il a déjà acquis les suffrages et l'estime des intellectuels Canadiens-Français, si l'on en juge par les nombreux auditeurs qui se pressent à ses conférences à l'Université de Montréal, et qui apprécient son enseignement clair et substantiel, et cet art de lire qui est, au fond, l'art de faire goûter les belles œuvres.

L'esprit des ouvrages de M. Le Bidois, comme celui de son enseignement, est tout à fait neuf. L'histoire littéraire, telle que l'entend l'école de M. Lanson, il ne la considère que comme un cadre utile. un à-côté de la littérature. Car l'important, c'est de savoir ce que l'œuvre est en soi, et l'effet bon ou mauvais qu'elle produit sur nous. Aussi, l'auteur de *"L'Honneur"*... laisse-t-il de côté la pure littérature, "dilettantisme vain à toute époque,plus vain encore à celle où nous vivons." Il s'attache à l'étude d'un sentiment, et cette étude lui donne occasion de passer en revue toute la littérature française. La méthode qu'il suit nous est expliquée par le sous-titre, "Essais de psychologie et de morale." Tout en laissant transparaître discrètement le sentiment, le critique use surtout de l'analyse, "qui décompose avec soin chaque façon d'être ou de sentir, qui en distingue les éléments, qui fait le départ du vrai et du faux, ou du juste et de l'excessif..." Ce qui importe avant tout, en effet, c'est de toucher juste. Rendons à l'auteur cet hommage, et cette justice: il y est toujours parvenu.

Depuis les chansons de Geste jusqu'aux pièces d'E. Augier, M. Le Bidois a recherché dans les principaux chefs-d'œuvre de notre langue l'expression de ce sentiment de l'Honneur dont la littérature française a été, depuis huit siècles, le "Miroir" privilégié. La *"Chanson de Roland* est une poème de l'honneur autant que celui du patriotisme. Les chansons de Geste exaltent la prouesse, la loyauté et la générosité, toutes manifestations de l'honneur féodal.

Les historiens du moyen-âge nous instruisent bien sur lui, et les Romans aussi: *" Tristan et Yseult "* n'est pas seulement, selon le mot de J. Bédier "un beau conte d'amour et de mort", mais encore une œuvre de beauté sérieuse, et qui sollicite vivement la réflexion. A ce moment, l'honneur subit une éclipse, due surtout, pour les lettres, à l'influence grandissante de l'humanisme italien et de l'esprit courtois. Mais bientôt l'idéal de l'honneur va renaître. C'est Bayard, qui l'incarne; et celui qui le réhabilite dans la littérature, c'est... Montaigne. Montaigne le sceptique, l'épicurien, nous offre dans ses *"Essais"* toute une doctrine de l'honneur. Voilà l'une des "trouvailles" de M. Le Bidois. Nous avons lu les "Essais", et nous croyions connaître Montaigne; nous nous trompions... Tout ce chapitre est particulièrement savoureux et substantiel.

Corneille va dégager l'honneur de la gangue dont l'avait enveloppé la *Comédia* Espagnole. D'une mode ou d'une passion qu'il était au delà des Pyrénées, l'auteur du *"Cid"* l'érige en devoir; il y a dans son œuvre une "courbe de l'honneur", finement dessinée par le critique. Racine (trop souvent appelé "le tendre") a montré que "la délicatesse des femmes savait au besoin devenir la plus énergiques des vertus", et mieux que Corneille, il a su marquer les limites et les impuissances de l'honneur. *"La Princesse de Clèves"*, sous le couvert d'un charmant récit d'amour, prouve que l'honneur livré à lui-même ne suffit point à assurer le bonheur. M. Le Bidois a découvert en *Dom Juan* "toute une

(1) *"L'Honneur au Miroir de nos Lettres"*, par G. Le Bidois, Docteur-ès lettres.

(2) Rappelons les principaux ouvrages de M. Le Bidois. *"La Vie dans la tragédie de Racine."* (Libr. de Gigord). *"La littérature française par les critiques contemporains"* (en collaboration avec le R. P. Chauvin, Libr. Belin). "Cette mosaïque de chefs-d'œuvre en est un", a écrit un récent critique. —Editions classiques: *"Théâtre choisi"* de Racine (Libr. de Gigord), *"Fables"* de La Fontaine (Libr. Hatier). Ces deux éditions sont précédées d'introductions qui sont de remarquables études critiques; les notes, au bas des pages, sont toutes littéraires et révèlent un goût très sûr. — En préparation: *"La Religion des Romantiques"* (2 volumes: I. Rousseau, Chateaubriand. II. Les poètes romantiques).

(8) Et d'Allemagne, dont les "savants" professeurs à lunettes d'or, myopes au physique comme au spirituel, furent incapables de goûter ou simplement de comprendre les idées fines et profondes de M. Le Bidois sur "l'action dans la tragédie de Racine." Aussi bien ne comprennent-ils point le poète de *"Phèdre."*!

gamme de l'honneur"; dans *Le Misanthrope*, "l'honnête homme" est clairement opposé à l'homme d'honneur.

Au 18ème siècle, la courbe redescend de nouveau, en même temps que la moralité: il faut alors aller chercher l'expression de l'honneur chez les moralistes ou les publicistes. V. Hugo, dramaturge emphatique et d'une adresse un peu grossière ne pouvait donner au théâtre une image fidèle d'un sentiment aussi subtil. Plus instruit du cœur humain, Musset, a peint dans *Lorenzaccio* la lutte émouvante de l'honneur contre le vice. Les œuvres épiques nous offrent de remarquables représentations de ce sentiment (*"Servitude et Grandeur militaires"* — *"La Légende des Siècles."*) E. Augier, après tant d'autres, s'est lancé à la croisade bourgeoise contre l'argent, et a mis en scène les apôtres de cette religion, dont Vigny nous avait donné le "Credo".

Un grand critique, E. Faguet, a essayé de constituer une *"morale de l'honneur"*. Dans une courte et solide discussion, M. Le Bidois démolit, sans effort ni brutalité, cette vaine tentative, et s'autorisant d'un romancier délicat, il s'efforce à son tour de prouver que l'honneur séparé de la morale n'est pas grand chose". (O. Feuillet) "Sans compter dit-il ceux à qui l'honneur ne parle qu'en de rares occasions, il y a tous ceux à qui il ne parle d'habitude que pour ne rien dire de sérieux, et tous ceux-là à qui il parle à faux, pour les tromper". Il conclut en le définissant: "le plus efficace adjuvant naturel, en même temps que la fleur exquise de la moralité... la conscience en épanouissement de fierté." Et la dernière pensée de l'auteur, comme sa première, est un hommage ému à la France et à ses soldats de 1914-1918, qui incarnèrent magnifiquement l'Honneur.

Ce rapide et sec résumé donnera peut-être aux lecteurs une idée de ce beau livre. Ces 400 pages, lourdes de pensée mais d'une écriture élégante, se lisent avec plaisir. L'analyse en effet ne nuit jamais à l'intérêt, car une belle inspiration l'anime. L'auteur sait que la France n'a pas le monopole de l'honneur, mais qu'elle lui a sacrifié, plus qu'aucune autre nation, et qu'elle est son apôtre le plus enthousiaste. Cependant, chez l'écrivain, la piété du Français pour "la vertu le plus relevée de sa mère" ne fausse jamais le jugement du critique: aucune affectation d'éloquence, mais une pensée toujours intelligente et originale, toujours aussi, juste et fine. M. Le Bidois distingue excellemment du véritable honneur, tous les "honneurs à fausses enseignes": l'amour-propre, le point d'honneur mondain, "la gloire" (au sens où l'entendait Corneille). Il met au grand jour, après ses ennemis cachés, ses ennemis officiels et déclarés: l'ambition, la cupidité, et surtout l'amour. Il analyse enfin avec une rare justesse les dégradations et demi-teintes du sentiment de l'honneur: le relèvement et la rechute des amants de Cornouaille, le remords d'une Phédre, et les derniers vestiges de vertu d'un Dom Juan ou d'un Lorenzo.

Cet ouvrage est écrit en un style sobre,précis et vigoureux. Toutes les nuances de pensée sont rendues avec finesse. Chaque mot a été pesé soigneusement. Car s'il est psychologue, M. Le Bidois est aussi et avant tout un lettré. Entendez qu'il possède ces qualités, si rares aujourd'hui, qui sont, en même temps que les plus beaux fruits de l'esprit humain, l'orgueil de la race française: le sens de la mesure le goût, la clarté. Son *"Honneur"*... eût ravi un Faguet ou un Lemaître. Et pour notre part, nous ne concevons pas de plus bel éloge.

Ce n'est pas tout que d'acquérir des idées, il importe de les conserver.

Jules SIMON.

...NOBLESSE OBLIGE...

Depuis que M. Edouard Montpetit a réussi à nous intriguer pendant des mois entiers en nous annonçant le passage d'une caravane, la mode est aux titres énigmatiques et prometteurs. "Noblesse oblige", c'est le titre sous lequel notre collaborateur M. l'abbé O. Maurault nous a parlé des Universités (Salle St-Sulpice, 8 janvier 1920). Le titre a tenu toutes ses promesses!

Le conférencier retraça d'abord à grands traits l'historique des Universités, depuis leur fondation jusqu'à nos jours. "L'Universitas magistrorum et auditorum" naquit au brumeux XIIème siècle à Paris et à Bologne; sur son modèle, des nombreuses universités se fondèrent bientôt en France et en Allemagne. Elles subirent, au cours de leur carrière, deux grandes secousses: celle de la Réforme, qui troubla assez profondément les universités anglo-saxonnes, et celle de la révolution française. En 1793, la Convention supprima les 24 Universités françaises; et ce n'est qu'en 1808 que Napoléon Ier, les reconstitua, sous la direction du Ministre de l'Instruction publique, en une seule "Université de France."

Après avoir dit un mot des Universités allemandes et anglaises, M. l'abbé Maurault parla de celles d'Amérique. Instituées sur le modèle d'Oxford et de Cambridge, elles empruntèrent à l'Allemagne ses méthodes scientifiques (vastes laboratoires à la manière de ceux d'Iéna et de Heidelberg) — et à la France, elles prirent ce qu'elle avait de moins bon: son "étatisme", son esprit de neutralité en matière religieuse. Deux sortes d'institutions naquirent de cette synthèse: les Universités d'Etat, réglées par un "act" de 1862, et les Universités libres, dont les plus connues sont Harvard et Chicago. Ce qui les caractérise, c'est la grande place qu'y tiennent les écoles professionnelles et scientifiques (écoles d'ingénieurs et d'agriculture, instituts dentaires, etc..)

Notre collaborateur parla ensuite des Universités catholiques de France (Paris, Lille, Angers, Montpellier, Toulouse), d'Allemagne, des Etats-Unis (Washington), de Syrie (Beyrouth), et enfin du Canada (Laval et Montréal). Il rappela le nom des grandes Universités de langue française à l'étranger, qui sont, outre les trois dernières nommées, celles de Fribourg (Suisse) et de Louvain.

M. l'abbé Maurault fit alors une peinture très amusante et spirituelle de la vie universitaire à travers les âges: trois portraits d'étudiants formèrent une charmante galerie qui nous amena, par une pente douce, à un tableau prophétique de la nouvelle Université de Montréal. Nous avons la ferme conviction qu'elle va renaître de ses cendres, plus magnifique et plus riche. Nos voisins anglais et américains nous montrent d'ailleurs la route à suivre. Héritiers des deux grandes civilisations européennes, nous devons emprunter aux Latins leur haute culture intellectuelle, et aux Anglo-Saxons leur incomparable perfectionnement matériel. Ainsi nous établirons dans la métropole une Université digne de nous et de notre mission.

Pour atteindre ce but, il faut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Mais qu'importe? Ne s'agit-il pas de l'instruction et de la formation d'une élite, dans toutes les branches de l'activité humaine ; littérature, médecine, droit, science, industrie? Que tous ceux qui sont pénétrés de l'importance capitale d'un foyer de haute culture française au Canada, que tous ceux-là accordent leur générosité à la mesure de leur patriotisme! Aussi bien, n'est-ce pas en appeler à tous les Canadiens-français? Allons, ouvrez vos trésors! Il n'est pas possible qu'au XXème siècle, les fils des Latins se laissent devancer par les fils des Saxons! "Noblesse oblige!"

R. LE BIDOIS.





L'ENTRE-NOUS

Pourquoi faut-il que ce soit à Québec, dans notre fier et chevaleresque Québec, e dernier asile, sur cette terre d'Amérique, de la Chevalerie française qu'ait pris naissance cette idée saugrenue et risible, de vouloir, à la surprise d'un vote, provoqué l'exclusion des femmes du Prix d'Europe!

Exclure les femmes du Prix d'Europe, sous le plaisant prétexte qu'elles amènent eurs parents avec elles, à Paris, ce qui est d'ailleurs une très louable habitude,— ou encore que, se mariant, l'argent dépensé en leur faveur, devient une sorte de gaspillage... Comme argument, ce n'est vraiment pas fort, et il faudrait conseiller aux promoteurs de ce projet, aussi extravagant que brutal, de trouver autre chose.

Exclure les femmes du Prix d Europe, elles qui y ont mille droits et qui, Dieu merci, les décrochent assez souvent, pour affirmer qu'elles ont tout le talent d'en conquérir! Comment, dans un siècle où les moins féministes s'inclinent devant la valeur morale et intellectuelle de la femme qui lutte et vainc, grâce à son courage et à son talent, il se trouve des hommes, car ce sont des hommes évidemment qui ont conçu ce grotesque projet,— pour vouloir se débarrasser d'une concurrence gênante, à la faveur d'un vote habilement subtilisé.

De quel droit ces hommes-là ont-ils choisi notre joli Québec pour y commettre un si peu joli méfait? Cela choquera toutes celles qui gardent à la cité historique, berceau de la race, un sentiment délicat, raffiné, discret, mais combien sincère. On l'aime d'être vieille et jolie, de porter perruque et pourpoint; d'avoir des portes de grosses pierres, des remparts défendus, des pignons antiques, et de rester pimpante et fine sous le poids des ans qui ne font que l'embellir et la rendre touchante. Il semblerait que ceux-là qui l'habitent sont des galants chevaliers, prêts à se battre pour l'honneur de leur dame...

Et voilà que des rustres ont volé la place de nos gentilshommes! Mais ils ne sont pas tous morts les fiers seigneurs d'autrefois, et leurs voix protestent...

"Et tout ce bruit provient de ce que la dernière bourse a été remportée par une femme Mlle Lucile Dompierre, élève d'une femme, Madame Berthe Roy. Où sont donc les artistes masculins qu'on peut comparer à une Albani, à une Berthe Roy, à une Béatrice Lapalme, à une Victoria Cartier, à une Eva Gauthier, à une Gabrielle Dumaine, à une Pauline Donalda, à une Kathleen Parlow et combien d'autres?

"A l'honneur de Montréal, un seul homme a voté contre les femmes. Les gens de Québec, l'Athènes du Canada, la ville la plus policée de l'univers, cette ville aux traditions généreuses et chevaleresques! les gens de Québec, à trois exceptions près, ont voté pour ostraciser les femmes!!...

"Ce n'est pas sans un profond sentiment de honte et de dégoût que je vous écris ces choses sur ma ville natale et ceux de mon sexe; mais, il faut passer le fer rouge dans la plaie, et tous les hommes de cœur sont avec vous!!"

Mon correspondant cite des noms. Je ne les répéterai pas aujourd'hui. Mais cette petite révolution me semble plus amusante que sérieuse.

L'époque n'est plus où l'on pouvait exclure les femmes du domaine de l'art, elles y ont pris une trop belle place maintenant, pour que les menées de tel ou tel ambitieux puissent leur faire grand tort. Cette place d'ailleurs ne leur fut jamais très fort disputée. Leur talent forcait les portes. On n'a jamais vu, même dans les temps les plus reculés, l'art interdit aux femmes, parce qu'elles étaient des femmes... Alors qu'est-ce qui leur prend à ces professeurs et artistes? La concurrence leur paraît donc bien redoutable que, pour s'en débarrasser, ils n'ont trouvé que ce moyen brutal et cynique: la mise hors concours de tous les talents fémininus. Les femmes n'auraient qu'une chose à faire, elles qui connaissent les noms de ceux qui furent assez ineptes pour demander leur exclusion: déserter leurs studios! Les représailles sont encore ce qui impressionne le plus. Il faudrait blackbouler *impitoyablement tous ceux qui ont décrété que cette mesure devait devenir loi à l'Académie de Québec. Comme la classe féminine est fort importante, nous verrions vite ces ambitieux personnages revenir à la tradition...*

Les femmes, dont les beaux talents excitent une telle jalousie, ne doivent pas s'alarmer de la lutte entreprise contre leur succès. Cependant, elles ne doivent rien épargner non plus, pour annihiler l'effort de leurs ennemis.

Avant qu'une telle mesure soit votée, il coulera de l'eau sous le pont de Québec...

MADELEINE.

ESTHÉTIQUE FÉMININE..

"J'honore la Santé comme la première des Muses...

EMERSON.

Un des premiers devoirs de toute femme — jeune fille ou mère de famille — est de préserver sa santé, afin de transmettre à ses descendants un tempérament sain et de pouvoir supporter les fatigues inhérentes à sa mission, tout en conservant son charme.

L'hygiène doit donc être pour elle la première, la plus importante des sciences. Puisse-t-elle occuper une place d'honneur dans tout programme d'étude.

L'Eglise, la plus éclairée des psychologistes, estime si haut la santé, non seulement comme bien légitime et désirable, mais comme instrument de salut, que tous les jours, dans sa liturgie, reviennent des prières à ce sujet.

L'air, l'eau, la lumière, l'exercice sont les éléments essentiels de l'hygiène. Dieu, dans sa grande bonté, les met à la portée de tous dans la nature.

L'importance de l'air pur est aujourd'hui si bien reconnue que l'on s'étonne de l'aveuglement qui, pendant si longtemps, a fait négliger, ou même redouter, cet élément de vie et de santé.

Aucun microbe ne résiste à l'influence du grand air et des rayons solaires.

L'aération des appartements, des salles de réunions, des classes ne doit donc pas être négligée.

Ne craignons pas les refroidissements: le mauvais air est le pire des ennemis.

Que le programme des occupations permette une marche quotidienne au grand air par tous les temps. "Les variations brusques de la température, dit le Dr Lagrange, constituent pour notre enveloppe cutanée une véritable gymnastique, en y provoquant des sensations de chaud et de froid qui amènent les alternatives de contraction et de relâchement."

L'eau est aussi nécessaire à la santé: non seulement comme moyen de propreté, mais on sait que l'hydrotérapie est un excellent fortifiant. Elle endurcit contre le froid et calme un organisme à système nerveux fatigué ou irrité.

La lumière, les bons rayons du soleil sont aussi salutaires aux hommes qu'aux plantes.

Laissons-les donc pénétrer largement dans nos appartements. Pas de persiennes fermées. "Là où le soleil entre, le médecin n'entre pas." dit le proverbe.

Puis faisons de l'exercice. Sénèque disait: "Pas de vie sans action, sans mouvement." Gardons la souplesse de nos muscles en les faisant fonctionner.

Le plus hygiénique de tous les exercices est la marche qui met en mouvement tous les muscles de notre corps.

Sachons nous vêtir de manière à ne pas altérer notre santé. Puis nourrissons-nous d'aliments sains.

Nous étudierons en détails ces différentes questions.

Mais il ne faut jamais perdre de vue que la santé, source du bonheur, repose sur une double base: l'hygiène physique et l'hygiène morale. L'harmonie des forces morales et physiques est nécessaire. Toute personne doit s'appliquer à observer une hygiène tant physique que morale, pour cela elle doit en connaître les bases, les principes généraux et savoir comment et dans quelle mesure les adapter à chaque cas particulier.



Le retour du théâtre ou du bal.—Enveloppée dans un splendide manteau.

C'est la mère de famille, c'est la maîtresse de maison qui doit connaître tous ces détails.

Madame Necker dit quelque part: "Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine: on compte ces duvets pour rien et tout se briserait sans eux."

Oui, chères lectrices, Dieu a mis entre nos mains le bonheur de ceux qui nous entourent. Soyons des dispensatrices généreuses. Soyons à la hauteur de notre mission.

Chateaubriand disait: "Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées."

Que cette phrase toute poétique nous fasse comprendre davantage la grandeur de notre rôle qui est de régner par la grâce et le charme, et nous incite à travailler encore et toujours à notre perfectionnement moral et physique.

IDOLA SAINT-JEAN.

L'ÉDUCATION CORPORELLE DES ENFANTS

Par MARCEL HELBERT, Professeur de Culture Physique à la Palestre du National

Quel doit être le but de l'éducation générale donnée aux enfants?

A cette question, il est aisé de répondre et facile de déterminer le but que l'on se propose d'obtenir, mais les résultats ne sont pas toujours en rapport avec nos prévisions, parce que trop souvent on envisage le problème complexe de l'éducation sous une forme incomplète.

Soit par ignorance, soit par indifférence, on néglige un des facteurs importants de l'éducation; il s'agit ici de l'éducation du corps. On ne saurait trop attirer l'attention des parents sur cette question, car apprendre aux enfants à bien se porter, les y aider, en un mot leur assurer une bonne santé, c'est leur préparer plus tard la meilleure somme de bonheur que leur doive la vie.

L'éducation physique doit être menée parallèlement à l'éducation intellectuelle et morale. Une grave erreur est de vouloir former l'esprit avant le corps. Ignore-t-on que jamais l'esprit se forme sans accabler l'autre et parfois détériorer la santé?

L'exercice est une des conditions les plus nécessaires à la conservation de la santé; quels que soient l'âge, le pays qu'on habite, la profession qu'on exerce, mais surtout dans un âge aussi tendre que l'enfance, pendant lequel l'organisme éprouve instinctivement ce besoin d'activité qui aide la croissance et favorise le développement.

Mais les bienfaits de la culture corporelle ne se limitent pas à l'enfance. Si le but de l'éducation est de préparer l'enfant à devenir un homme, l'homme n'est capable de remplir entièrement son rôle ici-bas, que s'il possède, outre une culture intellectuelle étendue, des principes moraux solides, une santé parfaite et un corps vigoureux; ce sont là les premières conditions pour que l'homme arrive à fournir le maximum de rendement utile dont il est capable.

Il ne faut pas l'oublier, la valeur d'un individu se mesure à la somme de travail qu'il fournit durant sa vie, dans la part qu'il prend à la prospérité de sa famille et partant de son pays car on peut ajouter que la grandeur et la puissance d'un peuple ont pour résultante la totalité des valeurs individuelles.

Or, que l'homme travaille intellectuellement ou physiquement, les qualités physiques et les facultés intellectuelles ne peuvent être utilisées dans toute leur plénitude que par l'homme bien portant. Par conséquent, si nous voulons préparer l'enfant à devenir un homme capable de fournir une grande somme de travail utile au bien être de sa famille et à la prospérité de son pays, assurons, à l'enfant, en même temps que nous faisons l'éducation de son intelligence et de son âme, un corps bien fait, souple et résistant, des membres vigoureux et l'harmonie des fonctions organiques. Alors seulement, l'enfant goûtera la joie de vivre, le plaisir de l'effort; plus tard lorsqu'il comprendra que son rôle est d'aimer et servir, il s'y donnera d'autant mieux qu'il sera plus fort pour le remplir.

Le physique est la base de toute éducation; nos ancêtres l'avaient compris lorsqu'ils écrivaient le vieil axiome devenu banal: Mens sana in corpore sano. Une âme saine dans un corps sain.

L'intelligence ne va pas sans la santé; la maladie en détruisant l'équilibre de la vie animale, engourdit l'intelligence, obscurcit le sens moral. D'ailleurs qu'est une intelligence remarquablement cultivée dans un corps débile? Une magnifique statue montée sur un piedestal d'argile, au premier choc elle tombera.

Allons plus loin encore, le corps est non-seulement un piedestal, le support de nos facultés intellectuelles et morales, mais il est encore l'outil de la pensée. L'idée sans le fait n'est rien, c'est de l'utopie, car toutes nos pensées se traduisent, ou tendent à se traduire en mouvements, et c'est le corps ou l'activité physique qui donnent une forme utile, positive à nos pensées en un mot qui les réalise. Donc rien n'est moins juste que de séparer l'activité intellectuelle de l'activité physique, et de cultiver exclusivement l'une au detriment de l'autre.

Que les parents et tous ceux qui ont charge d'âmes, réfléchissent un instant sur ce point capital de l'éducation; ils comprendront qu'ils doivent donner à leurs enfants, non seulement les connaissances scientifiques, des principes moraux solides, mais doivent encore leur assurer un corps sain, vigoureux et bien portant. Enfin qu'ils méditent ces lignes écrites en 1850 par M. B. Saint-Hilaire (Membre de l'institut Français).

Que les tendres mères l'apprennent, que les pères prudents se le disent sans cesse: C'est mutiler l'homme et lui préparer bien des douleurs, bien des faiblesses et bien des vices, que de ne point améliorer son corps en le cultivant avec le soin qu'on met à cultiver son esprit. Il faut pour l'un et pour l'autre une discipline également, intelligente et sévère.

Cette discipline du corps devient même d'autant plus nécessaire que la vie civilisée fait de jour en jour plus de progrès, et que le bien-être à la fois plus facile à conquérir et plus complet, nous pousse davantage à la mollesse, source de tant de maux qui abâtardisent les races.



— Eh bien! c'est cela, Madame, nous allons faire prendre votre voile, le remettre à neuf, enfin, lui donner un petit air de fête...

LIVRES DE FRANCE

Par ROBERT LE BIDOIS

Les lecteurs de la *"Revue Moderne"* trouveront dans ce numéro le dernier roman de P. Bourget, *"Laurence Albani"*. Nous ne parlerons donc pas de l'aventure, et nous nous contenterons de dire quelques mots de ce livre au point de vue littéraire et psychologique.

"Laurence Albani" est, pour l'action, d'un mécanisme sûr et bien agencé. Aucun détail n'y est laissé au hasard. Tout y est prévu (peut-être même, l'imprévu). Dès le début, le lecteur se rend compte que Laurence ne pourra se décider pour l'un de ses prétendants que si la crise est résolue par un évènement plus ou moins fortuit, mais en tout cas assez important pour faire pencher la balance. Cet évènement n'est rien de moins qu'un crime d'enfant. — L'ordonnance régulière et symétrique des divers chapitres est sificative aussi. "L'autre amoureux" répond à "Pascal Couture" de même que "L'autre jalousie" correspond à "Une jalousie". Nous assistons donc à un drame soigneusement composé par un habile metteur en scène.

Les personnages s'opposent exactement. Pascal Couture est un jardinier boîteux, d'obscure naissance, mais d'une âme généreuse et de sentiments délicats. Il a pour rival l'élégant Libertat, doté par la fortune d'un beau nom et d'un mauvais naturel. C'est vers lui pourtant que Laurence serait naturellement attirée; mais la noblesse du cœur, qu'elle a héritée d'un de ses ancêtres, l'emporte enfin sur son instinctive attirance. Car en Couture elle retrouve, transposée dans le domaine moral, cette "délicatesse des choses" qui seule la rattachait encore au brillant mondain. Au second plan du tableau, évolue la peu sympathique famille des Albani: quel contraste avec Laurence! Virgile Nas est un petit Abel qui tue, involontairement et comme par réflexe, un méchant Victor-Caïn. Au-dessus de tous ces acteurs qui s'agitent sur la scène, plane l'ombre de Lady Agnès Vernham, curieuse d'impressions rares (étant Anglaise), et d'une grande bonté.

Ce drame, vif et bien conduit, est écrit en plus d'un endroit en style philosophique. Bourget a un goût marqué pour l'abstraction. Trop souvent, on rencontre dans ses pages des mots indigestes, que l'on chercherait en vain dans Littré: blessable, inatteignable, implacabilité... On pourrait encore relever bien des impropriétés et bien des clichés. (1) Mais on ne saurait reprocher à un grand romancier psychologue de ne pas écrire des morceaux d'anthologie, de ne point nous offrir de phrases ciselées comme une page de Flaubert ou un sonnet de Hérédia. Aussi bien, le style un peu négligé de Bourget s'explique par une qualité.

L'auteur du *"Disciple"* est avant tout un observateur,— un observateur impartial, véridique, qui veut rendre la réalité telle qu'il la voit. Faiblement artiste, Bourget est un savant, qui s'est voué à l'étude de l'âme humaine et surtout de ses maladies; ce qui importe à ses yeux, c'est de "diagnostiquer" juste, c'est de peindre fidèlement, et non artistement, les "cas" qu'il a étudiés. Comme Sainte-Beuve, on se le rappelle, Bourget a étudié la médecine. Professeur d'anatomie morale, il veut que les caractères de ses "sujets" nous soient clairement expliqués.

(1) "On voyait ses chevilles prises dans des bas de grosse laine brunâtre, et ses pieds chaussés d'épais souliers boueux, passer sous la jupe rendue plus courte par son attitude penchée." Ailleurs, il nous montre "l'opaque pesée jaunâtre de la fumée de Londres", ou la poignée d'une scie "dont la pesanteur fit se plier la minceur du fer." Ces mots pesée, pesanteur sont bien....lourds !

Nous retrouvons dans *"Laurence Albani"* l'idée qui formait la thèse de *"L'Etape"* (v. le chapitre "Déracinement"). Nous y rencontrons encore deux autres vues intéressantes. La première c'est qu'une vie honnête et laborieuse rachète les fautes passées, et le crime même. La seconde, mise en belle lumière, c'est la valeur morale de l'exemple. Lorsque Virgile a confessé à Laurence son crime involontaire la jeune fille est un instant troublée. Abandonnera-t-elle l'enfant, ou tentera-t-elle de le sauver? Elle est alors tirée de sa perplexité par la pensée de sa bienfaitrice défunte. Tout à l'heure, elle a presque reproché à Lady Agnès "sa dangereuse charité", cause indirecte de tout ce qu'il y a de faux dans sa situation présente. Et voici qu'elle puise maintenant dans cette pieuse mémoire le réconfort d'un exemple. Ce souvenir devient si puissant que Laurence n'hésite plus: elle sera la Lady Agnès de Virgile. Mais la contagion de la générosité s'étend davantage: elle donne au jeune coupable la force des aveux difficiles, et la volonté de se livrer à la justice pour sauver, à son tour, un innocent. Puis, par une chaîne continue, l'exemple donné par l'enfant ne laisse pas que d'agir aussi sur son maître, et lui inspire une égale générosité. Il revient enfin animer Laurence; en éclairant définitivement son cœur, il la sauve, par surcroît, des dangers du "déracinement" et de l'incertitude, "pire que tout".

Les réserves que nous avons faites au sujet du style de *"Laurence Albani"* ne doivent pas fausser l'opinion du lecteur sur notre jugement d'ensemble. L'aventure est bien menée, vive et passionnante. Encore qu'un peu artificielle, la psychologie ne manque ni d'habileté ni de profondeur. Comment ne nous attacherions-nous pas, dès le début, à la sympathique figure de Laurence? Comment pourrions-nous rester insensible à ses malheurs ou ne pas nous réjouir de l'heureux dénouement qui nous tire d'anxiété? En nous l'intérêt d'amour s'est effacé devant l'intérêt humain, excité par le crime de Virgile et par le noble dessein de Laurence. Car le problème change, au cours du roman, et devient celui-ci: comment l'héroïne parviendra-t-elle à sauver son protégé, qui devient le nôtre grâce à l'art du romancier.

Tel est l'intérêt de ce livre, où s'allient, en un heureux tempérament, l'anecdote et l'analyse psychologique. La pensée n'arrête pas le cours des évènements; aucune thèse n'alourdit ou ne refroidit l'aventure. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites de ce récit. (1)

(1) Nous avons peine à comprendre certaines personnes qui rabaissent Bourget au niveau d'un G. Ohnet. Même "entre deux danses", ces prétendues "cervelines" sont-elles incapables de distinguer la plate banalité de la psychologie, et *"Le Maître de Forges"* de *"Laurence Albani"*? Je m'assure qu'elles prennent peu d'intérêt à un livre qui n'est pas "sentimental et mystérieux" à l'instar des romans-feuilletons. Mais si elles lisent *"Laurence Albani"* pour l'intrigue (et c'est leur droit), pourquoi sont-elles si attentives à relever ce qu'elles appellent, en leur langage peu nuancé, "les balourdises et les coq-à-l'âne"?

Avouons encore notre impuissance à comprendre le sens de certaines épithètes appliquées au romancier par d'autres personnes éprises justement de "belle écriture" (je cite: "...le velouté Bourget, le mignard Bourget, le patelin Bourget..." et tout cela, sans ironie!) Ces puristes croient en imposer en invoquant sans cesse, et bien haut, "l'honnêteté de la grammaire et la bienséance de la langue" ou encore "la clarté et le bon sens". Ignorent-ils combien ces qualités sont rares..., même ailleurs qu'au Canada?

N.B.—Nous avons reçu les livres suivants:

"Le Petit Pierre", par Anatole France (Librairie Granger) — *"Louis Veuillot"*, critique littéraire. (2 volumes), par G. Bontoux (id) — *"Belphégor"*, par J. Benda (Librairie Déom) — *"Le roi triste"*, Vers, par Joseph Mélon (id).

Rappelons que la librairie parisienne Plon-Nourrit réédite, au prix de 50 cents, les grands romans de nos maîtres. Déjà parus: *"Un divorce"* (P. Bourget), *"La Neige sur les pas"* (H. Bordeaux), *"Petite Madame"* (A. Lichtenberger), *"Mémoires du Baron de Marbot"*. Ces ouvrages sont en vente à la librairie Déom, 251 rue Ste-Catherine, Est. On les trouvera aussi chez les autres libraires.

CALENDRIER NOUVEAU

Par ATALA

J'enlève avec mélancolie la dernière page de mon calendrier et je détruis en rêvant ce qui fut l'illusion d'hier pour y mettre à sa place ce qui sera l'illusion de demain. Illusion. quel mot de mirage pour ceux surtout dont la vie n'est qu'un vaste désert! désert de foyer, désert de famille, désert de parents; désert d'amis, désert d'affections, désert de joies, désert de tout! A ceux-là, plût au Ciel qu'il reste encore un oasis d'espérance pour y retremper leur coeur désabusé. Aux autres, à ceux dont la vie est réellement un bienfait qu'ils semblent ne pas comprendre, ou du moins apprécier à sa juste valeur, que n'ont-ils l'intelligence de leur privilège avec le sentiment de leur bien-être, que, n'ont-ils surtout la sympathie qui doit aller du front joyeux au front soucieux, du coeur rempli au coeur vide, de l'âme réjouie à l'âme souffrante. Et comment ne pas désirer qu'en l'An de Grâce 1920 tous les jours du calendrier soient de petits ponts de bienfaisance unissant effectivement dans une pensée généreuse d'une part et réconfortante de l'autre, ceux qui chantent et ceux qui pleurent; les heureux et les malheureux.

O le mystère des âmes! qui donc en comprendra toute l'humaine énigme? Accrochés à cet ancre théologal "Crois! espère! aime!" des idéalistes ont pu traverser la vie le regard fixé vers l'Infini! D'autres, en ont détaché leur coeur et sont retombés dans le vide plus meurtris qu'avant; d'autres êtres, enfin, ont refoulé tout idéal et se sont donnés tout entier à la matière. Ont-ils été plus heureux?....

Le grand Sphynx céleste, créateur de cet univers, ne se révèlera-t-il donc jamais ici-bas aux âmes que le doute obsède! à ceux surtout qui le cherchent et l'appellent; à ceux encore dont la vie n'est qu'un long cri de souffrance; à ceux qui recevraient la Mort comme une amie; à tous ceux enfin qui avec Musset répètent tout perplexes:

"Qu'est-ce donc que la vie et qu'y venons-nous faire?"

Crois! espère! aime! L'Ancre divin est toujours là pour y recueillir les âmes naufragées. La mer houleuse aura bientôt couvert tous les cris de détresse; les ondes se calmeront et sur les vagues apaisées, l'Ancre apparaîtra majestueux et sublime emportant vers les rives éternelles les âmes qui s'y seront cramponnées.

Mais qui donc les aidera à gravir ainsi les échelons sauveurs? Encore et toujours ceux qui croient, ceux qui espèrent et ceux qui aiment. Ceux qui croient en Dieu et l'invoquent, ceux qui espèrent en Lui et s'y confient, ceux qui l'aiment et aiment en Lui tous ceux qui souffrent et les aimeront davantage en les aidant, en les consolant, en les sauvant! Et c'est pourquoi je voudrais que tous les jours de l'année 1920 fussent de petits ponts de bienfaisance jetés entre ceux qui croient et ceux qui nient, entre ceux qui chantent et ceux qui pleurent, entre les heureux et les infortunés.



A l'heure du thé.... Y a-t-il un coin de libre?



Suis-je.... vraiment aussi jolie que cela?

AVANT LE BAL



La jeune fille rêve, dans une pose délicieuse ; elle rêve à tout ce qu'on lui dira d'aimable, de tendre, car ses yeux purs indiquent qu'elle est à l'âge, où l'on croit à tout ce qui nous sourit. C'est un soir de bonheur qu'elle va vivre, et elle lui sourit de toute la candeur de ses vingt ans. Sa toilette la fait belle, et gracieuse. Vaporeuse, et très simple, elle plaira dans le flouflou de son tulle rose très-doux, sans un bijou à son cou, ni à ses doigts, avec deux simples fleurs pour tout ornement sur sa petite robe si jolie, et si "Jeune fille."

L'ATTENTE

Par MYRIAM HARRY

A Mlle Madeleine Guerlic, rue de l'Eglise, à Lorient.

Mon cher petit,

C'est la dernière lettre que je t'écris avant de tomber dans tes bras. Enfin, enfin, tout arrive donc!... même le départ, même le bonheur!

*Hier, grande consultation des médecins civils et militaires qui ont déclaré que je pourrais définitivement m'embarquer la semaine prochaine sur l'*Annam.

Aujourd'hui, j'ai choisi ma cabine, le 52, dans la coupée de bâbord, et qui est particulièrement fraîche, paraît-il. Et puis, il m'a semblé aussi que ce numéro me porterait chance. 52, rue des Lilas, te souviens-tu?... Etions-nous assez heureux alors dans notre petit logis?

Je suis plus tranquille maintenant; je commence à croire que je reverrai la France et que je te reverrai, toi, o ma chère petite aimée. J'avais déjà renoncé à cette espérance. Ah! ces derniers mois, quels énervements, quels cauchemars! Cette poursuite du De Tham imprenable, mes blessures, la fièvre, et finalement, pour couronner mes quatre années de combats et de campagnes, cette lâche et sournoise dysenterie!

Et toujours l'angoisse de ne pouvoir partir ou de partir trop tard! Je voyais le bateau qui s'approchait, s'approchait! Je lui tendais les bras; mais trop faibles pour m'y porter, mes jambes défaillaient sous moi, et le navire s'éloignait, me laissant désespéré sur l'appontement! Ou bien encore je rêvais que le paquebot m'emportait en vérité! Le vent du large ravivait mes poumons, gonflait mon cœur. Je volais vers toi! Puis soudain, en vue même de Marseille, l'air me manquait, je mourais, on me cousait dans un sac et on me jetait à la mer! Quelle obsession!

Ne parlons plus de ces cruelles souffrances! Trente-trois jours seulement me séparent de toi! Souviens-toi bien: cabine 52, dans la coupée de bâbord. Car tu vas venir au-devant de moi à Marseille. Je sais bien que le voyage de Lorient est coûteux. Mais pense aussi que depuis quatre mois je n'ai pas touché à ma solde. Ah! les belles piastres cochinchinoises, comme elles vont gaiement sonner dans mes poches sur le pavé de France!

Cependant une chose m'inquiète. Reconnaîtras-tu seulement ton Jean? Si tu savais comme j'ai enlaidi! Je suis plus jaune qu'un citron, plus maigre qu'un clou. Si tu allais me trouver trop vilain! Si tu ne voulais plus aimer ce Chinois ridicule!

Toi, au contraire, tu as embelli, Lon-Lon! J'ose à peine regarder ton dernier portrait. Cela augmente mon angoisse, et sœur Barbara, qui prend ma température, me gronde et tourne ta jolie frimousse fraîche contre le mur.

L'autre jour, je lui ai tout raconté: combien nous nous aimions, et que pauvres tous deux, nous n'avons pu nous marier...

— Mais en octobre, m'a-t-elle dit, vous serez capitaine; alors vous devriez l'épouser, elle a l'air d'une brave petite!

— Au mois d'octobre, nous nous marierons, je vous le jure, ma sœur! lui ai-je répondu.

Au revoir, mon petit Lon-Lon, au revoir, ma femme chérie.

Ton Jean.

* * *

Quoiqu'elle soit très en avance, Madeleine s'achemine vers le port. La pluie tombe, une pluie fine et grise qui voile la ville et la mer. Le jeune femme frissonne, elle n'a point froid pourtant. Que lui importe ce vilain temps? Son soleil et son ciel sont en elle. Mais elle songe à Jean qui revient de l'Orient et qui n'a peut-être aucun vêtement chaud. S'il s'enrhumait?

Sa jupe ramassée sous le manteau, elle longe les quais et regarde machinalement ces centaines de coques, ces vieux bateaux couverts de rouille, rongés de sel, dont les vergues grelottent et qui se serrent les unes contre les autres comme des malades frileux dans un hôpital.

— Cher petit courageux! murmure Madeleine. Je le dorloterai! Je le guérirai!

D'ailleurs bientôt elle sera sa femme. La femme du capitaine Tierrin! Un vertige délicieux la bouleverse. Et puis mariée, si Jean s'absente encore, s'il est blessé ou malade, au moins sera-t-elle la première avertie, ne connaîtra-t-elle plus ce supplice atroce de l'attente, de l'incertitude, des renseignements vagues colportés par les journaux, cette honte de rôder comme une criminelle autour des bureaux militaires, de rougir quand on la regarde, de défaillir quand on prononce le nom de son ami.

— O Jean! Jean! Comme je serai heureuse et fière! reprend-elle, en pressant le pas.

— L'Annam accostera dans une demi-heure! Tenez, le voilà! dit quelqu'un, lorsqu'elle arrive au débarcadère.

Et en effet, elle voit là-bas, sur la mer livide, un petit point noir qui grandit et approche. Elle a envie de crier, de chanter, et son cœur bat à se rompre.

Vite, elle ferme son parapluie et enlève son ulster, pour apparaître tel un vivant bouquet de printemps français, pour s'offrir au rapatrié.

Cependant parmi les voyageurs penchés sur la lisse elle ne distingue pas le visage de l'officier. D'ailleurs elle est si troublée que tout se brouille devant ses yeux. Par bonheur elle connaît le numéro de la cabine: "52, coupée bâbord".

Sans prendre le temps de se renseigner, elle se précipite dans les salons, se perd dans les couloirs, remonte, redescend, répète obstinément, comme une formule magique: "52, coupée bâbord". Et voici que soudain lui apparaît, noir sur émail blanc, le numéro qu'elle cherchait. Mais alors que toutes les autres portes sont ouvertes sur un rideau, celle-ci se trouve fermée.

Madeleine frappe nerveusement.

— Jean! Jean! C'est moi!

Un silence. Mon Dieu! quel supplice! Elle pousse des genoux, secoue la poignée. Et soudain elle aperçoit un cachet rouge relié à un autre cachet.

Les scellés! On a apposé les scellés sur la cabine de Jean!... Un froid mortel glace ses os. Tout tourne autour d'elle. Mais vite elle se ressaisit. Cela est impossible. Les scellés sur la porte de son Jean! Elle est folle, en vérité. Elle a dû tout bonnement se tromper de classe. Mais aussi quelle bêtise de ne pas s'informer! Et Jean la cherche probablement de son côté, s'impatiente ailleurs!

Voici enfin un stewart.

— Le lieutenant Tierrin, de l'infanterie coloniale? demande-t-elle, tremblante.

— Le lieutenant Tierrin, embarqué à Saïgon?

— Oui, je suis... je suis...

Elle a voulu dire "sa femme", mais devant le visage subitement grave et assombri, elle reprend, humble et suppliante:

— Monsieur, je suis son amie!

Le stewart *avale sa salive, mordille sa moustache; puis, en homme qui ne sait pas faire des phrases, montrant le hublot de la coupée:*

— Le pôvre! Il est à la mer! On n'a pas pu le garder! Sa famille a été prévenue!

LE LIVRE FRANÇAIS TRIOMPHE

A LA LIBRAIRIE DÉOM

251, Rue Ste-Catherine Est, Montréal.

BIBLIOTHÈQUE PLON

Les nouvelles éditions à bon Marché de la maison Plon-Nourrit & Cie obtiennent un énorme succès.

Les premières réceptions ayant été enlevées en quelques jours, beaucoup de nos clients n'ont malheureusement pas pu être servis, mais une nouvelle réception très importante permettra nous l'espérons de donner satisfaction à tous nos clients.

Cette nouvelle réception comprend:

H. Bordeaux, de l'Académie française . . . . La Neige sur les pas.
Les Mémoires du Général baron Marbot.
P. Bourget, de l'Académie française . . . . Un Divorce.
Lichtenberger . . . . Petite Madame.

Pour diffuser encore la vente des chefs d'œuvres de la Bibliothèque Plon nous les mettons en vente *au prix populaire de 40 cents.*

COLLECTION NELSON

Nous informons également notre clientèle que la maison Nelson vient de reprendre le cours de ses publications. Parmi les dernières nouveautés reçues nous sommes heureux de signaler:

Titre	Auteur
Les Déracinés	*Maurice Barrès*
Mémoires d'un aide de Camp	*Cte Ph. de Ségur*
Belle-Rose	*A. Achard*
Suzanne Normis	*H. Gréville*
Voyageuses	*Paul Bourget*
Mémoires, en 2 volumes.	*Mme d'Abrantes*
Monsieur Jean	*Ferdinand Fabre*
Madame Corentine	*René Bazin*
Le Gendre de M. Poirier autre Comédies	*Emile Augier*
L'Ecran brisé	*Henry Bordeaux*
Dominique	*EugèneFromentin*
L'Ombre s'étend sur la Montagne	*Edouard Rod*
Hien le Maboul	*Emile Nolly*
Geneviève	*Lamartine*
Stéphanie	*P. Adam*
Numa Roumestan	*A. Daudet*
Un Philosophe sous les Toits	*Souvestre.*
Jérusalem	*Pierre Loti*
Bijou	*Gyp*
Hellé	*Marcelle Tinayre*
Eve Victorieuse	*Pierre de Coulevain*
De toute son âme	*René Bazin*
Les Mariages de Paris	*E. About*
Le comte Kostia	*V. Cherbuliez*
Lettres de mon Moulin	*Alphonse Daudet*

Etc., etc., etc.

Quoique depuis le 1er janvier cette collection ait subi encore une nouvelle augmentation, nous maintiendrons L'ANCIEN PRIX de 50 cents.

Le choix considérable de nouveautés en tous genres reçues récemment ne nous permettant pas de les énumérer toutes,

AMIS, LECTEURS, RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ A

LA LIBRAIRIE DEOM, 251, RUE STE-CATHERINE EST, MONTREAL

Vous y trouverez le plus beau choix de livres Français en Canada.

TÉLÉPHONE EST 2551

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Nous lisons également, avec un grand plaisir *"L'Apôtre"* la nouvelle et intéressante publication mensuelle de l'Action Catholique de Québec. Tous les articles sont très choisis, et bien pensés, bien écrits.

De nombreuses illustrations ajoutent encore à la beauté de cette revue imprimée sur papier de luxe, et absolument intéressante.

* * *

A la *Revue Nationale*, rajeunie, embellie, agrandie, nous adressons nos plus chaleureuses félicitations, ainsi qu'à son directeur, M. Arthur Saint-Pierre. Le frontispice de la nouvelle Revue représente une des plus belles œuvres de M. Laliberté: *Le Défricheur*. L'intérieur de cette excellente publication nous apporte des articles aussi intéressants que variés, depuis l'article programme de M. Saint-Pierre, en passant par la jolie moisson de souvenirs de M. Alfred Decelles, la chronique de Melle Marie-Claire Daveluy et terminant par le joli coin de "Chez Marraine". Voici le sommaire de cette intéressante revue:

RUBRIQUES PERMANENTES:

Notre revue, La Direction; Carnet d'un curieux; Cahiers féminins, direction Mlle Marie-Claire Daveluy; Cà et là, Jeanne Closse; Du salon à la cuisine, direction, Perle Satin; Chez Marraine, direction Marraine Odile; Sous la loupe, correspondance graphologique; Le Canada illustré; Ce qui se passe, direction Henri du Vallier.

La Revue moderne est heureuse de la note amicale que renferme à son égard la Revue nationale, et elle qui ne rêve que l'union, se déclare heureuse de cette entente amicale, disons mieux, fraternelle.

La *Revue nationale* est essentiellement l'organe de la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et travaillera à la diffusion de ses œuvres, tout en propageant le goût de la littérature et des arts.

Gazouillis. C est gentil, n'est-ce pas, et cela sort d'un nid d'Hirondelles, des hirondelles, savez-vous bien, qui parlent art et littérature d'un air entendu, et semblent si heureuses de gazouiller que c'est un plaisir de les entendre! *Gazouillis*, c'est la revue mensuelle publiée par les élèves de l'excellente institution des "Hirondelles", sous la direction toute littéraire de Mademoiselle Hermine Lanctot. Ces jolis "essais" promettent, et nous félicitons la vaillante directrice de cette maison d'éducation, ainsi que ses toutes gentilles élèves.

* * *

Le Naturaliste nous arrive tous les mois, avec des articles d'un grand intérêt et d'une science éprouvée. Son Directeur ,M. L'Abbé Huard est un savant, et un aimable écrivain qui sait donner au sujet le plus aride, une tournure agréable et captivante. Le *Naturaliste* date de 1868. Il a duré plus que les roses, celui-là! Bravo!

* * *

Nous devons aussi des remerciements à M. L. J. Magnan, le directeur de *"L'enseignement Primaire"*, pour l'envoi régulier de sa revue mensuelle. Nous trouvons dans ces pages des données substantielles du travail qui se fait autour de l'éducation dans notre province. Et tout en reconnaissant que le titre "Honneur à la Province de Québec", dont M. Magnan baptisa l'un de ses livres, est par trop enthousiaste, nous apprécions tout de même, l'œuvre qu'il accomplit avec fierté, conscience et fidélité. L'on sent le désir infini qui possède toute la vie de ce travailleur, et si l'effort obtenu n'atteint pas encore à la perfection, il serait déraisonnable de ne pas admirer tout le progrès qu'a néanmoins réalisé l'éducation, chez-nous, sous la poussée de ce directeur aussi sincère que vaillant.

* * *

La Musique est une revue mensuelle publiée à Québec, et toute consacrée aux intérêts de l'art. Parmi les principaux collaborateurs, nous trouvons les noms de MM. Fred Pelletier, N. Levasseur, Arthur Letondal, Henri Gagnon, Arthur Bernier, l'Abbé Olivier Maurault, le docteur J.-G. Paradis, Melles Victoria Cartier, Blanche Gagnon, etc., etc.

La Musique a pour directeur, M. Faber.

* * *

"Deux grèves de l'internationale". Sous ce titre, l'Action Sociale Catholique, réunit des articles parus dans "L'Action Catholique" de Québec, traitant de grèves et des abus qu'elles ont provoqués aux chantiers Davis et au Dominion Textile. Voici en quels termes "L'Action Sociale Catholique" présente son petit tract au public."

"De cette brève et vigoureuse étude se dégagent les leçons les plus précieuses, à nos ouvriers catholiques, pour la sauvegarde de leur bien-être et la sécurité de leur foi; aux patrons catholiques ou non, pour les précautions à prendre contre la révolution sociale qui gronde; à tous, sur la pressante nécessité de réorganiser au plus tôt notre monde du travail, sur les bases sûres et fermes du syndicalisme catholique, selon les recommandations si précises des Papes."

* * *

Les premiers numéros de la Revue du Cercle des Fermières nous sont parvenus. Ils sont bien, très-bien même, et nous applaudissons de tout cœur à leur succès littéraire, féminin et pratique. La Revue des Fermières fait fête à la Revue Moderne; elle est ainsi bien gentille et nous lui donnons, du meilleur cœur, la plus chaude accolade!

* * *

"Michelle Le Normand, c'est une toute jeune fille, à l'âme émerveillée, au cœur délicieux" Ce n'est pas *Louis Claude* qui parle, c'est *Madeleine* qui, interrogée, me répond ainsi... L'éloge est absolu, sincère, jailli du cœur. Et il me plait, que l'auteur de "Couleur du Temps" soit ainsi jugée par son ainée en littérature. Peut-être parce qu'il me plait de voir règner entre les femmes qui écrivent cette belle union qui est un fier hommage à leur caractère... Mademoiselle Michelle Le Normand publie un charmant petit livre infiniment moins prétentieux, que bien d'autres, où l'on ne sent ni le travail ni la correction du professeur, et où se racontent tout simplement les menus incidents d'une vie peut-être monotone, d'une vie où ne pénètre jamais le tumulte ni la passion, où l'on va tout doucettement, sans passer par des états d'âme tumultueux et inquiétants. L'âme, comme le talent de Mademoiselle Michelle Le Normand est une source pure et fraiche, où il fait bon de se désaltérer au passage, en emportant un souvenir de jeunesse et de vie sincère.

* * *

Puritanisme et Anglicanisme.—Sous ce titre le R .P. Tamisier, l'un des plus érudits de la Compagnie de Jésus, publie une étude fort intéressante sur les sectes religieuses qui découlent du calvinisme. Très bien pensée, très bien étudiée, et encore très bien écrite, cette étude prête à de fortes réflexions, et nous amènent à admirer encore plus profondément notre religion à nous.

Ces articles ont, tout d'abord, été publiés par la "Canada Français" de Québec.

* * *

Les "Symphonies" de M. Léo d'Yril, voilà le livre du jour, qui sort de la banalité par son allure très artistique, M. Olivar Asselin lui consacrera, j'en suis certain, quelques colonnes de sa brillante critique littéraire. Il a beaucoup fait parler de lui le livre de M. Léo d'Yril, et il a déjà ses admirateurs passionnés, comme ses détracteurs enragés. Je me range volontiers dans les premiers, car tout me séduit dans ces pages, où frémit de la vie, où l'on trouve de la pensée et de la jeunesse, où l'on a jeté du rêve et de la beauté, du luxe même! Les illustrations si fines et si symboliques y sont déjà un grand luxe qui est bien pour nous plaire, C'estl'œuvre qui s'offre toute seule, et qui s'impose par le talent, le goût et la beauté. L'éditeur, M. Déom peut être fier du volume qu'il met sur le marché et qui est sûrement destiné au gros succès. *La Revue Moderne* est heureuse de faire accueil à ce charmant livre qui nous apporte l'âme toute neuve d'un nouveau poète.

* * *

Une note du Père Dugré, auteur de "L'Ecole Canadienne-française", proteste contre mon avancé "qu'il faut apprendre l'anglais, en même temps que le français, à l'école à nos enfants." Le Père Dugré insiste pour que la formation première soit française, afin de pouvoir plus tard rester des Français. J'avoue que son insistance me fait réfléchir, de même que la conférence de M. Olivar Asselin, la meilleure et la plus solide que nous ayions entendue depuis bien longtemps sur un tel sujet, conférence que La Revue Moderne a eu la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs. L'anglais, suivant le Père Dugré, doit rentrer dans le domaine des études spéciales alors ce serait aux universités, suivant la suggestion de M. Arthur Lemont, dans notre numéro de janvier (Le monde universitaire) de créer des cours anglais. McGill a un cours de français fort prospère; il faudrait doter l'Université de Montréal, — Laval, d'un cours d'anglais car il est impossible que notre classe de professionnels ne puisse dans ce pays bilingue, lutter avantageusement, sur le terrain anglais, comme sur le terrain français.

Une nécessité qui s'impose, et fortement, c'est la connaissance parfaite d'une langue dans laquelle se traitent toutes les affaires industrielles et commerciales de ce pays.

Il est vrai que le Canadien-français apprend, avec une extraordinaire facilité à parler l'anglais, et il suffirait sans doute de quelques cours additionnels, pour suppléer à l'insuffisance des études anglaises à l'école? En précisant, dans ma dernière chronique, l'étude de l'anglais, en même temps que le français, je pensais à toute cette théorie de jeunes gens et de jeunes filles que la campagne déversait annuellement dans nos cités, nos glorieuses cités, où les situations sont si difficiles à obtenir, lorsqu'on ne sait parler que la plus belle langue au monde, et cette phrase mille fois entendue: "Je ne puis me placer... je ne reçois que ce tout petit salaire... Voyez-vous, je ne sais pas l'anglais..." Le problème est rude, mais comme j'aime ma langue par-dessus tout, je m'incline devant les arguments du R. P. Dugré, comme devant ceux de M. Olivar Asselin.

* * *

La librairie Beauchemin vient d'éditer *"Laurier et son temps"* de M. Alfred De Celles. C'est après le beau livre de M. L. O. David, un autre et splendide hommage rendu à la mémoire d'un homme, qui d'ailleurs méritait tous les hommages. Il semble bien que M. DeCelles, tout comme M. David, ait bien compris l'admirable caractère de ce grand Canadien, dont la personalité était unique. Dans tous les pays qu'il visita, on le remarqua et l'admira. Ici, dans sa patrie, on l'adora, au sens patriotique du mot, et sa mort marqua une heure, la plus pénible, dans les deuils de la race...

Nous saurons gré à M. DeCelles d'avoir raconté la vie du plus grand des Canadiens-français, en des pages émues, senties et justes. La Librairie Beauchemin a entouré l'œuvre de M. Alfred DeCelles, d'une élégante toilette typographique.

* * *

Nous recevons *"La Minerve Française"* la première à nous adresser, de l'autre côté de l'Océan, son sourire de bienvenue. Nous avons aimé les pages, substantielles, et variées, écrites dans la plus belle langue, renfermant les plus nobles idées, et les plus fortes pensées littéraires.

Voice le sommaire de La *Minerve Française*, numéro de janvier:

"Les Leçons de Versailles et de Saint-Cloud", Lucien Corpechot. *"Stendhal, plagiaire de Mérimée"*, Ferdinand Gohin. *"Poème: Le Faux Sinaï; Callirhoé"*, Pierre Benoit. *"Danses d'hiver; Phaselus ille"*, Maurice Brillant. *"La culture française en Orient: II. La Syrie"*, Paul Desfeuilles. *"L'Homme bleu (Fin)"*, Edouard Guerber.

Le Mouvement Littéraire

"La Poésie", Marius André. *"Les Romans"*, Georges Le Cardonnel. *"Le Théâtre"*, Maurice Allem. *"L'Histoire littéraire: Moyen Age"*, Pierre Champion. *"Ouvrages divers"*, Henriette Charasson, Pierre Lasserre, André Delacour, Frédéric Dinel.

Le Mouvement Artistique

"La musique", René Brancour. *"L'architecture et l'Urbanisme"*, Pierre Lièvre. *"La vie Nationale"*, Pierre Lasserre.

Un débat historique

L'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, poursuivant sa campagne de propagande française dans l'Ouest, vient de réunir et de publier en brochure le texte anglais des discours prononcés par les honorables Martin, Motherwell, Latta et Dunning, lors du débat sur les amendements à la loi scolaire, à la Législature provinciale de Régina, en décembre 1918.

On se rappelle le retentissement de ces séances mémorables. En dépit de la grande publicité qui leur fut faite à l'époque, par la presse de toute opinion, elles étaient néanmoins destinées, comme tant d'autres évenements, à tomber dans l'oubli. L'initiative de l'A.C.F.C. vient à point pour en raviver le souvenir et en perpétuer les enseignements.

Ces discours sont tout autant d'actualité aujourd'hui qu'il y a un an. Les faits et les arguments qu'ils referment sont de ceux qui peuvent nous être utiles chaque jour dans la poursuite du bon combat. Les Canadiens français de la province de Québec y trouveront des informations de première main sur la situation de leurs compatriotes de la Saskatchewan au point de vue du français; ceux des groupes extérieurs y puiseront des indications précieuses pour les guider dans leurs propres luttes.

The Language Question before the Legislative Assembly of Saskatchewan est en vente au Secrétariat de l'A.C.F.C., bureaux du *Patriote de l'Ouest*, Prince-Albert, Sask. Prix: 25 sous l'exemplaire franco, $2.50 la douzaine, $20.00 le cent.

* * *

Le Canada Français, dans ses éditions de novembre et de décembre, nous apporte de la belle et bonne lecture, très littéraire et très attrayante.

Cette revue, publiée par l'Université Laval de Québec, est la sœur de la Revue Canadienne, publiée sous les auspices de l'Université de Montréal. Tous les articles méritent d'être lus attentivement, et hautement appréciés. Dans son Carnet, *Sirius* consacre à la *Revue Moderne*, une page et demie, où nous trouvons, à travers toutes les restrictions qui ont accueilli le premier numéro, de bonnes paroles que nous avons enregistrées avec plaisir. La Revue Moderne acceptera d'ailleurs d'autant plus volontiers les critiques qu'elle les juge indispensables à son progrès, partant à son succès. Antant il lui paraîtra mesquin et vilain de recevoir, de ces attrapades stupides qui satisfont de vulgaires rancunes, autant elle saura apprécier des critiques courageuses et justes. Elle remercie donc tout simplement "Sirius" et espère à l'avenir ne mériter que des éloges.

Notre distingué collaborateur M. R. du Roure, Agrégé des Lettres, Professeur de Littérature française à l'Université McGill, donne un cours public en dix leçons, à partir du 21 janvier, 1920, sur Balzac.

Ce cours est donné chaque mercredi au Royal Victoria College à 5 heures.

Les droits d'inscription sont fixés à $4.00. On peut s'inscrire au bureau du Trésorier, Arts Building.

* * *

Nous avons parlé, un peu plus haut, des travaux de l'historien aussi consciencieux, que travailleur, M. Pierre Georges Roy, et nous éprouvons le désir de mentionner le *Bulletin des Recherches Historiques* une compilation remarquable qui met au jour, mille points d'histoire, jusque là enfouis dans les vieux manuscrits, perdus dans les archives poussiéreuses, où M. Roy, et d'autres chercheurs de sa qualité, vont les déterrer, pour les remettre en pleine lumière. A ce travail, M. Roy consacre, sa vie, et disons-le, son argent. C'est un apôtre de notre histoire, rien ne l'ennuie, le rebute ou le décourage. Nous le trouvons toujours à son poste ardent, sincère et convaincu. Voilà un exemple d'assiduité et de fidélité au travail, peu commun, et qu'il convient de signaler.

* * *

Dans cette nomenclature, nous n'aurions garde d'oublier le *Canada Musical* rédigé par M. C. O. Lamontagne, un artiste doublé d'un écrivain, et qui donne une revue aussi agréable que parfaite des évènements musicaux du jour. Le *Canada Musical* est aussi, et fort bien illustré.

* * *

Parmi les revues, et courageuse, et sincère, et excellente, citons *La Bonne Parole*, organe de notre grande association féminine: la "Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste". Cette petite revue, grande par l'inspiration et par la perfection, devrait avoir sa place dans tous les intérieurs féminins. Elle est surtout une œuvre de propagande et d'études, mais de saine et fière propagande, de fortes et sincères études. Mademoiselle Marie Gérin-Lajoie, la rédige, sous la direction de la Fédération, et y déploie de sérieuses qualités d'écrivain.

Une femme ne meurt jamais que d'ennui. A soixante-quinze ans, une femme ne meurt pas parce qu'elle est vieille, mais parce qu'on ne l'amuse plus.

Alphonse Karr.

* * *

Nous avons besoin aujourd'hui de caractère plus encore que de talents; mais le cumul du caractère et du talent ne nous est pas interdit.

Félix Hemon.

UN ACTE
de M. Jean Dufresne

La Pieuvre, un acte de M. Jean Dufresne.

Quelques jours après la création de *L'Etrange Aventure*, j'ai eu l'heureuse fortune d'applaudir une autre première. Représentée d'originale façon, dans une petite fête paroissiale, la pièce est l'œuvre d'un jeune écrivain. C'est par cela surtout qu'elle offre de l'intérêt.

Malgré son titre sinistre, *La Pieuvre* n'est pas un de ces drames terrifiants auxquels se complaisent parfois les auteurs qui débutent. Profondément humaine sous d'apparents persiflages, émue sous des dehors narquois, cette comédie a la précieuse qualité d'amener aux lèvres un sourire teinté de légère mélancolie. Le bonhomme que M. Dufresne a tenté de peindre, c'est le parasite de l'amitié, cet être à qui le bonheur des autres importe tant qu'il devient encombrant par ses prévenances mêmes. Bien intentionné d'ailleurs, il veut faire plaisir aux autres malgré eux, s'il le faut. M. Dufresne sait faire rire, mais il a l'observation cruelle. Ce n'est pas un défaut, bien au contraire. Toute caricature, qu'elle vienne du crayon ou de la plume, ne donne-t-elle pas, à condition qu'elle soit sincère, avec la joie que cause tant de ridicule, l'amertume d'une si exacte vérité!

Français par l'esprit, quelquefois même un peu gaulois, l'auteur devrait s'attacher à être plus français par la forme. Je veux dire qu'il doit se méfier de sa trop grande facilité. Les répliques gagneraient à être plus nettes, encore qu'il ne faille pas verser dans l'excès opposé, le théâtre ne s'accommodant ni de la précision philosophique, ni des lourdeurs de la conversation ordinaire. La haute comédie veut être ciselée. Elle accepte le mot d'esprit, pourvu qu'il soit lapidaire. C'est par cela qu'elle se distingue, il me semble, de la farce ou du vaudeville. Que le travail de M. Dufresne soit plus ferme. Il pourra nous donner les œuvres d'observation que nous avons le droit d'attendre de son esprit.

Jean Romain.

L'homme apte à défendre toutes les causes est généralement incapable d'en soutenir utilement aucune.

Gustave Le Bon.

L'Étranger voit avec un œil d'envie....

Sous ce titre, qui laisse imaginer un si vibrant hommage à la patrie canadienne, M. Edouard Montpetit, donnera le 4 mars, une grande conférence au Monument National, sous les auspices de l'Association Professionnelle des Employées de Magasin, et sous le haut patronage de M. le Chanoine Deschamps, aumônier de cette association.

Mademoiselle Simoneau, présidente de cette œuvre sociale déploie une admirable activité dans l'organisation de la séance littéraire et musicale qui doit réunir toute l'élite de la société montréalaise au Monument National. M. Montpetit est l'un des rares conférenciers qui fassent salle comble. Cet hommage de la foule est d'ailleurs bien mérité. Notre collaborateur rencontrera, le 4 mars, une assistance enthousiaste.

Madame MacMillan a gracieusement accepté la direction de la partie musicale de cette fête, dont l'on se disputera les billets, en vente à la Maison Archambault aux prix ordinaires: 50c, 75 et $1.00.

Nous félicitons Mademoiselle Simoneau de sa vaillante initiative et nous serons d'autant plus fiers de son succès qu'elle appartient à la famille de *La Revue Moderne* en qualité de secrétaire. Et nulle secrétaire ne mérita plus de confiance et d'amitié.

M. G. H.



—Les belles-mères, mais je les adore...

—???

—Oui, je suis avoué et je gagne énormément avec les procès qu'elles provoquent...

La Conférence de M. Victor Barbeau

Par ROGER MAILLET

Au fond ce fut un peu la bataille d'Hernani que cette soirée de l'Alliance Française au Ritz. Ce fut un effort pour sortir de l'ornière, une révolte du nouvel esprit.

M. Victor Barbeau qui se dresse depuis près d'un an sur les mornes plages de notre presse quotidienne et qui, bien que la plume soit son unique gagne-pain, "porte sur son front une mâle assurance", a donné un rude coup de bâton au "régionalisme" intégral.

Ecoutez:—

"Hors le terroir point de salut. Un savant conférencier "l'a dit. Quelques non moins savants journalistes l'ont "répété. Que vous soyez peintre ou poète, romancier ou "sculpteur, né dans l'Ungava ou dans l'Abitibi, aux Trois-"Rivières ou à Saint-Hyacinthe, vous n'aurez de talent "que si vous demandez aux sources nationales le secret des "œuvres fécondes. Ce n'est pas là une suggestion, encore "moins un conseil. C'est un ordre impératif, indiscutable "et formel. C'est le nouvel évangile du provincialisme "canadien-français.

"Après l'embargo sur la pensée, voilà l'embargo sur "l'écriture. A tous les points de vue la province de Qué-"bec doit se suffire. Elle a ses chantiers, ses beurreries, ses "tanneries, ses minoteries, de quel usage et de quel secours "lui seraient les bibliothèques, les musées et les théâtres "des autres? C'est ici que nous touchons à la plaie même "du régionalisme, à la raison pour laquelle il doit être com-"battu et achevé. Non content de sa fastueuse présomption, "de son inénarrable orgueil, de son outrancier pédantisme, "le régionalisme se déclare l'ennemi ouvert de tout ce qui "est Français de France. Nous avons vécu jusqu'ici sans la "France, dit-il en résumé, nous devons continuer à vivre "sans la France. Cependant la France nous a créés? Il "importe peu. Aujourd'hui que nous sommes grands, que "nous savons lire et écrire, boutons le génie français dehors. "On croira peut-être que j'exagère, que je dépasse malici-"eusement l'esprit de la lettre. Il n'en est rien. Au cours "d'une conférence, déjà vieille de plusieurs mois, un des "apôtres du terroir a reproché, je cite aussi fidèlement que "possible, a reproché, dis-je, "à toute une portion de nos "écrivains et de nos artistes d'avoir presque répudié leur "patrie nationale en faveur de la France."

"L'aveu n'est-il pas assez explicite? Peut-on en tirer "une autre conclusion que celle qui veut que nos écrivains "et nos artistes soient trop Français? Nous étions loin de "nous douter que l'élégance française et la maîtrise fran-"çaise, tant vantées au collège, pussent être des défauts. "Il paraît que cela est. Nous sommes trop Français litté-"rairement et artistiquement, déclare un des nôtres... "Nous regrettons de n'être Français que par le cœur, disait "Benoit XV, lors de la canonisation de Jeanne d'Arc, le 6 "avril 1919...

. . . .

"Amoureux gagas de tout ce qui est terne, livide, inco-"lore, les régionalistes appellent pastiches les pages dont "les couleurs ont à leurs yeux l'irrémissible vice d'avoir "été broyées sur des palettes de maîtres; et ils appellent "calque, plagiat, ce qui, en réalité, n'est que délicatesse, "grâce, distinction. Incapables de priser l'élégance, la "somptuosité de tel et tel de nos poètes, poètes profondé-"ment français s'il en est, incapables de goûter la sou-"plesse, la virtuosité de tel et tel de nos prosateurs, non "moins ouvertement français, ils crient au délire d'une "imagination facile, à la tyrannie de réminiscences livres-"ques.

"A ces petites gens, il ne faut pas refuser toute compé-"tence. Nous savons malheureusement que dans leurs "rangs se faufilent des personnages dont il serait insensé "de nier le talent. Le malheur est qu'ils fassent de leur "autorité un emphatique et prétentieux piontificat. Lettrés "et faux-lettrés bas-bleus et bas-mauves, rebâcheurs de "conseils étriqués et de formules préhistoriques, détenteurs "*exclusifs* de la vérité, de la sagesse, de la beauté, distri-"buteurs automatiques de brevets de savoir et d'aptitu-"des, les régionalistes cloisonnent toute œuvre dans des "rituels composés à la plus grande gloire de leur image.

. . . .

. . . .

"Au cours d'un article paru en juillet dernier dans la "Revue nationale" et intitulé "L'Ecole du Nigog", M. "Léo-Pol Desrosiers écrivait ce qui suit: "Défense à l'hom-"me né dans Québec d'être humain avant d'être catholi-"que et Canadien. Oui, défense, et nous ne saurions mieux "dire; avec toute l'intransigeance qu'on nous croit, nous la "vociférons cette défense. Essayez d'être humain avant "d'être Canadien, Anglais ou Français, essayez donc. Si "quelqu'un réussit, le monde aura vu une merveille, et nous "nous courberons devant ce phénomène qui ne s'est jamais "vu sur terre: "L'être humain, l'homme au sens abstrait du "mot. Nous voyons des Français, des Russes, des Espa-"gnols, des Canadiens, etc. c'est-à-dire, des êtres condi-"tionnés par un passé, par un milieu, une époque; mais "d'être humains point de traces. S'il y a une langue espe-"ranto, il n'y a pas d'homme esperanto, ni de littérature, "ni d'art esperanto. Toujours il y eut un art, une litté-"rature un homme grec, romain, italien, anglais, ou fran-"çais, et tout cela se tient parce que si l'âme nationale "est diverse, les productions sont diverses. Et si l'on n'est "pas Canadien, ou si l'on veut ne pas l'être, on sera Fran-"çais ou un mélange de Français et de Canadien, mais un "être humain, point."

. . . .

"Il est donc impossible d'admirer et de décrire les "beautés et les mœurs des pays étrangers? Nous savons "pourtant que les plus grands artistes de France comptent "parmi les plus grands exotiques du monde; que les plus "beaux monuments de la littérature française, n'ont *rien*, "ou *presque rien* de l'esprit dit national. On y verra au "Moyen-Age, le roman de la Table Ronde, les romans "d'Alexandre de Troie et d'Enéas; au 15e siècle: Ronsard, "du Bellay, Jodelle, Garnier; au 17e: Malherbe, Scarron, "Regnier, Corneille, Racine, Fénélon, La Fontaine; au 18e: "Fontenelle, Voltaire, Beaumarchais, Le Sage, Montesquieu, "Bernardin de Saint-Pierre, Chènier; au 19e: Chateaubriand, "Mme de Staël, Victor Hugo, de Vigny, Gautier, de "Lisle, de Hérédia, Mérimée, Stendhal, Flaubert, Goncourt, "Delavigne, de nos jours: Loti Farrère, de Régnier, de "Noailles, Péladan, Louys, Poizat, de Vogué et combien "d'autres! Que l'on consulte l'histoire!"

"De tous les littérateurs de France, le seul, le mot n'est "pas osé, le seul qui ait été franchement et profondément "régionaliste, est le seul qui n'ait pas écrit en francais: "*Mistral*".

Arrêtons-nous, nous ne pouvons pas, hélas! tout citer.

Bien conçu, solidement charpenté d'idées, d'un style alerte, à l'emporte-pièce, le travail de M. Victor Barbeau a fait une très bonne et très salutaire impression.

Nous mêlons notre faible louange à celles qu'il a déjà reçues.

"Il faut se résigner (*sic*) à faire beaucoup de littérature française", disait l'Abbé Camille Roy. Pour les adversaires du "régionalisme" exclusif, cette résignation n'aura rien de méritoire. Pour les béjaunes, ceux qui veulent "crepitare altius quam..." s'ils se croient assez mûrs pour se passer de la Mère, tant pis pour l'art, tant mieux pour le commerce. En effet, les cultivateurs du gallimatias sont à la veille d'inventer une sorte d'esperanto "localiste" où il y aura de l'anglais, du huron, du français, de l'algonquin et beaucoup de patois.

Veulent-ils par là résoudre le problème du bilinguisme? Qu'ils le disent, morbleu!

Tous ceux que l'eau d'érable n'a pas affolés doivent se défendre et la louve romaine conserve encore assez de lait dans ces antiques mamelles pour nous assurer la victoire.

Hardiment, M. Victor Barbeau après M. Olivar Asselin, vient d'emboucher le buccin, la résistance s'organise.

Nous refusons d'être des métis et la défaite de nos frères sera leur salut.

UNE MISE AU POINT

Lors de la fondation de La Revue Moderne, nous avons invité la plupart des écrivains de ce pays à écrire chez-nous. Notre invitation autorisait l'expression de toutes les idées, comme de tous les sentiments pouvant orienter les intelligences et les coeurs. Cette permission,ouvrait une *tribune libre* sur laquelle la direction se réservait le droit d'intervenir pour sauvegarder les questions de religion et de morale, sacrés à tous les esprits comme à toutes les âmes.

Nous ne pouvons pas, après la latitude promise, empêcher l'expression loyale des opinions de nos collaborateurs. La Revue Moderne n'étant à la dévotion d'aucune politique, ni subventionnée par l'argent de qui que se soit, peut permettre à ses écrivains d'exprimer sincèrement leurs idées, quitte à s'attirer des répliques qui mettront de la vie et de la pensée dans nos pages: "De la discussion jaillit la lumière," ne l'oublions pas. **Chaque collaborateur qui signe son article en assume toute la responsabilité.**

Le Courrier de Madeleine

BRIGITTE.—Le Nazaline Chrétien-Zaugg vous guérira radicalement, et vous pouvez l'employer seul en poudre ou en pommade. Vous les trouverez dans toutes les pharmacies.

ATTENTIVE.—Oui, je vous ai écrit, et vous n'avez sûrement pas pensé que je serais restée muette devant le chagrin d'une petite amie de toujours. Et quel chagrin aussi, et dont je comprends toute la navrance. Vous avez aimé la Revue, et vous me le dites avec cette si jolie sincérité que tant j'aime. Alors soyez des nôtres, et à jamais, voulez-vous, comme dans le bon vieux temps. Vous avez tant besoin que l'on vous comprenne, et que l'on vous aime.

MARICHETTE.—Toute ma pléiade suit fidèle et aimable. Comme je suis heureuse de connaitre la douceur de telles amitiés, et mon travail s'en trouve tellement embelli! Quand vous reviendrez, n'oubliez pas de me parler du grand et beau sujet qui vous tient au coeur, et que je voudrais tant voir traiter dans un joli volume, qui finirait par un mariage.

MADELON.—Mais vous êtes gentille tout plein quand vous vous emballez, et votre sourire reste si charmant, si gracieux, si jeune. Vos vingt ans ont de la splendeur l'on sent que vous êtes heureuse, et que ce n'est pas vous qui vous forgeriez des histoires tristes. Je garde votre meilleure pensée, et je suis un peu déçue, petite Madelon de vous avoir obscurci vos jolis rêves de confiance. C'est souvent comme ça ici allez, notre pays n'est pas plus vertueux que les autres. Seulement notre foi nous sauve souvent — et toutes les femmes ne portent pas si haut la résignation et ne défendent pas si héroiquement la dignité de leur foyer. Maintenant, lisez " LOffensive ". Elle vous ressemble " Miette ", ne pensez-vous pas?

MARJOLAINE... J'ai vu que vous aviez gagné un prix, et je vous en félicite bien sincèrement. J'ai même imaginé que vous seriez contente de ce prix... Voyez si je suis prétentieuse par instant. Votre amitié m'en donne d'ailleurs, et délicieusement le droit.

T. E. G.—Je vous avoue qu'à travers le brouhaha du départ, j'ai un peu et même beaucoup oublié votre demande. Vous m'en voyez désolée. Voulez-vous vous adresser à celle qui me remplace " Petite Mère " qui, avec sa jolie obligeance, se fera sûrement un devoir de regarder pour vous, dans les paperasses que je lui ai confiées. Je me rappelle que votre manuscrit était volumineux et sérieux. Si vous m'en aviez dit le sujet, la mémoire me serait revenue.

86 OSGOODE.—Savez vous le vilain tour que votre lettre me joue? Le dernier feuillet de votre lettre s'est sauvé, et m'a laissé, désorientée, mais avide tout de même de vous répondre. J'ai fait des efforts désespérés de mémoire pour me rappeler votre signature, et de crainte de me tromper, j'ai trouvé cette indication qui vous paraitra suffisante, et peut-être même trop transparente. Vous vous direz alors que j'avais un tel désir de vous dire la joie véritable que me causait votre billet que j'ai risqué une indiscrétion. Et puis aussi, je voulais vous appeler, vous dire comme je serais heureuse d'encourager vos efforts littéraires, et de les acceuillir de toute ma sympathie.

MADELEINE DE FRANCE... Cette erreur me permet de vous remercier une fois de plus, et de vous dire

combien je suis contente de vous recevoir dans la Revue Moderne où vos billets seront toujours les bienvenus.

ROSEAU.—Le critique a écrit sur votre manuscrit " Poète à ne pas décourager, mais il faut atteindre mieux pour la Revue Moderne." Il faut donc continuer à travailler, et ferme.

REINE WILHELMY.—Votre billet m'a donné toute une joie. Il y a si longtemps que nous sommes des amies, et davantage nous le deviendrons, n'est-ce pas, puisqu'aujourd'hui, au lieu de vous recevoir dans une chambre louée, je puis vous ouvrir toute ma maison. Oui, la Revue Moderne vivra, et pourquoi ne vivrait-elle pas. Elle n'est pas née pour mourir. Sa venue est remarquablement accueillie. Elle n'a même pas, éditée à 15,000, suffit à toutes les demandes. La circulation s'organise dans l'ouest et dans les centres canadiens des Etats-Unis. J'aurai des agents un peu partout; l'on s'offre à répandre la Revue, parce qu'on l'a aimée naturellement, et parce qu'il y a une demande de la part des lecteurs. Elle augmente tout de suite son tirage de plusieurs milliers d'exemplaires. Pour un succès ou je ne m'y connais, c'est un succès. Et je sais que vous en serez fière, parce que vous êtes, ainsi que votre mari, de chers et fervents amis. Nous allons continuer, et progresser assurément.

FIDELE.—Mais, oui, entrez? Pourquoi aurais-je créé ce " fémina " si les amis ne devaient pas y pénétrer Et vous savez bien que vous êtes l'un des plus anciens, comme des mieux appréciés. Les jolies choses de vous et des autres, que vous me racontez sur la Revue Moderne le prouvent encore surabondamment. Je vous remercie de ces aimables souhaits, et je vous attends souvent à la Revue dont vous resterez l'un des chevaliers servants.

QUI GROS VOUS AIME.—Au moment de fermer le Courrier, m'arrive votre billet enthousiaste, et j'en ai le coeur tout réchauffé. Et la mission qu'elle remplira auprès de vous, en vous aidant à garder votre belle langue française dans la petite ville où l'on ne la parle guère. Restez Canadienne, sincèrement, ardemment, restez notre petite fille, que tant nous aimons. Vive le Canada français, n'est-ce pas?

PAULE HYSSONNE.—Tiens comme c'est gentil de se retrouver dans notre maison toute neuve et de s'y faire fête de tout son coeur. O, quelle belle réception vous ménagiez à la Revue Moderne, qui pour combler au plus tôt votre désir de lire le second numéro sort cette fois, trois jours plus tôt que le 15. Allez dire que ce n'est pas gentil. Mais vous l'êtes encore plus que tout ça gentille .vous, et je suis ravie de compter de telles amitiés. Merci.

PAUVRE ENFANT.—J'ai souvent pensé à vous, me demandant ce qui advenait de la jeune fille délicate et sensible qui m'écrivait si souvent. Rien ne venait plus et j'étais inquiète. Enfin, je vous retrouve, un peu faible, toujours battue par le mal cruel que déjà vous appréhendiez, mais que vous allez vaincre à force de persévérance et de volonté. Le climat ici ne doit pas vous convenir, pourriez-vous en changer? Je n'entends pas, faire comme certains médecins qui conseillent le sud à des personnes qui ont peine à solder leurs remèdes. Mais il y a l'ouest, qui est un pays extrèmement sain, où souvent se guérit la tuberculose. Pourriez vous vous diriger de ce côté, et savez vous assez d'anglais pour y remplir une position en rapport avec vos capacités? Je crois que là-bas, le climat sain aidant, vous auriez vite fait de recouvrer votre santé. Racontez moi-cela, et donnez moi l'adresse, où personnellement, je pourrais vous écrire si mon intervention plus rapide devenait nécessaire. Soyez confiante, comme vous êtes courageuse, et croyez-moi, tout ira bien. Merci d'avoir aussi affectueusement accueilli la Revue Moderne qui vous ramène à moi, encore une fois.

HELENE DE BALME.—Oui, comme ce doit être dur, en effet, et comme je sympathise à tous vos malheurs. Vous qui méritiez d'être heureuse, et qui croyiez si fermement en la vie, comment a-t-elle pu vous maltraiter ainsi. Mais à votre âge, tout renait encore, les maisons se rebâtissent, les fortunes se réédifient. Il faut avoir confiance, et l'avenir nous donnera tant de joie avec vos petits êtres aimés, que vous oublierez les années trop rudes. J'accepte avec empressement ce que vous m'offrez de faire pour notre Revue.

RENEE.—Vous verrez plus haut, dans la réponse à M. E., que la Revue Moderne a son comité de lecture à qui j'ai confié le pouvoir d'admettre ou de refuser les manuscrits. J'espère que vous y serez bien reçue. Mais ne pouvant accomplir, toute seule, un aussi formidable travail, je devrai m'en remettre, — et délicatement, — aux décisions prises par ce comité auguste et souverain, qui ne veut pas être nommé, pour s'épargner des horions, mais qui accomplit un travail aussi sérieux que profond. En ma qualité de directrice, je ratifie ou je discute... Petite Renée votre mot affectueux m'a fait plaisir, et je vous en remercie tendrement.

MADAME OMER F.—Que cela sera gentil de vous garder ainsi tout près de nous, de vous entendre nous raconter tout ce à quoi vous pensez dans votre petite campagne où la neige doit tomber bien blanche en ce moment, n'est-ce pas? Elle est si jolie la neige à la campagne, et si laide dans les villes. Oui, ce doit être triste de n'avoir pas d'enfant, mais il ne faut pas désespérer de ce grand bonheur. J'espère que notre Revue vous sera douce et aimable, tel que je le désire, tel que je le veux.

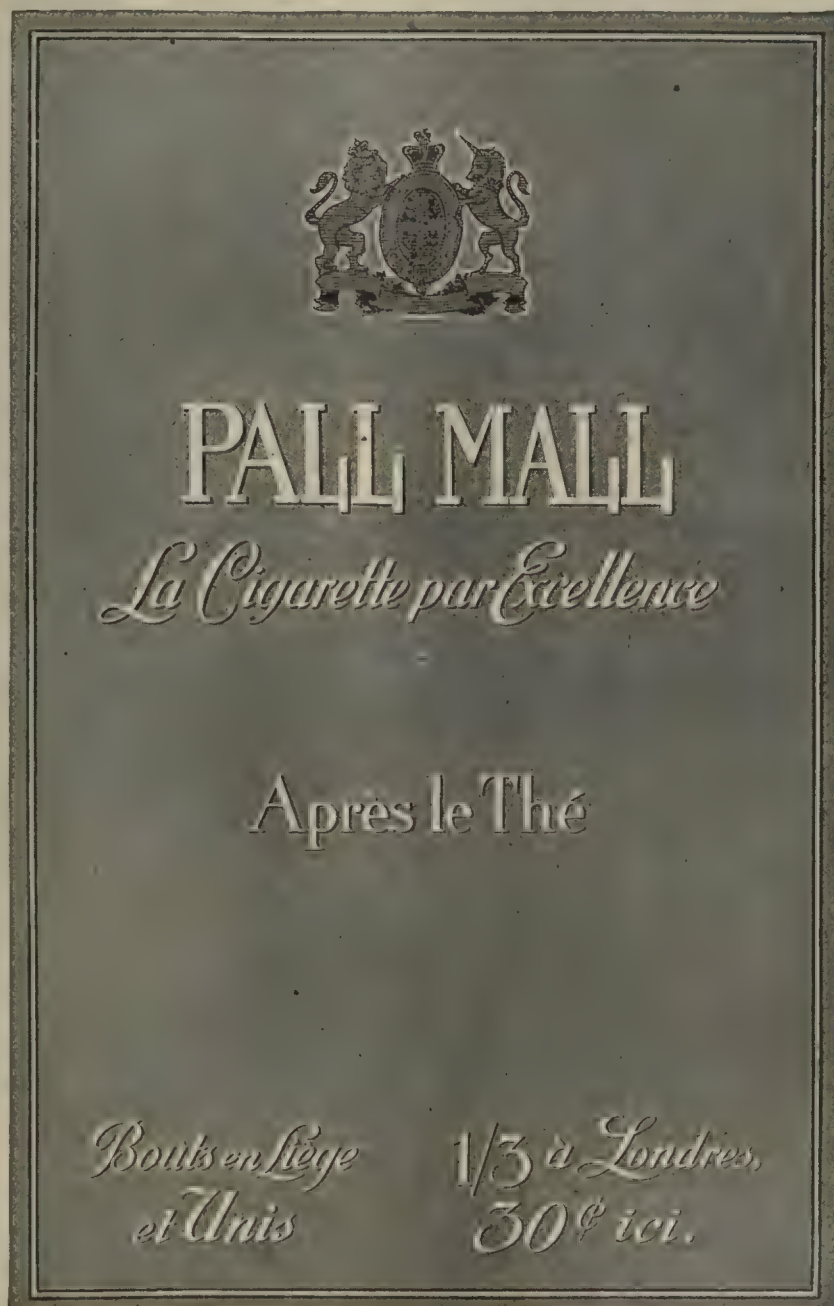
RIGOLETTO.—Il faudra beaucoup travailler pour être admise à la Revue Moderne. Certes, hospitaliers, nous voulons l'être, mais encore faut-il sauvegarder l'intérêt littéraire de notre Revue qui n'est guère faite pour les débutantes, sauf ces débutantes ont déjà beaucoup travaillé dans le recueillement, beaucoup lu, beaucoup observé. Mais vous êtes à l'âge du travail, mettez vous à l'oeuvre, bûchez ferme, et le jour viendra peut-être très vite où nous pourrons vous inscrire dans notre rédaction. Merci à vos gentilles amies de leurs aimables souhaits de succès.

CLAIRE.—Je vous sais gré de vos remarques sympatiques, tout ira bien. Seulement vous verrez par quelques billets qui précèdent que je trouve tout ceci un peu sévère, et que l'on est plus exigeant pour moi que pour bien des bibliothèques où M. Henry Bordeaux est des plus considérés. Je comprends dans quel joli et charmant esprit vous m'avez parlé, et croyez que de vous être agréable me sera absolument doux toujours.

UNE LECTRICE D'OCCASION.—Je vous sais infiniment gré de votre lettre si bien intentionnée et si aimablement exprimée, et je vais faire en sorte de rester digne de si nobles sympathies.

UNE VIEILLE AMIE.—Comme votre amitié m'est bonne, et combien je vous sais gré d'être venue, l'une des premières me souhaiter du succès. De tout coeur, merci.

(*A suivre à la page 71*)


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres,
30¢ ici.



LABERGE LIMITÉE

FOURRURES — MODES

Réductions durant février.

392-Ouest, rue S.-Catherine, Montréal

Laurence Albani

Par **PAUL BOURGET** *de l'Académie Française*

I

Deux Terriens

—"Et maintenant...," dit Antoine Albani en levant sa hache, "ramasse la loube, Marius. C'est au tour de cet arbre-ci. Nous ferons tomber ce gros papa de ce côté."

Marius, un beau et fort jeune homme de dix-huit ans, se baissa pour prendre à terre la longue scie à deux mains, que lui désignait son père. Celui-ci, d'un bras resté vigoureux, malgré la soixantaine approchante, asséna quelques rudes coups dans le tronc du pin d'Alep qu'il méditait d'abattre. L'écorce écailleuse, noire d'un récent incendie, sautait sous le fer. Le cœur de l'arbre commençait d'apparaître dans l'entaille. Le suintement gras de la résine engluait l'arme, attestant que la flamme avait surpris le puissant végétal en pleine sève. La violence du feu avait été terrible, à juger par l'étendue des ravages dont la colline—une de celles qui séparent Hyères du golfe de Giens—portait la trace. Un vaste bois de pins séculaires, pareils à celui contre lequel s'escrimait Albani, ne montrait plus à ses cimes que des aiguilles roussies, parmi lesquelles se détachaient en noir sur le ciel bleu les petites boules calcinées des pommes. Ces pins étaient morts, morts aussi les arbustes qui, l'autre printemps encore, habillaient cette pente provençale d'un revêtement de maquis. Des squelettes de branches carbonisées hérissaient, aujourd'hui, le sol dénudé que jonchaient des pierres, brunes de fumée. Une claire et tiède matinée de décembre enveloppait d'une gloire de lumière ce tableau de ruine. Pas un bruit, que le courageux ahan du bûcheron suivi du heurt du fer contre le le bois. Un papillon attardé errait autour des deux hommes, cherchant le soleil,—blanc avec des raies fauves. Albani s'arrêta de son travail pour s'essuyer le front de son mouchoir. Le déploiement de la toile fit s'enfuir la bestiole de son vol inégal et tremblotant.

—"Voilà qui suffira," dit-il. "Pas besoin de passer la corde au cou à ce gaillard pour diriger sa chute."—Il montrait à son fils l'inclinaison du grand arbre.—"Le mistral s'est chargé de le virer dans le bon sens. Passe-moi la loube, et allons-y."

Les deux hommes empoignèrent chacun une extrémité de la longue et souple scie, et ils commencèrent d'enfoncer la lame brillante dans l'encoche. La rumeur rythmée des allées et venues du robuste outil emplissait maintenant la colline. Une poussière de bois, odorante et rougeâtre, s'amassait à la base du pin qui frémissait à mesure que les dents de métal mordaient plus avant. A un moment, la haute cime se prit à vaciller. Tout d'un coup, elle s'abattit, dans un brusque et retentissant craquement du tronc, et l'immence ramure desséchée s'écrasa contre la terre, qu'elle joncha de ses innombrables branchages cassés.

—"La maman l'avait bien dit. Nous en aurons pour quatre jours à débiter le lot. C'est égal! Ce sera moins long que d'aller, comme les autres années, chercher de quoi nous chauffer, là-bas, dans les Maures."

Il montrait de sa main, tannée et cordée de veines, la ligne des montagnes qui se profilaient, à la distance de plusieurs lieues, violettes sur l'horizon clair, avec des taches d'un blanc cru qui étaient des villages, et des taches d'un vert sombre qui étaient des forêts. A gauche, l'extrémité de cette chaîne se reliait à un massif plus élevé. A droite, elle inclinait vers la mer, toute bleue, d'un bleu plus intense que celui du ciel et d'où surgissaient d'autres hauteurs, celles des îles d'Hyères: le Titan avec sa falaise abaissée, Port-Cros avec sa forteresse, Porquerolles avec les rochers aigus qui la terminent. Les baies du Péloponèse ne déploient pas un horizon plus gracieux et plus grandiose à la fois que celui-là. Mais n'y a-t-il pas du Grec aussi, de cette race finement vibrante au contact de la nature dans tout autochtone de la côte méditerranéenne? Albani était né, il avait grandi dans ces paysages dès golfes d'Hyères et de Giens, et visiblement il jouissait de celui-ci, à cette minute, comme s'il en regardait la beauté pour la première fois.

—"Oui," répondit son fils à sa remarque, "Ça nous fera quatre ou cinq journées au moins. Nous aurons encore le temps de semer les petits pois sans prendre d'homme. Té! Celui qui a mis le feu à la colline. cet été, nous aura rendu un fier service."

Le père et le fils se mirent à rire, avec cette joie malicieuse que la constatation d'un mauvais tour, bien joué, donne aux gens de la compagne. Qui les aurait vus ainsi, et la goguenardise de leurs yeux obscurs, aurait pu croire que c'étaient eux les incendiaires. Bien à tort. Antoine et Marius Albani étaient vraiment "braves", comme on dit dans le pays, et d'autant plus incapables de commettre un attentat contre la propriété qu'ils étaient propriétaires eux-mêmes. Ils possédaient deux hectares et demi de bonne terre, avec une habitation spacieuse, sur cette lande qui s'étend de la base du mont des Oiseaux jusqu'à la colline de l'Ermitage. Cette banlieue éloignée d'Hyères porte le nom d'Almanarre, qui remonte au moyen âge. Il rappelle, comme celui des Maures, les incursions des corsaires d'Afrique dans cette partie avancée de la Provence. Le mot vient de l'arabe. Signifie-t-il le *Phare*, et se rapporte-t-il à une époque où un môle, aujourd'hui détruit, portait un feu avertisseur? Signifie-t-il la *Ruine*, et atteste-t-il que la cité Romaine de Pomponiana dressait encore, bien après la chute de l'Empire, les débris de ses villas et de ses temples, au terme d'une des deux branches de l'itshme double qui rattache la presqu'île de Giens à la côte? Ce problème d'étymologie ne préoccupe guère les cultivateurs, mi-paysans, mi-bourgeois, qui exploitent ce sol d'une fertilité de Chanaan. Les violettes et les artichauts, les roses et les haricots, les giroflées et les asperges, les narcisses et les pommes de terre, les mimosas et la vigne, suivant la saison, assurent à ces "jardiniers"—c'est le terme dont on les désigne—des profits qui leur permettent d'arrondir peu à peu le domaine héréditaire. Quand on vit ainsi, on est bien excusable si l'on compte ses gros sous comme ses heures de travail, et si l'on se réjouit d'avoir au rabais le chauffage du prochain hiver.

—"Tout de même," reprit le père en hochant sa tête grisonnante,—le sens de la propriété luttait en lui contre la satisfaction de ce petit profit,—"on n'entendait jamais parler de ces feux, autrefois. Quand j'étais petit garçon, il n'y a pourtant pas un demi-siècle, ce n'était, d'ici à Saint-Tropez et de Toulon à Gémenos, qu'une forêt. A présent, que d'endroits qui ne sont plus qu'une brousse! Il est vrai que l'on ne chassait pas comme aujourd'hui et que l'on n'avait pas inventé ces allumettes-tisons qui flambent dans le vent. Mais," conclut-il, avec un haussement d'épaules, "laissons la faute d'autrui là où elle est, et déshabillons le monsieur."

Ils travaillèrent jusqu'à un moment où un bruit de sonnailles, d'eux bien connu, leur fit relever la tête.

—"C'est la charrette et c'est le déjeuner," dit Antoine Albani.

D'un bond il monta sur le tronc de l'arbre abattu, et gaiement:—"Je vois Pied-Blanc et le charreton, avec Laurence et la Marie-Louise dessus. La Princesse conduit. C'est étonnant qu'elle ait daigné..."

Une carriole débouchait, en effet, sur la route qui contournait le pied de la colline, traînée par une grosse jument baie à toutes fins. Une basane blanche expliquait son surnom. Elle marchait avec la prudence d'une bête sagace, habituée à ne poser son sabot qu'à bon escient dans ces chemins du Midi, creusés d'ornières ou hérissés de cailloux glissants. Deux jeunes filles étaient assises sur la banquette. Celle que Marius qualifiait ironiquement de princesse tenait les guides avec des mains gantées. Un souple chapeau de feutre gris coiffait joliment la masse de ses cheveux noirs. Elle portait un costume tailleur de serge bleue. Cette toilette de dame contrastait avec la rusticité de la charrette et du harnachement, et plus encore avec la mise de l'autre. Un couvre-chef de paille noire, roussi au soleil et délavé par la pluie, chapeautait celle-ci, tellement quellement. Elle portait, sur sa jupe de lainage sombre, un panier à provisions, de ses mains nues, hâlées par le grand air comme son teint, au lieu que le visage de l'autre était pâle, de cette pâleur chaude et mate qui décèle aussi l'épreuve d'un climat trop brûlant, mais subie en dehors du travail des champs. Ces différences de physionomies étaient rendues plus frappantes par une de ces profondes ressemblances des traits qui supposent une parenté de sang très proche. Laurence et Marie-Louise étaient sœurs, et toutes les

deux filles d'Antoine Albani. On l'eût deviné, rien qu'à la complaisance avec laquelle le père regardait l'attelage gagner la lisière du bois incendié. Sa tendresse riait dans ses yeux bruns, pareils à ceux des survenantes. Quoique les soucis de son exploitation et l'excès du labeur corporel l'eussent vieilli prématurément, il gardait de la beauté sur son masque gaufré de rides. Il avait, comme ses filles,—lui en vigueur, elles en joliesse,—ce type classique qui se rencontre sans cesse dans les coins intacts de Provence. C'est un animalisme noble, un dessin des lignes large et fin. Cet air de famille se retrouvait chez Marius, gâté par un je ne sais quoi d'un peu commun. C'était son père épaissi, avec une charpente plus robuste, une taille plus haute, des épaules plus larges, mais aussi un commencement de brutalité. Cette tare héréditaire se retrouve souvent chez ceux dont les ascendants ont trop travaillé de leurs bras. Le jeune homme avait mis un rien de cette brutalité dans sa façon d'appliquer à sa sœur aînée le sobriquet de Princesse, et, avant que le charreton ne fût à portée de la voix, son père le lui reprocha:

—"Tu ne seras donc jamais gentil pour Laurence, mon pauvre Marius?"

—"Pas tant qu'elle fera la Madame," répondit le frère. "C'est le même sang qui coule dans nos veines, et parce qu'elle a été deux ans chez une lady anglaise. . ."

—"Oui," interrompit le père, soudain rêveur, "nous avons peut-être eu tort, la maman et moi, d'accepter que cette lady Agnès l'emmenât... Mais nous avions tant de charges! Grand'mère vivait encore, tu venais d'être malade, il y avait eu cette mévente des vins plusieurs années de suite. Que Laurence ait pris d'autres habitudes, c'est trop naturel. Où tu es injuste, c'est quand tu as l'air de croire qu'elle a changé pour nous. La preuve? Après la mort de sa dame, où est-elle venue aussitôt? A la maison. Elle pouvait si bien chercher une place de demoiselle de compagnie en Angleterre où elle aurait gagné gros... Tu lui en veux de ses toilettes? Elle ne s'en est pas fait faire une. Elle porte celles que lady Agnès lui avait données et qu'elle arrange elle-même. Tu le sais bien..."

—"Ce que je sais bien, c'est qu'autrefois, il n'y avait pas si longtemps, elle travaillait la terre, de ses bras, comme toi, pour toi, comme Marie-Louise, et que maintenant..."

—"Maintenant, avec ces boîtes que lady Agnès lui a appris à peindre, elle nous rapporte autant d'argent et plus que si elle bêchait, sarclait et labourait, comme la Marie-Louise et la maman..."

—"Et quand les antiquaires de Toulon et d'Hyères qui les lui achètent en auront assez?..." insista l'obstiné Marius. "Et puis, si elle ne jouait pas à la princesse, n'aurait-elle pas épousé déjà ce brave Pascal Couture, qui se fatiguera d'espérer?... Et puis... Et puis..."—Visiblement, il hésitait...—"Et puis, qu'est-ce que tu veux? Je n'aime pas ses manigances avec M. Pierre Libertat."

—"Et si c'est lui qu'elle épouse?..." dit le père.

—"Voyons, papa, c'est impossible."

—"A cause de sa fortune? Justement parce qu'il est très riche, il n'a pas besoin que sa femme le soit aussi."

—"Et sa famille?"

—"La nôtre la vaut. Avant la Révolution, nous étions fortunés, nous aussi, et quelque chose de mieux. Mon père m'a dit souvent que l'on appelait son arrière-grandpère M. d'Albani. Il était officier porte-drapeau dans le régiment de Navarre. Tu as vu son brevet à la maison... Enfin, regarde Laurence. Dis-moi si ces Libertat trouveront à Toulon, avec tout leur argent, une *gendresse* qui leur ferait plus d'honneur, et lui, un plus joli brin de femme?"

Et comme les deux sœurs, descendues de la charrette, arrivaient à portée de la voix, l'excellent homme s'interrompit de sa besogne d'élagueur, qu'il avait reprise tout en discutant, pour leur crier:

—"Salut, les enfants! Vous êtes les bienvenues. Nous commencions à trouver qu'il fait faim et encore plus soif. C'est qu'on a usé pas mal d'huile de coude, ce matin! Pas vrai, Marius?"

—"Pour sûr que Pied-Blanc en aura sa charge, ce soir. ça la changera de tout à l'heure," dit la rustaude Marie-Louise, en considérant à son tour la jonchée des pins abattus et déjà dépecés. "Je vais la dételer et l'attacher à l'ombre.

Elle avait posé à terre le lourd panier d'où s'érigeait le col d'une bouteille, calée par un gros chanteau de pain. Elle en tira un quartier de roblochon (le fromage préféré des gens du pays), des pommes et des olives. Déchargée de son fardeau, elle descendit d'un pas leste vers la voiture, que la jument avait avancée de quelques pas, pour atteindre un jeune chêne dont la frondaison, échappée à l'incendie, la tentait. Laurence, elle, après avoir embrassé son père, disait, en montrant un mince paquet coquettement enveloppé d'un papier de soie et noué d'une faveur:

—"Et moi, je gagne Hyères par le raccourci. Le temps de livrer cette boîte que je viens de finir, et je reprends le petit train qui me ramène à la gare d'Almanarre, juste à point pour aider maman aux violettes."

—"Tu vois, Marius?" dit le père sur un ton de reproche, comme elle s'éloignait du pas gracieusement balancé d'une grimpeuse de collines.—Qu'avait-elle fait d'autre, toute fillette, que de dévaler le long de ces pentes?—"Elle non plus ne renâcle pas à l'ouvrage."

—"Il s'agit de fleurs, parbleu." répondit l'entêté jeune homme. "Toujours la Princesse! Mais parle-lui donc un peu de biner les artichauts..."

II

DERACINEMENT

Le vieux jardinier n'avait pas menti. Les Albani habitaient déjà l'Almanarre, lorsque, au commencement du dix-huitième siècle, le duc de Savoie et le prince Eugène débarquèrent une petite armée sur la côte, et que la ville d'Hyères eut pour gouverneur un Irlandais chansonné par Jean de Cabanes, écuyer, ce lointain prédécesseur de Mistral:

Noumo à la villo un gouvernour
Que se tauxo à dous louis per jour! (1).

Plus tard, en 1756, ils avaient pu voir blanchir à l'horizon, dans la passe qui sépare la pointe de Giens et Porquerolles, les voiles de la flotte destinée au siège de Port-Mahon. Ils formaient alors une famille solidement racinée, à la veille de franchir l'étape qui séparait la bourgeoisie et la noblesse. La Révolution avait coupé court à cette ascension. Elle les avait fait descendre, comme tant d'autres, par le morcellement forcé de la propriété. Le petit officier de l'ancien régime qui se faisait appeler M. d'Albani avait quatre enfants. A sa mort, le partage de ses terres aboutit à créer quatre groupes, déjà plus gênés. Le père d'Antoine, issu d'un de ces groupes, avait lui-même trois frères. Chacun des quatre Albani eut pour son lot juste de quoi vivre indépendant, mais à la condition de mettre la main à la besogne. Les petits-fils du demi-noble étaient, dès lors, des demi-paysans. Antoine, le fils de l'un d'entre eux, ne se distinguait plus des ouvriers agricoles employés à son bien que par un reste de finesse dans ses manières et dans ses sentiments. De cette finesse, sa fille aînée avait seule hérité. Marie-Louise et Marius, eux, avaient complètement dépouillé l'élément bourgeois pour n'être plus que des cultivateurs, avec les qualités et les défauts de cette classe laborieuse et fruste. De là, cette hostilité du jeune homme pour Laurence. Si Marie-Louise, de trempe plus bonasse, ne partageait pas son antipathie, elle ne comprenait pas mieux le caractère de cette sœur qui semblait vraiment d'une autre race. Tous les déclassements sociaux, qu'ils s'accomplissent par en haut ou par en bas, aboutissent à la destruction du foyer. Ils en brisent l'unité pour une raison très simple: les membres de la famille qui s'abaisse ou qui grandit sont rarement au même étage de cette descente ou de cette montée. En tout état de cause, Laurence aurait été pour son frère un principe de malaise, parce qu'il l'aurait toujours sentie trop autre. Une circonstance d'un ordre exceptionnel avait encore aggravé ce malaise en accentuant cette différence: l'adoption de la jeune fille par une étrangère, à laquelle Marius avait fait une allusion haineuse. Le père lui avait répondu avec une énergie qui prouvait quelle place cet épisode occupait dans la vie d'une famille où les grands événements étaient le gel et la pluie, le cours des primeurs, l'horaire des trains de légumes et de fleurs, ou bien, comme aujourd'hui, l'occasion d'une coupe de bois avantageuse.

Pour les Albani, cette histoire n'était cependant que du passé. Pour Laurence seule, elle continuait. Le moindre incident la lui rendait présente: le regard de son frère, lorsqu'il l'accueillait avec un visage ennemi, comme ce matin,—l'aspect de son père, qu'elle aimait tant, lorsqu'elle le voyait, comme ce matin encore, les mains salies, la face salie, presque haillonneux dans des habits de tâcheron,—les propos de sa sœur, lorsque, assise auprès d'elle, toujours comme ce matin, l'autre l'accablait de ses commérages. Aussi, en s'en allant de son pied leste, loin de la colline incendiée, éprouvait-elle, une fois de plus, cette impression d'accablement qu'elle se reprochait sans cesse, car elle reconnaissait les qualités des siens: les belles vertus de dévouement de ses parents, le courage de Marius au travail, la bonté de cœur de Marie-Louise. Hélas! Le contraste était trop fort entre ce milieu et l'atmosphère où le caprice de charité d'une grande dame imprudente l'avait fait respirer deux ans.

Oui, tout était vrai de cette brusque saute de sa destinée. Le paysage le lui jurait avec tous ses horizons, ces plantes de maquis avec toutes leurs feuilles, tous leurs parfums, ce vent dans les pins et sur la brousse, qui roulait de la fraîcheur dans du soleil.

(1) On nomme à la ville un gouverneur
—Qui se taxa à deux livres par jour.

Elle se revoyait à dix-huit ans. Il y avait trois années de cela. Et elle revoyait l'heure où elle avait, pour la première fois, rencontré lady Agnès Vernham. Laurence était occupée, dans la grange ouverte du rez-de-chaussée de leur maison, à préparer des paniers de violettes, de mimosas et d'œillets, qui seraient expédiés à Paris par le train du soir. Lady Agnès, à qui l'on avait indiqué Antoine Albani comme l'un des bons jardiniers du pays, était venue pour savoir s'il ne lui procurerait pas quelques pieds de mandariniers corses, à planter chez elle. Une enfant l'accompagnait, sa fille, âgée de dix-huit ans, comme Laurence mais tellement frêle et pâle, que celle-ci, après tant de jours, ressentait encore le frisson de pitié qui l'avait saisie, à voir le jeune et charmant visage de cette condamnée. Millicent Vernham devait, en effet, mourir cinq mois après cette visite. C'était pour cette chère malade que lady Agnès venait dans le midi de la France, depuis plusieurs hivers. Elle avait fini par acheter une villa dans un coin retiré d'Hyères. La vieille cité provençale, où débarqua saint Louis, reste, comme on sait, avec Cannes, un des points de notre côte préférés par les Anglais. De cette oasis de palmiers et de roses, les Anglais aiment tout. et le climat d'abord, cette douceur africaine, attestée le long des routes claires par les grands agaves bleuâtres, qui tordent leurs poignards épineux, par les vertes raquettes grasses des figuiers de Barbarie, par les gigantesques yuccas dressant les énormes houppes et les pointes acérées de leurs feuilles longues, étroites et dures. Parmi ces végétaux aux formes exotiques, un charme attire encore les Anglais: celui des mœurs locales conservées intactes. Il y a là une vie de province qui se juxtapose à la vie cosmopolite des hôtels et des villas, et qui continue après la fermeture. Ces colonisateurs-nés en goûtent le pittoresque, surtout quand ils sont eux-mêmes un peu artistes. Dès cette première visite à la maison des Albani, les doux yeux bleus de Lady Vernham,—ces yeux de grande *girl* étonnée qu'elle gardait malgré la maternité, l'âge, les chagrins,—avaient été ravis par ce tableau à la Mistral: Laurence assise et rangeant ses fleurs dans des paniers d'osier. Son beau visage méridional, aux traits si fins, se détachait en chaude pâleur sur le fond plus obscur de la grange, où devant les grands tonneaux, s'amoncelaient des faux et des haches, des pioches et des bêches, des bannes et des vases de terre. Un radieux soleil s'épandait sur la plaine, au loin, et, tout près, sur les planches de violettes, d'un bleu pourpre dans leur vert feuillage,—sur les larges touffes barbelées des artichauts,—sur des carrés d'asperges abandonnés, dont les fils blonds s'échevelaient dans la lumière. La margelle d'un puits surgissait plus loin, avec une noria que faisait tourner une jument coiffée d'œillères. Un jeune garçon la surveillait, qui était Marius. Au delà, et derrière un sombre bouquet d'orangers, chargés de fruits clairs, Albani, sa femme et Marie-Louise taillaient une vigne, aux ceps énormes, trapus et rabougris comme des arbustres. On était à la fin de l'automne, vers ce même moment de la saison où Laurence évoquait, après trois ans, cette première apparition de la grande dame étrangère, alors inconnue d'elle. Lady Agnès et sa fille se tenaient à la porte de la grange, comme extasiées par cette lumière du paysage. Combiren Laurence avait été prise, elle aussi, et tout de suite, par la grâce de ces deux silhouettes: l'une, celle de la fille, si souffrante, mais si délicate,—l'autre, celle de la mère, encore belle avec ses cheveux d'un blond pâle, adouci par un blanchissement précoce, qui mettait sur eux comme un voile d'argent!

Oui, cette première rencontre était bien vraie,—trop vrais aussi les épisodes qui avaient suivi et qui s'évoquaient en visions nostalgiques dans la mémoire de la jolie Provençale en route vers la ville. Ç'avait été d'abord, et aussitôt après leur début de conversation sur l'envoi d'un panier de fleurs, nue demande, presque intimidée, de lady Agnès, que la jeune fille lui permit d'esquisser un croquis d'elle dans le cadre de cette grange. Laurence la revoyait asisse sur un escabeau de bois, et commençant, sur une page blanche d'album, un crayonnage qu'elle avait continué l'après-midi et les jours suivants. Millicent Vernham se réchauffait frileusement au soleil, allant et venant avec son kodak, pour prendre des instantanés, ou bien absorbée dans une lecture qu'interrompaient parfois des crises d'une toux spasmodique. Une angoisse passait alors dans les claires prunelles de la dessinatrice. Les diverses personnes de la famille avaient fait la connaissance des étrangères, au cours de ces quelques séances, et chacune de ces présentations avait infligé à Laurence une appréhension à demi humiliée, dont elle avait eu peu de honte. C'étaient pourtant son père et sa mère, c'étaient sa sœur et son frère, ces braves gens dont elle avait tant craint qu'ils ne hasardassent un geste, qu'ils ne prononçassent une parole dont leurs visiteuses pussent sourire. Mais non. La grande dame avait trouvé le moyen de mettre ce petit monde à l'aise, avec une grâce dont la jeune fille l'avait admirée et aimée davantage... Et elle se revoyait, elle-même, peu de temps après, allant à son tour rendre visite à la portraitiste, retenue chez elle par une aggravation de l'état de sa malade. Elle retrouvait son émotion devant le portail. Sur un des piliers en pierre de liais elle épelait, le nom, gravé au ciseau, que l'Anglaise avait donné à sa demeure méridionale: *Mireio Lodge.* Vers la villa montait un couloir de cyprès enguirlandés de roses. Laurence s'était tant complu à le suivre et à reconnaître dans tout l'enclos ce génie des jardins, que possédait, comme beaucoup de ses compatriotes, l'habitante de cette maison rustique, si recueillie sous ses bougainvilliers et ses banks. Toutes les fleurs de l'arrière-saison du Midi étaient là, enchantant de leur féerie ce paradis de palmiers et de citronniers, de cèdres et de chênes verts, de yuccas et d'agaves. Au-dessus de la porte de la villa, deux panneaux rapportés d'Italie, en terre cuite émaillée de bleu, évoquaient: l'un, la Madone, les paupières baissées, les bras croisés sur sa poitrine, l'autre, l'Ange annonciateur, tenant aux doigts une branche de lis.

Cette poésie des fleurs et du tendre symbole religieux, Laurence pouvait la comprendre. Un jardin lui aurait été donné, pour y vivre et non pour en vivre, elle se sentait capable de le disposer ainsi, comme un Eden de corolles et de parfums, au lieu que l'intérieur de la maison, sitôt le seuil passé, lui avait révélé le mystère ensorceleur d'une existence qu'elle ne soupçonnait même pas. Là encore se reconnaissaient les traits d'un caractère profondément, intimement anglais. Partout de vieux meubles de Provence, avec les chaudes teintes brunes de leur noyer ancien, disaient le goût du bibelot local, soigneusement recherché et respecté. Des curiosités ramassées à travers les deux hémisphères disaient, elles, le goût du lointain voyage. Ces soies brodées, sur ce pan de mur, avaient été rapportées du Japon; des Indes, ce grand Bouddha laqué sur sa fleur de lotus; de Damas, ces tapis fauves en poil de chameau; du Maroc, cette aiguière en cuivre ciselé; d'Italie, ce long coffret peint à la détrempe; d'Espagne, la vieille étoffe brochée de ce paravant; d'Egypte, ce haut cercueil peint, en forme de momie, près de la porte. Sur la tablette supérieure d'une longue bibliothèque basse, des vases de bronze Chinois garnis de fleurs, alternaient avec de fragiles statuettes de Tanagra, protégées par des cloches de verre. Les dos des livres soigneusement rangés achevaient de donner comme un charme de cellule studieuse à cette espèce de musée, qu'ennoblissait une toile de Burne-Jones représentant lady Agnès, un violon à la main. Ce portrait, un des rares qu'ait peints le maître préraphaélite, accentuait encore l'expression gravement fervente de cette physionomie. Les yeux clairs se noyaient

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

4-1 F.

de rêve, le menton un peu fort affirmait la volonté, et la bouche, aux coins tombants, presque amers, décelait la mélancolie. Oui, c'était bien la dame de cette retraite, aménagée pour qu'il n'y arrivât que des impressions rares et choisies, une vie tamisée comme la lumière du jour, qu'adoucissaient les petits rideaux de soie vert pâle, tendus aux carreaux d'en bas des fenêtres. Avec quelle grâce elle accueillait l'humble visiteuse! Celle-ci en avait des larmes au bord des paupières, quand elle se reportait, en souvenir,—c'était le cas, une fois de plus, ce matin-ci,—à cette première visite, aussitôt suivie de tant d'autres.

Et les images se précipitaient, se multipliaient devant l'esprit de la jeune fille: Millicent Vernham d'abord, dans son lit, de plus en plus malade, sa pâleur sur ses oreillers garnis de dentelle, et, dans ce visage émacié, les larges prunelles fiévreuses des yeux trop grands. Peu à peu, Laurence avait trouvé le moyen de venir aux nouvelles chaque jour, tantôt quand elle allait à la gare pour des colis de fleurs, l'après-midi, tantôt à la brune, le travail du jardin achevé. Le dimanche, son père et son frère jouaient aux boules, en bras de chemise, sur la route qui monte à l'Ermitage de Costebelle. Sa mère et sa sœur tricotaient et recevaient quelques voisines. Elle s'échappait, elle, pour passer de longues heures auprès de la mourante. La petite boîte, faussement ancienne, que Laurence portait chez l'antiquaire d'Hyères aurait suffi à lui remémorer ces visites. Lady Agnès était la veuve d'un cadet de grande famille, employé dans le *Civil Service*, et qui avait occupé des postes dans l'Amérique du Sud et en Extrême-Orient. La femme du diplomate avait trompé les longues oisivetés de ces exils en s'adonnant à toutes sortes d'occupations. C'est ainsi qu'en Chine, elle avait appris l'art de la laque. Revenue en Europe, elle y avait joint un talent plus simple: celui du vernis imaginé par Scriban, le rival de Martin. Laurence la trouvait assise au chevet du lit de sa fille, et qui procédait à l'une des opérations de ce délicat travail, aujourd'hui posant sur l'objet à décorer—un coffret, d'ordinaire—une solution de sel et de vinaigre, pour le préserver de la piqûre des vers, demain un apprêt de blanc de Meudon pulvérisé au tamis fin; une autre fois, elle découpait, dans de vieilles gravures, les figures destinées à être collées sur le bois, puis vernies et lustrées avec un leger tampon de mousseline jusqu'à obtenir le brillant de l'émail. Voyant la souple Provençale s'intéresser à cette minitueuse mais facile besogne, lady Agnès lui avait offert de lui en apprendre les secrets. Intimes et jolies visions d'un premier contact avec une existence plus fine, plus conforme aux secrets instincts que portait en elle, à son insu, l'héritère des humbles jardiniers de l'Almanarre. Mais n'était-elle pas aussi l'arrière-petite-fille des demi-nobles de l'autre siècle?... Et voici qu'à ces évocations de grâce et de charme, de sinistres souvenirs se mêlaient brusquement;—celui de lady Agnès sanglotant au chevet du lit d'agonie de Millicent,—celui, surtout, de cette morte, et de son visage si blanc, si mince, la bouche immobile et décolorée, les narines pincées, les paupières fermées,—celui, enfin, de lady Agnès, sous les eucalyptus de la gare, montant dans le train dont un wagon emportait vers l'Angleterre le cercueil de son enfant.

Laurence avait bien cru que cette catastrophe marquait la fin de ses relations avec la grande dame étrangère, à qui *Mireio Lodge* représenterait des émotions trop douloureuses. Elle se rappelait avoir passé maintes fois, durant les mois qui avaient suivi, devant le portail. Elle épiait, avec un battement de cœur, l'apparition du fatal écriteau: *Villa à vendre*, sur un des piliers... Et un jour,—quel saisissement! —c'était en juin, comme elles étaient occupées, elle et sa sœur, à cueillir des cerises dans le petit verger attenant à la maison, Marie-Louise lui avait soudain crié, du haut de son échelle: "Té! La dame anglaise dans l'allée!..." La silhouette de lady Agnès s'approchait, en effet, entre les rosiers, une lady Agnès vêtue de noir, toute blanche de cheveux, maintenant. Le chagrin avait creusé ses joues, attendri ses tempes, meurtri ses paupières. "Elle a pris quinze ans de plus," avait dit encore Marie-Louise. Mais quelle grâce toujours dans ses gestes et dans son regard!...Puis, les événements s'étaient succédé, si rapides. Ç'avait été, d'abord, la conversation de Laurence avec la revenante, devant qui elle s'était mise—elle en avait eu honte et remords sur le moment—à sangloter d'émotion, elle d'ordinaire si maîtresse d'elle-même, si repliée. Elle entendait la mère de la morte lui murmurer en l'embrassant:

—"Vous l'aimiez donc bien?"

Ç'avait été, le lendemain, à sa rentrée du travail, l'accueil singulier de ses parents. Son père se tenait assis, sur le banc de pierre, au seuil de la maison, les yeux graves, et, quand il avait parlé à sa fille, la voix presque intimidée. Elle connaissait trop bien ce trait de cette nature, cette gêne par excès de sensibilité, quand cet homme, rude de manières et de mœurs, mais délicat de cœur, avait à toucher quelque sujet qui l'intéressait profondément! Les prunelles de Mme Albani brillaient, au contraire. Elle frémissait tout entière du besoin de prononcer les mots devant lesquels reculait son mari:

—"Nous ne sommes pas très heureux cette année," avait-il fini par dire, comme hésitant, "avec cette baisse des vins... Il va falloir que je vende le mien sans gagner un centime à l'hecto, pour débarrasser les tonneaux avant la prochaine vendange..."

—"Sers-lui donc la chose comme elle est, mon homme," avait interrompu la mère. "Refuserais-tu, Laurence, d'aller chez quelqu'un où tu *tirerais* deux cents francs par mois, logée, nourrie, blanchie, habillée?...

—"Pas en condition, bien sûr," avait rectifié gentiment le père. "Une Albani, ça, jamais.!... Comme une demoiselle de compagnie qui mangerait à table avec sa patronne."

—"Enfin," avait conclu la mère, avide d'aboutir, "cette dame anglaise te voudrait avec elle pour voyager. Depuis qu'elle a perdu sa fille, elle ne se connaît plus. Tu la lui rappelles. Elle est veuve. Elle n'a plus d'enfants..."

Et, dans les prunelles trop noires de la Méridionale, devenues dures, un éclair avait passé qui signifiait: "Si tu en héritais, pourtant?"

Que d'impressions contradictoires ces quelques répliques avaient infligées à la jeune fille! Quelle tendre sympathie, toute mêlée de pitié, envers son père dont elle comprenait que ce geste lui poignait le cœur: ouvrir la porte à son enfant pour qu'elle s'en allât de la maison! Elle devinait, au brisement de ce regard, comme honteux, qu'une clause secrète avait dû être introduite dans le contrat projeté, et c'était vrai que lady Agnès offrait d'avance une somme, à titre d'indemnité pour le départ de l'ouvrière non rétribuée qu'était Laurence. Laurence avait dit "oui" à cette proposition, comme dans un rêve. Et dans la perspective de ces deux années et demie, ces incidents, pourtant si nets dans son esprit, lui paraissaient, en effet, des rêves. Un rêve, ce départ pour Paris, emportée par cet automobile; et tour à tour, devant la compagnarde sédentaire de l'Almanarre, avaient défilé la banlieue de Toulon, les gorges d'Ollioules, celles de Roquevaire, la plaine d'Aix, Aix elle-même et ses palais, la Durance et ses grèves. Un rêve, Avignon et ses remparts, le Rhône impétueux au pied des Cévennes. Un rêve, Lyon et ses quais, ses longues places, son brouillard, puis les coteaux de la Bourgogne et les échalas de leurs vignes, dont elle avait regardé les cépages, avec l'étonnement d'une vendangeuse du Midi pour cette culture si nouvelle. Un rêve, enfin, Paris, et ces courses à travers la grande ville qui l'avaient métamorphosée en quelques jours comme par le coup de baguette d'une fée. L'imprudente lady Agnès avait voulu,—elle l'avait promis au père,—que sa protégée fût traitée en demoiselle. Comment Laurence aurait-elle discerné les sentiments très complexes qui actionnaient cette dangereuse générosité? Le souvenir de sa fille morte attendrissait la mère de Millicent et lui donnait le besoin de combler, de gâter la charmante créature qu'elle avait vue si pitoyable pour sa chère malade. Il s'y joignait la fantaisie de se faire une compagne à son goût. Séparée de sa famille par une brouille déjà ancienne, elle se trouvait très seule au monde, maintenant. Et puis, elle avait en elle de l'esthéticisme, ce goût égoïste des femmes riches qui transforment choses et gens autour d'elles en décors et en figurants. Combien elle s'était amusée, durant ce séjour à Paris, aux naïfs déconcertements de la petite Albani, chez les fournisseurs où elle la menait, pour lui commander tout le détail des objets nécessaires à une complète transformation! Et la jeune fille se revoyait dans une des chambres du somptueux hôtel de la place Vendôme, où elles étaient descendues, toute saisie devant sa propre image. La glace de la grande armoire lui montrait une Laurence qu'elle n'aurait pas osé souhaiter d'être, si ressemblante et cependant si différente. Elle restait comme dépaysée dans le luxe de cette toilette, savamment composée par l'Anglaise pour faire valoir sa grâce un peu sauvage. Cet étonnement devant cette apparition lui avait soudain donné la terreur de l'être nouveau qu'elle allait devenir. Une autre fille de sa condition aurait éprouvé une joie vaniteuse, à sentir ses pieds minces pris dans des bas de soie, des étoffes légères autour de sa taille souple, et sur la noire épaisseur de ses cheveux ondulés un chapeau dont les lignes la rendaient encore plus jolie. Mais non. Une inexprimable détresse l'avait, au contraire, envahie. Lady Agnès, qui venait la chercher pour sortir l'avait trouvée assise sur un fauteuil et le visage inondé de larmes.

—"Qu'as-tu, ma pauvre enfant?" avait-elle demandé en la prenant dans ses bras, et la tutoyant pour la première fois.

—"Je pense à mes parents," avait répondu Laurence.

Et lady Agnès l'avait serrée sur son cœur pour cette parole à laquelle la jeune fille

n'avait pas ajouté l'autre phrase, qui se prononçait anxieusement dans sa pensée: "Où tout cela me mènera-t-il?"

III

Le Carrefour

Cette question qui ramassait en elle tout le danger et toute la souffrance de ce brusque déracinement, Laurence l'avait prise et reprise bien souvent depuis cette heure déjà lointaine! Elle se la posait une fois de plus en continuant de marcher vers Hyères de son pied leste, et pas plus ce matin-ci que les autres jours, elle ne voulait accepter la réponse qu'elle savait pourtant la vraie: "Où tout cela l'avait-il menée?—Au malheur!" Se l'avouer, c'était condamner la grande dame dont le caprice, irréfléchi autant que généreux, avait joué avec cette humble destinée. La protégée se serait mésestimée de juger sa protectrice. Souffrir des conséquences de ce bienfait, n'était-ce pas déjà un jugement? La jeune fille allait, sa précieuse boîte à la main, et elle évitait de tourner la tête pour ne pas voir la petite tour de *Mireio Lodge* se profiler derrière les arbres, à sa droite. Ce voisinage lui rendait la chère et funeste lady Agnès plus présente, et un tourbillon se faisait dans son esprit, comme il arrive quand nous nous rappelons des sensations trop vives, trop fortes, trop neuves, trop nombreuses. Les visions rétrospectives défilaient de rechef, rapides et précises comme les tableaux d'un cinéma sur l'écran. Ces vingt mois passés avec lady Agnès sans retourner en Provence, c'était Londres après Paris, avec l'opaque pesée jaunâtre de sa fumée, les files monotones de ses grêles maisons sans volets, ses bâtisses énormes et noires, le flot serré de ses passants et de ses autobus dans ses interminables rues. Puis,—quel contraste!—c'était la campagne anglaise dans le Berkshire, où lady Agnès avait son domaine, avec l'intense verdure, la molle humidité du paysage, si différent de celui du Var et de la sécheresse nette de ses montagnes. C'étaient les visites dans les châteaux environnants, et un défilé de figures indéchiffrables à Laurence, malgré son effort pour comprendre et parler un peu leur langue. C'était, ensuite, un subit départ pour l'Italie, à bord d'un paquebot de la P. O. où la manœuvre était faite par de souples Hindous vêtus de cotonnades blanches. C'était un séjour à Naples, à Rome, à Florence, avec des promenades dans des horizons insoupçonnés, avec de longues stations dans des musées, demeurés pour elle si attirants et si déconcertants. Lentement, par Milan, la Suisse et l'Allemagne, lady Agnès et sa jeune amie étaient remontées vers l'Angleterre, et une autre image surgissait, encore plus sinistre que celle de la pauvre Millicent, étendue sur son lit d'agonie, toute fluette et toute blanche... Par une tiède et douce après-midi du printemps anglais, Laurence et sa protectrice étaient occupées à leur patient travail de vernissage, chacune de son côté, dans l'atelier que l'élève Burne-Jones s'était fait construire à l'extrémité d'une aile de sa maison de campagne. En levant la tête de dessus son ouvrage, la jeune fille avait vu lady Agnès immobile dans son fauteuil, les mains pendantes, son pinceau tombé sur le tapis. Elle l'avait appelée. Pas de réponse. Elle avait couru vers elle. Sans un cri, sans un soupir, snas une convulsion, lady Agnès était morte d'une rupture du cœur.

—"La seule mort vraiment subite," devait dire le médecin, appelé aussitôt, et, pour consoler le désespoir de Laurence, il avait ajouté:

—"Elle n'a pas souffert une seconde, je vous assure. C'est la mort que je me souhaite. "*That's how I wish to die.*"

Un épisode avait suivi, qui devait mêler une flétrissante amertume au doux souvenir que Laurence gardait de ce *Vernham Manor*, si vieux, si paisible, dans son cadre de vertes pelouses, de pâles mélèzes et de sombres étangs. Lady Agnès était morte sans laisser de testament. Le même irréalisme, qui l'avait empêchée de prévoir à quels dangers son tendre caprice exposait sa pupille, lui avait fait reculer la rédaction de ses dernières volontés. Elle n'avait pas assuré l'avenir de la jeune fille. Sa seule héritière était une sœur aînée, lady Peveril, brouillée avec elle pour le plus triste des motifs: un héritage attribué par une tante à la cadette. Bien souvent, lady Agnès avait parlé de cette sœur à sa protégée, sans jamais s'en plaindre ouvertement, mais en des termes où frémissait le souvenir d'anciennes terreurs d'enfant. Leur père, le comte de Lydney, resté veuf très jeune, n'avait su ni connaître, ni interdire cette tyrannie de la plus grande de ses filles sur la plus petite. Quand lady Peveril, prévenue par dépêche, était arrivée à *Vernham Manor*, Laurence, elle, avait aussitôt compris quelle longue tragédie domestique avait dû être la jeunesse des deux orphelines de mère, l'une presque maladivement sensitive l'autre affirmée, autoritaire, avec l'implacabilité de ces natures fortes que la nuance de l'émotion, que l'émotion même, irritent comme une mièvrerie. Elle était grande, et belle, encore à cinquante ans d'une beauté presque masculine, avec le teint coloré d'une femme de sport qui passe dix mois de campagne sur douze à chasser, monter à cheval, jouer au golf. La brusqueterie de son abord, dès son entrée dans la maison, avait rendu plus pénible à Laurence la prise de possession du *home* de la morte par cette sœur ennemie. La voix lui avait presque manqué, tant elle sentait son cœur serré, pour répondre aux questions de la nouvelle venue posées dans un français dont la prononciation rude et caricaturale avait encore accru ce malaise. Quel contraste avec la voix de lady Agnès, presque enfantine de de douceur! Quel contraste aussi entre ses manières caressantes et la façon brutalement pressée et inquisitoriale avec laquelle lady Peveril avait procédé aussitôt à l'inventaire! Laurence l'entendait commander: "Donnez-moi ceci... Donnez-moi cela... Combien y a-t-il de draps?... Combien de couverts?... Où a-t-elle acheté ce meuble?..." Elle montrait une commode Italienne, incrustée de pièces d'ivoire à demi détachées, que lady Agnès avait découverte à Pise, dans une arrière-boutique d'un des quais de l'Arno. Laurence avait été témoin de son ravissement, et elle écoutait, maintenant, lady Peveril, murmurer entre ses dents: "*She's always been crazy*". Et puis, cette même bouche hautaine avait prononcé une autre phrase, accompagnée d'un regard aigu de ses yeux bleus, pareils en couleur à ceux de la morte. Seulement, ils semblaient faits d'une autre matière, tant l'expression en était différente.

—"Laissez-moi donc voir ce bracelet que vous avez là," avait-elle demandé.

Laurence avait tendu son poignet où se tordait une mince gourmette d'or, incrustée de turquoises, qui lui venait de sa bienfaitrice.

—"C'est un bijou de ma mère," avait ajouté lady Peveril. "Ma sœur vous l'a donné?"

Cette interrogation avait mis la pourpre aux joues et au front de la jeune fille. Elle avait lu ou cru lire le plus injurieux soupçon dans les prunelles dures de l'héritière. Celle-ci n'avait pas insisté. Mais cette question avait suffi. De prolonger vingt-quatre heures de plus son séjour à *Vernham Manor* avait été insupportable à Laurence. Le même soir elle déclarait son intention de quitter l'Angleterre à lady Peveril, qui répondait:

—"Pas avant l'inventaire fini."

—"Mais, madame," avait répliqué la fière enfant, "je n'ai rien à faire avant l'inventaire. Je n'étais pas au service de lady Agnès."

—"Alors," avait repris la cruelle femme, dont le visage exprimait la haine pour sa sœur, reportée sur la protégée de cette sœur, "vous voudrez bien admettre que je prétende vérifier votre malle avant votre départ."

Cet outrage, adressé à une autre à travers elle, Laurence l'avait subi avec une révolte qui, à ce seul souvenir, lui faisait battre les tempes. La malle une fois visitée et refermée, elle s'était vengée en détachant le bracelet qu'elle avait posé sur la table sans dire un mot, et elle avait regardé fixement lady Peveril. Celle-ci, intimidée, malgré son orgueil, par l'évidence de son injustice et l'attitude dédaigneuse de sa victime, avait eu aux lèvres une parole d'excuse, qu'elle n'avait pas su prononcer. Puis, gauchement, comme une personne riche qui aggrave l'insulte faite à un inférieur pauvre, en croyant la réparer à coup d'argent:

—"Naturellement," avait-elle dit, "je veux payer votre voyage de retour dans votre pays. Ce n'est que juste. Et puis, vous pouvez garder ce bracelet..."

—"Non, madame," avait répliqué Laurence, en repoussant le bijou. "Je n'ai besoin de rien. Je vous demande simplement de me faire reconduire à la gare."

Quelle scène, et qui avait donné à la petite Provençale,quand elle avait embrassé ses parents sur le quais de la Halte de l'Almanarre, une intense impression d'asile reconquis! Avec quel attendrissement elle avait regardé les visages rayonnants de sa mère et de son père, si émue de les retrouver un peu vieillis! De quelle étreinte elle avait serré dans ses bras sa robuste sœur, sur les joues brunes de laquelle les larmes du contentement traçaient des raies! Qu'elle avait été joyeuse de voir Marius forci et grandi, tout raide dans ses habits les plus neufs!

—"S'est-il fait faraud pour toi, notre *pitchoun*!" lui avait dit le père.

Cette bonhomie d'un chaud accueil répondait trop à son profond besoin d'une affection consolatrice, et, quand elle commença de ranger ses effets dans la petite chambre où elle aviat grandi, elle ne put se retenir de dire tout haut, en écoutant les bruits familiers, le pépiement des poules sous la fenêtre, l'aboiement du chien, la rumeur du vent dans les pins, le roulement du train au loin:

—"Mon Dieu! comme c'est bon d'être chez soi, et pas chez les autres!"

Hélas! de sentir la cordialité d'un milieu très simple, mais un peu grossier, n'empêche pas d'en sentir aussi les vulgarités, lorsqu'on s'est trop complu dans un autre, moins amical, plus dur, mais plus raffiné. Lau-

rence n'était pas rentrée depuis une semaine que d'innombrables petits détails de la vie quotidienne commençaient de froisser la quasi-demoiselle qu'elle était devenue. La saute était trop brusque entre les somptuosités de *Vernham Manor* et la dénudation de ce logis de jardinier, si près d'être sordide. Le carreau des chambres, déverni de son rouge et rayé par les gros souliers ferrés, le papier des murs déchiré par places, et où se voyaient des traces d'allumettes, le mobilier déformé par l'usage, avec ses étoffes rapiécées et ses bois recollés, les mauvaises chromolithographies pendues de guingois dans leurs cadres décolorés, la toile cirée de la salle à manger où les plats, posés trop chauds, avaient comme imprimé des ronds en creux, les assiettes toutes ébréchées, la façon bruyante et négligée dont le cultivateur et les siens mangeaient et buvaient,—autant de misères que la jeune fille se serait reproché de même remarquer, et elle en rressaillait à son insu. Ce contraste d'atmosphères lui rendait trop présente lady Agnès et sa délicate façon de vivre, et comment ne pas mêler au douloureux regret de la grande amie disparue un soupir vers cette existence comblée, où tant de ses secrets instincts s'étaient satisfaits? Elle était trop fière pour accepter, une fois rentrée chez ses parents, de vivre à leur charge. Très naturellement, dès le lendemain, elle avait essayé de se remettre au dur labeur de la campagne. L'effort physique et moral lui avait été cruellement pénible. Presque tout de suite, à la devanture d'un anti-quaire de la ville d'Hyères, elle avait vu des boîtes pareilles à celles que lady Agnès lui avait appris à décorer d'après les procédés de Scriban. Elle avait eu l'idée d'offrir au marchand un de ses ouvrages à elle. Le souffle lui manquait presque, à franchir le seuil de la boutique et à faire cette proposition. On lui avait payé ce bibelot assez cher pour qu'elle conçut le projet de substituer ce travail de venissage à l'autre travail: celui de la terre. Elle avait bien hésité. Elle se rendait trop compte que cette différence de besognes accentuerait encore sa séparation d'avec son milieu natal. Elle en avait parlé à son père, celui-ci à sa femme. Et, de nouveau, Laurence avait souffert à constater l'avidité de la jardinière, laquelle n'avait vu que la perspective d'un gagne-pain plus fructueux. Mais comment la rude tâcheronne aurait-elle compris les émotions à la fois si indéterminées et si fortes que sa fille subissait depuis son retour?

Ce double et contradictoire sentiment de la valeur et des insuffisances de son milieu, cette satisfaction de s'y être abritée et cette involontaire nostalgie d'une autre société, tout ce petit drame intérieur s'était comme ramassé, avait comme pris forme dans cette double relation avec deux jeunes gens du pays, ce Pascal Couture et ce Pierre Libertat, dont Marius s'inquiétait trop justement. Jolie comme elle était, rendue plus séduisante encore par les traces d'élégance qu'elle gardait se da vie avec lady Agnès, le retour de Laurence au pays ne pouvait guère passer inaperçu. Un de ses camarades d'enfance, qui possédait un bien pas très éloigné de celui des Albani, l'avait aussitôt courtisée. C'était ce Pascal Couture dont avait parlé le frère,—Pascal le *Goy*, comme on l'appelait. C'est le mot provençal pour dire boiteux. Pascal s'était cassé la jambe, tout enfant, en tombant d'une charrette, chargée de paniers de légumes. Il avait voulu en mettre un trop grand nombre. Il s'était assis au sommet du tas, et il avait roulé dans un cahot. Un prestige lui en était resté aux yeux de Laurence, toute petite fille, à cause du courage déployé par lui dans sa douleur:

—"Ce petit homme-là, ce sera un homme," avait dit le docteur Mauriel, qui lui remettait sa jambe brisée, "pas une larme, pas un cri."

Et le vieux médecin citait quotidiennement cet exemple à ses jeunes clients trop douillets. Avec un compagnonnage de plusieurs années, cette première admiration s'était muée en une sympathie très voisine d'être tendre, et l'évidence de l'amour de Pascal avait trouvé Laurence bien frémissante. Mais l'épouser, c'était s'emprisonner pour toujours dans un sort pareil à celui de ses parents. Elle n'espérait pas changer ce milieu. Elle le subissait, pourtant, plus qu'elle ne l'acceptait, et la preuve quand le jeune homme lui avait demandé d'être sa femme, elle n'avait pas pu se décider à répondre oui. Elle n'avait pas davantage répondu non, touché par la fidélité d'un sentiment qu'elle avait deviné dès avant son départ de l'Almanarre, émue de pitié pour l'infirmité qu'il supportait si vaillamment, attirée aussi par certains côtés d'artiste primitif qui étaient en lui. Les plates-bandes fleuries qui bordaient sa rustique maison révélaient un instinct singulier de l'harmonie des tons. La petite voiture qu'il conduisait lui-même était toujours attelée d'un cheval élégamment pomponné, joli de galbe et de robe. De sa bouche aux belles dents blanches, Pascal chantait aussi des chansons en patois provençal avec une grâce qui faisait oublier la laideur tourmentée de son brun visage à type africain, et la disgrâce de son corps trapu, mais trop petit, comme tassé sur ses jambes inégales. Plusieurs fois, lady Agnès l'avait sur la recommandation de sa protégée, fait venir à *Mireio Lodge*, quand Millicent Vernham était prisonnière de la chambre, pour distraire la malade par ses originales romances, et elle l'accueillait de son joli sourire en lui disant les deux vers de Mistral:

> *Noro, ani daui tu que tant ben cantes,*
> *Tu que, quand vos, l'ausido espantes.* (1).

Ce souvenir, qui associait Pascal Couture à une si chère image, attirait Laurence vers lui et l'éloignait tout ensemble. A quelques instants de distance, et sans que l'amoureux pût en comprendre la cause, elle se montrait pour lui toute gentillesse et, soudain, toute froideur. Elle n'était certes, pas coquette, mais à l'incertitude sentimentale, trop naturelle aux êtres jeunes qui ont l'indéfini de leur avenir devant eux, se joignait, pour la rendre plus hésitante, cette autre incertitude: la dualité de ses aspirations. Et puis, Pascal n'était pas seul à s'occuper d'elle. Le jardinier de l'Almanarre avait un rival, ce Pierre Libertat, dont le brave Antoine Albani espérait un peu, et si naïvement, qu'il pourrait tout de même épouser sa fille. Cet autre amoureux de Laurence appartenait, lui, à un tout autre monde que le tâcheron Couture.

Les Libertat de Toulon, dont était Pierre, s'apparentent à une très vieille famille de la côte. A tort ou à raison, ils prétendent remonter à ce capitaine Libertat, célèbre dans l'histoire de Provence. Il fut nommé viguier de Marseille pour avoir, en 1596, conservé cette ville au Roi, comme il est raconté dans la *Chronique Novenaire* de Palma Cayet. Cette prétention à une aristocratique origine n'a pas empêché l'un d'entre eux d'acheter, pendant la Révolution, à titre de biens nationaux, force domaines dont les maîtres avaient émigré, si bien que les soi-disant descendants du viguier royaliste se trouvaient être, au commencement du dix-neuvième siècle, les plus grands propriétaires terriens de la région. Après cent ans et plus, cette fortune territoriale avait bien fondu. Il en restait assez pour que l'actuel héritier du nom, baptisé Pierre à cause du légendaire ancêtre, gardât encore cinquante bonnes mille livres de rentes au soleil, entre les Maures, Hyères et Toulon. Sa mère et lui habitaient dans cette dernière ville, pas très loin de l'Intendance, un de ces vieux hôtels aux balcons soutenus par des atlantes, que les élèves de Puget ont multipliés en Provence. Ce jeune homme—il comptait trente ans à peine,—était entré d'abord dans la marine. Après la mort de son père, la nécessité de gérer directement ses domaines l'avait contraint de démissionner. Ce retour avait coïncidé avec le départ de Laurence. A l'imitation de quelques propriétaires du pays, et dans l'espoir d'augmenter ses revenus par des succès sur les hippodromes locaux, Pierre Libertat s'était avisé d'installer une petite écurie de chevaux de courses dans une ferme qu'il possédait à l'une des extrémités de la presqu'île de Giens. Une piste, aménagée sur la plage, servait à l'entraînement de ses bêtes. Ce joujou sportif lui était un prétexte pour quitter sans cesse Toulon, où il s'ennuyait. Chaque jour ou presque, on pouvait le voir qui débouchait de Carqueiranne et de San Salvadour sur un petit automobile qu'il conduisait lui-même. Il le garait dans une des cabanes de cet étrange hameau de bastides qui s'appelle Pomponiana, par souvenir du port Romain de ce nom, pas très loin par conséquent de la maison des Albani. Là, un de ses hommes d'écurie lui amenait sa monture favorite, une jument anglaise, très près du sang. Le marin, transformé tout à l'heure en automobiliste, devenait maintenant cavalier. C'est au cours d'une de ces promenades qu'il avait remarqué Laurence. Tout de suite, il s'était renseigné sur elle, et un beau jour, elle l'avait vu arriver à la maison Albani, sous le prétexte de commander un panier de fleurs.

—"Tu vas servir M. Libertat, Laurence," avait dit la mère, qui connaissait de vue le Toulonnais, et par vanité de produire la plus avenante de ses deux filles. Le choix du jeune homme avait hésité, de manière à prolonger indéfiniment la visite, entre les œillets blancs et rouges, safranés et mauves, lie de vin et panchés. Le lendemain, il reparaissait pour un autre envoi d'autres fleurs, puis le surlendemain. Un matin, comme Laurence entrait dans la boutique de l'antiquaire à qui elle vendait ses boîtes, elle y avait trouvé Pierre Libertat, signe trop visible d'une enquête autour de ses faits et gestes. Il avait, cette fois, laissé son petit automobile au coin de la rue, et, sorti du magasin avec elle, il lui avait offert de la reconduire. Elle avait refusé. Elle l'avait vu alors regarder de côté et d'autre.

---

(1) "Allons! Nore, toi qui chantes si bien,—Toi qui, quand tu le veux, émerveilles l'ouïe..."

(*Mireille*, chant II.)

s'assurer que la rue était déserte, et tirer de sa poche une lettre qu'il lui avait tendue.

—"Vous vous trompez, monsieur," avait-elle dit en lui tournant le dos.

Et comme il s'avançait pour lui barrer le passage:

—"Laissez-moi aller."

Il avait de nouveau regardé autour de lui et constaté que le coin restait désert:

—"Il faudra bien que vous m'écoutiez," avait-il dit, et, saisissant Laurence par la taille, il l'avait assise de force dans l'automobile. Par chance un passant se montrait au détour de la rue. Elle avait pu sauter à bas de la voiture. Le jeune homme avait paru hésiter une minute. Puis, comme il voyait Laurence aller droit au survenant, pour lui demander aide au besoin, il avait mis sa machine en marche et il avait disparu.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette odieuse scène dont la jeune fille n'avait parlé à personne. Un frisson de pudeur l'avait retenue. Elle sentait encore cette étreinte des bras du ravisseur autour de sa taille, ce souffle près de son visage. Elle n'avait provoqué d'aucune façon un tel manque de respect, et quoique sa conscience le lui affirmât, ce souvenir la remplissait d'une confusion toute mélangée de honte! Elle se rendait compte cependant qu'un audacieux, capable d'avoir tenté ce demi-enlèvement, n'en resterait pas là. Un matin, en effet, qu'elle était dans sa chambre, occupée à son travail de vernis, elle avait entendu le pas d'un cheval résonner sur le sol dur de la petite route intérieure qui traversait la propriété. Dissimulée contre le chambranle de la fenêtre, elle avait pu voir Pierre Libertat qui s'arrêtait et parlait à Marie-Louise. Il commandait de nouveau un panier de fleurs, comme si rien ne se fût passé. Laurence s'était retirée vivement, en proie à une irritation qu'avait encore accrue la joie de sa sœur disant à la table de déjeuner, une heure plus tard:

—M. Libertat de Toulon va être notre client maintenant. Il reviendra la semaine prochaine. Il n'y a pas d'oeillets pareils aux nôtres sur la côte, qu'il prétend."

—"C'est vrai qu'ils sont *jolis*..." avait dit Antoine Albani dans un sourire d'orgueil professionnel, en donnant à ce mot de joli cette valeur qu'il ne prend que sur les lèvres des Provençaux. Ils le disent d'un carré de petits pois et d'un morceau de viande, et cette race si fine trouve le moyen d'y mettre une impression de beauté. Laurence n'avait pas eu le courage de crier à l'horticulteur heureux: "Mais c'est pour moi que vient ce monsieur et voilà ce qu'il a fait..." Elle avait pensé: "Je n'ai pas le droit d'empêcher papa de vendre ses fleurs." Et, une fois de plus, elle s'était meurtrie à l'esclavage de l'humble condition mercenaire!

Cette pénible contrariété s'était changée en une sensation de soulagement, du fait que Pierre Libertat était revenu à plusieurs reprises sans la demander. L'ayant rencontrée sur le chemin, il l'avait saluée, mais sans l'aborder. Elle lui avait su gré de cette discrétion. Elle avait voulu y voir un signe de repentir. C'était vrai que le jeune homme, en voie de devenir réellement amoureux, éprouvait ce repentir, ou du moins le regret d'avoir blessé la jolie et farouche enfant. Et une autre heure était arrivée, où ils s'étaient parlé derechef. Il l'avait priée humblement, timidement, qu'elle lui pardonnât.

—"Si vous me défendez de venir chez vous," avait-il imploré, "je vous obéirai."

Elle n'avait rien répondu, et Pierre avait pris l'habitude, peu à peu, de passer par la maison Albani chaque fois qu'il se rendait à son écurie de courses. Tantôt il était à cheval, et il s'arrêtait, sans descendre de sa bête, pour causer culture avec le père qui vaquait au travail de sa vigne ou de son potager. Quand il ne trouvait que la mère ou Marie-Louise, il leur demandait de leurs nouvelles et il écoutait patiemment les interminables ragots du quartier de l'Almanarre. Sauf Marius, tout ce petit monde n'avait que de l'amitié dans les yeux pour le dangereux visiteur, dont ils savaient bien qu'il était là pour Laurence. Pourquoi, avait dit le jardinier à son fils, ne l'épouserait-il pas? Ils étaient naïvement fiers de leur Princesse, comme le frère irrité l'appelait amèrement.—Toute petite, ils lui donnaient, eux, ce surnom déjà, mais avec admiration.—Tantôt, Libertat venait en automobile, sans que son cheval l'attendît. Alors, la voiture restait sur la grand'route, le chemin privé des Albani étant trop mauvais pour les pneus. Il marchait vers la maison et s'asseyait sur le banc de pierre, à l'ombre d'un groupe de palmiers qui faisaient touffe dans l'angle de la bâtisse. Il avait l'art de prolonger la causerie, jusqu'à la minute où Laurence descendrait de sa chambre, un peu pour ne point paraître craindre cette rencontre, flattée aussi par la réserve soumise de cette cour mystérieuse. Et puis, n'émanait-il pas de l'élégant cavalier cet attrait d'une existence plus libre, plus comblée, plus pareille à celle dont elle gardait l'incurable nostalgie? Comme s'il eût saisi cette nuance, le subtil enjôleur, dès qu'elle était là, changeait de sujet de conversation. Il racontait une fête mondaine à Toulon, ou quelque épisode de ses voyages lointains. Il parlait de Paris, de Londres. Il questionnait Laurence sur ses propres souvenirs, l'entraînant ainsi à revivre une minute dans le passé regretté. Pierre le devinait, ce regret, à l'animation qui éclairait soudain ce charmant visage, trop réfléchi d'habitude. Il arrivait ainsi à l'intéresser, mais sans l'émouvoir vraiment, et, cela il ne pouvait pas le comprendre, sans lui toucher le cœur. Sans cesse, quoiqu'il s'efforcât d'être poli avec toute cette famille jusqu'à la plus raffinée courtoisie, un regard, un son de voix, un geste, faisaient sentir à Laurence que ces manières gracieuses n'étaient qu'une attitude. Dans l'arrière-fond de ces prunelles claires elle découvrait ce je ne sais quoi d'implacablement orgueilleux, qui sépare les classes supérieures des autres. C'était comme si lady Peveril eût soudain surgi entre eux. Et puis, il manquait à Pierre Libertat, pour plaire tout à fait à la jeune fille, ce sens artiste, inné chez elle, et que l'influence de lady Agnès avait encore développé. La nature environnante, dont Laurence, comme son père, respirait d'instinct la poésie, laissait le jeune bourgeois toulonnais si indifférent! Rien de moins rêveur et de plus durement positif qu'un Méridional réaliste, en qui l'énergie du tempérament s'est tournée toute vers l'action. C'était le cas pour celui-ci. Pascal Couture, le simple cultivateur, éprouvait, lui ces impressions, toujours neuves pour lui comme pour Laurence. Il y avait du poète dans ce terrien. Quand les deux hommes se trouvaient l'un auprès de l'autre,—ces prises de contact, quoique rares, étaient inévitables,—Laurence pouvait bien bouder Couture de ce qu'il cachait trop peu sa jalousie de son élégant rival. Au fond, elle sentait qu'elle préférait le jardinier, qu'il était plus près d'atteindre en elle ce petit point le plus secret, le plus intime de l'âme, où germe la graine d'amour La graine n'avait pourtant pas germé encore, sans quoi la jeune fille aurait-elle repoussé son humble amoureux quand il avait demandé sa main? Et aurait-elle eu avec Pierre des façons si engagentes qu'il avait pu lui dire, la veille du jour où cette histoire commence:

—"Ma mère désire beaucoup vous connaître. Elle m'a cahrgé de vous prier à goûter demain avec elle à Hyères?"

D'instinct et sans réfléchir, Laurence avait répondu qu'elle viendrait. Depuis ces vingt-quatre heures, la perspective de ce rendez-vous l'agitait nerveusement. Pourquoi cette présentation? Que signifiait-elle, sinon que Mme Libertat s'inquiétait des rapports de son fils avec une inconnue? Et d'où cette inquiétude, sinon de l'idée qu'il pensait à un mariage? Que la grande bourgeoise de Toulon n'eût pas employé, pour contenter cette curiosité, le procédé le plus naturel, semblait-il: venir simplement chez les Albani et y acheter des fleurs, comme avait fait son fils, c'était une énigme dont Laurence ne pouvait pas avoir le mot. Une scène avait eu lieu, cette même semaine, entre le jeune homme et sa mère. Celui-ci venait d'avoir trente ans, et, le lendemain de son anniversaire, il avait déclaré son projet d'épouser la fille d'une propriétaire de l'Almanarre. Il n'avait pas prononcé le mot de jardinier. Mme Libertat le connaissait trop pour ne pas se rendre compte, qu'il avait parlé de ce mariage sous l'empire d'une passion qui expliquait d'ailleurs bien des singularités de ces derniers mois. Plus il avait approché Laurence, plus il s'était convaincu que toute tentative de séduction échouerait contre tant d'honneur, de délicatesse et de pureté. Plus aussi le charme original de cette créature, mi-paysanne et mi-citadine, avait ensorcelé son imagination. Autour de ce désir sans cesse grandissant, un travail sentimental s'était accompli en lui. L'idée qu'il fallait ou renoncer à Laurence ou en faire sa femme s'était imposé à son esprit avec une évidence chaque jour plus impérieuse. Une par une, toutes les objections contre une pareille mésalliance étaient tombées devant les sourires, les gestes, les regards du fantôme qui l'obsédait quand il était loin de la petite maison Albani; et, quand il était près d'elle, quelle douceur d'entendre cette voix, de sentir cette femme bouger, respirer, vivre! L'ardeur de

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
4-6 F. PLACE D'ARMES

cette longue lutte solitaire contre une tentation enfin victorieuse avait frémi dans son accent pour répondre à sa mère, au cours de la discussion qui avait suivi l'aveu inattendu de son déraisonnable dessin, Mme Libertat l'avait trouvé si buté qu'elle avait appréhendé une violente rupture avec elle, si elle se butait aussi à lui dire un "non" sans appel. Armé du Code, il passerait outre. Il la tenait à sa merci, étant le maître de la fortune. Elle avait jugé plus prudent de gagner du temps en biaisant, et elle avait accepté l'offre que Pierre lui avait faite de lui présenter Mademoiselle Albani hors de son cadre de famille. Il lui avait raconté l'histoire de la romanesque adoption dont elle avait été la victime plus que la bénéficiaire, et les dix-huit mois passés dans la haute société anglaise et cosmopolite.

—"C'est une Dame," avait-il conclu, "tu le sentirais tout de suite. Elle n'a contre elle que les siens. Mais comme il ne s'agit pas pour moi de m'établir à l'Almanarre... Enfin, je veux que tu la voies seule, et que tu la juges en dehors d'un milieu où elle est née mais dont elle n'est pas. Cela se rencontre..."

IV

Pascal Couture

—"Irai-je ou n'irai-je pas cette après-midi?... J'ai promis. Pourquoi ai-je promis?... A quoi bon me laisser présenter à sa mère, puisque je ne l'épouserai pas?..."

Telles étaient les phrases qui se prononçaient, indéfiniment, dans la pensée de Laurence, depuis l'invitation faite par Pierre Libertat au nom de sa mère.

Ce tumulte de rêveries l'avait à ce point isolée des choses environnantes, qu'au moment de s'engager sous le pont du chemin de fer pour arriver à la ville, elle eut comme un sursaut à entendre son nom prononcé par deux fois. Elle ne reconnut la voix qu'au second appel, avec un plaisir aussitôt mélangé d'une impression de gêne. Pascal Couture se relevait d'un talus gazonné, sur lequel il était assis. Ce double mouvement d'âme que la surprise de cette rencontre infligeait à Laurence, était trop logique. Elle n'aimait pas encore Couture, mais elle était sur le bord de l'aimer, et cela chaque jour davantage. Ce sentiment en train de grandir n'était pas assez complet pour empêcher que le brillant rival de l'humble jardinier n'exerçât sur elle un prestige. De constatez dans son cœur cette intime contradiction lui donnait le remords d'une duplicité, presque d'une trahison, d'autant plus qu'elle devait s'en taire aux deux jeunes gens. Vis-à-vis de Pierre, ce silence ne lui coûtait pas. Il lui coûtait vis-à-vis de l'autre, indice trop évident qu'elle le préférait. Son malaise, à la brusque apparition du jeune homme à l'entrée du pont, venait de là. Elle eût été heureuse de le voir, s'il n'eût pas fallu tout lui cacher des pensées qui la travaillaient. Pouvait-elle lui parler du projet de cette après-midi, de cette présentation à Mme Libertat, lui dire ce qu'elle en pensait, pourquoi elle hésitait après avoir accepté? Non. Et cette nécessité de dissimuler assombrissait son visage. Couture, lui, l'aimait trop pour ne pas s'apercevoir d'une contrainte qu'il interpréta comme un mécontentement et il s'excusa:

—"Ta mère m'a dit que tu allais à Hyères, chez l'antiquaire, en passant par le bois brûlé. J'ai calculé que tu prendrais par le pont. Alors je suis venu t'attendre, pour te parler de Virgile. J'ai pensé: elle est si gentille pour lui. Il l'aime tant. Alors, peut-être saura-t-elle quelque chose."

—"Quelque chose, sur quoi?" interrogea Laurence: "A propos de Virgile? On veut le remettre à la journée?"

Le personnage qui répondait à cet idyllique prénom de Virgile—populaire et légendaire souvenir, dans cette Provence latine, du plus latin des poètes—était un garçonnet de treize ans, dont le nom de famille était Nas. Couture l'employait, depuis deux années environ, à son domaine, par une de ces jolies charités comme les simples savent en avoir. Virgile était orphelin de mère. Son père s'était remarié. Dès ses neuf ans, Nas avait dit à son fils:

—"Si tu veux manger ton pain, va te le gagner."

Il avait loué le petit, comme une bête de somme, à celui-ci, à celui-là, et Virgile avait vécu, besognant à droite, besognant à gauche, rentrant le soir au logis paternel pour y dormir et recevoir des rossées de sa belle-mère quand il ne rapportait pas assez de gros sous. Pascal l'avait rencontré, une après-midi qu'il descendait de la colline de Costebelle, ployant sous un énorme fagot de bois mort, plus grand que lui. Il l'avait questionné. Il l'avait plaint. Depuis lors, il l'avait gardé pour travailler avec lui, mais à la journée, d'abord. Il n'avait pu obtenir des parents qu'ils le lui laissassent tout à fait. Ces madrés exploiteurs avaient appréhendé que l'enfant ne cessât de leur remettre tout son gain, s'ils ne le tenaient plus sous leur coupe. C'était un demi-chantage. Ils attendaient que le *goy* leur offrît, comme autrefois lady Agnès Vernham aux Albani, une forte indemnité pour avoir Virgile à l'année, définitivement. Couture hésitait. Il n'était pas riche. Puis il craignait d'être dupe. Cet instinct de soupçon persiste toute leur vie chez les gens du peuple les plus généreux. Ils ont trop débattu de mesquins marchés, trop importants pour leur petit avoir. Depuis les vendanges pourtant, grâce au cadeau d'une bonbonne de vin offerte aux Nas, le petit tâcheron restait chez Monsieur Pascal, comme il l'appelait révérencieusement, toute la semaine. Il retournait chez son père et chez sa marâtre le samedi soir seulement. Laurence faisait allusion à ce récent contrat.

—"Non," répondit Couture. "Avant-hier lundi, il est revenu travailler, comme d'habitude. Je l'ai envoyé au chemin de fer porter un colis. Le temps était favorable. Je suis allé chasser dans le marais. Le petit devait m'y rejoindre. Il n'est pas venu. Je rentre. Je trouve sur ma table la feuille d'envoi du colis. Pas de Virgile. Je déjeune. Pas de Virgile. Avec ma chasse, je m'étais mis en retard. Je serais bien allé chez ses parents. Je me suis dit: "Il viendra demain." C'était hier. Pas de Virgile encore."

—"Mais les parents?" interrogea Laurence, comme l'autre se taisait. "Tu les as vus?"

—"Je me suis méfié," dit Couture, "et j'ai remis. J'ai eu raison..."

Et plus bas, comme s'il avait peur de ses propres paroles, chargées d'une signification trop grave:

—"J'ai rencontré le père Nas, ce matin, près de la gare. Il était très inquiet, lui aussi, mais pas de Virgile, de Victor."

Il regardait Laurence, en prononçant cette phrase, comme s'il attendait d'elle une réponse qui l'éclairât sur une énigme torturante. Victor était le frère cadet de Virgile, plus jeune de deux ans, et né du second mariage. Il était l'objet, de la part de sa mère, d'une préférence passionnée, que le père éprouvait aussi, tant l'influence de sa femme était puissante sur lui. Cette même influence lui faisait traiter durement l'enfant de la morte. Cette double injustice s'expliquait, dans des natures aussi primitives, par les différences de physionomie des deux frères. Victor était un adolescent robuste et souple avec des traits où se reconnaissait la finesse du type sarrasin le plus pur. Il ressemblait à sa mère. Il flattait la vanité des parents par sa joliesse. Le petit Virgile, lui, ressemblait à son père. Il était court, trapu, avec un visage obscur et brouillé. Une expression charmante d'intelligence, de gentillesse et de bonne volonté en corrigeait la laideur, quand il était en confiance. Sa cruelle marâtre et son injuste père ne lui avaient jamais vu cette expression-là.

—"Oui," répondit Couture, "Victor a disparu. Virgile ne t'a rien dit ces temps derniers, qui puisse te donner une idée?— Enfin, tu ne sais rien?..."

—"Que veux-tu que je sache?" répondit Laurence. "D'une chose je suis sûre. Ils ne se sont pas sauvés ensemble. Je n'ai jamais parlé de son frère avec Virgile. Tu m'as tant répété qu'ils se détestent..."

—"C'est bien ce qui me fait peur," répondit Pascal. "J'ai eu l'idée que cette disparition des deux frères, au même moment, cachait peut-être quelque chose de terrible, et je n'ai pas parlé de Virgile à Nas."

—"De terrible?" interrogea Laurence. "Tu ne penses pas qu'ils se sont rencontrés quelque part, battus, et—.."

—"Je ne sais pas ce que je pense," interrompit Pascal. "Je sais que, la semaine dernière, Nas et sa femme ont eu de nouveau pour Virgile une de ces méchancetés qui rendent ce petit complètement fou. C'est à propos de ce monsieur de Marseille qui s'est trouvé fatigué dans son automobile. Je t'ai raconté ça. Le monsieur était sans connaissance, la voiture arrêtée. Sa dame avait perdu la tête. Le gosse passe. Il court chercher le médecin. Il a la chance de rencontrer le docteur Mauriel, qu'il ramène tout de suite. Le malade a été si bien soigné qu'il a pu repartir le lendemain. C'est des gens très riches. Ce que je t'ai pas dit, c'est que la dame a donné au docteur un billet de cent francs pour Virgile. Ce billet, le docteur l'a remis aux parents. Eux s'en sont servis pour acheter à Victor une bicyclette dont il avait envie. Ils l'ont eue d'occasion, pour ce prix."

—"Et alors?" insista Laurence.

—"Alors? Ces injustices-là, ça vous enrage."

Et, employant une métaphore qui évoque une des vengeances favorites des gens de la campagne:

—"Pourvu que le petit n'ait pas fait à ses parents un incendie!"

—"Un incendie?" répéta Laurence. "Il n'a pas mis le feu à la maison, voyons."

—"Non. Mais s'il a donné un mauvais coup à l'autre et qu'il se soit enfui après?"

Il y eut entre eux un silence chargé de tant de crainte! Laurence le rompit la

première, et, se débattant contre leur commune anxiété:

—"Evidemment," répliqua-t-elle, "c'est troublant. Mais pour toi le pire est toujours certain."

—"Peut-être!" fit Couture. "Ton frère Marius me le dit toujours: "Tu as le cafard Pascal."

Il regarda involontairement sa jambe trop courte:

—"Je n'ai jamais eu beaucoup de chance dans la vie."

Et, après une nouvelle pause:

—"Donc, tu ne sais rien de Virgile? Alors, adieu."

Puis, brusquement:

—"Ce n'est pas seulement pour te causer du petit que je t'ai cherchée..."

Elle comprit, à l'accent de sa voix et à son regard, qu'il allait l'entretenir de son amour, et l'attente de ce nouvel aveu lui infligea comme une rétraction intérieure. Précisément parce qu'elle était touchée de cet amour sans être tout à fait conquise, sa résistance à l'émotion complète la rendait hostile, presque méchante, quand celui qu'elle n'aimait qu'à demi et qui l'aimait, lui, passionnément, devenait trop pressant. Pascal connaissait bien les glaces subites de ce beau visage. Il en souffrait jusqu'à l'agonie, et son instinct d'amoureux discernait pourtant que ces retraites étaient des défenses. Une lutte se livrait dans la sensibilité de la jeune fille. Pourquoi, si vraiment elle ne l'aimait pas du tout? Et malgré lui, il essayait, maladroitement et passionément, de briser ce masque de froideur, d'atteindre le point d'émotion qu'il devinait en elle. La jalousie se mêlait à cet effort pour le rendre plus gauche encore, plus inefficace. Pour lui, l'obstacle à son mariage, c'était Pierre Libertat, qu'il détestait moins cependant que lady Agnès. Sans l'intervention de celle-ci, jamais Laurence ne fût partie de l'Almanarre. Jamais elle n'eût connu ce beau monde qu'elle regrettait et que lui représentait son rival.

—"Je voulais te dire encore," continua-t-il, "que je vais sans doute quitter le pays."

—"Quitter le pays?" répéta-t-elle, saisie.

Le masque de froideur était tombé. Et l'autre continuait, plus ému, lui aussi, devant cet effet de sa parole:

—"Je suis en pourparlers avec un marchand de biens de Marseille, pour vendre mon domaine. Nous sommes presque d'accord sur le prix. J'ai l'intention de m'établir en Algérie. C'est le même climat, la même culture. Et puis..."

Il baissait les yeux, comme par remords d'exercer une pression sur celle qu'il aimait, en lui montrant sa douleur. Sa voix s'engourdissait. Il hésitait. Avec un visible effort, il reprit:

—"Et puis je me rends trop compte que tu ne voudras jamais être ma femme. Cela, je le supporterais. Mais te voir la femme d'un autre et rester où tu seras, non, je n'en aurais pas la force. Rien qu'à cette idée, j'ai trop mal. Je sais bien que je ne serai pas heureux là-bas. Je serai tout de même moins malheureux... Ne te fais pas de reproches, surtout, ma petite Laurence. Va. Ce n'est pas ta faute. On n'aime pas comme on veut... Enfin, je me dis: si je reste, je l'ennuierai et elle finira par me détester, au lieu que, plus tard, quand il sera loin, elle pensera peut-être tendrement à son pauvre *goy*..."

Elle n'avait pas eu le temps de lui répondre qu'il l'avait quittée, s'interrompant brusquement de sa plainte, pour ne pas pleurer, elle le comprit. Elle le vit qui s'éloignait sous le pont du chemin de fer en traînant sa jambe. Un passionné désir de courir après lui, avant qu'il n'eût tourné l'angle formé par ce pont et la route, s'empara d'elle. Ce cri: "Ne pars pas!" était dans sa gorge. Il n'en sortit point. Elle secoua sa tête, comme pour exorciser la tentation. Une fois de plus, elle reculait devant l'irréparable de l'engagement. Elle marchait de nouveau dans la direction d'Hyères, d'un pas rapide où il y avait de la fuite. Une détresse lui poignait le cœur, à l'idée de ce départ annoncé avec cette résolution calme qu'elle connaissait à Pascal les circonstances graves. En pensée, elle s'en allait vers cette maison du jeune homme, dont chaque chambre lui était familière, depuis son enfance, comme un visage ami. Elle voyait vidée de ses meubles, des étrangers parmi les vignes, sous les pêchers, et lui, là-bas, comme il avait dit, par delà cette insondable mer, qui bleuissait à l'horizon. Un mot d'elle, un seul, et cette vision de tristesse se changeait en une vision de bonheur,—pour lui. Mais pour elle?... Ce débat intérieur l'émouvait si profondément qu'elle se trouva au terme de sa course presque sans s'être aperçue du chemin qu'elle suivait, à travers les potagers qui font comme une ceinture à la ville. Elle était devant la boutique de Mme Béryl, l'antiquaire qui lui achetait maintenant ses boîtes. Tandis que Aron Béryl fouillait, entre septembre et avril, les moindres villages de Provence, d'Avignon à Nice, et en été, tous les bourgs du Plateau Central, d'Aurillac à Tulle, la coquette et fine Kitty Béryl passait ses jours dans le magasin de Royat ou celui d'Hyères, suivant la saison, à inventer de fantastiques histoires d'origine autour des bibelots et des meubles, lesquels avaient le plus souvent une date aussi récente que la boîte apportée ce matin-là par Laurence.

—"C'est la plus jolie de toutes," dit-elle à la jeune fille, quand celle-ci, réveillée de ses méditations sur son passé et son avenir, se fut décidée à franchir la porte; et, retournant le délicat objet entre ses doigts:

—"Impossible de la distinguer d'une vraie boîte du dix-huitième. Moi-même, si je n'étais pas avertie, je ne saurais pas. D'ailleurs, puisque c'est un procédé identique, sur du bois identique, avec des gravures identiques... Mais soyez tranquille, je ne la vendrai pas pour du vieux... Je ne vais pas la mettre en montre. Je la garde pour les connaisseurs... J'ai quelque idée, mademoiselle Albani, que dans quelque temps vous ne m'en apporterez plus beaucoup et même plus du tout."

—"Pourquoi cela?" interrogea Laurence.

—"Parce que vous en achèterez pour votre propre compte," fit la marchande... "Quand vous serez devenue une belle madame avec une auto et des bijoux, promettez-moi que vous n'oublierez pas la maison. Si vous avez quelque meuble rare à faire réparer ou à commander, vous penserez à nous, pas vrai?"

—"Vous aviez cessé de me faire cette plaisanterie, madame Béryl," dit la jeune fille en haussant les épaules, non sans qu'un peu de rouge lui vînt aux joues.

—"Ce n'est plus une plaisanterie," fit la brocanteuse d'un accent très sérieux.

Puis, à mi-voix, après avoir regardé à droite et à gauche:

—"Il y a une vieille dame de Toulon, très riche, qui est venue ici ce matin même, soi-disant pour m'acheter ce plat d'argent. Il est toujours à l'étalage. Elle ne l'a pas pris. C'était un prétexte. Elle a su que je vous connaissais. Comment? J'ai là-dessus ma petite idée. Ce qu'elle m'a demandé de renseignements sur vous! Ah! vous l'intéressez! on peut le dire. Et comme cette dame a un fils à marier..."

En parlant, elle avançait du côté de Laurence son visage aigu, où se reconnaissait, malgré la jeunesse—elle avait à peine trente ans—le profond génie de réflexion attentive qu'une habitude atavique du commerce, et d'un commerce de personne à personne, développe chez les Juifs de l'Islam. Elle avait beau se parer d'un prénom anglais, s'habiller et se coiffer à la dernière mode de Paris, le bazar oriental était autour d'elle, avec ses complications, ses curiosités, son intrigue. Elle voulait savoir et en même temps s'entremettre, profiter peut-être. Peut-être aussi s'intéressait-elle romanesquement à cette cour que le fils de Mme Libertat—sa visiteuse du matin, on l'a deviné—faisait à la fille d'Antoine Albani. Elle allait



nommer la mère de Pierre, provoquer des confidences, offrir ses bons offices. Sa farouche interlocutrice ne le permit pas.

—"Je suis un peu pressée," répondit-elle simplement. "Voulez-vous que nous réglions ce qui est convenu? Je n'ai que le temps de reprendre le train pour rentrer chez nous où l'on m'attend..."

La marchande était trop rusée pour insister, d'autant plus qu'elle voyait, à travers les vitres, la grosse Mme Terras se tenir sur le trottoir d'en face, au seuil de sa boutique à elle. C'était l'antiquaire rivale, une autochtone celle-là, et qui, naturellement, haïssait d'une haine féroce la concurrente étrangère. Laurence, jadis, avait porté chez Mme Terras ses premières boîtes. Kitty Béryl, renseignée des fournisseurs communs, avait su les prix offerts à la jeune fille. Elle avait eu l'art d'entamer avec elle une négociation qui monopolisât à son profit l'adroite élève de lady Agnès. La peur que cette autre araignée ne lui reprit sa mouche la rendit soudain prudente. Les deux femmes avaient passé dans l'arrière-boutique, et Kitty faisait jouer les boutons à lettres du coffre-fort encastré dans le mur.

—"Vous aussi," disait-elle, "mademoiselle Albani, vous avez votre secret pour ce que vous gardez de plus précieux, n'est-ce pas vrai?"

Le coffre ouvert, elle prit dans une liasse le billet de cinquante francs qui représentait le prix convenu entre elles deux pour ces petits travaux. Puis, avec une bonhomie pateline:

—"Nous n'y gagnons pas grand'chose, allez. Mais aider une gentille demoiselle comme vous à ramasser une petite dot, ça nous fait plaisir, à M. Béryl et à moi.... Et puis nous y gagnons quand même un peu. Une bonne action qui soit aussi une bonne affaire, c'est le rêve, pas?"

En temps ordinaire, le naïf cynisme de cette charité utilitaire eût fait sourire Laurence. Mais par ce matin troublé, elle n'avait pas la tête à l'ironie. Elle sentait trop peser sur elle l'approche des heures décisives. En quittant la boutique pour gagner de son pied hâtif la petite gare du chemin de fer du Sud, elle ne retenait de cette conversation que ceci: elle avait été l'objet d'une enquête. Si Mme Libertat cherchait de tels renseignements et par de tels moyens, c'est qu'elle ne considérait pas ce mariage de son fils comme absolument impossible. Cette perspective, que Pierre, lui aussi, allait peut-être lui demander d'être sa femme, attirait la jeune fille et l'éprouvait tout ensemble. Si elle cédait à la tentation de devenir une "belle madame" comme avait dit la brocanteuse avec tant de vulgarité, combien Pascal Couture souffrirait! L'idée de cette douleur la rejetait tout entière vers ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse. Le mirage de la fortune et du luxe s'effaçait, s'évanouissait. Elle songeait à la vente, amorcée déjà, de cette maison où Pascal avait tant rêvé de vivre avec elle. Montée dans le train, elle regardait maintenant filer devant ses yeux les marais du Ceinturon, avec leurs eaux mortes sous le hérissement de leurs ajoncs verts. Plus loin blanchissaient les tas de sel à qui leur forme de bosse fait donner dans le pays le nom de "camelles", du provençal *Camelo, "Qu'a uno esquino de cameou"* (*qui a une échine de chameau*),—Laurence avait entendu une fois des malveillants appliquer cette phrase à Couture. Elle leur en avait voulu, comme d'un outrage personnel, de cette cruelle moquerie sur les épaules trop larges et engoncées du jeune homme, et, continuant de penser à lui, elle le revoyait chassant dans ces marais d'où, si souvent, il avait rapporté chez eux des sarcelles et des macreuses. Une association d'idées la ramena au petit Virgile. Elle s'attendrit au souvenir de l'incomparable bonté que Pascal avait montrée à l'enfant maltraité. Pauvre cher Pascal! Si la vie de l'opulent Pierre Libertat se mouvait dans un décor analogue à celui de la châtelaine *Vernham Manor*, le cœur du jardinier de l'Almanarre ressemblait par sa générosité foncière à celui de l'hôtesse de *Mireio Lodge*. Ce geste d'âme par lequel il avait recueilli l'enfant, n'était-ce pas celui qui avait poussé lady Agnès à prendre chez elle la fille d'Antoine Albani? Pourvu que cette adoption de Virgile fût plus heureuse que l'autre! Et voici que se rappelant les inquiétudes du jeune homme, tout à l'heure, l'hostilité des deux frères et leur énigmatique disparition, Laurence eut soudain peur, elle aussi. Sur le moment, elle n'avait vu là qu'une déraisonnable imagination de Pascal. Cette absence s'expliquerait par quelque escapade de Virgile et de Victor, réconciliés dans une commune gaminerie. Soudain l'hypothèse terrible l'assiégeait à son tour. Sans doute trop d'événements: cette invitation de Mme Libertat, ces propos de Mme Béryl, la conversation avec Couture et la nouvelle de son départ, avaient trop ébranlé ses nerfs. Elle se surprit à dire à voix haute:

—"Pourvu que Pascal n'ait pas cette douleur encore!"

Cet "encore" ne cachait-il pas un commencement de faiblesse, une velléité d'acceptation, si l'amoureux riche formulait cette demande en mariage—"impossible", se répondit aussitôt Laurence. Mais alors pourquoi la rusée marchande semblait-elle y croire avec tant de certitude? Pourquoi la mère de Pierre l'avait-elle priée à ce thé? Pourquoi surtout cette enquête?

V

L'autre Amoureux

Pour exorciser et cette tentation et cette inquiétude et cet attendrissement, Laurence, aussitôt rentrée, s'empressa de faire ce qu'elle avait annoncé à son père. Elle rejoignit sa mère en train de cueillir des violettes dans le grand champ, à droite de la maison. La vieille femme y besognait, courbée sur les touffes épaisses des vertes feuilles, entre lesquelles pointaient les sombres corolles odorantes. On voyait ses chevilles, prises dans des bas de grosse laine brunâtre, et ses pieds, chaussés d'épais souliers boueux, passer sous la jupe rendue plus courte par son attitude penchée. Un large chapeau de paille noire cachait son visage. La chair des mains disait seule la vie dans cet énorme paquet d'étoffes, affalé contre la terre. Les doigts allaient et venaient, agiles, dégageant les tiges des fleurs sous les feuilles. Dès qu'une poignée de ces fleurs était cueillie, la paysanne détachait de sa ceinture un brin de raphia et liait son bouquet qu'elle jetait ensuite dans un panier. Elle montrait alors son visage, dont la bouche, serrée par la chute des dents, accentuait le caractère concentré. Françoise Albani était une femme *pénible*, pour parler son langage. Elle portait sur tout son être l'empreinte d'un demi-siècle de labeur. Dès sa sixième année, elle avait, comme le petit Virgile, marché le long des routes, ployée sous les fagots. Sa jeunesse durant, elle s'était gagné son trousseau à faire des journées. Mariée, elle avait eu sept enfants. Trois seulement survivaient. Le dur travail, ces deuils, les soucis de l'avenir, avaient mis sur son visage un masque presque tragique, où riaient pourtant vaillamment deux yeux noirs restés très jeunes, ceux d'une Méridionale qui a du soleil dans le sang. De loin, elle aperçut sa fille, et sa voix chantante lui cria:

—"Je ne t'espérais pas si tôt, *ma drolo* (1). C'est une chance. Nous aurons fini le carré pour le train."

Quelques minutes plus tard, Laurence avait, elle aussi, posé sur la masse de ses beaux cheveux bruns, le large chapeau de paille noire. L'écheveau des brins de raphia pendait à sa ceinture, et, accroupie auprès de sa mère, ses doigts fins allaient et venaient, eux aussi, à travers les plants de violettes, plus agiles encore que ceux de la mère. Ce fut ainsi, jusqu'à ce que parvenue à l'extrémité du champ, Françoise Albani se redressât et dît à Laurence:

—"Ça y est, nous n'avons plus qu'à ficeler les colis. On les portera à la gare quand Marie-Louise arrivera avec Pied-Blanc. On a gagné son dîner, hein?"

Tout en bavardant, la courageuse ouvrière était allée s'asseoir sur le banc de pierre devant la porte, tandis que sa fille montait à la cuisine, d'où elle rapportait une bouteille de vin, deux verres, deux assiettes, des fourchettes d'étain, des couteaux, du pain, un reste de viande froide. Et un *lunch* commença, qui ne ressemblait certes pas à ceux devant lesquels Laurence s'était assise en Angleterre. Ces changements-là, dans sa destinée, la laissaient indifférente. Ce n'était pas des délicatesses sensuelles qu'elle avait la nostalgie. En elle l'animalisme rural demeurait intact. Son raffinement de goût n'empêchait pas qu'elle ne restât, physiquement, une fille du peuple, de tempérament robuste, et dure aux privations. Bien au contraire, elle ressentait une joie intime à partager celles des habitudes de ses parents auxquelles elle pouvait s'associer avec une cordialité sincère. A cette minute, et venant d'être si tourmentée, ce lui était comme une détente de regarder sa vaillante mère manger de bel appétit ce frugal repas, et reprendre des forces en buvant ce vin de leur vigne, un peu âpre, mais où semblait avoir passé la vigueur de la terre rouge qui les entourait. Comme ragaillardie, en effet, par cette collation, l'infatigable tâcheronne se leva, et dans un clignement d'yeux plein de malice, montrant un autre morceau du domaine:

—"Sais-tu ce qui serait bien?" reprit-elle. "Si nous faisions ce coin de pommes de terre?... Tu me diras: "Les femmes, c'est" pas leur ouvrage." Mais, chacune avec un bêchard, nous en tirerions bien de quoi remplir ces cagettes."

—"Hé! Hé!... En ce moment, ça vaut deux francs le kilo, les *tartifles*."

—"C'est que je dois retourner à Hyères, cette après-midi, maman", répondit la jeune fille, "et il faut que je m'habille."

—"Mademoiselle n'aime pas les mains calleuses," repartit l'autre. Et, montrant

---

(1) Terme d'amitié: *ma petite*.

la paume de ses mains à elle, épaisse et craquelée:—"Tous les Albani sont des ouvriers, ma petite. Toi comme les autres. Allons, au bêchard, et du cœur! Dix kilos de pommes de terre nouvelles, c'est vingt francs..."

—"J'en ai rapporté cinquante avec ma boîte ce matin," répliqua Laurence, "et je l'ai faite en trois jours. Ce n'est pas le cœur qui me manque, maman, mais j'ai accepté une invitation."

—"Une invitation?" insista l'obstinée. Et, passant au patois, comme il lui arrivait dans ses colères: *"As pas besoun d'accepta d'invitation din la semana. Faut travailla."* (1)

—"Non, maman," dit Laurence, en opposant aux prunelles agressives de sa mère un visage ferme. "Aujourd'hui, c'est impossible. J'ai promis, je ne dois pas manquer."

Elle avait dit ces mots d'un accent qui coupait court au débat. Elle remonta dans sa chambre par l'escalier de pierre extérieur qui menait au premier étage, d'un pas si leste que Françoise Albani n'eut pas le temps de lui poser une nouvelle question.

—"C'est vrai qu'elle gagne sa vie. Y a rien à dire. Quand même, c'est-y des façons!"

Pourtant, il y avait une fierté dans le regard dont elle suivit, une demi-heure plus tard, l'élégante silhouette de sa fille marchant vers la grand'route, entre les rosiers qui bordaient le chemin d'accès de leur campagne, et pensive:

—"Je ne sais pas ousqu'elle va," se disait-elle en se parlant dans son langage aussi expressif qu'incorrect. "Sûr que c'est pas ousqu'elle doit pas. Elle n'a pas de *volagerie*, et tournée comme elle est! Ah! la jolie petite mariée qu'elle fera!"

Ses yeux se dirigeaient maintenant vers la droite. Derrière le groupe des sombres orangers se profilait au loin le toit brunâtre de la maison de Pascal Couture. Plus loin encore, c'était l'extrémité de la lande qui rattache Giens à la côte, et la piste d'entraînement du jeune Libertat. La mère, comme sa fille, hésitait entre les deux mariages. L'un, c'etait le connu et sa sécurité, l'autre, l'inconnu et son mirage.

—"Bah!" fit-elle tout haut avec son fatalisme tranquille de campagnarde dressée à l'acceptation des saisons, "tout s'arrangera."

Et, enfonçant le bêchard dans la terre, énergiquement, comme si elle travaillait pour deux, elle marmonnait le dicton provençal:

"Auèn plan, auèn plan.
"S'es pas ouey, sera deman (2)."

Les pensées de la jeune fille, en train de cheminer de nouveau vers Hyères, auraient pu, elles aussi, se résumer dans ces deux vers. Cette sensation si vivement éprouvée le matin, qu'elle approchait de la crise décisive, se faisait plus aiguë, depuis les discours de Mme Béryl.

—"Evidemment, on cause," se répétait-elle, "et les gens sont si méchants."

Pour arriver à la ville, elle devait traverser un passage à niveau, gardé par une femme de l'âge de sa mère et qui la connaissait "de petite."

(1) Pas besoin d'accepter des invitations dans la semaine. Faut travailler.

(2) "Allons lentement, allons lentement. —Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain."

—"Tu vas à Hyères, Laurence," dit-elle à la jeune fille après lui avoir demandé des nouvelles de la maman et du papa. "Tu me rendras bien service en me portant ce panier d'œufs à l'hôtel."

"Ma fillette est fatiguée, elle ne peut pas y aller, ni moi quitter... Mais, mise comme tu es, tu ne peux pas non plus... Où vas-tu donc, Princesse? Ce n'est pas jour de fête, cependant..."

Et un demi-reproche passa dans ses yeux et dans sa voix, auquel la jeune fille fut plus sensible que s'il eût été exprimé avec des mots.

—"Pourquoi ne porterais-je pas les œufs?" répondit-elle vivement. "Donnez-les-moi, mère Giraud."

Et déjà elle avait saisi l'anse du panier, au risque d'écorcher à l'osier trop rude la peau fragile de ses gants, et, pour se dérober à toute question plus précise, elle était repartie le long de la voie, en disant un adieu rapide à la garde-barrière qui, trop heureuse de sa commission faite, n'ajouta pas la parole redoutée par Laurence. Mais comment celle-ci n'aurait-elle pas deviné une allusion à ses projets de mariage dans le refrain de la chanson que la vieille femme se prit à fredonner:

...Mai sus la montagno
Manja des castagno
Vau mai que l'amour senso liberta (1).

Etait-il possible que cette Mme Giraud, qui l'avait connue si petite et à qui elle rendait un service en ce moment même, fût si méchante? Non. C'était un hasard si ce refrain se terminait par trois syllabes qui faisaient aussi le nom de celui pour qui elle s'était parée de la sorte. Pour lui et pour sa mère. Et, sans oublier sa vive contrariété, Laurence pensait maintenant à la bourgeoise inconnue dont elle allait subir la critique. "Comment va-t-elle me juger?" se demandait-elle. "Et, si ce jugement ne m'est pas favorable, comment, lui, le supportera-t-il?" Quoique très pure, elle avait cette innocence avertie qui est celle des jeunesses de la campagne. C'était la raison pour laquelle, tout à l'heure, le regard de la garde-barrière lui avait été si pénible. Elle se rendait compte que Pierre pouvait très bien vouloir l'épouser, non point parce qu'il l'aimait, mais parce qu'il la désirait, sans espoir d'arriver à elle autrement que par le mariage. Et alors que serait l'avenir? Non, ce n'était pas pour la narguer en prononçant le mot: *liberta* que la garde-barrière avait chanté son couplet. C'était pour lui rappeler qu'il y a un esclavage dans une union avec un homme riche, du jour où la fantaisie de cet homme est une fois satisfaite. Ce point d'interrogation sur le lendemain, si elle devenait jamais la femme du demi-noble, que Laurence se l'était posé souvent! Cette incertitude avait toujours mis du malaise dans leurs relations. Au fond, c'était la nature du sentiment de ce garçon pour elle qui lui demeurait indéchiffrable. Sur le point d'être présentée à la mère de son énigmatique amoureux, elle en venait, par un détour de son cœur son moins indéchiffrable pour elle-même, à souhaiter que cette entrevue aboutît à une rupture. Cette cour de l'élégant jeune homme flattait tant de ses secrets penchants!—Mais c'était une émotion toute superficielle. Le fond vrai

(1) "Mais sur la montagne—Manger des châtaignes—Vaut mieux que l'amour sans la liberté."

de sa sensibilité restait réfractaire. Et comme elle était, à travers tout cela, une enfant très jeune et très naïve, une inquiétude d'amour-propre s'ajoutait à ce trouble intime qui grandissait à mesure que l'instant de la rencontre approchait. L'idée de la critique dont elle allait être l'objet finit par l'intimider, au point que ses jambes tremblaient sous elle, quand, le panier d'œufs livré, elle arriva devant la porte de la confiserie où les Libertat l'attendaient.

Mme Libertat était une femme de soixante ans environ, qui avait dû être extrêmement jolie. Elle gardait des traits menus, dans un visage dont la blancheur paraissait exangue, à cause du noir des vêtements. Elle n'avait pas quitté le deuil depuis la mort de son mari. Ce geste d'accueil s'accordait avec ses manières, très polies mais sans grâce, et cérémonieuses sans courtoisie. Elle commença par faire asseoir Laurence, avec des compliments dont l'excès glaça la jeune fille plus qu'une brusquererie. Ces prévenances soulignées la paralysait au lieu de la séduire. Ces manières mielleuses lui rendaient plus désagréable la curiosité scrutatrice de ces prunelles brunes, où elle retrouvait, comme dans les yeux de son amoureux riche, l'implacable orgueil du regard de lady Peveril, le regard de *l'autre classe.* Et elle écoutait cette bouche mince, aux lèvres faussement souriantes, lui dire:

—"Mon fils m'a beaucoup parlé de vous, mademoiselle, et de vos jolies boîtes de laque. Mais n'ayez crainte. Je vous garderai le secret. Je n'irai pas gêner le commerce d'antiquités de Mme Béryl."

—"Mais, madame," fit Laurence, "il est bien convenu que Mme Béryl ne vend pas mes boîtes comme anciennes."

—"Ici, où vous habitez, peut-être. Mais à Royat, où vous n'êtes pas, et après les avoir maquillées!... D'ailleurs, ça ne vous regarde point. Vous touchez votre argent. C'est tout ce que vous voulez, n'est-ce pas?"

Laurence se sentait rougir. Elle aurait pleuré. L'acidité de ces propos rendait plus ironique la minutie des attentions que Mme Libertat lui prodiguait pour lui verser son thé.

—"Comment l'aimez-vous?... Fort?.. Faible?... Deux morceaux de sucre?... Un peu de crème?... Ça doit vous paraître bien modeste ici, après les beaux *five-o'clock* de *lady Vernham.*"

Je l'ai rencontrée, cette lady. Nous autres, Provençaux des vieilles familles, nous n'aimons pas beaucoup les Anglais, nous surtout qui avons eu deux ancêtres tués à Trafalgar... Mais, pour une Anglaise, lady Vernham était assez artiste. C'est elle, m'a dit Pierre, qui vous a appris ces petits travaux. Ces occupations doivent vous consoler de la monotonie de notre coin. Ça vous repose de tous les voyages que vous avez dû faire avec elle. Les Anglais et les Anglaises sont toujours en *vogue.*"—Elle empruntait au patois cette pittoresque expression qui répond à la "bougeotte" de l'argot familier.—"Ils ont le goût de mener cette vie de colis que j'ai en horreur. Mais peut-être l'aimez-vous aussi?... Je ne sais pas, moi, je demande," fit-elle sur un geste de son fils. "D'ailleurs, c'est vrai, vous n'étiez pas votre maîtresse."

Et pour conclure, en se levant:

—"Vous permettez?"

Elle saluait deux dames qui entraient et que Laurence reconnut. C'étaient les

représentantes d'une vieille famille noble d'Hyères. De leur côté, reconnurent-elles la fille du cultivateur dans cette personne, endimanchée et embarrassée, que les Libertat avaient à leur table? Elles ne parurent pas même la voir. On ne la présenta pas. De nouveau, la pauvre enfant subissait, comme à *Vernham Manor*, l'impression de la caste impénétrable et hostile. Mme Libertat, cependant, prolongeait la conversation avec les deux nouvelles venues, toutes trois debout. Elle ne se rassit que pour parler d'elles à son fils, multipliant les allusions à des incidents et à des personnes de leur société et mettant ainsi Laurence hors de l'entretien avec un si évident parti pris que le jeune homme, après une demi-heure de cette pénible conversation, ou plutôt de ce monologue, commença de multiplier les signes d'une impatience non moins évidente A peine répondait-il par des monosyllabes, tombés du coin de sa moustache mordillée nerveusement. Il ne cessait de regarder la porte, et ce fut avec l'empressement non dissimulé d'une délivrance qu'il dit, enfin à sa mère:

—"Maman, votre automobile est là. Je le reconnais, à travers la fenêtre. La réparation n'aura pas été longue. Ce n'était qu'une bougie à changer. J'en étais sûr... Si vous voulez faire votre visite à la Crau, avant de rentrer à Toulon, c'est le moment. Moi, je reconduirai Mlle Albani. C'est sur mon chemin. Il faut que j'aille encore jusqu'à Giens voir cette bête malade-.."

Il avait eu soin de mentionner dès son arrivée une indisposition d'un de ses chevaux pour avoir un prétexte à un tête-à-tête avec la jeune fille après le thé. Sa mère n'en fut pas la dupe.

—"Ça n'a pas l'air de t'affliger beaucoup, cette maladie?" demanda-t-elle. "Elle est bien grave?"

—"On ne sait jamais, maman...", dit Pierre, en proie à une mécontentement de plus en plus vif, et qu'il soulagea aussitôt l'automobile parti, dès qu'il se retouva seul avec Laurence, hors de la confiserie:

—"Vous n'avez pas trouvé ma mère très gentille?... Avouez-le, mademoiselle."

—"Mais Mme Libertat," répondit-elle évasivement, "a été très polie pour moi."

—"Oh! polie! Elle le serait pour mettre à la porte une domestique qui l'aurait volée. Elle a été élevée comme ça. Mon grand-père était magistrat à la Cour d'Aix. C'était un homme à traditions. Il se croyait toujours au temps des Parlements. Je ne l'ai jamais entendu dire *tu* à ma grand'mère... Mais je sais très bien quand maman est polie et quand elle est gentille. Non, elle n'a pas été gentille, mais pas du tout. Seulement, ce n'est pas une preuve que vous lui avez déplu. Au contraire. Elle vous a trouvée trop bien. Moi qui la connais, voilà ce que je conclus de son attitude..."

Laurence ne répondit pas. Elle était trop fière pour se plaindre d'un accueil qui l'avait moins humiliée qu'irritée contre elle-même. Pourquoi s'y était-elle exposée? Les deux jeunes gens restèrent ainsi plusieurs minutes sans échanger un mot, le temps de sortir de la ville et de repasser sous le pont, tout près de la place où, quelques heures plus tôt, Pascal Couture déclarait à Laurence, si tendrement, si douloureusement, sa volonté de vendre sa bastide et de s'expatrier. C'était, à présent, le rival opulent du pauvre *goy* qui lui parlait, en la pénétrant, en la dominant de son regard, plus impérieux que passionné, celui d'un homme chez lequel un caprice d'un jour s'est exaspéré, par la résistance, jusqu'à lui donner l'illusion d'un véritable amour.

—"Mademoiselle," avait-il repris, "si je vous dis que la mauvaise humeur de ma mère ne prouve pas qu'elle ait eu de vous une impression fâcheuse, au contraire, c'est qu'avant de lui demander de vous présenter, nous avons eu une conversation que vous me pardonnerez de vous répéter. D'ailleurs, il faut que cette équivoque finisse."

—"Ne me faites pas regretter d'avoir accepté cette invitation, monsieur Libertat," répondit Laurence. "Et ne me rappelez pas ce que j'ai voulu oublier."

Elle avait rougi, en faisant cette allusion aux premières familiarités qu'il s'était permises avec elle. Comme le matin avec Pascal, à cette voix, à ces yeux, elle savait quelles paroles allaient se prononcer, et c'était dans tout son être une rétraction encore plus violente qu'alors. C'est qu'avec Couture elle se défendait contre son propre sentiment. Avec Pierre, elle se défendait contre Pierre. Celui-ci continuait, la bouche décidée, le geste brusque, sans paraître avoir entendu la supplication de la jeune fille:

—"Voici ce que j'ai dit à ma mère: "Vous me parlez toujours de me marier et "je me suis toujours dérobé. Eh bien! j'ai "rencontré la femme que je désire épouser. "Elle et les siens sont l'honneur même. "Elle n'est pas de notre société, c'est vrai. "Mais le hasard veut qu'elle ait, ces der-"nières années, reçu une éducation de "dame." Je vous ai nommée, mademoiselle. C'est alors que maman a désiré vous voir. Je n'ai pas de raisons de vous cacher qu'en principe elle n'est pas favorable à mon projet. Moi, j'estime, en mon âme et conscience, que je n'ai pas à tenir compte de ses objections... Laissez-moi continuer," insista-t-il, comme Laurence esquissait un geste désapprobateur. "Voici pourquoi. Ma mère ne me connaît pas. Je l'ai quittée, tout jeune, pour entrer à l'Ecole Navale. Puis, j'ai navigué. J'adorais mon métier. J'ai dû démissionner quand mon père est mort, à cause de maman. Elle était incapable, soit dit sans reproche pour elle, de bien gérer nos propriétés. L'administration en est compliquée. Mon pauvre papa s'en était luimême tiré médiocrement. Ma mère s'est montrée si inquiète, si troublée, que j'ai tout abandonné pour me consacrer à nos affaires. J'ai consenti ce sacrifice. Car c'en était un, et dont elle ne s'est jamais doutée. Elle ne se doute pas davantage de ce que me représente Toulon. Je hais cette ville. A chaque coin de rue, j'y rencontre des impressions qui renouvellent mon cruel regret de n'être plus un marin. J'ai trompé ce regret, comme j'ai pu, avec mes chevaux. J'ai eu là un prétexte d'aller et de venir, et aussi un petit intérêt, celui des prix remportés. Il faut bien que vous sachiez tout cela, pour comprendre quelle place vous avez prise dans ma vie. Je me suis trompé sur vous, d'abord. Vous l'avez trop vu. Et puis, je me suis renseigné. J'ai su votre histoire, et comment vous êtes si bravement rentrée dans votre famille après la mort de cette dame anglaise et que vous ne vous étiez jamais plainte qu'elle n'eût rien fait pour vous, comme c'était son devoir... Oui, c'était son devoir," ajouta-t-il, en arrêtant un nouveau geste de Laurence. "J'ai su comment vous gagnez votre vie. On m'a montré vos petits chefs-d'œuvre. J'ai su aussi que votre famille n'a rien à envier à la nôtre comme ancienneté. Maman est très fière de notre grand aïeul. Moi, de même. Mais du moment qu'il y avait un d'Albani officier sous l'ancien régime, nous nous valons, n'est-ce pas? Je ne veux plus rester à Toulon. Puisque j'ai lâché la mer, pour toujours, je veux revenir à la terre, pour toujours. Notre plus grande propriété n'est pas ici, elle est a Collobrières, dans les Maures. Nous avons là une espèce de château, une gentilhommière, délabrée maintenant. En deux mois de travail on la rendra très habitable. Alors, "j'ai pensé: "Si Mlle Albani acceptait "d'être ma femme, quelle jolie châtelaine "j'aurais là, dans la vieille demeure, et une "châtelaine qui s'entendrait à gouverner "ce petit royaume: deux cent cinquante "hectares de chênes-lièges, de vignes, de "prairies, d'oliviers." J'ai eu trente ans le mois dernier. D'après le Code, le consentement de ma mère ne m'est plus nécessaire pour me marier. Je suis bien tranquille, d'ailleurs. Elle le donnera. La fortune est à moi, et elle me sait trop décidé, quand une fois j'ai pris un parti, pour ne pas se rendre compte qu'il lui faudra ou plier ou se brouiller avec moi. Elle pliera... Je vous parais dur, peut-être, mademoiselle? Que voulez-vous! Je suis un ancien marin, et j'ai mené une vie dure. Vous comprenez, à présent, pourquoi ma mère a été un peu aigre, tout à l'heure. Elle vous a trouvée trop charmante, voilà tout. Et vous comprenez aussi pourquoi, lui ayant parlé d'abord, et m'étant mis en règle avec mes devoirs de fils, je me considère comme ayant le droit de vous dire: "Mademoiselle, voulez-vous être ma femme?"

Pierre avait prononcé ce long discours d'un accent qui, à lui seul, révélait le fond de sa nature, essentiellement autoritaire. Il la faisait, cette demande, par un de ces à-coups de volonté qui s'accordaient bien avec la manière dont il avait gouverné sa vie, toute en partis pris abrupts et heurtés. Ne rusant pas, et se montrant tel qu'il était, le jeune homme n'avait pas mis qu'une tentation. Quelle différence avec Couture et le timbre brisé de sa parole! Quelle sensibilité chez le protecteur anxieux du pauvre petit Virgile, et quelle âpreté, au contraire, dans les phrases où Pierre Libertat jugeait sa mère! Tandis qu'il parlait, oui, la tentation avait traversé l'esprit de Laurence. Ce mot de "châtelaine" avait chatoyé devant elle, évoquant une royauté campagnarde, dont l'idée satisfaisait à la fois ses instincts de paysanne et ses appétits de dame. Le chiffre d'hectares donné par le jeune homme s'était traduit pour la fille d'Antoine Albani en une vision quasi concrète. Son père en possédait seize, Pascal Couture dix-huit. Les vignes, les prairies, les champs d'oliviers, les bois de chênes verts s'étaient développés devant ses yeux. En même temps, son âme avait eu comme froid. Elle n'aurait pas su en expliquer la cause: elle avait éprouvé une impression de profonde défiance, que contredisait une réalité irréfutable, cette demande en mariage qui, par elle seule, était une preuve. Une preuve? Mais de quoi? Pas de tendresse, assurément, car aucune intonation caressante n'avait passé dans cette voix qui

rendait un son presque métallique. En revanche, il y frémissait cette ardeur de conquête qui va paralyser la résistance féminine. Celle qui fait l'objet de cette poursuite sent cette domination venir. Elle en a peur, et au même moment cette force l'attire. Tels étaient les sentiments divers qui s'émouvaient dans Laurence, à mesure que le tentateur parlait. Maintenant, elle s'écoutait répliquer des mots d'ajournement, qui révélaient combien elle était déconcertée.

—"Ce que vous venez de me dire, monsieur Libertat, me surprend trop pour que je n'aie pas besoin d'y réfléchir. Vous avouez vous-même que vous ne m'auriez pas tenu ce langage, si vous n'aviez point parlé d'abord à Mme votre mère. Vous devez trover très naturel que, moi aussi, je désire parler d'abord à mes parents avant de vous répondre."

—"Je m'y attendais," fit-il; "mais vous ne me répondez pas non. C'est ce que j'espérais à peine. Merci."

—"Je ne vous réponds rien," dit-elle, en dégageant sa main que le jeune homme avait saisie, et il la serrait dans les siennes, en l'appuyant passionnément contre ses lèvres.

Elle répéta, irritée de cette brûlante caresse:

—"Rien, absolument rien. Mais laissez-moi rentrer seule. Il se fait tard et il ne faut pas qu'on nous voie ensemble."

—"Ne rien me répondre," insista-t-il, "c'est ne pas me répondre non. Vous ne pouvez pas m'empêcher de m'en aller sur une espérance, ni de vous en remercier. Adieu, ma Laurence," osa-t-il ajouter, en mettant dans cette amoureuse appellation tout son désir, toute sa volonté. "A demain!"

La jeune fille s'était remise à marcher. Elle devait, pour arriver chez elle, passer devant la gare du chemin de fer de Paris-Lyon, par où se font les expéditions de fleurs et de légumes. Elle reconnut le charreton des Albani, attelé de la jument Pied-Blanc. La paisible bête attendait, le mufle dans sa musette et savourant son avoine, tandis que Marius et Marie-Louise enregistraient les caisses de pommes de terre et les bannes de violettes. Le frère aperçut le premier Laurence, et avec son habituelle ironie:

—"Tu arrives à point pour te faire rentrer, Princesse," lui cria-t-il. "On te rentrera, quoique tu n'aies pas gagné la course."

—"Bah!" interrompit la bonne Marie-Louise, "puisque toutes les cagettes libres sont remplies!"

—"Quand tu auras un automobile à toi, hein! tu me laisseras monter dedans." continua Marius.

Et, clignant de l'œil:

—"On t'a vue au thé, à Hyères, avec la maman de ton amoureux."

Ainsi, le rendez-vous de cette après-midi était déjà dans les langues, une heure après avoir eu lieu! Le frère hostile avait eu, pour répéter aussitôt le malveillant racontar, un rire de sarcasme que Laurence supporta mal,—mieux, cependant, que l'accueil de sa mère, à sa descente de la charrette.

—"Pourquoi m'as-tu caché par qui tu étais invitée à goûter, petite masque?" lui dit la vieille femme tout bas, en l'embrassant. "Le père Nas a rencontré Marius. Il cherche son Victor partout, le pauvre homme. Il t'a vue sortir de la confiserie. avec M. Libertat et une dame. C'était sa mère, n'est-ce pas?"

Tout en se dirigeant vers l'escalier, le décor, familier pourtant, de la dure vie de travail menée par les siens lui serra le cœur: la bastide mal recrépite et qui semblait plus vieille, plus dégradée, dans le demi-jour du crépuscule; les pelles, les poiches, les charrues encore souillées de terre et abandonnées devant la porte de la grange ouverte, où se profilaient les tonneaux, les paniers, les arrosoirs. Arrivée en haut des marches, elle s'arrêta. Elle entendait Marius siffler en dételant le cheval, Marie-Louise et sa mère bavarder dans la cuisine, tandis qu'Antoine Albani considérait avec attention le tas de bois qu'ils avaient, son fils et lui, rapporté de la forêt incendiée. Oui, tout cela était bien pauvre; mais quelle solidité dans cette vie simple, quelle poésie cachée dans cette servitude de la glèbe, si bravement, si quotidiennement acceptée! "Châtelaine..." Le mot ensorceleur se prononça de nouveau dans la pensée de Laurence. Non. Elle, l'enfant de ce vieil homme et de cette vieille femme, la sœur de Marius et de Marie-Louise, née et grandie dans cette bastide, pourrait bien habiter un château, mener une vie de châtelaine,—elle ne serait jamais une vraie châtelaine. "Deux cent cinquante hectares!" avait dit Pierre Libertat. Le rappel de ce chiffre évoqua pour elle les gros revenus d'une large exploitation. Elle savait, à un centime près, ce que valaient l'estagnon d'huile, la bonbonne de vin, la douzaine de roses, le kilo d'écorce d'un chêne-liège. Ses parents, eux aussi, savaient que Mme Pierre Libertat serait très riche, et alors, dans les mauvaises années...

—"Dans les mauvaises années," se répétait-elle en marchant vers sa chambre, pour y dépouiller sa toilette d'apparat, "je les aiderais. C'est bien naturel qu'ils y songent."

VI

Un Crime d'Enfant

Les émotions de cette journée avaient tellement agité Laurence qu'une fois retirée dans sa chambre, elle mit un très long temps à s'endormir. Son hésitation entre les mariages qui s'offraient à elle devait cesser.—Absorbée qu'elle était par le tumulte de ses idées, la jeune fille avait, en se couchant, négligé de rabattre les panneaux, de bois plein à la mode du pays, qui fermaient l'extérieur de sa fenêtre. Après s'être tournée et retournée dans son lit indéfiniment, sans trouver le repos, elle finit pourtant par s'assoupir, mais d'un sommeil si léger! A un moment, la lune, qui pointait à l'horizon, emplit tout d'un coup la chambre d'une clarté presque éblouissante. Le rayon blanc frappa les yeux de la dormeuse, qui se réveilla. Elle se leva et vint à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour tirer les volets en dedans. Comme elle se penchait pour saisir la poignée, elle entendit sortir, de dessous un énorme mimosa poussé près du puits, une voix étouffée qui disait son nom: "Mademoiselle Laurence!... Mademoiselle Laurence!.." Et une forme d'enfant s'avança hors de l'ombre pour y rentrer aussitôt, comme avec terreur. Elle avait reconnu le petit Virgile Nas. Cette terreur, cet aguet nocturne, sous la fenêtre, cet appel clandestin, quel commentaire au sinistre soupçon énoncé par Pascal sur la disparition simultanée des deux frères! Du coup, les troubles personnels de la jeune fille cédèrent la place à une seule anxiété: savoir pour quoi cet enfant était là et ce qu'il avait fait. S'il se cachait de la sorte, c'est qu'il se croyait en danger. Quel danger?... Cette question emportait avec elle une réponse si redoutable que Laurence en frémissait tout entière. Elle commença de s'habiller pour descendre, parler à l'enfant et savoir. Elle dut s'arrêter plusieurs fois, tandis qu'elle passait ses vêtements, par peur que le bruit des étoffes froissées et des meubles déplacés ne réveillât son père, sa mère, sa sœur, Marius, endormis à si peu de distance. Elle comprenait qu'à tout prix il fallait que la présence du petit restât ignorée. Mais pourquoi cette présence? Pourquoi cette épouvante, cette supplication? Par bonheur, la bastide était vieille et les murs épais. Il fallut ensuite que Laurence sortît de sa chambre, longeât le couloir, ouvrît le verrou de la porte. Autant d'actions bien simples, mais entre lesquelles son effroi d'être entendue mit des intervalles qui lui parurent interminables. Interminable, la descente, sur la pointe des pieds, de l'escalier de pierre extérieur à la maison. L'aboiement du chien de garde lui fit sauter le cœur. L'ayant, reconnue, comme il avait sans doute reconnu Virgile, il bondit au-devant d'elle, soudain caressant et silencieux. Enfin, elle était sur le terre-plein, et elle courait au petit garçon, qu'elle aborda en le prenant par les épaules et lui disant tout bas:

—"Où est ton frère?"

—"Là," répondit Virgile, tout bas, lui aussi.

Il répéta: "Là," en montrant de sa main, à droite, un point qu'il voyait sans doute, mais que Laurence chercha vainement à distinguer dans cet horizon, comme martelé par la lune de lumières très blanches et d'ombres très noires.

—"Où, là?" insista-t-elle.

—"Dans le marais," fit l'enfant.

Et, se serrant contre la jeune fille, la tête cachée contre sa robe:

—"Je l'y ai jeté."

Un sanglot convultif commença de le secouer, dont la rumeur épouvanta la jeune fille en même temps qu'elle lui poignait le cœur. Si on allait entendre cette plainte!

—"Tais-toi," lui ordonna-t-elle. "Et viens."

Elle s'était dégagée, et, le saisissant par le bras, elle l'entraîna dans l'allée jusqu'à ce qu'arrivés à la grand'route, déserte à cette heure, et sûre qu'aucune surprise n'était plus à redouter, elle s'assit sur un tas de pierres, préparé pour recharger le chemin défoncé, et elle lui dit, à voix haute, maintenant, en lui pressant la main d'une étreinte impérative:

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER.

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue St-Pierre - MONTREAL

4-12 F.

—"Raconte-moi tout... Tu entends, tout..."

"C'est rapport à la bicyclette qu'ils lui ont achetée, avec mon argent..." commença Virgile.

Le souffle lui manquait pour parler, tant le souvenir de l'action commise lui serrait la gorge.

—"Les cent francs que t avait donnés la dame du monsieur malade?" demanda Laurence.

—"Oui," répondit-il.

Et, toujours haletant:

—"Je ne voulais pas le tuer. Je voulais prendre la bicyclette et la porter chez M. Pascal. Il est juste, lui, M. Pascal. Il aurait bien dit qu'elle était à moi."

—"Alors, tu as voulu prendre la bicyclette à ton frère, et vous vous êtes battus?"

—"Non," continua l'enfant. "Il devait aller aux champignons hier matin, dans le bois du Ceinturon. Je le savais. M. Pascal était à la chasse. Il m'avait donné une commission pour la gare. Je l'ai faite vite, vite, et puis j'ai filé vers le bois, à l'endroit des champignons. Je pensais que Victor serait descendu de la bicyclette pour les cueillir. Alors, moi, je sauterais sur la bicyclette, et on verrait!... Mais Victor avait déjà fini. Je le rencontre qui revenait sur la chaussée de l'étang, avec son panier et sur la bicyclette. Quand il me voit, il met ses deux jambes en avant, comme ça,"—et Virgile imitait le geste d'un cycliste abandonnant ses pédales et son guidon—. —"C'était pour faire le zouave devant moi, sur ma bicyclette, et me narguer. Il avait une cigarette, là, au coin de la bouche... Ils le laissent fumer, vous savez... Il m'envoie une bouffée au nez. Il se fichait, quoi!... Alors, j'ai vu rouge, et j'ai couru. Il a voulu remettre ses pieds sur les pédales. Mais j'étais sur lui... Et alors..."

Il s'arrêta. Il avait articulé ces derniers mot dans un râle.

—"Alors, tu l'as poussé?" demanda Laurence.

—"Oui," dit Virgile, fermement cette fois.

—"Et il est tombé dans le marais?"

—"Oui."

—"Mais il a essayé d'en sortir, voyons, et tu ne l'as pas aidé?"

—"Non. Il a donné de la tête dans la boue... C'est profond, cette boue... Elle l'aura étouffé. Tout de suite, il s'est enfoncé. Je n'ai plus vu que ses pieds qui allaient, qui allaient, très vite d'abord, comme ça, puis comme ça,"—il remuait ses mains d'un geste, tour à tour rapide et ralenti,—"puis plus du tout."

—"Malheureux! Tu as tué ton frère!"

L'enfant ne répondit plus. Laurence le sentit qui tremblait de nouveau comme une feuille. Il n'était plus soutenu par l'espèce d'hallucination qui venait de lui rendre de la force, en lui faisant revivre son acte. La jeune fille éprouvait, à l'égard du petit assassin, une horreur à la fois et une pitié. Un frisson la secouait également, comme si d'avoir écouté le récit de ce crime, sans cesser de tenir par la main celui qui l'avait commis, la rendait sa complice. La plainte, monotone et saccadée tout ensemble, de la mer si proche, faisait un accompagnement sinistre aux aveux du fratricide et à l'angoisse de sa confidente.

—"Et ensuite?" interrogea-t-elle enfin, pour rompre ce tragique silence.

—"Je suis parti," dit Virgile. "La bicyclette restait accrochée dans les buissons. J'aurais pu la prendre pour me sauver. Mais c'était comme s'il avait fallu le toucher, lui. Je l'ai laissée... J'ai entendu quelqu'un venir. Je me suis couché dans les tamarins. C'était le père Brugeron, le mendiant. Il ne m'a pas vu... Il ramasse la bicyclette. Il s'en va avec, en la tenant à la main... Il regarde autour. Il ne voit pas non plus Victor, qui remontait sur l'eau, un peu. De regarder ce corps dans les roseaux, moi, ça me rendait fou. Dès que j'ai pu, je me suis sauvé. Dans le Ceinturon, sous les pins. J'y suis resté la journée et la nuit. J'avais peur. Et puis, j'ai pensé: "Il faut raconter tout à M. Pascal." J'ai marché par des petits chemins pour aller à sa campagne. Là, je m'en suis retourné, sans oser rentrer. J'ai eu l'idée de me périr. Je suis revenu à la même place où j'ai jeté Victor. Elle m'attirait. Il flottait toujours, la face presque à l'air, maintenant. J'ai eu encore plus peur. J'ai eu une autre idée: aller à Toulon me faire mousse. J'ai pensé: "On m'arrêtera." Je suis retourné au Ceinturon, dans le bois. Le jour a passé. J'ai eu faim. Je me suis dit: "Je ne veux pas voler." Alors, j'ai pensé: "Il y a là Mlle Albani. Elle me donnera à manger...""

Un nouveau sanglot le convulsa. Il jeta sa tête sur les genoux de Laurence, en s'y cramponnant, d'une prise si désespérée qu'elle ne le repoussa point. D'un geste maternel, comme l'instinct de la femme en trouve dans l'émotion devant les êtres faibles, elle se mit à flatter doucement les cheveux de l'enfant dont la plainte s'apaisa peu à peu sous cette caresse, et, dans l'épuisement de son extrême lassitude, il commença de dormir. Laurence sentit l'étreinte de ces petits bras se détendre, la petite tête s'appuyer plus lourde... Cette espèce d'abandon animal du malheureux, cette entière confiance dans un tel désespoir achevaient de lui toucher le cœur jusqu'au fond. Toute la destinée du petit garçon se représentait à son esprit, et les qualités natives qui avaient attaché Couture à ce délaissé:—les duretés du père Nas et de la marâter, le travail servile imposé à l'enfant si tôt, son regard de bête battue et traquée quand elle le rencontrait autrefois, la flamme de reconnaissance qu'elle avait vue luire dans ces yeux quand Couture l'avait pris avec lui, son zèle à besogner sur le domaine, ici piochant de ses bras de douze ans avec l'énergie d'un homme, là courant porter le grain aux poules, d'autres fois arrachant l'herbe parasite dans les sillons de la vigne, vendangeant, et sa tête émergeant à peine des ceps aussi hauts que lui. Quelle vaillante ardeur, le soir, après les longues heures de labeur physique, pour apprendre mieux à lire et à écrire sous la direction de son généreux patron! Avec quelle piété il avait suivi son catéchisme et fait sa première communion, humblement, presque secrètement,—le père et la mère Nas n'ayant rien voulu entendre, quand il s'était agi de le nipper pour la cérémonie, comme les autres. Et cette longue histoire misère et de bonne volonté aboutissant à cette minute de fureur et d'égarement qui allait détruire à jamais cette jeune vie! Demain, c'était le cadavre du noyé retrouvé, le meurtrier convaincu par sa fuite même, l'arrestation, la prison, le procès, la maison de correction... Des arrière-fonds de la mémoire de la jeune fille un mot de lady Agnès remonta soudain. C'était à *Vernham Manor*, et au cours d'une promenade. Elles avaient rencontré un fermier du voisinage qui corrigeait à coups de trique un garçonnet de l'âge de Virgile. Interrogé par lady Agnès, cet homme avait raconté avec fureur un grave méfait commis par son fils, et la charmante femme lui avait dit simplement: "Quand vous voulez redresser un arbre, est-ce que vous le battez?" Toute lady Agnès n'était-elle pas dans cette phrase, avec son désir d'être bonne et secourable à chaque créature? Qu'avait-elle fait d'autre, en prenant Laurence avec elle, que de transporter une plante humaine dans un terreau qu'elle avait cru meilleur et pour la mettre à l'abri? Sa mort subite l'avait empêchée de finir son œuvre. Et voici qu'une association d'idées s'imposait à la jeune fille, dont elle n'aurait su dire l'origine. Voici que, toute émue par le malheur de la créature menacée qui dormait sur ses genoux, elle rapprochait leurs deux destinées. Faut-il croire qu'il existe, flottant autour de nous, une atmosphère psychique, habitée par les âmes de ceux qui nous ont aimés et que les morts y puissent ainsi communiquer leur pensée aux vivants, à l'insu même de ceux-ci? Se dégage-t-il de certaines personalités, même à travers les années et l'absence, une action qui se prolonge indéfiniment, sans que nous la sentions? Pour la première fois, Laurence comprenait intimement, profondément, le sens de cette charité qu'elle avait si souvent, et encore ce soir, presque reprochée à sa bienfaitrice. Comme une influence émanée du doux fantôme l'invitait à devenir la lady Agnès du petit Virgile. Alors, elle ne pourrait plus se dire: "Où m'a-t-elle menée?" Où? Mais à cela, mais à préserver ce petit. La bienfaisance de la morte aurait son plein accomplissement pour cet autre, à travers elle. Pauvre petit Virgile, pauvre sensibilité d'enfant malmené, qu'une trop longue injustice des siens avait dévié, au point de le conduire à ce geste irréparable contre son frère! Ce geste, il ne l'avait pas mesuré, il ne l'avait pas voulu. Mais qui croirait à son innocence? se dit Laurence.

Où vais-je le coucher, cette nuit? Bon. Je sais. Seulement, il va être trop faible pour marcher. Il est à jeun depuis quarante-huit heures..."

Et l'action suivant la pensée:

—"Réveille-toi," dit-elle à l'enfant qu'elle secouait doucement, "je dois te quitter pour aller te chercher à manger. Prometsmoi de ne pas prendre peur et de ne pas t'en aller.

—"M'en aller?" fit-il. "Sans vous? Jamais! Seulement, revenez vite."

Elle put voir, tandis qu'elle marchait vivement dans la direction de sa maison, que le petit garçon s'était recouché sur le tas de pierres. Elle comprit à son immobilité qu'il dormait de nouveau. Autre indice de sa foi absolue dans sa protectrice. Celle-ci, cependant, ralentissait son pas à mesure qu'elle approchait de la bastide. Allait-elle y rentrer comme elle en était sortie puis, en repartir, sans être entendue? D'autant plus que pour aller dans la cuisine, où se trouvaient les provisions, elle devait passer devant la porte de la chambre de sa sœur. Quand elle eut, en effet, avec d'infinies précautions, calmé les jappements du chien, gravi les marches de l'escalier, poussé la porte qu'elle avait eu le soin, en quittant, de laisser entre-baillée, elle entendit la voix de Marie-Louise qui lui criait de son lit:

—"C'est toi, Laurence? Qu'y a-t-il? Tu n'es pas fatiguée?"

—"Non," dit Laurence. "J'ai eu un peu faim. Voilà tout. Je vais à la cuisine me chercher du pain."

L'autre, par bonheur, ne se releva pas, et comme aucune autre voix n'interpellait, Laurence put croire qu'elle avait échappé à toute observation, quand elle se retrouva derechef au bas de l'escalier de pierre. Elle avait mis dans son panier du pain, un reste de viande, du fromage, une bouteille de vin. Marie-Louise et la mère, dont la cuisine était le département, remarqueraient-elles, le lendemain, cette diminution dans les provisions du ménage? Qu'importait à Laurence, qui allait maintenant, du côté de la grand'route, courant presque, avec la terreur qu'un incident nouveau ait fait s'enfuir le petit garçon. Mais non. Il reposait à la même place. Le temps de le réveiller, de le faire manger et boire, et elle le conduisait vers l'asile où elle méditait de le cacher. Les Albani possédaient un cabanon à quelque huit cents mètres de là, au pied du plus mince des isthmes qui relient Giens à la terre ferme et dans le coin de plage où se voient les substructions ruinées du port romain de Pomponiana. Il y a là un hameau,—celui dont il a déjà été parlé, où Pierre Libertat garait son son automobile,—incohérent ramassis de pittoresques édicules, ceux-ci en planches, ceux-là en maçonnerie, serrés les uns contre les autres. Des inscriptions fantaisistes décorent ces bizarres cellules, où les habitants d'Hyères et ceux de l'Almanarre viennent, dans les mois chauds, prendre l'air de la mer, manger l'ailloli et *lazaroner* avec délices. L'une s'appelle *Mon Repos*, l'autre *Ma Campagne*, une troisième *Bouillabaisse*, celle-ci *Maraveire* ou merveille, celle-là *For ever*. Les Albani avaient baptisé la leur du tendre sobriquet donné jadis pour sa vivacité, à une de leurs filles morte: *Mouvette*. En été, c'est, du matin au soir et du soir au matin, un grouillement de femmes et d'enfants sur ce sable et dans ces rochers. Par cette nuit de décembre, l'endroit était désert et vide.

—"Tu vas coucher là et te reposer," dit la jeune fille à Virgile, en lui ouvrant la porte du cabanon familial. "Demain matin, je reviendrai. Si par hasard quelqu'un te voyait et te demandait ce que tu fais, tu répondrais que nous t'avons envoyé pour nous pêcher des oursins... Seulement,"—elle s'arrêta une minute en regardant l'enfant qui la regardait. Le clair de lune dessinait avec un relief singulier son masque endolori, comme extasié de gratitude.—"Seulement," reprit-elle, "c'est bien vrai, tout ce que tu m'as raconté?"

—"Mais quoi?" interrogea-t-il.

—"Que tu n'as pas fait exprès de tuer ton frère, que tu ne voulais pas le tuer, mais le renverser de sa bicyclette, pour la lui prendre?"

—"Je ne sais pas ce que je voulais," dit Virgile, "mais pas le tuer! Oh! non! Ça, mademoiselle Laurence, c'est bien vrai..."

Il répéta:

—"C'est bien vrai!"

Et, comme il se remettait à trembler:

—"N'aie plus peur," lui dit-elle, "il ne t'arrivera rien, je te le promets."

—"M. Couture ne me renverra pas chez nous? On ne me mettra pas en prison?"

—"Non, répondit Laurence. Mais fais ta prière du soir et demande pardon au bon Dieu."

VII

Virgile en Danger

Il pouvait être une heure du matin, quand Laurence se retrouva entre les rosiers, dans l'allée qui montait de la grand' route vers la maison Albani. La lune continuait de planer dans l'espace, large et rayonnante. Elle éclairait tous les objets à l'entour dans le moindre détail: les graviers que foulaient les pieds de la jeune fille, les feuillages dans les buissons et les plates-bandes, les pots de fleurs sur la balustrade en haut de l'escalier de pierre. L'immense silence des choses, sous la caresse de cette clarté presque surnaturelle, prolongeait dans son âme l'émotion pieuse des minutes précédentes. Elle marchait dans un demi-rêve dont elle fut tirée brusquement par un frisson d'épouvante. Devant la maison close, et du massif de mimosas où tout à l'heure se cachait Virgile, surgissait la silhouette de son frère.

—"Je t'ai entendue sortir," lui dit-il, "après que Marie-Louise t'a parlé. C'était avant minuit! Et maintenant... Mais où es-tu allée, malheureuse? D'où viens tu?"

—"Ça ne te regarde pas," répondit Laurence.

Et, l'écartant du bras:

—"Laisse-moi rentrer."

—"Ça regarde ton père, je suppose," fit Marius. "Je lui dirai tout. Il saura que tu cours les grands chemins la nuit. On n'est que des jardiniers, mais on a son nom et son honneur, comme les beaux messieurs que mademoiselle aime tant."

—"Tu peux parler à papa," répondit-elle. "Je n'ai rien fait de mal, je le lui dirai, et il me croira, lui."

—"Il te croira peut-être," répliqua le colérique jeune homme. "Moi je ne te crois pas, et je ne supporterai pas que ma sœur devienne une fille entretenue. Dis-lui bien cela à ton *Jholicur* (1)."

Il se recula, pour laisser entrer Laurence, comme elle l'avait demandé, en fermant les poings du geste de quelqu'un qui se retient à peine de frapper.

Cette scène avait laissé la jeune fille révoltée de l'injustice de son frère. Elle fût pourtant demeurée de cœur tranquille par la conscience même de cette injustice, s'il ne se fût agi que d'elle. Mais il s'agissait de Virgile, sur qui ce soupçon de Marius faisait indirectment peser une redoutable menace. Expliquer à son père cette sortie de cette nuit par sa vraie cause, c'était trahir le malheureux, le livrer, après qu'elle lui avait si fermement promis de le sauver. Même si Antoine Albani consentait à ne pas dénoncer l'enfant, il ne se tairait pas avec sa femme, à laquelle il s'enorgueillissait de n'avoir jamais rien caché, et Laurence savait l'incompressible bavardage de sa mère. Refuser de dire pourquoi elle avait quitté la maison à minuit, avec des précautions de criminelle, c'était risquer que son père, qu'elle chérissait si profondément, ne la jugeât comme la jugeait son frère, et elle supportait mal l'idée de la souffrance qu'il en éprouverait. Que faire? Prise dans un dilemme si angoissant, elle ne se coucha pas. Le reste de la nuit se passa pour elle à regarder bien en face le double danger. Le seul moyen d'y parer était d'aller au-devant, par une démarche courageuse et qui, devançant la dénonciation, coupât court aussitôt à toute hypothèse accusatrice. Devrait-elle, pour cela, mentir, elle, la véracité même? Elle bien sûre que, plus tard, son père si charitable, si généreux, lui pardonnerait ce mensonge à cause du mobile... Mais non. La spontanéité de la démarche arrêterait tout interrogatoire. Au matin donc, et quand elle entendit la maison se réveiller, elle marcha droit à la chambre de ses

(1) Mot patois: pour *Joli coeur*.



SEMENCES DE CHOIX

"DERY"

DÉBUTEZ-BIEN—Si vous faites un jardin, employez les meilleures semences du pays.

Gratuitement sur Demande:

Le catalogue français le plus complet du pays; couverture lithographiée en couleurs, 96 pages illustrées à profusion, audelà de 1,000 variétées de graines de semences de toutes sortes, outils de jardins, Incubateurs, articles pour volailles, engrais chimiques, etc., etc.

100,000 Canadiens satisfaits sèment annuellement les graines "DERY."

HECTOR L. DERY,

de 17 à 23 Est, RUE NOTRE-DAME

(Près du Boulevard St-Laurent.)

Casier Postale 626. Téléphone Main 3036.

parents. Le souvenir du malheureux enfant dont elle défendait, en se défendant, tout l'avenir, donnait à ses traits cette beauté d'expression qui ne permet pas le doute sur l'âme qui se manifeste ainsi.

—"Papa," dit-elle en entrant, "et toi aussi, maman, vous savez que je vous aime, n'est-ce pas?"

—"Mais oui, nous le savons que tu nous aimes et que tu nous aimeras toujours, quoi qu'il arrive."

Elle traduisit aussitôt ce "quoi qu'il arrive" en ajoutant:

—"Même si tu te maries avec quelqu'un qui fasse de toi une dame."

Ce fut à son tour d'être étonnée quand Laurence, relevant le sous-entendu de cette phrase, répondit:

—"Non, maman, il ne s'agit pas de mon mariage, comme tu le penses. Il s'agit de mon honneur. Vous êtes bien persuadés tous deux, n'est-ce pas, que votre fille n'y manquera jamais, à son honneur, qu'elle ne vous fera pas cela?"

—"Nous en sommes persuadés. Mais pourquoi?" interrogea le père.

—"Parce que tu entendras Marius, papa. Il te dira que je suis sortie de la maison, cette nuit, et c'est vrai. Il m'a vue rentrer et il m'a insultée..."

—"Ne te tourmente pas pour cela," interrompit la mère. "Il faisait si beau. Tu as eu envie de prendre l'air. C'est tout naturel. Fais pas attention à Marius. Voyons, tu sais bien que c'est un *cerquo garouio* (1). Je le raisonnerai. Je m'en charge."

Cette fois, le regard de Françoise Albani était bien clair. Il signifiait: "C'est à moi qu'il fallait parler d'abord." Sa réponse indiquait une échappatoire dont la fierté de Laurence ne voulut pas. L'assombrissement soudain du visage de son père lui était intolérable, d'autant plus qu'un autre visage était devant elle, maintenant, celui de l'accusateur. Marius, attiré par le bruit des voix, entrait dans la chambre.

—"Non, maman, je ne suis pas un *cerquo garouio*... Quant à croire qu'une fille court les routes à minuit pour prendre l'air, quand il y a un M. Libertat qui tourne autour de la maison,—tant pis! je lâche tout!—ah! ça, non!"

Et passant au patois, lui aussi:

—"*Sou pas tant soucab qu'aco* (2)."

—"M. Libertat n'a rien à faire avec ma sortie," répondit Laurence. Un brusque flot de pourpre lui était monté au front et aux joues, suivi d'une pâleur à croire qu'elle allait s'évanouir, et se tournant vers sa mère:

—"Non, maman, je ne suis pas sortie pour prendre l'air."

Et, s'adressant directement au chef de la famille:

—"Papa, je suis sortie pour une charité. Mais je ne dois pas le dire."

Elle insista:

—"Je ne dois pas."

Il y avait sur la cheminée de la chambre conjugale des Albani un étrange souvenir de famille. Sous un globe de verre, un menu socle en bois noir supportait un coussinet de velours rouge aux amples capitons. Trois petites glaces miroitaient aux angles. Une branche de feuillage en cuivre doré les reliait entre elles. Deux rameaux partaient de ces branches et se rejoignaient en haut. Là, une colombe en plein vol planait un ruban au bec. Sur le coussin, une couronne de fleurs d'oranger, toute poussiéreuse et ternie, reposait, depuis le quart de siècle et plus qu'Antoine Albani avait épousé sa femme. D'un mouvement brusque, Laurence marcha vers cette pauvre relique. Elle se signa, puis tendit la main, et, d'un accent solennel:

—"Papa et maman, je jure sur votre globe de noces que je n'avais de rendez-vous ni avec M. Libertat, ni avec personne. Je jure sur votre mariage que je n'ai pas le droit de vous dire cette charité, mais que vous m'auriez ordonné de la faire. Je jure que je n'ai rien, rien, rien à me reprocher."

—"Elle a juré sur notre mariage. Nous devons la croire, tu entends, la Maman, et toi aussi, Marius. On la laissera tranquille, je le veux. Va me préparer mon déjeuner, Françoise. Et toi, Marius, attelle Pied-Blanc. Il faut retourner à la colline assez tôt et débiter le bois coupé aujourd'hui."

Quand Albani et Laurence furent en tête à tête:

—"Je t'ai crue," dit le père à sa fille,—gravement et tendrement,—"parce que c'est toi et qu'il y avait ça..."—Il montra le globe et fit le signe de la croix comme, elle, tout à l'heure.—"Mais tu dois m'obéir toi aussi. Je ne te demande pas ce que tu as fait cette nuit, puisque tu as juré que tu ne devais pas le dire. Mais j'exige de toi un autre serment, c'est que tu ne quitteras jamais la maison seule, passé le soir. Il n'y a pas que le mal que nous commettons. Il y a ce qui se dit de nous. Ton nom, c'est mon nom, et mon nom, c'est moi-même. Je ne veux pas que d'autres pensent et disent de toi ce qu'a pensé ton frère et qu'il t'a dit, puisqu'il t'a insultée, c'est ton mot. Tu m'obéiras. C'est juré?"

—"C'est juré, papa, et merci."

Mais, la mère gardait un doute, malgré son serment,—comme son frère, il lui aurait demandé pardon de sa brutalité du matin, sans cela,—comme Marie-Louise, qui trouva le moyen de lui glisser, au cours de la matinée:

—"Je suis plus gentille que Marius, moi. Si je n'ai pas entendu quelqu'un te parler cette nuit sous la fenêtre, c'est que j'ai rêvé."

—"Tu as rêvé," eut le courage de répondre Laurence.

Et elle embrassa en riant sa robuste sœur qui hocha la tête et continua:

—"Tu as bien raison, d'ailleurs. Si je fréquentais un amoureux, moi, ce que je les enverrais tous promener!"

Cette bonasserie de Marie-Louise, si terre à terre, si animale,—cette finauderie rustaude de sa mère,—cette brutalité haineuse de son frère, c'étaient les tares dont l'ancienne compagne de lady Agnès souffrait dans sa famille. La dignité simple de son père et sa cordiale bonté, c'était la poésie de la maison. Il semblait qu'à ce tournant suprême de sa vie, à la veille de prononcer un *oui* ou un *non* qui lui ouvrirait ou lui fermerait pour toujours la sortie hors de sa condition, la destinée eût voulu ramasser devant elle tous les éléments de cette condition: ses mesquineries et ses générosités, ses petitesses et ses grandeurs. Le symbole en était ce globe de noces, dont la laideur l'avait souvent désolée, par comparaison avec les précieux bibelots de *Mireio Lodge* et de *Vernham Manor*. Elle avait, pourtant, évoqué ce pauvre objet comme le témoin de son honneur, et, ce faisant, elle avait senti ce que gardent d'auguste, à travers leurs étroitesses, et quelquefois leurs ridicules, les intérieurs primitifs quand la religion de la famille s'y conserve intacte. Mais la jeune fille n'avait pas le loisir de méditer sur ces données heureuses ou malheureuses de son sort. Après l'éclat de ce matin, elle risquait d'être surveillée. Quelle menace pour Virgile Nas et son redoutable secret! A tout prix, il fallait que l'enfant fût tiré de sa cachette et repris par la seule personne dont la protection pût lui assurer un alibi: Pascal Couture.

—"Oui," se disait-elle, retirée dans sa chambre et occupée comme d'habitude à ses laques, après cette scène pénible et ces non moins pénibles propos, "il n'y a que Pascal. Mais voudra-t-il? En tout cas il n'y a pas une minute à perdre...;"

Elle tendait l'oreille pour écouter son père et son frère qui causaient devant la porte, auprès de la charrette attelée. Comme ils tardaient!... Enfin, l'essieu cria. Le cœur battant, elle entendit tinter les sonnailles au collier remué de Pied-Blanc. Les deux hommes étaient partis pour la colline, d'où ils ne reviendraient que le soir. Elle regarda par la fenêtre. Elle vit sa mère et sa sœur occupées dans le champ de pommes de terre. Une chance s'offrait de sortir inaperçue de la maison. Elle en sortit, en effet, et de nouveau comme une coupable. Pour renforcer son courage et faire ce qu'elle considérait comme son devoir, elle se répétait—à cette minute, dans ce milieu, cet étrange rappel ramassait en lui le paradoxal contraste de ses deux existences—une phrase qu'elle tenait de lady Agnès: "Dieu va bien. Donc, tu vas bien." C'est la formule chère, en pays anglo-saxon, aux partisans de la *Mind Cure* (1). Laurence n'en comprenait certes pas la portée philosophique. Elle se souvenait seulement d'avoir, non pas une fois, mais vingt, entendu sa protectrice prononcer ces mots, en les commentant de ce conseil: "Quand on fait tout son devoir, on est avec Dieu. Alors, il faut n'avoir peur de rien." A se redire ces syllabes, la jeune fille éprouvait une impression presque mystique: celle de se sentir toute voisine de la noble femme qu'elle essayait d'imiter en ce moment. Quand elle eut fait ainsi deux cents pas, elle hésita. Devait-elle courir tout de suite à la cabane de Pomponiana auprès de Virgile, ou parler d'abord à Couture? Elle ne doutait pas qu'il ne reprît l'enfant. Elle se dit que cette nouvelle serait pour le petit le meilleur réconfort, et, soudain décidée, elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers la bastide du pauvre *goy*, toute rose entre les fûts écailleux de ses palmiers. Il y avait beaucoup de chances qu'à cette heure elle trouvât Pascal occupé à la même besogne que les ouvrières de la maison Albani. La saison le voulait. Il était, en effet, parmi ses pommes de terre, lui aussi, un bêchard à la main, et qui travaillait seul. Qu'il n'eût pas pris un journalier pour l'aider, c'était la preuve qu'il continuait de dissimuler à tous la disparition du petit garçon. A l'arrivée de la jeune fille, il se redressa

(1) En patois: un *cherche-querelle*.
(2) "Je ne suis pas si souche que ça."

(1) Ce terme, presque intraduisible en français, et qui signifie *cure par l'esprit*, désigne le procédé des *Chrétiens Scientistes*, qui prétendent guérir les troubles physiques ou moraux par l'entier abandon à Dieu. Les lecteurs curieux de ces problèmes trouveront dans l'admirable livre de William James: *l'Expérience religieuse*, un commentaire de cette formule, à la page 92 de l'édition française. (Alcan.)

de sa besogne. Sur son mâle visage, bruni par le soleil, comme une rancune farouche avait passé. Ses rudes mains se contractaient sur le manche de son outil, en tremblant un peu. Laurence observa qu'un des doigts de la droite était enveloppé d'un chiffon que retenait un fil grossièrement noué. Dans son embarras, elle saisit ce prétexte pour entamer la conversation.

—"Tu t'es blessé, Pascal?" interrogea t-elle.

—"Ce n'est rien," dit-il. "En taillant ces agaves, hier,"—il montrait un massif de ces épineux végétaux—"une écharde m'est entrée dans le pouce qui amasse un peu... J'ai une bien autre écharde dans le cœur," continua-t-il sauvagement. "Tu viens m'annoncer ton mariage? Ce n'était pas la peine. Je l'aurais toujours su assez tôt."

—"Te voilà encore avec tes idées folles, mon pauvre Pascal," répondit-elle d'une voix douce.—Attendrie comme elle était depuis la veille, cette souffrance de son naïf et sincère amoureux lui touchait enfin le cœur.—"Il s'agit bien de mon mariage!..." Tout bas alors, comme si le son de ses propres paroles lui faisait peur:

—"J'ai vu Virgile Nas."

—"Et son frère?" interrogea Couture, saisi.

—"Son frère," répéta la jeune fille.

Puis, à voix basse, de nouveau:

—"Il est mort."

Et, tout de suite, après avoir rappelé au jeune homme la bicyclette achetée à Victor avec l'argent de Virgile, elle redit le tragique récit: la fureur de l'enfant dépouillé, la rencontre des deux frères, la bravade du cadet, le geste violent de l'aîné, et sa fuite, pour conclure, et l'ardeur de sa conviction frémissait dans ce serment:

—"Je te le jure. Il n'a pas su ce qu'il faisait!"

A mesure qu'elle parlait, avec une énergie de plus en plus suppliante, le front de Pascal Couture se plissait d'une ride de plus en plus creusée, ses yeux fixaient le sol d'un regard de plus en plus dur.

—"Allons donc!" répondit-il vivement. "Il l'a très bien su. Il connaît le marais. L'hiver dernier, le père Barthélemy s'y est noyé. Tu me diras: "Il était ivre." Ivre ou non, si le marais n'était pas profond, il ne s'y serait pas enlisé, jusque par-dessus la tête. Quand on a vu ça,—et Virgile l'a vu, il était avec moi quand on a repêché Barthélemy,—pousser quelqu'un dans cette boue et de la hauteur d'une bicyclette, c'est vouloir l'assassiner. Virgile a assassiné son frère, volontairement. Sans quoi, il aurait appelé au secours. Il aurait essayé de l'aider. Au lieu de ça il l'avoue lui-même, il reste là, passif. Ensuite, il se sauve. Il se cache. Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qu'il y a du vilain en lui. Je lui fai-ais crédit. Je me répétais, quand je le voyais mauvais, hargneux, haineux: "Pauvre" gosse! On ne l'a pas aimé." Tout de même qu'il ferait une fois un coup comme ça, lui, Virgile, je ne l'aurais jamais cru!"

Il s'arrêta. Sa face devenait livide sous son masque de hâle brun, qui révélait tant de dures journées passées à travailler au brûlant soleil, dans ce même champ, avec le petit garçon dont il apprenait le crime. Il demanda:

—"Où est-il, maintenant?"

—"Là-bas, dans notre cabane," dit la jeune fille.

Et elle raconta la scène de la nuit et comment elle avait caché le fugitif.

—"Je me suis rappelé," ajouta-t-elle, "que tu n'avais parlé de son absence à personne. Alors, j'ai pensé: "Je l'enverrai "à Couture. Il l'aime, il le plaindra. Il le "recevra." Oui, Pascal, tu le recevras. Quand on le retrouvera chez toi, on ne s'avisera pas de le soupçonner, et..."

—"Je ne le recevrai pas!" interrompit le jeune homme. "Non. Non. Et non. Il faut déjà que je me retienne pour ne pas aller à votre cabane, le prendre par la peau de son cou et le traîner chez son père. L'action qu'il a commise est trop horrible. C'est vrai, je l'aimais bien. Je me disais: "Laurence va se marier. Tu vas passer "l'eau. Tu seras très seul là-bas dans cette "grande Afrique. Pourquoi n'emmènerais "tu pas ce petit? Tu paierais au Nas ce qu'il faudrait. Ce serait ton fils" Je me disais encore: "Tu n'as pas eu de chance. "Tu seras sa chance, à lui. Il sera ta revanche." Oui, je l'aimais. Depuis deux ans, on pioche cette terre ensemble. Ça attache, la terre! On causait tout le long du jour. J'essayais de lui former les idées. Quand il portait son argent à son père, le samedi soir, je lui disais: "C'est bien. Ça se doit. Dieu te le paiera." Quand ils lui ont pris ses cents francs et que je l'ai vu si triste, je l'ai consolé: "Voyons, petit, qu'est-ce qu'il y a donc dans le quatrième "commandement? C'est tes parents." "Et puis, cette horreur, cet assassinat! Il se serait battu, avec l'autre, et il l'aurait tué d'un mauvais coup, en se battant, je lui pardonnerais. Mais ça! Mais ça!... Et il l'a regardé se noyer, devant lui, sans l'aider, son frère!—Car, enfin, il ne l'a pas aidé. Et pour une bicyclette!... C'est abominable! Abominable! Surtout, qu'il ne reparaisse pas ici, ou bien..."

—"Mais qu'est-ce qu'il va devenir, alors?" implora Laurence.

—"Et moi, qu'est-ce que je deviendrais avec un assassin chez moi? Son complice! M'en faire un fils, maintenant? Un enfant qui a tué son frère? Non. Non. Non. Je ne le reverrai pas, et ça vaut mieux. Car, si je le revoyais..."

Il souleva son bêchard d'un geste terrible, puis, le laissant retomber, il passa la main sur le front, et son sursaut de colère s'achevant dans un accablement:

—"Tout!" reprit-il d'une voix sourde. Je perds tout! Lui et toi!... Pourquoi ne m'as-tu pas dit, hier, que tu épousais M. Libertat? Oui, pourquoi?. Tu as goûté avec sa mère, l'après-midi. On est venu me le raconter. Ah! il y a des gens méchants! Elle t'avait donc invitée déjà, quand nous nous sommes parlé le matin, et tu me l'as caché. Je comprends: si elle t'a invitée, c'est qu'elle consent... Tiens, toi aussi, va-t'en. Mais va-t'en!-.."

Il avait ramassé son outil de travail, et il déchirait la terre avec les trois dents de métal, en proie de nouveau à la frénésie. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Laurence eut peur de son camarade d'enfance. Le reproche qu'il venait de lui adresser n'était qu'à demi juste. Elle n'avait été déloyale ni envers l'un ni envers l'autre des deux jeunes gens qui la courtisaient. Elle n'avait été qu'indécise. Mais l'indécision d'une femme, par ses silences, par ses ménagements, si elle est tendre de cœur et ne veut pas faire souffrir, ressemble tant, pour celui qui souffre tout de même, à de la déloyauté! Comment plaider sa cause devant cet homme, rendu sauvage par une double blessure? Il saignait dans ses deux rêves: sa paternité d'adoption et son amour? D'ailleurs, le temps pressait. Ce refus de recevoir le pauvre Virgile tenait dans le cœur de Couture à des fibres trop intimes, trop profondes. En ce moment, insister, c'était l'irriter davantage. Le plus sage était de ne pas prolonger un entretien, aussi douloureux qu'inutile. Elle dit simplement:

—"Tu n'es pas juste, Pascal, ni pour lui, ni pour moi..."

Elle s'en alla, comme il le lui avait demandé, ou plutôt ordonné, d'un pas très lent, au lieu qu'elle était arrivée d'une marche si rapide, presque en courant. Qu'espérait-elle? Un geste, un cri qui la rappelât? Elle n'entendit rien que les coups du bêchard assénés furieusement. La fille du jardinier, habituée à juger par l'ouïe le travail des champs, s'en rendait compte. Le bruit s'atténua, au fur et à mesure qu'elle se rapprocha de Pomponiana, de plus en plus couvert par la rumeur de la mer brisée contre la crête des rochers. Elle trouva le petit Virgile qui l'attendait assis sur le banc de bois, à l'intérieur du cabanon. L'esprit d'ordre qui était une des caractéristiques de cet étrange enfant, aussi zélé que passionné, se reconnaissait à cet humble détail: il avait tout rangé dans l'asile où il avait passé la nuit. Il avait nettoyé ses vêtements de leur poussière, avec une vieille brosse trouvée dans un coin. Il s'était lui-même débarbouillé avec l'eau de la mer. Ses cheveux encore tout mouillés frisaient autour de sa grosse tête, et il achevait de grignoter, sans appétit, à cause de son inquiétude, le reste de pain apporté la veille par Laurence.

—"Alors, M. Pascal ne veut pas me prendre?" gémit-il, lorsque sa protectrice lui eut raconté, non sans embarras, la conclusion de sa visite chez Couture. "Quand même, vous n'allez pas me ramener chez mon papa, mademoiselle?"

Ses mains se joignaient dans un geste de supplication, et, au fond de ses prunelles levées vers la jeune fille, passait de nouveau une terreur.

—"Je t'ai promis que non," répondit-elle; "et, quand j'ai promis, je tiens."

—"Ecoute-moi et promets-moi bien de m'obéir-.."

—"Oui, mademoiselle Laurence," fit-il, avec sa morne épouvante de bête traquée. "Je vous obéirai..."

—"Tu vas encore te tenir ici tout le matin. Il te reste un peu de pain?... Du vin?..."—Elle examinait le contenu du panier de la veille.—"Voici du chocolat."—Elle s'était munie de quelques tablettes avant de sortir, afin qu'il eût de quoi se soutenir.—"Tu peux aller et venir hors de la cabane, mais sur la grève seulement, et

Economisez 25% en vous adressant au

Salon de Fourrures

Fourrures de Grand Luxe.

Manchons, Manteaux, Pardessus et Collets Renards, Visons, Loup, Hermine, Alaska, Castor.

Votre visite est sollicitée.

500 St-Hubert, près Ontario.

Il faut faire quelque chose pour le cas où l'on te verrait. Tiens..."

Et, avisant sur le mur un engin de pêche en bambou, fendu en trois lamelles à son extémité:

—"Détache cette canne à pêcher et tâche d'attraper des oursins dans les roches."

—"Je sais la bonne place," dit l'enfant. "Nous en avons si souvent ramassé des tas ici, M. Pascal et moi!"

—"Tu les mangeras pour prendre un peu plus de forces, et, si quelqu'un te parle, tu diras que tu pêches pour nous... Ne te trouble pas, et surtout ne t'éloigne pas... Pense, si tu rencontrais ton père! Je sais qu'il cherche Victor partout."

—"Il viendra par ici?" demanda Virgile en tremblant.

—"Il n'y viendra pas," affirma-t-elle. "Puisque Pascal et mon père l'ont vu, c'est qu'il a passé déjà par Pomponiana. Il cherche d'un autre côté. Tout de même, d'ici à ce soir, ne bouge pas. Ce soir, tu seras en sûreté, peut-être avant..."

VIII

Une Jalousie

Laurence avait mis dans ces dernières paroles l'énergie d'une espérance apparue en elle tout d'un coup. Elle venait d'apercevoir distinctement un autre moyen de sauver l'enfant. Comment n'avait-elle pas pensé plus tôt à se servir de son influence sur Pierre Libertat? Un plan se dessinait devant son esprit d'une action sur celui-là. Il n'y manquait que le consentement du jeune homme. Le lui refuserait-il? Non. Il avait, la veille, annoncé sa visite pour le lendemain. Il arriverait dans quelques heures, ce matin sans doute. De là, ce cri de certitude. Ce fut seulement après avoir quitté la cabane que les objections commencèrent de se dresser. Oui, Libertat viendrait aujourd'hui. Mais pour avoir la réponse à cette demande en mariage dont Laurence se rappela soudain la pressante insistance. Pouvait-elle, tout ensemble, plaider auprès de cet amoureux impatient la cause du petit Virgile et préserver l'entière liberté de cette réponse?

—"Je le jugerai là-dessus," conclut-elle. "S'il est généreux, il ne mêlera pas les deux choses. Et il est généreux."

Elle se répéta:

—"Il est généreux. Et aussitôt, avec lui, tout marchera. Mais Pascal, ensuite?"

Pour que le dessein par Laurence se réalisât, deux conditions étaient, en effet, nécessaires. Il fallait que Pierre s'y prêtât. Il fallait aussi et d'abord que Pascal continuât de se taire sur l'acte commis par l'enfant. Ce silence, le garderait-il quand il saurait que son rival était mêlé au sauvetage du petit? Et sur la demande de qui! De quel accent, tout à l'heure, il avait prononcé ce nom de Libertat! Quelle douleur de rancune avait assourdi sa voix, noué son visage, secoué tout son corps! Au souvenir de cet éclat, le frisson de crainte subi par la jeune fille sur le moment même se changeait en une émotion singulière. C'était comme si une chaleur qu'elle ne connaissait pas s'était soudain approchée d'elle. Elle avait toujours rencontré, depuis son retour au pays, un Pascal doux, attristé, résigné. Cette humilité soumise n'avait jamais touché dans son être la fibre intime que venait d'atteindre cette parole rude, ce regard d'indignation, cette révolte fière. Malgré ses anxiétés, pourtant bien vives, elle n'arrivait pas à exorciser la silhouette du jardinier en vêtements de travail, le col et les bras nus, ses fortes mains crispées sur le manche du bêchard, en proie à une passion qui lui donnait, dans son attitude de travail, une si mâle beauté. Tandis qu'elle raisonnait ses chances de succès et d'insuccès dans la tentative projetée, cette image se faisait précise jusqu'à l'hallucination.

—"Comme il m'aime!" se disait-elle.

Elle se disait aussi, avec l'égoïsme inconscient de la femme quand elle médite d'imposer à un homme, par qui elle se sait aimée, un sacrifice dont il souffrira, au nom de cet amour:

—"Lui non plus, il ne me refusera pas. Il a commencé de se taire. Qu'il continue simplement!"

Sur un point, Laurence ne s'était pas trompée. Onze heures venaient de sonner. Elle était rentrée dans sa chambre à dix, par bonheur sans être vue. Elle s'occupait à découper des personnages dans une vieille gravure, pour en décorer une nouvelle boîte, déjà encollée, blanchie, poncée, dégraissée. Elle avait à portée de ses mains les instruments nécessaires à cette préparation compliquée: ses pinceaux, un tamis de crin, quelques pots, des papiers de verre, un tampon de toile, une éponge de Venise, des linges de linon, de la flanelle, tout cela rangé si soigneusement que la petite table en prénait une poésie, celle de l'intelligent et minutieux labeur. D'habitude la patiente ouvrière travaillait, penchée sur sa besogne, avec une attention qu'aucun bruit du dehors ne distrayait. Ce matin-ci, elle s'interrompait sans cesse, l'oreille tendue. A chaque minute, elle se levait, pour regarder par la fenêtre si elle n'apercevrait pas un escalier avançant au grand trot de sa monture, et qui serait Pierre. A l'un de ces aguets, ce fut un automobile qu'elle entendit et découvrit au loin. Quelques instants encore, elle reconnaissait la voiture à l'appel de sa sirène d'abord, puis à la forme de son capot. Elle ne prit même pas le temps de poser un chapeau sur ses beaux cheveux noirs. Elle se précipita hors de sa chambre, sans plus se soucier des commentaires de sa mère et de sa sœur que si les deux femmes ne l'eussent pas vue, du bord du champ, courir vers l'angle de la route, où Libertat venait d'arrêter sa machine, à l'entrée de l'allée.

—"Té!..." fit Marie-Louise, "faut croire qu'elle a peur de causer avec lui devant nous..."

—"Il vient lui apporter la décision de sa maman," répondit Françoise Albani. "Je t'ai déjà dit: si Mme Libertat l'a priée à goûter hier, c'est pour la connaître, et, si elle veut la connaître, c'est qu'il a parlé de l'épouser."

—"Chez qui crois-tu qu'elle se commandera sa robe de mariée?" interrogea Marie-Louise. "Quel dommage qu'Ida ait mal tourné! Elle faisait si joli!"

Ida était une compagne d'enfance des deux sœurs, dont l'aventure restait le scandale légendaire de l'Almanarre. Un instant couturière, elle s'était laissé enlever par le fils d'un grand marchand d'huile de Salon, qui l'avait abandonnée. Elle vivait à Marseille, on ne savait trop comment.—Ou, plutôt on le savait trop.—Cette allusion provoqua chez Françoise Albani une réflexion où se trahissait le souci que lui donnaient, malgré tout, les imprudences possibles de son aînée:

—"S'il n'envoie pas sa mère demandé notre Laurence aujourd'hui, c'est qu'il n'est pas *brave*. Et s'il n'est pas *brave*, Marius lui réglera son compte. Je connais mon gars. C'est encore heureux qu'il soit au bois, ce matin!..."

—"C'est gentil d'être venue si vite me rejoindre," avait commencé Pierre en saluant Laurence.

Et, reprenant aussitôt l'entretien de la veille au point où elle l'avait interrompu, de ce même accent brusque et passionné qu'il avait eu pour formuler sa demande en mariage:

—"Ne me faites pas attendre. Dites-moi que vous m'apportez une bonne réponse."

—"Ne me pressez pas de la sorte," répliqua la jeune fille.

Elle put voir les yeux clairs de son interlocuteur s'assombrir, comme tout à l'heure ceux de Pascal. Pourquoi la colère de celui-ci l'avait-elle touchée, au lieu que la soudaine irritation de Pierre l'irritait elle-même? Elle ajouta, d'une voix sèche, ces mots, qu'elle se reprocha aussitôt d'avoir prononcée ainsi:

—"Il s'agit de quelque chose de bien plus grave... Pardon si je vous froisse. Quand je vous aurai parlé, vous comprendrez."

—"Quel ton de mystère!" répliquait-il sèchement à son tour.

Puis, avec une ironie frémissante:

—"Ce n'est pas très gracieux, en effet, de m'apprendre qu'il y a pour vous quelque chose de plus grave que la demande que je vous ai faite hier. Vous me permettrez de n'être pas de votre avis, et de penser, aujourd'hui comme hier, qu'il n'y a rien de plus grave pour moi que votre réponse."

Une méchanceté frémissait dans son accent, maintenant, dont Laurence ne pouvait pas deviner la cause. Un événement s'était produit depuis la veille dans la vie de Pierre Libertat, moins tragique, certes, que le crime involontaire du petit Virgile, mais aussi bouleversant pour lui, au cours de la crise sentimentale qu'il traversait. Il ne s'était pas mépris en interprétant comme il l'avait fait la froideur avec laquelle sa mère avait accueilli et traité Laurence dans sa confiserie. C'était vrai que Mme Libertat avait trouvé la jeune fille délicieuse, avec son charme si personnel, tout mêlé de raffinement et de rusticité. Elle en était demeurée saisie et inquiète, au point d'avoir mal dissimulé son antipathie. Une fois dompté ce premier réflexe, elle était trop diplomate pour heurter de front chez son fils une passion qui contrecarrait tous ses desseins pour lui, en même temps qu'elle déconcertait tous ses préjugés. Elle aussi, comme Mme Albani, connaissait son gars. Elle le savait obstiné, mais impulsif, entraînable au plus haut degré et allant alors jusqu'au bout de sa fantaisie, mais imaginatif et capable de revenir violemment en arrière sous une influence opposée, pourvu qu'il ne la soupçonnât point. La jalousie par suggestion agit puissamment sur de tels caractères. La vieille Méridionale avait pensé à employer ce moyen, dès que Pierre lui avait appris ce qu'elle appelait, à part elle, sa "jobarderie". Et tout de suite elle avait cherché une arme. La petite enquête commencée à Hyères, notamment auprès de Kitty Béryl, n'avait pas eu d'autre but: trouver un nom de rival à jeter devant l'ombrageuse susceptibilité de son fils. L'antiquaire avait terminé l'éloge de sa

vernisseuse de boîtes par cette phrase, qu'elle avait crue habile:

—"Elle est si distinguée! Quel dommage si elle épousait quelqu'un de la campagne. C'est une vraie dame, cette petite..."

—"Est-ce qu'on a déjà parlé d'un prétendu pour elle?" avait demandé négligemment la mère.

—"Oh! de personne!" avait répondu la brocanteuse. Si avisée qu'elle fût, Mme Libertat l'était davantage. Ce geste de négation, trop vif, l'avait avertie. Elle en avait conclu: "On a parlé de quelqu'un." Au sortir du magasin de bibelots, elle était allée tout droit questionner une fleuriste qu'elle connaissait de longue date. Là, toujours prudente et patiente, en vraie fille de la Provence, elle avait commandé plusieurs paniers pour des connaissances de Paris, afin de justifier son séjour prolongé dans la boutique. Ne pas montrer son désir de savoir est la politique élémentaire de celui qui veut faire causer. Une conversation s'était donc engagée entre la fleuriste et sa cliente, où celle-ci avait aisément amené le nom des Albani.

—"Mon fils prétends qu'ils ont de beaux œillets," avait-elle dit.

—"Je les connais, leurs œillets! S'ils en ont de trois ou quatre espèces, c'est tout. Au lieu que..."

Et elle avait montré sa table où s'entassaient, en effet, des œillets de toutes couleurs—exactement les mêmes que ceux de l'Almanarre bien entendu—et d'un geste où il y avait de l'orgueil et de la malveillance. Sur quoi Mme Libertat lui avait prononcé le nom de Laurence.

—"Elle était gentille," avait répondu la marchande; "mais depuis qu'elle était allée chez cette dame anglaise, ce qu'elle est fière! Ce qu'elle s'en croit! Ça ne l'empêche pas de faire la coquette avec plusieurs... Dieu sait si elle n'a pas été trop loin..."

Elle avait nommé Pascal Couture,—"leur voisin, d'ailleurs,"—sur un ton significatif, satisfaisant au double besoin de vengeance contre deux concurrents. Couture "faisait l'œillet," comme Albani. Mme Libertat n'avait pas insisté, pour ne pas livrer son propre fils aux commentaires. Quelques autres visites dans d'autres boutiques, où la mère hostile avait eu l'art de recueillir d'autres témoignages sur l'intérêt porté à Laurence par ce "voisin" de l'Almanarre: c'en était assez pour justifier devant sa conscience les discours qu'elle avait tenus à son fils le soir du goûter. Bien entendu, elle avait réservé ce poison du potin savamment rapporté, pour le moment où elle aurait elle-même fait en apparence toutes les concessions. Elle avait donc commencé par un éloge outré de la jeune fille, à l'étonnement avoué de Pierre, pour finir:

—"Alors, tu ne m'as pas trouvée assez aimable pour elle? C'est que j'étais intimidée, moi aussi. Avec ces personnes qui ne sont pas tout à fait de la même société, on se sent devenir gauche, par peur de les froisser. La prochaine fois, tout ira mieux, tu verras. En tout cas, elle est bien intelligente, bien fine. Et *on aura beau dire*, j'aurai là une charmante bru."

—"On aura beau dire?..."

Cette question du jeune homme avait fait écho tout de suite à la perfide insinuation, soulignée avec une finesse!

—"Tu n'as pas la prétention," avait répondu la mère en riant, "qu'une aussi jolie fille ne fasse point parler d'elle, tout bonnement parce qu'elle est si jolie, avant, pendant et après le mariage. Ça n'empêche pas d'être heureux, les mauvais propos."

—"Les mauvais propos? On vous en a répété sur Mlle Albani?"

Le jaloux était amorcé. Un entretien avait suivi, si droitement dirigé par les répliques de la mère aux demandes de son fils, par ses équivoques et par ses reculs, que celui-ci avait, pour la première fois, pensé à Couture comme à un rival possible. On sait déjà que les rencontres des deux jeunes gens chez les Albani n'avaient pas été fréquentes. Couture les avait évitées, parce qu'il en souffrait trop. L'eussent-elles été, l'aspect effacé du jardinier et sa boiterie l'auraient toujours fait considérer par le fringant Libertat comme un comparse inexistant. Est-il besoin d'ajouter que Laurence ne prononçait jamais le nom de son humble amoureux devant son amoureux riche, beaucoup par respect pour le sentiment de Pascal, un peu par cet instinct de discrétion si naturel aux femmes quand elles appréhendent des conflits?

—"C'est pourtant drôle qu'elle ne m'ait jamais parlé de ce Pascal?..."

Cette phrase chargée de soupçons, Pierre se l'était dite, aussitôt après la conversation dénonciatrice, acceptant et rejetant tour à tour les hypothèses par lesquelles il se répondait à lui-même. La mère y avait su juste en comptant sur les soudainetés mentales de cette sensibilité, de l'espèce de celles que l'on pourrait rappeler explosives, tant les élans y sont subits. Tout confiant la veille, un mot avait suffi pour jeter le jeune homme dans une anxiété violente et déraisonnable, il le comprenait lui-même. Mais comment la dompter? Tandis qu'il lançait son automobile à toute vitesse sur la route sinueuse de Toulon au Pradet, puis vers Carqueiranne et l'Almanarre, il avait continué de tourner et de retourner cette idée:

—"Oui, c'est drôle. S'est-il passé quelque chose, autrefois, entre elle et ce Couture?... Mais, s'il n'y a rien eu, pourquoi en cause-t-on? Car, enfin, ce n'est pas de moi que maman tient ce nom?... Et s'il y a eu quelque chose?... Quoi? C'est qu'ils sont si libres!... Mais est-ce admissible?..."

Il s'arrêtait sur ce point d'interrogation, avec une telle impatience déjà de savoir la vérité, qu'il avait failli questionner Laurence sur Pascal Couture, avant même de lui reparler de sa demande en mariage. Et puis, il l'avait vue accourir à lui, et sa grâce avait été la plus forte. De là son saisissement aux premiers mots de la jeune fille et le ton dur de sa repartie. Il la rendit plus désobligeante encore, en ajoutant:

—"Je suis très bon garçon, vous savez; mais tout de même!..."

Laurence sentit qu'elle venait d'être maladroite, sans bien s'expliquer en quoi. Elle était si anxieuse de réussir dans sa démarche qu'elle s'excusa, presque humblement.

—"Je me suis mal exprimée," dit-elle, "pardonnez-moi. C'est que, depuis hier soir, je suis trop tourmentée!... Il s'agit d'un enfant."

Le poison subtilement injecté dans la sensibilité de l'amoureux l'avait déjà, et en si peu d'heures, tant travaillé qu'à ce mot d'enfant, un atroce soupçon lui traversa la pensée. Il répéta: "Un enfant?", avec une angoisse qui se dissipa aussitôt, à entendre Laurence qui continuait:

—"Oui, un petit garçon de treize ans, bien malheureux. Vous m'avez parlé, hier, de votre domaine de Collibrières, et des fermes qui s'y trouvent. Je voudrais obtenir de vous que vous placiez cet enfant chez un de vos fermiers."

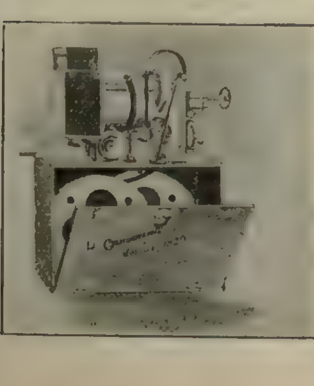
Elle avait retrouvé son calme pour formuler cette demande. Elle s'en rendit compte, à la réponse du jeune homme: son premier cri avait été bien imprudent. Par son accent, par son geste, elle avait trahi une émotion trop forte. Comment en cacher la cause profonde?

—"Qu'y a-t-il de grave, là dedans? Rien de plus simple, au contraire," avait-il demandé en la regardant, avec une curiosité étonnée maintenant.

—"Ce sont les rapports de cet enfant avec ses parents qui sont graves," répondit-elle.

Cette explication de son trouble était bien gauche, si gauche que le rouge lui en montait aux joues.

—"Oui," continua-t-elle, "ils sont très mauvais pour lui. Ils lui prennent tout l'argent qu'il gagne et ils le battent. Ça me crève le cœur de le voir si misérable. Je voudrais qu'il soit loin d'Hyères. Ses



LA MERVEILLE DE 1920 — LE "COSMOGRAPHE"

Cinematographe portatif combiné—30 livres (cinéma et lanterne magique) pour maisons d'éducation, cercles paroissiaux, familles.

DONNANT UNE IMAGE DE 10 PIEDS. S'adaptant à tous les circuits électriques, sans aucun danger d'incendie.

Séances de projection et de cinéma données partout pour fêtes, réunions, etc. Location et échange de films. Verres de projection faits sur commande. Photographies en tous genres. Collection de Vues Canadiennes, pour projection et illustration de volumes et conférences.

Tél. Est 6272. **Agent, EDGAR GARIEPY, 704, rue St-Denis, Montréal.**

parents n'y perdraient rien. Le petit leur enverrait de là-bas son argent. Voilà tout. Et ils ne le tourmenteraient plus."

—"Encore une fois, rien de plus simple," reprit Libertat. "Le temps d'aller à Collobrières et de causer avec mes fermiers. J'arrange la chose... Mais à quoi est-il bon, cet enfant? Qu'est-ce qu'il sait faire? Vous me dites qu'il gagne de l'argent. Il travaille donc... Où ça?"

—"Chez un de nos voisins," dit Laurence, "un jardinier de l'Almanarre."

—"Il faut que je cause avec lui pour que je puisse donner là-bas, sur l'enfant, des renseignements de métier. Où habite-t-il, ce voisin?"

—"J'aimerais mieux que vous ne prissiez pas des renseignements," dit la jeune fille.

Et, voyant distinctement un "pourquoi" monter aux lèvres de son interlocuteur:

—"J'ai vu travailler cet enfant. Il pioche la terre comme un homme. Et fidèle!... Quand il vient des journaliers qui ne se croient pas surveillés et qui musardent, ce qu'il a vite fait de courir après eux, ce mioche, pour les rembarrer! On dirait un chien de berger autour des moutons. Et ils lui obéissent... Ah! C'est un charmant enfant et qui mérite bien de l'intérêt."

En toute autre occasion, Pierre Libertat se serait dit, devant cette requête: "C'est un caprice de névrosée." Il aurait considéré cette insistance angoissée comme le signe d'une naïve sensibilité. Sa jeunesse passée tout entière en mer lui avait donné sur la femme les idées simpliste que professent les hommes d'action. Ils lui refusent volontiers les qualités d'intelligence et de caractère. Ils ne voient guère en elle qu'une créature d'impressions, capable de beaux gestes quand elle est d'essence généreuse, incapable d'un jugement vérifié et réfléchi. Désireux, comme il était, de plaire à Laurence, il aurait essayé de contenter un désir qui ne lui semblait déraisonnable que dans l'excès de son intensité. Mais elle avait parlé d'un voisin, et qu'elle avait évité de nommer. Etait-il possible que ce voisin fût ce Pascal Couture autour duquel son imagination fermentait, depuis les phrases si adroitement sournoises de sa mère? Si ce voisin était Couture, quel motif Laurence avait-elle de souhaiter que cet homme et lui ne se vissent pas, alors qu'ils se connaissaient d'une part, et que, de l'autre, elle paraissait tenir si fort au placement de son protégé? Oui. Quel motif? Poser une question directe, c'était se découvrir, et déjà la méfiance était trop éveillée en lui pour qu'il ne rusât point.

—"Votre témoignage me suffit, en effet," répondit-il, "et je comprends votre appréhension. Du moment que cet enfant est le bon petit travailleur que vous dites, votre voisin qui l'emploie aujourd'hui fera tout, sans doute, pour empêcher que ce petit ne le quitte. C'est cela que vous craignez?"

—"C'est cela," dit vivement Laurence. Elle insista:

—"Oui, c'est cela."

—"Hé bien! non!" répliqua le jeune homme, moins maître de lui, à présent. "Ce n'est pas cela. Ou, du moins, ce n'est pas tout à fait cela... Mademoiselle," continua-t-il, de plus en plus âpre, "vous êtes trop émue. Il y a quelque chose que vous ne dites pas. Je veux bien faire ce que vous me demandez. Mais convenez que j'ai droit, de votre part, à plus de confiance. Oui, j'y ai droit, après ma démarche d'hier."

Puis, dans un mouvement d'impatience, comme quelqu'un qui n'est pas content de lui non plus, et qui avoue pour forcer l'aveu:

—"Je viens de ne pas être très loyal avec vous, et je veux l'être entièrement, pour que vous soyez, vous aussi, entièrement loyale avec moi. Je vous ai tendu un piège. J'ai compris que vous teniez à empêcher ma visite chez l'employeur de ce petit garçon et que vous ne saviez pas quelle raison me donner de cette répugnance à nous faire nous rencontrer, cet homme et moi. Je vous ai fourni, moi, cette raison. Vous l'avez saisie. Ce n'est pas la vraie. Il y en a une autre. Et, d'abord, le nom de ce voisin?"

Ils avaient marché quelques pas en causant, et s'étaient éloignés de l'automobile. Deux petites filles qui revenaient de l'école et qui traînassaient sur la route, leur cartable sous le bras, s'étaient arrêtées devant la machine. Par gaminerie, une d'elles pressa la poire d'appel, qui rendit un son rauque.

—"Voulez-vous bien vous sauver, petites drôlesses!" cria Libertat, en courant vers sa voiture, et d'un ton si menaçant que Laurence devina sa colère. Elle n'imagina pas, derrière cette irritation de l'automobiliste contre ces gamines, un autre motif qu'un despotisme qu'elle aurait reproché aussitôt à son tyrannique prétendant, s'il n'y avait pas eu Virgile.

—"Il ne le prendra pas!" pensa-t-elle. "Si je lui disais tout?"

Oui, il y avait Virgile, mais il y avait surtout Couture, et la terreur d'une visite de Libertat chez lui. Qu'elle eût lieu et c'était un conflit certain entre les jeunes gens que Laurence venait, à si peu d'intervalle, de sentir également frémissants,—avec cette différence que l'inquisition douloureuse de Pascal l'avait attendrie et que celle de Pierre allait l'exaspérer contre lui. Toute mêlée qu'elle fût au petit drame où se jouait l'avenir de Virgile, elle vivait, elle aussi, un drame à côté: celui de son cœur. Ses sentiments secrets se découvraient à elle dans un étonnement. Cette réaction contradictoire vis-à-vis de ces deux jalousies achevait de la déconcerter, et elle écoutait Pierre Libertat qui revenait auprès d'elle, soulagé, sinon apaisé par cet éclat de colère. Il lui disait:

—"Encore une fois pardon d'avoir rusé avec vous. Il y a un mystère autour de ce petit garçon. Les mots avec lesquels vous m'avez abordé, votre attitude, votre réserve, tout me le prouve. Je suis prêt à m'occuper de lui, aussi activement que vous le désirerez. Mais..."

Et, coupant lui-même sa phrase:

—"Vous croyez, n'est-ce pas? que je suis incapable de manquer à une promesse sérieuse? Hé bien! dites-moi ce qu'il y a vraiment autour de cet enfant. Quoi que ce soit, je ne le répéterai à personne au monde, jamais. Je vous en donne ma parole d'honneur, ma parole d'officier."

Il avait mis dans ce dernier mot une énergie dont Laurence connaissait la source. Elle savait quel regret l'enseigne démissionnaire gardait à l'uniforme quitté. Etait-ce trahir Virgile que de se fier à cette parole? Non. Elle hésita, pourtant, une minute. Mais c'était le seul moyen de le sauver. Et, comme tout à l'heure à Couture, dans les mêmes termes, avec le même accent, elle raconta la même tragique histoire, en épiant sur le visage de son nouvel auditeur des impressions qui, cette fois, lui glacèrent le sang à mesure qu'elle parlait. Chez Couture, une souffrance aigue s'était unie à la révolte, au lieu que la physionomie du demi-noble de Toulon, écoutant ce récit de l'égarement d'un enfant du peuple, se tendait, de plus en plus dans une sévérité voisine du dégoût. Le fantôme de lady Peveril passait derechef entre lui et la fille du jardinier.

—"Voilà une sale affaire," conclut-il brutalement. "Je comprends, mademoiselle Laurence, que vous ayez hésité à me la dire. Mais vous pouvez être tranquille, je ne la répéterai à âme qui vive. Vous avez ma parole. Seulement,"—continua-t-il, en hésitant à son tour,—"seulement, cette confidence change un peu la situation. Comme patron, j'ai des devoirs envers mes fermiers de Collobrières. Introduire chez eux un enfant qui..." (une telle souffrance altérait le visage de la jeune fille, qu'il hésita devant le mot), "enfin, qui a commis un assassinat, en ai-je le droit? Et cela sans les prévenir? Car vous ne m'autorisez point à les prévenir, n'est-ce pas?... D'ailleurs, il va être soupçonné, cet enfant. Vous me dites vous-même que le père a commencé une enquête. Ce frère disparu, on va le retrouver, lui et sa bicyclette. On croit d'abord à un accident. Admettons-le. On se demande comment il s'est produit. On sait que les deux frères ne s'aimaient pas. On apprend que la bicyclette a été achetée avec l'argent de celui qui reste. On ne l'a pas vu depuis ces trois jours, notez cela, et c'est déjà bien extraordinaire qu'on ne l'ait pas recherché et interrogé. Car, enfin, celui qui l'emploie, votre voisin..."

—"Il a été étonné de cette absence," interrompit Laurence. "Heureusement, il n'a pas parlé d'abord, et il ne parlera plus maintenant."

—"Il sait donc?" demanda Pierre.

—"Tout," dit Laurence, "et c'est une preuve de ce que vaut ce garçon: cet homme qui le connaît du pied et du plant ne le dénonce point. S'il ne le garde pas, c'est qu'il l'aime trop. Il ne supporte pas qu'un enfant auquel il est si attaché ait fait cela. Vous voyez bien que vous pouvez donner ce malheureux à votre fermier."

—"Je vois surtout que vous avez beaucoup de cœur, mademoiselle Laurence," répondit Pierre. "Mais vous êtes femme. Vous êtes tendre. Votre pitié pour ce garçon peut quand même vous tromper. Puisque son patron connaît son acte, je ne lui apprendrai rien, si je lui en parle. Il faut que, d'homme à d'homme, nous nous expliquions sur le caractère de cet enfant. Si son témoignage, non plus vis-à-vis de vous, qu'il peut craindre d'attrister, mais vis-à-vis de moi, est favorable, alors, oui, je serai en droit d'introduire ce garçon chez mon fermier. En tout cas, j'y aurai moins de scrupules. Vous l'avez dit vous-même en arrivant,—maintenant, je vous comprends et vous donne raison,—c'est grave, c'est très grave. Pour me décider, je vous le répète, il faut que je cause avec cet homme."

—"C'est inutile," dit-elle. "Il ne voudra pas causer avec vous... Mon Dieu!" ajouta-t-elle en joignant les mains, "que faire? que faire?"

Libertat la regardait. Plus il la voyait passionnément désireuse de sauver le petit meurtrier, moins il s'expliquait cet entêtement à empêcher qu'il n'interrogeât ce voisin mystérieux, auprès de qui elle avait, sans aucun doute, tenté la même démarche qu'auprès de lui. Si, pourtant. Il y avait une explication, une seule. Et. brusquement:

—"Ce jardinier," fit-il, "qui emploie votre protégé, c'est M. Pascal Couture?"

—"Oui," répondit-elle.

Elle se sentit rougir jusqu'à la racine de ses cheveux, sous cette qustion si totalement inattendue.

—"Hé bien!" continua le jeune homme après un instant de silence, "je suis prêt à prendre l'enfant et à le placer chez un de mes fermiers de Collobrières sur votre seule recommandation. Oui, j'y suis prêt. Mais j'y mets une condition."

—"Laquelle?" interrogea Laurence, de plus en plus émue.

—"Vous avez cru à ma parole d'officier," reprit-il, "et je suis prêt, moi, à croire de même à votre parole, à vous. Pouvez-vous me dire simplement: "Je vous donne ma "parole d'honnête fille que Pascal Couture "ne m'a jamais fait la cour...?"

Un afflux de sang empourpra de nouveau le visage de la jeune fille, qui redressa la tête d'un geste de fierté. Une flamme passa dans ses yeux, et elle répondit:

—"De quel droit," monsieur Libertat, "me posez-vous une question pareille?"

Le jaloux venait de toucher dans ce cœur une place blessable. Il sentit, et il insista, en proie, tout ensemble, au remords de sa brutalité et à l'irrésistible besoin d'en savoir plus. Sa mère ne s'était donc pas trompée, en lui rapportant les mauvais propos des gens du pays? Aucune puissance au monde ne l'aurait arrêté, à présent.

—"De quel droit?" dit-il âprement. "Du droit que me donne la démarche que j'ai faite hier auprès de vous. Lorsqu'un homme a demandé à une jeune fille d'être sa femme, qu'il lui a offert son nom et toute sa vie, cette jeune fille lui doit compte...."

—"De quoi?" interrompit vivement Laurence, "du moment qu'elle n'a rien répondu..."

—"Ainsi, M. Pascal Couture vous fait la cour," continua Libertat, hors de lui, cette fois. "Et vous vous êtes adressée à lui avant de vous adresser à moi? Avouez. au moins..."

Elle l'interrompit encore:

—"Là-dessus non plus, je n'ai rien à vous répondre."

Pour que Libertat connût les rapports qui l'unissait à l'humble jardinier, il fallait qu'un dénonciateur les lui eût appris depuis la veille. Qui donc? Peu importait à Laurence. Mais l'idée que le sentiment de Pascal pouvait être l'objet de conversations, et qu'il fût connu de Pierre, tout simplement, lui avait soudain causé une souffrance presque insupportable. D'en entendre davantage lui était odieux, odieuse la présence de l'accusateur qui n'avait dû recueillir ces renseignements que par la plus avilissante enquête. Elle se rendait compte, au même moment, que ce suprême moyen de préserver le pauvre Virgile lui échappait. L'heure pressait. A quoi bon prolonger une discussion qui tournait pour elle au supplice? Et, se vengeant de cette souffrance et de cette déception sur celui qui les lui infligeait, elle ajouta durement:

—"D'ailleurs, il vaut mieux en finir tout de suite. J'ai eu tort, hier, de vous permettre de me parler. Je ne vous aime pas, monsieur Libertat, et je ne serai jamais votre femme, jamais..."

Sans lui laisser le temps de répliquer, elle était déjà repartie dans la petite allée. Elle avançait d'un pas hâtif, regardée par sa mère et par Marie-Louise, laquelle n'avait pas cessé non plus d'épier sa sœur, car elle s'exclama:

—"Il n'aura pas duré longtemps, leur rendez-vous."

—"Il a dû lui dire quelque chose qu'elle vient nous répéter," fit la mère, dans les yeux de laquelle luisait une espérance, aussitôt démentie. "Tiens," continua-t-elle, "comme c'est drôle. Le voilà qui s'en va, sans attendre."

Après quelques secondes d'hésitation, Libertat, en effet, remettait sa machine en marche, d'un mouvement violent, et il filait vers Toulon à toute vitesse, dans un nuage de poussière grise et de fumée blanche où sa voiture basse et lui disparurent bientôt. Telle fut la curiosité de la mère qu'elle s'élança dans l'allée au-devant de sa fille, gardant à la main son bêchard tout noir de terre, et, à voix basse:

—"Hé bien! Il ne t'a pas demandée en mariage?"

—"Il m'a demandée," dit Laurence, "et j'ai refusé."

Si Pierre était demeuré stupéfié, tout à l'heure, de la phrase de rupture que la jeune fille lui avait lancée à la face, la surprise de la mère fut plus grande encore. Elle répéta:

—"Tu as refusé?"

Et, comme Laurence s'éloignait sans autre explication, Françoise Albani revint vers sa fille cadette, et, jetant le bêchard à terre:

—"Continue le travail, ma pitchoune," dit-elle. "Il faut que j'aille au bois tout de suite parler avec ton père."

—"Faudra-t-il commander ma robe, maman," demanda Marie-Louise,—passionnément intriguée elle aussi,—"pour la noce de Laurence?"

—"Tu commanderas la robe de ta noce à toi, auparavant," répondit la mère.

Et, tout bas, en cheminant vers la colline où elle allait annoncer à son mari la prodigieuse nouvelle de ce refus:

—"Depuis qu'elle nous est revenue de chez cette maudite Anglaise, elle ne sait plus ce qu'elle veut. Un si riche mariage! Ah! misère de nous!"

IX

Accordaille

La bonne femme ne croyait pas si bien dire: réellement, Laurence ne savait plus ce qu'elle voulait. D'avoir brisé ainsi, violemment et brusquement, avec Libertat, l'étonnait elle-même, et non moins le motif qui l'avait soulevée contre le rival de Pascal dans ce subit mouvement d'une impulsive aversion. Elle achevait, comme on l'a dit plus haut, de découvrir son propre cœur. C'était bien à Pascal qu'elle avait, dans un élan de passion, sacrifié Virgile, et elle en éprouvait un remords. Comment sauver le petit, maintenant? Pour se délivrer de ce remords, elle tendit toutes les forces de son esprit à imaginer un autre moyen. Hélas! Elle avait déjà passé en revue toutes les hypothèses. Elle les avait toutes rejetées. Elle se fixa sur une, pourtant, qui lui parut plus réalisable que les autres: que son père acceptât de prendre l'enfant chez lui. Il se plaignait si souvent qu'il lui manquât un ouvrier.

—"Je me fais vieux," disait-il. "Autrefois, je travaillais pour deux. A présent, ce n'est plus que pour un et demi. Marius va partir pour le régiment. Autrefois, un Piémontais vous demandait trente sous de sa journée. A présent, c'est des quatre francs, des cinq francs qu'ils veulent. Avec ça, le vin se vend chaque année moins cher. Il y en a trop. Tout le monde arrache ses oliviers pour planter de la vigne. J'aurais besoin d'une autre paire de bras, et pas trop chère."

Cette paire de bras, elle était là. Le petit Virgile, c'était le demi-ouvrier rêvé. Hélas, encore! L'objection restait la même: comment expliquer que le voisin Couture se séparât de cet aide, sur lequel il ne tarissait pas en éloges?... C'était simple. Le départ de Pascal pour l'Algérie justifiait tout. Du moment qu'il quittait le pays, il était trop naturel qu'il n'emmenât pas Virgile... Oui, à condition qu'il se prêtât à cette combinaison. Hélas, encore et encore! Quand Antoine Albani viendrait lui dire: "Il paraît que tu t'en vas, j'ai bien envie de prndre ton gosse," il parlerait. Il dirait le crime, à moins qu'elle, Laurence, n'obtînt de lui une promesse de silence. Hélas, toujours! Ce silence ne suffirait pas. Ce passage de l'enfant d'une bastide à l'autre exigerait une négociation avec le père Nas, longue, peut-être. Où vivrait le petit, pendant ce temps-là? Elle ne pouvait pourtant pas le garder caché dans la cabane. Et voici qu'au terme de sa méditation, la jeune fille se heurtait au même obstacle. Pour sauver l'enfant, il fallait que Pascal consentît non seulement à se taire, mais à lui donner cet asile qu'il venait de lui refuser si durement. Elle-même, qui osait l'implorer pour le malheureux, de quel geste de colère il l'avait chassée! Mais pourquoi? Parce qu'il se soupçonnait un rival. Ce rival, elle venait de rompre avec lui pour toujours. Si, pourtant, Pascal apprenait cette rupture? Laurence n'eut pas plus tôt conçu cette idée qu'elle remettait déjà son chapeau pour retourner chez le jeune homme. Sur le point de sortir de sa chambre, elle s'arrêta. Ce n'était plus au danger de Virgile qu'elle pensait maintenant. Elle allait revoir celui qui l'aimait. Il l'aimait, et voici qu'elle sentait qu'elle aussi l'aimait! Elle ne le savait pas, quand il lui avait demandé d'être sa femme et qu'elle avait refusé. Elle ne pouvait plus se tromper sur les émotions qu'elle éprouvait, à présent. Cette pénible scène avec Libertat lui en avait révélé trop vivement la nature. Mais, puisqu'elle aimait Pascal, c'est maintenant que tout devenait si simple. Il suffisait qu'elle allât lui dire:

—"Je ne veux pas que tu partes. Moi aussi, je t'aime. Tu m'as demandé de t'épouser. Si tu veux encore, c'est oui." Elle s'entendit mentalement prononcer ces paroles et ajouter:—"Tu ne refuseras pas à ta femme la première chose qu'elle t'aura demandée?..."

Cette première chose, ce serait de ne pas perdre Virgile.



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

4-1 F. 162 RUE ST-DENIS

—"Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt?" se dit-elle. Si souvent elle avait vu des fleurs s'ouvrir en une matinée parce que c'était le temps, de même l'éclosion totale de son amour s'était accomplie seulement depuis ces quelques heures. Toute joyeuse d'agir désormais dans la vérité de son cœur, elle en tremblait, cependant. Elle ne se comprenait pas encore elle-même. D'instinct, elle voulut mettre un peu de temps entre cette minute de plénitude intérieure et le geste qui fixerait pour toujours sa destinée. Le souvenir de Virgile lui donnait un prétexte, et, se parlant tout haut:—"Il faut pourtant qu'il mange, ce petit."

Comme la nuit précédente, elle passa dans la cuisine se munir de quelques provisions. Une seule crainte l'angoissait, cette fois, non pas que sa sœur, toujours à besogner dans le champ, lui lançât quelque brocard sur ses allées et venues, mais que, sur la route là-bas, à peine sortie de la maison, elle n'aperçut un automobile. On devine lequel. Bah! Que Pierre Libertat se fût ravisé et voulût une autre explication, ce n'était qu'un ennui à supporter. L'incertitude était finie. Vaine appréhension, d'ailleurs! Sur le long ruban poudroyeux ne se voyaient que les charrettes des cultivateurs, cheminant au trot ralenti de leurs bêtes. Laurence arriva ainsi à Pomponiana, sans autre rencontre. Là, un saisissement l'attendait. La porte de *Mouvette*, leur cabane, était fermée, et la clé enlevée. Elle appela et frappa. Aucune réponse. Un malheur était-il arrivé? Elle regarda autour d'elle, en proie à quelle anxiété! Un grand garçon de dix-sept ans marchait parmi les roches, les jambes nues jusqu'au-dessus du genou. Il pêchait des oursins, à la place même où Virgile aurait dû être, occupé au même travail. C'était le fils d'un gardien d'une villa voisine et qu'elle connaissait. Devançant toute demande, ce garçon lui cria le premier:

—"Vous cherchez le petit Nas, mademoiselle Albani?"

—"Oui", dit Laurence, un peu rassurée par ce fait que Virgile eût donné de sa présence à Pomponiana l'explication convenue entre eux. Sans quoi, l'autre aurait-il posé cette question?

—"Il est parti pour chez M. Couture," reprit le pêcheur, "rapport à son frère."

—"A son frère?" interrogea-t-elle, de nouveau saisie.

—"Ah! Vous ne savez pas?" dit le jeune garçon.

Il interrompit sa pêche et s'avança sur les rochers, où la plante de ses pieds nus se crispait sans qu'il prît garde aux aspérités, dans sa hâte de colporter une nouvelle à l'importance de laquelle il participait en l'annonçant. Et, à mi-voix, quand il fut près de Laurence:

—"Oui," continua-t-il, "on a retrouvé Victor noyé dans l'étang, aux Salins-Neufs. C'est le père Brugeron, le vieux de l'Ermitage, qui a fait le coup,—qu'on raconte,—pour lui voler sa bicyclette. Il l'a vendue à un de Toulon. Lui, pas malin, est venu à Hyères avec. Il crève un pneu, et, pour le faire réparer, où va-t-il? Juste dans la boutique où le père Nas avait acheté le vélo. On reconnaît le numéro. Alors, comme on cherchait Victor depuis trois jours, on mène l'homme chez le commissaire. Naturellement, l'homme a nommé Brugeron. On a arrêté Brugeron. Paraît qu'il sera guillotiné. Il ne l'aura pas volé!... Virgile était comme vous. Il ne savait rien de tout cela. Il ne quittait jamais l'Almanarre. Moi, on me l'avait contée. la chose, en ville, tout à l'heure. Je la lui ai apprise. Et voilà!"

—"Et il est allé chez M. Couture?"

—"Oui. Il y a une demi-heure."

—"Il est allé chez Couture?..." se redisait Laurence de plus en plus inquiète. Elle se hâtait vers la bastide, toujours rose entre ses palmiers, où se jouait en cet instant, elle s'en rendait bien compte, la dernière scène de cette tragédie secrète. Evidemment, Virgile avait couru supplier son patron de ne pas le dénoncer. A présent que la mort de Victor était connue, on en rechercherait les causes. L'enfant était assez intelligent pour l'avoir compris et quel danger il courait. Comment le jardinier l'avait-il reçu, dans son actuelle disposition d'esprit? Laurence le revoyait, maniant son bêchard avec une colère à peine contenue. Il n'avait certes pas frappé l'enfant. Elle tremblait qu'il ne l'eût empoigné par la peau du cou, comme il l'avait dit, et traîné à son père. D'ailleurs, même si Pascal n'avait pas exécuté sa menace, comment lui demanderait-elle de se taire, à présent qu'un innocent était accusé, ce misérable Brugeron qu'elle connaissait depuis sa petite enfance? Elle-même permettrait-elle une si criante injustice? Brugeron était un vieillard de septante et tant d'années,—pour compter comme dans le Midi,—et qui vivait de mendicité depuis un temps immémorial. Il habitait, grâce à la charité d'un propriétaire indifférent, une hutte en pisé, jadis destinée à contenir des outils de jardinage, au bord d'un coin de vigne abandonné et sur la lisière du bois qui s'étend de Costebelle à l'Almanarre. Il couchait là, sur un lit de branches de pins, à même la terre battue. Avec des briques ramassées de côté et d'autre, il s'était construit un âtre rustique, auquel il avait adapté un tuyau de tôle, recueilli dans des décombres, et qui dépassait à peine son toit, garni de tuiles cassées. Un peu de fumée, aperçue à travers les fûts des grands arbres, étonnait le promeneur étranger, qui demandait:

—"Mais qu'est-ce qui brûle, là-bas?"

—"C'est le père Brugeron qui fait a cuisine," répondait l'indigène, interrogé ainsi.

La mine rubiconde du vieux mendiant attestait qu'il ne vivait pas de privations. Personne, jamais, ne l'avait vu dépenser un sou des aumônes qu'il recueillait dans son chapeau crasseux, à la porte de Notre-Dame-de-Consolation, la blanche église dont le clocher domine Costebelle. De temps à autre, il descendait à la gare, pour échanger une poignée de pièces de cuivre contre quelques pièces d'argent que le mendiant thésauriseur cachait ensuite, mais où? Sa barbe inculte, quasi verdâtre, encadrait une de ces faces, hébétées et rusées, où il semble qu'il n'y ait plus rien d'humain, tant la chasse animale à la nourriture en a bestialisé l'expression. Ses prunelles, comme aplaties entre ses paupières rouges, dardaient un regard de défiance, qui faisait dire aux hivernements: "Quel bandit!" quand ils croisaient, sur les routes, ce dépenaillé courbé sous sa besace, traînant les pieds dans des espadrilles boueuses, le chef coiffé d'un feutre usé et sans couleur, dont la pluie, le soleil et la poussière avaient corrodé le tissu. Près de son nez variqueux d'ivrogne, suppurait une énorme loupe qu'il envenimait en l'écorchant sans cesse de ses doigts noirs, aux ongles durs comme des griffes. Cette difformité achevait de donner un aspect hideux au bonhomme. Les autorités toléraient cette existence en marge des lois, aucune plainte n'ayant jamais été portée contre lui, depuis trente années qu'il s'était retiré dans sa hutte. Comme il se parlait tout haut à lui-même, en gesticulant, le long des chemins, les gens le croyaient aliéné. Par ce reste de supertition ancestrale qui persévère dans les campagnes, cette folie soupçonnée le revêtait d'un caractère mystérieux. Il était tout voisin d'être *tabou*. Le vieillard n'ignorait pas ce prestige. Il en jouait, pour extorquer des subsides avec d'obscures menaces, jamais exécutées, mais qui avaient fini par l'entourer d'une malveillance universelle. Il faisait peur, et on ne l'aimait pas. La joie avec laquelle le jeune garçon pêcheur d'oursins avait annoncé son exécution serait partagée par tout le monde, et l'accusation portée contre lui ne trouverait pas un incrédule.

Tout cela, Laurence le savait, et c'est la gorge serrée qu'elle entra dans l'enclos où elle avait laissé Pascal, ce même matin, arrachant ses pommes de terre. Personne. Le bêchard gisait, jeté là au milieu des mottes soulevées. Le cœur battant, elle marcha vers la maison. Elle entendit que l'on parlait. La porte d'entrée était grande ouverte. Elle la franchit sans sonner, et marcha droit vers la pièce d'où étaient venus les voix, silencieuses maintenant. Cette chambre, située au rez-de-chaussée, servait à Pascal Couture de bureau pour tenir ses écritures, et de salle à manger, quand, trop occupé par le travail de sa terre, pour faire lui-même sa cuisine, il prenait une vieille femme de l'Almanarre à la journée. On pense bien qu'il s'était passé d'elle depuis la disparition de Virgile, qu'il tenait tant à cacher. La porte de cette pièce était fermée. Dans son impatience, la jeune fille l'ouvrit d'un geste impulsif. Elle vit un spectacle qui la paralysa d'étonnement. Couture était assis, le coude sur la table, la tête appuyé sur sa main gauche. De sa droite il tenait les deux mains du petit garçon, assis à côté de lui et qui le regardait. L'homme et l'enfant se taisaient l'un et l'autre, dominés par une émotion trop forte pour s'exprimer. Il y avait sur le visage de Pascal comme une agonie de tristesse résolue, et, sur celui de Virgile, une espèce d'attente à demi extatique. Laurence fit un pas en avant. A ce bruit, tous deux tournèrent la tête, pris d'une anxiété, moins aigue chez l'enfant que chez l'homme.

—"Ah! c'est toi!" dit celui-ci avec un visible soulagement.

Il s'était levé dans un sursaut, et, posant la main sur la tête de Virgile demeuré assis:

—"Tu avais raison, Laurence," continua-t-il, "et moi, j'étais injuste. Non, le petit n'est pas mauvais. Ce qu'il a fait, le pauvre, est affreux. Mais il le sent que c'est affreux. Il dit qu'il le sent, et je crois ce qu'il dit. Ce matin, je ne l'aurais pas cru. Tu te rappelles, je ne voulais pas recevoir sous mon toit un Caïn. Mais il n'est pas un Caïn. S'il en était un, il ne serait pas venu comme il est venu. Il a su, tout à l'heure, que le corps de son frère est retrouvé, et aussi que le père Brugeron est arrêté, à cause de la bicyclette. Il l'a vendue, et on l'accuse d'avoir noyé Victor pour la lui voler. Alors, lui, le petit, est arrivé me raconter ça, et me dire: "Monsieur Couture, je ne veux pas qu'on lui "coupe le cou, à cause de moi. Je vais chez "le commissaire, tout avouer, et me livrer. "Seulement, avant, je veux vous demander "pardon à vous. Je sais, par Mlle Lau-

"rence, que vous m'en voulez beaucoup. "Je vous jure, quand j'ai poussé Victor, je "n'ai pas compris ce que je faisais. Ce "n'était pas pour le tuer. Je n'ai pas pensé "à ça. Si je ne l'ai pas aidé, c'est que je ne "pouvais pas, il a disparu si vite! Il a été "enlisé. Il ne s'est pas débattu. Si je n'ai "pas appelé au secours ensuite, c'est qu'il "n'y avait personne. Quand j'ai vu le père "Brugeron, j'ai pris peur. Il est si méchant, "ce vieux! Il a ramassé la bicyclette, et "moi je me suis sauvé. Mais je dirai tout. "On ne lui coupera pas le cou. Seulement, "si j'allais en prison, après que vous "m'auriez pardonné, que vous m'auriez "embrassé, ça me consolerait; et puis, ça "serait juste." Et je lui ai pardonné, et je l'ai embrassé, parce qu'il n'a pas voulu qu'un innocent paie à sa place."

Et, serrant contre sa poitrine la tête de l'enfant:

—"Non! Non! Ce n'est pas un Caïn qui aurait senti comme ça!"

—"Ah! Pascal," fit la jeune fille, "comme j'aime que, toi aussi, tu sentes comme ça!"

Une tendresse avait passé dans sa voix, qui émut le jeune homme, car sa voix, à lui, tremblait un peu pour continuer:

—"Il faut agir, et vite, pour que le père Brugeron ne reste pas arrêté une heure de plus... Tout ce que tu nous as dit, Virgile, est bien exact? La bicyclette était restée accrochée à un tamarin, sur le talus?"

—"Oui, monsieur Couture," répondit l'enfant.

—"Et le père Brugeron a bien regardé de tous les côtés, avant de la ramasser?"

—"Oui, monsieur Couture."

—"Et les joncs du marais cachaient... Enfin, tu m'as compris?"

—"Oui, monsieur Couture," dit l'enfant tout bas, "il ne pouvait pas voir."

Il baissa la tête, puis éclata en sanglots. Pascal lui flatta les cheveux de la main, comme avait fait Laurence sur le tas de cailloux, la veille, d'un geste qu'il aurait eu pour son fils, et, comme la veille, sous cette caresse pitoyable, cette crise convulsive s'apaisa peu à peu, tandis que les deux témoins de ce remords, si émouvant chez un être si jeune, se regardaient, en proie, l'un et l'autre, à une même inquiétude. Laurence fut la première à l'exprimer:

—"Mais, s'il se livre, c'est le procès, la maison de correction... Qu'est-ce que nous pourrons pour lui, alors? Rien..."

—"Il ne faut pas qu'il se livre," dit Couture, "et il ne faut pas que Brugeron reste en prison—.. Il y a un moyen... Seulement... Ah! j'étais si fier de n'avoir jamais menti!..."

—"Mais ce ne sera pas mentir," interjeta vivement Laurence.

Elle devinait et le projet de Pascal et l'objection dresée dans cette conscience d'honnête homme simple. Dieu! Que Libertat était loin, et comme elle admirait, et comme elle aimait le pauvre *goy*, pour les générosités de ses pitiés et les délicatesses de ses scrupules!

—"Je comprends," insista-t-elle. "Ce que Virgile a vu, Brugeron arrivant et ramassant la bicyclette, tu vas déposer que c'est toi qui l'as vu?"

—"C'est vrai, pourtant, que je l'aurais vu," fit Pascal, "si j'avais passé à cette même place un quart d'heure plus tôt. Car j'y ai passé. Dire que je chassais tout à côté, dans le bois du Ceinturon!... Tout de même," conclut-il d'un air sombre, "je ne l'ai pas vu."

—"Que faire alors?" gémit Laurence.

—"Ça," dit Pascal, résolument, et, prenant l'enfant par les épaules, il se rassit. Puis les yeux dans ces yeux, humides encore de larmes:

—"Oui, je ferai ça pour toi, petit, de mentir. Tu vois ce qu'il m'en coûte. Souviens-t'en toute ta vie, et pense comme c'est honteux de tromper, puisque j'en ai honte, même quand c'est pour te sauver. Pense encore que, si je te sauve, c'est pour que tu t'en souviennes aussi toute ta vie, et que tu rachètes ce que tu as fait. Tout se rachète. C'est ce que nous croyons, nous autres chrétiens.... Promets que tu redeviendras un bon chrétien. Promets."

—"Je promets," dit l'enfant avec une gravité bien au-dessus de son âge.

—"Je vais chez le commissaire," continua Pascal. "Je déposerai comme tu viens de dire, Laurence, en racontant aussi que j'avais Virgile avec moi. On croira que Victor est tombé dans le marais, par un accident. Ça paraîtra tout naturel que Brugeron, ayant trouvé la bicyclette, ait voulu la vendre. Il ne sera puni que dans la mesure où il le mérite."

—"Et ensuite, vous me garderez, monsieur Pascal?" implora Virgile.

—"J'essaierai", répondit Pascal. "Il faut que j'en parle avec Nas. Après ce que je t'ai vu faire: vouloir t'accuser pour que l'innocent ne soit pas puni à ta place, je peux te garder."

—"Tout à fait?" fit le petit. "Si je pouvais ne jamais retourner chez eux?"

D'un mouvement de la tête, il désignait la direction de Hyères.

—"Tout à fait", répondit Pascal.

Pendant cette dernière partie de leur entretien, l'enfant s'était de plus en plus serré contre son protecteur. Son tressaillement au nom de son père, puis le rassérénement soudain de son obscur visage, à cette perspective d'une libération définitive, témoignaient trop de souffrances subies "chez eux" comme il disait. Du coup, il se réapprivoisait à la vie. Il en donna une preuve bien spontanée et bien naïve, quand Pascal eut ajouté:

—"Encore une fois, la chose presse. Je vais à la ville."

—"Et moi, monsieur Couture," dit le petit garçon, "je continue les pommes de terre."

Quelques minutes plus tard, Laurence pouvait le voir, en effet, qui maniait le bêchard de Pascal, de toute la force de ses petits bras, et avec la joie d'une délivrance. Elle-même restait dans la maison, résolue d'attendre le retour du jeune homme. Il était parti sans lui dire adieu, signe q'uà travers les émotions de cette dernière heure, la rancune de sa jalousie n'avait pas cédé. Quand rentrerait-il? Le cadran de la vieille horloge provençale, qui remplissait la chambre de son monotone battement, marquait onze heures et demie. Tant d'événements dans un si court espace! Il faudrait à Couture, avec sa boiterie, une demi-heure au moins pour gagner la ville, une demi-heure pour déposer chez le commissaire. Il voudrait aller chez le père Nas. Il ne serait pas de retour avant deux heures. Laurence avait le temps de courir elle-même chez elle, pour que son absence ne fût pas l'objet de nouveaux commentaires, de s'asseoir à la table de famille et de revenir à la bastide, afin de préparer au généreux Pascal de quoi déjeuner quand il rentrerait. La pièce, mi-bureau mi-salle à manger, où avait eu lieu l'explication, donnait sur la cuisine, dont la porte restait entr'ouverte. L'arrivée du petit garçon avait évidemment surpris le jeune homme, comme il disposait tout pour son repas du milieu du jour. Le fourneau était allumé, des œufs et un morceau de viande placés auprès d'une assiette. Quelques pots, quelques verres, trois casseroles de terre, une bouillotte, des couverts en métal, une table grossièrement équarrie, deux chaises de bois, une lampe à pétrole fixée au mur garnissaient pauvrement ce pauvre recoin. Laurence considérait tous ces objets, témoins de la vie rude et solitaire du jardinier, avec un sourire attendri: celui d'une ménagère qui regarde son futur royaume et le voit par avance tout changé.

—"Je reviens dans une heure," dit-elle enfin, du seuil de la maison, au pauvre Virgile, qui continuait de s'efforcer sous le soleil. De grosses gouttes de sueur roulaient déjà sur son petit visage, amaigri par l'angoisse et les privations de ces derniers jours.

—"Oui," continua-t-elle, "j'ai vu que M. Couture est parti sans manger. Il faut qu'il trouve quelque chose de chaud quand il rentrera."

—"Mais, je suis là," fit l'enfant.

—"Non," répondit-elle. "C'est mon affaire. Je suis meilleure cuisinière. Toi, travaille à ton champ, pour que M. Couture voie ton courage."

—"Oh! j'en aurai," dit l'enfant.

Puis, embarrassé:

—"Mademoiselle, si M. Couture quitte le pays,—je l'ai entendu qu'il parlait de cela avec un monsieur de Marseille,—est-ce que vous croyez que mon papa, il me laissera partir avec lui?"

—"Je le crois."

—"Ah! tant mieux! Vous savez, c'est *eux* qui m'ont rendu méchant pour mon frère..."

Et, plus embarrassé encore:

—"Dites donc, mademoiselle Laurence, c'est-il vrai que vous allez vous marier à Toulon, et devenir une madame?"

—"Pourquoi me demandes-tu ça?"

—"Parce qu'on le prétend. Alors, si papa ne me laisse pas aller avec M. Couture est-ce que vous me prendriez avec vous comme domestique? Je ne sais pas, mais j'apprendrai. Dites: vous ne me laisserez pas *chez eux*."

—"Aux gens qui te raconteront que je me marie à Toulon," dit la jeune fille, "tu répondras que ce n'est pas vrai. Continue ta besogne sans t'inquiéter, et, si tu as faim, toi aussi, je t'ai apporté de quoi manger."

Elle lui tendit les quelques provisions dont elle s'était munie, et, comme elle se retournait, en s'en allant du côté de la maison Albani, elle l'aperçut qui s'asseyait sur une motte de terre, entre deux coups de pioche. Il mordait de grand appétit dans le chanteau de pain qu'elle venait de lui donner,—signe que la vie reprendrait en lui, avec l'espérance.

—"Il est sauvé," pensait-elle, avec un renouveau d'espérance, elle aussi. Quel contraste avec son anxiété, quand, tout à l'heure, elle suivait en sens inverse ces mêmes petits chemins aménagés entre les pièces de terre cultivées, celle-ci en artichauts, une autre en rosiers, celle-là en vigne.

—"Ce Pascal, comme il est bon! C'est le cœur de lady Agnès."

Et, se rappelant ce que lui avait dit le petit garçon:

—"Rien d'étonnant qu'il soit devenu jaloux. On parle de moi et de l'autre, à Hyères, et il l'aura su. On ne parlera plus.

Ah! qu'il sera heureux! Que nous serons heureux!"

L'allégresse de la résolution enfin prise l'éclairait d'une joie intérieure d'autant plus complète qu'il s'y mélangeait cette jolie fierté de tant estimer, d'admirer celui qu'elle aimait maintenant, et qu'elle allait épouser. Cette lumière qui rayonnait d'elle étonna Françoise Albani, revenue du bois, et toute anxieuse de reprendre la conversation sur la démarche de Pierre Libertat. Mais la nouvelle rapportée par Marie-Louise, qui la tenait du facteur, de la mort du petit Victor Nas et de l'arrestation du père Brugeron, dériva le cours des idées de la vieille femme. La brève collation se passa en commentaires sur cet étonnant événement. Laurence les écoutait, avec un tremblement d'entendre un soupçon quelconque, émis sur le véritable auteur du meurtre. Il n'en fut rien. D'ailleurs, comment une semblable idée aurait-elle pu naître avec l'alibi du séjour auprès de son patron?

—"Pauvre petit Virgile Nas!" finit-elle par dire en se levant de table. "Je vais jusque chez Pascal voir comment il est."

—"Bien triste, pour sûr," fit Marie-Louise. "D'abord, de cette mort, et puis, si ses parents s'avisent de le reprendre, à présent qu'ils n'ont plus que lui?"

—"Voilà comment on se voit les uns les autres," se disait Laurence, en suivant, pour la troisième fois de la journée, le chemin entre la campagne des Albani et la campagne de Couture. "On ne connaît des gens que des moitiés de vérité, et alors on leur fait des peines, sans le savoir. Je n'en ferai plus à Pascal."

Virgile, quand elle arriva près de la bastide, continuait de travailler dans le champ, presque tout entier retourné. Elle fut sur le point de l'interroger: jusqu'où avaient été ces propos Hyérois auxquels il avait fait allusion? Non. Elle était trop fière. Pour échapper à cette tentation, elle passa sans interpeller l'enfant. Entrée dans la maison, elle raviva le feu du fourneau, chercha dans l'armoire à linge un des tabliers de grosse toile bleue que Couture gardait pour sa cuisinière d'occasion, et, quand il arriva vers les deux heures, comme elle l'avait prévu, il la trouva en train de moudre le café, auprès des œufs, battus dans un bol pour l'omelette. De la casserole s'échappait le fumet des carottes qui cuisaient avec le veau. La table de la salle à manger était nettoyée. Le couvert mis sur une serviette blanche, au milieu de laquelle fleurissait, dans un vase, un large bouquet de roses rouges. La surprise cloua le jeune homme sur le seuil. Il avait avec lui Virgile, dont la face épanouie annonçait l'heureux résultat de la double démarche auprès du commissaire et auprès du père Nas. Il serrait de ses petites mains le bras du protecteur. Jamais naufragé n'a étreint son sauveteur d'un geste plus passionné, sur cette mer redoutable dont la ligne lointaine s'azurait à l'horizon, par la porte ouverte, derrière ce groupe immobile.

—"Retourne achever l'ouvrage, mon petiot," fit Pascal après une minute de ce silence étonné.

Et, quand l'enfant eut obéi:

—"Qu'est-ce que cela signifie, Laurence?" interrogea-t-il.

—"Cela signifie que tu n'as pas mangé depuis ce matin," répondit-elle, "et que tu seras bien content, quand je t'aurai fait sauter ton omelette."

Elle allait pour prendre le bol. Il lui saisit la main, en répétant:

—"Qu'est-ce que cela signifie?"

—"Que tu n'as pas eu si tort de me vouloir comme ménagère. Tu vois."

Elle continuait à rire. Puis, soudain rougissante:

—"...Et que si tu as toujours l'idée de m'avoir pour femme, c'est oui."

—"Laurence!" balbutia-t-il, éperdu. "Laurence! C'est bien vrai?"

—"Oui, c'est vrai, aussi vrai que tu vas me faire gâcher ton dejeuner, si tu ne me laisses pas continuer."

Elle se dégagea pour ressaisir son bol et jeter les œufs sur la poêle, enduite d'huile, tandis que Pascal, comme incapable de surmonté son émotion, s'appuyait au mur et disait:

—"C'est trop de chance, cette fois! Le petit sauvé, le commissaire qui a déjà relâché Brugeron sur mon témoignage. "J'ai tout de suite cru que c'était un "accident," a-t-il prétendu, en me parlant de Victor. Le père Nas qui me le donne. Ah! ce n'est pas du brave monde. "J'aime "mieux ne plus le voir," m'a dit Mme Nas. "Il me ferait trop regretter l'autre." Faut être juste. Elle n'est pas sa mère. Enfin, pour dix mille francs, ils me le donnent... Et puis toi, ma femme!... Je retourne à Hyères tout de suite, chez le notaire. J'y ai passé, en quittant les Nas. Je n'ai pas signé, mais je lui ai demandé de préparer l'acte de vente. On ne vend plus, maintenant, puisqu'on ne part plus."

—"Il vaut mieux vendre," dit Laurence, "et partir tous pour l'Algérie, comme tu voulais... Oui," insista-t-elle, "ça vaut mieux, pour l'enfant."

Elle était penchée sur le fourneau. Pascal ne voyait que sa nuque un peu frêle et si blanche, sous ses noirs cheveux relevés. Ses yeux se dérobaient et son visage. Une question lui monta aux lèvres, qu'il n'osa pas poser. Elle acheva son humble besogne de servante, et, comme elle lui présentait l'omelette dorée sur un plat de terre brune, elle lui sourit cette fois, d'un sourire si doux, une telle loyauté émanait d'elle, qu'un remords lui vint, d'avoir pensé ce qu'il avait pensé. Quand ils furent dans la petite salle et qu'elle eut posé le plat sur la table, il l'attira contre sa poitrine, en lui disant le même mot qui l'avait froissée sur les lèvres de Libertat, la veille. Maintenant, elle en vibrait tout entière:

—"Ma Laurence!"

—"Oui, ta Laurence," répondit-elle en lui rendant son étreinte et son baiser.

Et, se dégageant:

—"Allons, viens manger. Je vais te servir, mon cher mari."

X

L'autre Jalousie

On l'a compris. La pensée, surgie soudain dans l'esprit de Pascal Couture, avait été: "Elle veut quitter l'Almanarre à cause de Libertat." Cette pensée enveloppait cette autre, la même qui, depuis la veille, tourmentait son rival: "Qu'y a-t-il eu entre eux?" Injurieuse défiance que l'admirable garçon avait aussitôt voulu rejeter! Hélas! Le soupçon, une fois en nous, ne s'en va pas à notre gré. La même jalousie, qui rend un Libertat impérieux et dur, rend un Pascal Couture plus malheureux encore, mais si tendre dans sa misère, du moment que celle qu'il aime lui dit qu'elle l'aime! Il se mépriserait de ne pas la croire, il la croit, et c'est à lui-même qu'il en veut. La pupille de lady Agnès, si délicate, si émotive, s'était cabrée contre l'inquisition brutale du premier. Elle allait trouver, dans ce qu'elle devinerait des sentiments du second, un motif de plus de le chérir. Elle avait connu, ou mieux, pressenti, à l'occasion de Libertat, les cruautés de la jalousie de tête. Couture devait lui révéler la douloureuse, mais touchante, mais noble beauté de la jalousie du cœur!

Cette idée que Laurence désirait quitter le pays pour une raison qu'elle dissimulait, Pascal se serait donc défendu de même la discuter. Tout de suite, un mot bien innocent, tombé de la bouche du petit Virgile, avait posé de nouveau devant lui l'énigme des récentes relations entre sa fiancée et son rival de Toulon.

—"Alors, mademoiselle Albani, vous allez être Mme Couture? Ah! que je suis content!" s'était écrié l'enfant, lorsque les deux jeunes gens lui avaient annoncé la nouvelle.

—"Ça nous portera bonheur," avait dit Laurence, "qu'il nous ait félicités le premier."

Ces félicitations n'avaient certes pas porté bonheur à Couture, car le petit garçon avait ajouté, avec l'inconscience de son âge:

—"Ah! vous serez bien plus heureuse avec lui!"

Avec qui donc aurait-elle été moins heureuse? Quelle comparaison s'était présentée spontanément à cette jeune imagination, et pourquoi? Pourquoi, une heure plus tard, Mme Albani et Marie-Louise s'étaient-elles regardées l'une et l'autre, étrangement, quand le pauvre *goy* s'était avancé, de sa jambe boiteuse, vers les deux femmes, conduit par Laurence qui lui donnait la main? Elle n'avait pourtant dit qu'une phrase si simple, et qui aurait dû, après leurs bons et longs rapports de voisinage, être accueillie si joyeusement:

—"Maman, vous n'avez qu'un fils. Vous en aurez deux, si vous dites oui à ce que va vous demander Pascal. Moi, je lui ai déjà dit: oui."

Pourquoi ce même regard d'une interrogation étonnée, presque déçue, avait-il assombri les prunelles d'Antoine Albani, rentré juste à cette minute, quand sa femme lui avait appris la grande nouvelle? Pourquoi cette sévérité singulière, soudain empreinte sur le visage de Marius, fixant sa sœur? Aimant Pascal comme il l'aimait, pourquoi l'avait-il embrassé presque avec gêne? Et, surtout, pourquoi ce père et cette mère n'avaient-ils pas protesté plus vivement, quand leur futur gendre avait annoncé—en proie à quel embarras!—son projet de vendre son domaine et de partir pour l'Algérie? Une fois déjà, il est vrai, ils avaient laissé leur fille aînée les quitter; mais, durant son exil auprès de lady Agnès, ne répétaient-ils pas combien ils se languissaient d'elle? Estimaient-ils donc, eux aussi, qu'il valait mieux que le jeune ménage ne vécût pas trop près de Toulon? Pourquoi?

—"Il y a une chose dont je suis sûr," s'était-il dit, aussitôt qu'il s'était retrouvé seul en face de lui-même et pour faire taire la voix intérieure. "Elle est une honnête fille. S'il s'était passé entre elle et ce Libertat quoi que ce fût dont elle eût à rougir, elle me l'aurait avoué. Elle ne voudrait pas devenir ma femme sur un mensonge. Donc, il n'y a rien eu."

Cet acte de foi dans la probité de Laurence se renouvela pour ce grand et généreux cœur, à toutes les heures, à toutes

les minutes, pendant les jours qui suivirent, et toujours en silence. Il se fût méprisé de poser à la jeune fille une question qu'il ne se permettait pas de se formuler à lui-même. L'inexprimé n'en est pas moins torturant, surtout dans le bonheur. On n'est vraiment heureux qu'en l'étant avec toute son âme, et cet effort pour cacher à une fiancée adorée un point de sa sensibilité, lancinant et paroxystique comme une névralgie, eût empoisonné pour le jeune homme cette première et ravissante joie de ses accordailles, sans la dérivation forcée que lui imposait le règlement des derniers rapports entre l'enfant et sa famille. Il fallut d'abord qu'il le conduisît chez ses parents, devant le cercueil de son frère. Le père Nas était venu lui-même chercher son garçon à la bastide. Ce vieux tâcheron, intoxiqué d'alcoolisme, était arrivé comme hébété.

—"Faut qu'y lui dise adieu à ce pauvre Victor, tout d'même!..." avait-il suggéré après un aparté de quelques minutes, où il avait demandé à Couture un acompte sur le prix convenu entre eux pour le louage de son fils.

—"Vous ne venez pas aussi?" avait-il ajouté. Le protecteur, pour ne pas quitter son protégé, avait accepté cette invitation dont le sens lui fut révélé bientôt par la soudaine éclipse du père.

—"J'ai une course à faire," avait dit l'ivrogne, "je vous rejoindrai à la maison." Il avait disparu dans la direction d'un bar dont il était l'habitué, avec l'évident projet de prélever, sur l'avance reçue, deux ou trois apéritifs de consolation, avant que la terrible femme qui gouvernait tout chez lui n'eût mis la main sur cet argent! Pascal et Virgile continuèrent donc leur route seuls. Quand ils eurent gravi la ruelle caillouteuse qui conduisait, dans la ville haute, à la demeure de Nas, ils trouvèrent la porte barrée par un flot de gens qu'attirait la curiosité d'un si tragique événement. Ils s'écartèrent devant le frère, dont la pâleur et le trouble provoquèrent un murmur de commisération. "*Coumo de peino*" (1) entendait murmurer autour de lui l'assassin par imprudence, qui n'osait pas lever les yeux. Quelle épreuve, et surtout d'entrer dans la chambre à coucher où se tenait Mme Nas, sa belle-mère à lui, mais la mère du mort! Celui-ci reposait sur le lit, habillé de ses plus beaux vêtements, et presque méconnaissable. Il était tout enflé par son séjour de plus de soixante heures dans l'eau, verdâtre, et déjà décomposé. Des bouquets de narcisses et des branches de mimosas en fleurs, apportés par les voisins, s'amoncelaient autour du cadavre. Leur violent arome n'empêchait pas qu'une écœurante fétidité ne remplit la pièce, où les commères du quartier défilaient les unes après les autres. Chaque fois qu'une visiteuse passait le seuil, Mme Nas recommençait de crier et de vociférer, comme si son désespoir se renouvelait avec chaque arrivée d'un nouveau témoin. Par ce besoin d'exaspérer des émotions vraies en les exprimant, qui est la tare de certaines natures méridionales, elle se faisait la comédienne de sa propre douleur. Elle souffrait pourtant avec toute sa chair, comme en témoignait le vieillissement de son masque. L'autre semaine, elle avait les trente-cinq ans de son extrait de naissance. Aujourd'hui, elle en avait quarante, cinquante. Elle n'avait plus d'âge. Elle avait été très jolie; il lui restait de sa beauté une masse énorme de cheveux noirs et de grands yeux, noirs aussi, dont la flamme brûlait dans un visage amaigri par la mauvaise nourriture, tanné par le travail au grand soleil, et défiguré par la perte de plusieurs dents de devant, qui mettait comme un trou sombre dans sa bouche aux lèvres trop minces. Quand elle aperçut Virgile, un rictus crispa les coins de cette bouche méchante, et ses yeux dardèrent la haine; mais il y avait un public, et ces signes d'une aversion presque animale, aperçus seulement par Couture et celui qui en était l'objet, cédèrent la place aussitôt à un grand geste de démonstration théâtrale. Ses plaintes redoublèrent et devinrent des hurlements. De ses deux bras étendus, elle montra le lit au petit garçon qui tremblait de tout son corps. Il marcha, cependant, jusqu'auprès du cadavre de sa victime, poussé par Couture, qui le força de s'agenouiller, et, s'agenouillant lui-même, il souffla tout bas au meurtrier:

—"Demande-lui pardon."

Puis, se relevant en même temps que l'enfant, après une prière prolongée:

—"Hé bien! madame Nas," dit-il à la marâtre, "je vous l'emmène, n'est-ce pas? Je lui commande son deuil. C'est entendu avec son père."

—"Faites, monsieur Pascal," repartit-elle durement. "Pour sûr que je n'ai pas le cœur à m'occuper de lui aujourd'hui." Elle ne put se retenir d'ajouter:

—"Le voir là, et qui ne pleure seulement pas!"

—"Je vous le ramènerai pour l'enterrement," reprit Couture, sans relever la phrase injurieuse. "Nas m'a dit que c'était à Saint-Louis, demain à neuf heures."

—"Oui," répondit-elle.

Et, comme d'autres visiteurs arrivaient, elle déchira l'air de ses sanglots avec une abondance de larmes qui semblait augmenter à mesure, au lieu de s'épuiser. A la faveur de cet afflux de gens, Pascal put emmener l'enfant dont le tremblement ne s'arrêtait pas, et qui, à peine dans la rue, supplia:

—"Allons-nous-en vite... Vous avez vu comme elle m'a regardé, monsieur Couture. Si elle m'avait demandé, j'aurais tout dit."

—"*Il faut* pourtant que tu la revoies," insista Pascal, "et *il faut* que tu ne dises rien."

—"Je ne sais si je pourrai, monsieur Couture. Quand elle est là..."

—"*Il faut* que tu puisses, à cause de moi. Oui, à cause de moi. Tu ne veux pas que j'aille en prison?"

—"Vous, en prison?"

—"Oui, moi," dit Pascal, "pour faux témoignage. J'ai déposé que j'avais vu le père Brugeron ramasser la bicyclette, et je ne l'avais pas vu. J'ai menti, moi, Couture, à cause de toi, parce que j'ai cru que je pourrai faire de toi un honnête homme, si tu te repens et si je te garde. Conduis-toi en homme dès maintenant. Dis-moi que tu me dois le silence, et garde-le."

—"Je penserai à vous, monsieur Couture, quand je serai devant elle. Et alors elle ne me fera pas peur."

—"Pense surtout à ce que je t'ai déjà dit, que je veux avoir sauvé un honnête homme," répéta Pascal.

—"Je serai un honnête homme, monsieur Couture. Je vous l'ai déjà promis et je vous le promets encore," répondit l'enfant, et, prenant la main de son grand ami, il la lui baisa, en ayant soin de ne pas poser sa petite bouche sur le doigt blessé. Puis, câlinement:

—"Je ne vous ai pas fait mal, monsieur Couture?... Vous verrez. Vous verrez. Vous ne regretterez pas de m'avoir pris, ni vous, ni Mme Laurence."

—"Tu l'aimes bien, Mme Laurence?" demanda Pascal.

—"Oh! oui," fit l'enfant avec la ferveur que ces petits êtres, tout spontanéité, apportent à l'effusion de leur reconnaissance.

Le jaloux eut au bord des lèvres une question. Allait-il la poser?

—"Tu as dit, ce matin, qu'elle serait plus heureuse avec moi. Plus heureuse qu'avec qui?"

Il regardait la grosse tête de Virgile, un peu engoncée entre ses épaules hautes. Dans cette boîte osseuse, allaient et venaient des images où Laurence était mêlée, les souvenirs de paroles entendues. S'il pouvait, lui, Pascal, voir ces images, connaître ces souvenirs, il saurait des choses qu'il ne savait pas, sur les rapports de sa fiancée et de ce Pierre Libertat, dont il avait tant cru qu'elle l'épouserait. Mais faire parler un enfant, qui ne se rend pas compte de la portée de ses phrases,—cet abus de confiance lui répugna trop. Non. La phrase d'inquisition ne serait pas prononcée, et, continuant de regarder l'enfant il pensait, comme Laurence chez ses parents quelques heures plus tôt:

—"On ne sait jamais tout de quelqu'un. C'est si triste!"

Plus tard, la jeune fille et lui devaient, en se racontant tendrement leurs intimes réflexions durant ces jours-là, trouver une infinie douceur à cette ressemblance dans leurs façons de sentir. En ce moment, et jaloux, cette vision de la solitude où nous emprisonne notre ignorance du cœur d'autrui, accablait Couture. Cette mélancolie grandit encore dans le magasin de confections où il dut entrer avec le petit, pour lui acheter des vêtements de deuil. Il écoutait la marchande qui prenait mesure à l'enfant, et commentait l'accident de Victor, dans une si totale ignorance de la vérité! Un soupçon, même le plus léger, l'aurait consterné, et cette illusion lui était douloureuse.

—"C'est-y malheureux," disait cette femme, son mètre à la main! "A son âge, perdre un frère si gentil, et comme ça!... Mais, aussi, donner un vélo à un gamin de

(1) Comme il a de la peine!

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

3-1 F.

onze ans!...—Lève ton bras, mon petit.—Ce que j'en vois de ces gosses, sur ces sales machines!... Et ça court!... Faut les voir aux descentes... Ce qui m'étonne, moi, monsieur Couture,—lève ta tête, pour ton tour de cou,—ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas deux ou trois par jour qui se cassent les reins et la tête!... Ça vaudrait mieux, peut-être; ça corrigerait les parents!—Allons mon petit, quitte ton habit. Bon. Passe cette manche, cette autre. Boutonne-toi. Mets la ceinture... —C'est un amour, en noir, ce gosse," conclut-elle après avoir tiré par le bas le veston-blouse dont elle avait revêtu l'enfant. Et, tapotant les plis afin de les effacer:

—"Regarde-toi dans la glace pour te consoler... Ah! il en a du cœur, ce mignon. Ça se voit, monsieur Pascal. Ce n'est pas comme la petite Guigue, vous savez, celle qui a perdu sa maman, la semaine dernière. "Vous voyez mon chapeau," qu'elle m'a dit, "madame Margaillon, je n'en ai jamais eu un si beau." Et elle riait. Péchère! Elle était heureuse, oui, heureuse, monsieur Pascal! Et une si bonne maman!... Au lieu que celui-ci.. Tiens, laisse-moi t'embrasser, pauvre bijou!..."

—"Non, nous ne savons rien les uns des autres," se redisait Couture, le lendemain encore, en suivant le convoi de Victor, derrière le père Nas, qui, cette fois, donnait la main à Virgile.

La mère n'était pas venue, d'après la vieille coutume de quelques pays de Provence, où les plus proches demeurent au logis à se lamenter, pendant que l'on enterre les personnes qu'ils pleurent. Ils étaient les seuls dans le cortège, Pascal et l'enfant, à connaître la vérité sur la tragédie que représentait la mince et courte bière, drapée de blanc et parée de fleurs. Et, puis, le souvenir de la soirée de la veille, passée auprès de sa fiancée sous les mimosas embaumés de la maison Albani, le faisait se répondre:

—"Mais si. Nous savons les caractères, nous savons les cœurs, si nous ne savons pas les actes. Alors, nous devons croire que ces actes ont ressemblé aux cœurs et aux caractères. Ce qu'il y a de certain, c'est que Laurence, avant-hier, prenait le thé avec Mme Libertat. Le fils lui faisait la cour. Il ne la lui fait plus, puisqu'elle m'épouse. Ça, c'est certain aussi. Que se sera-t-il passé?... Quelque affront de la mère, sans doute, ou du fils. Ces gens riches, avec nous autres, ça se croit tout permis. Alors, elle aura réfléchi. Elle se sera dit: "Pascal est un brave garçon. Il m'aime. Vaut mieux que je l'épouse."

Cette explication, si peu conforme à la vérité, et pourtant si vraisemblable, achevait de navrer le jeune homme, au lieu de le consoler. Mentalement, il se comparait, lui le cultivateur boiteux, à l'élégant cavalier, et son monologue intérieur se prolongeait, tandis que le convoi entrait au cimetière, que le prêtre prononçait les dernières prières et que le cercueil descendait dans la fosse, où le terrible secret du fratricide s'ensevelissait pour toujours, lui aussi.

—"Oui, elle m'épouse; mais c'est par pitié, parce qu'elle a vu comme je souffrais. C'est par raison. Hé bien! Je l'aimerai tant, qu'il faudra bien qu'elle m'aime à la fin... Qu'elle m'aime? On ne peut pas m'aimer. Surtout elle, une presque dame! Elle si gentille avec moi, hier soir. Mais c'était pour moi. Ce n'était pas pour elle."

On le voit. Ce simple, ce primitif en arrivait, par la naturelle délicatesse de son cœur, à concevoir des susceptibilités sentimentales auxquelles il n'aurait pas su donner forme avec des mots. Mais il les éprouvait, et des résolutions romanesques s'ébauchaient dans cette âme de poète, enfermée dans ce corps disgracieux et dans cette condition si humble:

—"Pourvu qu'elle ne se repente pas, et qu'ensuite elle considère comme liée d'honneur à ce mariage! Hier, j'étais trop ému, je ne lui ai pas dit qu'elle restait libre de reprendre sa promesse, que je ne lui en voudrais pas, si elle le faisait. Il faut que je lui dise, avant que le mariage ne soit tout à fait annoncé, aujourd'hui. Et puis, je verrai ce qu'elle répondra... Je verrai? Est-ce qu'on voit jamais? Quand même, je dois lui dire ça."

Il y avait, dans cette résolution, un peu de cet appétit du martyre pour ce qu'ils aiment, tendre et sublime folie des grands amoureux. Afin de l'exécuter plus vite, poussé aussi par le passionné désir de revoir Laurence et d'apaiser cette tempête d'idées par la réalité de cette chère présence, Couture, la cérémonie finie, se hâta vers la gare du chemin de fer du Sud, toujours suivi du garçonnet. Il avait bien calculé. Il arriva juste à temps pour monter dans le train. Quelques minutes plus tard, ils descendaient à la station de l'Almanarre.

—"Va m'attendre chez nous," dit-il à Virgile, "et ôte ton costume pour travailler. Tu commenceras de biner les rosiers."

Lui-même, d'une marche aussi rapide que le permettait son infirmité, il se dirigea vers la maison des Albani. Ce lui fut un saisissement, au sortir d'un petit bois d'oliviers, d'apercevoir à droite, et sur un étroit chemin de traverse, la silhouette de Laurence causant avec un homme à cheval, dans lequel il reconnaissait Libertat.

—"Elle ne lui a pourtant pas donné rendez-vous durant mon absence!" pensa Pascal. "Je deviens fou. Ce n'est pas possible."

Il pressa le pas vers le groupe avec cette autre idée, trop justifiée, que Laurence était l'objet d'une poursuite qu'elle n'avait pas provoquée. Le seul fait que les deux jeunes gens causassent ainsi dans un endroit découvert écartait toute hypothèse d'un rendez-vous clandestin. Qu'était-il donc arrivé? Tout simplement que Pierre Libertat n'avait pas voulu considerer comme définitive la parole de rupture prononcée la veille par la jeune fille. Il avait passé plus de quarante-huit heures à lutter, par amour-propre, contre son besoin de la revoir et de tirer au clair le soupçon qui continuait de lui meurtrir l'âme.

—"Si elle m'a joué," se disait-il "je me vengerai."

Sa jalousie s'exaspérait en méchanceté. Il gardait rancune à sa mère du malaise où il se débattait. Il n'avait pas dîné avec elle la veille, également incapable de se taire sur le sujet qui lui tenait au cœur, et de supporter que la dénonciatrice lui en parlât. Il était allé dans un des restaurants du port, hanté par des officiers. Il y avait retrouvé quelques camarades. Cette reprise de contact avec son ancien métier avait encore assombri son humeur. Après une nuit d'insomnie, une dépêche reçue de son écurie lui avait servi de prétexte à ses propres yeux pour prendre le train qui va de Toulon à Hyères. Il y avait lieu, en effet, d'examiner le cheval malade dont il avait parlé lors du thé, en vue d'une décision définitive. Le jeune homme avait eu le courage de choisir la grande ligne pour son voyage, au lieu de celle du Sud qui s'arrête à l'Almanarre. De la gare d'Hyères il était allé droit à son écurie, où l'attendait le vétérinaire. La consolation finie, il avait dit:

—"Sellez-moi Cyrano, je vais lui donner un temps de galop."

C'était le pur sang sur lequel il se promenait d'habitude sous les beaux pins maritimes du Ceinturon, au pied desquels Victor était allé à cette cueillette des champignons, d'où il n'était pas revenu. Libertat s'était bien dirigé là, d'abord à grande allure. La vue de la chaussée lui avait rendu plus présente la scène du meurtre, telle que Laurence la lui avait racontée, puis, par association d'idées, Laurence elle-même. Irrésistiblement et sans tenir compte, cette fois, de son orgueil blessé, il avait trotté dans la direction de la campagne Albani. D'ailleurs, il avait imaginé un moyen d'amorcer la conversation, croyait-il, sans trop s'humilier. Comme il contournait le domaine, pour éviter la mère et la sœur, occupées de rechef à nouer des bouquets dans un carré de violettes, il vit qu'une forme de femme sortait de la maison et marchait rapidement du côté opposé à celui où les travailleuses se tenaient accroupies. C'était Laurence, qui, désireuse de causer avec son fiancé, dès le retour de l'enterrement, se hâtait vers la bastide de Couture, sans soupçonner le menaçant voisinage du prétendant repoussé. Celui-ci connaissait assez la position respective des deux propriétés: celle des Albani et celle de son rival, pour deviner où allait la jeune fille. Un autre détour lui permit de gagner le mince sentier par où elle s'avançait, en s'abritant contre un rideau serré de noirs cyprès derrière lequel il l'attendit. Quand elle fut à portée, il déboucha de sa cachette, et fonça soudain sur elle, aussi vite que le permettait l'étroitesse du chemin, dressé en crête entre les cultures. Contraint de poser son sabot sur de véritables éboulis, Cyrano, nerveux comme un animal de race, bavait sur son filet, en secouant sa tête et dansant un peu. Libertat le calmait de la voix, et caressait de la main son encolure, toute moite du galop de tout à l'heure. Même à cette seconde d'extrême émotion, le sentiment, de sa force et de son adresse donnait de l'arrogance à sa hautaine physionomie. Un rien de timidité eût peut-être touché Laurence. Contre cette expression-là, celle du dominateur, elle se raidit, et c'est de nouveau un visage fermé qu'il rencontra en face de lui, lorsqu'il l'aborda, en prononçant la phrase qu'il avait diplomatiquement préparée:

—"Mademoiselle, j'ai réfléchi. Ce malheureux enfant dont vous m'avez parlé, je m'en charge, et sans conditions, comme vous le désirez, sans autre renseignement. Je suis venu vous demander son nom, et, de ce pas, je vais à Collobrières m'entendre avec un de mes fermiers. Pour Cyrano, cette course est un jeu."

Et, flattant l'impatiente bête:

—"*Keep quiet, my boy.*"

Le rusé personnage avait constaté, au cours de ses entretiens avec Laurence, qu'elle tressaillait toujours un peu, quand

elle entendait parler anglais.—Elle revoyait lady Agnès.—Cette fois, elle parut insensible aux réminiscences qu'il avait cru adroit d'évoquer. Froidement, avec un air de dignité qui révélait un parti pris de la tenir à distance, elle répondit:

—"Je vous remercie, monsieur Libertat, mais tout est arrangé, maintenant. M. Pascal Couture garde le petit. Je n'en suis pas moins très sensible à votre offre. Je ne vous fais pas l'affront de vous rappeler votre parole, à propos de lui et de son malheur. Je compte sur votre absolue discrétion."

Tandis qu'elle parlait, une nervosité gagnait le jeune homme. Il esquissa, malgré lui, un geste d'impatience, dont le contrecoup sur les barres trop tendres de sa bête la fit danser et se défendre.

—"Voyons, voyons, Cyrano...," dit-il en raccourcissant ses rênes et retenant l'animal. "Décidément," continua-t-il avec un sourire, "il n'y a pas que les dames de susceptibles."

Et, s'adressant plus directement à Laurence:

—"Ne parlons donc plus de ce petit garçon... Je suis venu pour vous dire une autre chose: c'est que vous m'avez mal quitté, hier, mademoiselle, et que j'en ai eu beaucoup de peine."

—"Ne continuez pas à me parler sur ce ton, monsieur Libertat," interrompit-elle. "Je n'ai pas, je n'ai plus le droit de vous écouter."

Dans ce passage du: "Je n'ai pas" au: "Je n'ai plus," elle avait mis une énergie qui soulignait encore la différence des deux phrases. Elle regarda le jeune homme bien en face, et, simplement:

—"Depuis hier, je suis fiancée," dit-elle.

—"Avec M. Couture, sans doute?" fit-il ironiquement.

—"Avec M. Couture."

C'était la minute même où Pascal sortait du petit bois d'oliviers. Comme il apercevait Libertat, Libertat l'aperçut.

—"Hé bien!!" dit-il, en ramassant son cheval d'un si brusque mouvement que celui-ci se cabra tout à fait, "vous l'épouserez peut-être, mais vous épouserez quelqu'un que j'aurai cravaché."

L'inqualifiable menace qu'il proférait ainsi s'accompagnait d'une expression sinistre de ses traits, décomposée par la secousse de la colère. L'amour contrarié a de ces accès de violence qui touchent au délire, quand il est uniquement fait de désir. Le jeune homme riche, très vaniteux au fond de sa noble et historique origine, n'avait jamais eu pour la fille d'Antoine Albani qu'un sentiment de cet ordre. La résistance de la jolie enfant avait surexcité cette fantaisie chez lui jusqu'à la passion, mais une passion toute physique. La vérité du motif qui l'avait poussé à l'offre du mariage se révélait à cette minute. La jeune fille le comprit, et, d'instinct, opposant à cette démence le calme qui dompte les frénétiques:

—"Non, monsieur Libertat," dit-elle simplement, "vous ne ferez pas cela."

—"C'est ce que vous allez voir," rugit-il.

—"Vous ne ferez pas cela," répéta-t-elle, "parce que vous êtes un Monsieur, d'abord, et parce que vous n'êtes pas un lâche."

—"Je ne suis pas un Monsieur," répondit-il, "je suis quelqu'un à qui l'on prend la femme qu'il aime et qui se venge."

—"Arrête-toi, Pascal," cria Laurence à Couture qui s'approchait en courant, et qu'elle voyait d'un coup d'œil, jeté en arrière, à cent pas à peine. Elle avança vers le cavalier furieux, si près que les naseaux du cheval étonné reniflaient contre sa poitrine.

—"Ecartez-vous," commanda Pierre; "mais écartez-vous!—.."

—"Vous me passerez sur le corps avant de le toucher..."

Ramassant une pierre, elle la leva en ajoutant, un rire de mépris aux lèvres, maintenant, et dans le rude langage d'une fille du peuple:

—"C'est du propre, pour un officier, de se battre avec une femme qui défend son homme."

Au même instant, on entendit la voix u peu essoufflée, mais ferme, de Couture, qui arrivait plus vite encore, au lieu d'obtempérer à la prière de Laurence. Les derniers mots de sa fiancée lui étaient parvenus, et il criait à son tour:

—"Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur Libertat?"

Pierre avait pâli, à croire qu'il allait s'évanouir. Ses paupières battirent sur ses yeux, dans un spasme de lutte intérieure. Le courage de la jeune fille, la fière attitude du jardinier, qui contrastait d'une façon si humiliante avec son propre égarement, cet appel à son passé d'officier, la bassesse de cette agression dont la vilenie apparaissait plus ignomineuse devant le geste de défense de ce frêle bras dressé contre la tête du cheval et la boiterie du rival ainsi menacé—tout rendait la raison à l'insensé. Il s'était repris. Dans le sursaut de son honneur enfin retrouvé, son visage changea. Une ondée de sang revint à ses joues et à son front. Il avait honte. Avec la même brusquerie qu'il avait eue, tout à l'heure, pour brandir sa cravache, il jeta cette cravache très loin dans le champ, à sa droite. Puis, d'une voix rauque, tant cette révolution de tout son être lui serrait la gorge, et sans répondre à Couture:

—"Mademoiselle," dit-il, "je viens d'être fou. Je vous demande pardon. Oubliez-le."

Il faisait reculer son cheval en parlant, faute d'espace pour tourner sur la mince crête. Pendant cinq minutes, Laurence et Pascal le virent qui contraignait ainsi la bête, écumante et nerveuse, à se retirer jusqu'au terre-plein où le cavalier put enfin faire volte-face, et il partit à toute bride.

—"Laurence," demanda Pascal après un silence, "il t'avait donc dit qu'il t'aimait?"

—"Oui," fit Laurence, "avant-hier. Il m'avait demandé d'être sa femme."

—"Et tu m'as préféré?" interrogea-t-il.

—"Non," répondit-elle d'un accent profond. Elle le regardait avec des yeux où passait toute son âme, si longtemps troublée par les contradictions de sa destinée, si partagée entre les mirages de la vie que lui avait fait mener la dangereuse charité de sa protectrice et les conditions réelles de son sort. Tout était simple dans cette âme, à présent, tout était clair. Elle avait compris que cette délicatesse des choses, tant goûtée par elle chez lady Agnès, n'était que la transposition d'une autre délicatesse: celle du cœur. Cette délicatesse-là, elle la rencontrait, vivante et complète, dans cet humble camarade de son enfance, et, continuant de le contempler avec une émotion attendrie, elle répéta:

—"Non, je ne t'ai pas préféré. Je t'aimé."

Et Pascal comprit qu'elle disait vrai.

Février-septembre 1919.

FIN

Dans le prochain numéro:

"MOI ET L'AUTRE"

de JULES CLARETIE

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

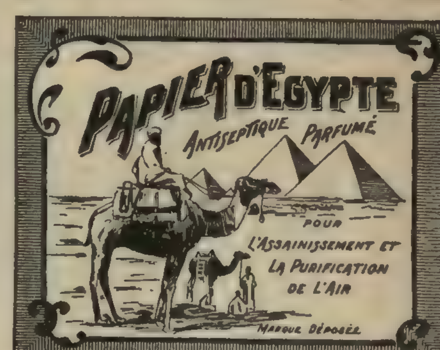
M. GEORGES MOREAU

ou

M. STANLEY MILLS

274, Rue Clark - - MONTREAL

Tél: Main 8037



LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

POUR LE MARIAGE IL EST ULTRA-CHIC D'OFFRIR DES FLEURS DE CHEZ

ED Fernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

4-1 F.

Les Confitures *Raymond*

—sont toujours de qualité supérieure.



Essayez:

Confitures RAYMOND

Marmelade RAYMOND

Sirop de Table RAYMOND
(en bouteilles)

Marinades RAYMOND

Catsup RAYMOND

Tous ces produits sont préparés avec grand soin, et vous donneront entière satisfaction.

Exigez-les. N'acceptez pas d'imitations

LE COURRIER DE MADELEINE

(*Suite de la page 40*)

LA FEE DU FOYER.—Mais ne cherchez pas si loin, voyez donc l'annonce qui précède notre Courrier et qui vous fait connaître la fameuse marque des confitures Raymond, la meilleure sur le marché, reconnue pour la supériorité des produits employés. A quoi bon se tuer à faire des confitures, puisqu'une bonne maison se charge de nous les préparer au prix coûtant à la maison. 2. Le "Baby's own soap" est le savon le plus recommandé pour les bébés et pour tout le monde. Il est fait de pure glycerine et très agréablement parfumé. 3. La "Farine Regal" est de fabrication canadienne, et même française, et elle jouit d'une réputation absolument enviable. Elle possède un livre de recettes des plus intéressants qu'elle distribue à sa clientèle sur demande. 4. Vous pensez aux heures tragiques, il faut bien y penser puisqu'elles ne nous oublient pas et que fatalement tous, nous mourrons. Alors pour nous assurer des funérailles décentes, et même somptueuses, sans que ceux que vous laisserez derrière vous aient à encourir d'énormes frais, adressez-vous à la Société co-opérative des frais funéraires qui moyennant une assurance, vous garantit tous les détails funèbres, exécutés d'après votre propre volonté.

AMIE DES FUMEURS.—Si vous aimez d'autres que les "Pall Mall". Elles sont dans de jolies boîtes, et parfument délicieusement. Ce sont les cigarettes des gens chics, et vous les pouvez servir sans inquiétude, certaine de rester dans la note d'élégance où vous désirez vous confiner, avec raison.

MAMZELLE JOSETTE.—Vous êtes à la tête d'un petit avoir dont vous vous inquiétez, peu versée que vous êtes dans l'administration d'un bien, ne connaissant rien à l'immeuble pas plus qu'aux finances. Alors pourquoi ne pas avoir recours aux services d'une institution aussi renommée comme l'Administration Générale qui administre avec succès nombre de successions? Moyennant un faible pourcentage, cette institution financière s'occupera de vos propriétés et placements avec une attention et un dévouement absolus. Essayez, et vous m'en direz vite des compliments.

MELISSE.—Tous vos bons souhaits me touchent infiniment, et je vous sais gré de me les adresser avec tant d'enthousiasme sincère.

PRUDENTE.—A chaque naissance, il faudrait courir à la Caisse Nationale d'Economie, et toutes les mamans devraient demander que leur nouveau-né soit inscrit, sur un livret, au lieu de réclamer un bijou, ou un cadeau quelconque... Quel désir doit être plus vif dans le coeur d'une jeune maman que celui d'assurer l'avenir du petit être qu'elle vient de mettre au monde? La Caisse Nationale d'Economie, dont vous verrez le détail dans nos annonces, assure après 20 ans, une rente viagère à tous ses sociétaires. Cette rente est la promesse que votre enfant sera à l'abri de la misère quoiqu'il advienne. Et quelle joie peut-être meilleure au coeur des parents que de sauvegarder l'avenir de leurs petits. Il faut donc commemcer dès la naissance, ne pas attendre, afin que dès la vingtième année, votre fils ou votre fille puisse compter sur cette petite rente qui les aidera à poursuivre leur vie.

J. B. C.—Je suis très sensible à votre aimable appréciation.

JEAN PLEURE.—Est charmant, et je le remercie.

AMANT DES LIVRES.—La Maison Déom a une clientèle de livres et de revues, et elle possède la confiance du public de tout le pays. En consultant les annonces qu'elle publie dans notre revue, vous vous rendrez compte de la façon magnifique dont elle sert ses nombreux clients. Oui les vers qui lui étaient dédiés dans notre dernier numéro marquaient un éloge, fort bien mérité.

PETIT OISEAU BLEU.—Oui, je les aime bien, et plus encore que je ne le leur dis. Leur affection si spontanée, leur dévouement si entier me va au coeur,et alors, comme cela devient facile d'aimer celles qui me donnent avec leur affection, toute leur confiance.

HELENE.—Merci, le souvenir est charmant, et l'attention délicate.

CHARLES COUTURE.—La réponse à votre lettre nous est revenue. Voulez-vous me redonner votre adresse afin que je puisse de nouveau communiquer avec vous?

MLLE MARIE B.—Merci encore et encore. Que mes lectrices sont aimables, aimantes, aimées!

UNE QUEBECOISE.—Vous ne m'avez toujours apporté que de la douceur et de la joie. Rien d'étonnant que vous ne soyez devenue très chère.

R. DE L. L.—J'ai déjà répondu à ces objections, et je regrette bien sincèrement d'avoir peiné une âme aussi délicate que la vôtre. J'espère que vous êtes maintenant contente et rassurée.

HEUREUSE DU MOMENT.—Puissiez vous devenir l'Heureuse de toujours. Cela sera bien dû à votre coeur charmant.

LAURA T.—J'apprécie de plus en plus, votre concours intelligent, et vous en remercie affectueusement.

Mme VALMORE S.—Vous ne sauriez croire le nombre de revues qui tous les mois n'arrivent pas à destination, malgré l'envoi régulièrement fait. Vous avez bien fait de réclamer, et j'espère que le service des postes va maintenant vous remettre régulièrement votre exemplaire. Merci des jolis compliments.

HELENE.—Reçu le souvenir de Noel, et tous mes voeux s'en sont allés vers vous.

PETITE PIERRETTE.—Si vous saviez combien la vie est triste et vide, quand l'on n'a rien dans la tête pour l'embellir, vous deviendriez vite courageuse et studieuse... Je sais que ce n'est pas facile de convaincre les petites filles qui n'aiment pas le travail, mais je voudrais tout de même vous convertir, en vous disant que vous vous préparez une vie ennuyeuse, désenchantée, et insipide. Tandis qu'instruite, vous jouiriez de tout, ignorante, vous ne jouirez de rien.

PAT.—La Maison Gernaey peut vous offrir les plus belles fleurs, et les plus artistiquement disposées. Elle met aussi à votre disposition des plantes merveilleuses.

JACQUES.—Comment ne pas répondre à un plaisir, par un plaisir. Merci de tous vos bons renseignements, et de l'accueil si aimable que vous faites à La Revue Moderne. Je vous en remercie, en vous assurant de ma gratitude.

ROSE A. B. S.—O la bonne lettre, et jolie aussi, et si vibrante de sincérité. Elle m'a fait chaud au coeur, croyez-le bien. Merci du renseignement, et croyez à ma reconnaissance très vive.



Les dernières façons de se coiffer.

MARIA T.—Comme vous avez été gentille et bonne, et avec quel coeur, je vous en remercie.

CHRISTIANA.—Je suis toujours contente de retrouver des amies, même sous le voile de l'anonymat. Ces romans sont trop jeunes, et comme la revue n'est pas faite spécialement pour les jeunes filles, il me faut essayer de concilier tous les âges, et varier le plus possible. Je sais que cette industrie est assez pratiquée au foyer, mais j'ignore totalement si elle donne un rendement satisfaisant le mieux serait de vous renseigner sur place, car autrement vous risquez d'être induite en erreur.

Le plus sûr moyen serait de vous assurer la clientèle d'une maison, et de cette façon, vous pourriez marcher sans inquiètude. Je vous souhaite du succès.

LA BANQUE DE MONTREAL.—est l'une des plus grandes banques du monde entier, elle arrive, sinon en troisième, du moins en quatrième par l'importance et la richesse.

H. CHAILLEZ.—Comme c'est doux de vous lire. On ne s'en lasserait jamais. Guérissez-vous vite, et gardez-moi toute votre chaleureuse sympathie.

MARIE C. G.—Vous êtes le plus exquise des amies, et je vous remercie affectueusement.

MARIE ANNE B.—La Revue Moderne nous rapprochera dans une parfaite sympathie, et vous oublierez ainsi la distance qui vous sépare de votre patrie tant regrettée. Merci de la réponse que vous avez donnée à ma lettre.

ANGELEINE B.—Merci! Ce que tous mes amis sont bons, et mes amies gentilles Il fait soleil dans notre courrier et soleil aussi dans nos coeurs, n'est-ce pas?

Mme J. M. F.—Mais je connais bien nombre des vôtres, et j'ai du vous voir vous-même, quand toute petite vous passiez par ma ville natale. Nous sommes donc amies, puisque des "payses". Votre billet m'a agréablement surprise, et je vous remercie de me dire si gentiment que vous serez heureuse d'aider à la diffusion de La Revue Moderne. Comment ne pas trouver le grand succès, avec de telles sympathies.



Jolie façon de se coiffer pour une toute jeune fille.

GOURMANDE.—Rien pour vous ne surpasse la Maison Kerhulu et Odiau, pour la succulence des mets, et l'élégance des détails. Le thé de cinq heures y est fréquenté par tout ce que Montréal compte de beau public, et au dejeuner d'une heure vous y rencontrez tous les gourments de la cité. Si vous avez un thé, une réception, un diner, n'allez pas ailleurs. Vous pouvez faire préparer vos entrées, comme vos glaces, vos hors d'oeuvres comme vos gâteaux, vos vols-au-vent, croustades, vos galantines, vos crèmes, gelées petits fours etc. Tout est bon, joli, chic en un mot. On ne mange nulle part aussi bien.

Mme E. A. F.—Je suis touchée de votre bonne sympathie, et vous en remercie, en mettant une caresse sur la tête de vos blonds chérubins.

Mme H. BERNARD.—A vous aussi, mon plus chaleureux merci.

Mme AIME R.—Je vous sais un gré immense de votre bienveillance envers la Revue Moderne.

HORTENSE H.—A vous aussi, un merci et un sourire.

Mme H. R. GER.—Tous mes remerciments pour votre empressement aimable, et soyez assurée que j'apprécie hautement votre douce sympathie.

ANGELINA L.—Merci aussi à vous qui m'avez apporté votre concours intelligent et charmant.

TOUT DONNER POUR UN COEUR NOBLE.—Votre idéal est magnifique, et s'explique par l'enthousiasme qui vous a enlevée devant tant d'héroisme et tant de gloire. Vous étiez trop jeune à ce moment pour participer à une grande guerre les occasions ne vous manqueront pas d'exercer votre dévouement. En vous adressant à la St John Ambulance, Mrs Henderdon, dans l'immeuble Drummond, coin des rues Peel et Ste Catherine, vous pourrez peut-être avoir la place d'infirmière, dans un hôpital militaire, place que vous ambitionnez avec tant de dévouement.

MARIETTE C.—Vous trouvez adorables, les illustrations de la maison Laberge. Que diriez-vous alors, si vous visitiez ce magasin, l'un des plus beaux magasins de fourrure de Montréal, où l'on est admirablement servi. Les commandes de la campagne sont aussi scrupuleusement exécutées. L'on n'a qu'à écrire à l'adresse mentionnée, et à bon compte, l'on obtient le maximum de belle et bonne fourrure.

LIONELLE.—Vous êtes une jeune femme bien aimée, et comprenant bien votre bonheur. C'est là le grand art d'être heureux. Oui, je suis maman, et je comprends la joie que vous donne la maternité. Merci pour la revue qui est toute fière de compter une amie telle que vous.

UN OUVRIER.—Merci pour les bons souhaits, et pour la jolie tête que j'essaierai de faire reproduire, ce qui ne sera pas facile, étant donné qu'elle est en couleur. J'ai lu votre article avec intérêt, et je l'ai aimé. Vous avez raison de parler ainsi de la femme française; elle mérite d'ailleurs tous les éloges.

ALINE CLOUTIER.—Le Long du Chemin" est en vente chez Déom et Fils, dont vous trouvez l'annonce dans ces pages mêmes.

Mme ALBL. C.—De tout coeur, merci pour vos aimables souhaits.

KENAVO.—Certes mes anciens sont les bienvenus, toujours, et je veux que vous soyiez ici, chez vous, plus encore que vous ne l'étiez là-bas.

LEONTINE.—Oui, vous avez bien fait de parler comme vous l'avez fait. Les situations nettes sont les seules acceptables. Et il ne vous faut rien épargner pour sauvegarder votre bonheur futur.

MIA MARGA.—Quelle joie de vous retrouver, vous aussi, et heureuse et aimée. Vous méritiez bien le bonheur qui vous est donné, et je me réjouis de cette justice du sort. Fixez le temps, et vous l'aurez, tel que vous le désirez. N'oubliez pas de revenir souvent.

PALE ETOILE DU SOIR.—Je suis flattée de la confiance que vous me témoignez, et qui me permet de vous rassurer sur la valeur du terme employé par cette parente, et qui n'a pas du tout le sens injurieux que vous lui avez prêté. Cela ne veut rien dire de blessant, croyez-le bien, au contraire, c'est plutôt un mot pour cacher son embarras, et exprimer sa gêne, ou encore répondre sans répondre. Que cela ne vous brouille pas avec la parente qui n'a sûrement pas voulu vous froisser, mais vous a parlé familièrement, sans avoir la plus petite intention de vous offenser.

MANOELA.—Oui il y a des gens qui ont des scrupules à vendre, et dont souvent la conduite ne répond pas absolument à la délicatesse de conscience si hautement affichée. Vous, vous êtes charmante, et bonne et réconfortante, et cela vaudrait la peine de fonder une revue, rien que pour la joie de lire ce que vous en pensez...

LA PETITE JARDINIERE.—Mais c'est un devoir, un strict devoir pour vous qui vivez à la campagne, de vous créer auprès du potager, un beau jardin tout plein de fleurs. Et pour atteindre à ce résultat, il vous faut des substances premières de bonne qualité, et vous les trouvez à l'excellente maison Hector Déry et Cie, dont vous lirez l'annonce dans la Revue Moderne. Ainsi vous embellirez votre vie, et vous vous donnerez de la joie. Commencez tout de suite à combiner votre jardin, et consultez à cet effet la maison précitée, qui vous donnera tous les détails pour arriver à un bon résultat.

MARICHETTE.—Comme je la trouve bien ma petite amie affectueuse et sincère. Il ne faut plus rien regretter, puisque dorénavant, nous aurons une jolie maison à orner à notre goût. Ne trouvez-vous pas cela meilleur?



Chic coiffure aperçue au théatre, encadrant un joli visage.

LECTEUR QUEBECOIS.—Le mot "cégétiste" s'applique aux membres de la Confédération Générale du travail. On dit cégétiste, comme l'on dit les acéjétistes.

JEAN NICOT.—N'oubliez pas que vous êtes mon collaborateur! Comme c'est bon de lire de pareils billets. Si jamais je donne dans la prétention, vous y aurez richement contribué!

M. A. BACON.—Merci. C'est court, mais cela dit tout.

MME J. B. L.—Comme c'est aimable de se retrouver ainsi, après tant d'années, nous rappelant le bon temps de jadis... Vous avez été bien gentille de m'apporter ainsi de si chaudes félicitations. Je suis très sensible à cette preuve affectueuse, et vous en remercie.

MYRTILLE.—Oui, je vous plains. Je sais qu'il existe des remèdes qui souvent font le meilleur effet. Demandez-les donc tout simplement en pharmacie. Plusieurs sont recommandés. Essayez l'un, puis l'autre, et puis les autres. Vous arriverez peut-être au succès que tant vous souhaitez, et que je désire pour vous si sincèrement. Quand la croix pèsera trop lourde à vos épaules, réfugiez-vous ici, où vous serez toujours attendue.

LEONTINE B.—Evidemment la Revue Moderne excitait de l'intérêt, puisqu'en de nombreux cas, elle fut subtilisée en route. Espérons que dorénavant, cet ennui ne se renouvellera pas. Nous vous avons renvoyé votre exemplaire de novembre, et j'espère qu'il vous est heureusement parvenu.

SEMEUSE D'ESPOIR.—Vous êtes obligée de convenir qu'il faut connaître les gens pour pouvoir les juger, et qu'à se laisser monter la tête, on tombe facilement dans l'exagération, et dans l'injustice. Comme vous, j'ai connu cette période dont je suis heureusement sortie, mieux éclairée, et plus comprenante. Tout ce que vous m'écrivez me fait plaisir et m'intéresse. Combien d'entre-nous acquerraient vite cette mentalité large et éclairée, si seulement il leur était donné d'observer de plus près... Vous êtes contente du succès de la Revue Moderne, succès qui dépasse mes plus belles espérances.

SYLVAINE.—Comme vous avez une écriture intéressante, Sylvaine. Sans être graphologue, elle me surprend. Je sens que vous êtes jeune pourtant, et déjà votre écriture semble murie... Certes, oui, vous serez la bienvenue ici.

L'IMPARFAITE.—Vous êtes gaie, et fine. C'est agréable de vous lire. Votre enthousiasme pour la Revue n'est pas pour me déplaire, vous l'imaginez bien... Ces résolutions doivent être transmises à la troisième personne, et elles peuvent être écrites au dactylo ou à la main, comme l'on veut, et sur du papier de la société. Venez me poser toutes ces questions. Je vous attends.

HUGUETTE.—Comme c'est gentil tout ce que vous m'écrivez là, et comment ensuite ne pas aimer ce courrier où je trouve de si chères affections.

FEUILLE D'AUTOMNE.—Le bon caractère d'abord. La vie est déjà assez compliquée, et quel soulagement c'est de la vivre en sympathie avec un être qui ne soit ni rude, ni injuste. Choisissez, suivant votre coeur, sans trop vous arrêter à ces détails. D'ailleurs, sans avoir fait un cours classique, un homme peut tout de même acquérir une très bonne instruction, et la perfectionner ensuite par ses lectures.

JE REGRETTE ET JE PRIE.—Ma pauvre petite, votre histoire est celle de beaucoup d'autres, si vous saviez... Combien de jeunes filles sont mal protégées, et il faut être dûr pour ne pas comprendre... leurs pauvres erreurs. A ce moment tragique, où vous veniez de briser votre coeur d'imposer silence à votre sentiment, vous aviez besoin d'être accueillie doucement, plainte, comprise, et consolée, combien! Au lieu de cela, vous n'avez entendu que des mots de dureté et de mépris. Mais Dieu à qui vous avez raconté votre peine vous a bien comprise, Lui, allez, et Il se sera penché pour absoudre celle qui l'appelait dans sa nuit. C'est le roman d'**Une Honnête Femme** qui vous a fait réfléchir, et comprendre que le vrai bonheur ne peut exister en dehors du devoir. Enfin, cette oeuvre aura fait du bien... Je voudrais vous en faire à mon tour, du bien beaucoup de bien et vous dire les mots qui sauvent... J'espère que vous aurez choisi —vous me comprenez bien, et que vous ne vous serez pas exposée à ces rebuffades qui font tant de mal. Je vous attendrai, avec un grand désir de vous savoir guérie.

CARMEN DE PALMIERS.—Je vous attendais, car je suis tellement sûre de votre chaude affection, qu'il m'a bien semblé qu'elle saurait saluer la naissance de La Revue Moderne.

MARIE CALUMET.—Pourquoi, il n'y a pas plus d'écrivains, nationalistes reconnus dans la Revue Moderne? Pour la simple raison qu'ils ont refusé mon invitation, sous des prétextes très plausibles. Quelques-uns n'ont même pas répondu. Que voulez-vous que j'y fasse. Vous vous en réjouissez, dites-vous. Pourtant beaucoup d'entr'eux ont un talent qui leur ouvrirait toutes grandes, les portes de notre maison. Et je suis certaine que vous seriez ravie de les lire. Il faut s'incliner devant le talent. Les idées peuvent différer, et songez donc un peu comme la vie serait ennuyeuse, si tout le monde pensait pareil.

ROSIE.—Mais il est joli comme tout votre petit nom, et gracieux et avenant. Mais ni plus gracieux, ni plus avenant, ni plus appelant que celle qui le porte. Vos lettres me donnent un vrai plaisir. Je vous sais saine d'esprit, large de coeur, et généreuse de pensée. Ce serait bien maladroit de ne pas apprécier les qualités d'une telle correspondante La Revue vous remercie, elle est enchantée, il n'y a pas à dire!

ARMANDE L.—Vous m'annoncez trois articles, et je n'en trouve que deux: Réminiscences" et "Thérèse". Je n'ai fait qu'y jeter un coup d'oeil, et sur le premier. Il me paraît charmant. Si je puis, je l'insererai le mois prochain, et nous causerons, de nouveau, de tout cela.

M. A. M.—C'est justement parce que l'on m'avait affirmé que tous les autres ressemblaient à celui-là, que je me suis laissée prendre. La bonne lettre que vous m'écrivez, et comme je suis contente de l'amitié que vous me gardez. Je lirai votre nouvelle, et si je puis la publier, vous savez bien tout le plaisir que j'en aurai. Je suis contente que vous aimiez la Revue Moderne dans vos parages, contente d'apporter à mes compatriotes, ce réconfort intellectuel et moral

JEAN CHARLES H.—Je vous demande pardon de tout ce retard, mais j'ai été littéralement débordée de travail. Je vous mets sur la liste, et merci d'être venu à nous.

QUI VEUT M'AIMER.—Toute la la Revue Moderne veut vous aimer, et je vous préviens que c'est bien du monde. Revenez souvent, et soyez assurée d'une constante bienvenue.

KORRIGANE.—Vous êtes bien gentille de m'écrire une si douce lettre. Je ne crois



Détail de deux jolis peignes: *Un de côté, l'autre de nuque qui finissent artistiquement une coiffure.*

pas que cette Revue renaisse, mais je puis vous affirmer que la Revue Moderne a bonne envie de vivre.

AMI DE L'UNION.—Oui vous avez raison, si nous voulons l'union des races, il faut faire échec à ceux qui tentent sans cesse de nous isoler, non-seulement dans notre Province, mais méditent aussi de couper les liens qui nous tiennent encore attachés à la France, du moins, intellectuellement. Il ne faut pas se laisser crétiniser, et devenir de notre plein gré des ilôtes... ce qui arriverait fatalement, si nous ne renouvellons sans cesse nos forces à la source même du génie français dont nous sommes les très humbles interprètes sur cette terre d'Amérique. La conférence de M. Asselin que nous publions, la conférence de M. Barbeau dont nous donnons un copieux compte-rendu vous éclairera sur la situation. La littérature régionaliste à quelques exceptions près, est un four, et nous devons nous convaincre que pour comprendre notre pays, et peindre nos moeurs, il faut avoir pu comparer. Ce qui fait que le roman de Louis Hémon, est à sa manière, un petit chef d'oeuvre. Oui, je publie un second article de M. Beauchesne. Ce collaborateur est absolument libre de dire, sous sa signature, ce qu'il pense sur des idées nationalistes. Du moment qu'il signe loyalement un article, je n'ai pas le droit de le museler. La Revue Moderne est indépendante de toute politique, elle ne défend et ne condamne que des idées. L'école nationaliste est libre de se défendre ici-même. Je l'en ai avertie. Il serait drôle, en effet, que des gens qui ont donné tant de coups s'indignent de remarques, dont ils ont la pleine et entière liberté de se disculper. Si j'ai peur des représailles? Pourquoi, voulez-vous que j'aie peur? Tous nos lecteurs, sont des esprits éclairés qui comprennent la nécessité d'une saine discussion. D'ailleurs le programme nationaliste n'est pas un article de foi, et M. Bourassa, si talentueux qu'il soit, peut susciter des doutes... Et comme la Revue Moderne n'a pas passé le chapeau pour payer les frais de naissance et qu'elle paie ses dépenses, comme une personne qui a de la "conduite" et de l'honneur, elle a des droits incontestables à la liberté, et elle en use. Personne plus que moi, je vous le jure, n'admire le talent du chef en question. Comme journaliste, je lui préfère Asselin, et d'autres encore. Comme orateur, je ne lui préfère que M. Montpetit, tant la formule académique me plait mieux, que voulez-vous... mais cela n'empêche pas que si M. Bourassa n'avait pas aidé à saper l'influence française dans ce pays, en aidant à la dégringolade de Laurier, j'aurais pour lui, une admiration sans bornes. Mais ce trait historique me le gâte un peu, je vous l'avoue Il est vrai que j'en suis sincèrement navrée.

FINANCIER.—La Banque d'Epargne est une institution unique au pays, je crois, et elle représente tout ce qu'il y a de plus sûr, dans le placement de nos épargnes. Elle enseigne l'économie et réussit à convaincre son monde, puisque son chiffre d'affaires augmente dans des proportions considérables, ainsi que l'atteste son bilan annuel.

ROLAND V.—Mais n'hésitez pas. Si vous voulez que votre maison soit harmonieuse et élégante, confiez vos projets à M. Armand DesRosiers à son Studio de Luxe, de la rue St-Denis, et en peu de temps, il réalisera tous vos rêves, coordonnera vos idées, les discutera, les corrigera, jusqu'à ce que vous arriviez à vous composer un intérieur tel que vous en voulez un: ni trop cher, ni trop chargé, mais chic, vraiment chic. Suivez mon conseil, et vous n'aurez pas à vous en repentir. Vous trouverez l'annonce de M. DesRosiers, dans la première page de la Revue, et vous verrez que tout ce que je vous promets est presque réalisé par le chic des dessins, et la substance de l'annonce.

AMIE DE LA BELLE MUSIQUE.—La Revue Moderne vous présente aujourd'hui, en dernière page de la couverture l'annonce de la fameuse marque Casavant, le phonographe destiné a remporter le plus grand succès sur le marché canadien. Voilà une oeuvre du pays qu'il faut encourager. Nous savons de quelle grande réputation jouit cette maison Casavant dont les orgues sont connues non seulement dans le pays mais dans le monde entier.

MIMI PINSON.—Du spectacle à la maison, mais oui, et quoi de plus facile avec le Cosmographe la merveille de 1920, qui vous donne des vues animées chez vous et vous loue et change vos films à volonté. 2. Vite en ville, et que l'institut dentaire, vous délivre de ces mauvaises dents. 3. Que votre soeur ne garde pas ces poils follets qui l'enlaidissent inutilement. Quand l'on a la dépilatoire Vazelo, à quoi bon souffrir d'être laide? 4. Les parfums Vestix sont, en effet, réputés, et vous pouvez les acheter en toute confiance. 5. C'est à la maison Granger et Frères que vous trouverez ces livres et toute la papeterie désirée. 6. Ne quittez pas la ville, sans avoir consulté Carrière et Sénecal, pour ces yeux qui menacent de baisser...

L'OISELLE.—Il me faudrait toute la Revue Moderne, pour répondre aux lettres de mes amis, et que faire alors de tous les intéressants articles de mes collaborateurs? Afin de contenter le plus de monde possible, je m'efforce d'être brève, alors que j'ai le coeur tout plein de bonnes choses à offrir.

JE VEUX VIVRE MON REVE.—C'est assez légitime, et je vous approuve. Mettez-vous au travail car c'est par le travail seul que vous arriverez au succès. Notre Revue, vous l'aimez. Elle est heureuse de cet aveu.

JOYEUSE REVEUSE.—C'est en restant bonne sous l'épreuve que vous vous consolerez. Celles qui s'aigrissent ne peuvent plus jamais vaincre leur destin. Elles sont vouées au marasme à perpétuité. Essayez de faire des heureux... C'est cela, et souriez. Le sourire est un guérisseur.

U. G.—J'ai reçu votre beau volume et la jolie lettre qui l'accompagnait. Une petite note accuse réception de votre oeuvre si sincère. Nous en ferons, plus tard, une plus longue analyse. Je vous remercie de l'accueil que vous faites à La Revue Moderne, qui est heureuse de connaître de tels amis. Vos vers seront bientôt publiés. En attendant, permettez-moi de vous féliciter cordialement pour la Chanson du Paysan qui trouvera, je le souhaite, un très vif succès.

J'AIME QUI M'AIME.—Alors vous allez beaucoup aimer la Revue Moderne qui vous accueille de son meilleur sourire.

JOSEPH R.—Je vous sais gré, ainsi qu'à l'ami qui vous a dirigé vers nous, de la parfaite sympathie que vous manifestez envers La Revue Moderne, si fière de tous ces témoignages d'amitié. Et sa directrice vous en remercie bien sincèrement.

UNE ANCIENNE DE VOS "PETITES".—Et que je suis ravie de retrouver, et que je veux garder mienne à jamais, maintenant que je l'ai reprise!

LOYSE DE SAVOIE.—Vous ne sauriez croire le plaisir infini que m'a donné votre lettre si bonne, et avec quel élan je vous en remercie. Puisse cette Revue, créée pour vous plaire, et pour aider à votre plaisir intellectuel, rester à jamais votre amie bien chère.

SYLVETTE.—Mais elle deviendra belle, la vie, elle vous le doit. Quelle idée de croire qu'elle va toujours ainsi rester maussade et incomprenante. La santé délicate dont vous vous plaignez vous cause cette mélancolie. Avec les forces reviendront les pensées roses toutes parfumées de jeunesse.

POURQUOI?—Mais il faut à tout prix savoir. Et, pour cela, tenter un rapprochement. Quand vous l'aurez revue, et qu'elle vous aura souri, si discret que soit ce sourire de "Gem" n'hésitez pas à comprendre, et acceptez le bonheur qui revient—sans le bouder! Je souhaite que ce petit roman finisse comme "L'Offensive".

ALICE M.—Que je suis contente de vous avoir retrouvée! Vous rappelez-vous nos études, qui, pour moi, s'achevèrent plutôt rapidement. Je ne pouvais avaler jusqu'au bout l'éloquence du professeur. Je ris encore en y pensant. Revenez souvent; je veux tant vous garder dans cette Revue à qui vous faites si charmant accueil.

JOSEPHINE N.—Merci. Comme c'est délicat et bien dit. Quelle joie, aussi, d'avoir de telles amies.

KORRIGANE.—J'écris ici le mot d'affection sur lequel vous avez droit de compter, et je vous remercie de me répondre avec tant d'élan dévoué. Je vais donc compter sur vous. Et je vous souhaite d'être heureuse, toujours YVONNETTE DE BERNIERES J'enregistre un progrès, et je suis si contente de pouvoir vous le dire, je vais lire plus attentivement, et comme votre article comporte la leçon dont tant de parents ont besoin, je crois que je pourrai, et avec plaisir aussi, l'inscrire ici. C'est gentil cette idée "d'envoyer promener" et ça me sourit plutôt, vous savez!

VIOLETTE D'ALSACE.—De votre patrie, vous avez le charme et le parfum. Merci d'être aussi douce et gentille.

ANGELINE L.—Vous savez joliment écrire, quoique vous en disiez, et en musique vous devez être également très forte. Tout est harmonie chez vous, je suis ravie de l'affection dont vous entourez notre Revue, et je vous en garde une vive gratitude.

HELENE DU CHATEL.—Je savais que vous alliez être très heureuse, et comme je suis contente aussi de voir une petite fille élevée dans le plus grand luxe, disposée à tout quitter le sourire aux lèvres, pour suivre celui qu'elle veut rendre heureux. Je vous serai toujours contente de voir la vie sourire.

ANNETTE C.—Si vous saviez quelle rafale a soufflé! Enfin, je vais faire en sorte que tout le monde soit content, vous me comprenez bien? J'espère que vous aimerez Laurence Albani, le dernier roman de M. Bourget? Vous m'en direz des nouvelles.

MINERVA.—J'aime encore mieux ce pseudonyme qui évoque une grande déesse, celle de la raison. Aussi, ce que vous devez être sage, autant que vous êtes gentille, j'en suis sûre.

POURQUOI?—Peut-être la peur de voir votre chagrin l'a-t-elle fait hésiter. Certains coeurs ont de ces faiblesses assez compréhensibles... Et veut-elle vous faire comprendre que tout est fini, en restant silencieuse devant vos billets éplorés. Le seule remède: oublier. A 20 ans, c'est si facile, allez! Essayez, et vous verrez vite que j'ai raison.

VIOLETTE.—Comment ne pas aimer l'amitié quand elle se manifeste aussi délicieusement? Merci.

MADELEINE

NOTE.—Si grande que soit ma bonne volonté, je dois encore laisser quelques lettres sans réponse, car il faudrait toute La Revue Moderne, pour satisfaire aux demandes qui m'arrivent de toutes parts. Néanmoins, je compte pouvoir dans le numéro de mars, réparer tous ces retards involontaires. Nos lecteurs sont priés de se rappeler que le courrier se ferme le 20 de chaque mois.

COURRIER POÉTIQUE

La poésie est un art qui a ses lois comme la musique, l'architecture, etc. Quiconque désire faire oeuvre durable doit observer ses lois fondamentales. Chaque mois, en autant que l'espace le permettra, nous examinerons impartialement les envois poétiques, nous indiquerons les fautes commises contre les règles principales, et nous signalerons les plus gros défauts. Quant aux auteurs de pièces remarquables, s'il s'en trouve,—et nous espérons en découvrir—madame la directrice de la Revue Moderne, qui a toujours encouragé les jeunes talents, saura les faire valoir en leur accordant l'hospitalité! Nous indiquons les pièces pas leur titre:

Le laboureur.—La Revue Moderne publiera votre pièce à l'occasion.

Soir, Première neige, Les bulles de savon.—Même réponse que précédement.

Mon premier sonnet, Le long de ma route.—Vos envois ne sont pas dépourvus de talent. La Revue Moderne exige mieux. Travaillez et revenez.

Férir jusqu'à mourir.—Poésie qui ressemble trop à la prose. Ouvrez vos ailes, si vous en avez; élevez-vous.

Les nouveaux nés et les mamans.—Vous n'observez pas l'alternance des rimes. La majorité de vos strophes commencent par une rime masculine, pourquoi pas les autres? "De ta mère aie le souvenir", ne peut se dire en vers à cause de l'élision impossible à faire de l'e du mot **aie**, qui compte alors pour une syllabe. "Soirées entières" est fautif pour la même raison. Dans le corps du vers, tout mot terminé par un e muet doit être suivi d'un mot commençant par une voyelle, afin qu'il y ait élision; si le mot est au pluriel, comme dans le cas présent, l'élision est impossible et le mot ne peut être employé qu'à la rime. "Préoccupée déjà", même faute, même raison. Corrigez et revenez.

Au cimetière.—Votre sonnet n est pas encore de force à affronter le grand public.

Souvenir.—Allégée de ses prosaïsmes, cette pièce ne serait pas trop banale. **Aimer à rigoler** n est pas une expression hautement poétique, **rompre l'étiquette**, non plus, etc.

Les vieux de St-Pierre.—Demandez à ce poète de meilleures pièces, il en a.

Saint-Just.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Je demande à tous mes correspondants et à toutes mes correspondantes, d'écrire sur du papier non rayé. A l'avenir je n'accepterai pas, non plus, de la copie, mais rien que des lettres vraiment écrites, vraiment pensées.

SYBIL DE MAISY.

DIANE.—Mademoiselle, je ne suis pas un monsieur, puisque je m'appelle Sybil. Vous aviez, si grande envie de me faire partir, de vous, que vous n'avez pas songé à ce que je pouvais être. Homme ou femme, peu importe, ce n'est pas votre affaire. Donc on est un peu égoïste, très occupée de soi, on a une certaine personnalité et on entend ne pas passer inaperçue. Volonté en coup de vent, tenacité qui trouve, sous une forme douce, mille et un moyens pour arriver à son but. De l'originalité, de l'amabilité, bonne l'on est gaie et vive.

On est prudente, un peu rusée, de la finesse, on ne se laisse pas prendre au dépourvu, on veille sur soi et sur les autres, mais tout ça délicatement, sans avoir l'air d'y songer. On est une intellectuelle, les travaux ménagers n'offrent aucun intérêt. On est un peu bouillante, on manque d'ordre, on est un peu jalouse.

YVETTE.—De l'élégance, de la grâce, on sait capitonner sa vie, on a beaucoup d'ordre, on a de l'attachement pour ce qui nous appartient, on est économe, sans mesquinerie. On est ferme, douce et docile. La vie, ne nous a encore rien demandé, on s'est contenté du bon qu'elle nous a donné, sans regarder autour de soi. On s'arrange pour toujours avoir raison, on se possède très bien, alors on garde tous ses moyens. Petites natures qui semblez douces, combien vous êtes fortes.

BEBETTY.—Vive, impulsive, originale, indépendante. On dit un peu trop facilement, ses vérités à tout le monde. On ne sait ce qu'il va nous tomber sur la tête. Ce que ça vous amuse, cependant, on est bonne et on a le coeur généreux. De la simplicité de la finesse, de l'esprit. On est pas du tout rêveuse, on sait très bien ce que l'on veut. On parle beaucoup, mais peu de soi, c'est pourquoi on vous connaît si mal.

SIMPLETTE.—Pas du tout, je n'ai jamais vu rien de plus superficiel que cette écriture. On a une personnalité très marquée; on est mondaine et snob depuis les boucles des cheveux, jusqu'au bout des souliers. Cependant, on n'est pas sotte, loin de là, seulement on manque de générosité, on fait tout revenir à soi, on est constamment occupée de soi, et quand tout ne tourne pas à notre avantage on s'énerve. On s'est fait une fausse idée de la vie. On manque de simplicité. On a de l'idéal, de la distinction, l'esprit est cultivé, Maintenant je crois qu'on a écrit sa lettre et qu'on l'a copiée, alors ça ne vaut rien pour la graphologie et mettons que je n'ai rien dit. Si Simplette veut m'écrire tout comme elle écrirait un mot à une amie, pour lui dire qu'elle l'attend dans cinq minutes, qu'elle me donne une adresse où lui faire parvenir ma lettre, alors, je me ferai un plaisir de répondre mon analyse.

Le journal ne me laisse pas l'espace de développer tout ce mystère.

JEAN DUBOIS.—Toutes les qualités d'un intellectuel: esprit d'analyse, de l'imagination, de l'intuition et de la déduction. Ecrit avec un grand souci de la forme; l'abondance des idées oblige à les classer à les choisir, c'est ce signe que vous avez pris pour de la Mathématique, cela vaut mieux aussi que "Folie gaie" ce qui ne vous ressemble pas non plus. A l'ordinaire, calme et modéré, quelquefois, on sort de la réserve et l'imagination nous sert de jolis rêves, on devient alors plus causeur. Prudent, un peu gourmand, franc et économe, de l'ordre et l'amour du confort. Bravo! on ne connait pas les quatre lettres du mot Snob.

Pour plus de détails envoyer une adresse.

LUCIENNE.—Intelligente, et le sait, prend facilement des airs protecteurs, car ne manque pas de confiance en elle. Un certain charme et de la grâce. Aime ardemment ses amies; est persévérante; fait bien des rêves et les garde pour elle; fera une excellente femme pratique.

PAQUERETTE DES CHAMPS.—Sait très bien ce qu'elle veut. Simple, droite, a de l'ordre, du jugement, un peu positive, sans vulgarité. A de la délicatesse; se possède très bien; est très calme. Généreuse et dévouée.

RIEUSE.—Sensible, ardente et enthousiaste, s'emballe facilement, manque un peu de jugement, mais est bonne, gaie. Une volonté qui veut beaucoup de choses, mais ne les réussit pas toutes; ça n'a pas d'importance. Si, ne peut avoir une chose, s'accommode d'une autre. Est, je crois, un peu gourmande, indépendante, généreuse quand ça fait l'affaire. Caractère facile et aimable.

MURAT.—Homme d'affaires qui ne veut pasi passer inaperçu. A du goût de la culture intellectuelle. Ardent et enthousiaste. Maitrisez ce beau feu, car il nuit au jugement. Sensibilité bien équilibrée; de la délicatesse, de la bonté, de l'ordre. Vous m'avez écrit quatre mots!

MARIA.—Intelligence, belle simplicité, idées personnelles, se suffit à soi-même; vit par la pensée. Très active. Volonté qui sait agir, de la persévérance. Est nerveuse; se dépense sans songer à se ménager. Sensible et parfois triste.

VOYAGEUR.—C'est la force des circonstances qui vous a jeté dans le commerce, mais vos goûts vous portaient ailleurs. Donc il y a brouille entre le devoir à accomplir et l'imagination un peu rêveuse. Sensible et délicat, de la bonté, manque quelquefois de jugement et aussi de volonté, mais comme on est optimiste on réagit. Les questions d'argent offrent quelque intérêt, mais l'argent où va-t-il?

MIRETTE DE QUEBEC.—Esprit d'analyse, si on manque d'idée, on sait très bien analyser celles qui se présentent sur notre chemin. Sens esthétique, aime les livres. Faites de bonnes et sérieuses lectures, ça vous complètera. Sérieuse, point de frivolité, énergique sans despotisme. Peu ambitieuse; manque un peu d'ordre; doit s'entendre à mettre une chambre sans dessus dessous, mais remet vite tout en ordre, car on aime son confort. Fière et un peu distraite.

FLEURETTE DE QUEBEC.—Au moindre obstacle se décourage, mais se redresse, et, la ténacité aidant, surmonte les difficultés, mais il en reste un peu de tristesse et l'on gémit un peu plus qu'à son tour. Manque d'idées et d'horizon. Les faits divers suffisent à l'imagination. Serions-nous un peu gourmande?

MONSIEUR "MAURICE".—Souriez, souriez tant que vous voudrez, à l'ombre de votre très jeune moustache. Ce sourire m'a beaucoup amusée, car il n'est pas d'un sot. Plus tard vous serez quelqu'un. Les mathématiques doivent vous intéresser et vous aimez la musique. Vous auriez dû étudier le génie civil. Culture intellectuelle, sens esthétique, de l'intuition et de la déduction, esprit d'ordre, de la pondération. Très entêté, sait travailler et saura faire travailler, car on est de ceux, qui se conduisent par eux-mêmes. Prudent et méfiant, ses jours d'idéal et de sensibilité, mais cache ses impressions. Etes-vous converti?

GERTRUDE.—Ame rayonnante, distinguée, gracieuse, délicate et bonne, quelle amie précieuse vous devez être! De l'enthousiasme, de l'idéal. Intelligente, fine et un tant soit peu rusée, serions-nous un peu curieuse? La volonté est des mieux équilibrée, l'imagination ne dépasse pas le rêve et ne nuit pas au jugement, tout en étant très généreuse, reste prudente, généralement gaie. L'âme a quelquefois des tristesses. . Je signe pour vous: MINERVE.

PETITE GRIVE.—Ne manque pas d'originalité, l'imagination et la raison sont continuellement à se battre l'une contre l'autre. C'est fatiguant n'est-ce-pas? Sensible à l'excès, très nerveuse, un peu capricieuse, change vite d'idées. Un peu bizarre, cependant ne voudrait faire de peine à personne. Manque un peu de jugement, dévouée à ses amis, il y a de la délicatesse.

RAPHAEL.—Très content de soi, un peu fat, mais c'est pardonnable, la vie semble si belle! Se dirige à toute voile vers la porte d'or. Ne connait pas l'obstacle. Rêveur pratique. Nervosité fébrile, une certaine tenacité devant le devoir à accomplir, qui tient lieu de volonté.

PETITE LISEUSE.—Oh, l'excellente petite menagère que vous devez être. La tête mène le coeur; comme le coeur est bon et que la tête n'est pas méchante, cela fait un ensemble de qualités bien solides. Jugement sûr, un peu d'ambition, économe sans mesquinerie, gaie et aimable, volonté sans rudesse, persévérante, de l'intelligence et du goût.

BERNARDIN.—Imagination qui nous mène. Volonté qui s'affirme un peu cassante, l'obstacle nous déconcerte, mais on sait le franchir. Habile dans les affaires, diplomate, parle beaucoup, mêle ainsi son monde. Nerveux et irritable. Il y a de la franchise, de la sensibilité et de la générosité de soi, ça devient monotone de toujours faire la même chose! Occupez-vous un peu plus des autres et dépensez-vous, vous y trouverez du bonheur.

VIEILLE FILLE.—Volonté très arrêtée, seulement on sait à quoi occuper la vie; alors on devient nerveuse, pas toujours contente de soi et des autres encore moins. Très prudente, assez méfiante, vit dans un petit cercle d'idées. Occupez-vous des pauvres et des enfants, alors vous serez contente de vous.

ANDROMEDE.—Vous savez cependant vous débrouiller toute seule, car vous avez du talent, de la capacité en tou , de la fermeté sans rudesse. Personne ne peut se flatter de vous bien connaitre. Suit son chemin sans se laisser impressionner par les circonstances. S'arrange pour avoir toujours raison. Aimable et bonne; se décourage quelquefois

CAMPAGNARDE.—Douce, bonne, économe, prudente et aimable; quelquefois s'ennuie. Ne sait pas toujours quoi faire

GERMAINE.—Aime le beau, est élégante, très économe; ambitieuse, très autoritaire et despote...

(A suivre)

SYBIL DE MAISY.

Note.—Sybil de Maisy s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qui lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar, nos correspondants sont priés de mettre un vingt-cinq sous, en timbres postes, dans toutes les lettres sollicitant une étude graphologique dans La Revue Moderne.





EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES



BANQUE DE MONTRÉAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	$20,000,000	Réserve	$20,000,000
Profits indivis	1,812,854	Total de l'actif	545,304,809

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président — Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice-Président

R. B. Angus, Ecr.
H. R. Drummond, Ecr.
Lt.-Col. Herbert Molson, C.M.G.—M.C.
G. B. Fraser Ecr.
Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
D. Forbes Angus, Ecr.
Harold Kennedy, Ecr.
Colonel Henry Cockshutt
E. W. Beatty, Ecr., K.C.
C. R. Hosmer, Ecr.
William McMaster, Ecr.
H. W. Beauclerk, Ecr.
J. H. Ashdown, Ecr.

Siège Social: MONTREAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit des voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl., 47 rue Threadneedle, E.C., G. C. Cassels, gérant.
Sous-agence: 9 Place Waterloo, Pall Mall, S.W.
PARIS, France—Banque de Montréal 17 Place Vendôme.

NEW YORK: 64 Wall Street
R. Y. HEBDEN,
W. A. BOG,
W. T. OLIVER, Agents.
CHICAGO: 27-29 rue La Salle, sud.
SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American Banque (possédée et contrôlée par la Banque de Montréal.)
MEXICO: Ville de Mexico.
TERRENEUVE: St. John's, Carbonear, Curling, Ferryland, Gaultois, Grand Falls, Greenspond et St-George.

4-4 F.

Il n'y a qu'une

Patisserie Francaise

ou vous êtes assurés de trouver le meilleur . . choix en fait de . .

Gateaux - Glaces
Sorbets - Petits fours

Nous faisons la Cuisine pour la Ville.

Notre salle de thé est le rendez-vous : : de la meilleure société : :

KERHULU, ODIAU Limitée

176 rue S.-Denis - Tél. Est: 799-4928

Au 1er avril nous ouvrirons une succursale au No. 4901, rue Sherbrooke ouest, près de la rue Victoria.

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES Limitée

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920



— Tu grandis, ma Jeanne ; tu ne seras heureuse qu'avec de la Religion, du Travail et de l'ECONOMIE.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Vous invite tous, grands et petits, à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

A.-P. L'ESPERANCE, Gérant général.

BUREAU PRINCIPAL ET SEIZE SUCCURSALES A MONTREAL

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

5-1 F.

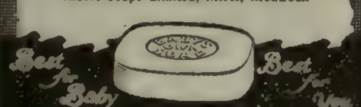
LES SOINS DE LA PEAU DEMANDENT L'EMPLOI DE

BABY'S OWN SOAP



La mousse hygiénique et parfumée a fait les délices de quatre générations de Canadiens.

Albert Soaps Limited, Mfrs., Montreal.



GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A DOUBLE VOIE FERREE DU COMMERCE ET DES TOURISTES

LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA. LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.

Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL, Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON, Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. **Capital payé: $125,000**
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETES Pour mettre à l'abri valeurs, debentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.

5-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

"LA SECONDE PERIODE" réservée aux gens de 21 ans et plus.

Catégorie "K"

Rente maximum et montant d'assurance que peut donner une prime annuelle de $120.

Années de sociétariat.	Montant remboursé à la famille en cas de décès.
1......	$ 120.00
2......	$ 240.00
3......	$ 360.00
4......	$ 480.00
5......	$ 600.00
6......	$ 720.00
7......	$ 840.00
8......	$ 960.00
9......	$1080.00
10......	$1200.00
11......	$1320.00
12......	$1440.00
13......	$1560.00
14......	$1680.00
15......	$1800.00
16......	$1920.00
17......	$2040.00
18......	$2160.00
19......	$2280.00
20......	$2400.00
21......	$1862.40
22......	$1319.64
23......	$ 775.28
24......	$ 228.88

Chacun prend autant de primes de $120 qu'il le désire et le peut.

Il existe également des catégories moins dispendieuses aux taux respectifs de $30, $60 et $90 par an.

Les bénéfices sont proportionnels aux primes payées.

Rentes brutes annuelles.	Rentes nettes maximum payables tant que le sociétaire vivra.	Années de rentes.
$ 537.60	$ 417.60	1
$ 542.76	$ 422.76	2
$ 544.36	$ 424.36	3
$ 546.40	$ 426.40	4
$ 548.40	$ 428.40	5
$ 552.08	$ 432.08	6
$ 556.88	$ 436.88	7
$ 562.48	$ 442.48	8
$ 568.88	$ 448.88	9
$ 572.08	$ 452.08	10
$ 584.08	$ 464.08	11
$ 592.88	$ 472.88	12
$ 602.48	$ 482.48	13
$ 612.88	$ 492.88	14
$ 624.08	$ 504.08	15
$ 636.08	$ 516.08	16
$ 648.88	$ 528.88	17
$ 662.48	$ 542.48	18
$ 676.88	$ 556.88	19
$ 692.08	$ 572.08	20
$ 706.72	$ 586.72	21
$ 720.48	$ 600.48	22
$ 729.28	$ 609.28	23
$ 734.44	$ 614.44	24
$ 736.00	$ 616.00	25

Moyenne de pension-maximum pour les premiers 25 ans de rentes: $525 par année.

Les années d'ensuite jusqu'à la mort, $736.00 de rentes annuelles maximum dont $616 de pension nette.

La Caisse Nationale d'Économie

286, rue St-Laurent, Montréal.

A. W. PATENAUDE, Gérant.



Lait Pur

Pour bébé et invalides

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du Horlick a votre disposition au restaurant, au bureau ou à la maison.

INSISTEZ SUR LA BOUTEILLE RONDE L'ORIGINALE

Pour la Publicité dans

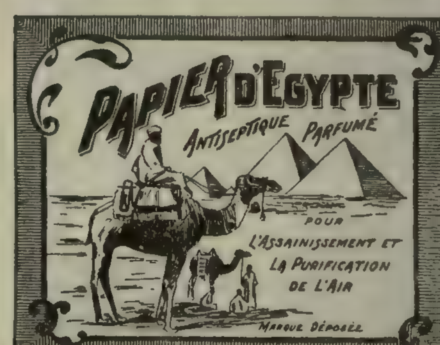
"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - MONTREAL

Tél: Main 8037





JUSTE PRECAUTION.

— Qu-est-ce que j'ai?... Dépression nerveuse! Depuis que les gothas sont venus sur Paris, j'ai pris l'habitude de passer mon temps dans les caves!...

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

1ière Année—No 5 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 mars 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791 } — 460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551

THE HOUSE OF QUALITY
(REGISTERED.

Nous offrons maintenant à des prix très raisonnables une collection variée de

COSTUMES et MANTEAUX de PRINTEMPS
ROBES ET BLOUSES
CHAPEAUX - GANTS - BAS - CHAUSSURES

**Nouvelles idées illustrées d'une façon très habile ;
Nouveautés qui ajoutent tant à votre charme personel.**

"Il est avantageux de payer pour la qualité."

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine près Peel

TORONTO MONTREAL WINNIPEG

"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 274, RUE CLARKE, MONTREAL. **Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL**
Téléphone Main 8037 :-: Téléphone privé: Est 2059

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50 ; Etranger : 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

A LA REVUE MODERNE, Casier Postale 35, Station N., Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de $________pour________mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

*Nom :*________________________________

*Rue :*____________________*No.*________ *Ville :*____________________

LINGE DE TABLE DE HAUTE FANTAISIE

OFFRE SPECIALE

CES ARTICLES COMPRENNENT ;

Centres de tables, Doylies, Nappes à thé, Nappes à déjeuner, ainsi que pour Grand Diners. Ces articles sont tous brodés à la main et garnis avec véritable riche dentelle tel que : *Point de Venise, Filet, Clunny, etc.*
Une visite est sollicitée. Remarquez que nos prix sont toujours très modérés.

647, Rue Ste-Catherine Ouest, coin Crescent, - - - MONTREAL

TELEPHONE UPTOWN **1360** *M. F. Cahill* Importateurs de véritables dentelles EUROPEENNES.

Quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Montesquieu.

Il y a bien un droit du plus sage, mais non pas un droit du plus fort. **Joubert.**

Une servante se présente chez l'épicier et lui demande une demi-livre de thé.

—Du thé noir ou du thé vert ? interroge le commerçant.

—N'importe lequel, répond la servante. Ma patronne est aveugle. (**Judge**).

LA LIBERTÉ LITTÉRAIRE

Par MADELEINE

La liberté littéraire! Ce titre devrait étonner, car l'on imagine difficilement que l'écrivain soit contraint d'obéir à un programme, de suivre une école, de marcher dans un sillon, et cela sous peine de se voir ignoré, méconnu, critiqué.

Pourtant le fait s'est produit chez-nous, où une façon de cénacle s'est constitué, avec cette formule pour programme: "Hors le terroir, pas de talent". Alors il s'en est suivi une course aux récits du village, aux souvenirs d'enfance, aux évocations rustiques. La maladie s'empara de tout notre petit monde d'écrivains et d'écrivailleurs, à peu d'exceptions près. Les premiers nous offrirent des œuvres délicieuses, et les autres nous assommèrent de narrations sans esprit et sans goût. Une réclame éperdue se constitua autour de ces œuvres et mieux encore, de ces œuvrettes, et l'on vit alors proclamer de pair les travaux supérieurs et les inférieurs. La même étiquette couvrait des œuvres, si dissemblables pourtant, mais qui bénéficièrent de la faveur de sortir des mêmes boutiques. Pour les initiés, il devint vite flagrant que le mercantilisme était à la base du mouvement, mais le public devait se laisser prendre à cette réclame outrancière. Rapidement l'idée s'implanta que les auteurs qui ne racontaient pas essentiellement leurs bœufs et leurs volailles, quand ils ne chantaient pas leurs pins ou leurs érables, étaient des impies, des anti-patriotes pour qui la patrie était lettre morte. Il ne suffisait plus de refléter en français l'âme de la race, il fallait encore en prendre **l'assent** *sous peine de se voir traité de haut, avec l'allure si volontiers méprisante de cette nouvelle école.*

Et ce devint une rage, très justifiable, en somme, de raconter son village, ses bêtes et ses choses, de les raconter au petit bonheur, sans trop se préoccuper d'y réussir! Bientôt nous eûmes conscience que tout ce luxe de terroir visait à nous constituer une littérature spéciale, où l'influence française se ferait de moins en moins sentir. Alors ceux, comme Olivar Asselin, Louvigny de Montigny, Edouard Montpetit, Fernand Rinfret, Gonzalve Désaulniers, Victor Barbeau et j'en passe, qui comprennent que l'indigénisme est un leurre, et que nous devons puiser sans cesse aux richesses de la langue française, poussèrent le cri d'alarme. La conférence de M. Asselin: "Nos besoins intellectuels" a dénoncé l'indigénisme en termes cinglants, et M. Barbeau lui a également porté de rudes coups. Seule la haute culture française peut nous sauver de l'indigence littéraire.

Il serait faux toutefois de condamner la littérature régionaliste, et de dédaigner les auteurs qui racontent, avec tant de charme, la vie rurale et nos mœurs champêtres. En inaugurant des concours sur des sujets canadiens, l'on ne fait qu'accomplir une œuvre louable. Nous valons bien d'être racontés, pourvu que l'on nous raconte bien!

Tout ce que nous réclamons, c'est la liberté.

Nous tenons à notre personnalité, et d'ailleurs cette personnalité n'est-elle pas essentiellement canadienne? Tous nos écrivains ne sont-ils pas uniquement préoccupés à traduire nos pensées, nos sentiments, nos ambitions?

Comptons-nous un seul auteur exotique?

Les poètes, peut-être, mais songe-t-on à les asservir ceux-là aussi? Quel est celui de nos prosateurs qui a jusqu'ici cédé à d'autres préoccupations que celles de faire connaître et aimer sa patrie?

Et d'ailleurs celui qui nous écrirait un chef-d'œuvre, fut-il daté du Congo, de la Grèce ou de la Chine, serait-il déclaré traître à son pays et à sa race?

Conçoit-on un pareil asservissement intellectuel?

Et quel est l'être pensant qui saurait l'accepter sans indignation...

Après le livre de M. de Montigny, le cri poussé par M. Olivar Asselin, répété par M. Victor Barbeau est venu à son heure. Tous trois ont ainsi assumé un poste de vigilance qu'ils ne déserteront pas. Nous pouvons être sûrs que la défense sera énergique, et la réplique brillante. La pensée française doit être intégralement gardée, nous devons y recourir sans cesse. La langue française pour laquelle nous bataillons depuis cent-soixante ans, c'est à la France qu'il faut, sans cesse, en demander une culture plus haute et plus profonde, à la France qui, au dire de tous les penseurs, dispense la lumière et la beauté par tout l'univers.

LA VIE ÉCONOMIQUE

LE CHANGE INTERNATIONAL

Par EDOUARD MONTPETIT

Les pays vendent et achètent des produits. Le commerce extérieur est ainsi fait d'exportations et d'importations. Or une très ancienne théorie, le mercantilisme, ordonne aux nations qui veulent prospérer de vendre plus qu'elles n'achètent; car les ventes font affluer vers elles l'or, seule vraie richesse. Il faut que les exportations l'emportent sur les importations pour que — c'est le terme consacré — la balance du commerce soit favorable. Hors de là point de salut. Mais la France et l'Angleterre ont eu ordinairement des balances adverses et elles ont été riches toutes deux. Le mercantilisme pêche donc par quelque côté, si la réalité ne justifie pas ses énoncés.

A vrai dire il y a, dans le courant commercial, bien autre chose que des entrées et des sorties de marchandises. Les nations prêtent ou empruntent des capitaux, elles achètent des valeurs mobilières, elles font des opérations de banque, elles assurent le transport du fret, elles reçoivent les touristes, elles accueillent des immigrants: autant de sources de revenus qui s'ajoutent au commerce proprement dit. Parlons donc de la balance des comptes plutôt que de la balance du commerce.

Par suite, les nations sont créancières ou débitrices. Entre elles s'établit un échange de créances et de dettes. Or les dettes doivent être soldées. Elles le sont au moyen du change international.

La monnaie de papier n'a pas cours à l'étranger, et on y doit renoncer. Il reste l'or. Un débiteur peut toujours payer avec de l'or, qui vaut son poids. En temps normal il n'en fera rien. Le transport de l'or d'un pays à un autre entraîne des frais assez élevés: fret, assurance, etc. Il peut être plus avantageux de s'en passer. C'est ce que l'on fait. Au lieu de chercher de l'or, on cherche du change sur l'étranger.

Les négociants, les hommes d'affaires, les banquiers surtout ont chaque jour des versements à opérer à l'extérieur. Ces règlements internationaux s'effectuent sous la forme d'un instrument de crédit que l'on appelle "lettre de change" et qui remplace la monnaie métallique. Des lettres sont tirées qui représentent des valeurs et qui sont payables sur diverses places: New-York, Londres, Paris, Montréal. On n'a qu'à les acheter et à les diriger sur l'étranger en acquit des dettes contractées. Dès lors, la course commence. On veut absolument se procurer de ces effets. Un marché s'organise. Les banques interviennent qui multiplient ces modes de paiement. La marchandise est cotée. On vend des lettres de change comme, en d'autres endroits, on écoule un stock de marchandises ou des denrées alimentaires. Tous les débiteurs, pour éviter de débourser de l'or, veulent acheter ces précieux papier de commerce, simples signes des richesses que le négoce distribue de par le monde.

Si les dettes et les créances de deux pays s'équilibraient, il y aurait du change en suffisance. La cote marquerait le pair: le dollar canadien vaudrait un dollar à New-York, et la livre sterling se vendrait $4.866 à Montréal. Or cet équilibre n'existe pas toujours. Le plus souvent un des plateaux de la balance des comptes penche vers le sol. Un pays doit plus ou moins qu'on ne lui doit. L'offre et la demande du papier sur l'étranger en sont aussitôt modifiées. Le change monte ou baisse suivant qu'il y a rareté ou abondance. Ordinairement le change ne dépasse pas le coût des expéditions d'or. Sitôt que ce point (*gold point*) est atteint, le débiteur se décide pour les envois de métal qui lui reviennent à meilleur compte. Il achète et transporte des pièces ou des lingots. Cela a pour effet de corriger le change.

S'il est si facile de corriger le change par des envois d'or, que n'y a-t-on recours aujourd'hui? C'est que tout est changé. L'or ne sort plus. Les pays le gardent jalousement pour garantir leur circulation fiduciaire, déjà formidablement grossie. Sortirait-il, d'ailleurs, qu'il ne suffirait plus: les dettes de l'Europe sont devenues trop lourdes.

Pendant la guerre, on a imaginé des expédients qui ont merveilleusement réussi. Les pays belligérants achetaient au dehors leur nourriture et des munitions; et ces achats se chiffraient par milliards. D'un autre côté, ils vendaient peu, tournant la totalité de leur production vers les besoins immédiats suscités par la défense nationale. Leurs dettes augmentaient et leurs créances diminuaient. Le papier payable sur l'étranger devenait cher et rare. Pour empêcher que le prix du change n'atteignit des proportions désastreuses, car déjà il ne fallait pas songer à l'or, ces pays règlementèrent le commerce extérieur et surtout les importations, ils cédèrent aux nations créancières les valeurs mobilières qu'ils détenaient en portefeuille, ils se firent consentir des crédits. Ils multiplièrent ainsi leurs créances. Il fallait vaincre là comme ailleurs. Le sentiment servit le change. Il fut stabilisé.

En mars 1919, l'Angleterre renonça à ces moyens de fortune. Le change fut livré aux seules influences de l'offre et de la demande. Plus rien pour le retenir: ce fut le chaos. L'Europe endettée et privée des ressources qui lui eussent permis naguère de rencontrer ses paiements dût se résoudre à payer le change au cours du jour. Pour solder des sommes énormes elle n'avait que des créances infimes, et pas d'or. La de-

mande des effets de commerce était considérable et l'offre restreinte. Les prix montèrent. En retour le change descendit, sur les places créancières, à un taux inconnu jusque-là. Le marché américain, par exemple, submergé de créances sur l'Europe et faible débiteur, subit le phénomène contraire: offre exagérée, demande moindre. Les prix baissèrent. La livre sterling qui vaut $4.86 au pair fut cotée à $3.38. Le dollar américain acheta plus de quatorze francs quand, au pair, il en procure 5.18. Le mark allemand fut payé 1 cent au lieu de 23. L'unité autrichienne s'effondra. Ceux qui demandent s'il y a une limite, en temps de crise, à l'avilissement des changes ont là une réponse: la limite, c'est zéro.

Joignons à la balance des comptes une seconde influence: la dépréciation de la monnaie de papier. Les Etats et les banques ont émis des quantités de billets. Comme les réserves métalliques n'ont pas été augmentées en proportion, ces émissions, — qui constituent la monnaie fiduciaire — sont insuffisamment gagées par de l'or. Les pays créanciers le savent, et ils se protègent contre le risque éventuel que présente l'*inflation* de la monnaie de papier: il y a danger de non-remboursement. On a dit que l'afflux des billets ainsi jetés dans la circulation a été la cause unique des oscillations du change. C'est exagérer. Si demain les systèmes monétaires étaient restaurés, les balances des comptes restant les mêmes, il est peu probable que les changes en seraient rétablis. Il est difficile d'apprécier l'élément confiance qui entre ainsi dans la détermination des taux du change. Le crédit de l'Allemagne est moindre à cause de la défaite et des obligations économiques et financières que le Traité de Versailles impose à ce pays; et cela n'est pas sans exercer une répercussion sur les devises du change. D'autre part, le dollar canadien est à perte sur la place américaine et fait prime sur les marchés européens.

Cela nous ramène à notre pays. Actuellement notre dollar ne vaut plus que 85 cents à New-York. Nous devons aux Etats-Unis beaucoup plus qu'ils ne nous doivent, et il en a toujours été ainsi. Cependant le change entre les deux pays n'a guère varié, avant la guerre. Il oscillait autour du pair, il nous était même favorable parfois. Comment expliquer cela? C'est que nous vendions à l'Angleterre une forte proportion de nos produits d'exportation. Nos créances sur Londres compensaient à New-York les dettes que nous avions assumées envers les Etats-Unis. C'est ce que l'on appelle "le triangle", dans les cercles financiers: le triangle Londres-New-York-Montréal. Aujourd'hui cette compensation n'a plus lieu parce que nous vendons à crédit à Londres et que nous payons ferme à New-York. Voilà tout le mal. Les créances sur Londres sont, pour l'instant, lettre morte; mais les dettes de New-York n'attendent pas. La balance des comptes nous est nettement adverse, surtout si l'on y ajoute le service des intérêts sur les emprunts qui nous ont été consentis par les Américains. Cela suffit à expliquer la chute du dollar canadien, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la question crédit.

La dépréciation des changes offre des avantages. Elle constitue notamment une sorte de protection. L'importateur hésite, qui doit payer, en sus du prix de la marchandise, une prime de 15 ou de 20 p. 100. L'exportation est activée; car l'acheteur étranger bénéficie d'une véritable remise. Ainsi le financier américain trouve intérêt à acheter chez nous des produits ou des valeurs mobilières quand le commerçant canadien se voit presque forcé d'annuler les commandes faites aux Etats-Unis. Diminution des importations et accroissement des exportations, cela seul agit sur la balance des comptes, augmente les créances et diminue les dettes. C'est un premier correctif. Il en est d'autres. Le retour aux paiements en or, par exemple. Les sorties d'or sont prohibées: que ne lève-t-on ces interdictions? Evidemment. Encore faut-il trouver de l'or, et en trouver suffisamment. On peut encore revenir au troc, à l'échange d'une marchandise contre une marchandise sans faire usage de monnaie. Les Allemands ont déjà tâté de ce moyen que des Américains conseillent à leur tour. Les crédits à long terme alloués non plus aux gouvernements mais aux particuliers retarderont aussi, pour un temps, les échéances et permettront aux pays dévastés de faire renaître leurs forces productives. La vente d'une colonie, l'abandon du rendement de certains monopoles d'Etat, le partage des dettes contractées par les nations qui ont le plus souffert de la guerre: autant de tentatives intéressantes. Mais la situation actuelle est un résultat. Il faut remonter le cours des évènements, parcourir la route en sens inverse, revenir à l'état normal, refaire la vie économique: lieux communs, qui prennent aujourd'hui une toute autre signification. Ce sera long. La production assurée par l'organisation scientifique, le rétablissement des finances, une politique commerciale large et attentive, voilà les grands remèdes.

NOS COLLABORATEURS

Nos lecteurs nous sauront gré d'ouvrir aujourd'hui deux nouvelles rubriques "Le Courrier parisien" et "Aux gens de chez-nous". Le premier nous vient de France, et est signé par M. Raphaël Viau, chroniqueur au "Gaulois", l'autre arrive du plus grand centre américain, et est signé "Baptiste" pseudonyme qui dénonce la plus belle origine canadienne. Souhaitons-leur la plus chaude bienvenue. Une chronique maintenant de l'ouest canadien finirait de réunir toute la famille française. Espérons-la!

Nous voulons remercier nos collaborateurs de l'intérêt admirable qu'ils portent à notre œuvre et du souci qu'ils ont d'en assurer l'intérêt, et par là même, la survivance et le progrès! Nous n'avons jamais douté, en fondant la "Revue moderne" de pouvoir y attirer la plupart de nos meilleurs écrivains, et ainsi de composer une revue digne de figurer à côté de toutes les belles revues. Lorsque nous aurons réussi maintenant à améliorer tel que nous le souhaitons la littérature d'annonce, à raréfier les fautes d'impressions et les autres, nous seront vraiment fiers de notre œuvre, et les Canadiens pourront être contents de nous.

ALFRED LALIBERTÉ, Sculpteur

Par PIERRE BOUCHER

Au fond du couloir de cette Ecole d'Art dont il a déjà été parlé, ici même, s'ouvre un superbe atelier, de la hauteur de deux étages, et parfaitement éclairé, comme il convient, par la lumière égale du nord. Sous la grande fenêtre du centre, un dais de pourpre recouvre un fauteuil très "impressionnant" qui a dû servir autrefois à quelque Sénat ou Chambre législative, et que l'artiste a découvert chez on ne sait quel brocanteur. A gauche et à droite, des meubles, fauteuils et divans, invitent le visiteur. S'il y prend place, il aperçoit en face de lui, à l'autre extrémité de l'atelier les œuvres du sculpteur. Sur le plancher de la galerie reposent la maquette pleine d'inspiration de Georges-Etienne Cartier, celle du premier colon Hébert, un monument funéraire à la gloire d'un jeune soldat canadien, et plus près de nous une belle tête, allégorie de la patrie, qui fut coulée dans le bronze pour le monument du Long-Sault. En bas se coudoient le robuste "Défricheur", le "Ber", "la Porteuse d'eau", un agrandissement de "Dollard "et de nouvelles œuvres cachées sous des linges mouillés. Autour de la salle règnent deux rangées de consoles qui supportent une collection de terres-cuites, dont nous reparlerons; tandis qu'au mur sont accrochés plusieurs douzaines de tableaux d'artistes canadiens, parmi lesquels figure notre sculpteur lui-même, qui ne dédaigne pas la peinture, à ses heures. J'oublie sans doute bien des choses; mais je ne tiens pas à faire un inventaire complet.

Dans ce décor vraiment "professionnel", nous apparaît M. Laliberté, frêle à côté de ses fortes œuvres, couvert de sa blouse beige et portant sur la tête une sorte de chéchiéa rouge. Il est accueillant, sincère et spirituel.

Né de la terre, en 1878, à Ste-Elisabeth d'Arthabaska, il y demeura jusqu'à l'âge de treize ans. A cette époque, il se transporte à Ste-Sophie de Mégantic, toujours à la campagne; on l'y trouve les dix années suivantes. Pendant



Un coin du merveilleux atelier. (Photo. Albert Dumas.)



Maître Laliberté au travail. (Photo. Albert Dumas.

cette longue période de préparation, son instrument est un couteau et sa matière, le bois. On a même dit que l'artiste dans sa jeunesse a manié la cognée avant de passer à l'ébauchoir. Cependant M. Laliberté nous fait très peu l'effet d'un homme de chantier... Quoi qu'il en soit, vers 1900, il vient à Montréal pour suivre les cours du Conseil des Arts, au Monument National. Son maître est alors M. Alexandre Carli. Le talent de l'élève fut bientôt remarqué, et nous croyons que plusieurs Mécènes l'aidèrent alors à traverser la mer pour aller perfectionner ses études à Paris. Il y vécut, en effet, et y travailla cinq ans sous les maîtres Thomas et Ingelbert, de 1902 à 1907. Une "mention honorable" lui fut accordée, en 1904, au Salon, pour ses "Deux jeunes indiens chasseurs", qui sont maintenant à la Galerie Nationale d'Ottawa. (1)

Avec des qualités différentes de celles de Philippe Hébert, il semble cependant avoir recueilli sa succession sur un point: la sculpture d'histoire. Sans parler de "Talon, Dorchester, Brébœuf et Marquette", qu'il a placés sur la façade de l'Hôtel du Gouvernement à Québec, il faut rappeler ici le monument du premier colon canadien, Louis Hébert, à Québec également, et le monument Dollard que l'on verra bientôt se dresser au parc La Fontaine. Dans l'une et l'autre de ces œuvres, le métier est sûr, souple, large et vraiment inspiré. La silhouette des deux héros reste fixé dans l'imagination: Hébert offrant à Dieu la première gerbe de blé et Dollard, soutenu par la Gloire, expirant pour la patrie.

(1) La Galerie Nationale possède un autre bronze de M. Laliberté et un marbre intitulé: "La Muse."

Notre ville possède d'ores et déjà un monument public de notre sculpteur. Elle le doit à la défunte municipalité de Maisonneuve: nous voulons parler de la "fontaine du Marché". La figure placée au-dessus de cette vasque de pierre: "une canadienne chargée de ses emplettes", fait partie d'une série qui constitue la grande originalité de M. Laliberté. En la regardant, cette robuste ménagère, on pense à ses multiples frères et sœurs: "le Défricheur, le Semeur, le Lieur, le Ber, etc." L'artiste peut très bien réussir la statue classique, (1) mais il nous paraît mettre plus de saveur dans ces sujets, qu'il a eus sous les yeux pendant toute sa jeunesse et qui ont pour lui le charme d'un souvenir aimé.

Cette mine est inépuisable. On s'en rend compte par un simple coup d'œil jeté sur les nombreuses terres-cuites que j'ai signalées tout-à-l'heure. On s'étonne que ces statuettes, rouges ou grises selon que l'argile est de chez-nous ou de Paris, modelées si largement, se réduisant parfois à de simples attitudes, soient néanmoins si expressives et si complètes en soi. Allégories d'une portée universelle ou documents sur les métiers et les jeux rustiques, ni les unes ni les autres n'ont la sécheresse de simples notes jetées au hasard: ce sont des œuvres d'art.

Voilà donc un artiste à qui le "terroir" n'a pas nui, bien au contraire. De ce point de vue, son œuvre est un argument. Sans exclusivisme, il voit la beauté partout où elle se trouve, mais il n'ignore pas qu'il y en a aussi chez nous.

(1) De même qu'il traite fort bien le buste.

QUELQUES LIVRES CANADIENS

Par OLIVAR ASSELIN

Noter les mots ou les gestes de Bébé n'a en soi rien de difficile; ce qui est moins facile, c'est de les relater avec la simplicité et la bonhommie qui conviennent, ou seulement — quand on a passé sa vie dans l'atmosphère canadienne — en français. Chez M. Dupire le goût des "belles" phrases et des figures rares, la propension à la philosophie et à la sentimentalité de pacotille, nuisent parfois à la simplicité.

> Mademoiselle a été déposée dans l'eau: une seconde elle est immobile, puis elle s'étire, lance un pied en l'air puis l'autre, puis abaisse les deux bras à la fois et l'eau rejaillit autour d'elle et sur elle. Des gouttelettes lui mettent des rivières de perles très riches sur sa peau, comme l'art le plus parfait n'en donnera pas aux mondaines. Elles s'irisent à la lumière, qui s'amuse à *colorer cette jeune chair de tonalités inconnues de rose et de carmin*. Et Mademoiselle, *touchée de tous les côtés par la caresse de cette tiédeur liquide*, sourit, puis *se gargarise des cascades d'un rire inimitable*. (*On baigne Bébé*, p. 37).

Voilà ce que j'appelle de "belles" phrases et des figures rares.

> La tête qui s'abandonne à la main maternelle, qui sans elle roulerait à l'asphyxie au fond de cette mince nappe d'eau, dit: ainsi enfants devez-vous vivre, toujours, tenus au-dessus des abîmes ignorés par l'autorité familiale.
>
> A cette heure délicieuse, comprenez-vous, les non-initiés qui vous plaignez d'attendre à la porte et d'être éconduits au téléphone, qui trouvez ridicule cette sorte de culte, si vous y aviez accès, votre sourire gouailleur se mouillerait de gouttelettes que n'aurait pas lancées l'aspersion de la baigneuse. (*Loc. cit.*)
>
> Le mot ("Quelle guerre?") amusa la table familiale. Ainsi cette intelligence d'enfant, dont la réceptivité si vive qu'elle fait songer à une plaque photographique que la moindre vibration lumineuse impressionne, avait pu voir trois ans de guerre sans que les tragiques visions, qui, même perçues à travers l'imagination ou les grossières images des journaux, bouleversent des âmes d'adultes, l'aient seulement frappée...
>
> Un ami, qui a l'esprit tourné à la philosophie, fut mis au courant de cette candeur. "La vérité, dit-il, simplement, sort de la bouche des enfants. Quelle guerre? le mot est profond. Pour une guerre qui finit ou qui doit finir bientôt combien d'autres se continuent? On parlait déjà, pendant que l'autre durait, de la "guerre économique d'après-guerre", ce qui paraissait un non-sens, mais était bien une réalité. Et que d'autres sortes de guerres se poursuivront! Le poète a pu dire: "La vie est un combat dont la palme est aux cieux." Tous les instants de notre vie sont une guerre qui se poursuit: guerre contre nos instincts et quelquefois même contre nos bons instincts, qui se répète dans chacun d'entre nous et que l'Eglise appelle la lutte du bien contre le mal; guerre contre nos semblables, hélas! dans le champ de toutes les concurrences, commerciale, économique, politique; guerre à la maladie contre laquelle notre organisme, criblé de germes infectieux, réagit sans cesse jusqu'à ce qu'il tombe terrassé; guerre des espèces et guerre des races. (*Quelle guerre?* p. 83).

Voilà, dans des scènes de vie enfantine, ce que je ne crains pas d'appeler de la philosophie et du sentiment de pacotille.

Mais on l'a déjà remarqué sans doute, ces "belles" phrases, ces figures rares, cette philosophie et ce sentiment de pacotille, sont surtout du mauvais français.

M. Dupire, né en France, rédacteur à un journal qui se pique de culture française (et où de fait — par un phénomène de dédoublement que je n'entreprendrai pas d'expliquer — il écrit généralement en français convenable), édité ou en tout cas *vendu* par une société qui vise à propager la langue et l'idée française, a comme littérateur un défaut qui est bien pour l'écrivain de langue française le plus grave de tous: il ignore le français.

Que dis-je, il a beau peiner, suer, brûler au gallon une huile qui vaut aujourd'hui son pesant d'or, il ne peut arriver à bâtir une phrase dont on puisse dire honnêtement et sans mentir: Voilà du français. Et j'entends par là non pas que sa phrase pèche invariablement contre la grammaire: il ne serait pas impossible de trouver au Canada, même en France, des écrivains qui font peu de cas de la ponctuation, de l'orthographe, de la syntaxe, et qui cependant ont l'allure française. Lui, non seulement il entasse les fautes de grammaire avec l'inconscience d'un barbare, mais le sens des termes les plus élémentaires lui échappe; chaque fois qu'un mot se présente tout naturellement sous sa plume, va comme fatalement se poser devant lui sur le papier, on dirait qu'il fait exprès de s'en détourner, pour prendre à côté, dans le tiroir des vieux oripeaux littéraires, dans le vieux fonds des réminiscences de dictionnaire, un autre vocable, un "beau" vocable qui orne sa phrase, mais qui l'orne au sens où le "melon" français ou américain pare le front d'ébène du roi africain. Ainsi que dit Barbey d'Aurevilly en parlant de cette pauvreté de *Manon Lescaut*, je citerai pour être cru. Et quant à faire, je citerai tout à la fois pour les fautes de syntaxe, d'orthographe, de ponctuation, pour les impropriétés verbales, pour les fautes de goût et de logique et pour le gâchis général de la pensée, sans autre commentaire qu'un bout de ***souligné*** par ci par là.

> Là-bas, écrit M. Dupire (*La neige "pelote"*, p. 23), fusent les rires des enfants qui excitent la colère *de la cible* et *épient ses gestes* pour voir si *elle leur donnera pas la chasse*.
>
> Dieu, écrit-il encore (*Amour maternel*, p. 30), *qui n'envoie pas à toutes des enfants également beaux, les aveugle* (les mamans). Ses desseins sont admirables; car les enfants les plus malingres reçoivent les mêmes cajoleries, les mêmes tendresses que les plus jolis, eux qui seraient délaissés, *mal menés* peut-être et précocement aigris sans ce bandeau qu'il a mis *sur tous les yeux des mères:* l'amour.
>
> Et ce que le langage de l'enfant, écrit-il encore (*Mots d'enfants*, p. 48), *trouve* en élégance, il le perd en force d'expression. Hugo, qui a tant aimé les enfants, *ce pourquoi il a dû lui être beaucoup pardonné*, s'est parfois amusé *à noter leurs impressions* franches et pittoresques *devant un spectacle* nouveau pour eux.
>
> Il (Bébé) est largement payé, écrit-il encore (*Le toutou de Bébé*, p. 58), d'une affection qu'il témoigne *à grand renfort de coups de poings dans la figure, ou en arrachant délicatement des pincées de cheveux, ou en fourrant ses doigts dans les yeux, par des cadeaux princiers.*
>
> A force de réprimer nos *sentiments*, écrit-il encore (*Bébé observe*, p. 63) nous finissons par les *ressentir* à peine. Le métier de la plume nous oblige *quelques fois* à les rendre et nous devons alors, blâsés, décrire la beauté de tel spectacle qui ne nous frappe plus. Nous sommes comme un appareil photographique dont la *lentile* serait couverte de poussière. Nous ne rendons plus que des clichés flous.
>
> Le frère était médecin, écrit-il encore (*Ménage et surmenage*, récit de trois pages péniblement édifié sur un assez plat calembour; p. 71)... et causait mille ennuis à la petite maîtresse de maison, sa sœur cadette.
>
> Propre, amoureuse de l'eau, celle-ci, mais n'entendait *rien pour tout* aux arcanes de la prophylaxie sanitaire. Les ménages, *par exemple*, où on fait la chasse jusque dans le moindre coin, jusque derrière les plus hautes tringles, jusque

dans les rainures et les lames de persiennes, à la poussière intruse, ça, ça la connaissait.

...Voyez-vous l'ennui de Lisette de ramasser ses joujoux éparpillés dans tous les coins, les vêtements de ses nombreuses poupées *blottis* derrière tous les meubles? Elle s'était prise d'une haine implacable pour les *balais, plumeaux, guenilles* et autres *ustensiles* qui personnifiaient pour elle l'ennemi. Son frère, le médecin, partageait ses sentiments, non qu'il détestât la propreté (on a vu que c'était plutôt le contraire) mais parce *que il* était incapable, après l'un de ces inventaires généraux, de se retrouver dans ses paperasses à moins de 24 heures (*sic*) de fouilles.

De ses mains diligentes et adroites, écrit-il encore (*Première envolée*, p. 79), tante a plié les minces effets de Bébé dans la valise de papa, dans cette valise qui tant de fois est partie pour des pays mystérieux et féeriques où jouets et bonbons sont évidemment *d'acquit* facile puisqu'elle en est fréquemment revenue *bossuée...* Demain, le téléphone carressera (*sic*) l'oreille maternelle du son à peine *atténuée* de sa voix.

On sait, écrit-il encore (*A la bonne mère*, p. 91) que la désolation règne dans les quartiers pauvres de New-York. Un fléau terrible prend subitement des bambins grouillant de vie, les *tord*, quelques heures, sur un lit de douleur et ne les *laisse* qu'une fois que la Mort les a immobilisés à jamais ou, du moins, quand elle a pris pour ainsi dire *un accompte* (sic) *sur la victime* qu'elle viendra cueillir plus tard, quand elle a *exprimé la souplesse*, le mouvement, la sensibilité, la vie, en un mot, de tel ou tel membre.

Les mères de la grand'ville sont affligées *et de lire la description du spectacle* lamentable de leur douleur, *rappelle le passage de la Bible* sur le massacre des Innocents.

...Le bébé reste, quelques heures ainsi, il ne quitte plus la maison, que pauvre petit cadavre rigide, ou pauvre petit impotent, qui vivra toute sa vie, *toute sa jeunesse à charge à la bonté des autres, comme un vieillard* achevant ses jours.

On interdit les réunions d'enfants. On les isole autant que possible.

...Les mères élèvent vers la statue leurs petits enfants, et elles implorent la protection de la grande thaumaturge. Elles mettent à ses pieds un cierge *béni* (sic).

...La voiture était comble, écrit-il encore (*Fraternité*, p. 107), et, à toutes les courroies, pendaient douloureusement par le poignet les victimes de l'imprévoyance ou de la ladrerie de *M. Robert & Cie*, qui préfèrent que les Montréalais *attrapent des varices plutôt que d'imposer à leurs dynamos un travail supplémentaire.*

La langue que nos enfants parleront, écrit-il encore (*Elles le peuvent*, p. 113), sera celle que leurs mères *leurs* (sic) auront parlée. Dans leurs rêves, *elles les ont voulus, savants et beaux*, elles peuvent leur *donner la plus belle richesse immatérielle qui soit dans l'ordre intellectuelle* (sic), la possession *dans toute sa beauté*, dans toutes ses *nuances chatoyantes de la lanque française.*

S'il en fallait davantage, je citerais encore cette description, prise au hasard:

Pendant des heures entières, *une buée floue et à peine transparente* le recouvre (le fleuve), derrière laquelle s'abolit l'autre rive. On dirait une mer sans bornes *fermée par l'horizon gris sans les bruits de l'autre coté* qui parviennent plus distincts et plus nets que jamais à l'oreille: *les gouttelettes infinitésimales du brouillard soutiennent leurs ondes sonores et les transmettent intactes.* (*Le Rameur*, p. 120).

Et ces lignes, qui se trouvent au commencement du billet suivant, intitulé ***Firpapa:***

L'autre soir, *en faveur du beau temps exceptionnel et de la chaleur excessive*, les austères règlements maternels avaient *été fléchis*, et *les deux ans de bébé vécurent pendant quelques moments dans un émerveillement continuel* à mesure qu'il voyait éclore au ciel un nouvel astre.

— Pour un ouvrage sans valeur aucune, dira-t-on, vous en parlez bien longuement...

C'est que j'ai tenu à démontrer par le *Petit Monde*, et jusqu'à l'évidence, jusqu'à la plus aveuglante des évidences, quelques vérités qu'il me semble que le temps est venu de dire.

M. Dupire montre peu de talent et il n'a pas le respect du français. Quand il veut dire qu'un "bâton de hockey" imite ou simule une pipe, il dit qu'il la "singe" (p. 24). Il parle de joues "fardées par la santé" (p. 24), comme si le fard, qui est faux, et qui est de surface, ne supposait pas une idée essentiellement contraire à celle de santé. A propos de propreté, d'hygiène, il parle de "salamalecs" (p. 73). Il compare les enfants aux "bambinos des tableaux des vieux maîtres", quand il serait si simple de nous référer aux bambini des vieux maîtres. Il fait asseoir ses personnages sur "le bout" d'une chaise (p. 71). Il écrit "mal menés" où il faudrait "malmenés" (p. 30), "strictes" où il faudrait "stricts" (p. 42), "quelques fois" où il faudrait "quelquefois" (pp. 63, 65, 94, et à dix autres endroits), "exacte" où il faudrait "exact"; et ainsi de suite, et vingt fois par page. Mais il est rédacteur au *Devoir*. Mais il dénonce les anglicisateurs. Mais il glorifie dans ses livres *l'Action française*. Mais lui Français — ce qui accroît encore son mérite — il discourt de la guerre, en particulier de la dernière guerre, avec toute l'éloquence larmoyante de Monsieur Prudhomme, sans avoir l'air de se douter que dans cette épouvantable affaire la France avait le droit de son côté, était forcée de se défendre. Mais il y va de son antienne (assez lourde) à la Bonne Sainte Anne. Mais il voit dans la vaillance de nos mères devant les maternités douloureuses "la réponse à ceux qui veulent séparer la question de la survivance française de la question de religion". Mais il conseille aux pères de famille de donner en étrennes à leurs enfants "les *Repaillages, Autour de la Maison* ou quelque autre ouvrage bien canadien" .... Aux yeux du *Devoir* et de *l'Action française*, c'en est apparemment assez pour tenir lieu au besoin de tout mérite littéraire. Sans vouloir juger les opinions, bonnes ou mauvaises, que M. Dupire met sous le patronage de ses chérubins impuissants à protester, et tout en nous bornant à constater que ce sont celles de la maison dont il fait partie, nous ne craindrons pas de l'affirmer: le *Devoir*, *l'Action française*, font fausse route.

Le *Devoir*, *l'Action française*, se sont fondés pour inculquer à la race plus d'indépendance, plus de fierté, une meilleure conception de la morale publique et privée. Mais il suffit d'un moment de réflexion pour voir que le parti pris en politique, la pratique routinière et superficielle en religion, existeront tant qu'on n'aura pas introduit dans l'ordre intellectuel le sens critique ou — si ce mot, qui n'eût pas épouvanté un Bossuet, met en fureur nos petites églises, — le discernement. Or, le sens critique, le discernement, peut-on dire qu'en matière intellectuelle les directeurs du *Devoir*, de *l'Action française*, s'appliquent toujours à le développer? On lirait le *Devoir* pendant des semaines sans soupçonner qu'il se publie en France d'autres journaux que la *Croix*, la *Libre parole* et l'*Action française* (celle de France), d'autres revues que le *Correspondant*, d'ailleurs excellent. *L'Action française* (celle du Canada) édite l'abbé Groulx, d'autres encore qui ont de la valeur; mais par raison de boutique elle met sur le même pied qu'eux M. Louis Dupire; aux uns et aux autres elle fait la même réclame, donnant ainsi à entendre que ce qui importe le plus, en matière intellectuelle, ce n'est pas de valoir véritablement quelque chose, c'est de se conformer, en politique ou en religion, aux critères établis par elle ou par ses patrons. La vieille presse dite "de parti", si justement odieuse au *Devoir*, a-t-elle engendré par d'autres procédés ce manque de sens critique qui, en excluant la curio-

sité intellectuelle, le goût de l'étude, a à son tour engendré chez nous cette médiocrité satisfaite qui est véritablement, littéralement, la pire des immoralités; cette apathie béate qui au regard de Dieu, père de toute science, est littéralement, véritablement, absolument et mathématiquement un état de péché mortel?

Il y aurait lieu d'examiner la question sous un autre aspect, qui serait de savoir si cette pratique abusive de la critique, en même temps qu'elle entrave la culture intellectuelle et par là affaiblit tous les ressorts de l'action nationale, n'est pas une incitation directe à l'improbité de l'esprit. Puisqu'il suffit d'être de telle coterie en religion pour se faire élire conseiller municipal, Fripouillard en sera, quitte à s'expliquer de ses péculats en cour d'assises: cela s'est vu et cela se verra encore, en notre pays. De même, s'il suffit d'être classé comme nationaliste pour être à *l'Action française* et au *Devoir* l'objet d'une réclame que ce journal et cette revue ne feraient pas à la plupart des chefs-d'œuvre, même orthodoxes, de la littérature française, eh bien, soit! on sera nationaliste.

Le *Devoir*, *l'Action française*, ont pris sur le Canada français un ascendant considérable: au moment où l'âme nationale prend conscience d'elle-même, va peut-être, dans tous les domaines, produire des œuvres dignes du clair et libre génie français, qu'ils n'abusent pas de cet ascendant pour créer en matière intellectuelle un esprit de parti encore pire, peut-être, que celui qu'ils se flattent d'avoir détruit.

Ceci dit, que nous nous serions reproché comme une lâcheté de ne pas dire, il nous fait plaisir de rendre hommage au souci de propreté typographique qui se manifeste dans les éditions du *Devoir* et de *l'Action française*.

Le directeur d'une importante revue française nous écrivait récemment:

"A propos de rapprochement intellectuel, vous devriez fonder à Paris une librairie qui tiendrait les ouvrages canadiens. J'ai cherché en vain à la Bibliothèque Nationale et ensuite chez tous les libraires aussi bien anglais que français les poêmes de Nelligan que j'avais envie de lire."

J'ai exprimé le même vœu dans mon rapport au Comité France-Amérique sur les relations intellectuelles franco-canadiennes. Le jour où la Librairie canadienne de Paris sera fondée, les éditions du *Devoir* et de *l'Action française* y tiendront de droit la première place.

* * *

"Faisons une littérature qui soit à nous et pour nous," avait écrit M. l'abbé Camille Roy. Reprenant ce mot d'ordre, le secrétaire général de la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal, M. Emile Miller, avait ainsi fixé l'objectif du quatrième concours littéraire de la Société, tenu en 1919:

> Celui-là qui exprime avec toute la fidélité, la sincérité et la profondeur d'observation dont il est capable les mœurs, les traditions, les sentiments, les aspirations, la foi nationale de nos gens, ne peut manquer d'être original, car il donne à sa pensée un vêtement différent de tout ce qui se peut observer en d'autres milieux. Ecrire ainsi, c'est produire de l'art indigène, c'est, en quatre mots, faire du régionalisme littéraire...
>
> Qu'est-ce qui constitue notre originalité? — C'est de nous trouver en quelque sorte cantonnés en marge de ce nouveau monde anglo-saxon... les seuls tenants du principe latin de perfection... les représentants les plus anciens et les plus agissants de la foi catholique.
>
> De semblables pensées doivent guider ceux-là qui font de la littérature d'imagination aussi bien que toute autre. Même lorsqu'il s'agit d'écrire un conte, une nouvelle, on ne saurait méconnaître ces fondements de notre individualité... C'est avec cet objectif dans l'esprit que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal ouvre son quatrième concours littéraire. Il s'agit de raconter pour les nôtres, avec des yeux, un cœur et une âme de chez nous.

Il nous semble difficile en pareille matière de poser des principes absolus. Il se peut que pour certains talents littéraires le meilleur moyen d'arriver à la notoriété, sinon à la gloire, soit de choisir les sujets les plus propres à frapper l'attention de la critique. Il se peut aussi que la gloire la plus grande soit due à l'auteur qui marchant dans les sentiers battus trouve encore moyen, par la seule magie du talent ou du génie, de nous faire découvrir aux choses quelque aspect insoupçonné, quelque splendeur nouvelle. Corneille aurait pu, considérant la France comme une région de l'Europe, et se plaçant au point de vue régionaliste, mettre au théâtre Philipe le Bel, Louis XI ou François Ier; il alla chercher ses héros en Espagne et dans la Rome impériale, et le monde eut le *Cid* et *Polyeucte*. Racine a créé *Phèdre*, *Bérénice*, *Iphigénie*, *Athalie*, *Britannicus*, quand il avait sous les yeux Richelieu, Henri III, Charles IX; Cinq-Mars, Guise, Coligny. Au XIXe siècle, Victor Hugo met tour à tour à la scène, avec le même succès relatif ou le même relatif insuccès, la France et l'Espagne modernes et l'Allemagne du moyen-âge. Racine aurait écrit le *Cid*, Corneille *Britannicus*, Hugo *Médée* ou *Polyeucte* (surtout *Médée*), que, chacun gardant, il est vrai, ses qualités et ses défauts propres, leur œuvre littéraire ne différerait probablement guère de ce qu'elle est. Shakespeare met également à contribution l'histoire anglaise, l'histoire romaine, la mythologie, le monde des esprits. Le génie n'a pas de règle. Pas plus que le génie, le talent porté à certaines limites n'admet qu'on lui commande: Tu suivras cette voie et non une autre!

Que la plupart des écrivains canadiens n'ont pas par eux-mêmes ce qu'il faut pour se faire lire à l'étranger, la chose ne souffre malheureusement pas contradiction; et c'est en apparence sur quoi repose véritablement la théorie canadienne du régionalisme. Mais le moins que l'on pût exiger d'eux, ce serait de ne pas prendre de la vie canadienne, comme ils le font presque tous, une vue toute superficielle et conventionnelle. Le *Pays de l'Erable* est le quatrième volume de la série inaugurée par la Société Saint-Jean-Baptiste et peut-être le centième du genre paru depuis vingt ans. Dans cette interminable collection, c'est toujours les mêmes récits historiques stéréotypés, sans vie comme sans couleur, la même demi-douzaine de petits pastels à la purée d'épinards et à la neige, honnêtes et plats comme de la peinture de religieuses: la messe de minuit, le réveillon de Noël, la bénédiction du Jour de l'An, le gâteau des Rois, l'épluchette de blé d'Inde, la soirée chez Normandeau, et ainsi de suite.

Au dernier concours de la Société Saint-Jean-Baptiste, l'actualité de certaines questions politiques a induit quelques-uns des concurrents en des sentiers nouveaux; dans plusieurs contes il est question de la conscription et de la question scolaire ontarienne. Là encore, cependant, on n'a rien su voir avec justesse et avec mesure:

> Soudain, de ce cœur, s'échappe un cri de révolte. Pourquoi quitter ce terroir auquel il tient par des racines aussi profondes que celles des grands pins qui l'entourent? Qu'importent pour lui ces mots sonores: oppression, despotisme, suprématie, provinces perdues, revanche, civilisation, humanité? De par quel droit le tranformer, lui, le terrien paisible, en homme de guerre altéré de sang? (*Pour l'honneur*, p. 61)

Conteur, as-tu fini de nous bourrer le crâne! Où as-tu vu que nos fils d'*habitants* tiennent au sol "par des

racines aussi profondes que celles des grands pins", eux qui depuis cinquante ans désertent d'un cœur gai le bien paternel pour venir manier le pic et la pelle dans les rues de Montréal à trois dollars par jour? Va seulement demander au ministre, j'allais dire à l'apôtre de l'agriculture en notre province, M. Caron, ce qu'il pense de ton éloquence!

Ecoutons maintenant parler Claire Desroches et Harry Macdonald, deux jeunes gens de Glengarry que la nationalité sépare et que l'amour finira par unir:

— Qu'importe le nom, si le cœur est français, si l'âme vibre à l'unisson de la vôtre? répète-t-il d'une voix que l'émotion fait trembler.

— Le nom, reprend Claire, c'est l'héritage sacré que nous a légué l'ancêtre au même titre que la langue et la foi; il nous rappelle toute une lignée de fiers colons, fils de France. C'est un devoir que de le garder exempt de toute souillure; c'est la noblesse de chacune de nos familles; aimez-vous les montagnards d'Ecosse, compatriotes de votre grand'père? N'est-ce pas une sauvegarde pour vous?

— Que dire pour vous prouver mon amour? fait Harry, ne voulant pas répondre à cette question... Le nom! Le mien! Mais vous savez que je le respecte... que je venère l'aïeul qui a peiné pour moi, qui...

— Et moi donc, interrompt Claire, les yeux pleins de larmes, y a-t-il un peuple qui mérite plus de vénération et d'estime que le mien? C'est dans la persécution constante, agressive, brutale, que nous avons grandi; et depuis un siècle et demi on veut nous faire disparaître de la terre canadienne; je ne suis pas certaine qu'on n'ait pas songé à faire avec nous ce qu'on a fait des malheureux Acadiens... Nous avons eu le nombre. Mais si la race française se développe, si nos foyers se multiplient de miraculeuse façon, c'est bien malgré ceux qui voudraient nous voir bien loin d'ici...

C'est ainsi qu'on s'exprime dans les drames de M. Julien Daoust. De grâce, laissons Madame Bella Ouellette à ses admirateurs du Faubourg Québec!

Pendant que nos écrivains s'exercent à cette "littérature" — ou même, gagnent la faveur des jurys avec de plates anecdotes de wagon-fumoir comme la *Visite de Monsieur le Curé* (p. 79) — un jeune homme de trente ans, né en France, établi au Canada depuis deux ans à peine, nous fait en deux cents pages in-16, d'un type de colon canadien-français, un portrait simple, profond et vivant comme ceux d'Homère.

Nos indigénistes ou régionalistes à outrance se sont-ils jamais demandé pourquoi, à l'exception de Mistral, — qui n'était pas un régionaliste au sens où on l'entend ici, puisque le provençal est une langue, non un idiome ou un patois, — les seuls écrivains français qui aient réussi le genre régionaliste assez bien pour le faire lire à Paris sont des Parisiens: Georges Sand, Daudet, Flaubert, Maupassant, Bazin et le reste.

Dans toute race il y a deux choses à observer: sa physionomie extérieure, et son âme.

Vingt traits de physionomie du colon canadien-français qui ont frappé Louis Hémon nous avaient échappé à nous parce que nous sommes encore trop près du sol: on ne se connaît jamais soi-même. Le jour où Montréal, ayant atteint une population de trois millions, sera devenu au point de vue intellectuel un petit Paris — autre chose, en tout cas, que le rendez-vous général des paysans canadiens-français déracinés, — nos journalistes, nos romanciers, nos poètes, verront l'*habitant* tel qu'il est, non sous un visage dessiné avec un vieux stock de lignes conventionnelles.

D'autre part, le type que nous voyions en surface seulement, Louis Hémon, esprit cultivé, l'a aussi vu en profondeur parce que l'âme humaine doit s'observer de haut, comme les fonds de mer, et qu'en tout pays celle du paysan est beaucoup plus fermée qu'il n'y paraît de prime abord.

En attendant de nous être suffisamment dépaysannés pour observer les traits extérieurs, et suffisamment cultivés pour voir d'un coup d'œil jusqu'au tréfond de l'âme, peut-être pourrions-nous — qui sait? — laisser courir un peu le bon chien Pataud, mettre au vert les bons bœufs Bastien et Mireau, et surtout, avoir un peu pitié de la Grise. Elle a passé bien des nuits de Noël à la porte de l'église, la Grise! Elle a bien des fois conduit l'aîné à Baptiste Corriveau voir sa blonde, la Grise! Elle a bien travaillé, bien peiné, bien sué, la Grise! Il y a longtemps qu'elle marche, la Grise! Comme Lanavette dans le *Songe d'une nuit d'été*, tout ce qu'elle souhaite désormais, la Grise, c'est un bon picotin d'avoine, la Grise! Eh bien, f......-le lui, la Grise!

Si nos Sociétés nationales tiennent à encourager les lettres, qu'elles envoient chaque année un jeune écrivain canadien de talent étudier à Paris. N'en doutons pas, il n'y a *pour le moment* qu'un endroit où le Montréaliste puisse apprendre à connaître "l'habitant" de la Bienheureuse-Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste ou de Saint-André-de-l'Epouvante: c'est Paris. (1)

La Société S.-Jean-Baptiste a été mieux inspirée dans la publication de ses *Contes historiques* illustrés. En général ces récits sont trop arides, trop chargés de dates, côtoient de trop près les manuels scolaires, n'ont pas assez le ton grand'père. Les sujets, bien choisis, y auraient gagné pour

(1) *Cette note sur le* Pays de l'Erable *était écrite depuis bientôt deux mois quand M. Victor Barbeau fit à l'Alliance française sa remarquable conférence; la publication n'en a été retardée que par celle de ma conférence à moi sur la nécessité primordiale d'une plus haute culture française. Les droits supérieurs du talent et du génie; l'impuissance congénitale de nos régionalistes à saisir cette âme populaire qu'ils prétendent à peindre; la nécessité du recul et de la perspective dans l'observation des moeurs paysannes; le cas particulier de Mistral et les leçons à tirer du beau livre de Louis Hémon: sur tous ces points M. Barbeau et moi nous serons exprimés en termes presque identiques. Rencontre inévitable de deux esprits qui, heureusement pour eux, n'en sont pas restés, dans leurs lectures, à la critique d'Edmond Léo ou même de M. Camille Roy. On remarquera cependant entre la conclusion de M. Barbeau et la mienne une légère différence. M. Barbeau, après avoir commencé par dire qu'il se bornait à défendre contre l'exclusivisme des régionalistes les droits de la littérature humaine, universelle, s'est vite laissé emporter par sa batailleuse ardeur à classer le régionalisme comme un genre inférieur en soi. Si je ne me trompe, il a aussi semblé poser — ou même a posé en toutes lettres — que la solution de notre problème intellectuel ne réside pas dans l'intensification de notre culture au moyen d'un rapprochement avec la France, mais uniquement dans l'abandon du régionalisme, genre inférieur, au profit de l'universalisme, genre supérieur. En d'autres termes, nos jeunes littérateurs pourraient, d'après M. Barbeau, arriver à la supériorité intellectuelle en cultivant un genre plutôt qu'un autre. Au contraire, je crois avoir dit à Saint-Sulpice et je crois marquer plus haut qu'à mon sens, pour les Canadiens-Français, la première condition de la supériorité littéraire, dans quelque genre que ce soit, est la véritable culture intellectuelle. Si je n'admets pas qu'il suffise de rimer sur la Grise pour faire violence à la renommée, je n'admets pas davantage que le poète canadien qui préférera vivre en imagination à Grenade, Venise ou Bagdad ait par cela seul plus de chances de parvenir à la gloire: le succès n'est pas dans le choix du sujet, il est dans le tour de main. C'est là, je crois, une vue raisonnable, et je suis sûr qu'à la réflexion M. Barbeau, qui a dit tant d'excellentes choses au cours de sa conférence, et qui a surtout raison de voir, dans l'intransigeance de presque tous nos écrivains régionalistes et dans notre indigénisme intellectuel la même hargne antifrançaise, sera le premier à la partager. Au reste, inutile d'ajouter que je n'ai pas qualité pour prétendre au rôle de chef d'école, et que mes réserves ont pour unique objet d'indiquer — dans l'intérêt d'une race déjà trop divisée — pourquoi la haute culture intellectuelle et le régionalisme littéraire ne sont pas essentiellement incompatibles. Pour résumer en un mot toute notre thèse, ceux sur qui il faut frapper à grands coups de gourdin, ce sont les* rustres *qui publient des revues d'action* "intellectuelle" *française au Canada sans jamais souffler mot de la France.* — *O. A.*

la plupart à être traités plus longuement: la carrière d'Iberville, par exemple, n'est pas de celles qui peuvent se raconter aux enfants en douze légendes de cinquante mots chacune, et il faut plaindre le narrateur que l'on condamne à ce tour de force. Telle quelle, cependant, l'œuvre constitue un essai intéressant; les illustrations en particulier révèlent des talents dont l'imagerie patriotique devrait pouvoir tirer un précieux parti. Souhaitons que ce cahier de *Contes* ne soit qu'un commencement: plus on s'y prendra de bonne heure pour faire son éducation patriotique, plus tôt le Canadien-Français pourra risquer un œil sur le monde extérieur. La Société Saint-Jean-Baptiste aura bien mérité de la race si elle lui inculque dès la plus tendre enfance la fierté que l'A.C.J.C. et autres confréries ne peuvent apparemment lui donner qu'à condition de la garder perpétuellement en cellule.

AUX GENS DE CHEZ NOUS

Les Canadiens-français de New York ont accueilli avec enthousiasme l'apparition de la "Revue Moderne". Ici, tout comme au Canada, l'on sentait depuis longtemps le besoin d'un ralliement; mais personne n'avait le temps, les moyens, les capacités et, disons le mot, le courage de donner suite à cette idée. C'est maintenant un fait accompli et nous applaudissons de tout cœur à l'œuvre qui vient de naître. Devant la femme de lettres qui a eu cette belle initiative, digne de nos meilleures traditions, chapeaux bas!

Le contact journalier avec tant de nationalités diverses, dans ce grand centre cosmopolite, nous a depuis longtemps enseigné la nécessité de l'union. Plus qu'ailleurs, peut-être, sommes-nous en mesure d'apprécier l'effort défini par la devise: "S'unir pour grandir". La nôtre, si nous en avions une, pourrait s'énoncer: S'unir pour se maintenir".

La Société de Bienfaisance S.-Jean Baptiste de New York vient de fixer la date du 24 juin pour célébrer son 70me anniversaire de fondation. Toutes les sociétés sœurs canadiennes participeront à ces réjouissances. Le choix de la fête nationale canadienne-française est heureux. La société représente les premières tentatives d'union des nôtres dans la métropole américaine.

Pour échapper à l'emprise du mercantilisme, potentat de cette immense fourmillière, les Canadiens premiers arrivés, ont tenté de créer un petit coin d'atmosphère intellectuel, où pourraient se retremper ceux que la routine de chaque jour retient et absorbe, ou ceux qui s'ankylosent par des années de séjour. C'était offrir en même temps un refuge aux nouveaux arrivants, dont quelques-uns se sentaient aussi seuls, dans cette grande ville, que Robinson dans son île.

Les bons résultats n'ont pas tardé à se faire sentir et les Canadiens-français, ici actuellement, en bénéficient encore. La vie si intensive des Etats-Unis nous fait rechercher les milieux intellectuels et plusieurs y figurent avec avantage. Ainsi "Le Salon", fondé et dirigé par la comtesse de Castelvecchio, a compté jusqu'à ces derniers temps, parmi ses plus assidues collaboratrices, Mme H. H. Bradshaw, (née Hermine Hardy), de Québec. Mme Bradshaw contribuait en plus aux soirées artistiques du samedi organisées par M. et Mme Rossolimo et rédigeait les comptes-rendus des deux cercles. Parmi les plus récemment arrivés, M. Emile Chartier, un jeune baryton canadien-français, vient d'être retenu, comme soliste, dans un chœur de soixante voix formé à l'occasion d'un concert donné à l'élite italienne de New York, par un pianiste italien de grand talent, le chevalier Loverde.

L'union de ce petit groupe, qui refusait de se laisser noyer dans la masse, nous a valu les sympathies et l'encouragement de plusieurs. Le Club Démocratique français compte parmi ses directeurs deux de nos compatriotes: M.M. Stanley Renaud et Charles Lalanne. Son président actif, M. Octave Dufort, un Belge, s'est toujours intéressé à notre sort. D'autres, comme M. Charles Moravia, ministre plénipotentiaire d'Haïti à Washington, M. Charles Le Braz, autrefois à l'université de Reims et aujourd'hui professeur de littérature française à l'université Columbia, nous ont aussi témoigné beaucoup de bienveillance.

Comment après cela, ne pas nous réjouir en voyant la même union se dessiner si nettement chez nous. Nous connaissons déjà les avantages d'une coopération analogue Hardi! les gas, toutes voiles dehors vers l'avenir!

Baptiste

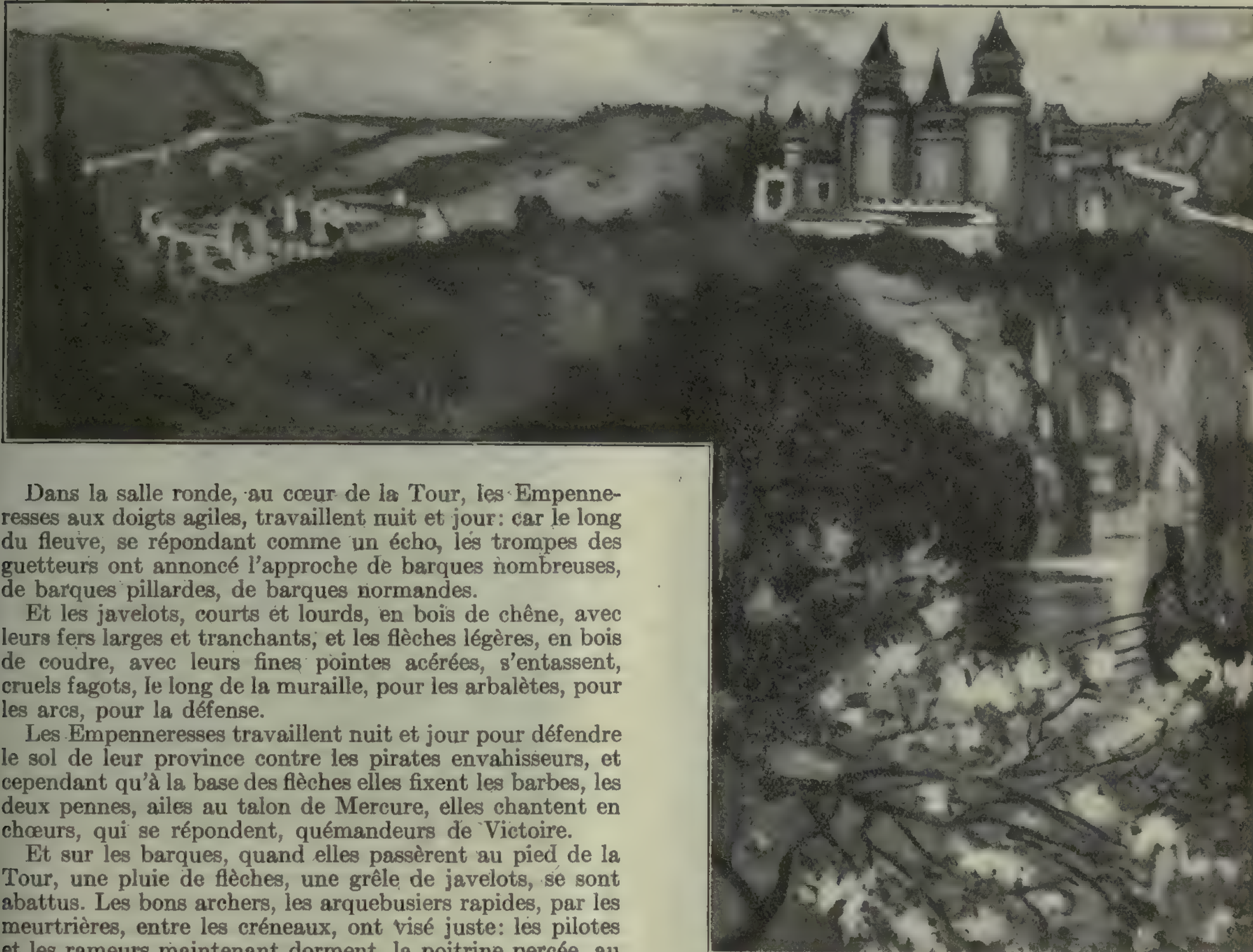
New York, le 17 février 1920.



Une réligieuse missionnaire de l'Immaculée-Conception baptisant un bébé chinois dans la mission de Canton.

LES EMPENNERESSES

Par JEROME DOUCET



Dans la salle ronde, au cœur de la Tour, les Empenneresses aux doigts agiles, travaillent nuit et jour: car le long du fleuve, se répondant comme un écho, les trompes des guetteurs ont annoncé l'approche de barques nombreuses, de barques pillardes, de barques normandes.

Et les javelots, courts et lourds, en bois de chêne, avec leurs fers larges et tranchants, et les flèches légères, en bois de coudre, avec leurs fines pointes acérées, s'entassent, cruels fagots, le long de la muraille, pour les arbalètes, pour les arcs, pour la défense.

Les Empenneresses travaillent nuit et jour pour défendre le sol de leur province contre les pirates envahisseurs, et cependant qu'à la base des flèches elles fixent les barbes, les deux pennes, ailes au talon de Mercure, elles chantent en chœurs, qui se répondent, quémandeurs de Victoire.

Et sur les barques, quand elles passèrent au pied de la Tour, une pluie de flèches, une grêle de javelots, se sont abattus. Les bons archers, les arquebusiers rapides, par les meurtrières, entre les créneaux, ont visé juste: les pilotes et les rameurs maintenant dorment, la poitrine percée, au fond des barques décimées aux flancs desquelles, flasques, pendent les rames, avec un gouvernail fou à la poupe.

Barques pillardes, tôt déçues, à la dérive elles s'en vont, sans ordre et sans boussole, s'abordant, se heurtant aux rocs, se brisant, s'échouant, vaincues.

Prévoyantes, au cœur de la Tour, les Empenneresses travaillent encore à la clarté du jour; elles entassent d'autres javelots, de nouvelles flèches, pour les prochaines attaques et le guetteur tend son oreille vers les trompes, au long du fleuve disséminées.

* * *

Depuis dix ans, les barques n'ont plus osé revenir, la salle ronde, au cœur de la Tour, est pleine de flèches et de javelots; les Empenneresses aux salles basses des chapelles, brodent des soies, cliquettent des fuseaux, lancent des navettes, pour les autels, les marches et les murailles du chœur.

Et le châtelain est joyeux, parce que, sous le ciel clément, les serfs que ne pillent plus les hordes normandes payent les dîmes sans révolte ni retard, parce que dans la forêt brament les cerfs, parce que sous les pas s'éveille le vol lourd et doré des faisans. Et la châtelaine au cœur de la Tour, dans la salle ronde, a fait venir la plus agile des Empenneresses.

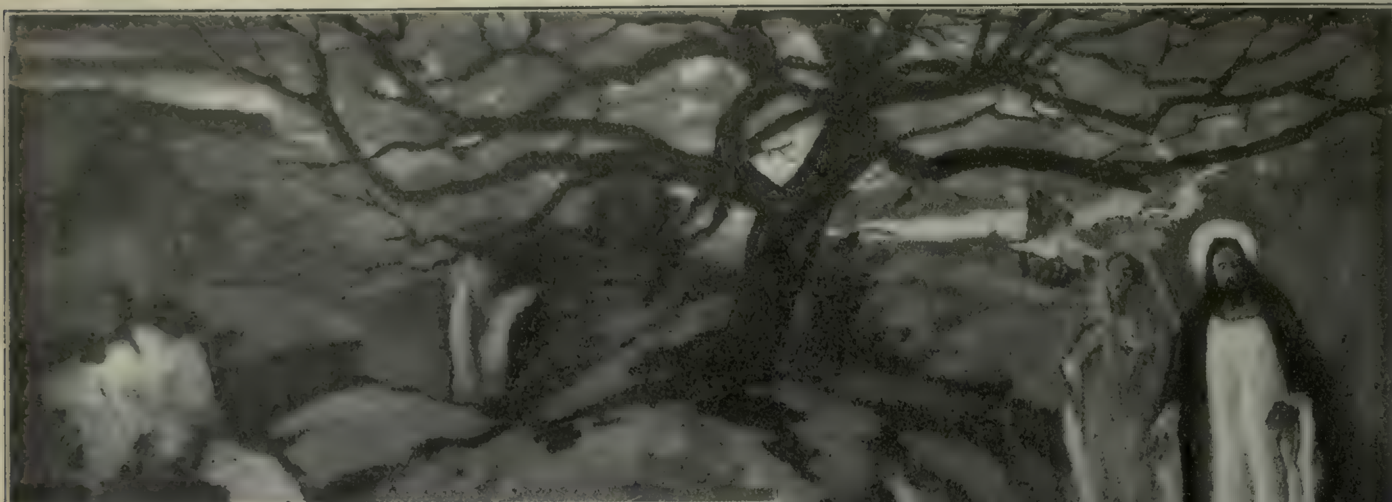
"Voici, Serve, ma mie, des plumes blanches de tourterelles; le menuisier bientôt apportera des flèches légères, faites pour mes petites mains, garnis-les bien coquettement et suivant les lois de vénerie, car demain par la plaine, je veux, sans faucon, chasser les perdrix."

* * *

Et Magdalen, l'Empenneresse, a senti une immense tristesse envahir son âme; tuer des oiseaux! c'est elle qu'on a désignée pour préparer les armes cruelles; c'est elle, qu'entre toutes, on a choisie, car la tâche est ardue, car l'heure presse, car la châtelaine ne connaît pas d'obstacle à ses désirs, à ses plaisirs, à ses ordres.

Entre ses doigts vagues, Magdalen laisse glisser les plumes légères, les plumes blanches de tourterelles, que demain éclaboussera du sang.

Elle les choisit, elle les prépare en attendant que vienne le menuisier porteur de bois taillés, aux pointes cruelles.




La révolte en son cœur va croissant; par l'ogive qui, de la salle ronde, au cœur de la Tour, regarde de son œil grand ouvert sur la campagne, elle étend son bras vers la plaine et sa main, pleine de blanches plumes, et ses doigts s'ouvrent..., et par poignées, jusqu'à la dernière, silencieuse dans le vent s'envolent les plumes, neige douillette aux blancs flocons, neige de mai sous le ciel bleu.

* * *

Et Magdalen, trop tard, à présent songe à la colère de la châtelaine, à sa cruauté, à sa vengeance inévitable; la tête effondrée dans la paume de ses mains elle s'abîme dans ses pensées, inquiète, mais non regretteuse, parce qu'elle a sauvé les oiseaux de la plaine. Elle songe si profondément, que point elle n'entend venir le menuisier, qui, dans ses bras, porte les flèches légères, grêles, menues.

Le menuisier marche d'un pas de spectre sur les dalles sourdes. Il pose doucement sa main sur la tête penchée de Magdalen, et elle, sans soubresaut (étant sans remords), lève les yeux et regarde. Et dans les grands yeux bleus du menuisier, Magdalen puise le réconfort et la tranquilité, car ces yeux l'approuvent, la consolent, la bénissent.

* * *

Et, toujours silencieux, le menuisier pose son léger fardeau sur les genoux de l'Empenneresse pour s'approcher de la fenêtre, où le maître verrier a peint la Sainte Annonciation.

Il tend la main vers la colombe sertie de plomb, et l'oiseau de verre se dégage de la transparence pour se poser doucement sur le doigt de l'étrange fauconnier.

Longtemps captif en ce vitrail, l'oiseau s'ébroue, lisse ses ailes et sa poitrine, et, sous son bec, légères, blanches, les plumes se détachent, tourbillonnent, tombent, longtemps longtemps, si bien que le sol se couvre d'un blanc duvet.

Et le menuisier à nouveau tend la main pour que l'oiseau reprenne au vitrail la place désignée; puis, en silence, il s'assied aux côtés de Magdalen attentive.

* * *

Obéissante, auprès de lui, l'Empenneresse garnit les flèches que lui tend l'Homme, une à une de ses mains pâles, et pendant qu'il lui tend les bâtonnets, la jeune fille aperçoit au creux de la main du menuisier un trou saignant: "Ami, dit-elle de sa voix inquiète, n'est-ce point un fer cruel de flèche qui te blesse, ne souffres-tu point?"

Le menuisier la regarde d'un air triste, d'un air résigné, puis enfin d'une voix douce: "Travaille enfant, va, ce n'est rien, non ce n'est pas une flèche, ce n'est qu'un clou."

Et tous deux, dans le jour qui s'éteint, continuent leur monotone besogne, garnissent de pennes les flèches légères une à une jusqu'à la dernière, dans la salle ronde, au cœur de la Tour.

* * *

Et le lendemain, par la plaine, sur une blanche haquenée, suivie de ses pages, la châtelaine galope joyeusement.

Les Varlets, bâtons en mains, parcourent les blés souples, et les oiseaux s'envolent avec des tirelis, et les flèches aussitôt volent à leur tour. Mais, mystérieuse chose, sitôt que lancées, les flèches oublient le droit chemin que la chasseresse leur assigna vers le but. En courbes gracieuses et fantasques, elles s'échappent en l'air tiède et fuient à tire d'aile vers un point qui s'éloigne à l'horizon, comme des colombes vers le colombier; et les perdrix tigrées, et les cailles lourdes et les faisans d'or s'échappent tous à leur tour.

La châtelaine se fâche et crie, s'impatiente et s'irrite, il faut rentrer au manoir les mains pures et vides; les blés sont brisés, mais les oiseaux sont envolés, avec les flèches.

Et l'Empenneresse, qu'elle fait mander pour la punir, vainement on la cherche en la salle ronde, au cœur de la Tour, en la salle basse de la chapelle, et partout; elle s'est évanouie.

Une vieille femme, qui radote, déclare l'avoir vue, comme elle s'éloignait par la route avec le menuisier, son complice, et au-dessus de leurs têtes (chose folle), de toutes parts, de blanches colombes accouraient, se groupant en planant, rondiant au-dessus d'eux, accompagnant leur marche calme.

PRÉVISIONS ET PROPHÉTIES

Par L. O. DAVID

Il est certain que la plupart des grands événements de l'histoire ont été prévus par des hommes à l'esprit logique et clairvoyant, et prédits par des hommes possédant le don de prophétie. L'énumération de tous les faits qu'on peut adopter à l'appui de cette assertion, serait trop longue. Contentons-nous d'examiner cette question en rapport avec les événements tragiques qui désolent le monde depuis quelques années.

Que la guerre de 1914 ait été prévue par des hommes d'Etat, est un fait incontestable. Mais il est aussi incontestable qu'elle a été prophétisée, plusieurs siècles auparavant, par des personnes douées du don de prophétie. Le moine Herman qui vivait, il y a plusieurs siècles, a prédit les principaux faits et les résultats de cette guerre. Cette prophétie était bien connue en Allemagne et elle inspirait des craintes; on prétend même qu'elle inquiétait le Kaiser et qu'il avait voulu en empêcher la publication dans son royaume. Je regrette de n'avoir pu me la procurer pour la citer, mais je puis publier quelques extraits de la prophétie de Sainte Odile.

Depuis deux siècles Sainte Odile est vénérée en Alsace qui l'a même choisie pour sa patronne. Elle appartenait à une noble famille de l'Alsace et quitta le monde où elle aurait brillé pour fonder un monastère où elle mourut, à un âge avancé, après avoir prédit sa mort.

Pendant les années terribles de la guerre, les populations de l'Alsace n'ont cessé de se rendre à son tombeau pour implorer son secours. La prophétie concernant les événements actuels débutait par les termes suivants:

"Il est venu le temps où la Germanie sera appelée la nation la plus belliqueuse de la terre... Elle est arrivée l'époque où surgira de son sein le guerrier terrible qui entreprendra la guerre du monde et que les peuples en armes appelleront l'Antéchrist, celui qui sera maudit par les mères pleurant comme Rachel, leurs enfants et ne voulant pas être consolées...

"Vingt peuples divers combattront dans cette guerre".

"Le Conquérant sortira des rives du Danube. Ses armes seront flamboyantes et les casques de ses soldats seront hérissés de pointes... Il remportera des victoires sur terre, sur mer et jusque dans les airs.."

Sainte Odile divise la guerre en trois périodes: Dans la première, le Conquérant remportera des victoires sanglantes; dans la seconde sa puissance diminuera et les peuples demanderont la paix à grands cris. "La troisième, dit Sainte Odile, sera de courte durée; on l'appellera la période d'évasions, car, par un juste retour des choses, le pays du Conquérant sera envahi de toutes parts, ses armées seront décimées par un grand mal et tous diront: le doigt de Dieu est là! les peuples croiront que la fin est prochaine; le sceptre changera de mains et les miens se réjouiront".

La prophétie, sur ce point, n'est pas tout-à-fait d'accord avec les faits, car ce n'est pas en Allemagne que les derniers combats ont eu lieu. D'ailleurs il est rare que les prophéties de ce genre soient absolument exactes, quant aux dates, aux lieux et autres détails; il ne faut pas s'attendre à y trouver autre chose que les faits principaux.

Voici les conclusions:

"Tous les peuples spoliés recouvreront ce qu'ils auront perdu et quelque chose de plus... La région de Lutèce (Paris) sera sauvée à cause de ses montagnes et de ses femmes dévotes"...

Sainte Odile finit en prédisant une longue paix mais "Malheur dit-elle à ceux qui ne craindront pas l'Antéchrist."

On ne peut pas dire que cette prophétie a été faite après coup comme tant d'autres, car elle était connue et elle a été publiée bien avant la guerre.

Il n'y a pas de doute que le besoin de sonder les secrets de l'avenir a donné lieu à des abus, à des supercheries sans nombre et que faire la distinction entre les vrais et les faux prophètes n'est pas chose facile.

Mais les prophéties de Herman et de Sainte Odile offrent des garanties incomparables d'authenticité et de véracité et les derniers événements leur donnent une grande autorité.

Plusieurs autres prophètes ont prédit, en même temps que la grande guerre, l'indépendance de la Pologne et de l'Irlande, le dénombrement de la Turquie et l'expulsion des Turcs de l'Europe ainsi que de grands boulversements, l'établissement de républiques éphemères et des révolutions sanglantes.

Il faut avouer que jusqu'à présent on ne peut nier la réalisation des prophéties, au moins en grande partie, et on ne peut s'empêcher de deviner ce qu'elles nous annoncent pour l'avenir.

A les en croire, nous ne verrions que le commencement des troubles et des révolutions qui doivent désoler le monde et exercer leur ravages en France, en Italie et en Angleterre et se terminer par une grande réaction religieuse et monarchique. On verrait même remonter sur le trône de France un descendant de la grande famille des Bourbons, un grand roi dont le monde entier admirerait la sagesse et reconnaitrait la puissance.

Vraiment voilà un résultat difficile à croire possible. Mais qui sait? On a déjà vu des choses aussi étonnantes, aussi invraisemblables arriver en France.

Avec ce grand roi, la paix existerait dans le monde et pendant vingt ans le monde serait heureux et prospère.

Mais après? Oh! Après, les prophéties ne sont pas encourageantes, car après ces années de paix, elles

annoncent la venue de l'Antéchrist et les événements tragiques qui doivent précéder la fin du monde. Elles disent que le retour des Juifs dans la Palestine dans le but d'y ressusciter l'ancien royaume d'Israël serait l'un des signes des derniers temps. Or, il se fait une puissante organisation, dans le monde entier, pour induire les Juifs à retourner dans leur mère-patrie.

On parle aussi beaucoup de la fameuse prophétie Malachie dont l'authenticité est plus ou moins contestée, et qui caractérise chacun des papes qui doivent occuper le trône pontifical, par un mot, une phrase indiquant son caractère ou les événements les plus remarquables de son pontificat. C'est ainsi qu'elle caractérise Léon XIII, à cause de sa science et de son esprit lumineux, par ces mots: Lumen in ceolo; la lumière dans le ciel; Pie X, à cause de sa piété ardente, par les mots: *Ignis ardens,* le feu ardent; le pape actuel, Benoit XV, par les mots: *Religio depopulata,* la chrétienté ravagée.

Or, d'après cette prophétie, il n'y aurait plus sur le trône pontifical que sept papes après le pape actuel, Sainte Odile parle aussi de l'Antéchrist et dit: "Malheur à ceux qui ne le craindront pas.

Que sera cet Antéchrist? Les commentateurs de l'Apocalypse et plusieurs prophètes disent qu'il fera sentir son influence néfaste dans le monde entier, que à la tête d'armées innombrables il vaincra tous les rois de la terre, qu'il s'élevera dans les airs pour combattre ses ennemis, que ses statues parleront, qu'il aura recours à la ruse, à la magie, à la cruauté, aux supplices les plus affreux pour faire accepter sa domination, que ses partisans *porteront le signe de la bête,* (La *bête* est le nom que lui donne l'Apocalypse, et personne ne portant pas ce signe ne pourra vendre ni acheter quoique ce soit.

Autrefois les commentateurs de l'Apocalypse ne pouvaient comprendre que l'Antéchrist pût s'élever dans les airs et faire entendre sa voix dans le monde entier sans l'intervention du démon, et ils ne savaient ce que serait le signe de la *bête.* Mais les inventions modernes nous apprennent qu'il n'aura pas besoin de recourir au démon pour s'élever dans les airs et faire entendre sa voix dans le monde entier.

Quant au signe de la *bête,* ce qui se passe en Russie, le certificat officiel sans lequel personne ne peut se procurer des vivres ou des marchandises, donne la signification de ce signe. Mais ici même, au Canada, à Winnipeg, pendant le règne éphémère du gouvernement Soviet, un certificat de cette nature n'était-il pas exigé de ceux qui voulaient acheter ce dont ils avaient besoin?

Lenine ne serait-il pas le précurseur de l'Antechrist?

Sans croire plus qu'il ne faut à toutes ces prophéties, ne peut-on pas supposer que le bolchévisme vaincu, temporairement, ne mourra pas, qu'il continuera de faire un travail souterrain et de recruter des partisans et qu'un homme viendra, un homme de génie qui ralliant sous son drapeau toutes les forces révolutionnaires du monde, sera tout puissant et saura tirer parti des abus que, pendant vingt ou vingt-cinq ans de prospérité, le pouvoir et la richesse ne pourront manquer de produire.

Maintenant qu'il soit l'ennemi du Christ et de sa religion, c'est facile à comprendre, car, il n'y a pas de doute que l'Eglise catholique sera l'adversaire le plus actif et le plus redoutable de ses doctrines néfastes.

Quant à la fin du monde, on l'a si souvent prédite qu'on peut fort bien attacher une importance minime aux nouvelles prophéties. Le faux est tellement mêlé au vrai dans la plupart de ces prophéties qu'il faut s'en méfier et voir jusqu'à quel point elles peuvent s'accorder avec les prévisions de la raison. Une chose est certaine: la lutte entre le capital et le travail, entre la démocratie raisonnable et la démagogie, la ligue de de tous les éléments pervers de la société contre toute autorité religieuse et sociale, l'abus effrayant que feront de leur pouvoir le bolchévisme et les associations poursuivant le même but, dont les hommes d'Etat préparent plus au moins inconsciemment le règne funeste.

J'ai cru que les lecteurs de la *Revue Moderne* seraient curieux de faire un travail de comparaison entre les faits prédits et les faits arrivés ou possibles.

La lueur que ces prophéties, si faible et incertaine qu'elle soit, projettent sur les événements de l'avenir, peut aider les prévisions de la raison et intéresser les esprits que préoccupent les secrets de l'avenir.

REMINISCENCES....

Sur la route blanche carillonnent gaiment des grelots; Ils s'approchent, s'éloignent, me bercent de leur rythme régulier. Le ciel est calme, et si calme mon âme. C'est l'heure idéale du rêve, l'heure mystérieuse du ressouvenir.

...La-bas, se dessine une maisonnette, j'entends une voix douce; je sens la caresse d'un baiser. Puis plus de chaumine, plus de chanson; près d'un tertre bénit, une fillette, en deuil pleurant.

...Autre demeure, vaste, sévère; pour amis et confidents, des bouquins poussiéreux, rangés, bouleversés sept fois le jour. Sur les pages incolores, des petits doigts griffonnent... Puis, un soir, dernière visite à la bibliothèque... mes yeux brûlent sous les larmes—et mes pauvres livres pleurent dans l'ombre. Les oublierais-je?

A nouveau la scène change: des sœurs, des frères revus, une vie de famille en miniature. Les miens, inconnus d'hier m'ouvrant les bras. J'aime et déjà c'est l'adieu. Je vais de foyer en foyer, "chez moi nulle part, et chez moi partout". La ville me grise, mais par boutades, je me surprends à haïr le mouvement, le bruit des foules. Surtout, je vois une cité triste de toutes les horreurs d'une épidémie terrible...et d'autres glas, les anciens, tintent lugubrement.

Mon carnet de voyage enregistre deux années. A la grande maison vieillie sonne l'heure du retour. Elle m'accueille silencieuse, ma demeure aux murs branlants.

Et mes livres,... Mes livres, je les ouvre, les ferme, leur murmure des douceurs: leur langage diffère... il est vrai, mais je suis encore riche de toute leur affection. Des rêves, des souvenirs, flottent dans l'air. A travers la croisée, du ciel un clocher, des toits de neige me captivent... Par ailleurs, je sais des chants de regrets, nombreux.

...Mais là-bas, tout là-bas, sur la route blanche carillonnent gaiment des grelots.

Augusta des Vergnes.

De quoi parlent les jeunes filles

Par HENRI MAREUIL

Londres, le 20 novembre 19 . .

Mon cher ami,

Je m'en voudrais de tarder à te conter, à toi, si curieux des choses et des gens, la scène délicieusement imprévue à laquelle j'ai assisté, hier après-midi, chez Mme X . . .

C'était son jour, mais le vilain temps, pluvieux et triste, avait sans doute retenu chez eux les fidèles de cette intelligente et aimable femme, car il n'y avait auprès d'elle, quand j'entrai, que deux jeunes filles.

Les présentations m'apprirent qui elles étaient. L'une, une Française de province, se trouvait depuis plusieurs mois à Londres, où elle avait rencontré l'autre visiteuse une Américaine du nord, qu'elle avait connue au couvent. La première avait une physionomie intéressante, sobre de traits et d'expression, éclairée par de grands yeux bruns, au regard calme et droit. Par contre, une mobilité et une vivacité extraordinaires animaient la figure délicate et le regard étrange de la seconde. Toutes deux étaient élégamment vêtues et pouvaient être âgées de dix-huit ans environ.

La conversation fut d'abord assez banale. Puis on servit le thé, et nous en vînmes à parler de lectures en général, et, presque aussitôt, des œuvres d'Henry Bordeaux en particulier.

—Comme j'aime ce qu'il écrit, dit la Française.

—Ah! ma chère! quel ennui de le lire, s'écria l'Américaine; il m'endort . . .

Notre hôtesse l'interrompit:

—Lisez pourtant "Les yeux qui s'ouvrent". Je recommande ce livre aux jeunes filles en âge de se marier; car il peut les instruire utilement sur cette sérieuse éventualité; et il leur montrera que le devoir de la femme est de s'intéresser aux occupations et aux travaux de son mari, si elle désire se l'attacher. Elles y trouveront cet enseignement, qu'il n'y a de bons ménages que ceux où il existe une communion intellectuelle entre les époux.

Cette observation, inoffensive en apparence, allait déchaîner la plus surprenante discussion sur le mariage que j'ai jamais entendue, un dialogue plutôt, vif comme un assaut d'armes.

Je me permis d'ajouter quelques mots à l'avis de Mme X . . .

—Eh oui! il faut que la femme s'intéresse à ce que fait son mari. L'homme est naturellement égoïste, n'est-ce-pas? Il a généralement une excellente opinion de soi-même; qu'adviendra-t-il si la femme, si sa femme, ne l'écoutait, ne l'approuvait, ne l'adulait?

Notre jeune compatriote rectifia doucement ce qu'il y avait d'outré dans ce commentaire:

—Sans aller jusqu'à conseiller à la femme de flatter son mari, j'estime qu'elle doit être pour lui une compagne. L'homme a des moments de découragement, de contrariété, où il a besoin de trouver aide et protection auprès d'elle; elle peut alors le réconforter, lui adoucir l'épreuve de ces crises. N'a-t-elle pas là un beau rôle à remplir?

L'Américaine intervint avec fougue:

—Tout ça, c'est des idées françaises et anglaises. Il n'y a que la liberté, l'indépendance. Je veux, une fois mariée, être aussi libre et aussi indépendante que maintenant. Je ne veux pas que mon mari s'occupe de mes affaires, pas plus du reste que je ne prétendrai à m'occuper des siennes. Ah! quelle horreur! Voyez-vous ces questions: Qu'as-tu fait aujourd'hui? Et d'où viens-tu? Comme tu es en retard! Qui est-ce qui t'écrit?—Quelle vie! Non, non, je ferai ce que je voudrai, lui, agira de son côté comme il lui plaira; et pas de contrôle mutuel.

—Ca, fis-je, c'est, Mademoiselle, ce qu'on pourrait appeler l'association de deux égoïsmes. Certes, il convient que chacun des époux conserve une indépendance relative, que la vie commune ne constitue pas un empiètement constant de l'un des deux sur la vie individuelle de l'autre . . .

La Française m'interrompit avec vivacité . . . pour achever, à sa façon, ma pensée:

—Monsieur a raison. Quoi! ne pas m'occuper des affaires de mon mari? Qu'il ne s'occupe pas des miennes? Mais ce serait odieux de vivre, séparés ainsi, sans intimité aucune. Moi, je n'aurai rien de caché pour mon mari, et j'espère qu'il ne me cachera rien. Je lui montrerai mes lettres; il saura où je suis allée, ce que j'ai fait, qui j'ai vu; et je compte bien qu'il aura en moi la même confiance. Ah, non! je ne veux pas d'un de ces maris, qui, rentrent à la maison, l'air soucieux. "Qu'as-tu?—Rien.—Que se passe-t-il mon ami?—Mais rien." J'en connais, de ces ménages; évidemment, on y a l'air heureux, et pour cause: c'est l'indifférence réciproque. Entre mon mari et moi, tout sera commun: joies et douleurs, plaisirs et chagrins. Oh! et puis surtout, pas de cachotteries, pas de flirts, ni au bal, ni au tennis, nulle part. Car je serai jalouse, oh! jalouse . . .

—Jalouse, interrogea l'Américaine, pourquoi? Cela ne "paie" pas.

—Comment, s'écria notre compatriote, stupéfaite d'une telle désinvolture, vous êtes sûre que vous ne serez pas jalouse?

—Sûre, sûre, certes non. Mais à quoi bon? Et puis, j'ai horreur des scènes . . .

—Pardon, riposta l'autre, je ne suis pas assez mauvais diplomate, pour faire des scènes. Mais ce sera très simple; si je vois mon mari flirter avec une autre femme, eh bien! je ferai semblant de flirter avec un autre monsieur et nous verrons bien alors qui des deux sera le plus jaloux.

Sur cet aperçu de tactique conjugale, la discussion s'arrêta un instant. Mme X . . . avait l'air surpris. Je ne l'étais pas moins, je l'avoue. Oh! elles ne posaient pas, les deux jeunes filles; elles semblaient même nous avoir oubliés, car nous avions assisté presque muets à ce tournoi inattendu et charmant, dont je ne te donne qu'un pâle résumé, et où chacune défendait avec chaleur son idéal,

en s'efforçant de porter les coups les plus rudes à celui de son adversaire.

Notre hôtesse reprit:

—Eh! mesdemoiselles, je vois que vous avez toutes deux une opinion assez arrêtée sur le mariage. Mais enfin, quelle sorte de mari souhaitez-vous? quelle existence désirez-vous vous créer? Vous d'abord, ajouta-t-elle, en se tournant vers notre compatriote. Celle-ci n'hésita pas:

—Ce ne sera pas un jeune homme. Je préférerai un homme dans les trente ans, intelligent, n'aimant pas le monde. Le monde et le bal, quelle corvée! Mais nous mènerons une vie tranquille; nous aurons quelques amis, de vrais amis.

Oh! je vois le tableau. Nous sommes assis en face l'un de l'autre, au coin du feu; il fait bon chez soi, c'est la paix, l'intimité douce, la confiance mutuelle. Et puis, je m'occuperai de mon intérieur; je ferai des ouvrages, j'enjoliverai la maison de mille riens délicats; ce sera charmant.

—Quel ennui! s'exclama l'Américaine. Ce coin du feu! ce serait mortel, à la longue!

—Ah! vous exagérez. Evidemment, je ne prétends pas passer tous les soirs de notre existence au coin du feu. Et puis, quand bien même? On peut, chez soi, se distraire intelligemment.

—Oh! cette vie m'étoufferait. Pour moi, je voudrais un mari jeune, un homme politique de préférence... La politique, c'est si passionnant; tous les hommes de ma famille font de la politique aux Etats-Unis...

—La politique? C'est très ennuyeux, s'écria l'autre. Quand, chez moi, on commence à parler politique je me sauve. D'ailleurs, je n'y connais rien. En dehors du président de la République...

—Comment! Vous n'avez pas d'opinion politique? Vous n'aimez donc pas votre patrie?

—Je n'aime pas ma patrie?... Mais je me ferais tuer pour elle...

—Pourquoi?

—Pourquoi?... pourquoi?... Est-ce que je sais?... Parce que je suis française, parce que je trouve mon pays admirable par-dessus tous...

—Evidemment. La belle raison!

—Et vous, mademoiselle, demandai-je insidieusement à l'Américaine, quelles sont vos raisons?

La jeune fille n'en avait sans doute pas de meilleures que son interlocutrice: comme elle, elle les sentait vivement sans pouvoir les exposer clairement, car elle me répondit:

—Parce que la campagne, les monuments, les villes, tout est plus beau! Et j'aime mon pays, parce qu'il est nouveau.

—Et moi, repartit notre compatriote, j'aime le mien parce qu'il est ancien.

Un court silence suivit cet échange de répliques, qui se croisaient avec un cliquetis d'épées. On aurait pu l'employer à faire observer à la jeune Américaine qu'elle contredisait singulièrement son parti pris d'indépendance conjugale en désirant épouser un homme dont les occupations professionnelles seraient pour elle l'objet d'un intérêt très vif, passionné même. Mais ce fut elle qui mit fin à cet entr'acte en reprenant la description de l'existence et du mari qu'elle rêvait,—une existence et un mari à l'américaine.

—Alors, je désire un mari jeune, homme politique ou homme d'affaires ayant de l'avenir, pouvant arriver à une très belle position; je veux épouser un nom. Il sera occupé pendant la journée entière et il ne rentrera pas déjeuner. Ainsi, je serai seule et libre du matin au soir. J'irai chez mes amies, je les recevrai. Puis, tournée dans les magasins, et le thé. Et je serai de retour pour sortir de nouveau, avec mon mari cette fois. Nous dînerons en ville, ou bien nous irons au théâtre, en soirée; et toujours nous souperons.

—Et s'il rechigne?

—Oh! je saurai le faire marcher, fut la réplique accompagnée d'un geste sec comme un coup de cravache.

Cette manifestation provoqua une légère rumeur. Puis la voix un peu ironique de la Française se fit entendre.

—En réalité, vous êtes comme certaines de mes amies pour qui le mariage c'est se coucher à deux heures du matin.

—Voilà ce que je souhaite: la vie extérieure, intense, étourdissante. La vôtre, quelle monotonie! quelle tristesse!

—Mais votre home, quand vous en occuperez-vous?

—J'aurai une femme de charge.

—Supposez que vous ne puissiez avoir qu'une bonne à tout faire.

La jeune Américaine hésita: l'hypothèse était embarrassante. Elle admit bien cette éventualité, mais en enfant riche et choyée, ignorante des réalités; elle l'admit donc sans ses conséquences pratiques:

—Eh bien! cette bonne fera tout.

—Alors, ce sera joli et propre chez vous, si vous ne l'aidez pas.

La Transatlantique sentit que ce terrain, lui étant inconnu, était semé de pièges, et elle biaisa:

—Mais oui, ce sera joli et propre, je vous prie de le croire.

—Je vois cela d'ici, répondit la Française. Un logis anonyme, froid, qui ne portera pas la marque de votre personnalité. Si vous, vous êtes toujours dehors, moi, je le répète, je resterai chez moi. Je ferai mille travaux d'intérieur, et même, ajouta-t-elle, en se penchant vers sa compagne, à mi-voix, et avec un ton de défi qu'adoucit la malice amusée du regard, et même... je raccommoderai mes bas.

Ce fut le mot de la fin; la discussion était terminée. Et je le regrettai sincèrement, car elles étaient intéressantes à voir et à entendre, les deux charmantes jeunes filles qui avaient exposé, sans contrainte, en toute franchise, devant moi, un homme!—leur idéal respectif du mariage.

Le feu du dialogue avait transformé la raisonnable Française. Son visage sobre s'était animé, et aussi ses grands yeux où passaient soudain, par éclairs, une lueur intense de vie intérieure et de passion contenue. D'autre part, la mobilité naturelle de l'Américaine s'était accentuée, et c'était un attirant spectacle que son regard qui pétillait, s'étonnait, s'alanguissait, tour à tour malicieux, interrogateur, charmeur, toujours un peu étrange.

Et comme à ce contraste extérieur correspondait bien l'opposition de leur conception du mariage. L'une est fantaisiste, primesautière, ivre d'indépendance, de mouvement et de bruit, impatiente de butiner les plaisirs de la vie; elle ne peut que rêver d'un mariage où rien n'est contrainte, d'une existence exclusivement mondaine où les sensations se succèdent, rapides et nombreuses. Dans cette existence, on touche à tout, on goûte à tout, on effleure tout, mais on ne pénètre rien à fond; si les impressions sont vives, elles sont aussi superficielles et fugaces. La vie est alors un continuel tourbillon où il n'y a pas de temps pour la réflexion; et il semble qu'en la menant ainsi, on veuille éviter de se trouver en face de soi-même ou de son mari dans un tête-à-tête insupportable et ennuyeux, parce qu'on a rien n'à se dire.

L'autre a moins d'imprévu et de piquant; sa nature posée excite moins la curiosité; on la devine raisonnable. Mais qu'une émotion l'anime: quelle chaleur alors, quelle flamme intérieure qui resplendit, qui illumine l'enveloppe corporelle! On se trouve en présence d'une sensibilité concentrée, dont les émotions doivent être intenses et profondes. L'existence dissipée de sa compagne répugne à sa nature foncièrement sérieuse; elle a peine à comprendre qu'on puisse se prodiguer, se gaspiller aussi futilement. Et elle souhaite une vie tranquille, sans éclat, où elle se consacrera à son mari et à son foyer en femme aimante et avisée.

Je te laisse le soin, mon cher, de faire la morale de cette histoire. Elle est vraie; prends-la donc comme telle, et n'y cherche aucune intention de généraliser à propos de ce conflit de deux individualités. Je me plais à croire qu'il y a plus d'une Américaine qui pense comme notre compatriote, et sans doute son adversaire ès-matrimonialité compte-t-elle des adeptes en France.

Pourtant, si ton humeur t'y incline, tu pourras élire par la pensée celle des deux jolies disputeuses dont les opinions concordent avec tes goûts. Pour moi, je me garde bien de les juger, n'ayant pas présentement à faire mon choix. Il me suffit que l'une et l'autre fussent sincères. Et, dans la mesure où l'on peut cueillir un peu de bonheur en cette vie, pourquoi donc ne seraient-elles pas heureuses, chacune à sa manière et de son côté?

La modestie qui semble refuser les louanges n'est souvent qu'un désir d'en avoir de plus délicats.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nul homme n'est maître de sa destinée, nulle femme n'est maîtresse de son cœur. Arsène HOUSSAYE.

Les illusions viennent du ciel, et les erreurs viennent de nous.

JOUBERT.

LIVRES DE FRANCE

Par ROBERT LE BIDOIS

René Bazin a repris et développé dans *"Les nouveaux Oberlé"* la thèse qu'il avait illustrée, avant la guerre, dans *"Les Oberlé"*. On se souvient qu'il avait pris position nette contre la thèse exposée par Maurice Barrès dans son beau livre *"Au service de l'Allemagne."*

A Masevaux, petite ville d'Alsace, la déclaration de guerre divise cruellement la famille Ehrsam. L'aîné des deux fils, Pierre, est décidé à répondre à la voix de la France et de sa conscience. Joseph, le plus jeune, par fidélité à sa petite patrie, pour rester "Alsacien en Alsace", entend obéir à la loi de son pays "légal"; il se résout à servir l'Allemagne. Pierre Ehrsam s'engage dans l'armée française; il y est blessé, et hospitalisé en Provence. Il est alors soigné par une jeune infirmière, Marie de Clairépée, pour laquelle il se prend bientôt d'amour. Et quand il retourne au front, il emporte avec soi la claire image de la Provençale... Pendant ce temps, le second fils de Mme Ehrsam combat contre les Russes, dans les rangs de l'armée allemande. Mais voici qu'on envoie son bataillon sur le front occidental. Va-t-il se trouver en face de son frère? Les jeux du hasard sont si terribles!... Une nuit, profitant de ce qu'il est chef d'une patrouille avancée, Joseph parvient à passer la ligne de feu, après avoir tué son capitaine, qu'il exècre. Il rejoint alors sa mère à Masevaux, délivré par les troupes françaises. Mais la pauvre Mme Ehrsam n'a pas fini de verser des larmes. Elle devine, par les lettres de Pierre et l'attitude étrange de Joseph, que ses deux fils lui cachent des secrets. Elle apprend que Pierre aime une jeune fille; elle veut la connaître et la prie de venir à Masevaux. Marie accepte. Mais Joseph?... Quel trouble l'agite? La mère est inquiète. Au moment même où tout semble concourir au bonheur de la famille rassemblée et agrandie, Joseph, dont l'esprit a lentement évolué, quitte les siens pour servir, lui aussi, la France, et pour n'avoir pas à rougir devant les hommes. Marie consent à épouser Pierre.

L'intrigue de ce roman, on le voit, est simple, mais touchante. Notre cœur s'intéresse aux deux amoureux et sympathise avec la douleur maternelle de Mme Ehrsam. L'inquiétude et l'angoisse s'emparent de nous, à la pensée de ces deux frères qui combattent peut-être l'un contre l'autre. Mais les acteurs de ce drame ne nous intéressent pas seulement en eux-mêmes: ils nous intéressent surtout parce qu'ils personnifiient des groupements plus larges, des collectivités, des races. Pierre symbolise le fils d'Alsace fidèle aux traditions de France; Joseph, c'est l'Alsacien qui se met "au service de l'Allemagne" pour mieux défendre son petit pays. La France, enfin, est représentée superbement par le frère et la sœur: Hubert, *l'officier français*, et Marie, la *jeune fille française.*

Aussi bien, l'intérêt véritable des *"Nouveaux Oberlé"* dépasse en élévation, en noblesse, et en puissance d'émotion la simple aventure amoureuse. L'amour n'est ici qu'un ornement. D'autres sentiments sont mis en jeu. De graves et importantes questions se posent. Quel est le devoir des Alsaciens dans une guerre franco-allemande? L'Alsace redevenue française "s'acclimatera-t-elle" sans difficultés à sa nouvelle atmosphère?

Des traits jetés çà et là par le romancier permettent de nous faire une idée juste de *l'Alsacien.* Un caractère irri-

table et particulariste, frondeur et goguenard, un esprit sachant se contenter de peu, silencieux mais discuteur, une volonté tenace quoique prompte à se déterminer: telles sont les lignes caractéristiques de la race Alsacienne. Comment les Alsaciens jugeront-ils leur ancienne patrie retrouvée? Un Ehrsam, hélas! a bien des critiques à faire, et qui sont fondées. Il a beau jeu de reprocher aux Français leur scepticisme, leur irréligion et leur goût de la vie facile. Ah! comme la France (celle de 1914) est difficile à comprendre, pour ceux surtout qui en ont été séparés par la force! Elle est inexplicable et mystérieuse. Elle met sa coquetterie à se faire mal juger, et fait tous ses efforts pour qu'on la mésestime. Elle feint d'ignorer sa propre grandeur. Elle s'applique à mourir et n'y parvient pas.

Oui, la France est pleine de contradictions étonnantes. Foncièrement attachée au catholicisme, elle prend plaisir à blasphémer la foi de ses pères. Au moment qu'elle paraît le plus affaiblie, elle se redresse soudain, et sacrifie sa vie et ses plaisirs à l'autel de son honneur menacé. Eprise enfin, d'indépendance et d'humanitarisme, elle sait, aux heures graves où la nation est en danger, se plier au joug d'une forte et dure discipline.

Telle est la France.

On conçoit qu'une patrie dont l'âme est composée d'éléments si complexès n'ait pas, sans un certain frottement, repris contact avec ses enfants retrouvés. Pierre Ehrsam, qui vient s'engager dans l'armée française, se trouve d'abord en butte à la défiance et à l'oubli de la part de ses anciens frères. Il a souffert pour rester français; il souffre maintenant de toutes les imperfections de la France: et surtout de cet esprit de légèreté, d'insouciance et d'improvisation, par quoi elle se distingue tant de l'Allemagne! Joseph se plaint aussi, amèrement, quand il se retrouve en France: "Je suis, dit-il, une sorte de sans-patrie... odieux à tous parce qu'il ne sert que soi-même, et que notre sang n'est pas à nous, que diable! mais aux idées." Ils craignent, tous, ces Alsaciens, que l'éducation "laïque" ne corrompe les âmes de leurs enfants, que les religieuses et les frères ne soient l'objet de persécutions... Mais René Bazin (et nous devons l'en louer hautement) a tracé avec beaucoup de finesse l'évolution des idées et des sentiments des Ehrsam. Pierre y était mieux préparé, et les circonstances l'ont plus favorisé. La "vocation française", que ses ancêtres avaient déposée dans son cœur, germe sous l'influence du soleil provençal et de la douce tendresse de Marie. En elle, il retrouve la plupart des qualités qui sont l'âme même de la France: un dévouement d'apôtre, et des habitudes d'honnête loyauté et de ferme religion, fortifiées par une ancienne et fine éducation. Ce qui est, chez l'aîné, le fruit de l'amour, résulte chez Joseph de la réflexion et de la raison. A la fin du livre, leur esprit et leur cœur sont plus justes, sinon mieux disposés à l'égard de la France. Ils n'ont pas cessé de l'aimer: ils apprécient mieux, maintenant, sa vraie grandeur. Ils reconnaissent qu'elle est pleine d'honnêtes gens et d'âmes généreuses; que ses jeunes filles, loin d'être perverses comme on le croit à l'étranger, pratiquent au contraire une vertu sans pruderie, et une bravoure exempte d'ignorance. La France, la France mystérieuse a quelque chose de plus encore, "quelque chose de divin": elle est faite "pour combattre la brute et relever l'idéal."

René Bazin est un artiste infiniment délicat et sensible à la poésie des choses, quoique précis toujours. Il excelle à rendre les paysages qui ont charmé ses yeux: lisez par exemple la description de la campagne provençale, à la nuit tombante. (Toutes ces pages qui se rapportent à la Provence sont charmantes de grâce ensoleillée et de vérité). Il goûte vivement les parfums champêtres, l'exquise senteur des bois, "l'odeur pénétrante de la terre moissonnée et des pierres longuement chauffées." Mais ce délicat est capable de force dans l'expression: il sait entrechoquer avec art les répliques d'un dialogue, ou souligner d'un trait vigoureux les notations d'une fine psychologie.

Ce beau livre est un *bon livre*. Le patriotisme y souffle d'un bout à l'autre, entraînant les lecteurs après les personnages. Comment lire sans émotion le récit du départ de Pierre et son passage en France, l'arrivée des troupes françaises à Masevaux, l'héroïque évasion de Joseph? Mais ce roman n'exalte pas seulement l'amour de la patrie. Les plus nobles qualités de la race française, — la Fierté, la Bonté, l'Honneur, — sont incarnées dans ses héros: tous sans exception (et c'est une gageure, pour un roman contemporain!) sont des figures dignes d'estime autant que d'affection. Clairepée, le père de Marie, est enthousiaste, mais sait plaindre, pardonner et aimer. Son fils Hubert se sent plein d'amour pour le soldat "qui ne comprend pas et qui va quand même." Marie se dévoue généreusement pour la grande pitié des blessés de France; et quand Mme Ehrsam lui écrit sa peine profonde, elle accourt sans hésiter car son cœur n'a retenu que ces seuls mots: "Mon fils est malheureux..." Enfin ces caractères si généreux sont fiers aussi, et jusque dans la passion! Voyez les lettres de Marie à son frère, et les pages qu'elle écrit à Pierre. Quel tact, quelle mesure, quelle élévation de sentiments! On dirait presque d'une héroïne racinienne.

"*Les Nouveaux Oberlé*" seront lus avec intérêt par les Canadiens-Français. Une sympathie naturelle attire les habitants de la Nouvelle-France vers ceux de l'Alsace-Lorraine, cette ancienne France redevenue française. Les lecteurs loueront le romancier d'avoir le premier, et avec grand talent, traité cette grave question d'une terre reprenant contact avec sa patrie d'autrefois. Peut-être rapprocheront-ils ce roman d'une œuvre récente, parue au Canada. Peut-être enfin (et c'est notre vœu le plus cher), forts de l'expérience des deux frères Ehrsam, apprendront-ils à mieux apprécier encore et à mieux aimer la mère-patrie, si mal connue, et parfois si calomniée...

* * *

Le 1er Mai prochain LA REVUE MODERNE s'installera dans de spacieux bureaux, au numéro 147 de la rue Saint Denis.

Les rigueurs de la mise en page nous condamnent à remettre au numéro d'avril, la brillante étude de M. Fernand Rinfret sur M. Alfred Laliberté, pianiste, les vers de Mademoiselle Lamontagne, la belle conférence de M. Jean Désy, le "Mariage blanc", nouvelle illustrée de Jules Lemaître. Dans le prochain numéro, nos lecteurs trouveront aussi, à côté des rubriques consacrées et des articles précités, une admirable étude sur les jeunes romanciers contemporains par M. René du Roure, professeur de littérature française à McGill, une superbe page sur Laurier, par M. A. Beauchesne, de captivants articles de M.M. J. Helbronner, L. d'Ornano, A. Lemont, Gustave Comte, etc., etc.

Si la fortune veut rendre un homme estimable, elle lui donne des vertus; si elle veut le rendre estimé, elle lui donne des succès.

LES DERNIERS CONCERTS

ALFRED CORTOT.

Dimanche, le 1er février 1920, à 3 hrs, au théâtre de "Sa Majesté", M. Louis H. Bourdon présente M. Alfred Cortot, pianiste.

Le pianiste Alfred Cortot a donné aux amateurs de musique moderne un concert merveilleux. Il est le digne successeur de Diemer son professeur; il joue simplement, il est sensible sans jamais tomber dans une sentimentalité banale et déplacée; il est la personnification de l'art français. Son jeu est si aisé, si distingué et si parfait, qu'on ne s'aperçoit même pas de sa virtuosité, cette qualité nécessaire, mais secondaire que trop d'exécutants cherchent à faire admirer avant tout.

Seul, un grand artiste peut absorber avec succès *Prélude, Chorale* et *Fugue* de César Franck. La manière magistrale avec laquelle Cortot nous a donné cette pièce, nous mettait dans le doute, peut-être même dans la crainte pour l'interprétation de la seconde partie du programme; mais non, Debussy est un pastelliste de la musique: il nous fut montré comme tel. L'idée nouvelle pour nous de jouer en entier le premier livre des *Préludes,* nous a permis de connaître leur variété, que nous n'avions guère pu juger n'en ayant jamais entendu qu'un ou deux à la fois. Le public indécis au commencement sur la réception qu'il devait faire à Cortot, a été conquis par la Danse de Puck et Mistrels.

La troisième partie du programme, plus à la portée des non-initiés valut une ovation à l'artiste; il dut même bisser *Séguédilles* d'Alberiz qui enthousiasma l'auditoire par son rythme espagnol.

Du Chopin, en rappel, juste assez pour nous donner l'envie d'en avoir davantage. Quel dommage de n'avoir pu entendre un artiste aussi accompli dans Schumann ou Beethoven; ce sera peut-être pour la prochaine fois, si toutefois M. Cortot nous fait l'honneur d'une seconde visite, ce que nous espérons.

* * *

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE RUSSE.

Le dimanche 8 février 1920, à 3 hrs p. m., au Théâtre de Sa Majesté, M. Louis H. Bourdon présente l'Orchestre Symphonique Russe, Modest Altschuler, chef d'orchestre.

Le programme de l'Orchestre Russe comportait entre autres choses la *Symphonie en Sol mineur* de Halinnikoff pièce longue et monotone; *Les Trois Palmes* de Sperdiarow, tableaux symphoniques, très difficiles à comprendre à moins d'en avoir lu l'explication, qui du reste se trouvait à la seconde page du programme.

. Les danses de la suite *Hutcracker* de Tschaikovski sont merveilleuses, surtout "Arabe" et *Marionnettes.* Si M. Altschuler avait consenti à nous faire entendre plus de musique de ce genre, son concert aurait certainement été plus... distrayant! *Le Lac Enchanté* de Liadow est aussi une œuvre fort intéressante qui nous fut donnée à la perfection.

Un des plus grands mérites de l'Orchestre Symphonique Russe est d'ordinaire le choix du programme, mais cette fois-ci ce fut l'exécution qui fut plutôt à remarquer: les cuivres moins stridents, les cordes plus en valeur, le tout mieux maîtrisé par le chef d'Orchestre. Neanmoins, M. Altschuler a le mérite de nous avoir fait connaître de la musique, car la plupart de ses pièces étaient nouvelles pour nous.

* * *

LE QUATUOR A CORDES DUBOIS

Le jeudi 12 février 1920, à 8 hrs 30 p. m. à la salle du "Ladies' Ordinary" (Hotel Windsor) M. Louis H. Bourdon présente, le quatuor à Cordes Dubois.

La musique de chambre n'est pas assez appréciée dans notre ville. Le Quatuor à Cordes Dubois qui a donné hier le premier concert de sa dixième saison d'existence méritait plus d'encouragement de la part du public.

Le *quatuor* de César Gui, le premier mouvement spécialement, est riche de belles sonorités; mais le *quatuor* de Beethoven n'en demeure pas moins plus intéressant, peut-être aussi fut-il mieux compris et par là mieux rendu par les artistes?

M. Chamberland joua d'une façon irréprochable la *Sonate no 3* de Mozart. Il fut accompagné d'une manière un peu... tapageuse par M. Brewer, qui pourtant se montre très bon interprète (des Modernes surtout) quand il joue seul.

Tant au point de vue de l'exécution qu'au point de vue du choix des programmes, le Quatuor Dubois ne se montre jamais inférieur à lui-même et, je le répète, cette institution mérite plus d'encouragement de la part du public montréalais.

* * *

PAUL DUFAULT

Le dimanche 15 février 1920, à 3 hrs p. m., au Théâtre de Sa Majesté, M. Louis H. Bourdon présente Paul Dufault, ténor.

La première moitié du concert nous a moins plu que la seconde. M. Paul Dufault possède, et ce n'est pas une petite qualité, l'art d'interprétation; sa diction est bonne, son timbre de voix excellent quand il ne chante pas trop haut ni trop fort. Tout ceci fait qu'il réussit très bien le genre chanson ancienne et même chansonnette. On a bissé la chanson normande du *Rossignol* et c'était justice.

L'auditoire presqu'exclusivement Canadien-Français, malheureusement trop restreint, probablement à cause de la température, a fait une ovation à son ténor favori.

* * *

REPRÉSENTATION D'OPÉRA-COMIQUE AU RITZ CARLTON

Le 24 mars 1920. 1ère partie: Pierrot Menteur, Dell'-Acqua, opéra-comique en 1 acte, Musette, Camille Bernard, Pierrot, Honoré Vaillancourt; 2ème partie: La Leçon de Chant, Estélan Marti, opéra-comique en 1 acte, Christiane, Camille Bernard, Robert, Arthur Lapierre. Billets en vente chez Archambault et Lindsay.

A. M. d'H.

COURRIER PARISIEN

Par RAPHAEL VIAU,
Chroniqueur au "Gaulois", Membre du Syndical Général de la Presse Française

Le nouveau et l'ancien président de la République Française. — Des fêtes brillantes... mais est-ce bien le moment? — Denrées rares, chauffage et éclairage restreints, mais apaches nombreux. — Dansons tout de même! — La crise des logements. — Le "mauvais sommeil". — Enterrons nous... mais vivons! — Les pessimistes. — Les cartomanciennes sont dans la joie et l'opulence. — La folie du "Merveilleux". — Mais l'Episcopat français veille!... — Notre ex-Premier s'en va. — Un philanthrope. — C'est en Egypte que M. George Clemenceau s'en va méditer sur la fragilité de la Destinée humaine.

Paris, 5 février 1920.

A l'heure où paraîtra à Montréal, ce premier "Courrier parisien", M. Paul Deschanel, depuis le 18 février, aura remplacé M. Raymond Poincarré à la Présidence de la République Française. Actuellement c'est, autour de l'Elysée, mille conjectures dont la plus courante est celle-ci: Le nouveau Chef de l'Etat sera-t-il un président fastueux et mondain comme le fut Félix Faure; (qui était d'ailleurs, un sportman accompli) un président "*bourgeois*" comme le furent MM. Loubet et Fallières, ou, simplement, un président correct, un peu trop "*estompé*" comme l'a été M. Poincarré?

Encore que nous vivons en démocratie, il ne faut point oublier que le Français est resté toujours un peu amoureux du *panache*, et il aimerait plutôt, je crois, voir habiter à l'Elysée, — dans ce vaste palais, tendu d'admirables tapisseries anciennes et orné de mille chefs-d'œuvres, — un président décoratif qui lui apparaîtrait environné de brillants officiers et de laquais chamarrés.

Il sait, le bon peuple de Paris, le nombre des carosses qui dorment sous les remises, et celui des beaux chevaux qui ne sont pas sortis des écuries présidentielles, depuis cinq ans.

Certes, on trouva tout naturel, que M. Poincarré, avec un tact parfait, supprima toute occasion, durant ces cinq années (c'était la guerre) de traverser les Champs-Elysées dans son landeau, précédé du piqueur de la Présidence et escorté de gardes républicains aux cuirasses étincelantes; on lui sut gré, également, d'avoir supprimé le sous-officier qui, sous ses prédécesseurs, couchait la nuit en travers la porte de leurs appartements privés, tel le *mameluck* qui gardait la tente ou le palais où s'endormait Napoléon. Mais, nous ne sommes plus en guerre, et les intimes du futur hôte de l'Elysée affirment que M. Paul Deschanel y donnera, certainement, des réceptions brillantes. Quoiqu'il en soit, il y aura, désormais, dans les salons merveilleux de l'Elysée, la joliesse de trois jeunes enfants et le charme souriant d'une grande dame qui est la plus gracieuse des mères...

* * *

Nous verrons peut-être un jour, les brillantes fêtes dont certains se réjouissent déjà. Cependant il faudra, je crois, attendre un peu. Nous avons la Paix, c'est entendu, mais actuellement, nous manquons de tout!

Les denrées alimentaires, à Paris comme en province, se font de plus en plus rares et atteignent des prix exorbitants. Un poulet moyen que l'on payait quatre francs avant la guerre, est coté, aujourd'hui, vingt cinq francs, et il faut être ce qu'on appelle ici un "nouveau riche" pour s'offrir un canard, une dinde ou une oie... même sans marrons autour. Pour comble d'infortune, on vient de diminuer des deux tiers, l'éclairage des rues, nos ressources en charbon de terre étant presque épuisées, paraît-il.

Nous voilà donc presque revenus au joli temps des *gothas et des berthas* qui nous faisaient sauter en sueur et en chemise de notre lit entre minuit et quatre heures du matin, pour descendre en vitesse à la cave!

On s'y fera et voilà tout!

Nous avons déjà l'habitude de ce genre de sport nocturne, mais jadis nous pouvions emporter des provisions cuites pour nous aider à passer le temps. Si demain nous descendons de nouveau à la cave pour nous réchauffer, (on sait que les caves sont très chaudes en hiver) nous ne pourrons nous substanter que d'aliments crus, puisque le charbon, et conséquemment le gaz et l'électricité, nous feront défaut pour les faire cuire!

Aurons-nous au moins assez de suif pour fabriquer les chandelles nécessaires pour notre éclairage souterrain?

Chi lo sa?

En attendant, messieurs les apaches parisiens profitant de l'obscurité qui règne maintenant la nuit dans la "Ville lumière", s'en donnent à cœur-joie sur les passants attardés. On ne compte plus les agressions nocturnes. Il faut rentrer chez soi de bonne heure, c'est la sagesse; et, d'ailleurs, pour quel motif s'attarderait-on hors du logis dès la tombée du jour?

Les théâtres, les concerts et les "dancings" vont évidemment faire relâche sous peu, ne pouvant plus s'éclairer. A quelque chose malheur est bon et je vous dirai toute ma pensée. Eh bien, cette fermeture forcée des lieux de plaisir dans Paris (des "dancings" surtout) ne me tirera pas une larme, car, en vérité, une véritable vague de débauche s'est abattue sur Paris!

C'est par douzaines que se sont inaugurés ces derniers temps, de nouveaux "dancings" ouverts jusqu'au matin. Jamais tant de chair féminine ne s'est exhibée plus indécemment dans les cafés-concerts. En attendant, sans doute, la "grande danse devant le buffet" vers laquelle nous courons, le Tout-Paris ne cesse de danser le *tango* que pour se livrer au balancement du *fox-trot* ou au trémoussement extravagant de la *très-moutarde*.

Si les dancings sont obligés demain de fermer leurs portes — je ne suis certes pas pudibond — mais, je le dis bien haut: ce sera tant mieux pour la morale publique!

* * *

Ne broyons pas tout de même trop de noir à propos du charbon (sans jeu de mot) car nos nouveaux députés s'occupent énergiquement, paraît-il, à remédier à la situation. Y parviendront-ils? Il faut l'espérer sans s'illusionner exagérement. Pour l'instant, les voilà attelés à la "Crise du logement" qui sévit de plus en plus à Paris et dont la plupart sont les premières victimes. Forcés en effet d'avoir, au moins, un pied à terre à Paris, les députés de province gîtent provisoirement à l'hôtel depuis leur élection et à des prix qui dépassent souvent le taux de leur indemnité parlementaire de quinze mille francs. Il n'existe pas actuellement, à Paris, dix appartements vacants par quartier car, en raison d'une augmentation formidable des loyers, personne ne déménage, chacun tenant à bénéficier de la loi récemment votée, qui permet aux locataires ayant loué avant la guerre, de conserver encore, pendant deux années, au même prix, les locaux qu'ils habitent.

Ai-je besoin d'ajouter que les rares appartements libres ne peuvent être loués que par des quasi-milliardaires!

Ah! la Crise du logement depuis la Paix! Elle domine toutes les autres préoccupations, et la première question que l'on pose à un étranger débarquant à Paris, c'est celle-ci: — Où comptez-vous descendre?... tout est pris.

Enfin, rien n'est éternel dans la vie, et nos nouveaux députés sont pleins d'espoir. Cela va peut-être changer d'ici quelques semaines. Pour parer à la "Crise de la vie chère" ils viennent déjà de décider de porter à trente mille francs, leur indemnité parlementaire de quinze mille francs. "Tout arrive, il s'agit de vivre!" disait Talleyrand.

Pour commencer, d'ailleurs, nous voici à peu près délivrés d'une épidémie bizarre: l'*Encephalite léthargique* que nous subissons depuis une quinzaine. Soudain, sans rime ni raison, en marchant, en causant, à table, des gens s'endormaient profondément pour ne se réveiller qu'au bout de cinq à six jours. Dans un cinéma où je me trouvais la semaine dernière, une jeune dame s'est endormie ainsi pendant que se déroulait un film américain, sur lequel le célèbre Douglas Fairbank, évoluait sur des chevaux indomptés: "Voyons Elodie, réveille-toi, tu vas nous faire manquer le métro!" s'exclamait l'époux de la dame. Ah! elle s'en moquait bien du métro, Elodie... que l'on dut ramener, souriante, comme la Belle au bois dormant, à son domicile.

L'éminent docteur Pierre Marie, qui dirige la salpêtrière nous a renseigné et rassuré du reste sur l'Encéphalite léthargique: "Cette maladie, nous a-t-il dit, est rarement mortelle et nullement nouvelle. On la constate en Italie en 1890 et aux Etats-Unis en 1918 et 1919 et elle est particulière aux mois d'hiver." Le docteur Pierre Marie ne nous enseigna point il est vrai, le traitement à suivre contre l'Encéphalite léthargique, mais il ne faut pas demander l'impossible même aux savants.

J'aime à croire que les lecteurs et les charmantes lectrices de la *Revue moderne* de Montréal, n'ont pas été trop éprouvés par cette ennuyeuse maladie, au cours de laquelle l'endormi voit *double*, paraît'il, ce qui, après tout, doit être assez agréable aux avares qui en sont frappés juste au moment où ils vérifient le contenu de leur coffre-fort.

* * *

En vérité, la vie manque plutôt de gaîté, présentement. Un autre savant, non moins éminent, s'en est mêlé, pardessus le marché, il y a quinze jours environ, pour achever d'affoler le monde entier. C'est M. Branly de l'Institut de Paris. Je ne sais si le conseil qu'il vient de nous donner vous sera connu quand arrivera cette chronique, dans tous les cas, je vous le transcris fidèlement.

Le voici: "Puisque, — nous dit M. Branly — les pro-"grès de l'aviation sont tels qu'un avion peut transporter "aujourd'hui par les airs, des milliers de kilogrammes de "projectiles à des vitesses vertigineuses, ne peut-on se "demander s'il n'y a pas urgence, dès le temps de Paix, à "creuser, sous les cités, des souterrains profonds, hors des-"quels, la guerre éclatant, il n'y aurait plus de sécurité "pour personne et sur aucun point du territoire?"

S'enterrer vivants!

Il est prudent mais combien peu joyeux, ce bon M. Branly!

Mais alors, en temps de guerre, pour apercevoir de temps à autre la lumière du jour, nous ne pourrons sortir sans danger... que la nuit... sans la moindre lumière et avec, pour guider nos pas hésitants sur terre, une petite taupe tenue en laisse, comme un chien d'aveugle...

Ce sera complet, alors!

Naturellement, une telle série d'évènements chaotiques ne pouvait aller sans déranger nombre de cerveaux.

A chaque instant, pour ma part, je suis abordé, dans la rue, par des hommes graves et pondérés qui étaient les premiers, pendant la guerre, à crier, en dépit des pires mécomptes que nous subissions: "Nous les aurons, les Allemands!" Aujourd'hui, c'est chez eux, de la consternation: "Cà ne peut pas durer; où allons-nous?" gémissent-ils.

Et ils me quittent avec des yeux ronds.

Les femmes sont plus endurantes mais, la plupart prendraient pension chez les cartomanciennes, si elles l'osaient.

Les *voyantes* de toutes sortes semblent devenues, en effet, leur "directeur de conscience." A propos de tout, elles les consultent, sur leurs affaires de ménage, sur leurs toilettes et, bien entendu, sur la conduite de leur mari.

Ces dames (je parle des cartomanciennes) sont maintenant légion, et toutes font fortune, naturellement.

On fait queue à leur porte!

Où cette nouvelle folie s'arrêtera-t-elle? je n'en sais rien; car l'attrait du surnaturel, du merveilleux a envahi même les villages.

Il y a un mois, dans les environs de Bordeaux, un patriarche Syrien a été roué de coups par des amis d'une concierge qui l'accusaient de s'être livré à des pratiques diaboliques sur cette dernière... dans sa loge! Enfin, l'évêque de Metz vient d'interdire un pélérinage grotesque à Novéant, qui attirait devant un arbre taillé en forme de Vierge, des foules de paysans qui venaient protester véhémentement devant cer arbre, *contre la cherté de vie*!

Il était temps que l'Episcopat intervint. Déjà des "convulsionnaires" se livraient à des scènes scandaleuses, comme à Paris, en 1730.

* * *

Je m'en voudrais de terminer ce *Courrier parisien* sans saluer le départ du pouvoir de M. Georges Clemenceau, notre ex-Premier qui vient de quitter la France pour un long voyage en Egypte et que j'ai vu prendre le train, alerte et souriant comme un écolier partant en vacances. Je ne connais à Paris qu'un homme (un presque octogénaire comme lui) auquel il soit comparable pour la verdeur, la gaîté et l'endurance extraordinaires; je veux parler de M. Ernest Cognacq, le parfait amateur d'art, le philanthrope dont la générosité inépuisable pour les œuvres charitables et patriotiques, n'eut d'égale — avant et pendant la guerre — que celle des milliardaires américains qui sont venus si largement en aide à la France. Le dernier don de M. Ernest Cognacq a été de quarante millions!

Donc, M. Georges Clemenceau, notre *Père la Victoire*, comme nous l'appellons ici, vient de nous quitter, ayant même dédaigné de rester sénateur. On s'accordait à penser que l'Illustre vieillard, à l'exemple de Cincinatus retournant à sa charrue, s'en irait reposer un peu son étonnante vitalité au milieu des poétiques bocages de la Vendée, son pays natal.

Il n'en est rien!

Ce sont les sables infinis de la patrie des Pharaons qui le tentent. Il veut égarer mélancoliquement ses pas jusqu'au fond des hypogées où sont enfouies tant de gloires millénaires qui disent le néant inéluctable des triomphes humains. Il veut s'arrêter à contempler le Sphinx gigantesque qui abrita entre ses pattes de granit sombre, le sommeil de l'Enfant Divin et de son adorable Mère, lors de leur fuite en Egypte.

Et se souvenant de sa pieuse enfance, il murmurera sans doute, avec — qui sait? — un pli d'amertume aux lèvres, la parole de l'Ecclésiaste: *Vanitas, vanitatum...*

La Revue Moderne a pour devise *"S'unir pour grandir"*,
celle de la Librairie Déom est *"Lire pour devenir"*.

LA LIBRAIRIE DÉOM

251, Rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Informe sa nombreuse clientèle qu'un certain nombre d'ouvrages de la maison **Plon-Nourrit & Cie** sont actuellement en réimpressions mais ils peuvent être sûrs d'y trouver présentement les suivants à $1.00:

PAUL BOURGET

Essais de Psychologie contemporaine, 2 vols.
Outre-Mer. 2 volumes.
Pages de critique et de doctrine. 2 vols.
Cruelle Enigme.
Un crime d'amour.
André Cornélis.
Physiologie de l'amour moderne.
Le Disciple.
Un cœur de femme.
Terre promise.
Cosmopolis.
Une Idylle tragique.
La Duchesse bleue.
Le Fantôme.
L'Emigré.
Le Démon du midi, 2 vols.
Le Sens de la mort.
Lazarine.
L'Irréparable.
Drames de famille.
Un homme d'affaires.
Monique.
Les deux sœurs.
Les détours du cœur.
La dame qui a perdu son peintre.
L'Envers du décor.

JEANNE SCHULTZ

Dzinn.
La Neuvaine de Colette.
Cinq minutes d'arrêt.
La main de Ste. Modestine.
Ce qu'elles peuvent.

HENRI ARDEL

Le chemin qui descend.
L'Eté de Guillemette.
Le mal d'aimer.
Renée Orlis.
La Nuit tombe.
Tout arrive.
Le rêve de Suzy.
Rêve blanc.
Cœur de Sceptique.
L'Etreinte du passé.

CHAMPOL

La Rivale.
Les Revenantes.
Les Justes.
Les demoiselles de St. André.
Cas de conscience.
Le mari de Simonne.

ROSNY:

Un double amour.
Un autre monde.
Une Rupture.
Sous le fardeau.
Le Roman d'un Cycliste.
L'Impérieuse bonté.
Renouveau.
L'Indomptée.
Résurrection.
Vamireh.
Les Profondeurs de Niamo.
Le Docteur Harambur.
Une Reine.
L'Autre femme.

ROSNY AINE:

Les Rafales.
Marthe Baraquin.
La Mort de la Terre.
La Force Mystérieuse.

On y trouve également tous les ouvrages de la maison **Garnier Frères**. Entr'autres:

Dictionnaire Français.
Dictionnaire en 2 langues.
Vocabulaires.
Guides polyglottes.
Grammaires.
Chefs d'œuvre de la Littérature Française.
Bibliothèque d'utilité pratique.

De cette dernière collection nous attirons l'attention des professeurs, artistes, ouvriers d'art, étudiants, sur les ouvrages suivants par **Emile Bayard**, inspecteur au Ministère Français des Beaux-Arts:

L'Art de reconnaître les styles.... .90
Le style renaissance........... .90
Le style Louis XIII............. .90
Le style Louis XIV............. .90
Le style Louis XV.............. .90
Le style Empire................ .90
Le style Moderne...............1.00
Etc., etc.

AMIS, LECTEURS, RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ A

LA LIBRAIRIE DEOM, 251, RUE STE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

Vous y trouverez le plus beau choix de livres Français en Canada.

TÉLÉPHONE: EST 2551





L'ENTRE-NOUS

Le féminisme est en progrès. Il nous domine, nous commande, et il faut, sous peine de renoncer à des droits sacrés, adopter les lois qu'il nous pose, sans autrement consulter nos idées, nos sentiments, nos goûts. C'est ainsi que les Canadiennes, sans même l'avoir réclamé, se sont vues investies du droit de vote par un gouvernement désireux d'entrer dans le mouvement universel, en reconnaissant aux femmes des droits égaux aux hommes.

Ce fut, de partout, un hommage à la femme, hommage jailli du cœur de tous les humains qui ont pu, en ces temps d'épreuves abominables créées par la guerre, constater combien la faible femme a su dominer la tourmente et accomplir son devoir, jusqu'en ses multiples obligations. Rien ne lui a fait peur! Elle s'est tenue tout près du feu, ramassant les blessés, sauvant les mourants... Elle a, dans les pays envahis, subi des martyres sans nom: privations de toutes sortes, souffrances sans cesse renouvelées, tout jusqu'au don des fils tant aimés, tout, jusqu'à l'infâme séparation qui lui arrachait ses filles, pour les emmener vers l'exil et vers la honte!... Elle a tout enduré, le front haut, dominée par l'idée de Patrie! *Alors parce qu'elle a servi sa patrie de toute son âme, de toute sa douleur, les hommes l'ont bénie et glorifiée! Ils ont compris que celle qui pouvait donner ainsi plus que sa vie, devait participer à la direction de la nation. Et spontanément, d'un geste qui fut émouvant, ils l'invitèrent à prendre place dans le forum. Elle y est entrée. Elle y fera son devoir, mais ce devoir lui paraîtra autrement plus difficile que tous ceux, discrets et modestes, dont elle a la douce et simple accoutumance...*

Dans notre Dominion *si progressif et si actif, le droit fut proclamé. Les femmes doivent voter. Elles voteront. Les députés du Québec, néanmoins s'en montrèrent émus et navrés. Ils protestèrent vainement. Le Progrès couvrit leurs énergiques protestations. Et l'on oublia qu'ils avaient parlé avec tout leur cœur si sincèrement attaché à des traditions mille fois saintes! Le courant emportait tout!*

Seulement, cette loi, pour devenir provinciale et toucher au provincialisme, qui, en somme, nous intéresse, nous Canadiennes françaises, peut-être,—ce qui est à déplorer, à un point supérieur aux choses du pays tout entier,—devait subir la ratification de notre Législature. Et nous pouvions tout redouter des hommes qui avaient, avec une énergie farouche, rejeté, session par session, le bill demandant l'admission des femmes à la pratique du Droit. Et pourtant tous ceux-là savent que les femmes à toge *resteraient, et pour longtemps, l'infime exception dans notre petite patrie, si féminine et si routinière. Il ne s'agit plus là d'une proportion minuscule, mais bien de l'entité vivante et pensante qui, peut-être, bouleversera la vieille Province.*

Les dames du Club libéral des femmes, qui, soit dit entre nous, ont pris des initiatives qui dépassent celles de toutes les associations désignées tout naturellement pour entreprendre l'éducation politique des Canadiennes du Québec, les dames du Club libéral, sous l'impulsion de Madame Béique, ont adressé à la Législature une manière de mise en demeure *de s'exécuter sans* rouspétance! *En effet l'exclusion des femmes du Québec des affaires gouvernementales priverait la race d'une force immense. Les imbéciles seuls peuvent plus longtemps s'obstiner. Et le Québec ne connait pas les imbéciles!*

Alors nous allons voter. C'est triste, mais c'est ainsi! Et il ne faut pas songer à se dérober à ce devoir primordial!

Il ne s'agit plus de savoir s'il plait ou non aux femmes du Québec d'entrer dans l'arène politique, mais bien si elles vont de gaité de cœur renoncer à des droits reconnus à toutes les autres femmes du Dominion.

Cela nous ennuie de voter, mais nour voterons! Nous ne pouvons pas renoncer à une parcelle de notre autorité, à un atome de nos droits!

Le devoir sera rude. N'hésitez pas Messieurs les députés, à nous le confier! Nous sommes dignes de le remplir! D'ailleurs, nous considérerons comme des traîtres et des parjures, ceux qui, pour l'amour du rayon bleu, laisseront s'amoindrir d'un iota *la part que la province de Québec réclame dans les destinées canadiennes!*

MADELEINE

UNE BELLE HISTOIRE POUR NOS PETITS LECTEURS

LE PETIT PIERRE

Par MADAME MARGUERITE PITROIS

Les habitants, avertis la veille de l'arrivée des Boches, avaient fui toute la nuit, emmenant leurs troupeaux de belles vaches laitières, de brebis, de porcs. Alors, ne trouvant personne à martyriser, ils avaient ramassé des fagots à la porte d'une boulangerie, les avaient entassés dans l'église, dans l'école, dans la mairie, avec les meubles arrachés aux pauvres demeures et, bientôt, le village tout entier avait été la proie des flammes.

Tout était consumé.

Il n'y avait plus aucun crime à commettre.

L'oberleutnant rassembla ses hommes sur la place:

— Il faut partir, dit-il. C'est rien que des gueux ici. Maintenant, il faut descendre la colline du aller au "Derdre". Le Derdre, répéta-t-il en essayant de consulter sa carte de route... Je ne vois rien, mais c'est en bas; une grande maison cachée dans les arbres. C'est là qu'on nous enverra des instructions. Nous n'avons rien à craindre des Français, mais tout de même, il faut nous dépêcher. Voilà un sacré brouillard qui pourrait bien nous empêcher de trouver notre route.

Après une dernière insulte à l'inoffensif village, les casques à pointe dévalèrent dans la plaine et disparurent au loin.

L'Allemand disait vrai. Un brouillard opaque, dense, épais comme un voile de deuil tombait rapidement, enveloppant de ténèbres la colline, les maisons effondrées, les murs fumants. Il devenait de minute en minute plus difficile de s'orienter dans cette double nuit qui ajoutait à l'horreur de la guerre.

Après le départ des Boches, un silence de mort, rendu plus sinistre encore par le linceul glacé, régna sur le village dévasté.

Soudain, venant de la grande route, quelques hommes s'engagèrent dans les ruines. Tâtonnant les murailles, tombant dans les excavations, se heurtant aux pierres, des soldats, des Français cette fois, essayaient de percer l'obscurité et de se frayer un passage parmi les décombres.

— Sacré brouillard! répéta à son tour le lieutenant Régis qui commandait la petite escouade. On ne peut poser le pied sans risquer de se casser le cou. Oh! les vandales ont bien travaillé!

De nouveau le silence s'étendit sur le village. L'angoisse étreignait le cœur de ces soldats, braves pourtant jusqu'à la témérité, mais que cette double obscurité qui pouvait cacher tant de périls inconnus faisait trembler malgré eux. Ils s'étaient rapprochés les uns des autres, anxieux, épiant la moindre éclaircie qui leur permit de continuer leur chemin.

— Mon lieutenant, mon lieutenant, chuchota tout d'un coup l'un des hommes, il y a quelqu'un ici. Ecoutez...

Ils prêtèrent attentivement l'oreille.

— Vous vous êtes trompés, Poitevin..."

A peine le lieutenant Régis avait-il commencé sa phrase qu'on entendit, faible et comme venant de sous terre, une voix d'enfant toute secouée de sanglots.

Et les mots que cette voix répétait à travers ses larmes, c'étaient ceux que ces hommes exhaleraient peut-être bientôt sur le champ de bataille.

— Maman!... Maman!...

C'était navrant. L'enfant devait être là, pas bien loin, et l'on n'y voyait même pas pour le secourir.

— Où es-tu petit? demanda le lieutenant en tendant les mains dans le vide. Nous sommes des Français; nous ne te ferons pas de mal.

— Les Allemands ont fait mourir ma pauvre maman, balbutia la voix. Oh! maman... Et l'on devinait les baisers passionnés dont le petit couvrait le cadavre de sa mère.

— Viens près de nous, mon ami, répéta doucement l'officier. Nous ne savons où nous sommes, nous, et ne pouvons marcher au milieu de ces gravois; mais en fais pas de bruit surtout."

Quelques pierres glissèrent, et Régis sentit une menotte glacée se poser sur ses doigts.

— Oh! tu es tout petit. Quel âge as-tu donc?

— J'ai onze ans, monsieur, mais je ne suis pas grand comme les autres garçons.

— Pourquoi es-tu tout seul ici? –Où sont les habitants?

— Ils sont partis dans la nuit. Moi, j'ai voulu rester avec maman qui était malade et ne pouvait pas les suivre. Oh! les méchants! Ils l'ont tuée. Elle est tombée tout d'un coup. Elle a dit: "Courage, mon petit Pierre. Sois brave. Je vais t'attendre auprès du bon Dieu..."

Et l'enfant, appuyant sa tête sur la main de Régis, laissa de nouveau éclater ses sanglots.

— Chut! Chut! fit le lieutenant. Peut-être y a-t-il de ces sales Boches cachés par ici.

— Non, non, Monsieur. Ils sont tous partis. Je les ai entendus descendre en courant.

— Sais-tu où ils sont allés?

— Oui, bien. Leur chef répétait toujours dans son jargon: "Le Derdre... Le Derdre... C'est par là qu'ils sont."

— Le Tertre, reprit le lieutenant... Oui, c'est bien là qu'ils doivent être. Et sais-tu où il est le Tertre, petit Pierre, et la Croix Pasquier, et la ferme Pasquier?

— Oh! oui, Monsieur, ce n'est pas loin, une demi-heure peut-être. Vous comprenez, la Croix Pasquier est sur la colline et le Tertre est en-dessous, caché sous la terre. C'est une ancienne carrière.

— Oh! s'emporte Régis, rageur, quand je pense que notre batterie attend à la ferme pour bombarder l'ennemi, que nous pourrions les surprendre, et que ce maudit brouillard nous empêche de faire un pas!

— Si on essayait tout de même... proposèrent les soldats.

— Non. Ce n'est pas possible. Si nous étions découverts, nos pièces seraient aisément repérées. Ah! si seulement il y avait un soupçon de clarté!

— Mon lieutenant...

C'est le petit Pierre qui parle, mais sa voix ne vacille plus sous les pleurs. On croirait que c'est un maître qui commande:

— Mon lieutenant, je vais vous conduire, vous et vos hommes, à la Croix Pasquier. Ensuite... ensuite, je reviendrai mourir près de maman.

— Nous conduire, mon pauvre gosse! Comment trouverais-tu ton chemin dans ce brouillard diabolique!

— Je sais la route, mon lieutenant, je n'ai pas besoin de lumière, dit doucement l'enfant... Je suis aveugle."

Aveugle! Une exclamation de pitié échappa à ces soldats, témoins pourtant de tant de misères, de tant d'atrocités. Aveugle, et personne pour le défendre! Et le lieutenant déposa sur le front du petit infirme un baiser paternel.

— Ne vous faites pas de chagrin, répond-il. J'irai bientôt près de maman et nous serons heureux ensemble.

— Mais, demanda Régis, ne pensant qu'à sa mission, comment pourrais-tu nous guider?

Ayez confiance en moi. Prenez ma main. Je ne vous perdrai pas."

Il y avait une si grande assurance dans cette promesse que Régis n'hésita plus, et la caravane se mit en marche dans le silence le plus profond.

— Est-ce encore bien loin? demanda tout bas le lieutenant à son jeune conducteur.

— Nous y voici, Monsieur. Tâtez les marches du Calvaire.

— C'est vrai, c'est vrai, constatèrent les hommes avec soulagement. Où est la ferme?

— Au bout du sentier qui part du milieu de la Croix. Les Boches sont en-dessous. Pourvu qu'ils ne nous aperçoivent pas.

— As-tu peur? questionna affectueusement Régis.

— Oh! non, mon lieutenant. Maman m'a recommandé d'être brave; voyez, je ne tremble pas."

Collés contre terre, ils avançaient. Le brouillard continuait à les envelopper. Mais plus de la moitié du chemin était faite. Ils allaient toucher au but...

Soudain, une clarté blafarde transperça la brume sans l'éclairer... Un coup sourd et profond:

"Boum!..."

C'était un obus de reconnaissance que les Allemands envoyaient au hasard pour essayer de découvrir nos emplacements.

Cinq hommes restèrent étendus pour ne jamais se relever.

— Oh! venez plus vite, supplia le petit Pierre en tirant de toutes ses forces le lieutenant obligé d'attendre que la chaîne se reformât. La ferme est là, tout près maintenant, mais si les Boches allaient encore nous en tuer..."

Il n'acheva pas.

Une seconde fois, pendant un instant, le brouillard devint plus transparent et la bombe éclara.

"Boum!..."

— Je suis blessé, dit l'enfant en tombant. Ma jambe est partie.

— Blessé, blessé, mon petit, répéta le lieutenant en se penchant vers le pauvret. Oh! mais je vais t'emporter, nous te soignerons, nous te guérirons.

— Non, Monsieur. Courez bien vite avec les autres. La ferme est là... Laissez-moi...

— Te laisser, mon enfant, jamais. Oh! noble cœur, comme notre France doit être fière d'inspirer des dévouements pareils au tien!"

Doucement, tendrement, il prit dans ses bras le petit corps tout pantelant, et, sans se soucier de la mitraille, il se dirigea à grands pas vers la ferme atteinte enfin!

— Un major! Vite, au nom de Dieu, pansez ect enfant, implora-t-il."

Hélas! il n'y a rien à faire. La jambe coupée net par l'éclat du boulet, était restée dans la prairie. Tout le sang s'était échappé par l'horrible blessure. Petit Pierre n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— Vous êtes... sauvés?... interroge la voix enfantine qu'on entendait à peine.

— Oui, tous. Le Tertre est cerné et tu seras vengé, petit Français.

— Je pourrai... dire... à maman... que j'ai été brave... alors?"

Le capitaine s'approcha.

— Oui, petit Pierre, tu t'es conduit comme un héros. Et moi, le capitaine, j'épingle ma croix de guerre sur ta poitrine et, devant tous, je te décore au nom de la France."

Les petites mains du gosse arrêtèrent un instant leur va-et-vient spasmodique; elles palpaient, caressaient l'ultime récompense, tandis qu'un sourire divin illuminait les traits du mourant.

— Je la montrerai... à maman... Au ciel... je ne serai.. plus... aveugle... Je... vais... voir... maman..."

NOS GRANDES OEUVRES

Comment aider les missions en ornant nos belles églises du Canada.

Les Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception ont ouvert en ces derniers mois un atelier d'ornements d'église et de linge sacré, pour le soutien de leur maison-mère et de leur noviciat.

Qu'on veuille bien remarquer que les missionnaires doivent subir une préparation de plusieurs années avant de pouvoir aller travailler dans le champ de l'apostolat.

A des conditions faciles, on peut se procurer à l'atelier des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 314, Chemin Sainte Catherine, Outremont, Montréal, les articles suivants:

Lingerie sacrée, brodée, au fil tiré, etc., etc.
Nappes d'autel avec dentelle aux fuseaux ou autre. (Ces dentelles sont fabriquées en Chine par les orphelines chinoises).
Surplis et aubes avec dentelles de Cluny et autres.
Tapis d'autel en feutre peint, doré ou simplement découpé.
Voiles de tabernacle peints ou brodés d'or.
Etoles et bourses de salut, peintes ou brodées.
Voiles huméraux de tous genres.
Chapes de toutes couleurs, à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.
Chasubles, dalmatiques, etc., à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.
Voiles de ciboire, de custode, d'ostensoir de tous genres.
Boîtes à hosties peintes.
Sacs aux malades.
Bannières, insignes pour congrégations, etc.

On peint sur commande toutes sortes de bouquets spirituels, cartes de fête, souvenirs mortuaires, etc.

Prix donnés sur demande.

On recommande d'une manière toute spéciale les broderies et dentelles de Chine. En encourageant ces ventes, l'on coopère au salut de tant de jeunes payennes qui reçoivent dans les ouvroirs, avec le gain de la vie, la lumière de la foi.

Adresse: Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception,

314, Chemin Sainte-Catherine,
Outremont, Montréal.

Les Confitures *Raymond*

—sont toujours de qualité supérieure.

Essayez :

Confitures RAYMOND

Marmelade RAYMOND

Sirop de Table RAYMOND
(en bouteilles)

Marinades RAYMOND

Catsup RAYMOND



Tous ces produits sont préparés avec grand soin, et vous donneront entière satisfaction.

Exigez-les. N'acceptez pas d'imitations

LE COURRIER DE MADELEINE

CAMPAGNARDE.—Vous êtes la toute bienvenue, et vous voyez que ce n'est pas plus difficile que cela de faire son entrée au courrier. 1. Appelez-la "tante"; cela lui sera certainement agréable et sensible. 2. Cela se teindrait en brun foncé, ou en bleu prune. Mais si le tissu est le moindrement changé, le noir seul vous donnerait une couleur égale.

La directrice de la Revue Moderne est enchantée de la grande amitié que vous portez à cette oeuvre littéraire, et elle vous en sait gré.

YVONNE.—Notre critique "Saint-Just" vous fera l'appréciation demandée.

VEN. LA....—Le comité de lecture a bien fait la moue, vous savez, mais j'espère, après quelques retouches, faire passer votre articulet, où je trouve des promesses. Travaillez-le donc encore, condensez, ramassez vos phrases. Il ne faut pas un mot inutile dans ces petits tableaux; ils doivent donner l'impression d'avoir été croqués sur le vif. Autrement ils perdent tout mérite. Vous savez que des articles de revue doivent être fort soignés, et que c'est plus difficile d'entrer ici que partout ailleurs. Alors il faut bien travailler pour le mériter. Et je ne doute pas de votre courage.

MIA MARGA.—Doux... doux... merci.

IMELDA G.—Je suis très sensible à vos bons souhaits, et je désire, pour vous, tous les plus jolis bonheurs.

MIMIE.—Je transmets votre billet, ainsi que la copie, à notre graphologue qui vous donnera l'analyse désirée. Et j'en profite pour vous remercier de ce "parfum" de vos rives si belles, dont les bouffées me grisent délicieusement.

GHISLAINE.—Je souris à votre premier essai, ma timide petite amie, mais quant à le publier dans notre revue, c'est autre chose. Il faut essayer encore et encore, mûrir votre talent comme votre jugement avant d'aspirer à être publiée ici. Mais comme vous êtes une toute jeune, et que vous semblez aimer écrire, il n'y a pas de raison pour que vous n'atteigniez, l'expérience aidant, au voeu que vous venez de me formuler tout bas.

MME E. T.—Comme c'est aimable à vous d'avoir un tel souci de notre succès, et que de gratitude je vous dois.

JEANNE D'A. B.—Comme l'on se retrouve! J'espère que vous êtes heureuse là-bas, et que vous aimez le grand pays où vous vivez. J'ai souvent pensé à vous, et, vous sachant bien mariée, je me rejouissais de vous savoir en sécurité. Je vous remercie du renseignement dont je vais profiter. Et je vous invite à revenir.

A. PH. R.—Je suis contente que vous soyiez content! Mais je n'ai nulle inquiétude au sujet de ce que vous savez. Les Canadiens sont trop intelligents pour émettre de pareils édits. C'est la tempête dans le verre d'eau, croyez-m'en, mais il fallait tout de même en parler et s'en moquer.

FRANCIS D.—Beaucoup de vers et articles reçus à la Revue n'ont pas encore paru, c'est vrai, et ne paraîtront peut-être pas tout de suite non plus, pour la toute simple raison que nos collaborateurs sont nombreux, l'espace restreint, et qu'il nous faut être juste pour chacun d'eux. Vous m'objecterez que certains écrivent plus souvent que les autres. C'est vrai, mais il y a une raison à cela, et péremptoire: la nécessité de traiter certains sujets, et de les faire traiter par des autorités. Le comité de lecture a un travail énorme, je ne puis le brusquer, mais aussitôt qu'il aura étudié vos articles, je vous en donnerai le compte-rendu. Votre petit bouquin n'est jamais arrivé à la Revue, ce qui vous explique pourquoi nous n'en avons pas parlé. La chronique ne s'attache qu'aux livres et revues envoyées à la Revue moderne.

Votre curiosité est très légitime, je la comprends et l'approuve. Je m'intéresse d'ailleurs à vos succès, comme au succès de tous les travailleurs.

IGNORANTE.—L'"I" était de trop; il s'en glisse quelquefois comme cela, sous l'impulsion du typo qui n'en a cure, croyez-moi bien.

MADELEINE DESPINS.—Comme j'ai aimé votre lettre, et comme j'ai trouvé fine, dans sa coquetterie maternelle, cette petite phrase glissée si simplement de votre plume alerte: "Je veux être jolie quand mon fils aura 20 ans." C'est exquis cela! Et vous le serez, jolie, et votre fils sera ravie de promener à son bras sa délicieuse et comprenante et aimable maman. J'aime vos pensées. Voyagez quelquefois et souvent dans les nues, pour nous en remporter des bibelots aussi précieux et aussi fins. La Revue a remplacé votre magazine américain... et je veux que vous ne regrettiez jamais de nous avoir donné la préférence.

FEE MINA.—C'est à Saint-Just que revient la tâche de vous juger. Moi, je n'ai que celle, infiniment plus agréable, de vous accueillir aimablement. Je ne sais quel sera le verdict. En tout cas il ne devra pas vous décourager, mais vous inspirer des pensées de travail salutaires.

MADAME PHILEAS S.—Qu'elle est bonne votre lettre, et comme je l'ai aimée. Ecrivez-m'en souvent ainsi, et parlez-moi de ces petites que vous formez à votre image, et qui seront tellement bonnes plus tard.

MERE EN PEINE.—Votre fille gagne un tel salaire, et elle ne met rien de côté pour les mauvais jours. Cela vous inquiète, je le conçois. Que ne tentez-vous de la convaincre en lui faisant connaître les énormes avantages qu'offre la Caisse Nationale d'économie, avec son nouveau système de pension. Lisez leur annonce attentivement, voyez leur agent, et faites en sorte que votre jeune fille entre dans cette société qui offre aux jeunes gens des deux sexes qui travaillent, des avantages inappréciables.

GAIE LURETTE I.—N'hésitez pas, écrivez au Studio de Luxe, ou ce qui est mieux encore, venez voir M. DesRosiers à son joli magasin. Vous vous convaincrez vite du goût parfait qui préside à toutes les décorations de cette maison artistique.

GOURMANDE.—Mais oui, vous pouvez profiter des avantages qu'offre la maison Kerhulu et Odiau, en adressant votre commande par la poste. Tout sera rempli au parfait, et vous saurez alors ce que c'est que la bonne cuisine française, la meilleure au monde.

AMIE DES ARTS.—Vous pouvez très bien suivre ces intéressants cours de dessins, et, à cet effet, consultez donc l'annonce que nous publions de "Paléologue", où vous trouverez tous les renseignements que vous souhaitez. Quant au "Cosmographe" on en dit merveille. Rien de plus facile que de

MODES DU PRINTEMPS



Modèle de la Maison Dupuis Frères.

verifier en visitant la maison où on le vend, et dont vous verrez l'annonce dans quelque page du roman. 3. Le "Salon de Fourrures" vous arrangera parfaitement ce manteau, et n'hésitez pas à le lui confier.

ENFANT CHERIE.—Que je suis contente de vous revoir et d'apprendre qu' après un bon repos, dans un endroit qui vous plait et qui est infiniment pittoresque, vous jouissez de la paix si douce dont vous aviez un impérieux besion. Et puis le bonheur se prépare pour vous, un bonheur de sécurité et d'estime. Combien, toutefois, je vous en aurais souhaité un autre, ma tendre petite fille... Enfin, le devoir ayant été le but suprême de votre existence, un devoir rude, laid, vilain, mais qui ne vous a jamais fait perdre de vue l'amour que vous deviez donner à celle... qui vous faisait peur pourtant... combien, ma petite, vous méritez d'être aimée. Et vous le serez, croyez-m'en. La vie vous le doit tellement! De votre solitude, adressez-moi vos pensées, toutes imprégnées de la saine odeur des sapins.



ORIGINALE.—La maison Laberge vous donnera cette fourrure—pas pareille aux autres,—dont vous désirez réhausser votre toilette printanière. 2. Les parfums Béranger sont très aimés parce que très doux. 3. C'est bien chez M. Hector Déry, dont l'annonce figure dans ces pages, que vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour votre potager et vos fleurs. Pour la préparation des couches chaudes, cette maison vous renseignera parfaitement.

LA PETITE AYMEE. — La maison Déom a une collection de livres français complète. Vous y trouverez de quoi contenter les esprits les plus délicats et les plus difficiles. Les réductions y sont fréquentes et intéressantes. En suivant les annonces que cette maison publie dans la Revue Moderne, vous verrez certainement des titres qui vous séduiront, et des auteurs qui vous sont sympathiques.

PIERRETTE D'ARVOR.—Votre billet m'a émue... Je comprends si bien la détresse où vous vous débattez, faite de fatigue, d'ennui, de lassitude morale. Après avoir tant lutté et tant souffert: recommencer! A la fin, c'est trop, je le conçois. Je n'ai pu encore lire tout ce que vous me confiez, mais soyez certaine que s'il m'est possible de vous exaucer, je m'y emploierai bien sincèrement.

NIXOUTE.—Je suis touchée de votre aimable dévouement, et je vous en remercie affectueusement

QUI VEUT M'AIMER.—Nos pauvres vieux! Quelle navrance de les regarder partir, eux que nous voudrions toujours garder. Mais ils sont fatigués de vivre, de lutter, d'attendre, et la mort qui les enlève à notre tendresse réalise leur besoin de repos et de paix. Il faut les pleurer, en songeant qu'ils sont enfin heureux!

PARESSEUSE.—Mais pas n'est besoin de déplorer si amèrement une paresse qui vous a empêchée, aux jours de chaleur, de remplir votre garde-manger des précieuses confitures, des délectables marinades et des savoureux catsups, puisque la maison Raymond, dont l'annonce fait face au courrier, vous offre toutes ces bonnes choses aux prix les plus raisonnables, et de première qualité. 2. Les magasins de M. Ed. Gernaey, le fleuriste renommé, sont situés à deux pas de la "Patrie" rue Ste-Catherine Est.

MARJOLAINE.—Je suis heureuse de vous savoir là, et je compte sur votre amitié, comme vous comptez sur la mienne. Et ce que vous dites de la Revue Moderne m'est doux, doux, doux!

Ne vous gaspillez donc pas inutilement, pourquoi écrire pour rien ? Si vos articles valent, ils méritent d'être payés, comme tout travail. Pourquoi vous fatiguer pour rien, je vous le demande. Ces gens sont incroyables. Ecriraient-ils pour rien, eux ? Demandez-leur donc cela, pour le plaisir de la réponse! Ecrivez moins, mais travaillez plus vos articles, et come vous avez où les porter, ne gaspillez pas vos loisirs inutilement. Et dites-vous que l'oeuvre à laquelle on vous demande de donner vos labeurs et votre talent, est plus une oeuvre de haine qu'une oeuvre d'amour, et cela vous donnera du courage pour dire non.

PALE ETOILE DU SOIR.—C'est gentil comme tout, ce que vous m'écrivez sur la Revue ui n'est pas peu fière de rallier de si jolies sympathies. Votre petit article n'est pas mal pensé, on y sent le philosophe en herbe, et l'originalité y pointe agréablement. Mais il faut travailler et piocher la grammaire, et éviter notamment les "dont" quand le "que" est réclamé. Travaillez, vous avez de l'étoffe.

MADAME J. G.—J'inaugure aujourd'hui la "petite poste" dont les conditions ne doivent nullement vous préoccuper, mais je donne votre requête comme modèle du genre... Je vous remercie de vos billets, et disons, si vous voulez, que c'est un échange!

LE BON TABAC.—Mais beaucoup de femmes n'aiment ue les hommes qui fument. Et le fait est que le parfum d'une cigarette ou d'un cigare, ou encore d'une bonne pipe, n'est pas désagréable, et il faut avoir mauvais caractère pour s'en plaindre. Seulement, avant de griller votre parfumée "Pall Mall" demandez la permission, et je suis certaine que l'on vous l'accordera avec empressement et satisfaction.

LINETTE.—Oui c'est vrai que l'on est plus sévère pour les gravures que pour les originaux mêmes... C'est évidemment une drôle de mentalité. Non, je ne crois pas un tel retour, du moins, tout s'est passé bien paisiblement. A part votre ironie si fine, fine, rien ne s'est fait entendre. Comme j'ai aimé votre lettre, surtout quand vous parlez du langage de nos campagnes. J'y suis née et y ai grandi à la campagne, et jamais je n'ai remarqué que nos gens parlaient un pareil jargon. Vous partagez les idées de M. Asselin, et vous n'êtes pas la seule. D'ailleurs qui peut songer bien sérieusement, et avec chance d'être écouté, à nous séparer de la France intellectuelle, dont nous avons jusqu'ici vécu, sans que rien ne puisse prouver que nous n'avons pas toujours besoin d'elle. J'évoque votre intérieur éclairé d'un grand feu, tandis qu'au dehors, la neige poudroie d'immenses tourbillons. Puisse notre revue vous plaire ainsi toujours. Les élèves qui vous sont confiées ont bien de la chance. Il en faudrait beaucoup d'institutrices de votre valeur;. notre peuple s'en trouverait rapidement régenéré.

CHINOOK.—Mais moi-même, j'aime beaucoup Colette Yver, et nous publierons certainement quelque chose de cet aimable écrivain, avant longtemps. Je serai ravie de vous faire ainsi plaisir, tout en donnant de l'intérêt à la Revue moderne. Vous serez toujours le bienvenu chez-nous.

HELENE DE BALME.—Comme c'est gentil de ne rien oublier ainsi, et je vous en remercie.

RENEE.—Le comité de lecture, me refuse la joie de vous publier tout de suite Il exige plus de travail. A l'oeuvre donc, puisque je vous affirme que vous réussirez.

COEUR SINCERE.—Merci!

S. TONI—Votre signature est à peu près illisible, et je ne suis pas certaine de l'avoir déchiffrée. Envoyez ce roman qui sera soumis à l'appréciation du comité de lecture, — mais envoyez le dactylographié, — et nous vous en donnerons une critique.

RUTH L'ANCIENNE.—Il en est fait suivant votre désir.

UNE MAMAN.—L'on donne des cours de dessin au Monument National, Conseil des Arts et Métiers. Adressez-vous au secrétaire, M. J.P.L. Bérubé, qui vous donnera tous les détails utiles.



MARIUS.—Je ne puis intervenir dans la décision qui vous frappe, mais l'on m'affirme, qu'avec du travail, vous aurez tôt fait de faire venir le succès.

BERNADETTE.—Vous êtes une amie "exceptionnelle", et je vous sais gré de votre admirable amitié.

MADELEINE.—Merci! je profiterai de vos renseignements.

NINETTE LA RIEUSE.—Je ne vois rien qui puisse entraver vos doux projets. Défendez-les d'ailleurs, ils en valent la peine. Il faut gagner son bonheur, autrement on ne saurait pas l'apprécier.

LA PETITE FILLE DU 2e "RANG". — Cela prouve que tout simplement les petites filles du 2e et du 3e rang, tout comme

celles du premier et du cinquième, ont la louable ambition de s'instruire et de prendre part aux discussions intellectuelles et morales. Je les aime ainsi ces p tites filles réfléchissant, pensant, appréciant...

YVETTE P.—Ne croyez-v us pas que c'est une joie véritable de se rencontrer ici de se parler de se comprendre, et bien aussi de s'aimer de cette belle et désintéressée amitié dont les profanes n'ont aucune notion. Pas n'est besoin de s'être jamais vues; les âmes se comprennent, et n'est-ce pas là le meilleur de tout?

MOQUEUSE.—Très gentil le petit billet, et j'aimerai à en lire souvent de pareils.



VIOLETTE.—Merci de la façon jolie dont vous me rendez service. Cela va m'aider soyez-en certaine. Guérir de l'inconstance? Le remède? Mais c'est l'amour, pauvrette, l'amour vrai, le grand, celui qui vous prend le coeur et le tient pour toujours. Je n'en sais pas d'autre, voyez-vous!

IMPRESSIONNABLE.—Si je vous pardonne de me parler avec une telle franchise? Sûr! et vos billets seront toujours reçus avec amitié et joie, croyez-le bien. Je vous remercie affectueusement de la propagande que vous allez faire à notre revue, et je suis certaine que vous saurez la faire aimer. Je crois que ce dernier roman vous a plû, et que celui-ci vous plaira encore davantage. Dans l'autre numéro "Seule" de Henri Ardel, et jolie jolie à la portée de tous les goûts, vous allez voir comme c'est délicat et charmant.

SENSITIVE H.—Comment vous remercier de votre encou agement si gentil et si sincère? Je suis ravie d'avoir des amies telles que vous, et rien ne vaut cette joie profonde pour me soutenir dans l'oeuvre entreprise, et qui marche aussi bien qu'on peut le souhaiter, grâce à tous ces précieux concours.

MARIE LOUISE P.B.—Votre charmant accueil à la Revue Moderne est de ceux qui ne s'oublient pas. Merci.

FRANCINE.—Vous êtes une fée, savez-vous bien, et grâce à votre propagande, la Revue va bientôt sourire à tous les foyers de votre belle ville. Combien j'apprécie votre travail, et avec quelle gratitude, je vous en remercie.

ATTENTIVE.—Je souhaite que vous vous attachiez tellement aux enfants qui vivent avec vous, que votre vie se trouve embellie par toutes ces tendresses, les meilleures et les plus douces. Ainsi vous vous ferez à la joie de vivre, et vos regrets, sans disparaître, s'en trouveront adoucis. Venez souvent causer, je vous garde une amitié très profonde et très vive. Je vous comprends si bien, vous qui souffrez de tout!

LILI SAGUENAYENNE.—Vous êtes une amie gentille, oh! gentille, et comment hésiter à vous répondre "oui" tout de suite et avec bonheur. Je saurai concilier le beau et le bon. Et je vous remercie de tout mon coeur.

LIERRE GIVRE.—Tout est réparé maintenant, n'est-ce pas, et vous pouvez vous procurer votre revue tous les mois. Je vois que nous avons beaucoup d'amis chez vous. Merci des mots aimables.

JACQUES.—Vos félicitations me font plaisir, et je vous en remercie cordialement. C'est plutôt le bon sens que l'humilité, peut-être, qui fait accepter les justes critiques. Quant à la bienveillance, pour cela, oui, et comment d'ailleurs n'en pas avoir, quand l'on compte des amitiés aussi aimables qui s'appliquent à nous faire trouver la tâche facile et agréable.

ROSANNE.—Votre joli souvenir m'a fait chaud au coeur. Vous êtes bien gentille pour moi, Rosanne, et je vous devine de beaux yeux pleins de rêve, et un sourire infiniment doux.

MAMAN.—Ne pas vous reconnaître? Non, vous n'avez pas pensé cela une minute, n'est-ce pas? Vous savez bien pourtant que trop de sympathie est resté entre nous, pour que j'aie pu vous oublier, vous qui avez toujours su me parler, m'encourager, me reposer. Car elles reposent, vos lettres, et elles donnent aussi une telle impression de sincérité et d'amitié. Serais-je blasée,—notez que je ne le suis nullement—que vos billets féliciteurs me réveilleraient. Et comme il n'en est rien, imaginez ce qu'ils me font plaisir, et combien je vous en remercie!

EMMA M.—Je serais si contente d'aller partout, là où l'on est seul, où l'on s'ennuie, et d'apporter aux plus isolés qui ont besoin de bonne lecture, le réconfort de lire tous les excellents collaborateurs de la Revue Moderne. Je vous remercie de me faciliter les moyens d'arriver jusqu'à ceux-là. Savez-vous que notre circulation s'étend tous les jours, grâce à toutes les amitiés précieuses qui rayonnent ici, et qui nous ont fait la meilleure comme la plus sincère propagande. Pour cette revue qui est leur oeuvre, elles se dévouent, et la Revue marche... marche... Merci.

MOQUEUSE.—Mais si vous êtes moqueuse vous allez peut-être décourager cette petite amie que vous souhaiteriez comme correspondante. Je crois que votre voeu serait promptement exaucé si vous vous adressiez simplement à quelqu'une que vous connaissez. Cela vaut mieux croyez-m'en. D'ailleurs je vais penser à votre requête, et je tâcherai devous l'exaucer, pour que vous nous aimiez encore mieux et plus.

BERTHE P.—Je ne pourrais jamais trouver de dévouement comparable au vôtre, et combien je vous remercie.

Mme C. E. L.—Que vous êtes bonne de m'écrire toutes ces choses aimables. Je souhaite que vous vous intéressiez bien vite à tout ce qui vous entoure. La vie près de la terre a de tels charmes; seulement l'habitude des villes empêche souvent qu'on goûte cette paix dans toute sa plénitude. Seulement, petit à petit, le charme opérera soyez-en certaine, au point que vous serez étonnée de ne pas l'avoir tout de suite aimée. Venez souvent chez-nous, causer de tout ce que vous avez quitté, et qu'il est si naturel que vous regrettiez.

LA SACRIFIEE.—Mais n'hésitez pas. Si l'occasion s'offre de refaire votre vie, acceptez! Seulement ne recommencez pas la triste expérience que vous savez. N'allez pas confier votre vie et l'avenir de vos filles à un être sans-coeur, et surtout ne vous départissez pas en faveur d'un nouveau mari de quoi que ce soit. Ce qui vous appartient devra revenir à vos enfants. C'est votre devoir sacré de mère. N'allez pas abandonner, à un autre mari, une part de ce qui leur appartient. Restez maîtresse de tout votre avoir, et, plus tard, si vos filles sont bien établies, et si leur avenir ne peut vous inspirer d'inquiétude, il sera toujours temps d'avantager le mari qui vous aura rendu la vie meilleure, et ce ne sera d'ailleurs qu'un acte de simple justice. Si ce mariage de votre fille avec un homme qu'elle aimerait, — et j'insiste sur ce point, — pouvait aussi vous aider, je ne vois pas pourquoi il ne se ferait pas? Est-ce que dans votre village, quelqu'un ne pourrait se charger de la vente de la Revue Moderne? Vous seriez bien aimable de me donner ce détail qui m'aiderait à me rapprocher de vous. N'y a-t-il pas un marchand de journaux? ou le maître de poste? Enfin, vous saurez j'en suis certaine, trouver si cela se peut. Et d'avance, merci.

LIGERI.—Dans bien des cas le traitement électrique seul peut donner un bon résultat, et je vous conseillerais de l'essayer. Je ne me rappelle plus du tout si c'est la même chose. Songez qu'il y a de cela 7 ans, et je suis assez excusable de ne pas me rappeler le fait.

GHISLAINE SIMIANE—Vous aimez la lecture à la folie... C'est en tout cas une excellente folie. Il y a plusieurs autres revues, vous en entendrez parler par Louis Claude, et cela vous aidera à diriger votre choix. Merci de vos souhaits de succès; ils me porteront bonheur, j'en suis certaine.



JACQUELINE.—Votre lettre, que l'on me fait lire, me donne un de ces grands plaisirs qui font le meilleur bien, et je vous en sais un gré infini.

VONNE.—Que vous êtes gentille!

MARICHETTE.—Non, cela ne m'énerve pas, mais cela me fait tant de peine, si vous saviez. Je voudrais adoucir, endormir votre peine, pour que vous n'y pensiez plus jamais. Mais qu'il est méchant celui qui ne veut pas vous comprendre, et vous fait tant souffrir.

MADELEINE

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Je demande à tous mes correspondants et à toutes mes correspondantes, d'écrire sur du papier non rayé. A l'avenir je n'accepterai pas, non plus, de la copie, mais rien que des lettres vraiment écrites, vraiment pensées.

SYBIL DE MAISY.

MIRZA D.—Quelle belle fierté! Se connaît et s'estime; sensible et très impressionnable; souffre pour les malheurs des autres; ne manque pas de gaité; vie intense. Se hâte toujours; aime à faire des projets qui amusent l'imagination. Esprit cultivé, de l'imagination, de l'intuition, de la déduction, de la volonté, de la persévérance; fine et un peu rusée.

LA PETITE.—Jabote, jabote... mais si l'on réussit à étourdir tout le monde, c'est si finement que personne ne peut s'en plaindre. Ne manque pas d'ardeur, mais ne le laisse pas trop deviner. Du tact, de la diplomatie, du jugement, voire même un peu de ruse. Sait vouloir et a de la persévérance. Aime le dessin. Intelligente et fine, assez moqueuse, délicate et suffisamment sensible. Humeur égale.

REVEUR.—Droit, franc et positif. Manque totalement de goût. A de la vanité et cherche à se faire remarquer. Est un peu susceptible et sensible.

FLEUR DE GIVRE.—Volonté bien équilibrée, humeur égale. A du jugement; est un peu timide, discrète, active et ambitieuse.

VONNETTE.—Assez contente de soi, et le laisse voir un peu trop. Ce qui est dommage car bien des qualités en sont gâtées. De la volonté, de l'énergie, de la tenacité; goût artistique, intellligence cultivée, de l'ambition, de l'économie. Met de l'ardeur en tout. Excellente femme d'affaires.

VETERAN.—Bon, un peu positif, manque d'imagination et d'ambition; se décourage quelquefois mais réagit. Entêté, nerveux, réprime difficilement un emportement. Droit et généreux.

BRUNETTE.—Exaltée et fantasque, passe facilement du rire aux larmes. Prétentieuse et a des préférences marquées. Aime avec ardeur. Ambitieuse et un peu maligne.

GRAND BEBE.—Beaucoup de jugement, du tact. Délicate et bonne. Sensibilité équilibrée. Aimable, distinguée, a de la culture intellectuelle. Souvent rêveuse.

ANXIEUSE QUE.—Pas contente de sa destinée, cherche autre chose. Y arrivera à force de tenacité. Ne se raconte pas, parle de tout excepté de soi. Se possède très bien, et saisit tout ce qui pourrait lui être profitable. Econome, prudente, un peu maligne, Manque d'ordre. Sage et digne; triste parfois.

FIDELIS.—Ecrivez, écrivez, vous avez toutes les qualités voulues: le sens esthétique, du goût, de l'intuition, de la déduction, de la méthode, de l'idéal. L'imagination manque de couleur. La volonté, où est-elle? La lutte pour la vie, qu'en fait-on? Je crois qu'on n'y a pas encore songé. Les goûts sont distingués et simples. Se décourage quelquefois. Bon, assez économe, mais aime bien son confort et un dîner bien servi!

BLONDE AUX YEUX BLEUS.—Sentimentale, généreuse, persévérante, franche et bonne. Petite volonté très tenace qui sait attendre pour arriver plus sûrement. Doit aimer les mathématiques. Beaucoup d'ordre.

UNE SIMPLE OUVRIERE.—Qui sait mieux écrire son français que beaucoup de jeunes filles diplômées et médaillées. Dévouée, délicate, sensible. Souffre de la peine des autres; un peu portée à la mélancolie. Ne sait pas lutter, est un peu timide, susceptible et vive. A de l'idéal. Très intelligente et active.

SABINE.—Sensible, mais lutte contre cette délicatesse du coeur; n'est pas toujours de bonne humeur. A de l'esprit et des idées qui veulent se développer. Discrète et un peu mystérieuse. Droiture, jugement, de l'élégance et du goût. Timide et sage.

ROXANE.—Que d'enthousiasme. On a déjà dit que les québecoises n'en manquaient pas, et encore une fois je le constate. La volonté est ferme, on est despote, mais franche; économe; très intelligente; de la culture; du jugement; pense beaucoup à soi; un peu rusée et diplomate; positive.

CID.—Sensible et rêveur, un peu timide, nerveux, délicat. Sait vouloir une chose et lui donner suite. Non, pas jaloux, mais si sensible! Est très actif, l'esprit occupé de tout, beaucoup d'intellectualité, un peu bohême et très bon. Véritable Cyrano, mais je ne reconnais pas Roxane dans l'écriture analysée sous ce pseudonyme.

PAPILLON NOIR.—Ne manque pas d'imagination, mais d'idéal; cependant on est artiste. Volonté très arrêtée, de la persévérance, de la jalousie, alors gare aux ennemis. Intelligente, mais sans culture; c'est dommage, car on a des idées, et on sait les analyser. Vive, nerveuse et très active.

SYBIL DE MAISY.

Note.—Sybil de Maisy s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qu' lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar, nos correspondants sont priés de mettre un vingt-cinq sous, en timbres postes, dans toutes les lettres sollicitant une étude graphologique dans La Revue Moderne.

LA PETITE POSTE

A la demande de lecteurs nombreux nous inaugurons, aujourd'hui, la "petite poste" dans laquelle, sous forme de dépêche, les amis de notre Revue pourront inscrire des annonces de tous genres, échanger des renseignements, solliciter l'échange de lettres, de postales, et où également l'on pourra de l'ouest solitaire, par exemple, demander la jolie petite Canadienne de l'est qui voudrait bien venir, embellir le foyer isolé et vide... Et tout ce que l'on voudra enfin pourvu, naturellement que cela reste dans la note convenable et intelligente. CONDITIONS: 1er 25 sous par 15 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la Revue.

MLLE M. C.—(Numéro, rue, ville), désirerait échanger des cartes postales américaines contre des canadiennes. (exactement 15 mots).

M. P.—(Adresse) agriculteur de l'ouest, désirerait correspondre avec jeune fille sérieuse, échanger impressions, pensées. (15 mots).

Jeune fille aimerait vie calme, sereine accepterait correspondance avec quelqu'un de l'ouest ou de l'Abbitibi. Mlle G. D. (suit adresse).

TOUTES CES ANNONCES DEVRONT AVOIR UNE ADRESSE PERSONNELLE qu'il est toujours facile de voiler impénétrablement.

Voici maintenant une annonce véritable dont nos lecteurs voudront bien prendre note:

L'ABORD A PLOUFFE

Le Tirage d'une peinture à l'huile, organisé par Mde J. Girouard au profit d'une chapelle, aura lieu le soir du 4 avril, à la Salle du Conseil. Trois prix aux concurrentes; 1er prix un coussin valeur $25., 2e $5.00 en or; 3e une petite peinture.

Prière d'adresser toutes communications à

La Petite Poste

Revue Moderne

Casier 35, Station N. Montréal, P.Q.

COURRIER POÉTIQUE

L'ALLUMETTE.—Fantaisie agréable. Le 2e vers de la 4e strophe est fautif: "muet" compte deux syllabes et non une. L'inversion au 4e vers de la 5e strophe est par trop faute.

A FRANCIS.—Madelon a du talent. Sa pièce est fraîche et gracieuse.

CHANSON EN LAMBEAUX.—Hélas! les vers aussi sont en lambeaux, au point qu'on ne sait s'ils ont des vers, de la prose, ou une façon jusqu'ici inconnue de s'exprimer. Ni rimes, ni rythme, ni rien!

VIEUX LIVRES. — Pièce inégale. La première partie vaut mieux que la seconde.

SOIR.—Première neige.—Les bulles de savon.—Des vers de poète, qui méritent un peu d'espace dans la **Revue.**

BERCEUSE.—A part les "grottes d'ombre qui creusent le firmament blême," et la faute de grammaire de la dernière strophe, cette berceuse berce bien.

CHANSON DU TROUBADOUR. — Donnons l'hospitalité au gentil troubadour!

DEVANT UNE MOMIE EGYPTIENNE.—2e strophe: momifiés, 4 syllabes, non 3. "Un lit qui livre un arome", ce n'est pas poétique. "Insignifiance," 5 syllabes à la rime. Etc., etc. Fautes de versification.

Saint Just..

PENSEES ET MAXIMES

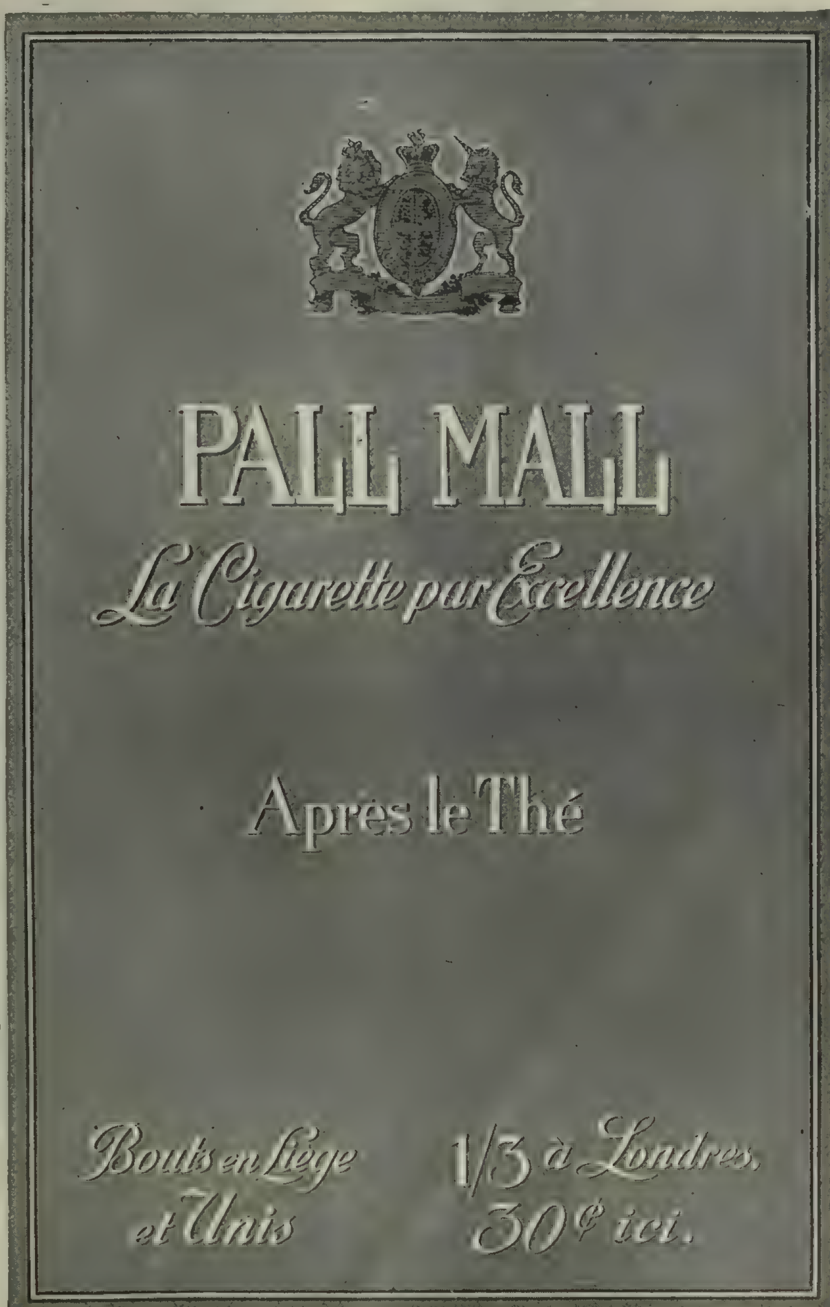
Il n'y a rien de tel pour simplifier la vie que de la prendre simplement.

—

On dit qu'on n'a jamais qu'une passion dominante; moi, j'en ai deux; la guerre et la patrie.

—

Ce n'est pas assez de voir, il faut encore prévoir. Duc d'Aumale.


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres.
30¢ ici.



LABERGE LIMITÉE

392-Ouest Rue S.-Catherine — Angle Avenue McGill College

FOURRURES — MODES — IMPORTATIONS

EMMAGASINAGE — TAUX: 2%

MOI ET L'AUTRE

PAR JULES CLARETIE

ILLUSTRATIONS DE S. MACCHIATI

PREMIERE PARTIE

LE DOCTEUR CHARDIN

Dans le grand salon du docteur Chardin, boulevard Haussmann, des malades attendaient, venus à l'heure de la consultation, et, enfoncés dans les fauteuils, en des attitudes impatientes, les regards bourrus, timidement assis au bord des chaises, gardaient ce silence ennuyé des accusés conduits à l'antichambre d'un juge. Il y avait là deux vieilles dames, à l'air très triste, amenant un petit enfant pâle qu'elles grondaient un peu, très doucement, quand il toussait: une jolie jeune femme visiblement nerveuse et qui feuilletait fébrilement des albums de voyages, des livres illustrés, traînant sur la table; un gros monsieur au visage gonflé et apoplectique, et, dans un coin, les jambes croisées et son chapeau sur les genoux, un jeune homme maigre, élégant et fin, dont les yeux interrogateurs allaient des tableaux de maîtres appendus là, aux arbres du boulevard dont on apercevait, au-dessus des brise-bise des fenêtres, les feuilles jaunes, les branches à demi dépouillées par le vent d'automne.

Et le jeune homme, venu le dernier et ayant à laisser passer devant lui ces femmes et ces malades attendant près de lui, songeait que cette longue station dans le salon du médecin ressemblait vaguement aux autres stations de misère de la vie quotidienne. Les regards des impatients se fixent avec une sorte de colère jalouse sur ceux des clients qui doivent entrer les premiers.

— A quoi bon? A quoi bon se hâter? disait au jeune homme un voisin d'attente. A quoi bon, puisqu'on arrive toujours à son tour?

Le salon du docteur peu à peu se vidait ainsi. Les deux dames en deuil avaient poussé vers le cabinet le petit enfant pâle, le gros homme apoplectiforme s'était précipité vers le médecin en se cognant à un meuble et, charmante, élégante, ramenant fort joliment sur ses épaules son étole de fourrure, la jeune femme était entrée dans le cabinet toute souriante et brave, comme à un rendez-vous.

Maintenant, seul devant ces toiles qui l'attiraient, allant d'un Diaz à un Ziem, puis, debout devant la fenêtre et regardant sur le boulevard, à travers les plantes, passer les tramways électriques et les automobiles, le jeune homme attendait son tour pendant que le domestique, cravaté de blanc, ouvrant la porte qui donnait sur l'antichambre, introduisait de nouveaux malades, prenant sur les fauteuils et les chaises les places désertées.

Elles étaient courues, les consultations du docteur Chardin, et la postérité ,qui commence à la frontière, avait commencé pour ce novateur hardi, aussi renommé à l'étranger qu'à Paris, plus apprécié même peut-être en Amérique et en Russie, pour ses travaux sur les maladies nerveuses, les affections encéphaliques, la pensée, la vie du cerveau.

Aussi bien du docteur Chardin racontait-on comme d'une sorte de personnage légendaire, des histoires de guérisons inespérées, sortes de gageures d'un docteur Miracle, mais sans tapage et sans réclame. Libre, n'appartenant à aucune académie, le docteur n'admettait, dans le laboratoire qu'il avait à Montrouge, aucun visiteur, aucun témoin, fuyant les reporters comme d'autres les recherchent. Un original.

En revanche, son cabinet du boulevard Haussmann voyait affluer la foule, la clientèle aristocratique presque aussi nombreuse que les dolents faisant queue à la porte d'une clinique d'hôpital.

Et, tandis que le jeune homme regardait les passants, marchant vite, comme éperonnés par le premier froid piquant de novembre, le salon s'emplissait encore de ces nouveaux clients, accourant à la consultation comme à une vivante espérance.

La porte du cabinet s'ouvrit. Le crâne chauve du docteur apparut, le long bras maigre fit un geste d'appel et le jeune homme entra, le médecin lui indiquant un fauteuil de cuir, pour s'asseoir.

Devant un vaste bureau couvert de papiers et de livres, avec des crabes en bronze japonais pour presse-papier, le docteur Chardin, impassible avec son visage taillé à larges traits, fort pâle et qui évoquait le ressouvenir de tel ou tel visage sommaire sculpté dans la chair blême de quelque noix géante, se tenait les coudes appuyés sur son buvard et, ses doigts grêles entre-croisés, examinait jusqu'au fond des yeux le sujet placé en face de lui.

Le jeune homme, de son œil sombre illuminant sa figure blême entourée d'une barbe noire très fine, semblait examiner, de son côté, avec une curiosité un peu inquiète, cet homme dont le regard interrogeait, cherchait la pensée comme avec une pince.

— Voyons, Monsieur, voulez-vous m'expliquer votre cas le plus sommairement possible. Il s'agit d'une maladie nerveuse, évidemment?

Grand, bien découplé, joli garçon, l'homme interrogé n'avait l'air ni d'un dégénéré ni d'un débile et il fallait le coup d'œil spécial du docteur Chardin pour apercevoir la tare invisible.

— Oui, docteur, dit le client, la voix un peu émue. Et d'une maladie assez irrégulière. Mais vous avez beaucoup de monde dans votre salon et je crains d'être un peu long. D'un autre côté, vous verrez tout à l'heure que je ne puis remettre ma visite et que vous ne pouvez rejeter votre arrêt à un autre jour. Je vous demande de vouloir bien m'écouter avec patience. Les autres...

— Vous avez passé à votre tour, Monsieur, les autres attendront leur moment. De quoi s'agit-il?

— Voilà. C'est, je vous l'ai dit, assez étrange, docteur. Tout autre que vous me prendrait pour un fou, un fou dont il constaterait officiellement la folie. Je suis malade, sans doute mais — vous pouvez me soumettre à tous les examens et à toutes les épreuves que vous voudrez — je ne suis pas fou. Non... Tous les aliénés prétendent, me direz-vous, qu'ils ont le cerveau parfaitement sain, je ne dis pas cela pour moi, notez bien au contraire. Il y a une lésion en moi. Et je vien vous exposer mon cas en vous demandant, non pas guérison d'abord, mais d'abord conseil et guérison ensuite.

— Je vous écoute, dit le docteur Chardin, dont les yeux gris ne quittaient pas les noires prunelles de celui qui parlait.

— Avant tout, il faut que vous me connaissiez, docteur. Voici ma carte.

Le médecin regarda:

— André Fortis... Le peintre?

— Le peintre.

Le docteur sourit — et l'expression de ce sourire inattendu dans cette physionomie glacée, parut charmante — puis il eut une phrase rapide, pittoresque et juste sur les beaux paysages mélancoliques exposés par Fortis au Salon dernier et il dit doucement:

— Vos toiles en effet sont d'une vision qui sait "saisir" et d'un art qui sait exprimer. Vous êtes un poète mais, à en juger par votre œuvre, un cerveau parfaitement constitué. Je n'en dirai pas autant de tous vos voisins. Passons.

— Docteur, fit André Fortis, qui sourit à son tour, mais plus tristement, puisque votre appréciation préalable m'est aussi favorable, elle me met plus à l'aise pour une confession qui, je l'espère, et malgré sa bizarrerie, ne modifiera pas votre diagnostic. Je vous ai dit que je n'étais pas fou. Mais mon état morbide me rend aussi malheureux que si je l'étais. Je suis un être dont à de certaines heures et pendant un laps de temps assez long, la personnalité se dédouble.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que, tout à coup, au moment où je m'y attends le moins, en marchant, en causant, en travaillant, à l'atelier ou à table, une soudaine attaque de sommeil s'empare de moi, je m'endors sans cause, et je deviens alors, — vous n'allez pas me croire — oui, je deviens un autre homme, un tout autre homme, un homme qui a sa vie différente de la première, ses opinions, ses idées, ses préoccupations qui ne sont pas les miennes, un homme qui vit en moi à côté de moi et qui coupe en deux mon existence accoutumée pour recommencer et continuer une autre

existence, soudaine, imprévue, presque foudroyante. Si bien que mécaniquement, dans cette seconde vie qui me donne en réalité une seconde existence, je suis tout différent de ma nature habituelle et vivant nécessairement avec les mêmes gens, je dois, gardant le même corps, la même voix, les mêmes gestes, je dois évidemment leur paraître incompréhensible et anormal puisque cette double vie fait en réalité de moi deux hommes enfermés dans le même homme. Notez, docteur, que je ne me serais même jamais rendu compte de mon état puisque je ne me souviens de ma seconde existence que lorsque la crise vient me surprendre, si un vieil ami de ma famille, mort il y a six mois, le docteur Burke...

— Je l'ai connu. C'était un brave homme.

— Si donc, le docteur Burke ne m'avait expliqué ce qui se passait en moi et comment un sommeil soudain pouvait me rejeter à une autre existence complètement différente de la mienne propre, quitte à me rendre à l'existence première sans que j'aie même, je vous le répète, le souvenir de ce que j'ai fait, dit et pensé pendant l'état second... Etat second, c'est bien ainsi, n'est-ce pas? que vous appelez cette espèce de somnambulisme incroyable qui s'empare de moi et fait que pendant un certain temps je ne suis plus moi, je suis *lui*, un être que je ne connais pas, qui n'est pas moi, qui est *l'Autre*?

II

DEUX EXISTENCES EN UNE.

Le docteur ne quittait pas des yeux le jeune homme et semblait étudier à la fois ses gestes, le son de sa voix, les mouvements du visage, une physionomie qui, assez calme tout à l'heure, semblait anxieuse peu à peu, colère comme si quelque tierce personne se fût introduite entre ces deux hommes et qu'André Fortis, devinant l'intrus, en fût irrité.

— Je suis persuadé, docteur, que vous me croyez parfaitement aliéné.

— Non, dit le médecin. Malade, oui, et vous venez de définir un cas tout à fait extraordinaire...

— Unique, fit le peintre avec violence, oui, unique.

Le docteur Chardin hocha la tête en souriant.

— Voilà bien l'orgueil humain! Il se retrouve même chez les malades. Surtout chez les malades. Rien n'est unique, Monsieur, dans la nature. Tout a un précédent. La science ne connaît guère et n'a noté et étudié que cinq ou six cas identiques ou comparables au vôtre: mais cette question de la double conscience et du dédoublement de la personnalité, elle est connue, elle est même classique. Je regrette de vous enlever une illusion. Vous avez eu des prédécesseurs. Il est même une observation fameuse qui court dans les livres de physiologie et de psychologie, c'est l'histoire de Félida...

— Félida?

— Vous ne connaissez pas? Si vous ouvrez un volume relatif à l'hypnotisme — et je ne vous le conseille pas dans l'état nerveux où vous êtes — vous trouverez contée, répétée, rassasiée l'histoire de cette jeune femme de Bordeaux qui a vécu deux existences en une, a eu un mari, des enfants, une double vie, vie triste, lorsqu'elle continuait l'une de ses deux existences, gaie lorsqu'elle retournait à l'autre et étonnant par cette qualité les savants qui l'avaient mise en observation. Un charmant homme fort érudit, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux et que je vois encore, en une de ses visites à la Salpêtrière, petit, pensif, modeste, causant bien, écoutant mieux, — le docteur Azam, qui s'est fort occupé d'hypnotisme, a attaché son nom à cette extraordinaire observation de Félida. Félida était une hystérique. Ne prenez pas le mot dans le sens que lui donne le vulgaire. Vous êtes un nerveux et la nervosité est l'hystérie des hommes. Et si les phénomènes que vous me décrivez sont exacts — votre précision me dit qu'ils sont exacts — vous êtes un Félida mâle... Quel âge avez-vous?

— Vingt-neuf ans.

— Vous n'avez, dans vos ascendants aucun parent d'humeur bizarre? Cherchez bien?...

— Aucun, dit le peintre.

— Votre père est mort à quel âge?

— Soixante-quatre ans. Il était robuste. Un refroidissement pris en sortant du théâtre l'a emporté.

— Votre mère?

— Ma mère est morte jeune. Je l'ai peu connue. Une figure souriante, un crayon de Chaplin, c'est tout ce qui me reste d'elle.

— Et dans les traditions de famille, rien qui vous rappelle quelque personnage par trop exceptionnel?

— Rien.

— Il doit cependant y avoir un ascendant à qui vous devez cette névrose. En nous vit ou revit toujours quelque ancêtre inconnu qui réapparaît et nous impose ses tares ou nous apporte son génie. Vous n'avez pas eu d'accidents dans votre enfance, une secousse, une peur?

— Rien, répéta le jeune homme.

— Souvenez-vous bien...

— J'ai beau me souvenir ,docteur, je n'évoque rien, je ne me rappelle rien...

— Du reste, les causes ne suppriment pas les effets. Et ce sont les effets qu'il s'agit de combattre.

André Fortis regarda le docteur bien en face puis, après avoir paru hésiter:

— Combattre, soit. Mais, dit-il lentement, guérir? Peut-on guérir?

— On peut toujours guérir! fit M. Chardin, la voix nette.

— Mais Félida? Cette Félida du docteur...

— Azam!

— Mais Félida? A-t-elle été guérie?

— Elle a vécu, je vous l'ai dit. Elle a été femme et mère et elle vit peut-être encore.

— Guérie? répéta André en appuyant sur le mot.

— On peut toujours redevenir malade, répondit le docteur sur le même ton net dont il avait parlé de la guérison.

Un geste saccadé du jeune homme souligna la réplique:

— C'est que je n'ai pas le droit de redevenir malade, moi, docteur!

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? pourquoi?... Je me marie demain. Voilà.

Il y avait dans le regard du peintre une telle expression de fièvre hagarde que le docteur, observant jusqu'ici un névropathe, se demanda s'il n'était pas en présence d'un dément. Mais avec une précision singulière et comme s'il eût répondu à la préoccupation muette, à la pensée même du médecin, le jeune homme se hâta d'ajouter et de répéter:

— Encore une fois, ne me croyez pas tout à fait fou. Troublé, oui, effrayé, oui. Poussé comme vers un gouffre, voulant reculer et ne pouvant plus reculer, oui. Et c'est pourquoi je viens vous consulter, me confesser en quelque sorte, je vous l'ai dit. Quant à avoir toute ma raison, j'ai toute ma raison, je suis bien *moi* — et depuis longtemps d'ailleurs j'ai reconquis ce *moi* et c'est ce qui a fait que j'ai pu commencer sans remords le roman d'amour qui se terminera ou qui doit se terminer demain par un mariage. — J'adore la jeune fille qui sera ma femme. Elle m'aime. J'ai une fortune indépendante et mon pinceau me ferait presque riche si j'étais harcelé par le besoin de travailler. Nous avons devant nous toutes les chances de bonheur. Mais à une condition, c'est que le dédoublement même de mon être ne rende pas impossible, absolument impossible cette existence nouvelle que je vais me créer et qui est le salut. C'est, en un mot, que cet autre moi qui n'est pas moi — en vérité, docteur, il me semble que je parle là comme Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière — ne se jette pas à la traverse de ma vie, de mes joies, de mon foyer, et ne change pas en enfer ce qui doit être pour moi le refuge le plus délicieux, je vous le dis, le plus ardemment souhaité.

André s'arrêta, interrogeant avec inquiétude les roides prunelles du docteur Chardin. Il ressemblait, anxieux, à un homme qui attend la sentence d'un juge.

Avant de prononcer, le médecin interrogeait encore:

— Cet état second dans lequel vous entrez, de quelle façon commence-t-il? Avez-vous un signe ou une sensation — ce que nous appelons l'*aura* — qui nous avertisse de sa venue?

— Oui. Ne vous l'ai-je pas dit? Généralement une sorte d'éclair, de zigzag lumineux et persistant passe par mes yeux, les objets me paraissent ou zébrés de traits de lumière, ou cernés comme d'une auréole, d'un halo... Ou encore une somnolence soudaine, une invincible envie de dormir, une lourdeur de tête qui n'est pas désagréable, non, au contraire, qui est engageante, attirante, comme si s'enfoncer dans la nuit était quelque chose de doux et de bon... Puis je sors de ce demi-sommeil vague ou de ces éblouissements pour me retrouver, pour me réveiller sans doute dans cet état second et devenir l'autre personne, endosser, si je puis m'exprimer de la sorte, la livrée et les idées d'autrui, être un autre, être l'Autre et continuer, dans cet état, l'existence nouvelle qui n'a rien de commun avec l'existence précédente. Mais je vous ai déjà dit cela. Je vous demande pardon, c'est de l'obsession.

— Y a-t-il un assez long temps que vous n'avez subi cet état second?

— Oui, docteur, oui. Deux ans. Et le docteur Burke m'assurait même que j'étais guéri.

— Il avait raison. En pareil cas la suggestion est très puissante. D'ailleurs, Burke pouvait parfaitement dire vrai. Il est fort possible que vous soyez guéri... fort possible.

Une lueur de joie traversa les yeux d'André Fortis, rivés sur ceux du médecin.

— Alors, docteur, ce mariage? Ce mariage a lieu demain...

— Eh bien? fit Chardin, froidement.

— Rien ne s'oppose à ce qu'il ait lieu? Je n'ai pas à craindre qu'une façon de fantôme s'impose entre mon bonheur et moi, prenne ma place, ou m'expulse en quelque sorte de ma propre existence?

— Il faut surtout vous dire et vous redire, Monsieur, que ce que vous redoutez n'est pas possible. Il faut vous pénétrer, vous imprégner de cette conviction. Il faut chasser toute inquiétude. Il faut vous persuader que vous avez rêvé, et que le cauchemar est chassé. Vous entendez bien, vous persuader intimement, absolument. Vous venez me consulter à une heure de votre existence où il est difficile de reculer. C'est demain, vous m'avez dit demain?

— Demain, à onze heures, mairie du IIe arrondissement... A midi, à Saint-Roch...

Le docteur restait songeur, cherchant, hésitant, puis se mordant les lèvres.

Il avait deviné le trouble de cette âme en détresse, l'effarement de cet esprit. Il se sentait devant un abîme.

Maître d'une destinée humaine, il avait le droit de vie et de mort. Un mot, un seul devenait une sentence.

— Demain!... dit-il. Et cette jeune fille vous aime?

— Profondément, j'en suis sûr. Comme je l'aime moi-même.

Alors, lentement, le médecin prononca:

— Mon Dieu, Monsieur, vous seriez venu me consulter, il y a deux mois, je vous aurais conseillé de réfléchir, je vous aurais mis en observation, et mon opinion eût été bientôt nette. Mais vous venez, à l'heure où il s'agit du bonheur et aussi de la réputation d'une jeune fille, m'interroger en m'affirmant que votre médecin, qui, lui, vous a étudié, soigné, vous déclarait guéri... Vous m'embarrassez... Etiez-vous déjà fiancé quand le docteur Burke est mort?

— Non...

— A-t-il eu vos confidences lorsque votre amour pour la jeune fille que vous devez épouser est né?

— Oui, docteur. Et comme je lui exprimais mes troubles, une angoisse toute naturelle, je vous ai dit qu'il m'avait rassuré. Une existence certaine, une affection profonde, un métier que j'aime... Il croyait fermement que je pouvais braver l'avenir et que le passé, l'odieux passé, est en effet le passé...

— Je le souhaite, fit M. Chardin.

Il ajouta bien vite, André Fortis étant devenu légèrement pâle:

— Et je le crois, puisqu'il l'a dit. L'excellent docteur Burke n'était pas le premier venu.

— Alors? demanda le peintre, dont la voix s'étranglait en posant la question.

— Alors entre le scandale certain, d'où peut naître quelque malheur irréparable...

— Certain aussi, docteur. Oui, si vous me dites de ne pas me marier demain, je rentre chez moi, j'écris ma lettre d'adieu, et je me tue ce soir.

— Ce serait une bêtise, fit le médecin. Mais ce sont les bêtises qu'on fait toujours dans la vie avec le plus d'empressement. Je vous disais qu'entre un malheur — et la bêtise en serait un qui ouvrirait peut-être la porte à beaucoup d'autres — entre un malheur et un aléa ou, ce qui vaut mieux, une espérance, il faut choisir la solution la moins tragique. Vous allez me donner votre adresse. Quoi qu'il arrive, vous reviendrez me voir et vous pourrez au besoin, jeter sur le papier, pour moi — pour moi seul, bien entendu — vos sensations, vos inquiétudes si vous en avez, si vous prévoyez le réveil de cet *Autre* comme vous dites, s'il reparaît dans votre existence, ce que je ne crois pas — vous entendez, regardez-moi bien — (et le docteur enfonçait comme un bistouri son regard dans les prunelles du jeune homme) — ce que je ne crois pas (il appuyait sur les mots impérativement, les dictait comme un ordre) ,ce que je ne crois pas, vous accourrez, tout de suite, nous aviserons! Et nous serons les maîtres de la situation!

— Vraiment? dit André Fortis comme dans un cri d'affranchissement.

— Vraiment! fit M. Chardin avec fermeté.

— Ah! docteur, docteur, docteur!... Vous me sauvez la vie!

— J'en suis persuadé. Vous êtes capable d'avoir déjà chargé votre revolver.

Le peintre eut un petit rire nerveux et comme effrayé — non de son acte — mais d'être deviné ainsi, sûrement.

— Oui, dit-il, c'est vrai! Que voulez-vous? J'adore ma fiancée. La perdre me parait une chose impossible. Je ne peux pas me résigner à la perdre. Qu'est-ce donc qu'un bout de plomb dans la tête?

— Soyez certain que ce n'est pas un remède, dit le docteur Chardin.

Il s'était levé tendait la main au jeune homme:

— Allons! Et confiance!

— Et merci, docteur!

Puis, André Fortis, faisant le geste de déposer sur un coin du bureau les honoraires du docteur, M. Chardin l'arrêta:

— Non, non. Plus tard. Il s'agit ici d'une cure. Nous règlerons cela quand je vous dirai qu'elle est achevée. Et c'est vous, oui, vous, à l'heure voulue, qui me direz qu'elle l'est ..

— Ah! docteur! répéta le jeune homme. Il y a quelque chose de plus admirable que l'artiste qui vend l'illusion de la couleur et du rêve, c'est l'homme de science qui donne du bonheur.

— Tiens, fit le médecin, je retiens le mot: marchand de bonheur. C'est un titre. Eh bien! soyez heureux, je vous le souhaite, monsieur Fortis. Et dites-vous: je suis heureux, comme vous vous répéterez: je suis guéri. Se croire ce qu'on veut être, c'est peut-être la seule façon assurée d'avoir ce qu'on souhaite.

André Fortis descendit allègrement l'escalier du docteur et, regardant le boulevard, fit sonner joyeusement ses talons sur l'asphalte. Il marchait droit devant lui, la tête haute, aspirant l'air à pleins poumons. La vie lui semblait meilleure, ou plutôt devenait possible. Les feuilles sèches tombées des platanes couraient devant lui, rapidement, pareilles à des messagères de joie. Il y avait, au fond de l'horizon, dans la teinte d'un gris de perle de novembre, des coins de ciel bleu, d'un bleu tendre à la Corrège, qui s'ouvraient comme des yeux de femmes. Du soleil apparaissait, puis disparaissait, animant les toits d'ardoises et les hautes maisons blanches. Et le temps était très doux, printanier, un de ces temps de mélancolique été de la Saint-Martin, où les paysages et les êtres ont la joie déjà blessée des choses qui vont finir.

Et c'était, au contraire, pour André Fortis une joie commençante. Il avait pris avec anxiété, deux heures auparavant, l'ascenseur qui devait le monter à l'appartement du docteur Chardin, et, la consultation achevée, il venait en descendant de poser sur le tapis des pas de conquérant victorieux ou de prisonnier affranchi.

La vie lui paraissait belle, les passants lui semblaient joyeux. Sur son socle, Shakspeare debout — Shakspeare, le poète des profondes amours et des tristes folies — avait l'air de lui dire: Rejette au loin le Doute qui tue, répète-toi à toi-même le contraire de la parole d'Hamlet: *Espère et vis!*

Vivre? Le peintre ne demandait qu'à vivre. Le sang de la jeunesse battait ardemment dans ses veines. Les visions de l'art lui donnaient de beaux rêves. Les paysages étaient pour lui comme de vivantes poésies qu'il fixait sur la toile avec une joie de créateur, printemps qui souriaient de toutes leurs blancheurs ou larmes d'automnes, avec leurs pluies de feuilles d'or. Comment! Il avait devant lui un avenir de gloire et brusquement, comme un voleur de nuit se glissant en son être, un autre, l'*Autre*, viendrait lui arracher tous ses rêves, substituer des pensées nouvelles à sa propre pensée, arrêter net cette vie qui s'ouvrait triomphante, heureuse. Une sorte d'étranger se glissait

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

5-1 F.

en lui et devenait lui. André endossait comme un costume, une personnalité nouvelle, et dans ce costume il se sentait étouffer, éperdu comme dans une armure de fer, trop étroite et trop lourde!

Et le docteur Chardin venait de lui dire là qu'on pouvait secouer le joug de l'intrus, briser cette armure morale aussi pesante que les instruments de torture dans lesquels on enfermait les patients autrefois! Le médecin avait, d'un mot, rendu au désespéré ce prétexte de vivre: l'espérance! André Fortis, joyeux, remerciait mentalement le ciel, les arbres, les feuilles, tout le cadre de son bonheur, de s'associer à cette ivresse de forçat évadé.

Oui, si la sentence de Chardin eût été tout autre, il avait résolu de mourir. Plutôt que d'écrire à Mlle de Jandrieu qu'il renonçait, pour des raisons inexplicables, à l'honneur et à la joie de l'épouser, il se serait logé une balle dans la tête. Ce n'était pas tentation impulsive du suicide, c'était une résolution prise après réflexion, l'acte mûri d'un homme qui ne sait comment sortir d'une position fausse. Et, Dieu soit loué, il en sortait naturellement! La jeune fille qu'il aimait deviendrait demain sa femme, et le docteur Chardin avait, comme le docteur Burke, déclaré que l'*Autre* pouvait être chassé, expulsé, consigné ou cloué au seuil de la maison heureuse comme un hôte importun, comme un oiseau de mauvais augure.

Epouser Mlle de Jandrieu! C'était pour André l'union souhaitée. Un roman qui, dans sa tendresse, eût été le plus simple et le plus banal du monde, si la terreur de l'affreux lendemain n'eût pas été tapie au fond, pareille à une angoisse vivante assise au foyer. André Fortis avait rencontré Mlle de Jandrieu à Trouville. Un ami le présentait aux parents, le père, vieux gentilhomme, général retraité, qui avait été riche autrefois et dont les terres, les vignes ravagées, ne valaient plus aujourd'hui ce qu'elles valaient jadis; la mère, charmante femme souriante, timide et pieuse, qui adorait son unique enfant, sa fille, et avait pris soin de façonner cette âme. Et le hasard des promenades, les promiscuités de la table d'hôte, les parties de tennis, les causeries d'abord rapides, puis, l'espèce d'intimité de la place succédant aux saluts et aux shakehands des *planches*, tout avait rapproché peu à peu, dans cette demi-liberté des villes d'eaux, les jeunes gens dont les rencontres, sous l'œil de M. et Mme de Jandrieu, n'avaient rien du *flirt* banal, et devenaient au contraire une affection grave et profonde.

André avait mis d'ailleurs une discrétion absolue dans ses rapports et l'inquiétude qu'il ressentait de son état lui imposait une réserve anxieuse. Mais, comme si l'influence de Mlle de Jandrieu eût été sur lui spécialement calmante, très douce, il n'avait jamais éprouvé, chose extraordinaire, près d'elle, aucune de ces angoisses qui l'étreignaient autrefois, aucune terreur de la venue de l'*Autre*. Le bon regard clair de Cécile de Jandrieu lui donnait la sensation d'un lac limpide dont il eût vu le fond. Il le comparait à l'eau bleue du Léman dont les pensées de la jeune fille (il souriait à la préciosité de l'image) étaient les cygnes.

Elle était grande, mince, jolie, très blonde, le nez mince et les oreilles roses, avec une grâce alanguie de miss anglaise. La mère de M. de Jandrieu était Irlandaise. Ame d'artiste, musicienne, elle était peintre aussi — oh! sans prétention — et ce goût, une passion pour l'aquarelle, l'avait rapprochée de Fortis. Elle avait particulièrement admiré au Salon dernier le *Ruisseau des Vaux de Cernay*, où le paysagiste avait mis une impression si profonde de mélancolie, l'eau fuyant parmi les roches, dans les arbres tristes, comme la vie parmi les duretés quotidiennes. Du moins Cécile avait-elle vu cela dans cette toile. En un paysage on aperçoit surtout ce qu'on porte en soi.

Et, assez timide, comme sa mère, Mlle de Jandrieu avait soumis ses aquarelles à Fortis. C'était mieux qu'un talent d'amateur qui paraissait là dans ces études du bord de la mer, des études variées de coin de plages ou de villes — au hasard des voyages, — des solitudes de Port-Royal, des déserts de la Crau, l'idéale patrie de Ziem. Et en critiquant, comme le professeur appréciant et corrigeant dans l'atelier les esquisses des élèves, ces aquarelles de la jeune fille, André Fortis échangeait avec elle des idées, des souvenirs, des sensations éprouvées devant ces visions réalisées là; quelque coucher de soleil sur la lagune, quelque bois d'oliviers gris en terre de Provence.

Une sympathie naissait ainsi. Mlle de Jandrieu trouvait chez l'artiste une sorte de guide exquis, des idées nouvelles qui la touchaient, cette fraternité d'admiration qui mène à la confiance attendrie. Chez André, c'était de l'amour. Un amour fait de joie rayonnante et d'inquiétude. Car il avait beau se dire que ces espèces d'apparitions d'un être inconnu dans sa vie, ce dédoublement de son "moi" qui l'avait autrefois saisi, et par deux fois dans son existence toute cette fantasmagorie malheureusement trop réelle appartenait au passé, était le passé, le souvenir et l'appréhension de cette étrange névrose lui revenaient non pas précis, mais avec les vagues et pénibles images qui vous suivent, après le réveil lorsque le cauchemar dissipé laisse encore le cerveau malade, comme un mauvais repas laisse la bouche amère.

Il se souvenait de la première atteinte de ce mal bizarre. A quinze ans, un jour de fête, en sortant d'un concert où les malédictions du *Manfred* de Schumann, les voix démoniaques ou divines de la partition byronienne avaient mis ses nerfs en mouvement, sa sensibilité à fleur de peau, il ressentait une douleur aux tempes, des éblouissements lui passaient devant les yeux. Engourdi, sommeillant à demi, il suivait ses camarades sans dire un mot puis, après quelques minutes de cette somnolence, ses paupières se relevaient ,une expression toute nouvelle emplissait ses yeux de flammes, et il tenait à ses amis des propos qui les étonnaient, qui étaient tout autres que ceux de la matinée, de l'heure précédente. Il était devenu un autre en effet, réellement et visiblement un autre. Et son père vivant alors, appelait le professeur Charcot, puis le docteur Adam Burke vieil ami de la famille, et leur demandait:

— Mon fils est-il fou?

Il n'était pas fou. L'accès prenait fin après quelques jours et André redevenait lui-même. Les médecins avait l'un et l'autre prononcé le même nom, diagnostiqué la même affection. C'était le cas de tout à l'heure rappelé à Fortis par le docteur Chardin. La double conscience de Félida, venant d'une double existence, normalement ou en *condition seconde*, — le mot était du docteur Azam, — cette double conscience se partageait aussi l'être, le corps et le cerveau d'André.

Par trois fois il avait été "un autre" vivant d'une vie inattendue sous le même nom et avec le même visage. Oui, ce phénomène fantastique s'était produit. André, pour fuir les regards de ses amis, avait fait en Italie un voyage, emportant sa boîte à couleurs et ses pinceaux; — et, espèce de somnambule, continuant son rêve pendant des mois, il prenait des notes, des croquis, achevait des tableaux dans cet état anormal dont pas un compagnon de voyage, pas un guide de musée, pas un étranger ne pouvait soupçonner l'existence, l'intelligence, la parole, le raisonnement — mais un raisonnement nouveau, très différent des opinions habituelles de l'artiste — étant parfaitement intacts.

Et tout ce qu'il avait pensé, cherché, trouvé pendant ces entr'actes de sa personnalité, le comblait d'étonnement, le stupéfiait.

Car — la toute-puissante nature a de ces ironies — rien n'était plus différent que l'art et les réflexions d'André Fortis pendant les périodes distinctes de sa double vie. *L'autre* était excessif, emporté vers toute nouveauté, paroxyste, et secoué de fièvre. La douceur, au contraire, un peu mélancolique du jeune homme était le charme de son geste, de sa voix, de son regard.

C'était cette douceur qui avait lentement séduit Mlle de Jandrieu, inspiré confiance au général et à la mère. Une douceur qui semblait, du reste, être devenue le caractère même, l'unique façon d'être du jeune peintre.

D'abord timide, hésitant, André s'était laissé aller à la confiance. Il n'espérait plus, traversant la vie comme un homme qui serait menacé d'être forcé, de temps à autre, à se laisser écrouer dans une prison. Et voilà qu'une rencontre d'été, le sourire d'une enfant, la caresse d'une voix de femme, lui rendaient une espérance. Vite, il consultait le docteur Burke.

— Puis-je me marier? Suis-je fou?

— Vous n'êtes pas un fou. Vous êtes, mon cher enfant, un malade. Et, la condition seconde que vous avez traversée ne réapparaissant plus, vous êtes un malade guéri.

— Guéri? Vous l'affirmeriez? Vous me le jurez?

— Je ne jure pas, moi, je crois. Je crois fermement. Et surtout je vous ordonne de croire. Vous êtes vous. Votre personnalité vous appartient. Vous êtes libre.

C'était un peu l'ordonnance, l'ordre du docteur Chardin.

— Libre d'aimer, de réussir, d'être époux, d'être père? demandait André.

— Libre de votre destinée, avait répondu le docteur Burke dans toute la plénitude de sa conscience et de sa confiance.

Alors André s'était laissé aller sans résistance à son amour pour Cécile. Il lui semblait en effet que rien ne pouvait désormais troubler sa quiétude, foudroyer sa joie. Il se sentait jeune, bien portant, plein de foi, riant à l'avenir. Le coup d'œil du docteur Burke n'était pas de ceux qui peuvent faiblir. Et, encouragé par Mme de Jandrieu, il demandait, il osait demander après une dernière entrevue avec le docteur, — la main de Cécile.

Les fiançailles duraient depuis trois mois, André ayant loué à Ville-d'Avray un

atelier pour se trouver plus près des Jandrieu qui, au retour de Trouville, passaient les premières semaines d'automne à Marnes. La mort soudaine du docteur Burke, emporté par une embolie, avait un moment terrifié le jeune homme. Il aimait profondément le vieux médecin qui l'avait soigné tout petit. Et puis, M. Adam Burke était le confident de ses angoisses, le maître impératif qui lui enjoignait d'espérer, de croire. En le perdant, André perdait le grand appui cordial de son existence et la détresse, une détresse éperdue, un moment s'empara de son esprit. Il se sentait de nouveau environné de nuit. Les Chœurs de *Manfred*, aux sonorités sataniques, lui revenaient comme des échos d'un sinistre au-delà. Il avait devant lui le spectacle de l'*Autre*. Un regard, un sourire de Cécile chassaient ces oiseaux de nuit. Et puis il se rappelait, se répétait les paroles du vieil ami:

— Je vous ordonne de croire. Vous êtes libre. Vous êtes *vous*!

Le docteur mort lui parlait encore.

Il croyait, il espérait. Il rêvait. Il se laissait bercer, entraîner par l'amour et la vie. Tout avait disparu, tout était vain, tout était mort. Il n'aurait qu'à aimer et à être aimé.

Puis, au dernier moment, le doute et l'épouvante l'avaient pris. Demain il épouserait Mlle de Jandrieu, demain, Cécile, cette grâce, cette candeur, lui appartiendrait. Il sourirait à ce visage de vierge. Il emporterait vers l'inconnu cette jeune fille qui, du fond de l'âme, lui avait dit, la veille en tendant son front au baiser: "Toute ma vie est à vous et je suis bien heureuse!" Demain? L'angoisse atroce l'étreignait encore à cette pensée et il avait la peur du cercle de fer le serrant aux tempes.

Alors il pensait au docteur Chardin. Il se rappelait ce que Burke lui en avait dit: Un maître. Le Maître.

Il se précipitait chez le médecin comme vers une espérance suprême. Avait-il le droit de condamner une créature exquise comme Cécile à vivre désormais avec un être marqué d'une indébile tare? Burke, en son affection, ne s'était-il pas trompé? Le médecin, pour sauver ou essayer de sauver un homme, n'avait-il pas menti en disant: "Vous êtes libre!" Cette liberté ne devait-elle pas conduire à une déception, à une révélation sinistre, aboutir à la démence?

Mais voilà que quelques mots du savant illustre rendaient à André, plein de jeunesse, la foi suggérée par le médecin mort. Il était libre de faire sa vie à sa guise. Il était libre d'espérer. Il espérait.

III

LE MARIAGE D'ANDRÉ FORTIS.

Et ce fut une soirée exquise, ce dernier soir où, seuls dans le petit salon, tandis que M. et Mme de Jandrieu causaient, eux aussi, de l'avenir dans la pièce voisine, les jeunes gens—les époux de demain— échangeaient ces dernières pensées, ces dernières paroles des êtres qui, étrangers encore l'un à l'autre, demain porteront le même nom, demain partageront la même destinée.

Elle le regardait de ses yeux bleus, toute sa délicate physionomie, souriante et claire, illuminée de confiance et d'amour. Et lui, enveloppant d'une expression de protection et de dévouement, cette fine créature au corps souple doucement étendue sur le canapé où ils étaient assis, André approchant ses lèvres de la petite oreille rose de cette enfant, qui, demain serait sa femme, lentement, dans un murmure, lui disait:.

—Je t'aime!

C'était la première fois qu'il la tutoyait et le fiancé un peu réservé, timide et inquiet qu'il avait été, devenait un amoureux passionné, parlant un langage qui semblait à Cécile une musique inconnue. Elle avait rougi à ce tutoiement inattendu, à ce *tu* qui était comme la prise de possession de tout son être par l'élu et sa jolie tête blonde, comme devenue lourde de pensées nouvelles, se laissait tomber à demi sur l'épaule du jeune homme...

—Oui, vous m'aimez! Et que je suis heureuse! répondait une voix à peine perceptible.

Leurs mains, qui devaient se joindre devant l'autel ne se quittaient pas.

Le général de Jandrieu, paternel et cordial, entra, interrompant le duo par un: "Eh bien?"—puis ajoutant: "Mes chers enfants, je conçois que le temps vous semble court, mais il passe. Il se fait tard. Et demain Cécile doit s'éveiller de bonne heure. La robe! La fameuse robe!..." André se leva, Cécile sourit:

—Tu as raison, papa!

—J'ai toujours raison!

Le fiancé prit congé de Mme de Jandrieu qui lui tendait les mains, le regard ému— et Cécile l'accompagna jusque dans l'antichambre, toute seule, attendant qu'il eût endossé son pardessus et qu'il cherchât le front de la jeune fille, y posant un dernier baiser, pour lui dire, à son tour, doucement, lentement:

—Moi aussi, je t'aime!

André emportait, dans ce dernier mot, tout un monde de joies. Il oubliait tout, ne pensait qu'à Cécile, s'absorbait dans cette pensée unique: "Je serai le mari de cette délicieuse créature!" Le reste disparaissait, angoisses et mauvais rêves. Tout était dissipé, chassé, éclairci, joyeux.

Et ce fut avec une âme légère, une confiance alerte, une sensation de gratitude envers la destinée, qu'il se rendit au logis où l'attendait sa fiancée, sous le voile blanc, dans la robe blanche...

Les portes de Saint-Roch s'ouvraient maintenant et sur le tapis ourlant les marches de pierre le cortège s'avançait vers l'autel. L'orgue jetait aux voûtes cette *Marche Nuptiale* qui a salué tant de couples allant ainsi, vers l'inconnu, le sourire aux lèvres. *Marche Nuptiale* des jours de fête, succédant sur ces mêmes touches de l'orgue, sous ces mêmes voûtes de pierre à la *Marche Funèbre* que, plus d'une fois, la destinée pourrait faire exécuter par avance pour tant de mariés avides de bonheur.

Devant l'autel, André, lorsqu'il passa l'anneau de mariée au doigt de Cécile, se sentait ramené aux impressions d'enfance et il lui semblait qu'il se retrouvait tel qu'il était lorsqu'il avait la foi, il y avait longtemps, si longtemps! Ses doigts serraient avec une douceur tendre la main que la jeune fille mettait dans la sienne et l'émotion ne faisait pas trembler celle qui se donnait, se fiait à lui, certaine d'une affection et d'un dévouement.

Sous la bénédiction du prêtre, Cécile courbait le front avec une ferveur pareille à la netteté avec laquelle le *oui* qui lie deux créatures humaines avait été prononcé devant le maire. Et les parents regardaient sur les chaises de velours doré, l'habit noir du marié, à côté de la robe blanche dans la lumière de l'autel.

Lorsque le couple maintenant uni traversa la double haie des invités, amis, curieux, envieux, visages interrogateurs ou souriants penchés sur le passage des nouveaux mariés, un rayon de soleil vint à passer, à travers les vitraux, envelopper comme d'une auréole la beauté blonde de celle qui était maintenant Madame Fortis. Une projection de lumière électrique n'eût pas éclairé avec plus de sûreté ce joli visage qui apparut joyeux dans cette illumination soudaine. Et les superstitieux souriaient à cette soudaine intervention du soleil en disant:

—C'est signe de bonheur!

Cécile s'appuyait sur le bras d'André et cette pression confiante et charmante semblait au jeune homme une caresse.

Le cortège suivait derrière les jeunes gens, vraiment beaux dans l'inconsciente fierté de l'amour heureux, et la sacristie s'emplissait de la foule énorme des invités.

Et tout heureux de cet empressement, de ce flot succédant au flot, les mariés et les parents trouvaient très long pourtant le défilé, comme ils allaient, tout à l'heure, dans la bousculade et l'escalade des salons de M. de Jandrieu, trouver interminable la réception, l'assaut des buffets, la visite aux cadeaux, les compliments recommencés, les nouveaux: "Tous mes vœux!" parmi les touffes de roses ou lilas, de fleurs toutes blanches.

Cécile allait et venait, rayonnante avec sa couronne d'oranger sur sa belle chevelure couleur de blé mûr et quand elle parlait devant lui, André, qui la cherchait du regard dans l'élégante foule, lui jetait un sourire ému, heureux, très fier. Il croyait vraiment faire un rêve. Ainsi cette belle jeune fille qui était là, admirée, enviée, aussi rayonnante dans ces appartements que tout à l'heure sous le rayon doré, dans l'église, elle était à lui! C'était sa femme. Elle portait son nom. Il avait chassé les pensées lugubres, les craintes noires. Il pouvait espérer et vivre.

Puis, tout à coup, dans le brouhaha de la réception, comme il voulait traverser un petit salon pour rejoindre précisément Cécile, il s'arrêta net: une impression singulière, non pas une douleur, une sensation presque agréable au contraire, quelque chose comme le vague du demi-sommeil, comme ce geste d'un berceur invisible qui nous attire doucement, lui traversa le cerveau et il lui sembla que quelque doigt inaperçu le touchait à la tête, du côté droit. Et André Fortis resta immobile. Et sur place.

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
5-6 F. PLACE D'ARMES

Brusquement, il se sentit pris de terreur. Etait-ce une crise? Le passé, l'épouvantable passé, n'était-il donc pas mort?

—Allons, voyons, voyons, je me trompe? L'odeur des fleurs... le bruit, la foule... Il est permis d'avoir la migraine. C'est une migraine, rien de plus. J'ai la migraine, voilà.

Il s'arracha à la pensée d'angoisse qui l'avait d'un coup comme cloué sur le tapis. Il alla vers le petit salon. Cécile riait avec des amies. L'une d'elles, armée d'un appareil, voulait absolument photographier les mariés, sur le balcon.

En passant, André aperçut une sorte de pâle visiteur, un peu hagard, dans la glace. C'était sa propre image. Tout à l'heure souriants, les traits avaient pris vivement une expression d'inquiétude.

—Je suis bête!... Le docteur Chardin me l'a dit, affranchi, délivré. Plus rien à craindre.

Et comme l'amie de Cécile, miss Howe, une Américaine, répétait:—Oui, oui, je veux vous photographier, ce sont des souvenirs qu'on a du plaisir à garder.—Allons nous faire photographier, dit-il gaiement.

Sur le balcon, loin de tout ce bruit qui leur arrivait encore par la fenêtre, il oubliait la sensation chassée. La tête nue, dans le grand air de ce beau jour qui semblait printanier, il ne ressentait plus la pression de cette main sur son crâne, ni obsession, ni migraine.

—Il n'y a pas de plus beau temps, disait miss Howe. C'est l'été de la Saint-Martin. Quand vous serez très vieux, très vieux, vous serez enchantés de retrouver cet été là dans mon vérascope.

—Oh! très vieux! nous avons le temps.

Ils riaient. L'Américaine remerciait.

—C'est fait. Oh! ce n'est pas long. Aussi court que dire *oui*.

Et ils rentraient dans l'appartement qui peu à peu se vidait, avec le buffet dégarni, les carafes à sec, et les pétales de fleurs tombées sur le tapis. Cette solitude, qu'ils appelaient dans la lassitude de la journée de joie officielle, leur semblait délicieuse.

Peu à peu le soir entrait dans l'appartement où flottaient les odeurs de liqueurs et de roses. La mélancolie du crépuscule emplissait les pièces, tout à l'heure envahies, maintenant désertes. M. et Mme de Jandrieu songeaient que bientôt—si tôt—Cécile allait partir, laissant plus vide encore le logis, la petite chambre aux rideaux de perse à semis de fleurettes où elle avait passé sa dernière journée de jeune fille.

Elle, harassée, mais joyeuse, allait, de meuble en meuble, s'asseyant et disant avec un grand rire clair:

—Je suis brisée!

Le général, essayant de sourire, répondait, croyant être gai:

—Heureusement on ne se marie pas tous les jours!

Le repas en famille fut silencieux, les parents songeant au départ, Cécile à cette sorte de fuite qui la séparerait tout à l'heure de ces êtres chers pour l'entraîner vers l'inconnu.

—C'est tout de même étrange, la vie, disait M. de Jandrieu. On élève un enfant qui est notre joie de tous les jours pour qu'un monsieur qu'on ne connaît pas, un passant—oh! je l'aime infiniment ce passant, mon cher André—vous la prenne et vous l'emmène. On était tout hier, on ne sera plus rien demain. C'est banal comme la vie. Tous les parents ont fait cette réflexion là; mais quand on la fait soi et pour soi, ah! ma foi, on est un peu troublé! Je n'ai pas très faim!

Tous les espoirs des parents se traduisaient en regards, doux comme des bénédictions, fixés sur les époux, doucement. L'abdication est le lot des vieux: si les jeunes ne les oublient pas trop ils sont consolés de leur déchirement et payés de leurs peines.

Mme de Jandrieu donna un dernier baiser à sa fille, le général serra à la briser la main de son gendre et dans le coupé qui attendait à la porte, Cécile monta, les yeux en larmes, et André oublieux de ses craintes, heureux, joyeux!

—Ce n'est pas de chagrin que je pleure, dit Cécile assise à côté de son mari. Je regrette ceux qui sont seuls, mais je suis heureuse, vous savez!

—Vous?... Pourquoi me dire vous?

—Je ne sais pas...

Le tutoiement, qui lui avait paru tout simple, chez elle sous le toit de ses parents, l'intimidait, la troublait dans le tête-à-tête de cette voiture qui les emportait comme dans une fuite. Et pourtant elle n'avait pas peur. C'était bien le compagnon rêvé qu'elle avait là à ses côtés, et dont elle sentait le regard dévoué fixé sur elle. Quand le coupé passait devant quelque bec de gaz, la lumière entrait par la vitre, elle éclairait un instant le visage souriant d'André et la robe blanche, puis disparaissait—et doucement Cécile laissait aller sur l'épaule du jeune homme sa tête blonde, puis, dans un murmure:

—Oui, heureuse, je suis heureuse et je t'aime!

Alors, il la serrait contre sa poitrine et ses lèvres cherchaient le front de cette vierge et s'y posaient dans un baiser d'extase.

Ils regardaient aussi, les mains jointes, dans la rue.

—Nous vivrons très vieux, disait André gaiement.

—Très vieux?

—Oui. Je viens d'interroger une enseigne. Je me suis dit si la première lettre rencontrée est un O—c'est que nous serons longtemps, longtemps l'un à l'autre, si c'est un R...

—Et la lettre?

—*Coiffeur!... Virgile coiffeur!*

—Virgile?

Elle s'était mise à rire.

—Ce bon Virgile!... Alors vous êtes donc superstitieux?

—Très. Je ne crois qu'à demi pourtant à ces réponses du hasard. Mais quand la réponse est favorable, eh bien! je suis content... *Virgile coiffeur!...* Nous vivrons très vieux...

IV

LA CRISE REVIENT

Le coupé s'arrêta devant la maison de la rue Murillo, où la femme de chambre, qui avait servi Mlle Jandrieu, attendait Madame Fortis. Cécile passa rapidement devant la loge du concierge, fuyant très vite les regards curieux, et, le frisson de sa robe troublant seul le silence de l'escalier, monta, légère, comme furtive, jusqu'à l'appartement qu'ils allaient habiter. La lumière électrique éclairait, dès l'antichambre, les fleurs, dont Mme de Jandrieu avait surveillé l'arrangement pour donner à ce logis nouveau un air de fête. Les lilas, par touffes blanches, apportaient là du printemps, un décor de joie.

Et Cécile sourit à ce cadre heureux de lumière et de fleurs.

Ils restèrent un moment silencieux, debout devant la cheminée de leur chambre, leurs visages reflétés par la glace, le coude appuyé au marbre et les mains jointes. Leurs regards avaient une ferveur de prière. Cette solitude délicieuse qui commençait leur vie nouvelle les emplissait d'une même émotion exquise, d'une anxiété qui se fondait en douceur.

—Ma femme! disait André. Quel mot où tient toute une existence, la nôtre désormais. Ma femme!

Elle ne répondait qu'en lui prenant les mains, et l'étreinte muette disait tout un poème de tendresse.

Elle n'avait pas à parler pour qu'André la comprît. Il lisait dans cette âme comme à livre ouvert et doucement, la laissant seule dépouiller cette robe de mariée qui moulait sa taille, son corsage, cet être tout entier de séduction et de grâce, où il y avait encore un doux charme enfantin, il s'éloigna, ne disant rien, faisant signe seulement qu'il était là, tout à côté, tout près, dans sa chambre qui serait la sienne, s'ouvrant sur la pièce où Cécile allait dormir.

Une sorte de chambre de garçon avec une bibliothèque, un bureau, quelques tableaux de choix. André tourna le bouton électrique et après avoir regardé autour de lui, redressé un cadre qui penchait, pris et repris sur les rayons un livre sans l'ouvrir, se laissa tomber sur un fauteuil. Il songeait.

Toute cette journée passée lui semblait chimérique. Ce bruit, cette foule, ce défilé, tous ces visages disparus, était-ce bien réel? Et se trouvait-il vraiment rue Murillo à deux pas de cette jeune fille qui était sa femme, dans l'appartement loué par lui et dont il avait surveillé l'aménagement?

Oui, tout cela était vrai! Mademoiselle de Jandrieu était Madame Fortis. Ce logis était le nid, le foyer, le refuge. Il avait là-haut son atelier, dans la clarté, avec le parc Monceau pour horizon. Il allait travailler. Il allait être aimé, aimer. C'était la halte, la halte heureuse, la vie nouvelle.

—Ou plutôt, la vie! songeait-il. Car ai-je vécu jusqu'à présent?

Et il ne savait même plus le nom des amourettes qui avaient précédé ce grand amour.

Il écoutait, se demandant à quoi pensait maintenant Cécile, ce qu'elle faisait, si elle songeait à lui. Il n'entendait aucun bruit, la chambre à côté semblait vide.

—Elle prie peut-être.

Il ne lui déplaisait pas à lui, libre esprit, que cette enfant priât pour leur bonheur commun.

Il eût voulu le lui dire, lui parler, la revoir. Il trouvait la solitude étrange après le brouhaha du jour. La pendule sonna. Le timbre le fit sursauter.

—Tiens, je suis nerveux, moi!

Il se leva, reprit un livre au hasard, un volume de Musset: *Les Nuits*.

> Du temps que j'étais écolier
> Je restais, un soir à veiller....

Il referma le livre bien vite. Cette *Nuit de Décembre* l'avait toujours troublé, lui trouvant la sensation d'un fantastique réel. Le docteur lui avait même dit, un jour, que l'homme qui avait évoqué cette nuit était médicalement parlant un fou.

—Ces médecins. Un tel poète!

Il trouvait d'ailleurs bizarre que le hasard de son geste l'eût conduit tout juste à cette pièce de vers qui faisait vibrer ses nerfs comme sous un archet!

> Quand auprès de moi vint s'asseoir
> Un écoli r vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère...

Et les vers qu'André Fortis savait par cœur chantaient comme un refrain, revenaient comme un lamento dans la mémoire du jeune homme. Il s'était assis de nouveau et il lui semblait que, derrière lui, derrière le fauteuil, quelqu'un marchait.

Dans la glace, il se vit lui-même, tournant vivement, interrogative, sa tête pâle.

—Personne!

—Et qui eût pu être ici? C'est insensé! Il se mit à rire et il s'entendit rire.

—Ce diable de Musset! C'est sa faute. Il s'était levé, sifflait un air quelconque, et subitement, invisiblement se sentait comme ramené, poussé vers la même idée obsédante.

> Je restais, un soir, à veiller...

Il éprouvait cette sensation étrange, que le veilleur de la nuit d'hiver c'était lui, et qu'il en éprouvait les angoisses et les terreurs. Un bruit venu de la chambre de Cécile, un son de voix furtif à travers la porte, et la sensation obsédante eût été chassée brusquement. Mais la chambre restait muette. A ce point que maintenant André redoutait un danger, un évanouissement, un accident.

—Si je l'appelais?

Et puis il tentait de se ressaisir. Il voulait la laisser libre. Tout à l'heure, en riant, il lui dirait ses craintes...

Mais peu à peu elles prenaient, ces craintes, une autre forme. Et c'était de lui, de sa propre souffrance, maintenant, qu'il s'inquiétait. Ne ressentait-il pas, aux tempes et, là, au côté droit du crâne, cette sensation de pression singulière, celle d'un doigt qui presserait les os, toucherait, invisible, le cerveau? Oui, cette lourdeur presque charmeuse, tentatrice, comme un sommeil attirant, très doux, ce sommeil particulier, berceur dans sa cruauté, ce sommeil maladif qui faisait de lui un autre homme, lui imposait une personnalité nouvelle, ce sommeil dont il n'avait plus, depuis longtemps, si longtemps, senti les approches, il venait là, ce sommeil, comme un spectre inattendu, disparu, brouillard fondu qui reprenait corps, se dressait, se glissait dans sa propre individualité, ou plutôt la chassait et la transformait.

—Ah! dit André tout haut. Le docteur Chardin s'est donc trompé! Le docteur Chardin a donc menti?... La crise est là! Elle revient!... Mais c'est effrayant!

Et, la voix devenue rauque, il répéta encore ce terrible mot, pour lui plein d'horreur:

—La crise!

Alors il se leva tout droit, regarda un moment avec une expression d'égarement et d'épouvantable douleur la porte qui le séparait de Cécile, puis, le pas saccadé, voulut aller à un petit meuble là-bas, près de la bibliothèque, où il avait mis l'autre jour, une arme, un revolver.

Il cherchait la clef dans sa poche.

—Où est-elle donc, cette clef?

Sa main, devenue fébrile, ne la trouvait pas. Une torpeur le prenait, lui rendait la tête pesante et, tandis qu'il essayait de relier entre elles des idées éparses comme dans l'avant-sommeil, son front alourdi semblait l'entraîner en avant et vaincu il s'asseyait enfin dans le fauteuil où—inquiète à son tour, après une attente assez longue, timide, le cœur battant bien fort, Cécile—ouvrant sa porte, le trouvait assis mais non pas endormi, songeant les yeux ouverts.

Elle s'arrêta, attendant un sourire, un mot, puis, un peu surprise, elle s'avança doucement, attendant que Fortis levât les yeux sur elle.

Dans son peignoir blanc, elle semblait, la lumière des lampes avivant l'or fin de ses cheveux, plus rose et plus délicieusement frêle élancée, avec les élégances d'une Diane de Jean Goujon, mais d'une Diane juvénile et dont la fierté était encore timide.

L'immobilité d'André, qui ne paraissait même pas s'apercevoir qu'elle était là la surprit. Elle n'osait pas avancer, elle se taisait, une parole de ses lèvres lui eût semblé un appel. Mais le moindre bruit, le froissement de son peignoir glissant sur le tapis, eût dû avertir André. Il ne la regardait pas. Il fixait, dans le vide, elle ne savait quelle image. Un moment elle le crut endormi.

Mais il se leva brusquement et cette fois il tourna les yeux vers elle. Ces yeux paraissaient étonnés.

Il eut un geste de grande politesse, sans affectation, le geste d'un galant homme qui salue une femme en s'excusant de passer devant elle, et très doucement:

—Je vous demande pardon, Madame!

Cécile croyait rêver. Cette voix n'était plus celle d'André. Elle avait une sonorité singulière. Les mots prononcés étaient brefs. Le pardon demandé semblait s'adresser à une étrangère. "Pardon, Madame!" Ce mot, *Madame*, après la tendresse des confidences murmurées à l'oreille dans le coupé qui emportait les amoureux, ressemblait à une parole d'une langue nouvelle, inattendue. André avait esquissé le salut comme s'il eût tenu un chapeau à la main et il s'éloignait d'un pas hâtif, ouvrant la porte vivement et disparaissant dans l'ombre de la pièce voisine.

Et toute seule, Cécile éprouvait la sensation de terreur singulière, comme si elle eût échappé tout à coup à la réalité et se fût trouvée devant une vision. Avait-elle vraiment aperçu là, dans ce fauteuil vide, celui qui était son mari? André lui était-il apparu, debout, la regardant de cet air surpris qui la surprenait elle-même? Avait-il vraiment parlé? Ces mots: "Je vous demande pardon, Madame!" les avait-elle entendus?

Elle examinait les objets qui l'entouraient, les meubles, la bibliothèque ouverte, le livre tombé sur le tapis... Cette pièce inconnue où elle se trouvait seule, était-elle un décor de théâtre, une image de songe, ou quelque chose de tangible et de vrai?... Cette porte ouverte sur le vide noir, et par laquelle André avait disparu, lui donnait une sensation d'épouvante. Elle avait envie de crier, toute seule, dans cette maison, avec lui elle n'y redoutait rien. Mais sans lui, elle se sentait menacée d'un danger confus, enveloppée d'une menace invisible.

Alors elle appela. Pourquoi était-il parti? Pourquoi ce changement dans sa voix?

—André! André!

Par la porte ouverte, la pièce voisine apparaissait toujours vide et noire. Il ne venait pas. Il ne répondait pas.

—André! André!

Il devait entendre pourtant. Le cri maintenant était strident, l'appel au secours d'une enfant terrifiée. Et toujours ce trou d'ombre, cette sensation d'abandon dans un logis sonnant le vide.

—Oh! je veux partir, je veux partir! répétait Cécile, et, sur ses lèvres qui tremblaient, les appels de son enfance revenaient instinctivement, ceux que même les vieillards mourants retrouvent, pour demander du secours, dans le fond de leur mémoire: *papa*, *maman*, la puérilité des cris se sublimant par le péril.

Elle rentra, comme si on l'eût poursuivie, dans sa chambre. Elle en avait à demi, tout à l'heure, éteint les lumières. La tache de sa robe blanche étendue sur un canapé lui fit peur, comme un suaire étendu. Elle ralluma les lampes. Les fleurs encadraient toujours la glace de la cheminée; mais Cécile aperçut dans cette glace une figure convulsée qui était la sienne et, comme André étonné tout à l'heure de sa propre image, elle s'effraya de son visage même.

Et, éperdue, elle renouvela son appel, redit le nom, l'entendit de nouveau tomber dans le silence:

—André!... Où êtes-vous, André?

Elle ne comprenait pas, elle ne cherchait pas à comprendre. Elle avait seulement une hâte de fuir, d'échapper à ce vide, à cette solitude, d'entendre une voix humaine au lieu de se débattre dans ce silence inquiétant comme un gouffre.

Et si elle sonnait sa femme de chambre? Oui! Elle posait déjà un doigt sur le bouton d'ivoire. Mais que lui dirait-elle? Quoi? Cécile n'allait pas lui demander de quitter ce logis, de l'accompagner chez ses parents, si elle fuyait. Et pourquoi fuir? André était là. Il allait reparaître. Il n'était pas parti.

Non, non—puisque, justement, sur le seuil de la chambre, voilà qu'il réapparaissait, regardant devant lui et comme interrogeant, avec un sourire dans sa barbe noire.

Alors un grand cri éperdu fit se précipiter Cécile vers son mari: "Ah! toi, toi, enfin!" —et elle courut à lui comme pour se réfugier dans ses bras. Mais cette même expression étonnée qui l'avait surprise tout à l'heure l'arrêta encore, et les yeux d'André la regardaient d'une façon interrogative, comme s'il ne connaissait ou ne reconnaissait pas cette femme qui était là.

—Oh! si tu savais, si tu savais comme j'ai eu peur, disait-elle, mettant dans ce tutoiement toute sa terreur, toute sa



tendresse et sa soumission. Oh! mais tu es là, maintenant, je suis rassurée. Etais-je folle? je songeais à sonner Marthe, à m'en aller! Oui, crois-tu? Je ne savais pas!... Je t'appelais, tu ne répondais pas. Alors, tu comprends...

Elle s'approchait de lui, elle attendait qu'il lui tendit les bras pour s'y blottir comme un pauvre oiselet craintif. Il ne bougeait pas. Il restait là, attentif, écoutant ce qu'elle disait, avec l'expression d'un homme qui veut comprendre des paroles, dont le sens exact lui échappe.

A la fin, il dit lentement, souriant avec politesse, répétant les mêmes mots d'excuse:

—Je vous demande pardon, Madame. Pourquoi suis-je ici?... Pourquoi êtes-vous ici?...

Il se regarda dans la glace:

—Cravate blanche... Habit noir... Pourquoi?... Je n'ai pas de soirée aujourd'hui. J'ai à travailler demain. Un tableau qu'on attend. Et pour être plus tôt à l'œuvre, je vais passer la nuit dans mon atelier. Je serai tout porté.

Puis il répéta encore:

—Mais pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi?

Et le ton d'interrogation était si profond, insistant et inquiet, que Cécile recula, certaine que cet homme était fou. Oui, fou ou ivre. Et la terreur lui revenait, plus intense, comme si on l'eût enfermée dans le cabanon d'un dément.

La politesse excessive de celui qui était son mari et qui la traitait en étrangère, s'étonnant de sa présence, la regardant là



Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras

comme une visiteuse inconnue, lui semblait plus effrayante que ne l'eût été une menace. Il lui avait fait signe de s'asseoir et renouvelant sa question:

—Pourquoi êtes-vous ici? A qui ai-je l'honneur de parler?

A qui?

Elle le regardait bien en face pour voir si l'interrogation n'était pas quelque étrange plaisanterie:

—A qui? Mais à moi, votre femme! André, vous ne vous souvenez donc pas?

Il répétait, comme s'il se fût efforcé de comprendre quelque chose d'insaisissable:

—Ma femme?

Il la regardait longuement, avec une sorte de pitié tendre, l'expression d'un être plein de bonté et qui pardonne.

—Mais je n'ai pas de femme, je ne suis pas marié, j'aime la vie libre, la vie de travail dans mon atelier, la complète liberté dans le monde; je ne me marierai jamais.

Le ton des paroles était froid, résolu et raisonné. Elle croyait maintenant à une épreuve dont elle ne saisissait pas bien le sens. Elle-même se demandait si elle était vraiment consciente de ce qui se passait autour d'elle, de ce qu'elle voyait et entendait.

Assise devant cet homme en habit de soirée, parmi ces fleurs, sous la lumière électrique, il lui semblait peu à peu qu'elle conversait avec un étranger, dans une maison inconnue et que toute cette journée finie—avec son départ pour l'église, le défilé du cortège, la sacristie, l'après-midi, la foule, puis la solitude et le tête-à-tête dans le coupé—tout cela était une vision, quelque chose de fugitif, d'apparu et de disparu comme les fantômes éperdus, éperonnés des projections cinématographiques.

V

EST-CE LA FOLIE?

Il y avait une sensation de rêve dans ce qu'elle éprouvait. Autour d'elle il lui semblait que, béant, tout à coup s'ouvrait un gouffre. Elle en ressentait le vertige. Ou ce qui lui était advenu pendant cette journée de fièvre était une vision, ou ce qui lui apparaissait maintenant était un cauchemar. Que le fiancé exquis des heures bénies, l'amoureux attendri de cette fuite dans le sourire et dans la joie fût l'homme distant, froidement interrogateur, qui était là, avec une personnalité différente, sous les mêmes traits, une voix d'un timbre nouveau, inattendu et glacial tombant des mêmes lèvres, c'est ce qui lui paraissait impossible, incroyable et à ses oreilles bourdonnantes, à ses tempes serrées, à son cerveau, c'est ce qui faisait monter cette pensée:

—Ou André joue quelque comédie incompréhensible, ou il est fou, ou je suis folle!

Alors la voix brève, décisive et comme sentencieuse, continuait:

—Non, Madame, non, jamais, je ne me me marierai! A l'artiste il ne faut pas d'entraves. J'ai mon œuvre à faire. Une grande œuvre. J'ai à vivre aussi, vivre de toute l'intensité de ce que l'existence moderne offre à l'homme, aller, venir, voyager, voir, tout voir, tout!

—Mais, dit-elle, cette existence, je la partagerai avec vous, André. Moi aussi je veux voir et je veux vivre! Je serai la plus dévouée des compagnes en tout et pour tout, vous le savez bien.

Elle attendait une réponse et le jeune homme restait muet, son visage exprimant une surprise grandissante—et ses yeux noirs s'arrêtant sur les yeux de Cécile avec une fixité entêtée.

—Oui, André, oui, partout et toujours! Mais je vous le disais, je vous l'ai dit. Et plus l'œuvre rêvée sera belle, plus je serai fière de vous! Si fière!...

Il se leva brusquement.

—Vraiment, Madame, je m'excuse de ne pas comprendre ce que vous voulez me dire. Où croyez-vous être ici?

—Chez vous... chez nous.

—A qui croyez-vous parler?

—A Monsieur André Fortis, mon mari.

—Je suis, en effet, André Fortis, oui, vous connaissez mon nom, mais je ne suis pas votre mari!

—Vous n'êtes pas mon mari?... Nous n'étions pas, ce matin, agenouillés devant l'autel? Vous ne m'avez pas mis au doigt cet anneau?

Elle lui montrait sa main tendue. L'anneau d'or brillait à son doigt, sous la lampe.

—Cet anneau?

—Vous ne m'avez pas emportée, prise à mes parents, amenée ici?... Voyons, voyons, André... Que voulez-vous? M'éprouver, me faire peur? Je ne comprends pas. Mais je vous en prie, je vous en supplie, cessez cette plaisanterie ou je vais perdre la tête. Vous ne savez pas le mal que j'éprouve. Je comprends bien que c'est un jeu, mais pourquoi ce jeu?... André, par pitié, André, dis-moi un mot qui me rassure, j'ai peur, je te jure que j'ai peur!

Elle était certaine qu'il allait cesser cette affreuse plaisanterie, que son masque allait tomber, qu'elle retrouverait tout de suite l'être exquis dont elle devait partager la vie. Cette absurde gageure allait finir.

Il avait voulu l'effrayer. Pourquoi l'avait-il voulu? Cécile n'en savait rien; mais maintenant, puisqu'elle tremblait, à quoi bon continuer?

—Oui, j'ai peur, j'ai peur!

André, impassible, répliqua:

—Vous savez mon nom et je ne sais pas le vôtre. A qui ai-je l'honneur de parler?

Ah! cette fois, elle ne pouvait douter. Quelque affreuse crise métamorphosait cet homme. André Fortis n'était plus le même, n'était plus lui-même. Un fou sans doute. Elle était la femme d'un fou!

Elle se leva, mettant entre elle et lui le fauteuil où elle s'était assise.

—Mon nom, vous le connaissez, André. J'étais Mademoiselle de Jandrieu, je suis Madame Cécile Fortis.

—Il n'y a pas de Cécile Fortis, dit la voix qui se fit stridente. Il n'y a pas de Madame Fortis. Je ne suis pas marié! Je suis libre!... Ah! Madame Fortis! Madame Fortis! Une femme qui serait une geôlière, une espionne de tous les jours! Ah! non, ah! non! Non, non, non!

Il parcourait la chambre avec de grands gestes saccadés, et à sa froideur correcte succédait une agitation presque farouche; ses doigts, impulsivement, cherchant quelque flacon, quelque bibelot qu'il pût jeter à terre, briser, mettre en miettes.

Alors Cécile crut comprendre qu'une sorte de colère le saisissait, la colère désespérée d'un être libre la veille et qui se sent lié, qui s'est lié et comme emprisonné pour la vie. Elle fut épouvantée! André regrettait de l'avoir épousée. Dès les premiers pas dans la vie il reculait, pris de révolte devant ses devoirs. Elle avait tué son bonheur—pourquoi? comment? elle l'ignorait—mais ce bonheur il était là, gisant, plus cassé que l'un de ces objets qu'André, résistant à l'impulsion, voulait mettre en miettes.

—Madame Fortis! Une Madame Fortis! Où est-elle Madame Fortis? Quand vous entendrez annoncer une Madame Fortis, vous pourrez dire qu'elle ment! Il n'y a pas de Madame Fortis! Il y a un nommé André Fortis—et c'est moi—qui a la prétention de ne dépendre de personne et qui en effet, je vous le dis, Madame, ne dépend de personne! De personne!

—Je comprends, dit-elle, très digne. Vous voulez que je sorte dès à présent de cette maison où je suis entrée si heureuse. J'en sortirai. J'en sortirai demain. Demain je retournerai chez mes parents. Vous serez obéi. Il n'y aura pas de Madame Fortis!

Tout à coup calmé, il se rapprocha d'elle, sourit, haussant légèrement les épaules:

—Mais ce n'est pas cela que je vous dis, Madame. Je vous dis que je ne suis pas marié qu'il n'y a pas de Madame Fortis parce qu'en effet il n'y en a pas—et je vous demande pardon de vous avoir fait peur involontairement, en énonçant le plus naturellement du monde la plus simple des vérités.

Elle eût préféré le voir comme tout à l'heure emporté et insolent. Cette douceur, plus conforme à sa nature, succédant comme par un effort de volonté à un accès de colère, paraissait à la malheureuse une sorte d'injure. Il donnait à ses paroles le ton froid d'une sentence. Il trouvait "tout simple" ce coup de tonnerre. Avec la correction étudiée de l'homme du monde, la politesse voulue, il s'excusait de cette révélation, de cette transformation qui pour Cécile était quelque chose d'incroyable, de sinistre et de fou, et qui restait pour lui un fait, rien de plus, un fait comme si le fantastique de cette situation lui eût échappé.

Et il lui échappait en effet. Cécile, à travers l'affolement de sa propre raison, devinait chez André une conviction absolue, la conviction du dément qui croit à sa vision. Elle avait épousé un fou! Elle n'avait qu'une pensée, fuir. Retrouver sa chambre de jeune fille, redevenir Mademoiselle de Jandrieu puisqu'il n'y avait pas de Madame Fortis.

Elle regarda la pendule. Elle allait sonner deux heures.

André devina sa pensée:

—Il est trop tard pour que vous vous retiriez, Madame. Je vous répète que puisque le hasard a fait que vous veniez ici à une pareille heure, vous pouvez y rester jusqu'au jour. Je dormirai dans mon atelier.

Une fois encore, il salua et, comme tout à l'heure il disparut dans la profondeur sombre du salon.

Alors, instinctivement, d'un bond, Cécile se précipita vers la porte pour en pousser le verrou. Elle ne voulait plus le voir. Elle avait peur de le revoir. Toute seule, enfermée dans l'étrange chambre nuptiale, elle voulait essayer de se rendre compte de ce qui se passait, rassembler ses idées, chercher ce qu'elle allait faire...

—Voyons, voyons. Quoi?... Est-ce qu'il est fou? Il doit être fou!

Elle s'était assise dans le fauteuil où, tout à l'heure, elle le regardait, l'étudiait. Les coudes sur les genoux, les ongles aux dents, elle songeait. Deux heures! M. et Mme de Jandrieu, là-bas, parlaient d'elle sans doute et de son bonheur. Ils ne devaient pas être couchés. Son bonheur? Si elle allait leur dire ce qu'il était devenu, dès la première heure, son bonheur! Les pauvres gens! Que deviendraient-ils en la voyant réapparaître ainsi, en fugitive, dans la nuit?

—Non. Demain. Attendons à demain. J'irai demain.

Elle regardait la porte close. Avec ce verrou tiré, elle n'avait rien à craindre. Elle était bien chez elle. Elle attendrait le jour. Mais, qu'elle serait longue cette nuit commencée!

Elle avait épousé un fou! Elle était la femme d'un fou!

Où était-il? Dans son atelier? Là-haut. Et s'il appelait? S'il avait besoin de secours? Si personne ne répondait?

—Je vais le voir. Il est impossible qu'il ne revienne pas à lui!

Mais elle s'arrêtait devant la terreur qu'elle avait de le retrouver impassible et résolu, répétant: "Il n'y a pas de Mme Fortis!"

Elle se sentait brisée, ne voulant pas dormir, s'enveloppant de son manteau, et, pourtant, peu à peu, dans l'assoupissement de la fatigue, se laissant glisser vers le sommeil, parmi ces confuses visions hypnagogiques d'avant le repos, où se mêlaient des visages souriants, le cortège, les musiques, les sourires de sa mère, les mots d'amour d'André, et le rire enfantin dans la voiture, la voiture qui les emportait vers la vie, l'heureuse vie à deux. Et peu à peu, oubliant la désillusion et l'épouvante, heureuse, bercée par ces images de joie consolante, Mlle de Jandrieu—celle qui était Mme Fortis et qui n'était pas Mme Fortis—s'endormit dans la chambre close qui, tout à l'heure, lui semblait menaçante comme un cabanon, lugubre comme une prison.

VI

LE REVEIL

Quand elle s'éveilla il faisait jour. La grise lumière de novembre filtrait à travers les rideaux. Elle se leva, sentant le frisson du froid. Elle se demandait comment elle se trouvait dans cette chambre qu'elle ne connaissait pas. Elle cherchait autour d'elle ses meubles familiers. Elle avait la sensation d'un rêve. Par la fenêtre que prolongeait un balcon de pierre, elle regardait, appuyant son front sur la vitre, ce coin de paysage inconnu, le parc Monceau dont les arbres dépouillés découpaient leurs branches sèches sur la pâleur d'un ciel de neige.

Elle se sentait désespérément triste, perdue. La vue de ce jardin lui rappelait où elle était, qui elle était. Quel réveil!

Ainsi, voilà où aboutissait ce pauvre roman d'amour commencé à Tourville et finissant là, comme dans un gouffre. Elle était la femme d'André, et André, secoué par quelque névrose, était là, quelque part, sous ce même toit, mais séparé d'elle par cet étrange mal qui l'empêchait de la reconnaître. Maintenant, qu'allait-elle faire? Rentrer au logis paternel? Tout dire aux chers parents qui la croyaient heureuse? Fuir?

Mais c'était rompre brusquement tous les liens qui l'attachaient à André. C'était mettre entre lui et l'avenir de l'irréparable. Si elle patientait? Si elle attendait? Cette crise peut-être était passagère?

Oui, mais elle avait peur. Elle éprouvait une angoisse profonde à l'idée que son mari

—son mari!—pouvait reparaître devant elle et lui dire de cette voix implacable qui semblait celle d'un juge parlant à une aventurière:

—Il n'y a pas de madame Fortis!

Elle avait toujours eu l'instinctive horreur de cet atroce mal, la folie. En voyage à Dijon, elle avait visité avec ses parents la Chartreuse où sont recueillis les déments. Elle avait entendu leurs lamentations sortir des fenêtres ouvertes. Elle avait vu un malheureux amené en voiture, criant, appelant, les yeux hagards, de l'écume aux lèvres, emporté presque par les gardiens. Elle avait eu longtemps ces cris désespérés dans les oreilles. Avait-elle donc épousé un de ces déchets humains, et allait-elle entendre André appeler et se plaindre comme les fous de la Chartreuse?

Elle avait envie de sonner sa femme de chambre, et elle redoutait de la voir apparaître, lui annonçant quelque nouvelle tragique.

C'était une fille dévouée, Thérèse, que Mme de Jandrieu lui cédait en la regrettant. Elle avait servi *Mademoiselle*, elle l'aimait. La mère était heureuse de la savoir auprès de Cécile.

—Thérèse me dira où il est, peut-être!

Elle poussa le bouton électrique. Et maintenant elle regrettait d'avoir appelé. Si tôt? Et que penserait la femme de chambre lorsqu'on lui demanderait des nouvelles de Monsieur?

Le visage de Thérèse ne laissa paraître aucune expression d'étonnement et, à l'interrogation de sa maîtresse, la femme de chambre répondit que déjà M. Fortis était à l'atelier et avait sonné François, le domestique. Monsieur travaillait.

—C'est bien, Thérèse. Je vous remercie.

—Madame veut-elle que je la coiffe?

—Non, je me coifferai moi-même.

Elle voulait être seule, songer, pour prendre un parti. Elle sentait bien que, sur sa décision, sur le geste qu'elle allait faire, elle allait jouer toute sa vie. Retourner à son logis de jeune fille, c'était abandonner André à sa destinée, abdiquer, divorcer dès le premier jour. Et elle éprouvait pour le malheureux qu'elle avait vu, quelques heures auparavant, si différent de lui-même, une pitié attendrie, une pitié de mère. A sa terreur de pauvre femme effrayée par la folie succédait, avec un besoin de dévouement, un appétit de sacrifice qui venait plus encore de l'amour que de l'instinctive charité féminine.

Il travaillait? Elle voulait le voir. Peut-être retrouverait-elle en lui maintenant le délicieux fiancé, doux, confiant, un peu mélancolique et d'une tendresse presque timide, dont la voix, si différente de ce ton sec et bref qu'elle avait entendu cette nuit, lui semblait une musique écoutée parfois, les yeux clos, comme dans un bercement de rêve.

Elle ne voulait pas, même après l'affreuse épreuve de cette nuit de cauchemar, briser cet espoir en retournant chez M. de Jandrieu. Si même André avait été frappé de quelque mal subit, si l'épouvantable tête-à-tête devait se renouveler, eh bien! le devoir, son devoir d'épouse, n'était-il pas là? N'avait-elle pas promis son dévouement à toute souffrance, comme elle avait promis son affection de toutes les heures?

—Il travaille! Je vais le voir. Et je ne dirai rien à personne. Et on ne saura rien. Rien.

A mesure qu'elle montait, elle se sentait reprise d'un sentiment de peur. Si elle allait retrouver, là-haut, cette apparition aux noires prunelles impénétrables fixées sur elle comme sans pensée, indéchiffrables?

Elle s'appuyait sur la rampe de bois sculpté. Elle sentait son cœur battre. Elle était tentée de redescendre.

—Allons donc! Ce serait lâche!

A la porte fermée de l'atelier, elle frappa. Une voix répondit: "Entrez!" La voix d'André. Mais c'était la voix brève, la voix cassante, la voix hostile de cette nuit.

Ce n'était pas André qu'elle allait trouver là derrière cette porte, c'était ce quelqu'un d'inconnu qui lui était apparu comme un spectre de malheur.

—Je ne veux pas le voir! Je ne veux pas le voir!

Elle prononçait, tout haut, ces mots qu'elle croyait seulement penser tout bas et, le geste impatient, involontairement, elle ouvrait la porte cependant et, dans le vaste atelier encombré d'œuvres précieuses, là-bas, assis devant sa toile, la palette à la main, elle apercevait André que la lumière de la vaste baie vitrée éclairait de son jour triste.

Le corps à demi penché sur sa toile, dans une attitude d'attention laborieuse, il ne leva même pas la tête, lorsque Cécile entra. Il paraissait pris d'une fièvre de travail, attiré, attaché à sa toile, hypnotisé par son œuvre même.

Cécile le regardait. Il avait enlevé sa cravate blanche, l'habit, jeté sur un fauteuil, et, en veston de velours noir, il avait repris sans doute sa vie de tous les jours. Cécile s'approcha jusqu'auprès du tabouret où il était assis sans même qu'il s'aperçut qu'il y avait quelqu'un là.

Elle s'arrêta avant de lui parler, examinant la toile qu'André avait commencée. Elle fut stupéfaite.

Ce que le peintre cherchait, jetait là sur cette toile, ce n'était pas un de ces paysages dont la poésie pénétrante avait fait la réputation du jeune maître, poésie d'une tristesse douce, rêveuse, dégageant de la nature la tendresse consolante qu'elle a parfois, la marâtre; c'était une vision macabre, où parmi les ors et les couleurs, dans une apothéose de féerie où les pierreries eussent éclaboussé les yeux sous une éblouissante pyrotechnie—c'était l'Humanité incarnée dans la diversité de ses types, vautrée devant une immense idole à tête de Bête écrasant des corps, broyant des nudités, faisant, comme le pressoir fait jaillir le vin du raisin, couler le sang de cadavres entassés, foulés aux pieds comme dans une épouvantable promenade de Jaggernag. Et ce monstre, à face bestiale, c'était le Veau d'Or, avec, derrière lui comme deux spectres, la Famine et la Guerre:—la Famine, hâve, sinistre, comme anémiée de tout le sang, de toute la sève pompée par la Bête ventrue, avide et goulue; la Guerre, toute saignante, hurlante, les bras nus, rouges de tuerie, comme son glaive était rouge, comme étaient rouges ses pieds pataugeant dans une boue de massacre.

Cécile en fut épouvantée. Elle recula instinctivement devant ce spectacle. C'était cette évocation peut-être qui hantait le cerveau d'André?

Elle voulut savoir. Elle appela:

—André!

Il releva la tête alors et la même expression qui, cette nuit, avait effrayé Cécile, passa dans ses yeux. Assurément, il était étonné de voir là, en son atelier, une visiteuse inattendue. Il hésita, un moment, à interrompre son travail, comme s'il eût cherché à se rendre compte de ce qui survenait, puis—après un regard à son œuvre—se levant, il posa sur le tabouret son appuie-main et sa palette et demanda à Cécile, de ce même ton froidement poli, indifférent, qui l'avait épouvantée:

—Vous voulez me parler, Madame?

Il lui fit signe de s'asseoir et elle obéit, voulant essayer de savoir ce qui s'agitait sous ce front, ce qui se passait dans ce cerveau malade.

Alors elle évoqua, avec une précision encore charmée par le souvenir, tout le pauvre roman, d'une simplicité exquise, qu'ils avaient vécu jusqu'à la fin de cette journée d'hier, jusqu'à cette horrible nuit. Elle essaya de réveiller dans cet esprit qui semblait être obstinément sourd à ses paroles, de chères images, des mots, d'humbles faits délicieux, et elle se faisait tendre, caressante, suppliante.

Et toujours l'impassibilité de ce visage, la pâleur de ces traits comme figés dans la barbe noire, la morne expression de ces yeux profonds où elle ne pouvait rien lire—sortes de lacs noirs où tout s'enfonçait sans reflet, sans bruit—l'incompréhension où s'acharnait André, involontairement sans doute, la rendait peu à peu nerveuse, prête à crier. Elle se butait à une résistance obstinée, parlant à son mari, et lui parlant de lui-même, mais se rendant bien compte que ces souvenirs évoqués ne rappelaient rien à cet homme qui était là, et écoutait, indifférent.

Même, le nom de Fortis ayant été prononcé par Cécile, elle eut un frisson de véritable épouvante lorsque André répondit:

—Je le connais beaucoup. C'est mon homonyme. C'est un autre moi-même si vous voulez. Ce n'est pas moi. Les paysages que vous voyez accrochés là sont de lui.

Ainsi André parlait de son œuvre comme l'eût fait un étranger.

Tout à coup elle poussa un cri, où il y avait de la joie et de la tristesse.

Elle avait aperçu, parmi ces études de forêts, ces sous-bois de Barbizon ou de Chailly, une toile récente, un bout de mer, une plage immense et, sur le sable fin, des silhouettes qu'elle reconnut tout de suite, son père, sa mère, et elle-même, à côté d'un jeune homme qui était *lui*!

—Ah! dit-elle, Trouville!

C'était Trouville, avec la toilette qu'elle portait le jour où il l'avait vue, avec le temps qu'il faisait, le beau ciel clair, la couleur de la robe de Mme de Jandrieu, le coin de plage très précis, avec le décor des villas et des maisons normandes où ils s'étaient rencontrés.

Et regardant André, désignant de la main l'étude lumineuse:

—C'est Trouville, dit-elle encore, essayant de réveiller un cher souvenir.

—Paysage parisien, fit André, sujet pour aquarelle. Je ne comprends pas.

Encore une fois, ou il jouait une atroce comédie, ou sa raison était perdue. Elle ne voulait plus prolonger son séjour dans l'atelier. Elle y étouffait.

—Je vous demande pardon d'être venue!

Il se dressait entre elle et sa toile, comme s'il eût voulu garder pour lui seul le secret de son œuvre.

—Oh! je puis être interrompu quand je travaille!

Il porta à son front le maigre index de sa main droite:

—Mon œuvre est là, dit-il.

Et les yeux noirs, tout à l'heure sans expression, eurent un éclair rapide, comme illuminés de fierté.

Il répéta: *là*, avec joie, et Cécile, par la porte entr'ouverte, le vit, avant de redescendre l'escalier, se rasseoir sur le tabouret, reprendre la palette et, fiévreux, penché sur "l'œuvre", se remettre vivement au travail—la toile, le sujet, la vision bizarre ayant un aimant invisible qui l'attirait, l'appelait, le tenait.

VII

LE DEVOIR DE CECILE FORTIS

Elle rentra, désespérée, dans sa chambre, et le problème se posa de nouveau pour elle. Allait-elle fuir? Allait-elle rester? Frapper au cœur ses parents en leur disant la vérité? Ou se condamner à vivre en tête-à-tête avec un fou?

Un fou? Etait-ce bien un fou? Le ton précis de ses paroles, la façon dont il jugeait l'œuvre de ce Fortis auquel il semblait étranger, gardaient l'expression la plus nette, la forme en apparence la plus raisonnable. Mais, quelque ignorante qu'elle fût des caractères de la démence, Cécile savait bien que les fous—le général de Jandrieu en avait parlé tout un soir à propos d'un camarade mort mégalomane—gardent dans leurs visions ou leurs manies une logique déconcertante.

Elle savait aussi, elle espérait que la folie peut se guérir.

—Je resterai auprès de lui!

Oui, c'était son devoir. André reviendrait peut-être à lui bientôt. Et d'ailleurs, elle épargnait à son père, à Mme de Jandrieu, une douleur épouvantable. "S'ils pouvaient ne rien savoir? Ou plus tard. Beaucoup plus tard!"

Elle serait, auprès de celui qui était son mari, la Sœur de Charité, la surveillante de toutes les heures. Souffrait-il? Ce qui est certain, c'est qu'elle était là pour l'empêcher de souffrir.

—Je resterai, je resterai.

Sa résolution était prise. De sa vie qui lui semblait brisée, elle ferait un devoir, attendant la fin du cauchemar sinistre, comptant sur l'avenir.

Elle s'inquiétait seulement de savoir ce que penserait de l'attitude d'André, de ses propos, de l'étrangeté de son état d'esprit, les domestiques. Pourrait-elle dissimuler à ces témoins de toutes les heures le changement subit des idées de son mari? Ils observent tout, cherchent à tout deviner.

Et, tout à coup, comme elle se demandait si elle allait, à l'heure du déjeuner, faire prévenir André ou essayer encore en remontant vers son atelier, de le ramener à elle, de le ressaisir et de le retrouver, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre et, effrayée, redoutant elle ne savait quel malheur, elle s'écria:

—Qui est là?

—Moi, dit une voix très douce.

Elle la reconnut, cette voix. C'était celle d'André, non pas de cet André froidement impassible qui laissait tomber ses paroles d'un ton sec, non, la voix pleine de tendresse qui, pendant les douces heures des fiançailles, lui avait, tout bas, à l'oreille, parlé de l'avenir, des rêves à deux, de mariage, d'amour.

Ce nom alors jaillit de ses lèvres: André! Elle se précipita vers la porte. Là, souriant, la contemplant avec une indéfinissable expression de tendresse à la fois mélancolique et joyeuse, il était sur le seuil. Il semblait ne pas oser avancer, timide, ou plutôt heureux de regarder dans le cadre de cette chambre fleurie, celle qui était sa femme.

Elle alla à lui, les mains tendues, prête à se jeter à son cou, sentant des pleurs de joie lui monter aux yeux.

—C'est vous, c'est bien vous!

Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras.

—C'est toi!

Et ce tutoiement lui parut d'une infinie douceur comme la preuve même de la disparition du cauchemar.

—Comment avez-vous passé la nuit? demanda André.

Elle sentait dans le ton de la question une inquiétude vague et les yeux noirs du jeune homme l'interrogeaient avec une sorte d'angoisse légère, mais qu'un rayonnement heureux emportait bien vite.

Elle n'osait pas lui dire qu'elle l'avait attendu. Elle ne savait pas s'il s'était rendu compte de la crise passagère qu'il avait subie. Elle ne voulait pas interroger, elle ne voulait pas savoir. Il était là, il lui souriait, il lui parlait. Il était redevenu lui-même. Adieu, le souvenir de cette vision affreuse! La vie continuait, reprenait. Elle bénissait la vie.

André avait cependant la sensation indistincte d'une lacune dans les dernières heures vécues. Ses questions même le prouvaient à Cécile. Il l'interrogeait, lui demandait si rien n'était venu la troubler, cette nuit. Lui—il s'en souvenait bien—oui, il s'en souvenait,—il s'était assoupi, dans sa bibliothèque, là, tout près, et venait de s'y retrouver, endormi dans le même fauteuil, un volume de Musset à ses pieds.

Comment était-il revenu là? Qu'était devenu le tableau bizarre qui avait épouvanté Cécile? Comment André avait-il fait disparaître (ainsi ferait un criminel des traces de son crime) les vestiges, les preuves de sa seconde vie? L'*autre* seul eût pu répondre qui, mathématiquement, avait accompli un acte dont le véritable André ne se souvenait même pas et, obéissant à cette autre conscience, rangeait, cachait, dérobait son œuvre à la vue—et faisait place à un être nouveau continuant, dans un même corps, une vie nouvelle. Mêmes traits, âmes différentes.

—C'est la première fois que Musset me pousse au sommeil, dit André Fortis en riant. Un sommeil étrange qui m'a pris tout à coup... Avez-vous pensé à moi, Cécile, pendant que je dormais ainsi, tout près de vous?

—Tout près de moi?

—Dans votre sommeil d'enfant m'avez-vous appelé? Il me semble, lui dit-il, tout bas, effleurant la chair de son oreille rose, que je t'aurais entendue!

Elle frissonnait. C'était bien André qui parlait cette fois. Et cette espèce d'accès de folie n'était donc qu'un somnambulisme passager dont, au réveil, il n'avait pas le souvenir. Elle ne voulait même pas songer à tout ce qu'aurait de redoutable une telle crise qu'une émoion quelconque, inattendue, pourrait renouveler. Elle avait été si effrayée cette nuit et tout à l'heure encore, en se heurtant à elle ne savait quel mannequin ambulant, quelque statue mouvante, qu'elle se laissait aller, sans analyser, sans prévoir, à cette joie de retrouver André tel qu'il était, avec son charme et son sourire.

—Mais, est-ce absurde, ce sommeil! disait-il. Et, il y a un moment, en me réveillant dans ce fauteuil, je me suis demandé où je me trouvais. Le froid m'avait saisi. Je grelottais. J'ai réchauffé mes mains à la bouche du calorifère. Et j'ai pensé que si je me retrouvais dans le palais d'une fée, la bonne fée, la douce bonne fée, c'était toi!

Elle avait pris entre ses mains les doigts encore glacés d'André et les réchauffait de son haleine.

—C'est absurde, répétait André. Une sorte de main qui s'abat sur le crâne... Une torpeur douce... Et ce réveil dans le froid du matin!...

Il ne se rendait pas un compte exact de la sensation subie. Il semblait chercher, interroger sa mémoire.

—Ne pense plus à cela, dit-elle. Je t'aime. M'aimez-vous, André?

—De toute mon âme!

—Et tu m'aimeras toujours?

—Toujours.

C'était la même expression profonde des mots répétés dans le tête-à-tête du coupé, il y avait si peu de temps—si peu de temps—un siècle pour Cécile qui, un moment, avait entrevu l'épouvante d'une catastrophe. C'était le même éternel duo des amoureux au seuil de la vie. Elle aussi, Cécile, croyait à quelque mauvais rêve. Vision disparue, ce qui s'était passé cette nuit! Etait-elle bien certaine d'avoir vu cet autre André, sinistre et implacable?

—Je voudrais voir ton atelier? dit-elle.

—Mon atelier?

Il paraissait étonné.

—Oui. Je ne le connais pas. Je voudrais voir des toiles commencées, des esquisses...

—Oh! je n'ai rien de présentable, même à toi. Depuis mon tableau du dernier Salon, je n'ai rien entrepris. J'étais tout à toi. Il m'eût semblé que donner quelque temps à ma peinture, c'était te voler les heures que je te devais.

Il dit avec une grâce charmante:

—Cela prend du temps, le métier de fiancé!

N'importe, fit-elle. Je voudrais voir!

—Allons voir, Madame!

Et prononçant d'un ton de caresse, ce mot *Madame*, que les lèvres de l'*autre* faisaient si dur et comme hostile, il tendit son bras à Cécile qui, s'y appuyant, remonta marche à marche, avec des sourires, cet escalier gravi le matin avec des battements de cœur. Elle s'arrêtait parfois pour lui dire:

—Alors, c'est bien vrai? Je ne rêve pas? Nous sommes chez nous?

Mais elle avait peur, à mesure qu'elle approchait de l'atelier, d'éprouver tout à coup une déception profonde de retrouver l'autre André, l'André redoutable, en

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

5-12 F.

revoyant le tableau sinistre, apocalyptique qui l'avait effrayée si peu de temps auparavant.

André ne venait-il pas de dire qu'il n'avait rien fait, rien, depuis le Salon dernier?

Et cette toile—et ce *Veau d'Or?*

Elle poussa, bien qu'elle voulût se dominer, un cri de surprise en entrant dans l'atelier et en regardant le chevalet. Le *Veau d'Or* n'y était pas.

Sur le chevalet vide, aucune toile. Le tabouret, les pinceaux, la palette étaient loin.

—Voilà mes esquisses, dit André en montrant les études accrochées à la muraille. C'est tout ce que je pourrais offrir.

—Et c'est toute une existence de poète du pinceau!... Oh! je dis la vérité!-.. Si je trouvais un tableau indigne de vous, vous ne savez pas, André?

Elle s'arrêta.

—Non, j'aurais peur de te fâcher...

—Me fâcher? moi? Jamais, par exemple. Eh bien! si vous ne trouviez pas un tableau digne de moi... Oh! les grands mots! Vous allez me rendre vaniteux, Madame. Eh bien! Il attendait la réponse en l'attirant à lui, ses lèvres posées sur les blonds cheveux.

Elle lui répondit, blottie dans ses bras:

—Eh bien! je vous demanderais de l'effacer.

—Ah! bah? dit-il.

—Oui, je veux que mon mari, mon cher mari, ne fasse que des chefs-d'œuvre!

—La consigne est d'être génial! fit-il en riant. Diable! Allons! on tâchera!

Elle le regarda bien en face.

—Et vraiment, tu n'as pas d'autre tableau commencé dans ton atelier?

—Vrai. Pas d'autre tableau.

—Il n'y avait pas de toile placée ce matin sur ton chevalet?

—Ce matin? demanda-t-il un peu inquiet. Pourquoi ce matin?

Il avait froncé les sourcils comme cherchant ce que Cécile voulait dire.

Elle comprit qu'elle allait le troubler, l'inquiéter.

—Je dis que ce matin, je pourrais dire hier...

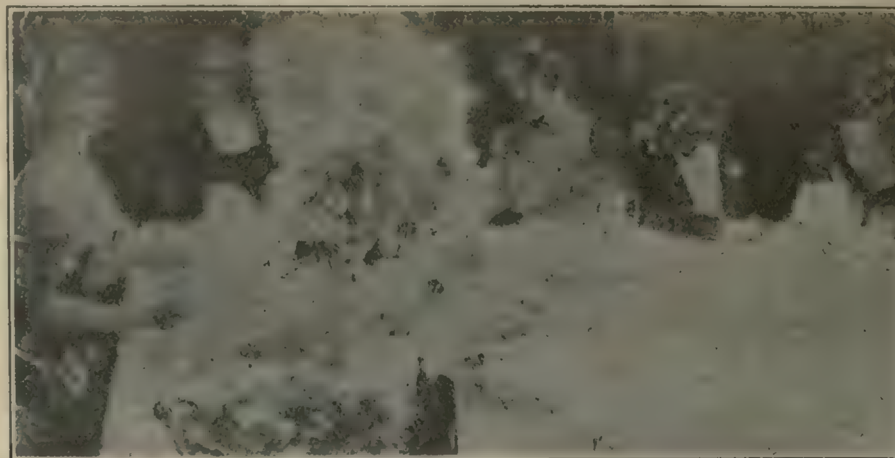
—Je ne suis pas entré dans mon atelier depuis trois jours. Personne n'y est entré. Quelqu'un vous a dit qu'il y avait une toile sur mon chevalet?... Quelle toile... Qui a vu cette toile? Je n'ai commencé aucun tableau, aucun... Pourquoi me demandez-vous cela?

—Pour rien, dit-elle. Je trouve triste un chevalet vide, alors, je pensais...

—Eh bien! dit André, mon premier tableau sur le chevalet ce sera, tiens, ce Trouville dont l'esquisse est là-bas, et si je retrouve l'impression de cette heure de clarté,—tu te souviens, tu te souviens... —ce sera le chef-d'œuvre que tu exiges!

Elle regardait le paysage d'une finesse exquise, le bout de mer, la plage, les villas, cette étude en pleine lumière qui l'avait frappée tout à l'heure et qui, fixée par André Fortis, contenait une minute de sa vie...

Le tableau lugubre avait disparu. André disait la vérité, il n'avait pas entrepris une œuvre nouvelle. Une sorte d'être inattendu, de passant, quelque visiteur fantastique, était venu pour disparaître. Et c'était maintenant Cécile qui se demandait si vraiment elle n'avait eu la vision réelle de cette toile qui n'était plus là, et si toutes ses angoisses de cette nuit n'étaient pas



C'était au dessert, chez Mme de Vernière.

une hallucination, si elle n'avait pas vécu, d'une vie bizarre, un rêve éveillé.

Peu lui importait! Elle éprouvait une telle joie à retrouver André aussi confiant, souriant, aussi amoureux que la veille!

Elle n'avait plus de crainte. Avec cette facilité que donne une illusion heureuse, elle fermait les yeux et s'abandonnait à la joie du bonheur retrouvé. Ah! le cauchemar de cette atroce nuit! Il était loin, très loin, si loin!

—Tu m'aimes? disait-elle doucement, en appuyant en son geste habituel sur l'épaule d'André sa fine tête blonde.

Et lui, de cette voix si différente de l'âpre accent de la vision mauvaise, lui répétait le mot éternel des éternelles amours:

—Je t'adore!

. . . .

—Alors, mon cher docteur, vous croyez fermement que l'homme peut avoir une double conscience?

C'était, au dessert, dans un grand dîner que donnait Mme de Vernière un peu en l'honneur de M. et Mme Fortis, si parfaitement heureux. Glorieux aussi. André Fortis avait exposé au dernier Salon des paysages d'une poésie infinie et il rapportait de délicieuses toiles d'Italie où pendant de longs mois il avait voyagé avec Cécile, tantôt à Venise, tantôt à Palerme, dans les petites villes pittoresques de l'Ombrie ou les coins exquis du golfe de Naples—une Italie vue à travers un tempérament nouveau, non plus l'Italie théâtrale des romantiques, une Italie intime et rare, d'une modernité qui semblait une fleur nouvelle épanouie dans les marbres du passé.

Il y avait tout juste un an que Cécile était la femme du peintre et pas une allusion n'avait été faite entre elle et lui à cette étrange crise de leur première nuit sous le même toit, pas un mot n'avait pu faire croire à Cécile qu'André eût la sensation de ce qui s'était passé ou qui pût faire soupçonner à André que Cécile avait perçu quelque chose d'anormal. Peut-être, par une sorte de consentement tacite faisaient-ils, l'un et l'autre, un silence sur ce qu'il y avait—où plutôt sur ce qu'il y avait eu de mystérieux dans leur existence—peut-être aussi la jeune femme avait-elle parfaitement oublié ces heures d'épouvante. L'année qui venait de passer—si vite—avec ce séjour en Italie, ce retour à Trouville où André achevait la toile promise, paysage de *high life* aussi profond, d'une poésie aussi intense sous son pinceau qu'une vue de Sicile ou un coin de Sorrente. Cette première année de mariage avait eu la rapidité heureuse d'un éclair de soirée d'été. Le général de Jandrieu, fier de son gendre, répétait souvent à sa femme qu'ils avaient eu la main heureuse, et, charmante, Mme de Jandrieu s'efforçait de paraître "le moins belle-mère possible" dans le jeune ménage. Elle ne songeait qu'à la joie de devenir aïeule et de s'entendre appeler de quelque petit nom délicieux par le balbutiement d'une bouche rose.

—Ils ont bien le temps! répondait le général.

—Mais nous, mon ami? disait-elle.

Et, au dîner que donnait Mme de Vernière, la marraine de Cécile, André Fortis retrouverait le docteur Chardin qu'il était allé précisément consulter l'an passé, presque à pareille date, et l'interrogation d'un convive,—un journaliste toujours prêt à se renseigner sur toutes choses —mettait précisément la conversation sur le sujet qui avait été une dramatique angoisse. A travers la table, tout en suivant avec sa voisine, une petite brune spirituelle, éprise de tous les snobismes courants, une conversation qui consistait pour elle à démolir à peu près tout l'art du passé et pour lui à défendre certains maîtres, André écoutait ce que disait le docteur Chardin, à la droite de qui, précisément, Cécile était placée.

VIII

UNE INTERVIEW SCIENTIFIQUE

Et le journaliste répétait sa question, comme il eût interrogé le savant dans une *interview*.

—L'homme peut avoir une double conscience?

—Parfaitement. Il y a même plusieurs consciences, selon les états et les fonctions. La conscience d'un agent de change n'est pas celle d'un pasteur protestant, par exemple. J'ai fait du tapage autrefois au cours de M. Désiré Nisard, et je me suis même fait mettre au poste pour avoir hué le professeur qui nous déclarait qu'il y avait deux morales. Peut-être s'était-il tout simplement mal expliqué: il y a souvent autant de morales que de situation.

—Oh! docteur! dit Mme de Vernière.

—Entendez-moi bien, Madame, il n'y a qu'une morale, en réalité, une morale unique, certaine, mais il est différentes façons de l'interpréter. Et sans faire de casuistique...

Mais, docteur, interrompit le journaliste, ce n'est pas par conscience même que je veux dire, c'est l'état double dont je veux parler... Je m'en préoccupe... Je veux publier une série d'articles sur la Salpêtrière...

—Et vous me demandez de la copie?... Comme cela, au dessert, en manière de fromage!... dit M. Chardin, qui se mit à rire. Eh bien! oui, la personnalité d'un être humain peut se dédoubler et par conséquent avoir deux consciences... On connaît des cas d'amnésie périodique, c'est-à-dire de perte périodique de la mémoire et pendant ces amnésies il est évident que la conscience est autre...

—Voilà la question que je voulais vous poser, docteur. Un homme a, comme vous le dites, sa personnalité dédoublée... Bien. Sa vie est donc double comme sa conscience...

—Oui, c'est même là un phénomène scientifique devenu classique...

—Je sais... On peut comparer l'état d'amnésie dont vous parlez à l'état dans lequel, par exemple, se trouve un somnambule qui va, vient, lit, travaille, sans qu'il se souvienne de rien au réveil...

—A peu près, dit M. Chardin... Quoiqu'il y ait des différences...

—Je sais...

—Les journalistes savent tout, fit le médecin.

—Comment s'appelle ce monsieur? demanda Cécile à son voisin de droite.

—Frédéric Clément, du *Boulevard*.

—Mais,—voilà la question que je voudrais me permettre de vous poser, mon cher maître,—dit le chroniqueur, je suppose que, pendant cet état d'amnésie, de double conscience ou d'inconscience, comme vous voudrez, l'homme dédoublé dont nous parlons commette un crime, oui, assassine ou vole quelqu'un, est-il responsable? Un somnambule a-t-il la responsabilité de ses actes de somnambule?

Cécile éprouvait depuis un moment une sorte de gêne qui ressemblait à l'angoisse éprouvée l'an dernier et pendant que les propos s'échangeaient, elle regardait André assis en face d'elle, pour étudier sa physionomie, l'impression qu'il pouvait ressentir d'une telle conversation. A travers les fleurs de la corbeille, camélias et chrysanthèmes, le visage d'André lui apparaissait absolument impassible, seulement pâli par la lumière électrique éclairant la moitié de son front et dans sa barbe très noire, ses joues maigres. Peut-être y avait-il quelque vague inquiétude dans l'attention de son regard, très expressif et comme tendu vers le docteur Chardin—bien que la bouche fût souriante et répondît à la petite dame brune qui ne faisait, de ses jolies dents, qu'une bouchée de la "noire" peinture des Vénitiens de Musée, du Tintoret, du Titien—des *marchands d'encre*.

La question de Frédéric Clément avait du reste rendu la table entière attentive. Le docteur Chardin devenait le centre de tous les regards et Cécile attendait la réponse du médecin comme si le point d'interrogation du chroniqueur eût exprimé sa propre préoccupation.

—On a déjà posé la question, fit le docteur. On a même, je crois, écrit là-dessus des mélodrames. Il me souvient d'en avoir vu un, il y a très longtemps, en province, où il était question d'un magistrat qui, à l'état de somnambulisme, commettait un crime et avait tout justement à présider la Cour d'assises qui jugeait le prétendu meurtrier...

—Un innocent?

—Un innocent naturellement.

—Et comment finissait le drame, docteur, demanda Mme de Vernière.

—Par un dénouement heureux, chère madame. En plein tribunal, le magistrat, assassin sans le savoir, était pris subitement d'un de ses accès de somnambulisme, et, là, sous les regards du jury stupéfait et de ses collègues épouvantés, il refaisait, avec une précision tragique, les gestes mêmes du meurtre—prenant son couteau à papier comme il avait manié le poignard dans un acte précédent,—et il racontait lui-même pourquoi il avait tué, pourquoi il s'était vengé. Alors, acquittement de l'accusé, embrassade de la famille, applaudissements du public. Je vous passe le baisser du rideau.

—Et le magistrat? dit Cécile.

—Ma foi, je ne sais pas ce que l'auteur en faisait. Je ne me souviens pas du dénouement, je ne me rappelle que le cas tout médical, porté sur la scène.

—Bien, mon cher maître, mais,—précisa Frédéric Clément—dans votre pensée de spectateur, dans votre appréciation d'homme de science, le magistrat qui jouait du couteau était-il coupable?

Il semblait à Cécile qu'une expression d'angoisse s'allumait comme une lueur mal éteinte dans les yeux devenus fixes d'André.

—Non, non, à mon avis il n'était pas coupable. L'homme qui avait tué était, en quelque sorte, très différent de l'homme qui jugeait. Ces amnésies, ces pertes de la mémoire, ces dédoublements de la personnalité, sont des névroses absolues. Le somnambulisme fait, d'un être particulier, un être tout nouveau pendant une certaine période de temps. L'ivresse de même. Un ivrogne est un fou passager. Le plus brave des hommes devenant ivre peut se métamorphoser en brute complète, bestiale, féroce. Le peuple ne s'y trompe pas, qui fait de la science sans le savoir lorsqu'il dit par exemple d'un lâche: "*Il a les foies blancs!*" et de tel ou tel ivrogne: "*Il a le vin mauvais.*" L'homme qui rêve comme l'homme qui boit a deux existences très distinctes: sa vie réelle et sa vie factice, et l'une est indépendante de l'autre. Par conséquent, il n'est pas responsable de la dualité de conscience que lui impose cette étrange névrose, le dédoublement de la personnalité.

—Deux êtres dans un être, deux vies humaines différentes dans une même existence d'homme? Mais c'est une histoire d'Edgar Poe que vous nous contez là!

—Pas du tout. Il ne s'agit point des *Histoires extraordinaires* du conteur américain. Je vous parle de faits classés, catalogués, scientifiquement connus... Tenez, l'autre jour, on a ramassé sur un banc du boulevard des Batignolles un soldat en uniforme, le pantalon couvert de boue et qui s'était endormi là... On le prenait pour un alcoolique... Quand, réveillé, on l'a interrogé, il ne savait comment expliquer sa présence à Paris... Il était en garnison à Limoges, et de Limoges il était venu là, sans savoir pourquoi, sans savoir comment, ayant quitté la caserne sous une impulsion inexplicable et marchant, marchant devant lui comme dans un rêve... On l'a traduit comme déserteur devant un conseil de guerre. Déserteur! Le pauvre garçon n'était absolument pas coupable. Ce n'était pas lui qui avait abandonné le régiment, erré de Limoges à Paris, c'était un *autre*.

—Que de romans on ferait avec la science! dit Mme de Vernière.

—Et de l'histoire aussi, Madame, si je vous disais que le Juif Errant..., vous savez bien, le fameux juif errant de la complainte et de la légende? C'était sans doute tout simplement un somnambule!

—Le vieux Laquedem?

—Parfaitement. On a remarqué que cette névrose particulière dont souffrait le petit soldat et qui s'appelle la folie ambulatoire, le besoin de s'échapper, de marcher, d'aller en avant, on ne sait où, atteint assez fréquemment les juifs. Or, dans nos villages de France on a vu souvent arriver, à des époques différentes, quelques juifs de Pologne et de Roumanie, avec leurs longues barbes et leurs houppelandes fourrées, le bâton de voyage à la main, et ces juifs apparaissant là, allant droit devant eux, comme le fantassin allait de Limoges à Paris, ces juifs poussés ainsi par la folie ambulatoire apparaissant à des dates diverses ont, pour les imaginations de nos paysans—et même des bourgeois *de Bruxelles en Brabant*—incarné le juif poursuivi par la malédiction du Calvaire. Frappés de névrose, espèces de somnambules du voyage, ils sont devenus pour le peuple le juif Errant légendaire:

> Tu marcheras toi-même
> Pendant plus de mille ans.

Et ces errants qui montrent ainsi, de temps à autre, leurs haillons et leurs faces décharnées, ce sont des espèces de somnambules, des êtres qui ont fui leur foyer sans savoir pourquoi, y retournent peut-être pour y mourir, sans se rendre compte qu'ils l'ont déserté... Le docteur Tissié a rencontré un de ces errants qui faisait plus de soixante-dix kilomètres par jour en cet état de songe. Il partait après avoir pris dans sa caisse des billets de banque dont il ignorait même la valeur dans sa condition seconde, et il allait devant lui en vagabond. Il a vu ainsi l'Allemagne, la Turquie, la Hongrie, la Russie, l'Afrique... En Russie, il a failli être pendu comme nihiliste... En état de rêve... La potence eût vu mourir un innocent, un insconscient... Et ces errants s'en vont promenant ainsi leurs songes ambulatoires... Ce sont des êtres qui mènent une double vie et ce n'est pas d'Edgar Poe, encore une fois, qu'ils relèvent, c'est de Charcot!

—Et, demanda le journaliste, vous en avez rencontré de ces sortes de somnambules qui vivent de cette double vie? Dites-nous cela, docteur.

A travers cette table fleurie, dans l'atmosphère échauffée de la salle à manger, il sembla une fois encore à Cécile que les regards d'André prenaient tout à coup une expression inquiétante, quelque chose de farouche. Elle ne le perdait pas des yeux. Le visage avait blémi, un léger tremblement agitait la lèvre inférieure et un geste singulier, lent, mécanique presque de la main droite, semblait chercher indistinctement sur la nappe blanche, un couteau.

André attendait, guettait, la gorge serrée, la réponse du médecin:

—J'en aurais rencontré, dit froidement le docteur Chardin, que je ne vous le dirais pas, mais si vous tenez à écrire sur ce

sujet, cher monsieur, ce n'est pas à moi, c'est au docteur Klipper qu'il faut vous adresser.

—Le docteur Klipper?

—Oui, un Alsacien. Et un homme de génie.

—Le docteur Klipper, répéta le journaliste. C'est étonnant. Je ne le connais pas.

—Et personne ici sans doute ne le connaît, dit M. Chardin en cherchant du regard quelqu'un qui, parmi les convives, le contredît, en venant parler du docteur Klipper. C'est un homme extraordinaire et qui, dans son laboratoire, rappelle absolument ces alchimistes que peignait Rembrandt, qu'il évoquait dans ses gravures. Il vit dans un coin, à la recherche du mystère comme le Balthazac Claës de Balzac était à la recherche de l'inconnu, et il prétend avoir trouvé ou être à la veille de trouver un instrument, un rayon X, ou Y, ou Z qui permettrait de lire à travers le crâne dans le cerveau humain comme dans un livre ouvert.

—C'est un fou, dit Mme de Vernière.

—Pas du tout. Je vous l'ai déjà dit: C'est un homme de génie! Mais on a déjà essayé de prouver que le génie est une névrose.

—Oh! mais il faudra que j'aille interviewer le docteur Klipper, fit le rédacteur du *Boulevard*.

M. Chardin hocha la tête:

—Vous n'arriverez pas à le faire parler. Je ne sais même pas si vous parviendrez à le voir.

—Ah! par exemple! Mais si j'ai besoin de lui, si je suis souffrant, si je me *porte* malade, comme on dirait au régiment?

—Le docteur Jean Klipper ne fait pas de clientèle.

—Et qu'est-ce qu'il fait?

—Je vous l'ai déjà dit: il cherche.

Le médecin regarda les convives qui l'écoutaient, intéressés par le mystère.

—Et si j'essayais de préciser ce qu'il cherche, c'est alors que vous crieriez à l'invraisemblance et que vous croiriez à un conte d'Edgar Poe, de Wells ou de Stevenson.

—Voyons, docteur!

—Docteur, vous nous mettez l'eau à la bouche!

—Que cherche-t-il, votre Jean Klipper?

André, plus que personne, attendait de M. Chardin l'explication que sollicitaient ces jolies femmes attablées, ces voisins de table qui devenaient silencieux comme si le maître eût été en chaire ou eût commencé une conférence.

—Ma foi, c'est assez difficile à vous expliquer sans devenir un peu pédant. Je vous demande pardon, Mesdames, mais je vais vous paraître apparemment incompréhensible.

—Vous nous insultez, docteur, dit en riant Mme de Vernière. Je proteste au nom de ces dames.

—Eh bien! fit M. Chardin, cet étonnant, extraordinaire et, je vous le répète, génial Jean Klipper—vous voyez que les médecins se rendent parfois justice et ne se dévorent pas toujours entre eux comme les loups, les artistes, et—excusez-moi, Monsieur, les journalistes—le docteur Klipper cherche notre troisième œil!

—Vous dites?

—Je dis notre troisième œil!

—Qu'est-ce que cela signifie? demanda au nom de tous la maîtresse de maison.

—Tout simplement que nous avons,—comme tous les vertébrés—que nous avons là, tenez, sous le front, une glande nommée par les zoologistes, la glande pinéale ou encore la pomme de pin, le corps pinéal, la toupie, et que cette glande, en dépit de son nom, n'est ni une glande en réalité, ni un ganglion nerveux, ni un ganglion lymphatique, mais un organe dégénéré—que cette pseudo-glande donc peut être considérée comme un troisième œil, un œil que nous avons en nous à l'état latent, un œil qui n'a pas abouti, qui n'a pas émergé, qui n'a pas troué la boîte cranienne, mais qui existe et que les physiologistes ont trouvé au bout de leur scalpel.

—C'est donc cet œil-là, dit le reporter, qui expliquerait la fable des cyclopes.

—Parfaitement. On peut se figurer qu'il y eut une heure où ce troisième œil avait apparu au milieu du front d'on ne sait quels hommes des temps primitifs ou fabuleux. Je ne vous parle pas là de choses absurdes. Il est certain que cet organe rudimentaire, dégénéré, qui sert à rien aujourd'hui qu'à perpétuer en nous le souvenir d'un organe ayant existé chez nos lointains ancêtres, est un legs atavique, atrophié dans le cours des temps. Oh! le docteur Klipper n'est pas seul à avoir étudié cette glande pinéale épiphyse! Rabl Rückhard, en 1882, l'observait chez les poissons et déclarait que c'est bien un œil. De Graaf, en 1886, l'étudiait chez l'orvet, vous savez, ce joli reptile qui peut vous effrayer, Mesdames, dans les allées de la forêt de Fontainebleau, mais qui est plus inoffensif qu'un moineau franc, l'orvet, un faux serpent, un lézard dégénéré. Et Rawlin Spencer l'étudie précisément, ce troisième œil, chez les lézards. On le trouve aussi, très évident et très caractérisé, chez l'oiseau, par exemple, le pigeon. Chez le pigeon et chez l'homme.

—Ce qui est souvent la même chose, dit un homme d'esprit.

On rit un peu, pas beaucoup. Le petit discours du docteur Chardin captivait l'attention.

—Seulement, fit-il, chez le pigeon l'organe en question est apparent, tandis que chez l'homme, il faut une préparation pour l'apercevoir, enlever toute la partie supérieure des hémisphères. N'en parlons point, ce ne sont point propos de dessert. Il n'y a que Thomas Diafoirus qui entretient les dames de ces belles choses chirurgicales.

—Mais vous savez, docteur, interrompit un vieux monsieur, un peu timide, très grand lecteur et bibliophile, vous savez que Descartes en a parlé, de la glande pinéale, de votre troisième œil? Mon très savant ami le professeur S. Pozzi me le rappelait l'autre jour. Descartes prétendait même que c'était là, oui, cette glande, le siège de l'âme!

—Pas tout à fait. Je n'ai pas son texte présent à la mémoire. Mais vous avez raison, Monsieur, Descartes en a parlé et Galien avant Descartes. Mais ni l'un ni l'autre n'ont pensé à ce que rêve Jean Klipper—c'est de donner à l'homme ce troisième œil dont il est privé!

—L'œil supplémentaire?

—Où cela? Au milieu du front!

—C'est stupéfiant!

—C'est cyclopéen!

—C'est épouvantable!

—Un œil au front! Ah! fi, l'horreur!

Les interruptions partaient de tous les coins comme des pois fulminants. Et M. Chardin jouissait doucement de la stupéfaction d'un auditoire. Les interjections amusaient le savant accoutumé à ces effarements devant l'imprévu.

—Bah! c'est une affaire d'habitude, dit-il, si la mode en était prise, on regarderait cela comme un grain de beauté. Et puis, quoi, ce serait utile! Les cyclopes devaient, moins que les forgerons d'aujourd'hui, craindre d'être aveuglés par les étincelles. Un œil de plus ce serait de la vie en plus, et la vie c'est pour l'homme la denrée la plus précieuse, un prêt de quelques années qu'il doit à échéance sans date rembourser à la grande Usurière. Or, voilà où je vous disais que Jean Klipper a du génie. Il a auprès de lui une femme jeune, jolie, qu'il adore—et qui est aveugle. Et c'est pour elle qu'il multiplie ses travaux et qu'il tente l'impossible. La vue de la malheureuse est perdue. Il veut la lui rendre. Elle n'a plus ses deux yeux. Ils sont clos, ils ne perçoivent plus que la lumière sans distinguer la forme des objets. C'est ce troisième œil qu'il veut restituer à sa compagne.

—Allons donc! fit le reporter.

—Ce que je vous dis là n'a pas l'air croyable, c'est la vérité pure. Le docteur Klipper a inventé une sorte de lampe électrique projetant son rayon sur le front même de la jeune femme, faisant en quelque sorte sur le crâne la fonction du rayon solaire sur la terre. Le soleil fait pousser la graine invisible; le docteur espère que l'électricité, pénétrant à la longue les os de cette créature humaine—fera éclore, épanouir ce troisième œil qui rendra la vue à sa chère aveugle! Je ne vous raconte pas là un roman, je vous cite un fait, un cas. Nous avons vu tant de miracles scientifiques. Vous en verrez et nous en verrons bien d'autres!

—Où demeure Jean Klipper, que j'aille bien vite chez lui? répéta joyeusement Frédéric Clément. Quelle révélation! Quel article!

Tous les auditeurs du docteur Chardin échangeaient des observations incrédules. Il y avait, sur les lèvres des femmes, de jolis sourires sceptiques. Cécile seule peut-être était intéressée, troublée aussi, sachant tout possible. Mme de Vernière disait au savant: "Vous contez comme Schéherazade!"

—Non, non, je conte comme le phonographe. Je suis de mon temps. L'impossible est banalisé!

—Alors, précisa André, dont les yeux brillaient, ce docteur Klipper est vraiment capable de faire des miracles?

—Non, mais il est capable de découvertes qui bouleverseraient toutes les connaissances et toutes le lois. Il est de ces savants d'avant-garde, qui signalent les terres inconnues. Il est possible qu'il échoue.

—Mais, c'est Méphisto, cet homme-là? dit Mme de Vernière.

—Non, c'est un brave homme de bon Alsacien, sans pose et sans malice, qui se contente de bouleverser le monde du fond d'une cave, dans un laboratoire grand comme cette serviette.

—Il ne loge pas sur le Brocken?

—Non, il habite les Batignolles. Oh! le fantastique est à la portée de tout le monde. Pour voir des sorciers on n'a qu'à prendre un ticket du Métropolitain!

—Je le prendrai, le ticket! Je le ferai causer, votre sorcier! Et le *Boulevard* publiera son portrait en première page!

—Et vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti du génie! C'est un homme de génie!

—Toqué! Etoilé!

—Il n'y a que les sots qui n'aient pas la fêlure!

Pendant tous ces propos échangés, Cécile sentait s'accentuer, augmenter— le sentiment de gêne, l'angoisse qui l'étreignait, et, à travers la salle, elle continuait à regarder, sans avoir l'air de l'étudier, son mari, dont le visage, avec sa blancheur mate, lui semblait plus pâle que d'habitude, la barbe noire encadrant la maigreur de cette tête sarrazine. L'éclat fiévreux des prunelles n'échappait pas à la pauvre femme, tremblant d'y retrouver l'étrange flamme des yeux d'André, de ces yeux hagards fixés sur la toile extérieure, la vision d'Apocalypse, dans l'atelier, en l'inoubliable nuit.

Toute cette conversation de dessert, à demi scientifique, à demi parisienne, tournait autour du cas inquiétant d'André Fortis. Pour Cécile il était le centre de, cette discussion. Elle examinait, sentait, avec l'acuité de l'être qui aime, tout ce qu'André devait souffrir s'il se rendait compte de son état, s'il avait encore les affres d'une crise nouvelle. Elle se demandait si ces propos, qui amusaient la table comme une chronique curieuse, ne réveillaient pas chez le malheureux un souvenir, une sensation, une douleur.

La fébrilité du regard, les mouvements des doigts crispés, tout à l'heure, ne permettaient pas de douter qu'André ne souffrît, ne comprimât des sensations cruelles pendant que le docteur parlait. Mais tout se dissipa lorsqu'on se leva de table et que le docteur Chardin offrant le bras à Mme Fortis, on passa dans le salon, les hommes allant bien vite au fumoir où le journaliste continuait à interviewer le médecin, tandis qu'André restait avec la maîtresse de la maison, comme s'il eût voulu, par la conversation des dames, chasser les pensées obsédantes, le songe douloureux de sa vie.

—Ainsi, répétait Frédéric Clément, c'est un *monsieur*, votre docteur Klipper, et il nous réserve de belles surprises?

—S'il ne s'arrête pas en route, oui. Vous savez que Pasteur eut une hémorrhagie cérébrale qui faillit l'emporter ou le laisser diminué, ce qui eût été plus triste encore?... Elle fut, au total, bénigne cette attaque. Mais supposez qu'un peu plus de sang, quelque chose comme la grosseur d'une lentille, ait pénétré dans le cerveau—c'en était fait de toutes les admirables découvertes du grand savant. La longueur du nez de Cléopâtre influa, paraît-il, sur le monde. Un peu plus court, le sort de l'univers était changé. Une goutte de sang de plus ou de moins et l'humanité gardait la rage. Elle la garde en politique, il est vrai, et les partis n'ont pas encore trouvé leur Pasteur. Quant à Jean Klipper, s'il reste, s'il dure—le tout est de durer en ce bas monde—il stupéfiera son siècle et il aura, un jour, sa statue.

—Ce qui ne prouverait pas, mon cher maître, fit le journaliste, qu'il est un homme incommensurable. Qui n'a pas sa statue aujourd'hui? Qui n'a pas son marbre? Qui n'a pas ses confetti?

Le docteur Chardin se mit à rire:

—Ah! Parisien incorrigible, vous faites toujours de l'esprit!

—Que voulez-vous? Vous faites bien toujours de la science!



— *Venise, la ville exquise pour y bercer l'oubli.*

Comme, le cigare étant fini, le docteur rejoignait Mme de Vernière, sur le seuil du salon, il trouva Cécile qui paraissait le guetter. Elle souriait d'un sourire forcé, se doutant bien qu'André ne la perdrait pas des yeux pendant qu'elle allait parler au médecin et, s'efforçant de donner à la conversation l'apparence d'un banal échange de paroles insignifiantes, elle dit très vite à Chardin et tout bas:

—Ne vous étonnez pas du sourire qui va contraster avec tout ce que je vais vous dire, docteur, et pardon de vous le dire ici. Mais je connais un de ces cas de dédoublement de la personnalité dont vous parlez. Faites attention, on nous regarde!

Le docteur Chardin, habitué à conserver toute son impassibilité devant les confidences ou les souffrances humaines, ne laissa pas son visage rasé de Yankee trahir le moindre étonnement.

Il dit avec lenteur:

—Ah! vous savez!

—J'ai vu, dit-elle.

Elle conservait son sourire.

—Une crise grave? demanda Chardin qui, lui aussi, affectait de paraître indifférent.

Les yeux d'André ne le quittaient pas.

—Quelques heures.

—Quand cela?

—Il y a un an.

—Et depuis?

—Rien. Mais j'ai peur...

—La peur est la plus mauvaise conseillère de l'homme. Ne redoutez pas d'être optimiste. J'ai précisément observé celui dont vous voulez me parler, tout à l'heure. Et dans mon bavardage il y avait une façon d'expérience tentée... Il a écouté sans trop de nervosité...

—Pourtant! fit-elle.

Elle s'arrêta.

—Il épie, il devine!

Le docteur acheva rapidement:

—Il pourra y avoir quelque orage encore—il y a, en effet, de l'électricité dans l'air, je l'ai bien vu,—mais le tonnerre s'éloigne. D'ailleurs, je suis là!

Il ajouta, saluant comme un mondain qui eût remercié madame Fortis de quelque tasse de thé:

—Et nous appellerions au besoin le docteur Miracle.

—Ce docteur Klipper? C'est sérieux?...

—Très sérieux.

—Un prince de la science consultant un rebouteux!

—Oh! ce n'est pas l'appel au rebouteux. Et d'ailleurs, je ne mépriserais pas un rebouteux qui me guérirait!

André semblait, de loin, écouter avec une sorte d'inquiétude ce court dialogue dont la gravité se dissimulait sous les gestes de la banalité mondaine. Cécile alla vers lui, donnant plus d'expression à son sourire qu'elle eût voulu joyeux.

—Que te disait le docteur Chardin, demanda le peintre.

—Il me parlait de tes vues de Venise.

—Vraiment?

—De quoi voudrais-tu qu'il me parlât?

—Je ne sais pas, fit André.

Et songeur:

—Venise? dit-il. Ah! la ville exquise pour y bercer l'oubli.

—Et pour s'aimer, fit Cécile dont le regard enveloppa de douceur le chercheur de rêve.

Alors André répondit par un sourire profond au sourire de femme qui consolait et espérait...

IX

LE MAL REVIENT

Espérer!

Dans le luxueux hôtel du parc Monceau, Mme Fortis vivait précisément entre l'espérance et l'angoisse. Rien ne lui faisait croire que son mari pût retomber sous le coup de griffe de son mal, tout lui faisait craindre pourtant que l'"inconnu" se réveillât brusquement dans celui qu'elle aimait.

André lui avait paru plus nerveux que de coutume depuis cette soirée chez Mme de Vernière et, malgré l'assurance du docteur Chardin, elle redoutait, comme celle d'un spectre, l'apparition de cet *autre* qu'elle avait vu, terrifiée par cette espèce de fantôme vivant, d'étranger, d'intrus.

Elle évitait de faire la moindre allusion aux paroles du docteur. André travaillait

beaucoup avec une sorte de fièvre. Elle redoutait même que cet acharnement dans le labeur ne tendît ses nerfs un peu trop. Elle le suppliait parfois de se donner des répits, des jours de vacances.

—Non, tu sais que je ne suis heureux que devant mes toiles. Et avec toi, ma chérie!

—Et puis, dit-il un soir, ce qui est achevé est achevé. On ne sait pas ce qui peut arriver.

—Que veux-tu qui arrive?

—Rien. Je plaisante. Un amateur qui emportera mes paysages.

Elle tenait pourtant à ce qu'il prît quelque distraction. Il avait de ces dîners mensuels d'artistes où, retrouvant des camarades, il pouvait causer de toutes ces mille et une historiettes qui courent les ateliers, les salons ou les coulisses et font de Paris la plus grande des petites villes de province. Il avait négligé ces réunions depuis son mariage. Cécile le poussait à s'y rendre.

—Et ton Cercle? Habituellement les femmes sont jalouses du Cercle. Je ne le suis pas. Tu vois des amis, tu causes, tu te reposes...

—Mais rien, ma chère Cécile, ne vaut une soirée passée avec toi, près de toi!

—Oh! j'en suis sûre, disait-elle avec une coquetterie caressante. Seulement, tu connais la chanson:

> Une femme légitime
> Ça se retrouve, se retrouve
> Toujours

Elle avait cette sensation qu'il fallait beaucoup de distractions à ce cerveau inquiet. Elle insistait. "Mes parents reçoivent ce soir des gens ennuyeux. J'irai chez eux et tu n'auras pas la peine de passer la soirée avec les diseurs de rien. Ou tu viendras me prendre très tard, au moment où les fâcheux partiront."

Alors André s'habillait, sortait, et Cécile, le sachant au Cercle, était persuadée que le peintre, écrasé par le travail de la journée, avait besoin de ce changement de milieu, d'une autre atmosphère. La solitude, favorable au labeur, pouvait être douloureuse à la pensée, si, par hasard, André se souvenait...

Et il avait ainsi accepté de chercher dans le mouvement, dans le changement, un dérivatif à cette existence quotidienne, au fond de laquelle Cécile redoutait qu'il n'y eût une obsession.

—Et, tu sais, je suis ambitieuse pour toi. Oui. Il faut cultiver ses amitiés. Tu vois beaucoup de membres de l'Institut au Cercle? En me mariant, j'ai promis à papa que tu serais de l'Institut. Ah! mais!

—Comment, répondait André, j'ai épousé une *arriviste*?

Elle rentra, un soir, assez tard de chez le général de Jandrieu. André était au Cercle. Dans le petit hôtel endormi, elle se sentait un peu seule et, sans savoir pourquoi, elle éprouvait une inquiétude vague. Elle ne voulait pas se mettre au lit avant qu'André ne fût rentré. Elle regardait, à sa fenêtre accoutumée, le Parc Monceau qui semblait taché d'encre tout noir, avec quelque branchette à peine visible sur le ciel un peu plus clair, et l'éternel monument de marbre de Gounod, avec sa blancheur encore distincte. Et à chaque fois qu'elle se retrouvait là debout, le front à cette même vitre, elle se rappelait la triste nuit de leur première entrée au logis, l'épouvante de la vision du lendemain...

—N'y pensons plus, se disait-elle. C'est si loin!

Elle attendait, voulant qu'André la trouvât debout,—ou plutôt laissant passer les heures, songeant, et il était trois heures du matin, les coups sonnaient à la pendule, quand il rentra.

—Comme tu reviens tard, dit-elle.

Il regarda le cadran.

—Tiens, c'est vrai! Le temps passe. Je ne croyais pas qu'il fût minuit.

—Tu t'es amusé?

—Ma foi, non!

—Qui as-tu vu?

—Un tas de gens. Je n'en connais pas la moitié.

Il semblait fatigué, n'avait pas envie de causer. Ses yeux allaient vers la pendule, fixement. Ils paraissaient étonnés.

—Trois heures! disait-il. Est-ce drôle!

En remontant sa montre, il regardait encore les aiguilles.

—Oui, trois heures, c'est bien trois heures... c'est étonnant.

Il passait la main sur son front, comme s'il eût éprouvé quelque douleur.

—Tu ne souffres pas?

—Non.

—Tu n'as rien qui t'attristes?

—Rien.

Il s'endormit comme harassé. Le lendemain Cécile le trouva inquiet, le visage las, tiré, pensif.

Il avait posé sur la cheminée, la veille, machinalement, son portefeuille. Et Cécile, du fond de son cabinet de toilette, l'apercevait debout devant cette cheminée. La porte ouverte d'une armoire à glace renvoyait à la jeune femme l'image de son mari qui, d'un geste stupéfait, ouvrait ce portefeuille et restait là immobilisé par l'étonnement, regardant un paquet de billets de banque qu'il avait tiré de son portefeuille. L'attitude tout entière d'André exprimait une telle stupeur que Cécile, blottie dans le fond du cabinet, restée là à étudier, silencieuse, retenait les questions qui lui montaient aux lèvres.

André tournait et retournait maintenant le portefeuille comme un homme qui rencontre quelque objet inconnu. Il touchait de ses doigts les billets de banque, il les froissait, les comptait, puis interrogeait encore le portefeuille. Un portefeuille de cuir vert sombre chiffré d'argent, son portefeuille. Et c'était bien celui que Cécile lui avait donné. Oui, ce chiffre en vieil argent, c'était sa fiancée qui l'avait dessiné elle-même.

Son portefeuille?

Mais comment dans ce portefeuille qui contenait trois cents francs la veille,—trois billets de cent francs,—y avait-il ce matin un paquet de billets de banque?

—Cinquante-deux billets! Cinquante-deux mille francs!

La main maigre d'André passa sur son front avec le geste familier.

Il se regarda dans la glace et se trouva très pâle.

Cécile, aussi immobile qu'il l'était tout à l'heure, collée à la muraille de son cabinet, le vit tourner la tête autour de lui, les yeux cherchant à savoir s'il était aperçu; puis il glissa rapidement le portefeuille dans la poche intérieure de son veston qu'il boutonna d'un geste bref, et toute sa physionomie anxieuse exprimait la crainte d'être épié, le désir d'échapper à une surveillance. Ce visage avait l'expression d'une face de voleur qui vient de faire un coup et qui veut fuir.

Et Cécile à présent était toute tremblante.

Elle avait vu ces mouvements de doigts palpant, froissant les billets, et de ces banknotes que touchait, comptait là André, elle aussi en avait compté le nombre. D'où venaient-ils? Comment étaient-ils dans ce portefeuille qu'elle reconnaissait bien? La stupeur d'André ne lui avait pas plus échappé que le désir final de n'être pas vu, de cacher ces billets. Elle se retrouvait une fois encore devant quelque chose de mystérieux et de troublant. Mais elle saurait...

Elle sortit de son cabinet de toilette.

André, les traits visiblement crispés, essayait de sourire. Puis il prétexta la nécessité de monter à son atelier. Avant le déjeuner, il voulait donner quelques coups de pinceau, achever un coin de Sorrente.

Tu n'es pas fatigué? Ne travaille pas trop.

—On ne travaille jamais trop.

—Tu ne m'as pas dit ce que tu avais fait hier au cercle?

—Rien. Causé. Soirée banale, soirée perdue.

Il ne lui parlait pas de ces billets, du portefeuille, de cet étonnement qui l'avait frappé, qu'elle avait lu clairement en lui, tout à l'heure.

Elle le laissa partir. En déjeunant, elle interrogerait.

Mais précisément, à l'heure du déjeuner, M. et Mme de Jandrieu vinrent faire visite à leur fille. Le général revenait de l'enterrement d'un vieux camarade de l'armée de Metz, à Saint-Honoré d'Eylau. il s'arrêtait au Parc Monceau avec sa femme qui l'accompagnait. Et André pria ses beaux-parents de rester.

—Non, non, les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes!

—Vous ne venez jamais, disait André.

—Je ne veux pas, répondait Mme de Jandrieu, être pour vous une belle-mère!

—Est-ce que je vous ai jamais donné ce nom-là?

Cécile remarquait que son mari mettait une insistance particulière à retenir M. et Mme de Jandrieu comme s'il eût éprouvé le besoin de fuir un tête-à-tête avec elle. Il n'était, d'ailleurs, ni préoccupé, ni triste. Elle le trouva même trop gai durant le repas, d'une gaîté un peu forcée. Il semblait fouetter son esprit pour causer, parler des nouveautés du moment: le théâtre, les expositions partielles.

—Et vous nous préparez de nouveaux chefs-d'œuvre, André? demandait le général.

—Oh! des chefs-d'œuvre! Non. Mais j'ai comme une fièvre de travail. Le pinceau va, va, la couleur flamboie, la toile sent bon. Et je vais même vous quitter pour travailler encore.

—Allez, allez, cher enfant...

Il embrassa Cécile au front et remonta à son atelier, laissant sa femme avec le général et Mme de Jandrieu, tous deux enchantés de la belle humeur de leur gendre.

—Quel charmant garçon!... Vous avez l'air de tourtereaux!

—Très gentils, et dans un nid délicieux!

La mère cependant remarquait dans le regard de Cécile une préoccupation latente. Elle lui demanda si elle n'éprouvait pas quelque vague inquiétude. Non. Seulement André travaillait trop peut-être. Une nature aussi nerveuse avait besoin de haltes.

—Mais tu es heureuse?
—Très heureuse.
—Vraiment?
—Vraiment, maman, je te le jure.
Elle avait hâte d'être seule. Elle voulait savoir la vérité. Ses parents n'étaient pas au bout du Parc Monceau qu'elle montait à l'atelier d'André, frappait à la porte. Il achevait son paysage d'Italie, revivant les heures qu'elle avait vécues, avec lui, là-bas!
—Ah! C'est bien beau! dit-elle, regardant la toile. Oui, c'est superbe!
Elle ne savait comment interroger, demander des explications sur ce qu'elle avait vu et André, absorbé dans son travail, paraissait vouloir éviter toute question. Alors elle redoutait de le blesser, une maladresse quelconque pouvait l'irriter. Elle dit bientôt:
—Je te gêne. Je te laisse.
Pour la retenir il ne prononça pas une parole. Allons, elle attendrait. Mais l'idée même de cet homme debout devant la glace et comptant des billets de banque d'un air stupéfait ne la quittait pas.
Ils avaient projeté de passer leur soirée à l'Opéra. On jouait *Samson et Dalila*. André écouta, disant à Cécile combien la musique était pour lui un adjuvant, son imagination évoquant des paysages de rêve tandis que l'orchestre berçait ses visions.
—Il faut à l'homme un peu de fumée et un accompagnement à sa pensée, fumée de la pipe ou écho de vieux airs. C'est pour cela que je t'aime à ton piano. Quand tu joues, il me semble que tu me dictes mes esquisses.
—Seulement je ne joue plus. Je crois vraiment que les jeunes filles se marient surtout pour ne plus jouer les morceaux qu'on leur a appris.
Elle dit tout à coup:
—Dimanche, chez Colonne, on donne le *Manfred*, de Schumann. Je ne le connais pas. Si tu veux, nous irons l'entendre.
Mais elle fut frappée de ce visage convulsé.
—Non, non, non, répondit-il, pas *Manfred*.
Les sonorités d'autrefois, les voix d'audelà avaient déchiré ses nerfs, lui revenaient tout à coup. Il détourna la conversation, prit sa lorgnette, la promena dans la salle.
Cécile rentra sans avoir eu le courage de lui demander ce qu'il avait fait la veille. Elle s'endormit tard, inquiète toujours.
Le lendemain, André était au travail de bon matin. La fièvre heureuse, celle que son œuvre grandissante continuait. Quand Cécile eut achevé sa toilette, elle sonna, demanda le courrier, les journaux. Il y avait là le*Boulevard*. Elle en fit sauter la bande, regarda la première page.

X

LA PARTIE DE CARTES

Dans les échos de Paris que signait Frédéric Clément, un nom la frappa tout de suite, celui d'André. Elle déplia le journal, lisant avidement, effarée.
Le journaliste racontait une scène qui s'était passée l'avant-dernière nuit au Cercle, rue Boissy-d'Anglas. Un jeune peintre, qui d'habitude n'apparaissait jamais à une table de jeu, s'était, avec une sorte de virtuosité spirituelle, risqué à une partie folle avec le prince Stalinski, célèbre par sa façon hardie de défier la fortune. Pendant des heures, ç'avait été une sorte de duel de hasard entre le peintre parisien et le grand seigneur polonais. A un moment donné le prince souriant, galant et courtois, perdait plus de cent mille francs. Mais l'artiste ne voulut pas se lever de table qu'il n'eût lui-même reperdu tout son gain.
Le prince ayant regagné deux mille cinq cents louis quittait lui-même la table en disant:
—Restons-en là! cela ne m'intéresse plus.
Et le peintre, s'efforçant de le décider à continuer la partie:
—Non, non, cinquante mille francs de perte, c'est précisément le chiffre que je m'étais fixé pour cette nuit! Tout va bien et rien ne va plus.
Le chroniqueur ajoutait en contant l'anecdote:
"On a fort remarqué le sang-froid des deux partenaires, qui l'un et l'autre jouaient automatiquement comme si leur pensée eût été ailleurs, le prince ironiquement indifférent, le peintre calme avec un regard qui ne semblait même pas apercevoir le tas de banknotes un moment accumulé sur la table. Ce tournoi autour de la Dame de Pique a fort intéressé les *aficionados*."
Et Frédéric Clément concluait:
"Faut-il nommer le vainqueur? Plus habitué à manier le pinceau qu'à toucher les cartes, il avait peut-être dans la journée signé un de ces paysages que les marchands de tableaux cotent fort cher, mais nous doutons que son après-midi lui ait rapporté ce que lui a valu sa soirée. M. André Fortis peut, comme l'empereur romain, se vanter de n'avoir pas perdu sa journée."
Cécile, après avoir lu l'article du *Boulevard*, le relisait encore. Elle était épouvantée. Dans sa conviction absolue, cette partie de cartes, André l'avait engagée sans savoir ce qu'il faisait, dans cet état de rêve maladif qui lui arrachait sa propre personnalité pour en substituer une autre. Le journaliste avait noté ce trait significatif: le regard d'André ne semblait même pas voir la somme gagnée, les billets entassés. Et l'expression de surprise de l'homme réveillé comptant avec étonnement ces papiers qu'il paraissait interroger en les palpant! Cette stupeur d'André devant cette somme qu'il avait là, dans son portefeuille, sans savoir comment ils y étaient venus! L'article lui expliquait tout.
Certainement, au Cercle, l'autre nuit, André avait eu, passagère, sans doute, mais certaine, une crise nouvelle, pendant laquelle, sans calculer la somme qu'il risquait contre le prince Stalinski, il avait joué, joué comme un fou, au hasard, gagnant il ne savait comment, restant là, à cette table de jeu, sans savoir pourquoi, hagard, effaré, tel qu'il devait être le lendemain en retrouvant chez lui son gain inattendu.
Ainsi, pendant des heures, là-bas, loin d'elle, André était redevenu cet *autre* dont il avait peur?
Il n'était pas guéri? Depuis un an elle avait pu espérer que l'*autre* avait disparu: André n'était pas guéri! Il avait joué—peut-être ne se souvenait-il pas même d'avoir joué. Non, certainement non, il ne s'en souvenait pas. Elle n'avait qu'à se rappeler de quelle façon il tenait ces billets entre ses doigts.
—Il avait joué!... Il pouvait se prendre de querelle, menacer, tuer—et il ne s'en souviendrait pas!
Cécile réalisait avec des frissons de terreur l'article du *Boulevard* qu'elle épelait, comme l'apprenant par cœur:
Mais, en vérité, ne savait-il pas? Etait-il possible que ce rêve d'une nuit—non pas ce rêve mais cette réalité vécue dans le second état de son être comme dans un brouillard—n'eût laissé dans l'esprit d'André aucune trace.
Maintenant qu'elle savait, elle, d'où venaient ces billets de banque, maintenant que le journal avait conté l'aventure de la nuit, elle n'hésiterait plus à interroger et lorsque Fortis descendit de son atelier, en effet, elle interrogea.
—Tu ne sais pas, dit-elle, il me vient un désir, une fantaisie. Je n'ai pas beaucoup de caprices, je ne t'ai jamais rien demandé, je vais aujourd'hui te demander quelque chose.
—Quoi? dit André.
Il paraissait enchanté. C'était sa joie de la rendre heureuse.
—Mais tu ne voudras pas...
—Pourquoi?
—C'est très cher. Oh! il ne s'agit pas d'un collier de perles, le mien me suffit. Autrefois les femmes demandaient à leurs maris un coupé, une paire de chevaux. Je suis de mon temps. Je voudrais une automobile.
—Une automobile?
—Il faut bien être à la mode.
—Va pour une automobile, dit André, mais plus tard, quand j'aurai livré quelques vues de Venise de plus à Telasco. Je n'ai pas d'argent disponible.
Il avait prononcé ces deniers mots le plus naturellement du monde, et Cécile sentait bien qu'en effet, il disait la vérité. Il ne se souvenait certainement pas de l'aventure du cercle, il avait oublié le prince Stalinski. Et c'est bien là ce qui rejetait à toute son angoisse la malheureuse éperdue!
Si la mémoire d'un fait qui datait de quelques heures échappait au cerveau d'André, c'est qu'une lacune s'était faite en lui, c'est que, pendant un moment, il avait de nouveau vécu de cette autre vie dont il n'avait plus connaissance maintenant, mais qui était aussi réelle dans son étrangeté que sa vie propre, sa vie quotidienne. Il n'était pas guéri. A tout instant, l'amnésie, la suppression de sa personnalité pouvait l'atteindre!
Au risque d'endolorir cette pensée, Cécile alla droit à la vérité, déchirant le voile, voulant savoir.
—Mais, dit-elle en le regardant au fond des yeux, doucement, non pas comme un juge qui interroge mais comme une mère qui sourit en posant une question—ces billets de banque, oui, ceux que tu as rapportés hier?
—Des billets de banque!
Il se mit à rire, de bonne humeur.
—Quels billets de banque?
—Tu les as comptés devant la cheminée, mis dans le portefeuille à ton chiffre, celui que je t'ai donné.
—Des billets de banque?
Et comme un homme qui cherche à se souvenir, il arrêtait ses yeux sur Cécile. Un effort de pensée intérieure se faisait en lui.
Il répétait:
—Des billets de banque?
—Oui, ceux que tu as gagnés au prince Stalinski.
—Quel prince Stalinski?
—Au cercle, l'autre soir.
—Moi? fit-il en se frappant la poitrine avec force

Il y avait un tel doute, une souffrance si soudaine dans ce cri que Cécile eut peur, regrettant cette épreuve.

—Voyons, voyons, dit-il, rassemblant ses idées, le front plissé comme devant un problème à résoudre;—qui t'a parlé du prince Stalinski, d'un argent gagné?...

—Au jeu, l'autre nuit. Tiens! dit-elle.

Elle lui tendit le journal qui traînait sur la table et André eut un moment de colère nerveuse en lisant l'article de Frédéric Clément.

—Est-ce possible? dit-il.

Il porta la main à son front. Il balbutia comme un homme assommé:

—Oui, possible!... C'est possible!...

Le Boulevard qu'il relisait lui faisait l'effet de quelque lambeau de cinématographe où soudain il eût aperçu, se mouvant, allant, venant, courbé sur une table de jeu, abattant des cartes, un fantôme agissant et agité qui était lui-même...

Il répétait, la lèvre tremblante:

—C'est possible! Eh! oui, c'est possible!

Puis, rejetant loin de lui le journal froissé avec colère:

—Et tu m'as vu compter des billets de banque? Où sont-ils?

Elle répéta: "Le portefeuille." Il n'avait pas ce portefeuille dans sa poche. Où l'avait-il mis? Il ne se souvenait pas. De ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit, là-bas, au cercle, puis, au retour, lorsque Cécile l'avait aperçu tenant ses billets entre ses doigts, il ne savait rien. Ce n'est pas lui qui avait vécu ces heures de fièvre, c'était l'*Autre*.

Alors il poussa un cri de rage, se jeta dans un fauteuil, se prit le visage entre les mains et, parmi des sanglots, il répéta violemment ces mots: *L'autre! l'autre!*

Il regardait parfois devant lui. Son geste bref, son poing fermé semblaient menacer une vision dans l'espace. Il avait dans les yeux un flamboiement de meurtre.

Et Cécile regrettait d'avoir déchaîné cette douleur, réveillé ce souvenir.

—Où est-il, ce portefeuille? demanda André en se redressant soudain. Comment cet argent a-t-il été gagné?... Le prince Stalinski! Je le connais à peine. Je lui ai peut-être parlé deux fois dans ma vie!

Il tendit ses bras à Cécile comme pour l'attirer, et quand elle vint à lui il laissa tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme, l'embrassant, lui demandant pardon, lui disant tout bas dans l'oreille, dans le cou, entre deux baisers, comme si quelque témoin eût épié et entendu:

—Pardonne-moi! pardonne-moi! Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

—Te pardonner, quoi?

—D'avoir menti. De n'avoir pas tout dit. A toi, ma chérie, à toi! De t'avoir fait épouser un malade, un fou, est-ce que je sais, moi?

Elle le calmait, le serrait contre elle comme un enfant dolent et qui en pleurant vient se plaindre.

—Mais non, mais non, tu as toute ta raison. Tu es bon, tu as bien fait, je t'aime!... De toutes mes forces, je t'aime, André! Je t'adore!

Et lui, furieux, parmi des hoquets de douleur:

—Le docteur Chardin m'a menti. Il s'est trompé, le docteur Chardin! Ah! la science! Leur science! Ils ne savent rien! Ils mentent! Ils se disent: "Consolons toujours cet être qui souffre! Et puis, quoi! il peut guérir!" Alors il m'a consolé, en effet, assuré que j'étais un homme comme tous les autres. Ce qu'un autre savant m'avait dit, il me l'a redit à moi, la veille de notre mariage. Il a eu peur que, pouvant te perdre, renonçant à toi, je me tue... Je l'aurais fait... Il ne m'a pas dit ce qu'il aurait dû me dire: "Mieux vaut disparaître!" Certains êtres n'ont pas le droit d'aimer, n'ont pas le droit d'être heureux. Ils ont une tare, là!... Et voilà!... Et je t'ai donné mon nom et tu m'as, toi, donné ta vie en toute confiance! Et nous nous réveillons devant cette réalité—...—il regardait le journal, il poussait du pied le numéro du *Boulevard*—je suis incapable de savoir ce que j'ai fait l'autre nuit et je me serais déshonoré, que, quoique inconscient, j'en serais responsable! C'est idiot, insensé, bête, atroce! Ah! ma pauvre Cécile, que je suis malheureux.

Les sanglots lui remontaient à la gorge, il avait l'air d'un petit enfant. Elle essayait de le calmer par les caresses, les mots



Cinquante-deux billets, cinquante-deux mille francs!

tendres dits tout bas aux tout petits qu'il faut endormir. Pour assoupir la douleur, il est des berceuses aussi. André sentait se fondre un peu sa colère désespérée sous ces paroles de douceur. Elle tentait de consoler. Elle trouvait en elle des paroles délicieusement apaisantes. La sœur de charité qui sommeille en toute femme devenait pour le malheureux, bien vite, dans ce qu'il y a de plus dévoué et de plus doux, une ambulancière morale. Le blessé sentait une fraîcheur sur sa blessure.

Elle disait d'espérer. Elle ne le disait pas comme le médecin, affirmant que la volonté peut tout, que l'on guérit quand on veut guérir;—elle changeait en larmes presque douces les pleurs de rage d'André affolé à l'idée qu'encore une fois il était en proie à l'*Autre*.

—Il faut pourtant, dit-il, que je retrouve ces billets. Je veux les rendre. Ils ne sont pas à moi.

—Les rendre? Le prince Stalinski a-t-il joué avec toi ou avec un fantôme? Il a joué avec toi. Il a perdu avec toi. Donne cet argent aux pauvres si tu veux. Perds-les dans une partie nouvelle avec le prince. Mais tu ne vas pas dire que celui qui jouait, l'autre nuit, n'était pas toi. Ce qui est ton secret, André, notre secret, mon André, doit rester entre toi et moi. Ne laisse rien soupçonner... Que personne ne devine... Et je te le jure, nous chasserons celui que tu appelles l'*Autre*, je te promets, je te promets, nous le chasserons!

—Ah! oui, au fait, il y a l'exorcisme! dit brusquement André, la voix stridente. Au vingtième siècle! Un possédé! C'est ridicule!

Et tout à coup, obsédé, les sourcils froncés:

—Où est cet argent?

—Dans l'atelier, j'y vais! ajouta-t-il en s'arrachant à Cécile.

Elle voulait le suivre.

—Non, je t'en prie, laisse-moi! J'ai besoin de solitude... J'ai besoin de me détendre les nerfs, de pleurer.

—Pleure avec moi, ce sera un plaisir comme un autre, dit-elle en essayant de rire.

Il était déjà dans l'escalier, montant les marches rapidement, et une fois seul, il essaya de se souvenir.

XI

LE DÉSESPÉRÉ

De la partie de cartes, du prince Stalinski, de son retour, du portefeuille que Cécile avait aperçu entre ses mains, il ne se rappelait rien. Il y avait dans sa vie une lacune. Et cette coupure ne datait pas de longtemps: elle était d'hier.

—Voyons voyons... Je suis entré ici... J'ai mis cet argent dans quelque tiroir...

Il cherchait, fouillait les bahuts, fouillait les meubles. Sa mémoire ne lui rappelait rien. L'article de Frédéric Clément eût été, d'un bout à l'autre une invention, qu'André eût trouvé ce roman d'un reporter absolument naturel. Aucune circonstance à laquelle il pût accrocher une sensation passée ne lui revenait à la mémoire. Il y avait là un trou.

A chercher la vérité dans ce noir, il sentait la fièvre peu à peu s'emparer de lui, ses veines battre à son front, une espèce de sensation vague s'emparer de lui comme si les objets eussent pris des aspects fantasmatiques. Il avait besoin d'un effort de volonté pour garder son sang-froid, conserver sa raison.

Puis, tout à coup, l'argent trouvé dans un carton où d'ordinaire il glissait ses dessins, lui prouvait que le *Boulevardier* n'inventant rien, avait précisé un fait.

Il compta les billets de banque.

Cinquante-deux mille francs!

De la façon dont il les avait gagnés, il ne savait rien. C'était une façon de somnambule, ce n'était pas un être conscient et agissant qui avait lié partie avec le prince Stalinski. Mais devant la réalité absolue, André s'inclinait broyé par l'évidence. Pendant des heures, sa vie d'habitude avait été supprimée. Cet être humain fait de chair et d'os qui était son *moi* était devenu la proie de l'Autre. C'était l'Autre qui avait gagné les billets de banque.

—L'autre! L'autre!

Tout haut André répétait ces mots, regardant au tour de lui comme s'il eût dû apercevoir le spectre de sa propre personne.

Il tenait les billets entre ses doigts, les froissant, se demandant si ces banknotes n'allaient pas devenir tout à coup des feuilles sèches, comme cet argent que donne le démon, des légendes à ceux dont il achète l'âme.

—L'argent de l'autre!

Et l'autre, cette fois, pouvait dans sa pensée, être le prince Stalinski, son partenaire.

Il lui semblait que ce paquet de papiers, il le détenait contre toute loi, que cette somme était volée.

—Voyons, où demeure-t-il, ce prince?

Il cherchait dans le *Tout Paris* l'adresse "*Stabad... Stabard... Stalinski* (*prince Ladislas*), 70, *avenue des Champs-Elysées...*

—Bon! J'y vais! Je saurai bien quelle impression il a eu de moi, l'autre nuit!

Il remit les billets dans le portefeuille à son chiffre, redescendit, demanda un chapeau, des gants.

Cécile l'attendait.

—Tu sors?

—Oui.

—Où vas-tu?

—Chez le prince Stalinski.

—Pourquoi!

—Je veux savoir ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. Ce qu'il a fait *lui*, *lui*, celui qui est *moi*! Ah! l'atroce bouffonnerie!

Il essayait de rire et Cécile voulait le calmer, l'enpêcher de sortir.

—Non, non. D'ailleurs l'air me fera du bien.

La marche, en effet, dissipa un moment l'espèce de migraine qui lui serrait le front. Il montait à pied les Champs-Elysées, essayant d'oublier, l'œil du paysagiste embrassant du regard la longue avenue aux arbres grêles, pareils à des frottis d'estampes japonaises et que terminait, là-bas, dans le brouillard, la trouée de l'Arc de Triomphe. Devant la nature l'artiste reprenait possession de soi-même. Il était arrivé, en oubliant presque pourquoi il venait là, devant la maison du prince Stalinski.

Il s'arrêta net, se posa brusquement une question qui l'effraya.

—Que vais-je dire à cet homme que je reconnaîtrais à peine? Il a joué, il a perdu. Je puis lui donner sa revanche au Cercle. Mais pourquoi l'interroger? Pourquoi et sur quoi? S'il me déclare qu'il m'a trouvé bizarre, l'autre nuit, vais-je lui déclarer que je n'étais pas responsable de mes actes et que celui qui lui a gagné son argent était... quoi? Un fou!...

—Non, attendons.

Il ne monta pas chez le prince. Il le verrait au Cercle. Il se remit à marcher, mais cette fois sans but, accélérant le pas, vers le Bois, se disant que le vent d'hiver calmerait ses nerfs, et à mesure qu'il marchait, revenant comme poussé par un magnétisme à cette pensée obstinée: "Il n'était donc pas guéri, pas maître de ses actes et de ses pensées, il était donc toujours la proie de cette épouvantable psycho-névrose, puisque, pendant des heures, en plein Cercle à une table de jeu, parmi ces Parisiens qui suivaient des yeux la partie, il avait pu, automate étonnant, jouer, causer, interroger, répondre, sans que même l'ombre d'un souvenir lui restât de ses propos, de ses réponses, de ses actions."

—C'est effrayant, voilà tout, c'est effrayant.

Et maintenant une colère grondait, grandissait en lui, une colère qui visait le docteur Chardin coupable de n'avoir pas dit vrai, le docteur qui s'était trompé, qui l'avait trompé.

—Si je dois revenir à cette torture, retomber à ce mal, pourquoi ne m'avait-il pas dit que je ne devais pas, que je ne pouvais pas me marier? Il a menti, il n'a pas fait son devoir!

Ah! oui, sans doute—comme tout à l'heure le malheureux le criait à Cécile—le docteur Chardin avait eu peur de la nervosité de ce désespéré qui parlait de charger un revolver, au sortir de la consultation, et d'en finir tout de suite. Il avait eu pitié, le docteur Chardin. Il s'était refusé à condamner un homme à mort. Il avait fait grâce.

—Grâce de quoi? Grâce d'une peine qui était une délivrance? Je serais mort, ce serait fini!

André s'enfonçait dans les allées du Bois, marchant vite, parlant tout haut, fuyant le bruit, trouvant un charme aux sentiers désertés, dans l'atmosphère glacée d'un décembre humide.

Il allait, allait sans savoir, portant sa pensée, poussé par elle, et le sentiment poignant de son impuissance devant le mal dont il souffrait, devenait plus lancinant à mesure qu'il se répétait ces mots:—Il a menti! le docteur a menti!

Ainsi, à toute heure, à tout propos, il était exposé à l'apparition de ce "double" qui l'expulserait de sa vie? Il ne s'appartenait décidément pas. Il pouvait sourire à Cécile et, brusquement, entre Cécile et lui voir se dresser un étranger? Tout ce qu'il avait espéré—la guérison, l'oubli—était impossible.

—Malade! Je suis un malade! Ah! mon beau-père, avec ses rêves de succès, ses ambitions d'honneur! L'Institut! Pauvre général! Il est à Sainte-Anne, ton Institut, mon petit André Fortis! A Sainte Anne!

Il s'exaltait dans cette marche rapide. qu'il voulait harassante, comme s'il eût souhaité dompter la bête—chasser l'obsédante pensée douloureuse, celle qui l'étreignait plus fortement à chaque pas: la possibilité d'être séparé de cette femme qui était la sienne, qui portait son nom, qui en était fière, et que de toutes les forces de son être, il adorait comme la créature idéale, la meilleure et la plus dévouée.

—La perdre! Etre quelque jour jeté dans un cabanon et la laisser, veuve sans être veuve, veuve d'un mort vivant, à un avenir sans issue—où à un autre homme qui l'aimerait peut-être!... Une jalousie sans raison—la jalousie de l'avenir—le torturait. Allons, plutôt que de subir une telle obsession, de vivre sous cette menace suppliciante, autant vaudrait en finir tout de suite. Et cela vraiment est-ce vivre?

Il allait devant lui, comme un errant, dépassant les allées du Bois, marchant, marchant toujours, ne se rendant pas compte du chemin parcouru et la fatigue même ne l'atteignait pas dans cette accélération continue. Il ressemblait—machine humaine—à une de ces machines de fer dont la vitesse éperdue grise celui qui la conduit. Il avait—allant sans but comme la folie de la vitesse, la fièvre du Jockey qui fouette sa bête. Et à mesure qu'il avançait, son exaltation prenait une autre forme: les objets, les maisons, les arbres, les fonds de paysage, noyés de brume, se métamorphosaient en des aspects inattendus. Il traversait des rues de banlieue qui lui étaient familières, des sous-bois qu'il avait étudiés, et pourtant il n'y retrouvait rien des aspects accoutumés. Les maisons lui semblaient, avec des yeux ouverts, regarder curieusement ce passant inconnu. Les arbres, noircis par l'hiver, tendaient vers lui des membres tordus, menaçants et hostiles. Etait-ce le brouillard, le soir qui tombait, le crépuscule d'hiver—il ne savait pas—mais il avait la sensation vague d'être comme entouré de nuit, enveloppé d'une de ces atmosphères épaisses et froides qu'il avait quelquefois traversées à Londres.



SEMENCES DE CHOIX

"DERY"

DÉBUTEZ-BIEN—Si vous faites un jardin, employez les meilleures semences du pays.

Gratuitement sur Demande:

Le catalogue français le plus complet du pays; couverture lithographiée en couleurs, 96 pages illustrées à profusion, audelà de 1,000 variétées de graines de semences de toutes sortes, outils de jardins, Incubateurs, articles pour volailles, engrais chimiques, etc., etc.

100,000 Canadiens satisfaits sèment annuellement les graines "DERY."

HECTOR L. DERY,

de 17 à 23 Est, RUE NOTRE-DAME

(Près du Boulevard St-Laurent.)

Casier Postale 626. Téléphone Main 3936.

Et il allait, il allait,—perdant peu à peu le sentiment même de sa personnalité, ayant devant les prunelles de ces éclairs rapides, zig-zags d'orage qui autrefois avaient précédé les étranges crises dont le docteur Burke, puis M. Chardin, l'avaient déclaré affranchi.

Il se demandait maintenant où il se trouvait et dans quelle ville inconnue il entrait. Une immense avenue large et comme souveraine s'ouvrait, de grands arbres formant de chaque côté des masses sombres. Au fond de l'avenue, là-bas, dans la brume, la silhouette d'un vaste château barrait la vue.

Il le connaissait bien, ce château. Il l'avait vu déjà. Certainement il l'avait vu.

—Qu'était ce bâtiment qui grandissait ainsi à l'horizon à chaque pas fait en avant? Où se trouvait-il?

Il interrogeait les maisons bordant l'avenue. Quelques-unes, constructions siècle passé, dominaient des murailles hautes qui longeaient la route. De vastes constructions au style solennel se dressaient avec des portails énormes et des blasons sculptés. Tout cela lui était connu. Ce château, là-bas, apparaissant en un brouillard de rêve, il le reconnaissait aussi. c'était Versailles. Il se trouvait à Versailles.

—Que venait-il faire à Versailles?

Sans but, il continuait son chemin! Il traversait maintenant la grande place vide, balayée par le vent d'hiver. Il allait devant lui, pénétrait dans le parc, regardait comme des apparitions nouvelles, les avenues, les horizons, les tritons de bronze dans les bassins vides, l'immense jardin dépeuplé par le froid et cette solitude l'étonnait. Il lui semblait visiter un cimetière. Les statues de demi-dieux, de héros, de déesses, lui paraissaient sur leurs socles de pierre des images de morts dressées sur des tombeaux. Et la bise, la bise de décembre, sifflant à travers les arbres dépouillés, ajoutait une note de plainte à cette tristesse majestueuse.

Il allait, descendant le tapis vert, marchant toujours, lorsque le sentiment de la faim le fit rebrousser chemin, revenir instinctivement vers la ville. La bête affamée se réveillait tout à coup en cet errant. Il trouverait un restaurant, s'y arrêterait.

XII

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

Les dîneurs étaient installés, achevant leur repas, causant—des Anglais, une jeune fille toute blonde qui ressemblait étrangement à Cécile et dont la vue amenait à la pensée d'André Fortis cette interrogation:

—Où ai-je donc vu ce visage?

L'homme nouveau qu'il devenait en cet état second ne se rappelait que confusément celle qui était sa femme.

Il éprouvait d'ailleurs une sensation de bien-être à s'arrêter dans sa fièvre ambulatoire, à se reposer et il mangeait de bon appétit, agacé seulement par le bruit des voisins qui dînaient gaiement. Leurs rires lui semblaient ironiques. Il se demandait si ce n'était pas de lui qu'ils riaient. Pourquoi? Il ne se l'expliquait pas.

Avait-il donc l'air ridicule?

Il éprouvait une sorte de gêne à se savoir regardé et, d'un mouvement impulsif, il voulait aller droit à ces inconnus et leur poser la question. Des vers, entendus autrefois, lui revenaient à l'esprit:

> Par la sembleu, Messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis!

Puis, sa pensée dérivait vers les souvenirs de théâtre que ces mots évoquaient et il oubliait un moment ces regards fixés sur lui, cette ironie qu'il avait cru saisir tout à l'heure. Il ressentait une impression de soulagement, comme dans une halte heureuse. Dans une sorte de vague singulier la réalité lui semblait enveloppée d'une brume, mais cette brume maintenant avait le charme de ces brouillards légers qui semblent des fumées claires, une gaze d'argent.

Il ne se préoccupait plus de ses voisins. Ou plutôt il ne se préoccupait plus de rien. Sans préciser pourquoi il était là, dans la tiédeur douce de cette salle de restaurant, il se laissait vivre.

Son repas achevé, il demanda l'addition, se leva et sortit, le garçon d'hôtel lui ayant mis sa pelisse. Il partait sans savoir encore où il irait, restant un moment debout au seuil de la porte et regardant devant lui les larges rues presque désertes.



Une jeune fille qui ressemblait à Cécile.

Comme il était là, une automobile entrant aux Réservoirs le frôla et de la voiture il entendit une voix brusque lui crier:

—Gare donc, imbécile!

Instinctivement, il se rangea, s'effaçant contre la muraille. Une lourde voiture rouge passa près de ses pieds qu'elle faillit écraser. Et il éprouva la colère irrésistible de l'homme, du piéton que menace un danger fait en apparence de violence et d'insulte.

La voix sortie de l'automobile lui semblait un ordre brutal et il en ressentait une espèce de révolte comme s'il eût subi une offense personnelle.

Il fit rapidement quelques pas vers la cour intérieure où l'automobile s'arrêtait. Une sorte d'esquimeau, vêtu de peaux de bêtes, en descendait, tendant la main à un paquet de fourrures qui ressemblait à un sac velu et qui était une femme, probablement une jolie femme. L'esquimeau n'avait pas quitté les énormes lunettes bleues qui faisaient à son visage un masque de pulcinella napolitain arrangé à l'américaine.

—Vous pourriez être plus poli, dit André Fortis en s'avançant vers le samoyède mondain.

Les deux fourrures vivantes échangèrent mouvement de tête qui signifiait: "D'où vient celui-là?" et de dessous les masques et les lunettes rondes, une voix sortit:

—Vous dites, Monsieur?...

—Je dis que vous avez failli m'écraser tout simplement et que pour toute excuse vous m'avez parlé comme un malotru!

De ses gants fourrés, l'automobiliste arracha les lunettes qui lui cachaient le visage et une mâle figure de jeune homme apparut dans la peau de bête, des moustaches blondes poudreuses sous un nez fin et des yeux très bleus sous des sourcils gris de poussière.

—Je n'ai pas l'habitude, Monsieur, de m'entendre parler ainsi, dit le voyageur. Je me suis laissé aller à vous jeter en passant un mot qui ne s'adressait qu'à un obstacle entrevu; mais vous mettez dans vos paroles une intention évidente, et vous allez retirer le mot que vous venez de prononcer.

La femme enveloppée dans sa touloupe, la tête dans une sorte de capeline grise, posait sa main lourde de fourrure sur la manche grossie par la peau de loup et répétait en suppliant:

—Henri! Henri!

—Je ne retirerai rien du tout, fit André en regardant le jeune homme dans les yeux. La vitesse n'exclut pas la politesse!

—Monsieur!

Le bras velu comme une patte d'ours se leva dans un geste impulsif et menaça André. Mais, à son tour, le peintre repoussant d'un même mouvement rapidement instinctif ce bras qui se dressait, effleura de ses doigts la joue de cet inconnu et le voyageur eut, pareil sous le hérissement apparent de ses fourrures à un animal blessé, bondi sur lui si la jeune femme, effrayée, ne l'eût arrêté en répétant son même cri, ce même nom:

—Henri! Henri!

Le bruit avait d'ailleurs attiré les garçons, le chauffeur enveloppé de poil de chèvre accourait, il y eut un silence brusque et l'automobiliste, devenu très pâle, dit en fouillant dans sa houppelande:

—J'espère, Monsieur, que nous n'en resterons pas là!

Et, fouillant dans son portefeuille, il y prit une carte et la tendit à André.

Le peintre ne la regarda même pas. Lui aussi donna sa carte et saluant la jeune femme qui s'était comme blottie contre son compagnon de voyage:

—Pardon, Madame, fit-il, le geste nerveux.

Puis il s'éloigna, allant droit devant lui, sans savoir où...

XIII

APRES LA CRISE

André Fortis se retrouva, se réveilla pour mieux dire sur un banc de bois, dans la tristesse froide de la gare où de rares voyageurs, pareils à des ombres sous la lueur du gaz allumé, arrivaient, demandant des billets pour le train de Paris. Il était venu là une heure auparavant, poussé par l'instinct, machinalement et comme on lui avait dit qu'il avait près de quarante minutes à attendre,—il s'était, après avoir essayé de tuer le temps en regardant dans la pénombre les vieilles affiches polychromes des bains de mer du dernier été, triste

comme des joies disparues, assis sur un banc. Epuisé de fatigue, malgré le repas qui venait de le réconforter,—il s'était, dans un engourdissement qui le gagnait, invincible, endormi en rêvant à quelque bête monstrueuse, quelque colossal ours des cavernes étendant vers lui ses griffes au bout d'énormes pattes velues...

Et il était demeuré là, ramenant ses vêtements sur ses genoux, cherchant instinctivement l'angle de la muraille pour sommeiller en paix—indifférent au bruit, au froid, bercé plutôt par le bruit des pas, le roulement des voitures, des tramways, au loin;—il était resté dans cet état réparateur de sommeil devenu profond jusqu'au moment où une sensation de froid plus vif, une impression de souffrance presque le réveillait—et sa stupéfaction était profonde de se trouver là, dans cette gare, sans se douter même comment il y était venu.

—Voyons, voyons, où suis-je ici? Que m'est-il arrivé?

Il ressemblait maintenant à un homme ivre dont l'ivresse se serait dissipée, à un dormeur tiré d'un cauchemar. Il s'était endormi dans l'état second qui faisait de lui-même un autre être: il se réveillait dans la plénitude de sa personnalité propre. Crise passée, rêve effacé. C'était André, c'était bien André Fortis qui maintenant avait la perception nette du lieu, des hommes, des choses, du décor dans lequel son *moi* évoluait.

Et, par cela même, il se rendait compte qu'il y avait eu une lacune dans son existence—qu'il n'était pas venu, de sa propre volonté, dans cette gare, que ce n'était pas lui mais *l'autre* qui y était venu.

Depuis combien de temps était-il ici? Quand l'accès effrayant l'avait-il pris? Il ne se souvenait de rien. Il ne lui restait dans le cerveau aucune image, même vague ou fugitive, de ce qui s'était passé aux Réservoirs ou ailleurs. De cette traversée du Bois qui l'avait amené à Versailles, rien ne subsistait en sa mémoire. Il se réveillait, la nuit dans une gare inconnue, frissonnant de froid, les pieds glacés et la tête enserrée par la migraine—voilà la seule perception qu'il avait de la vie extérieure.

Il se rappelait seulement qu'il était sorti de la rue Murillo pour aller trouver le prince Stalinski. Oui, mais après? Après, il y avait encore dans sa vie une lacune et ce qui s'était passé—pendant des jours ou des heures, il ne savait pas—lui échappait comme s'il se fût agi de l'existence d'un autre. Et c'était, en effet, là l'existence, les actes, les pensées, les faits et gestes d'un autre.

Alors, une douleur atroce, désespérée, le secouait tout entier. Il l'avait espérée pourtant, la délivrance! Il avait cru qu'il pouvait se ressaisir, échapper à la griffe de la névrose. Et, si rapidement, à si peu de distance, le mal revenait, démon ironique, enfoncer ses ongles dans ce cerveau en détresse!...

André étouffa—devant ces gens qui pouvaient l'entendre—le sanglot qui lui gonflait la poitrine. Il n'avait qu'une idée: regagner son logis, retrouver Cécile qui, s'il avait erré pendant des jours et des jours, devait l'attendre, éperdue.

Mais d'abord il fallait savoir où il se trouvait. Il connaissait cette gare de province, cet escalier de bois montant aux salles d'attente. Il fit quelques pas hors de la gare, regardant le monument de style banal avec l'horloge au milieu, lumineuse comme l'œil au front de ces cyclopes dont parlait le docteur Chardin, l'autre jour, chez Mme de Vernière.

C'était la gare de Versailles. Il était venu à Versailles sans même s'en douter. Le temps qu'il avait passé à Versailles, sur ce banc de bois, il lui était impossible de le mesurer. A Paris seulement, et par cette malheureuse Cécile, il pourrait savoir depuis combien de temps il avait quitté l'hôtel de la rue Murillo.

Quant à lui, il ne savait rien. Interruption brutale de sa vie morale, substitution d'une seconde existence à sa vie coutumière.

—Ah! misérable, misérable, est-ce vivre?

Le train partait. Il demanda un billet pour Paris. Un moment, il eut peur de n'avoir pas d'argent sur lui. Que serait-il advenu s'il s'était trouvé sans un sou dans cette ville où, comme un chemineau, il eût frappé à une porte amie, chez quelque peintre de sa connaissance,—où, s'il n'avait pas osé,—il eût repris à pied, sous le froid nocturne, le chemin de Paris, les membres las, brisé de fatigue?

Il éprouvait, en son wagon, une hâte d'arriver, pour savoir plus vite. Les horizons d'hiver, baignés d'une lune claire glacée, reposaient ses yeux de paysagiste. Viroflay, Chaville, Ville-d'Avray, ses coins familiers, passaient, éclairés d'une lueur spectrale, avec les fenêtres rougies des logis qui trouaient l'horizon. Il n'était pas très tard: neuf heures. A dix heures, il serait chez lui, rassurant Cécile qui devait être inquiète. Et dès son arrivée à la gare Saint-Lazare, il se jeta dans un fiacre pour arriver plus tôt.

Le portier lui dit que Madame était dans l'atelier, et, comme il était las, malgré cette halte en wagon de Versailles à Paris, il prit l'ascenseur qui montait jusqu'à son *studio*. En ouvrant la porte, la lumière électrique s'alluma, et il se laissa aller, harassé, sur le coussin de cuir jaune.

—Ce n'est pas bien haut, mais je me repose!

L'ascenseur s'élevait lentement, et sur la porte vitrée, des ombres dansaient pendant la montée. Arrivé à la hauteur du premier étage, André entendit une porte s'ouvrir, et, sur la vitre dépolie, deux silhouettes se profilèrent subitement, celle d'un homme et celle d'une femme, et il entendit la voix de Cécile qui disait à quelqu'un des mots de remerciement. Elle n'était donc pas à l'atelier comme le portier l'affirmait!

Les deux silhouettes disparurent, s'enfoncèrent comme dans une trappe pendant que l'ascenseur continuait sa montée et André entendait toujours, plus atténuée, affaiblie, la voix de Cécile. Il sortit vivement de la cabine, renvoya l'ascenseur en poussant la boule de cuivre et se pencha sur la rampe de l'escalier. Cécile, à l'étage inférieur, saluait encore un petit homme, d'allure étrange, maigre, avec des cheveux blancs très longs, qui descendait, son chapeau à la main. Il ne connaissait pas ce visiteur. Quelque étranger. Un marchand de tableaux. Un client peut-être!

Il descendit à son tour et rejoignit Cécile qui parut étonnée.

D'où venait-il? Elle interrogeait. Elle avait attendu. Toute une longue journée, toute une soirée, se demandant si quelque malheur n'était pas arrivé. L'accident vient vite parfois dans la vie. Il expliqua qu'il était allé à Versailles, mais sans oser parler de cette lacune nouvelle dont il avait souffert et dont, cette fois, il avait honte.

Et à son tour, il demandait:

—Qui était ce vieux petit monsieur que tu reconduisais et à qui tu disais merci?

—Ce n'est pas un vieillard. Ses cheveux blancs ne sont pas les cheveux de son âge. C'est le docteur Klipper.

Ce nom rappelait brusquement à André cette conversation qui l'avait troublé chez Mme de Vernière et il regarda Cécile d'un air étonné.

—Le docteur Klipper, ici?

—Oui, j'ai voulu le consulter. Je n'avais pu parvenir à forcer la porte de son laboratoire. Je lui ai écrit et il est venu pour s'excuser.

—Consulter le docteur Klipper? Pour toi?

—Non, dit-elle, pour un autre.

André essaya de rire. Mais ce nom, Klipper, lui causa une sensation de malaise comme s'il eût réveillé les angoisses passées.

—Et tu ne m'en avais rien dit? Tu as des secrets pour moi.

—Je voulais savoir d'abord si nous pouvions avoir recours à ce savant et le docteur Chardin s'était offert à nous conduire lui-même chez Klipper. C'est M. Chardin qui m'avait donné pour son confrère une lettre d'introduction.

—Et je n'apprends cela que par hasard, en écoutant une conversation à travers le vitrage d'un ascenseur!... Une situation de vaudeville, dit-il, ou de drame. Un mari rentre et il voit deux ombres chinoises sortir de son logis. Il sort et il tue. Ou il divorce. Othello en ascenseur!

Il lui prit les mains, touché de constater qu'elle pensait ainsi à lui, mais inquiet aussi de la savoir inquiète. Eh bien! puisqu'elle avait appelé le docteur Klipper, il irait avec Chardin consulter le docteur Klipper. D'ailleurs il était curieux de voir de près cet homme de génie.

—Si j'étais arrivé un peu plus tôt!

Mais il éprouvait le besoin de ne plus penser à cette hantise que Klipper semblait incarner. Il évitait même de répondre aux questions de Cécile, étonnée de le voir las, les vêtements poudreux, les bottines grises, grises de toute la poussière dd quelque longue route.

—Tu as beaucoup marché?

—Beaucoup. L'air m'a fait du bien.

Il fuyait toute explication, ayant cette impression tragique qu'il ne pouvait rien expliquer et éprouvant le besoin de passer, sous la lampe, avec Cécile, une de ces soirées de causerie calmante où les êtres qui s'aiment trouvent dans le tête-à-tête, fût-il même silencieux, la suprême douceur de l'amour absolu.

—As-tu faim?

Il n'avait pas faim. Il prenait du thé si Cécile en prenait, et là, tous deux, elle, oubliant la journée d'attente qu'elle venait de passer, lui, chassant avec obstination toute pensée qui le ramenait vers cette froide salle d'attente de Versailles, ils restèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, heureux de cette solitude, dans le grand silence nocturne de Paris endormi.

—Rester ainsi, disait-il, se blottir ainsi tous les soirs après avoir travaillé tout le jour ce serait le bonheur!

—C'est le bonheur, répondait Cécile, comme pour ramener à la réalité de cette halte la pensée inquiète du peintre.

Mais par un phénomène singulier d'oubli, André n'éprouvait aucune inquiétude. Sa vie tout entière lui semblait tenir dans la minute présente. Il concentrait dans la tiède jouissance d'un repos inattendu

toute sa joie de savourer l'exquisité d'une impression arrachée, volée à ses fantômes. Ce thé dont la fumée montait comme une haleiné, cette jolie tête blonde de pensive, ces yeux d'un bleu doux, si tendres sous la lumière du grand abat-jour, cette causerie à ailes rompues, ces silences mêmes, avec des tendresses de regards échangés longuement, lui semblaient la vie qu'il avait toujours vécue. Il n'y avait que cela au monde. Le reste disparaissait, s'effaçait. Brouillard plus léger que celui qui traînait sur les arbres du parc Monceau entrevus dans la nuit claire, sous le ciel pâle. Visions plus fugitives que cette fumée sortant comme une buée des tasses de Chine. Rien n'était vrai que ce repos, cette soirée silencieuse dans ce salon familier, loin de tous, près de l'aimée.

—Et sais-tu disait le peintre, que mes plus beaux tableaux je les fais comme ce soir, sans toucher à un pinceau, en causant avec toi, en rêvant près de toi? Ah! les belles visions, là, les doux paysages, en te regardant, et te plaçant, par la pensée, toi, au milieu de ces toiles imaginaires que je ne ferai jamais, soit, mais qui valent mieux que toutes celles que j'ai faites!

—Mais dont les marchands ne voudraient pas! répondit Cécile, rieuse.

—Oh! que si, ils en voudraient, s'ils les voyaient comme je les vois!... Nous sommes tous ainsi. Nos meilleures œuvres, nous les rêvons. "Mes plus beaux tableaux, disait Jules Dupré, je les ai faits pour moi seul, au coin de mon feu en fumant ma pipe." Je ferais volontiers les mêmes en te contemplant et en regardant la fumée de la théière. Ah! qu'on est bien! Je ne dirai pas qu'on est heureux! Il ne faut jamais dire qu'on est heureux, cela porte malheur. Mais la chère et douce soirée! Il n'y a dans la vie que ces minutes qui comptent!

Et après s'être endormi sur cette sensation de quiétude exquise, André s'éveilla, le lendemain, avec une ardeur de travailler, une confiance et une gaieté qui rasséréna Cécile et lui rappela une parole du docteur Klipper: "Que votre mari se croie guéri, il sera guéri."

—Je vais ,ma chérie, dit André Fortis, abattre de la besogne aujourd'hui.

—De vrais tableaux? Non pas de ceux qu'on fait en fumant sa pipe ou en regardant fumer le thé?

—Méchante!

Il l'embrassa sur les yeux longuement, comme lorsqu'ils étaient fiancés, et il monta à son atelier, alerte, heureux de vivre.

Ah! la joie du labeur, le plaisir de faire sa palette, d'étaler ses couleurs,—peintre, de sentir l'huile délayer la pâte des tubes, écrivain, l'encre couler de la plume sur le papier lisse, comme le sang même d'une veine. André l'éprouvait cette joie, dans cette fièvre d'allégresse que se promet l'artiste qui, devant soi, ardent, résolu, a une journée de travail, de bon travail libre et entraînant.

Il avait mis sur son chevalet un tableau qui évoquait, dans une sorte d'apothéose de coucher de soleil, le Campanile écroulé, le Campanile de Venise que n'apercevront plus les barques venues de la mer.

Il s'était assis sur son tabouret, enchanté d'avoir de longues heures de bonne solitude, dans l'activité sans rien de fébrile d'un travail joyeux, lorsque de petits coups successifs, frappés à sa porte, le tirèrent de ces premiers moments d'allégresse active.

XIV

DEUX VISITEURS INATTENDUS

Il connaissait cette façon d'avertir qu'Aurèle, son domestique, n'avait ordre d'user qu'en des circonstances graves, lorsqu'il s'agissait d'un demande importante ou d'une nouvelle décisive.

—Entrez, dit-il, ennuyé, prévoyant une de ces visites inévitables qui coupent l'inspiration et rejettent la pensée loin de l'idée caressée.

Le domestique s'excusa, sachant bien que le premier mouvement de Fortis en pareil cas était une sorte de brusquerie nerveuse.

—Qu'est-ce que c'est, Aurèle?

—Monsieur, dit le domestique, ce sont deux Messieurs qui désirent voir Monsieur.

—Deux Messieurs?

—Je leur ai dit que Monsieur ne recevait pas, que Monsieur était sorti. Ils ont insisté, répétant qu'ils reviendraient et qu'il fallait absolument que Monsieur leur fasse savoir à quelle heure ils pourraient voir Monsieur. Ils m'ont dit: "Vous lui remettrez nos cartes." Voici leurs cartes.

Aurèle tendit sur un plateau deux cartes que Fortis examina, le domestique ajoutant:

—Ah! ils ont dit encore: vous avertirez M. Fortis que nous venons de la part de M. de Morlière. J'ai pensé qu'il valait mieux faire savoir à Monsieur...

André regardait les cartes, répétait ce nom, *M. de Molière*, et relisant les autres noms gravés sur les morceaux de carton: *Comte de Lartiges* et *le commandant Vignal, de l'Etat-Major général*, se demandait ce que signifiait cette double visite de gens inconnus venant de la part d'une troisième personne.

—Vous êtes sûr que ces messieurs ont bien demandé M. Fortis?

—Oh! oui, Monsieur, parfaitement sûr, répondit Aurèle. L'un des deux, le plus grand a même dit: "Il doit être dans son atelier." Preuve qu'ils savent bien que Monsieur est peintre.

—M. de Morlière? Qu'est-ce que M. de Morlière? prononça André Fortis tout haut.

—Faut-il faire monter, Monsieur?

—Faites monter.

—Deux hommes qui viennent de la part d'un troisième: on ne se présenterait pas autrement pour un duel, pensait André. Mais après tout, on peut venir aussi voir à deux des tableaux dont a parlé un troisième amateur.

Il avait hâte de savoir ce dont il s'agissait et, posant sa palette sur le tabouret, il regardait avec un peu de tristesse ce flamboyant coucher de soleil auquel l'arrachait la visite inattendue.

Aurèle réapparut au seuil de l'atelier faisant signe d'entrer à deux hommes fort élégamment vêtus et qui saluèrent André d'une façon correcte, un peu solennelle, diplomatique.

Ce n'était pas là une visite d'amateurs de tableaux.

—C'est bien à Monsieur André Fortis que nous avons l'honneur de parler? dit l'un d'eux.

—Oui, monsieur.

Il leur fit signe de s'asseoir, avança même un fauteuil et, les enveloppant d'un coup d'œil, les étudiant rapidement, il attendit.

L'un celui qui avait parlé était un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, avec de fines moustaches encore blondes, le col raidi, cravate de bleu et la taille svelte, serrée dans une redingote à la dernière mode. Il avançait en parlant ses bottines vernies, guêtrées, comme pour montrer ses pieds, qu'il avait très petits. Un type élégant de clubman, de gentilhomme chasseur.

L'autre, maigre, sec, avec un profil à la Don Quichotte, la moustache à la russe, jeune encore: ce devait être un officier de cavalerie.

—Monsieur,—dit-il en martelant ses mots, les coupant entre ses dents, comme par une coquetterie de dicton,—le nom de notre ami vous apprend assez nettement le but de notre visite.

—Le nom de votre ami? fit André un peu surpris.

—M. de Morlière nous a chargés de vous demander des explications, ou plutôt, puisqu'il faut parler net, des excuses à propos de l'altercation qui a eu lieu entre vous et lui, hier, à Versailles.

André écoutait, scrutait chaque mot. comme un homme qui peinerait pour comprendre chaque syllabe d'une langue étrangère.

Il se trouvait brusquement devant une réalité dont il ne connaissait rien, qui se dressait, pareille à une vision inattendue brutalement matérialisée. De quoi, de qui venait-on l'entretenir? Qui était ce M. de Morlière, et à quelle altercation ignorée ce visiteur faisait-il allusion?

Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

—Voyons, voyons, se dit-il, faisons appel à tout notre sang-froid, gardons toute notre raison.

Ce qu'il voulait, ne sachant rien de ce dont on venait lui demander compte, c'était apprendre la cause de cet envoi de témoins, sans laisser entrevoir à ces représentants de M. de Morlière qu'il ignorait tout, absolument tout de ce qui faisait l'objet de leur mission.

Et ce fut une sorte d'escrime particulière où André, ne se découvrant pas, se dominant par un terrible effort de volonté pour ne pas laisser deviner sa stupeur—cette incroyable ignorance d'un fait où, visiblement, certainement, il avait été acteur sans le savoir—cherchait à apprendre par bribes secret dont il était responsable sans en être conscient.

—Une altercation avec M. de Morlière! Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Morlière, dit-il froidement.

—Nous savons parfaitement que vous ne connaissez pas M. de Morlière—pas plus qu'il ne vous connaissait hier. Personnellement tout au moins, dit le comte de Lartiges, car notre client n'ignorait pas le nom d'un artiste celèbre. Mais, bien que l'offense n'ait pas été adressée volontairement au vicomte de Morlière, elle n'en est pas moins une offense et, devant une femme, elle prend un caractère plus vif, dont notre ami exige, je vous le répète, une réparation.

—Je suis prêt à donner à M. de Morlière toutes les réparations qu'il souhaitera, dit André, domptant son émotion, pourvu qu'il me dise en quoi je l'ai offensé!

Le commandant qui n'avait pas desserré les lèvres, interrompit, avec une sorte de brusquerie:

—Comment, Monsieur, parce qu'une automobile vous frôle un peu et que vous ne vous garez pas assez vite, on vous jette

—assez vivement peut-être, trop vivement si vous voulez—un cri, une épithète qui vous déplaît et vous répliquez par un geste, effleurant presque la joue d'un homme que vous ne connaissez pas, soit, qui a, mettons les choses au pire, failli vous écraser, mais que vous insultez matériellement, et vous demandez en quoi vous avez offensé M. de Morlière!

Les yeux d'André Fortis ne quittaient pas ceux du commandant Vignal. Il cherchait à y lire ce que le soldat ne disait pas, le complément même de cette scène dont il ignorait tous les détails et qu'on lui révélait à lui comme s'il se fût agi d'un autre.

Et ce mot éternel, l'*autre*, l'*autre*, lui revenait à l'esprit. L'autre qui avait contracté la dette que ces hommes venaient lui demander d'acquitter!

Cette effroyable lacune de sa vie s'ouvrait béante, pleine de mystère.

—Etes-vous certain, dit-il lentement, se dominant par un effort puissant, comprimant son cœur qui battait, tremblait de paraître effrayé alors qu'il était foudroyé et comme stupide,—êtes-vous bien certain que ce geste, impulsif dans tous les cas, je l'ai fait, réellement fait?

—Le personnel de l'hôtel des Réservoirs en a été témoin, fit M. de Lartiges.

—Et nous sommes étonnés que vous cherchiez de la sorte un moyen dilatoire, ajouta le commandant.

André répondit nettement, bien résolu dès à présent, à couvrir l'autre, le coupable, pour ne point, par un aveu qui lui eût semblé une honte, se découvrir soi-même:

—Pardon, pardon, je ne cherche aucun faux-fuyant... je demande ce qui s'est passé exactement qntre M. de Morlière et moi! Voilà tout.

Les témoins de M. de Morlière s'entre-regardèrent un peu surpris:

—Eh bien! dit le commandant Vignal, bien que j'ai déjà précisé, je vais préciser mieux encore.

"Hier à sept heures un quart, dans la rue des Réservoirs, M. de Morlière revenant en auto d'une promenade avec Mme de Morlière vous a crié: "Gare, imbécile!" Vous vous êtes avancé vers lui lorsqu'il est est descendu de sa voiture, des propos ont été échangés, vous avez levé la main sur lui, et vous avez pris la carte qu'il vous a remise, pendant que vous lui remettiez la vôtre.

André pensait: "Cette carte, je ne l'ai pas retrouvée. Elle doit être encore dans mes vêtements:"

Et le comte de Lartiges tendait à André Fortis le bout de carton portant l'adresse du peintre.

—Cette carte, Monsieur, est bien la vôtre?

—Parfaitement.

—*André Fortis, rue Murillo.*

—C'est ma carte, c'est mon nom et c'est mon adresse.

—Alors, Monsieur, il ne nous reste qu'à revenir à l'objet de notre visite: M. de Morlière vous demande, comme nous avons eu l'honneur de vous le dire, ou des excuses formelles ou une réparation par les armes.

André souriait. Il en arrivait à trouver ironiquement bouffonne cette situation tragique: un être humain devenant responsable de certains actes dont il n'avait même pas conscience.

—Se battre pour un autre! songeait-il.

Et cette pensée lui traversait le cerveau, en répondant à ces deux hommes, assis dans son atelier, exigeant ou des excuses ou une rencontre:

—Après tout, c'est cela, la guerre! Les pauvres gens se battent pour les autres et pour les fautes des autres!

—Messieurs, dit-il, si j'ai, par un mouvement irréfléchi, outragé M. de Morlière, que, je vous le répète, je ne connais pas, je vous en exprime tous mes regrets; mais croyez-vous que je doive les excuses que vous me demandez, vous l'avouerez, d'un ton un peu impératif?

—Le ton de notre client, dit le commandant, est adéquat à votre geste.

—Des regrets ne suffiraient pas, fit M. de Lartiges, comme en le regrettant lui-même.

—Et ces excuses consisteraient?...

Le commandant compléta la phrase interrogative d'André Fortis:

—En une lettre où les excuses exigées...

—Ou demandées, fit le comte.

—Devraient être nettement, formellement exprimées.

André avait beau mettre en quelque sorte—comme un bouclier—son corps devant une espèce de spectre, il se disait avec colère que les excuses faites le seraient par ce Fortis dont M. Lartiges tenait encore la carte de visite entre les doigts, et l'idée seule de mettre son nom au bas d'une telle lettre lui faisait, comme en une congestion de colère, monter le sang au front.

—Non, Messieurs, encore une fois, dit-il, je suis désolé de ce qui est advenu. Un mouvement réflexe et rien de plus. Mais il m'est impossible d'écrire la lettre que vous demandez ou que vous exigez, l'expression importe peu. Je puis déplorer le



Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire.

fait, je puis déclarer que le geste a été comme mécanique, sans qu'il ait obéi à ma volonté, je ne puis ni faire, ni dire plus.

—Monsieur, conclut alors le comte de Lartiges froidement, quand on n'est pas plus maître de soi que vous ne l'avez été, on paie la dette de son impatience ou de son inconscience.

Il prononçait, sans le savoir, le mot même de la situation.

Le conscient portait la peine de l'inconscient.

—Une dette à payer? dit André Fortis. Eh bien! Monsieur, c'est ce que je vais faire!

—En vous excusant?

—En me mettant à la disposition de M. de Morlière!

—Nous aurons l'honneur d'attendre vos amis! dit en saluant le comte de Lartiges

—Nos salutations, Monsieur!

Ils sortirent avec la même correction officielle, les mêmes saluts qui avaient marqué leur entrée, et Fortis, un peu étourdi de l'aventure, se trouva seul devant cette étrange situation qu'il devait subir sans l'avoir créée.

Si, par exemple, au moment d'aller sur le terrain, l'*Autre* reparaissait, reprenait possession de son être? Si cet *Autre*, qui n'avait aucunement conscience de ses actes, reculait devant sa propre responsabilité? Si l'*Autre* n'allait pas au rendez-vous d'honneur accepté par lui, Fortis!

C'est que cette incroyable complication était possible. André, brave jusqu'à la témérité, avait la terreur qu'un autre qui n'aurait pas son courage se substituât à lui. Il ne le connaissait pas, cet automate qui devenait, à de certains moments, son double, son fantôme vivant et bien vivant.

—Voyons, voyons, se disait-il, ne pensons pas à cela. Je suis maître de moi, je le sens. Il faut se hâter, voilà tout, et que personne n'ait la moindre idée de cette inquiétude.

Il ne voulait même rien dire à Cécile. Pourquoi la troubler? S'il était blessé, elle apprendrait assez tôt la vérité. Il demanda à deux amis du Cercle, un peintre célèbre par ses exploits de salle d'armes autant que par ses portraits, puissants et décoratifs, et un capitaine de vaisseau détaché au ministère de la Marine, de s'entendre pour une rencontre avec M. de Lartiges et le commandant Vignal.

M. de Morlière prenant la qualité d'offensé, demandait un duel au pistolet. André Fortis sût préférer l'épée. On se battait au pistolet.

André, levé dès le jour, avait passé sa matinée à écrire pour Cécile ses dernières volontés cachetées ensuite et enfermées dans le titoir d'un petit cabinet hispano-mauresque. Puis, l'esprit très libre, chassant par un violent effort de volonté la hantise d'une interruption possible et soudaine de sa vie normale, il avait pris une automobile avec Pétrus Hardy, le capitaine et le docteur Wyns, le chirurgien qui devait assister au combat.

En route, malgré le fracas de la voiture, on avait causé. Le nom du docteur Klipper était venu comme par hasard, dans les propos.

—Ah! oui, un fou, dit Wyns. Mais un fou de génie. C'est un de ces hommes qui oscillent entre le Panthéon et le cabanon, et qui sont capables de faire des miracles.

Et Fortis revoyait alors, par la pensée, la silhouette de Klipper descendant l'escalier de son hôtel. Cécile avait dû lui parler. Si le duel n'était pas mortel (tout arrive, hélas! et la balle est plus folle que l'homme), il consulterait ce Klipper, il demanderait à ce fou le remède à cette espèce de folie.

M. de Morlière et ses témoins étaient arrivés déjà à la Sablonnière de Viroflay, rendez-vous pris la veille, lorsque descendant de l'automobile, André Fortis salua son adversaire et, relevant le collet de son paletot, se plaça à l'endroit qu'on lui indiquait, Pétrus Hardy ayant mesuré la distance et le commandant Vignal devant, en frappant dans ses mains, donner le signal du combat.

M. de Morlière tira le premier. André, avec émotion, entendit un petit bruit sec, comme la détonation d'un jouet d'enfants, dans l'air humide de ce matin de décembre. Puis, ayant à riposter, il leva en l'air le canon de son pistolet et pressa la gâchette.

Le procès-verbal allait constater, selon la formule, que deux balles avaient été échangées sans résultat. Mais, avec une courtoisie charmante, M. de Morlière s'avançait vers André qui, galamment, prenait la main tendue.

—Monsieur, dit-il alors, j'ai maintenant le droit de regretter un mouvement, dont il me semble que je ne suis pas responsable et je vous prie de croire à tous mes sentiments sincères.

—Monsieur, fit M. de Morlière, j'aurais été désolé de blesser un homme dont j'admire le talent, et j'espère que nous nous reverrons autre part qu'aux Réservoirs ou à la Sablonnière!

On se salua. Le capitaine de vaisseau fit remarquer qu'à l'endroit même où, Dieu merci, la rencontre venait de se terminer par des serrements de mains, un étudiant avait été tué par son ami, un matin d'automne.

—Là, d'une balle de pistolet.... J'ai vu sur le sable la place encore marquée.

—Et pourquoi s'était-il battu?

—Pourquoi se bat-on? Pourquoi cette rencontre avec M. de Morlière? Pour rien.

André rentra à Paris très heureux. Il avait devant les yeux comme un voile de moins. Non pas que ce duel l'inquiétât. Ce qui devait arriver arriverait, il était un peu fataliste. Mais l'angoisse de se dire que c'était bien "lui" et non un "autre" qui devait aller à cette rencontre était enfin dissipée. Il avait même pu constater que son sang-froid ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Un moment, il avait demandé au docteur Wyns:

—Tâtez-moi le pouls.

Et, doucement:

—Bat-il plus vite?

—Non... Très calme.

Et son cerveau aussi gardait la lucidité la plus complète. Il avait, pendant que le pistolet de M. de Morlière s'abaissait vers lui, remarqué l'effet d'une noire silhouette humaine sur un paysage d'hiver. Le peintre seul, en cette minute périlleuse, s'intéressait à ce qui se passait autour de lui, l'homme n'avait pas eu une défaillance.

Si, un moment, par la pensée, il avait revu Cécile—Cécile toute seule dans l'hôtel de la rue Murillo l'attendant sans qu'elle sût qu'à cette heure même il jouait sa vie. Et si la balle de l'adversaire l'eût touché, c'eût été en envoyant un dernier adieu à l'adorée qu'il fût tombé.

Il l'embrassa avec une effusion de tendresse presque douloureuse en la retrouvant et elle, devinant qu'une tristesse nouvelle avait passé dans sa vie l'interrogeait, voulait savoir, souriait, priait.

—Quoi de nouveau? Tu me caches quelque chose.

—Non. Rien. Plus tard.

Et prenant entre ses mains cette tête blonde, il la couvrait de baisers, lui répétait les mots éternels: "Je t'aime! je t'adore!" et ne voyait plus, oubliait le spectre qui prenait parfois sa forme, son nom, sa pensée, sa vie...

Mais une idée, un désir violent s'emparait de lui et, à son tour, il voulait interroger Cécile.

—J'ai, dit-il doucement, quelque chose à te demander à mon tour.

—Parle, cher aimé.

—Pourquoi as-tu fait appeler le docteur Klipper?

Elle sourit un peu embarrassée et triste comme si elle eût redouté de le blesser:

—Tu le sais bien...

—Oui, oui, je devine! dit-il. Et moi aussi je pense à cet homme! Un fou, dit-on. C'est possible. Que m'importerait s'il me guérissait? Il y a aussi une homéopathie morale... cérébrale. Et le génie, c'est celui qui va plus haut, qui voit ce qu'on ne voit pas!... J'irai chez le docteur Klipper!

XV

LES DEUX MANIÈRES D'ANDRÉ FORTIS

Une stupéfaction nouvelle décidait d'ailleurs André Fortis à appeler quelqu'un encore à son secours. Dans son atelier, un matin, il trouvait sur son chevalet une toile, posée là il ne savait par qui, et qui l'épouvantait. Une vision sinistre, quelque chose comme le symbolisme effrayant de la vie moderne: une automobile lancée à travers l'espace trouant la nue de ses deux yeux incandescents, et broyant en une sorte de bouillie saignante un entassement de corps écrasés.

Fortis avait vu de ces peintures dans les vieux maîtres imaginant en leurs visions des jugements derniers, des enfers, des apocalypses. Il avait souri jadis devant les inventions bizarres du peintre Wiertz représentant, essayant de fixer sur la toile les dernières pensées d'un suicidé ou les terreurs suprêmes d'un homme qu'on décapite. Mais qui pouvait, pénétrant dans son studio, avoir remplacé sur ce chevalet ses paysages d'habitude, ses sous-bois exquis ou ses mélancoliques vues vénitiennes par de funèbres images?

De qui était cette toile, éclairée d'une lumière spectrale, aux taches de couleurs éblouissantes comme des lampes à arc, espèce de gageure, de duel d'intensité entre la palette et la lumière électrique? Quelle main avait posé là cette féroce évocation, cette apothéose de la matière faisant, sous les roues d'une monstrueuse machine de fer, jaillir les cervelles, éclater les os, comme dans un assaut s'entassent, horriblement défigurés, atrocement empilés—en des poses comiques et effroyables à la fois—les cadavres des combattants?

Et personne n'était entré dans l'atelier. Et ce n'était pas Cécile qui avait acheté une telle vision d'épouvante.

Peut-être quelque peintre, en quête d'acheteurs, avait-il envoyé sa toile à un confrère pour avoir un avis artistique ou un appui matériel. André interrogeait. Non, personne n'était venu.

Alors il se reprenait à son inquiétude quotidienne, il se posait à soi-même des questions tragiques, comme un malade pris de fièvres intermittentes se tâterait le pouls.

Depuis l'aventure de son duel, des journées avaient passé, pendant lesquelles il avait essayé de reconstituer cette scène de l'hôtel des Réservoirs, dont aucune conscience ne lui restait. Il savait que M. de Morlière descendait de son automobile, le soir, lorsque la querelle avait éclaté. Et, se rappelant certains malaises, des avertissements qui le prenaient en ces derniers jours,—les éblouissements passagers, l'espèce de lourdeur, de torpeur douce au côté droit de son crâne—il se disait, avec une colère nouvelle, un effroi nouveau, que des accès de cette intermitence de sa vie avaient pu, avaient dû le saisir sans qu'il s'en fût même aperçu, et que peut-être, c'était pendant ces sortes d'absences de soi-même où il travaillait d'habitude avec ses mêmes couleurs, sa même palette, s'enfermant dans ce cher atelier qui était son asile, l'Autre était venu jeter sur la toile ces scènes fantastiques de cruauté, de terreur et de sang.

Devant ce tableau presque fou, André restait stupéfait, aussi troublé dans son être moral qu'il pouvait l'être matériellement dans son corps. Quel défi à tout effort d'art que ce dédoublement du talent dans une même individualité! Poète ici, visionnaire là. Un paysagiste dégageant de la nature le charme qu'elle révèle à ses élus et un chercheur de chimères se colletant en quelque sorte avec des sujets intraduisibles, des visions à la Callot où les monstres de métal de l'industrialisme contemporain jouaient le rôle des dragons ailé, des crapauds animés ou des démons caricaturaux du graveur des tentations de saint Antoine.

Ainsi, un même cerveau pouvait concevoir des scènes aussi différentes! L'art de ce fou de génie qui lançait là une automobile sur des cadavres était la négation même de celui du peintre qui, avec un bout de paysage, un coin de village, une première étoile s'allumant dans un ciel pâle, éveillait dans l'âme tout un monde de rêves d'une douceur exquise.

Une sorte d'ironie douloureuse faisait alors monter aux lèvres d'André cette pensée:

—Les deux *manières* d'André Fortis!

Il essayait de se railler lui-même, mais il éprouvait une colère douloureuse à se sentir ainsi condamné à cette dualité sinistre.

Alors il fouillait l'atelier, ouvrait les cartons, les armoires, interrogeait les coins obscurs pour y trouver, peut-être, d'autres esquisses, d'autres toiles de cet "André" qui n'était pas lui, et, derrière un grand bahut de chêne, comme caché à tous les yeux, il découvrait ce *Veau d'or* qui avait épouvanté Cécile, cette allégorie farouche de la puissance de l'argent, cette composition qui ressemblait à une vision hypnagogique, à un rêve de malade réalisé par un artiste pris de fièvre au fond de quelque cabanon.

Et la tentation le prit brusquement de crever ces toiles, de les détruire en les brûlant; puis un singulier scrupule l'arrêtait, un sentiment bizarre, ironiquement inattendu:

—Ai-je le droit de faire de ces œuvres de la cendre et de la fumée? Si elles sont de moi, d'un moi que j'ignore, sont-elles à moi?

Et, parlant tout haut, instinctivement comme se répondant à lui-même:

—Je ne crois pas, dit-il, que jamais, jamais un tel doute se soit imposé à un homme!

—Mais oui, j'ai tous les droits, se dit-il, levant le couteau à palette sur ces visions saignantes.

Il allait couper, taillader. Il recula encore. Non, il lui semblait qu'il attenterait au labeur d'une créature humaine. D'ailleurs il voulait conserver ces toiles pour les montrer à M. Chardin, au docteur Klipper. Il sentait en lui le besoin absolu d'en finir avec cette double vie affolante. Il était las de ces suppresions de son propre moi, de cette prise de possession de sa personnalité par un être si différent de soi-même. Il sentait que devant la contemplation de ces toiles effrayantes, ses ideés se heurtaient, se confondaient, qu'une fièvre de folie, un détraquement commençait.

—Et si, dans une période où l'autre était le maître de son moi, cet autre exposait, envoyait au Salon, sous son nom, ces peintures symboliques? Si, comme il avait été responsable du geste de l'autre André Fortis, il répondait aussi de ces tableaux inscrits au livret à leur rang alphabétique: André Fortis?—Ce serait insensé!

Et il avait peur maintenant, matériellement peur que ce qu'il y avait en effet d'insensé dans cette possibilité future ne lui portât au cerveau, ne changeât son doute en démence.

—Ah! qu'on m'arrache à cette obsession! Qu'on me délivre! Qu'on me rende à moi-même! J'en ai assez, j'en ai trop! Je veux m'échapper! Je veux me reprendre! Me reprendre ou en finir!

La pensée d'autrefois, la tentation morbide le ressaisissait: pourquoi pas mourir? C'était si simple, si prompt, si facile, le suicide!

Mais quoi, cet homme, ce fou de génie ne pouvait-il guérir un fou? André croyait à l'exorcisme de la science.

—Si j'allais tout dire au docteur Klipper?

DEUXIEME PARTIE

I

LE LAPORATOIRE

Le docteur Klipper!

Depuis qu'André Fortis avait entendu M. Chardin, puis le docteur Wyns, parler de cet original—excentrique de la médecine—il n'avait plus qu'un désir, remettre son sort aux mains de ce chercheur d'impossible. Et Cécile avait eu la même pensée, puisqu'elle avait, après lui avoir écrit une lettre suppliante, consulté le savant. Le difficile était de pénétrer chez Klipper. Dans ce grand Paris bruyant, tourmenté, pressé, affamé, avide d'argent, d'activité, de richesse, de bruit, le rêveur d'infini poursuivait obstinément sa tâche dans un coin éloigné, comme dans une cellule de cénobite oubliée au cœur même de la ville éperdue.

Et c'était à cet homme, à cet être un peu fantastique et hoffmanesque qu'André Fortis voulait aller demander sa guérison, un secours que la science officielle du docteur Chardin ne lui apportait pas.

Mais il tenait à ne pas désobliger Chardin. Il ne voulait rien tenter sans en avoir averti le médecin et, avant d'aller frapper à la porte de Jean Klipper, il revint consulter le savant du boulevard Haussmann, il se retrouva dans ce salon où il avait attendu, si ému, impatient, la veille de son mariage avec Cécile.

—Eh! qu'y a-t-il? fit M. Chardin en le voyant arriver, embarrassé et hésitant.

André craignait de le blesser en parlant de Klipper. Mais M. Chardin, esprit libre, curieux aussi de toutes choses, se mit à rire et dit:

—Vous me rappelez ces gens qui, las des ordonnances de quelque prince de la science, s'en vont consulter un rebouteux! Et je ne vous blâme pas. J'ai été souvent tenté de demander pour moi-même un remède de bonne femme. Vous croyez que le docteur Klipper a des remèdes particuliers? Allez voir le docteur Klipper! Et comme il n'ouvre pas sa porte à tout le monde et que j'ai du crédit sur lui, je vous donnerai un petit mot pour cet original. Ecoutez-le et voyez-le. Il en vaut la peine!

Et, s'asseyant à son bureau, M. Chardin avait, sur le papier de ses ordonnances, jeté quelques mots à l'adresse de Jean Klipper, disant à André:

—Ceci vous servira de *Sésame*!

Il mit l'adresse: "*Monsieur le Dr Klipper, 4, place de Valois.*" Et sur l'enveloppe: "*De la part du Dr Chardin.*"

—Et vous me tiendrez au courant, cher Monsieur!

Quoi! c'était dans ce quartier que Klipper avait établi son laboratoire—là, à deux pas de ce passage aboutissant à l'arcade énorme de la rue des Bons-Enfants, qui semble l'ouverture d'une porte de marché béante.

André Fortis se fut imaginé volontiers Klipper travaillant à l'ombre de la Sorbonne nouvelle, là-bas, dans quelque ruelle du vieux quartier latin. Mais là, dans le brouhaha du quartier Saint-Honoré, si près—et si loin—de l'Institut; là, dans cette ombre et sans nul doute dans une cave, où des imprimeries seules rappelaient là la pensée, le travail cérébral, cela semblait une gageure, un paradoxe. Mais partout l'homme qui poursuit son rêve peut se rendre solitaire.

—4, place de Valois! . . .

André avait cherché le logis. C'était celui qui semblait faire corps avec les bâtiments formant la première voûte du passage Henri-IV. Une maison haute à l'escalier large à rampe de fer, dont les fenêtres s'ouvraient sur la place même, aux aspects de palais désaffecté.

Il demanda le docteur Klipper. La concierge, blottie dans sa loge, parut étonnée. Le docteur Klipper n'était pas là, et puis le docteur Klipper ne recevait personne. Personne. Mais le visiteur avait une lettre qui devait ouvrir toutes les portes.

—Montez au deuxième, demandez répondit la concierge d'un air de doute.

André monta les deux étages, il lui semblait qu'il gravissait l'escalier d'un vieil hôtel seigneurial, abandonné. Sur le palier à carreaux rouges, deux portes s'ouvraient, l'une portait—chose imprévue, le titre d'un journal sportif qui s'imprimait là, donnait de là le ton à la mode—l'autre muette, sans nom, devait être celle du docteur Klipper.

Il sonna. On ne répondit pas. Il sonna une seconde fois, la porte s'ouvrit comme verrouillée en dedans et une très vieille servante à l'accent alsacien demanda à André ce qu'il voulait.

—Le docteur Klipper!

—Il n'est *bas* ici!

—J'ai une lettre à lui remettre. . .

—Laissez-la moi, *che* la lui donnerai. . .

—C'est que c'est à lui-même que je dois la remettre.

—Il n'est pas ici!

Mais André était résolu à ne point se retirer sans avoir vu le docteur. Il insista, disant qu'il s'agissait d'une affaire grave, et que la lettre fort importante venait du docteur Chardin. Le nom étiat connu sans doute de la vieille Alsacienne, car en l'entendant elle s'adoucit et dit: Oh! alors!—puis, ouvrant tout à fait la porte qu'elle avait seulement entr'ouverte:—Si Monsieur veut entrer, je vais prévenir Madame!

II

REGARDS ETEINTS

Elle laissa passer André qui, l'antichambre franchie, se trouva dans un salon aux hautes fenêtres ouvertes sur l'horizon de toits d'ardoises de la place,—un salon d'autrefois, aux dessus de portes ornés de peintures mythologiques, une grande belle armoire alsacienne dont les battants ouverts laissaient apercevoir des livres entassés,—et partout sur les murs, des livres encore, de vieux livres aux reliures fatiguées, livres de chercheur et non de curieux ou de bibliophile, avec des gravures encadrées représentant les rues du Strasbourg de jadis, le Munster aux pierres rouges, la statue de Kléber, un défilé de soldats français,—devant les maisons où perchaient les cignognes.

André regardait tout cela de ce rapide coup d'œil circulaire des artistes, lorsque la porte du salon s'ouvrit et une jeune femme entra, très jolie, très blonde, très pâle, avec de grands yeux bleus qui regardaient devant eux avec une fixité bizarre. Elle était petite, vêtue de noir, et tout de suite ce qui frappa en elle le peintre ce fut la teinte dorée des cheveux couronnant un visage d'une douceur triste, et des mains toutes petites, très fines, qu'elle étendait en avant comme pour chercher un point d'appui.

L'apparition était exquise.

Il y avait en elle encore de la jeune fille et de l'enfant, avec un charme caressant, une voix tendre.

—Vous venez de la part du docteur Chardin, Monsieur?

—Oui, Madame.

—Le docteur n'a rien à refuser à M. Chardin, qui a été tout à fait aimable à l'Académie de médecine en parlant de mon mari. Mais le docteur est dans son laboratoire et, quand il travaille, il reçoit difficilement. Oh! très difficilement. Quel nom lui dirai-je, Monsieur, quand il remontera?

—M. André Fortis.

—Ah! fit-elle.

Elle eut un sourire indistinct pendant que ses beaux yeux bleus, fixés sur André, continuaient à le regarder sans changer d'expression.

—Vous êtes M. Fortis? Ah! Monsieur, Mme Fortis a déjà fait un miracle. Elle a obtenu du docteur qu'il sortît de chez lui et fît une visite... C'est ce qu'il y a de plus rare dans sa vie!

Lorsqu'elle disait *"le docteur"*, sa voix, d'un timbre délicieux, prenait une expression de respect tout à fait particulière. Il y avait dans cette façon musicale de prononcer un mot très simple du respect, de la tendresse, un sentiment d'admiration dévouée, absolue.

—Et je dois vous dire, ajouta la jeune femme, que le docteur, trop absorbé par ses travaux pour faire la moindre clientèle, s'intéresse à vous. Oui. Et à Mme Fortis dont la tristesse l'a touché. Il me l'a dit. Nous n'avons pas de secrets, et, bien qu'ignorante, je suis la confidente de ses recherches.

André avait tiré de son portefeuille la lettre du docteur Chardin.

—Si vous voulez bien prendre connaissance, Madame, de cette lettre d'introduction...

Il tendait le papier à la jeune femme. Mais elle, très doucement, souriante, avec ses beaux yeux couleur de bleuets demeurés fixes.

—Comment, vous ne savez donc pas? Je ne peux pas lire cette lettre.

—Pourquoi?

Sans tristesse, doucement, comme la chose la plus simple du monde:

—Mais parce que je suis aveugle!

Il avait laissé échapper un *ah!* de pitié et commençait une phrase qu'elle interrompit d'un geste de sa jolie main:

—Oh! ce n'est pas plus triste qu'autre chose! Et puis...

Elle ajouta, se parlant à elle-même,—les yeux ne voyant rien de ce qui l'entourait, mais le regard interne apercevant, en quelque sorte, dans un lointain d'apothéose, une délivrance, une lumière:

—Et puis, le docteur est là! Le docteur cherche!... Il trouvera! Je verrai, un jour!... Je verrai!

Elle avait parlé de sa voix chantante, comme devaient parler les êtres de foi, suivant le Maître. Et Fortis se sentait attendri, réconforté aussi, en présence de cette souffrance exprimant ainsi la certitude d'être consolée.

Si l'aveugle croyait que Klipper lui pouvait rendre la vue, comment n'eût-il pas espéré qu'il pourrait guérir une névrose?

André contemplait cette juvénile figure, gardant sur ses lèvres un sourire non pas même résigné, heureux, qu'ont certains aveugles, comme si leur cécité les arrachait à la vue des laideurs humaines, et—ce qui l'avait frappé tout d'abord,—il regardait au milieu du front très blanc une tache d'un rouge brun, ronde comme une large médaille et qui apparaissait là, pareille à une marque de lie de vin, mais qui semblait plutôt une écorchure, une blessure récente.

La jeune femme qui n'en semblait pas souffrir, ajouta:

—Voulez-vous me suivre, Monsieur?

Elle alla tout droit, comme si ses yeux l'eusent guidée, vers la cheminée où elle prit une petite lanterne dont elle alluma, sans hésiter, la bougie. André, à la voir agir, n'eût pas soupçonné qu'elle était aveugle. Et comme si elle eût deviné sa pensée:

—L'habitude!... dit-elle un peu tristement.

Elle tenait la lanterne à la main.

—Ce n'est pas pour moi, qui me guide dans l'escalier sans y voir, mais pour vous qui n'y verriez pas—car nous allons dans une cave. La cave de cette maison, c'est le laboratoire du docteur.

Elle passa devant Fortis, et le peintre admirait toute cette grâce vivante, la démarche sans hésitation de l'aveugle et, dans ce doux visage virginal, le mélancolique sourire, résigné et caressant.

Ils descendirent le large escalier, la jeune femme se tenant à la rampe de fer, jusqu'au bas des étages où, alors, tâtant de la main la muraille, elle poussa la porte qui s'ouvrait sur les marches, dans l'ombre Pour éclairer les pierres un peu usées de ce nouvel escalier souterrain, la lanterne était utile à André, Mme Klipper se guidait sur les parois des murailles épaisses, solides, sans humidité. Et l'artiste, ainsi précédé par cette aveugle portant une lumière qu'elle ne percevait pas, avait la sensation vague de vivre, pour un moment, une scène de quelque conte fantastique, de traverser un rêve d'un Hoffmann ou d'un Poë, d'un Hawthorne.

Ils descendirent quelques marches à peine. Les caves du logis s'ouvraient ça et là, banales, mais, au bout d'un assez long couloir, on aboutissait à une entrée d'apparence plus vaste, fermée par une lourde serrure, dont la lanterne fit briller le fer un peu rouillé.

III

CHOSES INCONNUES

La jeune femme frappa à cette porte, par petits coups évidemment réglés d'avance comme une ordonnance maçonnique. Et, après un moment assez court, un homme sur le seuil apparut, éclairé à la fois par la lanterne qui, devant, le frappait au visage et par la lueur vague d'un soupirail quelconque qui, venant du fond de la cour, par derrière, lui faisait une sorte de pâle auréole et, entre ces deux lumières différentes, petit, maigre, de long cheveux très blancs encadrant un visage maigre, rasé, à nez d'aigle, où des yeux, d'étranges yeux d'un noir ardent, brillaient, brûlaient d'un feu intérieur—le docteur Klipper, enveloppé d'une sorte de houppelande noire, semblait quelque créature de rêve, un être d'un autre temps et d'une race oubliée là, en plein Paris d'aujourd'hui.

Le visage du savant, étonné d'être interrompu dans son labeur, au fond de cette cellule souterraine, exprimait une sorte de bouderie colère, la bouche aux lèvres méprisantes, comme celle du buste de Machiavelli aux Uffizzi, se plissant et commençant une phrase lorsque la jeune femme, de sa douce voix chantante, expliqua:

—C'est M. Fortis... André Fortis, dont tu me parlais hier et que tu voulais voir!

Alors l'expression maussade, presque sévère, de ce visage, tomba, et les terribles yeux noirs du petit homme cherchèrent dans la pénombre Fortis pour l'interroger bien vite.

Un sujet! un cas extraordinaire! un phénomène! Le docteur Klipper ne se dérangeait que pour les exceptions qui se posaient devant lui comme d'étonnants problèmes.

—Ah! ah! dit-il avec un léger accent d'Alsace encore conservé, M. André Fortis! entrez! entrez!

André s'expliquait cet empressement par les confidences de Cécile. Elle avait consulté le docteur et aussi bien les explications qu'il pouvait avoir à donner au savant se trouvaient-elles par là simplifiées.

Le peintre se retrouvait peintre—oubliant presque qu'il était un malade venant interroger un maître—pour regarder le cadre qui entourait le savant, le coin caché

où Jean Klipper poursuivait ses découvertes.

Et André éprouvait la sensation joyeuse d'un voyage en pays inconnu, d'une rencontre inattendue.

Ce laboratoire du Docteur Klipper sous la voûte du sous-sol du vieux logis parisien évoquait aussitôt l'image de ces coins poudreux où Rembrandt fait apparaître en étrange pénombre des alchimistes et des rabbins. Des cornues se profilaient sur la muraille, continuées par des tubes repliés comme des serpents; des fils pendaient de la voûte, s'accrochaient aux parois, partaient de quelque instrument d'aspect bizarre pour aboutir à quelque prise de courant—fils électriques qui jouaient là le rôle des toiles d'araignées dans les tableaux du grand magicien hollandais—la science arrivant ainsi au même pittoresque que l'art.

La lueur du jour n'arrivait dans ce laboratoire souterrain que par le soupirail ouvert sur la cour de Valois. Mais entre cette lumière du dehors et la lumière du dedans, asservie par lui, Klipper avait placé un écran de toile noire qui faisait là, quand il en avait besoin, l'ombre complète, permettait au savant de travailler dans l'obscurité absolue que les rayons provoqués par lui venaient traverser.

André regardait, emmagasinant cette vision dans sa mémoire. Et pour lui, le spectacle était à la fois inquiétant et touchant de ce petit homme maigre, comme perdu dans le fouillis de ces instruments de cuivre ou de verre, parmi ces cornues, ces tubes de caoutchouc pareils à des serpents noirs,—et de cette jeune femme poétique, délicieusement jolie, apparue là, sa lumière à la main, et qui semblait la Muse même, la Muse vivante de ce poète de la science travaillant dans l'ombre à se mesurer avec l'infini.

—Alors, mon cher maître, dit Fortis vraiment ému, voilà le coin de terre d'où sortira quelque révolution scientifique?

Sous sa longue crinière blanche, Jean Klipper se mit à rire d'un petit rire sec.

—Oh! une révolution!... une révolution!... Je sais que parce que je travaille dans une cave les savants officiels m'ont appelé en plaisantant le Marat de la science. Mais je ne veux rien révolutionner. Je ne cherche que la vérité, et la vérité partout. Oui, oui, dit-il en s'exaltant, le geste fébrile, posant ses doigts maigres sur ses instruments qu'il caressait amoureusement, je veux trouver dans l'électricité et dans la lumière tout ce que la nature recèle d'inconnu. Les Rayons, tous ces Rayons qui semblent sortir de terre, sont des flambées de lumière qui éclaireront toutes les obscurités. Le radium est un symbole. Et il y a d'autres radiums dans le vaste univers. Il y a d'autres forces, d'autres mystères! Tout cela sortira, naîtra, vivra.

Puis, comme André lui demandait à quel labeur spécial il se vouait présentement, Klipper hocha la tête:

—Oh! je poursuis plusieurs lièvres à la fois, dit-il, un peu goguenard, à l'alsacienne, mais pour le moment, voici ce que je faisais quand vous avez frappé...

Et, expliquant qu'il décomposait des métaux, projetant sur la muraille les rayons du spectre solaire, il arrivait à calculer la quotité de tel ou tel métal que contenait la lumière de telle étoile, les rayons du soleil, les astres de l'infini, les continents de l'espace. De sorte qu'il avait là, dans cette cave, le secret même des astres, ces infinis suspendus dans l'espace.

Il dit en souriant:

—Je dissèque les étoiles!

Et la petite aveugle, doucement, de sa plaintive voix tendre d'interrompre:

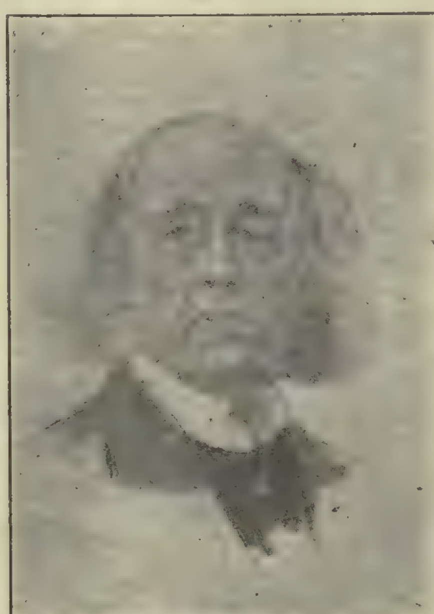
—Il serait plus doux d'y aller!

Et il y avait tant de tristesse et de poésie dans cette espèce de mélopée exquise, que Fortis en fut ému.

Jean Klipper répondit qu'elle faisait des rêves, et que lui faisait de la science. Puis se tournant vers sa femme:

—Tu penses en poète, moi je calcule, j'observe en physicien. Et le fait, lorsque je puis le constater, arriva parfois à une intensité d'étonnement qui rapproche la poésie de la science, ou plutôt, voyez-vous, fait de la science même l'infinie poésie des temps à venir.

Il montra brusquement à André un des instruments de son laboratoire:



Le docteur Klipper.

—Cette roue qui tourne, mue par l'air comprimé, et que nous entendons tourner, et que tu verras, j'espère, un jour—dit-il, la voix brève, en regardant la jeune femme aux yeux fixes—elle fait, cette roue, mille tours par minute. Il en est qui font six mille tours par minute. Croyez-vous cela possible? Cela est. Et la roue est toute petite. Eh bien! supposez une roue gigantesque mue par une machine électrique colossale, cette roue géante pourrait faire mouvoir tout un monde!... Elle sera peut-être exécutée, un jour, cette roue géante! Ah! nous ne savons rien, rien, rien encore! Mais nous allons savoir, nous allons savoir! savoir! savoir! savoir!

Il répétait le mot avec une expression de fièvre. Il s'en grisait comme d'une autre espèce d'alcool.

—Savoir! savoir!... Vivre pour chercher, pour apprendre!

Il s'exaltait, et André remarquait dans ses prunelles noires une sorte de flamme qui semblait avoir l'éclat d'un regard de fou.

Mais, comme si la petite aveugle, au lieu de deviner, eût réellement vu, aperçu cette flamme morbide, la voix de la jeune femme interrompait, calmait, doucement cette exaltation:

—Mon ami, je t'en prie...

—Oui, chère Marthe, tu as raison... Du calme. On ne fait rien qu'avec du calme.

Vibrant et emporté tout à l'heure, il s'était calmé tout à coup sous la simple parole de cette femme-enfant.

Et, prenant entre ses doigts maigres les petites mains de Marthe, il lui disait avec une tendresse profonde, aussi infinie que ses espoirs:

—Laisse-nous. Je veux parler à M. Fortis.

Elle se tourna vers André:

—Voici la lanterne, monsieur. Vous n'aurez qu'à la reprendre quand vous remonterez.

—Mais vous, Madame?

—Oh! moi, je crois que n'y voyant pas c'est moi qui y vois le mieux.

Elle souriait doucement à son malheur la petite aveugle.

—Et, dit alors Klipper d'un ton ferme, un jour viendra où l'aveugle verra—ou l'œil nouveau remplacera les yeux clos!... Tout arrive avec la patience et la foi...

—Quand il y a le génie, fit Marthe Klipper, du ton d'une adoration sans bornes, comme dans la ferveur d'une prière.

André la vit s'éloigner, disparaître dans l'ombre pareille à une vision dans ce laboratoire de féerie, avec cette tache rouge au milieu du front qui lui donnait l'aspect d'une martyre vivante. Et il semblait que la petite aveugle aux cheveux blonds eût emporté de la lumière, la lumière de son corps remplaçant la lumière éteinte de ses yeux...

IV

LUEUR D'ESPERANCE

Il suivait du regard Marthe disparaissant, là-bas, dans le noir de la cave, et il se demandait si cette créature exquise était une victime poursuivant avec un maniaque dont elle était un vivant sujet d'expérience le "songe douloureux" de la vie, ou si elle était, comme elle en avait la conviction, une martyre destinée à être sauvée rendue à la lumière par le génie.

Ce mot qui était pour elle le nom même de Klipper, comme elle l'avait prononcé: le *génie*.

Elle mettait toute son âme dans cet hymne de confiante tendresse. Et, André, à son tour, contemplait le petit homme alerte, étrange, comme s'il se fût trouvé devant un être irréel, vivant d'une existence chimérique.

Mais ce qui, dans ce personnage singulier, était terriblement vivant, c'était le feu de ses prunelles obstinément fixées sur André qui avait peine à en soutenir l'acuité.

Jean Klipper s'était assis sur un escabeau, derrière la machine électrique qu'il maniait lorsqu'on avait frappé à sa porte, et, les coudes appuyés sur la planchette soutenant l'instrument, il étudiait ce visiteur qui venait le troubler;—et cette figure maigre posée sur ces mains osseuses dont les phalanges s'enfonçaient dans les longs cheveux argentés, prenait une expression fantastique, inquiétante, et parmi ces fils électriques enchevêtrés, André Fortis pensait à quelque bizarre araignée humaine tapie au fond de sa toile, guettant une

proie. Ce n'était pas pour dévorer, mais pour guérir que le guet était fait.

—Je ne vous vois pas assez bien, dit Jean Klipper en se levant vivement.

Il alla tirer le store noir qui voilait la lueur du dehors et, par le soupirail, une lumière bleuâtre filtra qui donnait à ce bizarre laboratoire un aspect encore plus fantomatique.

—Mettez-vous dans le rayon, dit le docteur qui avait repris sa place derrière ses instruments. Nous n'avons pas besoin de monter dans mon cabinet pour ce que vous avez à me dire, et une consultation parmi mes machines ne vous effraie point, je pense?

—Au contraire, mon cher maître!

Jean Klipper haussa les épaules.

—Ne m'appelez donc pas *cher maître*. On banalise le mot à tout propos, c'est ridicule. "Cher maître, cher maître!" Est-ce qu'il y a des maîtres? Nous sommes tous des écoliers. Nous épelons—poètes, l'alphabet du cœur humain, savant, celui de la science.

Il examinait, tout en parlant, André qui prenait plaisir à cette entrevue comme à un spectacle, comparait mentalement l'antre scientifique de cet original avec le salon luxueux du docteur Chardin.

—Monsieur, dit Jean Klipper, Mme Fortis a invoqué pour m'appeler à elle le nom d'un homme qui m'est très cher, et quoique que je fasse aucune clientèle, aucune, aucune, ayant trop peu de temps à vivre pour mener à bien mes recherches personnelles, il m'a été agréable de m'occuper d'un cas, d'ailleurs intéressant, le vôtre. Il ne rentre pas directement dans mes études. Mais tout ce qui touche aux névroses, à l'encéphale, m'intéresse profondément et si je puis, avec le docteur Chardin, collaborer à votre guérison, j'en serai heureux. Vous êtes un problème vivant, et bien que vous me dérangiez un peu,—oui vous me dérangez—je suis enchanté de vous voir.

En parlant, le petit homme laissait sur se lèvres un petit sourire ironique.

Alors Klipper interrogea comme l'avait fait Chardin. André dit ses terreurs, l'obsession de sa vie inquiète. Ces lourdeurs de tête, ces éclairs subits qui lui passaient devant les yeux comme annonçant un orage ou plutôt une épaisse nuée, une interruption d'existence. Et Klipper, le plus naturellement du monde, comme si ces phénomènes incroyables eussent été d'une banalité parfaite, de répondre très froidement d'un ton bref:

—Bien, bien. C'est tout simple.

—Tout simple? fit André.

—Tout simple parce que c'est la constatation, la preuve d'un fait qui étonnerait bien des gens, mais qui est, pour moi, du moins, mathématique. Tout simple, passez moi le jeu de mots, parce que l'homme est double.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

5-1 F.

V

L'INCONSCIENT

Il secoua sa longue chevelure blanche.

—Parfaitement, parfaitement, dit-il l'homme est double, il faut bien que nous nous habituions à le reconnaître, oui, oui, il faut l'avouer, quel que soit notre sot orgueil. Avez-vous lu Myers? Evidemment non. C'est chez lui qu'on peut voir que notre moi est fait de deux *moi*, le supraliminal, qui a la conscience de tout, et le subliminal, qui est inconscient, vit d'une vie obscure et indépendante... Il y a deux êtres dans notre être; ce qui est chez vous maladif, poussé jusqu'au paroxysme, est latent chez ceux que vous coudoyez. Il y a en moi un moi inconscient qui écoute ce que je vous dis et qui me dicte peut-être mes paroles en ce moment même.— "Je n'y suis pour rien," répétait Mozart à ceux qui le complimentaient d'une de ses sonates. Vous avez une vie seconde, un état second? Mais un certain Louis Vidé, étudié par Bourra et Barot, avait six existences distinctes, six personnalités différentes. Six! Cela ne peut pas vous étonner, je pense, vous n'allez pas crier au miracle, vous qui êtes un miracle vivant! Six existences, six humeurs, six caractères. Une femme étudiée par Morton Princes, miss Beauchamp, en avait trois; Hélène Smith, sujet étudié par Flournay, Annel Bourne dont Hodgson a décrit le cas, avaient des sautes de personnalités distinctes, spontanées comme des sautes de vent. Modifications immédiates. Vous parliez à l'une, —c'était une autre qui vous répondait.

—Moi et l'Autre! dit André, qui éprouvait à mesure que Klipper parlait, toutes les tortures des angoisses passées.

Et alors, avec une fureur croissante, sa colère contre cet autre, voleur de son moi, reprenant toute sa violence, il demandait à Jean Klipper—comme il en eût appelé à un souverain suprême—de l'arracher à cette obsession, à cette possession, à ce supplice.

—Ah! votre science! Votre science explique tout, dit-il avec brusquerie; mais elle ne guérit rien!

Klipper, un moment, resta sans répondre. Puis, doucement:

—Je vous ai dit que nous n'étions que ses écoliers. Cependant on peut tout guérir—quand on veut. Et voulez-vous que je vous dise où est le remède pour vous? Dans l'illusion!

André répéta:

—L'illusion?

—Tout est illusion ici-bas dans un certain ordre de choses. Le bonheur? Illusion. On n'est heureux que si l'on se croit heureux. Les hommes condamnés à l'imprévu, sans compter le prévu, qui est l'inévitable, ne sont que des heureux imaginaires. Dites-vous que cet autre qui est en vous n'existe pas, n'existe plus, et il ne reparaîtra jamais. Illusion, votre *double*, comme votre propre moi lui-même. Illusion votre art qui consiste à mettre des mensonges délicieux sur la toile. Illusion, la joie! Illusion, la beauté!

—Ah! docteur, la beauté, c'est peut-être, s'écria le peintre, ce qu'il y a de plus certain dans le monde!

—Qui sait? fit Jean Klipper avec son petit ricanement ironique.

Il se frotta les mains et ajouta:

—Nous trouvons de la beauté où il n'y a précisément que l'illusion, le fantôme de la beauté. Je pourrais faire trouver la Joconde parfaitement laide et l'affreuse Vénus hottentote, qui d'ailleurs est la beauté idéale pour les Hottentots, parfaitement belle! Ah! Ah! dit le petit homme si je voulais!

—Si vous vouliez?

Les yeux noirs du vieil Alsacien jetaient des éclairs.

—Je vous disais que nous sommes des élèves, des ignorants, des impuissants, oui, comparé à l'absolu, mais nous pouvons, nous pouvons bien des choses!

Il regarda André Fortis bien en face.

—Vous êtes peintre? Je suis peintre aussi, en mon genre. Je pourrais...

Il hésita, puis, comme dans un triomphal aveu de son génie:

—Je pourrais, dit-il, faire des portraits vivants qui n'auraient que l'ombre d'une existence! Illusion! La souveraine illusion! Donner, par exemple à une homme mari d'une femme laide l'illusion d'avoir épousé une vivante beauté! Oh! parfaitement! parfaitement! Ce serait une illusion, mais quoi, l'amour vit d'illusions! Illusions! Illusions! L'amour n'est qu'une illusion comme le reste!

—Une femme laide peut très bien plaire à celui qui l'aime, dit Fortis. C'est tout simple. Il y a là un mystère d'attraction.

—Oh! ce n'est pas cela que je veux dire, précisa Klipper, j'entends que la femme peut rester laide, être parfaitement laide et que l'homme peut la voir très belle, absolument belle, et cela au moyen de lunettes que je me chargerais très bien de fabriquer moi-même. Voyons, êtes-vous un peu au courant de la physique?

—Heu! heu! fit André souriant,—toute son attention tendue vers les confidences de cet homme, sorte de prêtre de la Kabale enfoui dans une cave parisienne, comme un Kobold en sa mine sombre.

Ce docteur Klipper, étrange, ironique, éloquent, nerveux, avec ses yeux noirs comme incandescents, ses narines aspirant la vie, battant comme des ailes, son accent gutteral, ses gestes brefs, était-il un être de chair et d'os?

De ce que cet homme venait de dire, Fortis retenait surtout les trois dernières paroles, affirmation orgueilleuse d'une puissance sans bornes:

—Tout est possible!

Et le ton dont le savant les avait prononcés, ces mots définitifs, donnait à André Fortis la certitude, cette foi absolue, dont Klipper faisait la suprême force: l'il'u ion!

—Je guérirai! Je guérirai! Tout est possible!

Ce qui avait surtout frappé le docteur alsacien dans les confidences du peintre, c'était la dernière aventure, ce duel accepté pour autrui—un homme rendant raison à un adversaire d'une injure qu'il n'avait pas proférée, d'un geste dont il était inconscient—et l'esprit sans cesse en ébullition de Jean Klipper entrevoyait déjà dans la complication de cet épisode un moyen pour André d'échapper peut-être à l'obsession dont il était la victime.

—Mon Dieu, dit-il un peu bourru, je vois que vous allez me prendre plus de temps que je voudrais. Mais vous êtes un malade qui n'est pas vulgaire!... Votre pauvre femme m'a touché, elle a attendri la mienne;—et puis, et puis..., quoique vous ne soyez pas unique, je vous l'ai dit..., oui, oui, n'ayez pas la vanité de

votre souffrance.., je crois qu'on peut arriver à quelque chose!

—Si tout est possible, vous l'avez dit, docteur, faites le possible, et tentez l'impossible! Faites que je redevienne moi—que j'échappe enfin à l'étreinte de l'Autre!

—*Faire, faire*, je sais *pien*... je sais *pien*... il faudrait tuer l'Autre, voilà!

Klipper ajouta en se levant:

—Laissez-moi y songer! Et revenez me voir.

—Quand cela, docteur?

—Quand vous voudrez. J'aurai réfléchi, calculé. "Revenez." Vous me trouverez toujours ici, ou presque toujours. Je ne sors jamais, la vie est trop courte!

VI

LE TROISIEME OEIL

André sortit de ce pauvre laboratoire avec de la joie plein le cœur. C'est l'espoir qui est le viatique humain.

Pourquoi André se fiait-il à ce dernier conseiller? L'homme a besoin de petites lueurs successives qui le guident dans le brouillard et dans la nuit. L'une s'éteint sous le vent qui souffle, une autre se rallume. Et la route s'achève jusqu'à l'heure où la dernière lumière, la dernière, vacille et meurt.

Et c'était pour lui une lueur vivante ce savant enfermé dans la cave de la cour de Valois, "disséquant" là, comme il disait, les étoiles. Des étoiles, ces yeux noirs, étincelants, qui avaient fouillé, pénétré André Fortis jusqu'à l'âme. Une étoile, le cerveau de cet homme, dont Chardin disait:

—C'est un fou mais il a du génie!

Jean Klipper, lorsque Fortis fut parti, quitta son laboratoire et, après avoir fermé à clef la porte de sa cave, remonta dans son appartement.

Il se sentait fatigué, il voulait se reposer. Et son repos, toute sa joie à lui, c'était la contemplation de la chère créature qui pour lui—avec la science—était toute la vie et qui allait, venait autour de lui, était le sourire—un sourire mélancolique de sa vie obstinément austère.

La petit aveugle partageait toutes ses préoccupations et—malgré cette cécité qui semblait la supprimer du monde—restait, par un phénomène d'intelligente bonté, comme la servante dévouée, très pratique et très avertie du savant. Elle devinait tout, elle savait dans l'appartement l'emplacement de toutes choses; elle trouvait sur les rayons de la bibliothèque le livre dont Klipper avait besoin. Elle mettait le couvert, à l'heure des repas, mieux que la vieille Anna, la servante.

Il lui disait souvent:

—Tu as des yeux au bout des doigts!

Le toucher, développé par une hyperacuité comme chez beaucoup d'aveugles, lui était comme une seconde vue.

—Nous pourrions vivre ainsi toujours, très heureux, disait le savant. Mais non, je veux, tu entends, je veux que de ton front, de ce beau front d'enfant exquise, l'œil jaillisse, émerge, qui te donnera la vue!

Et lorsqu'il lui parlait ainsi, il caressait de ses doigts maigres le front lisse de la jolie fille blonde et il y marquait de l'ongle la place même d'où cet œil caché, cet œil complémentaire, cet œil inconnu que possède la race humaine pouvait et devait sortir.

Marthe ne répondait pas, confiante. Elle se soumettait, avec une foi entière, une patience absolue aux expériences de ce mari qui lui imposait le supplice de sa foi.

Et dans ce vieux logis de la place de Valois un drame constant, un drame poignant se jouait, que Paris ignorait, dont le secret échappait même aux reporters aussi avertis que Frédéric Clément: il y avait un homme de génie acharné à la solution d'un problème insensé et une jeune femme obéissante, se sacrifiant aux expériences du docteur, tendant le front au rayon brûlant comme une Iphigénie eût tendu la tête au couteau.

Et lorsqu'elle lui disait, suggestionnée par la parole même de Klipper, qu'elle ressentait de vagues espoirs, comme si les os de son visage eussent subi une modification, constatée par des craquements qu'elle croyait percevoir, le savant lui répondait doucement:

—Quand tu pourras me voir, si je parviens à te rendre la vue, qui sait si tu m'aimeras encore quand tes yeux te montreront en moi un vieillard! J'ai des cheveux blancs, Marthe, j'ai des rides, tu ne sais pas cela!

Alors elle lui prenait les mains, les serrait dans les siennes, penchait sur l'épaule du chercheur sa blonde tête enfantine et la voix très tendre.

—C'est le travail qui t'a blanchi les cheveux, c'est la recherche de tant de vérités qui t'a donné des rides. Tu n'es pas le vieillard que tu dis et je t'aime et t'aimerai toujours de la même passion ardemment reconnaissante, dévouée, ah! dévouée Jean jusqu'à mourir pour toi s'il le fallait, si tu voulais!

Il lui frappait dans les mains:

—Non, heureusement, non, il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de vivre!

Et il s'exaltait sur sa découverte possible rêvant ce rêve: corriger la nature, ajouter un instrument de vie nouvelle à l'être humain, développer cet embryon de prunelles oublié dans le corps de l'homme.

—Oui, je sais, ils ne me croiraient pas si je leur disais ce que je poursuis, ils parleraient de Sainte-Anne et ceux qui ont des chaires à l'Institut, me voteraient un cabanon!... Je sais, je sais... Mais toi,, tu crois en moi, tu crois, tu devines!... Et je t'aime pour ta bonté comme je t'aime pour ta confiance!... Je te martyrise, tu sais souffrir sous le rayon qui te mord la chair!...

—Moi? Non! Je ne souffre pas!

La voix de Marthe avait des caresses d'extase lorsqu'elle répondait ainsi, et au fond des yeux sans regard de l'aveugle il semblait, tant les sourcils se relevaient accompagnant le sourire délicieux des lèvres, qu'une flamme s'allumait.

—Je t'ennuie à te laisser des heures et des heures devant cette machine électrique!

—Je ne m'ennuie jamais quand j'entends que tu parles ou que tu marches auprès de moi!

—Et pendant ces heures d'épreuves à quoi penses-tu, ma pauvre Marthe?

—Je pense que tu es le meilleur des êtres et le plus savant des hommes de ce pays!

—Ne dis pas cela, ne dis pas cela, Marthe! Est-ce que tu sais ce que d'autres cherchent, ce que d'autres ont trouvé peut-être? Il y a tant d'efforts cérébraux aujourd'hui; cette petite fourmi qui s'appelle l'homme multiplie tant d'efforts pour transporter des fétus de paille! Il y a peut-être dans quelque laboratoire ignoré, une mansarde ou un caveau, un savant inconnu qui découvre en ce moment quelque engin, moteur ou lumière qui bouleversera l'univers. Il y en a peut-être un autre qui trouve une poudre capable de faire sauter le monde entier! Qui se douterait que dans notre cave de la rue de Valois je poursuis ce rêve de rendre la vue aux aveugles en ajoutant un œil nouveau à l'humanité?

Il touchait du doigt le front de sa femme.

—Nos très lointains ancêtres l'ont eu, cet œil qui s'est comme fermé dans le cours des temps! C'est l'œil atavique du mollusque légué par les invertébrés aux vertébrés et que l'homme a laissé s'atrophier. J'ai étudié, disséqué des sauriens, des lézards. Eh bien! le globe de cet œil sort vraiment par un trou du crâne. Et c'est vraiment bien un œil. Il y a une rétine, un cristallin, une masse d'humeur vitrée; l'épiderme forme cornée. C'est l'œil du céphalopode, c'est l'œil de la grenouille, et c'est l'œil humain. Le trou du crâne par où sort le nerf pinéal se trouve ménagé dans un os interpariétal que j'ai rencontré chez les sauriens fossiles et rien, rien, rien n'empêche de croire que cet œil atrophié puisse se développer et reprendre sa place dans la vie là où il fut jadis, là où il doit être puisqu'il y est, là où il sera demain!

—Demain!

Jean Klipper semblait devant lui apercevoir une humanité nouvelle, munie de cette lanterne frontale pour se guider dans la nuit de l'inconnu. Qui saurait jamais ce que la triple vision pourrait ajouter aux connaissances de l'homme.

—Oh! je sais, les esthètes trouveront que ce n'est pas beau!... L'œil du cyclope!... Ils protesteront au nom de la beauté!... La beauté! Qu'est-ce que la beauté!... Et l'utilité, n'est-ce donc rien? N'est-ce pas la vie même?

Les jours passaient, les longs jours où sous les rayons brûlants, devant la machine lui projetant sa lumière en plein front, Marthe restait presque immobile, rêvant—sentant comme une vrille le feu qui lui entrait là, dans le crâne, et espérant et répétant:

—Continuons! Tu trouveras! Tu me rendras la vue!

—Et si j'use ta santé à cette attente?

—Je ne me sens jamais aussi bien portante qu'après que j'ai senti la flamme.

—Si je ne réussis pas!

—Tu réussiras. Il me semble que c'est ta lèvre qui se pose sur mon front et que c'est toi, cette lumière qui me donne un baiser!

Ainsi ils s'enivraient l'un et l'autre de chimères, s'encourageant dans leurs rêves, allant au même songe dans une communauté d'efforts, de patience et d'amour.

—Tu as raison, répétait Klipper, il faut croire. Et je crois. Eusé-je eu seulement l'illusion, la seule illusion de te donner la vue, si la mort me prenait ce soir, subitement, je mourrais heureux!... Ah! l'illusion, la voilà peut-être, la vraie lumière! L'étoile de notre nuit!

Il revint un peu selon sa coutume, sur ce problème obstinément poursuivi lorsqu'il eut quitté André et rejoint Marthe dans l'appartement.

—C'est singulier, dit-il, après un long silence pensif, la psychose de peintre,—ce cas très particulier m'intéresse. Cet homme est beau, bien doué, et il souffre. Je voudrais le guérir de sa souffrance. Il n'y a pas d'autre moyen que celui qu'indiquait Chardin: lui donner la persuasion

qu'il est guéri?... Lui prouver qu'il est guéri! Comment? Au moyen âge, ma chère Marthe, on aurait regardé le malheureux un possédé. On aurait vu dans cette psycho-nevrose la griffe du malin, le *signum diaboli!...* Et c'est une façon de Sosie.

—Oui, je voudrais guérir cet homme!

Il hochait la tête, cherchant quelque méthode ingénieuse.

—Comment?... Ah! comment!... Ce n'est ni le bromure de potassium ou le sodium qui aura raison de cette mentalité anormale!... Un médecin ordonnait je ne sais quel traitement, l'isolement, le silence, les injections d'eau salée dans une artère... Ce n'est pas ça! Ce n'est pas ça!...

—Il y a à Berne, un certain docteur Dubois qui a vu clair dans des cas semblables. "*A mal psychique, traitement psychique,*" a-t-il dit, écrit même. C'est par le raisonnement, la causerie, la persuasion, qu'il arrive au moi intime du malade.

Parbleu, quand on interdirait à ce M. Fortis le vin et le cigare et qu'on le condamnerait à la cellule, on ne chasserait pas le fantôme... Il faudrait... Il faudrait...

VII

L'ABSOLUE CONFIANCE

—Tu trouveras tout ce que tu voudras, répondit de sa voix faite de caresse la femme-enfant dont l'être tout entier allait vers le savant comme la croyante va à son Dieu.

Elle s'était doucement assise, agenouillée, pendant qu'il parlait, sur un tabouret auprès de lui. Elle tendait vers lui son visage où les prunelles sans regards semblaient lire, deviner toute la tendresse que laissaient tomber sur cette chère créature dolente les grands yeux ardents de Jean Klipper. Il lui disait doucement, la remerciant de tant de foi, de tant de dévouement et de bonté:

—Chère petite grande âme!

Et dans le soir qui venait auprès de cette haute fenêtre, parmi les livres aux reliures austères que l'ombre peu à peu envahissait, cette femme agenouillée auprès de cet homme aux longs cheveux blancs, maigre, pensif, enveloppé de sa noire houppelande, eussent donné l'idée de quelque pénitente prosternée sous le geste du prêtre.

Mais le geste quasi paternel de la main du savant caressant le front incliné de Marthe rappelait toute la tendresse humaine de l'être qui s'est voué à un autre être et Jean Klipper disait doucement en regardant les maisons de l'autre côté de la grande cour qui s'effaçaient dans le gris crépuscule:

—On a souvent cherché à définir le bonheur. Le bonheur, c'est le labeur auprès d'une femme aimée et qui vous comprend—le labeur calme, continu, avec un but devant soi. Et quel but! Rendre l'adorée à la lumière!

Il se pencha vers elle, lui donna un baiser à cette place même où le jet d'électricité, rapide comme un court-circuit avait mis sa marque et, hochant la tête:

—Tu es—jusqu'à présent—une stigmatisée de la science, ma pauvre petite! Pas autre chose!...

—Et les stigmatisées font des miracles, dit-on. Mais le miracle c'est toi—toi qui le feras, mon ami, mon maître, mon Dieu!

VIII

LE CHEF-D'OEUVRE DE L'"AUTRE"

Par la fenêtre de l'hôtel de la rue Murillo la femme d'André Fortis regardait le paysage triste d'un jour d'hiver enveloppant le parc Monceau. Un temps de neige, les arbres poudrés à frimas sous un ciel gris. Les statues de marbre ourlées d'une froide ouate blanche. Au loin les toits du boulevard, couverts de givre. Une atmosphère de tristesse et de mort.

André travaillait là-haut dans son atelier, achevant une toile où il mettait, lui disait-il, toute sa fièvre.

André! Quel André?—Le charmeur qu'elle avait rencontré à Trouville, l'amoureux qui l'avait emportée un soir dans sa robe de mariée plus blanche que la neige que trouait là, les pointes des herbes des pelouses, ou l'autre, l'inconnu aux yeux farouches, qui apparaissait à de certaines heures et semblait poser sur un visage, adoré un masque de fou?

Quel André allait-elle voir descendre tout à l'heure prendre place devant elle à



Mme Fortis regardait le paysage triste d'un jour d'hiver.

déjeuner—ou fuir, disparaître pour revenir au logis sans souvenir distinct, étranger à leur vie commune, la regardant avec des yeux étonnés?

Elle pensait à ce docteur Klipper, qui avait bien voulu se rendre auprès d'elle et que Fortis avait dû consulter à son tour. Le docteur ne lui avait plus, depuis sa visite, donné signe de vie. Et elle n'osait pas demander à André ce que le savant lui avait ordonné. D'ailleurs, rien dans les actes ou dans les paroles du peintre ne pouvait, depuis quelque temps, lui faire craindre une nouvelle crise. Il était pris d'une sorte de frénésie de travail, achevant disait-il, pour le Salon un vaste paysage. Non dans l'espoir d'une grande médaille ou d'une décoration quelconque, peu lui importait. Il travaillait pour lui-même c'était sa joie.

Et, par une coquetterie toute nouvelle chez lui, qui montrait volontiers ses projets, ses esquisses à sa femme, la consultait sur l'effet cherché, il tenait à garder secrète cette toile qu'il regardait comme décisive. Il répondait à Cécile: "Quand ce sera fini!... C'est mon chef-d'œuvre, laisse-moi chercher jusqu'au dernier moment à en faire un chef-d'œuvre!"

C'était à ce "chef-d'œuvre" rêvé de tous les artistes qui si souvent tombent brisés du haut de leur rêve, que travaillait André dans son atelier, tandis que Cécile regardait le gris attristé de ce ciel de janvier, la lèpre blanche de ces toits, la neige accrochée aux angles des balcons voisins, aux arêtes des fenêtres. Elle laissait sa pensée errer, errer très loin, se perdre dans cette tristesse des ciels sans espoir...

Le bruit de la porte ouverte derrière elle lui fit retourner la tête.

C'était Aurèle, le valet de chambre d'André. Il tendait à Cécile une carte sur un plateau.

—Madame, c'est un Monsieur qui a dit qu'il désirait parler non pas à Monsieur, mais à Madame.

Cécile prit la carte: "*Pétrus Hardy.*" Elle connaissait bien le peintre. Elle admirait ses portraits. Elle savait qu'il aimait André. Et c'était à elle qu'il voulait parler. De quoi s'agissait-il? Son instinct ne la trompait pas. Il y avait quelque menace dans l'air et il s'agissait d'André.

—Faites entrer M. Hardy au salon.

Elle jeta instinctivement un dernier regard à ce parc enseveli sous la neige et, entendant la porte du salon qui s'ouvrait devant Pétrus Hardy, elle entra, salua le peintre qui semblait un peu embarrassé, et lui fit signe de s'asseoir.

Il remercia, prit un fauteuil et regardant autour de lui comme craignant une visi e soudaine:

—M. Fortis n'est pas ici, Madame? demanda-t-il.

—Il est dans son atelier.

—Sûrement? Il ne peut nous entendre?

—Non, Monsieur, dit Cécile effrayée. Mais il peut tout naturellement descendre...

—Je vais vous dire très vivement ce dont il s'agit. Vous me pardonnerez, j'espère. Ma démarche est singulière, elle est même pénible... pour moi... pour vous... Mais il s'agit d'un grand artiste, de sa gloire, de son nom... Vous m'excuserez...

—Oui, oui, certes, dit Cécile devenant nerveuse. Mais qu'y a-t-il, Monsieur? qu'y a-t-il?

—Madame, nous procédons, comme vous le savez, sans doute, à l'aménagement du Salon du Cercle. Notre vernissage sera particulièrement couru cette année. Nous avons des œuvres de maîtres qui n'envoient rien aux Champs-Elysées, et nous avions demandé à André Fortis de nous envoyer une série de ses dernières études de Venise—ses chefs-d'œuvre. Revoir, par ses toiles, le Campanile écroulé, c'était une joie et une consolation.

—Eh bien! dit Cécile.

—Eh bien! Madame, ce que nous envoie votre mari ce n'est pas une série d'impressions vénitiennes, c'est un tableau qui nous a tous profondément stupéfaits.

Dans une vision rapide, le souvenir de l'étrange toile perçue, un jour, sur le chevalet d'André revint à la mémoire de Cécile—la terrible apparition du Veau d'or roulant son char sur les corps écrasés.

—Quel tableau? demanda-t-elle.

—Mon Dieu, Madame, pour tout autre artiste que pour Fortis, cette toile pourrait passer pour une gageure, un de ces coups de pistolet qu'on tire au Salon pour ameuter les passants. Pour Fortis, si nous exposions cette toile, on croirait à une recherche de tapage ou de scandale.

—Mais encore?

—Figurez-vous, Madame, une automobile lancée en pleine nuit sur une foule.

Deux gros yeux phosphorescents, une machine formidable et, sous la roue caoutchoutée, une véritable bouillie humaine. Des femmes, des enfants broyés. Du sang, des cervelles. Le plus horrible des spectacles. Et sous ce tableau, en lettres rouges, sur le cadre, ces mots: *Modern High Life*. Il y a là du talent naturellement, beaucoup de talent mais,—comment dirai-je?—un talent qui semble le résultat d'une hallucination. Turner avait de ces visions à la fin de sa vie et vous savez qu'à ce moment-là, Turner... Je vous demande pardon...

Pétrus Hardy s'arrêta, regardant Mme Fortis dont le visage exprimait une douleur poignante. Puis, ses doigts gantés lustrant machinalement le chapeau qu'il tenait sur ces genoux:

—Nous sommes très embarrassés, vous comprenez. La Commission refuse d'exposer une toile qui semble une sorte de protestation voulue contre beaucoup de nos collègues du Cercle, membres de l'Automobile-Club—*Modern High Life*, le titre l'indique,—et qui, d'ailleurs, comme exécution, est tapageuse, sinistre, avec ses plaies ses membres rompus, ses flaques de sang... Et avant de faire part à M. Fortis d'un refus qui le désobligera, j'ai pensé, Madame, à m'adresser officieusement à celle qui est tout particulièrement intéressée aux succès, à la gloire d'un maître que nous aimons tous.

Ce qui serait désagréable, formulé par un Comité, deviendra tout simple si l'arrêt, traduit par vous, devient un avis cordial, un de ces conseils que les femmes savent nous donner mieux que personne quand nous sommes inquiets, quand nous doutons de nous-même, ce qui nous arrive à tous...

Cécile était persuadée que Pétrus Hardy et le Comité devaient avoir raison. Elle se rappelait trop l'impression pénible qu'elle avait ressentie devant cette autre toile disparue de l'atelier depuis. Mais elle ne pouvait donner à André le conseil dont parlait Pétrus Hardy puisqu'elle ne connaissait pas le tableau.

—Je ne pourrais en dire que ce que vous m'en dites vous-même.

—Comment, Madame, M. Fortis ne vous a pas montré?...

—Mon mari a craint sans doute que mon impression devançât la vôtre, et puis, vous savez, il ne prend pas mon avis sur toutes ses peintures, dit-elle bien vite pour expliquer son ignorance d'une telle œuvre, empêcher que ce visiteur soupçonnât que deux êtres distincts étaient comme incarnés dans un même corps, deux peintres différents de tendances presque hostiles, enfermés dans la même enveloppe.

Vous pourriez voir le tableau au Cercle... Voulez-vous nous faire l'honneur de venir aujourd'hui même?

—Oui, Monsieur, j'irai. Mais je me fie à vous. Je sais que mon mari est comme hanté de certaines préoccupations d'art social... Je vous remercie de m'avoir donné votre opinion, votre conseil d'ami...

—Et d'admirateur. Mais pas un mot de ma démarche à M. Fortis, je vous en prie. Il pourrait croire à quelque accès de jalousie de ma part et je ne suis jaloux que de sa gloire!

Cécile n'avait qu'une pensée, aller au Cercle et juger de la vérité des inquiétudes de Pétrus Hardy. Le tableau, de dimensions inusitées pour une exposition de cercle, était retourné contre la muraille, parmi d'autres toiles non accrochées encore Pétrus, qui attendait Mme Fortis, donna l'ordre qu'on le retournât et devant l'horreur du spectacle, Cécile poussa un cri.

C'était la sinistre vision du *Veau d'Or*, mais exagérée encore et exaspérée, une de ces apparitions à la Chifflart—plus apocalyptique encore—où un appétit de l'horreur, une accumulation de détails macabres donnaient l'impression d'une hallucination de meurtre. L'automobile géante, sorte de dragon de feu, toute rouge, rouge de sang, dardait d'énormes prunelles rondes sur des cadavres entassés et les majuscules tracées, en vermillon, sur le cadre, *Modern High Life*, ajoutaient une féroce ironie à cette vision d'épouvante.

—Vous savez, dit Pétrus à Mme Fortis qui restait immobile, hypnotisée de terreur devant la toile de son mari, comment Dick, le caricaturiste, a baptisé la toile—qu'il a aperçue, par malheur? *L'Apothéose de l'Ecrabouillement!*

Et Cécile, éperdue de répondre:

—Vous avez raison, Monsieur. Il ne faut pas que ce tableau arrive sous les yeux du public. Gardez-le, cachez-le. Je ne sais comment j'obtiendrai de mon mari qu'il le détruise! Mais c'est un rêve de malade. Je ne veux pas, je ne veux pas voir cela! Je ne veux pas!

Elle se détournait de l'horrible vision. Elle avait hâte de sortir de cette pièce du rez-de-chaussée où l'on avait comme exilé l'immense cadre. Elle dirait tout à André; et, quittant le Cercle où restait ce *Modern High Life*, elle se demandait, revenant à l'hôtel de la rue Murillo, qui elle allait trouver chez elle, devant elle, l'homme qu'elle aimait ou l'homme qu'elle redoutait, l'auteur de tant de paysages imprégnés de l'âme des choses ou l'auteur de cette vision répugnante qui semblait une fantasmagorie de Callot vue par une lucarne de la Morgue? André ou celui qui prenait le nom d'André? *Lui* ou l'Autre?

Et c'était André qui l'accueillait au seuil du logis, André souriant, aimable, lui demandant:

—D'où viens-tu? Pourquoi étais-tu sortie? Moi j'ai fait un tour dans le parc... J'avais beaucoup travaillé... Un mal de tête...

Elle chercha d'abord à mentir. Elle venait de chez ses parents.

—Ah! Comment va ton père?

—Bien.

—Et ta mère?

—Aussi.

—Nous ne les voyons pas souvent.

—C'est la vie. Les jeunes avec les jeunes. Et puis mon père craint toujours de te déranger. Soldat, il respecte la consigne: tu t'enfermes...

Elle parlait pour parler, donnant ou cherchant la raison de sa sortie, mais elle ne savait pas mentir. Elle voyait que celui qui l'écoutait, l'interrogeait était vraiment le mari conscient, le grand artiste dont elle portait le nom.

Elle ne voulut pas attendre et, dût-il en souffrir, elle lui dirait tout. Et elle osa. Oui, il y avait là-bas, au Cercle, une toile signée *André Fortis* qui, exposée, ferait scandale.

—Une toile de moi? Je n'ai rien envoyé! Rien! Qu'est-ce que cette toile?

Aux premiers mots de la description que prononça Cécile, un cri de douleur désespéré s'échappa de la gorge du peintre.

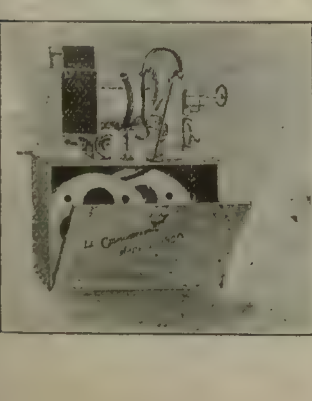
—L'automobile: Le monstre de fer! Je sais! J'ai vu!

Et il revoyait, en effet, la toile saignante, la toile rouge qu'il avait hésité à détruire, l'épouvante réalisée par le pinceau de l'Autre!

—Ah! c'est à devenir fou! dit-il avec colère.

Partout, toujours, inévitablement, comme une ombre se détachant de lui-même, il le retrouvait donc cet inconnu, cet être partageant sa vie ou plutôt lui imposant sa vie—le contraignant à contresigner des actes qu'il ignorait des œuvres qu'il détestait—ce "double" portant le même nom que lui, logé en lui,—cet Autre détestable et détesté dont il était comme le prisonnier et dont voilà qu'il devenait le complice?

—Responsable de ses insultes, responsable de ses œuvres—et se dire que cet être pourtant fait de chair et d'os—comment donc, ma pauvre Cécile, fait de ma chair et de mes os est non pas impalpable mais insaisissable, qu'il existe, puisqu'il agit, produit, puisque c'est moi—et que si pour m'en débarrasser, je lui logeais une balle dans la tête c'est moi qui, en le tuant,—me tuerais? Non, mais c'est absurde, c'est idiot, c'est insensé, c'est incroyable... Et c'est vrai! Ce bras est à lui, cette main,



VUES ANIMÉES ET PROJECTIONS CHEZ VOUS PAR LE "COSMOGRAPHE"

(Cinématographe et lanterne magique ne pesant que 30 livres)

S'adaptant à tous les circuits électriques et donnant une image de 2 à 15 pieds de diamètre.

Séances de projection et de cinéma DONNÉES partout pour fêtes, réunions. Location et échange de pellicules et de verres à projection. Collection de 6000 vues pour lanterne et illustration de volumes. Photographie en tous genres.

Tél. Est 6272. **EDGAR GARIEPY, 704, rue S.-Denis, Montréal**

la mienne, est à lui! Ce cerveau, je le partage avec lui! Oui, j'ai sous ce crâne comme un demi-cerveau dont la moitié est à un autre!... Ah! c'en est assez, vois-tu! Vrai, c'en est trop! Et que je te demande encore une fois pardon d'avoir associé ta vie à celle de ce quasi-dément. Pardon, pardon! Pardon!

Elle l'avait entendu, souvent, ce mot, ce cri du désespéré. Et elle pardonnait sans effort, puisqu'elle aimait, son amour même pour le malheureux grandissant dans sa pitié.

Elle le calma. Elle lui prouva que cette manifestation nouvelle de ce dédoublement de sa personnalité n'entamait ni sa réputation ni même sa santé. Comment ce tableau avait-il été envoyé au Cercle? André sans doute l'avait fait expédier en se trouvant "en l'état second". Il ne se rappelait que vaguement l'*aura* d'une dernière crise, qui sans doute avait fort peu duré. Des éblouissements, une constriction autour du crâne, et assurément il avait perdu le sentiment de son *moi*. Pendant combien de temps? Il l'ignorait. Assez longtemps du moins pour avoir pu convoquer des commissionnaires quelconques et envoyer la toile au Président de la Commission Artistique du Cercle. Aurèle, le domestique, se rappelait parfaitement avoir vu des gens emporter dans une tapissière un grand cadre que surveillait *Monsieur*. Monsieur avait même l'air très inquiet. Il répétait à ces hommes:

—Prenez garde au cadre! Le cadre est aussi important que le tableau à cause de l'inscription!

De tout cela André n'avait aucun souvenir. Au lieu de ces flaques de sang peintes sur une toile apocalyptique il eût réellement, de ses doigts devenus meurtriers, versé du sang humain qu'il n'en eût pas été plus responsable.

—Je ne peux plus, je ne peux plus vivre ainsi! Que le docteur Klipper me condamne à l'exil, à la claustration, à la solitude, au silence, à tout ce qui soulage ou guérit les fous, je me soumets d'avance à ses ordres—mais c'est trop de visions et d'épouvantes, c'est trop. Ce n'est plus vivre, j'aime mieux mourir!

Doucement Cécile répondit:

—Nous verrons le docteur Jean Klipper.

IX

TUER L'AUTRE

Vous aimez mieux mourir? Je comprends cela si vous deviez continuer à subir la loi d'autrui!...

C'était le docteur Klipper qui, dans son cabinet de la place de Valois répondait, froidement, imperturbable, à Fortis qui lui racontait sa dernière épreuve et lui répétait ce qu'il avait dit à Cécile. Mme Fortis avait accompagné son mari chez le docteur et elle était assise près de la fenêtre, regardant la petite aveugle au bon sourire qui se tenait debout près du fauteuil du savant, le coude appuyé au dossier et évoquant l'idée de quelque ange gardien.

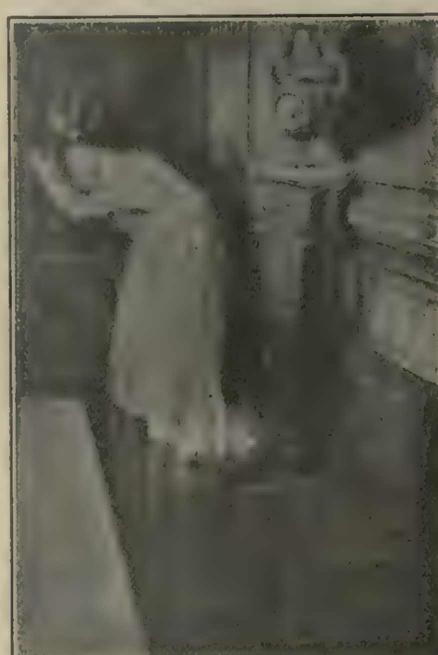
—Vous ne pouvez plus vivre en compagnie de l'Autre, exposé à la tyrannie de l'Autre? C'est tout naturel... très naturel. Eh bien! voilà, fit le petit homme maigre en dardant ses yeux de feu sur André, il faudrait en finir avec l'Autre... Il faudrait le tuer!

—Le tuer?

—Tout simplement.

—Je ne comprends pas, dit Fortis.

—C'est pourtant limpide. Vous êtes, vous le connaissez vous-même, hanté par un être singulier qui, comme un hôte inattendu, prend possession de votre propre personne quand vous vous en doutez le moins? Eh bien! Expulsez-le! Et comme la forme la plus nette de l'expulsion, c'est la mort, tuez-le!



Cécile frappait à la porte de l'atelier.

—J'ai souvent pensé à mourir, répondit Fortis avec une expression de douleur qui donna le frisson à Cécile.

Le petit homme s'agitait dans son fauteuil et secouait ses longs cheveux blancs.

—Je ne vous parle pas de vous, dit-il avec brusquerie, je vous parle de celui que vous appelez l'Autre et qui a un nom...

—Un nom?

—Oui, regardez-moi... L'être qui a partagé jusqu'ici votre existence et qui l'a comme empoisonnée ne s'appelle pas André Fortis il s'appelle André David.

Fortis balbutia:

—Andre David!

Et, impératif, comme la statue même de la volonté, le petit homme étrange interrogeant:

—David, écoutez-moi bien, David, et répondez-moi. Da-vid (il appuyait sur chaque syllabe), André, est-ce bien un de vos prénoms?

—Oui, dit André, André-Pierre-David.

—Eh bien! il a pris un de vos petits noms comme il a pris votre nom même—et cet André David, le jour où il disparaîtrait, rendrait toute liberté à André-David Fortis, au vrai Fortis, qui est vous. M'entendez-vous bien?

—Oui, docteur, oui, mais s'il vit toujours? S'il vit?

—Eh bien! nous lui donnerons son congé une fois pour toutes. Et si vous sentez une fois encore—écoutez-moi bien, n'oubliez pas un mot de ce que je vais vous dire—si vous sentez par un avertissement quelconque que cet homme, l'Intrus, l'Hôte, l'Ennemi, menace de reprendre possession de votre être, au moment où vous sentirez le souffle seul de sa présence ou l'éraflure de sa griffe, au premier symptôme—prenez le premier papier venu, et, d'un bout de plume ou de crayon, tracez ces simples mots: "*Il est là*!" puis envoyez-moi cet avis par Madame...

Il s'était tourné vers Cécile qui écoutait, toute glacée, comme si ces mots dictés eussent marqué quelque arrêt funèbre.

—Vous n'oublierez rien?—*Il est là*!—Et veillez! C'est toute mon ordonnance! Maintenant, allez, venez, brûlez ou ne brûlez pas les œuvres qu'André David veut exposer sous votre nom, peu importe. L'important est de savoir s'il reviendra ou s'il ne reviendra pas. Vous êtes à l'affût. Vous seul pouvez m'avertir de sa présence possible. Quand vous m'aurez dit: *Il est là*, j'agirai.

—Mais, docteur...

Une dernière fois, Jean Klipper darda son regard, brûlant comme un rayon, sur les yeux d'André.

André, dompté, dominé, hypnotisé, sortit du logis, comme pétri par la volonté du maître, et Cécile, en montant dans le coupé qui attendait rue de Valois, était tout étonnée de retrouver un peu de vie parisienne,—des passants, des femmes élégantes,—après avoir passé une heure auprès d'une sorte de mage, d'un sorcier d'un autre temps.

X

L'AGONIE D'ANDRÉ DAVID

La vie reprenait pour André et Cécile, la vie habituelle, la vie banale, la vie heureuse...

Il faisait beau dans le logis de l'avenue Murillo, beau dans le cœur de ces "mariés d'amour", beau dans le parc endormi sous leurs regards. Cécile, parfois, doucement, encore un peu inquiète, montait vers l'atelier où se cloîtrait André, écoutait si quelque bruit ne pouvait lui donner une inquiétude. Non, André travaillait, paisible. Parfois même il chantait, échappé tout à fait à ses angoisses.

Alors elle frappait à la porte:

—C'est moi.

—Entre.

Elle regardait l'œuvre commencée. Des levers de soleil sur la lagune, des crépuscules sous les arbres de Fontainebleau, des visions de poète et de peintre.

—Es-tu contente de moi? Je crois que *ça y est bien*, disait-il, en montrant ses toiles.

Tout le talent d'André Fortis éclatait dans ces pages de maître.



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
162 RUE ST-DENIS

Il semblait que pour toujours il fût redevenu lui-même, délivré de la terreur d'autrefois.

Le seul fait pour le docteur Klipper d'avoir personnifié, incarné en un être déterminé l'espèce de fantôme qui harcelait André, donnait au peintre la sensation même de l'affranchissement.

Ce n'était plus l'*Autre*—c'est-à-dire un autre moi—c'était un individu, vivant et agissant, qui le persécutait et se substituait à lui. Non plus une sorte d'ombre anonyme, mais un ennemi, ayant en quelque sorte un état civil, un inconnu que Klipper avait baptisé de son vrai nom: *André David*.

Et par une suggestion, chaque jour plus puissante, cet André David avait pris corps pour André Fortis et lui faisait l'effet non pas d'un hôte incommode, mais d'un contemporain quelconque vivant loin de lui, d'une vie propre, ne se confondant pas avec la sienne. Une sorte de fâcheux qu'on avait chassé et qui se tirait d'affaire on ne sait où.

L'important était qu'il ne reparût jamais et depuis que le vieil Alsacien avait, de par sa volonté, donné, imposé plutôt à son malade cette explication, acceptée par André comme parole définitive, le peintre se sentait étrangement soulagé, certain que si cet André David reparaissait dans son existence, Jean Klipper aurait des armes pour le châtier.

Quelles armes? C'était le secret du docteur. Fortis n'analysait pas, ne cherchait pas. Il croyait. D'ailleurs avait-il même songé aux recommandations de Klipper puisque cet André David avait définitivement disparu?

Il n'avait pas disparu. L'éblouissement précurseur, l'éclair inattendu avant l'orage cérébral, passa devant les yeux d'André, un soir, pendant le repas, sous la lampe, et Cécile vit tout à coup son mari devenir très pâle.

—Qu'est-ce que tu as?

—Rien... Ou plutôt si, dit André, encore conscient de son *moi*, si, "j'ai quelque chose". Un avertissement... C'est *lui*!

—Lui?

Elle était effarée, les yeux d'André regardant quelque objet qu'elle ne voyait pas.

—Je t'aperçois comme enveloppée de lumière, je ne vois plus ta tête qu'à demi, dans une auréole... C'est l'*Autre*... l'avertissement... Il vient... Tu te rappelles ce qu'a dit Klipper?...

La voix d'André était déjà changée. Elle se faisait sourde, étranglée, comme si quelque main invisible eût serré le jeune homme à la gorge.

—Ecrire à Klipper, écrire, écrire, dit-il d'un ton bref.

Cécile, levée de sa chaise déjà, courait vers sa chambre et revenait bien vite, tendant à André un crayon et un bloc-notes. Sur le premier feuillet volant, il traça, d'un mouvement saccadé, l'appel convenu, dicté par Klipper:

—*Il est là!*

Puis, riant d'un rire sec, il ajouta sa signature: *André Fortis*, disant à Cécile, terrifiée:

—Usons de mon nom pendant que je suis encore moi!

Il fallait prévenir le vieux docteur. Elle recommanda à Aurèle de veiller sur Monsieur, de le suivre s'il sortait, et elle courut au logis de la place de Valois.

—Je vous attendais, dit Klipper. Une crise plus ou moins rapprochée était inévitable. J'ai fait mon plan de bataille. Nous aurons raison du malin, comme on disait aux vieux temps!

Son plan était simple. Il s'agissait de supprimer ce Double qui hantait André Fortis.

Il avait cru d'abord que la suggestion seule suffirait à délivrer André de sa souffrance. Mais la certitude d'être soumis à tant de misères était si profondément ancrée dans le cerveau du peintre qu'il était impossible peut-être de l'en arracher par la volonté.

Klipper avait trouvé un autre moyen. Il supprimerait la vie normale d'André Fortis pour lui donner la sensation de toute servitude de terreur. Il enfoncerait dans l'esprit du malade cette conviction qu'il était délivré, pour jamais délivré, de son spectre.

Et Cécile pourrait être heureuse. Elle ne connaîtrait plus l'horreur de l'inconnu.

Ce qu'il avait dicté impérativement à Fortis, naguère, il le répétait à Cécile, avec le calme de la certitude.

—Nous aurons raison de ce spectre.

—Ah! docteur, comme je vous bénirais!

XI

EXPERIENCES

Le peintre s'enfermait dans son atelier, y vivait dans l'acharnement d'une œuvre à faire, sonnait Aurèle, prenait là ses repas, ne sortait point, semblait en proie à une furie de travail qui inquiétait Cécile.

Elle allait presque continuellement consulter Klipper qu'elle trouvait auprès de



L'expression de ce visage, elle la reconnaissait: c'était le masque, c'était l'autre.

Marthe, toujours fidèle, ange gardien dont l'âme devinait, veillait.

—Je suis effrayée, disait-elle. Cette fièvre de labeur me fait peur. S'il allait tomber malade!

Sur le maigre visage du petit homme un sourire bizarre paraissait alors:

—Qui sait? répondit Klipper. Ce serait peut-être excellent!

—Les malades, disait-il, on les guérit, les malades. D'une fièvre typhoïde, il sortirait peut-être délivré!

—Ne craignez rien, Madame. Votre mari trouve, dans sa surexcitation même, la force de résister à une telle épreuve et tandis qu'André David—puisque nous l'avons appelé ainsi—travaille, André Fortis se repose. Vous m'avertirez quand celui-ci aura repris sa personnalité. Alors j'interviendrai!

—Et que ferez-vous docteur?

—La moindre des choses. Vous verrez!

André redescendit, un matin, de son atelier—où, condamné à sa personnalité seconde, il avait vécu, couché, depuis des jours—en reprenant au point même où il l'avait laissée, sa vie ordinaire. Il semblait que rien n'eût interrompu son existence normale. Au déjeuner, la conversation avec Cécile paraissait la suite même des propos interrompus par la crise. André s'informait de la santé du général et de Mme de Jandrieu,—ils étaient à Pau, y passant l'hiver;—il parlait de ses paysages du prochain Salon, des nouvelles parisiennes, d'une pièce jouée la veille, et dont il venait de lire le compte rendu.

—Nous irons la voir, cette pièce d'Hervieu! J'aime son talent!

—Je serais tout à fait heureux, disait-il, si nous étions au printemps. J'ai des appétits de sous-bois peints d'après nature en avril.

Il regardait à travers la fenêtre le parc Monceau mouillé, sous le ciel gris de février avec la neige fondue et le blanc monument de Gounod, attristé, là-bas...

—En avril nous irons à Ville-d'Avray et j'évoquerai, si je puis, le bon *papa* Corot au bord de l'étang!

Cécile, maintenant, se rappelait la recommandation de Klipper. Dès que Fortis aurait repris sa personnalité, il fallait avertir le docteur et le docteur agirait. André se retrouvait dans son état normal. L'heure était donc venue de tenter cette expérience dont le savant Alsacien avait parlé sans l'expliquer et qui devait assurer la guérison...

—Il l'a dit, Jean Klipper! Il l'a affirmé!

Elle se rappelait ses paroles formelles: "J'ai fait mon plan de bataille."

Elle alla droit place de Valois, disant à Klipper que le peintre ne se souvenait même plus d'avoir subi une nouvelle attaque; si le docteur voulait, il pouvait le guérir à présent.

—Allons voir votre mari, dit-il.

XII

LE SALUT

La voiture de Cécile attendait dans la rue de Valois. Elle transporta rapidement le docteur rue Murillo, et André fut un peu étonné, non pas ennuyé, de voir arriver chez lui Jean Klipper.

Klipper, en entrant dans l'atelier d'André—c'était là que Cécile amenait le docteur—alla droit au but et, prenant dans sa longue redingote un vieux portefeuille usé, il en tira un bout de papier qu'il présenta à Fortis comme un créancier déplierait un billet à ordre.

—Reconnaissez-vous cela?

André prit le papier. C'était de son écriture. Trois mots: *Il est là!*

Cécile fut émue en le voyant pâlir légèrement.

—Oui, dit-il, c'est moi qui vous ai appelé!

—Eh bien! fit Klipper.

André ne semblait pas comprendre ce qu'on voulait de lui.

Le docteur interrogeait, cherchait à éveiller le souvenir d'André sur quelqu'une de ses pensées et de ses actes durant *l'état second;* André, encore une fois ne se rappelait rien.

—Vous avez pourtant vécu une nouvelle phase de cette existence qui se superpose à la vôtre, dit Jean Klipper. Et André David a repris possession de ce corps que vous partagez avec lui!

—Cette fois, dit lentement Klipper, il faut en finir.

—Avec joie, oh! avec joie! s'écria André.

Les yeux ardents, magnétiquement impératifs, de Klipper—les yeux profonds se fixèrent sur ceux d'André Fortis en les enveloppant de lumière.

—Un chirurgien aurait une opération à vous faire, dit-il, de sa voix dont l'accent alsacien soulignait le ton impérieux, vous vous laisseriez bien endormir? Oui, s'il s'agissait de l'appendicite, qui est à la mode, ou de quelque tumeur... Vous livreriez bien votre corps au chirurgien?

—Oui, dit André en regardant Cécile qui, debout devant lui, essayait de sourire, ou plutôt souriait, avec des envies de défaillir.

—Eh bien! reprit Klipper, je suis un chirurgien d'une autre sorte. Cette personnalité qui est à vous et qu'un autre vous dérobe, à de certaines heures, je veux la supprimer un moment pour l'affirmer et la consolider à tout jamais. Je veux chasser le voleur de votre âme, ce larron de votre raison, l'autre André. André David!

—L'*Autre*! répéta encore une fois Fortis.

Puis délibérément:

—Que faut-il faire?

—Subir une opération comme une autre. Vous fier à moi!

—Mais je me confie à vous, docteur!

—Corps et âme?

—Corps et âme. Oui, faites de moi ce qui vous plaira, pourvu que ce spectre ne me torture plus, tout ce qui vous semblera nécessaire, fût-ce périlleux, tout.

Cécile gardait, immobile, son mutisme tragique. Il lui semblait que ces deux hommes agitaient là pour l'un d'entre eux une question de vie ou de mort.

—Avez-vous besoin de travailler, ces jours-ci? demanda Klipper.

—Je voulais commencer mon *Salon*, mais peu importe...,

—Vous y reviendrez plus tard avec plus de joie. Je vous demande, j'exige de vous l'abandon de quelques jours de vie...

Il précisa, voyant que le regard d'André interrogeait:

—Cette crise, indépendante de votre volonté,—l'interruption de votre vie normale—je la provoquerai moi-même... Et, la crise passée, il n'y aura plus d'André David—l'autre sera supprimé, chassé pour toujours. Pour toujours, je vous le jure.

—Faites, dit André Fortis.

Le docteur Klipper indiqua au peintre un grand fauteuil de cuir au dossier élevé, près de la baie de l'atelier.

—Asseyez-vous là!...

André obéit.

Le savant appuya sa main maigre sur la poitrine de Fortis.

—Pas de palpitations!

Il prit le poignet gauche du peintre, y posa son pouce.

—Le pouls régulier. Vous êtes brave!

—Pourquoi ne serais-je pas brave? Vous êtes là!

—Pas de maladie de cœur! Allons dit Klipper.

Il avait tiré de sa poche un flacon bouché à l'émeri qu'il tint un moment dans ses doigts maigres et dont il versa sur son mouchoir quelques gouttes qu'il porta aux narines d'André.

—Du chloroforme, dit-il. Rien de plus simple.

Il maintenait le mouchoir avec force, contraignant le peintre à respirer les évaporations, et en même temps, interrogeant le pouls du jeune homme, le pouce sur l'artère.

Les yeux d'André, d'abord ouverts et comme braqués avec curiosité sur le docteur se fermaient peu à peu; l'anesthésique faisait son œuvre et la belle tête pâle du patient s'appuyait au dossier du fauteuil, les lèvres, relevant la moustache noire d'une sorte de sourire extasié tandis que le corps, allongé, alangui, prenait une attitude d'abandon, immobilisé peu à peu comme dans le sommeil ou dans la mort.

Jean Klipper se penchait maintenant sur la poitrine d'André, écoutant le cœur battre, les doigts toujours appliqués au poignet.

André, les yeux clos, ne semblait plus respirer.

—Mon Dieu, docteur, dit Cécile, vous êtes bien certain... il n'y a aucun péril?

—Aucun, Madame, l'inhalation a été prompte, le voilà anesthésié.

—Est-ce qu'il entend?

—Non. Il rêve peut-être. S'il rêve, tant mieux, j'avais songé à lui donner du haschich mais on n'est pas maître des visions folles du *Madjoum*, la pâte verte. Avec le chloroforme ou l'éther, c'est le sommeil. Nous sommes maîtres du réveil.

—Maintenant, ajouta le petit homme, il faut le porter sur son lit.

Cécile pressa un bouton électrique.

—Faites ce que le docteur vous commandera, dit-elle à Aurèle.

Klipper demanda qu'on dévêtit André. La sensation qu'il éprouverait en se réveillant couché, la tête sur l'oreiller, serait plus vive.

Le valet de chambre, aidé du portier, descendit jusqu'à l'appartement André endormi. Cécile les suivait le cœur angoissé

MESDAMES, pourquoi n'essayez-vous pas une Célèbre Crème pour le teint, laquelle n'est pas un fard mais une préparation pour tonifier et embellir le teint.

Vous en serez convaincues, après une semaine de traitement.

PRIX: $1.00 la boîte.

Mme GEORGIANA, casier Postal 35, Station N
MONTREAL.

en voyant ces deux hommes descendre l'escalier marche à marche, portant ce corps qui avait l'air d'un cadavre.

—C'est effrayant, dit-elle.

Mais l'Alsacien souriait, répétant:

—Rien, ce n'est rien!

Déshabillé, porté dans son lit, André Fortis, sous le baldaquin de tapisserie, semblait plus encore que tout à l'heure endormi du dernier sommeil.

—J'ai peur, répétait Cécile tout bas, j'ai peur.

—Mais non, rassurez-vous.

—Allez-vous donc, grand Dieu, le laisser ainsi jusqu'à demain?

—Non, non. Mais demain je renouvellerai l'expérience, et demain soir André David n'existera plus. Bon voyage!

Et pendant que la jeune femme s'approchait du lit d'André Fortis, toujours endormi:

—Rien n'est plus utile que l'anesthésie la chloroformisation, l'éthérisation, pour arracher au corps son secret moral. Des conscrits se donnent pour bossus, on les endort, leur bosse simulée disparaît. Et vous verrez, vous verrez demain.

—Demain?

—Demain j'apporterai à votre mari la preuve de sa délivrance.

Il resta au chevet d'André jusqu'à la fin de l'anesthésie, et lorsque le peintre, étonné, se retrouva couché dans son lit cherchant dans le vague de ses premières impressions confuses comment il pouvait se réveiller étendu là, une sensation singulière de vide dans le cerveau, le docteur Klipper le rassura bien vite:

—Vous n'êtes point malade, monsieur Fortis, mais vous êtes soumis jusqu'à demain à un régime très particulier, point pénible. J'ai besoin que vous dormiez, que vous dormiez longtemps. Pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous. Vous savez le proverbe: le bien vient en dormant. Il ne faut pas toujours croire aux proverbes. Mais parfois ce sont des vérités.

André l'écoutait, étonné, l'esprit un peu perdu, comme dans un rêve.

—Votre mari pourra boire et manger ce qu'il voudra jusqu'à demain, ajouta Klipper en tendant à Cécile une ordonnance qu'il venait d'écrire sur un feuillet arraché à son calepin. Mais je tiens à ce qu'il prenne toutes les deux heures un demi-verre de cette potion.

—Qui est? demanda André.

—Oh! rien de grave!... Un calmant, un assoupissant... Donc, mon cher Monsieur, je reviendrai demain! D'ici à demain, restez couché! Le repos est le meilleur des médecins!

—Couché sans être malade?

—Couché pour n'être plus malade fit le docteur en souriant. A demain!

XIII

LETTRE MORTUAIRE

Le docteur retrouva Fortis couché comme il lui avait ordonné, mais un peu impatient, las d'être resté au lit. Et, sur l'oreiller, le visage du peintre s'éclaira lorsqu'il aperçut Klipper.

—Je ne vous demande pas comment vous allez, dit le savant. Votre mine est superbe.

—Et j'ai de folles envies de sortir, de me mouvoir. Il me semble que je suis prisonnier.

—Précisément. Un prisonnier qui sera délivré aujourd'hui.

—Aujourd'hui? demanda-t-il encore, pareil à un captif qui croit entendre glisser —pour la dernière fois—le verrou de sa geôle.

—Aujourd'hui je vous donnerai la preuve qu'André David...

—L'*Autre*?...

—L'*Autre* n'est plus à craindre et ne reviendra plus. *Never, never more*, comme dit Poe, mais cette fois le refrain est consolant.

Il avait tiré de sa poche le flacon dont il s'était déjà servi la veille, et, demandant à Cécile un mouchoir, il imprégnait la batiste des gouttes versées, comptées une à une—puis, se penchant sur le lit, il mettait vivement sur les lèvres, sous les narines d'André, le linge imbibé de chloroforme.

Et, l'œil ardent, fixé sur le visage du jeune homme, qui, peu à peu, lentement s'assoupissait de nouveau, il lui tenait le poignet, comptait ses pulsations et comme s'il eût enfoncé un à un les mots dans l'oreille d'André:

—Vous savez? cet André, le persécuteur, l'ennemi, André David? Il est malade, très malade!... Il est perdu!

Les lèvres d'André Fortis, sous le mouchoir qui les comprimait, murmuraient de vagues mots, répétaient, mais en balbu-



UNE AIDE PRÉCIEUSE A LA BEAUTÉ

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblée, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraicheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaître comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.

EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins $1.00 le flacon au prix de

50 cts le flacon de 6 onces

Echantillon expédié sur réception de 10 sous.

COPPER & CIE, Departement R. No. 156 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

tiant, les paroles que prononçait Klipper: "malade... mal... ade... perdu...." et les yeux hagards paraissaient chercher dans la pénombre de l'alcôve on ne savait quelle image inquiétante, un fantôme.

Il lui semblait, pendant qu'il s'endormait, s'enfoncer lentement, doucement, comme en un glissement léger, dans du vide, dans de la nuit, parmi les ténèbres, que tout à coup traversèrent des sonorités étranges—entendues jadis, et qu'il reconnaissait soudain,—les voix sataniques de *Manfred*, ce *Manfred* qui, pour la première fois, avait secoué ses nerfs, fait apparaître ce fantôme, évoqué l'*Autre*.

Alors, André Fortis avait l'âpre envie de se débattre, de se redresser, de chasser le spectre, d'étendre ses bras vers lui, de tâcher de le saisir, de lui enfoncer ses ongles dans les yeux,—ces yeux inquiétants qui paraissaient regarder Fortis, étendu. Et, comme si le docteur Klipper eût deviné, par une intuition de génie, ce qui se passait sous ce crâne—déchiffré la pensée même à travers les os—le vieil Alsacien répétait, coulait dans l'oreille du peintre afin de lui laisser avant le sommeil cette sensation dernière, cette affirmation suprême:

—Tout ce que vous voyez n'est que mensonge. La vérité vraie, vous la saurez au réveil. Dormez, dormez, dormez! Le mauvais rêve est fini, foi de Klipper.

Alors le sommeil montait, montait comme une marée bienfaisante, et Fortis ressentait, à mesure que le chloroforme agissait, une sensation d'apaisement, de fraîcheur dans le trouble des confuses images hypnogagiques qui dansaient devant lui, pâles comme des larves et étincelantes comme de lumineux atomes...

Puis, sur les prunelles effrayées et qui devinrent troublés, s'abaissèrent les paupières closes et doucement, sous l'action du chloroforme, André Fortis s'endormit.

Alors, quand l'anesthésie fut complète, le petit homme agita sa tête aux longs cheveux blancs, prit dans la poche de sa redingote son portefeuille de cuir usé, et en tira un papier largement bordé de noir, une lettre de deuil qu'il déplia, lut tout bas puis montra à Cécile terrifiée.

Sur cette lettre de faire part, la malheureuse avait aperçu le nom d'André!

Elle recula effrayée et, montrant du doigt le lugubre papier, elle dit, la voix étranglée:

—Qu'est-ce cela?

—Oh! lisez! dit froidement Klipper.

La main tremblante de Cécile prit la lettre cernée de noir que lui tendait le docteur et, les yeux agrandis par l'effroi, la jeune femme épela ces mots imprimés sous une croix noire formant l'en-tête et entourant l'M de l'adresse:

M

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de:

Monsieur André David,
peintre

Décédé le 20 *janvier* 1901, *dans sa* 32e *année,*

Qui se feront, le 22 *courant, à* 1 *heure précise, en l'église de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse.*

De Profundis!

La lettre, que regardait Cécile effarée, contenait encore une liste de parents dont les noms lui importaient peu et cette indication: *Après la cérémonie, le corps sera transporté à Saint-Laurent-du-Pont, son pays.*

Et la pauvre femme tenant entre ses doigts ce papier de deuil, interrogeait du regard le savant dont les yeux brillaient maintenant d'un éclat étrange, ironiquement joyeux.

—Le voilà, le salut, dit enfin Klipper. Le persécuteur est mort! Quand votre mari aura entre les mains la preuve qu'André David est mort, il ne craindra pas l'apparition de l'*autre*! Je tue le fantôme. Plus de fantôme! Et André Fortis pourra vivre heureux!

—Alors, dit Cécile, qui ne quittait pas du regard la lettre—c'est vous...?

—Moi, qui pour matérialiser la confiance que je veux enfoncer dans le cerveau d'André Fortis, ai imaginé la mort et l'enterrement d'André David, le spectre, André David qui n'existe que dans l'imagination d'André Fortis et que je supprime! Mais le plus étonnant—et le petit homme eut dans sa face rasé un rire sardonique—le plus curieux, ce qui prouve que tout est possible et que tout arrive, c'est qu'André Fortis pourra plus tard, s'il doute, faire le voyage de Saint-Laurent-du-Pont. Il y trouvera la tombe d'un André David, et pourra lire ce nom sur la pierre comme vous le lisez sur la lettre de faire part. Je n'ai rien voulu laisser au hasard. J'ai situé cette tombe d'un mort d'abord inexistant, que lorsqu'on m'a donné le lieu même où votre mari déchiffrerait au besoin le nom de cet André David. J'ai mis en mouvement des gens que je connais aux Pompes funèbres... Bien que je ne sorte pas de ma cave, j'ai mes connaissances aussi, et les pompes funèbres et les médecins, cela a des relations, naturellement... Ils vivent les uns des autres... On a cherché, cherché... Et trouvé, dans le Dauphiné, la tombe d'un André David, peintre, oui, peintre—tout arrive, tout est possible —et qui vient de mourir... Le maire et le préfet le certifient... Et voilà... Eh! eh! les savants!... Les savants pourraient faire aussi des romanciers! Et qu'est-ce que la science, Madame? Un roman!

Cécile écoutait et se demandait si elle ne traversait pas un rêve, si cet homme n'était pas fou, qui jouait ainsi avec la vie et avec la mort, supprimant par l'anesthésie un être vivant, biffant d'un trait de plume, par une lettre fictive, un être qui n'existait pas...

Elle jetait sur Klipper des regards éperdus, et, pourtant, elle avait l'impression bien nette que le savant risquait une expérience de psychotérapie et n'outrepassait pas son droit de sauveur.

—C'est par le moral qu'on traite et qu'on guérit les psychonévroses, lui avait-il dit souvent.

L'escamotage sublime d'André David était pour le docteur un de ces moyens moraux dont il avait le droit de disposer. Mais si André, André réveillé, revenu à lui, ne croyait pas à la disparition définitive, à la mort du spectre, à la disparition de l'*autre*?

Il était là, dans son lit, immobile, plongé dans le sommeil, et Klipper attendait que le chloroforme eût fini son œuvre pour mettre sous les yeux du peintre cette preuve, l'évidence même.

Les minutes parurent à Cécile des siècles, des heures de tortures infiniment longues, jusqu'au moment où André rouvrit les yeux, sortit comme hébété du sommeil, regarda autour de lui, cherchant à comprendre...

Il allait de Klipper assis près de lui à Cécile debout à côté de son lit, interrogeant et sans comprendre; ses idées flottaient en lui, confuses.

Il dit enfin:

—Qu'est-ce qu'il y a? Que s'est-il passé?

Cécile attendait comme un arrêt la réponse du docteur.

—Oh! quelque chose de très important, dit lentement Klipper.

Un peu effrayé, André Fortis jeta comme un cri:

—Quoi donc? Quoi?...

—Quoi? Mais vous êtes un heureux mortel, mon ami! Votre ennemi, votre ombre, votre double, vous savez bien...

André regardait tour à tour sa femme et le docteur.

—Eh bien! docteur?

—Eh bien!... Mais au fait, lisez! dit Klipper en tendant à André, qui se redressa sur son lit, la lettre bordée de noir que tout à l'heure avait tenue Cécile.

Et la question du mari fut la même que celle de la femme:

—Qu'est-ce que c'est que ceci?

—Voyez.

André, à son tour, commença la lecture de la lettre. Il dit tout haut:

—*Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. André David*, peintre, décédé...

Alors, s'interrompant tout à coup, sautant hors du lit, demi-nu: "Comment? dit-il, dans un grand cri de surprise et presque de triomphe? André David? *Lui? L'Autre?*... Mort?"

—Et enterré, dit froidement Klipper.

Cécile sentait son cœur battre comme le poids de fer d'une horloge.

—Mort? répétait André Fortis.

Il continuait la lecture de la lettre, la reprenait, compulsait les dates:


UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'est d'être bien chaussé

VOUS TROUVEREZ LE PLUS BEAU CHOIX ET LA MEILLEURE QUALITÉ EN FAIT

DE BOTTINES ET SOULIERS POUR DAMES ET MESSIEURS

chez THOMAS DUSSAULT

287 Est, S.-Catherine - - - - près S.-Denis

—Nous sommes aujourd'hui le 20 février...

—20 février,—onze heures vingt du matin, dit encore Klipper, il y a un mois que l'*autre* repose sous la pierre de son village!... Et vous savez la parole fameuse: "Il n'est que les morts qui ne reviennent pas!" Parole fausse en politique, du reste, les morts reviennent et s'appellent des martyrs.

André David, peintre, décédé le 20 janvier vier 1901, *dans sa trente-deuxième année*... relisait Fortis, qui disait à Cécile:

—Mon âge! Il avait mon âge comme il avait ma figure!

—Maintenant, répondait l'Alsacien, narquois, il n'a plus rien! Vous ne le reverrez plus! Fini!... *Pft*! Fumée!

—Fumée!

—Ou pourriture. N'y pensons pas. Vous êtes libre!

André Fortis revenait, comme obsédé par ces lignes magnétiques, à la lettre encadrée de noir, et il répétait comme pour les graver dans son cerveau ces mots, ce nom:

—Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. André David....

—Mais comment, dit-il tout à coup, n'ai-je pas su qu'il y a un mois?...

Klipper répliqua, gardant toujours son expression narquoise:

—Rappelez-vous!... Ce n'est pas la première fois que je vous ai endormi! Je vous répondrai comme dans le *Légataire universel:* "C'est votre léthargie!" L'essentiel, c'est qu'*il* ne soit plus là, *lui*!

—L'autre! dit André!

Il ajouta:

—A Saint-Laurent-du-Pont! J'ai vu ce coin de terre, jadis, en allant à la Chartreuse!... C'est là qu'il dort?...

—Et n'allez ni le réveiller, ni lui enfoncer une épée dans le cœur, comme aux vampires, fit le docteur. Paix aux morts et vie aux vivants!

Il tendait ses mains maigres au jeune homme qui les serra avec une effusion ardente.

—Eh bien! dit alors le docteur en dardant sur les yeux d'André ses prunelles presque aussi brûlantes que les étincelles de son laboratoire,—me croirez-vous maintenant, vous sentirez-vous délivré?

—Oui, répondit André.

—Vous êtes vous! L'*autre* a disparu!... Allons, embrassez votre femme! Vous voilà heureux pour toujours!

—Pour toujours, oui, je le sens, ma chérie! Pour toujours!

Il s'était jeté au cou de Cécile, il la tenait dans ses bras; de sa main il lui caressait le front, il l'embrassait sur ses yeux clos, comme le soir de leurs fiançailles. Et c'était bien vraiment des fiançailles nouvelles qui recommençaient, une vie sans terreur confiante, affranchie, la vie du prisonni qui voit devant lui le ciel clair, la rou ibre, les espaces...

—Ah! q t'adore, ma Cécile!

—Mon André!

—Et vous aime aussi, docteur, de m'avoi né la force de vivre!

—Et l de le voir enterrer, *lui*! André. yonnait, devint sérieux.

—C'es dit-il, toute cette joie est faite de l d'autrui!

—Oh! gnez pas les morts, eh? fit le docteu er. Ce sont des voyageurs arrivés. avons, nous, encore du chemin Faisons-le en gens qui savent l bonheur. Ses fragments sont encore plus rares et coûtent encore plus cher que ceux du radium.

Il avait hâte de laisser seuls Cécile et André. Il avait hâte aussi de rejoindre Marthe. Puisqu'il avait la main heureuse aujourd'hui, il voulait pousser plus loin ses recherches dans le laboratoire.

—Maintenant, dit-il, je vous abandonne à votre tête-à-tête!... Soyez certain que jamais—vous entendez, jamais—l'autre ne reparaîtra! Il dort et dort bien. Vous en êtes bien persuadé?

—Absolument, répondit André, dans la certitude de la foi.

—Vous ne redoutez plus rien?

—Rien, dit encore le peintre.

Ses yeux ne quittaient pas la lettre de deuil d'où—singulière ironie!—rayonnait une impression de délivrance heureuse.

Dans un serrement de mains où elle mettait toute son âme, Cécile, la voix fervente, remerciait le docteur dont le sourire soulignait d'une sorte d'ironie cette joie, et elle lui demanda:

—Docteur, me permettez-vous de vous embrasser?

—Avec plaisir, dit l'Alsacien, en tendant ses joues maigres aux lèvres de la jeune femme.

—Vous reporterez ce baiser à votre chère Marthe—une sainte! dit Cécile.

Elle ajouta, tout bas, sans qu'André l'entendît:

—Et ici aussi, vous avez rendu un être humain à la lumière!

Le docteur Klipper mit un doigt sur sa bouche:

—J'ai tué un parasite, voilà tout, dit-il. C'est mon métier!

FIN

Dans notre prochain numéro:

"SEULE"

de HENRI ARDEL

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue S.-Hubert, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke, téléphone: Main 8037.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.

25

BON CONSEIL

—Hein? quoi? Vous n'avez pas de résidence à déclarer?

—J'suis sans domicile fixe...

—Ah! Eh bien, quand on n'a pas de domicile fixe, on reste chez soi...



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

OFFREZ-LUI VOS HOMMAGES PASCALES AVEC des FLEURS DE NOTRE POPULAIRE

Ed. Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

5-1 F.



PATRONS DE BRODERIE ET CROCHET : : : : : marque " GORCY " en français

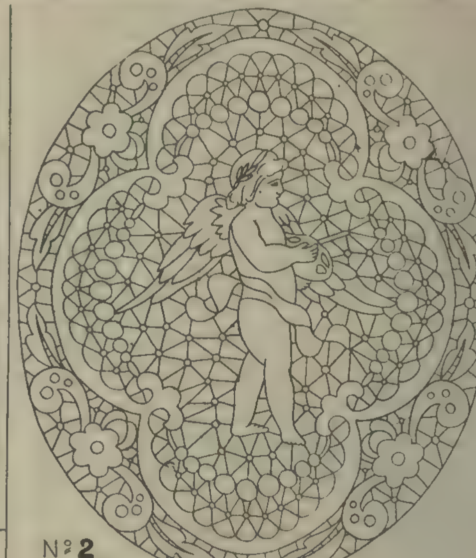


10895—Grand rideau de porte "Le jour" ce patron exécuté avec du fil No. 60 marque B. C. GORCY donne comme grandeur 50 pcs de haut sur 22 pcs de large. Il est évident que ces dimensions, peuvent varier en supprimant des motif d'encadrement ou en y les ajoutant. Le modèle doit être exécuté au crochet filet. Le patron est dessiné de manière à en rendre l'exécution très facile en carreaux noirs et blancs, suffisamment grands, pour que l'on puisse compter les mailles facilement.

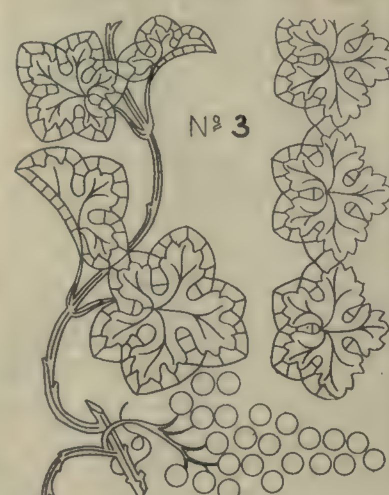
Prix de ce patron, 15 sous.

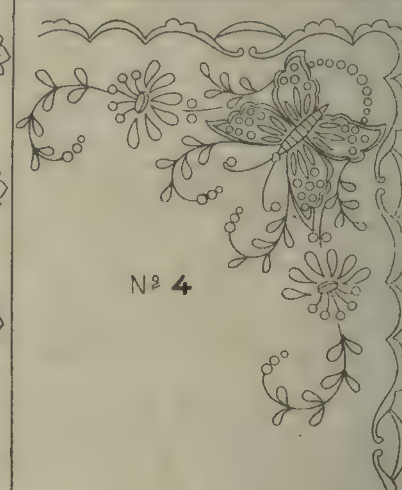
Nº 1





MARQUE
"GORCY"
Paris, Montréal





PATRONS DE BRODERIE No. 1.—Dessus de coussin a exécuter en Richelieu, Prix, 15 sous. No. 2—Grand médaillon en Richelieu pour rideau de porte d'entrée ou portique, coussin, voile de fauteuils, etc. Prix, 15 sous. No. 3.—Grappe de raisin avec feuilles de vigne à exécuter en Richelieu, pour broderie religieuse, nappe, stores, etc. Prix, 15 sous. No. 4.—Encadrement riche en broderie anglaise pour chemin de table, napperon, natte, voile de fauteuil, toilette d'oreiller, dessus de bureau, etc. Prix, 15 sous.

Pour travaux de Dames — Employer les fils et cottons, marque C. B. "GORC

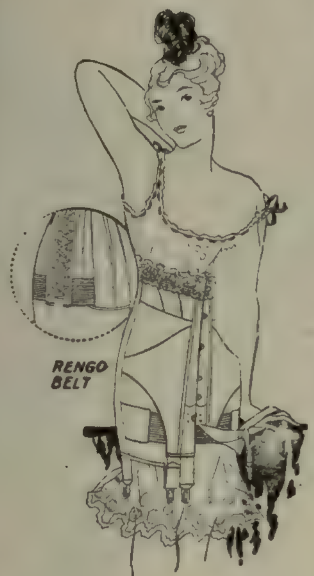
TOUS CES PATRONS DE BRODERIE ET CROCHET SONT E NTE

A LA MAISON . . . "GORCY" 386 S.-CATH
PRES DE LA RUE

MESDAMES:— **AVIS IMPORTANT** TEL ST 1465

Vous êtes cordialement invitées à venir visiter notre EXPOSITION ENTE D'OUVRAGE DE DAMES.

Les avantages qu'offre notre magasin



Nos clientes sont, pour la plupart, au courant des avantages qu'offre notre magasin par le choix immense autant que varié des différentes lignes de corsets qui s'y trouvent, par l'expérience que possèdent nos corsetières dans tout ce qui fait l'objet de notre commerce et l'accueil courtois qu'elles y reçoivent.

Les personnes qui n'ont pas encore fait la connaissance de notre magasin, y viendront pour les avantages sus-mentionnés. Elles y trouveront en tout temps de l'année plus de

200 STYLES DE CORSETS

provenant de fabriques des mieux connues.

L'on trouvera aussi à notre magasin en plus des corsets — plus de 100 styles différents en brassières, brassières-bandeaux, bandes abdominales, bretelles-épaulières, formes de buste, jarretelles, etc. et un magnifique choix de GANTS POUR DAMES.

Les prix de nos corsets, à partir d'un dollar à quinze, et de nos brassières, de 50 sous à $4.25.

C. J. Grenier & Cie

401-403 RUE STE. CATHERINE, EST — ANGLE ST. HUBERT —

Etablis en 1878.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par des paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel, New York-Bordeaux

GENIN TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.





Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J. MASSICOTTE 1920



LE PRINTEMPS

LA NATURE entière sort de sa léthargie et produira bientôt de nouvelles richesses pour le bénéfice de l'humanité. : : : : : : :

C'est le devoir de tout homme de coopérer, avec elle, par son travail et de faire provision pour les jours d'épreuves, pour l'hiver de la vie. : : :

CE DEVOIR, VOUS L'ACCOMPLIREZ FACILEMENT EN OUVRANT UN COMPTE A

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil, quelque petites que soient les économies que vous voudrez bien nous confier.

Bureau Principal et seize succursales à Montréal. *A. P. LESPÉRANCE, Gérant-Général.*

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

5-1 F.

UNE PEAU DOUCE PAR TOUS LES TEMPS :—

Lavez-vous bien avec de l'eau tiède et du savon absolument pur:—

BABY'S OWN SOAP

Rincez-vous bien et essuyez-vous soigneusement.



Les soins de la peau exigent l'emploi de Savon Baby's Own.

"Le meilleur pour Bébé, le meilleur pour vous."

En vente partout

Albert Soaps, Limited, Mfrs. Montreal



Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

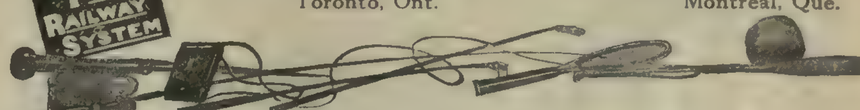
Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.

5-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

L'AIGUILLE "MARVEL"

Fait des merveilles en fait de Broderies à la main

Et c'est la seule machine sur laquelle vous pouvez compter pour faire un travail réellement intéressant, régulier et parfait.



SOYEZ EN GARDE CONTRE LES IMITATIONS

La popularité que prend cette précieuse machine a suscité quelques imitations dont le travail ne peut soutenir la comparaison avec celui de la **Marvel**.

Il n'y a pas de limite à ce que vous pouvez faire avec L'AIGUILLE "MARVEL".

Vous pouvez broder vos chapeaux, vos robes vos blouses, votre lingerie, vos sacs à main, etc. Vous pouvez faire de jolis coussins, de la lingerie de table et mille autres articles. Vous pouvez broder sur tous les tissus, soie, laine, toile, velours, peluche, etc., avec tous les fils, de la soie la plus fine à la chenille la plus pesante. Et il est impossible de mal broder.

Le prix de "MARVEL" est seulement $7.50

Elle vous est livrée avec un cerceau et un assortiment complet d'aiguilles, absolument garantie, et avec toutes les instructions en français et en anglais pour vous en servir.

Venez voir les démonstrations chez DUPUIS FRERES. Ecrivez-nous pour tous les renseignements désirés.

COMMANDES PAR LA MALLE

La "Marvel" est envoyée partout avec instructions complètes sur réception du prix, $7.50.

Nous avons obtenu l'agence exclusive pour la vente de cette machine pour toute la province de Québec.

Dupuis Frères LIMITEE

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449 Est, rue Ste-Catherine, - MONTREAL



DENT'S D GLOVES

A CHAQUE OCCASION

s'adapte une paire correcte de

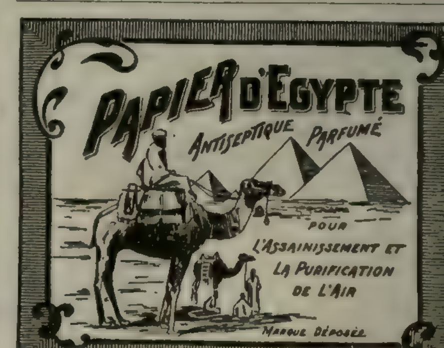
GANTS DENT'S

Bien coupés — bien faits et toujours d'excellente qualité, les Gants Dent's donnent bon service et bonne valeur.

Le bon sens comme le bon gout

EXIGE LES DENT'S

29





Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

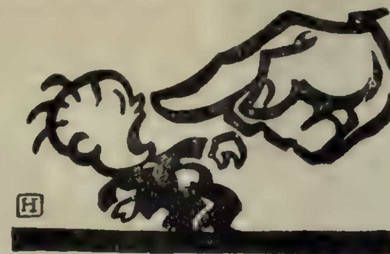
M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - MONTREAL

Tél: Main 8037

AUX PERSONNES DE 21 ANS ET PLUS.

CECI VOUS REGARDE



CECI VOUS REGARDE

La 2ème Période de la Caisse Nationale d'Economie est destinée toute spécialement aux jeunes gens et aux jeunes ménages.

UNE SEULE RAISON

Ce sont de fortes rentes viagères vers la quarantaine.

Pour illustrer cette affirmation, prenons la catégorie "K" qui donne pendant les 25 premières années de pension une moyenne de $525.00 annuellement, et les années suivantes, jusqu'à la mort, une pension nette maximum de $616.00.

Somme globale versée à la Caisse Nationale d'Economie:............ $ 2,400.00
Total de rentes nettes maximum reçues dans les premiers 25 ans:....$12,491.32

En cas de décès: remboursement intégral des contributions versées à la Caisse.

Ces chiffres vous convainquent-ils? Soyez logiques avec vous-mêmes alors et demandez votre admission à

LA CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE, 2ème Période

Telephone: Main 4577. **286 rue St-Laurent, Montréal.**

Ford THE UNIVERSAL CAR

En ces temps de vie chère nous vous présentons des automobiles qui vous donneront le maximum de confort pour un minimum de prix.



Le "Coupé Ford"

Le **"Coupé Ford"** une des plus récentes créations de la maison, utile, pratique et économique pour Messieurs les docteurs et hommes d'affaires.

Le **"Sedan Ford"** la voiture idéale pour les familles, possède en été la fraîcheur de la voiture ouverte et protège contre les intempéries de l'hiver.



Le "Sedan Ford"

Nous possédons un atelier de réparations, supérieurement outillé, où ne travaillent que des ouvriers experts:

TRAVAIL SOIGNÉ. **SYSTÈME DE PRIX FIXES.**

N'achetez pas votre automobile sans consulter notre représentant M. **Edmond Laramée,** qui se fera un plaisir de vous fournir tous les détails qui pourraient vous être utiles.

Généreux Motor Cie, Limitée

Telephone: Est 6266 - 1955 **37, Ste-Catherine Ouest, Montréal**


GERALDY, PARFUMEUR
28, Rue de Surène,
PARIS
PARFUMS DE GRAND LUXE:
"SOIR D'ETE,"
"PENSEE D'AUTOMNE"
&
"LILAS GERALDY"
PARFUMS
LOTIONS
POUDRES
"Soir d'Eté" parfum doux et pénétrant. "Pensée d'Automne" parfum vivace et chatoyant. "Lilas Geraldy" donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.
Tous les Parfums Géraldy sont persistants et tenaces.
Parfums: $2.00 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.
Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.
Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.
Bouteilles échantillons, à 25c., 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par
GOYER, PHARMACIEN
Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est
MONTREAL, Canada.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

274, RUE CLARKE. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ère Année—No 6 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 avril 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU. TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 RESIDENCE: EST 6791 — 460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

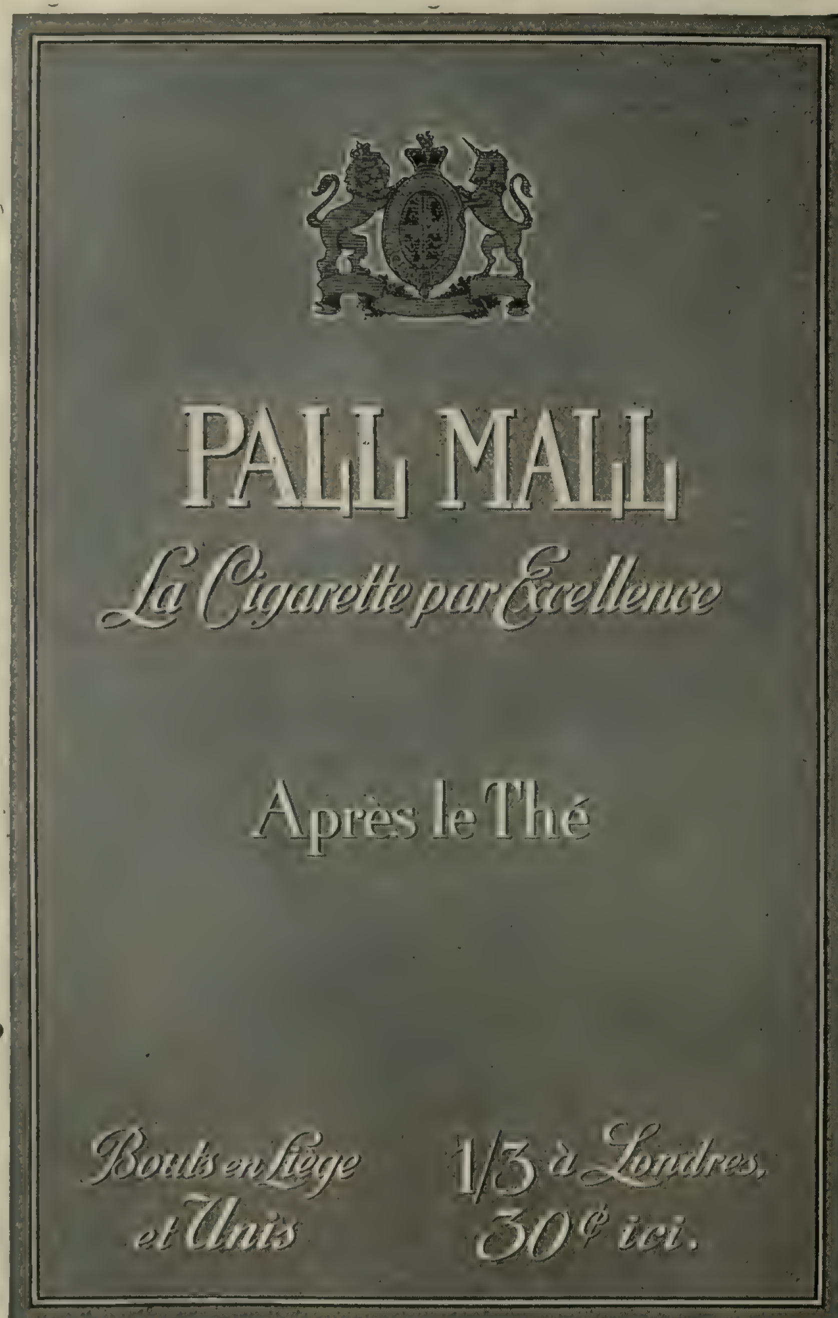
"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres,
30¢ ici.

LES DERNIÈRES SESSIONS PARLEMENTAIRES DE LAURIER

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Nos législateurs ont enfin pris possession de leur palais neuf dont l'intérieur a un aspect de dignité qui sied bien au cénacle de notre aréopage national; mais on ne peut s'empêcher de constater, non sans une poignante mélancolie, que dans le splendide décor de la Chambre des Communes, il manque la noble prestance de l'illustre homme d'Etat qui a longtemps occupé une si large place dans notre vie politique. Sir Wilfrid Laurier n'y est pas. Sa noble tête, ses blancs cheveux, sa haute taille et son impeccable maintien se seraient pourtant bien détachés sous l'arcature de la nouvelle salle.

Laurier, à l'instar de Lincoln, John-A. Macdonald, Gladstone, était l'un de ces leaders exceptionnels qui, par leur seule présence, donnent inévitablement l'impression d'être de grands personnages. Feu sir George Ross disait à T.-P. O'Connor: "Sir Wilfrid Laurier, mais c'est à lui seul toute une galerie de tableaux!" Le fait est qu'il y avait chez notre regretté compatriote, comme le savent tous ceux qui l'ont connu, un charme tout à la fois grave, pittoresque, séduisant et plein de bonhomie qui lui a valu d'être pendant trente ans le chef idolâtré d'un grand parti. C'était l'un des rares hommes publics qui ne désappointent pas l'observateur le plus sévère ou le plus préjugé. D'une parole, d'un geste, d'un regard, il accumulait les sympathies autour de sa personne. Que de politiciens prévenus contre lui il a su gagner par le puissant attrait de ses belles manières!

A la Chambre, où il m'a été donné de le voir de près durant quatre sessions, Laurier, sur le soir de sa longue carrière, éclipsait encore ses collègues par son prestige, son esprit cultivé, son extérieur élégant, sa mémoire infaillible et la plausibilité de ses discours. Là plus qu'ailleurs, il était dans son élément. Tous les mouvements de l'échiquier parlementaire lui étaient connus et il maniait ses pièces avec la perspicacité d'un champion. Toujours aux alertes sous une apparence bénévole, il ne se trompait pas sur les tendances des députés; il était familier avec les courants et contre-courants de la sphère politique comme un vieux marin qui a longtemps parcouru les mêmes eaux, en sait les écueils, y prévoit les brises et ne se laisse pas surprendre par les orages.

Il avait trop d'expérience pour arriver la séance commencée, et quand il n'assistait pas à la prière, il entrait dès qu'elle était finie, car il connaissait l'importance des affaires de routine qui précèdent l'ordre du jour. Il pointait les rapports produits par les ministres et demandait une copie de ceux qu'il pouvait utiliser. Jamais je n'ai vu un avocat examiner un dossier aussi rapidement . A l'âge de soixante-quinze ans, il prenait une liasse d'une centaine de documents, et en absorbait le contenu en quelques instants. D'un coup-d'œil il disposait des lettres routinières ou superflues. Il pouvait saisir au milieu d'une longue page le renseignement essentiel dont il avait besoin. Qu'il cherchât un nom, une date, un chiffre, il y allait tout droit, le trouvait sans effort, le casait bien dans sa mémoire et remettait les papiers avec un sourire et toujours un mot de remerciement.

Quand un discours intéressant se prononçait, Laurier s'asseyait droit sur son fauteuil et regardait dans les yeux le député qui avait la parole. Il prenait alors une expression de bienveillance mêlée de politesse qui faisait contraste avec le sans-gêne de ces législateurs à chapeau dont la spécialité est de ne jamais siéger tête nue. Il pouvait goûter une argumentation logique de la part d'un adversaire, mais son masque, généralement impénétrable, remuait légèrement quand il entendait du fanatisme. Un jour le député de Russell, M. Murphy, parlait de la population catholique du pays lorsqu'un ancien ministre lui demanda: "Quand mon honorable ami emploie le mot *catholique*, il veut dire *romain*, n'est-ce pas?" Une lueur de mépris, vite comprimée, passa sur le visage de Laurier. Ce fut une accentuation de pâleur, une ombre à peine perceptible qui montrait bien l'hostilité du grand libéral contre l'introduction du bigotisme dans les débats de la Chambre. Il eut la même expression dans une autre circonstance alors que l'on citait certaines paroles d'un chef nationaliste qui l'avait quitté, en 1911, pour appuyer M. Borden. Il fallait qu'il fut alors bien ennuyé ou peut-être dégoûté car on pouvait rarement dire, au cours d'un débat, quel effet avaient sur lui les éloges parfois dithyrambiques de ses admirateurs, les attaques de ses ennemis ou la réfutation de ses arguments.

Cet homme, dont les traits étaient si mobiles dans la conversation, avait acquis à un suprême degré, dans la Chambre des Communes, ce que Disraëli appelait "le contrôle de sa physionomie". Une longue pratique de la vie parlementaire l'avait accoutumé à soutenir les regards, tout perçants qu'ils fussent, de ceux qui de temps en temps se déchaînaient contre lui. Au cours d'un débat assez acrimonieux, en 1917, M. Clark, de Red Deer, le meilleur orateur du parlement, fit contre son ancien chef un réquisitoire des plus sévères. Les reproches tombaient sans merci, et la Chambre, silencieuse, regardait, comme médusée, ces titans qui se trouvaient alors à des pôles opposés, moment tragique où deux intelligences supérieures, ne se comprenant plus, se trouvaient face à face, dans une lutte terrible. Laurier, les bras croisés, regardait quasi-nonchalamment l'ami d'hier qui lui parlait maintenant avec tant de violence. Lorsque,

sur la fin de sa catilinaire, le député lança sa flèche de Parthe accusant le chef de l'opposition de placer ses ambitions personnelles au-dessus des intérêts du pays, Laurier fit comme s'il n'entendait pas. Ce fut M. Clark qui le premier baissa les yeux.

Il écoutait toujours d'un air intéressé et interjetait ici et là un "écoutez, écoutez" vague et déconcertant. M. Richardson, de Springfield, reprochant à l'ancien ministère libéral de l'avoir injustement traité, malgré l'orthodoxie indiscutable de son libéralisme, disait avec un soupir: "Monsieur l'orateur, j'étais alors bien naïf" — "Ecoutez, écoutez", interrompt M. Laurier au milieu des rires. M. Rogers — Bob Rogers — réfutant les attaques contre sa conduite ministérielle, échappe les paroles suivantes: — "Quoique l'on puisse amener contre moi, on me rendra, je crois, la justice d'admettre que je sais ce que c'est qu'organiser une élection. Sir Wilfrid Laurier:— "Ecoutez, écoutez". Ainsi, ce vétéran des combats parlementaires accentuait ce qui n'était qu'une phrase incidente tombée inattentivement des lèvres d'un adversaire mais dont l'utilité pouvait être inappréciable dans une campagne électorale. Cependant, quand l'un de ses partisans critiquait les ministres, Laurier l'aidait paternellement, lui donnant maints signes d'approbation, l'applaudissant souvent et le protégeant de toute façon avec un soin jaloux.

Il était spirituel. Ses bons mots faisaient les délices de la Chambre. Sir Robert Borden, retour d'Angleterre, retardait quelque peu le rapport de sa mission, et, un beau jour, le sergent-d'armes nous arriva avec une masse en or artistiquement ouvragée qu'il plaça sur la table en remplacement de celle que l'on avait perdue dans l'incendie de 1916. Le premier ministre, solennel, expliqua que ce nouvel emblème de l'autorité était un cadeau de la Chambre des Communes impériale et qu'il portait la marque de la plus célèbre maison d'orèvrerie de Londres. Laurier commença sa réponse en disant:—"On ne pourra toujours pas prétendre que mon très honorable ami nous est revenu les mains vides." Au début de la session de 1918, sir Robert Borden, déposa un grand nombre d'arrêtés ministériels adoptés en vertu de la loi des mesures de guerre, passant outre à tel ou tel statut, décrétant ceci, cela, tout ce qui pouvait faire obstacle à la ligne de conduite jugée nécessaire dans les circonstances, abolissant sans égard certaines lois traditionnelles, rappelant les provisions statutaires les plus respectées, amendant une bonne partie de notre droit administratif. Quand sir Robert eut fini l'énumération de ces documents dont la nécessité n'était pas discutable, Laurier lui demanda: — "Est-ce que mon très honorable ami a déposé un arrêté ministériel abolissant le parlement. ?" Le mot fit fortune, la presse s'en empara et il servit d'argument à l'opposition.

Veut-on un exemple de sa prodigieuse mémoire? A la séance du 7 septembre 1917, quelqu'un soulève la question des droits du sénat quant aux amendements des bil's dont l'objet est d'imposer des taxes, et l'on cite un précédent qui date de 1874. Sir Wilfrid Laurier fait les remarques suivantes: "En 1874, j'étais membre de cette Chambre. Je débutais dans ma carrière parlementaire, mais j'ai un souvenir assez précis de la discussion qui eut lieu dans cette circonstance. Il s'agissait d'une loi comportant affectation de terres. Il s'ensuivit un long et important débat sur la question de savoir si cette loi pouvait être assimilée à une affectation de crédit, et si une concession de terres était du seul ressort de cette Chambre, et par suite de cette incertitude, la Chambre adopta une motion réservant ses droits. Ce débat remonte à quarante-trois ans, mais mes souvenirs sont fidèles et, monsieur l'orateur, si vous voulez bien examiner la question, vous constaterez qu'il y eut alors un débat sur la question de savoir si ce bill comportant une concession de terres était réellement une loi de finance" L'incident s'était produit quarante-trois ans auparavant et Laurier avait soixante-quinze ans lorsqu'il le rappelait dans ses détails. J'eus l'occasion de constater sur-le-champ, en consultant les débats de l'époque, que les faits étaient exactement tels que relatés par le chef de l'opposition.

Quand la discussion languissait, Laurier aimait à faire la causette avec ses amis. Il allait s'asseoir près d'un collègue et conversait d'une manière très animée. Ces petits entretiens, va sans dire, étaient toujours appréciés des heureux qui en étaient honorés. L'auguste vieillard devenait alors tout jovial et gesticulait amplement. Il tenait ainsi en bonne condition la fidélité de ses partisans.

Le grand Laurier apparaissait dans toute sa splendeur au cours des débats importants, quand le gouvernement avait énoncé sa politique et l'on désirait connaître celle de l'opposition. Dès qu'il se levait pour adresser la parole, les yeux se tournaient vers lui et l'on faisait silence. Son exorde éveillait la curiosité. Plus il s'avançait, plus il captivait l'attention. Graduellement son éloquence se déployait. L'homme d'Etat, s'adressant aux sentiments nobles de la nation, trouvait des accents inconnus qui soulevaient l'enthousiasme ou produisaient la consternation. L'aigle maintenant planait dans toute sa fierté. Si l'on ne pouvait le suivre, on ne cessait d'admirer sa puissante envergure. Rares étaient les situations dont il ne savait profiter. Aidé de quelques notes, d'extraits de journaux, de rapports ministériels, il étayait solidement sa thèse, et quand il reprenait son siège, la droite pouvait ne pas se rendre à ses arguments mais elle appréciait sa valeur, car il savait faire la discussion sans se créer d'ennemis.

L'éloquence de Laurier à la Chambre n'avait pas la fougue qui caractérisait les orateurs célèbres d'autrefois, Mirabeau, Danton, Gambetta et autres. Il ne déclamait pas, il parlait. C'était plutôt sur le ton de la conversation, à la manière anglaise, qu'il prononçait ses discours. S'il y mettait de la chaleur, il ne tombait pas dans cette emphase exagérée où les phrases redondantes contiennent plus de sentimentalisme que de logique. Plaideur disert, c'était par l'agencement des faits plutôt que par l'imagination

qu'il impressionnait ses auditeurs. Il y avait du génie dans l'astuce de ses commentaires. Pour rendre populaire une question banale ou pour réduire à rien un acte ministériel important, il n'avait pas son égal, et il faisait cela avec une grâce de style et un sérieux qui pouvaient désarmer l'adversaire le mieux averti. On l'aimait, on le respectait. Dernier survivant d'une époque remarquable par sa vigueur intellectuelle, il apportait dans la politique le souffle des grands hommes qui furent les pionniers de notre vie nationale. Il donnait du lustre au parlement, et l'on ressent toujours le vide créé par sa mort. Ceux d'entre nous qui n'étions pas de son école, qui l'avons combattu ouvertement et loyalement, mais qui ne sommes pas aveuglés par la partisannerie, nous avons toujours été fiers de lui comme Canadien français et nous constatons encore aujourd'hui que le prestige de son nom a jeté de l'éclat sur notre race.

Le docteur Clark, malgré la lutte acerbe de 1917, était toujours resté sous le charme magique de Laurier. L'éloge qu'il fit de l'illustre disparu, l'an dernier, est celui qui impressionna le plus la Chambre. J'en extrais les phrases suivantes: "Il possédait aussi la magnanimité, cette grande qualité du cœur. En politique, me disait-il un jour, il n'est pas permis d'avoir du ressentiment. La Chambre voudra bien me pardonner de lui avouer qu'il m'a fourni la preuve la plus touchante de la sincérité de cette parole en m'adressant, à l'occasion du deuil où venait de me plonger la mort de mon fils, tombé sur le champ de bataille en septembre dernier, la lettre assurément la plus tendre et la plus parfaite de toutes celles que je reçus à ce sujet. Il n'est plus, et c'est dans cette Chambre plus que partout ailleurs que l'on va éprouver la perte que sa disparition représente. Il est mort plus heureusement que Gladstone, il est mort comme il avait désiré mourir, c'est-à-dire promptement. On eût dit qu'il s'en allait vers l'au-delà d'un pas aussi ferme que lorsqu'il avançait dans la carrière qui lui avait été réservée, et ce fut sans grand effort d'imagination que l'on crut entendre ces paroles à son endroit: "Viens, illustre guerrier, vétéran de cent batailles; viens, bon et fidèle serviteur, la couronne que je t'ai destinée est aussi brillante que tes services furent fidèles."

On ne pouvait mieux dire ce que pensait à ce moment toute la population du Canada.

La rareté du papier nous force à employer une qualité légèrement inférieure dans les pages du roman. Nos lecteurs comprendront que nous subissons la loi commune, et ils apprécieront les sacrifices que nous nous imposons, pour maintenir la belle tenue de la Revue Moderne, en dépit de la hausse constante du matériel, notamment du papier.

Nos méthodes et les autres..

Par MADELEINE

Rien n'est plus difficile que d'être juste

En fondant la Revue Moderne nous avons fait appel à toutes les idées, à tous les programmes. Nous voulions de la lumière partout.

Nécessairement, après la tourmente que notre race a traversée, après les mépris qu'elle a essuyés, après les hontes... que nous n'avons pu avaler, il devait s'élever une voix pour accuser et pour discuter. Et cette voix parla avec une telle dignité, avec un tel respect des hommes qu'elle attaquait, que rien ne devait empêcher qu'elle se fit entendre. Nous savions, pourtant, à quelles brutalités, à quelles réprésailles nous nous exposions.

Et, directrice de la feuille qui autorisait un tel franc-parler, je devais recevoir les coups.

Un galant homme, le docteur Léo Parizeau, qui a fait la guerre là-bas, voulut protester contre de tels procédés. On le couvrit d'injures.

Tout cela, en somme, ce sont des détails, des détails vilains d'une part, chevaleresques de l'autre. Si je les rappelle ici, c'est qu'une circonstance spéciale m'y contraint.

Une défense se pose de la conduite de M. Bourassa et de ses disciples, défense faite par des amis sincères de notre œuvre. Je lui ouvre, avec empressement, les colonnes de la *Revue Moderne*.

Mais je tiens à affirmer hautement, que ce ne sont pas les articles injurieux publiés dans le *Nationaliste* — ce pauvre *Nationaliste* qui a autrefois étincelé de l'esprit des Fournier, des Asselin, des de Montigny, des Bourassa, des Héroux, des Lavergne, des Lafortune, ce qui lui aurait pourtant mérité de ne pas déchoir, aussi lamentablement, dans l'attaque mesquine,—non, ce ne sont pas ces articles injurieux, mais simplement le souci de la justice et le respect que je professe pour toutes les opinions sincères qui me font un devoir de publier cette défense. Les lecteurs de notre Revue pourront apprécier nos méthodes... et les autres!

Si difficile qu'il soit d'être juste, nous espérons avoir suffisamment démontré que la *Revue Moderne* comptait réaliser cet idéal.

Nous croyions abolie cette façon de discuter qui consiste à répondre à des arguments par des injures. Et si elle devait ressusciter, nous pensions encore que ce ne serait pas dans un journal qui se pique de délicatesse et de dignité que nous la retrouverions. Le journalisme est plein de surprises. Ainsi compris, il devient vite répugnant. Le public est trop intelligent, trop cultivé maintenant pour qu'on puisse lui bourrer le crâne avec de telles méthodes, ni lui camoufler notre faiblesse avec de tels procédés.

Si des polémiques doivent s'engager ici, elles tendront à renseigner le public, à défendre des idées, et non à villipender des hommes, encore moins des femmes,—même si elles s'occupent de politique, comme c'est aujourd'hui leur droit, et presque leur devoir. Nous entendons bien tenir le journalisme canadien-français sur des hauteurs; et nous ne saurons jamais le laisser descendre dans ces bas-fonds où l'on joue du poing, ce qui est brutal, du couteau, ce qui est perfide, où l'on pratique le dédain des adversaires honnêtes. Ici, ceux qui défendent fièrement des idées n'auront jamais à se plaindre que nous leur manquons de respect, ni que nous leur refusons de l'estime, même de l'admiration, si loin que nous puissions être de leur opinion ou de leur sentiment.

M. ALFRED LALIBERTÉ

PIANISTE ET COMPOSITEUR

Par FERNAND RINFRET

Il y a deux Alfred Laliberté; et ce nom a le singulier bonheur de représenter deux des personnalités les plus marquantes de notre monde artistique.

L'un sculpte la glaise, le bronze, le marbre; il anime les formes muettes et exprime la vie puissante de la ligne et du contour. L'autre habite le monde des sonorités et des harmonies: sa pensée toute intérieure se vêt des draperies diaphanes et immatérielles de la musique.

C'est du pianiste que nous voulons aujourd'hui entretenir les lecteurs de la **Revue Moderne,** mais il ne nous en voudra pas d'avoir un moment associé son souvenir à celui du sculpteur. C'est une association qui les honore tous deux.



M. Alfred Laliberté, le grand artiste canadien-français.

Alfred Laliberté est né à Saint-Jean, le 10 février 1882. Faites le compte et vous verrez que notre pianiste, quoique son action se fasse vivement sentir dans notre monde artistique et musical, est encore jeune et qu'il est bien loin d'avoir épuisé les étapes d'une carrière déjà remarquable.

Il y a peu à dire de ses premières années, sinon qu'il manifesta très tôt pour la musique un talent qui tenait du prodige et qui le désigna immédiatement pour la mission d'art qu'il remplit depuis.

A dix-huit ans, il partait pour Berlin où pendant cinq ans il fit les études les plus sérieuses, notamment sous la direction du célèbre Lutzenko. Ce qui lui permit de prolonger ainsi ses études, ce sont les succès qu'il remporta à plusieurs concours, obtenant des bourses fort recherchées du gouvernement allemand. Il eût l'honneur d'être choisi pour jouer devant la cour à Berlin, et reçut les félicitations personnelles de l'Empereur.

Il revint à Montréal en 1906, et donna son premier concert ici le 22 novembre de la même année.

C'est en 1907 qu'il fit la rencontre de Scriabine, le grand maître russe qui devait avoir sur sa formation définitive une si grande influence et dont il est resté l'interprète le plus autorisé.

Laliberté connaissait déjà et admirait fort l'œuvre publiée de Scriabine, quand ce dernier vint à New-York.

Il lui écrivit aussitôt, pour lui demander une entrevue; c'était une lettre où il analysait assez longuement quelques-unes des pièces du maître, où il lui disait toute sa ferveur.

Scriabine lui répondit: "Cher ami, Venez! Je ne vous dis rien de plus, sinon que c'est avec la plus grande joie que je vous appelle, car celui qui a écrit ce que vous avez écrit sur la 4ème sonate comprend mon œuvre et il l'aime. Je vous envoie le texte de cette sonate; mieux que mes paroles il vous expliquera ce que j'ai éprouvé en vous lisant. Je voudrais vous consacrer le plus de temps possible en me libérant de tous mes autres engagements.

SCRIABINE" (21 février 1907).

La rencontre eut lieu à New York, où le maître russe était venu entendre son admirable ***Poème Divin*** que l'on retrouvera quelque jour dans tous les grands répertoires symphoniques du monde. De ce jour, l'admiration de Laliberté pour Scriabine ne fit que grandir, et il devait, de son côté, devenir l'élève préféré du compositeur, par le plus heureux concours de circonstances.

L'année suivante, Madame Teresa Carreno entendit Laliberté à Montréal; et elle fut si frappée de son jeu et de son talent, qu'elle s'occupa aussitôt de lui fournir les moyens de retourner en Europe. Elle écrivait, le 24 mars 1908, dans un journal de Montréal: "J'ai eu le plaisir, ce matin, d'entendre jouer M. Alfred Laliberté et je suis remplie d'admiration pour le talent vraiment extraordinaire de ce jeune homme... Si Montréal savait quel talent hors ligne le Canada possède en lui, certes on lui tendrait la main et on l'aiderait à se faire le grand nom et la célébrité auxquels son grand talent lui donne tous les droits d'espérer. — TERESA CARRENO."

L'appel fut entendu; et la libéralité d'un canadien-anglais permit à Laliberté d'aller étudier encore quelques années à Bruxelles, où il retrouva Scriabine qui imprima sur sa mentalité une empreinte définitive.

A la fin de ce deuxième séjour, il donna deux grands concerts, l'un à Londres et l'autre à Paris; et il est le premier pianiste canadien qui puisse se réclamer de cet honneur. Laliberté avait déjà cette conscience que l'artiste doit mettre son talent au service des grandes œuvres et que l'art est avant tout un sacerdoce et non un simple et futile amusement. Aussi ses programmes avaient-ils un caractère sérieux et une élévation, auxquels les virtuoses des concerts courants ne nous convient pas toujours. Il jouait alors des œuvres comme la "Chacone" de Bach; la grande Sonate, op. 110, de Beethoven; le Prélude, Chorale et Fugue, de César Franck; la 1ère Sonate, op. 6, de Scriabine; le Concerto Pathétique de Liszt et ses Variations sur un thème de Bach...

A son retour à Montréal, en 1911, Laliberté ouvrit un studio qui lui valut de suite une nombreuse classe d'élèves;

et il est resté depuis l'un de nos professeurs les plus suivis, son enseignement réflétant ce caractère de travail et d'intensité artistique qu'accusait son jeu de pianiste.

Il fut associé en 1912 au Conservatoire Columbia, où il eût la direction des classes de piano.

Et en 1916-7, il donna à New-York des leçons de musique dans le but principal d'y répandre la connaissance des œuvres de Scriabine. Cette belle entreprise fut temporairement gênée par la guerre et les conditions difficiles qui s'en suivirent en Amérique pour l'art étranger; mais c'est un projet cher, que Laliberté n'a pas abandonné, auquel il reviendra sans doute quelque jour. Il était alors endossé par une liste si remarquable de musiciens célèbres, que nous ne résistons pas au désir de la publier. Cette liste comprenait les noms de Bauer, Casals, Godowsky, Gabrilowitsch, Glazounov, Serge Kussewitzky, Stokowski, Salzedos, Schindler, Thibaud, Kreisler, Atschuler, et madame Scriabine.

Laliberté n'avait pas pour cela interrompu ses cours à Montréal et son admirable propagande artistique qui fait de son studio l'un des centres les plus actifs et les plus sincèrement artistiques que l'on puisse voir.

Lors de ses séjours temporaires à New-York, Laliberté fit au Club *Bohemian*, le rendez-vous des artistes, une conférence sur Scriabine illustrée d'exemples au piano; il donna aussi cette conférence à Boston devant la *Schola Cantorum* et elle fit une profonde impression. Nous avons instamment demandé à l'artiste de reprendre ce travail à Montréal; nous comptons que, quelque jour, il se rendra à notre désir.

* * *

Mais il est une tâche plus intéressante, plus délicate toutefois, que de grouper les faits de cette biographie; et c'est, en quelques lignes, de décrire la mentalité de l'artiste.

Quelques-uns l'ont cru, bien à tort, un révolutionnaire en musique, n'admettant qu'une forme d'art ultra-moderne et reniant le passé au profit d'une école ou d'un auteur favori.

Rien n'est plus inexact. Laliberté est d'abord un classique, ayant le culte profond des grands génies comme Bach ou Wagner; et c'est dans son studio, plus que partout ailleurs, que l'on a pu entendre leurs œuvres jouées et analysées. On retrouverait d'ailleurs, dans d'autres domaines, ce même trait caractéristique de Laliberté qui, en peinture, est un fervent de Michel Ange et de Léonard, dont il a répandu les œuvres par la gravure dans maints salons de notre ville; et en littérature il a poussé plus loin que bien des littérateurs l'étude approfondie de Dante et de Shakespeare. Lui, qui ne va jamais au théâtre, ne faisait faute cependant d'assister à toutes les représentations de Shakespeare qui se donnaient à Montréal, — en des temps meilleurs!

Mais si Laliberté a le culte du classique, en ce qu'il a de grand et de puissant, il croit également que l'art évolue sans cesse et il accorde aux novateurs l'attention d'un esprit qui cherche lui-même une voie nouvelle. Et c'est ce qui explique le goût prononcé de Laliberté: en littérature, pour des esprits comme Péladan; en peinture, pour la trempe forte et robuste d'un Von Stuck; en musique enfin pour les russes, et non seulement Scriabine qui en est le sommet, mais encore les Medtner, les Catoire et les autres.

De cette double tendance, classique à sa base, hardie et novatrice dans ses manifestations ultimes, est faite la mentalité de Laliberté, très attaché au fond comme à la forme et qui demande à l'œuvre d'art d'exprimer une pensée et de l'exprimer parfaitement. Il a horreur de la superficialité, du style léger ou banal, des redites, de la frivolité: il demande surtout à l'œuvre d'être la réalisation d'un concept intérieur, non une simple surface sans profondeur. Mais fidèle à la filiation de Scriabine, resté classique de forme jusque dans l'inspiration éthéréenne de ses ultimes préludes ou de ses dernières sonates, il reconnaît que pour s'élancer vers l'avenir il faut d'abord s'appuyer d'un pied ferme au passé.

Son enseignement a revêtu le caractère de solidité et d'universalité de cette conception d'art. Les classes de Laliberté sont avant tout sérieuses et s'adressent surtout aux élèves avancés; ses auditions de fin d'année se font remarquer par les œuvres fortes et hardies confiées à l'interprétation des élèves.

Et il ne s'y agit pas seulement de l'enseignement musical. Dans un studio qui est en même temps une bibliothèque et un petit musée, où pullullent les plâtres et les gravures, l'élève reçoit toute une initiation artistique. On s'y applique à la formation de sa personnalité autant que de la technique musicale: on l'habitue à la mettre au service de l'expression et de la pensée.



Mme Lucienne Laliberté, artiste dont la belle voix provoque toutes les admirations.

Laliberté a produit, nombreux, des élèves qui ont brillé au concert ou qui sont eux-mêmes devenus, par la formation qu'ils ont reçue, des apôtres d'art. Car l'influence de ce professeur a été plus profonde et plus générale qu'on ne croit, et dans tous les domaines de l'art. Avec un désintéressement qui ajoute à son éloge, il a encouragé tous les talents, répandu dans les groupes qui l'ont entouré le goût du Beau exprimé sous toutes les formes nobles, multiplié les auditions privées de Bach, de Wagner et de Scriabine, semé les gravures et les livres; il s'est montré lui-même dans toute la force du mot un apôtre infatigable et dont l'apparent fanatisme n'était en substance qu'enthousiasme et force.

Il est peu d'écrivains ou d'artistes de la jeune génération qui n'aient subi son influence, son incitation au travail, sa révélation d'œuvres inconnues et belles.

Je pourrais, à côté du mien, multiplier les noms et les exemples...

Mais une étude, même hâtive, sur Laliberté serait incomplète, si l'on n'y parlait du compositeur.

A vrai dire, il n'a encore rien voulu publier, cédant ainsi à une réserve de sa nature qui le fait toujours hésiter à se livrer au grand public. Car s'il a, à un degré éminent, la fierté et quelquefois même l'orgueil exubérant de ses convictions, je ne connais pas d'artiste plus dénué de vanité, plus désintéressé du succès immédiat, moins désireux des applaudissements de la foule. C'est là un des traits les plus marquants de son caractère. Il a tout fait pour produire ses élèves, et presque rien pour se mettre lui-même en vedette.

Ses compositions ne sont connues que de quelques intimes; mais elles sont abondantes et originales. Elles comprennent plusieurs pièces pour pianos, et de nombreuses chansons. Parmi ces dernières je citerais de préférence la musique de trois Poèmes de Schopenhauer et une série de "Chansons d'Eve" (sur les poèmes de Von Lerberghe) très remarquables de forme et d'inspiration. Elles constituent à vrai dire des duos pour la voix et le piano, où ce dernier tient un rôle important. Laliberté est d'ailleurs un merveilleux accompagnateur et possède à un rare degré le talent de mettre la voix en valeur en l'habillant d'un manteau riche et sonore. Il a beaucoup pratiqué Wolf, Brahms et plus tard les russes; et sa composition se rattache par plus d'un côté à cette filiation. La voix y est traitée comme un instrument répondant au clavier, qui dialogue avec elle ou l'enveloppe. Il existe encore de lui d'autres chansons sur des poèmes de Jean Lahor, de Rudhyar...

Mais son œuvre la plus importante est la mise en musique de la "Sœur Béatrice" (trois actes) de Maeterlinck dont la partie vocale et l'accompagnement au piano sont presque terminés. On y retrouve à la fois un emploi très libre du motif wagnérien et sur un fond musical de contexture fort subtile une tendance à un dialogue chanté qui est devenue la forme adoptive du drame lyrique. Il serait superflu de juger une œuvre encore en formation qui peut subir des modifications essentielles. Mais il est permis d'y saluer déjà la tentative musicale la plus audacieuse qu'on ait encore faite, parmi nous; et de souhaiter que le compositeur (malheureusement fort gêné par le travail du professeur) trouve le loisir de l'achever promptement.

* * *

Que sera demain Alfred Laliberté? que laissera-t-il de définitif derrière lui comme enseignement et comme œuvre? Il serait téméraire à l'amitié de le dire; mais n'oublions pas la lettre de Carreno et ce qu'elle prédisait à l'artiste encore jeune.

Souhaitons seulement que les contingences de la vie lui permettent de consacrer, au développement et à l'expansion de son art, le bel enthousiasme et la splendide énergie que nous lui connaissons.



Le Studio, dont M. Laliberté a fait un musée charmant.

La bonne entente par le "self determination".

Par WILFRID GASCON

"Le passé n'est plus: oublions nos anciennes rancunes de Canadiens à Anglais," a écrit ici même M. Arthur Beauchesne.

Notre ami nous propose là la quadrature du cercle. Dépend-il de nous d'oublier le passé, quand il est si évident qu'il revit tout entier dans le présent?

Or, quelle est la situation? M. Beauchesne va nous le dire: la Majorité, les gens de l'Ontario et de l'Ouest nous refusent *systématiquement* le droit d'être leurs partenaires dans l'administration du pays, parce qu'ils sont convaincus que les Canadiens français sont un obstacle au développement de l'idéal anglo-protestant qui doit, dans leur opinion, diriger les destinées du Dominion.

Avez-vous remarqué le mot "systématiquement"? Ainsi, l'ostracisme élevé contre notre race n'est pas l'effet d'un mouvement passager de mauvaise humeur. Au contraire, nous sommes en présence d'un système, d'une politique qui a passé par différentes phases depuis 1760, mais dont le but est resté le même: celui que constate M. Beauchesne.

Mais peut-être l'assertion de notre ami aurait-elle besoin d'être corroborée. J'appellerai en témoignage, non un entrepreneur d'élections, ou un arriviste de la politique, gens habitués aux exagérations, mais un représentant de la classe intellectuelle, un professeur d'université, nommé sous le ministère de Sir Wilfrid Laurier à une charge importante dans l'administration fédérale: M. Adam Shortt.

Ecrivant au "Nationaliste", vers 1904, sur l'avenir réservé aux Canadiens français, il déclara en propres termes que la province de Québec était un obstacle au progrès intellectuel du Canada et que la première condition de ce progrès est la suppression du français.

Plus tard, un autre professeur, devenu général, M. McNaughton, de l'université McGill—qui devait nous connaître—affirme que Québec est la cuisine de la Confédération et que les Canadiens français sont les coquerelles qui infestent cette cuisine!

Lord Durham avait écrit la même chose au gouvernement anglais, et l'avait convaincu.

Sur l'Acte constitutionnel de 1867 M. Beauchesne fait cet aveu: L'expérience a prouvé qu'il n'a pas été rédigé à notre avantage; que l'interprétation que le conseil privé d'Angleterre en donne nous est toujours préjudiciable; que les dissensions qu'il a fait naitre s'accentuent de jour en jour au lieu de diminuer.

Après ce jugement sur le régime que nous subissons, je me demande comment il serait encore possible d'en dire un peu de bien. La question est jugée et la conclusion s'impose. Moi je dirais, à l'exemple de Papineau en 1849: Revenons au régime de la séparation, revenons à la constitution de 1791, pour les mêmes raisons qui existaient à cette époque-là. Mais non, il paraît que toute sécession est impossible et que nous sommes forcés d'accepter la situation qui nous est faite. Or, la situation qui nous est faite, et qui sera celle aussi de nos enfants si les pères se résignent, c'est celle qui est décrite dans les lignes qui précèdent, celle d'un peuple régenté, écarté des hautes fonctions et dont la langue est ostracisée; c'est celle que les Anglais ont toujours voulue avec une inlassable persévérance depuis la cession de notre pays à leur roi George III.

Malgré cette constatation, M. Beauchesne et M. Bourassa sont tous deux d'accord pour s'accommoder du *statu quo*. Alors, qu'est-ce qui les divise? Une simple question de tempérament. L'un est résigné, l'autre rebelle. L'un prie, l'autre crie. Mais sur le fond ils forment une paire d'amis, si on peut dire.

M. Bourassa a eu également ses illusions sur un retour généreux de la Majorité. Victime comme bien d'autres du mirage qui trompe encore trop de nos compatriotes, et leur fait espérer une reconciliation possible entre le loup et l'agneau, malgré les leçons du passé et l'évidence du présent, le chef de l'école nationaliste a dénoncé, à son heure, "l'anglophobie". Se souvient-on de l'avoir entendu, au Monument National, en 1905, décerner à la Majorité ce certificat non sollicité:

"L'argument principal qu'on présente pour faire accepter l'amendement Sifton, c'est que le ministère n'aurait pu faire voter l'article 16 à cause du fanatisme de la population anglaise... Je déclare que cet argument constitue une infâme calomnie contre la grande majorité des Anglais protestants de notre pays... Non, la majorité des Anglais du Canada n'est pas fanatique. J'ai maintes fois parcouru la province d'Ontario. J'y ai adressé la parole à certaines heures où mes compatriotes ne voulaient pas m'entendre, croyant qu'il était dangereux de parler librement dans notre pays; j'ai proclamé la pensée canadienne-française en face d'auditoires composés en grande partie d'Anglais protestants, orangistes et impérialistes, et chaque fois on m'a, sinon approuvé, du moins écouté avec une bienveillante attention..."

Hélas, dix ans plus tard, en décembre 1914, M. Bourassa était conspué à Ottawa. Il parut devant une salle vociférante et on lui présenta, non une adresse, mais l'*union-jack* à baiser. Il dut se retirer avec sa conférence dans sa poche. Depuis, l'arrangement Laurier-Greenway a été aboli par le gouvernement de Winnipeg; le peu que l'amendement Sifton accordait à la langue française en Saskatchewan nous a été soufflé, et un congrès des commissaires d'écoles de cette province vient d'y voter à l'unanimité l'abolition des écoles séparées et la suppression de tout emblème religieux dans les salles de classe. Dans la province voisine, des règlements récents s'efforcent d'en interdire l'entrée aux colons canadiens français.

Nous descendons au rang des Hindous!

M. Beauchesne pense qu'en apprenant l'anglais tout peut s'arranger. Mais non, car on nous écarte encore là où notre langue française nous donnerait, à toute évidence, un avantage et une supériorité de bon aloi, dans l'intérêt général.

Au commencement de mars, vingt-sept pays étaient représentés au congrès de la Croix-Rouge à Genève. Les délégués du Canada se nommaient sir Richard Lake, R. G. Bennett et lady Drummond. Le représentant britannique à la section financière de la Ligue des nations dans la même ville est sir Herbert Ames, ex-échevin de Montréal. Dans la commission du bassin de la Sarre, un ancien maire de Winnipeg, M. Waugh, vient d'être nommé. M. Blakeley passe haut commissaire du Canada à Bruxelles. Dans les délibérations du Congrès de la paix, dans le personnel de la délégation canadienne, pas un des nôtres n'a figuré. Des 73 généraux créés dans le corps expédi-

tionnaire du Canada, la province de Québec en compte 17 ou 18, mais, ô suprême affront! deux seulement sont des Canadiens français.

Si les Européens, si les Français se sont demandé ce qu'étaient devenus les descendants des 60,000 colons de la Nouvelle-France, et qu'on leur ait répondu qu'ils formaient aujourd'hui un peuple de 3,000,000 d'hommes, ils ont dû en conclure, par ce qu'ils ont sous les yeux, que ce peuple est lamentablement inférieur, *race vile et damnée* incapable d'occuper une place au milieu des nations ou incapable de la prendre si on la lui refuse injustement.

Dans toutes les questions qui ont surgi depuis vingt ans: guerre, lois scolaires, le groupe nationaliste et le clergé ont pris une attitude combattive et ont défendu nos droits avec véhémence, M. Bourassa a lutté aux premiers rangs. Admettons que notre compatriote ait frappé trop fort ou même trop haut quelquefois. C'est à nos ennemis à le dire et à s'en plaindre. Pour nous, soyons juste envers lui, et ne l'accusons pas d'être la cause que l'application du programme orangiste s'élargit petit à petit dans les provinces où nous sommes la minorité. Ce programme est antérieur à la naissance de M. Bourassa. Relisez l'histoire de la domination anglaise. Consultez le rapport de lord Durham au gouvernement britannique, et vous verrez que *le Devoir* est pour bien peu de chose dans la politique anglaise en Canada.

Mais ce que je reproche à M. Bourassa, à M. Lavergne et à d'autres du même groupe, c'est leur inconséquence. Des nationalistes qui veulent demeurer colons, et des nationalistes français qui trouvent avantageux de rester une minorité dans une confédération pour subir la loi de la race la plus égoïste et la plus infatuée de sa propre supériorité sur les peuples qu'elle a assujétis par les armes, me font l'effet de manquer de franchise, surtout de logique. J'aime mieux les Egyptiens, et je leur préfère même les Irlandais.

Je les soupçonne d'être tout prêts à se contenter d'une amélioration partielle des conditions dont souffrent nos compatriotes et à nous recommander la bonne entente.

Or, la bonne entente, pour parler en parabole, c'est ceci. Un voisin entré chez moi s'empare de ma montre. Survient un brave homme qui, ennemi du bruit, veut arranger l'affaire. D'abord, il me reproche de crier trop fort, puis se tournant vers le voleur, il lui demande gentiment: "Rendez-lui toujours sa chaîne et faites l'accord."

—Mais non, je veux ma montre et ma chaîne, et pour être sûr que je ne serai plus volé, je romprai définitivement avec un voisin aussi peu respectueux du bien d'autrui.

La bonne entente est impossible entre une majorité convaincue de sa supériorité morale et matérielle, de son droit exclusif à la direction, et une minorité consciente des injustices qu'elle subit. Dans ces conditions, l'accord ne peut se faire qu'au prix d'une abdication.

Qui la fera? Qui nous la proposera?

On dit que le Canada français est un obstacle au progrès de l'Amérique britannique. D'autre part, on est sûr que la Constitution de 1867 fonctionne à notre détriment. Mais alors quoi de plus raisonnable et plus logique que de rompre un acte de société dont les deux parties ont à se plaindre également? Ceez les peuples comme chez les individus, l'accord s'obtient souvent avec la séparation. Union commerciale, union économique; soit, mais séparation politique et *self determination,* tel est le moyen que la Russie et les Etats-Unis offrent au monde pour ramener l'entente cordiale uuiverselle.

NOVEMBRE....

La cloche du couvent dans la brume automnale
Egrène un chant voilé,
Tu colles sur ma vitre, o lueur matinale,
Un doigt rouge et gelé.

O, sous le brouillard dense et comme en gélatine
Blanche sur le jardin
Ces pétales renflés des tristes balsamines
Que flétrit leur déclin.

Jour grave où du soleil la chaleur se résorbe
Vers son vivant foyer!
Il a mûri, globules de son sang, la sorbe
Acerbe du sorbier.

Les cerises à grappe au long des vives haies
Et, sur un échalier.
Le jus de la lambrusque et les replètes baies
Gourdes du cenellier.

En fruits épars, son sang versé se coagule
Dans un saisissement,
Tandis que vers l'éther de sa flamme recule
Le pourpre épanchement.

Il ne laisse, assombri, que l'éclat de sa teinte
A la dernière fleur.
Le pommier, dégagé de sa brûlante étreinte,
A gardé sa rougeur.

Novembre, j'aime à voir, o puissant coloriste,
Ton horizon jauni,
Au rameau le fruit seul à s'offrir qui persiste
Et qui pend racorni.

Nature dépouillée où ton art noble excelle,
Sur qui, d'or et cendré,
Flotte un jour trouble et dont la transparence est celle
D'un verre coloré.

RENÉ CHOPIN.



UN APERCU DU PAYSAGE QUI A FAIT LA REPUTATION DU DISTRICT DE MUSKOKA.—Muskoka est un des endroits préférés des touristes, et l'un des plus attrayants du Canada. Situé à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 112 milles au nord de Toronto, sur la ligne du Grand Tronc.

LES DERNIERS CONCERTS

"Grenadier Guards" a été donné devant une salle comble. De l'ovation qui leur a été faite à bon droit, nous devons surtout féliciter M. Gagnier qui se montre un admirable chef d'Harmonie.

La pièce la plus difficile d'exécution et d'interprétation et aussi la mieux rendue, fut, sans contredit la Rhapsodie Hongroise no. 2 de Liszt, qui permit à l'Harmonie de déployer tous ses moyens.

Le programme comprenait en outre plusieurs pièces très intéressantes telles que: la Symphonie d'Adieu de Hayder qui fut jouée d'une manière très originale; la Princesse Jaune, la Marche Slave de Tschaikowsky etc., qui furent également bien exécutées.



M. Arthur Lapierre, l'excellent tenor, qui fait honneur à l'art canadien.



Melle Camille Bernard qui remporta un si brillant succès au Ritz-Carlton, le 24 mars dernier.

Le concert organisé par Miss Boyce, l'intelligente impresario canadienne, au bénéfice de l'Hôpital Saint-Luc, avec Mme Anna Case au programme fut un succès extraordinaire. Mme Case se montra une artiste absolument magnifique, et Miss Boyce mérite d'être louée pour ce choix qui honore son sens artistique.

* * *

Mercredi, le 24 mars, Mademoiselle Camille Bernard ralliait un public d'élite au Ritz-Carlton pour une soirée d'opéra comique qui fut vivement appréciée. Outre Mademoiselle Bernard, dont le succès fut très vif, M. M. Vaillancourt et Lapierre furent très applaudis. Et tout le public est tombé d'accord pour saluer d'un hommage enthousiaste, la brillante accompagnatrice, Madame Chrétien-Zaugg, Mademoiselle Corinne Dupuis, ajouta, par une danse spirituelle et inédite, au succès de cette représentation qui fait honneur au goût exquis de Mademoiselle Bernard.



M. Honoré Vaillancourt, l'artiste lyrique, favori de tous nos publics, et dont les succès ne se comptent plus.

LE CAPITAINE

I

Sous le poids de son deuil amer
La veuve regarde le large,
Dans la fenêtre claire et large
Et tristement dit à la mer:

"Qu'as-tu fait de mon capitaine,
Mon capitaine aux yeux d'azur
Au regard plus calme et plus pur
Que l'aube sur l'île lointaine?

Mon bien-aimé qu'en as-tu fait?
Qu'as-tu fait de sa voix si belle,
Et de sa vivante prunelle
Dont la chaleur me réchauffait?

Quand le grand vent soufflait dans la voilure,
Sur son bateau, parfois, il m'emmenait,
Et son beau front se ranimait
Aux flammes de ma chevelure.

Alors il me disait: "Jamais, au fond des cieux,
Dans la nuit radieuse où le rêve me pousse,
Jamais je n'ai vu poindre une étoile plus douce
Que celle de tes yeux!

Je t'aime! Ah! reste ainsi, cachée entre ces voiles!
Quand sur mon front je sens ton souffle voltiger,
Mon bateau vogue plus léger,
Et l'ombre se peuple d'étoiles!...

Pourquoi d'un regard anxieux
Regarder la lointaine grève,
Et pourquoi chercher d'autre rêve?
N'ai-je pas l'or de tes cheveux,
N'ai-je pas l'astre de tes yeux?

L'air est pur, la route est certaine,
Et le soir est lourd de douceur:
O femme, endors-toi sur mon cœur...
—Mer, mer, qu'as-tu fait de mon capitaine?

II

Ton capitaine est endormi,
Pauvre femme, en la mer profonde.
Les ans qui passent sur le monde
Entassent les ombres sur lui...
Ton capitaine est endormi!...

La blanche voile qui louvoie,
Dans la grande douceur du soir,
Ne fait plus renaître la joie
Dans un cœur que l'effluve noie,
Et ses yeux ne peuvent plus voir
La blanche voile qui louvoie...

Mais femme, l'amour est plus fort
Que la jeunesse et que la vie.
L'amour est plus fort que la mort.
Cette âme qui te fut ravie
Est unie à ton âme encor,
Et son sort se mêle à ton sort;
L'amour est plus fort que la mort!

A l'heure où la brunante tombe
Sur les profondeurs de la mer,
S'éveillant de son rêve amer,
Ton bien-aimé, sur qui retombe
La nuit de tenèbre et d'enfer,
T'appelle du fond de sa tombe...

Il te retrouve en la douceur
Et la tendresse de son âme,
Toi la tendre épouse et la sœur.
Domptant la mort et la douleur,
Et brûlé d'une sainte flamme,
Comme aux jours passés, noble femme,
Il te presse contre son cœur!

Et, du fond de sa sombre couche,
Où, pour toujours, il dormira,
Ton bien-aimé s'éveillera
Parfois, dans son ombre farouche,
Car, ni le temps qui passera,
Ni le flot, rien n'effacera
Ton dernier baiser sur sa bouche!...

L'amour est plus fort que la mort.

BLANCHE LAMONTAGNE.



M. L'ABBÉ MARTIAL LEVÉ,

le prédicateur du Carême, à Notre Dame de Montréal, dont la magnifique éloquence à soulevé dans la métropole canadienne de si puissantes émotions.

Études sur les Jeunes Romanciers Français

Par RENÉ DU ROURE

I. PIERRE BENOIT.

Il paraît fort probable qu'un renouvellement littéraire — renaissance ou révolution — se prépare aujourd'hui en France. Après la crise qu'elle a traversée, la France ne peut plus être la même; conditions de la vie, préoccupations morales et sociales, tout a changé; et les générations qui viennent, nées dans la gloire de la victoire, grandies dans les difficultés de l'existence, ne pourront avoir le même esprit que leurs aînées, qui portaient le double poids du souvenir de la défaite et de leur prospérité matérielle. Leur littérature, reflet de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs désirs, conservera, il faut l'espérer, les qualités françaises traditionnelles; mais elle se renouvellera. Peut-être faudra-t-il attendre plusieurs années encore ce renouvellement des lettres: le romantique ne s'est épanoui que quinze ans après la fin des guerres de l'Empire. Mais les signes précurseurs doivent s'en montrer dès aujourd'hui; plus tard, les historiens de la littérature diront sans doute, en parlant de notre époque: "Il était déjà aisé de discerner les tendances qui annonçaient l'école nouvelle." Et la tâche, en effet, sera aisée pour eux. Elle l'est moins pour nous.

Ces tendances, où devons-nous les chercher? Les écrivains consacrés par la renommée et par l'Académie française continueront assurément à écrire: et l'on continuera à les lire, par respect pour leur talent éprouvé et par la force de l'habitude. Mais ces cinq années de guerre les ont déjà rejetés dans le passé; et il est peu vraisemblable qu'ils aient le désir ou la capacité de trouver d'autres sources d'inspirations que celles où le temps et le succès les ont accoutumés à puiser.

C'est donc vers les jeunes qu'il faut se tourner. Il est des jeunes de tous les âges; il en est même qui se meurent de vieillesse. Mais le public a coutume de nommer *jeunes* les écrivains dont le talent est encore contesté, soit parce que leur œuvre n'est connue que d'un groupe, d'un cénacle, — d'une élite, disent leurs amis, — soit parce que cette œuvre se fait remarquer par des caractères et des procédés nouveaux, soit enfin parce qu'ils sont réellement jeunes et viennent de débuter.

Or, il est assez curieux que, parmi les jeunes romanciers, l'on remarque, comme au temps du romantisme, à côté d'un groupe d'analystes et de psychologues attachés à la peinture ou à la dissection de leur *moi*, quelques conteurs séduits par les couleurs de l'exotisme ou de l'histoire. Pierre Benoît est le plus brillant de ces derniers. Si André Gide, Marcel Proust, Jean Giraudoux sont, toutes distances gardées, les Chateaubriand, les Sénancour, les Benjamin Constant de l'école nouvelle, Pierre Benoit en sera sans doute l'Alexandre Dumas.

* * *

Pierre Benoit est véritablement un jeune; jeune d'âge, jeune de renommée: *Kœnigsmark* a paru en 1918; *L'Atlantide*, publiée en 1919, a reçu la même année, de l'Académie française, le prix du roman: *Pour Don Carlos* paraît cette année dans la *Revue de Paris*. Il est jeune, encore, par ses défauts comme par ses qualités.

Ses critiques — car la rapidité de son succès ne fut pas sans soulever des objections — ses critiques lui reprochent d'abord les négligences de son style. Et l'on peut en effet relever dans son œuvre quelques tournures fâcheuses. Mais convient-il de lui en tenir rigueur? N'a-t-on pas, sous l'influence de Flaubert et de son école, exagéré "l'idolâtrie de la forme"? Fernand Vandérem, dans un récent article de la *Revue de Paris*, se pose cette question: il cite cette phrase prononcée par Rodenbach chez Alphonse Daudet: "Balzac ne vivra pas, parce qu'il n'a pas *le* style. "Il rappelle, d'après Emile Zola, la stupéfaction de Tourguénief à qui Flaubert expliquait que Mérimée écrivait mal: "Jamais, déclarait l'écrivain russe, jamais aucun écrivain, dans aucune langue, n'a raffiné de la sorte!" — "Je me demande, conclut Vandérem, si ce quasi-maladif souci de la forme pittoresque et parfaite n'a pas restreint ou rétréci la production de beaucoup d'entre nous." Si la plume de Pierre Benoît n'est pas toujours arrêtée par ce noble souci, il ne faut donc pas lui en tenir rigueur: elle est vive, elle est alerte. Et c'est déjà bien joli.

On reproche plus aigrement à Pierre Benoit de manquer d'originalité. Tout le début de *Kœnigsmark*, dit-on, rappelle telles pages des *Illusions perdues* ou du *Père Goriot;* l'aventure de Raoul Vignerte à la cour de Lautenbourg fait penser tantôt à *Monsieur et Madame Moloch* de MarcelPrévost, tantôt à *Rupert of Hentzau* d'Anthony Hope. Quant à *L'Atlantide*, la première partie en paraît écrite d'après des récits d'explorateurs, et la seconde suggère de faciles rapprochements avec *She* (1) de Rider Haggard. Il n'est pas jusqu'au déploiement d'érudition dont fait preuve le jeune conteur qui ne soit un procédé visiblement inspiré par la lecture de *La Vénus d'Ile* ou de telle autre nouvelle de Mérimée. Ce sont là des critiques assez justifiées. Sont-elles très graves? Ce manque apparent d'originalité n'est aussi qu'un défaut de jeunesse: Pierre Benoit se souvient trop bien de lectures trop récentes, il ne possède pas encore ce tour de main qui permet aux vieux routiers de la littérature de dissimuler leurs emprunts ou leurs inspirations. Le temps le lui donnera. Mais son imagination possède déjà assez de personnalité, elle conserve encore assez de fraîcheur pour prêter à ses romans l'attrait de la nouveauté.

Il serait enfin injuste de reprocher, comme on l'a fait, à l'auteur de *Kœnigsmark* et de *L'Atlantide* l'invraisemblance des situations qu'il invente et la simplicité un peu conventionnelle des personnages qu'il crée. Là n'est pas l'intérêt de ses livres. Ce ne sont ni des études d'observation, ni des analyses psychologiques: ce sont des romans d'aventures.

* * *

La guerre ne joue — Dieu merci! — qu'un rôle épisodique dans *Kœnigsmark:* elle fournit à l'auteur son entrée en matière et son dénouement. L'intrigue se déroule d'octobre 1913 à juillet 1914, dans une petite cour d'Allemagne. Un jeune Français, Raoul Vignerte, qui se préparait sans conviction à entrer dans la carrière universitaire, est envoyé

(1) Cette étude était déjà rédigée et imprimée lorsqu'une revue anglaise,— *The French Quarterly* — de Londres, frappée des rapprochements que l'on peut faire entre *She* et *L'Atlantide*, lança contre Pierre Benoit une odieuse accusation de plagiat. Sir Rider Haggard eut la faiblesse d'appuyer cette dénonciation; il soumit d'ailleurs le cas à la décition de l'Académie française. Dans une réponse pleine de clarté et de modération, Pierre Benoit prouva qu'il n'avait jamais lu *She* (il ne sait pas l'anglais), il expliqua comment lui était venue l'idée de son roman (il a habité pendant toute son enfance en Algérie), et il indique les sources — récits d'explorateur et études géographiques,— auxquelles il a puisé. La réponse est concluante. Il en résulte indiscutablement que la ressemblance que nous signalons est purement fortuite.

dans le Grand-duché de Lautenbourg-Detmold comme précepteur du Duc Joachim, fils du Grand-Duc Frédéric-Auguste. Il ne tarde naturellement pas à devenir éperdument amoureux de la Grande-Duchesse Aurore. Etrange, séduisante, merveilleusement jolie, d'un charme un peu sauvage, cette Grande-Duchesse n'est évidemment pas une Allemande; c'est une Slave, de la famille des Princes Tumène, souverains des Cosaques d'Astrakan. Veuve du Grand-Duc Rodolphe de Lautenbourg, mort durant une exploration au Congo, et qu'elle avait épousé contre son gré, elle a dû, bien plus encore contre son gré et sous la pression de la cour de Prusse, épouser en secondes noces le frère de Rodolphe, Frédéric-Auguste, le Grand-Duc régnant. Pour l'un comme pour l'autre de ses maris, elle n'a jamais voulu être une épouse que de nom (le Duc Joachim n'est que son beau-fils). Mais autant elle estimait son premier mari, qui l'aimait désespérément, autant elle méprise et déteste le second, sombre et ambitieux hypocrite, aveuglément dévoué à la cour de Prusse. Vignerte réussit à gagner la confiance de la Grande-Duchesse, à pénétrer dans son intimité, à écouter ses étranges confidences. Bientôt, le hasard lui permet de découvrir, au cours de recherches historiques dans la biliothèque du château, les odieuses machinations de Frédéric-Auguste: le Grand-Duc Rodolphe n'est pas mort au Congo, il a été assassiné à Lautenbourg par l'homme à tout faire de son frère, le baron de Boose: son squelette est caché dans une chambre secrète du château. Au moment où l'imposture va pouvoir être révélée, le Grand-Duc, prévenu par une espionne, fait mettre le feu au château, comptant anéantir d'un seul coup et le secret de son crime et l'indiscret qui l'a découvert. Vignerte n'échappe que par miracle. Mais la guerre éclate: et pour soustraire le jeune Français à la vengeance du Grand-Duc, Aurore l'enlève en automobile, et dans une ruée éperdue, à travers les troupes allemandes en marche, elle va le déposer à la frontière, sain, sauf et désespéré de quitter sa princesse. Quelques mois après, un obus allemand vient mettre fin, dans les tranchées de Blanc-Sablon, à la carrière de l'inconsolable précepteur, au moment même où le baron de Boose est fait prisonnier et où l'on découvre sur lui la preuve de ses crimes: le dernier en date est l'assassinat de la Grande-Duchesse.

* * *

L'Atlantide nous transporte en Afrique. Au cours d'une mission dans le désert du Sahara, deux officiers, le lieutenant de Saint-Avit et le capitaine Morhange, se laissent entraîner par la curiosité jusqu'au massif du Hoggar, à la suite d'un Touareg, qui a promis de leur montrer, dans une grotte, de curieuses inscriptions. Arrivé là, leur guide les enivre de hachich et les fait porter dans une étrange ville souterraine, creusée dans les flancs d'une montagne, au milieu d'un pays merveilleux. Ce pays, immense oasis au milieu des sables, c'est l'Atlantide, dont Platon parle dans le *Critias*, l'Atlantide bâtie par Neptune pour y enfermer Clito, et que l'on croyait disparue, engloutie dans l'Océan. La reine de ce pays est une femme mystérieuse, d'un charme félin irrésistible: Antinéa est-elle comme elle le prétend, la fille des rois du Hoggar, la descendante de Neptune? N'est-elle pas plutôt, comme l'auteur le laisse entendre, la fille d'un gentilhomme polonais et d'une Parisienne de la rue Boccador, née par hasard dans ce pays lointain? Quoi qu'il en soit, pour charmer ses loisirs, elle fait enlever par un Touareg les officiers, les explorateurs de toute nationalité qui passent à proximité de son royaume, et s'amuse ensuite à les faire mourir d'amour. Puis elle les fait transformer par la galvanoplastie — l'Atlantide est un pays très civilisé — en statues d'orichalque et ranger, soigneusement numérotés, autour de la grande salle de son palais. Seul, le capitaine Morhange, véritable saint sous sa tunique d'officier, résiste à la séduction de ses charmes. Saint-Avit a moins de grandeur d'âme: grisé par son amour, il consent, pour assouvir la colère d'Antinéa, à tuer son compagnon qu'il aime pourtant chèrement. Puis, affolé, il réussit à s'enfuir. Mais la vie européenne n'a plus désormais pour lui ni attrait ni saveur. Il rêve de revoir Antinéa, il a la nostalgie du palais souterrain où sa place est marquée, il le sait, parmi les statues d'orichalque. Il y retourne. Il n'en revient plus (1)

* * *

Certains lecteurs ont cru voir dans *L'Atlantide* une intention symbolique: le charme d'Antinéa, ce serait le charme du désert, ce charme si puissant que maint explorateur y a cédé et en est mort. Je ne crois pas que le dessein de Pierre Benoît soit aussi profond. Il a voulu nous conter une merveilleuse histoire, il y a réussi: ne cherchons pas plus loin. Et j'avoue qu'au contraire, ce qui me plaît davantage dans son talent, c'est l'ironie légère dont il sait assaisonner ses contes. Le récit du vieux gentilhomme polonais, dans *L'Atlantide*, ses réminiscences de viveur du second Empire, et le doute discret qu'elles jettent sur la personnalité d'Antinéa, le récit, dans *Kœnigsmark*, de la vie de la Princesse Aurore, récit où les souvenirs et l'argot de Paris se mêlent aux peintures fantastiques et sauvages de la steppe d'Astrakan, voilà les pages qui donnent à ces romans d'aventures toute leur piquante saveur. Parfois, entraîné à la suite de ses héros, son mélancolique précepteur ou son romantique explorateur, dans les oubliettes de Lautenbourg ou dans les sables du Sahara, l'auteur serait tenté de se prendre trop au sérieux: il a le bon goût de ne pas le faire et de savoir nous montrer, dans un sourire, qu'il n'est pas sa propre dupe. C'est bien dans la tradition de nos meilleurs conteurs, celle de Lesage, celle de Voltaire, et surtout celle de Mérimée.

Le roman que publie la *Revue de Paris* prouve bien que Pierre Benoit a su reconnaître sa véritable voie et qu'il y persiste. *Pour Don Carlos* est un roman d'aventures et un roman historique: on y coudoie des personnages connus: M. Buffet, le duc de Broglie, Gambetta, on y assiste à une conjuration politique, à des enlèvements, à une guerre civile: nul n'y cherchera, je pense, d'intentions symboliques.

Le succès des romans de Pierre Benoit fait bien augurer de l'avenir des romans d'aventures dans la littérature de demain. Ce genre de roman a toujours plu aux Français: un sort malheureux l'avait relégué dans les feuilletons des journaux ou sur l'écran des cinémas populaires. Il faut savoir gré au jeune écrivain de lui avoir rendu sa place dans la littérature. La lecture d'un roman ne doit-elle pas, plutôt que d'ajouter à nos préoccupations, nous en delasser quelques instants? Il ne manquera jamais de romanciers pour déclarer d'un air sévère: "Nous ne sommes pas des amuseurs!" Hélas! ce n'est souvent que trop vrai.

(1) On voit par cette rapide analyse que *L'Atlantide* n'est pas un roman à mettre entre toutes les mains.

Nous prévenons nos lecteurs, que nos annonceurs se feront un plaisir de répondre à toute demande de renseignements que l'on voudra bien leur transmettre par la poste. Bien mentionner "La Revue Moderne."

QUELQUES LIVRES CANADIENS

Par OLIVAR ASSELIN

Bibliophile érudit et patient comme ils le sont tous, M. Casimir Hébert a entrepris de révéler au public quelques poètes canadiens morts avant l'âge et dont les œuvres étaient restées jusqu'ici éparses ou inédites. En 1916, sous le titre de *Poèmes épars*, il publiait une partie des vers de Joseph-Lenoir Rolland. Il portera bientôt chez l'imprimeur *Les Occidentales*, poésies du même auteur recueillies dans le journal anticlérical *l'Avenir*, où Lenoir-Rolland, remué à distance, comme tant d'autres Canadiens de sa génération, par l'idéologie révolutionnaire et humanitaire de Quarante-Huit, collabora assidûment jusqu'à sa mort. Grâce à lui encore, on pourra lire en volumes, avec le bohème fanfaron et triste Ernest Martel, ce jeune peintre en bâtiments que les sombres lauriers de Rollinat, la gloire naissante de son ami Nelligan, le hachisch de Baudelaire, l'opium de de Quincey et la particule nobiliaire de Balzac empêchaient de dormir: Arthur *de* Bussières.

La première en date de ces éditions nous étant par hasard tombée sous la main, on sera peut-être curieux de juger, par celle-là, de l'intérêt documentaire qu'elles offriront pour l'histoire des lettres canadiennes.

Né en 1822, mort en 1861 avant d'avoir lié sa gerbe, Lenoir-Rolland — ou Lenoir, car nous l'avions toujours connu sous ce seul nom — avait laissé un souvenir plutôt effacé. Ils sont de lui, ces vers que trois générations apprirent à l'école:

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises...
O demeure tranquille! o sainte basilique!...

Presque toutes ses œuvres, cependant, étaient encore enfouies dans les journaux du temps.

Or, avec Crémazie, Fiset, François-Xavier Garneau, Chauveau, Lenoir n'est rien moins qu'un des pères de la poésie canadienne; avant eux il n'y eut que Mermet et Quesnel, qui n'étaient pas Canadiens, Bibaud, Viger et Bédard, qui n'étaient pas poètes.

L'art de Lenoir est inférieur à celui de Crémazie, et c'est à dire qu'il ne vaut pas le diable.

Savez-vous ce que c'est qu'un duel d'Amérique,
Délicats amateurs d'au-delà l'Atlantique,
Qui tirez une arme avec art?
Savez-vous qu'à vingt pas un coup de carabine
Atteint toujours le front auquel on le destine,
Que la balle jamais ne s'égare autre part?

Or, le plus ferme doigt, crispé sur la détente,
Peut bien parfois faiblir, dans les moments d'attente
Précédant le triple signal.
On touche un but, c'est vrai; mais la rouge blessure
N'a pas assez de sang pour laver une injure,
N'a pas assez tué le corps d'un dur rival!

Chez vous, au premier sang, toute haine est éteinte.
Un seul pas en avant, chez nous, est de la crainte,
Flétrit le dernier des Texiens...

(*Au Texas*, page 41)

Il faut beaucoup de fumier de cette espèce pour produire une perle; de fait, il y a dans *Au Texas* soixante vers et pas une perle. Les *Poèmes épars* sont néanmoins curieux à lire, par la lumière qu'ils jettent sur l'influence du romantisme au Canada vers le milieu du XIXe siècle. Crémazie dans *Les Trois morts* imite Gautier. Vingt ans après les *Orientales* de Victor Hugo, le modeste rond de cuir de l'Instruction publique bas-canadienne qui a nom Joseph Lenoir-Rolland traduit de l'anglais la *Mère Souliote*, "orientale" (c'est lui qui le dit) sur

... une odalisque pâle
Dont l'œil vif étincelle au milieu de ses pleurs,

et la *Bayadère*,

Cette fille au corsage noir,
Au front limpide, à l'œil sévère,
Jolie enfant, bien belle à voir,

laquelle, chose plaisante, mourra vierge après avoir défié — tout en leur disant: "Viens!" — la libidineuse concupiscence des vieux messieurs.

Pauvre vierge, qu'elle était belle!
Elle est morte! et je me souviens
Des longs éclairs que sa prunelle
Lançait quand elle lui dit: "Viens!"

Certains de ses poèmes dénotent chez Lenoir une curiosité intellectuelle et des connaissances rares pour son millieu et son époque. Outre qu'il fait, comme Victor Hugo, quoique un peu moins bien, des Orientales, il traduit Burns et Longfellow, il semble connaître Gœthe; l'un des premiers dans le Canada français, il aura pressenti le monde extérieur. A ce titre il méritait bien qu'on exhumât sa mémoire de l'oubli relatif où elle était tombée.

Honorons ses vertus et son talent modeste,
Comme est tout vrai talent,

a chanté sur sa tombe, avec un élégant mépris de la ponctuation, un rimeur au talent encore plus modeste en un certain sens, nommé Marsais. Un tel éloge n'est pas compromettant: souscrivons-y sans arrière-pensée.

Les *Poèmes épars* ont en outre le mérite de contenir peu de pages blanches et de ne se vendre que 25 sous.

* * *

BAISERS MATERNELS

Souffreteux et torturé
Par la fièvre ou l'insomnie,
Que de fois maman bénie,
M'élevant du lit cuivré,
Plaçait ma douleur amère,
Palpitante sur son sein
Pour rendre mes membres sains.
Oh! les baisers de ma mère...

A LA BELLE ETOILE

Dans le lascif parfum des chaudes nuit d'été,
Qui n'a cru la pelouse une amante maîtresse?
Qui ne s'est incliné sur elle avec tristesse
Pour assouvir son cœur de sa félicité?

Bien des fois, promeneur, de chimères hanté,
J'entendis, m'appelant, une voix charmeresse.
Tous mes sens de s'offrir, jouissance traîtresse,
Aux doux chatouillements de l'impure gaîté...

CANICULE

La tête sur un coussin vert.
Mélancolique, une ingénue
Effeuille une rose menue.
Des cils blonds ombrent ses yeux pers.

Elle fredonne et tout son être
Se dilate dans la gaîté
De ses quinze ans, le cœur hanté
Par l'Inconnu qui va paraître.

PRIERE POUR ELLE.

Mon Dieu, veillez sur l'Absente que j'aime
Du sublime amour qu'elle a pour moi-même.

Donnez à ses jours beaucoup de bonté
Pour que son coeur en soit réconforté...

Faites surtout qu'elle ne pleure point
De ce qu'elle est seule et que je suis loin.

Qu'elle sente mon âme qui l'assiste
Par les avant-midi de l'hiver triste.

Qu'elle n'ait pas peur le soir. Que les soirs
Ne l'assiègent pas de pressentiments noirs.

Donnez-lui le sommeil paisible et doux,
Et les songes, qu'ils lui viennent de Vous!

LA POUDRERIE.

Il neige. Les maisons se renfrognent.
Le vent est glacé, le vent du nord
Qui dans les arbres méchamment grogne.
Roides et nus, on les croirait morts.

La neige fine à peine se pose,
Sur l'appentis et sur les pignons,
Les coiffant d'un bicorne mignon,
Dont l'éclat à la bise s'expose.

Or l'aquilon se fâche soudain.
Il soulève, vif, la poudrerie
Qui drape de blanc les galeries
Et les fenêtres des citadins...

Ces vers sont pris au hasard dans les *Eaux grises* de M. Hermas Bastien, et sauf deux ou trois pièces (dont *Sous bois*) le livre n'en renferme pas de meilleurs.

Quiconque aimerait ce genre de poésie pourra s'en procurer pour 75 sous un volume de 224 pages à l'*Action française*.

M. Bastien a mis à la fin de son volume:

Triste ou joyeux et sans raison
Refusant d'entendre le blâme,
J'ai durant la jeune saison
Voulu dire mon âme.

Souvent les termes, j'en conviens,
Ont trahi l'effort de ma plume.
Des strophes ne chantent pas bien;
Ce n'est qu'un bruit d'enclume.

Certes ne m'en tiens pas rigueur.
Mon livre est d'une voix très franche
Et s'il est un vers faux, lecteur,
Ce vers, je le retranche.

Je serais fier, qu'en le fermant,
Ton âme au réel asservie,
Sentît grandir obscurément
Plus d'espoir en la Vie.

"*Souvent* ce n'est qu'un bruit d'enclume": nous ne le lui faisons pas dire. Et encore, il se flatte. Quant à l'espoir que les *Eaux Grises* font grandir en nous, c'est qu'à l'avenir les mauvais poètes retranchent leurs mauvais vers avant la publication et non après. Le papier coûte si cher, et il y a dans la littérature française tant de belles œuvres qu'on peut se payer pour 75 sous!

L'un pour son "paganisme", l'autre pour son "panthéisme," Paul Morin et René Chopin, poètes de grand talent, se firent jadis "attraper" dans le *Devoir* par Edmond Léo et autres cuistres gardiens des bons principes. Ils avaient du mérite et ils n'étaient en réalité pas plus païens ni panthéistes que Chateaubriand ou Francis Jammes; mais ils n'étaient pas de la maison.

M. Bastien, lui, a réservé tout son talent pour ses ouvrages à venir, mais il a étudié les lettres au seul Collège Sainte-Marie sous quelque Edmond Léo, il est reporter au *Devoir*, et il a soin de nous rappeler de temps à autre qu'il n'est pas un jeune homme pervers comme il y en a tant:

Je ne saurais te faire un aveu profané
Par des êtres, hélas! au mensonge adonnés...
(Vers rêvés, *p. 73*)

Dans l'ennui, les alarmes,
Il faut songer aux cieux.
(Légers propos, *77*)

Au coin des noirs carrefours
On voit des femmes
Qui sont marchandes d'amour,
Poison des âmes.
(La Ville, *149*)

J'ai cueilli sur la route ardemment bien des roses.
Il me souvient aussi de cantiques pieux.
Les pétales, hélas! sont des débris moroses
Et les chansons des refrains odieux.
(Remords, *202*)

Cela permet d'écrire des inconvenances comme *A la belle étoile* et *Canicule*.

Et cela donne un droit absolu, incontesté, à la réclame du *Devoir* et de l'*Action française* réunis. "Ce livre — disent les notices des éditeurs, parues dans toute la presse — fait suite aux autres œuvres récemment publiées par des jeunes. Ils (*sic*) manifestent un état d'esprit nouveau. C'est, outre les qualités intrinsèques, un motif de plus pour se procurer cet ouvrage loué par le critique. Ce volume est en vente dans toutes les bonnes librairies."

J'ai dit dans ma conférence de la Salle Saint-Sulpice que l'œuvre intellectuelle de l'*Action française* n'était pas à la hauteur de son œuvre patriotique. J'ai dit dans le dernier numéro de la *Revue Moderne*, à propos du livre de M. Dupire, que l'*Action Française* est en train d'aggraver les conséquences de l'esprit de parti dans le Canada français en le faisant passer du domaine politique au domaine proprement intellectuel. Il me semble que l'adoption des *Eaux grises* par la Bibliothèque de l'*Action française*, avec le déploiement de réclame que comporte cette faveur, me donne amplement raison.

Nous ne voudrions pas décourager pour toujours M. Bastien: des poètes de grand talent ont débuté par des œuvres indignes d'être lues. Nous regrettons seulement pour lui, et encore davantage pour les lettres, qu'un livre comme les *Eaux grises* ait été vanté au point de vue littéraire par des journaux à qui l'esprit de parti fera à l'occasion décrier ce que la poésie canadienne a encore produit de mieux, ou, si on le préfère, de moins mauvais.

* * *

ERRATA

Dans mes observations sur le *Pays de l'Erable*, parues le 15 mars, le passage suivant, que j'avais ajouté après coup pour compléter, sur un point très important, ma pensée, a été oublié par le typographe:

Il ne faut pas nier les choses intéressantes écrites par M. Adjutor Rivard, M. l'abbé Groulx et avant eux Pierre Voyer dans le genre régionaliste; mais puisque ces écrivains d'une culture supérieure à la moyenne n'ont jamais pu dépasser les limites, celui-ci du conte et ceux-là du tableautin, n'en faut-il pas conclure que nous manquons de souffle dans le genre même où nous devrions exceller; que nous ferions aussi bien pour le moment de ne pas nous obstiner à une production qui nous force le naturel sans profit pour les lettres, au contraire?

Ailleurs, le typo m'a fait écrire: "de la peinture de religieuses", quand, une première fois sur le manuscrit, une deuxième et une troisième sur l'épreuve, j'avais mis "religieuse" au singulier.

Enfin, j'avais écrit en minuscules et non en majuscules le mot *rustres*, dans l'avant-dernière ligne de la note inframarginale relative à la conférence de M. Victor Barbeau.

OLIVAR ASSELIN.

RÉPONSES

Par ADJUTOR RIVARD

La direction de **la Revue Moderne** me demande de **répondre** aux questions que M. W.-G. Francoeur a posées dans le numéro de février (page 19). Si pour **répondre** il fallait porter un jugement, prononcer une décision, et par là prétendre mettre fin à toute contestation, je me récuserais; je n'en oserais pas tenter l'aventure: ce serait trop entreprendre. Mais si l'on veut seulement que plusieurs fassent connaître leur opinion, je dirai volontiers la mienne. Qu'un autre, plus compétent, tranche le débat!

I. Faut-il dire "**au** Canada" ou "**en** Canada"?

Cette question a longtemps inquiété nos grammairiens.

Dès 1841, l'abbé Thomas Maguire l'avait soulevée, pour la première fois, dans son **Manuel des Difficultés**; l'abbé J. Demers lui avait répondu dans **la Gazette de Québec,** et il s'était fait, là-dessus comme sur plusieurs autres points, une polémique qui avait duré des mois. M. Maguire voulait qu'on dise "**au** Canada"; M. Demers tenait pour "**en** Canada". De cette querelle grammaticale, M. N.-E. Dionne a même fait un volume.

En 1880, étude sur cette question par M. A. Gélinas, publiée dans **l'Opinion publique** (t. XI, Nos 9-16).

En 1897, nouvelle discussion entre M. L.-J.-A. Papineau, un anonyme qui signait "Philologue", et M. A.-D DeCelles. (**Bulletin des Recherches historiques**), (t. III, pp. 141 et 151; t. IV, p. 22).

Et ce ne sont pas les seules fois qu'on a disputé là-dessus.

Faut-il refaire toute la discussion? Elle fut parfois fort habile; mais elle s'écarta si souvent du point principal et s'embarrassa de tant d'exceptions, qu'elle paraît n'avoir convaincu ni les uns ni les autres. Mieux vaut sans doute, aujourd'hui, dire simplement quel est l'enseignement de la grammaire.

"**En** Canada" s'est dit, et ce ne serait pas une grosse faute de le dire encore. Mais, si l'on veut suivre l'usage et parler mieux, on doit dire "**au** Canada."

Voici comment se justifie cette dernière façon de parler et d'écrire.

Les noms anciens de pays étaient presque tous féminins. Ces noms, antérieurs à la diffusion de l'article, s'étaient donc d'abord employés seuls: ils avaient paru suffisamment déterminés. Lorsqu'on se mit à indiquer la détermination par l'article, ces vieux noms féminins se conformèrent à la tendance générale: "**la** France, l'Italie"; mais l'ancien usage prévalut dans certaines locutions, parmi lesquelles: "**en** France, **en** Italie."

D'autres noms de pays ont vu le jour alors que l'usage de l'article s'était déjà généralisé. Un grand nombre ont été formés sur le modèle des premiers et ont pris le genre féminin; on les traite de la même façon: "**en** Amérique, **en** Colombie."

Voilà donc la règle établie pour les noms féminins.

Quant aux noms masculins, leur histoire n'est pas aussi simple, ni la règle qui les régit aussi absolue.

La plupart des noms masculins antérieurs à l'époque moderne, formés par des adjectifs avec ellipse du nom qui signifie pays, devaient logiquement prendre l'article: "**le** pays de Feurs" est devenu "**le** Forez"; le "**le** Languedoc" est "le pays de langue d'oc.". Mais sur ces noms anciens, les féminins plus nombreux exercèrent de bonne heure leur influence, et l'on dit: "en Languedoc" comme "en Guyenne."

Cependant, les noms masculins de l'époque moderne ont presque tous échappé à cette influence des féminins; nés sous la règle de la détermination précise des noms, ils ont gardé l'article dans toutes les locutions: "né **au** Japon, voyage **au** Pérou, **au** Canada."

L'ouvrage où cet enseignement me paraît le plus clairement exposé est la **Grammaire raisonnée** de Clédat. (Voir Nos 196 et suivants). J'y renvoie le lecteur curieux.

Il y a des exceptions, dira-t-on. Sans doute, et chacune d'elles peut s'expliquer et se justifier par quelque raison d'euphonie, d'étymologie ou de long usage. S'il y avait quelque bon motif de préférer "**en** Canada", on pourrait souhaiter que l'usage s'établisse de parler de la sorte; mais en quoi, pourquoi et comment "**en** Canada" vaut-il mieux que "**au** Canada"?

II. Que faut-il penser de cette nouvelle façon de parler: "**le** Québec", pour désigner la province de Québec?

La règle, nous venons de le voir, justifierait l'emploi de l'article; mais, s'il n'a pas encore consacré l'exception, l'usage ne s'est-il pas jusqu'ici refusé à suivre la règle? A-t-on jamais entendu dire: "Je suis né **au** Québec"? Et est-il désirable qu'on l'entende jamais?

Le **Bulletin du Parler français** a d'abord hésité entre la règle et l'usage; puis il s'est prononcé pour le maintien de l'usage qui veut que la province de Québec reste "la province de Québec." Question d'euphonie, semble-t-il.

M. l'abbé Blanchard plaide pour "**le** Québec"; il veut même que le Code civil de la province de Québec devienne le "Code civil **du** Québec"! (**Revue canadienne,** novembre 1916, p. 445). De même, M. Paul Lefranc veut qu'on emploie l'article. (**La Presse,** 28 février 1920). Un certain nombre de nos journalistes l'emploient en effet.

Cependant, nos oreilles ne s'y sont pas encore habituées, et comme l'article est ici un produit de laboratoire, elles ne s'y habitueront que difficilement.

III. M. Francoeur se plaint aussi que "dollar" et "sou" auraient remplacé "piastre" et "cent."

Je pense que c'est plutôt "cent" qui a remplacé "sou."

On a beaucoup écrit là-dessus, depuis l'amusante polémique de M. A. Lusignan et de M. J.-F. Gingras dans **l'Opinion publique** de 1880 (25 mars, 22 et 29 avril). Mais le meilleur exposé de la question, au triple point de vue historique, commercial et linguistique, et le plus fort plaidoyer en faveur de "piastre" et de "sou" se trouvent dans une étude de M. J.-E. Prince, paru dans le **Bulletin du Parler français au Canada** (t. VI, pp. 289-291). (Voir aussi t. XIII, p. 223, et t. IV, p. 347).

Pour les raisons données dans cette étude, il paraît juste de préférer "piastre" à **dollar** et "sou" à **cent,** du moins quand l'emploi des termes légaux n'est pas nécessaire.

Un peu moins de parti pris

Par JEAN DESLYS

La *Revue Moderne* se déclarant *tribune libre*, prête à recevoir les idées et les opinions de chacun, je me prévaudrai de cette faculté pour faire quelques petites remarques sur un article paru dans le numéro du 15 février dernier, article qui s'intitule: "C'EST ASSEZ D'ANGLOPHOBIE". L'auteur de cette page est déjà connu des lecteurs de la Revue Moderne: c'est M. Arthur Beauchesne, d'Ottawa.

Il est vraiment malheureux, — et M. Beauchesne a parfaitement raison, — il est malheureux que les journalistes, non pas les nationalistes, comme il est écrit dans l'article précité mais un trop grand nombre de journalistes anglais, d'Ontario, de l'Ouest et même de Québec, aient entretenu et ne cessent de semer la zizanie dans le Dominion. Ainsi, non-seulement, ils compromettent, ce serait trop peu, mais ils s'efforcent de détruire les droits de la minorité canadienne-française, garantis par la constitution. Car, malgré le mot d'ordre donné en certains milieux, qui ne sont pas nôtres, de noyer Québec et les Canadiens-Français sous un déluge de compliments, et cela dans l'intérêt même de nos compatriotes anglais, qui voient enfin ce que valent les lois, les méthodes et les mœurs arriérées de la vieille province française du Dominion canadien, malgré ce mot d'ordre, une oreille quelque peu attentive saisit de temps en temps certains bruits qui nous arrivent du dehors. En effet, le 28 février dernier, nous pouvions lire dans un journal anglais du matin les résolutions votées à l'unanimité, à la convention des commissaires d'écoles de la Saskatchewan "pour l'abolition des écoles séparées, de tout signe religieux dans les écoles publiques, et de toute école publique dans les maisons d'éducation dirigées par l'Eglise Catholique Romaine ou par une autre secte."

Et c'est là ce qu'on appelle de la tolérance? Et M. Beauchesne voudrait que, sans protester, nous courbions l'échine répétant à chaque nouvelle attaque: "Encore, seigneurs, encore." Mais à ce régime-là nous ne vivrons pas longtemps, et les Anglais seront les premiers à nous traiter de lâches, eux qui ne se gênent jamais pour atteindre la réalisation de leurs désirs.

C'est fort beau parler conciliation, surtout pour ceux qui font la lutte bien à l'abri, et qui ne se montrent, le combat terminé, que pour crier sus aux vaillants du devoir, à ceux qui n'ont pas craint d'affronter le péril et qui sont

"*Empanachés d'indépendance et de franchise.*"

Le bon La Fontaine a écrit à ce sujet une fable très intéressante et plus d'un y gagnerait d'en faire la lecture.

D'ailleurs, pour en revenir à la conciliation, jamais le Canadien-français n'a refusé de donner loyalement la main à qui la lui tendait loyalement. Et il suffit pour le constater, de parcourir notre histoire et de rechercher ce que rapporta à nos pères la trop grande confiance qu'ils eurent en leurs compatriotes, étrangers de langue et de foi.

Je ne vois pas pourquoi il ne nous serait pas permis d'élever parfois le ton plus haut qu'à l'ordinaire, pourquoi nous ne regarderions pas l'Anglais les yeux dans les yeux? Lui serions-nous inférieurs par hasard? "Dans tous les camps, le noyau des forts c'est le groupe des endoctrinés, des croyants, tranchons le mot, des fanatiques", écrivait jadis le Cardinal Manning. C'est encore vrai de nos jours où le patriotisme semble devenir un certain chiffon que l'on cache dans sa poche ou qu'on brandit selon que l'exigent les intérêts pécuniaires ou autres.

Nous avons eu et nous gardons ce groupe de forts, de fanatiques. On peut lui reprocher parfois trop de zèle, mais il n'est pas juste, comme l'écrit M. Beauchesne, de mettre sur le dos des nationalistes, s'en servant comme du bouc émissaire de l'Ancienne Loi, par exemple l'abolition du Français au Manitoba ou encore le petit nombre de représentants québecquois au ministère fédéral, ce qui, somme toute, fait ressortir davantage la force de ce qu'on appelle le bloc du Québec.

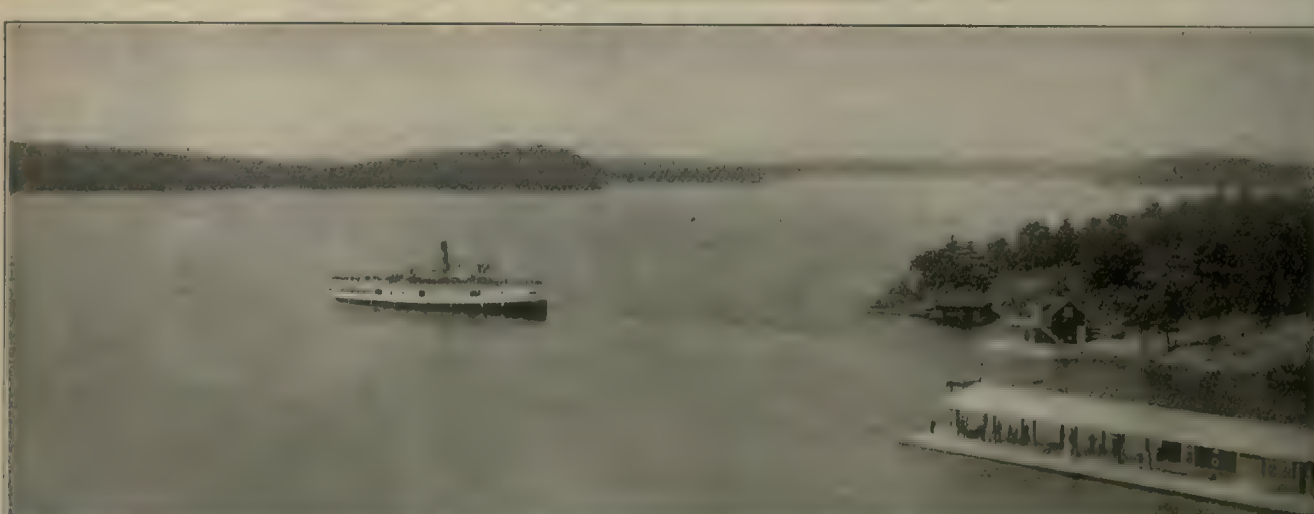
Et si le nom de M. Bourassa est "l'agent le plus efficace dont les hommes qu'il combat puissent se servir contre nous auprès de leurs électeurs," ce qui est dû surtout au fait que M. Bourassa est français et catholique, il est d'autres noms de canadiens-français, mis en vedette par des événements encore récents, de ceux qui se sont courbés sous le martinet, qui portent avec eux la réprobation et le mépris de tous leurs compatriotes.

Je laisse à M. Beauchesne, le soin de décider quel est, selon lui, le nom qui reste en meilleure posture.

Une attention toute spéciale de la part de nos annonceurs sera accordée à tout lecteur de notre Revue. Il est donc de votre intérêt en faisant vos achats de bien mentionner "La Revue Moderne".

AVIS IMPORTANT

Nous prions ceux de nos abonnés qui déménagent, de nous faire connaitre immédiatement leur nouvelle adresse.



LES LACS DU DISTRICT DE MUSKOKA sont parmi les plus beaux de n'importe quel pays, et offrent aux touristes une grande variété d'amusements sportifs et autres. Situés à 112 milles au nord de Toronto, sur la ligne de chemin de fer du Grand Tronc.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

La Revue Canadienne célébrait récemment le cinquantenaire de sa fondation. A cette occasion notre grande doyenne nous permettra en lui souhaitant une longue et belle vie, de la féliciter chaleureusement du rôle qu'elle a si vaillamment tenu dans la littérature nationale.

* * *

Le Cathéchisme des sociétés coopératives du Québec, par M. l'Abbé J. B. A. Allaire est un manuel écrit dans une belle langue claire et concise où nos agriculteurs pourront puiser maints renseignements qui leur restent ignorés souvent, et obscurs presque toujours. Grâce à ce petit livre, ils apprendront les avantages matériels et moraux qu'offrent les sociétés coopératives agricoles.

* * *

Moisson de Souvenirs, tel est le titre sous lequel Andrée Jarret a groupé des impressions et des souvenirs, tout simplement, sans affectation ni pose. C'est une façon de roman d'allure un peu naïve, qui aurait gagné à être retouché par un littérateur d'expérience, mais qui, tel que présenté, dénote un très sûr talent. Les caractères des jeunes héros nous étonnent quelque peu, mais en revanche celui de la grand'mère rigide, implacable, et qui maintient son vouloir absolu sur la vocation du petit-fils ne nous est pas inconnu. La foi si vive de nos mères leur inspirait souvent des décisions qui semblaient peu humaines parce qu'elles étaient tellement au-dessus des destins terrestres. Andrée Jarret a dû vivre à la campagne, elle en connaît les coutumes intimes, elle en définit la splendeur, elle en traduit le caractère. Si les héros d'Andrée Jarret, sont un peu fâlots, en revanche son type d'aïeule campagnarde est parfait. C'est un essai courageux et sincère qu'il faut louer; c'est aussi un essai plein de promesses, où l'on sent le don de l'observation s'affirmer, ce don si précieux au romancier. Andrée Jarret en est à son second livre, et elle doit être très jeune. Elle écrit, pour ainsi dire d'instinct, sans une préparation soignée. Elle aurait dû, dans le cénacle où elle évolue, trouver, non seulement des amis complaisants, mais encore des amis obligeants, qui lui auraient conseillé plus de concentration dans la pensée, plus de recherche dans le style, et peut-être aussi plus de vérité dans le caractère. Car enfin, des héros supra-terrestres, ça étonne tellement que cela ne semble pas vrai. Et le lecteur aime tellement à croire en ce qui l'émeut et le charme.

Les derniers numéros du *Canada Français* sont des plus intéressants. Nous recommandons la lecture de cette revue à tous ceux qu'intéressent les lectures sérieuses.

* * *

Le Terroir est plein de vie, de gaité, d'entrain. Toute la foi régionale de M. Damase Potvin l'illumine! De temps à autre, un coup de boutoir. Dame, l'on a des idées, l'on y tient, et l'on veut bien cogner sur ceux qui les contredisent! Mais tout cela, sans malice, avec une bonne grâce spirituelle qui enchante.



Nous offrons à M. le Sénateur David qui vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année, nos souhaits de santé et de bonheur, et nous saluons en lui, avec fierté et gratitude, le doyen de nos collaborateurs, et le meilleur ami de la Revue Moderne.

La Revue Nationale tous les mois nous arrive, aimable intéressante et belle. Nous lui faisons fête. . Le dernier numéro est particulièrement intéressant et varié, et nous félicitons son directeur M. Arthur Saint-Pierre du succès qui accueille son œuvre.

* * *

Nous accusons réception d'une très belle étude de M. Nazaire Levasseur sur Madame Adine Fafard-Drolet, directrice du Conservatoire de Québec, étude qui rend hommage au talent d'une de nos femmes-artistes les plus justement appréciées. Douée d'une voix splendide qui fut applaudie en Europe, comme au Canada, Madame Fafard-Drolet se dévoue avec un zèle admirable à l'enseignement, et y remporte de notables succès.

* * *

Ce que dit la jeunesse. Sous ce titre nous trouvons réunies les conférences prononcées sous les auspices de la Société des Conférences des Hautes Etudes Commerciales. C'est surtout une œuvre de jeunes, où ça et là de *moins jeunes*, tels que M. M. l'Abbé Groulx, Edouard Montpetit, Antonio Perrault, Jean-Baptiste Lagacé, sont venus mettre la note virile de leur expérience, et le gain solide de leur esprit. Ce livre nous donne un aperçu des pensées de la jeunesse qui pense... Il est très intéressant. Le cadre de cet article ne me permet pas d'en donner une étude approfondie, mais il nous autorise à en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à l'essor de cette jeunesse qui vaillamment bat des ailes.

* * *

M. Henry Laureys, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal, nous fait parvenir le texte d'une superbe conférence, par lui prononcée devant la Chambre de Commerce de Montréal, sous le titre de ***L'Education Commerciale***, et le sous-titre de ***Facteur de notre expansion***. Cette conférence est extrêmement intéressante, et faite par un homme qui possède son sujet, et en est aussi possédé. La publication s'orne d'intéressantes gravures, représentant notre grande institution commerciale. De plus, M. Laureys, nous autorise à déclarer à nos lecteurs qu'il enverra "gratuitement" un exemplaire de cette conférence, aussi brillante que substantielle, à toutes les personnes qui lui en feront la demande à 399 avenue Viger. Tous les pères de famille qui désirent orienter sérieusement le choix de la carrière de leur fils, devront lire ce travail, où entre mille bonnes choses, il est dit que: "Il ne faut pas que la carrière commerciale soit considérée un pis-aller, bonne tout au plus pour les ratés des autres professions". C'est très bien, et nous allons enfin apprendre que cette carrière ouvre des horizons, qu'elle prépare l'avenir de la race aussi bien que toute autre, puisqu'elle enseigne les moyens "d'arriver", d'acquérir", et que l'heure est venue pour nous, Canadiens-français, d'amasser les fortunes honnêtes et puissantes qui permettent de lutter du

côté commercial et financier pour le maintien de nos droits intellectuels, moraux et religieux. Cessons de grimacer sur nos aptitudes commerciales, et de manifester notre dédain de l'argent, souhaitons d'être riches, puisque la richesse est une force, et ne décourageons pas les efforts, vers ce but ainsi que le déplorait Marcel Le Gallois, dans le "Soleil" du 18 mars dernier.

BIENVENUE A UN GRAND ARTISTE

La Revue Moderne est heureuse de souhaiter la bienvenue au grand artiste canadien, M. Rodolphe Plamondon qui sera parmi nous bientôt, et que nous aurons la fierté d'applaudir le mardi, 20 avril, au Monument National, dans un grand concert organisé par M. Paul Maugé, et qui réunira toute l'élite montréalaise heureuse de rendre hommage au talent d'un compatriote renommé.

Un comité s'est constitué dans le but de recevoir M. Plamondon, comme l'on reçoit quand il revient vers sa patrie, un artiste de sa valeur. Cette initiative lancée par notre collaborateur M. Gustave Comte, a été accueillie avec enthousiasme par tout ce que la Métropole compte d'artistes, de journalistes et de littérateurs.

PROCHAINS CONCERTS

Le 16 avril, au bénéfice de l'Assistance Maternelle, M. Toscha Seidel, au "Majesty" sous la direction de M. Louis Bourdon.

Le 26 avril, le brillant pianiste français, M. Alfred Cortot, au "Majesty", sous la direction de M. Louis Bourdon.

Le 13 mai, à la salle Lafontaine, grand concert avec Mme A. Labrecque, Mlle Labrecque, M. H. Vaillancourt, M. Y. Lamontagne, etc.

AVIS

A partir de mai, LA REVUE MODERNE occupera ses nouveaux bureaux, 147 rue S.-Denis.

BRAVO, NOS ANNONCEURS !

Nous devons des félicitations sincères à nos annonceurs chez qui se développe, un goût de plus en plus accusé pour la "belle réclame", celle qui charme les yeux et retient toutes les attentions. Notre Revue présente aujourd'hui des pages remarquables; quelques-unes sont des chefs-d'oeuvres du genre, par le bon goût, la distinction, l'intérêt et la grâce.

Nos lecteurs devront lire attentivement tout ce qui est publié ici, car tout offre un intérêt véritable et profond.

Nos annonceurs sont nos alliés, et nous prions nos lecteurs de les traiter comme l'on traite des amis: de toute leur attention, de toute leur bienveillance.

Ils n'auront qu'à se louer de conclure des affaires avec des maisons qui comprennent l'importance d'une revue comme la nôtre, et lui accordent un si généreux patronage.

LA DIRECTRICE.

UN COIN ADMIRABLE DANS LES ROCHEUSES



LE LAC LOUISE, SUR LA LIGNE DU PACIFIQUE CANADIEN, ainsi nommé en l'honneur de la princesse Louise, fille de la reine Victoria et femme du Marquis de Lorne, ancien gouverneur-général du Canada, fait depuis sa découverte le désespoir des poètes et des peintres qui s'efforcent vainement de transmettre sur le papier ou la toile, une description ou une image de ce que laissent dans leur esprit les charmes de ce lieu enchanté. L'immense glacier Victoria, qui élève à près de 12,000 pieds dans le ciel, son imposante masse blanche, contribue encore à laisser au visiteur une impression de grandiose majesté. De l'hôtel érigé sur les bords du lac, des sentiers rayonnent dans toutes les directions et permettent aux touristes de faire à dos de poneys, des ascensions très intéressantes.





L'ENTRE-NOUS

J'ai une petite amie qui s'appelle Marthe, et qui est jolie, de la fraîcheur de ses dix-huit ans, de la grâce de ses yeux spirituels et de la splendeur d'un teint, dit de lis et de roses.

Marthe est une jeune fille bien élevée. Elle n'a pas de secret pour sa maman qui est intelligente, instruite et loyale, mais comme toutes les mamans, déplorablement faible. Elle pleure souvent, cette maman-là, parce que, contrariée, sa fillette devient très méchante. Elle pleure, mais elle cède! Et ses remords grandissent avec toutes les responsabilités qui s'accumulent. "J'ai peur de l'avenir",—fait-elle,—mais elle se sent dominée par le présent, représenté par une petite demoiselle... qui n'a pas froid aux yeux!

L'autre soir, il y avait bal quelque part. Marthe, en ma présence, faisait sa toilette. Et quelle toilette! La transparence des tulles laissait tout deviner de ce jeune corps, si naïf, si frais, si chaste pourtant. La mère gémissait, suppliait... L'enfant protestait...

Allait-on l'habiller comme une aïeule par hasard?... Toutes ces simagrées, c'était bon pour autrefois, quand sa mère avait vingt ans... Mais aujourd'hui, cela semblait imbécile et puéril. Il fallait être de son époque ou se terrer.

La mère se taisait, mais un pli d'angoisse et de douleur barrait son front, et ses yeux restaient humides.

La jeune fille portait une de ces robes vaporeuses, qui chatoie à tous les yeux, laisse deviner le buste, dé asque les bras et les épaules, et livre une enfant charmante à la crudité des regards...

Ce fut en vain que la mère, par une attention d'une délicatesse bien compréhensib e, essaya de corriger les détails osés de cette toilette provocante. D'un coup aussi sec que sûr, la jeune fille défaisait l'art maternel, et foudroyait son auteur d'un coup d'œil fâché.

L'on sentait qu'elle la jugeait stupide, étroite, arriérée... Et c'était navrant! L'enfant s'échappa de nos bras et s'enfuit, avec, dans les yeux, une flamme de conquête.

Nous restâmes à penser, sans oser nous regarder.

Enfin, j'entendis un soupir:

—C'est désolant!

—Il faut réagir! fis-je, pour dire quelque chose.

Elle m'interrompit avec véhémence:

—Oui, je sais ce que vous allez me dire: Empêcher, retenir, garder nos enfants loin de tout ceci. Seulement vous n'imaginez pas à quel point c'est difficile, vous qui ne vous buterez que demain à des aspérités sans nombre. L'exemple vient de haut; il surgit de partout. Nos enfants nous tiennent pour des despotes si nous ne cédons pas. C'est une lutte de tous les instants; c'est aussi une diminution d'amour et d'entente. Nous sommes traquées comme des bêtes...

Traquées comme des bêtes! Et la phrase m'entra en pleine âme, tant la misère de cette mère faisait mal à voir. Et, comme elle avait un besoin effroyable de pleurer, je la laissai seule.

Le lendemain je reçus ce petit billet:

"Ma Marthe est entrée, hier, à minuit, abîmée, déprimée, écœurée... Cette toilette, dont elle avait compté retirer des effets mirobolants, cette toilette décolletée, exagérée, déplacée, lui avait valu d'être traitée sans aucune sorte de respect... Tout son être frémissait d'indignation et de dégoût...

Elle pleurait à un point, que je n'ai pas voulu l'abandonner. Elle me semblait si frêle dans sa détresse. Je me suis mise à côté d'elle, dans son petit lit étroit, et quand la lampe fut baissée, et que tout fut mystère autour de nous, elle me conta son chagrin, son déboire... Elle pleurait, dans mes bras, comme une petite chose démantibulée...

C'est triste n'est-ce pas? Notre histoire doit être celle de nombre de mamans trop faibles, de nombre de petites filles trop crédules.

Je lisais l'autre jour que le vénérable et grand Archevêque de Paris, Monseigneur Amette, avait tonné dernièrement contre les modes indécentes, et les "dancings" démoralisants. Le mal règne aussi chez nous, dans toute sa hideur. Nos évêques et nos prêtres gémissent sur une pareille situation. Il faudrait aussi entendre la voix des mères... Soyez donc notre interprète, et faites cesser un état de choses qui nous affolle et nous persécute".

Je n'ai rien à ajouter à une telle lettre.

La parole doit maintenant tomber de plus haut!

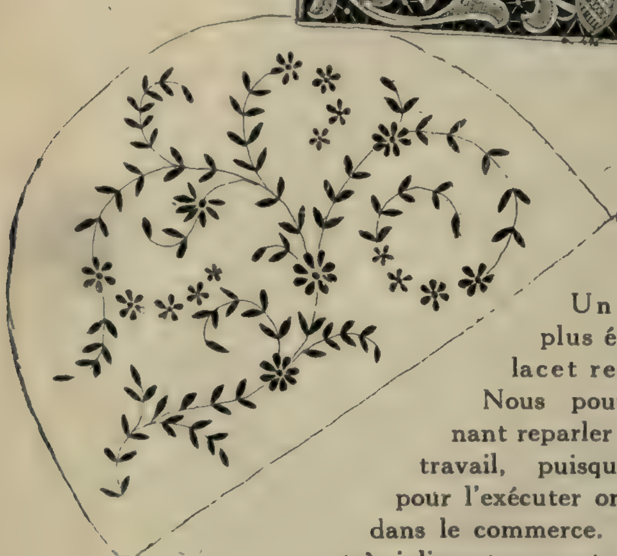
MADELEINE

Les Arts Féminins — LA BRODERIE

Plus que jamais la main féminine devient habile dans tout ce qui concerne les ouvrages de fantaisie, et devant la réussite elle ambitionne d'entreprendre tous les travaux d'arts devant embellir sa maison. Voici aujourd'hui des modèles de quatre genres différents.

Trois couvre-théières, (1) l'un en broderie soit toute anglaise, ou plumetis et anglaise, pouvant être terminé par un feston retenant les deux côtés à demeure, ou encore par feston et oeillets de chaque côté pour passer un ruban.



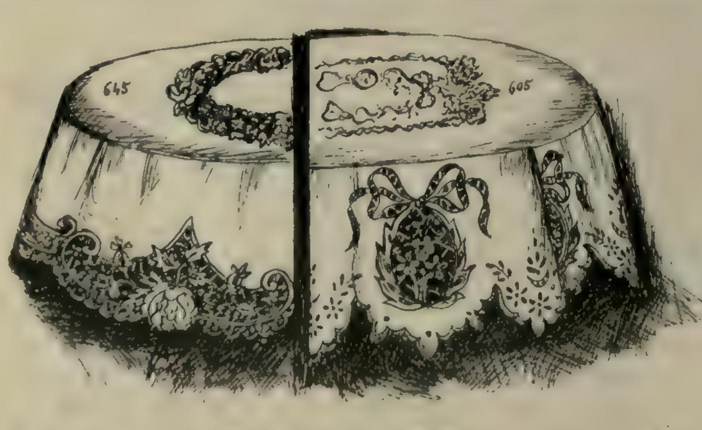




Un autre plus élégant en lacet renaissance. Nous pouvons maintenant reparler de ce minutieux travail, puisque les fournitures pour l'exécuter ont à nouveau reparu dans le commerce. Cette dentelle ressort très joliment sur un transparent de satin de couleur dont le chatoiement accompagne fort bien l'éclat des cristaux qui l'avoisinent.

Et cet autre plus riche, en moire orné de la si délicieuse broderie rococo, réhausse la parure d'un beau et accueillant couvert. C'est un vêtement digne de la théière d'argent qu'il recouvre.

Une broderie qui de plus en plus tient une grande place dans la composition des dessins, c'est la broderie Richelieu. Elle permet d'adapter à tous les styles les morceaux que l'on désire broder soi-même. Ceci sera démontré dans une prochaine causerie. Aujourd'hui je mets sous les yeux de nos aimables lectrices deux modèles de nappe au Richelieu d'un effet charmant. Ces modèles peuvent s'adapter pour des centres de 36 pouces aussi bien que pour des grandes nappes suivant les désirs exprimés. Ils peuvent aussi s'établir pour centres ou nappes carrées. En un mot pour dire comme dans Faust:



"Chàcun sera servi selon ses goûts !

Mme RAOUL VENNAT

(1) Ces modèles sortent de la Maison RAOUL VENNAT, 642, rue S.-Denis, Montréal, toujours à la disposition des lecteurs de LA REVUE MODERNE, pour renseignements, dessins spéciaux, etc.

L'art d'embellir le foyer — Chambre à coucher Louis XVI.



En étudiant dans ses détails cette chambre à coucher, nos lecteurs y constateront une grande simplicité jointe à un goût exquis. Le véritable décorateur, celui qui modèle son travail sur les règles de l'art et du bon goût, délaisse les teintes aux couleurs baroques et évite l'encombrement.

Vous remarquerez, dans la vignette ci-dessus, qu'avant tout c'est le bon goût qui préside à tous les détails. Le parquet est recouvert de quelques jolis rugs aux tons bleu et crême; les murs sont peints gris français, et la nuance crême du plafond, au fini mat, non seulement s'harmonise bien avec l'ameublement, mais grandit la pièce et donne une valeur particulière au mobilier.

Comme complément, l'artiste décorateur a ajouté les rideaux de net ivoire, qui fournissent une lumière neutre, et comme tentures de fenêtre, Valence, et rideaux de soie "bleu français".

Pour lui donner en tout son cachet bien distinct de pièce Louis XVI, le décorateur a ajouté des appliques et lustres finis argent et montés avec perles en cristal. Le "Studio de Luxe" excelle dans ce genre de travail.

Les Confitures *Raymond*

—sont toujours de qualité supérieure.

Essayez:

Confitures RAYMOND

Marmelade RAYMOND

Sirop de Table RAYMOND
(en bouteilles)

Marinades RAYMOND

Catsup RAYMOND



Tous ces produits sont préparés avec grand soin, et vous donneront entière satisfaction.

Exigez-les. N'acceptez pas d'imitations

LE COURRIER DE MADELEINE

ROSE MARIE T.—Vos vers sont soumis à l'appréciation de notre critique "Saint-Just, dont les décisions sont sans appel. Vous trouverez donc votre réponse dans le "courrier poétique", réponse que, de tout cœur je souhaite favorable à votre désir comme au mien.

CLAIRE NID.—Que je change ma manière? Parce qu'il a plu à un jeune sot de railler notre façon de causer, au courrier. N'ayez cure, amie, ma manière, elle vous plaît, elle vous est douce, elle vous ranime, vous console, vous exhorte... Je ne la changerai pas S'il me plaît de vous dire des mots tendres, je vous les dirai. S'il me plaît de mettre de la guipure, j'en mettrai, et s'il me plaît encore de nouer le tout avec des rubans, soyez sûre que je les choisirai français, et non ceux tissés en Bochie. Et d'ailleurs soyez certaine d'une chose, et bien certaine, c'est que si la Revue Moderne n'avait pas le gros succès, si elle restait à l'étalage impitoyablement, si elle n'était pas autant populaire, les jeunes scribes ne dépenseraient pas leur mine de plomb pour nous railler. Alors ça va bien, ça va même très bien! Et merci de toutes vos attentions gentilles.

CELLE QUI N'EST PAS COQUETTE MAIS.—Consultez la réponse à Marcelle, et allez-y sans crainte, cela vaut, et beaucoup plus encore que vous ne le soupçonnez.

PAQUERETTE.—Il faut se détourner de ces attachements, qui sont souvent morbides, et déroutent invariablement les êtres sains. Gardez-vous en, comme d'une tare. Aimez ailleurs, plus que moins, mais oubliez-moi cela, et dites-vous, que sans même y penser, vous êtes dominée par un besoin de tendresse, qui, mal compris, vous dirigerait aux abîmes. Mais, en revanche bien compris ce besoin vous inclinerait aux belles et saines tendances qui font le bonheur. Il s'agit donc de ne pas errer. Trouver sa vraie voie, c'est une veine... et je vous la souhaite!

L. C.—Il faudrait demander ce moyen à M. Helbert, le professeur au National, et je suis certaine que ce monsieur vous donnerait tous les bons conseils dont vous avez besoin. 2. Oui.

L. M.—Vrai! je n'en savais rien, et je croyais qu'il fallait toujours expier ses fautes. 2. L'œuvre des missions et des tabernacles.

LAURA T.—Je tiens à vous dire combien j'apprécie votre vaillante sympathie, et à quel point elle m'est sensible et chère.

HENRY B.—Vous trouverez au Courrier poétique la juste et sincère appréciation de votre pièce de vers. J'espère que cette appréciation vous sera entièrement favorable.

SOLITAIRE.—Je vous sais un gré infini de votre bonne sympathie.

MADAME E. T.—Merci de votre si aimable intervention, et il me plaît de vous dire que le succès de la Revue Moderne est fait de tous vos dévouements, de toutes vos sympathies. Et de ce succès, vous tous et vous toutes qui m'aidez, vous avez le droit d'être fiers.

GERMAINE.—Je soumettrai votre manuscrit au comité de lecture à qui je laisse pleine et entière liberté d'accepter ou de refuser les articles soumis. Je me ferai un plaisir d'accepter le vôtre, si toutefois il est approuvé par ledit comité. Je lui trouve des qualités à votre article, vous savez. C'est jeune, frais, espérant!

FLEUR DU SAGUENAY.—Alors, presqu'un bleuet. Si toutes les femmes me ressemblaient la vie serait bien monotone. Il en faut des femmes qui vous ressemblent, et qui sachent encourager les autres, ainsi que vous faites, d'un si joli sourire. Merci.

ELEO DE LOTTIN.—Vous êtes heureuse d'être une Canadienne-française, et toutes nous devons être fières de nos origines, de notre langue et de notre foi, et travailler d'un cœur uni à la gloire de notre belle patrie. Toutes ces jolies choses m'enchantent, et je vous remercie de me les dire si aimablement. Le dépilatoire Vazelo a beaucoup de succès, vous pourriez l'essayer avec profit, je crois.

LAURETTE P.—Mille remerciements pour votre gentille intervention.

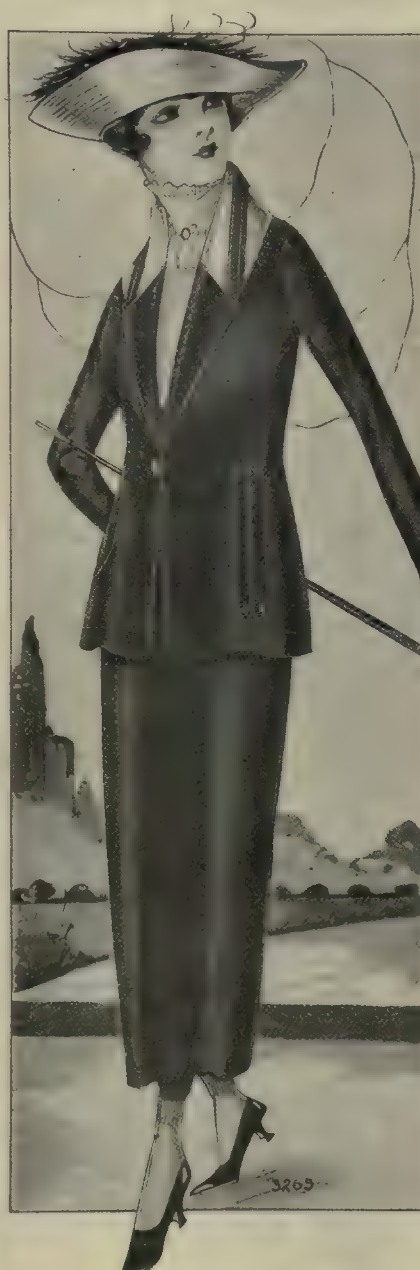
BEATRICE LEM.—Je suis très sensible à votre délicate attention, et je vous en remercie bien sincèrement.

REINE ELISABETH.—Je trouve, pour ma part, l'habitude excellente. Nous avons besoin d'une détente de nerfs, dans l'isolement alors qu'autour de nous tout fait silence. L'on a besoin de penser, de regarder en soi, de reprendre contact avec son esprit, et de voir clair en son âme. Et de cette détente, et de cette conversation avec soi-même, l'on sort apaisé, réconforté, encouragé. Et les jours suivent les jours, sans que nous les trouvions monotones, ou trop décevants.

MINERVA.—Mais, je vous le répète que vous êtes la sagesse même, et vos billets me plaisent beaucoup. Les vers sont beaux; je les reproduirai peut-être, parce qu'ils n'ont pas paru ici, quoique j'aime, et tienne à l'inédit, pour notre revue.

MME ALPHREDIE P.—Je suis touchée de la façon délicate et sentie dont vous exprimez vos sentiments à mon égard, et à l'adresse de la Revue Moderne, et rien, non rien, ne peut m'être meilleur qu'une amitié comme la vôtre.

MODES DU PRINTEMPS



Modèle de la Maison Dupuis Frères

FLEUR DE GIVRE.—Je m'inquiète de ces renseignements, et si quelqu'un de la Revue pouvait nous dire s'il s'est fondé, aux Etats-Unis, une œuvre pour venir en aide aux orphelins de guerre française qui s'appellerait "Pupils of the nation", je me ferais un plaisir de vous transmettre le renseignement.

MARCELLE.—La préparation annoncée ici par Madame Georgiana est absolument inoffensive, et elle tonifie et embellit vraiment le teint, sans être du tout un fard. Plusieurs personnes qui l'ont expérimentée m'en font les meilleurs éloges. Son prix modique,—modique, surtout en ce moment où le prix de tous ces produits deviennent exorbitants, le met à la portée de toutes. Ce n'est pas une vaine vanité que de vouloir rester jeunes et jolies,—sans user de stratagèmes ridicules, mais en usant de soins et d'hygiène. Se parer, comme d'une vertu, de sa décrépitude, je vous avoue que c'est plus dangereux que méritoire!

CHRISTIANA.—Mais oui, je l'accepte votre petit article, et je suis certaine qu'il intéressera vivement. Seulement, il faut maintenant me dire vos noms et adresse. Voulez-vous, en même temps, me répéter le nom de la collection en question; je l'ai malheureusement oublié. Merci d'avance.

ULRIC L. G.—J'aime les travailleurs, et je trouve que leurs efforts méritent toujours d'être loués. Comptez sur mon absolue sympathie.

EUGENE J.—Le souvenir que vous m'adressez de votre lointain pays était bien de nature à me faire plaisir, et je l'ai reçu avec fierté. Puisse notre revue arriver souvent jusqu'à vos régions, et vous apporter tout ce que nous voulons y mettre de bonté et de joie pour les exilés que nous n'oublions pas.

M. A. M.—Il en est ainsi dans beaucoup de villes américaines, où l'amour de la France est très grand sans qu'on veuille étendre jusqu'à nous cette intense sympathie. Je comprends que cela vous ait agacée... mais, n'est pas aimé qui veut! Reviendrez-vous bientôt au pays, ou si votre séjour là-bas est définitif?

MARICHETTE.—Oui, c'est ainsi qu'il faut être: énergique dans la course au bonheur! Il est inutile de vous laisser voler votre amour. Défendez-le, plutôt, et de votre meilleure énergie. Et puissiez-vous cette cette fois trouver le bonheur vrai: celui qui efface tous les autres, et console également de toutes les détresses.

J'OSE.—Moi aussi, je vais oser. Cette mode est vraiment trop stupide; elle mérite d'être combattue. Je vous remercie de m'avoir suggéré cette occasion de faire du bien, beaucoup de bien, espérons-le, et je vais m'y mettre de toute mon âme.

V. L.—Je crois que vous avez reçu votre réponse au Courrier poétique, et que l'on comptera désormais sur un travail perfectionné qui me donnera la joie de vous publier.

TI VON DU COTEAU.—Oui, je comprends. Pour un cœur ardent, il faut autre chose que tout cela, qui est si peu... Mais, un beau jour, toute votre vie s'éclairera: ce sera alors comme un éblouissement. Et vous pourrez rendre à votre maman son sceptre: un sceptre d'amour. Et vous connaîtrez la plénitude du bonheur dans la joie du foyer bien construit.

A. LIPPE.—Merci de votre aimable empressement à répondre à notre appel.

GUY DE LA SALLE.—Je ne veux pas assister au "suicide" de vos beaux rêves. Non! Je comprends que les observations extérieures vous échappent, maintenant que vous faites de la vie intensive, sinon par goût, du moins par nécessité. Mais dans le milieu où vous évoluez se trouvent les types les plus étonnants à étudier, les situations les plus tourmentées à peindre Faites-vous en le peintre... Jetez vos impressions sur le papier, un soir que tout, dans votre tête, tremblera. Puis relisez, corrigez, assemblez, raturez... Et quand vous croirez avoir réussi un acte de cette vie sans repos, livrez-le moi. Et je vous dirai sincèrement si je crois que vous avez du talent. Ne vous défendez pas de manquer de sujets, quand vous n'avez qu'à vous baisser pour les ramasser.

MADAME J. L. L.—Vous avez été charmante, et souffrez que je vous en remercie sincèrement.

MARGARET.—Je vais m'occuper tout de suite de vous, et je serai si contente de vous être utile, vraiment et parfaitement. Haut le coeur, petite fille; il vous reste bien des jours à vivre, et des jours joyeux, n'en doutez pas!

J'AI AIME ET TOUT PERDU.—A vingt ans, petite fille, l'on n'a rien perdu, si ce n'est une illusion par ci par là, mais ça ne compte pas, voyons! Les jeunes les perdent, comme l'oiseau ses plumes, et le plumage revient plus brillant. Vous verrez quels sourires à la vie, cette vie que vous jugez avec dédain, du haut de votre printemps... Vous aimez la Revue, et combien, je le soupçonne en vous lisant... Et la Revue serait bien ingrate de ne pas recueillir toute votre tendresse jolie, et de s'en faire une parure... Car, vous ne le saviez pas, sans doute, mais elle est terriblement coquette, la Revue Moderne!

MARCANSON.—Voyez l'annonce magnifique des parfums Géraldy, publiée dans ce numéro par la pharmacie Goyer. Vous n'en trouverez pas de plus doux ou plus raffinés.

Nos correspondants sont instamment priés de se rappeler que le Courrier se ferme impitoyablement le 20 du mois précédant sa publication.

MADELEINE

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Conditions: 1° Ecrire sur du papier non rayé; 2° Toute lettre destinée à l'étude graphologique doit être rédigée et non copiée; 3° 25 sous pour publication de l'analyse dans la Revue Moderne; 4° $1.00 pour toute analyse envoyée à l'adresse personnelle.

PETITE CAMPAGNARDE.—Bien intéressante, a du rêve, de l'imagination, et de l'idéal; sait regarder et causer avec les gens et les choses; est délicate et a une âme d'artiste. Parle beaucoup, mais ne se livre pas; fine et intelligente, a mille et une ruses fines pour échapper aux indiscrets. Sensible et bonne.

UN PEU SCEPTIQUE.—Consciencieuse et droite envers soi-même; ce grand esprit de justice sauve d'une certaine pointe de jalousie, trop digne pour céder à ce vilain penchant, parfois un peu susceptible; a de l'imagination et est assez contente de soi. Indécise, manque un peu de volonté, mais se redresse et retrouve son moi; intelligente, cultivée, aime à dominer; un peu nerveuse, économe et bonne.

FRIMOUSSE.—Orgueil de comparaison, connaît toute sa valeur intellectuelle et sait s'en servir. A du goût de l'idéal et de la distinction Esprit d'ordre, aime l'élégance et son confort. A du jugement, de la pondération; la sensibilité est équilibrée. La raison domine l'imagination; la volonté est tenace; est persévérante, détient tous ses moyens pour faire de ses projets un succès.

SAL.—Nerveux et sensible à l'excès, impulsif, manque un peu de jugement; vit trop par le coeur pour juger de la portée de ses actes. Volonté en coup de vent, manque de persévérance. L'âme est belle, digne et si délicate; ne saurait jamais rien faire de vilain. Franc, un peu naïf, économe.

BLOND BRUN.—Sens esthétique, du goût de l'élégance, de l'éducation, du charme, quel conquérant nous sommes. Nous ne vivons pas que de rêves et cependant ! imagination nous en offre de toutes sortes. Nos volontés font loi. Culture intellectuelle, esprit d'analyse, cause avec goût et originalité; de la suite dans les idées, persévérant dans le travail. Assez économe, généreux par caprice, gai et aimable.

ARTHUR.—Entêté à forme douce, s'accroche à son idée et prend ça pour de la volonté. Sensible, franc et idéaliste. Se décourage facilement; manque d'énergie et d'initiative; délicatesse et bonté de coeur, généreux et un peu trop confiant; comme on est bon, on croit en tout le monde.

LYRE ENCHANTEE.—Nature brusque, mais bonne, passablement égoïste et facétieuse assez autoritaire, intelligente, a du jugement, de l'ordre et le sens des affaires; est impulsive et vive à former son jugement, et se trompe rarement. Econome et prudente. Etant franche on pardonne difficilement à qui nous a trompée.

PETIT MYSTERE.—Est transparente comme l'eau de source. Parle du matin au soir, sans toutefois livrer ses secrets. A des idées plein la tête, fine et intelligente, a de la diplomatie, le jugement modère l'imagination. A le souci de la forme et travaille avec soin. Bonne sans faiblesse. La volonté est ferme, persévérante et énergique, sait même y mettre un peu de ruse. Une petite pointe d'égoïsme pour achever d'analyser ce caractère si bien trempé.

M. T. G.—Cette écriture redressée n'est pas naturelle, votre sensibilité s'y refuse et malgré vous l'écriture penche vers la gauche. Du goût, aime la mode et l'élégance, un peu snob, veut en somme être quelqu'un Ce petit rien de vanité est plutôt louable puisqu'il porte vers le beau. Bonne et délicate, franche, ambitieuse, gracieuse, un peu affectée. Toute copie ne vaut rien.

COUSINETTE.—Très très contente de soi, ce qui rend un peu égoïste, cependant ne manque pas de coeur. Aime avec ardeur, très dévouée, parle beaucoup, instruite et cultivée; originale et affecte d'exagérer ce côté plaisant de l'esprit, manque en cela d'un peu de jugement, et blesse son prochain inconsciemment, pour le plaisir de faire de l'esprit. Mais oui, on est curieuse, on sait même user d'un peu de ruse. On est diplomate.

PIERRE TOLIX.—Volonté qui est presque du despotisme, qui se cabre devant l'obstacle et rage si on ne peut le réduire. Très intelligent, écrit avec talent et les idées abondent. Il y a chez vous, une grande mobilité d'impressions, les deux yeux n'ont pas le temps de voir la vie du même oeil, mais tout ça, c'est à la surface, plaisir de blaguer les autres et de se blaguer soi-même. On est pour les choses sérieuses très persévérant. Un peu rude, cache avec soin ses bontés et fait parade de petits travers. Aime toutes les bonnes choses de la vie.

ANNETTE.—Timide et un peu gauche ce qui vous rend craintive. Ambitieuse, mais le moindre obstacle décourage, sensible et franche. Entêtée, très sensible; lutte contre ce sentiment qui cause des peines inutiles. Parfois très affectueuse, très nerveuse.

PETITE MENDIANTE.—Délicatesse toute enveloppée de charme et de grâce. Idéaliste, sens esthétique très marqué, sommes-nous musicienne? oublie le fond pour la forme tant ce besoin du pli nous prend toute; manque un peu de jugement. Intelligence cultivée. Discrète et garde pour soi ses impressions. Ambitieuse, très active. Sait attendre et vouloir afin d'arriver au but. Econome sans mesquinerie, aime à s'entourer d'un confort élégant.

SYBIL DE MAISY.

"CLAUDE CEYLA", l'un des meilleurs graphologues du pays, remplacera dorénavant "Sybil de Maisy" au courrier graphologique de notre revue.

RIEUSE HUGUETTE.—Trop d'imagination nuit au jugement: Huguette vit dans le rêve et aussi dans l'irréalité, car elle ne voit les gens et les choses qu'à travers ses illusions ou ses préjugés, ce que est imprudent et injuste! Délicate, très sensible, tendre, un brin sentimentale. L'orgueil est grand et l'amour-propre ne souffre pas la critique. Capricieuse comme les nuages, elle est légère et insaisissable comme eux. Le cœur est tendre, bon et généreux, mais il est trop souvent gêné dans ses élans par l'orgueil pour que le dévouement n'en soit pas amoindri. Volonté capricieuse, vive et autoritaire. Elle est jeune et manque tout à fait de pondération.

LOLOTTE.—Petite nature craintive, renfermée, elle est impressionnable, nerveuse, d'humeur très inégale. Susceptible, elle ne pardonne pas facilement et nourrit ses petites rancunes dans une vraie tristesse, car elle est délicatement sensible. La volonté est vive, raide et se bute en des obstinations invincibles. C'est une Lolotte énergique et qui fait ce qu'elle veut en dépit de tout. Elle est sincère et d'une franchise naïve et imprudente quand elle se décide à parler. Elle ne laisse pas plus voir son besoin d'affection et de sympathie que sa vive sensibilité, et elle souffre d'en être privée et de n'être pas comprise.

RUTH L'ANCIENNE.—L'imagination l'emporte sur la réflexion et le raisonnement, et cela nuit évidemment à la sûreté du jugement. Bonne, sans-gêne, affectueuse, sincère, gaie, c'est une jeune fille agréable et peu sérieuse. L'humeur est très variable. La volonté est molle et inconstante. Petites vanités ordinaires qui ne l'empêchent pas d'être gentiment simple et spontanée.

FIANCEE.—Elle doit se défier de l'imagination qui tend à lui exagérer les choses: elle a heureusement du bon sens et de l'esprit pratique, qui, de plus en plus, feront un contre-poids utile. Gaie, enjouée, active et bonne. L'orgueil est bien caractérisé et s'accompagne d'une susceptibilité exagérée. Les affections sont exclusives et la tendance à la jalousie montre le bout de l'oreille. Volonté précise, active, légèrement autoritaire. Droiture et sincérité.

CASTELLA.—Elle écrit comme un homme: elle en a l'aplomb, le sens pratique, l'esprit indépendant. Energique et active, elle a de l'ambition, et étant un peu égoïste, elle ne se laisse pas arrêter par les questions de sentiment Elle a de la bonté, et à ses heures, elle est généreuse jusqu'à la largesse. La volonté est forte et bien équilibrée. Résolue, autoritaire, tenace. Très franche, peu économe. Singulières timidités qui l'ennuient, car elle ne pêche pas par excès de modestie. Habitude des affaires. Le cœur est affectueux et elle serait capable de dévouement pour ceux qu'elle aime. Je crois bien que Castella est un homme, tant pis pour lui! L'étude eut été plus exacte sans le tour qu'il a voulu me jouer. Je ne suis pas devin: j'analyse les écritures et ceux qui essaient de me tromper sont moins bien servis que ceux qu agissent sincèrement.

CLAUDINE.—C'est une personne qui est difficile à connaître parce qu'elle cultive dissimulation et se livre très rarement. La sensibilité existe mais retenue, combattue, ce qui accentue chez elle l'humeur capricieuse qu'on lui reproche. Elle n'est pas égoïste et cependant on l'accuse de l'être, elle se croit mal jugée sans s'avouer que c'est de sa faute: on la juge d'après les apparences.

Peu d'ordre, pas beaucoup de qualités pratiques La volonté est ferme, assez égale dans ses manifestations: elle est souvent entêtée et raide. Sincère au fond, besoin d'affection: elle pourrait être transformée par un grand amour. On dirait qu'elle n'a pas pu s'épanouir dans la confiance et la joie.

OUI OU NON.—Avec si peu d'écriture on ne fait rien qui vaille. Positive, sensée, sans aucune imagination, cette personne est routinière, honnête et soigneuse. La volonté est ferme et constante. Bon cœur, affections calmes et constantes. Beaucoup de timidité. Aucune vanité ou prétention. Simplicité et naturel qui ne se démentent jamais.

CURIEUSE.—Encore une curieuse qui pense que je la connaîtrai dans tous les petits coins avec une douzaine de mots! C'est impossible.

Jolie nature délicate sensible et tendre: elle a du charme et de la grâce. Enjouée, un peu coquette, douce et vive. Beaucoup de bienveillance corrige la tendance à la susceptibilité. Bonnes qualités pratiques et du goût. La volonté est impulsive et souple, elle

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra. Notre Motto est
Propreté, Service et Qualité.

Livraison dans toutes les parties de la ville.
Téléphone: St-Louis 4406.

subit facilement l'influence de ceux qu'elle aime, mais elle a ses petits moyens de les influencer aussi et elle ne sera jamais une "victime"!

MAGALI LA BRUNE ARLESIENNE.—L'imagination et la sensibilité sont vives mais le bon sens et l'esprit pratique maintiennent l'équilibre. Les qualités pratiques déjà visibles se développeront de plus en plus Elle est timide et réservée, un peu susceptible. La sincérité est bien marquée ainsi qu'une jolie simplicité qui ne se dément jamais.

Volonté vive, ni résolue, ni tenace: je lui vois un peu d'obstination douce et une grande facilité à être influencée. Le cœur est bon tendre et délicat.

INCONSTANT.—Non, en effet vous n'êtes pas du tout un "homme d'affaires" et pour le devenir il faudrait plus de réflexion, moins d'imagination et d'étourderie. Mon correspondant est rempli de préjugés, d'idées arrêtées qu'il n'a jamais pris la peine de raisonner: c'est la cause de beaucoup d'erreurs de jugement. Il s'agit avec précipitation, il est un peu distrait et son humeur suit les changements de température. Il est plus sensible qu'il n'aime à le paraître.

La volonté est assez forte, active: l'esprit de contradiction est développé et il contredit souvent sans raison et il discute sans raisonner beaucoup. Manque d'ordre, négligence des détails. Il travaille sans goût et pendant que l'esprit vagabonde.

En général il est satisfait de lui-même, mais il lui prend soudain des timidités qui lui ôtent ses moyens. Il s'attache et se détache avec la même facilité mais il est très affectueux avec un cœur toujours occupé. Il est bon et sincère.

HANNETON.—Je suis à peu près certain que c'est une écriture de femme. Tant pis si l'on me trompe, c'est l'analyse qui en souffrira.

Donc ce prétendu jeune homme est léger, imaginatif, enthousiaste, le jugement est médiocre: il ressemble au Hanneton dont il porte le nom et il risque fort de se brûler en se jetant follement dans les flammes qui l'attirent.

Bon cœur capable de dévouement, mais pas de volonté. Indécis, mou, avec des velléités d'indépendances passagères, il subit toutes les influences bonnes ou mauvaises qu'il rencontre. Gourmandise indiquée. Sincérité mitigée par le besoin de présenter les choses à son avantage. Vanité un peu susceptible, mais douceur et souplesse, par conséquent oubli facile des offenses. Tout ça fait un singulier jeune homme, vous ne trouvez pas Hanneton?

S'IL M'AIMAIT POUR TROIS SOUS.—Petite nature nerveuse, sensitive, portée aux exagérations sentimentales et très renfermée, par timidité et par orgueil. La sensibilité est combattue et contenue ce qui la fait paraître encore plus capricieuse qu'elle ne l'est naturellement. La volonté est faible, manquant absolument d'initiative et de résolution, et ne se manifestant que sous forme d'obstination douce et muette. Elle ne discute ni ses idées ni sa manière de faire et elle s'y tient autant que possible en essayant de ne pas attirer l'attention. Un peu raide, silencieuse, souvent triste mais capable d'enjouement et jouissant beaucoup des plaisirs qui lui arrivent. Elle s'épanouirait dans une grande affection et dans la confiance, et elle en serait toute modifiée. Elle est bonne et pas du tout égoïste; mais le dévouement est retenu, peu exercé encore: sous prétexte de ne pas se mettre de l'avant, elle doit se tenir trop en arrière et manquer bien des occasions d'être utile aux autres.

BRIN DE MIMOSA.—Un peu en l'air, étourdie, un peu coquette et vaniteuse, elle a une imagination qui favorise toutes les exagérations et dont elle devrait prudemment se défier. Le cœur est sensible et affectueux. Elle a de la sincérité et sa franchise est naïve et imprudente.

Volonté passive, plus faite pour l'endurance et la résistance douce que pour les initiatives et les fortes résolutions. Vive, impatiente et capricieuse, mais incapable de dureté ou d'emportement. Activité molle et inégale.

ALFRED B.—Positif et pratique, je le crois un peu routinier, actif, assez persévérant mais sans aucune initiative. Il est timide, modeste, et manque de confiance en lui-même. La volonté est obstinée, entêtée, développée dans le sens de la résistance. Il a de l'ordre et même certaines petites minuties. Certains préjugés où il s'entête sans aimer à les discuter. Beaucoup de tendresse et de sensibilité: besoin d'affection et de sympathie. Loyal et sincère.

NE M'OUBLIEZ PAS.—Va pour une jeune fille alors! L'esprit est clair et pratique, l'imagination, vive et gracieuse, favorise l'enthousiasme sans nuire au jugement. Beaucoup de gaieté et d'enjouement. C'est une nature bienveillante, ouverte, rayonnante, près de laquelle il semble que la vie soit aussi bonne qu'elle le trouve. Egoïsme presque nul, complaisance et bonne humeur à peu près constante. La volonté est précise, égale, ferme. Le courage est fait d'optimisme et de confiance en soi avec quelques illusions jeunes. Mais il durera ou se reformera après n'importe quelle épreuve. Assurance, satisfaction de soi-même et un peu d'amour-propre qui n'admet guère la critique ou les reproches. Aimante, bonne et très très agréable.

ANNE-MARIE.—Délicate, très sensible et très tendre, elle est gaie, et pas du tout réfléchie, mais elle a du bon sens, et malgré tout, elle juge assez exactement les gens et les choses. Elle est timide, craintive même, et d'une réserve difficile à vaincre. Beaucoup de simplicité, aucune vanité. La volonté est impulsive, vive, capricieuse et faible. Elle est imaginative et remplie d'illusions. Bonne, dévouée, courageuse, capable de dévouement, elle est d'une activité ardente mais inégale et peu constante. Très jeune, sujette à des modifications, à mesure qu'elle prendre conscience d'elle-même, des autres, et de la vie qu'elle connaît bien peu.

TRISTE OISEAU.—Imagination gracieuse, esprit vif, fin et délicat. De l'enjouement, de l'ardeur et un grand besoin de mouvement et de vie. Ce "triste oiseau" me paraît, au contraire, un oiseau léger et heureux, dont les ailes ne demandent qu'à s'ouvrir dans l'espace et à explorer les régions attirantes et inconnues. L'orgueil est susceptible mais corrigé par la bienveillance et une bonté délicate. La volonté est décidément obstinée et, muette ou exprimée, assez difficile à influencer. Généreuse, large même, mais capable d'économie. Elle est bonne, dévouée pour ceux qu'elle aime et elle a un charme bien féminin. L'humeur est variable, mais jamais longtemps désagréable, elle est trop gaie et trop naturellement bienveillante pour que les impressions pénibles durent beaucoup.

YVETTE P.—Pratique, sensée, bonne, cordiale, elle est gentiment simple, sans vanité ni prétention. Elle est active, courageuse et gaie, portée à tout simplifier et à s'adopter facilement à tous les milieux. Elle manque de volonté: elle est indécise, se laisse influencer par ceux qui l'entourent, par contre, elle est souple, douce, assez patiente et bonne jusqu'au fond du cœur. Affections sincères et constantes. Besoin de se dévouer, d'aider les autres. Humeur très variable

MARIETTE C. H.—Pas sérieuse, mademoiselle Mariette. Je la crois vaniteuse, irréfléchie, portée à s'emballer facilement et très inconstante. L'orgueil est susceptible: elle est cependant bonne et bienveillante, et ses impressions sont trop superficielles pour qu'elle conserve longtemps le souvenir des offenses. Elle a un côté pratique qui se développerait: pour le moment, l'activité est capricieuse, et elle est dépensière jusqu'à l'extravagance. La volonté manque d'initiative: elle est obstinée et pas forte. Beaucoup d'assurance, elle se met à l'aise partout; elle aime à parler et elle ne s'en prive pas. Le cœur est affectueux et s'attache avec une facilité extraordinaire, jusqu'à présent la constance a été médiocre.

CHARDON.—Une imagination qui l'emporte sur la réflexion et le raisonnement et peut nuire sérieusement au jugement Elle est fine et elle devine plus qu'elle n'observe. Elle est très variable, et les gaietés folles et les tristesses noires se succèdent rapidement, sans qu'elle-même en connaisse toujours la cause. Cependant, à y regarder de près, je puis voir que l'orgueil est susceptible, que les affections sont très exclusives et pourraient même être jalouses, et que les crises de tristesse proviennent de petits mécontentements ou de vagues soupçons.

Délicate, sensible, tendre, et cependant pas très dévouée, parce que le sentiment personnel est marqué. La volonté, plutôt obstinée, ne manque pourtant pas de souplesse. Elle est habile et sait s'y prendre pour arriver à son but.

Ordre un peu fantaisiste. Les qualités pratiques, en germe, sont peu développées, mais pourraient être cultivées avec un bon résultat. Elle est sincère et d'une grande réserve un peu timide.

UN TEL.—C'est un jeune homme positif et pratique, très actif et travailleur. La volonté est forte, résolue, autoritaire, indépendante: il a de l'initiative, de l'ambition et du courage. Le cœur est sensible et affectueux Il est porté à la tristesse, mais jamais découragé. Besoin de confiance, d'affection, mais est réservé et d'une timidité un peu farouche. Idées absolues et qu'il discute âprement et sans ménagements pour son adversaire. Honnête et sincère. Il cache avec soin une sensibilité très délicate.

TURQUE.—Quelle imagination! Elle créé des illusions et des rêves; elle grossit et déforme, ou embellit à plaisir et au grand détriment du jugement qui sombre dans toute cette fantasmagorie! Bonne, vive, douce, gaie, bavarde, un peu blagueuse, elle est amusante, mais ses amies se défient de ses histoires! Impulsive, simple et naturelle, elle ne pose jamais. Très affectueuse, plus agitée qu'active, elle travaille à la "va comme je te pousse", qu'elle réussisse ou non, elle rit toujours. Elle est bruyante, étourdie et aimable. L'obstination douce est sa seule petite force. Elle a besoin de vieillir et d'acquérir un peu de pondération. Pas d'ordre, aucune méthode: c'est la fantaisie faite femme. Très jeune.

DELAISSEE.—Très impressionnable, délicate et sensible, c'est une personne impulsive, un peu nerveuse, qui se laisse facilement effrayer par les difficultés et dont la disposition à la tristesse est bien marquée. L'orgueil est fier et accompagné d'une réserve qui la fait un peu mystérieuse pour ceux avec qui elle vit. Elle est active, souvent lasse et disposée à négliger les détails.

La volonté est plus vive que forte: je lui vois cependant certaine résolution, mais peu de persévérance; elle a de la souplesse. Sincère et franche. Humeur inégale et un peu irritable. La bonté est compatissante et douce. Affection retenue et grand besoin de sympathie. Aucune vanité ni prétention: L'imagination est délicate et active, et favorise la rêverie, les beaux projets.

FILLEUL.—Actif, ouvert et sincère; ardent, ambitieux et courageux, il a, à côté d'une imagination vive, un sens pratique très marqué. Cela favorise l'esprit d'entreprise et les grandes initiatives. Sensible, délicat et tendre, il a un vif besoin d'affection et d'approbation. La volonté est énergique sans être dure, habilement souple sans danger de faiblesse. Il a l'écriture d'un homme qui réussit parce qu'il croit au succès et qu'il a confiance en lui-même. Il aime beaucoup à causer, à se confier, à dire ses impressions toujours vives. L'orgueil est grand et il est un peu susceptible. La bonté et l'esprit de protecion s'exercent généreusement. Il a peut-être trop facilement confiance dans les autres, et l'imprudence est à craindre. Généreux et dévoué, il a un beau côté idéaliste et le sentiment joue un grand rôle dans sa vie.

NUIT D'ETE.—Bien peu d'écriture pour satisfaire une si vive curiosité! Un peu irréfléchie et capricieuse. Elle est sensée et l'esprit pratique s'accentuera avec les années. Bonne et sincère, un peu bavarde, mais gentille et bonne. La volonté est ferme, égale et autoritaire. Un peu d'esprit de contradiction et besoin de discuter même des insignifiances. Affections calmes où il entre peu de tendresse.

PAUL M. X.—Positif, précis, sans aucune imagination, il déteste les complications de toutes sortes et il ne perd pas son temps à deviner ou à supposer. Il est

EMBELLISSEZ-VOUS, MESDAMES !



Faites usage de notre Poudre "STAGE GLORY". Elle donne de l'éclat et de la fraîcheur au teint. Pour la faire connaître et apprécier, nous en expédions une grande boîte contre réception de 20 cents.

Egalement en vente dans toutes les bonnes maisons.

LA PARFUMERIE D'ERMENONVILLE

Paris, Montréal, New York.

JOLIVET & LOISELLE, Limitée, (Distributeurs). 260, rue Rivard, MONTREAL

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.

naturel et simple, dépourvu de toute prétention: il est timide et il s'efface autant que possible.

La franchise s'accompagne d'un peu de naïveté, mais il est réservé et assez prudent. Bien plus sensible qu'il n'aime à le paraître. Humeur inégale et pas toujours agréable: il peut être têtu et bourru à ses heures.

Il n'a que peu d'égoïsme et il sait se dévouer pour ceux qu'il aime. La volonté est modérée, précise, et assez ferme. Il est bon mais pas constamment aimable. Activité un peu routinière, peu d'ambition et goûts modestes.

ANXIEUSE DE RECEVOIR.—Elle est sincère, toute simple et bonne, réfléchie, intelligente et pratique quoiqu'elle soit très désordre, défaut qu'elle corrigerait avec un peu de volonté.

CLAUDE CEYLA

NOTE.—Prière d'adresser dorénavant toute demande d'analyse graphologique à

CLAUDE CEYLA,
La Revue Moderne,
Casier postal 35 - Station N.
MONTREAL.

LA PETITE POSTE

A la demande de lecteurs nombreux nous inaugurons, aujourd'hui, la "petite poste" dans laquelle, sous forme de dépêche, les amis de notre Revue pourront inscrire des annonces de tous genres, échanger des renseignements, solliciter l'échange de lettres, de postales, etc., etc. CONDITIONS: 1er 25 sous par 15 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

MADEMOISELLE JANE DESPRES.—Poste Restante, Bureau Chef, Montréal, désirerait correspondances sérieuses et littéraires.

M. L. J., 370 avenue Roslyn, Westmount, désire correspondre avec Martin du "pays des huîtres."

MLLE CAMILLE L., Saint-Hermas, Qué. (adresse pour la première lettre seulement) désire une ou un correspondant de Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières et St-Hyacinthe.

JEUNE FILLE accepterait correspondance avec quelqu'un de l'ouest ou de l'Abitibi. Melle A. Chartier, 105 rue Richelieu, Québec.

MELLE ALINE LAFLEUR, Mégantic, Qué., Boite 275; désirerait échanger cartes avec jeune homme instruit de l'ouest canadien.

A VENDRE — Oeuvres complètes de Edmond Rostand en soixante-quatorze fascicules; prix: dix piastres. Le Chien d'Or, traduction de P. Lemay, en deux volumes, prix: quinze piastres; Rouge et Bleu de P. Lemay, prix: cinq piastres. Ecrire à Boite 26, Bureau Poste St-Roch, Québec.

OCCASION UNIQUE — Devenez tous membres du R.E.C.P, Club de Correspondance Internationale. Echangistes et Correspondants procurés dans tous les pays du monde. Collectionneurs, c'est votre seule chance. Procurez-vous sans bourse délier; cartes, timbres, revues, journaux, photos, tableaux, cours, poésies, objets d'arts, curiosités, etc. etc.

Revue philatélique trimestrielle envoyée à tous les membres. Tous ces avantages pour la modique somme de cinq francs. C'est le seul Club qui puisse vous procurer autant d'avantages pour un prix aussi modique. Bulletin gratuit contre timbre.

Boite Postale D, 240. Montréal.

Note.—Prière d'adresser toute communication concernant la Petite-Poste à:

PETITE POSTE,
La Revue Moderne,
Casier 35.
Station N. Montréal.

LA PERLE DES ROCHEUSES



Le LAC LOUISE, où l'on accède par la ligne du Pacifique Canadien, justement surnommé "la perle des Rocheuses", est un véritable joyau enchassé dans un cercle de hautes montagnes aux versants boisés et de glaciers énormes qui se réfléchissent dans ses eaux tranquilles. Situé à près de 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il jouit d'une atmosphère d'une pureté incomparable. L'eau du lac est réputée pour sa couleur émeraude.

COURRIER POÉTIQUE

LES NOUVEAUX-NES ET LES MAMANS.—Faute de prcsodie. Procurez-vous l'Art des Vers, par Auguste Dorchain.

LE FOYER.—Fautes de versification. Voir la réponse précédente.

LE RUISSELET.—Fautes de versification et de grammaire. Ce sonnet est d'ailleurs bâti contre les règles du sonnet.

MES PREMIERES SOUFFRANCES.—Nombreuses fautes de prosodie. Procurez-vous un bon traité de versification, celui d'Auguste Dorchain, par exemple.

FOLIE.—Votre pièce fourmille de fautes de versification. Lisez un bon traité et vous constaterez vous-même.

LES MAINS.—Vers qui dénotent un vrai talent. "Quand je t'ôte tes bagues" pèche contre l'harmonie. Corrigez.

AU JEUNE DRAPEAU.—Votre sonnet enfreint les lois du genre. Quand le dernier vers du deuxième quatrain se termine par une rime masculine, le premier vers du premier tercet doit finir par une rime féminine. Dans les pièces à forme fixe, aucune licence n'est tolérée.

LA LETTRE A GRAND'MERE.—Gracieuse poésie pour enfant. Le sonnet "Sur votre chemin" vaut mieux par le sentiment que par la forme. Il y a, dans ces deux pièces, du charme, de la délicatesse et de l'émotion.

JOIES DE L'AME, CAPRICIOSO, SUR UN PORTRAIT, LES FLEURS DU MAL, PIERREFONDS.—Du talent et beaucoup d'inexpérience. La forme laisse généralement à désirer. Je ne saurais vous conseiller de publier vos oeuvres maintenant. Attendez encore et lisez les bons poètes.

TA BOUCHE EST JOLIE.—Faites mettre de la musique à ces vers, ils s'envoleront: "la musique est une aile au pied du vers posée." Votre sonnet "Extase" n'est pas conforme aux lois du genre. Voyez à ce sujet la réponse plus haut.

DECORS DE NOEL.—Cette pièce sera de circonstance à la prochaine Noel.

* * *

Comme les manuscrits non insérés ne sont pas rendus, nous prions nos correspondants de garder une copie de leurs envois.

SAINT-JUST.

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES
PREMIERS
PARMI LES
MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU
Est 1618-1361

"Si le livre est l'arme victorieuse dans la lutte pour la vie, il fait aussi le charme de nos loisirs".

Le Printemps qui souriant nous arrive, tenant en ses doigts fuselés la baguette aux métamorphoses, est entré à la Librairie Déom les bras chargés des "derniers nés" de la Librairie Française.

IL N'A RIEN OUBLIE:

Art et littérature, science et technique, poésie et musique, morale et philosophie, voyage et géographie, hellénisme ou mode du jour, réalisme ou fiction. Tout s'y trouve, "l'œuf frais pondu" du futur académicien comme le "chant du cygne" du docte de la Sorbonne et de l'Institut.

CES NOUVEAUTES S'ADRESSENT A TOUS:

Au professeur comme à l'étudiant, au chef d'industrie comme à l'artisan, au contremaître comme à l'apprenti, à l'agriculteur comme à l'homme de profession, au prédicateur comme à l'avocat, au médecin comme au père de famille, etc.

Il n'est pas jusqu'au roman romanesque le plus joli pour la jeune fille et la maman que ce charmeur n'est venu apporter pour le délassement de tous après les occupations du jour.

NOUS CITERONS AU HASARD:

LITTERATURE

G. Le Bidois:	L'honneur au miroir de nos lettres	$1.25
	Théâtre choisi de Racine	1.25
H. Bremond:	Anthologie des écrivains catholiques	1.25

HISTOIRE

Jean Variot:	Légendes et Traditions orales d'Alsace, 2 vols.	2.00
P. Dauzet:	Gloria, (Histoire de la guerre)	1.25
Gautherot:	L'Agonie de Marie-Antoinette	1.00

BEAUX-ARTS

A. Breal:	Velasquez	1.20
P. Lasserre:	Les Idées de Nietzsche sur la Musique	1.00

ROMANS

Henri Ardel:	Le feu sous la Cendre	1.00
Y. Schultz:	Dzinn	1.00
P. Benoit:	Kœnigsmark	1.00

ACTUALITES

Maurice Facy:	Quelles sont les meilleures carrières techniques pour les femmes?	.50
Gen. Gascouin:	L'Evolution de l'Artillerie pendant la guerre	1.00

ETC., ETC.

AMIS, LECTEURS RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ

A LA LIBRAIRIE DEOM

Téléphone: Est 2551 — 251 EST, rue STE-CATHERINE — MONTREAL

Vous y trouverez toujours le plus beau choix de livres Français en Canada.



LABERGE LIMITÉE

BLOUSES — CHAPEAUX — FOURRURES

392 Rue S.-Catherine Ouest - Angle Avenue McGill College

SEULE

PAR HENRI ARDEL

Illustration de M. Bernard

PREMIERE PARTIE

I

Très attentive, le visage sérieux, sans un geste, Ghislaine de Vorges avait écouté les explications que lui donnait le notaire, Me Chauvelin.

Quand il se tut, un silence d'une seconde tomba dans le grand cabinet, sobrement riche.

—Alors, pour résumer ce que vous venez de me dire, monsieur, de la fortune de mon père et de celle de ma mère, il me reste environ quatorze cents francs de rentes... tout au plus?

Le notaire inclina la tête:

—Oui, mademoiselle, comme vous venez de pouvoir vous en rendre compte vous-même.

Le notaire, tout en feuilletant ses papiers, l'observait discrètement avec un complexe sentiment fait d'intérêt, de respect, de sympathie compatissante pour cette belle vaillance de femme qui ne faiblissait pas devant l'évidence d'une ruine absolue. Mlle de Vorges eût-elle, jusqu'à cette heure, conservé quelque illusion, elle savait maintenant, à n'en pouvoir douter, que son père, le brillant général de Vorges, la laissait orpheline, sans autres ressources que cette misérable rente de quelques cents francs, pour ne s'être jamais inquiété de l'avenir et avoir dispersé, avec une parfaite insouciance, le peu de fortune qu'il possédait en patrimoine. Il était de la race de ceux qui disent ou pensent: "Après moi, le déluge!"

Sans doute, de vieille date, il était avéré, dans la nombreuse phalange masculine reçue chez le général de Vorges, que sa très séduisante fille était tout le contraire d'une héritière, puisque, ses vingt ans déjà loin, elle n'était pas mariée, toute charmante qu'elle fût.

Car elle était charmante! En sa qualité d'homme et de notaire très parisien, M. Chauvelin était connaisseur, et il savait que les plus difficiles eussent, comme lui, remarqué sa grâce de femme d'une distinction rare et fine, l'indéfinissable séduction du visage dont la vie et l'épreuve avaient pâli la peau transparente, laissant leur empreinte dans l'expression profonde du regard, dans la mélancolie grave, un peu amère de la bouche... Regard, lèvres de femme qui a beaucoup compris, senti, qui ne connaît plus les illusions; mais aussi de vaillante qui ignore les lâchetés, les compromis de conscience, et oserait regarder en face la pire destinée!

Les secondes fuyaient, lourdes des pensées inexprimées de ces deux êtres qui, très clairvoyants l'un et l'autre, mesuraient la grave question d'avenir.

Une bûche s'écroula dans la cheminée en crépitant. Ghislaine dressa la tête, rejetée toute, brusquement, dans la réalité de l'heure présente, et une faible rougeur lui monta aux joues.

—Je suis confuse, monsieur, d'abuser ainsi de votre temps. Je m'oublie à réfléchir chez vous...

—Je vous en prie, mademoiselle...

—C'est que vous m'avez appris une chose bien grave pour moi, l'obligation toute nouvelle où je vais me trouver de me pourvoir de quelque moyen d'existence. Et je suis très novice en la matière...

—Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous assurer de tout mon dévouement si je puis vous être utile en quelque chose?

Elle eut un léger signe de tête qui remerciait.

—Peut-être, en effet, monsieur, aurai-je à recourir à votre obligeance. Mais je ne sais nullement ce que je vais faire... J'en suis seulement à me demander, avec un peu d'effroi, comment je pourrai m'y prendre pour gagner ma vie, moi qui, jusqu'ici, n'ai été qu'une sorte de créature de luxe... Enfin, je vais chercher!

Elle se levait. Craignant d'être indiscret, Me Chauvelin ne tenta pas de donner un avis qu'on ne lui demandait pas. Qu'eût-il dit, d'ailleurs? De banales paroles d'espoir auxquelles il ne croyait pas, son expérience lui faisant juger à quelles difficultés allait se heurter cette élégante créature, soudain jetée aux prises avec une besogne de mercenaire.

Pas plus que lui, elle ne devait s'illusionner; les divers entretiens qu'il avait eus avec elle, la lui avaient révélée d'une claivoyance sceptique pour juger les gens et les choses, qui semblait presque étrange chez une femme, en somme, aussi jeune.

Profondément, il s'inclina sur la main qu'elle lui tendait, d'un geste très franc, disant:

—Je vous remercie encore, monsieur, de tous les renseignements, des explications que vous m'avez donnés avec tant d'obligeance, depuis plusieurs semaines. Et, à l'occasion, je me permettrai encore de recourir à votre expérience, puisque vous voulez bien m'y autoriser.

—Je vous serai infiniment reconnaissant toujours, mademoiselle, de votre confiance.

Il s'effaçait pour la laisser passer. Elle le salua. Son regard embrassait une dernière fois le grand cabinet somptueusement sévère où elle venait d'apprendre que, désormais, elle appartenait à la classe des humbles qui doivent dépendre des autres, s'ils veulent avoir leur pain quotidien.

Cette idée courut en sa pensée, et un tressaillement secoua ses nerfs trop tendus. Elle se détourna et, derrière elle, la porte retomba sourdement.

Elle était seule, la pénombre de l'escalier un peu obscur l'enveloppait. Machinalement, elle s'arrêta, brisée soudain par une sorte d'infinie lassitude, qui éveillait en elle un invincible désir de s'asseoir là, dans cette ombre et ce silence, de s'y endormir pour oublier, pour ne plus connaître le supplice de réfléchir sans relâche aux mêmes sujets douloureux.

Un frémissement l'ébranla. Mais elle se domina aussitôt. Quelqu'un descendait, venant d'un étage supérieur. A quoi songeait-elle donc de demeurer ainsi, sur ce palier, s'exposant à la curiosité du premier passant venu?

Lentement, elle se prit à descendre les marches, arriva sous la porte cochère. La brise âpre d'hiver lui cingla le visage, dissipant l'espèce de torpeur angoissante qui l'avait abattue.

Devant elle, enchassée dans un kiosque, une horloge marquait dix heures et demie. Elle songea:

—Il n'est pas tard! J'ai le temps d'aller sans hâte, en réfléchissant tout à mon gré, à mon rendez-vous chez Mme Dupuis-Béhenne. J'arriverai de façon à causer avec elle avant le déjeuner. Elle a beaucoup de relations, beaucoup d'expérience aussi, et elle pourra peut-être m'aider à découvrir à quoi je pourrai être bonne pour gagner ma vie.

Gagner sa vie! Ces mots résonnaient dans son esprit comme une note fausse, meurtrissant en elle d'obscures fiertés de race. Ses aïeules avaient toutes été des grandes dames délicatement raffinées, et elle, leur descendante, tressaillait d'une sourde révolte en se sentant entraînée dans l'humble phalange de celles qui sont salariées.

A quoi bon cette révolte! Ne savait-elle pas que, devant la nécessité, elle n'avait plus qu'à s'avouer vaincue, en acceptant bravement sa destinée, avec le courage qui était de tradition chez les de Vorges? Maintenant qu'elle avançait dans la foule indifférente des passants, sans illusion, elle

voyait ce qu'allait être cette destinée. M. Chauvelin avait raison. C'était réellement une femme que Ghislaine de Vorges,—non plus une jeune fille. D'ailleurs, elle avait grandi sans mère et appris, presque enfant encore, à vivre repliée sur elle-même.

Si la certitude de la ruine, acquise impitoyablement, lui avait été cruelle, du moins, elle avait gardé le secret de la blessure reçue... Si plusieurs s'étaient étonnés du détachement sceptique que trahissaient parfois ses paroles, personne, du moins, n'avait pénétré la profondeur d'amertume, de désenchantement et de tristesse creusée en elle par ses découvertes de chaque jour qui métamorphosaient, avant l'âge, la jeune fille confiante en une femme sans illusion.

Son père! jamais, en lui, elle n'avait trouvé d'appui moral, seulement une sorte de protection chevaleresque, une courtoisie d'homme du monde pour une femme étrangère, alliée à une affection très réelle, très vive et très égoïste. Mais tel qu'il était,—séduisant et léger,—il lui était cher parce qu'elle était de celles qui donnent sans même souhaiter recevoir en retour; et sa mort avait été pour elle une douloureuse épreuve...

Et voici qu'il ne lui était plus même permis de porter son deuil dans la solitude,—une solitude à peu près absolue, puisqu'elle n'avait aucun proche parent et que, ne pouvant rester à Nancy, elle ne retrouvait à Paris—refuge de toutes les misères!—que des relations mondaines rompues par sa ruine. Le notaire venait de l'en avertir, les circonstances la jetaient dans la lutte pour la vie. Et comme un terrible problème à résoudre, cette pensée la tenaillait, tandis qu'elle marchait dans la rue claire, qu'allait-elle faire? Elle ne pouvait cependant se transformer subitement ni en ouvrière, ni en institutrice, ni en professeur! Alors quoi?

A réfléchir ainsi, une sorte d'épouvante se glissait pour la première fois dans son âme courageuse.

Son regard qui errait, distrait, autour d'elle, se fixa par hasard et une petite commotion la secoua toute. Sur la plaque d'une grande porte, elle venait de lire: *Agence de placement pour institutrices et gouvernantes, Mme Saint-Edme.*

Fallait-il entrer là, s'informer? Apprendre tout de suite comment doivent s'y prendre les pauvres créatures qui cherchent une place? D'instinct, elle s'arrêta. Une sorte de désir douloureux de mesurer l'étendue de sa déchéance jaillit en elle, tellement irrésistible, que toute réflexion, toute révolte, toute hésitation abolie en elle, d'un geste résolu, elle tourna le bouton de la porte indiquée, et entra.

Un timbre vibra éperdument et fit dresser la tête à une vieille dame en bandeaux gris qui écrivait derrière un bureau. A la vue de Ghislaine, elle posa sa plume et se souleva un peu sur son fauteuil avec un salut, arrêtant sur l'étrangère de petits yeux perçants, couleur de café. Puis, elle attendit que la visiteuse s'expliquât. Mais soudain, il sembla à Ghislaine que, jamais sa volonté ne pourrait faire sortir de ses lèvres les mots qu'il fallait pourtant dire.

Etonnée de son silence, la vieille dame se décida à intervenir, un peu surprise.

—Vous désirez une institutrice ou une gouvernante, madame?

Par un violent effort, Ghislaine parvint à se dominer; mais, en répondant, il lui paraissait parler d'une autre qu'elle-même.

—Je viens, non pour vous demander une institutrice, madame, mais pour me recommander moi-même, comme institutrice ou encore lectrice, ou dame de compagnie.

La vieille femme la considéra une seconde avec une idée vague que cette inconnue, aux allures de grande dame, se moquait d'elle; à moins qu'elle n'eût pas toute sa raison. Et, la voix hésitante, elle répéta.

—Vous désirez, madame, une place pour vous?

—Oui, fit machinalement Ghislaine.

Plus aigue encore, l'impression l'envahissait qu'elle jouait un rôle dans le cadre inconnu de ce petit parloir trop chauffé où, près du poêle, un gros chat roux dormait, paresseux.

Force était bien à Mme Saint-Edme de se rendre à l'évidence. Sans qu'elle en eût conscience, peut-être, son accent changea, se fit plus bref. Elle interrogea:

—Vous avez été placée déjà?

—Non, jamais.



Un timbre vibra et fit dresser la tête à une vieille dame en bandeaux gris qui écrivait derrière un bureau.

—Mais vous vous êtes occupée d'instruction? Vous avez l'habitude de l'enseignement?

—Non, je n'ai pas eu encore l'occasion de donner des leçons.

La vieille dame fronça les sourcils, assujettit ses lunettes et darda un regard perçant sur Ghislaine.

—Enfin, vous avez vos brevets? Car autrement je ne pourrais vous recommander.

—J'ai, en effet, autrefois, passé des examens, et je serais capable, je crois, de surveiller le travail de jeunes enfants, ou perfectionner l'éducation de grandes jeunes filles...

—Bien, je vais prendre note de cela. Vous connaissez des langues étrangères? Vous êtes musicienne?

—Je parle l'anglais comme le français, et je sais l'allemand et l'italien de façon à les lire couramment.

Mme de Saint-Edme écrivait, sur son registre, les renseignements à mesure que la jeune fille parlait.

—Serez-vous exigeante pour les conditions?

—Les conditions?...

—Oui, les appointements que vous demandez.

Une flambée rose courut sur le visage de Ghislaine. Instinctivement, elle dit:

—Je désire qu'ils soient convenables et m'inquiéterai surtout du milieu qui me sera ouvert... Ce que je souhaite est-il difficile à trouver?

—Pas autrement facile. Il y a toujours beaucoup plus d'offres que de demandes. Vous avez, sans doute, des références à donner?

—Pour?...

—Mais pour que les familles puissent avoir leurs renseignements sur vous. Naturellement, elles ne peuvent prendre une inconnue.

Le ton de la vieille devenait presque agressif. Dominée, malgré elle, par l'aristocratique distinction de Ghislaine, par la réserve de ses paroles, elle se vengeait de n'oser la questionner en se montrant désagréable dans toute la mesure de ses moyens.

—Soyez sans crainte, madame, je fournirai aux familles avec lesquelles vous me mettrez en rapport les renseignements les meilleurs et les plus sérieux sur mon honorabilité, ma famille, etc. En ce moment, vous n'avez rien à m'offrir?

—Rien du tout, mademoiselle, qui puisse vous convenir. Le genre d'institutrices qu'on me demande le plus n'est pas le vôtre. En général, les familles recherchent surtout les personnes d'apparence modeste qui tiennent tout naturellement la place un peu effacée, de second plan, qui est la leur; celles qui sont pour les enfants, les jeunes filles qu'ellles accompagnent, de véritables chaperons, très sérieux. Si j'osais me permettre de vous adresser un conseil, je vous recommanderais une très grande simplicité de costume, d'allures, quand vous aurez à vous présenter dans une place... je...

Sans avoir conscience, Ghislaine regardait la vieille dame d'un tel air, qu'elle s'arrêta court. D'un geste effaré, elle saisit son porte-plume et baissa le nez sur son registre, disant hâtivement:

—Si vous voulez bien me laisser votre nom et votre adresse, mademoiselle, je vous écrirai, dès que j'aurai une situation à vous proposer. Cela vous évitera de revenir peut-être inutilement. J'adresserai mes lettres à Mlle...

Ghislaine hésita. Il lui paraissait impossible de livrer ainsi son vieux nom pour qu'il demeurât là, inscrit dans les registres d'une agence de placement... Avec une imperceptible hauteur dont elle ne se rendit pas compte, elle dit:

—Je repasserai, madame, dans quelques jours. Au cas, cependant, où vous auriez besoin de m'écrire, vous pouvez adresser votre lettre à Mlle de Vorges, couvent des dames de Sainte-Anne.

—C'est...

—Ma meilleure amie. Elle me fera savoir tout ce que j'aurai besoin d'apprendre. Je vous remercie, madame.

Fiévreusement, elle se mit à marcher d'un pas rapide, pour laisser plus vite, loin derrière elle, l'odieux parloir où, pour la première fois, elle venait de connaître l'amertume du rôle de solliciteuse. Elle savait que, toute sa vie, elle se rappelait la vulgaire petite pièce surchauffée, les rideaux de mousseline reprisés, et devant le bureau la vieille dame agressive, sa face ronde et ridée dans ses bandeaux plaqués sous une coiffure d'ouvreuse, ses yeux couleur de café, plus inquisiteurs encore que

ses lèvres minces qui articulaient inclemment des choses trop justes...

Oh! oui, bien justes! Ce que cette femme lui avait dit, des qualités exigées des institutrices, était bien la vérité! Alors, quelles faibles chances, elle avait de réussir à se faire agréer!

II

Là, où elle se rendait, chez Mme Dupuis-Béhenne, elle arrivait aussi en solliciteuse, mais, du moins, elle savait qu'elle serait accueillie en amie par cette femme excellente qui l'avait connue fillette, alors que son mari était préfet dans la ville où M. de Vorges tenait garnison.

Au valet de chambre apparu à l'appel du timbre, elle demanda:

—Mme Dupuis-Béhenne reçoit-elle?

—Oui, mademoiselle. Si Mademoiselle veut entrer, je vais avertir Madame.

Il l'introduisit dans le même petit salon, où, si souvent, elle était venue pendant les séjours qu'elle faisait à Paris avec son père, où elle s'était vue courtisée autant que femme peut le souhaiter. Cette même glace, qui reflétait sa sombre silhouette, avait reçu autrefois sa triomphante image de jeune fille. Dieu! que ce passé lui semblait loin, à croire que jamais, il n'avait été le présent! Et combien pourtant, il ressuscitait vivant en sa pensée, se précisait en menus détails qui, tout à coup, surgissaient en foule dans sa mémoire...

—Ghislaine, ma chère enfant, soyez la bienvenue. Comment allez-vous?

Il y avait tant de sympathie affectueuse dans l'accent de Mme Dupuis-Béhenne, dans l'étreinte de ses mains potelées, qu'une détente se fit dans l'âme de Ghislaine, lui voilant les yeux d'une buée de larmes. Mais elle ne voulait pas s'abandonner et, sous l'effort qu'elle faisait pour refouler son émotion, sa voix devint un peu brève:

—Comment je vais? chère bonne amie... Comme ceux qui n'ont plus rien à perdre.

—Ma pauvre Ghislaine, oui, vous avez été bien durement éprouvée!

—Mon amie, ne m'attendrissez pas je vous en supplie. J'ai besoin de tout mon courage... Pour que je continue à vivre, il faut vraiment que je devienne insensible, surtout que je ne regarde pas vers ma future destinée. En ce moment, surtout, elle me donnerait le vertige!

Bien vite, les mains grasses et très blanches de Mme Dupuis-Béhenne attirèrent les doigts fins de Ghislaine.

—Vous savez, ma bien chère petite, que vos amis n'ont pas de plus vif désir que celui d'alléger votre chagrin, dans toute la mesure de leurs moyens! Malheureusement, ils ne peuvent surtout que vous assurer de leur affection et de leur bonne volonté. Vous m'avez écrit que vous aviez besoin de me parler; vous savez que je suis toute à vous et que vous me rendez très heureuse en recourant à moi autant que je pourrai vous être bonne à quelque chose. Nous allons causer de tout cela. Mais, d'abord, débarrassez-vous de votre manteau et de votre chapeau puisque nous avons le plaisir de vous avoir à déjeuner.

Ghislaine obéit, et d'un doigt distrait, son chapeau enlevé, elle souleva les ondulations souples de ses cheveux. Mme Dupuis-Béhenne la regardait, frappée du cerne que le tourment avait creusé autour des yeux, du caractère de résolution douloureuse qu'avais pris la bouche, de l'affinement du buste qui, tout en conservant sa grâce, s'était singulièrement aminci. Soudain, elle avait la perception nette de tout ce que cette vaillante avait supporté en silence; et comme elle était foncièrement bonne,—ses innombrables obligés le savaient!—elle se sentit toute en communion d'âme avec Ghislaine.

Aussitôt que la femme de chambre eut disparu, emportant les vêtements de sortie de la jeune fille, elle interrogea, avec tout son cœur:

—Voyons, mon enfant, qu'y a-t-il? Avez-vous donc un nouveau chagrin?

—Un chagrin, non, mais un souci grave, au sujet duquel il faut que je vous consulte parce que vous êtes une excellente amie et que je me trouve dans une situation tout à fait neuve pour moi. Il va falloir que je gagne ma vie et...

—Que vous gagniez votre vie?

—Oui, je sors de chez le notaire. Les comptes faits, la succession de mon père liquidée, il me restera environ quatorze cents francs de rentes. Et c'est tout!

Mme Dupuis-Béhenne contemplait, effarée, la jeune fille, se demandant si elle la comprenait bien...

—Ghislaine, est-ce possible? Vous n'exagérez pas?

Un sourire de douloureuse ironie contracta les lèvres de Ghislaine.

—Je voudrais bien pouvoir me figurer que j'exagère, mais j'ai vu les chiffres, je ne puis plus conserver une illusion. Depuis bien des années, j'avais l'idée vague que, mon pauvre père disparu, ma position ne serait pas brillante; mais vraiment, je ne m'étais pas imaginée que j'étais destinée à devenir une déclassée... Car c'est le sort qui m'attend.

—Ghislaine, ma chère enfant, ne parlez pas ainsi. Je suis bouleversée de ce que vous m'apprenez.

Elle avait les yeux pleins de larmes. Ghislaine fut touchée de cette sympathie si profondément vraie; mais son regard, à elle, demeura sec. Depuis deux mois, elle avait supporté tant d'épreuves de toute sorte qu'elle ne connaissait plus l'apaisement des pleurs. A peine, ses mains abandonnées sur ses genoux eurent un léger tressaillement, tandis qu'elle répondait:

—Vous êtes effrayée, n'est-ce pas, de me voir aux prises avec une situation de cette espèce et vous vous demandez, ainsi que je le fais moi-même, comment je vais pouvoir me tirer d'affaire. Savez-vous ce que j'ai fait en venant ici?

—Quoi? Ghislaine.

—Je suis entrée dans une agence de placement.

—De placement?...

—Oui, pour les institutrices, les gouvernantes, non pour les domestiques, je crois. J'en avais vu l'annonce en passant. Sans réfléchir, j'ai ouvert la porte pour me renseigner, bien plus qu'avec l'espoir de trouver là une position quelconque. Maintenant, je suis renseignée! J'ai la notion parfaite des premières épreuves qui m'attendent!

—Ghislaine, ma chère, est-ce que vraiment vous voulez être institutrice?

—Si je veux? Ah! ma pauvre amie, je n'ai pas le choix! Ne vous ai-je pas dit qu'il fallait que je vive? Que pourrais-je faire? Etre lectrice, demoiselle de compagnie! Car pour demoiselle de magasin, vraiment le courage me manquerait! Je prendrai ce que je trouverai... je n'ai guère les moyens d'être difficile, et la vieille femme de l'agence vient de me le dire, il y a bien plus de demandes que de positions. Je vous confierai, de plus, qu'elle ne m'a guère jugée propre à faire une bonne institutrice...

—Parce que?

—Parce qu'il paraît que je ne suis pas suffisamment... effacée de tournure et de manières. Ah! elle peut se tranquilliser! Lorsque je vais avoir, pendant quelques semaines, joué mon personnage de solliciteuse, je n'aurai plus les allures regrettables en ma situation, d'une femme du monde indépendante. Je serai devenue, je pense, humble à souhait quand j'aurai subi beaucoup d'interrogatoires comme celui de tantôt!

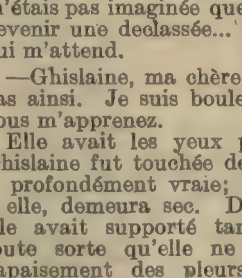
Un frémissement passait dans sa voix. Mme Dupuis-Béhenne sentit tout ce qu'elle venait de souffrir, et un regret aigu la mordit au cœur d'être impuissante devant l'épreuve qui s'abattait sur cette enfant qu'elle aimait. Instinctivement, elle demanda:

—Ghislaine, n'y aurait-il pas une autre solution?

—Une autre solution? Laquelle? Il n'y en a pas.

—Si; charmante comme vous l'êtes, vous pouvez vous marier.

—Sans un atome de dot? Un pareil conte de fées ne s'est pas réalisé tandis que j'étais fille,—très recherchée, c'est vrai!—du général de Vorges, il ne se réalisera pas maintenant que je suis une orpheline ruinée. Non, mon amie, je ne me marierai pas. Ce n'est pas de ce côté que le salut viendra pour moi. Le seul moyen, peut-être d'échapper à une situation dépendante, ce serait d'aller m'enfouir comme dame pensionnaire dans quelque pauvre couvent de province où, avec mes misérables quatorze cents francs, je végéterais, ensevelie toute vivante à peu près.



LE PRINTEMPS EST ENFIN ARRIVÉ

—ET POUR CETTE SAISON

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal

—Oh! Ghislaine, vous ne feriez pas cela?

—Non, parce qu'un tel sacrifice est au-dessus de mes forces. Je suis jeune, j'ai la pleine possession, grâce à Dieu! de mon intelligence et de ma santé, j'accepte de lutter puisqu'il le faut, puisque me voilà jetée dans cette vie dont la perspective me menaçait depuis si longtemps. Les de Vorges ont toujours été braves. J'espère que je ne serai pas indigne d'eux, si dure que soit la destinée qui m'attend.

Mme Dupuis-Béhenne l'avait écoutée, le cœur serré, sachant qu'elle disait trop vrai et qu'il n'y avait aucun espoir à lui donner.

Elle interrogea:

—Ghislaine, ma bien chère enfant, que pourrais-je faire pour vous.

—M'aider à trouver... une place quelconque en attendant que je sois capable de gagner ma vie avec ma plume. Depuis quelques années déjà, j'essayais mes forces en travaux littéraires parce que j'avais le pressentiment de ce qui arrive. Mais avec le temps seulement, et beaucoup de peines, de soucis, de difficultés, de déceptions,—je m'attends à tout!—j'arriverai à un résultat... Peut-être!... Ah! jamais encore je n'avais compris à ce point comme il est difficile pour une femme de se créer des ressources!

—Ma pauvre enfant!... commença Mme Dupuis-Béhenne.

Mais elle s'interrompit car la porte du petit salon s'ouvrait tout à coup et, sur le seuil, apparaissait M, Dupuis-Béhenne qui s'arrêta court en apercevant Ghislaine. Une homme jeune l'accompagnait et, comme lui, s'immobilisa à l'entrée de la pièce.

—Ah! mademoiselle de Vorges! Voulez-vous, mademoiselle, recevoir toutes mes excuses de troubler ainsi votre conversation avec ma femme. Cet animal de domestique n'avait pas jugé à propos de m'avertir que vous étiez ici et je venais prévenir Clothilde que je lui amenais un convive à déjeuner...

Il se tournait vers le jeune homme à qui Mme Dupuis-Béhenne avait tendu la main d'un geste amical. Ce devait être un intime de la maison. Pourtant, Ghislaine ne l'y avait jamais encore rencontré, car même dans la foule masculine qui encombrait les salons de Mme Dupuis-Béhenne, aux soirs de réception, elle eût remarqué cette silhouette altière et souple d'homme de race, ce visage un peu dur, d'expression volontaire, presque impérieuse, où luisait un regard clair, très vif.

—Ghislaine, je vous présente notre ami, M. de Bresles, que vous n'avez pas, je crois, encore rencontré, le plus hardi des ingénieurs...

Le jeune homme sourit, et ce sourire baigna de clarté ses traits trop accentués.

—Quel qualificatif m'accordez-vous là? madame. Et comment ai-je pu le mériter?

—En acceptant surtout,—et toujours à votre honneur!—les missions les plus aventureuses, mon cher ami; soyez tranquille, je n'en ferai pas l'énumération à Mlle de Vorges... J'ai souci de votre modestie.

—Chère madame, soyez tout à fait bonne, ne vous moquez pas de moi! Il n'y a ni orgueil ni modestie, vous le savez, tout comme moi, à accepter n'importe quel poste, ceux-là surtout qui sont les moins recherchés! quand on est dominé par la nécessité de faire son chemin dans le monde...

Les yeux distraits de Ghislaine se fixèrent, une seconde, sur cet homme qui, en toute simplicité, s'avouait étroitement étreint par la loi du travail. Vraiment, il semblait créé pour la lutte; de sa physionomie presque altière, émanait une sorte de rayonnement d'intelligence et d'audacieuse volonté. Cet homme-là devait toujours savoir ce qu'il voulait, où il allait; et dans sa détresse, elle l'envia. Il causait avec Mme Dupuis-Béhenne. Mais elle entendait seulement le timbre un peu métallique de sa voix, car M. Dupuis-Béhenne, étirant ses favoris blancs, de son geste familier, s'excusait à elle de n'avoir pas réfléchi en gardant à déjeuner Marc de Bresles; il craignait qu'elle ne trouvât pénible d'avoir, dans son deuil, à subir la présence d'un étranger.

Devant ce regret manifesté une seconde fois avec une sincérité chaleureuse, l'ombre d'un sourire passa sur la bouche douloureuse de Ghislaine.

—Je vous en prie, ne prenez aucun souci de ce genre à mon sujet. J'en suis arrivée à ce point que rien ne peut plus m'être pénible! N'ayez donc pas de scrupule d'avoir gardé votre ami.

M. Dupuis-Béhenne ne répondit pas, un domestique ouvrait la porte de la salle à manger et annonçait:

—Madame est servie.

III

—Entrez, dit Ghislaine, répondant au coup discret frappé à la porte de la petite chambre qu'elle occupait, dans le couvent de la rue de Naples.

La jeune sœur converse qui faisait son service, ouvrit la porte et lui présenta trois lettres.

—C'est le courrier du matin, mademoiselle.

—Merci, fit Ghislaine, avec ce sourire qui, dès les premiers jours, lui avait conquis le cœur de la petite religieuse.

Restée seule, elle regarda les écritures, les reconnaissant, celle de Mme Dupuis-Béhenne entre autres. Mais elle ne se pressa pas de déchirer les enveloppes, avec la crainte instinctive de ceux qui ont été durement frappés, que ces lettres ne fussent pour elle, lourdes de nouveaux tourments.

Deux, au moins, des lettres qu'elle tenait entre ses doigts frémissants, enfermaient des réponses à des démarches tentées. De bonnes réponses?...

Elle eut un haussement d'épaules pour le fol espoir qui avait une seconde palpité en elle, et d'un geste résolu, elle rompit le cachet qui fermait l'une des enveloppes. Elle lut:

"Ma chère Ghislaine,

"Je suis navrée! la position de lectrice "que j'espérais pouvoir vous offrir est "donnée depuis quelques jours. Cette "nouvelle a été pour moi une vraie décep- "tion quand je l'ai apprise hier, en arrivant "chez ma belle-mère..."

Ghislaine ne poursuivit pas. Peu lui importaient les protestations de sympathie qui venaient ensuite, Ce qui arrivait, c'était bien ce qu'elle avait prévu...

Le cœur écrasé de son impuissance, elle prit l'autre lettre qui disait:

'Chère Mademoiselle,

"Mon amie m'écrit qu'elle renonce à "prendre cet hiver une institutrice pour "ses filles, car elle a dû laisser de côté tous "ses projets de voyage. J'en suis désolée, "ayant eu l'espoir de vous voir entrer dans "une famille charmante où vous auriez "été accueillie comme vous le méritez, "Soyez bien sûre que je ne vous oublierai "pas et si j'entrevois la plus légère occasion "de vous être agréable, de la façon que "vous souhaitez, je m'empresserai de la "saisir et de vous en faire part..."

Allons, c'était encore un espoir perdu! Est-ce que décidément, elle allait être contrainte de recourir à ces agences qui lui avaient laissé un odieux souvenir?... Instinctivement, ses mains se serrèrent dans un geste d'angoisse; meurtrie par ces deux nouvelles déceptions, elle pensait tout à coup avec une désespérance sombre:

—Maintenant je comprends les pauvres qui se tuent devant l'impossibilité de trouver le travail qu'il leur faut pour manger! C'est affolant de se sentir murée dans la misère!

Elle n'avait plus même la curiosité d'ouvrir la lettre de Mme Dupuis-Béhenne. D'un doigt indifférent, elle brisa le cachet et commença:

"Ma bien chère enfant, pouvez-vous "passer chez moi tantôt, vers deux heures? "Je voudrais vous parler d'une proposition "qui m'a été faite pour vous et qui peut- "être vous conviendrait bien. Je suis trop "pressée pour vous expliquer à loisir par "écrit ce dont il s'agit; et puis, il vaut "toujours mieux s'entendre et causer. "Donc sauf impossibilité absolue, venez, "ma chérie; le temps presse et vous savez "que les affaires en suspens ont souvent "la chance contre elles..."

Ghislaine s'attendait si peu à voir luire même un semblant d'espoir, qu'elle relut deux fois le billet avec l'idée qu'elle le comprenait mal.

Mais non, elle ne s'était pas trompée et une sensation d'allégement lui détendit les nerfs un instant. Elle en eut aussitôt conscience et un sourire amer contracta sa bouche. Ainsi elle en était arrivée déjà à considérer comme un bonheur d'obtenir une position dépendante! Quel chemin parcouru depuis le matin de janvier où cette seule idée la révoltait toute et lui était une souffrance! Ah! quelle puissance était la vie pour briser même les fiertés les plus naturelles.

Elle reprit encore le billet, mais sans y puiser de nouveau un peu d'espérance. Déjà, elle n'avait plus confiance dans un heureux résultat...

Et il ne restait plus trace en elle de l'espoir qui l'avait une seconde réconfortée quand, à l'heure dite, elle entra dans le petit salon où Mme Dupuis-Béhenne l'attendait en tricotant pour ses pauvres.

A sa vue, le visage de sa vieille amie s'éclaira d'un affectueux sourire de bienvenue.

—Ghislaine, ma chère petite, je suis doublement ravie de vous voir! J'avais peur que vous n'eussiez tantôt quelque empêchement et j'avais grand besoin de causer avec vous. Venez là, près du feu, vous chauffer et je vous expliquerai ce dont il s'agit.

Ghislaine obéit et attendit, s'efforçant de dominer la petite fièvre d'anxiété qui précipitait les battements de son cœur. Tout de suite, Mme Dupuis-Béhenne commençait d'ailleurs:

—Cette fois, Ghislaine, j'espère avoir quelque chose de sérieux et de convenable à vous proposer...

—Quelque chose pour moi? chère madame, il faut être *vous* pour découvrir une position à une personne aussi difficile que moi à caser!

—Ma chère enfant, l'occasion surtout a été votre meilleure alliée cette fois. Ce n'est pas moi qui ai parlé de vous, et de telle façon qu'on serait très désireux de vous avoir...

—Qui est-ce donc?

Mme Dupuis-Béhenne ne répondit pas sur-le-champ. Elle paraissait hésiter devant la question directe de Ghislaine, et, indécise, elle tourmentait ses bagues sur ses doigts un peu gras.

—Chère madame, qu'y a-t-il? interrogea Ghislaine surprise. Ne pouvez-vous me dire quelle est la personne assez aimable pour s'intéresser à moi?

—Oh! mon Dieu, si! J'hésitais parce que, par une délicatesse excessive, la personne en question m'avait demandé de la laisser tout à fait dans l'ombre; mais après tout, comme un jour ou l'autre, vous apprendrez son nom,—ce qui est tout à fait sans importance—autant que je vous le dise tout de suite, c'est Marc de Bresles; vous vous souvenez? cet ingénieur, de nos amis, avec qui vous avez déjeuné, il y a trois semaines.

—Oui, je me rappelle, fit Ghislaine un peu lentement.

Dans sa pensée, chargée de tant d'impressions depuis ce jour-là, se ravivait, en effet, la nette image de cet étranger qui avait une physionomie de beau reître audacieux et des allures froidement courtoises et correctes de clubman. Brusquement, elle le revoyait causant debout devant la cheminée, donnant aussi bien par ses paroles que par l'expression du visage, du sourire, du regard très clair, par l'accent de la voix, l'expression d'un homme d'indomptable volonté. Il lui avait témoigné une respectueuse et délicate attention et, plus d'une fois, elle avait senti se poser sur elle, l'éclair de ses yeux vifs. Elle l'avait trouvé d'intelligence supérieure, un peu absolu dans ses jugements, trahissant insconciemment une nature incapable de se plier aux sollicitations ou aux prières. Il l'avait intéressée par sa conversation vivante et colorée; mais elle l'avait bien oublié depuis lors...

Et c'était lui qui, discrètement, s'était occupé de lui venir en aide. Elle en était reconnaissante, mais, en même temps, il lui était désagréable de se voir pareille obligation à un étranger...

Mme Dupuis-Béhenne, sans soupçonner ce qui se passait en elle, expliquait simplement:

—Voyez comme tout s'arrange avec imprévu! Le lendemain du jour où vous avez déjeuné ici avec Marc, je l'ai vu à l'Opéra et, pendant l'entr'acte, la conversation est venue sur vous dont j'ai dit... tout ce que je pensais; expliquant par quelle suite de circonstances vous étiez désireuse... de... vous créer des ressources personnelles...

Ah! chère madame, ne prenez pas la peine de chercher des périphrases! Je n'en suis plus à me déguiser la vérité...

—Je sais que vous êtes très courageuse, Ghislaine, et j'espère que vous serez récompensée de votre vaillance. Ecoutez la suite de mon histoire. Je dois vous dire que je n'avais attaché aucune importance à ma conversation avec Marc et je l'avais même oubliée, quand, il y a quelques jours, j'ai reçu de lui un mot me disant qu'un hasard l'avait amené à parler de vous et qu'il demandait la permission de m'adresser un ami, le comte Gérard de Moraines, qui désirait placer une personne... comme vous auprès de sa fille.

—Un comte Gérard de Moraines est allié à notre famille... C'est l'un de ces cousins très éloignés avec lesquels mon père avait rompu toutes relations à la suite de je ne sais quel procès...

—Vraiment?... Ah! vraiment?...

Mme Dupuis-Béhenne regardait Ghislaine, ne sachant si elle devait tenir la circonstance pour heureuse ou non. Mais le visage pensif de Ghislaine ne livrait pas son intime sentiment. A peine, un léger tressaillement avait une seconde contracté ses lèvres.

—Alors, madame? questionna-t-elle, levant les yeux vers Mme Dupuis-Béhenne.

—Alors, ma chère enfant, pensant que la sagesse me commandait de voir tout de suite ce M. de Moraines, j'ai dit à Marc de me l'envoyer. Je l'ai reçu. C'est un très galant homme,—de quarante-cinq ans environ,—qui est resté veuf, après deux ou trois années de mariage, je crois,—et de mariage pas autrement heureux,—avec une petite fille, laquelle a été élevée par sa grand'mère maternelle et vit toujours chez elle. Nous avons causé; il m'a expliqué que la petite fille en question, ayant aujourd'hui près de seize ans, il souhaitait voir auprès d'elle une personne qui fût absolument une femme du monde, assez jeune pour être l'amie de sa fillette et assez sérieuse pour remplacer la mère qu'elle a perdue. M. de Moraines m'a annoncé sans ambages, que cette Josette était très mal élevée, ayant grandi au petit bonheur, sous la surveillance fort vague de sa grand'mère.

—Qui la gâtait?

—Pas du tout; cette grand'mère, la marquise de Maulde, qui a été très belle, est fort bien encore, ne paraissant pas même avoir la cinquantaine, me dit Marc; elle a toujours été et reste une fervente mondaine, qu'absorbent tant de fantaisies, de distractions, de visites à faire et à recevoir, qu'elle n'a pas le loisir de songer à sa petite-fille. De plus, avec les années, elle est devenue bel esprit. Elle a un salon très fréquenté par des écrivanis de toute sorte à qui elle demande avant tout de l'amuser; qui fréquentent chez elle, pêlemêle avec une société de gens du monde très bien nés,—les uns et les autres causant sans souci des jeunes oreilles qui pourraient recueillir leurs propos, dans lesquels, volontiers, les choses—toutes les choses—sont appelées par leur nom.

—C'est M. de Bresles qui vous a sinsi renseigné, madame?

—Oui, c'est Marc que j'ai interrogé, en conscience, puisque vous étiez en jeu, Ghislaine. Et il était à même de me répondre, car il est le fils d'une amie d'enfance de Mme de Maulde, et à ce titre, il la connaît de vieille date.

—Il est reçu chez elle?

—Il m'a l'air d'y aller comme les enfants vont regarder la lanterne magique... Sur Mme de Maulde, j'ai aussi l'appréciation discréte de M. de Moraines lui-même qui paraît intimement pénétré de la frivolité incurable de sa belle-mère...

—Pourtant il lui a confié sa fille, m'avez-vous dit?

—Parce que lui-même eût été fort empêché pour s'occuper d'elle, ayant été, sitôt son veuvage, repris par la vie de garçon, la seule qu'il semble apprécier. Il n'habite pas avec sa belle-mère, bien entendu, et entre nous, lui non plus ne me semble pas très pénétré de l'idée qu'il a charge d'âme! Après tout, je dois reconnaître qu'à certaines heures pourtant, la sollicitude paternelle se réveille en lui. C'est pendant une de ces heures qu'il a découvert que l'institutrice choisie par sa belle-mère avait été fort mal choisie. Mme de Maulde ne s'est pas entêtée; mais la personne congédiée, elle a mis son gendre en demeure de découvrir lui-même la perle rêvée. M. de Moraines a parlé de côté et d'autre de son embarras; Marc en a eu connaissance par hasard. Vous savez le reste, Ghislaine.

—Oui, votre ami a été bien généreux de se souvenir de la détresse d'une inconnue.

De sa manière simple, Mme Dupuis-Béhenne dit:

—Vous avez trouvé le mot juste pour le qualifier. Oui, il est très généreux. Ce n'est pas une autre nature banale que la sienne! Un fait vous le fera connaître. Quand sa mère est morte, alors qu'il avait dix-huit ans, un vieil oncle très riche, dont il était l'unique héritier à peu près, le le sachant sans aucune fortune puisque son père s'était ruiné par des placements pitoyables, lui a offert de lui constituer des rentes qui le dispenseraient de tout travail obligatoire et lui assureraient une existence de fils de famille, libre de tout souci d'argent Marc a refusé, ne voulant rien devoir qu'à lui-même et, du coup, s'est brouillé avec ce vieil oncle autoritaire, qui ne lui pardonnait pas son indépendance. Il s'est juré de faire son chemin tout seul, et est devenu ingénieur malgré les récriminations et les dédains de sa noble famille. Mais justement parce qu'il sait ce qu'est la lutte pour la vie, il n'est jamais indifférent,—jamais, j'en ai eu la preuve,—à la peine de ceux qui luttent comme lui!

—Parce que, comme vous le disiez, c'est une nature élevée. Tant d'autres, au contraire, deviennent si âprement égoïstes à batailler ainsi!

Distraite un instant de son souci, elle avait écouté, attentive, l'histoire de cet étranger à qui elle allait peut-être devoir son pain quotidien. Maintenant, elle ne regrettait plus autant d'être aidée par lui. Un silence flotta une seconde dans le salon paisible où s'épandait une odeur de violettes. Puis Ghislaine eut un léger mouvement comme pour écarter la pensée de M. de Bresles et elle demanda:

—Chère madame, ne pourriez-vous me dire quelques mots de l'enfant qui est l'objet de toutes ces démarches?

—De Josette de Moraines? La petite créature a, je crois, été bien abandonnée, moralement du moins; ballotée entre les couvents, les cours, les institutrices, pendant que sa grand'mère,—trop jeune,—se complaisait dans le monde, que son père vivait occupé à se rendre la vie agréable,—pour s'étonner ensuite d'avoir une fille si mal élevée! Il ferait mieux de dire: si peu élevée! Elle ne l'a pas été du tout...

"Ah! pour cette petite Josette, ce serait une vraie bénédiction, peut-être même le salut de vous avoir?

Sans le chercher, Mme Dupuis-Béhenne venait de trouver les seules paroles qui pussent adoucir pour Ghislaine l'amertume de la situation qui se présentait à elle, en lui faisant entrevoir une œuvre de bonté à accomplir envers une jeune âme en détresse, —consciente ou non de sa misère,—à la-

quelle elle pourrait se dévouer... Et une seconde, avec une curiosité pleine de pitié, Ghislaine rêva à cette petite fille inconnue dont elle plaignait la jeunesse esseulée, elle qui avait connu aussi, pendant son enfance d'orpheline, les heures douloureuses d'isolement et les inutiles soifs de tendresse, les désirs ardents et vains de caresses maternelles...

Si cette enfant le lui permettait, elle savait bien que, de toute son âme, elle s'attacherait à lui faire du bien, à mettre, dans sa jeune vie, ce qu'elle pourrait de lumière bienfaisante et chaude.

La voyant silencieuse, Mme Dupuis-Béhenne lui demanda:

—A quoi songez-vous? Ghislaine.

—A la famille dans laquelle vous me proposez d'entrer, madame.

—Elle vous... déplaît?

—Oh! madame, qu'importent maintenant mes goûts ou mes préférences! Mon sacrifice est fait, complètement fait. Non, je réfléchissais seulement à ce que vous me racontez de cette Josette. Alors vous pensez que je suis capable de jouer, chez Mme de Maulde, le rôle qu'on attend de moi?

—Cela j'en suis sûre, et maintenant, que j'ai causé très franchement avec M. de Moraines, que j'ai recueilli sur lui, sur Mme de Maulde, sur leur milieu, tous les renseignements que j'ai pu, je souhaite voir ce projet réussir, car vous vous trouverez là en rapports avec des gens très élevés, capables de comprendre à qui ils ont affaire et vous rendant ainsi votre tâche moins pénible, ma pauvre enfant.

—Madame, je vous en supplie, ne me plaignez pas! Ma faible énergie ne se soutient qu'à la condition que rien ne l'amollisse!

—J'essaierai de faire comme vous souhaitez, Ghislaine. Pour une autre raison encore, j'aimerais à vous voir chez Mme de Maulde: c'est que vous y rencontrerez et connaîtrez forcément des hommes de lettres qui pourront peut-être vous être utiles, si vous désirez toujours essayer de vous créer une situation indépendante par la littérature... Enfin, dernière raison très sérieuse, en entrant chez Mme de Maulde, vous trouverez des... avantages matériels qui vous dédommageront, un peu, du sacrifice de votre liberté.

—Chère bonne amie, ne vous préoccupez pas de ma lâcheté et renseignez-moi complètement. Alors vous dites que Mme de Maulde offre?...

—Deux mille francs par an.

—Et c'est beaucoup?

—C'est plus qu'on ne donne en moyenne.

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287
Hurtubise & Saint-Cyr
Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.
Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises
BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
5-6 F. PLACE D'ARMES

Ghislaine passa la main sur son visage, comme pour en effacer l'altération que toute sa volonté ne pouvait empêcher.

—Alors, madame, que dois-je faire maintenant?

—Aller voir Mme de Maulde dans la matinée, vers onze heures, comme l'a demandé M. de Moraines à qui je vais écrire tout de suite un mot pour annoncer votre visite.

—Oh! madame, quel embarras je vous cause et comme vous êtes bonne de prendre tant de peine pour moi!

Mme Dupuis-Béhenne serra dans les siennes les mains de Ghislaine.

—Ma pauvre chère enfant, ce que je fais est si peu, si peu, auprès de ce que je voudrais! Je vous plains tellement et j'admire tant votre courage...

—Mon courage!

Une contraction amère crispa sa bouche.

—Mon courage, c'est celui de ceux qui n'ont plus rien à perdre! Je n'ai plus ni famille, ni foyer, ni fortune, ni espérance d'avenir. Et le plus dur, c'est que je ne puis rien espérer, je ne puis me dire que je retrouverai peut-être ce que j'ai perdu... Je vous assure que c'est horrible de vivre ainsi quand on ne sait plus à quoi se prendre qu'on se sent une pauvre épave solitaire qui s'en va où la vie, plus forte qu'elle, l'emporte...

Elle s'arrêta court, serrant l'une contre l'autre ses lèvres douloureuses pour arrêter son inutile plainte.

—Ma pauvre, pauvre enfant!

Décidément, pour qu'elle gardât toute sa vaillance, il ne fallait pas qu'une sympathie trop vive lui fît sentir son malheur. Mieux valait pour elle la solitude, même les longues courses sans but, qui engourdissent la pensée dans une fatigue apaisante... Et elle se leva pour partir.

—Ghislaine, vous ne restez pas là passer l'après-midi avec moi? J'ai des achats à faire, nous irons ensemble.

—Chère madame, je ne puis...

—Eh bien, venez au moins dîner. Nous sommes seuls ce soir. Je vous donnerai la réponse de M. de Moraines, si je l'ai comme je le pense.

Ghislaine inclina la tête, acceptant. Quelques heures de solitude auraient retrempé son courage, quand elle retrouverait l'hospitalière maison...

IV

Ghislaine était arrivée devant l'hôtel habité par Mme de Maulde. Avant de toucher le timbre, elle s'arrêta, tant son cœur, soudain, battait à larges coups pressés. Qu'allait-il sortir de cette entrevue qui lui était si pénible et la bouleversait d'une sourde révolte que sa volonté pouvait dominer, mais non vaincre ni étouffer?

Dans la rue calme, des passants circulaient qui la regardaient, surpris de son immobilité devant cette porte close. Brusquement, elle se décida et sonna. La lourde porte s'ouvrit. Un concierge galonné apparut.

—Madame désire?

—Je voudrais voir Mme de Maulde.

Le concierge la regarda un peu surpris. Il était certain de n'avoir jamais encore vu franchir la porte de l'hôtel par cette femme en noir, si élégante.

—C'est que Mme la marquise ne reçoit pas le matin.

—Mais elle me recevra, moi, car elle m'a donné rendez-vous.

C'est tout différent. Si Madame veut se donner la peine de monter le perron.

Ghislaine franchit les marches. L'impression vague l'envahissait encore que ce n'était pas elle, Ghislaine de Vorges, qui entrait dans cette maison étrangère pour s'y présenter comme institutrice...

—Voulez-vous bien remettre ma carte à Mme de Maulde qui m'attend, dit-elle au valet de chambre qui s'était montré à l'appel du timbre...

Le domestique l'introduisit, puis disparut, la laissant seule dans le petit salon où flottait une discrète lumière, victorieuse, sans éclat, de la superbe guipure des stores, des longues draperies voilant en partie la baie des fenêtres. A l'extrémité du piano à queue, était une photographie de fillette costumée en gitane, qui avait une petite figure mince où les yeux sombres paraissaient presque trop grands; dont la bouche, ainsi au repos, avait une expression de volonté passionnée et d'amertume.

Ghislaine eut tout le loisir d'interroger le mystère de ce jeune visage, car cinq, puis dix, puis quinze minutes s'enfuirent sans que personne parût. Et elle se demandait si elle avait été vraiment annoncée à Mme de Maulde, quand un bruit de robe soyeuse lui répondit tout à coup. La portière soulevée, elle vit devant elle une femme un peu forte, très belle encore, qui avait un air de grande dame du temps passé dans sa robe de maison en soie changeante, mauve à bouquets. Une dentelle crémeuse était jetée sur les cheveux que la poudre ennuageait autour du visage, d'une régularité superbe, qui avait gardé un tel éclat que la blancheur des cheveux semblait un artifice de coquetterie, destiné à aviver l'éclair noir des yeux, le pourpre vif des lèvres.

Une seconde, elle et Ghislaine se considérèrent; Mme de Maulde, un peu désorientée par l'aspect de Ghislaine, l'esprit traversé par l'idée que cette jeune femme, si élégante dans l'austérité de son deuil, n'était pas l'institutrice attendue. Un peu hésitante, elle demanda:

—Vous êtes bien Mlle de Vorges?

—Oui, madame, je suis envoyée par Mme Dupuis-Béhenne, sur la demande de M. de Moraines.

—Ah! s'il en est ainsi, très bien, très bien. Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

—Ne vous étonnez pas, mademoiselle, de ma surprise, mais votre aspect me déroute un peu. Vous avez été bien renseignée, n'est-ce pas sur le rôle que vous auriez à remplir dans ma maison?

—Celui, n'est-il pas vrai, madame, d'institutrice?

—Oui, c'est cela, c'est cela! Et vous croyez pouvoir vous accommoder de cette tâche?

—Je n'ai pas, madame, à me demander si la tâche dont vous parlez me plaît ou non. Je dois la remplir soit auprès de Mlle de Moraines, soit auprès d'une autre, puisque les circonstances m'y obligent et que je crois en être capable.

—Les circonstances? Ah! oui, en effet, je me souviens. Mon gendre m'a dit que vous cherchiez une position par suite d'un deuil de famille qui a changé... votre situation...

—Oui, madame, la mort de mon père, le général de Vorges.

—Ah! vraiment, vraiment... Comme cela est triste pour vous! Je me rappelle maintenant que M. de Moraines m'avait donné cette explication. Excusez, made-

moiselle, mon peu de mémoire, mais j'ai toujours tant à penser!

—Mlle de Moraines a eu déjà plusieurs institutrices?

—Trois auxquelles elle s'entendait fort mal, par sa faute et par celle de ces trois demoiselles. Pour la circonstance, j'inclinerais peut-être à mettre volontiers les plus gros torts de leur côté, car c'étaient trois sottes, chacune en son genre, bien que les différentes agences qui me les avaient procurées se fussent, bien entendu, répandues en éloges pompeux, à leur égard.

Ici, Mme de Maulde s'interrompit pour relever le coussin auquel elle s'adossait. Puis, elle reprit tranquillement:

—M. de Moraines, qui, d'ordinaire, n'a cure des faits et gestes de sa fille, s'est tout à coup avisé de la trouver très mal élevée... Quelqu'un avait dû lui monter la tête, car jamais, à lui tout seul, il n'aurait fait pareille découverte. Il n'est pas plus pédagogue que moi, et c'est tout dire! Bref, nous avons eu ensemble une petite explication,—bien inutile!—à la suite de laquelle je lui ai déclaré que, s'il n'était pas satisfait des institutrices que je prenais pour sa fille, il eût à lui en découvrir une lui-même... Et il vous a découverte, mademoiselle. Je ne sais comment, par exemple. Je n'ai pas pensé à le lui demander, et il ne me l'a pas dit... Mais je crois que je n'aurai qu'à le féliciter de son choix.

Presque confuse de la confiance qui lui était si bénévolement accordée, elle dit avec un instinctif geste de protestation:

—Madame, je vous en prie, pour n'être pas déçue, ne vous formez pas si vite une bonne opinion de mon mérite d'institutrice. Je ferai de mon mieux pour être à la hauteur de ma tâche, mais...

—Vous le serez, mademoiselle, je n'en doute pas... Je suis très physionomiste... Jamais je ne me trompe quand je fais attention. Ainsi, je n'ai jamais eu d'illusions sur les différentes institutrices de Josette! Seulement, que voulez-vous? C'est un tel tracas de chercher que, quand on a trouvé à peu près, on s'en tient là... C'est une expérience que j'ai faite et que je ne recommencerai pas. Vous n'êtes pas comme moi mademoiselle.

—Non, madame, heureusement, puisqu'il me faut vivre seule!

—S'il en est ainsi, vous pouvez vous dire heureuse, en effet. Je l'avoue, c'est une faiblesse de ma part, mais j'ai besoin, en effet, de la société de mes semblables, sans cesse!—à condition toutefois qu'ils soient amusants ou intéressants d'une façon quelconque... Après une telle déclaration, vous allez peut-être me trouver fort frivole, tout comme me qualifie, au fond de sa pensée, je m'en doute bien, Josette, qui est une drôle de gamine! Je ne sais, mademoiselle, si vous arriverez à débrouiller ce qu'elle est... Moi, j'y ai renoncé...

—Puis-je vous demander pourquoi? madame.

—Parce que, de tout temps, j'ai eu l'horreur des énigmes! Il y a des gens que cela amuse de deviner des charades... Moi, cela m'agace! Eh bien, ma petite-fille est—pour moi, du moins—une vraie charade vivante dont le mot m'échappe. Elle est si peu ce qu'elle devrait être! A son âge, à seize ans, moi, j'étais, comme il convient à la jeunesse, une espèce d'oiseau fou, toujours joyeux. J'étais déjà coquette comme une femme, j'adorais le monde, les compliments, la danse, la toilette! J'étais insatiable de plaisirs, de succès, de bavardages sans fin avec mes amies qui me ressemblaient. Ah! nous n'étions ni les unes ni les autres, grâce au ciel, des gamines sentimentales, moroses et pessimistes! Destinées à vivre dans le monde, nous nous y épanouissions naturellement, le cœur en joie. Aussi, j'étais toujours d'humeur joyeuse, facile à vivre, saisissant toutes les occasions de m'amuser, telle enfin que je voudrais voir Josette...

—Qui est toute différente de ce que vous souhaiteriez? madame, questionna Ghislaine, qui écoutait, très attentive.

—Différente! Dites qu'elle est aux antipodes, mademoiselle!

Et Mme de Maulde leva vers le plafond ses beaux yeux brillants, la physionomie impatiente.

—Croyez-moi, c'est la vérité à la lettre, il y a des moments où j'en arrive à me demander comment j'ai pu avoir une petite-fille qui me soit à ce point étrangère, de caractère, d'esprit, de goût! Son père n'a rien d'un misanthrope. Sa mère, ma pauvre fille, dont vous voyez ici même le



— «*Vous regardez le portrait de Josette ?* » *dit Mme de Maulde.*

portrait, me ressemblait moralement comme une jeune sœur à son aînée, et était la femme du monde la plus exquise, la plus accomplie, qu'on pût rêver... Elle, Josette c'est une enfant sauvage et fantasque. Au fond, je la crois fort sentimentale et ne me trouvant pas assez aïeule en papillotes et en adoration devant ses petits-enfants, abîmée en admiration à leur égard, trop heureuse de les avoir reçus en partage. Tant pis!

Je dois vous dire, pour vous éviter les désillusions, que Josette est paresseuse comme une chenille. Aussi, elle a dû faire des études détestables et je m'imagine qu'elle est fort ignorante. Je vous dis tout cela, pour que vous sachiez tout de suite à qui vous avez affaire...

—Je vous remercie, madame, de votre confiance, fit Ghislaine.

Inconsciemment, son jugement se faisait sévère pour l'aïeule frivole, avivant l'intérêt que les paroles de Mme Dupuis-Béhenne lui avaient inspiré pour Josette de Moraines; et son regard chercha la photographie de la fillette en costume de gitane. Mme de Maulde s'en aperçut.

—Vous regardez le portrait de Josette fait au dernier carnaval? Comme vous le voyez, la nature n'a pas été généreuse pour elle et ne lui a guère donné de beauté, aux yeux près. En attendant, mademoiselle, voulez-vous accepter de vous charger d'elle mais là, complètement? Je suis persuadée que je puis avoir avec vous pleine sécurité. D'ailleurs, le père de Josette vous a choisie. Donc, je n'ai aucune responsabilité. Vous êtes, dit-on, très instruite. Rien qu'à vous voir, je suis certaine que vous êtes absolument de notre monde... Et même, je m'en souviens maintenant, mon gendre m'a dit que, si une similitude de nom ne le trompait pas, vous aviez quelque lointaine attache avec sa famille...

—Très lointaine, en effet, madame, tellement même, qu'étant donnée ma situation, mieux vaut n'en pas parler.

Il y avait tant de dignité fière, mais aussi d'amertume, dans l'accent de Ghislaine que Mme de Maulde en fut saisie, si légère était-elle. Un peu embarrassée, elle dit en hâte:

—Mademoiselle, ce sera tout à fait comme vous voudrez. J'espère que vous ne vous déplairez pas dans ma maison. Les questions... d'intérêt seront reglées comme vous le désirerez. Vous savez les conditions qui sont offertes?...

—Je connais, en effet, les conditions, madame.

—Et elles vous conviennent?

—Oui, madame.

—Ah! mademoiselle, quelle joie vous me causez! Enfin, je vais retrouver ma liberté d'esprit et j'en ai besoin, car je fais représenter chez moi, dans trois semaines, une revue inédite qui m'occupe extrêmement. Ah! mais j'oubliais de vous présenter votre élève.

Elle se leva et appuya sur le bouton électrique dissimulé dans les draperies. Un domestique parut.

Elle commanda:

—Priez Mademoiselle de vouloir bien descendre tout de suite.

V

La portière retomba. Il y eut un léger silence dans la pièce. La conversation ou plutôt le long monologue de Mme de Maulde avait été coupé et dans l'abondance d'idées qui flottaient en son esprit, elle ne savait à laquelle s'accrocher. Mais ses yeux tombèrent sur Ghislaine et elle s'avisa alors que la future institutrice de sa petite-fille avait l'air d'une duchesse, à coup sûr d'une femme de race, et de plus, était en son genre une très jolie femme. Cette dernière qualité n'était pas pour lui déplaire; elle avait une antipathie aussi instinctive que violente pour toutes les laideurs qui choquaient malencontreusement sa vue. Les autres, il est vrai, elle n'en avait cure, puisqu'elle n'en souffrait pas.

Et parce que Ghislaine, telle qu'elle était, flattait ses goûts d'élégance raffinée, elle s'écria, très sincère:

—Je suis vraiment ravie, mademoiselle de penser que je vais pouvoir me reposer complètement sur vous. Ah! voici Josette!

Ghislaine tourna la tête. Dans le cadre clair de la porte, apparaissait une fillette, très fine de silhouette sous la blouse lâche de soie rouge qu'une ceinture serrait autour de la taille trop mince. D'une

pâleur chaude, éclairée de pourpre par les lèvres, avec des cheveux sombres magnifiquement ondés, épandus sur les épaules, qu'un ruban serrait à demi à la hauteur de la nuque, avec des prunelles veloutées, si larges qu'elles semblaient emplir tout le visage menu, elle avait un type original d'ardente petite gipsy, volontaire et capricieuse.

Laide, cette enfant-là?... Même l'irrégularité des traits eût-elle dérouté les fervents de la beauté classique, elle n'aurait jamais pu être laide avec les yeux superbes dont le regard tombait sur Ghislaine éclairés par une indéfinissable expression dont celle-ci n'eut pas le loisir de démêler le sens, car Mme de Maulde s'empressait de lui présenter:

—Ma petite-fille Marie-Josèphe de Moraines que nous appelons familièrement Josette. Une enfant, mademoiselle, qui aura, ainsi que je vous le disais, grand besoin de votre bonne influence pour cesser d'être une vraie gamine encore... souvent sans plus de raison qu'un poupon!

Un éclair flamba une seconde dans les grandes prunelles sombres, et avant que Ghislaine eût répondu, elle dit d'une voix chaude qui vibrait avec une singulière amertume:

—Grand'mère, vous n'êtes pas généreuse! Vous prévenez mademoiselle contre moi. Laissez-lui donc le plaisir de découvrir librement à son tour quel triste cadeau vous lui faites en la chargeant de moi!

Ghislaine l'enveloppa d'un regard qui avait une douceur profonde.

—Pourquoi me jugez-vous si mal?... Mais oui, très mal, puisque vous paraissez croire que je serais contente de vous voir tout autre que je me l'imagine. J'espère, au contraire, de tout cœur, qu'en vivant l'une près de l'autre, nous découvrirons que nous avons ce qu'il faut pour devenir de vraies amies. Ne voulez-vous pas l'espérer comme moi?

—Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle, de désirer conquérir ainsi cette farouche petite personne. Si vous, ne réussissez pas, ce sera à désespérer d'elle! Du reste, nous en jugerons bientôt, car j'espère que vous allez nous arriver vite. C'est tellement gênant pour moi de n'avoir personne à qui confier Josette pour la sortir... Il me faut toujours l'emmener. Quand pourrez-vous venir? mademoiselle.

—Le jour que vous désirerez, madame.

—Mais alors, mademoiselle, voulez-vous que ce soit demain? Votre chambre sera prête. Vous devriez rester sans cérémonie à déjeuner pour faire connaissance avec mon gendre qui viendra peut-être savoir le résultat de notre conférence.

—Merci infiniment, madame, mais je suis attendue chez mon amie, Mme Dupuis-Béhenne.

—Alors, mademoiselle, je ne vous retiens pas davantage. A demain, n'est-ce pas? dans la matinée. Je vous demande la permission de vous laisser reconduire par Josette, car j'ai rendez-vous avec ma modiste qui doit déjà m'attendre. A demain donc.

Elle tendit aimablement la main à Ghislaine, puis s'éloigna, tandis que la jeune fille sortait accompagnée de Josette, qui, gardant le même visage indéchiffrable, avait écouté les paroles de sa grand'mère. Silencieuse, elle traversait le vestibule auprès de Ghislaine. Devant la haute porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron, elle s'arrêta.

—Je vous remercie, dit Ghislaine, s'efforçant de sourire, bien qu'une affreuse mélancolie s'emparât d'elle avec le sentiment de sa liberté perdue. Au revoir...

Elle ne voulait pas dire "Josette" et "mademoiselle" lui semblait si froid...

—Au revoir, petite amie.

Josette secoua la tête.

—Ne me donnez pas ce nom, vous pourriez le regretter quand vous me connaîtrez plus! Comme l'assure grand'mère, je ne suis pas faite pour avoir des amies... Ne me plaignez pas pour cela, je suis si habituée à ma solitude que je m'en arrange très bien... Au revoir, mademoiselle.

Ghislaine n'insista pas, comprenant que cette jeune âme n'était pas de celles qui s'ouvrent au premier appel d'une sympathie... Il fallait la conquérir...

Cela, elle en emportait l'impression, tandis qu'elle descendait lentement les marches du perron et traversait la cour de l'hôtel. Comme la grande porte s'ouvrait devant elle, un homme de quarante-cinq ans environ, très élégant d'allures, s'apprêtait à sonner.

—Ce doit être M. de Moraines, pensa-t-elle instinctivement.



C'était bien le beau cavalier aristocratique qu'on lui avait dépeint... Etonnamment jeune encore, de silhouette, du moins, car sa chevelure blonde grisonnait un peu sur les tempes, comme elle le vit quand il se découvrit et s'effaça pour la laisser passer l'enveloppant d'un regard rapide de ses yeux bleu clair qui luisaient, avec une hardiesse caressante, dans le visage fin, un peu fatigué.

Une lueur de curiosité s'y alluma une seconde à la vue de l'inconnue qui sortait de l'hôtel de Maulde. Mais l'idée l'effleura même pas qu'elle pût être l'institutrice attendue pour sa fille, et l'une de ses premières questions en entrant dans le salon de sa belle-mère fut pour demander:

—Quelle est donc la très jolie femme en deuil qui sortait d'ici quand je suis arrivé?

VI

Ghislaine avait fini de s'habiller pour le dîner qui, lui avait annoncé Mme de Maulde, devait réunir quelques amis intimes; parmi eux, Marc de Bresles, qu'elle n'avait pas revu depuis leur première rencontre chez Mme Dupuis-Béhenne. Peu lui importait de le retrouver de nouveau. Une morne indifférence l'avait envahie toute depuis son entrée à l'hôtel de Maulde.

Dans le petit salon, contigu à sa chambre, qui servait de salle d'étude, le piano vibrait sous les variations capricieuses, exécutées par les doigts très agiles de Josette de Moraines. Et cette harmonie rythmée berçait sa songerie, comme le bruit fugitif des voitures sur le pavé glacé par la gelée. L'atmosphère de la chambre, où flambait un feu clair, était douce, et l'aspect était souriant de cette grande pièce, tendue d'une étoffe anglaise à larges fleurs couleur d'or, qu'elle avait faite sienne en y réunissant les objets qui lui étaient familiers, épaves du passé. Quelques fleurs, seul luxe qu'elle se permît, distillaient une senteur fraîche dans la tiédeur de la pièce.

A rien de tout cela, elle ne prenait garde. Assise devant sa table à écrire, elle regardait, avec des yeux qui songeaient, la feuille blanche posée devant elle, destinée à une lettre pour Mme Dupuis-Béhenne, partie passer deux mois dans le Midi, comme chaque hiver. Mais, au moment de commencer le récit, réclamé par sa vieille amie, de sa nouvelle vie chez Mme de Maulde, elle hésitait, la crainte instinctive l'arrêtant de sentir faiblir son courage à préciser, en la racontant, l'épreuve de à préciser, en la racontant, l'épreuve de chaque jour qu'étaient pour elle ses débuts dans une existence dépendante.

Un accord, brillamment jeté par Josette la fit tressaillir. Elle regarda la petite pendule posée devant elle, sur la table. Le temps passait, et ses quelques instants de liberté allaient s'écouler sans qu'elle eût écrit cette lettre qui lui coûtait tant... Qu'elle était donc lâche, elle qui, si longtemps, s'était crue courageuse parce qu'elle supportait en silence les difficultés et les soucis d'une existence dont les apparences seules étaient brillantes...

Ah! ce temps-là, qu'éclairait pour elle l'affection—si égoïste fût-elle—de son père, elle y pensait maintenant comme à un éden dont elle était chassée pour n'y rentrer jamais!

Avec effort, elle releva sa tête fatiguée, qu'elle avait cachée dans ses mains et, résolument, elle se mit à écrire:

"Ma bien chère amie,

"Ne m'en veuillez pas si je vous ai seulement envoyé un billet de souvenir depuis votre arrivée à Cannes... Je vivais dans un tel désarroi moral pendant les premiers jours de mon existence si nouvelle chez Mme de Maulde, que j'étais tout juste capable de ne pas trahir mon malheureux état d'esprit... Avec les jours qui passent, je parviens peu à peu à me reprendre, en m'appliquant à oublier de mon mieux la Ghislaine d'autrefois,—qui doit reposer en paix, comme les morts!—pour n'être plus maintenant que Mlle de Vorges, institutrice. Il me faut encore un peu de temps pour être tout à fait familiarisée avec cette transformation...

"Ne croyez pourtant pas, bien chère madame, que mon apprentissage soit particulièrement rude. J'ai, au contraire, la conviction que je suis, en somme, gâtée pour mes débuts. M. de Moraines me témoigne une extrême et délicate courtoisie qui pourrait me permettre de me croire reçue chez sa belle-mère, si j'étais femme à connaître le bienfait des illusions; et Mme de Maulde m'accorde—pour l'instant, du moins!—une faveur que je devine susceptible d'inconstance, mais qui rend, pour le moment, nos rapports agréables. Aux heures, assez rares d'ailleurs, où je la vois, elle me montre une amabilité dont je m'estimerais peut-être heureuse,—car les pauvres sont reconnaissants des

plus insignifiantes aumônes!—si cette faveur n'avait un premier résultat qui m'est fort sensible: elle semble éloigner de moi cette petite Josette que je désire conquérir et qui se tient âprement sur la défensive. "Jusqu'ici, toutes deux, nous vivons sur le pied de deux puissances qui s'observent. De mon mieux, je m'applique à ne pas aventurer ma dignité imprudemment, à ne pas trop faire d'avances, souhaitant seulement qu'elle sente avec quelle sincérité je viens à elle, toute prête à l'aimer. Elle est avec moi d'une politesse rigoureuse, mais sans abandon; ni maussade, ni accueillante. Son humeur a la variabilité d'un ciel de mars.

"Il y a, d'ailleurs, en elle, le curieux amalgame d'un enfantillage de gamine et d'une clairvoyance sagace de femme. Me trouvant, sans doute, édifiée à son sujet par ses propres déclarations, elle continue à vivre suivant sa fantaisie, contre laquelle, à l'heure actuelle, je n'entrerais en lutte que s'il y avait nécessité absolue... A vouloir aller trop vite, je n'arriverais qu'à éveiller en elle un esprit de révolte toujours prêt à souffler...

"Pour différentes raisons, elle n'a subi nulle direction morale, et, très sincèrement, elle est convaincue que son bon plaisir est la seule loi qu'elle ait à reconnaître. Quand il lui a plu de travailler, soit caprice, soit curiosité d'apprendre, car elle est très intelligente, elle a travaillé; mais quand le vent soufflait d'un autre côté, nulle volonté étrangère n'aurait pu vaincre l'indépendance de sa jeune volonté. Elle a pris la peine de me renseigner à ce sujet, m'annonçant, dès le lendemain de mon arrivée près d'elle, qu'elle avait une devise à laquelle elle était résolue à se conformer toujours. "Tout de bonne volonté, rien de force!..." Que, par conséquent, je n'eusse rien à exiger d'elle qu'elle ne voulût pas, parce que ce serait pour moi peine perdue...

"Cela, débité d'un petit ton posé, sur la fameuse peau d'ours, devant le feu, tandis qu'elle se chauffait avec des mouvements souples de chatte frileuse. Je me suis mise à l'unisson, et j'ai interrogé,—tout comme s'il s'agissait de gens avec lesquels ni elle ni moi n'eussions rien de commun:

"—Est-ce que je ne puis pas espérer que cette bonne volonté si précieuse, je la trouverai toujours en vous?

"—Elle m'a répondu tranquillement, caressant son favori, Myrtho:

"—Il ne faut pas espérer cela, vous seriez déçue! Promettre ma bonne volonté, c'est une chose qui m'est impossible... Une pareille promesse, je ne pourrais la faire à personne au monde!—du moins en ce moment,—car je serais certaine de ne pas la tenir! et je trouve que manquer à sa parole est aussi misérable que mentir...

"Elle s'est interrompue une seconde; puis, sans me permettre de répondre, elle a continué, sa main enfouie dans le poil fauve du chien allongé la tête sur ses genoux, et sa voix est devenue presque dure:

"—Grand'mère vous a fait de moi un portrait peu flatteur; mais j'ai encore bien plus de défauts qu'elle ne se l'imagine! Et vous serez peut-être scandalisée, si je vous dis que je n'ai pas la moindre envie de devenir autre...

"J'ai questionné:

"—Pourquoi? Parce que vous pensez que vous ne sauriez être mieux?

"Elle a secoué sa petite tête volontaire.

"—Tout simplement parce qu'il me semble plus commode et plus agréable de demeurer ainsi...

"—Agréable... pour les autres?

"—Non, pour moi... Je suis affreusement égoïste! Si grand'mère ne vous l'a pas dit, je vous en avertis,—toujours pour vous éviter les désillusions!

"Ici, un baiser chaleureux sur le nez de Myrtho, qui tressaille dans son sommeil.

"Je n'avais pas répondu, ayant peur d'en dire trop, ou trop peu. Mais quelque chose de l'intérêt profond qu'elle m'inspire devait paraître dans mes yeux, car elle m'a demandé impétueusement:

"—Pourquoi me regardez-vous ainsi?

"—Parce que je me demande si, sincère comme vous l'êtes, vous pouvez sérieusement croire que, pour être heureux, il faut pratiquer le code de parfait égoïste que vous venez de m'énoncer.

"Elle s'est redressée, prête à fuir si j'insistais, et elle m'a dit, amère:

"—Je crois que les âmes très généreuses mettent leur bonheur à rendre heureux ceux qui les entourent, même au prix de leur repos... Mais c'est trop de vertu pour moi... Je ne suis pas capable de donner sans recevoir, ni d'aimer sans être aimée...

"Elle s'est détournée, bien résolue à rompre la conversation qui s'aventurait sur le terrain défendu de son intimité, et elle s'en est allée à son piano, qui m'a l'air d'être son confident suprême. Les notes, sous ses doigts, semblent un langage, et elle est merveilleusement douée pour le parler, sans s'astreindre à un travail régulier. Je l'écoutais; elle jouait un scherzo avec une fougue passionnée; puis, tout à coup, après un silence, elle a commencé une sorte de rêverie lente, plaintive, si douloureuse et suppliante que des sanglots semblaient y frémir... Elle avait ce regard songeur qui est le sien quand, assise sur sa fourrure blanche, elle contemple les flammes avec des yeux qui ne voient pas...

"Ah! ces yeux, quelle admirable puissance d'expression ils possèdent et que de choses ils disent, révélant sa pensée si vivante, sans quelle en ait soupçon!

"Ma bien chère amie, est-ce donc qu'il y avait en moi un instinct maternel dont je ne soupçonnais pas encore l'existence? Est-ce pour tromper l'angoisse de ma solitude, parce que je suis sans avenir n'espérant rien, et que ce vide effrayant m'est si horrible que j'essaie à tout prix de le combler?... La vérité, dont je m'étonne moi-même, c'est que le chaos de cette âme de petite fille m'attire étrangement. Pour peu que Josette me le permette, je devine que je pourrais m'attacher à elle...

"Ne me raillez pas d'être ainsi... N'espérant plus rien des grands, je vais instinctivement vers les petits, vers les jeunes qui, eux, peut-être, me seront bons et m'aideront à oublier mon isolement.

Le regret de sa vie passée l'étreignit si violent que des pleurs, soudain, lui brûlèrent les yeux, glissèrent sur son visage malgré sa révolte contre cette faiblesse...

Doucement, sa porte s'entr'ouvrait un peu.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger, mais grand'mère...

C'était la voix de Josette.

Ghislaine tressaillit et se tourna d'un mouvement instinctif, oublieuse de la clarté de la lampe qui tombait sur son visage, accusant la trace des larmes. Elle en prit conscience dans les yeux de Josette dont une émotion soudaine bouleversait le regard... Clairement aussi, ce regard disait la double impression qui étreignait Josette, aller spontanément avec tout son cœur vers ce chagrin soudain révélé, ou discrètement paraître n'en rien remarquer...

Ghislaine, très vite, d'un geste machinal, avait passé la main sur son visage, et ce simple mouvement qui semblait montrer le désir de dissimuler sa peine, brisa l'hésitation de Josette. Elle demeura immobile sur le seuil de la chambre, un album de musique entre les bras. Alors Ghislaine obligea ses lèvres à trouver un sourire de bienvenue pour dire:

—Entrez, Josette. Ne restez pas ainsi à ma porte, vous me feriez croire que je vous semble bien peu hospitalière.

—C'est-à-dire que je me semble, moi, bien indiscrète de venir ainsi vous déranger chez vous... Grand'mère m'envoie vous remettre la musique d'un chœur qu'on répétera se soir, afin que vous puissiez la regarder un instant si vous le désirez, car l'accompagnateur est encore malade...

—C'est bien, fit Ghislaine avec une inconsciente lassitude d'accent.

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

6-1 F.

Josette l'enveloppa d'un coup d'oeil rapide.

—Cela vous ennuie, n'est-ce pas? Eh bien, ne le faites pas, je vous en prie... Vous êtes fatiguée. Je pourrai très bien, moi, remplacer le pianiste!

C'était la première fois que Josette sortait de la réserve où elle s'enfermait farouchement, et il y avait dans sa voix une telle sincérité d'intérêt qu'une seconde la tristesse de Ghislaine en fut allégée.

—Je vous remercie, Josette, je ne suis pas fatiguée, mais tout à la disposition de Mme de Maulde. Seul, mon deuil, qui est encore très récent, me fait redouter de quitter ma retraite.

—Oui, je comprends, fit Josette avec une douceur qui mettait une caresse dans sa voix chaude. Pourtant, c'est triste aussi, la solitude... Oh! si triste!

—Oui, très triste; bien plus encore, enfant, que vous ne pouvez l'imaginer...

—Je ne l'imagine pas, je le sais...

Elle s'interrompit, les lèvres rapprochées par cette imperceptible contraction qui lui était familière quand elle voulait retenir les paroles qui eussent trahi son intime pensée.

Dans ses yeux expressifs, une souffrance avait passé. Droite au milieu de la chambre, elle restait tout à coup songeuse et la flambée du foyer colorait d'une lueur chaude son pâle petit visage qui avait pris une gravité amère. Ghislaine la devina et elle eut pitié de cette clairvoyance.

—Josette, ne soyez pas injuste!...

—Injuste envers qui?

—Envers ceux dont vous êtes entourée...

—Qui? Grand'mère? mon père?

—Oui, votre grand'mère, votre père qui vous aiment.

—Oh! qui m'aiment... Peut-être, quand ils n'ont rien d'autre à faire.

La même amertume qui flottait sur sa jeune bouche vibrait dans sa voix avec une intensité douloureuse.

—Oui, qui vous aiment, croyez-moi. J'en suis certaine. Mais vous savez bien que tous n'aiment pas de même...

—Leur manière n'est pas de celles qui peuvent rendre heureuse, fit-elle d'une voix brève.

Elle avait parlé, les sourcils froncés avec une sorte de violence passionnée dans l'ironie de son accent, et Ghislaine trop heureuse de voir s'entr'ouvrir un peu cette jeune âme fermée, à qui elle souhaitait tant faire de bien. Avec une douceur tendre, elle dit:

—Ma pauvre petite Josette, si vous voulez être heureuse, il faut, comme vous le savez bien, donner beaucoup, ne demander que très peu ou même rien en échange... Et puis, accepter toujours que les autres ne soient pas semblables à vous.

Josette avait levé vers Ghislaine des yeux où palpitait son âme ardente.

—Vous parlez... sincèrement?... Non pour me tromper par de beaux conseils auxquels vous ne croyez pas?...

—Je vous répète, Josette, ce que la vie elle-même m'a appris...

—Alors s'il faut une pareille sagesse pour être heureuse, je ne le serai jamais... Je suis incapable de tant de générosité, de vertu, je vous l'ai dit déjà!... Ne me regardez pas ainsi, avec des yeux qui me blâment... A vous, moins qu'à personne pourtant, je ne voudrais mentir, me montrer autre que je ne suis!...

Elle s'arrêta, puis, changeant brusquement de ton, elle finit:

—Je ne sais, d'ailleurs, pourquoi je vous ennuie de mes inutiles déclarations et vous empêche de voir la musique de grand'mère. Je vous demande pardon encore de vous avoir dérangée en entrant chez vous de cette manière soudaine. J'avais frappé plusieurs fois sans recevoir de réponse...

—Je n'avais pas entendu...

—C'est ce que je me disais pour me tranquilliser...

—Vous tranquilliser?...

Une rougeur empourpra le pâle petit visage Visiblement, Josette eut envie de s'enfuir, mais sa fierté la retint et, brièvement, elle expliqua:

—Je suis stupide, j'ai une imagination qui galope toujours vite. En voyant que vous ne me répondiez pas, j'ai eu l'idée absurde que vous étiez peut-être souffrante et c'est pouquoi, sans réfléchir, j'ai soulevé la portière.

Ghislaine, d'un geste de caresse, posa la main sur les cheveux légers et chercha le regard des larges prunelles qui se dérobaient. Très doucement, elle dit:

—Je vous remercie, Josette, de vous être inquiétée pour moi! Ne me trouvez pas trop égoïste d'en être heureuse... Mais quand on est très isolée, les plus simple marques d'intérêt semblent bien bonnes...

Dans un soudain élan, Josette saisit la main qui effleurait ses cheveux et y appuya ses lèvres. Puis très vite, d'un accent que Ghislaine ne lui connaissait pas, elle murmura presque bas:

—Ne soyez pas trop malheureuse ici, je vous en supplie! Je sais bien que je ne fais rien pour vous y rendre la vie moins triste. Je ne suis ni aimable, ni prévenante, ni dévouée, ni bonne, ni rien de ce qu'il faudrait!... Mais je ne peux pas encore maintenant... Soyez patiente avec moi... Dites, voulez-vous?

Ghislaine tressaillit à cette prière qui jaillissait imprévue de l'âme close de Josette. Du même ton assourdi qui fait les cœurs plus proches, elle dit:

—De tout mon cœur, ma bien chère petite enfant, je désire vous aimer et, si vous me le permettez, être pour vous une amie et... un peu aussi... une maman...

—Ne me parlez pas ainsi! Il ne faut pas!... Vous ne me connaissez pas encore assez... Peut-être, ensuite, quand vous aurez vu comme je suis, vous voudriez vous reprendre... Et cela me ferait trop de mal!

Son exclamation ressemblait à un cri d'angoisse. Ghislaine l'attira dans ses bras.

—J'espère, Josette, que jamais je ne vous ferai de mal et que l'avenir dans lequel vous n'avez pas confiance vous sera aussi doux que je vous le souhaite, ma chérie.

Josette ne répondit pas. Comme un pauvre oiseau perdu qui a enfin trouvé un refuge, elle restait blottie contre Ghislaine, sans un mot, sans un mouvement, avec un abandon d'enfant qui se sent protégée.

Mais à la porte, un coup fut frappé. Brusquement alors, elle s'écarta et s'enfuit vers sa chambre. Ghislaine demanda:

—Qui est là? Entrez.

C'était un domestique.

—Mme la marquise fait prier ces demoiselles de descendre au salon parce que le dîner va être annoncé.

—C'est bien, merci...

Le valet de chambre disparut. Ghislaine appela:

—Josette! venez-vous? Madame votre grand'mère nous réclame.

—Je suis prête!

De nouveau, ainsi qu'une demi-heure plus tôt, elle apparaissait au seuil de la chambre... Mais elle n'y entra pas. Toute trace d'attendrissement avait disparu de son visage. Seuls, l'éclat magnifique des yeux, la lueur rose inaccoutumée des joues révélaient encore quelque chose de l'émotion qui avait bouleversé l'âme de feu de Josette de Moraines.

VII

Quand Ghislaine entra dans le petit salon vibrant de la rumeur des conversations, presque tous les convives—une vingtaine de personnes—s'y trouvaient déjà réunis. Bien qu'il s'agît d'un dîner intime réunissant les acteurs,—tous gens du monde,—de la féerie symbolique. *La Princesse d'Azur*, que Mme de Maulde allait faire représenter lors de sa plus prochaine réception, toutes les femmes, jolies pour la plupart, étaient habillées de clair et très élégantes... Certaines avec une distinction aristocratique de grandes dames; quelques-unes avec un souci de l'originalité qui amusait ou charmait le regard; d'autres enfin, types coquets de Parisiennes, avec ce goût raffiné qui fait d'une toilette de femme une œuvre d'art.

Les hommes, clubmen, artistes et gens de lettres, appartenaient au cercle intime de Mme de Maulde qui, assise près de la cheminée, dans un fauteuil à dossier très haut évoquant ainsi l'idée de quelque belle et accueillante souveraine, causait avec Bernard de Vézannes, le poète de *La Princesse d'Azur*, un assez joli garçon, long chevelu, de physionomie intelligente dont les yeux de myope rêvaient derrière son lorgnon.

C'était la première fois depuis qu'elle était chez la marquise de Maulde que Ghislaine allait paraître à un dînr où elle se trouvât réunie à des étrangers, son deuil jusqu'alors lui ayant donné droit à la solitude, avec le consentement, volontiers donné, de Mme de Maulde qui redoutait un peu la note sombre d'une sévère robe noire dans le décor riant de la table. Mais ce soir-là, Marc de Bresles étant du nombre des convives, elle avait, sur le conseil de son gendre, invité la jeune fille à paraître.

Il n'était pas encore arrivé quand Ghislaine entra; ou du moins, elle ne l'aperçut pas dans le rapide coup d'oeil dont elle enveloppa les groupes, tandis qu'elle prenait soin de faire, à la suite de Josette, une discrète apparition d'institutrice, soigneuse de s'effacer comme il convient.

Mais toute la simplicité de sa toilette, sa réserve, son silence ne pouvaient lui ôter son allure de femme du grand monde, et dès qu'elle parut des regards surpris allèrent à elle. Tout de suite, elle le comprit, et sa pâleur se rosa un peu, donnant soudain au visage un reflet de son bel éclat de jeunesse.

Une jeune femme, qui caquetait avec une vivacité piquante, s'interrompit pour la regarder, intriguée; si intriguée même que, sans cérémonie, elle se pencha vers Mme de Maulde pour lui demander, désignant Ghislaine de son éventail:

—Qui est donc cette jeune femme? je ne l'avais jamais vue chez vous? Elle est très chic dans son deuil!

Mme de Maulde approuva de bonne grâce:

—N'est-ce pas, elle est très bien? C'est la nouvelle institutrice de Josette.

—Une institutrice?... Mais elle a l'air d'une duchesse!

—Je crois qu'elle appartient à la noblesse. Son père était un général ou un colonel, je ne me souviens plus, qui est mort subitement il y a quelques mois et l'a laissée sans aucune fortune.

—Mais c'est tout à fait un roman ce que vous me contez là, chère madame. Prenez garde, un jour ou l'autre, fatalement, le roman finira par un mariage. Car elle n'est pas seulement très distinguée, l'institutrice de Josette, mais fort jolie femme... en son genre...

Elle s'arrêta court, ne voulant pas achever:

—Et il me semble que c'est aussi l'avis de M. de Moraines qui s'y connaît.

Mais avec une lueur de curiosité malicieuse, elle contempla un instant le groupe formé par Ghislaine et Gérard de Moraines qui, courtoisement, était venu la saluer et lui avançait un fauteuil. Elle était encore debout sous la clarté d'une haute lampe, harmonieusement élégante et souple dans sa longue robe noire qui la grandissait encore. Et, sous la lumière blonde que versait l'abat-jour de soie jaune, la peau trop blanche se dorait, les cheveux fauves s'illuminaient de reflets clairs qui nimbaient la tête fine, gravement mélancolique, dans sa grâce un peu altière.

Un nouveau convive venait d'entrer, Marc de Bresles, qui s'excusait d'être en retard.

—Mon cher ami, vous ne l'êtes pas tout à fait, dit la marquise qui était décidément dans un jour d'inaltérable bonne grâce, quoique vous soyez, je le crois bien, le dernier attendu. Mais je sais que vous êtes un homme très occupé. Maintenant, quand vous aurez fini de remplir vos devoirs de politesse, mon gendre vous présentera à Mlle de Vorges que vous voudrez bien conduire à table. Elle ne connaît guère que vous ici et j'ai pensé qu'il serait plus agréable pour elle de vous avoir comme voisin.

Il inclina sa haute taille et évolua à travers le salon. Même dans son personnage d'homme du monde qu'il remplissait avec une irréprochable courtoisie, il gardait son air de hardiesse aventureuse, d'orgueilleuse et invincible volonté qu'illuminait la clarté chaude du regard.

Il approcha de Ghislaine, auprès de qui était revenu s'asseoir M. de Moraines. Celui-ci se leva aussitôt et serra la main du jeune homme.

—De Bresles, il est inutile, n'est-ce pas, que je vous présente Mlle de Vorges? elle vous connaît déjà, je crois.

—J'ai eu l'honneur, en effet, de rencontrer mademoiselle chez Mme Dupuis-Béhenne.

—Et cela, pour mon plus grand bien...

—Je vous en prie, mademoiselle, laissons cela... Je regrette déjà assez que vous ayez appris cet insignifiant détail...

Ghislaine sourit un peu, de son sourire mélancolique.

—Insignifiant pour vous... Pas pour moi!

—C'est vrai... Et je vous demande pardon de mon épithète parfaitement absurde!

—Ne vous calomniez pas... Ce serait en pure perte. Mon opinion est faite à votre sujet, monsieur. Quoi que vous jugiez à propos de dire contre vous, je me souviendrai seulement, et toujours, de la façon dont vous savez obliger, même une inconnue... Et je suis très heureuse de pouvoir vous remercier...

Elle parlait avec cette dignité simple qui avait chez elle une grâce innée, gardant aux lèvres son frêle sourire. Il s'inclina, confus de la sentir si sincère. Spontanément, se ravivait en lui l'intérêt qu'elle lui avait inspiré dans leur première entrevue et, surtout, quand il avait su quelle épreuve elle supportait avec tant de vaillance fière. Détournant la conversation, il demanda:

—Avez-vous reçu des nouvelles de Mme Dupuis-Béhenne depuis qu'elle est dans le Midi?

—Oui, fit-elle, désignant près d'elle la chaise laissée vide par la disparition discrète de M. de Moraines.

A quelques pas plus loin, il s'était assis auprès de la baronne de Trévannes, une piquante petite créature qui avait un charme de pastel dans la soie à bouquets de son corsage copié sur quelque gravure du siècle dernier. Elle aussi avait remarqué Ghislaine et, amusée, elle glissa:

—Regardez comme l'institutrice de Josette apprivoise le farouche Marc de Bresles! Du reste, ça ne m'étonne pas, elle est charmante, vous savez, tout à fait charmante!

—Vous avez l'air de dire *trop* charmante!

—Dame, mon cher ami, en certaines situations, mieux vaut ressembler à la timide violette enfouie dans l'ombre.

M. de Moraines eut un imperceptible froncement de sourcils. Un observateur eût discerné tout de suite qu'il lui déplaisait



Quand Ghislaine entra dans le salon, une vingtaine de personnes s'y trouvaient déjà réunies.

d'entendre parler sur ce ton Ghislaine de Vorges. Mais sa jolie interlocutrice n'était pas observatrice et elle était tout occupée d'examiner Ghislaine. Elle ne remarqua même pas que l'accent de M. de Moraines était devenu un peu absolu quand il répliqua:

—La situation de Mlle de Vorges n'est pas tout à fait telle que vous pouvez le supposer. Sa famille est alliée à la mienne...

—Oh! quelle drôle de chose! Vraiment?

—Vraiment, la pure et très simple vérité! La mort de son père la laissant absolument isolée, il était préférable qu'elle vînt auprès de Josette, sous le toit de Mme de Maulde où elle restera autant qu'il lui plaira. Nous désirons, égoïstement, que ce soit le plus longtemps possible pour le bien de Josette. Aussi, nous employons-nous notre mieux à ce qu'elle ne se sente pas étrangère ici; et... nous sommes très reconnaissants à nos amis quand ils veulent bien nous y aider!

La petite femme eut un sourire entendu:

—Compris, mon cher ami. Vous êtes très chevaleresque, mais...

—Mais quoi?

—Mais, avouez que vous n'y avez pas grand mérite cette fois...

—J'avoue en toute simplicité, ne soyez pas méchante. Abandonnez Mlle de Vorges et laissez-moi vous offrir le bras pour vous conduire à table.

Le maître d'hôtel, en effet, venait d'annoncer le dîner. Ouverte à deux battants, la porte de la salle à manger laissait voir le décor riant de la table fleurie, l'étincellement des cristaux sous la flamme claire des candélabres d'argent qui ornaient la table, à la mode du vieux temps.

—Mlle de Vorges, vous êtes ici, en face de Josette, murmura au passage Mme de Maulde.

Toutes deux se trouvaient ainsi aux extrémités de la table et, entre la floraison d'or des mimosas panachés d'œillets roses, Ghislaine aperçut la petite figure brune dont, en vain, elle chercha le regard. La Josette confiante et tendre avait disparu; c'était la Josette insaisissable qui était assise à cette table. Ghislaine connaissait maintenant trop bien toutes les expressions du jeune visage mobile pour ne pas voir que, de nouveau, l'âme s'était fermée. Et avec une intensité aiguë, elle se sentit étrangère dans ce milieu où elle n'avait nulle attache.

Et pourtant, avec Marc de Bresles, elle devait sortir de cette réserve hautaine, car il était incapable d'un jugement comme celui qu'elle redoutait—de la part des femmes surtout. Se tournant vers lui, elle dit, obligeant sa bouche triste à sourire:

—Quelle maussade voisine vous avez en moi, monsieur! Mais, depuis quelques mois, j'ai tellement vécu seule, que j'en suis venue un peu, je le crains, à ne plus savoir vivre en société.

—Je vous en prie, mademoiselle, ne vous astreignez pas, pour moi, à l'ennui de causer si vous préférez le silence!

—Le silence ne me dit rien de bon et je ne puis qu'être reconnaissante à ceux qui m'enlèvent à ses tristesses...

Les mots lui étaient échappés. Marc le devina à la façon dont elle s'arrêta court, mordant sa lèvre.

—Ne dites pas de mal du silence, mademoiselle, car je deviens l'un de ses plus fervents adorateurs dès que je me trouve avec certains de mes semblables dont les paroles et les agissements me déroutent. C'est sagesse, peut-être, direz-vous. Faut-il vous confier, mademoiselle, que les mondains qui me traitent couramment de "sauvage" ne doivent s'en prendre qu'à eux mêmes du développement, chaque jour plus sensible, de la sauvagerie chez moi?... Tout bonnement, parce que rien n'est plus fait pour rendre un individu misanthrope que la comédie qu'ils se jouent perpétuellement les uns aux autres!

—Et cette comédie ne vous amuse pas, bien qu'elle soit parfois d'un... pittoresque incomparable?

—Sans doute, je ne sais pas la regarder par le bout de la lorguette qui me la ferait voir ainsi! Je suis trop incapable,—à un point absurde, je le reconnais!—de pardonner aux gens les déceptions qu'ils me causent pour jouir, comme une façon de spectateur, de la représentation qu'ils veulent bien donner aux curieux. C'est que j'ai un détestable caractère. J'aime mieux vous en avertir tout de suite parce que, fatalement, à un moment ou à un autre, vous vous en apercevriez, et je n'aurais plus le bénéfice d'une humble confession!

Elle le regarda, souriant franchement cette fois, distraite malgré elle.

—Est-ce bien d'"humble" qu'il faut la qualifier?

—Comment diriez-vous?

—Orgueilleuse... si j'osais! Votre humilité me paraît un peu de la nature de celle du lion de la fable quand il avouait ses méfaits!

Il se mit à rire et sa physionomie s'éclaira toute:

—J'ai cette faiblesse de vouloir que amis, ennemis et indifférents m'acceptent tel que je suis. C'est pourquoi il est préférable, je crois, pour l'agrément de ceux avec qui je pourrais être amené à voisiner, que les circonstances m'obligent à vivre très souvent loin de mes semblables. Je n'ai pas, mademoiselle, une philosophie aussi indulgente que la vôtre!

—La vie, bon gré mal gré, se charge de nous rendre très indulgent, ou très indifférent... Souvent les deux mots sont synonymes!

—Oui, quand on est arrivé au détachement infini de ceux qui n'espèrent plus rien des gens et des choses... Mais pour ma part, je n'en suis pas là! Bien au contraire, je prétends beaucoup demander à la vie!

—Vous qui craignez les déceptions?...

—Celles qui me viennent des hommes—et des femmes!—non des choses! Celles-ci sont des forces aveugles, inertes, sans volonté... C'est à nous de discerner ce que nous en pouvons attendre...

Ghislaine inclina un peu la tête, sa curiosité éveillée par cette nature d'homme hardiment trempée. C'était, sans qu'il y prît garde, un vivant exemple que ce garçon résolu qui avait si bravement accepté la lutte contre l'existence.

—Est-ce que je serais très indiscret en vous demandant ce qui, tout à coup vous rend songeuse?

Elle sourit.

—M'en voudrez-vous si je vous avoue que je pensais à ce qui m'a été dit de vous?

—Par Mme de Maulde? Alors votre opinion doit être piètre sur mon compte. En souvenir de ma mère, et parce qu'elle m'a vu garçonnet, elle fait dépense pour moi de trésors d'indulgence; mais tout bas,—voir même tout haut!—elle trouve parfaitement absurde que je ne mène point la classique existence des hommes de notre monde. Il est heureux, d'ailleurs, que je ne me sente pas l'impérieuse tentation d'en essayer!

—Et vous ne le regrettez pas, n'est-ce pas?

Il eut un sourire qui enfermait bien des choses.

—Peut-être me faites-vous trop d'honneur! Je ne jurerais pas de n'avoir pas pensé, à mes heures, tout comme un autre, qu'il me serait agréable d'avoir mon pain quotidien largement assuré, au lieu de devoir me tailler ma part à bout de bras. Mais en somme, comme je n'avais ni le goût ni la lâcheté de recevoir l'aumône,—je vous dis cela parce que je vous devine instruite de mon aventure,—il ne me restait plus qu'à batailler avec l'existence. Et je vous remercie de me faire l'honneur de penser que je ne le regrette pas.

—Vous avez ainsi beaucoup voyagé?

Cette fois, ce ne fut pas Marc de Bresles qui répondit, mais l'autre voisin de Ghislaine, qui, depuis quelque temps déjà, cherchait une occasion de changer le duo en trio. Aussi, prestement, se lança-t-il vers l'entrée qui s'ouvrait à lui, profitant de ce que le regard de Ghislaine était tombé de son côté, une seconde; et avec une vivacité gaie, il jeta:

—De Bresles, mademoiselle, n'oserait peut-être pas vous l'avouer, mais la vérité est que, depuis quelques années, il mène une véritable existence de Juif errant!

Il y avait un entrain si communicatif dans l'accent du jeune homme que Ghislaine, de nouveau se mit à rire. L'animation de cette causerie l'arrachait à elle-même. Vraiment pour un instant, elle oubliait tout à fait à quel titre elle était à cette table; et, peu à peu, voici qu'elle se reprenait à causer avec sa brillante vivacité d'antan. Elle s'était mise à questionner Marc de Bresles sur ses séjours à l'étranger, généralement en des régions peu fréquentées, car les entreprises hardies et difficiles l'attiraient toujours; et il l'intéressait par la personnalité puissante qu'il trahissait inconsciemment... Qui donc avait dit que Marc de Bresles était si froid, fort peu causeur avec les femmes?

Autour d'elle, les conversations se croisaient, dirigées avec un tact consommé par Mme de Maulde. En phrases quintessenciées, le jeune poète dissertait agréablement. Un mélomane fanatique, le baron de Ryves, célébrait les beautés du grégorien à Solesmes où il était allé assister à une profession, comme, chaque année, il se rendait à Bayreuth. Sa mignonne petite femme, qui n'était artiste que pour s'habiller, soupirait d'entendre, une fois de plus, des louanges trop souvent répétées déjà et, d'un regard incertain, contemplait les plumes de son éventail qu'elle agitait d'un geste distrait, tout en bavardant avec M. de Moraines, maître de maison d'une courtoisie parfaite.

Sans doute pour cette raison, afin de constater que tous ses hôtes ne trouvaient pas les minutes longues, il regardait souvent vers Ghislaine, étonné de voir tout à coup surgir en elle une femme brillante, d'une séduction très fine qui ne s'était pas encore laissé soupçonner. Et un psychologue eût démêlé qu'il y avait dans cette surprise un peu d'impatience, celle de l'homme qui voit un autre opérer une transformation qu'il n'a pas su faire naître... Que lui racontait donc Marc de Bresles qui l'inté-

ressait ainsi et eût le don de l'arracher à sa hautaine réserve? Une curiosité l'irritait un peu d'entendre leur conversation... Mais il était trop loin... Quand, le dîner fini, les hôtes de Mme de Maulde se retrouvèrent dans le salon, il s'approcha de Ghislaine qui, sur la demande de la marquise, venait d'offrir le café et, sa tâche remplie, se mettait en dehors de tout cercle. Il la retint, lui offrant un fauteuil.

—Ne vous enfuyez pas, mademoiselle, comme la princesse du conte!

—Du conte?

—Oui, dois-je vous avouer que, pendant le dîner, vous voyant causer comme vous ne le faites pas avec nous, je pensais à la fameuse princesse qui ne laissait voir sa robe couleur de soleil qu'à de très rares privilégiés?... Et j'enviais vos voisins de table, n'étant malheureusement pas du nombre de ces privilégiés.

Une seconde, elle le regarda avec des yeux profonds qui ne souriaient plus, comme si elle eût voulu démêler ce qu'il y avait au fond de ses paroles. Elle rencontra un regard très loyal, très respectueux, mais où il y avait aussi pour son charme de femme un hommage qu'il ne lui plaisait pas d'accepter. Et, imperceptiblement railleuse, elle dit:

—Je ne soupçonnais pas que je serais comparée à la célèbre Peau-d'Ane, car c'est d'elle, j'imagine, que vous me faites l'honneur de me rapprocher. Vraiment, je ne savais guère que je fusse en possession d'une robe couleur de soleil, dissimulée d'ordinaire sous...

Il l'interrompit en riant:

—N'achevez pas, vous me rendriez trop confus de ma comparaison qui, précisée, me paraît remarquablement stupide... Je n'avais pensé, moi, qu'au rayonnement imprévu que jetait la robe de lumière... Mais pour laisser de côté tout ce jeu de comparaisons, permettez-moi de vous assurer que je serais très heureux si vous ne regrettiez pas trop d'être sortie de votre solitude pour ce dîner...

Ghislaine n'eut pas à répondre. La voix de Mme de Maulde, un peu impatiente, appelait:

—Gérard! vous n'allez donc pas fumer? Vous retenez Mlle de Vorges à qui je voudrais donner quelques explications au sujet des chœurs que je la prierai dans un moment de vouloir bien accompagner. Josette vous a avertie, n'est-ce pas, mademoiselle?

—Oui, madame, je suis tout à votre disposition.

—Dans un moment alors, mademoiselle, dès que ces messieurs seront revenus du fumoir.

Elle s'inclina sans répondre. M. de Moraines l'avait quittée; aussitôt, la marquise cessait d'avoir de pressantes instructions à lui donner.. Elle avait compris; inconsciemment, peut-être, Mme de Maulde lui rappelait qu'elle n'eût point à sortir du personnage effacé qui devait être le sien...

Toute sa fierté de femme de vieille race se cabra dans une révolte si douloureuse qu'elle en tressaillit tout entière, secouée d'un désir éperdu de s'enfuir loin de ce monde dont elle ne faisait plus partie... instinctivement, elle passa dans la bibliothèque, pour être seule au moins. Oh! seule! Dieu, que n'avait-elle le droit d'aller chercher le refuge de sa chambre!...

Elle souleva la portière de tapisserie et pénétra dans la grande pièce qu'une lampe éclairait faiblement; si peu, même, qu'elle eut un involontaire sursaut en voyant tout à coup, dans la pénombre, se dresser une silhouette mince.

—Josette, vous êtes ici? Que faites-vous là toute seule?

—Je fuis les belles amies de grand'mère, leurs bavardages et celui de tous ces hommes dont la conversation vous paraît si agréable... Comment pouvez-vous ainsi aimer le monde?

Une lueur d'orage flambait dans ses prunelles noires, et dans sa voix presque agressive, une sorte de colère impatiente vibrait.

Ghislaine l'enveloppa de son regard pensif.

—Où prenez-vous, Josette, que j'aime tant le monde?

—Cela se voit bien, il vous absorbe, il vous transforme, il fait que vous n'êtes plus *vous*!

Après le père, voici l'enfant qui lui révélait qu'elle s'était, pendant ce dîner, montrée différente d'elle-même, de la Ghislaine qu'il leur plaisait de voir toujours en elle, la Ghislaine institutrice. Oh! la liberté d'être, comme elle la sentait, gaie triste ou silencieuse!



— *«Josette, dit Ghislaine, vous êtes ici? Que faites-vous là toute seule?»*

Une lassitude infinie l'envahissait; et avec une amertume qu'elle ne pouvait dominer, elle répéta:

—Je ne suis plus moi parce que j'ai trouvé un peu de plaisir dans une conversation! Ah! petite Josette, si vous pouviez savoir quel bien cela fait parfois de s'échapper un instant à soi-même, vous ne me reprocheriez plus de m'être laissé distraire un moment!

L'écho de la lourde tristesse, qui s'était abattue si intense sur elle, vibrait dans son accent. Un regret aigu bouleversa Josette, ses mains se joignirent et, tout bas alors, elle murmura ardemment:

—Pardonnez-moi, je vous en supplie... Mais, sans le savoir, vous m'avez rendue trop jalouse ce soir! Je vous l'ai dit ceux, qui veulent mon cœur, je les veux tout à moi!... Ne m'aimez pas! vous serez plus heureuse!...

VIII

—Alors, Ghislaine, vraiment vous n'êtes pas trop mal chez Mme de Maulde?

Et, autant des yeux que des lèvres, Mme Dupuis-Béhenne interrogeait Ghislaine avec une affection anxieuse. Depuis trois jours, elle était de retour du Midi et, pour la première fois, elle revoyait la jeune fille qui avait obtenu, cette après-midi-là, quelques heures de liberté.

Jusqu'alors Ghislaine avait peu parlé d'elle-même, interrogeant surtout sa vieille amie sur le séjour fait à Cannes. Maintenant, il lui fallait répondre à son tour. La voix un peu lente, elle dit:

—Non, je ne suis pas malheureuse, chère madame; avec le temps, d'ailleurs on s'habitue à tant de choses! Cela fait maintenant près de trois grands mois que je suis chez Mme de Maulde. Je commence à être bien acclimatée dans ma situation nouvelle.

Il y eut dans le salon un court silence. Une grosse averse battait les vitres et les yeux songeurs de Ghislaine regardaient sans voir vers les carreaux ruisselants. Mme Dupuis-Béhenne demanda:

—La marquise de Maulde est-elle aimable avec vous?

—Mais oui, en général... Du moins quand elle en a le loisir! Je la vois fort peu; quoiqu'un peu plus pourtant que sa petite-fille, car, de temps à autre, elle réclame...—oh! avec beaucoup de bonne grâce!—mes services pour écrire quelque billet pressé ou donner un ordre, ou lui faire des commissions. Mais, somme toute, Josette et moi, nous n'occupons qu'une place infime—pour ne pas dire nulle,—dans l'existence ultra-remplie qu'elle s'est créée pour son plus grand agrément.

—Elle reçoit toujours beaucoup?

Ghislaine sourit:

—Le jour où elle n'aura plus son salon ouvert, où elle ne sortira plus, elle sera bien malade! La société lui est aussi indispensable que l'air respirable. Aussi son salon a-t-il, autant que j'aie pu en juger, une amusante physionomie! Elle a le don d'en faire manœuvrer artistement la lanterne magique.

—Alors, Ghislaine, vous y rencontrez des gens qui vous intéressent? Tant mieux, j'en suis bien contente!

—Chère madame, vous êtes toujours bonne. Mais vous comprenez que dans les conditions où je me trouve chez Mme de Maulde, je ne parais dans son salon que sur sa demande expresse, quand je ne puis m'en dispenser. Ma position y est trop fausse pour que je n'en souffre pas un peu, malgré la philosophie que tous les jours qui

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

6-12 F.

passent m'apprennent davantage à pratiquer.

Mme Dupuis-Béhenne sentait bien que la jeune fille disait vrai. Elle n'essaya pas de lui répondre, comprenant que les vaines paroles de consolation ou d'encouragement étaient inutiles; Ghislaine de Vorges était de la race de celles qui voient les choses telles qu'elles sont et les acceptent courageusement. Et changeant de sujet, elle reprit:

—M. de Moraines est ravi de votre présence auprès de sa fille.

—Si ravi que cela? fit Ghislaine avec une imperceptible ironie, ses yeux devenus pensifs, pleins d'une indéfinissable expression.

Soudain les paroles de Mme Dupuis-Béhenne évoquaient vivante en son esprit la physionomie aristocratique et fine de M. de Moraines, son regard d'une hardiesse caressante, sa bouche spirituelle sous la moustache blonde striée de blanc, sa courtoisie respectueuse et raffinée dont il lui offrait l'hommage; un hommage qui s'adressait à la femme bien plus qu'à l'institutrice, si parfaite la trouvâ-t-il.

Mme Dupuis-Béhenne affirmait, très convaincue:

—Ma chère petite, ne soyez pas sceptique en la circonstance, vous n'en avez pas le droit! M. de Moraines a chanté vos louanges sur tous les tons à Marc de Bresles qui, en réponse à mes questions répétées à votre égard, s'est enfin décidé à me renseigner. Quel drôle de garçon de faire tant de cérémonies pour me parler de vous!... Il vous voit souvent, n'est-ce pas?

—Il est reçu en intime chez Mme de Maulde. Mais il me paraît apprécier, à sa juste valeur, ce brillant milieu et il y vient surtout en curieux très intelligent que la comédie mondaine amuse, d'autant plus qu'il en connaît bien les dessous!

Mme Dupuis-Béhenne approuva, l'air content:

—Oui, très intelligent, vous avez raison, Ghislaine. Alors, comme mon mari, vous trouvez Marc un garçon remarquable?

—Remarquable... oui; et à différents points de vue. Les hommes de son monde ne sont pas légion qui acceptent une existence de travail,—ayant la possibilité d'en mener une autre;—à la condition, il est vrai, d'avoir moins de fierté et d'indépendance de caractère.

—Je suis contente, Ghislaine, que Marc vous plaise. C'est, au moins, une personne agréable à voir pour vous chez Mme de Maulde.

—En effet, avec lui, je peux causer un peu sans crainte d'être jugée oublieuse de ma position d'institutrice. Mêlant notre expérience, nous philosophons sur les misères de la vie, ou même sur les joies qu'elle peut donner, dont il désire et veut sa part avec une belle hardiesse de lutteur que je lui envie, moi qui suis incapable maintenant d'espérer! Pourtant sa vaillance m'est un très bon exemple, elle a quelque chose de communicatif! Du réconfort qu'il donne ainsi, sans le savoir, je lui suis reconnaissante, comme de m'avoir fait trouver, dans le présent, mon pain quotidien, comme d'apporter tant de délicatesse à me rendre moins pénibles mes stations dans le salon ou à la table de Mme de Maulde.

—Ghislaine, c'est qu'il vous a en particulière estime.

—Comme M. de Moraines alors, interrompit-elle avec un petit sourire où s'aiguisait une pointe de malice mélancolique.

—Très sérieusement! ma chère enfant. Et d'ordinaire, cependant, je ne le vois pas très indulgent pour les femmes du monde.

—Justement, je ne suis pas de celles-là, moi!

—Ghislaine, voulez-vous bien ne pas dire de pareilles folies! Si Marc vous entendait, son admiration pour vous en recevrait une rude atteinte!

—Son admiration? De quoi peut-il m'admirer, mon Dieu? De ce que je gagne tant bien que mal ma vie, n'ayant pas le choix d'agir autrement!

—Comme nous tous, Ghislaine, il admire votre courage.

Elle eut un sourire d'intense ironie,—si triste:

—Mon courage, c'est celui de qui n'a plus rien à perdre... Alors toute sensibilité sombre dans une indifférence sans bornes, dans la conscience très nette de l'inutilité des plaintes.

—Et la capricieuse Josette, qu'en faites-vous?

Ghislaine sourit un peu.

—Nous sommes encore sur le pied de deux puissances qui, en toute occasion, affirment courtoisement leur indépendance;

—Enfin, vous vous entendez plutôt bien avec Josette?

D'un singulier accent, Ghislaine dit:

—Josette! Elle est l'intérêt, l'ombre de joie et le souci nouveau de ma vie.

—Pourquoi?

—Parce que, comme je le prévoyais, je m'attache stupidement à elle et qu'alors ses lubies, ses froideurs soudaines, inexplicables, survenant alors que je la crois conquise, que je l'ai vue presque confiante, dans des minutes d'abandon qui sont exquises... tout cela me tient au cœur...

Mme Dupuis-Béhenne la regarda surprise:

—Mais, Ghislaine, comment pouvez-vous accorder tant d'importance aux façons d'être d'une enfant?

—Ah! chère madame quand on est isolée comme je le suis, on se prend là où l'on trouve même un semblant d'affection! Et puis, vraiment, c'est trop dur de vivre sans se donner à personne! Puisque ma vie de femme est sans avenir, que je ne serai la femme de personne...

—Qu'en savez-vous? Ghislaine.

—Ah! madame, il faut voir les choses comme elles sont. Soyez tranquille, d'ailleurs le temps est bien passé, où dans ma toute jeunesse, j'ai pu regretter qu'il dût en être ainsi parce que j'étais pauvre. Selon toute vraisemblance, je ne me marierai jamais; du moins, je veux posséder l'illusion d'être un peu une "maman"; puisque je rencontre une petite fille très attachante, à peu près abandonnée moralement et qui m'est... donnée; c'est le mot vrai!

—Pas plus que sa grand'mère, son père ne s'occupe d'elle?

—Peut-être un peu plus que Mme de Maulde, il soupçonne que Josette n'est pas faite pour accepter une existence sevrée absolument de tendresse. Mais, avant tout, elle a toujours été pour lui une façon de joujou drôlet, dont les fantaisies et les propos de gamine très clairvoyante l'amusent entre temps, quand il a le loisir d'y prendre garde. Pour être juste, je dois reconnaître que, depuis quelque temps cependant, il lui semble entrevoir qu'elle mérite plus et mieux qu'il ne lui a jusqu'ici donné...

Pourquoi l'entrevoyait-il? Dans la pensée de Ghislaine, passa le souvenir d'une conversation inattendue qu'elle avait eue un soir avec M. de Moraines, dans laquelle pressé par ses questions, elle lui avait clairement laissé voir le jugement qu'elle portait sur la frivole affection qu'il donnait à sa fille. Elle se rappelait cette attention profonde avec laquelle il l'écoutait, lui répondait, sans une dénégation ni excuse, sa physionomie spirituelle transformée par une expression grave du regard quand il s'était sévèrement reconnu un mauvais père pour Josette. Ce soir-là, elle avait compris qu'il n'était pas uniquement un brillant clubman, qu'il valait mieux que sa réputation morale et que sa vie...

Un peu désorientée, Mme Dupuis-Béhenne avait écouté Ghislaine, se demandant si elle parlait ou non sérieusement. Elle interrogea:

—Ainsi cette petite Josette n'est pas insupportable comme on l'avait dit?

—Insupportable? Mon Dieu, je crois que, sans grande sévérité, bien des gens pourraient, en effet, la trouver ainsi. Mais je suis, moi, ou très indulgente ou très aveugle. Avec ses caprices, ses accès de sauvagerie morose, ses sautes d'humeur imprévues, inexplicables, ses boutades, ses naïves hardiesses de propos, elle possède une incroyable puissance de séduction; elle a des retours, des élans, des délicatesses, des mots exquis qui font qu'on lui pardonne tout!... Quelle vraie femme elle sera plus tard et comme elle sera délicieuse et redoutable, si volontaire, si passionnée et si charmeuse!

—Ghislaine, si elle est ainsi, ce sera peut-être pour elle le bonheur de vous avoir trouvée sur sa route!

Simplement Ghislaine dit!

—J'essaie de faire pour elle ce que j'aurais fait pour une jeune sœur, mieux encore, pour ma fille. Josette, en dépit de ses déclarations de petite femme désillusionnée, me paraît un vrai bébé; près d'elle, je suis si vieille! si vieille! plus vieille, oh! réellement plus, que sa grand'mère!

—Au visage près, n'est-ce pas? mon enfant... Pourquoi rattachez-vous votre manteau? Vous ne partez pas déjà?

—Il le faut, madame, je n'ai que la permission de six heures! La liberté est un bien que je ne possède plus. J'ai pu venir vous voir tantôt parce que Josette passait l'après-midi chez une amie.

—Vraiment, Ghislaine, il n'y a pas moyen de vous garder à dîner? En le faisant demander à Mme de Maulde?

—Chère madame, je suis persuadée qu'elle trouverait le procédé un peu sommaire! Au revoir, et merci encore de votre bonne affection. Quand je pourrai m'échapper, je reviendrai dans votre home, où vous savez si bien me faire oublier ma solitude...

Justement, peut-être, parce qu'elle en avait un instant perdu conscience, elle en retrouva la sensation aiguë quand elle entendit retomber derrière elle la porte de l'hospitalière demeure. Elle descendit lentement, sans prendre garde que quelqu'un montait à sa rencontre, et elle tressaillit en entendant prononcer son nom.

—Ah! Mlle de Vorges!

C'était Marc de Bresles. Elle lui tendait la main. Il s'inclina, disant:

—J'arrive trop tard, puisque vous partez.

Et son accent était si simple et si sincère qu'elle ne pouvait prendre ses paroles pour un madrigal banal. Pourtant, elle eut un geste léger pour l'arrêter, tandis qu'elle souriait un peu.

—Ne parlez pas ainsi, vous auriez l'air de vouloir faire un compliment, et je suis une trop vieille personne maintenant pour aimer les bonbons de ce genre!

—Je ne me permettrai jamais de vous en offrir de pareils! Ils seraient indignes de vous, et je ne mériterais plus le titre d'ami que vous avez bien voulu m'accorder, dont je veux demeurer digne!

Elle sourit encore. Une fugitive douceur avait passé dans son âme.

—Faut-il vous avouer que je suis résolue pourtant à essayer, moi, de ne pas voir en vous un ami; cela, parce que je sais que, dans quelques mois, vous allez partir... pour revenir, Dieu sait quand!

—Dans trois ou quatre années, précisa-t-il avec une curiosité de pénétrer sa pensée.

—Dans trois ou quatre années, soit... Pour moi surtout maintenant, toute séparation est un peu une mort, et je suis devenue très lâche! Je trouve si horriblement triste de voir s'éloigner un ami, que j'en suis à préférer n'en avoir pas, pour ne pas connaître la tristesse de les perdre!

Il la regarda avec une sorte de compassion grave:

—Etes-vous réellement arrivée à ce degré de découragement?... Si vous le dites, c'est vrai! Et pourtant...

—C'est vrai, répéta-t-elle, s'efforçant de corriger encore, par un sourire, l'amertume de ses paroles. Mais, je vous en prie, ne me croyez pas pour cela un monstre! Peut-être le temps me corrigera-t-il d'un pareil égoïsme! A cette heure, je suis encore comme les gens qui ont été si cruellement frappés que l'insensibilité leur paraît le plus enviable des biens... Au revoir!... Nous ne tenons guère là des propos d'escalier, n'est-ce pas?

De nouveau, elle lui tendit la main. Une seconde, il retint les doigts légers dans sa ferme étreinte; et, l'enveloppant toute de son regard, il dit très simplement:

—Voulez-vous croire que je regrette,—de toute mon âme, vraiment—de ne pouvoir rien pour alléger, même un peu, votre peine...

—Je le sais... Et quoi que mes réflexions pessimistes vous fassent supposer, il me semble bon d'être certaine que je puis compter sur vous comme sur un ami.

Il s'effaçait pour la laisser passer; mais elle sentit que ses yeux la suivaient tandis qu'elle descendait les dernières marches.

Elle pensa à sa brèveconversation avec Marc, et une impatience la prit contre elle-même de s'être ainsi laissé aller à lui livrer un peu de l'intimité de sa pensée. Pourquoi avait-elle eu cet abandon?... Elle fit un léger mouvement d'épaules qui semblait rejeter en arrière la vaine attention donnée à des étrangers et son esprit revint vers la fantasque petite créature vers laquelle était attiré tout son cœur solitaire.

De quelle humeur allait-elle la trouver? Elle l'avait quittée ayant, sans motif apparent, son visage des mauvais jours, vibrante, prête à se révolter si le moindre obstacle se dressait contre sa fantaisie; avec elle, froide, presque agressive, comme si quelque obscur grief contre elle irritait son jeune cœur ombrageux.

Peut-être, après tout, Josette était-elle simplement énervée par son gros rhume qui eût dû la retenir enfermée. Mais Mme de Maulde, n'étant jamais souffrante même, jugeait qu'il fallait traiter les malaises par le mépris, et avait déclaré à Ghislaine qu'elle ne voyait nul inconvénient à ce que Josette sortît ce jour-là comme il était convenu, pour passer l'après-midi chez des amies. Et Ghislaine avait dû s'incliner devant la double volonté de la grand'mère et de l'enfant.

Maintenant, l'idée s'emparait d'elle qu'elle avait eu tort de ne pas insister pour que cette imprudence fût évitée.

Elle pressa le pas. D'ailleurs, il était tard. L'heure du dîner se faisait proche; si proche, en effet, qu'en arrivant à l'hôtel, elle vit qu'un instant à peine lui restait pour s'habiller avant le repas. Vite, elle monta dans sa chambre. Un feu clair y brûlait; la lampe y était allumée, et sa clarté douce baignait une admirable botte de roses qui, déposées sur la table, évoquaient soudain une exquise vision d'été.

Ghislaine sentit, dans cette attention, le cœur de Josette. C'était là une des formes d'amende honorable dont elle était coutumière... Traversant la pièce qui séparait sa chambre de celle de la fillette, elle appela doucement:

—Josette! Vous êtes là?

La porte s'entr'ouvrit.

—Oui; qu'y a-t-il?

Ghislaine allait parler des fleurs, elle s'arrêta, voyant le visage altéré de l'enfant, où les yeux flambaient avec un éclat de fièvre.

—Josette, ma chérie, vous êtes souffrante?

—Je suis seulement un peu fatiguée, ce n'est rien.

—Fatiguée de quoi?... De votre sortie?

—Fatiguée d'avoir patiné une partie de l'après-midi.

—Comment? Vous avez patiné, enrhumée comme vous l'étiez? Mais c'est insensé! Comment vous a-t-on laissée faire une pareille folie!

—Je l'ai voulu et je n'ai pas dit que j'étais déjà un peu souffrante!

Le regard de Ghislaine devint presque sévère.

—Oh! Josette, est-il possible que vous soyez à ce point déraisonnable!... Pourquoi avoir fait cette imprudence?

—Pourquoi?... Parce que...

Elle s'interrompit; et ses grands yeux s'arrêtèrent sur ceux de Ghislaine.

—J'aime mieux ne pas vous dire ma raison!... En ce moment, vous êtes fâchée contre moi et vous ne me pardonneriez pas... Faites comme grand'mère, ne vous inquiétez pas à mon sujet. Jamais, je ne suis malade; et pourtant, il paraît que je passe mon temps à commettre des imprudences! Ce sera rien cette fois encore. Ne vous occupez pas de moi!

—Alors, enfant, si vous ne voulez pas que je m'occupe de vous, pourquoi vous occupez-vous de moi?... Pourquoi y a-t-il une Josette qui apporte dans ma chambre des roses délicieuses?...

—Ne parlez pas de cela, interrompit-elle de sa manière impétueuse, une étrange expression dans le regard. C'est par pur égoïste que je vous ai offert ces fleurs... Pour qu'elles plaident ma cause près de vous

—Josette, vous savez bien que cette cause est toujours gagnée d'avance...

La main de Ghislaine, d'un geste caressant,avait effleuré le petit visage; elle le sentit si brûlant, que son inquiétude la reprit.

—Sûrement, Josette, vous n'êtes pas bien. Il vaudrait mieux vous coucher, vous avez la fièvre.

L'enfant secoua sa tête volontaire.

—Jamais je ne me coucherai pour un rhume! Grand'mère, cette fois, se moquerait de moi avec raison. D'ailleurs voici qu'on annonce le dîner. Nous avons tout juste le temps de descendre. Ne dites pas à grand'mère que je suis lasse, n'est-ce pas?

—Elle s'en apercevra bien!

—Ohé non, il n'y a pas de danger!



SEMENCES DE CHOIX

"DERY"

DÉBUTEZ-BIEN—Si vous faites un jardin, employez les meilleures semences du pays.

Gratuitement sur Demande:

Le catalogue français le plus complet du pays; couverture lithographiée en couleurs, 96 pages illustrées à profusion, audelà de 1,000 variétés de graines de semences de toutes sortes, outils de jardins, Incubateurs, articles pour volailles, engrais chimiques, etc., etc.

100,000 Canadiens satisfaits sèment annuellement les graines "DERY."

HECTOR L. DERY,

de 17 à 23 Est, RUE NOTRE-DAME

(Près du Boulevard St-Laurent.)

Casier Postale 626. Téléphone Main 3036.

—Chut, ne parlez pas ainsi, enfant.

Josette ne protesta pas, peut-être parce qu'elle était trop fatiguée pour le faire. Mais Ghislaine put se convaincre qu'elle avait dit vrai au sujet de sa grand'mère. Le dîner s'écoula sans que Mme de Maulde remarquât l'altération du visage de Josette qui s'efforçait de ne rien trahir de son malaise. À son ordinaire, la marquise monologuait allègrement, se trouvant satisfaite par les répliques polies de Ghislaine. Elle était habituée à ce que Josette fût, en général, silencieuse en sa présence, et, à peine elle si s'aperçut que la fillette refusait tous les plats qui lui étaient présentés. Elle demanda, pourtant:

—Eh bien, Josette, qu'est-ce que ce nouveau caprice? Tu ne dînes pas?

—Je n'ai pas faim, grand'mère.

—Toujours des lubies! Si ton père était là ce soir, il ne manquerait pas de répéter encore que tu es bien mal élevée!

Elle n'insista pas et se reprit à raconter à Ghislaine sa visite chez sa modiste. Toutefois, après le dîner, tandis qu'elle se chauffait frileusement avant d'aller s'habiller pour l'Opéra, elle s'avisa de remarquer que Josette, inactive au fond d'une bergère, toussait passablement.

—Il me semble que ton rhume ne va pas mieux, petite. Mets-toi donc au lit. Mlle de Vorges ira dans un instant voir comment tu te trouves. J'ai besoin de son obligeance encore un moment pour qu'elle me déchiffre deux mélodies qui m'ont été envoyées tantôt, et dont je verrai l'auteur ce soir. Vous voulezbien, n'es-ce pas? mademoiselle.

Ghislaine s'inclina. Mais elle suivait des yeux Josette, qui, sans protester, s'était levée et tendait, comme chaque soir, son front au baiser discret de sa grand'mère.

—Bonsoir, Josette, repose-toi. C'est incroyable de se laisser abattre ainsi comme un bébé pour un rhume! Dis à Catherine de te monter à boire quelque chose de chaud. Demain, tu seras remise!

Josette ne répondit pas. Elle disparaissait comme une petite ombre pâle, avec un instinctif regard vers Ghislaine où il y avait une prière pour qu'elle vînt la retrouver...

Mais Mme de Maulde retint la jeune femme bien plus longtemps qu'elle ne s'y était attendue.

Quand elle put enfin regagner son appartement, il y avait une grande heure déjà que Josette l'avait quittée.

Elle arriva au seuil de la chambre de la fillette, dont la porte était restée ouverte sur le petit salon.

Ghislaine demanda, s'approchant du lit:

—Vous ne dormez pas? Josette.

—Non, je vous attendais. Je pensais bien que vous étiez trop bonne pour ne pas venir voir ce que je devenais!

La voix jeune s'élevait avec une douceur chaude et profonde. Ghislaine prit dans les siennes la main brûlante de la fillette, et demanda:

—Comment êtes-vous? chérie.

Josette détourna un peu la tête.

—Ne vous occupez pas ainsi de ma santé! Je ne le mérite pas, puisque c'est de ma faute si je suis souffrante... comme j'ai désiré l'être...

—Désiré!

—Oui, c'est très mal, et si j'étais vraiment malade, je l'aurais bien mérité! Venez tout près de moi que je vous fasse ma confession; et, pour l'écouter, n'ayez pas vos yeux sévères,... mais les autres qui m'ont pris le cœur la première fois, je crois vraiment, que je vous ai vue...

Ghislaine tressaillit tant il y avait d'obscure tendresse dans l'accent de Josette. Elle se pencha et mit ses lèvres sur le visage que la fièvre colorait et qui ne se déroba pas.

—Je vous écoute avec toute mon affection, ma petite enfant chérie.

D'un geste rapide Josette se blottit contre son épaule, le visage à demi caché sous le voile souple des cheveux. Le buste mince, dans les plis de sa robe de nuit, elle avait l'air d'une vraie petite fille, et, plus profondément encore, Ghislaine se sentit pour elle une âme de mère...

A voix basse, Josette parlait:

—Ne soyez pas si bonne avant d'avoir entendu ma confession... Pourtant, je veux que vous sachiez... Je vous l'avais bien dit dès votre arrivée près de moi que j'étais une mauvaise petite créature... Ce matin, quand j'ai vu que vous alliez me laisser tout l'après-midi pour votre amie, Mme Dupuis-Béhenne, et que cela vous était tout à fait égal,—naturellement—j'ai été prise d'un de mes terribles accès de jalousie et je suis devenue très méchante... J'étais exaspérée de voir que vous ne vous doutiez même pas de l'ennui mortel que j'aurais toute la journée sans vous... J'avais envie, pour me venger, de vous tourmenter, de vous dire des paroles désagréables. C'est bien laid, n'est-ce pas, ce que je vous avoue là? Mais je ne serai tranquille que quand vous saurez et m'aurez pardonné!... Seulement, je vous en supplie, que ma confession ne vous éloigne pas de moi!...

L'accent de Ghislaine se fit bas et tendre tandis que ses doigts caressaient les cheveux légers:

—Que je m'éloigne de vous, parce que vous dites que vous m'aimez, Josette!

—Parce que je suis une égoïste, capricieuse, méchante fille! Ecoutez la fin maintenant... Quand je vous ai vue partir si tranquille, me laissant chez Yvonne, l'air indifférent, je n'ai plus eu que l'idée de vous obliger à vous occuper de moi, à n'importe quel prix! Alors...

La voix de Josette s'étouffa plus encore. Elle parlait si bas qu'à peine Ghislaine l'entendait.

—Alors? chérie.

Josette releva la tête un peu et sans pitié pour elle-même, elle acheva, laissant son regard dans celui de Ghislaine:

—Alors, comme je savais que vous seriez fâchée que j'aille patiner, enrhumée comme je l'étais, comme j'avais la certitude que vous deviendriez inquiète si j'étais un peu souffrante... vous voyez comme je vous connais!.. que vous vous reprocheriez de n'avoir pas insisté auprès de grand'mère pour que je reste à la maison, j'ai fait exprès d'aller au Palais de glace, d'y patiner sans m'arrêter... Pour que vous pensiez à moi, pour avoir une place dans votre vie, pour que j'y compte pour quelque chose, même en mal, tantôt j'aurais même risqué de me tuer!

Dans sa voix, dans tout son être, vibrait une sorte de violence passionnée, et Ghislaine sentit que ses paroles étaient non une vaine déclaration d'enfant, mais l'absolue et simple vérité...

Avant qu'elle eût répondu, Josette s'était redressée et, rejetant en arrière, cette fois, le flot sombre de ses cheveux, elle priait avec une humilité d'accent que jamais Ghislaine ne lui avait encore entendue:

—Pouvez-vous me pardonner? Je vous assure que j'ai très honte de moi-même et que je me juge aussi mal, aussi sévèrement que vous pouvez le faire! Personne ne m'a habituée à ne pas suivre, sans hésiter ni réfléchir, toutes mes impressions, même les plus mauvaises!... Avant de vous connaître, je n'y prenais pas garde, tant je me savais seule, indifférente à ceux qui m'entouraient. Mais vous avez été si bonne pour moi que, dès le premier jour de votre arrivée, je ne me suis plus sentie abandonnée... Quelque chose me criait que vous aviez vraiment de l'intérêt pour moi, que je pouvais aller à vous sans crainte d'être déçue... Seulement c'était si beau et si délicieux d'espérer même cela, que je ne pouvais croire que ce fût vrai. Et mon mauvais moi celui qui doute de tout et de tout le monde, voulait me persuader que mon imagination seule me faisait vous voir ainsi!... Je m'efforçais de ne pas vous aimer... Maintenant...

Ghislaine l'enveloppa d'un regard où était toute son âme.

—Maintenant, Josette, vous m'aimez un peu?

—Maintenant...

Elle s'arrêta une seconde, ses yeux admirables s'éclairaient d'une sorte de passion grave et fervente.

—...Je vous aime je n'ai jamais aimé personne, de toutes mes forces, de tout aimé personne, de toutes mes forces de tout mon cœur que je vous donne... si vous voulez bien le prendre, mais pour le garder! Je vous aime... ah! autant que vous aimerait votre vraie enfant! Je vous aime à souhaiter d'être seule au monde avec vous, afin d'être sûre que personne ne vous enlèvera à moi!

Ah! la tendresse junévile, si naïvement ardente, de cette âme de petite fille, comme elle pénétrait l'âme triste de la femme sans avenir qui se réchauffait à sa flamme!...

Ghislaine attira l'enfant tout contre son cœur.

—Josette, ma Josette, personne ne m'enlèvera à vous... Nous allons être bien heureuses l'une près de l'autre, puisque je tâcherai d'être pour vous une *vraie* maman. Le voulez-vous, ma chérie?

—Si je veux?... Oh! je ne rêve pas, dites? C'est réellement que... que vous voulez bien de moi pour votre enfant?

Mieux encore que ses lèvres, le regard de Ghislaine répondait... Alors Josette se courba sur la main qui tenait emprisonnée la sienne et, longuement, elle y appuya ses lèvres. Quand elle releva la tête, de grosse larmes mouillaient ses joues; mais elle souriait et, comme un mot divin que sa bouche osait à peine prononcer, timide, elle murmura tout bas:

—Maman, ma maman à moi!...

Une heure plus tard, Ghislaine était là encore, assise auprès du lit où enfin Josette dormait d'un sommeil agité; et, le regard profond, elle la contemplait, reposant toute frêle avec son air de petite firlle, ses cheveux noirs ruisselants sur l'oreiller... Sous les paupières abaissées que les cils ourlaient d'un trait sombre, avaient disparu les yeux qui parlaient avec tant de mystérieuse passion, clos, à cette heure, comme la bouche caressante qui venait de l'appeler du nom de la suprême tendresse: "Maman."

Et ce nom, que Ghislaine s'était entendu donner pour la première fois, résonnait encore en tout son être, y éveillant l'âme que toute femme porte en elle, qui est celle des mère, faite d'amour et de dévouement.

Et comme elle se connaissait bien elle savait que, désormais, chaque jour qui passerait l'attacherait plus étroitement à cette petite fille, qu'elle aimerait d'autant plus qu'elle lui aurait été plus dévouée... Elle savait que, sans compter, elle lui donnerait non pas seulement son temps, mais tout ce que l'enfant réclamerait de sa pensée, de son âme, de sa vie enfin qu'elle lui consacrait...

Peut-être, mon Dieu! elle allait ainsi au-devant de quelque souffrance encore inéprouvée, en abandonnant son cœur à cette enfant qui l'appelait impérieusement à elle. Qui l'appelait... pourquoi? Surtout parce qu'elle était solitaire, n'ayant près d'elle personne qui pût désaltérer la soif d'aimer, et plus encore d'être aimée! qui brûlait son jeune cœur.

Mais dans quelques années,—quatre, cinq années au plus,—de fillette, de jeune fille, elle deviendrait femme... Alors elle trouverait la véritable source vive qu'appelait son âme aimante. Elle se marierait, elle serait mère, et telle que Ghislaine la cannaissait bien maintenant,—jalousement exclusive, incapable de ne pas s'absorber en une tendresse unique,—elle ne songerait plus guère, sans doute, à désirer ni à réclamer,—tout à son bonheur nouveau,—l'affection qui aurait été la joie de sa jeunesse, mais qui, désormais, serait pour elle inutile et superflue... Peut-être même, elle s'étonnerait et sourirait d'avoir si follement aimé une étrangère, avec un enthousiasme, une naïveté, une fougue de petite fille...

Un léger frisson la secoua. Pourquoi avait-elle cette claivoyance sceptique et décevante? Pourquoi, à l'avance, pressentait-elle le déchirement qu'elle éprouverait à voir se détacher d'elle le cœur de Josette, après qu'elle lui aurait donné une véritable tendresse de mère?... Pourquoi lui était-il impossible d'oublier que c'était pure chimère d'espérer faire sienne cette petite fille étrangère dont le moindre incident, un simple caprice de Mme de Maulde, pouvait la séparer!...

Car celles qui sont seules demeurent seules, quoi qu'elles fassent pour s'attacher les autres, surtout les heureux...

IX

L'été, décidément, s'achevait. Ghislaine, tout à coup, prenait conscience de cette fuite du temps en regardant les rameaux d'arbres aux feuilles roussies qu'une brise de septembre balançait devant sa fenêtre entr'ouverte. Loin, sous son regard, s'étendaient les bois déjà ombrés des pourpres, des rouilles, des ors de l'automne, qui enveloppaient le chateau où elle venait de passer l'été avec Josette; cela, tandis que Mme de Maulde était aux eaux, puis en villégiature chez plusieurs de ses innombrables relations, en attendant qu'elle vînt s'établir dans cette propriété de son gendre pour en faire les honneurs au temps des chasses.

Depuis une semaine, elle était arrivée à Jouventeuil et, le jour même, une partie de ses hôtes était attendue. La grande demeure, dont Ghislaine avait aimé la solitude avec Josette, était toute vibrante du mouvement des préparatifs de réception, se faisait coquette, parée, fleurie, mise ainsi à l'unisson avec l'humeur et les goûts de la châtelaine. Les hautes pièces, silencieuses depuis des mois, allaient s'animer bruissement des robes soyeuses, du heurt des talons sur le bois des parquets, les dalles des longues galeries. Et il en serait ainsi pendant des semaines, les hôtes succédant aux hôtes!

L'arrivée de Mme de Maulde avait déjà rompu le charme bienfaisant qu'elle avait trouvé dans sa paisible vie auprès d'une enfant à qui elle se consacrait toute. Que de jours écoulés depuis celui où moralement elle avait adopté Josette! des jours qui, l'un après l'autre, avaient serré plus fort le lien noué peu à peu entre elle et cette petite fille isolée.

Elle revivait vraiment un instant sa vie des derniers mois, en cette après-midi d'automne, parce qu'elle feuilletait les pages où, par une habitude de solitaire, elle écrivait presque quotidiennement ce qui, dans ses heures enfuies, avait occupé sa pensée.

Maintenant, les feuillets abandonnés, elle réfléchissait, le regard arrêté sur le petit portrait de Josette qui était sur sa table de travail... Photographie d'amateur étrangement vivante, où l'enfant se retrouvait toute, avec la flamme de ses yeux de gitane qui savaient se faire si tendres, avec le sourire charmant de la bouche qui savait murmurer si bien aux heures sombres pour Ghislaine, tout de suite pressenties:

—Ne soyez pas triste, maman, votre petite vous aime tant, tant, tant!...

Maman! Avec quelle expression de bonheur confiant et joyeux, d'abandon exquis, elle prononçait ce nom si nouveau sur ses lèvres qui en faisaient une caresse...

Comme le mot traversait soudain la pensée de Ghislaine, tout vibrant de la douce intonation familière, elle dit tout bas:

—Petite Josette, à vous seule, je dois, je *veux* penser!

Presque impérieusement, elle avait articulé les mots... Mais aussitôt, comme un défi ironique jeté à sa volonté, dans son esprit, se dressa le visage énergique de Marc de Bresles...

Elle eut un tressaillement impatient. Pourquoi donc pensait-elle à lui?... Parce qu'il était du nombre des hôtes attendus le soir même?... Parce que, dans ces feuilles qu'elle venait de relire, elle avait été souvent, très souvent, amenée à le nommer, à parler d'une causerie qu'ils avaient eue, d'une soirée passée ensemble, à noter une réflexion qu'il avait faite ou qu'il avait éveillée en elle?...

Oui, certes, il lui inspirait une sympathie et une estime qu'elle accordait à bien peu... Oui, cette fière nature d'homme, dont les qualités et les défauts s'accusaient violemment, l'intéressait, pétrie de sincérité, d'indépendance, de volonté impérieuse s'adoucissant tout à coup en douceur d'un charme singulier... Oui, il se montrait pour elle le plus dévoué des amis et, de toute évidence, il lui portait un intérêt profond...

Et ensuite? Elle n'avait nul sens à accorder à ses attentions.

Pas plus qu'elle n'en accordait à celles dont l'entourait, en toute circonstance, M. de Moraines, désireux, disait-il, de lui témoigner un peu de reconnaissance pour le dévouement qu'elle montrait à Josette.

Etait-ce uniquement pour cela?... Eh bien, non, elle ne le croyait pas. Elle était trop femme pour n'avoir pas eu bien vite l'intuition de l'espèce de charme qu'elle exerçait involontairement sur lui; peut-être, justement, parce qu'il la devinait insaisissable, enfermée dans son infini renoncement à tout espoir. Et maintenant, elle n'en pouvait plus douter, si respectueux qu'il se montra auprès d'elle, même d'une réserve presque excessive qui le révélait très délicatement conscient des difficultés de sa situation dans cette maison étrangère où les circonstances l'obligeaient à vivre.

Par les innocentes réflexions de Josette, elle s'apercevait que quelque mystérieuse transformation s'opérait en lui. Jamais, jusqu'alors, il ne s'était ainsi montré désireux de la présence de sa fille, l'attirant chez lui, sortant avec l'enfant, et presque toujours, alors, la priant elle-même de les accompagner, pour peu qu'il s'agît de quelque promenade où elle pouvait trouver agrément.

Jamais il n'était venu si souvent à l'hôtel de Maulde où, avec une simplicité franche, il saisissait toutes les occasions d'une causerie avec elle, curieux de ses opinions, de ses goûts, de ses idées; les accueillant avec une attention dont elle était tout ensemble confuse et impatiente, sans pouvoir toutefois s'offenser d'être ainsi recherchée, tant elle l'était discrètement, avec un tact incomparable, un souci constant de lui faire oublier les tristesses et les difficultés de sa vie présente. Souci, tout à l'honneur de cet homme, qu'on lui avait dit être égoïste et frivole, absorbé par l'unique préoccupation de son propre plaisir...

Aujourd'hui, elle savait que cet égoïste était très profondément bon; que ce frivole était fort intelligent, doué pour goûter, sous toutes leurs formes, les choses d'art dont il était curieux, avec un dilettantisme un peu sceptique... Et si elle l'avait connu en d'autres temps, quand elle était l'indépendante Ghislaine de Vorges, elle ne se fût certes pas dérobée à cette sympathie qui implorait la sienne. Mais elle était, chez Mme de Maulde, l'institutrice de Josette de Moraines, seulement l'institutrice! et elle ne voulait pas l'oublier... Pas plus qu'elle n'eût permis à M. de Moraines de le faire.

A toutes ces choses qui inquiétaient sa pensée, elle réfléchissait en cette mélancolique après-midi d'automne, troublée un peu par l'inconnu de l'avenir qu'elle avait appris à redouter... Soudain, elle releva la tête. Par la fenêtre ouverte, lui arrivait le bruit des sabots d'un cheval heurtant le pavé de la grande cour. Etait-ce donc Josette qui, sortie à cheval avec son père, rentrait déjà? Cependant, il était trois heures et demie seulement...

—Laine, votre fenêtre est ouverte! Voulez-vous y apparaître un instant,

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

6-1 F.

comme la fille du roi? jeta une voix jeune qui résonnait joyeusement dans l'air encore tiède.

Ghislaine se rapprocha de la croisée. M. de Moraines venait de mettre pied à terre; mais, devant le perron, Josette était encore à cheval, toute fine dans son amazone, une lueur rose sur son visage menu dont les yeux flambaient. Elle avait dans les bras une énorme gerbe de chèvrefeuille et la souleva vers Ghislaine, tandis qu'une expression d'infinie tendresse adoucissait tout à coup l'éclair des yeux.

—Pour vous, cela!... quoique vous n'ayez guère été gentille de ne pas vouloir sortir à cheval! Mais je suis bonne, Laine, et malgré votre méchant refus, je vous ai cueilli du chèvrefeuille... Papa, d'ailleurs, m'a bien aidée... pour les branches trop hautes... Voulez-vous que je vous le monte?

Mais Ghislaine répondait:

—Je descends, chérie.

Quand elle apparut sur le seuil du perron, M. de Moraines avait mis sa fille à terre et donnait des ordres au palefrenier qui emmenait les chevaux. Pourtant, aussitôt, son regard enveloppa Ghislaine. Elle, sans prendre garde à lui, recevait les baisers de Josette et, passant ses doigts sur les joues fouettées par le vent, disait:

—Comme vous avez chaud, Josette! Allez vite vous déshabiller!

—Oui, Laine. Mais où vous retrouverai-je?

—Dans ma chambre, Quand vous serez prête, vous pourrez venir m'y retrouver, chérie.

Josette se pencha d'un geste caressant:

—Je ne vous dérangerai pas? Vrai? Vous voulez bien de votre petite?

—Toujours, quand "ma petite" désire venir...

Presque bas, Josette murmura, un frémissement d'affection dans la voix:

—Je voudrais ne jamais vous quitter, même une minute, maman, ma maman à moi:

Elle ne s'apercevait pas que son père était derrière elle et qu'il l'entendait. Mais Ghislaine le vit; et à l'indéfinissable expression qui passa sur le visage de M. de Moraines, elle comprit qu'il venait d'entendre, pour la première fois, le nom de tendresse que Josette avait murmuré. Sans un mot, pourtant, il finit de monter les marches du perron et entra dans le petit salon derrière Ghislaine; mais comme la fillette disparaissait, désireuse d'être vite déshabillée pour aller retrouver Mlle de Vorges, il dit d'un accent un peu étrange, retenant, par ses paroles, Ghislaine qui allait s'éloigner aussi:

—Les enfants ont des divinations merveilleuses. Celle-ci a trouvé le vrai nom qu'elle doive vous donner pour tout ce que vous faites pour elle... et dont je ne vous serai jamais assez reconnaissant...

Elle s'était arrêtée, une imperceptible flamme rose montée soudain à la peau transparente. Elle eut un geste pour interrompre M. de Moraines, et un lumineux sourire glissa sur sa bouche:

—Vous n'avez pas à me remercier. Josette me fait beaucoup plus de bien encore que je ne lui en fais, moi!

—Parce que?...

—Parce que grâce à elle, je ne sens plus le vide de ma vie... Les gens sages ont bien raison de dire qu'on donne à soi-même en donnant aux autres...

—C'est que vous êtes une femme comme il en existe très peu...

—Quelle erreur! mon Dieu! Ah! je vous assure que nous sommes légion, les femmes telles que moi...

—Je n'en ai pas encore rencontré, moi... Non, pas une qui m'inspirât à la fois tant de respect et... permettez-moi de vous l'avouer une fois... tant d'admiration!

Jamais encore, il ne s'était exprimé ainsi et il avait parlé avec une simplicité qui donnait à ses paroles une force singulière par leur caractère de sincérité absolue. De nouveau, le visage de Ghislaine se rosa, tandis que, sans qu'elle en eût conscience, son attitude se faisait fière.

—Le respect, je vous en remercie et je l'accepte, car j'ai la conscience de le mériter. Mais l'admiration, je n'y ai aucun droit et je me dérobe. Je fais toujours ce qui me semble devoir être fait, tout simplement parce que j'ai horreur de me sentir dans mon tort... Et ce n'est pas d'aimer une enfant aussi séduisante que Josette qui pourrait m'être compté pour un mérite! surtout quand cette enfant donne en échange du peu qu'on fait pour elle, une tendresse comme celle dont elle me comble.

—C'est vrai, elle vous adore, absolument, uniquement! Et nous n'avons pas le droit d'en être jaloux, sa grand'mère et moi, puisque nous n'avons pas su nous l'attacher...

Ghislaine ne répondit pas. Ce n'était pas à elle de rappeler à M. de Moraines pourquoi la jeune âme de sa fille ne s'était pas ouverte à lui. Il savait bien d'ailleurs ce qu'elle pensait à ce sujet, si discrètement qu'elle lui eût répondu quand il lui avait parlé de Josette. Aussi, les paroles qu'elle ne disait pas, il les devina aussitôt.

—Vous pensez, n'est-il pas vrai, que c'est notre faute si nous sommes, en réalité, des étrangers, moralement, pour Josette... Vous avez raison! Chacun en notre genre, ma belle-mère et moi, nous avons vécu en égoïstes, tout occupés du soin de façonner notre existence pour notre plus grand agrément, sans nous inquiéter de ce que devenait la vie d'enfant qui se trouvait ainsi abandonné par ceux qui devaient en prendre soin. Depuis que je vous vois auprès de Josette, je comprends que je récolte ce que j'ai semé... Tant pis pour moi si maintenant, à certaines heures surtout, il m'arrive d'en souffrir!

Il y avait amertume presque douloureuse dans la voix de M. de Moraines. Si Ghislaine l'avait cru encore un homme de plaisir, uniquement, elle aurait acquis, en cette minute, la certitude qu'elle s'était trompée sur son compte. Et comme elle était de celles qui, instinctivement, cherchent à panser toute blessure aperçue, elle dit, avec sa douceur sérieuse:

—Vous savez bien que le mal dont vous vous plaignez est réparable. Montrez davantage à Josette l'affection que vous avez pour elle... Vous la conquerrez vite... Elle est si aimante, si reconnaissante de la plus petite marque de tendresse!

—Ce serait plus que je ne mérite! Vous êtes bonne, infiniment bonne... Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, que je le sais. Si je ne craignais de vous offenser, car vous devenez très... sévère dès qu'il s'agit de vous-même, je vous dirais que vous êtes pou moi un enseignement vivant... Oui, vous m'avez appris beaucoup, sans vous en douter... des choses que je regrette,—à un point que vous ne pouvez soupçonner!—d'avoir apprises si tard,—trop tard!—car ma vie eût alors été autre, j'en suis certain maintenant! Si le ciel avait été généreux à mon égard, il m'aurait amené sur votre chemin quelques années plus tôt...

Que voulait-il dire? Sa voix vibrait plus sourdement, et Ghislaine eut la sensation qu'une émotion y frémissait. L'expression spirituelle sceptique du visage avait soudain disparu; une gravité soudaine le transformait, faisant de Gérard de Moraines un autre homme... Celui-là même dont Ghislaine avait plusieurs fois déjà entrevu l'existence et qui lui inspirait une sympathie profonde.

Inconsciemment, elle arrêtait sur lui ses yeux pensifs qui prononçaient le pourquoi que sa bouche n'articulait pas. Il la devina.

—Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi, tout à coup, j'imagine de vous dire tout cela, tout ce que d'ordinaire, je me contente de penser?... C'est ce nom que j'ai entendu Josette vous donner qui m'a fait oublier mes sévères—et sages—résolutions de silence. Pauvre petite! quand je vous ai amenée près d'elle, avec la légèreté dont j'étais coutumier à son égard, je ne me doutais guère que je lui apportais le bonheur... et s'il était en mon pouvoir, je voudrais que ce bonheur ne pût jamais lui échapper...

Ghislaine sourit.

—Tant que Mme de Maulde et vous-même désirerez me voir près de Josette, j'y resterai.

Il secoua la tête.

—Je ne l'espère pas... Cette tâche pour laquelle vous n'êtes pas faite...

—Pour laquelle je ne suis pas faite?... Pourquoi?... Je vous assure que j'aime Josette avec une vraie âme de mère...

—Je le sens et vous en ai une infinie reconnaissance que je voudrais vous témoigner... même un peu!... Mais le sentiment maternel, surtout pour une enfant que, par bonté seulement, on fait sienne...

—Non par bonté, par affection!

—Par affection, soit... Ce sentiment maternel ne suffit pas à remplir la vie d'une femme!

—La vie de certaines femmes, si...

Il eut un geste de dénégation et sa voix s'éleva vibrante:

—Quand ces femmes ont eu leur part d'épouse... peut-être... mais autrement, quelle folie qu'une pareille illusion! et vous ne pouvez y croire, vous!

—Moi, pourquoi?

Encore une fois, elle le regardait bien en face, les yeux graves.

—Parce que vous êtes trop jeune pour un tel renoncement... Parce qu'il doit vous sembler révoltant, comme il me le semble à moi, comme il le semblerait à n'importe qui, que votre vie fût sacrifiée à tout jamais, murée dans une situation que votre courage vous fait accepter, mais, je le répète, pour laquelle vous n'êtes pas faite!... Vous le savez aussi bien que tous ceux qui vous approchent!

—Mais pourquoi me le redire puisqu'il faut qu'il en soit ainsi, puisque je n'ai plus à choisir ma destinée? Ah! mon Dieu! ce n'est pas seulement mon courage qui me fait demeurer dans cette situation pour laquelle, c'est vrai, je n'étais pas née... c'est bien la nécessité... D'ailleurs, grâce à Josette, je ne puis me plaindre de mon sort; sa chaude tendresse d'enfant m'a peut-être donné les meilleures joies que j'aie connues dans mon existence tourmentée,

les plus fortes, les plus profondes, les plus apaisantes... Maintenant, je n'en attends ni même n'en souhaite plus d'autres! Je suis trop vieille pour les rêves romanesques et je sais trop bien ce qu'est la réalité.

"Ma vie de femme est close et je l'accepte ainsi!"

Il y avait dans son accent une sorte de dignité passionnée, mais aussi quelque chose de frémissant qui rendait ses paroles singulièrement émouvantes. Sortie de sa réserve volontaire, elle redevenait la vibrante Ghislaine de toute sa jeunesse, sans soupçon de l'éclat soudain qui transfigurait son visage, ressuscitant tout à coup la femme exquise qu'elle avait été à vingt ans...

Lui, avait eu un geste qui rejetait bien loin les paroles de désenchantement qu'elle venait de prononcer.

—Votre vie close?... A votre âge? Allons donc! Daignez regarder, une seconde même, la femme que vous êtes! Il faudrait être aveugle, pour ne pas comprendre qu'un jour ou l'autre quelqu'un va venir qui, bienheureux, aura le droit de vous offrir la seule vie pour laquelle vous avez été créée, qui vous emportera loin d'ici où vous étiez l'incarnation même du bonheur pour...

—Pour Josette!... Je l'admets, mais tout cela ne regarde que moi, et vous l'oubliez un peu!

M. de Moraines eut un tressaillement brusque rappelé à lui-même, à la conscience nette de ce qu'il ne doit pas dire. Ce n'était plus l'institutrice de sa fille qui le regardait, sérieuse, presque altière, avec une flamme dans le regard, mais bien la comtesse Ghislaine de Vorges, la descendante d'une noble et vieille famille... Et c'était aussi une femme qui ne ressemblait à aucune qu'il eût encore rencontrées dont la séduction élevait ceux qui en subissaient la puissance...

Il y eut entre eux un silence durant lequel leurs deux âmes s'interrogeaient, bouleversées. Puis, amèrement M. de Moraines dit:

—Veuillez me pardonnez d'avoir été indiscret sans y prendre garde. Vous avez raison, je n'ai pas qualité pour vous témoigner un intérêt de votre avenir dont vous n'avez que faire. J'étais absurde d'oublier que vous ne m'accordez ni l'honneur ni la grâce de me compter parmi vos amis, que je ne suis pour vous qu'un étranger quelconque...

—Non, puisque vous êtes le père de Josette!

Le nom tomba entre eux avec une douceur d'apaisement, rejetant loin en arrière toute pensée troublante; et tous deux, en cette seconde, sentirent qu'ils ne pouvaient être des étrangers l'un pour l'autre, à cause de cette commune affection qu'ils portaient à l'enfant.

Encore un silence passa dans la pièce. M. de Moraines, immobile sous la clarté de la fenêtre qui accusait l'élégance de sa stature restée jeune, regardait, avec des yeux qui ne voyaient pas, vers les lointains du parc, embrumés par l'automne.

Puis, brusquement, tout à coup, il reprit, et sa voix avait un accent que Ghislaine ne lui avait jamais entendu:

—Voulez-vous permettre au père de Josette de vous adresser une question?

Elle inclina la tête, sans un mot.

—Tout à l'heure, vous avez dit que tout mal, toute erreur, pouvait se réparer. Le croyez-vous vraiment? Croyez-vous qu'un homme puisse, même à mon âge, recommencer sa vie?

—Pourquoi non? fit-elle lentement, frappée de son accent où, tout à coup, semblait vibrer l'écho d'une obscure anxiété, Je pense que, surtout lorsqu'il s'agit de faire bien, de faire mieux, —l'impossible même doit être tenté...

—Et lorsqu'il s'agit d'atteindre à ce qui vous apparaît comme le bonheur, faut-il encore tenter l'impossible?

Quelle secrète pensée avait-il?...

—Vous pensez, n'est-ce pas, que la jeunesse passée, l'homme est fou de souhaiter plus qu'il ne lui est permis d'espérer?

—Je pense qu'à n'importe quel âge, il est insensé de renoncer à un bonheur possible à atteindre, si aucun devoir ne l'interdit, si, en le cherchant, on ne fait ni mal, ni tort même à personne...

Elle avait parlé absolument sincère et M. de Moraines le sentit. Sans doute, ces paroles lui étaient précieuses à entendre, car une lumière éclaira son visage, une seconde. Simplement, il dit:

—Merci!



Ghislaine aperçut Marc qui causait avec M. de Moraines.

Mais il n'ajouta rien d'autre. Dans le salon voisin, s'élevait la voix de Mme de Maulde.

Ce soir-là, Ghislaine se décida à descendre dans le salon, seulement quand le coup de cloche du dîner l'eut avertie qu'il ne lui était absolument plus permis de se renfermer dans sa solitude.

Les premiers invités attendus à Jouventeuil était arrivés. Elle avait, de sa chambre, entendu le bruit des voitures les ramenant de la gare, puis les exclamations de l'arrivée et la voix un peu haute de Mme de Maulde souhaitant la bienvenue à ses hôtes; ensuite, dans les galeries, dans le vestibule, des frôlements de robes soyeuses, un joyeux éclat de paroles, une résonance de voix féminines et masculines, et, parmi celles-là, elle en avait vite discerné une, d'une sonorité pleine et métallique, un peu impérieuse... Une impatience aussitôt, l'avait secouée contre elle-même, d'avoir si aisément reconnu la voix de Marc de Bresles.

Alors, elle s'était appliquée, avec sa hautaine volonté, à s'absorber dans le travail littéraire qui occupait tous ses loisirs. Ensuite, Josette était venue la retrouver et sa présence, d'où émanait comme un parfum de tendresse, avait chassé de la pensé de Ghislaine aussi bien le souvenir de sa conversation un peu étrange avec M. de Moraines, que de l'arrivée de Marc de Bresles.

—Le dîner est annoncé, est-ce que vous ne descendez pas, Laine chérie? dit Josette, entr'ouvrant un peu la porte de la chambre.

Ghislaine qui, pensive, considérait le jeu de flammes dans la cheminée, se détourna et sourit à la fillette.

—Si, ma Josette, je descends tout de suite, j'étais un peu en retard, je viens de finir seulement de m'habiller.

Josette ne répondit pas, ses grands yeux contemplaient ardemment Ghislaine, avec une admiration fervente.

—Qu'y a-t-il, chérie? Pourquoi me regardez-vous ainsi?

—Parce qu'il me semble que vous êtes, ce soir, plus jolie encore que d'ordinaire. Vous êtes toute rose et vos yeux sont si brillants! Toutes ces dames vont, en leur cœur, bondir de jalousie et votre petite fille, maman, sera fière de vous! fière! fière!

Elle riait, joyeuse et amusée, sans écouter Ghislaine qui voulait lui imposer silence et l'emmenait vers le petit salon. Il était déjà plein de monde, et la lumière des lampes y ruisselait sur les robes claires des femmes en toilette du soir, peu nombreuses d'ailleurs, l'élément masculin dominant de beaucoup.

En entrant, Ghislaine, tout de suite, aperçut devant elle Marc qui causait, debout près de la cheminée, avec M. de Moraines; et, tout de suite aussi, elle eut l'intuition que les deux hommes la voyaient entrer et que, comme Josette, ils lui trouvaient, ce soir-là, une séduction nouvelle. Instinctivement, elle eut un regard qui l'enveloppait toute, vers une glace où elle s'aperçut très blonde dans l'harmonieuse élégance de sa robe noire, une flamme inaccoutumée dans les yeux, sa pâleur avivée d'une lueur rose... Et la fugitive illusion l'effleura, que pour un instant, en elle, avait ressuscité la Ghislaine d'autrefois, la Ghislaine qu'elle était dix ans plus tôt.

—Comme vous vous plaisez à vous faire invisible! Je commençais à croire que vous aviez déserté Jouventeuil, dit Marc, qui s'était approché pour la saluer.

Il la regardait avec un plaisir si évident de la retrouver qu'elle tressaillit un peu.

—Savez-vous que voici bien des semaines que vos amis ne vous ont même pas entrevue et, comme je suis parmi les plus exigeants, cela m'a semblé très long... J'ai béni Moraines quand son invitation m'est arrivée...

Elle sourit. La douceur de cette franche sympathie la pénétrait en son âme même. Jamais, autrefois, dans sa vie indépendante, elle n'avait senti ainsi qu'il est bon de voir sa présence désirée; et, dans la secrète intimité de sa pensée, résonnèrent obscurément, très lointaines, les paroles de M. de Moraines, ce même jour; "Quelqu'un viendra qui vous donnera la vie pour laquelle vous êtes faite!" Elle secoua la tête, irritée contre elle-même parce qu'elle se souvenait de ces mots qui n'étaient qu'une phrase vaine. Avec son expérience de femme, allait-elle donc rêvasser comme une petite pensionnaire?...

La voix de Marc monta vers elle, l'arrachant à la décevante sagesse:

—J'ai peur d'être terriblement indiscret, mais ne puis-je vous demander à quoi vous pensez, si sérieusement tout à coup?

—Je pense, fit-elle lentement, qu'il est très bon de se sentir des amis, de vrais amis...

—Après avor été indiscret, je vais peut-être me monter très ambitieux; mais je voudrais vous entendre dire que vous me faites l'honneur de me tenir pour l'un des rares amis dont vous parlez...

Elle eut ce sourire qu'elle n'accordait jamais à un indifférent, et répéta avec une sincérité profonde d'accent:

—Oui, parmi les meilleurs, tellement que je compterai encore sur vous, il me semble, quand vous serez loin...

—Quand je serai loin!... Ah! ne me parlez pas de mon départ!

Des yeux, elle demanda, surprise:

—Pourquoi?

—Parce qu'il me rend lâche! Par moments, du moins... Cette idée que, dans quelques mois à peine, je serai loin, seul, pour des années, sans doute, me semble tout à coup si monstreueuse que la tentation me saisit...—de renoncer à ce poste!

—Qui vous plaisait, cependant...

—Oui, l'hiver dernier; même, il y a quelques mois encore, parce que...

Il s'arrêta imperceptiblement.

—...Parce que je n'entrevoyais pas ma vie autre qu'elle n'est et ne doit être... Maintenant, je n'ai plus cette parfaite sagesse... Ne me jugez pas trop mal, mais, aux heures mauvaises,—vous savez, celles où la soif des bonheurs impossibles vous rend misérablement faible,—le regret me broie de n'avoir pas la fortune qui donne la liberté... Ah! la liberté de faire sa vie telle qu'on la rêve!...

—Et vous ne le pouvez pas? vous qui êtes, grâce à Dieu, un homme de volonté et d'énergie!

Il eut un geste d'épaules.

—La volonté la plus forte peut quelquefois devenir si incertaine et si faible devant les faits! D'ailleurs, il est parfois bien difficile aussi de savoir ce que l'on *doit* vouloir pour donner et pour trouver le bonheur!...

Cette fois, elle ne répondit pas. En elle, tout à coup, une intuition jetait la certitude que si, maintenant, il redoutait l'expatriation en un pays perdu, c'est qu'en France allait rester une créature dont la présence lui était devenue précieuse infiniment.... Et un obscur désir palpita en elle de savoir quelle était l'inconnue, assez puissante en sa séduction, pour que cet homme faiblît soudain à l'idée de la laisser derrière lui...

Peut-être, s'ils eussent été seuls dans l'intimité d'une pièce amie; ou mieux encore, enveloppés par l'ombre de quelque allée paisible du parc, là où le silence laisse les âmes se parler, elle aurait trouvé et dit les mots qui appellent la suprême confiance. Mais, dans ce salon trop éclairé, fleuri, comme pour quelque fête, dans cette atmosphère frivole de propos légers, de flirt, de coquetterie, elle ne pouvait sortir de son banal personnage de femme du monde dans lequel l'enfermaient tous les regards qui avaient le droit d'observer sa conversation avec Marc de Bresles.

Quelqu'un, à coup sûr, avait remarqué l'intérêt qu'elle prenait; c'était M. de Moraines. Elle le sentit à l'indéfinissable expression de ses traits qui s'étaient un peu contractés...

X

—Josette, le jour tombe. Voulez-vous bien sonner pour la lampe? Dans un instant, nous ne verrons plus clair...

Mais la fillette, assise sur un pliant bas, tout près de Ghislaine, ne bougea pas, si empressée qu'elle fût d'ordinaire à obéir à la moindre parole de Ghislaine. Elle avait laissé tomber sur ses genoux, l'étoffe soyeuse où elle brodait de grandes fleurs capricieuses, et disait:

—Oui, je vais sonner... Mais nous sommes si bien! Je vous en supplie... donnez-moi un moment pour rester avec vous dans le *presque noir*, où il me semble que je vous ai plus à moi, parce que je ne vois plus rien que vous, maman, ma maman chérie...



Ghislaine alluma la bougie d'un flambeau et chercha à voir au dehors.

D'un mouvement d'enfant câline, elle avait appuyé sa tête sur les genous de Ghislaine et l'enveloppait du regard aimant de ses prunelles sombres. Ghislaine se pencha avec un baiser et ses doigts légers caressèrent les cheveux.

Ah! qu'elle eût voulu s'absorber toute dans le rayonnement de cette junévile tendresse pour oublier ce qui troublait son âme de femme; pour oublier surtout l'espèce de déception dont s'irritait sa fierté, qu'elle avait éprouvée du départ imprévu de Marc de Bresle, rappelé brusque ment à Paris... Pourquoi repensait-elle encore à ses brèves paroles d'adieu, dans le salon plein de monde, dites d'une voix assourdie qu'elle ne lui connaissait pas? Pourquoi se rappelait-elle ainsi l'étrange expression qu'avait alors son regard, et dont le mystère l'obsédait?... Pourquoi, aussi éprouvait-elle cette absurde sensation de solitude en se trouvant dans le cercle où il n'était plus?...

Avec une douceur caressante, la voix de Josette s'éleva.

—Laine chérie, revenez un peu avec moi, voulez-vous? Pourquoi êtes-vous partie si longtemps? Je sens votre main sur mes cheveux, mais votre esprit est très loin de votre petite, ma maman à moi!

Ghislaine tressaillit comme si l'enfant eût pu deviner les pensées qui flottaient en son âme.

—Je réfléchissais, ma Josette; mais c'était pour un instant seulement et me voici à vous, autant que vous pouvez le souhaiter...

—Autant?... Oh! non, jamais autant! Je suis se exigeante, Laine, que vous seriez effrayée si vous saviez à quel point!... Pour être sûre de vous garder, je voudrais mettre mon esprit, mon cœur, dans votre esprit, dans votre cœur... Alors, nous serions une... Personne ne pourrait vous enlever à moi... Ne me grondez pas, maman... Vous savez bien qu'autrefois, avant que vous ayez bien voulu me prendre pour votre enfant, je vous avais prévenue que j'étais follement jalouse de ceux que j'aimais, que je ne supportait pas de partage!

—Josette, il me semble que je suis bien à vous toute seule...

—Plus maintenant! Voyez-vous, maman, ces jours-ci, j'étais certainement bien fière de voir comme tous vous trouvaient délicieuse, mais je leur en voulais d'être si désireux de vous accaparer... Depuis que Jouventeuil n'est plus à nous deux, que les invités commencent à s'y succéder, je vis avec le regret de mon cher été où près de vous, Laine, j'étais si heureuse que jamais même, je n'aurais imaginé pouvoir l'être ainsi!... Tellement qu'il me semblait faire un rêve trop bon dont j'avais peur de me réveiller!... Si vous aviez passé des années et des années comme moi toute seule, sans que personne se souciât de vous, alors seulement vous pourriez comprendre quel amour et quelle reconnaissance j'ai pour vous, qui m'avez tant donné, à moi qui le méritais si peu... Même, je vous dois l'affection de mon père... Laine, ma chère chérie, vous lui avez montré à m'aimer... Et c'est tellement exquis qu'il sente maintenant qu'il a une enfant! Entre vous et lui, je suis si bien!... Oh! maman, qu'est-ce que je pourrai jamais faire pour vous, moi!

D'un ton bas, Ghislaine dit:

—Josette, vous êtes ma petite Joie, mon Bonheur!... Moi aussi, j'étais toute Maintenant je ne le suis plus, puisque j'ai une enfant... Et cela me semble infiniment doux... Vous me faites beaucoup de bien, ma petite fille chérie...

Dans l'ombre grandissante de la pièce, sa voix avait résonné avec un tel accent de sincérité et de tendresse, que le jeune cœur de Josette tressaillit d'une allégresse encore inéprouvée... Frémissante, avec un regard où était toute son âme, elle contemplait Ghislaine, n'osant croire encore qu'elle l'eût bien comprise; et elle murmurait:

—Oh! maman, maman, est-ce vraiment que je compte un peu pour vous, que je puis vous rendre un peu heureuse?... Oh! pourquoi est-il impossible que je devienne réellement votre petite fille, pour que vous ne me quittiez jamais... pour que vous m'aimiez comme les mères aiment leur enfant, par-dessus tout! Laine, ma Laine

chérie! apprenez-moi à être bonne, très sage, comme vous souhaitez me voir, parce que cette nouvelle Josette sera tout à fait la vôtre, sera votre *vraie* fille puisque c'est vous qui l'aurez créée... Aussi, celle-là, jamais vous ne l'abandonnerez, j'en suis sûre!... Maman, ma bien-aimée, vous avez pris tout mon cœur, il faut le garder...

—Oui, mon enfant chérie, je le garderai, et avec infiniment de joie! Jamais les mères, quelles que soient les circonstances, n'abandonnent leur enfant... Puisque vous êtes devenue ma petite fille, ayez confiance, ma Josette...

"Ayez confiance!"... Dits par Ghislaine, ces mots avaient pour Josette une telle puissance, qu'une impression de paix et de sécurité absolue lui pénétra l'âme. Et, sans un mot, elle demeura le visage appuyé sur les genoux de Ghislaine, avec l'abandon délicieux de l'enfant qui se sait protégée...

Mais tout à coup, Ghislaine releva la tête. Il lui semblait qu'une rumeur soudaine venait du parc, devant le château même... Etaient-ce les chasseurs qui rentraient?... Bruyants à ce point?... Pourtant ils étaient peu nombreux... Quatre seulement... Les autres repartis le matin même...

Elle écouta,,, Josette, rendue attentive par son mouvement, s'était redressée, étonnée aussi...

Que se passe-t-il donc? murmura Ghislaine.

Nettement, on distinguait maintenant des exclamations, un bruit de voix, des appels, des pas précipités sur les dalles du vestibule. D'un élan vif, Ghislaine se leva, alluma la bougie d'un flambeau et s'approcha de la fenêtre, cherchant à voir au dehors. Mais le brouillard empêchait de distinguer rien, laissant à peine filtrer la lumière des lampes allumées dans l'appartement de Mme de Maulde. Alors elle sonna...

Au même moment, un coup était frappé à la porte et un domestique apparaissait. Il avait l'air si bouleversé que l'idée de quelque catastrophe arrivée, déchira la pensée de Ghislaine.

Elle questionna:

—Qu'y a-t-il?

Mais le domestique ne répondait pas. Ses yeux semblaient rivés sur Josette.

—Qu'y a-t-il? répéta Ghislaine.

Il articula avec peine:

—Si Mademoiselle voulait venir un instant... On a besoin d'elle... Mademoiselle seule... Tout de suite!

Mais la voix de Josette s'éleva impérieuse:

—Il est arrivé un malheur à quelqu'un! A qui? Je veux savoir... Je veux!

Le domestique perdit la tête.

—Oui, il y a un malheur, un accident...

—Lequel?

—C'est... c'est M. le comte qui a été blessé à la chasse... M. de Gannes vient de l'annoncer, pour qu'on prépare tout pour soigner M. le comte, qu'on apporte.

Josette était devenue livide, mais elle n'eut pas un cri. Ses yeux seuls parlaient, contemplaient avec épouvante Ghislaine dont le visage aussi s'était décoloré, et qui répétait, d'une étrange voix, sans timbre, comme si elle ne pouvait admettre encore la brutalité terrible du fait:

—Vous dites que M. de Moraines est blessé, et qu'on l'apporte?

Elle n'avait osé demander: "Grièvement blessé?"

—Oui, mademoiselle. L'accident est arrivé, paraît-il, dans les environs du bois de la Brisse, comme ces messieurs revenaient; mais je n'ai pas bien compris comment... Je sais seulement que c'est en traversant un fossé. La terre était humide. M. le comte, qui causait, a glissé. Le coup est parti. Et M. le comte a reçu toute la décharge...

—Mon Dieu! Mon Dieu! murmura Ghislaine.

La sensation l'envahissait d'être tout à coup jetée dans l'horreur d'un cauchemar... C'était tellement imprévu, cette catastrophe s'abattant sur cet homme en pleine maturité de vie!... Etroitement, elle serra contre elle Josette dont les yeux gardaient leur expression de stupeur terrifiée.

—Mme de Maulde est prévenue?...

—Je pense que oui; M. de Gannes est allé auprès d'elle, après avoir recommandé qu'on avertisse tout de suite Mademoiselle, afin qu'elle veuille bien faire préparer ce qu'il faudra au médecin pour les pansements...

—Bien, je vais m'en occuper... Allez vous assurer que le docteur Fertin est appelé... Je viens...

Le domestique disparut. Josette alors dit péniblement, d'une voix blanche:

—Vous pensez, n'est-ce pas, qu'*il* est gravement blessé?

—Ma petite bien-aimée, j'espère que non... Puisqu'on peut le transporter...

—Ah! oui, c'est vrai... Mais je ne peux pas espérer! Laine... j'ai peur, ah! j'ai peur! Est-ce que vous ne croyez pas que nous faisons un mauvais rêve?... C'est impossible! impossible que ce soit vrai!

—Mon enfant chérie, je vous en supplie, soyez courageuse! Pensez que nous devons seulement être préoccupées de bien soigner votre père... Allez voir, voulez-vous, si sa chambre est prête, pendant que je vais donner des ordres...

Josette ne devina pas que Ghislaine n'avait qu'une pensée, l'éloigner pour qu'elle ne pût voir ramener son père... Toutes deux sortirent du salon; et, d'un pas machinal, l'enfant monta les marches qui conduisaient au premier étage.

Ghislaine, elle, se dirigeait vers le vestibule et, tout à coup, se trouva face à face avec Paul de Gannes, l'ami le plus intime de M. de Moraines. Son visage était décomposé; et, tout de suite, Ghislaine remarqua une traînée sombre qui tachait la manche de sa veste de chasse. Il s'exclama sourdement:

—Oh! mademoiselle, quel accident!

—Grave?

—Je le crains... Mais, après tout, je ne sais... *Il* avait repris connaissance, quand on l'a placé dans la charrette qui le ramène.

—C'est arrivé... quand?

—Il doit y avoir une heure et demie environ...

—Mme de Maulde sait...?

—Oui.. Ma femme est auprès d'elle... L'événement l'a tellement bouleversée, que nous ne pouvons compter sur elle en rien pour les soins à donner à ce pauvre Moraines. C'est pourquoi, mademoiselle, vous serez assez bonne pour nous excuser, n'est-ce pas, si nous recourons un peu à vous... Je pense que la chambre est prête à le recevoir?...

—Je vais m'en assurer... J'y ai déjà envoyé Josette...

—Est-ce que vous voudriez bien y faire préparer tout ce dont le médecin pourrait avoir besoin?

Elle inclina la tête. Sans penser même, elle monta, ayant toujours la même impression de se mouvoir dans un rêve angoissant que le bienheureux réveil allait dissiper... Pourtant, la réalité l'oppressait si terrible!... Avec une sorte d'épouvante, elle pensait au blessé et à Josette... Où s'était réfugiée l'enfant? Elle avait fait éclairer la chambre... Le lit prêt à recevoir le pauvre corps meurtri...

Et dans quelques heures, peut-être, ce ne serait plus même un blessé qui serait étendu là!...

Ghislaine se détourna comme pour fuir la lugubre vision, si brusquement, que le frôlement de sa robe fit voler quelques papiers du bureau placé derrière elle. D'un geste machinal, elle les releva; mais, au moment de les poser, elle s'arrêta, ébranlée par un choc obscur; d'un portefeuille, que son mouvement avait jeté à terre, s'échappait à demi une photographie,—une photographie d'elle, qu'elle reconnaissait bien,—faite par Josette, celle-là même dont la fillette avait un jour constaté la disparition dans la boîte de ses épreuves, au bas de laquelle étaient les

KIERAN, CRAWFORD & GRAY, Limitée, 151, rue Craig Ouest, MONTREAL, Can.

GRAVEURS ET IMPRIMEURS EN RELIEF

Notre maison s'est acquis une haute réputation par le grand soin et le luxe qu'elle apporte dans l'exécution de ses travaux d'impressions en RELIEF et de GRAVURE, tels que lettres de faire-part, Menus, Monogrammes, Ecussons, Cartes de visite, etc. L'impression de papeterie professionnelle et commerciale est une de nos spécialités.

Nous nous ferons un plaisir d'aller vous voir et vous soumettre nos modèles et tarifs. Les commandes par la malle reçoivent une attention toute particulière.

REPRESENTES A QUEBEC.

Par Joliette P. Lemieux, Casier Postal 171 Téléphone 1961

mots qu'elle avait écrits elle-même: "Ma Ghislaine, à moi..."

Comment cette photographie, que Josette avait tant cherchée, était-elle en la possession de M. de Moraines?... Pourquoi ne l'avait-il pas dit à sa fille, qu'il avait entendue se plaindre de la perte du portrait?...

Ghislaine secoua la tête, comme pour en chasser les pensées qui l'envahissaient. En dépit de sa volonté, une intuition, plus forte que tout raisonnement, la pénétrait tout à coup de la certitude que, dans l'âme de cet homme qui allait peut-être mourir, elle avait eu une place qu'il ne lui avait jamais laissé soupçonner... Que ce n'était pas seulement de son respect, de sa courtoisie délicate qu'il lui avait fait hommage...

Mais c'était là un secret qu elle n'avait pas le droit de connaître, à cette heure surtout... Rapidement, elle glissa la photographie dans le portefeuille qui disparut sous les feuillets où il avait été enseveli, comme elle-même ensevelissait, au plus profond de son cœur, la vérité soupçonnée...

Puis elle sortit de la chambre, pour aller vers Josette. Un domestique accourait:

—Le docteur demande Mademoiselle... On apporte M. le comte...

Que lui voulait-il, ce médicin? Pourquoi la réclamait-on ainsi, la retenant loin de l'enfant dont elle devinait l'affolement désespéré?...

Elle regagna le vestibule où tous, immobilisés par l'attente lugubre, écoutaient le bruit des roues qui avançaient lentement sur le sable de l'allée. Dans la nuit, la charrette approchait, entourée par le groupe des chasseurs. Elle s'arrêta...

Un silence solennel se fit, coupé par les exclamations sourdes de ceux qui descendaient le matelas où avait été étendu le blessé...

Un frisson secoua Ghislaine tout entière. Sous la clarté des lampadaires du vestibule, elle voyait apparaître M. de Moraines livide, son beau visage contracté... Pourtant, comme l'avait dit Paul de Gannes, il avait sa connaissance. Son regard tomba tout de suite sur Ghislaine et s'attacha à elle, mystérieux, profond, plein d'une sorte de prière désespérée. tellement pareil à un appel, qu'instinctivement, elle s'approcha, bouleversée d'une infinie compassion, avec le désir suprême de pouvoir quelque chose pour lui.

L'ombre d'un sourire, alors, glissa une seconde sur les lèvres décolorées et, faiblement, il murmura, si bas qu'elle seule pouvait l'entendre:

—Ne me quittez pas... Il me reste si peu à vivre...

Avec quelle tragique assurance, il parlait! Etait-il donc si mal et en avait-il la conscience? Retenue par son regard qui demeurait arrêté sur elle obstinément, elle monta le large escalier près de lui, du même pas, très lent, que ceux qui le transportaient... Mais sur le seuil de la chambre, elle s'arrêta, abandonnant le blessé à ses amis, au médecin, un gros homme à face de paysan très intelligent, que sa responsabilité effarait un peu et qui, instamment, réclamait le concours de médecins de Paris.

Alors, comme elle se détournait, elle vit Josette qui s'était glissée derrière le lugubre cortège et regardait vers la porte par laquelle son père venait d'être emporté, avec un visage de petite morte où seuls vivaient les yeux, dilatés par une expression d'horreur...

—Josette, ma bien-aimée, appela Ghislaine.

Comme une créature frappée en plein cœur, l'enfant vint s'abattre, chancelante, dans les bras qui s'ouvraient pour l'envelopper...

—Laine, ce n'est pas un mauvais rêve!... C est vrai, vrai!... Je suis sûre qu'il va...

Elle n'acheva pas. Sa bouche tremblante se refusait à prononcer le terrible mot. Dieu! comme à cette heure, elle sentait qu'elle l'aimait, malgré sa longue indifférence pour elle, ce père si affreusement frappé tout à coup!

Ghislaine l'avait emmenée dans sa chambre et elle s'efforçait de trouver des mots d'espoir pour cette angoisse que chaque minute exaspérait... Cela, alors qu'en elle-même, grandissait la désespérance; que, la pensée tendue vers cette passionnée concentrée dans l'effort qu'elle faisait pour retenir le cri de son angoisse. Et Ghislaine entra dans la bibliothèque attenant à la chambre de M. de Moraines.

Le docteur, qui écrivait, releva la tête au bruit de la porte.

—Ah! mademoiselle de Vorges!

Avant qu'il eût parlé, elle devinait la vérité à l'expression de son regard... Elle demanda pourtant:

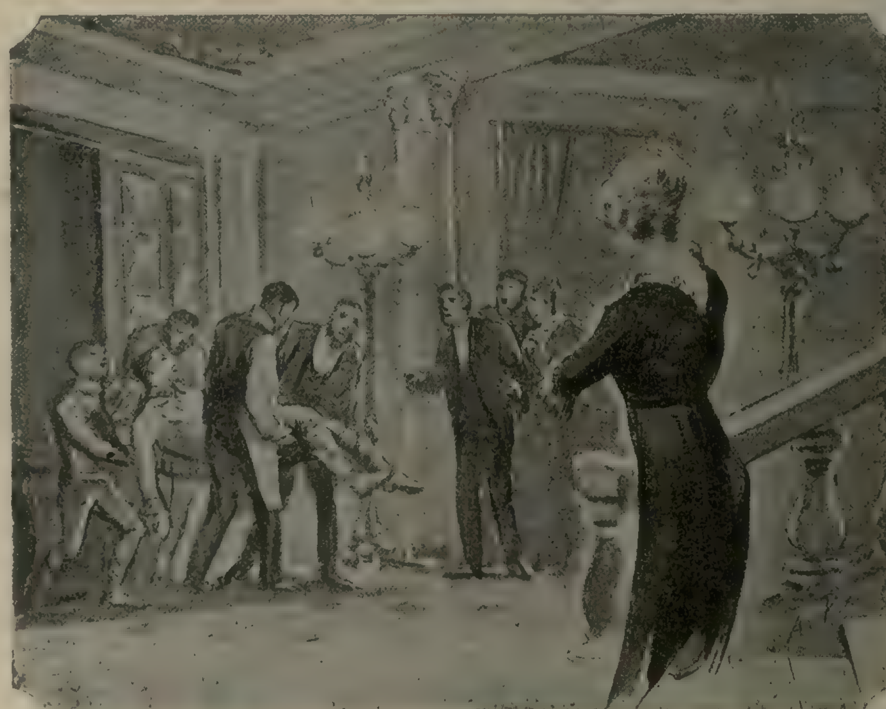
—C'est grave?

—Oui, très grave... La charge a été reçue en plein corps. Avec les médecins de Paris que j'attends, nous allons tenter l'impossible... Mais...

—Vous n'espérez pas?...

Il haussa les épaules sans répondre, et continua d'un ton que l'émotion rendait brusque:

—Il faudrait une garde. Mme la marquise de Maulde est incapable de donner les soins nécessaires à son gendre et il ne



Sous la clarté des lampadaires, Ghislaine voyait apparaître M. de Moraines livide, le visage contracté.

pièce où était en péril une vie humaine, elle écoutait tous les bruits de pas, le murmure confus et lointain des voix. Quel allait être l'arrêt du médecin? Ah! quel supplice de ne pouvoir rien, rien...

Un coup, soudain, fut frappé à la porte. Un domestique demandait:

—Mademoiselle voudrait-elle venir? Ces Messieurs la demandent dans la bibliothèque.

—J'y vais tout de suite.

—Laine, laissez-moi aller avec vous, suppliait Josette. Je veux le voir!

—Je vous promets, ma bien chérie, que je vous appellerai tout de suite, si vous pouvez entrer dans la chambre, sans danger pour votre père. Attendez-moi ici, ma petite bien-aimée, je vais voir ce qu'on désire de moi et je reviens vous chercher...

Josette inclina la tête en silence, toute son énergie de petite créature volontaire et

peut être abandonné à des domestiques...

—Son ami, M. de Gannes, lui est dévoué...

—Oui, mais il ne connaît rien aux blessés... Et les chances de sauver M. de Moraines sont si faibles que ce serait tenter le ciel de les diminuer même d'un rien! Une personne du métier est nécessaire près de lui! Je vais moi-même aller jusqu'à la ville pour tâcher de la découvrir dès ce soir. Jusqu'à ce que je la ramène, est-ce que vous pourrez, mademoiselle, veiller à ce que tous les soins soient donnés comme il faut à M. de Moraines?

—Oui, docteur, soyez sans crainte.

—Bien, je serai plus tranquille de vous le savoir confié... Ah! ma responsabilité est terrible!... Maintenant, il faut encore que je m'entende bien avec M. de Gannes au sujet des médecins à demander à Paris. Pendant que je lui parlerai, seriez-vous

assez bonne pour rester un instant auprès de M. le comte? Il vous a réclamée plusieurs fois comme s'il voulait vous parler... Je lui ai même dit pour le calmer que j'allais vous chercher... Voulez-vous venir? je crains qu'il ne s'agite et que sa fièvre n'augmente...

Dans la pensée de Ghislaine, se ravivait violemment le souvenir du secret pénétré, que l'émotion de toutes ces minutes tragiques avait rejeté hors de son esprit. Et son cœur se mit à battre très vite...

Elle, si courageuse, tout à coup, elle avait peur des paroles que pouvait lui dire le comte de Moraines...

Pourtant, elle répondit:

—Je vous suis, docteur.

Raidie contre son trouble, elle entrait derrière le médecin... Aussitôt, les yeux du blessé l'aperçurent et une sorte de détente se fit une seconde sur son visage contracté. Sa voix appela avec peine:

—Mademoiselle de Vorges!... Enfin...

Elle s'approcha. La même infinie pitié lui emplissait toute l'âme, voyant ainsi abattu soudain, sans qu'elle pût rien pour lui, cet homme qui avait été pour elle, étrangère, payée chez lui, comme le plus délicat des amis.

Doucement, elle dit:

—Pardonnez-moi d'avoir tardé à venir... j'étais avec Josette.

—Josette, ma pauvre petite fille!... Vous me l'amènerez et vous resterez... Mes heures sont comptées... Je veux vous voir près de moi jusqu'à la fin!... Est-ce assez atroce de mourir ainsi, stupidement!... Au moment même où je commençais à espérer dans l'avenir... Vous voyez bien que vous vous êtes trompée... Que quelquefois, il est trop tard pour recommencer sa vie... Ah! vivre... vivre encore! Je veux vivre!... Etre heureux... heureux par vous... Ghislaine...

Les derniers mots, elle les devina plus qu'elle ne les entendit, tant la voix haletante de M. de Moraines s'était étouffée. Une expression de souffrance crispait ses traits... Souffrance morale ou physique, c'était son secret en l'abîme de douleur où soudain, il était jeté, corps, âme, pensée...

Une seconde, il avait fermé les yeux. Mais comme s'il eût vu pourtant l'instinctif mouvement en arrière de Ghislaine à ses paroles, il souleva péniblement ses paupières et murmura du même accent entrecoupé:

—Ecoutez-moi... J'ai une prière à vous adresser... Quand vous serez seule dans cette chambre près de moi, vous prendrez dans le petit tiroir de mon bureau... dont la clef est là, dans mon portefeuille... une lettre pour vous... Je l'avais écrite la nuit dernière. C'était un pressentiment... Vous la lirez... Je désire que vous sachiez...

Il s'agitait, une lueur de fièvre montait à son visage décoloré. Ghislaine, alors dit tout de suite, très douce:

—Oui, je saurai... Je lirai... Ne vous tourmentez pas, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie, c'est mauvais pour vous...

—Rien ne peut plus m'être ni bon, ni mauvais... Tous leurs soins ne me sauveront pas... Je vais connaître l'horreur de mourir...

Il se tut, étreint par cette affreuse certitude qui le dominait, impitoyable... Puis il reprit encore:

—Vous lirez, n'est-ce pas!... Vous m'avez promis... La lettre n'est pas finie... Je croyais que j'aurais le temps de l'achever... Le temps... Ah! le temps! Si elle vous déplaît, vous pardonnerez à un mourant...

Il ne poursuivit pas, épuisé, mais son regard implorait encore Ghislaine. Elle répéta:

—Oui, je lirai... Soyez en paix... Reposez-vous... Je prendrai la lettre...

Il ne répondit pas, cette fois, vaincu par la faiblesse. Mais, avec la même confiance qui eût apaisé le cœur de Josette, il referma les yeux, certain qu'elle ferait ce qu'elle avait promis...

.. ..

XI

La pendule sonna huit heures.

Le docteur n'était pas encore de retour et Ghislaine, remplaçant pour quelques moments M. de Gannes, se trouvait de nouveau auprès du blessé que sa présence semblait calmer un peu...

En cet instant, elle était bien loin de tous ceux qu'abritait cette maison où la mort menaçait d'entrer... Bien loin de la belle-mère égoïste que sa propre émotion touchait seule... Loin même de l'enfant dont, avec une infinie tendresse, elle avait essayé d'adoucir un peu la détresse.

Toute, elle était avec ce mourant,—un étranger la veille encore,—qui, soudain, lui avait révélé que, depuis des mois, il lui avait donné une part de cette vie, qui, peut-être, allait lui être enlevée... Qu'il vécut ou non, jamais plus désormais, il ne pourrait être pour elle un étranger...

Tout à l'heure, comme elle s'approchait pour le faire boire, il avait murmuré:

—Avez-vous lu?... Lisez, je vous en supplie... Dans mon bureau, la lettre... Prenez-la... Votre nom y est écrit...

Hésitant encore, elle avait répondu:

—Oui... Plus tard... Quand vous dormirez.

Mais il insistait, impatient dans sa fièvre, elle avait fait ce qu'il voulait...

Et, pour lui obéir, tandis qu'il semblait retomber dans sa torpeur douloureuse, à la lumière voilée d'une petite lampe, voici que, le cœur battant, sa volonté brisée, elle commençait à lire les lignes qu'il avait écrites la nuit précédente, comme l'indiquaient la date, l'heure notée par la grande écriture altière... Pas même un jour entier écoulé depuis lors...

Il commençait:

"Pourquoi cette lettre que vous ne lirez peut-être jamais, car demain en la revoyant à la clarté du jour qui raille les illusions, je mesurerai sans doute la folie que je fais en vous écrivant,—puisque je n'ose vous parler!—et je ne vous la donnerai pas!

"Et pourtant... pourtant, il me semble que vous êtes de celles qui savent écouter, sans être offensées, un aveu qui leur est fait en toute humilité, avec l'ardent désir que cet aveu soit oublié, s'il ne mérite pas plus; que surtout nul autre que celui qui en est l'auteur nes ouffre, s'il ne peut être entendu...

"Et puis, je ne peux plus résister à la tentation qui me hante depuis que ces dernières semaines m'ont fait vivre près de vous... La tentation d'aller vers vous, comme un pauvre qui demanderait l'aumône,—parce qu'il y a quelque jours, vous m'avez dit, sans soupçonner ce qu'elle serait pour moi, une parole que j'ai recueillie, avec une espérance insensée! Vous qui êtes la sincérité et la droiture vivantes, le croyez-vous vraiment, qu'il soit encore temps pour moi de recommencer ma vie?

"Alors, laissez-moi vous dire, enfin comme je rêverais de la recommencer... Si mon rêve vous semble irréalisable, absurde, vous n'y songerez plus... Votre silence sera votre réponse et je ne vous en reparlerai plus, vous demandant seulement que ma pauvre Josette, envers qui j'ai eu déjà tant de torts, ne souffre pas, à cause de moi, dans sa propre tendresse pour vous. Maintenant, vous avez deviné, n'est-ce pas, quel aveu je viens vous faire... Ghislaine —laissez-moi, tout bas, vous donner votre nom—je vous ai dit que jamais je n'avais rencontré de femme telle que vous. C'est la vérité! Vous m'avez révélé ce qu'il peut y avoir tout ensemble chez une femme, de charme, de noblesse, d'énergie et de douceur, de dévouement et de vaillance simples... Sans daigner vous en apercevoir, vous m'avez donné,—avec un respect infini pour vous, avec le désir de tout tenter pour essayer de vous apporter même une ombre de bonheur,—vous m'avez donné le mépris de la vie égoïste et vide que je mène, le remords de mon indifférence pour le bien de ma fille.

"Je sais tout ce qui me sépare de vous, hélas! Les années trop nombreuses que j'ai de plus, tant de jours misérablement gaspillés dans une existence que vous avez jugée,—je ne l'ignore pas. Et c'est la conscience que j'ai de tout cela qui, tant de fois déjà, a arrêté mon aveu... Je ne mérite pas une femme telle que vous!

"Puis, aussi, j'avais peur de me tromper, pour votre malheur, en croyant vous aimer comme jamais je n'ai aimé... Jamais, vous m'entendez!... Jamais!... Et tout cet été, doutant de moi, je vous ai fuie de toute ma volonté. Alors, loin de vous, j'ai vu que j'étais,—absent comme présent,—jaloux de tous ceux qui vous approchaient, de ceux qui vous intéressaient, dont la curiosité, la sympathie, l'attention, même le respect, allaient vers vous. J'ai été jaloux de Josette, de cette joie qui illuminait toute sa vie et qui lui venait de vous...

"L'autre soir, enfin, quand Marc de Bresles causait avec vous, que vous sembliez écouter, comme sait écouter une femme, avec tout son cœur, toute son intelligence, j'ai éprouvé une telle torture, que j'ai senti que je ne pouvais plus accepter ce supplice de toutes les minutes; craindre de vous voir enlevée à moi, sans avoir tenté même d'obtenir ce don sans prix de votre vie...

"Et je viens à vous Ghislaine, avec ce qui peut exister de meilleur en moi, pour vous supplier de vous laisser aimer... de devenir vraiment la mère de Josette... Vous connaissez trop bien la vie, vous qui la comprenez avec une intelligence si large, une âme si généreuse, pour être sans pitié, parce que j'ai mal usé, pour ma seule jouissance, des années qui m'ont été données... Si, dans ma jeunesse, j'avais rencontré une femme qui vous ressemblât, si j'avais connu l'obligation bénie du travail, peut-être, aujourd'hui, je serais autre et j'oserais venir à vous, me sentant moins indigne d'être écouté... Mais j'ai trop vécu seul, dans un monde mauvais pour ma faiblesse...

"Ghislaine, plus que n'importe qui au monde, j'ai la conscience du peu que j'ai à vous offrir... Et pourtant, je vous le dis, sûr maintenant de ne pas vous tromper, ayez foi en moi... Laissez-moi essayer de vous conquérir, de vous donner le bonheur

que je vous désire de tout mon être... Laissez-moi recommencer près de vous une autre vie dont vous serez l'âme... Pour l'amour de Josette qui est votre bien plus que mienne, pour son bien, pour sa joie qui vous semble précieuse, soyez-moi indulgente, ne me condamnez pas sans merci!

"Pour elle, plus encore que pour moi, je vous supplie; car, en apprenant à vous connaître, je suis devenu moins égoïste... Je sais, qu'en vous la donnant, je réparerais le mal que je lui ai fait, pendant des années par mon insouciance... Si un malheur m'arrivait, alors, je pourrais disparaître en paix, vous la laissant...

"Ghislaine, devenez notre joie à elle et à moi!... Pourquoi, ce soir, ai-je eu tout à coup, pareillement impérieuse, la pensée qu'il est insensé, surtout lorsqu'on a mon âge, d'attendre pour essayer d'atteindre au bonheur... Attendre, comme si l'avenir était à moi! Attendre, alors que j'ai déjà tant de jours derrière moi, que ceux qui me restent sont mesurés..."

La lettre s'arrêtait-là... Mais Ghislaine ne releva pas la tête. Sans un mouvement, bouleversée dans toute l'âme, elle demeurait le regard arrêté sur les lignes qu'elle ne lisait plus...

Ainsi, son intuition ne l'avait pas trompée. Le comte de Moraines l'avait aimée d'un amour dont une femme pouvait être fière... Fière! mais heureuse?

Une autre peut-être l'eût été... Elle?... Une pensée déchira son esprit: Pourquoi n'était-ce pas Marc de Bresles qui lui avait écrit ainsi?... Sans hésitation, pour partager sa vie aventureuse et difficile, elle l'eût suivi, l'âme tressaillante d'une de ces joies qui consolent de toutes les misères!...

Nettemant, une seconde, elle en eut conscience. Mais aussitôt, de toute sa volonté, elle se ressaisit, rejetant loin d'elle le souvenir de Marc de Bresles...

Avec des doigts qui tremblaient, elle replia la lettre... Alors, elle s'aperçut que le blessé la contemplait avec des yeux que la fièvre dilatait, d'un regard étrange, lointain, qui l'appelait comme une prière suppliante et désespérée. Elle s'approcha, sentant combien il le souhaitait...

Avec effort, il murmura:

—Vous avez lu?

Elle inclina la tête, incapable de parler. Alors, il articula péniblement:

—Vous n'êtes pas offensée de ma hardiesse?... Vous me pardonnez?

D'une voix que l'émotion brisait, elle dit:

—Vous pardonner de venir à moi si généreusement?... De vouloir m'enlever à ma solitude pour me rendre heureuse?... De toute mon âme, je vous suis reconnaissante... Et je voudrais pouvoir vous prouver combien!...

—Vous auriez consenti?... Dites?...

Ses paroles n'étaient qu'un murmure, mais une supplication passionnée jaillissait de ses yeux voilés. Lentement, elle dit, incapable même par pitié de n'être pas vraie:

—Je ne sais... J'aurais réfléchi... Je me serais demandé si je pouvais devenir pour vous ce que vous souhaitez...

—Et peut-être, vous auriez consenti... Ah! faites-moi vivre! vivre!... Je voudrais vivre heureux par vous, comme l'est Josette!... Que de fois, j'ai résisté à cette tentation de vous demander l'aumône d un peu de votre cœur!

Il se tut, épuisé; mais ses yeux ne la quittaient pas. Elle vit qu'il voulait parler encore et elle pria, douce infiniment:

—Ne vous agitez pas... Pour guérir...

Il murmura:

—Je ne guérirai pas: Je voulais trop de bonheur... Ç'aurait été trop beau de recommencer ainsi ma vie!... Je vous confie Josette... Je vous la donne... Vous ne l'abandonnerez pas?... Qu'elle vaille plus que je n'ai valu...

—Je vous promets que, autant qu'il dépendra de moi, je serai pour elle la mère que vous auriez voulu lui donner...

—Sa mère!... Ah! si je pouvais faire qu'elle devînt vraiment un peu votre enfant... Si vous vouliez...

Il s'interrompit... La force lui manquait-elle ou hésitait-il à poursuivre?...

A large coups, le cœur de Ghislaine se mit à battre dans sa poitrine. Machinalement elle répéta tout bas, étreinte tout à coup par une mystérieuse angoisse:

—Si je voulais...

—Oui... Si vous vouliez... Ghislaine, puisque je suis perdu, je vous en supplie, faites-moi une grâce... C'est une prière de mourant, ne la repoussez pas, vous qui êtes bonne, qui savez maintenant... combien je vous ai aimée...

—Que souhaitez-vous?... Tout ce que je pourrai faire pour accomplir un désir de vous, je le ferai...

Elle avait parlé dans l'absolue sincérité de son âme, frémissante de compassion... Mais quand elle entendit ses propres paroles, elle eut peur, comme d'une promesse qu'elle venait de faire; peur aussi de l'étrange expression qu'avait prise le visage décomposé de M. de Moraines. La regardant avec des yeux qui imploraient, il murmurait:

—Ghislaine, je voudrais mourir en vous laissant mon nom... Par pitié, acceptez d'être mariée à un mourant...

—Mariée?

Le mot lui échappa pareil à un cri.

Elle le contemplait avec une espèce d'épouvante. Etait-ce le délire qui le faisait parler ou bien se sentait-il déjà tellemant en dehors des choses de la terre que, seule, la réalisation de son suprême et dernier désir intéressait sa pensée?

De sa voix faible, si émouvante, il reprenait:

—Si je dois mourir, Ghislaine, donnez-moi cette dernière joie. Vous serez libre bien vite... C'est tellement horrible d'être ainsi brisé tout à coup!... Par pitié! Ghislaine. Que je meure, vous sachant mienne, "ma Ghislaine", comme dit Josette...

Par pitié! Toujours ces mêmes mots par lesquels, mystérieusement, il semblait l'envoûter. Ah! oui, elle avait pitié, une pitié infinie... Mais il lui demandait trop!... Elle ne pouvait consentir à un tel mariage! Elle ne pouvait!...

Comment le faire comprendre à cet homme en péril de mort qui ne jugeait plus des choses comme le font les vivants, et s'attachait désespérément à elle au milieu de l'effroyable catastrophe qui l'emportait...

Par pitié!... Les mots résonnaient avec leur accent de prière poignante dans son âme même. Et une terreur, tout à coup, l'envahissait que sa volonté ne défaillît dans le désir d'adoucir un peu l'affreuse agonie morale de cet homme qui l'avait aimée...

XII

Marc de Bresles attendait, dans le petit salon de Mme Dupuis-Béhenne, qu'elle vînt le recevoir; et quelque absorbante pensée, sans doute, le préoccupait, lui enlevant la notion des minutes qui s'enfuyaient, car il s'étonna d'entendre la vieille dame l'accueillir en lui disant:

—Mon ami, excusez-moi de vous avoir fait attendre. J'ai été retenue...

—Madame, je vous en prie... C'est moi, au contraire, qui aurais à m'excuser, car j'ai demandé à être reçu en dehors de votre jour. Mais je vais partir.

—Bientôt, Marc?

—Dans dix jours, madame.

—Comment, c'est déjà le moment?... Oui, je me souviens, vous deviez nous quitter fin novembre... Vraiment, j'ai, je crois, perdu la notion du temps dans toutes les émotions qui m'ont bouleversée depuis quelques semaines. Ah! mon ami, quelle chose horrible que cet accident du comte de Moraines! Maintenant encore, je me demande, par instants, si ce n'est pas un mauvais rêve tragique... Mais les faits, malheureusement, sont là pour empêcher toute illusion. Ce pauvre M. de Moraines est mort...

—Et Mlle de Vorges est sa veuve. Cela me semble, à moi aussi, un rêve... un rêve impossible à admettre comme une réalité!

La voix de Marc avait une telle âpreté que Mme Dupuis-Béhenne le regarda un peu saisie. Comme il ne continuait pas, elle affirma:

—Et pourtant, cela aussi est une réalité. Mais je ne m'étonne pas que vous ayez peine à le croire... J'en doute bien, moi qui, pourtant, ai assisté à ce lugubre mariage d'un mourant que sa volonté seule a vraiment fait le miracle de soutenir jusqu'au moment où la cérémonie a été accomplie.

—Vous étiez à Jouventeuil, et vous n'avez pas empêché Mlle de Vorges de consentir à un pareil mariage?

Les mots avaient dû lui échapper avant que sa volonté eût pu les retenir, car ses lèvres se contractèrent violemment, trop tard pour arrêter ces vaines paroles. Comme si Mme Dupuis-Béhenne se sentait prise en faute, elle dit hâtivement:

—Je vous assure, Marc, que, quand nous sommes arrivés à Jouventeuil, mon mari et moi, appelés par une dépêche de Ghislaine, qu'elle nous a fait part de l'étrange désir de M. de Moraines auquel il s'attachait violemment dans sa fièvre, et dont elle était bouleversée, nous lui avons dit... Ah! tout ce qu'il y avait à dire!... tout ce qu'elle savait aussi bien que nous... Et justement, pour cela, elle était épouvantée de consentir.

—De consentir?... Mais pourquoi consentir?... Car, elle n'aimait pas de Moraines!

Une personne plus observatrice que Mme Dupuis-Béhenne eût été frappée de l'accent dont Marc avait dit ces derniers mots, d'un accent où il semblait y avoir tout ensemble, de la colère, un doute, et aussi une question anxieuse, une prière de recevoir une certitude.

Mais elle ne s'en aperçut pas, et dit simplement:

—Non! Ghislaine n'aimait pas le comte de Moraines. Elle avait seulement pour lui de la sympathie; elle le jugeait très bon, très intelligent, absolument de son monde, et elle était touchée de la délica-

tesse qu'il avait toujours apportée dans ses moindres rapports avec elle, de ses égards, de ses attentions pour lui rendre aussi agréable que possible le séjour de l'hôtel de Maulde. Peut-être sachant combien il l'aimait, elle se serait attachée à lui... Mais c'est uniquement par compassion, par générosité qu'elle a accepté ce mariage qu'il voulait, comme veut un homme qui a conscience que les heures lui sont comptées, qui veut désespérément, sans voir ni difficultés ni impossibilités... Un mariage auquel il a tenu surtout quand il a eu la certitude qu'il était irrévocablement perdu —comme, paraît-il, il en avait le pressentiment dès le moment où il a été atteint!

—Et personne n'a pu lui faire comprendre qu'il voulait une vraie folie?

—M. de Gannes et mon mari lui ont parlé... Mais, dans l'état où il était, il n'avait plus sa lucidité de jugement...

—Et Mme de Maulde, elle aussi, a simplement accepté ce mariage inouï?

—Marc, elle n'a eu guère le loisir de la réflexion ni de la résistance... Et puis, elle était bien trop abattue pour s'opposer à quelque chose; elle avait la tête perdue comme nous tous, et elle se sentait vaincue par les événements qui se précipitaient sans nous donner le temps de nous reconnaître... M. de Moraines l'a fait appeler. Il lui a dit que, depuis plusieurs mois déjà, il souhaitait d'épouser Ghislaine... Qu'il avait attendu toujours, redoutant un refus qui éloignerait peut-être notre amie de sa fille, mais qu'il ne voulait pas mourir sans que ce mariage fût accompli, si Ghislaine y consentait...

—Et elle a consenti... Mais comment a-t-elle pu faire cette chose insensée pour un homme qu'elle n'aimait pas! C'est un dévouement... merveilleux!

Mme Dupuis-Béhenne ne discerna pas l'intensité d'amertume et d'ironie presque douloureuse qui frémissait dans les paroles de Marc, pas plus qu'elle ne s'étonnait de l'ardent intérêt avec lequel il la questionnait. Et, toujours simple, elle approuva:

—Oui, je pense comme vous... Mais, voyez-vous, Marc, quand un homme est frappé comme l'a été ce pauvre Moraines, il semble qu'on soit prêt à l'impossible pour lui donner, au moins, une dernière joie... Et Ghislaine est d'une famille où les plus téméraires, les plus héroïques dévouements paraissent des actes tout simples! Ses aïeux se faisaient tuer en souriant, même pour un devoir qu'eux seuls avaient pu créer... Sous une autre forme, elle a fait comme eux... Elle aussi a exposé sa vie... Car enfin les médecins déclaraient que M. de Moraines était perdu; que c'était une question de jours, presque d'heures, mais on a vu des miracles de guérison!... Et je vous jure que c'était pour moi une terrible angoisse de me dire qu'ils se trompaient peut-être, et que Ghislaine pourait regretter alors d'avoir engagé tout son avenir dans un moment où elle n'était plus bien maîtresse de son jugement...

Marc, d'un geste inconscient, passa la main sur son front, comme pour en écarter des pensées que Mme Dupuis-Béhenne ne devait pas même soupçonner. Si absurdement, contre toute évidence, il s'était obstiné à croire impossible que Ghislaine de Vorges fût tout à coup devenue comtesse de Moraines, maintenant tous les détails lui précisaient le fait, sans souci de sa vaine révolte. Encore une question lui échappa, toute palpitante de cette angoisse que sa forte volonté ne pouvait maîtriser:

—Mais, enfin, pourquoi Moraines voulait-il ainsi ce mariage inutile?

—Non pas inutile pour sa fille, Marc, ni pour Ghislaine. Il savait bien que, pour Josette, il avait été,—du moins pendant bien des années,—un père indifférent, négligent... Il avait compris enfin, en voyant Ghislaine auprès de sa fille, que l'enfant confiée à Mme de Maulde n'était pas heureuse, qu'elle arrivait à un âge où les influences subies pouvaient décider de son avenir de femme... La mort imminente éveille, si vive, la conscience des responsabilités! Il a entrevu tout à fait, à la dernière heure, celle qu'il avait envers cette enfant. Et il a voulu réparer, un peu, le tort qu'il lui avait fait, en la confiant à Ghislaine, devenue sa belle-mère, pour qu'il y eût un véritable lien entre elles...

De cet accent d'ironie âpre, inaccoutumée chez lui, Marc jeta:

—C'était, en effet, parfaitement compris pour le bien de Mlle Josette, sinon pour celui de Mlle de Vorges...

Une seconde, Mme Dupuis-Béhenne demeura silencieuse, comme si elle hésitait à parler... Mais, sans en avoir conscience, elle était dominée par cette volonté de savoir l'entière vérité qu'elle sentait si impérieuse, obscurément, chez Marc de Bresles;—sans, d'ailleurs, qu'elle en pénétrât ni même en cherchât le mobile. Et, de sa manière paisible, elle reprit.

—Marc, vous avez toujours été un si vrai ami pour Ghislaine que je puis vous parler franchement... Vous vous trompez fort en croyant que M. de Moraines ne pensait qu'à sa fille en désirant laisser son nom à Ghislaine... D'après ce qu'il a dit à mon mari, d'après... son testament, il est évident qu'une pensée très délicate, très généreuse, l'inspirait... Aimant Ghislaine —comme aiment les hommes de son âge,— il voulait avoir le droit d'assurer son avenir, la délivrer de sa pauvreté, de sa pénible situation d'institutrice...

—Pénible! soit... mais qui la faisait indépendante, ne devant rien à personne... Au-dessus de toute critique, de tout blâme, de toute supposition injurieuse!

Le visage de Mme Dupuis-Béhenne se colora, et elle regarda Marc, presque indignée:

Blâmer Ghislaine!... Et de quoi?... Elle a vu qu'il dépendait d'elle d'adoucir un peu une agonie supportée avec un admirable courage... Elle s'est entendu supplier de devenir la mère d'une enfant qu'elle aime profondément... Et elle s'est prêtée, sans souci d'elle-même, à ce qu'implorait d'elle un homme dont le dernier rêve a été de la rendre heureuse... La veille même du jour où il a été blessé, il lui avait écrit une lettre, restée inachevée, qu'il a voulu qu'elle lût, où il lui demandait d'être sa femme... Ghislaine a été généreuse et dévouée, et bonne,.. follement!... Oui, voilà de quoi on peut la blâmer!... Marc, qu'avez-vous donc contre elle?... Que vous a-t-elle fait?

Ce qu'elle lui avait fait? C'était là un secret que nul ne devait pénétrer... Ah! elle l'avait bien fait souffrir par ce mariage dont la nouvelle l'avait foudroyé, auquel, d'abord, il avait refusé de croire...

Lui aussi, tout bas, comme le comte de Moraines, il avait été conquis par le charme pénétrant de cette nature de femme très haute et très noble. Il avait pensé que ce serait une joie divine de vivre près d'elle heureux par elle, se dévouant à elle toute... Pourtant, il s'était tu, ne voulant pas l'entraîner dans sa vie aventureuse d'homme sans fortune, elle que les épreuves avaient déjà si fort meurtrie. Il avait résisté à la tentation délicieuse et redoutable de lui parler en cette unique journée, passée près d'elle, six semaines plus tôt; la dernière où,—sans que nul pressentiment l'en eût averti,—il eût pu lui demander de devenir sienne, pour la peine comme pour la joie...

Maintenant qu'une circonstance étrange avait fait d'elle la comtesse de Moraines qu'elle avait accepté de servir de mère à une enfant orpheline qu'elle n'abandonnerait pas; maintenant surtout que son avenir était assuré, elle était perdue pour lui... Jamais plus, il ne pourrait revoir en elle la Ghislaine de Vorges qu'il avait mise si haut, au-dessus des autres femmes; que, silencieusement, il avait entourée d'un culte fervent, où il entrait tant d'estime, de respect, d'admiration... Certes, il la savait incapable d'un misérable calcul d'intérêt. Et pourtant, il ne lui pardonnait pas d'avoir renoncé à sa hautaine pauvreté, d'accepter la fortune d'un homme qui, en réalité, n'avait jamais été qu'un étranger pour elle... Comment elle, si fière, s'était-elle exposée aux suppositions outrageantes de ceux qui ne la connaissaient pas? Comment n'avait-elle pas compris que certains dévouements sont pures folies, et avait-elle accompli celui-là avec ce mépris altier de ce qui en pouvait résulter pour elle?

Mais toute cette révolte qui grondait en lui, il devait la taire... Déjà, il n'avait que trop trahi l'amertume qui lui emplissait l'âme. Par un violent effort de volonté, il se domina, et dit:

—Chère madame, vous avez raison, je n'ai qualité ni pour approuver ni pour blâmer Mlle de Vorges, qui a agi comme elle a cru devoir le faire.. Je suis, en effet, mauvais juge en la circonstance...

Très sérieuse, Mme Dupuis-Béhenne dit:

—C'est vrai, Marc, car vous ne pouvez comprendre ce qu'était la situation ne l'ayant pas vue de tout près comme nous, comme moi, qui, jusqu'à la dernière minute, ai espéré que quelque circonstance—même, mon Dieu, la mort de ce malheureux!—empêcherait le mariage de s'accomplir, puisque la loi exigeait un certain délai... Mais il était écrit qu'il se ferait!... Aujourd'hui, ce sont de nouvelles difficultés. Ghislaine refuse absolument d'accepter les avantages que M. de Moraines, son mari, lui a reconnus par testament.

Une clarté s'alluma dans les yeux de Marc.

—Ah! Mlle de Vorges, pardon Mme de Moraines refuse...

—Oui... La situation est, en effet, fort délicate pour elle. Le comte de Moraines, qui la connaissait bien, avait sans doute eu le pressentiment de ce refus, car il a arrangé les choses de telles sorte que son opposition n'y peut rien changer... En somme, devant la loi et l'Eglise, elle est la veuve du comte de Moraines; elle ne peut rester auprès de Josette dans une position d'institutrice et toute sa fortune personnelle consiste en quatorze cents francs de rente. Enfin, la situation va se régler, je suppose, maintenant que Ghislaine est de retour...

—Mme de Moraines est à Paris?

—Elle est revenue depuis quelques jours avec Josette. Ne la verrez-vous pas avant de partir?

—Non, sans doute, fit-il brièvement.

A quoi bon la vior? Pour sentir plus amer son regret de ce qui aura peut-être été et qui maintenant ne serait jamais sans doute... Mais à Mme Dupuis-Béhenne, il fallait donner quelque banale explication; et il continua:

—J'aurai trop peu de temps à moi pendant ma dernière semaine à Paris...

—Oui, en effet. C'est une longue absence que vous préparez, Marc. Vous reviendrez... quand?

Il eut un geste de détachement profond.

—Je ne sais... Peu m'importe. Rien ne me retient ni me rappellera en France. Je suis un sans famille!

—Marc, vous avez du moins des amis. Et un jour viendra—peut-être n'est-il même pas bien loin?—où vous vous créerez une famille...

—Vous voulez dire, madame, que je me marierai? Ah! certes non, ce jour n'est pas proche... Je n'ai ni le goût ni les moyens de devenir chef de famille. Chère madame, au revoir... Voici longtemps que je vous retiens et j'en suis confus.

Il se levait pour prendre congé, incapable d'une conversation indifférente. S'il était venu ce jour-là chez Mme Dupuis-Béhenne, c'est qu'il ne pouvait plus supporter son ignorance de ce qui s'était réellement passé à Jouventeuil. Combien de récits de toute sorte, fantaisistes, mensongers, malveillants, même, avait-il entendus à ce sujet depuis quelques semaines...

Maintenant il savait la vérité, comme il l'avait tant souhaité; et cette verité lui était si douloureuse qu'il eût voulu, à n'importe quel prix, retrouver les incertitudes qui, pourtant, l'avaient torturé.

XIII

Très sincèrement, il avait pensé: "A quoi bon la revoir?" C'était inutile, absurde... Ce serait douloureux...

Pourtant, en l'intimité de son âme, en ce monde mystérieux sur lequel la volonté est impuissante, il gardait l'obsédant désir de la retrouver une dernière fois... Comme si quelque espérance invincible lui restait... de quoi?... De la conquérir? De la supplier de devenir sa femme, oubliant ce sombre rêve d'une union de quelques heures avec un mourant, oubliant cette enfant qu'elle avait follement adoptée...

Lui-même eût haussé les épaules à préciser cet espoir insensé dont il savait toute l'inanité. Résolu à n'y pas même arrêter sa pensée, il accumulait les occupations, les courses, les rendez-vous qui absorbent toutes les heures à l'approche d'un lointain voyage...

Et cependant, la veille même de son départ, à l'heure où par suite d'une réflexion de Mme Dupuis-Béhenne, il savait avoir chance de trouver Ghislaine, il était au seuil de l'hôtel de Maulde et demandait, avec un effort, pour articuler le nom:

—Madame de Moraines reçoit-elle?

—Si Monsieur veut attendre un instant, je vais m'en informer. Madame allait sortir.

Le domestique ouvrait la porte du petit salon, écartant la portière; et, sur le fond clair de la fenêtre, il vit se détacher une silhouette de femme, souple et fine, dans la longue robe noire, illuminée par le nimbe d'or des cheveux coiffés d'un petit chapeau de crêpe.

Instinctivement, il s'arrêta:

—Je vous demande pardon, mademoiselle... madame, corrigea-t-il aussitôt.

—Entrez, vous êtes toujours le bienvenu, dit-elle de sa voix un peu grave.

—Pourtant, vous étiez prête à sortir...

—Oui, pour un rendez-vous d'affaires... Mais il peut attendre; sans scrupule, donnez-moi un instant... Josette que j'emmène est auprès de sa grand'mère.

Il s'inclina avec l'impression que, en ces quelques semaines, elle avait non pas vieilli, mais mûri d'un grand nombre d'années. Le regard des prunelles bleues paraissait venir maintenant de si loin, avoir contemplé un spectacle inoubliable...

Il y eut entre eux un silence.

Lui, comme elle, en cette minute, revivait le dernier moment où ils s'étaient vus là-bas, à Jouventeuil, dans le salon fleuri, sous un ruissellement de lumières, au milieu du murmure joyeux des conversations. Tout à coup, il la revoyait nettement, debout, dans l'élégance de sa robe du soir, près d'une gerbe de chrysanthèmes roses, se détournant un peu, avec un sourire, pour répondre à une question de M. de Moraines, la clarté d'une lampe estompant en lumière la ligne du profil, l'ondulation blonde des cheveux...

Entre ce soir-là et l'heure présente, le torrent de la vie avait passé, creusant entre eux un sillon si profond qu'il semblait infranchissable...

Marc en éprouva la conscience aigue. Du premier regard, il avait remarqué, au doigt effilé, l'anneau de mariage.

Ah! Dieu, pourquoi n'avait-il pas parlé quelques semaines plus tôt?... Eût-il même espéré une seconde réaliser aujourd'hui le rêve de lui murmurer combien elle lui avait été chère, il sentait maintenant la folie d'un tel espoir... Dans son deuil sévère, avec ce crêpe blanc ourlant le chapeau sur les cheveux, elle était vraiment la veuve du comte de Moraines...

Les traits durcis par l'effort de sa volonté pour dompter l'émotion qui tendait tous ses nerfs, il articulait, très correct, d'une voix presque froide.

—Je me suis permis de demander à être revu parce que je ne voulais pas partir sans vous adresser mes adieux...

—Vous partez prochainement?

—Demain.

—Ah! Demain!...

Elle avait eu un tressaillement; il le devina au mouvement de sa main appuyée sur un coussin, la main qui portait l'anneau de mariage.

—Oui, je me souviens... Vous m'aviez, en effet, parlé de cette date... Il me semble qu'il y a si longtemps! Je vous remercie d'être venu, d'en avoir trouvé le temps, au milieu de toutes vos occupations de la dernière heure.

—Je serais venu plus tôt, si je n'avais craint d'être indiscret...

Le soin qu'il mettait à ne rien trahir de la violence de son émotion donnait à son accent quelque chose de dur et de glacé qui dressait une invisible barrière entre leurs deux âmes. Où était le temps où leur causerie avait tant d'abandon?...

Elle répéta:

—Indiscret? Un ami comme vous ne l'est jamais!... J'aurais trouvé bien triste de ne pas recevoir votre adieu, de ne pas vous dire le mien en vous remerciant encore de... tout ce que je vous dois...

Ce qu'elle lui devait?... Etait-ce par une suprême ironie qu'elle parlait ainsi?... Regrettait-elle qu'il l'eût amenée dans cette maison? Car il l'y avait amenée!... Ou jugeait-elle que sa destinée était devenue meilleure?...

Mystère! sa gravité pensive, où il y avait aussi une sorte d'infinie lassitude, ne trahissait rien de son sentiment qu'elle gardait caché avec une dignité fière... Et elle n'était point de celles qu'on ose interroger, si désespérément qu'on souhaite le faire...

Plus forts que toutes ses résolutions, les mots jaillirent des lèvres de Marc:

—Puisque, selon toute probabilité, je n'aurai pas l'honneur de vous revoir avant bien des années,—s'il m'est donné de vous revoir jamais!—permettez-moi, madame, de vous dire que je suis heureux que vous croyiez avoir à me remercier... Sinon, je vous aurais demandé pardon d'avoir été involontairement la cause première d'un changement dans votre vie que vous n'aviez sans doute pas prévu...

Elle le regarda de ses yeux profonds:

—C'est vrai, je ne l'avais pas prévu. Mais maintenant, j'ai accepté ma nouvelle existence avec tout ce qu'elle peut m'apporter de soucis, d'épreuves nouvelles,—peut-être aussi de joies; car enfin, dans la vie, il s'en trouve quelque fois.

Si rarement!...

—Ne me le rappelez pas, ne me découragez pas, je vous en supplie!... D'ailleurs, maintenant, grâce à vous, je ne suis plus seule; j'ai une enfant, ma vie a un but...

Sans pitié, il précisa, étreint tout à coup par un désir cruel de jeter en elle, un écho de sa propre souffrance:

—Oui, jusqu'au mariage de Mlle Josette, vous vous dévouerez à elle... Et ensuite?... Quand elle sera mariée?...

Elle eut un geste de détachement suprême.

—Ensuite?... Ensuite, je ferai comme toutes les mères! Je vivrai de son bonheur qui sera la joie de ma solitude...

A mesure qu'elle parlait, elle lui semblait plus loin de lui, allant vers un monde où il ne pouvait la suivre. Et, intense à en devenir une douleur intolérable, se ravivait en lui la certitude qu'elle lui avait échappé parce qu'il n'avait pas su la retenir à l'heure où nul n'avait droit sur sa vie... Maintenant, il était trop tard!...

Avec une âpreté dont il n'avait pas conscience, il dit:

—Ah! que vous êtes sage! trop sage pour qu'il me soit possible de vous comprendre!... Quand je serai loin, je pourrai penser que vous êtes heureuse pour prix de votre dévouement... que vous ne regrettez rien!

—Que je ne regrette rien!...

Elle répéta les mots presque bas, d'une voix soudaine brisée, amère, où semblait frémir la plainte de quelque désillusion très lourde à porter.

Il tressaillit, jeté vers elle par un élan qui lui faisait oublier tout ce qui n'était pas elle...

Mais, tout de suite, déjà, elle se ressaisissait et elle continuait, obligeant ses lèvres mélancoliques à trouver une ombre de sourire,—ce sourire grave qu'il avait tant aimé:

—Quoi que vous pensiez, je regretterai plus d'une fois que vous soyez loin... Car il se trouve bien des moments où la présence d'un ami tel que vous est infiniment précieuse...

—Si vous le souhaitez, je resterai...

Sans répondre, elle le regarda, debout devant elle, attendant le mot qu'elle allait dire... Et elle le sentit si sincère qu'une espérance jaillit en elle, radieuse. Dans

son âme,—si forte pourtant, mais une âme de femme après tout! de femme jeune,—un désir fou palpitait de lui crier:

—Oh! oui, restez!... Ne m'abandonnez pas!... Ne me laissez pas seule!

Les mots ne sortirent pas de sa bouche... Sur le seuil du salon, une voix s'élevait, demandant:

—Ghislaine, vous êtes là? Grand'mère voudrait vous dire un mot avant que...

Josette n'acheva pas. Laissant retomber la portière, elle venait d'apercevoir Marc de Bresles, et une légère lueur rose colora son pâle petit visage, tandis qu'elle s'arrêtait, saisie:

—Oh! pardon! Je ne savais pas, Ghislaine, que vous n'étiez pas seule et je venais vous chercher...

Elle était prête à fuir. Ce fut Ghislaine qui la retint, parce que maintenant elle avait mesuré sa faiblesse...

Pourtant déjà son rêve d'une seconde était mort... La soudaine entrée de l'enfant la rejetait dans la réalité, lui rappelant qu'elle n'était plus libre, qu'elle avait déjà donné sa vie.

Folle, d'ailleurs, d'avoir espéré quelque chose! Espéré quand, seule, sa générosité chevaleresque avait pu faire parler Marc de Bresles! Heureusement, elle s'était tue. Ah! heureusement!...

A peine, elle entendait les paroles qu'il échangeait avec Josette, prenant congé de l'enfant. Elle savait seulement qu'à elle aussi, il allait dire de semblables paroles, correctes, et qu'elle devrait y répondre sans rien trahir de l'angoisse qui, tout à coup, brisait son courage.

Obsédants, quelques mots mélancoliques d'un poète, fragment de vers oubliés, hantaient obstinément sa pensée: "Il pleure dans son cœur..." Comme si ce lambeau de phrase eût été écrit pour elle dont le cœur enfermait tant de larmes!

Quelques instants, minutes ou secondes, elle n'aurait su le dire, s'enfuirent encore. Elle attendait le moment tout proche où Marc de Bresles allait dire les mots qui consommeraient leur séparation; et cette attente lui faisait tant de mal, qu'elle eût voulu qu'il les prononçât tout de suite... Elle tressaillit toute, pourtant, en les entendant:

—Adieu, madame. De loin, comme de près, je vous serai dévoué.

Il s'inclinait très bas. Elle lui tendit la main et il y appuya ses lèvres.

Alors elle dit:

—Adieu, mon ami. Que Dieu vous garde... Merci... de tout!

Sur le seuil, au moment de sortir, il se détourna encore.

Josette près d'elle, avec une indéfinissable expression de souffrance dans les yeux, le regardait... L'enfant n'eût pas été là, qu'en cette minute, l'aveu eût jailli de son cœur, à lui... Mais elle se dressait, entre eux, gardienne jalouse de la femme qu'il eût souhaitée sienne et qui, à elle, se dévouait tout entière.

Il répéta seulement, étreint par une sensation de fin, très douloureuse:

—Adieu!

Et la portière retomba derrière lui.

Ghislaine ne fit pas un mouvement; mais ses paupières battaient très vite. Josette leva la tête vers elle et un cri d'angoisse lui échappa:

—Laine, ma chérie, maman, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous?

Très bas, Ghislaine dit, effaçant d'un geste rapide les larmes que toute sa volonté n'avait pu contenir:

—Ne vous inquiétez pas, ma petite aimée... Ce n'est rien... Mais, voyez-vous, j'ai bien peu d'amis. Et il me semble triste, très triste d'en voir partir un tel que M. de Bresles!

Josette l'enveloppa d'un regard où était toute sa tendresse passionnée:

—Oui, je comprends! Oh! maman, ma maman plus que chérie, si cela peut vous consoler un peu, vous faire un peu de bien, pensez que votre "petite" est à vous, qu'elle vous aime... plus que tout au monde, plus qu'aucun ami ne pourrait vous aimer!

Et Ghislaine sentit que l'enfant disait vrai... C'était à elle de mettre désormais tout son bonheur dans cette jeune tendresse, comme font les mères...

DEUXIEME PARTIE

I

C'était la "grande semaine" à Dieppe, la semaine des courses, qui avait amené aux villas tous leurs hôtes, faisait combles les hôtels, éclairait la plage et le Casino de la fraîche lumière des robes d'été, animait les rues étroites de la vieille ville normande, autant que la chaussée large de la rue Aguado, du roulement des équipages, de la résonance du sabot des chevaux sur le pavé inégal.

Avidement, avec un plaisir gourmand, Marc de Bresles respira le souffle puissant venu de la mer comme il arrivait à Dieppe, par la route d'Arques, au trot rapide des deux chevaux attelés à la voiture qu'il conduisait lui-même... Et le désir impérieux le domina aussitôt de s'en aller immédiatement contempler la mer sans plus de souci des raisons qui l'amenaient en ville. Il se tourna vers le groom assis derrière lui, et commanda:

—Prenez les rênes, faites les courses nécessaires; ensuite, vous irez m'attendre devant la poste.

Il sauta à bas de la voiture; puis, au hasard, s'engagea dans l'une des rues qui conduisaient à la plage. Mais, si attiré qu'il fût par l'horizon de tempête qu'il devinait, il avançait pourtant d'une allure flâneuse, l'œil séduit par la physionomie animée des rues, l'oreille charmée par le son de cette langue française dont l'avaient déshabitué cinq années d'absence. Une seule fois pendant ce temps, il était revenu en France: mais pour un si bref séjour, qu'à peine il avait pu se sentir sur la terre natale, bien vite rappelé par les responsabilités du poste qu'il avait accepté dans la création du chemin de fer au cœur même de l'Afrique.

Cette vie, hors du monde civilisé dont son énergie, son impérieuse volonté dans la lutte, son humeur aventureuse goûtaient avidement les difficultés et même les périls, cette vie l'avait conquis tout entier, tandis qu'il la menait. Maintenant, repris par le charme de son pays, il s'étonnait d'avoir pu si longtemps en demeurer éloigné.

Et aujourd'hui, tandis qu'il avançait dans la rue balayée par le vent de mer, il prenait plaisir à distinguer, parmi les passantes que la tourmente n'avait pas effrayées, les jeunes Françaises, des Anglaises aristocratiques ou de simples misses, joyeusement garçonnières sous le canotier de paille, qui marchaient, raidies contre la tempête, entre la double muraille des vieilles maisons aux larges fenêtres.

Puis, tout à coup, il les oublia toutes, les unes et les autres... Devant lui, s'ouvrait l'infini de la mer, sous un ciel d'orage, lourd comme les vagues que le vent dressait en collines sombres qui s'écroulaient avec un bruit formidable dans un poudroiement d'écume.

Et le spectacle était si beau que, pour en mieux jouir, sans bruit de paroles et d'exclamations, sans présence importune à ses côtés, il laissa derrière lui le Casino, dont la terrasse avait été envahie par une foule curieuse de baigneurs, et s'en alla, en dehors de la plage mondaine, descendre sur les galets tout près de la mer, si près que la poussière d'écume lui fouettait le visage. A peine quelques intrépides s'étaient approchés comme lui: un robuste Anglais, un vieux monsieur à face de marin, et, plus en avant encore, une femme très svelte, si mince qu'elle était tout ensemble effrayante et délicieuse à voir, immobile devant cette immensité, soulevée par un souffle de tempête, qui bondissait à ses pieds, et l'eût brisée comme un frêle petit jouet, sous son atteinte. Toute droite dans sa longue casaque qui frôlait les galets, elle regardait, la main appuyée sur la tête d'un gros chien danois, son col relevé très haut, laissant tout juste entrevoir, sous le tulle du voile, le haut d'un profil junévile, l'ébouriffement léger des cheveux sombres sous la toque de paille à grandes ailes.

Comme Marc arrivait près d'elle, une rafale passait, si violente, qu'elle arracha le nœud qui retenait la violette blanche et l'emporta dans son souffle, la jetant, au passage, presque au visage de Marc. D'un geste instinctif, il la saisit. L'étrangère s'était détournée, saisie par la brusque attaque du vent, avec une exclamation:

—Ah! mon Dieu!

Tout à la fois, elle semblait impatiente et amusée, repoussant en arrière, d'un geste d'enfant, les petits cheveux fous de ses tempes, que le vent lui jetait sur le visage...

Marc, se découvrant, lui tendit la voilette.

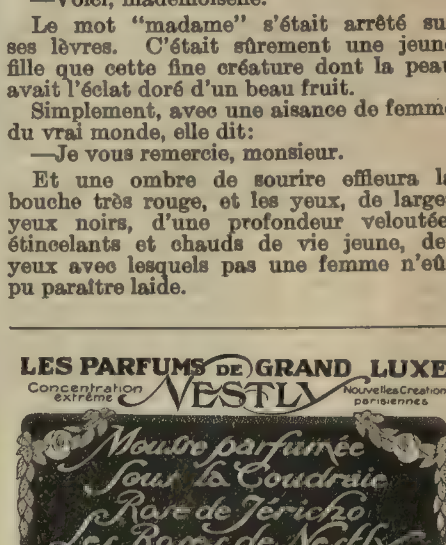
—Voici, mademoiselle.

Le mot "madame" s'était arrêté sur ses lèvres. C'était sûrement une jeune fille que cette fine créature dont la peau avait l'éclat doré d'un beau fruit.

Simplement, avec une aisance de femme du vrai monde, elle dit:

—Je vous remercie, monsieur.

Et une ombre de sourire effleura la bouche très rouge, et les yeux, de larges yeux noirs, d'une profondeur veloutée, étincelants et chauds de vie jeune, des yeux avec lesquels pas une femme n'eût pu paraître laide.



D'un geste adroit, malgré la tourmente, elle rattachait son voile. Puis elle retomba dans une contemplation, tout ensemble si recueillie et si ardente, que Marc eut l'intuition qu'elle aimait passionnément la mer.

Et Marc, la voyant ainsi, avait envie de la remercier tout bas d'être si délicieusement vibrante et jeune;—comme aussi d'éclairer de sa grâce de femme ce farouche horizon de tempête.

Sûrement, ce fut le sursaut de son chien, inondé par l'écume d'une vague, qui, soudain, lui rendit la notion des instants enfuis. Elle secoua la tête, comme pour chasser la griserie du rêve. En même temps, un rire léger lui échappait devant la mine piteuse du chien, dont l'eau avait zébré le poil. Comme s'il eût pu la comprendre, tout en lui caressant la tête, elle lui disait:

—Mon pauvre Dick, voilà une aventure qui ne te plaît guère, n'est-ce pas? Console-toi, va; moi aussi, je suis toute mouillée! Mais la fête est finie. Il faut que nous rentrions, car il est tard.

Le vent jetait toutes ses paroles à l'oreille de Marc, bien qu'elle parlât à demi-voix. Elle avait regardé l'heure à sa montre. Et, sans doute, force lui était décidément de partir. car, après une dernière minute de contemplation, elle se détourna et, lentement, se prit à remonter la pente des galets.

Sur la terrasse sablée, longeant la mer, une voiture l'attendait, une charrette anglaise attelée d'un poney, auprès duquel se tenait un domestique. Elle-même conduisait. Vite installée, les guides en mains, après un regard encore vers la mer, elle enleva son cheval, qui fila vers la ville.

Sans enthousiasme, Marc revint vers le Casino. Comme il passait devant l'une des larges portes enserrées dans les grilles, un abonné en sortait: un homme d'une cinquantaine d'années, aux allures de clubman aristocratique, qui, se trouvant face à face avec lui, s'arrêta court, le regardant d'un air d'indécision où il y avait une intense surprise, puis s'écria:

—De Bresles! C'est bien vous, n'est-ce pas? Je ne rêve point... Ah! ça! vous êtes donc en France?

—Je suis en France, comme vous voyez, très ravi d'y être, d'y retrouver des amis qui veulent bien se souvenir de moi, qui me reconnaissent après tant d'années d'absence.

Et cordialement, Marc serra la main de Paul de Gannes. Puis, un court silence se fit entre les deux hommes dominés par la surprise de ce rapprochement soudain, par le rappel brusque du passé que leur rencontre évoquait tout à coup. Inconsciemment, ils se regardaient, chacun cherchant, sur le visage de l'autre, les traits jadis familiers et la trace des dernières années enfuies...

Marc sentit sur lui le regard de Paul de Gannes et, gaiement, il interrogea:

—Avouez que je m'illusionne en me figurant que vous me reconnaissez et que vous me trouvez, au contraire, un air terriblement exotique...

—Pas du tout! Et c'est même ce qui me stupéfie! Vous reparaissez tel que vous êtes parti, Parisien pur sang, et votre vie aventureuse devait vous convenir à merveille, car vous êtes rudement plus jeune d'aspect que vos contemporains! Faites un seul tour au Casino en ce moment où la "grande semaine" les rassemble ici en nombre et vous en jugerez! Mais que diable faites-vous à Dieppe, quand on vous croit en Afrique? Comment êtes-vous ainsi revenu sans crier gare?

Avec une imperceptible amertume, la voix de Marc s'éleva:

—Mon cher ami, à qui aurais-je crié gare? Vous savez bien que je suis un solitaire dans l'existence! J'ai débarqué il y a trois semaines, sans nul vain espoir d'être accueilli en grande pompe, voire même autrement... J'ai filé tout de suite vers Paris où je me suis retrempé avec joie dans l'atmosphère natale, sans m'apercevoir même, en mon enthousiasme, que cette atmosphère était saturée à souhait de la poussière d'été. Puis, m'étant parisianisé de mon mieux, ayant constaté que le mois d'août avait dispersé aux quatre coins de la France tous ceux que j'aurais eu quelque plaisir à voir, j'ai pris le train pour Dieppe, où mieux pour Arques où m'appelle ma nouvelle qualité d'héritier...

—D'héritier? Et oui, c'est vrai! votre vieil original d'oncle, le comte de Sylvaire, est mort?

—Il est mort, il ya deux mois.

—Et vous êtes son héritier...

—Et je suis son héritier... Non par la force des choses, mais par sa propre volonté ce qui m'a permis d'accepter sans scrupule le dit héritage...

—Autrement, vous l'auriez refusé?... De Bresles, au moral comme au physique, vous êtes toujours le même! Votre séjour parmi des individus d'âme primitive vous a laissé tous vos raffinements de civilisé!

Marc eut un léger haussement d'épaules, un peu impatient:

—Mon cher ami, en toute simplicité d'âme, je vous avoue que, en effet, je n'aurais eu aucun goût pour accepter une fortune que son possesseur, vivant, semblait décidé à me refuser.

—D'où votre présence ici, je comprends.

—Oui, le notaire m'a averti que cette propriété d'Arques y nécessitait ma présence pour la vente de terres qui en dépendent... Et je me suis exécuté. Depuis mon arrivée, hier soir, je joue bravement mon rôle de châtelain, mais cette après-midi, je n'y tenais plus et je me suis échappé pour venir voir ma vieille amie la mer...

—Que vous trouverez en pleine révolte!

Marc enveloppa d'un regard ravi l'horizon tourmenté. Puis il sourit un peu, aspirant à pleines lèvres l'âpre souffle du vent.

—Je l'aime ainsi... Sans doute, parce bue depuis ma plus tendre enfance je me suis moi-même entendu bien des fois, traiter de révolté! Dites-moi, vous êtes ici pour la "grande semaine"?

—Du tout, nous passons la saison à Dieppe. Ma femme s'y plaît beaucoup, car elle y retrouve tout son cercle. Vous y rencontrerez vous-même bien des visages connus! La marquise de Maulde, pour ne parler que d'elle, y est avec sa petite-fille. Elle a une villa sur la route de Pourville.

Marc n'entendit même pas cette dernière phrase, l'âme soudain bouleversée par l'impérieuse résurrection du passé...

L'élan qui, autrefois, l'entraînait vers Ghislaine de Vorges avait été brisé,—irréparablement, semblait-il,—par son mariage avec le comte de Moraines. Mais les paroles de M. de Gannes, tout à coup, l'évoquaient pour lui avec son charme mélancolique, ses yeux profonds, son sourire pensif et très doux... Machinalement, il répéta:

—Ah! Mme de Maulde est à Dieppe... Et sa petite-fille vit toujours auprès d elle?

—Mais non, du tout. Josette de Moraines habite avec sa belle-mère, et cela depuis plusieurs années déjà. L'hiver même qui a suivi la mort de son pauvre père, elle a été fort souffrante des suites de cette terrible secousse; alors Mme de Moraines l'a emmenée au bord de la mer, comme le recommandait le médecin, la marquise ne se souciant nullement de quitter Paris. Et sa complète liberté lui a paru si précieuse qu'elle a souhaité la conserver. Mme de Moraines et Josette se sont alors installées dans l'appartement même de Moraines et elles y sont restées. En ce moment, Josette est en villégiature chez sa grand' mère.

Il y eut un silence. Sur la terrasse, à peu près déserte maintenant, les deux hommes s'étaient arrêtés et ils semblaient observer la course éperdue des vagues. Le regard de Marc contemplait, dans le monde de l'âme de pauvres ombres pâles, fantômes du passé...

Tout à coup, il interrogea et sa voix timbrée avait quelque chose d'un peu dur, mais de rêveur aussi:

—Est-ce que Mme de Moraines est également ici?

—Oh! non!

"Vous seriez-vous imaginé que notre belle marquise, qui avait la fibre maternelle fort peu développée, s'aviserait, un beau jour, de devenir jalouse de la grande affection que Josette témoigne à sa belle-mère, et justement! car Mme de Moraines s'est dévouée à elle comme bien des mères mêmes ne l'auraient pas fait! Mais Mme de Maulde n'en a pas jugé ainsi. Entre nous, mon opinion est que Mme de Maulde est moins jalouse de l'affection témoignée par sa petite-fille que des succès littéraires de Mme de Moraines et de l'affluence des visiteurs dans son salon.

Marc le regardait, surpris.

—De quels succès littéraires voulez-vous parler?

—Ah! çà, de Bresles, vous avez donc perdu de vue vos anciens amis?

—Ceux-là surtout qui auraient pu me parler de la famille de Moraines; les pauvres Dupuis-Béhenne sont morts à un an de distance.

—Oui, après avoir eu la délicate pensée de léguer à Mme de Moraines, qu'ils aimaient comme leur fille, leur propriété de Bretagne, près de Paramé... Peut-être parce qu'ils savaient mieux que personne que la comtesse Ghislaine se refusait absolument à profiter de la fortune que lui donnait son mariage avec ce malheureux Moraines... C'est justement pour se créer une situation tout à fait indépendante qu'elle s'est mise à écrire... Et elle a étonnamment réussi! C'est vraiment une femme remarquable!... Ah! Moraines, qui s'y connaissait, avait bien su deviner tout ce qu'elle valait! D'autres, après lui, s'en sont avisés aussi et s'en avisent même en ce moment, à commencer par Etienne Dechartres, vous savez, le poète et critique d'art... Mais jamais elle ne sera la femme de personne tant que Josette ne sera pas mariée.

—N'est-ce pas là un événement qui, sans doute, ne tardera pas à se produire? Mlle Josette a aujourd'hui...

—Vingt ans. Oui, certes, elle est d'âge à goûter de la vie conjugale... C'est

l'opinion très arrêtée de sa grand'mère qui rend fort injustement Mme de Moraines responsable du peu d'enthousiasme de la jeune personne pour le mariage. La vérité est que cette petite-fille est terriblement difficile, peut-être, en effet, parce qu'elle est trop heureuse chez elle, trop aimée, trop gâtée par la comtesse Ghislaine que je comprends tout le premier, car je la trouve exquise, cette enfant...

—Exquise?... au physique ou au moral?

M. de Gannes se mit à rire.

—Au physique et au moral! Ah! la délicieuse créature que Mme de Moraines a su faire de la gamine capricieuse d'autrefois! Et cela, tout en lui laissant son entière personnalité!...

Marc ne répondit pas, devenu songeur. Tout en causant, les deux hommes s'étaient rapprochés du Casino, maintenant tout éclairé, car la nuit se faisait, une nuit voilée de nuages lourds de pluie... Déjà, sur le sol poudreux, les premières goutes d'une averse s'écrasaient.

M. de Gannes s'exclama:

—Diable! nous allons être mouillés! de Bresles, entrez-vous au Casino?

—Non certes... Je vais rejoindre mon équipage quelque part en ville où il doit se croire abandonné, et, mes courses faites, je regagne vite Arques-la-Bataille...

—Alors, mon cher ami, à demain... Venez nous trouver sur la plage... La cabine de Mme de Maulde, devant laquelle ces dames tiennent salon, est une des premières, près de l'escalier du Casino. Vous la découvrirez facilement! Au revoir!

Marc répéta:

—Au revoir.

Et, laissant M. de Gannes chercher un abri, il s'enfonça dans la ville sous l'averse qui éclatait, drue et cinglante.

II

La tourmente avait passée. Sous la pluie de la nuit, le vent s'était apaisé et un éclatant soleil ruisselait en clartés blondes sur les falaises, sur la frémissante étendue des eaux pointillées de barques. La mer était haute, couleur d'opale, à peine ridée d'un léger frisson de vagues; nonchalamment, l'eau mouillait les galets, les effleurant d'une ondulation caressante et souple... Et Marc, dont les yeux avaient emporté l'image du sombre horizon de la veille, dont l'âme gardait encore l'impression de sa mélancolique soirée, dans sa grande demeure déserte, trouva exquise la féerie de cette matinée vibrante de lumière.

— Eh bien, de Bresles, je vous prends en flagrant délit de curiosité! Peut-on sans trop de cruauté, vous enlever à votre contemplation?

Et Paul de Gannes, souriant, s'arrêta devant Marc qui, désormais, n'avait plus qu'à se reconnaître vaincu et à s'en aller remplir un rôle actif dans la comédie mondaine qui se jouait au grand soleil.

Tout en causant avec M. de Gannes qui presque à chaque pas, devait se découvrir pour saluer, il se laissait conduire à travers la foule qui envahissait même l'allée de planches, jusqu'à la cabine à l'ombre de laquelle Mme de Gannes recevait.

— Aline, je vous amène un revenant, jeta M. de Gannes, arrivant près de sa femme. Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, que je vous présente Marc de Bresles?

— Point nécessaire du tout!... En oyant M. de Bresles, jamais même, je ne pourrais m'imaginer que plusieurs années ont passé depuis qu'ils nous a quittés!

Marc s'inclina. Dès la première minute, il retrouvait en Mme de Gannes la femme du monde, accomplie, banalement aimable, qu'elle était jadis. Il lui répondit par quelques mots de politesse; mais sa pensée était distraite, de nouveau ramenée violemment vers le passé par la vue de la marquise de Maulde qui, à son tour, l'accueillait. Elle avait un peu vieilli, toujours belle cependant sous la poudre des cheveux tout blancs, disposés avec le même goût savant qui avait créé sa robe de plage.

En cette minute, tout ensemble, il regrettait que Ghislaine de Moraines ne se trouvât point dans ce cercle où presque tous les visages lui étaient connus et il éprouvait pourtant une sorte d'allégement tant il redoutait de ne plus retrouver en elle la Ghislaine d'autrefois, — à qui, en l'intimité de son âme, il ne pardonnait pas le mariage auquel elle avait consenti.



La jeune fille venait, sous le reflet blanc de son ombrelle.

Mais elle était absente. Et absente aussi, la petite Josette à qui elle avait donné les belles anées de sa jeunesse de femme. Indifférent aux propos qui s'échangeaient autour de lui, il la cherchait des yeux, tentant de la reconnaître parmi les jeunes filles qui étaient sous son regard. Comme s'il eût deviné sa curiosité, M. de Gannes demanda:

— Où donc est Josette?

Ce fut la marquise qui répondit:

— Josette?... Elle ne peut jamais tenir en place. Elle est descendue tout au bord de l'eau avec les petits de Mussy et leur gouvernante parce que les enfants voulaient voir le bain de je ne sais quelle Anglaise, nageuse extraordinaire...

— De Bresles, si nous faisions comme les enfants! voulez-vous?...

Il ne demandait pas mieux, trop désaccoutumé des conversations mondaines pour les goûter fort; et avec, allégresse il louvoya de nouveau parmi la foule pressée des groupes qui couvraient les galets et s'immobilisaient au bord de l'eau, d'où s'échappait une rumeur de paroles, de rires, d'exclamations, dont vibrait l'air chaud.

— Ah! inutile de nous aventurer davantage sur ces maudits galets! Voici Josette qui revient avec les enfants! s'exclama M. de Gannes.

— Où?... Parlez-vous de la jeune fille qui tient ce petit garçon par la main?

— Oui...

Marc se mit à rire.

— Mon cher ami, vous allez me trouver stupide, mais imaginez-vous qu'hier soir, avant de vous rencontrer, j'étais sur la plage auprès de Mlle de Moraines et que je ne l'ai pas reconnue du tout, mais du tout!

— Ah! par exemple! n'y a-t-il donc plus rien en elle de la fillette que vous avez laissée, il y acinq ans?

Marc ne répondit pas. Il regardait la jeune fille qui venait vers eux sous le reflet blanc de son ombrelle, tout habillée de linon rose; et il songeait qu'elle semblait la jeunesse elle-même.

Elle n'avait pas aperçu M. de Gannes et elle riait avec l'enfant dont elle tenait la main, d'un joli rire joyeux...

Fugitive, comme une ombre effacée, passa dans le souvenir de Marc, l'image d'une autre Josette, toute frêle, toute pâle, habillée de noir, qui, jalousement, se dressait entre lui et la femme qu'il aimait, la lui enlevait pour jamais sans doute...

— Josette! appela M. de Gannes.

Elle tourna la tête et reconnaissant un ami, elle eut un sourire et s'approcha, disant gaiement:

— Voici la Josette demandée! Qu'y a-t-il pour votre service?

— Une présentation à accomplir si vous voulez bien me le permettre, Josette. Je désirerais vous présenter quelqu'un qui vous a connue petite fille et qui ne vous reconnaît plus maintenant que vous êtes une demoiselle. C'est...

— C'est M. de Bresles, finit-elle, tandis qu'une lueur d'amusement s'allumait une seconde dans ses larges prunelles, devant la surprise de Marc.

— Se peut-il vraiment, mademoiselle, que vous me fassiez l'honneur de me reconnaître encore après tant da'nnées?

D'une voix chaude, très jeune, dont le timbre pourtant était un peu grave, elle expliqua:

— Quand M. de Gannes a parlé, vous avez eu une expression qui a, je ne sais comment, jeté votre nom dans ma pensée... Mais il me semble vous avoir déjà rencontré hier... N'est-ce pas vous, monsieur, qui, sur le plage, avez eu l'obligeance d'arrêter mon voile au passage?

— Josette, qu'est-ce que cette histoire? jeta involontairement M. de Gannes.

Il avait l'air si stupéfait qu'un sourire amusé retroussa les lèvres de la jeune fille.

— Une histoire toute simple, toute courte, que je veux bien vous dire parce que j'ai pitié de votre curiosité!

En quelques mots, elle la contait, de cette manière spontanée qui lui donnait nait un charme de vie intense.

Puis, se tournant vers Marc, elle continua:

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas; c'était bien vous? monsieur.

— C'est moi-même, mademoiselle, qui ai eu le plaisir d'opérer le sauvetage de votre voile...

— Mais, ne traitez pas si légèrement le service que vous m'avez rendu! Grâce au petit chiffon de tulle que vous avez remis en ma possession, j'ai pu continuer d'affronter le vent de tempête et même m'arrêter sur le haut de la falaise pour y regarder encore la mer.

— Que vous aimez... infiniment... n'est-ce pas?

Un éclair courut dans la profondeur veloutée des prunelles.

— Que j'aime, oh, oui! surtout quand elle est... telle qu'hier... Et je me le reproche puisqu'elle fait du mal quand elle est ainsi... Mais tandis que je la regarde j'oublie qu'elle est si redoutable! Sa beauté me prend toute!...

— Et ce matin, alors, elle vous laisse votre liberté?

Les lèvres souples eurent une moue d'une délicieuse finesse:

— Ce matin, je ne peux même pas la voir! Il y a trop de monde entre elle et moi.

M. de Gannes avait écouté, tout en faisant jouer le garçonnet qui, impatient de voir Josette arrêtée, avait lâché sa main.

Il se mit à rire de la réflexion de la jeune fille.

— De Bresles, vous ne vous doutiez guère que cette petite personne était une jeune misanthrope, redoutant la société de ses semblables.

— Non pas la société, mais la foule!... Je déteste la foule! Elle m'étouffe, elle me rend triste!...

— Où la fête des choses se donnerait pour vous seule! dit Marc qui l'écoutait avec un étrange plaisir de la sentir toute vibrante ainsi.

— C'est-à-dire que je la goûterais à ma fantaisie, sans crainte de notes fausses et de couleurs dissonantes qui troublent mon plaisir!... Je crois que je suis gâtée par ma vie en Bretagne, dans une solitude exquise!

— Entendez-vous, de Bresles, avec quel accent cette petite parle de sa solitude! Je crois pourtant que si elle l'aime à ce point, c'est qu'elle y vit avec une incomparable amie!... Vous avez de bonnes nouvelles de Mme de Moraines, Josette?

— Oui, de très bonnes, merci.

— Elle est toujours à Rothéneuf?

— Oh! oui, elle y passe tout l'été. En quittant Dieppe, j'irai la retrouver et nous y resterons jusqu'en novembre!

— De quel ton ravi elle dit cela! fit M. de Gannes, qui semblait avec elle sur un pied d'amicale taquinerie. Elle n'a qu'un désir, c'est de nous quitter!

Elle ne répondit pas. Peut-être même n'avait-elle pas entendu. Un reflet de tendresse avait soudain baigné son visage expressif et Marc sentit qu'elle était tout à coup très loin de cette plage mondaine, tout son cœur allait vers l'amie absente.

Distraite, elle s'était remise à marcher pour monter la pente des galets, laissant M. de Gannes accaparé au passage par des amis; et Marc avançait près d'elle avec le désir de l'entendre encore parler, de sa voix chaude, de ce qu'elle affectionnait ou redoutait. Il eût aimé la questionner sur Ghislaine; mais cela, il n'osait, arrêté par la manière brève dont elle avait répondu à M. de Gannes quand celui-ci avait nommé la jeune femme.

Il tressaillit de l'entendre dire, comme si elle eût pénétré sa muette pensée:

— Je regrette que Ghislaine ne soit pas ici... Je sais qu'elle vous considérait monsieur, comme un de ses bons amis et elle aurait sûrement eu grand plaisir à vous revoir...

Son accent si sincère faisait de ses paroles mieux qu'une vaine phraes de politesse et Marc lui en fut reconnaissant.

— C'est moi qui serais trop heureux si Mme de Moraines voulait bien encore se souvenir de moi.

—Puisque vous connaissez Ghislaine, vous savez bien qu'elle est incapable d'oublier ceux qu'elle appelle ses amis... Et je me souviens très bien... oh! très bien!... que c'est ainsi qu'elle vous nommait...

Sa voix tout à coup avait pris quelque chose de pensif. Il eut l'intuition qu'elle songeait à cette dernière visite qu'il avait faite à l'hôtel de Maulde, — dont il se souvenait maintenant comme de la page dernière de quelque roman fini... Pourtant il eût voulu qu'elle continuât à parler de la jeune femme que sa propre pensée évoquait; mais vers eux dévalait le garçonnet qu'elle avait délaissé et qui accourait, lui criant:

— Josette, Mme de Maulde vous demande. Elle dit qu'il va être midi et qu'elle veut rentrer.

— Est-il déjà si tard? murmura-t-elle.

Marc sourit de son accent de regret.

— Vous regrettez de partir, alors qu'il s'agit d'aller retrouver la paix de votre falaise?

Elle secoua la tête, souriant aussi, et dit très simple:

— Je regrette de ne pouvoir parler un peu avec vous de Ghislaine, ce que je fais bien rarement ici...

— Pourquoi? si je ne suis pas indiscret de le demander...

— Parce que j'ai cet enfantillage de redouter dire même son nom devant ceux qui ne peuvent savoir tout ce qu'elle est. Mais, après tout, la vérité *vraie* est peut-être que je préfère ne pas parler des êtres qui me sont le plus chers... Je les aime jalousement, et je les veux conserver à moi seule! C'est un vilain défaut! Je le sais bien...

— C'est un défaut que je trouve bien excusable... parce qu'il est le mien aussi...

Elle eut un regard ravi de petite fille.

— Vraiment? Oh! tant mieux!... Puisque je ne suis pas seule de mon espèce, je me fais un peu moins l'effet d'un monstre d'égoïsme!...

Elle ne continua pas, ils atteignaient le groupe où, déjà debout, se tenait la marquise impatiente qui s'exclama:

— Eh bien, Josette, tu ne revenais pas? Qu'est-ce que cette façon de disparaître ainsi?... Ah! quelle éducation bizarre cette petite a reçue!

Une flamme courut une seconde dans les larges prunelles de Josette. Mais cette éducation que critiquait Mme de Maulde lui avait, du moins, appris à demeurer bien maîtresse d'elle-même et elle n'eut pas un mot qui trahît sa révolte devant l'indirect blâme adressé à Ghislaine. Un peu plus rose seulement, elle se mit à prendre congé des femmes qui l'entouraient, pendant qu'avec ensemble, les hommes évoluaient vers elle, plus ou moins ouvertement. Et Marc, qui l'observait avec une inconsciente curiosité, fut frappé de la simplicité extrême, de la dignité juvénile, avec lesquelles elle recevait le discret encens que tous — hommes faits comme jeunes gens — lui offraient...

— Monsieur de Bresles, nous vous reverrons, j'espère, dit la marquise, redevenue souriante.

— Si vous voulez bien m'y autoriser, madame, j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes hommages.

— Vous serez le très bienvenu. Mais pour être plus sûr de ne pas faire inutilement l'ascension de la falaise, venez dîner jeudi. J'aurai un petit cercle d'amis.

Il s'inclina, acceptant avec un plaisir dont il se fût étonné, s'il y eût réfléchi. Mais il y avait des impressions qu'il n'aimait pas à déflorer par l'analyse.

. . . .

— Eh bien, de Bresles, que dites-vous de ma petite amie Josette? lui jeta gaiement M. de Gannes, quand la svelte silhouette rose eut disparu dans la foule que midi ramenait vers la ville.

Il secoua la tête, comme un homme qui se réveille, et, pensif:

— Je dis qu'elle ne ressemble à aucune des jeunes filles que j'ai jusqu'ici rencontrées...

Il songeait que sa jeunesse était grisante comme un parfum de fleur et que ce serait exquis d'en respirer encore le senteur...

III

Une froide pluie d'automne battait les pavés, et, machinalement, Ghislaine contemplait les gouttelettes qui ruisselaient sur les vitres, lancées par le souffle du vent.

Elle était assise devant sa table à écrire, mais elle ne travaillait pas.

Un jour, jadis, le comte de Moraines lui avait déclaré qu'il était impossible qu'une femme de son âge pût être heureuse, n'ayant pour toute joie qu'un rôle maternel à remplir... Pourtant cela était arrivé... Pourtant les cinq années qui venaient de s'écouler avaient été pour elle lumineuses et douces parce qu'un cœur d'enfant s'était donné tout à elle, appelant jalousement le sien... Pourtant, pendant ces cinq années, elle n'avait jamais souhaité une destinée autre... pas même été troublée par la tentation d'accepter les quelques dévouements qui s'étaient offerts à elle — devenue comtesse de Moraines! — ni ceux qu'elle avait devinés attendre une simple parole d'encouragement pour s'avouer.

Rien n'avait pu effacer en elle l'impression de dédain, un peu méprisant, pour les hommes, que sa jeunesse de femme lui avait imprimée dans l'âme. Alors elle avait dû les juger; et ils lui étaient apparus de telle sorte, qu'elle n'avait plus ni désiré ni rêvé leur amou dont elle avait mesuré la valeur...

Et c'est pourquoi, à ceux qui s'étonnaient qu'elle n'usât point de son talent d'écrivain pour écrire des romans, elle répondait avec un sourire, voilant l'ironie un peu amère de sa réponse, qu'elle se fût sentie tout à fait incapable de faire parler à ses héros, comme il convient, le langage de la passion...

Et pourquoi aussi se prenait-elle à rêver à toutes ces choses, tandis qu'avant l'heure d'aller à la gare recevoir Josette, elle réunissait les lettres reçues presque quotidiennement de la jeune fille, pendant leur séparation de six semaines... Une à une, elle les feuilletait, et au passage, certaines pages l'arrêtaient.

Les premières étaient toutes au regret de la séparation.

Dans l'une d'elles, après son arrivée même à Dieppe, Josette écrivait avec un abandon d'enfant aimante:

"Ghislaine, ma chérie, ma maman, pourquoi m'avez-vous envoyée loin de vous? J'ai la nostalgie de notre *home* breton où je vous ai laissée. J'ai la nostalgie du pays où vous êtes, du ciel, de la mer que vous regardez — sans moi, maintenant! — J'ai surtout, maman, la nostalgie de vous, de vos yeux, de votre sourire, de votre voix, de votre voix disant mon nom... Sentez-vous, ma tant chérie, qu'à tout instant, le cœur de votre enfant vient à vous, appelle le vôtre, vous murmure que vous lui manquez... si fort que je me demande, à certaines minutes, comment je peux me résigner à rester ici! Comme un bébé, j'ai des envies folles de me sauver et d'aller vous retrouver! Ce qui, seulement, me rend brave c'est la pensée que je suis ici pour vous obéir...

"Car je suis brave, ma Ghislaine, devant grand'mère, devant tous; aussi brave que vous pouvez le désirer!... En même temps, je suis aussi mondaine que peut le souhaiter grand'mère, m'appliquant à m'habiller de façon à la satisfaire, à lui faire admirer votre goût, ma chérie Ghislaine, qui avez pris la peine de choisir à votre fille, des robes dignes de figurer près de celles de sa grand'mère!... Et je vous assure que les occasions ne manquent point de les exhiber dès le matin même, — le matin de onze heures! — pour la fameuse heure du bain qui nous amène quotidiennement sur la plage...

"Au milieu de quelle foule! Quand je puis, je m'échappe avec les enfants, je les fais jouer un instant, et puis quand ils sont bien en train et ne songent plus à moi, alors, en regardant la mer que vous aimez, je reviens à vous et je vous murmure tout ce que j'ai plein le cœur et la pensée pour vous... Je vous parle de tout ce qui m'occupe, bon et mauvais, comme si vous pouviez m'entendre! Ma Ghislaine, quand la perspective de tant de jours à voir passer avant de vous revenir m'apparaît très nette, je ne me sens plus qu'une pauvre petite chose désemparée qui vous aime douloureusement, mais avec le meilleur de son âme..."

Quelques jours plus tard, elle écrivait encore:

17 août.

"Ma chérie, quelle vie frivole, creuse, misérablement mondaine mène malgré elle votre enfant! Vous connaissez trop bien les goûts et les idées de grand'mère pour ne pas deviner, sans que je vous raconte ces pauvretés, dans quel tourbillon de visites, de soirées, de promenades et excursions est, bon gré mal gré, entraînée votre Josette dont le moral ne s'en trouve pas trop bien! Maman, je tâche de rester de mon mieux votre *vraie* fille, pas un brin coquette, pas médisante, pas... tout ce que vous n'aimez pas!... Mais je ne réussis pas assez bien à mon gré et j'ai trop souvent l'occasion d'être fâchée contre moi parce que je me suis laissé entraîner à égratigner un peu mon prochain, — vrai, Ghislaine, quelquefois ici les raisons de le faire ne manquent pas! — parce que je n'ai pas trouvé désagréable d'être une personne très recherchée... Car tout le clan masculin des prétendants que patronne grand'mère à mon intention serait prêt à constituer à votre "petite" une véritable cour pour eu qu'elle s'y prêtât... Ghislaine chérie, pour écouter la fin de ma confession, ayez votre regard, cotre cœur les plus indulgents! la vérité vraie, la piteuse vérité, c'est qu'il y a des jours où il prend à votre Josette la tentation de s'amuser à essayer de son pouvoir sur tous ces beaux soupirants dont elle se soucie moins que de la poussière frôlée par votre robe... Ce sont les jours mauvais où, pour échapper au vide et à l'ennui de son existence trop mondaine, elle serait capable, — Ghislaine, vous écoutez votre enfant avec toute votre indulgence, n'est-ce pas?... — de n'importe quelle sottise, où elle n'est plus qu'une stupide Josette, charmée, ravie même qu'on s'occupe d'elle, tant elle se sent altérée de sympathie, de paroles affectueuses, même tout simplement d'attentions et d'hommages...

"Mais soyez tranquille, maman, votre Josette à vous, la *vraie*, résiste bravement à la tentation, en pensant à vous qui la blâmeriez... Et en pensant aussi à elle-même qui se mépriserait l'accès de spleen passé...

24 août. mardi.

"Vous ne devineriez jamais, ma Ghislaine, qui j'ai rencontré tantôt sur la plage!... M. de Bresles!... Vous vous souvenez, n'est-ce pas?... Votre ami, Marc de Bresles!

"J'étais venue voir la mer, démontée par un vent furieux, si fort que, tout à coup, il a dénoué mon voile et l'a, — très indiscrètement, — jeté au visage d'un promeneur qui arrivait, lequel promeneur a saisi le chiffon de tulle en question et me l'a rendu... Tout de suite, tandis que nous échangions de corrects saluts, j'ai eu l'impression que j'avais déjà vu ce monsieur quelque part, et je ne sais comment le nom de M. de Bresles a surgi dans mon souvenir.

"Mais comme je pensais votre ami bien loin de France, j'ai cru m'être trompée. C'était lui pourtant! Le lendemain matin, sur la plage, M. de Gannes me l'a présenté et je me suis étonnée de ne pas l'avoir reconnu sans hésiter. Il est tellement le même qu'autrefois, plus mince et plus brun peut-être, mais il a toujours sa même expression de visage énergique et volontaire, son même regard très pénétrant, très vif et, par instants, très doux, — d'une douceur inattendue, qui, comme son sourire, ressemble à une soudaine clarté de soleil dans un paysage sévère.

27 août.

"Voici votre ami, M. de Bresles, entré décidément dans le cercle de grand'mère. Il est venu faire une visite d'arrivée; nous étions sorties, en excursion à Pourville. Jeudi, il dîne ici et sera reçu comme ceux qui méritent d'être prisés, pour toutes sortes de raisons, bonnes et mauvaises. Ces jours-ci, d'ailleurs, où le "tout-Dieppe" est en mouvement, nous le rencontrons un peu partout, sur la plage, aux courses, toujours très courtois, d'humeur très indépendante, plutôt froid... Mais mon idée de derrière la tête, écoutez-la, Ghislaine chérie, c'est que sa frodeur est de même sorte que la glace d'avril, quant à la solidité... Le plus léger choc, le moindre rayon de soleil la réduisent à rien...

"Peut-être parce qu'il revient d'Afrique, qu'il possède cette originalité d'avoir fièrement travaillé pour ne devoir qu'à lui-même sa fortune (M. de Gannes m'a raconté son histoire), peut-être aussi parce qu'un vieil oncle lui a légué, paraît-il, un gros héritage; peut-être encore parce qu'il n'est pas homme à se laisser englober dans le clan quelconque et brillant des *cercleux*, il est très en faveur auprès de toutes nos dames, mères de famille en tête, qui, plus ou moins, lui reconnaissent une foule de qualités... Ce dont il a l'air, très poliment, de ne pas se soucier un brin... Tous pareils, les hommes!

9 septembre.

"Je ne vous avais jamais entendue dire ma Ghislaine, que M. de Bresles fût un musicien excellent, quoique non exécutant. Et il l'est certes!

"C'est une découverte que j'ai faite hier, par hasard. Ecoutez comment. Par extraordinaire, grand'mère avait bien voulu me dispenser d'une tournée de visites qu'elle entreprenait allègrement sur le petit coup de quatre heures. Et moi, toute à la joie de pouvoir employer à ma guise ces précieux moments de liberté, après avoir eu cet enfantillage,—que vous me pardonnerez, n'est-ce pas, ma chérie Ghislaine?—de placer votre portrait devant moi, sur le piano à queue, pour vous voir tout en jouant, je me suis mise à faire de la musique

"Une vraie fête que je m'offrais! Pour me la donner complète, je me suis même mise à chanter, comme je chante seulement quand je suis toute seule ou avec vous. De loin, entre les massifs fleuris de la terrasse, j'apercevais un immense horizon d'eau, couleur d'opale, agité de longues vagues souples où traînaient des lueurs de soleil couchant... C'était exquis! Votre folle petite Josette pouvait se croire en plein rêve!

"Tout à coup, brusquement, elle a été ramenée dans la réalité par l'intuition qu'elle n'était plus seule!... Je me retourne et, en effet, j'aperçois, près de la portière du grand salon, M. de Bresles qui, adossé au mur, m'écoutait depuis... je ne sais combien de temps. Il avait un air installé!...

"C'était affreusement indiscret, n'est-ce pas, ma chérie aimée? J'étais fâchée contre lui!... Et fâchée aussi contre moi-même de ne pas éprouver une de ces indignations qui abaissent les impérieux tels que lui!...

"Cette faiblesse, sans doute, il ne l'a pas devinée, par bonheur! Il a remarqué seulement mon imperceptible froncement de sourcils. Et,—Ghislaine, ne riez pas!—j'ai été ravie de le voir inquiet. Il m'a demandé très vite:

"—Est-ce que, réellement, vous m'en voulez de n'avoir pas trahi ma présence? Je suis venu parce que madame votre


Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
6-1 F. 162 RUE ST-DENIS

grand'mère m'a donné rendez-vous vers cinq heures et demie, au sujet de chevaux qu'elle désire acheter. Le domestique m'a introduit, m'annonçant. Vous n'avez pas entendu... Et j'ai succombé à la tentation d'écouter, sachant que je trouvais là une une occasion unique.

"Je lui ai dit ce que je pensais:

"—Vous m'avez prise en traître! Ce n'est pas bien!... Vous qui savez que je ne fais de musique que pour moi...

"Ses yeux sur les miens, il a interrogé:

"—Pourquoi cet égoïsme?

"—Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la prudence, de la sagesse... Parce que je sens que je mets trop de moi dans le chant de ma voix et de mes doigts. Et cela m'effarouche...

"Il a souri et, sans insister, il a continué:

"—J'aime cette musique de Grieg, que je ne connaissais guère quand je suis parti... Vous jouiez il y a un instant...

"Nous étions lancés dans de chaudes dissertations sur les mérites de nos compositeurs favoris, chacun vantant les siens, quand grand'mère est entrée.

"Je crois bien qu'elle a été un peu suffoquée de nous trouver ainsi en grande conférence, moi assise au piano, M. de Bresles à côté.

"Elle m'a lancé de cette voix railleuse qui me glace:

" — Eh bien, eh bien! il me semble que la déesse s'humanise! Marc, mes félicitations d'un pareil succès...

"Et là-dessus, Ghislaine, aussi vite que la politesse me l'a permis, j'ai battu en retraite..."

18 septembre.

"Les jours passent, ma Ghislaine aimée. Encore une dizaine de jours, et puis je vous retrouverai! Cela me paraît tellement délicieux que j'ose à peine croire



Josette se retourne. Elle aperçoit, près de la portière du grand salon, M. de Bresles qui l'écoute.

Il murmurait l'air. Alors, Laine, je ne comprends pas où était ma volonté en cette minute-là mais sans réfléchir, je me suis rassise au piano, comme je sentais que M. de Bresles le souhaitait... Et j'ai recommencé à jouer, à jouer...

"Il me disait: "Encore ceci! Chantez cela!..." comme si c'eût été la chose la plus naturelle que je fisse de la musique pour qu'il l'écoutât avec une avidité insatiable. Ce qui m'étonne le plus, c'est que votre indépendante Josette ne songeait pas à regimber!... Pas plus qu'elle ne pensait à trouver incorrecte, cette séance de musique improvisée. Il est vrai que votre chère image était là, vous rendant toute présente!...

"M. de Bresles ne pouvait vous voir... Mais je vous regardais, ma chérie, et je me trouvais très bien, très heureuse entre vous et votre ami, qui, maintenant, est un peu le mien aussi... Vous le voulez bien, n'est-ce pas, maman?

que je ne rêve pas ce bonheur qui me fait bondir le cœur de joie...

"Pourtant, grand'mère, trouvant encore ici un cercle suffisant, ne parle point de quitter Dieppe; et comme aux beaux jours d'août, nous faisons des visites, nous en recevons, nous dînons en ville, etc. Je suis tellement saturée de plaisirs mondains que, par instants, je me sens presque, — presque!... — une âme de carmélite, ou de vieux roi désenchanté prêt à s'écrier, convaincu: "Vanité des vanités!"

"Ma grande amie chérie, quand je vais vous être revenue, que vous m'aurez emmenée dans notre calme petit Rothéneuf, vous me ferez mener une bonne vie sérieuse, utilement remplie, qui me retrempera... Maman, je sens que je ne vaux plus rien du tout. Ma sagesse a grand besoin de vous!...

"Vous, qui connaissez bien votre Josette, vous ne serez pas étonnée si je vous confie que l'ironique réflexion de grand-mère, quand elle m'a trouvée faisant de la musique avec M. de Bresles, m'avait rejetée aussitôt, — instinctivement, — dans une extrême réserve avec lui; d'autant qu'à plusieurs reprises, elle avait eu encore certaines allusions qui avaient effarouché votre ombrageuse Josette...

"J'avais fait un très sévère examen de conscience, et, à ma grande, très grande confusion, j'avais découvert que, en effet, je n'avais pas été, avec M. de Bresles, farouche, — pour parler comme grand'mère, — autant qu'avec les autres... que je lui avais passablement parlé de ma *vraie* moi, laissé entrevoir ce que j'aime, ce qui m'intéresse, m'émeut, ce que je déteste...

"En somme, j'avais été très indiscrète envers moi-même, sans m'en douter... Peut-être parce que M. de Bresles, — votre ami! — m'inspirait une confiance singulière et attirante... Tout cela est un peu embrouillé dans moi... Vous m'aiderez à y voir clair, dites, maman?

Ghislaine cessa de lire... La nuit tombait; à peine maintenant, elle pouvait distinguer les lignes tracées par la haute écriture de la jeune fille. Dun geste machinal et lent, elle rassembla les lettres éparses, celles aussi qu'elle n'avait pas rouvertes, qui, presque toutes, parlaient, comme les premières, de Marc de Bresles. Sa pensée était entière à ce qu'elle venait de lire, et une indéfinissable angoisse lui meurtrissait le cœur... Angoisse de quoi? Qu'est-ce donc qui, tout à coup, lui faisait ainsi l'âme obscurément douloureuse, y étouffant la joie qu'elle éprouvait du retour de l'enfant?...

Etait-ce donc qu'ayant lu ainsi l'une après l'autre toutes ces lettres si sincères de Josette, elle venait soudain d'y prendre la conscience très nette que jamais encore la jeune fille n'avait donné à aucun homme l'attention ni la sympathie qu'elle avait accordées à Marc de Bresles... Sympathie fugitive, destinée à demeurer sans lendemain? Ou bien aube d'un sentiment profond qui, se développant, deviendrait la source vive de son bonheur?...

La question, tout à coup, se précisa très nette dans la pensée de Ghislaine, la faisant tressaillir. La destinée voulait-elle donc que la Josette, recherchée par tant de jeunes hommes, fût justement attirée par celui-là, revenu de bien loin à l'heure même où devait se décider son avenir de femme, et qui, peut-être, allait l'aimer comme elle souhaitait l'être.

Sourdement un désir palpitait dans l'âme de Ghislaine pour que cela ne fût pas. Elle s'en aperçut soudain et un élan de volonté écrasa le souhait instinctif et frêle... Si Marc n'avait pas changé, s'il était vraiment demeuré tel qu'elle l'avait connu, à qui eût-elle pu mieux confier l'enfant qui lui était chère?...

Elle murmura, les yeux arrêtés sur le petit portrait qui n'était plus qu'une ombre dans le crépuscule:

—Ce serait très bien s'il en était ainsi...

Oui, très bien. Ils étaient l'un et l'autre de bonne noblesse. La différence d'âge entre eux n'était pas de celles qui font une union disproportionnée, et Marc semblait maintenant avoir assez de fortune pour satisfaire toutes les exigences de Mme de Maulde sur ce point...

Alors pourquoi y avait-il en elle, au plus intime de son âme, le besoin presque douloureux d'être trompée en ces prévisions?... Etait-ce donc qu'elle souffrait égoïstement de voir se rapprocher le mo-

ment où elle perdrait l'enfant qu'elle appelait sa "petite Joie"... Ou bien redoutait-elle que celui qui la lui enlèverait fût précisément Marc de Bresles, son ami de jadis, le seul peut-être qu'elle eût souhaité voir venir à elle?...

Là-bas, à Rothéneuf, quand elle avait reçu la causerie de Josette qui lui apprenait son retour en France, elle était devenue songeuse, ressaisie par un passé qu'elle avait cru mort, sans résurrection possible... Depuis des années, elle ne savait plus rien de Marc de Bresles. Et voici qu'il revenait tout à coup. Un jour,—éloigné ou proche mais un jour qui arriverait sûrement,—elle le rencontrerait de nouveau... Peut-être, comme autrefois, la vie du monde les rapprocherait souvent... Peut-être, redeviendraient-ils les amis qu'ils avaient été... Ou bien, au contraire, l'expérience leur prouverait que ce qui a été ne recommence jamais...

Dans la pièce silencieuse, la pendule tinta, l'arrachant à elle-même. Elle regarda l'heure. Si tard déjà... A peine, s'il lui restait le temps de s'apprêter pour être à la gare à l'heure voulue.

Vite, elle passa dans sa chambre et mit rapidement ses vêtements de sortie. Puis, toute prête, comme elle finissait d'attacher son voile, elle aperçut, dans la glace, son image que les bougies de la cheminée éclairaient presque violemment; et une seconde alors, avec des yeux sans indulgence, elle se considéra, se voyant telle sans doute que les autres la voyaient, très blonde, très svelte avec un buste finement épanoui, le visage un peu fatigué, pâli par l'épreuve de la vie qui l'avait creusé d'imperceptibles meurtrissures, avivées en cet instant par la pleine lumière, surtout autour des yeux dont le regard avait une profondeur mélancolique. Ah! la jeunesse était loin!... si loin!...

Elle se détourna et descendit dans la rue, luisante sous la pluie, où la voiture l'attendait...

Elle s'était attardée à réfléchir, et, juste, elle atteignit la gare quelques minutes avant l'arrivée du train.

Le train entrait en gare, elle approcha au premier rang de ceux qui attendaient avec l'intuition du désir de Josette de l'apercevoir tout de suite... Et quand elle-même distingua, dans la foule des arrivants, le jeune visage dont les yeux la contemplaient avec une rayonnante tendresse, quand elle entendit la voix chaude lui murmurer avec un frémissement de bonheur: "Ma Ghislaine, ma maman... Enfin je vous retrouve!..." quand elle sentit sur son visage les lèvres chaudes qui lui donnaient des baisers, jaillis du cœur même de son enfant d'élection, elle oublia tout ce qui l'avait faite triste: doutes, craintes, déceptions, regrets, scepticisme. Car en Josette elle avait vraiment mis sa joie...

Comme une enfant, Josette, son bras glissé sous celui de la jeune femme, s'était blottie près d'elle, entremêlant de ses baisers, les questions, les réponses qu'elle jetait au hasard, toute à l'allégresse du retour, avide d'entendre la voix de Ghislaine, de se sentir enveloppée par sa maternelle tendresse. Avec un soupir d'allégement, elle murmura, de cet accent de petite fille qu'elle avait en parlant à la jeune femme:

—Ghislaine, ma maman chérie, que c'est donc bon de vous revoir, de penser que nous n'allons plus être séparées!

Séparées! Pourquoi ce simple mot réveilla-t-il impitoyablement, dans l'âme de Ghislaine, la pensée oubliée que la jeune fille ne serait plus longtemps près d'elle?...

Plus forte que sa volonté, une question lui échappa, tandis que sa main caressait les doigts de Josette, glissés dans les siens:

—Alors, ma petite fille n'a pas rencontré à Dieppe celui qui me la prendra?

A travers le gant de la jeune fille, elle sentit un tressaillement léger des doigts. Alors ses yeux cherchèrent le regard de Josette,—ce regard où elle lisait comme en sa propre conscience...

Mais les paupières abaissées une seconde le lui voilaient, et, dans l'ombre du coupé, elle entendit seulement la voix de Josette monter presque suppliante avec un frémissement:

—Oh! maman, ne parlons pas de celui-là maintenant!... Votre enfant est à vous toute, elle ne veut encore être qu'à vous!



—"Ghislaine, ma maman chérie, que c'est donc bon de penser que nous n'allons plus être séparées."

IV

A peine réinstallée à Paris, la marquise de Maulde reprenait ses réceptions hebdomadaires du soir, qu'elle organisait avec un art raffiné, d'abord pour son propre plaisir, puis pour celui de ses hôtes qui entendaient chez elle des artistes de tous genres,—valant presque toujours la peine d'être entendus...

Aussi, bien que novembre fût à peine en son milieu, que la saison mondaine ne fût à peine qu'à son aurore, la plus brillante des cohues emplissait les deux salons ouverts ce soir-là, quand Ghislaine y arriva, accompagnant sa belle-fille. Avec une bonne grâce inaccoutumée, la marquise avait insisté pour qu'elle parût à sa première soirée, et elle avait accepté l'invitation, ne voulant pas rendre plus difficiles encore, par un refus, ses rapports très délicats avec Mme de Maulde.

Elle fut, d'ailleurs, accueillie par un de ces sourires séduisants que, dans son salon, la marquise n'eût pas refusé à sa pire ennemie. Elle s'entendit adresser quelques paroles banalement aimables, et pût avoir, du moins, la satisfaction—frivole—de constater qu'elle avait réussi à habiller Josette au gré de sa difficile grand'mère. Celle-ci, d'un coup d'œil aigu, filtrant sous la paupière, avait en effet, inspecté la toilette de la jeune fille, avant même de songer à effleurer le front qu'elle lui offrait.

—Voyons?... Voyons, petite, comment vous êtes faite ce soir?... Pas mal... Bien... Bien... C'est gentil, ce taffetas rose et cette vieille dentelle jaunie! Pas assez décolletée pourtant... Tu l'es presque à la façon d'une pensionnaire de couvent...! Demande donc à Mme de Moraines de faire plus largement tailler tes corsages!

Josette eut un imperceptible froncement de sourcils, comme au temps où elle était une petite fille aisément révoltée. Mais elle ne releva pas la singulière réflexion de Mme de Maulde et dit simplement:

—Je suis aise, grand'mère, que ma robe vous plaise...

—Et j'espère qu'elle te plaît à toi aussi, que tu es ravie de constater qu'elle te va bien!... Sois donc jeune, petite Minerve. Jouis de tes vingt ans, de leur beauté et de la tienne!

Elle se détourna, rendant la liberté à Josette. Quelqu'un venait la saluer, un intime qui avait entendu ses derniers mots et, très sincère, fit un enthousiaste éloge de la jeune fille. La marquise approuvait souriante, observant Josette avec un plaisir sensible.

—Oui, oui, elle s'est vraiment arrangée d'une façon étonnante... Fillette, elle n'était guère jolie! Je n'aurais jamais osé espérer qu'elle deviendrait ce qu'elle est... Ah! la jeunesse! la jeunesse, mon ami, quelle magicienne! Voyez comme son charme opère...

Ghislaine, elle, s'était bien vite réfugiée dans la serre attenante aux salons, et, moins envahie. Là, tout en répondant aux saluts qui venaient la découvrir dans sa retraite, elle s'amusait du coup d'œil chatoyant des toilettes de femmes, sous la lumière versée par le calice de grandes fleurs étranges et qui ruisselait en lueurs caressantes sur l'éclat des satins, la blancheur des épaules, sur la mousse légère des chevelures où luisaient des éclairs de diamants.

Les hommes se massaient dans les embrasures. Ghislaine les effleura du regard. Elle cherchait si, dans leur foule, elle allait reconnaître Marc de Bresles... Elle savait qu'il devait venir et ce serait la première fois qu'elle le reverrait. Il s'était présenté chez elle un jour où elle était sortie et, n'allant guère chez Mme de Maulde, elle n'avait pas eu encore l'occasion de l'y rencontrer, comme le faisait souvent Josette.

Mais, sans doute, il n'était pas encore arrivé. Autrement, il fût venu la saluer, ainsi que le faisaient tous ses amis et même des indifférents, admirateurs de son talent d'écrivain... Vers elle, venait Etienne Deschartres, le critique d'art dont une minute auparavant elle avait aperçu, dans la phalange masculine, la tête pensive, les yeux d'observateur pénétrant, sceptique et dilettante...

—Est-il permis, madame, de s'asseoir près de vous?

Il demandait cela, tout en s'inclinant très bas sur la main qu'elle lui donnait, avec un sourire.

—Il est permis de s'asseoir, mais non de causer, car voici la musique qui va commencer. Et vous savez, je suis gourmande de recueillement quand je désire écouter!

Lui aussi souriait.

—Ne craignez rien! Certes le seul désir de ne pas être importun suffirait à me rendre silencieux, mais pour ma propre jouissance aussi, je deviendrai lèvres closes dès que les sons parleront la langue divine. Avez-vous été au dernier concert de Colonne?... On y a donné des œuvres qui, merveilleusement exécutées, mettent de la folie au cœur, même dans les vieux cœurs comme le mien qui devraient être assagis. Ah! rien ne fait plus adorablement déraisonner que la musique! Votre sagesse ne le reconnaît-elle pas, madame, même sans l'avoir expérimenté?

Ghislaine se mit à rire.

—Ma sagesse est comme moi... Elle adore la musique et, pleine de confiance en elle-même, elle s'accorde sans scrupule le luxe du rêve, quand les sons lui murmurent toutes ces choses que les mots ne sauraient exprimer sans les déflorer...

Deschartres, qui, près de Ghislaine, avait écouté, tout vibrant d'émotion artistique, se pencha vers elle avec le désir qu'elle eût partagé son impression.

—N'est-ce pas là une véritable œuvre de "jeune"?... Quelle passion et quelle couleur y a mises ce garçon!

Sachant par expérience combien elle le comprenait, il se laissait aller à causer avec elle, l'entraînant dans la vivacité de sa conversation, évocatrice d'impressions de pensées, de sentiments multiples. Intéressée, elle répondait, l'esprit en éveil, très charmeuse sans le chercher, toute à la jouissance délicate de sentir sa pensée voler haut avec une autre qui l'entraînait souverainement...

Et elle ne s'apercevait pas que, non loin d'elle adossé à la muraille, Marc de Bresles la regardait et ne la reconnaissait pas... La Ghislaine d'autrefois était habillée de noir; il y avait une infinie mélancolie dans ses yeux, dans son rare sourire... Celle qu'il apercevait maintenant lui semblait une autre, dans l'élégance de sa robe de vieille guipure rousse, fleurie de roses au corsage que dégageait pleinement les épaules sous l'épaulette de velours noir. La tête très fine avait toujours la même grâce aristocratique, mais l'expression en était autre,—en cette minute, du moins, où Marc revoyait, pour la première fois, la jeune femme. Une flamme gaie dans les yeux, elle causait, souriante, animée, avec cet Etienne Deschartres qui, disaient ses amis eux-mêmes, souhaitait l'épouser et attendait que, par suite du mariage de Josette, elle se reconnût libre. Si véritablement, ils semblaient créés l'un pour l'autre! vivant d'une même vie intellectuelle, aimant tous les deux les choses d'art, rapprochés par la communauté de leurs goûts, de leurs idées, de leurs travaux!

Le désir mourait en lui d'aller à elle qui lui semblait tout à coup une étrangère. Il se détourna envahi par une impression de déception aiguë,—alors que pourtant, depuis cinq ans, il n'avait plus espéré en elle, et son regard qu'une tristesse durcissait un peu, tomba sur Josette qui approchait dans sa fraîcheur d'aurore, dont le jeune regard lui souriait mieux encore que ses lèvres caressantes... Alors instinctivement, il alla vers elle, d'un élan qu'il ne raisonna pas...

Le concert reprenait, interrompant de nouveau la conversation de Ghislaine avec Deschartres... Maintenant toute à elle-même, la jeune femme chercha vite Josette des yeux, étonnée d'être restée si longtemps sans la voir venir... A travers les rangs pressés des auditeurs, elle l'aperçut soudain... A qui donc parlait-elle, avec cette lumière splendide dans le regard, cette douceur grave et délicieuse dans le sourire? Qui donc lui plaisait assez pour que des yeux clairvoyants de mère pussent être frappés tout de suite du rayonnement qui baignait le jeune visage expressif?...

Un nom traversa la pensée de Ghislaine, et, reculant son fauteuil, d'un geste inconscient, elle se leva pour voir... Son intuition ne l'avait pas trompée, c'était bien à Marc de Bresles que Josette parlait...

Et comme lui aussi la regardait!...

Les paroles qu'ils échangeaient eussent certainement pu être entendues de tous... Pourtant, elle sentait qu'en les prononçant, ils étaient aussi seuls l'un avec l'autre qu'ils pouvaient l'être là-bas à Dieppe, quand isolés du reste des promeneurs, ils contemplaient la mer, leurs âmes mystérieusement rapprochées par le silence même...



—"*Ghislaine! Enfin, je vous retrouve! Je voulais tant vous amener moi-même M. de Bresle!*

Le violon résonnait de nouveau; elle se rassit, prisonnière des convenances, prisonnière du monde, prisonnière de sa propre volonté qui prétendait dompter la plainte de son cœur,—ce misérable cœur qui a tant de peine à mourir...

Avec la sensation d'une délivrance, Ghislaine entendit mourir les dernières notes qui avaient la poignante mélodie d'un adieu... Mais l'impression avait été si profonde, qu'elle ferma une seconde les yeux pour cacher une buée de larmes que ses nerfs trop douloureusement tendus y faisaient monter...

Aussitôt d'ailleurs, elle les rouvrit, la voix joyeuse de Josette l'appelait:

—Ghislaine, chérie!... Enfin je vous retrouve! Où vous étiez-vous cachée? Je voulais tant vous amener moi-même votre ami, M. de Bresles!

Dans les yeux de Josette, il y avait la tendresse coutumière, et une douceur passa en elle...

Marc, près de Josette, la regardait, la retrouvait soudain avec sa mélancolique expression... Elle lui tendit la main, il y appuya ses lèvres. Un imperceptible silence scellait leurs bouches une seconde, —peut-être parce qu'une fois encore Josette se retrouvait involontairement entre eux... dans la première minute du retour comme dans la dernière de l'adieu...

Il dit, d'une voix un peu assourdie:

—Je commençais à désespérer, madame, d'arriver enfin jusqu'à vous... Comme autrefois, vous vous faites rare!

Comme autrefois! Le mot la fit tressaillir. Il le devina. L'un et l'autre, ils pensaient soudain à ces jours enfuis qui les avaient, par hasard, rapprochés, aux disparus qui avaient été des vivants dans un passé qui ne ressusciterait pas...

Avec un frêle sourire sur ses lèvres, que l'émotion faisait trembler un peu, elle répéta:

—Comme autrefois, les vrais amis savent me découvrir dans ma solitude... Moi aussi, j'étais désireuse de vous souhaiter la bienvenue ce soir, puisque j'ai eu le regret d'avoir manqué votre visite... Et j'ai ce regret d'autant plus vif que j'aurais trouvé bon de retrouver un ami, tel que vous, ailleurs qu'au milieu de tout ce monde.

—Merci, fit-il avec cette sincérité d'accent qui donnait parfois tant de force à ses paroles.

—Vous allez peut-être me trouver bien indiscret, madame. Mais ne voudriez-vous pas être infiniment bonne et m'indiquer un jour où je pourrais être reçu par vous, sans que votre salon fût aussi brillamment rempli que ceux-ci?... Mon séjour en Afrique a achevé de me rendre sauvage et, s'il me semblerait très doux de réveiller avec vous les vieux souvenirs, je serais incapable de le faire en dehors d'un milieu intime... Je suis très ambitieux, n'est-ce pas? Si je le suis trop, soyez-moi indulgente...

Elle souriait, une douceur profonde dans le regard.

—Vous n'êtes pas ambitieux du tout. Les amis de vieille date ont des privilèges tout particuliers. Voulez-vous venir me voir un mardi, avant cinq heures? A partir de cette heure-là seulement, mon salon est ouvert à tout le monde.

—Je m'en souviendrai, dès mardi prochain, si vous voulez bien me le permettre, madame.

Elle inclina silencieusement la tête, Mme de Maulde était devant eux; et, du bout de son éventail, elle effleurait l'épaule du jeune homme, disant:

—Marc, je suis désolée de vous enlever au plaisir de causer avec Mme de Moraines; mais je vous réclame comme danseur...

—Comme danseur, madame?

Elle se mit à rire de son air de stupéfaction.

—Oui, mon ami, comme danseur! Nos jeunes filles, tandis que leurs parents sont au buffet, implorent une valse, jouée par les musiciens tziganes. Et, vu votre âge, vous devez figurer parmi leurs cavaliers!

Un léger pli barrait tout à coup le front de Marc.

—Madame, veuillez m'excuser, mais je ne suis plus maintenant du nombre des danseurs.

—Mon cher ami, vous plaisantez! Un valseur tel que vous n'a pas le droit de se dérober... Allez donc offrir votre bras à Josette. La voici justement. Josette, M. de Bresles sollicite la grâce d'un tour de valse avec toi.

C'était là Mme de Maulde tout entière, disposant des gens comme des choses, selon son bon plaisir, avec une parfaite désinvolture. Et tous, Ghislaine trop fière pour se dérober à cette impérieuse volonté, Marc trop courtois, Josette trop surprise, n'avaient qu'à la subir.

Un chant de valse s'élevait déjà, capricieusement rythmé, et des couples se levaient, commençaient à bostonner, suivant l'ondulation souple de la musique.

Les yeux de Marc rencontrèrent les prunelles profondes de Josette, et soudain son irritation tomba. Il s'inclina devant la jeune fille.

—Si Mme de Moraines veut bien m'excuser de la quitter aussi brusquement, je vous serai très reconnaissant, mademoiselle, d'accueillir la requête que Mme votre grand'mère daigne vous adresser en mon nom.

—Mais certainement, elle vous l'accorde. Allons, Josette, va vite danser! Il est absurde que tu paraisses ainsi te désintéresser de ce qui se fait chez moi. Ghislaine, ma chère, je vous en prie, rendez la liberté à Marc qui se croit votre prisonnier!

Elle dit de sa voix grave, un peu hautaine:

—Je suis bien sûre que M. de Bresles ne croit rien de semblable! Il sait que je désire avant tout qu'il vous soit agréable... M. de Gannes, voulez-vous me donner votre bras pour me conduire au buffet?...

Elle se détourna tandis que Josette, confuse pour sa grand'mère, murmurait de sa manière caressante, se penchant vers elle:

—Je vous aime, ma Ghislaine.

Elle la remercia d'un frêle sourire; mais son cœur demeurait lourd, comme aux heures mauvaises, et elle répondait, distraite, à Paul de Gannes tandis qu'ils traversaient lentement les salons à travers les groupes de danseurs. Pourtant, tout à coup, elle devint attentive; il lui disait:

—Ne vous semble-t-il pas que notre ami de Bresles est conquis à son tour par votre Josette qui, de son côté, ne paraît pas le tenir aussi farouchement à distance que les autres?... Voyez quel joli couple ils forment!

Oui, heureuse, bien heureuse, puisqu'elle avait si large, sa part de richesses de toute sorte!... Avec une infinie tendresse, Ghislaine la considéra. En l'intimité de son âme, elle lui murmurait:

—O mon enfant chérie, tu ne connais pas ton bonheur!

Puis tout haut, d'une voix un peu étrange elle dit enfin:

—Oui, ils sembleraient faits l'un pour l'autre... Nous verrons ce que sera l'avenir.

Discret, M. de Gannes n'insista pas et, changeant de ton, il interrogea courtoisement, amenant la jeune femme vers le buffet:

—Que désirez-vous, madame, que je vous fasse servir?

—Merci, je n'ai besoin de rien... J'ai un peu mal à la tête... Ce qu'il me faudrait, c'est le repos...

Et un soupir d'allégement lui échappa quand, sa liberté enfin reconquise, elle se vit, avec la jeune fille, dans la voiture qui les ramenait à travers la nuit,—une nuit claire pointillée d'étoiles, où, dans le ciel d'un bleu froid, luisait l'argent d'un mince croissant de lune.

Elles étaient si près l'une de l'autre qu'elles se frôlaient, mais leurs âmes n'étaient plus une... Celle de l'enfant se faisait lointaine, devenant une âme de femme qu'éblouissait une confuse et radieuse vision d'avenir.

Et la conscience que Ghislaine en éprouvait lui était à ce point angoissante, qu'une question lui échappa:

—A quoi penses-tu silencieusement ainsi, ma Josette?

La jeune fille eut un tressaillement. Comme réveillée soudain, elle se pencha vers Ghislaine avec un baiser qui ne dissipa point en elle la poignante sensation d'isolement, parce que, seule, sa question l'avait mis sur les lèvres de Josette... Elle répéta:

—A quoi penses-tu, mon enfant chérie?

—Je pensais, dit lentement Josette, que jamais encore, chez grand'mère, je n'avais passé une soirée qui me parût meilleure...

Tout bas, Ghislaine murmura, d'un accent où il y avait à peine une question:

—Parce que M. de Bresles était là...

—Maman, maman, que dites-vous?... Que croyez-vous?...

Elle n'avait pas dit "non"; et, Ghislaine, dans la nuit, sentait le rayonnement de



UNE AIDE PRÉCIEUSE A LA BEAUTÉ

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblée, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraicheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaitre comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.

EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins $1.00 le flacon au prix de

50 cts le flacon de 6 onces

Echantillon expédié sur réception de 10 sous.

COPPER & CIE, Departement R. No. 156 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

son regard... De la même voix assourdie, très douce, elle continua:

—Je crois, mon enfant chérie, que, si M. de Bresles te demandait de devenir sa femme, tu ne le repousserais peut-être pas comme les autres...

Josette ne répondit pas; puis, tout à coup, cachant son visage sur l'épaule de la jeune femme, elle dit avec des lèvres qui tremblaient:

—Ghislaine chérie, à vous seule, j'avouerai cela, parce que vous êtes une seconde moi-même... "*S'il*" me demandait d'être sa femme, il me semblerait que c'est mon bonheur même qui vient à moi!...

V

Quelques jours plus tard, à une messe de mariage, comme Ghislaine, arrivée juste à la dernière minute pour féliciter les mariés, sortait de la sacristie et entrait dans l'église, elle aperçut la marquise de Maulde qui, ses propres devoirs de politesse remplis, attendait le retour du cortège nuptial. A travers son face-à-main, elle lorgnait les très élégantes invitées que déversait la sacristie dans un bruissement soyeux de robes traînantes, une senteur de poudre de riz et d'essences fines. Tout de suite, elle reconnut Ghislaine, la trouva très jolie femme, habillée avec un goût qui lui était tout personnel... Mais remarquant qu'elle était seule, sans Josette, elle eut un froncement des sourcils mécontent, et, aussitôt, interrogea, nerveuse:

—Eh bien, et Josette? Où est-elle donc? Vous ne l'avez pas amenée?

—Non, elle ne connaît que peu ou point la mariée et elle avait, à une heure, un cours d'accompagnement qui l'intéressait beaucoup.

—Mon Dieu! quand donc cessera-t-elle d'être une écolière? Franchement, Ghislaine, vous la maintenez dans l'enfance plus que de raison.

—Parce que je lui laisse faire de la musique autant qu'elle le désire et de la façon qu'il lui plaît?

—Parce que vous ne prenez nul souci de lui rappeler qu'elle a vingt ans et par conséquent qu'elle doit remplir ses devoirs de fille du monde, qui, à son âge, sont d'une réelle importance.

Ghislaine ne répondit pas, dédaigneuse de ces sorties, maintenant fréquentes, et trop délicate pour rappeler à la marquise à quel prix elle-même avait acquis le droit de considérer Josette comme son enfant. D'ailleurs, soudain, l'attention de Mme de Maulde se détournait d'elle, car l'orgue commençait une marche triomphale et le cortège sortant de la sacristie arrivait d'une allure rythmée, agitant, de profonds remous, la foule curieuse et bavarde qui emplissait l'église et se massait au bord de l'allée pour mieux voir...

De ce regard auquel nul détail n'échappait, Mme de Maulde contemplait le défilé. Ghislaine, elle, ne vit que la blanche apparition de la jeune épousée, son visage de créature heureuse, le geste confiant de son bras appuyé sur celui de son mari. Aussitôt, en son âme, s'était dressée la vision de Josette, ainsi emmenée vers l'inconnu, dans une même joyeuse clarté de cierges, au son des orgues,—emmenée par celui à qui elle aurait donné tout son cœur, pour la joie comme pour la peine...

—Ghislaine, vous allez, sans doute, recommencer vos félicitations chez les mariés, n'est-ce pas? Alors, je vous emmène en voiture, dit Mme de Maulde, qui, distraite de son accès de mauvaise humeur, l'avait oublié déjà. D'ailleurs, je désirais vous parler, et vous avez l'habitude de vous faire si rare qu'il fait bon vous saisir au vol!

Distraite, elle avait suivi Mme de Maulde; et ce fut par un effort de volonté que, s'arrachant à sa songerie, elle demanda dès que la voiture les emporta:

—Vous souhaitez me parler, madame, qu'y a-t-il?

—Il y a ma chère, pour aller droit au but,—car nous n'avons qu'un instant à nous,—que je suis fort mécontente du parti de Josette de repousser tous les mariages qui lui sont offerts. C'est absurde! Qu'attend-elle? Que veut-elle? Elle a de nouveau refusé le marquis de Chambry, qui était un charmant garçon, de très bonne famille, de grande fortune, pourvu de brillantes relations, enfin de tout ce que peut souhaiter une femme...

—Qui ne demande à son mari ni grande intelligence, ni conception même vague de devoirs quelconques à remplir, ni goûts un peu élevés, ni soucis de ne point gaspiller son existence dans des occupations stupidement frivoles de mondain désœuvré.

Presque avec âpreté, Ghislaine avait parlé. La marquise, dont elle attaquait ainsi les sympathies, la regarda, stupéfaite et irritée.

—Ah! ça, Ghislaine, est-ce votre qualité de femme de lettres qui vous fait parler ainsi comme une anarchiste! Il est évident que si vous exprimez de telles opinions devant Josette, ses lubies n'ont plus rien d'étonnant! Vous la détournez du mariage pour...

Ghislaine ne lui permit pas d'achever; avec une sorte de gravité qui la domina, elle dit:

—Je la détourne, non du mariage, mais d'un ami qui ne la rendrait pas heureuse et qui ne serait pas digne d'elle.

—Digne d'elle! En vérité, Ghislaine, que lui faut-il donc? Vous la gâtez d'une façon déplorable et la transformez en ridicule petit spécimen d'orgueil féminin!... Eh bien, ma chère, si vraiment vous n'avez en vue que son intérêt, si vous ne souhaitez pas, comme on pourrait le croire, la garder près de vous pour vous distraire, trouvez-lui donc un mari qui ait l'heur de lui plaire en vous plaisant. Pour ma part, il y a, en ce moment, quelqu'un que j'en arrive à désirer lui voir épouser, c'est Marc de Bresles, qui paraît d'ailleurs la trouver assez à son goût...

—Marc de Bresles!

—Oui, Marc. Et pourquoi non?

Ainsi, la grand'mère, après l'enfant, souhaitait ce mariage. Elle eut la sensation que doivent éprouver ceux qui, emportés par un invincible courant, se sentent entraînés loin du port entrevu... Une seconde, elle resta sans répondre. D'un grand regard qui ne voyait pas, elle considérait le missel que tenaient ses doigts gantés de blanc. Puis, d'une voix un peu lente, elle répéta:

—Pourquoi?... Parce qu'il me semble que M. de Bresles est un peu âgé pour elle...

—Mais, ma chère, vous savez aussi bien que moi, ce me semble, que Josette a la singulière manie de considérer les vrais jeunes gens comme des poupons avec lesquels, tout juste, elle pourrait jouer au tennis ou bostonner. Les hommes mûrissants seuls ont droit à son attention. Marc, en définitive, n'a guère plus de trente-deux ans. Il est d'excellente naissance; l'héritage de son oncle est considérable et lui ôtera le goût, qu'il se prétendait imposé par la nécessité, d'aller remplir, de côté et d'autre, des postes ridicules de petit ingénieur sans fortune... Je me suis renseignée à ce sujet auprès de Paul de Gannes...

—Et vous pensez qu'il plairait à Josette?

—Il est évident qu'en son honneur, elle s'humanise d'une façon sensible... Je l'avais déjà remarqué à Dieppe, et j'en ai eu plusieurs exemples dans leurs dernières rencontres à Paris. Mon expérience ne saurait me tromper. Elle l'accueille comme jamais je ne l'avais vue accueillir aucun homme. Et mieux que personne, vous qu êtes sa confidente attitée, vous devez le savoir!...

Ghislaine ne releva pas le propos que Mme de Maulde avait lancé de sa voix mordante. Peut-être même ne l'avait-elle pas entendu. Une pensée l'absorbait, accentuait le pli léger qui rayait son front, entre les sourcils; et, d'un doigt machinal, elle tourmentait la fourrure de son manchon.

—Alors, vous pensez que Josette plaît... particulièrement à M. de Bresles... qu'elle lui plaît de telle sorte qu'il pourrait songer à la souhaiter pour femme?

—Ma chère, pour qui connaît de Bresles, il est évident qu'elle lui plaît... particulièrement, comme vous dites. Je ne lui ai jamais vu,—et il y a longtemps que je peux l'observer dans le monde!—je ne lui ai jamais vu accorder à aucune femme l'attention qu'il témoigne à Josette! C'est pourquoi, étant donné qu'il ne peut guère tarder à se marier, je trouve que la réalisation du désir dont je parle serait très possible... Et c'est sur vous, Ghislaine, que je compte pour y aider...

—Sur moi? madame.

—Mon Dieu, oui. Je rends ici hommage à votre toute-puissance! Josette subit aveuglément votre influence, et Marc m'a l'air d'avoir en vous une confiance non moins absolue... Vous pouvez donc, usant de votre tact, si vous voulez bien en prendre la peine, les diriger un peu vers le but que je souhaite... Et je vous le demande.

Il y eut un imperceptible silence; et la marquise, étonnée, tourna la tête vers Ghislaine:

—Eh bien, ma chère, qu'avez-vous donc à vous montrer si absorbée? Est-il excessif de solliciter votre concours pour préparer l'avenir de Josette?

D'un geste inconscient, Ghislaine passa la main sur son visage, comme si elle eût voulu y effacer tout reflet même de sa pensée; puis, arrêtant droit sur Mme de Maulde son regard de femme désormais sans illusions, elle dit simplement:

—Vous pouvez être certaine, madame, que je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour le bonheur et le bien de Josette...

Oui, tout. Et elle avait, en cette seconde, la pleine conscience que c'était l'absolue vérité qu'elle disait là. Mais, ni l'enfant tant aimée, ni son égoïste grand' mère, ni Marc, ni personne au monde ne devait jamais soupçonner quel obscur désir elle obligeait ainsi à mourir en elle...

L'impérieux besoin de solitude qui l'éteignait dans les heures difficiles s'emparait d'elle, aigu à en devenir une souffrance. Mais elle n'avait pas encore le droit de s'y abandonner.

Et, rejetée de nouveau dans l'atmosphère de fête où l'amenaient les circonstances, elle joua bravement son personnage de femme du monde dans les salons encombrés, saturés de l'odeur forte des tubéreuses, où elle entrait à la suite de la marquise de Maulde. De nouveau, elle félicita la jeune épousée qui souriait, toute rose sous le nimbe de son voile; elle répondit à tous les saluts, les hommages, les mots de bienvenue qui l'accueillaient; elle jeta même un coup d'œil complaisant sur les splendeurs étalées de la corbeille devant lesquelles s'extasiaient les curieuses... Puis, consciente d'avoir, enfin, droit à sa liberté, elle sortit sans prendre congé de la marquise, tant elle redoutait de se voir encore retenue.

Dehors, la bise glaciale la fit frissonner, l'enveloppant toute. Machinalement, elle se mit à descendre l'avenue Friedland, qui s'allongeait devant elle. Impatiente elle songeait, irritée contre elle-même:

—Pourquoi suis-je triste ainsi? Pourquoi les paroles de Mme de Maulde m'ont-elles fait mal?

Pourquoi?... Le besoin de voir clair en elle devenait si fort que d'instinct, comme elle passait devant la chapelle du Saint-Sacrement, elle en monta les marches.

A cette heure, la chapelle était presque déserte. Au dernier rang des chaises, le long de la muraille, un misérable somnolait, les mains jointes d'un geste machinal; un vieillard égrenait son chapelet; des enfants, assis près d'une gouvernante, attendaient, avec des mines impatientes, qu'elle eût achevé sa prière... Ghislaine ne remarqua ni les uns ni les autres; elle allait tout droit vers l'autel où l'ostensoir flamboyait autour de l'Hostie devant laquelle deux religieux priaient..

Elle s'agenouilla, avec un signe de croix; puis elle cacha son visage dans ses mains, enveloppée soudain par le calme profond que distillait le silence de la chapelle, dont les murs étouffaient la rumeur de la vie du monde. Aucun mot de prière ne lui montait aux lèvres; mais toute son âme implorait le secours divin, la force qui fait les vaillantes et les dévouées... Et sa pensée recueillie précisa sans pitié:

—Je souffre, parce qu'il me faut donner Marc de Bresles à Josette.

Donner! Le mot la fit tressaillir... Donner! mais la vie de Marc ne lui appartenait en rien. Il l'avait jadis entourée d'une sympathie profonde, d'une sollicitude délicate et chevaleresque,—parce qu'elle était seule. Elle s'était sentie avec lui en communion de goûts, d'idées... Mais jamais, il ne lui avait fait entendre une parole qui pût éveiller en elle la pensée qu'elle eût une place dans sa vie...

Alors pourquoi eût-elle tant souhaité que ce fût un autre qui conquît enfin le jeune cœur de Josette? Car il l'avait conquis; elle le savait, avant même que la jeune fille lui en eût fait l'aveu avec une confiante tendresse... Et parce qu'elle connaissait son enfant, elle mesurait la force et la profondeur du sentiment, né d'une estime très haute, qui l'attirait vers Marc.

Josette avait dit: "S'il me demandait d'être sa femme, il me semblerait que le bonheur même vient à moi." Et elle était de celles qui ne donnent pas deux fois leur âme...

Avec la même impitoyable clairvoyance, Ghislaine pensa:

—Mon rôle, à moi, c'est de les rapprocher comme elle, ma Josette, le désire, comme le souhaite Mme de Maulde, comme lui, peut-être, le rêve...

Oui, elle devait les rapprocher, autant qu'il dépendait d'elle, tenter de donner à l'enfant qui lui était si chère, son bonheur de femme, après avoir été la suprême source de joie de sa jeunesse...

Les instants fuyaient... Elle n'en avait pas conscience. Mais un bruit de chaises heurtées près d'elle lui fit tout à coup relever la tête... Alors seulement, elle s'aperçut qu'elle pleurait.

Devant ses yeux une horloge marquait trois heures et demie. Elle tressaillit. Si tard déjà... Elle se souvenait que Marc devait venir la voir ce même jour, vers quatre heures... Marc dont elle avait été heureuse d'attendre la visite... Marc à qui elle allait parler de Josette...

VI

Elle ôtait à peine ses vêtements de sortie quand le timbre d'entrée annonça un visiteur.

Etait-ce donc déjà Marc?

—M. de Bresles fait demander si Mme la comtesse peut le recevoir?

C'était bien lui...

Le domestique disparut, elle se regarda une seconde dans la glace. D'un geste machinal, elle soulevait l'ondulation souple des cheveux blonds, tordus très haut, que son chapeau avait un peu froissés; puis, elle considéra son image avec les mêmes yeux dont elle eût examiné celle d'une étrangère.

Elle quitta sa chambre et se dirigea vers le petit salon, dont elle souleva la portière. Debout, Marc attendait devant un portrait de Josette, le dernier fait, où elle apparaissait merveilleusement vivante, exquise vision de créature en son printemps.

Une seconde, Ghislaine regarda le jeune homme, si absorbé qu'il n'avait pas entendu le bruissement de sa robe; puis, laissant retomber la portière, elle entra, disant:

—Mon ami, soyez le très bienvenu! Je suis heureuse de vous voir.

Il eut un mouvement d'homme rappelé soudain à la réalité et vint à elle avec cette même expression de plaisir très sincère qui lui était douce autrefois, comme l'étreinte si ferme de sa main quand elle lui donnait la sienne... Josette avait raison de dire qu'il devait être bon de sentir la protection de cet homme...

A peine, la pensée distraite, elle entendait les paroles qu'il lui adressait, s'excusant d'être peut-être arrivé un peu tôt.

—On me dit que vous venez de rentrer... Je crains de vous avoir derangée...

Elle l'arrêta, souriant un peu, de ce sourire qui vient de l'âme même:

—Vous ne me dérangez pas, je vous attendais... Car j'espérais bien que vous vous souviendriez,—si j'osais, je dirais, enfin!—que je suis pour vous une vieille amie, à qui vous deviez une vraie visite de bonne arrivée pour vous faire pardonner de ne pas avoir donné signe de vie pendant des années!

—Ne m'en veuillez pas! Je vous assure que, très profondément, j'ai souffert de laisser rompre, par mon silence, les liens qui me rattachaient à ceux que j'avais laissés derrière moi... Mais j'étais parti résolu à n'importuner personne de mon souvenir...

—Pourquoi? fit-elle avec sa douceur grave.

—Parce que je trouvais, je trouve que ceux qui partent comme j'étais parti, ne laissant derrière eux aucune affection profonde qui les suive anxieusement, vive de leur vie à travers la distance, ceux-là se doivent à eux-mêmes et aux autres de demeurer dans la solitude qu'ils ont choisie...

—Oui, s'ils l'ont choisie parce qu'ils l'aimaient... Mais pour vous, il n'en était pas tout à fait ainsi...

—Puisque j'avais librement accepté ma situation, je n'avais guère le droit de m'en plaindre! D'ailleurs, cette vie rude, toute d'action, m'a été bienfaisante et je l'ai vraiment goûtée... Seulement...

Et il eut un sourire très jeune:

—Seulement, maintenant que le monde civilisé m'a repris, j'en arrive à me souvenir avec étonnement et curiosité, de cet autre *moi* qui vivait comme une façon de sauvage, campait sous la tente, chassait au désert, se lançait, dès qu'il en avait l'occasion, dans des équipées où il risquait son existence, uniquement pour la saveur du danger... Un plaisir que, sans doute, je ne connaîtrai plus ainsi...

D'un indéfinissable accent, elle dit:

—Mais vous en connaîtrez d'autres, meilleurs,—que je vous souhaite!—qui ne vous laisseront pas regretter l'Afrique et les heures bonnes que vous lui avez dues!

Il répéta, gaiement:

—Les heures bonnes!... Mais il y en a eu de bien différentes aussi!... A vous entendre parler, il semble que je revienne d'un pays de cocagne! Alors que, honnêtement, je dois reconnaître que, pour se plaire là-bas, il faut avoir comme moi, une humeur d'aventurier!...

Elle demanda:

—Maintenant c'est fini, n'est-ce pas? vous ne vous laisserez plus entraîner vers des postes pareils qui vous éloigneraient de tous vos amis?

—Non, sans doute... A moins que les circonstances ne me détachent une fois encore de ma terre de France que je suis si heureux pourtant d'avoir retrouvée...

Il s'arrêta court. Et comme s'il eût craint d'en dire trop, comme s'il eût redouté une question; changeant brusquement de ton, il s'exclama avec un sourire:

—Mais, madame, vous me faites odieusement parler de moi, du *moi* haïssable! Pour que je me le pardonne, suivez mon exemple... Que je sache un peu, à mon tour, ce qu'ont été pour vous ces dernières années...

—Elles ont été heureuses, douces, à ne me rien laisser regretter ni souhaiter...

Un regret passa en lui. Avec un imperceptible reproche, il dit:

—Savez-vous, madame, que vous façonnez trop bien ceux qui vous aiment, à votre image! Autant que vous-même, ils sont silencieux sur tout ce qui effleure même votre vrai *vous*...

Elle sourit un peu. Malgré toute sa volonté, elle trouvait une douceur à l'entendre parler de la sorte.

—Josette seule est ainsi... Les autres point, je vous assure...

—C'est par eux, en effet, que j'ai tout d'abord appris que vos amis ont le droit d'être fiers de votre talent et de vos succès...

—Mon talent!... Mes succès!... Oh! je vous en prie, ne leur faites pas tant d'honneur... Vous me rendriez confuse de mon ingratitude à leur égard!... Ah! mon talent! il m'est si égal dès que je cesse de le considérer,—ce qui fait bondir Josette,—comme mon gagne-pain...

Presque, impérieusement, il dit:

—Vous n'avez plus à gagner votre vie!

—Si... Et vous qui m'avez connue, après ma ruine, qui m'avez aidée, vous le savez mieux que personne...

—Mais les mauvais jours, heureusement, sont passés pour vous...

Elle arrêta sur lui son regard pensif et se redressant un peu, dans son fauteuil, elle dit:

—Pourquoi ainsi parler?... Aussi bien que moi, je suis certaine, vous comprenez que mon mariage avec M. de Moraines ne pouvait réellement changer ma situation. Les apparences seules devenaient autres...

—C'est vrai...

—J'ai donc travaillé. Et, en vérité, j'ai réussi comme jamais je ne l'aurais espéré autrefois, dans mes rêves les plus ambitieux... Grâce à Dieu, maintenant, comme vous le disiez tout à l'heure, je suis indépendante, et je le serai encore quand Josette sera mariée et que, comme une vraie mère, j'aurai même pu mettre ma part dans sa dot...

—Dans sa dot?...

—Oui, ainsi que je l'ai toujours espéré, j'aurai la joie de pouvoir apporter dans sa corbeille, ce que m'avait légué la générosité du comte de Moraines...

Elle parlait avec une telle simplicité, tenant sa conduite pour si naturelle que Marc sentit qu'elle se fût étonnée d'un mot qui l'approuvât ou la blâmât. Elle continuait, un léger sourire sur sa bouche grave:

—Il y a un instant, je vous disais que je me trouvais bien ingrate de traiter avec tant d'indifférence le don d'écrire qui m'a été accordé... Dans l'avenir, sans doute, je lui devrai bien plus encore que maintenant. Il me permettra le travail qui, seul, pourra me faire supporter le vide laissé en moi par le départ de Jostte...

—Son départ?... Où va-t-elle partir?

Elle avait tressailli à cette exclamation où elle sentait bien autre chose que de la surprise...

—C'est à son mariage que je fais allusion. Maintenant, chaque jour, je m'attends à me la voir enlever...

—Oui, fit-il d'un indéfinissable accent, je comprends que les hommes qui l'approchent, souhaitent tous être aimés d'elle... Quelle délicieuse créature vous l'avez faite!...

—C'est une petite Ghislaine toute jeune, tout heureuse, toute souriante, comme la Ghislaine que vous n'avez pas connue et que j'ai été;—il y a si longtemps que je ne m'en souvenais plus...

Elle devina qu'il allait protester; et, pour l'arrêter, elle continua doucement:

—Savez-vous que je suis très fière d'entendre ainsi juger ma fille par vous? Car je devine tout ce qu'elle sera pour celui qu'elle aimera...

—Elle sera le bonheur même...

Oh! ces mots! Les mots mêmes que Josette avait dits parlant de Marc...

—J'ai promis à M. de Moraines que je serais une mère pour elle et, autant qu'il dépendra de moi, je la laisserai marier seulement à un homme qui pourra la rendre heureuse, comme en ma jeunesse, j'ai souhaité l'être...

Il ne répondit pas... Pourquoi?... Que pensait-il?... Un pli, soudain, barrait son front que les flammes du foyer mettaient en pleine lumière. Elle aussi demeura silencieuse. Le jour d'hiver se mourait autour d'eux, faisant leurs âmes recueillies... Elles pensait qu'elle devait parler, protégée par cette ombre qui empêcherait qu'il pût lire sur son visage... Mais soudain, les mots lui apparaissaient si douloureux à prononcer, qu'il lui semblait que jamais elle n'aurait le courage de les dire... Une bizarre pitié l'angoissait, pour elle-même, pour la faible Ghislaine qui vivait encore en elle et qui, tout bas, se révoltait désespérément devant l'épreuve nouvelle...

Alors, elle chercha des yeux le petit portrait de Josette; et le regard arrêté sur la chère image, elle commença lentement:

—Savez-vous ce que je rêve, mon ami...

—Ce que vous rêvez?

—Oui... Je rêve de vous donner Josette parce que je crois que ce serait son bonheur et le vôtre...

—Me la donner... Elle?...

Il s'était levé, une telle émotion sur son visage énergique, que Ghislaine eut l'impression qu'elle éveillait soudain en lui une vision éblouissante... Elle était certaine désormais qu'il aimait Josette,—qu'il le sût ou non...

Il répéta:

—Me donner Mlle Josette pour...

—Pour femme oui... Car vous n'êtes pas destiné à vivre seul...

—Non, mais ce serait fou à moi d'espérer une femme telle que celle-là!... Vous êtes cruelle, madame. Pourquoi me tentez-vous?

—Je vous tente en quoi? mon ami...

—Mais en me jetant dans la pensée, dans le cœur, dans tout l'être enfin, le rêve réalisable d'épouser cette enfant...

—Irréalisable... pourquoi? Parce que... vous ne l'aimez pas?

De toute son âme, elle l'interrogeait. Presque rudement, il jeta:

—Mais parce que je ne puis espérer être, moi, aimé d'elle qui n'a qu'à choisir parmi tant de jeunes hommes autrement séduisants que moi!...

—Ne parlez pas ainsi, il me semble entendre Mme de Maulde.

Mais ses paroles n'arrivèrent même pas pas aux oreilles de Marc; debout devant elle, il tourmentait d'un doigt machinal les feuillets d'une revue posée sur une table, près de lui, et il répétait:

—Epouser cette enfant!... Mais c'est impossible...

Avec une grave douceur, elle dit:

—Si c'était impossible, je ne vous en aurais pas parlé, mon ami.

—Voulez-vous donc dire qu'elle ne me repousserait peut-être pas, si j'osais venir à elle?...

D'une voix qui s'assourdissait, elle répondit, puisqu'il le fallait:

—Je pense que Josette a pour vous une... sympathie et une... estime que je ne lui ai encore vu éprouver pour aucun des hommes qui ont souhaité l'épouser...

—Merci! fit-il tout bas, bouleversé par l'accent dont elle venait de parler, qui avait quelque chose de brisé.

Et s'inclinant, il prit sa main et la baisa...

Ni l'un ni l'autre, ils ne parlaient plus, songeurs, n'ayant pas conscience des minutes qui fuyaient!

Dans le silence de la pièce, le timbre de la porte d'entrée résonna tout à coup.

Lui comme elle, tressaillirent, ramenés de très loin... Elle secoua la tête et murmura faiblement:

—Ah! j'avais oublié, après cinq heures, je reçois...

Il se levait, incapable d'une conversation banale devant des étrangers. Mais déjà la porte du salon s'ouvrait et le domestique introduisait Etienne Dechartres...

VII

Janvier finissait avec une semaine de très grands froids qui avaient glacé les lacs du Bois, y attirant aussitôt une foule allègre de patineurs. Et, à travers la vitre relevée de son coupé, la marquise de Maulde s'amusa une minute à considérer leurs silhouettes fuyantes d'ombres noires sur la plaine blanche, alors qu'elle arrivait avec Josette au Cercle des patineurs où il lui avait convenu de voir la jeune fille figurer cette après-midi-là...

Josette, tout de suite entourée, se faisait attacher ses patins, insensible à la morsure du froid qui rosait son visage, avivait l'éclair de ses larges prunelles veloutées. Avec une animation souriante, elle causait, répondant aux propos des patineuses, ses amies, immobilisées une minute près d'elle, aux saluts des hommes qui venaient solliciter la grâce de patiner un moment avec elle. Toute, elle semblait au plaisir, très vif pour elle, de glisser sur cette plaine blanche.

Et pourtant une déception venait de détruire tout son plaisir... Celui que, en son cœur, elle s'attendait à retrouver n'était pas là. Quand elle était arrivée, son regard, tout de suite, avait couru sur la phalange masculine des patineurs dans laquelle, à l'avance, elle eût juré qu'elle apercevrait la haute silhouette qu'elle aurait distinguée entre mille; comme dans la foule même, elle eût senti sur elle le regard d'une impérieuse douceur qui attirait vers lui tout son cœur si jalousement gardé,—qu'il avait conquis pourtant!

Elle le savait bien, maintenant. Elle comprenait le pourquoi de ce rayonnement de soleil qu'elle avait dans l'âme quand elle le rencontrait... Et elle l'avait bien souvent rencontré pendant les deux derniers mois; comme si quelque secrète volonté s'appliquait sans cesse à les rapprocher. Elle sentait sans cesse qu'elle n'eût plus rien souhaité s'il lui avait demandé sa vie, qu'elle lui eût donnée avec une foi infinie.

Mais la lui demanderait-il jamais? Ghislaine, qui seule connaissait le secret que nul ne devait soupçonner même, Ghislaine ne semblait pas croire qu'elle rêvât l'impossible. Elle lui avait dit:

—Aie confiance en moi et attends!...

Et parce que la jeune femme avait parlé, enveloppée par la maternelle protection qui la mettait divinement en paix, elle attendait, heureuse, que, pour elle, sonnât enfin l'heure exquise entre toutes...

Car elle savait bien aussi qu'avec nulle autre, Marc de Bresles n'était ce qu'il se montrait avec elle. Son intuition de femme ne la trompait pas. Avec une allégresse mystérieuse, après chacune de leurs rencontres, elle sentait leurs deux pensées, leurs deux âmes, leurs deux vies plus proches...

Aujourd'hui, il n'était pas là! Pourquoi... Pourtant, à l'Opéra, devant lui, Mme de Maulde avait, la veille même, parlé de cette séance au Cercle des patineurs... Sa raison lui murmurait que bien des motifs avaient pu le retenir, mais aucune réflexion ne pouvait apaiser son regret qu'il fût absent...

Elle en eut conscience et un petit sourire de pitié pour elle-même glissa sur ses lèvres:

—Et c'est moi la fière Josette qui en suis venue là! Heureusement, personne ne le sait...

Non, personne n'en eût eu l'idée cette après-midi là, tant elle semblait s'amuser des courbes savantes qu'elle accomplissait, conduite par un habile patineur que sa souplesse ravissait et qui, s'il l'avait osé, eût protesté quand elle l'arrêta tout à coup se croyant appelée par Mme de Maulde... Mais c'était une autre voix que celle de la marquise qui avait prononcé son nom...

Elle tourna la tête et une joie lui fit bondir le cœur. Marc étais là qui la regardait, venait à elle, lui tendait la main et, tout en la saluant, demandait avec une prière dans les yeux:—N'est-ce pas mon tour maintenant?

Elle eut un sourire qui faisait d'elle, soudain, l'éternel et charmeur sphinx féminin.

—Votre tour?... Mais êtes-vous bien sûr de ne pas l'avoir laissé passer?... Il est très tard, vous savez.

—Oh! oui, je sais!...

Plus bas, de son accent de sincérité absolue, il avait dit cela; et, en elle, pénétra tout à coup la certitude très chère qu'il avait autant qu'elle-même désiré la minute qui les réunissait. Alors, elle lui abandonna ses deux mains, et, d'un élan large et puissant qui ressemblait à un envolement, il l'entraîna sur l'étendue blanche, moirée de reflets bleus. Sans volonté, dans la douceur de la minute présente, elle se laissait conduire, grisée délicieusement par la conscience qu'il était là pour elle seule, par le bleu pur de ce ciel d'hiver, par la lumière blonde du pâle soleil, par le souffle de l'air vif qui lui fouettait le visage, jetant sur la peau une clarté plus rose.

Parce qu'elle lui répondait seulement en petites phrases courtes, il se pencha un peu vers elle, cherchant son regard,—comme un altéré aspire à la source vive. Il l'aperçut toute fine dans sa veste de fourrure, fraîche autant que les roses de Nice qui, près du col, en étoilaient le duvet sombre, une expression de rêve sur son jeune visage.

Et, jaloux de la songerie qui la lui enlevait, il demanda avec une douceur dominatrice:

—A quoi pensez-vous, si grave?

Mais avant qu'elle lui eût répondu, un traîneau mal dirigé arrivait sur eux très vite, tellement qu'elle fut frôlée et chancela. Il la retint d'un geste sûr, avec une exclamation si effrayée qu'elle tressaillit. Jusqu'à cette minute, elle eût cru que Ghislaine seule était capable de s'inquiéter ainsi, qu'une ombre même de danger l'effleurât... Elle vit qu'il avait pâli et son cœur se mit à battre, en sa poitrine, à larges coups.

—Vous n'avez pas été heurtée? Vous n'êtes pas blessée?

—Oh! non! pas du tout... J'ai seulement été un peu saisie. Et je suis confuse de vous avoir fait peur pour moi...

Confuse, mais heureuse aussi... heureuse à ce point qu'une seconde, elle ferma les yeux, effrayée de ce qu'il pouvait y lire... Ainsi conduite par lui, dont elle sentait autour d'elle l'infinie sollicitude, elle avait l'impression d'être emportée en plein rêve... Il répétait de la même manière, doucement souveraine:

—A quoi pensez-vous?

Avant que sa volonté eût arrêté ses paroles, elle murmura lentement:

—Je pense que j'irais ainsi au bout du monde...

—Vous me laisseriez vous emmener partout où je le souhaiterais, même dans les pays sauvages où j'ai aimé à vivre?...

Sans tourner la tête vers lui, elle répéta avec une sorte de gravité frémissante:

—Oui, je me laisserais emmener, parce que je pense que si vous le faisiez, c'est que je vous en aurais donné le droit...

Brusquement, il cessa de patiner, l'arrêtant ainsi, et, avec une ardente volonté, il chercha le regard qui se dérobait. Il avait la sensation nette que la minute décisive d'où dépendait son avenir, dont il devinait l'approche depuis des semaines, cette minute-là était venue; que son avenir, il ne pouvait plus le concevoir sans que Josette de Moraines en fût le bonheur même...

Il implora:

—Je vous en supplie, donnez-moi vos yeux pour que j'y lise la vérité... Savez-vous ce que vous venez de dire?... ce que vous me laissez espérer?...

Elle ne répondit pas, ses lèvres tremblaient, mais dans le visage que l'émotion faisait tout blanc, les yeux parlaient, lumineux d'une clarté d'aurore...

Immobile comme lui, elle se tenait toute droite, recueillie dans l'enivrante certitude qu'elle allait entendre les mots dont elle se souviendrait aussi longtemps qu'un souffle l'animerait, même fût-elle devenue une vieille, très vieille femme... Comme lui, elle avait oublié tout ce qui n'était pas eux... Même en son âme à elle, le souvenir chéri de Ghislaine avait reculé, pâli, effacé par la splendeur du présent...

Il répéta:

—Savez-vous ce que vous me faites espérer? Je vous en supplie, répondez-moi! Est-ce vraiment...

A son tour, il hésitait. Et ce fut elle qui répéta:

—Est-ce vraiment...

—Est-ce vraiment que vous me permettez de vous aimer?... Auriez-vous foi en moi, pour me confier votre vie, afin que, de toute mon âme, de toutes mes forces, je m'emploie à la rendre heureuse?...

—Si vous m'aimiez comme je vous aimerais, je serais heureuse à ne plus rien souhaiter d'autre!

Lentement, avec une sorte de passion grave, sa jeune voix articulait les mots. En l'âme même de Marc, ils résonnèrent... A peine, pourtant, il osait y croire...

—Josette, je vous comprends bien, dites?... Répétez-le que vous voulez bien consentir à devenir ma femme?

Du même accent, elle dit:

—Ce serait pour moi le bonheur que, de toute mon âme, je désire vous donner...

Cette fois, il ne doutait plus. Etroitement, il enveloppa dans les siennes les mains frémissantes qui s'abandonnaient... En son cœur d'homme, chantait la même joie divine qui palpitait éperdument en elle... Pour aucune femme,—même pour Ghislaine, dont il avait aimé la grâce et le fier courage,—il n'avait éprouvé aucun sentiment comparable à celui qui l'amenait vers cette enfant dont la jeunesse l'enivrait. Jeunesse de l'âme, jeunesse de la pensée, jeunesse de tout l'être dans la merveilleuse fraîcheur de la vingtième année... A travers le temps, les soucis, les épreuves qui l'avaient durement trempé, il était venu à elle, la fiancée d'élection, pour qu'elle lui fût donnée, incarnation radieuse de son bonheur humain...

Et une telle réalité entrée ainsi subitement dans sa vie lui semblait si belle—à n'y point oser croire!—que malgré lui il pria encore sans détacher les yeux du cher petit visage:

—Répétez-moi que vous voulez bien être ma Josette, à moi, mon amour, mon unique... Vous qui depuis des semaines, êtes pour moi la tentation vivante!

Elle murmura:

—Pourquoi?

—Parce que j'avais peur d'être repoussé et de perdre ainsi même le droit de vous voir... Josette, ma précieuse petite Josette vous ne craignez donc ni les années que j'ai plus que vous, ni mon méchant caractère, dont j'ai bien peur de n'arriver jamais à me corriger tout à fait?... Vous me pardonnerez d'être jaloux de tout ce qui vous effleurera même, jaloux de vous garder pour moi seul, d'être le premier dans votre cœur, parce que vous serez pour moi la seule, l'âme même de la vie.

Elle eut un rayonnant sourire:

—Il faudra bien que je vous pardonne, puisque c'est ainsi, seulement, que je sais aimer, moi aussi...

Oui, ainsi elle avait aimé Ghislaine... En cette minute, elle l'avait oublié, et il lui semblait qu'elle allait aimer pour la première fois.

Inconsciemment, dans un instinctif désir d'être plus seuls, ils reprenaient, sur la glace, leur course, pareille à un vol, fuyant les couples qui les eussent troublés dans la douceur de l'heure exquise...

Une voix, tout à coup, à l'oreille de Josette, la fit tressaillir comme une note fausse. Au passage, une amie lui jetait, avec une flamme de malice dans les prunelles:

—Josette, Mme de Maulde se plaint que M. de Bresles vous accapare, et elle vous réclame parce qu'il est tard!

Etait-il tard? Elle regarda autour d'elle avec des yeux de créature soudain réveillée. Y avait-il des années ou une seconde que Marc l'avait emmené pour lui dire les paroles divines?... Le soleil s'était caché. Une brume voilait les lointains, et, sur le ciel, devenu d'un gris morne, les arbres profilaient maintenant leurs branches givrées... Pourtant le paysage assombri demeurait pour elle lumineux comme une vision d'apothéose. Marc la contemplait... Ah! il était bien à elle comme elle était bien à lui!...

Il la ramenait. Doucement, elle dit:

—Ne parlez pas encore maintenant à grand'mère. Je veux que Ghislaine apprenne la première... Si vous saviez ce qu'elle a été pour moi!...

Il inclina la tête, tressaillant au nom de la jeune femme.

—Moi aussi, j'ai envers elle une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter!... C'est elle qui m'a donné l'audace d'aller à vous, ma précieuse petite aimée, qui m'a permis d'espérer, qui a tout fait pour nous rapprocher...

—Ghislaine, ô ma Ghislaine chérie! murmura Josette.

Une reconnaissance passionnée la bouleversait toute. Elle eût voulu être blottie déjà contre l'amie qui avait été pour elle la plus dévouée et la plus aimante des mères, pour lui dire, dans ses baisers, quelle gratitude infinie elle avait plein le cœur pour elle!...

Mais d'abord, il lui fallait remplir bien correctement son personnage de fille du monde devant le cercle qui entourait grand'mère, cacher à toutes les curiosités son allégresse délicieuse; puis pendant le retour vers Paris, répondre aux propos de Mme de Maulde, à ses questions imprévues, à ses réflexions... Heureusement pour elle, la marquise offrait à une amie de la ramener; et ainsi elle allait pouvoir revenir, recueillie en son rêve;—ce rêve qui était une réalité!

La voiture roula vers Paris. A peine, elle entendait la conversation engagée près d'elle. Avec de grandes prunelles qui songeaient, elle regardait fuir le chemin familier à sa vue; et, tout bas, par instants, elle se prenait à se demander si elle était vraiment la même Josette qui, trois heures plus tôt, avait traversé ces avenues, suivi ces rues sans que nulle obscure divination l'avertît que l'inoubliable minute approchait... Un désir s'avivait en elle de retrouver Ghislaine, de lui tout dire...

Désir si impérieux que, aussitôt ramenée par la marquise, sans prendre même le temps de quitter ses vêtements de sortie, elle se dirigea vers la chambre de la jeune femme:

—Ghislaine, je puis entrer?

—C'est toi, chérie. Tu n'as pas eu froid? Je...

En parlant, elle avait relevé la tête inclinée vers le bureau où elle écrivait; mais brusquement, elle s'interrompit... Sur le visage de Josette, une telle lumière rayonnait, qu'elle eut l'intuition que Marc avait parlé...

D'un geste vif, elle repoussa les feuilles éparses devant elle. Ah! quelle misère était l'œuvre que son imagination créait, auprès du roman qui vivait là, tout près d'elle...

—Josette, mon enfant chérie, qu'y a-t-il?

Elle l'attirait dans ses bras, loin de la clarté de la lampe, sur le petit canapé placé dans l'ombre; mais Josette se laissa glisser aux genoux de la jeune femme, et, comme au temps où elle était petite fille, elle mit sa tête contre ce cœur qui lui avait tant donné...

—Maman, ma Ghislaine, *il* m'a demandé d'être sa femme... Nous sommes fiancés... Et c'est divinement bon!

Ghislaine ne répondit pas, brisée par une émotion qui, soudain, lui remplissait la gorge de sanglots... Mais ses lèvres tremblantes se posèrent sur le petit visage chéri, fermant les yeux qui, triomphalement, disaient le bonheur sans nom entré dans la jeune âme pour y effacer, en souverain, toutes les autres joies. En son souvenir, une phrase tintait, jallie d'un passé qui s'achevait,—une phrase enfantine que Josette, petite fille, lui disait parfois:

—Maman, je voudrais ne jamais me marier pour n'aimer personne autant que vous...

Oh! l'ironie suprême d'avoir ce souvenir quand l'âme de l'enfant mourait en Josette, à qui venait de naître une âme de femme.

Elle murmura, Josette toujours étroitement serrée contre elle:

—Tu es heureuse, ma bien-aimée petite?

—Oh! oui, bien heureuse!... comme je ne pensais pas qu'on pût l'être...

Ghislaine tressaillit. Elle avait la sensation bizarre que Josette, sa Josette si tendre! lui marchait sur le cœur... Ainsi les enfants, ivres de leur plaisir piétinent, sans les voir, les fleurs qu'ils font mourir...

Pourtant, elle se pencha vers la tête chère, et, d'un geste qui ressemblait à une bénédiction, elle effleura d'une croix le front levé vers elle, disant très bas:

—Sois heureuse longtemps, toujours, ma Josette. Que Dieu te donne la part de bonheur humain qu'il ne m'a pas accordée... Qu'il te récompense de ce que tu as été pour moi depuis des années...

—Maman, je ne faisais rien qu'être heureuse et reconnaissante de votre affection et de votre bonté infinies! Ah! Ghislaine, ma Ghislaine, je veux que vous soyez heureuse à votre tour comme je le suis!

Elle dit d'un étrange accent, de la même voix assourdie:

—Il est trop tard!... Mon bonheur, c'est le tien, ma petite aimée. Et il m'est précieux plus que le mien ne me le serait...

—Ah! maman! maman!... ma *vraie* maman!

Passionnément, elle embrassait la jeune femme, étreinte jusqu'à l'angoisse par le sentiment de son impuissance à écarter d'elle toute tristesse.



D'un geste vif, Ghislaine repoussa les feuilles éparses devant elle.

Ghislaine demanda:

—Il t'a parlé... tantôt?

—Oui... cela est venu par hasard... pendant que nous patinions ensemble... pour une simple phrase!... Ce soir seulement, il verra grand'mère. A vous, ma Ghislaine chérie, à vous la première, je voulais dire mon bonheur, puisque je vous le dois...

Que disait-elle là?... Certes, pourtant, elle ne pouvait savoir à quel point c'était l'absolue vérité...

Toujours agenouillée près de la jeune femme, ses yeux pleins d'une immense tendresse levés vers elle, Josette continuait:

—Ghislaine, il m'a dit que c'est vous qui l'aviez encouragé à songer à moi, qui lui aviez laissé espérer qu'il ne serait pas repoussé comme les autres... Que, sans vous, qui me connaissez mieux que personne, jamais il n'aurait osé venir à moi!... Oh! Ghislaine chérie, jamais je ne vous aimerai assez pour vous montrer, même un peu, ma reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour moi... une enfant à qui vous ne deviez rien, une étrangère?... Et cela, depuis le premier jour où vous m'avez connue! Ghislaine, que pourrais-je donc faire pour vous à mon tour?...

La main de Ghislaine se posa sur les cheveux de la jeune fille:

—Ce que tu pourras, mon enfant chérie? Te souvenir que, toi partie, ma chère petite Joie, je reste seule, toute seule, sans mari, sans enfant, sans avenir et me faire encore, généreusement, largement, le don de ta tendresse, qui est ma part de bonheur... Tu peux ne pas m'abandonner, ne pas te détacher de ta Ghislaine, parce que tu seras aimée autant que tu l'as pu souhaiter...

Josette se redressa, frémissante:

—Vous abandonner! me détacher de vous! Oh! maman, ma Ghislaine, ma seconde mère!... Comment pouvez-vous dire même pareille chose?... Est-ce qu'une fille se détache jamais de sa mère? Avant d'être à personne autre, je suis à vous qui m'avez élevée, qui avez créé la Josette que je suis, celle qui a mérité d'être choisie et aimée par *lui*!...

Ghislaine inclina la tête et, d'un geste de mère, attira la jeune fille sur sa poitrine,—de ce même geste qu'elle avait eu autrefois quand, en son âme, elle l'avait adoptée, pauvre petite fille délaissée... Mais, obscurément, une souffrance l'étreignait... Oui, Josette était sincère. Mais, que savait-elle encore de son propre cœur?... Dans le monde nouveau où elle allait entrer, délicieusement enivrée, resterait-elle la Josette qui l'avait aimée avec tant de chaude, de délicate, de junévile tendresse?... L'avenir,—et un avenir bien proche,—allait impitoyablement lui révéler si cette ardente affection n'avait été, hélas! qu'un fragile enthousiasme de jeune créature, égoïstement avide d'être aimée, ou si vraiment elle avait eu sa source dans une âme profonde, généreuse et fidèle, incapable de défaillance, d'oubli, quand elle s'était donnée.

VIII

Ils furent mariés deux mois plus tard, dans la fraîche lumière d'un renouveau hâtif que gonflait de sève les rameaux vivifiés, et ouvrait les bourgeons dans une floraison soudaine, éclose aux premiers soleils de mars.

"Un vrai jour de fête!..." Ghislaine ne prenait plus même garde à cette exclamation qui tintait à son oreille comme un ironique refrain. Quel jour de fête était pour elle celui-là, terme du mystérieux calvaire que son cœur avait gravi depuis des mois!... Personne d'ailleurs n'aurait pu le soupçonner, ni les indifférents curieux, ni les amis, ni la grand'mère préoccupée de maintenir ses premiers droits sur la jeune fille, ni Marc, délicatement affectueux avec elle, comme avec une sœur très chère, mais absorbé par l'amour souverain; ni l'enfant elle-même, toujours confiante et tendre, mais qui vivait en plein rêve, dans la fête incomparable de ses fiançailles que l'affection de Ghislaine s'était ingéniée à lui faire inoubliable...

Un vrai jour de fête! Oui, il fallait que l'heureuse petite aimée elle-même pensât ainsi, qu'elle ne fût point troublée en son allégresse par la pleine conscience de l'angoisse qui déchirait un cœur près d'elle. Ghislaine savait combien elle en eût souffert,—inutilement, puisqu'il fallait que les choses fussent ainsi... Et jusqu'au bout elle fut vaillante, comme elle l'avait été pendant l'épreuve de ces mois de fiançailles où chaque jour devenait pour elle une page vivante de l'éternel roman d'amour qu'il lui avait été refusé de lire.

Elle sut être souriante pendant l'interminable défilé de la sacristie, pendant la réception qui suivit à l'hôtel de Maulde. Elle eut le courage de ne pas faiblir quand elle-même vint aider la jeune fille à revêtir le costume de voyage, quand enfin elle la vit prête à partir, s'attachant à elle étroitement, les yeux brillants de pleurs, quand elle entendit la voix chère lui murmurer avec une tendresse éperdue:

—Maman, ma dévouée, ma bien-aimée maman, merci!... Je vous adore!

Toute son âme lui faisait mal, mais elle n'avait pas une larme. Incapable d'entrer encore dams la chambre désormais déserte où, pendant des années Josette avait apporté la lumière de sa jeune vie, elle revint dans la pièce même où elle avait appris les fiançailles, où, sur sa table de travail, il y avait le portrait qu'elle aimait par-dessus tous les autres, celui de Josette petite fille,—sa Josette à elle... Non pas celle de Marc de Bresles, qu'il emmenait rayonnante sous les larmes.

Et lasse infiniment, elle s'assit devant l'image chérie.

Par la fenêtre entr'ouverte, un souffle tiède l'enveloppa, où flottaient un parfum vague de violette, une senteur de verdure fraîche... Machinalement, elle regarda vers le ciel tout bleu, le doux ciel printanier d'où tombait une clarté blonde sur les pousses frêles qui buvaient le soleil..

Ah! c'était bien la journée qu'il fallait pour mieux enivrer les époux de leur bonheur en son exquise aurore; une de ces journées qui font frémir l'être des jeunes et rêver leur cœur,—une journée, ô Dieu! pareille à celles que, jadis, les vingt ans de Ghislaine de Vorges avaient tant aimées à travers tous les espoirs dont sa jeunesse confiante se leurrait divinement...

Elle en eut soudain le brusque ressouvenir et un regret désespéré lui déchira le cœur de toutes ces joies qui lui avaient été refusées et qu'elle ne posséderait jamais... Jusqu'au plus profond de l'âme, elle se sentait broyée par l'affreuse impression de sa solitude, où la vie la rejetait encore une fois, pauvre épave humaine, à qui nul port hospitalier ne s'était ouvert pour jamais...

Maintenant sa jeunesse finie, sans avenir de femme, il lui fallait se reprendre à vivre dans l'horrible isolement de celles qui n'ont ni époux ni enfant, ni famille... Il lui fallait continuer sa route déserte, sans rien demander à personne, sans avoir même le droit de souhaiter pour réchauffer son cœur, une part de la vie de son enfant, devenue femme, si celle-ci, spontanément, ne la lui donnait point...

Elle secoua la tête pour échapper à la vision menteuse. Mais, instinctivement, elle murmurait, les yeux attachés sur la Josette qui l'avait tant aimée:

—Mon enfant chérie, te souviendras-tu toujours que ta Ghislaine n'a que toi au monde, à qui elle a donné son temps, sa pensée, son cœur, sa vie, bien plus absolument que tu ne le sauras jamais?... Reste-lui fidèle, ô ma "toute petite"... Rappelle-toi qu'elle est bien seule, toi partie... Ne l'oublie pas tout à fait parce que tu es heureuse comme elle a tant souhaité que tu le sois...

Oui, depuis cinq années, elle avait vraiment vécu pour le seul bien, pour le seul bonheur de cette enfant, et elle pouvait avoir conscience que sa promesse au comte de Moraines avait été remplie,—et au delà!

Aujourd'hui, elle payait durement les joies de son illusoire maternité. Pourtant, elle ne regrettait rien de ce qui avait été. Quel meilleur usage eût-elle fait de sa vie sans but? Lorsqu'elle avait accepté pour sienne la petite créature orpheline qui s'attachait à elle jalousement, elle avait eu l'étrange intuition qu'elle allait ainsi au-devant de nouveaux chagrins... Elle savait maintenant que cette intuition ne l'avait pas trompée, et, tout bas, elle redoutait l'avenir qui la meurtrirait peut-être encore parce qu'elle avait trop profondément donné son cœur à Josette de Moraines. Soit! à l'avance elle l'acceptait, s'il devait en être ainsi... Même si absorbée par son bonheur, inconsciente du mal qu'elle lui faisait, Josette se détachait d'elle, malgré tout, elle lui demeurait dévouée infiniment, comme le sont les mères... Seulement alors, elle ne pourrait plus avoir foi en aucune affection...

Oui, peut-être, ç'avait été folie à elle de se consacrer toute à la tâche acceptée, avec cette dédaigneuse insouciance de sa propre destinée... Mais cette folie qui avait été la joie et peut-être le salut moral d'une jeune vie, elle savait bien qu'elle eût été prête à la refaire même avec la révélation du prix dont elle la paierait...

Car elle était de celles pour qui aimer, c'est se dévouer—et souffrir...

FIN

Dans le numéro de mai,

"LES YEUX PURS"

de M. Maurice LeBlanc, l'auteur d'Arsène Lupin et d'aures romans fameux.

Une grande retraite fermée pour les dames aura lieu à la Maison Saint Joseph, 1040 avenue de Lorimier, le 18 avril prochain, prêchée par les révérends Pères Jésuites. Comme nos lectrices nous demandent souvent des renseignements au sujet de ces retraites, la Revue est heureuse de leur offrir ce précieux renseignement.

LE FLEURISTE "MODERNE" — *Rien n'est plus approprié que des fleurs.*

C'est l'époque des mariages
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL.—108-110, RUE STE-CATHERINE EST—TELEPHONE EST 1878 . . 6-1 F.

Maison FILIATRAULT

(48 ans d'existence)



Venez faire votre choix dans notre spécialité de

Tapis, - Linoléums, - Prélarts

Rideaux, Stores, Draperies. Carpettes faites sur commandes, nettoyées et posées.

429-433 Boul. S.-Laurent

Tel. Est 635 - MONTREAL



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue S.-Hubert, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke, téléphone; Main 8037.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.

25

PRENEZ pendant et après

LA GRIPPE

Le Lait Malté Horlick's



L'EMPAQUETAGE ROND -ORIGINAL-

Très nourrissant, facile à digérer.

Le Vrai Breuvage-aliment—Se prépare instantanément. Fabriqué par le procédé Horlicks Authentique des matériaux soigneusement choisis.

En usage depuis plus d'un ¼ de siècle.
Recommandé partout par les médecins.

Insistez sur **HORLICK'S** L'Original

EVITANT AINSI LES IMITATIONS.

Nous venons de recevoir de Paris, les nouvelles Blouses de lingerie.

"LE DERNIER CRI"

Brodées à la main et garnies avec de vraies dentelles.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360 Angle de la rue Crescent



POURQUOI RAMER?



LE MOTEUR

EVINRUDE

Supprime la rame—Se pose sur votre chaloupe ou canot, en un instant. Fonctionnement simple et positif—Femmes et enfants peuvent le conduire en toute sécurité.

Indispensable, à la campagne.

100,000 MACHINES EN USAGE.

Catalogues en Francais sur demande.

Vendu par

E. DROLET

Spécialiste en Moteurs Marins

Chambre 311-R.
137 McGill, - MONTREAL.

"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 274, RUE CLARKE, MONTREAL. **Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL**
Téléphone Main 8037 :-: Téléphone privé: Est 2059

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50 ; Etranger : 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

A LA REVUE MODERNE, Casier Postal 35, Station N., Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de $........pour........mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

Nom :..

Rue :........................*No.*..........*Ville :*..........................


BANFF
Surplombé par la majestueuse grandeur des cîmes blanches qui se découpent dans l'azur, le luxueux hôtel de Banff Springs
Dans les Rocheuses Canadiennes
rappelle ces antiques castels féodaux, que l'on voyait au moyen âge se dresser au milieu de paysages d'une grande beauté rustique.
Profitez de la belle saison
pour visiter Banff, son parc zoologique, ses sources sulfureuses, ses chutes pittoresques, pour escalader les pics environnants et respirer l'air pur des montagnes.
Tous les renseignements seront fournis aux bureaux du
PACIFIQUE CANADIEN

TABLES DRESSÉES par Kerhulu et Odiau au banquet offert à son Altesse Royale, le Prince de Galles, à la Palestre du National.

(800 couverts)



PATISSERIES DE GRAND CHOIX

Glaces — **Sorbets** — **Petits Fours**

Restaurant à la carte

Si vous avez un dîner à offrir, buffet pour bal ou réunion, consultez-nous. Vous serez assurés d'un service impeccable à des prix modérés.

Visitez notre salle de Thé où vous rencontrerez la meilleure société.

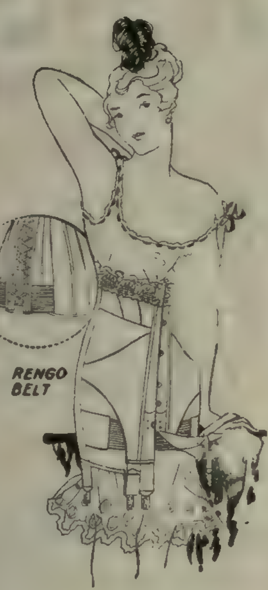
TEL. EST: 799 / 4928

Kerhulu & Odiau, Limitée

176 RUE S.-DENIS
MONTREAL

NOTRE SUCCURSALE 4901 SHERBROOKE, WESTMOUNT, PRÈS DE L'AVENUE VICTORIA, EST MAINTENANT OUVERTE. : : : : : TÉL.: WESTMOUNT 7909

Les avantages qu'offre notre magasin



Nos clientes sont, pour la plupart, au courant des avantages qu'offre notre magasin par le choix immense autant que varié des différentes lignes de corsets qui s'y trouvent, par l'expérience que possèdent nos corsetières dans tout ce qui fait l'objet de notre commerce et l'accueil courtois qu'elles y reçoivent.

Les personnes qui n'ont pas encore fait la connaissance de notre magasin, y viendront pour les avantages sus-mentionnés. Elles y trouveront en tout temps de l'année plus de

200 STYLES DE CORSETS

provenant de fabriques des mieux connues.

L'on trouvera aussi à notre magasin, en plus des corsets, plus de 100 styles différents de brassières, brassières-bandeaux, bandes abdominales, bretelles-épaulières, formes de buste, jarretelles, etc. et un magnifique choix de GANTS POUR DAMES.

Les prix de nos corsets, à partir d'un dollar à quinze, et de nos brassières, de 50 sous à $4.25.

C. J. Grenier & Cie

401-403 RUE STE. CATHERINE, EST
— ANGLE ST. HUBERT —

Etablis en 1878.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX
par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs

43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920

Tél: Est 799 - 4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Patisserie Française

Restaurant A LA CARTE

Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE
Propriétaires

176 Rue S.-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES
PREMIERS
PARMI LES
MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU
Est 1618-1361



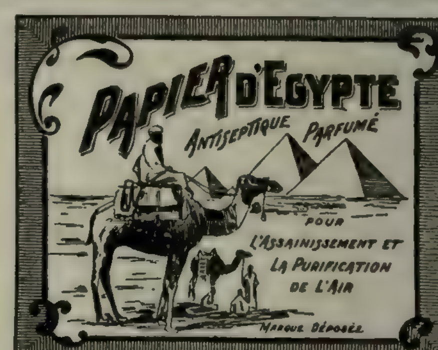
Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.
No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.



"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 147, RUE S.-DENIS, MONTREAL. **Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL**

Téléphone Est 1418

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50 ; Etranger : 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

Veuillez trouver sous pli la somme de $-------pour-------mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

Nom :---

Rue :-----------------------------------*No.*----------- *Ville :*-----------------------------

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

5-1 F.



Plus de "GERÇURES"

—avec le savon BABY'S OWN et de l'eau tiède.

Lavez-vous avec de l'eau tiède et le savon BABY'S OWN — rincez-vous et séchez-vous bien, et votre peau restera fine et ne se gercera jamais.

Le Meilleur pour Bébé et le —Meilleur pour vous.—

Albert Soaps, Limited, Mfrs, Montréal



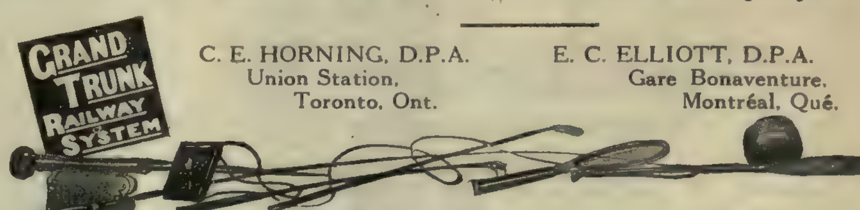
Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.

5-6 F.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557



Le Lac Louise vu du Château

La Suisse du Continent Occidental

Cinquante fois plus vaste que la Suisse, le territoire couvert par les montagnes Rocheuses ne le cède en rien à celui des Alpes, que tant de touristes ont visité.

LES ROCHEUSES CANADIENNES

que l'on peut, des rives du St-Laurent, atteindre en moins de 80 heures, sont considérées comme le terme de la plus intéressante excursion de vacances que puisse entreprendre un Canadien désireux de mieux connaître son pays.

Le lac Louise, justement appelé "la Perle des Rocheuses", avec son magnifique hôtel, dont chaque fenêtre, dit-on, encadre un tableau d'une valeur inestimable; Banff et ses bains sulfureux; Field, Glacier, Sicamous, Nelson; le Fraser canyon; les lacs Kootenay, Arrow et Okanagan sont parmi les plus beaux endroits qu'il ne faut pas manquer de voir dans cette féerique contrée.

LES HOTELS DU PACIFIQUE CANADIEN

assurent aux touristes qui voyagent dans les montagnes Rocheuses, tout le confort qu'ils peuvent désirer. Le service sur les trains de la compagnie est, aussi, irréprochable.

On peut se procurer à Banff, Lac Louise, Field et Glacier les guides et les poneys nécessaires pour les ascensions dans les montagnes environnant ces endroits.

* * * *

Renseignements et plaquettes descriptives fournis avec empressement aux bureaux du

PACIFIQUE CANADIEN

Hôtel de Banff



LA REVUE MODERNE

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ère Année—No 7 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 mai 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

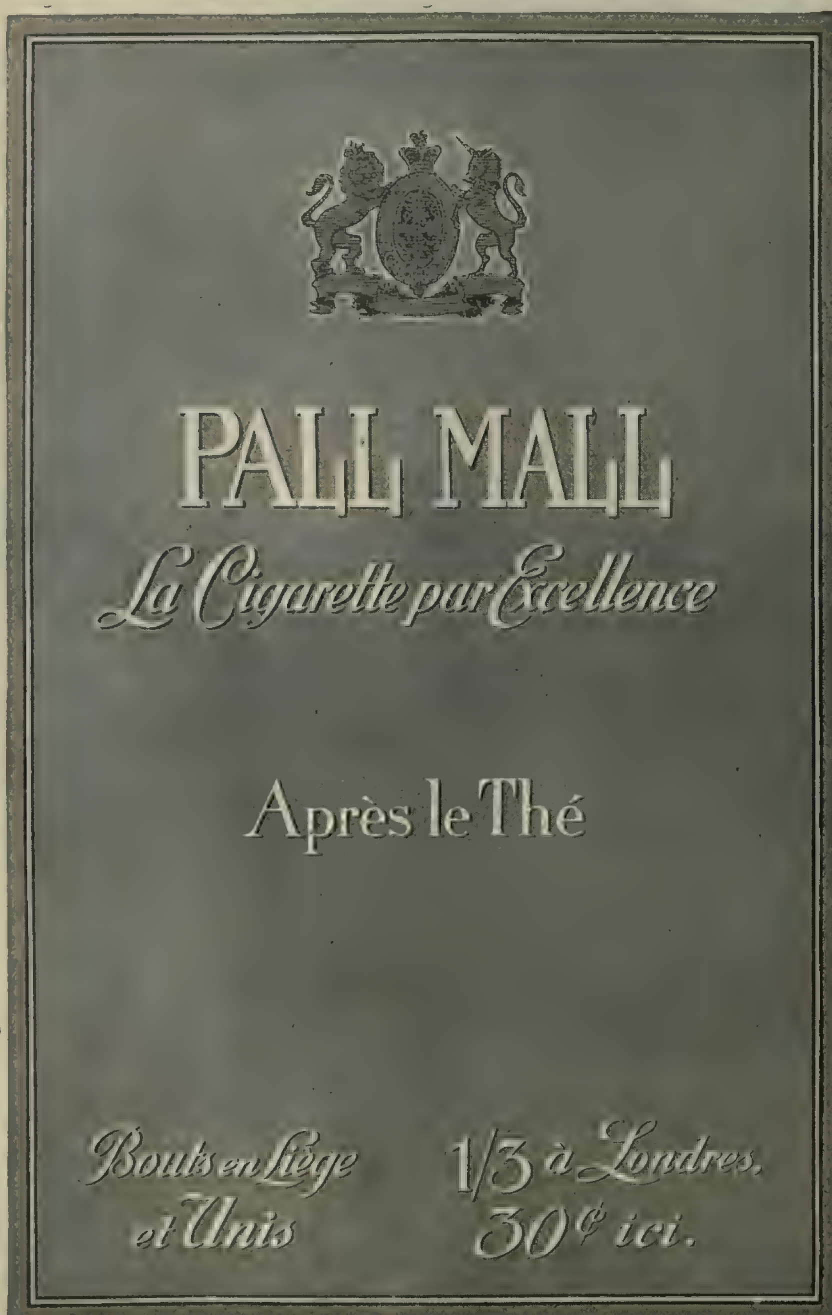
Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791 } 460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres.
30¢ ici.

VERS UN MÊME IDÉAL

Par MADELEINE

Les malheureuses paroles du Juge Lennox, de Cornwall, décrétant que ceux qui ne parlaient pas l'anglais après plusieurs années passées dans la province d'Ontario, méritaient d'être déportés, ont naturellement causé une très vive indignation dans tous nos groupes canadiens-français. Et il n'en aurait pu être autrement. Nos origines sont assez glorieuses, notre langue assez belle, pour que nous jugions de très haut des propos aussi déraisonnables que ceux-là. Le juge Lennox, — qui s'était évidemment levé de fort méchante humeur, le jour où il fit semblable déclaration, — a d'ailleurs courageusement reconnu son erreur, ce qui dispense de lui continuer nos reproches. Un aveu sincère doit désarmer toute rancune. Et d'ailleurs nous avons mieux à faire, en l'occurence, qu'à accabler un homme qui a, de fort bonne grâce, avoué qu'il avait eu tort de s'exprimer ainsi envers la langue des fondateurs du Canada. Il ne faut pas trop regretter que de telles paroles aient été dites, puisqu'elles nous ont valu la plus belle preuve de sympathie officielle que nous n'ayions de longtemps obtenue de l'Ontario. En effet, l'Assemblée Législative de cette province a chaudement appuyé la protestation posée par l'honorable M. Evanturel, atteint dans toutes ses fiertés par les paroles du juge Lennox. Et cette attitude unanime, ou à peu près, de la députation ontarienne, mérite d'être citée comme un signe des temps. En vérité, le sentiment ontarien à notre égard s'améliore, il devient plus compréhensif, plus juste, plus profond, mieux raisonné. Le fanatisme s'en détache évidemment, et nous devons en remercier les Moore, les Murphy, les Hawkes et tous ceux qui ont noblement défendu la minorité française, en faisant appel à l'esprit d'équité de leurs compatriotes. Leur propagande n'aura pas été vaine, et nous lui devons, sans aucun doute, le juste témoignage de sympathie de la chambre ontarienne. Il convient donc que nous en exprimions notre entière gratitude aux amis vaillants et sages qui emploient leur talent, comme leur influence, à ménager le rapprochement des deux grandes races de ce pays.

Cet incident Lennox, qui nous a frappés tout d'abord en plein sentiment, — et quel sentiment peut dépasser celui-là! — nous aura également apporté la meilleure preuve qu'une entente peut être possible en posant nos prétentions très légitimes, et nos revendications très justes, d'une façon digne, claire et sincère comme l'a fait M. Evanturel devant la députation de sa province, et avec le succès auquel nous applaudissons de toute notre âme. Et il faudra ce rappel à l'ordre et au respect, chaque fois qu'une attaque malheureuse viendra blesser la race vaillante de laquelle nous nous réclamons avec tant d'orgueil, race française qui, dans ce magnifique pays, a creusé le premier sillon, dressé la première croix, bâti la première école!

* * *

De cet Ontario m'arrive une lettre exquise signée par Miss Evelyn E. Conlin, directrice de cours à l'Ecole supérieure de Commerce de Toronto, et qui réclame cent exemplaires de la *Revue moderne*, pour la distribuer aux élèves des cours supérieurs de français. Cette lettre, écrite en notre langue, ferait honneur à une Française! Et le sentiment qui l'a dictée est tout à l'honneur de l'Anglaise! Miss Conlin et l'Ecole où elle est directrice de cours, nous étaient inconnues, aussi une telle attention n'a pu être dictée par un sentiment autre que celui d'assurer à des élèves une meilleure connaissance de la langue française, en l'étudiant dans une revue où s'expriment les aspirations et les vœux de la race canadienne-française. Cette préférence dénote assez la confiance accordée à l'élite intellectuelle que nous avons groupée ici, et témoigne éloquemment que l'on croit les Canadiens-français capables d'écrire la langue française dans toute sa pureté et sa beauté. Cette confiance nous est précieuse, et nous en rendons grâce à tous nos collaborateurs.

Nous voulons que les élèves de l'Ecole de Toronto nous comprennent et nous estiment. Nous voulons jeter dans ces jeunes esprits, qui s'ouvrent à la raison et à la justice, le sentiment qui aidera au rapprochement des générations qui s'élèvent et unira toutes les âmes canadiennes dans un même idéal de patriotisme, pour donner à la patrie bien-aimée plus de grandeur et de prospérité!

Cet exemple de Miss Conlin, faisant appel à une revue française de la Province de Québec, ne pourrait-il être suivi par quelques-unes de nos maisons d'enseignement, où des revues canadiennes-anglaises pourraient pénétrer pour y apporter des lumières nouvelles sur la mentalité de nos compatriotes de langue anglaise, et contribueraient peut-être à inspirer à notre jeunesse un plus ardent souci de l'entente nationale?

Certes, chacun de nous, peuple anglais, peuple français, avons des prétentions égales à notre vie personnelle, et ni la leur ni la nôtre ne renonceront à des droits que rien ne saurait amoindrir. Mais en nous réunissant quelquefois, sur le terrain national où rayonnent déjà, claires et brillantes, les destinées de notre splendide pays, ne pourrions-nous mieux préparer l'avenir, l'avenir canadien?

Service de S. M. la Langue française

Par FLORANDEAU

Une commission d'hommes d'affaires siège depuis quelques semaines à l'hôtel de ville pour reviser et refondre notre constitution municipale, officiellement et non moins vulgairement désignée "la charte de la cité". Lorsque cette Commission de la Charte aura terminé sa revision et que la législature aura sanctionné cette refonte, nùl n'y pourra changer un iota sans que l'Assemblée et le Conseil législatifs de Québec soient régulièrement saisis d'un projet d'amendement, discutent et tombent enfin d'accord, et sans que le lieutenant-gouverneur sanctionne avec solennité chaque amendement. C'est donc une affaire que de modifier le texte de notre constitution, et l'on doit compter que l'imposant appareil législatif de Québec ne se mouvra jamais pour corriger, dans "la charte de la cité de Montréal", une faute de français, de grammaire ou de lexicologie—cette faute fût-elle grosse comme le Mont-Royal ou se multipliât-elle comme la taxe!

La ville de Québec veut bien s'appeler l'Athènes du Canada, mais sa prétention ne va pas jusqu'à imbiber d'atticisme les politiciens qu'elle héberge. Au reste, nos législateurs ne sont point convoqués à Québec pour faire du purisme. De leur côté, nos commissaires municipaux et échevins n'ont pas été élus pour faire la chasse aux fautes d'orthographe. Ils se soucient de mettre les lois au point. Que leurs prévisions soient formulées en bon style, que leurs prescriptions respectent la syntaxe, que leurs amendements s'accordent grammaticalement avec les textes auxquels ils s'incorporent, enfin que toute la littérature officielle soit proprement rédigée, voilà bien le cadet de leurs soucis! Il s'ensuit ce que nous avons déjà vu, à savoir qu'un gouvernement étranger, de langue française, demandant un texte législatif de la ville de Montréal et n'y voyant pas très clair, réclame la version anglaise de cette loi municipale dans l'espérance d'en mieux comprendre le sens.

Il n'y a pas si longtemps, non plus, que le recorder Geoffrion dut recourir au dictionnaire Larousse pour régler un litige survenu de l'interprétation de nos réglements municipaux. Il s'agissait, n'est-ce pas, de savoir si le rez-de-chaussée d'une maison doit être considéré comme l'un des étages de cette maison. Le règlement 692 de Concordia traite le rez-de-chaussée en étage proprement dit, mais les lexicographes français déclarent le contraire. Voilà donc les contribuables de notre bonne ville exposés à méconnaître d'autant plus leurs obligations civiques qu'ils connaissent mieux la langue française. La situation est jolie à mettre en opérette! En pratique, elle est lamentable, cette situation, et nous donne peu de chance de devenir la métropole du langage français en Amérique.

Montréal est-il, oui ou non, l'une des plus grandes villes *françaises* du monde? L'élite de sa population (et cette élite comprend, en l'espèce, une notable partie de nos concitoyens de langue anglaise) respecte la langue française, encourage sa culture et revendique ses moindres droits. En fait, par le chiffre de sa population et par sa forte majorité de langue française, Montréal devrait être cette métropole; elle devrait surtout avoir cure d'occuper ce rang dans le monde intellectuel. A quoi aboutiront en effet les efforts de nos Ligues pour les droits du français, de nos Ecoles littéraires, de nos Sociétés du bon parler; à quoi serviront les cours de nos maîtres ès lettres, les leçons de nos professeurs d'élocution, voire les corrections grammaticales que publient nos puristes, si l'autorité, si le gouvernement municipal affiche un mépris officiel pour la langue française ou s'en soucie si peu qu'il faille déférer aux tribunaux des questions qu'un petit dictionnaire aurait réglées sans appel.

Car il faut bien prendre garde que ce n'est pas seulement dans le règlement 692 que se rencontre une expression contredite par Larousse. Dans maints autres textes municipaux il s'en trouve qui font hausser les épaules, qui dénaturent le sens même qu'elles prétendent exprimer ou qui égarent absolument l'esprit—quand elles ne sont pas tout à fait ridicules, baroques ou barbares. Tel cet avis "*Ne commettez aucune nuisance*", intelligible à qui peut d'abord comprendre l'avis anglais "*Commit no nuisance*", mais certainement inintelligible à un Français ignorant les ressources de la langue shakespearienne. Tel cet autre avis, s'épanouissant au milieu des pelouses qui entourent la maison du régisseur du parc Mont-Royal, et que je n'ai jamais pu lire sans frémissement, planté qu'il est aux abords mêmes du cimetière: "*Défense de trépasser sur ces prémices*". Brrr! Cet avis n'enjoint cependant à personne d'aller mourir un peu plus loin; il prétend seulement traduire l'avis anglais: "*Trespassing on these premises is forbidden.*"

Il y a décidément, ou il y a eu, à l'hôtel de ville, des fonctionnaires ayant appris le *Parisian French* à Toronto; car ce n'est pas uniquement sur des petits avis que se décèle leur consciencieux travail. Ce français baroque infeste presque toute notre littérature municipale, et

LES GLACIERS DES ROCHEUSES



LES GLACIERS DES ROCHEUSES. — Vue panoramique de la passe Burgess, près de Field, C. A. sur la route du Pacifique Canadien. La plupart de ces cimes escarpées sont couvertes de neiges éternelles.

pénètre même jusque dans notre bibliothèque qui se désigne, dans plus d'un texte, la bibliothèque *civique*!

Puisque l'actualité nous fait parler de la "charte de la cité", arrêtons-nous un instant devant ce Livre de nos Lois qui représente, par définition même, l'âme et la mentalité de notre population métropolitaine. Dès le premier mot vous vous rendrez compte que cette codification des lois qui régissent notre corporation municipale doit porter un tout autre titre, puisque "charte", en français, désigne encore moins ces "statuts" que la "*Chatte* de Montréal" (invoquée si souvent par certains braves échevins de ma connaissance et de naguère) ne désignait notre Constitution urbaine—susceptible de s'assouplir parfois de la façon la plus féline. Passez au deuxième mot et demandez au dictionnaire français si c'est avec exactitude que Montréal se donne le titre de *Cité*? Montréal est la *cité* de Maisonneuve, c'est entendu; c'est une des grandes *cités* américaines, et Larousse n'y contredit pas. Mais, au point de vue administratif et politique, c'est une *ville*, tout ce qu'il y a de plus ville, comme la *ville* de New-York et la *ville* de Paris. De ce que les Anglais désignent sous le nom de *city* une ville plus importante qu'une *town*, il ne s'ensuit pas que le français doive adopter des limites aussi catégoriques, ni surtout qu'il faille s'en rapporter à tout coup au sens anglais des mots. D'anglicisme en anglicisme, nous sommes arrivés à dire "la *cité* de Montréal" parce que les Anglais disent "the *city* of Montreal", et nous arriverions aussi logiquement à traduire *pint* par "pinte", cependant que la *pint* anglaise n'est, en français, qu'une vulgaire chopine.

M. le sénateur David se rappelle sans doute quelques discussions qu'il a soutenues avec des échevins, au temps où il était "greffier de la Cité." L'autorité en a tenu pour *cité* de préférence à *ville*—et l'autorité a eu tort. Que notre gracieuse directrice invite les puristes à communiquer à sa *Revue Moderne* leur avis sur ce point, et je vous parie les gants que l'autorité sera condamnée. Par ce temps où les plus conservateurs se défendent du microbe bolchévique, ce sera une petite satisfaction à plusieurs que d'entendre condamner l'autorité, ne fût-ce que sur une question de lexique.

Parcourez donc la Charte, puisque charte il y a, puis la série des règlements municipaux, puis les ordonnances, devis et formules des divers services, et vous m'en donnerez des nouvelles. Si vous ne voulez pas prendre cette peine, lisez seulement les annonces que la municipalité publie dans nos journaux. Si vous ne consentez pas à perdre quelques minutes en lisant ces annonces, levez au moins les yeux sur les plaques d'émail collées aux immeubles d'encoignure pour désigner aux passants le nom des rues. Ah, les noms de rues!!!

A défaut des moyens qu'il nous faudrait pour monumenter tous les personages qui ont mérité de survivre dans le souvenir populaire, nous donnons volontiers à nos rues le nom de quelques-uns de ces personnages. La rue devient ainsi, pour le personnage dont on lui confère le nom, un véritable monument et souvent plus populaire qu'un granit ou qu'un bronze coûteux, puisque le monument de bronze ou de granit n'est vu généralement que par les mêmes citoyens d'un quartier, tandis que le nom de la rue se fait connaître de tous les citoyens de la ville et dépasse mêmes les frontières de la ville. Mais encore faut-il que ce nom soit congrûment affiché et que, de négligence en négligence, le nom véritable d'un héros ne se corrompe point en un autre qui ne saurait plus signifier quoi que ce soit. Par exemple, le nom du martyr Brébeuf est devenu Brébœuf sur son monument, je veux dire aux coins de la rue que nous lui avons donnée pour monument, et Dieu sait ce que ce nom deviendra si l'on continue à lui insérer des lettres qui ne lui ont jamais appartenu. On avait ainsi commencé par baptiser une rue "*Mance* (*Jeanne*)". Heureusement, un échevin habitant cette rue fit accidentellement un voyage en France, remarqua quelque part une "rue Jeanne-Hachette" et, de retour à Montréal, ne se donna de cesse qu'il n'eût fait modifier l'inscription de "sa" rue conformément au style de France; et les plaques de cette rue portent maintenant, comme il doit, "rue Jeanne-Mance."

A ce propos, la particule qu'ils portaient de leur vivant doit s'élider dans le nom de la rue qu'on donné pour monument à des personnages. On a élidé cette particule dans la désignation de la rue Maisonneuve, de l'avenue Laval et d'autres. On devrait ainsi dire et écrire la rue "Montigny" et non la rue "de Montigny" qui devient même la rue "Démontigny" et ne signifiera bientôt plus rien, de ce train-là. Et pourquoi, diantre, n'a-t-on pas gardé son nom de "Mignonne" à la rue qui s'appelle aujourd'hui "Démontigny"? La rue Mignonne avait été ainsi désignée par nos aïeux, et je sais pourquoi, aussi bien que vous. N'empêche que le nom était joli, pittoresque et français au possible. Les Québécois ne l'auraient pas laissé aller, j'en suis certain, encore qu'ils rivalisent parfois de pruderie avec les Montréalais. Et notre confrère Louvigny de Montigny doit regretter tout le premier qu'on n'ait pas plutôt donné à une autre rue le nom de ses ancêtres pour conserver celui de la rue Mignonne.

De même commettons-nous bien des injustices historiques en traduisant à outrance le nom de nos rues, car certains de ces noms ne souffrent aucune traduction. Par exemple, nos grands et petits voyers ont cru faire acte de fidélité à la langue française en nommant la rue Mountain *rue la montagne*, ce qui ne veut rien dire, ou *rue de la montagne*, ce qui indique au moins une avenue conduisant au Mont-Royal. Ils étaient évidemment sous l'impression que c'était bien là le sens que les parrains de cette rue avait donné à leur désignation. Mais le nom de cette rue devant rappeler le souvenir d'un sieur Mountain, il devait rester Mountain, en français aussi bien qu'en anglais.

Nous n'en finirions pas de sitôt si nous ouvrions le bottin de Montréal, ou si seulement nous entreprenions de mettre à leur place les "rues" qui posent aux "boulevards" ou aux "avenues". Larousse, Larousse, qu'en dis-tu?

C'est entendu, nos édiles, échevins et commissaires ne sont point tenus d'être des Flauberts et les électeurs qui les ont choisis n'ont pas exigé qu'ils possédassent leur grammaire jusque dans ses annexes et suppléments. Cependant, nos commissaires et nos échevins, administrateurs et représentants de la troisième ou quatrième grande ville française du monde, tout au moins la plupart d'entre eux ont conscience de la dignité du français comme ils reconnaissent son droit de cité. Dernièrement, des contribuables se sont plaints que les ordonnances se publiaient en anglais seulement en certains services municipaux. Aussitôt le président de la Commission administrative a fait cesser ce petit garrottage du français. Or, si l'autorité reconnait au français son droit de cité, ne doit-elle pas lui assurer aussi le respect public et prendre surtout garde de le point saboter officiellement?

Lorsque la Commission de la Charte aura terminé son travail de revision législative, qu'elle invite donc deux

ou trois bons écrivains à passer cette revision au crible de la grammaire et du dictionnaire. Nous ne manquons pas de journalistes qualifiés pour cette délicate besogne de finissage. Et, sérieusement, puisque ce n'est que dans une refonte que ce travail de correction grammaticale et lexicologique peut s'opérer, et puisque notre "charte" ne sera pas refondue de sitôt, c'est maintenant qu'il y a lieu de reviser la forme en même temps que le fond—puisque la forme, qui nous fait juger à l'étranger, importe à maints autres égards.

D'une façon générale, pour prévenir l'accumulation d'horreurs comme celles qui se lisent dans nos textes municipaux, il ne s'agirait pas de trouver un nouveau million à loger dans le budget; il ne s'agirait que de préposer un secrétaire compétent à la revision des matières municipales destinées à la publicité ou à l'affichage. L'hôtel de ville ne manque pas de secrétaires capables de suivre les leçons de la grammaire et du dictionnaire. Il faudrait seulement que cette revision fût assignée à quelque'un qui s'y connaisse. Et si ces secrétaires ne peuvent être retirés de leur besogne accoutumée, que Concordia se paie le luxe d'engager un ancien instituteur pour le service spécial de Sa Majesté la Langue française. Nos instituteurs n'ont jamais été gâtés par le salaire, et notre ville se paierait ce luxe à bon marché. Du même coup, notre Commission administrative pourrait inviter nos sociétés historiques et littéraires à faire une revision générale des noms des rues de Montréal et à établir un répertoire complet et enfin officiel de ces noms de rues, en rendant aux Montréalais anglais ce qui leur appartient et en rectifiant nos beaux vieux noms français que l'insouciance des poseurs d'affiches finira par rendre méconnaissables. Chemin faisant, ces reviseurs se rendront compte qu'un tas de noms de rues n'ont aucune espèce de sens et que des noms glorieux et encore inconnus pourraient avantageusement leur être substitués pour la satisfaction de notre histoire et pour le respect de notre langue. Puisque nous ne sommes pas assez riches pour élever une statue à chacune de nos gloires, nous pouvons toujours dépenser un peu d'attention pour leur offrir dignement le seul monument que nous puissions leur ériger—celui de la rue.



—Eh bien, quoi! c'est la note de la couturière... Tu ne dis rien?...

—Non, non, les grandes douleurs sont muettes!...

LE LAC DE LA PENINSULE



On pénètre dans le LAC DE LA PENINSULE par un très joli petit canal. C'est un des jolis points de vue du district du Lac des Baies à 145 milles au nord de Toronto sur la ligne du Grand Tronc. Les touristes y trouvent un splendide hôtel.

RONDEL

A Saint-Jean-Port-Joli,
S'incurvant soudain en son lit,
Le fleuve déferle ses vagues,
Qui viennent, en clapotis vagues,
Chanter au bord des prés jaunis,
A Saint-Jean-Port-Joli.

A Saint-Jean-Port-Joli,
Au temps de Monsieur de Lévis,
Les galants officiers de France,
Les soirs de fête, ouvraient la danse;
Mais le manoir est démoli,
A Saint-Jean-Port-Joli.

A Saint-Jean-Port-Joli,
Bordant la route du roi Louis,
Les très vieilles maisons de pierre,
Quand choit l'heure crépusculaire,
Rêvent aux passés abolis,
A Saint-Jean-Port-Joli.

A Saint-Jean-Port-Joli,
Le village, au matin, sourit
A voir le flot battre sa grève,
Dans le joli cadre où se lèvent
Les monts bleus des Alléghanys,
A Saint-Jean-Port-Joli.

GUSTAVE LANCTOT.

LA PAIX ET LES CATHOLIQUES

Par JEAN PIERRE

Le comité catholique de propagande française à l'étranger, que dirige avec tant d'autorité le recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart, a publié, au début de l'année, un Almanach catholique français pour 1920 (1). Cette tentative est des plus intéressantes et mérite d'être signalée, d'une façon particulière à l'attention des lecteurs de la *Revue Moderne;* car l'almanach condense en 450 pages, pour un prix peu élevé, tout ce qu'on doit connaître de la vie catholique en France. Après une préface de Mgr Baudrillart, on y trouve un calendrier qui contient "toute la substance religieuse de chacun de nos mois, l'année chrétienne toute vivante, en ses solennités, en son esprit";— la deuxième partie est consacrée au Pape, au monde catholique français, à l'enseignement supérieur, aux œuvres et aux journaux du catholicisme français; dans la troisième partie, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, des auteurs éminents publient des études sur "la paix et les catholiques"; la quatrième partie traite de la vie religieuse, la cinquième partie de la vie familiale, la sixième partie de la vie littéraire et artistique, la septième partie de la vie sociale, la huitième partie des pèlerinages, des voyages et sports, la neuvième partie de la France dans le monde; et enfin on lit, dans la dixième partie, les éphémérides de l'année religieuse.

Voilà la France catholique mise à la portée de tous "grâce à un volume de maniement facile, où l'image parle autant que le texte, où l'attention sans cesse sollicitée et piquée se porte, presque sans effort, sur ce qu'on veut lui faire remarquer."

* * *

La troisième partie, où il est question de "la paix et les catholiques", est sans doute une des plus substantielles; son actualité est en tout cas incontestable. Ainsi que l'explique l'avant-propos qui la précède, "le traité de Versailles a été accueilli, dans le monde, avec des sentiments très divers. Beaucoup de catholiques, dans les pays neutres, voire chez les Alliés, n'ont pas su voir comment y triomphent les doctrines dont ils se réclament."

Pour le leur montrer, voici d'abord une étude du R. P. Sertillanges, membre de l'Institut de France, sur "les idées sociales chrétiennes et le traité de Versailles". L'éminent Dominicain applaudit à l'incorporation dans le traité de clauses relatives au travail et à l'organisation internationale du travail. Ce fait a pu causer du scandale à certains; pourquoi? Il est cependant vrai qu'après une conflagration générale comme la guerre de 1914-1919, qui a mis en feu le monde entier et l'a bouleversé, un traité purement politique eût été insuffisant. La guerre a eu des causes lointaines dans les conditions économiques et sociales de la vie des peuples; et aujourd'hui la production occupe une place primordiale dans les préoccupations des hommes. Il faut donc l'organiser, et comme elle a sa source dans le travail, on ne peut arriver à ce résultat "qu'en réglant le sort du travailleur dans des conditions satisfaisantes, parce qu'elles seront véritablement humaines." Mais cette organisation, pour avoir chance de réussir, doit être internationale. "On sait aussi qu'à nos yeux, comme aux yeux du socialisme en cela clairvoyant, ces réformes doivent être internationales, afin de répondre à l'argument constamment invoqué contre tous ceux qui veulent changer quoi que ce soit au régime du travail: Vous allez nous ruiner, et avec nous ruiner le pays par la concurrence. Pour atteindre à fond le mal, il faut l'attaquer sur une large surface."

Mais qu'on lise dans l'Almanach lui-même la démonstration du R. P. Sertillanges; elle en vaut bien la peine. Nous nous contenterons de reproduire ci-dessous un tableau instructif publié en tête de l'étude qu'on analyse ici et comparant les clauses du travail du traité du 28 juin 1919 avec l'Encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII, publiée en 1891.

Principes consacrés par le traité de paix.	Principes contenus dans l'Encyclique.
1. Le travail ne doit pas être considéré simplement comme une marchandise ou un article de commerce.	Quant aux riches et aux patrons.... il est juste qu'ils respectent en lui (l'ouvrier) la dignité de l'homme... Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme, comme d'un vil instrument de lucre...
2. Le droit d'association en vue de tous les objets non contraires aux lois, aussi bien pour les salariés que pour les employeurs.	Les maîtres et les ouvriers eux-mêmes peuvent singulièrement aider à la solution (de la question sociale) par toutes les œuvres propres à opérer un rapprochement entre les deux classes... La première place appartient aux corporations ouvrières.
3. Le paiement aux travailleurs d'un salaire leur assurant un niveau de vie convenable, tel qu'on le comprend dans leur temps et dans leur pays.	Parmi les devoirs principaux du patron, il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui lui convient...
4. L'adoption de la journée de huit heures... comme but à atteindre.	Exiger une somme de travail qui, en émoussant toutes les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces jusqu'à l'épuisement, c'est une conduite que ne peuvent tolérer ni la justice ni l'humanité.
5. L'adoption d'un repos hebdomadaire de 24 heures au minimum, qui devrait comprendre le dimanche toutes les fois que ce sera possible.	La durée du repos doit se mesurer d'après la dépense des forces qu'il (l'ouvrier) doit restituer. Le droit au repos de chaque jour ainsi que la cessation du travail le dimanche doivent être la condition... de tout contrat entre patrons et ouvriers.

Correspondent également les principes relatifs au travail des enfants, à la limitation du travail des jeunes gens, et à l'obligation pour l'Etat de protéger les travailleurs.

* * *

Parmi les innovations les plus remarquables du traité de Versailles, le pacte de la Société des Nations est sans contredit la première. Que ce soit à tort ou à raison que la Conférence de la Paix l'ait incorporé au traité, cela importe peu, maintenant qu'il est un fait accompli. "Dès lors, écrit M. E. Duthoit, professeur à la Faculté libre de droit de Lille, dans l'article qu'il consacre à la Société des Nations, l'avenir de cette institution intéresse toutes les consciences, spécialement les consciences catholiques, inclinées par la logique même de la religion qu'elles professent vers ce qui est universel, vers ce qui réalise, sous une forme ou sous une autre, cette unité qui est pour l'humanité comme pour l'Eglise l'un des traits les plus marquants de son institution divine."

Et il ajoute un peu plus loin: "Aussi importe-t-il au plus haut point que les catholiques n'ignorent pas la Société des Nations, ne lui opposent pas je ne sais quel scepticisme de parti-pris, mais soient prêts à suivre d'un œil attentif et avec un esprit de collaboration ses développements."

(1) Chez Bloud et Gay, à Paris; prix: 5 francs.

Dans cet article fort documenté et d'une large inspiration chrétienne, le distingué juriste entreprend donc de: "1o. décrire, traité en mains, les grandes lignes de la nouvelle institution; 2o. examiner, du point de vue critique, la valeur de ses règles constitutives; 3o dire pourquoi, malgré beaucoup d'imperfections manifestes, il y a lieu de faire crédit à l'organisation qu'ont ébauchée les contractants de Versailles." On peut dire qu'il y a réussi.

* * *

Ailleurs, sous le titre: "La nouvelle carte d'Europe et le catholicisme", M. Joseph Wilbois étudie, d'un point de vue objectif, les conditions faites par la paix au développement de la religion catholique en Europe.

Enfin, "ceux qui seraient tentés de trouver trop dures les conditions imposées aux vaincus" pourront prendre dans l'Almanach des raisons de ne pas se laisser entraîner par leur pitié mal avertie.

Paix de violence, paix inique, paix anglo-saxonne, a-t-on dit du traité de Versailles. Ceux-ci le trouvent trop dur, ceux-là trop doux. Quel concert de critiques! Leurs contradictions même pourraient suffire à le justifier. Certes le traité du 28 juin est imparfait, mais tout simplement parce qu'il est un monument de la relativité humaine. L'absolu n'est pas de ce monde, et rien de ce que fait l'homme n'en procède. Nous devons nous contenter d'approximations, parfois laborieuses, dans nos sentiments, nos passions, nos vertus, nos aspirations, nos intérêts. Nous sommes essentiellement dépourvus de perfection, et tout ce que nous faisons s'en ressent. Or le traité de Versailles participe de cette imperfection naturelle de ses auteurs, et puis il constitue une moyenne des volontés souvent contradictoires qui s'y exprimèrent. Est-ce à dire que, sur aucun point, il ne soit conforme aux principes qui nous guidèrent dans la lutte, à la Justice, au Droit, à la Liberté? Il suffit de jeter les yeux sur l'Alsace et la Lorraine rendues à la France, sur la Pologne et la Bohême ressuscitées, sur l'Italie, sur la Slavie du sud et sur la Roumanie intégralement reconstituées, pour répondre à cette question. Est-ce à dire que le traité impose aux vaincus d'inacceptables conditions? C'est à cette question que répond M. Georges Blondel, professeur au Collège de France, collaborateur du *Correspondant*, de la *Réforme Sociale* et de la *Revue Hebdomadaire*, en nous rappelant quelle était la paix que l'Allemagne aurait voulue.

A maintes reprises, de 1914 à 1918, les porte-parole autorisés de l'Empire,—hommes d'Etat, chefs politiques, journalistes, syndicalistes, associations économiques,—ont fait connaître les termes de la paix qu'ils estimaient nécessaire. Selon les vicissitudes de la guerre, leur programme était plus ou moins corsé, mais il ne variait pas dans ses grandes lignes: pour la sécurité de l'Allemagne, pour son avenir et pour son expansion future, il fallait annexer et conquérir. La Belgique d'abord,—elle n'aura que ce qu'elle mérite!—avec Anvers, à laquelle s'ajoutera naturellement la côte française du Pas-de-Calais; en France, les départements du nord et de l'est, avec Lille, Valenciennes, Toul, Verdun, Belfort, et le bassin de Briey (minerai de fer). Puis les colonies et les protectorats: Algérie, Maroc, Egypte, etc. N'ayons garde d'oublier les conditions économiques qu'on aurait imposées à la France pour l'asservir: égalité de traitement des marchandises françaises et allemandes, suppression de la désignation d'origine des marchandises étrangères en vue de leur réexportation, droit de fonder des écoles et des banques, etc. Bien entendu, on absorbait l'Europe centrale et balkanique, et quant à la Russie... La Russie, elle, fit la paix à Brest-Litovsk, en mars 1918; on détacha de son territoire, à l'ouest, deux millions de kilomètres carrés, on créa l'Ukraine, grenier à blé, qui, avec la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, devint "protégée" du vainqueur. Quant à la Pologne, on la passa sous silence.

Après la Russie, ce fut le tour de la Roumanie. Par la paix de Bucarest, "l'Allemagne s'empare des chemins de fer roumains, elle se réserve le monopole du blé pour une période de cinq à dix ans, tous les terrains pétrolifères sont attribués à des sociétés allemandes et les Roumains sont coupés de toute communication par terre avec la mer Noire. C'est à une sorte d'étranglement qu'on veut aboutir."

* * *

Mais l'Allemagne, à son tour, a été vaincue. Nous lui avons dicté nos conditions de paix. Alors la voilà qui se pose en victime: "Nous vous en voulons, parce que vous nous avez fait une paix boche", disait récemment un Allemand à un Français. Le mot est d'une impudence drôle, mais il n'est pas juste. La paix que nous avons faite est une paix qui nous donne les garanties et les réparations nécessaires, et qui effectue les restitutions auxquelles nous avions droit. A nous tous, les Alliés, de veiller à ce qu'elle soit une réalité et de ne pas permettre aux vaincus d'en faire un "chiffon de papier"; toutes choses demeurant égales dans le statut politique et économique de l'Europe, il nous sera facile d'assurer l'exécution du traité de Versailles, si nous en avons la volonté.

TRIBUNE LIBRE

Ma chère Directrice,

J'ai lu, avec un intérêt quelconque, l'article de M. Wilfrid Gascon dans le dernier numéro de votre revue très moderne et très "sensée." Affaire de vanité ou autres motifs, j'y apporte, dans tous les cas, me prévalant de la liberté bien comprise que vous accordez à tous vos collaborateurs, ce qui ne peut plaire à tous nos prédicateurs de "puritanisme" ou de "néo-catholicisme", — j'y apporte mon petit mot. Il ne sera ni trop long, ni trop malin. Voyons tout de suite:

> "Dans toutes les questions qui ont surgi depuis "vingt ans: guerre, lois scolaires, le groupe nationa-"liste et le clergé ont pris une attitude combative et "ont défendu nos droits avec véhémence. M. Bourassa "a lutté aux premiers rangs. Admettons que M. Bou-"rassa ait frappé trop fort ou trop haut quelquefois, "c'est à nos ennemis à le dire et à s'en plaindre. Pour "nous soyons justes envers lui et ne l'accusons pas "d'être la cause que l'application du programme oran-"giste s'élargit petit à petit dans la province où nous "sommes la minorité. Ce programme est antérieur à "la naissance de M. Bourassa. Relisez l'histoire de la "domination anglaise, consultez le rapport de Lord "Durham au gouvernement britannique et vous ver-"rez que le "Devoir" est pour bien peu de chose dans "la politique anglaise en Canada."

Il y a dans ce texte, qui nous laisse à première vue, l'impression d'un cliché vraiment négligeable, des problèmes d'une exceptionnelle gravité. Aussi bien, M. W. Gascon n'y apporte pas une solution ni très adéquate, ni très con-

vaincante. Et d'abord, on y constate une fois de plus la "solidarisation" étroite du clergé et du groupe nationaliste. De cet énoncé d'un journaliste qui pose à l'impartialité, je ne me serais pas cru en droit de conclure à l'existence du fait, si déjà je n'avais été convaincu de son entière exactitude. Donc, "le groupe nationaliste et le clergé" ont pris une attitude combative et ont défendu nos droits avec véhémence. Que voilà bien exposé, l'état de notre société canadienne française! Barrière infranchissable entre le clergé et nos classes professionnelles et politiques proprement dites, ou sociales pour me servir d'une expression chère à M. Bourassa. Vous exigez la preuve? Je l'expose scholastiquement:

Les classes sociales sont anti Bourassistes,
Or le clergé est Bourassiste,
Donc le clergé est contre les classes sociales.

Ma majeure est démontrée par M. Bourassa lorsqu'il traite nos classes sociales de "corrompues", "criminelles", etc. Mais si nos classes sociales sont corrompues, c'est que lui M. Bourassa, ne l'est pas. Et voilà que sans l'avoir cherché, le principe de contradiction arrive au galop.

La mineure, elle? Faites une petite "tournée" d'espion dans nos collèges classiques et nos grands séminaires et franchement vous aurez la douleur d'admettre que ce sont des Ecoles de propagande nationaliste. Mais si je voulais objectiver la discussion, n'est-il pas incontestable que le sens commun, l'expérience, la philosophie et l'histoire protestent contre cette situation? En vertu de quel nouveau principe aurions-nous le droit d'intervertir l'ordre normal des choses qui veut que chaque homme dans sa sphère d'action soit présumé compétent et de bonne foi, que l'opinion libre et spontanée de cent hommes, relativement à des problèmes qui sont de leur ressort et juridiction, soit acceptée préférablement à celle d'un seul, fut-il M. Bourassa? Je vous laisse réfléchir, ma chère directrice, sur ces considérations que je sais trop brèves et je passe à un autre ordre d'idée.

"Admettons, s'en va répétant M. Wilfrid Gascon que M. Bourassa ait frappé trop fort ou trop haut quelquefois, c'est à nos ennemis à le dire et à s'en plaindre." Je n'aime pas du tout l'allure de la première phrase. N'aurait-il pas été plus vrai de dire: "maladroitement et à la manière d'un "enfant boudeur" qui lance des cailloux à ses camarades irrités pour les adoucir." Et la seconde révèle chez son auteur un sentimentalisme très prononcé. Ce n'est pas une manière de résoudre une objection, et en second lieu, il est faux d'affirmer que l'action publique de M. Bourassa ne nous importe pas. Car il s'agit bien d'un problème ethnique national qui intéresse tous les citoyens d'un pays.

Et je poursuis: "Ne l'accusons pas d'être la cause que l'application du programme orangiste s'élargit petit à petit dans la province ou nous sommes la minorité. Relisez l'histoire... etc."

Je veux bien que M. Bourassa ne soit pour rien dans cette montée de l'orangisme, mais avant de présenter au public ce plaidoyer qui a déjà le désavantage d'être vieillot, il faut rattacher chaque évènement à sa cause nécessaire.

Car M. Gascon entre là dans le domaine de l'histoire, et n'est pas historien qui veut. En effet si j'ouvre l'histoire, j'y vois qu'à l'origine de toutes nos difficultés et de nos petites révolutions, se montre le petit visionnaire ou le petit démocrate (genre Curtis et Morel) "sans-culotte."

Bien plus, chaque fois que nous nous sommes montrés intelligents et sensés, on nous a fait la partie belle. A preuve, un grand nombre de gouverneurs anglais, entre autres Carleton, Sherbrooke, Dalhousie, et ce n'est pas Mgr Plessis qui le faisait dire par d'autres. A preuve encore l'union sincère de Lafontaine et Baldwin. A preuve toujours, les succès de géant qu'obtient aujourd'hui le Plessis de l'Ouest, dans un milieu radical, Mgr. Mathieu.

Après cela, que va-t-on dire de moi? Que je suis "impérialiste". Je sais tel cerveau "hébraïsant" qui ne se ferait pas scrupule de le crier bien haut. Ce que l'on va certainement "brailler" c'est que j'en veux à la "petite bête nationaliste intégrale" — et pourtant elle me laisse dans la plus parfaite indifférence. Je ne lui veux ni grand bien, ni grand mal, car, "elle a fait trop de bien pour que j'en dise du mal, et trop de mal pour que j'en dise du bien." Elle a donc fait quelque chose de bien? Oui! et je veux séparer ici, ma cause d'avec celle de tous les extrémistes ignorants ou bêtes. Nier que l'Ecole nationaliste soit pour quelque chose dans le mouvement de la bonne presse, et dans la formation du goût littéraire chez les jeunes, c'est aller beaucoup plus loin que Descartes. Elle a fait du mal? Encore. Ce que je prouverai dans un autre article en vous montrant l'influence qu'elle exerce sur la mentalité des générations qui sortent de nos institutions classiques, et vous y verrez ce fanatisme farouche qu'elle a créé autour de la personne de M. Bourassa, cette abdication de la personnalité qui conduit aux plus épouvantables déchéances, et que, comme membre du clergé, je déplore avec frayeur. Car je ne sache pas que M. Bourassa, outre la variante dans "l'enseigne", ait cessé d'être après 1908, le politicien qu'il était avant 1908. Il est vrai qu'il a remisé bien des utopies, telles: la terre libre au colon libre, le referendum en principe qui faisait le délice de certains professeurs de philosophie en 1911, et une moindre ferveur apparemment du moins, pour la "Démocratie".

On a beau être un érudit en histoire, si l'on a ni philosophie, ni théologie, on se fait dire ce qu'un penseur gaulois disait de Zola si je ne fais erreur: "Le cerveau de Zola est comme une chapelle désaffectée, on y met du foin, on y récite des prières, c'est toujours une chapelle."

Votre dévoué,

Québec, 25 avril 1920. LE PÈRE PRATT.

COUCHER DE SOLEIL

Dans l'infini du ciel, le soleil a sombré:
Je l'ai vu disparaître à l'horizon doré,
Sa flamme incendiait la nature en détresse
Et la mer appelait sa dernière caresse.

Maintenant l'ombre approche et partout se répand.
Elle gagne les bois, elle couvre l'étang:
C'est le soir désolé qui lentement déplie
Le voile ténébreux de sa mélancolie.

Je suis triste et je songe aux soleils disparus
Qui sur nos fronts lassés ne luiront jamais plus.
Je songe que tout naît, vit, décroit et s'achève;
Le jour, la fleur, l'oiseau, l'ambition, le rêve.

Mais pourquoi pleurons-nous sur tout ce qui finit?
Pourquoi regrettons-nous le soleil qui s'enfuit,
La rose qui se fane et le baiser qui passe,
L'heure qui vient de naître et qu'une autre heure efface?

Ah! c'est que d'infini le coeur est assoiffé.
C'est que l'homme ici-bas n'est qu'un pauvre exilé
Qui rêve à sa patrie en son âme immortelle,
Et que l'éternité toute la vie appelle!

. . . .

Dans l'infini du ciel, le soleil a sombré:
Je l'ai vu disparaître à l'horizon doré,
Sa flamme incendiait la nature en détresse
Et la mer appelait sa dernière caresse.

Trois-Pistoles. CECILE MARELLE.

DEUX GRANDS ARTISTES

Par MYRTO

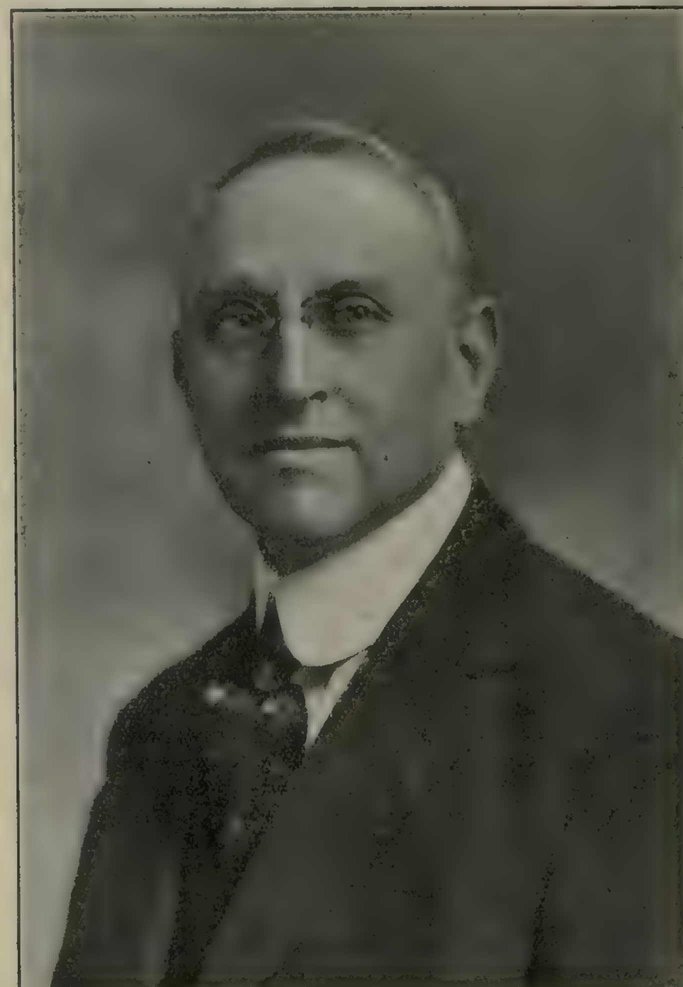
Toute jeune, en la voyant passer, l'on pensait avec attendrissement: *Voilà une petite Canadienne qui fera son chemin.* Elle portait sous le bras, gravement, sa boîte à violon, et on lui prédisait un avenir brillant. Son concours était sollicité dans les plus beaux concerts, et il semblait que la race entière se fut éprise de la grâce comme du talent de celle qui était alors une enfant. Le prix *Strathcana* vint consacrer cette précoce réputation, et Mademoiselle LaPalme s'embarqua pour l'Europe.

Puis, un jour, l'on nous apprit que la violoniste déjà célèbre était devenue une grande cantatrice. L'étonnement fut grand, et à cet étonnement s'ajouta plus tard quelques regrets. C'est que l'art nouveau avait entièrement chassé l'art ancien... et les auditoires d'antan auraient souhaité voir s'allier les deux admirables dons. Madame La Palme a sans doute jugé qu'il lui fallait tout donner à son chant, et ses débuts sur la scène furent de ceux qui ne s'oublient pas. C'est, je crois, à *Covent Garden,* et devant un auditoire royal, que Madame Béatrice LaPalme fit ses débuts au concert, comme chanteuse, et elle fut immédiatement sacrée une grande artiste.

Paris la tentait. Elle y étudia sous les meilleurs maîtres, et fut bientôt prête pour l'Opéra. Elle débuta dans le rôle de *Muset e,* et y remporta un succès complet. Puis, suc-



Madame Béatrice LaPalme, dans "Antonia" des "Contes d'Hoffmann"



M. Salvator Issaurel.

cessivement, nous la retrouvons à Londres et à Paris, y moissonnant sans cesse de nouveaux lauriers.

Montréal devait aussi applaudir Madame LaPalme, non-seulement au concert, mais encore dans l'opéra où se révèle encore et si parfaitement, son admirable tempérament artistique. Personne n'a oublié la brillante saison de 1911-12, où grâce à un puissant Mécène le Général Meighen, notre ville put se croire un petit Paris ou un petit New York. Madame LaPalme passa ensuite deux saisons aux Etats-Unis où son succès se renouvela. Enfin, nous la retrouvâmes de nouveau, et, en 1913, tous ceux qui s'intéressaient à notre mouvement artistique, apprirent avec une infinie satisfaction que Madame LaPalme se fixait chez-nous, c'est-à-dire, chez-elle, et que les élèves pouvaient accourir vers son studio. Et la nouvelle vie commença féconde en résultats.

Notre brillante Canadienne-française avait rencontré, au cours de ses pérégrinations, un grand artiste; ils se comprirent et s'aimèrent, en chantant "Faust" et "Carmen". Et la parenté de ces âmes et de ces talents fut consacrée par des liens indissolubles. C'est donc l'union idéale, avec

les mêmes goûts, les mêmes talents, les mêmes aspiratons, qu'a réalisée ce couple d'artistes, dont le bonheur rayonne, et qui accomplit, dans un accord absolu le rôle enviable d'initiateur d'art. Fils d'un violoniste fameux, M. Issaurel a eu une brillante carrière musicale. Il a chanté sur presque toutes les scènes et moissonné de bien vifs succès. On le vit à Paris, où il débuta à l'Opéra Comique, puis aux Etats-Unis, au Canada, à la Havane, à la Nouvelle Orléans. Nous le retrouvons en France, à Marseille, chantant avec Rothier, et soulevant, tous deux, l'enthousiasme de toute la ville, puis nous le rencontrons à Londres où les Anglais ne lui ménagent pas les ovations.

Et c'est à Royan que le destin s'accomplit, réunissant pour la vie ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre.

Dès son arrivée à Montréal, M. Issaurel devint l'un des professeurs du *Conservatoire Colombia*, maintenant le *Canadian Academy*, et qu'il n'a pas, depuis, quitté. Parmi les élèves qui firent appel à l'art profond de M. Issaurel, citons la Princesse Patricia. C'est aussi à la méthode parfaite de ce professeur émérite que nous devons des formations artistiques de la valeur des Blanche Gontier, des Blanche Archambault, des Paul G. Ouimet, des Henri Prieur, des Emile Gour, et j'en passe, sans doute, parmi les meilleurs.

De la classe si recherchée de Madame LaPalme, nous avons vu surgir des talents admirablement préparés: Mademoiselle Graziella Dumaine, une étoile déjà, et d'autres qui se nomment Mme Thibodeau, Mesdemoiselles Camille Bernard, Marie-Anne Asselin, Marie S. Jopp, etc., etc.

Madame LaPalme et M. Issaurel accomplissent ici une belle et bonne action. Leur influence sur notre développement artistique a été non-seulement grande, mais décisive. Tous deux consciencieux, ils ont le respect de la *voix*, et ils font tout pour lui donner sa vraie splendeur et son parfait développement. Ce sont des apôtres, des meilleurs, et la *Revue moderne* est heureuse de leur offrir un hommage public de gratitude et d'admiration.



Le studio où M. Issaurel reçoit ses élèves au Canadian Academy.



Le salon-studio où Madame LaPalme reçoit ses élèves et ses amis.

RÉPONSES

Par OLIVAR ASSELIN

Dans le numéro de février, M. W.-G. Francœur invitait les collaborateurs de la *Revue Moderne* à dire *pourquoi un certain nombre d'écrivains et de journalistes affectent aujourd'hui d'écrire* "au *Canada*", "*dollar*" et "*sou*", "le *Québec*" (*en parlant de la province*), *et non plus, comme tout le monde, "eux compris", avait l'habitude:* "en *Canada*", "*piastre*" et "*cent*", "*Québec*".

M. Francœur demandait à propos de ces changements:

1. Sont-ils nécessaires au point de vue de la langue?

2. Si ces changements ne sont pas nécessaires, sont-ils au moins utiles, et en quel sens?

3. S'ils ne sont ni utiles, ni nécessaires, en ce cas sont-ils justifiés?

Et il ajoutait:

J'en appelle particulièrement à M. Rivard et à M. Asselin pour éclairer ma religion: Peut-on dire le Québec, le Cuba et le Terre-Neuve, sans offenser le bon goût?

On le voit à cette dernière question, des quelques innovations réelles ou prétendues qu'il signale, celle qui choque le plus M. Francœur est l'emploi de l'article devant le nom pour désigner la province de Québec, non la ville.

Or, pendant que M. Rivard — comme celui-ci le rappelle dans sa réponse — s'était déjà prononcé contre le nouvel usage dans le *Bulletin du Parler français*, je suis au contraire un de ces journalistes qui "affectent" de ne plus écrire "Québec", mais "*le* Québec". Et cette double circonstance n'avait certainement pas échappé à M. W.-G. Francœur, dont le pseudonyme, favorablement connu dans le journalisme, cache à demi seulement l'identité d'un écrivain-fonctionnaire qui par goût autant que par devoir d'état suit de très près depuis vingt-cinq ans le mouvement linguistique.

Si à cette double circonstance j'ajoute qu'à ma connaissance personnelle M. Francœur — ainsi d'ailleurs qu'il ressort de son titre: *Du nouveau qui ne vaut pas le vieux* — a son opinion faite sur les questions qu'il me pose, on verra que, ce qu'il attend de moi, c'est moins un avis qu'une explication.

J'aurais répondu plus tôt si le cas du Canada français n'avait, à mon sens, démontré une fois de plus le peu d'effet des rectifications de détail sur l'état général des langues, et si le rôle d'arbitre des élégances en matière de langue n'exigeait des connaissances que je sais ne pas posséder, une patience et un doigté que je suis à peu près sûr de ne pas posséder.

M. Adjutor Rivard, moins visé que moi, ou, en tout cas, visé pour des crimes moins graves, s'étant exécuté de bonne grâce, il ne me siérait guère de garder le silence. A mon corps défendant et, comme M. Rivard, sans me restreindre à la question qui m'est posée nommément ni d'ailleurs prétendre à trancher le débat, je réponds donc:

I. J'écris "*au* Canada" parce que, sauf dans la langue poétique où il serait encore permis de dire "*en* Danemark", "*en* Languedoc", l'usage de faire précéder de l'article *au* — pour déterminer le lieu de façon générale — les noms de pays masculins, ne souffre aujourd'hui d'exception que celle que nous avons établie nous-mêmes, dans notre propre cas. Loin de moi de vouloir nier absolument au Canada français la liberté de créer de nouvelles expressions verbales, mais je ne crois pas qu'en l'espèce nous puissions aller à l'encontre de l'usage français quand il répond pleinement à nos besoins.

II. "Piastres" est le nom de monnaies étrangères (notamment turque, égyptienne, marocaine, mexicaine, indochinoise) qui, très inégales entre elles, n'ont pas davantage de parité légale avec la devise que nous désignons ainsi au Canada: se servir de ce terme, c'est donc provoquer entre nous et l'étranger des malentendus qui, en l'espèce, peuvent avoir de très graves conséquences. En outre, si le terme fait partie du vocabulaire français, c'est uniquement au titre étranger comme "shilling", "penny", "mark", "rouble", "lire", "peseta", "thaler". D'autres diront comment il s'est introduit chez nous; je me borne à constater que, s'il a pour lui un usage très général, il a contre lui la logique et la loi. Tout aussi français, "dollar" a au surplus l'avantage de la précision; seuls y trouveront à redire ceux qui par une fâcheuse irréflexion ou par une pitoyable habitude d'échenillage attachent plus d'importance aux mots qu'à la syntaxe. Personnellement, j'ai jusqu'ici écrit indifféremment "piastre" ou "dollar" parce qu'au fond la question me semblait indigne d'intérêt, tout le monde, chez nous, entendant de même manière l'un et l'autre. Si l'on me condamne à prendre parti, je choisis "dollar"; en attendant, je continuerai de me laisser guider par le goût supposé du lecteur ou de l'auditeur, mon oreille, ou tout simplement ma fantaisie. Entre "sou" et "cent", je ne montre pas la même indifférence "Cent" ne présenterait nul inconvénient si l'orthographe du mot en indiquait la prononciation; mais "cent", monnaie anglaise, s'écrivant exactement comme le nombre ou l'adjectif numéral "cent" ou comme une abréviation de "centime", l'emploi d'un équivalent français s'impose. Le mot "sou" fournit cet équivalent, et je m'en sers. Et c'est peut-être parce que je dis "sou" au lieu de "cent", que je dis aussi, la moitié du temps, non pas "dollar", mais "piastre", moins exact et pas du tout légal, mais suffisamment intelligible à des oreilles canadiennes, et de désinence un peu plus turque il est vrai, mais moins saxonne. Si la combinaison "dollar" et "sou" semblait trop hybride à quelques-uns, j'accepterais plutôt, avec "dollar", la forme francisée de "cent", qui est "centin". Au reste, puisqu'il faut bien que la Société du Parler français gagne les $5,000 que lui verse annuellement la Province, et avec laquelle on pourrait envoyer chaque année un haut fonctionnaire des Chambres et de l'administration provinciale étudier le français à l'Ecole des sciences politiques, je consens à en passer par son docte jugement si, levant un moment le nez de son glossaire de canadianismes (interminable comme le dictionnaire de l'Académie, et pour des causes identiques, quoique un peu plus alarmantes), elle veut bien, avec le concours d'un congrès des deux mondes, vider la question. Et j'espère que c'est dire quelle importance j'attache au débat.

III. *Peut-on dire le Québec, le Cuba, le Terre-Neuve, sans offenser le bon goût?* demande M. Francœur. Et M. Rivard, tout en restant de son mieux dans cette dubitation académique qui prête à la fois au discours une grâce si noble et une si majestueuse plausibilité ("La règle

voudrait... L'usage défend... MM. Paul Lefranc, M. l'abbé Blanchard, sont pour l'article... Cependant nos oreilles...") se demande après lui: *A-t-on jamais entendu dire: "Je suis né au Québec"? Et est-il désirable qu'on l'entende jamais?* Puis à cette réponse pourtant péremptoire vient s'ajouter l'argument d'autorité, qui en l'espèce est aussi celui de la chose jugée: *Le Bulletin du Parler français a d'abord hésité entre la règle et l'usage; puis il s'est prononcé pour le maintien de l'usage qui veut que la province de Québec reste la* province de Québec. *Question d'euphonie, semble-t-il.*"

Si M. Francœur veut faire passer "*le* Québec" et ses dérivés au musée des horreurs, il devra, ce nous semble, en fournir d'autres raisons que celles qu'il évoque en assimilant le cas de notre province à celui de Cuba ou de Terre-Neuve. On ne dira pas plus "*le* Cuba" ou "*le* Terre-Neuve" que "*le* Madagascar" ou "*le* Ceylan", car il y a pour les îles un usage ou une règle qui exclut l'article ("*l'*Islande", "*le* Spitzberg", "*l'*Irlande", "*l'*Angleterre", etc.: exceptions motivées), et pour les pays continentaux un autre usage ou une autre règle qui l'exige.

Et c'est tout aussi gratuitement que M. Rivard s'alarme à la perspective d'entendre dire: "Je suis né *au* Québec". Osons le lui assurer, le Ciel lui épargnera cette douleur; et pour une raison fort simple, qui est que ceux qui refusent de dire: "Je suis né dans Québec" quand ils sont nés à Saint-Hyacinthe ou à Rimouski, ne s'expriment jamais comme il prétend, mais diront tout bonnement: "dans le Québec". De grâce, ne créons pas d'absurdités pour le seul plaisir de les ridiculiser.

Quant à l'argument d'autorité, il nous ferait en l'espèce plus d'impression si, la Société du Parler français et M. Adjutor Rivard, ce n'était virtuellement la même chose.

M. Rivard l'admet, — et nous ne croyons pas que M. Francœur y contredise, — la règle voudrait "*le* Québec". Il n'y aurait donc contre nous que l'usage et l'euphonie. Sur ces deux points, voyons un peu ce qu'il en est.

En adoptant "la province de Québec", le Parler français a sanctionné non pas l'usage, mais un usage, et un usage pour le moins aussi restreint chez nous que celui de dire "*le* Québec." Neuf fois sur dix le Canadien-Français dira, en voulant parler de la province: "J'habite dans Québec"; "Je suis de Québec"; "Nous, de Québec". Le choix est donc moins entre "*le* Québec" et "la province de Québec" qu'entre "*le* Québec" et "Québec", et si le Parler français préfère cette dernière forme à la nôtre pour cela seul que l'usage l'a consacrée, la chose est plaisante. Cette même Société travaille depuis vingt ans à la compilation d'un glossaire destiné précisément à corriger les usages canadiens en ce qu'ils ont de contraire à l'usage français. A telle enseigne que, par exemple, lorsqu'il eût suffi de trois lignes pour indiquer que chez nous la désinence *oir* se prononce abusivement *ouair*, M. Adjutor Rivard en a pris mille pour noter séparément les centaines de mots où elle se trouve — ce qui, en mettant à notre compte déjà si chargé plusieurs centaines de fautes au lieu d'une, donnera au glossaire un aspect plus rébarbatif, mais à la fois plus savant. Ce n'est pas la peine de mobiliser contre la prononciation défectueuse d'une désinence cinquante pages de glossaire, si d'autre part on défend au nom de l'usage des formes contraires à tout usage français. Notre "rue Ontario", c'est de l'usage. Notre "rue Berri", c'est de l'usage. Les petits Canadiens naissent à Amos, dans Parent, au fond de Gouin (en Abitibi) et sur les confins de Taschereau, parce qu'ainsi le veut l'usage — l'usage canadien. M. Rivard prétendra-t-il que de tels usages doivent se perpétuer parce que des administrateurs illettrés, des politiciens ignares, des géographes bornés, les ont imposés à une docile multitude qui a déjà perdu, comme eux, l'esprit français?

La raison d'euphonie ne vaut pas davantage. "*Le* Québec" sonne tout aussi bien à l'oreille que "*le* Venézuela", "*le* Honduras", "*le* Nicaragua", "*le* New York", "*le* New-Hampshire", "*le* Massachusetts", "*le* Poitou", "*le* Languedoc". Et il entre mieux dans la phrase, se prête mieux à toutes les fonctions syntaxiques dont le nom géographique est susceptible, que la lourde — et anti-française parce que lourde — "province de Québec", imaginée par le Parler français pour concilier ce qu'on croit être l'usage avec ce qu'on croit être l'esprit du français.

Et cela dit, il y a encore une raison bien simple, une raison péremptoire, de dire "*le* Québec" et non "Québec": c'est le besoin de se faire comprendre. Le Nicaraguain qui dirait, sans plus de précisions: "Je suis de Nicaragua", l'on croirait tout naturellement qu'il veut parler de la ville, non de l'Etat. Quand nous disons, nous, que nous sommes "de Québec", pourquoi exiger de l'étranger qu'il sache si nous parlons de la ville ou de la province?

Pour résumer en trois points ma réponse à la troisième question:

1o. Je repousse "Québec", parce que, n'en déplaise à M. Francœur, cette forme n'a pour elle qu'un usage contraire à l'usage français.

2o Sans écarter complètement "la province de Québec", formule tout aussi française en soi et à certaines fins que "la république du Pérou" ou "le département de la Charente-Inférieure", je refuse d'employer ces quatre mots chaque fois que j'aurai à parler de la province. Sur ce sujet comme sur bien d'autres, le magistère de la Société du Parler français semble s'être exercé à rebours du bon sens.

3o Je dis "*le* Québec" avec Paul Lefranc et M. l'abbé Blanchard, par raison de bon sens, de clarté, par respect pour une règle universelle contre laquelle on n'a rien invoqué qui vaille, et parce que, loin de choquer une oreille française, c'est, des trois formes en présence, la seule qui ne la choque pas.

Je pourrais ajouter que s'il suffit de l'usage pour légitimer un mot, "*le* Québec" a déjà son état civil parmi nous, car la plupart de nos jeunes écrivains s'en servent couramment.

P.S.—L'urgence de cette réponse me force à remettre au prochain numéro une mise au point (bien anodine) de la "Mise au point" de l'*Action française.* — O. A.

LA JOURNÉE DE LA FRANCE

C'est aujourd'hui 15 mai, la **journée de la France**, choisie par l'Union Nationale française pour inviter le public généreux de notre ville à verser sa modeste contribution à l'oeuvre de bienfaisance fondée depuis nombre d'années, et qui n'a cessé de veiller aux pauvres, aux malades, à tous les malheureux de la colonie française.

Nous saurons en cette circonstance maintenir notre réputation charitable, et d'autant plus sincèrement que nous aurons conscience de payer ainsi, un peu de notre dette à la France.

Notons que l'Union Nationale Française a pour président un héros de la grande guerre, le Capitaine Lefebvre du Prey, Croix de guerre et Chevalier de la Légion d'honneur.

MARIAGE BLANC

PAR JULES LEMAITRE

Illustration de MANUEL OREIZI



La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire.

Quand Jacques de Thièvres vint s'installer, l'hiver dernier entre Nice et Menton, dans une villa un peu écartée, il n'avait d'autre dessein que de se reposer un mois ou deux en buvant du soleil et en regardant le ciel et la mer.

Car il se sentait, à quarante-cinq ans, extrêmement las de corps et d'esprit. Sa fatigue venait, non point précisément d'avoir aimé, mais d'avoir joué à l'amour trop souvent, et toujours avec une grande dépense d'activité intellectuelle.

Jacques n'était pas un don Juan, un "professionnel", mais un amateur distingué et d'un goût original. Plein d'une bienveillance innée pour toutes les femmes, il avait cependant toujours été délicat et particulier dans ses choix.

Ce qu'il recherchait avant tout chez les femmes, c'étaient des "cas" sentimentaux, des façons d'éprouver l'amour qui parussent neuves par quelque endroit. Mais comme, en ces matières, les sentiments un peu singuliers ne se rencontrent guère que dans des situations exceptionnelles, la recherche de ces cas l'avait souvent engagé dans des difficultés d'où il avait eu peine à se tirer. Il ne l'avait pu, quelquefois, qu'en faisant souffrir les autres un peu plus qu'il ne voulait, et en souffrant lui-même un peu plus qu'il n'aurait cru. Et c'est pourquoi il était sérieusement résolu à laisser chômer son cœur pendant une saison.

* * *

... Il allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de vallon abrité du vent et incliné vers la mer. Toutes les fois que le soleil était chaud, il rencontrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, la jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait avec une pitié banale:

— Pauvre petite!

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné; que la jeune fille s'appelait Mlle Luce; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modeste; qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

* * *

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien; les veillées au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux enterrements, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt, et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé... Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un mensonge de gaieté et, la mémoire pleine de ses deux morts, soigner et parer doucement la future morte.

D'une blancheur de camélia, les yeux trop grands, le nez trop fin, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veinules bleues sur ses mains de cire, délicieuse et fragile à faire pleurer avec sa gracilité devinée sous les plis de robes et dans l'entortillement des châles, la petite malade, trop faible pour lire et laissant tomber son livre sur le sable, ou bien oubliant sur ses genoux de pâles aquarelles commencées, où les voiles des bateaux ressemblaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques se disait:

— A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui peut-être le sait?

* * *

Un jour, Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit:

— C'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là. On dirait une capeline de poupée.

— C'est, dit Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.

* * *

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce lisait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car Jacques vit, au mouvement de ses cils, qu'elle la relisait plusieurs fois. Puis elle resta pensive et oublia de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille et, jetant les yeux sur la page ouverte (le livre était un volume de la Légende des siècles), *il rencontra ces deux vers:*

> Je veux bien mourir, ô déesse!
> Mais pas avant d'avoir aimé.

* * *

Luce songeait:

— Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune, mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient, ils cessaient de me traiter comme une jeune fille: ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que la pitié...

"Cela se voit donc presque tout de suite, que je vais mourir? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il n'est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une malade qu'il faut traiter doucement, puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah! si je pouvais être aimée autrement... rien qu'un peu! J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur!.."

* * *

Jacques songeait de son côté:

— Elle est délicieuse, cette enfant... Oh! je sais bien que, sans son mal, elle serait peut-être insignifiante. Mais cette pâleur, cette faiblesse, l'idée de la mort inévitable... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse, même bien portante... Pauvre petite!

Puis il se ravisait:

— Pourquoi "pauvre petite"? Est-elle si à plaindre après tout?

Et il se rappelait un sonnet du jeune poète René Vinci:

> Frêle enfant, doux fantôme au contour délié:
> Oh! parle bas, et sois de ton souffle économe!
> Le drame inaperçu lentement se consomme;
> La mort ronge en secret ton corps émacié.
>
> Faut-il pleurer? Pourquoi? Cher ange fourvoyé,
> Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
> Ce qu'il a de plus pur et de meilleur en somme:
> La chaste sympathie et la sainte pitié.
>
> Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.
> Tu n'auras pas connu l'affront des ans moroses
> Et la maternité ne te flétrira pas.
>
> Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
> Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,
> Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprenait:

— Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle?... Il n'est pas difficile de deviner à quoi elle rêve pendant ses longs silences... Eh bien! si on lui faisait cette joie? Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu?... Si j'essayais?... Ce serait une pieuse comédie à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie?



C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce.

Subitement, une inquiétude lui vint:

— Et si elle n'allait pas mourir?

Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

— Perdue! répondit le docteur. Aucun espoir. Si elle en a encore pour trois mois, c'est tout le bout du monde.

— Allons! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

* * *

Il alla trouver la mère et lui demanda la main de Luce. Elle le crut d'abord un peu fou; mais, à toutes ses objections, il répondit:

— Je l'aime.

Il ajouta:

— Vous êtes sûre de ma sincérité et de la bonté de mes intentions, car je suis riche et je ne veux point de dot...

Si je fais une folie, elle n'est point malfaisante. Mais savons-nous si c'est une folie?

Il allégua des exemples de guérisons incroyables; il fut éloquent; il réveilla dans le cœur de la mère un reste d'espoir.

— Enfin, dit-il, je ne suis point un brutal, et, tant qu'il le faudra, je traiterai votre fille comme une petite sœur malade. Nous serons deux à l'aimer uniquement et à la soigner de notre mieux, voilà tout.

Il fut admis à se déclarer à Mlle Luce et à lui faire sa cour.



Mon ami, je crois que je m'en irai bientôt...

Aux premiers mots d'amour qu'il lui dit, elle eut dans les yeux un grand éclair de joie:

— Mais alors, ce n'est donc pas tout à fait sûr que je vais mourir?

— La preuve que rien n'est moins sûr, ma chère Luce, c'est que je veux que vous soyez ma femme. Or, je suis très raisonnable. Et, si je pensais que vous devez me quitter, méchante, irais-je de moi-même au-devant d'une si grande douleur? Vous vivrez parce que je vous aime.

Luce trouva ce raisonnement tout simple. Ai-je dit que Jacques était fort bien conservé et que, dans ses bonnes heures, il avait encore l'air d'un jeune homme?

Pendant un mois, chaque matin, il apportait des fleurs à sa fiancée. Il avait avec elle de longues causeries d'amoureux. Luce, radieuse, faisait des projets. Jacques avait l'habilité de la contredire quelquefois, et même de la gronder un peu, juste assez pour lui prouver qu'il ne la considérait plus comme une malade condamnée à mourir.

* * *

Il disposa la chambre nuptiale. Il fit tendre les murs de soie mauve rosé, recouverte de molles mousselines de l'Inde. De fines guirlandes de jacinthes artificielles retenaient les tentures autour des fenêtres et des glaces à demi voilées, et relevaient très haut, afin de laisser circuler l'air, les rideaux du lit, un lit pas très large, presque un lit de jeune fille. Et toute la chambre, pareille à un reposoir, était d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons si étrangement fragile, qu'on la sentait ainsi parée pour peu de temps.

* * *

C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce, plus blanche que sa robe de mariée et que ses fleurs d'oranger, et déjà presque mourante, tant sa joie avait été forte.

Il la prit sur ses genoux; il la déshabilla avec de lentes précautions. Elle haletait doucement, ses lèvres pâles entr'ouvertes sur ses petites dents, ses bras frêles jetés au cou de son mari, le regardant avec extase, dans un oubli de tout. Et, à sentir contre lui ce petit corps si léger, si souple, fait de si peu de matière, ce corps dont la forme si pure allait bientôt s'évanouir comme une vision, Jacques était pris d'un attendrissement infini.

Puis, il lui sembla que c'était "sa petite fille" qu'il tenait sur son cœur. Il n'osa même pas la baiser sur les lères. Et, quand il lui eut passé la longue chemise toute garnie de dentelles et de rubans pâles, il la porta dans son lit, comme une enfant.

Il passa la nuit assis près d'elle et lui tenant la main...

Ce fut ainsi pendant une semaine.

Le huitième jour, une heure avant de mourir, Luce dit à l'oreille de Jacques:

— Mon ami, je crois que je m'en irai bientôt... Mais je ne suis pas trop, trop malheureuse... Je sais que vous vous souviendrez de moi toujours, toujours... Et grâce à vous, j'aurai pu connaître, comme les autres femmes, la joie d'être épouse, et j'aurai pu dire: "Mon mari".

Or, toute la semaine qu'avait duré leur mariage, Jacques l'avait passée a sis à son chevet, sauf une nuit où, la voyant plus agitée, il s'était étendu à ses côtés, pour soutenir sa tête et pour la bercer...

* * *

Jacques a beaucoup vieilli depuis cette aventure. C'est qu'il a connu, pour la première fois, dans leur plénitude, l'amour et la douleur.

LES SACS-AU-DOS

Ce nom fait image. Et nous les voyons passer, les poilus, si braves et si fiers, dans la tunique horizon, toute boueuse, toute sanglante; nous les voyons passer, harassés, mais sublimes, les soldats de France, marchant à la gloire et à la Victoire!

Ces soldats, par l'intermédiaire de gentilles jeunes filles, nous demanderont, le 29 mai prochain, notre assistance et notre sympathie. Ce sera alors, la journée des poilus, les plus merveilleux soldats du monde. Et, de par toutes les rues sillonnées de jolies quêteuses, les passants donneront, sans compter, avec joie, avec fierté, pour permettre à des héros français, revenus de la guerre horrible, fatigués et brisés, d'aspirer à quelque temps de repos dans l'admirable solitude de leur Maison de Sainte-Adèle.

Les Sacs-au-dos ont pour président notre distingué collaborateur, M. René du Roure, professeur de littérature française à l'Université McGill, et ils ont donc droit à l'attention particulière de tous les lecteurs et de toutes les lectrices de la **Revue moderne**.

Aux gens de chez nous

(Chronique New Yorkaise)

La question du logement devient de plus en plus difficile. Les propriétaires et les locataires sont à couteaux tirés.

Deux trains spéciaux amenaient récemment 1000 locataires et 800 propriétaires à Albany afin de permettre aux intéressés de régler leur différend devant la législature. Ce fut une des séances les plus orageuses dont fassent mention les annales de l'assemblée. Après un chahut d'une heure, les locataires obtinrent finalement la certitude d'une décision en leur faveur. Ils jouissent, entre autres avantages, d'un délai raisonnable qui leur permettra de se trouver un logis au lieu d'être invités à déguerpir sous quelques jours d'avis, comme par le passé.

Les propriétaires prétendent que la nouvelle loi nuira à la construction, mais ce sont gens pratiques, et ceux dont les propriétés sont près de Greenwich Village, dans la partie basse de la ville, renvoient les locataires réguliers, sédentaires et les remplacent par des immigrants qu'on entasse dans des pièces aménagées ad hoc. Le truc est lucratif, d'autant que les étrangers demandent peu ou point de réparations, se contentent de n'importe quel petit coin et paient régulièrement sous peine d'être congédiés dans les 48 heures.

Cette manière d'agir n'est peut-être pas tout à fait conforme aux règles établies par le bureau de salubrité, mais on pense, sans doute, que les conséquences ne peuvent pas être bien graves, puisqu'il ne s'agit, en somme, que des immigrants. En mourrait-il quelques douzaines de plus ça n'y paraîtra pas, il en vient des milliers par jour.

* * *

New York ne veut avoir, de Paris, rien à envier. La ville aura donc son Quartier Latin. Le projet est en voie d'exécution. Nous désirons, disent en substance les promoteurs, créer, dans Greenwich Village, une colonie d'artistes, de sculpteurs et d'écrivains seulement, de façon à posséder un vrai Quartier Latin, tout comme à Paris.

La colonie occupera une quarantaine de maisons dont la disposition des pièces sera modifiée afin d'accommoder les nouveaux occupants, et l'architecte Frank E. Vitelo est déjà à l'œuvre dans ce travail de transformation.

Bobby Edwards, le troubadour de Greenwich Village et Harry Hemp, poète et directeur du "Little Thimble Theatre", sont au nombre des premiers installés.

* * *

Depuis le passage à New York de Mæterlink, Conan Doyle et Sir Oliver Lodge, "Ouija", la table parlante, est devenue un ustensile de ménage indispensable. C'est la crise du moment. Certaines maisons de commerce annoncent l'arrivée en magasin de "Ouija", comme la venue d'un personnage de marque. Un journal lui consacre, tous les jours, une série de caricatures et l'on vient de lancer, au théâtre Bijou, une pièce intitulée: "The Ouija Board". C'est incroyable le nombre de gens qui veulent faire intervenir les esprits dans leurs affaires.

Pour comble, un savant hindou, résidant à New York, M. Sunker Abaji Bisey, vient d'inventer une "Ouija", qui, d'après lui, ne peut mentir. Si l'invention est telle qu'annoncée, elle devrait rapporter une petite fortune à son propriétaire.

* * *

Une autre personnalité, Georges Carpentier, champion pugiliste d'Europe, est actuellement en notre ville.

Depuis son arrivée, il y a quelques semaines, il n'a guère eu de loisirs. Tous les promoteurs, organisateurs de parties de boxe, directeurs de cinéma et de vaudeville se l'accaparent et tâchent de lui faire coucher sa signature au bas d'un petit contrat. C'est, sans contredit, l'homme dont on parle le plus dans New York, en ce moment.

Le fait d'avoir été décoré trois fois pour services rendus à la patrie, sa modestie devant les acclamations de la foule et son sourire d'adolescent lui ont gagné tous les cœurs. On avait peine à croire que ce jeune homme rougissant devant les journalistes et les curieux, fut le vainqueur de Baker, et le futur adversaire de Dempsey, champion du monde. Mais on en est vite revenu depuis.

* * *

Les élections préliminaires à la présidence des Etats-Unis suscitent de l'intérêt surtout par la part importante que prennent les femmes dans la politique active.

Des comités féminins font de la propagande en faveur de leurs candidats respectifs et plusieurs personnes de haut rang ont ouvert leurs salons à la discussion des questions politiques.

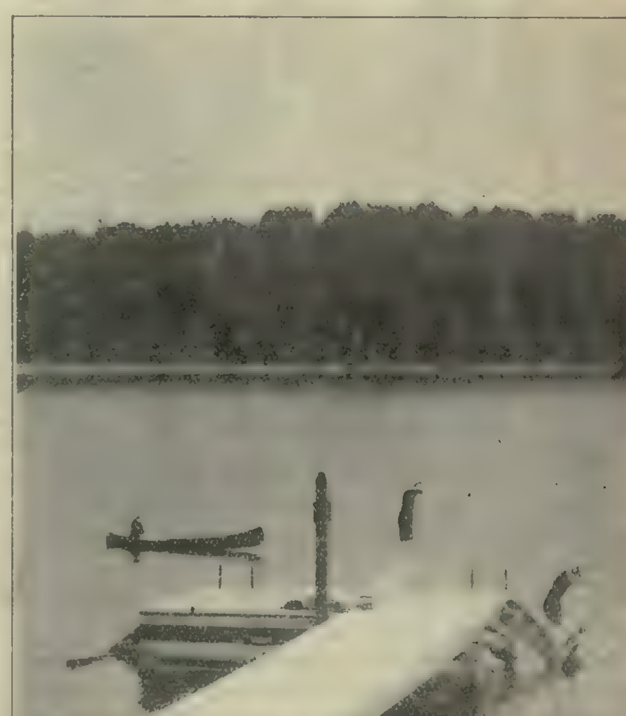
Mais là ne se borne pas la participation féminine aux affaires publiques. Ici, comme partout ailleurs, le rôle de la femme devient de plus en plus important et presque toutes les positions lui sont maintenant accessibles.

L'une des plus récentes démarches faites dans ce sens est celle entreprise par un club féminin qui fait signer une pétition dans le but de faire nommer juge permanent Mme Jean Norris, la première femme magistrat de New York.

BAPTISTE.

New York, avril, 1920.

LE LAC DES BAIES



Le bain dans les eaux limpides du lac est la récréation quotidienne à HIGHLAND INN, PARC ALGONQUIN. Le Parc est à 170 milles d'Ottawa et à 200 milles de la ville de Toronto. A une altitude de 1700 à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est un des plus jolis endroits de villégiature au Canada.

BLESSURE INVISIBLE

Par L. D'ORNANO

Les grands blessés de la guerre se mêlent maintenant à la population. Les hôpitaux, où pendant de longs mois ils ont été torturés par la douleur, les rendent à la vie civile.

C'est surtout à Montréal, Toronto et Winnipeg, que l'on rencontre ces infortunés. D'aucuns ont perdu un membre, d'autres en ont perdu deux et parfois il y en a de borgnes par surcroît. Quant aux aveugles, victimes de la savante barbarie des Boches, ils peinent encore dans des établissements spéciaux, où ils apprennent de nouveaux métiers.

Toutes ces fractions d'hommes, lamentables et vivantes épaves de la monstrueuse tuerie européenne, s'efforcent d'améliorer leur sort par le travail. L'Etat appauvri récompense chichement leur gloire.

Et l'on prend en pitié ces jeunes amputés; manchots, bancals, et manicrots, que la prothèse moderne a remodelés de son mieux, avec adjonction de cannes et de béquilles révélatrices. Enfants de la génération du sacrifice, ces braves garçons acceptent sans maugréer leur déchéance physique. Résignés, ils vont leur chemin sans s'inquiéter d'autrui. Mais l'ardeur de leurs mouvements dit comment sans hésiter ils bondirent des tranchées, pour "tanner la peau" du peuple qui se prétendait élu entre tous, de ces Germains, maintenant humiliés, que guida un orgueil satanique inouï.

Chose sublime, les yeux des mutilés victorieux ne reflètent aucun chagrin. Entraînés par la discipline à regarder l'ennemi en face, ils n'ont pas sourcillé devant la mort. Dans la satisfaction du devoir pleinement accompli ils ne regrettent rien. Ce sont les yeux d'hommes énergiques et courageux qui, ayant lutté jusqu'au bout, sont satisfaits d'avoir sauvé le monde et échappé à la fosse commune. Forts, ils envisagent l'avenir avec optimisme, veulent résolument vaincre l'adversité.

Combien différents sont les regards des hommes dont les tempes grisonnent et que l'âge a soustraits aux gestes épiques de l'immortelle croisade! En général, chez les intellectuels de cette catégorie, les ans n'ont pas été seuls à tempérer l éclat des prunelles. On dirait qu'au lendemain des hécatombes récentes, à l'approche de la paix, un voile de mélancolie et de désillusion s'est interposé entre eux et la vie.

Si l'on questionne ces gens: ils mettent quelque pudeur à avouer l'intime et invisible blessure qu'ils ont au cœur. Pressés de s'expliquer ils finissent par aisser entendre qu'ils pleurent la faillite de rêves pacifiques et féconds, dont de l'adolescence à la maturité, ils goûtèrent le charme. De là, dans leurs propos, une amertume qu'atténue cependant la satisfaction qu'ils ressentent d'avoir assisté à la victoire du droit sur la force.

Leurs plaintes, dont beaucoup sont justes, prennent souvent la tournure d'un réquisitoire à l'adresse de l'humanité en mal d'évolution trop rapide. On mesure à les écouter, toute l'ampleur du conflit qui s'est engagé, au nom de la liberté et du droit, entre l'ancien ordre des choses et les aspirations du monde moderne.

Comment ignorer ces voix qui font écho à celles des nos pères?

La société était-elle donc si monstrueusement mal venue, il y a environ cinquante ans, que nous ne puissions en évoquer l'image sans grincer des dents? Ce serait excessif. La vérité est que bien des expériences constitutionnelles récentes marquent une agitation désordonnée, issue de désirs immodérés et malsains, plutôt que de sages et justes principes.

A l'époque où l'on s'éclairait encore à la chandelle, la modération et le désintéressement ne prêtaient pas au ridicule.

Tout ceci est changé, les moyens rapides de communications ont hâté le bouleversement général. Jadis les familles étaient plus unies, vivaient et mouraient sous un même horizon. L'Eglise, qui toujours cherche le bien-être de ses enfants, était écoutée. On connaissait le bonheur de gagner honnêtement son bien, d'en profiter avec économie, puis au terme de l'existence, de le léguer à des héritiers qui le conserveraient dans la famille.

Peut-on en dire autant de nos jours, en notre beau et riche Canada, ou ailleurs? Il serait inexact de l'affirmer. La jeunesse ne tient plus en place, a hâte de voir du pays, de s'émanciper, de s'enrichir, de jouir à outrance des biens d'ici-bas. Elle veut, cette jeunesse, "vivre sa vie".

Les parents, lorsqu'ils ont conservé prudence et autorité crient en vain casse-cou. Filles et garçons en font à leur guise, s'il leur en cuit, rarement ils l'avouent. Chefs de famille à leur tour, ils laisseront leur progéniture courir la prétentaine, lui épargneront les conseils. Le moindre effort sera leur devise. Pourtant, comme l'on s'est créé mille nouveaux besoins: table variée, pas toujours aussi saine qu'autrefois; costumes criards, d'après une mode extravagante; amour immodéré des déplacements fashionables; fureur des spectacles, cinémas, joutes sportives, etc., il faut à tout le monde beaucoup d'argent. Qu'en résulte-il?

Tout simplement: des grèves, des compromissions malhonnêtes et un relâchement de la morale. Le prolétaire, à qui l'on sert des vues animées à talons rouges, aspire à jouer le grand seigneur, l'homme du monde, ou au moins, à les singer de loin. Comme il en coûte beaucoup, il s'affilie à des syndicats, à des unions, à des sociétés plus ou moins secrètes qui l'aident à réaliser son ambition.

Les métiers étant gâchés par le machinisme, les monopoles et la haute finance, quiconque n'est pas idiot peut en quelques semaines s'entraîner à être du métier qui lui promet le plus fort salaire. Une fois syndiqué, le bonhomme fait chorus avec ses camarades affamés de dollars, de livres sterling ou de francs, et l'industriel doit se soumettre à leurs exigences. Pendant la guerre

n'a-t-on pas vu un ouvrier gagner à la pièce, plus de deux cents dollars par jour. Ignore-t-on que la plupart des savants de premier ordre et les professeurs d'université, sont moins rémunérés à présent que des contremaîtres ou des manœuvres. Il n'empêche cependant que le travailleur mal guidé par des démagogues qu'il hisse sur le pavois politique, réclame sans cessé une augmentation de gages, sans se rendre compte que ce qu'il va empocher à droite, il devra sans tarder le donner à gauche.

En général le patron poussé au pied du mur, fait d'élémentaires calculs et délie les cordons de sa bourse. Puis... le prix des marchandises monte par sauts prodigieux... Et l'on s'étonne de la cherté de la vie! S'étonner est presque un euphémisme, car quiconque a des oreilles entend maintenant rugir ou rugit soi-même à propos du prix des vivres, du vêtement, du chauffage et... des billets de théâtre et music halls... De ce rauque emportement au CA IRA bolcheviste, il n'y a peut-être pas l'intervalle d'un comma. Voulant se faire un lit de Sybarite, l'humanité affolée est peut-être à la veille de mettre le feu à la paillasse.

Réagira-t-elle à temps? Nul ne saurait le dire, même pas Gustave LeBon, dont la "Psychologie des foules" n'est plus à date.

Liberté, Egalité, Fraternité sont des mots prestigieux dont l'abus a terni la beauté. Serait-il vrai qu'il faille replâtrer le quatrain, de versification douteuse, qui fut en vogue en France à la veille de la révolution de 1848:

> *Liberté de ne rien faire,*
> *Egalité dans la misère,*
> *Fraternité de Caïn,*
> *C'est à quoi tend Ledru-Rollin.*

Voici un an que l'armitsice, œuvre du génie de Foch, de la tenacité de Clémenceau et de la force des armes de tous les alliés, fut signé entre les Puissances de l'ouest et les Teutons et leurs satellites. La paix n'est pourtant pas encore généralement scellée.

Entre temps, mieux que durant la gigantesque mêlée, on a pu mesurer choses et gens à l'étalon des faits acquis ou révélés. Il en est résulté que ceux qui descendent du plateau de la vie en philosophant, peuvent, jusqu'à un certain point, prétendre que la civilisation a, sous maints rapports, reculé de plusieurs siècles. Témoin les atrocités boches: massacres de prêtres, de religieuses, de femmes, d'enfants, de blessés, de prisonniers; esclavage renouvelé des emps barbares au cours des hostilités; usage abominable de gaz toxiques, et de sous-marins, contre les armées ennemies et les civils; enfin mensonge et calomnie honorés publiquement, au pays du grand coupable Guillaume II Hohenzollern. Et nous ne parlerons pas des horreurs russes; de l'anémie des masses, due à l'ignoble boulimie financière qu'étalent impudemment les accapareurs et les profiteurs de tous les pays.

Comme fond ce sombre tableau offre la perspective de la banqueroute générale, jusqu'ici habilement amouflée par les gouvernants de tous les calibres, sous tous les méridiens. Les élites que cet état de choses blesse, doivent renoncer à analyser le contenu du creuset mondial en ébulition.

LE MANTEAU DE L'HIVER

Le blanc manteau qu'avait jeté le bel Hiver
Sur l'épaule du mont n'a plus blancheur d'hermine;
Sa trame de cristaux chaque jour s'élimine,
Dissoute à la douceur caressante de l'air.

Et malgré le désir de revoir l'arbre vert
On sent qu'on vous regrette, ô pure neige fine,
Et vous fleurs de frimas, frigide mousseline,
Qui nous faisiez si beau notre pays, hier!

Mais pourquoi ce regret quand les arbres sévères
Vont s'orner de bourgeons et de feuilles légères,
Quand l'espoir de semer chante au coeur des maisons?...

Comme ces oiseaux noirs pensifs au front des chênes,
Tandis que meurt l'Hiver sur ces grands horizons,
Préludons par le rêve à nos oeuvres prochaines.

Avril 1916 ALBERT FERLAND.
Extrait d'un livre en préparation.

Il vaut mieux, somme toute, avoir confiance en l'avenir, faire honnêtement son devoir, être les émules des énergiques blessés de la guerre, et prier Dieu que le culte du veau d'or ne domine pas sur l'univers.

Si la guerre des nations a eu, hélas! ses tragiques et sombres vallées noyées de sang, elle a eu aussi ses sommets radieux, tout éclairés d'héroïsme, d'abnégation, de charité et de bonté. Cela devrait suffire à nous laisser au cœur l'espoir de temps meilleurs, plus calmes, comme lorsque l'on était modestement et paisiblement heureux.

QU'EST CE QUE VIEILLIR?

Pour quelqu'un qui n'a jamais vécu sérieusement, vieillir c'est regretter sa jeunesse, s'énorgueillir des biens qu'il a amassés, chercher à les accroître encore, et frémir à l'idée d'être forcé de les abandonner bientôt; c'est n'oser songer au monde inconnu où nous allons tous, c'est s'éloigner de la terre sans se rapprocher du ciel, et pour ainsi dire, marcher à reculons vers l'immortalité; C'est subir la vieillesse à l'égal d'une honte, et masquer de faux cheveux noirs sa tête blanchie, c'est traîner une vie aride que des sentiments féconds ne fécondent point; c'est ne voir que les maux de son âge et chercher en vain un ciel serein pour les abriter, c'est regarder les heureux avec envie et composer ses chagrins des plaisirs dont ils jouissent, c'est gagner à tâtons la fin de sa carrière sans être éclairé par la lumière de l'espérance, c'est passer en tremblant de sa couche dans son cercueil et des tenèbres du doute à la nuit du tombeau.

Pour celui qui aime la vérité et pense, vieillir: c'est préparer son âme à quitter sans regrets cette terre, où tant de maux se mêlent à si peu de bien; c'est bannir de son cœur l'ambition et la cupidité pour le peupler des plus nobles espérances; c'est pardonner à ses ennemis d'ici-bas pour obtenir son pardon là-haut; c'est consoler l'indigence en jetant une goutte de miel dans sa coupe amère; c'est éclairer de son expérience sa famille et ses amis; c'est faire de ces cheveux blancs une couronne inspirant le respect et l'amour, et si le destin le fit poête, c'est faire monter la voix de son repentir comme un en[illegible]ns mélodi[illegible]ux vers le ciel où il est près de s'élever lui-même.

Tous les deux descendent le fleuve de la vie, mais ils regardent la mort sous un aspect bien différent, car si pour le premier, c'est un écueil où sa nacelle va se briser, pour le second, c'est un port oû l'attendent le calme et la félicité.

Dans le monde Littéraire et Artistique



M. ATHANASE DAVID,
Secrétaire de la Province de Québec, qui, au banquet Plamondon, dans un discours très littéraire, a noblement attesté de son dévouement à l'art canadien. Saluons en ce jeune et brillant Ministre le Mécène tant espéré par tous les artistes et les littérateurs de notre petite patrie.



M. EDOUARD MONTPETIT
que nos autorités universitaires viennent de nommer secrétaire de l'Université de Montréal, reconnaissant ainsi la haute valeur du professeur, de l'écrivain et de l'orateur dont s'enorgueillit le Canada français.



M. LOUIS BOURDON
le jeune et généreux impressario, qui s'est prodigué au service des œuvres des guerres, comme des œuvres locales, qui tour à tour, a aidé "L'aide à la France, la Croix Rouge, s'est préoccupé de l'Hôpital Notre-Dame et de l'Assistance Maternelle, et qui, le 16 mai prochain donnera, à la nouvelle et si sympathique fondation de l'Hôpital français, la recette du concert Graveure. M. Louis Graveure est l'un des grands artistes qui rallie les auditoires les plus nombreux et les plus exigeants. Il est l'un des chanteurs, à réputation mondiale, et en présentant cet artiste, dans un concert-bénéfice d'une œuvre montréalaise, M. Louis Bourdon ne fait que continuer son action bienfaisante envers les institutions, dont le succès intéresse toutes nos classes sociales.



M. RODOLPHE PLAMONDON
le grand artiste canadien-français qui a été de la part des des littérateurs et artistes de Montréal, l'objet d'une enthousiaste réception, au banquet donné en son honneur, à l'Hotel Viger, le 24 avril dernier. Cet évenement venant à la suite du concert Plamondon-Dansereau où tout l'art français avait excellé, tourna à l'apothéose de la France, et détermina ainsi, nettement, la part qu'entend prendre désormais dans les lettres et dans l'art le Canada français. L'hôte d'honneur y prononça un discours bien senti, pour répondre à la santé qu'avait proposé en termes charmants, M. Arthur Letondal.



M. ARTHUR LETONDAL,
pianiste et littérateur qui, dans ces discours bien senti et bien dit, a, lors du banquet offert à M. Rodolphe Plamondon, présenté la santé de l'hôte d'honneur.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

La Création d'un bureau National d'éducation. Voilà la grave et noble préoccupation qui a suggéré au Chapitre LaVérendrye des Chevaliers de Colomb, d'Edmondton la publication d'un petit tract où la question est remarquablement posée. Tout y est sérieusement pensé, exposé et discuté. Le dernier chapitre résume admirablement la pensée qui anime le tract tout entier, préoccupation qui fait honneur à ceux qui l'ont exprimé, comme à celui qui l'a écrit.

* * *

M. Amédée Denault, directeur du *"Ralliement Catholique et français en Amérique"*, vient de nous adresser la copie d'un très bel article paru dans le *"Croisé"* et qui fait appel à nos sentiments de foi et de patriotisme, en termes vibrants auxquels tous les cœurs se laisseront facilement prendre. Il s'agit de travailler au groupement de toutes nos forces, et le "Ralliement", par la création de ses multiples rouages, tend à faciliter les relations de groupe à groupe. Le "Ralliement" embrigade aussi les femmes et les jeunes filles, sous le titre de "Compagnes de Jeanne d'Arc" et les jeunes gens, sous le nom de "Croisés du Sacré-Cœur." Ainsi réunis, les groupes devront coopérer à la défense de la race et à la sauvegarde de la foi.

* * *

Une œuvre magnifique vient de se fonder à Hull, justement dans la ville frontière où un respect intensif de la langue française doit amener des réactions nécessaires, tant est vif et périlleux, le danger de l'ambiance, et sous le titre du 'Rétablissement français' entreprend une action aussi énergique que belle et efficace. Une lettre du sécrétaire, M. Terrien, nous met au fait de la pensée de cette nouvelle fondation à laquelle nous applaudissons de toute notre âme.

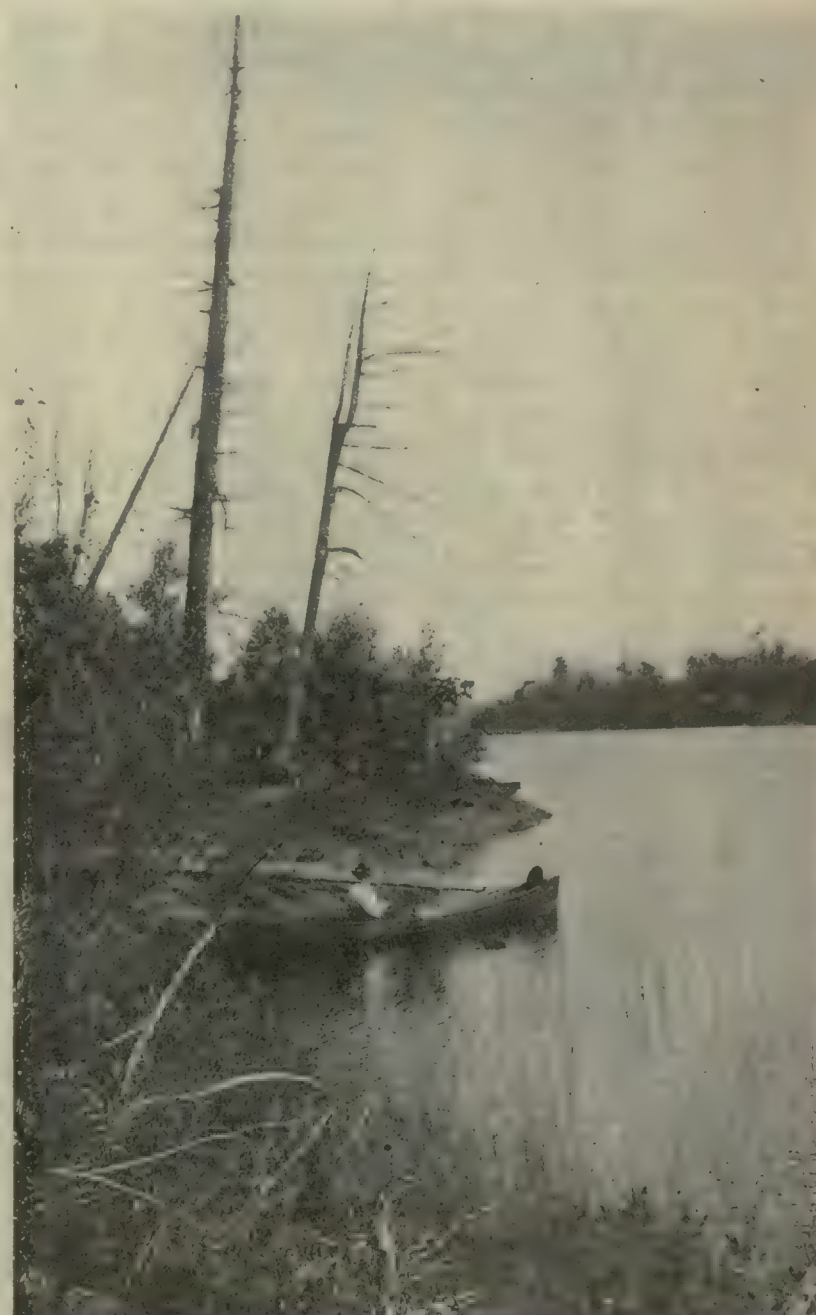
* * *

LE BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE DE QUEBEC est extrêmement intéressant. Il nous rend compte des travaux de la société, et nous renseigne sur notre pays. Des illustrations des contrées inconnues de chez-nous, complètent le texte, et contribuent à l'intérêt de cette lecture instructive et attrayante. M. Eugène Rouillard, le secrétaire archiviste de cette société y dépense une grande activité, et y fait preuve d'une érudition approfondie de la géographie canadienne. Tous les articles sont sérieux et éducateurs. Nos félicitations aux éditeurs et aux collaborateurs.

* * *

L'OUBLIE de Madame Laure Conan, ouvrage couronné par l'Académie française, verra bientôt une nouvelle édition. Ce beau roman sera mis en librarie où tous les fervents liseurs s'empresseront de l'acquérir. Les œuvres de Madame Laure Conan

LE QUÉBEC PITTORESQUE



LE QUEBEC PITTORESQUE.—La venue de la belle saison remet sur le tapis la question des vacances et le choix d'un endroit de villégiature pour la période des chaleurs. Comme par le passé, un grand nombre opteront sans doute pour la région des Laurentides au nord de Montréal où les monts, les ruisseaux et les lacs limpides semblent rivaliser pour charmer l'œil du touriste.

sont très recherchées et très aimées. "L'OUBLIE" c'est un héros des premiers temps de Ville-Marie, un chevalier sans peur et sans reproche qui pour la gloire de Dieu, et l'honneur de sa dame, accomplit des actions héroiques. Le livre est admirablement écrit, dans ce style correct et sincère dont Laure Conan drape si harmonieusement sa pensée profonde, et élevée.

* * *

Je viens de lire l'éloge funèbre prononcé par M. Charles Turgeon, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Rennes, à la mémoire des étudiants de cette Faculté et de cette université, morts pour la France, et ces pages d'éloquence admirable m'ont profondément émue. L'éloge est magnifique et combien juste aussi. M. Turgeon rend à ces mémoires de jeunes héros un vibrant et passionné hommage, où l'on entend l'éminent doyen dire à ses élèves: "Si nous avons été vos maîtres, vous êtes devenus les nôtres". M. Charles Turgeon est un grand orateur et son émotion se communique à tous ceux qui le lisent. J'aurais voulu, si les cadres de la Revue me l'eussent permis, reproduire ces pages qui touchent au sublime, et les offrir ainsi à toutes les admirations. M. le Doyen de la Faculté de Droit de l'université de Rennes est le cousin de M. Adélard Turgeon, dont le Canada français est si justement fier. La famille canadienne, nous pouvons l'écrire en toute sincérité, comme en tout orgueil, est restée digne de la famille française!

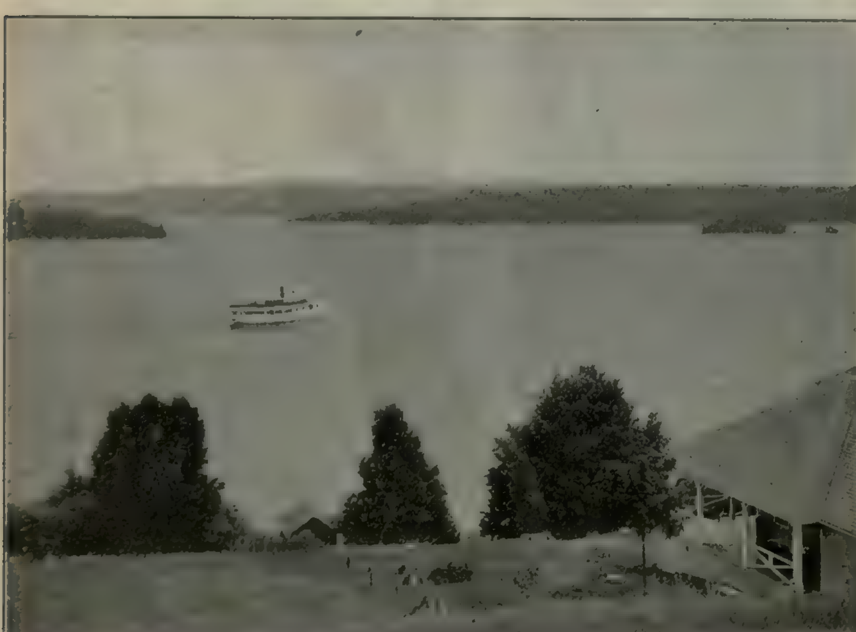
* * *

Nous remercions la Librairie Beauchemin pour l'envoi du *Choc*, traduction de l'admirable livre de M. Moore: *The Clash.* Nous savons que dans ce travail M. Moore a défendu avec ardeur et avec vigueur la cause méconnue de notre minorité française, et nous pouvons croire que le retour très accentué et très sincère, nous le sentons, que manifeste envers nous la population bien pensante de l'Ontario, est dû à la prédication de ces vaillants défenseurs, parmi lesquels M. Moore tient l'une des premières places. Le *Clash* a été fort bien traduit par M. Ernest Bilodeau. Nous devons savoir un gré immense à la Maison Beauchemin, d'avoir facilité la lecture de toutes ces belles pages à tous les Canadiens français, en lançant une édition qui fait honneur à l'initiative comme au patriotisme de Messieurs Beauchemin et Daoust.

* * *

Têtes et Figures, par M. N. LeVasseur, est un charmant recueil de contes et nouvelles publiés par l'auteur dans des journaux et revues, et fort agréablement groupés dans ce coquet volume. L'on retrouve tous les genres, dans ce bouquin, gai et triste. Le tout bien brossé, bien dit, spirituel et savoureux. M. LeVasseur est l'un de nos bons journalistes, et même, si je ne me trompe, l'un des vétérans de notre journalisme, auquel il continue de faire largement honneur. Les récits qui touchent au vieux Québec prennent, sous sa plume, une allure plus enthousiaste encore que tous les autres. L'on sent que M. LeVasseur est un *chauvin*, et par là un parfait québecois! Et comme il a raison; comme ils ont tous raison! N'est-ce pas le chauvinisme des Québecois qui a sauvé, jusqu'ici, notre historique cité de la fièvre du modernisme, et lui a gardé son caractère de grandeur? Si les vieilles pierres de Québec parlent si éloquemment, c'est que le respect des Québecois leur a gardé leur éloquence. Et de ce respect, au passé, de cet attachement aux traditions, de ce culte à l'histoire, nous devons leur rester très reconnaissants. *Têtes et Figures* est donc un recueil de choses aimables, spirituelles et bonnes, agréablement écrites, et que les ateliers du "Soleil" ont fort bien édité.

LE LAC DES BAIES



LE LAC DES BAIES est à 145 milles au nord de Toronto. Le bateau, qui attend les passagers à l'arrivée des trains du Grand Tronc, les transporte à travers les eaux limpides vers les cottages sur les bords du lac, et à l'hôtel situé à 1000 pieds au-dessus de la mer. L'air y est pur et toujours tempéré par les brises embaumées de l'odeur des pins.

DES AGENTS

On demande des agents, hommes et femmes, pour aider à la diffusion de LA REVUE MODERNE, dans les villes, et les campagnes canadiennes, et aux Etats-Unis. Le plus haut percentage sera payé. Ecrire immédiatement pour connaître nos conditions à Casier postal 35, Station N. Montréal.

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le

LAIT ORIENTAL PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

LE MONDE DU JOURNALISME

Par ARTHUR LEMONT

C'est le monde intéressant entre tous et pourtant le moins connu.

Intéressant ce monde, l'est par ceux qui l'habitent; intéressant par le rôle qu'il remplit; intéressant par l'influence qu'il exerce; intéressant par la vie qu'on y mène.

Et c'est le monde qui est en même temps le moins connu. Le public souvent ne l'apprécie pas assez, quand il ne le juge pas mal.

Avec le monde politique c'est celui qui eut toujours le plus d'attrait pour moi! (ne de mes anciens professeurs de versification se rappellerait sans doute qu'un jour — comme la censure il y a quelques années — il confisquait un numéro du journal que j'éditais alors et qui fut le dernier). Mais tandis qu'avec les années le monde politique a fini par me désabuser, le monde du journalisme n'a fait que me gagner de plus en plus, au point que j'y compte finir mes jours.

Un vain peuple croit, bien à tort, que le monde du journalisme est peuplé d'hommes engagés dans cette vie faute de n'avoir pu réussir ailleurs; j'ai entendu déjà des gens prétendre que les journalistes n'étaient, en somme, que de pauvres ratés qui allaient demander leur pain à la plume ou au crayon du reporter.

Mais non le monde du journalisme n'est pas peuplé de dévoyés et de ratés, et si je pouvais dire toute ma pensée, je dirais qu'il est véritablement le cerveau de la nation. C'est le monde de l'érudition; c'est là qu'affluent de tous les mondes les renseignements les plus incroyables; c'est le monde où la haute culture reste encore le plus en honneur, le monde du journalisme est le monde des intellectuels, des travailleurs de la pensée.

Et quel monde pourrait prétendre jouer le rôle qui est dévolu au monde du journalisme? C'est par lui que les populations sont instruites, chaque jour, même presqu'à toutes les heures du jour de ce qui se passe sur notre planète. Et l'opinion publique ne marche plus de nos jours sans qu'elle soit dirigée et conduite par le monde du journalisme.

A quelques milliers d'hommes répandus dans tout le pays on laisse le soin de renseigner sur tout ce qui se dit, sur tout ce qui se pense, sur tout ce qui se fait, des millions de personnes anxieuses d'être mises au courant le plus tôt et le mieux possible.

Le monde du journalisme pénètre dans tous les domaines et dans tous les mondes, et il en rapporte ce qui chaque jour fait l'information universelle.

C'est ce qui explique aussi l'influence qu'il exerce sur tous les autres mondes. C'est dans le monde du journalisme qu'habite le pouvoir suprême et toutes les puissances coalisées ne peuvent rien contre les assauts et les coups redoublés de la presse d'un pays. C'est le monde du journalisme qui fait et qui défait l'opinion publique et c'est lui qui peut renverser les régimes les plus solidement constitués. C'est la plus formidable puissance qui existe et c'est lui qui peut amener dans un pays les bouleversements les plus profonds, aussi bien dans l'ordre religieux et national, que dans l'ordre politique et économique.

C'est que, chaque jour, le journal qui est l'œuvre de ces hommes, inconnus le plus souvent, pénètre partout, dans tous les milieux, est accaparé dès qu'il entre par le plus jeune comme par le plus vieux, par le plus ignorant comme par le plus savant: car il n'est pas dans notre pays d'ignorant au point de ne pouvoir lire le journal et c'est au journal que tous les mondes de mentalités différentes, d'aspirations diverses, de préoccupations souvent opposées vont demander ce qui se passe et ce qui se fait.

Le moindre fait divers écrit par le plus humble et le plus modeste du monde du journalisme fait chaque jour le délice de plus de cent mille individus, souvent mieux doués et plus instruits que l'auteur des lignes qu'ils savourent. Il en est de même des opinions que le monde du journalisme répand sur la terre et qui servent à la marche des évènements. Les évènements eux-mêmes sont parfois l'œuvre du monde du journalisme: ce sont les évènements politiques, les évènements d'ordre social.

Mais pour suffire à une telle tâche le monde du journalisme a besoin de mener sans cesse la vie la plus active. Il est en effervescence continuelle; ses travailleurs n'ont jamais de répit. Le journaliste a le don de l'ubiquité: il est partout en même temps, il faut qu'il voit tout, qu'il entende tout, pour satisfaire son insatiable clientèle.

Dans le monde du journalisme la plus belle et la plus noble tâche est dévolue à ceux qui ont charge de diriger l'opinion publique, de nourrir l'intelligence populaire de la doctrine et de l'orner des plus belles choses que la littérature humaine peut produire.

On admettra que ce n'est pas dans tous les mondes qu'on trouvera une si belle élite. Et pourtant ceux qui forment le monde du journalisme ne sont pas pour tout cela remplis de prétention et gonflés d'orgueil. Oh! non, il n'est personne plus modeste qu'un travailleur de la pensée, qui passe sa vie à remuer des idées et à répandre des nouvelles.

Le journaliste est d'ordinaire doué de la plus belle nature, il n'a d'autre ambition que d'accomplir le mieux possible la tâche qui lui incombe, sans s'occuper de mesquines considérations. De lui on pourrait dire à bon droit qu'il est vraiment détaché des biens de la terre; il ne leur demande que sa subsistance et celle des siens. Ce n'est pas l'intérêt matériel qui prime chez lui, c'est l'intérêt intellectuel et c'est ce qui explique que le journaliste vit pauvre souvent, bien qu'il possède des dons plus précieux que ceux de la richesse.

Par malheur il s'est trouvé des hommes pour ne pas apprécier assez la valeur du journaliste, et c'est ce qui un jour a éveillé chez lui des aspirations plus exigeantes. Jusque là le journaliste s'était donné tout à tous; il avait épousé les revendications de tous ses semblables, des plus humbles comme des plus grands, et il n'avait jamais pensé réclamer pour lui-même. C'est lui qui a fait triompher la cause des petits et il ne songeait jamais à la sienne; il a fallu l'horrible crise de la vie chère pour aiguillonner ses énergies et réveiller son instinct de conservation. C'est alors seulement que le journaliste aspira au rang que ses qualités intellectuelles auraient dû lui assurer depuis toujours.

Si le monde de la finance représente la force d'une nation, si le monde politique représente sa structure, le monde du journalisme représente son cerveau, et à ce titre il a droit à toute la considération et des gouvernants et des gouvernés.

C'est le monde intéressant entre tous, et il gagne à être connu.

EMBELLISSONS LE FOYER !



Un intérieur moderne égayé par le goût d'une jolie femme.

LA REVUE MODERNE

Est représentée, en dehors de la ville par des agents généraux:

A QUEBEC, par

M. J. B. CHARUEST,
805 rue St-Valier, Tél. 3755.

A TROIS-RIVIERES, par

LA LIBRAIRIE
LAMOTHE & HEBERT,

A SAINT-HYACINTHE, par

LA LIBRAIRIE
SAINT-JEAN & FRERES.

A OTTAWA ET HULL, par

M. E. NOEL,
128, rue Champlain, Hull.
Tél.: Sherwood 2202.

Dans L'OUEST CANADIEN, par

M. LOUIS-PHILIPPE GAGNON
Edifice Provencher,
198, rue Aulneau, St-Boniface.

LE BAS DE QUEBEC (en bas de Lévis)
LA GASPESIE,
LES PROVINCES MARITIMES, par

M. OMER BEAULIEU,
Rimouski.

LE MAINE, Etats-Unis, par

A. G. LEGENDRE,
Lewiston.



— Vous avez été assez bête pour ne pas faire vos affaires. Vous devez 500.000 francs et vous êtes insolvable...

— Vous n'êtes pas plus malin, puisque je vous dois de l'argent et que vous ne pouvez pas vous faire payer.





L'ENTRE-NOUS

"Je suis née pour souffrir... Je n'ai jamais connu la joie."

Ces mots prononcés à voix presque basse, faisaient mal. Et comme ils étaient vrais pourtant. La femme qui les disait, était déjà vieille. Elle n'avait jamais eu de maison, jamais de famille, jamais d'amour. Elle avait perdu ses parents avant de les connaître, et d'eux, elle n'avait rien retrouvé plus tard, pas même de simples portraits: ceux qu'un artiste ambulant, aux jours de fêtes villageoises imprime sur des plaques de zinc.

L'orphelinat l'avait reçue toute petite, et elle y aurait été heureuse si son âme n'avait eu une telle soif des baisers qui se donnent le soir, en bordant le lit où l'enfant va dormir. De cette tendresse inconnue, mais dont elle avait la claire prescience, elle n'avait jamais pu se consoler. La douceur des religieuses, leur dévouement, leur affection n'avaient pu combler la soif d'aimer de cette enfant ardente. L'étude l'avait prise toute; elle avait voulu devenir une savante, pour pouvoir conquérir le monde....

Mais le monde ne lui avait guère souri. Elle avait dû bien vite apprendre qu'elle n'était pas jolie. A l'orphelinat elle n'en avait pas eu conscience, car elle ne savait pas alors ce qui fait le charme féminin. Elle devait tellement souffrir en se voyant laide! L'impression lui en vint brutalement, à l'école dont son diplôme la rendait directrice. Les enfants la regardaient sans sympathie. Une fillette, notamment, lui témoignait de l'éloignement, alors qu'elle accordait à la sous-maîtresse une affection enthousiaste. Cette enfant l'attirait pourtant par sa grâce et sa beauté. Elle semblait, parmi les autres, rustiques et rudes, une fleur délicate et fine. Et le besoin lui vint de savoir la vérité, de cette enfant. Elle lui demanda un jour, en souriant, pour quelle raison elle aimait tant la sous-maîtresse? Et, tout simplement, la mignonne répondit: "parce qu'elle est si jolie." Et, se regardant dans la glace, la pauvre comprit que décidément elle ne serait pas de celles que l'on aime. La vie se chargea de le lui prouver.

Elle vieillit sans amour. Jamais les beaux jeunes hommes, qui passaient sur la route, ne se détournèrent pour la regarder; jamais l'un d'eux ne risqua le regard qui console, ni la déclaration qui ravit. On la respectait, on l'estimait, on l'admirait, mais aucun de ces hommages ne s'adressait à la femme; tous montaient vers l'institutrice compétente, vers la directrice consciencieuse. Et ses seuls bonheurs lui vinrent du devoir bien compris.

Elle usa ses jours ainsi, et la vieillesse vint, rapide, implacable. Elle se cramponna à son pupitre, qu'elle ne voulait pas quitter. Elle sentit combien elle aimait sa carrière ingrate. Puis, soudain, elle comprit ce que serait l'avenir, l'avenir dans la pauvreté et l'isolement, l'avenir sans un toit, sans argent, l'avenir qui serait représenté par toute une vieillesse d'angoisse, de privation, de détresse, et elle passa ses nuits à pleurer, souhaitant de mourir avant d'être mise au rancart comme une chose finie, usée, inutile! Mais la mort qu'elle souhaitait se rit d'elle. Elle préféra frapper les êtres heureux, et elle fut impitoyable à son appel. Le jour tant redouté vint. Elle dut s'en aller, et recommencer à souffrir plus loin. Elle était pauvre comme Job. Comment aurait-elle pu amasser pour la vieillesse, avec le salaire misérable qu'on lui versait chaque année, et qui réussissait tout juste à lui permettre de vivre dans la privation.

La voilà, seule, au bord de la route, seule, sans rien connaître de la vie, confinée qu'elle a été jusqu'alors entre les murs de sa classe, insensible aux choses extérieures, concentrée dans son apostolat... Seule... la voilà!

Elle demande, simplement, d'une voix sans timbre: "Que vais-je faire maintenant pour gagner ma vie?"

Je la regarde, affaissée et misérable dans sa petite robe noire toute élimée, toute rougie, avec ses gants raccommodés, ses bottines éculées, et un pauvre petit chapeau qui semble dater de l'an quarante. Je la regarde, et une immense pitié me bouleverse; je la regarde, et je sens que je vais pleurer avec elle... Travailler! Elle parle de travailler cette femme qui a tout juste le souffle et qui ne sait rien autre chose que son noble métier d'institutrice. Et à quoi peut-il servir maintenant qu'il lui a tout arraché: sa jeunesse, sa force et sa vaillance. Où ira-t-elle? Qui la recueillera? Je sens qu'il faut lui parler, l'encourager, la soutenir, mais mes lèvres restent closes.

Je ne puis pas, non, je ne puis pas parler d'espoir, devant une aussi lamentable désespérance!

Mais quand donc, les gens de cœur suppléeront-ils à l'inconscience des gouvernements, en fondant la maison de refuge où les institutrices qui auront donné leur vie à l'éducation de nos enfants, pourront aller, la vieillesse venue, passer leurs derniers jours dans la paix et la douceur du repos bien gagné?

Quand donc?

MADELEINE.



Le Baiser

par

Georgine Lemaire

LEVER DE RIDEAU.

Chez les Bertaud: — Un salon bourgeois. — Dans la cheminée, des sarments achèvent de se consumer. Lucienne, au piano, plaque les derniers accords d'une romance. Paul semble agité et tourne autour de Lucienne.

PERSONNAGES:

PAUL CERNAY (25 ans).

LUCIE BERTAUD (22 ans).

LUCIE. — Allons, monsieur Paul, soyez raisonnable, puisque je vous dis que c'est inutile, vous n'obtiendrez rien!

PAUL (*tournant toujours autour de Lucie*). — Ne soyez donc pas méchante avec moi, Mademoiselle Lucie, laissez-moi en prendre un tout petit, rien qu'un, (*montrant du doigt la nuque blonde*) là, sur la nuque, à la naissance des cheveux.

LUCIE (*quittant le piano pour s'asseoir dans un fauteuil*).— Vous devenez impertinent, monsieur! et puis, veuillez cesser ce manège, ne tournez plus ainsi autour de moi, vous me rendez malade!

PAUL (*avec feu*). — Si vous saviez comme j'ai soif de ce baiser, vous ne me le refuseriez pas plus longtemps, vous dont le cœur est si bon, si compatissant. Ne vous ai-je pas vue, encore ce matin, vider votre bourse dans les mains d'une pauvresse!

LUCIE (*surprise*). — Comment? vous m'avez vue? Vous m'espionnez donc?

PAUL (*protestant*). — Oh! quel gros mot! Je vous suivais, tout simplement, et j'avais infiniment de plaisir à vivre ainsi dans votre ombre, sans que vous vous en doutiez. (*Il prend une chaise, et s'assied près de Lucie, tout en continuant de parler*). — Puis, rappelez-vous la veille de Noël, cette visite à l'hospice, où vous m'aviez prié de vous accompagner et où, de vos mains très fines, vous serviez un verre d'eau à une vieille moribonde, pour apaiser la fièvre ardente qui la dévorait!... (*suppliant*) serez-vous moins bonne avec moi, votre ami, qu'avec cette inconnue de l'hôpital? Ce désir que j'exprime me donne la fièvre, il brûle mes veines, et d'un mot, d'un geste, vous pouvez me guérir. N'aurez-vous pas enfin pitié de moi? Refuserez-vous cette aumône à l'ami malheureux?

LUCIE (*incrédule*). — C'est vrai! bien vrai? vous êtes malheureux? (*ironique*) — Alors, j'en suis chagrine, mon ami, mais, je ne puis souffrir qu'on m'embrasse! Tenez, j'ai justement en horreur le premier jour de l'année à cause des baisers qu'on prodigue, inconsidérément, à un tas de gens, qu'au fond on voudrait plutôt mordre, souvent!

PAUL. — Vous ne connaissez donc que les baisers officiels et hypocrites? (*avec chaleur*) — mais les autres! les baisers d'êtres qui s'aiment! vous les ignorez donc? (*Il chantonne "La Mascotte"*) — "Un baiser, c'est une bien douce chose etc.

LUCIE (*gravement*). — Vous avez raison, monsieur Paul, le baiser de ma mère est un véritable nectar à mon cœur; et pour n'en être jamais indigne, quels miracles ne ferais-je pas! Quand Père pose ses lèvres sur mon front, en me disant: "Tu es une bonne petite fille!" j'en rougis de plaisir! (*Elle s'arrête, interdite, en voyant Paul qui s'essuie les yeux*) Mais..., monsieur Paul, on dirait que vous pleurez! (*geste de protestation de Paul, qui balbutie une excuse*) mais si!... mais si! je le vois bien vous êtes ému! (*pensive et naïvement*). Mon refus vous fait-il donc tant de peine? vous êtes tout triste (*avec douceur*). Attendez un peu. Nous sommes aujourd'hui le 29 décembre, n'est-ce pas? Le premier janvier n'est plus très éloigné, trois jours, c'est vite passé, et votre désir sera satisfait, je vous le promets!

PAUL (*se levant et avec un reproche plein de tendresse et d'amertume contenue*). — Vous me feriez attendre si longtemps...? oh non! vous ne serez pas si méchante. (*Et se ravisant soudain*). D'ailleurs, Lucie, je ne veux pas d'un bonheur partagé avec le premier venu! Ce jour là, tout le monde a droit à vos bonnes grâces! croyez-vous que je serai très heureux d'effacer le baiser du "petit lieutenant", ou celui de votre cousin Roger?... Oh! le fat! celui-là, je ne puis le souffrir! Avec son titre de cousin dont il fait parade, à tout propos et même hors de propos, il s'arroge tous les droits! et je parie qu'il vous embrasse sur la... lui! ce jour là!

LUCIE (*riant franchement*). — Ah! Ah! et qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

PAUL (*se rapprochant avec passion*)—Ah! vous ignorez la saveur du baiser que je convoite! (*suppliant*) laissez-moi vous l'apprendre? (*s'exaltant*) c'est un baiser à la fois doux et fort, mais qui, en un instant, peut devenir âpre et ardent comme le désir... C'est un baiser dont la saveur peut griser, dont l'ardeur peut troubler, mais si bon...

LUCIE (*avec effroi*). — Votre exaltation me fait peur! Oui, j'ai peur de me laisser gagner par votre enthousiasme! (*taquine*) je suis presque tentée de céder à votre désir!

PAUL (*suppliant*). — Oh! cédez, cédez... qu'attendez-vous donc?

LUCIE (*prudement*). — Minute! minute... j'y mets une condition.

PAUL (*vivement*). — J'y souscris d'avance, et des deux mains! parlez!

LUCIE. — Quelle heure est-il?

PAUL (*vaguement inquiet*). — Minuit moins le quart. Mais pourquoi...?

LUCIE. — Voici ma condition: Cette bûche et ces sarments achèvent de se consumer. Si, à minuit, il ne reste plus que des cendres, vous aurez ce baiser, sinon... au premier janvier! (*Avec emphase*). L'oracle du destin va parler! attention, mon ami!

PAUL (*affectant alors une tristesse profonde*). — Mademoiselle Lucie vous devenez cruelle!

LUCIE (*attendrie*). — Voyons, mon ami, vous ne me ferez pas croire... vous n'attachez pas tant d'importance que ça, je pense. En ce moment ne jouez-vous pas un peu la comédie? Soyez franc.

PAUL (*avec colère*).—Ah! voilà le grand mot lâché: "La Comédie" avec un grand "C" n'est-ce pas? Voilà bien les jeunes filles! Elles voient partout hypocrisie et mensonge! Ne suis-je pas pour vous un ami sincère et dévoué...? — Et voilà comment vous me traitez!

LUCIE (*troublée, et après un silence*). — Si nous parlions d'autre chose? Tenez, tout en surveillant "l'oracle" nous allons faire un "Domino", voulez-vous? (*s'approchant de la table et cherchant*) Où donc est passé ce domino? (*se frappant le front*) Ah! je me souviens! il est resté dans le fumoir. Voulez-vous aller le chercher, monsieur Paul?

PAUL (*sans empressement*). — Avec plaisisr, (*à part, regardant la pendule*). Minuit moins dix! cette bûche ne se consumera jamais (*il sort*).

(*Lucie seule, saisit le soufflet et les pincettes, remue bûche et sarments, et souffle avec ardeur. Pendant ce manège Paul arrive, et soulevant doucement la draperie, aperçoit le jeu de Lucie. Il tousse légèrement avant d'entrer pour permettre à son amie de se rasseoir.*

LUCIE. — Vous n'avez pas eu de peine à trouver?

PAUL (*distrait*). — Quoi donc?

LUCIE (*moqueuse*). — Mais, ce "Domino"! Je croyais que vous tâtonneriez un peu, et vous voyez, je me préparais à lire.

PAUL. — Vous êtes vraiment charmante! Dois-je retourner...?

LUCIE (*riant*). — Mais non! mais non! (*ils s'installent et la partie commence*).

PAUL. — A vous la pose.

LUCIE. — Double-cinq, je marque dix points.

PAUL (*regardant la bûche*). — Cinq-blanc, (*il pose le cinq-quatre*) je marque aussi dix points!

LUCIE. — Mais qu'avez-vous, mon ami? Vous n'êtes pas au jeu! vous annoncez "cinq-blanc", et vous posez le cinq-quatre!

PAUL (*rêveur*). — Vous croyez? (*regardant l'heure, et le feu qui va s'éteindre sans avoir consumé tout le bois. Bas*) Moins cinq! si je pouvais souffler à mon tour. (*haut*) Je me sens un peu malade mademoiselle... il fait si chaud dans cette pièce...

LUCIE. — Je cours vous chercher de l'eau fraîche, cela vous fera du bien!

PAUL (*seul, renouvelant le manège de Lucie, manie vivement le soufflet tout en surveillant la porte; le feu se ranime à ses efforts et consume les derniers sarments.*)

LUCIE (*essoufflée*). — Voici de l'eau, mon ami, (*elle prend la carafe et commence à remplir le verre, à ce moment la pendule sonne le premier coup de minuit! Lucie, saisie, lâche le verre et son contenu*). Minuit! déjà! (*puis regarde timidement le dégât en rougissant*).

PAUL. — Merci! il est gentil ce "*déjà*"! (*l'attirant doucement par le bras, près de la cheminée*). Voyez, petite amie, la dernière étincelle se meurt; la bûche est consumée...

LUCIE. — C'est pourtant vrai! (*elle rougit*).

PAUL (*anxieux*). — Alors, je prends?

LUCIE (*émue*). — C'est promis!

PAUL (*empressé*). — Enfin!... (*mais, au moment de poser ses lèvres, il hésite, et, à part*). C'est curieux... je n'ose plus!

LUCIE. — Eh bien? qu'avez-vous?

PAUL (*il effleure la nuque blonde et Lucie, à ce contact, s'éloigne, en poussant un petit cri d'effroi*). — Maladroit que je suis! Je vous ai fait peur! Oh! pardonnez-moi...!

LUCIE (*tremblante*). — Mais non, je n'ai pas eu peur... au contraire... c'est que je... (*elle balbutie, confuse*).

PAUL (*heureux de son trouble*). — Ne cherchez pas d'excuse, petite amie, votre émoi me rend si heureux! et puisque l'oracle m'a favorisé, je vous ouvrirai mon cœur tout à fait! Depuis longtemps, déjà, je vous aime, Lucie, et si vous m'aimiez un peu?...

LUCIE (*l'interrompant, rougissante*). — Mais, moi aussi Paul, je vous aim... (*se ravisant*) un peu... et la preuve (*se penchant à l'oreille de Paul*) c'est que j'ai soufflé sur la bûche!...

PAUL (*simulant l'étonnement*). — C'est vrai? (*bas, au public*) et moi, donc!... (*prenant la main de Lucie*) Alors, vous consentiriez à m'accorder cette mignonne petite main?

LUCIE (*spontanément*). — De grand cœur! Mais Père, qu'en dira-t-il?

PAUL (*l'entraînant vers la porte*). — Allons ensemble le lui demander.

(*Ils sortent*)

Une réponse de M. Arthur Beauchesne à M. Wilfrid Gascon paraîtra dans le numéro de juin.

LE LIVRE FRANCAIS TRIOMPHE!

À LA LIBRAIRIE DÉOM

251, Est, rue Ste-Catherine, Montréal.

40 CENTS

"BIBLIOTHEQUE PLON"
Volumes élégants de format in-16. Couvertures en couleurs dessinées par les jeunes maîtres de l'illustration; B. Boutet, de Monvel J. et P. Brissaud, Carlègle, Ch. Martin, A.-E. Marty, Roubille, etc.

40 CENTS

EN VENTE:

Paul BOURGET, de l'Académie française . . . . . UN DIVORCE.
LICHTENBERGER . . . . PETITE MADAME.
H. BORDEAUX, de l'Académie française . . LA NEIGE SUR LES PAS.
G. B. de MARBOT . . . . MEMOIRES (Gênes-Austerlitz)
J.-H. ROSNY (Aîné) . LA GUERRE DU FEU (Roman des âges farouches).
F. MISTRAL . . . . . . MES ORIGINES (Mémoires et Récits).
Paul BOURGET . . . . MONIQUE.
M. MAINDRON . . . . LE TOURNOI DE VAUPLASSANS. (Couronné par l'Académie française).
P. MARGUERITE, de l'Académie Goncourt . . L'AUTRE LUMIERE.
H. GREVILLE . . . . LES ÉPREUVES DE RAISSA.

POUR PARAITRE EN JUIN ET JUILLET:

G. HANOTAUX, de l'Académie française . . . . . JEANNE D'ARC.
Paul ARENE . . . . LA CHEVRE D'OR.
Th. DOSTOIEVSKY . . . . L'ETERNEL MARI.
Ed. JALOUX . . . . LES SANGSUES.

DEUX VOLUMES DE CETTE COLLECTION PARAITRONT CHAQUE MOIS.

AMIS, LECTEURS, RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ

À LA LIBRAIRIE DÉOM

251, Est, rue Ste-Catherine, Montréal.

Vous y trouverez toujours le plus beaux choix de livres Français en Canada.

TELEPHONE: EST 2551.

ALLONS A LA REINE DE MAI !

Par LAMBERT CLOSSE

"Une nation fidèle à Marie ne saurait périr"
(Mgr. Langevin, O.M.I.).

Ces belles paroles de ce grand évêque patriote devraient porter tous les Canadiens-français de notre pays à augmenter en leurs cœurs la dévotion envers la douce Vierge-Marie pendant ce mois de mai, qui lui est particulièrement consacré.

Nous voici encore une fois arrivés au mois de mai...

La nature s'est parée de verdure et de fleurs, l'air s'est embaumé du parfum des prairies, les oiseaux ont repris leurs cantiques joyeux.

Salut, beau mois! Viens consoler la terre
Viens l'embaumer du parfum des fleurs,
Viens, chaque jour, redire à notre mère,
L'amour ardent qu'elle inspire à nos cœurs.

Mai... c'est le mois des fleurs, des consolations, des bénédictions, des joies et des espérances.

Mai... est un beau mois non seulement par les charmes et l'éclat de la nature, mais il est encore plus beau pour les souvenirs si purs et si riches évoqués par la sainte créature à laquelle il est consacré.

Le mois de mai et le mois de Marie sont pour les chrétiens des expressions synonymes. Mai et Marie... quelle douceur, quel charme, quelle harmonie, quelle attraction dans ces deux mots.

Mai... c'est le mois des fleurs, c'est-à-dire le mois le plus fleuri et le plus embaumé. Marie... c'est la Fleur *des fleurs, c'est le parfum des parfums. C'est* la reine de mai.

A l'approche de ce mois, tous les cœurs doivent se réjouir, tous les cœurs doivent rayonner de bonheur.

"C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau..."

Il convient donc d'honorer dignement la reine de ce mois.

En effet nous avons plusieurs motifs de célébrer saintement le mois de Marie.

* * *

D'abord parce que Marie est notre reine... Marie!... quel nom plus béni et plus vénéré, plus puissant et plus efficace.

Marie!... nom certainement venu du ciel et qui marque bien la supériorité et la royauté de celle qui l'a porté la première. Marie... signifie souveraine. En effet Marie est reine de tous les hommes. Elle soutient leurs faiblesses et relève leur courage. Comme Esther qui libéra le peuple juif de l'infâme Aman, ainsi la Vierge-Marie est devenue reine pour nous délivrer de la terrible condamnation et pour renverser l'empire de Satan.

Puisque Marie est bien notre reine, il convient que nous lui rendions nos hommages, et que nous lui promettions nos cœurs et nos énergies.

Marie est surtout la reine des cœurs... A elle doivent aller tous nos cœurs.

"Le cœur, c'est le tout de l'homme, a-t-on dit", "Si l'homme vaut quelque chose, disait La Rochefaucauld, c'est par le cœur qu'il vaut". "Si j'adorais quelque chose d'humain, s'écrie Lacordaire, j'adorerais la poussière d'un cœur et non la poussière d'un glui..." Le cœur de Marie est infiniment riche d'amour et de vie. C'est un abîme d'affection et de richesse.

Donnons-lui généreusement nos cœurs...

Marie est aussi notre mère... Mère... quel titre auguste! Mot charmant qui remue délicieusement les fibres les plus intimes de l'âme.

Marie est notre mère selon l'esprit et la grâce. "Elle est la mère de ceux qui vivent par la grâce" dit saint-Pierre Chrysologue.

Sa Sainteté le pape Léon XIII dans ses encycliques sur le rosaire se plaît à nous présenter Marie "comme la mère de Dieu et des hommes; la mère de l'Eglise notre mère."

Inutile d'apporter d'autres citations pour prouver que la vierge Marie est la mère de tous les hommes. C'est là l'enseignement de l'Eglise et de tous les saints. Marie est vraiment notre mère, et nous sommes ses enfants selon l'esprit et la grâce.

Ecce mater tua...

Voilà votre mère...

Ces paroles de Notre-Seigneur à Saint-Jean, c'est à tous les chrétiens qu'elles s'adressent.

Puisque Marie est réellement et vraiment notre mère, il s'en suit donc que nous devons l'honorer, célébrer ses grandeurs et ses vertus.

Imitons ces jeunes enfants qui ne craignent pas d'exposer à leur mère, toutes leurs peines, tous leurs besoins, tous leurs désirs.

Ayons envers la Vierge-Marie la naïveté d'un enfant. Comme nos mamans de la terre, Marie saura nous consoler, nous soulager et nous reconforter.

* * *

Enfin Marie est notre bienfaitrice... Toutes les grâces que nous avons reçues depuis notre naissance, nous en sommes redevables à la Vierge-Marie. Saint-Bernard nous enseigne que toutes les grâces que nous recevons passent par les mains de Marie. "Nulla gratia venit de cœlo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ." Saint-Bernardin de Sienne ajoute qu'elle est la dispensatrice de toutes les grâces et que notre salut est entre ses mains.

"Tu dispensatrix omnium gratiorum, salus nostra in manu tua est." Puisqu'il en est ainsi, il est donc juste de témoigner publiquement à Marie notre reconnaissance.

Parmi toutes les prières il y en a une principalement que nous devons offrir à Marie pendant ce mois; c'est le chapelet. Le chapelet! voilà la prière que Marie aime le mieux. Le chapelet n'est pas seulement une simple prière, c'est un "trésor de prières", la prière du chapelet est de toutes les prières, la plus pratique, la plus salutaire, la plus efficace. "Le chapelet, écrit G. Goyau, qui paraît verbal est la plus spirituelle de toutes les prières; cette prière qui paraît esclave, est la plus émouvante de toutes; cette prière qui paraît rudimentaire, est la plus contemplative de toutes..."

Oui, allons à la reine de mai!... car elle est notre espérance.

L'espérance!... Quand fut-elle plus nécessaire à nos cœurs!

Allons à Marie... Elle est notre espérance Spes nostra... *Jetons-nous dans ses bras, c'est elle qui nous sauvera... "Une nation fidèle à Marie ne saurait périr..."*
Mai 1920.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO:

Afin de répondre au désir de notre nombreuse clientèle, nous commencerons, avec notre édition du 15 juin, la publication d'un roman à suivre, à côté de notre roman complet, et nous débuterons par un livre joli et passionnant au possible **"La Passagère"** de Guy de Chantepleure. Ce roman sera illustré.

Ainsi dans le numéro du 15 juin, nos lecteurs trouveront à côté du roman complet **"Esclave et Reine"** de M. Delly, la première partie de **"La Passagère"** de Guy de Chantepleure.

Qu'on se le dise, et que l'on retienne le numéro chez son dépositaire. Notre édition étant forcément limitée, à cause de la cherté et de la rareté du papier, et le chiffre de nos abonnés, montant chaque mois, nous prions instamment nos amis de bien retenir le numéro prochain qui surpassera encore les précédents, et donnera deux romans au lieu d'un.

La Directrice.

Nous recommandons fortement la lecture de nos pages d'annonces, où nos amis trouveront de précieux et utiles renseignements.

L'Oeuvre d'un Maître Ébéniste



En pénétrant dans cette salle à manger où le luxe et la simplicité font bon ménage, vous devinez que l'artiste qui en a dessiné l'ensemble n'a pas voulu se départir de l'art qu'il a su mettre dans les autres pièces de la maison, que vous avez eu l'occasion d'admirer dans les numéros précédents.

Le "Studio de Luxe," 478 S.-Denis, où nous cueillons ce modèle de goût, est en mesure de vous composer, sur commande, cet amalgame attrayant de meubles, tapis et panneaux.

Voici la description que l'un de ses artistes nous donne de cette pièce magnifique.

"Cette salle à manger, dit-il, est de la période dite Heppelwhite, qui s'étend de 1754 à 1812, et qui dérive en somme de la période Louis XVI.

"Ce style qui est d'une sobre élégance, est une sorte de compromis entre le classique et les extrêmes styles fleuris. Admirez, dans le dessin sous vos yeux, le trait caractéristique du Heppelwhite, c'est-à-dire cette monture ouverte, forme écusson entourant un dessin central ajouré et sculpté. A l'époque où ce style était en vogue, on utilisait à profusion l'art sculptural et l'acajou était de mise, comme on le constate ici d'ailleurs.

"Les pattes Heppelwhite, habituellement carrées, finissant en pointe, prenaient souvent la forme de pattes de chevreuil.

"Les chaises à bras avaient également une particularité. Leurs bras décrivaient une courbe en avant et en descendant, sans former cependant un vertical continu du plancher.

"Heppelwhite développa également les buffets, courbant invariablement à l'intérieur la surface du devant.

"En somme, c'est de ce style, dont s'inspiraient autrefois les maîtres-ébénistes, que le "Studio de Luxe" s'inspire lui-même aujourd'hui.

"J'attire, en terminant, votre attention, sur le fait que le peintre a su harmoniser les couleurs de la pièce avec l'ameublement, de façon à lui donner tout l'effet artistique possible."



LABERGE LIMITÉE

BLOUSES — CHAPEAUX — FOURRURES

392 Rue S.-Catherine Ouest - Angle Avenue McGill College

LES YEUX PURS

par
Maurice LeBlanc

Gilberte

Ces dames veulent-elles prendre la peine de donner leur nom? demanda le garçon d'hôtel en présentant une feuille de papier qui portait comme en-tête: *Villa-pension des Deux Mondes, à Dieppe.*

—Ecris donc, Gilberte, je suis si lasse, dit la plus âgée des deux voyageuses.

Gilberte prit la plume et inscrivit: "Mme Armand et sa fille, venant de Londres, allant...

—Mais, au fait, où allons-nous, mère?

—Je ne le sais pas encore.

—Oh! cela n'a pas d'importance, dit le garçon.

Il prit la feuille et sortit.

—Oui, monsieur le domestique, s'écria la jeune fille en riant, Mme Armand et sa fille, arrivant d'Angleterre, et d'Allemagne, et de Russie, et venant en France, et bien contentes d'y venir, Mlle Armand surtout, qui ne connaît pas son pays.

—Y trouveras-tu le bonheur? murmura tristement la mère, en attirant sa fille contre elle. Il n'en est plus pour moi, depuis que ton pauvre père n'est plus mais, toi, ma douce Gilberte, toi si bonne et si affectueuse, qu'est-ce que l'avenir te réserve?

—Mais des joies, mère chérie, rien que de grandes joies, puisque tu seras là.

Elles se tinrent longtemps embrassées, puis Mme Armand reprit:

—Ecoute, Gilberte, la traversée de cette nuit m'a beaucoup éprouvée, j'ai besoin de repos. Va t'asseoir sur la terrasse de l'hôtel, tu reviendras dans une heure ,nous déferons nos malles, et nous irons jusqu'à la poste.

—Tu attends une lettre?

—Oui.

—De qui?

—Comme tu es curieuse!

—Oh! maman, que de fois tu m'as dit cela! Mais en es-tu bien sûre? Ne penses-tu pas plutôt que c'est toi qui es un peu... Comment dirais-je... un peu mystérieuse? tu ne réponds jamais à mes questions, si simples qu'elles soient.

—J'y répondrai un jour, mon enfant, mais le plus tard possible... le plus tard possible.

Gilberte vit sur le visage de sa mère une telle expression d'angoisse qu'elle se tut et lui baisa la main avec tendresse. Mme Armand reprit:

—Oui, tu as raison. C'est moi qui suis un peu mystérieuse, beaucoup même, mais crois bien que c'est un supplice que d'y être obligée. Ah! si tu savais! Pourtant cette fois-ci je veux te répondre: la lettre que j'attends est de ta nourrice.

—De ma nourrice? j'ai donc été élevée en France? mais où?

La mère garda le silence. Gilberte attendit quelques instants, puis mit son son chapeau et son vêtement, et dit:

—Repose-toi; il est de fait que tu as ta pauvre figure des mauvais jours... Allons, je te laisse.

—Tu ne sors pas, surtout?

—Sortir! moi qui n'ai jamais quitté tes jupes! Mais j'aurais peur dans la rue, toute seule. A tout à l'heure, mère chérie.

Elle ouvrit la porte et descendit. Au-dessus des salons qui occupaient, sur la droite du jardin, une aile composée d'un seul étage, il y avait une terrasse où des tentes et des fauteuils étaient disposés. Elle s'y installa.

Il faisait un temps doux et tiède d'octobre. La vaste plage déserte était claire de soleil. La mer, très calme, s'ourlait d'une petite frange d'écume.

Une heure passa.

—Je rentrerai, se dit-elle, quand cette petite barque disparaîtra derrière la jetée.

La barque ayant disparu, elle se leva. En montant l'escalier, elle eut cette pensée puérile,—comme elle devait s'en souvenir, ainsi que de tous petits détails de cette minute effrayante!

—Si mère dort encore, je lui soufflerai sur le front pour l'éveiller.

A la porte, elle écouta. Aucun bruit. Elle pouffa de rire à l'idée de la gaminerie qu'elle avait projetée. Puis lentement, avec précaution, elle ouvrit la porte.

Mme Armand s'était étendue sur son lit. Gilberte s'approcha d'elle. Par quelle raison obscure ne songea-t-elle plus à sa plaisanterie? Elle l'embrassa simplement, au front.

Un cri lui échappa. Epouvantée, elle s'abattit sur sa mère, lui prit les mains, l'entoura désespérément de ses deux bras, et tomba inanimée près du lit.

Mme Armand était morte.

* * *

Une chambre où elle sanglote pendant des heures, sans penser à rien, prostrée sur une petite chaise, ou à genoux devant un lit fermé de rideaux blancs, des gens qui vont et viennent, un médecin qui constate la mort—rupture d'anévrisme, sans doute—la dame de l'hôtel qui cherche à la consoler, un commissaire de police qui lui pose des questions auxquelles il lui est impossible de répondre et qui l'oblige à chercher dans les malles de sa mère des papiers qu'on ne trouve pas... Voilà tous les souvenirs que Gilberte a gardés de ces deux jours horribles.

Puis ce sont des chants d'église, une longue route parmi des arbres que le vent effeuille, puis des tombes, des croix, et l'adieu définitif et irrévocable à celle qui fut jusqu'ici toute sa vie, toute son âme, toute sa clarté...

Oh! la première nuit de solitude, et ces premiers repas sans personne en face d'elle, et ces premières journées interminables où elle ne cesse de pleurer, de ces grosses larmes qui montent du plus profond de notre cœur comme d'une source de chagrin que rien ne peut tarir! Elle est seule maintenant et ne connaît personne. Que va-t-elle faire? Où aller? A qui s'adresser?

—Le plus urgent, lui répète la dame de l'hôtel qui vient parfois la voir dans sa chambre, c'est de vous entendre avec un notaire. Le mien vous attend. Je lui ai parlé, et il paraît qu'il y a des dispositions à prendre. Rappelez-vous ce qu'a dit le commissaire, rapport aux papiers...

Gilberte ne se rappelle rien, n'ayant rien écouté. Pourtant, l'obsession de ce conseil, donné chaque jour et avec tant de conviction, finit par la persuader, et un matin, elle fait prier Me Dufornéril de bien vouloir passer à l'hôtel.

Me Dufornéril avait une de ces figures calmes et bonasses dont la vue vous cause dès l'abord une sorte d'apaisement. Il avait toujours l'air d'attacher tant d'importance aux affaires dont il s'occupait, qu'il eût été impossible de n'y point prendre, soi-même, au moins quelque intérêt. Gilberte dut, en conséquence, réfléchir, rassembler ses souvenirs, s'interroger, répondre enfin.

—De ce que je sais, mademoiselle, il résulte que l'on n'a trouvé aucune pièce permettant de constater l'identité de madame votre mère et la vôtre. Le commissaire m'a cependant parlé d'une enveloppe contenant des titres et qu'il vous a recommandé de serrer soigneusement. Elle est toujours en votre possession?

—Je ne sais pas... mère ne m'a jamais dit... Est-ce cela? demanda-t-elle.

Le notaire prit sur la cheminée deux grosses serviettes de cuir et les ouvrit. Il fut stupéfait.

—Et voilà ce que vous laissez traîner?... des titres au porteur?

Gilberte rougit, pressentant quelque faute énorme. Il compta les feuilles, fit des calculs, et lui dit:

—Vous être très riche, mademoiselle.

—Ah! fit-elle distraitement... en effet... mère m'a raconté...

Après un silence où il l'observa avec une surprise croissante, il reprit:

—Et les papiers de votre mère, de votre père, vous les avez?

—Quels papiers?

—Mais leurs actes de naissance, le vôtre, l'acte de leur mariage, bref tout ce qui composait leur état civil et qui constitue le vôtre?

—Je ne les ai pas.

—Mais ils sont quelque part... Vous avez bien une indication à me donner à ce propos?

—Non... Ah! cependant il me semble que l'on a causé devant moi, une fois, de papiers perdus... ou plutôt brûlés dans un incendie... ou bien... enfin je ne suis pas très sûre...

—Voyons, voyons, s'écria Me Dufornéril, nous nous égarons, il vaut mieux reprendre les choses du début. Où êtes-vous née?

—Je ne sais pas.

—Comment, vous ne savez pas?

—Non, mère n'a jamais voulu préciser.

—Mais elle? Mais votre père?

—Je ne sais pas non plus.

Le notaire leva les yeux. Se moquait-elle? Il vit son triste visage, son regard candide, réfléchit et continua:

—Vous venez de Londres?

—Oui.

—Vous aviez des amis, là-bas, des connaissances?

—Non, nous vivions seules.

—N'importe, avec l'adrèsse de la maison où vous habitiez, il serait facile de retrouver les traces de Mme Armand.

—Mère ne s'appelait pas Mme Armand à Londres, elle s'appelait Aubert.

—Mais Armand est votre nom véritable?

—Je crois pas. A Liverpool où nous sommes restés trois ans, et où père est mort, l'an dernier, après avoir gagné tant d'argent, nous nous appelions Kellner. Auparavant, à Berlin, c'était Dumas... et puis à Moscou...

—Vous ne connaissez pas les raisons pour lesquelles vos parents changeaient ainsi de nom?

—Je ne les connais pas.

—Vous ne voyez rien dans le caractère de vos parents qui puisse nous renseigner?

—Rien.

—Ils s'accordaient?

—Oh! oui, ils s'aimaient tant! et mère était si heureuse!

Si heureuse! avec quelle certitude elle affirmait cela! Heureuse, oui, auprès de son mari, sous ses yeux, la main dans sa main. Mais pourquoi la surprenait-on si souvent en larmes? pourquoi ces heures de tristesse morne, d'abattement inexplicable? Pourquoi un jour avait-elle attiré sa fille contre elle en balbutiant:—Ah! mon enfant, mon enfant, ne fais jamais rien que tu doives cacher, c'est trop douloureux?

Gilberte fut sur le point de parler. Un sentiment confus l'en empêcha.

D'ailleurs, Me Dufornéril, qui venait d'inscrire quelques notes sur son portefeuille, reprenait:

—Donnez-moi toutes les indications qui peuvent nous aider, mademoiselle, les moindres détails ont leur importance.

Elle dit les villes où ils avaient vécu, Vienne, Trieste, Milan, souvenirs de vie solitaire, aisée dans les derniers temps, mais si âpre et si difficile d'abord... et puis, dans le lointain, Barcelone où ils avaient été très malheureux, et puis c'étaient des souvenirs, de plus en plus vagues, de misère, de faim, de froid...

—Nous trouverons, mademoiselle, s'écria le notaire. Certes, la tâche sera difficile, nous nous heurtons à un concours de circonstances anormales, qui, je l'avoue, me déconcertent un peu. Mais enfin, il est impossible que nous ne trouvions pas. Il faut que vous sachiez qui vous êtes et quel nom vous portez. Voulez-vous vous confier à moi?

—Oui.

—Eh bien, tout d'abord, vous laisserez entre mes mains, contre reçu, ce paquet de titres. J'en détacherai moi-même les coupons et vous en ferai passer le montant au fur et à mesure de vos besoins. Où vous rendiez-vous avec votre mère?

—Elle attendait une lettre.

—Une lettre? Voilà un renseignement.

—Mais une lettre adressée poste restante, et à quel nom? à quelles initiales?

—En effet... Alors votre intention?

—Mon intention est d'aller au hasard. J'ai entendu quelquefois mère parler de Chartres, de Saumur, de Domfront. Je choisirai l'une de ces villes, la plus calme... n'importe où... pourvu que je puisse pleurer à mon aise.

—Pauvre enfant, murmura Me Dufornéril.

II

LA RECLUSE

"De la forteresse construite en 1011, par Guillaume de Bellême sur la cime du rocher Domfront, à près de cent mètres au-dessus de la petite rivière de la Varenne, il ne subsiste plus que deux grands pans de mur pittoresquement flanqués de contreforts et percés de larges arcades, restes du donjon. Autour se voient quelques traces de remparts, des vestiges de souterrains, le tout disposé en square et parfaitement entretenu."

Ainsi s'expriment les guides. Pourquoi ne font-ils pas mention du manoir bâti au XVIIème siécle par Pierre de Donnadieu, gouverneur de l'Anjou, sur l'emplacement même et avec les matériaux des communs de la vieille forteresse? Il est charmant et intact, ce Logis, comme on appelle en Basse-Normandie des sortes de demeures. Quatre tourelles l'encadrent, minces et fluettes. Un toit énorme paré de deux cheminées monumentales semble le coiffer d'un bonnet d'âne, trop vaste pour son petit front de granit ridé de deux rangées de briques. On entre par le square, mais la façade principale domine l'abîme, et, sur la pente abrupte, un jardin dégringole jusqu'à la rivière qui suit le joli val des Rochers.

Quatorze ans auparavant, M. et Mme de la Vaudraye, une des principales familles de l'endroit, s'étaient ruinés dans des spéculations malheureuses. M. de la Vaudraye mourut de chagrin et de honte. Sa femme, pour subvenir à l'éducation d'un fils, âgé de dix ans, mit en location le manoir qu'elle avait apporté en dot à son mari, et qui, depuis près de deux siècles, appartenait à sa famille. Loué d'abord par un officier de la garnison, il se trouvait libre actuellement.

C'est là que Gilberte vint se réfugier comme une pauvre bête blessée. Domfront lui avait plu par son air de petite ville endormie et par cet aspect de cité vaincue, lasse d'un passé valeureux, qui donne à ce sommeil quelque chose de légitime et de respectable. Se promenant dans les ruines, elle vit, au seuil du Logis, l'écriteau "A louer". Elle fit demander la propriétaire.

Grande, maigre, de regard un peu dur, madame de la Vaudraye s'exprimait en phrases prétentieuses dont sa bouche moulait toutes les syllabes avec soin, une à une, comme des choses de prix que l'on doit porter à leur plus haut degré de perfection.

—Vous n'êtes pas sans être frappée, madame, votre attitude m'en est un sûr garant, du parfait état où se trouve ma propriété, dit-elle à Gilberte. Boiseries, glaces, rideaux, meubles, tout semble dater d'hier. Et pourtant...! Demeure historique s'il en est une, le Logis...

Gilberte n'écoutait plus. "Madame" lui avait-on dit. Il était donc naturel qu'on l'appelât ainsi? Elle pouvait donc passer pour mariée, malgré son âge? Cela l'étonnait. Mais aussi, pensa-t-elle, peut-on supposer qu'une jeune fille se présente seule pour louer et habiter seule ce manoir?

Elle se souvint d'un conseil du notaire. "Si vous tenez à être tranquille, pas un mot du passé avant que nous n'ayons fait pleine lumière."

Soit, mais combien il lui serait plus facile de voiler ce passé sous le nom de "madame"! Et comme elle serait mieux protégée par cette désignation! Demoiselle et vivant à l'écart, elle devenait l'objet de toutes les curiosités, la proie de tous les racontars. Dame, elle était dans une situation normale, son existence solitaire ne surprendrait personne, elle pourrait fuir les importuns, aller et venir à sa guise, s'enfermer et pleurer sans qu'on épiât le secret de ses larmes.

—A quel nom mettrai-je le bail? demanda madame de la Vaudraye, quand tout fut conclu—et conclu au plus grand profit de la propriétaire qui majora son prix de moitié.

—Mais à mon nom, Mme Armand, répondit Gilberte, sans prévoir aucune des conséquences où l'entraînerait cette décision.

Mme de la Vaudraye hésita.

—Cependant... il nous faudra peut-être... la signature... de monsieur votre mari...

—Je suis veuve.

—Ah! pardon, j'aurais dû me douter en effet... votre deuil...

Le soir même, Mme Armand s'installait au Logis.

Elle avait arrêté comme domestique, sur la recommandation expresse de Mme de la Vaudraye, la femme du gardien des ruines, Adèle, grosse commère moustachue, à l'œil sournois et aux manières brusques, Bouquetot, son mari, coucherait au manoir. et leur fils Antoine, qui arrivait du régiment ferait le gros ouvrage et s'occuperait du jardin.

* * *

Et la vie commença, la dure, la cruelle, la désespérante vie de ceux qui n'ont personne à aimer et que n'aime personne au monde.

De consolation pour Gilberte, après la mort de sa mère, il n'en était point. Ce qui la sauva, ce fut la nécessité d'agir, et d'agir continuellement, de prendre des déterminations, de commander, de vouloir enfin.

Elle dut secouer les mauvais plis d'une nature portée au rêve et à la nonchalance, et rompre avec des habitudes de passivité que son genre d'existence avait favorisées jusqu'ici.

Tout alla si mal au manoir avant qu'elle ne comprît sa tâche, il y eut de telles irrégularités dans le service, tant de désordre et de tumulte, qu'il lui fallut bien s'occuper de ces détails d'intérieur.

Quel fut son embarras à la première réprimande qu'elle dut faire!

—Adèle, je vous serais très obligée d'être exacte pour le déjeuner.

Et elle ajouta aussitôt:

—Toutes les fois évidemment que cela vous sera possible.

La fatalité voulut sans doute, trois jours de suite, que cela ne fût point possible, et Gilberte dut se résoudre à sévir. Le quatrième jour, elle descendit dans la cuisine, très vite, pour ne pas perdre son indignation en route.

—Comment, Adèle, il est une heure, et...

—Eh bien quoi! interrompit la grosse femme.

Gilberte s'arrêta court, hésita, rougit et balbutia:

—Je serais si désireuse de déjeuner exactement!

Désormais, les repas furent servis à l'heure précise.

Cette victoire lui donna de l'assurance. Elle se fit apporter chaque jour le livre de comptes, son examen se bornant d'ailleurs à constater le prix des choses et à vérifier les additions.

Mais avec sa nature affectueuse et ses besoins d'expansion, était-il admissible que Gilberte vécût absolument à l'écart de ses semblables, comme elle l'avait rêvé? Certes, elle ne consentait à aucune relation, et sa sauvagerie était telle que, après trois mois de séjour, elle n'avait pas encore mis le pied dans les rues de Domfront. Mais les pauvres, les misérables, les abandonnés, les disgraciés, n'est-ce point là les amis naturels de ceux qu'a frappés le destin, et son cœur pouvait-il se défendre de ces amitiés d'infortune?

Entre Gilberte et le premier mendiant qui franchit le seuil du Logis, il y eut autre chose qu'une aumône et qu'un remerciement. Il y eut de la joie de donner d'une part, et, de l'autre, de la reconnaissance pour le sourire et la bonne grâce de celle qui donnait. Et comment en eût-il été autrement?

Si même Gilberte n'avait pas eu ces jolis cheveux blonds qui voltigeaient autour de son visage comme de petites flammes légères, ni ces lèvres tendres, ni ces joues roses qui donnaient à son visage la fraîcheur d'une fleur, elle eût été encore adorablement belle par ses yeux bleus, toujours un peu humides, comme si des larmes s'y jouaient, et toujours souriants même aux heures de tristesse les plus lourdes. Il se dégageait de son regard, et de toute sa figure d'ailleurs, et de toute sa personne élégante et harmonieuse, une impression de pureté si touchante que les plus indifférents s'en trouvaient enveloppés comme d'une brise qui vous caresse et qui vous attendrit.

Son charme était fait de bonté, de simplicité, d'innocence surtout, de cette innocence qui s'ignore elle-même, qui ne sait rien de la vie, qui ne soupçonne jamais le mal, et qui ne voit ni les pièges qu'on lui dresse, ni les hypocrisies dont on l'entoure, ni l'envie qu'elle inspire.

"La Bonne Demoiselle" tel fut le nom sous lequel les pauvres gens la désignèrent, rectifiant ainsi, par une divination de l'instinct populaire, l'appellation que les circonstances l'avaient contrainte à adopter.

Et dans toutes les mansardes de Domfront, dans toutes les chaumières des environs, on s'entretenait de la Bonne Demoiselle du Logis, de la Bonne Demoiselle en deuil qui pleurait son mari et qui souriait aux pauvres gens.

Son doux sourire, il fit bien des miracles dans ce petit monde, il dissipa bien des haines, étouffa bien des révoltes, guérit bien des plaies. On la consultait, elle l'ignorante, et, ce qui plus est, on suivait ses conseils.

Une mère vint un jour, son enfant dans les bras. Elle expliqua le drame de sa vie, parla de fuite, d'abandon... Gilberte ne comprit rien à son histoire. Pourtant, au bout d'une heure, la mère partit consolée.

Il vint des jeunes filles qui lui demandaient son avis sur leur mariage, des femmes qui lui exposaient les querelles de leur ménage, d'autres qui lui racontaient des choses absolument obscures. Et tous ces problèmes, tous ce cas de conscience, Mme Armand, la Bonne Demoiselle, les résolvait avec son innocence d'enfant qui ne sait rien et qui en sait plus que ceux qui savent tout.

Un soir, Adèle lui présentait son livre. Elle fit gravement les additions et signa.

—Mais, madame ne regarde même pas ce que j'ai acheté et combien je l'ai payé.

Gilberte rougit.

-C'est que... voyez-vous... je ne suis pas très renseignée... alors je m'en rapporte et puis je n'ai aucune raison pour vous soupçonner...

De quel ton prononça-t-elles ces mots? Qu'y eut-il de spécial dans son air, dans son attitude? De quel trouble inexplicable fut envahie la vieille femme, et pourquoi se jeta-t-elle aux pieds de sa maîtresse en s'écriant:

—Mais c'est une honte de tromper une personne comme madame! mais il ne faut pas que j'aie du cœur, ni mon sacripant de Bouquetot non plus... Vous êtes donc une enfant du bon Dieu que vous ne voyez pas qu'on vous vole comme dans un bois, l'épicier, le boulanger, le boucher, et puis moi la première? Mais lisez donc un peu mon livre, une botte de carotte, trente sous... un malheureux poulet, six francs quinze sous...

Elle vida son porte-monnaie sur la table.

—Tenez, vingt écus de rabiot, rien que pour ce mois-ci!... mais je ne pouvais plus depuis quelque temps, ça me crevait le cœur de vous voir comme ça, si confiante...

—Ma pauvre Adèle, murmura Gilberte tout émue.

—Et puis... et puis... reprit la femme à voix basse et en courbant la tête, j'ai une autre confession à vous faire... Mais je n'ose pas... c'est si malpropre... Ecoutez... Mme de la Vaudraye... eh bien, elle m'a placée ici pour tout lui dire sur vous... ce que vous faisiez... si vous receviez des lettres.. si vous parliez à des messieurs... Et le matin, en allant à mon marché, je passais chez elle... et je disais ce que je voyais... oh! rien de mal, puisque vous êtes une vraie sainte... n'importe... pardonnez-moi.

—La confusion de la vieille bonne était touchante. Gilberte la releva gentiment et lui dit:

—Allons, qu'il n'en soit plus question, mais quelles sont les raisons pour lesquelles Mme de la Vaudraye s'occupe de moi et de ce qui se passe ici?

—Est-ce qu'on sait? Il faut qu'elle mettre son nez partout celle-là, et qu'elle dirige tout à Domfront, et que tout le monde lui obéisse. Et puis, vous ne savez pas, ce qu'on jase sur vous, ici! Ah! les potins, ça ne manque pas.

—Sur moi?

—Oui, on voudrait connaître d'où vous venez, ce que M. Armand faisait, un tas de choses, quoi! Alors Mme de la Vaudraye pérore dans son salon. Pensez donc! Vous êtes sa locataire, il n'y a qu'elle qui vous a causé... Et puis, une chose encore que j'ai devinée...

—Quoi, Adèle?

—Eh bien, vous êtes riche, vous êtes veuve, pour sûr elle vous a guignée comme bru... Ça, je le parierais... Ah! elle ne perd pas la tête. Une belle dame comme vous pour son gueux de fils, un sans-le-sou, un propre à rien qui ne sait pas quoi faire de ses dix doigts...

Gilberte l'écoutait, confondue. Il n'est donc pas possible de rester cachée, inconnue? Il y donc des gens qui surveillent les autres, qui tâchent de pénétrer le mystère de leur vie et qui forment contre eux de véritables complots?

Mais Adèle lui dit d'une grosse voix affectueuse:

—Vous tourmentez pas, ma bonne demoiselle, je suis là, moi, et je vous défendrai et je défendrai votre argent. Ah! l'épicier et le boulanger et les autres, ils n'ont qu'à bien se tenir... Laissez-moi faire... vous ne dépenserez plus lourd maintenant... Et puis Bouquetot aussi est là, et mon fils Antoine, de braves gars... qui vous ont aimée tout de suite... parce que... parce que... il y a quelque chose en vous de particulier... quelque chose qui fait qu'on vous aime... malgré soi... à plein cœur...

III

L'INCONNU

Tous les jours, quand sa tâche était finie, Gilberte se promenait dans son jardin. C'était son heure de récréation. Mais une heure plus douce la suivait qu'elle accordait à la rêverie.

En haut, et à gauche, sur un promontoire plus avancé, il y avait un rond-point où s'élevaient les ruines d'un petit pavillon. La vue s'y étendait, par-dessus des plaines fortement ondulées, jusqu'aux sombres hauteurs de Mortain. Sur la droite, l'autre versant de la vallée se dressait en une muraille de rochers roux, vêtus de bruyères et de sapins. Paysage infini par l'étendue des horizons et tout intime à la fois par ce coin de vallon resserré, d'une poésie sauvage et d'une âpreté de lande bretonne...

Le jour mourait de bonne heure en ces mois d'hiver. Gilberte attendait que les voiles de la nuit en vinssent étouffer les dernières clartés. Parfois des reflets de soleil s'attardaient aux nuages immobiles.



LE PRINTEMPS EST ENFIN ARRIVÉ

—ET POUR CETTE SAISON

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal

Puis l'ombre semblait arriver de toutes parts, monter de la rivière, descendre du ciel obscurci, et suinter de la terre en brumes épaisses. Alors Gilberte rentrait.

Mais un soir, à cette minute trouble du crépuscule, elle vit, sur la pente opposée, une forme humaine qui se détachait d'un creux de rocher, et qui se glissait derrière un arbre.

Elle n'y eût guère prêté attention, si le lendemain, ses yeux s'étant dirigés de ce côté au retour de sa promenade, elle n'eût distingué, à la même place, la même forme que la veille, silhouette d'homme évidemment, mais si bien dissimulée qu'il était impossible de percevoir le moindre détail de visage ou d'habillement.

Le surlendemain, l'inconnu n'était pas là, mais il y était le jour d'après, et presque chaque jour par la suite.

Il fut facile à Gilberte de constater qu'il se glissait à travers les sapins, un peu avant son arrivée, et qu'il se retirait un peu après son départ. Il venait donc pour elle?

Elle ne se le demanda point, contente à son insu que quelqu'un fût là, qui rêvait comme elle sans doute, quelqu'un qu'elle qu'elle ne connaissait pas, qui ne cherchait pas à la connaître davantage, et à qui elle ne pensait que comme à un compagnon invisible, à un fantôme plus ou moins réel, à un caprice de son imagination. Elle n'avait pas la moindre curiosité et n'aurait jamais supposé qu'il en pût avoir la moindre à son égard. Il était là pour les mêmes raisons qu'elle y était, parce qu'il est bon de regarder la nuit se mêler au jour, et que cette heure est pleine de charme et d'apaisement.

Et c'est ainsi qu'elle eut un ami, lointain et inaccessible, auquel elle se fût à jamais cachée s'il eût osé se montrer ou seulement lui faire comprendre par un geste qu'il venait pour elle, mais qui justement n l'effaroucha point, par ce seul motif qu'il ne semblait pas exister.

—Vous n'avez pas peur d'attraper froid, chère madame?

C'était Mme de la Vaudraye qui, un soir, la vint surprendre au pavillon et qui, tout de suite, reprit de sa voix maniérée:

—J'ai mille excuses à vous faire, la simple politesse exigeait que je vous rendisse visite, mais, que voulez-vous? j'ai tant d'obligations, tant de soucis! Nombre d'œuvres charitables, dont je suis présidente, me retiennent. En outre, je vous l'avouerai, j'ai eu peur de vous paraître indiscrète. Je crains tellement de m'imposer! Cependant, j'ai pensé qu'il était temps de venir distraire une peitte sauvage comme vous.

—Vous êtes trop bonne, dit Gilberte, touchée de cette attention.

—Mais oui, chère madame, c'est si triste la vie que vous menez! Les soirées surtout doivent être interminables. Comment les pouvez-vous remplir?

Elles étaient revenues au Logis. Un bon feu chauffait le petit salon, où Gilberte aimait se tenir. La lampe était allumée. Des partitions s'ouvraient sur le piano. Des livres et des cahiers s'empilaient sur la table.

—Vous voyez, madame, je fais de la musique, je lis, je lis beaucoup.

—Des romans sans doute, ricana la dame en se penchant vers les livres. Vous permettez?... mais que vois-je? un atlas... cours d'histoire... de littérature... morceaux choisis... mémoires. Vous êtes donc chargée d'une éducation?

—De la mienne, dit Gilberte en riant, elle a été un peu négligée, et puisque j'en ai le loisir...

—Mais beaucoup de ces volumes sont en anglais... en allemand même...

—Je sais l'anglais et l'allemand.

—Une savante alors! Mon Dieu, comme vous vous entendriez avec mon fils! Un garçon si studieux et si bien doué! Actuellement, il écrit dans des feuilles parisiennes... Oh! pas sous son nom... Il ne consentirait pas à ce que le nom des la Vaudraye fût compromis dans une besogne qui n'est après tout,, qu'un passe-temps. Il est tout à fait de mon avis sur cette question-là... sur toutes d'ailleurs... Venez donc un soir, nous avons quelques amis qui ont bien voulu choisir mon salon comme lieu de réunion quotidien... Tout le monde brûle de vous voir... Guillaume surtout...

Ce n'était point la façon dont le jeune Guillaume de la Vaudraye était dépeint par sa mère qui aurait pu inciter Gilberte à sortir de son isolement. Elle s'excusa.

—Vous avez tort, chère enfant, s'écria Mme de la Vaudraye, que ce refus piquait, il est nécessaire d'avoir de bons amis, ils vous défendent contre les méchantes langues.

—Les méchantes langues?

—Mais oui, mais oui, vous comprenez bien qu'on ne vit pas comme vous vivez sans éveiller la curiosité d'une petite ville. On se demande, et non sans quelque droit, avouez-le, les raisons de votre emprisonnement. D'autant plus, m'a-t-on répété, que votre bonne, Adèle, se renferme dans un mutisme qui indispose l'opinion publique. Enfin, on dit...

—On dit...

—Eh bien, on dit que vous cachez ainsi votre existence, parce que...

—Parce que?...

Mme de la Vaudraye hésita, ou plutôt parut hésiter, puis, se décidant:

—Parce que vous ne vivez pas seule.

Elle se leva, croyant Gilberte écrasée sous cette accusation. Mais Gilberte qui cherchait ingénûment ce qu'elle avait voulu dire, murmura:

—Pas seule? évidemment, puisqu'Adèle est là, et son mari, et son fils.

—Allons, ne vous alarmez point, mon enfant, conclut Mme de la Vaudraye, d'un petit ton protecteur. Ce ne sont là que potins et racontars que je saurai réduire à néant si vous m'y aidez. Il suffirait d'une concession. Ainsi, dimanche, je quête à la grand'messe, premettez-moi de vous y montrer. C'est promis, n'est-ce pas? dit-elle en s'en allant.

Gilberte eût préféré de beaucoup se tenir tranquillement chez elle, mais puisqu'on lui affirmait que cela ne se pouvait pas, elle y renonça.

—Il paraît, se dit-elle, que cela fait de la peine à des gens.

Et le dimanche matin, quand la messe sonna, elle sortit pour la première fois du Logis.

Il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un rêve de paix et de silence, tellement l'animation de la rue principale lui fut pénible. Du monde aux fenêtres, du monde au seuil des boutiques, du monde sous le porche de l'église, et, tout ce monde-là l'observait, la dévisageait, chuchotait à son passage.

L'église lui fut un refuge, malgré la foule qui l'emplissait et malgré l'agitation dont sa présence fut le signal. On fut stupéfait de sa jeunesse, ébloui de sa beauté. Lorsqu'elle redescendit la nef, un murmure d'admiration frissonna parmi les rangs des fidèles. Mais, près du bénitier, un incident la retarda quelques secondes. Trois hommes s'étaient précipités. D'un même geste, les trois mains plongèrent au bénitier de marbre et se tendirent vers Gilberte. Elle baissa son voile et passa.

Dehors, la foule l'attendait. Gilberte hâta le pas, reprise de timidité aû grand jour.

Elle ne pensait qu'à rentrer au Logis, dans l'ombre. Mais au bout de la rue principale, il y avait un pâtissier, et elle en aperçut l'étalage, riche à profusion de crèmes appétissantes et de gâteaux multicolores, et comme elle n'était nullement préparée contre une telle tentation, elle y succomba.

Lentemant, avec des hésitations, elle choisit. La marchande fit un paquet, Gilberte le prit et s'en alla. Mais à la porte elle s'arrêta, craintive. Un groupe de gamins stationnait.

Ils étaient là, les mains dans leurs poches, en badauds qui ne veulent rien perdre d'un spectacle inusité. Elle sortit. Ils l'accompagnèrent avec un fracas de sabots. Gilberte était au supplice.

Soudain, il y eut des cris, des rires. Elle se retourna. Un jeune homme, un de ceux qui lui avaient offert de l'eau bénite—elle le reconnut—s'était élancé au milieu de l'escorte, et, la canne en l'air, la dispersait. Elle remercia d'un signe de tête léger, et poursuivit son chemin.

Une heure après, elle finissait de déjeuner, quand Adèle lui apporta une gerbe énorme de fleurs, des roses, du lilas blanc, des camélias. Un paysan l'avait remis à la bonne sans plus d'explications.

—Mais, je sais bien de qui, moi, dit Adèle, ça ne peut être que de M. Beaufrelant. Il a les plus jolies serres du pays, c'est sa passion, les fleurs. Pour sûr, madame a dû le voir à l'église, un grand maigre, qui a des favoris.

Bouquetot, le mari d'Adèle, entra.

—Une lettre pour madame, qu'une vieille femme vient d'apporter.

Gilberte déchira l'enveloppe. Elle contenait un billet de mille francs, et ces mots calligraphiés sur une feuille de papier rose: "A Mme Armand, pour ses pauvres."

Adèle s'écria:

—De l'argent, c'est ce richard de M. le Hourteulx. Voyons l'écriture... Oui, c'est bien ça, j'ai servi chez lui... Ah! mon gaillard si tu t'imagines qu'il suffit d'avoir des mille et des cents pour... Assez... je me comprends.

Bouquetot dit à sa femme:

—Justement, j'ai vu la chaisière tou l'heure en ville. Elle m'a conté que M. Beaufrelant et M. le Hourteulx étaient près du bénitier ce matin à l'église, et puis le jeune Simare aussi. Et puis le perruquier m'a dit que le jeune Simare avait suivi madame et avait chassé des gamins qui l'entouraient.

Après un instant de réflexion, Gilberte dit:

—Adèle, vous irez chez Mme de la Vaudraye, vous lui expliquerez comment ce bouquet et cet argent sont entre mes mains, elle m'obligera beaucoup en les retournant d'où ils viennent. Pour que les pauvres aient leur part, voici un autre billet de mille francs que je la prie de distribuer à son gré.

L'après-midi, Gilberte resta pensive. Ces deux envois l'étonnaient. Son ignorance des usages ne lui permettait pas d'en voir l'indélicatesse et l'indiscrétion. Elle sentait pourtant qu'il y avait là quelque chose que l'on n'aurait pas dû faire.

—Qu'est-ce que cela signifie, et que veut-on de moi? se demandait-elle avec une inquiétude confuse.

C'était le monde qui cherchait à s'infiltrer en sa demeure paisible, en sa vie indépendante, le monde avec ses calculs, ses intrigues, ses vanités, ses empiétements sournois sur les solitaires, sa jalousie instinctive contre ceux qui savent se passer de lui.

A la nuit tombante, elle alla jusqu'au pavillon en ruines. L'inconnu était là-bas, en face, parmi les roches. Elle en fut toute rassérénée. Et pas une seconde, l'idée ne l'effleura qu'il pouvait être un des trois hommes qui lui avaient imposé leurs hommages.

IV

UNE SOIREE CHEZ MME DE LA VAUDRAYE

Il serait fastidieux de dire après combien de démarches, à la suite de quelles machinations, par quelle comédie de tendresse et de faux intérêt, Mme de la Vaudraye décida Gilberte à venir chez elle. Un jour enfin, sur l'affirmation qu;elle n'y trouverait que les habitués de la maison, Gilberte promit.

Et le soir, une lanterne à la main, Adèle l'accompagna, en maugréant, par les rues désertes.

Elle était bien modeste, la demeure de celle qui restait encore, malgré sa ruine, la première dame de Domfront. Aucune apparence, pas de confort, à peine de quoi loger la mère et le fils... mais il y avait un salon, un salon somptueux, un salon auquel on avait tout sacrifié, un salon qui permettait à Mme de la Vaudraye de dire avec orgueil:

—J'ai un salon...

Et aux habitants d'affirmer en hochant la tête:

—Mme de la Vaudraye a un salon.

Et, en disant cela, on ne pensait pas seulement aux meubles de prix entassés dans cette pièce unique, mais aussi aux notables de la ville qui l'ornaient. On n'était vraiment quelqu'un à Domfront que si l'on faisait partie du salon de Mme de la Vaudraye.

Dans son essence même et tel que le vit Gilberte, il se composait d'un bahut gothique et d'un dressoir empire, des époux Bottentuit et Charmeron et de leurs cinq demoiselles, de M. et Mme Lartiste et de leur fils, de Mlle du Bocage, de MM. Beaufrelant, le Hourteulx, Simare père et fils, d'une horloge Louis XV, d'une vitrine en vernis Martin, de chaises, fauteuils et rideaux en soie cramoisie.

Un grand silence, fait de curiosité ardente, d'admiration et d'envie, accueillit l'arrivée de Gilberte. Aussitôt, la maîtresse de maison effectua ou plutôt cisela les présentations en phrases contournées. Gilberte saluait.

—Et mon fils, où donc, est-il, ce cher Guillaume?

On le tira d'une petite pièce voisine.

—Chère Mme Armand, voice mon Guillaume, il désirait vivement vous connaître.

Guillaume de la Vaudraye avait un assez beau visage et une tournure élégante, mais son air était maussade, ses manières gênées. Il s'inclina et disparut.

On causa tout d'abord, en cercle. Ce fut très froid. On se jetait des regards navrés. Les voix n'osaient pas s'élever. Gilberte ne soufflait mot.

Alors, pour rompre la glace on se rua sur le personnage principal, ressource suprême des salons.

Il trône à la place d'honneur où sourient ses grandes dents jaunes d'anglaise. Il a un aspect trapu d'idole hindoue, il est soigné, luisant, prétentieux. C'est le centre de la vie, le sauveur toujours prêt, le boute-entrain, le maître des cérémonies, l'ordonnateur des joies, le vainqueur de l'intolérable silence. Et nul ne peut lui contester sa suprématie, puisqu'il est le seul capable de faire tant de bruit sans fatigue, et d'en faire à lui seul plus que tous les autres ensemble. Celui du salon la Vaudraye était signé Pleyel.

On aurait dit les rôles partagés d'avance. Deux groupes se formèrent, les auditeurs et les exécutants. Gilberte se trouva placée entre Mme Charmeron, réputée pour son mutisme et sa distinction, et le Simare, le jeune homme le plus élégant et le plus dissipé de la ville. Il allait deux fois l'an à Paris et passait pour spirituel et railleur. De fait, il commença aussitôt ses moqueries.

—Ah! l'ouverture du *Cheval de bronze* par une demoiselle Charmeron et une demoiselle Bottentuit. Début obligatoire ici. Il y a dix ans, paraît-il, c'était Mme Bottentuit et sa sœur, Mme Charmeron, qui l'exécutaient; aujourd'hui, ce sont leurs héritières. Remarquez la tenue correcte de ces jeunes personnes. Leur idéal est de réaliser l'aspect de deux bâtons vus de dos. Elles s'y exercent quatre heures durant, chaque matin...

Les derniers accords plaqués, il reprit:

—Maintenant la jeune Charmeron va s'en aller par la droite en emportant son tabouret, la jeune Bottentuit va se glisser au milieu du clavier, et d'exécutante va devenir accompagnatrice de papa. Hein? que vous disais-je? Ah! mais, c'est que tout cela est d'un réglé! Attention! Me Bottentuit, avoué, le hurleur du salon... il va éclater... il éclate... je vous défie de comprendre un mot de ce qu'il dit... voilà dix ans que cela dure, et personne n'y est jamais parvenu... Excusez-moi... obligé de me taire... le misérable crie trop fort.

Après Me Bottentuit, Mlle du Bocage, une petite vieille dont la bouche s'ouvrait si démesurément quand elle chantait, qu'on plongeait jusqu'au fond de son gosier, attaqua le duo de *Mireille* soutenue par M. Lartiste père, un vieillard à figure glabre dont la bouche, au contraire, restait hermétiquement close—en sorte que les deux parties du duo, les roucoulades de la femme, comme les appels frénétiques de l'homme, ses prières, ses promesses, ses métamorphoses en oiseau et en papillon, ses battements d'ailes, tout semblait se passer dans la gorge béante de *Mireille*, dans ce gouffre où l'on voyait s'agiter un monde de petites mécaniques affolées. Ce couple d'amoureux eut un gros succès.

—Au tour de M. le Hourteulx, reprit le jeune Simare. Notre millionnaire va chanter pour vous, madame, car vous savez, c'est une passion depuis qu'il vous a vue à l'église, une passion naturellement que partage son ennemi Beaufrelant, puisque les deux hommes forment les mêmes désirs pour avoir la joie de se contrecarrer. Une vieille haine... le Hourteulx était marié, et il paraît que Beaufrelant...

Simare se pencha vers Gilberte et lui dit quelques mots à l'oreille.

Mais on réservait pour la fin le jeune Lartiste qui devait à son seul nom une célébrité de grand acteur.

—Personne ne dit les vers comme le fils Lartiste, affirmait-on à Domfront.

Et, dès les premiers mots, on regarda Gilberte pour jouir de son étonnement.

Malheureusement, Simare continuait ses réflexions plus ou moins convenables, et Gilberte, bien que n'en saisissant pas toujours le sens exact, était si gênée qu'elle n'écouta point le fils Lartiste et négligea de l'applaudir aux endroits saillants, ce dont on la blâma comme d'une faute de goût.

—Mme de la Vaudraye est furieuse, disait Simare, son fils n'est plus là. Pourtant elle avait dû joliment le chapitrer pour qu'il fût aimable avec vous. Dame, on est mère, et nous songeons à l'avenir de notre fils. Mais Guillaume aimable, ça ne se serait jamais vu! Et puis M. Guillaume nous méprise trop pour rester au salon. Pensez donc, un écrivain comme lui... Ah! mais, regardez les yeux que vous fait le Beaufrelant, madame. Beaufrelant, c'est le don Juan de Domfront. Il n'y a pas de cruelles pour lui. On raconte même à ce propos... mais je ne sais si je dois... Bah! vous avez un éventail... si vous rougissez...

De nouveau, il s'inclina vers Gilberte.

Aux premiers mots, elle se leva. Mme de la Vaudraye accourut.

—Je suis sûre que ce vaurien de Simare vous débite des inconvenances.

Elle la prit à part.

—Méfiez-vous de lui, ma chère enfant, je vois clair dans son jeu, il cherche à vous compromettre; c'est un garçon perdu de dettes et qui court la grosse dot... Mais vous n'avez pas vu Guillaume? Attendez-moi là, je vous l'amène.

Simare s'approcha de Gilberte.

—J'ai des excuses à vous faire, madame, je vous ai choquée tout à l'heure.

—Non, non, balbutia Gilberte que cette assiduité désespérait, seulement, il m'a semblé que je ne devais pas...

Il interrompit.

—C'est moi qui n'aurais pas dû. Que voulez-vous? je parlais, je parlais un peu au hasard, pour ne pas dire ce que je n'ai pas le droit de dire, ce qui est au fond de moi, un de ces sentiments involontaires...

—Je vous demande pardon, madame Armand, s'écria la maîtresse de la maison en rentrant, mon fils s'est trouvé fatigué, et il est monté dans sa chambre.

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
7-6 F. PLACE D'ARMES

La soirée musicale et littéraire était finie. Mais là ne se bornaient point les ressources du salon la Vaudraye. On s'y piquait de savoir causer. Et la conversation s'y réglait, naturellement, comme toutes choses se réglaient en ce milieu, où la répétition presque quotidienne des mêmes actes avait établi des habitudes aussi fortes que des lois immuables.

Les causeurs attitrés étaient M. Beaufrelant, qui cultivait, disait-on, les fleurs de rhétorique avec autant de zèle et autant de bonheur que les fleurs de pleine terre; Mme de la Vaudraye, dont la spécialité portait sur les discussions d'ordre littéraire; M. Lartiste, qué son métier d'imprimeur prédposait aux plus hautes spéculations philosophiques; M. Simare père, anecdotier remarquable; enfin, M. Charmeron et sa belle-sœur, Mme Bottentuit, qui trouvaient, dans leur besoin maladif de se contredire et de disputer entre eux, une source inépuisable d'opinions, de bons mots et de plaisanteries divertissantes.

Il était bien rare, en dehors de ces protagonistes pour ainsi dire diplômés, quelqu'un osât prendre la parole.

Gilberte, qui commençait à s'ennuyer infiniment, écouta sans un mot, ce qui fut pris pour de la déférence admirative. La vérité est que cette joûte oratoire la surprenait beaucoup. Tous ces gens, qui parlaient tout à tour, avaient l'air de poursuivre autant de conversations différentes, chacun d'eux ne pensant qu'à briller dans le département qui lui était dévolu. A M. Lartiste qui s'était escrimé sur la peine de mort, son triomphe, Mme de la Vaudraye répondit vigoureusement par un parallèle entre Victor Hugo et Lamartine, lequel parallèle trouvait sa réfutation, dûment justifiée dans un élan lyrique de M. Beaufrelant sur les oignons du dahlia double.

Et le plus grand sérieux présidait à ces incohérences, chacun foudroyait dans son interlocuteur l'adversaire irréductible qu'il supposait. Et le cercle muet des auditeurs écoutait avec des hochements et des grognements d'approbation, comme si ces débats étranges les eussent passionnés au dernier point.

—Eh bien, et vous? dit Mme de la Vaudraye à M. Simare père, au moment précis où l'ardeur du tournoi semblait prête à fléchir, vous n'êtes donc pas en verve aujourd'hui?

M. Simare, l'anecdotier, sourit. Il excellait à se taire jusqu'à ce qu'on l'interrogeât, et son silence goguenard, gros de promesses, donnait un prix énorme à l'unique anecdote dont il vous gratifiait chaque soir, après l'avoir bien préparée, repolie, et taillée à facettes comme une pierre précieuse. Avant qu'il n'ouvrît la bouche, on éclata de rire: à son air on avait compris que l'histoire serait un peu.. scabreuse.

Il dit:

—Je ne sais si je puis parler, il y a des oreilles chastes.

Un geste des mères, un coup d'œil, et les cinq demoiselles disparurent *sans en avoir l'air*.

Il insista:

—Tout de même, je tiens à vous avertir que c'est très risqué, il y aura de gros mots, des mots crus, la couleur locale l'exige.

—Eh! qu'importe, M. Simare, s'écria-t-on, ne sommes-nous pas entre hommes?

Gilberte était là, au premier rang, ne comprenant rien au départ des jeunes filles, ni à tout ce préambule, et absolument ignorante de ce qui la menaçait.

M. Simare s'approcha, la salua galamment, comme un toréador qui dédie à la personne la plus marquante la course où il va s'élancer, et s'assit en face d'elle, à deux pas.

—Le cadre d'abord, madame: l'orée d'un bois—les personnages: Fanchon et son ami Colin qui lui conte fleurette... d'assez près, et qui... mais attendons... Puis, non loin, au milieu du bois, M. le curé qui se promène en lisant son bréviaire et que sa premenade dirige du côté de nos jeunes campagnards... il vient... il avance. Vous voyez ça d'ici, madame?

—Oui, oui, dit Gilberte vivement, comme une enfant qui s'intéresse à un conté de fée... Et alors?

—Le soleil dardait ses feux à travers les branches, des coins de ciel bleu...

Il continua longtemps sa description, il parla de M. le curé, et des oiseaux, et des fleurs, et de l'ombre fraîche des arbres, et, chose étrange, il n'était plus question de Fanchon ni de Colin.

—M. Simare est un peu diffus, ce soir, murmura-t-on, il n'aborde pas nettement son sujet comme d'habitude.

Et de fait, il tournait autour, les yeux fixés sur Gilberte qui l'écoutait avidement et qui répétait de temps à autre:

—Et puis? et alors?

Et alors, il s'empêtrait de plus en plus dans la promenade poétique de monsieur le curé, qui avançait toujours et paraissait ne devoir jamais arriver auprès de Fanchon et de Colin. Et ce fut Gilberte à la fin qui s'écria:

—Mais Fanchon et Colin, que deviennent-ils?

Et le bonhomme eut un geste décidé.

—Je ne peux pas, je ne peux pas vous le dire... non, je ne vous dirai rien...

On se leva. On protesta.

M. Simare se mit à rire.

—Ma foi, non, je ne dirai rien.

—Mais, pourquoi? lui demanda-t-on.

—Pourquoi? Est-ce que je sais! Ce sont ses yeux... Il y a des mots qu'on ne peut pas prononcer en la regardant... des choses impossibles à raconter.

Il ne riait plus. On se taisait autour de lui. Et il dit encore:

—Voyez-les, ces yeux. Ils vous regardent si doucement, si naïvement!... Pendant tout le temps que je lui débitais mes sottises, j'aurais voulu inventer pour elle des histoires de bon Dieu, de Sainte Vierge, de petite fille bien sage, qui adore sa mère, qui ne songe qu'à lui faire plaisir, et qui est bien heureuse...

V

LES PRETENDANTS

Gilberte retourna aux soirées de Mme de la Vaudraye, non qu'elle s'y plût beaucoup, mais pour n'avoir point l'air de s'y être déplu.

Et sa présence ravissait tous les habitués du salon, aussi bien les dames les plus revêches, que les hommes les plus indifférents.

Etrange influence que celle de cette enfant, et qu'elle ne tenait ni de son expérience, puisqu'elle n'avait pas vécu, ne de son adresse, puisqu'elle n'avait aucun but, mais d'un charme inexplicable qui agissait sur tous ceux qui l'approchaient et qui en même temps la défendait contre eux. Sa pureté attirait plus que de la coquetterie ou que des séductions d'esprit, et la protégeait mieux que n'eussent fait la clairvoyance et l'habileté.

Le bonhomme Simare en était fou. Mme Bottentuit lui révéla tous les secrets de son intérieur. Mme Charmeron lui confia qu'elle était désolée de n'avoir que des filles, mais qu'elle ne désespérait pas encore. Mlle du Bocage cacha sa tête contre son épaule et lui dit en pleurant ses déceptions et ses regrets de vieille fille.

—Vous êtes la grâce de mon salon, Gilberte, disait Mme de la Vaudraye.

Elle n'en était pas jalouse. Gilberte avec son sens exquis de la douleur, avait deviné combien l'ancienne châtelaine du Logis souffrait encore de sa ruine, de la déchéance et de l'étroitesse de sa vie, et elle lui témoignait plus d'égards et d'empressement qu'à tout autre.

Par bonté envers la mère, elle tâcha même de gagner la sympathie du fils, mais elle se heurtait en lui à un tel mélange de timidité et de rudesse, à une nature si peu sympathique, à un parti pris si évident de repousser les avances et de la traiter comme il traitait les habitués du salon, que Gilberte en était toute déconfite.

—Ne vous découragez pas, disait la mère, il est un peu sauvage, mais si plein de qualités!

Pourtant, une fois, Gilberte l'entendit qui murmurait entre ses dents:

—Quel ours que ce garçon-là!

Et elle apprit de différents côtés que la mère et le fils ne s'entendaient point.

Le salon changea. Il s'y débita toujours autant de banalités, mais ceux qui les disaient ne les énonçaient pas avec la même importance béate. Les gens étaient moins sûrs d'eux. Les virtuoses du chant et du piano cherchaient les nuances, le sentiment. Enfin, l'odre du spectacle ne fut plus immuable, et l'on n'eut plus ces airs d'automate obéissant à des lois fatales. Il y eut des apartés, on causa entre soi, pour le plaisir de causer et selon les affinités de chacun.

Un soir Beaufrelant attira Gilberte dans un coin et lui dit:

—Je suis fou, vous entendez, madame, je suis fou, je ne m'attache plus à rien, mes fleurs me sont indifférentes, il n'y a que vous. Je suis libre, mon nom, ma vie vous appartiendraient... laissez-moi espérer...

Le lendemain le Hourteulx se déclara.

—L'existence m'est à charge... si vous n'avez pas pitié de moi, madame, je disparais... Voyons, est-il possible que vous me repoussiez?... Est-ce que je vous déplais?... Je suis veuf, riche...

Ce fut le seul point noir qui troubla la sérénité de Gilberte, ceete cour plus ou moins discrète que tous les hommes lui faisaient. Simare fils, plus habile, louvoyait et tâchait d'inspirer confiance par des affectations de délicatesse auxquelles Gilberte se laissait prendre. Mais Beaufrelant et le Hourteulx étaient impitoyables, ils la poursuivaient sans relâche, lui parlant, comme de juste, ainsi qu'à une femme qui sait la vie et ne saurait s'offenser de la passion qu'on lui avoue et des termes que l'on emploie.

La pauvre Gilberte ne s'offensait pas, mais elle était bien étonnée, et les soupirs et les emportements de ces deux quadragénaires l'ennuyaient beaucoup.

Elle les évita, et elle dut éviter également le fils Lartiste, qui essayait sur elle le pouvoir de la poésie et lui lançait à bout portant les vers d'amour les plus passionnés de Musset et de Verlaine; le frère de ces demoiselles Bottentuit, jeune collégien qui ne sortait que le jeudi et le dimanche et qui, la troisième fois, la menaça de se tuer à ses pieds; un cousin de Mlle du Bocage, fiancé à l'aînée des Charmeron, et qui lui offrit de rompre son mariage et de renoncer à un parti, cependant si avantageux, pour peu qu'elle en prît ombrage.

Elle n'avait plus au Logis cette bonne impression de calme et d'isolement qui lui était si chère. Adèle dut en défendre la porte, avec une vigilance de cerbère, aux audacieux qui tentaient de s'introduire auprès de sa maîtresse sous un prétexte quelconque.

—Madame ne reçoit personne, la consigne est formelle.

La vieille servante démasqua M. le Hourteulx travesti en mendiant et, Beaufrelant sous la blouse et la casquette d'un marchand de légumes.

Gilberte ne pouvait pas se promener dans son jardin sans apercevoir sur la droite, dans le jardin contigu qui descendait du château vers la rivière, la silhouette importune de l'un de ces messieurs. Dès la nuit tombante, elle devinait des ombres qui rôdaient autour du manoir. Elle se sentait épiée de tous côtés, traquée comme une proie.

* * *

C'était le dimanche de Pâques. Après le dîner, Adèle et son mari se rendirent à la fête du faubourg. Gilberte resta seule.

Il avait plu, et de fraîches odeurs de feuilles pénétraient par la fenêtre ouverte du petit salon dont elle avait fait sa pièce de travail.

Le livre qu'elle lisait distraitement tomba sur ses genoux, et elle rêva, les yeux perdus sur la masse noire des arbres. Et ce fut vraiment sans raison, sans que le plus petit bruit eût frappé son oreille, qu'une peur indéfinissable l'envahit. Et cette peur s'accrut de chaque seconde qui s'écoulait. Le silence lui semblait anormal et terrible. Les ténèbres étaient lourdes de menaces, et elle n'en pouvait détacher son regard, fascinée par tout ce qu'elle y pressentait de péril inconnu.

Un souvenir redoubla son appréhension. La veille, chez Mme de la Vaudraye, le hasard de la conversation l'avait amenée à dire que ses domestiques devaient aller à cette fête du faubourg. On la savait donc seule au Logis.

Fermer la fenêtre, rabattre les volets et mettre un obstacle entre elle et les embûches qui se préparaient au fond de la nuit méchante, elle n'eut plus que cette idée, et cependant elle n'osait remuer, comme si le moindre mouvement l'eût exposée à des dangers immédiats... Mais quels dangers?

Elle fit un effort et se leva. Au même moment, une tête apparut, quelqu'un enjamba le balcon et sauta dans la pièce. C'était Simare.

La détente de ses nerfs fit qu'elle eut presque envie de rire. Brisée de fatigue, elle s'assit et murmura:

—Oh! monsieur, ce n'est pas bien... je n'aurais pas cru...

Il se précipita à ses genoux.

—Ne me condamnez pas... je ne sais plus ce que je fais... je suis obligé de partir pour un mois... alors, j'ai voulu vous voir... vous dire ce que j'éprouve, ce que je souffre... Ah! vous ne savez pas combien votre indifférence m'a torturé... ma tristesse, mon admiration, mon espoir, mon émotion, près de vous, vous n'avez jamais rien compris... mais vous ne comprenez rien... En cet instant même où je suis là, à vos genoux, où je vous implore, où je vous crie ma douleur et mon obsession, je sens que mes paroles ne vous parviennent pas. Il le faut cependant. Il faut que vous sachiez ce que j'ai à vous dire... écoutez-moi...

Mais Gilberte ne voulait pas écouter. Quoique son extrême candeur l'eût préservée dans son premier contact avec le monde, elle n'en commençait pas moins à entrevoir le sens de bien des choses, et elle s'effrayait des paroles imminentes. Non, elle ne voulait pas les entendre de la bouche de cet homme. Elle ne voulait pas que ce fût cet homme-là qui les prononçât pour la première fois à son oreille. Elle avait l'intuition subite de leur importance, et de leur magie, et que c'est déjà presque une souillure que de les avoir entendues.

Elle le supplia.

—Taisez-vous... je vous en serai si reconnaissante.

—Non, non, s'écria-t-il, je ne peux pas me taire. Depuis que je vous connais, l'aveu est sur mes lèvres, et cela m'étouffe... Gilberte... Gilberte... je vous...

Elle eut un regard désespéré, un regard de victime qui ne sait pas se défendre et qui attend le coup dont on va la frapper. Il bégaya:

—Oh! vos yeux... vos yeux...

Il restait à genoux, humble et indécis, et répétait à voix basse:

—Vos yeux... oui... mon père m'avait dit... des yeux d'enfant... ils vous déconcertent...

Il frappa du poing sur la table.

—Eh! non, après tout, je ne me laisserai pas intimider. Je veux parler, et je parlerai... Si vos yeux m'en empêchent, eh bien, je ne les verrai pas, vos yeux.

Il alla vers la lampe et, d'un coup sec, l'éteignit.

Gilberte poussa un cri. Elle voulut fuir, se heurta contre un meuble et tomba. Elle voulut appeler, sa voix expira dans sa gorge.

Alors, impuissante, elle ne bougea plus.

Il saisit sa main et la porta vers ses lèvres.

Elle tenta un faible mouvement pour se dégager, mais la force lui manquait.

Elle dit simplement:

—Je vous en prie, monsieur... je ne vous ai jamais rien fait... j'ai toujours été bonne pour vous... je vous en prie...

La main desserra son étreinte. Ils demeurèrent l'un en face de l'autre. Qu'allait-il lui dire? Eperdue, son cœur battant à lui rompre la poitrine, elle essayait de voir, à travers l'ombre, à travers l'impénétrable et le grand silence qui les enveloppait tous deux, le visage de Simare, ses pensées tumultueuses, sa volonté... Quelques secondes passèrent.

Il lui dit:

—Je vous demande pardon... je suis un misérable... j'ai voulu vous forcer à prendre mon nom, à partager ma vie... c'est lâche et vil... pourtant il n'y avait pas en moi que de mauvais calculs. Croyez-le... Ah! j'entends votre cœur qui bat... ne tremblez pas... Jamais vous ne serez en en danger auprès de personne... ce n'est pas seulement vos yeux qui vous protègent, c'est le son de votre voix, c'est votre silence, c'est l'air que vous respirez, c'est même votre seule présence... Pardonnez-moi.

Il partit. Elle le vit confusément qui franchissait l'appui de la fenêtre, puis elle entendit sur le gravier du jardin ses pas qui s'éloignaient.

D'un bond, Gilberte fut à la porte du salon. Pas un instant de plus elle n'était capable de rester dans la solitude de cette pièce.

C'était une angoisse intolérable, dont elle sentait plus encore l'étreinte depuis que Simare n'était plus là. Où irait-elle? Chez Mme de la Vaudraye? Elle se souvint confusément qu'il n'y avait pas réception. N'importe! il lui fallait du monde, des lumières, de l'animation, des gens auprès de qui elle dompterait sa peur et reprendrait courage.

En hâte, elle monta dans sa chambre, mit son chapeau, son vêtement... Cependant non, elle n'osait pas sortir...

Un bruit s'éleva de la place qui précède le Logis, du côté de la ville, le bruit d'une altercation, d'une lutte. Elle écarta le

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

7-1 F.

rideau. Deux hommes se battaient sous ses fenêtres. Effarée, elle se jeta sur le verrou, se barricada, et se blottit au fond de sa chambre. Tout son instinct, toute sa faiblesse la poussaient à se cacher, à ne pas savoir, à attendre... Mais le tumulte augmentait. C'étaient des cris, des gémissements.

Alors elle eut honte de sa lâcheté. Il lui fut impossible de demeurer plus longtemps dans cette inaction peureuse. Elle voulut intervenir, secourir, s'il en était temps encore. Bravement, elle ouvrit sa porte, descendit l'escalier, sortit sur la place et s'approcha.

A la lueur du réverbère, elle reconnut Beaufrelant et le Hourteulx.

Couverts de boue, les habits en désordre, sans chapeau, ils combattaient avec une sorte de rage furieuse, avec l'acharnement d'ennemis mortels dont la haine se réjouit d'une occasion de vengeance longtemps différée. Ils frappaient à tour de bras, se colletaient de nouveau, se bourraient la figure de coups de poing, pour s'étreindre ensuite plus violemment encore. Et c'étaient des injures, des exclamations victorieuses:—Tiens, bandit, attrape... à toi celui-ci... Eh bien, mon gaillard, l'as-tu reçu? Aïe donc, ça y est-il, cette fois-là?

Et ils prenaient Gilberte à temoin, comme une reine de tournoi en l'honneur de qui deux de ses chevaliers brisent une lance.

—Qu'en dites-vous, madame, de ce coup droit?... Et de cette riposte, madame?... Ah! il vous guettait, le forban!... Ah! gredin, tu rôdais autour de sa maison!...

Renonçant à intervenir, elle voulut s'éloigner. Ils se relevèrent péniblement et la suivirent, tout en se bousculant, chacun cherchant à se débarrasser de son rival. Mais l'ardeur de la lutte les fit retomber. Elle se sauva.

La première rue où ses pas la conduisirent débouchait en vue de l'église. La maison des la Vaudraye était proche, elle y courut.

Au coup de sonnette, personne ne répondit. Pourtant il y avait de la lumière au salon. Elle frappa à l'une des croisées. Quelqu'un vint ouvrir, Guillaume de la Vaudraye. Il s'écria:

—Vous, madame?

—Votre mère... votre mère, fit-elle essoufflée.

—Ma mère est à Caen, pour affaires; je suis seul.

Elle pénétra jusqu'au salon, en chancelant, et s'affaissa sur un fauteuil.

—Qu'avez-vous? Pourquoi donc êtes-vous ici?

Elle murmura, d'une voix entrecoupée:

—Ils sont venus... ils me suivent... j'ai peur...

—Simare, n'est-ce pas?... et puis le Hourteulx, Beaufrelant...

—Oui... alors... je n'ose pas rentrer...

—Mais Adèle? son mari?

—A la fête du faubourg.

Il réfléchit un moment et prononça:

—Je vais aller les chercher. C'est assez loin. Reposez-vous jusqu'à notre retour, vous en avez besoin.

Gilberte, épuisée, s'endormit.

Ce fut Adèle que la réveilla. Une voiture l'attendait. Guillaume ne reparut point.

VI

UN NOUVEL AMI

Deux jours après, Domfront apprit avec un étonnement incrédule que toute relation était rompue entre les la Vaudraye d'une part, Beaufrelant et le Hourteulx de l'autre. Ces messieurs ne faisaient plus partie du salon.

—Allons donc, Beaufrelant et le Hourteulx, les plus anciens du salon, des amis qui datent du temps où on recevait encore au Logis... c'est impossible!

—Rien de plus vrai cependant. Je le tiens de la chaisière qui est on ne peut mieux dans les trois maisons, et qui a vu les lettres de rupture écrites par Mme de la Vaudraye.

—Eh bien, vous direz tout ce que vous voudrez, c'est fort regrettable. M. le Hourteulx, une si belle voix! et M. Beaufrelant, un si brillant causeur! Et vous ne savez pas les motifs?

—J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas... s'il revient la moindre chose, je vous tiendrai au courant.

Ce fut une vive contrariété pour Gilberte quand Adèle lui annonça l'événement. Elle ne douta point que Guillaume de la Vaudraye n'eût raconté à sa mère ce qu'il savait de l'aventure, et elle fut désolée d'être la cause de fâcheries, de complications et de potins.

—Peut-être, pensait-elle, tout cela ne se serait-il pas produit si l'on ne m'avait pas considérée comme mariée.

Et, de fait, sa situation de femme paraissait plutôt lui attirer des ennuis qui sans doute lui eussent été épargnés en tant que jeune fille. Au lieu du calme qu'elle avait cherché, elle trouvait dans la manière d'être des hommes, dans leurs conversations, dans leurs regards, dans l'acharnement de leurs poursuites, une foule de petite déconvenues et d'agitations qui auraient pu troubler une âme moins pure que la sienne.

L'après-midi, elle se rendit chez Mme de la Vaudraye et la supplia de revenir sur sa décision.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser, s'écria Mme de la Vaudraye. Certes, en écrivant à ces messieurs, je n'ai fait que mon devoir, mais ce devoir, c'est mon fils qui m'en a montré l'impérieuse nécessité.

Elle avait de l'humeur, et somme toute, à juste titre. Une maîtresse de maison ne renonce pas de gaieté de cœur à deux personnalités du mérite de Beaufrelant et de le Hourteulx. Elle appela:

—Guillaume, Mme Armand désire te parler.

Et lorsque son fils fut entré, elle se retira.

Gilberte, que la froideur visible de Guillaume et son excès de réserve intimidaient toujours, présenta sa requête en rougissant. Fallait-il attacher tant d'importance à une aventure que ces messieurs regrettaient sûrement et dont elle ne pouvait que rire?

—Ma mère et moi, nous n'avons pas le droit d'en rire, dit-il. Nous sommes responsables envers vous de tous ceux que nous vous présentons. Si l'un d'eux vous manque de respect, nous ne devons pas vous exposer à les rencontrer ici.

—Mais en quoi m'ont-ils manqué de respect?... je vous assure... je ne vois pas...

L'ayant regardée, il détourna la tête et déclara d'une voix si brusque qu'elle ne discerna point si sa réponse était pleine de pitié méprisante ou d'admiration affectueuse:

—C'est aux autres, c'est à nous tous de voir pour vous... Est-ce que vous voyez ces choses-là, vous?

Après un instant, il reprit:

—Vous tenez beaucoup à ce qu'ils reviennent, ces deux rustres?

—Pour votre mère, oui. J'ai bien senti que cela lui faisait de la peine.

—Eh, parbleu, s'écria-t-il avec une ironie cinglante, ce sont les deux plus beaux ornements de son salon! Que va-t-on faire sans eux? Comment parviendra-t-on à dégoiser le nombre de niaiseries indispensable? Pourra-t-on jamais atteindre le niveau réglementaire de ridicule, de prétention, de stupidité, d'étroitesse? Mon Dieu! si on allait devenir un peu moins lugubre et un peu moins inepte, quelle horreur!

—C'est mal ce que vous dites là, monsieur, prononça Gilberte.

—Comment? fit-il interloqué.

—Vous ne devriez pas vous moquer de ce qui est pour votre mère un grand plaisir. S'il y a dans ce milieu quelques petits travers, est-ce à vous d'en faire la remarque?

Il se leva se mit à marcher avec agitation d'un bout à l'autre de la pièce, puis, se dominant peu à peu, il vint se rasseoir en face de Gilberte et murmura:

—Vous avez raison, madame. D'ailleurs parmi tous ces gens que je ne puis me défendre de juger, je ne vous ai jamais entendu dire que des paroles raisonnables, sensées, intelligentes, admirables de bonté et de sagesse. A leurs questions les plus absurdes, vous répondez toujours comme s'ils vous avaient interrogée sur ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie. Au milieu de leurs conversations les plus saugrenues, un mot de vous met de l'ordre, de la clarté, de la simplicité.

Ce n'était plus la même voix. Si rude et si cassante d'ordinaire, elle s'était faite humble et grave. Et son visage habituellement sévère avait une expression de douceur infinie. On ne sentait plus en lui d'acrimonie, ni de gêne, ni de méfiance, mais l'abondon d'une nature qui se détendait et une mélancolie apaisée.

Lequel était le vrai Guillaume de ces deux hommes si différents? Gilberte ne se le demanda même point, trop heureuse de croire immédiatement à la plus sympathique des deux images qui lui étaient offertes.

Elle sourit donc à cet autre Guillaume et lui dit:

—Alors... ces messieurs?

—Vos deux protégés reprendront la place qu'ils occupent si bien. Je requiers cependant une exclusion temporaire comme châtiment, car c'en est un pour le Hourteulx et Beaufrelant. Après, s'ils sont bien sages...

—Et vous serez aimable avec eux?

—Avec eux, et avec les autres, autant du moins que je le pourrai.

—C'est donc bien difficile?

—Extrêmement! que voulez-vous, les imbéciles me rendent nerveux et injuste. Je n'ai pas votre charité, moi.

—Il suffit d'un peu d'indulgence, songez à votre mère.

—Oh! ma mère... ma mère!

Cette exclamation eut quelque chose de douloureux et d'âpre qui frappa Gilberte. Par délicatesse, elle garda le silence. Mais Guillaume était à l'une de ces heures où l'âme trop lourde cherche à se consoler par l'aveu de ses peines.

—Ma mère et moi, nous sommes-nous jamais entendus? Nous n'avons pas une idée qui nous soit commune. Elle veut ce que je ne veux pas, et ne veut pas ce que je veux. Elle me choque dans tous mes goûts, comme je la blesse dans tous les siens. Si j'apporte tant d'amertume contre les pantins grotesques qui viennent parader dans son salon, c'est à cause d'elle. Je souffre qu'elle se prête à leurs grimaces et à leurs pirouettes.

Elle se taisait. Il dit:

—Vous me donnez tort, n'est-ce pas? si, si, je le sens... Et, comme c'est étrange! devant vous, moi aussi, je me donne tort, et tout en vous disant ces choses, je rougissais comme si j'avais exprimé de vilaines pensées.

Elle se mit à rire.

—Elles ne sont pas très jolies.

—N'importe, je suis content que vous les connaissiez, je ne veux pas surprendre votre estime. Si je puis l'obtenir, que ce soit sans hypocrisie, sans essayer de vous cacher mes défauts.

Personne n'avait jamais parlé à Gilberte avec cette gravité et cette déférence. Elle en fut toute remuée et, par un geste spontané, elle tendit la main à Guillaume.

—Nous serons amis, je suis sûre que nous serons amis.

Il fut sur le point de porter à ses lèvres la petite main gantée, mais il se contint. Elle lui dit:

Et voilà le sauvage Guillaume de la Vaudraye. Croiriez-vous que vous m'intimidiez? Vrai, vous me faisiez peur avec votre air bourru.

Après cette entrevue, Gilberte fit deux ou trois courses et rentra au Logis. C'était la fin du jour. Elle se dirigea vers le pavillon et vit au loin son compagnon de rêve. Elle lui dit, comme s'il eût pu l'entendre et qu'il fût indispensable de le prévenir sans retard de la bonne nouvelle:

—Vous savez, j'ai un second ami.

Et Gilberte ne trouvait rien d'extraordinaire à cette amitié soudaine, fondée sur un échange de quelques phrases. N'était-elle pas de ces êtres simples qui obéissent toujours à l'élan irréfléchi de leur cœur, qui vous regardent droit dans les yeux, et qui ne jugent pas déplacé de dire aux gens les sentiments qu'ils éprouvent pour eux?

Aussi, le lendemain soir, elle alla chez Mme de la Vaudraye, tout heureuse d'y revoir son nouvel ami. Une déception l'attendait. Guillaume ne parut pas.

Elle y retourna le jour suivant. Guillaume descendit au salon, la salua, et ne sembla même plus s'apercevoir de sa présence.

Alors, le troisième jour, comme on écoutait le duo de *Mireille* chanté par Mlle du Bocage et M. Lartiste père, et que Guillaume se trouvait seul dans la pièce voisine, elle se rendit auprès de lui.

Tout de suite elle vit qu'il cherchait à l'éviter. Ne le pouvant, il eut un mouvement de contrariété et se croisa les bras en une attitude indifférente.

—Et vos promesses? dit-elle avec un enjouement un peu triste, vous aviez promis de faire bonne figure à vos ennemis du salon, et voilà toute l'amabilité que l'on peut obtenir de vous! ne suis-je pas en droit de me plaindre? ne nous sommes-nous pas serré la main comme deux amis?

Les bras se décroisèrent, les traits du visage s'amollirent. Cette fois encore elle sentit la détente d'une volonté raidie, l'abolition pour ainsi dire immédiate de tout ce qui résistait en ce taciturne dont le menton carré et les yeux résolus indiquaient l'entêtement.

—Bien, dit-elle... parfait... encore un peu de rudesse dans le regard... à merveille et maintenant, venez.

Il l'arrêta:

—Ne soyez pas trop exigeante. Vous êtes tellement au-dessus de la vie ordinaire, tellement inaccessible, que vous pouvez vous mêler à ces gens sans que rien vous atteigne et vous diminue. Moi, je ne le pourrais pas sous peine de déchoir. Il faut faire la part des caractères. Je serai poli, voilà tout.

Alors elle resta et ils causèrent.

Souvent encore Gilberte dut aller vers lui et ouvrir, comme elle disait, la porte de sa prison, délier ses mains et délivrer son âme captive. Mais elle y parvenait si aisément qu'ils s'en amusaient tous deux.

—Un signe de votre petit doigt, disait Guillaume, et les murs de la prison s'écroulent.

Sous cette enveloppe inégale et rugueuse, Gilberte découvrit la nature la plus exquise et la plus délicate, nature de poète froissée par tout ce qui l'environnait, nature d'enfant que sa mère avait comprimée jusqu'à la douleur.

Et ce fut bien des fois en enfant que Gilberte était contente de se trouver avec lui. Ils riaient de la moindre chose, de ce puéril qui est d'autant meilleur qu'il n'a point d'autre motif que notre besoin de rire. Ils avaient envie de sauter, de courir, de jouer.

—Mon Dieu, s'écriait Guillaume, comme je suis jeune!

—J'ai deux ans l'année prochaine, affirmait Gilberte.

Ils étaient sérieux aussi. Elle l'interrogea sur ses travaux, désireuse de lire ce qu'il avait publié. Il refusa sous prétexte qu'il n'était point satisfait. Pourtant, il lui montra, d'un directeur de grande revue, une lettre pleine d'éloges.

Il lui prêta ses livres préférés. Elle les dévora.

Mme de la Vaudraye exultait. Maintenant elle ne doutait pas que son rêve ne se réalisât. Trop habile pour laisser paraître sa joie, elle la dissimulait sous des affectations de gratitude.

—Comme c'est gentil à vous, ma chère Gilberte, d'apprivoiser ce grand sauvage! vous en ferez un homme accompli.

Et elle soupirait:

—Ah! si vous en pouviez faire un fils plus attentif et plus reconnaissant à sa mère de tout le mal qu'elle s'est donné pour lui!

C'était le chagrin de Gilberte, que ce désaccord qui régnait entre Mme de la Vaudraye et Guillaume. Son besoin d'harmonie la portait à des tentatives continuelles de rapprochement qui ne pouvaient qu'échouer d'ailleurs, la mère étant aussi sèche de cœur et aussi factice dans ses expansions maternelles que le fils était opiniâtre et renfermé.

Elle dut y renoncer.

Mais un autre tourment l'agitait, né de son extrême sensibilité; à la fin du jour, elle ne se rendait plus sans un certain malaise au pavillon en ruines. Son ami inconnu était fidèle au rendez-vous quotidien qu'ils avaient donné à leurs rêves et, bien que n'y manquant point, il semblait à Gilberte qu'elle avait des torts envers lui. Les yeux perdus dans l'horizon des montagnes, noyés dans le bleu profond du ciel, elle s'abandonnait à de vagues songeries et s'en allait, bien loin du vallon intime où son premier ami attendait le retour de sa pensée. C'était alors, quand la nuit la surprenait dans cette torpeur délicieuse, comme si elle revenait d'un long voyage. Elle s'en voulait presque. Mais de quoi? Elle n'aurait su le dire.

Un jour, vers cinq heures, au moment de descendre dans son jardin, elle reçut une lettre de Mme de la Vaudraye.

"Ma chère Gilberte, Guillaume et moi avons projeté un petit tour du côté de la forêt d'Andaine. Il fait si beau! nous vous attendons..."

Irait-elle? Les rejoindre, c'était rompre avec les douces habitudes qui avaient donné tant de charme aux heures les plus lourdes de sa vie, c'était renier l'amitié constante des mauvais jours.

Elle hésita, et, tout en hésitant, elle montait dans sa chambre, s'arrangeait, sortait et frappait à la porte des la Vaudraye.

Si quelque regret avait persisté dans son âme scrupuleuse, le plaisir qu'elle goûta, dès le début de cette promenade, l'en délivra bien vite. Le printemps s'essayait à la pointe des branches en petites feuilles d'un vert pâle, sur le bord de la route et au talus des fossés en ces jolies fleurs du renouveau qui nous sont si chères, anémones, pervenches, primevères, jacinthes, muguets... Des sentiers en berceau fuyaient dans la profondeur des bois. Des parfums, des chants, des couleurs jouaient et se confondaient dans l'allégresse de la jeune nature.

Ils marchaient sans rien dire. Parfois Guillaume et Gilberte, d'un regard, se montraient un coin de paysage, ou la forme d'un arbre, ou l'éclat d'un rayon de soleil, chacun d'eux voulant que l'autre admirât ce qu'il admirait, et se réjouît de ce qui le réjouissait.

On s'assit sur la berge d'une mare dont l'eau dormait dans un cercle de vieux pins, qui joignaient leurs bras autour d'elle comme pour danser une ronde immobile. C'était une de ces demeures du silence, qui s'ouvrent au cœur des antiques forêts. Ceux que le hasard y mène et qui comprennent le sens des choses, s'y taisent.

Mme de la Vaudraye s'exclama:

—Au premier beau dimanche, il faudra venir ici en bande, l'endroit se prête tout à fait à un déjeuner sur l'herbe, qu'en dites-vous?

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait! Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

6-12 F.

Ils ne répondirent pas. Elle reprit:

—Chacun apporterait son plat. Bien entendu, Mme Charmeron confectionnerait sa fameuse daube et Mlle du Bocage sa tarte aux pruneaux. Et puis, au dessert, tout le monde serait obligé d'y aller de son petit couplet.

Violemment, d'un coup de caillou, Guillaume cassa le miroir de l'eau.

—Qu'est-ce que tu as donc? demanda Mme de la Vaudraye.

Nerveux, impatienté, il se dressa contre elle sur ses poignets raidis. Mais, au moment de parler, il rencontra les yeux de Gilberte, suppliants et tristes.

Il sembla tout étourdi, ses lèvres s'agitèrent, et soudain il entoura Mme de la Vaudraye de ses deux bras, et se mit à l'embrasser de toutes ses forces, de toute son âme ardente. Et il balbutiait:

—C'est juste... tu es ma mère... ma mère... tu as le droit de dire ce que tu veux... ce que tu dis est bien... c'est à moi de comprendre... Ah! mère, si tu savais...

VII

LES DEUX AMIS DE GILBERTE

Gilberte ne retourna plus au pavillon. Un sentiment de délicatesse l'en empêchait. Pourtant, chaque jour, à l'heure habituelle, passait sur son esprit comme un nuage léger, et, pour un peu, elle se fût accusée d'ingratitude.

Ce qui n'était qu'un vague remords envers un ami qu'elle n'avait pas connu, se précisait, dans un autre sens, à l'égard de celui qu'elle voyait presque quotidiennement. Elle aurait tant voulu lui offrir une amitié toute neuve et en éprouver l'émotion pour la première fois! Certes, il n'y avait pas lutte en elle entre deux sentiments, dont l'un était si lointain et si indécis, l'autre si net et si vivant. Et pourtant...

Conflits enfantins qui ne rideraient même pas l'âme des plus scrupuleux, mais qui sont les grandes agitations des consciences paisibles et chastes comme celle de Gilberte.

Mais tout cela avait lieu au fond d'elle, à son insu pour ainsi dire, et ne pouvait atténuer son enchantement de vivre. Car c'était un enchantement, et qui lui paraissait tenir du miracle, quand elle comparait les ténèbres du passé à la lumière éblouissante du présent. D'où lui venaient la joie dont elle frissonnait à son réveil, l'enthousiasme qui la surexcitait à la vue d'une fleur, d'un paysage, de tel spectacle cent fois contemplé et jamais entrevu, cette exaltation de pensées, ces rougeurs subites, ces engourdissemsnts inexplicables de tout son être, et en même temps cette inaltérable sérénité qui doublait les incertitudes de sa vie de force, de foi, de patience et de certitude?

Aucune allusion ne fut faite à ce qui s'était passé dans la forêt d'Andaine. Mais depuis lors, Mme de la Vaudraye regarda son fils de façon différente, et il y eut, de même, dans sa conduite avec Gilberte, quelque chose qui n'y était point jusqu'ici, une nuance de respect.

Guillaume dit à Gilberte:

—Vous êtes une vrai fée, mieux qu'une fée même, car votre pouvoir s'exerce sans que vous le désiriez ou que vous le sachiez. Vous n'avez pas besoin de le vouloir pour faire le bien, pour désarmer les rancunes, pour guérir les plaies, pour donner envie d'être bon et indulgent. Il vous suffit d'être, et tout s'ennoblit autour de vous.

Elle écoutait en souriant. De lui, elle acceptait les éloges et ne rougissait pas. Il eût loué sa beauté et détaillé tous ses charmes, qu'elle n'eût pas baissé les yeux. Il ne pouvait l'atteindre en sa pudeur de jeune fille.

Un matin, le lendemain d'un jour ou Gilberte n'avait pas été chez Mme de la Vaudraye, Adèle arriva tout essoufflée de la ville.

—Ah! madame, voilà-t-il pas une affaire! hier à la soirée, M. Simare fils...

—Mais il est absent, interrompit Gilberte.

—Il est revenu, et, hier, à la soirée, lui et M. Guillaume, pendant le duo de *Mireille*... ils se sont dit des mots à part... on les a entendus se disputer... Il paraîtrait que M. Simard père avait raconté une histoire pas très convenable et que M. Guillaume s'en est pris au fils.

—Oh! c'est encore ma faute, se dit Gilberte, qui ne douta point que Guillaume n'eût profité de la première occasion pour amener une rupture.

Elle demanda:

—On ne sait rien de plus?

—Non, rien... la chaisière a vu tout à l'heure deux officiers qui sonnaient chez les Simare, et puis M. Guillaume aurait retenu le landau de l'hôtel pour tantôt... mais ça n'a pas de rapport...

Sans prévoir les conséquences possibles d'une altercation entre les deux jeunes gens, Gilberte pensa bien que son intervention n'arrangerait pas les choses comme avec M. Le Hourteulx et M. Beaufrelant. Guillaume ne consentirait plus à ce qu'on reçut M. Simare. Le père prendrait le parti de son fils. Mme de la Vaudraye serait furieuse de perdre deux de ses habitués. Enfin il y avait là tout une suite d'ennuis et de querelles dont elle serait la cause véritable.

Elle déjeuna tristement. Le pressentiment d'un danger l'assombrissait, mais n'aurait pu dire de quelle sorte il était, ni qui elle supposait menacé.

Il fallait que son tourment fût réel pour qu'elle se levât tout à coup, sortît et se dirigeât vers la maison de la Vaudraye. Mais il fallait aussi que sa démarche lui parût bien inutile et bien grave pour qu'elle s'arrêtât subitement, hésitante et craintive. Que faire? Sur qui devait-elle agir? Quels événements devait-elle conjurer?

L'église était proche, elle y entra. Mais elle ne put prier, et son anxiété devenait d'autant plus douloureuse qu'elle en ignorait le motif. Alors, plutôt que de retourner au Logis, où l'inaction lui eût été intolérable, elle descendit par la grand'route jusqu'au fond de la vallée, suivit un instant la Varenne, puis remonta du côté de la Haute-Chapelle.

Vers trois heures, un peu lasse, elle chercha l'ombre à la lisière d'un petit bois, et s'assit.

Elle avait à peine quitté la route que le landau de l'hôtel passa et tourna par le chemin forestier. Guillaume s'y trouvait-il?

Un bruit de grelots, des claquements de fouet annoncèrent l'arrivée d'une autre voiture. Un break fila très vite, emportant Simare et deux officiers, et disparut par le même chemin.

Une seconde, Gilberte palpita sous le choc d'une pensée horrible. Elle ne voulait pas, non, elle ne voulait pas que cela fût. Puis, soudain, elle se mit à courir à perte d'haleine. Un carrefour l'arrêta aussitôt. Laquelle des trois routes choisir?

Elle prit celle de droite, mais au bout de cent pas rejoignit celle du milieu, puis celle de gauche. Alors elle erra au hasard, battant les taillis, épiant sur l'herbe des avenues des traces de roues, se jetant dans les fougères, écoutant et regardant de tous ses nerfs exaspérés...

Un coup de feu... un autre presque en même temps... tout près...

Elle poussa un cri et tomba.

Quelques minutes s'écoulèrent. Comme dans un rêve, elle aperçut à travers les branches les deux voitures qui repassaient. Puis des voix résonnèrent...

—Je vous assure, docteur, que je ne me trompe pas, c'était un cri de femme.

Sans qu'elle pût soulever ses paupières ni parler, elle devina l'approche de deux hommes. L'un d'eux se pencha vers elle et lui prit la main.

—Ce n'est rien... un simple évanouissement.

—En ce cas, docteur, dit l'autre voix, ne vous attardez pas, je reconduirai madame.

La brume où elle se débattait peu à peu se dissipa. Des odeurs lui parvinrent. Elle tenta un effort pour échapper au sommeil qui l'engourdissait et elle ouvrit les yeux. Guillaume était là.

—Vous... vous... murmura-t-elle... Oh! je suis contente. Et M. Simare?

—Rien non plus.

—Ah! tant mieux.

Il y eut un silence, puis elle prononça:

—Pourquoi avez-vous fait cela? ce n'est pas bien.

—Une minute d'égarement... Quand il est venu à moi, hier soir, j'ai eu un mouvement de haine irrésistible, et j'ai perdu la tête.

—Mais votre mère?

—J'ai réussi à lui cacher la vérité jusqu'ici. Un de mes témoins s'est chargé de la prévenir.

—Allez-y, courez vite... elle va être si inquiète malgré tout... allez...

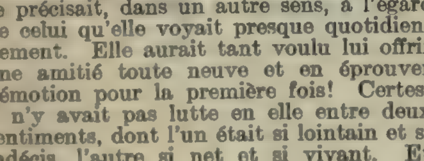
—Non.

Il était si résolu qu'elle désespéra de le convaincre. Pourtant elle voulait qu'il partît. Alors elle le regarda en souriant.

—Je vous en prie.

—Soit, dit-il, mais venez aussi.

Elle se leva, vaillante déjà, et, sur son désir de rentrer sans retard, il la conduisit par des sentiers de traverse où ils avaient peine à marcher de front. Mais tout de suite, leur pas se ralentit, et, trois fois en route, ils se reposèrent. Gilberte ne montrait plus aucune hâte. Que dirent-ils?



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

7-1 F 162 RUE ST-DENIS

Rien que des paroles insignifiantes dont ils ne devaient plus se souvenir. Cependant, en les prononçant, ils avaient l'impression de ne s'être jamais occupés de choses plus graves. Quelle importance peuvent acquérir subitement, au cours d'une promenade, la vue de deux initiales enlacées sur une pierre qui roule! Pour eux, c'étaient autant d'événements stupéfiants qui méritaient une halte et l'échange de quelques mots bien sentis.

La bataille d'un insecte contre une escouade de cinq fourmis qui cherchaient à l'entraîner, les retint longtemps. Qui serait vainqueur? Gilberte, apitoyée, sauva l'insecte près de succomber. Guillaume s'écria avec un accent de conviction profonde:

—Vous êtes la créature la plus généreuse que je connaisse.

Au pied d'un chêne, Guillaume compara de la mousse à du velours, et Gilberte s'avisa que toute la poésie du monde se résumait dans son compagnon.

A bout de réflexions originales, de remarques fines et d'admiration mutuelle, ils se turent jusqu'au débouché du bois. Une avenue de pommiers les mena parmi des ajoncs et des roches. Au bas du coteau coulait la Varenne. Après un détour, Gilberte s'exclama:

—Tiens, on dirait mon jardin, de l'autre côté... mais oui... voilà le Logis... où sommes-nous donc?

Elle continua de marcher. On arrivait à un groupe de petits sapins. Quand ils les eurent franchis, ils se trouvèrent juste en face du pavillon en ruines, dont ils n'étaient séparés que par la largeur du vallon.

Gilberte tressaillit. Ce ressaut de la colline, ce cercle de rochers roux qui l'entouraient, ce groupe de sapins, n'était-ce point là que l'inconnu, depuis des mois...

Un flot de sentiments contraires jaillit en elle, sentiments de gratitude envers l'ami invisible, de confusion envers l'ami actuel, souvenir du bon passé et vision du présent. Comme elle aurait voulu n'être point venue à cette place avec Guillaume! Elle eut envie de lui crier:

—Allez-vous en!... Allez-vous en!

Mais ayant tourné la tête, elle fut stupéfaite de sa pâleur et du bouleversement de ses traits.

—Qu'est-ce que vous avez? pourquoi ne dites-vous rien? je vous en prie, parlez...

Elle interrompit. Une idée soudaine la frappait, invraisemblable, mais si délicieuse, si affolante! Elle plongea ses yeux dans ses yeux, jusqu'au fond de son âme, et la vérité lui apparut si clairement qu'elle articula en s'appuyant contre la paroi du rocher:

—C'était vous... c'était vous...

Pas un moment la crainte ne l'effleura d'une erreur possible. La tête entre ses mains, les paupières closes, elle se réfugia dans son bonheur comme dans une demeure inaccessible, d'où lui-même ne la pouvait plus chasser.

Il parlait maintenant, à genoux près d'elle, et il semblait à Gilberte que deux voix se réunissaient en cette voix suppliante, que l'inconnu venait joindre sa prière à celle de Guillaume, confondre son image avec la sienne, et se mêler à lui, et l'implorer des mêmes mains, et la chérir du même cœur.

—Gilberte, c'était le jour de votre arrivée à Domfront, vous étiez dans le jardin public. Près des ruines, vous avez soulevé votre voile de deuil, et je vous ai vue. Depuis je n'ai pas d'autre vie que la vôtre. Quand vous avez visité le Logis avec ma mère, j'y étais, caché derrière une tenture. Vous vous êtes arrêtée près de moi, j'ai pu vous prendre dans mes yeux et vous enfermer en moi comme un trésor, j'ai entendu votre voix, j'ai respiré votre parfum, et j'ai vécu de ce souvenir pendant des semaines, vous cherchant, vous appelant, rôdant autour du Logis, espérant une rencontre, un hasard. Oh! ma joie quand je vous ai aperçue d'ici, un après-midi, et quand vous êtes revenue le lendemain, et chaque jour, chaque jour! Je n'étais pas sûr, mais il me semblait que vous m'aviez vu... et alors... c'était un peu pour moi que vous reveniez.

—Je vous avais vu, fit Gilberte, sans desserrer ses mains croisées sur sa figure.

Il lui dit:

—Vous pleurez?

—Je suis si heureuse!

—Heureuse?

—Oui, heureuse que ce soit vous.

—Gilberte, demanda-t-il, je voudrais voir vos larmes.

Elle montra son adorable visage tout mouillé de larmes, tout souriant de larmes. Il murmura:

—Je vous aime.

Elle parut surprise et répéta d'une voix pensive:

—Vous m'aimez... vous m'aimez...

Il l'épiait anxieusement. Mais le clair visage s'illumina de nouveau et elle dit à Guillaume avec allégresse, comme si elle eût fait en elle la plus merveilleuse et la plus imprévue des découvertes:

—Mais vous savez, Guillaume, moi aussi je vous aime.

Elle avait l'air d'un enfant ravie. Elle eût volontiers battu des mains, tellement l'enchantait cette vision magnifique de l'amour, tellement il lui était doux de se savoir aimée et de savoir qu'elle aimait.

Elle s'inclina gentiment vers lui.

—C'est donc vous celui que j'amais, et c'est vous que j'aime, Guillaume?

—Gilberte... je vous en supplie...

—Que voulez-vous? dites-moi ce que vous voulez, Guillaume.

—Vos yeux, Gilberte, baiser vos yeux purs, vos yeux de petite fille.

Fermant les paupières, elle les offrit, comme une chose toute naturelle. Il la prit dans ses bras et l'attira. Mais un frisson la secoua aussitôt. Elle eut un mouvement instinctif de résistance et gémit:

—Non... non... oh! je vous en prie...

Elle ne riait plus maintenant. Une rougeur couvrait ses joues et son front. Elle n'osait plus le regarder, et le regard de Guillaume lui faisait presque mal. Cette fois, c'était la vraie, la troublante, la mystérieuse révélation de l'amour. Brisée d'émotion, elle balbutia:

—Allez-vous-en... je vous en supplie...

Il baisa le bas de sa robe, cueillit des feuilles et des brins d'herbe que Gilberte avait touchés, et s'en alla.

VIII

LE RENDEZ-VOUS

"Gilberte,

"Il ne faut plus que je vous voie. Quand vous lirez ces lignes, j'aurai quitté Domfront. Vous êtes riche et je suis pauvre, ne cherchez pas d'autre explication à mon départ et à ma conduite passée. Si je vous ai aimée du premier jour, du premier jour aussi je me suis juré de vous fuir et de taire à jamais le sentiment que vous m'inspirez.

"Comprenez-vous maintenant pourquoi je me suis montré si froid avec vous, dès le début, bien que mon cœur battît au seul son de votre voix, pourquoi j'étais si dur avec ma mère dont les projets, visibles pour tous, m'exaspéraient—j'avais si peur de vous en paraître complice!—pourquoi je suis resté dans l'ombre, me cachant dans



SEMENCES DE CHOIX

"DERY"

DÉBUTEZ-BIEN—Si vous faites un jardin, employez les meilleures semences du pays.

Gratuitement sur Demande:

Le catalogue français le plus complet du pays; couverture lithographiée en couleurs, 96 pages illustrées à profusion, audelà de 1,000 variétées de graines de semences de toutes sortes, outils de jardins, Incubateurs, articles pour volailles, engrais chimiques, etc., etc.

100,000 Canadiens satisfaits sèment annuellement les graines "DERY."

HECTOR L. DERY,

de 17 à 23 Est, RUE NOTRE-DAME

(Près du Boulevard St-Laurent.)

Casier Postale 626. Téléphone Main 3036.

ces roches, vous regardant de loin, comme un but que je savais et que je voulais inaccessible?

"Mais vous êtes venue à moi, Gilberte, toute mon excuse est là. Vous êtes venue par bonté pour ma mère, peut-être aussi poussée par cet instinct qui nous fait sentir l'amour où il se dissimule le plus profondément. Que pouvais-je contre votre charme? Je n'ai même plus lutté. j'ai fermé les yeux à tout ce qui n'était pas vous, vous et votre beauté, et votre sourire, et votre grâce, et la couleur de vos cheveux, et la fraîcheur de vos joues, et le rythme de votre marche, et, sans plus songer à mon serment ni aux conséquences inévitables de ma lâcheté, j'ai accepté la joie infinie qui s'offrait. Oh! Gilberte, ces quelques semaines...! Mais il y avait une chose que mes rêves les plus audacieux n'avaient jamais imaginée: vous m'aimez, vous aussi.

"Vous m'aimez, c'est-à-dire que demain, après-demain, tous les jours, c'est le bonheur à ma portée. Il est là, je n'ai qu'à le prendre, un mot de moi, et vous êtes ma femme. Car je vous connais, amie adorée, le don de votre cœur, c'est le don de votre vie entière.

"Il faut donc que je parte, si je ne veux pas succomber à la tentation...

"Oh! Gilberte, vous ne savez pas ce que je souffre, vous qui ne savez pas ce que vous êtes, la créature la plus humaine et la plus divine, la plus simple et la plus noble, un miracle d'harmonie, de séduction et de lumière. Mais vous ne savez rien de vous, et vous n'en saurez jamais rien. On pourrait vous dire, et votre miroir pourrait vous apprendre, toutes les perfections de votre visage et de votre taille, vous ne les sauriez pas encore. Si vous étiez une enfant de dix ans, vêtue de sa robe blanche de première communion, je vous crierais mon admiration avec la même franchise et sans craindre davantage de toucher à votre modestie. Le monde entier serait à vos pieds et chanterait vos louanges que vous n'en seriez pas moins humble. C'est là le prodige de votre nature ingénue. Tout se perd dans votre pureté, comme dans une grande mer limide où s'évanouiraient toutes les impuretés. On ne peut penser à vous sans évoquer des images de blancheur, de transparence, d'eau claire. Par quel mystère les épreuves de la vie, les réalités du mariage, n'ont-elles pas altéré la fleur de vos yeux innocents?

"Vos yeux, Gilberte, je ne les verrai donc plus?... vos yeux d'aurore, vos yeux frais comme la rosée, vos bons yeux ignorants et tendres, si caressants, si gais, si tristes..."

Elle baissa la tête, tout émue. Mme de la Vaudraye qui lui avait apporté cette lettre de son fils et qui attendait qu'elle l'eût finie, lui dit d'un ton assez agressif:

—Je voudrais bien un mot d'explication, Gilberte. Hier, mon fils se bat en duel sans motif sérieux. Aujourd'hui, il me quitte sans me donner de raisons. Ces deux événements, dont vous avouerez la gravité pour une mère, ont-ils quelque rapport avec vous?

Gilberte tendit la lettre. Mme de la Vaudraye lut et haussa les épaules.

—Vous êtes donc riche?

La jeune fille lui présenta une autre lettre reçue le matin, où le notaire de Dieppe lui exposait son compte trimestriel. Mme de la Vaudraye sursauta.

—Non, ce n'est pas possible! Ah! mon enfant, que Guillaume ne le sache jamais!

—Puisqu'il est parti...

—Vous dites cela tranquillement! vous n'êtes donc pas affigée de ce départ? vous ne l'aimez donc pas?

—Si, je l'aime.

—Alors, écrivez-lui.

—Lui écrire?

—Oui, qu'il revienne... que sa situation de fortune vous est indifférente...

Elle parlait avec embarras. Gilberte en fut gênée pour elle. Cependant elle déclara:

—Je ne puis écrire. C'est à Guillaume seul de résourdre la question qui se pose entre lui et sa conscience.

Mme de la Vaudraye eut un geste d'impatience, et s'écria:

—Vous ne pouvez écrire! voilà bien des scrupules! Est-ce donc plus mal d'écrire à un jeune homme que de se promener avec lui dans la campagne, comme vous l'avez fait hier, à ce quon m'a dit? Comment! mon fils se bat en duel à cause de vous, mon fils me quitte à cause de vous, et quand, moi, sa mère, je vous demande... Eh bien quoi? qu'est-ce que vous avez à me regarder de la sorte?

Un fauteuil bousculé, un vase de fleurs renversé témoignèrent de l'irritation subite de Mme de la Vaudraye. Elle reprit brusquement:

—C'est vrai, à la fin, vous êtes énervante avec votre douceur. On est là, à vous exposer vos torts, et vous ecoutez d'une si drôle de façon que l'on arrive à se donner tort à soi-même. On a toujours l'impression d'être devant vous comme devant un juge plein d'indulgence et qui vous pardonne vos fautes. C'est pourtant vous qui êtes en faute, que diable!

—Evidemment, dit Gilberte toute confuse.

—Alors, pourquoi ai-je l'air d'une accusée?

—Mais non.

—Mais si. Vous avez beau courber la tête et j'ai beau me démener et crier, on croirait que c'est moi la coupable et que vous m'excusez. Avouez qu'il y a de quoi perdre patience.

Il est à présumer que Mme de la Vaudraye eut peur de s'impatienter encore davantage, car elle s'en alla, sans un mot de plus.

Le lendemain, Gilberte se rendit chez elle et l'embrassa tendrement. Il n'y eut aucune allusion à leur désaccord de la veille.

Elles se virent chaque jour. Selon le temps, elles sortaient en ville ou se promenaient aux environs, appuyées au bras l'une de l'autre et indifférentes à tout ce qui n'était pas elles. L'heure du retour était invariable.

—Ah! il est cinq heures, voici ces dames qui rentrent, disait-on.

Cette régularité provenait de Gilberte. Aussitôt libre, elle se dirigeait vers le pavillon en ruines et s'y asseyait jusqu'au moment du dîner.

—Mais, lui demandait Mme de la Vaudraye, qu'avez-vous donc à être si pressée? vous ne m'accordez jamais une minute de répit.

—Et mon rendez-vous quotidien? disait Gilberte en plaisantant.

—Votre rendez-vous?

—Mais oui, avec votre fils; que penserait-il de moi, si je n'étais pas exacte?

Au cours d'une longue excursion, Mme de la Vaudraye, qui mettait volontiers la conversation sur le chapitre de ses grandeurs passées, lui montra les limites des domaines possédés jadis par ses aïeux. Cela s'étendait sur les deux rives de la Varenne, jusqu'à son confluent avec l'Andainette.

Sans compter tout ce que nous avions du côté de la forêt, et dont la Révolution nous a dépouillés. Tenez, à la mort de mon père, il nous restait encore toute la vallée. Ma dot comprenait jusqu'au Bas-Moulin. Et il fallait voir en quel état se trouvait le Logis! quel mobilier, quelles œuvres d'art le décoraient!

Par complaisance, Gilberte l'interrogea:

—Et comment avez-vous perdu?...

—Oh! c'est toute une histoire, un tas d'affaires obscures où mon pauvre mari, un brave homme s'il en fût, s'est laissé gruger par un marchand de biens, un nommé Despriol. Vous vous rappelez, près de Notre-Dame-sur-l'Eau, cette maison abandonnée qui vous a frappée hier, je ne sais pas trop pourquoi? Eh bien, Despriol habitait encore là avec sa femme, il y a une quinzaine d'années. Elle était charmante, Henriette Despriol, j'en avais fait mon amie, et elle montait au Logis quand cela lui plaisait... son mari aussi d'ailleurs, car M. de la Vaudraye ne le quittait guère, et moi, je ne me défiais pas de lui, tellement il semblait honnête et bon enfant, et tellement M. de la Vaudraye me cachait avec soin les spéculations malheureuse où l'entraînait son mauvais génie. En une heure, tout fut découvert... Despriol s'enfuyait après avoir perdu, ou plutôt volé, ce qui nous restait. Nous étions ruinés.

Elle fit une pause, puis reprit:

—Il y a mieux: le soir même, ma chère amie Henriette venait se jeter à mes genoux et me suppliait de lui donner de l'argent pour rejoindre son mari, caché aux environs, et pour leur permettre de passer à l'étranger et de refaire leur fortune. C'était vraiment de l'audace, je la mis à la porte. Par malheur, je l'avais laissée seule un instant dans ma chambre. Une heure plus tard, je constatais la disparition d'un coffret contenant tous mes bijoux. On courut chez elle... plus personne.

Mais on les a poursuivis?

—La justice a été saisie, mais les recherches furent vaines. Il y a cinq ans, j'ai reçu de l'étranger une lettre d'Henriette ainsi conçue: "Les dix mille francs que mon mari vous a envoyés ce matin représentent la valeur des bijoux. C'est le premier argent que nous avons pu mettre de côté. J'aspire au moment où il nous sera possible de nous acquitter entièrement envers vous, et où j'aurai le droit d'implorer votre pardon pour tout le mal que nous avons fait. Jusque là, il n'y aura pas de repos pour votre amie repentante."

—Et depuis?

—Depuis, j'ai reçu, il y a quelques mois, une lettre où elle m'apprenait la mort de son mari, et son arrivée avec tout l'argent qu'elle me devait.

—Eh bien?

—Des mensonges! Personne n'est venu. Est-ce que des gens comme ça reviennent et rendent ce qu'ils ont volé! Non, c'étaient deux filous. Parlez donc à Domfront de M. et Mme Despriol, ils en ont laissé une jolie réputation! Si l'un d'eux s'avisait de revenir, il y serait lapidé, Henriette! mais je lui cracherais au visage moi! une voleuse, une hypocrite...

Elle avait dit ces mots avec un accent de haine implacable où l'on sentait la rancœur de ces quinze années de détresse et de privations. Gilberte frissonna. L'expression mauvaise de cette physionomie lui inspirait une sorte de répugnance. Cependant elle lui prit la main et la porta à ses lèvres, en murmurant:

—Pauvre madame.

Et elle n'agit point ainsi par calcul envers la mère de Guillaume, mais par un instinct confus et invincible qui l'obligeait à être bonne envers cette femme humiliée et déchue.

Et c'était ce même instinct qui l'avait guidée jusqu'ici, et ce fut lui, les jours suivants, qui la fit plus attentive encore et plus affectueuse, malgré certains sentiments de gêne qu'elle éprouvait auprès de Mme de la Vaudraye.

Son grand plaisir était de dérider ces traits maussades à l'instant où ils étaient le plus tendus, et elle s'y employait par des espiègleries et des gentillesses enfantines.

—Allons, un petit effort, et nous allons rire... Ah! vous avez ri.

Mme de la Vaudraye était touchée de cette grâce. Elle en négligeait de se conformer au plan de conduite artificieux qu'elle avait choisi pour capter la jeune fille, oubliant de dissimuler ses défauts, se montrant même naturelle et spontanée.

Une fois, elle l'attira vivement contre elle, après un mot de Gilberte.

—Oh! ma petite, quel trésor ce serait qu'une femme comme vous!

Gilberte sourit.

—Bah! qui sait si vous voudriez de moi pour votre fille!... nous le verrons bientôt d'ailleurs... peut-être demain...

—Demain?

—Mais oui, n'est-ce pas aujourd'hui que Guillaume va venir au rendez-vous où je l'attends tous les jours?

—Guillaume? j'ai reçu de lui ce matin une lettre datée de Paris. Et puis, je le connais, quand il a pris une décision...

Gilberte regarda sa montre.

—Cinq heures. S'il y était cependant... Ah! il me semble aujourd'hui qu'il y est, que je vais le voir... A demain.

Elle s'en alla rapidement, laissant sa compagne interdite. L'espoir la soulevait, un espoir chaque fois déçu, et que rien ne rebutait.

—Mme Armand rentre seule cet après-midi, dit-on à Domfront, comme elle se hâte!

Elle franchit le vestibule du Logis sans s'arrêter, et se dirigea droit au pavillon. Ses yeux auraient voulu percer le rideau de feuillage qui lui dérobait la colline. Elle ne doutait pas qu'il y fût, et, en même temps, elle sentait la folie de cette certitude.

Elle arriva. Tout de suite son regard scruta les rochers. Il était là.

Elle fut sur le point de lui envoyer, à pleines mains, des baisers, des poignées de baisers, ou bien de s'agenouiller et de lui tendre les bras à travers l'espace, mais elle vit qu'il descendait la côte en courant, et elle se mit à courir aussi vers lui, de toutes ses forces.

Elle arriva tout essoufflée au bas du jardin, démolit la petite barrière de bois qui tardait à s'ouvrir, et sauta sur la route au moment où Guillaume traversait le pont.

—Gilberte!

—Guillaume!

D'un regard, ils s'assurèrent que rien n'était changé en eux, puis ils suivirent en silence le chemin qui longe la Varenne. Ils n'osaient parler, tellement ils sentaient l'importance des paroles qu'ils allaient prononcer. D'ailleurs l'émotion leur serrait la gorge.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Notre-Dame-sur-l'Eau, la vieille chapelle romane si joliment située au bord de la rivière. Accoudés à la balustrade, au-dessus de l'eau fuyante que divise l'arche du pont, ils goûtèrent la joie de rêver l'un près de l'autre. Puis Guillaume dit:

—Je souffrais trop... j'ai voulu vous voir, ne fût-ce que quelques minutes... et reprendre courage...

Elle demanda d'une voix altérée:

—Alors... vous repartez...

—J'en avais l'intention... mais je ne peux plus... je ne peux plus...

Il continua, très bas:

—Ce n'est pas de la faiblesse. Mais je vous vois, et vous voir, c'est voir les choses et les idées sous leur véritable aspect. Vous les inondez de la lumière qui est en vous et qui jaillit de vous. Oui, j'ai voulu échapper à la tentation, et j'ai eu l'ambition de travailler dans la solitude, pour conquérir la richesse et la gloire qui m'auraient permis de vous épouser. Et puis... et puis... je comprends que c'est de la folie. Pourquoi souffrir inutilement? Luttons ensemble, Gilberte. Je ne puis rien sans vous... je vous aime trop.

—Et vos scrupules? dit-elle malicieusement.

—Riche ou pauvre, qu'importe? Ce sont là des mots auxquels j'ai pu attacher quelque valeur loin de vous, en vous écrivant. Mais auprès de vous, il me semble qu'ils ne signifient plus rien. On n'a pas le droit de faire dépendre sa vie de pareils fantômes... Oh! Gilberte, vous mettez tout à sa place, vous êtes la vérité même, votre amour donne la certitude et la paix. Tel que je suis, je suis digne de vous, puisque vous m'aimez...

Elle lui tendit la main. Il demanda:

—Vous ne m'en voulez pas?

—D'être parti, Guillaume? Non. j'étais si sûre que vous reviendriez!

IX

FIANCÉE

Adèle fit irruption dans la pièce où Gilberte se tenait le lendemain, après son déjeuner.

—Madame, c'est Mme de la Vaudraye et son fils, ils débouchent sur la place. Faut-il les recevoir?

—Mais oui, je les attends.

—C'est donc vrai, ce que dit la chaisière, que madame va épouser M. Guillaume?

—Eh bien, si cela était?

—Ah! du côté de M Guillaume, je n'ai rien à dire, mais Mme de la Vaudraye, la belle-mère de madame! vrai, j'aurais mieux aimé..

On sonnait, elle alla ouvrir en rechignant.

Gilberte jeta un coup d'œil sur la glace, au-dessus de la cheminée, arrangea les boucles de ses cheveux, puis, vivement, rectifia dans les vases la disposition des gerbes de roses qu'elle avait cueillies. Adèle introduisit la mère et le fils.

Mme de la Vaudraye rayonnait. Tout à l'heure, dans la rue principale, au seul aspect de sa robe de soie, de son allure guindée et de sa mine triomphante, les habitants de Domfront avaient dû être édifiés sur le sens de la démarche qu'elle accomplissait auprès de Mme Armand.

Elle se présenta avec l'aisance de quelqu'un qui est chez soi. Sa façon de s'asseoir indiqua une prise de possession définitive, béate.

Il n'y eut pas cet état de froideur et ce préambule de banalités qui marquent ces sortes d'entrevues. Mme de la Vaudraye était trop désireuse d'arriver au but.

—Ma chère Gilberte, je vous demande votre main pour mon fils Guillaume.

Tout leur amour, toute l'ivresse de leur âme heureuse, toute leur reconnaissance, toute leur foi en l'avenir furent contenus dans le regard que Guillaume et Gilberte échangèrent. Il ne resta rien de l'agacement que causaient à l'un les manières victorieuses de sa mère, rien non plus de l'anxiété qu'éprouvait l'autre en cette heure solennelle.

Mme de la Vaudraye n'attendit même pas la réponse.

—Avant tout, ma chère enfant, laissez-moi vous parler en amie et en femme d'expérience qui sait trop par elle-même que le bonheur d'un ménage repose sur les réalités matérielles. Notre situation de fortune à Guillaume et à moi, vous la

KIERAN, CRAWFORD & GRAY, Limitée, 151, rue Craig Ouest, MONTREAL, Can.

GRAVEURS ET IMPRIMEURS EN RELIEF

Notre maison s'est acquis une haute réputation par le grand soin et le luxe qu'elle apporte dans l'exécution de ses travaux d'impressions en RELIEF et de GRAVURE, tels que lettres de faire-part, Menus, Monogrammes, Ecussons, Cartes de visite, etc. L'impression de papeterie professionnelle et commerciale est une de nos spécialités.

Nous nous ferons un plaisir d'aller vous voir et vous soumettre nos modèles et tarifs. Les commandes par la malle reçoivent une attention toute particulière.

REPRESENTES A QUEBEC.

Par Joliette P. Lemieux. Casier Postal 171 Téléphone 1961

connaissez à peu près, n'est-ce-pas? A la mort de mon pauvre mari...

Guillaume se leva et se dirigea vers la fenêtre ouverte, comme excédé d'avance de tout ce qui allait être dit. Gilberte avait bien envie de le rejoindre et de laisser Mme de la Vaudraye traiter à fond avec elle-même de ces réalités matérielles sur lesquelles repose le bonheur des ménages. Mais l'œil impérieux de la dame la clouait à sa chaise, et, tout en hochant la tête de temps à autre, en signe d'approbation, elle dut subir un long discours où revenaient des expressions bizarres, comme apport dotal, régime des acquêts, communauté des biens...

—C'est entendu, conclut-elle d'un air réfléchi, quoiqu'elle n'eût pas compris un traître mot.

—Nous sommes d'accord?

—Entièrement d'accord, madame.

—Eh bien, mes enfants, embrassez-vous, je vous donne ma bénédiction.

Guillaume s'avança, et ses bras tendus se refermèrent sur Gilberte. Il lui baisa le front, puis les yeux. Elle se dégagea toute rougissante, et dit:

—C'est mon premier baiser, Guillaume.

Il eut un peu d'amertume.

—Le premier... de moi.

Elle sourit.

—Une jeune fille n'en doit recevoir que de son fiancé, et n'êtes-vous pas mon premier, mon seul fiancé?

—Que voulez-vous dire, Gilberte?

—Je veux dire, Guillaume, répondit-elle avec un accent où palpitait toute son allégresse intérieure, je veux dire que je ne suis pas veuve, que je n'ai jamais été mariée, que c'est là un titre que j'ai pris dans l'espoir de détourner l'attention, et que Mme Armand n'a jamais existé.

Guillaume tremblait d'émotion. Il comprenait et ne voulait pas admettre la vérité, tellement l'erreur lui eût été douloureuse.

—Non, non, je n'ose pas croire... vous, jeune fille!...

—Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire?

—Ah! Gilberte...

Il lui avait saisi les mains, et il la contemplait avec un regard d'extase.

Elle murmura:

—J'étais bien sûre que vous auriez une grande joie.

—C'est autre chose que de la joie. Il me semble que vous êtes encore plus belle et encore plus pure. Je ne vous aime pas davantage, mais je vous aime d'une autre façon.

Et il reprenait:

—Est-ce possible! il n'y a personne dans votre passé? mon bonheur n'a pas même cette ombre?

—Tout mon passé c'est vous, Guillaume.

Mme de la Vaudraye s'approcha.

Ils n'avaient plus songé à elle, et son intervention leur causa une impression d'autant plus pénible que la gravité subite de sa figure faisait contraste avec leur ravissement. Elle dit à Gilberte:

—Si Mme Armand n'existe pas, qui donc mon fils épouse-t-il?

—Eh bien... Gilberte...

—Gilberte qui?

—Gilberte moi, répondit la jeune fille s'efforçant de plaisanter, mais au fond vaguement inquiète.

—Voyons, mon enfant, cela ne suffit pas. Vous avez un nom de famille?...

—Ma foi...

—Comment s'appelait votre père?... votre mère?...

—Je ne sais pas.

Mme de la Vaudraye se dressa de toute sa taille anguleuse. On eût dit qu'elle apprenait un événement terrible, une catastrohe. Gilberte vit la pâleur de Guillaume et comprit tout à coup ce qu'elle n'avait jamais entrevu, le danger de sa situation irrégulière vis-à-vis d'une femme comme Mme de la Vaudraye. Elle frémit de peur.

Guillaume s'interposa doucement:

—Remettez-vous, Gilberte. Inutile de vous dire combien j'attache peu d'importance à tout cela, mais mère ne juge pas les choses au même point de vue que moi. Confiez-nous la vérité.

Sans entrer dans les détails, Gilberte raconta la mort de sa mère, la perte des papiers de famille, et par quel concours de circonstances elle n'avait jamais pu pénétrer le mystère qui l'enveloppait. A mesure qu'elle avançait, sa voix perdait son assurance. Toute cette histoire qu'elle avait jusqu'ici considérée simplement comme une source de petits ennuis, lui paraissait maintenant, sous l'œil austère de Mme de la Vaudraye, l'histoire abominable d'une méchante fille. Ne pas avoir de nom! Elle en était aussi honteuse qui si l'on eût découvert inopinément qu'il lui manquait une oreille ou un morceau de joue. Pourtant, dans le silence qui suivit son aveu, elle cherchait vainement en quoi elle était coupable et ce qu'on pouvait lui reprocher.

—Eh bien, mère, dit Guillaume, il n'y a là rien de grave.

—Rien de grave, ricana Mme de la Vaudraye.

Tous ses sentiments de petite bourgeoise et de provinciale étaient froissés par cette révélation imprévu. L'orgueil des la Vaudraye criait en elle. Que dirait-on à Domfront si un la Vaudraye épousait une fille sans nom, une enfant trouvée, une aventurière, quoi! Elle s'imaginait les commérages, les allusions hypocrites, les condoléances dont on l'accablerait; "Pauvre amie, vous devez être bien ennuyée... moi d'ailleurs, je pressentais quelque chose d'équivoque, car enfin..." Et l'on ajouterait entre soi: "Pas de nom? Allons donc, ceux qui n'en ont pas, c'est qu'ils ont intérêt à n'en pas avoir, c'est qu'ils cachent le leur."

Elle ne se donna pas la peine de chercher une formule de politesse. Nettement elle declara:

—Ce mariage est impossible, il ne se fera pas.

Guillaume eut un mouvement de révolte indignée.

—Impossible! et pourquoi?

—Comment! c'est toi qui me le demandes?

—Je l'exige, comme fiancé, comme mari de Gilberte.

—Le mari de Gilberte! mais est-ce que l'on épouse...?

—Tais-toi, mère.

Il était debout devant elle, les traits convulsés. Un mot de plus, et il lui fermait la bouche brutalement. Elle eut peur. Il reprit sourdement:

—Tu as raison, il vaut mieux ne pas s'expliquer devant elle. Tout ce qui n'est pas des paroles de vénération, je le considère comme une insulte pour celle que j'aime.

Il la poussa dehors avec une autorité implacable. Mais Gilberte leur barra le chemin.

—Non, Guillaume, pas ainsi... Si l'on se sépare, que ce ne soit pas sur des mots de colère... Je vous aime trop tous deux... Oui, tous deux, madame, affirma-t-elle de sa voix irrésistible.

Sa douceur fut plus forte que la violence de Guillaume. Il ne bougea pas. Mme de la Vaudraye se laissa ramener. Gilberte la fit asseoir et s'agenouilla.

—Agissez selon votre conscience, mais... je vous en prie, sans amertume contre moi. Quoique vous décidiez, ne me retirez pas votre affection...

Il y avait peut-être dans la rigidité de Mme de la Vaudraye comme une revanche sur Gilberte. Cette enfant qui l'avait toujours dominée par sa noblesse et sa candeur, elle jouissait de la voir à ses genoux, de la juger du haut de ses principes et de la confondre du haut de son honorabilité.

Elle ne répondit pas. Gilberte continua:

—Vous vous rappelez notre promenade, il y a quelque temps: vous m'avez montré les anciennes limites de vos terres... Eh bien, j'ai tout racheté... pour vous le rendre. J'espérais vous ramener ici, dans cette maison qui vous appartient. Tout est à vous, vous auriez tout dirigé et disposé de tout, vous auriez été la maîtresse, sans que personne eût le droit de vous demander des comptes, vous auriez repris à Domfront votre place véritable, le Logis serait redevenu ce qu'il était...

Un éclair passa dans les yeux de Mme de la Vaudraye, mais elle se domina. La même volonté inflexible crispa son visage d'un masque de raideur et de dureté.

Elle dit, d'un ton froid:

—Je regrette infiniment que tous ces beaux projets ne puissent se réaliser, mais il n'y a pas de ma faute... faites des recherches... qui sait! peut-être arriverez-vous à découvrir la vérité indispensable.

Désespéré, Gilberte fut près de se jeter à son cou et de lui dire: "Restez, je vous en supplie... soyez pour moi la mère que j'ai perdue... je vous chérirai comme une fille..."

Mais Guillaume la prévint:

—A quoi bon s'humilier, Gilberte?... Si ma mère ne consent pas...

—Eh bien...

—Eh bien, ne sommes-nous pas libres?

—Non, Guillaume, répondit-elle fermement, je ne vous épouserai qu'avec l'entier aveu de votre mère.

Il pâlit et murmura:

—Mais... nous nous verrons...

—Nous ne nous verrons pas, nous ne pourrions nous voir que furtivement, c'est indigne de nous.

—Si je vous rencontre...

—Je ne sortirai pas d'ici.

—Cependant...

—Nous attendrons, Guillaume, ne suis-je pas votre fiancée?

Il s'inclina. Sa mère sortait. Il la suivit.

Il sembla à Gilberte que jamais elle n'avait été aussi seul dans la vie.

X

LA MAISON ABANDONNÉE

Le lendemain, Gilberte reçut de M. Dufornéril, notaire à Dieppe, la lettre suivante:

"Mademoiselle,

"Je trouve à l'instant votre télégramme me demandant où nous en sommes de notre enquête. Je vous ai déjà communiqué les renseignements que j'ai obtenus sur votre séjour et sur celui de vos parents en Angleterre, renseignements qui ne nous ont, hélas! rien appris de nouveau. M. Kellner—nom sous lequel votre père a fait fortune à Liverpool—a laissé les meilleurs souvenirs dans le monde commercial de cette ville. Quant à sa vie privée et à ses antécédents, personne ne le connaissait. On ignorait même qu'il fût marié, détail bien conforme à ce que vous m'avez dit sur l'existence retirée que vous meniez, votre mère et vous.

"J'ai donc été obligé de poursuivre nos recherches jusqu'à Berlin, ce qui nous fait remonter à plus de six ans en arrière. Votre père s'appelait alors M. Dumas. D'ores et déjà il est établi qu'un incendie s'est déclaré le 15 octobre 18... dans les magasins de M. Dumas, entrepositaire de vins d'Anjou. Frischwasser strasse. Le feu a complètement détruit la pièce qui servait de bureau et où M. Dumas, qui était en même temps homme d'affaires, recevait ses clients, la plupart des compatriotes. M. Dumas a fait une déclaration d'où il résulte que tous ses papiers ont été brûlés.

"De ce côté, nous arrivons par conséquent à une certitude, malheureusement fâcheuse: vos papiers de famille n'existent plus, voilà qui est clair. Il faut donc retrouver la trace de vos parents, à dater du moment où ils ont quitté la France. Une fois là, dans la ville où ils habitaient, il nous sera aisé, par la notoriété publique, de reconstituer votre état civil.

"Or, à Berlin, votre père employait un Français du nom de Renaudeau, en qui il semblait avoir confiance et qu'il traitait, au dire des voisins, comme un ami de vieille date. A son départ, il lui laissa son fonds. Ce Renaudeau, l'année suivante, fit faillite. Mais on le croit à Hambourg. J'ai donc écrit ces jours-ci à notre consul en cette ville. Dès que j'aurai sa réponse..."

Les jours s'ajoutèrent les uns aux autres pareils aux jours qui avaient suivi son arrivée à Domfront. Elle redevint la recluse auprès de qui, seuls, avaient accès les malheureux de la contrée, et, s'ils la nommaient encore la bonne demoiselle du Logis, et bénissaient sa charité, peut-être maintenant n'emportaient-ils plus cette impression de réconfort qu'ils aimaient autant que l'aumône. Comment eût-elle consolé elle qui eût tant voulu qu'on la consolât?

Cependant toute espérance ne l'abandonnait point. Gilberte avait une de ces natures un peu passives qui, aux heures heureuses, débordent d'expansion et de joie, mais qui, dans les épreuves, se replient sur elles-mêmes et vivent en cette sorte de contemplation silencieuse qui est comme une attente résignée. Elle semblait ainsi, dominant sa peine et ne laissant échapper aucun signe de révolte ou de détresse, moins sensible que d'autres aux coups les plus cruels dont le destin l'accablait, etelle poursuivait à travers les obstacles et les vicissitudes, son rêve intérieur, son rêve triste ou gai, lumineux ou sombre, mais toujours fait d'amour et de bonté.

Le moment le plus affreux était la fin des journées. La nuit venait à cette époque, et c'eût été bien doux après le dîner de se rendre là-bas, auprès du pavillon! Elle ne doutait pas que Guillaume ne fût exact à leurs anciens rendez-vous. Il devait tendre les mains vers elle, l'appeler, la supplier, la maudire... quel supplice de n'y point aller!

Elle ne cessait de penser à lui. Les souvenirs de leur passé commun étaient le seul charme du présent. et, par une illusion d'amoureuse, pour elle, ses propres souvenirs commençaient du jour même où commençaient ceux de Guillaume. Elle se souvenait de la minute où il l'avait surprise levant son voile de deuil dans le jardin des ruines. Elle se souvenait de l'instant où, caché derrière une tenture du Logis, il appochait d'elle pour la première fois. Ne l'avait-elle pas toujours aimé? Pourquoi, dès l'abord, et malgré les rebuffades calculées de Guillaume. cherchait-elle instinctivement à l'apprivoiser, selon le mot de Mme de la Vaudraye, et à gagner sa sympathie? Pourquoi également ses élans d'amitié vers l'inconnu?

Ce qu'on disait en ville de tous ces événements. Gilberte ne s'en souciait guère, ayant prié Adèle de ne l'en point informer—consigne que l'infortunée servante avait bien de la peine à ne pas enfreindre! C'était, à Domfront, une telle effervescence, un tel bouillonnement de commentaires!... Car enfin, il y avait ce fait indéniable: au vu et au su de toute la ville—qui n'en pouvait témoigner?—la demande en mariage avait été effectuée, et il en était résulté une rupture entre les la Vaudraye et Mme Armand. Rupture complète! on ne se voyait même pas. Et l'inexplicable, c'est que, depuis cet après-midi fameux, Mme Armand ne quittait plus le Logis!

Qu'y avait-il là-dessous? De qui provenait la rupture? Vingt versions contradictoires circulaient, mais aucune d'elles ne présentait ces caractères d'authenticité indisqutable que le monde, toujours si scrupuleux, réclame d'un potin avant de l'admettre.

La chaisière était aux abois. Pressée de questions, elle devait avouer, non sans dépit, qu'elle ne savait rien.

Au bout de deux semaines, Gilberte, qui n'osait se promener dans son jardin, tenta quelques sorties, mais à des heures et dans des directions où elle ne risquait pas d'être rencontrée. Dès le matin, généralement, elle s'échappait par une porte latérale du Logis, et choisissant les sentiers les plus touffus du bois qui l'avoisine, descendait en biais jusqu'à la rivière.

Son but presque quotidien fut la petite chapelle de Notre-Dame-sur-l'Eau. C'est là qu'elle avait eu avec Guillaume sa dernière entrevue. L'endroit est paisible. Elle se plaisait à y rêver.

Un jour, comme elle en revenait par un détour, elle passa devant la maison où jadis habitaient ces Despriol qui avaient causé la ruine de M. et Mme de la Vaudraye. Les barreaux rouillés de la grille paraissaient sur le point de s'émietter. Un fouillis de ronces et de mauvaises herbes s'épanouissait dans le jardin. La façade se lézardait, les ardoises du toit verdissaient, des nids d'hirondelles ornaient les fenêtres. Tout indiquait l'abandon. Cependant Gilberte se sentit attirée.

La grille résistant à ses efforts, elle contourna les murs extérieurs, avec la certitude de trouver une porte auprès de tel angle dont elle avisait la saillie. De fait, elle l'y trouva et cette porte était ouverte, de même que celle du perron.

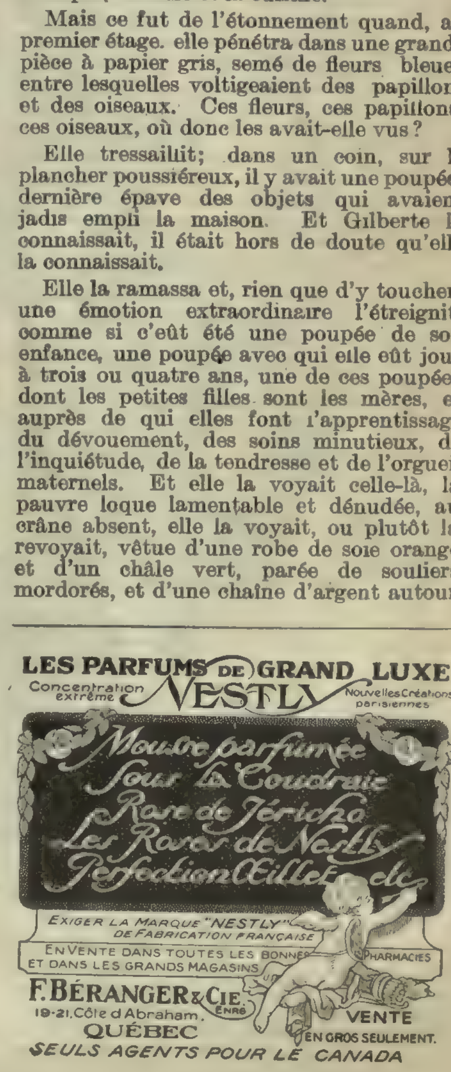
Dès l'entrée, l'impression que la vieille demeure lui avait causée, se précisa jusqu'à devenir consciente. C'était cette impression singulière que nous éprouvons parfois devant des spectacles que nous sommes sûrs de n'avoir jamais contemplés et qu'il nous semble cependant avoir toujours connus. Il est impossible que nous ayons visité telle ville et, néanmoins, cette rue que nous parcourons nous est familière, nous avons vu ce magasin, cette enseigne, ce pignon, ce carrefour. Où et quand? Dans quelque vie antérieure? Ou bien n'est-ce qu'une illusion éveillée dans notre cerveau par une série d'images analogues?

"Voici le salon", se dit Gilberte avant d'en ouvrir la porte et elle s'amusa également à désigner, certaine de ne point se tromper, la salle et la cuisine.

Mais ce fut de l'étonnement quand, au premier étage, elle pénétra dans une grande pièce à papier gris, semé de fleurs bleues entre lesquelles voltigeaient des papillons et des oiseaux. Ces fleurs, ces papillons, ces oiseaux, où donc les avait-elle vus?

Elle tressaillit; dans un coin, sur le plancher poussiéreux, il y avait une poupée, dernière épave des objets qui avaient jadis empli la maison. Et Gilberte la connaissait, il était hors de doute qu'elle la connaissait.

Elle la ramassa et, rien que d'y toucher, une émotion extraordinaire l'étreignit, comme si c'eût été une poupée de son enfance, une poupée avec qui elle eût joué à trois ou quatre ans, une de ces poupées dont les petites filles sont les mères, et auprès de qui elles font l'apprentissage du dévouement, des soins minutieux, de l'inquiétude, de la tendresse et de l'orgueil maternels. Et elle la voyait celle-là, la pauvre loque lamentable et dénudée, au crâne absent, elle la voyait, ou plutôt la revoyait, vêtue d'une robe de soie orange et d'un châle vert, parée de souliers mordorés, et d'une chaîne d'argent autour



du cou, et de la plus merveilleuse tignasse blonde.

Longtemps elle la mania, et ses mains lui paraissaient habituées à ces formes grossières et à l'articulation maladroite des bras et des jambes. Rien ne la choquait Elle avait envie de baiser le petit front de porcelaine, les sourcils régulièrement peints, les joues rebondies

Un bruit léger s'éleva derrière Gilberte. Elle se retourna. Une femme était là, d'aspect sordide. avec des yeux étrangement fixes et de grandes mèches blanches autour de la tête. Un rire immobile et silencieux découvrait ses dents . Sur le chiffon de toile qui lui servait de fichu, pendait un collier bizarre, fait d'éclats de verre, de cailloux, de bouchons, de tortillons d'herbe.

Soudain une expression de colère contracta sa figure, elle avait aperçu la poupée Elle courut à Gilberte, la lui arracha des mains et la brandit comme si elle eût voulu en frapper la jeune fille.

Mais la poupée tomba à terre, la menace s'acheva en un geste d'hésitation, et la vieille femme, le corps tendu en avant, les yeux agrandis, regardait Gilberte, la regardait indéfiniment.

Gilberte, effrayée d'abord, se rassurait peu à peu sous ce regard où elle s'imaginait sentir une sympathie ardente et curieuse. Elle lui sourit.

La vieille se mit à rire silencieusement ramassa la poupée et la lui présenta d'un mouvement humble et doux.

Gilberte ayant refusé, elle lui serra la main et la conduisit au second étage, vers un placard où se trouvaient entassés des souliers d'enfant, des hochets, des joujoux brisés, un petit berceau, une chaise à roulettes, et elle les lui montrait en ayant l'air de dire:

—Choisis, prends, je te donne tout cela.

Mais aucune de ces choses ne tentait Gilberte. Alors elle la mena dans le jardin, sous un acacia, puis devant un banc de bois, puis auprès des débris d'un pigeonnier, et, à chaque station, elle l'interrogeait de ses yeux avides.

A la fin, Gilberte lassée, et pour qui la maison abandonnée avait perdu peu à peu de son charme mystérieux depuis l'irruption de cette femme, pensa au départ.

Aussitôt la vieille, prévenant son désir, tira une clef de sa poche, et ouvrit la grille rouillée. Au moment où Gilberte sortit, elle se pencha et embrassa le bas de sa robe.

S'étant retournée quelques minutes après la jeune fille la vit encore, plantée sur le milieu du chemin et lui faisant des signes.

Au Logis, elle raconta l'aventure à Adèle qui s'écria:

—Ah! mais ça ne peut être que Désirée, l'ancienne nourrice des Despriol, une pauvre folle bien inoffensive qui vit du côté de Notre-Dame-sur-l'Eau. Elle est toujours à rôder autour de son ancienne maison. Voilà bien deux ans qu'elle est folle, depuis la mort de son mari et de ses trois fils. Ça l'a frappée d'un transport...

—Mais, demanda Gilberte, les Despriol avaient donc un enfant?

—Comment! une petite fille qui avait peut-être trois ou quatre ans quand ils sont partis, un amour de petite fille que sa nourrice adorait. Ça lui a fait un chagrin à la pauvre femme! Depuis qu'elle est folle, elle pense même bien plus à la petite qu'à ses trois fils. On disait dans le temps qu'elle en recevait des nouvelles, et que Mme Despriol lui écrivait.

—Cette Mme Despriol, vous l'avez connue, vous, Adèle?

—Pour sûr, chez Mme de la Vaudraye, quand on habitait ici... Une dame pas méchante du tout, gaie, avenante, jolie, mais, par malheur, si faible avec son mari, qu'il en faisait ce qu'il voulait.

—Mme de la Vaudraye m'a conté une histoire de bijoux...

—Ah! la pure vérité... Quoi! on ne peut pas dire le contraire, c'est une voleuse... et Mme de la Vaudraye est payée pour ne pas la porter dans son cœur. Aussi, ce qu'elle la déteste! Et puis il y avait de la jalousie contre M. de la Vaudraye qui se serait bien laissé aller à faire un doigt de cour à Mme Despriol. Alors, vous comprenez, Mme de la Vaudraye enrageait. Parlez donc devant elle d'Henriette Despriol, elle en devient encore pâle...

Quelques jours après, Gilberte lisait cette lettre de Me Dufornéril:

"Mademoiselle,

"Notre enquête avance, et j'espère vous annoncer bientôt la bonne nouvelle de notre réussite. Ce Renaudeau qui avait pris la suite à Berlin de M. Dumas, se trouve en effet à Hambourg. Mandé par le consul, il déclare, conformément à nos prévisions, qu'il connaissait votre père de longue date, et même du temps où celui-ci habitait en France. Quoiqu'il se refuse à divulguer le véritable nom et les origines de M. Dumas, il est évident que le sieur Renaudeau, étant dans la plus profonde misère, ne résistera pas à certains arguments.

"Ma prochaine lettre vous apprendra donc, mademoiselle, je crois pouvoir vous l'affirmer, le nom de vos parents et le lieu de votre naissance..."

XI

LE NOM DE GILBERTE

Cette lettre que promettait Me Dufornéril, Gilberte, moins forte dans la joie que dans la douleur, l'attendit avec une impatience fiévreuse. Quatre ou cinq jours encore, une semaine au plus, et le mystère serait élucidé, et le seul obstacle qui s'opposait à son mariage serait aboli.

Elle se confina de plus en plus chez elle. A quoi bon de courtes et furtives promenades, quand son imagination, maintenant affranchie, la conduisait à travers l'immensité du monde, au bras de Guillaume, sous les yeux de Guillaume? Elle essaya de lire des romans, éprouvant le besoin de maîtriser son exaltation. Mais que valent les aventures des autres au moment où notre destinée va s'accomplir, et où elle va s'accomplir dans le bonheur et dans la certitude? La seule aventure, c'était celle qui l'entraînait vers Guillaume. Le drame commençait et finissait à Guillaume. Le héros unique était Guillaume.

—C'est demain, se disait-elle chaque jour, avec l'intention bien arrêtée d'envoyer la lettre libératrice, sitôt reçue, chez Mme de la Vaudraye.

Le matin arrivait, puis l'après-midi. Point de lettre. Elle n'en ressentait aucune déception.

—Ce sera donc pour demain, pensait-elle, frémissante d'espoir.

Le facteur devint à ses yeux un personnage considérable, un monsieur qui n'était pas indigne qu'on lui fît des avances. Elle lui décochait ses plus jolis sourires, comme si elle eût voulu gagner sa confiance et le convaincre qu'il devait avoir au fond de sa boîte une lettre pour elle.

Adèle était ravie.

—Ah! madame, voilà donc que vous redevenez comme avant! C'est pas dommage. Vrai, ça m'inquiétait de vous voir toujours triste, sans goût à rien, toute pâlie. Mais pour Dieu, vous avez bien raison, un de perdu, dix de retrouvés.

Déliée de son silence, elle pouvait enfin rapporter tout ce qu'on avait dit à Domfront de cette rupture, et tout ce qui s'y faisait maintenant. Et Gilberte apprit que le salon de Mme de la Vaudraye, fermé depuis trois semaines, venait de se rouvrir. On avait invité M. Beaufrelant et M. le Hourteulx. La chaisière présidait même une réconciliation prochaine avec le fils Simare, pour qui son père n'avait cessé de solliciter. A la dernière réception, le duo de *Mireille*, par M. Lartiste père et Mlle du Bocage, très en progrès tous deux, avait été vigoureusement applaudi. Mais le gros événement consistait dans la transformation de Guillaume que tout le monde trouvait changé à son avantage.

—On n'en revient pas, racontait Adèle, un boute-en-train qu'on m'a dit, et aimable, et galant, un vrai jeune homme, quoi! Il paraît qu'il est au mieux avec sa mère. Quant à ces demoiselles, elle en sont toquées. Dame! c'est un beau gars... et pour peu qu'il se mette en frais, il leur tournera la tête...

Gilberte pensa:

—Il a raison de se montrer aimable, c'est le seul moyen de fléchir sa mère.

Cependant il lui fallut un petit effort sur elle-même pour s'en tenir à cette pensée comme à la seule qui expliquât la conduite de Guillaume.

Deux jours encore se suivirent sans lettre. Un matin, Adèle arriva du marché.

—Ah! bien, en voilà du nouveau! je peux vous le dire, maintenant que vous avez pris le dessus. M. Guillaume épouse l'aînée des Charmeron.

Gilberte éclata de rire.

—C'est la chaisière qui fait le mariage.

—Non, non, je ne le tiens pas d'elle seulement, mais aussi de la bonne des Bottentuit et du jardinier de M. Beaufrelant. Mme de la Vaudraye l'a annoncé hier, en pleine soirée.

Pas une seconde, Gilberte n'admit la possibilité d'une telle perfidie. Du fond d'elle-même, il ne pouvait monter rien d'impur, ni soupçons, ni doutes, ni mauvaises idées, et ce qui venait du dehors expirait autour de son amour comme des vagues impuissantes. Comment eût-elle imaginé la trahison puisqu'elle ne savait pas que l'on pût trahir?

Toute la journée, elle fut donc très gaie. Pourtant, au coucher du soleil, une force irrésistible la mena jusqu'au pavillon en ruines. Guillaume n'était pas parmi les rochers du vallon.

Le lendemain, elle ne l'y vit pas non plus. Cette nuit-là, un mouvement de fièvre la fit délirer. L'image de son fiancé se mêlait dans son esprit à l'image de Mlle Charmeron.

A son réveil, elle en rit de bon cœur. Rien n'était capable de diminuer sa foi en Guillaume. Elle était sûre de lui comme d'elle-même.

Elle se leva pleine de courage, résolue à être heureuse malgré tout. Et elle le fut,

en vaillante créature qui juge les autres d'après sa propre noblesse, et qui peut être troublée en ses nerfs et en son instinct de femme, sans qu'un souffle altère la sérénité de son âme.

Jusqu'au déjeuner elle fit de la musique. Le repas fini, elle se promena dans son jardin et cueillit des fleurs. Quand elle rentra, Guillaume l'attendait au salon.

—Vous... vous... murmura-t-elle, défaillante.

Elle dut s'asseoir, et ils restèrent à quelques pas l'un de l'autre, les yeux baissés. Il semblait à Gilberte que sa vie entière ne suffirait pas pour absorber toute la joie qui l'enveloppait. Comme elle avait eu raison d'être heureuse quand même, et de se préparer à ce bonheur plus grand! Triste et soupçonneuse, elle n'aurait pu le supporter.

Guillaume lui demanda:

—Vous n'avez pas rencontré ma mère? elle vous cherche dans le jardin.

—Votre mère est ici?

—Oh! Gilberte, serais-je venu sans elle, moi qui n'ai même pas voulu aller là-bas, dans les roches, de peur de vous déplaire?

Elle se rappela sa déception de la veille et de l'avant-veille, et fut sur le point de s'accuser, mais de quoi? Avait-elle prêté une oreille complaisante aux calomnies de la ville? Elle dit simplement:

—Je suis contente de ce que vous avez fait pour Mme de la Vaudraye.

—Qu'ai-je fait?

—N'était-ce pas un sacrifice que d'assister à ses soirées?

Il s'avança vers Gilberte:

—Un sacrifice? Mais non... Ah! c'est que vous ne savez pas ce qui se passe depuis quelques jours... Mais je suis prêt à faire tout ce qu'elle voudra, et à m'intéresser à tout ce qui l'intéresse, et à aimer tout ce qu'elle aime... Si vous saviez, Gilberte... Ecoutez... ou plutôt non, je préfère que ce soit elle...

—Oh! s'écria Gilberte, si ce sont des mots d'espoir et de bonté, pourquoi ne pas les prononcer vous-même, Guillaume? Ne seront-ils pas meilleurs si je les entends de votre bouche? Parlez, mon Guillaume... Que mon souvenir les associe au son de votre voix... je vous en prie...

Elle le suppliait de son tendre sourire. Aussitôt il lui dit:

—Eh bien, Gilberte, ce sera donc moi...

L'entrée d'Adèle l'interrompit. Elle présenta une lettre sur un plateau. Gilberta la prit, et tandis que la bonne se retirait, elle jeta machinalement les yeux sur le timbre de l'enveloppe. Un cri lui échappa.

—Guillaume!

Ses doigts frissonnaient. Elle ne put que chuchoter:

—Une lettre de Dieppe... de mon notaire. Oh! je l'attendais si anxieusement!... Pensez donc, Guillaume... c'est un mon qu'elle m'apporte... plus rien ne nous sépare...

L'émotion la brisa. Elle se sentait petite et fragile, comme sous une menace de félicité trop grande. Et, se couvrant la figure de ses mains croisées, en un geste qui lui était familier aux heures de trouble, elle pleura délicieusement.

Des minutes s'écoulèrent dans le silence. Elle entendit Guillaume qui ouvrait la porte du jardin. Des pas s'avancèrent, quelqu'un s'assit auprès d'elle, une main dénoua les siennes, c'était Mme de la Vaudraye.

Elle eut un imperceptible mouvement de recul. Mais Mme de la Vaudraye lui dit:

—Gilberte, est-ce que vous avez peur de moi?

Et d'un ton si doux qu'elle en fut toute remuée. A travers ses larmes elle la regarda et elle la reconnut à peine. Les traits n'avaient plus leur dureté coutumière, ni le visage cette expression d'orgueil implacable qui lui enlevait tout son charme. Et ce charme maintenant apparaissait dans les rides mélancoliques du front, dans toute cette face douloureuse et flétrie.

—Gilberte, vous vouliez être ma fille... Le voulez-vous encore?

Elle n'eût pas le temps de répondre. Guillaume s'était précipité sur les deux femmes et les embrassait tour à tour. Et il lui dit ardemment:

—Aimons-la, Gilberte, nous lui devons beaucoup de reconnaissance pour ce qu'elle fait. C'est le sacrifice de toutes les idées qui lui sont le plus chères, et ce sacrifice, elle y a consenti d'elle-même.

—Allons, Guillaume, ne me donne pas pour meilleure que je suis, protesta Mme de la Vaudraye, d'une voix enjouée, es-tu bien sûr que je n'aie pas cédé uniquement à des motifs d'intérêt? Si Gilberte avait été une pauvre fille, sans fortune...

—Oh! madame, dit Gilberte, cela compte si peu!

—Oui, pour vous et pour Guillaume,



UNE AIDE PRÉCIEUSE A LA BEAUTÉ

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblée, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraicheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaitre comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.

EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins $1.00 le flacon au prix de

50 cts le flacon de 6 onces

Echantillon expédié sur réception de 10 sous.

COPPER & CIE, Departement R. No. 156 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

qui êtes jeunes et ne songez qu'à votre amour, mais non pour moi qui ai tant souffert de ma déchéance! Que voulez-vous? on ne se refait pas à mon âge, j'ai un nom dont je suis très vaine, et mon rêve a toujours été de lui rendre tout son éclat.

Elle caressa gaiement les cheveux de Gilberte.

—Aussi ce que je vous ai choyée, dès le début, Mme Armand! Hein, vous ne direz pas que j'ai manqué d'adresse pour vous entortiller et vous conduire à mes fins! Alors, quoi? un jour, vous m'apprenez que vous reconstitué le domaine de ma famille et vous m'offrez de redevenir la maîtresse du Logis. Comment aurais-je le courage de refuser?

On sentait en elle comme un désir obscur de réparation envers Gilberte, désir que sa fierté empêchait de se manifester comme son cœur l'eût voulu, mas qui, néanmoins, perçait dans sa façon d'avouer, en plaisantant, les côtés mesquins de sa conduite. Gilberte avait trop de délicatesse pour se plaire à cette constatation, et elle répondit:

—C'est le bonheur de votre fils que vous n'avez pas le courage de repousser. Il est si facile de deviner que toutes vos ambitions et tous vos espoirs ne sont que pour lui.

Mais Guillaume s'écria, moins indulgent:

—En vérité, mère, on croirait que tu essaies de diminuer le prix de ton consentement. Voyons, raconte-lui plutôt nos conversations depuis deux semaines, dis-lui que tu sais toute l'histoire de notre amour, et que tu comprends Gilberte, elle aussi, comme elle le mérite, et que c'est pour cela que tu acceptes.

Une résistance suprême raidit Mme de la Vaudraye. C'était la dernière convulsion de sa vanité. Elle sembla indécise, étourdie, chancelante, comme quelqu'un qui cherche à se retenir avant de tomber, et, soudain, vaincue, elle attira Gilberte dans ses bras.

—Eh bien, oui, mon enfant, c'est vous qui m'avez conquise... Je reviens à vous, non pas parce que vous êtes riche et généreuse, mais parce que vous êtes bonne, sincère, et noble entre les plus nobles... Oui, j'ai pensé à l'avenir, dès le début, et j'y pense encore, mais, dès le début aussi, votre grâce a fait son œuvre sur moi comme sur les autres. Je vous ai aimée en dehors de tout calcul. Et depuis mon refus, j'ai beau accumuler tous les motifs pour m'affermir dans ma résolution, je ne me rappelle que votre douceur, votre ingénuité, votre simplicité de petite fille.

—Oh! murmura Gilberte, je suis bien heureuse.

—Vous le serez toujours par moi, mon enfant, je vous le promets... Quant à Guillaume... ah! si vous saviez comme il parle de sa fiancée! Je vous connais maintenant autant que lui... Mais avais-je besoin de ses paroles pour vous connaître? Ce qu'il ressent auprès de vous, cette impression de fraîcheur et de clarté, ne l'ai-je pas toujours sentie? vos yeux, j'en sais tout le pouvoir... ils purifient... ils apaisent... on est meilleur de vous avoir regardée... on y voit mieux...

Gilberte, confuse, tenait sa tête enfouie contre l'épaule accueillante. Elle retardait, comme une réserve de joie, la nouvelle de son nom retrouvé, et l'idée du plaisir dont elle disposait lui donnait des frissons d'impatience.

Elle prononça tout bas:

—Alors... pour mon nom... pour mon passé...

—Des niaiseries! s'écria Mme de la Vaudraye. Pouvais-je persister à m'y conformer, du moment qu'il s'agissait de vous, l'innocente Gilberte? Est-ce que de tels préjugés ne s'évanouissent pas quand on les examine avec vos yeux et qu'on les juge avec votre candeur?

—Bien vrai? dit la jeune fille, se dégageant et la contemplant d'un air radieux, vous ne regrettez rien?

—Je ne regrette rien.

—Eh bien, lisez cette lettre que je viens de recevoir, elle vous le dira, ce secret... Moi aussi, j'ai une famille... Ah! madame, vous n'aurez pas à rougir de moi.

Mme de la Vaudraye ne comprit pas d'abord, puis, Gilberte l'ayant mise au courant des recherches poursuivies par le notaire, elle ne put dissimuler sa satisfaction.

—Alors, vous avez réussi? Ah! je suis contente... Pourquoi le nier? les réflexions des gens m'importunaient d'avance... pardonnez-moi cette faiblesse... je puis la confesser puisque je vous avais acceptée avant de savoir que vos parents étaient digne de vous. La peur qu'ils ne le fussent pas, c'était le seul empêchement, et irrévocable celui-là. Mais cette peur, je l'ai surmontée. Le beau mérite, n'est-ce pas? comme s'il était difficile de les connaître quand on vous connaît, vous!

Elle prit la lettre, la palpa, et dit:

—Nous allons apprendre le nom de deux braves gens. Votre père devait avoir votre séduction, Gilberte, et votre mère... Votre mère, je me la représente... un être exquis et charmant comme vous... Vous l'aimiez beaucoup?

—Plus que ma vie, madame.

—Tiens, Guillaume, lis-nous cela.

Guillaume saisit l'enveloppe et l'ouvrit. Au moment de déplier la feuille qu'elle contenait, il eut une hésitation.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de la Vaudraye.

—Rien fit-il au bout d'un instant.

Et il déplia la feuille.

Ils étaient là tous les trois, diversement impressionnés, mais anxieux et même un peu craintifs, comme on l'est à l'approche des événements solennels de la vie, lors même que l'on n'attend d'eux que plaisir et satisfaction.

—Et bien? dit Gilberte qui, certainement, était la moins émue.

Guillaume se décida et lut à haute voix:

"Mademoiselle,

"Ainsi que j'y comptais, le sieur Renaudeau ne s'est pas obstiné bien longtemps dans son mutisme et, sans plus tarder, il a raconté de l'histoire de monsieur votre père tout ce qui nous intéresse. Nous savons donc maintenant qu'à l'époque de son séjour en France..."

Guillaume s'arrêta. De nouveau il hésitait, et la lettre tomba de ses mains sur ses genoux.

Mme de la Vaudraye s'impatienta.

—A quoi penses-tu, mon fils?

Il répondit d'un ton songeur:

—Je pense que nous allons violer le secret de deux personnes qui avaient certes leurs raisons pour le garder avec tant de soin. C'étaient peut-être les enfants de deux familles rivales, des amoureux que les convenances séparaient et que leur cœur a rapprochés. Qui sait! En tous cas ne trouvez-vous point que leur secret leur appartient, et qu'aucune raison ne nous autorise à le violer, nous?

—Comment!

—Oh! mère, dis-les donc les raisons que tu as, dis-les devant l'ange qui nous écoute! Tu les traitais de niaiseries tout à l'heure; sont-elles devenues plus graves maintenant? Enumère-les, explique ta crainte de l'opinion, ton effroi des méchancetés, ton souci de ne pas encourir de blâme, et, en parlant, regarde au fond de ces yeux d'enfant, et demande-toi s'ils comprennent tes paroles?

Elle objecta faiblement:

—Quel étrange désir, Guillaume! Il y a autre chose que tu ne dis pas.

—Oui, s'écria-t-il, en se levant, oui, il y a autre chose que je ne vois pas clairement... c'est mon amour qui proteste... je ne voudrais pas soulever le voile qui enveloppe Gilberte... je l'aime mieux ainsi... elle est plus à moi...

Il allait et venait avec agitation. Gilberte lui tendit les bras.

Il se précipita à ses genoux.

—Ma Gilberte, je vous en supplie, restez pour moi l'inconnue que j'ai aimée du premier jour. J'ignore quel sentiment me pousse à vous faire cette prière, mais accordez-moi la joie infinie de n'être que par moi, de ne commencer votre vie qu'à moi, d'accumuler plus d'ombre encore sur votre passé pour que votre regard soit obligé de se tourner plus encore vers l'avenir. Soyez l'inconnue qui confondait ses rêves avec les miens, l'inconnue qui venait je ne sais d'où, mais qui venait vers moi, j'en suis sûr.

Elle l'écoutait avidement.

Il balbutia, éperdu:

—Ah! vous voulez bien... je le sens... Pourtant, Gilberte, écoutez... ce secret est

LOTION XOUR

PRODUIT FRANÇAIS — TROIS MEDAILLES D'OR

TRESOR DE LA CHEVELURE

Détruit les pellicules, prévient et arrête la chute des cheveux et la calvitie.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

AUG. SORIGNET et Cie, dépositaires,

432, DULUTH EST, MONTREAL.

le vôtre... vous avez le droit de savoir, vous...

Elle lui dit, avec un sourire qui l'enivra:

—Mon Guillaume, je ne veux pas savoir ce que vous ne saurez pas... et puis cela importe si peu! c'est pour votre mère que j'étais heureuse.

Il inclina la tête et baisa ses mains. Au bout d'un moment ils entendirent Mme de la Vaudraye qui déchirait la lettre.

Elle dit simplement:

—Qu'il soit fait selon votre volonté, mes chers enfants. Mais, ne penses-tu pas, Guillaume, qu'il va y avoir des obstacles, et que la loi exige...

—Ne nous occupons pas des obstacles, s'écria-t-il. Nous verrons cela plus tard. Tout s'arrangera selon nos vœux, j'en suis sûr.

Un long silence suivit, plein de douceur et de solennité. A la fin, cependant, Guillaume, touché d'un vague remords, murmura:

—Ainsi, mon aimée, vous ne connaîtrez pas votre nom?

Elle sourit.

—Mon nom, mais je le connais... est-ce que je ne m'appelle pas Gilberte de la Vaudraye?

—Et votre mère?

—Oh! ma mère, dit-elle, les yeux attendris, ma mère s'appelait maman.

FIN

Dans le prochain numéro:

"Esclave . . . ou Reine?"

de M. Delly

(au complet)

Et **"La Passagère"**

de Guy de Chantepleure

(1ère Partie)

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25

POURQUOI RAMER?



LE MOTEUR

EVINRUDE

Supprime la rame — Se pose sur votre chaloupe ou canot, en un instant. Fonctionnement simple et positif —Femmes et enfants peuvent le conduire en toute sécurité.

Indispensable, a la campagne.

100,000 MACHINES EN USAGE.

Catalogues en Francais sur demande.

Vendu par

E. DROLET

Spécialiste en Moteurs Marins

Chambre 311-R.

137 McGill MONTREAL.

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

C'est l'époque des mariages Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

6-1 F.

Maison FILIATRAULT

(48 ANS D'EXISTENCE)

Venez faire votre choix dans notre spécialité de:

TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX

Stores, Draperies, Carpettes faites sur commandes, nettoyées et posées.

429 BLVD ST-LAURENT

Tél. Est 635 MONTREAL



Pour la Publicité dans

LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGE MOREAU

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418





EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ATTENTION !

ACHETEZ LES

CONFITURES, MARINADES, CATSUP RAYMOND

parce que ces produits ont une réputation établie et que nous maintenons.



N'acceptez pas des produits qui vous sont recommandés comme étant "aussi bons" que les **Produits Raymond.**

PRENEZ TOUT DE SUITE LES MEILLEURS

LE COURRIER DE MADELEINE

Mme FERDINAND S.—J'apprécie au-delà de toute expression, votre aimable intervention, et je vous en remercie bien sincèrement.

GERTRUDE.—Je ne veux pas que vous vous décourageaiez ainsi. Evidemment, tout cela est trop long, et rempli de faiblesses. Mais il y a aussi du bon, et c'est ce "bon" qu'il faut dégager du reste, et mettre en lumière. Dites-moi que vous allez essayer. Et je serai contente de vous faire une place dans nos colonnes, voulez-vous?

L'OISELLE.—Quelle jolie lettre! Quels jolis souhaits! Comment voulez-vous qu'ils ne me portent pas bonheur... Savez-vous l'impression qui m'est venue en lisant votre lettre, ou, en quelques traits de plume, vous avez décrit des paysages, des états d'âme, et évoqué tout un petit tableau familial? Pourquoi n'écririez-vous pas, sans penser que d'autres yeux que les miens pourraient vous lire, car vous en éprouveriez peut-être une gêne paralysante. Et alors, vous ne trouveriez plus rien, monotone ou décevant. La joie d'exprimer vos sentiments, de narrer vos rêves, vous paraîtra la meilleure joie de toutes. Je suis là pour vous accueillir, ne l'oubliez pas.

APOTRE DE LA BONNE ENTENTE.—Votre lettre m'a bien amusée et bien intéressée. Je l'ai lue avec un sourire, vous l'imaginez bien. J'ai appris, aussi, avec beaucoup d'intérêt, comment vous employiez vos talents et vos loisirs, je vous en félicite vivement. Je vous ai retourné les courts entrefilets que vous aviez été assez aimable de m'adresser et je vous en remercie. J'espère que vous reviendrez, car les apôtres de la bonne entente sont attendus ici, où ils sont vraiment chez-eux.

JACQUELINE.—Le sourire qui vous accueille vous dira suffisamment combien je suis ravie de vous revoir.

MARIE ANGE.—Votre propagande a eu du succès, et nous n'avons qu'à nous féliciter de la charmante dépositaire que vous nous avez désignée. Et de nouveau, merci.

YVETTE R.—J'espère que vous avez reçu l'article désiré.

FAUVETTE CANADIENNE.—Ca c'est gentil! Quel accueil enthousiaste! Merci, merci! En vous adressant au "Prix Courant", 80 rue S.-Denis, Montréal, vous obtiendrez sûrement le renseignement désiré. Et n'oubliez pas combien vous êtes chez-vous, ici!

UNE PETITE AMIE DE 18 ANS.—Certes, non vous ne m'avez pas déplu, et vous me ferez toujours plaisir en revenant.

MUGUET DES BOIS.—J'ai été touchée de l'amabilité comme de la fidélité du souvenir, et je tiens à vous le dire, tout simplement.

L'ETUDE.—Merci de tout coeur.

CHANTECAILLE.—Mais oui, ils sont venus vos petits messagers, et tout couverts de neige, les pauvrets. Leur robe grise, en rude étoffe du pays, était devenue de mousseline blanche, ils n'ont pas été gênés du tout. Vous savez comme ils sont effrontés ces moineaux! Ils vous diront quel bon accueil je leur ai fait! Et c'est à la Revue maintenant, que vous gâtez, que vous choyez, que vous aimez, de vous tirer sa plus belle révérence. Ecrivez pour elle si vous voulez être bien aimable.

GUY-GUITE.—Quelle joyeuse petite fille vous êtes, et comment ne pas vous aimer de tout coeur. Les erreurs typographiques, il vaut mieux ne pas les compter... À bientôt!

RIEUSE HUGUETTE.—Que vous êtes bonne de m'écrire de si aimables impressions! Je vais essayer de toujours mériter vos chauds éloges.

DERNIERE CREATION



Modèle de la Maison Dupuis frères Ltée

M. E.—Si j'ai bien compris Saint-Just, il s'agit de ré-offrir vos vers en novembre prochain. Et je vous attendrai.

AMOUREUSE D'HENRI.—Mais, vous, vous l'avouez franchement... Il en est qui ont horreur de l'admettre, mais qui le sont, amoureuses! Vous auriez dû y aller tout simplement. Dans de telles circonstances, l'on oublie si facilement les formules, et il est toujours ridicule de se montrer formaliste. Motivez votre abstention par une maladie, cela vaudra mieux, et la grippe a si bon dos!

LINA B.—Ne me remerciez pas, c'est tout simple et tout aimable aussi!

PAUL HETTE.—Je me sens de terribles velléités de vous dire "oui", et j'espère que le comité de lecture ratifiera ma décision.

JEAN PLEURE.—O la bonne petite lettre, si croyante, si douce, si sincère! Je l'ai aimée d'instinct, sans savoir tout ce qu'elle m'apportait d'aimable et de joli. Et je vous en remercie, en vous disant combien j'apprécie le don d'une amitié si haute, si vraie, parce que si désintéressée. Nous ne savons rien l'une de l'autre, si ce n'est que nos cœurs et esprits se rencontrent. Que souhaiter de mieux? Est-ce bien de "Lull" que vous voulez me parler?

JE REGRETTE ET JE PRIE.—Vous connaissez le modeste couvent des Franciscains, situé rue Dorchester Ouest? Rendez-vous y, et de cette démarche vous éprouverez une paix infinie. Je ne sais pas de chapelle où l'on prie mieux. Vous en éprouverez le calme bienfaisant. Et puis comme vous serez relevée consolée, sanctifiée! Certes toutes les églises offrent la consolation et le courage, mais dans votre état d'esprit c'est là, j'en suis certaine, que vous devez chercher un refuge. Ce que vous me racontez ne m'étonne pas, si incroyable que cela soit. Quelle implacabilité et quelle dureté... J'ai pensé à vous souvent, souvent, et avec tant d'amitié inquiète. J'ai hâte de vous savoir à l'abri, dans la force de votre conscience apaisée. Je suis désolée que cette réponse ne puisse vous arriver avant Pâques. Enfin, que Dieu vous guide... Vous êtes un peu notre miracle, vous savez. Alors que l'on critiquait si vertement le roman de Bordeaux, vous êtes venue si simplement me dire que cette lecture vous avait éclairée. Du coup, mon âme s'est trouvée illuminée. Et je suis si contente aujourd'hui de savoir que vous avez su résister. C'est cela qui est le plus dûr. Et vous avez résisté seule, et presque héroïquement. D'avoir recouvré votre propre estime doit être encore la meilleure récompense de vos luttes intimes. Comme vous parlez bien des chers vieux! N'oubliez pas qu'ils ne doivent jamais rien soupçonner. Gardez vous des confidences crucifiantes. Souffrez seule, et lorsque vous devez crier votre peine, que ce soit à une âme discrète.

ROSEAU.—Vous êtes bien toujours la même aimable et bonne amie, et vos mots de sympathie me sont infiniment sensibles. Merci. Vous n'ignorez pas combien vos lettres me plaisent; aussi ne me les ménagez pas trop.

ROSIE.—Vous m'apportez tout le parfum du large, ce parfum qu'il faut avoir appris à respirer tout petits, pour en goûter l'âpre senteur... Je vous envie souvent d'avoir l'immensité devant vous... Ici, les horizons restreints se rejoignent! Quelle zélatrice vous vaudrait jamais avec votre entrain charmant et votre sincérité délicieuse. Merci des noms que vous avez si gentiment ralliés à notre cause. Comment voulez vous qu'avec de tels éléments de succès notre Revue ne couvre pas tout le Canada. Elle y arrive, et rapidement.

ATTENTIVE.—Vous devez vivre... justement parce que vous n'avez pas vécu. Vivre, pour payer votre dette à la vie. Cela vous semble des mots, aujourd'hui, mais vous verrez le jour où vous aurez vraiment senti la jouissance d'exister! Ne m'accusez pas de me servir de mots. Je vais tout droit devant vous, et je m'efforce à vous ouvrir la Voie heureuse. Puissé-je y réussir!

GASTON G.—A moi personnellement cela me plait beaucoup, et je souhaite que Saint-Just et le comité de lecture ratifient mes prédilections.

JANRHEVE.—Je ne sais rien de plus doux que de faire plaisir, et votre joie spontanée me remercie mieux que tous les mots.

BERNADETTE.—Votre enthousiasme me rend heureuse. Je vais publier votre conte bientôt, le plus tôt possible. Ne vous lassez pas d'attendre, il nous faudrait dix revues, coup sur coup, pour épuiser la copie qui nous a été confiée, mais tout le monde aura son tour, et je compte sur mes amies pour se montrer plus patientes.

LECTRICE.—Comment ne pas être bouleversée devant de telles contradictions. J'en reste stupéfaite Mais le moyen de se défendre dans de semblables circonstances? Il n'en existe pas. Si l'on essaie, on passe pour des façons de monstres. Il n'y a qu'à endurer. C'est ce que je fais. Mais, vous saviez bien, tous les gens de bon sens ont bien compris que tant de mal n'avait pas été accompli aussi rapidement. Il fallait avoir l'âme singulièrement gangrenée, vous en conviendrez, pour se laisser perdre par la lecture d'un pauvre roman qui prêche le devoir et la vertu, et montre si exactement la différence qu'il y a entre une âme limpide et une âme troublée. M'est avis que celles-là étaient rudement avancées déjà pour avoir si facilement cédé à la tentation. Non, mais!...Je sens que vous avez compris l'injustice d'une telle affirmation, et cela me console un peu. Je comprends que vous voudriez une défense, cette défense qui serait si claire et si limpide, appuyée sur des autorités comme le Messager du Sacré-Cœur, et tant d'autres publications catholiques, vous savez bien qu'il est inutile que je l'essaie. Seulement, ceux qui entendent ces choses là, font de singulières réflexions, et le tourment que revèle votre lettre me l'explique éloquemment, et il en résulte la diminution de tant de choses qui ne

devraient jamais diminuer... Je vous remercie de m'avoir mis au fait d'une telle conduite; il se peut que cela me soit nécessaire de le savoir à un moment donné, et je vous en remercie bien sincèrement.

MARGUERITE DES CHAMPS.—Comment ne pas apprécier une sympathie qui se manifeste avec des mots jolis, et une action pratique. Je vous garde mienne, c'est entendu.

MIETTE.—Jeter du bonheur à pleines mains... Hélas! l'on a donc la main petite quand il s'agit de dispenser de tels dons... Ce que j'en dis? Rien. Tous les cœurs se laissent aussi facilement prendre, quand passe celui ou celle qu'ils attendent. Rien de plus simple.

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ



Création de la Maison Gagnon
Coin Wolfe et S.-Catherine

MAGALI.—Il faut travailler encore et beaucoup pour aspirer à être publié dans la Revue Moderne, où le comité de lecture n'entend pas badinage sur le choix des manuscrits.

DAME EVELYN.—Tiens, c'est une idée, cela. Ainsi ce sont les portraits des collaborateurs et collaboratrices de la revue que vous souhaitez? Je vais y penser, et s'il était possible de vous donner ce plaisir, je souscrirais bien volontiers. Il s'agit de décider tout le monde. Vous aimez la Revue Moderne, et vous êtes bien aimable de le proclamer si bien.

UN AMI DE VOTRE AMI J. DE C.—Les revues ne reproduisent pas, hormis dans des circonstances exceptionnelles. Alors je regrette de ne pouvoir satisfaire votre désir. Seulement, je publierai volontiers de l'inédit.

FLEUR D'ILE.—Il ne faut pas étouffer ses rêves, mais leur donner de l'air, au contraire, et de la lumière, et de la joie. Allons, petite fille, ne les étouffez pas, ils sont si jolis les rêves, et ils tiennent tant à vivre.

MADELEINE L.—La lettre que nous vous avons expédiée à l'adresse que vous nous indiquiez nous est revenue, et cela est assez contrariant. Le fait s'est d'ailleurs déjà produit, et il est bien inutile de solliciter des réponses personnelles, sans donner une adresse responsable. Enfin, je vais vous donner ici le renseignement sollicité en espérant que la réponse vous tombe sous les yeux: Exercices constants, surtout ceux du matin, abstention de matière grasses, alimentation soignée. Vous pourriez suivre les cours de culture physique de Mme Helbert à la Palestre du National, rue Cherrier.

UNE IGNORANTE DE SAINTE A.—Vous pouvez supprimer la "pleureuse" et remplacer le voile d'en avant par un plus léger, ce qui vous permettra de le porter baissé, ce qui est plus seyant et plus joli. Vous pouvez très-bien porter des collets et manchettes en organdi blanc, ou en toile fine, ou en georgette du blanc le plus pur. Votre écriture est des plus lisibles, et je n'ai aucune difficulté à la déchiffrer, comme vous sembliez si fort le craindre.

MIE MARGA.—Vos souhaits m'ont fait un grand plaisir, et je vous en remercie de tout cœur.

CHRISTIANE.—Je comprends que votre sensibilité soit mise à l'épreuve par de la critique qui vous paraît bien rude, mais qui devient absolument nécessaire. Il faut quelquefois mettre le fer rouge dans la plaie, pour la guérir, et le fer rouge est toujours terrible à appliquer. Il est certain que je ne saurais en imposer le traitement à qui que ce soit. Mais il faut vous dire que j'aurais fait une "nurse" pitoyable. Il est dommage qu'une direction sérieuse n'ait pas empêché de jeunes auteurs aussi sympathiques que celui-là de publier des œuvres aussi nulles; ils sont des victimes, voilà tout. "Les jeunes qui veulent dire leur âme" doivent y mettre du talent, autrement, nous n'avons que faire de leurs confidences... C'est triste, mais c'est ainsi. Je suis contente de vous compter au nombre des amis de notre Revue et je vous réserve un accueil chaleureux et affectueux.

CECILE MARELLE.—Voilà le changement fait et je vous félicite du joli choix de votre pseudonyme.

JEAN DE L.—Saint-Just vous donnera sa sentence, je lui ai remis absolument toute la responsabilité des pièces de vers publiées chez-nous. Mais je souhaite déjà que son verdict vous soit favorable.

IMPRUDENTE.—Il est des circonstances qui excusent tout, et je crois que vous êtes sous le coup de celles-là. Seulement, soyez extrêmement prudente, et ne faites rien, absolument rien, sans l'approbation de votre mère. Je vous plains d'être obligée à de tels moyens, mais je les excuse, sachant d'ailleurs combien sont tyranniques les caprices neurasthéniques de ceux qui ne veulent rien donner. Puissiez-vous, à force de sacrifices, obtenir la tranquilité tant espérée. Mais ne vous tourmentez plus de tout cela. Et ne cessez de garder votre maman, comme votre unique et meilleure conseillère.

MDE A. PROULX.—Mais ne vous désolez pas ainsi Je suis contente comme cela. Que vous faut-il de plus... La Revue va bien, mieux que je n'aurais jamais osé le souhaiter. Je puis dire qu'elle a fait plus que doubler mes meilleures espérances. Cela vous rend votre joli sourire, pas vrai? Mais oui, cela se guérit, et très bien. D'ailleurs cette première période est facilement confondue avec l'anémie et la débilité. Ne négligez pas de vous faire soigner, voyez dans les dispensaires et les sanatoriums, essayez tout, n'oubliez rien. La vie, surtout à votre âge vaut bien d'être gardée envers et contre tout. Venez souvent, tous les mois, nous aurons un petit coin ensoleillé à vous offrir, et où vous reposerez bien doucement, tout près de nous.

YVONNETTE DE BERNIERES.—Et c'est de tout cœur que nous remercions la petite amie si gentille et si affectueuse.

FRIDOLINE.—C'est Claude Ceyla qui vous donnera votre étude graphologique. Et votre réponse vous arrivera la plus parfaite possible. N'ayez aucune inquiétude à ce sujet.

MARJOLAINE.—Mais oui, nous nous sommes comprises. Vous me faites part d'une proposition de donner votre collaboration suivie et gratuite à un journal qui sollicite de tous côtés pour pouvoir payer ses collaborateurs, un journal qui alimente les haines et les discordes, et qui n'a réussi, jusqu'ici, qu'à récolter des ennuis dont notre race porte le poids et subit l'ennui. Alors je vous réponds que votre travail, puisqu'on le sollicite, vaut d'être rémunéré, et je vous donne le conseil de ne rien faire pour rien. J'ai horreur de cette exploitation des talents et des énergies, au bénéfice de l'on ne sait trop quoi. Et j'ajoute: d'écrire moins souvent, de soigner plus vos travaux, et de les apporter à quelqu'un qui les aime, et qui se ferait un cas de conscience de vous les prendre sans vous en dédommager, si peu que cela soit. Et voilà. Est-ce suffisamment clair maintenant? Ai-je besoin d'ajouter que je reste, et de tout mon cœur, votre amie la plus sincère.

J. ED.-C.—Comme je vous sais gré de la belle propagande que vous faites à la Revue Moderne, et combien je suis fière de susciter des dévouements aussi appréciables.

MARISETTE.—La nouvelle qui m'a semblé bien touchante est en ce moment entre les mains du Comité de lecture sur lequel je dois me décharger d'une partie de ma responsabilité, et dont je respecte naturellement toutes les décisions. Je souhaite vivement que son jugement réponde à tous vos désirs.

MADELEINE DES PINS.—Qu'elle est jolie cette phrase d'Elliott: "Si vous ne pouvez être une étoile au ciel soyez une lampe à la maison." Je ne sais rien de plus expressif. Une lampe à la maison: c'est-à-dire la lumière qui rayonne sur tout l'intérieur, l'éclaire et le magnifie. Quel rôle peut plus tenter la femme que celui-là, tout de douceur, de simplicité, d'amour? Elliott était un philosophe et un poète! Votre mentalité pourra s'éclairer chez-nous. Nous voulons la paix et l'harmonie au sein de notre merveilleuse patrie. Nous estimons que les dissensions nous éloignent du but et nous croyons qu'il faut être forts pour, non pas dominer les autres races, mais s'en faire respecter. Et de ce respect, nous avons un absolu besoin. Il nous le faut. Dédaignons l'attaque mesquine et inutile. Ne frappons qu'à bon escient comme vient de le faire l'honorable M. Evanturel. Mais alors, frappons juste. Les coups qui ne portent pas agacent les adversaires et diminuent ceux qui les lancent. Soyons dignes surtout, la dignité est l'arme souveraine des faibles, et notre minorité n'en saurait trop user. Les Anglais ont des défauts, cela est incontestable, mais n'avons-nous pas les nôtres? Nous sommes destinés à vivre côte à côte sur ce continent, essayons donc de nous accommoder de leurs qualités, d'abord, puis d'accepter leurs imperfections ensuite... Et surtaut et j'en prie les femmes comme vous, intelligentes et sincères, ne soyons ni des réactionnaires ni des fanatiques, aimons notre patrie pardessus tout, et mar-



CÔUP D'OEIL DE HIGHLAND INN, PARC ALGONQUIN, ONTARIO.—Le Parc Algo quin, d'une superficie de 3000 milles carrés environ, est un des endroits les plus attra yants pour les touristes et les amateurs de pêche. Situé à 170 milles à l'ouest d'Ottaw et à 200 milles au nord de Toronto, on s'y rend par la ligne du Chemin de fer du Gran Tronc.

chons vers le Progrès intellectuel et moral qui nous est prêché. Puissé-je, petite Madeleine, avoir calmé votre angoisse. En tout cas, je tiens à vous dire combien je "tiens" à vous!

MARICHETTE.—Mon pauv' petit, alors ça dure toujours ce gros chagrin... Non, mais est-ce assez bête un homme aimé! J'en demande pardon à toute l'espèce, mais me voilà exaspérée. Vos photos m'ont gentiment souri... vous êtes une chère petite fille, et je n'en finis plus de vous souhaiter d'être heureuse.

G.G.G.—Je n'en connais aucune.

UTILE DULCI.—Ce livre existe certes, il est même l'un des meilleurs romans de Bordeaux. Sybil de Maisy forcée d'abandonner le courrier graphologique est remplacé par un graphologue extraordinaire, Claude Ceyla, dont vous me direz des nouvelles.

MDE F.F.D.—Comme c'est gentil à vous de me dire votre opinion et de me redire celle de votre filleul belge. Je tiens à vous assurer de ma complète sympathie pour "l'amie des malheureux."

MINERVA.—Ce n'est pas par l'orgueil que vous pêchez, et votre humilité me touche profondément, plus que ne le pourrait faire l'attestation des plus grandes vertus. Je reste tout de même convaincue, et très nettement, que vous êtes la plus exquise et la plus compréhensive des amis.

MDE H.J.B.—Combien je vous remercie de votre aimable et active propagande, et comment ne pas apprécier une affection qui se prodigue en dévouements aussi désintéressés qu'aimables.

GHISLAINE SIMIANE.—Il faut savoir attendre les réponses au Courrier graphologique, car les demandes d'analyses sont tellement nombreuses que notre graphologue n'y peut suffire. Avec le temps, tout se régularisera, et nous arriverons à satisfaire, à date, la curiosité bien légitime de nos correspondants. Oui le salaire de l'institutrice est dérisoire et je me demande comment l'on peut recruter un personnel enseignant, à de si minables conditions. Vous êtes l'une des vaillantes qui affrontez le feu, et je vous en félicite, tout en vous remerciant pour la délicate amitié que vous prodiguez à la Revue moderne et à sa directrice.

AMBITIEUSE.—J'ai pris soigneusement connaissance de tout le paquet de circulaires, en français, et quel français, hein! à faire dresser les cheveux sur la tête! Et après mûre réflexion, je ne puis vous conseiller le déboursé assez important que l'on exige de vous. Je crois que vous ne retirerez absolument rien, par le travail promis, et j'ai déjà eu connaissance de machines comme cela qui avaient abouti à rien du tout. Quand cela ne coûte rien, passe encore, mais quand cela coûte quelque chose, il faut bien y penser. J'espère que vous trouverez un moyen plus sûr et moins dispendieux, de vous assurer de petits revenus, tout en cultivant vos jolis talents.

JE REGRETTE ET JE RIS.—Je me réjouis de ce qui vous arrive d'heureux et de bienfaisant. Non il ne faut pas offrir de fleurs à un homme, sans risquer de le rendre ridicule. Cette présentation en public a toujours un côté cocasse qu'il vaut mieux éviter.

ANXIEUSE.—Petite fille comme c'est joli et tendre et agréable ce que vous me racontez, et comme je suis fière de savoir que la Revue est ainsi aimée parmi nos étudiantes. Celles de l'Ontario la réclament notre Revue et je serais humiliée si les nôtres ne la lisaient aussi. Merci de tous vos jolis mots.

LECTRICE INSATIABLE.—Vous comblerez cette soif de lire en vous adressant à la Librairie Déom qui vous offre dans nos pages mêmes, des réclames fort intéressantes pour tous les vrais liseurs.

J'AIME VOS ANNONCEURS.—Mais il faut les aimer aussi, et les encourager car ils sont en tous points dignes de votre attention. Cela vous flatte que nos annonces soient jolies et distinguées, et vous imaginez combien cela me fait plaisir. Il faut lire nos annonces et les choisir de préférence à toutes autres, parce qu'elles sont les meilleures, les plus honnêtes, les plus sûres, et qu'elles ont du chic, du vrai!

A QUI PARLER.—Pour les annonces dans la Revue, il faut s'adresser à notre agent général, M. Georges Moreau, 147 rue Saint-Denis, qui se rendra avec empressement à toute invitation que vous lui adresserez relativement à l'insertion de vos annonces dans le médium que la Revue moderne est fière de représenter.

MADELEINE.

Le Courrier est irrévocablement fermée le 20 du mois qui précède la publication de notre revue.

Prière d'adresser toutes lettres à Casier postal 35 Station N.-Montréal, ou au numéro 147 de la rue Saint-Denis.



Robe de jeune fille.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

6-1 F.

MESDAMES, pourquoi n'essayez-vous pas une Célèbre Crème pour le teint, laquelle n'est pas un fard mais une préparation pour tonifier et embellir le teint. Vous en serez convaincues après une semaine de traitement.

PRIX: $1.00 la boîte.

Mme GEORGIANA, casier Postal 35, Station N

MONTREAL.

Monsieur J. Léon Patenaude de la maison "Patenaude & Carignan" sur les sept enfants qu'il a, en fit inscrire sept à la Caisse Nationale d'Economie, avec une prime annuelle de $40.00 pour chacun d'eux.



Le placement que j'avais rêvé pour mes enfants

Les deux premières expériences, peu satisfaisantes.

Depuis longtemps déjà, j'étais à la recherche des meilleures méthodes pour apprendre l'art d'économiser à mes enfants et leur en inculquer le goût pour toute la vie, cependant rien ne me donnait satisfaction. Ni l'épargne à 3% qui se dissipe dix fois plus vite qu'elle ne s'accumule quand approchent 18 ans, ni les placements fort connus que sont les primes d'assurances à 20 ans, qu'un père de famille ne peut offrir à ses fils qu'à l'âge où ceux-ci sont en mesure de le faire par eux-mêmes.

Troisième et dernière expérience: concluante.

Connaissant et ayant expérimenté quelque peu par moi-même ces deux méthodes d'économiser, excellentes quand on ne trouve pas mieux; je voulais quelque chose de réellement supérieur, un placement pour les jeunes dont la caractéristique serait d'être une épargne régulière, fixe et intangible pendant les premiers vingt ans, qui formerait un capital personnel produisant un revenu substantiel et inépuisable, les années subséquentes.

Les rentes viagères de la Caisse Nationale d'Economie 1ère Période, sont en tous points conformes à cet idéal que je m'étais fait du placement avantageux, pour l'enfant en bas âge.

Ce qui m'a frappé dans la première période.

1o.—Mes enfants jouiront de mes économies sous forme de revenu annuel et viager, ce qui les empêchera de dépenser follement quand je ne serai plus.

2o.—Que je cesse de payer après cinq ans, mes enfants auront au bout de 20 ans une rente viagère en proportion des primes que j'aurai acquittées.

3o.—A la mort d'un de mes fils ou filles, les montants versés à la Caisse Nationale d'Economie me seront remboursés intégralement.

4o.—Une épargne à 3% comparée à la 1ère Période de la Caisse Nationale d'Economie, m'a fait voir de mes yeux la supériorité incontestable du système préconisé par cette dernière institution canadienne-française.

Ma décision n'est pas due au travail de l'agent, mais au mien propre.

J'ai donné mon adhésion à la Caisse, j'y ai inscrit mes enfants, la part du solliciteur est presque nulle dans cette décision; ce dernier n'eut qu'à m'exposer les grandes lignes du système et je me suis convaincu par moi-même en faisant les calculs ci-dessous détaillés.

Rien ne peut égaler la force d'une conviction acquise sur le terrain de la réflexion et de l'expérience personnelle. Cette force morale m'a aidé à prendre une des résolutions les plus efficaces pour le bonheur de mes enfants, je leur ai assuré à chacun une rente viagère de la Caisse Nationale d'Economie.

TABLEAU EXPLICATIF

	Placement collectif Caisse d'Economie	Placement individuel à 3%.
Age du bénéficiaire	3 ans	3 ans.
Pendant 20 ans, épargne annuelle de	$40.00	$40.00
Total du capital accumulé, converti en annuités de 23 ans à 64 ans		$2225.07
Total des rentes payées par la Caisse de 23 ans à 64 ans	$4920.00	
Différence en faveur des rentes de la Caisse	**$2694.93**	
Moyenne de gain annuel	$65.70	
Pensions versées de 64 ans à la mort	$120.00 minimum.	Pas un sou. Capital complètement épuisé à 64 ans.

Pour tous renseignements adressez-vous à

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Tél.: Main 4577-8. **286, rue Saint-Laurent, Montréal.**

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; vingt-cinq sous en timbres-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

BOUDDHA.—Esprit remarquable par sa clarté, sa précision et son originalité. L'imagination ajoute à ces dons le goût et le sens profond de la beauté. Il est très cultivé, fin, avec un drôle de petit côté naïf. Cœur chaud et tendre, besoin d'expansion et d'affection.

La bonté et la bienveillance sont marquées, avec de la largeur, le respect de la liberté des autres. Il est gentiment ironique et le ridicule le frappe vivement et l'amuse. Il a conscience de sa valeur, il est quand même timide, et parfois un peu gauche. Aucune prétention, pas l'ombre de vanité mesquine, mais un solide orgueil. La volonté est précise, ferme, activen généralement forte avec d'étranges facilités à être entrainée. Courageux, bien vivant et tout a fait intellectuel. Un peu susceptible peut-être?

SYBILLF.—Jolie délicatesse d'esprit et de cœur Elle est sensée et ne se laisse pas éblouir ou aveugler par l'imagination qui est active mais bien disciplinée. Elle est gaie, douce, bienveillante et facilement enthousiasmée.

La volonté est égale et un peu faible: Elle subit facilement l'influence des volontés plus fortes. Elle a le souci de plaire et elle ne le perd jamais, il s'y mêle une légère coquetterie qui ne peut être dangereuse avec une nature si droite et si sincère. Petites vanités de jeune fille. Les affections sont tendres et dévouées, mais s'il s'y mêlait un grain de jalousie je n'en serais pas surpris. L'activité est égale, douce et persévérante, Elle est tout à fait aimable et gracieuse.

MALIGNE.—Enjouée, vive, sensée, adroite, active et pratique, elle plait à tous et se tire toujours d'affaires. La volonté est ferme, impulsive, un peu vive et impatiente. Un esprit de contradiction qui la rend taquine. Sans orgueil démesuré, aucune vanité, un peu de susceptibilité, Bonne, affectueuse et constante. Elle est sincère et expansive.

JE BRULE DU DESIR DE SAVOIR.—Imaginative et gaie, elle est active, assez pratique,et pas très énergique. Un rien l'abat et l'attriste, les difficultés lui font peur et elle a une tendance à l'exagération qui complique tout pour elle. Sensible, bonne, affectueuse elle est capable de dévouement, mais quelquefois ce dévouement est rendu difficile par le sentiment personnel qui cependant est combattu. Elle est réservée, et malgré le besoin de confidence qu'elle éprouve, elle est peu communicative. Elle doit être adroite et vive Souvent indécise, elle ne sait pas prendre une résolution solide, et ses hésitations lui causent bien des ennuis.

LULL.—Toute simple, sincère, tendre, elle a du jugement, de la réflexion et une belle conscience droite et claire. Elle est vraiment modeste. Sans un âtome de vanité, sans égoïsme, elle peut être merveilleusement dévouée parce qu'elle a aussi une volonté ferme et persévérante. Beaucoup de spontanéité et une franchise remarquable. Elle est indépendante, un peu autoritaire et elle a certainement plus de dispositions à conduire qu'à être conduite. Cependant je lui trouve de fines souplesses féminines et elle trouvera bien le tour d'avoir l'air soumise en faisant ce qu'elle trouve mieux. La grande sensibilité peut quelquefois être exagérée et influe sur l'humeur que je trouve variable. Je la vois toujours occupée, complaisante, compatissante et pensant plus aux autres qu'à ellemême.

UNE.—Gentille, vive, un peu légère d'allures, avec un fond de sérieux, un grand bon sens qui assure l'équilibre. Un peu vaniteuse, elle a aussi de l'amour propre et endure mal la critique ou les reproches. Enjouée, fine, aimant à parler et à broder ses histoires-elle est amusante. La volonté est faite pour la résistance et s'affirme sous forme d'obstination et parfois d'opiniâtreté. Je la soupçonne d'être un peu tyrannique avec les enfants et ceux qui sont sous sa dépendance.

Elle aime le plaisir et la monotonie l'exaspère: elle est décidément un peu en l'air mais capable d'observer la mesure. Cœur délicat, affectueux; peu d'égoïsme. Le dévouement se développera sous la poussée des grandes affections, et cette nature si sincère, si vivante si bonne en sera alors toute transformée. Petits affaissements, tristesses qui suivent les jours de plaisirs

PAULE-JEANNE.—Avec si peu d'écriture, on ne peut voir grand chose. Elle a des idées déjà arrêtées et absolues. Une volonté forte, beaucoup d'entêtement. Elle est sincère et franche et toujours convaincue, même quand elle soutient des erreurs. L'imagination s'en mêle et nuit au jugement. Mais elle est bonne, très affectueuse, dévouée, courageuse, et puisqu'elle n'a que dix-neuf ans, la réflexion et un peu d'humilité aidant, le jugement peut se former. Pas de vanité, orgueil ordinaire. Activité inégale.

AMOUREUSE THESEE.—Beaucoup trop d'imagination nuit sérieusement au jugement et je mets cette amoureuse en garde contre les emballements et les folies possibles. Elle est très étourdie, romanesque et sentimentale, crédule et imprudente.

Volonté impulsive ardente et inconstante : une volonté qui porte aux coups de tête et au découragement, faible, par conséquent, et mal équilibrée. Elle est autoriatire, capricieuse. Un peu égoïste mais généreuse à ses heures et capable de dévouement par à-coups. Peu pratique, pas d'ordre. Une bonne opinion d'elle-même et beaucoup de présomption.

UN INCROYANT.—Esprit lucide, très actif et fin. Le sens critique s'exerce sans acrimonie, mais non sans un peu de causticité. L'attention est soutenue et le détail ne lui échappe pas. Bien que généreux et aimant le confortable, il ne gaspille pas l'argent dont il connait la valeur.

Il a uné volonté ferme, égale, sûre de'elle-même, d'une persévérance que rien ne détourne de son but. Sensibilité fine et contenue. Il est droit, loyal, sincère, capable d'affections profondes et dévouées, mais très peu démonstratif.

D'une réserve prudente, il sait ce qu'il faut dire et ce qu'il vaut mieux taire, et il ne se compromet jamais. Goût et distinction.

En somme il est intelligent et cultivé, il a du tact et de l'habileté. Je lui vois un sentiment personnel qui arrête certains élans de sa bonté et que, pafois, lui donne une apparence de froideur. Travail soigné et même minutieux, ordre et exactitude.

VIEILLE MAMAN.—Elle est intelligente et cultivée: Le bon sens et le sens pratique corrigent ce que l'imagination a d'un peu trop actif et assurent la solidité du jugement. C'est une personne droite, consciencieuse. et d'une sincérit. qui ne recule pas devant l'obligation de dire la vérité. Profondément bonne, absolument dévouée, avec le sentiment presqu'austère de son devoir, elle n'est sévère que pour elle-même: pour les autres elle laisse plaider sa sensibilité et sa tendresse, mais sans faiblesse et sans compromis discutables.

La volonté est à la fois ferme et douce, active et paisible, sa gaieté naturelle jointe à sa souplesse très fine lui font tourner les obstacles avec une grande aisance.

Beaucoup d'entrain, de chaleur et de rayonnement. La générosité est belle, mais confinée à l'extravagance. Malgré ses qualités pratiques d'organisatrice, elle n'est pas de celles qui accomplissent beaucoup avec peu d'argent. Il lui en faut à elle!

Vive, un peu prompte, persévérante, courageuse et tenace. C'est une personnalité marquée et dont l'influence autour d'elle est grande.

EDMONDE.—C'est une nature agitée dont la nervosité est accentuée. Sensibilité exagérée et affections passionnées. La volonté est impulsive et emportée, elle est absolue, tient avec opiniâtreté à ses opinions et à ses manières de faire: elle discute et se querelle à tout propos. Bonne, capable de dévouement et de tendresse. Très sincère et incapable de cacher ses impressions et son caractère difficile. Vanité soucieuse d'attirer l'attention.—Trop peu d'écriture.

MARIE JOSEPHE.—Vive, spirituelle, pleine d'entrain et de gaieté, elle a une jolie nature ouverte, bienveillante, simple, active et énergique. L'humeur est changeante et quand elle est maussade ça parait beaucoup... mais elle est trop bonne et trop sensée pour ne pas réagir vite et elle est, en générale, aimable complaisante et rieuse.

Volonté vive, un peu autoritaire; disposition à discuter avec entêtement pour des insignifiances. Dépensière mais elle a de l'ordre, elle est vaillante et courageuse. Elle est très affectueuse, démonstrative, et elle aime bien à voir et à sentir l'affection des siens.

UNE TRIFLUVIENNE.—Sensée et positive, le jugement se formera car elle ne manque pas de réflexion et ses exagérations d'enfant se corrigeront. La sensibilité est modérée et elle ne cherche pas midi à quatorze heures. Je ne lui vois pas beaucoup d'égoïsme mais le dévouement ne s'exerce pas non plus; il est retenu par la réserve un peu timide et un faux orgueil qui l'empêche de s'avancer. La volonté est résolue, ferme et tenace: une certaine dureté apparait quand elle rencontre de l'opposition, et elle gagnerait certainement à être plus souple et plus docile: à son âge on connait si peu, et on a tant besoin d'être dirigée! Les affections sont sincères et calmes. L'humeur et l'activité qui en dépend, sont très capricieuses.

OTTO.—Etourdie mais sensée, positive et pratique, elle est nerveuse, agitée, très sensible et délicate. L'activité est grande. Elle est très tendre et je la crois constante. La volonté est obstinée: c'est sa force, car elle manque de résolution et d'initiative. Elle a de l'orgueil et sa susceptibilité ne pardonne pas facilement les offenses. Elle devrait se défier de la jalousie possible qui est un bien vilain défaut.

ENNOVY.—Enjouée, délicate, imaginative, portée aux rêveries prolongées, elle est toute jeune et remplie d'illusions. C'est une nature douce, bonne et aimante, où le dévouement sera beau si elle cultive plus de persévérance. Elle a une nature élevée, attirée par tout ce qui est noble et élevé, mais elle est naïve un peu chimérique et elle aura des réveils pénibles. Franche, ouverte et très droite. Conscience délicate. Son optimisme est réjouissant et lui fait un joli courage qui ne redoute rien puisque la vie est si belle! Jolie simplicité. C'est une belle petite âme toute blanche et encore enfantine, mais l'esprit est réfléchi, pondéré et le jugement en bonne voie de formation solide.

REVEUR TRIFLUVIEN.—Un côté pratique et très positif: un autre côté imaginatif et sentimental, chacun ayant son tour, et les deux se combattant, ce rêveur est un assez singulier mélange: économe, attachant beaucoup de valeur à l'argent, assez égoïste ambitieux et d'un orgueil bien solide, il est aussi à ses heures un idéaliste aimant les belles phrases et rêvant romans. Franchise naïve poussée par des enthousiasmes qui veulent s'exprimer. Bon cœur, actif, courageux et énergique. Affections ardentes, peu exigeantes, et très exclusives pour ne pas dire jalouses Caractère inégal, fantasque et irritable. C'est un nerveux qui peut faire la vie difficile autour de lui.

REGINAPHONE.—Je ne dis pas l'avenir mais le caractère. L'imagination et la nervosité sont excessives et nuisent sérieusement au jugement. Elle est très sensible, mais elle est aussi d'une susceptiblilité déraisonnable. La volonté est vive, emportée, entêtée, capricieuse: l'esprit de contradiction la pousse aux discussions aigres et aux querelles. N'empêche qu'elle a un bon cœur, une grande franchise, un vif besoin d'être aimée. Extravagante dans ses dépenses, très agitée, et un peu malheureuse.

MUSICIENNE.—Une imagination très vive et pas beaucoup de réflexion, un peu d'étourderie et de l'ardeur favorisent les emballements et les erreurs de jugement. L'orgueil est vaniteux et susceptible. Elle est délicate, affectueuse, sincère malgré ses exagérations nombreuses. L'activité est nerveuse et dégénère facilement en agitation. Elle a bonne opinion d'elle-même et cependant, elle est timide. La volonté est inégale: on y rencontre de la résolution et de nombreuses indécisions, de la fermeté et d'étranges faiblesses: au fond l'humeur capricieuse déteint sur la volonté. Beaucoup d'entêtement, un peu d'irritabilité et de fréquentes impatiences. Elle n'est pas sérieuse mais elle peut le devenir: elle est bonne et elle a de la bonne volonté.

ALBERTINE.—Simple, spontanée, bonne et affectueuse, elle est active mais pas très persévérante. Un optimisme jeune donne un beau courage et de la gaieté. Sensible et impressionnable elle est facilement attristée. La volonté est forte, autoritaire et entêtée. Elle a de la bonne volonté, de la bienveillance et un beau dévouement qui n'attend que l'occasion de s'exercer.

INCONNU.—Ignorait, je suppose qu'il faut envoyer vingt-cinq sous pour obtenir une étude graphologique?

IMPOSSIBLE.—Presqu'impossible en effet de dire le caractère d'après l'écriture s'il n'y a pas d'écriture! Toujours pressée, elle parle et agit à la bonne franquette. Elle est bonne, pas égoïste et affectueuse. La volonté me parait inégale et plus vive que forte, mais réellement j'ai trop peu d'écriture pour pouvoir m'assurer des qualités bonnes ou mauvaises.

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. **642 St-Denis, Montréal.**

HIRONDELLE. -Imagination vive, étourderie et coquetterie. Elle est portée aux exagérations de toutes sortes et elle se laisse guider en tout par sa fantaisie et non par la raison. L'égoïsme est bien marqué, nuisant à la générosité d'un cœur sensible et affectueux. Je la crois jalouse et inconstante. La volonté et l'humeur sont fantasques: elle peut faire des coups de tête, elle s'emporte et fait "des scènes", quitte à le regretter quand elle est calmée, car elle a bon cœur. Elle manque de pondération et son impulsivité lui nuit beaucoup.

SHAWINIGANAISE.—Elle a beaucoup de bon sens et elle se juge avec la même justesse qu'elle juge les autres. Elle est fine et elle sait observer. Modeste et sans prétention, elle a de l'assurance pourtant et pleine conscience de sa valeur. Active, vive, pratique, capable de pratiquer l'économie en s'observant, car elle aimerait à dépenser largement. Volonté vive et active, autoritaire en théorie, mais pas assez persévérante pour s'imposer. Droiture, sincérité et bonne volonté. Réserve s'opposant aux démonstrations affectueuses et aux confidences. Sans égoïsme, aimant profondément les siens, elle sait se dévouer tout en trouvant certains dévouements bien pénibles.

PELE-MELE.—Délicate et cachant sa sensibilité et sa tendresse, elle n'en est pas moins un petit être vibrant et qui a un grand besoin d'affection. Elle parle beaucoup mais pas du tout d'elle-même. Elle est droite et sincère. Elle est intelligente et elle gagnerait beaucoup à se cultiver sérieusement. La volonté est obstinée, d'une obstination tantôt raide, tantôt douce, mais toujours prête à la résistance. Fine et vive. Elle ne manque pas de dispositions pratiques, mais elles ne sont pas développées.

PINSON.—Imaginative, légère, gaie, c'est un gentil pinson qui n'a pas beaucoup de plomb dans la tête encore, mais qui remplit la maison de sa joie et de son agitation. Elle a un bon cœur affectueux; elle est inconstante et capricieuse. La volonté est impulsive et faible. A ses heures, elle est rêveuse et un peu sentimentale. Très sincère et capable de dévouement quand elle sera plus sérieuse car elle a très peu d'égoïsme.

MAGALI.—Un peu étourdie, enjouée, très animée, mais sensée et avec un côté pratique, qui en s'affirmant corrigera les petits excès d'imagination qui nuisent au jugement. Ouverte et franche, active, énergique. De beaux enthousiasmes mais peu de constance. La volonté est forte. Elle est résolue et ferme et elle a beaucoup d'initiative. Courageuse et optimiste, elle manque de prévoyance et elle a de grandes illusions sur elle-même, et la vie, et les autres. L'ordre est défectueux. Raide et entêtée devant l'opposition. Humeur très variable. Un peu de coquetterie qui ne peut être bien grave étant donné la droiture naturelle. Nature affectueuse et même tendre

OMBRA.—Imagination et fantaisie gracieuses, dispositions à la rêverie, malgré une activité sans cesse à la recherche du plaisir. Elle n'est pas très sérieuse, mais elle ne manque pas d'un bon sens utile, elle est fine et très vive. L'orgueil est marqué et la vanité coquette et la satisfaction de soi. Un peu curieuse, elle aime à connaître ce qui se passe autour d'elle et à en parler; elle en parle beaucoup, et elle fait un mystère autour de ses propres affaires. Elle a un cœur tendre et jaloux et elle n'aime pas à prêter ses amis ou ses amies. Volonté capricieuse, impulsive, ardente: petits emportements. Elle est un peu excessive en tout. Très susceptible. Elle n'est sûrement pas banale!

PETITE GABRIELLE.—Mais je ne suis pas un devin! je ne puis qu'entrer un peu dans votre âme et vous dire ce que j'y vois, vous pourrez ensuite vous poser la question qui vous tourmente: votre sincérité vous renseignera: Petite Gabrielle est bonne, sensible, affectueuse, et bien facilement attristée. Un peu égoïste et très susceptible, elle est souvent triste parcequ'elle se croit une victime. La gaieté naturelle et beaucoup de bon sens devraient l'aider à surmonter cette disposition malheureuse. La volonté est précise, modérée et ferme. Elle est pratique, elle a de l'ordre et du soin, et quand elle est de bonne humeur l'activité doit être rayonnante.

FRED.—Il est intelligent et orgueilleux; l'imagination est sensuelle, et s'il connait la passion il ignore la tendresse. Il est sincère toujours et même un peu cynique. Energique et pas sentimental pour deux sous, il est froid, cassant, et à l'occasion très dur. Du goût et de la culture. Très fermé en ce qui le concerne, il ne livre de lui que ce qu'il juge prudent. Son égoïsme, dissimulé sous de jolis dehors, est grand et il est de l'espèce d'hommes qui font souffrir sans scrupules et sans remords.

POLLY.—.—Esprit un peu confus où l'imagination et le manque de réflexion créent de l'agitation. Elle n'est pas pratique et l'ordre est déplorable. Bonne, délicate et tendre, mais exagérée capricieuse et hautaine, elle n'est pas toujours aimable même pour ceux qu'elle aime. L'impressionnabilité nerveuse est grande et la cause de gaietés bruyantes et de tristesses noires alternativement. Volonté impulsive, irréfléchie et capricieuse. Assez de souplesse et en somme volonté faible. Gracieuse et bien femme.

FRIMOUSSE.—Réfléchie et raisonnable, elle a un bon jugement et beaucoup de modération en tout. Elle est sensible, délicate et aimante; le dévouement s'exerce facilement et aimablement. Active et courageuse, elle est remplie de bonne volonté. La volonté est résolue, ferme et constante: elle ne manque pas de souplesse. Vaniteuse et un peu coquette mais trop sincère pour que cette tendance soit un défaut. La susceptibilité est combattue par le bons sens et la générosité et ses manifestations sont rares.

GUY A JEANNOT.—Délicatesse et idéalisme chez un intellectuel très cultivé, voici ce qui frappe de prime abord.. La sensibilité est presque féminine et accompagne tant de raison et de mesure qu'elle n'est ni excessive, ni nuisible. Droit, sincère et ouvert, ce qui ne veut pas dire communicatif, il a du tact et sait dire à propos des choses exquises. Modeste et fier, il se tient à l'écart et ne demande pas mieux que d'être oublié, mais comme il a du talent, de l'ardeur, une grande bonne volonté, l'ambition de réussir, il est peut-être un de ceux que l'on pousse en avant.

Volonté active, modérée dans ses manifestations, précise et assez ferme. Bonté, bienveillance, finesse, grand charme personnel. Pas de défaut? fait-on ironiquement. Voilà: les gens très pratiques le traiteront d'idéaliste, les très énergiques, d'avoir certaines hésitations et faiblesses, lui-même se dira, mais sans le croire, qu'il est parfois un peu fou parce qu'il voit de plus haut et autrement que les gens ordinaires...

ARMANDINE B.—Délicate, très sensible, tendre et prête à tous les dévouements, elle a un sens pratique qui la préserve des exagérations qui accompagnent souvent une sensibilité comme la sienne. Elle est active, et comme elle est un peu nerveuse, cette activité peut devenir de l'agitation. Humeur variable. Bonne et généreuse mais vive, un peu entêtée et raide quand elle est mécontente. Volonté vive, ferme, courageuse et active. Aucune vanité. Une grande bonne volonté, de la sincérité et de la droiture.

ARMAND C.—Très positif en dépit d'une imagination vive qui parfois gêne le jugement, et le porte à voir les choses mieux ou pires qu'elles ne sont. Actif, ambitieux, très énergique, il poursuit son but avec ardeur, et tenacité et parfois dureté en face de l'opposition. Les contradictions l'irritent; il s'emporte et il blesse son adversaire. Le cœur est bon, ardent, sensible, capable de tendresse et de dévouement, car l'égoïsme est faible et il a beaucoup de générosité. Quand il est bien disposé, il est enjoué, caressant, très aimable; quand le vent tourne, il est brusque, emporté sarcastique et détestable. Il est toujours honnête et sincère et il mérite l'estime qu'il inspire.

GRACIEUSE AUX YEUX NOIRS.—Un peu étourdie, elle agit et parle sans beaucoup réfléchir: elle es d'une franchise naïve jeune; gaie et animée. Bonne et affectueuse, mais d'un orgueil qui nuit souvent à ses bons élans. Volonté précise, ferme et courageuse. Pas assez d'écriture.

PETITE SOURCE DE L'AIGLON.—Nature très délicate et fine qui se repose des duretés et des ennuis dans de beaux rêves qui sont cependant des rêves raisonnables et réalisables. Elle est bonne, sens ble mais faible, un peu craintive, et toute repliée sur elle-même, malgré un grand besoin de confiance et d'expansion. Pas beaucoup pratique, distraite, peu soucieuse des détails, ordre médiocre, mais complaisance et bonne volonté.

La volonté est un peu faible; la seule force étant une obstination douce qui lui sert à résister et à endurer. Enthousiasmes muets, ardeur contenue. Quel bel épanouissement amènerait l'Amour dans cette petite âme si vivante et si ferme pour le moment.

COLINETTE.—Esprit gracieux et léger; un fonds de bon sens corrige les écarts de l'imagination sans prévenir tout à fait les erreurs de jugement. Elle est délicate, un peu rêveuse, très enthousiaste, sincère et peu constante. Le cœur est bon et aimant, le dévouement accompagne instinctivement les affections. La volonté est égale, modérée et douce dans ses manifestations. Vive, active, courageuse et optimiste La vanité est un peu susceptible, elle a de l'amour-propre et elle déteste la critique ou les reproches, mais elle s'en attire peu, car elle est aimbale et bonne.

REINE VICTOIRE.—Très jeune, toute simple et sincère, jolie imagination, esprit ouvert qui gagnerait tant à être beaucoup cultivé. Bonne et sensible, son cœur aimant et confiant. Elle n'est pas douce, et se raidit dans des entêtements et une obstination qui deviennent facilement désagréables. Elle a cependant le don de voir ses erreurs et le courage de les admettre. Son absence de vanité, son horreur du mensonge et de la pose sont un de ses charmes. Elle est fine, gentille, et peu portée a confier ses idées et ses opinions, mais ceux qui la connaissent bien sont étonnés de sa pénétration et de son jugement déjà exercé et sain.

TI VON DU COTEAU.—Trop d'imagination nuit au jugement en favorisant les exagérations et surtout celles du sentiment. Le cœur est délicat et ardent. Elle est impulsive, la réflexion est médiocre. La volonté est ardente, active; j'y vois tour à tour des résolutions hâtives et des indécisions fréquentes. Elle a des idées arrêtées et elle discute et s'entête avec plus de conviction que de raison. Elle aime à être seule pour rêver à son aise et créer des petits romans dont elle est l'héroïne naturellement. Elle aime ses aises et quoiqu'elle ne soit pas égoïste, elle est peu exercée au dévouement. Sentimentalités un peu puériles mais de la grâce, du charme. La bonté est réelle mais elle parait toujours sur la réserve, comme si elle craignait qu'on lui demande trop.

JOSEPH L.—Tout à fait sans gêne, et, si j'en juge par la longueur du manuscrit, cherchant toujours le moindre effort possible. Il a de l'ardeur, de la légèreté, une activité capricieuse et molle et je lui vois peu d'énergie. Le cœur est très affectueux, bon, sensible, sincère et inconstant. Pas d'ordre: quoique très positif il est peu pratique. Il subit sans résister les influences fortes, bonnes ou mauvaises, et il est aisément découragé par les difficultés. Pas assez d'écriture.

JOSETTE.—Un peu étourdie, très animée et parfois en l'air; l'imagination est vive et nuit au jugement. Elle est active, elle a de l'initiative, du courage, de l'entrain et de la gaieté. Bonne et aimante, mais un peu fermée et défiante: L'humeur est très variable, et quand le vent souffle du mauvais côté, elle est raide, entêtée et maussade. La sincérité est grande, Josette est impulsive, généreuse, sensible et elle sait très gentiment oublier ses mauvaises humeurs. La volonté est capricieuse, indépendante, tout à tour raide ou souple. C'est une volonté qui subit trop les poussées de l'impressionnabilité pour être vraiment forte.

JUAN XXX.—C'est le nom que je crois deviner: mon correspondant est de Québec et sa lettre est datée du 3 mars. Cette petite écriture fine, inégale et illisible est celle d'un homme très impressionnable et délicat dont la nervosité est accentuée. Orgueilleux et fier, mais sans vanité, il a des idées et des opinions arrêtées qu'il défend avec âpreté et entêtement. Il cherche la discussion et par sa disposition à contredire, il la provoque.



— *Je porterais bien des grands talons talons commes les dames, mais maman ne veut pas.*

— *Elle a peur que tu sois plus grande qu'elle.*

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain
V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet
C'EST LE MEILLEUR
Un essai vous convaincra
Notre Motto est
Propreté, Service et Qualité
Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

C'est un caractère fantasque et un peu difficile Timide, un peu défiant ,très sensible, il est sur la défensive et facilement blessé par ce que les autres ne remarquent même pas. Il est à la fois sincère et très réservé: il conserve le souvenir des offenses et des froissements et il en garde de l'amertume. Aucune gaieté. De l'activité, de l'ambition, un peu d'agitation surtout quand il est fatigué, et chez lui la lassitude est fréquente. Besoin de tendresse et de sympathie. Lui-même est bon et affectueux et il sait se dévouer. Il doit être porté à critiquer, à grogner, à insister puérilement sur les détails.

FRAULEIN.—Trop d'imagination nuit sérieusement au jugement en favorisant toutes les exagérationsi Elle est sensible, sentimentale et romanesque, portée à la jalousie. Le cœur est délicat et renferme de la bonté, mais celle-ci est gênée par un petit égoïsme qui sert d'abord Fraulein et se désintéresse trop des autres. L'activité est médiocre; mais il y a chez elle un grand besoin d'imprévu, de mouvement et de plaisir. Elle est très susceptible. Qualités pratiques nulles. L'extravagance dans les dépenses, n'est pas accompagnée par la générosité et elle dépense pour elle-même. Gaie et étourdie; caractère et jugement peu formés. Elle vit au gré des caprices du moment, c'est un papillon.

CHRISTINE.—Voilà une petite personne tout à fait à l'aise dans la vie: elle est si gentiment simple, ne se préoccupant jamais de ses attitudes et de ce que les autres en penseront. Bonne, calme, sincère et indépendante, elle va son petit bonhomme de chemin sans se laisser déranger: la volonté est remarquablement obstinée et faite pour les résistances invincibles. Elle a des tendresses profondes et délicates, mais elle ne livre ses trésors qu'à bon escient, et les mortels ordinaires l'accusent d'indifférence. Loyale, sincère, sérieuse, capable de réflexion, elle a un esprit enjoué et qui aime la fantaisie.

JEANNE.—Elle a une imagination et une sensibilité vives mais assez de bon sens, de réflexion et de raison pour éviter les excès de ce côté. Nervosité et probablement faiblesse physique. Le cœur est délicat, bon, affectueux, d'une réserve qui empêche toute expansion. Elle a cependant besoin de confiance et de sympathie. Je ne sais pas si elle est assez bienveillante: la tendance à critiquer, à "chercher la petite bête" est indiquée et ne contribue pas à rendre plus heureuse une vie déjà un peu triste. Volonté ferme, d'une obstination remarquable et que rien n'entame. Le plus souvent, Jeanne laisse dire, et sans exprimer son opinion, sans discussion elle fait à sa tête. Courage, activité égale.

NIETTA.—Imagination vive et gracieuse, un peu d'étourderie, gaieté, entrain, et bonne humeur. C'est une petite nature très franche, un peu crédule et naïve, elle est aimante et ses affections sont exclusives. Le sentiment personnel est bien dessiné et nuit quelquefois au dévouement. Elle est active, optimiste et remplie de bonne volonté. La volonté est forte, faite pour l'initiative et la résistance également. La bonté et la sensibilité combattent le petit égoïsme mentionné plus haut, et à l'aide de la volonté si énergique, elles pourraient certainement détruire le monstre!

CREDULE.—L'esprit clair et sensé, l'imagination favorise la gaieté et le goût. L'orgueil est bien établi et la bonne opinion de soi qui donne de l'assurance et parfois perce un peu trop. Je ne dis pas qu'elle n'ait pas raison de s'aimer, car elle est gentille et bien douée, mais c'est un tort d'attirer l'attention des gens sur ce qui crève les yeux. Elle est bonne, droite et sincère. La volonté est capricieuse, souple, et, je vais l'étonner,—pas du tout indépendante: elle est influencée par tout, et aussi par ceux qu'elle aime, et elle a un souci constant de l'opinion des autres. Elle est susceptible et elle attache beaucoup d'importance à tout ce qui la concerne.

KOMSI - KOMSA.—Un peu légère et irréfléchie pour le moment, mais la réflexion et le bon sens en se développant la feront plus sérieuse. Gaieté, entrain sensibilité délicate et beaucoup de spontanéité. Orgueilleuse et timide. Aucune vanité ou prétention. Une grande réserve gênée, avec des exubérances amusantes dans l'intimité. Volonté passive toute en résistance, muette le plus souvent, et toujours difficile à vaincre. Jeune et étourdie; activité et humeur inégales, beaucoup de caprice. Droiture, bonne volonté et bon cœur affectueux, délicat, sensible et généreux.

AUREOLE.—Toute jeune, simple et sincère, elle n'a aucune espèce de prétention et sa spontanéité vive et gracieuse la rend charmante. L'âge fera disparaître l'agitatiom un peu bruyante qu'on doit lui reprocher. Pas pratique cette Auréole! Elle est inattentive, oublieuse et elle n'a pas d'ordre! Elle aime ses aises et les bonnes friandises. Très bonne et d'une franchise naïve et réjouissante. Elle a de l'initiative et l'exécution suit rapidement la conception de ses nombreux projets. Heureusement, car elle n'a guère de persévérance, et son goût de l'imprévu et de la fantaisie nuit beaucoup à la suite dans l'action. La volonté est capricieuse dans ses manifestations, mais je lui vois de la résolution, de la fermeté et de la souplesse. Elle a des préjugés et des illusions qui nuisent au jugement. Bonne, aimante et généreuse. Aucun sens de l'économie.

IRENE.—Comment veut-on que je dise bien le caractère avec si peu d'écriture? Irene est sans-gêne un peu paresseuse, et étourdie. Elle a un cœur très bon, aimant, et si elle avait plus de volonté, le dévoue-

ELEGANCES FEMININES.



Délicieuse robe du soir pour jeune fille ou jeune femme.

EMBELLISSEZ-VOUS MESDAMES !



Faites usage de notre Poudre "STAGE GLORY". Elle donne de l'éclat et de la fraîcheur au teint. Pour la faire connaître et apprécier, nous en expédions une grande boîte contre réception de 20 cents.

Egalement en vente dans toutes les bonnes maisons.

LA PARFUMERIE D'ERMENONVILLE

Paris, Montréal, New York.

JOLIVET & LOISELLE, Limitée,

(Distributeurs). 260, rue Rivard, MONTREAL

ment serait beau. Mais elle est faible, irrésolue, inconstante et capricieuse. De l'entêtement, et je le crois, de la gourmandise, le goût de ses aises et de toutes les bonnes choses de la vie.

CLAUDE CEYLA

NOTE.—Prière d'adresser dorénavant toute demande d'analyse graphologique à

CLAUDE CEYLA,
La Revue Moderne,
Casier postal 35 - Station N.
MONTREAL.

COURRIER POÉTIQUE

VIEUX LIVRES.—Bonne pièce que la "Revue" publiera.

LE SECRET.—Poésie qui dénote du talent et de l inexpérience. On y sent un peu trop le souvenir de la "Nuit de décembre" de Musset. Ne saurions publier.

APRES L'ORAGE.—Quelques expressions prosaïques: "copions cet entrain", etc. Vers trop faciles, de forme néglige.

LES MAINS valent beaucoup mieux que LES SOUVENIRS au rythme heurté. Il y a là de la poésie, mais la forme laisse à désirer.

LE SUPPLICE DE JESUS.—Pièce de circonstance pleine d onction, mais dénuée d'orginalité. Le sentiment en est louable et la langue suffisante.

ANTIQUITE.—Jolis vers familiers parfaitement corrects.

NOTE.—Nos correspondants sont priés de garder une copie de leurs envois, les manuscrits non insérés n'étant pas rendus. Nous répondrons à tous par la voie de la "Revue". Les retards, quand ils se produisent, sont dus à l'encombrement des matières diverses. Nous nous en excusons d'avance.

SAINT-JUST.

LA PETITE POSTE

"Une petite chapelle de mission bien pauvre, se cherche des amis Montréalais ou autres qui voudraient l'aider à se parer pour l'honneur de l'Hôte Divin qu'elle abrite, Lequel se chargera lui-même de payer au centuple les dons, si minimes qu'ils soient, que son temple aura reçus pour Lui.

Tout don pourrait être envoyé à
Mr J. O. P. Allard, Ptre-C.
Lac St-Paul,
Co Labelle. P.Q.,
Via Ferme-Neuve
où en ville à
Mlle L. A.
101 Anderson.

A Monsieur M. P.

Pour plaire au "vir agricole" de l'Ouest, essaiera d'être sérieuse une petite Canadienne de l'Est, qui, pleine d'admiration pour le semeur de blé et de vie, lui sourit déjà, de même qu'à sa lettre qui s'en vient.

Mlle Rachel Beaudry, Inst.
Compton, P.Q.

24 mars 1920.

Note.—Prière d'adresser toute communication concernant la Petite-Poste à:

PETITE POSTE,
La Revue Moderne,
Casier 35.
Station N. Montréal.

Conditions: 15 mots pour 25 sous; un sou par mot additionnel.

LA REVUE MODERNE est maintenant installé au numéro 147 rue Saint-Denis (entre Sainte-Catherine et Dorchester).

LES BONS CONSEILS

Dans quelle mesure faut-il donner de l'argent aux jeunes gens, pour leurs menus plaisirs, bien entendu?

La réponse implique d'abord les possibilités réelles de la famille. Quant au principe, il apparaît fort simple: un garçon sorti de l'adolescence ne saurait être complètement privé d'argent de poche; d'autre part, il convient de ne pas lui permettre le gaspillage jouisseur ou vaniteux. Il appartient aux parents de le préparer à cette petite émancipation pécuniaire en lui donnant de très bonne heure quelques capitaux destinés à une sorte d'apprentissage de la dépense.

L'écolier devra déjà connaître la responsabilité de certains paiements. Il recevra chaque semaine une petite somme sur laquelle il devra prélever le coût de ceci ou de cela... PluEes, crayons, transport par tram s'il y a lieu. Le reste lui appartiendra en propre. Adroitement on surveillera ses actes afin de punir sévèrement la moindre dette et de contrôler sans rigueur apparente ses petites fantaisies personnelles, de façon à l'instruire s'il dirigemal son modeste budget.

A mesure qu'il grandit on augmente ses subsides, ses charges et sa part personnelle. On lui apprend à savoir épargner en se privant de "caprices" inutiles pour acheter un objet important dont il tirera une satisfaction sérieuse. Dans tous les ordres d'idées il saura faire le bon calcul celui qui reste à égale distance du désordre et de la parcimonie.

Lorsqu'il arrive à un certain âge qui ne l'autorise plus à ce que les grandes personnes paient pour lui dans les réjouissances en commun, il convient de lui accorder de quoi tenir sa place d'une façon convenable. On ne lui permettra pas les fréquentations trop au-dessus de sa propre situation, à cause des entraînements possibles. Par-desssus tout on veillera du côté "vanité", tentation terrible pour la jeunesse toujours désireuse de "paraître".

On se trouvera bien d'engager les jeunes gens dans des sociétés conformes à leurs goûts: sports, musique ou autres. Les Eclaireurs, les Patronages exercent une très bienfaisante influence sur les garçons. Les cotisations sont, en général, très abordables. Les voyages en commun, les excursions scientifiques ont le mérite de créer des relations intelligentes et de soustraire à l'ennui le jeune homme guetté par le désoeuvrement.

Un garçon trop "tenu" étouffe dans sa prison morale et ne rêve que de s'en échapper. Si, d'un caractère soumis, il l'accepte sans révolte, il demeure trop naïf, trop inexpérimenté, et en toute innocence, à première occasion, il commet des sottises moins coupables évidemment que des fautes voulues, mais tout aussi préjudiciables. Trop vite émancipé, sans contrôle, exposé à de mauvaises fréquentations, il risque de se corrompre.

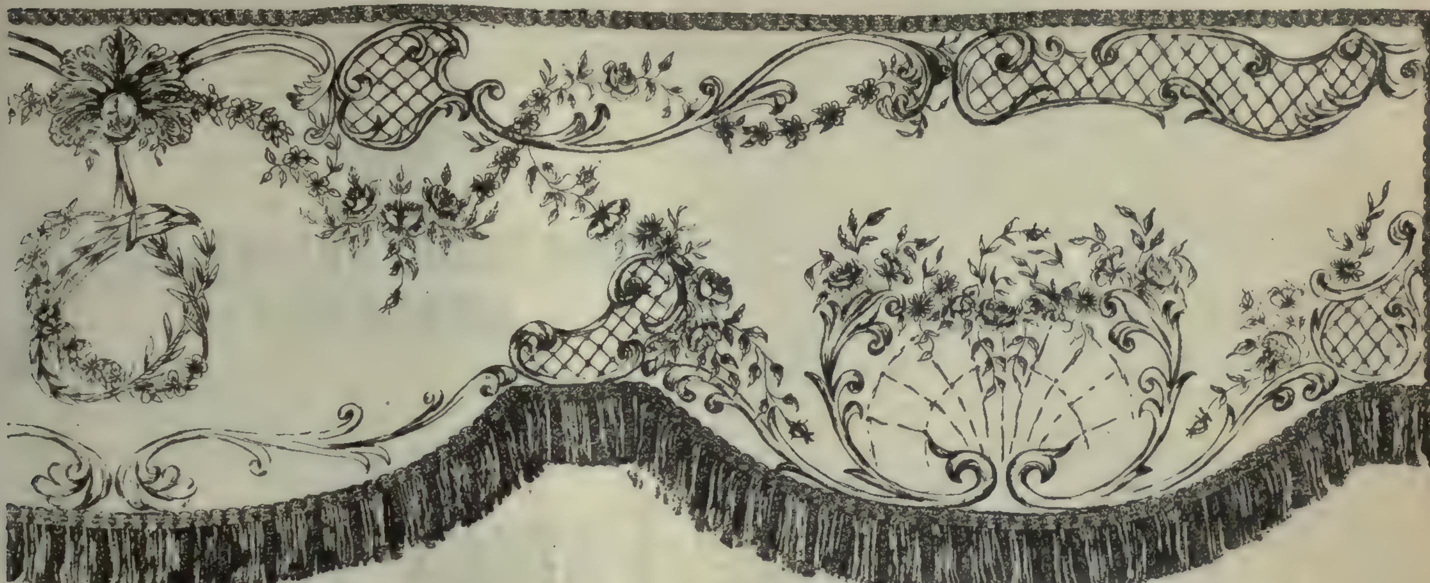
Le rôle des familles en face des fils est beaucoup plus difficiles qu'à l'égard des filles. C'est pourquoi il faut s'y préparer de longue date, — et aussi préparer l'enfant à faire bon usage de sa liberté future. Le respect de lui-même sera sa meilleure sauvegarde.

Cousine JEANNE.

VENTE SPÉCIALE DE
Lingeries Françaises et Trousseaux, bien appropriés pour les mariées de Juin.
25% à 50% de réduction.
647 Rue STE-CATHERINE OUEST
M. F. Cahill & Company
Tél. Up. 1360
Angle de la rue Crescent

DIETE PENDANT ET APRES LA GRIPPE


INSISTEZ SUR HORLICK'S
Evitant ainsi les imitations.
Lait riche et extrait de grain malté. —Nourrissant. — Digestible.—
Préparé sur l'instant sans cuisson. En usage pendant plus d'un ¼ de siècle.



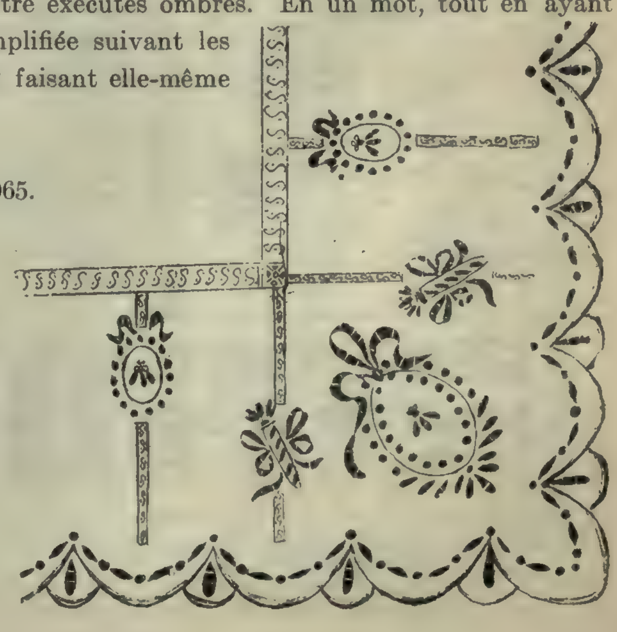
Dans la dernière Causerie sur les Ouvrages, nous disions que la broderie Richelieu était la seule broderie permettant d'accuser les styles. Nous en donnerons souvent la preuve dans les modèles qui paraîtront chaque mois. Aujourd'hui nous offrons à nos aimables lectrices un charmant tapis brodé Louis XV, de 25 p. de côtés, dimensions exactes des petites tables Louis XV toujours à leur place dans un joli salon. Ce modèle, représenté aux trois quarts montre l'effet d'un motif Venise en harmonie de style avec le tapis. Les autres Cluny sont jolis aussi, mais ne donnent pas un aussi riche effet. Ces motifs de dentelles peuvent se remplacer, par un médaillon au richelieu d'un dessin ornemental, ou des Amours, ou autre chose au goût personnel.

Plus sévère est la petite nappe à thé Empire de 32 p. de côté. Elle n'en a pas moins son charme et sera appréciée de nombre de nos charmantes lectrices.

Quoi de plus riche que ce superbe dessus de piano, broderie peinture à l'aiguille rehaussée de motifs, au fil d'or. Les roses et leur feuillage semblent être appuyées sur la soie tellement elles s'en détachent. Travaillé sur moire, ce modèle est plus durable que sur satin. Ce même modèle peut s'établir pour être travaillé à la broderie rococo, ouvrage moins difficile que la peinture à l'aiguille et d'un effet si charmant. Les motifs d'ornements peuvent être faits au point de contour s'ils sont trop longs pour être exécutés ombrés. En un mot, tout en ayant semblable apparence, l'exécution de ce modèle peut être simplifiée suivant les demandes qui en seront faites. **La Maison Raoul Vennat** faisant elle-même ses modèles, les prépare suivant les désirs exprimés.

Toujours à la disposition de tous.

RAOUL VENNAT, 642 rue St-Denis, Montréal. Tél. Est 3065.







VOUS SEREZ SURPRISES, MESDAMES

de voir avec quelle facilité vous réussirez vos pâtisseries, vos gâteaux, brioches, etc., si vous employez la

FARINE REGAL

Blanche et Pure comme le Lis
LA MEILLEURE AU MONDE

C'est avec cette farine douce, fine homogène que se font ces pâtisseries fines, légères, riches, appétissantes et saines.

Essayez-la avec votre recette favorite et vous verrez combien elle est différente des farines ordinaires.

LA FARINE REGAL ne coûte pas plus cher que les autres bonnes farines. Elle est en vente partout en sacs de 7-14-24-49 et 98 lbs., et en barils de 98 et 196 lbs.

ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO., Limited
MONTREAL

Farine Regal



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX

par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J. MASSICOTTE 1920



L'ETE

L'Eté; la fleur et la tige de blé font provision de tous les rayons de soleil, de toutes les gouttes de rosée, pour en devenir plus riches et plus belles.

L'oiseau ramasse es brins d'herb pour faire le nid de sa couvée, et la fourmi, les grains de froment pour nourrir ses petits durant la rude saison.

L'homme sage ne restera pas inactif et imprévoyant; il remplira bien, lui aussi, son rôle important dans la vie, par un travail constant et la pratique de l'ECONOMIE.

LA BANQUE D'EPARGNE
de la Cité et du District de Montréal

vous invite tous à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

Bureau Principal et Seize Succursales à Montréal. **A. P. LESPERANCE,** Gérant Général.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :



Jaeger

POUR GARÇONS ET FILLES

La santé de vos enfants est de la plus grande importance. Assurez leur confort en les habillant avec les vêtements **Jaeger.** Notre assortiment est complet: sous-vêtements et robes de nuit de **Jaeger,** pure laine, robes de chambre, habillements tricotés, chandails pour joueurs de golf, Jerseys, habits en *"poil de chameau"*, gants, bas, etc. Un catalogue illustré vous sera adressé gratuitement sur demande.



En vente aux Magasins Jaeger et à leurs Agences dans tout le Dominion.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System **Co. Limited**

Toronto Montréal Winnipeg



Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

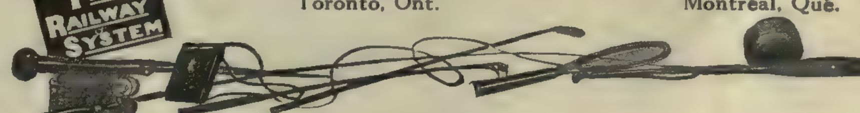
Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. **Capital payé: $125,000**
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE — **Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.**

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

VUE INTÉRIEURE DE LA ...SUCCURSALE DE LA... "Pâtisserie Française"

4901 RUE SHERBROOKE, :-: WESTMOUNT.



PÂTISSERIES DE GRAND CHOIX

GLACES — SORBETS — PETITS FOURS

Restaurant a la Carte

A notre maison de l'Est comme à celle de l'Ouest, vous êtes assurés d'un service rapide et courtois.

KERHULU & ODIAU, Propriétaires

4901 RUE SHERBROOKE
WESTMOUNT
Téléphone: Westmount 7909

176 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL
Téléphone : Est 799-4928

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ère Année—No 8 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 juin 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791 — 460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

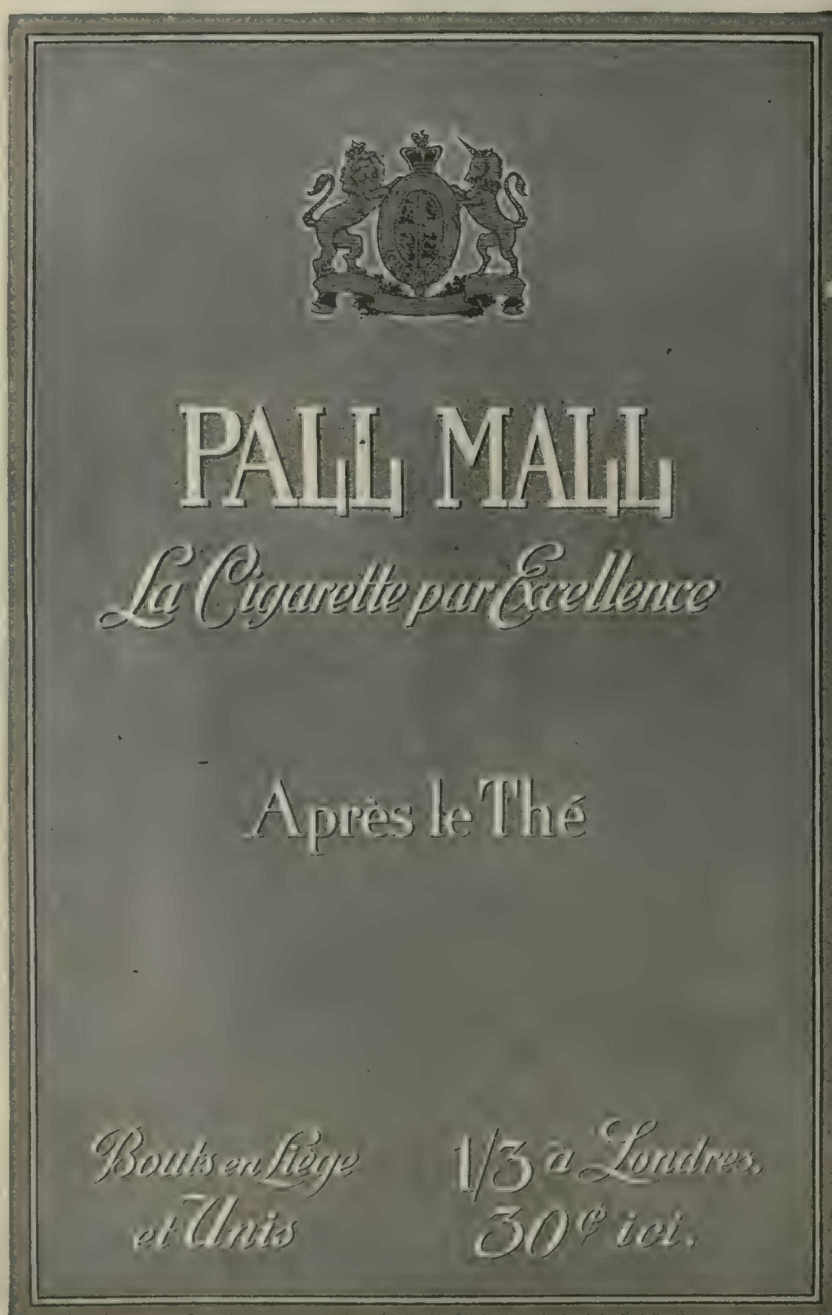
"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres.
30¢ ici.

Héros du passé... Héros du présent...

Par MADELEINE

Notre fête nationale provoque le retour vers le passé. Nous aimons à remonter vers nos origines, à rappeler l'héroïsme et la sainteté de nos fondateurs; nous sommes fiers d'évoquer les faits sublimes qui ont présidé à la naissance de la race, nous faisons défiler sur l'écran patriotique les chères et belles images des disparus; nous redisons la gloire des Champlain, des Maisonneuve, des Frontenac, des Iberville, des Vaudreuil, des Dollard, des Montcalm, des Lévis, la gloire de tous ceux qui furent nos ancêtres. Cette gloire, personnifiée par les plus grands, fut aussi la gloire des tout petits: ceux qui ont continué, ici, la famille française. Nous ne nous lassons pas de chanter ces héros sublimes, dont le plus aimé, parce que le plus téméraire il nous apparait le plus grand; Dollard des Ormeaux aura son monument dans la métropole du Canada.

Notre histoire fut belle comme une page d'épopée. Nous ne la lirons jamais assez, nous la raconterons sans cesse à nos enfants pour que, de cette leçon magnifique, ils gardent le culte ardent et passionné de la race.

On a parlé du miracle canadien. Ces Français de 1763, qui, libres de rentrer en France, ne voulurent pas quitter les rives laurentiennes, où ils avaient bâti leur église, érigé leurs maisons, créé leurs familles, ces Français qui, dans la colonie devenue anglaise, continuèrent la race, la firent grandir et prospérer, ont accompli en effet un miracle, un admirable miracle. A ces isolés qui furent, et par la force brutale des choses, bientôt des oubliés, il fallait des maîtres pour les guider, et ces maîtres furent nos évêques et nos prêtres. Humblement et fermement ils entreprirent de continuer l'œuvre sacrée et magnifique des fondateurs de notre patrie. Sans ostentation et sans éclat, ils travaillèrent d'une âme unie à maintenir la langue et la tradition françaises. Ils prêchèrent de parole et d'action. Les écoles se multiplièrent en même temps que les familles. Des collèges et des couvents s'élevèrent, à mesure que grandissaient les besoins de ce peuple qui fut vraiment leur peuple! Toutes les difficultés furent vaincues! Tout manquait! On suppléa à tout. Il n'y avait qu'un livre pour un collège. La belle affaire; on le copiait, et quel devoir pouvait valoir celui-là aux élèves subjugués par tant d'amour et de fidélité. Ainsi grandit la race sous la houlette de ces admirables bergers. La religion et le patriotisme devinrent synonymes dans l'âme d'un peuple croyant et fier. Et à ceux qui nous regardent aujourd'hui, sans comprendre comment nous avons pu si loin de la France, et irrévocablement séparés d'elle, rester des Français, nous pouvons indiquer d'un geste reconnaissant, le presbytère, où, dans l'austérité du devoir sans cesse continué, vit encore, dans leurs successeurs, l'esprit des premiers prêtres de la colonie canadienne-française.

De la gloire du passé nous ne devons rien oublier, rien! Mais nous ne devons pas non plus méconnaître la gloire du présent!

Il ne faut pas ignorer que notre siècle compte ses héros par milliers, et que ces héros-là ont continué le geste des aïeux! Ils sont partis dès que l'appel de la France qui agonisait sous la botte allemande retentit impérieux dans leurs âmes, et tout leur être frissonna alors de vaillance et d'amour. Peu leur importa que la guerre fut ici ou là-bas. La France avait besoin d'eux, et ils crièrent: "Nous voilà!"

Ils avaient tous les âges; mais ils n'avaient qu'une âme d'enthousiasme et d'ardeur, et le père de famille qui laissait derrière lui, dix, huit, six ou quatre enfants, comme le jeune homme qui ne devait rien encore à la vie, marchèrent coude à coude vers la gloire de "bouter l'ennemi hors de France". Ils n'entendirent pas les discours qui criaient à la démence; ils ne lurent pas les articles qui proclamaient la désertion. Ceux-là savaient où était leur devoir, et ils y allèrent simplement et sûrement! Et nos héros, étreignant de leurs bras mourants cette terre qui leur avait donné des aïeux, lui disaient dans leur souffle dernier: "C'est pour toi que j'ai voulu mourir, pour que tu sois sauvée, ô belle France". Leur sacrifice a compté; ils furent, chacun et tous, les artisans de la Victoire. Et en se battant pour la France, retrouvée plus grande et plus belle encore dans son martyre et dans son héroïsme, ils savaient encore qu'ils sauvaient l'humanité tout entière d'un malheur plus terrible que la mort: celui d'être vaincue, la proie d'un vainqueur lâche et cruel. Et c'était pour leur patrie, là-bas, bien loin, c'était pour leur race éprise de liberté, c'était pour la famille heureuse et tranquille qu'ils moururent les soldats canadiens de 1914 à 1918, qu'ils tombèrent par milliers les Brillant, les Keable, les Dumont-Laviolette, les Roy, les Lemieux, les Huot, les Bourgeois, les Lefebvre, les Bauset, les Lelièvre, les Brosseau, les de Varennes, les Roy, les Beaubien, les de Crochetière, les Binet, les Gatien, les Sylvestre, les Renaud, les Belzile, les Beaudry, les Lavoie, les Weiss, les Dechène, les Hudon, les Dupuis, les Guay, Les Veilleux, les Vien, les Letourneau, les Aubry, les Deslauriers, les Barry, les Delorme, tous ceux que nous ne pouvons nommer et qui dorment là-bas dans la terre martyre de la France immortelle.

* * *

Le soir tombe, et sur nos cimetières, lentement l'ombre s'étend... dans le silence du champ funèbre, des voix montent, graves et solennelles. C'est l'appel des ancêtres... Les fils, dans le lointain, répondent: "morts au champ d'honneur, pour la France

et pour le monde". Les ancêtres, des soldats, eux aussi, répètent le refrain: "Portez armes! Saluez!" Des drapeaux surgissent comme par miracle: ils sont troués, déchiquetés, meurtris, ils sont à fleur de lis sur champ bleu et d'argent; puis, ils deviennent comme par miracle bleu, blanc rouge: sur eux s'attache, harmonieuse et symbolique, une feuille d'érable... Les drapeaux s'alignent: ce sont ceux de la vieille Angleterre, plus radieux et plus fiers que jamais; ce sont les drapeaux de la belle Italie, et de Rome, la grande; ce sont ceux du Portugal fidèle, et de la Pologne vaillante, ce sont ceux d'Ecosse et d'Irlande, ce sont ceux plus sanglants encore de la splendide Serbie et de l'héroïque Belgique; puis viennent, les derniers, les étoiles d'argent semées sur champ bleu de la jeune Amérique... tous ces drapeaux se nouent, s'entrelacent autour du tricolore, et montent dans la nue soudain brillante, de gloire illuminée!

Puis nos cimetières se rendorment, l'ombre et le silence les enveloppent de mystères troublants. Nos aïeux sont retournés au tombeau. Ils peuvent dormir éternellement. La race qu'ils ont créée est digne d'eux. Elle sait encore mourir, face au Ciel, dans l'immortalité d'un beau geste... Elle n'a pas perdu la tradition des sublimes folies!

***

Et nous qui passons à travers ce siècle unique, arrêtons-nous à le comprendre et à l'admirer, et sans cesser de rendre aux premières pages de notre histoire l'hommage de notre amour fidèle, donnons aux héros de notre époque, à ceux-là que les ancêtres bénissent du fond de leurs tombeaux, donnons la gloire, si chèrement payée, de revivre impérissablement dans le cœur de la race, dont ils ont soutenu, et si haut, les traditions de vaillance et d'honneur!

A propos de nouveautes linguistiques.

Par W. G. FRANCOEUR

Disons, dès le commencement, qu'il n'y a pas lieu de discuter cette petite question sur un ton désobligeant. Un mot un peu leste se glisse quelquefois, sans calcul et comme à notre insu, sous la plume poussée avec hâte, et vlan! la petite blessure, dont l'auteur est généralement le premier et le plus sincèrement navré.

Quand j'ai dit que certains journalistes *affectaient* d'écrire telle ou telle forme nouvelle dont je conteste l'utilité, je n'entendais atteindre personne en particulier, pas plus M. Asselin que l'aimable directrice de cette Revue. J'ai tracé le mot négligeamment. Je e regrette et je le retire sans arrière pensée

Au reste, nous sommes tous à la recherche de la vérité. M. Rivard cherche la vérité. M Asselin cherche la vérité. Je cherche la vérité. Les uns disent: Elle est ici, d'autres disent: Elle est là.

Ceux qui depuis moins de dix ans se sont mis à écrire *le Québec* (quelle horreur, tout de même); le Halifax, (pardon, la capitale de la Nouvelle-Ecosse n'a pas encore donné son nom à la province, mais, si cela était arrivé?), à substituer *sou* et *dollar* à *piastre* et *cent*, à conspuer *en Canada* comme du mauvais français, pensent mieux dire que nos pères. C'est une erreur patente et je le prouverai.

I

M. Rivard veut bien se servir du mot *piastre*, "du moins, ajoute-t-il, quand le terme légal n'est pas nécessaire". M. Asselin constate que si ce vocable a pour lui un usage très général, "il a contre lui la logique et la loi." En tout cas, affirme-t-il, si le mot fait partie du vocabulaire français, c'est uniquement au titre étranger, comme *shilling*, *penny*, *mark*, *thaler*.

Au contraire, n'est-ce pas plutôt *dollar* corruption de l'allemand *thaler* ou *daler* qui rentre dans cette définition? La *piastre française* a existé de tout temps.

La *piastre* espagnole et, plus tard la *piastre* mexicaine qui lui succéda, furent dès l'origine connues, admises et



L'HOTEL "HIGHLAND INN" sur les bords du lac Cache dans le Parc Algonquin, Ont. (270 milles à l'ouest de Montréal). Endroit enchanteur où les touristes accourent durant toute la belle saison.

même frappées en Angleterre et dans ses colonies sous le nom de *dollar*. A pareille époque, cette même monnaie était appelée *piastre* par les Canadiens et les Français des deux Amériques. Voilà "comment le mot piastre s'est introduit chez nous." N'importe quel auteur en fournira la preuve. D'autre part, le *Dictionnaire financier international*, de Méliot, dit aux mots *Dollar* et *Piastre:*

"*Dollar.*—Monnaie des Etats Unis d'Amérique valant 5 francs 34. On dit au moins aussi couramment aux Etats-Unis *piastre* que *dollar*.

"*Piastre.*—La *piastre* est la plus répandue des pièces monétaires dans tout l'Orient et même ailleurs, puisque le dollar américain, qui n'est en réalité qu'une forme de la piastre, est, en effet, aussi souvent appelé piastre que dollar dans toute l'étendue des Etats-Unis d'Amérique."

Qui donc en France ignore que *piastre* et *dollar* sont synonymes en Amérique, à cette seule différence que l'un appartient à la langue française et l'autre à la langue anglaise?

Si vous en doutez encore, demandez à un Américain comment il appelle la piastre mexicaine. Il vous répondra dans sa langue: The *Mexican dollar*.

On nous parle de la piastre turque qui vaut 4 sous. Il y a au moins vingt pays où sont employées des piastres de formes différentes, à valeur nominale de 5 francs environ.

d'hui d'exception que celle que nous avons établie nous-mêmes dans notre propre cas."

C'est trop fort! Eh bien, je vais faire un pari avec mon ami Asselin. Bien loin d'admettre sa prétention, je m'engage, pour chaque nom masculin qu'il me citera avec l'article *au* à lui en opposer deux précédés de la préposition *en* ou *dans*, et son argument se retournera contre lui-même. Le pari est ouvert.

En attendant je vous recommande de consulter le prosaïque dictionnaire Larousse, justement aux mots *Danemark* et *Portugal*, et compter les fois où le mot *en* figure devant ces deux seuls noms.

En Canada n'est donc pas une expression d'Habitant. Elle remonte du reste à l'origine du pays. Prenez connaissance de cette pièce:

"*Louis de Buade de Frontenac, Chevallier, Comte de Palluau, Conseiller du Roi en ses conseils, Gouverneur et Lieutenant général pour Sa Majesté "en" Canada, Acadie, Terre-Neuve etc., à tous ceux que les présentes lettres verront, Salut.*"

Oui, saluons l'ancienne et traditionnelle formule qui a été et est encore de l'excellent français. En la conservant nous ne faisons ni une grosse faute ni même une petite. Les Français nous l'ont donnée. Cependant, la cession nous ayant séparés, ceux-là perdirent la tradition, et quand ils nous redécouvrirent cent ans plus tard, ils parlèrent du Canada comme d'un pays lointain, tel le Pérou et le Japon. Beaucoup de Canadiens, honteux de s'exprimer comme leurs pères, se mirent à imiter les Français et à préférer "au" Canada à "en" Canada, qui était trop commun. Malgré cela, mon pari tient toujours.



Une promenade par les sentiers qui entourent le LAC LOUISE, permet aux touristes d'en admirer toutes les beautés. (Réseau du Pacifique Canadien.)

Voilà pour la valeur et l'origine ancienne de la piastre dans le Canada français.

La question de légalité est aussi évidente. En 1813 la Chambre du Bas-Canada ordonna, pour les frais de la guerre avec les Etats-Unis, la première émission de papier-monnaie, les *Army Bills* — et bilingue, s'il vous plait — où les mots "VINGT CINQ PIASTRES" figurent à côté de "Twenty-five dollars" (*Fac simile* dans "Ontario High School History of Canada", p. 178). Est-ce assez officiel pour vous? Depuis, le mot *piastre* a été employé dans nos lois, tant à Ottawa qu'à Québec et sur les billets de nos banques canadiennes françaises.

Pour être logique, M. Asselin affirme que le *cent* est une monnaie anglaise. Pourtant, en Indo-Chine, territoire français, le cours légal est, comme chez nous, la piastre et le *cent*. Plusieurs autres pays, qui n'ont rien de commun avec les Anglais, possèdent également le *cent*.

II

"*En* Canada s'est dit, déclare M. Rivard, et ce ne serait pas une grosse faute de le dire encore. Mais si l'on veut suivre l'usage et parler mieux, on doit dire *au* Canada."

M. Asselin est plus catégorique. "J'écris *au* Canada, dit-il, parce que, sauf dans la langue poétique (!) où il serait encore permis de dire *en* Danemark, l'usage de faire précéder de l'article *au* les noms masculins ne souffre aujourd'hui...

III

Cependant, voyez la contradiction . Ceux qui prétendent condamner "en Canada", pour la raison que c'est un nom masculin, voudraient nous faire dire "en Québec" ou dans le Québec, qui est également masculin, je pense.

Diront-ils aussi le Liège, l'Anvers et le Namur, noms de trois provinces belges, ou bien encore la Ségovie, la Barcelone et le Cadix, provinces d'Espagne? Comment sonneraient à l'oreille le Moscou, le Smolensk et le Baku, provinces russes.

Je pourrais allonger la liste indéfiniment. Non, avant de dire que Sir Lomer est premier ministre du Québec, j'attendrai que les prochaines éditions des traités historiques en France nous présentent Joachim Murat comme roi de "la Naples" ou nous narrent les malheurs de François I guerroyant dans "le Milan."

M. Rivard l'a dit justement: "le Québec" est un produit de laboratoire; cette expression pèche à la fois contre l'usage et l'euphonie, du moins à mon oreille.

Et j'ai dit.

A PROPOS DE "LE QUÉBEC"

Québec, le 19 mai 1920.

Madame Huguenin,

Directrice de la *Revue moderne*

à Montréal.

Madame la Directrice,

Il serait fort imprudent, pour un profane en grammaire, de s'ingérer dans la dispute qui vient de s'élever chez vous au sujet de l'emploi de l'article devant le nom de notre province. Aussi je me garderai bien de mettre le doigt entre... M. Rivard et M. Asselin.

Mais ne me sera-t-il pas permis au moins de jeter dans le débat trois textes qui ne me paraissent pas étrangers au litige?

A tout évènement, les voici:

"D'autres noms de Provinces, d'Iles et de Royaumes s'emploient toujours sans article; comme, *Valence, Candie, Corfou, Rhodes, Naples, Venise*, etc. *Valence est une des plus agréables Provinces d'Espagne.*

"*Rhodes, Candie, Corfou, sont des Iles de la Méditerranée.*

"C'est parce que ces Provinces, Iles et Royaumes ont le même nom que leur ville capitale. Ainsi, pour ôter l'équivoque, on dit souvent, *le Royaume de Naples, la ville de Naples. La République, la ville de Venise.*" (François de Wailly, *Principes généraux et particuliers de la langue française*, 1777, p. 160).

"IIIe Règle. On met l'article avant les noms propres de régions, contrées, rivières, vents et montagnes..

"Exceptions. 1o On excepte les contrées qui ont le nom de leurs capitales, *Naples et Corfou sont des pays délicieux...*" (L'Abbé de Lévizac, *Grammaire philosophique et littéraire*, 1818, t. I, p. 219-220).

"Très variée est la manière dont les langues se comportent avec les noms géographiques... Le français moderne observe rigoureusement, lui aussi, l'emploi de l'article au point qu'il y renonce uniquement lorsque le nom de pays est en même temps nom de ville: ainsi *la France, l'Angleterre, le Portugal*, mais *Naples, Venise*, etc." (W. Meyer-Lubke, *Grammaire des langues romanes*, trad. Doutrepont, 1900, t III no 145).

Voilà, si je l'osais, Madame la Directrice, les textes que je vous prierais de glisser dans un coin de votre aimable revue.

Et puisque j'ai l'honneur (ou le malheur) d'être le secrétaire général de la Société du Parler français, je ne puis terminer cette lettre sans faire entendre une protestation.

Dans ses *Réponses* (*Revue moderne* du 15 mai), M. Asselin reproche à notre société — j'allais dire: l'accuse — de toucher annuellement une subvention de $5,000 du gouvernement de Québec. J'aime à croire que c'est par plaisanterie ou par distraction que M. Asselin traite ainsi de budgétivore la Société du Parler français; car, s'il en était autrement, je plaiderais immédiatement non coupable et j'inviterais M. Asselin à fournir la preuve de son affirmation toute gratuite.

Avec mes remercîments pour votre gracieuse hospitalité, daignez agréer, Madame la Directrice, mes très humbles et bien respectueux hommages

L. P. Geoffrion.



Une superbe vue du beau lac "CACHE LAKE", Parc Algonquin, Ontario (270 milles à l'ouest de Montréal), sur la ligne du Grand Tronc.

DE NOS BESOINS INTELLECTUELS

A PROPOS D'UNE MISE AU POINT

Par OLIVAR ASSELIN

I

Dans ma conférence du 18 décembre dernier à la Salle Saint-Sulpice, dont le texte paraissait ici même en janvier et février, je disais en parlant de culture intellectuelle:

"L'indigénisme a chez nous ses adeptes. Il en a dans le clergé, dans le personnel politique, dans le journalisme, dans les professions libérales, dans l'enseignement secondaire et supérieur. Bien aveugle qui, scrutant le ton et les tendances de certaine école qui vise évidemment chez nous à l'accaparement de la pensée nationale, n'y discernerait un parti pris presque général de borner au Canada le champ de nos investigations... Je le dis tout de suite et sans ambages, c'est à cette école que j'en ai."

Un peu plus loin, pour mieux montrer la nécessité d'une action intellectuelle plus profonde, je mettais en contraste l'incohérence quasi générale de nos enseignes et la campagne menée depuis plusieurs années par l'*Almanach de la langue française* pour l'épuration de notre langue commerciale. Entre les éditeurs de l'*Almanach* et nous, disais-je en résumé, il n'y a pas désaccord sur le fond... "Si donc, procédant par généralités, nous nous bornions à réclamer une culture qui assure à notre race, dans tous les domaines, le maximum de rendement dont elle soit capable, le combat finirait probablement faute de combattants. La question, la seule question, est de savoir quels procédés de culture assureront le rendement maximum. Or, sur ce point, l'accord n'est pas encore fait. Il y a chez nous quatre ou cinq périodiques qui se sont assigné pour objet propre la défense de notre langue. Sauf quelques interruptions, je les lis depuis leur établissement; je ne me rappelle pas y avoir une seule fois lu l'opinion que le Canada français y gagnerait à en voyer ses jeunes gens les mieux doués compléter leurs études en France; ni même cette opinion plus générale, que des rapports intellectuels plus intimes entre les deux Frances auraient d'heureux résultats pour notre race... On croit véritablement pouvoir créer une culture française de ce côté-ci de l'océan sans même aller voir sur place ce qui se passe en France ni comment les choses s'y passent. Voilà ce que j'appelle du mauvais indigénisme. Voilà, à mon sens, la tendance qu'il faut dénoncer."

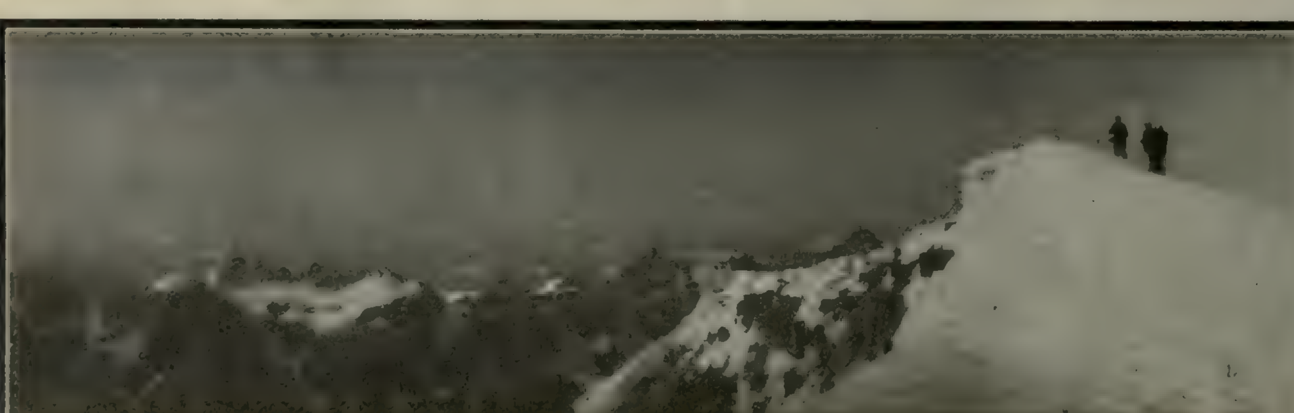
Plus loin encore, après avoir prouvé par des faits récents que chez nous, faute de sens critique, ce sont parfois les plus grands attentats à la culture française qui passent inaperçus, et avoir indiqué le genre de protestation que chacun des faits en question aurait dû provoquer, j'ajoutais: "Voilà des gestes pour l'amour desquels je pardonnerais bien des fautes d'omission à *l'Action française.*"

Je l'ai clairement donné à entendre dans l'avant-propos dont j'ai fait précéder depuis la réédition de ma conférence, je n'avais pas été très heureux dans l'expression de ma pensée. J'entendais bien tirer, de l'inefficacité, à mon sens absolue, des campagnes épuratrices de l'*Almanach,* un argument contre le traitement superficiel d'un mal organique. Et l'*Action française* ayant dans le passé fait de cet *Almanach* sa grande affaire, je me croyais bien aussi en droit d'affirmer, implicitement ou non, qu'elle préférait ce mode d'action à celui qui me semblait à moi le plus urgent. Mais il n'entra jamais dans mon esprit de faire de *l'Action française* l'unique ou même le principal foyer de l'indigénisme; et je croyais l'avoir assez clairement marqué en disant que chez nous ce principe, ce faux principe, de formation intellectuelle française, comptait ses adeptes un peu partout. Cette excellente revue ne s'en est pas moins jugée seule visée, et dans son numéro de mars dernier elle rappelle ce qu'elle a fait pour la réalisation des idées que je préconise. Dans l'article-programme de la revue (janvier 1917), dit-elle, M. Montpetit écrivait qu'il "fallait parfaire les premières leçons données par nos institutions, en envoyant nos jeunes gens étudier en Europe." Dans le deuxième numéro, M. l'abbé Groulx écrivait qu'"il importe à notre durée que les courants de la pensée française nous apportent cette substance d'art et de morale, ces vertus de la race et de l'esprit qui font l'essence de notre culture." Il posait la nécessité de choisir entre les œuvres et les écoles françaises, mais il ajoutait: "Ce sont là, je puis le dire, nos seules réserves. Et aucune ne devra nous empêcher de faire de Paris et pour longtemps notre Mecque littéraire." Enfin, M. Antonio Perrault écrivait dans l'*Action française* d'avril 1918, à propos de "Nos forces intellectuelles": "Formons ailleurs nos spécialistes, Envoyons chaque année une vingtaine de jeunes hommes étudier en Europe. Que de chaque faculté de notre université, que de chaque séminaire et collège, partent, l'automne, des élèves dont on aura éprouvé le talent et la caractère." Dans un article sur l'œuvre d'Edmond de Nevers — article plein de vues hardies et de lumineuses directives — le même M. Perrault écrivait: "A un point de vue général, c'est par l'enseignement secondaire renouvelé, c'est par l'enseignement universitaire supérieur, la création de facultés de lettres et de sciences, que nous formerons une élite sans laquelle un peuple reste inférieur. En attendant, que nos étudiants aillent parfaire en Europe leur culture. Les arts, les sciences, les belles-lettres, sont des fruits de vieille civilisation. Importons-les." Tous ces textes constituent, semble-t-il, une défense péremptoire. Il est assez naturel que l'*Action française* s'en prévale; rien non plus de surprenant qu'elle en prenne occasion pour réaffirmer et mettre au point ce qu'elle appelle son programme, et elle n'y manque pas. "Plus que d'autres peut-être, dit-elle, nous sommes préoccupés des qualités morales de la future élite. Il nous paraît de quelque importance qu'elle revienne d'outre-mer avec la volonté de servir nos traditions, mais là s'arrêtent nos propres réserves. L'*Action française,* il est vrai, n'a pas crié cette vérité à chacune de ses livraisons. Elle n'a ni le goût ni l'habitude de plaider les causes gagnées. Elle a fait mieux que de parler, elle a agi. On trouverait facilement, parmi ses directeurs et ses principaux collaborateurs, ceux qui, en ces derniers temps, par les moyens qui leur étaient propres, ont essayé de préparer le départ pour l'Europe de nombreux étudiants. L'*Action française* a favorisé le nationalisme intellectuel. Elle ne professe d'ailleurs aucun exclusivisme. Ceux qui se prétendent rivés par elle au roc du régionalisme, se donnent le rôle de Prométhées d'opéra. Elle n'a jamais dit: Hors du terroir pas de salut. Mais elle croit que la culture française ne signifie pas le déracinement; elle croit aussi que rester de son pays et de sa race, rester

en possession de ses énergies natives, ne fonde pas le talent mais peut le féconder. Elle se refuse à voir une antinomie entre l'exploitation des sujets nationaux et le culte des idées universelles et des grands thèmes généraux. Si, d'ailleurs, elle veut le patriotisme des intelligences, ce n'est point seulement pour de vaines préoccupations littéraires, pour ramener tout le travail de la pensée à des peintures de vieilles mœurs canadiennes, à des contes, à des récits de terroir, à ce qu'on est convenu d'appeler la littérature régionaliste. C'est tout l'effort intellectuel et dans tous les domaines qu'elle souhaite organiser au profit de la nationalité. Il lui semble que trop de problèmes se posent, trop de solutions se font attendre pour que l'exotisme, le dilettantisme, deviennent des poses systématiques, pour qu'aux tâches urgentes ne songent pas d'abord les travailleurs de l'esprit. Que l'écrivain, que l'artiste, aillent se former en France; mais que de retour au pays ils soient de chez eux. On ne saurait sans injustice ramener tout le passé de l'*Action française* à une lutte contre l'anglicisme et à des campagnes en faveur de la littérature régionaliste. Les enquêtes de la revue, ses conférences, ses brochures de propagande, sa bibliothèque, ses manifestations publiques, attestent que depuis longtemps le dessein primitif s'est élargi. Oeuvre de défense et d'action, elle tâche de réunir dans ses mains tous les moyens de propagande intellectuelle. Elle veut fournir au sentiment national tous ses appuis, tous ses éléments à la survie de la race. Peut-être qu'en cela même pourrait se résoudre l'originalité de l'*Action française*. Elle essaie de faire comprendre que la question de la langue ne saurait être traitée comme une question isolée, que la survivance française est liée au maintien d'autres forces. Elle tâche à faire voir la dépendance et l'ordre des problèmes; elle voudrait trouver la formule d'une action compréhensive qui ordonnerait les volontés dans la puissance."

Il y a là-dedans des choses qui nous concernent et d'autres qui ne nous concernent pas. Par exemple, l'*Action française* peut vider avec qui elle voudra le débat du régionalisme littéraire; quant à moi, je me suis placé dès le début sur le terrain de la formation proprement intellectuelle, et sauf pour reprocher à l'*Action française* comme au *Devoir*, dans des articles subséquents, d'être trop enclins à faire de leur œuvre critique et de leur service de librairie une petite "République des Camarades", ce terrain, je n'en suis pas sorti. Par exemple encore, si c'est moi que vise l'*Action française* en parlant de ces *autres* qui se préoccupent "peut-être" moins qu'elle des "qualités morales" de la future élite, et à qui il importe moins qu'à elle que l'élite "revienne d'outre-mer avec la volonté de servir nos traditions", elle se trompe d'adresse une fois de plus: au Comité France-Amérique comme à la Salle Saint-Sulpice, avec le trop peu d'autorité que je confesse posséder en pareille matière, j'ai expressément réservé la question de la formation morale. Le résumé de mon rapport au Comité, paru dans le numéro de juin 1918 de la revue *France-Amérique*, me fait dire: "Une élite séparée de la race en matière religieuse serait fatalement portée à chercher ses points d'appui dans le Canada anglo-protestant; partant, commencerait par se mettre en antagonisme avec la race qu'elle aurait charge de diriger. Et donc, l'élite canadienne-française devra demander sa formation à la France catholique, ou tout au moins à ceux des maîtres français qui ne font pas, sous une forme ou sous une autre, de la propagande anticatholique."

Ce que je retiens de la "Mise au point" de l'*Action française*, c'est qu'elle "souhaite organiser au profit de la nationalité l'effort intellectuel dans tous les domaines"; que par ses enquêtes, ses conférences, sa brochure de propagande, sa bibliothèque, ses manifestations publiques, elle vise maintenant à réunir dans ses mains "tous les moyens de propagande intellectuelle". François Hertel, pseudonyme sous lequel il sera, je crois, facile de reconnaître M. l'abbé Groulx, écrit bien, il est vrai, dans le même numéro: "L'*Action française* admet volontiers qu'il y a plusieurs manières de servir la cause; ses ouvriers osent seulement demander qu'on ne leur impute *ni a prétention de diriger tout le mouvement des intelligences du pays*, ni le noir projét de rompre avec la pensée et l'art français..." Et un autre des directeurs de l'*Action française*, M. le Dr Joseph Gauvreau, dans une allocution officielle faite à la Salle Saint-Sulpice trois semaines après ma conférence, disait bien, il est vrai, de son côté: "La destinée de l'*Action française* c'est de poursuivre le but vers lequel s'achemine un groupe d'hommes qui s'appelle la Ligue des Droits du français. La Ligue des Droits du français a pour but, je cite textuellement l'article II de ses statuts: *de rendre à la langue française, dans les différents domaines où s'exerce l'activité des Canadiens-français* (ô prote! veuille souligner les mots *Canadiens-français* afin que l'on sache que la Ligue des Droits du français est une institution canadienne-française et non pas une institution française) *— et particulièrement dans le commerce et l'industrie, — la place à laquelle elle a droit.*" Et à la vérité la modestie de Jacques Hertel et du docteur Gauvreau ne me paraît pas s'accorder tout à fait avec la confession contenue dans la "Mise au point" Mais je m'en tiendrai à la "Mise au point" et pour deux raisons: d'abord



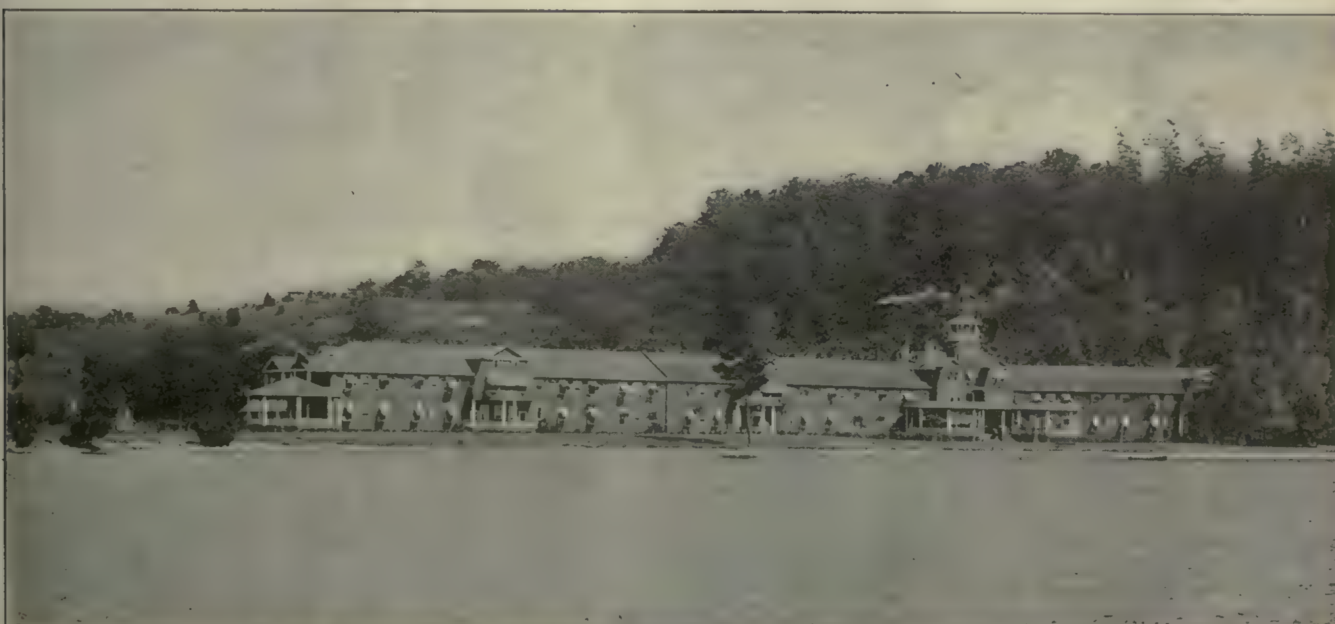
Joli point de vue dans les Montagnes Rocheuses, aux environs de Banff, en Alberta. (Réseau du Pacifique Canadien.)

parce qu'elle est signée de "la Rédaction", et ensuite parce qu'il est logique, normal et légitime, que des hommes convaincus de l'excellence de la civilisation française la propagent ou la défendent par tous les moyens à leur portée. Mais si l'*Action française* — ou la Ligue des Droits du français, ce qui est la même chose, — ambitionne, de son propre aveu, la redoutable tâche et le glorieux honneur de coordonner et orienter toutes les énergies intellectuelles de la race, la mesure où elle devient justiciable de la critique en est singulièrement agrandie. Quand je parlais à la salle Saint-Sulpice de "certaine école qui vise évidemment chez nous à l'accaparement de la pensée nationale", je n'avais, je le répète, pas plus en vue l'*Action française* que l'A.C.J.C., la Société du parler français ou la direction de la *Revue nationale*, mais l'élément, disséminé un peu partout et de plus en plus remuant, auquel la guerre semblait avoir, résultat inattendu, simplement fourni de nouveaux arguments pour éloigner encore le Canada français de la France. En déclarant que son objet est "d'organiser au profit de la nationalité l'effort intellectuel dans tous les domaines", l'*Action française* m'invite littéralement comme tout le monde d'ailleurs, à scruter de plus près son mode d'action. Cette invitation, elle ne s'étonnera certainement pas que cepte.

J'ai dit pourquoi, à mon sens, les campagnes comme celle de l'*Action française* contre l'anglicisme commercial ou industriel étaient surtout, à l'heure et dans les conditions actuelles, une perte d'énergie. On pourrait joindre à cette opinion le regret que l'*Action française*, ou, si on le préfère, la Ligue des droits du français, ait en l'espèce un peu négligé pour les attitudes et les gestes théâtrals la bonne besogne positive. Par exemple, depuis tant d'années que nos journaux se moquent du *Parisian French* de Toronto pour la joie d'un public dont les trois quarts n'écriraient pas le français autrement, on aurait peut-être eu le temps d'établir, à l'*Action française* ou à côté, mais sous sa direction, à l'usage de l'industrie et du commerce, le bureau de traduction et de rédaction autorisé que les industriels et commerçants anglais continuent de chercher en vain. On se rappelle peut-être que dans ma conférence je citais une annonce du séparateur "Renfrew" parue dans le *Journal d'Agriculture*. Les fabricants de cette machine écrivent en résumé à la *Revue moderne:* "Nous ne demandons pas mieux que de publier nos annonces en bon français, mais dites-nous donc où s'adresser: tous les traducteurs et rédacteurs canadiens-français que nous avons employés jusqu'ici nous ont attiré des critiques comme la vôtre." Que répondre à cela? Mais puisque ce n'est pas sur ce terrain que l'*Action française* se défend, et puisque au contraire elle dit s'appliquer d'abord à maintenir les forces qui conditionnent la survivance française et à résoudre les problèmes nationaux dans leur ordre d'urgence et de dépendance, voyons tout de suite comme elle entend et pratique cette action.

Et tout d'abord, qu'en est-il au juste de son attitude touchant l'envoi d'étudiants en Europe?

On l'a vu, cette attitude, *antérieurement à ma conférence de Saint-Sulpice*, s'est traduite par quelques lignes de M. Montpetit dans l'article-programme (janvier 1917), une page de M. l'abbé Groulx dans le deuxième numéro (février 1917), des passages de l'article de M Perrault sur "Nos forces intellectuelles" (avril 1918) et de l'étude du même sur Edmond de Nevers (mai 1919). La deuxième en date de ces manifestations n'a peut-être pas toute la portée qu'on voudrait aujourd'hui lui donner. M. Montpetit, dans l'article-programme, avait réclamé sans réserve l'envoi d'étudiants en Europe. M. l'abbé Groulx revient sur le sujet dans le numéro suivant non pas, apparemment, pour appuyer M. Montpetit, mais pour donner le coup de barre des réserves. Il serait curieux de savoir pourquoi M. Montpetit, si clairvoyant pourtant, n'est jamais revenu sur la question, du moins dans l'*Action française*. En tout cas, il est permis d'estimer qu'à toutes fins ses déclarations et celle de M. l'abbé Groulx n'en font qu'une. A part cette déclaration en deux chapitres, il ne reste donc que celles de M. Antonio Perrault, parues à plus



L'HOTEL WAWA sur le lac des Baies, Ontario, (146 milles de Toronto, Ont.). Les touristes y trouvent le grand confort et tous les amusements désirés. Endroit idéal pour le canotage.—(Sur la ligne du Grand Tronc).

d'un an d'intervalle, l'une dans un résumé d'enquête qui est en quelque sorte une "tribune libre", mais toutes deux claires, nettes, loyales, comme tout ce qui sort de ce cerveau. C'est assez pour classer M. Perrault parmi les pionniers de la haute culture française au Canada; à notre humble avis, ce ne serait pas tout à fait assez pour justifier l'*Action française* de dire qu'elle a consacré plus d'attention à la question primordiale de l'envoi d'étudiants en Europe qu'au décrassage d'enseignes qui portent en elles un suint inépuisable. "La science, l'art, les lettres, attendent nos efforts", écrit en avril 1918 M. Perrault. "Pour les diriger, suppléons à l'insuffisance actuelle de notre enseignement supérieur. *Sans lui, pas de haute culture, ni de discipline intellectuelle, ni de méthode scientifique*... Le haut enseignement est incomplet. Ecole normale supérieure où se formeraient les professeurs de l'enseignement secondaire, faculté des sciences, faculté des lettres, chaire des sciences sociales et politiques, école d'art, conservatoire de musique, tout est à créer. *Sans ces réformes, nous piétinerons sur place.* Quand aurons-nous ces foyers de culture? Le Saint Laurent, je le crains, roulera longtemps ses eaux calmes et profondes avant que ne se lève ce jour d'espoir... *Les plus brillants chez nous sont les prêtres et les laïques qui sont allés là-bas chercher la méthode et la discipline de l'esprit. Par malheur on les compte sur le bout du doigt.* Si leur nombre était quadruple! Que gouvernement, université, corporations, créent des bourses. *C'est le salut, en attendant que l'enseignement supérieur soit organisé ici.*" En mai 1919: "Le temps est depuis longtemps venu d'organiser ici une vie intellectuelle nouvelle. *Dès après 1867*, il eût fallu utiliser les qualités de nos ancêtres dans un autre champ que celui où ils luttèrent. Hâtons-nous de ranimer *la vie supérieure* qui remuait l'âme des ancêtres, mais *qui, depuis 1867, étouffe sous l'étreinte de l'apathie et de l'égoïsme*... L'âme canadienne-française, sortie de ses luttes séculaires, n'a pas trouvé sa voie. Elle s'est laissé envahir par l'apathie et l'égoïsme... On s'en excuse en rappelant notre jeunesse, notre pauvreté, résultant des conditions sociales où nous avons vécu. *Ces arguments sont bons à opposer à ceux qui attaquent notre race. Ils ne sont plus de mise dans notre examen de conscience.*" Telle est bien, en effet, l'effrayante vérité. Mais si les faits sont tels, et si l'*Action française* a véritablement pour politique de sérier les questions par ordre d'importance, on ne comprend pas que l'*Action française* accorde chaque mois plusieurs pages à l'œuvre essentiellement négative de Pierre Homier, et qu'elle se croie quitte envers la question des questions, c'est-à-dire le renouvellement de notre vie intellectuelle par la formation d'une élite, avec l'exhortation annuelle de M. Perrault. Voilà de quoi, pour ma part, je me suis étonné et voilà sur quoi les explications de l'*Action française* ne jettent aucune lumière. La cause est déjà gagnée? L'excuse est belle, quand on sait ce qu'il a fallu de temps pour obtenir cinq bourses, et qu'au jugement de M. Perrault il faudrait envoyer chaque année vingt jeunes gens en Europe, ce qui nécessiterait beaucoup plus que vingt bourses.

Les amis de l'*Action française* diront que nous interprétons mal les réserves de M. Groulx, et peut-être auront-ils raison; mais ils ne nieront pas que c'est précisément par les réserves de ce genre, formulées en toute occasion, à propos de tout et à propos de rien, qu'on a créé dans le Canada français, à l'endroit de la France, cette méfiance qui a entravé dans le passé les rapports intellectuels entre les deux pays. Jusqu'ici, toute l'action française, au Canada, est partie de ce principe que la question de langue est surtout une question religieuse; et au nom de l'intérêt religieux on a contrecarré ou ajourné toute proposition tendant à accroître nos apports de culture française. On s'apercevra peut-être un jour que la question religieuse était en grande partie une question de langue, et que, tout le terrain qu'on a refusé chez nous à la culture française, ce n'est pas la religion, mais le bas matérialisme américain avec ses conséquence inévitables, — vénalité publique et privée, corruption et affaiblissement de tous les organismes sociaux essentiels, — qui l'a gagné. J'ai eu l'avantage de fréquenter durant mes séjours à Paris les Français qui s'intéressent aux relations franco-canadiennes; je ne crains pas de dire qu'à l'heure actuelle, et depuis assez longtemps déjà, il n'en tient qu'à nous d'obtenir pour nos étudiants, en France, même dans les lycées officiels ou à la Sorbonne, à plus forte raison dans les écoles catholiques, toutes les garanties doctrinales ou morales que nous exigerons. M. Alfred Croiset (au fauteuil), d'autres représentants du haut enseignement officiel, assistaient à ces séances du Comité France-Amérique de mars et avril 1919 où j'avais été invité à exposer les besoins de l'étudiant canadien-français en France; on l'a vu, loin d'éviter la question morale et plus particulièrement religieuse, je la posai en termes catégoriques: "Si vous voulez, disais-je, obtenir la confiance du Canada français pour votre enseignement, renoncez tout de suite à exercer par vos écoles officielles une influence doctrinale quelconque sur l'esprit de nos étudiants."............... Et le grand honnête homme qu'est M. Croiset de répondre: "Nous comprenons vos objections, et nous les respecterons. Constituez vous-mêmes le comité français qui devra guider et conseiller votre jeunesse." M. René Bazin était là, et, si j'ai bonne mémoire, le vice-recteur de l'Institut catholique, M. Prunelle, et aussi M. Georges Goyau. Je demandai si on était prêt à laisser la direction morale des étudiants à des hommes comme Mgr Baudrillart et M. Goyau: "Tout de suite! tout de suite!" répondit M. Croiset. Devant de pareils faits, les réserves n'ont plus leur raison d'être. Le temps est venu de dire, de dire hautement et inlassablement, que c'est en France que notre jeunesse a le plus de chances d'acquérir, avec le maximum de culture humaine, la probité de l'esprit, la passion des idées, toutes ces qualités dont l'absence a causé, depuis 1867 et même avant, notre déchéance dans tous les domaines. On est de cet avis, à l'*Action française*? Eh bien! qu'on marche! Qu'on cesse d'opposer à tout projet concret des midis à quatorze heures qui n'ont pour effet que de raviver chez nous les rancœurs en passe de s'éteindre. Ce sont les avantages d'un rapprochement intellectuel, que pour l'instant il importe de mettre en lumière: les mesures de sauvegarde pourront se prendre ensuite.

P.S.—Dans un deuxième article, j'essaierai de faire voir comment l'*Action française* a compris l'importance de l'école et du livre comme moyens de formation française.

Le bien cesse d'être utile quand l'opinion générale le repousse.

* * *

On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère.
STENDHAL.

Il y a l'abus du bon sens, comme il y a l'abus de l'esprit.

* * *

Ce qui est bien écrit mérite aussi d'être bien lu.
Baron GRIVOT DE GRANDCOURT.

POURQUOI L'INDÉPENDANCE ?

Par ARTHUR BEAUCHESNE

M. Wilfrid Gascon prétend que la morgue des Anglo-Canadiens est incurable, que nous en souffrirons tant que la Confédération subsistera et que le meilleur moyen de l'éviter c'est de rendre la province de Québec indépendante. Il ne veut pas entendre parler de rapprochement.

"La bonne entente, pour parler en parabo'e, dit-il, c'est ceci: un voisin entré chez moi s'empare de ma montre. Survient un brave homme qui, ennemi du bruit, veut arranger l'affaire. D'abord il me reproche de crier trop fort, puis se tournant vers le voleur, il lui demande gentiment: "Rendez-lui toujours sa chaîne et faites l'accord". —Mais non, je veux ma montre et ma chaîne, et pour être sûr que je ne serai plus volé, je romprai définitivement avec un voisin aussi peu respectueux du bien d'autrui."

Le brave homme peut avoir d'excellentes raisons de se montrer indulgent. Il craint probablement qu'une rupture complète entre vous et votre voisin n'ait des suites désastreuses. Vous ne pensez qu'à votre montre; lui songe au péril dont vous seriez victime si vous encouriez la haine de ce voleur qui est capable d'incendier nuitamment votre maison, ruiner votre commerce et, par les intrigues que lui inspirera l'idée de vengeance, vous réduire à la misère noire. Dans l'intérêt de votre famille, vous feriez bien de vous contenter de la chaîne pour le moment, avec l'intention de mieux serrer votre bijouterie à l'avenir.

S'il est sage de peser les conséquences d'un acte important de la vie ordinaire, ne l'est-il pas encore plus lorsqu'il s'agit du changement d'allégeance d'une nation de deux millions d'habitants? Entreprendre à l'heure actuelle une campagne en faveur de l'indépendance de la province de Québec serait jeter dans l'arène politique une nouvelle cause de froissements et accentuer des malentendus que nous pouvons et devons faire cesser, ou du moins diminuer. M. Gascon a-t-il prévu le redoublement de fanatisme que cela provoquerait dans l'Ontario? Croit-il que les Anglo-Canadiens se rangeraient de notre côté? Que préféreraient-ils? La situation actuelle ou un régime d'union économique? La mère-patrie serait-elle disposée à leur donner raison contre nous? Que fait-on de la question militaire, car la séparation aurait une influence sérieuse sur la position stratégique de la Grande-Bretagne? Le ministre de la guerre consentirait-il à l'existence d'un pays étranger entre les provinces maritimes et le reste du Canada? L'amirauté renoncerait-elle aux avantages du Saint-Laurent et de la citadelle de Québec? Ne supposerait-elle pas que dans le cas d'une guerre avec les Etats-Unis ou les pays orientaux, nous ferions obstacle au transport de ses troupes? Sir Charles Tupper était d'avis que le Canada, par la construction de l'Intercolonial et du Pacifique Canadien, avait fait à la métropole une énorme contribution militaire.

De telles considérations ne sont pas négligeables lorsque l'on discute le démembrement d'un empire. Les ulsteristes n'ont-ils pas toujours prétendu qu'il serait dangereux d'accorder le Home Rule à l'Irlande surtout parce que l'on aurait à la porte même du royaume un pays hostile où pourraient se tramer toute sorte de complots contre la nation anglaise?

La Grande-Bretagne serait probablement mieux disposée à accepter la sécession du Canada entier que celle d'une seule province. Oserait-elle démolir la Confédération sans en consulter toutes les parties constituantes? Tout le Canada n'aurait-il pas son mot à dire si nous demandions la séparation? Ne sommes-nous pas possession canadienne autant que britannique? La question est beaucoup plus compliquée que ne semble le croire M. Gascon.

Le temps est mal choisi pour que la province de Québec tire ses comptes avec le Dominion et commence sa carrière de pays indépendant. Le Canada doit trois mille millions de dollars. Nous sommes environ trente pour cent de la population. Notre part du passif, que nous serions obligés d'emporter avec nous, se computerait-elle d'après cette proportion ou celle de notre contribution au revenu fédéral? Ce serait là un point à débattre. Nous serions forcés d'assumer une dette de sept cents millions de dollars dans un cas et de neuf cents millions dans l'autre. Sous le régime actuel nous payons notre part de la dette, mais comme l'immigration augmente le nombre des contribuables beaucoup plus rapidement que ne s'accroît la population du Québec, il s'ensuit qu'en restant dans le *statu quo*, nous contribuerons de moins en moins. Nos hommes d'Etat comptent beaucoup sur l'Ouest pour l'acquittement de la dette nationale. Qu'avons-nous à gagner par la sécession? Ferions-nous acte de sagesse en tentant l'aventure de l'indépendance avec un passif de près d'un milliard? Tout, au début, serait à organiser. Nous aurions désormais à construire nos propres quais et nos édifices publics, à entretenir nos voies fluviales et nos chemins de fer, à protéger nos industries, à maintenir une milice quelconque, à placer nos ambassadeurs, nos consuls, nos agents, etc. Qui dira que nous sommes prêts à assumer de telles responsabilités? Ne perdez pas de vue qu'il faudrait aussi encaisser des fonds pour le fonctionnement de la nouvelle machine administrative. Il me semble qu'au simple point de vue d'affaires la séparation serait une erreur colossale.

Sous le rapport national ou ethnique, le bonheur des Canadiens français serait-il beaucoup augmenté? Sommes-nous réellement malheureux aujourd'hui? Nous pouvons bien crier quelquefois à la persécution; nous sommes journellement insultés par une majorité grossière; mais, entre nous, admettons que la province de Québec jouit d'une grande liberté et que l'indépendance n'améliorerait pas notre sort et ne suffirait certainement pas à régler les difficultés dont souffrent nos compatriotes dans les autres provinces.

M. Gascon, si friand de logique, appuie sa thèse sur la situation faite aux Canadiens francais dans le Manitoba, la Saskatchewan et l'Ontario? Oublie-t-il que tant que nous ferons partie de la Confédération nous aurons le droit de venir en aide à ces derniers, mais que si le Québec devient une nation indépendante nous ne pourrons plus nous occuper de leur sort sans enfreindre le droit international? Si la langue française est négligée quelque part, il faut avouer qu'elle règne en maîtresse sur les rives du Saint-Laurent. Nous avons droit de représentation au cabinet fédéral, à la chambre des communes et au sénat. La situation actuelle n'est que temporaire et il ne m'appartient pas d'en étudier les causes. Avant longtemps, nous aurons à Ottawa, comme dans le passé, quatre ou cinq ministres canadiens français.

M. Gascon est pessimiste. N'a-t-il pas déjà constaté que, depuis quelque temps, il y a, à côté du fanatisme, un courant de sympathie pour notre race dans l'Ontario? Il a lu sans doute "Bridging the Chasm", "The Clash" et "The Birthright". Il est probablement abonné au "Courrier" de Toronto. Au parlement, on voulait autrefois l'abolition de notre langue; aujourd'hui on adopte des lois statuant que tout immigrant venant au Canada doit savoir lire et écrire le *français* ou l'anglais. Cela n'est pas de la pure organisation électorale. Il est vrai que certains politiciens nous flattent par hypocrisie; mais cela même est un progrès. Un jour viendra où ce qui n'aura été d'abord qu'une politique intéressée sera accepté comme ligne de conduite nécessaire, car les bons rapports auront produit de si heureux résultats que l'on sera obligé de les continuer.

M. Gascon désire retourner au régime de 1791. Est-il sérieux? "Moi, écrit-il, je dirais à l'exemple de Papineau en 1849: revenons au régime de la séparation, revenons à la constitution de 1791, pour les mêmes raisons qui existaient à cette époque". Veut-il l'abolition du gouvernement responsable? Est-il fatigué de la liberté de discussion? Regrette-t-il le temps où le gouverneur Craig pouvait incarcérer six députés et leur refuser un procès? Les violences de Papineau se sont surtout produites sous la constitution de 1791. Elles ont causé l'échauffourée de 1837 et la loi infâme de 1841. Si nous sommes sortis indemnes de l'Union, ne le devons-nous pas au génie conciliateur de Lafontaine?

La Confédération n'est pas l'idéal. Le droit de *veto* sur les lois provinciales en a fait pratiquement une union législative. Elle nous procure tout de même l'autonomie de la province de Québec. Si Lafontaine, avec du tact et de la tolérance, a réussi à tourner en notre faveur une constitution destinée à nous anéantir, pourquoi ne pourrions-nous pas vivre encore quelque temps sous l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord?

S'UNIR POUR GRANDIR

Par ALFRED BOYER

J'ai lu l'article de Jean Des Lys, publié dans la Revue Moderne du mois d'avril. On pourrait peut-être croire qu'il exprime l'opinion de la jeunesse canadienne-française puisqu'il est le seul *jeune* à avoir dit son mot à propos de l'article de M. Beauchesne intitulé "C'est assez d'anglophobie."

Mais allons donc, n'en avons-nous pas assez des dix années de luttes vaines et stériles où s'est épuisé tout le savoir-faire des fanatiques? Sans doute plusieurs de leurs idées sont excellentes; mais ce n'est pas tout d'avoir des idées excellentes, encore faut-il savoir s'en servir à propos et en temps et lieu. Le semeur d'idées doit prendre garde de ne pas les jeter à tort et à travers, car elles ne tombent pas toujours en bonne terre; et au Canada surtout, dont le sol est hétérogène, il doit s'appliquer à les bien semer, de peur de ne récolter que de mauvais fruits.

Parce que nous ne voulons parler qu'avec réserve, est-ce que cela veut dire que nous tremblons devant les Anglais? Pas le moins du monde. Tolérer, est-ce trembler; reconnaître que nous sommes en minorité est-il un acte de lâcheté? Eh bien oui, malheureusement, nous sommes une minorité et de plus des *colonials* n'ayant pour appui que nos propres forces. A quoi cela nous sert-il de crier à propos de tout comme à propos de rien contre les impérialistes et contre les Anglais? Ceux-ci ne s'occupent même pas de nous.

Je lisais le mois dernier dans le "Star" de Montréal que l'honorable Rodolphe Lemieux avait prononcé un magnifique discours à Londres en faveur des Canadiens-français, exprimant là tous nos griefs et tous nos ennuis. M. Lemieux voulait sans doute nous attirer quelques témoignages de sympathie. Mais voici ce qu'un des membres du parlement anglais lui répondit: "We are very sympathetic to your fellow-countrymen, dear Sir, but we are sorry we can't do anything for them". Nous voyons bien par là que c'est peine perdue pour nous que de crier contre l'impérialisme et contre l'Angleterre.

Si nous voulons obtenir la reconnaissance de nos droits, il y a bien d'autres moyens plus pratiques, il me semble, que cette polémique ardente et inutile dirigée contre l'Empire. D'ailleurs ce moyen-là, loin de nous être avantageux, nous attire la haine de nos compatriotes de langue anglaise.

M. Bourassa a vraisemblablement contribué pour beaucoup, malgré les grands services qu'il nous a peut-être rendus, à faire naître et grandir tous les ennuis dont nous souffrons maintenant à ce sujet. Il nous a trop souvent, il me semble, revélé ce qu'il appelle les secrets des impérialistes. Que nous importe de savoir ces choses? Le plus important pour nous n'est-il pas de ne jamais rien dire qui puisse nous être reproché un jour ou l'autre?

Mieux vaut douceur que violence, a dit LaFontaine dans une de ses plus jolies fables. Et puisque Jean Des Lys aime tant les fables, celle-ci vaut bien la peine d'être citée. Cette morale est trop pratique pour que je la laisse passer sans l'appliquer aux fanatiques qui veulent tout emporter d'assaut.

La douceur et la patience ont fait de plus grandes œuvres que la colère; et ici, au Canada, plus nous tempêterons, plus les Anglais nous détesteront.

Etant donné notre position de minorité, nos attaques répétées, et sans cause, contre l'Angleterre, le plus grand empire du monde, ne nous donnent rien. Il serait aussi prudent de tirer les moustaches d'un lion pour qu'il se couche par terre et se laisse tuer.

Dans l'Ontario et dans l'Ouest, on est porté à croire que tous les Canadiens-français de la province de Québec acceptent les idées de M. Bourassa. Cela est bien faux. La plupart n'admettent que les meilleures.

Le cardinal Manning peut être un très bon conseiller quand il dit: "Dans tous les camps, le noyau des forts, c'est le groupe des endoctrinés, des croyants, tranchons le mot, des fanatiques"; mais ici, dans notre province comme dans tout notre pays, nous sommes dans une atmosphère où le fanatisme *tranchant* n'est pas de mise. Nous sommes les petits et, pour réussir contre les plus forts que nous, il vaut mieux faire comme le faible David contre le géant Goliath: se servir de la ruse.

Demain, la jeunesse canadienne-française aura pour mission de remplacer, dans cette lutte qui dure depuis plus d'un siècle, les hommes d'aujourd'hui. Que fera-t-elle? Avertie, comme elle l'est, que le fanatisme a fait piètre figure dans ces dernières années, emploiera-t-elle une tactique plus prudente et plus habile: la tolérance?

Pour ma part, je suis bien convaincu que si nous voulons faire du Canada *notre nation, notre patrie*, nous devons en premier lieu conserver et fortifier cette union vive et forte qui fait les grandes nations. *S'unir pour grandir*, voilà notre devise.

Critique Littéraire — "Au Pays de l'Erable"

Par ALBERT SAVIGNAC

Nous ne devons empêcher aucune fleur de croître, dans la nature. Il en est ainsi des fleurs littéraires. La fleur régionaliste n'est pas un chardon qu'il faille extirper de notre petit jardin des lettres. Elle a sa place au soleil de l'admiration nationale comme toutes les autres. Seulement, cette fleur ne dépasse pas de beaucoup le domaine du terroir; elle est peu connue de l'univers. Ceux qui veulent se spécialiser dans ce genre, c'est leur affaire. Ils auront la rançon de leur choix limité: ils ne eront lus et appréciés que par ceux qui habitent le coin de terre évoqué, mis en relief, coloré et chanté. Ne nous créons pas de fausses illusions, la rose, fleur universelle, aura toujours plus de renom et de gloire que l'anémone indigène.

Dans notre colonie littéraire naissante nous devons, toutefois, encourager tous les louables efforts dans n'importe quel genre; et chaque genre doit être apprécié à sa valeur intégrante.

Si le style des concurrents manque de beauté; s'ils n'ont pas le secret d'allier puremen les mots et les images qu'ils évoquent; s'ils recherchent tels termes ou telles alliances de termes, appelés *canadianismes*, qu'ils ont le choquant défaut de mettre entre guillemets quand nous les sentons venir d'une lieue à la ronde; si la banalité leur est familière, et surtout, s'ils se complaisent dans des longueurs de récits qui n révèlent que trop la facilité irréfléchie avec laquelle ils composent,—ils sont, en retour, clairs ou du moins ils ont toujours l'intention de l'être; et tous, presque tous, cherchent sérieusement à convaincre ou à intéresser leur public par la simplicité, la précision de leur exposition et par la naïveté pure de leurs sentiments; d'au res encore ont su imprimer à leurs contes de la grandeur, de la sensibilité, et même, pour un, de la finesse. Mais dans toutes ces pièces nous trouvons un même courant de fraîcheur juvénile, de gentillesse rustique et de gaieté inoffensive.

Certes, voilà une prose ordinaire, pas originale, au service d'une morale très pure. Il faut donc distinguer dans ces quinze récits et ne pas les confondre tous dans une même réproba ion qui serait l'injustice même. Nous aurions voulu faire cette sélection, mais le cadre de cet article ne nous le permet pas.

Allons plus loin! Osons dire que si, au lieu d'examiner un à un, avec une sévérité pointilleuse, ces récits dont la profusion de détails choque et contrarie si souvent les idées de concision de l'art français actuel, nous les envisageons dans leur ensemble et essayons de d gager l'impression générale que nous laisse l'étude de ce volume, notre jugement sera beaucoup moins défavorable. Ce qui domine tout, en effet, c'est la grande pitié dont cette prose est imprégnée. Par là elle se relève et s'épure.

Ces contes dans leur simplicité exhalent une bonne senteur de lilas en fleurs, de prés verts, ou de neige virginale. Les peintures de mœurs, les descriptions de fête, nous plaisent encore par elles-mêmes lorsqu'elles sont vives et légères, mais elles valent surtout par les renseignements précieux qu'elles nous fournissent sur la vie réelle et sur l'idéal de nos *habitants*. Vraisemblables ou non, les événements sont racontés par le nouvelliste avec une conviction communicative. Il s'émeut lui-même dans les moments pathétiques, et exprime son émotion comme devant un fait réel qui se passerait sous ses yeux. Ce qui fait toujours la préoccupation de l'auteur,—et ce qui vous intéressera, lecteurs, — c'est la peinture minutieuse du sentiment, et c'est aussi la recherche de la distinction la plus noble dans la conduite et dans l'expression de l'amour.

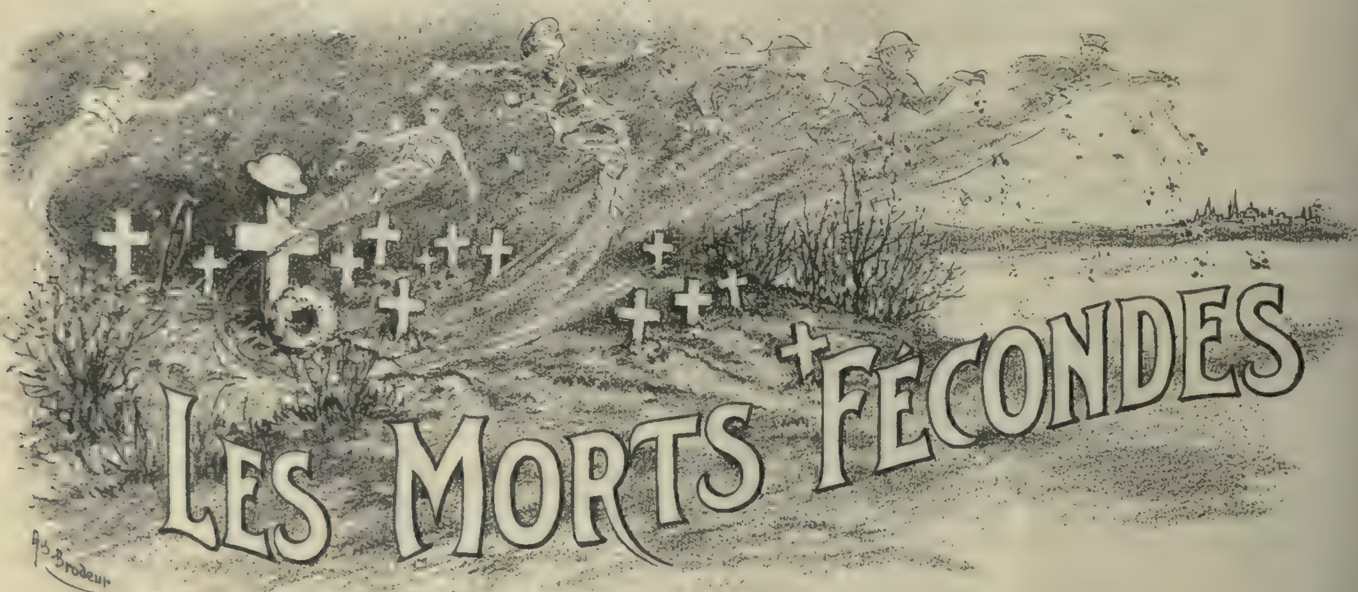
Une d s variétés les plus intéressantes est celle où les auteurs esquissent les scènes villageoises, non point avec un exact et grossier réalisme qui eût choqué dans un genre si léger, mais avec une vérité relative, souvent assaisonnée d'une douce et familière ironie, — ironie si particulière à nos descendants de Normands. Il y a aussi des idylles champêtres qui sont délicieuses; on reste charmé par tant de naïveté.

Ne lisez pas que le premier travail parce qu'on lui aura décerné le premier prix, et que les autres seraient inférieurs. Ils se ressemblent tous par le fond. Pour la forme, pour notre part, sans avoir lu les contes mis de côté par le jury, nous placerions en premier lieu *Pour l'honneur*, et peut-être que vous, lecteurs, vous préféreriez *Claire Desroches*.

Je reviens à la question du langage. J'avouerai sans peine que la langue de *Au pays de l'Erable* n'est pas une langue achevée. Elle est simpliste; elle est rudimentaire, elle est même un peu enfantine. On y remarque tous les défauts inhérents aux écrivains débutants: la négligence du style, les répétitions de mots et d'idées, la maladresse naïve des transitions, le manque de mesure dans les développements, l'uniformité des descriptions et des caractères. Mais ce volume est moins une œuvre d'art qu'un produit du sol. Ne chicanons pas sur la forme, quand les sentiments sont si nobles et la pensée si ingénue. Encourageons nos conteurs et les concours qui les produisent. Ils préparent à nos érudits des matériaux fort dignes d'être utilisés, et après avoir été les amuseurs du plus grand nombre de leurs contemporains, ils sont appelés à devenir des témoins irrécusables et naïfs de l'histoire intime de nos gens.

Le retour vers la terre natale !

L'Association des voyageurs de Commerce vient d'entreprendre une propagande à laquelle il nous fait plaisir d'adhérer de tout coeur: celle de provoquer l'exode des franco-américains vers la terre natale. Il ne faut pas se dissimuler que l'entreprise si patriotique soit-elle, présente de sérieuses difficultés. Seulement il faut espérer les vaincre, et réussir dans ce noble projet qui ramènerait chez-nous, dans la bonne vieille province, tant des nôtres dont nous regrettons toujours l'absence. Nos frères émigrés aux Etats-Unis ont connu la vie facile et gaie de là-bas. Le soir, le travail terminé, ils s'amusent, tout leur sourit... Ils habitent de belles villes ou de coquets villages. A notre sens, nous ramènerons nos gens chez-nous, et ils seront heureux de revenir, lorsque nous leur aurons amélioré leur terre, et égayé leur vie. D'ici là, ils croiront difficilement qu'ils peuvent reprendre l'existence exactement là, où ils l'ont déjà laissée.



A' L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA SIGNATURE DE LA PAIX.]

I

D'entre les disparus, ce soir, ressuscités,
Sortis de nos tombeaux qu'un sang fécond inonde,
Nous qui fûmes au sein des batailles jetés,
Volontaires martyrs de cette heure profonde
Qui de gloire nous a largement revêtus,
Nous venons exalter aux quatre aires du monde
La grandeur de nos vertus.

"Allemand! si la haine a tourmenté ta vie
Au point de renverser le vestige ancien
D'une paix qui te fut en un instant ravie;
Si dans un long effort tu rompit le lien
Qui nous réunissait à la bonté suprême,
Reniant que l'amour nous guide et nous soutient
Jusque dans la douleur même;"

"Si le flot de la mer apparait impuissant
A laver d'un seul coup l'outrageante souillure
Que tu gravas au coeur de l'homme agonisant,
Et qui devra toujours souffrir de ta blessure;
Si tu voulus briser aux pieds de ton autel
Le Temple où s'abritait une Europe future
Qui portait un signe immortel;"

"Si des peuples entiers offerts à ton caprice,
Furent anéantis pour ne renaître plus;
Si tu niais en toi l'immanente Justice;
Si tu te dis l'élu d'entre tous les élus;
Si par l'écho trompeur de tes vaines paroles,
Tu crus réaliser tes rêves superflus
En les voilant de symboles;"

"Si dans l'humus flétri tu tuas les ferments
Et rendis les coteaux desséchés et stériles;
Si tu voulus tarir aux fibres des sarments
Le vin donnant la force aux actions viriles;
Si tu voulus dompter par le fer et la faim
Les pays épuisés, chancelants et débiles
Qui furent détruits en vain;"

"Si tu renias l'art de conserver la forme
Des chênes orgueilleux et des frêles roseaux,
Des chèvrefeuilles unissant leur charme à l'orme,
Et des grands lis sculptés au hasard des ruisseaux;
Si le champs des aieux subit tes flétrissures;
Si la source se tut où buvaient les oiseaux
Coutumiers de doux murmures;"

"Si tu sus engloutir les chefs-d'oeuvre passés
Non pas dans l'oubli, mais dans de vivants abîmes;
Si dans l'amas sanglant des peuples écrasés,
Tu plongeas sans remords tant de grandeurs sublimes;
Si par toi tant de deuils et tant de pleurs amers
Remontèrent du gouffre aux majestés des cimes
Qui dominaient l'univers;"

"Nous, nous venons te dire, en ces moments tragiques,
Affirmateurs sacrés d'un Idéal nouveau,
Après être tombés dans des combats épiques,
Que, morts, nous inscrivons, dès le seuil du tombeau,
Notre nom qu'on lira sur les stèles futures,
Et que proclameront, le marquant de leur sceau,
Les humaines créatures!"

"Nous venons libérer les coeurs longtemps enclos
Qui vibreront pareils aux accords d'une lyre,
Et qui, mettant enfin un terme à leurs sanglots,
Maintenant s'en iront par la terre en délire
Chanter leur délivrance en des mots tout-puissants
Et que seul un profond enthousiasme inspire
En des jours resplendissants."

"Ce sera notre règne. Et dans ces heures graves
Où l'homme sentira l'immense changement,
Ayant à ses espoirs brisé toutes entraves,
Les jours seront lumière et recommencement;
Et la Joie, exaltant ses clameurs triomphales
Dans un geste d'amour et plein d'apaisement,
Dispersera les rafales."

"Sur les sillons ouverts aux promesses des grains,
Sur les penchants fleuris regorgeant d'opulence,
Apparaîtra l'éveil des riches lendemains.
Ce sera par l'Europe une autre Renaissance
Dont les peuples nouveaux promulgueront les lois,
Et dont nous entendrons, après tant de souffrance,
L'indicible et grande voix."

"La défaite certaine atteindra les chimères
Dont l'insolent passé se sera tant repu;
Et devant la grandeur de toutes les misères,
Ton prestige, ô Germain, se sera dissolu,
Et nous dissiperons au sein de tant de brumes,
Délivrés d'un carnage enfin interrompu,
Nos si vieilles amertumes!"

"Et nous triompherons. Et par le Temps qui fuit,
Quelquefois sans laisser l'empreinte de ses traces,
L'offrande de nos corps aura porté son fruit;
Nous serons le froment qui nourrira les races!
Etant les vrais héros morts pour les Droits sacrés,
Nos oeuvres resteront plus encore vivaces
Et nos noms plus vénérés."

"Nous aurons fécondé la pente des collines.
De nouveau l'univers par l'exemple emporté,
Faisant gonfler le coeur dans toutes les poitrines,
Répandra les bienfaits de sa félicité.
La terre embaumera par de nouvelles roses
Les matins tout joyeux de leur fécondité
Et de leurs métamorphoses."

"Et parce que par nous l'homme régénéré
Connut la profondeur de notre sacrifice;
Parce que dans un geste ardemment inspiré,
Nous aurons répandu l'Amour et la Justice;
Parce que plus encor que les actes humains,
Nous fûmes des vivants la voix inspiratrice
De par les âpres chemins."

"Nous survivrons encore à nos douleurs passées.
Et l'univers refait sur des débris fumants,
Tout en songeant un jour aux forces dépensées
Dans la lutte pour mettre une fin aux tourments
Qui rongèrent le coeur dissolu des vieux mondes,
Immortalisera dans de neuves pensées

L'augurale prédiction des morts fécondes!"

II

Ils ressusciteront, les morts, avec nos rêves
Dont la réalité fera le jour nouveau
Qui déjà nous promet le suc des jeunes sèves.
Ils ressusciteront du fond de leur tombeau,
Pour venir nous apprendre à cet instant suprême
Où le sort les couchait dans le creux des ravins,
Que le geste d'offrir sa vie à ceux qu'on aime,
Est le plus grand parmi tous les gestes humains.
C'est pourquoi, dans ce siècle où tant d'espoir fermente,
Nous les avons senti frémir dans notre chair.
Et, nous remémorant l'ineffable tourmente
Qui plongea notre époque au gouffre d'un enfer,
Nous comprendrons par ceux que la mort déifie,
Qu'en se débarrassant de son manteau charnel,
L'homme régénéré toujours se purifie,
Et trouve, en s'élevant, un amour éternel.
Un jour, nous apprendrons qu'il est une demeure
En nous où les grands morts ne devront plus mourir;
Où le passé réside, où constamment on pleure
Des vertus qui pourtant n'auraient pas dû périr;
Où l'être exaltera sans cesse nos pensées,
Où nos voeux grandiront ensemble confondus,
Alors que regrettant les heures dépensées,
Il voudra ressaisir tous les bonheurs perdus.
Car nos voeux monteront plus haut que nos conquêtes
Dont nous avons fleuri les routes d'ici-bas.
Nous nous efforcerons d'atteindre les grands faîtes
Que nos regards fuyaient ou n'entrevoyaient pas.
Car par la Beauté même une âme est ennoblie;
Car plus nous aspirons à l'empire du Beau,
Plus sacrés deviendront les morts que nul n'oublie,
Plus profond le respect qu'on doit à leur tombeau.

III

C'est pour nous que nombreux sont tombés les grands morts;
C'est pour que nos berceaux repeuplent les collines,
C'est pour que les vivants refassent sur leurs bords
De la vie avec des ruines.

C'est par ses morts sacrés que la France a vaincu;
Que le règne de l'Art renaîtra sur la plaine,
Que l'empire du Beau par eux a survécu,
Que l'Amour a tué la haine!

C'est par les morts divins que la Ville aux cent tours
Aura dicté leur tâche aux prochaines années;
Que le travail humain, au seuil des nouveaux jours,
Préparera ses destinées.

C'est par ceux qui sont morts en un geste inspiré,
Que nous retrouverons, l'âme toute ravie,
Le bonheur sur un monde enfin régénéré,
Auquel ils donnèrent leur vie!

JEAN CHARBONNEAU.

Extrait de "l'Age de Sang" qui paraîtra prochainement chez Lemerre, à Paris.



SPIRITISME

Par HENRIETTE TASSÉ

Je ne sais si M. Maëterlinck, le potèe et philosophe belge et Sir Oliver Lodge ont fait des adeptes chez les Américains mais la conférence du savant physicien anglais, à la salle Windsor, a du faire plus de sceptiques que de croyants à la doctrine spirite.

M. Maëterlinck en parlant des apparitions dit qu'elles ne semblent pas avoir la moindre conscience d'une vie nouvelle ou supra-terrestre. Telles qu'elles se présentent elles ne sont probablement que des réminiscences d'une personnalité secondaire du médium ou d'inconscientes suggestions de l'interprète ou des assistants. Or en examinant les manifestations spirites quelque étranges que soient certains phénomènes je n'en rencontre pas un seul qui sorte franchement de ce monde ou vienne indubitablement de l'autre. Ce sont de prodigieux incidents de frontière, mais on ne peut affirmer que la frontière ait été violée.

Il s'agit simplement de vision à distance, de clairvoyance subliminale et de télépathie poussées à la dernière puissance; et ces trois manifestations des profondeurs inexplorées de l'homme sont aujourd'hui scientifiquement constatées et classées; ce n'est pas à dire qu'elles soient expliquées, mais ceci est une autre question. Quand, à propos d'électricité, on parle de positif, de négatif, d'induction, de potentiel et de résistance, on met également des mots conventionnels sur des faits et des phénomènes dont on ignore entièrement l'essence intime. Il n'y a de ces manifestations extraordinaires à celles que nous offre un médium qui ne parle pas au nom des morts, qu'une différence du plus ou moins, une différence d'étendue ou de degré et nullement une différence spécifique. Ces citations sont d'un livre récent de Maëterlinck. Je ne comprends plus après cela pourquoi un jou nal lui fait dire: "Au cours de mes conférences j'exposerai au public américain les premières preuves scientifiques de "l'immortalité de l'âme," et encore moins son adhérence aux doctrines spirites. Après avoir lu *Raymond or life and death* de Sir O. Lodge, *Human Personality* de Myers et *Studies in Psychical Research* de Podmore, on reste confondu de la pauvreté de tous ces témoignages.

Par l'intermédiaire de différents médiums, le fils de Sir O. Lodge, tué à la guerre, apprend à son père que sa première impression en s'éveillant dans un autre monde fut que tout lui apparût vaporeux et vague; il se contredit aussitôt en disant que tous ceux qu'il vit lui apparurent si solide qu'il pouvait à peine croire *that he passed over.* (Il n'y a pas d'expression équivalente dans notre langue) ?

Il demeure dans une maison de briques, il y a des arbres et des fleurs, des oiseaux, des chats, des chiens, des chevaux. Le terrain est solide et si vous vous agenouillez dans la boue vous salissez vos habits (Voilà qui est bien matériel pour des esprits et en ce temps de vie chère la perspective de se loger et de se vêtir comme sur notre planète n'est pas gaie).

Raymond ne croit pas en savoir plus que sur la terre, puis il termine une séance, par l'intermédiaire du m dium, Mrs Leonard, en disant: "Give my love to them all. Tell them I am very happy. Very well, plenty to do and intensely interested" (La fin d'une lettre de collégien).

Dans une autre séance il dit qu'il y a des hommes et des femmes, qu'ils éprouvent les mêmes sentiments avec une différence dans la manière de les exprimer. (Ceci est plus consolant).

Il n'a pas faim, mais il voit des gens manger, fumer des cigares et boire de l'alcool. (La mort va être considérée comme un bienfait par tous ceux qui souffrent de la rigueur de la prohibition).

On constate par ces témoignages enfantins que les médiums ne savent pas même inventer: c'est de la cérébration inconsciente.

Le style de Conan Doyle rend plus attrayante la lecture de Vital Menage. Il résume et poétise la description banale d'une autre vie, cela est moins grotesque que les rapports des médiums.

Le grand ironiste, Anatole France, dit avec raison: "Le Spiritisme met en vérité trop peu d'art à nous séduire. Il nous fait communiquer avec les morts dans des entretiens si plats qu'on en sort plus dégoûté de l'autre monde que de celui-ci."

Puisque des savants comme Lombroso et William Crookes ont été mystifiés, Sir O. Lodge et Conan Doyle ont pu l'être aussi, surtout dans un moment où ils étaient affligés par la perte de leur fils.

Le professeur Joseph Jastrow, qui occupe la chaire de Psychologie, à l'Université de Wisconsin, depuis 1888, déclare dans l'intérêt de la santé sociale ainsi qu'au nom de la vraie science qu'il est important de dire clairement que les savants, psychiâtres ou autres, regardent l'opinion de Sir O. Lodge comme personnelle et sans fondement scientifique.

Peut-être cela intéressera-t-il les lectures de la *Revue Moderne* de connaître quelques opinions sur ce sujet tant discuté.

"Les manifestations spirites, dit Taine, nous montrent l'existence, au même instant dans le même individu, de deux volontés, de deux actions distinctes, l'une dont il a conscience, l'autre dont il n'a pas concience et qu'il attribue a des êtres invisibles. J'ai vu une personne qui en causant, en chantant, écrit sans regarder son papier des phrases entières, sans avoir conscience de ce qu'elle écrit. A mes yeux, sa sincérité est parfaite; or, elle déclare qu'au bout de la page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier; quand elle lit, elle en est étonnée, parfois alarmée. L'écriture est autre que son écriture ordinaire. Le mouvement des doigts est raide et semble automatique. L'écrit finit toujours par une signature, celle d'une personne morte, et porte l'empreinte de pensées intimes, d'un arrière-fond mental que l'autre ne voudrait pas divulguer. Certainement on constate ici un dédoublement du moi, la présence simultanée de deux séries parallèles et indépendantes, de deux centres d'actions, si l'on veut de deux personnes morales juxtaposées dans le même cerveau, chacune à une œuvre différente, l'une sur la scène, l'autre dans la coulisse."

En lisant Les Altérations de la Personalité de Binet on comprend que les médiums qui ignorent la psychologie, attribuent à des esprits ce qui appartient à leur personalité secondaire.

William James dans Principles of Psychology dit: J'ai vu un grand nombre de médiums qui écrivent et parlent

au nom des esprits. Ceux-ci peuvent être des caractères publics comme Mozart ou Faraday, ou des personnes autrefois connues du sujet, ou des êtres imaginaires. Je suis portée à croire que ces manifestations sont l'ouvrage d'une fraction inférieure de l'esprit du sujet, travaillant sur des données formées par les préjudices de leur milieu social.

Camille Flammarion dans Les Forces naturelles inconnues dit: "Presque tous les médiums célèbres ont passé par mon salon de l'Avenue de l'Observatoire, à Paris et je les ai à peu près tous surpris trichant. Ce n'est pas qu'ils trichent toujours. Mais consciemment et inconsciemment ils portent en eux un élément de trouble dont il faut constamment se défier et qui place l'expérimentation en des conditions diamétralement contraires à celles de l'observation scientifique."

Le Docteur Grasset, dont l'autorité est reconnue, dit que beaucoup de phénomènes qui appartenaient à la sorcellerie ont définitivement pénétré dans la science et appartiennent aux psychoses, à l'hystérie ou au somnambulisme.

Le Docteur Surbled dans Spirites et Médiums, dit: "Les messages spirites, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont au fond horriblement bêtes et il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'Outre-tombe pour écrire de semblables balivernes. Corneille quand il parle par la main des médiums ne fait plus que des vers de mirlitons et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône.

Wundt, après avoir assisté à une séance de spiritisme, se plaint vivement de la dégénérescence qui a atteint, après leur mort, l'esprit des grands hommes; car ils ne tiennent plus que propos déments et gâteux. Ce serait vraiment à renoncer à la vie future, s'il fallait la passer avec des individus de ce genre. Il cite cette phrase de Santini: "dans la même séance, l'esprit de Voltaire, par exemple s'exprimera comme un charretier, si le médium appartient à cette classe sociale ou toute autre similaire et comme un homme du monde si l'évocateur est une personne distinguée, instruite, bien élevée.

Dans son travail de la "Revue philosophique" Floury montre que les soi-disant communications spirites... sont un pur produit de l'imagination subconsciente du médium, travaillant sur des souvenirs et des préoccupations latentes.

Maxwell formule cette objection qui lui paraît irréfutable contre l'enseignement des esprits. En Europe ils affirment la réincarnation, en Angleterre le contraire. Si le médium est Anglais ou Américain, l'esprit ne croit pas à la réincarnation; il l'admet au contraire, si le médium est Français ou Allemand, ou Italien, dans les pays ou l'influence d'Allan Kardec avec la théorie de la réincarnation est en honneur: c'est une contradiction formelle.

Il nous semble que le Dr Grasset dans un ouvrage paru en 1908 donne la note juste sur les manifestations spirites.

Je recommande à ceux que les phénomènes psychiques peuvent intéresser de lire Le Psychisme Inférieur du même auteur, supérieur à tout ce que Binet, Richet, Férée et autres psychiâtres ont écrit sur ces sujets. Dans un prochain article je ferai des citations de cet ouvrage.

UNE FOLLE

(Suite de la page 27)

mère qui jamais n'avait manifesté autrement sa démence. Les asiles sont remplis de fous à folie unique.

Nous, qui sommes des femmes, des mères, et qui ne pouvons nous empêcher d'avoir l'horreur de ce crime monstrueux commis par une femme, une mère, ayons pour elle la pitié, la chrétienne pitié, essayons de comprendre qu'il y a deux victimes dans cette cause terrifiante: celle qui dort au cimetière, et celle qui attend l'heure de la délivrance, pour monter sur l'échafaud... Ces deux mots ainsi rapprochés donne le frisson, et ne nous y trompons pas, ce frisson, c'est de la pitié absolue et juste. Je dis bien, juste, malgré que je sente l'instinctif émoi de tous vos nerfs, ô mes lectrices trop bonnes, trop saines pour comprendre la tyrannie des monstruosités mentales.

MADELEINE



L'HOTEL BEGROIN INN, sur le lac des Baies, dans les Montagnes de l'Ontario (Highlands of Ontario) à 146 milles de Toronto. Le plus considérable et le plus luxueux hotel des places d'été au Canada.

ECHOS

Par LE PASSANT

Nos compatriotes des Etats-Unis ont brillamment célébré le 70e anniversaire de la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste de New-York, par des fêtes mémorables auxquelles ont assisté des notabilités de toutes les parties de l'Amérique et du Canada.

Vers nos frères, restés si vaillamment nôtres, nous tournons nos hommages les plus sincères, comme les mieux mérités. Au sein d'un pays anglo-saxon, essentiellement assimilateur, ils ont su rester des Canadiens-français, et leur mérite est infini. Nous crions bravo! à tous ceux de là-bas qui sont restés nôtres, par la langue, la foi et la tradition! Vivent les Franco-américains!

* * *

Quelques femmes sont allées, dans un geste charmant, déposer des fleurs à la statue de Jeanne Mance, le jour de la fête de Jeanne d'Arc. Quelques-unes seulement. Pourquoi l'invitation ne s'est-elle pas adressée à toutes? Les gloires nationales appartiennent à la race entière, et la race entière aurait été fière d'honorer l'une de ses plus chères héroïnes.

* * *

Gustave LeBon, le philosophe français, dans ses notes brèves aux **Annales,** mentionne l'hégémonie anglaise qui a su protéger ses intérêts, enrichir sa flotte, s'agrandir et se fortifier, et qui s'étonne du geste des français qui veulent protéger leurs plus stricts intérêts en Allemagne, geste dont les Français seuls, avec les Belges, pouvaient décider la nécessité, puisqu'eux seuls ont connu la mutilation et le martyre, dont ils veulent se préserver dans l'avenir.

* * *

Sir Robert Borden est enfin rentré dans la Capitale où la présence du Premier-Ministre du Canada était vivement désirée. La santé de l'homme d'Etat canadien, brisée par le surcroit de travail, est redevenue à peu près normale, et ses partisans comptent le retrouver assidu et attentif au développement et à l'application de la politique canadienne.

* * *

Québec a salué le retour de Sir Lomer Gouin avec plaisir. Les nouvelles apportées d'Europe par le Premier sont des plus encourageantes. Toute une pléiade d'hommes d'affaires européens descendra bientôt chez-nous. Leur intervention sera vraiment fort opportune, et nous aidera à remonter le courant si difficile de la prospérité envolée.

* * *

Les nouvelles taxes ont été accueillies avec effarement. Sir Drayton notre Ministre des Finances semble, lors d'un discours tenu à la **Société Royale du Canada,** avoir parlé avec quelqu'ironie des protestations qui lui arrivaient de toutes parts. Il a tort. Ces protestations sont légitimes, elles sont sacrées. Cette taxe dite de luxe s'attaque à des articles de première et indispensable nécessité. Elle n'est donc pas uniquement une taxe de luxe. Le Ministre des finances devrait faire disparaître de sa nouvelle loi, celle qui atteint les chaussures. Tout le monde doit être chaussé. Toutes les chaussures, excepté celle des enfants, coûtent plus de neuf piastres. Les fabricants de chaussures subissent la loi commune. Tout a augmenté dans leur commerce comme dans tout autre. Que l'on porte une taxe sur la chaussure dite de luxe, mais la chaussure ordinaire ne doit pas être taxée.

Et contre cette taxe, le peuple devrait protester et très haut. Il n'y a vraiment que les Canadiens assez débonnaires pour se laisser tondre... comme des moutons!

* * *

Nos journaux traduisent bien le sentiment du peuple canadien quand ils réclament notre part dans l'indemnité de guerre que touchera la mère-patrie. Les sacrifices si noblement acceptés, les sommes si généreusement dépensées pour le triomphe des alliés, ont lourdement grevé l'avenir de notre jeune pays. L'Angleterre ne le saurait ignorer, et nos hommes d'Etat sont là d'ailleurs pour le lui rappeler fermement. Mais le voudront-ils? Ce serait pourtant leur devoir.

* * *

La canonisation de Jeanne d'Arc a donné lieu à des fêtes émouvantes au Canada français. Dans la ville de Québec, et dans un couvent des environs, consacré à la grande sainte de France, des fêtes superbes ont commémoré ce pieux et patriotique événement. A Montréal, l'Union Nationale française a groupé toutes les autres sociétés, et invité les meilleurs amis de la France à une cérémonie qui s'est déroulée au pied de la Statue de Jeanne-d'Arc, et s'est terminée par une messe solennelle à Notre-Dame où officiait Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

* * *

Nous signalons la fondation du "Matin" nouveau journal quotidien qui sera publié sous la direction de M. Gaston Maillet, et qui s'est déjà assuré la collaboration de journalistes des mieux connus tels que MM. Victor Barbeau, La Battue, Nantais et d'autres. Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau journal qui devra vivre longtemps, puisqu'il se fonde sous les plus heureux auspices.

* * *

D'imposantes cérémonies ont marqué la fête de la Reine à Montréal. Le matin du 24 mai, une foule recueillie entourait le monument de la Reine Victoria, et des discours furent prononcés dans les deux langues, et prêchèrent éloquemment l'union entre les races. Dans l'après-midi, une manifestation touchante réunissait une foule immense autour du Monument Cartier, convoquée par le **Last Post Fund,** dont le Docteur Atherton, notre distingué collaborateur est le président, et Messieurs Clarson et Ouellette les directeurs dévoués. C'était l'hommage aux soldats tombés pour la patrie. Et cet hommage fut digne de nos héros. Le **Last Post Fund** distribua les prix aux lauréats du Concours inau-

guré pour développer chez nos enfants un patriotisme meilleur et plus ardent. Les discours du Docteur Atherton, comme ceux de Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur de Québec et du pro-Maire M. Dixon ont tous attesté d'une belle largeur d'esprit. Tous ont évoqué la grande figure de Dollard, et ont salué les héros du passé, en saluant les héros du présent. Tous ceux qui ont servi la patrie méritent ce vibrant hommage des vivants! La cérémonie se termina au cimetière dans un déploiement impressionnant de troupes, de musique militaire, de canons couverts de fleurs, de drapeaux victorieux. Et nos héros reçurent l'hommage de la patrie reconnaissante.

Dollard des Ormeaux ne devait pas être oublié, et vers Carillon, témoin de sa gloire, toute une foule se porta pour saluer le monument du grand Français, héros de la colonie naissante.

Et dans cette même journée, nos âmes communièrent à la gloire du passé et à la gloire du présent.

* * *

De nombreuses lettres nous sont parvenues au sujet de la "Tribune libre" signée par le Père Pratt, et parue dans notre numéro de mai. Si le Père Pratt avait voulu intriguer son monde il aurait superbement atteint son but. Mais il ne visait qu'à détruire un fanatisme qui lui apparait dangereux. Quant à la personnalité de ce correspondant, elle est **insoupçonnable,** et lorsque le Père Pratt écrit qu'il est un **membre du clergé,** et que la directrice de la Revue moderne le laisse imprimer, c'est que le Père Pratt est un **membre du clergé.**

Trois-Rivières aura bientôt un journal quotidien: le "Nouvelliste" dont nous saluons, de nos meilleurs voeux, la prochaine naissance.

* * *

La Revue moderne compte de jour en jour de nouveaux amis, et quelques-uns lui écrivent de contrées... inattendues. Après les demandes de France et de Belgique, des lettres sont venues de Jersey, des Antilles, des états de l'Amérique du Sud, de l'Algérie, du Maroc, et hier, de... Constantinople! Notre revue ira donc porter la pensée canadienne un peu partout à travers le monde.

Nous savons que nous devons à des amis anonymes, cette propagande extraordinaire, et nous les en remercions. Une revue adressée à des parents ou correspondants éloignés, produit son heureux effet. C'est égal, si notre Revue n'était ni jolie ni intéressante, croyez-vous qu'on lui ferait signe d'aussi loin?

* * *

Nous sommes heureux d'inviter tous les amis de notre oeuvre à visiter nos nouveaux bureaux de la rue Saint-Denis où la plus cordiale bienvenue les accueillera. C'est plus une **maison** qu'une place d'affaires que nous avons voulu créer, et ceux qui ont visité les revues françaises, nous affirment que nous avons réussi à composer un intérieur qui évoque le leur. A la **maison,** l'on échangera des vues, des impressions, l'on exprimera des rêves, des ambitions, et tous nos collaborateurs auront la sensation d'être **at home,** comme disent si bien nos amis les Anglais.



LE CHATEAU LAC LOUISE, que le Pacifique Canadien a fait construire, sur les bords du lac du même nom, offre, par sa situation pittoresque, des avantages exceptionnels aux touristes qui désirent rompre la monotonie d'un long voyage, par un arrêt de quelques jours. Le Lac n'est pas le seul point d'intérêt pour ceux qui descendent au château, car il se trouve dans les environs une foule d'endroits d'une grande beauté qui méritent d'être visités: le glacier Victoria, les monts Fairview et Beehive, les lacs Miroir, Agnès et Moraine sont reliés à l'hôtel par des sentiers qui peuvent être facilement suivis à cheval ou à pied. La voie transcontinentale du Pacifique Canadien passe au fond de la vallée qui sépare le lac des montagnes qui s'élèvent à l'arrière plan.

"Le Livre doit être le premier souci de quiconque veut parvenir"

GRANDE VENTE

— A LA —

LIBRAIRIE DÉOM

251 Est Rue Sainte-Catherine - Montréal.

Des collections des meilleurs ouvrages Français et Etrangers anciens et modernes.

"CLASSIQUES GARNIER"

Prix du volume . . . 75 sous.

BARTHELEMY. Némésis. 1 vol.
BEAUMARCHAIS. Mémoires. 1 vol.
— Théâtre. 1 vol.
BEECHER-STOVE. La Case de l'Oncle Tom. 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paul et Virginie. 1 vol
BOILEAU (Œuvres de). 1 vol.
BOSSUET (Œuvres de). 13 vol.
— Discours sur l'histoire universelle. 1 vol.
— Elévations à Dieu. 1 vol.
— Méditations sur l'Evangile. 1 vol.
— Oraisons funèbres. 1 vol.
— Sermons. (Edition complète). 4 vol.
— Sermons choisis. 1 vol.
— Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même. 1 vol.
— Traité de la Concupiscence. 1 vol.
— Histoire des variations des Eglises protestantes. 2 vol.
BOURDALOUE. Chefs-d'œuvre oratoires. 1 vol.
BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du goût. 1 vol.
BRIZEUX. Œuvres. 4 vol.
— Edition illustrée. 4 vol. à 4 fr.
BYRON. (Œuvres complètes de lord) 4 vol.
CAMŒNS. Les Lusiades. 1 vol.
CERVANTÈS. Don Quichotte. 2 vol.
CHATEAUBRIAND. Œuvres.
— Les Martyrs. 1 vol.
— Itinéraire de Paris à Jérusalem. 1 vol
— Atala. — René. — Le Dernier des Abencérages. — Les Natchez, etc. 1 vol.
— Voyages en Amérique, en Italie et au Mont-Blanc. 1 vol.
— Paradis perdu. Littérature anglaise. 1 vol.
— Etudes historiques. 1 vol.
— Mélanges historiques et politiques. 1 vol.
CHENIER (André). Œuvres poétiques. 2 vol.
— Œuvres en proses. 1 vol.
CONFUCIUS ou les quatre livres de philosophies morale et politique de la Chine. 1 vol.
P. CORNEILLE, 2 vol.
P. CORNEILLE. Théâtre. 1 vol.
COURIER (P.-L.). Œuvres. 1 vol.
DELAVIGNE (C.) Œuvres complètes Théâtre. 2 vol.
— Poésies. 1 vol.
FENELON. De l'existence de Dieu. Lettres sur la Religion, etc. 1 vol.
— Dialogue sur l'éloquence. 1 vol.
— Aventures de Télémaque. 1 vol.
FLECHIER (V.). Massillon.
FLORIAN. Fables. 1 vol.
— Don Quichotte de la Jeunesse. 1 vol.
GILBERT. Œuvres. 1 vol.
GŒTHE. Faust et le second Faust. 1 vol.
— Werther, suivi de Hermann et Dorothée. 1 vol.
GOLDSMITH. Le Vicaire de Wakefield. 1 vol.
GRESSET. Œuvres choisies 1 vol.
HOFFMANN. Contes, Récits et Nouvelles. 1 vol.
— Contes fantastiques. 1 vol.
LACORDAIRE. Marie-Madeleine. 1 vol.
— La vie de Saint-Dominique. 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de). Romans et nouvelles. 1 vol.
LA FONTAINE. Fables. 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD. Réflexions, sentences et maximes morales. 1 vol.
LE SAGE. Histoire de Gil Blas de Santillane. 2 vol.
— Le Diable boiteux. 1 vol.
— Guzman d'Alfarache. 1 vol.
— Théâtre. 1 vol.
MAHOMET. Le Koran. 1 vol.
MAISTRE (Xavier de). Œuvres complètes. 1 vol.
MAISTRE (J. de). Les Soirées de Saint-Pétersbourg. 2 vol.
MALEBRANCHE. De la recherche de la vérité. 2 vol.
MALHERBE. Œuvres poétiques. 1 vol.
MANAVA-DHARMA-SASTRA. Lois de Manou. 1 vol.
MANZONI. Les Fiancés. 1 vol.
MARIVAUX. Le Paysan parvenu.
— Vie de Marianne. 1 vol.
— Théâtre. 2 vol.
MAROT (Clément). Œuvres complètes. 2 vol.
MARTEL. Recueil de proverbes français. 1 vol.
MASSILLON. Petit Carême. 1 vol.
MASSILLON, FLECHIER, MASCARON. Oraisons. 1 vol.
MILLEVOYE. Œuvres. 1 vol.
MIRABEAU. Lettres d'Amour. 1 vol.
MUSSET. (Œuvres de).
Tome I. — Premières Poésies (1829-1835). 1 vol.
Tome II. — Poésies nouvelles (1836-1852). 1 vol.
Tomes III et IV. — Comédies et proverbes. 2 vol.
Tome V. — Nouvelles. 1 vol.
Tome VI. — Contes. 1 vol.
Tome VII. — Confession d'un Enfant du Siècle. 1 vol.
Tomes VIII et IX. — Mélanges de Littérature et Critique. 2 vol.
PASCAL (Blaise). Pensées. 1 vol.
PICARD. Théâtre. 2 vol.
RACINE. Théâtre complet. 1 vol.
REGNARD. Théâtre. 1 vol.
REGNIER (Mathurin). Œuvres complètes. 1 vol.
RONSARD, Œuvres choisies. 1 vol.
SAINT-FRANCOIS DE SALES. Lettres. 1 vol.
SATIRE MENIPPÉE. 1 vol.
SCHILLER (Œuvres dramariques de) 3 vol.
SEDAINE. Théâtre. 1 vol.
SÉVIGNE (Mme de). Lettres choisies. 1 vol.
SHAKESPEARE. Œuvres complètes. 8vol.
STAEL (Mme de). Corinne ou l'Italie. 1 vol.
— De l'Allemagne. 1 vol.
— Delphine. 1 vol.
TASSE (Le.) Jérusalem délivrée. 1 vol.
VALLET (de Viriville). Chronique de la Pucelle. 1 vol.
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. (Œuvres poétiques de). 1 vol.
VILLON (François). Poésies complètes. 1 vol.

CHEFS-D'OEUVRE DE LA LITTERATURE GRECQUE

Traduits en Français

Chaque volume . . . . . . 75 sous

Aristophane, Aristote, Demosthène, Epictère, Marc-Aurèle, Pindare et les lyriques grecs: Platon, Plutarque, Poètes moralistes de la Grèce: Eschyle, Esope, Euripide, Hérodote, Homère, Lucien. Romans grecs: Sophocle, Théocrite, Thucydide, Xénophon.

BIBLIOTHEQUE LATINE FRANCAISE

Traduction française avec texte latin au bas de la page.

Chaque volume in-18 broché . 75 sous

Aulu-Gelle, Catulle, Tibulle et Properce, César, Cicéron, Cornelius Nepos, Horace, Jornandes, Justin, Juvénal et Perse, Lucain, Lucrèce, Martial, Pétrone, Phèdre, Plaute, Pline le Jeune, Pœtæ Minores, Quinte, Curce, Quintilien, Saint-Augustin, Salluste, Senèque le philosophe, Sènèque, Sénèque le rhéteur, Suétone, Tacite, Tite-Live, Valère, Maxime, Velleuis Paterculus, Virgile.

La Librarie Deom invite cordialement ses nombreux clients et amis à profiter sans retard de cette vente exceptionnelle.

TÉLÉPHONE: EST 2551

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

L'Anthologie des Poètes Canadiens composée par notre regretté Jules Fournier mise au point et préfaciée par notre brillant collaborateur, M. Olivar Asselin, vient d'être mise en librairie et remporte nous dit-on, un succès considérable. Le public est désireux de mieux connaître toute la lignée des poètes canadiens, bien que plusieurs de ceux qui figurent dans cette Anthologie n'ait du poète que le nom. Très peu de noms ont donc échappé à cette *Anthologie* que, pour notre part, nous aurions désirée moins complète et plus parfaite. C'est une collection et non pas une sélection. La seconde nous aurait plu bien davantage. Devant cette collection, l'on s'étonne que certains noms aient été omis, tels que ceux de M. Bourbeau-Rainville qui, outre son *Dollard des Ormeaux*, a laissé aussi nombre de poésies. Ses fils auraient été heureux, sans doute, de l'hommage rendu à l'homme délicat, sincère et travailleur que fut leur père. Oubliée, Mademoiselle Valois (Atala) qui a publié le premier volume de vers féminins chez-nous; oubliée, Madame Charles Gill (Gaétane de Montreuil) qui a, entr'autres pièces, publié une plaquette consacrée aux *Montagnes Rocheuses;* oubliée Madame Côté (Colombine) dont nous trouvons dans *Bleu, Blanc, Rouge* de fort jolies pièces poétiques; oubliée, Mademoiselle Marie Beaupré, dont la poésie est si délicate et si émue; oubliée, Madame Duval-Thibault, dont l'œuvre est assez vaste; oubliées, Madame Boissonnault (Solange), Mme Yvonne Feuilletault, la poètesse aveugle, Mme Lacerte et Mlle Hermine Lanctot; oubliés, M. Mayrand, M. Lambert de Roodes, M. l'abbé Lacasse; et d'autres encore. Nous avons tenu à inscrire ici cette simple protestation, laissant à des critiques le soin de juger cette œuvre qui, ainsi que l'écrit M. Asselin dans sa remarquable préface, 'rappelera à la génération qui grandit, le souvenir d'une des plus fines intelligences et l'un des plus grands cœurs que le Canada français ait connus"; le souvenir de Jules Fournier.

L'Anthologie Canadienne éditée par Granger et Frères a tout-à-fait l'allure des belles éditions françaises. Cet éloge dispense de tout autre.

* * *

L'envol des heures. Le titre est joli, et les vers le sont aussi. Voilà encore un poète que l'*Anthologie* a ignoré, sans doute parce qu'il n'a pas eu, ou à peu près pas, de presse. Et si intéressante que soit une œuvre, on ne peut toujours la deviner. Cette œuvre est honorée d'une lettre de Son Eminence le Cardinal Bégin. Le livre s'ouvre sur une pièce d'une originalité charmante: dialogue entre le poète et ses vers, et ce dialogue se termine par un aveu très humble, aveu d'un homme d'esprit et d'un poète de talent. Puis ce sont les *Heures médiatives,* suivies des *Heures d'angoisse*; ensuite viennent les *Croquis* et *Varia.* Dans les *Noels Lointains* l'on retrouve des évocations, combien fidèles, de nos premières messes de minuit:

"Minuit! La cloche tinte au clocher du village.
Sur les chemins *boulants* les carioles vont,
Imprimant dans la neige un mobile sillage
Qu'à mesure les vents défont."

Et l'on se retrouve enfouis sous l'épaisse couverture, les yeux levés pour suivre dans le ciel clair la marche des étoiles. On s'arrache grelottants de la carriole pour courir vers l'église qui rayonne dans la nuit, tandis que la cloche chante, chante... Et... autour des grands poèles tout rouges, les enfants se rassemblent, dans un besoin de se réchauffer, avant d'approcher de la crèche où dort l'Enfant-Dieu, le tout petit Jésus venu du beau ciel bleu, dans cette nuit même, pour émerveiller leur foi et enchanter leur amour.



M. l'Abbé Arthur Lacasse, auteur de "L'Envol des Heures"

M. l'Abbé Lacasse, dans sa solitude de Saint Tite des Caps, a rêvé pensé, écrit, et tous les sujets ont passionné sa plume, surtout les sujets religieux; il a vécu la guerre oui vécu! Son livre reflète qu'il fut écrit aux *heures d'angoisse* et il n'a pas craint de stigmatiser l'ennemi et de flétrir sa débauche sanguinaire, et le vœu s'est échappé de son cœur français, ardent, prophétique et splendide: *Que la France .. se relève immortalisée*! Il est comblé votre vœu, ô poète, les *Clochers de France et de Belgique* que vous avez chantés en des strophes si émues, vont renaître et remonter plus fièrement que jamais dans les immensités reconquises. *L'envol des heures* est donc un beau livre, où les vers sont fiers, ardents et croyants. Nous voudrions voir ce volume dans tous les foyers, où il apporterait de la beauté et de la joie: la joie de l'esprit et du cœur.

* * *

M. J. Ernest Cyr, ancien député de Provencher, au Parlement canadien, s'est fait le biographe de Monseigneur Alexandre Antonin Taché, et dans une étude sobre, et juste a esquissé à larges et puissants traits, le caractère de cet apôtre admirable. Toute cette biographie est à lire. Elle réflète bien des années d'histoire, et celui qui l'a écrite possède un talent souple et sincère.

M. Cyr nous dévoile le rôle patriotique de Mgr Taché, son altitude admirable dans l'affaire du pauvre Riel. Le saint Evèque ne cessa de lutter pour le triomphe des droits français, et mourut à la peine, tout comme cet autre saint qui se nommait Monseigneur Provencher. Et il termine ainsi sa biographie: "En nous traçant la voie qui conduit à la grande patrie, il a fondé dans ce pays une petite patrie, groupe religieux et national vigoureux et intact."

Et sur ce groupe religieux et national, la famille canadienne-française fonde des espoirs sacrés!

* * *

De M. Nazaire LeVasseur, je reçois une autre étude, ou plutôt un portrait et très bien dessiné, de l'un de nos bouillants et brillants politiques: l'Honorable P. *Auguste Choquette,* ancien Sénateur, juge de la Cour des Sessions à Québec. Le portrait d'un homme vivant, et bien vivant, Dieu merci, n'allait pas sans quelques difficultés. Il semble que M. LeVasseur n'en ait éprouvé aucun tourment. Il a écrit avec toute sa sincérité le bien qu'il pensait de cet ami dont la loyauté et l'impétuosité lui plaisent, et à qui il reconnait d'admirables qualités du cœur et de l'esprit. A la suite de ce portrait, nous trouvons des pages anglaises, adressées au "Saturday Review" de Londres, par M. Auguste Choquette et qui sont une réplique victorieuse à de pénibles calomnies lancées contre notre vaillante et fière race.

THE HOUSE OF QUALITY (REGISTERED)

VENTE ANNUELLE DE JUIN

Réductions de 33⅓% à 50%

Cette vente vous fournit l'occasion de vous procurer la qualité et le style Fairweather à des prix très raisonnables. Nous vous invitons à venir faire votre choix sans tarder, pendant que nos assortiments sont au complet.

Costumes

Styles Eton, Boléro et tailleur confectionnés de gabardine, serge, jersey, tricotine et étoffe croisée de toutes les couleurs en faveur. Régulièrement $75.00 à $275.00 pour:

$37.50 à $137.50

Robes

Un assortiment de jolies robes confectionnées de Georgette, taffetas, serge et satin. Couleurs unies et combinaisons de couleurs. Régulièrement $65.00 à $175.00 pour:

$32.50 à $87.50

Robes

Deux cent cinquante vêtements; la plupart avec corsages unis et jupes de fantaisie. Aussi quelques modèles pour la toilette. Régulièrement $70.00 à $245.00 pour:

$46.67 à $163.34

Manteaux

Les plus jolis styles de la saison, convenables pour toutes les occasions et confectionnés de tous les tissus en faveur cette saison. Couleurs assorties. Régulièrement $55.00 à $195.00 pour:

$36.67 à $130.00

Parures de fourrure pour l'été

Mantes, capes et écharpes confectionnées de Zibeline, Martre de la Baie d'Hudson, Taupe, Vison, Pékan et Renard. Ces parures sont aussi seyantes qu'elles sont nouvelles.

Fairweathers Limited

Rue Sainte-Catherine près Peel.

Toronto MONTREAL Winnipeg





UNE FOLLE

Récemment nous causions d'une femme, d'une femme atroce, sauvage, barbare, effroyable, d'une femme qui a martyrisé une enfant, jusqu'à la mort, qui l'a battue, violentée, brûlée, massacrée, d'une femme qui eut recours à tous les modes de persécution pour brutaliser une pauvre petite fille.

La femme Gagnon venait d'être condamnée à mort, et la punition semblait juste à toutes les femmes.

Pourtant, oui, pourtant... Je sais que je vais à l'encontre du sentiment de tous, mais pourtant, je soutiendrais que, pas une femme, qui ne serait pas folle, ne pourrait tenir un tel rôle, et le mener jusqu'au bout sans une défaillance. Cette femme est folle et si elle ne l'est pas dans les actes ordinaires de la vie, la pauvre petite martyre était sa folie, et sur elle s'assouvissaient ses rages froides. La colère et la barbarie poussées à ce point, cela s'appelle aujourd'hui de la démence et il y a des cabanons pour recevoir ces déchets de la nervosité humaine! Et puis cette femme portait dans son sein, un enfant, elle allait être mère, et pour qui sait les troubles nerveux que subit l'organisme féminin, dans de pareilles circonstances, bien des excuses pourraient s'alléguer en faveur de la condamnée à mort. Nous connaissons des femmes qui jouissent de tous les luxes, de tous les conforts, dont les intérieurs sont ouatés, qui voient tous leurs caprices exaucés, qui n'ont pas d'autre enfant pour les énerver, et qui se livrent pourtant, dans de semblables moments, à des excentricités ridicules, ou à des emportements insurmontables. Ces femmes, si elles étaient pauvres, inquiètes, surexcitées, commettraient peut-être de vilaines actions, sans qu'on puisse les leur imputer comme un crime.

Quelle pitié, pourtant, il faut avoir pour la femme qui va mettre un enfant au monde!

Est-il raisonnable de la soumettre en de tels moments aux rigueurs d'un procès?

Loin de moi la pensée de jeter un blâme sur tous les personnages qui ont officié à ce terrible châtiment. Ils obéissaient aux lois, et ils durent aller jusqu'au bout de leur devoir.

Mais comme je comprends l'émotion du juge qui pleura en condamnant cette femme à mort. Certes, ce n'était pas là vaine sensiblerie, c'était la pitié qu'un homme de cœur donne tout simplement à la plus profonde, comme à la plus abjecte misère humaine.

Cette femme habitait un petit village, elle avait un mari qui était le père de la petite martyre, et qui aidait à la châtier de méfaits imaginaires. Et quelles corrections atroces! à faire couler le sang de la pauvre flagellée. Autour de ce couple abominable, et d'enfants terrorisés par leur méchanceté, et la crainte des coups, vivait tout un village, qui s'est tu.

Il est vrai qu'au cours du procès, il a été établi qu'un citoyen, justement ému de telles cruautés, avait tenté auprès des officiers de la loi, une intervention fort louable, mais que sa bonne volonté avait été découragée par toutes les garanties que l'on exigeait de lui, avant d'intervenir dans l'affaire. C'est sans doute ce fait raconté au village qui a provoqué cet inexplicable silence. On s'est ému de la gravité d'une telle déposition, et les journaux ont établi que les officiers n'avaient fait qu'obéir à la loi.

Alors si la loi oblige un homme, témoin d'un crime atroce, — ou qui en a la conviction absolue, sans preuves directes,— de se mettre en cause, et d'endosser toutes les responsabilités de l'enquête qu'il réclame, je comprends que cet homme recule devant l'ennui de se mettre une affaire sur les bras, et quelle affaire!

Les officiers ont fait leur devoir, et, c'est donc la loi qui est mauvaise. Et quand une loi est mauvaise, on la change ou on l'amende, voilà tout!

Si la loi avait été mieux faite, la petite Aurore Gagnon vivrait encore. Sa marâtre aurait été enfermée chez les folles, et le petit enfant qui naîtra bientôt ne rentrerait pas dans la vie à l'heure du déshonneur et de la flétrissure. C'est un malheur d'être fou, ce n'est pas une honte.

Mais dira-t-on: "Pourquoi n'a-t-elle pas frappé son enfant, plutôt que cette petite qui n'était pas à elle?"

Parce que l'instinct de la bête survit chez les fous.

Et pourquoi maltraitait-elle de préférence une fille, tandis que l'autre vivait tranquille?

Simplement parce que la petite morte excitait, je ne saurais dire pourquoi, la méchanceté maladive de la belle-

(A suivre à la page 21)

LE COURRIER DE MADELEINE

MAMAN HEUREUSE.—Par quel hasard mystérieux, votre lettre, en date du 10 mai, ne m'est-elle arrivée que le 30, alors que déjà la Revue s'imprimait, je ne saurais l'expliquer, mais j'imagine que tous mes bons conseils arriveraient fort en retard, et que, déjà, la belle fête est passée qui a rendu la maman heureuse. profondément. Je regrette de vous avoir bien involontairement désappointée, et je vous en exprime tous mes regrets, avec l'espoir de vous retrouver souvent dans notre FEMINA.

LINETTE.—Comme c'est gentil à vous d'accueillir notre revue avec tant de sympathie et d'amitié, et combien je souhaite que vous l'aimiez toujours ainsi, et même de plus en plus! Merci de l'aimable propagande. Grâce à tous ses amis et amies, la Revue, va, va...

MDE J.M.F.—Il faudrait que je sois bien ingrate pour ne pas essayer de vous faire plaisir, à vous toutes qui me manifestez une si profonde sympathie, et je vous assure que le rôle de vous plaire est bien doux à tenir. Les prochains romans seront de plus en plus intéressants. A part le grand roman mensuel, nous commençons aujourd'hui une des œuvres les plus captivantes de Guy de Chantepleure : "La Passagère", que nos lectrices et nos lecteurs, aussi, vont sûrement beaucoup aimer. Merci, merci, vous êtes gentille et bonne.

SYLLA.—Un veuf n'envoie généralement pas de lettre de faire-part, non plus qu'une veuve, mais je ne vois aucun inconvénient à le faire. Le second mariage peut être aussi solennel que le premier, et nécessiter le même faste. Mais si le veuf épouse une veuve, tous deux ayant eu une première cérémonie plus brillante, il me paraîtrait alors de bon goût de s'abstenir du faire-part, et de donner à cette cérémonie le plus de discrétion possible. Dans votre cas spécial, les lettres devraient être rédigées au nom seul de la famille de la jeune fille. Sur la première page d'une feuille de papier à lettre (dont toutes les bonnes maisons vous indiqueront le format, etc.) vous faites graver:

Monsieur et Madame Pierre XXX
ont l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fille
MARIE
avec
MONSIEUR JEAN XYZ

La bénédiction nuptiale leur sera donnée en l'église (mettre le nom de l'église) à (suit l'heure) le mardi, dix huit mai, mil neuf cent vingt.
24 est, rue Foch, Montréal.

Ces lettres peuvent être adressées aux parents, amis et connaissances des deux familles. Oui, vous pouvez et vous devez même assister au mariage. Votre abstention serait désagréablement remarquée, n'en doutez pas. Merci pour la "Revue moderne" et sa directrice.

BEATRICE M.—Toutes ces petites notes doivent être rédigées dans le style annonce et inscrite dans la "petite poste" au tarif de 15 mots pour 25 sous.

NINETTE DES PRES.—Le comité de lecture de la Revue Moderne après avoir pris connaissance du petit article que vous m'aviez confié, et lui reconnaissant du mérite, me prie de vous transmettre sa décision. Il est impossible de publier ce premier article, car l'on est plutôt exigeant à la Revue moderne, mais avec du travail, cette correspondante devrait rapidement arriver à produire quelque chose de bien. Ceci est un encouragement, et vous devez en tenir compte.

FLEUR OUBLIEE.—Les peines comme les illusions n'ont pas d'âge, petite fille; on subit les unes à toutes les époques de la vie, et les autres endorment sans cesse nos tourments. C'est gentil de m'écrire que vous vous croiriez "coupable" en ne m'écrivant pas, et c'est moi qui vous trouverais coupable maintenant de nous abandonner après vous être aussi gentiment présentée.

MADAME ANNETTE D.—J'ai lu votre longue lettre avec une émotion extrême, et une sympathie absolue. Comme vous souffrez dans votre droiture et votre délicatesse de vous sentir si mal comprise, si mal appréciée, et pourtant comme votre vie est nette et haute. Seulement je trouve que votre chagrin dépasse et de beaucoup la cause. A quoi bon vous attrister des propos de ces êtres vilains et orgueilleux qui vous condamneraient à mourir, plutôt qu'à demander au travail ce qu'il vous faut pour vivre. Depuis quand le travail déshonore-t-il, et n'est-ce pas aussi brutal que stupide de vous traiter ainsi? Ou ces personnes ne sont pas de leur époque, ou elles sont trop PARVENUES pour la comprendre. Mais cela arrive tous les jours, et dans toutes les familles qu'une femme soit obligée de gagner sa vie, et les parents, loin de la décourager, lui facilitent les moyens d'améliorer sa situation. Ces parents qui vous traitent si bêtement, vous ont-ils apporté le moindre secours? S'ils ne veulent pas que vous travailliez, qu'ils vous fassent vivre, ainsi que votre mari malade. Je comprends que vous ne voudriez pas accepter les dons de personnes aussi cruelles, et de leur opinion, ne prenez donc nul souci. Vous vous êtes mariée suivant votre cœur, et vous avez bien fait, le malheur est venu, mais votre courage n'est pas abattu. Continuez donc bravement, et si l'on revient à la charge, au lieu de pleurer, soyez assez forte pour dire, et très haut, que l'on vous donne la paix et que vous entendez bien faire tout votre devoir, sans vous soucier des reproches, même des persécutions. Montréal est une grande ville, où la liberté est pratiquée. Profitez-en et n'ayez plus de chagrin, je vous en prie, pour si peu de chose. Vous avez l'approbation de ceux qui ont remplacé votre père et votre mère disparus; les autres vous traitent en étrangère, pis encore en ennemie, pardonnez-leur, et allez jusqu'au bout du devoir si rude soit-il. Vous pouvez compter sur ma sympathie, et toujours vous trouverez ici la consolation que vous nous demanderez.

QUI GROS VOUS AIME.—Si vous passez à ma porte, frappez, et l'on vous ouvrira!

HIRONDELLE.—Elles sont heureuses, les petites hirondelles de voler dans le ciel doux. Et vous ferez comme elles... vous oublierez les infidélités, les tristesses, les trahisons. Puis votre cœur connaîtra de nouveaux et doux bonheurs, croyez-m'en. Dites-vous que vous devez oublier qui n'a pas su vous aimer, et que la vie vous ménage de meilleures joies. Vos vers seront soumis à Saint-Just, et j'espère que la réponse sera encourageante, si ce n'est absolument à votre goût. Et sachez bien que le nid est chaud...

SPES.—Vous comprenez que je la trouve gentille, mais mon opinion en l'occurence est discutable. Je vous remercie de l'aimable souvenir que vous lui accordez, et qui me touche profondément. Certes que vous êtes des privilégiés, dans votre petit coin de l'Ouest, de posséder un pasteur d'une telle valeur intellectuelle, et je m'en réjouis pour vous, vous le pensez bien. Ainsi vous avez rencontré de telles difficultés, et par suite de la mauvaise récolte, le fourrage manquant, beaucoup d'animaux ont péri. On ne s'imagine pas facilement ici, que l'ouest, ce grenier du

MODES D'ÉTÉ



Modèle de la première modiste de Dupuis Frères Limitée.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.

pays, peut avoir à faire face à de telles difficultés, et le coût élevé de certaines choses se trouve expliqué par des difficultés aussi sérieuses et que tant de monde ignore. Espérons que l'année actuelle sera belle et productive, et qu'elle vous permettra de ravitailler les autres, comme vous l'avez fait si souvent.

???.—Sous un même pli, des vers de notre ami Lozeau, d'autres signés "Marguerite des Champs" "Flore", une lettre Alfred P.M., et l'envoi ne comporte aucune demande, et n'apporte aucune explication. Si ces papiers sont pour la graphologie, ils sont inutiles, car la graphologie n'est faite que d'après l'écriture et la composition personnelle des intéressés.

EXCELSIOR.—J'ai du temps à donner à toutes celles qui me font la faveur de leur amitié. Vous pouvez donc être assurée d'une constante bienvenue.

L.A.—Ne me remerciez pas. Je compte accorder à cette œuvre, une toute spéciale attention. Et sitôt que j'aurai le temps, vous me trouverez au travail.

O'BARE.—Vous voyez que la veine est revenue, puisque vous figurez en tête du présent courrier graphologique.

PATRICIA.—Madame Georgiana vend sa préparation, elle n'en livre pas le secret. Vous avouerez que ce serait un peu trop lui demander. Si vous désirez avoir cette préparation dont l'on fait les plus grands éloges, vous n'avez qu'à écrire directement à Mme Georgiana à l'adresse mentionnée dans son annonce.

J.L.L.—Mais c'est une bonne et belle idée que vous avez eue là, et vous voyez que nous la mettons à exécution. Je vous remercie de vous intéresser ainsi à notre succès, et toutes les fois qu'il vous viendra des idées d'innovation, ne vous gênez pas pour nous les communiquer, elles seront les très bienvenues. Vous aimez la Revue, et j'en suis ravie, ravie!

CHRISTIANA.—Mais oui, je vous permets de garder votre incognito!

LAURA D.—Mais elles sont gentilles, vos félicitations, et elles me touchent profondément, croyez-le bien. Et ne croyez pas que vous êtes incapable de bien dire ce que bien vous pensez. Votre éloquence est douce et convaincante, et je n'en sais pas de meilleure. Il est bien compris que vous êtes de nos amies, les meilleures, et que nous vous reverrons souvent, très souvent ici.

BARBE BLEUE.—Vous nous donnez le frisson, avec votre pseudonyme! Certainement que c'est un livre à lire, et un beau livre par-dessus le marché.

HENRI MONTCOEUR.—Ecrivez et vite, car autrement, vous risqueriez le gros retard.

MINOUCHE.—Tout cela est aimable et gai, et vous aurez sûrement du succès.

LA PETITE DE MONTMARTRE.—Je vous supplie, puisque vous me faites grâce de votre amitié, de renoncer à des projets dangereux, et de suivre en tout, les conseils de votre directeur de conscience, plus capable que moi de vous diriger dans la crise aigue que vous subissez. Dans les moments trop rudes, faites appel à mon amitié; elle sera prête toujours à vous répondre. Courage, et n'oubliez pas qu'il faut vaincre à tout prix!

PIERRE DE VALBREUSE.—Nous sommes très mal placés, ici, pour juger la question irlandaise. Les situations n'ont rien de commun entre ce pays et le nôtre. Quand un peuple fier a souffert ce qu'a souffert l'Irlande, l'on conçoit qu'il ne soit pas facile au pardon et à l'oubli. Pourquoi l'Irlande est-elle divisée? Pour la simple raison qu'elle a reçu de l'émigration, et que les nouveaux sujets n'ont pas les mêmes raisons de revendiquer la liberté. La même chose se produirait sans doute ici, si dans le moment les plus anciens habitants réclamaient leur liberté; les nouveaux s'objecteraient, et la division se ferait. De quel côté sont mes sympathies? Elles ne peuvent aller que d'un seul et unique côté. Mon père est né dans la vieille Irlande: celle qui souffrit. Alors... J'ai déploré le geste de l'Irlande pendant la guerre, parce qu'elle semblait alors trahir la cause de la seule race qui l'ait jamais comprise, protégée et défendue: la française; j'ai déploré, mais j'ai compris. D'ailleurs je ne puis pas penser ni juger autrement, et je croirais mentir à mon propre sang, en pensant et en jugeant autrement. Vous allez me répondre que je ne suis pas impartiale. Peut-être. Mais il ne faut pas me demander de l'être. Ce serait trop difficile.

TOUJOURS FIDELE.—Voilà qui est bien ainsi, et un pseudonyme ou l'autre importe peu, pourvu que l'on garde son cœur, le même. Et je sais bien que vous ne pourriez le changer. Si l'amour passe, il vous guérira. Souhaitons donc qu'il passe. Et ne le rejetez pas. Ce sera la vie, la vraie, que vous passerez alors, avec ses sacrifices, ses dévouements, voire même ses luttes. Car ce n'est pas vivre que de ne pas lutter. Cette sensibilité extrême est due à votre état de santé, et la santé peut bien changer aussi. Ecrivez-moi de là-bas, ce là-bas où vous connaîtrez, je l'espère, la vraie tranquilité, et peut-être aussi le bonheur, celui que je vous souhaite sincèrement.

MIETTE GRISE.—Nous trouvons cela très gentil, tout en pensant que certains mots auraient pu se retrancher pour ajouter à la grâce du style. Mais tout de même, il plaît de répéter à la "grande amie de la Revue moderne" que cela est gentil, et sincèrement.

CHARLOTTE CHANTAL.—Je suis heureuse de vous compter parmi les nouvelles amies que notre Revue recrute tous les jours, ici comme là-bas. Nous passons votre lettre à Claude Ceyla, mais il est peu probable que votre analyse graphologique soit donnée avant juillet, et peut être août. Claude Ceyla est le graphologue le plus occupé du pays, et comme elle donne à chaque lettre, une attention extrême, et que ces lettres sont de plus en plus nombreuses, il faut lui donner le temps. Vous saurez attendre, j'en suis sûre, gentille petite amie américaine à laquelle nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

M.B.C.L.—Je voudrais bien être un peu sorcière, cela m'aiderait à résoudre des problèmes comme celui que vous me posez. D'abord, laissez-moi vous dire que vous devez toujours saluer la première, autrement, vous risquez de blesser qui vous ne voudriez pas offenser pour tout au monde. Le moyen de savoir? C'est d'être gentille tout-à-fait, digne, et un tout petit peu coquette. Au fond les hommes n'aiment pas que les femmes manquent de coquetterie; ils ne trouvent pas cela "féminin". Il est bien permis, sinon d'avouer, du moins de laisser deviner ses sentiments.

LAZARINE.—Oui, je me rappelle, et c'est avec plaisir aussi, que je vous retrouve ici, où la meilleure bienvenue vous est réservée. De vos deux articles, l'un: "La pensée" ne vaut rien à mon avis. L'autre, la petite nouvelle, est bien. Elle gagnerait cependant à être de nouveau travaillée, retouchée, perfectionnée. Je n'en aime pas beaucoup la fin. Ne pourriez-vous la modifier? Ensuite vous me la retournerez, et je crois bien que la Revue moderne sera contente de la publier.

LISE.—J'espère que mon amie Lise aura cette audace qui n'en est pas une...

J'OSE II.—Vous me confirmez ce qu'un distingué religieux me disait: "Les vicieux voient le mal partout, et il faut les plaindre beaucoup." Ainsi je fais.

SENSITIVE AFFECTUEUSE.—Je suis contente de vous savoir guérie. Ainsi le long roman enchante nos abonnés, et ce que je suis contente, et d'autant plus que "La Passagère" de Guy de Chantepleure est l'un des beaux romans que je connaisse, et qu'il est presqu'introuvable en librairie. Après celui-là, nous en trouverons d'autres qui plairont autant, et toujours ainsi. Notre Revue veut gagner tous les cœurs, et entrer dans tous les foyers, et c'est en se rendant aimable à tous qu'elle atteindra ce beau résultat. Merci pour votre propagande aussi fructueuse qu'aimable, et bon succès à vous aussi.

SINCERE.—Vous trouverez certainement le volume contenant cette pièce de vers à la Librairie Beauchemin qui fait une spécialité des éditions canadiennes, et possède sûrement l'œuvre en question. Je voudrais bien publier des romans canadiens, mais lesquels? Les déjà publiés sont bien connus, et les autres? Merci pour vos aimables paroles à l'adresse de la Revue, et croyez que toute suggestion me fait plaisir, et que je m'y conforme en au ant que cela est possible.

VIOLETTE D'ALSACE.—Comme elle est gentille la violette d'Alsace, et quel accueil affectueux et sincère nous lui faisons. Merci pour votre propagande amicale, elle me fait plaisir parce qu'elle me prouve votre amabilité et votre générosité. Si j'ai déjà souffert des préjugés? Souffert? Non. Seulement si je m'y suis butée? Oui. Et plus souvent qu'à mon tour. Mais quand l'on agit pour le mieux, que l'on ne pense qu'à bien faire, ces petitesses nous trouvent vite indifférents, et l'on s'en dégage facilement. Seulement, faut-il encore pouvoir s'y dérober, et fermer sa porte, sans que les calomniateurs ne soient là, aux fenêtres, pour nous poursuivre de leurs mesquineries et de leurs méchancetés. Mais tout cela, c'est encore l'exception, allez. Le monde est bon, bienveillant, bien disposé. Il compte des malades et des méchants en petit nombre. Merci pour Bordeaux; il mérite vraiment que vous l'aimiez, car lui aussi pense et écrit pour le plus grand bien de tous. C'est une âme droite, et c'est un romancier honnête et sincère.

APPRENTI POETE.—J'ai pensé à vous tout le temps, et sans vous le dire jamais. D'abord, que je vous félicite de votre récent succès. Il ne m'étonne pas, mais me rend toute contente. Je vous considère un peu,—si j'osais je dirais beaucoup,—à moi, et votre succès m'enchante absolument. Nous aurons nous aussi des concours, des grands, des beaux... et dont nous reparlerons un peu plus tard. Je souhaite d'avance que vous y brilliez. Votre petite lettre était amusante et spirituelle, mais,—il y a un "mais", — évidemment trop jeune, comparée à la gravité du sujet! Quant au gentil troubadour, je lui réserve une place prochaine et jolie, vous verrez.

MADELEINE.

Le courrier est fermé le 20 du mois qui précède la publication de la "Revue Moderne".

EMBELLISSEZ-VOUS MESDAMES !



Faites usage de notre Poudre "STAGE GLORY". Elle donne de l'éclat et de la fraîcheur au teint. Pour la faire connaître et apprécier, nous en expédions une grande boîte contre réception de 20 cents.

Egalement en vente dans toutes les bonnes maisons.

LA PARFUMERIE D'ERMENONVILLE
Paris, Montréal, New York.

JOLIVET & LOISELLE, Limitée,
(Distributeurs) 260, rue Rivard, MONTREAL

Nouvelles Marchandises pour l'Eté

Nous venons de recevoir directement de Paris le dernier cri de la Blouse Parisienne ainsi qu'un assortiment complet de linge : : : : de table de haute fantaisie : : : :

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360
Angle de la rue Crescent

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.



LABERGE LIMITÉE

CHAPEAUX — FOURRURES

392 Rue S.-Catherine Ouest - Angle Avenue McGill College

ESCLAVE... OU REINE?

par M. DELLY

I

Chassés par un vent du sud-ouest humide et tiède, les nuages couraient sur l'azur pâle en voilant à tout instant le soleil de novembre qui commençait à décliner. En ces moments-là, l'obscurité se faisait presque complète dans le petit cimetière bizarrement resserré entre l'église et le presbytère, deux constructions aussi vénérables, aussi croulantes l'une que l'autre. Les feuilles mortes exécutaient une danse folle dans les allées et sur les tombes, les saules agitaient leurs maigres branches dépouillées, les couronnes de perles cliquetaient contre les grilles dépeintes, le vent sifflait et gémissait, tel qu'une plainte de trépassé...

La jeune fille qui apparaissait sous le petit porche donnant accès de l'église dans le cimetière devait ressentir puissamment cette impression, car une mélancolie indicible s'exprimait sur son visage, et des larmes vinrent à ses yeux — des yeux d'Orientale, immenses, magnifiques, dont le regard avait la douceur d'une caresse et le charme exquis d'une candeur, d'une délicatesse d'âme qu'aucun souffle délétère n'était venu effleurer.

C'était une créature délicieuse Son visage offrait le plus pur type circassien, bien que les traits n'en fussent pas encore complètement formés—car elle sortait à peine de l'adolescence, et sur ses épaules ses cheveux noirs, souples et légers, flottaient encore comme ceux d'une fillette.

Elle descendit les degrés de pierre couverts d'une moisissure verdâtre, s'engagea entre les tombes et s'arrêta devant un mausolée de pierre, sur lequel étaient inscrits ces mots: "Famille de Subrans." Elle s'agenouilla et pria longuement. Puis, se relevant, elle fit quelques pas et tomba de nouveau à genoux devant une tombe couverte de chrysanthèmes blancs.

Au-dessous de la croix qui dominait cette sépulture était gravée cette épitaphe:

ICI REPOSE
DANS L'ATTENTE DE LA RESURRECTION
GABRIEL-MARIE DES FORCILS
RETOURNÉ A DIEU A L'AGE DE DIX-HUIT ANS.

La jeune fille inclina un peu la tête et l'appuya sur ses petites mains jointes. Des larmes glissaient sur ses joues et tombaient sur les fleurs blanches.

— Gabriel, comme vous me manquez! murmura-t-elle.

Derrière elle, dans l'allée étroite, une femme en deuil s'avançait. Elle vint s'agenouiller près de la jeune fille et, entourant de son bras les épaules encore graciles, mit un long baiser sur le beau front qui se levait vers elle.

— Vous ne l'oubliez pas, chérie, petite Lise qu'il aimait tant! dit-elle d'une voix étouffée par les sanglots.

— L'oublier! Oh! madame!

Elle pleurait. Sur les fleurs blanches, les larmes de la mère se mêlaient à celles de l'amie d'enfance. Lise commença le *De profundis*. La réponse sortait comme un souffle insaisissable des lèvres frémissantes de Mme des Forcils. Les yeux bleus pâlis par tant de larmes versées—elle était veuve et venait de perdre son dernier enfant—se fixaient sur la croix avec une expression de douleur résignée.

— *Requiescant in pace*! dit la voix tremblante de Lise.

Le bras de Mme des Forcils se serra un peu plus contre ses épaules.

— Lise, il doit être au ciel! Mon Gabriel était un saint!

— Oh! oui! dit Lise avec ferveur.

Elles demeuraient là, appuyées l'une contre l'autre, insouciantes du vent qui s'acharnait sur elles. Devant leurs yeux s'évoquaient la mince silhouette de Gabriel, son fin visage à la bouche souriante, ses yeux bleus sérieux et si doux, si gravement tendres, et qui, souvent, semblaient regarder quelque mystérieux et attirant au delà.

Gabriel des Forcils avait été un de ces êtres exquis que Dieu envoie parfois sur la terre comme un reflet de la perfection angélique. "Je ne lui connais qu'un défaut, c'est de ne pas avoir de défauts", avait dit un jour le vieux curé de Péroulac, en manière de boutade.

Lise de Subrans avait six ans, lorsque, pour la première fois, elle s'était trouvée en présence de Gabriel. Dès ce moment, sa petite âme avait été conquise par l'âme fervente de ce garçonnet dont les yeux semblaient refléter un peu de la lumière céleste. Chez elle, entre un père indifférent et une belle-mère appartenant de nom à la religion orthodoxe russe, mais n'en pratiquant en réalité aucune, Lise vivait en petite païenne, sauf une prière hâtive que lui faisait dire de temps à autre, le soir, quand elle y pensait, Micheline, la jeune bonne périgourdine. Mais l'âme enfantine, chercheuse et réfléchie, avait une soif inconsciente de vérité et d'idéal, et elle s'était attachée aussitôt à ces deux êtres d'élite, Mme des Forcils et Gabriel, qui vivaient de l'une et de l'autre.

Pour Lise, Gabriel avait été le conseiller, le guide toujours écouté. C'était lui, l'adolescent moralement mûri avant l'âge et cependant demeuré pur comme le lis des champs, qui avait formé l'âme de cette petite Lise, — âme vibrante et délicate entre toutes, âme tendre, aisément mystique, mais un peu timide, se repliant sur elle-même devant le choc prévu et à laquelle il avait dit: "La force de Dieu est avec vous. Faites votre devoir et ne craignez rien!"

Au moment où il allait contempler en elle l'épanouissement de son œuvre, Dieu l'avait rappelé à lui. Lise l'avait vu une dernière fois sur son lit de mort, et il était si calme, si angéliquement beau qu'elle n'avait pu que murmurer, en tombant à genoux:

— Gabriel, priez pour moi!

Elle se rencontrait ici avec Mme des Forcils, et c'était, pour la mère désolée, une consolation indicible de presser quelques instants sur son cœur celle que Gabriel avait aimée à la manière des anges.

— Ne restez pas plus longtemps, ma chérie, dit-elle tout à coup. Il y a ici un véritable courant d'air, et vous êtes peu couverte. Allez, petite Lise, et merci.

Lise mit un baiser sur la joue flétrie, jeta un dernier regard sur la tombe et se leva. Elle sortit du cimetière, s'engagea dans une ruelle étroite qui directement menait dans la campagne. Une longue allée de chênes commençait à quelque distance. Tout au bout se dressait une gentilhommière quelque peu délabrée, mais d'assez bel air encore. Des armoiries presque effacées se voyaient au-dessus de la porte. Cette demeure avait été jadis le patrimoine des cadets de la famille de Subrans. Tandis qu'à la Révolution, leur château de Bozac, à quelques kilomètres de là, était pillé et démoli, la Bardonnaye restait en leur possession, et Jacques de Subrans, le père de Lise, avait été fort heureux de trouver le vieux logis pour venir y mourir, après avoir dissipé sa santé et sa fortune personnelle dans la grande vie parisienne.

Sa veuve y était demeurée et y élevait ses enfants avec l'aide d'un précepteur. Lise n'était que la belle-fille de Catherine de Subrans. Le vicomte Jacques avait épousé en premières noces la cousine de celle-ci, la jolie Xénia Zoubine, Russe comme elle, qui était morte seize mois après son mariage d'un accident arrivé à l'époque de ses fiançailles et dont elle ne s'était jamais bien remise.

Lise, en rentrant cet après-midi-là, trouva sa belle-mère dans le salon garni de vieux meubles fanés, où elle se tenait habituellement pour travailler.

A l'entrée de sa belle-fille, Mme de Subrans leva un peu son visage maigre, au teint blafard, dont la seule beauté avait toujours été les yeux bleus très grands, généralement froids, mais qui savaient se faire fort expressifs lorsqu'une émotion agitait Catherine.

— Tu as été bien longtemps, Lise!

— Je me suis arrêtée un peu au cimetière, maman.

— N'exagère pas ces visites, mon enfant. Avec ta nature un peu mystique et impressionnable, cela ne vaut rien. Je pense qu'il sera bon, l'année prochaine, de sortir quelque peu de notre existence de recluses, pour commencer à te faire connaître le monde.

Lise eut un geste de protestation.

— Oh! maman, je n'aurai que seize ans.

— Aussi n'est il pas question d'une véritable présentation. Il s'agira simplement d'accepter quelques invitations des châtelains voisins... Tiens, il vient de m'en arriver une de Mme de Cérigny. Elle me demande fort aimablement d'assister à la chasse à courre qui se donnera chez eux la semaine prochaine. Cela t'intéresserait-il, Lise?

— Je ne sais, maman. Je n'ai pas idée... S'il faut voir tuer une pauvre bête, je vous avoue que je n'éprouverai qu'une impression pénible.

— Nous pourrons nous dispenser d'assister à ce dernier acte... Et, réflexion faite, je vais répondre à Mme de Cérigny par une acceptation.

Lise, qui s'était rapprochée de sa belle mère, se pencha pour prendre sa main.

— Mais vous n'allez plus dans le monde, maman! Il ne faut pas que pour moi, qui n'y tiens guère, je vous assure, vous vous croyiez obligée d'y reparaître, au risque d'y retrouver peut-être des souvenirs douloureux.

— C'est mon devoir, Lise. Je ne puis t'enfermer ici, car un jour il faudra songer à ton établissement, et ce n'est pas dans notre solitude que les épouseurs viendront te chercher.

Elle baissa de nouveau la tête sur son ouvrage. Jamais il n'avait existé chez elle d'expansion à l'égard de sa belle-fille, mais Lise avait toujours senti qu'elle veillait sur elle avec un dévouement qui existait à peine à ce degré pour ses propres enfants, très passionnément aimés pourtant, puisqu'elle n'avait pu encore se décider à se séparer d'eux, et, de même que Lise, les faisait instruire au logis.

II

La chasse s'achevait. Le cerf, forcé près du carrefour des Trois-Hêtres, gisait maintenant sans vie, et le premier piqueur présentait sur sa cape le pied de la victime à une grande dame anglaise que les Cérigny comptaient au nombre de leurs hôtes.

— Cela ne vaut pas vos chasses de l'Ukraine, prince? demanda Robert de Cérigny, fils aîné des châtelains, en s'adressant à celui des chasseurs que le hasard de la poursuite avait amené près de lui, au moment de l'hallali.

— Celle-ci m'a fort intéressé, je vous assure. La chasse, sous quelque forme que ce soit, est ma passion.

Celui qui parlait ainsi était un homme de vingt-huit à trente ans, dont la haute taille ne semblait pas exagérée en raison de l'harmonie de ses formes et de la souple élégance de toute sa personne. Une légère barbe blonde terminait son visage aux traits fermes, d'une singulière énergie. La bouche était dure, le front hautain, les gestes gracieux et souples, très slaves. Mais les yeux surtout frappaient aussitôt dans cette physionomie. De quelle couleur étaient-ils? Bleus? Oui, on l'aurait dit un moment. Puis, tout à coup, on les aurait déclarés verts, d'un étrange vert changeant, mystérieux et troublant. D'autres fois, on les avait vus noirs, — cela dans les très rares moments où, en public, le prince Ormanoff avait laissé paraître quelque irritation.

En tout cas, c'était un énigmatique regard, très froid, dédaigneux et sans douceur, mais fascinant par son étrangeté même et par l'intelligence rare qui s'y exprimait.

— Très chic, ce prince Ormanoff! Mais je doute que sa femme ait été heureuse! chuchota une jeune femme à l'oreille de sa voisine, une noble Russe, relation d'hiver des châtelains, tandis que cavaliers et voitures se dirigeaient vers un grand pavillon de chasse où devait être servi le lunch.

— Mais détrompez-vous! Il était parfaitement bien pour elle, la comblait de bijoux et de toilettes, la menait constamment dans le monde et ne la quittait guère. Seulement il exigeait qu'elle n'eût pas d'autre volonté que la sienne, d'autres idées et d'autres goûts que les siens.

— Eh bien! si vous trouvez ça amusant!

— Cela dépend des caractères. Olga Serkine, qu'il avait épousée à seize ans, était une petite créature passive, très éprise de son mari, je crois, et complètement dominée par lui. Il me semble qu'elle n'a pas dû souffrir de ce despotisme.

— Etait-elle jolie?

— Admirable! Elle tenait d'une aïeule circassienne une beauté telle qu'on en rencontre bien peu de par le monde.

— Et comment est-elle morte?

— Je ne sais au juste... Un accident dans le domaine que le prince possède en Ukraine. Elle périt, et avec elle son unique enfant.

— Et le mari ne fut pas désespéré?

— Désespéré, lui! Peut-être a-t-il éprouvé quelque émotion,—je veux du moins l'espérer,—mais j'ai ouï dire qu'il n'avait jamais eu à ce moment un autre visage que celui que vous lui voyez aujourd'hui. Certainement, il manque un organe à cet homme-là: c'est le cœur. Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à le dire.

— C'est dommage, car autrement il est remarquable. Je l'ai entendu causer, il est étonnamment intelligent et érudit. Croyez-vous qu'il songe à se remarier?

— Je l'ignore. Il lui faudrait en ce cas tomber sur une seconde Olga, car autrement, hum!... je crois que le ménage ne marcherait pas longtemps, avec une pareille nature. Malgré tout, il se trouverait quand même bien des femmes qui accepteraient sa demande, éblouies par son titre, sa haute position sociale, ses immenses richesses et cette existence de luxe raffiné qui est la sienne. J'avoue que, pour ma part, tout cela n'aurait pas compensé l'esclavage dans lequel était tenue la princesse Olga. L'âme rude des vieux Moscovites s'unit chez cet homme au despotisme oriental. Pour lui, —je le lui ai entendu déclarer un jour,— la femme est un être très inférieur, un joli objet que l'on pare pour le plaisir des yeux, que l'on place dans sa demeure comme on le ferait d'une belle statue ou d'une œuvre d'art remarquable, et qui doit posséder toute la souplesse et l'humilité nécessaires pour plier sans un murmure sous la volonté et les caprices de son seigneur et maître. Mais ne lui parlez jamais, je ne dis pas des femmes savantes,—grands dieux!—mais simplement d'une femme bien instruite, quelque peu intellectuelle, ayant des idées personnelles, se prétendant non semblable à l'homme, mais différente, et son égale pourtant.

— Savez-vous qu'il est effrayant, votre compatriote, comtesse! Brr! ce n'est pas moi qui lui chercherai une seconde femme!... Les Cérigny l'ont connu à Cannes, n'est-ce pas?

— En effet. Il possède là-bas une merveilleuse villa où, du temps de la princesse Olga, il donnait des fêtes inoubliables. Il vit là avec sa sœur, la baronne de Ruhlberg, veuve d'un diplomate allemand, les deux fils de celle-ci, plus une cousine pauvre, personnage terne qui fait partie du mobilier des différentes résidences du prince Ormanoff.

En causant ainsi, les deux amazones arrivaient près du pavillon de chasse, coquette bâtisse Louis XV autour de laquelle se groupaient les invités descendant de cheval ou de voiture. Le prince Ormanoff venait de mettre pied à terre, et, jetant la bride de son cheval à un piqueur très empressé, — on savait le noble étranger très généreux,— s'arrêtait un instant en promenant autour de lui un regard à la fois investigateur et indifférent.

Ce regard s'immobilisa tout à coup. Il venait de rencontrer, au milieu d'un groupe, la maigre silhouette de Mme de Subrans, et, près d'elle, le ravissant visage de sa belle-fille.

La vicomtesse et Lise étaient arrivées un peu en retard et avaient rejoint en forêt les autres équipages. On les regardait beaucoup, car depuis des années Mme de Subrans ne sortait plus et n'entretenait avec les châtelains du voisinage que des relations espacées. Mais, surtout, la beauté de Lise excitait l'intérêt et l'admiration.

— Est-ce que je rêve? — murmura la comtesse Soblowska à l'oreille de sa voisine. Je vois une toute jeune fille qui ressemble extraordinairement à la défunte princesse Ormanoff.

— C'est Mlle de Subrans. Sa mère était Russe, comme sa belle-mère, du reste. Je crois que leur nom était Zoubine

— Zoubine? En effet, deux comtesses Zoubine, deux cousines, ont épousé successivement un Français... Mais alors, ces dames seraient cousines du prince Ormanoff?... Et, j'y pense, cette ressemblance s'explique! Olga Serkine était fille d'une Zoubine.

— Voyez, il se dirige vers elle. Une pareille ressemblance doit l'émotionner, cependant!

Mais le plus perspicace des observateurs n'aurait pu saisir aucune impression de ce genre sur le visage impassible du prince Ormanoff, tandis qu'il s'avançait vers Mme de Subrans.

La vicomtesse, en tournant la tête, l'aperçut tout à coup à quelques pas d'elle. Une teinte un peu verdâtre couvrit son visage, sur lequel courut un frémissement, et pendant quelques secondes une lueur d'effroi parut dans son regard.

— Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, Catherine Paulowna? dit-il en la saluant.

Elle balbutia:

— En effet, j'ignorais que vous fussiez en villégiature dans ce pays.

— Je suis depuis cinq jours l'hôte du marquis de Cérigny... Voulez-vous me présenter à votre belle-fille?... Car je suppose que j'ai devant moi la fille de Xénia Zoubine?

Ses yeux s'abaissaient sur Lise, toute délicate et si exquise dans sa toilette de drap souple, d'un bleu doux. La jeune fille frémit sous ce regard étrange, indéfinissable, où n'existaient ni admiration ni douceur, mais seulement la satisfaction de l'homme qui a trouvé enfin l'objet rare longtemps cherché.

La teinte verdâtre s'accentua sur le visage de Catherine, tandis qu'elle répondait d'une voix presque éteinte:

— Oui, c'est la fille de Xénia.. Lise, ton cousin, le prince Serge Ormanoff.

Le prince prit la petite main que Lise, glacée à sa vue, ne songeait pas à lui offrir et la porta à ses lèvres. Mais il s'inclinait à peine, et ce geste, chez lui, était accompli avec une telle hauteur, une si visible condescendance, qu'il perdait toute sa signification habituelle de courtoisie respectueuse ou affectueuse, selon les cas.

— J'ai beaucoup connu votre mère, ma cousine. Elle venait passer souvent les vacances à Kultow, mon domaine de l'Ukraine, alors que j'étais un très jeune garçon. Ce fut même là que furent célébrées ses fiançailles avec le vicomte de Subrans.

Et, sans attendre une réplique que Lise, complètement raidie par une étrange timidité, aurait eu grand'peine à trouver, il s'éloigna pour rejoindre M. de Cérigny qui discutait avec quelques-uns de ses hôtes sur les péripéties de la chasse.

— Maman, vous ne m'avez jamais parlé de ce cousin? murmura Lise.

Elle levait les yeux vers sa belle-mère. Et elle s'effraya à la vue de ce visage altéré.

— Qu'avez-vous? Etes-vous souffrante, maman?

— Oui, un peu... Mes palpitations me reprennent. Nous ferions mieux de rentrer, je crois.

Elles prirent hâtivement congé de Mme de Cérigny, qui les reconduisit à leur voiture en leur exprimant tous ses regrets. Le prince Ormanoff les regarda partir et les suivit quelques instants des yeux, tandis que l'équipage s'éloignait.

— Cette jeune fille — cette fillette plutôt — est déjà idéale! fit observer quelqu'un près de lui.

— C'est exact, dit-il froidement.

Et il se dirigea vers l'entrée du pavillon de chasse, suivi par de nombreux regards, car ce grand seigneur slave, de si haute mine et de physionomie si énigmatique, excitait la plus vive curiosité chez les invités du marquis de Cérigny.

Dans la voiture qui emportait les habitantes de la Bardonnaye vers leur demeure, Lise examinait avec un peu d'anxiété le visage de sa belle-mère. Mme de Subrans avait déjà eu quelques petites crises cardiaques, et le médecin avait prescrit d'éviter les fortes émotions.

Mais quelle émotion avait-elle pu éprouver aujourd'hui? Ce prince Ormanoff, dont elle n'avait jamais parlé à ses enfants, devait être presque un étranger pour elle... A moins qu'il ne lui rappelât quelques souvenirs pénibles. Lise savait que sa belle-mère avait perdu ses parents et un frère unique, alors qu'elle était déjà jeune fille. Peut-être Serge Ormanoff se trouvait-il présent au moment de ces malheurs, sur lesquels Catherine ne s'étendait pas en longs détails.

Mme de Subrans, levant tout à coup les yeux, rencontra le regard inquiet de Lise.

— Ne te tourmente pas, mon enfant, dit-elle de la même voix éteinte qu'elle avait tout à l'heure en répondant au prince. Ce ne sera rien. Je n'étais déjà pas très bien ce matin, j'aurais dû m'abstenir...

— Mais oui, maman! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit? Il aurait été bien plus raisonnable de rester tranquillement à la maison.

— Certainement, si j'avais pu prévoir...

Ses mains maigres frémirent, et un tremblement agita ses lèvres.

Lise ne s'en aperçut pas, et se rassura en voyant qu'à l'arrivée au logis Mme de Subrans avait presque repris sa mine habituelle, sauf un cerne assez prononcé autour des yeux.

III

Un clair soleil d'automne inondait la grande pièce assez nue que l'on dénommait salle d'étude à la Bardonnaye. Le crâne poli de M. Babille, le précepteur, en était tout illuminé et brillait du plus vif éclat. Mais le brave homme n'en avait cure. Tout en humant délicatement, de temps à autre, une prise de tabac, il mettait tous ses soins dans la correction d'une version latine que venait de terminer Lise, "la plus intelligente petite cervelle féminine que j'aie jamais connue," déclarait-il volontiers orgueilleusement.

Car il était fier de l'aînée de ses élèves, le bon M. Babille! Certes, Albéric, un garçon de douze ans, turbulent et entêté, et sa sœur Anouchka ne manquaient pas d'intelligence, mais ils ne possédaient pas la vive compréhension de Lise, son ardeur au travail, et, non plus, cette délicate bonté qui avait toujours empêché la charmante Lise de s'unir aux gamineries qu'ils imaginaient envers le précepteur, dont les petites manies et les petits ridicules excitaient leur verve parfois inconsciemment méchante.

En ce moment, Albéric, penché vers Anouckha, lui montrait le crâne éblouissant. Le petite fille éclata de rire. M. Babille leva un peu les yeux, murmura un "chut" plein d'indulgence, puis se remit à sa correction.

Mais Lise regarda ses cadets d'un air sévère, et, aussitôt, ils se remirent au travail. Cette sœur aînée, si belle, si douce, exerçait sur eux un véritable ascendant et, pour rien au monde, ils n'auraient voulu faire pleurer "leur Lise", comme ils l'appelaient en leurs moments de câlinerie.

— Mademoiselle Lise, ceci est absolument parfait! s'écria d'un ton de triomphe M. Babille en élevant entre ses doigts, brunis par le contact du tabac, la feuille couverte de la charmante écriture de Lise. A la bonne heure, voilà une élève qui me fait honneur! Ah! quand vous aurez travaillé encore deux ans, quelle jolie instruction vous aurez!

Un coup de sonnette l'interrompit. Lise se leva vivement en donnant un petit coup sur son tablier de percale rose un peu fripé.

— Il faut que j'aille ouvrir, Micheline et Josette sont en course.

Elle sortit dans le vestibule et se dirigea vers la porte, qu'elle ouvrit au moment où retentissait un second coup de sonnette, sec et impatient.

Elle eut un sursaut et un involontaire mouvement de recul en voyant devant elle le prince Ormanoff.

Il se découvrit en demandant:

— Pourrais-je voir Mme de Subrans, ma cousine?

— Mais oui, je pense... Voulez-vous entrer, prince?

Il ne protesta pas contre l'appellation cérémonieuse, mais enveloppa d'un regard dominateur la jeune créature toute rougissante et gênée devant lui.

Elle le précéda jusqu'à la porte du salon, qu'elle ouvrit en disant:

— Je vais prévenir ma mère.

Il se détourna un peu, la regarda de nouveau d'un air singulier...

— Vous l'appelez votre mère? Est-ce elle qui l'a exigé?

— Non, c'est moi qui lui ai toujours donné ce nom, puisqu'elle m'a élevée, répliqua-t-elle, très surprise.

— Ah! oui, au fait! dit-il entre ses dents.

Tandis qu'il pénétrait dans le salon, mieux meublé que l'autre, où l'on introduisait les étrangers, Lise entra dans la pièce voisine et s'approcha de sa belle-mère occupée à ses raccommodages.

— Maman, le prince Ormanoff vous demande.

L'ouvrage s'échappa des mains de Mme de Subrans, et son visage revêtit la même teinte bizarre que la veille, au moment où son parent s'était approché d'elle. Mais, sans prononcer un mot, elle se leva et, ouvrant la porte de communication, entra dans le salon.

Le prince, qui se tenait debout au milieu de la pièce, la laissa s'avancer vers lui. Son regard aigu semblait fouiller jusqu'au fond de l'âme de cette femme, qui se raidissait visiblement pour ne pas baisser les yeux.

— Voici longtemps que nous ne nous étions vus, Catherine Paulowna, dit-il d'un ton de calme froideur.

Pas plus que la veille, ils ne se tendaient la main, et qui eût vu l'un en face de l'autre ces deux cousins, aurait eu conscience qu'une barrière mystérieuse les séparait.

— En effet Serge... Je ne me doutais pas que... que vous viendriez ici, chez moi...

Sa voix était rauque et ses yeux se détournaient un peu comme pour fuir le regard de ces prunelles vertes.

— Aussi n'est-ce pas pour vous que j'y viens, Catherine. Je n'ai pas perdu mon habitude d'autrefois d'aller droit au fait, surtout avec les femmes, qui aiment, en général, à s'égarer dans mille petites circonlocutions plus ou moins hypocrites. Voici donc ce que je désire: la fille de ma



UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

—C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal

cousine Xénia ressemble d'une façon extraordinaire à Olga, ma défunte femme. Pour ce motif, j'ai l'intention de faire de cette enfant la princesse Ormanoff.

Mme de Subrans recula de plusieurs pas, en fixant sur lui des yeux dilatés par la stupéfaction.

— Vous voulez... épouser Lise!... Une enfant, comme vous dites, car elle n'a pas seize ans!

— C'est précisément pour cela. A cet âge, je la formerai à mon gré, ainsi que j'ai fait naguère d'Olga

Et comme Mme de Subrans demeurait sans parole, en le regardant d'un air ahuri, il ajouta d'un ton sec:

— On croirait vraiment que je vous dis la chose la plus extraordinaire du monde!

— Mais, Serge... songez que vous ne la connaissez pas.

— Elle ressemble à Olga; elle sera pour le moins aussi belle qu'elle, et elle est assez jeune pour être encore malléable. Cela me suffit. L'intelligence m'est indifférente, et quant au caractère, quel qu'il soit, je saurai le transformer selon mes goûts.

— Alors.. alors... elle serait peut-être malheureuse? balbutia Mme de Subrans.

Il eut un ironique plissement de lèvres.

— Une femme est-elle jamais malheureuse quand son mari l'entoure de luxe, la comble de toilettes et de bijoux, la conduit dans les fêtes les plus brillantes?

— Cela ne suffirait pas à Lise, peut être. Elle est très sérieuse et très pieuse.

Les sourcils du prince se rapprochèrent.

— Pieuse? A quelle religion appartient-elle?

— Elle est catholique.

— Cela n'a pas d'importance. Une femme ne doit avoir d'autre religion que celle de son mari, et, dès qu'elle sera devenue la princesse Ormanoff, Lise suivra le culte orthodoxe.

Le regard effaré de Mme de Subrans se posa sur l'impassible visage de Serge.

— Vous... vous l'obligeriez à quitter sa religion? balbutia-t-elle.

— Parfaitement. Pour mon compte, je n'ai point de croyances, mais mes traditions de famille et de race m'imposent la pratique apparente de la religion de mon pays. Il en doit être de même pour ma femme.

— Serge, elle ne voudra jamais! Renoncez à cette idée, c'est impossible! L'enfant ne serait pas heureuse, d'ailleurs...

Une lueur irritée passa dans les yeux de Serge, qui, en ce moment, semblèrent presque noirs.

— Pour qui me prenez vous, Catherine? Quelqu'un aurait il inventé que j'avais rendu Olga malheureuse?... elle qui, avant de rendre le dernier soupir, me baisait les mains en murmurant: "Serge, vous m'avez donné du bonheur!" Jamais elle n'a eu un souhait à formuler, car je le devançais toujours J'agirai avec Lise comme j'ai agi envers elle Que pourrait-elle demander de plus?

— Que vous l'aimiez autrement, peut-être, murmura Mme de Subrans.

Une sorte de demi-sourire ironique glissa sur les lèvres de Serge.

— Et que je sois son humble serviteur, comme tant de nigauds le sont à l'égard des femmes? J'ai un tout autre respect de ma supériorité masculine, et avant toute chose j'entends être obéi, sans discussion.

— Et vous dites qu'elle sera heureuse!

Le prince eut un mouvement d'impatience.

— Oui, elle le sera, parce que je saurai lui enlever toute ridicule sensibilité, si elle en a! Olga était douce, aimable, caressante, mais jamais je n'ai souffert de voir une larme dans ses yeux, ni un pli sur son front. Elle s'y était très vite accoutumée, et me montrait toujours un visage serein et souriant. Si je ne l'avais dirigée ainsi dès les premiers jours de notre union, j'aurais risqué de voir apparaître des pleurs, des bouderies, des caprices, — tout ce que je hais.

— Alors, votre femme n'avait même pas le droit de pleurer?

— Je me suis conduit de telle sorte envers elle qu'elle n'a jamais eu aucun motif raisonnable de verser des larmes, dit-il froidement.

Pendant quelques secondes, Mme de Subrans demeura bouche close, ahurie par cette déclaration faite du ton le plus sérieux.

— Serge, ce n'est pas possible! murmura-t-elle enfin. Lise est trop jeune; elle est de santé délicate...

— Elle aura chez moi tous les soins nécessaires, ne craignez rien. Je ne tiens aucunement à avoir une femme malade. Mais réellement, Catherine, j'admire votre sollicitude pour la fille de cette pauvre Xénia!

Une singulière ironie se glissait dans l'accent du prince, dont le regard aigu ne quittait pas le visage de Catherine qui se couvrait d'une pâleur effrayante.

— Il est vrai que je la soigne de mon mieux, dit-elle d'une voix étouffée, et je voudrais qu'elle soit heureuse.

— Elle le sera près de moi.

— Non, Serge, non! D'abord, elle ne voudra jamais changer de religion...

Les sourcils du prince se froncèrent.

— Comptez-vous donc pour quelque chose la volonté d'une enfant? D'ailleurs, à cet âge, une forme quelconque de religion importe peu.

Mme de Subrans joignit les mains.

— Ne me demandez pas cela, Serge! Je ne puis faire le malheur de cette pauvre petite..

— En vérité, voilà qui est très flatteur pour moi! dit-il d'un ton d'irritation mordante. A propos, est-il exact que Xénia soit mortes des suites de cet accident singulier dont elle faillit périr naguère à Kultow?

Un affolement passa dans le regard de Mme de Subrans Sa main saisit le dossier d'une chaise et s'y cramponna...

— Je... je ne sais... balbutia-t-elle en détournant les yeux.

— On me l'a dit... Savez-vous qu'Ivan Borgueff est toujours fort et alerte et qu'il a conservé une mémoire extraordinaire, surtout pour les faits un peu anciens, — tels, par exemple, que votre séjour et celui de Xénia à Kultow?

Elle tremblait des pieds à la tête, et ses yeux fuyaient toujours le regard étincelant, telle une bête traquée sous les prunelles du dompteur.

— Il est très bavard, ma volonté seule enchaîne sa langue. C'est heureux pour vous, Catherine, car le jour où je lui dirais: "Peu importe, Ivan, parle à ta guise", il aurait peut-être le mauvais goût de faire des révélations sensationnelles, qui seraient plutôt désagréables pour vos enfants, n'est-il pas vrai, Catherine Paulowna?

Cette fois, elle le regarda, en élevant les bras dans un geste de supplication.

— Serge, par pitié!... N'est-ce pas assez du remords qui me ronge? J'ai fait mon possible pour rendre Lise heureuse...

— Mais en la trompant odieusement. Et ne pensez-vous pas qu'elle sera plus à sa place près de moi, qui suis un honnête homme, que sous le toit de la femme qui a tué sa mère?

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Mme Subrans.

— Serge!... oh! je vous en prie! bégaya-t-elle.

Il continua impassiblement:

— Cette raison seule me ferait un devoir d'enlever d'ici cette jeune fille. Vous allez donc lui faire part de ma demande, et demain nous serons fiancés.

Cette fois elle ne protesta pas. Elle était domptée par l'arme mystérieuse qui rendait Serge tout-puissant sur elle.

— Je lui parlerai, dit-elle d'une voix rauque.

— Ce sera raisonnable, car si elle ne devenait ma femme, je me croirais tenu de lui faire connaître certaines choses qui rendraient impossible pour elle un plus long séjour ici. Mais du moment où elle sera la princesse Ormanoff, peu importe, vous garderez votre secret, et vos enfants n'auront pas le déplaisir de...

— Je lui parlerai, Serge, répéta-t-elle.

Et ses doigts se crispèrent si fortement au dossier de la chaise que les ongles s'enfoncèrent dans le bois.

— C'est bien. Comme je ne tiens en aucune façon à éterniser les fiançailles, vous vous arrangerez de façon que le mariage puisse être célébré dans un mois. Il le sera d'abord à l'église catholique — c'est une concession que je veux bien faire, puisque jusqu'ici, Lise a pratiqué cette religion qui est celle de ce pays et qui était celle de son père. Puis, un de nos prêtres viendra bénir ici notre union selon nos rites.

— Et... si elle refuse absolument, sur ce point-là? murmura Mme de Subrans.

Il eut un impatient mouvement d'épaules:

— Une enfant! comment peut-elle avoir une opinion arrêtée sur telle ou telle religion? Cela ne signifie rien du tout, Catherine. Elle s'y fera sans difficulté, d'autant plus qu'elle m'a paru fort timide.

— Oui, elle est timide et très douce. C'est une nature charmante.

— Tant mieux! Elle me semble réaliser, de toutes façons, mon idéal. A demain, Catherine.

Sans plus lui tendre la main qu'à l'arrivée, il se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir, elle le rejoignit tout à coup.

— Vous... vous ne la ferez pas trop souffrir, Serge? dit-elle d'un ton de supplication.

Il eut un mouvement irrité.

— Prétendez-vous vous moquer de moi, Catherine? Je n'ai aucune idée de passer pour un Barbe-Bleue, sachez-le. Olga a été heureuse près de moi, Lise le sera de même... Et rappelez-vous que, de toutes façons, cette enfant ne restera pas ici maintenant. Vous n'avez pas dû oublier, n'est-ce pas, que la devise des princes Ormanoff est: "Périsse la terre entière, et l'honneur même des miens, pourvu que ma volonté s'accomplisse"?

Elle courba la tête sans répondre, et il sortit du salon.

Alors elle s'affaissa sur un siège et enfouit son visage entre ses mains.

— C'est affreux!... affreux!... murmura-t-elle. Pauvre petite Lise, dois-je donc te sacrifier? Oui, car je sais trop bien qu'il

mettra sa menace à exécution. Alors mes enfants seraient déshonorés... Et Lise, elle-même, serait si malheureuse, en apprenant que... Oh! quelle torture que ce poids que je traîne! gémit-elle en se tordant les mains. Pourquoi faut-il que cet homme soit venu y ajouter encore!... Il est vrai que, peut-être, Lise sera près de lui plus heureuse que je ne le crois.

Elle essayait ainsi de se rassurer, de se persuader même que Lise trouverait le bonheur dans cette union. Après tout, il était vrai qu'elle avait entendu dire qu'Olga semblait très heureuse, et qu'elle aimait beaucoup son mari. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Lise?

Elle se leva, ouvrit la porte et appela:

— Lise!

Puis elle entra dans la pièce voisine et s'assit à sa place habituelle, mais en tournant le dos au jour, car elle avait conscience de l'altération de son visage.

— Vous m'avez appelée, maman? dit Lise en s'avançant d'un pas léger.

— Oui, mon enfant. Assieds-toi ici, et écoute-moi... Je vais droit au but. Le prince Ormanoff, voyant en toi le vivant portrait de sa première femme, ta cousine et la sienne, te demande en mariage.

Lise eut un sursaut de stupéfaction en fixant sur sa belle-mère ses beaux yeux effarés.

— Oh! maman!... C'est une plaisanterie! A mon âge!

— Olga n'avait pas seize ans quand Serge l'a épousée.

— Oh! non, non!... dites lui non, maman! s'écria spontanément Lise avec un petit frisson d'effroi. Lui qui me fait si peur!

Les mains de Mme de Subrans eurent un frémissement.

— C'est un enfantillage de ta part, Lise. Serge est un homme de haute valeur, et, de toutes façons, ce sera pour toi un mariage magnifique. Les princes Ormanoff sont de vieille race souveraine et les tsars, en leur enlevant cette souveraineté, leur ont laissé de nombreux privilèges ainsi que, des biens immenses. Tu seras entourée de luxe, tu auras toutes les satisfactions imaginables. Serge te conduira dans le monde, il te fera voyager... Tu seras heureuse, tu verras, mon enfant.

— Maman!... mais je ne veux pas! C'est impossible, voyons, maman! On ne se marie pas à mon âge!

La surprise avait d'abord dominé chez elle, mais maintenant c'était la terreur en comprenant que, réellement, cette chose inconcevable était sérieuse.

— Mais si, Lise! Ne m'oblige pas à te répéter les mêmes choses, mon enfant! Je suis si lasse!

Lise se pencha un peu pour essayer de voir le visage de sa belle-mère.

— C'est vrai, vous semblez bien fatiguée, maman! Qu'avez-vous?

— Ce cœur, toujours, dit Mme de Subrans d'une voix un peu haletante. Il me faudrait du calme et... et ce n'est pas aujourd'hui que j'en aurai. . surtout si tu te montres récalcitrante, Lise.

— Maman, est-ce possible que vous vouliez cela? s'écria Lise avec angoisse. Je ne connais pas ce prince Ormanoff...

— Mais moi, je le connais; je sais qu'il a rendu sa première femme heureuse. Certes, il est d'apparence très froide, mais que signifie cela? Les belles protestations, les douces paroles ne cachent souvent que des pièges. De plus, vu ta jeunesse, il ne sera pas mauvais pour toi d'avoir un mari sérieux, qui saura te diriger... Ne prends pas cet air navré, Lise! Ne croirait-on pas que je te condamne au supplice?

Lise tordit machinalement ses petites mains.

— Il me fait peur!... Et puis, jamais encore je n'avais pensé que je puisse me marier. Cela me semblait si, si lointain! Je me considérais toujours comme une enfant... Et, tout d'un coup, vous venez me dire qu'il faut que je devienne la femme de cet étranger, qui m'emmènera où il voudra, loin d'ici, loin de vous tous! Oh! maman! dites-lui non, ne pensez plus à cela, je vous en prie!

Mme de Subrans abaissa un peu ses paupières, comme si la vue du doux regard implorant lui était insoutenable.

— Tu es folle, Lise! Certes, tu n'avais aucune raison jusqu'ici de penser au mariage; mais, du moment où une occasion inespérée se présente, il importe de ne pas la laisser échapper.

— Mais, maman, je suis sûre que le prince Ormanoff n'est pas catholique!

— Non, naturellement. Mais tu seras mariée d'abord selon le rite de ta religion, ainsi qu'il est habituel pour les unions mixtes.

— Je ne puis épouser qu'un catholique! s'écria Lise avec un geste de protestation.

— Que tu es ridiculement exagérée, ma pauvre enfant! Ta mère et moi étions-nous catholiques? Cela a-t-il empêché que je vous laisse suivre à tous trois la religion de votre père?

— Mais... lui... voudrait-il? murmura Lise.

Les paupières de Catherine battirent un peu.

— C'est lui-même qui m'a dit que votre mariage serait béni à l'église catholique, répondit-elle d'une voix sourde. Tu verras qu'il n'est pas si terrible qu'il en a l'air. Avec de l'adresse, qui sait? tu en feras peut-être ce que tu voudras, petite Lise!

Lise cacha son visage entre ses mains.

— Est-ce possible!... est-ce possible que, tout d'un coup, je doive me décider!... Mais je puis réfléchir quelques jours, maman, demander conseil?

Le visage de Catherine se contracta. Demander conseil!... à son confesseur, sans doute? Qui sait si ce prêtre ne viendrait pas se mettre à la traverse! Il fallait, à tout prix, arracher à l'enfant une promesse.

— Réfléchir! Lise, le prince veut une réponse ce soir. Comprends-tu, il retrouve en toi sa première femme qu'il a beaucoup aimée, et depuis qu'il t'a vue, il ne vit plus, dans la crainte d'un refus. Pense donc, Lise, ce sera une charité de consoler ce veuf, de lui rappeler Olga...

Les mots sortaient avec peine des lèvres desséchées. A bout de force, Mme de Subrans laissa tomber sa tête sur le dossier du fauteuil.

— Maman, maman! dit Lise avec angoisse.

Catherine était évanouie La jeune fille appela Albéric, l'envoya chercher le médecin, puis essaya de faire revenir à elle sa belle-mère. Mais la syncope durait encore quand arriva le docteur Mourier.

— Est-elle donc plus malade, docteur? demanda Lise lorsque, Mme de Subrans ayant repris ses sens, le médecin s'éloigna après avoir écrit quelques prescriptions.

— Un peu plus, oui... Il faudrait lui éviter les grandes contrariétés, les trop fortes émotions. A-t-elle eu quelque chose de ce genre aujourd'hui?

— Oui, peut-être, murmura Lise en rougissant.

— C'est cela. Elle a besoin d'une grande tranquilité d'esprit, je ne vous le cache pas, mademoiselle Lise. A ce prix, elle peut vivre des années avec cette maladie.

Lise, en revenant vers la chambre de sa belle-mère, se sentait toute troublée. Etait-ce donc sa résistance à ce mariage qui avait occasionné cette secousse, dont, visiblement, le docteur se montrait inquiet? Alors, si un malheur survenait, si Albéric et Anouchka devenaient orphelins, ce serait elle, Lise, qui en serait la cause?...

— Que faire, mon Dieu?... que faire? murmura-t-elle éperdument.

En l'entendant entrer, Mme de Subrans tourna vers elle son visage défait.

— Tu vois, enfant, en quel état précaire est ma santé. dit-elle d'une voix étouffée. Un jour ou l'autre, je puis m'en aller dans une crise, dans une syncope. Tu resterais sans proche parenté... Tandis que, mariée, tu n'aurais besoin de personne, et je partirais plus tranquille pour toi...

La main brûlante de Lise se posa sur celle de sa belle-mère, qui tremblait convulsivement.

— Vraiment, si j'acceptais ce mariage, vous seriez satisfaite, maman?

Un oui presque imperceptible passa entre les lèvres de Catherine.

— En ce cas, puisque vous pensez que c'est un bien pour moi, j'épouserai le prince Ormanoff, dit Lise d'une voix un peu éteinte.

En même temps elle se penchait, offrant son front aux lèvres de sa belle-mère.

IV

Lise attendit donc, avec une secrète terreur, la visite annoncée de l'étranger qui allait devenir son fiancé. Elle essayait de se rassurer en se disant que Mme de Subrans paraissait connaître Serge Ormanoff et qu'elle ne l'engagerait pas à un mariage qui ne lui paraîtrait pas présenter de suffisantes garanties. Elle avait une très grande confiance en sa belle mère, qu'elle savait très sérieuse et qui lui avait toujours témoigné du dévouement et de la sollicitude.

Elle n'avait donc aucune velléité de se révolter contre ce mariage presque imposé par sa belle-mère. Pourtant quand, dans l'après-midi, elle entendit l'automobile du prince Ormanoff s'arrêter devant la maison, elle devint toute pâle et regarda d'un air éperdu Mme de Subrans.

— Voilà votre fiancée, Serge, dit-elle d'un accent un peu rauque, en désignant la

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers. Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

jeune fille qui s'était avancée machinalement, mais baissait les yeux pour retarder le moment où il faudrait rencontrer ce regard qui lui avait causé une impression d'effroi.

— C'est fort bien, dit la voix brève de Serge. J'en suis heureux, Lise... Mais levez donc les yeux, je vous prie. Olga me laissait toujours lire jusqu'au fond de son regard, je désire que vous agissiez de même.

Elle obéit, et ses grands yeux timides et apeurés se posèrent sur la froide physionomie de son fiancé. Pendant quelques secondes, il parut contempler avec une sorte de satisfaction altière la délicate créature tremblant devant lui.

— Vous n'êtes encore qu'une enfant, Lise. Vous serez, je l'espère, très soumise et tout ira fort bien... Vous semblez souffrante, Catherine? Ne vous croyez pas obligée de vous fatiguer à demeurer ici. Je serais désoler de gêner qui que ce fût, pendant ce temps de fiançailles que nous rendrons très bref, n'est-ce pas?

Mme de Subrans ne protesta pas. De fait, elle n'en pouvait plus. Puis, ne valait-il pas mieux laisser seuls les fiancés? Peut-être ainsi une étincelle jaillirait-elle entre eux...

Cependant, un tel évènement ne semblait pas devoir se produire. Le prince Ormanoff avait avancé à Lise un fauteuil et avait pris place près d'elle. Avec sa haute taille, il semblait la dominer et l'écraser. Posant sa longue main fine sur l'épaule de la jeune fille, il se mit à l'interroger sur son existence, sur ses occupations, sur ses études. Comme elle répondait d'une voix étranglée par l'émotion, il l'interrompit...

— Avez-vous peur de moi, Lise? demanda-t-il d'un ton presque doux.

Elle murmura en rougissant:

— Un peu, oui. Pardonnez-moi...

— Cela ne me déplaît pas, à condition que cette crainte ne vous paralyse pas et ne vous enlève pas l'usage de la voix. J'ai l'intention de vous rendre très heureuse, pourvu que vous soyez docile à la direction que je vous donnerai.

— Je ferai ce que vous vous voudrez, dit-elle doucement.

Serge continua son interrogatoire. Il eut un hochement de tête satisfait en apprenant qu'elle parlait couramment le russe et l'allemand, mais fronça le sourcil au seul mot de latin.

— Vous me ferez le plaisir d'oublier cela, dit-il froidement. Rien ne donne davantage à une femme un air de pédantisme, — ce que je déteste le plus au monde. Du reste, votre instruction me paraît en voie d'être poussée trop loin. Heureusement, il est temps encore d'endiguer.

— Vous... vous ne me permettrez plus de travailler? balbutia-t-elle.

— Ah! certes non! Salir vos doigts à des écrivasseries inutiles à votre sexe, fatiguer vos beaux yeux à des études ridicules! Ce n'est pas moi qui autoriserai jamais cela, Lise!

Des larmes qu'elle ne put retenir vinrent aux yeux de la jeune fille.

Serge eut un mouvement d'irritation, et il parut à Lise que sa main s'appesantissait lourdement sur son épaule.

— Ecoutez-moi, et que ceci soit dit une fois pour toutes: accoutumez-vous à ne plus pleurer à propos de tout et de rien, comme le font si volontiers les femmes, car rien n'est plus insupportable.

Elle courba la tête et essaya de refouler ses larmes. Mais elles augmentaient au contraire, et glissaient lentement sur ses joues et jusque sur le corsage de voile blanc qu'elle avait revêtu aujourd'hui en l'honneur de ses fiançailles.

Une lueur d'émotion, presque imperceptible, parut un instant dans le regard du prince. Il eut un mouvement pour se pencher vers Lise. Mais, se ravisant, il s'enfonça dans son fauteuil en disant d'un ton calme:

— Quand vous serez plus raisonnable, nous causerons, petite fille trop impressionnable.

Il sortit de sa poche un étui d'or délicatement ciselé et, l'ouvrant, y prit une cigarette. Bientôt une mince spirale de fumée s'éleva et une odeur de fin tabac flotta dans la pièce.

Du coin de l'œil, Serge observait sa fiancée. Elle tenait toujours la tête baissée, mais les pleurs séchaient sur ses joues un peu empourprées.

— Lise!

Elle leva ses yeux, encore embués de larmes, et regarda successivement d'un air interloqué, l'étui qui lui était présenté et le visage du prince Ormanoff.

— Vous ne fumez pas?

— Oh! non! dit-elle d'un ton effaré.

— C'est cependant chose fréquente dans notre pays, et il faudra vous y accoutumer, car il me plaît de voir parfois une cigarette entre de jolies lèvres.

Elle semblait si absolument abasourdie, et suffoquée même, qu'un léger sourire vint aux lèvres de Serge.

— Cela paraît vous étonner prodigieusement, petite Lise? Il est vrai que ma cousine Catherine ne fumait jamais, mais votre mère, en revanche, était une fervente de la cigarette.

Lise dit timidement:

— Vous avez beaucoup connu maman... prince?

— Appelez-moi Serge. Oui, je l'ai vue pendant plusieurs années, durant mes séjours à Moscou et à Petersbourg. J'étais très jeune, alors. Elle vint aussi une année, à Kultow, avec sa cousine Catherine. Déjà elle était fiancée au vicomte de Subrans... Donnez-moi votre main, Lise. J'ai pu trouver à Périgueux une fort jolie bague, en attendant que je vous en choisisse une autre à Paris.

Il glissa au petit doigt frémissant le cercle d'or orné d'un rubis et de brillants; puis, gardant sa main entre les siennes, et la caressant comme celle d'un enfant bien sage, il se mit à lui décrire Cannes, les fêtes qui s'y donnaient, les relations qui étaient les siennes — le tout avec la condescendance un peu dédaigneuse d'un homme sérieux qui veut bien s'occuper à amuser une petite fille.

Déjà elle sentait s'appesantir sur elle une inflexible volonté. Serge la considérait comme lui appartenant et parlait en maître

— Lise, venez avec moi dans le jardin... Gardez votre coiffure d'enfant, je préfère cela pour le moment... Je vous emmène en automobile à Périgueux.

Tout cela du ton péremptoire d'un homme accoutumé à voir tout plier devant sa volonté.

Mme de Subrans avait cependant essayé d'objecter que cette promenade à deux n'était pas conforme aux usages français, mais il avait répondu simplement par un ironique sourire, et, les deux jours suivants, avait emmené Lise un peu plus loin encore.

Un matin, en arrivant à la Bardonnaye, Serge trouva sa fiancée occupée à repriser du linge.

— A quoi travaillez-vous là? dit sèchement le prince. Voulez-vous bien me laisser cela!

Et, prenant la serviette des mains de Lise tout abasourdie, il la jeta au loin sur une chaise.

— Je ne veux pas que vous vous abîmiez les doigts à des horreurs pareilles, ajouta-t-il. Seules, quelques broderies délicates seront tolérées par moi.

Six jours après les fiançailles, Mme de Subrans, Lise et le prince partirent pour Paris. Serge avait décidé qu'il fallait y aller commander le trousseau et les toilettes de la future princesse. Catherine et sa belle-fille descendirent dans un hôtel de la rive gauche, où, chaque jour, une des voitures du prince Ormanoff vint les chercher pour les conduire dans les magasins les plus renommés. C'était Serge lui-même qui choisissait les toilettes, chapeaux, fourrures. Il imposait son goût — qui était du reste très sûr, car il avait le sens très vif de la beauté — à la petite fiancée craintive, un peu ahurie, elle qui n'avait jamais été plus loin que Périgueux, et ignorait toutes les recherches du luxe et de la vanité qui s'étalaient devant elle. Son avis n'étais jamais demandé. Quand Serge avait décidé, tout était dit, il ne restait qu'à s'incliner.

Pourtant, un jour, Lise s'insurgea. Elle avait été avec sa belle-mère essayer des toilettes de bal chez un des plus célèbres couturiers parisiens. Mais, quand elle vit le décolletage assez prononcé qui avait été fait, elle rougit et dit vivement

— Jamais je ne porterai cela! Il faudra faire remonter ce corsage plus haut, madame.

La première s'exclama:

— Mais ce n'est rien cela, mademoiselle! C'est un décolletage modéré. Vous avez des épaules délicieuses, bien qu'un peu frêles encore, il faut les montrer, légèrement, tout au moins.

— Non, je ne le veux pas, dit Lise d'un ton ferme. Vous changerez ce corsage, je vous prie.

— Mon enfant, n'exagère pas! murmura à son oreille Mme de Subrans. Songe d'ailleurs que Serge sera très mécontent.

— Je lui en parlerai moi-même. Mais jamais je ne porterai cela, dit résolument Lise.

Lui en parler! C'était facile à dire, mais autrement difficile à faire!

Dès les premier mots, Serge fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela? Vous avez décidé ce changement de votre propre autorité?

— Mais non, vous le voyez, Serge, puisque je vous en parle.

Ses lèvres tremblaient un peu, et elle était délicieusement touchante ainsi, avec ses beaux yeux craintifs, timidement levés vers lui.

Les sourcils blonds se détendirent, Serge leva légèrement les épaules...

— Folle petite fille! Je veux bien être indulgent pour cette fois, d'autant plus que vos femmes de chambre auront vite fait de remettre les choses en état quand il le faudra... Mes compliments sur l'éducation sérieuse que vous lui avez donnée, Catherine!

ajouta-t-il avec une imperceptible ironie, en se tournant vers sa cousine.

Les deux femmes étaient exténuées lorsque, au bout, de dix jours elles reprirent le chemin de Péroulac.

Le prince Ormanoff était parti pour Pétersbourg, où l'appelaient quelques affaires. Il ne reparut à la Bardonnaye que trois jours avant le mariage. Ce temps avait paru bien court à Lise, qui se sentait plus légère et plus elle-même en sachant loin, très loin ce fiancé pour lequel elle éprouvait une crainte insurmontable. Combien la date redoutée approchait vite!

— Oh! maman, n'y a-t-il pas moyen de faire autrement? murmura-t-elle en prenant congé de sa belle-mère, un soir où l'angoisse l'étreignait plus fortement.

Le visage blafard de Mme de Subrans se crispa un peu, tandis qu'elle répondait:

—Mais non, Lise, il n'y a aucune raison pour cela. Voyons, Serge est très bon pour toi. Sa nature est autoritaire, mais il t'aimera beaucoup si tu es gentille et bien soumise, comme il convient à ton âge.

— J'ai peur de lui, soupira Lise. Quand je pense qu'il va m'emmener si loin de vous!

C'était cette pensée qui la faisait frissonner, tandis qu'au matin du jour redouté sa belle-mère, dont le visage était affreusement altéré, l'aidait à revêtir la longue robe de soie souple garnie d'admirables dentelles, exécutée d'après un dessin fait par le prince Ormanoff. Sur les épaules de la tremblante petite mariée, Mme de Subrans jeta un vêtement tout en renard blanc, d'un prix inestimable, que Serge avait rapporté de Pétersbourg... Et, à la sortie de l'église, bien des regards envieux couvrirent la jeune épousée ainsi royalement vêtue. Mais d'autres personnes hochèrent la tête en regardant la physionomie altière et fermée du prince Serge, et le beau visage de Lise, si pâle et si doux.

— C'est un mariage magnifique... mais sera-t-elle heureuse? songeait-on.

V

Une neige légère était tombée le matin et poudrait encore les arbres dépouillés du cimetière, les allées étroites, les tombes qui semblaient ainsi toutes parées, comme pour accueillir la nouvelle mariée qui venait d'ouvrir la vieille grille rouillée.

Après la seconde bénédiction nuptiale donnée par un pope dans le salon de Mme de Subrans, Lise, sur l'ordre du prince Ormanoff, était montée afin d'échanger sa robe blanche contre un costume de voyage. Et tandis qu'elle s'habillait en refoulant ses larmes, il lui était venu l'irrésistible désir d'aller prier encore une fois sur la tombe de Gabriel.

Le prince avait dit qu'ils ne partiraient que dans une heure. Elle avait le temps de courir jusqu'au cimetière et de revenir bien vite, avant qu'il s'en aperçut.

Maintenant, agenouillée, la tête entre ses mains, elle évoquait devant cette tombe l'angélique visage de Gabriel, et ses yeux graves et profonds qui avaient conquis à Dieu l'âme de la petite Lise.

Elle étendit la main et cueillit un des chrysanthèmes blancs qui demeuraient encore fleuris, grâce au soin qu'en prenait la vieille servante de Mme des Forcils, tombée à peu près en enfance depuis la mort de Gabriel, "son petiot chéri".

— Je le garderai en souvenir de vous, mon ami Gabriel! murmura Lise en posant ses lèvres sur la fleur. Et vous qui êtes un saint, vous prierez pour votre pauvre Lise, vous la protégerez... Oh! mon Dieu, soyez ma force! Voyez comme je suis petite et faible...

Elle était si absorbée qu'un bruit de pas, d'ailleurs assourdi par la neige, ne lui avait pas fait lever les yeux, jusqu'à ce que l'arrivant se trouvât à quelques pas d'elle. Alors elle eut une exclamation étouffée en reconnaissant le prince Ormanoff.

— Que faites-vous ici?

La voix était dure, les yeux que rencontra le regard éperdu de Lise parurent à la jeune femme presque noirs.

— Je suis venue prier une dernière fois sur la tombe d'un ami, répondit-elle d'une voix un peu éteinte.

— Un ami? comment cela? Expliquez-vous.

Elle dit alors comment elle était entrée en relations avec Mme des Forcils et son fils, comment Gabriel et elle avaient sympathisé aussitôt, et quel chagrin lui avait causé sa mort. Elle tremblait, beaucoup moins à cause de la bise froide que du saisissement dû à l'apparition inopinée de son mari, et, oubliant de se relever, elle semblait agenouillée devant lui comme une pauvre petite agnelle devant quelque fauve sans pitié.

Il l'écoutait, impassible, et, quand elle eut fini, il dit seulement, d'un ton net et glacé:

— Il faudra oublier tout cela, Lise.

Un effarement passa dans le regard de la jeune femme.

— Oublier Gabriel! Oh! Serge!

— Il le faudra. Toute trace de votre existence antérieure doit disparaître de votre mémoire, car j'ai droit à toutes vos pensées, et j'entends les posséder toutes.

Sa main ferme et pourtant étrangement souple se posa sur celle de Lise et la détacha sans violence de la grille à laquelle elle se crispait. La jeune femme se releva machinalement. Le regard aigu du prince se posa sur son autre main, fermée comme si elle retenait quelque chose.

— Qu'avez-vous là, Lise?

— Une fleur, murmura-t-elle.

— Quelle fleur?

Du geste, elle désigna les chrysanthèmes.

— Vous l'avez cueillie ici, vous l'emportiez comme souvenir?

Elle inclina affirmativement la tête. Sa gorge était tellement serrée qu'il lui semblait impossible de prononcer un mot.

— Donnez-moi cela!

Elle leva un regard d'angoisse sur le hautain visage de Serge.

— Pourquoi? balbutia-t-elle.

— Parce que je le veux. Donnez!

Mais elle serra plus fort la fleur entre ses doigts tremblants, et, instinctivement, essaya de reculer comme pour échapper à Serge.

Hélas! une poigne vigoureuse tenait sa frêle petite main! Qu'elle était peu de chose près de cet homme dans tout l'épanouissement de sa triomphante force masculine!

— Donnez, Lise! répéta-t-il.

Sa voix était froide, très calme, mais Lise frissonna sous le regard dur et troublant qui s'attachait sur elle.

La main de la jeune femme s'entr'ouvrit, laissant voir la fleur blanche. Mais elle ne la tendit pas à Serge. Ce fut lui qui la prit entre ses doigts gantés. Il la jeta à terre et appuya son talon dessus.

— Voilà ce que je fais des "fleurs du souvenir." Quant à pareille résistance à ma volonté, je me dispense de la qualifier. Mais je vous engage à ne plus recommencer une scène de ce genre.

Il lui prit le bras, et, le serrant sous le sien, emmena la jeune femme vers la porte du cimetière.

Elle se laissait faire, incapable de résister. Mais son pauvre cœur bondissait de douleur et d'effroi, et des larmes s'amoncelaient sous ses paupières frémissantes.

Devant la porte attendait la superbe automobile du prince Ormanoff. Serge y fit monter sa femme, et s'assit près d'elle en jetant cet ordre au chauffeur:

—A toute vitesse!

Presque sans bruit, l'automobile s'éloigna, et, à peine hors du village, prit une allure folle.

Lise, d'abord, n'y fit pas attention. Elle concentrait sa pensée sur cette pauvre fleur, qui gisait là-bas sur le sol neigeux, piétinée, méconnaissable,—la fleur de Gabriel, blanche et pure comme lui.

Mais tout à coup, elle sursauta, et ses yeux stupéfaits allèrent du paysage fuyant,

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

inconnu d'elle, aux objets qu'elle remarquait seulement maintenant, posés sur la banquette de devant: la magnifique pelisse de zibeline que le prince avait voulu qu'elle emportât pour le voyage, et le sac—une merveille d'élégance raffinée—qu'il lui avait rapporté de Russie. Elle avait laissé deux objets dans sa chambre, comptant les prendre au retour du cimetière. Qui donc avait eu l'idée de les descendre et de les mettre dans la voiture sans l'attendre? Le sac n'était même pas fermé...

Elle leva vers son mari ses yeux encore gros de larmes, en murmurant timidement

—Est-ce que... nous ne retournerons pas tout de suite à la Bardonnaye, Serge?

—Ni tout de suite, ni plus tard, dit-il d'un ton sec.

Elle se redressa brusquement.

—Vous ne voulez pas dire que... que je vais partir sans les revoir, sans les embrasser? balbutia-t-elle.

—Parfaitement, c'est cela même. Ces adieux étaient inutiles et j'aurais encore eu à supporter la vue de ces larmes que vous fait verser une sensibilité réellement à fleur de peau. Vous pourrez écrire un mot à Mme de Subrans, une fois à Cannes, je vous y autorise.

Lise jeta un regard désespéré vers le paysage qui passait avec une vitesse vertigineuse.

—Mais ce n'est pas possible! Je ne peux pas m'en aller comme cela! dit elle d'une voix étranglée. Je vous en prie, Serge, revenons!... Je ne serai pas longue, le temps seulement de les embrasser, de leur dire...

Il détourna les yeux des belles prunelles implorantes, et un pli de colère vint barrer son front.

—Taisez-vous, Lise, cessez ces supplications ridicules! Il me plaît d'agir ainsi, vous n'avez qu'à vous soumettre,

Quelle allait donc être sa vie? Que deviendrait-elle s'il lui fallait trembler ainsi constamment devant lui?

Peu à peu. la fatigue, la vue fuyante du paysage d'hiver, la tiédeur qui régnait dans la voiture, le subtil parfum d'Orient que le prince Ormanoff affectionnait, provoquaient chez la jeune femme une torpeur qui finit par se changer en sommeil. Serge, lui aussi, fermait les yeux. Mais il ne dormait pas, car sa main dégantée caressait fréquemment sa barbe blonde, en un geste qui lui était habituel dans ses moments de contrariété.

Un cahot rejeta tout à coup Lise contre son mari. Serge abaissa les yeux vers la tête délicate qui reposait maintenant contre son épaule. Lise ne s'était pas réveillée. Sur son visage se voyaient encore des traces de larmes. Mais elle était de ces femmes que les larmes n'enlaidissent pas, qu'elles ne rendent que plus touchantes.

Pendant quelques secondes, Serge la contempla. Il se pencha tout à coup et ses lèvres effleurèrent les paupières closes. Mais il se redressa brusquement, le visage plus dur, le front contracté. Il prit à deux mains l'exquise petite tête, et, doucement, en un mouvement presque imperceptible, il la reposa sur les coussins de la voiture, sans que la jeune femme se réveillât.

VI

Sans une panne, sans un arrêt autre que celui nécessité par le dîner, vers sept heures, l'automobile du prince Ormanoff arrivait à la gare de Lyon un quart d'heure avant le départ du rapide qui devait emmener à Cannes les nouveaux époux.

Cette allure folle avait brisé et ahuri Lise, et ce fut presque comme une inconsciente qu'elle descendit de voiture et suivit son mari jusqu'au train, où les attendaient Vassili, le valet de chambre favori du prince, et Dâcha, la première femme de chambre de la défunte princesse Olga, qui passait maintenant au service de Lise.

Vaguement, la jeune princesse distingua une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, au visage ridé, qui s'inclinait profondément pour lui baiser la main. Elle se laissa conduire au sleeping-car, déshabiller et coucher; elle répondit machinalement aux offres de service de Dâcha: "Merci, je n'ai plus besoin de rien, je voudrais essayer de dormir..." Mais quand elle fut seule, le sommeil ne vint pas et elle passa une nuit fièvreuse, pleine d'angoisse, en se remémorant les incidents de cette grande journée.

Elle était si défaite le matin, que Dâcha lui demanda avec inquiétude si elle était malade... Et cette même question sortit des lèvres de Serge, lorsque, une fois coiffée et habillée, elle le rejoignit dans le wagon-salon, où Vassili avait préparé le thé.

—Très fatiguée, seulement, Serge. Je n'ai pas dormi une minute cette nuit.

Elle lui tendait la main, d'un joli geste timide et hésitant qu'il prit peut-être pour un geste de soumission, car sa physionomie si froide s'adoucit légèrement.

—À qui la faute, méchante enfant! Pourquoi n'avoir pas été plus raisonnable hier et m'avoir obligé à la sévérité? Je pardonne aujourd'hui, mais n'oubliez pas cette leçon, Lise.

Tout en forçant ses lèvres au sourire, Lise demeurait au fond du cœur mortellement triste, et cette impression ne fut pas modifiée par le soleil radieux, par la vue de la végétation méridionale, par la traversée des luxueux quartiers de Cannes dans la voiture qui attendait le prince et sa femme à la gare.

Cependant une exclamation admirative lui échappa à l'apparition de la merveille qu'était la villa Ormanoff.

—Ma demeure vous plaît, petite Lise? demanda Serge dont l'indéfinissable regard revenait sans cesse vers elle.

—Oh! beaucoup! Que c'est beau!... Je n'aurais jamais pensé qu'il existât quelque chose de semblable!

—Vous êtes destinée à en être le plus charmant ornement, Lise

Etait-ce un compliment? Rien, dans le ton froid ni dans la physionomie du prince, ne pouvait le lui faire croire. Il semblait plutôt lui tracer en quelques mots un programme.

La voiture s'arrêtait devant le double perron de marbre blanc, au pied duquel était rangée la domesticité, en très grande partie russe. Serge aida à descendre la jeune femme qui jetait un regard un peu effaré sur tous ces gens respectueusement courbés. Lui faudrait-il donc en tant que maîtresse de maison, commander à tout ce monde?

Brièvement, Serge lui nomma l'intendant, la femme de charge, le majordome, les principaux de ces serviteurs dont le maître lui-même ne connaissait pas au juste le nombre, qui le suivaient dans tous ses déplacements et s'augmentaient encore d'autres unités durant ses séjours en Ukraine, par suite de l'éloignement du domaine et de l'immensité du château qui exigeait un personnel énorme.

Cette formalité accomplie, le prince et Lise pénétrèrent dans le vestibule dont les délicates colonnes de marbre blanc disparaissaient presque sous les fleurs, et de là dans un salon où se tenaient trois personnes: une jeune femme et deux garçonnets de dix à douze ans.

Serge avait parlé comme d'une chose sans importance de la présence chez lui de sa sœur et de ses neveux. Il n'avait jamais été question que Mme de Ruhlberg vînt assister à son mariage. Son frère semblait la considérer en quantité très négligeable, et Lise savait par sa belle-mère qu'elle était une personne fort insignifiante, très apathique et d'assez faible santé.

—Ma sœur, Lydie Vladimirowna, baronne de Ruhlberg.

Lydie offrit à sa belle-sœur une main garnie de bagues étincelantes, en prononçant, d'une voix lente, quelques paroles de bienvenue, très banales, auxquelles Lise, malgré son émotion, n'eut pas de peine à répondre. Puis les deux enfants baisèrent la main de leur oncle et de leur nouvelle tante. L'aîné, un gros garçon, blond et flegmatique, ressemblait à sa mère. Mais le petit était un joli enfant brun, frêle et un peu pâle, aux yeux gris intelligents et vifs, qui se fixèrent avec une naïve admiration sur la jeune princesse.

—Venez vous reposer maintenant. Lise, dit le prince Ormanoff.

Comme elle se détournait pour obéir à cette invitation, elle se trouva en face d'une personne qui venait d'apparaître silencieusement, glissant sur l'épais tapis d'Orient. C'était une femme d'environ vingt-cinq ans, petite, maigre, légèrement contrefaite et vêtue d'une robe de soie noire toute unie. Une volumineuse chevelure d'un blond de lin, très souple et très soyeuse, couvrait sa tête, fort petite et semblait l'obliger à la tenir penchée de côté. Le teint était blanc, couvert de taches de rousseur, les traits fins, bien formés, sauf le nez, trop mince. De long cils blond-pâle se soulevèrent et Lise entrevit d'étranges prunelles jaunes, qui lui causèrent la plus désagréable impression.

—Ah! c'est vous, Varvara,! dit la voix brève de Serge... Lise, Varvara Petrowna Dougloff, ma cousine.

Lise lui tendit sa main, dans laquelle Varvara mis ses longs doigts aux ongles aigus, dont la vue rappela involontairement à la jeune femme les griffes d'un loup capturé un des hivers précédents aux environs de Péroulac.

Dâcha et Sonia, la seconde femme de chambre, attendaient leur jeune maîtresse dans l'appartement qui avait été celui de la première femme. Tentures et mobilier avaient été changés, mais ils étaient absolument semblables aux précédents. Le prince Ormanoff voulait sans doute que tout lui rappelât la défunte, autour de cette jeune femme qui était le vivant portrait d'Olga.

—Reposez-vous, Lise, tâchez de dormir, dit-il en prenant congé d'elle. Nous dînons à huit heures. En vous éveillant à sept, il vous restera un temps suffisant pour vous habiller.

Quand les caméristes l'eurent revêtue d'une robe d'intérieur, Lise s'étendit sur une chaise longue, dans le salon qui précédait sa chambre et qui était, comme celle-ci, une merveille du luxe le plus délicat.

Sa fatigue était telle qu'elle s'endormit presque aussitôt. Ce sommeil durait encore à sept heures, lorsque Dâcha entr'ouvrit doucement la porte pour informer sa jeune maîtresse qu'il était temps de songer à sa toilette.

—Pauvre petite princesse, elle repose encore! murmura-t elle en s'adressant à Sonia qui se tenait derrière elle. Cela me fait de la peine de la réveiller. Elle était si fatiguée et si triste!... Tiens, regarde donc, Sonia, comme elle est jolie en dormant! Quel cœur faut-il avoir pour tourmenter une mignonne colombe comme cela?

Dâcha avait prononcé ces derniers mots dans un chuchotement, mais Sonia laissa échapper un geste d'effroi et un "chut" terrifié, en jetant un coup d'œil autour d'elle.

—Marraine, soyez prudente! Si on vous entendait!...

Elle avança un peu la tête, et regarda à son tour la dormeuse. Lise reposait dans une attitude charmante, en appuyant sa tête sur le délicat petit bras blanc qui ressortait de la large manche de précieuse dentelle.

—Elle est plus belle encore que la princesse Olga! chuchota Sonia d'un ton admiratif.

—C'est vrai. Mais elle souffrira devantage, dit Dâcha en hochant la tête.

Les deux femmes de chambre avaient disparu depuis un long moment, lorsqu'une porte s'ouvrit sans bruit, laissant apparaître le prince Ormanoff. Il était en tenue du soir, comme toujours pour le dîner, même en famille. Il s'arrêta à quelques pas de la chaise longue et, longuement, contempla Lise.

Il passa tout à coup la main sur son front et, tournant le dos, se mit à arpenter lentement le salon. Sur le tapis, son pas s'amortissait. De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur la dormeuse, et ses sourcils avaient un froncement d'impatience. Il s'arrêta enfin dans une embrasure de fenêtre et se mit à battre une marche légère sur la vitre, en pétrissant de son talon le tapis—signe de forte irritation.

Huit heures sonnèrent, et Lise dormait toujours. Sous le talon de Serge, un grand creux s'était formé dans la laine blanche du tapis semé de fleurs rosées.

—C'est ridicule! murmura-t-il tout à coup.

D'un pas résolu, il s'avança vers la chaise longue. Sa main se posa sur l'épaule de la jeune femme...

—Lise! appela-t-il.

Un sursaut la secoua. Ses paupières se soulevèrent et ses grands yeux apparurent, un peu vagues d'abord, puis effrayés en reconnaissant celui qui était là.

—Vous oubliez l'heure, dit froidement Serge.

Elle se redressa vivement sur la chaise longue.

—C'est vrai?... Est-il très tard?

—Huit heures viennent de sonner.

—Huit heures! dit-elle d'un ton d'effroi. Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée? Pardonnez-moi, Serge, mais...

—Laissons cela et allez vite vous faire habiller. Pour ce premier jour j'accepte d'attendre. Mais ce n'est pas mon habitude, Lise.

Les femmes de chambre firent des prodiges de célérité et bientôt la jeune femme vint rejoindre son mari. Dans cette toilette du soir, d'un blanc crémeux, Lise, avec son visage reposé par le sommeil, était idéalement belle.

Serge l'enveloppa d'un long regard, et un sourire vint à ses lèvres en rencontrant les yeux, un peu inquiets, qui se levaient vers lui. Il prit la petite main tremblante et la posa sur son bras.

—C'est très bien ainsi, Lise. Je ferai de vous la plus charmante des princesses et la plus parfaite des épouses.

Pendant le dîner, servi avec tous les raffinements imaginables, la conversation fut languissante. Le prince parlait peu, sa sœur également. Quant à Varvara, elle n'ouvrait pas la bouche et personne ne paraissait songer à lui adresser la parole.

VII

L'air léger, tiède, parfumé, venait caresser le visage rosé de Lise, assise près de son mari dans la voiture qui les emportait vers l'église. La veille, comme elle s'apprêtait à s'informer près de Serge de l'heure à laquelle elle pourrait remplir son devoir dominical, lui-même avait pris les devants en la prévenant qu'elle eût à se tenir prête pour venir avec lui à la messe.

Il lui avait paru étonnant qu'un homme comme lui se donnât la peine d'accompagner à un office d'une religion autre que la sienne la jeune femme qu'il traitait si visiblement en créature inférieure. Mais elle en avait éprouvé une joie réelle, de même que de le voir pour elle un peu moins raide, presque aimable par instants, durant cette première journée à la villa Ormanoff. Il lui avait fait faire en voiture une longue promenade à travers Cannes, en s'arrêtant chez un joaillier où il avait choisi, sans consulter le goût de Lise, un bracelet qu'il avait lui-même attaché au poignet de la jeune femme. C'était une souple et large chaîne d'or ornée de diamants et d'admirables rubis. Ce bijou superbe semblait lourd sur le délicat poignet, et Lise, à qui il ne plaisait pas, l'avait mis ce matin à contre-cœur, dans la crainte seulement de froisser son mari si elle s'en abstenait.

La voiture s'arrêta devant l'église toute blanche qui s'élevait au milieu de la verdure d'un jardin. Lise remarqua avec surprise les deux clochers surmontés de bulbes et les nombreuses croix grecques qui se répétaient partout. Comme cette église était différente de celles qu'elle avait vues jusqu'ici!

De luxueux équipages s'arrêtaient, des hommes de haute mine, des femmes au type slave, richement vêtues, en descendaient. Comme eux, Serge et Lise pénétrèrent dans une nef éclairée par le jour tombant d'une coupole. L'œil de Lise fut tout d'abord attiré vers le fond par de grandes portes en bois précieux et des rideaux cramoisis. Puis ils distinguèrent, sur les murs blancs, d'immenses images d'or et d'argent.

Que cette église était singulière!... Et comme l'attitude des fidèles différait de celle à laquelle était accoutumée Lise!

Des chants commençaient, très graves, en langue russe, les portes du sanctuaire glissèrent sans bruits. Un prêtre apparut—un prêtre âgé, à la longue barbe blanche, qui parut à Lise très différent de tous ceux qu'elle avait vus jusqu'ici, par le type de physionomie et par la forme de ses vêtements sacerdotaux éblouissants d'or.

Et bien plus étrange encore était sa façon d'officier. Lise ne s'y reconnaissait plus du tout. Puis, comme les chantres, ce prêtre employait la langue russe.

Elle leva vers son mari un regard interrogateur et stupéfait. Serge, debout, croisait les bras sur sa poitrine. Lui ne faisait pas de signes de croix, et il avait l'attitude hautaine et indifférente d'un homme qui accomplit une indispensable formalité de son rang.

Il ne parut pas voir le regard de Lise. Et la jeune femme, un peu ahurie, continua à suivre des yeux ces rites inconnus. Elle sentait une vague angoisse l'envahir, à tel point qu'elle était incapable d'apprécier la beauté des chants, d'une simplicité mélancolique et grandiose, à travers laquelle passaient tout à coup des sonorités sauvages.

Un singulier énervement la prenait, il lui venait une hâte fébrile de quitter cette église, de savoir... Quoi?...

L'office se terminait. Le prince Ormanoff et sa femme sortirent un peu avant les autres fidèles. Ils montèrent dans la voiture, qui les emmena le long du boulevard Alexandre III.

Lise leva les yeux vers son mari, qui s'accoudait nonchalamment aux soyeux coussins dont le vert doux s'harmonisait si bien avec le teint délicat, les cheveux noirs et la robe beige pâle de la jeune princesse.

—Cette église... c'est une église catholique? demanda-t-elle d'une voix un peu étouffée par la sourde inquiétude qui la serrait au cœur.

—Une église catholique? Mais vous avez bien dû voir que non. C'est "notre" église, l'église orthodoxe russe.

Les yeux de la jeune femme se dilatèrent soudainement, une pâleur intense couvrit son beau visage...

—Notre église! Mais je suis catholique!

—Vous l'étiez, voulez-vous dire. Maintenant, il convient que vous n'ayez d'autre religion que celle de votre mari... Mme de Subrans ne vous avait donc pas fait part de ma volonté à ce sujet?

—Elle m'avait laissé entendre, au contraire, que je serais libre de pratiquer ma religion, dit Lise d'une voix éteinte.

Serge eut un méprisant plissement de lèvres.

—C'est un tort. Il était inutile de vous tromper ainsi. Il faudra vous habituer désormais à prier selon nos rites, Lise.

Il parut à la jeune femme que tout tournait autour d'elle.

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

—Il n'est pas possible que vous me demandiez cela? murmura-t-elle d'un ton d'angoisse. On ne change pas ainsi de religion. La mienne renferme toute la vérité, j'y tiens plus qu'à tout au monde...

Une lueur passa dans les yeux de Serge sa main, un peu dure, se posa sur le poignet de Lise...

—Plus qu'à tout au monde? Sachez, Lise, que vous ne devez tenir à rien, sinon à me contenter, en tout et toujours...

Ils demeurèrent silencieux jusqu'à la villa. Dans l'âme de Lise s'agitait une anxiété atroce. Serge allait certainement lui demander raison de sa résistance, et elle s'apprêtait à lutter avec énergie, si elle ne pouvait le convaincre autrement.

Mais le prince paraissait avoir complètement oublié l'incident. Il se montra seulement, pendant les jours qui suivirent, un peu plus despote encore que de coutume, —sans doute pour bien pénétrer sa jeune femme de l'inutilité d'une révolte.

Elle savait aussi maintenant quel rôle lui était dévolu près de cet étrange époux. Serge Ormanoff était un dilettante qui voulait voir autour de lui la beauté sous toutes ses formes.

Elle n'était pour lui qu'un ornement de sa demeure, un plaisir pour ses yeux et pour son cerveau de grand seigneur artiste, comme les merveilles d'art qui remplissaient sa villa, comme les fleurs sans prix de ses jardins, comme les équipages dont la beauté n'avait pas d'égale dans cette luxueuse ville de Cannes elle-même.

Si inexpérimentée qu'elle fût, Lise était trop profondément intelligente, et de cœur trop délicat, pour ne pas avoir saisi au bout de quelques jours seulement cette particulière conception du rôle que la princesse Ormanoff devait tenir ici, et pour ne pas, surtout, en éprouver une souffrance secrète, mais intense.

Mais elle n'osait en laisser rien paraître. Serge lui inspirait une crainte telle qu'en entendant seulement son pas souple et ferme elle se sentait toujours agitée d'un frisson d'effroi.

Elle comprit toute l'étendue de la domination qui pesait sur elle, quelques jours après son arrivée.

C'était une fin d'après-midi. Elle brodait dans le salon blanc et or qui avait les préférences de Serge. Le petit Sacha, la voyant seule, était venu s'asseoir près d'elle et causait gaiement. C'était un joli enfant, très vif, très ouvert. Seul de la famille, il inspirait à première vue à Lise une réelle sympathie.

Le prince Ormanoff entra tout à coup. Il tenait deux lettres à la main. Du premier coup d'œil, Lise reconnut celle qu'elle avait écrite le matin même à sa petite sœur Anouchka, et une autre adressée à Mme des Forcils, avec qui elle n'avait pu échanger qu'un mot hâtif après la cérémonie nuptiale. Elle les avait remises à Dâcha afin qu'elle les fît jeter à la poste.

Sur un geste de son oncle, Sacha s'éclipsa. Lise, inquiète, leva un regard interrogateur vers son mari.

—Voilà une correspondance que je confisque, Lise, dit-il froidement.

Une rougeur d'émotion monta au visage de la jeune femme.

—Pourquoi donc?

—Parce que je n'en autorise aucune. Tous ces rapports d'amitié doivent cesser, je croyais vous l'avoir fait comprendre. Il faut désormais que vous soyez toute à moi.

D'un geste machinal, Lise appuya ses mains sur son cœur qu'elle sentait bondir dans sa poitrine.

—Vous ne voulez pas que... que j'écrive à ma sœur? dit-elle d'une voix étouffée.

—Ni à votre sœur, ni à votre belle-mère, ni à personne. Ceci soit dit une fois pour toutes. Maintenant, très chère, jouez-moi donc une rêverie de Schumann. J'ai envie de musique, ce soir.

Elle se leva, mais, au lieu de s'avancer vers le piano, elle posa sa main sur le bras de son mari.

—Ce n'est pas possible! Vous ne pouvez me défendre cela, Serge! Mme de Subrans a été pour moi comme une mère, j'aime Aldéric et Anouchka.

D'un geste doux—les gestes du prince Ormanoff l'étaient d'ailleurs presque toujours—Serge détacha la petite main tremblante et la garda quelques secondes dans la sienne.

—Obéissez-moi sans chercher à comprendre mes raisons, Lise. Je veux qu'il en soit ainsi, cela doit vous suffire. Allez vite vous asseoir au piano, car je vois des larmes prêtes à paraître, et la musique aura peut être le don de les refouler.

—Serge!

Elle le regardait avec supplication. Une contraction d'impatience passa sur le visage du prince, dont les yeux se détournèrent légèrement.

—C'est assez, Lise. La question est réglée maintenant.

Elle comprit qu'en effet il était inutile d'insister. Baissant la tête, elle alla s'asseoir devant le piano et commença le morceau demandé.

Serge s'était assis à quelque distance, de façon à avoir devant lui l'admirable profil éclairé par la douce lueur des lampes électriques. Il pouvait discerner le tremblement des petites lèvres roses retenant à grand'peine les sanglots qui montaient à la gorge de Lise, et le battement fébrile des longs cils noirs sur sa joue pâlie. Peut être son âme de dilettante trouvait-elle un charme particulier à la façon infiniment triste, presque douloureuse, dont Lise interprétait cette rêverie.

En laissant s'éteindre sous ses doigts la dernière note, la jeune femme tourna un peu la tête et s'aperçut que le prince avait disparu.

Alors elle se réfugia dans un angle de la pièce, sur un petit canapé, et, mettant son visage entre ses mains, elle pleura sans contrainte.

Quand, au bout de quelque temps, ses doigts s'écartèrent, laissant voir son visage couvert de larmes, elle eut un sursaut d'effroi. Deux grands yeux jaunes la regardaient. Varvara Dougloff était devant elle.

—Il ne faut pas pleurer, dit une voix lente et terne. Olga ne pleurait jamais.

Lise se redressa, et un éclair de fierté et de révolte brilla dans ses yeux.

—Je ne suis pas Olga!

Les cils pâles s'abaissèrent un peu, tandis que Varvara murmurait d'un ton étrange:

—C'est vrai, vous n'êtes pas Olga.

VIII

Le même soir, Serge apprit à sa femme que la grande-duchesse, cousine du tsar, qui avait vu la nouvelle princesse Ormanoff à l'église le dimanche précédent, venait de lui faire connaître son désir que la jeune femme lui fût présentée le lendemain.

Un véritable émoi s'empara de Lise à cette perspective. C'était la première fois qu'elle allait paraître dans le monde et qu'elle se trouverait en présence de si hauts personnages. Sa timidité s'effrayait, sur tout à l'idée que ces débuts auraient lieu sous l'œil impitoyable du prince Ormanoff.

Serge régla dans ses moindres détails la toilette que devait porter sa femme pour cette réunion relativement intime. Et le soir, quand Dâcha et Sonia eurent fini d'habiller leur jeune maîtresse, il vint donner le coup d'œil du critique suprême.

Cette fois, il ne trouva rien à dire. Lise était idéale dans cette robe en crêpe de Chine d'un rose pâle, tombant en longs plis souples autour de sa taille délicate. L'ouverture échancrée du corsage laissait apparaître son cou d'une blancheur neigeuse, sur lequel courait un fil de perles d'une grosseur rare. Dans les cheveux noirs coiffés un peu bas brillait une étoile de rubis énormes—la pierre préférée du prince Ormanoff, qui en possédait une collection sans rivale.

Serge enveloppa la jeune femme d'un long regard investigateur et dit laconiquement.

—C'est très bien.

—Vraiment, on aurait cru que Son Altesse n'était pas satisfaite? chuchota Sonia quand le prince et sa femme furent sortis de l'appartement. Il avait un air singulier en disant cela. Pourtant, on ne peut rêver quelque chose de plus ravissant que notre princesse, ce soir surtout! Jamais la princesse Olga n'a été ainsi, et cependant, le prince ne se montrait pas aussi froid pour elle. Il est vrai qu'elle était autrement caressante, et autrement souple que celle-ci!

Lise eut ce soir-là un immense succès d'admiration et de sympathie. La grande-duchesse la combla de marques de bienveillance; le grand-duc l'entretint un long moment et lui adressa quelques délicats compliments qui firent monter une vive rougeur à ses joues, ce qui la rendit plus jolie encore. A l'envie, tous les invités des princes célébrèrent sa grâce, sa candide et si exquise réserve, et déclarèrent le plus heureux des hommes le prince Ormanoff dont l'impassible visage ne laissait rien deviner des sentiments que pouvait lui inspirer le succès de sa femme.

Dans le coupé qui le ramenait avec Lise vers leur demeure, Serge demeura un moment silencieux, regardant la jeune femme, qui fermait un peu les yeux, car cette veillée inaccoutumée la fatiguait et elle sentait le sommeil l'envahir.

—Racontez-moi donc ce que vous a dit le grand-duc, ma chère, dit-il tout à coup.

Une teinte pourpre monta aux joues de Lise. Sa modestie s'émouvait à l'idée de répéter ces paroles flatteuses.

—Voyons! j'attends, dit-il en voyant qu'elle restait silencieuse.

Lise, confuse, s'exécuta pourtant, car elle savait maintenant qu'on ne résistait jamais aux exigences de Serge Ormanoff.

—Cela vous a fait plaisir?

Il se penchait un peu et plongeait son regard dans celui de la jeune femme.

—Oh! pas du tout! dit-elle spontanément.

Ses grands yeux limpides et graves ne se baissaient pas sous le regard impératif, bien que la jeune femme dût s'avouer qu'il ne lui avait jamais paru plus énigmatique, plus troublant que ce soir.

—C'est bien, dit-il tranquillement. Laissez-moi toujours lire dans vos yeux comme ce soir, Lise, et ne me cachez jamais rien.

Elle sentit qu'un bras entourait doucement son cou, que des lèvres effleuraient ses cheveux et se posaient sur sa tempe. Son regard, un peu effaré par la stupéfaction, rencontra des yeux tout à coup très bleus, tels qu'elle ne les avait jamais vus...

—Je suis content de vous, Lise, dit une voix adoucie.

Pendant quelques secondes, elle demeura presque inconsciente, la parole coupée par la surprise et l'émotion. Puis, tout à coup, une pensée s'éleva en elle: c'était le moment d'adresser la demande pour laquelle, depuis plusieurs jours, elle guettait en vain l'occasion favorable.

Mais la voiture arrivait devant la villa Ormanoff; Serge retirait son bras et écartait la tête charmante qui s'appuyait la seconde d'auparavant sur son épaule. Et en le regardant, Lise constata avec un serrement de cœur que sa physionomie n'avait jamais été plus froidement altière

Après avoir longuement réfléchi le samedi, elle s'arrêta à ceci: elle se rendrait à une messe matinale, dans une église qu'elle avait aperçue très proche de la villa; elle tâcherait de s'informer près d'un prêtre de la ligne de conduite qu'il lui faudrait suivre, puis elle rentrerait pour affronter l'assaut, qu'elle prévoyait terrible.

Ce fut en tremblant et en priant qu'elle s'habilla hâtivement, le dimanche matin, et sortit à sept heures de la villa. Les domestiques, qui commençaient le nettoyage, la regardèrent passer avec un ahurissement indicible. L'un d'eux murmura même:

—Je pense qu'elle est un peu folle, la pauvre princesse! Je ne voudrais pas me trouver à sa place, tout à l'heure!

En quelques minutes, Lise était à l'église. Un prêtre âgé entrait précisément au confessionnal. Lise lui ouvrit son âme, le mit au courant de sa situation et reçut l'assurance qu'elle devait, coûte que coûte, résister aux prétentions de l'époux qui voulait lui imposer une apostasie.

Quand elle eut entendu la messe et reçu avec une angélique ferveur le pain des forts, elle revint vers la villa Ormanoff,—sa prison. Dans sa chambre, Dâcha l'attendait, effarée et désolée.

—Madame!... Oh! Altesse! s'écria-t-elle en joignant les mains. Que va-t-il arriver?... Seigneur! Seigneur!

—Ne vous inquiétez pas, Dâcha. Il n'arrivera jamais rien que Dieu n'ait permis.

La jeune princesse congédia Dâcha et, s'asseyant dans son salon, se mit à prier.

Elle tressaillit tout à coup, en serrant nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Une porte s'ouvrait, laissant apparaître le prince Ormanoff.

Il n'y avait aucune expression inusitée sur sa physionomie. Seuls, les yeux, d'un vert sombre, presque noirs, annonçaient l'orage.

Il s'avança vers Lise, et, lui saisissant le poignet, l'obligea à se lever.

—Où avez-vous été ce matin? interrogea-t-il.

—A la messe, Serge.

—Où?

—A l'église, tout près d'ici.

—Vous avez osé me braver ainsi? Savez-vous comment mes ancêtres traitaient les épouses insoumises? Ils les faisaient fouetter jusqu'à ce qu'elles crient grâce et obéissent à leurs volontés.

Lise frémit, mais ses beaux yeux rayonnèrent.

—Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira, je suis trop faible pour me défendre, mais je souffrirai tout plutôt que de commettre une faute. Au reste, je suis prête à vous obéir en tout ce qui n'offense pas la loi divine. Vous ne pouvez exiger davantage.

Les doigts de Serge s'enfoncèrent dans le frêle poignet, à l'endroit où il se trouvait entouré par la chaîne d'or, et Lise retint un gémissement de douleur en sentant les minces chaînons pénétrer dans sa chair.

—J'exige tout. J'exige votre âme tout entière. Je suis votre maître et votre guide, j'ai droit à votre obéissance absolue, sans réserve. Vous allez me demander pardon pour votre inqualifiable équipée de ce matin, et, tout à l'heure, vous m'accompagnerez à notre église.

—Jamais, Serge. Je suis catholique, et je le resterai.

Une lueur terrifiante s'alluma dans le regard de Serge. Ses doigts, devenus incroyablement durs, broyèrent le poignet de Lise, et, cette fois, la douleur fut telle que la jeune femme pâlit jusqu'aux lèvres, en laissant échapper un gémissement.

Il devint blême et la lâcha aussitôt.

—Jamais je ne me suis heurté à pareille révolte, dit-il d'une voix sourde. Vous m'obligez à des actes tout à fait en dehors de mes habitudes. Vous allez vous habiller et vous me rejoindrez en bas pour m'accompagner, comme je vous l'ai dit. Alors, je pardonnerai, peut-être.

Et, sans attendre la réponse, il tourna les talons et sortit du salon.

Lise se laissa tomber sur un fauteuil. Ses nerfs, raidis sous l'effort de la résistance morale, se détendirent, et les larmes se mirent à couler, lourdes et brûlantes.

Des élancements se faisaient sentir à son poignet meurtri. Elle enleva le bracelet, non sans une plus forte douleur, car la dure pression avait enforcé profondément les chaînons dans la peau si tendre. Elle passa dessus de l'eau fraîche et remit aussitôt la chaîne d'or. Il ne fallait pas que personne vît ces traces de la brutalité du prince Ormanoff.

Le laps de temps fixé par Serge s'écoula. Lise entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait. Il s'en allait seul à l'église.

Bien qu'elle se sentît brisée par les terribles émotions de cette matinée et par l'appréhension de l'avenir, elle descendit comme de coutume pour le déjeuner. Le prince ne parut pas s'apercevoir de sa présence; Mme de Ruhlberg ne lui adressa que quelques mots, d'un air gêné, et Varvara baissa encore plus que de coutume le nez vers son assiette.

Le repas terminé, Lise remonta aussitôt chez elle. Elle y trouva ses femmes de chambre, affairées autour des armoires, transportant des malles... Dâcha lui apprit que le prince avait donné l'ordre de passer la nuit à faire ses bagages et ceux de la princesse, tous deux partant le lendemain matin pour Kultow avec leurs serviteurs particuliers.

Kultow!... Le domaine immense où le prince Ormanoff régnait en quasi-souverain; la demeure ancestrale perdue dans la solitude neigeuse de la steppe. C'était l'exil, c'était la tyrannie impitoyable s'abattant sans obstacle sur la jeune épouse révoltée et sans défense, dont les plaintes seraient étouffées plus facilement là-bas.

IX

Le prince Ormanoff et sa femme arrivèrent à Kultow à la nuit. Durant tout le voyage, Serge n'avait adressé à la jeune femme que les paroles absolument indispensables. A sa suite, elle pénétra dans l'immense demeure d'aspect féodal, dont l'intérieur, éclairé à profusion par l'électricité, était décoré avec une somptuosité extraordinaire et toutes les recherches du confort moderne le plus exigeant.

—Voilà votre appartement, Lise, dit le prince en s'arrêtant au premier étage. Jusqu'à nouvel ordre, vous n'en sortirez pas et vous y prendrez vos repas.

Lise eut un frémissement, mais ne protesta pas. Inclinant légèrement la tête pour prendre congé de son mari, elle entra dans cet appartement qui allait être sa prison—pour toujours sans doute.

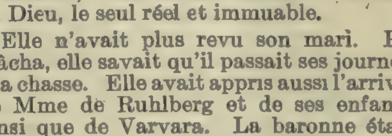
—Peut-être mourrai-je bientôt, songea-t-elle.

Et cette pensée lui fut très douce. C'était le seul moyen d'échapper à Serge Ormanoff, c'était la délivrance et le bonheur en Dieu, le seul réel et immuable.

Elle n'avait plus revu son mari. Par Dâcha, elle savait qu'il passait ses journées à la chasse. Elle avait appris aussi l'arrivée de Mme de Ruhlberg et de ses enfants, ainsi que de Varvara. La baronne était, paraît-il, d'humeur morose, car elle regrettait amèrement les plaisirs et le climat de Cannes. Mais elle n'en laissait rien paraître devant son frère, de qui elle tenait les forts beaux revenus dont elle et ses fils jouissaient M. de Ruhlberg étant mort après avoir complètement ruiné femme et enfants.

Mais pas plus Lydia que Varvara n'apparurent chez la prisonnière. Celle-ci ne voyait que ses femmes de chambre, qui multipliaient pour elle le dévouement et les petits soins; déjà, la délicieuse nature de la jeune princesse, sa bonté angélique avaient conquis entièrement ces cœurs tandis que son courage et sa patience les remplissaient d'admiration.

—Une enfant comme elle! disait Dâcha en levant les bras au ciel. Quand on pense que la princesse Olga, après cinq ans de


Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
162 RUE ST-DENIS

mariage, tremblait encore au seul froncement de ses sourcils! Ah! bien! il aurait pu lui dire d'abandonner tout, de ne plus croire en Dieu, elle lui aurait obéi, c'est sûr! Mais celle-ci! Voilà une femme au moins, et non pas une serve toujours courbée sous le regard du maître!

—N'empêche qu'elle n'y résistera pas longtemps, pauvre belle petite princesse! murmurait Sonia en hochant tristement la tête.

De fait, le quinzième jour de cette réclusion, Dâcha s'effraya en constatant l'altération du visage de Lise. Et quand, dans l'après-midi, elle la vit glisser inanimée entre ses bras, prise de syncope, elle décida qu'il lui fallait prévenir le prince.

Elle s'arrangea pour le rencontrer ce soir-là, comme il sortait de son appartement à l'heure du dîner, et, en tremblant un peu,—car les vieux serviteurs eux-mêmes n'étaient jamais très à l'aise sous le regard troublant du prince Serge,—elle dit que la jeune princesse était malade.

—Sérieusement? interrogea-t-il, sans qu'un muscle de son visage bougeât.

—Elle s'est évanouie cet après midi, Altesse. Et elle ne mange plus, et elle a une mine!...

—C'est bien.

Et, la congédiant du geste, il se dirigea vers l'escalier.

"Pourvu qu'il la fasse soigner! songea Dâcha. S'il avait l'idée de la laisser s'en aller comme cela!... Non, non, c'est trop affreux, ce que je pense là!"

Elle se reprocha davantage encore son soupçon en introduisant le lendemain matin chez sa jeune maîtresse le docteur Vaguédine, le médecin attaché à Kultow, envoyé par le prince Ormanoff pour donner à sa femme les soins nécessaires.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant, de mine douce et sympathique. Il interrogea paternellement Lise et lui déclara qu'elle était seulement anémique, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter...

—Oh! je ne m'inquiète pas! dit-elle avec un pâle et mélancolique sourire. Je ne crains pas la mort, au contraire!

En sortant de chez la jeune femme, le docteur Vaguédine se rendit chez le prince Ormanoff. Il le trouva dans son cabinet de travail, parcourant ses journaux.

—Eh bien? interrogea Serge d'un ton bref.

—La princesse est extrêmement affaiblie par une anémie très sérieuse, mais encore très susceptible de guérison. Les nerfs aussi ont besoin d'être soignés. Il lui faudrait, outre une nourriture très fortifiante, de l'air, beaucoup d'air, des promenades et de la distraction sans fatigue.

Un autre mot, "de l'affection", était sur les lèvres du médecin. Mais il ne le prononça pas. Ce mot-là ne pouvait être compris du prince Ormanoff.

—C'est tout? demanda Serge, qui l'avait écouté en frappant sur son bureau de petits coups secs avec le coupe-papier qu'il tenait à la main.

—J'ai prescrit à la princesse quelques médicaments... Mais je dois dire qu'un obstacle sérieux me paraît se dresser devant la guérison. La malade ne la désire pas; elle semble complètement résignée à la mort... On croirait même qu'elle la souhaite.

Un imperceptible tressaillement courut sur le visage de Serge.

—C'est bien, j'aviserai, dit-il d'un ton laconique.

Ce même jour, vers deux heures, Dâcha entra toute joyeuse chez sa maîtresse. Le prince faisait prévenir sa femme qu'elle eût à s'habiller promptement pour faire avec lui une promenade en traîneau.

Cette nouvelle stupéfia Lise, sans lui causer aucun plaisir. Sans doute, son tyran imaginait quelque nouveau genre de persécution. Puis, dans l'état de fatigue où elle se trouvait, elle ne désirait que le repos.

Pourtant elle se laissa habiller et envelopper de fourrures, puis elle descendit pour rejoindre le prince, qui l'attendait dans le jardin d'hiver. Son cœur battait à grands coups précipités, à l'idée de se retrouver en face de lui, et elle dut faire appel à toute son énergie pour réprimer l'étourdissement qui la saisissait en pénétrant dans la serre superbe qui était une des merveilles de Kultow.

Il se leva à son entrée. Et comme l'angoisse obscurcissait ses yeux, elle ne vit pas l'expression étrange—mélange de douleur et de colère—qui traversait le regard de Serge, ni la pâleur qui couvrait son visage, ni le geste ébauché pour tendre les bras vers elle...

Elle ne vit, quelques secondes plus tard, qu'un homme très froid, qui lui présentait son bras, sans la regarder, en disant d'un ton calme et bref:

—Appuyez-vous sur moi, Lise, si vous vous sentez un peu faible.

Il la conduisit jusqu'au traîneau, l'y installa en la couvrant de fourrures et s'assit près d'elle. Puis l'équipage s'éloigna dans les allées neigeuses du parc, sous les rayons du soleil pâle qui éclairait le délicat visage émacié par la réclusion, et surtout par la souffrance morale.

Au retour, en descendant du traîneau, elle eut un vertige et serait tombée si les bras de Serge n'avaient été là pour la recevoir.

—Vite, le médecin! dit-il aux domestiques accourus au son des clochettes du traîneau.

Mais elle se redressait déjà.

— Ce n'est rien... un simple étourdissement. Le médecin est tout à fait inutile, murmura-t-elle.

Les bras qui la retenaient s'écartèrent, mais Serge garda sa main dans la sienne, et il la conduisit jusqu'à son appartement où il la remit aux soins de Dâcha, en enjoignant à celle-ci de servir immédiatement à la jeune princesse du thé très chaud.

— Désormais, vous descendrez pour les repas, ajouta-t-il en s'adressant à Lise. Mais aujourd'hui, en raison de ce malaise, vous pourrez demeurer encore chez vous.

Son ton glacé enlevait à ses actes et à ses paroles toute apparence de sollicitude

Le lendemain, elle s'assit à table en face de son mari, dans la salle à manger aux proportions énormes, et où, sur des dressoirs d'ébènes, s'étalaient d'incomparables pièces d'orfèverie. Il y avait là, outre la baronne, Varvara et les deux petits garçons, le précepteur de ceux-ci, jeune Allemand à la barbe roussâtre et aux yeux fuyants, le docteur Vaguédine et le bibliothécaire de Kultow, un gros petit homme chauve qui semblait perpétuellement dans les nuages, sauf lorsqu'il s'agissait de causer livres et littérature. Alors, son regard terne s'animait, sa langue, qui paraissait généralement embarrassée, se déliait comme par miracle, et il donnait fort bien la réplique au lettré très fin qu'était le prince Ormanoff.

Le docteur Vaguédine et Hans Brenner, le précepteur, tous deux fort instruits, se mêlaient à la conversation, à laquelle aucune des trois femmes présentes n'aurait osé prendre part. Le prince Serge n'admettait pas qu'une intelligence féminine, sur laquelle il avait quelque droit, s'ingérât dans des questions de ce genre.

Cet ostracisme ne gênait pas Mme de Ruhlberg, dont la médiocrité intellectuelle était faite pour réjouir son frère. Varvara, elle, demeurait fidèle à son habitude de tenir les paupières à demi closes, de telle sorte qu'on ignorait toujours ce qui se passait en elle. Mais Lise s'intéressait extrêmement à ces conversations. Sa vive intelligence, dont la culture avait été fort avancée par les soins du bon M. Babille, était capable d'apprécier de tels entretiens. Et elle y prenait un goût d'autant plus vif qu'elle était privée maintenant de toute nourriture intellectuelle.

Cet intérêt se lisait clairement dans ses grands yeux si expressifs. Un soir, où la conversation s'était poursuivie au salon, le docteur Vaguédine lui dit en souriant:

— Ces graves sujets ne paraissent pas vous ennuyer, princesse?

— Oh! pas du tout! J'y prends, au contraire, grand plaisir! répondit-elle sincèrement.

Un regard étincelant et irrité se dirigea vers elle. Le docteur se mordit les lèvres en se traitant secrètement de maladroit. Qu'avait-il besoin de faire remarquer cela devant le prince Ormanoff! Pourvu qu'il n'occasionnât pas de ce chef des ennuis nouveaux à cette pauvre petite princesse, coupable de prendre intérêt à une conversation intelligente, au lieu de bâiller discrètement derrière son mouchoir, comme la défunte princesse Olga, ou de somnoler comme Mme de Ruhlberg!

Mais si le prince Serge était mécontent, il ne fit pas du moins éprouver les effets de cette contrariété à sa femme. Du reste, elle le voyait fort peu. Il était continuellement en chasse, soit seul, soit avec des hôtes qui venaient passer pour ce motif quelques jours à Kultow. Le soir seulement, tous se trouvaient réunis. Lise remplissait alors son rôle de maîtresse de maison avec une grâce exquise et une dignité à la fois souriante et grave que les invités du prince Ormanoff célébraient autant que sa beauté.

C'était maintenant presque toujours Mme de Ruhlberg qui accompagnait sa belle-sœur dans ses promenades en traîneau ou à pied à travers le parc. Serge en avait exprimé le désir à Lydie, qui s'était inclinée aussitôt comme devant toutes les volontés de son frère. Celle-ci, du reste, ne lui paraissait pas désagréable Lise était une compagne charmante, et la baronne avait une nature trop molle, trop insouciante, pour garder longtemps rancune à la jeune femme dont la révolte avait provoqué le départ de Cannes.

Quand elles s'en allaient à pied, Hermann et Sacha, les deux fils de Lydie, les accompagnaient, et fort souvent aussi les grands lévriers du prince, deux bêtes magnifiques qui s'étaient prises d'ardente affection pour Lise. Le babillage de Sacha distrayait la jeune femme beaucoup mieux que la conversation frivole et vide de Lydie. Parfois la tante et le neveu entreprenaient une partie de balle, et, dans ces

moments-là, Lise se sentait encore très enfant, elle se reprenait à la vie.

Sa santé s'améliorait. Les lassitudes et les faiblesses se faisaient beaucoup plus rares, l'appétit revenait un peu. Mais le beau visage restait pâle, le cerne diminuait à peine autour des yeux noirs où, presque constamment, demeurait une sereine mélancolie.

Lise souffrait toujours. Elle souffrait du manque d'occupations, car elle n'avait à sa disposition que la broderie, qui la fatiguait très vite, et la musique, dont le docteur Vaguédine lui avait prescrit de ne pas abuser, plus quelques lectures insignifiantes et frivoles tirées de la bibliothèque de la défunte princesse et seules permises par Serge. Elle souffrait de sa situation étrange, du glacial despotisme de son mari, de l'absence d'affection, de la privation de toutes nouvelles de ceux qu'elle aimait,— car si des lettres étaient arrivées de Péroulac, elle n'en avait jamais eu connaissance.

Elle souffrait surtout du manque de secours religieux. Le prince n'était plus revenu sur la question qui avait amené l'exil de Lise. Sans doute espérait-il que la lassitude se ferait sentir, ou que la tiédeur préparait les voies à l'indifférence. Alors, elle serait à sa discrétion, il pétrirait à son gré cette jeune âme autrefois intransigeante.

Mais Lise savait qu'elle n'était pas seule que la force divine la soutiendrait dans cette lutte et lui donnerait le courage de résister victorieusement à l'implacable domination de Serge Ormanoff.

Même en l'absence du prince, la jeune femme sentait toujours peser lourdement ce despotisme, non seulement sur elle, mais encore sur tous les êtres qui peuplaient la demeure seigneuriale. Chez les Ormanoff, c'était une tradition de se faire craindre. Les punitions corporelles existaient même encore quelque peu à Kutlow. L'autorité fermait les yeux, et les intéressés se gardaient de se plaindre, car, si le prince Serge aimait parfois les arguments frappants, il était par contre d'une extrême générosité et répandait sans compter l'or autour de lui, avec une sorte d'insouciance où semblait entrer beaucoup de mépris.

Pourtant, ce maître exigeant et altier s'était attiré des dévouements passionnés. Outre Vassili et Stépanek, le cosaque du prince, qui se partageaient ses faveurs, il y avait à Kultow une créature qui baisait la trace de ses pas. C'était Madia, la vieille "niania" qui avait soigné le petit seigneur enfant, et qui vivait maintenant dans un coin du vieux château, heureuse pour bien des jours lorsque, rencontrant le prince dans les corridors, elle pouvait lui baiser la main et entendre sa voix brève lui dire:

— Bonjour, Madia. Comment vas-tu?

Lise connaissait maintenant cette femme, que Mme de Ruhlberg lui avait présentée un jour. C'était une grande vieille osseuse, au teint jaune et aux yeux perçants. Elle s'était inclinée sur la main de Lise en murmurant:

— Que Dieu vous rende heureuse, ma belle princesse!

Depuis, quand la jeune femme rencontrait Madia, elle était toujours frappée de l'expression compatissante et douce de son regard, et du sourire qui entr'ouvrait sa bouche édentée.

X

— Ma tante, voulez-vous me permettre d'aller avec vous?

C'était Sacha qui adressait cette demande à Lise, en la rencontrant dans un corridor du château, toute prête pour faire une courte promenade dans le parc.

Elle répondit affirmativement, et bientôt tante et neveu s'engagèrent dans une allée.

Tout en causant, ils avaient fait une bonne petite traite. Lise dit tout à coup:

— C'est assez! il est temps de retourner. Nous sommes mêmes allés trop loin, Sacha, car votre oncle nous avait bien défendu de nous éloigner, à cause des loups qui commencent à se rapprocher.

Ils rebroussèrent chemin. Devant eux venant en sens inverse, s'avançait un homme portant la tenue des gardes forestiers du prince Ormanoff. Lorsqu'il fut à quelques pas de la princesse et de Sacha, il enleva son bonnet de fourrure

— Qu'avez-vous? s'exclama Lise.

Le visage de l'homme était traversé de lignes rouges et gonflées et ses paupières meurtries semblaient avoir peine à se soulever.

— Ce n'est rien, Altesse. J'ai effrayé sans le vouloir le cheval du prince, qui a failli le désarçonner. Alors j'ai reçu quelques coups de cravache..

— Oh! pauvre homme! murmura Lise avec un geste d'horreur.

Dans les yeux bleus du garde, il y avait une résignation paisible, mais un pli amer et douloureux se dessinait au coin de ses lèvres.

— C'est dur tout de même, pour si peu, murmura-t-il.

— Cela vous fait-il beaucoup souffrir? demanda Lise en l'enveloppant de son doux regard compatissant.

— Assez, oui, Altesse Mais je rentre tout de suite, ma femme va me mettre quelque chose dessus et ce sera vite fini.

— Est-ce que vous avez des enfants?... Deux?... Si je le pouvais, j'irais les voir. J'aime beaucoup les enfants. J'essaierai, un de ces jours, si vous ne demeurez pas trop loin.

— Non, ce n'est pas très loin. Merci, Altesse, dit-il d'un ton ému.

Il s'éloigna et Lise se remit en marche. Une indignation douloureuse gonflait son cœur. Elle aurait voulu pouvoir, tout au moins, réparer quelque peu les impitoyables procédés de ce maître cruel. Mais elle n'était pas libre, elle n'avait pas d'argent à sa disposition, et, si elle voulait se rendre un jour chez ces pauvres gens, il lui faudrait demander une permission qui serait certainement refusée.

— Voilà mon oncle! dit tout à coup Sacha.

Lise eut un léger tressaillement. Il lui était affreusement pénible de le voir, tandis qu'elle était encore sous le coup de cette émotion indignée qu'elle ne pouvait lui exprimer.

Il s'avançait rapidement. Sans doute venait-il de descendre de cheval, car il avait encore sa cravache à la main. Du premier coup d'œil, Lise et Sacha virent que sa physionomie était à l'orage. Et le petit garçon murmura craintivement:

— Surtout, il ne faut rien dire, ma tante! Nous serions battus aussi!

— Ne vous avais-je pas défendu de vous éloigner ainsi, Lise? fit froidement Serge en s'arrêtant près de sa femme.

— C'est vrai, Serge, j'ai eu tort. Nous l'avons fait sans y penser, je vous assure.

— Et que faisiez-vous arrêtée près de cet homme?

Les lèvres de Lise tremblèrent un peu.

— Je lui demandais ce qu'il avait au visage... Et il m'a dit... Oh! Serge!

Ses beaux yeux pleins de reproche et de tristesse se levaient vers lui. Et ils étaient si limpides qu'on pouvait y lire aussi toute l'horreur qui remplissait l'âme de Lise pour cet acte cruel.

Un éclair passa dans le regard de Serge.

— Je vous interdis de vous mêler de cela! dit-il durement. Je châtie qui il me plaît et comme il me plaît, sans permettre à quiconque de me blâmer. De plus, je ne souffrirai pas que vous témoigniez à ces gens de la sympathie ou de la pitié! C'est là encore une preuve de cette sensiblerie dont vous me semblez largement pourvue. Va-t-en, Sacha... Non, attends. C'est toi, paraît-il, qui as cassé hier l'orchidée jaune, dans le jardin d'hiver?

L'enfant devint pourpre et baissa la tête en murmurant:

— Oui, mon oncle

— Mais c'est surtout de ma faute, dit vivement Lise. J'avais manqué tomber, je

KIERAN, CRAWFORD & GRAY, Limitée, 151, rue Craig Ouest, MONTREAL, Can.

GRAVEURS ET IMPRIMEURS EN RELIEF

Notre maison s'est acquis une haute réputation par le grand soin et le luxe qu'elle apporte dans l'exécution de ses travaux d'impressions en RELIEF et de GRAVURE, tels que lettres de faire-part, Menus, Monogrammes, Ecussons, Cartes de visite, etc. L'impression de papeterie professionnelle et commerciale est une de nos spécialités.

Nous nous ferons un plaisir d'aller vous voir et vous soumettre nos modèles et tarifs. Les commandes par la malle reçoivent une attention toute particulière.

REPRESENTES A QUEBEC.

Par Joliette P. Lemieux. Casier Postal 171 Téléphone 1961

me suis retenue à lui, qui a perdu à son tour l'équilibre et est tombé sur la fleur. Ne vous a-t-on pas raconté cela ainsi, Serge?

— Certainement. Mais il a toujours été interdit à Hermann et à Sacha d'entrer dans le jardin d'hiver...

— Il venait m'apporter mon mouchoir que j'avais perdu dans le salon. Je l'ai gardé près de moi un petit moment, sans y penser, vraiment!

Il riposta d'un ton de froide ironie:

— De tout cela, il résulterait en bonne justice que vous aussi méritez une punition. Je vous en fais grâce cependant, Sacha l'aura à votre place... Rentre, Sacha, et préviens Yégor qu'il ait à te donner, ce soir, vingt coups de verge.

Sacha pâlit; mais, inclinant la tête, il s'éloigna sans protester.

Une exclamation d'effroi indigné avait jailli des lèvres de Lise:

— Serge, vous ne ferez pas cela!... Ce serait trop injuste!... et trop cruel!

— Vous n'avez pas à juger mes actes, dit-il froidement. Je ne vous le permettrai jamais, Lise.

En un mouvement presque inconscient, elle posa ses mains frémissantes sur le bras de son mari.

— Serge, ne faites pas cela! L'enfant est nerveux et délicat!... Et c'est ma faute, je vous le répète! Punissez-moi à sa place... Faites-moi châtier si vous le voulez. Je ne crains pas la souffrance... mais je ne puis supporter voir souffrir autrui!

Une supplication ardente s'échappait de ses yeux pleins de larmes. D'un geste presque violent, Serge secoua son bras pour en détacher les petits doigts crispés.

— Assez, Lise! Votre sensibilité est insupportable, il est bon qu'elle soit battue en brèche, je m'en aperçois. Rentrez maintenant... et n'oubliez pas que nous avons une partie de patinage cet après-midi.

Il s'éloigna dans une allée transversale. Aux oreilles de Lise parvint le sifflement de sa cravache frappant les branches dénudées des arbustes. Sans doute avait-il bonne envie d'infliger le même traitement à la jeune femme qui se permettait de le blâmer.

Elle revint machinalement vers le château. Son âme si douce se soulevait de colère et d'indignation, en même temps que de chagrin. Pauvre petit Sacha, un peu étourdi peut-être, mais si bon et si franc! Déjà, sa mère montrait ouvertement sa préférence pour Hermann, si lourd pourtant, si peu intelligent, mais sournois et flatteur, il ne manquerait plus maintenant que son oncle, lui aussi, le prît en grippe!

Serait-ce parce que Lise lui témoignait de l'affection, et imaginait-il de la faire souffrir en tourmentant cet enfant!

Quel être odieux était donc ce prince Ormanoff?

Quand elle eût retiré ses vêtements de sortie, elle se dirigea vers l'étage supérieur. Dâcha lui avait appris que Madia était malade, et elle voulait aller la visiter. Ce devoir de charité la forcerait d'ailleurs à faire trêve à ses pénibles préoccupations et à l'angoisse que lui donnait la pensée du châtiment injuste préparé à Sacha.

— Que vous êtes bonne de venir me voir, ma douce princesse! dit la vieille niania en lui baisant les mains. Mais vous êtes bien pâle.. et vous semblez triste. On dirait même que vous avez pleuré.

La jeune femme ne répondit pas et essaya de sourire. Mais Madia hocha la tête.

— Non, vous ne pouvez pas... La princesse Olga souriait toujours, elle, devant "lui". Mais elle a pleuré quelquefois quand elle était seule. Pas très souvent, pourtant... Ce fut surtout après la naissance du petit Volodia. Elle aurait voulu s'occuper de lui comme font les autres mères. Mais chez les Ormanoff, l'enfant, quand c'est un fils, est soustrait aussitôt à l'influence maternelle. Elle avait la permission de le voir seulement une fois par jour. Quand il était malade, elle ne pouvait pas le soigner. Heureusement, sa nature n'était pas très sensible. Mais elle souffrait un peu quand même, car elle aimait bien son petit enfant, — pas au point, pourtant, de résister à son mari, car, lui, elle l'aimait plus que tout.

— Elle le craignait surtout, je pense! murmura amèrement Lise.

Aimer cet implacable tyran, ce cœur de marbre! Qui donc en aurait été capable?

— Oh! oui, elle le craignait! Cependant, il était bon pour elle... Pourquoi me regardez-vous comme cela, Altesse? Il était bon, je vous assure, et la princesse Olga n'a pas souffert comme vous pourriez le croire. Sa nature s'accommodait très bien de la soumission passive et du genre d'affection que lui accordait son mari. Elle n'aurait pas entrepris la moindre chose de son propre chef, elle cherchait toujours dans ses yeux une approbation. C'était un bon ménage, Altesse.

Pourquoi donc cette vieille femme lui racontait-elle tout cela? Qu'avait-elle besoin de savoir que la première femme avait été une parfaite esclave? Elle, Lise, n'avait aucune velléité de l'imiter! Elle était toujours prête pour la soumission due à l'époux, mais en conservant sa dignité de femme et sa liberté de conscience tout entière.

— Je vais vous dire au revoir, Madia. Il est temps que je m'habille pour le déjeuner.

— Oui, allez, ma princesse. Me voilà contente pour toute la journée, rien que de vous avoir vue. C'est du ciel que vous avez dans les yeux, ma belle princesse. Mais ne les faites pas pleurer, ne vous tourmentez pas... Ecoutez que je vous dise un secret. La vieille niania sait bien des choses, elle a vu et entendu... Le grand-père de notre prince était un homme terrible, jaloux comme plusieurs Turcs réunis, dur comme toutes les glaces de notre pays. Après avoir fait mourir sa femme de chagrin, il obligea ses filles à des mariages qui leur déplaisaient, et tourmenta son fils Vladimir parce que celui-ci, qui était bon et plus affectueux que ne le sont en général les Ormanoff, témoignait à sa femme une certaine considération. Le prince Vladimir mourut très jeune, et son père éleva lui-même le petit prince Serge. Il l'éleva selon ses idées, c'est-à-dire qu'il lui enseigna d'abord la dureté de cœur, l'orgueil de sa supériorité masculine, le mépris et l'asssservissement de la femme. Sa pauvre mère n'avait la permission de le voir que de temps à autre, toujours en présence du grand-père, et elle ne pouvait lui donner aucune caresse. C'est ainsi que son orgueil naturel se développa, c'est ainsi que s'endurcit son cœur... son cœur qui était naturellement, bon et tendre même, Altesse!

Lise ne put retenir un geste et une parole de véhémente protestation.

— Oh! Madia!

Les petits yeux bleu pâle de la vieille femme clignotèrent, un sourire mystérieux entr'ouvrit ses lèvres.

— Il n'est pas mort, Altesse; il revivra... Oui, oui, je comprends, Votre Altesse me prend pour une folle. Mais je sais ce que je dis. Je le connais, mon beau prince. Il n'y a même que moi qui le connaisse, ici. Soyez courageuse, ma princesse; ayez patience, et vous verrez.

Les yeux de Madia brillaient, et Lise songea qu'elle devait avoir une forte fièvre pour divaguer ainsi.

Elle s'éloigna en disant qu'elle reviendrait la voir le lendemain. Comme elle atteignait la porte, elle entendit la vieille femme qui murmurait:

— Vous n'êtes pas la princesse Olga, vous... Oh! non!

Elle se détourna vivement.

— Pourquoi dites-vous cela? et de la même manière que Mlle Dougloff?

— Ah! elle vous l'a dit aussi? Oui, elle a dû s'en apercevoir aussitôt. Le prince ne lui adresse peut-être pas dix mots dans l'année, et pourtant elle le connaît presque aussi bien que moi. Sous ses paupières baissées, elle voit tout, elle devine tout. Ma douce petite princesse, elle sait certainement déjà un secret que vous ignorez encore, — un beau secret qui vous donnera le bonheur. Mais, à cause de cela, prenez garde! Elle haïssait déjà la princesse Olga, que sera-ce de vous!

— Pourquoi me haïrait-elle? s'écria Lise d'un ton stupéfait. Je ne lui ai jamais rien fait, je lui parle même chaque fois que je le peux, car je trouve fort triste que, parce qu'elle est une parente pauvre, on la laisse ainsi à l'écart.

— Et bien l'on fait! dit Madia en étendant la main. A la place du maître, je l'aurais depuis longtemps envoyée ailleurs. Voyez-vous, moi, j'ai une idée... Mais je ne peux pas la dire, parce que ce n'est rien qu'une idée... Pourquoi elle vous hait? Parce qu'elle est une louve, et vous, une agnelle du bon Dieu. Parce que, surtout... vous êtes la femme du prince Ormanoff. Défiez-vous d'elle... Et ne le craignez pas trop, lui. Croyez-en la vieille Madia, Altesse: quand vous aurez quelque chose à lui demander, faites-le hardiment, et vous obtiendrez tout.

Décidément, Madia avait une forte fièvre ou bien son cerveau se dérangeait,—ce qui n'avait rien d'étonnant, vu son grand âge.

— Je tâcherai d'en parler au docteur Vaguédine, songea Lise en regagnant son appartement.

Il y avait en ce moment à Kutlow deux hôtes: un diplomate autrichien, fanatique de chasse, et un parent éloigné du prince Ormanoff, le comte Michel Darowsky, capitaine aux gardes à cheval. Pendant le déjeuner, tous deux observèrent que la jeune princesse, à laquelle ils témoignaient une courtoisie empressée et une discrète admiration, avait un teint bien pâle ce matin et un cerne profond autour de ses beaux yeux, plus tristes que jamais. De même, il leur fût impossible de ne pas remarquer la mine sombre du prince Serge, et le pli dur qui barrait son front. La conversation se traînait malgré les efforts de tous, et en particulier de Lydie qui secouait quelque peu son apathie en l'honneur de son cousin Michel. Le prince dédaignait aujourd'hui de s'y mêler autrement que pour prononcer quelques phrases laconiques, et cela seul suffisait pour jeter un froid sur tous les convives.

— Il a dû encore tourmenter cette merveilleuse petite princesse! murmura le diplomate à l'oreille du comte Darowsky tout

en allumant un cigare, tandis que tous se réunissaient après le déjeuner dans le jardin d'hiver que des glaces sans tain séparaient du grand salon Louis XVI.

— Probablement! Il est odieux! Une si délicieuse créature, et si jeune, si touchante!... Tenez, regardez-moi cela. Elle nous a pourtant dit l'autre jour, devant lui, que fumer lui était désagréable!

Serge venait d'allumer une cigarette et la présentait à sa femme. Elle esquissa un geste de refus. Mais lui, tranquillement, la mit entre les petites lèvres roses. Et Lise n'osa l'enlever dans la crainte de quelque scène. Chaque fois que cette fantaisie avait pris à Serge, elle avait dû céder, se réservant la résistance pour des motifs plus graves. Mais quelque chose se révoltait toujours au fond d'elle-même lorsqu'elle devait se plier à ce caprice despotique.

Aujourd'hui, il ne prolongea pas son ennui. A peine lui-même avait-il tiré quelques bouffées de sa cigarette qu'il se leva, en disant que l'heure était venue de s'habiller pour le patinage. Aussitôt chacun s'ébranla. Lise et lui sortirent les derniers du salon et montèrent ensemble l'escalier.

Au premier étage, Serge se dirigea vers son appartement. Lise demeura un moment immobile, indécise, le cœur battant. Il lui venait l'idée folle, mais irrésistible, de lui demander encore la grâce de Sacha.

Folle, oui, après la façon dont il l'avait traitée ce matin, après l'attitude qu'il avait eue pendant le repas. Mieux vaudrait supplier ces murs de pierre que cet homme impitoyable.

Et pourtant, pourtant!... Les étranges paroles de Madia bourdonnaient à ses oreilles...

Elle s'élança tout à coup et rejoignit le prince comme il ouvrait la porte de son appartement.

— Serge, pardonnez-moi!... mais je voudrais vous supplier encore pour Sacha!

Elle ne recula pas devant la lueur irritée du regard, ni devant le geste de colère..

— Voulez-vous donc me pousser à bout, Lise? Faut-il, pour vous contenter, que je fasse doubler la punition?

— Serge!... Oh! ne soyez pas cruel! Accordez-moi sa grâce, je vous en prie! Tenez! je vous la demande à genoux!

Elle se laissait glisser à terre, en levant vers lui ses mains jointes et ses grands yeux implorants et douloureux

Il se baissa vivement, lui prit les mains et la releva.

— Assez! assez! Lise! Je vous l'accorde... je vous accorde tout! Mais allez-vous-en! Vous me rendez fou!

Repoussant doucement la jeune femme, il entra chez lui, en fermant la porte avec violence

Elle resta pendant quelques minutes abasourdie, tout autant de sa victoire que des étranges manières de Serge. Puis elle revint bien vite chez elle et fit appeler Sacha pour lui donner l'heureuse nouvelle.

— Oh! ma tante, vous avez osé!... Ce n'est pas ma tante Olga qui aurait fait cela! Mais jamais je n'aurais cru que mon oncle céderait!... Merci, ma tante Lise, ma jolie tante!

Tout émue de sa reconnaissance, elle l'embrassa et le renvoya. Puis, le cœur plus léger, elle se laissa habiller par Dâcha. Celle-ci la revêtit d'une robe de drap blanc qui découvrait ses petits pieds, et du vêtement de renard blanc qu'elle portait le jour de son mariage. Une toque semblable, ornée d'une aigrette, fut posée sur ses cheveux. Et ce fut en toute vérité que le comte Darowsky put murmurer d'un ton d'enthousiasme contenu, en l'aidant à monter en traîneau:

— Vous êtes la reine des neiges, princesse!

Au dernier moment, Vassilli était venu prévenir que le prince Ormanoff ne pouvait accompagner ses hôtes aujourd'hui. Ce brusque changement d'idées étonna quelque peu, étant donné que c'était lui-même qui avait parlé aujourd'hui de patinage et avait pressé pour qu'on s'habillât.

— Capricieux comme une jolie femme, notre hôte! dit Michel Darowsky à l'Autrichien, assis dans le même traîneau que lui.

— Oui, il l'est même pour deux, car je suis bien certaine que la princesse Ormanoff n'a pas ce défaut-là.

— Elle! Oh! c'est une sainte! on le voit dans ses yeux... Une sainte et une martyre, peut-être!

— Mon cher comte, un conseil: ne laissez pas trop paraître votre chevaleresque admiration. Le prince Ormanoff est ombrageux comme un Oriental.

— Je ne l'ignore pas. Mais, en vérité, personne ne pourrait s'offenser de l'admiration respectueuse qu'inspire la princesse Lise!

— On ne sait jamais, avec un homme de cette trempe! Il suffirait qu'une lubie lui traversât l'esprit.

Le lieu choisi était un lac de grande étendue, enchâssé dans des forêts de sapins couvertes de neige. Sur le bord se dressait un chalet du plus pur style norvégien, où des domestiques tenaient à la disposition des hôtes du prince Ormanoff des grogs chauds, du thé et des pâtisseries.

Quand Lise eut chaussé ses patins, le comte Michel lui offrit sa main et tous deux s'élancèrent sur la glace. La jeune princesse, si souple et si légère, patinait à ravir. Pour un instant, elle oubliait sa tristesse et se laissait aller simplement au plaisir de glisser sur cette glace superbe, dans ce décor immaculé qu'éclairaient de pâles rayons de soleil.

Une forme masculine se dressa tout à coup près d'elle.

— A mon tour de vous servir de cavalier, Lise, dit la voix du prince Ormanoff.

Elle eut un sursaut de surprise et serait tombée si le comte ne l'avait retenue.

— Serge!... Je croyais que vous ne deviez pas venir!

— On ne sait jamais, avec moi... Michel, allez donc délivrer cette pauvre Lydie qui n'ose lâcher le piètre patineur qu'est le comte Berkerheim. Ce sera œuvre de charité.

Le comte Barowsky eut un léger froncement de sourcils. Le ton sardonique de son cousin laissait supposer une intention blessante. Il retint pourtant le mot un peu vif qui lui montait aux lèvres, et, s'inclinant devant Lise, il se dirigea vers l'endroit où évoluaient Mme de Ruhlberg et le diplomate autrichien.

Serge prit la main de sa femme, et tous deux s'élancèrent sur la glace. Lise put constater aussitôt qu'il était un incomparable patineur. Entraînée par lui, elle accomplissait de véritables prouesses... Et il l'emmenait loin, très loin, jusqu'à l'extrémité du lac, comme s'il eût souhaité soustraire à tous les yeux la délicieuse reine des neiges.

Elle se sentait très lasse, mais n'osait lui demander de s'arrêter. Pourtant, sa vue se brouillait, et tout à coup, un vertige la saisit.

— Serge!... je tombe!

L'élan était donné, il fallut toute l'adresse du prince pour s'arrêter presque aussitôt. D'un mouvement instinctif, Lise, défaillante, s'appuyait contre sa poitrine, se retenait à son cou... Et, pour la première fois de sa vie, elle était en proie à une hallucination: elle sentait des baisers sur son visage, elle entendait une voix anxieuse qui murmurait: "Lise!... ma Lise!" Pendant quelques secondes elle ressentit une impression de repos, de tranquille et confiant bien-être. Puis, tout se noya dans l'ombre, elle perdit complètement connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouvait dans le chalet, étendue sur un divan. Vers elle se penchait Mme de Ruhlberg, un flacon de sels à la main... Et un peu plus loin le prince Serge se tenait debout, les bras croisés, avec son visage rigide des plus mauvais jours.

— Là, c'est fini, dit Lydie d'un ton de soulagement. Un verre de thé bien chaud, maintenant, et vous serez tout à fait remise.

— Vous allez la ramener à Kultow. Lydie. Mais tant que vous ne serez pas parvenue à dompter ces ridicules faiblesses, Lise, vous vous abstiendrez de patinage.

Et, tournant les talons, le prince Ormanoff sortit du chalet.

— Il est très mécontent! chuchota Mme de Ruhlberg. Songez donc, il a été obligé de vous ramener dans ses bras depuis l'extrémité du lac! Si fort qu'il soit, et si peu que vous pesiez, c'était difficile quand même. Puis, pour un homme vigoureux et plein de vie comme lui, il est irritant d'avoir une femme qui se pâme pour un rien et qui gêne toutes les parties.

C'était la première fois que Lydie prononçait de semblables paroles. Elle, si apathique en général, était aujourd'hui visiblement furieuse d'avoir à quitter le patinage.

C'était la première fois que Lydie prononçait de semblables paroles. Elle, si apathique en général, était aujourd'hui visiblement furieuse d'avoir à quitter le patinage

Le pâle visage de Lise se couvrit de rougeur.

— Je ne veux gêner personne! dit-elle vivement. Je retournerai seule à Kultow, et, désormais, je vous laisserai faire vos parties en paix! Allez, allez, Lydie. Quand je me sentirai un peu moins faible, Thadée m'aidera à gagner le traîneau.

LES PARFUMS DE GRAND LUXE
Concentration extrême NESTLY Nouvelles Créations parisiennes
Mousse parfumée
Sous la Coudraie
Rose de Jéricho
Les Roses de Nestly
Perfection Œillet etc.
EXIGER LA MARQUE "NESTLY" DE FABRICATION FRANÇAISE
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES ET DANS LES GRANDS MAGASINS
F. BÉRANGER & CIE. ENRG.
18-21, Côte d'Abraham, QUÉBEC
VENTE EN GROS SEULEMENT.
SEULS AGENTS POUR LE CANADA

— Et Serge me fera une scène terrible. Merci bien! J'aime encore mieux me priver du plaisir que je me promettais pour une bonne heure encore. Mais je me demande pourquoi, au lieu de vous renvoyer tout de suite, Serge ne vous laisse pas tranquillement ici. On dirait qu'il a hâte de se débarrasser de vous!

Lise ne répliqua rien et abaissa ses paupières sur ses yeux fatigués. Elle se sentait en ce moment si lasse et si faible qu'il lui semblait voir la mort toute proche. Quelle délivrance! Et personne ne l a pleurerait sauf peut-être Sacha, ses femmes de chambre et la vieille Madia.

XI

Le comte Barowsky quitta Kultow le surlendemain. Lydie avait en vain déployé pour lui toutes ses grâces. Un mariage avec ce parent jeune, riche et distingué lui souriait beaucoup, d'autant mieux qu'il lui aurait permis d'échapper à la lourde tutelle de son frère Mais Michel n'avait paru rien comprendre. Il avait perdu, quelques années auparavant, une jeune femme très aimée et ne songeait aucunement à la remplacer à son foyer, où sa mère élevait les deux petits enfants qui étaient sa seule consolation.

Lydie n'ignorait aucunement ces détails. Mais elle se persuada — ou on lui persuada — que cette indifférence de son cousin était due surtout à la présence de Lise. Près de cette incomparable beauté, les plus jolies femmes ne paraissaient plus rien. De là, une sourde rancune envers la jeune princesse — rancune qui se manifestait par de petites piques, de petites méchancetés sournoises, des froideurs inexpliquées.

Mme de Ruhlberg avait, en outre, un autre motif de ressentiment. Elle s'irritait secrètement de la préférence de sa belle-sœur pour Sacha, et Hermann, jaloux, l'excitait en dessous. Le précepteur, lui aussi, avait pris en grippe Sacha, dont la franchise déplaisait à son âme tortueuse, et le punissait à propos de tout et de rien. Le pauvre enfant, entre sa mère, son frère et Hans Brunner, était loin d'être heureux. Il venait conter ses chagrins à Lise, qui le consolait avec de douces paroles. Elle ne pouvait pas autre chose. Elle-même était l'objet d'une hostilité latente, qu'elle sentait s'épaississant autour d'elle et qui augmentait la tristesse dont saignait son cœur. Il n'était pas jusqu'à l'obséquieuse et sournoise admiration du précepteur qui ne vînt encore augmenter ses ennuis.

Et le seul être qui eût pu délivrer Lise et Sacha de ces persécutions sourdes se renfermait dans une indifférence altière, dans une froideur écrasante, au retour de la chasse à laquelle il consacrait maintenant toutes ses journées, s'y adonnant avec une sorte de passion furieuse — à tel point disaient les gardes qui l'accompagnaient, qu'il risquait à tout moment sa vie.

Toujours effacée, toujours silencieuse, Varvara Dougloff glissait comme une ombre dans la princière demeure. Nul ne s'inquiétait de ce qu'elle faisait, comment elle vivait. Lise seule avait voulu essayer de s'intéresser à elle. Mais elle s'était heurtée à une porte close. Varvara gardait jalousement le secret de son âme derrière ses paupières baissées.

Par Lydie, Lise savait qu'elle était la fille d'une cousine des Ormanoff, qui avait épousé malgré leur désapprobation un jeune homme de petite noblesse, lequel l'avait laissée veuve et sans ressources au bout de six ans de mariage. Elle avait végété avec sa fille jusqu'au jour où, apprenant la mort du prince Cyrille, grand-père de Serge, elle était venue solliciter le secours de celui-ci, espérant trouver chez le très jeune homme qu'il était alors un peu moins de dureté que chez l'aïeul. Serge ignorait la compassion, mais il était généreux par nature. La veuve et sa fille avaient obtenu l'autorisation de demeurer à Kultow, — mais elles avaient fort bien compris qu'elles n'y seraient tolérées qu'à la condition de se faire oublier. C'était de là sans doute que datait l'attitude effacée de Varvara, et son allure d'ombre, glissante et terne.

La mère était morte il y avait maintenant deux ou trois ans, mais Varvara avait continué à mener la même existence silencieuse, suivant Lydie qui elle-même évoluait docilement dans l'orbe du prince Ormanoff, ayant autour d'elle un reflet du luxe qui régnait dans les résidences princières, et ne laissant jamais rien paraître des sentiments qui pouvaient agiter son âme, — reconnaissance, ou bien aigreur, envie peut-être.

Lise, si bonne et si délicate, pensait qu'elle devait souffrir de cette situation de parasite. Plus d'une fois, elle avait songé qu'à la place de Varvara, jeune et paraissant bien portante, elle aurait préféré travailler pour sauvegarder sa dignité et son indépendance. Que pouvait-elle faire, toujours seule chez elle? A quoi occupait-elle ses longues journées? Lydie, questionnée un jour à ce sujet par sa belle-sœur, avait levé les épaules en répondant:

— Je vous avoue que je n'en sais rien! Cette pauvre fille est tellement insignifiante!

Lise ne la jugeait pas du tout ainsi. Au fond, elle était obligée de s'avouer que Varvara lui inspirait une sorte d'antipathie instinctive, tout à fait irraisonnée. Mais par le fait même de ce sentiment qu'elle se reprochait, elle se croyait tenue à se montrer meilleure à son égard.

Ce fut guidée par ce motif qu'un jour, ayant appris au déjeuner que Mlle Dougloff était malade, — il régnait en ce moment à Kultow un vent de grippe, — Lise se dirigea vers son appartement situé dans une partie éloignée du château.

Elle s'arrêta, indécise, devant une porte entr'ouverte. Une voix sourdement irritée demanda:

—Est-ce vous enfin, Nadia?

Alors elle poussa la porte et entra en disant:

— Non, Varvara, c'est moi, Lise.

Dans l'ombre projetée par les lourds rideaux du lit, elle vit se dresser la tête blonde de Varvara.

— Vous!... vous! dit une voix étouffée.

Lise s'avança jusqu'au lit. Du premier coup d'œil, elle vit que Varvara était en proie à la fièvre, car elle était fort rouge, et ses yeux, ses étranges yeux jaunes luisaient.

— Je viens vous voir, Varvara. J'ai su tout à l'heure que vous étiez malade.

— Ce n'est rien! interrompit brusquement Varvara. Je regrette que vous vous soyez dérangée. Vous risquez que je vous communique cette maladie. Olga avait un tout autre soin de sa santé. Je suppose que si le prince Ormanoff vous savait ici, vous passeriez un mauvais moment. Mais, naturellement, vous ne lui avez pas demandé la permission?

— Cela me regarde! dit sèchement Lise, blessée par ce bizarre accueil et ce ton ironique.

— Evidemment! Mais je ne me soucie pas du tout que mon cousin m'accuse de vous avoir retenue ici. Ainsi donc, tout en vous remerciant beaucoup, je vous demanderai de vous retirer. J'ai l'air d'être malhonnête, mais c'est dans votre intérêt, je vous assure, princesse.

Ses paupières étaient retombées sur ses yeux, et elle parlait maintenant d'un ton très doux, un peu chantant.

Lise l'enveloppa d'un regard perplexe... Et ce regard fit ensuite le tour de la chambre, très vaste, bien meublée, mais fort en désordre. Dans une bibliothèque s'alignaient des livres en nombre considérable, et d'autres étaient posés sur une table auprès de la malade, à côté d'une carafe et d'un verre vide.

— Je crois que vous exagérez, Varvara. Vous n'avez rien de très contagieux... Etes-vous bien soignée, au moins?

— Bien soignée! Mais je suis abandonnée par cette Nadia, qui perd la tête depuis qu'elle est fiancée au fils d'Ivan Borgueff! Je suis sûre que la coquine a coupé les fils électriques, de telle sorte que j'ai beau sonner, resonner, personne ne bouge. Quand elle se décidera à apparaître, elle me dira que la sonnette était détraquée. En attendant, je n'ai plus une goutte d'eau et la soif me dévore. Mais Varvara Dougloff est si peu de chose! A quoi lui servirait de se plaindre?

— Mais si, il faut vous plaindre! Je vais en parler à Natacha. En attendant, je vous enverrai Sonia, qui est une très bonne fille, fort adroite et serviable.

Varvara eut un petit plissement de lèvres ironique.

— Natacha et les autres ne tiennent compte que des observations et des ordres du prince Ormanoff. Tout ce que vous direz sera lettre morte.

Un peu de rougeur monta aux joues de Lise. C'était vrai, elle n'était rien dans cette demeure, où tout gravitait autour de la volonté du maître.

Elle quitta Varvara sous une impression désagréable. Décidément, elle ne lui était pas sympathique! Mais cela n'empêchait pas qu'elle ne lui vînt charitablement en aide.

Après avoir envoyé Sonia porter du thé à la malade, elle fit appeler la femme de charge. Elle put se convaincre aussitôt que Varvara avait deviné juste. Sous la politesse obséquieuse de Natacha, elle se heurta à la tranquille inertie d'une femme qui sait n'avoir aucun compte à rendre en dehors de la seule autorité existante. Pas plus qu'à la défunte princesse, le prince Ormanoff n'avait délégué à sa seconde femme le moindre pouvoir. Dans la demeure conjugale, Lise semblait une invitée — ou bien encore une plante précieuse que l'on soigne parce que le maître semble y tenir, mais qui n'est considérée par tous qu'au point de vue de son rôle décoratif.

Olga avait pu ne pas souffrir de cette situation, mais il n'en était pas de même de Lise, dont la nature délicate et fière ressentait profondément toutes ces blessures.

Quand Natacha se fut retirée, après avoir dit du bout des lèvres qu'elle allait parler à Nadia, Lise s'habilla et descendit pour faire avec Sacha une promenade en traîneau. Il était maintenant son habituel compagnon. Depuis l'incident du patinage,

Lydie s'abstenait souvent de sortir avec sa belle-sœur. Serge, s'absentant quotidiennement, n'en savait rien, et elle était bien certaine que Lise, dont elle devait, bon gré mal gré, reconnaître la discrète bonté, ne lui en parlerait jamais.

Ce jour-là, la tante et le neveu firent prolonger un peu la promenade. Au retour, en descendant de traîneau, ils virent dès l'entrée une animation inaccoutumée... Et Mme de Ruhlberg, surgissant tout à coup, leva les bras au ciel.

—Serge l'a échappé belle! A peine étiez-vous partie qu'on l'a ramené à peu près inanimé, le bras et l'épaule gauche labourés par les griffes d'un ours. Le docteur Vaguédine assure qu'il n'y a rien d'atteint gravement. Il a refusé de se mettre au lit—un Ormanoff n'arrive à cette extrémité qu'en face de la mort, et encore pas toujours. Il s'est installé dans son cabinet de travail, en défendant que personne vienne le voir... Il paraît qu'il s'en est fallu de rien que l'ours ne l'étouffât. Heureusement il a réussi à lui enfoncer dans le cœur son couteau de chasse.

Une émotion sincère s'emparait de Lise. A défaut d'une affection qu'elle ne pouvait éprouver pour son mari, son âme était trop profondément chrétienne et trop délicatement bonne pour ne pas compatir même à la souffrance de l'homme qui la tenait sous son impitoyable despotisme.

Après avoir demandé à sa belle-sœur quelques détails, elle remonta chez elle. Tandis qu'elle se déshabillait, elle songea avec mélancolie à son étrange situation. D'elle-même, elle ne pouvait se rendre près de son mari blessé et lui offrir ses soins. Il l'obligeait à l'inutilité, réduisant son rôle d'épouse à celui d'un objet de luxe que son caprice du moment ignorait, ou tyrannisait.

Tristement pensive, elle s'attardait dans sa chambre, le front appuyé à la vitre d'une des fenêtres derrière laquelle, entre les doubles châssis, s'épanouissaient des fleurs rares. Mais Dâcha entra tout à coup et l'informa que le prince Ormanoff la faisait demander.

Elle tressaillit légèrement. Etait-il donc plus malade?

Elle se dirigea d'un pas rapide vers son appartement. Dans la grande galerie garnie d'inappréciables œuvres d'art et de souvenirs de famille qui le précédait, Stépanek, le cosaque, se tenait en permanence. Il ouvrit silencieusement le battant d'une porte et Lise entra dans une pièce encore inconnue d'elle—une pièce très vaste, tendue d'un admirable cuir de Cordoue, éclairée par des baies garnies de vitraux anciens. Les raffinements du luxe moderne se mêlaient ici à un faste tout oriental, sur lequel de superbes peaux d'ours noirs et blancs venaient jeter une note sauvage. Dans l'atmosphère chaude flottait une étrange senteur faite du parfum préféré du maître de céans, des émanations du cuouir de Russie, de l'odeur des fines cigarettes turques, des exhalaisons enivrantes s'échappant des gerbes de fleurs répandues partout.

Serge était assis près de son bureau, et appuyait son front sur sa main. A ses pieds étaient couchés Ali et Fricka, ses lévriers, qui se levèrent, s'élancèrent vers la jeune femme et se mirent à bondir autour d'elle, quêtant des caresses.

Elle les écarta doucement et s'avança vers son mari qui n'avait pas bougé, mais tournait vers elle son regard.

—Vous n'étiez pas curieuse de venir voir ce que maître Bruin avait fait de moi, Lise? dit-il d'un ton froid, légèrement sarcastique.

—Votre sœur m'avait dit que vous ne vouliez voir personne, balbutia-t-elle en rougissant sous cette parole qui semblait un reproche.

—Alors vous vous êtes crue englobée avec les autres dans cette interdiction? Oubliez-vous que vous êtes ma femme et qu'à ce titre vous me devez vos soins?

—Mais je ne demande pas mieux! dit-elle spontanément. Je suis toute prête, Serge...

—Merci, l'intention me suffit... Ah! si, tenez, puisque vous êtes là, donnez-moi donc de la quinine. Je sens que la fièvre augmente. Vous en trouverez là, sur ce meuble. Le docteur a tout préparé.

—Souffrez-vous beaucoup? demanda timidement Lise tout en se dirigeant vers le meuble désigné.

—Beaucoup, oui. Mais j'ai la force nécessaire pour supporter cela. Les Ormanoff n'ont jamais craint la douleur physique.

Tandis qu'il avalait le médicament parépparé par elle, Lise constata que son visage était profondément altéré et que des frémissements de souffrance y passaient. Mais le regard conservait toujours toute son énergie hautaine.

—Maintenant, asseyez-vous là, dit-il en désignant un siège près de lui. Et racontez-moi pourquoi Lydie ne vous accompagnait pas aujourd'hui.

La jeune femme rougit un peu.

—Elle n'était pas disposée... Vous savez qu'elle est souvent fatiguée...

—Pas plus que vous, certainement. Et les promenades font partie du régime qui lui est prescrit. Ces abstentions se renouvellent-elles souvent?

—Quelquefois... murmura Lise avec embarras. Mais je vous assure que je trouve tout naturel...

—Vous peut-être, mais moi, non. Il faudra que cela change... Mais peut-être préférez-vous la compagnie de Sacha à celle de sa mère? Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que ma sœur n'est pas fort intéressante.

Et sa bouche eut un pli de dédain.

—Je ne dis pas cela... Mais j'aime beaucoup Sacha, qui est affectueux et gai.

—Eh bien! prenez-le pour compagnon. Lydie pourra paresser tout à loisir, quand elle aura bien digéré les reproches que je lui prépare.

—Ne lui dites rien à cause de moi, je vous en prie! murmura Lise d'un ton suppliant.

—A cause de vous?... Mais non, ma chère, il s'agit ici simplement d'un désir exprimé par moi, et considéré comme non avenu par ma sœur. C'est moi qui me trouve l'offensé.

Lise rougit. A quoi songeait-elle donc, en effet? Qu'importait à Serge que sa femme fût traitée plus ou moins aimablement, qu'elle souffrît même de mauvais procédés?

Il fermait les yeux et demeurait silencieux. La fièvre empourprait un peu ses joues. Près de lui, Lise restait immobile, regardant le décor magnifique au milieu duquel elle se trouvait. La chaleur et les parfums de cette pièce l'oppressaient singulièrement—mais moins encore, peut-être, que la présence de celui qui n'avait jamais su que la faire souffrir.

—Lise!

Elle leva la tête et vit les yeux de Serge fixés sur elle.

—Qu'auriez-vous éprouvé, si Bruin m'avait étouffé complètement?

Elle devint pourpre et détourna son regard. Que lui répondre? Loyalement, elle ne pouvait lui dire que ceci: "J'aurais éprouvé une émotion profonde, telle que je la ressentirais pour n'importe qui en semblable occasion. Mais je ne vous aurais pas pleuré autrement que comme chrétienne."

—Regardez-moi, Lise!

En un de ces gestes à la fois impérieux et doux qui lui étaient particuliers, il posait sa main brûlante de fièvre sur la nuque de Lise et obligeait la jeune femme à tourner la tête vers lui.

—Laissez-moi lire votre réponse dans vos yeux, car vos lèvres se refuseraient à me la faire connaître... Oui, Bruin a falli vous donner la liberté, Lise...

—Serge! murmura-t-elle en rougissant plus fort.

Une lueur sarcastique passa dans le regard du prince.

—Oh! il s'en est fallu de bien peu, je vous assure! Si ma main avait été moins ferme, la lame déviait... et vous étiez veuve. Après tout, cela aurait mieux valu... pour moi.

Il laissa aller la tête de Lise en murmurant d'un ton impatienté:

—Laissez-moi maintenant... Allez, allez, Lise.

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Comme elle l'ouvrait, il lui sembla entendre prononcer son nom. Elle se détourna un



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composée de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco ponr 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

peu. Mais Serge était immobile, et ses yeux étaient à demi clos sous les cils blonds.

Elle sortit alors et regagna son appartement. Ce soir-là, elle eut une affreuse migraine, due sans doute à l'atmosphère saturée de parfums qui régnait chez Serge. Et dans ses rares moments de sommeil traversés de rêves pénibles, il lui sembla entendre de nouveau la voix à la fois suppliante et impérieuse qui murmurait:

—Lise!... Lise!

XII

En dépit d'une nuit de fièvre et de souffrance, le prince Ormanoff fit appeler le lendemain sa sœur près de lui, et les dix minutes que dura l'entretien furent sans doute bien utilisées par lui, car Lydie sortit de son cabinet avec un visage altéré et des yeux gros de larmes qu'elle avait eu grand'peine à retenir, mais qui se donnèrent libre cours aussitôt qu'elle fut hors de chez lui.

Comme elle rentrait dans son appartement, elle se heurta à Varvara qui glaissait, en véritable ombre qu'elle était, à travers les corridors immenses, avec son air absorbé et indifférent à tout. Pourtant cette fois, elle remarqua la physionomie bouleversée de la baronne et l'interrogea:

—Qu'avez-vous, Lydie?

Mme de Ruhlberg ne demandait qu'à s'épancher. Elle raconta que Serge venait de lui faire les plus durs reproches, parce qu'elle ne s'était pas montrée suffisamment aimable pour sa femme.

—Voyez-vous, Varvara, cette sainte nitouche qui a osé se plaindre à lui! Ce n'est pas Olga qui aurait fait cela! Une bonne petite, bien insignifiante, qui ne se souciait de rien ni de personne en dehors de son mari. Je n'ai jamais eu d'ennuis avec elle. Mais celle-ci! Voilà qu'elle s'est toquée de Sacha, et Serge, aussitôt, décrète qu'il l'accompagnera désormais... Varvara, ne trouvez-vous pas qu'il y a là une complaisance bien étrange chez lui?

Elle baissait la voix en prononçant ces mots.

Les paupières de Varvara battirent légèrement.

—Oui, peut-être... Je vous conseille de vous défier de cette jeune femme, Lydie.

—Me défier? Pourquoi?

—Pour tout... Craignez qu'elle ne vous desserve près du prince Ormanoff. Craignez pour Hermann, qu'elle n'aime pas.

—Mais vous rêvez, Varvara! Elle n'a et elle n'aura jamais, pas plus qu'aucune femme au monde, la moindre influence sur Serge!

Une sorte de rire bref glissa entre les lèvres de Varvara.

—Non, elle n'en aura pas... Je rêve, Lydie! Serge Ormanoff dominé par sa femme! La plaisante idée que voilà!

Et, riant de nouveau, elle s'éloigna de son pas silencieux, laissant Lydie très surprise, et un peu perplexe.

Quels que fussent les sentiments que Mme de Ruhlberg nourrissait à l'égard de sa belle-sœur, à la suite des reproches de Serge, elle se montra dès lors aimable et empressée près de la jeune femme. Les petites méchancetés cessèrent... Mais Lise continua à sentir autour d'elle un souffle de malveillance qui semblait fort pénible à sa nature aimante.

Elle se demandait avec anxiété si elle devait retourner sans être appelée près de son mari. La veille, il l'avait renvoyée de si étrange manière!... Mais vers deux heures, toutes ses perplexités se trouvèrent réduites à néant par l'apparition de Vassili venant l'informer que le prince la demandait.

Il était très pâle, visiblement fatigué et énervé par la souffrance. Après avoir répondu laconiquement aux timides interrogations de Lise sur son état, il lui demanda:

—A quoi étiez-vous occupée, quand je vous ai fait demander?

—Je faisais une partie de dames avec Sacha, qui est souffrant aujourd'hui.

—Et bien! sonnez Stépanek et dites-lui d'aller prévenir Sacha qu'il vienne ici continuer cette partie.

Très surprise de ce caprice imprévu, elle obéit pourtant sans risquer de réflexion. Sacha arriva aussitôt, la tante et le neveu s'installèrent près de Serge, qui suivit les péripéties du jeu en donnant des conseils à sa femme, de telle sorte que Sacha, fort peu à son aise d'ailleurs en présence de son oncle, perdit haut la main la partie.

Après quoi, Lise fut invitée à passer dans le salon voisin où se trouvait un piano, son mari désirant entendre un peu de musique.

Ce ne fut pas là une fantaisie passagère. Les jours suivants, Sacha fut appelé encore pour venir faire avec sa tante une partie quelconque. Après quoi, le prince l'envoyait étudier ses leçons ou jouer avec les lévriers dans un coin de la pièce, tandis que Lise brodait près de son mari silencieux et songeur, ou se mettait au piano, la musique calmant la fièvre et la souffrance, prétendait-il.

Il semblait ainsi qu'il s'attachât à mettre toujours l'enfant en tiers entre Lise et lui.

Pendant les premiers jours, ses blessures avaient inspiré quelques inquiétudes au docteur Vaguédine, qui avait en vain essayé de lui faire garder le lit. Mais elles entraient maintenant dans une bonne voie, la fièvre baissait, et le prince, qui restait auparavant toute la journée inactif, quelque peu abattu en dépit de son énergie, commençait à s'occuper, à lire, à dépouiller la correspondance qui s'amoncelait sur les plateaux, et à indiquer à ses secrétaires les réponses à donner.

Un après-midi, il trouva parmi les revues qui encombraient toute une table, un livre qu'il parcourut rapidement, puis tendit à Lise.

—Tenez, coupez-moi donc cela, Lise.

C'était un volume de poésies d'un jeune et déjà célèbre poète français. Tandis que Lise faisait manœuvrer le coupe-papier, des strophes harmonieuses passaient devant ses yeux. Elle soupirait, en songeant mélancoliquement que c'était un supplice de Tantale infligé là par le prince Ormanoff à la jeune intelligence qu'il privait de tout aliment intellectuel.

—C'est fini? dit-il quand elle lui tendit le livre. Eh bien! lisez-m'en donc un peu tout haut.

Réprimant la profonde surprise que lui causait cette nouvelle fantaisie, Lise se mit en devoir d'obéir. Elle lisait parfaitement, car M. Babille tenait à la diction, elle lisait surtout avec intelligence, avec émotion, s'identifiant aux sentiments très élevés du poète. Et sa voix pure, au timbre profond et doux, augmentait le charme délicat de ces vers.

—C'est assez, il ne faut pas vous fatiguer, dit tout à coup le prince Ormanoff. Mettez ce livre là, et reposez-vous. Vous continuerez cette lecture demain.

Ce fut désormais une habitude de chaque après-midi... Et ce fut, pour Lise, un des meilleurs moments de la journée. Que le prince le cherchât ou non, ces lectures, choisies par lui, se trouvaient être celles qui s'associaient le mieux à l'âge, aux idées, au degré de culture intellectuelle de sa femme. Elle y trouvait un plaisir extrême, qui s'exprimait sincèrement dans ses beaux yeux pleins de candeur et de lumière où Serge pouvait lire à son aise, ainsi qu'il lui en avait exprimé la volonté... Et en admettant—ce qui semblait bien improbable—qu'il éprouvât le désir de connaître les impressions de sa femme, il n'avait pas besoin de l'interroger. Son regard parlait pour elle.

Une autre fois, ce furent d'anciennes estampes découvertes par Nicolas Versky, le bibliothécaire, et que Serge montra lui-même à Lise, en y joignant d'érudites explications qui intéressèrent vivement la jeune femme.

Elle jouissait de ces petites satisfactions très inattendues, tout en s'en étonnant grandement. Il était certain qu'il y avait, à son regard, un changement chez le prince Ormanoff. Il était peut-être encore plus froid qu'au temps des fiançailles et aux premiers jours de leur mariage, amis son despotisme se faisait moins sentir, se nuançait de quelques concessions que Lise n'eût jamais osé espérer, car il semblait de fait lever quelque peu l'interdit jeté pour sa femme sur les occupations intellectuelles.

C'était maintenant sans trop d'appréhension qu'elle entrait chaque jour chez lui, qu'elle s'installait dans le grand fauteuil à haut dossier sur le fond sombre duquel ressortaient si bien son visage admirable et les robes d'étoffe souple et de nuances claires, qu'elle portait généralement à l'intérieur. Tout en elle était harmonie, le moindre de ses mouvements avait une grâce naturelle inimitable, et il n'était pas étonnant qu'un dilettante comme le prince Ormanoff ne la quittât pas des yeux, tandis qu'elle évoluait silencieusement autour du samovar pour préparer le thé, ou qu'elle distribuait des caresses à Ali et à Fricka qui se les disputaient, en manquant parfois de la renverser —ce qui amenait une intervention sévère de leur maître, malgré les timides protestations de Lise.

Un soir, Fricka, en sautant par surprise sur la jeune femme, lui fit au poignet une large égratignure. Serge sonna aussitôt et donna l'ordre à Stépanek d'administrer une correction à la coupable.

—Non, je vous en prie! La pauvre bête pèche par trop d'affection. Ne la faites pas corriger, Serge! dit Lise d'un ton suppliant.

Il se pencha et prit entre ses doigts le poignet sur lequel perlaient quelques gouttes de sang.

—Franchement, ceci mérite une punition Lise!

Il s'interrompit brusquement en se mordant les lèvres... Et Lise rougit, car elle comprit qu'il pensait au traitement douloureux infligé par lui à ce même poignet délicat, et dont il avait pu voir les marques le lendemain, car, les chairs tuméfiées ayant gonflé, il avait été impossible à la jeune femme de remettre le bracelet.

—Emmène Fricka, mais ne la corrige pas, dit-il au cosaque qui s'en allait déjà, traînant l'animal.

Quand Stépanek rapporta ce fait à l'office, ce fut, de toutes parts, un vif étonnement. Seule, Madia sourit d'un air entendu, en cachant sous ses paupières clignotantes un regard ravi.

Le prince reprenait maintenant sa place aux repas. Il montrait à sa sœur une excessive froideur, malgré les manières humbles et repentantes de Lydie, et, n'ignorant pas sa préférence pour Hermann, affectait de ne jamais s'apercevoir de la présence de celui-ci, tandis qu'il témoignait à Sacha une attention inaccoutumée et même une certaine indulgence pour des étourderies sans importance qu'il aurait impitoyablement punies quelque temps auparavant.

Lydie rongeait son frein et s'inquiétait sérieusement. Les paroles de Varvara lui revenaient à l'esprit, bien qu'elle les taxât d'idées folles. Il était en effet inadmissible de songer que cette jeune femme, si durement traité par Serge, exerçât une influence quelconque sur les actes de celui-ci. Mais il était certain aussi que la nouvelle attitude du prince envers sa sœur et Hermann et son engouement pour Sacha coïncidaient avec les rapports plus fréquents entre sa femme et lui.

De plus, il y avait un fait indéniable, et que tous remarquaient: le prince traitait Lise d'une manière plus douce, moins visiblement autoritaire.

Mme de Ruhlberg essaya de consulter Varvara. Mais celle-ci se dérobait toujours avec une étonnante souplesse. Elle semblait fort lasse depuis quelque temps, ne sortait plus guère et montrait des traits altérés, un teint plombé de personne malade.

Des tempêtes de neige étaient venues empêcher les promenades pour Lise et Sacha. Serge les retenait plus longuement près de lui. Les blessures étaient cicatrisées, maitrisées, mais en raison de la faiblesse du bras, la chasse lui demeurait encore interdite. Il travaillait avec ses secrétaires et Nicolas Versky, compulsait les vieilles archives poudreuses pour une histoire de sa famille commencée depuis plusieurs années, ou parcourait les nombreux livres et revues qui lui parvenaient.

Un dimanche, il ne parut pas au déjeuner. Ce fait se produisait parfois. On ne sait par quelle fantaisie, il se faisait alors servir chez lui. Personne ne songeait à s'en plaindre car sa présence jetait toujours une contrainte sur les convives, même lorsqu'il était dans ses meilleurs moments. Pour les siens, comme pour ceux dont il payait les services, à quelque degré de la hiérarchie sociale qu'ils appartinssent, le prince Ormanoff ne savait être que le maître,—et un maître redouté.

Après le déjeuner, Lise demeura quelques instants dans le salon près de sa belle-sœur qui souffrait de névralgies. Puis elle sortit pour remonter chez elle. Comme elle atteignait la dernière marche du monumental escalier, elle vit surgir devant elle la silhouette falote du précepteur.

—Princesse, pardonnez-moi mon audace! Mais permettez à votre humble admirateur.

Il tombait à genoux et portait à ses lèvres la robe de Lise.

Elle recula si brusquement qu'elle faillit choir en arrière dans l'escalier.

—Comment osez-vous!... dit-elle d'une voix étouffée par la stupeur et l'indignation.

Quelqu'un, d'un corridor voisin, s'élança tout à coup sur Hans Brenner, le saisit et le traîna dans une pièce dont la porte fut refermée avec violence. Lise, glacée d'effroi, entendit des cris de rage et de douleur, une voix qui balbutiait: "Grâce! grâce!"

Pourvu que Serge ne tuât pas cet homme, ou ne le blessât pas grièvement! Il était si fort, et l'autre si gringalet! Il fallait qu'elle courût vers eux, qu'elle essayât d'empêcher un malheur, au risque de tourner contre elle la colère de son mari...

Mais comme elle atteignait la porte, celle-ci s'ouvrit, livrant passage au prince Ormanoff, correct et calme comme s'il venait d'accomplir la chose la plus habituelle. Seule la teinte sombre des prunelles décelait l'irritation intérieure.

—Oh! Serge, que lui avez-vous fait? s'écria Lise d'une voix que l'effroi étranglait un peu.

—Je lui ai administré la correction qu'il méritait. Que votre sensibilité se rassure, Lise, il est encore vivant et sera même en état de partir ce soir, en emportant de Kultow un cuisant souvenir qu il conservera quelques jours... Allons, prenez mon bras, que je vous reconduise chez vous, car vous voilà toute bouleversée par la faute de ce misérable imbécile.

Quand elle fut assise dans son salon, il resta debout devant elle, les yeux fixes sur les petites mains encore frémissantes d'émotion.

—Aviez-vous déjà eu à vous plaindre de cet individu, Lise?

—Mais non... il m'était seulement peu sympathique, à cause de son regard en dessous et de ses façons cauteleuses.

—Vous auriez dû me le dire. Je l'aurais mis à la porte.

Et, sans paraître remarquer le regard d'indicible étonnement qui se levait vers lui, il poursuivit:

—Il est une autre personne qui doit vous être certainement désagréable. L'âme fourbe de Varvara n'est pas faite pour vivre près de la vôtre. Elle partira d'ici.

—Varvara!... Oh! Serge, cette pauvre fille sans famille, sans fortune! Mais elle ne m'a rien fait! Ce serait affreux de la faire partir ainsi, sans motif!

—Pardon, j'ai plusieurs motifs et, entre autres, celui-ci: une circonstance fortuite m'a révélé ce matin qu'elle était imbue d'idées révolutionnaires et collaborait secrètement à une revue des plus avancées.

—Serait-ce possible! Elle semble si calme, si effacée!

Un sourire sardonique courut sur les lèvres du prince.

—On ne se doute pas de ce qu'il y a dans cette âme-là... Mais vous voyez, Lise, que je ne puis conserver ici une personne de cette sorte.

La jeune femme murmura timidement:

—Pourtant, si on pouvait tenter de changer ses idées, de lui faire du bien...

Le même sourire reparut sur les lèvres de Serge.

—Qui s'en chargerait? Pas moi, à coup sûr! Vous non plus, Lise.

—Pourquoi? Je pourrais essayer...

—Croyez-vous donc que je vous le permettrais? Cette femme vous hait, d'ailleurs.

—Moi! Oh! Serge, vous dites comme Madia! Pourquoi me haïrait-elle, cependant?

Il courba un peu sa haute taille et prit entre ses mains la tête de Lise.

—Parce qu'elle est une créature mauvaise... et vous, vous êtes un ange.

Ses lèvres se posèrent sur le front de la jeune femme. Puis, se détournant brusquement, il sortit du salon.

XIII

Pendant quelques minutes, Lise demeura interdite, se demandant si elle n'était pas la proie d'un songe.

Mais non, elle sentait encore sur son front la chaleur de ce baiser. Et c'étaient bien aussi les lèvres de Serge qui avaient prononcé ces paroles si inattendues.

Que signifiait cela? De plus en plus, il était pour elle l'énigme. Fallait-il penser que cette âme de marbre s'amollissait quelque peu?

Oh! si Dieu permettait ce miracle!

Un frémissement d'émotion agitait la jeune femme. Son regard tomba sur le livre d'heures posé sur la table à côté d'elle, un vieux volume dans lequel avant elle avaient prié plusieurs dames de Subrans. Elle l'ouvrit et prit entre ses doigts une image peinte pour elle par Gabriel des Forcils. Au verso étaient inscrits ces mots: "A ma chère petite amie Lise de Subrans.—Son tout dévoué en Notre-Seigneur: Gabriel."

Au recto, sous une croix lumineuse entourée de lis et de violettes, de fines lettres d'or redisaient la parole consolatrice: "Qui sème dans les larmes moissonnera dans l'allégresse."

—Gabriel, priez pour que le Seigneur miséricordieux fasse retomber mes larmes sur cette âme, pour l'adoucir et l'amener à lui!" murmura la jeune femme.

A ce moment, on frappa à la porte. Lise ne put réprimer un sursaut en voyant apparaître Varvara.

—Pardonnez-moi de vous déranger! Mais un malheureux sollicite votre présence. Voici de quoi il s'agit: Ivan Borgueff, le sommelier, s'étant enivré hier, le fait a été porté à la connaissance du prince Ormanoff, qui lui a fait signifier son congé immédiat. Le pauvre homme—un très ancien serviteur—s'en est trouvé si saisi qu'il a été frappé d'une congestion. D'après le docteur Vaguédine, il n'a guère que deux ou trois jours à vivre. J'ai été le voir tout à l'heure. Sa langue est embarrassée, mais il a pu m'expliquer qu'il souhaitait vous parler.

—A moi! dit Lise avec surprise. Je ne connais pas du tout ce pauvre homme, cependant.

—Il prétend avoir un fait de grande importance à vous révéler. Agissez, du reste, comme bon vous semblera. Mais il me semble que la charité exigerait que vous répondiez à l'appel de ce malheureux.

—En effet. Voulez-vous me montrer le chemin, Varvara?

Tout en suivant Mlle Dougloff, Lise se sentait fort intriguée. Que pouvait donc lui vouloir ce serviteur, qu'elle ne se souvenait pas même avoir aperçu, la domesticité étant si nombreuse à Kultow?

Varvara la laissa à la porte de la chambre d'Ivan. Le sommelier, un septuagénaire la veille encore alerte et vigoureux, était étendu sans mouvement sur son lit. A l'entrée de la jeune princesse, ses yeux voilés parurent reprendre un peu de vie, une de ses mains, moins atteinte que l'autre par la paralysie, se leva légèrement...

—Vous désirez me parler? dit doucement Lise en se penchant vers lui.

—Oui, Altesse... On m'a dit que je

devais vous révéler... que vous deviez savoir...

Sa langue se mouvait difficilement, déjà gagnée par la paralysie.

—...Je sais qui a essayé de tuer la mère de Votre Altesse. J'ai vu desceller les vieilles pierres des marches de la tour, en haut de laquelle était montée la comtesse Xénia... Après l'accident, je le dis au prince Cyrille et au prince Serge. Ils m'ordonnèrent le secret... Mais on m'a assuré que je devais vous apprendre, avant de mourir...

—Quoi! ma mère a été victime d'une tentative criminelle? s'écria Lise avec effroi.

—Oui... La comtesse Catherine était jalouse de sa cousine, parce qu'elle aussi aimait M. de Subrans...

—La comtesse Catherine? bégaya Lise.

—C'est elle qui descella les pierres... je l'ai vue. Je le jure sur les saintes images!

Lise chancela et se retint au lit pour ne pas tomber.

—Ce n'est pas possible!... Oh! non! non!

—Si c'est vrai... Oh! j'ai eu de la peine à ne pas parler!...

Il balbutia encore quelques mots indistincts, puis se tut. Sa langue semblait lui refuser tout à coup le service.

Varvara entra en ce moment, et, tout en jetant un coup d'œil de côté sur le visage bouleversé de la jeune femme, se pencha sur Ivan dont elle essuya le front moite.

—Reposez-vous, Ivan. Vous avez tenu à parler, malgré la défense du docteur Vaguédine, mais c'est assez, c'est trop.

Lise, incapable de prononcer une parole, sortit de la pièce et se réfugia dans sa chambre. Là, glacée d'horreur, elle se jeta à genoux devant son crucifix.

Etait-il possible que cette chose épouvantable fût vraie?... Que sa belle-mère?...

Oh! non, non, cet homme avait menti, ou plutôt sa raison s'égarait!... Oui, c'était cela certainement! Les ravages produits par la congestion le faisaient divaguer...

Et d'ailleurs, elle avait un moyen bien simple de savoir la vérité: c'était d'aller trouver le prince Ormanoff et de lui rapporter les paroles du sommelier.

—Dès les premiers mots, il me dira que je suis folle d'y avoir accordé seulement un instant d'attention! pensa-t-elle.

Elle se leva... Mais alors, mille faits jusque-là insignifiants pour elle surgirent à sa mémoire: l'émoi de Mme de Subrans à l'apparition du prince Ormanoff à la chasse des Cérigny, l'attitude si froide, tout juste polie de Serge, la gêne extrême que semblait éprouver devant lui sa cousine. Elle avait un peu en ces moments-là l'attitude d'une coupable...

Lise se rappelait tout à coup que jamais elle n'avait vu se rencontrer les mains de Serge et de Catherine.

—Non! non!... Oh! c'est trop épouvantable de m'arrêter seulement à cette idée! murmura-t-elle en se tordant les mains.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait dans le salon voisin se fit entendre à ce moment. Qui venait là? Il n'y avait que Serge pour entrer ainsi sans s'annoncer...

Que lui voulait-il? Le souvenir des paroles et du baiser de tout à l'heure, éloigné par l'affreuse révélation qui venait de lui être faite, reparut et fit battre un peu plus vite son cœur.

Et il arrivait si bien! Elle allait lui parler aussitôt de la confidence du sommelier...

Elle s'avança vivement et entra dans le salon.

Serge était debout, près de la petite table sur laquelle demeurait ouvert le livre d'heures... Et, entre ses doigts, il tenait l'image de Gabriel.

Il leva les yeux, et Lise s'immobilisa, frissonnante, sous ce regard sombre.

—Approchez, Lise... Et dites-moi comment vous avez osé conserver ceci, après l'injonction que je vous ai faite d'avoir à oublier tout votre passé.

Un frémissement inaccoutumé courait sur sa physionomie, toujours si impassible à l'ordinaire, et les vibrations irritées de sa voix n'avaient pas la glaciale froideur habituelle dans ses colères elles-mêmes.

Comme la jeune femme demeurait immobile, saisie par cette apostrophe, il s'avança de quelques pas.

—Répondez! Pourquoi avez-vous conservé cette image? Vous pensez encore à cet étranger?

Elle reprenait un peu possession d'elle-même, et le ton dur de Serge éveilla en elle une soudaine impression de révolte.

—Certes, j'y pense! dit-elle d'un ton vibrant. Je n'ai pas coutume d'oublier mes amis, ceux qui m'ont aimée et que j'ai aimés!

Jamais encore Lise n'avait vu dans les yeux de son mari cette expression de sombre violence qui, tout à coup, transformait la physionomie de Serge. Il s'avança encore, et, posant sa main sur l'épaule de la jeune femme, qui chancela presque sous le choc, il approcha son visage du sien.

—Vous l'avez aimé? Et ceci est un souvenir de lui?... un cher souvenir? Eh bien! voici ce que j'en fais.

D'un geste violent il déchira l'image et en jeta au loin les morceaux.

—Voilà le sort de tout ce qui vous rappellera le passé! dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. Vous devez m'aimer à l'exclusion de tous, parents ou amis, et sans qu'aucun retour de l'autrefois vienne s'insinuer dans votre cœur, où je dois régner seul.

—Vous aimer!... Vous, vous, mon bourreau!... Vous qui me faites tant souffrir, et qui imaginez même, après m'avoir privée des consolations de la religion, de m'interdire le souvenir sacré de l'amitié d'un saint,—d'un saint qui a quitté ce monde!

Elle se redressait devant lui, grandie soudain par l'indignation et la douleur, les yeux étincelants, belle d'une surnaturelle beauté de chrétienne intrépide. Elle n'était plus en ce moment l'enfant craintive, mais une femme révoltée devant l'injustice, devant la tyrannie morale qui prétendait s'exercer sur elle.

—...Vous pouvez exiger bien des choses, mais il en est trois que vous ne m'imposerez pas: l'abandon de mes croyances, l'oubli de mes affections de famille et d'amitié... et l'amour pour celui qui n'a voulu considérer en moi qu'une pauvre chose sans âme, bonne à pétrir selon sa fantaisie!

Elle se détourna brusquement et se dirigea vers sa chambre. Elle sentait que ses forces allaient la trahir, et elle ne voulait pas défaillir devant lui.

Il fit un mouvement en avant, comme pour la rejoindre. Mais il tourna tout à coup les talons, et, le visage raidi, les yeux durs, il sortit du salon.

Stépanek, qui ouvrit devant lui la porte du cabinet de travail, songea avec un petit frisson d'inquiétude:

—Gare à qui bronchera aujourd'hui!

Pendant quelques instants, Serge arpenta d'un pas saccadé la vaste pièce. Il s'arrêta tout à coup, en écrasant de son talon le magnifique tapis d'Orient.

—Lâche!... lâche que je suis! murmura-t-il d'un ton de sourde fureur. Si mon aïeul me voit de sa tombe, il doit se demander quel misérable sang coule maintenant dans mes veines!

Il se remit en marche, puis s'arrêta de nouveau, le front contracté.

—La faire souffrir encore!... Non, je ne puis plus! murmura-t-il d'une voix étranglée. Déjà, tout à l'heure... C'est la faute de ce Gabriel... de cet ami qu'elle n'oublie pas, qui l'a aimée, qu'elle a aimé... qu'elle aime peut-être encore, et que je hais, moi! Comme elle a défendu le droit à son souvenir!... Et moi, elle me déteste...

Il s'interrompit en laissant échapper une sorte de ricanement.

—Que m'importe! pourvu qu'elle me craigne et m'obéisse. Un Ormanoff se soucie peu d'être aimé... Allons, il convient de faire trêve à ces rêvasseries indignes d'un cerveau masculin. J'ai une exécution à accomplir ce soir.

Il sonna et donna l'ordre à Stépanek de prévenir Mlle Dougloff qu'il désirait lui parler.

Quand Varvara entra, Serge se tenait debout près de son bureau. Il inclina légèrement la tête en réponse au salut toujours humble de sa cousine et dit froidement:

—Je voulais vous informer moi-même qu'un petit colis à votre adresse s'est égaré, a été ouvert par mégarde... et que j'y ai trouvé ceci.

Il prit sur le bureau une revue jaune pâle, zébrée de rouge, et la tendit à Varvara.

Une pâleur cendreuse couvrit le visage de Mlle Dougloff, un tremblement subit agita ses mains.

—C'est bien à vous, n'est-ce pas?

Elle répondit d'une voix un peu sourde:

—Oui, c'est à moi, Serge Wladimirowitch.

—Mes compliments! Vous vous abreuvez à des sources quelque peu... volcaniques, Varvara Petrowna. J'ai même pu constater, en feuilletant cette publication légèrement incendiaire, que vous preniez à sa rédaction une part active. N'ayant aucun droit légal sur vous, je ne puis que constater votre entière liberté à ce sujet. Mais, tant que je serai le maître ici, Kultow n'abritera jamais de révolutionnaires,—et surtout des révolutionnaires en jupon, les pires qui existent. Vous voudrez bien vous organiser pour trouver, avant la fin du mois, et hors de mes domaines, un autre toit où vous pourrez élaborer en paix le programme des sociétés futures.

Elle l'écoutait sans faire un mouvement, comme médusée.

Aux derniers mots du prince, elle laissa échapper une sorte de gémissement:

—Vous me chassez!

Elle glissa à genoux, en levant vers Serge ses yeux à demi découverts qui suppliaient.

—Serge, par pitié... Pardonnez-moi ces folles idées, cette sympathie déjà évanouie pour des doctrines que vous réprouvez! Jamais vous ne les retrouverez en moi! Serge, pardonnez-moi! Ne me chassez pas

de votre demeure, de votre présence. Ma vie est ici, dans l'ombre de celui que l'humble Varvara vénère comme un dieu, et qu'elle voudrait servir à genoux!

Elle parlait d'une voix basse et tremblante, en courbant la tête et en joignant les mains.

—Je n'ai vraiment que faire d'un aussi ardent dévouement! dit la voix mordante de Serge. Vous pourrez trouver à l'employer plus utilement ailleurs, Varvara Petrowna... pour la cause de la révolution, par exemple.

Varvara leva la tête, et cette fois, les prunelles jaunes apparurent tout entières, étincelèrent sous l'ombre légère des cils pâles.

—Vous savez que, si vous m'aviez choisie, vous auriez trouvé en moi l'esclave de vos rêves, dont vous auriez possédé l'âme tout entière, et qui ne vous aurait pas disputé une bride de sa conscience, elle!

Un regard d'indicible mépris tomba sur elle.

—Une âme d'esclave? Avec de l'or, j'en acheterais. Mais une belle âme pure et intrépide, que l'attrait du luxe et de la vanité ne peut réduire, qui résiste à la force toute-puissante et préférerait mourir plutôt que de céder à ce que sa conscience réprouve, voilà ce qui ne peut s'acheter,—voilà ce que j'admire, ce que je respecte, ce que je vénère au-dessus de tout.

Varvara se releva brusquement, le visage blêmi.

—Cette âme-là ne vous aime pas, Serge Ormanoff! dit-elle d'une voix rauque.

Le front de Serge eut une imperceptible contraction.

—Qu'en savez-vous? riposta-t-il d'un ton hautain. Mais, du reste, cela vous importe peu, j'imagine? Vous vous êtes égarée là dans des sentiers qui nous éloignent de notre sujet,—c'est-à-dire de votre départ. Réflexion faite, je crois que vous pourriez être prête à quitter Kultow dans huit jours.

Un sursaut secoua Varvara. Sur son teint blanc, une pâleur livide s'étendit, gagnant jusqu'aux lèvres.

—Je partirai avant, Serge Vladimirowitch, dit-elle d'un ton calme.

Elle se détourna, gagna la porte... mais, au moment de l'ouvrir, elle se détourna de nouveau...

—Vous êtes vaincu cette fois, prince Ormanoff!

Elle sortit sur ces mots, jetés d'un ton d'ironie mauvaise qui fit tressaillir Serge.

—Vaincu! vaincu!... et par une enfant! murmura-t-il en retombant sur son fauteuil. Un Ormanoff!... Elle l'a deviné, cette vipère! C'est son âme qui m'attire, qui m'émeut jusqu'au fond du cœur! et je la martyrise! En ce moment, elle pleure sans doute, elle souffre... Et un mot de moi—que je brûle de lui dire—sécherait les larmes de ces yeux admirables que j'aime plus que tout, parce qu'ils reflètent son âme.

Il se leva si brusquement que son lourd fauteuil tomba à terre, réveillant en sursaut Fricka et Ali.

—Je divague! Elle me fait perdre la tête!... Stépanek!... Ramasse ce fauteuil et préviens qu'on me serve à dîner ici, ce soir.

XIV

La tempête de neige avait cessé le lendemain, et le ciel était si pur, le soleil si doux que Lise se décida vers dix heures à faire une courte promenade dans le parc, pour remettre un peu son visage défait par une nuit d'insomnie.

Sacha ayant une bronchite, elle ne pouvait demander sa compagnie. Et d'ailleurs, aujourd'hui, elle préférait être seule. Une lourde tristesse pesait sur son cœur. La scène de la veille l'avait bouleversée profondément, et d'autant plus que l'attitude du prince Ormanoff, depuis quelque temps, avait pu lui donner un très léger espoir de le voir s'adoucir quelque peu.

Qu'allait-il faire aujourd'hui? Comment punirait-il l'enfant audacieuse qui avait osé, hier, lui lancer au visage de telles paroles?

En se les rappelant, Lise se demandait comment elle avait pu les prononcer... et comment surtout il ne l'en avait pas châtiée sur l'heure.

Elle ne perdrait rien pour attendre. Mais après tout, un peu plus, un peu moins de souffrance!...

Elle marchait lentement, les yeux fixés droit devant elle, l'esprit tout occupé de ses tristes pensées. Un bruit de pas derrière elle lui fit pourtant tourner la tête. C'était Varvara, enveloppée dans sa pelisse fourrée.

—Vous vous promenez, princesse? dit-elle en serrant la main que lui tendait la jeune femme. Moi, je vais voir une pauvre famille misérable, tout près d'ici.

—Vous vous occupez des pauvres?

—Un peu, oui, autant que me le permettent mes faibles moyens.

—Je voudrais bien le faire aussi! dit Lise avec un soupir. Mais je crois bien inutile d'y songer.

—Oh! certainement! le prince Ormanoff ne vous le permettrait jamais. Il ne se soucie guère des malheureux, du reste... Ceux que je vais visiter ont été jetés dans la misère par ses ordres, pour une peccadille.

Le cœur de Lise eut un sursaut d'indignation. Ah! comme elle le reconnaissait bien là!

Lentement, Varvara se remettait en marche, et elle la suivait, écoutant la voix apitoyée qui disait avec une pathétique émotion les souffrances de ces pauvres gens...

—Mais je vais trop loin! dit-elle tout à coup. Il faut que je retourne...

—Ne voulez-vous pas venir jusque chez ces malheureux? C'est si près maintenant! Et ce serait une telle consolation pour eux!

Lise hésita un instant... Mais, après tout, pourquoi pas? Elle essaierait ainsi de réparer queque peu, par sa compassion, la dureté du prince Ormanoff.

Elle suivit donc Varvara, cette fois hors du parc. Mlle Dougloff marchait d'un pas sûr, en personne qui connaît son but.

Tout à coup, un hurlement retentit.

Lise s'arrêta brusquement.

—Qu'est-ce que cela?

—Les loups, dit tranquillement Varvara.

—Les loups! balbutia Lise en pâlissant d'effroi.

—La tempête les avait confinés dans la forêt; ils sortent aujourd'hui et se rapprochent des lieux habités pour trouver une proie. Mais ne vous tourmentez pas, nous avons le temps d'atteindre une isba toute proche.

Rassurée par ce calme, Lise suivit sa compagne, qui marchait hâtivement. En quelques minutes elles arrivaient à une isba de minable apparence.

—Elle est désertée, mais nous pourrons nous y enfermer, dit Varvara.

Au même moment, des hurlements se firent entendre, tout près cette fois.

Lise et Varvara s'élancèrent à l'intérieur et refermèrent soigneusement la porte.

—Les voilà! dit Mlle Dougloff, qui s'était approchée de l'étroite petite fenêtre.

Lise s'avança à son tour et réprima un cri de terreur. Il y avait là sept ou huit loups de forte taille, qui dardaient leurs yeux jaunes sur cette demeure où se cachait la proie convoitée.

—Oh! Varvara, comment allons-nous faire?

—Mais simplement attendre qu'on vienne nous délivrer. S'il n'y avait que moi, ce pourrait être plus long, car Varvara Dougloff est un personnage de si petite

POURQUOI RAMER?



LE MOTEUR

EVINRUDE

Supprime la rame—Se pose sur votre chaloupe ou canot, en un instant. Fonctionnement simple et positif—Femmes et enfants peuvent le conduire en toute sécurité.

Indispensable, à la campagne.

100,000 MACHINES EN USAGE.

Catalogues en Francais sur demande.

Vendu par

E. DROLET

Spécialiste en Moteurs Marins

Chambre 311-R.

137 McGill MONTREAL.

importance qu'on ne s'apercevrait pas très vite de son absence. Mais il n'en est pas de même de la précieuse petite princesse dont la mort jetterait dans le désespoir ce pauvre Serge... Pourquoi me regardez-vous comme cela? Ignorez-vous qu'il vous aime comme un fou?

—Vous divaguez, je pense, Varvara? balbutia la jeune femme.

Un léger ricanement s'échappa des lèvres de Varvara.

—Ah! pauvre innocente! Je le connais, moi, voyez-vous. J'ai lu son secret dès le jour de votre arrivée à Cannes... et j'ai prévu d'avance quel serait le vaincu dans la lutte soutenue entre son orgueil et son cœur. Je le connais, vous dis-je! Un jour, je l'ai vu ramasser une fleur tombée de votre ceinture, la porter à ses lèvres, puis la jeter au loin avec colère. Vous comprenez, Serge Ormanoff obligé de s'incliner devant une femme, devant une enfant de seize ans qui lui a tenu tête, c'est dur, et la résistance est terrible... Mais la victoire n'en aurait été que plus enivrante, n'est-ce pas, princesse?

Lise, les yeux un peu dilatés par la stupéfaction, l'écoutait, interdite et troublée par l'étrange regard qui l'enveloppait. Au dehors, les loups hurlaient...

—...Et, pendant ce temps, un autre cœur endurait tous les tourments. Il y a treize ans, une fillette arrivait avec sa mère à Kultow, et était présentée au prince Ormanoff, un tout jeune homme alors, mais aussi orgueilleux, impénétrable et dédaigneux qu'aujourd'hui. Un regard empreint de la plus indifférente froideur tomba sur l'enfant... Et pourtant, ces yeux, qui avaient la teinte changeante et mystérieuse de nos lacs du Nord, ces yeux fascinants par leur froideur même enchaînèrent à jamais Varvara Dougloff. Au fond de son cœur, elle dressa un autel à celui que ne daigna jamais s'apercevoir de ce culte silencieux. Le jour où il épousa Olga Serkine, elle pensa sérieusement à se donner la mort. Pourtant elle continua à vivre, trouvant malgré tout une âpre jouissance à le contempler, à entendre sa voix, à suivre de loin le sillage de son existence. Mais elle détestait Olga, naturellement... Et, un jour, une occasion favorable se présentant, elle "aida" l'accident qui coûta la vie à la femme et au fils de Serge Ormanoff.

Lise eut un cri d'horreur, en reculant brusquement.

—Varvara!... Quelle épouvantable histoire me racontez-vous là? bégaya-t-elle.

Une lueur satanique brilla dans les yeux de Varvara.

—Oh! c'est une histoire vraie! La pauvre dédaignée espérait que, peut-être, son cousin, veuf, s'aviserait de s'apercevoir qu'une créature était là, près de lui, qui ne demandait qu'à prendre la chaîne dont son despotisme avait chargé sa première femme, et qui, mieux encore que celle-ci, lui aurait livré son âme tout entière pour qu'il la pétrît, qu'il la transformât selon sa volonté. Hélas! il vous vit!... Et, cette fois, ce n'était pas Olga, cette créature insignifiante qui n'avait pour elle que sa beauté, mais qui n'était qu'une pâte molle, une jolie statue sans intelligence que Serge n'avait jamais réellement aimée. Vous étiez une âme, vous, et c'est votre âme qui l'a vaincu. Par votre résistance à ses volontés, vous avez conquis l'amour de ce cœur orgueilleux. Triomphez donc, princesse!... Hâtez-vous de savourer ce secret que je vous livre, car la méprisée va se venger.

Un frisson de terreur secoua Lise. Une atroce expression de haine se lisait sur la physionomie de Varvara, convulsée par la passion... Et elle était seule avec cette femme, plus forte qu'elle certainement, malgré sa petite taille...

—...Je veux me venger de Serge, qui m'a chassée hier, et de vous que je hais. Il y aura tout à l'heure une criminelle de plus dans la famille... Qu'est-ce que vous dites de la manière dont votre belle-mère chercha à se débarrasser de sa cousine? Cela vous a fait plaisir de connaître ce petit secret, n'est-ce pas? Je le pensais bien, c'est pourquoi j'ai engagé Ivan Borgueff, que j'avais entendu parler en un de ses moments d'ivrognerie, à vous l'apprendre. Elle était aussi jalouse, Catherine... Mais son moyen ne me plaît pas. Je préfère agir plus franchement. Tout d'abord, j'avais préparé ceci...

Elle sortait de dessous ses vêtements un long poignard.

—...Mais les circonstances viennent de me faire trouver mieux. Je vois d'ici les terribles nuits que passera Serge, en se représentant sa Lise bien-aimée déchirée toute vivante par la dent des fauves, en croyant entendre ses appels et ses cris de douleur. Ah! quelle douce chose que la vengeance, princesse!

Elle approchait son visage, hideusement contracté, de celui de la jeune femme qui reculait en frissonnant de terreur sous ce regard semblable à celui des fauves qui hurlaient, dehors, en réclamant leur proie. Déjà, les mains de Varvara saisissaient les siennes, y enfonçaient leurs ongles aigus...

Lise comprit qu'elle était perdue, si un miracle ne la sauvait. A la pensée de la mort atroce qui se préparait, elle se sentit défaillir d'horreur, et du fond de son cœur, un appel éperdu jaillit vers le ciel...

Varvara l'enlaça, l'entraîna vers la porte. Elle essaya de lutter. Mais comme elle l'avait pensé, Mlle Dougloff était douée d'une extrême force nerveuse, décuplée en ce moment par la passion furieuse.

Serrant d'une main contre elle la jeune femme à demi évanouie, Varvara ouvrit rapidement la porte et poussa au dehors sa victime qui tomba sur le sol.

Les fauves, étonnés, eurent un mouvement de recul. Puis ils se ruèrent sur cette proie si inopinément offerte à leurs convoitises...

Plusieurs coups de feu retentirent. Trois loups tombèrent. Les autres s'arrêtèrent... Seul, l'un d'eux, plus affamé ou moins peureux que les autres, s'élança sur Lise et saisit le bras de la jeune femme entre ses dents aigues.

Mais une balle le coucha à terre... Et, plusieurs hommes surgissant, le fusil à la main, eurent promptement raison des autres carnassiers, dont deux, seulement blessés, réussirent à s'enfuir.

Un de ces hommes—c'était le garde forestier naguère châtié par le prince Ormanoff—s'approcha et se pencha vers la jeune femme.

—Mais c'est la princesse! dit-il avec stupéfaction.

Il l'enleva entre ses bras et voulut ouvrir la porte. Mais celle-ci était fermée à l'intérieur.

—Qu'estce que ça veut dire?... Piotre, enfonce-moi cela!

Piotre, un hercule, appuya son épaule contre la porte, qui craqua et céda.

Alors, au fond de la petite salle, les hommes aperçurent Varvara, pâle, les yeux étincelants de rage...

—Sauvée!... Ah! quelle malédiction est sur moi! murmura-t-elle.

D'un geste prompt, elle sortit son poignard, l'enfonça dans sa poitrine et tomba sur le sol.

Quand Piotre se pencha sur elle, ses yeux étaient vitreux et son sang s'échappait à flots.

—Je crois que c'est fini par là... Mais, dis donc, Michel, comprends-tu?...

—Ce n'est pas le moment de chercher à comprendre. La pauvre princesse est blessée au bras et elle ne bouge pas plus que si elle était morte. Je vais vite l'emporter au château.

Et Michel, avec l'aide d'un de ses compagnons, emporta la jeune femme inanimée, dont le bras, atteint par les crocs du carnassier, saignait abondamment.

Comme ils s'engagaient dans le parc, ils aperçurent le prince Serge qui arrivait d'un pas rapide. A la vue du fardeau porté par ces hommes, il s'élança, et les gardes s'arrêtèrent instinctivement, stupéfaits devant cette physionomie bouleversée.

—Qu'est-il arrivé? dit-il d'une voix rauque.

—La princesse allait être dévorée par les loups... Nous sommes arrivés à temps...

Déjà, Serge enlevait entre ses bras la jeune femme. Seul, il l'emporta jusqu'au château. Il courait presque, comme si ce fardeau n'eût rien pesé pour lui.

Tandis que sur un ordre bref jeté au passage, des domestiques allaient en hâte chercher le docteur Vaguédine, il gagna l'appartement de sa femme et déposa Lise sur une chaise longue. Dâcha, pâle et tremblante, enleva les vêtements fourrés et mit à nu le joli bras blanc atteint par la dent du fauve.

—Et ses mains, ses pauvres petites mains, qui donc les lui a mises en cet état? balbutia la femme de chambre d'un air navré.

Elle recula tout à coup, tandis que sa physionomie exprimait l'ahurissement le plus complet. Le prince Ormanoff s'agenouillait près de la chaise longue et couvrait de baisers les mains déchirées par les ongles aigus de Varvara.

Jamais Dâcha, ainsi qu'elle le déclara plus tard, n'aurait pu penser que cette physionomie fût susceptible d'exprimer à un tel degré l'angoisse et la douleur.

Le docteur Vaguédine apparut presque aussitôt. Il banda le bras, puis s'occupa de mettre fin à l'évanouissement qui se prolongeait.

Toujours agenouillé, Serge entourait de son bras le cou de Lise et appuyait sur sa poitrine la tête inerte. Quand la jeune femme ouvrit les yeux, ce fut son visage qu'elle aperçut d'abord.

Et, dans la demi-inconscience où elle se trouvait encore, elle eut un instinctif mouvement d'effroi.

Une voix tendre murmura à son oreille:

—Ne crains rien, ma Lise, ma petite reine! Je t'aime, et tu feras de moi ce que tu voudras.

Un effarement s'exprima dans les grands yeux noirs. Mais le regard qui s'attachait sur Lise complétait éloquemment les paroles inattendues. Le teint se rosa légèrement, les longs cils noirs frémirent, toute la physionomie de la jeune femme parut s'éclairer d'un reflet de bonheur.

—Serge!

Elle ne put dire que ce mot, car sa faiblesse était telle qu'elle se sentait presque dans l'impossibilité de parler. Mais, tandis qu'il la serrait plus étroitement contre son cœur, elle apuya son front sur son épaule en un mouvement d'enfant confiante qui s'abandonne à une puissante protection.

—Il faut que la princesse soit mise tout de suite au lit, dit le docteur Vaguédine. Pendant ce temps, j'irai préparer les médicaments nécessaires.

Sans doute, à ce moment, le souvenir de la scène affreuse reparut-il dans le cerveau de Lise, qui se dégageait des brumes dont l'avait enveloppé l'évanouissement. Elle tressaillit et une expression d'horreur bouleversa sa physionomie.

—Oh!... ces yeux!... C'est un loup! Serge, chassez-le!

Tremblante des pieds à la tête, elle se cramponnait au cou de son mari.

—Il n'y a rien, ma chérie! Tu es dans ta chambre, vois donc, et je suis là, près de toi. Ne crains rien, ma colombe!

Sous les caresses, sa frayeur parut s'apaiser. Mais elle aperçut alors que son bras était blessé, et, du regard interrogea son mari et le docteur.

—Tu t'es fait un peu mal en tombant, et on t'a mis un petit bandage. Mais ce ne sera rien du tout, expliqua Serge.

Maintenant, elle regardait ses mains... Et, de nouveau, son visage exprima la terreur...

—Varvara!... Ses ongles!... Voyez!...

Elle étendait ses mains lacérées, ses petites mains si blanches et si délicatement jolies sur lesquelles Varvara s'était acharnée en la traînant vers la porte.

Serge eut un tressaillement.

—Varvara?... Que veux-tu dire?

Mais un geste du médecin lui ferma la bouche.

—Allons, allons, princesse, oubliez tout cela pour le moment! dit le docteur Vaguédine en prenant doucement ces mains meurtries entre les siennes. Vous êtes ici bien tranquille, près de votre mari, près de nous qui vous sommes tout dévoués. Vous n'avez qu'à vous laisser soigner...

—Et aimer, ajouta Serge en l'embrassant. Maintenant, Dâcha et Sonia vont te coucher, et, pendant ce temps, je vais mettre ordre à quelques affaires pressantes. Puis je reviendrai près de toi, ma Lise.

Quand le prince fut hors de la chambre, il interrogea avec angoisse:

—Eh bien, Vaguédine?

—Je ne puis trop me prononcer encore, prince. J'espère qu'il ne s'agit que d'un ébranlement nerveux. Mais d'abord, qu'est-il arrivé?

—Je n'en sais rien moi-même. En m'en allant au-devant d'elle dans le parc, vers lequel des domestiques l'avaient vue se diriger, j'ai rencontré deux gardes qui la rapportaient évanouie. L'un d'eux m'a parlé de loups. Mais ce n'était pas le moment d'interroger. Bien vite, je l'ai ramenée ici... Maintenant, je vais prendre des informations.

—Elle a prononcé le nom de Mlle Dougloff, murmura le docteur.

—Oui... Je vais savoir si ces hommes ont connaissance de quelque chose.

Michel et Piotre, prévoyant qu'ils seraient interrogés, étaient venus jusqu'au château où les avaient rejoints leurs camarades, pour faire leur rapport sur le tragique événement. Appelés en présence de leur maître, ils racontèrent en peu de mots, par l'organe de Michel, ce qu'ils avaient vu.

—C'est bien... Je vous remercie et je n'oublierai pas que c'est vous qui l'avez sauvée, dit le prince en les congédiant avec une bienveillance qui les abasourdit quelque peu.

Serge rejoignit le docteur Vaguédine et lui rapporta brièvement le récit des gardes.

—Voici, selon moi, ce qui s'est passé, ajouta-t-il. Cette misérable Varvara jalousait et haïssait ma femme. Je m'en étais aperçu et hier, trouvant un prétexte valable, je lui avais fait comprendre qu'elle eût à quitter mon toit. Cette âme trouble et mauvaise a, sans doute, combiné alors quelque atroce vengeance... Mais Lise seule, quand elle sera complètement remise, pourra nous apprendre toute la vérité, que je devine épouvantable.

—Ce doit être cette femme qui lui a abîmé les mains, fit observer le docteur. Ses ongles étaient de véritables griffes.

Une lueur effrayante s'alluma dans les yeux de Serge.

—Oh! si elle n'était pas morte! si je pouvais la tenir vivante entre mes mains! dit-il avec violence.

"Peste! je crois qu'il la traiterait bien, en effet! songea le docteur. Et ce n'est pas moi qui lui donnerais tort, car vraiment, s'attaquer à un ange comme la princesse Lise!..."

Quand Serge et le médecin revinrent chez Lise, la jeune femme reposait dans son grand lit Louis XV. Un tremblement l'agitait. Mais l'effroi que le souvenir affreux mettait encore dans son regard disparut quand Serge fut assis près d'elle, qu'il tint entre ses mains les petites mains déchirées que Dâcha avait couvertes d'un onguent rafraîchissant et enveloppées d'une bande de fine toile.

Le docteur fit prendre à Lise un calmant, s'assura que la fièvre n'était pas très forte, puis il s'éloigna en disant que la malade n'avait besoin que de repos.

—Me permets-tu de rester près de toi, Lise? demanda Serge d'un ton de prière. Je ne bougerai pas, pour ne pas t'empêcher de reposer.

—Oh! oui, restez! J'ai peur quand vous n'êtes pas là! dit-elle en frissonnant.

—Alors, tu ne me crains plus?... Et tu me pardonneras peut-être un jour ma tyrannie, ma cruauté envers toi, petite âme angélique que j'ai fait souffrir? Et cette scène, hier! Oh! combien donnerais-je pour pouvoir l'effacer de ton souvenir! Pourras-tu me pardonner, dis, mon amour?

—Oui, oh! oui, puisque vous regrettez... puisque vous m'aimez, dit la voix affaiblie de Lise.

—Merci, ma bien-aimée! Mais j'ai à réparer maintenant. Désormais, c'est toi qui régneras, et je ne serai que le premier de tes serviteurs.

Elle eut un geste de protestation.

—Non, Serge! Je vous dois obéissance pour tout ce qui est juste...

—Petite sainte! dit-il en la couvrant d'un regard de tendresse émue. Sais-tu à dater de quel moment je t'ai le plus aimée C'est quand tu m'as résisté pour conserver ta religion. Ce jour-là, j'ai compris que tu étais une âme,—une vraie. Et dans ma colère, je t'admirais, Lise... Mais, ô ma pauvre chérie, combien je t'ai fait souffrir!

—Il ne faut pas parler de cela! murmura-t-elle en mettant sa main sur la bouche de son mari.

—Non, ma petite âme, je n'en parlerai pas, mais j'y penserai toujours. Maintenant, tu seras libre et tu pratiqueras ta religion comme tu l'entendras. Et un jour, peut-être, en voyant mon repentir et mon amour, tu m'aimeras un peu, enfant chérie dont je fus l'odieux tyran?

Doucement, elle inclina la tête sur l'épaule de Serge en murmurant:

—Vous êtes mon cher mari.

XV

Comme l'avait prévu le docteur Vaguédine, les nerfs de la jeune princesse avaient été fortement ébranlés. Aussitôt qu'elle fut un peu moins faible, Serge l'emmena hors de ce Kultow qui lui rappelait un si triste souvenir; ils regagnèrent Cannes, où les accueillirent un soleil radieux et une température tiède, qui, dès les premiers jours, amena une amélioration notable dans la santé de Lise.

Les Ruhlberg les avaient suivis. Aux yeux de Serge, Sacha, si espiègle et si gaie était précieux pour distraire sa jeune tante... Car maintenant, le prince Ormanoff ne voyait au monde que le bien-être, la satisfaction de Lise.

Tous ceux qui vivaient sous sa dépendance, depuis sa sœur et Hermann jusqu'au dernier des marmitons, savaient maintenant qu'une douce et toute-puissante autorité faisait courber sa tête altière. Le sceptre avait changé de mains: il reposait entre celles, toutes bienfaisantes, de la jeune femme que le prince Serge entourait d'un culte passionné, dont il épiait tous les désirs pour les satisfaire aussitôt, se plaignant seulement, moitié souriant et moitié sérieux, qu'elle n'eût jamais de caprices.

—Tu es trop bonne, ma Lise, lui dit-il un jour. Une autre, à ta place, se vengerait un peu en me tyrannisant à mon tour.

—Me venger! Oh! le vilain mot! riposta-t-elle avec le joli sourire qu'elle avait souvent maintenant. Ou bien, si, je me vengerai en te rendant heureux le plus que je pourrai, mon Serge.

A mesure qu'il pénétrait mieux en cette âme délicate, si aimante, si loyale, et d'une bonté exquise, l'admiration et le respect croissaient dans le cœur de Serge. Ce cœur endurci par les leçons de son aïeul, sortait enfin de sa prison de glace, de cette armure d'airain derrière laquelle le prince Ormanoff l'avait comprimé jusqu'au jour où une enfant l'avait conquis par son courage et la pure lumière de ses yeux.

Ce n'était pas sans retours en arrière. Plus d'une fois, Lise dut intervenir pour



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

réprimer ou réparer des actes de dureté envers ses neveux,—Hermann surtout, qu'il n'aimait pas,—ou ses serviteurs. Mais, personnellement, elle ne trouvait chez lui que la plus tendre bonté, sans le plus lointain rappel de cette tyrannie d'autrefois, qu'il appelait "ma criminelle folie".

Maintenant, Lise avait toute liberté pour sa correspondance. Une longue lettre était partie à l'adresse de Mme des Forcils, mettant sur le compte de la maladie le silence si longtemps gardé et parlant en termes élogieux et pleins d'affection du prince Serge. Même à cette amie très chère, Lise ne voulait pas faire connaître les souffrances que l'amour de son mari réparait si bien maintenant.

Mais il ne pouvait être question d'écrire à Mme de Subrans. Etant encore à Kultow, Lise avait un jour posé à Serge l'interrogation anxieuse qui était depuis longtemps sur ses lèvres, et il n'avait pu lui cacher qu'Ivan Borgueff avait dit la vérité.

—Mon grand-père et moi avions gardé le silence, d'autant plus facilement que Xénia parut se remettre assez vite, ajouta-t-il. Mais jamais, depuis lors, je n'eus aucun rapport avec Catherine. Il fallut cette rencontre chez les Cérigny pour me décider à renouer accidentellement les relations de parenté, à cause de toi, Lise.

Il lui avait raconté alors comment il avait obligé Mme de Subrans à lui accorder la main de sa belle-fille et avait avoué loyalement qu'il s'était fort mal conduit en cette circonstance, suivant la terrible devise de ses ancêtres: "Périsse la terre entière et l'honneur même des miens, pourvu que ma volonté s'accomplisse!"

La pensée que cette femme, aimée et respectée jadis par elle, avait tué sa mère, et l'avait livrée elle-même, enfant confiante et sans expérience, à ce parent dont elle n'ignorait pas les idées et le terrible despotisme, tourmentait toujours douloureusement le cœur de Lise. Mais les enfants n'étaient pas responsables des fautes de la mère, et, arrivant à Cannes, elle avait écrit à Anouchka, en lui demandant des nouvelles de la Bardonnaye.

La petite fille répondit en exprimant toute sa joie d'avoir enfin une lettre de cette sœur que tout le monde, à Péroulac, croyait perdue à jamais pour sa famille. Elle disait que sa mère était fort malade et qu'elle se montrait d'une tristesse impossible à vaincre.

Lise savait, hélas! quel souvenir tourmentait cette âme!

...Un matin d'avril, la jeune princesse, assise sur la grande terrasse de marbre merveilleusement fleurie, lisait un ouvrage historique récemment paru—car elle avait maintenant toute licence pour compléter son instruction, et Serge lui-même se faisait le professeur de cette jeune intelligence, qu'il proclamait supérieure, tout comme M. Babille.

Elle était aujourd'hui tout à fait remise de la terrible secousse. Elle grandissait se fortifiait, ses traits admirables se formaient complètement. L'enfant devenait femme. Mais ses grands yeux veloutés gardaient leur candide et fière douceur et leur profondeur pleine de lumière.

—Voilà le courrier, ma tante, annonça Sacha, qui apprenait une leçon à l'autre extrémité de la terrasse tout en caressant un minuscule chien anglais que Lise lui avait donné pour son anniversaire.

Un domestique apparaissait, tenant à la main un plateau qu'il posa près de la princesse.

Lise, écartant les lettres et revues destinées à son mari, prit une enveloppe à son adresse.

—C'est d'Anouchka. Qu'y a-t-il? songea-t-elle, tout en la fendant rapidement.

"Je t'écris à la hâte un petit mot, sœur chérie, disait la petite fille. Maman est très, très mal, le docteur croit qu'elle peut nous quitter d'un moment à l'autre. Elle sait qu'elle est perdue, et, tout à l'heure, elle m'a dit de t'écrire, de te supplier de venir si cela t'était possible, parce qu'elle voudrait t'apprendre quelque chose, pour pouvoir mourir tranquille. Elle était si agitée en disant cela!... Essaye de venir, ma Lise! Mais j'ai peur que ton mari ne te permette pas! Il doit être si terrible! Te rappelles-tu comme nous en avions peur, Albéric et moi?... et toi aussi, je l'ai bien compris. Pourquoi donc l'as-tu épousé? Sans cela, tu serais encore aujourd'hui avec nous.

"Voilà ma pauvre maman qui m'appelle. Bien vite, je t'embrasse. Viens, ma chérie, nous sommes si malheureux! Ne fais pas attention aux taches qui sont sur le papier, c'est parce que j'ai pleuré en pensant à maman.

"Ta pauvre petite sœur,

"ANOUCHKA".

—Y a-t-il des lettres pour moi, chérie? C'était Serge qui apparaissait sur la terrasse, revenant d'une promenade à cheval.

—Mais qu'as-tu, ma très chère? s'écria-t-il avec inquiétude, en voyant les larmes qui remplissaient les yeux de sa femme.

Sans parler, elle lui tendit la lettre d'Anouchka, qu'il parcourut rapidement.

—Elle veut te faire sa confession, Lise. Evidemment, le remords doit être terrible... Mais tu ne peux songer à répondre à cet appel.

—Je ne le peux! Oh! Serge, je veux le faire, au contraire!

—Tu veux t'en aller là-bas?... risquer de compromettre ta santé par de nouvelles émotions?

—Ma santé est très bonne, je n'ai vraiment aucune raison de ne pas me rendre à l'appel de cette malheureuse.

—Une malheureuse qui a tué ta mère et qui a risqué de faire le malheur de toute ta vie!

Les lèvres de Lise frémirent.

—C'est justement parce que j'ai beaucoup à lui pardonner que je dois me rendre près d'elle, dit-elle d'une voix tremblante.

Serge se pencha et prit ses mains qu'il porta à ses lèvres.

—Mon cher ange, tu sais que je ne puis rien te refuser! Mais, vraiment, ceci est tellement peu raisonnable!... Et quand veux-tu partir?

—Ce soir, si c'est possible. Songe qu'elle est tout à fait mal, qu'elle peut être enlevée d'un moment à l'autre, avec une maladie de ce genre surtout. Puis ces pauvres enfants sont si seuls, dans de pareils moments!

—Allons, nous partirons ce soir!... Mais je pense qu'après cela Anouchka ne trouvera plus que je suis si terrible? ajouta-t-il, avec un sourire tendre.

Elle se leva et glissa son bras sous le sien.

—Elle dira que tu es très bon... Et elle ne se doutera pas encore jusqu'à quel point tu l'es.

—Il faut que ce soit toi pour trouver cela, ma sainte petite Lise, riposta-t-il avec émotion.

Maître Sacha, en les regardant s'éloigner appuyés l'un sur l'autre, se fit cette judicieuse réflexion:

—C'est tout de même autrement agréable ici, depuis que c'est ma jolie tante qui commande! Mon oncle est bien plus aimable, maman et Hermann n'osent plus me tracasser, tout le monde a l'air beaucoup plus heureux... Quand je me marierai, c'est ma femme qui commandera aussi, vois-tu, mon petit Tip! conclut-il en mettant un baiser sur le mignon museau noir de son chien, qui se mit à japper, ce que Sacha considéra comme un signe d'approbation.

* * *

Le prince Ormanoff et sa femme arrivèrent à la nuit à Péroulac. La voiture de la Bardonnaye les emmena jusqu'à la vieille demeure, de laquelle Lise était partie naguère sans que son mari lui permît un dernier adieu.

Anouchka et Albéric se jetèrent tout en larmes au cou de leur sœur. La mourante avait toute sa connaissance, mais le dénouement fatal était attendu à tout instant. La dépêche envoyée la veille par Lise l'avait à la fois agitée et légèrement galvanisée. Elle avait recommandé que l'on fît monter sa belle-fille aussitôt son arrivée, et l'attendait avec une fièvreuse impatience.

Tandis qu'Albéric introduisait le prince au salon, Lise gagna rapidement la chambre de Mme de Subrans. A sa vue, le visage ravagé parut se décomposer encore. Elle étendit les mains vers la jeune femme qui s'avançait, tandis que la garde-malade s'éclipsait discrètement.

—Lise, il faut que je te dise, vite... car je vais mourir...

—Ne dites rien, je sais tout, murmura Lise en prenant doucement entre les siennes ces mains brûlantes, qui tremblaient convulsivement.

—Tu sais?... Serge t'a dit?

—Non, ce n'est pas lui. Mais peu importe, je le sais.

—Et tu viens quand même?

—Oui, parce que, ayant compris que vous vous repentiez, je voulais vous apporter mon pardon.

—Merci! merci! Ah! si tu savais ce que le remords m'a fait endurer!... Mais dis-moi encore, Lise!... Es-tu très malheureuse?

—Très heureuse, voulez-vous dire! Serge est le meilleur et le plus tendre des maris.

—Est-ce possible? Oh! quel poids tu m'ôtes! Combien de fois, dans mes insomnies, me suis-je représenté ta vie près de lui sous les plus sombres couleurs! Dieu est bon de m'épargner ce nouveau remords... Maintenant, je suis prête à mourir. J'ai vu un prêtre ce matin, Lise...

Elle s'interrompit en portant la main à sa poitrine. Un spasme affreux la tordit... Lise se précipita pour appeler. Quand Serge, la religieuse et les enfants pénétrèrent dans la chambre, Catherine de Subrans avait cessé de vivre.

. . . .

Le prince et la princesse Ormanoff prolongèrent quelque peu leur séjour à la Bardonnaye, après les funérailles. Il y avait différentes affaires à régler, Serge, sur le désir de sa femme, ayant demandé la tutelle d'Albéric et d'Anouchka.

Lise ne s'en plaignait pas, heureuse de se retrouver dans ce pays qu'elle aimait, dans cette vieille demeure dont la simplicité ne lui faisait pas regretter le luxe qui l'entourait chez elle, et au-dessus duquel planait son âme sérieuse. Le contentement de sa femme primant tout à ses yeux, Serge s'accommodait avec la meilleure grâce du monde de la privation de ses habituels raffinements de confortable et d'élégance, dont il se souciait moins d'ailleurs depuis que l'influence de Lise s'exerçait sur lui.

Un matin tout ensoleillé, ils sortirent de la Bardonnaye et se dirigèrent vers le village. Lise voulait entendre la messe, et Serge l'accompagnait, selon sa coutume. Ainsi qu'il l'avait déclaré naguère à Mme de Subrans, sa religion était toute de surface. Il la considérait simplement comme une obligation de son rang. Elevé par un aïeul sceptique, il l'était lui-même, et absorbé dans son dilettantisme, dans l'orgueil de son intelligence et de sa domination, se croyant de bonne foi, selon les leçons reçues autrefois du prince Cyrille, d'une essence très supérieure au commun des mortels, il n'avait jamais eu l'idée de rechercher la vérité, de se préoccuper des pensées surnaturelles. Maintenant encore, il y songeait peu. Son amour l'occupait tout entier. Mais Lise était de ces êtres d'élite, de ces âmes saintes dont Dieu se sert parfois pour élever des âmes païennes, par l'attrait d'un sentiment tout humain, jusqu'au surnaturel, jusqu'à la divine vérité.

Et aujourd'hui, dans cette vieille église assombrie par d'antiques vitraux, une impression inaccoutumée pénétrait en lui. Cependant, chez un homme épris, comme lui, de la beauté, cette petite église de village, pauvre et presque laide, privée de toute valeur artistique, ne semblait pas devoir éveiller une émotion quelconque. Mais une ambiance de grave ferveur flottait dans ce modeste sactuaire, un parfum de foi et d'amour divin s'exhalait des prières liturgiques, des cœurs de ces fidèles prosternés, et pénétrait jusqu'à l'âme incrédule, mais déjà ébranlé, de Serge Ormanoff.

La messe finie, le prince et sa femme sortirent par la porte conduisant au cimetière. Ils s'engagèrent dans une des étroites allées, sur laquelle le soleil traçait quelques bandes lumineuses. En cet espace resserré, ses rayons pénétraient difficilement, et pour peu de temps, de telle sorte que le cimetière de Péroulac semblait toujours sombre, même un jour ensoleillé comme aujourd'hui.

Lise pria quelques instants sur le tombeau de sa famille. Comme elle se relevait, le bras de Serge entoura ses épaules.

—Viens, maintenant, ma colombe, je veux te conduire moi-même sur "sa" tombe, murmura à son oreille une voix émue.

Et tandis que Lise, agenouillée, priait devant la pierre sous laquelle reposaient les restes mortels de Gabriel des Forcils, il songeait avec un profond remords à sa conduite odieuse envers l'enfant aimante et si délicatement sensible, dont il avait naguère, ici même, fait couler les larmes par sa froide violence. Il songeait qu'il avait été assez fou pour se laisser envahir par la jalousie.

Oui, il avait été jaloux d'un mort, et de l'affection tout angélique qui avait existé entre ces deux enfants.

Il mit tout à coup un genou en terre, sur la marche de pierre, près de Lise, et, se penchant, cueillit une touffe de muguet.

—Tiens, ma Lise, prends ces fleurs, dit-il à voix basse. J'ai détruits deux souvenirs de "lui": garde celui-ci comme une réparation, et pense souvent à lui, qui t'a aidée à devenir ce que tu es.

Elle prit les fleurs et y posa ses lèvres.

—Il me sera doublement cher, venant de toi, mon mari bien-aimé. La sainte âme de Gabriel a prié pour nous; c'est elle qui a obtenu de Dieu l'union de nos cœurs. Qu'elle nous protège toujours du haut du ciel, où nous la retrouverons un jour!

Un rayon de soleil descendait sur la tête penchée de Serge et de Lise, une brise fraîche, se parfumant au passage sur les muguets et les jacinthes blanches, vint caresser leurs fronts. L'âme angélique, répondant à l'invocation de Lise, semblait bénir l'époux revenu de ses erreurs et la jeune femme dont l'intrépide *non licet* avait vaincu le prince Ormanoff.

FIN

"Vivante et Morte"

PAR

André Gérard, (roman complet)
et la 2ième partie de

"La Passagère"

avec illustrations

PAR

Guy Chantepleure

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

Pour la Publicité dans
LA REVUE MODERNE
s'adresser à
M. GEORGE MOREAU
147 Saint-Denis - - MONTREAL
Tél. Est 1418

LE FLEURISTE "MODERNE" — *Rien n'est plus approprié que des fleurs.*

C'est l'époque des mariages
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED Fernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878
6-1 F.

Maison FILIATRAULT
(48 ANS D'EXISTENCE)
Venez faire votre choix dans notre spécialité de:
TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX
Stores, Draperies, Carpettes faites sur commandes, nettoyées et posées.
429 BLVD ST-LAURENT
Tél. Est 635 MONTREAL





ATTENTION !

ACHETEZ LES

CONFITURES, MARINADES, CATSUP RAYMOND

parce que ces produits ont une réputation établie et que nous maintenons.

CONFITURES
RAYMOND
GARANTIES PURES
FRAISES
ALPHONSE RAYMOND
520 Rue Panet, MONTREAL.

N'acceptez pas des produits qui vous sont recommandés comme étant "aussi bons" que les **Produits Raymond.**

PRENEZ TOUT DE SUITE LES MEILLEURS

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY CHANTEPLEURE

PREMIERE PARTIE

I

—Vous à Vichy, cher ami, voilà une chance! Vous êtes, du monde entier, l'homme que je souhaitais le plus de rencontrer.

Quand il a marché vite, ou qu'il est étonné ou intimidé, ou qu'il a beaucoup de choses à dire, Roger Lecoulteux zézaye très fort, et l'emphase propre à certaines de ses intonations souligne drôlement cette défectuosité d'une articulation toujours assez confuse.

Un peu courtaud pour l'élégance de son costume d'été, les cheveux trop blonds, la peau trop rose, semblable malgré l'ébouriffement dru de sa moustache couleur de lin à un gros enfant joyeusement repu et fraîchement débarbouillé, il s'est dressé devant Kerjean, il l'arrête, gênant les passants, au milieu de l'allée bitumée qui, du Hall des Sources au Casino, traverse le *Vieux Parc* de Vichy.

—Qu'est-ce qui vous attire ici, Kerjean? Une source ennemi du diabète ou de la lithiase biliaire? Mais non... je parierais que c'est le meeting d'aviation.

—Vous gagneriez.

—Moi, je suis venu sur la demande de ma mère qui commençait une cure, puis, la cure accomplie, ma mère est partie... et, sur son conseil, je suis resté... Toute une histoire!

—Vraiment!

Kerjean sourit. Il est rare que Roger Lecoulteux,—Roro, comme le nomment ses intimes,—émette de suite trois phrases, sans alléguer les actes ou citer les opinions de sa mère.

—Kerjean, cher ami, j'étais au champ d'Abrest, hier... Comment ne vous y ai-je pas vu?... C'est surprenant!

—C'est très naturel... Dans une réunion de ce genre, on voit les pilotes illustres, on se fait montrer les constructeurs célèbres... et les ingénieurs obscurs, comme moi, ne peuvent que demeurer inaperçus...

—Peste! Je sais, dans les milieux aéronautiques, des gens qui ne vous considèrent pas comme un ingénieur obscur!... Vous êtes toujours chez Patain?

—Toujours.

—Content?

—Très content.

—Tant mieux, donc!... Epatants, les monoplans Patain avec moteur Pygmée!... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, cher ami... Je suis follement épris d'une jeune fille exquise. Ma mère veut que je me marie... Elle pense qu'un homme doit se marier à la fleur de l'âge et que je suis à point...

Des considérations oiseuses suivent. Roro Lecoulteux s'est emparé de Kerjean; il lui a pris le bras, il l'entraîne dans la direction du Casino.

Guillaume Kerjean est long et svelte, avec cette souplesse heureuse du corps, cette aisance particulière des gestes qu'une saine activité physique et la pratique des sports développent chez les hommes robustes. Il s'habille de vêtements commodes qui ont l'allure anglaise et ne se distinguent par aucun raffinement visible. Dans le monde, les femmes à qui on le présente le trouvent laid. Cependant, elles ne nient pas que ces traits abrupts, cette maigreur brune et chaude, tout ce masque jeune et vivant de cassenoisette génialement fouillé, puisse paraître intéressant, sympathique et presque beau...

A côté de Lecoulteux, la haute taille de Kerjean semble excessive. Le rapprochement fortuit des deux silhouettes inégales fait saillir le contraste profond des deux physionomies. Frappant, et vaguement comique, il évoque le couple légendaire de don Quichotte et de Sancho.

Kerjean a l'esprit très loin d'une telle comparaison. Il voudrait échapper à Roger Lecoulteux, parce que Roger Lecoulteux l'ennuie. Il voudrait aussi—en attendant l'heure et le loisir d'une visite—déposer une carte à l'hôtel Excelsior pour Mme Davrançay, dont il ignorait la présence à Vichy et que, par hasard, il a vue hier... Mais il n'ose exprimer cette intention, trop sûr que Lecoulteux va dire: "Je viens avec vous."

Kerjean se résigne. Les voici au café de la Restauration, buvant un cocktail, en plein air.

Les buveurs, attardés, s'empressaient vers le pavillon des Sources. Il y en avait d'élégants qui étaient peut-être riches et de très humbles qui avaient la mine d'être pauvres...

Les nuées d'orage qui, tout l'après-midi, avaient alourdi l'atmosphère s'étaient dissipées; on eût dit que, comme les hommes, les arbres, détendus, soulagés, respiraient plus à l'aise, et l'haleine des tilleuls se répandait, subtile et délicieuse, sur les ailes d'une petite brise qui venait de l'Allier.

Kerjean la recueillit des narines et des lèvres.

—C'est bon! soupira-t-il indolemment. Je ne puis sentir cette odeur tiède et pourtant fraîche sans revivre de très anciennes heures d'été... à Fougères, dans le vieux logis de mes parents, dans le vieux petit jardin où il n'y avait qu'un arbre... un tilleul, que je jugeais énorme et magnifique! A chaque juillet, ma mère prévoyante faisait une grande récolte en vue des tisanes futures... Et l'hiver, quand j'étais un peu malade, il me semblait boire tout le jardin en fleurs.

Lecoulteux sourit, indulgent et vague. Sa pensée cheminait en d'autres sentiers vers un but nettement visé.

—Dites-moi, Kerjean, quand vous étiez à l'Ecole centrale, avec Etienne Davrançay et mon cousin Lignière,—celui qui prospecte à Madagascar,—vous alliez souvent chez Mme Davrançay?

—Très souvent.

Kerjean s'étonna un peu de la question, mais il lui plaisait de rendre hommage—ici surtout—à la parfaite bonté qui se cachait sous l'amabilité distraite et parfois assez bourrue de sa vieille amie. Et il continua:

—Davrançay et moi, nous nous réunissions presque chaque soir pour préparer ensemble les examens de la semaine. Ce travail à deux entre camarades est un des usages excellents de l'Ecole... J'étais seul à Paris et récemment arrivé de ma province. Comme Etienne, j'avais, tout jeune, perdu mon père. Ma mère était restée là-bas à rêver de l'été et de moi, auprès du vieux tilleul... Ce fut, je crois, mon isolement de grand orphelin de vingt ans, livré à lui-même et aux périls de Babylone, qui me valut tout d'abord la sympathie vraiment cordiale et maternelle de Mme Davrançay et m'ouvrit sa maison, où je fus reçu en ami... J'en suis demeuré l'hôte habituel et bien reconnaissant pendant plusieurs années... jusqu'à cette affreuse catastrophe... vous avez su?...

—Oui... une explosion de chaudière... Etienne Davrançay et deux de ses ouvriers tués, dépecés, mis en bouillie... une horreur sans nom!... Mais vous voyez toujours Mme Davrançay?...

—Certainement... J'ai même été invité à la Peuplière, mais, depuis la mort de son fils, Mme Davrançay n'habite plus guère qu'en passant son hôtel de la rue d'Offémont...

—On m'a dit... Elle ne quitte la Peuplière que pour Monte-Carlo en hiver, Vichy, Aix ou toute autre ville analogue en été... Etrange, cette passion du jeu s'emparant aussi complètement d'une femme de cet âge!

—Ce n'est pas chez elle une passion nouvelle. J'ai toujours vu Mme Davrançay jouer avec fièvre, même dans son salon très familial, où le plus timide des baccaras et le plus bourgeois des pokers ne pouvaient cependant lui donner les émotions violentes qu'elle a cherchées par la suite, de casino en casino, pour étouffer son chagrin... comme d'autres prennent de la morphine ou de l'éther.

—Un anesthésique qui coûte cher... heureusement que Mme Davrançay a de quoi faire!

—Oh! pour les joueurs riches qui ont le moyen d'être des joueurs constants, gains et pertes finissent presque toujours par s'équilibrer... Mais j'ignorais que vous fussiez en relations avec Mme DavranWay, Lecoulteux?... et je vous avoue, que, depuis un moment, je me demande en quoi ces choses vous intéressent... Vous me parliez amour... mariage...

Le visage rose de Lecoulteux exprimait une satisfaction discrète, et son zézaiement puéril s'accentua.

—Puisque vous êtes un fidèle de l'hôtel de la rue d'Offémont et du petit château de Montjoie-la-Peuplière, Kerjean, vous connaissez certainement Mlle Phyllis Boisjoli, la filleule, la pupille de Mme Davrançay?... C'est elle que j'aime.

—La petite Phyl!

Cette fois, la surprise avait fait sursauter Kerjean. Il regarda le jeune homme rose avec des yeux dilatés qui souriaient en interrogeant.

—La petite Phyl! répéta-t-il, n'y pouvant croire. Mais c'est une enfant!

—Elle a dix-huit ans... moi, vingt-cinq... répliqua Lecoulteux. Pas si enfant, d'ailleurs! Quand l'avez-vous vue?

—Mais hier... J'ai rencontré Mme Davrançay et sa filleule à la laiterie du Nouveau-Parc. La filleule savourait un goûter champêtre: de grandes tartines et de la crème. Et son évidente gourmandise était, comme jadis, délicate et gentille... des gestes de petite précieuse et des mines de bébé qui trouve ça bon!... La petite Phyl! si je la connais, Lecoulteux? Je ne vous dirais pas que je l'ai vue grandir... ce serait inexact, car elle a dû grandir précisément sans que je le visse... et je crois bien que "Mlle Phyllis Boisjoli", comme vous dites, ne cessera jamais tout à fait d'être à mes yeux la gamine à qui je racontais des histoires et qui, dans les jeux extravagants auxquels je prenais part —le plus souvent avec la mission de délivrer une princesse captive—m'appelait le "Bizuth-géant"s(1). Mais mon amitié pour cette petite princesse n'en est pas moins très vieille chose.. Elle date de mon entrée à l'Ecole centrale... J'avais vingt ans... j'en ai trente et un... calculez!

—J'imagine cependant, suggéra Lecoulteux, que, depuis ces temps préhistoriques, Phyllis Boisjoli a quelque peu changé?

—Oh! elle a beaucoup grandi, je vous l'accorde... mais, en vérité, c'est toujours la même fragile et amusante créature... Une délicieuse petite Japonaise qui serait blonde et rose et qui aurait, dans l'orbite allongée d'une mousmée d'Outaramo, la prunelle noire d'une fillette de Greuze... le bibelot rare—poupée ou statuette—qu'on a peur de casser... et aussi le joli petit animal heureux, qu'on aime à regarder vivre dans la chaleur et la lumière du jour... C'est toujours ma mignonne et folle petite compagne de naguère... Alors comment voulez-vous que je puisse voir en elle une demoiselle à marier?

Intérieurement, Kerjean ajoutait:

—Comment voulez-vous que je puisse voir en vous un mari pour elle?...

—Soit! s'écria Lecoulteux diverti. Mais qu'y a-t-il de plus exquis qu'une femme-enfant ou même qu'une femme-poupée?... M'eussiez-vous souhaité une intellectuelle?... Ce sont les Mauriceau qui ont présenté ma mère à Mme Davrançay, et, tout de suite, ma mère a pensé que Mlle Boisjoli serait une femme pour moi...

—Et avez-vous quelque raison d'espérer que Phyllis partage maintenant cette opinion de madame votre mère?

—Mon Dieu, cher ami, pas encore... et ma mère a jugé qu'en tout ceci une grande prudence devait diriger ma conduite... Je sais que je ne suis pas ce qu'on appelle un homme séduisant... et je sais que je ne suis pas un homme riche... Vingt-cinq mille francs de rente, qu'est-ce que cela?... Mais Mlle Boisjoli se trouve, elle-même, après tout, dans une situation assez particulière.

—Mais non... La mère de Phyllis, une toute jeune institutrice anglaise, méritait, paraît-il, la plus grande estime, et il en était de même, je le sais plus positivement encore, de Marcel Boisjoli, son père, qui fut le précepteur très distingué et admirablement dévoué d'Etienne Davrançay... Lors d'une épidémie qui éclata brusquement à Montjoie-la-Peuplière, le pauvre homme, veuf, avec un enfant à élever, gagna la diphtérie en soignant son élève et en mourut... La petite Phyllis avait trois ans, elle était seule au monde... Mme Davrançay la prit et la garda auprès d'elle... Maintenant ma vieille amie chérit et gâte sa pupille comme la plus tendre des mères gâterait et chérirait la plus aimante des filles... Elle la dotera certainement... On dit même que, n'ayant plus d'héritier direct depuis la mort d'Etienne, elle compte lui laisser toute sa fortune... Mais je ne pense pas que cette éventualité soit faite pour effrayer votre amour?

La voix pleine de Kerjean s'affina d'une très légère ironie.

—Au contraire, cher ami, reprit Lecoulteux tout à son sujet. Phyllis Boisjoli n'est pas une de ces jeunes filles qu'on épouse comme Grisélidis avec une chemise de bure pour toute richesse. Jamais, soyez-en sûr, il n'est entré dans l'esprit de Phyllis Boisjoli qu'on pût n'avoir qu'une robe... ou même qu'une robe de de bure pût coûter moins de vingt-cinq louis... Elle a été élevée comme une jeune princesse qu'on n'aurait pas très bien élevée et dont tous les caprices auraient été servis avec amour... Elle ignore totalement la valeur de l'argent... Avec une fortune comme celle que Mme Davrançay a l'intention de lui laisser, ce ne serait jamais qu'un travers très féminin et très charmant... Mais, voyez-vous que j'épouse Phyllis avec une dot de cent ou deux cent mille francs.. et qu'un beau jour Mme Davrançay—qui est de complexion apoplectique—meure intestate?... Ah! je serais bien, moi!

—Mon pauvre Roro!!! Il est vrai que vous appelez cela "être follement épris"! Votre folie est plutôt douce.

Le rire de l'homme primitif sonna de nouveau.

—De ce qu'on se dit "follement épris", il ne faudrait pas conclure que l'on fût tout à fait fou, mon cher, protesta Lecoulteux avec une vivacité qui mangeait ou embrouillait toutes les consonnes. Et je vous assure qu'on peut, en telle occurrence, raisonner et prévoir sans être pour cela moins amoureux. Il y a ici des jeunes gens qui admirent certainement Mlle Boisjoli autant que moi... et qui, jusqu'à présent, ne se sont pas plus déclarés que moi... quoique le départ de Mme Davrançay soit tout proche.

—D'autres jeunes gens? Qui, par exemple?

—Le petit docteur Sorbier...

—Ah! un gentil garçon... très intelligent, très sérieux.

—Peuh! si l'on veut... Puis Fabrice de Mauve.

—Le romancier?

A ce nom connu, presque célèbre, Kerjean avait froncé les sourcils. Et soudain, tel qu'au théâtre ou chez des amis communs il l'avait plusieurs fois encontré, il revit Fabrice de Mauve, la silhouette jeune, fine, expressive de grâce et de force, et, en dépit de la très moderne tenue de soirée, si curieusement semblable à celle des aristocratiques bretteurs de cour que crayonnèrent Clouet et Dumoustier, le beau visage délicat et viril, les lèvres amoureuses sous la moustache dorée, les yeux d'eau glauque, le regard aigu, insistant, qui observait et voulait séduire, qui se faisait souriant, naïf, enjôleur et qui restait inquiétant dans la douceur et le charme comme certains mouvements, certaines caresses des chats.

Kerjean ne méconnaissait point le talent littéraire de Fabrice de Mauve, mais cette psychologie exaspérée, à la fois douloureuse et cruelle, ce parti pris d'esthétisme, mêlé à l'observation de la réalité palpitante, cette sensualité subtile et presque maladive, cette langue nerveuse qui allait de l'extrême raffinement à l'extrême brutalité, avec des mots rares, des images somptueuses et des rythmes nostalgiques, l'irritaient dans ses préférences instinctives pour une conception plus robuste, plus saine et aussi plus harmonieuse de l'art et de la vie. Et ce qu'il savait ou devinait de la personnalité morale de l'écrivain lui était moins sympathique encore. Cette vanité, assoiffée de lucre et de réclame, cet "arrivisme" insinuant et forcené qu'habillait une élégance un peu hautaine de grand seigneur-poète, rebutaient sa droiture ombrageuse, ennemie jusqu'à l'absurde peut-être de tous les compromis acceptés, de toutes les concessions consenties, de toutes les habiletés calculées en vue du succès ou du gain.

—L'homme dangereux, celui-là, hein? dit Lecoulteux qui avait surpris sur le visage de Kerjean le reflet fugitif de sa pensée. L'homme à femmes?

Kerjean eut un léger haussement d'épaules qui signifiait tout ce qu'on voulait.

—C'est possible, dit-il... Mais ma petite amie Phyllis n'est pas une femme... heureusement!

Puis, reprenant son ton de bonne humeur:

—J'aimerais à la voir manœuvrer au milieu de tous ces "flirts pour grandes personnes"!... Serait-elle coquette?

—Aucunement. Elle ne manœuvre pas. —Elle est douce, paisible, très gaie,—elle joue au tennis, elle se promène, elle croque des bonbons, elle danse, elle embrasse sa marraine, elle dit, en souriant, tout ce qui lui passe par la tête, comme une fillette étourdie,—et l'on ne sait pas ce qu'elle pense.

Lecoulteux parut réfléchir, puis, résolu, tout à coup:

—Kerjean, dit-il, Mme Davrançay a pour vous autant d'estime que d'amitié, je le sais... Alors j'avais pensé... Mme Davrançay a dû vous parler de bien des choses... Ne pourriez-vous me tirer de souci... me donner seulement l'assurance que son testament est fait? Je ne souhaite point d'en savoir plus...

Kerjean sourit:

—Oui... Vous voudriez recueillir le bénéfice réel d'un désintéressement qui ne serait qu'apparent... et dont vous éviteriez les risques... C'est très malin, ce que vous avez combiné là, mon petit Lecoulteux... Pas très propre, il est vrai... mais cette candeur de séraphin, que vous gardez intacte au milieu des plus noirs

(1) "Bizuth", nom donné dans certaines écoles aux élèves de première année.

projets, désarme en moi toutę indignation romantique...

Lecoulteux ne savait trop quel visage prendre et encore moins quelles paroles prononcer.

—Si j'avais reçu de Mme Davrançay des confidences, comme vous semblez le croire, je ne vous répondrais pas, continua Kerjean avec tranquillité... Je me hâte d'ajouter qu'il n'en est rien. Je ne doute point que Mme Davrançay ait l'intention formelle d'assurer généreusement l'avenir de Phyllis Boisjoli, mais de l'existence précise, définitive, légale d'un testament en faveur de Phyllis, elle ne m'a jamais soufflé mot... et, comme je ne me suis naturellement jamais permis de l'interroger, je puis en toute sincérité vous affirmer qu'à cet égard, je ne suis pas mieux renseigné que vous.

Il s'était levé, il avait payé les consommations sans que Lecoulteux s'en avisât. Le gros jeune homme n'avait pas quitté sa chaise. Il secouait la tête avec indécision; il semblait gêné et aussi déçu.

—Tout ceci est bien entre nous, n'est-ce pas, Kerjean? murmura-t-il.

—Mais certainement, soyez tranquille... Bonsoir, mon cher... Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi.

Un mouvement dę Lecoulteux, toujours effondré sur sa chaise, rappela l'ingénieur:

—Et vous, Kerjean... vous?... vous ne songez pas à épouser Phyllis Boisjoli?

Kerjean rit de bon cœur:

—Moi, épouser la petite Phyl! Mais mon pauvre Lecoulteux, je viens de vous dire ou à peu près que je l'ai vue naître... Votre grand amour vous fait déraisonner... Sans compter que j'ai déjà toutes les manies d'un vieux garçon endurci... et que je tiens passionnément à ma liberté!

Lecoulteux se rasséréna.

—Votre liberté, comment s'appelle-t-elle, hé! Kerjean?

Kerjean eut un geste d'insouciance. Ses yeux rirent, très jeunes, très bleus.

—Oh! dit-il, elle change souvent de nom...

Maintenant, tandis que les restaurants et les hôtels s'illuminent, le Vieux Parc est désert.

Kerjean s'éloigne et ses yeux continuent de sourire, mais d'autres images amusent sa pensée où, comme tout à l'heure, quand Lecoulteux parlait de Phyllis Boisjoli, d'anciens souvenirs se réveillent.

Cette petite Phyl! N'était-ce pas hier qu'elle accourait au coup de sonnette toujours reconnu?

—Bonjour, Kerjean... Tu as piqué dix-neuf en descriptive? Bravo! Et la "colle" avec Loup d'Amphi.

Imitant Etienne, elle disait Kerjean tout court et tutoyait fraternellement son grand camarade. Elle avait une voix charmante, une voix cristalline d'ange-enfant, et le très léger, le presque imperceptible petit accent anglais qui,—voulu par un atavisme obstiné,—semblait lui être resté des premiers mots bégayés sur les genoux de sa mère, donnait à ses paroles une grâce spéciale, puérile, drôlette et un peu précieuse.

Quand la petite Phyl entre-bâillait la porte du cabinet de travail et montrait son nez rose, Etienne se fâchait, mais Kerjean essayait toujours d'arranger les choses. Il aimait les enfants, avec des tendresses émerveillées de jeune papa et des faiblesses coupables de vieille grand'mère.

Le "Bizuth-géant"—Kerjean avait paru sous ce nom dans la revue annuelle de l'Ecole, et depuis, Phyllis, on ne sait pourquoi, le lui avait définitivement octroyé — le Bitzuth-géant s'avouait l'esclave docile de la toute petite princesse qui l'entraînait à sa suite dans le monde enchanté des contes et des jeux. Quand un conte plaisait à Phyllis, elle ne manquait pas de s'en servir pour inventer un jeu où sa fantaisie se riait de toutes les difficultés matérielles et qui faisait d'elle la princesse Gracieuse ou le Petit Poucet, la Chatte Blanche, l'Oiseau Bleu ou même l'Ane Cadichon... A Kerjean, un seul rôle était dévolu, celui du Bizuth-géant qu'il ne remplissait pas toujours en personne, mais qui toujours était joué, fût-ce par une poupée ou par une chaise. Génie puissant et tutélaire, personnage épique et fabuleux sorti vivant des imaginations enfantines de la petite Phyl comme un héros de légende surgit des rêveries d'un peuple neuf, le Bizuth-géant devait être de toutes les histoires que Kerjean racontait comme de tous les jeux auxquels, présent ou non, il prenait part.

Le Bizuth-géant savait tout et pouvait tout. Sous ses doigts magiques, les jouets cassés ressuscitaient; de simples découpures prenaient figure d'objets de prix; d'admirables petit moulins, munis de sabliers, tournaient; un marron d'Inde, une coquille de noix, un bout de papier d'argent devenaient une fleur, un petit bateau, un papillon ou une étoile...

Oh! les mines ravies de la petite Phyl! ses rires de bébé joyeux, de bébé espiègle, de bébé câlin! Quand la petite Phyl avait été grondée,—ce qui arrivait tout de même quelquefois,—et qu'elle avait beaucoup de chagrin, c'était près du grand ami qu'elle se réfugiait: "Console-moi, Bizuth-géant, je suis si méchante! Il n'y a plus que toi qui m'aimes!" sanglotait-elle.

En de plus paisibles moments, elle déclarait:

"J'aime bien mieux jouer avec un grand jeune homme qu'avec des petites filles... ou elle prenait un air grave pour dire à sa marraine: "Kerjean est mon meilleur et unique ami..."

Et les années se sont succédé sans que Guillaume Kerjean cessât d'être le meilleur et certainement le plus sincère, sinon l'unique ami de Phyllis Boisjoli.

Le printemps dernier, Kerjean a revu Phyllis à Paris. Elle avait grandi, elle avait embelli sans rien perdre de sa grâce étrange, un peu mystérieuse, un peu exotique, ni même de cette apparence d'extrême fragilité qui, chez elle, ne semblait point annoncer la délicatesse maladive d'un tempérament, mais plutôt l'affinement exquis d'une race. Elle avait gardé sa voix enfantine et aussi son petit accent imperceptible et délicieux... Toute la jeunesse de son âme riait au coin de ses lèvres innocentes et dans ses yeux ravis...

Kerjean l'a trouvée charmante, claire et fraîche comme l'aube...

Pauvre petite Phyl! Et voici déjà que les calculs égoïstes, les basses rivalités, les convoitises des hommes, tant de choses mesquines, viles ou brutales, dont elle ne soupçonne rien,—quoi qu'en dise Roro, le cynique,—vont s'agiter autour d'elle, l'arracher peut-être à ses limbes heureuses... Pauvre petite Phyl!

Kerjean sourit. La petite Phyl lui apparaît telle qu'hier au nouveau parc, savourant son goûter de tartines et de crème!... Est-il possible qu'en cette enfant on puisse voir une épouse, aimer, désirer une femme?

II

Ce soir-là, peu tenté par la représentation, dite de gala, d'une pièce jouée deux cents fois à Paris et qu'il n'avait pas trouvée bonne, Kerjean découragea les instances d'un ami qui voulait l'emmener au théâtre. Il traversa sans s'arrêter, au milieu d'un invasion grouillante de chaises et de gens, la terrasse illuminée du Casino où le concert de neuf heures allait commencer, et se hâta de gagner le jardin, y



Parfums de Grand Luxe

"Soir d'Eté" *parfum doux et pénétrant.*

"Pensée d'Automne" *parfum vivace et chatoyant.*

"Lilas Geraldy" *donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.*

Tous les Parfums *Géraldy* sont persistants et tenaces.

Parfums: $2.00 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.

Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.

Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c. 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par

GOYER, PHARMACIEN

Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est

MONTREAL, Canada

cherchant, pour fumer d'indolentes cigarettes, un coin d'ombre et l'illusion de la solitude.

Déjà, l'orchestre préludait dans la rumeur à peine assourdie des conversations.

Kerjean porta sa chaise au delà des parterres; il l'installa sur la place sablée, aux confins de l'enceinte, là où les arbres du Casino et les arbres du vieux parc sont voisins si proches que par-dessus la clôture, leurs branches se touchent comme des mains amies.

Comme il enflammait son briquet pour allumer une seconde cigarette, un léger cri jaillit tout près de lui, une voix singulièrement limpide dit: "Bonjour, Kerjean!" Et, bien que la lumière indiscrète du briquet eût cessé de briller, ce fut comme si, pour lui aussi, dans les ténèbres transparentes, un visage s'éclairait.

—Bonjour, petite Phyl! répondit-il étonné et joyeux. Que faites-vous ici toute seule?

—Je ne suis pas toute seule... Mlle Ribes veille sur moi... Tenez! la voici qui s'avise de mon tête-à-tête avec un fantôme masculin et accourt... au risque de se faire voler son fauteuil!... Nous avons conclu un traité, et elle me laisse écouter le concert de ma place favorite.

—Oh! Phyllis, comment pouvez-vous dire que vous écoutez le concert d'ici? Monsieur Kerjean, soyez juge! protesta, d'une voix dont la révolte était tendre, Mlle Ribes, qui s'était rapprochée et tendait amicalement la main au jeune homme.

—Kerjean ne peut me donner tort, chère vieille obstinée, puisqu'il avait choisi la même place que moi.

—Que répondre à cela, mademoiselle? demanda Guillaume en souriant à Mlle Ribes, une grande vieille personne aux yeux naïfs et fidèles, qui était depuis plusieurs années la demoiselle de compagnie de Mme Davrançay, et dont, selon cette dernière, le principal mérite était de savoir lire à haute voix pendant trois ou quatre heures sans se fatiguer, et se taire le reste du temps pour ne pas fatiguer son prochain.

—Un concert de casino, voyez-vous, Kerjean, déclara Phyllis, un concert en plein air, le soir, moi je trouve que, si ce n'est pas exclusivement destiné à accompagner de près les papotages insipides des gens qui prennent le frais comme on digère, c'est fait pour être écouté de loin, vaguement, par des gens qui rêvent à autre chose... C'est fait pour n'être entendu qu'un peu, en phrases inachevées, en mesures éparses, en notes errantes qui voltigent de-ci, de-là, sans lien, sans but, comme des papillons gais ou des pensées mélancoliques. Tenez! je vais vous installer... Aidez-moi, Kerjean!...

Son subtil accent rythmait ses paroles, sa voix de source mettait de la fraîcheur dans l'air.

Elle s'élança vers le fauteuil que Mlle Ribes venait de quitter à quelques mètres, et, de cet air de gracieuse décision qui lui était propre, désigna au jeune homme la place où il devait le porter.

—Là! dit-elle, entraînant la bonne demoiselle qui riait et ne se défendait que pour la forme. Là... au pied de la terrasse... Vous ne perdrez plus aucune note d'aucun instrument... Kerjean, vieil ami de l'ombre et de moi, allons nous asseoir dans ma forêt parfumée.

—Comment puis-je être à la fois un ami de l'ombre et votre ami? dit-il. Vous avez l'air d'une petite fée de l'aurore qui, par malice, se serait enveloppée des plus jolies lueurs du crépuscule...

—Vous êtes fort galant, Kerjean, et votre compliment me réjouit. Je voudrais être très jolie... être, comme dans les romans, vous savez, une de ces femmes attirantes, prenantes, auxquelles on appartient dès le premier regard... et qu'ensuite on ne peut plus oublier jamais.

—Excusez du peu!... Une femme fatale?

—Peut-être...

Ils avaient repris leurs chaises, sous les arbres, près de la grille d'enceinte.

Dans le silence frémissant, la plainte nostalgique d'un chant de Grieg monta.

—Pourquoi avez-vous jeté votre cigarette, Kerjean?... Donnez-m'en une, plutôt.. J'ai envie de me griser, ce soir, fit la jeune fille, et, tout à coup, elle se mit à rire d'un petit rire sans joie qui ne lui était pas habituel.

—Non, ma chère enfant!

—Si! donnez... J'aime votre tabac de pacha, votre bon tabac qui sent le rêve... et je ne sais quoi... Vous me donniez de vos cigarettes autrefois?...

—Dans le salon de votre marraine, oui... Et je vous en donnerai encore... mais ici, je m'y refuse absolument... Je ne puis



Elle se dressait au milieu d'une grande flaque de clarté, fine, précieuse et, à cette minute, ruisselante de lumière.

souffrir qu'un femme—à plus forte raison une jeune fille—fume en public.

Il y eut un silence. Kerjean s'informa de Mme Davrançay, mais sans insister. Il savait qu'à cette heure Mme Davrançay, assise à une table de "baccara" ou de "chemin de fer", appartenait toute à son démon et que Phyllis, bien qu'elle ne fût que trop faite aux habitudes de sa marraine, redoutait toujours d'entendre ou de dire une parole qui les évoquât.

—Je croyais, reprit-il, que vous ne deviez pas venir au Casino, ce soir, Phyllis?

—Qui est-ce qui vous a dit cela?

—Un adorateur de votre charme fatal.

—Un adorateur?... Lequel?

—Lequel? Voyez-vous cette belle assurance? Il s'appelle Légion, n'est-ce pas?

Le fragile chapeau de tulle eut un mouvement agacé:

—Ne me taquinez pas, Kerjean!... "Lequel", ça veut dire tout simplement: Est-ce le docteur Sorbier ou M. Lecoulteux? Il n'y a pas là de quoi se montrer orgueilleuse.

—Tiens! pensa Kerjean, la petite Phyl oublie un nom, je crois...

Mais il se garda de toute allusion à celui dont on ne lui parlait pas.

—Vous voilà bien dédaigneuse, ce me semble, dit-il. Il vous déplaît, le docteur Sorbier?

—C'est bien plus grave: il m'ennuie!.. Il est trop pénétré de sa haute valeur morale, de la beauté de son passé donné à l'étude et de la splendeur de son avenir consacré à la science... Il est de ces hommes intelligents qui me feraient aimer la conversation des imbéciles... Je lui ai dit qu'il ne me verrait pas au Casino, ce qui n'était pas même un mensonge... D'ailleurs, tout le monde m'ennuie ce soir, Kerjean... tous les hommes, je veux dire.

—Voulez-vous que je m'en aille? demanda Kerjean, mi-amusé, mi-intrigué par cette misanthropie.

—Vous? Qu'elle idée!... Vous, mon cher Kerjean, vous n'êtes pas tout le monde... Vous n'êtes pas un homme, vous êtes mon ami, mon frère aîné, mon oncle... que sais-je? mon Bizuth-géant!... Vous ne compterez jamais dans les gens qui m'ennuient, vous!

Kerjean s'inclina plaisamment:

—J'en suis très flatté.

Ce n'était peut-être pas exact jusqu'à l'absolu. Si amical, si sincèrement désintéressé que soit son attachement, un homme n'est jamais tout à fait flatté d'être traité d'oncle par un jolie jeune fille à qui ne l'unit aucun lien de parenté.

—Alors, c'est le docteur Sorbier que vous avez rencontré aujourd'hui, Kerjean?

—Non! c'est Lecoulteux.

—Roro?... Pauvre Roro!

—Pauvre Roro! Son affaire est claire, à celui-là!... Vous allez dire qu'il est de ces imbéciles qui vous feraient aimer la conversation des hommes intelligents, n'est-ce pas?

—Vous ne voudriez pourtant pas me voir épouser Roro Lecoulteux?

—Ni Lecoulteux, ni personne... pour le moment. Vous êtes trop jeune, petite Phyl!

Phyllis se tut, la mine songeuse, puis elle se mit à rire, très gaiement cette fois, et ce rire d'une musicale pureté était si doux, si délicieusement ingénu, que Kerjean répéta mentalement les paroles qu'il venait de prononcer tout haut... Oui, certes, elle était trop jeune.

—Kerjean, il faut que je vous raconte une histoire très inconvenante... Un jour, dans le jardin d'hiver de je ne sais quel casino (j'avais quinze ou seize ans), j'ai vu un homme qui voulait embrasser une femme...

—Diable!

—Elle était très jolie... Lui, je ne sais pas s'il était beau ou laid... Mais à ce moment il ressemblait d'une manière saisissante au loup du petit Chaperon-Rouge dans mon livre de contes... quand il dit: "C'est pour mieux te croquer, mon enfant!"... Ma grande peur d'autrefois, cette image! Je vous assure que je n'ai pas été longue à me sauver...

—Vous avez bien fait.

—En apprenant l'aventure, marraine m'a un peu grondée, puis elle a ri en disant: "C'est une bonne leçon, ma petite. Plus tard, quand on te parlera d'un mariage, ne manque pas de prêter à ton amoureux les traits du loup de ton livre d'images... et demande-toi sincèrement s'il te plairait d'être croquée... Ton

cœur fera des façons, mais il répondra tout de même... S'il dit non... n'épouse pas, ma chère!..." Est-ce que vous pourriez prêter les traits du loup de mon livre de contes à Roro, Kerjean?... Moi, je lui trouverais plus de rapport avec l'agneau de mon livre de fables...

—Celui que sa mère n'a pas encore sevré?

—Justement.

Phyllis riait, songeant à la dépendance filiale de Lecoulteux.

—Bon Roro! Si doux, si soumis... Mais je ne puis le prendre au sérieux, Kerjean... encore moins l'aimer... Si j'aimais, Kerjean, j'aimerais beaucoup... j'aimerais trop... comme on dit quand on est toute petite.

—Trop! j'espère que non.

—Pourquoi?

—Parce que cela fait mal.

—Est-ce que vous avez déjà aimé trop Kerjean?

—Oh! jamais!

Son accent convaincu amusa la petite Phyl.

—Vous n'avez jamais désiré vous marier?...

—Pas jusqu'à présent, non. Et je crois bien que la carrière de vieux garçon me plaît trop pour que j'en change, répliqua Kerjean, sans que certes la jeune fille se doutât qu'à propos d'elle il avait fait, une première fois, le jour même, une déclaration analogue.

—Oh! il est certain que, quand on est arrivé à trente ans sans se marier, dit-elle du ton dont elle eût cité l'âge de Mathusalem, c'est qu'on est destiné au célibat... C'est vrai, Bizuth-géant, que vous avez déjà un peu l'air d'un vieux garçon... Vous savez, le Bizuth-géant ne se mariait jamais, dans les contes... Kerjean, quand à mon tour, j'aurai trente ans et que je serai une très vieille fille, nous nous réunirons pour vivre ensemble dans une maison ancienne où il y aura des chiens, des chats, des livres et des tableaux... Voulez-vous?

—Petite Phyl, insinua doucement Guillaume, dans les contes, la princesse se mariait toujours...

—Oui, mais il y avait le prince Charmant... qui venait la quérir. Connaissez-vous le prince Charmant... et allez-vous l'amener à mes pieds?

—Non, répliqua Kerjean plus sérieusement que la question ne semblait le comporter. Non, je ne connais pas—ou tout au moins pas encore—le prince Charmant que je voudrais amener à vos pieds, ma petite amie.

Elle soupira sans rien dire.

—Nest-ce pas, fit Kerjean, le menuet de Boccherini que l'orchestre achève sur ce ce subtil pianissimo. Je me souviens d'un vers de Fogazzaro:

> E garo il minetto, ma ta volta peange.
> Il est gai le menuet, mais quelquefois
> [il pleure...

—Oui, dit la jeune fille, c'est le menuet de Boccherini, je ne l'aime pas.

—Mme Davrançay compte toujours quitter Vichy demain soir? reprit Kerjean dans le silence qui suivit la fin du morceau.

—Mais oui... jusqu'à présent.

—Je le regrette... moi, je ne pars que dans six ou sept jours...

—Pour Paris?

—Pour Paris. Le Paris de juillet serait celui que je préfère... s'il n'y avait pas le Paris d'août, plus délicieux encore, selon moi.

—Sauvage!

—Vous, je pense que vous ne laissez pas Vichy sans regrets... La vie me semble être ici agréable et facile et offrir à une jeune fille comme vous d'autres plaisirs que celui d'écouter, dans l'ombre, des mesures inachevées et des notes errantes...

—Oui, je me suis amusée... Vous savez, marraine est toujours très circonspecte, lorsqu'il s'agit des connaissances de villes d'eaux... Mais nous avons rencontré des amis, toute une bande gaie... Et les Moriceau m'ont chaperonnée chaque fois que marraine ne pouvait elle-même le faire... Ce sont d'aimables gens...

—Très aimables... un peu snobs... Leur rêve doré est d'avoir de belles relations et de recevoir des gens célèbres... L'idole du moment chez eux, c'est Fabrice de Mauve... qui est à Vichy, d'ailleurs... L'avez-vous vu?

—Quelquefois, oui... Il est absent. Oh! écoutez, c'est un adagio de Beethoven, maintenant, qu'ils jouent... et qu'ils jouent fort bien, les malheureux!... Kerjean, c'est trop beau et trop douloureux pour ici, ne trouvez-vous pas?... Et tout à l'heure, ils passeront aux pizzicati de "Silva" ou à l'intermède de la "Cavalleria" Je ne crois pas qu'ils aillent jusqu'à "la Veuve joyeuse". Vous parliez d'un menuet dont la gaîté pleurait... c'étaient des larmes de coquette... Ecoutez comment pleurent les violons de Beethoven, Kerjean...

Kerjean n'osa pas redire—bien que rien dans la réponse de la jeune fille ne le lui eût défendu—le nom qu'il avait prononcé comme au hasard... Il écouta pleurer les violons de Beethoven.

Quand les derniers accords de l'admirable lamento moururent, ce fut Phyllis qui reprit la parole.

—Nous allons à Aix... J'aurais préféré retourner directement à la Peuplière, dit-elle. Marraine est très fatiguée... Ma pauvre marraine!... Cette vie de fièvre ne lui convient guère... A la Peuplière, elle a tout de suite dix ans de moins.

—Mais, objecta Guillaume, la Peuplière ne vous paraît-elle pas quelquefois un peu silencieuse, un peu solitaire, à vous?

—Oui, quelquefois. Cependant, c'est à la Peuplière seulement que je me sens at home. Il me semble toujours que j'y suis née... Oh! la chère vieille Peuplière! quand j'y reviens après des mois d'hôtels et de casinos, voyez-vous, je ne puis exprimer ce que j'éprouve... C'est un peu la même chose, je crois, que quand, après avoir beaucoup vu—trop vu!—les visages souriants, caressants et impénétrables de mes "flirts", j'aperçois enfin la bonne et franche figure d'un ami, d'un véritable ami... comme vous, Kerjean!

L'élan confiant des derniers mots émut Kerjean.

—Je suis extrêmement heureux que vous voyiez en moi un ami véritable, petite Phyl, le plus dévoué peut-être de vos amis... une espèce de Peuplière si vous voulez... oui, la comparaison me plaît... Mais je n'aime pas à vous entendre parler avec cette amertume de vieille personne revenue de tous les biens de la vie... On dirait presque que vous êtes triste, ce soir... et la petite Phyl triste, c'est si étrange, si contre nature!...

—Peut-être y a-t-il une petite Phyl que vous ne connaissez pas, Kerjean?

—Peut-être... oui.

—Je ne suis pas triste, cependant. Mais ne trouvez-vous pas qu'il y a des jours où il semble que tout aille mal!...

—Oui, certainement... Ce sont les jours où une seule chose—qui est ou paraît être tout—ne va pas bien.

Le frêle chapeau de tulle s'agita de nouveau sans que nulle parole précisât le sens de son mouvement léger. Puis, d'un ton suppliant d'enfant gâté, Phyllis dit:

—Racontez-moi des choses, Kerjean... Vous ne m'avez rien dit de vous... c'est mal... Vous êtes bien toujours, quand il s'agit de parler de vous-même, ami, celui qu'Etienne surnommait Guillaume le Taciturne!...

—Mais, fit Guillaume en riant, ceux-là seuls qui taisent quelque chose d'intéressant méritent que le silence leur soit reproché... Je suis de ces peuples contents dont la médiocrité n'a pas d'histoire...

—Vous devez être fier des succès de la maison Patain? Vos pilotes sont très chics... Vous ne volez pas dans les meetings, vous?

—Je ne vole pas pour le plaisir du public, non.

—Et pour la gloire?

—Pour la gloire non plus... Je vole pour faire des essais... et aussi, quelquefois, pour ma propre joie.

—C'est amusant?

—Très amusant... Sans passager, par exemple! Il faut avoir fait de l'aviation pour connaître l'ivresse de la solitude... la solitude parfaite, absolue, d'un être qui qui plane à sept ou huit cents mètres au-dessus du sol et des mesquineries de la terre... en plein ciel!

—Alors, vous ne voudrez pas m'emmener vers les étoiles?

—Pour une petite promenade, mais si.

—Oh! grand merci, j'aurais trop peur!

—Française que vous êtes! Hier, comme Jouvelin venait d'effectuer son vol avec passager, une petite jeune femme ou jeune

LOTION XOUR

PRODUIT FRANÇAIS — TROIS MEDAILLES D'OR

TRESOR DE LA CHEVELURE

Détruit les pellicules, prévient et arrête la chute des cheveux et la calvitie.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

AUG. SORIGNET et Cie, dépositaires,

432, DULUTH EST, MONTREAL.

fille fort jolie s'est approchée de lui et, très simplement, avec tout l'aplomb et tout l'accent d'une Américaine de bonne race, lui a offert de l'accompagner dans un second vol.

—Et il a consenti?

—Il a demandé à la jeune femme si elle n'aurait pas peur... Elle a répondu: "Non. Je crois que je puis vous confier "mon" vie... J'ai foi!" Et Jouvelin a fait un second vol avec elle... un long vol... très beau... Puis elle l'a remercié, ils se sont serré la main et elle est partie... Je ne sais même pas si elle a dit son nom... Vous vouliez une histoire... la voilà.

—Ce pourrait être le commencement d'un roman.

—Oui, mais alors l'aviateur et la jeune fille se reverraient... A cette conjoncture vulgaire, ne préférez-vous pas la rencontre étrange et sans lendemain de ces deux êtres qu'un même destin, puisqu'un même danger, aura, pendant quelques moments, unis et magnifiquement isolés du reste du monde, dans l'inconnu, devant l'infini?... puis qui se seront séparés tout simplement, pour reprendre la vie banale, chacun de son côté?...

—"Chacun de son côté"... Ce sont des mots désolés... Ne pensez-vous pas?

—Cela dépend, oh! cela dépend, je vous assure!... s'écria Kerjean en souriant et non sans quelque ironie.

L'orchestre jouait avec emportement une rapsodie inquiète et barbare.

—Kerjean, dit Phyllis, soyez un ami précieux et allez dire à marraine,—là-bas, vous savez,—que je rentre à l'hôtel tout de suite. Je suis très lasse... Et Mlle Ribes me sacrifiera bien quelques numéros.

Comme Kerjean, se chargeant du message, prenait congé d'elle, elle ajouta:

—C'est demain que vous déjeunez avec nous?... Si vous vouliez, vous pourriez venir me rejoindre, à dix heures, dans le parc de l'Hôpital... Nous laisserions Mlle Ribes lire son journal et nous ferions un tour ensemble... et tous mes achats de départ. Ce serait gentil, dites?

—Entendu, petite Phyl..., à demain.

Kerjean retint un moment la main souple qui s'était abandonnée à sa main.

—...Laissez vos diables bleus dans la "forêt" et dormez paisiblement, ajouta-t-il.

S'inclinant légèrement, il chercha les yeux qui n'avaient jamais fui les siens et, tout de suite, il les trouva, chastes et souriants, mais, pour la première fois, il eut l'impression bizarre de n'avoir pas vu le fond de ce regard frais, pur et sombre comme l'eau des abîmes.

III

Il n'était pas dix heures... C'était près du hall des sources, du côté opposé au parc, en face de ce coin de rue, où, chaque matin de soleil, tant de roses sont vendues, toutes fraîches venues des jardins, ivres de bonne chaleur et sentant encore le parfum de la terre et l'humidité des feuilles à l'aube.

Kerjean, qui achetait des journaux au kiosque, vit Phyllis tout de suite et vint à elle.



Penchée au-dessus de la grande boîte ronde, que lui présentait un petit marchand de "plaisir", Phyllis faisait jouer le tourniquet grinçant.

Il semblait que la jeune fille eût rejeté son voile vespéral; elle était toute vêtue de rose. Sur son grand chapeau de vaporeuses dentelles, elle avait disposé au gré de sa coquetterie un bouquet de roses France naturelles et de freesias. Les mêmes fleurs étaient épinglées au revers de sa jaquette. Et son teint aussi était rose. Et ses cheveux blonds luisaient avec le soleil, et ses yeux riaient, plus brillants, plus gais, plus tendres que la veille... Et l'on eût dit que, dans leur gourmandise innocente, les lèvres fraîches qui se tendaient vers les gâteaux légers, se tendaient aussi vers la vie, cherchant à travers l'air chaud, parmi les parfums des arbres, son baiser puissant et joyeux...

La petite Phyl avait obéi à Kerjean; elle avait laissé dans la nuit les mauvais esprits de sa mélancolie.

—Comme vous voilà fleurie! s'écria Kerjean. D'où viennent ces roses merveilleuses, petite Phyl?... Du même pays que votre sourire ce matin?...

—Si " d'où viennent ces fleurs?" signifie "de qui viennent-elles?"... je ne puis guère vous répondre... Aucune carte n'accompagnait l'envoi...

—Ceci ne prouve rien.

—Ne me taquinez pas, Bizuth-géant! Les mots étaient les mêmes que la veille, mais combien le ton différent! On eût pu croire vraiment qu'aujourd'hui Phyllis Boisjoli désirait être "taquinée..."

—Je ne fais pas de personnalités, petite amie... Mais quand un bouquet arrive sans carte, c'est très souvent, c'est presque toujours parce qu'autre chose... quelque chose d'invisible pour le fleuriste, le signe beaucoup mieux et plus joliment qu'un bout de bristol...

Ils marchaient indolemment sous les arbres, au long de la grande allée, presque déserte à cette heure où les deux établissements sont envahis... C'était charmant pour causer en badinage. Phyllis se mit à rire.

—Eh bien. oui, là... mon bouquet était signé. Il y a trois jours, j'ai dit à *quelqu'un*—sans arrière-pensée, je vous assure, que ma fleur favorite était la rose France... et aussi, que j'aimais passionnément le délicieux, le subtil parfum des freesias... Mon bouquet est signé... une petite signature légère... invisible... Fabrice de Mauve... Etes-vous content?

Kerjean ne sourcilla pas. Il attendait le nom. Il avait lu tout de suite dans les yeux ensoleillés, sur les lèvres joyeuses. Oui, le sourire venait bien du même pays merveilleux que les fleurs.

—Je le croyais absent, Fabrice de Mauve?

—Il l'est, en effet, depuis deux jours... à cause d'une pièce de lui qu'on représente à Dieppe... Mais les fleurs viennent de Paris... Et cette absence sera très courte... Une carte postale qui représente une falaise battue des flots m'apprend ce matin même que M. de Mauve compte être à la gare de Vichy, ce soir, pour nous dire adieu... Pourquoi souriez-vous?

—Ah! ces cartes postales illustrées! qui dira jamais assez leur providentielle utilité?... Un homme qui ne se permettrait même pas de demander à votre marraine la faveur de vous écrire, le fait, à l'abri des falaises de Dieppe... tout tranquillement, sans rien demander à personne. Et ajoutons que tout le monde trouve la chose fort naturelle.

—Kerjean, Kerjean, vous êtes bien moqueur aujourd'hui!.. (Elle croqua un nouveau cornet.) Kerjean, tournons à gauche... Il y a dans la rue Cunin-Gridaine un petit collier d'améthystes que je veux acheter... Vous connaissez Fabrice de Mauve?

—Oh! très peu.

—N'importe... Que pensez-vous de lui?

—C'est un très joli garçon.

—Oh! n'est-ce pas? approuva-t-elle, ravie, sans pressentir même une intention de sarcasme. Mais ce n'est pas tout, Kerjean...

—Non, certes, de Mauve est un écrivain de grand talent. J'espère, toutefois, que vous ne le savez que par ouï-dire...

Phyllis avait rougi.

—Oh! j'ai lu de lui quelques petites choses... des fragments... Et puis le sonnet qu'il a écrit pour moi... un bijou... une merveille.

—J'en suis persuadé... Où est donc Mlle Ribes?

—Elle est restée près de marraine, qui avait des lettres à écrire... Le matin.

parfois, je circule seule, c'est permis... Dites, Kerjean, si peu que vous connaissiez M. de Mauve, il vous plaît?

Le jeune homme hésita. Il était franc, mais pas brutal.

—Eh bien... non... pas beaucoup, dit-il pourtant.

Phyllis parut confondue.

—Mais pourquoi?

Guillaume hésita encore, se méfiant de ses impressions trop promptes, de ses conclusions trop absolues...

Les yeux rieurs interrogeaient... Et soudain le jeune homme craignit d'éteindre d'un mot cette flamme de joie qui les illuminait.

—Pourquoi? dit-il. Oh! parce que nos natures sont très dissemblables, je suppose... et que les atomes crochus manquent entre nous... Mais je vous le répète, je connais peu Fabrice de Mauve.

—Eh bien, c'est cela, mon ami fit l'enfant confiante. Vous ne le connaissez pas... Et quand on ne le connaît pas, il a l'air.. un peu impertinent, n'est-ce pas? Je l'ai trouvé, moi aussi... au début!... Mais cet air lui sied.

—Oh! petite Phyl, pensa Kerjean, comme vous voilà prise!

Et il la voyait, toute désireuse, dans la joie du bouquet reçu et du message annonciateur, de se laisser arracher son secret d'amour... Mais lui ne voulait pas la questionner, préférant ne pas savoir, ne pas se trouver obligé d'assombrir les yeux brillants, par ce matin de soleil.

Phyllis s'arrêta devant la vitrine où s'épanouissait, diverse, colorée, scintillante comme en un jardin de fées, la charmante floraison des pierres fines d'Auvergne. Elle acheta le collier convoité, puis des épingles à chapeau dont le modèle l'amusait, et donna son adresse pour que le tout y fût porté.

—Rentrons dans le parc, maintenant, Kerjean. Il y a des courses que je tenais à faire ce matin, quoique nous ne partions plus aujourd'hui, vous savez...

—Vraiment, quand partez-vous?

—Après demain soir... avec les Mauriceau qui vont à Aix aussi... Marraine a changé... D'abord, elle ne voulait pas attendre les Mauriceau... Elle change souvent pour les départs...

La voix de la jeune fille était triste, soudain.

—Kerjean, vous l'avez vue, hier... dans cette horrible salle de jeu?

Il eut un signe affirmatif.

—Elle gagnait, n'est-ce pas?... Oui, oui, je sais... quand elle gagne, elle est contente... c'est comme une ivresse!... Et, si indépendante de l'argent gagné, cependant!... Elle ne pense jamais à l'argent, marraine... elle est comme moi...

—Mais il ne me semble pas que l'argent doive vous être si indifférent que cela? fit Kerjean, pour modifier l'orientation de la causerie et revoir les yeux gais.

—Parce que j'en dépense?... C'est tout autre chose!... Si je n'aime pas l'argent, j'adore ce qu'il donne... Oh! penser à l'argent, le convoiter, le ménager, le garder comme une chose précieuse... quelle vilaine chose, n'est-ce pas?...

—Hélas! ma chère petite, je puis dire comme vous, et très sincèrement, que je n'aime pas l'argent... même ajouter que je me passe aisément du luxe qu'il vous procure et du plaisir que vous trouvez à le dépenser... Mais je vous avoue que, depuis ma naissance, j'ai toujours été plus ou moins obligé de penser à l'argent... n'en ayant jamais eu beaucoup.

—Patience! Votre moteur idéal vous en donnera...

—Mon moteur idéal, comme vous dites, en donnera,—du moins, je l'espère de tout mon cœur,—au constructeur Georges Patain, dont je suis l'employé.

—Et pas à vous! Mais, c'est inique... puisque c'est vous qui aurez tout fait.

—Ce n'est pas inique... Croyez-vous donc que je pourrais mener à bien ces recherches qui me passionnent si je ne trouvais pas chez Patain, en même temps qu'un merveilleux champ d'études, et d'études pratiques, les moyens de faire des essais, de réaliser mes idées... et l'argent, tout l'argent nécessaire?

—On me prend pour votre femme, Kerjean, que c'est drôle!... Ce col est joli, n'est-ce pas? J'aime les dentelles plus que les bijoux... Oh! figurez-vous, M. de Mauve m'a raconté qu'à Bruges il avait acheté des dentelles dans une vieille maison de bois où l'on dit que Memling a habité... M. de Mauve m'a beaucoup parlé de Bruges... Il m'a dit de si jolies choses! Vous avez été à Bruges, Kerjean?

—Oui.

—Je voudrais tant y aller!... C'est le pays de mes rêves!... Tiens, onze heures! il faut rentrer... Ah! avant, je veux acheter des fleurs pour marraine...

Ils entrèrent chez une fleuriste. La jeune fille fit composer une grande gerbe de roses à laquelle on ajouta des arums et quelques iris noirs... Mais, sa petite bourse ouverte, elle se mit à rire, une pièce de cinquante centimes entre les doigts.

—C'est trop fort! voilà ma fortune... Et c'est quinze francs qu'il me faut!...

Déjà, riant comme elle, Kerjean avait payé.

En sortant, elle remercia d'un mot gentil.

—L'argent, comme cela file, Kerjean... conclut-elle amusée de l'aventure. J'avais pris ce matin quatre billets de cent francs... on ne croirait pas...

—Mais, fit Kerjean, vous avez dépensé déjà cent vingt francs à la bijouterie d'Auvergne et deux cents francs chez la dentellière.

—C'est vrai! Et quarante chez un confiseur... et soixante chez un antiquaire... et j'ai donné encore dix francs à une pauvre femme qui vendait des fleurs fanées... C'était si triste!... et...

—Total: quatre cent trente francs!

—Alors, c'est que j'avais plus de quatre cents francs...

Phyllis rit en secouant son chapeau fleuri.

Une rose s'effeuilla et les pétales voltigèrent comme un essaim de papillons réveillés...

—Je vous le disais... Voilà comment je compte l'argent... et marraine ne peut m'apprendre, elle ne sait pas... Marraine est si bonne! Oh! Kerjean, songez, sans elle, je serais une pauvre fille obligée de travailler pour vivre!... Et qu'est-ce que je ferais, mon Dieu?

Elle rit encore et l'essaim des papillons roses fut plus pressé et plus fou. Sa gaieté était puérile et jolie.

Devant cette inconscience, Kerjean frémit... Il se souvenait des doutes et des craintes de Lecoulteux... et il se demandait, lui aussi, tout à coup, mais sans rien dire, ce que ferait Phyllis Boisjoli, si elle était pauvre fille obligée de travailler pour vivre...

Certes, il ne s'attendait point à entendre, le jour même, les mots qui devaient calmer ses appréhensions.

Mme Davrançay s'était rendue célèbre dans le cercle des amis un peu nombreux qu'elle se connaissait—et qui d'ailleurs, pour la plupart, ne l'aimaient guère—par ses boutades et son humeur bourrue, mais c'était une âme tendre et passionnée que son enveloppe gênait comme un vêtement étranger et rendait maladroite...

Après le déjeuner, servi, comme chaque jour, dans l'appartement que Mme Davrançay occupait à l'hôtel Excelsior, Mlle Ribes se retira, puis Phyllis, à son tour, sortit pour changer de toilette, et la vieille dame demeura seule avec Kerjean.

Ses yeux ravis avaient suivi la petite Phyl jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

—Comme elle est devenue jolie, n'est-ce pas, Kerjean? Et quelle grâce en elle! Ah! la petite sorcière!... Il ne manque pas de bons apôtres pour me chanter ses louanges... et faire visage de velours... Mais elle est trop jeune... beaucoup trop jeune... et je ne veux pas qu'on me la prenne maintenant...

—Oui, fit Kerjean, elle est jeune... et pourtant...

Il s'interrompit, soucieux de ne point trahir le secret qu'on lui avait si volontiers laissé surprendre.

Mme Davrançay rit:

—Fabrice de Mauve, hein?... Il est charmant, ce poète!... Mais je fais l'aveugle et la sourde... Si c'est sérieux, nous verrons bien... Quand je ne serai plus de ce monde, Kerjean, ma petite Phyl aura la Peuplière... et tout ce que je possède aujourd'hui... *tout*!

Heureuse de l'approbation que Kerjean lui exprimait en mots respectueux et qui éclatait, plus ardente, sur son loyal visage,

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL

PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD, COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE, Dépositaires. — Montréal.

Mme Davrançay parla de Phyllis longuement.

—Kerjean, je ferai de Phyllis Boisjoli mon héritière, parce que je le désire, parce que je le veux de tout mon cœur, mais aussi parce que je le dois. En gardant auprès de moi cette orpheline dont le père mourut victime de son dévouement pour nous, j'ai accepté la responsabilité de son sort. Et ce n'est pas à la médiocrité, c'est encore moins à la lutte que j'ai préparé Phyllis... L'ai-je même, hélas! préparée à la vie?... Elle a été ma consolation, mon espoir, ma félicité. Jamais rien de beau, de bon ne lui a été refusé; jamais rien de laid, de rude, de vulgaire, ne l'a effleurée... Oui, malgré... ce que vous savez, Kerjean, mes misères... ma tare,—mon inguérissable maladie, si vous voulez,—ma tendresse a porté cette enfant au-dessus des pierres et des ronces... Je n'ai jamais permis qu'elle pleurât...—C'était mon bonheur—ma revanche—de la rendre heureuse... J'aurais dû la rendre insupportable aussi... Sa nature exquise ne l'a pas voulu... Elle est charmante, Kerjean, son cœur est un pur trésor... et puis, en vérité, je ne suis pas loin de croire que, comme il y a des femmes nées pour être vaillantes, sérieuses, raisonnables, pour être l'appui, la sécurité, la richesse d un foyer, d autres ont été créées jolies, tendres et insouciantes pour en être avant tout la joie, la grâce et la gaîté... Phyllis, c est le doux rayon doré qui réchauffe et illumine toutes choses... Quand je me sens morose et qu'elle entre dans ma chambre, je suis tentée, moi qui, certes, ne suis pas un poète, de chanter aussi mon hymne au soleil... Kerjean, je veux ma petite Phyl, belle, gracieuse, charmante dans une vie facile et brillante... Il faut avoir été femme—et vilaine et sans grâce, comme moi—pour concevoir quelle force vivante et bienfaisante peuvent être la beauté, le charme, la joie d'une femme... Mais, pour être belle et charmer, pour échapper à certaines laideurs, à certaines déchéances—et je parle seulement de celles qui n'atteignent point l'âme—il ne faut pas être pauvre, mon ami.

Le jeune homme en demeura d'accord. Satisfait des assurances qui lui étaient données et qui apaisaient ses appréhensions du matin, il applaudissait aux paroles un peu folles de la bonne marraine, sentant l'inanité des remarques sensées qu'il eût pu faire sur l'instabilité des fortunes humaines et sur le danger de tels principes appliqués à l'éducation d'une enfant dont aucune sollicitude ne pouvait prévoir le destin à venir.

—Il y a déjà longtemps, reprit Mme Davrançay, que je pense à ces choses, et j'ai été... lâche, mon pauvre Kerjean... Oui... l'idée de la mort est de celles que je chasse. La mort, c'est le repos, je ne la crains pas.. mais l'agonie, le lent passage de l'état de vie... à l'autre... Ah! l'agonie m'épouvante... Alors, c'est stupide, jusqu'à présent le courage m'a manqué pour prendre mes dispositions testamentaires... ce qui, comme on dit, ne fait pas mourir, pourtant!... Mais, dès mon retour, c'est décidé, j'appelle mon notaire et je ne m'en tiens pas à faire de Phyllis ma légataire universelle, j'en fais ma fille... je l'adopte devant la loi... comme depuis tant d'années je l'ai adoptée dans mon cœur... Alors, je serai tranquille.

—Madame, fit Kerjean très affectueusement, voulez-vous permettre à l'ami tout dévoué qui se réjouit profondément de votre résolution généreuse, la hardiesse de vous demander un conseil?

—Ce conseil, je vous le demande.

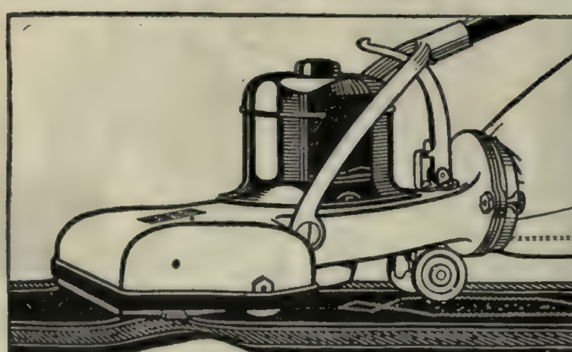
—Eh bien, madame, prenez en vue de l'avenir—un avenir très éloigné, grâce à Dieu!—toutes les mesures nécessaires, puisque vous voyez là, avec raison peut-être, un devoir à remplir; adoptez Phyllis ce sera pour elle et pour vous une douceur infinie... Mais faites l'impossible pour que tout ceci soit ignoré. Je crois que l'incertitude où restent forcément ceux qui épouseraient volontiers votre héritière... et se détourneraient de Phyllis insuffisamment dotée, est pour le moment une espèce de sauvegarde... Notre petite Phyl sera aimée, elle l'est déjà sans doute... Laissez à celui qui l'aimera le mérite du très petit acte de désintéressement.. de courage qu'il accomplirait en l'épousant, sans connaître vos intentions, sans savoir surtout que vous les avez expressément réalisées... Si je vous parle ainsi...

Mme Davrançay eut un petit signe qui approuvait.

—Compris, mon bon Kerjean! Vous n'avez pas tort... au contraire: je le sais, allez... mieux que personne!... Et je me méfierai pour elle... Merci!

(*A suivre dans lenuméro de juillet.*)

DIX RAISONS pour lesquelles vous devez acheter une BALAYEUSE "HOOVER" A SUCCION.



Seule la "Hoover" soulève le tapis et le bat 1000 tours à la minute sur un coussin à air.

1.—Elle est fabriquée entièrement au Canada.
2.—Elle est garantie prolonger la durée de vos tapis.
3.—Elle leur redonne leur couleur primitive.
4.—Elle soulève et redresse les poils du tapis.
5.—Elle dure toute une vie et fait le service de plusieurs balayeuses ordinaires.
6.—Elle est hautement recommandée par tous les manufacturiers de tapis.
7.—Elle est la plus en demande du monde entier.
8.—Elle économise du temps, de la fatigue et de l'argent.
9.—Elle rend votre maison plus claire et plus hygiénique.
10.—C'est plus qu'une balayeuse ordinaire: elle bat, balaie et nettoie les tapis simultanément.

SEULE "LA HOOVER" peut enlever les poussières incrustées dans les profondeurs du tapis.
SEULE "LA HOOVER" balaie instantanément fils, cheveux, etc.
SEULE "LA HOOVER" absorbe toute la poussière.

Achetez tout de suite la vraie balayeuse qui bat, balaie et nettoie les tapis par une même opération.
Renseignez-vous sur les particularités de "LA HOOVER."
Téléphonez pour qu'une démonstration vous en soit faite chez vous.

BABY HOOVER **62.50** SPECIAL HOOVER **75.00**

VENEZ VOUS INFORMER DE NOTRE SYSTEME DE PAIEMENTS FACILES.

Dupuis Frères LIMITÉE
LE MAGASIN DU PEUPLE
447-449 EST SAINTE-CATHERINE - - - - - MONTREAL

Les Derniers Concerts

Le Quatuor a Cordes Dubois

Le dernier concert de la dixième saison d'existence du Quatuor Dubois a été particulièrement intéressant.

MM. A. Chamberland, E. Chartier, E. Schneider et J. B. Dubois ont exécuté, avec la perfection qui leur est habituelle, le programme suivant: 1o Quatuor, Opus 12 de Rihsky-Horsakow; 2o Quatuor, Opus 59a de J. Holbrooke; 3o Quintet de César Franck, avec M. G. M. Brewer au piano.

Malgré les nombreuses attractions de ce soir-là, la salle était comble. Il est regrettable que le public montréalais attende la fin d'une manifestation continue d'art pour se rendre compte de sa valeur.

ALFRED CORTOT

Alfred Cortot, le plus grand des pianistes français du jour, s'est fait entendre de nouveau à Montréal, Mieux connu qu'à son premier concert, il a joué, cette fois-ci devant une salle presque pleine.

Le programme comprenait: Le Concerto de Camera de Antonio Vivaldi; l'Andante spirato et Polonaise, et les 24 Préludes de Chopin; les Etudes Symphoniques de Schumann; la deuxième Rhapsodie Hongroise de Liszt. (Pour la première fois à Montréal, la suite des 24 Préludes de Chopin a été jouée intégralement).

M. Cortot a exécuté le programme ci-dessus, ainsi que plusieurs rappels, de manière à défier toute critique malveillante, et prouvant une fois de plus la supériorité de l'art français.

LOUIS GRAVEURE

Le 16 mai, au théâtre de "Sa Majesté", Louis Graveure, baryton, a donné un concert dont l'on se rappeliera longtemps.

M. Graveure a su se faire mieux apprécier cette fois-ci qu'à son dernier concert à Montréal. Plus en voix, il s'est fait surtout remarquer dans "Le Thé" de Chavagnat; "The Sedges" arrangé par Fisher; "J'ai dit aux étoiles" de Paladilhe; "Une Rose frileuse" de Chavagnat; et "The Little Bird" de Bainbridge Crist.

L'art avec lequel Graveure chante et les ressources immenses de sa voix font un peu oublier sa prononciation défectueuse en français.

L'accompagnateur remarquable qu'est Frank Bibb s'est distingué spécialement dans: "La Caravane" de Chausson, et dans "J'ai dit aux étoiles".

Le bénéfice de ce concert a été offert par M. Louis] H. Bourdon à Hôpital Français de Montréal.

ANNE D'H.





Pour la cuisine et les patisseries

KLIM

est un lait pur, séparé et pasteurisé que vous pouvez acheter sous la forme la plus commode et la plus économique — une poudre sèche.

Vous pouvez vous procurer Klim chez votre épicier. Il est empaqueté en boîtes rayées bleu et blanc dans des grandeurs différentes: une demi livre, une livre et dix livres.

Achetez-en une boîte aujourd'hui. Lisez les directions. Enlevez le couvercle. Mesurez huit cuillérées de Klim que vous déposerez sur une chopine d'eau dans un bol. Fouettez vivement jusqu'à ce que la poudre soit entièrement dissoute. Quelques secondes suffisent pour arriver à ce résultat. Goûtez et vous serez enchanté de la saveur naturelle.

Avec Klim on fait des biscuits délicieux, des gâteaux, des sauces et des soupes au lait. Employez-le dans la cuisson des aliments qui requièrent du lait et profitez de sa commodité et de son économie. L'absence de gras dans le lait en poudre Klim n'est pas préjudiciable, employé dans la préparation des aliments parce que l'usage de gras sous forme de beurre est plus économique. C'est généralement la coutume de la ménagère d'utiliser le reste du lait à la cuisine, réservant le dessus de la bouteille pour la table.

Klim ne s'altère pas. Mettez la boîte fermée dans l'armoire de cuisine, ou ailleurs, sous la main. Il n'est pas nécessaire de le mettre sur la glace. La chaleur n'affecte pas son excellence.

Absentez-vous pour la fin de semaine ou pour un mois; quand vous revenez vous avez une provision de bon lait séparé tout prêt, en y ajoutant de l'eau.

Quand vous partez pour votre maison d'été ou pour des voyages de campement ayez soin d'emporter avec vous une bonne quantité de Klim. Il est léger à porter, propre au toucher. Utilisez-le à mesure que vous en avez besoin. Toujours bon.

Klim, le lait entier en poudre, contient tout le gras du lait riche duquel il est fait. Vu sa richesse en matières grasses, le produit n'est pas vendu aux épiciers mais directement au consommateur. Découpez le blanc d'ordre ci-dessous et adressez-le, avec un dollar, à notre bureau le plus proche. Vous recevrez par retour de la malle, une boîte d'essai d'une livre et quart, une liste de prix et un livre de cuisine à titre gratuit.



CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

ECRIVEZ AUJOURD'HUI

10-12, rue S.-Patrick
TORONTO

81, rue Prince William ST-JEAN — 132, Ave Jacques E. WINNIPEG — 319, rue Craig ouest MONTREAL

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

8-101 (Adressez à notre bureau le plus proche).

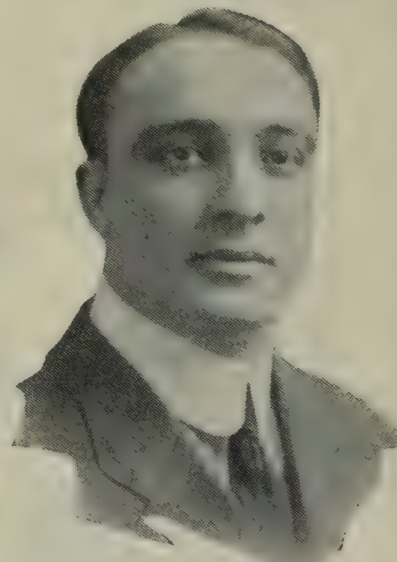
Veuillez m'adresser une boîte d'une livre et quart du Lait Entier en Poudre, marque Klim, une liste de prix et un livre de cuisine.

Nom..............................

Adresse..............................

(Ecrivez votre nom et votre adresse en caractères si possible).

Monsieur Albert Pigeon, sportman et homme d'affaires bien connu, a jugé que le placement le plus rémunérateur de nos jours était le nouveau système de rentes viagères de la **Caisse Nationale d'Economie...** et il s'y est fait inscrire pour une prime annuelle de $120.00.



La plus sage décision de ma vie

Quand je vois de réels profits quelque part, je prends le temps de bien examiner les bénéfices offerts, après quoi je n'hésite plus, je signe.

Comment j'ai donné mon adhésion.

Il y a quelques mois, à la fin de 1919, un solliciteur de la Caisse Nationale d'Economie, me parlait d'un nouveau système de rentes viagères pour les personnes de 21 ans et plus. Je me laissai tenter par ce mot prometteur "nouveau" et ma curiosité venant à la rescousse, l'agent n'eut qu'à m'expliquer avec force détails, la création toute récente qu'est la seconde Période de la Caisse Nationale.

Nous canadiens-français, latins d'origine et de mentalité nous avons le souci de l'avenir, la prévoyance du lendemain, je ne prétends pas être autrement, aussi une pension annuelle après 20 ans, comme celles offertes par l'institution canadienne-française, m'a souri au point que je signai ma demande d'admission sur le champ. Et, chose rare, je n'eus pas cette réaction habituelle aux impulsifs, je n'ai jamais eu le regret tardif d'avoit fait un marché qui ne m'apparaissait plus sous un jour aussi favorable... j'étais bel et bien convaincu, enraciné!

Les motifs de ma décision.

Ils sont au nombre de trois.

1o.—Les rentes de la seconde Période ont un chiffre établi sur lequel on peut se baser; ce qui m'a permis de toucher du doigt les réels profits.

2o.—Au cas où je mourrais, tout ce que j'ai versé est remboursé intégralement à mes héritiers.

3o.—J'ai calculé ce qu'une épargne de $120.00 à 5% me donnerait en rentes viagères après 20 ans et en faisant une courte comparaison avec les pensions de la Caisse Nationale, je constate ce qui suit:

	PLACEMENT COLLECTIF Caisse d'Economie	PLACEMENT INDIVIDUEL à 5%
Age du bénéficiaire................	21 ans	21 ans.
Pendant 20 ans épargne annuelle de	$120.00	$120.00
Revenus annuels de 41 ans à 66 ans..	$500.00 en moyenne.	$310.00 maximum
Total du capital accumulé, converti en annuités de 41 ans à 66 ans..	....	$7750.00
Total des rentes payées par la Caisse de 41 ans à 66 ans............	$12500.00	....
Différence en faveur des rentes de la Caisse.........................	$4750.00	
Moyenne de gain annuel...........	$190.00	
Pensions viagères de 66 ans à la mort	$616.00 par année.	Pas un sou, capital étant épuisé à 66 ans.

L'éloquence des chiffres est quelquefois plus convaincante que celle de la parole; il ne m'est donc pas nécessaire de dire que les calculs faits sur ces données, n'aboutirent qu'à me pénétrer plus encore de la réelle et très grande supériorité de la Caisse d'Economie sur les meilleurs placements connus actuellement.

ALBERT PIGEON.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; vingt-cinq sous en timbres-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

NIDNORG.—L'esprit est pratique et assez attentif; il a du bon sens et ne cherche pas midi à quatorze heures. La sensibilité est combattue, mais elle est vive et elle paraît surtout sous l'empire de la timidité qui est grande. Beaucoup de variabilité dans l'activité et dans l'humeur, la première dépendant de la seconde. Cœur délicat et aimant et peu d'égoïsme. Le dévouement serait grand si la volonté était plus forte et surtout plus persévérante, je vois tout de même certaines tenacités utiles. Gaieté, un peu de légèreté.—C'est bien peu d'écriture. C'est deux ou trois pages qu'il faut pour étudier facilement. Inutile de renvoyer un autre manuscrit, je ne recommence pas les analyses.

MINETTE C.—Malgré une imagination vive, Minette est positive et pratique, elle est un peu routinière. La volonté a un singulier caractère d'inflexibilité, et comme le jugement n'est pas toujours sûr, ses erreurs risquent de durer. Elle est enjouée, bienveillante, bonne et affectueuse. Qualités pratiques de soin, d'activité et d'ordre. Pas de vanité mais l'orgueil est robuste. Quelques signes de coquetterie mais rien de grave. Le cœur est affectueux mais elle est peu démonstrative et très silencieuse sur ses sentiments intimes.

MIMIE.—Imaginative, un peu sentimentale et rêveuse, elle aime à se retirer dans ses rêves et elle est l'héroïne des jolis romans qu'elle s'invente quand elle est seule. Jolie nature aimante et délicate. Elle est active, elle a de l'initiative et elle a un certain sens pratique, mais trop d'imagination nuit à son appréciation des choses, les lui font voir autrement et généralement EN TROP BIEN. L'orgueil est susceptible, et Mimie a une tendance aux affections un peu jalouses, mais elle est bonne, bienveillante, optimiste, et je crois que ce vilain penchant n'a pu se développer. Son bel optimisme lui donne du courage et de l'entrain. La volonté est impulsive, un peu autoritaire mais elle ne manque pas de souplesse. Disposition à contredire facilement.

FRANCOISE.—Nature calme, d'une jolie simplicité inaltérable, elle est sensible, délicate et d'une bonté dévouée et active. Elle peut se défier d'une tendance à ne pas voir de défauts chez ceux qu'elle aime qui peut nuire à son jugement parfois. La volonté est égale, douce dans ses manifestations et assez ferme. Elle est droite et sincère, elle sait quand elle se trompe, mais se l'avouant à elle-même, elle se froisse des critiques et des reproches. Sensée, pratique et consciencieuse. Elle non plus ne me donne pas beaucoup d'écriture. (Cette Françoise a deux petites filles. Je mentionne ce fait car j'ai une autre Françoise).

CAFETARIA.—Je n'analyse pas l'écriture au crayon, je ne veux pas de copie, et je demande plus d'écriture. Gardez le même pseudonyme, j'ai votre argent.

JACQUELINE G.—Sens pratique, jugement prompt et sûr, esprit positif qui ne s'égare pas dans les chimères. Elle est sérieuse et de bon conseil. Jacqueline est très énergique: la volonté est précise, résolue, autoritaire, très bien équilibrée, mais elle manque de souplesse, et elle est quelquefois d'un entêtement raide, désagréable. Généreuse, active, absolument dévouée, d'une droiture un peu inflexible, elle juge parfois sans indulgence. La bonté et l'esprit de protection courbent ceux qu'elle aime. Elle doit être l'influence dominante au foyer, car elle a une forte personnalité et toutes les belles qualités d'une vraie femme et d'une bonne maîtresse de maison. Ordre méticuleux, beaucoup de soin et de précision, exactitude, économie sans aucune mesquinerie: au contraire la générosité est large. De l'assurance, de l'initiative, des décisions promptes. Elle tient à ses opinions et elle les discute avec ardeur et parfois avec raideur. Une personnalité remarquable: partout où elle sera, d'instinct les autres la laisseront conduire et elle s'en tirera bien.

ALEXANDRINE.—Délicate, sensible et d'une tendresse vraie quoique très retenue, Alexandrine est vive, un peu irréfléchie, elle est spontanée et gentiment simple. L'esprit est enjoué, mais elle n'est pas toujours gaie: un rien la chagrine et les difficultés la rebutent facilement. La volonté est active, plus vive que très impulsive, obstinée avec des tendances autoritaires qui ne sont pas soutenues par la persévérance qui est médiocre. Elle est bonne, complaisante, elle a du goût et de la distinction. Elle a très peu de vanité et elle est en général plus occupée des autres que d'elle-même, car l'égoïsme est à peine indiqué.

JE VEUX SAVOIR.—L'écriture renversée est comme un voile qui embrouille les traits. Elle a instinctivement adopté cette écriture, car elle n'aime pas à être connue et elle surveille bien ce qui la révèlerait. Plus sensible qu'elle ne le paraît, mais se possédant bien et raisonnant ses impressions, elle est sensée, positive et d'un jugement assez sûr. La volonté est vive, autoritaire, avec certaines tenacités et beaucoup de caprice. Elle est bonne et les affections sont calmes et sincères. Elle ne doit pas se fatiguer à travailler et elle prend les choses assez tranquillement, évitant d'attirer l'attention, ne se mêlant pas des affaires des autres et ne permettant pas aux autres de se mêler des siennes. Elle sait dissimuler et elle sait aussi mentir à l'occasion.

PIERRETTE.—(J'ai une autre Pierrette, celle-ci a changé son pseudonyme). Une drôle de petite bonne femme qui aime à parler et qui ne s'en prive jamais: elle est un peu taquine, très franche, délicate et sensible. On lui reproche beaucoup d'obstination, et c'est vrai elle en a, mais elle est souple aussi, et fine, et elle sait arriver à ses fins par le chemin qui la conduit le plus sûrement. Vanité un peu susceptible, souci de plaire qui tournera à la coquetterie si elle n'y veille. Le cœur est bon et tendre. Elle est un peu étourdie en apparence, mais elle a beaucoup de bon sens, et l'intuition de ce qui est juste; le jugement est en bonne voie de formation. Humeur capricieuse, et quand le vent souffle du mauvais côté elle s'entête à tout propos et fait FACHER SON MONDE. Pleine d'animation, esprit primesautier et beaucoup de charme un peu enfantin.

MIRZA D.—Imaginative, très sensible, délicate et timide, elle a une nature affectueuse, capable de dévouement, active et courageuse. Le côté pratique se développera en s'exerçant, et certaines qualités, comme l'ordre et le soin laissent à désirer. La volonté est plus vive que forte: un peu de caprice, une grande facilité à être influencée par son entourage et un peu d'entêtement. L'humeur est variable. Une disposition à dissimuler. Le cœur est bon et généreux, mais un peu jaloux et excessif.

LILI.—Beaucoup de raison, de réflexion et de calme assurent le jugement, une imagination gracieuse, une sensibilité délicate portent à l'idéalisme et le sens pratique maintient Lili dans les limites d'une nature parfaitement équilibrée.

Profondément bonne, affectueuse, dévouée et généreuse, active et adroite, elle est dans la maison la fée à la baguette magique. La volonté est douce et assez ferme, beaucoup de souplesse et d'amour de la paix. Droite, juste, sincère, une humeur égale. Elle a une disposition à s'attrister facilement, combattue par toute l'activité d'une femme généreuse qui a peu de temps pour s'apitoyer sur elle-même. Distinction et charme.

JOSEPTE G.—L'esprit n'est pas mûri encore et l'activité de l'imagination nuit à la sûreté du jugement. Un orgueil assez marqué mais pas de vanité. Sensible et aimante, avec un brin de sentimentalité romanesque. La volonté est vive, autoritaire, mais avec des formes douces, et je lui vois pas mal d'entêtement. Le cœur est très bon, mais pour se dévouer, elle doit vaincre un sentiment personnel assez marqué, et elle n'en a pas toujours la générosité. Délicate et un peu susceptible. Activité courageuse.

ROSE DES HAIES.—Impressionnable et nerveuse, d'une sensibilité combattue mais vive, cette personne a une activité qui dégénère souvent en agitation. Elle est délicate et affectueuse, mais très capricieuse et d'humeur inégale. Courageuse, ambitieuse et énergique, elle a de la confiance en elle et même un peu de présomption. La volonté est vive, raide; l'esprit de contradiction porte aux discussions vives et même aux querelles, car elle est un peu exagérée et peu patiente. Sincérité et tendance à dire avec trop d'irréflexion des vérités pénibles à entendre. Je pense que cette personne est un homme, mais j'aurais mieux fait mon analyse avec une certitude. L'écriture est masculine et le nom est féminin.

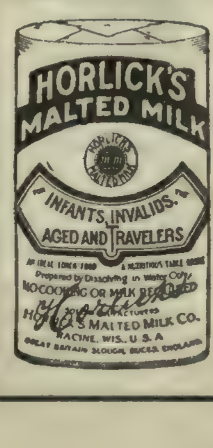
SPHINX.—Ardente, sensible et tendre, elle est impulsive, fine, d'un esprit enjoué qui ne l'empêche pas d'avoir une disposition marquée à la tristesse. Simple et spontanée, elle ne cherche jamais à paraître autre qu'elle n'est, c'est un de ses charmes. Cela ne veut pas dire qu'elle se livre facilement, elle est au contraire très discrète et réservée pour ce qui touche l'intime de son cœur. Bonne, généreuse et dévoué mais un peu jalouse dans ses affections. La volonté est résolue, ferme, ardente, très autoritaire et tenace. C'est une volonté forte au service d'une nature très vivante et très active. Elle a des raideurs, des brusqueries, des changements subits dus à l'extrême impressionnabilité. Elle a des petits emportements, des indignations vives, un besoin de dire son opinion et de défendre les belles causes. C'est un sphinx très remuant!

LUCILLE D.—Etourdie, agitée, très fantasque, il lui manque du plomb dans la tête et l'habitude de penser. Elle est bruyante et bavarde, elle n'a pas d'ordre et elle agit sans soin et avec précipitation. Elle est gaie, et elle a bon cœur. Beaucoup de sans-gêne. La volonté est capricieuse et molle avec des obstinations subites et raides. Aucune constance. La franchise est naïve et elle regrette souvent d'avoir trop parlé ou mal à propos. Aucun sens pratique. L'orgueil est très susceptible, mais comme ses impressions sont fugitives, elle n'a aucune rancune. C'est une bonne petite fille, et quelque soit son âge, elle est bonne et légère à la façon des enfants.

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet
C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra
Notre Motto est
Propreté, Service et Qualité
Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406



LE LAIT MALTÉ DE HORLICK

Employé avec succès pendant près de ½ de siècle.
Fait dans des conditions hygiéniques avec du lait pur et riche et de l'extrait de notre grain malté.

La Nourriture-Breuvage est préparée en dissolvant la poudre dans l'eau. Elle donne de la vigueur aux Bébés et aux Enfants. Elle convient aux estomacs les plus affaiblis chez les Invalides et chez les Vieillards. Elle est fortifiante comme collation au bureau et à table.

DEMANDEZ Horlick's et procurez-vous l'original.

CANADIENNE ITALIENNE.—Esprit pratique, imagination vive tempérée par beaucoup de bon sens, gaieté et activité ardente. Gentiment simple, elle a de la spontanéité et une grande sincérité. Humeur un peu inégale. Volonté impulsive et peu soutenue, velléités d'indépendance détruites par trop de souci de l'opinion des autres. Aucune vanité. Cœur généreux et aimant. Pas assez d'écriture.

L'AMIE CATULE.—C'est une personne nerveuse qui est raide et entêtée quand elle est de mauvaise humeur. Je la crois portée à la jalousie et sujette à des tristesses fréquentes. Délicate et sensible. Un peu curieuse et aimant beaucoup à parler. La volonté est vive, capricieuse, parfois tenace, emportée, autoritaire ou souple suivant le besoin, et cependant pas très forte parcequ'elle n'est ni réfléchie, ni suivie, la persévérance étant nulle.

L'activité est capricieuse et suit le courant de l'humeur. Elle est tendre, généreuse, elle a de jolies délicatesses, mais on la blesse facilement et elle ne pardonne pas facilement.

RADGE.—Bon sens et sens pratique: elle accepte les choses et les gens comme ils sont et ne se tourmente pas inutilement. Cela lui donne une humeur calme et généralement aimable. Droite, sincère, sans aucune vanité ou prétention, elle est affectueuse et sensible, bonne et complaisante, et elle sait se dévouer avec beaucoup de constance et de raison quand elle en voit la nécessité. La volonté est précise et ferme avec certaines souplesses habiles. Je pense qu'elle peut faire aux siens une vie paisible et heureuse.

MARRAINE.—Deux personnes distinctes s'opposent et se complètent dans la personne de Marraine. L'une est positive, sensée, essayant toujours de raisonner et d'agir avec calme et sens commun; l'autre, imaginative, sensible, aimante, voudrait bien avoir ses coudées franches, et les deux font une petite personne un peu compliquée et qui surprend son monde assez souvent. Elle est modeste, timide et pourtant on la croit remplie d'assurance. La volonté est égale et ferme; les idées sont arrêtées et elle les discute volontiers. Très loyale et absolument franche; aucune espèce de vanité. Bonté et bienveillance qui cependant n'engendrent pas la cordialité, et j'ai l'idée que sans le vouloir, marraine tient les gens un peu à distance. Friande et disposée à goûter les belles joies de la vie.

VIOLETTE XXX.—L'imagination est développée aux dépens de la raison et nuit au jugement. Elle a cependant un côté pratique qui s'affirmera un jour. Pour le moment elle est un peu légère et son ardeur ne se dépense pas pour le travail. Bonne et sincère, elle a une volonté forte, résolue et très indépendante. Avec son imagination il y a danger: si elle a résolu de faire une folie, rien ne l'arrêtera. Peu d'ordre. De l'agitation et de la nervosité. Elle est affectueuse, est-elle très constante? J'en doute...

MYRIELLE.—Elle est intelligente et cultivée; elle observe finement et le jugement est réfléchi et sûr. Délicate, d'une sensibilité rare, et d'une grande tendresse contenue, je la crois une idéaliste que les réalistes blessent souvent, mais elle se laisse guider par la raison, le sens du devoir, et son rêve intérieur qui est son trésor. Bonne, bienveillante, capable de beaucoup de dévouement quoique le sentiment personnel doive être combattu. Non seulement je la crois pieuse, mais vertueuse, faisant coûte que coûte son devoir, avec une fierté qui ne laisse pas apercevoir l'effort. Elle a du charme, de la distinction, une mesure et une modération en tout qui la font remarquer. Un peu susceptible. Beaucoup de tact.

YVON DES GREVES.—Cette petite écriture fine, fermée et renversée est celle d'une jeune fille très délicate, timide, d'une réserve presque farouche. Très sensible, tendre et secrète, elle se laisse difficilement connaître même avec ceux qu'elle aime. Nerveuse et inégale, l'activité est capricieuse. La volonté est précise et énergique; elle a des idées arrêtées et elle contredit vivement. Elle a du courage et elle lutte raisonnablement contre l'impressionnabilité si profonde qui la tient toute vibrante et qu'elle laisse si peu voir. Bonne et peu égoïste et cependant moins dévouée qu'on est en droit d'attendre; je crois que c'est la timidité, la crainte d'être importune qui l'empêchent de suivre ses élans généreux.

ON WING OF SONG.—Droite et sincère, elle est gaie, animée et d'une activité qui cherche toujours à se dépenser. L'imagination est vive, favorise les illusions et empêche quelquefois le jugement d'être juste. La volonté est impulsive, active et indépendante. La cœur bon, aimant et généreux est capable d'un beau dévouement quand elle aime. La simplicité est jolie et invariable, ni égoïsme, ni vanité ne la gâtent et on aime cette enfant pour son grand charme de bonté, de sincérité et de gaieté si simples. Un peu capricieuse et quelquefois entêtée.

FLORES.—Avec si peu d'écriture on ne peut voir très bien. Je la crois un peu routinière et assez pratique. Sans être très forte, la volonté est égale et persévérante. Le cœur est bon, les affections sincères et calmes. La vanité est un peu susceptible. Courage et bonne volonté.

CLAUDE CEYLA

NOTE.—Prière d'adresser dorénavant toute demande d'analyse graphologique à

CLAUDE CEYLA,
La Revue Moderne,
Casier postal 35 - Station N.
MONTREAL.

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES
PREMIERS
PARMI LES
MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU
Est 1618-1361



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.
No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

"La Revue Moderne" est composée, imprimée, reliée et brochée dans l'atelier de La Patrie. N'est-ce pas pas que c'est un beau travail?

Confiez donc vos travaux d'impressions à La Patrie, qui est l'atelier canadien-français le plus considérable, le mieux outillé au Canada.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er 25 sous par mots, plus 1 sou p[ar] mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accom[pagnée] du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. C[es] petites annonces devront être adressées avant le [...] du mois qui précède la publication de la REVUE.

Une jeune fille désirerait correspondre avec jeun[es] personnes. But: oublier la monotonie de la vie. Melle E. Menard, 740 rue St. Valier, Québec, P.Q.

"MINERVE" désirerait correspondre avec "Cu[pi]don" et "Diane" avec son frère "Apollon." Vi[...] Olympienne, Laurierville, Mégantic.

UNE LECTRICE de la Revue désirerait échanger correspondance avec un jeune lecteur de Montréal. Melle G. Garneau, Poste Restante, Station C, Montréal.

Melle CAMILLE DESCHAMPS, Contrecœur, Co. Verchères, désire correspondre avec jeune garçon de Montréal ou des alentours.

Melle GHISLAINE DUFRESNE, Contrecœur, Co. Verchères aimerait à correspondre avec jeune garçon de la Province.



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

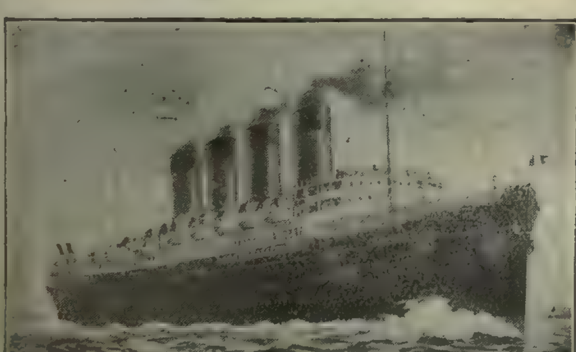
Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...
NEW YORK—LE HAVRE-PARIS
Par les paquebots à 4 et 2 hélices
FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE
Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX
par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens
Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal



La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.



GRANGER FRÈRES LIMITÉE
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920



Demandez à votre fournisseur les marchandises portant la marque de fabrique ci-dessus.

SYMBOLE DE QUALITÉ

Depuis des siècles, aucun tissu pour la confection de la lingerie féminine, n'a été si universellement en usage que le coton. Et de nos jours encore, plus que jamais, il commande l'admiration dans l'habillement des femmes de goût qui recherchent le beau.

Toutes celles qui ont été accoutumées aux meilleurs cotons reconnaîtront la marque de fabrique ci-dessus comme un symbole de qualité. Cette marque apparaît sur les marchandises qu'accepte la ménagère prudente, et on la retrouve sur tous les articles les plus désirables en fait de draps de lits, taies d'oreillers, chemises de nuit, indiennes, coutils, toiles, coton croisé, couvertures de lits.

Dominion Textile Company, Limited

MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

Tél: Est 799-4928

La Patisserie Française

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

Restaurant A LA CARTE

Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE

Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

Le livre français triomphe

La Librairie Déom

251 est, rue S.-Catherine, Montréal

Listes des derniers Livres reçus :

CAZES:	Pensées et Maximes, en reliure souple	$2 00
MOREAU:	La Nièce de Bonaparte	1 00
THARAUD:	Marrakech	1 00
CAILLOT:	Contes après les contes	1.00
AGUETANT:	Nos Maris, Nos femmes, Nos jeunes filles	1.00
ROLLAND:	Liluli	1.00
DAUDET:	Au temps de Judas	1 00
ARDEL:	Le feu sous la cendre	1 00
CHERAU:	Champi-Tortu, 2 volumes	2.00
BEAUNIER:	Sidonia ou le malheur d'être jolie	1 00
VILLETARD:	Les Poupées se cassent	1 00
BOYLESVE:	Le bel avenir	1 00
RHAIS	Saada	1.00
RIVIERE:	Poh Dèng	1.00
CHS. DE ROUVRE	L'Amoureuse Histoire	1.00
ZANGWILL:	Ce n'est que Mary-Ann	1.00
JACOBS	L'Amour est de la traversée	1.00
BACHELIN:	Le Petit	1.00
REBOUX:	Romulus Coucou	1.00

Amis, lecteurs, rendez-vous ou écrivez

A LA LIBRAIRIE DÉOM

251 est, rue S.-Catherine, Montréal.

Vous y trouverez toujours le plus beau choix de livres français en Canada.

Téléphone: EST 2551

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES

PREMIERS

PARMI LES

MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU

Est 1618-1361

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

Jaeger

POUR LE BEAU SEXE

Comprend les sous-vêtements: combinaisons ou camisoles et pantalons, cache-corsets, robes de nuit, jupons, robes de bain, bas, matinées, pyjamas, robes de chambre, manteaux, tricots de tous genres, chandails, spencers, chapeaux, casquettes, châles, gants, souliers, etc.



Un catalogue illustré vous sera adressé sur demande.

En vente aux Magasins Jaeger et à leurs Agences dans tout le Dominion.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System **Co. Limited**

Toronto Montréal Winnipeg



Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

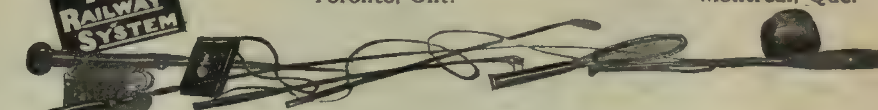
Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GÉNERALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557



L'ÉTÉ

L'Eté la fleur et la tige de blé font provision de tous les rayons de soleil, de toutes les gouttes de rosée, pour en devenir plus riches et plus belles.

L'oiseau ramasse les brins d'herbe pour faire le nid de sa couvée, et la fourmi les grains de froment pour nourrir ses petits durant la rude saison.

L'homme sage ne restera pas inactif et imprévoyant; il remplira bien, lui aussi, son rôle important dans la vie, par un travail constant et la pratique de l'ÉCONOMIE.

LA BANQUE D'EPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

vous invite tous à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

Bureau Principal et Seize Succursales à Montréal. A. P. LESPERANCE, Gérant Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ère Année—No 9 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 juillet 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU. **TRAITEMENTS ELECTRIQUES.**

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { Bureau: EST 7580 Residence: EST 6791 } **460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL**

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège et Unis
1/3 à Londres. 30¢ ici.

VERS LA HAUTE CULTURE

Par MADELEINE

Avons-nous jamais songé sérieusement à ce que pourrait réprésenter une union solide de tous les groupes français de ce continent, et à quels résultats magnifiques cette union pourrait atteindre ?

Ces groupes sont posés un peu partout à travers notre partie du monde. Certains sont puissants, si ce n'est par le nombre, du moins par la culture qu'ils incarnent. Des correspondances nous apportent la conviction très vive que nous aurions tout à gagner au Canada français, à nouer d'étroites relations avec eux; et que l'on me permette d'insister sur les bienfaits réels que nous pourrions retirer d'un commerce intellectuel avec ces populations latines disséminées à travers notre continent, et qui professent, pour le génie français et pour la langue française, un respect sans bornes et un attachement insurpassable.

Déjà la Société du Parler Français, lors de son dernier congrès général, avait invité quelques représentants de ces groupes, notamment ceux de la Louisiane, mais nous ne croyons pas que cette tentative ait été lancée plus loin. Le rapprochement serait pourtant intéressant. Il devrait, et c'est là le point important, stimuler, chez-nous, le désir d'une culture mieux poussée et plus suivie, car ces autres Français d'Amérique me paraissent avoir beaucoup mieux que nous compris le besoin d'une haute culture française, sans que les moyens d'y atteindre semblent plus favorables là qu'ici. Seulement, alors que nous ergotons encore sur la nécessité de créer des bourses en faveur de nos étudiants les mieux doués, pour les diriger vers les universités de France, ces autres groupes ont, et depuis longtemps, adopté l'éducation française comme la seule qui puisse conduire à la haute culture rêvée par notre race dont l'ambition est de vivre de la vie intellectuelle.

Des préventions existent évidemment qui ont, jusqu'ici, enrayé tous les louables efforts tentés pour déterminer vers Paris un exode de notre brillante jeunesse.

Parce que certains Canadiens, revenus de France frondeurs et incroyants, ont trop haut crié leurs bravades, l'on a facilement cru que Paris serait le tombeau de la foi canadienne. S'il est vrai que des jeunes gens sont allés perdre leur piété et leur candeur dans la Ville-Lumière, il m'apparaît que beaucoup plus nombreux sont ceux qui ont noyé le tout dans le Saint-Laurent. Notre race n'est ni plus vertueuse, ni plus croyante que celle de France, ni plus morale. Seulement elle se raconte moins.

Certes, il n'est pas question d'envoyer tous nos fils en France pour y faire leur stage universitaire. Ce que nous voulons c'est la formation d'une élite sur laquelle nous pourrons compter, et qui dirigera notre enseignement, après avoir puisé aux sources les plus nobles et les plus fécondes.

La culture française a déjà manifesté ses résultats chez nous, et nous pourrions citer des Canadiens qui peuvent se réclamer de Paris et qui donnent les meilleurs exemples d'une foi solide et d'une vie irréprochable à touségards.

D'ailleurs, il est temps de tuer la sotte légende qui nous a montré la France comme une *perdeuse* d'âmes, alors qu'elle est au contraire la Sauvegarde magnifique de tout ce qui mérite d'être sauvé et gardé.

Elle n'a cessé d'éblouir le monde de la splendeur de son action morale et de son action guerrière; elle vient d'attester de la foi la plus magnifique qui ait jamais animé un peuple; elle vient de s'élever à des hauteurs jusqu'ici inconnues, et de mériter, non-seulement l'admiration de l'univers, mais encore sa gratitude. Lorsqu'on a l'honneur de pouvoir revendiquer la France comme sa mère, on ne lui ménage ni son amour, ni sa fierté; on s'accroche aux plis de son manteau immortel, on veut recevoir d'elle l'Aumône sacrée de son génie, et pour rien au monde, on ne voudrait renoncer à la gloire d'être son enfant, à la douceur de l'aimer de toute son âme.

Afin de rester vraiment digne d'une telle mère, il faut acquérir les dons si précieux qu'elle nous offre. Tous les groupes issus de la France, ceux encore, qui l'ont choisie comme leur patrie intellectuelle, ont depuis longtemps puisé à son âme, abondamment. Ces groupes, ainsi que l'attestent maintes correspondances, dont la *Revue moderne* donnera bientôt de copieux extraits, sont disposés à nous aimer, parce que c'est Elle encore qu'ils aimeront en nous. Ils la mettent au-dessus de tout, et la reconnaissent comme la patrie de leur âme! Il ne faut pas se laisser distancer, mais tenir notre place, à la hauteur! Et du travail reste à faire, important et impérieux. Ne le retardons plus d'un jour, car autrement, dans ce groupement que l'on devra réaliser des forces françaises d'Amérique, nous aurons à ressentir l'humiliation de rencontrer dans des colonies ou des républiques assez près de nous, une élite qui nous fera comprendre nettement notre infériorité intellectuelle, une infériorité voulue, car rien n'empêche, puisque notre race est exceptionnellement douée, que nous ne touchions aux sommets dont nous n'avons cessé de rêver, sans nous soucier vraiment d'y atteindre.

UNE LETTRE DE M. L'ABBÉ LEVÉ

L'Anthologie des Poètes Canadiens

Dès l'apparition de L'Anthologie des Poètes Canadiens, *nous avions demandé à M. l'abbé Martial Levé, qui fut longtemps professeur de littérature dans un grand collège de France, une appréciation de cette histoire de la poésie canadienne. M. l'abbé Levé, qui a fait à notre revue l'honneur très-grand de sa sympathie et de son amitié, nous a répondu par la belle et sincère lettre que nous sommes heureux de publier aujourd'hui, et qui apporte à notre poésie un encouragement et un hommage.*

Madame,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, non pas certes une étude approfondie, — que je n'aurais d'ailleurs ni le temps de mener à bien, ni, sans doute le goût d'entreprendre, — sur l'Anthologie des Poètes Canadiens, récemment éditée par M. Olivar Asselin, mais simplement mes impressions à la lecture des morceaux qu'elle renferme. Dès qu'il ne s'agit que de dire ce que j'ai ressenti ou pensé, en parcourant les poèmes choisis de vos écrivains en vers, je suis heureux de donner aux lettres canadiennes en général, à la Revue Moderne en particulier, cette preuve nouvelle d'un sympathie que vous savez très sincère et très vive.

Et d'abord, il me semble que le recueil préparé par Jules Fournier et livré au public par M. Olivar Asselin, paraît à une heure singulièrement opportune: celle de rapports intellectuels plus intimes avec la France, celle aussi où le Canada aspire ouvertement à occuper dans le monde de l'esprit, une place analogue, voire supérieure à celle qu'il s'est acquise dans le monde de l'industrie et du commerce.

Il ne laisse pas d'être important que le public lettré de chez nous connaisse par des œuvres positives, ce que vous avez fait de cette langue française, apportée ici par vos pères il y a deux ou trois siècles, comment vous avez su la défendre et la cultiver; cette marque d'une fidélité qu'il ne connaît pas toujours assez, fera naître en lui des émotions qui seront déjà de l'amitié. D'autre part, il n'importe pas moins que vos jeunes poètes, dont quelques uns sont doués d'aptitudes très heureuses, et ont fourni des œuvres remarquables, puissent mesurer le chemin parcouru, discerner les causes de lacunes et de faiblesses que personne ne songe à contester, apprendre aussi à éviter certains sentiers battus, trop battus, et à tenter des voies nouvelles, où, en même temps que la nouveauté qui déjà est un bien, ils trouveront l'originalité qui en est un autre, le seul capable de les garantir contre l'oubli.

Nous devons donc, les uns et les autres, remercier ces deux bons ouvriers des Lettres canadiennes-françaises MM. Fournier et Asselin, dont le second mène en faveur de la culture française une campagne qui peut donner les résultats les plus féconds.

Un fait saute aux yeux, à mesure que l'on parcourt la série des notices biographiques de l'Anthologie: vous ne possédez à peu près aucun poète de métier. Presque tous, avocats, prêtres, architectes, professeurs, taquinent la muse à leurs moments perdus, les uns par goût et par inspiration, les autres par simple passe-temps; en est-il un qui soit, sinon exclusivement, du moins d'abord poète? Le plus personnel, et l'un des plus grands, à coup sûr, Nelligan avait rêvé d'être uniquement le chantre de la nature et de son propre cœur, hélas!

> Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
> Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?
> Hélas! il a sombré dans l'abîme du Rêve!

Serait-ce, comme me le disait un canadien-français, très anxieux de l'avenir intellectuel de son pays, qu'il "faut manger d'abord" et que, dans l'état actuel des choses, la librairie franco-canadienne ne nourrit point les écrivains qui lui portent leurs œuvres? Plusieurs hommes de lettres me l'affirment et le déplorent. M. Albert Ferland a traduit leur plainte et la sienne dans des vers éloquents:

> Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
> Je suis la terre ingrate où rêva Crémazie;
> Célèbre si tu veux ma grave poésie.
> Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Quoiqu'il en soit de ces plaintes, le fait demeure; il est fâcheux et tout à fait regrettable. Car, pour parvenir à l'originalité, en poésie comme dans le reste, il faut travailler. Un vieil adage prétend que l'on naît poète. Je ne veux pas le contredire, mais, si l'on naît poète, l'on devient versificateur. Il y a un art, et donc des règles et un apprentissage, pour faire des vers. L'histoire de tous les grands poètes est trop démonstrative, sur ce point, pour qu'il soit besoin d'y insister. Ajoutons que non moins qu'à écrire en vers, l'on apprend à respecter la plus vulgaire prosodie, à ne pas donner, par exemple, une ou deux syllabes au mot "chien", selon les besoins du rythme ou selon son caprice, mais surtout l'on apprend à découvrir et à exploiter la matière poétique.

Oserai-je avouer que ce travail de préparation me paraît avoir un peu manqué à beaucoup de vos poètes? L'on ressent, à les lire, comme une impression de monotonie, monotonie du vers, et de la forme des morceaux, et de l'inspiration, qui n'est, trop souvent que de l'imitation.

Si j'avais la bonne fortune de connaître l'un de ces jeunes gens, dont les premières productions découvrent de sérieuses qualités d'esprit et d'âme, assez familièrement pour lui donner des conseils, voici, à peu près ce que je lui dirais: "Souvenez-vous, avant tout, qu'étant canadien-français vous êtes un latin. Plongez donc aux sources intellectuelles de votre race. Là-dessus, la *Deffense et Illustration de la Langue Françoise*, de l'un de vos prédécesseurs vous fournira d'excellentes indications. Elle vous montrera comment Virgile, par exemple, peut vous aider à découvrir, et à chanter le Canada, soit dit sans la moindre ironie. Les poètes français ne se sont pas trop mal trouvés d'avoir lu Homère, Théocrite et Horace, tâtez-en donc un peu vous-même.

Etant français de race, de génie et de langue, fréquentez, en outre, assidûment les maîtres de la poésie française; les maîtres du rythme d'abord, et l'on sait qu'il y en a trois principaux: Ronsard, Lafontaine et Hugo; les maîtres de la clarté, de la simplicité, de l'harmonie française, ensuite: un Ronsard encore, dans ses sonnets, un Racine, un Lamartine, un Musset, un Le Cardonnel, un Verlaine et un Samain; les maîtres de la vulgarisation philosophique en vers, enfin: un Corneille, un Boileau, dont l'on a dit trop de mal, un Lamartine, un Vigny, un Sully-Prudhomme.

Non pas que, pour votre agrément ou votre instruction, je vous déconseille de lire les autres, mais je crois que ceux-

là sont plus formateurs, et qu'ils détiennent la clef du talent par les modèles qu'ils exposeront à votre esprit et dont ils vous découvriront le secret. Ce secret ce sera le travail, qui est la meilleure manière, jusqu'à nouvel ordre, d'avoir du talent, la meilleure et la plus avouable; qui a été la leur, ainsi que le font voir les ratures de leurs manuscrits, les essais qu'ils n'ont pas jugé dignes d'être publiés et ceux qu'ils ont jetés au feu. A M. Gazier qui lui avait demandé une pièce pour l'anniversaire de Racine, Sully-Prudhomme s'excusait de répondre par un refus; il était souffrant, et la date fixée était trop rapprochée: "Je fais des vers comme l'on pioche", ajoutait-il. La Fontaine et Hugo en faisaient-ils très différemment? Si la facilité d'un Musset est incontestable, elle ne laisse pas aussi souvent d'être regrettable; quant à Lamartine, l'on sait assez que l'inspiration n'excluait pas, chez lui, le labeur."

Je suis persuadé que ces conseils seraient compris. Ils le seraient sûrement, pour ne citer que deux jeunes, de ces excellents ouvriers du vers: MM. René Chopin et Paul Morin, détenteurs d'une forme poétique où le rythme et le verbe sonnent bien le génie français, et n'attendent, pour se débarrasser de ce qu'ils retiennent encore de convenu et d'imitation trop livresque, que l'heure de la grande inspiration personnelle, celle qui jaillit de la souffrance ou du bonheur, ou de la foi:

N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe,
Les héros et les dieux
N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe
Et les larmes aux yeux,

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

Si vos poètes manquent d'ordinaire d'une connaissance approfondie de l'art d'écrire en vers, et s'ils sont plus souvent des amateurs de poésie que des poètes proprement dits, en faut-il conclure avec M. Olivar Asselin, volontiers pessimiste et paradoxal dans ses appréciations, qu'il n'existe point de Poésie canadienne, au sens vrai du mot? et si, en admettant qu'il y en ait une, la poésie canadienne est pauvre, l'exhortation que je viens d'adresser aux jeunes, à se nourrir des œuvres des maîtres français ne tend-elle pas à aggraver le mal plutôt qu'à l'enrayer? Ils imiteront un peu plus servilement leurs professeurs, et c'est tout ce que l'on y aura gagné!

Ces questions sont importantes, et brûlantes. Permettez-moi, Madame, d'y répondre un peu à loisir.

Il y a une manière toute patriotique et locale de concevoir la poésie canadienne. M. Lucien Rainier en esquisse le programme et félicite, dans des vers sonores, Louis Fréchette de l'avoir réalisé: il lui parle de la "patrie":

Tu chantas sa beauté: fleuve, plaine ou forêt;
Son passé de défaite auguste ou de victoire;—
Et les enfants liront tes vers, dans les écoles,
Pour apprendre, aux leçons de tes nobles paroles,
A vénérer leur Dieu, leur langue et leur pays!

Quelque bien que l'on pense de l'œuvre de Crémazie et de Fréchette, il ne semble pas douteux que l'Epopée des Canadiens attend toujours qu'un grand poète ose l'écrire. Notons d'ailleurs, en passant, qu'une nation peut se glorifier d'une littérature vraiment originale et vraiment nationale, sans que cette dernière soit, pour cela, consacrée à célébrer son passé ou ses grands hommes. L'on ne contestera point qu'il existe une littérature proprement française. Combien y trouvera-t-on de chefs d'œuvre patriotiques? quelques-uns, à travers tant de siècles! L'ouvrage où M. Lenient a étudié *"la Poésie patriotique en France"* est édifiant à cet égard, et, sans doute, déconcerterait plus d'un lecteur canadien. L'absence de chefs d'œuvre patriotiques n'entraîne donc nullement la non-existence d'une poésie canadienne.

D'autant plus que l'autre partie du programme indiqué par M. Lucien Rainier a été copieusement traitée; les Helbronner et les Ferland chantent les paysages, et la terre et l'érable, et leurs chants sont loin d'être indifférents. Voici, d'ailleurs, qu'une poétesse, de vrai talent elle aussi, à l'inspiration très pure, a entrepris de dire, dans des rythmes simples, mais gracieux, et avec des mots traduisant le pittoresque familier de la vie, des objets et des choses, le sol, les habitants et les usages, ceux d'aujourd'hui, ceux d'autrefois, bref d'exprimer l'âme et de peindre la figure du Canada. Melle Blanche Lamontagne a bien mérité de la poésie et plus encore peut-être de sa patrie; or ses œuvres




Au milieu des pins et des sapins sur les bords de la GATINEAU, les touristes trouvent la fraîcheur et un repos absolu, après un joli trajet par le Pacifique Canadien.

justement démontrent, avec un éclat qu'elles empruntent à leur valeur même, qu'il serait téméraire de confondre la littérature régionaliste avec la littérature nationale. La première a ses bornes: "fleuve, plaine ou forêt", coutumes des "habitants", vieux costumes, parler ancien, mais l'âme humaine se sentirait en prison si l'on voulait l'enclore dans ces humbles choses, ou dans des paysages, si beaux d'ailleurs et vastes que l'on les suppose. Devrait-elle donc renoncer à ses plus légitimes et plus nobles aspirations, sous peine de passer pour renégate? Personne ne le pense, et quelques-uns des partisans les plus déterminés de la poésie régionaliste, au Canada, m'ont déclaré spontanément, à maintes reprises, qu'ils n'avaient jamais songé qu'elle put constituer toute la poésie, ni même la poésie nationale.

C'est ailleurs que de tout temps, les grands poètes de toutes les nations ont trouvé les thèmes puissants et profonds, aliments du théâtre, du lyrisme et de la satire, et capables de passionner des intelligences et des cœurs d'hommes.

La série en est, du reste, assez courte, et je crois bien qu'on l'a épuisée, quand l'on a nommé: Dieu, l'homme, la nature. Ce n'est que trois mots, mais pour peu que l'on s'y arrête l'on aura vite fait de découvrir qu'ils évoquent tout ce pourquoi les mortels ont vécu, ont souffert et se sont sacrifiés depuis qu'il y a des hommes qui pensent et qui aiment. Depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux productions les plus modernes d'un Claudel ou d'un Jammes, aucun poème n'a été jugé digne de ce nom, et n'a été retenu par la postérité, s'il n'a puisé sa substance dans l'une de ces trois grandes réalités, ou dans toutes à la fois. Le reste est relatif et passager, elles seules sont éternelles et permanentes et forment la trame de toute vie, ici-bas.

Que vos poètes l'aient deviné ou senti, je n'en veux pour garantie que ces strophes d'Emile Vézina, empruntées, les deux premières à un sonnet sur le Renouveau et la troisième à un autre sur le Parthénon.

> Aube pure, parfum, chaleur, souffle, délices!
> Votre immense concert, ô radieux complices,
> Fait éclore l'amour dans les cœurs de vingt ans.
>
> Oh! reflétant là-haut l'Infini dans ses flammes,
> Que d'une ardeur plus vive il féconde les âmes
> En qui fleurit l'espoir d'un éternel printemps!
>
> . . . .
>
> L'âme en qui brûle et vibre et parfume et rayonne,
> Comme une lampe d'or, ton mystère, ô Beauté,
> Déesse à qui l'on croit, que l'Art divin couronne!

L'on en pourrait trouver d'autres, et il faudrait citer en entier, dans l'œuvre de l'un des plus grands par l'émotion intime, et par la beauté de la forme, M. Albert Lozeau, ces poèmes: *Intimité, Erable Rouge, La Royale Chanson, Vanité.*

Il faut bien avouer pourtant que de tels cris de l'âme sont rares dans l'Anthologie. La nature y fournit de matière à de petits tableaux descriptifs, mais qu'un printemps pose le problème de la vie, de l'amour, de la mort et de Dieu, qui l'a vu? Vous y chercheriez en vain un morceau qui s'apparente, même de loin, au Lac de Lamartine, à Tristesse d'Olympie de Victor Hugo, aux Nuits de Musset, aux Destinées de Vigny. La véritable pénurie de la poésie canadienne consiste dans cette absence.

Vous reconnaîtrez, avec moi, qu'elle est surprenante chez un peuple nourri de l'Evangile, scrupuleusement fidèle à la religion de ses pères, et que la pratique même de cette religion doit avoir familiarisé, depuis longtemps, avec la méditation et l'examen de conscience. Voyez comme en France toute la poésie du dix-neuvième siècle est pénétrée soit par le sentiment de Dieu, soit par la foi proprement dite et comment la renaissance catholique des vingt dernières années du siècle passé a transformé les lettres!

Reprenant mes conseils de tantôt au jeune poète canadien, j'ai bien envie de les compléter par une exhortation à feuilleter assidûment le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Il y verra comment la religion de Jésus-Christ peut devenir elle-même une passion, et comment elle a tout transformé, histoire, théâtre, épopée et lyrisme à mesure qu'elle s'en est emparée. Il est facile, somme toute, de pasticher Leconte de Lisle ou José-Maria de Hérédia; il est meilleur et plus fécond de ne rien écrire mais de méditer des livres qui nous révèlent à nous-mêmes et l'art et notre propre cœur.

Je ne suis pas aussi loin, Madame ,de la question de la poésie nationale que certains pourraient être tentés de le croire. Le jour où un vrai poète, quel qu'il soit, Shakespeare, Dante, Ronsard, s'est emparé de ces grands thèmes généraux, les a traités selon son génie personnel, qui reflétait le génie de sa race et de sa nation, dans la langue de cette même nation, il a existé une poésie anglaise, italienne et française.

Qu'il existe un génie canadien, c'est-à-dire une âme et une mentalité canadiennes, une manière d'envisager la vie, l'amour, la famille, le patriotisme propre aux Canadiens, une piété canadienne enfin, cela est-il douteux? Quelques-uns de vos historiens l'ont démontré, et leur thèse, dans sa généralité, me paraît sûre. Le jour donc où un vrai poète de chez vous, connaissant les secrets de son art, et résolu d'être lui-même, sans forfanterie, avec simplicité, loyalement et bonnement, reprendra, à son tour, les thèmes immortels de la poésie, et les chantera comme il les sentira, avec son cœur, et avec le génie canadien, il sera né dans la nouvelle France une poésie nationale.

C'est donc si simple? oui, il suffit, avec beaucoup de travail préalable et de sincérité, d'avoir reçu du ciel le don du génie, ou d'un grand talent.

Vous m'objecterez peut-être, Madame, que cette prétendue poésie canadienne sera surtout de la poésie française? Je me garderai bien d'y contredire, et je suppose que résolue, de vôtre côté, à ne renier ni vos origines, ni votre langue, ni votre âme, vous vous garderez bien de le regretter. Français de race et de langue, le Canada demeure nécessairement une province de la France intellectuelle, comme, intellectuellement la France est une province de la latinité. C'est un fait mais qui ne va pas à l'encontre d'une véritable originalité canadienne. L'on rencontre dans le domaine français, une province intellectuelle qui s'appelle la Savoie. Bien avant d'être entrée dans notre patrie, elle posséda une littérature savoyarde, reconnaissable à des caractères très distincts, écrite pourtant dans le plus pur français, et qui comptait ces deux écrivains de génie: Saint-François de Sales et Joseph de Maistre; qui s'est enrichie depuis de l'œuvre de Costa de Beauregard. Je souhaite au Canada français des prosateurs et des poètes qui lui acquièrent la même gloire que les grands hommes dont je viens de parler à la Savoie.

Voici une bien longue lettre, Madame; mes pauvres impressions seront-elles capables d'intéresser vos lecteurs? Je crains bien que non; vous les jetterez donc au panier si vous le jugez à propos, souffrant seulement que je vous remercie, en terminant, de m'avoir procuré l'occasion de consacrer au peuple canadien les dernières heures que j'aurai passées chez lui.

MARTIAL LEVÉ.

AMÉDÉE TREMBLAY

Par Louvigny de Montigny

Un de nos meilleurs musiciens ira prochainement s'établir aux Etats-Unis.

Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il touche les grandes orgues de la basilique d'Ottawa, Amédée Tremblay a fait partie d'à peu près tous les jurys officiels, inauguré plusieurs orgues importantes, donné maints concerts et formé de nombreux élèves. Voilà de quoi le mettre en vue. Pour établir sa réputation, il a beaucoup mieux, et c'est par où on le connaît le moins: ses œuvres. Tremblay a pourtant composé un opéra, plus d'une cantate, d'innombrables motets religieux, des pièces pour orgue, pour piano et pour chant, des caprices des harmonisations d'airs canadiens, et que sais-je encore Avec ses moments si pleinement partagés entre la basilique, ses élèves particuliers et le théâtre Régent où, tous les soirs, il tient le piano jusqu'à



M. Amédée Tremblay

onze heures, on se demande, diantre, quel dieu ou quelle déesse procure à Tremblay le loisir de produire autant et aussi bien.

Au Canada, la vie n'a pas encore commencé, que je sache, d être facile pour l'artiste. Turbinant sans cesse afin que rien ne manque à sa famille qui grandit, comment peut-il s'arrêter pour achever l'œuvre qui jaillit de son cerveau, mais qui risque de se perd e dans les albums et les cartons — comme se perd, dans les nuages où la pluie s'amoncelle, la mélodie sonore et apaisante de la flûte des bois. Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture pendant que la flûte des bois prépare le paysan à accueillir avec douceur l orage nécessaire. Aux petiots de l'artiste dont la fonction est de mettre un peu d'harmonie dans l'accablement des jours la pâture ne tombe pas du ciel. Le père doit refréner l'imaginative et repousser l'inspiration de l'artiste qui, lui, attendra les renouveaux propices en escomptant ses illusions. Qu'elles soient bénies, ces illusions sans quoi, chez nous, aucun artiste ne persévèrerait, n'oserait dégager son âme et la laisser chanter.

Amédée Tremblay n'a jamais désespéré. Sans fortune, sans aide, il s'est ivré corps et âme à la musique. Il apprit la technique de M. Béique, organiste à Notre-Dame-de-Montréal Puis il piocha, et se forma tout seul dans l'étude passionnée des maîtres Il faut l'avoir entendu, aux petites heures, deviser des classiques et des modernes pour soupçonner la connaissance qu'il en a. De même, pour apprécier sa virtuosité, faut-il avoir entendu, sous ses doigts, retentir ou gémir les orgues de la basilique et dialoguer les jeux du chœur et de l'autel; faut-il l'avoir vu, à la console, transposer les tons pour suivre un soliste qui déraille ou improviser quelques mesures pour permettre à un autre de reprendre haleine; et faut-il l'avoir surpris, dans l'intimité, rendant la pensée de Schumann ou de Beethoven, pouursivant les arabesques de l'art nouveau ou interprétant à sa propre manière nos refrains populaires.

Tremblay n'a guère de voix, mais il sait chanter. A l'intuition des sons il ajoute la science d'en exprimer toute l'harmonie. Demandez à la directrice de la *Revue Moderne* où elle a pris son pseudonyme. Si votre question ne lui paraît pas indiscrète, elle vous répondra qu'elle n'a pas choisi ce nom pour se repentir démesurément de ses péchés, mais en se souvenant d'avoir entendu Tremblay chanter une petite mélodie qu'il venait de composer sur quelques strophes intitulées "Madeleine".

Tout à sa musique, pas intrigant pour deux sous, modeste et même timide, empressé pour ses confrères et serviable au premier venu, un tantinet bohême et aimant mieux se déboutonner parmi ses intimes que fréquenter le grand monde où l'on ne s'amuse pas toujours, Tremblay n'a pas de patrons, mais compte une foule d'amis. La Noël de 1918 fut la vingt-cinquième qu'il célébra comme organiste de la basilique d'Ottawa. Pour ce jubilé, la chorale de la basilique lui présenta, comme il se doit un cadeau princier avec cette dédicace qui marque en quelle estime le tiennent ses collaborateurs: "Au musicien impeccable, merveilleux organiste et compositeur élégant qu'une science profonde au service d'un grand sens liturgique classe parmi les meilleurs". S'il nous permettait de fureter dans son spicilège pour y extraire certains passages de lettres qui lui sont venues d'illustres musiciens, notamment de Bonnet, l'organiste de Saint-Eustache-de-Paris, nous verrions combien se justifie le témoignage de ses confrères qui, depuis de longues années, l'ont vu à l'œuvre et à l'épreuve.

En apprenant que l'évêque catholique de Salt-Lake-City offrait à Amédée Tremblay l'emploi très recherché d'organiste à la cathédrale de la Madeleine, tous ses amis l'engagèrent à ne pas laisser passer cette aubaine.

Quelque peu troublé à cette perspective de transporter ses pénates et sa famille à 3,000 milles d'Ottawa, Tremblay me disait, l'autre matin:

— C'est extraordinaire! J'ai partout des amis, et je n'en ai pas rencontré un seul qui ne veuille tout de suite m'expédier chez les mormons.

Heureux Tremblay! Nous souhaitons en effet qu'il s'en aille au plus tôt L'Utah se développe à merveille et,

la musique y prospère, sinon tous les beaux-arts. Les Américains de l'Ouest pratiquent la vie intense en musique comme en affaires; ils sont aussi assidus au concert qu'à l'église. Là-bas, un musicien qui a de l'étoffe est sûr de réussir. Tremblay a plus d'étoffe qu'il n'en faut; il est encore jeune d'âge, de courage et d'espérance. Qu'il s'en aille au plus tôt!

Fin comme vous l'êtes, mon cher Tremblay, vous savez à quoi vos amis songent quand ils vous conseillent de les quitter. Vous n'ignorez plus qu'Ottawa, et même Montréal, manquent de l'atmosphère indispensable au musicien que vous êtes et à vos enfants qui déjà sont vos émules. Nous souhaitons donc vivement pour vous un champ d'action où vous serez apprécié, applaudi, et — lâchons le mot — rémunéré autant que vous le méritez. Nous nous consolerons à pense que nous prêtons aux Yankees un bel artiste que nous ne sommes pas encore assez riches pour retenir parmi nous.

Par la magie de votre musique s'épanouissant enfin à loisir vous réaliserez, en pleine vie et non plus en rêve, les beaux contes et les jolies légendes où la vertu finit par trouver sa récompense: vous nous reviendrez un jour, n'en doutez point, après avoir acquis, à l'étranger, de l'aise et de la gloire, tout en y restan un artiste canadien et en y faisant mieux connaître et aimer le Canada, terre de vos aïeux.



M. Tremblay inaugurant son orgue, il y a vingt-cinq ans.

LA PLUIE ME PARLE.....

Poème inédit.

La pluie me parle tristement
Derrière la fenêtre,
La pluie me parle pour cet être
Qui s'en va, transi sous le vent,
Dans les ruisseaux de la route.
La pluie me parle bien souvent
Et je sens mon cœur qui l'écoute.

Elle dit ceux qui vont
Vers l'horizon noir et profond,
Avides de cités nouvelles,
Malgré la boue et la neige qui fond.
La pluie me dit ceux qui s'en vont
Avec la chimère au fond de leurs prunelles...
Et je sens que mes yeux vont pleurer pour elles.

Moi aussi je m'en veux aller sur les chemins,
N'ayant qu'un bâton dans mes mains;
Je veux, comme ces êtres de silence,
Comme ces gueux,
Marcher vers d'illusoires lendemains
D'un pas obstiné, d'un pas rugueux...
Mais je sens que mes pas sont pleins de nonchalance.

La vie est pleine de boue,
Pleine de nuit et de grand vent
Qui vous blesse à la joue.
La vie c'est la mort bien souvent...
Et je sens que mon âme est pleine de mystère
En pensant à ces gueux qui s'en vont, solitaires,
En ployant sous la pluie, en butant sur la terre.

EDOUARD CHAUVIN.

Extrait de "Vivre" (paysages) volume qui paraîtra en septembre prochain.

UNE LETTRE DE M. RENÉ DU ROURE

A bord du Scandinavian.

18 juin 1920.

Ma chère Directrice,

Voulez-vous me permettre, avant de quitter le Canada pour l'été, de dire mon petit mot dans la controverse que M. Francœur a soulevée dans la Revue Moderne?

En ce qui concerne "le Québec," je trouve franchement cette expression aussi disgracieuse que possible. Logique? peut-être. Autorisée par des précédents? C'est assez douteux. Mais, laide, très laide, c'est hors de doute—et n'est-ce pas suffisant? Que l'on dise donc, ou plutôt que l'on continue à dire: la Province de Québec, (car "Québec" tout court prête à confusion). La vie est courte, c'est vrai; on a cependant encore le temps de prononcer ces quatre mots.

Au sujet de l'expression: "en Canada", je me permets de ne pas être convaincu par les textes que cite M. Francœur. Car il ne s'agit pas de parler exactement comme parlaient nos pères; il s'agit de parler correctement le français d'aujourd'hui. Or, en France, aujourd'hui, on met l'article devant les noms masculins de pays: au Pérou, au Brésil, au Japon. On ne le met pas devant les noms de provinces: en Poitou, en Languedoc, en Artois, en Anjou. Si donc vous dites: en Canada, c'est que vous regardez le Canada comme une province française.

Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient.

Veuillez agréer, ma chère Directrice, avec mes adieux, l'hommage de mes sentiments les plus sincèrement dévoués.

RENÉ DU ROURE.

LES ECHOS

L'Anthologie des Poètes Canadiens qui a fourni à M. l'abbé Martial Levé, le thème de la magnifique lettre, adressée à notre directrice, et que la **Revue moderne** publie dans ce présent numéro, ne nous aurait-elle fait connaître qu'un poète comme celui-là, que nous devrions la considérer comme une belle action:

LES YEUX DES CHATS

Câlins ou durs, doux ou pervers,
Se grisant des clartés intenses,
Leurs yeux aux multiples nuances
Ont l'air songeur, mi-clos, ouverts,
Câlins ou durs, doux ou pervers.

Soit ovales, pointus ou ronds,
Soit énormes, soit minuscules,
Grands soleils ou minces lunules,
Ils s'enflent, comme des ronrons,
Soit ovales, pointus ou ronds.

Souvent dans la torpeur des nuits,
Quand la mort affleure la vie,
La prunelle immense défie
L'ombre, et la repousse en son puits,
Souvent dans la torpeur des nuits.

Tristes, rieurs, fins ou profonds,
Peut-être pleins d'une lumière,
Qui, pour nous, demeure étrangère,
Leurs yeux semblent trouver bouffons
Ceux qui se croient fins ou profonds.

ou encore:

PRELUDE A LA SERENADE

Pierrot se trouve lourd malgré sa fraise en tulle.
Le monde lui paraît plus léger que l'éther
Il a cru voir dans la pâleur du crépuscule,
Ariel s'avancer sur une bulle d'air
Qu'emportaient au zénith d'impalpables cavales.
La mer, tapis vermeil qu'un souffle fait mouvoir,
Sème au flanc des rochers des millions d'opales,
La fleur attend la pluie invisible du soir...
Le jour tombe et déjà les jongleurs de la mare,
Mettant en branle leur harmonieux tarare,
Attaquent à la fois, la fugue et les strettos
D'une xylophonie ou trillent cent flûteaux.

Ces vers sont signés par M. Benjamin Michaud, poète québecois, dont nous saluons le talent, avec ravissement.

* * *

L'Association Catholique franco-Canadienne de la Saskatchewan a invité par son secrétaire, M. Donatien Frémont, la **Revue moderne** à assister à sa septième convention générale, tenue à Gravelbourg les 6, 7 et 8 juillet. Nous avons regretté de ne pouvoir accepter une invitation aussi cordiale que flatteuse, car de l'Ouest nous arrivent tous les jours, et combien chaleureux et combien aimables, des témoignages d'amitié et d'encouragement qui nous sont fort sensibles, et nous font désirer vivement de connaître tous ceux de chez-nous et tous ceux de France qui ont transporté leur foyer dans les régions merveilleuses de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Alberta, où nous comptons, dans le clergé et dans toutes les élites, d'incomparables sympathies.

* * *

Nos lecteurs se souviennent de la véhémente protestation de la Revue Moderne contre l'emploi d'experts étrangers, fussent-ils américains, dans l'organisation de nos divers services civils, aussi bien que de la substantielle étude de notre collaborateur "Florandeau", expliquant l'absolue faillite du travail des experts étrangers, dans le remaniment de nos services civils? Un vote pris au Sénat vient de ratifier ces articles, en réclamant à l'avenir l'emploi d'experts canadiens, dans la révision des rouages administratifs fédéraux. Nul doute que les provinces et les municipalités vont emboîter le pas...



UNE EXCURSION DE PECHE SUR LE LAC TEMISCAMINGUE, dans le nord'ouest de la province de Québec, — (Réseau du Pacifique Canadien.)

* * *

Nos félicitations les plus chaleureuses au Major Chaballe, consul-suppléant de Belgique, officier de l'armée canadienne, l'un des héros de Courcelette qui vient d'être décoré de l'ordre de Léopold, et de recevoir la médaille militaire belge.

* * *

L'un de nos collaborateurs, M. Adjutor Rivard, vient de recevoir la plus flatteuse distinction que puisse envier un littérateur canadien: ses "Contes de Chez nous" ont reçu le prix de l'Académie française. Et nous nous réjouissons hautement et sincèrement de voir aussi brillamment reconnu le talent de l'un de nos meilleurs écrivains.

* * *

Notre Directrice trouve dans son courrier, l'émouvante lettre que voici, que nous aimons à publier comme un nouvel hommage à tous ceux qui sont tombés au champ d'honneur de la France, et qu'ici tant de familles pleurent toujours:

Ottawa, 17 juin 1920.

Chère Madame "Madeleine",

J'ai lu et relu, avec un poignant intérêt, votre article: "HEROS DU PASSE — HEROS DU PRESENT".

Vous avez bien raison, vénérons les "Héros du passé", mais devant les "Héros du présent": "Portez armes, Saluez".

Vous dites: "La France avait besoin d'eux, et ils crièrent: Nous voilà." Oui, et si leur élan n'avait pas été refroidi pour des raisons que je ne veux pas rappeler ici, ils auraient crié, comme dans l'immortel poème de Fréchette

"Nous ne sommes
"Que cinq cents aujourd'hui: mais, tonnerre, des [hommes,
"Nous en aurons, allez...
"Prenez toujours cinq cents,
Et dix mille, demain, vous répondront: préents".

Votre article a rouvert une blessure qui saigne encore, mais il m'a aussi consolé. Il y a bientôt deux ans, mon fils donnait sa vie pour une noble cause, et je suis sûr qu'il a pu dire avant d'expirer:

"C'est pour toi que j'ai voulu mourir, pour que tu sois sauvée, "O Belle France."

Sur sa tombe d'outre mer, comme sur celle des autres jeunes "Héros du présents", on pourra graver avec vérité: **"Morts au champ d'honneur".**

Merci en son nom et au nom des parents de ceux que vous avez cités, d'avoir évoqué la mémoire de ceux qui sont tombés, mais dont le souvenir, grâce à vous, restera impérissable parmi nous.

A vous qui l'avez connu et qu'il aimait, j'adresse une lettre d'un de ses compagnons d'arme, écrite à une marraine commune et qui décrit, d'une manière bien spirituelle et fidèle, les qualités et faiblesses de mon petit "Héros du présent".

Veuillez me croire,
Sincèrement à vous.
SIMEON LELIEVRE

* * *

Et pour finir des vers qui chantent juillet, des vers écrits par une femme charmante:

JUILLET

Mois de vacance, heures trop brèves,
Jours de soleil, de liberté.
Les champs sont d'or, couleur de rêves.
Vive juillet! Voice l'été!

Le flot chanteur berce la grève,
Chant d'amour au sable argenté,
L'oiseau gazouille aussi, sans trève,
Dans la branche, sa volupté.

L'été promène sur la plaine
Son or, ses chants, sa floraison,
De beauté la nature est pleine!

C'est juillet, l'ardente saison,
Qui ramène, avec l'opulence,
L'exode exquis de la vacance.

MADAME BOISSONNAULT.
Montréal, 14 juin 1920.

Ces "Nouveautés" Linguistiques

Par OLIVAR ASSELIN

Il y a de la part de nos contradicteurs, en cette affaire, un étalage de modestie qui me mettrait véritablement mal à l'aise s'il n'était évident que M. W.-G. Francœur n'est pas du tout, comme il le dit, à la recherche de la vérité, mais au contraire est bien certain de la posséder, et que ces messieurs du Parler français n'y vont en douceur que parce que, dans leur esprit, il n'est pas besoin d'une massue pour écraser une mouche. Tout profane que je suis, j'oserai répliquer.

I. Faut-il dire *dollar* ou *piastre*? M. Rivard opine en faveur de *piastre* pour des raisons historiques, commerciales et linguistiques déjà exposées il y a quelques années par M. Prince dans le *Bulletin du Parler français*. M. Gascon partage son avis pour des raisons de même nature, qui peuvent se résumer ainsi: 1° La *piastre* fut autrefois une monnaie française; 2° La piastre espagnole et plus tard la piastre mexicaine, admises et même frappées en Angleterre et dans ses colonies sous le nom de *dollar*, étaient appelées de leur vrai nom par les Français des deux Amériques"; 3° Selon les frères Méliot (*Dictionnaire financier international*) "on dit au moins aussi couramment aux Etats-Unis *piastre* que *dollar*";... "la piastre est aussi souvent appelée *piastre* que *dollar* dans toute l'étendue des Etats-Unis"; 4° "Il y a au moins vingt pays où sont employées des piastres de formes différentes, à valeur nominale de 5 francs environ"; 5° En 1813 la Chambre du Bas-Canada ordonne une première émission de papier-monnaie sous le double titre de *dollar* et de *piastre;* depuis, le mot *piastre* a été employé dans nos lois, tant à Ottawa qu'à Québec, et sur les billets de nos banques canadiennes-françaises.

Vouloir légitimer par les deux premières de ces raisons l'usage de *piastre* au Canada en l'an 1920 nous semble excessif. On a compté autrefois au Canada en louis, écus et francs, en livres et sols parisis, et que sais-je encore? On trouve ces termes monétaires dans des actes notariaux qui ne remontent pas à quarante ans. En 1900, à Saint-Denis-sur-Richelieu, j'entendis de mes oreilles un habitant estimer en francs la valeur marchande de sa terre. Mon père, né dans le comté de Charlevoix aux environs de 1830, tenait ses comptes en louis, shillings (il écrivait et prononçait *chelins*) et deniers. M. Francœur conclura-t-il de tout cela que l'emploi de ces différents termes par les Canadiens-Français resterait légitime?

D'ailleurs, pour ce qui est de la première raison, ni Larousse dans la partie encyclopédique de l'article sur les monnaies françaises, ni le Dictionnaire Méliot, ni aucune autre des autorités que j'ai pu consulter, ne fait mention de la piastre comme monnaie française, ancienne ou actuelle.

La troisième raison vaut peut-être encore moins. Très utile d'ailleurs, le Dictionnaire des frères Méliot, comme tous les ouvrages de cette nature, est souvent sujet à caution. Quand il affirme que, pour désigner "la monnaie des Etats-Unis d'Amérique valant 5 francs 34", "on dit au moins aussi couramment aux Etats-Unis *piastre* que *dollar*", il est doublement dans l'erreur: d'abord, le dollar américain vaut non pas 5 fr. 34 mais en chiffres ronds 5 fr. 183; ensuite, j'ai moi-même passé huit années aux Etats-Unis, dont plusieurs mois dans d'anciens territoires espagnols, sans jamais entendre désigner le dollar américain autrement que par son nom propre.

Qu'il y ait "au moins vingt pays où sont employés des piastres de formes différentes, à la valeur nominale de 5 francs environ", la chose est possible: je n'y ai pas été voir. Je sais cependant (par les dictionnaires et les encyclopédies) que la piastre turque vaut environ 4 sous et la piastre égyptienne 5 sous, que la piastre espagnole est de 20 réaux et la piastre argentine de 8 réaux; enfin, qu'entre ces vingt devises "à la valeur nominale de cinq francs environ", auxquelles M. Gascon voudrait assimiler le *dollar* américain ou canadien, il y a des pièces d'or qui valent cinq francs partout et des pièces d'argent qui, en dehors du pays d'émission, valent normalement de deux à trois francs; et ainsi de suite. Le dollar canadien étant aujourd'hui connu partout pour l'équivalent exact du dollar américain (sauf, bien entendu, les fluctuations du change), on imagine difficilement qu'au point de vue économique la désignation de cette devise par le mot *piastre* puisse aller sans de graves inconvénients.

Quant à la raison de sentiment, je laisse à juger s'il y a lieu de l'invoquer contre un terme d'origine anglaise, ou plutôt allemande (*dollar*, corruption de *thaler*), admis dans tous les dictionnaires français pour désigner la monnaie de 5 fr. 183 qu'on appelle de ce nom au Canada, et en faveur d'un terme (*piastre*) qui n'est français qu'aux titres turc, égyptien, espagnol, argentin, mexicain, bolivien, chinois ou indo-chinois.

Après cela, qu'on ait ou non frappé ou émis des piastres au Canada dans le passé, la chose a peu d'importance: cela prouverait seulement qu'on était alors aussi fort en matière de langue que la plupart de nos lexicologues d'aujourd'hui. *Puissance du Canada* existe dans la version française de nos lois constitutives; le mot, pour désigner une confédération coloniale, n'en est pas moins grotesque.

Cent ou *sou*? — M. Francœur opine pour *cent*, M. Rivard pour *sou*. M. Francœur prétend que *cent* a supplanté *sou*, M. Rivard que c'est justement le contraire. Je pouvais donc cette fois me payer le malin plaisir d'arbitrer les querelles des dieux. M. Gascon me taxe à la fois d'erreur et d'illogisme parce que, penchant pour *dollar* "monnaie anglaise", j'appelle aussi monnaie anglaise le *cent*, dont néanmoins je condamne l'emploi. Et là-dessus il m'apprend que dans l'Indo-Chine, territoire français, le *cent* est avec la piastre le cours légal. Pour ne pas être en reste de politesse avec lui, je lui apprendrai à mon tour qu'en Belgique aussi il y a un *cent*, lequel vaut un demi-centime. Mais entre ces circonstances de Belgique et d'Indo-Chine, on n'empêchera pas qu'en Amérique le *cent* ne soit essentiellement une monnaie anglaise; et si cela entache d'illogisme le double choix de *piastre* et *cent*, il n'en va pas forcément ainsi de *dollar* et *sou*, puisque *piastre* est comme *dollar* d'origine étrangère, et qu'au surplus je reproche à *cent* moins ses parentés anglaises ou américaines que son ambiguïté.

(A ce dernier propos, je noterai qu'un mien ami, agent commercial en Amérique, a dû cesser d'employer le mot

cent dans ses rapports officiels parce qu'il en résultait trop de malentendus.)

Autre point de vue. M. Francœur a-t-il seulement réfléchi à quel déluge de logomachie lexicologique l'adoption officielle de *cent* ouvrira les portes? Ce mot, il en faudra fixer la prononciation. Sera-ce *san*, comme ne dit personne, *cenne*, comme disent les enfants et beaucoup d'avocats et de députés, ou *cennt*, comme disent les gens distingués? Au pluriel, fera-t-on sonner l'*s* final (*cenntts*)? Et il lui faudra aussi un genre; car si M. Francœur dit *un cent*, le peuple tout entier dit *une cent*, voire *ane cenne*, et Dieu sait s'il faut respecter l'usage! Quant à moi, je ne songe pas sans inquiétude au jour où M. Francœur, pour mettre tout le Canada français en émoi, n'aura qu'à sommer ses confrères d'expliquer pourquoi ils écrivent *une cent* et non *un cent*.

Au fond, et on le devine sans doute, tout ce que je dis de *dollar*, *piastre*, *cent* et *sou*, c'est pour mon plaisir, car entre *cent* et *sou* le choix me paraît tout indiqué, et entre *piastre* et *dollar*, dès que nous restons au Canada, personnellement je n'ai pas pour un dollar (ou une piastre) de parti pris. J'ai d'ailleurs fait observer que sur les mots *cent* et *sou* MM. Francœur et Rivard sont en désaccord. Je parie une piastre (ou un dollar) contre un sou (ou un san) (ou un cenn) (ou un centt) (ou une cenne) (ou une cennt) qu'ils mourront chacun dans son opinion, dussent-ils vivre jusqu'à l'âge de Mathusalem. Ces lexicographes! ils se battraient pour un cent (la suite comme ci-dessus).

II. *En Canada* ou *au Canada*? — J'avais dit que dans le cas des pays du genre masculin la détermination générale de lieu se marque par l'article *au*; ex.: *au Japon*, *au Thibet*, *au Congo*, *au Canada*. M. Francœur est très fier d'avoir trouvé deux exceptions; le *Nouveau Larousse illustré* dit en effet: *en Portugal*, *en Danemark*.

M. Rivard, tout en admettant qu'il y a des exceptions, avait dit: "Chacune d'elles peut s'expliquer et se justifier par quelque raison d'euphonie, d'étymologie ou de long usage." C'est surtout, croyons-nous, par raison étymologique qu'on a dit longtemps *en Languedoc;* l'origine du nom étant encore présente à l'esprit, *en Languedoc* signifiait: "dans la terre de la langue d'Oc", ou, par contraction: "en Langue-d'Oc". De même on commença à dire *en Danemark* à une époque où, le mot *mark*, *marka* ou *marche* au sens de pays frontière, de terre militaire, étant commun à toutes les langues de l'Europe occidentale, tout le monde entendait par "Dane-mark" la marche danoise; et *en Portugal* à l'époque où ce pays, géographiquement, se confondait avec la petite Portucalia qui avait Porto pour capitale. Les grammairiens et les géographes ont longtemps perpétué dans leurs formules les origines féminines de ces deux noms, et c'est ce qui fournit à M. Francœur ses deux exceptions. Mais l'usage de l'article *au* devant les noms de PAYS masculins (du moins ceux qui commencent par une consonne) est devenu de notre temps si impérieux, que si, au lieu du Larousse vieux de bientôt vingt-cinq ans, et qui d'ailleurs n'est peut-être sur ces chapitres qu'une réédition, M. Francœur veut bien consulter les revues et journaux français d'aujourd'hui, il y verra maints commentaires sur ce qui se passe *au Portugal*, *au Danemark*. Je ne veux pas dire que l'ancienne forme ne s'emploie plus du tout; je prétends seulement qu'elle se démode chaque jour davantage, et qu'aujourd'hui la seule exception à la règle générale est virtuellement "celle que nous avons créée nous-mêmes, dans notre propre cas".

Mais voilà: M. Francœur n'admet pas que l'exception ait été créée par nous. — Prenez, dit-il, connaissance de cette pièce:

Louis de Buade de Frontenac... Gouverneur et Lieutenant général pour Sa Majesté en Canada, Acadie, Terre-Neuve, etc.

M. Francœur aurait pu trouver mieux, puisque Faillon, tous nos vieux historiens, écrivent *en Canada*, et que, dans la phrase qui précède, la préposition de lieu a pour complément *Acadie* et *Terre-Neuve* aussi bien que *Canada*. Mais s'il est vrai que la forme *en* s'est abolie ou est en passe de s'abolir partout ailleurs, et qu'elle ne subsiste plus chez nous que par l'effet de notre puéril entêtement, la question de savoir si nous avons hérité de l'exception ou si c'est nous qui l'avons créée n'a pas pour un sou (ou un cent) (ou une cent) (etc.) d'importance.

Je rappelle d'ailleurs que sur ce point encore M. Rivard et M. Francœur ne s'accordent pas.

III. *Québec* ou *le Québec*? — Comment peut-on seulement poser la question après les autoritées citées par le secrétaire de la Société du parler français, M. L.-P. Geof-



HUNSTVILLE, ONT. à l'entrée du Lac des Baies, district des terres hautes de l'Ontario (Highlands of Ontario). Endroit préféré des personnes désireuses de paix et de confort durant la saison des grandes chaleurs.--Sur la ligne du Grand Tronc.

frion? Je me le demande! Mais si je me le demande, c'est parce que je le sais.

Il y a, paraît-il, M. François de Wailly, qui, dans ses *Principes généraux et particuliers de la langue française*, dit:

"D'autres noms de Provinces, d'Iles et de Royaumes s'emploient toujours sans article, comme *Valence*, *Candie*, *Corfou*, *Naples*, *Venise*, etc. *Valence est une des plus agréables provinces d'Espagne. Rhodes, Candie, Corfou, sont des îles de la Méditerranée.*

"C'est parce que ces Provinces, Iles et Royaumes ont le même nom que leur ville capitale. Ainsi, pour ôter l'équivoque on dit souvent, *le Royaume de Naples, la ville de Naples. La République, la ville de Venise.*"

Il y a ensuite l'abbé de Lévizac, qui dit dans sa *grammaire philosophique et littéraire:*

"On met l'article avant les noms propres de régions, contrées, rivières, vents et montagnes. [1]

"EXCEPTIONS. 1° On excepte les contrées qui ont le nom de leurs capitales. *Naples et Corfou sont des pays délicieux.*"

Et à ces autorités s'ajoute celle de Meyer-Lubke, lequel, dans sa *Grammaire des langues romanes*, traduite par Doutrepont, s'exprime ainsi:

"Très variée est la manière dont les langues se comportent avec les noms géographiques... Le français moderne observe rigoureusement, lui aussi, l'emploi de l'article, au point qu'il y renonce uniquement lorsque le nom de pays est en même temps nom de ville: ainsi *la France*, *l'Angleterre*, *le Portugal*, mais *Naples*, *Venise*, etc."

Ces trois textes n'en faisant qu'un pour les fins du débat, nous nous en tiendrons au premier, qui est le plus complet et le plus explicite. Ce texte, que vaut-il?

Pour le savoir, il n'est que d'examiner d'un peu près les exemples cités.

D'abord, les noms d'îles.

1° *Candie*, *Corfou*, *Rhodes*, ne prennent pas l'article, mais *Cuba*, *Ceylan*, *Chypre*, *Lesbos*, ne le prennent pas davantage; il eût suffi au grammairien d'invoquer la règle qui régit (avec des exceptions nombreuses, il est vrai, mais presque toutes très logiques) les noms d'îles.

Ce n'est certainement pas, par exemple, l'identité de son nom avec celui de sa capitale qui empêche Candie de s'appeler la Candie, puisque la capitale de cette île est La Canée et que l'île elle-même s'appelle aujourd'hui... la Crète.

2° Que les îles de Rhodes, de Corfou, s'appellent en français comme leurs capitales respectives, la chose peut sans doute prêter à confusion, mais non pour leurs habitants, qui parlent grec; et quant au journaliste ou homme politique français, comme il n'a pas souvent l'occasion de parler d'elles, peu lui importe d'avoir une fois sur deux à préciser s'il s'agit de l'île ou de la capitale. Au contraire, la désignation française de la province de Québec a pour nous une certaine importance, même s'il n'est pas souvent question de cette province à Paris. S'il n'y a qu'une forme pour désigner chez nous la ville et la province, c'est nous, et non M. Barrès ni aucun de ses collègues de la Chambre ou de l'Académie, qui serons condamnés à répéter àchaque phrase, si nous voulons être compris: *la province de Québec.*

3° Dans une île de 30,000 habitants, comme Rhodes, ou même de 125,000, comme Corfou, il n'y a pas de vie politique et économique hors de la capitale, surtout quand celle-ci est l'unique port de la contrée. En pareil cas, l'île n'est vraiment que la capitale agrandie. Mais chez nous il existe quelque chose hors de la capitale, ville de 100,000 âmes, et il semble au moins excessif de faire d'un territoire deux fois grand comme la France, doté d'une ville de 750,000 âmes (Montréal), une simple banlieue de Québec.

Deuxièmement, les royaumes ou républiques.

Ce qu'on appelait le Royaume de Naples était un territoire de configuration et de dimensions variables; selon les vicissitudes de la guerre, un jour il comprenait les deux Siciles, le lendemain il était enfermé dans la ville, le surlendemain il n'existait plus, du moins comme royaume. Ce territoire était soumis à l'autorité de Naples, mais ne la partageait pas, n'avait par conséquent d'existence politique que celle qu'il dérivait de la capitale, résidence du souverain. Géographiquement il ne s'appelait pas le Royaume de Naples, mais la Campanie, les Calabres, la Pouille, la Sicile. Autant de raisons pourquoi le Français ne sentait pas le besoin de créer un nom pour le désigner. Et quant au Napolitain ou au Calabrais, article ou non, que voulez-vous que cela lui fît, puisqu'il parlait italien?

Tout ce que nous disons de Naples s'applique aussi à Venise, avec ceci en plus, que Venise avait presque toutes ses possessions au-delà des mers, comme la Rome antique (Empire de Rome: République de Venise), et que l'entité historique et géographique constituée par la ville et le territoire adjacent s'appelle, depuis longtemps sinon "la Venise",—forme qui, vu les origines latines de la ville, serait absurde, — du moins la Vénétie. Contrairement à ce que furent le Royaume de Naples et la République de Venise, la Province de Québec — ou l'Etat qu'on est convenu d'appeler de ce nom — est à la fois une entité historique (sous son ancien nom de Bas-Canada), politique et géographique.

Enfin, les provinces.

Dans ce troisième et dernier cas, l'emploi ou la supression de l'article ne dépend pas de la communauté de nom entre la province et sa capitale, mais uniquement de conditions géographiques, historiques et politiques.

Partout ailleurs que chez nous, la province moderne n'a qu'une existence administrative. Anvers, Liège, Namur, Moscou, Smolensk (en tant que provinces, bien entendu), Valence (dont le cas comme royaume est à peu près identique à celui du Royaume de Naples, avec ceci en outre qu'il n'y a plus de Royaume de Valence depuis le moyen-âge), sont de cet ordre. Celles-là, quel que soit le nom de leur capitale (ou de leur chef-lieu, car leur ville principale n'est pas autre chose), ne prennent pas l'article.

La vieille province française ou assimilée, à laquelle correspond une réalité historique et géographique, prend l'article, peu importe le nom de sa capitale; exemple: le Languedoc, la Mayenne, l'Anjou, le Brabant, le Hainaut, le Limbourg (doublé d'une ville de Limbourg), le Luxembourg (aujourd'hui duché, autrefois province; capitale dans les deux cas: Luxembourg).

De provinces qui possèdent à la fois la triple entité géographique, historique et politique, il n'en existe à vrai dire qu'au Canada. Celles-là, le bon sens veut qu'à l'instar du Guatemala ou du Luxembourg elles prennent l'article même si elles portent le nom de leur capitale. Ce n'est pas l'existence d'une ville appelée Québec qui nous empêchera de dire *le Québec* comme on dit *l'Ontario*, *le Manitoba* ou *la Saskatchewan;* bien plus, à la raison générale s'ajoute, dans notre cas, une raison de clarté.

Mais l'autorité des grammairiens? dira-t-on.

Les grammairiens, il me semble que je n'aurais guère à m'en occuper, puisque, par le seul aide de ma mémoire,

[1] [illegible] en passant comme ces grammairiens en prennent à leur aise avec la [illegible], et même avec la logique. — O. A.

PARTIR !

Partir, vers des pays lointains, inaccessibles
Sans un seul mot d'adieu, sans un geste, sans rien,
Avant que son regard ne rencontre le mien,
Car je sens bien qu'alors ce serait l'impossible.

Courir pendant longtemps vers d'éternels là-bas;
Me laisser emporter par le vent et la vague,
Et regarder, surpris, sur les horizons vagues
Des astres se lever que je ne connais pas.

Pour venir échouer sur une île lointaine;
Là n'être plus quelqu'un, surtout, n'être plus moi.
Me reposer enfin d'être une âme en émoi;
Vivre sans aimer jusqu'à ce que la mort vienne.

Perdre la notion des heures d'autrefois;
Ne plus me souvenir des anciennes tortures;
Oublier la hantise de sa chevelure
Et ne plus m'endormir en écoutant sa voix.

Oublier son viage et jusqu'à son nom même;
M'engloutir sans retour dans le néant divin
Sans penser, sans souffrir...
Mais revenir enfin
Mourir à ses genoux en disant· "Je vous aime."

PHILLIPPE PANNETON.

---

et sans consulter un livre, je viens de citer trois cas (Luxembourg, Guatemala, Limbourg) où l'article se met devant des noms d'Etats ou de provinces portant le nom de leur capitale, et qu'à ces trois cas ma mémoire ajoute à l'instant ceux de la Murcie (capitale: Murcie) et du Salvador (capitale: San Salvador, communément appelée Salvador). Je pourrais également récuser en l'espèce l'autorité, d'ailleurs surfaite, de l'Allemand Meyer-Lubke, puisque la période des langues romanes étudiée par les philologues allemands est surtout le moyen-âge. Mais je ne vois pas la nécessité de m'attirer des accusations d'outrecuidance qui, en faisant perdre de vue le fond du débat, ameuteraient contre moi les gens peu informés. Je prétends seulement avoir démontré, pour tout esprit raisonnable, qu'il ne suffit pas de lire les dictionnaires et les grammaires, qu'il faut les savoir lire. On a appelé *le Québec* un produit de laboratoire; le procédé de laboratoire, c'est essentiellement de vouloir légitimer un usage linguistique absurde par des textes de grammaire ou de dictionnaire qui, lus entre les lignes, interprétés largement, ou complétés à la lumière des faits et des circonstances, diraient parfois tout le contraire de ce qu'on leur fait dire. (1)

P.S. — J'ai connu un journaliste — français, hélas! et d'ailleurs assez instruit—qui s'intitulait rédacteur à *Les Débats*. M. du Roure est peut-être sous l'impression que de même nous prétendons être les fils du *le Québec*. Il se trompe: ces formules barbares n'existent que dans l'imagination de nos contradicteurs.

M. du Roure, écartant le point de vue logique, préfère *Province de Québec* au point de vue euphonique. Affaire de goût. Des Français cultivés à qui je demandais leurs préférences, et dont j'ai de bonnes raisons de ne pas suspecter la franchise, m'ont répondu tout de suite: *le Québec*. Ils ne comprenaient même pas qu'on posât la question. La logique conserve donc ses droits.

Je croyais que la subvention votée aux œuvres du Parler français à la suite du Congrès de 1908 était devenue annuelle. M. Geoffrion m'apprend le contraire. Dont acte.

(1) On voudrait expliquer par la grammaire la suppression de l'article; l'origine de cette formule est beaucoup plus simple — de même qu'ils disent *Ont-ario*, les Anglais ont dit *Couébec* traducteurs serviles comme toujours, nous avons dit *Québec*. Ne serait-ce que parce qu'il évoque l'existence d'autres formes linguistiques que celles qu'on fabrique à notre usage en Ontario, *le Québec* devrait passer sans discussion. — O. A.

EVOCATION

A Monsieur l'abbé Martial Levé, éminent prédicateur de Notre-Dame, qui a salué, sur nos rives, les héritiers du génie de France, le plus beau génie au monde après celui de la Grèce antique, et qui nous invite si magnifiquement à puiser plus largement aux sources de notre patrie intellectuelle, la France.

Pays, lorsque l'on songe au berceau de la ville,
Qu'un fil de rêverie au bord de l'eau tranquille
Ramène dans leur nef les marins d'autrefois,
Bercé de visions, de voiles et de voix,
On s'échappe de l'heure et ce n'est plus le rêve
Des clochers familiers, qui dans l'esprit se lève,
C'est la toile du songe, un décor aboli
Qu'ont regardé les preux qui dorment dans l'oubli.
C'est la "Folle aventure", au bord du fleuve immense,
De tes semeurs de rêve et de foi, Belle France!
On sourit à l'espoir de leurs voiles sur l'eau.
(Si lointaines du ciel natal de Saint-Malo!)
On suit le Découvreur sur le vaste estuaire,
Et, l'œil émerveillé, l'on découvre une Terre.
Devant lui la Forêt ténébreuse et sans fin
Se mire dans le fleuve où vient boire le daim.
Vierge et sombre Amérique! Un sachem sans histoire,
Jaloux du Kanata, garde le Promontoire.
Et de voir l'homme blanc le chef rouge étonné
Lui fait long prêchement près de Stadaconé.
Plus loin, d'autres sachems gardent les solitudes;
Et malgré Cudouagny, dieu de ces hommes rudes,
Le Malouin fasciné par le monde inconnu,
Visite Hochelaga, ville au peuple ingénu.
Par lui les sons légers des syllabes de France
S'envolent dans ces bois effrayants de silence,
Rendent gloire en ces lieux au Seigneur tout-puissant,
Par lui la douce Foi voyageuse, en passant,
Met son rayon divin sur ce morne rivage.
Lui, semeur de tes noms, France, par son sillage
Noue à ton sol la rive où naîtra Montréal.
Son geste prélude à votre œuvre, ô Roberval,
De Pontgravé, de Monts et de Claire-Fontaine,
Qui rêviez d'ébaucher une France lointaine.
Près de l'Eldorado baigné d'un fleuve noir
Et dont Cartier nous dit le peuple étrange à voir,
On revoit Tadoussac où chaque Sagamie
Fume le calumet devant la France amie.
D'un filet de fumée, un sachem pétunant
Scelle son alliance avec le conquérant,
Déjà, le nom français courbe la Barbarie,
Vole de lac en lac vers la vaste Prairie.

Enfin! voici le Mage au rêve vaste et beau,
Qui campe comme un nid Kébec au front de l'eau.
La France essaime. Une humble et lente colonie
Vient semer sur ces bords la fleur de son génie.
O grand coeur de ses fils, ô toi, de Poutrincourt,
O chantre Lescarbot, Louis Hébert, de La Tour!
O Passé merveilleux! jour épique où l'Ancêtre
Fonde l'humble cité, sent qu'un peuple va naître
Et voit sur des chemins que Dieu daigne bénir
Son large Rêve humain plonger dans l'Avenir!
Voici les jeunes champs et la promesse blonde
Des blés d'où sortiront les blés du Nouveau Monde,
Voici la Robe Noire au pays montagnais,
Annonçant l'Evangile aux enfants des forêts.
Et ce clocher qui pointe au front de la falaise,
Et ces maisons de bois, c'est l'Image française,
Le geste des Aieux dans le rude autrefois,
Ton berceau, cher Pays, perdu dans les grands bois...

ALBERT FERLAND.

SOUVENIRS DE 1870

Par JULES HELBRONNER

Pendant les dernières semaines de juin et les premiers jours de juillet 1870, Londres avait conservé sa physionomie d'antan.

La conversation dans les clubs et les bars y était peut-être plus animée; les journaux publiaient de plus nombreux extras; mais la rue, le gros populo, l'opinion publique n'étaient nullement émus par les inquiétants incidents avant-coureurs de la guerre franco-allemande. L'annonce d'une partie de boxe entre deux champions célèbres aurait autrement intéressé les Londonniens.

La presse tout en restant neutre accusait une certaine sympathie prussienne n'allant cependant pas jusqu'à la francophobie.

Elle se méfiait non de la France, mais du neveu de l'Autre. Elle n'avait jamais oublié cette statue équestre de Napoléon le Grand érigée à Cherbourg par Napoléon le Petit, pointant d'un doigt menaçant les côtes d'Angleterre. A chaque manifestation douteuse de la politique nébuleuse du neveu on parlait de la statue de Cherbourg, de sa signification peu déguisée, des craintes qu'inspiraient les idées, les méthodes et les manœuvres de celui qui, devenu empereur, était par tempérament resté le conspirateur et le carbonaro Louis Bonaparte.

La Prusse paraissait plus franche et moins dangereuse; les liens unissant les princes régnants d'Allemagne à la famille royale d'Angleterre avaient quelque peu rapproché les peuples, enfin l'empire allemand n'était pas même soupçonné.

L'opinion anglaise resta flottante, indécise, attendant l'évènement qui devait la fixer. La fameuse dépêche d'Ems en décida; une vague d'indignation souleva la Cité contre la France accusée de vouloir la guerre, de l'imposer au roi de Prusse en le plaçant entre une rupture et une humiliation. La presse anglaise des Cent jours dut être moins virulente que celle de 1870.

Après la dépêche elle devint franchement prussienne, publia des correspondances des plus favorables et des plus élogieuses sur l'Allemagne et son armée. Mais le peuple anglais, peu crédule, se souvenant des guerres de Crimée, d'Italie, de la conquête de l'Algérie, lut san conviction toute cette prose prussophile jusqu'au jour où on lui servit, très honnêtement traduit, un article du *Temps* de Paris, écrit dans le même esprit.

Son auteur, correspondant de guerre du grand journal parisien, avait été cueilli par un parti de uhlans et reconduit à la frontière belge qu'il n'atteignit qu'après avoir traversé une grande partie de l'armée prussienne.

En bon Français, il crut de son devoir de raconter ce qu'il avait vu. Il dit l'armée nombreuse, fortement disciplinée, très bien équipée, pourvue d'excellentes armes et d'une nombreuse artillerie. Il clama sa détresse, ses inquiétudes en présence d'un ennemi aussi formidable; il montra les vedettes françaises pénétrant fort avant les lignes ennemies sans qu'un coup de feu pût leur indiquer les positions occupées, alors que de notre côté, la flamme de la lance d'un uhlan pointant à l'horizon était accueillie par un feu de salve décélant nos mouvements. Il demanda à ses compatriotes de s'unir, de s'armer et de s'enroler pour faire face au danger.

En France on cria au traitre; en Angleterre on ajouta foi au récit du Français corroborant ceux des journalistes anglais. L'opinion était fixée: la victoire de la France paraissait moins que probable.

La promenade de Saarbruck, la balle du "petit Louis" avaient fait sourire Londres et Paris, mais Wissembourg causa une émotion profonde: le drame commençait.

Inquiet, désireux de sortir un moment d'une ambiance désagréable, presque hostile, je profitai d'une fin de semaine pour aller passer quelques heures en France, chez les miens.

A la gare une foule agitée entourait les marchands de journaux, elle s'arrachait le dernier extra, je l'achetai et lu avec stupéfaction les titres suivants:

Grande Victoire des Allemands.

L'armée du Maréchal MacMahon battue par celle du prince héritier de Prusse.

Les zouaves et les turcos traversent onze fois les lignes allemandes à la baïonnette.

Ma mémoire est très nette ; en dépit des années écoulées je vois encore la manchette, énorme et tenant la moitié de la page. La dépêche très laconique n'était guère plus longue ni plus explicite.

Ayant presque honte de posséder ce document je l'enfouis au plus profond de mon sac de voyage.

A ma grande surprise je tombai en pleines réjouissances dans le petit village des environs de Chantilly où je m'arrêtai. Ses rues pavoisées étaient parcourues par des groupes de joyeuses jeunesses se tenant bras dessus bras dessous en chantant ce refrain mis à la mode par les fameuses "blouses blanches" et si drolatiquement illustré par André Gill:

> Bismark si tu continues,
> De tous tes Prussiens, il n'en restera guère.
> Bismark si tu continues,
> De tous tes Prussiens, il n'en restera plus.

J'appris alors la grande nouvelle affichée à midi à la Bourse de Paris et supposée vraie; l'affichage à la Bourse étant sous le contrôle d'un commissaire de police.

Elle était bien de nature à combler de joie les Français cette dépêche annonçant la débacle de l'armée de "notre Fritz" sa retraite en désordre, laissant entre nos mains quarante mille prisonniers et son général en chef, le prince de Prusse.

Hélas! cette joie fut des plus éphémères; elle s'évanouit à l'arrivée du train de Paris apportant la véritable nouvelle, celle de la bataille de Reischoffen!

A Paris l'effet avait été désastreux.

L'annonce de la victoire avait été reçue avec une joie exubérante; on se serrait les mains sans se connaître, on s'embrassait, tout artiste un peu connu était arrêté, contraint de monter sur une chaise, une table, un banc et d'entonner la *Marseillaise* que la foule reprenait en chœur, au refrain, avec une ferveur, une joie patriotique ignorée pendant les dernières semaines. Marie Sass, Madame Gueymard, Capoul furent acclamés, applaudis avec un enthousiasme qu'ils n'avaient jamais connu aux plus beaux jours de leur carrière.

L'auteur de cette infâme manœuvre de Bourse n'avait pas même le mérite de l'invention. Il avait réédité le "coup du Tartare" de ce prestigieux cavalier franchissant steppes et montagnes pour venir, après l'Alma, apporter à un pacha de Constantinople un pli annonçant la chûte de Sébastopol, qui ne devait sombrer que deux ans après.

La réaction fut pénible, douloureuse, d'autant plus déprimante que le rêve avait été plus beau.

Le lendemain matin j'étais de retour à Londres; la ville n'était plus la même. Toute sympathie pour la France avait disparu, on y affichait bruyamment et sans restriction une admiration sans bornes pour la Prusse et le glorieux Fritz, le gendre de la reine.

Prompts à exploiter cette démonstration de sympathie, les Allemands qui, jusqu'alors s'étaient tenus coi, ou à peu près, parlaient haut et fort sur la rue et dans les endroits publics. Ils chantaient leur gloire présente et future, l'invincibilité de leur armée, affirmaient que la France ne sortirait du conflit que vaincue, écrasée, ruinée et mutilée.

(A suivre dans le numéro d'août.)



(Le hall d'un hôtel très chic. Un groupe de jeunes filles en costume de tennis échange une conversation bien féminine. Devant la cheminée, un homme caché par le journal qu'il lit semble être absolument étranger à cet harmonieux roucoulement.)

Georgette.—*Je suis invitée chez les Bigras, cette après-midi.*

Jehane. — *Bridge?*

Georgette. — *Bridge. Ma chère, je passerais ma vie à jouer le bridge!*

Jehane. — *Pas moi!*

Luce. — *C'est un jeu stupide...*

Georgette. — *Pardon, ma chère, ce n'est pas un jeu stupide! Et d'ailleurs, si tu le jouais il n'y aurait rien de plus intéressant. Tu aimes mieux la compagnie des chiens et des chats.*

Luce. — *N'insulte pas Lovey: une bête aussi délicieuse!*

Georgette. — *Délicieusement bête!...*

Luce. — *Oh! Georgette!... Le chien est l'ami le plus fidèle...*

Georgette. — *... de l'homme!*

Luce. — *Pour la femme, c'est un compagnon affectueux, reconnaissant...*

Georgette. — *... et encombrant!*

Luce. — *Dieu que tu es désagréable!*

Jehane. — *Avez-vous vu la laine que je viens d'acheter au "Children's Shop"?*

Luce. — *Non. Fais voir.*

Jehane. — *J'ai pris les deux derniers écheveaux.*

Georgette. — *Ah! ma chère, quelle teinte! C'est superbe!*

Luce. — *C'est pour tes manches de "slip-over"?*

Jehane. — *Non. J'ai l'intention de tricoter une parure pour mettre autour de mon chapeau; tu sais comme celui de madame Dupré.*

Georgette. — *Ce sera joli.*

Muriel. — (*qui brodait dans un coin, très absorbée*) *Tu devrais tricoter des bas pour le bébé de Simone.*

Jehane. — *Merci. Depuis qu'elle a épousé Charles Dupiston, nous ne pouvons plus causer avec son mari sans qu'elle vienne nous l'enlever.*

Muriel. — (*léger accent anglais*). *Il est gentil Charles.*

Jehane. — *Un amour! Moi j'en raffolle.*

Luce. — *Il joue au tennis avec tant de grâce!!*

Georgette. — *Il est toujours d'une élégance!!*

Jehane. — *Ses yeux sont d'un bleu indécis...*

Muriel. — *... changeant!*

Luce. — *Simone a bien raison de le surveiller. Moi j'en ferais autant à sa place.*

Georgette. — *C'est drôle, tous les hommes que j'aimerais épouser sont mariés.*

Luce. — *Tu es comme moi! Je trouve les jeunes gens fades, insipides...*

Georgette. — *Et comme tu ne veux pas de ceux-ci et que ceux-là te sont défendus, tu donnes ton cœur aux chiens!*

Muriel. — (*rêveuse*). *C'est beaucoup mieux que de donner le cœur d'un homme aux chiens!* (*Jeu de mots intraduisible*).

Jehane. — *J'éprouve plus de plaisir à me tricoter un chandail qu'à causer avec un homme.*

Georgette. — *Ecoutez, mes très chères, voulez-vous mon avis? Je n'aime que les joueurs de bridge. Ce que j'aime en eux ce n'est pas l'homme: c'est le bridge!*

Muriel. — *Bravo, Georgette!*

Georgette. — *Aux cartes on ne doit pas parler; eh bien, les hommes trouvent toujours le moyen de lancer une phrase...*

Muriel. — *C'est juste. On nous trouve peut-être... évaporées, mais au moins nous jouons sérieusement!* (*Approbations muettes*).

Jehane. — *Il paraît que nous aurons un "jazz-band" au bal, samedi!*

Georgette. — *Il paraît aussi que les officiers de marine seront présents!*

Luce. — *Chouette! Tu me donnes envie de danser...* (*Elle se lève, fait quelques pas de valse et s'arrête devant une pendule*).

Luce. — *Vous savez qu'il est onze heures!*

Jehane. — *Oui?*

Luce. — *Nous devons aller jouer au tennis chez les Mauclair. Dépêchons-nous!*

Jehane. — *Elle a raison; j'oubliais.*

Muriel. — *Voulez-vous m'attendre? J'achève mon ouvrage; encore quelques points et je suis prête.*

Luce. — (*apercevant son chien*) *Lovey! Lovey!... viens ici mon petit amour!...*

(Et Lovey, obéissant, s'approche tout joyeux de sa maîtresse qui le prend immédiatement dans ses bras, le couvre de baisers et le caresse nerveusement tout en laissant échapper des: "Oh! le joli trésor!... Qu'il est fin le petit chien-chien! etc....").

(L'homme, qui semblait ne prêter aucune attention à cet harmonieux roucoulement, baisse brusquement son journal. On aperçoit alors une figure de jeune homme vieilli, de penseur philosophe aux cheveux longs, aux yeux noirs et perçants. Il contemple le spectacle d'un air dégoûté).

L'homme au journal.—(*fixant chacune des jeunes filles*). *Bridge! Chiens! Danse! Tricot! Tennis!!... Voilà donc leurs jeux!... Qui sait si nous ne verrons pas bientôt ces jeunes filles reprendre leurs poupées?...* (*poussant un soupir*). *Rien de plus logique! Que reste-t-il aux femmes charmantes auxquelles ne suffisent pas les charmes de leurs conversations?...*

(Puis, il disparaît de nouveau derrière son journal, tel une tortue sous sa carapace).

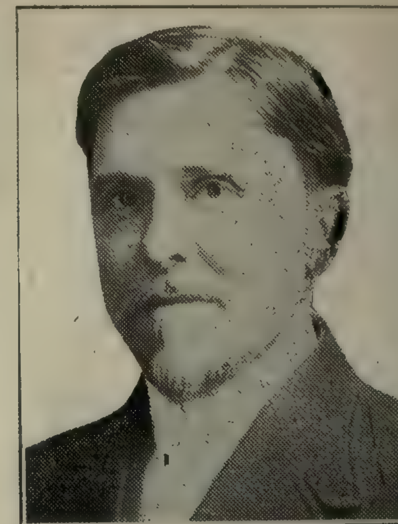
Henri Letondal.



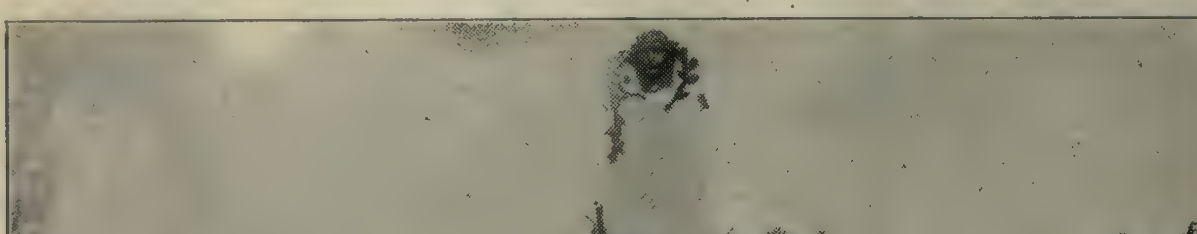
M. Marcel de Verneuil, Consul-suppléant de France, à qui nous présentons nos hommages respectueux en ce jour de la fête nationale du pays qu'il représente avec tant d'honneur, chez-nous.



Madame de Verneuil, mère du Consul-suppléant de France au Canada, que le Gouvernement français vient de décorer de la médaille de la Reconnaissance française, pour services signalés rendus pendant la guerre. Madame de Verneuil qui nous apparait ici dans son costume d'infirmière, dirigea une des ambulances de Versailles. La Revue moderne s'associe aux nombreux amis canadiens de la nouvelle décorée pour lui offrir ses chaleureuses félicitations.



M. Jean-Baptiste Lagacé, président du comité du monument Dollard, que la Revue Moderne félicite hautement pour la réalisation magnifique d'une œuvre qui honore le Canada.



Le Monument que la piété des Canadiens-français vient d'élever dans la grande cité canadienne, à la gloire de l'un des plus fiers héros du Canada français, Dollard des Ormeaux et de ses illustres compagnons, morts en sauvant la colonie française, dans le Fort du Long Sault, après un combat héroïque contre les féroces Iroquois, en l'an 1660. Ce monument est l'œuvre d'un sculteur canadien français, M. Alfred Laliberté. Son inauguration a donné lieu à une fête vraiment française et canadienne, présidée par le représentant de la France au Canada, entouré du commandant Ruffi de Pontevès et des officiers de la "Ville d'Ys", une garde d'honneur de 16 fusilliers marins français, commandée par l'Enseigne François Jourdain, est rangée au pied du monument, qu'une foule émue entoure.



Sir Lomer Gouin, premier ministre de Québec, que le Gouvernement français vient de créer Commandeur de la Légion d'honneur, et qui fut, à l'occasion de la remise de sa décoration, l'objet d'une enthousiaste réception.



Lady Laurier, veuve de l'illustre homme d'état canadien, que les femmes libérales de l'Ontario viennent d'élire leur présidente d'honneur, et qui mérité à tant de titres, l'admiration et l'affection de tout son pays.



Sir Hormidas Laporte, dont la haute autorité se dégage si lumineusement dans ***l'étude de la nouvelle Charte de Montréal,*** *et dont les services rendus à ses compatriotes, tant dans le domaine municipal que dans le domaine fédéral, ne se peuvent* ***plus compter: un des hommes dont le*** *Canada français peut se montrer fier.*



M. Charles Taché, zouave dans l'armée ***pontificale, fils et petit-fils de patriotes, de*** *politiques, d'écrivains, est président du comité bas-québecois qui élèvera sous peu un beau monument dans Rimouski, à la mémoire des fils du comté tombés pendant la dernière guerre.*



Monument qui s'élèvera bientôt dans la jolie ville de Rimouski, dans les limites du vieux Québec, face au large Saint-Laurent, à la ***mémoire de tous les héros de Rimouski et ses environs, tombés au*** *champ d'honneur de la France, au cours de la terrible guerre 1914-18.* ***Ce monument est l'œuvre de l'artiste français, M. Jean Bailleul.***

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Souvenirs de Guérre, ainsi s'intitule le magnifique hommage que le Major Henri Chassé, devenu Commandant de notre glorieux 22e régiment, a écrit à la mémoire des héros qui furent ses camarades, et avec lesquels il a partagé l'honneur de se battre pour la France et pour le monde! C'est dans une conférence que le Major Chassé relata ses grands souvenirs. Il le fit avec esprit, émotion, enthousiasme... à la française! Cette causerie qui dénote un talent très personnel est l'une des plus intéressantes qu'il soit possible de lire. M. Chassé se défend d'être un homme de lettres, mais il nous fait souvenir qu'il est le fils d'un homme délicieux, écrivain spitriuel et charmant, trop tôt disparu, hélas! Ces "Souvenirs" n'ont eu qu'une édition de trois cents exemplaires. Il faut le regretter. L'auteur en aurait dû tirer des milliers d'exemplaires, et les envoyer aux quatre coins du pays, chanter la gloire de nos plus grands héros canadiens-français.

* * *

Le Divorce par le R. Père Ceslas Forest, O.P., professeur de théologie à Ottawa, est le livre qu'il faut lire en ce moment, où tant d'agitation est faite autour de la quest on qui contrecarre l'idéal catholique, porte atteinte aux droits fam'liaux, et menace de créer dans notre patrie si tranquille et si honnête, des troubles irréparables. Dans le Québec, le divorce ne saurait être admis par la population catholique, et le parlement canadien renonce, paraît-il à nous l'imposer. Encore que imposée, cette loi aurait trouvé bien peu de gens pour s'en réclamer. La famille canadienne-française est peut-être la plus attachée à ses traditions d'honneur et de devoir, et ce n'est pas une loi comme celle du divorce qui la saurait détourner de ses traditions là. D'ailleurs le divorce est partout fort mal vu, et nombre de familles américaines, refusent des alliances de ce genre. En France, nombreux sont les éléments, même en dehors des milieux catholiques qui refusent d'admettre cette loi et la réprouvent totalement. Le Père Forest traite admirablement la question du divorce et en fait voir les faiblesses et les tares. Il donne à nos politiciens de sages conseils terminés par ces mots si justes: "Des lois comme celle-là engagent tout l'avenir d'un pays, et il nous semble qu'avant d'engager l'avenir d'un pays aussi jeune que le nôtre, nos députés devront y songer à deux fois."

* * *

Nous devons à l'amabilité de M. Alphonse Désilets, le rapport du Congrès des Fermières tenu à Québec en octobre 1919, sous la présidence d'honneur de cet incomparable apôtre de l'agriculture qui se nomme l'honorable M. Caron. Le programme de ce congrès est des plus intéressants, et les séances réalisèrent pleinement tout ce que l'on pouvait espérer d'une œuvre aussi bien inspirée. Nous y voyons que les fermières de notre belle province sont tournées vers les meilleures initiatives et les plus sûrs progrès. Vive Dieu! le travail ne chômera pas dans nos grands champs. A l'instar de leurs sœurs de France, les femmes du Canada sauront jeter la semence et cueillir la moisson, le travail ne leur fait pas peur, il est leur ami, leur meilleur ami. Bravo! les fermières, continuez vaillamment votre œuvre de vie, votre action bienheureuse. Semez et moissonnez pour la Patrie et pour la Race!

Nous ne saurions passer sous silence le travail infatigable et magnifique accompli par M. Alphonse Désilets, notre collaborateur et ami, pour arriver à créer ces cercles de 'ermières qui font honneur au Canada français.

* * *

Entre deux rives par Renée des Ormes, contient des lettres fort intéressantes qui sont presque des annales de la grande guerre. Une petite canadienne française de Québec, voulant faire sa part de bien, pendant ces années de terreurs et de souffrances, adopta un filleul que le hasard se chargea de lui donner intelligent, instruit et brave. C'était un soldat de la Belgique. Tous deux s'écrivirent, c'est cette correspondance échangée entre *deux rives* que Renée des Ormes, la marraine canadienne nous présente aujourd'hui. Nous applaudissons à cette heureuse idée qui nous vaut un volume charmant et sincère, écrit en des heures terribles, et qui reflète la vaillance et le dévouement. Renée des Ormes est une délicieuse épistolière, et Raymond D. est le plus intéressant des correspondants. Nous félicitons la marraine de nous avoir offert ces pages vaillantes, émues et fines, et nous savons que nombre de Canadiennes-françaises, ont comme Renée des Ormes, et par milliers, accompli, auprès des soldats français et belges, ce rôle de marraine accepté dans l'ardent besoin de "faire leur part" pour le soulagement de la grande souffrance, et pour le triomphe de la justice et de la liberté. Le livre de René des Ormes évoquera pour elles, le souvenir de leur aimable et bienfaisante action.

* * *

M. Jean Marie Dalon nous adresse les Statuts et Règlements particuliers du Club Ferdinand Gagnon de Nashua, N.H., très bien rédigés comme très bien pensés. Nous savons le culte voué par les Franco-Américains à ce patriote que fut Ferdinand Gagnon et nous applaudissons de tout cœur au souvenir qui lui est fidèlement gardé par nos frères des Etats-Unis.

* * *

Dans un volume intitulé *Au service de la tradition française*, M. Edouard Montpetit vient de réunir quelques conférences et discours. Ce livre, nous n'avons guère de mérite à l'affirmer, atteindra le grand succès, car il apporte dans des pages fortes et sincères, écrites dans cette langue vigoureuse et saine, imagée et élégante, la pensée, très noble, d'un écrivain qui met tout son talent au service de la tradition française au Canada. M. Montpetit est un écrivain de race et possède, en plus, un don oratoire de tout premier ordre. La forme soignée de ses discours, la chaleur de son éloquence, la séduction de sa voix, l'élégance de son verbe l'ont rendu le plus admiré de nos orateurs. La popularité de M. Montpetit tient uniquement à son talent; jamais, et c'est le plus bel hommage à lui rendre, il n'en a fait usage que pour le bien de ses compatriotes; jamais nous ne l'avons vu, dans des harangues fougueuses faire appel aux préjugés ou aux passions, et même aux heures, où il fallait une force morale toute spécia'e pour témoigner sa sympathie à des causes que le peuple semblait répudier, nous avons trouvé M. Montpetit, fidèle aux causes qu'il jugeait dignes d'être servies et protégées. I aurait pu, comme tant d'autres, comme la plupart de ceux de chez-nous doués du talent oratoire, s'en servir comme d'un marchepied, pour atteindre aux sommets politiques, ou encore pour entraîner la race dans les aventures qu'il lui aurait plu de tenter, mais trop digne pour devenir, par le prestige de son immense talent, un "populacier", M. Montpetit est resté et toujours uniquement au service de la tradition française dont il est l'un des plus fiers chevaliers. Un homme de cette valeur et de ce caractère aurait dû, et depuis longtemps, occuper chez-nous le poste de premier choix, mais ce n'est que depuis hier qu'une charge lui a été confiée qui répond vraiment au désir qu'éprouvaient tous les Canadiens-français de le voir figurer au premier rand d'une œuvre d'éducation et d'intellectualité. Secrétaire de l'Université Laval, M. Montpetit sera fréquemment appelé à parler et à agir au nom de la

race canadienne-française, qui en retirera toujours honneur et profit.

* * *

Vers la Maternité par le Docteur J. R. Paradis, édité par "L'Action Catholique" est un petit livre qu'il faudrait mettre dans les mains de toutes les jeunes filles qui se préparent au mariage, afin qu'elles sachent vers quels devoirs elle vont pour les accomplir avec plus de conscience et de dignité. Cette éducation de la jeune fille et de la jeune femme qui vont vers la maternité, le Dr Paradis en comprend toute la délicatesse, et son petit livre devrait être à tous les foyers, afin d'y remplir. l'heure venue, son rôle essentiellement utile. Il faut instruire ainsi la femme de ses devoirs, apprendre aux jeunes mères à éviter les dangers qui causent si fréquemment le sacrifice de vies précieuses. Le Docteur Paradis comprend toute la nécessité de sauver des mères, et de sauver des berceaux, et de toute sa science, comme de tout son patriotisme, il s'emploie à cette tâche sacrée.

* * *

Les Croquis Laurentiens du Frère Marie-Victorin des Ecoles Chrétiennes nous ont enthousiasmé et charmé. Ces pages évoquent le pays et ses multiples paysages avec une vérité saisissante. On sent quel artiste est l'auteur, et quelle vision nette et sincère il a du tableau dont il a esquisse les merveilles. Ce livre fait suite aux Recits Laurentiens qui est certes l'un des plus beaux livres régionalistes que notre littérature ait produits. Ces œuvres sont une belle action patriotique. Nous ne sommes pas à la Revue Moderne, de ceux qui dénient au terroir, ses sources d'inspiration profonde. Ce que nous combattons, c'est le régionalisme *imposé.* Ceux qui ont le talent de chanter leur patrie, de la faire connaître, admirer et aimer ont droit à toute notre attention, et nous serons heureux toujours de faire connaître leur œuvres, et d'induire nos lecteurs à les lire et à les apprécier. Le Frère Marie-Victorin est un artiste du terroir, et ses livres pourraient soutenir la comparaison, avec des ouvrages français, du genre, parmi les meilleurs. Tous ces croquis nous ont plu, mais nous déclarons avoir éprouvé une certaine prédilection pour ceux qui décrivent les Isles de la Madeleine. Comme l'on sent que l'auteur a aimé ce petit pays lointain, où vit une race sœur de la nôtre, dont le destin nous passionne au plus haut point. Les paysages y sont superbement décrits, et l'âme des Madelinots nous apparaît claire et haute, ces Madelinots issus de la race magnifique de Grand Pré, et qui en ont perpétué les traits héroïques. Le style du Frère Marie-Victorin n'a rien de cherché, ni de pénible; il coule de source, et quelle admirable source! Des écrivains tels que lui doivent à leur patrie et à leur race d'écrire, et d'écrire encore... Nous souhaitons qu'après ces deux beaux livres où rayonne la fierté canadienne, le Frère Marie-Victorin en écrive beaucoup d'autres, pour le plus grand bien des lettres canadiennes. Le livre édité par les Frères des Ecoles Chrétiennes, nous offre des croquis de M. Edmond J. Massicotte, dont le crayon alerte et sincère raconté si bien les traditions de la race et les plus beaux paysages de la patrie.

* * *

Rêves du Soir.—Ce sont des vers d'un prêtre poète, d'un missionnaire enthousiaste et ardent, qui de France, vint fonder dans nos grandes plaines de l'ouest, une paroisse, des paroisses. Ce prêtre a emporté en son âme, toute l'inspiration de sa patrie. Il s'en sert pour louer Dieu, la nature, et les grands sentiments. Réunis en une plaquette fort élégamment éditée, ces vers s'offrent purs et doux à notre vive admiration. Ils sont signés par l'Abbé Jean-Marie Jolys.



M. l'Abbé Jean-Marie Jolys, l'auteur de "Rêves du Soir".

L'Abbé Jolys, apôtre, missionnaire, pionnier et poète, est encore un remarquable historien, et dans ses "Pages de Souvenirs et d'Histoire", il raconte la vie des évangélisateurs de son nouveau pays. Ce pays, comme il sait le comprendre, le protéger, le défendre! La question des écoles l'afflige, mais le trouve debout, prêt à lutter jusqu'au bout, pour les droits méconnus d'une minorité si vaillante et si attachée à sa langue et à son culte. La *Revue moderne*, est fière de compter un ami tel que lui, historien, apôtre et patriote, un ami qui sait parler très haut, et chanter par les beaux soirs, ses rêves aux étoiles. Il est l'un de ces prêtres émouvants et magnifiques, dont la vie est un acte sublime d'amour, d'oubli de soi, et de dévouement supra-terrestre, et devant son œuvre littéraire, nous nous inclinons bien bas.

* * *

Veillees du Bon Vieux Temps.—O le joli livre rempli de si belles évocations. Toute la petite patrie campagnarde, avec ses chansons, ses contes et ses danses y déroule son enchantement. En le lisant, vous croyez être au village, et mains types, un peu effacés, de votre jeunesse rustique, remontent dans vos souvenirs, et vous apportent l'émotion de leurs souvenirs. En 1919, les 18 mars et 24 avril, la Société du Folklore d'Amérique donnait à la salle Saint-Sulpice, les "Veillées du bon vieux temps." dans les décors appropriés à de telles évocations. De vrais paysans, vinrent danser, conter, chanter, *violoner*, et toute l'assistance conquise, emballée même, applaudissait frénétiquement. L'organisateur de cette manifestation d'art populaire, nous en expliqua alors le but intéressant. Il vient de fixer dans un volume le souvenir de cette fête populaire qui fut un véritable délassement pour nos âmes citadines. En historien consciencieux, M. Barbeau, note point par point, détail par détail, tout le programme de ces soirées où l'art populaire triompha. Les chansons sont anotées, ce qui aidera puissamment à les répandre de nouveau parmi nous, et lorsque des artistes comme Mademoiselle Lorraine Wyman nous détaillent les chansons du chez nous, nous leur trouvons un charme artistique de la plus haute valeur. Ce livre induira sans doute nos artistes, à s'inspirer quelquefois de l'art populaire. Ils y gagneraient de beaux succès.

Nous remercions M. Marius Barbeau, le merveilleux évocateur de notre passé si doux et si fier, et puisse la lecture des *Veillées du bon vieux temps* reconstituées par lui, dans un volume on ne peut plus attachant, faire mieux comprendre la patrie à toutes les âmes, et la faire mieux aimer de tous les esprits.

Le livre de M. Marius Barbeau, sort des ateliers G. Ducharme, dans une jolie et toute simple toilette typographique, illustré de nombreuses et attachantes photographies.

* * *

Plusieurs de nos poètes publieront bientôt de nouveaux volumes, MM. Paul Morin, Albert Lozeau et Edouard Chauvin, pour n'en nommer que trois, parmi les plus heureusement dotés du don sacré.

* * *

Nous remercions la Librairie Beauchemin pour l'envoi d'un exemplaire de *L'homme du jour* de Mademoiselle Marie Rose Turcot.

LIVRES DE FRANCE

Par ROBERT LE BIDOIS

Notre époque semble être avide d'émotion fortes et d'aventures passionnantes. La guerre ne l'a point rassasiée: il lui faut plus que jamais des romans-feuilletons et des films cinématographiques. Qu'il y ait encore quelques écrivains, cela ne laisse pas que d'étonner. Il est vrai qu'ils passent, aux yeux de beaucoup de gens, pour des "Latins retardataires."

Anatole France est au nombre de ces écrivains. Il s'est tenu toujours à l'écart des aventures et des passions, estimant plus sage de rester au-dessus de la mêlée. Il nous a raconté, comme jadis Renan, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse: "*Le livre de mon ami,*" "*Pierre Nozière,*" "*Le petit Pierre.*" Nous allons dire quelques mots du dernier livre de ce tryptique inachevé. (1)

L'auteur y retrace ses premiers pas dans la vie, depuis les vagissements du nouveau-né jusqu'à l'entrée au collège. Sans doute, nous trouverons dans ce récit les traits de caractère et les idées d'un jeune enfant. Mais nous y verrons aussi les remarques fines, quoique discutables, et souvent profondes, bien que spirituelles, d'un écrivain d'âge mûr, presque d'un vieillard, qui se rappelle avec tendresse les heures exquises de son enfance, et qui ne peut s'empêcher de les regarder à travers le prisme trompeur d'un esprit sceptique et blasé!

Du caractère de Pierre, nous dirons peu de chose, et d'abord qu'il n'est point de ceux que l'on propose volontiers en exemple. Non qu'il soit méchant de nature: son fond semble plutôt être l'égoïsme. Dès sa plus tendre jeunesse, Pierre a soif d'amour, mais déjà il se défie de l'amour. Un instinct sûr l'avertit que les erreurs du cœur sont plus funestes que celles de l'esprit, et que l'on s'en défait plus difficilement, "à cause de la douceur qui s'y mêle." Il se dit exempt d'orgueil et d'ambition. Mais devons-nous l'en croire puisqu'il affirme, un peu plus loin, qu'il se sent sûrement meilleur que la plupart des autres hommes? Il nous parle quelquefois, il est vrai, de sa "prétendue" ânerie, qu'il aime à promener dans les jardins de la Sagesse. Mais cette humilité affectée, si voisine de la vanité, ne nous inspire guère confiance, car elle croit à peine en elle-même!

Accordons plus de crédit à notre auteur lorsqu'il nous indique la recette de l'art de vivre. "J'ai toujours su me distraire", voilà, dit-il, tout mon secret. Mais encore, comment se distraire? En désirant perpétuellement, car "vivre, c'est désirer". Et il écrit ailleurs: "j'aime désirer. Du désir, j'aime les joies et les souffrances. Désirer avec force, c'est presque posséder. Que dis-je? c'est posséder sans dégoût et sans satiété." Ainsi, le désir que ne dore aucune espérance et que ne trouble aucune crainte, le désir infini est à lui-même son entier contentement et sa pleine satisfaction. L'âge et l'expérience, sa sœur, ont appris à Anatole France que le tourment de l'inconnu était vain, et vaine aussi la recherche de cette proie insaisissable. En fin de compte, en effet, "on ne trouve jamais que soi-même."

Le petit Pierre a une bien médiocre opinion de ses frères, sinon de sa propre personne. Les philosophes prétendent que l'homme se distingue de l'animal par la raison. Mais qu'est-ce que la raison? Elle consiste, d'après Anatole France, à se plier toujours aux circonstances, à ne point surestimer "le désordre de la nature et la folie humaine", enfin à ne pas s'efforcer d'être raisonnable. Les sages, ce ne sont pas les faiseurs de systèmes, soucieux de soumettre les phénomènes à leurs théories personnelles, mais ceux qui se contentent de leur faiblesse naturelle, et ne cherchent en aucune façon à y remédier. L'éducation est, pour le moins, dangereuse. La science même n'est qu'un leurre grossier; et l'histoire, qui exalte et magnifie les hauts faits, ne pense qu'à flatter l'orgueil humain. L'héroïsme? Invention charmante d'artistes et de poètes! Et les héros? Jolies images d'Epinal pour enfants, ou si vous préférez, symboles touchants pour gens crédules et faibles d'esprit.

N'y a-t-il donc en ce bas monde aucune certitude, aucune vérité? Si l'exploit d'un Bara, par exemple, donne prise à la critique historique, cette image sublime d'un enfant qui, pour une idée, fait le sacrifice de sa vie, ne peut manquer de nous toucher profondément. Et quand le sculpteur David nous met devant les yeux le jeune tambour dans sa tendre et chaste nudité, malgré nous le miracle s'accomplit, le héros est créé... "Bara vit, Bara est immortel!"—La beauté pure et sans tache, pour lointaine et insensible qu'elle soit, voilà le seul bien réel que les dieux nous aient accordé; et la plus parfaite réalisation du Beau, en littérature, c'est l'art classique, dont la raison ornée et l'ordonnance harmonieuse s'opposent à la "barbarie romantique."

Naturellement une telle philosophie, dénuée de toute pensée élevée (2) et chrétienne, ne peut qu'aboutir à une morale libre et lâche. A quoi bon se repentir? n'est-ce pas ajouter à un mal un mal pire encore? "Il faut se pardonner beaucoup à soi-même pour s'habituer à pardonner beaucoup à autrui." Par un sophisme qui, en toute autre matière, serait amusant, Anatole France se donne et veut nous donner l'illusion que sa morale, fondée sur l'indulgence, est à base d'altruisme et de charité!

Nous rencontrons bien d'autres sophismes au cours de cette promenade aux jardins de la Sagesse,—qui seraient mieux nommés les jardins du scepticisme. L'auteur du "*Petit Pierre*" doute de toutes choses, excepté de l'art (Il laisse loin en arrière, on le voit, sur le chemin du Doute, Montaigne, qui perd son temps à vouloir connaître les hommes). A quoi bon chercher à se connaître? "Ignore-toi toi-même," répond-il à Socrate. Notre philosophe doute même de ce qu'il pense et de ce qu'il dit. Il lui arrive d'entrer le plus facilement du monde dans l'état d'esprit de ses adversaires, et de comprendre "trop bien" les sentiments ou les raisons qu'on lui oppose.

Sur l'invitation qu'il nous en fait, n'attachons donc pas plus d'importance que lui-même à ses idées.—Mais savourons, comme elle le mérite, une qualité bien française, héritée des conteurs français et du siècle de l'esprit, le dix-huitième. L'esprit? on le rencontre à chaque page, et là même où l'on s'attendrait le moins à le trouver. Esprit de mots? "A cinq ans, je n'avais pas encore dépouillé le vieil homme." Esprit de la pensée? Il suffit d'ouvrir le livre pour le rencontrer. Il est fait d'une douce ironie, non pas cinglante,

(1) "*Le Petit Pierre*" par Anatole France. En vente à la librairie Granger. Nous [illegible] de cette même librairie: "*L'Art des Vers*" par Auguste Dorchain, et "*[illegible] et Russes*" par K. Waliszewski.

(2) "Malheureusement, je n'ai jamais pu m'intéresser à la métaphysique" (Id. p. 6).

LA DOUBLE BEAUTE

Ton regard est borné, ton rêve est sans limite;
Tu ne vois que l'azur, éployé sur ton front,
Et dans le cercle étroit que trace l'horizon,
Ton âme prisonnière incessamment s'agite.

L'inconnu, l'inconnu mystérieux t'invite!
Jamais les cieux aimés pourtant n'assouviront
Cette soif infinie et ce désir profond
D'une beauté nouvelle, imprévue et subite!

Etendre librement ses ailes, s'envoler
Par la terre diverse et, là-bas, s'en aller
Vers l'autre aspect du monde et son changeant visage!

Voir ce qu'on n'a pas vu, puis, revenir un soir,
Et, sous le même ciel, tranquillement s'asseoir,
L'œil et l'esprit charmés d'un double paysage!

ALBERT LOZEAU.

D'un livre en préparation.

---

ni méchante, ni même désabusée mais d'une disposition naturelle à jouer de tout, des choses, des hommes et de soi-même. Ironie qui n'est point cruelle, mais bienveillante; elle sourit toujours et nous rend ainsi la vie aimable; elle est "la gaieté et la joie de la sagesse." Par le temps qui court, nous n'avons plus le temps d'avoir de l'esprit. Ce bien précieux se fait rare. L'esprit se meurt, l'esprit est mort. Vive l'esprit!

Ne restons pas insensible, de grâce, au charme incomparable du style d'Anatole France, tout d'harmonie, de clarté et d'élégance. Voulez-vous une simple comparaison? "Je tirai mon souvenir du fond de mon cœur où il était enfoui; je le frottai et le fis reluire, et parvins à lui donner l'aspect d'une chose un peu usée sans doute, mais propre." Voulez-vous un poème en prose? Lisez cet hymne consacré à la gloire de Racine: "O doux et grand Racine, le meilleur et le plus cher des poètes... Corneille n'est près de vous qu'un habile déclamateur et je ne sais si Molière lui-même est aussi vrai que vous, ô maître souverain en qui réside toute vérité et toute beauté!..." Enfin je ne puis résister au plaisir de citer les dernières lignes de ce livre attachant et savoureux, malgré sa philosophie déprimante. Elles semblent clore l'enfance du petit Pierre: elles ne laissent pas que de lui ouvrir un horizon très vaste et des perspectives infinies. "Pauvre chambre d'enfant, c'est entre tes quatre murs que vinrent peu à peu me hanter les ombres colorées de la science, les illusions qui m'ont caché la nature et qui s'amassaient davantage entre elle et moi à mesure que je cherchais à la découvrir; c'est entre tes quatre murs, semés de fleurs bleues, que m'apparurent d'abord vagues et lointains, les simulacres effrayants de l'amour et de la beauté."

VIVE LA FRANCE!

La colonie française de Montréal célèbre en ce moment sa fête nationale avec une fierté intraduisible. Des foules immenses vont chanter avec elle la **Marseillaise,** dans ce lieu enchanteur qui s'appelle le Parc Dominion.

Avec tous nos amis et compatriotes français, nous poussons vers le Tricolore un ardent et profond **Vive la France!**

GLOIRE À NOS HÉROS

Montréal a été le témoin de la fierté splendide de toute une race rendant hommage à l'un de ses héros. L'inauguration d'un monument à Dollard et ses compagnons a donné lieu à des fêtes inoubliables. La France avait tenu à envoyer une réprésentation militaire pour rendre hommage au soldat de la Nouvelle France, et la frégate la "Ville d'Ys" commandée par le Capitaine Ruffi de Pontevès, mouilla dans le port de Montréal le 22 juin, après avoir reçu à Québec une enthousiaste réception. Depuis la "Capricieuse" bien des frégates de France sont revenues dans les ports canadiens, mais la "Ville d'Ys" qui s'associait à la célébration de l'une des plus chères gloires françaises au Canada, nous a causé une joie encore plus profonde. Les fêtes qui se déroulèrent en cette circonstance au Parc LaFontaine, autour du Monument

SUR LE PONT DE LA "VILYLE D'S"



Le Commadant Ruffi de Pontevès — *M. Marcel de Verneuil* — *L'Enseigne François Jourdain*

PHOTO. DE M. EDGAR GARIEPY

Dollard, furent vraiment splendides. Nous ne reviendrons pas sur les détails largement donnés par tous les journaux, mais nous tenons à féliciter chaleureusement le **Comité du Monument Dollard** et l'**Association Nationale Saint-Jean-Baptiste** pour avoir donné à notre fête nationale un tel éclat, une telle émotion, une telle gloire!

En ce jour du 24 juin, sous la gaité de tous les drapeaux amis qui claquaient pour nous, dans le bleu du ciel, nous avons senti mieux encore, combien nous aimions notre patrie, et combien nous étions fiers d'être des Canadiens-français!

CE QUE PENSENT LES JEUNES...

M. Jean des Lys adresse une réponse à la lettre de M. Alfred Boyer, (parue dans le numéro de juin de la Revue moderne), dans laquelle il défend énergiquement la fierté canadienne-française. Nous ne croyons pas devoir publier cet article qui entrainerait notre journal dans une discussion où les mêmes arguments seraient, sans cesse, servis.

Nous apprécions la manière de penser de M. Jean des Lys, comme nous apprécions celle de M. Alfred Boyer; l'expression de leurs deux opinions nous a prouvé qu'il y avait des jeunes, nationalistes, et d'autres, qui ne l'étaient pas du tout.

A vrai dire, nous nous en doutions bien un peu. L'essentiel est que tous, par dessus tout, aiment leur pays.

THE HOUSE OF QUALITY (REGISTERED)

S E R V I C E

Peut-être ne serons-nous pas considérés trop prétentieux, si nous nous permettons de mentionner la supériorité du service donné par l'établissement Fairweathers. Il doit être agréable pour nos clientes d'avoir la certitude que, quel que soit l'objet de leur visite à notre magasin, elles recevront le même degré de courtoisie et d'attention, — que ce soit seulement pour passer les nouvelles modes en revue, ou pour un achat.

Le personnel sait présenter les marchandises d'une manière exprimant son désir de vous bien servir, et sait aussi se montrer intéressé, sans essayer d'en imposer.

Si vous faites un choix quelconque, ne pouvons-nous pas suggérer que cette habilité de notre personnel à assister et à aviser la clientèle, et aussi à surveiller les modifications nécessaire, sconstitue une forme de service toujours acceptable et assurant satisfaction entière? De plus, nos assortiments de nouveaux modèles sont maintenant plus complets que jamais.

Manteaux pour l'après-midi ou les sports, costumes et robes pour le printemps et l'été, — tous dans les styles les plus nouveaux et les tissus les plus en faveur. Enfin, des vêtements certains de satisfaire les goûts les plus raffinés.

Chapeaux, souliers, gants, corsets, sous-vêtements et négligés. Nous offrons un choix considérable de styles les plus nouveaux quant à la confection et aux tissus. Le travail parfait répond aux exigences du jour.

Fourrures pour l'été, étoles genre animal, et d'autres se distinguant par la haute excellence assimulée au nom Fairweather.

Il est peut-être aussi sage, surtout cette année, de donner une importance toute spéciale au soin de vos fourrures. L'excellence et la haute réputation de notre établissement garantissent un service des plus parfaits lorsqu'il s'agit d'emmagasinage, de réparations, etc., de vos fourrures.

Les prix Fairweathers sont aussi raisonnables que ceux en vigueur ailleurs, et nulle part ailleurs pourrez-vous trouver des marchandises d'une aussi haute excellence.

"Il est avantageux de payer pour la qualité."

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine, près Peel

Toronto MONTREAL Winnipeg





A LA DÉFENSE DES BERCEAUX

Le frontispice de ce numéro de juillet, évoque toute une page d'histoire, alors que l'Alsacienne, le cœur battant, l'œil au guet, tout en poussant le berceau du dernier-né, regardait par la fenêtre si les soldats de la France n'arrivaient pas.. Et les soldats de la France sont venus. Ils ont repris leur Alsace et leur Lorraine et les femmes de ces beaux pays se sont agenouillées devant le tricolore. Dans les berceaux d'Alsace et de Lorraine dorment maintenant des petits Français. Cette conquête marque la plus belle et la plus douce émotion de la vie de tout un grand peuple. Reprendre l'Alsace et la Lorraine! Le vœu dormait au cœur même de toute la race. Les générations qui se sont suivies, depuis 70, avaient vécu avec le désir de la revanche, et le grand poète patriote, Paul Déroulède, ne cessa de la prédire glorieuse. Dans Metz s'élevera le monument au prêcheur du culte de la Victoire, et ce monument va détrôner celui de l'empereur allemand, installé cyniquement sur la place de la grande ville lorraine, comme s'il se pouvait que cette haute et bête statue put rester au centre d'un pays que tout proclamait français. Les Frédéric et les Guillaume Hohenzollern, potentats cruels, faites place au doux poète de la France. C'est à lui de monter là-haut, et voyez comme sa tête énergique et belle rayonne, inspirée, dans l'azur du ciel lorrain, où trop longtemps vos masques sinistres injurièrent au sentiment de tout ce peuple qui pleurait la patrie perdue.

Cette jeune mère qui, derrière le rideau de sa fenêtre, au pied du portrait de Joffre, tout près du berceau où dort son premier né, cette jeune mère d'Alsace qui porte la boucle noire où va bientôt se poser la rosette tricolore, cette jeune femme qui scrute le lointain, avec angoisse, ne nous fait-elle pas penser aux mères de chez-nous, qui, elles aussi, soulevèrent longtemps les rideaux de leurs tristes logis, interrogèrent longuement l'immensité des horizons pour regarder... si les Français ne revenaient pas...

Et les ans ont passé, les siécles aussi...

Nos mères, les yeux las, ont baissé les rideaux, puis elles ont chanté et prié auprès des bers normands et des lits-clos bretons, dans lesquels la race neuve s'éveillait à la vie. Elles ont prié dans la langue si chère; elles ont chanté les doux airs de leur pays et par la magie de leurs voix tendres, le miracle s'est fait de nous garder français! Les mamans en bonnet sseyants et en coiffes coquettes n'ont jamais songé qu'elles étaient des héroïnes, des héroïnes à la pensée très-pure, au geste très-simple, qui ne connurent jamais la splendeur de l'action d'éclat, ni la gloire du haut fait que l'on proclame. Paysannes en jupe de laine, ou grandes dames à corselets de soie, elles avaient la même âme claire et douce, la même foi magnifique, et la même flerté de leur sang!

Que l'on parle des mères d'Alsace et de Lorraine avec une ferveur admirative, mais que l'on n'oublie pas les mères canadiennes perdues, au délà des mers, oubliées dans la sauvagerie d'un pays immense, qui ont gardé flèrement, sous le froid de l'oubli et de l'absence, les frontières de la patrie française d'Amérique!

Il n'est pas étonnant qu'elles ne meurent jamais les races qui placent de telles mères à la défense de leurs berceaux!

MADELEINE.

LES VILLEGIATURES DE LA PROVINCE

Le département des Annonces du Pacifique Canadien a publié de nouveau cette année sa plaquette descriptive des endroits pittoresques et des plus belles villegiatures de la province de Québec, et tout comme par le passé, cet intéressant ouvrage a été imprimé dans les deux langues pour être ensuite distribué gratuitement aux touristes dans tous les bureaux de la compagnie. Le "Québec Pittoresque" est abondamment illustré et renferme d'utiles renseignements pour les pêcheurs, les chasseurs, les campeurs et généralement pour tous ceux qui vont à la campagne durant les mois de la belle saison; la plaquette est ornée d'une couverture fort artistique, travail d'un artiste montréalais et renferme encore une excellente carte panoramique des Laurentides, de même qu'une autre de la vallée de la Gatineau, qui méritent d'être soigneusement conservées, car ce sont probablement les meilleures jamais faites de ces régions; celle du district des Laurentides surtout, a coûté beaucoup de travail, car le gouvernement n'ayant pas encore terminé le relevé topographique de ces montagnes, il a fallu compléter certaines sections au moyen des plans des compagnies qui font la coupe du bois et avec les renseignements obtenus des curés des paroisses, des guides et des colons familiers avec la topographie de cette superbe contrée.

LE COURRIER DE MADELEINE

ANXIEUSE.—Pas besoin d'être poète... vous le savez, vous aussi, et très bien dire ce que vous pensez. Je vous remercie de cette douceur nouvelle jetée dans ma vie.

GUY GUITE.—"Il devrait bien y avoir deux quinze par mois" me dites-vous gentiment. Alors ca deviendrait bien difficile de boucler une revue moderne. Vous me donnerez le témoignage que notre revue n'est jamais en retard et qu'elle parait plus souvent avant qu'après le 15. Si la Revue va relier tous ses numéros à la fin de l'année? La question m'a déjà été posée, sans que je puisse encore y répondre sûrement. Voulez-vous nous en reparlerons à l'automne? Quant à ce numéro, demandez le donc tout de suite, afin qu'il n'y ait pas de désappointement à la fin de l'année. Le gros "truck" de déménagement est arrivé bien rempli, et la provision a été reçue avec enthousiasme. Quelle lettre jolie et reposante, merci.

CIRON.—Je voudrais vous rendre millionnaire! Tout d'abord que je vous dise ceci: vous avez du talent; il peut plaire ou déplaire, mais vous en avez, et votre façon originale d'écrire une lettre le dénote surabondamment. Il se peut que l'on ne vous accueille pas du premier coup, mais que cela ne vous déconcerte pas, il faut toujours un peu s'y attendre. Recommencez et tenez bon: je vous affirme, et je n'ai guère de mérite à cela, que vous réussirez. Alors, il faut fermement que vous ayiez confiance en vous, sans verser dans la prétention. Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Vous êtes trop fine, trop artiste pour donner dans ce travers banal et insupportable. Il faut laisser cela aux esprits inférieurs et ternes. Votre "hélas" de la fin m'a bien amusée, car j'ai compris tout ce que vous y mettiez. "Bah! Madeleine, comme j'aimerais mieux pourtant que le juge, serait vous"... Il faut avoir confiance en soi, pour le travail et la lutte, mais il ne faut jamais trouver bien ce que l'on écrit. C'est là le plus terrible défaut; celui qui tue l'élan, et détruit l'étincelle. Les médiocres seuls peuvent s'admirer. Je vais lire votre envoi, tout à l'heure, quand la maison sera devenue silencieuse et recueillie. Je choisis cette heure-là pour mes meilleures lectures. Osez vous plaindre maintenant?

J'OSE.—Tiens, comme vous m'avez comprise, tout de même. J'étais exaspérée, ennuyée, écœurée, car les manifestations anonymes ont le don de me mettre le feu sur la peau. Autant j'aime les gens sincères qui viennent vous dire leur blâme avec franchise, autant j'abhorre ceux qui mettent le masque pour vous exprimer leur désapprobation. Ainsi si vous m'aviez dit l'autre jour, ce que vous m'écrivez aujourd'hui, je vous aurais répondu, avec le calme le plus absolu, vous disant que je trouvais, ce que je trouve vraiment, que vous exagériez. Au lieu de cela, j'ai été rude, et si vous examinez votre façon de faire, avec le même sang froid que vous apportez à juger les autres, vous verrez qu'en tout il faut avoir la "manière". Non, je n'ai pas été "moi" en cette circonstance, et vous non plus, ne le croyez-vous pas? Si vous m'aviez écrit sur du papier rose, j'aurais été plutôt conciliante. Je serais portée à vous estimer fortement — si vous n'usiez plus que de papier tendre, même pour exprimer vos plus grises sentences.

MIGNONNE D.—Il ne faut pas désespérer du Courrier graphologique. Votre réponse ne saurait plus tarder, quoique deux cents correspondantes attendent encore leur analyse. Que voulez-vous, ce Claude a tant de vogue, et sa science est si attrayante, qu'il faut bien se résigner à attendre.

HUGUETTE PLEASY.—Vos références, mais vous les portez dans votre sourire si doux et si plaisant... Je vous sais gré d'être gentiment encourageante.

L'AMIE DU PERE PRATT.—Bravo! il est bien de se déclarer l'amie de la sincérité et du courage. Non le Père Pratt n'est pas M. L'Abbé d'Amour, collaborateur à la Revue moderne, il est vrai, mais qui n'a pas encore écrit chez-nous, actuellement en France, si je ne me trompe. Le Père Pratt appartient au clergé de Québec, et croit devoir dire tout ce qu'il pense de certaine question. La liberté de penser et la liberté de discussion existent chez-nous, et à ce double titre, je ne saurais interdire au Père Pratt la tribune libre qu'il réclame pour y exprimer ce qu'il croit devoir être dit.

LINETTE.—Comme votre âme est claire et jolie, Linette, et comme j'aime à lire tout ce que traduit d'elle vos billets si lumineux et si doux. Merci de toute la grâce affectueuse que vous jetez dans ma vie; je vous en reste infiniment redevable. Oui, moi aussi, j'ai hâte que la lumière se fasse, et d'autant plus que je crois sincèrement que le litige restera insoluble. Tout le monde y met son mot, cette fois-ci, c'est M. du Roure qui proteste. Enfin, j'avoue que, comme vous, je ne sais plus et j'attends. Mais je connais les "discuteux". Ils ont tous la tête dûre et ils soutiendront leur point mordicus! Chacun pourra choisir ce qui lui plait le mieux dans les opinions émises. La femme Gagnon est le cas le plus sinistre de la folie humaine, le plus triste, le moins sympathique aussi, je vous l'avoue, et il faut faire violence à son cœur pour la défendre. Mais à côté du cœur, la conscience parle, et je lui ai obéi, approuvée par bien des femmes, au nombre desquelles je suis heureuse de vous compter. Revenez vite et souvent, j'aime vos billets si francs.

MARIE ROSE A.—Vous me plaisez beaucoup, l'intelligence de votre propagande m'a charmée, et je serai heureuse de vous connaître. Aussi si vous passez chez moi, avant que je passe chez-vous, ne craignez pas de frapper... et l'on vous ouvrira avec le meilleur sourire de bienvenue.

M. ANGE C.—O la jolie lettre, si sincère, et aussi si courageuse. Je vais faire de mon mieux pour vous plaire, et je tiens à vous redire combien vous m'avez fait plaisir, et quelle jolie amitié je vous garde.

HELENE DE BALME.—Et je vous répète ici ce que je vous disais autrefois dans la "Patrie": revenez souvent, petite amie; et j'ajouterai "plus souvent encore".

BADREUSE.—Comme j'aime ce vieux mot,—mais non, vous ne saurez jamais l'être, avec votre façon si jolie de penser toujours aux autres.

LIERRE.—Ecrivez donc à M. Godfroy Langlois, représentant de la Province de Québec à Bruxelles, et demandez-lui les renseignements qui vous tiennent au cœur. Et ayez la certitude qu'il fera tout en son pouvoir pour vous les procurer. Merci pour la "belle" revue.

ATTENTIVE.— C'est gentil à vous de penser à moi. et je ne vous oublie pas, croyez-le bien... O les fraises cueillies dans les grands champs... j'en respire d'ici tout l'arome. Jouissez bien de toutes ces jolies joies, ô ma sensitive; elles sont de celles qui rendent la vie meilleure.

UNE QUI VOUS LIT ET VOUS AIME SINCEREMENT.—Comment ne pas être aimable après une telle confession.

MIMI FAUVETTE.—Le rôle d'infirmière, quand il est bien compris, exige un dévouement vraiment supérieur, et qui satisfera à votre désir le plus cher: faire du bien. Vous trouverez aisément à vous placer dans l'un de nos bons hôpitaux afin de vous préparer à votre carrière. Je vous souhaite de la persévérance et du bonheur.

EXCELSIOR.—Comme tout ce que vous écrivez justifie l'accueil affectueux que je vous ai tout de suite

ÉLÉGANTE ROBE D'ÉTÉ



confectionnée par notre modiste à nos propres ateliers.

Dupuis Frères Limitée.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.

accordé, tant vous m'avez plu sans qu'il soit nécessaire de raisonner ce sentiment. Vous avez aimé le dernier roman, et "Vivante et Morte" devrait aussi vous amuser, tant il n'est ni banal, ni ressassé. Les situations sont neuves et intéressantes, vous m'en direz des nouvelles. Et la Passagère? Cela deviendra de plus en plus joli, suivez-le bien attentivement. Et le "Coin du Voile" un très-court roman de Colette Yver est aussi passionnant au possible.

JACQUES.—Je serais toute disposée à vous aider dans cette entreprise, si toutefois vous voulez bien me l'exposer plus au long. Il est entendu que je m'engage à rien sans mieux connaître la situation, mais ce que je vous promets, c'est de vous parler en toute franchise. C'est bien ce que vous souhaitez, n'est-ce pas?

MARIE BERNARD.—Voulez-vous que nous vous entrions dans le rôle des abonnés? Vous la recevrez ainsi tous les mois, et vous continuerez de traiter avec nous, suivant le mode choisi par vous. Cela vous va-t-il?

MARJOLAINE.—Je ferai la tentative que vous me suggérez si gentiment. Seulement, je ne suis pas aussi sûre que vous du vrai succès. Pour quelque ns ça va très bien, mais les autres? Songez que la Revue moderne peut, sans autre modestie, évaluer ses lecteurs à 50,000, et elle ne double pas son chiffre de circulation en avançant cela, quoique vraisemblablement, chaque numéro doit compter au moins 2 lecteurs, puisque dans certaines campagnes, un abonnement est pris par quatre ou cinq jeunes filles, et les cercles que nous comptons par douzaines et les bibliothèques, etc., etc. Il faut plaire à tout le monde, ou essayer... Ceux-là que satisferaient la lecture des œuvres que vous me citez, ne lisent pas la Revue moderne pour le roman, et plusieurs la lisent uniquement pour le roman. Alors l'intérêt ne serait plus balancé. Il faut essayer de connaître son public, je m'y efforce depuis des années, et je crois presque l'avoir déchiffré. En tout cas, je vais penser à tout cela, car vos suggestions ne peuvent me laisser indifférente, alors que je les sais dictées, par la meilleure amitié.

DESESPEREE.—Ce que vous me racontez est affreusement triste, et je sais que vous dites la vérité, puisque je connais des cas de monstruosité morale semblables à celui que vous me citez. En ce qui vous concerne, ne croyez-vous pas plutôt à de la mauvaise habitude: celle de grogner sur tout et à propos de tout? Mais ne sentez-vous pas que la tendresse existe au fond, peut-être bien au fond! Il faut essayer d'y croire, car autrement ce serait trop décevant. Les bêtes adorent généralement leurs petits, et meurent souvent pour les sauver; mais il s'en trouve qui les haïssent et les martyrisent, sans raison, au point que les maîtres doivent les leur enlever. Certains êtres humains sont comme les bêtes; si terrible que puisse être l'exception, elle existe, et il faut en plaindre les victimes. Aussi, comptez sur mon absolue sympathie. Vous trouveriez aisément à vous placer dans un hôpital, en qualité de nurse; faites votre application dans plusieurs, et vous choisirez ensuite. Le travail est un grand guérisseur; essayez de celui qui exige surtout du dévouement, et vous en serez consolée, plus que vous ne l'imaginez sans doute.

A LA DERIVE.—"Non, mais est-ce bête un homme aimé!" vous écriez-vous dans votre si compréhensible impatience: et je vous réponds par "plus bête encore" l'homme qui aime, et qui marche sur toutes ses autres affections pour courir vers cet amour, qui ne tient compte ni de sa femme, ni de ses enfants, ni de sa situation, ni de son honneur, ni de rien... Qui comme toutes les vilenies, toutes les bêtises... Les femmes qui aiment sont aussi souvent bien faibles, mais à ce point-là, j'en doute, jusqu'à sacrifier leurs enfants? Je jurerais que non! Voulez-vous que je vous dise? Vous avez affaire à un malade. Obtenez qu'il se repose, et il deviendra moins triste, et, moins triste, il sera moins cruel: tout ainsi s'enchaîne. Mais avec lui, soyez gaie, aimable, rieuse; n'allez pas faire mine de le croire malheureux, mais raillez doucement sa manie à la mélancolie. Cela le secouera un peu, et il faut quelquefois les secouer, ces hommes, surtout quand nous les aimons beaucoup, afin d'instaurer en eux une plus vive énergie. Si le régime a du succès, n'oubliez pas que je serai ravie de le savoir. Et ne pleurez pas mignonne, la vie va tantôt sourire, espérez plutôt.

L. V.—La Revue moderne est devenue votre grande amie, et merci de me l'affirmer en d'aussi jolis termes. Je vous ai appris à aimer la vie... Comme vous me faites du bien en me l'affirmant, et combien mon affection pour vous se trouve agrandie... jusqu'à des limites extraordinaires!

BRUNETTE MOQUEUSE.—Votre réponse viendra à son tour. Claude Ceyla est sumergé, ou submergée; il faut lui faire largement crédit. Mais soyez certaine que vous aurez votre analyse, à votre tour.

G. DE M.—Pourquoi ne vous appelleriez-vous pas "Phyllis" comme la jolie et touchante héroïne de la "Passagère"? C'est aimable, fin et discret tout ce que vous me dites!

NIZOUTE.—Un bonjour en passant à la si gracieuse amie de la "Revue moderne".

NOTE.—Prière de se rappeler que le Courrier ferme impitoyablement ses portes le 20 du mois qui précède la publication de la revue.

MADELEINE.



Robe en Georgette pour fillette.

Nouvelles Marchandises pour l'Eté

Nous venons de recevoir directement de Paris le dernier cri de la Blouse Parisienne ainsi qu'un assortiment complet de linge de table de haute fantaisie

NOTRE SPÉCIALITÉE: POINTS D'OURLETS.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST — M. F. Cahill & Company — Tél. Up. 1360 Angle de la rue Crescent

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Étampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.

Le confort et le beau ne sont pas du luxe.



En étudiant le dessin de "Living Room", ci-contre, vous serez peut-être tenté de croire qu'il n'y a qu'en Europe où l'on peut composer, pour un foyer, une pièce d'une valeur aussi artistique que celle-là.

Réjouissez-vous au contraire, en apprenant que le "Studio DesRosiers", 478 St. Denis, se spécialise dans ces travaux d'art où le style Jacobin, marié agréablement au style Hollandais joue le rôle principal. Ici, pas d'éclairage éblouissant, mais bien au contraire, une lumière qui tout en donnant à l'ameublement les reflets et l'éclairage nécessaire, ne nuit en aucune façon au mode d'emploi de la pièce.

Pas de luxe, non plus, malgré la richesse du décor; les murailles s'harmonisent au plafond; les meubles conviennent aux nuances sobres du décor, et dès que vous pénétrez dans la pièce, vous vous sentez comme attaché à cette salle de repos, cet oasis de famille que vous pourrez à loisir transformer en cabinet d'étude.

Le "Studio DesRosiers" a mobilisé ses connaissances, l'expérience et le goût de ses experts, pour composer cette pièce qui ferait l'orgueil d'un prince de l'art et du bon goût.

Le "Studio DesRosiers" se spécialise dans l'art d'adapter une gravure à une draperie, une tapisserie à un meuble, un tapis à une nuance de peinture.

Le "Studio DesRosiers" est patronné par les gens de bon goût et ceux qui lui font l'honneur d'une visite s'en reviennent avec l'illusion d'avoir parcouru un musée d'art.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

MARIE H. D.—Le bon sens et l'esprit pratique en se développant corrigeront ce que l'imagination a d'un peu romanesque. Marie a un grand souci de plaire et elle se préoccupe trop de l'opinion, cela nuit à la simplicité toujours si aimable. Elle est active mais pas constante; elle a le goût des jolies choses et elle aime à se les procurer. La volonté est faible, obstinée parfois, mais manquant absolument d'initiative et de résolution. Elle est sensible et un peu susceptible. Le cœur est bon, aimant, capable de jolies délicatesses.

BRIN D'AMOUR.—Oui, je ferais cette analyse aux conditions ordinaires et je vous renverrai fidèlement cette lettre.

Brin d'amour est une petite personne calme, réfléchie et énergique qui sait ce qu'elle veut et le fait sans hésitation et sans attirer l'attention. Elle est bonne, affectueuse et franche; elle ne s'embarrasse pas de complications, et en tout, elle tend à la simplification. Pratique et positive, elle est active et soigneuse, et elle est parfaitement capable de conduire sa maison, les autres, et ce qui est plus rare et plus difficile: elle-même!

ELPHEGE.—Dans quatre lignes on ne peut qu'apercevoir la silhouette. Délicatesse et sensibilité et comme il y a de l'orgueil, Elphège est susceptible. Gaieté et activité. Il est bon et affectueux. La volonté est persévérante, égale et douce. Je le crois bienveillant et n'était son orgueil susceptible, il serait parfait.

CONSTANT.—Impressionnable et nerveux, il est actif et plein de bonne volonté; franc, ouvert, porté à se confier facilement, il est sensible et très affectueux. L'humeur est variable et il est quelquefois triste. La volonté est active, et généralement assez ferme, avec des souplesses qui favorisent la conciliation. Par l'affection on peut aisément l'influencer. Quoique sans vanité, et sans aucune velléité DE SE POUSSER, il a confiance en lui, et comme il est timide aussi, il a parfois de l'assurance et à d'autres moments c'est la gêne qui l'emporte. L'activité est très variable et dépend des dispositions morales. Il a gardé une espèce de crédulité un peu naïve qui l'expose à être trompé par ceux à qui il accorde si vite sa confiance. Il est souvent un peu mou et incapable de résister à certains entraînements.

MAGALI.—C'est certainement une jeune personne très volontaire, pas toujours raisonnable, portée à l'exagération dans ses impressions et ses discours. Elle est sincère et d'une franchise un peu rude qui ne ménage pas ses effets. Brusque, raide, un peu dure quelquefois, elle essaie de cacher une sensibilité assez vive et qu'elle ferait mieux de laisser voir plus souvent. La volonté est entêtée, obstinée, toujours prête à la résistance avec ou sans raison. Elle est dépensière, un peu coquette, très jeune, étourdie et un peu en l'air.

Le cœur est bon et généreux, mais elle est plus habituée à recevoir les soins et les attentions qu'à les donner aux autres. Quelques années la modifieront: si elle est bien dirigée ce sera en bien. Elle est susceptible et portée à la jalousie.

SAUVAGESSE DE SHAWINIGAN.—Un peu étourdie, vive, gaie quand elle est de bonne humeur, mais il lui arrive d'être maussade, capricieuse et peu endurante. La sensibilité est combattue et à plusieurs elle paraît indifférente et sèche. Mais elle a bon cœur et elle sait aimer les siens. L'orgueil et l'amour-propre sont marqués et elle accepte mal les reproches et même les conseils. La volonté est résolue, autoritaire et obstinée. Ni douceur ni souplesse et des allures vives et brusques un peu déconcertantes. Elle est sincère. Elle n'a pas d'ordre et le sens pratique, en germe, attend d'être un peu cultivé pour s'excercer.

MONSIEUR HENRI D.—Un esprit sensé, pratique et un peu routinier qui s'applique à bien faire sa tâche, avec conscience et un peu de lenteur. Il est cependant vif, sensible et actif. Le cœur délicat et tendre s'attache avec constance, et comme il est droit, généreux et bon, il est tout naturellement dévoué pour ceux qu'il aime. La volonté est égale, modérée et douce et manque quelquefois de résolution et de fermeté. Il est faible surtout quand sa sensibilité est touchée. Il agit simplement sans aucune vanité, il est très sincère et un peu crédule. Il a de la fierté et de la dignité.

VALENTINE LA CURIEUSE.—Beaucoup d'ardeur et d'imagination portent à un peu d'exaltation et compromettent la sûreté du jugement. Elle s'aveugle sur les difficultés, sur les défauts ou les qualités des gens. elle juge avec précipitation d'après les apparences et elle est exposée à se faire tromper car elle est crédule et confiante. Bonne et affectueuse. Elle est gaie, elle aime le bruit et le plaisir, elle n'est pas sérieuse, mais sensible et généreuse. L'orgueil est grand et un peu susceptible. L'activité devient facilement de l'agitation et elle manque de persévérance pour mener à bien les entreprises commencées avec enthousiasme. La volonté est ardente et vive; elle a de nombreuses impatiences et même des violences courtes. Elle est sincère et franche avec quand même une disposition à exagérer beaucoup quand elle raconte au point de travestir les faits: c'est son imagination qui l'emporte sans qu'elle s'en rende toujours compte. Courageuse, optimiste, bienveillante.

CYRANO.—C'est un homme positif et pratique qui est en même temps très sensible, un peu sensuel, capable d'affections ardentes et constantes. Il est porté à la tristesse et à s'exagérer les difficultés et les soucis. Bon et généreux; il n'est pas très énergique. La volonté est vive mais molle; la souplesse l'aide à se plier aux circonstances mais il manque de résolution qui les domine. Il se laisse facilement entraîner vers ce qui l'attire et rien dans sa nature ne favorise la résistance énergique. Loyal et sincère. Il a de l'orgueil et confiance en lui.

STANISLAS.—C'est un homme qui manque de calme et de mesure. Il est exagéré dans ses discours, agité dans ses manières, toujours pressé, étourdi, peu soigneux, il n'a ni sérieux ni jugement. La volonté est ardente et d'une impulsivité irraisonnée; il est nerveux et rageur mais il subit quand même les influences et les entraînements. C'est un sensuel qui se laisse aller. On ne peut accorder beaucoup de confiance à ce qu'il raconte, car il voit avec des vers grossissants et en tout il est excessif. Il ne manque pas de cœur, il est très sensible, mais il manque un peu d'équilibre.

BLANCHE.—Beaucoup de grâce douce, d'animation, de gaieté caractérisent cette écriture si aisée. Elle a conscience de son charme, elle l'exerce avec une légère nuance de coquetterie. Elle a le goût des jolies choses et il lui semble tout naturel d'avoir ce qu'elle désire. Elle est sociable et elle parle beaucoup. Elle sait aussi être discrète quand il le faut. Délicate, aimante, imaginative, un peu sentimentale. L'orgueil est susceptible mais combattu par la grande générosité. Très femme.

FRANCOISE (Les Escoumains).—Ces quelques lignes suffisent à peine pour entrevoir la silhouette d'une Françoise qui ne doit pas aimer beaucoup à écrire! Elle est sensée, pratique, active, simple et bonne. Adroite, soigneuse, elle a du goût et de l'esprit organisateur. La volonté est résolue et ferme, un peu autoritaire et très vive. Elle a de la fierté et de la réserve mais beaucoup de bienveillance. Un peu timide au fond.

BRINDILLE.—Beaucoup de sensibilité, un tempérament nerveux et de la délicatesse la rendent très impressionnable, ce qui fait l'humeur inégale et parfois inquiète. Elle se redresse contre cette grande facilité à être émue, elle n'en paraît que plus capricieuse et déconcertante. Le cœur est affectueux et bon, la volonté est vive et impatiente; elle est irritable, portée à la contradiction, elle peut s'emporter en discutant et elle est très entêtée. Le bon sens et le sens pratique l'aident généralement à remettre les choses au point quand le calme est revenu. L'orgueil est légèrement vaniteux. Un petit sentiment personnel gêne le dévouement sans l'arrêter. Elle est souvent triste, mécontente des autres et d'elle-même, puis, elle se reprend dans un grand mouvement de générosité et elle essaie d'être bonne comme elle le rêve. La volonté manque de constance. Quelque chose de raide, d'un peu fermé et dur tient à distance les sympathies dont elle a pourtant si grand besoin.

SYBILISTE.—Sans aucune vanité, ni prétention, avec une simplicité invariable, elle est bonne, facile, un peu molle avec tout des vivacités soudaines qui surprennent. Délicate et affectueuse mais peu démonstrative. La volonté est capricieuse, souple, et généralement douce. Le sens pratique est médiocre. Sincère et naïvement crédule. Un rien l'attriste, mais pour peu de temps, ses impressions étant plus vives que profondes.

LYRE ENCHANTEE.—Beaucoup de bon sens, de modération, de réflexion et de calme assurent un bon jugement. Elle est discrète, douce d'une réserve timide qui fait croire à tort à de la froideur. L'orgueil est digne et un peu fier mais elle n'a aucune espèce de vanité. Elle est un peu susceptible, mais l'impression s'efface rapidement. Du goût, de la distinction. Beaucoup d'habilité manuelle. La volonté est précise, modérée et ferme. Elle a de l'indépendance, et sans tapage ni déclamations, elle se laisse peu influencer par les autres. Très, très gentille.

LE SOLITAIRE.—Une délicatesse et une sensibilité féminines, beaucoup de tendresse, une activité vive. L'esprit est délicat, ouvert et le jugement est basé sur l'observation et la réflexion. La bonté est généreuse et dévouée. La tendance à la jalousie est indiquée, mais elle est combattue par tous les instincts généreux de la nature. Intellectuellement et moralement, il est très bien doué, mais la volonté est hésitante et faible; quelques signes de résistance, quelques autres de résolution peu soutenue. Très loyal et très sincère. Trop peu d'écriture pour établir un jugement très sûr.

O'BARE.—Impressionnabilité, sensibilité délicate, beaucoup d'affection profonde, dévouée et tendre. Elle est faible et un peu nerveuse, facilement attristée et inquiète. Elle manque de calme et aussi d'optimisme. Cela nuit à l'activité qui est nerveuse et inégale, et au courage, facilement entamé. Bonne, simple, sincère, sans aucun égoïsme, quelle force elle serait si elle avait un peu plus de gaieté et de ressort. Cela s'acquiert, vous savez?

L'ordre pèche dans les détails. Elle a le goût du chez soi et le sens du devoir. La volonté est surtout une volonté de résistance et d'endurance; elle a peu d'initiative et elle sent le besoin de compter sur les autres. Un charme bien féminin fait de douceur et de tendresse.

NIETTA.—Elle est gentille: toute naturelle, gracieuse, délicate, vive et spontanée. Sensible et un peu nerveuse, elle a une humeur variable, mais elle

Produits de Beauté



Pour les soins du visage, des mains et des cheveux.

PARFUMS,	POUDRE DE RIZ,
LOTIONS,	TALC,
PATES, POUDRES,	DENTIFRICES,
BRILLANTINE,	ANTI-RIDES,
SACHETS,	ETC.

Madame Raymonde
CASIER POSTAL 384
STATION L. WESTMOUNT, P Q.

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 9 p.m. Dimanche excepté.

LE PASSÉ!!
LE PRÉSENT!!
L'AVENIR!!

86 Rue St-Laurent

est toujours active, animée et d'une franchise rafraîchissante par ces temps de comédie universelle!

Elle est bonne, et le dévouement, poussé par l'affection, peut être très beau. Pour l'exercer, il lui faut mettre à la raison un sentiment personnel qui cherche à s'affirmer. La volonté est précise, vive, ferme: elle a ses opinions et elle les discute vivement et avec obstination. Très personnelle, elle ne reflète pas les idées des autres. Elle a les siennes, toutes neuves. Affections tendres et exclusives. Un peu de susceptibilité. Active et pratique, elle est soigneuse, droite et consciencieuse.

PIANISTE.—Sensible, bonne et affectueuse, elle a un caractère un peu mou: elle ne sait avoir ni initiative ni résolution: elle subit l'ascendant de ceux avec qui elle vit. Un peu d'obstination, quelques entêtements l'aident à essayer de résister. Elle n'a pas d'ordre et son activité est capricieuse et vite découragée par les difficultés. Elle est un peu susceptible, mais elle pardonne et oublie facilement, car elle est bonne et indolente. Souvent triste et ne comprenant pas bien qu'on lui fasse de la peine, car elle est toujours bienveillante et elle ne ferait pas de mal à une mouche!

AURETTE.—Que voulez-vous faire avec ces dix mots! Le résultat est toujours incertain avec si peu d'écriture; j'avertis que je ne recommencerai pas l'analyse, car j'ai trop de correspondants qui attendent, une centaine au moins.

Je crois cette personne sensée et intelligente. Modération en tout. Beaucoup de bonté qui n'est pas gênée par l'égoïsme dont il n'y a pas de signes. Volonté énergique et autoritaire mais qui se possède. Vivacité, — impulsivité, activité égale et persévérante. Affections constantes et beaucoup de discrétion.

PIERRETTE LOU-LOU.—Voila une Lou-lou ni travaillante, ni soigneuse, ni pratique. Elle est sensible et tendre quoiqu'elle le cache bien, mais elle n'a pas d'ambition, ni de courage, et elle est souvent triste sans savoir pourquoi. Elle ne manque pourtant pas de volonté, mais elle se laisse trop diriger par ses caprices. La vanité est un peu coquette: elle a de l'amour-propre et la critique la fâche. Va-t-elle m'en vouloir? Elle est très jeune et si elle voulait avec persévérance, elle se transformerait.

PETITE THOMAS.—L'impressionnabilité nerveuse est grande: elle est sensible, vive, ardente, spontanée, très vivante et elle exerce une influence marquée autour d'elle. Elle observe finement et se livre peu, étant très prudente pour ne pas dire défiante. Elle est intelligente, portée aux analyses et aux dissections, et elle a une vie sentimentale active. Simple, distinguée, ne cherchant pas à attirer l'attention mais retenant celles qui se sont fixées sur elle. Esprit enjoué. Humeur changeante et disposition à s'attrister facilement. De la fierté mais aucune vanité, et l'horreur de toute pose et de tous les artifices à la mode. Certainement originale et sympathique. La bonté doit se tourner à la bienfaisance, car elle est à la fois idéaliste et pratique.

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL

PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD, COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE, Dépositaires. — Montréal.

KONDIARONK.—Grand chef! Croyez-vous que la longueur des lettres et l'espace qu'elles occupent vont me faire croire que vous me donnez beaucoup d'écriture?

C'est un imaginatif enthousiaste, susceptible de s'emballer; il manque de réflexion et de pondération et il doit faire des folies quand ça lui chante. Bon cœur affectueux, qui, à la façon des papillons, se pose sur beaucoup de fleurs et ne se fixe sur aucune. Il est toujours à la façon des papillons, — léger et délicat. Volonté plus ferme qu'on ne le croit: il a de la résolution et de l'obstination. Il aime à discourir et se permet bien des exagérations de language. Assurance, confiance en lui-même et peut-être un peu de vantardise.

TOUJOURS SEULE.—Imaginative, sensible, tendre et vivant surtout par le cœur, elle est attentive aux moindres nuances du sentiment, très fermée, et un peu mystérieuse. Elle a de l'orgueil et beaucoup de susceptibilité. Droite et sincère mais si peu expansive que toute confidence lui est difficile. Volonté plus impulsive que forte. Humeur très capricieuse, et je puis en dire autant de la volonté qui manque de stabilité et de suite.

LISERON.—La sensibilité vive et l'imagination très développée nuisent au jugement. Liseron est remplie d'illusions et s'aveugle sur les défauts de ceux qu'elle aime: elle a aussi des préjugés et ne voit que des défauts à ceux qui lui déplaisent: elle est donc souvent imprudente d'un coté et injuste de l'autre. Le cœur est bon et tendre et elle est très dévouée pour ceux qu'elle aime. L'humeur est capricieuse et Liseron est désagréable, raide et entêtée quand elle est de mauvaise humeur. L'activité se nuance à l'humeur et par conséquent est inégale. Volonté vive, impulsive, assez ferme, autoritaire et en somme énergique. Disposition à s'attrister facilement. J'ai bien reçu l'argent pour les deux études, mais je ne trouve pas le manuscrit "Stané." Prière de renvoyer de cette écriture qui est payée d'avance.

YVONNE DE T.—Jeune, naïve, sensée et réfléchie, en train de devenir une personne sérieuse. Elle a une imagination active et gracieuse, elle s'amuse à rêver un bel avenir et le change à sa fantaisie suivant les heures. Très active, adroite, pratique, elle a du courage, de la générosité et un dévouement que l'exercice rendra beau, car elle n'est pas égoïste, et son cœur est aimant et très constant. Volonté ferme, parfois entêtée et raide, toujours active et courageuse. Humeur un peu capricieuse. Pas de vanité mais une fierté timide et un peu craintive qui gêne la spontanéité naturelle. Qu'elle ne lise pas trop de romans, cela ne lui va pas, il faudrait au contraire faire un peu jeûner l'imagination.

ELIZABELLE.—Bonne, d'une franchise ouverte et un peu naïve qui lui fait dire parfois ce qu'elle devrait taire. Elle est affectueuse et elle témoigne beaucoup de confiance à ses amies. L'activité est inégale et un peu molle. Elle a une volonté assez résolue, mais souple; ses tendances autoritaires, attenuées par son esprit de conciliation, s'exercent sans dureté; elle est aimable, toute simple, sans aucune vanité. Le sens pratique se forme. Elle est vive avec des impatiences qui sont presque de l'emportement: Feux de paille d'ailleurs.

A LA REVOYURE.—La grande impressionnabilité nerveuse, la sensibilité, l'imagination, l'écriture un peu féminine m'auraient fait penser que ce manuscrit était d'une jeune fille. On me dit le contraire. Tant pis si on me trompe. Les très jeunes gens d'ailleurs écrivent parfois comme les jeunes filles. Malgré l'imagination si vive, il y a ici de la réflexion et un certain esprit pratique qui bientôt dominera l'impressionnabilité. La lutte contre la sensibilité et ses manifestations est visible. Droiture et sincérité et une réserve timide et muette. Volonté impulsive et énergique, quelques signes d'entêtement raide. Courage et indépendance. Le cœur est délicat, bon, généreux et le besoin d'affection et de sympathie est grand. Idées personnelles assez arrêtées qu'il aime à exprimer et à discuter au besoin.

VINGT PRINTEMPS.—L'imagination est vive et nuit quelquefois au jugement, mais elle est sensée et pratique et elle acquerra du jugement avec l'expérience peut-être. Elle est jeune, gaie, sensible, tendre, remplie de bonne volonté et d'enthousiasme. La volonté est active, assez égale, ferme et douce dans ses manifestations. Un peu d'obstination; des souplesses habiles. La franchise est un peu naïve, mais elle est réservée et discrète. Très gentille, bonne, rieuse et bienveillante.

FRERE DE ST-JACQUES.—Esprit réfléchi et raisonneur, il est positif et ne se laisse pas égarer par l'imagination ou le sentiment. Il juge exactement gens et choses. Le goût de tout ce qui est modéré et sensé: les extravagances et les subtibilitées l'exaspèrent. Il a un bon naturel, bienveillant et gai; il aime la paix et il la cherche. La volonté est vive, tenace, assez souple pour être habile. Il tient à ses idées et à ses opinions: il contredit vivement et discute avec animation. Très réservé, laissant peu deviner ses affections qui sont constantes et sincères. La réserve fait croire à de l'orgueil, mais il en a peu, et sa confiance en soi n'est ni de la vanité, ni de la prétention, mais la conscience de sa valeur. Humeur un peu morose parfois. Ordre et exactitude. Beaucoup d'application et de soin dans son travail.

MIAU.—C'est peu d'écriture. Impressionnable, délicate et très sensible, cette jeune personne est un peu sentimentale, mais elle est si gentiment tendre, si enfantinement jalouse qu'elle est charmante. Elle est orgueilleuse, timide et un peu susceptible, mais généreuse et capable de pardonner et d'oublier les offenses. Elle est très fermée et ne dit que ce qui lui convient, aussi est-elle un peu mystérieuse pour ses amis. Volonté assez forte quoiqu'un peu capricieuse. Très jeune et naïve. Petites tristesses peu justifiées suivies de belles gaietés bruyantes. Enthousiasme et idéalisme.

MIGNONNE D.—Voilà une petite tête bien équilibrée: réfléchie, sérieuse, raisonnant bien, observant finement. Elle est pratique, soigneuse et persévérante, menant au bout toutes ses entreprises.

Le cœur est bon et aimant. Elle est un peu fière, très réservée et elle tient les gens à distance. Gaie, simple et naturelle toujours, elle est bonne, capable d'un grand dévouement qui s'exerce avec intelligence et discrétion. La volonté est impulsive, très indépendante et très autoritaire. Idées personnelles et arrêtées, un peu d'esprit de contradiction, beaucoup d'obstination douce et muette que rien ni personne n'influencent.

MICHELINE.—Elle a beaucoup de bon sens, de réflexion et elle juge très sûrement et avec finesse. Impressionnable, sensible et délicate, un peu nerveuse, elle a une humeur inégale et irritable. La tendresse est contenue, cachée, mais vive, et elle a de la générosité et peu d'égoïsme, ce qui assure le dévouement quand il sera poussé par de grandes affections. La volonté est nette, résolue, vive, mais elle manque de persévérance et se laisse trop guider par l'impressionnabilité. L'orgueil et l'amour-propre sont susceptibles et supportent mal la critique et les reproches. Elle est sincère, courageuse et remplie de bonne volonté. Les affections sont cachées et jamais démonstratives, mais profondes et constantes.

YVONNE LE GRIS.—Délicate et tendre, sensible et impulsive, elle a une jolie simplicité qui ne se dément jamais et pas la moindre vanité. Elle est active et le sens pratique se développe. Elle a de la réflexion et du bon sens. Bonté généreuse et dévouée, affections ardentes et constantes. La volonté est impulsive et très vive. Un peu de précipitation peut-être dans l'action et les paroles qu'elle regrette quand il est trop tard. Disposition à taquiner et à contredire. Elle n'est pas très constante dans ses entreprises, mais elle est toujours prête à recommencer. Courage, bonne volonté, animation et entrain. Gracieuse et aimable.

AUTOMNE.—Très impressionnable, un peu nerveuse, elle est molle et ne sait pas réagir contre les impressions tristes. La volonté est faible et l'humeur très variable. Ni résolution, ni initiative, et aucune ténacité. Elle se laisse mener par les autres, ne trouvant que rarement un peu d'entêtement pour résister. Excessive sensibilité portée aux exagérations. Un peu de susceptibilité, mais elle est bonne et généreuse et elle pardonne aisément. Très aimante et pas mal sentimentale. Réserve et timidité.

EGO SUM.—Esprit vif, original où l'imagination nuit quelquefois à la sûreté du jugement. L'orgueil est fortement marqué et quand ma correspondante se trompe, et elle y est sujette, elle ne l'avoue pas facilement. Elle est pourtant sincère, mais elle s'aveugle ou s'illusionne. La volonté est impulsive, résolue, tenace, très obstinée, courageuse et ardente. Elle ne manque pas de souplesse, et sa grande animation, son enthousiasme créent de la vie et du mouvement autour d'elle. Elle est susceptible. L'égoïsme est indiqué et gêne la générosité naturelle. Elle parle et cause abondamment, mais elle raconte peu ce qui la concerne, et elle sait déguiser la vérité si elle le trouve utile. Esprit pratique médiocre, l'ordre laisse bien à désirer, l'exactitude est fantaisiste. Elle est capricieuse et variable en tout.

LA CROIX ROUGE.—Trop d'imagination la porte aux exagérations, la dispose à supposer plutôt qu'à observer, et nuit à la réflexion et au jugement. Elle est très vive, un peu agitée et nerveuse, elle parle beaucoup et elle n'est pas créatrice de calme et de sérénité: c'est un tourbillon toujours en mouvement. Je la crois très satisfaite d'elle-même et peu disposée à bien prendre une critique ou un reproche, même s'ils sont mérités. La volonté est vive, emportée, autoritaire et se manifeste bruyamment. Un peu vaniteuse et coquette, elle aime à attirer l'attention et qu'on s'occupe d'elle. Bonne, sensible, généreuse, très affectueuse, elle a de la grâce, du goût, certaines souplesses habiles. Elle est un peu compliquée et ses meilleures amies n'ont jamais sa confiance complète. Elle dissimule et cache habilement. Extravagante et peu pratique.

LEONIE.—Esprit réfléchi, sensé, délicat et gracieux. Elle a du sérieux et du jugement. C'est une très jolie nature si droite, si tendre, si fièrement réservée. Aucune vanité ni coquetterie: elle est tout cœur et tout sentiment. Il faudrait surveiller cette sensibilité trop vibrante créatrice de souffrance. Comme toutes les natures très émotives, elle est sensible à tout ce qui est délicat, gracieux, gai, amusant. Elle a beaucoup de sincérité mais elle est peu expansive et elle garde pour elle ce qui la remue profondement. Grand charme féminin qui la fait aimer partout où elle est connue. Volonté active, spontanée et persévérante. Douceur et souplesse.

DESENCHANTEE.—Gentille, simple, sincère et bonne, elle a de l'enjouement et de la grâce dans l'esprit, avec un grand besoin de société, de sympathie et d'affection. Elle est douce, conciliante, active et dévouée. La volonté est vive et ardente, courageuse

et souple. Quelques signes d'irritabilité nerveuse La franchise a un caractère de naïveté un peu imprudente. Très droite et sans détours elle-même, elle croit naturellement à l'honnêteté de tous et elle accorde trop facilement sa confiance. Elle est sensée pratique, constante dans ses affections et pleine de bonne volonté.

GITANE.—Simple et naturelle, active, bonne et complaisante, elle a l'humeur un peu capricieuse, une volonté faible et entêtée, du sens pratique mais des qualités pratiques peu développées encore. Disposition à l'économie et beaucoup de bon sens. Les affections sont sincères et constantes et accompagnées de dévouement. Son manque absolu de prétention plait beaucoup et son absence d'égoïsme la rend bien aimable.

MARISE.—L'esprit est vif, enjoué, fin: elle a beaucoup plus d'imagination que de bon sens; elle fait des rêves charmants et elle espères bien les vivre. Ni réfléchie, ni sérieuse, mais vraiment intelligente, spontanée et amusante. Le cœur est délicat et aimant: elle est bonne et franche, un peu volontaire, bien indépendante, capable de faire des coups de tête, capable aussi d'avouer ses sottises et de les réparer avec la même ardeur qu'elle mettait à les commettre. Elle contredit à tout propos, discute vivement, s'anime beaucoup mais ne s'entête pas. Elle est toute impression et tout caprice, et ses dispositions changent avec la course des nuages. Je la crois tout de même aussi constante que sincère dans ses affections et absolument dénuée de coquetterie. Bien féminine ce petit bout de femme, gracieuse, caressante et charmante.

EN LOI.—Je ne m'occupe que de graphologie et vos vers devront être adressés à la Directrice de la Revue.

L'esprit est assimilateur, réfléchi, sensé; le jugement est en bonne voie de formation. Elle est enjouée, vive, elle a la répartie prompte et des impressions très vives. Le cœur est bon et délicat; la timidité gêne l'expansion. Les affections sont tendres et ma correspondante a une vive sensibilité d'esprit et de cœur. Le caractère est inégal et pas toujours facile: elle a de l'amour-propre, elle déteste la critique, elle est souvent irritable et entêtée. Le sens pratique est médiocre, activité variable et qui dépend de l'humeur. Peu d'orgueil et aucune prétention. Volonté plus vive que forte. Impulsive et ardente, elle agit et parle précipitamment et elle le regrette à loisir.

MON CHOU.—Très délicate, sensible et tendre, elle est gentiment simple et elle déteste toutes les affectations.

Elle est bonne, pratique et active: je la crois économe et soigneuse.

Son seul défaut c'est un amour-propre qui la rend très sensible à la moindre critique. Mais elle est sincère, et après s'être fachée des reproches, elle s'applique à ne plus les mériter. Aucune vanité et beaucoup de bon sens. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: elle sait être ferme et l'obstination est bien marquée. La droiture, la loyauté et la constance la rendent tout à fait digne de confiance et bien sympathique à ses amis.

CŒUR EN PEINE. — Non je n'aime pas les écritures renversées parcequ'elles sont artificielles et nous renseignent imparfaitement. Elles sont presque toujours adoptées, d'ailleurs, par ceux qui n'aiment pas à se faire beaucoup connaître et qui se cachent même de leurs amis. — Elle a du bon sens, elle est très positive et elle a une volonté résolue, très autoritaire et d'une indépendance quelquefois déraisonnable. Le cœur est bon, capable d'affections calmes et constantes. L'activité est capricieuse, comme l'humeur, et je pense que ma correspondante n'apporte pas d'ardeur au travail, et qu'elle aime peu à se déranger. Elle dépense sans compter et quand une chose la tente il la lui faut. Malgré son bon sens, elle peut se tromper beaucoup en jugeant les gens, car elle a des préjugés et elle ne réfléchit pas assez. Elle déteste tout ce qui la lie ou la gêne et elle est portée à se révolter dès qu'on la contrarie. Beaucoup de ténacité et de l'entêtement.

PAULE.—Esprit précis, réfléchi, sensé: elle est raisonneuse et raisonnable. Le cœur est délicat et affectueux, la réserve nuit à la confiance et à l'expansion: elle saura toujours mieux écrire ce qu'elle pense qu'elle ne pourrait le dire. Très sincère et loyale, elle est constante. La volonté est impulsive et active: la disposition à s'affirmer, à conduire les autres, à discuter avec une animation qui devient de l'emportement devant la contradiction est bien indiquée. Elle a de la délicatesse d'esprit et de cœur et elle n'aime pas à faire de la peine. Du goût, des habitudes d'élégance. Courageuse et active, elle a peu d'égoïsme et sa générosité la porte à s'oublier et à se dévouer pour ceux qu'elle aime. Le cœur est très bon et quand il s'attache, c'est pour toujours.

FRANCETTE.—D'une sensibilité très délicate, imaginative, enthousiaste, c'est une idéaliste qui adore la poésie et qui aime bien à vivre parmi les petites chimères qu'elle crée si gracieusement. Elle a un cœur d'or, aimant et franc, d'une tendresse qui connait toutes les délicatesses. Je ne la crois pas bien pratique et elle semble n'avoir aucune idée de la valeur de l'argent. Elle est pieuse, attirée par tout ce qui est élevé et hors de l'ordinaire. Ses tristesses durent peu car elle sait s'enfermer dans ses rêves et ses illusions. Elle est adroite, soigneuse, réfléchie, douce, bienveillante. Simple, et sans vanité, elle est gracieuse et aimable. La volonté est douce et souple, et Francette se laisse aisément influencer et dominer par ceux qu'elle aime: c'est sa joie de faire leur volonté.

MUSE.—Beaucoup d'impressionnabilité nerveuse qui la rend un peu inquiète, agitée, souvent triste. L'intelligence est vive, originale, et susceptible d'une bonne culture. Une simplicité charmante, de l'enjouement et beaucoup de facilité à être distraite et amusée. La volonté est ardente et impulsive: amour de la discussion, contradiction animée. L'écriture, pour moi, ressemble plus à celle d'un jeune homme qu'à celle d'une jeune fille. Si c'est une jeune fille elle n'a pas un atôme de vanité. Humeur très inégale et un peu irritable. Idéalisme et nervosité. Beaucoup de sincérité et de loyauté.

TON PERE ABEL.—C'est un homme très actif, vif, qui apporte de l'ardeur à tout ce qu'il fait et qui est nerveux et agité quand il est fatigué. Le cœur est sensible, bon, très aimant. La volonté est impulsive, un peu variable, tour à tour résolue et molle. Il est facilement influencé et entrainé par les volontés plus fortes. Très entêté et irritable, son humeur est inégale. Courageux et capable de gaieté même dans l'épreuve et les soucis. Très estimable.

MARIE VIEUX-TEMPS.—Jeune, un peu irréfléchie et impulsive, très imaginative, elle n'a pas encore un jugement fameux! Elle est un peu négligeante et peu attentive. Bon cœur affectueux et inconstant. L'humeur est très capricieuse et pas toujours aimable: elle est grognon, entêtée, et elle ne se gêne pas pour dire toutes les choses désagréables qui lui passent par la tête. Mais elle est sensible, elle a pitié de ceux qui sont affligés et quand elle se laisse guider par son cœur, elle peut être bien gentille. La volonté est un peu fantasque, mais résolue, opiniâtre et très énergique. C'est une petite personne originale qui a des idées et des manières de faire à elle.

FOIN DE GREVE.—Ma correspondante est imaginative, gracieuse et romanesque. Elle me parait manquer un peu de simplicité et avoir trop de souci de l'opinion qu'elle crée. Très orgueilleuse et très timide, elle se livre peu, et sa réserve extrême la fait passer pour froide. Je la crois affectueuse mais elle est peu démonstrative. Elle est très délicate et peut-être un peu précieuse. Bonne, sincère, fière. Volonté vive, esprit de contradiction et d'indépendance.

CHARLOTTE AIMEE.—Sensible, délicate, aimante et trop naïvement confiante. Elle est communicative et elle aime à parler: elle manque parfois de prudence et de discrétion. Très bonne, naturellement dévouée, active; en développant le côté pratique chez elle, elle deviendra une bonne petite ménagère. Qu'elle surveille l'imagination qui la porte aux exagérations et qu'elle écoute le bon sens qu'elle a la chance de posséder. Elle est courageuse, animée, sociable et aimable. Volonté qui manque de fermeté et de constance. Souplesse et douceur habituelles avec quelques entêtements raides et des caprices fréquents.

BOBICHETTE.—Elle est sensée, réfléchie, elle a des idées personnelles, elle est sincère et franche. Bonne, affectueuse et dévouée, elle serait parfaite si elle avait plus d'égalité d'humeur. Un peu nerveuse et irritable il lui arrive alors d'être taquine et raide. La volonté est active et assez résolue, mais elle manque de suite et de persévérance. Comme elle est courageuse, elle recommence sans cesse. Elle a de la bonne volonté, de l'animation, elle est généreuse et reconnait ses torts quand elle en a. Sociable, aimable, assez d'imagination pourtant pour se suffire à elle-même quand il le faut, elle est gentille, très féminine-ment fine et habile, et capable de créer un intérieur agréable et heureux.

SPHINX.—Jeune fille sensée, pratique, réfléchie, diligente et raisonnable. Elle est toute simple, sans vanité ni complications d'aucunes sortes: elle se laisse voir telle qu'elle est, et on la trouve toujours la même, ce qui est reposant et inspire de la confiance. Le cœur est sensible et affectueux, sincère et fidèle. L'orgueil est légèrement susceptible, mais elle est si peu égoïste que l'impression désagréable dure peu chez elle. Volonté nette, précise, égale et ferme. Un peu timide sous un air d'assurance qui trompe son monde.

MARIE-BERTHE.—Animée, enjouée, assez réfléchie et sérieuse, elle a un jugement qui se forme bien. L'imagination favorise la gaieté et elle doit être rieuse et amusante par sa vivacité. Pleine d'activité et d'ardeur, elle a du courage et de la bonne volonté. Bonne, bienveillante, généreuse et dévouée. Charmante simplicité qui exclut absolument toute vanité ou prétention. La volonté est doucement obstinée et rien n'est plus difficile que de la détourner de ce qu'elle veut. Elle ne discute pas et fait ce qu'elle veut à moins d'impossibilité absolue. Jolie nature aimable.

CLAUDE CEYLA

NOTE.—Prière d'adresser dorénavant toute demande d'analyse graphologique à

CLAUDE CEYLA,
La Revue Moderne,
Casier postal 35 - Station N.
MONTREAL.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er: 25 sous par 15 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

JEUNE FILLE désire correspondance avec quelqu'un de Québec, Montréal, Sherbrooke, Trois-Rivières et St-Hyacinthe. Mlle Luia Perreault, Cacouna South P.Q.

DIOGENE LE JEUNE.—En quête d'une correspondante jolie, gentille et intelligente... son Idéal, quoi! Accepterait aussi celle qui pourrait y joindre d'autres qualités.

Si non intelligente, inutile d'écrire.
Jacques Deschambault, Davelnyville, P.Q.

JEUNE FRANCAIS, 23 ans, récemment arrivé aux Etats-Unis demande une gentille correspondante Canadienne, instruite et de bonne éducation, pour lui aider à surmonter la nostalgie de sa belle Patrie. Correspond en deux langues mais préfère le Français.
Albert Neveu, 1 2 Sawyer Street,
New Bedford, Mass., U.S.A.

LAIT PUR POUR LES BEBES ET LES INVALIDES

Nourrissant,
Digestible.
Pas de cuisson.

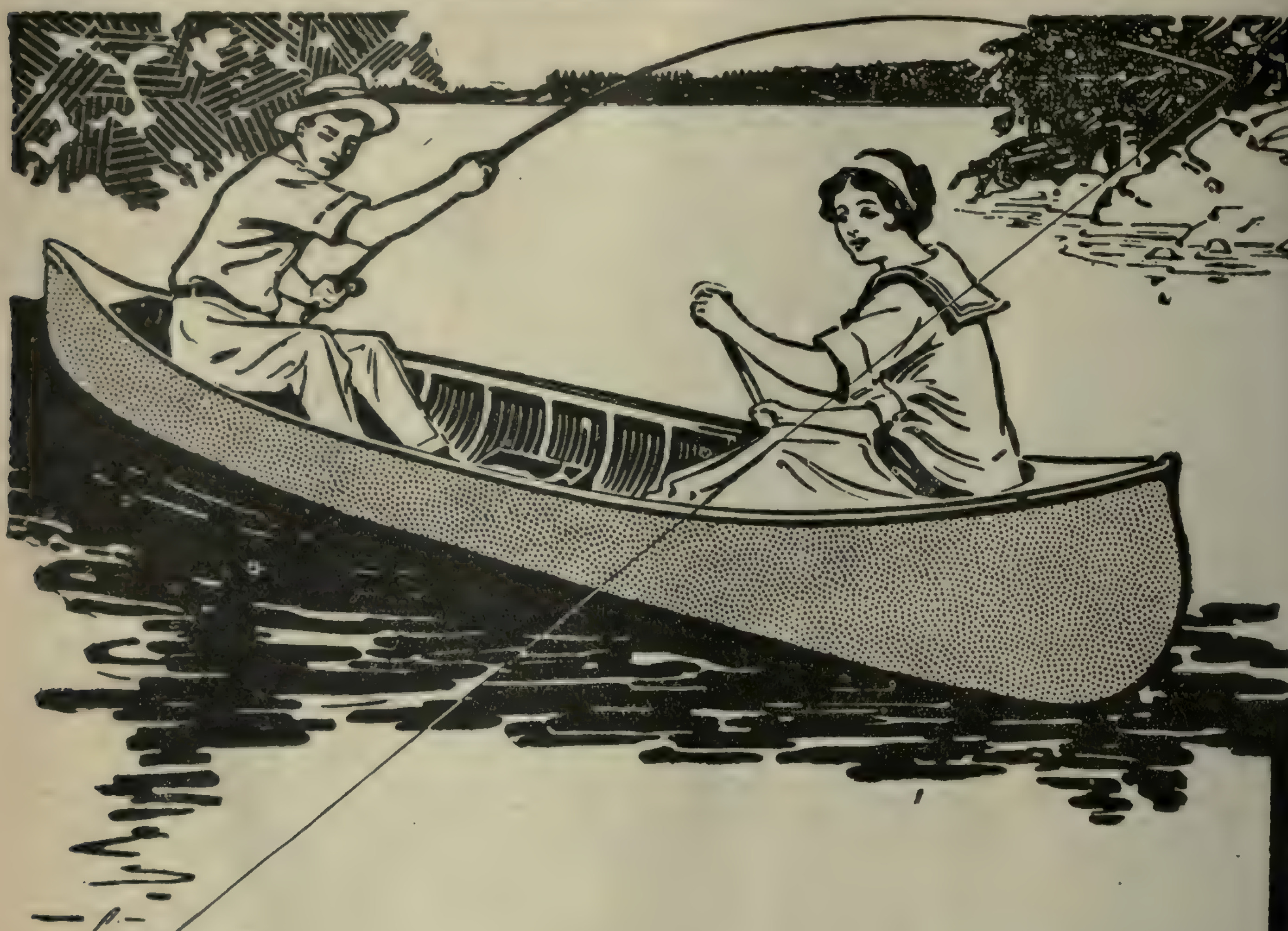


Pour Bébés, Invalides et Enfants. Lait pur, Extrait de Grain Malté pulvérisé

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet
C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra
Notre Motto est
Propreté, Service et Qualité
Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406



L'époque des vacances est enfin arrivée; c'est la saison du tourisme et de la vie au grand air.

A ceux qui n'ont pas encore arrêté le choix d'une villégiature où ils pourront passer le plus agréablement possible, ces quelques jours depuis longtemps attendus, la pittoresque région des

MONTAGNES LAURENTIDES

offre de multiples avantages: sites magnifiques, à quelques heures seulement de la Métropole; hôtels et maisons de pension confortables; chalets à la disposition de ceux qui désirent prolonger leur séjour; tous les sports des villégiatures les plus fashionables: la natation, le golf, le tennis, la pêche, les promenades en auto, les ascensions alpines, la vie sous la tente, etc.

Accès facile par les trains du

PACIFIQUE CANADIEN

Ne résistez pas à l'appel de la nature. Allez au sein des monts enchanteurs du Nord et sur les bords des lacs limpides, vous reposer des fatigues de votre labeur quotidien.

Procurez-vous la plaquette descriptive "Le Québec Pittoresque", aux bureaux du Pacifique Canadien.

VIVANTE ET MORTE

Par ANDRÉ GÉRARD

I

Le 27 septembre 1832, à onze heures du soir, dans le grand salon dévasté du château de Champdeniers, village du haut Poitou, un homme d'une soixantaine d'années, debout, le dos appuyé aux tentures flétries et pendantes, les bras croisés, le visage impassible, semblait faire partie des portraits qui l'entouraient.

De temps à autre, au milieu du silence de la nuit, s'élevaient des plaintes vagues; le vieillard alors tressaillait, et une flamme s'allumait dans son regard. Cet homme, c'était le marquis Henri de Champdeniers qui, dans une anxiété impossible à rendre, attendait la délivrance de sa belle-fille. De quel sexe serait l'enfant qui allait naître?

Depuis 1793, tout ce qui s'appelait Champdeniers était tombé dans cette Vendée héroïque, sauf un seul, mort de joie à la nouvelle du désastre de Waterloo. Quant au fils du marquis, il avait été tué le 6 juin à l'attaque du château de la Pénissière. Plus glorieux qu'attristé, son père ne portait point son deuil lui faudrait-il, au bord de la tombe, prendre celui de sa maison?

Minuit sonna lentement. Au moment ou expirait la dernière vibration, une porte s'ouvrit, et une femme, tout encapuchonnée dans sa mante, entra.

— Monsieur le marquis! s'écria-t-elle, à quoi songe le bon Dieu! c'est une fille!

Une sourde exclamation, mélange de désespoir et de colère, s'échappa de la poitrine du grand vieillard. Son dernier espoir s'évanouissait. Il fit le tour du salon, regarda douloureusement chacun des portraits de ses aïeux, puis s'arrêtant:

— Gervaise, dit-il, la maison de Champdeniers est éteinte; demain nous prendrons tous le deuil.

L'enfant dont on voilait ainsi le berceau sous des crêpes funèbres fut baptisé deux jours après sous les noms de Jeanne-Marguerite-Antoinette. Sa jeune et charmante mère, doublement frappée et par la perte d'un époux adoré et par l'espèce de réprobation qui accueillait sa fille à sa naissance, languit encore quelques mois, puis mourut à son tour. Antoinette resta donc seule avec son grand-père, qui n'avait pas encore permis qu'on la lui montrât. On s'imagine quelles furent, dans de telles conditions, les premières années de ce petit être triste, craintif et doux, dans ce manoir en ruine, en face de ce vieillard morose et chagrin, dans l'existence duquel elle ne tenait aucune place. Elle était pour lui l'incarnation de sa plus cruelle déception.

Sentant, sans comprendre pourquoi, que sa vue l'irritait, la petite fille faisait le moins de bruit possible, s'asseyait dans des coins, dans l'ombre des grandes salles, et là, les yeux fixés sur les tapisseries en lambeaux, elle songeait, l'air grave, comme une vieille. Souvent elle murmurait des mots intelligibles pour elle seule, en promenant ses doigts mignons sur les personnages aux teintes pâlies. *Le besoin d'aimer est impérieux dès l'éveil du cœur;* fit qu'elle s'etait choisie là une famille: Rébecca à la fontaine était sa mère; d'autres fois, c'était la reine Esther à table avec Assuérus et le perfide Aman; mais un secret attrait ramenait bientôt sa préférence à la suave figure de la fiancée d'Isaac; seulement elle trouvait Esther mieux mise. Elle avait encore dans ces tapisseries des frères, des sœurs et des nourrices, car cette enfance déshéritée ne connaissait même pas l'affection des serviteurs. Elevée sévèrement par Gervaise, austère Vendéenne, qui n'ouvrait la bouche que pour pleurer les Champdeniers et pour gémir sur la naissance d'Antoinette, l'enfant s'habituait à considérer sa naissance comme une faute. Certes, ce n'est point elle qui eût pu dire avec la jeune captive, d'André Chénier:

> Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Lorsque Antoinette atteignit ses dix ans, c'était une longue fillette, maigre, étiolée, sans grâce, fanée pour ainsi dire avant d'avoir fleuri; semblable à ces plantes chétives qui, à demi étouffées, sortaient entre les pierres disjointes du vieux donjon.

— Elle ne sera pas même jolie! disait le marquis avec humeur; or, toutes les femmes de la maison de Champdeniers avaient été célèbres par leur beauté, comme les hommes par leur bravoure.

Dans les derniers jours d'octobre 1842, un soir, après souper, le marquis appela sa petite fille, occupée à enluminer une *Jérusalem délivrée*, à demi rongée par les rats, et lui dit:

— Mon enfant, voilà que vous allez avoir dix ans, il est temps de vous donner quelque instruction. Vous partirez demain pour Nantes, avec Gervaise, qui vous conduira au couvent des Urselines. La supérieure est alliée aux Champdeniers. Vous trouverez aussi, parmi les pensionnaires, votre cousine germaine, Yolande de la Guerche. J'espère ne recevoir aucune plainte sur votre compte; tâchez de vous plaire dans cette maison, où, vraisemblablement, vous resterez toute votre vie. Vous êtes pauvre, mon enfant; ce n'est qu'un défaut quand on s'appelle Champdeniers, et qu'on sort d'une famille qui s'est ruinée pour la cause de ses princes légitimes; mais, avec cela, vous êtes laide, ce qui est un crime. Une fille de bonne maison, lorsqu'elle est laide, est vouée au couvent, par la raison qu'elle ne peut courir le monde sans mari, comme la première venue. Or, on n'épouse les femmes laides qu'au poids de leur argent, vous me comprenez?

Antoinette inclina la tête d'un air indifférent; une seule chose l'étonnait dans ce discours: sa longueur. Jamais son gkradpère ne lui avait parlé aussi longtemps. Elle ne saisissait pas bien la signification de ces mots; être pauvre. Quant à être laide, peu lui importait, personne ne l'aimait. Le couvent l'effrayait, simplement parce que c'était l'inconnu: mais elle éprouvait qu'un regret très modéré de quitter son grand-père et Gervaise.

Au moment où le vieux carrosse qui emmenait sa petite-fille passa la grille de la grande cour, le marquis sentit cependant son cœur se serrer. Le doux être qui s'en allait, c'était tout ce qui restait de son sang. Ce jour-là le manoir, que n'éclairait plus ce pâle rayon de jeunesse, lui parut encore plus dévasté et plus sombre.

Pour Antoinette, elle n'eut qu'un instant d'attendrissement; lorsqu'elle perdit de vue le front découronné des tourelles de Champdeniers, deux grosses larmes se formèrent lentement au fond de ses yeux bleus. Elle ne pleurait point des vivants, cette enfant élevée au milieu des tombeaux, et qui, toujours vêtue de noir, portait depuis sa naissance le deuil de sa vie. Non, ce qu'elle pleurait, c'étaient ses vieilles tapisseries, c'étaient Rébecca et la reine Esther, ces deux mères qu'avait choisies son abandon.

II

Il y avait dix ans que les portes du couvent des Urselines de Nantes s'étaient refermées sur Antoinette. La jeune fille ne les avait franchises qu'une fois, en 1849, pour aller à l'enterrement de son grand-père.

De tous les biens de sa famille, il ne lui restait plus que le château de Champdeniers, dont une seule tourelle était encore habitable, et où la vieille Gervaise achevait de mourir.

Cet amas de ruines fut mis en vente; la modique somme qu'on espérait en retirer devait servir de dot à la dernière des Champdeniers pour faire vœu de pauvreté. Ne connaissant rien de la vie, la jeune fille rentra sans regret dans ce couvent qu'elle aimait et où on l'avait aimée, et le 1er mai 1852, avec une résignation sereine, elle prit le voile des novices.

Alfred St-Cyr — Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, — Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

Le 25 août de cette même année, une grande animation régnait dans les jardins ombreux du couvent, c'était la veille des vacances. Parmi les pensionnaires, beaucoup partaient pour ne plus revenir; aussi était-ce un échange de baisers, de larmes, de boucles brunes et blondes, qui s'arrondissaient dans les médaillons, mêlées au myosotis "qui défend d'oublier". Pauvre fleurette d'azur, qui un beau jour se souvient toute seule!

Les serments se croisaient: Nous nous écrirons tous les huit jours! nous nous aimerons toute notre vie! On sait ce que le temps fait de ces promesses, écrites comme dans la chanson:

Sur une feuille d'églantine
Souffla le vent;
Il emporta la feuille et le serment.

Autour de ce bourdonnant essaim se promenaient les religieuses; les novices soupiraient; les vieilles professes, qui avaient vécu, hochaient mélancoliquement la tête devant ces jeunes bonheurs, ces frais espoirs, faits d'ignorance. Que de projets conçus! Que de rêves éclos dans ces têtes charmantes couronnées de printemps! Celle-ci allait "entrer dans le monde", elle danserait tout l'hiver, et déjà ses petits pieds frémissaient comme si la valse y eût attaché ses ailes. Celle-là partait pour l'Italie; cette autre allait se marier, elle révélait enfin ce grand secret, connu seulement de l'amie intime; et les fillettes de s'écrier naïvement:

— Que tu es heureuse! T'aime-t-il beaucoup? Comment a-t-il les yeux? Auras-tu des diamants? A-t-il de jolies mains? Et cent questions de cette importance.

Quelques élèves se tenaient à l'écart de ce groupe, appartenant à des familles distinguées, mais sans fortune; celles-là ne devaient jamais quitter le couvent. Retranchées de la vie avant d'avoir vécu, les pauvres enfants écoutaient tristement leurs compagnes, faisant sans doute d'amers retours sur leur destinée.

Une d'elles, apercevant une novice qui venait de leur côté, marcha rapidement à sa rencontre, et, passant son bras sous le sien, elle appuya sa tête sur son épaule et fondit en larmes.

— Yolande! Yolande! murmura doucement la novice, en jetant en arrière le voile blanc qui couvrait ses cheveux blonds.

C'était une jeune fille de vingt ans, chez laquelle toutes les forces et toutes les grâces, tout ce qui est beau et tout ce qui est joli dans la femme, se fondait en un merveilleux épanouissement. Celle qu'elle venait d'appeler Yolande, un peu plus jeune qu'elle, lui ressemblait, du reste, d'une manière frappante. Seulement, chez la novice, les joues étaient d'un rose plus pâle, les lèvres d'un incarnat moins vif, l'azur sombre des yeux, légèrement voilé, alanguissait le regard. Sur le front, au-dessus d'une sorte de clarté, reflet de l'immolation intérieure, courageuse et consentie, flottait inachevé le rêve de la vingtième année. On sentait que sur celle-là, le cloître avait déjà jeté son ombre et comprimé cette exubérance de vie qui éclatait chez la pensionnaire jusque dans la fougue de sa douleur.

— Yolande, lui disait la novice, du courage! Pourquoi te consumer en stériles regrets, au lieu de prendre bravement ton parti de l'existence qui nous attend? Qui sait si celles qui nous quittent demain, — Dieu les protège! — ne reviendront pas un jour au nid, meurtries et traînant l'aile comme le pigeon de la fable? Nos révérendes mères racontent sur le monde de bien tragiques histoires.

— C'est pour nous consoler, Antoinette... D'ailleurs, eussent-elles raison, tout vaut mieux pour moi que cette vie immobilisée, sans jour sans fin, n'ayant ni lendemain ni veille, tant les heures se ressemblent! On parle de souffrances, ne souffrirai-je donc pas ici? souffrance morne, glacée, régulière, qui, lentement, sûrement, pareille aux flots, montera jusqu'à mon cœur et éteindra sa flamme. S'il me faut absolument porter mon fardeau, qu'on me donne des douleurs vivantes! celles de ceux qui respirent au delà de ces murs. Vous me dites que chacune de leurs joies humaines porte en germe la douleur qui doit la dévorer, mais avant, au moins, ils l'ont eue, cette joie! S'ils la pleurent, c'est qu'ils s'en souviennent. Et nous, Antoinette, de quoi nous souviendrons-nous? Vivre jusqu'à soixante ans, peut-être, sans avoir rien à pleurer!

La novice baissait la tête, et ses doigts blancs se crispaient sur les grains de buis de son chapelet.

— Non, reprit sa compagne, je ne puis me faire à l'idée de passer mon existence entre ces quatre murs, dans cette prison, de n'être belle que pour mon ange gardien. A quoi nous serviront, cousine, nos jolies tailles, nos tresses blondes et nos grands yeux, quand nous serons professes? nous n'aurons même plus nos étroits petits miroirs. N'être belle que pour soi! sans que jamais personne ne vous le dise ou ne vous aime pour cela! Tu fais la vaillante, Antoinette, mais je suis sûre qu'au fond ton cœur se brise à la pensée que jamais un beau jeune homme ne te dira: Je vous aime!

Le regard de la novice devint humide, et sous le christ de cuivre son sein se souleva.

— C'est vrai, murmura-t-elle, que ce doit être bien doux!

Soudain elle rougit.

— Tais-toi, Yolande! terrible enfant! nous ne devons point parler de ces choses, c'est un péché.

— Un péché parce que nous sommes pauvres, parce que tout ce qui est légitime et permis pour les autres, pour nous est une faute. Dieu a-t-il fait cette exception en nous créant? a-t-il dit: Avec ce cœur que je te donne, tu n'aimeras que moi, et seul t'aimerai? Oh! je voudrais mourir!

Et de nouveau ses larmes recommencèrent à couler.

— Pauvre chérie! dit la novice, tu ne sais pas encore souffrir, toi! Ce que c'est que d'avoir eu une enfance heureuse! Ah! mignonne, si tu avais passé tes dix première années dans un château en ruine, portant ton propre deuil, entre deux vieillards qui t'en voulaient d'être née, sans aimer, sans être aimée, sans même te souvenir de l'avoir été par cet être qu'on dit si adorablement bon: une mère! Tu te trouverais en paradis dans ce couvent, "dans cette prison", qui, à moi, m'a été si douce, ou s'est ouvert mon cœur glacé, où s'est développée mon intelligence qui s'éteignait dans la solitude et le délaissement, où je suis devenue forte et belle, enfin, de laide et souffreteuse que j'étais, tant sont bienfaisantes les tendresses qui ont rayonné sur moi.

Pendant cette conversation, les deux cousines s'étaient assises sur un banc de pierre adossé à une charmille. Au moment où Antoinette cessa de parler, le feuillage s'écarta, et une religieuse effleura d'un baiser le front de la novice, puis donna une petite tape amicale sur la joue rougissante de Yolande, en disant avec une pitié attendrie: Enfant! enfant!

C'était la supérieure, tante à la mode de Bretagne de mesdemoiselles de Champdeniers et de la Guerche. Jetée dans le cloître par une grande douleur, mademoiselle Marguerite de Faverney, en religion sœur Madeleine de Jésus, gardait encore, à quarante-cinq ans, les traces d'une exquise beauté. Ses longs yeux noirs et veloutés avaient cette expression mélancolique et pénétrante des yeux "qui ont pleuré". Son visage aminci, aux tons de cire, était éclairé de cette sorte de sérénité triste qui monte du fond des cœurs dont toutes les fibres ont été brisées l'une après l'autre. La maigreur et la débilité du corps révélaient une lutte sans trêve et sans merci avec une nature aredente qui, sans cesse refoulée à l'intérieur, avait dévoré sa prison.

La religieuse regarda longuement et attentivement ses deux parentes, puis dit enfin:

— Mes enfants, depuis que vous êtes des femmes, j'ai bien souvent pensé à vous, je vous ai beaucoup observées, étudiées; ni l'une ni l'autre vous n'avez la vocation.

La novice protesta faiblement.

— Non, Antoinette, toi pas plus que Yolande, qui est seulement moins résignée, moins courageuse, parce qu'elle n'a pas encore souffert. J'ai expérimenté ce qu'est la vie religieuse sans vocation véritable. Aujourd'hui l'âme a triomphé, elle règne sans partage sur les ruines de ce qui a été moi, mais je sais à quel prix!... J'ai frémi de vous voir entrer dans cette voie. Ma cousine germaine, la marquise de Candé, a perdu, il y a un an bientôt, son fils unique, l'espoir et la joie de sa vie. J'ai pensé à vous pour combler le vide de ce cœur maternel. J'ai écrit à la marquise, je lui ai fait part de mes craintes, de mes appréhensions au sujet de votre vocation... forcée; l'excellente femme m'a répondu: Dans un mois, Marguerite, je viendrai chercher vos nièces; elles seront mes filles.

Yolande bondit de son banc avec un cri éperdu et retomba sur le sein de la religieuse. La novice ne bougea pas, mais elle devint blanche comme sa guimpe; ses deux mains tremblantes s'appuyèrent convulsivement sur son corsage, et, d'un air à la fois épouvanté et ravi, elle murmura: "Oh! mon Dieu!" Deux larmes, qui ne tombèrent point, mouillèrent les yeux arides de la sœur Madeleine. Après un instant de silence, elle reprit:

— Maintenant, Yolande, je vais te dire quelles conditions je mets à ton adoption à toi. Tu ne me quitteras qu'après Antoinette, et lorsqu'elle sera mariée, car ma cousine, qui veut vous doter, a l'intention de vous établir aussi avantageusement que possible. Voici les deux raisons de la condition que j'impose: d'abord mon affection: il me serait cruel de vous perdre toutes deux à la fois. Puis, seconde raison, qui va sans doute vous sembler puérile, n'importe, ma tendresse l'excuse, je crains qu'entrant ensemble dans le monde, il ne vous arrive ce qui est arrivé à deux sœurs orphelines, que j'ai intimement connues. Elles aimèrent le même jeune homme; lui

aimait l'aînée, il se le persuadait du moins, et il l'épousa. L'autre, qui était à cet âge où l'on croit à l'éternité de la douleur, où l'on se figure qu'un amour perdu ne se remplace pas, entra au couvent. Quand elle fut partie, quand son beau-frère cessa de la voir à toute heure, il s'aperçut que c'était elle qu'il aimait. Il tomba dans une morne tristesse, dont sa femme ne tarda point à deviner la cause; elle comprit alors pourquoi sa sœur était entrée au couvent, et silencieusement elle se mit à mourir. Le jour où on l'enterra, sa sœur prononça ses derniers vœux.

—Et le jeune homme? demanda Yolande.

Un sourire amer glissa sur les lèvres pâles de sœur Madeleine.

— Le jeune homme? Eh bien, il s'est consolé et remarié...

Elle se leva et rabattit précipitamment son voile:

— Adieu, mes enfants, je vais à la chapelle; nous nous reverrons demain.

— J'emporte ton consentement, Yolande?

— Oh! certes, chère tante... La sacrifiée et l'oubliée, c'est elle, Antoinette!

—L'une morte, l'autre ensevelie vivante, et il s'est consolé! Est-ce donc ainsi qu'on aime? murmura la novice.

III

Le 6 décembre 1852, il y avait réception intime chez la vicomtesse de Guérande. Le chiffre des *intimes* s'élevait ce soir-là à cinquante personnes environ. Comme toujours, l'élément masculin jeune brillait par son absence. Ceux qui s'étaient *dévoués* erraient de groupe en groupe d'un air ennuyé, esquissant de dix minutes en dix minutes un pas de sortie, puis, rattrapés au vol par un regard de la maîtresse de maison, ils s'asseyaient un instant. Les hommes réputés graves, non moins désireux de pouvoir s'esquiver, tuaient le temps avec la politique, exposant des théories aussi merveilleuses que peu pratiques, et faisant des professions de foi auxquelles personne ne croyait, pas même eux. Trois vieilles dames combinaient des mariages; l'une énumérait les nombreux avantages de plusieurs jolis garçons ruinés, le dessus de son panier; l'autre présentait des héritières; la troisième, qui en ce moment, n'avait dans son sac que deux célibataires mûrs, demandait de belles filles sans dot. Des femmes laides remarquaient d'un air compatissant combien les jolies femmes étaient peu entourées.

Celles-ci se moquaient mutuellement les unes des autres, se lançaient des amabilités aigues, absolument comme si le velours ou le satin qui les enveloppait recouvrait des pelotes à épingles, et non des corps palpitants. Quand une blessée tressaillait sous le trait qui s'enfonçait, celle qui l'avait dirigé la regardait dans les yeux d'un air candide, et l'appelait: mon ange!

Ce soir-là, cependant, une sorte d'entente semblait régner entre elles. Leurs regards et leurs attaques se tournaient vers un coin du salon où une femme médiocrement jolie avait une véritable cour. C'était la nouvelle étoile d'une coterie, une de ces beautés de convention que des gens dont l'opinion fait loi découvrent de temps à autre beaucoup plus facilement que l'Amérique, car il leur suffit de l'inventer. Le seul jeune homme un peu remarquable de l'assistance était assis derrière cette femme et lui parlait bas avec un mouvement des lèvres à peine perceptible; elle paraissait ne point l'écouter et suivait la conversation générale. Dans le groupe voisin, une ravissante marquise, un peu trop maigre, surnommée "Vénus sortant des *os*", disait avec dépit:

— Voyez donc, M. de *xxx* paraît complètement pris! Vraiment, il n'y a plus que les femmes laides qui font des passions. Nous autres, avec nos grands yeux, nos petites bouches, nos petits nez, nos bandeaux lisses et nos visages ovales, nous sommes démodées. On dit de nous: Oui, elles ne sont pas mal, mais ces têtes-là, c'est bon pour des tableaux d'église... ça n'a pas de chien.

La dame dont on parlait partit et fut suivie, à dix minutes près, par le beau jeune homme. Les commentaires commençaient leur train, quand arriva la meilleure amie, ou qui passait pour telle, de celle dont on s'occupait si fort. Aussitôt, avec un vertueux courroux, elle s'empressa de la défendre.

Lorsqu'elle se tut, personne n'aurait pu préciser exactement pourquoi il était prouvé, net et clair, que M. de *xxx* était l'ami de madame de N... Il y a des gens si maladroits malgré leurs bonnes intentions! Je me plais à me figurer que ce sont celles-là qui pavent l'enfer. On n'avait rien à mettre sous la dent, ce soir-là, qu'un scandale vieux de huit jours, et par conséquent hors d'usage. On se jeta sur cette nouveauté; la réunion un peu morne, un peu éteinte, y reprit la verve et l'entrain; on se rapprocha, on se serra, pour savourer cette friandise.

Vers onze heures, une ombre commença à s'étendre sur le front de la maîtresse de la maison; elle continua cependant à s'occuper de tout et de tous, avec sa grâce et son amabilité ordinaires; les glands de son éventail, nerveusement tiraillés, surent seuls que cette sérénité était feinte.

La vicomtesse de Guérande arrivait aux extrêmes limites de la quarantaine, mais sa beauté était encore si admirablement jeune que ceux qui la voyaient pour a première fois osaient à peine lui donner trente ans; quant à ceux qui l'avaient toujours connue, ils se persuadaient que le temps ne marchait point pour elle. Ce splendide soleil couchant éclipsait les plus fraîches aurores. Depuis longtemps, le nombre fabuleux des haines et des amours qu'elle avait inspirées ne se comptait plus. Brune et blanche à la fois, comme ces nuits d'Orient qui ressemblent à nos jours, elle en avait les séductions, les rayonnements et les étranges parfums. Il émanait vraiment d'elle une sorte de clarté, ce qui faisait dire à un de ses vieux adorateurs, le prince de L..., lorsqu'elle disparaissait un instant: "Qu'est-ce qu'on a éteint?"

On prétend que lorsque les femmes n'ont plus de cœur, elles commencent à avoir de l'esprit. A ce compte, la vicomtesse n'avait jamais eu de cœur; on citait ses mots comme on citait ses robes et ses chapeaux. Choses rare, cette femme adulée, encensée, adorée, arrivait à quarante ans sans que le monde lui ait connu une faiblesse. Pareil à la salamandre, ce beau papillon vivait au mileieu du feu sans y brûler ses ailes.

La pendule sonnait minuit, quand parut un nouveau personnage, le comte Gérald de Gency, la fleur des pois du noble faubourg, le gendre idéal de toutes les mères, le rêve de toutes les filles, de certaines mères, disait-on. Aussi y eut-il à son entrée un renouveau de grâce et de sourires.

Il nous serait difficile de rendre l'air parfaitement énigmatique avec lequel madame de Guérande regarda le comte marcher de la porte à son fauteuil. Elle lui tendit le bout des doigts avec une petite moue hautaine, et lui dit avec un enjouement trop naturel pour l'être: "Vous êtes bien aimable de nous apporter nos bonnets de nuit." Puis elle reprit sa conversation et ne lui parla plus. Le comte se redressa souriant, avec une imperceptible pâleur, et continua ses salutations. Après quoi, il réussit à s'isoler derrière une table, et de là, à l'abri d'une lampe, il contempla la vicomtesse.

Il y avait cinq ans qu'il aimait cette femme, cinq ans qu'il jetait à ses pieds toutes les tendresses de son cœur, avec des humilités d'esclave et des adorations de païen.

A cet amour, la vicomtesse répondait par une ardente passion, la seule, la première qu'elle eût éprouvée. Mais cette passion était pleine d'emportements, de violences, de tyrannie, telle enfin qu'on pouvait l'attendre de cette femme reine, que la nature, la famille, la société avaient gâtée et comblée, et qui semblait être née sur un autel.

Lentement, l'orgueil, si longtemps terrassé, levait la tête, et s'offensait de mots que, quelques mois auparavant, il n'eût pas entendus. Ce soir-là, à mille indices qui n'ont pas même de nom, M. de Gencey dut s'avouer qu'il allait ne plus aimer. Il se sentit envahi par une immense tristesse; après avoir éprouvé ce qui est tout, il allait rester en face du néant.

Ses yeux, fixés sur madame de Guérande avec une attention douloureuse, exprimaient à la fois la satiété et le désir de voir



UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

—C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - - Montréal

renaître ce qui mourait, il eût donné ce qui lui restait de vie pour l'aimer encore.

Si la vicomtesse avait pu comprendre la signification des regards du comte, elle, aurait frémi dans sa sécurité orgueilleuse ou plutôt, si elle avait été ce que les femme, devraient être à ces heures suprêmes fières, dignes et courageuses, elle eût été vers lui, et, lui prenant la main, lui eût dit: "Gérald, j'ai compris, revenez dans un an, et nous serons d'incomparables amis. Que notre amour meure tout entier, sans agonie, sans convulsions; qu'il soit beau dans sa mort comme dans sa vie, et, à votre retour, nous embaumerons ce cher cadavre, toujours charmant, dans notre amitié."

Il n'en est malheureusement pas ainsi; les plus nobles, les plus fortes, les plus orgueilleuses ont, devant l'abandon, des lâchetés qui confondent la raison. Lâchetés dont le souvenir devient leur supplice, lorsqu'elles ont enfin cessé d'aimer. Vous trouverez trois fois la quadrature du cercle avant de réussir à faire comprendre à une femme que vous ne l'aimez plus. "Pourquoi? pourquoi? dira-t-elle éperdue. — Parce que je ne vous aime plus." Cette réponse, qui leur paraît au moins stupide, a cependant d'effrayantes profondeurs.

A minuit et demi, la marquise de Candé, ayant avec elle mademoiselle de Champdeniers, que personne ne connaissait encore, se fit annoncer. Ces dames, arrivées la veille de la compagne, revenaient de l'Opéra.

L'ancienne novice des Urselines, en robe de taffetas bleu ciel, avec des roses pâles au corsage et dans ses nattes blondes, des perles aux bras et au cou, le teint animé, le sein ému, l'œil étonné et ravi, chaste et recueillie dans sa grâce comme une madone, était adorablement belle. Un murmure admiratif des hommes, à peine contenu par les exigences du bon ton, le lui apprit. Les femmes mûres, qui n'avaient ni filles ni petites-filles à marier, la déclarèrent ravissante. Les jeunes, affaissées dans leurs poses coquettes et nonchalantes, se redressèrent, et d'un coup d'œil, en une minute, virent leur nouvelle rivale comme les femmes se voient des cheveux à la cheville, comptant jusqu'aux boutons des des gants. Le comte Gérald, plongé dans ses sombres pensées, avait à peine levé la tête. D'un air distrait, il vint à son tour saluer madame de Candé, puis froidement s'inclina devant Antoinette sans la regarder.

Au moment où, à demi courbé, il se redressait lentement, la marquise le nomma à mademoiselle de Champdeniers. Avec l'assurance de l'innocence, Antoinette attacha ses grands yeux profonds sur ce grave jeune homme que sa beauté laissait si indifférent, puis, intimidée soudain, sourit vaguement. Et lui, la voyant enfin, restait penché, balbutiant, ébloui, devant cette figure suave. Dans cette minute, que rien ne peut décrire, leurs regards "se nouèrent". Au même instant ils sentirent, au plus intime de leur être, ce choc, cette secousse puissante qui, dans un duel, précède la douleur de la blessure et fait crier: "Touché!" Tout était dit, ils s'aimaient.

Pour la vicomtesse de Guérande, Antoinette de Champdeniers ne fut qu'une étoile de plus au ciel dont elle était l'astre; tranquille et sereine, elle lui mit au front un baiser et la présenta avec des mots charmants.

IV

Peindre les enivrements de mademoiselle de Champdeniers au début de cette vie nouvelle, au milieu du doux émoi d'un amour naissant, serait difficile. Que ceux qui ont eu ici-bas des jours de bonheur complet se rappellent quels radieux reflets il jeta alors sur leur existence, à travers quel prisme ils virent le monde et les hommes, jusqu'à l'heure où, le voile doré tombant, ils n'ont plus reconnu ce qu'il avait abrité. L'orpheline de Champdeniers, la novice des Urselines, n'avait pas assez de tout son cœur, de toute son âme pour savourer ses joies; elle se jetait parfois dans les bras de la marquise de Candé, et s'écriait: "Chère tante, je suis trop heureuse!" Elle n'osait avouer que ce qui faisait le fond de son ravissement, c'était l'amour du comte de Gencey. Ils s'étaient revus souvent, depuis le premier soir, et, s'il ne sortait des lèvres de Gérald que ces paroles à peu près indifférentes que la situation commandait encore, ses yeux noirs, dont l'ardeur amollie et pénétrante faisait courir des frissons dans les veines d'Antoinette, continuaient l'aveu commencé. Confiante, la jeune fille, en attendait l'expression.

Malgré la certitude qu'il avait d'être aimé, le comte n'était point heureux. Son ancien amour ne se mourait pas sans déchirements; d'autre part, l'effrayante sécurité de madame de Guérande, qui persistait à ne voir dans la froideur croissante de Gérald qu'une bouderie plus prolongée, le mettait en face d'une position affreusement fausse et difficile. Comment ouvrir ces yeux qui ne voulaient rien voir, ces oreilles qui ne voulaient rien entendre, sans être grossier ou cruel? Un de ces hasards complaisants, qui paraissent vraiment doués d'instinct, le servit mieux que toutes les ressources de son imagination. Les gens dont l'unique affaire est de s'occuper de ce que font les autres et de l'interpréter, n'avaient pas été sans remarquer, depuis deux mois, l'assiduité du comte de Gencey aux mercredis soirs de madame de Candé. On saisissait de tendres nuances, qui chaque jour s'accentuaient davantage, dans la manière discrète dont il s'occupait de mademoiselle de Champdeniers. On épiait l'intérêt avec lequel il écoutait la marquise parler de cette enfance abandonnée, de cette jeunesse austère et cloîtrée, dont les premières fleurs étaient écloses sous un voile de religieuse. Le regard du comte, arrêté alors sur Antoinette, semblait dire: "C'est moi, chère adorée, qui vous payerai cet arriéré de bonheur." Et celui de la jeune fille, limpide et confiant, semblait répondre: "J'y compte, et je vous aimerai de tout un arrière de tendresse."

Cela donc avait été plus ou moins deviné et commenté, et déjà, voyant venir la fin naturelle de cette situation: un mariage, les mères désappointées sevraient M. de Gencey de leurs engageants sourires.

Quand on voit dans le monde un célibataire encore raisonnablement jeune, auquel les mères en possession de filles majeures ne font point d'avances, on peut être convaincu qu'il a quelque tare énorme, ou qu'il est suspecté d'avoir fait son choix.

Un vendredi soir, chez la vicomtesse de Guérande, quelqu'un demanda au comte de Gencey s'il était vrai qu'il faisait remeubler son hôtel.

— Les salons, oui, répondit-il.

— Alors, s'écria une jeune femme, c'est donc sûr, ce qu'on dit?

— Que dit-on, madame?

— Que vous allez vous marier.

Le comte pâlit.

— Peut-on savoir avec qui?

La jeune femme jeta un regard circulaire dans le salon, pour s'assurer que celle qu'elle allait nommer n'y était point.

— Avec cette merveille de beauté, mademoiselle de Champdeniers.

— On est bien bon de penser à moi pour cette charmante personne; je souhaiterais que ce fût vrai.

Et fort troublé, le comte se leva.

La vicomtesse l'avait vu pâlir; un affreux soupçon lui traversa l'esprit. "Ah! pensa-t-elle, je veux savoir!"

Une dame se mit au piano et, comme si elle eût été dans le secret de l'agitation de madame de Guérande, chanta cet air des *Noces de Jeannette*:

> Ma pauvre âme est pleine
> D'un mortel souci;
> C'était bien la peine
> De l'aimer ainsi!

Lorsqu'elle se tut, il se fit vers elle un certain mouvement. Madame de Guérande en profita pour s'approcher du comte qui était debout, et, d'une voix un peu brisée, lui dit rapidement, tandis que son visage conservait sa grâce souriante:

— Il serait indigne de vous et de moi de me tromper, est-ce vrai?

Le comte devint livide; il lui jeta un regard fou. Pendant cinq secondes, un siècle, il se tut, défaillant sous l'angoisse qui l'étreignait.

— Béatrix, ayez pitié de moi! murmura-t-il enfin. C'est vrai... non le mariage encore, mais c'est vrai que je l'aime...

— Ah!... fit la vicomtesse.

— Qu'y a-t-il, Béatrix? dit une femme derrière elle.

— Une bonne histoire que me racontait M. de Gencey, répondit-elle, se retournant en riant, par un effort incroyable de volonté.

Elle se rassit, et la conversation continua, légère et gaie, pleine d'esprit et de manque de charité.

La chronique du jour était que le gros duc de R... mettait un corset; que madame d'A... devait ses cheveux d'or à une teinture anglaise; que madame de M... avait, au bal de l'ambassade d'Espagne, une toilette effroyable; que la jolie marquise de S... était brouillée à mort avec un de ses adorateurs, le prince de B..., la *pose* fait homme, six personnages dans un, parce qu'elle lui avait dit, un soir qu'il jouait l'homme détaché: "Que c'est ennuyeux! voilà encore que vous avez apporté votre marionnette!"

A deux heures du matin, tout était silencieux et éteint à l'hôtel de Guérande. La vicomtesse, déshabillée, venait de renvoyer sa femme de chambre. Libre enfin, elle allait pouvoir laisser crier sa douleur. Assise à terre, devant son feu, sa belle tête échevelée, appuyée à un pouf de satin blanc, elle sortait peu à peu de l'état de stupeur dans lequel le mot de Gérald: "C'est vrai que je l'aime!" l'avait plongée.

De grosse larmes, que séchait presque aussitôt l'orgueil, coulaient de ses yeux. Ce n'était pas qu'un amour qui finissait: elle sentait qu'avec lui finissaient aussi sa jeunesse et sa beauté... elle était à la dernière page du roman enchanté de son existence.

Le comte de Gencey, lui aussi, passa une nuit terrible, frappé au moins autant que la vicomtesse par le coup qu'il avait porté.

Par instants, le suave visage d'Antoinette pâlissait et se voilait. Il se disait: "Je pourrai peut-être l'oublier?" Mais à cette pensée tout son être se révoltait. "Non! non! c'est bien elle que j'aime! s'écriait-il. Et l'autre! l'autre! si je ne l'aime plus, pourquoi donc suis-je ainsi déchiré?"

Il ne comprenait pas encore que son abandon donnait à la vicomtesse ce mystérieux attrait que revêtent ceux qu'on sacrifie ou dont on se sépare sans retour. Ce qu'on prend alors pour un reste d'amour n'est fait que de brisements et de pitié. Ce qu'on croit regret n'est qu'un souvenir heureux enveloppé de souffrance. Cependant, dans les nobles cœurs, il reste des ces crises une profonde mélancolie. On en trouve la trace dans ces attendrissements subits dont sont pris les vieillards en parlant d'un cher passé, passé devenu semblable à ces bouquets flétris retrouvés par hasard au fond d'un tiroir et qu'on respire entre un sourire et une larme.

Cette lutte, dont mademoiselle de Champdeniers sortit victorieuse, laissa le comte brisé.

V

On dansait ce soir-là chez la duchesse de M... Après bien des hésitations, le comte de Gencey se décida à y paraître, poussé par l'espoir d'y voir mademoiselle de Champdeniers, et ayant la certitude que madame de Guérande, qui était mal avec la duchesse, n'y serait point. A la vue d'Antoinette qui valsait, toute blanche avec des guirlandes de marguerites des prés, il y eut dans le cœur orageux de Gérald un délicieux apaisement. Le vent léger que faisait en tournoyant cette robe de gaze passa comme une fraîche brise sur son âme endolorie. Sous ces petits pieds ailés, il vit se lever radieuses les joies de l'avenir, et, perdu dans ses rêves, il oublia un moment les troubles de l'heure présente. Antoinette dansait pour danser, avec un plaisir d'enfant; sa grâce y gagnait un charme virginal et naïf, bien supérieur à toute la séduction des poses savantes et longuement étudiées. Dans les petites comme dans les grandes choses, on est pris par ce qu'on sent vrai; aussi la jeune fille était-elle fort admirée. La valse, du reste était son triomphe.

La province, maussade et gourmée, ne permet que le quadrille aux jeunes filles "du monde". A Paris, à de très-rares exceptions, elles valsent toutes. Et bien on fait; c'est un fruit défendu qu'on leurs ôte, il en reste assez! En province, les plus ingénues ont bientôt découvert pourquoi valse et polka leur sont interdites, et il est toujours fâcheux que les jeunes filles trouvent ces choses-là.

La marquise de Candé, fort éprise de sa belle nièce d'adoption, n'avait pas la satisfaction de pouvoir entendre les choses gracieuses qui se disaient d'elle, affligée qu'elle était du voisinage d'un homme trop spirituel. Rien n'est fatigant et absorbant comme de suivre ces esprits toujours sur la corde roide, et y exécutant à chaque mot un tour de force. Après une demi-heure de ces conversations de clowns, on est moralement courbaturé, et l'on éprouve une folle envie d'être bête à outrance pendant quarante-huit heures.

Apercevant le comte de Gencey, la marquise fit un signe discret, et le fâcheux céda la place.

— Ouf! dit madame de Candé. Mon cher enfant, êtes-vous capable de vous livrer avec moi pendant dix minutes à une occupation bien stupide: compter les têtes chauves, les bougies des lustres ou les colliers de diamants? M. de C... m'a asphyxié l'imagination dans les airs.

— C'est un véritable acrobate. Pour vous remettre, voulez-vous que je vous dise une chose énormément sérieuse?

— Hum! vous avez inventé une machine infernale?

— J'aime mademoiselle de Champdeniers.

— Ah! quel bonheur! s'écria la marquise, dont c'était aussi le rêve secret. Mais elle?

— Franchement, madame, je crois ne pas lui être indifférent.

— Voyez-vous! ces hommes! ils s'aperçoivent de cela tout de suite... Moi aussi, je le crois, mais je voulais vous faire parler.

— Me permettez-vous d'aller le lui demander à elle-même?

— Essayez... Allez lui retenir un quadrille; c'est plus commode pour causer.

Quand le comte de Gencey vint l'inviter d'un air grave et tendre, un nuage rosé se répandit sur le visage de mademoiselle de Champdeniers. En prenant son bras, sur lequel le sien osait peser à peine, elle le sentit trembler, et en eut un émoi qui faillit lui faire manquer la première figure du quadrille. Pendant un repos, Gérald retint sa main et lui dit d'une voix à peine distincte:

— Me la donnez-vous?

La jeune fille leva sur lui ses beaux yeux divinement troublés, et ne répondit que par une faible pression des doigts en dégageant sa main.

— Antoinette, reprit le comte, voilà trois mois bientôt que nous nous aimons...

— Moi, fit-elle avec un adorable élan, j'ai commencé le premier jour.

— Pendant cette minute où je vous fus présenté, n'est-ce pas?

— Oui, j'ai senti alors quelque chose de fort et de doux qui m'envahissait, tandis que vous me regardiez... depuis, j'ai compris que c'était cela, l'amour.

— Moi, je l'ai compris tout de suite.

— Allons, Gérald, c'est à nous, dit le vis-à-vis du comte.

La marquise de Candé s'était prise d'une vive tendresse pour Antoinette, dont la sympathique nature avait les plus attrayantes séductions. Cette belle fleur vivace, qui venait s'épanouir dans sa maison dépeuplée par la mort, y avait ramené la vie et la joie.

L'affection de la jeune fille, pleine de reconnaissance et d'abandon, si elle ne guérit point sa douleur, — quelles sont les mères qui se consolent? — l'apaisa et l'endormit.

La vieille dame recommença à sourire avec les lettres naïves de Yolande, qu'elle appelait "la seconde édition d'Antoinette, commentée par un lutin". La marquise avait été fort gaie, et le lutin, dans la pensionnaire, ne lui déplaisait pas. Elle disait à ses amies:

— J'ai deux filles comme on en rêve; quand je vous montrerai la seconde, vous croirez que j'ai dédoublé la première, tant elles se ressemblent. Leurs mères étaient jumelles. Un peu pour cela, vous ne verrez Yolande que lorsque j'aurai *écoulé* mon Antoinette; pas loin de moi, car je ne pourrai plus m'en passer.

Quand, après le bal, la marquise se retrouva dans son coupé avec mademoiselle de Champdeniers, la jeune fille lui mit ses beaux bras autour du cou et murmura:

— M. de Gencey m'a dit qu'il m'aimait, et que vous le saviez...

— Et j'en suis dans le ravissement, mignonne! Ah! quel joli mariage nous allons faire! Mais, à propos, ajouta-t-elle avec malice, et toi, l'aimes-tu?

— Oh! moi, dit Antoinette, en joignant les mains avec une ferveur passionnée, si je l'aime! J'ai peur que Dieu ne m'en punisse... il me semble que je ne l'aime pas autant, Lui...

— Ces amours-là ne se comparent pas. Et moi, affreuse ingrâte, je ne suis que l'humble satellite de cet éblouissant soleil?

— Pardon!...

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

— Ne t'excuse pas, enfant! J'ai aimé aussi, et profondément; je sais ce que c'est.

Le lendemain soir, la lettre suivante partait pour le couvent des Urselines de Nantes:

"Eh bien, c'est fini! Ce n'était pas un rêve que je faisais. Il m'a dit: Je vous aime! Ah! Yolande! quelle délicieuse émotion! J'avais froid et chaud; je ne voyait plus clair, et mon cœur battait tant qu'il faisait trembler le bouquet de mon corsage, des marguerites des champs qui avaient l'air de répondre: beaucoup, passionnément. C'était au bal d'hier, pendant un quadrille. Avant de m'inviter, il avait demandé à notre chère tante la permission de m'avouer son amour. Dire que c'est moi, Antoinette, qui écris tranquillement ce mot-là! Il est si beau! Te rappelles-tu, chérie quand nous conjuguions en anglais le verbe *to love*, tu mettais: J'aime mon oiseau, j'aime mes fleurs, j'aime sœur Sainte-Marthe; et puis tu t'écriais: Et jamais je n'écrirai: J'aime mon fiancé! j'aime mon mari!... Et moi je soupirais en dedans.

"Je me figure que je vais être bien plus jolie en mariée mondaine qu'en mariée de couvent. Et pourtant, pendant qu'on m'attachait ma couronne, j'ai entendu sœur Sainte-Brigitte qui disait à Sainte-Thérèse: "Délicieuse! Si "j'osais, je dirais que c'est dommage." Et Sainte-Thérèse a répondu: "Perdez-vous l'esprit? Dommage pour Dieu!"

"Ce pauvre bon Dieu! comme je l'ai laissé là! Il ne m'en a pas voulu, puisqu'il m'a envoyé mon Gérald. Mon!... oui, c'est *mon*... bientôt enfin!... Il n'y a que trois mois que je l'aime, et il me semble que cela tient toute ma vie.

"Tu sais le beau saint Michel de la chapelle? Eh bien, il lui ressemble. Je me souviens que le jour de ma prise d'habits, quand je suis venue faire oraison après la cérémonie, j'ai regardé en priant le grand archange, et il m'a paru que ses yeux, pleins d'un divin courroux, devenaient tendres et s'abaissaient vers moi. C'était sans doute un avertissement.

"Commence à battre des ailes, ma colombe, tu vas bientôt venir me remplacer près de notre seconde mère, mais nous ne serons pas séparées pour cela. Fais toutes mes tendresses à notre bien-aimée et vénérée sœur Madeleine, à laquelle nous devrons notre bonheur. Je lui écrirai avec ma tante, quand M. de Gencey aura demandé *officiellement* ma main.

"Au revoir, mignonne; je mets une nichée de baisers dans la fossette de ta joue droite. A bientôt les dernières grandes nouvelles.

"ANTOINETTE.

"*P. S.* Je t'engage à changer le nom de ton traversin, celui qu'il porte n'ayant pas de visage. Si tu es sage, je t'en donnerai un autre qui a une figure charmante. Encore trois baisers."

Réponse de mademoiselle de la Guerche:

"Ma chère, je suis folle! Comme ç'a été vite, Seigneur! Ainsi, dans quelques mois, j'aurai aussi un *lui* qui m'aimera et qui me le dira! Je m'en vais toute seule dans des coins pour danser... Je scandalise toutes les religieuses. Le mariage, Antoinette, ce doit être le paradis terrestre, et, de celui-là, on n'est jamais chassé.

"Je fais si mal mes prières depuis trois jours qu'hier, à la confession du mois, M. l'aumônier m'a donné un Chemin de croix pour pénitence. Je suis donc restée seule après les autres dans la chapelle. Pendant que je feuilletais mon livre pour trouver mon Chemin de croix, j'ai repensé tout à coup à "l'avertissement des yeux de saint Michel", et j'ai été prise de la folle tentation de lui sauter au cou. Heureusement, je me suis retenue. Par exemple, après ma pénitence, j'ai été me mettre dévotement à ses genoux, et j'ai dit de tout cœur: "O grand archange! faites que mon mari soit aussi beau que vous!" Quoique archiange, cela n'a pas dû lui être désagréable; aussi j'espère qu'il m'excusera. Envoie-moi vite le nom du traversin; il y aura des draps blancs pour le baptême, et je le ferai *chrétien* avec mon dernier flacon d'eau de Cologne. Notre révérende mère vient de recevoir vos lettres et m'a donné vos baisers. Ainsi te voilà publiquement fiancée! et dans deux mois tu seras madame la comtesse de Gencey... et moi mademoiselle de la Guerche, résidant à Paris... Tra la la! ah! que c'est joli, la vie!

"J'ai fait cette nuit un rêve affreux: je me suis vue étendue morte sur mon lit; c'était bien moi, et pourtant je ne me reconnaissais pas. Yvonne de Prie dit que c'est signe de mariage. Je veux pour le tien une robe bleu ciel. Je serai à croquer. Sœur Sainte-Véronique, la maîtresse des novices, me fait deux sermons par jour sur les vanités et les dangers du monde. Elle me dit qu'elle voit avec chagrin que j'aurai un grand attrait pour les plaisirs de la chair. Exception faite pour les cailles et les éclairs au café, je ne suis pourtant pas si gourmande!

"Je t'embrasse mille fois à pincettes, madame la comtesse.

YOLANDE.

"*P. S.* Mes respectueuses tendresses à madame de Candé. J'ai pensé à cela tout le temps, et je l'oubliais!"

VI

Le lendemain du bal, madame de Candé s'était un peu étonnée de ne point recevoir la visite du comte de Gencey. Il vint le jour suivant et demanda officiellement la main de mademoiselle de Champdeniers.

— Comme il est ému! et comme il l'aime! se dit la marquise, lui voyant le visage altéré. Je suis certaine que voici deux nuits qu'il ne dort pas... Ah! la belle jeunesse! Ah! les belles insomnies!

Elle fit appeler Antoinette.

— Il est plus besoin de votre consentement, mademoiselle, dit-elle en riant, puisque vous l'avez donné avant le mien. Allons, tendez la main à votre fiancé, et laissez-le la baiser; c'est reçu. Mon cher enfant, ajouta-t-elle en se tournant vers le comte, je vous la donne, mais vous me la prêterez.

Quand la première émotion fut calmée, ils se mirent gaiement à bâtir l'avenir. Toutes les radieuses espérances, toutes les bonnes fées furent conivées par eux aux noces prochaines; nulle ombre ne passa sur leur joie, pas un nuage ne glissa dans leur ciel. Nom, beauté, fortune, esprit, nature d'élite, ils avaient tout. Ces grands bonheurs ont quelque chose d'effrayant; comme les hauts sommets, ils doivent attirer la foudre.

Le mariage fut fixé à la fin d'avril, on entrait en carême. Les deux fiancés firent une très-jolie pénitence, en tiers avec la marquise qui leur disait:

— Causez, causez, mes enfants, que je ne vous gêne pas. Quand je jeûne, je suis un peu sourde.

Le grand bonheur d'Antoinette, c'était d'aller passer sa lune de miel à Champdeniers, de se montrer heureuse à ce vieux manoir qui avait vu son enfance désolée; de *présenter* son bien-aimé Gérald à ses tapisseries fanées, son ancienne famille; de promener la belle dame qu'elle serait à travers les ruines et les pierres moussues, où si souvent elle s'était assise, fillette laide et chétive, inquiète et retenant son haleine, dans la crainte d'effraroucher les lézards, uniques compagnons de sa solitude. Avec un sourire sur les lèvres et une larme d'attendrissement dans les yeux, le le comte écoutait vibrer les cordes exquises de cette âae charmante.

Heures de douce ivresse, délicieuse attente, rien ne vous vaut et ne vous remplace, pas même le bonheur venu. Dès qu'on le possède, on se dit en tremblant: "Et après!" car il faut bien que l'après arrive, et il y en a de si lamentables! Les bonheurs qui durent, s'il en est, ont aussi leur *après* où l'on cherche les enchantements des premiers jours. La pêche, cueillie et touchée, est toujours la pêche vermeille et tentante de l'espalier, mais où est le duvet?

Tous ceux qui, la main dans la main, partent pour ce radieux pays de l'amour, s'arrêtent tous au même point fatal. C'est pour eux que sont faits ces vers mélancoliques:

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes;
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir,
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir...
Car personne ici-bas ne termine ou n'achève;
Les pires des humains sont comme les meilleurs;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve;
Tout commence en ce monde, et tout finit ailleurs!

Madame de Candé savait bien que ni son château ni celui du comte de Gencey, installés en plein confort moderne, n'aurait pour Antoinette l'attrait du vieux manoir où elle était née. Elle ne voulut pas, cependant, que "ses deux enfants aient à disputer le nid de leurs amours aux hiboux et aux orfraies".

Champdeniers n'était point encore vendu. La marquise y envoya un homme de confiance, chargé de faire restaurer et remeubler pour le printemps, sur ses indications, tout un corps de logis et deux tourelles. Ce fut son cadeau de noce. Puis elle décida qu'elle et Antoinette iraient y passer la première semaine d'avril, afin de s'assurer si tout y était convenablement disposé.

On devait s'arrêter à Nantes, et prendre à son couvent l'heureuse Yolande.

Ceci réglé, la grande question vint de la corbeille. La comtesse de Bracy, tante de M. de Gencey, et la marquise eurent à ce sujet de graves conférences. Ces dames, âgées toutes deux, sentaient qu'elles n'étaient plus suffisamment dans le *mouvement* pour décider seules de si importantes questions. Plusieurs jeunes femmes leur offrirent leurs lumières, mais madame de Candé préféra s'en remettre au goût connu et incontestable de sa cousine, l'élégante vicomtesse de Guérande, qui, par discrétion, pensait-elle, n'avait point offert son concours.

Encore sous l'impression de toutes les choses gracieuses et aimables qu'elle lui avait dites, à l'annonce du mariage d'Antoinette, la marquise alla chez elle un matin pour réclamer aide et conseils.

Madame de Guérande était assise devant sa toilette; on la coiffait. Son beau visage, sans rouge, qui n'animait plus la gaieté factice qu'elle portait dans le monde, était pâle et fatigué, et sa pose alanguie, pleine d'un indicible découragement. Rencontrant forcément, à peu près partout, le comte de Gencey, elle rentrait chaque soir plus brisée d'avoir joué la joie et l'indifférence impertinente, n'ayant pas même la satisfaction de croire qu'il y croyait. Elle le voyait bien à l'expression désolée et presque suppliante de son regard, qui semblait lui demander grâce pour elle-même. Alors elle redoublait d'entrain, de coquetterie et de bons mots fort méchants, puis partait tout à coup, en sentant sa gorge se contracter sous le sanglot qui montait. Pour mademoiselle de Champdeniers, elle était charmante, et ne perdait pas l'occasion de lui dire un mot agréable ou flatteur.

Rien ne faisait plus souffrir le comte, si ce n'était pourtant l'enthousiasme avec lequel Antoinette parlait de la beauté et de l'amabilité de la vicomtesse.

— Comme vous êtes froid et cérémonieux pour madame de Guérande! lui dit-elle un jour. Voilà très-longtemps cependant que vous la connaissez. Est-ce qu'elle ne vous plaît pas? Pour moi, je ne vois rien de plus accompli.

— Je ne vois que vous, avait-il répondu en essayant de sourire.

La marquise de Candé, toute à son idée, ne remarqua ni la pâleur, ni l'air abattu de madame de Guérande. Elle l'embrassa affectueusement, s'assit et lui dit:

— Ma chère enfant, j'attends de votre bonne grâce un grand service. Il s'agit de choisir avec moi le trousseau d'Antoinette, et avec madame de Bracy, la corbeille. Gérald lui a déjà donné les bijoux de sa mère qui, pour la plupart, ont besoin d'être remontés. Ils sont fort beaux. Nous avons surtout des diamants superbes pour un rang de chatons, avec des poires des perles en pendeloques, d'un admirable orient; des émeraudes d'une grosseur invraisemblable. Il y en a pour le diadème, le collier, les bracelets, les boucles d'oreilles, les nœuds et les agrafes. Puis des rubis, des perles, des turquoises. Pour faire de ces joyaux des merveilles de goût, il nous faut le vôtre; je crois votre joaillier un très-habile homme. Je voudrais lui confier une partie de mes brillants, pour qu'il m'en fasse une parure de marguerites, couronne, collier, etc.

— Il réussira parfaitement, comptez sur moi. je suis à votre disposition.

Madame de Guérande parvint enfin à articuler ces mots. La volubilité de la marquise, ne lui ayant point laissé placer une parole, lui avait permis de se remettre du douloureux saisissement que lui causait sa demande. Elles convinrent des jours et des heures où elles iraient courir les magasins.

— Je vous laisse finir votre toilette, dit alors la marquise. A bientôt, et merci.

Quand la porte se fut refermée sur elle, madame de Guérande cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

— C'est trop souffrir aussi! murmura-t-elle.

Sa femme de chambre frappa:

— Puis-je achever de coiffer madame?

La comtesse essuya rapidement ses yeux et prit un livre:

— Venez et faites vite... Cette histoire est triste à mourir!

Quelques jours après, à un des bals de la mi-carême, madame de Guérande, qui avait passé une partie de la journée à choisir la lingerie de mademoiselle de Champdeniers, eut à subir une nouvelle épreuve. Lorsqu'elle arriva, belle et mise à ravir, semblable aux victimes antiques allant au sacrifice, le comte de Gencey et Antoinette valsaient ensemble. C'était la première fois qu'elle les voyait ainsi, depuis qu'ils étaient fiancés, le carême ayant suspendu les soirées dansantes. Prise d'une sorte de vertige, les yeux voilés, les oreilles bourdonnantes, la pauvre femme traversa le salon avec un sourire figé sur ses lèvres blanches, se demandant si elle n'allait pas tomber. Elle se trouva assise près de la portière à demi relevée d'un autre salon. Deux amis du comte de Gencey étaient debout dans cette ouverture; eux aussi regardaient le couple charmant et parlaient à demi-voix de mademoiselle de Champdeniers, comme les hommes parlent entre eux des femmes qu'ils trouvent désirables.

La valse finie, le comte vint les rejoindre. Il passa sans voir la vicomtesse, masquée par un groupe de danseurs, et ne se trouva séparée d'elle que par les plis de la portière à laquelle il s'adossa.

Ses amis continuèrent leurs intéressantes et très-intimes réflexions. Ils furent interrompus tout à coup par des exclamations d'effroi. Madame de Guérande venait de se trouver mal. Le comte, en voyant la place qu'elle occupait, comprit qu'elle avait tout entendu, et fut pris d'un véritable accès de désespoir. Il se jeta sur elle et voulut l'enlever dans ses bras. Un de ses deux amis l'arrêta à temps en disant:

— Deviens-tu fou, Gérald?

Puis, voyant son air égaré, il devina.

— Ah! malheureuse femme! Qu'avons-nous fait! murmura-t-il.

Cette scène secondaire passa heureusement inaperçue au milieu de l'émoi causé par l'autre. On s'empressait tellement autour de la vicomtesse, que le mouvement passionné de M. de Gencey n'avait pas été remarqué.

Lorsque deux heures après il rentra chez lui, complètement *repris* par Antoinette, il se demanda cependant ce que deviendrait son bonheur au milieu de ces fluctuations et de ces secousses.

Voilà bien ce qu'est le bonheur! Imparfait, incomplet, coupé d'angoisses, d'appréhensions, tremblant sans cesse sur sa propre durée. On a beau se consoler d'un amour par un amour, d'un espoir détruit par un espoir nouveau, verser l'amertume de sa vie d'un vase dans un autre, toujours cette lie remonte du fond et empoisonne les bords.

Avril arriva enfin. Quelques jours avant le départ pour Champdeniers, les parents et les amis de madame de Candé commencèrent à envoyer à Antoinette leurs cadeaux de noce. La jeune fille reçut de la vicomtesse de Guérande une branche de roses des bois, en corail rose, semées de brillants qui figuraient des goutes de rosée... ou des larmes. Le comte de Gencey ne s'y méprit pas, lui, lorsque de ses doigts tremblants il prit, dans l'écrin de velours, la branche qu'on l'invitait à admirer. Il ne vit que les larmes et se hâta de la déposer en détournant la tête.

Les huit jours qui devaient séparer les deux fiancés leur semblaient ne devoir jamais finir. Vingt fois leurs mains se prirent et se quittèrent, vingt fois ils se dirent: "Au revoir!" La voiture attendait.

— Allons, dit la marquise, un dernier adieu pour de bon, ou nous manquons le train.

—Oh! pas adieu! s'écria Antoinette, cela nous porterait malheur!

La voiture partit, et son délicieux visage resta encadré à la portière tant qu'elle put apercevoir Gérald, qui descendait la rue. "Comme elle est belle!" pensait-il. Il l'aimait, certes, pour son cœur si tendre, pour ses qualités adorables; mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était sa beauté.

VIII

Mademoiselle de Champdeniers éprouva une bien douce émotion, en franchissant le seuil du couvent des Urselines de Nantes.

La supérieure, sœur Madeleine de Jésus, la pressa longuement dans ses bras. Les religieuses, les pensionnaires l'entourèrent; on s'extasia en la voyant si charmante dans sa simple et élégante toilette de voyage. Les vieilles professes elles-mêmes

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

LOTION XOUR

PRODUIT FRANÇAIS TROIS MEDAILLES D'OR

TRESOR DE LA CHEVELURE

Détruit les pellicules, prévient et arrête la chute des cheveux et la calvitie.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

AUG. SORIGNET et Cie, dépositaires,

432, DULUTH EST, MONTREAL.

durent convenir qu'elle était encore plus jolie qu'en partant.

— C'est sa joie qui est jolie! s'écria Yolande de la Guerche, qui se hâta d'aller revêtir "son costume de Paris, fait sur ses mesures", et qui, ne trouvant pas dans toute la communauté une grande glace pour s'y voir, alla mirer ses volants dans la pièce d'eau.

Elle pleura cependant à belles grosses larmes, la folle enfant, en quittant le lendemain "cette prison" et les religieuses qui l'avaient "sermonnée"; elle ne pouvait se résoudre à partir.

— Encore une petite minute! disait-elle à madame de Candé. J'ai le cœur si serré!... Mon pauvre couvent! Je l'aimais tant que cela!

Elle fut tout le jour à se remettre des ébranlements de cette séparation. Mais, en arrivant à Champdeniers, elle retrouva soudain son entrain et son babil d'oiseau.

— Le voilà donc, ce séjour des ombres qui va devenir le séjour des vivants! dit-elle en franchissant le seuil, et de gais vivants, je vous l'assure, madame la Mort... Tirez-nous votre majestueuse révérence, et cédez-nous la place.

— Ne plaisante pas ainsi avec ces graves choses, Yolande, dit Antoinette.

— Ah! superstitieuse! Je parie que tu as peur?

— Je n'ai pas peur, moi; la nourice d'Yvonne de Prie a vu dans ma main que je vivrai cent ans!

Suivie de sa tante et de sa cousine, elle parcourut avec des cris ravis la partie restaurée du manoir. Emue et recueillie, Antoinette regardait cette demeure transformée où son bonheur allait s'épanouir. Quand elle entra, pour y passer la nuit, dans sa chambre de petite fille, elle éprouva le besoin de se mettre à genoux et d'élever vers Dieu, dans un élan de reconnaissance attendrie, son âme débordante de joie, joie si intense, si profonde, qu'elle en était comme oppressée. Elle jeta un manteau sur ses épaules, entr'ouvrit sa fenêtre et y resta un moment accoudée.

La lune, blanche reine, entourée de fleurs lumineuses, montait lentement dans le ciel étoilé. Pas un bruit, pas un souffle ne troublait l'imposant silence de la nature. Penchée vers la qeauté, la sérénité de cette nuit, la jeune fille souriante vit s'en dégager, dans un rêve enchanté, son existence future. Cette union intime et profonde avec son bien-aimé, ce deux dans un, ce tout qui est deux, cette fusion complète, cette ineffable étreinte du corps et de l'esprit, ce ciel entr'ouvert, c'était pour elle, Antoinette!

Il suffit d'un tel rêve, imparfaitement réalisé, pour dédolorer toute une vie. Mais nulle ombre ne planait sur les espérances de mademoiselle de Champdeniers. Le bonheur l'avait prise par la main.

Onze heures sonnèrent à l'église du village, la jeune fille tressaillit.

Déjà fit-elle; quand je pense à mon cher Gérald, c'est toujours ainsi. J'aurai une lettre de lui demain... Dormons pour que le jour vienne plus vite!

Cette journée du lendemain se passa en reconnaissance dans la partie du château qui n'était point encore relevée. Les ruines de l'homme inspirent la pitié, souvent le dégoût. Celles de sa demeure, sur lesquelles la bonne nature jette son frais manteau, sont, au contraire, douces au regard. Ces vieux murs habillés de lierre, coiffés d'herbes folles; ces crevasses, d'où sortent des touffes de petits œillets roses et de pariétaires; ces mousses mœlleuses qui cachent les pierres noircies; ces végétations charmantes qui grimpent le long des tourelles, et dont les gracieuses têtes frissonnent au vent; ces branches noueuses où se balancent, au printemps, des nids pleins de chansons; toutes ces grâce de la vie sur la mort ont un charme profond qui émeut et retient.

Tandis que l'homme vieilli paraît plus laid, plus dévasté, au milieu des splendeurs de la création, les choses qui ont péri renaissent et s'embellissent de l'éternelle jeunesse et de l'éternelle beauté de la nature.

— Plus je me mets d'atours, plus je me vois de rides, disait la marquise de Candé. Je suis jalouse de cette tour écroulée, qui a vraiment un air pimpant sous ses festons et ses guirlandes, avec ce bouquet de giroflées qui pend à sa fenêtre.

Le parc était livré aux jardiniers, qui ratissaient les allées disparues sous les herbes et les ronces, coupaient les branches enchevêtrées de lianes, taillaient les charmilles, grattaient au fond d'un bosquet les épaules verdies d'une Diane de marbre, débarbouillaient un faune sur le seuil d'une grotte, et, au bord d'un bassin desséché, lavaient les pieds d'une nympjhe penchée sur l'onde absente.

— On se croirait chez la Belle au bois dormant le jourde son réveil, dit mademoiselle de Champdeniers. Vraiment, ma vie a si brusquement et si heureusement changé, qu'en me revoyant ici, il me semble sortir d'un rêve. C'est vous, chère tante, qui êtes le prince Charmant.

— Oui, doublé d'un autre. Nous nous partageons le château et la châtelaine. Allez faire un tour dans le village, fillettes; moi, je rentre pour écrire.

Yolande prit le bras de sa cousine, et toutes deux, causant, riant, disparurent sous les arbres centenaires d'une immense avenue qui sembla s'éclairer de leur beauté. Mademoiselle de la Guerche découvrit des violettes au pied d'un vieux tronc.

— Ah! les gentilles petites, qui poussent sur la tombe de leur grand-père! s'écria-t-elle. Je n'en prendrai qu'une... Sens, cousine, la fine odeur du cœur de ma fleurette.

— Celles d'automne sont plus parfumées.

— Oui, mais c'est un parfum triste, un parfum d'adieu.

— Elle l'exhalent de toute leur force, comme nous, quand nous partons, nous mettons toute notre tendresse dans le dernier baiser.

—Lorsque je mourrai, Antoinette, retiens cela, si tu me survis, je ne veux sur ma tombe qu'une croix, pas de lourde pierre, mais des fleurs, des fleurs en masse!

— Des fleurs, dans les caveaux del a Guerche?

— Oh! pas de caveaux! défense expresse. J'en demande pardon à mes aïeux, mais je leur fausserai compagnie. Une tombe à l'air libre, sous le clair soleil. Un caveau, c'est être deux fois mort.

— Oh! ces vaches!

— Dieu, que j'ai peur!

— Sauvons-nous!

Elles se mirent à courir et se précipitèrent essoufflées et roses dans la première maison du village.

— Pardon, ma bonne, dit mademoiselle de Champdeniers à une vieille femme qui filait sur le seuil d'une grande pièce sombre.

La paysanne se leva péniblement et fixa des yeux étonnés et rougis sur les deux jeunes filles, en balbutiant:

— Ben le bonjour.

Antoinette devina dans son regard une muette interrogation.

— Je suis mademoiselle de Champdeniers, dit-elle, et voice ma cousine, mademoiselle de la Guerche.

— Seigneur! vous, mam'zelle Antoinette! qu'êtes partie grande comme ça...

Elle leva sa main à la hauteur de l'appui de la fenêtre.

— On disait dans le pays que vous étiez religieuse, parce que, depuis toutes ces revolutions... enfin...

— Les Champdeniers étaient pauvres, mais je suis devenue riche.

— Et belle à plaisir! Revenez-vous t'y dans le pays pour y demeurer, mam'zelle?

— J'y viendrai chaque année quelque temps.

—Ah! je serais ben contente si je n'avais pas ce chagrin.

Et la paysanne s'essuya les yeux.

— Vous avez de la peine? demanda mademoiselle de la Guerche.

— Ah! une rude, mam'zelle... On a enterré ma pauvre petite-fille à c'matin!...

Elle cacha son visage dans son mouchoir a carreaux, et sanglota.

Antoinette s'assit près d'elle, et, prenant affectueusement ses mains hâlées, lui parla doucement, non de consolation, mais de résignation; du ciel, où sa chère petite morte était un ange, et où la grand'mère la retrouverait un jour près de tout ce qu'elle avait aimé. Pour ceux qui ont le bonheur d'avoir la foi, à l'heure où finissent les espérances de ce monde, celles de l'autre commencent. Ils connaissent sans doute les immenses tristesses de la mort, jamais ses désespoirs.

Pendant que la pauvre vieille écoutait mademoiselle de Champdeniers avec une sorte de recueillement, Yolande, de son pas léger, parcourait la chambre et remarquait ce que l'obscurité ne leur avait pas permis de distinguer en entrant.

Au fond de la pièce, près du lit de la grand'mère, couvert d'une vieille perse à fleurs, avec des pièces bleues, était celui de sa petite-fille. La literie avait été enlevée; il ne restait que le bois et les rideaux de calicot blanc. Un cordon noir, d'où pendait une médaille de cuivre argenté, y était encore attaché par une épingle, près du buis bénit rapporté par la fillette des derniers Rameaux. Une branche de ce buis servi à asperger son corps; il était posé à part, à côté d'une grosse mèche de cheveux blonds, nouée d'un ruban bleu fané, et d'une image coloriée donnée par M. le curé à la malade.

Au pied du lit, une petite chaise d'enfant, une poupée sans bras, et des animaux de carton, plus ou moins mutilés, complétaient ces douloureuses reliques du berceau et de la tombe, qui semblaient les fragments du cœur brisé de la grand'mère.

— Quelle maladie vous l'a enlevée, pauvre femme? dit enfin mademoiselle de la Guerche en se rapprochant de la paysanne.

— La petite vérole, mam'zelle, la mauvaise. Ça l'avait tant changée, défigurée, que si ça n'avait pas été mon enfant je ne l'aurais pas reconnue. Dès le commencement, Jean, c'était son promis, a dit tout de suite:

— La v'la laide pour toujours, mais ça ne fait rien, je l'épouserai quand même, car c'est une fameuse ménagère. Ils devaient se marier aux lilas.

— Est-ce que la petite vérole règne dans le village?

— Non, mam'zelle, le médecin m'a dit qu'il n'y avait que Rose; même qu'on se demandait où elle avait pu l'attraper. J'ai pensé que c'était peut-être à un pardon, près d'ici, où elle est allée danser avec son promis.

— Voilà notre tante, dit mademoiselle de la Guerche, qui regardait par la fenêtre.

— Adieu, ma bonne; du courage!

— Adieu, mes chères demoiselles; Dieu vous protège!

Le surlendemain, tansis qu'Antoinette écrivait à M. de Gencey dans la chambre de la marquise, Yolande entra en se plaignant de douleurs de tête et de lassitude dans tous les membres. Madame de Candé attribua ce malaise au grand air et au mouvement auxquels la pensionnaire des Urselines n'était point accoutumée. Elle la fit coucher. Toute la nuit elle eut la fièvre.

Dès l'aube, on courut chercher le médecin du village; en même temps la marquise écrivit à Nantes pour demander à la sœur Made.eine de Jésus le médecin de la communauté.

Le quatrième jour, des symptômes identiques se manifestèrent chez mademoiselle de Champdeniers. A la fin de la semaine, les médecins se prononcèrent. Les deux cousines, qui n'avaient pas été revaccinées depuis leur bas âge, avaient la petite vérole.

La marquise de Candé espéra d'abord qu'elle serait d'une espèce bénigne. Elle écrivit au comte de Gencey sous cette impression, lui interdisant de venir, de la part d'Antoinette, et lui promettant deux dépêches par jour. Le médecin des Urselines, rappelé à Nantes, dut cependant prévenir madame de Candé, avec son confrère. Selon toute apparence, les jeunes filles seraient très-marquées, à peu près défigurées. Ensuite ils ne dissimulèrent pas qu'il y avait péril de vie, surtout pour mademoiselle de Champdeniers. La marquise fut anéantie de douleur, au point de ne pouvoir verser une larme.

— Quel écroulement! murmura-t-elle. Si belles! si belles! Ah! pauvres enfants!

Mais il ne s'agissait pas que de beauté perdue, il fallait les disputer à la mort; seule, avec une vieille femme de chambre dévouée, elle s'installa chez les deux cousines.

Le médecin de Nantes lui ayant dit qu'elle pouvait avoir toute confiance en celui de Champdeniers, elle n'en appela point d'autre.

Le comte de Gencey, qu'on retenait de force à Paris, envoya le sien, qui vint passer vingt-quatre heures et approuva entièrement le traitement suivi.

— Eh bien? lui dit le comte en le revoyant.

— Plein espoir pour la vie.

— Mais sa figure? sa figure?

— Elle sera laide, très-laide; c'est sans ressource.

Le jeune homme rentra chez lui à moitié fou et s'y enferma.

Avec désespoir, avec colère, avec une amertume sans nom, il pleura la beauté de sa fiancée, il la pleura comme il l'eût pleurée morte; se la représentant avec les marques affreuses de sa maladie, sans s'en rendre compte, il pleurait aussi son amour qui devenait une immense pitié. A peine s'il souffrit davantage, lorsqu'un matin le télégraphe lui transmit ces mots de la marquise:

"Antoinette morte."

Ce fut le dernier coup, mais non le plus terrible. La fièvre, qui depuis le retour de son médecin lui battait le cerveau, éclata, et pendant une semaine, où le délire lui ôta la nette perception de sa douleur, sa vie fut sérieusement en danger.

XI

Voici ce qui s'était passé:

La maladie des deux cousines entrait dans une période décroissante; les glaces et les miroirs à main avaient été enlevés de leurs chambres. Tout doucement on commençait à leur dire qu'elles se trouveraient bien changées, mais que cela s'arrangerait avec le temps. Elles étaient si horriblement et si également défigurées, que la sœur Madeleine de Jésus, qui vint une journée, non-seulement ne les reconnut point, mais encore ne les distingua l'une de l'autre que lorsqu'elles eurent parlé. Et encore fallait-il une oreille exercée pendant longtemps à les entendre, car leurs voix avaient une grande ressemblance de timbre et d'intonation.

Elle aussi, l'austère supérieure des Urselines, pleura la perte de tant de grâces et de charmes. Jamais peut-être, jusqu'à ce jour, malgré tout ce qu'elle avait vu tomber, passer, changer autour d'elle, elle n'avait dit avec une si amère conviction: Tout est néant!

Elle avait trouvé la marquise au lit, malade de fatigue et de chagrin. Sa femme de chambre, ayant grand besoin de repos et de sommeil après tant de veilles, avait été remplacée par la mère Gothe, sœur du garde. La femme de chambre de mademoiselle de Champdeniers, Parisienne éveillée et coquette, pas jolie, mais piquante, avec ses yeux à la chinoise, sa bouche fraîche, son nez au vent, ne s'était pas fait répéter deux fois l'ordre de ne point entrez chez sa maîtresse avant sa guérison. Elle était arrivée de Paris avec le reste de la maison de la marquise, qui se voyait dans la nécessité de passer le printemps entier à Champdeniers.

Toutes les personnes atteintes d'une grave petite vérole n'ont qu'une idée, dès qu'elles reprennent la faculté de penser avec suite: c'est de se voir. A défaut de miroir, Antoinette et Yolande auraient pu satisfaire leur curiosité en se regardant mutuellement; mais elles ne quittaient point encore leur lit.

— Vous lever, vous refroidir un instant, disait sans cesse le médecin, exagérant à dessein, c'est la mort.

On avait fait entre les deux chambres, qui n'étaient séparées que par une portière, un rempart de paravents, et jamais, redoutant quelque imprudence des jeunes filles, on ne les laissait seules.

— Comment est Yolande? demandait Antoinette.

— Comment est Antoinette? demandait Yolande.

A cela on répondait le mieux qu'on pouvait, préparant de nouvelles ruses pour prolonger leur ignorance jusqu'aux limites du possible. La marquise de Candé, qui connaissait le cœur huamin, malgré la bonne opinion qu'elle avait de celui de M. de Gencey, n'était pas sans une grande appréhension sur le résultat de sa première entrevue avec sa fiancée. Elle demandait si l'amour n'allait pas périr dans cette épreuve, et, cette supposition admise, ne voyait rien de plus lamentable que le sort de sa chère Antoinette, n'inspirant plus au comte qu'une tendre pitié. Et lorsque, ce premier attendrissement passé, Gérald, si enthousiaste des charmes extérieurs, aurait sans cesse devant les yeux ce visage ravagé, ne serait-il pas pris d'une sorte de dégoût, suivi d'indifférence? C'est très-beau, une belle âme; mais les hommes ne l'apprécient qu'à travers une jolie figure; et lorsqu'il faut choisir entre les deux, ils n'hésitent jamais à préférer la dernière. Voilà pour leur opinion; quant à ce qu'ils font, il est certain que beaucoup épousent des femmes laides pour leur argent. Mais épouser n'est pas aimer, elles le savent bien, celles-là!

— Si des femmes douées de tous les avantages, se disait encore la marquise, sont après quelques années, souvent quelques mois, délaissées pour d'autres,

KIERAN, CRAWFORD & GRAY, Limitée, 151, rue Craig Ouest, MONTREAL, Can.

GRAVEURS ET IMPRIMEURS EN RELIEF

Notre maison s'est acquis une haute réputation par le grand soin et le luxe qu'elle apporte dans l'exécution de ses travaux d'impressions en RELIEF et de GRAVURE, tels que lettres de faire-part, Menus, Monogrammes, Ecussons, Cartes de visite, etc. L'impression de papeterie professionnelle et commerciale est une de nos spécialités.

Nous nous ferons un plaisir d'aller vous voir et vous soumettre nos modèles et tarifs. Les commandes par la malle reçoivent une attention toute particulière.

REPRESENTES A QUEBEC.

Par Joliette P. Lemieux, Casier Postal 171 Téléphone 1961

quelle durée de tendresse Antoinette, laide, peut-elle attendre?

Quant au désepoir de la jeune fille, à celui d'Yolande, elle n'osait pas même y songer.

Le désir de se voir devenait chez les deux cousines une idée fixe, une obsession de tous les instants. Elles ne doutaient pas qu'elles se trouveraient très-enlaidies, et qu'elles le resteraient longtemps; mais heureuses d'avoir échappé à la mort, elles prenaient leur parti de cette laideur momentanée et superficielle. On leur répétait que la moindre émotion leur donnerait la fièvre, et qu'il était impossible qu'elles n'en éprouvassent pas une très-vive en se voyant. Elles avaient beau protester du contraire, on restait inflexible, attendant que tout danger de rechute eût disparu pour les préparer peu à peu à leur malheur.

Une après-midi, Yolande, sortant d'un léger sommeil, pria la femme de chambre de la marquise d'écarter un moment les paravents et de relever la portière, afin qu'elle pût parier à sa cousine.

— J'ai trouvé un moyen de vous voir, lui dit-elle en anglais. Ce soir, je dirai à la mère Gothe, que son sommeil du jour, fort interrompu, ne repose pas de ses veilles, qu'elle peut, maintenant que nous allons vraiment mieux, passer ses nuits sur la chaise longue, dans mon cabinet de toilette. Que si j'ai besoin d'elle, ou toi, je l'appellerai. Si j'obtiens cela, à onze heures je me lèverai tout doucement et, enveloppée dans ma robe de chambre, j'irai jusqu'à ton lit. Et nous nous regarderons! Ah! ma chère! le cœur m'en bat! Comment devons-nous être?

— Bien laides, mais cela ne durera pas. La fille de cette pauvre femme, chez laquelle nous avons eu la malheureuse idée d'entrer, n'avait pas été vaccinée. Mon cher Gérald qui se désole à Paris, qui voudrais me voir, mais je ne le veux pas, il ne me verra que lorsque j'aurai repris à peu près mon ancien visage. Il aime tant ma beauté.

— C'est bien natural.

— Tu te rappelles, au couvent, quand Berthe de Thévenec a eu la petite vérole?

— Oui, je l'ai vue la première fois qu'elle s'est levée, à une fenêtre de l'infirmerie; elle m'a dit bonjour.

— Revois-tu son visage?

— Parfaitement.

— Moi aussi. C'est ainsi que nous devons être.

— Je l'espère, et c'est ce qui contribue à me tranquilliser, car Berthe est bientôt redevenue jolie.

— Nous nous dépêcherons de l'imiter. Ah! fatal voyage! Je trouve ton idée pour ce soir excellente; mais prends garde de prendre froid.

— Je me bourrerai comme pour aller en Sibérie. D'ailleurs, je me sens presque bien.

La nuit venue, mademoiselle de la Guerche décida sans trop de peine la vieille Gothe à se reposer dans son cabinet de toilette. Elle abandonna le tricot qui l'aidait à combattre un trop complet assoupissement, et s'endormit d'un profond sommeil.

Une heure après, quand tout fut éteint dans le château, mademoiselle de Champdeniers alluma deux bougies sur le meuble qui était près d'elle, et dit d'une voix [illegible] émue:

— Yolande, tu peux venir. Enveloppe-toi bien.

Dressée sur son séant, elle attendit.

Sa cousine se levait; bientôt elle entendit son pas léger; le paravent s'écarta sans bruit, et Yolande parut.

Les yeux fixés, dilatés, mademoiselle de Champdeniers la regardait sortir de l'ombre et venir à elle sous la lumière des bougies. Un son rauque sortit de ses lèvres; elle étendit les mains comme pour la repousser en balbutiant:

— Ce n'est pas toi!

Tandis que mademoiselle de la Guerche, éprouvant la même impression, tombait sur ses genoux, au pied du lit, avec un cri étouffé.

La garde s'agita un instant, mais ne s'éveilla point.

Alors ces deux infortunées, avidement penchées l'une vers l'autre, muettes d'horreur, se contemplèrent pendant une minute épouvantable. Ces yeux couverts, ces paupières rouges et sans cils, ces chairs creusées, ces traits déformés et gonflés, c'étaient les leurs! Ces deux êtres repoussants, c'étaient elles! On les avait trompées: jamais leur amie Berthe de Trévenec n'avait été ainsi.

— Ah! nous sommes des monstres! murmura enfin mademoiselle de Champdeniers, et elle s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, il était une heure; Yolande n'était plus là. Elle crut un moment avoir rêvé.

— Non, dit-elle, voilà le foulard qu'elle tenait... D'ailleurs, j'ai la fièvre, j'espère que je vais mourir... Ah! Gérald! Gérald! je suis un monstre! Je vais mourir... il est impossible que je ne meure pas, je souffre trop!... J'étouffe, et je ne peux pas pleurer!

— Mademoiselle appelle? demanda la garde, qui se souleva sur la chaise longue, et prêta l'oreille.

— Je me suis trompée, dit-elle au bout d'un instant, et, reposant sa tête, elle se rendormit.

Antoinette pensait:

— Gérald ne peut plus m'aimer, hideuse comme je suis; je retournerai au couvent, je ne veux pas le revoir... Il m'épouserait par pitié, parce que sa parole est engagée; jamais! j'aimerais mieux me tuer! Mon Dieu, je me suis reprise à vous, et voué m'avez cruellement punie... Oui, vous êtes cruel! Qu'est-ce que je vous ai donc fait? N'avais-je pas droit à la vie comme les autres? Mon bonheur ne pouvait direr... Je suis née condamnée, repoussée, portant mon deuil... Yolande s'est-elle rendormie? Elle aussi se pleure, malheureuse enfant! Ah! cette figure! cette figure! Elle ferait horreur même à sa mère! Je suis ainsi! Moins affreuse peut-être? Il faut que je l'appelle.

Elle alla jusqu'à la portière restée relevée et se pencha.

A la lueur vacillante de la veilleuse, elle aperçut mademoiselle de la Guerche, les yeux ouverts, étendue sur le tapis dans les flots de ses cheveux blonds, morte depuis près de deux heures.

Ne pouvant même pas tirer un cri de sa gorge contractée, Antoinette s'accroupit près d'elle et toucha ses mains glacées. Ce froid de la mort, qui ne ressemble à aucun froid de ce monde, la secoua d'un long frisson. Elle ne douta plus.

Atteinte d'une sorte d'hébétement désespéré, elle s'étendit le long de sa cousine, espérant qu'elle aussi allait mourir là. La garde dormait toujours de son profond et vigoureux sommeil de paysanne, derrière la porte du cabinet, poussée à demi par Yolande, lorsqu'elle s'était levée.

En voyant Antoinette s'évanouir, la malheureuse enfant, toute chancelante et les yeux troubles, était rentrée dans sa chambre pour éveiller la vieille Gothe. Pendant ce court trajet, elle se sentit de vertige; la tête lui tournait, son sang bruissait à ses oreilles comme une marée furieuse. Au dixième pas, elle s'affaisa. Elle vécut encore quelques minutes, sans pouvoir faire un mouvement ni appeler, avec la vague conscience qu'elle mourait. Un instant elle parvint à se soulever sur un coude, agita une main, et retomba foudroyée.

Entendant sonner trois heures du matin, mademoiselle de Champdeniers se dressa, rampa en retenant son haleine jusqu'au cabinet de toilette, poussa complétement la porte avec des précautions infinies, attendit un moment et lentement se releva.

Dans ce cerveau surexcité par la fièvre et une douleur sans nom, voilà quelle idée avait germé pendant le temps qui venait de s'écouler:

L'infortunée s'était dit qu'elle trouverait mille obstacles entre elle et sa rentrée au couvent; que madame de Candé, qui l'aimait comme une mère, ne consentirait jamais à ce qu'elle la quittât; que Gérald voudrait la revoir à tout prix, qu'il lui faudrait subir cette épreuve, saisir sur ce visage adoré une expression de dégoût, de répulsion... Si fugitive, si promptement réprimée qu'elle serait, elle la verrait, elle!

— Je ne puis me tuer, se dit-elle; c'est un crime que j'expierais toute l'éternité par des tortures plus atroces, — j'en doute cependant! — que celles que j'endure. Puisque la mort ne veut pas de moi, il faut du moins qu'on me croie morte. Belles, Yolande et moi, nous nous ressemblions à ce point qu'on s'y méprenait; comme nos mères, qui étaient jumelles, nous avions jusqu'à la même voix. Hideuses, nous sommes encore semblables. Les premiers jours le médecin nous confondait sans cesse; ce sont nos chambres qu'on reconnaît, plus que nous. Allons!

C'est à ce moment que trois heures sonnèrent.

—Adieu, mon Gérald, dit-elle mentalement, votre Antoinette meurt.

Elle tenta de porter mademoiselle de la Guerche, mais ses bras faibles et amaigris lui refusèrent leur secours. Alors elle s'agenouilla, prit la jeune fille par ses petits pieds, et, haletante d'angoisse, les yeux fixés sur la porte du cabinet, elle la traîna sur le tapis dans la direction de sa chambre. A un moment, les longs cheveux de la morte s'embarrassèrent dans les roulettes d'un fauteuil, qui grincèrent avec bruit. Mademoiselle de Champdeniers s'arrêta palpitante... La vieille Gothe ne bougea point.

La malheureuse enfant reprit son funèbre fardeau et franchit le seuil de sa chambre. Arrivée là, elle étendit sa cousine à terre et lui enleva son peignoir; ensuite elle prit à son cou une chaîne de Venise où étaient suspendues plusieurs médailles, dont l'une portait la date de sa première communion, et l'échangea contre la chaîne et les médailles de Yolande; puis elle essaya de la poser sur son lit. Dix fois elle sa souleva, dix fois ce corps inerte retomba contre elle, Enfin, elle réussit

par un effort suprême et s'assit épuisée, pressant de ses deux mains son front couvert d'une froide sueur, comme si elle eût senti sa raison lui échapper. Mais bientôt elle se releva.

— Il faut en finir, pourtant! murmura-t-elle.

Elle se pencha vers la morte pour lui dire adieu dans un dernier baiser... Une invincible répugnance l'arrêta.

— Voilà donc l'impression que je ferais à Gérald! pensa-t-elle; ah! j'ai bien fait!

Et attirant à elle tout ce qui restait de cette beauté charmante: ces blonds cheveux, couronne de cette grâce morte, elle y posa ses lèvres en étouffant un sanglot.

— Allons! dit-elle encore.

Elle s'enveloppa dans la robe de chambre de sa cousine, rentra dans l'autre pièce, rouvrit un peu la porte du cabinet, et toute brûlante de fièvre se coucha dans le lit de Yolande.

A six heures du matin, la garde descendit pâle et tremblante, criant que mademoiselle de Champdeniers était morte, et que mademoiselle de la Guerche avait effrayant délire.

En un instant la maison en fut debout; la marquise de Candé arriva à peine vêtue et toute suffoquée. En mettant le pied dans la chambre d'Antoinette, en apercevant ce visage déjà décomposé, elle fut prise d'une violente attaque de nerfs. Le médecin qui courait depuis le village, dut partager ses soins entre elle et celle qu'on croyait mademoiselle de la Guerche.

Loin, comme on était, de soupçonner ce qui s'était passé, les très-faibles indices qui auraient pu faire concevoir quelques doutes échappèrent au milieu d'un tel bouleversement.

Le médecin se perdit d'abord en conjectures sur la cause morale qui avait provoqué la congestion cérébrale à laquelle mademoiselle de Champdeniers avait succombé. On ne trouva pas de miroirs dans les deux chambres; les boîtes d'argent des nécessaires de toilette avaient même été enlevées.

— Cependant, il y a eu certainement quelque chose, affirmait le docteur. La coïcidence de cette morte et de ce délire est trop étrange.

Après avoir écouté attentivement les phrases incohérentes qui sortaient des lèvres d'Antoinette, il s'écria:

— C'est cela! elles se sont vues. Pauvres enfants!...

Et se tournant vers la garde:

— Ah! malheureuse femme! pourquoi avez-vous dormi?

La mère Gothe, tout en larmes, s'excusa de son mieux, et l'on dut convenir qu'à sa place tout autre eût également pu se laisser prendre.

Le médecin, qui avait vu naître mademoiselle de Champdeniers, considéra un instant le cadavre, qui commençait à exhaler une fétide odeur, et murmura:

— Il y avait une fatalité sur cette vie!

Il dit que le délire de mademoiselle de la Guerche cesserait bientôt, la fièvre ne lui paraissant pas devoir tenir plus de quarante-huit heures; puis il envoya en hâte une dépêche à la supérieure des Urselines, jugeant bien que madame de Candé, qu'il avait fallu recoucher, serait incapable de s'occuper des douloureux détails des funérailles.

Le surlendemain à dix heures du matin, la pauvre Yolande fut descendue dans les caveaux de Champdeniers, et placée près de la mère d'Antoinette.

Le service fini, sœur Madeleine de Jésus et la marquise, toutes brisées, montèrent chez la malade, qu'elles n'avaient pas vue depuis le fatal événement. Elle était très-faible, mais calme. En apercevant la supérieure des Urselines, elle tendit les bras et s'écria:

— Oh! ma mère, emmenez-moi, puisque je ne puis pas mourir!

Et involontairement elle ajouta:

—Ah! que Yolande est heureuse!

— Yolande?... Antoinette!... s'écrièrent les deux femmes. C'est elle! Tu n'es pas morte! Comment?... Ah! malheureuse enfant! parle donc!

— Je suis Yolande... Antoinette est morte... J'ai le délire... Laissez-moi! laissez-moi! cria la jeune fille en se débattant dans leurs bras.

Mais le premier moment passé, ses deux tantes la connaissait trop bien pour que, de toute façon, leur erreur pût se prolonger. D'ailleurs, l'infortunée s'était trahie. Voyant qu'il lui était impossible de feindre, elle raconta la sinistre nuit que nous savons. Sœur Madeleine et la marquise pleuraient; ni l'une ni l'autre n'eurent le courage de la blâmer, sachant trop à quoi tient l'amour. Les lettres de la comtesse de Bracy et celles du comte de Gencey, avant sa maladie, leur avaient appris à quel point la perte de la beauté de sa fiancée désespérait le jeune homme, et de quelle importance elle était pour lui. Cependant, la marquise de Candé ne voulut pas entendre parler de couvent; elle supplia Antoinette de renoncer à son projet et de ne point l'abandonner.

Dans cet affreux malheur, elle éprouvait une grande consolation à retrouver dans celle qui restait, la jeune fille à laquelle, depuis près d'un an, elle s'était si tendrement attachée.

Après avoir bien tourné et retourné en tous sens cette situation étrange, unique, il fut décidé que, pour ses tantes exceptées, Antoinette serait pour tous Yolande; puis que, dès que le médecin le permettait, la marquise partirait avec elle pour l'Italie, où elles passeraient deux années.

— Qui sait, dit madame de Candé, si, ce temps écoulé, notre pauvre enfant n'aura pas retrouvé un peu de sa beauté? Et alors... Peut-être avons-nous condamné bien vite M. de Gencey.

Sœur Madeleine secoua la tête:

— Et l'oubli? fit-elle.

— Et s'il est marié, ma tante? dit mademoiselle de Champdeniers, sentant malgré elle rentrer dans son cœur cette grande trompeuse qu'on appelle l'espérance.

— S'il est marié? j'en doute. Avant qu'il te connût, j'ai souvent entendu dire que M. de Gencey n'avait aucun goût pour le mariage. Bien des tentatives ont été faites pour l'y décider, toujours il les a repoussées. Il n'a fallu rien moins que la passion que tu lui avais inspirée pour le convertir à la vie conjugale. Courage, mon enfant chérie, peut-être un jour te sera-t-il permis de ressusciter... Tout ce qui sera humainement possible de faire, pour effacer, atténuer les traces de ta maladie, nous le tenterons.

. . . .

Trois jours après, le vieux manoir était de nouveau silencieux et solitaire. Etait-ce donc seulement pour recevoir un cadavre qu'on l'avait fait si beau?

X

A la fin de janvier 1855, il y eut une vente de charité chez la comtesse de L... Des boutiques, suffisamment garnies de bibelots, et surtout de vendeuses fort jolies, promettaient une abondante recette. Au nom des pauvres, ces dames prodiguaient les doux regards et les sourires charmants, faisant, en s'en doutant un peu, les affaires du diable avec celles de Dieu. Les pièces d'or pleuvaient. C'était l'essentiel. Une jeune femme et deux jeunes filles tenaient le buffet. L'une de ces dernières déparait seule cet écrin de beautés, par son visage affreusement marqué de la petite vérole.

Une taille fine, ronde et souple, de ces tailles qui font retourner, de magnifiques cheveux blonds, des yeux admirables, des dents d'un blanc éclatant, rangées comme les perles d'un collier, faisaient dire cependant que la demoiselle Yolande de la Guerche était la plus jolie femme laide qu'on pût voir. De cette beauté perdue, il restait le charme tout-puissant, la grâce.

— Voilà M. de Gencey, dit tout à coup l'autre jeune fille. Vite, ma chère, offrons-lui une petite indisgestion en échange de sa bourse.

Pâle, glacée, sans voix, le regard trouble, mademoiselle de Champdeniers rétablit la symétrie d'une assiette de fruits confits et attendit.

C'était l'épreuve décisive, solennelle, rêvée pendant deux ans, et préparée par madame de Candé depuis qu'elles étaient de retour. Dans un coin, le cœur battant, elle observait.



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composée de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

Le comte faisait le tour des boutiques, toujours beau, quoique ses traits fussent fatigués et revêtus de cette pâleur dite "intéressante", toujours élégant, souriant, fêté comme autrefois, malgré ce qui se racontait tout bas de sa vie, livrée aux plus folles passions.

Depuis le malheur qui l'avait frappé, et dont il avait failli mourir, M. de Gencey semblait porter un défi à la destinée en jetant sa fortune et sa santé par toutes les fenêtres. Jamais il ne parlait du passé, jamais il ne faisait allusion à ce bonheur foudroyé à peine entrevu, soit que l'oubli, "second linceul des morts", eût commencé à l'envelopper, soit qu'il respectât trop ce chaste souvenir pour l'évoquer au milieu des désordres de son existence présente. Madame de Candé se trouvait parfaitement au courant de la situation, s'étant adroitement fait renseigner par la vicomtesse de Guérande, qui, sans que sa cousine sût pourquoi, s'arrangeait pour l'être mieux que personne, mue par un reste d'amour qu'elle n'osait plus même s'avouer, et par ce vif et douloureux intérêt que nous portons à ce que nous avons aimé, et dont nous le suivons jusqu'en ses dernières déchéances.

Le comte de Gencey arriva enfin devant le buffet, tenant par la main une mignonne enfant qu'il venait de prendre à sa mère:

— Choisis, dit-il.

Et pendant que la petite fille mangeait, il échangea quelques mots avec les deux compagnes d'Antoinette. Puis, son regard glissant plus loin, jusqu'à cette laide personne qu'il ne connaissait pas, il lui adressa un froid et cérémonieux salut. Voyant alors les marques qui la défiguraient, une ombre passa sur son front.

Immobilisée par une émotion surhumaine, perdant la séduction de la voix, du geste, du sourire, mademoiselle de Champdeniers n'avait plus en ce moment que sa laideur. La fillette qui suivait M. de Gencey vint demander un bâton d'angélique. Antoinette le lui tendit et reçut vingt francs du comte, qui, sans reconnaître cette main qu'il avait tant de fois couverte de ses baisers, s'éloigna avec une sorte de hâte.

Par miracle, mademoiselle de Champdeniers resta debout, pétrifiée de douleur. Ainsi, rien en elle n'avait frappé celui qui l'avait tant aimée! Rien n'avait réveillé ses souvenirs et fait tressaillir le passé! Elle était bien morte! Elle était bien une autre!... Une autre laide, de laquelle devaient se détourner toujours les yeux de cet homme si épris de la beauté.

Depuis deux ans, la malheureuse enfant, à force de se voir, à force d'entendre la marquise répéter: "Peut-être!" s'était laissé reprendre à un timide espoir et avait consenti à revenir à Paris, comptant avec angoisse les charmes qui lui restaient, comme le soldat, entouré d'ennemis sur le champ de bataille, comptes ses dernières cartouches. Il lui semblait impossible que le cœur de Gérald, ce cœur contre lequel avait battu le sien dans l'étreinte des adieux, n'eût pas quelque révélation mystérieuse de sa présence, quelque émoi, en retrouvant en elle une ombre de la fiancée adorée.

— Eh quoi! se dit-elle avec désespoir, est-ce que je ne me ressemble même plus?

M. de Gencey, en traversant le salon où était le buffet, se trouva tout à coup devant la marquise de Candé qu'il ne savait pas de retour. Pâle, ému, il alla rapidement à elle, les mains tendues.

— Ah! madame! dit-il avec un accent de reproche, vous suis-je devenu étranger à ce point, suis-je mort aussi pour vous, que vous ne m'avez même pas envoyé un mot pour me faire connaître votre arrivée?

— Mon pauvre enfant, nous revoir était si douloureux en songeant au jour où nous nous sommes quittés! Du reste, je n'ai guère vu encore que ma cousine de Guérande, et ma vieille amie, la comtesse de L..., qui m'a réclamé Yolande pour son buffet.

— Yolande, la cousine d'Ant...

— D'Antoinette... oui, d'Antoinette.. celle que j'appelais sa doublure et qui lui ressemblait tant. Mais vous ne l'avez pas connue. Quoique bien enlaidie, elle est encore charmante, lorsqu'elle parle et qu'elle s'anime. Antoinette serait ainsi, si elle vivait.

— Oh! ne dites pas cela, madame. Je ne puis me présenter Antoinette laide... Dans mon malheur, je suis heureux de ne pas l'avoir revue, de pouvoir la garder en moi belle comme je l'ai aimée... Maintenant que je considère mademoiselle de la Guerche, je me dis que la mort, qui m'a pris ma fiancée, n'a été cruelle qu'à moitié, puisque l'horrible maladie m'avait enlevé déjà complètement toute cette radieuse partie d'elle-même, à travers laquelle je l'aimais.

— Vous autres hommes, vous n'aimez qu'avec vos yeux!

— Non, madame; mais je conviens que c'est par là qu'entre l'amour avant de descendre en nous.

— Si Antoinette avait vécu, telle qu'est Yolande aujourd'hui, que serait donc devenu votre amour?

— J'en aurais fait deux parts, madame, l'une pleine de tendresse et d'ineffable pitié pour l'Antoinette vivante, lautre pleine d'adoration pour l'Antoinette morte, ensevelie en moi dans sa grâce, et éternellement pleurée. Si j'étais un héros de roman, je vous répondrais que mon amour aurait puisé dans ce malheur une nouvelle force; mais je suis un homme, et je vous réponds comme un homme.

— Vous êtes sincère, au moins, dit tristement la marquise, et mentalement elle ajouta: Tout est perdu! ma pauvre Antoinette!

Saisissant un moment où la jeune fille, un peu remise, parlait à la maîtresse de la maison, en lui montrant sa recette, madame de Candé dit à M. de Gencey:

— Regardez Yolande; voyez si, en faisant la part de la laideur, la ressemblance n'est pas surprenante!

— C'est vrai!... De près, je n'avais été frappé que de ces tristes marques... puis elle ne parlait pas... Oh! les yeux! les yeux surtout! Et le sourire! et ce geste familier! Ah! madame, que cette jeune fille va me faire souffrir! Je ne veux plus la revoir...

— Pourquoi? Je pensais en revenant que ce vous serait presque une consolation. Pour moi, elle est si grande! Yolande a jusqu'à la voix d'Antoinette, ses idées, ses goûts. Leurs mères, vous le savez, étaient jumelles, et leurs filles ont hérité de leur parfaite similitude physique et morale, complétée encore par une éducation commune. Parfois, Yolande est tellement Antoinette, que je me demande laquelle est morte, laquelle est vivante. Venez nous voir, — et j'espère que vous viendrez, — vous verrez à quel point cette illusion a de force.

— Eh! madame, ne sentez-vous pas que ce serait pour mon tourment, que peu à peu cette image étrangère altérera, transformera la suave image dont ma mémoire garde si fidèlement l'empreinte? Ne comprenez-vous pas que mademoiselle de la Guerche, avec cette fatale ressemblance, va me voler mon trésor, la beauté d'Antoinette?

Il fit une pause. Puis, brusquement, la voix brisée:

— Adieu, madame. Je ne vous promets pas de vous revoir. Vous ne m'en voudrez point...

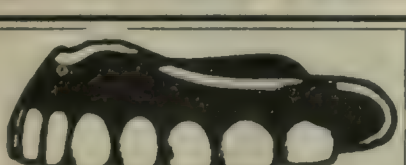
La marquise rapporta entièrement cette cette conversation à mademoiselle de Champdeniers, aimant mieux tuer en elle, d'un seul coup, tout reste d'espoir, que de l'exposer à se traîner de déception en déception. Elle devait vivre morte, puisque l'amour de Gérald restait attaché à sa beauté perdue, et que ce qu'elle en gardait, au lieu de l'attirer, l'éloignait à jamais. Elle fut prise d'une folle et sombre jalousie contre cette Antoinette d'autrefois, vision enchantée restée intacte en la pensée du comte. Elle haït cette beauté, dont le rayonnement impérissable la rejetait, elle, en de si profondes ombres. Enfin, l'infortunée souffrit tout ce qu'on peut souffrir, malgré cette amère consolation de ne pas être oubliée, et d'avoir retrouvé M. de Gencey libre.

— L'existence ici n'est pas possible pour toi, ma pauvre enfant, dit un soir la marquise découragée. Veux-tu que nous repartions? Changer de ciel n'est pas changer de cœur... Et puis ici, je le vois, et l'ancienne moi jouit de ce qui torture la seconde.

Madame de Candé ne répondit point, mais pensa: Le jour où, par un hasard quelconque, elle apprendra les désordres de Gérald, elle sera la première à me crier: Emmenez-moi!... Soit! attendons. Et quand ce fer rouge aura passé sur cette vive blessure, elle sera cicatrisée, j'espère! Nous repartirons. Elle est riche de tout ce que j'ai, encore charmante; d'autres l'aimeront... sinon d'amour, au moins d'une affection profonde. Je veux voir résignée, consolée, et, qui sait? heureuse peut-être, cette enfant que j'ai prise pour mienne et à laquelle j'ai donné ma tendresse.

Arrêtée à ce parti, madame de Candé rouvrit sa maison et reprit son existence de Parisienne, attendant et redoutant à la fois la terrible guérison souhaitée.

Dans les salons, la grâce de celle qu'on appelait mademoiselle de la Guerche, le prestige de son malheur, et, plus encore,


Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
162 RUE ST-DENIS

son titre d'héritière d'une fortune considérable, ne la laissaient point passer inaperçue.

Le comte de Gencey seul, devenu assez rare dans son monde, du reste, l'évitait obstinément. Parfois, cependant, elle surprenait son regard fixé sur elle avec un mélange de tristesse, de colère et de passion. La malheureuse jeune fille goûtait, à le voir ainsi, une sorte de bonheur désespéré, sentant qu'alors il pensait à l'*autre*, vue à travers elle... à travers elle qui l'irritait, par cette ressemblance qui lui gâtait le souvenir adoré.

Un soir, à l'Opéra, on donnait *Orphée aux Enfers*, le comte de Gencey, de la loge de sa tante, la comtesse de Bracy, regardait avidement dans celle de la marquise de Candé, située presque en face. Dans l'éloignement et aux lumières, ce n'était plus mademoiselle de la Guerche qu'il voyait, mais l'Antoinette d'autrefois... Quand commença cet air, qui retentit si douloureusement dans les cœurs déchirés:

J'ai perdu mon Eurydice...

le comte s'enfonça dans l'ombre de la loge, le front dans ses deux mains; puis Antoinette, qui l'observait palpitante, le vit se lever et partir.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle, comme il m'aimait!

Elle passa la nuit à pleurer. Le comte, lui, l'acheva dans une orgie dont il revint avec un infini dégoût de lui-même. C'est en vain qu'il cherchait à fuir, à chasser de sa pensée, à anéantir, sous de grossières réalités, l'idéal fantôme qui, depuis l'arrivée de mademoiselle de la Guerche, était rentré vainqueur dans sa vie. Les plaisirs avec lesquels il avait, pendant deux ans, étourdi, engourdi sa douleur, et qui commençaient presque à lui donner l'oubli, devenaient impuissants. Il voulut s'arracher à cette passion d'outre-tombe par une passion vivante. Mais ces amours éphémères, sans haleine et sans force, moururent à peine éclos. Lui aussi put dire alors:

D'un angélique amour l'ineffaçable odeur,
Au moment de tomber, me remontait au cœur;
Et la goutte du ciel, sur mes lèvres restée,
Rendait toute autre coupe amère et détestée.

XI

On parlait beaucoup, cet hiver-là, d'un nouvel astre qui se levait sur les salons parisiens. Lady W..., Anglaise, née aux Indes, le pays des reptiles et des poisons, était, assurait la chronique d'outre-Manche, qui l'avait devancée sur le continent, la plus jolie fleur vénéneuse qu'on pût voir. Non qu'elle fût jolie dans l'acception régulière du mot, mais elle possédait au degré cet aimant, cet attrait multiple, qui s'appelle la séduction; compliqué d'une vertu — disait-on — et d'une coqueterie également infernales.

Ce qui eût enlaidi une autre femme, pour elle devenait une grâce. Tout lui était triomphe. Personne ne se levait, ne s'asseyait, ne marchait comme elle. Son sourire enivrait, son regard rendait fou. Et cela à la lettre. On citait le nom d'un grave insulaire qu'elle avait envoyé à Bedlam. Un baronnet s'était fait sauter de qu'elle lui avait laissé de cervelle. Un autre s'était pendu, beaucoup pour elle, et un peu pour expérimenter une sensation très-douce qu'il n'est donné de connaître, dit-on, que la corde au cou.

Ces trépas éclatants caressaient agréablement l'amour-propre conjugal de lord W... qui, depuis cinq ans, avait marié ses cheveux gris, ses guinées et sa goutte à cette sirène.

Une ombre propice enveloppait la première partie de sa jeunesse passée aux Indes, dans un veuvage prématuré. Lord W... la rencontre près du tombeau de son mari, un jour qu'il s'était égaré en chassant le tigre. Une femme si fidèle à un mort donnait de grandes garanties à un vivant Lord W... qui ne s'était jamais marié pour avoir trop lu, dans Shakespeare, *Perfide comme l'onde*, pensa que le grand poète n'avait fait allusion dans ce vers qu'aux femmes de l'Europe, et se hâta de nouer les liens de son tardif hymen. Sa jolie compatriote ne se fit point trop prier. Ce mariage était au fond une magnifique affaire, dans laquelle il n'y avait de laid que le mari. Elle n'était pas femme à s'arrêter à un si mince détail.

Quand l'aimable minotaure dont lord W... était l'époux eut suffisamment dévoré la société anglaise, il tourna ses regards vers Paris, et l'amoureux lord se hâta de le lui offrir en holocauste. Londres n'aurait sans doute pas mis ses deux mains au feu pour témoigner de la vertu de l'enchanteresse indienne; cependant, il pencahit pour l'affirmative. Paris la vit, et sourit; de son sourire gaulois, sceptique et fin, de son sourire gaulois, sceptique et fin; puis il fit à lord W..., qu'il connaissait d'ancienne date, ce bon visage compatissant qu'il revêt pour les visites de condoléance.

M. de Gencey vit pour la première fois lady W..., un soir, au bal. Elle valsait. Le comte la regarda longuement, l'aima.

Et dans cet amour M. de Gencey oublia tout, noya sa raison et ses souvenirs.

Le comte de Gencey avait atteint son but: la vue de mademoiselle de la Guerche ne remuait plus rien en lui. Sous ce présent délirant, frappé de tant de coups, le passé était mort enfin.

Un jour, dans une soirée qui se termina par la danse, le comte, assis près de lady W..., qui dédaignait la quadrille, regardait les groupes se former. Une dame s'était mise au piano et disait:

— Vous voulez que je joue, mais je ne sais rien de nouveau; je n'ai à votre service que des vieilleries.

— Qu'importe! criant les jeunes filles, pouvu qu'on danse dessus.

— Qu'avez-vous? dit lady W... au comte qu'elle vit tressaillir aux premières mesures.

— Rien... répondit-il. Un souvenir... importun.

C'était le quadrille qu'il avait dansé deux ans auparavant avec mademoiselle de Champdeniers, et pendant lequel ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient.

Lady W... connaissait l'histoire de M. de Gencey.

— Comme je le tiens! pensa-t-elle. Souvenir importun!... une créature délicieuse, assure-t-on. Aimez donc sérieusement ces êtres-là! J'ai choisi la meilleure part, moi... je me laisse aimer.

C'était une femme forte, qui savait que ce mot: "L'amour appelle l'amour!" n'est vrai que dans les pastorales. Devrait-elle cette science à quelque rude expérience? Peut-être.

Combien qui, parties de là avec le cœur broyé, sont devenues des monstres d'insensibilité, d'hypocrisie, de coquetterie cruelle, qui eussent été adorablement vraies et endres! Pour connaître et juger toute une femme, celles dans ce cas, — au moins, — il faut remonter à son premier amour.

Pendant cette soirée dont nous parlons, mademoiselle de Champdeniers entra dans une nouvelle phase de son martyre. Après avoir douté de ce qu'elle entendait vaguement murmurer autour d'elle depuis quelque temps: que M. de Gencey était follement épris de lady W..., elle venait, avec le double sens que lui donnait son amour, d'être aveuglée par l'évidence.

Pendant que, l'âme brisée, elle reconnaissait cet air au son duquel se levait devant elle la radieuse vision de l'Antoinette d'autrefois, écoutant palpitante l'aveu de Gérald, lui, semblait ne rien entendre.

L'oubli du cœur avait assourdi l'oreille.

— Voilà le fer rouge qui commence à brûler, se dit la marquise de Candé. Malheureuse enfant! Il faut que je l'emmène, c'est assez pour ce soir.

Et, prétexte un peu de fatigue, elle se retira avec mademoiselle de Champdeniers.

Une fois en voiture, elle l'attira dans ses bras.

— Chère infortunée! dit-elle, tu as donc vu et compris?...

Et soudain, pensant que mieux valait en finir d'un seul coup, elle fit à la jeune fille, avec la sobriété de détails nécessaire, une peinture exacte de la vie de M. de Gencey.

— Eh bien? dit-elle en terminant, de l'air d'un médecin qui vient d'appliquer un remède souverain.

— Eh bien, ma tante, je l'aime toujours.

— Mais c'est insensé!

— Je le sais...

Et elle éclata en sanglots. Au bout d'un instant elle reprit:

— Puis-je lui en vouloir, quand il me croit morte, quand j'ai la certitude que, belle, il n'aimerait que moi?

— Qui sait? fit la marquise, dont les nerfs se montaient. Tu ne connais pas les hommes, ma pauvre enfant! Non-seulement des femmes comme madame une telle et une telle, mais encore la première fille venue leur fait trahir les affections les plus sacrées et les plus chères. La baronne de B..., une des beautés du jour, est délaissée depuis trois ans pour une figure des Variétés, laide et commune. J'en passe cent dans ce goût, c'est écœurant! Mais pour en revenir à toi, enfant, tu guériras. Il faut que tu guérisses! La vie ne t'as pas dit son dernier mot. Je connais un être d'élite...

— Oh! chère tante, par pitié!...



La marquise se tut, sans se tenir pour battue.

— Il s'agit, pensa-t-elle, de faire l'office de la goutte d'eau qui, tombant sans cesse de la goutte d'eau qui, tombant sans cesse à la même place, creuse le plus dur rocher.

Madame de Candé avait un projet. Elle comptait passer deux mois de l'automne en Berry, chez sa meilleure amie, la comtesse de Méricourt, laquelle avait un fils, esprit sérieux et profond, passionné pour les arts et les sciences, et menant la plus intelligente et la plus noble vie. Madame de Méricourt avait fait les premières ouvertures, en disant que mademoiselle de la Guerche serait la belle-fille de ses rêves. Son fils la déclarait charmante, et particulièrement touchante avec "ce quelque chose d'achevé" que lui donnait son malheur.

Il ne restait donc plus a madame de Candé qu'à décider Antoinette.

La jeune fille dansa à peine cet hiver là, et point dans les salons où elle rencontrait M. de Gencey. Plusieurs fois, forcé par la simple politesse, il l'invita, un peu ému, évitant son regard, et attendant son refus avec une certaine anxiété. En six mois, il fit trois visites à madame de Candé, à son jour, et le trouble que lui causait la voix de mademoiselle de Champdeniers se perdit dans le salon plein. Il en était venu à éprouver pour elle une sorte de haine, faite de remords, de colère, de regrets, et d'une ardente aspiration vers je ne sais quoi d'insaisissable qui émanait de la jeune fille, et qu'il lui semblait reconnaître pour une chose à lui. Son âme, à son insu, avait une divination mystérieuse qu irritait sa raison.

XII

On touchait aux premiers jours d'octobre, la vie de château était dans tout son entrain. Chez la comtesse de Méricourt, en Berry, sur un fond de parents et d'intimes, établis pour un mois, six semaines, passaient les invités, allant, venant, apportant les nouvelles, en emportant, animant enfin l'existence journalière d'un spectacle sans cesse renouvelé. Parmi les visiteurs qui faisaient fond, se trouvaient la marquise de Candé et mademoiselle de la Guerche, le comte de Gencey, venu pour les chasses, avec un neveu de madame de Méricourt, lord et lady W... Le comte de Méricourt était depuis longtemps en relations avec lord W..., qui, pendant un séjour qu'il avait fait en Angleterre, l'avait accueilli de la plus hospitalière et de la plus charmante façon.

Excepté les jours de chasse à courre, tandis que les autres couraient à pied ou à cheval les champs et les bois, dansaient, jouaient la comédie, ces deux sérieux esprits devisaient gravement sur quelque importante question scientifique. Ce qui n'empêchait pas le comte de Méricourt d'être à ses heures un homme du monde accompli.

La perspective de vivre quelques semaines près de la femme qui le captivait si étrangement avait décidé M. de Gencey à prendre son parti de la présence de mademoiselle de la Guerche.

— On dirait, pensait-il parfois, que cette pauvre enfant, bien innocente de mon malheur, lit en moi, car elle paraît m'éviter.

Alors il s'approchait d'elle, lui adressait quelques mots aimables; mais dès que se fixaient sur lui ces yeux profonds, "les yeux d'Atoinette triste", dès que résonnait cette voix harmonieuse, toujours un peu brisée d'une émotion qu'il ne devinait pas, mais qui agissait sur lui sans qu'il en eût conscience, il se troublait et la fuyait de nouveau.

Quant à madame de Candé, loin de s'affliger de voir lady W... chez ses amis, elle comptait sur les chocs qui devaient résulter pour Antoinette de l'existence commune avec lady W... et Gérald, pour porter le dernier coup à ce malheureux amour, et donner peu à peu accès à un sentiment sérieux pour le comte de Méricourt.

Mais si les faibles tendresses meurent de leurs blessures, les fortes en vivent. On l'a dit: "Le ciment de toute passion vraie se pétrit avec des larmes." Pour naître et vivre, il faut à ces fleurs ardentes l'amère rosée du cœur. Presque toujours elles se fanent, s'étiolent, au soleil de la joie et de la sécurité.

Souvent, au milieu du jour, mademoiselle de Champdeniers quittait la société bruyante et gaie et allait s'asseoir, au fond du parc, dans quelque endroit solitaire. Là, penchée sur son désespoir comme sur un abîme, l'infortunée pouvait pleurer, tandis qu'autour d'elle tourbillonnaient, avec un petit bruit triste et doux, les feuilles mortes, images des espoirs flétris.

Une après-midi qu'elle se sentait encore plus pénétrée de cette intense mélancolie, qu'ajoute l'automne à la souffrance, elle entendit soudain de joyeux éclats de voix. Toute la compagnie allait goûter dans un kiosque très-confortablement installé, et pêcher, des fenêtres, dans le petit bras de rivière qui coupait le parc en deux. Masquée par l'arbre près duquel elle était assise, la jeune fille les vit tous traverser l'allée voisine. Lady W... et les comte de Gencey venaient les derniers, marchant de ce pas lié, égal, souple et lent, des gens qui s'aiment; pas qui semble les bercer sur leur félicité.

Têtes penchées, bras pressés, parlant bas, avec un vague sourire, ils allaient, ces heureux, au milieu de cette nature parée de ses dernières grâces, imprégnée de ce charme touchant que prête la mort à ce qui va périr jeune et beau.

Et du coin où elle s'était affaissée, mademoiselle de Champdeniers regardait passer son paradis perdu...

Ah! l'histoire des paradis perdus! Qui de nous n'a ajouté son chapitre à l'éternel poème? Et les paradis entrevus! échappée radieuse sur un bonheur interdit, qui a fui sous le regard... comme fuient ces rives enchantées des lacs italiens, tandis que glisse le bateau rapide, et qu'une voix des airs vous murmure à l'oreille:

— Eloigne-toi, voyageur! et, pour ton repos, oublie... ceci n'est point fait pour toi.

Malgré ces déchirements quotidiens, Antoinette redoutait le moment qui, en en les séparant, mettrait un terme à cette joie douloureuse qu'elle éprouvait à voir chaque jour le comte de Gencey. Elle sentait à quel point il l'eût aimée uniquement, en le voyant parfois, sur un geste, sur un mot d'elle, tressaillir et rêver. Si, *morte*, elle l'arrachait ainsi aux enivrements d'une passion puissante, qu'eût-ce été si elle eût vécu? se disait-elle. Son amour, dont madame de Candé attendait si anxieusement la guérison, s'était donc augmenté d'une sorte de reconnaissance pour ce souvenir fidèle et n'avait de comparable en grandeur que son infortune.

La chambre qu'Antoinette occupait, située au-dessus de celle de lord W..., donnait sur la partie du parc au fond de laquelle était le kiosque dont nous avons parlé. Souvent, le soir, en rentrant chez elle, Antoinette restait longtemps accoudée à sa fenêtre, Elle choisissait de préférence les nuits sombres, sans étoiles, où les gémissements des vents répondaient aux plaintes désolées de son âme.

Un de ces soirs, au moment où elle se disposait à quitter sa fenêtre, elle vit deux formes noires glisser au-dessous et se perdre dans une allée couverte. Elles disparurent dans une éclaircie, puis reparurent de nouveau, pas assez vite, cependant, pour qu'à la pâle clarté d'un rayon de lune, mademoiselle de Champdeniers n'entrevît, le reconnaissant plus avec son cœur qu'avec ses yeux, le profil du comte de Gencey. Dès lors il n'était pas besoin de chercher le nom de la personne qui s'appuyait sur son bras. Où allaient-ils ainsi, par cette froide nuit ayant tant d'occasions, pendant le jour, de se voir et de s'isoler des autres.

Cette sortie nocturne du comte de Gencey et de lady W... n'était pas la première depuis leur commun séjour chez madame de Méricourt, et ce ne fut pas la dernière.

XIII

Ne dormant pas, le soir Lord W... éprouva le besoin d'ouvrir ses volets pour regarder la place future de son étoile. A ce moment, le comte de Gencey traversait l'espace vide qui s'étendait devant la maison. Avant de prendre l'allée qui menait au kiosque, il s'adossa à un arbre, et, de là, interrogea la façade muette et sombre. Tout était calme et clos, ou le paraissait. Ce fut pendant cette pause que lord W... le reconnut. O amoureux! adressez des sonnets à la lune et aux belles nuits!

L'Anglais pensa que l'heure était singulièrement choisie pour prendre le frais; il allait appeler le jeune homme, quand il le vit continuer sa promenade et disparaître sous l'allée couverte. L'affaire se compliquait. Se rendait-il au kiosque? c'était bien le chemin. Un rendez-vous? Avec qui? Le gentleman sentit une petite sueur perler à ses tempes dégarnies.

— Je suis fou! murmura-t-il. Où diable va cet évaporé?

Doucement il ouvrit la porte-fenêtre et s'avança sur le balcon. Au-dessous de lui. il entendit alors un léger bruit et se pencha. Un nouveau personnage, soigneusement enveloppé, parut. Cette forme élégante et svelte, qui se perdit bientôt dans l'obscurité, fit tressaillir le lord.

— Oh! fit-il. Oh! oh!

Ces trois oh! passèrent par les nuances successives de l'étonnement, de l'inquiétude et de la colère. Il n'y avait plus, ces derniers jours, au château que deux femmes jeunes: la sienne et mademoiselle de Champdeniers. Entre les deux, le doute n'était pas possible un seul instant. Lord W... poussa une sorte de rugissement, bondit jusqu'à un meuble où était enfermée sa boîte à pistolets, y prit un revolver, le chargea, l'arma, revint sur le balcon et attendit.

Certain que ce rendez-vous n'était pas le premier, il donnait à sa femme le temps de

rejoindre le comte, voulant les tuer à coup sûr, dans son plein droit d'époux outragé.

Le second étage n'avait pas de balcon; au-dessus de lord W..., saisie d'horreur, mademoiselle de Champdeniers venait d'être témoin de ce drame muet. Lorsqu'elle vit lors W... paraître sur le balcon, rentrer, puis revenir, son revolver à la main, — tout cela avait à peine duré deux minutes, — elle ne comprit qu'une chose, c'est qu'il allait tuer Gérald et qu'il fallait qu'elle le sauvât.

En une seconde son parti fut pris; elle jeta un manteau sur sa robe de chambre, se précipita dans l'escalier de service, sur lequel ouvrait son cabinet de toilette, et arriva haletante au rez-de-chaussée. Là, elle s'arrêta, le temps d'un souffle, et écouta: lord W... commençait à descendre. Elle s'élança au dehors, et forcée de prendre des allées détournées, se mit à courir follement. A vingt pas du kiosque, une grosse racine la fit tomber; elle se releva sur ses genoux meurtris, qu'elle sentait trembler sous elle, monta les trois marches du petit perron, et dans l'ombre chercha fièvreusement à ouvrir la porte, qui céda aussitôt. Elle n'était point fermée à l'intérieur, ce qui témoignait d'une parfaite sécurité.

Mademoiselle de Champdeniers entra, referma la porte, poussa un verrou, distingua vaguement le comte aux pieds de lady W... qui se leva avec un cri sourd, et d'une voix qui n'avait plus rien d'humain leur je a ces mots:

— Lord W... me suit... armé; il vous a vus...

Et saisissant lady W... par le bras:

— Sauvez-vous donc, madame! vous allez faire tuer M. de Gencey et vous!

— Fuir, par où? Je vais le rencontrer!

—Il vient par la grande allée, prenez à gauche, vite!

Le comte allait tirer le verrou, quand retentit la voix de lord W...

— Ouvrez, misérables! criait-il, et il ébranlait la porte de coups de poing furieux.

Alors, avec une merveilleuse présence d'esprit Antoinette prit le manteau de lady W..., l'en enveloppa, la poussa sous un canapé de bambou, s'y assit, laissa traîner son manteau sous elle, de façon à masquer l'Anglaise, fit signe au comte d'éloigner la lumière et dit:

— Ouvrez!

— Infâme! rugit l'Anglais, et il tira. Mademoiselle de Champdeniers poussa un cri terrible, et se jeta en avant.

Le comte n'était pas touché.

La jeune fille allait recevoir le second coup, quand lord W..., un moment aveuglé par la fureur, la reconnut.

— Mademoiselle de la Guerche! balbutia-t il. Pardon... Vous! mademoiselle! Vous!... Ah!

Il posa son arme à terre, heureux de sa méprise, et tristement impressionné cependant de voir cette jeune fille qui inspirait à tous tant de sympathie et de respect.

Dans un état de stupeur inexprimable, M. de Gencey pouvait à peine prononcer quelques proles pour disculper la généreuse enfant qui venait de les sauver, comprenant, d'ailleurs, que tout l'accusait,

M. de Gencey n'eut, du reste, pas le temps de continuer cette justification. Le coup de feu de lord W... avait éveillé tout le château; par la porte du kiosque, restée ouverte, on pouvait voir le va et vient des lumières et entendre les bruits de voix.

—Enfermez-vous ici, dit lord W..., je vais aller bâtir quelque histoire de voleurs... Monsieur le comte, je ne vous fais pas mon compliment... et vous, mademoiselle je vous plains!

Il se baissa et ramassa son revolver.

— Par ici ! c'est au kiosque! cria à ce moment le comte de Méricourt, qui déboucha tout à coup, un pistolet de chaque main, suivi de deux de ses hôtes et d'un domestique qui portait un flambeau.

— Ah! je suis perdue! murmura mademoiselle de Champdeniers, rentrant enfin dans la réalité.

Le comte de Gencey s'élança devant la porte. Lord W... s'avança de quelques pas et commença un récit fantaissite qui fit plus d'honneur à son cœur qu'à son imagination.

Sans deviner positivement la vérité, ils comprenaient qu'il venait de se passer là quelque chose d'étrange, dont les voleurs étaient parfaitement innocents. Selon la version de lord W..., mademoiselle de la Guerche aurait, la première, aperçu un individu escaladant le mur du parc, et aurait appelé lord W..., alors sur son balcon, mais regardant précisément d'un autre côté. Pleine de bravoure, la jeune fille serait descendue pour assister à la chasse, à laquelle se serait joint le comte de Gencey qui, lui aussi, avait vu un homme sur le mur. Dans le feu de son improvisation, lord W... oublia que M. de Gencey demeurait de l'autre côté du château.

— Je promenais un mal de tête intolérable, dit le comte, avec une hâte qui fit imperceptiblement sourire les compagnons de M. de Méricourt.

— Et ce voleur, qu'est-il devenu? L'avez-vous atteint? demanda M. de Méricourt.

— Non. Il s'est sauvé par là, répondit lord W... en montrant le mur de gauche.

— Peste! une pareille hauteur, et lisse comme la main... Quelle agilité! C'est donc un chat.

Et se retournant vers les deux jeunes gens qui étaient derrière lui:

— Allez vous recoucher, mes amis, et rassurez tout le monde. Moi, je vais faire un tour de ronde avec Gencey, et mylord reconduira mademoiselle de la Guerche chez elle. Pierre, éclairez ces messieurs et rentrez. Dites à ceux qui cherchent de l'autre côté que le voleur est loin.

Lorsque les trois hommes se furent éloignés, le comte de Méricourt monta le perron, entra dans le kiosque.

— Puis-je savoir maintenant ce qui se passe, dit-il et ce que signifie cette histoire à dormir debout, mon cher lord?

Du geste, le gentleman indiqua le comte de Gencey.

— C'est à monsieur à parler, dit-il d'un ton glacé.

Il n'y avait plus à reculer. Le jeune homme prit le seul parti possible. Se tournant vers Antoinette, muette et humiliée sous les regards sévères de lord W... et de M. de Méricourt:

— Mademoiselle, dit-il, quoique nous soyons parfaitement innocents, les apparences, vous le voyez, sont contre nous. Je vais donc annoncer à ces messieurs cette chose que, pour des raisons particulières, nous voulions taire encore: Messieurs, mademoiselle de la Guerche m'a fait l'honneur de m'accorder sa main.

— C'est ce que je comptais fortement l'engager à faire, répondit flegmatiquement lord W...

— Mademoiselle, vous avez pris là un parti très-sage, quoique un peu tardif, ajouta le comte de Méricourt.

Et, saluant, il sortit, suivi de lord W..., qui lui confia quels affreux soupçons l'avaient amené là; ce dont il se félicitait pour mademoiselle de la Guerche.

— Cet amour de Gencey pour cette jeune fille, laide après tout, malgré beaucoup de charme, me renverse, dit le comte. Vous en doutiez-vous?

— Jamais! puisque je le croyais amoureux de ma femme... et elle aussi!

— Quelle infamie! Moi qui vénérais cette Yolande! qui l'aimais presque... vous le savez.

— Mon opinion est que de Gencey, débauché sentimental, est épris, non de mademoiselle de la Guerche, mais de sa essemblance avec cette fiancée qu'il a sérieusement adorée. Mademoiselle de la Guerche n'aura pas douté un instant

POURQUOI RAMER?



LE MOTEUR

EVINRUDE

Supprime la rame — Se pose sur votre chaloupe ou canot, en un nstant. Fonctionnement simple et positif —Femmes et enfants peuvent le conduire en toute sécurité.

Indispensable, a la campagne.

100 000 MACHINES EN USAGE.

Catalogues en Français sur demande.

Vendu par

E. DROLET

Spécialiste en Moteurs Marins

Chambre 311-R.

137 McGil MONTREAL.

de son amour: les femmes croient toujours ces choses-là... surtout avec cette inexpérience.

— Pour moi, cette jeune fille était la perfection... Je rêvais de la faire asseoir à mon foyer... A qui se fier?

— Jamais aux femmes romanesques, mon cher, et celle-là l'est. Rien de pis que ces rêveuses, ces mélancoliques, ces éthérées... Voyez-moi milady! Malgré son apparence vaporeuse, c'est une créature éminemment pratique et positive. C'est ce qui la sauve... et moi aussi.

— Pauvre madame de Candé! il faut que ce mariage se fasse promptement.

— Je le crois parbleu bien, quand je devrais porter M. de Gencey à l'autel pour le mauvais quart d'heure qu'il m'a fait passer.

Les amis de M. de Méricourt avaient rassuré le reste de la maison, et le silence régnait partout lorsque les deux hommes se séparèrent sur le palier du premier étage.

XIV

Derrière eux, par ce même chemin qu'avait parcouru mademoiselle de Champdeniers, fuyait lady W... Elle prit l'escalier de service, et, écoutant à chaque pas, retenant son haleine, elle arriva enfin chez elle. Djemy, tranquillisée par Pierre, le valet de chambre de M. de Méricourt, l'attendait.

— Sauvée! lui dit sa maîtresse. Elle enleva rapidement son manteau et sa robe, et se jeta dons son lit. Son mari pouvait venir.

Deux secondes après, il frappa.

— Dormez-vous, Ellen?

— Non. Cette histoire de voleurs m'a bouleversée. Qu'est-ce enfin?

— Je vous racontérai cela demain... N'ayez aucune crainte et dormez, *my love*.

Lady W... et Djemy échangèrent un regard indéfinissable. Puis la jeune femme se dressa sur son séant, et, prenant sa tête à deux mains, elle refléchit.

Sa frayeur passée, il ne lui restait de cette scène nulle émotion. Elle pensait que, grâce à elle, cette laide mademoiselle de la Guerche allait épouser l'homme le plus recherché de Paris, et qu'elle lui devrait presque la moitié des remerciments qu'elle se proposait de lui adresser le lendemain. Cependant, reconnaissant le dévouement avec lequel avait agi la jeune fille, elle se dit:

— Je lui dois bien de lui laisser ce mari qu'elle tient de moi, et, je le jure, je le lui laisserai.

Et elle s'endormit avec un étrange sourire.

Dans le kiosque, Antoinette et Gérald étaient restés en face l'un de l'autre: le comte, pâle et oppressé, éprouvant une sorte de honte à remercier cette chaste jeune fille, et lui demandant pardon d'avoir disposé d'elle par cette annonce de mariage, seule issue, devant la gravité des soupçons qu'il n'avait pu détruire; mademoiselle de Champdeniers, étonnamment calme, l'écoutant sans répondre, absorbée par une pensée unique.

Ce mot de mariage, au lieu de la désespérer, de provoquer sa résistance, avait jeté un éclair radieux dans les profondeurs désolées de son âme. Etre unie moralement à Gérald, vivre près de lui, et, faisant complète abnégation d'elle-même, devenir son amie, sa sœur! Cet événement inouï, qu'elle n'aurait jamais osé rêver, allait arriver! Les douleurs qui pouvaient surgir de cette situation nouvelle n'iraient pas assez haut pour l'atteindre; n'avait-elle pas épuisé toute souffrance?

Elle dit enfin:

— Je suis heureuse, monsieur, d'avoir pu vous soustraire tous deux à la vengeance de lord W...; je ne prévoyait pas à quelles con séquences ma présence ici nous mènerait. Mon intention formelle était de ne point me marier, et de me retirer au couvent où j'ai été élevée, si j'avais le malheur de perdre l'excellente parente qui me tient lieu de mère. Au point où en sont les choses, je comprends qu'un mariage entre nous est presque devenu une nécessité.

— Elle me paraît inévitable, du moment où vous avez la générosité d'épargner lady W...

— J'y suis décidée. Pour moi, ce mariage, quant au fond, changera peu mon existence; mais vous, monsieur, vous aviez peut-être quelque projet d'union? Et s'il était un moyen, tout en sauvant lady W... et ma réputation, de vous éviter cette extrémité?...

— Je n'en vois aucun, mademoiselle. Rassurez-vous, je n'ai nul projet. Moi aussi, j'ai renoncé au mariage, depuis...

Antoinette pâlit et l'interrompit vivement.

— Ne touchons point à ce souvenir, monsieur; il ne convient pas de l'évoquer ici.

Au bout d'un instant, elle reprit:

— Si j'étais seule au monde, je n'accepterais ce mariage à aucun prix, ni pour vous ni pour moi, et le couvent mettrait dès demain une barrière entre le scandale et moi. Mais ma réputation appartient aussi à ma tante. Je dois vous prévenir qu'à elle je dirai toute la vérité.

— C'est votre droit et votre devoir, mademoiselle. Je recommande lady W... à sa discretion et à votre charité.

— Comptez sur moi. Adieu, monsieur.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

— Merci. Voici bientôt le jour; il est inutile que quelque domestique nous vois rentrer ensemble.

— Ah! s'écria le comte dès qu'il fut seul, comment échapper au fantôme à présent?. Quelle fatalité!

Puis il se dit qu'il était bien heureux pour lady W... que mademoiselle de la Guerche eût renoncé à tout avenir dans une union quelconque, sans quoi eût-elle pu en accepter une, qui l'aurait brisé à jamais?

Mademoiselle de Champdeniers alla directement chez madame de Candé, la réveilla, et lui raconta tout, sans lui cacher sous quel aspect elle envisageait ce mariage. Puis elle la pria d'atténuer autant que possible la fâcheuse impression qu'avait emportée lord W... et le comte de Méricourt.

Le premier moment de saisissement passé, la marquise refléchit profondément.

— Allons! dit-elle enfin, puisque tu l'aimes toujours, puisque tout ton bonheur est de le voir... même à d'autres, ce qui me surpasse... ce mariage est peut-être ce qui pouvait t'arriver de moins malheureux... Sans trahir ton secret, ni celui de cette vertueuse Anglaise, je dégagerai d'abord ma responsabilité — très-grande, vu nos projets — vis-à-vis des Méricourt. Je dirai que naturellement j'ignorais tout, que je viens de te confesser. Puis j'expliquerai les choses de telle façon qu'ils ne verront dans ce rendez-vous qu'un enfantillage romanesque, obtenu par M. de Gencey à force d'instancec, pour te supplier de le laisser me demander ta main... ce que tu refusais toujours, craignant de n'être jamais pour lui que l'ombre d'un inoubliable passé. Enfin, je ferai de mon mieux. Ce n'est pas absolument facile. Mais si par la réflexion tu te ravises, car tu es en peine fièvre, malgré ton air calme; si ce mariage t'épouvante, j'en suis fâchée pour lady W..., il ne se fera pas.

— Il se fera, chère tante, parce que je le désire.

— Il renverse tous mes projets, il brise ton avenir. Sens-tu le sacrifice que tu fais à Gérald?

— Mon avenir, ma tante, c'est de l'aimer, et je l'aime! Ah! jamais je ne l'ai aimé ainsi quand j'étais *l'autre*! Je ne lui sacrifie rien. Malgré ce qu'il m'en aurait coûté de vous affliger, je n'aurais pas consenti à l'union que vous souhaitiez pour moi. Un sacrifice! Songez donc que je l'ai sauvé! que, sans moi, lord W... l'aurait tué!...

— Eh! maintenant! fit la jeune fille avec un magnifique élan, il vivra! il vivra heureux, et me sera reconnaissant de ce bonheur. Je serai sa sœur, son amie. Je sourirai à ses joies, je pleurerai de ses douleurs. Vous l'avez dit, je n'attends plus de la vie qu'un bien: le voir, exister près de lui.

La marquise, les yeux humides, la considérait avec admiration.

— Ah! dit-elle, j'ai soixante ans bientôt, et je ne savais pas qu'il pût exister un pareil amour. Mais ne t'abuse point, enfant, tu n'ignores pas quelle existence mène M. de Gencey; Tu vas au martyre!

Mademoiselle de Champdeniers leva vers le ciel ses beaux yeux rayonnants.

— Je le sais! dit-elle, et j'y succomberai. Mais un instant, un seul instant que je rêve depuis cette nuit, me payera de mes longues tortures: je mourrai avec Gérald à mon chevet, je mourrai lui disant: Je suis Antoinette, je suis la morte, et c'est moi qui t'ai le plus aimé!... Ce jour-là il ne se consolera plus.

— Quelles grâces Dieu fait à ces têtes ardentes! murmura madame de Candé. Il y aurait peut-être eu un moyen d'éviter ce mariage en sauvegardant tout; mais tu le veux, que ta volonté soit faite.

Et l'attirant à elle, elle la pressa sur son cœur.

Vers la fin de cette matinée, lady W... se fit annoncer chez la marquise. Le petit discours qu'elle prononça pour assurer mademoiselle de la Guerche de son éternelle reconnaissance, et pour plaider la cause "de son imprudente vertu", fut un chef-d'œuvre. Elle jura de ne plus revoir M. de Gencey, de partir pour l'Italie. Elle dit qu'elle était persuadé que le comte serait bientôt épris de cette charmante mademoiselle de la Guerche, et que cette union forcée ne tarderait point à en devenir une véritable, et des meilleures.

Le soir même, au dîner, elle annonça son intention de partir très-prochainement pour l'Italie, ne voulant point passer l'hiver à Paris, parce qu'elle souffrait un peu de la poitrine; qu'en conséquence, elle quitterait ses aimables hôtes le surlendemain, son mari étant rappelé par une affaire qu'il fallait terminer avant leur départ.

En l'entendant, M. de Gencey pâlit; elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir et l'évita toute la journée du lendemain.

Pendant ce temps, madame de Candé annonçait le mariage d'Antoinette, et donnait les explications convenues.

— Ah çà! mon cher de Gencey, dirent tout bas au comte les jeunes gens qui étaient là, vous êtes le dernier des hypocrites! Nous vous croyions amoureux de lady W..., et, à une jeure du matin, ou vous trouve dans le kiosque, courant les voleurs, avec mademoiselle de la Guerche. Cela sent diablement le mystère!

— C'en est un, répondit gravement le comte, et il s'éloigna.

— Allons, dit un des jeunes gens, en voilà encore un converti à l'hymen par le besoin du vil métal. Il est évident qu'il est à peu près épris de lady W..., mais qu'il épouse la dot de mademoiselle de la Guerche sous l'apparence d'un tendre souvenir...

— De Gencey marié! c'est drôle... Il doit être complétement décavé.

Le trouble de la première heure passé, l'idée de ce mariage inévitable mettait M. de Gencey au supplice. D'un côté, il se voyait ressaisi par un passé douloureux et cher; de l'autre, il souffrait dans son amour-propre d'épouser une femme laide et de se donner le ridicule sentimental de paraître chercher en elle l'ombre de sa fiancée perdue. Il ferait sourire, lui! Il pensait à peine à la jeune fille qui l'avait sauvé d'une mort certaine. Sans la fortune de madmoiselle de la Guerche, il l'eût presque accusée d'avoir fait un calcul. Il l'avait dit à la marquise, dix mois auparavant, il était un homme, un vrai homme.

La veille de son départ, au moment de se retirer, lady W... fit ses adieux. Elle s'arrêta une minute auprès du comte de Gencey et lui dit rapidement:

— Donnez-moi la main, nous ne nous reverrons plus, je l'ai juré.

Et elle tint parole.

XV

Six semaines après, le mariage du comte de Gencey et de mademoiselle de la Guerche fut célébré à Saint-Thomas d'Aquin, et fit un bruit énorme. Puis, un acrobate célèbre, qui se cassa la jambe, détourna l'attention et l'on n'en parla plus.

Antoinette habitait l'hôtel de Gencey, — cet hôtel remeublé pour elle avec amour, trois ans auparavant, — mais passait presque toutes ses journées, sauf celles où elle devait recevoir, chez madame de Candé.

Malgré les instances du comte, la vieille dame, sans donner ses raisons, n'avait pas voulu d'une habitation commune.

L'hiver passa ainsi.

On disait partout que la comtesse de Gencey était la maîtresse de maison et la femme la plus aimable qu'on pût voir. On vantait sa grâce, son charme, le cœur de son esprit, et l'esprit de son cœur. Chacun félicitait le comte.

Avec son tact exquis, Antoinette avait deviné la blessure de l'amour-propre de Gérald, et s'était dit qu'elle la guérirait. Cette immolation permanente d'elle-même à l'être aimé avait des joies secrètes qui, contrairement à ses prévisions, exaltaient la vie en elle au lieu de la tarir.

Par décorum, le comte avait dû rompre extérieurement avec ses habitudes d'autrefois, et le bruit, le tourbillonnement de cette existence à outrance, lui manquait. Malgré les efforts qu'il faisait pour s'y arracher, il était en proie à une sombre mélancolie. Lorsqu'il rentrait chez lui, et qu'il retrouvait Antoinette souriante, immuable en dedans une sorte de fureur froide. Quand, devant ses gens ou des tiers, elle l'appelait mon ami, toutes les fibres de son cœur vibraient jusqu'à la douleur. Elle causait avec lui de tout ce qui pouvait l'intéresser, lui jouait ses airs favoris.

— Figurez-vous que je suis votre sœur, lui disait-elle. Confiez-moi vos joies, vos peines, je les partagerai. Traitez-moi en amie. Sans l'événement qui nous a rapprochés, j'aurais fini par me faire religieuse; laissez-moi le soin de vous rendre l'existence agréable et douce, c'est un apostolat comme un autre. Vous êtes toujours le célibataire que vous vouliez rester, simplement avec une sœur de plus. Il est heureux que nous ayons eu chacun un goût prononcé pour le célibat, sans quoi nous aurions été bien malheureux, ou lady W... bien à plaindre.

Ces discours jetaient M. de Gencey dans un trouble inexprimable. Les étrangetés de cette situation unique mettaient dans tous ses sentiments une confusion irritante. il se cherchait, et ne parvenait point à se ressaisir.

Un soir, Antoinette, debout devant lui, en toilette de bal, boutonnait ses gants. Il admirait sa taille, ses bras, ses épaules, la profusion de ses cheveux d'or, le rayonnement de ses grands yeux, l'éclat humide des ses dents nacrées, la perfection de ses pieds et des ses mains.

— Oh! que n'es-tu l'autre! pensait-il, avec quel transport je te presserais sur mon cœur! Malgré ces marques ineffaçables, je sens que je t'adorerais comme autrefois. Pourquoi n'est-ce point celle-ci qui est morte? Pourquoi semble-t-elle embellir chaque jour, pour mon tourment?

Antoinette n'embellissait pas; c'était la magie de l'amour, qui, lentement, revenait.

—Si j'étais assez insensé pour devenir amoureux de celle-ci, se disait encore le comte, et pour le lui avouer, elle ne me comprendrait pas. C'est une créature d'une essence supérieure, placidement tendre et bonne, sans passions, sans désirs. Je dois lui faire pitié! Elle a pour moi, non de l'affection, mais une espèce de charité enthousiaste. Il y a dans notre mariage un côté romanesque qui plaît à la femme sans effroucher l'ange. Du haut de sa pureté et de ses ignorances, elle ne soupçonne pas qu'un jour ce rôle de frère, d'ami, peut me devenir odieux, insoutenable. Mais je suis fou! Non, je ne l'aime pas! Non, je ne l'aimerai pas!... Il arrive seulement ce que je redoutais, le fantôme s'est fait chair; et c'est vers lui, c'est vers Antoinette que va mon âme. Yolande n'existe pas... Ce n'est qu'une transparence sur mon bonheur perdu.

Un jour un jeune homme, veuf d'une amie de couvent de mesdemoiselles de Champdeniers et de la Guerche, se fit présenter chez la comtesse de Gencey. Ils s'étaient vus souvent, autrefois, dans le parloir des Urselines, et tous deux éprouvèrent une douceur attendrie à parler du passé. M. de Gencey, qui se trouvait là, écoutait cette conversation intime et familière, et une idée qui ne lui était point encore venue lui traversa l'esprit.

— Cette jeune fille, se dit-il, qui m'a épousé sans déplaisir, autant qu'il m'a paru, parce que ce mariage satisfaisait et sa nature généreuse et madame de Candé, en laissant sa nièce dans le monde avec l'appui d'un nom, et Yolande elle-même, mariée sans mari... cette jeune fille a été bien imprudente, bien téméraire. Qui peut juger de n'aimer jamais? Et si un jour ce cœur chaste et glacé vient à s'ouvrir, à s'enflammer, ne haïra-t-elle point le lien dérisoire qui l'enchaîne à moi? Oui, elle me haïra... Et moi, que ferai-je? Eh bien, je me tuerai, et elle sera libre... Que me resterait-il à faire dans la vie?

Dès que le visiteur fut parti, le comte exprima cette pensée à Antoinette. Malgré l'air détaché qu'il affectait, il y avait dans ses paroles comme une secrète amertume. On dût dit un jaloux jouant mal un rôle d'indifférent.

Jaloux des éventualités de l'avenir, il l'était, le malheureux, et il ne voulait même pas s'avouer qu'il aimait.

— C'est toujours le fantôme, répétait-il fièvreusement.

Antoinette qui, depuis des semaines, le regardait, le sentait penser, fut prise, en l'écoutant, d'une délirante joie.

— Enfin! murmura-t-elle en croisant ses deux mains sur son cœur comme si elle eût craint qu'il éclatât.

Dès qu'elle fut seule, elle courut dans sa chambre, et, se jetant sur son prie-Dieu:

— Seigneur, dit-elle, pardonnez à mon désespoir de vous avoir méconnu et blasphémé; aujourd'hui mon bonheur vous bénit!

L'avis de la marquise de Candé, qui suivait, avec l'intérêt et la satisfaction que l'on devine, toutes des péripéties, fut qu'elle et Antoinette devaient aller passer le printemps à Champdeniers.

— Gérald viendra nous y voir, je t'en réponds! dit-elle. Et dès qu'il nous aura annoncé son arrivée, je pars à Nantes "pour affaire". Dieu, je l'espère, fera le reste.

En apprenant cette décision, le comte jeta un regard troublé sur celle qu'il appelait sa sœur, mais il ne fit aucune réflexion.

Il y avait quinze jours que la marquise et Antoinette étaient parties, quand un matin on apporta une lettre à l'adresse de la comtesse de Gencey:

"Ma chère petite sœur, je suis souffrant de corps et d'âme, j'ai besoin de respirer les lilas de Champdeniers; j'ai besoin de vous voir et de pleurer avec vous sur cette chère tombe, où d'ici je vous vois agenouillée.

"Votre frère,

"GERALD."



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Antoinette répondit:

"Les lilas sont en fleur, et votre sœur vous attend.

'YOLANDE."

M. de Gencey arriva le lendemain soir, à la tombée de la nuit. Debout, sur le balcon de fer ouvragé qui dominait la cour d'entrée, mademoiselle de Champdeniers l'attendait.

A cette distance, et inondée des blanches clartés de la lune, la jeune fille était comme une suave apparition de la *morte*.

En l'apercevant, le comte leva les bras et jeta un cri. Elle descendit à sa rencontre. Il lui saisit les mains avec une sorte d'avidité, et la forçant à s'asseoir sur un vieux banc moussu:

— Oh! pour un instant, dit-il, rendez-la moi!

Pauvre frère! Allons! Souvenez-vous. A cette douce lumière, plus indulgente que celle des salons, il n'y a pas de petite vérole...

Puis elle se tut, palpitante sous ce triste et ardent regard, et n'osant bouger de peur de déranger son rêve...

Trois jours passèrent. La marquise, partie pour Nantes, annonçait son retour pour la fin de la semaine.

Chaque matin, M. de Gencey descendait dans les caveaux, et, là, évoquait la chère ombre envolée. Mais, chose étrange! c'était l'image de Yolande qui se présentait à lui... de Yolande, pleine d'une séduction irrisistible, malgré les marques de sa maladie. Et Gérald non-seulement ne luttait plus contre cette obsession de la vivante, mais encore il se plongeait dans sa contemplation avec d'amères délices.

Une après-midi, en entrant dans le grand salon, il trouva "sa sœur" au piano. Elle commençait cet air désolé de la *Favorite*

Quand elle chanta:

> O mon Fernand!
> Et mon amour, plus pur que la prière,
> Au désespoir, hélas! est condamné...

quelque chose de fou passa sur le visage de M. de Gencey; il se précipita vers elle, se mit à ses genoux.

— Yolande! s'écria-t-il, je souffre trop! il faut que vous m'écoutiez... Je ne sais plus si c'est Antoinette que j'aime en vous, ou vous que j'aime dans son souvenir; c'est un mélange de vous deux, mais je vous aime à en mourir!

Elle jeta un cri, et, s'élançant dans ses bras:

— Gérald! balbutia-t-elle éperdue, je suis Antoinette! je suis la morte! Yolande est au ciel...

— Ah! fit le comte en s'affaissant, c'était donc ça que je sentais!

Et il s'evanouit, écrasé par la violence de son émotion.

. . . .

. . . .

Pour la sixième fois, depuis l'arrivée du comte de Gencey, la nuit enveloppait ses voiles le vieux manoir de Champdeniers. Le parc, rajeuni, était embaumé et charmant. Les fleurs, mollement balancées sur leur tige par un vent léger, envoyaient leurs parfums vers les grands bosquets où les rossignols jetaient leurs trilles, semblant ainsi remercier les mélodieux chanteurs. Eux prodiguaient roulades exquises et notes perlées, tout fiers de l'attention des lis et des rougeurs des roses. Au loin se détachaient, sur le fond clair du ciel, les masses sombres des arbres trouées çà et là de lueurs argentées. Quelques curieux rayons épiaient sans doute les doux mystères des jeunes nids.

Au milieu des enchantements de cette nuit printanière, pleine de sève et de vie, ils marchaient, les deux amants, les deux époux; ils marchaient défaillants sous le poids d'un bonheur insensé, surhumain.

— Ecoute! disait le comte, écoute le rossignol, c'est le chant de nos noces...

Un moment ils s'arrêtèrent sous une voûte odorante de clématite.

— Je t'aime! murmura Gérald.

— Je t'aime! répondit Antoinette.

Et leurs lèvres s'unirent.

. . . .

D'en haut, les étoiles, si lasses du spectacle de nos misères, de nos courtes joies, de nos longues douleurs; si fatiguées de compter les larmes, de sonder les blessures que nous laissons saigner et couler aux heures nocturnes; si attristées de voir nos amitiés trompées, nos serments parjurés et nos amours trahies; les étoiles se pressaient au-dessus du frais bosquet, et, glaissant leurs yeux d'or à travers les branches fleuries, semblaient se dire:

— Hâtons-nous, regardons! Voici deux heureux!

FIN

Dans le prochain numéro: "Un coin du Voile", par Colette Yver et IIe partie de: "La Passagère", de Guy Chantepleure.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25

Pour la Publicité dans

LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGE MOREAU

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

C'est l'époque des mariages
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED Gernaey
FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

6-1 F.

Maison FILIATRAULT

(48 ANS D'EXISTENCE)

Venez faire votre choix dans notre spécialité de:

TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX

Réductions durant juillet et août

429 BLVD ST-LAURENT

Tél. Est 635 MONTREAL





Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY CHANTEPLEURE

RESUME DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve, distingué entre plusieurs autres prétendants. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Fabrice de Mauve, est Roger Lecoulteux.*

PREMIERE PARTIE

Elle mit un doigt sur sa bouche; Phyllis rentrait. Presque aussitôt, Kerjean prit congé de Mme Davrançay et de sa filleule. Lui se rendait à l'aérodrome d'Abrest; elles avaient rendez-vous avec les Mauriceau pour une promenade aux Malavaux... La voiture était en bas.

—Kerjean, déclara Mme Davrançay, dans un mois, je vous écris de la Peuplière... Il faut que vous nous consacriez quelques jours... Vous vous reposerez, c'est indispensable...

—J'obéirai, madame, et avec une grande reconnaissance, et avec un grand plaisir, croyez-le.

—Nous reverrons-nous avant notre départ? demanda la jeune fille.

—Je ne pourrai aller à la gare... à cause d'un grand dîner insipide... J'essayerai de passer à l'hôtel demain... si vous y êtes...

—Hélas! mon pauvre ami, nous n'y sommes guère... Mais, en tout cas, nous nous rencontrerons dans le parc.

—Oh! sans doute! fit Mme Davrançay. Cependant, à tout hasard...

...Et, à tout hasard, ils se dirent adieu.

IV

Le docteur Kerjean, de la Faculté de Paris, Breton né à Paris, élevé à Paris, avait acheté une clientèle à Fougères, s'y était marié et y avait vécu toute sa trop courte carrière... Au rebours de son père, Guillaume, né en Bretagne, élevé en Bretagne, passant successivement du collège communal de Fougères au lycée de Rennes, avait été entraîné à Paris par sa vocation et, ses études finies, s'était trouvé fixé par sa carrière et, sans doute, pour toute sa vie.

Très jeune, muni depuis un an seulement de son diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, silencieux, réservé, et pourtant brûlant de foi, dévoré du désir d'agir, aussi hardi dans ses rêves et dans ses conceptions scientifiques qu'il semblait timide dans ses paroles et dans ses prétentions individuelles, Guillaume Kerjean avait tout d'abord accepté à Levallois-Perret, chez Patain et fils—les fabricants d'automobiles—des fonctions de débutants et une rémunération médiocre.

Mais sa profonde culture, son intelligence aiguë, son infatigable activité, ses intuitions d'inventeur-né, une compréhension subtile et presque divinatoire des problèmes qui, déjà, occupaient l'esprit des deux chefs, toute cette personnalité singulièrement prenante de travailleur passionné, puissant et loyal, s'était rapidement imposée. Et peu de temps après la mort de M. Patain père, une petite révolution intérieure sur laquelle plus d'un avait médité s'était opérée dans la maison. L'un des plus anciens ingénieurs s'étant retiré en frappant les portes, à la suite d'un différend avec Georges Patain, celui-ci, seul maître de l'heure dorénavant et décidé, il le disait très haut, à "rafraîchir les cadres", avait spontanément offert la place vacante, avec les appointements annuels de quinze mille francs, à Guillaume Kerjean.

Ainsi, quatre ans à peine après sa sortie de l'Ecole centrale, le jeune homme était-il devenu le collaborateur principal,—d'aucuns disaient l'inspirateur et le bon génie,—du grand constructeur qui allait, comme les Farman, les Gastambide, les Blériot, attacher son nom aux recherches aéronautiques et prendre tout de suite l'un des premiers rangs parmi les triomphateurs de l'industrie nouvelle.

Dès que cette amélioration considérable de sa situation s'était produite, Kerjean avait obtenu de sa mère qu'elle quittât Fougères et s'installât auprès de lui.

Il avait loué aux Batignolles, dans une vieille maison d'aspect provincial, séparée de la rue Boursault par une grille à l'ancienne mode, et sise hors de l'alignement entre cour et jardin, un appartement modeste, mais, pour Paris, assez spacieux.

On y avait envoyé de Fougères une partie du mobilier de famille, la chambre de Mme Kerjean, sa jolie chambre bretonne de jeune mariée, la salle à manger aux vaisseliers rustiques, souvenirs de l'aïeul paternel, un paysan qui avait été riche, et le salon d'acajou et velours vert dont la chère femme s'avouait un peu glorieuse, sans se douter peut-être qu'étant centenaires et d'un style très pur, ces sièges profonds, cette grande table ronde, ce secrétaire à cachettes, ces chaises légères sculptées d'abeilles, eussent été jugés beaux et précieux par les plus savants connaisseurs.

Guillaume avait disposé les meubles avec le souci de donner à chaque chambre la physionomie qu'avait à Fougères la pièce correspondante; il avait lui-même agencé les rideaux aux fenêtres, accroché les portraits peints et les gravures anciennes en bon jour, sur les tentures neuves, rangé dans les armoires le linge encore tout odorant de lavande et, dans les vaisseliers, le service de vieille faïence limousine, les vénérables pièces d'argent et d'étain; il avait, sans grand art, empli tous les vases à fleurs et mis un bel hortensia rose dans la jardinière du salon.

Mais Mme Kerjean ne devait pas goûter la douceur de cet accueil de l'enfant chéri parmi les choses familières. A la veille du jour fixé pour son départ de Fougères, une bronchite compliquée de pleurésie l'avait enlevée brutalement à la sollicitude attentive, à la mâle et tendre protection filiale, qui avait cru lui préparer, avec un logis aimable, une vieillesse longue et heureuse... Et il avait paru à Guillaume, orphelin de père depuis l'enfance, qu'il apprenait la douleur.

Six ans avaient passé. Rien n'avait été changé dans la demeure où Mme Kerjean n'était jamais entrée et où, cependant, tout parlait d'elle. Guillaume avait continué d'occuper la moins belle des deux chambres à coucher et la petite pièce d'angle dont il avait fait son cabinet de travail. Le salon, rarement habité, gardait la froideur cérémonieuse qu'eussent reconnue comme une marque de bon goût les anciens habitués de la maison de Fougères, et la jolie chambre de Mme Kerjean semblait attendre encore la mère qui ne viendrait plus.

Anaïk une vieille Fougeraise qui portait encore la coiffe du pays, tirait vanité du parfait entretien des choses.... Pas une tache, pas un grain de poussière... On se mirait dans les parquets. Tout était net, brillant, en dépit des fanures du temps, et imprégné d'une bonne odeur de propreté où se mêlaient l'encaustique et la lavande.

Les établissements Patain avaient été reconstruits, très agrandis, à Levallois. Dès le matin, Kerjean s'y rendait, à moins

que des essais d'appareils ne dussent avoir lieu à Issy-les-Moulineaux. Il restait absent tout l'après-midi. Mais, vers le soir, il rentrait chez lui, et le vieux nid breton, blotti sous le toit de la maison parisienne, semblait doux et hospitalier à sa solitude.

Il aimait son tranquille intérieur de célibataire, les dîners que de temps à autre il s'y faisait servir par Anaïk, dans la salle à manger de l'aïeul-paysan, les soirées qu'il y passait en études et en lectures, et même les dimanches où, quelquefois, pressé par la besogne, tourmenté par l'obsession d'une difficulté encore à vaincre, il s'y réfugiait pour travailler au calme.

Qui ne l'eût observé que dans le repaire bien ordonné de ses habitudes domestiques eût pu le considérer comme un misogyne farouche. Jamais aucune femme n'y avait pénétré, n'y pénétrait, pas même Colette Mouche, son amoureuse amie, et, certes, la plus délicieuse, la plus ardente des revanches que prenait sa jeunesse sur l'impérieuse tyrannie des recherches scientifiques... Sa vie de labeur demeurait tout à fait indépendante et distincte de l'autre.

Des fenêtres de son cabinet de travail, il assistait aux métamorphoses du jardin, tout petit comme celui de Fougères, avec un arbre très grand que les saisons habillaient tour à tour de dentelle vert pâle, de soie vert sombre et de brocart d'or, de bure grise ou de fourrure blanche. Les meubles qui l'entouraient dans sa retraite, simples et sans vraie beauté, mais solides et probes à l'usage, semblaient attentifs et bienveillants. Des portraits, dont il n'avait pas toujours connu les modèles, lui souriaient, quand il levait les yeux. Et Jap, toujours, était là, Jap, une petite chienne bâtarde qui avait suivi Guillaume un soir, dans la rue des Batignolles, et que nul n'avait jamais réclamée.

Sans appartenir à aucune espèce déterminée, le poil blond, la queue, les oreilles et le museau noirs, des pattes adroites, une langue souple pareille à un chiffon de soie rose, des yeux profonds, intenses, qu'on croyait noirs aussi et qui pouvaient s'allumer de lueurs jaunes, ou encore prendre, dans l'ombre, l'éclat vert de l'émeraude, Jap était gracieuse en sa structure menue et savait tirer de ces yeux, de cette langue, de ces pattes et de cette queue qui la faisaient gentille à voir, les moyens d'expression les plus complexes et les plus surprenants.

Jap aimait Anaïk, mais Guillaume était le maître... le dieu de sa petite âme rudimentaire de chien. Dès que Guillaume était à la maison, Jap s'attachait à ses pas, se glissait sous sa main caressante, le regardait avec une ferveur confiante, et s'il lui parlait, semblait l'entendre et, parfois, souffrir de ne pouvoir elle-même parler...

Guillaume aimait cette présence muette du petit chien. Quand il travaillait à son bureau ou à sa table à dessin, Jap, couchée en rond, s'endormait sur son coussin rouge, et son souffle paisible faisait partie de ces bruits légers, insensibles, continus, fondus, habituels, qui constituent le silence familier des maisons et dont on ne prendrait pleine conscience qu'en les regrettant, si tout à coup, ils se taisaient.

Au fond de la pièce, il y avait une ancienne pendule gainée de bois brun qui annonçait les heures lentement, d'une voix basse et profonde comme un son de cloche et, de l'autre côté de la cloison, dans le salon, une petite pendule de bronze doré qui les chantait d'un timbre haut et musical, aérien comme une note de harpe. Enfant, Guillaume déjà les entendait ainsi, séparées par un mur, l'une grave, et lautre rieuse. Il lui semblait alors que chaque coup était une heure qui s'échappait pour s'envoler et qu'il *voyait* les heures... De la prison de bois sortaient des lutins lourds et bruns comme des bourdons; de la prison de jade et de bronze émanaient de petites fées légères et dorées comme des abeilles... Puis tout rentrait dans l'ordre et, d'un côté du mur ou de l'autre, on ne percevait que le rythme d'un seul balancier.

Quoique le temps de ces imaginations fût passé, Guillaume en gardait une impression charmante. Un peu de mystère, un peu de rêve, je ne sais quoi d'invisible et d'insaisissable, le frisson ailé des heures d'autrefois restait pour lui dans l'air où, cœurs plus que centenaires et toujours palpitants, les deux pendules continuaient de compter les heures nouvelles, l'une tintant toujours après que l'autre avait sonné, la voix dorée répondant à la voix sombre.

Les personnes qui connaissent le subtil bien-être de travailler chez soi connaissent aussi le pouvoir étrange, incantateur et croissant, de l'ambiance coutumière et propice où, peu à peu,—on ne sait pas toujours pourquoi,—la pensée s'apprivoise. Là plus qu'ailleurs jaillissait pour Guillaume,—que ce fût du choc imprévu de ses idées, de ses chimères même ou de la logique vertigineuse de ses calculs,—l'étincelle révélatrice... celle qui l'étonnait souvent, comme venue d'un autre cerveau.

"Il est bon, disait-il en souriant, que l'homme soit seul." Ainsi qu'au temps de l'école et de son amitié avec Etienne Davrançay, il était resté Guillaume le Taciturne—celui qui se tait. Il était devenu l'obscur chercheur que ne grisait pas encore la gloire, l'aviateur qui sentait en plein ciel l'ivresse de la solitude parfaite, qui ne se souciait point qu'un public assistât à ses envolées et qui n'aimait point à prendre de passager.

S'il ne fuyait pas le monde, il l'évitait autant que possible, et son dédain des distractions mondaines était flagrant, sans que d'ailleurs aucun ferment de misanthropie s'y mêlât... Il avait de nombreux camarades qu'il voyait avec plaisir, des amis à qui il était dévoué et, aussi prenant le terme dans son bon sens le plus pur, des amies de tous les âges: telle que la petite Phyl, Mme Davrançay ou encore Jacqueline Albin—une compagne d'enfance—dont la société lui était précieuse et l'affection très chère. Certes, il n'était point de nature morose ou complaisante à la langueur. La douleur même chez lui était saine et robuste et ne l'avait jamais abattu. Il pouvait être très gai, et sa gaîté alors était fraîche et singulièrement naïve comme ce rire d'homme primitif dont Mme Davrançay disait qu'elle aimait à l'entendre, parce que rien pour elle n'exprimait plus magnifiquement la joie de vivre et d'être bon.

Kerjean n'avait revu avant leur départ de Vichy ni Phyllis, ni Mme Davrançay. Toutes les deux étaient sorties, lorsqu'il s'était présenté à l'hôtel. A demi caché derrière le journal qu'il lisait dans le jardin du Casino, il avait peut-être bien aperçu Phyllis... reconnu son chapeau ou son rire. Il ne savait trop... Mais d'autres voix se mêlaient à ce rire, et ce chapeau était entouré d'autres chapeaux qui n'étaient pas tous féminins, et parmi lesquels se distinguait celui de Fabrice de Mauve. Et, pensant que Mme Davrançay, aveugle et sourde, était en résumé fort imprudente, Kerjean était demeuré derrière son paravent imprimé.

La semaine d'aviation finie, il ne prolongea pas son séjour. Il avait grandement assez de Vichy. Le meeting même ne l'avait pas intéressé, tout y avait été trop prévu, et le désœuvrement agité des villes d'eaux, l'atmosphère instable et cosmopolite lui étaient odieux. Son salut de retour à la rue Boursault fut un soupir d'aise; puis il songea à Colette Mouche, qui jouait les grandes jeunes premières à Enghien où elle était engagée pour la saison. Et tout l'élan de son être appela Colette. Il eut d'elle un désir violent qui l'étonna presque. Loin d'elle, en lisant ses lettres, il ne pensait pas l'aimer si fort. Quand Guillaume était absent, il recevait chaque jour une lettre, quelquefois deux lettres de Colette... Colette avait la folie de la plume et se rabattait sur les cartes pneumatiques, dès que de plus importants messages pouvaient paraître superflus. Elle avait lu les *Lettres à Fanfan* et avouait naïvement son ambition de voir un jour sa propre correspondance connue et publiée comme celle de la comédienne Desclée. Même il y paraissait dans ses missives d'amante qui, longues ou brèves, étaient d'ailleurs fort jolies, sans doute parce que tout n'y était pas "littéraire".

Colette Mouche, étoile sans notoriété d'une petite scène parisienne, aimait Kerjean avec des sentimentalités artificielles de grisette remantique, d'innocentes comédies de cabotine très jeune, hantée par son rôle de la *Dame aux Camélias* et des prétentions littéraires de bas-bleu frénétique, mais elle l'aimait très ardemment tout de même, et Guillaume, que les femmes de théâtre n'attiraient guère, savait gré à celle-ci d'être si fine, en même temps que si jolie, et de ne s'être jamais enlaidie à ses yeux par un mot vulgaire ou un geste grossier.

Elle ne flattait point son ami de serments trop difficiles à tenir, mais elle lui déclarait avec candeur que, seul, un personnage capable de la faire entrer dans un grand théâtre et de la lancer dans la voie du succès, pourrait rompre leur tendre entente. Et, bien qu'il ne fût pas très sûr de le croire, il ne déplaisait point à Guillaume de s'entendre dire par cette jolie créature que, jamais encore, elle n'avait aimé aucun homme, comme elle l'aimait depuis quatre mois!

Ainsi, sans se faire plus d'illusions qu'il ne faut sur la durée des passions humaines, sans compliquer en vain la simplicité de leurs joies, ils étaient heureux l'un par l'autre infiniment.

Débarqué à Paris le samedi matin, Guillaume passa la journée à Levallois, puis sauta dans une automobile et se fit conduire à Enghien.

Ce soir-là, Colette jouait Roxelane des *Trois Sultanes*, un rôle qui n'était pas de son répertoire et où elle était charmante.

—C'est singulier, pensa Kerjean tout à coup, Colette, oui, Colette ressemble à la petite Phyl!... Oh! un peu... mais un

peu certainement... Comment ne l'avais-je jamais remarqué?

Et cet involontaire rapprochement lui fut désagréable, le choqua; il en chassa l'idée déplaisante.

Le lundi matin, comme il rentrait rue Boursault, de très bonne heure, pour s'habiller avant de retourner aux ateliers, on lui remit une dépêche arrivée le dimanche. Elle était datée d'Aix. Elle disait:

"Mme Davrançay, frappée d'hémiplégie dans la salle de jeu, morte deux heures après, sans avoir repris connaissance."

Elle était signée: *Mauriceau.*

V

C'était un dimanche d'août, une grande semaine après cette journée de brûlant soleil où il y avait eu, dans l'église Saint-François-de-Sales, tant de draperies noires et de broderies d'argent, tant de cierges, petites larmes tremblantes de fauve lumière, tant de fleurs aux parfums obsédants avec un admirable concours de chants d'orgue et de voix humaines et où, à l'issue de la cérémonie funèbre, si peu de gens—quelques hommes, quelques femmes en vêtements d'été—avaient défilé devant les "dames de la famille", deux ombres voilées de crêpe, l'une vieille et courbée qui semblait s'absorber dans une prière, l'autre frêle comme une enfant et défaillante, qui sanglotait.

Tandis que Kerjean s'arrêtait dans la rue d'Offémont pour sonner à la grille de l'hôtel que Mme Davrançay avait habité vingt ans et qu'elle avait ensuite gardé comme pied-à-terre, Lecoulteux en sortit, très vite, avec un air de s'évader.

—Décidément, c'est le destin qui veut que nous nous rencontrions toujours, cher ami! s'écria le bon jeune homme.

—Vous venez de demander la main de Phyllis Boisjoli? questionna Guillaume.

Lecoulteux haussa les épaules.

—Ne blaguez pas, Kerjean... Je viens de déposer ma carte, pour la petite Phyl, comme vous pensez,—pas pour la vieille Arguin que le diable emporte!... Et je vous assure que j'ai beaucoup de chagrin!... J'aimais cette jolie enfant, Kerjean.. et si ma mère... oui, si ma mère avait jugé...

Il zézayait éperdument. Kerjean l'interrompit:

—Eh! sacrebleu, mon cher, laissez donc là madame votre mère... pour une fois!... Et si vous aimez Phyllis, épousez Phyllis... Je vous jure que ce serait le moment!

Lecoulteux prit le bras de l'ingénieur et l'entraîna de quelques pas plus loin sur l'asphalte tout blanc de soleil.

—Alors... c'est vrai?... Elle n'a rien... *rien* la pauvre petite?

—Trop vrai!... Elle n'a rien... puisqu'elle n'a pas tout, c'était inévitable... Mme Davrançay n'a pas laissé de testament... Et, selon la loi, sa nièce, Mlle Laure Arguin, est son unique héritière.

—Quelle misère! murmura Lecoulteux avec une sorte de fureur navrée!... Quelle misère... cette vieille folle, cette,..

Il se tut. Puis, d'un ton précipité, zézayant toujours:

—Vous savez, Kerjean, ne vous illusionnez pas... Même maintenant, elle ne voudrait pas de moi, la petite Phyl... C'est un autre qui lui plaît... A Vichy, les deux derniers jours, quand de Mauve est revenu, je croyais qu'on allait nous annoncer les fiançailles. Il ne la lâchait pas... Puis, comme par hasard, il a dit aux Mauriceau qu'il irait peut-être à Aix... des amis l'en priaient... Je vois encore le sourire de la petite Phyl... une lumière!... Mais je connais de Mauve... Maintenant, il la demandera encore moins que moi...

—Pas plus, en tout cas, trancha Kerjean, bien qu'il sût gré au gros garçon de son apitoiement sincère... Il était à Saint-François, le beau Fabrice, n'est-ce pas?

—Certainement; il fallait être correct... et paraître délicat... ne rien faire de plus que tout autre, mais rien de moins, se poser en homme discret qui respecte une grande douleur, qui aurait peur d'y toucher, même avec une fleur, et qui, cependant, *est là*. Si la petite avait hérité, de Mauve reprenait sa cour... et la solution de continuité passait inaperçue... Mais comme elle n'hérite pas...

—Oui, comme elle n'hérite pas, le respect de la douleur se prolonge... Et Sorbier?

—Sorbier est toujours à Vichy, je crois... Moi je n'avais plus rien à y faire... J'ai rejoint ma mère à Compiègne... Pauvre petite Phyl!... Vous l'avez revue, Kerjean, depuis cette journée funèbre?

—Deux fois... Elle adorait sa marraine et la pleure désespérément... Je ne crois pas qu'elle se fasse une idée très exacte des difficultés matérielles de sa situation.

—Elle vous aime beaucoup, Kerjean... C'est elle qui a voulu qu'on vous télégraphiât en même temps qu'à Mlle Arguin...

—Oui, elle sait qu'elle peut compter sur ma fidélité... Je ne l'aime pas d'amour, moi!... Mais, hélas! que peut-on pour elle?

—Je pense qu'elle ne va pas rester ici où à la Peuplière, avec cette vieille huguenote?...

—Oh! soyez tranquille, on ne le lui proposera pas... L'attitude et toute la manière d'agir de Mlle Arguin sont inqualifiables... Phyllis est subie pour quelques jours... voilà tout.

—Les Mauriceau auraient dû l'emmener avec eux... au moins jusqu'à l'hiver.

—Les Mauriceau s'amusent... Voyez-vous chez eux une jeune fille en grand deuil?... Ils ont un moment quitté leurs plaisirs et accepté la corvée d'un voyage lugubre pour assister Phyllis dans sa douleur et rendre les derniers devoirs à Mme Davrançay... Maintenant, ils retournent à la vie... Ils ont fait ce qu'ils ont pu... un peu plus même, je l'avoue, que je n'attendais d'eux...

—Certes! acquiesça Lecoulteux, les Mauriceau ont été très chic... et vous aussi, Kerjean, vous qui n'étiez pas à Aix... et qui, sur la dépêche des Mauriceau, êtes accouru... Mais que va-t-elle devenir, la petite Phyl?... dites, Kerjean?

—Mlle Ribes, la demoiselle de compagnie de sa marraine, lui cherche une vague occupation... une place d'institutrice... ou de lectrice...

Lecoulteux fut saisi:

—Une place? Pauvre gosse!...

—La petite Phyl institutrice! cela semble absurde, n'est-ce pas?

Lecoulteux hocha la tête d'un mouvement désolé.

—Quelle misère! répéta-t-il. Quelle misère! Et, prenant congé de Kerjean, il s'éloigna.

Celui-ci le suivit des yeux un moment, haussa légèrement les épaules et alla sonner à la grille de l'hôtel.

—C'est Mlle Phyllis que M. Kerjean veut voir, naturellement?

—Oui, Laurent... naturellement... Comment va-t-elle?

Le valet de chambre—un indigène de Montjoie-la-Peuplière, à qui Mme Davrançay avait fait apprendre le service et qui appartenait depuis quinze ans à sa maison—se sentait autorisé à ne point cacher ses impressions.

—Elle n'est pas malade, monsieur Kerjean... et même elle tient bon... Mais elle fait pitié avec son pauvre petit courage qui ne veut pas pleurer... et qui a les larmes aux yeux à tous les mots qu'on dit... Il paraît qu'elle ne restera pas ici... Et nous autres, nous n'y laisserons pas nos os, non plus... certes! M. Kerjean peut le croire... Pour le bon temps qu'on aurait... et le profit!... La pauvre madame était vive, mais il n'y avait pas meilleure... Ah! c'est un grand malheur pour Mlle Phyllis... et pour tout le monde.

—Oui, mon pauvre Laurent... c'est un très grand malheur!... affirma Guillaume. J'espère que vous trouverez une bonne place... Et si je puis vous être utile, dire quel dévoué serviteur vous avez été, n'hésitez pas à vous adresser à moi.

En traversant la galerie si noblement décorée de vieilles verdures et de lampadaires flamands, le grand salon Louis XV dont tant de glaces répétaient à l'infini, comme en une suite de visions de plus en plus lointaines, les ors patinés et les tapisseries à sujets bucoliques, en pénétrant dans le petit bureau anglais, meublé d'acajou sombre et de cuir fauve, où Mme Davrançay aimait à se tenir et où elle l'avait souvent accueilli en familier, Guillaume eut l'impression de respirer cette atmosphère particulière aux maisons inhabitées longtemps et qui enveloppe lourdement les choses mortes à la vie des êtres... Et dans sa pensée passèrent les mots plusieurs fois répétés par Lecoulteux: "Pauvre petite Phyl! Quelle misère!"

Une anxiété, presque une angoisse, l'étreignait. Il aimait cette enfant comme une petite sœur, très doucement, très précieusement, de l'affection sans dédain, mais pleine de compassion attendrie, de délicatesses étonnées, de craintes protectrices, que les forts donnent aux faibles.

Plusieurs jours auparavant, il avait vu Me Baudin, le notaire de Mme Davrançay, et celui-ci n'avait pu que déplorer avec lui l'imprévoyance ou la pusillanimité de la pauvre femme si profondément attachée à Phyllis, et, cependant, incapable de faire l'effort nécessaire pour assurer à sa filleule la fortune, l'avenir qu'elle lui avait destinés.

Me Baudin, à qui Mme Davrançay avait maintes fois confié ses intentions testamentaires, avait rappelé à Mlle Arguin qu'en recueillant Phyllis, la défunte avait entendu s'acquitter d'une dette contractée au lit de mort de Marcel Boisjoli. Essayant d'apitoyer la nouvelle héritière sur la situation vraiment triste et difficile où la disparition subite de Mme Davrançay jetait l'orpheline, il lui avait suggéré la possibilité d'une mesure qui, en l'occurrence, semblait assez équitable: il lui avait conseillé de reporter sur la tête de la jeune fille la petite pension qu'elle-même—alors dans le besoin—avait reçue de sa tante, pendant près de trente années. Mais Mlle Arguin s'était montrée irréductible.

—J'ai perdu tout espoir, mon cher monsieur Kerjean, avait conclu le notaire Mlle Arguin m'a répété à satiété que Mlle Boisjoli ne lui étant rien, elle ne devait

rien à Mlle Boisjoli... ce qui, malheureusement, n'est que trop réel... "Mon père, m'a-t-elle dit, s'est ruiné et m'a laissée pauvre; ma tante a voulu me déshériter... Dieu n'a pas permis que cette dernière injustice fût consommée... Dieu est avec moi!..." S'il n'y avait là qu'une question d'argent, peut-être aboutirions-nous, malgré tout, à une solution acceptable, mais la vérité est que Mlle Arguin déteste Phyllis Boisjoli, en qui elle voit, quoi qu'on puisse lui dire, une intruse, une usurpatrice trahie par les événements... C'est, ne nous y trompons pas, une revanche que Mlle Arguin savoure aujourd'hui, une revanche inespérée et qu'elle veut complète... Une femme de ce caractère, en proie à une passion de ce genre, est féroce... Dans la religion même qui devrait la rendre clémente, elle arrive à trouver des raisons d'être sans pitié... Pourtant elle a connu la filleule de Mme Davrançay... et, certes, si créature fut jamais étrangère à toute intrigue ou même à tout sens pratique de ses propres intérêts, c'est bien cette pauvre petite... qui eût obtenu d'un mot, d'une caresse, toutes les donations, toutes les adoptions, tous les testaments qu'elle eût pu souhaiter...

Kerjean, désolé, s'était à son tour autorisé de sa dernière conversation avec Mme Davrançay pour risquer une démarche.

Il avait parlé avec chaleur, il s'était cru persuasif. Ses arguments s'étaient brisés contre l'aversion froide et inflexible qui avait découragé Me Baudin.

Paisible en sa résistance inerte, Mlle Arguin ne s'était même pas offensée de l'intervention du jeune homme.

—Phyllis Boisjoli travaillera, avait-elle déclaré. Comme tant de jeunes filles, tant de jeunes femmes, comme sa propre mère, elle gagnera sa vie, et ce lui sera salutaire...

Guillaume avait regardé fixement la vieille fille:

—Le travail est la plus belle et la plus saine des écoles, mademoiselle, mais il est difficile aux femmes qui n'y ont pas été préparées et... ne travaille pas qui veut, malheureusement! Avez-vous pensé à tous les dangers qui peuvent guetter une jeune créature abandonnée dans la lutte, sans argent, sans gagne-pain, jolie... et innocente comme un petit enfant?

La dévote avait tressailli. Kerjean s'était pris à la croire touchée, émue peut-être dans sa terreur sacrée du mal. Mais presque aussitôt ces paroles étaient tombées glaciales:

—Une honnête fille, une bonne chrétienne n'a rien à craindre des pièges du monde, monsieur.. Aussi bien ne me semble-t-il pas que Phyllis Boisjoli soit en droit de se dire abandonnée, si elle compte beaucoup d'amis aussi ardents à la défendre que... vous!

Guillaume eût beaucoup donné pour crier à Mlle Arguin l'opinion qu'il emportait d'elle et de sa conception des vertus chrétiennes, mais, ne sachant combien de temps Phyllis devrait rester encore dans la maison désormais hostile, il avait contenu sa rude indignation.

...Une portière se souleva, la jeune fille entrait.

Elle tendit ses deux mains à Kerjean qui les serra et les garda un moment dans les siennes.

—Oh! Kerjean, mon ami... Comme vous êtes bon!

Elle avait maigri. Sa robe toute noire, son large col de crêpe rendaient plus saisissants son apparence frêle, sa pâleur où paraissaient les fins entrelacs mauves des veines, l'éclat fiévreux de ses yeux agrandis par l'amincissement du visage, et aussi, couronnant cette détresse du jeune être meurtri trop tôt par la vie, la lumineuse beauté des cheveux bonds, un peu tirés sur les tempes et noués très simplement au-dessous de la nuque, en une torsade épaisse.

Phyllis conduisit Kerjean au fauteuil qu'avait préféré Mme Davrançay.

—Mettez-vous là, dit-elle. J'ai besoin d'y voir une figure amie... Quand Mlle Arguin s'installe à cette place où marraine... je ne peux pas le supporter... je m'enfuis...

Elle s'assit sur une petite chaise basse, le buste en avant, les coudes aux genoux, ses mains ouvertes en coupe soutenant son menton effilé. Elle regardait Kerjean avec des yeux brillants, qui, tout à coup, s'emplirent de larmes.



Kergean prit une des mains pâles, et, sans un mot, y appuya sa bouche.

—Ma pauvre petite amie... je suis si triste, si malheureux pour vous que je ne sais quelles paroles vous dire... comme un maladroit, comme un homme stupide que je suis!... Et pourtant, Phyllis, je ne crois pas qu'à cette heure un cœur vous comprenne mieux, souffre plus sincèrement avec le vôtre que celui de votre vieux Kerjean.

Phyllis eut un petit mouvement de la tête.

—Je le sais... dit-elle très bas, avec une intensité singulière, et, cependant, d'une voix qui avait peur de se briser, tandis que les larmes, toujours, restaient immobiles et brillantes au bord de ses paupières.

Oui, certes, devant ce visage navré, Kerjean pensait ignorer les paroles bienfaisantes. Et il ne prononçait pas celles qui lui eussent monté aux lèvres, questions dérisoires concernant l'orientation nouvelle de cette vie désorbitée... Dire: "Avez-vous décidé quelque chose? Quels sont vos projets?..." Il n'osait pas... il ne voulait pas... Jamais il n'avait mieux compris l'impuissance profonde de son amitié d'homme.

Le silence pesa sur eux.

A cause du soleil, les persiennes étaient closes. Il parut à Guillaume que cette demi-obscurité l'oppressait. Pendant un moment, il crut avoir soif de lumière...

Puis la voix fragile reprit:

—Un emploi m'a été proposé... Des gens qui passent deux mois à Houlgate veulent emmener une jeune institutrice pour surveiller leur petite fille et la faire travailler... S'ils sont contents, le provisoire deviendra définitif... ils garderont l'institutrice à Paris... j'ai accepté.

Kerjean prit une des mains pâles, et, sans un mot, y appuya sa bouche.

—Ce qui me paraît affreux, Kerjean, ce n'est pas tant de travailler que... que de devoir, en ce moment, penser à autre chose qu'à ma peine... J'aurais voulu pleurer en paix... Et voilà... cela ne m'est plus permis... Enfin, j'aime mieux être auprès d'une petite fille que d'une vieille dame... une vieille dame, j'aurais eu trop de chagrin...

—Ma pauvre enfant, fit Kerjean, vous me faites plus de peine encore avec votre calme, votre sagesse résignée d'aujourd'hui qu'avec vos sanglots éperdus d'il y a trois jours... Vous êtes très courageuse pourtant... Qui vous a trouvé cette petite fille? Mlle Ribes?

—Oui, la pauvre Ribes a cherché, en même temps pour elle et pour moi... Hélas! qui m'eût dit cela, il y a moins de trois semaines?... Mlle Arguin m'avait également offert son appui... Elle compte sur le travail pour me régénérer, je crois... Et peut-être est-elle bien aise de se débarrasser de moi.

—Sans aucun doute... Comme elle ne vous eût tout de même pas jetée dans la rue... Cette créature est odieuse!...

Un petit sourire triste parut sur la jeune bouche.

—Il ne faudrait rien exagérer pourtant. Je crains que nous soyons injustes dans nos rancunes, mon vieux Kerjean... Parce que ma chère marraine, ma maman d'adoption n'est plus ici, auprès de moi, on dirait que... on dirait que j'en veux à Mlle Laure d'y être... et d'être vivante, alors que... comprenez-vous? C'est absurde et c'est bien mal... Quant à vous, mon ami, vous êtes furieux qu'elle ait tout cet argent... qui, par le fait, lui revenait de droit.

—Oh! ce n'est pas son argent que je lui reproche, corrigea le jeune homme.

—Vous lui reprochez aussi ses mauvais sentiments envers moi... Mais sont-ils sans excuses? Pauvre vieille Arguin! Bien des choses l'ont aigrie, allez! Elle est de ces êtres à qui, véritablement, il semble que, dès leur naissance, une puissance ennemie ait dit: "Je te marque d'un secret opprobre... personne jamais ne t'aimera." Il y a des gens qu'on ne peut aimer, Kerjean; ils ne sont ni plus laids ni sans doute, tout d'abord, plus méchants que d'autres... Mais je ne sais quoi d'infinissable—un charme d'âme peut-être—leur manque irréparablement... Marraine, la chère marraine, si bonne pourtant, n'a jamais aimé sa nièce... qui le sentait bien... Moi, je trouvais Mlle Laure horriblement sévère, horriblement ennuyeuse... j'étais polie avec elle, rien de plus... Comment eût-elle aimé la fillette indifférente qu'elle accusait de lui avoir pris le cœur, la vie... et aussi, Kerjean,—oh! oui! maintenant je le comprends!...—la

fortune de sa tante? Elle était la parente pauvre, oubliée, négligée, à peine supportée... J'étais l'étrangère heureuse, aimée... oh! si aimée! si aimée! Comment n'avais-je jamais réfléchi à tout cela... avant?... Oh! Kerjean, maintenant, je n'ai plus personne qui m'aime, personne... que vous, mon ami!

Le cœur serré, Kerjean pensait au temps où, toute petite et tendrement chérie, Phyllis lui disait les même paroles.

—Ma pauvre enfant, à mon tour de vous répondre. Il ne faut rien exagérer... Le Bizuth-géant tient à rester votre "meilleur et unique ami". Cependant vous avez d'autres amis, Phyllis...

Elle secoua la tête.

—Ne plaidez pas cette mauvaise cause, la conviction n'y serait pas... Marraine avait quelques amis, oui... très peu d'ailleurs, car notre vie de recluses à la Peuplière ou d'errants à travers les villes de casinos n'était guère propice aux relations d'amitié... Mais, moi... que suis-je aujourd'hui? Et sur qui puis-je compter?

Kerjean voulut parler, un petit geste nerveux l'en empêcha, puis les yeux brillants de Phyllis s'arrêtèrent sur les siens.

—Kerjean, si vous aimiez une jeune fille et qu'elle se trouvât dans la triste, dans l'horrible situation où je suis... est-ce que vous l'auriez laissée plus d'une semaine sans un mot de vous?... Est-ce que vous ne viendriez pas la voir?... Est-ce que... dites, Kerjean?

Phyllis se tut refoulant encore une fois ses larmes. Et Kerjean comprit l'ardent désir de confidence qui transparaissait sous cette formule indéterminée.

—Ce que je ferais, moi qui ne m'occupe jamais de "ce qui se fait", ne signifie rien en la matière, petite Phyl. Car il y a des questions de bienséance, de correction qui, pour avoir laissé trop indifférent le sauvage que je suis, n'en conservent pas moins aux yeux de certaines personnes une importance capitale... Et, peut-être après tout, est-il plus discret, plus délicat de la part d'un homme qui aime de ne pas choisir pour parler de son amour un moment...

Phyllis l'interrompit:

—Oh! Kerjean, serait-ce donc méconnaître le respect qu'on doit à la douleur de dire ou d'écrire à une pauvre enfant: "Vous n'êtes pas seule dans la vie, je vous aime... Faites un signe et je serai près de vous..." Kerjean, ne sentez-vous pas que *υτοj*, pour dire ces mots-là, vous auriez précisément choisi ce moment-là?

—Ma petite Phyl, fit Kerjean avec une douceur tendre et quasi paternelle, ces mots-là, *quelqu'un* avait-il véritablement le droit de vous les dire?

La pâleur de la jeune fille s'empourpra.

—Je ne crois pas que ma question soit trop hardie... Vous m'avez presque autorisé à vous la poser, continua Guillaume. N'y répondez cependant que si vous désirez y répondre... Votre abstention ne me ferait douter ni de votre amitié... ni même de votre confiance.

Phyllis soupira.

—Pourquoi me tairais-je, mon ami?... Vous savez déjà qu'il s'agit de M. de Mauve. Je l'avais rencontré le printemps dernier à Paris, chez les Mauriceau... Nous l'avons retrouvé à Vichy.. Il me plaisait *beaucoup*! Il y avait des heures où j'étais triste, abattue, parce que je pensais: "Il ne m'aime pas..." Il y en avait d'autres—bien plus nombreuses!—où le monde entier prenait un air de fête, parce que je pensais: "Il m'aime!" Les derniers jours, surtout!... J'étais si heureuse! Il ne s'occupait que de moi!... Il ne voyait que moi!... Vous savez, Kerjean, les choses d'argent, je ne les concevais guère... Je me disais: "Je suis riche, puisque marraine est riche... Peut-être est-ce à cause de cette richesse que M. de Mauve, qui n'a pas de fortune, hésite à me demander d'être sa femme!.. C'est à moi de l'encourager." La veille de notre séparation, à Vichy, comme—de cette voix un peu railleuse et pourtant si douce qu'il peut avoir—il murmurait: "Que deviendrai-je, moi, quand vous serez loin?" j'ai répondu, en riant très doucement aussi: "Vous partirez pour Aix!..." Alors il a saisi ma main et l'a effleurée de ses lèvres... Oh! à peine!... Mais il ne m'a jamais dit un mot d'amour.

—Et vous l'avez revu à Aix?

—Non!... Il avait annoncé son arrivée, quand... quand marraine... Je ne l'ai revu que l'autre jour... à Saint-François... J'ai été touchée qu'il fût venu... Depuis... il ne m'a plus donné le moindre signe de souvenir... Sans doute a-t-il quitté Paris.

Une telle angoisse tendait le regard qui interrogeait les yeux de Kerjean que, troublé par cette supplication muette, le jeune homme dit:

—Je vous répète que de Mauve a pu craindre d'être indiscret... Quelquefois on se crée des scrupules...

—Ah! je voudrais croire cela!... Et malgré moi, malgré moi... Kerjean, Fabrice de Mauve est l'ami intime des Mauriceau et, avant de repartir, les Mauriceau ont su que... que je suis pauvre, très pauvre... Alors...

Phyllis s'interrompit, quêtant peut-être encore une protestation que, cette fois, les lèvres de Guillaume se refusèrent à articuler.

La phrase demeura inachevée.

—Si je m'étais aussi cruellement trompée sur Fabrice de Mauve, Kerjean, reprit la jeune fille, je ne pourrais plus l'aimer, parce que... je le mépriserais... Mais il y aurait quelque chose de brisé... de mort en moi...

Kerjean la regardait avec une pitié infinie.

—Il ne faut pas désespérer ainsi, ma pauvre petite, insinua-t-il sans préciser si sa phrase s'appliquait au présent et escomptait un retour possible de Fabrice de Mauve on n'était qu'une pâle consolation, ce rappel des vagues promesses de l'avenir que toujours on adresse aux jeunes, lorsqu'ils souffrent.

Kerjean ignora comment Phyllis avait interprété ses paroles. Elle n'y répondit pas directement.

—C'est parce que j'espérais une visite ou une lettre que j'ai eu le courage de rester ici, dit-elle. Maintenant, il faut que je parte... dans trois jours!

—Vous m'écrirez?

—Oh! très souvent... Je vous raconterai les choses... Peut-être la fillette sera-t-elle gentille...

—Mlle Ribes connaît les parents?

—M. et Mme Valois? Je ne crois pas... M. Valois est un imprimeur de Paris... Ce sont, paraît-il, des gens très honorables... J'espère que je leur plairai... Mais quelle drôle d'institutrice je ferai, Kerjean!... Quand on se voit obligée de travailler, on sent quel être incapable et frivole on a toujours été... Je ne possède pas le moindre parchemin, je dessine un peu, je chante un peu, je joue un peu de piano... j'ai "des clartés de tout", comme dit l'autre... autant conclure que je ne sais rien... Si mon élève allait être plus instruite que moi?

—Je craindrais plutôt que vous eussiez l'air aussi jeune qu'elle.

—Elle a huit ans!... pauvre petite!... j'aimerais avoir encore huit ans comme elle, Kerjean...

—Vous aurez encore huit ans avec elle... et elle vous adorera... Maintenant, petite Phyl, écoutez... Vous m'avez dit qu'à vos yeux j'étais toujours... une espèce de vieux frère... ou oncle?

Elle sourit.

—Je l'ai dit... et c'est vrai...

Elle avait tendu sa main gentiment: Kerjean la retint dans la sienne.

—Alors... voulez-vous permettre à... votre oncle de vous poser une petite question... et même d'être un peu indiscret?... Vous allez partir avec des étrangers, ma pauvre enfant! N'avez-vous pas besoin d'emporter... un peu d'argent?... Phyllis, vous accepteriez bien de votre oncle qu'il vous donnât... qu'il vous prêtât même si vous voulez, un peu d'argent pour partir, n'est-ce pas?

Il cherchait les yeux de la jeune fille d'un bon regard d'anxieuse affection. Elle sourit encore et très simplement:

—De vous, mon ami, j'accepterais n'importe quoi... Mais je n'ai pas besoin d'argent pour le moment... Je n'ai dépensé que quinze cents francs pour mon deuil... Ma chère marraine me gâtait... Elle voulait toujours que je fusse riche... et la veille de... la veille de... elle m'avait encore donné...

Cette fois un sanglot lui coupa la parole. Violemment, elle se reprit:

—Ne me dites rien, Kerjean, il ne faut pas que je pleure... je ne pourrais plus m'arrêter.

Un moment encore, Guillaume demeura. Il voulait laisser Phyllis plus calme.

—Promettez-moi, dit-il, se levant enfin, que vous n'hésiterez jamais à vous adresser à moi... si quelque difficulté surgissait...

—Je vous le promets, mon ami... Vous viendrez encore me dire adieu?

—Certainement.

—A la gare?

—A la gare, non... Vous ne partez pas seule... et l'on pourrait trouver étrange...

Elle ne put s'empêcher de rire.

—J'oubliais... j'ai toujours été habituée à voir des gens m'apporter du chocolat à la gare quand je partais...

—Vous aurez votre chocolat, la veille.

—Quelle drôle d'institutrice décidément, quelle drôle d'institutrice!... Kerjean, vous ne croyez pourtant pas impossible que... M. de Mauve... m'écrive?...

—Pas du tout... au contraire... puisque je vous ai dit...

"Pauvre petite! pensa Kerjean, lorsqu'il l'eut quittée. Il semble qu'elle ne soit pas mieux faite pour la tristesse que pour le travail et pour la pauvreté... et que ces choses, trop lourdes pour sa faiblesse, pour sa grâce, pour sa gaieté, l'écrasent plus douloureusement que toute autre femme!

Ainsi que Lecoulteux, Kerjean considérait comme certaine la défection de Fabrice de Mauve. Sans doute, l'écrivain se louait-il grandement d'avoir été aussi prudent qu'habile. Il avait, en se jouant, charmé le cœur innocent d'une très jeune fille... mais jamais, après tout, ni par son

attitude ni surtout par une seule de ses paroles, il n'avait clairement autorisé Phyllis à croire qu'il pût s'agir entre eux d'autre chose que d'un flirt aimable et désintéressé! Le temps du flirt était passé... Et Fabrice de Mauve, gentleman discret, se retirait sans trop d'inélégance, ne pensant pas que le temps des larmes et des robes noires pût être aussi celui de l'amour ni surtout du dévouement...

Quel piège avait été, pour l'âme naïve de Phyllis, cette duplicité banale!... Oui, en vérité, Phyllis *aimait* Fabrice de Mauve... Et que la pauvre enfant connût en même temps que l'horreur de la mort et l'humiliation de la ruine le déchirement de l'abandon, que, si jeune, si sincère, elle eût heurté déjà son cœur de vierge aimante à la froide lâcheté d'un cœur d'homme, qu'en perdant sa tendre protectrice, elle eût éprouvé encore cette autre raison—plus amère—de se sentir dans la vie désespérément seule... c'était par trop cruel!

En toute loyauté, Guillaume estimait que la petite Phyl dût un grand remerciement à la Providence qui l'avait gardée, qui la gardait d'épouser Fabrice de Mauve.



"*La petite Liliane est charmante. Ses paroles, ses rires, ses baisers me sont doux. Nous jouons ensemble sur la plage.*"

Cependant, à cette heure où — regagnant son calme logis pour y étudier entre la pendule à la voix sombre et la pendule à la voix d'or, le problème de la stabilisation des aéroplanes — il emportait la vision de cette détresse d'amoureuse enfant, il lui semblait que, maître de toute destinée, il eût lui-même ramené Fabrice de Mauve à la petite Phyl, afin qu'il y eût une tristesse moins désolée dans les yeux qui, d'instinct, avaient imploré les siens...

Mais d'accomplir ce miracle n'était pas en son pouvoir.

VI

"Houlgate, Villa des Vagues, 18 avril.

"Vous m'avez recommandé de vous écrire, mon ami Kerjean... C'était bien inutile! A peine arrivée à Houlgate, à peine installée dans ma chambre de pitchpin, — une belle chambre au second étage de la "Villa des Vagues", — je m'assois à ma table, devant la fenêtre ouverte toute grande sur la mer, et je prends ma plume... et je vous parle... Ce n'est pas qu'il me semble avoir beaucoup à vous conter... Mais je suis seule, je suis triste, je suis faible... tout est froid et noir, et lourd autour de moi, et j'ai besoin de sentir présent, malgré la distance votre cœur d'ami, votre grand cœur si fort, si chaud, si bon.

"Kerjean, combien j'étais insouciante et gaie ce matin du mois dernier où je croquais des cornets de plaisir et où vous me disiez, — vous rappelez-vous? — que mon sourire et mes fleurs venaient du même pays!... Je croyais au bonheur, alors, oui, malgré cette crainte de n'être pas assez aimée qui, par moment, me rendait nerveuse; j'y croyais comme on croit à quelque chose dont on n'eût jamais songé à douter...

"Et ma marraine est morte!... Ah! pourquoi n'ai-je pas combattu de toute mon affection cette mauvaise passion qui a usé sa vie? Je ne savais pas. J'eusse préféré, certes, que marraine échappât à ce qu'elle nommait son "démon" et — devinant que des gens blâmaient ou raillaient son irrésistible penchant — j'interdisais à quiconque et j'évitais moi-même toute allusion sur ce point. Mais en discutant ses goûts, en les contrariant si peu que ce fut, je me serais jugée peu respectueuse et très égoïste...

"Puis, un soir de cette année, à Vichy, étant avec les Mauriceau, j'ai pénétré pour la première fois dans la salle de jeu... Oh! Kerjean, quand je me suis trouvée dans cette atmosphère étrange, au milieu de cette foule fiévreuse, j'ai compris... Marraine, la face bouleversée, congestionnée, marraine si différente d'elle-même que j'hésitais à la reconnaître, était assise à une table de "chemin de fer" — une espèce de baccara, vous savez?... Les cartes, les billets de banque, les pièces d'or, le râteau du croupier, les mots propres au jeu jetés dans une rumeur assourdie, un brouhaha continu et uniforme comme le silence, tout cela n'existait pour moi que vaguement, à l'état d'impressions de cauchemar... Assis ou debout, des hommes et des femmes — la plupart de celles-ci vieilles ou entre deux âges — se penchaient avidement au-dessus du tapis vert où leurs yeux dilatés paraissaient suivre les péripéties d'un drame invisible, les rites, obscurs pour les non-initiés, d'un culte bizarre et formidable.

"A ce moment précis, une femme toute vêtue de rouge et singulièrement fardée de blanc et de noir, tenait la banque... menait le jeu fantastique. On eût dit qu'elle avait cherché à se donner l'apparence d'une sorte de "Méphistophélès" féminin. Sa bouche sanglante sur son visage pâle était dure; ses yeux sombres aux sourcils obliques étaient ironiques et cruels... Un instant, elle incarna pour moi l'infernal esprit dont parlait marraine... Mon imagination fut violemment saisie... Il me fallut dominer une angoisse de vertige et le désir fou qui me prenait de courir à ma chérie, de l'embrasser, de l'entraîner au dehors... Hélas! c'est dans une salle de jeu que, bien peu de temps après, elle est tombée, frappée à mort...

"Kerjean, loin de Paris, ces affreux souvenirs me hantent... Et quand je cesse de penser à ma pauvre marraine que je ne verrai plus jamais, c'est pour penser à quelqu'un dont je suis peut-être plus séparée maintenant que si la mort était entre nous. Alors, je n'ai plus de courage. Ce matin, à cinq heures comme je ne pouvais dormir, j'ai ouvert la fenêtre, les persiennes, puis je me suis recouchée. Du milieu de mon lit, un très grand lit où je me sentais très petite et comme perdue, je voyais la mer, je ne voyais que la mer et le ciel... Soudain je ne sais pourquoi, car je n'avais guère l'esprit aux réminiscences littéraires, je me suis dit qu'ainsi étendue toute droite entre mes deux nattes blondes, je devais ressembler à Mélisande, quand elle va mourir...

"Si je mourais, Kerjean, ce serait très heureux, pour moi... et ne peinerait que vous... un peu!... Pourtant je ne crois pas que je souhaite de mourir... comme c'est drôle!

"Mais je vous écris des choses sans but et point celles que, très certainement vous attendiez de ma première lettre.

"Le voyage d'hier a été long et chaud et pas très agréable. Je l'ai passé à regarder avec la petite Liliane les paysages fuyants qu'encadrait la fenêtre du wagon.

"Mon élève est gentille, pas très jolie, mais toute souriante et saine, fraîche, rose, bonne à embrasser comme un bébé. Vous aviez raison, je crois qu'elle m'aimera. Elle m'a dit: "Je suis contente, "vous avez l'air d'une grande petite fille!"

"Une grande petite fille!... N'est-ce pas ce que je suis à vos yeux, ami Kerjean?

"Mme Valois doit être remarquée partout comme une fort belle personne. Ses traits sont purs et très réguliers, sa taille superbe. Elle a des mouvements calmes, une démarche majestueuse, une voix mesurée; elle s'exprime avec une élégance avertie, sans omettre un subjonctif... Sa physionomie ne change jamais. Je ne saurais dire que Mme Valois m'eût paru aimable; elle est très froide, mais sa froideur est extrêmement courtoise. Ses égards pour moi semblent presque exagérés, si l'on songe à la très jeune fille que je suis.

"M. Valois est beaucoup moins bien que sa femme... Je ne crois pas qu'il appartienne au même milieu social. Son aspect physique, ses manières, son langage sont lourds et assez vulgaires, mais il a l'air d'un très brave homme. Il adore sa fillette et me témoigne une bienveillance cordiale. Quand il parle de la petite Liliane et de moi, il dit "les enfants"... En route, il nous a acheté à toutes les deux des bonbons... C'était gentil... Mais comme ces gens me sont étrangers, comme je les sens indifférents à moi et à mes peines!

"Au revoir, mon ami répondez vite à toutes ces pages. La mer d'un bleu ensoleillé, d'un bleu de Méditerranée, s'est éloignée tout doucement... Maintenant, une grande bande de sable trouée de flaques luisantes nous sépare. Au loin, sur l'eau, des barques à voiles glissent légèrement; dans le ciel, des oiseaux volent à tire-d'ailes, et l'on distingue à peine le ciel de l'eau, les ailes des voiles...

"Je vous serre la main, Bizuth-géant.

"Aimez toujours votre petite

"Phyl."

"Villa des Vagues, 20 août.

"Merci, mon bon Kerjean; votre lettre qui me parle, votre lettre qui me gronde, votre lettre qui m'aime, votre lettre est vous tout entier!... Elle me fait du bien.

"C'est vrai, alors? Vous auriez, non pas un peu, mais beaucoup, beaucoup de peine?... Je suis contente!... Oui, mon ami, je vous comprends, je comprends bien que vous me prêchez le courage et non pas l'indifférence et l'oubli. Peut-être avez-vous raison, peut-être n'avons-nous pas le droit de nous complaire dans la vision de la mort, puisque notre devoir est de vivre... Vous dites:

"La vie est là qui nous prend, qui nous. "entraîne; il nous faut marcher, pour-"suivre notre route... Et s'il ne nous "est pas permis de nous immobiliser "longtemps sur des tombes, nous em-"portons cependant nos souvenirs comme "un trésor, et nos chers disparus conti-"nuent d'exister dans nos cœurs."

"Vous dites: "A votre âge, le devoir "est aussi d'espérer... d'espérer quand "même..." Mais vous ajoutez: "Ma pauvre "petite Mélisande si frêle, pour vous l'ef-"fort demandé est bien rude!..." Et vous me plaignez... Oh! Kerjean, j'aime à êtree plainte par vous!

"Je ne sais pas si j'espère, mon ami, mais je vis, et les jours passent. La petite Liliane est charmante. Ses paroles, ses rires, ses baisers me sont doux. Nous jouons ensemble sur la plage. Je ne suis pas sans trouver encore quelque plaisir à recueillir de merveilleux coquillages, des cailloux que nous baptisons de noms de gemmes ou de pierres fines, à pêcher la crevette ou l'équille, à construire à marée basse une formidable citadelle de sable dont la première vague fait une terre "entourée d'eau de tous côtés."

"Puis je raconte les histoires d'autrefois, les histoires du Bizuth-géant, qui excitent chez mon élève l'intérêt le plus passionné.

"Mon élève? Hélas! en dehors des prouesses du Bizuth-géant, je me demande ce que je lui enseigne... Elle est paresseuse comme une chenille... et il fait si chaud! C'est cruel d'imposer aux enfants un travail de vacances. Je n'ai même pas le courage de mettre de mauvaises notes. Hier, comme Liliane n'avait laissé que trente-deux fautes dans sa dictée, je lui ai donné un *très bien*... La veille, il y en avait eu cinquante-six.. Mme Valois a jugé mon indulgence excessive et me l'a reprochée. Elle est assez hautaine et ne me plaît guère. Son beau visage, ses belles manières, son beau langage sont véritablement les plus fastidieux, les plus insipides du monde. On a envie de leur dire: "Soyez moins beaux, "soyez moins laids, incorrects, discor-"dants, mais, pour l'amour du ciel, changez "un peu!" Que je la regarde ou que je l'entende, Mme Valois m'ennuie... Je crois qu'elle ennuie aussi son mari, mais il est très patient avec elle.

"Au revoir, mon ami, on m'appelle... Je vous promets d'être vaillante.

"Bien affectueusement,

"Phyllis."

Villa des Vagues, 27 août.

"Vous êtes bon de me répondre si fidèlement. Je voudrais vous écrire des lettres intéressantes, mais je ne suis libre que le soir... et les évènements de la journée me paraissent, toujours si insignifiants que, fatiguée par le grand air salin, je renonce à vous les conter et m'endors comme un bébé, à neuf heures...

"La plage fait les frais de nos plus grands plaisirs, à Liliane et à moi. Puis nous prenons des bains; je nage comme un poisson, vous savez? J'ai appris toute petite et sans aucune peine, c'est un instinct chez moi. Quand j'entre dans la mer, une joie me grise, je retrouve un élément familier, propice à mon être tout entier, corps et âme. M. Valois pense qu'il doit y avoir, dans ma plus lointaine ascendance, une petite sirène dont je porte la ressemblance mystérieuse.

"Sirène ou non, j'essaye d'initier Liliane à l'art qui me vaut cette poétique hypothèse, et le succès de mes leçons me prouve que nous avons, Liliane et moi, l'une comme professeur, l'autre comme élève, beaucoup plus de dispositions pour la natation que pour la grammaire.

"Nous faisons aussi de longues promenades à travers la campagne, au hasard des plus ravissants chemins creux... Quelquefois — quand il n'est ni à la pêche ni à la chasse — M. Valois nous accompagne. Il manque décidément de toute espèce de distinction, mais je le préfère à sa femme, parce qu'il est simple, cordial, et toujours de bonne humeur. Il a connu beaucoup de gens, d'hommes politiques, d'hommes de lettres. Sa grosse tête fourmille de souvenirs anecdotiques, et ses récits très vivants, sa manière de conter m'amusent. Cette bonhomie me repose de la dignité de Mme Valois. Et je crois que c'est pour une raison très analogue que le pauvre diable se plaît avec Liliane et moi.

"Les Valois ne voient pour ainsi dire personne. Ils n'ont pas de relations à Houlgate où ils viennent pour la première fois et sont, pour s'en créer, madame trop froide et trop distante, monsieur trop absorbé par ses goûts de chasseur et de pêcheur. Le soir, quand Mme Valois ne parle pas d'aller au casino, Liliane va chercher son père, et nous jouons au jeu d'oie tous les trois, à moins que ce ne soit au Nain jaune...

"Mon cher Kerjean, voilà ma vie! La vôtre est peut-être plus paisible encore, mais votre lettre est un hymne au travail! On vous devine pris, conquis, enivré... De "chercher" vous passionne à tel point, je crois, que, si le don magique de tout trouver en une fois vous était accordé, vous seriez le plus malheureux des hommes. Puis, chaque matin, vous faites, me dites-vous, une petite cure d'altitude qui vous réussit à merveille... C'est beau d'avoir des ailes!... Les sirènes hélas! n'en ont pas!... Vieux Kerjean, comme j'aimerais vous voir!

"Je vous aime bien.

"Votre petite Phyllis."

"29 août.

"Mon cher Kerjean, qu'allez-vous penser? Vraiment, les hommes ont des idées singulières! Vous craignez que ma société ne plaise que *trop* à M. Valois... Vous me recommandez la prudence... et même la méfiance et je ne sais quoi.. Mon pauvre Bizuth, vous êtes fou! Songez que M. Valois est un homme sérieux, un homme marié, qu'il a au moins dix ans de plus que vous, qu'il pourrait être mon père!... Le voyez-vous me faisant la cour? C'est absurde!

"Je le crois bon; il me paraît aimable et gai par contraste avec sa femme, qui est assommante. Mais je vous jure que je ne suis pour lui qu'une enfant à peine plus âgée que Liliane et que, pour moi, il est presque un vieux monsieur. Dormez donc tranquille!

"Liliane est délicieuse; elle m'aime, elle m'admire, elle trouve que je suis "la "plus jolie jeune fille du monde et la plus "chérie"... C'est beau, c'est doux, cette admiration absolue des enfants!

"Il m'est impossible de gronder cette petite sans rire ou pleurer, selon qu'elle reçoit mes réprimandes avec le bon rire que j'adore ou les grosses larmes qui me désolent... encore plus impossible de la faire travailler, d'ailleurs!

"Le temps est beau toujours, si parfaitement beau que, par moment, j'en éprouve une joie toute instinctive, une joie de bête jeune et bien portante, et qu'alors je puis rire, courir, m'amuser sans arrière-pensée avec Liliane... et presque oublier mes chagrins.

"Le soir, quand je me retrouve seule, j'en suis comme un peu honteuse.

"Au revoir, mon ami, je vous envoie mes plus tendres gentillesses.

"Phyllis."

"3 septembre.

"Je suis contente, ami, que ma lettre vous réjouisse. C'est vrai, le bon air vivifiant de la plage, mes ébats de sirène dans la mer chaude et accueillante, et aussi la chère petite présence consolante de Liliane me font du bien. J'ai "démaigri" un peu... et surtout je me sens plus brave.

"Le matin, de bonne heure, quand j'ai ouvert ma fenêtre et que je retourne à mon lit, ce n'est plus à la mort que Mélisande pense...

"Aujourd'hui des mots ont tout à coup bondi dans ma cervelle, comme échappés d'un coin obscur où je les ignorais... et cela si opinément que, saisie, je me suis mise à rire: ce sont les derniers du sonnet d'Oronte!!!

Belle Phillis, on désespère
Alors qu'on espère toujours...

"Quel prodige! Ces vers ont été écrits pour moi! Et jamais encore je ne m'en étais avisée...

(A suivre dans le numéro d'août)

9 à 5 heure p.m. 7 à 8 heure p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

165 RUE ST-DENIS
Tél. Bell Est 3549

Tél. Est 989

Docteur D. Gaspard

Médaille des Epidémies Paris (1917)

Médecin-Chirurgien

385, rue S.-Denis - Montréal

BUREAU: EST 9034 — RESIDENCE: CALUMET 2180

Dr E.-D. AUCOIN, B.A., M.A.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Chef du Service Médico-Dentaire à l'hôpital Ste-Justine

Spécialité: LES ENFANTS

316 rue St-Denis, Montréal.
(Près du Théâtre St-Denis)

Résidence: EST 8161 — Service de jour et de nuit

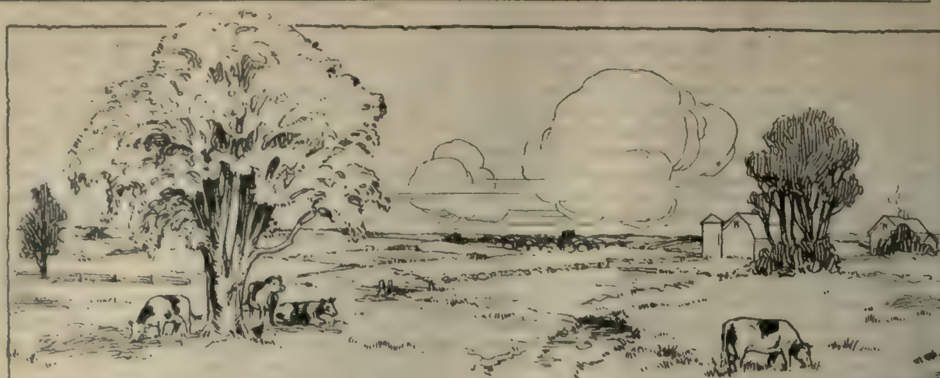
GIROUARD TAXI SERVICE

EST 6031

TAXI et TOURINGS

Bureau et Garage:
398 St-Dominique, Montréal





Une nécessité durant la saison d'été

KLIM

Le Lait Pur Séparé sous forme de Poudre.

est commode et toujours prêt à être employé. Il ne sûrit pas pendant les chaleurs et reste toujours frais et doux jusqu'à la dernière parcelle.

Avec une provision de KLIM dans la maison, vous n'aurez pas d'inquiétude à propos de votre approvisionnement de lait.

Les usines de KLIM, sanitaires et reluisantes de propreté, sont situées dans les centres de districts renommés pour la richesse et la qualité du lait. KLIM est préparé quotidiennement avec du lait dont l'épreuve a été faite par le merveilleux procédé d'évaporation "Spray" qui enlève toute l'eau du lait, et sèche les matières solides du lait en une poudre fine et blanche.

Essayez KLIM pour faire des gâteaux, des tartes, des sauces, dans le café et le cacao, enfin pour tous vos besoins culinaires.



Ce n'est qu'en faisant usage de KLIM que vous pourrez vous rendre compte de sa merveilleuse commodité et de sa saveur naturelle du lait. Ordonnez à votre épicier de vous en envoyer une provision aujourd'hui. Vous pouvez vous le procurer dans les boites rayées bleu et blanc, d'une demi livre, une livre et 10 livres chacune. Une livre fait quatre pintes de lait séparé liquide pur.



CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

81 rue Prince William, ST. JOHN — 319 rue Craig Ouest, MONTREAL — 10-12 Rue St. Patrick, TORONTO. — 132 Est, Avenue James WINNIPEG

Distributeurs en Colombie anglaise: Kirkland & Rose, 132 rue Water, VANCOUVER.

KLIM BRAND POWDERED WHOLE MILK

Le lait entier marque KLIM contient tout le gras du lait original entier riche et pur avec lequel il est fait. C'est le lait pur et riche en crème qui provient des meilleures fermes laitières, et duquel l'eau seulement a été enlevée. A cause de sa richesse en matière grasse, le lait entier, marque KLIM, n'est pas vendu par l'entremise des épiciers, mais il est vendu et **expédié directement par la poste.** Signez la formule de commande ci-dessous, joignez-y un dollar et faites la parvenir par la poste a notre bureau le plus proche, et vous recevrez une boite d'essai d'une livre et quart, une liste de prix et un livre de recette gratis.

Envoyez votre commande aujourd'hui, et vérifiez et constatez comme est commode et bon LE LAIT ENTIER EN POUDRE.

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED (Adresse de notre bureau le plus rapproché).

Veuillez m'adresser une boite d'une livre et quart du Lait Entier en Poudre, marque Klim, une liste de prix et un livre de cuisine.

Nom .... Adresse ....
8-102 (Ecrivez votre nom et votre adresse très lisiblement).

L'ECONOMIE



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

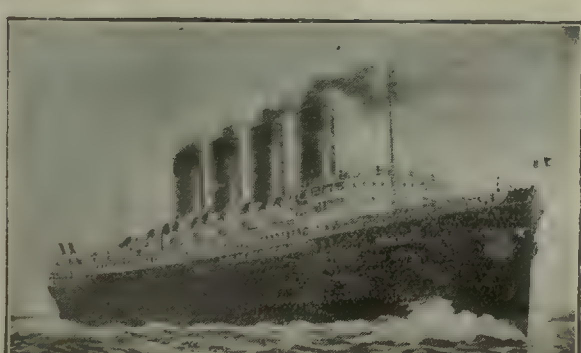
BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX

par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal





La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J. MASSICOTTE 1920



Demandez à votre fournisseur les marchandises portant la marque de fabrique ci-dessus.

SYMBOLE DE QUALITÉ

Depuis des siècles, aucun tissu pour la confection de la lingerie féminine, n'a été si universellement en usage que le coton. Et de nos jours encore, plus que jamais, il commande l'admiration dans l'habillement des femmes de goût qui recherchent le beau.

Toutes celles qui ont été accoutumées aux meilleurs cotons reconnaîtront la marque de fabrique ci-dessus comme un symbole de qualité. Cette marque apparaît sur les marchandises qu'accepte la ménagère prudente, et on la retrouve sur tous les articles les plus désirables en fait de draps de lits, taies d'oreillers, chemises de nuit, indiennes, coutils, toiles, coton croisé, couvertures de lits.

Dominion Textile Company, Limited
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Pâtisserie Française

Restaurant A LA CARTE

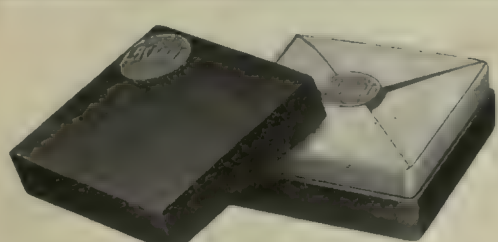
Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE
Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

Parfumerie des Gemmes



LASÈGUE et CIE — Chimistes Parfumeurs — PARIS

La nouvelle poudre de riz colorée que nous présentons aujourd'hui, comble dans la liste des **produits hygiéniques** une véritable lacune. Avec nos produits, il est possible d'obtenir, aussi bien à la lumière naturelle qu'à la lumière artificielle, les nuances les plus délicates, ainsi que les plus jolis jeux de reflets. Ils ont d'ailleurs été vivement appréciés par tout le monde élégant qui s'attache à rechercher des préparations soignées et présentant toutes les qualités **hygiéniques** désirables.

Finesse de coloration — Inaltérabilité absolue —
Finesse extrême — Parfum délicat — Velouté merveilleux.

ROSE — BLANC

OCRE: (*très recommandé pour les brunes*)

CHASSAGNE LIMITÉE, Distributeurs
43 rue ST-SACREMENT MONTREAL

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES
PREMIERS
PARMI LES
MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU
Est 1618-1361

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

Jaeger

LA MARQUE DE QUALITE



Le nom Jaeger sur les lainages est devenu aussi connu en fait de qualité que la Marque Hall sur l'argenterie. Sa réputation fut gagnée par le maintien scrupuleux de sa qualité et de sa pureté supérieures pendant plus de 30 ans.

En vente aux Magasins Jaeger et à leurs Agences dans tout le Dominion.

Un catalogue illustré vous sera adressé sur demande.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System **Co. Limited**

Toronto Montréal Winnipeg

CIE ANGLAISE "FONDEE EN 1883"



Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

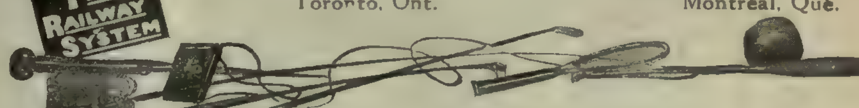
Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GÉNERALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. **Capital payé: $125,000**
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557



Les notables du village discutent la cherté de la vie. Tous sont d'accord que seuls LE TRAVAIL et l'ECONOMIE apporteront une solution au problème.

LA BANQUE D'EPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

vous invite tous, grands et petits, à la pratique de l'ECONOMIE, et vous réserve toujours le meilleur accueil.

Bureau Principal et Seize Succursales à Montréal.

A. P. LESPERANCE, Gérant Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ière Année—No 10 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 août 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:—
Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:—
Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST
Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.
MEDECIN-SPECIALISTE
Téléphones: { BUREAU: EST 7580 RESIDENCE: EST 6791 } **460, RUE ST-DENIS,** (Coin Sherbrooke) **MONTREAL**

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à
La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL
On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres.
30¢ ici.

ENFIN !

Par MADELEINE

Enfin le gouvernement de la Province de Québec vient de faire un beau geste, en créant cinq bourses, que les étudiants de nos universités, choisis parmi les mieux doués, utiliseront pour acquérir cette haute culture française vers laquelle nous tendons nos esprits avides,... depuis des siècles. Nous savons, d'après un récent article de M. Olivar Asselin (1) combien la France est heureuse de renouer avec nous ses liens intellectuels, et quel souci les hommes les plus éminents de là-bas promettent d'accorder au respect et à la sauvegarde de nos sentiments les plus sacrés.

L'initiative de tout ce mouvement fut prise lors de la dernière visite de l'Honorable M. Philippe Roy, qui multiplia ses démarches auprès de tous les gouvernements du Dominion, pour les décider à fonder une maison des étudiants canadiens à Paris. Grâce au dévouement et au zèle de notre représentant en France, nous voyons aboutir une création qui menaçait de tomber... en quenouille! Je dis bien, et je m'explique. Je sais un groupe de femmes, des deux races, qui méditait et d'une façon sérieuse, de mener à bien ce grand projet vers la haute culture. Seulement ce projet devait être réalisé par des hommes et il faut se réjouir d'en voir l'exécution confiée à l'honorable M. David, qui est bien le mieux qualifié pour diriger l'exode de notre jeunesse vers la Ville-Lumière.

Nous aurons donc des spécialistes, en nombre restreint, il est vrai, pour commencer, mais qui s'augmentera chaque année; des spécialistes qui devront diriger, chez nous, l'éducation dans tous ses domaines. Il serait criminel de dépenser, comme nous allons le faire, des sommes importantes sans retirer tout le bénéfice possible d'une aussi précieuse innovation. Le fait s'est déjà produit, et il tentera de se produire encore, où des hommes, préparés, soit à Rome, soit à Paris, à remplir une mission de haute éducation, se sont vus employés à des besognes inférieures, sans aucun respect de la culture qu'ils avaient acquise à l'unique condition de la transmettre à des élèves.

Et souvent ainsi se perd le fruit des études, des labeurs, des sacrifices...

L'autorité gouvernementale qui va dorénavant présider à notre haut enseignement, veillera attentivement à ce que nos spécialistes remplissent vraiment les charges dont ils auront, d'avance, assumé la responsabilité, et tant que M. David sera là, averti et consciencieux, nous saurons avoir confiance en son tact, comme en son énergie.

Ce pas en avant dans l'éducation de l'élite canadienne française doit nous combler de joie, car nous entrons ainsi dans le domaine vraiment intellectuel vers lequel nous osions à peine nous tourner.

La belle, la vivante, la splendide aventure tant de fois rêvée, voilà donc que nous allons la vivre!

Dans Paris, nos fils ne seront ni des isolés, ni des étrangers. Le Canada, grâce à M. Roy, notre distingué représentant là-bas, y aura sa maison des Etudiants. Ils viendront de tous les coins du Dominion, car toutes les provinces tiendront à envoyer leurs meilleurs sujets vers le centre de lumière qui s'appelle Paris. Ces fils, de races et de mentalités différentes, se coudoyant chaque jour, apprendront naturellement à se comprendre et à se respecter. Loin du foyer où se développe l'esprit de lutte, et où se cultive le mépris mutuel, tournés vers des préoccupations supérieures, ces jeunes gens ne mesquineront plus sur les défauts ou les qualités qui peuvent caractériser les autres races, ils conviendront, tout simplement, de se comprendre, de s'*estimer*. Et ils en arriveront à s'aimer. L'entente se scellera, tout d'abord, entre les intellectuels, qui, demain, et par la force nécessaire des ascensions, dirigeront notre marche vers les sommets, et cette entente, que trop de heurts, trop de discussions, trop de petites misères rendirent ici impossible, se développera tout naturellement dans le foyer de sympathie et d'amitié qu'aura réussi à créer un grand apôtre de l'éducation et du progrès.

De retour au pays, les étudiants venus de l'Ontario, ou des Provinces Maritimes, ou de l'Ouest, et qui auront mieux compris le caractère des étudiants du Québec, auront de l'unité nationale une plus parfaite compréhension. Plus raffinés, mieux renseignés, rendus plus comprenants grâce à une culture supérieure ils dirigeront l'opinion de leurs compatriotes, l'assainiront, la développeront, tandis que ceux de chez-nous, qui auront également puisé aux sources les plus pûres comme les plus ardentes de l'esprit humain, nous reviendront plus sereins et plus forts, aptes aux discussions fructueuses, et dédaigneux des procédés de rancune et des revanches de fanatisme.

Tout s'harmonisera lentement, et nous verrons alors de beaux jours où la fierté nationale dominera de très haut nos luttes intestines, nos disputes misérables, et nos mépris mal raisonnés. L'âme française, l'admirable âme française aura fait ce miracle, de rendre la paix à ce nouveau monde à qui elle a, jadis, donné la vie!

(1) Voir la Revue moderne du mois de juin.

Dans les Cafés, dans les Ecoles [1]

Par JEAN DÉSY

On demande des compétences. On préconise, depuis quelque temps déjà, l'envoi de nos jeunes gens dans les universités européennes. Quelques-uns y sont allés. D'autres partiront, plus nombreux sans doute. Une fois partis, nous n'entendrons plus parler d'eux. Nous ignorerons tout de leur vie d'étudiants anonymes, oubliés dans une lointaine grande ville. Deux ans, trois ans se passeront. Un journal nous apprendra leur retour. En les retrouvant, nous aurons l'impression de saluer les revenants d'un pays inconnu.

Quels furent, durant leur absence, les occupations intellectuelles, les fréquentations universitaires, les procédés de travail de ces volontaires expatriés? M. Antonio Perrault m'a affirmé que la question ne laissait pas indifférents les membres de ce Cercle. Il m'a prié avec insistance d'y répondre. J'essaierai de le faire.

Je n'ai pas la témérité de suivre dans leur studieux exil tous nos étudiants qui s'embarqueront pour l'Europe. Je me bornerai à examiner le cas particulier de l'un d'entre eux. Nous l'appellerons Jacques, si vous le voulez bien. Nous lui donnerons vingt-deux ans. Nous ferons sa connaissance au moment où il sort de notre Faculté de Droit, le parchemin de licencié dans sa poche. Ce diplôme le destine à l'exercice d'une profession soi-disant libérale. Cependant, le Barreau ne l'attire que faiblement. Il préfère au Palais de Justice, tout résonnant de querelles, les bibliothèques qu'habitent les livres paisibles. Un de ses professeurs l'honore de son amitié, l'encourage, le soutient. Grâce à son appui, une bourse lui est offerte par un personnage important. L'Histoire le sollicite. Il s'en va à la recherche des maîtres qui la lui enseigneront.

Arrivé à Paris, il s'inscrit à L'Ecole libre des Sciences politiques. Fondée par Emile Boutmy, en 1871, indépendante des universités d'Etat—d'où son nom d'Ecole Libre—son programme embrasse toutes les connaissances utiles à l'homme éclairé. Jacques veut s'initier aux sciences sociales et historiques. Il croit ne pas pouvoir trouver un enseignement plus divers ni plus autorisé. Les cours sont divisés en cinq sections: administrative; économique et financière; économique et sociale; diplomatique; générale. Il choisit la générale qui comprend le droit public et l'histoire. Pendant qu'il dresse la liste des treize cours obligatoires, répartis sur deux années, son étonnement est grand de constater le petit nombre de leçons pour chacun de ces cours: une ou deux par semaine.

A peine notre nouveau débarqué a-t-il eu le temps de s'installer dans une pension du Quartier Latin qu'il doit se mettre à la besogne. Nous sommes à la mi-novembre. C'est l'ouverture des cours. Durant les premiers j urs, Jacques circule, un peu désemparé, parmi les élèves qui causent en fumant, dans le préau orné de bustes et de médaillons. Une sonnerie disloque les groupes, suspend les conversations. Les salles se remplissent. Les auditeurs prennent place devant de longues tables recouvertes d'un tapis vert. Une deuxi me sonnerie. Le professeur, précédé de l'appariteur, gagne sa chaire et commence:

—"Il y a plusieurs définitions du mot race. Il faut prendre garde de ne pas le confondre avec les mots nation et civilisation. Pour les hommes, comme pour les animaux, on observe les caractères somatologiques..."

[1] Causerie faite devant le Cercle Universitaire, le samedi 17 janvier 1920, sous la présidence de M. Edouard Montpetit.





Deux des plus jolis lacs de la région du Nord de Montréal, où les touristes passent agréablement l'été en faisant du canotage et de la pêche. Les plages sablonneuses sont superbes et les baigneurs peuvent se livrer à leur sport favori dans les eaux limpides de ces deux lacs. — Ligne du Pacifique Canadien.

Tout en prenant ses notes, Jacques regarde celui qui parle. Une barbe blonde, taillée avec soin. Des yeux jeunes et bleus. Une voix rapide et souple. Pas de gestes.

Ce premier contact avec l'enseignement supérieur français ne laisse à Jacques aucun doute sur l'infériorité de sa préparation antérieure. Cette constatation stimule son ambition d'apprendre. Résolument il s'enfonce dans les ouvrages cités comme références.

Au bout de quelques semaines, il s'est acclimaté. Ses nouveaux professeurs ne le considèrent pas comme un élément poreux et absorbant. Son rôle n'est pas de pure passivité. La collaboration du maître et de l'élève lui apparait avec clarté. Le premier s'applique à tracer les limites et les divisions d'un sujet, à dégager les directives, à relier entre elles les idées dominantes; le second reprend en sous-œuvre les matériaux fournis, élabore sa pensée par la lecture, la réflexion et la critique. C'est par a fréquentation des auteurs, par la consultation des sources que se formera la personnalité, que se développera l'initiative. L'appel à l'intelligence et au jugement, voilà ce qui distingue aux yeux de Jacques cet enseignement du nôtre. L'analyse entraîne l'esprit à classer, à interpréter, à induire, à conclure. Dans les commencements, Jacques éprouva combien toutes ces choses lui faisaient défaut.

L'isolement de notre ami dura peu. Une société établissait entre les élèves et les anciens élèves une confraternité qui se révélait dans des travaux communs, dans des discussions fréquentes et courtoises. L'esprit de camaraderie n'était pas fondé sur une rigide conformité d'opinions religieuses ou politiques ni sur une fugitive solidarité d'intérêts matériels mais sur une communauté de culture intellectuelle, de respect pour les opinions individuelles.

Les élèves ne sont pas ici de simples auditeurs qui viennent entendre la parole d'un monsieur pressé, disparaissant, sa dernière phrase prononcée. Au contraire, le professeur s'attarde, après la leçon, à causer longuement. C'est tantôt C. B. spirituel et érudit, tantôt M. C. souriant et sec, tantôt R. H. bavard et obligeant. D'autres comme R. G., reçoivent chez eux, le dimanche matin, tous ceux qui veulent s'y présenter. Dans ce riche appartement du quartier de l'Etoile, le banquier millionnaire, le membre de l'Institut, l'auteur de livres répandus, accueille ses hôtes avec une simple affabilité. Enfin, c'est le directeur qui réunit, dans ses salons, professeurs et élèves. Par ce commerce familier avec leurs maîtres, les élèves deviennent des disciples. Conseillés, guidés par ces hommes éminents, ils cheminent plus sûrement. Jacques se dépouille de ce préjugé que la supériorité intellectuelle est hautaine et se dérobe à la cordialité.

C'est surtout lorsqu'il commença à suivre les conférences de révision et d'interrogation que Jacques put voir la très large part que l'enseignement faisait à l'initiative personnelle. En quoi consistaient ces conférences hebdomadaires? En interrogations, en exposés oraux, en compositions écrites. L'exposé oral effrayait un peu Jacques. Il appréhendait le moment où il lui faudrait, après une préparation de quelques minutes, faire, devant ses camarades assemblés, devant le maître descendu de sa chaire, le résumé et la critique d'un point d'histoire discuté. L'expérience lui démontra que l'épreuve n'avait rien de douloureux. Ces conférences donnaient lieu à des exercices pratiques auxquels coopéraient tous les assistants. On reconstituait, par exemple, tel congrès célèbre de diplomates. Il arriva à Jacques de représenter l'Angleterre à Vienne, en 1814, la France à Paris, en 1856, la Prusse à Francfort, en 1871.

Les conseils du maître étaient nombreux, ses corrections fréquentes. Il apprenait aux élèves à s'entraîner au travail méthodique, à appliquer la théorie du moindre effort afin de réaliser davantage. Conseils et exercices venaient ainsi corriger deux graves imperfections de l'enseignement cathédral. En effet, l'élève qui suit un cours ne retient la plupart du temps qu'un certain nombre





A VAL MORIN et à SHAWBRIDGE, à quelques heures de Montréal, sur la ligne du Pacifique Canadien, les touristes trouveront un endroit idéal pour le canotage et la pêche, et des plages au sable fin où baigneurs et baigneuses peuvent se livrer à leurs ébats.

de faits, de conclusions, d'axiomes. Ces notions ont pour lui un sens superficiel, une apparence extérieure de vérité. La portée profonde lui échappe. La moindre objection, la plus légère difficulté remplissent son esprit de confusion. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'il soit devenu avocat, médecin ou député pour lui démontrer que les formules toutes faites s'effritent au contact des difficultés quotidiennes. La méthode employée par le professeur ne peut être que rarement conservée quand il s'agit d'appliquer les notions acquises à la solution des problèmes pratiques. Les maîtres de conférences démontrent que l'enseignement ne présente pas une ordonnance de préceptes immuables ni une distribution de maximes intangibles. Ils fournissent aux étudiants l'occasion de grouper les faits et les idées autrement qu'ils ne leur ont été présentés et de se mouvoir à l'aise dans ce domaine nouveau. Apprendre à distinguer l'essentiel de l'accessoire, à réunir, après un choix judicieux et vif, tous les éléments d'un question, voilà un résultat dont nos éducateurs s'inquiètent médiocrement.

Les mois s'écoulent rapides. Jacques—quand il en a le loisir—fréquente, en amateur, le Coll ge de France, l'Ecole des Hautes-Etudes et l'Ecole de Droit. Le mardi après-midi, dans un petit salon dont les fenêtres donnent sur la Place du Panthéon, C. G. étudie les problèmes économiques d'après-guerre, devant cinq auditeurs dont une femme. Le célèbre économiste est âgé, légèrement voûté. Ses cheveux sont b ancs, sa figure lasse. Ramassé dans son fauteuil de cuir brun, il parle sans notes, agitant au bout d'un cordon noir son binocle d'acier. La démonstration est fouillée. La phrase est pit oresque, remplie d'images et de comparaisons. Un incident se produisit un jour. Le vieux savant dont un fils fut tué à l'ennemi dit, au début d'une leçon:

—"Après la guerre tout sera à l'organisation scientifique, dût-on même pour cela se mettre à l'école allemande..." Un jeune réformé se leva et sortit en signe de protesta ion. G. haussa les épaules. Nous l'entendîmes soupirer: "Le malheureux petit." Sans rien ajouter, il continua de son ton calme le développement de sa thèse.

Le matin, Jacques vogue sur les quais, fouillant dans les boîtes des bouquinistes et des marchands d'estampes. Il aime à marcher le long de la Seine, à frôler les vieilles pierres des vieilles rues chères à l'auteur de "la Bièvre et Saint Sévérin." Durant les soirs d'hiver, un peu pour se chauffer—car le charbon est rare et cher—beaucoup pour satisfaire sa curiosité, il recherche l'asile tiède des biblioth ques et des musées. La Mazarine lui offre une belle collection d'incunables; la Nationale, de manuscrits à peintures, d'évangéliaires, d'autographes; la Sainte Geneviève, de périodiques et de portraits. Enfin, la bibliothèque de l'Ecole lui procure tous les documents nécessaires à ses études spéciales de droit public et d'histoire. Dans les musées, les figures défuntes revivent sous la patine lui-ante des tableaux anciens.

Le printemps de la deuxième année active la prépara-ion aux examens du diplôme. Ces examens se divisent en exposés oraux, en interrogations orales et en compositions écrites.

Les interrogations orales s'étendent à treize cours. Elles ont lieu en présence de tous les élèves. Le candidat sort des rangs, tel un condamné à la question. La durée de l'interrogation varie de 15 à 45 minutes, pour chaque matière.

Une différence existe entre les exposés oraux de fin d'année et ceux qui sont imposés par les maîtres de conférences. Ceux-ci portent sur une partie du cours seulement; ceux-là sur l'ensemble d'un cours de deux années. Trois quarts d'heure de préparation. Dix minutes d'exposé.

Il y a deux compositions écrites pour les matières fondamentales. Deux séances de cinq heures chacune; une question par séance.

Notre compatriote redoute vraiment la difficulté de ces épreuves où il importe de coordonner des faits suggérés par la mémoire, de les rattacher à un principe général, de proportionner les parties du travail pour en assurer l'équil bre. Cette crainte même accroît sa capacité de travail.

Après les cours, Jacques, à son habitude, rejoint à la brasserie Lutetia un groupe de camarades. Ce café est situé, tout près de l'Ecole, au coin du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres. De construction récente, l'immeuble a des airs munichois. La salle est vaste; aux murs, des miroirs et quelques na ures mortes insignifiantes. Jacques et ses amis ont élu ce café à cause de sa propreté et de son calme. Tous les jours, à la même heure, on y voit les mêmes consommateurs attablés. Un vieux monsieur, au crâne veiné de rouge, vient lire "La Liberté" et ingurgiter un bock. Une dame discrète fait sa correspondance en attendant le même ami fidèle. Il arrive, ponctuel, accroche son chapeau, s'approche de la dame discrète, l'embrasse et cause à voix basse. Il déguste un turin-cassis. Elle sirote un madère, doucement, du bout des lèvres. De temps en temps, une soutane paraît—le quartier Saint-Sulpice est à deux pas.—L'abbé commande un café, déplie "La Croix". Deux militaires jouent une partie de jacquet silencieuse, tandis qu'à la table voisine se poursuit une manille animée entre deux bureaucrates grisonnants. Plus loin, des buveurs quelconques. Les garçons vont, viennent, la serviette sur le bras: "Deux vermouths, deux!" crient-ils à l'impassible caissière. ("Les caissières ont-elles des jambes?") Le chasseur galonné court chercher une voiture pour un client cossu, accompagné de sa femme et de son gamin. Les cris des camelots se croisent sur la terrasse: "La Presse, l'Intran, les Débats!"

Dans un coin, Jacques et ses amis sont assis sur des banquettes de cuir devant une table de bois verni. Ils sont là cinq, six, parfois sept jeunes gens de nationalités différentes. Ils revoient, comparent et complètent leurs notes de cours. Ils discutent les questions de politique extérieure, d'art et de littérature. Le Polonais flétrit le tsarisme. Le Grec se montre vénizéliste acharné. Le Hollandais envisage froidement la situation européenne. Le Yougo-Slave qualifie de scabreuses les prétentions

italiennes. L'Arménien s'apitoie sur le sort de sa malheureuse patrie. Le Canadien parle, parfois, de l'Angleterre, et, souvent, du Canada. Une fois par semaine, chacun expose les problèmes intérieurs de son pays, faisant bénéficier les autres de ses lectures et de ses connaissances.

La collaboration entre ces étudiants est affectueuse et constante, soit pour la préparation des conférences de révision et des examens, soit pour la compréhension d'un problème ardu. Le Canadien essaie d'expliquer, aujourd'hui, les tendances prussiennes, en 1866; le Grec exposera, demain, la question ottomane, les difficultés balkaniques au 20ième siècle.

A l'heure du dîner, Jacques revient à sa chambre en passant par le Jardin du Luxembourg que fréquentent les nounous, les peintres, les poètes. Il retrouve, le soir, au Théâtre Français ou ailleurs, un ou deux camarades. Il voit s'animer par l'interprétation la pensée de Bach, de Franck, de Racine, de Verhaeren, de Curel, qui emportent ses préférences: c'est son mode de distraction.

Vers la fin de juin, Jacques connait le résultat de ses examens. Les notes sont bonnes. Son diplôme lui fait oublier la fatigue et le surmenage des semaines passées. Il est joyeux, libéré, léger; il trouve gracieuses les marchandes de quatre-saisons et aimable sa pipelette.

Le voici à la fin de ses deux années d'éudes. Il a acquis une méthode de travail qu'il devra perfectionner par un continuel exercice. Il n'est pas encore une compétence, au sens large du mot. Il pourra le devenir à la condition de continuer, seul, le travail commencé sous la direction des maîtres Il le voudrait. Le pourra-t-il?

On le rappelle au pays. On lui confie une chaire de droit commercial et administratif. Il s'embarque avec une joie où flottent quelques nuages; mais la nécessité de gagner sa vie est impérieuse.

A l'arrière du paquebot, à mesure que se rapetissent les quais du Havre et que s'amincit le phare de la jetée, Jacques, solitaire, pense:" On réclame des compétences"! Sans doute, on a raison. Mais de quoi sert une compétence qu'on laisse inactive? Quand on demandera à un théologien de professer la littérature grecque en sera-t-on plus avancé parce que ce théologien aura étudié, à Rome, la science théologique? C'est une chose bizarre de croire que des études d'architecture donneront à l'architecte des notions approfondies de gravure sur cuivre! La spécialité d'un ouvrier, d'un artiste, d'un professeur, ne réside-t-elle pas dans une branche d'études, de travaux, d'arts, ou de sciences, à laquelle cet ouvrier, cet artiste, ce professeur se consacre exclusivement? Ne risque-t-on pas, en voulant tout exiger de nos travailleurs intellectuels, de les réduire à l'état pitoyable de besogneux dont les efforts s'éparpillent sur mille objets incompatibles sans jamais se concentrer sur un seul?"

Notre voyageur est morose. Médiocre marin, la traversée l'irrite. Sur le pont, les Américains se répandent, encombrants. Ils viennent de gagner la guerre. Ils viennent de vaincre, en Europe, le matérialisme et la brutalité. Ils en rapportent quelque chose avec eux.

Les jours se succèdent uniformes déplorablement. Enfin, Jacques revoit sa ville, les tramways qui en font l'orgueil, le macadam de la rue Saint-Denis, broyé par les camions, les clochers de fer-blanc, les maisons inégales et carrées.

Sa vie d'étudiant est finie. C'est maintenant sa vie de professeur qui commence.

LES MAINS

L'abandon confiant et doux de tes mains nues,
Que je n'ai pas besoin jamais de désirer,
L'abandon de tes mains dans les miennes tenues,
Me fait tellement mal que j'ai peur de pleurer.

La pâleur de tes mains quand je te prends tes bagues,
Cependant qu'un regard alangui le défend,
Est telle que parmi l'afflux des rêves vagues,
Je crois voir la blancheur de ton âme d'enfant.

La moiteur de tes mains, au boudoir un peu mièvre,
Dans cet énervement des arrière-saisons,
La moiteur de tes mains où brûle de la fièvre,
Communique à mes doigts de morbides frissons.

La douceur de tes mains fines abandonnées,
Parfois défaillant presque en un frémissement,
La caresse de tes deux mains passionnées
Fait saigner quelque chose en moi, brutalement.

HARRY BERNARD.



L'ex Impératrice Eugénie qui vient de mourir—
Tableau de Winterhalter.

UN GRAND ARTISTE

M. ANTONIO PRATTE

Par MADELEINE

Dans la galerie de nos artistes canadiens, l'heure est venue de faire figurer le créateur d'une industrie qui a porté très-haut et très-loin, le renom de l'art canadien: M. Antonio Pratte.

Plusieurs ont cru que le créateur de ce piano illustré par la recommandation de tous les musiciens canadiens, et de nombreux artistes de l'étranger, était celui dont le nom figurait comme président de la maison. Celui-là était un homme d'affaires admirable, administrateur habile et consciencieux, musicien également, et qui a su provoquer vers l'art qu'il développait une entière confiance. Il est mort, estimé et regretté de tous, laissant dans la maison, le seul et unique fondateur du piano Pratte, l'artiste humble et doux, qui dans le silence des ateliers aime à travailler, tout au clavier qu'il compose avec un soin attentif, presque jaloux, avec amour, dévotion, sentiment... Tous ces pianos sortis vivants d'entre ses mains, sont ses enfants: il leur a tous donné la vie, et quelle vie! Cependant il lui déplait qu'on trouble sa solitude, qu'on mette en lumière ses vertus créatrices, qu'on parle de lui, en un mot. Il a cru longtemps qu'il pouvait être laissé à ses rêves et à son travail. Son frère qui savait toute la délicatesse de cet artiste, le débarrassa longtemps de l'ennui de se prodiguer dans des affaires qui entravaient son génie fécond; il lui donna l'existence rêvée et s'employa à ménager les nerfs de ce sensitif, à qui le silence était une impérieuse nécessité, sans guère songer que sa mort pouvait blesser grièvement l'œuvre qu'il avait surveillée avec tant de sollicitude et de tendresse.

Mais aujourd'hui la maison Pratte, toujours servie par l'admirable génie de M. Antonio Pratte, qui ne cesse de créer, créer, et renouveler son art, en le perfectionnant au gré des nécessités modernes, en ajoutant au piano, qui est la perfection déjà, un graphophone d'une puissance extraordinaire et d'une sonorité impeccable, en dotant les artistes canadiens d'un piano de concert, qui peut rivaliser, et hautement, avec ceux des meilleures maisons d'Europe, et cela va sans dire, d'Amérique, la maison Pratte qui s'est infusé du sang nouveau, remonte à l'assaut du marché canadien avec des instruments d'une indiscutable perfec-



Les ateliers de la maison Pratte. Au centre M. Antonio Pratte, traçant le devis de son fameux piano.



M. Antonio Pratte

tion, et qui ont déjà reçu la sanction d'artistes autorisés, tels que M. M. Pelletier, Guillaume Couture, Jéhin-Prume, Dominique Ducharme, J. A. Fowler, Arthur Letondal, B. Norton, Alexis Contant, Amédée Tremblay, Alfred Carrier, Mlle Victoria Cartier, M.M. Casavant, Ernest Gagnon, Rodolphe Plamondon, Ernest Whyte, Joseph Saucier, J. D. Dussault, Hilton, Houde, etc., etc.

Il nous parait un acte de justice de mettre en belle lumière, une industrie canadienne qui relève de l'art le plus élevé et le plus sensible, et de rendre, ici, un hommage à l'homme modeste et sincère qui a consacré sa vie à une œuvre de beauté et d'harmonie. Grâce à cette maison, les artistes de chez-nous ont la légitime fierté d'attester leur talent sur un instrument national, digne d'eux. Il aurait été plutôt curieux, qu'une race douée comme la nôtre au point de vue musical, n'aurait pas rencontré l'artiste capable de lui offrir le clavier parfait où chanter son rêve. L'artiste est venu, modeste et timide; il s'est casé dans un coin sombre et a composé son œuvre. Il faut que la lumière se fasse autour de cette obscurité, et que l'artiste éminent qu'est M. Antonio Pratte reçoive, de la part de ses compatriotes, l'hommage d'admiration et de gratitude que lui mérite la vie de travail, d'oubli de soi, et de réalisation artistique qui rapelle les ciseleurs du Moyen-Age et de la Renaissance, qui donnèrent leur vie à l'art, sans même se douter que l'Histoire pouvait tenir compte de leurs travaux restés toujours vivants.

Il nous fait plaisir vraiment de donner à une maison d'art essentiellement canadienne une publicité sympathique. Il nous semble que c'est du patriotisme bien entendu, et qui ralliera toutes les approbations. Nous ne sommes pas les premiers à faire l'éloge de cette œuvre, car tous ceux qui s'occupent de musique au Canada ont tour à tour, attesté de leur admiration pour ces instruments perfectionnés par la subtile et ardente compréhension d'un maître. Mais dans cet éloge donné aujourd'hui au facteur merveilleux du grand piano de chez-nous, nous voulons mettre un hommage plus direct et plus profond à l'homme discret et sincère dont l'ombre a été jusqu'ici l'unique paradis.



M. René J.-B. Deslys, administrateur, et M. P.-A. Pratte, secrétaire de la compagnie des pianos Pratte.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

Les pages qui suivent sont extraites des carnets de campagne de l'auteur, ancien interprète militaire français à l'armée britannique. Leur publication pourra paraître audacieuse, à l'heure où l'on assure généralement que personne ne veut plus entendre parler de la guerre, sous quelque forme que ce soit. Mais la direction de la Revue moderne *a bien voulu estimer qu'il n'est pas inopportun de faire repasser sous les yeux de ses lecteurs des tableaux et des scènes du grand drame dont l'univers ressent encore si profondément les conséquences perturbatrices; c'est donc l'accueil cordial et spontané que l'auteur a trouvé ici qui constitue son excuse. Quant à lui, en livrant ces pages au public, il n'ose trop espérer qu'on s'y intéressera; son simple vœu est qu'on les accepte comme une modeste et partielle contribution à l'histoire de la Guerre mondiale, et comme un pieux et fraternel hommage à tous ceux des Alliés qui souffrirent ou qui tombèrent pour leur idéal.*

M.V.

I.—AUX CONFINS DE LA FLANDRE ET DE L'ARTOIS

Sailly-sur-la-Lys, août 1915.

Au cours de mes promenades je suis passé par Laventie, Erquinghem, Croix-du-Bac, Bac-Saint-Maur, j'ai poussé jusqu'à Armentières (1). A Croix-du-Bac et à Bac-Saint-Maur il y a peu de dommages et la vie continue comme auparavant. Laventie a été cruellement éprouvé par la mitraille et continue de l'être. Ce village qui est proche de la ligne de feu ne devait pas manquer d'un certain charme riant. Maintenant des ruines, des plaies béantes, des meurtrissures: ça, c'est le front! Le quartier de l'église est massacré; elle-même ne dresse plus qu'une tour à moitié détruite et ajourée comme une dentelle. Ailleurs, presque plus de maisons intactes. Partout les vitres sont cassées, — les vitres, ces yeux de nos logis, ouverts sur la vie de la rue; elles ont été remplacées par des planches ou par des morceaux de carton, voire même par du papier; et c'est lugubre, ces rangées de maisons aveugles...

Armentières a beaucoup souffert aussi dans certains de ses quartiers, — particulièrement autour de l'église. La ville a été abandonnée par de nombreux habitants, que les bombardements ont fait fuir. Quelle tristesse ici! Bien plus encore que dans les villages; eux, du moins, l'invincible épanouissement de la nature les anime, les pare, et leurs ruines navrantes sont enveloppées de lumière, de verdure et de chants d'oiseaux. La ville, et surtout la cité industrielle, qui ne peut montrer que le plâtras sordide de ses pierres écroulées et le vide de ses rues où l'herbe pousse entre les pavés disjoints, — la ville est affreusement triste; le seul spectacle qu'elle donne, c'est celui de l'abandon et de la mort.

Et pourtant, ô merveille! dans Armentières martyrisée, et dans les villages meurtris, et dans la campagne dangereuse, l'effort, la vie persistent malgré tout. Ici, des métiers de filatures bourdonnent, des tours à obus ronflent, des fournaises halètent; là, le claquement des faucheuses répond au crépitement des mitrailleuses, les lourdes meules de bon blé doré se dressent non loin des canons qui se dissimulent; partout on travaille, on peine, à cinq, à quatre, à trois ou même à deux kilomètres des Boches. Il arrive que les deux artilleries se mettent à échanger des obus par-dessus la tête de ces fourmis tenaces, ancrées au sol, au métier: elles ne s'arrêtent pas pour si peu. Il arrive aussi que la mort les frappe, et qu'elles tombent à leur tour, au champ d'honneur de l'atelier ou de la terre; mais les survivants restent à leur poste, d'autres prennent la place des disparus, et tous poursuivent leur tâche sous la menace du danger sournois, quotidien comme le pain qu'ils mangent.

J'écris ces lignes, aujourd'hui dimanche, à la fin d'une journée qui fut chaude et claire. Au matin, les villageois ont mis leurs beaux vêtements et sont allés à la messe; dans le lointain, à la grosse voix des canons lourds s'est mêlé le tintement des cloches grêles; et, sous le soleil, dans la lumière blonde et vaporeuse, il y avait comme un air de fête. Au soir, je suis sorti. En me promenant autour du village j'ai croisé des hommes de mon bataillon (1), de petits gars râblés, aux rondes figures enfantines, — jupe battant sur les genoux hâlés, bonnet incliné sur l'oreille; ils déambulaient deux par deux et se tenaient par la main, à la manière de nos Bretons. Des couples parsemaient la campagne; dans l'eau dormante de la Lys, de grands gaillards blancs et blonds se baignaient tout nus. Avec ses toits de tuiles rouges, sa maison espagnole et son clocher mutilé que rosait le soleil déclinant, Sailly se campait bien dans l'atmosphère limpide du couchant, au milieu des blés qui l'entourent, au bord de la rivière argentée... Des fumées bleues montaient en minces banderolles vers le ciel; sur les prés, des écharpes de vapeurs blanches traînaient paresseusement. Une douce sérénité champêtre pénétrait l'âme. Pas de bruit... C'était la paix,... à quatre kilomètres des lignes,... mais une paix troublante, poignante, tant on la sentait fragile et précaire...

Sailly, novembre 1915.

Le village était très animé ce soir. Les estaminets regorgeaient de khaki; il y avait foule dans les rues étroites. Avec X... je suis allé boire un inoffensif Banyuls chez un particulier qui met son salon à la disposition de MM. les officiers et interprètes désireux de déguster en paix quelque horrible liqueur râpeuse ou quelque vin abominablement travaillé. Combien la guerre a surexcité les aptitudes mercantiles de ces gens du Nord, c'est prodigieux. Je suis sûr que le pays fait fortune... de ce côté-ci de la barricade. Il n'est pas de maison qui ne soit devenue une boutique où l'on trouve, soit à boire, soit à manger, soit à acheter mille objets divers; on est incité de toutes les façons à dépenser son argent. Estaminets patentés, marchands de comestibles, débitants de café et de "frites", bijoutiers et bonnetiers, que sais-je encore? tout ce monde vend, vend, et parfois très cher. La composition des étalages est bien des plus bizarres et des plus inattendues, et les marchandises les plus hétéroclites voisinent dans les devantures. Mais peu importe; l'essentiel, c'est de vendre, et le soldat est un bon acheteur, surtout le soldat anglais. Quant aux officiers, c'est le pactole de la région; on s'est mis à étudier leurs goûts, leurs préférences; et on s'ingénie à les servir, à les flatter. Nos gens se sont vite adaptés à cette clientèle exigeante mais peu marchandeuse, — si bien adaptés qu'on a honte parfois de l'exploitation que certains lui

(1) La ville d'Armentières et tous ces bourgs furent détruits par l'offensive allemande d'avril 1918.

(1) 5th Royal Highlanders (Black Watch).

font subir. Les endroits choisis de ces messieurs, ce sont les maisons privées de dégustation, comme celle où nous étions ce soir, les salons de thé particuliers; car on sait que pour rien au monde un officier de Sa Majesté n'apparaîtrait dans un établissement fréquenté par des hommes ou des sous-officiers: **officers only**, voilà la devise! Mieux encore. Certains de ces tenanciers, poussent leur esprit commercial et leur anglicisation à un degré excessif. (1) On trouve même chez eux de petites jeunes filles accommodées au goût britannique et flirteuses juste ce qu'il faut pour aguicher les jeunes officiers. Je ne sais pas si le procédé est très moral; il est en tout cas infaillible auprès de nombre de ces grands dadais, frais émoulus des universités et des provinces, qui se figurent, parce qu'ils sont en France, que c'est "arrivé."

Il faut dire à l'actif des gens du Nord qu'ils sont cordiaux et avenants. Pays riche, aux traditions d'hospitalité large et c ssue. On y est parfois exploité, mais avec le sourire. "Mettez-vous, monsieur," vous disent-ils, ces bons marchands, lorsque vous les allez voir. Et quand vous partez, ils ne manquent pas de vous saluer à la manière du pays: "Quand vous voudrez, monsieur." Tant de politesse débonnaire, tant de simplicité souriante touchent l'âme du client. Hélas! il en est de ces boutiquiers que leur prospérité inouïe a grisés; le démon de l'or les tente du matin au soir et leur tourne la tête. Ah! ceux-là ont oublié les manières courtoises et avenantes... Leur temps est devenu de l'argent, et il n'y a plus de place chez eux pour des politesses qu'ils jugent désuètes et qui ne payent pas. N'entrez ici que si vous êtes bien lesté de billets de banque; car il faut dépenser largement pour y recevoir quelque considération. Sinon... eh bien! allez donc ailleurs, on n'a que faire de ces clients de maigre équipage qui hésitent à se laisser plumer. A nous les poires, les belles poires juteuses; et vous, monsieur, quand vous ne voudrez plus...

Mais il n'y a pas que des exploiteurs sans scrupules, des amabilités intéressées. Les villes et les bourgades du Nord traitent bien les Anglais; et, j'en suis sûr, les troupiers alliés en conserveront un bon souvenir. Pour moi je connais des familles où on les accueille à bras ouverts parce qu'on a soi-même un fils dans les rangs français, où on les reçoit comme les enfants de la maison, où l'on tâche de leur faire oublier l'exil, de leur donner l'illusion du **home.** Vieilles mamans et jeunes filles, grands-pères et garçonnets, qui balbutiez votre amitié dans un cocasse charabia, mélange d'anglais, de français et de petit nègre, vous êtes de braves gens; et c'est un peu de notre France humaine et douce que nos alliés aperçoivent dans vos bons sourires, qu'ils trouvent à vos foyers chaleureux.

10 janvier 1916.

Ah! la jolie matinée de soleil et d'azur. Tournée en auto par Hazebrouck, Morbecque et Steenbecque. La campagne était toute transfigurée par la lumière. Des coloris vifs et gais, des détails charmants tout le long de la route: une file de courts saules roux au bord d'un ruisseau frissonnant à la brise et reflétant la clarté douce du jour,—les ondulations souriantes de la Flandre,—une rangée d'altiers peupliers faisant escorte à un clocher trapu et patiné par le temps, — une flaque d'eau mirant le ciel, — un nuage énorme et fantastique, — un joli minois de fillette rieuse. On se sentait l'âme légère... Et ce soir, la brume est retombée, et c'est de nouveau la grisaille, la perpétuelle grisaille de ces terres basses, déprimantes.

(1) Il ne s'agissait, bien entendu, que de cas exceptionnels.

Le Doulieu, 15 janvier 1916.

Dans la salle de la ferme je lisais tranquillement. Soudain une bagarre, des cris, des pleurs: la cadette des enfants, Marthe, venait de rentrer. C'est une gamine de neuf ans, pétulante et taquine, toujours en mouvement, en bataille. Les garçons sont sans cesse aux prises avec ce lutin incorrigible, qui anime la ferme mais est aussi l'unique perturbatrice de sa tranquillité.

La cause de tout ce bruit, ce sont les passages de troupes qui mettent périodiquement l'émoi dans ce paisible intérieur. A la sortie de l'école, un détachement était en train de défiler sur la route; alors on avait disputé ferme sur le point de savoir si c'était du génie ou de l'infanterie, et on avait fini par se prendre aux cheveux... On n'imagine pas, je crois, ce que cette guerre a apporté d'imprévu, de nouveauté dans ces existences simples et unies de villageois. Ils ont vu des Français de toutes les provinces, des Anglais, des Ecossais, des Hindous, des Allemands, — que verront-ils encore ? — des soldats de tout poil et de toute couleur; cette guerre les a mis en contact avec une foule d'êtres et de choses, d'habitudes et de goûts, de moeurs et de langages qui leur étaient complètement inconnus, dont ils n'avaient peut-être même jamais ouï dire; elle a brisé le cadre étroit de leurs existences et les a mis en présence du **wide world.**

A la longue ils se sont habitués à cette vie nouvelle, à ses péripéties merveilleuses; mais ses incidents journaliers font époque. Nos gens gardent la mémoire étonnamment fidèle des passages de troupes; à telle date c'étaient les noirs, plus tard les Canadiens, un peu avant ç'avaient été les Boches. Et jamais ils ne se trompent, même à une semaine près; les événements de la ferme leur servent de sûrs points de repère: — lorsqu'on a eu ce petit officier blond, si gentil avec les enfants, c'était au début de février, au moment où l'on a tué le cochon, — et les Allemands, n'est-ce-pas alors qu'on venait de battre ? — et les Canadiens, si dépensiers et généreux, quand on a mis les vaches à la pâture ? — Les récits qu'ils font de cette succession d'événements sont vivants et imagés, et ils les recommencent sans se lasser, avec un plaisir et une émotion toujours renouvelés: "on en parlera sous le chaume pendant longtemps..."

Or, depuis deux jours, il passe des troupes presque sans arrêt. Et ces passages réveillent les souvenirs de nos gens. Ils quittent, qui la cuisine, qui l'étable, qui ses jeux, pour venir assister au défilé monotone et gris du bétail humain. Cette fois ils voient les premiers casques qu'on est en train de distribuer aux Britanniques (ils n'ont pas le cachet artistique du nôtre, mais ils paraissent plus lourds et plus protecteurs). Et ils voient aussi les nouveaux signes conventionnels dont on a couvert les voitures régimentaires, car, par mesure de précaution, on a supprimé partout les numéros des divisions et les noms des unités; c'est maintenant une débauche de signes: carrés, triangles, losanges, — de figures symboliques, d'hiéroglyphes cabalistiques, — tout cela bariolé de mille couleurs et combiné avec une ingéniosité savante. Alors on bavarde à perte de vue... Le défilé terminé, on rentre, quitte à ressortir précipitamment au prochain roulement de convois, au prochain piétinement d'infanterie en marche.

Et il en sera ainsi jusqu'au jour où la guerre sera finie; les soldats s'en iront, et le mouvement et la vie

s'en iront avec eux; nos campagnes délivrées retrouveront alors leur silence d'antan, et nos villageois redevenus maîtres chez eux, le tic-tac régulier de leurs existences monotones...

25 mars 1916.

Le bruit de notre départ pour un secteur plus méridional courait depuis plusieurs jours. Il a été confirmé ce matin par l'avis officiel que la division allait être transférée dans la région amiénoise.

Quelle nouvelle! comme on dit ici. Tout le monde est en rumeur, civils et soldats. Ce n'est pas impunément que la 8ème division a passé seize mois dans ce pays; à la longue une intimité s'était nouée entre le militaire et l'habitant; beaucoup d'hommes avaient un coin favori où on leur faisait un accueil particulièrement chaleureux, et où ils ne manquaient pas d'aller quand ils le pouvaient. Alors on regrette de part et d'autre que le temps de la séparation soit venu. Néanmoins l'attrait de la nouveauté s'exerce avec force sur ces esprits jeunes, et aussi la perspective de l'aventure, et grand est leur désir de voir des collines et des vallons, d'en finir avec le pays plat et monotone. Et s'il doit y avoir des pleurs versés, au jour du départ, bah! pour un soldat de parti, on en retrouvera dix... Et puis eux, ils oublieront si vite.

Allons, au revoir, bon petit secteur tranquille et pépère. Au revoir, campagne paisible et retirée; et vous, les villes et les bourgs tant aimés du soldat: Armentières la Martyre, et Bailleul la Gracieuse, et Estaires la Marchande, et puis Aires et Merville, les Espagnoles, et Hazebrouck enfin, Hazebrouck la Flamande opulente, hospitalière et généreuse (1). Au revoir, paysages modérés, au charme engourdissant, canaux entrelacés, plaines riches et grasses d'où émergent les toits de tuiles rouges pressés au pied des tours carrées des églises ogivales. Au revoir, tous les coins familiers, tantôt noyés de pluie, ouatés de brouillard, souillés de boue, tantôt illuminés par les grands coups de soleil qui passent au travers des nuages, — ces gros nuages blancs du nord, rebondis comme des caravelles et glissant à toute allure sur le bleu clair du ciel. Au revoir tout cela, et peut-être adieu...

(A suivre)

---

(1) Au cours de l'offensive allemande d'avril 1918, Bailleul, Estaires et Merville furent détruites; Aires et Hazebrouck largement abimées.

LE BERCEAU

à mon père

Mon père m'avait dit: "Lorsque tu seras grand,
En courant le monde à ton aise,
Peut-être verras-tu le doux pays normand
D'où te vient ton âme française;

Sans fastes et sans gloire, humble et familier,
Ce n'est qu'un tout petit village...
Souviens-toi que le sort a voulu te lier
A ce modeste paysage.

Souviens-toi que ce calme et paisible hameau
Est la source claire et profonde
Du sang latin tumultueux, hautain et beau,
Qui dans ton cœur murmure ou gronde.

Mon fils, je veux qu'un jour, frémissant et pieux,
Dans l'ombre froide des grands hêtres,
Tu ailles au cimetière silencieux
Ecouter la voix des ancêtres.

Tu leur diras, lisant les noms que le soleil
A ternis sur les croix austères,
Que nous gardons ce sang, durant leur long sommeil,
Pur, et sans tare, et sans mystère;

Que je fus toujours droit, et mon père avant moi,
Et tendre à l'humaine souffrance,
Et que j'ai mis en toi le travail, et la foi,
Et l'amour sacré de la France."

* * *

Je ne savais de vous, cher pays, que ce parc
Gravé dans mes livres d'images,
Ces châteaux délicats, ces églises, et l'Arc
Que l'on explique aux enfants sages...

La France, alors, pour moi, ce n'était que Paris,
Et peut-être, espoirs ineffables,
Que vivaient encor là mes auteurs favoris,
Berquin, et le Bonhomme aux fables?

Je rêvais vaguement d'un ciel au tendre azur
Et d'une rivière argentine,
Des jardins, dont parle madame de Ségur,
A l'ordonnance sobre et fine;

Mais quant à converser avec ce vieux grison
Dont l'ovale miniature
Bombait le hausse-col d'or, au mur du salon...
Ah non! Père faisait de la littérature.

* * *

Mais depuis, j'ai connu le tranquille vallon
Fleuri de fenouil et d'armoise
Où parmi les toits lourds de lierre et de houblon
Jaillissent trois clochers d'ardoise.

Trois cloches à l'aube sonnèrent: Saint-Rémi,
Nonancourt, et la Madeleine;
Des ramiers blancs volaient sur le bourg endormi,
L'air bleu fleurait la marjolaine...

J'ai vu tes nobles lys, jardin silencieux,
Fleurir près du seuil où vécurent
Les soumises aïeules et les durs aïeux,
—Seuls joyaux de leurs vies obscures—;

Et fier, et les yeux pleins de larmes, j'ai cherché
Dans la verte fraîcheur des rues,
Du presbytère à la grand'place du marché,
Les chères ombres disparues:

Ton grand-oncle, le vieil Abbé, le Président
Roide et poudré, la pâle nonne
Morte en odeur de sainteté dans ce couvent,
Blanche âme aimante et monotone;

L'école à girouettes où l'on enseigna
Au gamin qui fut mon grand-père,
Inconsciemment, de haïr Catilina
Et de goûter François Voltaire;

Et la collégiale aux meneaux délabrés
D'où, depuis tant de siècles, l'heure
Tombe en chantante pluie, et les degrés marbrés
Des petits ponts jetés sur l'Eure...

Ah, j'ai tout vu, du Puits-Tiphaine au vieil ormeau
Dont les feuilles baignent dans l'Avre,
Et je crois comme toi, père, que ce hameau,
—Halte choisie, ultime havre—

Dont le sonore nom charma confusément
Mon âme d'enfant, comme une onde
Fraîche et profonde, est bien — ô cher pays normand! —
Le plus bel asile du monde.

PAUL MORIN

Nonancourt (Eure), 1912.

REVERIE . . .

Je suis bien seul; il est minuit;
Sans songer à l'heure qui fuit
Je rêve, assis à la fenêtre,
Pendant qu'en mon âme pénètre
Le calme et la paix de la nuit.

J'adore ces heures si belles,
Où le parfum des fleurs nouvelles
Se mêle au souffle du printemps,
Après la fuite des autans
Et le retour des hirondelles.

L'air est limpide et doux; mes yeux
S'élèvent, ravis, dans les cieux,
Avec les planètes qui brillent
Et les étoiles qui scintillent
Dans ces lointains mystérieux.

Je vois notre belle voisine
Qui, là-bas, lentement décline
Suivant les ordres du destin,
Toujours poursuivant son chemin
Tracé par une main divine.

— Dis, sur les mondes de ta cour
Que tu retiens, par ton amour,
A graviter dans leur orbite,
Est-il un être qui médite,
Qui pleure et qui rit tour à tour?

De tes domaines, l'astronome
A-t-il deviné notre atome?
Est-il plus éclairé qu'ici?
Pour ses bienfaits est-il noirci
Par quelque rustre majordome?

As-tu, chez-toi, des potentats
Qui, pour agrandir leurs Etats,
Ensanglantent l'un de tes mondes,
Soufflant de leurs lèvres immondes,
La guerre et tous les attentats?

Vois-tu la science matée,
La creuse arrogance fêtée
Et le vil coquin triomphant?
Vois-tu l'honnêté homme étouffant
Et la vertu persécutée?

Que de longs siècles de frisson
Et de lente évolution,
De ta naissance sidérale
Vers ta perfection finale,
Ont rayonné sur ton blason!

Oh! que ta beauté se dévoile
En cette nuit qui, comme un voile,
Couvre notre monde endormi!
J'entends ta voix dans l'infini!
Parle; j'écoute, ô bonne étoile!

— Tu dis que notre humanité
Marche vers la félicité;
Qu'ici, le mal et la souffrance
Ont pour cause notre ignorance,
Bien plus que la méchanceté.

Tu dis que notre infirme Terre,
Dans son sol et son atmosphère,
Regorge de trésor astral
Que notre progrès cérébral
Finira par mettre en lumière;

Que dans les siècles révolus
Nous verrons unis, confondus
Dans une sublime alliance,
Le Droit, le Dogme et la Science,
Ainsi que Dieu les a voulus...

— L'homme ne peut encor comprendre
Tout ce que tu voudrais m'apprendre...
Déjà, l'aube annonce le jour!
Fuis, chère étoile, ô mon amour!
Ici, je reviendrai t'attendre.

E. E. LAURENT.

Montréal, Mai 1920.

SOUVENIRS DE 1870

Par JULES HELBRONNER

(Suite et fin)

Londres était devenu inhabitable pour un Français quelque peu chatouilleux et le décret de l'Impératrice-régente appelant la levée en masse ayant été publié, les jeunes membres de la colonie le quittèrent sans regret.

Le hasard voulut que mon retour coïncidât avec une autre formidable fausse nouvelle. En arrivant à Boulogne, nous trouvâmes les maisons illuminées; une retraite aux flambeaux, musique, tambours et clairons en tête parcourant les quais, s'arrêta presqu'en face du paquebot, la musique cessa et au milieu d'un silence impressionnant, le sous-préfet, en grand costume, donna lecture d'une dépêche annonçant la victoire des carrières de Jeumont, que nos soldats avaient comblées en y précipitant toute une division de cavalerie ennemie, hommes et chevaux.

Ce fut le dernier gros canard servi au peuple français. Après, les dépêches furent surveillées, contrôlées; celles qu'on laissa passer furent malheureusement exactes.

Depuis Reischoffen Paris était calme, attendant silencieusement les évènements, ayant dans l'avenir une confiance absolue, bien que tempérée par une inquiétude due au silence absolu gardé par les autorités militaires sur les opérations.

Malgré ses préoccupations patriotiques la grande ville eut un violent accès de fou-rire à l'arrivée des pompiers de France, appelés par Janvier de la Motte, un pince-sans-rire, au secours de la France et de la capitale.

Il en arrivait des coins les plus reculés du pays; les gares en déversaient tous les jours à toutes les heures. Ils encombraient les rues ne sachant que faire de leur corps, exhibant des uniformes impossibles, surmontés de casques invraisemblables. Les gamins les suivaient en chantant les "Pompiers de Nanterre"; Paris rit à ventre déboutonné; c'était sa première grande rigolade depuis le fameux: "As-tu vu Lambert", et ce fut la dernière.

Ridicules ou plutôt ridiculisés à Paris, qu'ils quittèrent promptement, ces braves gens furent partout héroïques, dans l'Est, le Nord, ou le Centre, sous Faidherbe, Bourbaki, d'Aurelles de Paladine ou Chanzy. Ceux d'Alsace-Lorraine continuèrent cet héroïsme pendant quarante huit ans en cachant pieusement au risque de leur liberté, souvent de leur vie, ces drapeaux surmontés de l'aigle impériale, restés pour eux l'emblème de la Patrie, qu'ils présentèrent avec une juste fierté au président de la République et au premier ministre Clémenceau au lendemain de l'armistice.

Le ministère Emile Ollivier n'ayant pu survivre à la défaite de Reischoffen, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao avait été appelé à le remplacer.

Bonapartiste, devant à l'empereur son titre et sa dotation, refusés par les Chambres, le héros du Palais d'Eté adopta une politique dynastique très dangereuse pour les intérêts les plus sacrés du pays qu'elle mena droit à Sedan.

Très censurée la presse ne donnait sur les faits de guerre que des informations sans importance et des renseignements sans valeur. On savait toutefois qu'une émeute de mobiles avait éclaté au camp de Chalons mais que par contre, les anciens soldats de 25 à 35 ans, rappelés sous les drapeaux, étaient accourus en masse et formaient une armée de 180,000 hommes bien disciplinés, bien encadrés, sous les ordres du maréchal MacMahon resté populaire malgré sa défaite.

Paris se demandait ce qu'on allait faire, ce que deviendrait cette armée dont la rapide formation faisait honneur aux talents d'organisateur du général Montauban. Les Allemands avançaient sur Paris, allait-elle se replier pour les attendre sous les forts de la capitale ou marcher à leur rencontre en rase campagne? La première supposition paraissait la plus acceptable; des raisons dynastiques, l'impossibilité de ramener l'empereur vaincu à Paris la firent rejeter et Paris apprit un beau matin la marche sur Metz, devant, disait-on, débloquer l'armée de Bazaine et réunir ses troupes à celles de MacMahon.

Puis, ce fut le silence, jusqu'au jour où on avoua la surprise et la défaite du général Frossard à Beaumont.

Le soir même où cette facheuse nouvelle lui fut communiquée Paris assista à un spectacle d'une grandeur digne de l'antiquité.

Les Laffont-Mocquard partaient pour le front ou, plutôt, comme on disait alors, pour le théâtre des hostilités.

Les Laffont-Mocquard étaient un bataillon de francs-tireurs, levé par les deux officiers dont il portait le nom, au lendemain de Reischoffen.

Il y avait de tout dans ce bataillon; des hommes célèbres, des hommes de profession, des casquettes à trois ponts, des prix Montyon, des élégants, des raffinés à côté d'hommes à face patibulaire, des jeunes, des vieux, des sans-âge.

Mais c'était un fier bataillon n'ayant nul besoin de chanter "Mourir pour la Patrie" pour faire connaître les sentiments animant ses hommes et la plénitude des sacrifices volontairement consentis.

Caserné au Palais de l'Industrie le bataillon gagna la gare de l'Est par les Champs-Elysées, les grands boulevards et le boulevard de Strasbourg, c'est à dire là où aboutissait ou se concentrait toute la vie de la ville. Il était précédé de la musique de la Garde de Paris, depuis la Garde Républicaine.

Bruyamment acclamés par la population accourue sur leur passage, les hommes défilaient avec un certain laisser-aller, non exempt d'une lassitude bien naturelle après les heures fiévreuses d'un départ précipité et sous la charge de la tenue de campagne.

Tout à coup la "clique" cessant on entendit la "Marseillaise." Sans qu'aucun commandement ait été donné, les hommes se redressèrent, s'alignèrent, toute fatigue disparut et la foule empoignée au delà de toute expression, hésita, émue, ne sachant si elle devait applaudir ou se recueillir.

L'hésitation fut de courte durée, une immense, une folle acclamation salua ces volontaires dignes de ceux de l'an II. Les hommes criaient, mais les femmes pleuraient.

Les Laffont-Mocquard descendirent du train en pleine bataille. Ils partirent mille et revinrent deux cents.

Paris était anxieux. L'attente ne fut pas longue. Dès le vendredi 2 septembre la rumeur d'un grand désastre circula; le samedi, 3, elle prit corps, on savait que des dépêches étaient arrivées, que le gouvernement n'osait les publier par crainte d'une émeute.

Le soir, les ateliers fermés, la population descendit vers les boulevards, la place de la Concorde et tenta vainement d'arriver jusqu'au Corps Législatif.

La foule étant houleuse, aggressive, les autorités crurent prudent de la disperser. Toute la force disponible de la police avait été massée derrière le poste du boulevard Bonne-Nouvelle, comme au 2 décembre.* Vers onze heures une véritable armée de sergents de ville, de casse-têtes, comme on les appelait, se rua sur cette foule, frappant sans merci hommes, femmes, enfants, les refoulant dans les rues adjacentes. C'était la dernière charge de l'Empire. Il finissait là où il avait commencé, au point même où les massacreurs de 1851 avaient perpétré leur forfait, le poste Bonne-Nouvelle n'étant qu'à quelques mètres de la maison Sallandrouze prise d'assaut par la brigade Canrobert.

Le lendemain, dimanche 4 septembre, la journée s'annonçant très belle, la population fut de bonne heure dans la rue. Elle paraissait s'être reprise, remise du coup de massue de Sedan et se préparer gravement à la résistance, aux combats, aux souffrances, conséquences forcées de cette catastrophe.

Tout d'abord elle voulut en finir avec l'empire et suivant la tradition elle partit d'un pied léger pour envahir l'enceinte sacrée des représentants du peuple. Le pont de la Concorde reliant la place au Corps Législatif était barré et occupé. Petit à petit la foule pénètre dans les rangs, cause avec les soldats, les gendarmes, les sergents de ville, les entoure et à un moment donné une compagnie d'un bataillon de la garde nationale, derrière ses tambours battant la charge, refoule les défenseurs du pont et s'avance jusqu'à la grille du Corps Législatif suivie de milliers de gardes nationaux sans armes.

En ce moment la Chambre siégeait. Gambetta était à la tribune, les portes furent enfoncées, les tribunes envahies. La séance est suspendue. Tout à coup le bruit cessa. Gambetta à la tribune, de sa voix forte et timbrée, déclara la déchéance de Bonaparte et de sa dynastie.

Les députés de Paris précédant la foule se rendirent à l'Hôtel de Ville; on acclama en passant les ambassadeurs des deux républiques sœurs: es Etats-Unis et l'Espagne. Arrivés à la Maison commune, comme on l'appelait dès le matin en souvenir des grandes journées de la première République, Gambetta et Jules Favre proclamèrent une seconde fois la République aux applaudissements du peuple.

Rochefort bien que député de Paris n'était pas là; on se rappela qu'il était sous les verroux à Sainte-Pélagie et on partit en masse délivrer "cette victime du despotisme impérial."

Cette journée du 4 septembre 1870 fut d'une beauté radieuse, ensoleillée, douce, tranquille. Jamais à voir ce peuple endimanché, gai, railleur, blagueur et bon enfant on se serait douté que le pays était en danger, en grand danger et que tous ces hommes joyeux savaient qu'ils seraient le lendemain appelés à le défendre sur les champs de bataille.

La police n'était plus visible; malgré sa disparition il n'y eu pas un vol, pas un crime de commis dans Paris au cours de cette première journée de la troisième République.

En sortant du Corps Législatif pour se rendre à l'Hôtel de Ville, Jules Favre avait dit au peuple: "Maintenant, citoyens, songeons au pays et non à la vengeance."

La vengeance! personne n'y songeait; les sergents de ville exécrés par la population furent laissés en paix. L'un d'eux, je le vois encore, partant pour je ne sais quelle destination, avait empilé sa femme et ses enfants dans un fiacre et ses bagages sur sa galerie. Il était monté en uniforme à côté du cocher, l'épée nue à la main. Parti de l'hotel de ville le fiacre filait au galop sur la rue de Rivoli. On regardait, avec étonnement, cet homme qui par ce temps beau et riant se croyait menacé de mort lui et les siens, lorsqu'un gavroche quelconque lui cria: "Eh! Badinguet rentre donc ta broche, ton aigle est rôti."

* Coup d'Etat du 2 décembre 1851.

La veille la phrase aurait pu faire houspiller le "casse tête." En ce jour de libération nationale, elle fit rire et le "sergot" put continuer sa route en toute tranquilité. Il ne fut assailli que par le cri de: Eh! Badinguet!

La vengeance était loin de l'esprit des Parisiens en cette belle journée du 4 septembre et, quoi qu'en ait pu dire la presse bonapartiste, jamais, à aucun moment, l'impératrice n'eut à redouter le sort de la princesse de Lamballe. Victorien Sardou a conté comment il avait sauvé les Tuileries nullement menacées, que personne ne voulait détruire et encore moins piller. Son récit ressemble vaguement à la description de la prise de Soissons par Alexandre Dumas en 1830.

La population ne songeait nullement à rendre les femmes de la famille impériale responsables des fautes ou des crimes du régime. La princesse Clotilde, femme de l'impopulaire prince Jérome Bonaparte (Plon-Plon) refusa le 4 de quitter le Palais-Royal. Elle y resta en toute tranquilité et n'en partit que le lendemain, lundi, traversant Paris et ses quartiers ouvriers, pour se rendre à la gare de Lyon en grand équipage, sans même qu'un cri hostile ait été proféré au cours de cette longue route.

Le peuple redevenu souverain se contenta, pour marquer sa prise de possession du palais des Rois, de déferler entre deux haies de gardes nationaux dans le passage conduisant du jardin réservé à la cour du Carrousel.

Fatigués de corps et d'esprit, les Parisiens à la chute du jour se dirigèrent vers leurs demeures, la garde nationale, remplaçant la police garda la ville. Rentrés chez eux, réunis en famille, loin du bruit de la rue, les habitants de la grande ville eurent alors conscience des malheurs de la Patrie, de ce qu'elle avait perdu hier et de ce qu'il fallait sauver demain.

Le 5 septembre fut aussi sombre que le 4 avait été lumineux.

L'Etat d'adjunct convient-il au Canada français.

Par WILFRID GASCON

L'heure n'est pas aux discussions bysantines ni aux récréations de la casuistique.

Scolastiquement parlant, les syllogismes du père Pratt sont sans doute intéressants, mais en ces jours de cherté du papier et de la vie en général, c'est se montrer prodigue du temps et du bien d'autrui que de les faire servir aux simples vanités de l'esprit.

La question que j'ai osé aborder est uniquement celle-ci: L'ancienne Nouvelle-France, devenue la nationalité canadienne française, se souvient-elle encore de Papineau? Et si elle se souvient, va-t-elle reprendre la tradition de 1834, et réclamer, comme tous les peuples qui ressuscitent en ce moment à la vie nationale, l'indépendance et la souveraineté?

Ou bien, comme le veulent le P. Pratt et mon ami Beauchesne, d'accord en cela avec M. Bourassa, préfèrerait-elle demeurer un "adjunct" de la majorité anglaise dans une confédération qui est elle-même un autre *adjunct* de la Grande-Bretagne, car, pour parler comme Beauchesne, "ne sommes-nous pas une possession canadienne autant qu'une possession britannique?"

Si le P. Pratt veut entrer dans cette discussion, c'est ce point-là qu'il doit traiter. Il conviendrait qu'il nous explique quel avantage il voit pour nos enfants à appartenir à une race, la plus fine race du monde, perpétuellement domestiquée à la majorité anglo-cosmopolite qui les exploitera. Mais je l'avertis d'une chose, pour le cas où il se déclarerait partisan enthousiaste du régime de l'*adjunct*: un certain nombre d'Anglais de l'Ontario et de l'Ouest, qui ont des journaux à leur disposition, demandent ouvertement la rupture du lien britannique. D'autre part en Angleterre, le parti ouvrier, qui sera au pouvoir peut-être avant longtemps, s'est déjà prononcé à plusieurs reprises en faveur de l'indépendance pour tous les peuples assujettis à l'empire britannique (*self determination for all subject peoples of the British Empire*).

Il y a de quoi réfléchir au sort de notre nationalité et de ses institutions les plus chères, "bijouteries" que mon ami nous recommande de mieux serrer à l'avenir, du moins ce qui nous en reste en dehors de Québec.

Il y a dans la réplique de M. Beauchesne quelques points fort intéressants à relever. Je ne le ferai pas aujourd'hui, parce que le temps me manque, mais si madame la Directrice me le permet, j'y reviendrai en détails.

Qu'il me suffise de dire à Beauchesne pour l'instant qu'il m'a profondément désappointé. Je le vois bien, nous n'avons plus la même foi!

En lisant les lignes que sa main a tracées, mon souvenir s'est reporté à vingt ans en arrière, et je me suis rappelé ce dimanche après-midi où Beauchesne, Pelland et moi étions partis ensemble pour aller présenter nos hommages à Redmond, de passage à Montréal.

Nous allions saluer dans la personne du chef irlandais le symbole de l'émancipation nationale, du *self determination* sous un autre nom.

Depuis ces vingt années, la nation irlandaise, les yeux toujours fixés sur son idéal, n'a cessé de marcher en avant, soutenue par son clergé patriote. Elle n'a pas eu un regard en arrière. Aujourd'hui, c'est Valéra qui la représente en Amérique; c'est lui qu'il faudrait aller saluer, s'il venait dans la province de Québec, lui, le président de la République irlandaise, l'élu des cœurs de l'Hibernie, bien plus souverain de sa nation que les candidats des agents électoraux.

Nous retrouverions-nous tous les trois pour frapper à sa porte avec nos cœurs d'il y a vingt ans? Pelland est mort et Beauchesne demande aujourd'hui: Pourquoi l'indépendance?

Défiez-vous de votre défiance, elle vous trompe plus souvent qu'on ne vous aurait trompé.

* * *

Créer des remords à une âme honnête n'est pas un crime contre les lois établies, c'est un crime contre les lois de la Morale.

* * *

Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce: c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

* * *

Il vaut mieux remuer une question, sans la décider, que la décider, sans la remuer.

JOUBERT.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

Par L.-A. RICHARD

La liberté de la presse! Voilà une expression qui n'a plus le mérite de la nouveauté, qui représente une idée dont la réalisation est déjà ancienne chez-nous et que, cependant, l'on entend à peu près tous les jours. Qui de nous, à un moment donné, n'a pas déclaré sentencieusement que, dans une démocratie, il fallait que la liberté de la presse fut complète, afin que l'opinion publique soit mieux formée, mieux éclairée et mieux dirigée? Qui de nous, pendant la guerre, n'a pas amèrement reproché au gouvernement fédéral d'avoir attenté à la liberté de la presse en instituant la censure? Qui de nous aussi, ne se sentant pas en sympathie avec les opinions de tel ou de tel journal, n'a pas intérieurement maudit cette institution: la liberté de la presse?

Qu'est-ce donc que cette liberté de la presse dont nous avons si souvent l'occasion de parler? En quoi se distingue-t-elle des libertés ordinaires dont se réclament tous les habitants de ce pays? Quelle est sa nature? Quelles sont ses limites? Quelle est son histoire?

Certes, il ne faudrait pas entendre par cette expression que les journaux peuvent impunément tout dire et tout publier, soit dans le domaine des idées soit dans celui des faits. Au contraire, quatre domaines sont particulièrement interdits à la presse comme ils le sont d'ailleurs à tous les citoyens: la diffamation, la sédition, le blasphème et l'immoralité.[1]

La liberté de la presse, c'est tout simplement ce privilège, inhérent au régime parlementaire, que les journaux possèdent au même titre que les individus de publier librement, sans obtenir d'autorisation préalable et sans être soumis à aucune censure officielle, tout ce qui est licite, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas contraire au droit.

D'entraves administratives, il n'en existe guère et la presse jouit, dans notre province, d'une indépendance complète vis-à-vis des pouvoirs publics, dont elle est admise à discuter et même à critiquer les actes.

Comme en Angleterre, elle est devenue un des rouages essentiels dans le mécanisme de notre Constitution, et sa liberté est garantie, sinon par des lois, du moins par les tendances et les traditions du régime parlementaire et celles du gouvernement responsable.

L'Etat n'exerce aucun contrôle et aucun droit de censure à son égard: le journal peut naître, vivre et mourir sans qu'il aît besoin de l'intervention ou de l'autorisation du gouvernement pour accomplir sa destinée.[2]

Ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, a-t-on jamais songé à garotter un homme parce qu'il pourrait un jour avoir la pensée de se servir de ses mains pour commettre un crime? Pour cette même raison, la législation, ici, n'autorise aucune des mesures préventives qui existent encore contre la presse dans quelques pays. L'imprimerie est libre et, comme conséquence, les journaux peuvent être publiés en toute indépendence.

Cependant, en vue de l'ordre qui doit régner dans une société bien organisée, il a été crée pour la presse une sorte de bureau de l'état civil, où l'on est tenu de faire enregistrer la naissance de tout journal.

Ainsi, les articles 3699 et suivants des Statuts refondus de Québec décrètent que nul ne peut imprimer ou publier un journal avant d'avoir remis au greffier de la paix du district, où devra s'imprimer ou se publier cette feuille, une déclaration contenant: 1. les noms, titres, qualités et domiciles de l'imprimeur et de l'éditeur; les noms d'au moins deux propriétaires, autres que l'imprimeur et l'éditeur, à la condition qu'ils soient possesseurs d'une part au moins égale à celle de tout autre co-propriétaire; 2. la désignation fidèle de la maison dans laquelle s'imprimera ce journal et, enfin, le nom qu'il portera. Celui qui viole cette loi, se rend passible d'une amende de vingt dollars.

Se rend également passible d'une amende celui qui, étant imprimeur ou éditeur, ne fait pas mention de ses noms, titre et domicile dans chacun des numéros du journal qu'il publie.

Ces formalités sont les seules auxquelles un journal soit soumis et, pourvu qu'il les remplisse, son existence est aussi indépendante des pouvoirs publics que l'est celle d'une corporation commerciale ou religieuse, et sa liberté n'a d'autres limites que celles qui sont imposées par la loi à tous les habitants de la province.

Tel semble bien être l'idéal rêvé et décrit par M. Emile Faguet: "La liberté de la presse, écrit-il, doit être absolue. Il ne doit y avoir aucune loi sur la presse. — Mais les délits de droit commun commis par la presse: diffamation, calomnie, chantage? — Les délits de droit commun commis par la presse seront punis conformément aux lois de droit commun. Il y a dans le code des lois contre la calomnie, contre la diffamation et contre le chantage. Diffamation, calomnie et chantage commis par la voie de la presse seront punis sans qu'on s'occupe de savoir s'ils le sont par la voie de la presse et comme s'ils l'étaient d'une autre façon. Mais des lois sur la presse elle-même, sur l'écrivain en tant qu'écrivain, sur le journaliste en tant que journaliste, tout simplement il n'en faut aucune.[1]"

Que la presse, chez-nous, ait connu des jours moins heureux dans le passé, c'est un fait historique que personne n'ignore. Pendant de longues années, en effet, on se plut à la considérer comme une force dangereuse qu'il importait de comprimer, ou plutôt comme un adversaire redoutable qu'il était prudent de tenir en respect. Aussi, à maintes reprises, a-t-on tenté de l'asservir, et plus d'une fois, l'a-t-on odieusement traitée alors qu'elle refusait fièrement à accepter les directions qu'on prétendait lui imposer.

A quelle époque la liberté de la presse fut-elle officiellement reconnue dans notre province? Il n'est pas impossible de la préciser, et comme il n'y a qu'une seule forme de gouvernement qui s'accommode, par sa nature même, de cette liberté, il est clair que la presse ne fut véritablement affran-

(1) Au nombre des délits dont la presse peut se rendre coupable, il convient de nommer le libelle diffamatoire auquel tout un chapitre du code pénal est consacré. Articles 317 et suivants). On peut encore mentionner le libelle séditieux (articles 133 et 134), le libelle contre un prince étranger (135), le colportage des nouvelles fausses (134) le libelle blasphématoire (198), le chantage (332), et le délit prévu par l'article 207 et qui a trait à la moralité des nouvelles et des annonces. Outre les délits de droit pénal que nous venons de voir, il faut encore nommer ceux qui naissent de l'omission de remplir les obligations édictées par les articles 3699 et suivants des Statuts Refondus de Québec. Il y a aussi l'outrage à la cour (contempt of court), lorsque, par exemple, un journal publie des commentaires sur une cause pendante. Enfin, il reste le libelle de droit civil qui est, à bien des égards, le plus important des délits de presse. Etant donné la rapidité avec laquelle le journal s'imprime, c'est un écueil qu'il n'est pas toujours facile d'éviter, même en y mettant beaucoup de bonne volonté.

(2) Comme mesure d'exception, il faut cependant mentionner l'arrêté ministériel adopté par le gouvernement fédéral en conformité avec les dispositions du statut relatif aux mesures de guerre, et en vertu duquel la liberté de la presse a été partiellement suspendue.

(1) Le Libéralisme, page 98.

chie de toute contrainte que le jour où la Métropole nous octroya le bienfait d'un gouvernement responsable. Tels sont, au demeurant, les faits qui se dégagent de l'histoire du journalisme canadien pendant la première partie du siècle dernier.

Sous le régime français, la liberté de la presse ne put servir de thème aux discussions publiques et cela pour deux excellentes raisons: la première, c'est qu'une politique vraiment trop paternelle avait prohibé l'imprimerie au Canada, et la seconde, c'est que la liberté de la presse n'existait pas encore en France, où elle ne fut proclamée que pendant la Révolution.

Avant 1791, à ce qu'on lit dans Bibeau,[1] il n'était pas permis aux journaux de publier, sans autorisation, même les nouvelles du jour. Aussi, le propriétaire de la "Gazette du Commerce et Littéraire", dans son numéro-programme, eut-il bien soin d'informer le public qu'il serait toujours heureux d'insérer tout ce qu'on voudrait bien lui communiquer, à la condition qu'il ne soit fait aucune mention de la religion, ni du gouvernement, ni des nouvelles se rapportant aux affaires courantes, à moins d'y avoir été autorisé par le gouvernement."

Garneau note, de son côté, que dans les premiers temps de la Constitution de 1791, la presse "continuait de garder le silence sur les affaires publiques. C'est à peine si elle osait publier des opinions bien innocentes dans des correspondances anonymes."

Valentin Jautard et Fleury Mesplet, l'un rédacteur et l'autre imprimeur de la "Gazette", furent incarcérés par ordre de Haldimand pour s'être permis, vers 1870, de critiquer, sans y apporter les ménagements requis, la politique du gouvernement. Quelque temps auparavant, ils avaient été menacés de bannissement par Guy Carleton.[2]

Veut-on avoir une idée de la peur que le gouvernement inspirait alors aux journaux? Voici un fait rapporté par Garneau: Quelques jeunes gens de Montréal, pour célébrer l'ère nouvelle, donnèrent un grand banquet où, après avoir bu à la santé du Roi, on porta des toasts à la liberté de la presse, à l'abolition de la tenure seigneuriale, à la Révolution française, à la Révolution polonaise, etc. Le croirait-on? La "Gazette" n'osa pas indiquer le lieu du banquet, ni les noms des assistants, encore moins la substance des discours; elle se contenta de dire qu'un banquet avait eu lieu à Montréal.[3]

Comme on le voit par cette anecdote, le journalisme alors était timide à l'excès. Il redoutait l'intervention des pouvoirs publics dont il ne voulait pas s'attirer la défaveur. Il préférait se taire que d'être reprimandé. D'ailleurs, rien ne lui indiquait qu'on le laisserait vivre. C'est la raison, sans doute, pour laquelle Pierre du Calvet, dans son fameux "appel à la justice de l'état", mettait la liberté de la presse au nombre des réformes nécessaires qu'il suggérait au gouvernement impérial pour améliorer le sort des Canadiens.[4]

Mais voici qu'un beau jour "Le Canadien" fait son apparition. On ne l'accusera pas d'être craintif, celui-là, puisqu'il a de l'audace. Et s'il a tant de courage, c'est évidemment qu'il croit qu'on ne peut légitimement lui disputer le droit de vivre.

Bédard a étudié à fond le droit constitutionnel et il sait qu'en Angleterre la liberté de la presse est reconnue, et que

(1) Histoire du Canada sous la domination anglaise, volume premier, page 138.
(2) Fleury Mesplet, The First printer at Montreal, by R. W. Lachlan, Mémoires de la Société royale du Canada, 1906.
(3) Histoire du Canada, Volume 3, page 77.
(4) Histoire du Droit canadien, par Edmond Lareau. Volume 2, page 164.

cette liberté est considérée comme la conséquence indiscutable du régime parlementaire. Aussi "Le Canadien" pourra-t-il dire a bon droit dans son programme:

> "Il y a longtemps que des personnes qui aiment leur pays et leur gouvernement regrettent en secret que le rare trésor que nous possédons dans notre Constitution, demeure si longtemps caché, faute de l'usage de la liberté de la presse, dont l'office est de répandre la lumière sur toutes ses parties.
> "Ce droit qu'a le peuple anglais, sous une telle constitution, d'exprimer librement ses sentiments sur tous les actes publics de son Gouvernement, est ce qui en fait le principal ressort.
> "L'exercice de ce pouvoir censorial si redoutable pour tous ceux qui sont chargés de l'administration est ce qui assure le bon exercice de toutes les parties de la Constitution, et surtout l'exécution exacte des lois, en quoi consiste la liberté d'un Anglais, qui est a présent celle d'un Canadien.
> "Ce pouvoir est si essentiel à la liberté que l'état le plus despotique où il serait introduit deviendrait par là même un état libre; et qu'au contraire, la Constitution la plus libre, telle que celle de l'Angleterre, deviendrait tout à coup despotique, par le seul retranchement de ce pouvoir.
> "C'est cette liberté de la presse qui rend la Constitution d'Angleterre propre à faire le bonheur des peuples qui sont sous sa protection..." (1)

Mais les gouverneurs étaient d'autant moins pressés de reconnaître la liberté de la presse qu'ils n'étaient responsables qu'au gouvernement de la Métropole et qu'il leur répugnait de voir leur administration critiquée par des gens auxquels ils n'avaient de fait aucun compte à rendre.

"Le Canadien" osa défendre vaillamment ses idées jusqu'au jour où il prit fantaisie au bouillant Sir James Craig de le supprimer d'un geste brutal, et de faire saisir son matériel et emprisonner ses rédacteurs.

Ces messieurs demandèrent avec insistance à être jugés; mais on refusa de faire leur procès. Ils prétendirent alors à être mis en liberté: de nouveau, on écarta leur requête, par crainte de l'émotion populaire.

Par bonheur, la maladie de quelques-uns d'entre eux vint servir de prétexte à leur élargissement. Mais Bédard s'obstina à ne quitter sa prison que le jour où sa cause aurait été régulièrement instruite.

Sir James, dans l'espoir de soutirer des aveux à son prisonnier, et par là se justifier d'un acte qui lui faisait si peu d'honneur, lui envoya son secrétaire et, plus tard, son frère l'abbé Bédard, de Charlesbourg. Ils avaient mission de lui offrir la liberté sur parole, pourvu qu'il consentît à reconnaître sa faute. Bédard répondit avec chaleur, à ce que dit Garneau, "qu'il ne pouvait convenir d'une faute dont il ne se croyait pas coupable."

Peu après, il fut remis en liberté sans avoir pu obtenir qu'on le jugeât, et après avoir passé plus d'une année en prison.

Tel est le premier acte de rigueur qui fut exercé contre la presse pour la punir de son franc parler. Pendant de longues années encore, elle restera en butte tantôt au despotisme des gouverneurs et de leurs ministres irresponsables, tantôt à la mauvaise volonté du Conseil législatif et même de l'Assemblée.

Les gouverneurs furent souvent accusés d'user de procédés vexatoires à l'égard des journaux et de faire arrêter des journalistes sans raison et "dans le seul but d'effrayer et d'intimider de loyaux sujets de Sa Majesté", ainsi qu'on peut le voir dans une résolution adoptée par un groupe important de citoyens et rapportée par Bibeau.[2]

(1) Nos Origines littéraires, par l'abbé Camille Roy, page 326.
(2) Volume 1, page 318.

L'historien Lebrun, de son côté, n'est pas loin d'accuser Lord Dalhousie d'avoir causé la mort du rédacteur du "Spectator", M. Waller, auquel il intenta une série de procès injustes et ruineux, et qu'il fit condamner à la prison par des juges à sa dévotion.[1]

Les membres de l'Assemblée et ceux du Conseil législatif ne sont pas, non plus, sans mériter quelques reproches. Ceux-ci, furieux d'avoir été traités de "vieillards malfaisants", firent arrêter et emprisonner, en 1832, les éditeurs de la "Minerve" et du "Vindicator".[2] Ceux-là, toujours les premiers à tonner contre les abus, se montrèrent plus d'une fois fort désagréables à l'endroit de la presse adverse. En 1804, ils décrétèrent de prise de corps M. Thomas Cary, du "Mercury", "pour avoir entrepris, dans sa feuille, de rendre compte des procédés de la Chambre." La même année, M. Edwards, de la "Gazette de Montréal", fut déclaré coupable" d'une grande infraction aux privilèges de la Chambre", et remis aux mains du sergent d'armes pour avoir publié certains discours dans lesquels on blamait l'attitude prise par les députés sur la question des impôts.[3] En 1823, les députés se laissèrent de nouveau emporter jusqu'au point de décréter d'arrestation les rédacteurs du "Canadian Times", pour s'être déclarés favorables à l'Union des deux Chambres et avoir reproché à la majorité des deux Chambres de s'opposer à cette mesure.[4]

Enfin, un peu plus tard, MM. Daniel Tracey et Ludger Duvernay furent incarcérés par ordre du Conseil législatif, parce que le "Irish Vindicator" et la "Minerve" avaient osé dire de cet honorable corps qu'il était une *nuisance* et un *cauchemar*![5] A leur sortie de prison, Messieurs Tracey et Duvernay furent reçus à Montréal en véritables triomphateurs. Ils y furent l'objet d'une imposante manifestation populaire et des amis poussèrent l'enthousiasme jusqu'à leur offrir des médailles pour commémorer ce que l'on appelait: la défaite du conseil législatif.

Dans le Haut-Canada, les choses n'allaient pas autrement et M. W. Lyon MacKenzie, à plusieurs reprises, fut expulsé de la Chambre d'assemblée où il siégeait, pour s'être permis de reprimander ses collègues dans le "Colonial Advocate". Le premier décembre 1831, par exemple, il publiait un article intitulé: "Un bel exemple du Bas-Canada" et dans lequel il disait entre autres choses: "Notre corps représentatif a dégénéré en un bureau de sycophantes pour l'enrégistrement des décrêts du pouvoir exécutif le plus vil, le plus mercenaire qui ait jamais existé.[6]" On se doute bien de la tempête que cet article ne manqua pas de soulever chez les parlementaires de la colonie voisine. Heureusement, Mackenzie était courageux, il sut tenir tête à l'orage et continuer avec une admirable tenacité de jouer le rôle qu'il s'était volontairement imposé. D'ailleurs, à l'instar de Duvernay et de Tracey, il se sentait appuyé par le peuple qui admirait la crânerie avec laquelle il osait exprimer certaines vérités nécessaires.

Tous ces faits ne démontrent-ils pas que la presse, sous le régime de 1791, pouvait se considérer libre en droit, mais qu'elle ne le fut jamais en fait, et que c'est toujours à leurs risques et périls et aux dépens de leur propre sécurité que les journalistes de cette période luttèrent si vaillamment pour le triomphe de leurs idées. Il peut se faire qu'ils aient été outrés dans leurs opinions, qu'ils aient même commis des abus de langage, mais cela ne justifie guère Bibeau de nous parler "de la licence effrenée de la presse" pour excuser les bureaucrates qui, par un intérêt mesquin, leur refusaient la liberté.[1]

Mais les journaux, qui jusque là avaient été simplement tolérés, augmentaient rapidement en nombre et en influence; aussi allaient-ils bientôt devenir une force et faire la conquête de cette précieuse liberté: celle de la presse.[2]

L'Union de 1841 se montra généreuse et permit à la presse de respirer plus librement. On voit qu'en 1848, les tribunaux se plaisaient déjà à assimiler la situation du journalisme canadien à celle de la presse anglaise et qu'ils ne craignaient pas de constater que les journaux canadiens pouvaient jouir des mêmes privilèges que ceux d'Angleterre. Dans une cause de Gugy contre Hincks,[3] le juge Rolland, s'adressant aux jurés, disait: "I am prepared to say that, as respect the general doctrine of libels as connected with the Press, no british subject need be alarmed, for he is to have all the benefit arising from constitutional rights, and will find protection to Her Majesty's Court. I am of opinion that the verdict must be the same here as it would be in England, with regard to the efficacy of protection legally attributable to this constitutional principle of freedom—the liberty of the press—as understood in the Mother Country. My observations as to the similitude of principle to guide the judge and the jury, as in England, in a libel case, *are merely in reference to the liberty of the press.*"

Telle est, semble-t-il, la première reconnaissance officielle de la liberté de la presse, faite par les tribunaux de cette province.[4]

La conquête de cette liberté, au Canada comme dans les autres pays, n'était pas de nature à plaire à tout le monde, et l'on s'est vite plus à exercer une douce vengeance en disant de la presse qu'elle devait être mise au rang des maux nécessaires. Cette boutade que l'on attribue à Louis Veuillot manque de justesse. La presse n'a pas que des défauts, elle possède aussi des qualités et, quel que soit le mal que l'on puisse en penser, elle est probablement le dernier des progrès modernes dont nous serions disposés à nous priver. Il ne faut pas oublier que la presse a une autre mission que celle de flatter notre curiosité. Soit qu'elle soumette au peuple les actes de ses gouvernants et lui en apprenne les conséquences, soit qu'elle les approuve ou qu'elle les critique, soit qu'elle demande la suppression des abus ou qu'elle prône la nécessité de certaines réformes, on comprend que son rôle ne cesse pas d'être prépondérant et l'on saisit toute l'importance des obligations qui incombent à cette nouvelle déesse aux cent voix. En considération de cette tâche si utile et si honorable, il était juste qu'on lui accordât la liberté, la liberté la plus complète possible, même si elle ne devait pas toujours s'en montrer digne dans la suite.

(1) Bibeau, page 315.

(2) Bibeau, page 414.

(3) Garneau, volume 3, page 245.

(4) Bibeau, page 240.

(5) Bibeau, volume 2, page 92.

(6) Bibeau, volume 2, page 87.

(1) Bibeau, volume 2, page 86.

(2) S'il faut en croire une note de la "Quebec Gazette" du 10 août 1831, il y avait déjà à cette époque dans le Haut et le Bas-Canada, ainsi que dans les provinces maritimes, pas moins de 44 à 46 journaux.

(3) 5 Revue légale, page 446.

(4) Pour l'histoire des débuts du journalisme canadien, voir "Nos origines littéraires" par l'abbé Camille Roy.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

"Les Deux Neiges", deuxième édition de l'œuvre de Jean de Canada, nous est présentée par la librairie Beauchemin, dont nous savons le dévouement extrême et désintéressé à la littérature canadienne. L'histoire de cette maison serait à écrire, et la Revue moderne s'en chargera sûrement quelque jour. Une courte notice, où se trouveraient consignés tous les bienfaits accomplis envers les lettres du pays, par un concours intelligent et sérieux, et aussi un concours matériel des plus précieux... Mais revenons aux "Deux Neiges", petit bouquin plein de pensée, d'illusion, d'idéal, et de philosophie, qui nous révèle dans le penseur, l'homme délicat et tendre qui regarde la vie sous son meilleur aspect, et n'en veut comprendre que la beauté et n'en subir que le charme. M. Jean de Canada est un artiste et un ciseleur, il a la devination des vies brisées et il en parle sans amertume et sans regret, avec tendresse et douceur. Son œuvre respire la résignation et la bonté. Rien n'aigrira cet esprit qui voit clair, ni n'assombrira ce cœur qui comprend. Il traite son sujet comme un objet précieux qu'il veut embellir par un habile ciselage. On le voit penché sur son travail, pensif et absorbé, dominé par un unique besoin de Beauté. "Les deux neiges" valent d'être bien accueillies, et nous souhaitons leur succès.

La Ligue Navale du Canada vient de publier toute une série d'articles, écrits par des hommes distingués, sur nos destinées maritimes. La préface de cet opuscule lancé par la ligue pour faire l'éducation de la nation, a été écrite par M. Léon Mercier-Gouin. Dans cette préface, M. Gouin rend un bel hommage à notre marine, et exprime le vœu que toute la nation saura aider à son développement. Il fait un vibrant appel à la fierté de tout le peuple canadien, sans distinction d'origine ou de croyance, tous unis dans le même et absolu intérêt de sauvegarder la sécurité de notre pays, et d'aider à son développement matériel. M. Gouin rend aussi un bel hommage à la marine anglaise à laquelle nous devons, en large part, d'avoir échappé à l'hydre teuton, sur les mers, comme nous devons à la France de nous avoir gardé la liberté, et de l'avoir défendue, avec ses alliés, au prix de sacrifices et d'héroïsmes indicibles.

Puis dans des articles profonds et très bien écrits Sir Robert Falconer, le Lt-Col. F. C. Hamilton, M. J. Castell Hopkins nous parlent, le premier, de l'*Oeuvre héroïque de la marine marchande* pendant la guerre; le second, de la *liberté des mers*, le troisième de la *marine anglaise dans l'histoire* et de la *marine anglaise dans la guerre mondiale*. Tous ces articles écrits par des érudits, sont d'un profond intérêt, et il faut les lire tous et attentivement, pour comprendre et apprécier les services que nous a rendu, de tout temps, et notamment pendant la guerre, cette marine qui fait la gloire de la Métropole, et la sécurité de tout l'Empire britannique.

* * *

Le Départ de Jehanne est un acte patriotique en vers, dû à la plume de l'admirable barde de Bretagne, M. Théodore Botrel, qui a laissé au Canada français où il passa en 1902, avec sa *"Douce"*, un durable souvenir. M. et Madame Botrel nous apportèrent alors, dans leurs chansons, l'âme poétique et croyante de cette Bretagne si parfaitement unie de croyance et d'idéal avec nous, et leur succès fut absolu et sincère. Depuis, la *Douce* est morte, la guerre l'aura tuée, comme elle en a tué tant d'autres au cœur trop sensible pour résister à tant de tristesses et d'horreurs. A son foyer, le barde a fait entrer une nouvelle compagne, trouvée dans la France reconquise, une délicieuse Alsacienne de Colmar, qui viendra sans doute quelque beau jour, bonjourèr ses cousines du Canada.

Le Départ de Jehanne est un joli acte en vers, où passe un souffle ardent de patriotisme et de foi. La Pucelle s'y révèle ingénue et touchante, puis animée du grand esprit guerrier qui devait sauver la France. Cet acte devrait être joué dans tous les couvents et académies de jeunes filles, où il créerait envers la grande Sainte française, une plus belle dévotion encore. On peut le demander dans toutes les librairies du Canada qui, elles-mêmes, peuvent l'acheter à la *Lyre Chansonnière*, rue Damiette, à Sannois (Seine-et-Oise) France.

* * *

Le Tour du Saguenay par M. Damase Potvin, est un récit enthousiaste, jailli de source, et qui exprime parfaitement la splendeur de notre beau Saguenay. L'auteur, un régionaliste ardent qui adore sa patrie, la comprend, l'admire et la chante, a mis dans cette œuvre toutes les ressources de son esprit et tout le sentiment de son âme. Nous l'en félicitons hautement, car nous ne saurions que nous réjouir d'entendre célébrer avec de tels accents notre splendide patrie canadienne. M. Potvin, notons-le en passant, est un travailleur infatigable. Rédacteur à l'*Evènement*, directeur-propriétaire du *Terroir*, revue mensuelle fort jolie et intéressante, collaborateur à plusieurs revues, M. Potvin combat pour la bonne cause avec cœur, esprit et courage.



LE PONT DU GRAND TRONC qui relie les deux rives de la rivière Niagara, est à juste titre considéré comme une merveille. Il est à double voie et repose sur une seule arche au-dessus des fameux rapides (Whirpool).



L'honorable M. Meighen, premier-ministre du Canada.

DETRESSE

Au Jardin anglais. Les lilas sont en fleurs. Les enfants jouent. Les oiseaux s'approchent, sans timidité, quémandeurs, impatients, des tout petits aux plumes ébouriffées ouvrent le bec, semblant dire: "Qu-est-ce que tu attends pour nous donner quelque chose?"

— Qu'est-ce que j'attends! Si vous saviez... je suis pauvre, si pauvre... bien plus que vous. Vous chantez? Ah! que votre chant est jeune, frais, gai... Chut! Taisez-vous! N'entendez-vous pas? Là-bas... c'est la guerre... des maisons brûlent... chut!... Taisez-vous donc! Moi aussi, parfois, j'essaie de chanter, mais mon chant est triste; en l'entendant je m'épouvante, mon cœur se serre, mes yeux se mouillent... Il est si plein de tout ce que j'ai vu là-bas: Leur *arrivée dans le village paisible... l'usine en flammes, le canon, la fuite... et enfin Genève, le repos.*

Le repos, oui, à côté d'hier... mais l'angoisse en pensant à demain... Demain? J'ai peur.

Où êtes-vous tous, mes frères et sœurs? Qu'ont-ils fait de vous? Et toi, maman? où es-tu? Tu m'as dit: "Adieu, chérie, ne quitte pas cette dame, courage, mon enfant, à bientôt..." Et tu as voulu rester, toi, pour ne pas abandonner la vieille maison. Pourquoi ne m'as-tu pas gardée auprès de toi? Tu n'avais peur que pour moi. Pourquoi, maman pourqoi? Je



Madame Meighen, femme du premier-ministre du Canada.



Madame Taschereau, femme du premier-ministre de Québec.



L'honorable M. Tascherrau, premier ministre de Québec.

redoutais moins les obus auprès de toi, que l'inconnu auprès de cette dame... Elle était bonne, cependant.

Elle est morte et je me suis enfuie de chez elle... J'avais peur de ce cadavre étranger... peur de tout... et je suis venue me réfugier ici, dans ce Jardin anglais... Tout à l'heure, je retournerai chez elle; qui m'accueillera, maintenant? Qui me protégera? Quel refuge s'ouvrira devant moi?

Maman, maman, où es-tu? Je pense à toi éperdument, je revois tes yeux, tes yeux graves qui me regardaient partir sur la route. Tu me disais: "Va... ma chérie... courage..." chaque fois que je me retournais, et tu me tendais les bras... Etait-ce une bénédiction ou un geste pour me retenir? Et je pleurais... Tu m'avais mis ma plus belle robe et la dame disait: "Viens, hâte-toi, petite fille... Ils vont venir... Ils vont nous prendre..." Elle m'emmenait vite, vite, en murmurant des mots sans suite, très doux, et ses dents claquaient... Sa main me serrait trop fort, je n'osais rien lui dire, elle tremblait tant!

Elle est morte, tout à l'heure. Elle toussait beaucoup tous ces temps. Elle avait justement reçu une lettre... Elle était si contente quand le facteur l'a apportée, elle m'a dit: "Je vais enfin savoir où est mon fils." Elle m'a embrassée dans sa joie... et, quand elle l'a lue, elle est tombée tout d'un coup, elle était morte. J'ai eu si peur, je me suis sauvée jusqu'ici, dans le Jardin anglais...

Les lilas sont en fleurs... Des enfants jouent... Des enfants de mon âge... Ils ne savent donc pas? Tiens, petit, ramasse ta balle, elle est là, sur le gazon, tu ne la vois pas? Tiens, mon petit mignon. Des balles! Là-bas aussi des balles tombent... des enfants meurent... Tu ne comprends pas? Pauvre petit... Adieu, embrasse-moi. Tu me rappelles mon frère, mes sœurs...

Où êtes-vous tous? Moi, je suis là, seule, seule, sur ce coin de banc... Maman, maman, où es-tu? J'ai peur...

MADELEINE DE SWARTE.



M. le Chanoine Chartier, nommé Vice-Recteur de l'Université de Montréal; choix ratifié par le sentiment général.

PENSEES

Beaucoup d'hommes se plaignent de la femme qu'ils ont; mais peu se félicitent de celle qu'ils n'ont pas.

* * *

Parfois se taire est facile ou lâche — aussi faut-il savoir comment, quand et à qui parler.

* * *

La mémoire pour plusieurs est un coffre rempli de dates historiques et de mauvais faits; le bien qui leur a été prodigué est trop grand pour entrer dans un si petit meuble.

* * *

Il y a des femmes qui sont jolies, d'autres sont intelligentes, et d'autres sont bonnes; mais une femme qui est jolie, fine et bonne, selon le jugement masculin, ne devrait pas exister.

* * *

Les heures que l'on vit doublement parfois, sont l'intérêt payé sur le capital dépensé si follement, si souvent inutilement.

MADELEINE DESPINS.

THE HOUSE OF QUALITY
(REGISTERED)

Vente de Fourrures d'Aout

CET événement annuel marque l'ouverture de notre saison de fourrures.

Cette année notre assortiment de fourrures est des plus complets, et la qualité de nos marchandises est supérieure. Ces fourrures ont été confectionnées durant les mois d'été, alors que la main d'oeuvre est plus facile à obtenir, et à des prix plus raisonnables que durant la saison des fourrures. Les réductions offertes durant cette vente sauront attirer les personnes réellement intéressées.



20% DE REDUCTION

Sur toutes nos fourrures confectionnées.

Manteaux longs ou courts, unis ou avec garnitures.

"DOLMANS", MANTES, MODELES, "COATEES" COLLERETTES, dans toutes les nouvelles fourrures.

ETOLES, PARURES, etc. de Pékan, Martre, Vison, Renard et autres fourrures en faveur.

Il nous est impossible de décrire en détail notre assortiment de fourrures. Il faut les voir pour les apprécier. Nous vous invitons bien cordialement à venir passer en revue ces magnifiques fourrures, comprenant les modèles les plus récents. Il n'y a pas d'obligation de faire des achats.

"Il est avantageux de payer pour la qualité"

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine, près Peel

Toronto MONTREAL Winnipeg





DE LA PITIÉ

"Une folle", publiée ici même, il y a deux mois, a été accueillie par des approbations, et surtout par des protestations... Pour la grande partie des femmes et des hommes, la marâtre infâme n'avait droit à aucune pitié, elle devait aller jusqu'au bout du châtiment, et expier par la mort, la mort qu'elle avait donnée... Depuis, cette femme a mis au monde deux petits êtres. Toutes les souffrances, les angoisses, la condamnation même n'ont pu diminuer la force physique de ces enfants, entrés dans la vie sous les plus horribles auspices, et dont l'avenir est voué à la détresse morale. La vie, dans de telles circonstances, nous paraît difficilement un bienfait... Et cependant, s'il se trouvait une âme courageuse et noble qui tenterait de faire des êtres normaux de ces petits, en les dégageant de l'ambiance fatale, en leur laissant ignorer leur origine, en les démarquant du chiffre du cachot où ils sont nés, en leur donnant un nom, un millieu, une éducation, sait-on ce que seraient plus tard, ce fils et cette fille dont la naissance semble à tous un malheur sans espoir? La nature a de singulières contradictions, et si elle donne souvent aux mères douces et tendres des enfants égoistes et pervers, il lui arrive également de faire naître de parents indignes, des êtres doués de toutes les séductions de l'esprit et du cœur. Il ne faut donc jamais désespérer de la vie, mais croire en elle, si triste et si mauvaise qu'elle nous apparaisse.

En plaidant la folie de la femme Gagnon, folie à laquelle je crois fermement, tant tous les actes de cette femme sont marqués du sceau de la dégénérescence, je n'obéissais pas à une vaine sensiblerie, mais au motif impérieux qui oblige une femme à défendre une autre femme, si indigne soit-elle, quand il lui apparait clairement que cette coupable est une irresponsable. Car rien ne saurait me convaincre qu'une femme, une mère, puisse atteindre à une telle cruauté, sans être absolument déséquilibrée et digne du cabanon. Que l'on retranche cette femme de la société, qu'on l'enferme à jamais, qu'on la traite comme une folle furieuse, mais que l'on n'inflige pas aux enfants issus de cette dégénérée, et qui sont susceptibles de devenir des citoyens utiles, le fardeau épouvantable d'une naissance au pied d'un échafaud!

Un ami, très intelligent et très savant, juriste éminent, s'insurge contre cette façon de penser et de croire. Il craint et justement que la disposition à relever le criminel de son crime pour cause d'irresponsabilité, nous mène aux pires conséquences et bouleverse l'ordre social... Je pense comme lui, que les coupables doivent être punis, hommes ou femmes, et qu'il est des crimes qui appellent leur rigoureuse punition. Mais dans ce cas-ci, la mort ne serait-elle pas trop cruelle, qui s'appliquerait à une femme possédée de la folie du crime, et qui dans un état de santé où si peu de femmes restent des êtres normaux, a accompli une barbarie inavouable sans en manifester du regret, pas plus d'ailleurs qu'elle n'a témoigé d'attendrissement sur son propre sort, et sur celui de son sinistre conjoint. La séparation d'avec ses enfants ne semble guère l'émouvoir, et il n'apparaît pas non plus qu'elle ait essayé de simuler la folie, essai qu'elle aurait sûrement tenté si elle n'avait été la pire des folles: folle à folie unique et terrible.

De la pitié? En aura-t-on? M. Robert Bickerdike qui voue sa vie à sauver des misérables de l'échafaud, et qui combat la peine de mort par tous les moyens possibles, tente, en ce moment, de sauver la femme Gagnon de la punition suprême. Il estime, sans doute, que la réclusion perpétuelle est un châtiment plus épouvantable que la mort rapide au bout d'une corde. Une requête à la Justice circule en ce moment. J'y mettrai sûrement mon nom, avec l'absolue conviction que je remplis un strict devoir d'humanité. Et je voudrais la voir signée, cette requête, par des milliers de femmes, par celles qui, comme moi, estiment que le crime de cette femme est trop horrible pour avoir été commis en pleine liberté d'esprit; par des milliers de femmes qui ont enfanté leurs enfants, le cerveau sillonné par maintes pensées folles, quelquefois cruelles; par des milliers de femmes qui, en regardant leurs petits, à elles, nés dans l'opulence et l'amour, auront pitié des berceaux dressés dans l'horreur et l'épouvante, et où des innocents seront bientôt éclaboussés du sang de leur mère...

Et les mères auront pitié de cette folle qui fut une grande criminelle.

MADELEINE.

SORTIE DU BOIS...

Afin de déjouer les dernières complications de cette sournoise grippe, le docteur, une fois de plus, pour l'auscultation, s'est penché sur mon pauvre dos de malade, amaigri et tanné par de fréquents badigeonnages. D'abord le contact des doigts froids sur la peau brûlante m'a fait frissonner un peu; puis sans force je suis retombée sur l'oreiller, indifférente à tout, ne retenant du diagnostic lent et sûr que l'étrange musique des mots techniques, au timbre trop grave dans ma chambre rose.

Avec un cœur qui tambourine et un cerveau en feu, les phrases ont des ailes et, à peine posées, elles s'envolent vite. Ce que mes cellules enrégistrent c'est l'effet du soleil à travers les vitres blanches de gelée: je vois de minuscules villes de frimas, des palais de givre. C'est joli! Pourtant, à ce moment, j'ai compris que le médecin disait: "Je crois que vous êtes vraiment sortie du bois".

Sortie du bois! Instinctivement j'ai voulu me retourner, cherchant du regard le compagnon très cher que j'aurais pu laisser en route et les deux petites têtes. l'une blonde, l'autre brune, qui auraient eu bien du chagrin en ne me voyant plus. D'une pensée je mesure la profondeur du gouffre que je viens de survoler, après avoir plané un instant au-dessus du "champ magnétique de la mort".

Maintenant c'est la convalescence; puisqu'il me faut du repos et du soleil, c'est dans le joli "chez-maman" que j'irai retremper mes forces. Des robes de laine, un chandail, mille choses et quelques livres amis jetés dans une malle et me voici dans ma chambre de jeune fille. Ici pas de budget à équilibrer, ni de menus à composer.

La campagne est calme; il fait beau; pas un passant dans la rue. Je marche, sans but de promenade; au hasard des pas, je me trouve chez mon amie Margot, ma cadette de quelques années, qui fait, tout le long du jour, grande provision d'air pur dans sa chaise longue. Fido, un grand chien fou, en me voyant chez son maître, veut me jeter à terre. A bas les pattes! Je réclame une petite place près de la chaufferette et, bien à l'abri de la morsure du froid, nous causons de livres et de revues. Ce n'est pas de la critique de fer que nous faisons, oh! non! c'est plutôt de la critique en georgette rose clair, vraiment pour démasquer la cafardise de certain auteur quelle compétence avons-nous? Une phrase d'un article nous blesse et, pour la remodeler, nous y mettons le doigté des femmes, le frôlement qu'on a pour manier les précieuses dentelles aux plus fines arabesques.

La seule halte dans nos propos, cest la vue des lourdes charges de bois qui viennent de la montagne à intervalles réguliers. Chaque fois, nous les suivons des yeux, sans une parole, cet évènement minime prenant malgré nous de larges proportions. Et nous recausons de nos auteurs aimés.

Quatre heures! Les petites filles reviennent du couvent. On les entend qui babillent à mi-voix: "Ma Sœur Marie-Emérence a dit..." Le reste se perd pour nous. Pour les avoir connues mioches, je pourrais les nommer toutes: Angéline Joly, Simonne Constantin et le reste. Arrivées devant nous, elles s'arrêtent drôlement; l'aînée du groupe veut à tout prix les faire avancer: c'est une gamine qui louche, et qui dit effrontément: "C'est pas si drôle, c'est Margot X qui reste dehors toute la journée et Madame Z qu'a été ben malade". Les autres petites filles ont rougi et se sont éparpillées en un rien de temps.

Seules encore! mais nous n'avons plus l'idée de causer. La neige qui tantôt semblait si floue et si légère qu'on avait envie de la souffler en un nuage de poudrerie, on croit maintenant la voir se durcir. Sous le soleil qui baisse, baisse, en une énorme boule de feu, qui a l'air d'être d'or et d'argent. Seuls les cèdres et les pins font des haies d'ombre auprès des maisons blanches.

N'est-ce pas dans la Passion que nous écoutons ce soupir du Christ: "Ne pourriez-vous pas veiller une heure avec moi?" C'est l'heure de Dieu. J'embrasse toutes les choses d'un regard et je les aime en songeant à Celui qui les a créées. C'est ma manière de prier, à moi qui ne vais pas assez souvent demander à la prière en paroles les consolations promises. Et de sentir la sève qui revit dans mes veines, je ferme les yeux pour mieux connaître l'extase du recommencement et toute la joie d'être vraiment sortie du bois.

Il fait tout à fait gris. Fido, avec sa compréhension de bonne bête, s'est allongé à nos pieds. Voici l'entre chien et loup.

Bonsoir Margot.

Janrhêve.



LE QUEBEC PITTORESQUE.—La rivière Montréal se fraye un passage souvent difficile et toujours accidenté, avant d'atteindre le lac Témiscamingue, dans l'ouest de la province.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Culture de Beauté

Pour vous Mesdames

ARTICLE PREMIER

Beauté de la Peau

Commençons par les fonctions de la peau:

Si vous avez la curiosité d'examiner la peau au microscope, vous la voyez parsemée d'une infinité de petits trous ou pores, par où s'accomplissent les diverses fonctions de notre enveloppe corporelle, le plus important de nos organes.

La plus importante des fonctions de la peau est **l'exhalation**, qui s'accomplit par l'intermédiaire des vaisseaux exhalants et permet au corps de se débarrasser de certains résidus de la nutrition. Cette fonction n'est autre que la transpiration.

Deuxième fonction: **Absorption de la peau:** Elle est tellement réelle que des expériences ont permis d'établir qu'une personne plongée dans l'eau tiède jusqu'au cou, pendant une demi heure, absorbait de 20 à 22 grammes d'eau, par l'intermédiaire des pores de la peau.

Enfin, la troisième fonction de la peau, c'est la **sensibilité tactile**, c'est par elle que nous percevons les impressions de chaleur et de froid. Tout cela nous conduit à dire, que l'on ne saurait trop prendre soin de la peau; lorsque la peau exerce librement ses fonctions, elle donne au corps de la beauté et de la fraîcheur; donc, nous devons nous préoccuper de favoriser l'accomplissement des fonctions de la peau, en la débarrassant régulièrement de tout ce qui obstrue les pores en nous gardant bien de la soumettre à des traitements fantaisistes.

C'est de la santé de la peau que nous avons parlé; la beauté de la peau en est la conséquence; la peau est belle lorsqu'elle est fine, lisse, fraîche et discrètement colorée.

L'épiderme, qui est le tissu superficiel de la peau, doit être transparent. Il est formé et renouvelé par une sorte de vernis assez comparable à la cire, qui est secrétée par les glandes sétacées; c'est à la fois, un vernis et un protecteur; donc mesdames, gare à votre peau, si vous voulez être belles.

Je vous ai donné ces explications, sur le fonctionnement de la peau pour bien comprendre la manière de la traiter.

Je vais vous donner des conseils d'actualité: L'été est la saison où il faut tout particulièrement prendre soin de la peau, car les ennemis sont assez nombreux, en voici quelques-uns: les voyages en auto, les excursions sur l'eau, les promenades sur la plage, etc.; donc au point de vue de la beauté du visage, il est important de ne pas exposer les traits directement au soleil; protégez-vous au moyen de voiles bleus ou verts, ou bien ayez la précaution avant de sortir de passer sur votre figure une crême adoucissante pardessus laquelle vous poudrerez une poudre de riz; (n'employez jamais les poudres talcs pour la figure) poudre et crême seront une protection contre le soleil, le salin de la mer et le grand vent. Cependant au retour de vos promenades ou avant le coucher, il faut enlever crême et poudre en appliquant un Cold Cream, bien frais, ensuite vous appliquez sur votre figure deux fois de suite un linge de toile trempé dans l'eau bien chaude, cette opération aide aux pores de la peau à rejeter crême, poudre et poussière, pour finir, deux applications d'eau bien froide et séchez; ces traitements aideront au bon fonctionnement de la peau.

Au prochain article, je vous donnerai les traitements qui conviennent aux peaux sèches et aux peaux grasses.

Madame RAYMONDE.

Produits de Beauté



Pour les soins du visage, des mains et des cheveux.

PARFUMS, POUDRE DE RIZ,
LOTIONS, TALC,
PATES, POUDRES, DENTIFRICES,
BRILLANTINE, ANTI-RIDES,
SACHETS, ETC.

Madame Raymonde

CASIER POSTAL 384
STATION L. WESTMOUNT, P Q.



LE LAC LOUISE.—Des fenêtres de l'hôtel du Pacifique Canadien, les visiteurs peuvent admirer un paysage qui rivalise, et dépasse même, en beauté et en majesté, les plus célèbres panoramas que la Suisse ou le Tyrol peuvent offrir aux touristes. Le lac Louise s'est acquis une si grande popularité depuis quelques années, que la compagnie du Pacifique Canadien a cru devoir apporter à son hôtel, des améliorations qui en font aujourd'hui l'un des plus luxueux de tous ceux qu'elle a érigés dans les Montagnes Rocheuses. On y rencontre des touristes de toutes les parties du monde.

LE COURRIER DE MADELEINE

MON GRAND AMI. Mais non, le cinéma est essentiellement le lieu où l'on se repose. Il m'arrive fréquemment moi-même d'y entrer, en attendant l'heure du quelque chose à faire, justement parce que je n'ai rien à faire, et que j'ai besoin de me reposer agréablement. Or, cela repose agréablement. Et l'autre problème? Du moment que cela ne va pas plus loin... Vous me comprenez bien? C'est si bête de ne jamais rien recevoir, et de tout imaginer en rêve... vous me comprenez encore... Je crois au moment où vous viendrez me dire, que pour vous, le grand bonheur est arrivé.

MLLE J. TREMBLAY. Votre billet m'a fait plaisir, et je vous en remercie cordialement.

AMIE DE LEO.—Vous avez parfaitement agi, et rien n'autorisait les remarques qui vous ont ennuyée. 2.—Distancez simplement les occasions de vous voir, et il en souffrira peut-être, au point... que tout s'arrange au gré de vos plus chers désirs. Je le souhaite vivement. 3.—Ceci est purement affaire de tempérament et vous n'avez d'ailleurs pas à regretter de ces sages abstentions. 4—C'est de la finance, tout simplement.

MARICHETTE.—Vous êtes la petite fille d'un grand et unique amour... et vous serez heureuse, éperdûment heureuse. Je me rappelle vous l'avoir souvent dit, et je vous le répète toujours avec une entière satisfaction. Ayez la patience d'attendre!

PAPILLON BLEU.—Mais c'est très bien de consoler et d'encourager qui appelle au secours, et j'espère que ce joli geste vous vaudra de précieux moments. Je suis ravie de me savoir une nouvelle amie, et d'apprendre que la revue est devenue l'un de vos meilleurs délassements. Je crois bien que l'adresse était correcte, car autrement, le correspondant aurait demandé une rectification, et rien n'est venu. Vous me direz si vous êtes contente, ou pas...

ANXIEUSE.—C'est gentil de m'écrire de si aimables choses sur la revue qui n'est pas peu fière de toutes ces aimables appréciations, croyez-le bien. Et je vais faire en sorte de réparer la perte de ce numéro, quoique cela devienne presque un problème. Ce numéro est épuisé, ainsi que celui de juin, celui de juillet, et il nous reste à peine quelques copies pour ne pas désappointer les nouveaux abonnés. Enfin j'essaierai de faire plaisir à une petite amie qui s'y entend merveilleusement en procédés aimables.

PAULETTE EN PEINE.—C'est en effet, très triste ce qui vous est arrivé, mais vous êtes tous ensemble pour supporter l'épreuve, une famille unie et complète. C'est quand les rangs se creusent, que les vides se sentent; c'est alors, ma petite, que la vie devient triste. Et puis, voyez donc, vous avez 20 ans, et à 20 ans de si belles choses peuvent arriver. Elles arriveront. Vous retrouverez la situation perdue, avec le bonheur d'être aimée. Et alors vous vous appellerez Paulette joyeuse, et vous viendrez me dire votre grand bonheur.

GILBERTE L.—Claude Ceyla a votre lettre en sa possession, et elle vous répondra à votre tour. Je souhaite que cela arrive très vite.

JOYEUSE REVEUSE.—Je n'oublie jamais, vous le savez bien, et je suis si contente de retrouver celles qui m'aiment. J'espère que vous avez eu du succès, et de tout mon cœur je vous l'ai souhaité. Il faut m'écrire souvent, par les grisailles ou par les beaux soleils. C'est vrai que Saint-Hyacinthe a fait bon accueil à la Revue moderne, et il ne faut pas s'en étonner puisque votre ville est un centre d'intellectualité reconnu. J'imagine que vous êtes fière de votre jolie ville, et vous avez bien raison.

THOMAS.—J'ai aimé votre lettre, comme j'aime toute expression d'une opinion sincère. Naturellement nous différons totalement d'opinion sur le cas de la femme Gagnon, la mégère la plus perfectionnée sans doute que notre race ait encore produite, mais tellement perfectionnée... que cela ne peut être autre chose que de la folie. Croyez-vous sincèrement que l'on puisse, en pleine liberté d'esprit et de nerfs, accomplir tous ces actes méchants, épouvantables, innommables? On a prétexté l'intérêt. Pour qui sait la cupidité, l'âpreté, le vice de l'argent qui dépasse, dans certains esprits, tout sentiment humain, cette raison a du poids. Mais au point de risquer la potence, d'exposer tous les siens au déshonneur, car si cette femme n'avait pas été une folle, elle aurait tout de même imaginé que son crime ne pouvait rester caché, et que l'heure du châtiment sonnerait fatalement. Croyez-vous que ce soit là l'acte d'un être équilibré? Et ceux qui se sont tus, le mari qui n'a pas défendu sa fille, mais au contraire aidait à la brutaliser, tous ceux qui ont été les témoins muets du martyre de cette pauvre petite enfant, ceux-là, croyez-vous qu'ils n'auraient pas dû sauver des griffes de cette folle, la petite victime? Et, voyez-vous, j'ai connu tant de femmes, qui, sous les circonstances particulières où se trouvait la femme Gagnon, se conduisaient comme des énergumènes, des nevrosées, des demi-folles, manifestant des caprices, des exigences, des fantaisies devant lesquels la

ÉLÉGANTES BLOUSES D'ÉTÉ.



Ces trois attrayantes blouses d'été sont des créations de la modiste de la maison Dupuis Frères.

médecine s'incline. Alors, chez cette femme fruste, naturellement cruelle, chez qui la religion n'avait évidemment pas opéré son œuvre de douceur, "l'envie" de bûcher, de martyriser, de tuer, primait tout, et cette petite, sa hantise, sa manie, sa folie, devint la martyre de la folle. Certes, si je défends ce déchet de la nervosité humaine, cette femme anormale et répugnante, vous vous imaginez bien que c'est par conviction, et non par sympathie. Si j'endosse la "toge", c'est peut-être par hérédité, puisque mon père était avocat... Et en lisant les premiers détails de l'enquête, en regardant cet être cynique et sans repentir, j'eus la nette conviction de sa folie. Cette défense n'implique nullement que tous les criminels sont des fous, mais que beaucoup le soient, je le crois sans peine, surtout ceux qui ont la rage de la persécution. On s'entraîne au vol, et l'on arrive à tuer pour n'être pas découvert; ou encore l'on tue par haine, par vengeance, par intérêt. La femme Gagnon aurait pu empoisonner cette petite, la faire ainsi disparaître de sa vie, mais sa persécution ainsi conduite, ainsi dosée, ainsi exaspérée, ainsi barbare et spontanée, non, ça, c'est de la folie! Vous allez trouver que je suis bien opiniâtre dans la défense de mes idées, mais en songeant aux bébés qui viennent de naître dans la prison de Québec, vous aurez quelqu'indulgence pour les pauvrets voués à un tel sort, et vous vous direz qu'il ne faut pas dresser l'échafaud... Et vous savez que j'aime à discuter avec vous, et que je ne désespère pas de convaincre un "lecteur passionné" de la Revue moderne!

MADELINE T. C.—Cela viendra, mais il faut savoir attendre.

LAURA D.—Mais vous en écrivez de jolies choses et qui révèlent votre délicieuse sensibilité. J'aime vos billets qui reflètent votre âme aimante et comprenante. Vous recevrez sûrement la réponse de Claude Ceyla qui a un succès... un succès débordant.

FAUVETTE.—Je vais essayer de faire plaisir à mes aimables amies de Valleyfield, comptez-y bien.

RITA.—Les choses aimables ne sont jamais banales... Merci pour vos charmantes félicitations, elles me font plaisir, et je l'avoue tout simplement. Oui, nous aurons beaucoup à dire sur Suzor-Côté, qui est certes l'un de nos grands artistes. Nous publierons également des articles des auteurs que vous me nommez. Et à la revue, nous les aimons bien, vos grands amis: Sir Wilfrid et sa chère compagne. Alors nous sommes en parfaite communion de pensée, n'est-ce pas?

TOUJOURS FIDELE.—Prolongez le plus possible votre séjour à la campagne afin de rétablir votre santé si délicate. Et puis tâchez de vous endurcir un peu, de ne souffrir que des grandes choses, et pas des petites... Je vous le souhaite si profondément, en déplorant que vous ayiez le cœur si admirablement organisé pour la souffrance. Profitez des beaux jours d'été pour vous refaire des forces, et par conséquent de l'énergie pour vivre.

FANTIC.—Votre idée, patriotiquement parlant, est très bonne, mais si nous songeons que ce livre a été lu et relu dans tous les foyers, vous sentez déjà combien peu d'intérêt il pourrait soulever dans la Revue moderne, qui a l'ambition bien légitime, n'est-ce pas, d'intéresser et d'attirer les lecteurs—qui ne sont d'ailleurs pas récalcitrants! Mais j'y songerai encore, tout en pensant à mon "ancienne" devenue une ravissante maman, et restée notre amie de toujours.

UNE ABONNEE DE LA REVUE.—Un tailleur ou une robe genre tailleur, très sobre, un grand manteau ou une mante, puis des chandails pour vous tenir chaud. Comme chaussures ce que vous voudrez, et un seul chapeau, pour embarquer et débarquer. Sur le pont, une large et seyante voilette vous préservera du froid et du vent. Pour le soir, une robe ou deux, dont l'une de bal, car il y a bal à bord, et les dames font alors grande toilette. Et c'est tout, et bien suffisant. Votre malle de cabine n'en saurait contenir bien davantage, quand vous y aurez ajouté l'habit du soir de votre mari, qui devra avec son complet du jour, suffire pour lui. Et je vous souhaite un beau voyage.

CARMEN DES PALMIERS.—La bonne longue lettre où je retrouve toute votre tendre amitié et votre absolue confiance. Mais c'est comme vous l'aimez, qu'il faut l'aimer, la vie, avec ses souffrances comme avec ses joies. Autrement, l'on voudrait vivre trop peu. Mais oui, vous aurez votre revanche, et si belle je vous la souhaite.

FRIMOUSSE.—Voulez-vous envoyer une seconde lettre, et Claude Cevla vous donnera la réponse que vous attendez depuis si longtemps, et qui doit être en effet perdue.

LAURA T.—J'apprécie votre charmante amitié qui se manifeste par des mots et par des actes charmants. J'ai d'intéressants correspondants chez vous, et je les apprécie bien!

CARMEN.—J'espère que tout va bien maintenant, et que vous n'aurez plus à attendre.

EXCELSIOR.—Montons, montons toujours! Que vous êtes aimable de m'écrire, de votre doux repos, et je suis heureuse de vous savoir contente de la vie, qui m'a l'air de se joliment bien comporter envers vous. Puisse-t-elle continuer. Merci de vos gentilles attentions.

MICHELINE.—S'il n'apparait rien dans ce courrier, écrivez de nouveau, car c'est que votre lettre se sera perdue en route.

MADELEINE DESPINS.—Il faut quelquefois beaucoup de tact pour passer à travers certaines situations, et beaucoup de vertu pour y passer en souriant. Mais le coeur n'en est pas moins tourmenté, n'est-ce pas? Pauvres de nous, ce qu'il faut être parfaits tout de même, pour ne jamais trouver une excuse pour les misères d'autrui. Je suis contente de me sentir approuvée par une femme telle que vous dans la défense de cette malheureuse folle criminelle. Vous voyez que je reviens à la charge... C'est que je suis tellement convaincue que jamais une femme, saine d'esprit, pourrait agir avec une telle barbarie. Revenez souvent, mon aimable "penseuse". J'aime, vous le savez bien, votre philosophie sereine et votre compréhension des êtres et des choses.

UNE MERE.—Je dois être libre de mon opinion, comme vous entendez bien l'être de la vôtre, et toutes deux nous sommes absolument sincères. Croyez bien que ce n'est pas par sympathie, mais par équité que je parle ainsi. Pour moi cette femme est folle, tout comme une cancéreuse est cancéreuse, et une tuberculeuse, tuberculeuse. Les maladies mentales existent, vous l'admettrez, et de même que nous n'hésitons pas à construire des hôpitaux pour toutes les maladies, de même il faudra hospitaliser les fous de tous genres, les fous criminels comme les autres. Remerciez le ciel d'être une femme saine, et soyez indulgente aux tares d'autrui.

QUI GROS VOUS AIME.—J'ai tant apprécié votre bonne lettre, que le regret de ne vous avoir pas vue s'en trouve augmenté. Heureusement qu'il y a encore des ans, et que nous avons confiance de vivre longtemps.

DELPHINE.—C'est une curiosité fort légitime, et que Saint-Just contentera bien sincèrement dans son "courrier Poétique". Mais s'il n'est plus ici, ni là, où donc est-il maintenant l'ancien amoureux? Recommencerez-vous la jolie aventure juste au point où vous l'avez laissée?

MADELEINE.

N.B.—Le courrier se ferme le 20 du mois qui précède la publication de la Revue moderne.

A NOS DÉPOSITAIRES

Notre Dernière Edition épuisée

Notre dernière édition a eu le gros succès, renouvelé de celui de novembre, mais une circulation augmentée de seize mille trois cent exemplaires a été complétement épuisée. Et nos dépositaires, à qui mieux mieux, nous prédisent pour l'automne, une augmentation notable. "En été, on ne lit pas" nous disent-ils. Peut-être, mais en tout cas, on lit la Revue Moderne" puisque dans la seule ville de Québec, sous l'impulsion intelligente de M. Charuest, nous constatons une augmentation appréciable, tandis que notre agent de Montréal, M. Thibaudeau, atteste que notre circulation progresse de façon sensible. Nos agents, de partout, tous dévoués et travailleurs, font un travail magnifique dont nous les remercions cordialement. Tous sont nos amis, les meilleurs, et nous n'avons qu'à nous louer de leur collaboration. Mentionnons M. Legendre de Lewiston dont la propagande dans le Maine est aussi fructueuse qu'active. A tous nous adressons nos sincères remerciements.

La sagesse nous faisant un strict devoir de nous interdire tout gaspillage de papier, nous prions nos dépositaires de donner à l'avance leur commande approximative. Ils nous rendront ainsi un fort appréciable service.

LA DIRECTRICE.

A. THIBAUDEAU

Agent distributeur de
LA REVUE MODERNE

700 Est, Rue Logan - Montréal

Téléphone: EST 5557 W

Les dépositaires de journaux désirant se procurer LA REVUE MODERNE peuvent s'adresser à M. THIBAUDEAU.

SPECIAL POUR LE MOIS D'AOUT

Sous-vêtements français entièrement faits à la main. Escompte de 20%.
Aussi napperons, sets à lunch, nappes à thé, etc., etc.

SPÉCIALITÉS: Rideaux faits à la main.

PARFUMERIE: Coty, Hanbigan, Guerlain.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360
Angle de la rue Crescent

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. **642 St-Denis, Montréal.**



L'ensemble des bâtisses du COLLEGE MACDONALD, à Sainte Anne de Bellevue, est d'un aspect imposant. Elevée, grâce à la philanthropie de feu Sir W. MacDonald, cette institution rend à notre jeunesse des services incalculables. On s'y rend par le réseau du Grand Tronc.

LA MODE DE LA COIFFURE

La chevelure est, dit un poète oriental, le charme vivant qu'inventa le Malin pour perdre les créatures."

Cheveux de nuit aux reflets bleutés comme l'ombre que caresse la clarté lunaire, cheveux de lumière qui semblent avoir capté des rayons de soleil cheveux ardents aux transparences de flammes, blancs cheveux couleur de neige, blonds cheveux à la douceur de miel; herbe fine et soyeuse, parfumée et tiède, que la main aime à caresser avec nonchalance, vous êtes bien vraiment tout le charme féminin. C'est par vous que le visage trouve sa valeur de beauté.

Il n'est si joli minois qui ne puisse être encore embelli, il n'est si pauvre figure qui ne puisse être aidée. Les cheveux sont les détenteurs du talisman de séduction.

La coiffure est le secret de la grâce. Tel ou tel arrangement des boucles folles, des frisons légers, des ondes moirées ou des lisses bandeaux, de satin sombre ou clair, fait valoir la ligne d'un profil, l'expression d'un regard, le dessin d'un sourire, dégage ou charge un front, donnant à l'ensemble l'expression la plus heureuse ou la moins flatteuse.

Aussi est-ce une erreur que d'adopter un style simplement parce qu'il est de mode et qu'il est chic de l'arborer.

La mode, cette capricieuse, ne connaît de loin que sa fantaisie et nulle force ne peut être opposée à la sienne lorsque les idées éclosent, tels des papillons fous, en son cerveau léger.

La coiffure lui est soumise ainsi que la simple vêture, aussi avons-nous eu au tracer des temps les formes les plus disparates et les plus étranges, les manières les plus simples comme les plus compliquées d'arranger les cheveux.

Les femmes furent assez souvent victimes, en leur beauté, des édits impérieux de la déesse, trop écoutée

Heureusement, en nos jours plus libres, où l'originalité et la personnalité sont de bonne mise, il est permis de faire un peu selon son goût. Nulle coquette, si aveuglée soit-elle par l'empire de la mode, si avide d'imagination et d'art eut-elle le malheur de naître, n'accepterait plus les affublements des perruques à la Louis XV ou de Marie-Antoinette, non plus que l'échafaudage à la Maintenon ou le lourd chignon sans grâce à la Marie-Louise.

Ce que nous aimons c'est le naturel, le flou, le léger, ce qui n'est pas lourd, compassé, tiré comme à quatre épingles, guindant l'allure, figeant l'expression. Il nous faut l'aimable, le mutin, le désinvolte, le garçonnier:

Chaque beauté trouve de quoi s'embellir davantage, si elle sait choisir, parmi les caprices, ceux qui peuvent la rendre la plus séduisante et bien elle-même.



Un convoi, — "L'INTERNATIONAL LIMITED",— passant sur le pont au-dessus de la rivière Ottawa, à Vaudreuil.

LES COIFFURES MODERNES

Les cheveux courts portés bouclés sur les oreilles ont quelques adeptes parmi les élégantes, qu'une chevelure peu longue, mal disciplinée, force aux artifices: transformations, filets fronts, etc. Se couper, en ce cas, les cheveux jusqu'au lobe de l'oreille et se contenter d'un coup de brosse, d'un coup de fer, c'est le dernier cri de l'hygiène et de la simplicité et cette manière n'est point à blâmer outre d'ailleurs qu'elle ne peut qu'être utile en renforcissant les cheveux.

Pourtant il ne faut pas, parce que cela peut se faire, massacrer une belle chevelure que la nature a généreusement donnée, afin d'accompagner harmonieusement le visage. Un minois nanti de magnifiques cheveux épais et longs, ne sera pas mis en valeur avec des cheveux courts, car il faut se souvenir que notre expression propre est celle qui nous sied le mieux, et que jamais il ne faut contrarier ce que le hasard a créé.

Le chignon bas, noué à la nuque est adorable aux chevelures floues et légères, paraissant décoiffées par un effet d'art. Il se porte beaucoup, à peine tordu, comme si les cheveux étaient négligemment rattachés, au moment de crouler sur les épaules, par une jolie main paresseuse et nonchalante. Mais ne nous y trompons pas, ce décoiffé est un piège! la coque à peine roulée est solidement maintenue à son assise par deux fortes épingles d'écaille et le revers est mordu par un bon peigne.

La fougue des ornements clinquants est passée, il faut du simple, aucun bijou scintillant: l'écaille blonde ou brune et c'est tout. C'est à peine si l'on accepte quelques créations artistiques donnant des formes de fleurs, de chimères à nos épingles et à nos peignes, et garnissant l'écaille d'or, d'argent, ou plus modestement d'étain.

Les élégantes, de taille peu imposante, moyenne ou petite, surélèveront légèrement la coque enroulée et la feront monter sur le haut de la tête, non point au-dessus, ce serait trop élevé, il n'y aurait pas assez d'espace pour laisser l'arrondi dessinant le galbe du crâne, ce qui est très joli comme effet, car cela dégage d'une manière fort gracieuse le profil en toute sa pureté.

Toujours quelques cheveux coupés au-dessus des oreilles et revenant vers les joues, ce péché, de genre gentiment espagnol, demeurera longtemps.

Pour les fronts hauts et bombés quelques cheveux follets venant jusqu'aux sourcils et à peine ondulés seront très gracieux.

Les fronts bas se dégageront tout au moins d'un côté. Une bouclette fine est permise à droite où à gauche. Il est simple de juger devant le miroir quel côté gagne à être uni ou orné de quelques frisons ou d'une mèche ondée ramenée un peu en avant, comme si elle s'était dérangée toute seule, sans qu'on le veuille.

La mode est aux cheveux rejetés naturellement en arrière et rattachés en masse épaisse. Cependant il est recommandé à chacune de disposer sa chevelure selon l'expression de son visage.

La raie de côté donne une expression mutine; la raie au milieu adoucit beaucoup; prolongée un peu trop en arrière elle vieillit.

Les oreilles dégagées affinent l'ovale; les oreilles cachées donnent de l'arondi aux joues et du chiffonné à l'ensemble.

Le front très découvert donne une expression de candeur.

En général la nuque dégagée rend la silhouette plus jolie et donne un port de tête d'une grâce incomparable

Si nous revenons aux cheveux courts, coupés à la Jeanne d'Arc, il est préférable d'adopter cette fantaisie quand on est blonde que lorsqu'on est brune. La chevelure foncée donne à la physionomie une expression cavalière et rude si elle n'est floue. Coupée elle durcit le visage et lui apporte une tournure masculine que les vraies femmes voudront éviter, car c'est peut-être amusant et piquant, mais sans séduction réelle.

Pour le soir, cette coiffure accompagnée de motifs de fleurs ou de fruits—on va en voir beaucoup cet hiver—est exquise et prend une sorte de style païen de grâce étrange.

Au milieu de tant de choses charmantes, qu'il est donc facile de choisir de quoi être belle avec, comme conseiller discret, le miroir où l'on se sourit tandis que les doigts fuselés, aux ongles roses, fourragent dans le royal diadème des cheveux aux riches reflets de métal précieux.

ROSE-NICOLE.



— Le docteur dit qu'il n'est pas malade... mais voilà trois mois qu'il demeure au lit et refuse de se lever.
— Qu'est-ce qu'il attend?
— Il dit qu'il attend la reprise des affaires.



Une vue à vol d'oiseau d'OTTAWA, montrant le Château Laurier, les bâtisses du Parlement et la Gare Union (du Grand Tronc).



PRATTE LIMITÉE

Pianos — Phonographes d'Art

ARTISTIQUES — DURABLES — SONORITÉ PARFAITE

Manufacture et Salle de Ventes:

Tél: S.-Louis 2569 — 2502 BOULEVARD S.-LAURENT, MONTREAL

UN COIN DU VOILE

PAR COLETTE YVER

Il avait trente ans, et sa vie avait été triste. Fils de fonctionnaires pauvres, boursier dans un collège, bachelier précoce, normalien, puis, professeur d'histoire dans un lycée parisien, il avait ignoré de l'existence, non seulement les plaisirs, mais les douceurs. En dehors des jouissances amères et fiévreuses du travail cérébral auquel il s'était éperdument consacré, rien ne lui avait souri. Le foyer paternel éteint depuis longtemps dans la ville lointaine de l'Ouest où ses parents avaient vécu, il était demeuré seul, livré à cet égoïsme austère, sceptique et noir des isolés. Et, subtil analyste, impitoyable observateur de la vie des autres, il en avait été conduit à mépriser, non point l'amour, mais ses illusions, ses faux-semblants et leur fragilité. D'ailleurs, se prêtant une certaine sécheresse d'âme, après l'étouffement de tant de choses jeunes et tendres en lui, il n'attendait pas d'amour.

Près de l'établissement où il professait, le jardin mortuaire et merveilleux qu'est le Père-Lachaise étalait ses pentes broussailleuses, ses allées de marronniers, croisées d'allées d'acacias, ses dômes, ses coupoles, ses chapelles blanches, ses mausolées orgueilleux, ses ifs, ses cyprès, ses draps souples de lierre, ses fouillis de verdure, ses tombes grecques et sa statuaire funèbre: amphitéâtre silencieux et superbe dressé au-dessus de Paris qu'il menace et attend. C'était, pour le jeune maître d'histoire, un lieu de promenade mystérieusement attirant. Son cours fini, légèrement échauffé par la flamme, qu'artiste inconscient, il mêlait à sa parole, le cerveau en fièvre, les nerfs tendus, il cherchait de suite une vaste sensation d'air que la rue ne lui donnait pas.

Alors il franchissait le massif portail des morts.

Son itinéraire était toujours le même. Fuyant la grande avenue et son jardin anglais, il s'enfonçait dans cette ruelle oblique et sèche que dessine, dans la cité funèbre, le cimetière israélite. Très évocateur des époques, par l'instinct même de sa profession, il aimait l'aspect des épitaphes hébraïques, les noms bibliques, et jusqu'aux tumulus semés de petits cailloux que les amis du juif laissent tomber à chaque visite, sur la pierre.

Au bout de ce premier chemin, s'apercevait le grand dais gothique, avec ses colonnettes, ses clochetons, ses ogives, qui couvre les corps étendus d'Héloïse et d'Abélard. Le culte des bouquets flétris, entretenus par les amoureux d'aujourd'hui, autour de ces amants du Moyen âge que la légende magnifia, lui causait une mauvaise humeur. Et il cherchait vite la sente escarpée, qui menait sous les cyprès et les acacias, à son coin préféré.

Midi sonnait, en des *Angelus* lointains, dans la grande ville. Parfois, quand le ciel était très pur, une fumée noire, lourde et étrange se traînait jusqu'ici, dans les altitudes de l'air léger. Le jeune homme levait la tête, son cerveau se surexcitait; il savait de quelle fournaise sortait là-haut, près du columbarium, cette fumée mystérieuse; et l'amer positiviste qui était en lui se complaisait maladivement à chercher dans cette vapeur à demi-évanouie une résultante humaine.

Par des trouées de verdure, nuageux et immense, Paris s'entrevoyait. Mais le vacarme d'enfer de la cité des vivants n'atteignait pas celle des morts. Un pépiement très doux d'oiseaux voltigeait coupé de silences absolus.

Un jour, sinuant entre les tombes, une femme glissa...

Le lieu était incomparable. Les pierres tombales moussues, branlantes et rongées portaient toutes, en des épitaphes mi-effacées, le millésime 1835. Certaines étaient recouvertes de lierre. Et vivace, envahissant, ressemblant à un nid de reptiles, ce lierre rampait en minuscules couleuvres velues, pour aller vêtir près de là les colonnes grecques d'un mausolée en ruines que l'antique avait inspiré. Irrégulières, effondrées, noircies par les pluies, les tombes avaient comme oublié un terre-plein vide, autour duquel elles se serraient. C'était environ à mi-côté de l'amphithéâtre. Au-dessus et au-dessous, des arbres vétustes enchevêtraient leurs feuillages pâles, leurs troncs infléchis et galbés, çà et là coupés par la ligne rigide d'un cyprès au velours vert.

Cette femme avait passé très vite, vêtue de noir...

Souvent, d'intolérables migraines, causées par son travail incessant de pensée, martelaient le front du jeune homme. Et c'était alors un engourdissement cérébral, une inaction mentale qu'il venait chercher ici; mais cette solitude étroite et close, contenait bien trop de mystère, évoquait trop l'énigme même de la vie, pour laisser chômer sa philosophie. Une urne cinéraire, toute verte de mousse, au coin d'un tombeau, portait cette inscription: *Mes amis, sachez que je dors.* Et, secouant en esprit ces ossements, ces cendres blanches, résidus humains, au fond de tant de tombes, il faisait revivre tout ce Paris de 1830: la Restauration, cette époque reluisante encore des dorures de l'empire, vitale et béante, bourgeoise et agitée, dont l'esprit était resté comme une empreinte, au style même de ces tombeaux. Alors, les tempes lui battaient plus cruellement encore, et il retombait assis sur une pierre plate, enfouie dans l'herbe.

Le lendemain, la passante, à l'heure pareille, sinua de nouveau dans le labyrinthe des tombes. Et il eut d'elle une curiosité légère, imprécise et inexprimée, quand il s'aperçut que quotidiennement, elle aussi s'attardait au cimetière. Il s'occupait peu des femmes qu'il regardait comme des êtres inconsistants, artificiels et étrangers; mais ce fut au seul point de vue psychologique s'il se prit d'intérêt pour celle-là, jusqu'à la suivre clandestinement, furtif et secret, derrière les tombes. Car il n'était pas logique que l'être jeune et sain qu'il devinait en elle vécut assez du souvenir d'un mort, pour trouver encore des jouissances étranges près de sa dépouille. Etait-ce une veuve? O fidélité invraisemblable de l'amour! Mais quelque chose de puéril et d'incertain émanait d'elle qui révélait la jeune fille.

Et comme les croix, les urnes, les stèles le dissimulaient, il put la contempler à l'aise, sanglotante et les mains tordues de douleur, près d'une tombe blanche dans sa pierre neuve.

Pleurerait-elle son enfant? se demanda-t-il encore. Et il avait au cœur une sensation aigue et nouvelle qui le surprenait en l'oppressant un peu, et le sang-froid de sa philosophie défaillait.

Le tombeau portait sur sa pierre blanche, ces seuls mots:

JACQUES
9 ANS

Etait-ce son fils? Mais quelle maternité invraisemblable pour sa jeunesse! Et très énergiquement le jeune homme se refusait à croire qu'elle fût mère.

L'étrangeté de cette inconnue l'intrigua davantage. Il se surprit, le lendemain, à gravir plus vite que de coutume, les pentes du cimetière. Ce jour-là, il lui fut loisible de la voir quand elle vint à la tombe. Elle paraissait vingt-cinq ans, ses yeux étaient beaux, et lassés, et au paroxysme de son chagrin une résignation très noble se lisait en elle. Il semblait au jeune homme

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

voir un être d'exception, une âme précieuse et rare, et il s'émut plus vivement aujourd'hui, bien qu'elle n'eût pas pleuré.

Le troisième jour il la revit. Ses artères battirent. Un trouble pour la première fois le prenait — et comme les jours d'ouragan, sur la montagne, l'invincible force du vent vous enveloppe, vous porte et vous pousse, quelque chose d'invisible et de fort comme la tempête le poussait à cette inconnue.

Et voici qu'à son cours, soudain, en parlant, à la Nationale où il fouillait des manuscrits, la nuit, dans les ténèbres de sa chambre, il revoyait sans cesse cette frêle femme, secouée de douleur, les yeux clos, les mains tordues. Mais, s'analysant implacablement, il ne fut pas dupe de cette crise:

"C'est un entraînement vers cette jeune fille, se dit-il. La chose devait m'arriver un jour ou l'autre. La nature est insidieuse. Contre ceux qui se sont fait une loi de repousser l'amour, elle a des ruses. Elle trouve en eux plus de prise aussi parce qu'ils sont inexpérimentés et neufs comme des enfants, et alors ses assauts sont redoutables. Le sceptique sage serait celui qui, à tous les détours de la vie, en mille passions anodines, userait peu à peu, graduellement, sans grandes secousses, sa puissance d'aimer. Le jour des surprises violentes il n'aurait pas dans le cœur l'étonnement, la folie, le chagrin dont j'ai gardé les puissances intactes, depuis l'adolescence. Réagissons!

Et il réagit.

Il chassa l'obsédante pensée, travailla double, courut un jour, à pied, de Montmartre à Vaugirard, se prohiba l'entrée du Père-Lachaise, bien que chaque jour, à midi, — l'heure des rencontres, — avec des gouttes de sueur au front, il dut se cramponner à son vouloir impitoyable, pour ne pas aller furtivement, entre deux tombes, revoir quelques minutes la pauvre créature en larme. Il but du laudanum pour dormir la nuit, alla au café, goûta du théâtre, se remit à lire, tandis qu'avec la force même dont il la repoussait, cette femme l'envahissait, emplissait ses pensées, ses actes, ses visions, jusqu'à ses rêves.

Mais, comme orgueilleux et implacable, il résista, la nature dut céder. Son imagination se lassa. L'aventure se classa dans sa mémoire à l'état de souvenir, un souvenir qui alla s'atténuant de jour en jour. Sa vie normale le ressaisit avec la régularité passée. Et quand, sûr enfin d'avoir triomplé de lui-même et se croyant désormais à l'abri d'une rechute, il reprit le chemin du Père-Lachaise, une certaine joie âcre et victorieuse le possédait.

C'était un matin d'automne, tiède, pâle et doré. Une allégresse tranquille lui faisait trouver un délice dans la nature. Ah! qu'il se sentait puissant! Il se jouait de la passion comme d'un mal léger, qu'on guérit. Certes, il pouvait impunément aujourd'hui revoir cette femme. Et cédant à une ancienne habitude, peut-être aussi à l'obscur désir de se prouver, par une bravade, que sa guérison était complète, il choisit le chemin où l'on voit un cyprès énorme étouffé par le tronc de reptile d'un lierre.

Elle ne venait pas.

Les arbres avaient jauni, et dans les lointains bleuâtres, sous le mystère des taillis hérissés de stèles grises, c'était exquis de plonger les yeux pour épier l'arrivée de l'inconnue.

Un grand silence régnait. Les cris d'oiseaux se faisaient rares. De minute en minute, une feuille sèche tombait.

Soudain la jeune femme apparut dans la profondeur des taillis vaporeux, mince dans sa robe noire, les gants de peau serrés au poignet, la démarche un peu lasse, une fourrure flottante au cou. De loin, une rêverie attristée se lisait dans ses yeux.

Il s'éloigna, la vit venir, s'agenouiller et, le front dans ses mains gantées, s'absorber dans une pensée profonde. Elle ne pleurait pas. A pas de loup il s'approcha. En levant les yeux, elle le vit, debout près d'elle, la contemplant.

— Comme vous souffrez, murmura-t-il, avec un accent d'infinie pitié.

Elle le pénétra tout un moment de ses yeux gris, inquiets, chercheurs et peureux qui prirent une acuité enfantine. Puis, peu à peu, une confiance les envahit, et ils recouvrèrent leur expression vraie, triste et douce.

— Oui, répondit-elle alors, je souffre beaucoup.

Et il partit sans avoir osé l'interroger davantage.

La souffrance de cette jeune fille le torturait, non point qu'il la comprît bien, car la douleur des autres nous est inconcevable, mais parce qu'il se sentait impuissant à la consoler. Et des imaginations folles lui venaient: la prendre dans ses bras, comme un enfant qui pleure, couvrir de baisers son front, ses yeux délicats, ses mains. Qu'était-ce dont que les caresses dont il avait eu l'instinctive méfiance, dans sa vie cérébralisée de solitaire! Par moments il se disait: "Je ne l'aime pas, c'est de la pitié."

Ils se revirent tous les jours sans se parler. Une fois elle lui raconta:

— Cela me console de venir. C'était mon petit frère, presque mon enfant. Je n'avais plus que lui au monde, je l'avais élevé. Je suis dessinatrice, je travaillais pour lui. Maintenant je n'ai plus personne; je travaille pour moi; ce n'est pas gai. Oh! monsieur, la vie est abominable!

— Comment, s'écria-t-il indigné, la vie est bonne, au contraire, puisqu'elle est toutes choses, elle est nous-mêmes. Pour quelques secousses dont nous ne connaissons pas l'opportunité secrète, que de bonheur, que de délices nous attendent!

— Ah! fit-elle, en secouant la tête avec un désespoir, une lassitude sans nom, j'aimais trop ce pauvre petit être. Aucune joie ne m'est plus permise, maintenant; tout est fini pour moi.

— Allons donc! la vie veut que l'on se console. Vous ne cesserez pas de demeurer tendrement attachée au souvenir de l'enfant, mais vous cesserez de souffrir.

Il s'étonnait lui-même. Pour arracher au découragement cette pauvre fille, il oubliait son propre pessimisme, et les arguments abondaient sur ses lèvres pour défendre l'excellence de la vie. A la fin, elle sourit amèrement.

— Vous êtes, et avez été sans doute toujours très heureux, monsieur, dit-elle.

Il se récria:

— Heureux! Heureux, moi!

Et le front dans sa main, il dit tout bas:

— Je suis l'être le plus triste au monde. Vous, au moins, avez connu une affection souveraine, mais moi, nul ne m'a aimé; je n'ai aimé personne. J'ai toujours été seul, effroyablement seul.

Les yeux de la jeune fille changèrent, une indicible expression de pitié y allumait un feu exquis: la tristesse s'y évanouissait, la bonté y demeurait, mais étrangement expressive et rayonnante.

Quand ils se séparèrent, elle lui demanda:

— Comment vous appelez-vous?

— Louis, mademoiselle.

— Moi, je me nomme Marguerite.

Et la manière longue et tiède, timidement tendre, dont elle lui serra la main, fut, de la vie la première douceur qu'il devait connaître.

* * *

Il l'épousa un de ces jours d'hiver parisien, triste, brumeux et noir. Mais l'allégresse qui ruisselait en lui était comme un soleil, et dorait les choses. Il ressemblait à un malade imprégné des douces et neuves ivresses de la convalescence. Il s'éveillait à la vie. Quand les quelques amis, professeurs de lycées et artistes, qui les avaient escortés à l'église les quittèrent, Louis conduisit Marguerite à son grand appartement de garçon, sobre et bien ordonné. Lui tremblait légèrement; elle était la plus sereine. Un amour silencieux

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL



UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal

un amour immense et tranquille la possédait. Il la regarda longtemps, installée en dominatrice dans son cabinet de travail, petite et fluette dans sa robe blanche, ses cheveux noirs retombés en lourde touffe sur son front, ses yeux pleins d'un mystère infiniment tendre.

D'abord il la trouva belle. Pour la première fois, au soir même de leur mariage, sa grâce physique le frappait. Il la découvrait. Et la pensée que rien ne lui avait jamais autant appartenu que cette femme dont la nature, l'amour et la loi faisaient sa chose, lui donna d'abord un orgueil puissant et joyeux. Mais elle était venue trop tard dans sa vie; certaines dispositions chagrines trop invétérées en son humeur, restaient incurables. Par instants, son scepticisme renaissait assez vigoureux sous l'amour pour l'analyser. Car le serment d'éternité qu'il avait prononcé le matin le déconcertait. Qu'était-ce donc qu'aimer pour jurer d'aimer toujours. Que feraient, à la longue, de leur doux contrat, les vicissitudes de la vie? Et que lui réservait cette âme impénétrée de femme, petite source mystérieuse et incertaine de son bonheur? Il tremblait devant ce cœur ignoré; il en redoutait la longue habitude, l'accoutumance; il en craignait l'inconnu. Alors il se grisait de baisers, de mots de passion, mais c'était encore pour leurrer son inquiétude. Alléché de bonheur, il ressemblait au voyageur agonisant de soif qui a rencontré la fontaine et se demande tout en buvant: "Ne tarira-t-elle pas?"

Mais les jours passèrent, les semaines, et au lieu de tarir, la fontaine de bonheur s'emplissait de suavités nouvelles. L'extase se perpétuait, aux phases diverses du jour. Il connut le retour au foyer où vous attend une femme inlassablement caressante, le charme des repas où l'on a devant soi une épouse qui vous sourit, ses sommeils si confiants, près de lui. Il connut ces veilles adorablement intimes, où ils causaient tous deux, sous la lampe. Ses maux de tête devenaient très fréquents; Marguerite se fit sa gardienne; elle eut le pas de velours, le mutisme délicat, les glissements berceurs près du lit, qui sont, au malade, si lénifiants. Et il aspirait à même le bonheur, s'en délectait, s'en gorgeait, de toutes les forces de son âme.

Elle le choyait comme un enfant, au point qu'on ne savait si c'était son petit frère mort qu'une ancienne habitude de tendresse lui faisait aimer en son mari, ou son mari déjà, que, d'une manière lointaine et intuitive, elle avait commencé d'aimer dans l'enfant. Son amour était silencieux et discret. Et partageant son temps entre ses travaux d'art et son mari elle vivait tranquille, complétée, sereine, le cœur satisfait.

Un soir, il rentrait. Elle lui trouva l'air joyeux. Il sifflotait, en ôtant son pardessus, un refrain d'opérette et lui dit en l'embrassant:

— J'ai rencontré le ministre.

Indifférente, elle prononça:

— Ah! lequel?

— Celui de l'Instruction publique, je crois que je vais être décoré.

Cette plaisanterie la fit bien rire. Elle savait quelle absence totale de vanité caractérisait l'âme fière de son mari. Elle riait d'un rire de bonheur qui était chez elle comme une floraison, ignorée jusqu'ici, de sa jeunesse étouffée, et elle paraissait ainsi puérile, gracieuse, amoureuse et jolie. Comme elle était fière de lui! Comme elle aimait son dédain de toute gloriole, sa gravité, ce qui le faisait différent des autres, en même temps plus sincère et plus grand. Et d'un geste elle l'enlaça comme l'eut fait la plus douce maîtresse, la plus câline.

Le lendemain, en rentrant, il parla d'une nouvelle rencontre; ce n'était plus le ministre, mais le chef de l'Etat lui-même. Marguerite riait d'abord comme la veille. Ainsi que toutes les femmes qui aiment, elle était disposée à trouver infiniment d'esprit aux plus futiles propos de son mari. Mais cette fois, lorsqu'elle voulut le ramener à une conversation sérieuse, elle eut mille peines à lui faire abandonner sa plaisanterie, et il inventait des propos que le président lui aurait tenus.

Le troisième jour — elle devait s'en souvenir toute sa vie — c'était un jeudi, un radieux matin de février. Elle était à sa table de travail, crayonnant, d'après un croquis pris la veille, une illustration pressée. Elle chantait à mi-voix son allégresse d'épouse, sa confiance dans la vie. Son mari était sorti pour une répétition; elle l'attendait. A la cuisine, la servante apprêtait le repas; une fumée odorante de sauce épicée se répandait dans l'appartement, se jouait dans chaque rais de soleil. On préparait un mets favori de Louis; Marguerite elle-même de temps à autre en allait surveiller la cuisson . Et le cœur lui battait, sans qu'elle sût si c'était au souvenir des baisers du départ ou dans l'atente de ceux du retour.

Enfin il revint. Elle se leva dans un secret frémissement de joie, lui jeta les bras au cou. Mais il dit sévèrement:

— Laisse-moi, je reviens de l'Elysée.

Elle leva les yeux sur les siens: ils étaient fixes, inexpressifs et nouveaux. Une gravité ridicule l'imprégnait. Marguerite le contempla un instant, son cœur cessa de battre. Elle étouffa. Le bien-aimé s'en était allé, elle ne connaissait plus cet homme étrange qui se tenait devant elle.

Il reprit:

— Tous les souverains de l'Europe étaient là. Edouard, Victor-Emmanuel, Guillaume, ils ont tous été charmants pour moi, tu sais, charmants, et tous m'ont promis des décorations.

Elle se jeta sur lui, s'accrochant à ses épaules, et elle criait de toute sa voix: "Louis! Louis!" comme si en le rappelant ainsi, désespérément, elle eût dû faire revenir de force, dans ce corps abandonné, l'âme du noble amant d'autrefois. Mais il continuait de divaguer, étalant cruellement sous ses caresses, les troubles de son cerveau désemparé. "Louis, suppliait-elle, regarde-moi." Car il lui semblait qu'à la lumière de sa propre âme et de ses yeux, elle rallumerait la lumière éteinte dans cette âme obscurcie. Et il répondait aux puissances infinies de ce cri par le fatras de ses insanités orgueilleuses. Alors elle se rappela ses longues fatigues cérébrales, son surmenage, ses insomnies, ses veilles; elle pensa aux cruelles souffrances de ses migraines, à ces longs et lointains prodromes, douleurs de tête ou lassitudes du cerveau épuisé, qui présageaint depuis des mois, sans qu'elle y songeât, la catastrophe d'aujourd'hui. Et terrifiée, ayant en même temps horreur, peur et honte, elle courut s'enfermer dans sa chambre où elle tomba sans force, au chevet de leur lit.

D'abord, elle n'eut qu'une idée, poignante et atroce: la perte de son bonheur. Tout ce qui avait été, depuis trois mois, ne serait plus. Finis les douces expansions, les échanges d'idées, les muettes ententes, les sourires intimes qui mariaient leurs deux pensées. Finie l'adorable société intellectuelle de cet homme qui était en même temps l'amant et l'ami. Et quel réveil après ce rêve trop beau! La folie, la stupidité des grandeurs! Comme si la nature humaine, vicieuse, eût repris sa revanche sur cet être modeste, dédaigneux des honneurs, sa mentalité déréglée se ruait, dans la démence, à toutes les petitesses de la vanité. Encore une fois Marguerite se retrouvait seule, sans personne à qui confier sa détresse.

De longs moments se passèrent. Elle se raidissait, toute crispée et révoltée contre la vérité. "Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible!" Elle avait moins souffert devant le lit du petit Jacques mort, que devant le cadavre moral de son mari. Elle voulut mourir, et se penchant à la fenêtre, mesura le vide. Ah! ne plus exister, ne plus penser, ne plus souffrir!

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

Soudain, un bruit léger retentit contre la porte; quelqu'un y grattait timidement, demandant d'entrer. C'était son mari, c'était ce qu'elle avait tant aimé...

Un flot de pitié l'envahit. Elle reprit conscience d'être l'épouse, d'être la chose de cette pauvre chose dévastée à qui jadis, dans le bonheur, elle avait fait le don d'elle-même. Plus même un homme, mais, fantôme d'un passé d'amour qui avait mêlé leurs vies, faible, malade, risée de tous, il lui devenait cher d'une manière nouvelle. Elle se redressa. Une force courut dans ses muscles fragiles; le grattement continuait plus vif à la porte. Elle l'ouvrit et tendant les bras:

— Viens, mon pauvre Louis, viens, dit-elle.

Et en l'enlaçant de toutes ses forces, pendant qu'indifférent, il rêvait à ses chimères, elle prit sur sa poitrine maternellement, avec une indicible tendresse d'épouse, ce pauvre être sans soutien dont elle serait la pensée, et le guide.

* * *

La lucidité reparut par longues périodes. Ce furent des agonies nouvelles. Quand le malade l'appelait à lui, la serrait dans ses bras, lui livrait, rien qu'en la regardant, toute sa pensée ardente et pure, elle croyait voir se rouvrir sur elle les yeux d'un mort. Et une absurdité cruelle régnait dans leur sincérité, puisqu'à ces moments d'intimité mentale elle lui devait cacher qu'il devenait fou et qu'elle en mourait. Puis elle se reprenait à des espoirs insensés que ruinait une minute après une phrase du pauvre esprit retombé dans les limbes.

Elle connut alors une pudeur honteuse et nerveuse qui lui faisait voiler éperdument, pour tout le monde, l'infirmité de cette grande intelligence éteinte. D'abord, pour le soustraire aux railleries secrètes et inavouées de la domestique, elle la renvoya, s'astreignant ainsi à toutes les besognes matérielles du foyer. Elle se confia au médecin qui signa une ordonnance de congé forcé pour anémie cérébrale, et les cours furent suspendus. Après quoi, elle se séquestra elle-même avec le fou.

Le mal empira vite. Les pensées se firent incohérentes; l'amour seul subsistait, elle s'y prêtait doucement, soumise à la démence de son mari comme elle l'avait été naguère à sa raison. Le médecin hasarda un jour:

— Il devrait être traité dans une maison spéciale.

Marguerite eut un sursaut.

— L'asile d'aliénés, cette geôle, pour mon pauvre malade? Non, non, docteur, je le garde.

Elle se savait indiciblement forte: elle était sa défense, sa tutrice, sa mère; elle le protégerait jusqu'au bout. Ce jour-là, elle se sentit le cœur gonflé de tendresses nouvelles, et quand il lançait au hasard ses phrases sans lien, les écoutait, en souriant à ces dernières lueurs d'un esprit à l'agonie, comme elle eût souri aux premiers bégaiements de son enfant.

Ils étaient pauvres, la vie matérielle devint précaire; Marguerite travailla double. Levée au jour elle venait, les yeux gros encore de sommeil, s'installer à sa table de travail dans l'atelier, et lui que l'impitoyable mal ne laissait pas dormir et qui la suivait puérilement, s'installait à ses côtés, souvent vêtu d'une manière grotesque, affublé tantôt d'une robe, tantôt d'une ceinture rose qu'il nouait à son vêtement de nuit. Alors elle le regardait tristement sans rien lui dire.

Mais des heures plus cruelles l'attendaient.

Elle vivait actuellement sur le reliquat de leur amour. La destruction lente de sa mentalité oubliait encore dans le jeune homme quelques restes de l'adoration ardente de naguère. Et c'était à cette faible lueur, reflet d'un feu mourant, qu'elle alimentait sa vaillance. A mesure qu'elle sentait s'éteindre en lui le sentiment, elle s'agrippait avec un désepoir inconscient à l'habitude des caresses machinales, et elle recevait ces baisers sans vie, dont toute la saveur venait pour elle de ceux d'autrefois.

Mais un jour, hagard, livide, les yeux béants il lui dit:

— Ma femme? où est ma femme?

Elle voulut l'étreindre:

— Je suis là, mon chéri, me voici, toujours près de toi...

Il la repoussa:

— Retirez-vous, je ne vous connais pas.

A demi-folle elle-même, elle lui saisit les poignets, s'y crispa, plongea son regard dans les yeux inexpressifs, et avec une véhémence physique où passèrent toutes ses forces, lui murmura:

— C'est moi, c'est moi, je suis là, je t'aime.

— Vous êtes une créature infâme, reprit-il: c'est ma femme que je veux.

Alors commença pour lui l'obsession douloureuse et navrante, qu'elle dut constater, impuissante, du matin au soir, en leurs longues journées. C'était une perpétuelle recherche de sa femme. Il l'appelait sans cesse: "Marguerite! Marguerite!..." avec un accent de souffrance qui la déchirait, et elle était le témoin de ses inquisitions secrètes et sans trève dans toute la maison, pour la retrouver. Il fouillait inlassablement, les armoires, les garde-robes, soulevait les rideaux, murmurant toujours la même phrase: "Elle m'a abandonné, elle m'a abandonné!" Et quand elle suivait des yeux, à travers l'appartement, cette furtive course de fantôme, elle trouvait encore dans le chagrin qui la poignait, l'amer délice d'être toujours l'âme de sa folie et de sa douleur.

Lorsqu'il se fut lassé de son éternelle requête incessante et inexaucée, l'exaspération commença, et avec elle, les accès nerveux, les violences, les éveils sauvage de sa nature déchaînée. De la rue, parfois, les passants entendaient des cris étranges et, surpris, levaient la tête. Le médecin revint à la charge, près de Marguerite, et proposa une consultation. Ils furent cette fois trois pour la circonvenir, lui représentant avec douceur de quelle efficacité serait pour l'aliéné, les soins de l'asile. Frêle et épuisée de travail, délicate, anémiée, elle eut des violences de lionne pour défendre son malade, contre leur aménité traîtresse.

— Ah! qu'on y vienne, qu'on essaye de me le prendre, on verra! Je le veux, je le veux pour moi toute seule, jusqu'à la fin, et je ne le livrerai pas parce qu'il est faible, malade et égaré. Je sais des traitements occultes que ses féroces gardiens ignoreraient, et je le guérirai, vous entendez, il guérira entre mes mains ou il mourra dans mes bras, comme je me le suis promis.

Très émus, les médecins se turent et résolurent secrètement de temporiser.

La période de la démence agitée fut courte. Sa surexcitation usée, le malade sombra de jour en jour dans une matérialité pesante et tranquille. A force de l'étudier, penchée sur lui nuit et jour, dans une observation anxieuse et passionnée, la jeune femme lui devina des facultés de jouissance: le palais et l'ouïe survivaient à la ruine. Elle se consacra à la satisfaction de ces deux sens, tristes vestiges de l'existence ancienne. Pour sa gourmandise, elle s'épuisa en cuisines savantes, légères, raffinées, et ne lui servait que des plats exquis, alimentation délicate d'un nourrissage d'enfant, régime sybaritique d'un gourmet. Et il y avait ainsi, à côté de la voracité honteuse du fou, la poésie de l'amoureuse qui le servait. Pour son oreille, elle évita les bruits, les chocs violents. Elle assourdit son marcher, créa dans les chambres un silence absolu. Elle s'étudia à travailler, aller, venir, agir, comme une ombre. On aurait dit l'enchantement de toute la maison, les objets privés de poids, ouatés, sans heurts. C'était comme la matérialisation d'une paix infinie qui flottait dans l'atmosphère avec les glissements muets de cette jeune femme lente et douce. Puis, parfois, auprès du fou, elle chantait à mi-voix des mélodies berçantes.

Et les nerfs du malade, à ces vibrations agréables, s'ensommeillaient béatement.

Dans la rue, quand elle passait pour des courses rapides, les voisins se la montraient du doigt, vive, essouflée, amaigrie et pâle, et ils chuchotaient, à demi railleurs, devant cette femme amoureuse d'un fou. Mais elle allait sans voir, faisait prestement ses emplettes, courait à la poste expédier ses



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 60c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

dessins, et serrant contre elle la clef qui avait emprisonné son malade, rentrait à la hâte, inquiète, frémissante et lassée.

Elle le retrouvait assoupi dans son fauteuil, stupide, épaissi par l'embonpoint naissant, premier effet de sa vie végétative, ou bien fouillant les buffets, toujours affamé et en quête de nourriture friande. Alors elle lui offrait comme à son enfant, les gâteaux fins qu'elle rapportait, et sans dégoût, sans répulsion ni révolte, souriait à son plaisir vorace.

D'abord, dans cette dépouille vivante c'est le passé qu'elle avait cherché. Elle avait évité l'instinctive horreur, en voyant moins le fou qu'un état morbide et transitoire subi par le noble bien-aimé. C'était à l'époux d'autrefois, qu'à travers l'accident actuel, elle gardait sa fidèle tendresse, et quand elle baisait ce front d'insensé, une constance inviolée de veuve, lui faisait toujours revoir sous cette forme dégradée, l'image qu'elle avait connue aux premiers jours de leur union. Parfois même, alors, au milieu des soins maternels qu'elle rendait au malheureux, il lui semblait sentir dans l'invisible, comme le mystérieux regard lucide et beau de Louis, qui la soutenait, l'approuvait, la remerciait.

Mais les semaines, les mois, plus d'une année avaient passé, et l'admirable intelligence, loin de se ressaisir, sombrait de jour en jour, plus profondément dans la bestialité. Si bien que le temps se faisait très bref où elle avait aimé l'homme sain, tandis qu'elle se sentait mariée de plus en plus et depuis une période infinie, au dément. Alors sa tendresse se déplaça, et revint, par une force insensible, à ce corps sans âme qu'elle avait dix fois plus connu que l'autre. Elle finit par le chérir tel qu'il était maintenant, avec son intelligence éteinte, sa déchéance, toute son animalité humaine à nu. Elle oubliait l'intellectuel pour s'attacher à ce pauvre être sans pensée. Elle l'aima comme on aime un infirme, de tout le dévouement qu'on lui a consacré. Et sa nature caressante, avide de câlineries, de tendresses et de baisers, lasse de se leurrer de souvenirs qui devenaient de plus en plus fugaces, se satisfaisait à embrasser maternellement ce demi-cadavre.

Et cela devint, quand même, à la longue, une effroyable solitude morale. Elle avait écarté de sa vie tout être humain, pour être du fou la gardienne et l'esclave. D'ailleurs, il effrayait les visiteurs, et tout le monde la délaissa sans qu'elle eût besoin d'en manifester le désir.

Elle eut ainsi vingt-sept ans, et menait, sans rien regretter, sa sombre vie de recluse. Cependant, elle avait goûté au bonheur; elle avait connu de l'amour, trois mois durant, les plus ineffables choses, et la saveur lui en était restée. Jeune fille, elle avait, près de son petit frère malade, vécu des jours comparables à ceux d'à-présent, mais dans une ignorance paisible de tout ce qu'éveille en une femme l'amour d'un homme qui l'adore. Aujourd'hui, elle avait été aimée, fugitivement, comme dans un rêve, et il lui venait, à penser aux délices finies, des tristesses déchirantes. Parfois, elle se surprenait à serrer dans une fièvre désespérée, les mains molles et inertes de son mari.

— M'aimes-tu, disait-elle, m'aimes-tu ?

Il répondait:

— Laisse-moi, j'ai faim.

Alors, elle retombait, sanglotante, éperdue, sur un siège proche, et lui s'amusait à voir couler ses larmes.

Un jour, en la regardant, il pleura aussi. Son visage ruisselait, des sanglots de petit enfant l'étouffèrent. Elle tressaillit, s'approcha, essuya ses yeux, le couvrit de baisers, s'imaginant que c'était un chagrin réel qu'il éprouvait.

Il était devenu d'une docilité et d'une douceur constantes. Elle le promena. Il paraissait effrayé dans la rue, et se serrait contre elle, demandant sa protection. Marguerite eut alors des sensations de fierté délicieuse à tenir ainsi sous sa garde, cet homme si vigoureux. La santé physique du fou s'affermissait déjà; les promenades à petits pas, sur le trottoir, au soleil, achevèrent de la reconstituer. Il s'était baigné deux années dans l'atmosphère de cette femme, il avait été soumis à ses soins, à l'action de sa paix bienfaisante, à son hygiène divine et inspirée; il sortait de ses mains comme d'une seconde gestation, rénové, naissant à une vie physique nouvelle, les nerfs calmés, les moelles raffermies, s'essayant à des phrases puériles. Un soir, il sourit.

— Est-ce qu'il ne va pas guérir, demanda au médecin Marguerite, tremblante, anxieuse, enfiévrée de ce désir de guérison.

Le docteur hocha la tête, incertain. Elle demeura plus navrée, après la fin de cette lueur d'espoir.

Alors, lasse, plus découragée devant cette vigueur reconquise qu'elle ne l'avait été devant le malade exténué, voyant désormais plus l'insensé que l'infirme, elle souffrit comme jamais. Elle se disait souvent: "J'aurais cependant si bien su être heureuse!" Et de quels précaires et amers bonheurs elle devait désormais se contenter! Quand son mari disait: "Il fait beau", ou bien: "La sauce est bonne", elle avait de petites joies tristes...

Pourtant, comme son idylle avait été belle! Quel poème! quel roman! Et pendant que son crayon de dessinatrice couvrait le papier, dans ses longs et patients travaux d'illustration, sa pensée libérée se plongeait dans ces divins souvenirs, et elle s'en nourrissait, comme un affamé qui rôde autour d'une table se repaît de parfums. Le besoin impérieux la prit même de revivre ces réminiscences. Ce serait poignant, cruel et délicieux de retourner cueillir dans les sentiers du grand cimetière, des fragments, des lambeaux oubliés de son rêve. Oui, elle irait; son désir se précisait: elle irait un matin, à midi, sur la tombe du petit Jacques, elle y traînerait à son bras le pauvre insensé, puisqu'elle ne pouvait le quitter, et il y aurait à cela moins d'ironie que de douceur. Elle l'aimait tant son grand enfant, et de quelle pitié!

C'était le début de mai. Elle l'habilla ce matin-là plus tôt que de coutume. Il avait à sortir un plaisir enfantin, et il se réjouit quand elle lui prit la main, disant: "Viens te promener." Depuis plusieurs jours, elle lui trouvait une tristesse étrange, et si le pauvre cerveau avait été capable de penser, on aurait dit qu'un souci l'accablait. "Il souffre peut-être, se dit Marguerite; l'air lui fera du bien."

Et serrée contre lui, l'entraînant dans sa marche, elle allait, rêveuse et distraite, vers cette évasion dans le passé et le bonheur aboli. Elle conduisait son mari, mais aussi distraite de lui que ces mères songeuses et absorbées qu'on voit dans la rue promener leur enfant, le sont du petit être inapte à les comprendre. C'était à l'autre qu'elle rêvait à l'amant idéal, aimé là, jadis, dans ce désert du Père-Lachaise.

Quand elle en franchit le portique, elle se sentit le cœur étreint d'une impression de regret douloureux. Une femme les croisa, les yeux rougis, des pieds à la tête enveloppée de crêpe. "Moi aussi je suis veuve", songea Marguerite; et elle s'orienta dans une pause d'une seconde, car depuis deux années, elle avait oublié l'itinéraire exquis où elle rencontrait chaque jour, à cette même heure, le bien-aimé.

Devant elle, dans une pente douce et infinie, le cimetière s'élevait comme un parc touffu, plein de frondaisons jeunes, compactes, au vert éblouissant. La lumière printanière et puissante de cette matinée de mai y planait, affranchie des buées de la ville; et surplombant, comme d'une terrasse, la grande avenue montante, les deux chapelles déparcillées découpaient, sur le bleu violent du ciel, la blancheur de leurs frontons. C'était, sous la richesse du soleil, comme l'entrée luxueuse d'un palais, tandis qu'alentour, on pressentait des profondeurs et des ombres mystérieuses.


Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
162 RUE ST-DENIS

Les Merveilleux **Parfums Mouilleron** 5 rue de St-Cloud, Paris


FONT SENSATION
"SECRET DE FEMME",
"MON BEGUIN", "DATURA"
SONT EXQUIS
Ainsi que ses Lotions, ses Poudres, ses Crèmes.
En vente dans toutes les Pharmacies et Grands Magasins.
Aug. Sorignet et Cie, Dépositaires
432 DULUTH EST

Et Marguerite se ressouvint tout à coup. Dans la grande ville ensommeillée, où se croisaient tant de rues silencieuses, elle prenait autrefois cette allée pavée, entre de blancs caveaux neufs; et elle y traîna son mari, angoissée, fiévreuse, l'allure plus rapide, à mesure qu'elle approchait du lieu où dormaient ses souvenirs.

Au-dessus d'elle, les taillis s'étageaient en amphithéâtre. Elle reconnut définitivement sa route en traversant le rond-point où Casimir-Périer, drapé dans sa cape, sert aux promeneurs de point de repère. Maintenant, à droite, des architectures grises apparaissaient entre les arbres. C'étaient les mausolées des maréchaux de l'empire; elle prit à gauche délibérément.

Le printemps semblait n'arriver pas jusqu'ici. Sous l'ombre, les cyprès étaient devenus énormes, leurs troncs rugueux et droits, vêtus de leur ramure délicate et sombre, montaient d'un jet sous la voûte des vieux ormes. Et voici qu'apparaissaient ces grandes tombes noires en forme de pyramides, goût bizarre du romantisme de 1830, ruines d'un snobisme funéraire, qui avait dû, pour un temps, faire fureur. Puis c'était les ædicules à demi-écroulés, les tombes corinthiennes voilées d'un lierre épais, les garnitures de fer, rouillées et abattues, les épitaphes rongées de mousse. A chaque pas, Marguerite tressaillait. Ils s'étaient arrêtés ici, là. Ils s'étaient assis sur ce tumulus lézardé, garni de mousse, un vrai banc. Devant cette colonne brisée, il avait prononcé: "Je vous aime." Et sous ce dais compact de verdure, ayant devant les yeux le rideau descendant, tissu de feuilles emmêlées, qui, léger et profond, leur voilait Paris, ils s'étaient extasiés, un matin, les mains serrées, sans rien se dire.

Alors, inconsciemment, elle guidait le fou parmi les tombes, l'oubliant dans son évocation de l'autre, l'amant d'autrefois montant à la petite tombe blanche de son frère, moins pour y retrouver l'enfant mort, qu'une poussière de sa joie perdue. La tombe blanche, en deux années, était devenue grise, mais quand elle la reconnut de loin, elle s'y rua, et vint s'y abattre à genoux, tout en pleurs.

C'était ainsi, la première fois; et il était venu, sans bruit, glissant sur l'herbe molle, tout d'un coup, se dressant devant elle. Oh! de quel regard il l'avait enveloppée. Là encore, il lui avait dit sa plainte d'isolé. "Je suis seul, effroyablement seul!" Là, enfin, le cœur gonflé, palpitante, troublée, elle l'avait aimé. Ils s'étaient fiancés ici; ils y avaient connu ensemble des contemplations muettes, les plus hautes régions de l'amour. Et c'était fini, fini pour jamais, et lui était encore là, pourtant, comme autrefois, debout et la regardant.

Un élan de pitié, comme elle en avait parfois pour le malheureux, la saisit; elle leva sur lui des yeux pleins de compassion tendre, murmurant, songeant tout haut:

— Je t'aime bien, tu sais, pauvre ami!

Elle sentit à ce moment les yeux du fou plonger étrangement dans les siens. Oh! ce regard incompréhensible, comme il la troublait, avec son vide, son inconnu, sa détresse! Puis, à une convulsion légère des lèvres qu'il avait depuis sa folie, elle devina qu'il allait parler, et comme depuis deux ou trois jours, il n'avait pas proféré un mot, elle l'écoutait souriante, indulgente à ses divagations.

Il prononça:

— Marguerite!

Une secousse la mit debout, terrifiée à demi, et elle le regardait en frissonnant; c'était la première fois qu'il disait ce nom depuis deux ans. Quel écho se réveillait dans sa mémoire endormie? Et face à face, silencieusement, ils se contemplèrent tout un moment. Alors éperdue, sans comprendre le regard de ces yeux où elle ne savait plus lire, la jeune femme envahie d'un espoir subit, voulut forcer et violenter cette mémoire engourdie, et elle prononça, à son tour, en saisissant les mains de son mari:

— Louis, Louis!

Et il dit très doucement, très lentement:

— Tu te rappelles... la première fois que je t'ai vue... ici?...

La parole saccadée par les soubresauts de son cœur, elle dit en s'approchant de lui, le scrutant ardemment:

— Tu te souviens? Tu me reconnais? je suis ta femme, tu sais...

Il répéta, comme une caresse.

— Oh! oui, ma femme, ma chère femme!

Et la prenant aux épaules, avec une tendresse délicate, il la baisa longuement.

Ce fut sous ce baiser qu'elle défaillit. Comme si toute sa force s'était usée dans la lutte, elle n'en avait plus pour soutenir l'afflux soudain d'un tel bonheur, et la sentant fléchir, Louis dut la prendre, la porter presque.

C'était, dans cette ville des Morts, une résurrection miraculeuse. Elle frissonnait dans ses bras en répétant: "Ah! tu es guéri! tu es guéri!" Et comme le matin, le lever glorieux du soleil chasse les brumes de l'horizon, en cette aurore humaine, l'esprit qui renaissait dissipait peu à peu les lambeaux d'obscurité, au travers desquels il avait fait sa trouée. Soudain le jeune homme, pris de confusion en se remémorant mieux les choses, se passa la main sur le visage; il trouva une barbe épaisse, une massivité matérielle: ce fut une honte furtive. Il dit:

— Oh! Marguerite, comment ai-je paru devant toi tout ce temps!

Puis avec terreur, lourdement, il laissa tomber ces mots affreux:

— J'ai été fou!

Ils étaient enlacés, immobiles. Un rouge-gorge, comme une flèche chantante, s'abattit près d'eux et fit des roulades. Midi sonnait aux églises lointaines. Le ciel au zénith était d'un bleu de velours sombre, et le soleil ruisselait sur le vert nouveau des vieux arbres. Isolés tous deux, dans le grand cimetière touffu, baignés de silence, de solitude, de recueillement, ayant pour assistance les innombrables morts couchés par milliers sous la terre, les doigts étreints, ils célébrèrent là, mystérieusement, leurs idéales noces nouvelles. Lui, murmura:

— Je me souviens de tout; tu m'as guéri.

L'épouse répondit seulement:

— Je t'ai aimé.

FIN

Dans le prochain numéro:
"Le Premier amour de Napoléon" par H. A. Dourliac (au complet) et "La Passagère" de Guy de Chantepleure (IIIe Partie).

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est. rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE FLEURISTE "MODERNE" — Rien n'est plus approprié que des fleurs

C'est l'époque des mariages
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED. Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1876

LES PARFUMS DE GRAND LUXE
Concentration extrême NESTLY Nouvelles Créations parisiennes
Mousse parfumée
Sous la Coudraie
Rose de Jéricho
Les Roses de Nestly
Perfection Œillet, etc.
EXIGER LA MARQUE "NESTLY" DE FABRICATION FRANÇAISE
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES ET DANS LES GRANDS MAGASINS
F. BÉRANGER & CIE, ENRG. 19-21, Côte d'Abraham, QUÉBEC
VENTE EN GROS SEULEMENT.
SEULS AGENTS POUR LE CANADA

Illustrations
de
Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY CHANTPLEUR

RESUME DES CHAPITRE PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Fabrice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieur à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seule fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice.*

TROISIEME PARTIE

"Hélas! "on espère toujours", Kerjean, rien n'est plus vrai... Ne m'avez-vous pas dit qu'à mon âge espérer "était un devoir"?... Vous avez rencontré les Mauriceau de passage à Paris... Vous leur avez parlé de moi... S'ils parlent de moi à... un de leurs amis... et si...

"Mon ami Kerjean, l'oubli de certains souvenirs est difficile... je ne le vois que trop!... Ne peut-il paraître à quelqu'un d'autre aussi impossible qu'à moi?... Je suis folle... Sans doute un esprit joyeux m'a-t-il visité? Il me semble que j'ai des pressentiments heureux et que Dieu n'exige de moi qu'un peu de foi, de courage et de patience...

"Au revoir et bien affectueusement à vous, cher Bizuth d'autrefois, mon jeune oncle et mon vieux frère.

"PHYLLIS."

"6 septembre.

"Kerjean, vieil ami, comme vous êtes bon de vous être souvenu de ma fête!... J'avais tant pleuré, ce matin, en pensant à marraine, tant pleuré!... Il me semblait souffrir plus que je ne pouvais le supporter... Puis votre lettre est venue... et j'ai été moins isolée, moins triste. Oh! c'est un privilège d'avoir le Bizuth-géant pour ami sans être Cendrillon ni la Chatte Blanche...

"La petite Liliane, qui m'avait demandé dans une de nos conversations la date de ma fête, se l'est rappelée comme vous. Elle était sortie à dix heures avec son père, et voici qu'à midi, tous deux sont rentrés, des bouquets de roses à la main... Cette attention de sa fille et de son mari a paru contrarier Mme Valois. Elle n'est pas bonne, et je crois que je lui déplais. Mon pauvre Kerjean, les deux mois d'essai écoulés, il me faudra, je le crains, chercher un autre asile. Pourquoi me garderait-on et à quoi suis-je bonne?

"Encore merci et très à vous.

"PHYLLIS."

"9 septembre.

"Kerjean, quand vous parlez de M. Valois, on dirait que vous êtes jaloux! Pensez-vous donc que la place de Bizuth-géant soit à prendre?... Ce brave homme est mon seul espoir. Il chérit sa petite fille et voit combien Liliane m'aime... Peut-être convaincra-t-il sa femme de me garder à Paris... et peut-être, si je suis très déférente, très gentille, finirai-je par trouver grâce auprès de la mère de Liliane aussi?

"Hier, précisément, M. Valois a vu que j'avais pleuré (hélas! Kerjean, il y a des jours, des heures où je ne puis m'empêcher de pleurer), et, sans grand tact, mais avec une très évidente bienveillance, il m'a demandé si quelqu'un m'avait fait de la peine. — "Non, monsieur, ai-je "répondu, mais, vous le savez, j'ai perdu, "il y a quelques semaines, ma mère "adoptive; je l'adorais et me trouve "maintenant seule au monde... Alors, je "ne suis pas toujours aussi courageuse "qu'il faudrait." Il a protesté: — "Vous "n'êtes pas seule au monde, vous reste-"rez près de Liliane, avec nous, petite "mademoiselle, et vous serez très gâtée, "très heureuse, je vous le promets... je "ne veux plus que vous pleuriez..." Si la phrase était sotte, s'il était absurde de penser que la sympathie de gens qui ne me sont rien aurait le pouvoir de me rendre heureuse et de m'empêcher de pleurer, l'intention était généreuse.

"M. Valois paraissait tout apitoyé tout désireux de me témoigner sa compassion... Il m'a pris la main comme vous quand j'ai de la peine... Je la lui ai retirée, soyez tranquille; je déteste que quelqu'un d'étranger me touche... Mais j'ai franchement remercié M. Valois de sa bonté. Je voudrais que Mme Valois eût aussi un peu pitié de moi. L'idée de me mettre en quête d'une autre situation, de m'habituer à d'autres figures, de faire de nouveaux efforts pour m'adapter tant bien que mal à un nouveau milieu, l'idée surtout de quitter cette petite Liliane dont la tendresse m'est si douce, m'accable plus péniblement que je ne puis dire.

"Kerjean, je ne quitterais volontiers Liliane que si quelque chose d'heureux — la seule chose heureuse pour moi — arrivait... Oh! Kerjean! n'est-il pas étrange que je puis attendre encore des choses heureuses... et cela, sans m'appuyer, pour être si confiante, sur d'autres raisons que celles de mon cœur... les raisons folles et charmantes "que la raison ne connaît pas?"

"Au revoir, mon ami, l'unique et toujours le meilleur. Si vous lisiez en moi, vous y verriez certainement combien vous auriez tort d'être jaloux de qui que ce fût. J'ai entendu dire de je ne sais qui: "Elle a été la femme d'un seul amour." On pourra dire cela de moi, Kerjean, mais il faudra qu'on ajoute: "Elle a été "aussi la femme d'une seule amitié.'

"Votre petite PHYL."

"Villa des Vagues, 10 septembre.

"Mon cher Kerjean, je pars demain à la première heure. Je quitte Houlgate et les Valois... volontairement, je vous prie de le croire, quoique, d'ailleurs, on ne me retienne pas. C'est une histoire révoltante et parfaitement ridicule que je vous conterai. Vous aviez raison. Je manque d'expérience, mais le monde est quelquefois bien déconcertant et bien laid.

"J'espère que Mlle Arguin voudra bien me donner asile une fois encore. Elle paraissait disposée à servir mes intentions de travail, et je ne lui demanderai de me supporter que juste le temps de trouver un autre emploi... Aussi bien, où pour-

rais-je aller, sinon chez elle, mon pauvre Kerjean? Je n'ai personne...

"Je ne vous prie pas de venir me voir rue d'Offémont. Si ma nouvelle intrusion avait contrarié Mlle Laure, elle ne manquerait pas de me reprocher le sans-gêne de recevoir votre visite sous son toit... C'est moi qui irai chez vous, rue Boursault, demain, vers cinq heures... Un samedi, vous serez bien rentré à cinq heures, n'est-ce pas? Et j'ai un tel besoin de vous voir!

"A bientôt, prenez ma main et serrez-la bien fort dans votre bonne, brave et loyale patte d'ami.

"PHYLLIS."

VII

Tandis que palpitait, doux et léger dans la pièce paisible, le cœur de la pendule aux abeilles d'or, Phyllis, toute vibrante, contait l'incident qui avait causé sa fuite.

—...J'étais assise toute seule dans le salon, je feuilletais un livre posé sur la table... Je me tenais, comme ça... la tête inclinée... M. Valois est venu derrière moi... j'ai cru qu'il regardait les gravures... Et je n'osais rien dire, bien que cette présence invisible et toute proche me fût désagréable... Puis j'ai senti son souffle qui me touchait et, tout de suite, sa bouche s'est posée sur mon cou... Alors je me suis retournée, brusquement et je lui ai donné une gifle... Oh! une gifle qui a sonné... comme au théâtre, mais bien sur la joue à laquelle elle s'appliquait, je vous en réponds... Voilà!

Naïvement, avec la grâce qu'elle apportait à tous ses mouvements, Phyllis avait miné la scène ou, tout au moins, le rôle que, bien malgré elle, elle y avait joué, et la préciosité de son petit accent atavique avait fait de ce récit quelque chose d'irrésistiblement drôle...

Mais Kerjean n'avait aucune envie de rire. Une indignation exaspérée le brûlait.

Devant le joli cou qui s'était penché, émergeant de l'encolure ronde, plus blanc, plus fin, plus nu de son contact avec le noir mat et presque velouté du crêpe, il avait eu la perception très vive de la tentation à laquelle l'homme avait cédé. Et cette impression brutale, physique, du fait lui montrait plus réel, lui rendait plus odieux l'acte dont toute sa délicatesse virile, tout son respect chevaleresque de la femme, de la jeune fille, étaient révoltés.

Le visage dur, un peu pâle, il mordait sa lèvre inférieure, et ses doigts se fermaient, crispés, sur ses paumes.

—Ma pauvre petite Phyl! Oh! pouvoir donner une leçon à ce lâche individu!

Phyllis sourit.

—La leçon, il l'a eue! fit-elle. C'est un homme très vulgaire: il a bien essayé de s'excuser par une sotte plaisanterie, de me dire que son baiser était à peu près resté à l'état d'intention et qu'il n'en avait certainement pas été de même de ma gifle... et je ne sais quoi encore... Mais si vous aviez vu sa mine penaude après, pendant que je lui exprimais ma façon de penser!... Car j'étais furieuse, oh! furieuse... J'avais tout ensemble envie de le battre encore... et de sangloter... Je me sentais tellement seule, tellement abandonnée, je sentais tellement que, si je n'avais pas été une pauvre petite institutrice sans famille, que si j'avais eu des parents, un père, un frère... cet homme, si grossier fût-il, n'eût jamais eu l'audace... Oh! c'est cela que je lui ai dit... Et il m'a demandé pardon, en m'appelant sa pauvre petite mademoiselle, l'imbécile! Alors j'ai haussé les épaules, et je suis sortie, le laissant humilié, honteux et tout rouge, tout meurtri encore de mon soufflet... Ah! le lâche, Kerjean! le lâche, le goujat!...

—Mais *avant*, Phyllis, avant ce jour-là, son attitude n'avait jamais été... incorrecte?

—Jamais... Du moins, je ne crois pas.

—Comment, vous ne croyez pas?

—Je dis que je ne crois pas, parce que, maintenant, tout me paraît suspect dans ce passé innocent... les attentions courtoises de cet homme, la manière dont il me regardait et jusqu'au plaisir qu'il trouvait à jouer avec sa petite fille quand j'étais là... Cependant vos recommandations m'avaient rendue prudente... malgré moi! Elles me paraissaient ridicules, oui, mais, vous allez rire, au fond de moi, je les acceptais, parce que je me disais que peut-être, si j'avais eu... un fiancé jaloux, il m'eût fait les mêmes... Alors j'évitais d'être seule avec M. Valois et, dans les promenades, quand il me tendait la main ou les bras pour m'aider à descendre une pente, à franchir un fossé ou une flaque, je m'échappais toujours et me passais de ses services... D'ailleurs, j'ai toujours détesté lui donner la main, sans même savoir pourquoi...

—Vous voyez, ma pauvre enfant, à quel point j'avais raison, fit Kerjean sans relever l'allusion tendre à Fabrice de Mauve.

—Vous avez toujours raison, Bizuthgéant.

—Comment êtes-vous partie? Vous êtes-vous plainte à Mme Valois?

—Mon premier mouvement a été de tout dire à Mme Valois, Kerjean... Puis j'ai pensé que j'allais causer une grande peine... désunir un ménage peut-être... J'ai pensé à la petite Liliane qui entendrait des mots de colère, qui assisterait à des scènes pénibles... J'ai eu peur de tout le mal que, sans le vouloir, je pouvais faire... Alors, comme je venais justement de recevoir une lettre de vous, j'ai dit que j'étais rappelée à Paris auprès d'une amie très malade et désireuse d'avoir mes soins...

—Vous êtes bonne, petite Phyl, mille fois plus délicate et meilleure que moi, murmura le jeune homme touché. Mais Mme Valois eût pu ne pas vous croire et s'imaginer...

—Je me suis excusée de mon mieux, et Mme Valois, qui n'a pas insisté pour me garder, ne m'a pas demandé non plus de revenir après la guérison de mon amie... Je ne serais pas étonnée qu'elle eût deviné quelque chose et m'eût su gré de mon départ silencieux... car, pour son mari, elle a été toute la soirée d'une froideur de glace et s'est montrée par contre, en me parlant de Liliane et de l'affection que je lui avais inspirée, plus aimable, plus cordiale que je ne l'avais jamais vue... Vous voyez donc que j'ai bien fait... J'ai pris le train le lendemain matin de bonne heure... et j'étais rue d'Offémont avant midi.

—Mlle Arguin vous a-t-elle aussi mal accueillie que vous le craigniez?

—Beaucoup plus! La sachant très prude, je pensais qu'elle allait lancer ses foudres sur M. Valois et me couvrir, au moins à ce propos, de sa protection sympathique... Naturellement, elle n'a pu que m'approuver d'avoir quitté Houlgate, mais, en nommant M. Valois, elle n'a pas eu un mot de blâme... Selon elle, une femme reçoit les insultes qu'elle s'est attirées... Elle m'a accusée d'avoir été coquette... provocante... et...

La voix de la jeune fille se brisa, de grosses larmes lui jaillirent des yeux.

—Vous ne croyez pourtant pas que j'aie été coquette ni provocante? suppliat-elle... Et, en l'honneur de ce magot!... Oh! Kerjean!...

Kerjean protesta, ému, consolateur:

—Non, ma chère petite! non certes, je ne le crois pas... je suis bien loin de le croire!

Mais, malgré lui, il pensait à l'innocent petit cou si blanc, si fin dans l'étoffe noire et à toute cette grâce virginale, grâce des gestes, de l'attitude, grâce du regard, du sourire, séduction mystérieuse, prenante, qui semblait encore s'ignorer...

—La vérité, ma pauvre petite Phyl, acheva-t-il, c'est que vous êtes beaucoup trop jeune, beaucoup trop jolie pour être institutrice... Non, vous n'avez pas le physique de l'emploi.

—Oh! je suppose qu'on n'a pas toujours le guignon de se trouver chez un homme mal élevé que sa femme assomme...

—Non, certes... mais il y a de par le monde un nombre assez considérable de femmes assommantes et d'hommes mal élevés...

Elle eut un air découragé.

—Mon pauvre Kerjean, il faut pourtant que je trouve une autre situation... Que sera-t-elle? Mlle Laure m'a parlé d'une dame, une de ses amies de pension, la veuve d'un notaire de province, qui vient de s'installer à Paris et cherche pour ses deux grandes filles une demoiselle de compagnie... une espèce de promeneuse... Mais Mlle Laure croit que je n'ai pas l'air assez sérieux...

—Ah! fit Kerjean, le visage soucieux, si sur un point quelconque du globe, ici ou en Bretagne, Jacqueline Albin plantait enfin sa tente! Si même je savais où la prendre, cette implacable voyageuse! Vous avez connu Jacqueline?

—Mlle Albin? Oh! très peu... Je l'ai vue quand j'étais petite... Mais je me souviens d'elle... C'était alors une belle jeune fille, l'ange gardien de son père aveugle... Ils sont venus à Paris pour consulter un oculiste célèbre... et vous les avez présentés à marraine... Je me rappelle; vous avez mis ma main dans celle de Mlle Albin et vous avez dit: "Ma grande amie Jacqueline, voici ma petite amie Phyllis, que j'aime beaucoup et que vous aimerez beaucoup aussi."

—Eh bien! ce sont précisément ces paroles que j'aimerais pouvoir répéter aujourd'hui, fit Kerjean qui souriait au souvenir évoqué. Notre amitié, notre camaraderie à Jacqueline et à moi, remonte au temps où ni elle ni moi, nous ne savions encore lire. Mes parents étaient vaguement cousins des siens, et, à Fougères, nos familles voisinaient comme en province seulement on peut voisiner, presque journellement... Jacqueline et moi, nous avons le même âge à quelques mois près —quelques mois qui font d'elle mon aînée et la rendaient alors très fière. C'était aussi la plus sage de nous deux, une enfant exquise... et la femme a tenu tout ce que promettait l'enfant. Je ne connais pas de cœur plus aimant et plus fidèle, d'esprit plus ouvert, de caractère

plus droit. Jacqueline Albin ne se mariera sans doute jamais... C'est, par nature, je crois, une indépendante, une solitaire... comme moi. Cependant, je suis presque certain qu'elle vous eût prise auprès d'elle. Vous auriez été sa demoiselle de compagnie, sa lectrice, que sais-je?... et elle vous aurait aimée comme une sœur... Mais, je crois vous l'avoir raconté, depuis la mort de son père, Jacqueline Albin a quitté Fougères et renoncé à Paris, qu'elle aimait... Elle voyage... Sa fortune, qui est fort belle, lui permet la coûteuse fantaisie de vivre "sur la branche", comme l'héroïne d'un roman dont il a été beaucoup parlé... Et...... le plus souvent, elle choisit une branche assez lointaine, dont elle ne donne point l'adresse à ses amis.

— Elle ne vous écrit jamais?

L'espoir craintif qui avait lui sur le visage de Phyllis venait de s'assombrir.

— Très rarement. Son dernier message reçu par moi à la fin de juin, était daté d'une petite ville du Japon... Elle me disait de lui répondre "poste restante", à Calcutta...

La petite Phyl soupira.

— Quel dommage! Une amie de vous, Kerjean, c'était plus confortable qu'une amie de Mlle Arguin...

Elle se mit à rire en même temps que la petite pendule d'or, accompagnée sourdement au delà du mur par la grosse horloge de bois, commençait à sonner six heures.

Et le rire était pur, aérien, comme le timbre qui évoquait le soleil et les abeilles.

— Oh! fit la jeune fille, que c'est joli et harmonieux, ce dialogue tintant des heures!... C'est comme un carillon!... Je n'étais jamais venue chez vous, Kerjean, mais je me représentais votre salon tel que je le vois... L'ensemble est un peu "vieux garçon", vous savez... Mais tout y est beau, simple, solide... net et franc... Rien n'y est vulgaire ou factice...

Elle se leva, courut à une fenêtre et poussa les persiennes... La frondaison ronde et touffue du gros marronnier parut et, doucement, la tiédeur lasse de la journée d'été finissante pénétra dans la pièce avec un parfum de terre, de feuilles et d'herbes chaudes auquel une autre senteur suave, fraîche et comme plus proche, se joignit sans se mêler.

— L'odeur des roses! s'écria Phyllis charmée. Il y a des roses dans votre jardin, Kerjean?

— Il y en a même sur ma maison, voyez!... Elles montent plus haut que le second étage, vous pourriez presque les cueillir.

D'un grand mouvement souple, Kerjean se pencha hors de la fenêtre, tendit son long corps et son bras et se redressa tout de suite, une touffe de roses blanches à la main.

Phyllis avait jeté un petit cri:

— Ne tombez pas!

Mais il souriait, lui offrant les fleurs.

— Merci! dit-elle, les lèvres déjà sur le bouquet. Des roses Bancks, comme à la Peuplière!... Ah! Bizuth-géant, chez vous les pierres fleurissent!

Elle admira l'arbre souverain dont la cime robuste dominait la pelouse minuscule, les allées mal sablées, les parterres pauvrement garnis de géraniums et de résédas, tout le petit jardin dégagé à gauche par la vaste cour d'un atelier de charpentier et encadré de deux autres côtés par des murailles toutes vertes de lierre; puis ses yeux revinrent au rosier blanc qui montait tout le long de la maison grise, patiemment, comme pour atteindre, plus près du ciel, le grand air et la grande lumière, et, se retournant, elle quitta la fenêtre.

— J'aime votre vieux "home", dit-elle.

— Il vous a été bien peu hospitalier, remarqua Kerjean.... En vérité, je crois n'avoir pas même une tasse de thé à vous offrir... Ah! mais aimez-vous le sirop de framboise? Anaïk en fait d'excellent et qui embaume...

Il semblait émerveillé de cette idée d'offrir du sirop de framboise à la petite Phyl!... Ce savant inventeur disait ainsi parfois des choses très simples avec un contentement puéril qui riait dans sa voix grave.

Le sirop de framboise, l'eau toute fraîche qui embuait le verre, les petites galettes bretonnes — gloire d'Anaïk — furent servis dans le salon, sur le guéridon empire, et Kerjean vit dans les yeux de Phyllis la



Elle se leva, courut à une fenêtre et poussa les persiennes...

même petite clarté de plaisir qu'au Nouveau Parc de Vichy, quand elle goûtait avec des tartines et de la crème.

— C'est bon? demanda-t-il amusé.

— Exquis!... On est bien chez vous... Malheureusement il faut que je me sauve!... A ma prochaine visite, nous descendrons dans le jardin, n'est-ce pas?

Kerjean pensa qu'une occasion très favorable se présentait pour lui dire des choses sages. Quand Phyllis lui avait annoncé qu'elle viendrait chez lui, il s'était promis déjà — quel que fût son désir anxieux de connaître l'histoire "révoltante et ridicule" qui avait motivé le brusque départ d'Houlgate — de rappeler à l'enfant étourdie que, selon le monde, la visite d'une jeune fille à un célibataire était une grave infraction aux lois les plus élémentaires des convenances et qu'alors, comme le monde ignorait les particularités de leur amitié quasi séculaire, leurs rapports épiques de princesse et de Bizuth-géant!...

Mais Phyllis semblait si heureuse, si paisible dans le logis du vieux garçon, ses yeux souriaient avec une confiance si candide au-dessus du bouquet de roses, humé doucement des narines et des lèvres, ou du verre de sirop de framboise, savouré à petites gorgées friandes, qu'il se sentit découragé de faire le pédant.

— Hélas, ma petite Phyl, je vais être longtemps absent de chez moi! dit-il seulement, trouvant à l'exacte vérité des airs de prétexte commode. Après-demain, je pars pour un grand voyage d'affaires en Belgique et en Angleterre... Il m'est dur de vous quitter en de telles conditions... Vous me tiendrez au courant...

— Comme c'est ennuyeux! Oh! Kerjean, quand je puis vous voir, causer avec vous, je suis plus vaillante... Et puis, c'est à vous seul que je parle de...

Elle se cacha les yeux avec ses roses et, tout bas:

— Kerjean... Vous n'avez rien su de Fabrice de Mauve... par les Mauriceau?

Les roses lui faisaient un masque fleuri qui ne laissait voir que sa bouche souriante et intimidée.

Mais Guillaume répondait gravement, sans quêter d'autres confidences:

— Non, mon enfant.

Alors elle soupira, puis elle répéta très vite:

— Il faut que je me sauve... Me voyez-vous arriver en retard pour dîner?

— Avez-vous dit à Mlle Arguin que vous veniez chez moi?

— Ah! grand Dieu, non!... Je crois qu'elle vous déteste... Chaque fois que je prononce votre nom, elle me lance un regard soupçonneux... Un jour, elle m'a dit d'un ton profond que vous appartenez à une espèce dangereuse...

— A une espèce de quoi... de fauves?

— A l'espèce des hommes "qui n'ont l'air de rien."

Phyllis riait très doucement.

— J'aimerais savoir ce que cette créature imbécile entend par là? fit Kerjean, un peu vexé de ce propos obscur de Mlle Arguin, et aussi, sans trop savoir pourquoi du rire de Phyllis... Mais à quelle heure dînez-vous, petite Phyl?

— A sept heures et demie.

— Alors, mon enfant — ce n'est certes pas pour vous renvoyer — mais vous n'avez plus que le temps d'arriver rue d'Offémont... si même vous l'avez.

— Oh! je vais prendre une auto, dit-elle avec autant de calme qu'engagée aux appointements de cent cinquante francs, avant de partir pour Houlgate, elle avait dit: 'Je n'ai dépensé que quinze cents francs pour mon deuil..."

Kerjean eut un sourire d'ironie mélancolique, puis il s'écria:

— Une idée! Moi aussi, je prends une auto, je vous emmène... et je vous dépose au coin de la rue d'Offémont.

Elle battit des mains, ravie d'être reconduite par Kerjean.

— Vous ne dînez donc pas chez vous, Bizuth-mondain? Où allez-vous comme cela?

— A Enghien.

— Chez des amis?

Une légère rougeur passa sur le brun visage de Kerjean. Il avait de ces naïvetés.

— Oui... chez des amis, répondit-il avec empressement.

Quelques jours après, Kerjean reçut à Bruxelles une lettre de Phyllis. La veuve du notaire de province, Mme Chardon-Pluche, avait commencé par déclarer que

Mlle Boisjoli paraissait "aussi jeune que ses filles" et était affligée d'un physique tout à fait impropre au rôle de chaperon. Mais Mlle Arguin, fort susceptible depuis qu'elle était millionnaire, s'était montrée blessée de ce qu'une personne présentée par elle, une personne "élevée par sa regrettée tante Davrançay", fut éconduite pour une raison aussi vague, et Mme Chardon-Pluche, qui, depuis quelque temps, ne savait plus rien refuser à son excellente, à son admirable amie Laure, était revenue sur sa première décision... L'accord avait été conclu.

Comme demoiselle de compagnie de Marcelle et d'Edmée Chardon-Pluche, la protégée — enfin agréée — de Mlle Arguin recevait cent vingt francs par mois.

"C'est peu, concluait Phyllis insouciante, mais cela ne fait, après tout, qu'une différence de trente francs avec ce que je gagnais chez les Valois... Je consentirais à avoir moins encore pour entrer dans une maison plus attirante... Enfin, pas de M. Valois à redouter! C'est toujours quelque chose de gagné!"

Kerjean pensa: "Durera-t-il l'accord conclu?"

Il revoyait Phyllis telle que, peu de jours auparavant, elle marchait près de lui, dans la rue Boursault, mince, souple, harmonieuse, des roses à la main, la magnificence de ses cheveux blonds, l'éblouissante pureté de son teint rose éclatant comme un défi sous le grand chapeau de crêpe noir. Aucune équivoque possible dans son apparence. Cette jolie, cette élégante personne, c'était bien une jeune fille dans toute l'innocence en même temps que dans toute la grâce de sa délicieuse juvénilité... Mais qui donc accepterait, garderait une pareille institutrice ou— la chose paraissait plus absurde encore — un pareil chaperon?

Kerjean demeura préoccupé. Pour la centième fois, il se demandait: "Que puis-je faire? Si j'avais un ami dans la gêne, je lui dirais: "Venez chez moi... "Tant que vous ne serez pas hors d'en-"nui, je vous aiderai de mon hospitalité, "de ma bourse",... mais une femme 'une jeune fille... que puis-je faire?"

Le résultat de ces réflexions soucieuses fut une longue lettre qu'il écrivit, le soir même, à Mlle Albin et qu'il adressa "aux bons soins" d'un notaire de Fougères bien connu de lui et qui avait continué de gérer la fortune de la nomade Jacqueline.

Mais la jeune femme, dûment accréditée auprès de toutes les banques du monde, restait parfois un an sans plus donner signe d'existence à ses mandataires qu'à ses amis...

Et Kerjean ne savait absolument pas quand ces pages, lancées dans l'inconnu, parviendraient à leur destinataire... ou même si elles lui parviendraient jamais.

VIII

"Paris, 39 *bis*, rue des Vignes, 3 octobre.

"Mon cher Kerjean. J'ai reçu vos deux cartes d'Anvers: cette délicieuse vieille cour du musée Plantin, paisible et fleurie comme un jardin de cloître, et l'étrange, la souple et dansante petite Salomé de Quentin Matzys, dans sa belle robe à ramages... Vous trouvez qu'elle me ressemble un peu? Quelle folie!

"Je vous envie d'être en voyage, même en voyage d'affaires!... Moi, me voici chez Mme Chardon-Pluche, remplissant depuis dix jours mes fonctions de demoiselle de compagnie ou de promeneuse.

"Mme Chardon-Pluche vient seulement de s'installer à Paris. Elle a laissé dédaigneusement à Saint Placide-en-Bray, sa ville natale, les vieux meubles provinciaux de son mariage, et elle a loué à Passy, rue des Vignes, un grand appartement où il était à l'avance entendu que *tout* serait très neuf, très parisien et très moderne (lisez: "vaguement anglais et d'un horrible modern style").

"Un tapissier a miraculeusement servi le goût parisien de Mme Chardon-Pluche ou plutôt celui de ses filles... Ainsi décoré et meublé, leur appartement est affreux. On a l'impression d'y être à l'hôtel, je ne sais où. Et souvent je rêve, mélancolique, à ma vénérable Peuplière ou à votre beau salon ancien de la rue Boursault.

"Par contre, j'aime la rue des Vignes. Ses maisons blanches ont un aspect engageant de netteté saine et élégante. Quelques-unes sont bordées de jardinets... et le nom qu'elle a mérité au temps où Passy était encore la campagne, est évocateur et charmant. Puis, le Bois est tout près... Le matin, parfois, quand on ouvre les fenêtres, l'air sent bon...

"Il est impossible d'être moins l'oiseau de son nid que Mme Chardon-Pluche: c'est une grande femme maigre, jaune, pointue, sans prétention et sans âge. Elle porte un bonnet de dentelle noire, et des robes de tons neutres qui ne semblent point démodées, parce qu'elles n'ont jamais appartenu, je crois, à aucune mode connue... Mme Chardon-Pluche n'est ni élégante ni distinguée... Cependant on a l'impression que "c'est une femme très bien." Elle a laissé son mobilier à Saint Placide-en-Bray et emporté à Paris ses habitudes. En dépit du *modern style*, les travaux du ménage continuent à s'accomplir chez elle avec la solennité de rites séculaires. Bien qu'elle ait trois domestiques, rien ne se fait sans son concours, pas même la lessive, qui, deux fois par mois, met toute la maison en branle.

"Mme Chardon-Pluche est, en ses manières, aimable et cérémonieuse — non sans condescendance — avec tout le monde, même avec moi. Mais il est certain que je ne suis à ses yeux qu'une chose de luxe, achetée, payée par elle comme ses meubles et qui doit lui rendre, au même titre, les services attendus. L'autre jour, elle a eu un mot naïf qui m'a paru féroce: "Comme cela se trouve "bien", m'a-t-elle "dit avec beaucoup de bonne grâce, "que vous soyez en grand deuil aussi, "mademoiselle Boisjoli! Quand vous sor-"tirez avec Marcelle et Edmée qui ont "encore plusieurs mois de crêpe, ce sera "d'un bien meilleur genre!"

"Marcelle et Edmée! Quand je les ai vues et que j'ai pensé: C'est moi qui vais les "chaperonner", j'ai eu peine à ne pas rire... Mme Chardon-Pluche s'est plainte, comme vous savez, que je parusse "aussi jeune" que ses filles... Aussi jeune! Hélas! mon ami, Marcelle a vingt-quatre ans, Edmée vingt-deux... Vous leur en donneriez aisément vingt-huit ou trente... Et, comme leurs robes viennent de Saint-Placide-en-Bray — à moins que ce ne soit leurs tailles — je crains toujours, quand nous sortons ensemble, qu'on ne me prenne pour une jeune fille très mal élevée, qui a besoin de deux gouvernantes...

"Edmée est la beauté de la famille, s'il vous plait! Elle a le teint mat, des cheveux noirs et de grands yeux bleus; mieux habillée, plus simple, elle serait très agréable; mais elle est sotte, affectée en sa mise comme en ses allures, comme en ses paroles.

"Marcelle, qui, physiquement, est beaucoup moins favorisée, me semble être une assez bonne fille. Elle se montre, dans ses rapports avec moi, plus gentille, plus cordiale qu'Edmée. Les deux sœurs se querellent sans cesse; on dirait qu'elles ne s'aiment pas. Marcelle est jalouse d'Edmée, que Mme Chardon-Pluche lui préfère visiblement; et Edmée, qui est égoïste et despote et juge la préférence très naturelle, en abuse pour essayer de tyranniser sa sœur aînée.

"L'une et l'autre comptent sur moi m'a dit Marcelle, pour leur enseigner "le chic de Paris".

"— Vous êtes, mademoiselle Boisjoli, une vraie Parisienne... C'est ce qui nous a séduites. Nous voulions une Parisienne pur sang!

"— Mais c'est que, précisément, je ne suis pas une Parisienne pur sang, ai-je répliqué en riant. Mon père seul était Parisien de race... Ma mère, à qui je ressemble, était Anglaise... et je dois ajouter qu'un de mes amis trouve que, dans la physionomie, j'ai aussi quelque chose d'un peu japonais.

"— Oh! n'importe, vous avez tant de chic! J'aimerais être comme vous!"

"Edmée ne m'eût point témoigné cette admiration naïve, quoique, dans le tour qu'elle donne à sa coiffure, dans le choix des vêtements, des chapeaux qu'elle a commandés ces jours-ci, je devine très clairement son désir de m'imiter.

"Toutes deux se font des Parisiennes — leurs modèles — une étrange idée. Leur conviction est que la Parisienne possède par grâce d'état, je suppose, — des secrets de toilette qui la rendent infailliblement jolie, et que tout en elle est factice, voulu. Avec une candeur qui rendrait indulgente une femme tentée de mal prendre leur inquisition et qui me met en joie, elles me posent les questions les plus saugrenues. Jugez-en:

"MARCELLE. — La couleur de vos che-"veux est admirable! Avec quoi les avez-"vous blondis? Une de mes amies a "essayé l'eau oxygénée, mais elle a obtenu "une couleur bien moins naturelle.

"MOI. — Mais c'est que la couleur de "mes cheveux est — si j'ose m'exprimer "ainsi — naturellement naturelle... Je suis "blonde... Il ne me semble pas d'ailleurs "que des cheveux blonds soient plus "enviables que de beaux cheveux bruns; "et marraine, quelle qu'eût été la couleur "des miens, ne m'eût certainement jamais "permis de les teindre ni de les décolorer.

"EDMEE. — Quelle eau de beauté em-"ployez-vous?

"MOI, *riant*. — L'eau fraîche que j'aime "à la folie... Deux tubs chaque jour, "voilà.

"EDMEE. — Deux tubs... mais...

"Etonnement des sœurs, car, dans la "chambre préparée pour moi, pas le "moindre tub!...

"MOI. — Oh! j'en ai un en caoutchouc "qui me suit partout...

"EDMEE, *pincée*. — Nous, nous ne pre-"nons jamais de tub... Nous nous bai-"gnons deux fois par mois... Maman "trouve que c'est plus convenable!..."

"Vous voilà édifié, Kerjean, sur la noblesse de leurs aspirations et l'intérêt que leur conversation présente. Sortez-les

de leurs chiffons, de leurs ouvrages d'agrément, des petits événements domestiques, des petits potins de leur entourage, il n'y a plus personne. On croirait qu'elles vivent dans une grande boîte; elles ne savent rien de ce qui se passe au dehors. Elles ne doivent pas connaître d'autres romans que ceux de la "Bibliothèque des familles" ou des 'Récréations honnêtes". Leur mère est, quant aux lectures, d'une sévérité sans merci. Les malheureuses possèdent toute la série des "classiques expurgés"... J'ai ouvert Molière. Dans *Tartuffe*, on dit: "Cachez ce *col* que je ne saurais voir..." Des scènes entières sont supprimées. Il vaudrait mieux ne pas lire *Tartuffe* du tout.

"Je dois leur faire visiter les musées et les monuments de Paris, et comme, jusqu'à présent, je ne les avais guère visités moi-même, cette mission me plaît infiniment. J'ai acheté un guide, que j'étudie le soir, préparant nos promenades, et qui fait de moi un cicerone possible, voire même érudit. Mais j'ai des émerveillements imprévus, et mes jeunes filles me prennent en dédain: "Comme vous êtes enthousiaste!... Moi, j'admire en dedans!"

Au Louvre, nous avons vu les primitifs italiens puis la longue galerie... Comme je m'attardais devant le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci, Marcelle m'a discrètement tirée par ma manche!

"— Venez, maman nous a recommandé de ne pas rester longtemps devant les figures "nues"; elle dit que ce n'est pas bon...

"Malgré moi, j'ai éclaté de rire. Avez-vous jamais entendu dire pareille absurdité, Kerjean? Et, d'ailleurs, est-ce que saint Jean-Baptiste est nu? On ne voit que ses yeux et sa bouche... pas même, on ne voit que son sourire... Oh! le suave, le mystérieux, le troublant sourire de cette bouche et de ces yeux!... Mais je crois que, pour les demoiselles Chardon-Pluche, il a passé inaperçu...

"Elles m'ont paru moins sottes à Notre-Dame, dont la splendeur mystique les a tout de même un peu saisies, mais elles trouvent que la réputation de la Sainte-Chapelle est surfaite... qu'il y a trop de vitraux (!) et que l'église du Saint-Suaire (??), à Saint-Placide-en-Bray, est beaucoup plus imposante!...

"Mon pauvre ami, ne croyez pas, si je raconte ces choses, que ce soit pour me plaindre, c'est plutôt pour m'amuser.

"Il y a, je vous assure, des moments où il me semble n'aspirer plus qu'à la stabilité et à la paix. Je crois les avoir trouvées dans ce milieu un peu étroit, un peu ennuyeux, mais parfaitement honorable et dont les exigences ne dépassent point mes faibles capacités... Donc, je suis contente. Je ne serai peut-être pas toujours une pauvre petite abandonnée, Kerjean? Des bonheurs surviennent, parfois, à ceux qui les attendent le moins... Qu'il serait bon d'avoir, bien à soi, une maison, un foyer et, surtout, oh! surtout, un cœur bien à soi!... Si ma pauvre marraine me voit de là-haut, comme elle doit souffrir!

"Je vous serre la main très affectueusement.

"PHILLIS."

Paris, 10 octobre.

"Mon cher Kerjean,

"Je pense qu'une lettre court après vous de ville en ville, puisque, dans votre petit mot de ce matin, vous vous plaignez de n'avoir rien de moi.

"Merci de vos cartes illustrées, qui me racontent votre voyage. Je rêve que j'erre par les chemins aux côtés du bon compagnon de route que vous êtes. Marcelle et Edmée me demandent, émerveillées: "Qui est-ce qui vous envoie des cartes "postales tout le temps?" Je réponds: "Un vieil ami que j'aime beaucoup. — "Que vous êtes heureuse! Vous faites "une collection?... — Non, je fais un "voyage, c'est bien plus joli!"

Ces petites Chardon-Pluche ont plus de travers que de défauts; je ne crois pas qu'elles soient méchantes; elles peuvent être gaies, et, comme je suis gaie par nature, Kerjean, comme malgré la pluie et la tempête il me reste toujours un peu de soleil dans l'âme, nous avons des heures d'insouciance joyeuse, nous rions toutes les trois parce que nous sommes jeunes... Ne trouvez-vous pas, Kerjean, que, quand on est jeune, on a besoin de rire à sa suffisance, comme on a besoin de dormir ou de manger?

"La brave Marcelle s'étonne de tout ce que je dis: "— Comme vous êtes "amusante, mademoiselle Boijoli! Vous "avez des idées, mais des idées qui ne me "viendraient jamais!" Et la fière Edmée elle-même s'épanouit par moment dans une belle humeur toute simple. Quand nous rions de trop bon cœur, Mme Chardon-Pluche se fâche et dit que ce n'est pas "comme il faut", mais Edmée — son chouchou — l'apaise d'un mot... Et nous recommençons... N'est-ce pas étrange, Kerjean, que je puisse encore rire ainsi?

"Marcelle est toujours plus aimable et plus causante qu'Edmée. Elle m'a confié que leur mère s'était installée à Paris dans l'espoir de les marier convenablement, Saint-Placide-en-Bray ne pouvant offrir des partis qui fussent dignes de la fortune laissée par leur père.

"Elle a ajouté, avec sa naïveté coutumière:

"— Edmée est plus jolie que moi... mais comme j'ai de l'argent, n'est-ce pas, il y aura toujours quelqu'un de bien pour m'épouser... Oh! si je trouvais un préfet (!!!)

"J'ai mis trois points d'exclamation, il en faudrait douze pour rendre le ton de Marcelle en prononçant ce mot, qui résume les plus beaux rêves de son cœur...

"Pauvre fille! elle seule, je crois, dans cette maison, m'aime un peu.

"Mme Chardon-Pluche m'agace. J'ai beaucoup de peine à ne pas être impertinente. Avant hier, elle m'a déclaré que mon chapeau était trop grand et mes cheveux trop blonds, que ce n'était pas "comme il faut" pour sortir avec des jeunes filles. Avec une déférence toute de surface, je lui ai fait observer que, mes cheveux étant à moi, je ne pouvais changer leur couleur, et que mon autre chapeau était encore plus grand que celui-ci... Alors elle a pincé les lèvres, m'a conseillé d'*oindre* mes cheveux de brillantine pour les foncer, et — ô horreur! — m'a gratifiée, en me priant de le mettre "au moins quand je sortirais "avec ses filles", d'un toquet de crêpe, à *elle*, d'un toquet que son deuil de veuve ne juge pas assez austère...

"Je me suis timidement, mais fermement refusée à oindre mes cheveux de brillantine; mais, avec une soumission méritoire, j'ai accepté le toquet.

"Je vous avouerai, d'ailleurs, que je m'étais tout de suite avisée du coup de pouce à donner pour le rendre présentable... Aussitôt seule, j'ai arraché l'odieuse "barrette" et le "cache-peigne" lourd de torsades et de choux: j'ai tiré le laiton d'un côté, je l'ai resserré de l'autre, j'ai relevé le crêpe par-ci, je l'ai aplati par-là. et, bientôt, je me suis trouvée en possession d'un gentil petit turban, — qui ne venait certes pas de chez la bonne faiseuse, — mais qui — c'était l'essentiel — n'avait pas trop l'air de venir de Mme Chardon-Pluche et me seyait vraiment fort bien.

"En me voyant coiffée, Mme Chardon-Pluche a repris son sourire mince:

"— Je regrette, mademoiselle, a-t-elle "dit, que vous n'ayez pas jugé à propos "de porter le chapeau que je vous ai "donné..."

"Mes yeux se sont levés, pleins d'innocence, vers les siens.

"— Mais, madame, je le porte... c'est "celui-ci."

"Le regard de Mme Chardon-Pluche s'est étonné, puis sa voix sèche a conclu:

"— Je ne le reconnaissais pas... Il "n'a pas le même genre sur votre tête que "sur la mienne..."

"Heureusement, grand Dieu!

"Bonsoir, Kerjean... Minuit sonne... et ma lettre est sotte... Il est temps que je vous quitte, n'est-ce pas?

"Bien gentiment vôtre,

"PHYL."

"Paris, 18 octobre.

"Mon cher Kerjean,

"Les jours se suivent, et s'ils ne se ressemblent pas absolument, je dois convenir qu'entre eux tous, il y a comme un air de famille. Un grain de philosophie, et, de temps à autre, la visite secrète de cet esprit heureux qui, par magie et l'on ne sait comment, transforme quelquefois pour moi l'aspect des choses, m'aident à leur faire bon visage.

"Dimanche, cependant, nous sommes allées dans le monde, Marcelle, Edmée et moi. Nous étions invitées à passer l'après-midi, "tout à fait sans cérémonie", à cause du deuil de ces demoiselles, chez Mme Desroches, une amie de Mme Chardon-Pluche, qui avait réuni quelques jeunes filles et quelques jeunes gens.

"Ce fut très amusant, ma foi!... On n'a pas dansé, mais on a causé, chanté de vieilles chansons, fait des jeux d'esprit et un peu flirté, je crois... Ordinairement, je ne tiens guère au flirt, vous savez, Kerjean, mais, cette fois, eh bien! oui, cette fois, j'étais contente de flirter... Je plaisais à ces jeunes gens beaucoup, à l'un d'entre eux surtout, un saint-cyrien très gentil... J'étais contente... Je me disais: "Je suis donc encore une jeune "fille comme les autres, après tout... "Ce n'est donc pas écrit sur mon front que "je ne suis qu'un *chaperon*..." Mme Chardon-Pluche, qui me témoigne toujours la même sympathie acidulée — oh! combien! — ne m'a pas épargné ses compliments.

"— Vous avez une grande habitude du "monde, mademoiselle Boisjoli... Vous "savez parler aux hommes... En pro-"vince, ce serait mal jugé, je crois, et mes "filles, les pauvres petites, n'ont pas "votre expérience... Mais elles sont "destinées au mariage, et, dès qu'il s'agit "de choisir une épouse, les jeunes gens "préfèrent la modestie à la désinvolture... "même de nos jours!"

"C'est là ce qu'on appelle une douche, hein, Kerjean? Mais ma "désinvolture" ne se trouble pas pour si peu. Les remarques ou les insinuations malveillantes de

Mme Chardon-Pluche ne peuvent me blesser très cruellement. Quelquefois même, elles me divertissent. Comment se fâcher, lorsqu'on s'entend dire:

"— Vous devez regretter, étant en "deuil, d'avoir une carnation si voyante, "mademoiselle Boisjoli. On aime tant à "passer inaperçue!" ou ceci, moins direct, "énoncé sous forme de maxime: "Rien ne "peut être plus déplorable pour une jeune "fille pauvre que d'être jolie, que de n'avoir "pas le physique de sa position."

"Kerjean, vous m'avez dit quelque chose d'analogue!... Mais c'était ma position que vous déploriez; ce que Mme Chardon-Pluche déplore, c'est mon physique... Il y a une nuance, n'est-ce pas?

"J'ai répondu tranquillement, me gardant de prendre le madrigal pour moi:

"— Il doit sembler cependant agréable, "et consolant, lorsqu'on a la tristesse "d'être pauvre, d'avoir, faute de mieux, "la joie d'être jolie, ne serait-ce que pour "cette petite revanche de posséder quelque "chose d'enviable que l'argent ne donne "pas."

"Mais le plus ridicule et aussi le plus amusant, c'est quand Mme Chardon-Pluche a l'air de me reprocher ou me reproche — à moi! — de dire à ses grandes filles déjà montées en graines des choses peu convenables, des choses qu'on ne dit pas à des jeunes filles!

"Vous comprenez bien, Kerjean, que les choses peu convenables sont dans l'esprit de Mme Chardon-Pluche, que hante l'horreur des "intentions de péché"... et jamais dans mes paroles.

"Ainsi, l'autre jour, à propos de ma coiffure de nuit... quelle histoire!

En rentrant d'un dîner auquel je n'avais pas été conviée, Marcelle et Edmée sont entrées dans ma chambre pour me conter leur soirée. J'avais passé mon temps de solitude à vous écrire une lettre de dix pages que vous ne recevrez pas... une lettre où je vous avais vraiment trop parlé de... celui à qui je voudrais ne pas trop penser... une lettre où même je ne vous parlais que de "lui"... Je n'étais pas encore couchée; j'avais seulement défait mes cheveux et les avais arrangés pour la nuit.

"Ce furent de la part de Marcelle et d'Edmée des exclamations sans fin, comme, d'ailleurs, toutes les fois que, dans ma toilette, quelque chose leur paraît nouveau.

"— Oh! comme vous êtes drôle avec "vos deux grosses nattes de chaque côté "de votre petite figure! Et ce nœud de "ruban au-dessus de l'oreille! dit Edmée "moqueuse. Vous avez l'air d'une poupée.

"— Comme vous êtes mignonne, dit "Marcelle. Vous avez l'air d'une jolie "petite fille. Je n'aurais jamais pensé "qu'on pût se coiffer pour la nuit... Pour-"quoi ne mettez-vous pas de bigoudis "comme nous?

"J'ai eu un cri d'épouvante.

"— Des bigoudis!! Mais, c'est affreux! "Et, d'ailleurs, comme je ne frise pas mes "cheveux...

"— Qu'est-ce que cela peut vous faire "que ce soit affreux? répond aigrement "Edmée, puisque, la nuit, personne ne "vous voit.

"— N'importe, ai-je répondu, même "pour la nuit, j'aime à être aussi gentille "et bien coiffée que si quelqu'un devait "me voir."

"Kerjean, est-ce que cette phrase vous eût choqué? Eh bien, mon ami, le lendemain, Mme Chardon-Pluche m'a prise à part, et du ton contraint qui lui est spécial pour ce genre de communications:

"— Mademoiselle Boisjoli, Marcelle et "Edmée m'ont parlé de votre "coiffure de "nuit". (Il faudrait pouvoir vous rendre la manière dont ces trois mots ont été prononcés.) "C'est la première fois, je "l'avoue, que j'entends parler d'une 'jeune fille... ou même d'une honnête "femme, qui se *pare* pour la nuit... Mais "ceci ne me regarde pas... Je vous prierai "seulement de ne pas donner à mes filles, "— dont je désire faire des épouses chastes, "— des idées... que, Dieu merci! elles "n'ont pas... Vous leur avez dit... (et elle "a répété mes paroles): Soyez, je vous "prie, assez aimable, une autre fois, pour "éviter de tels propos, bien que, grâce au "ciel! ces pauvres enfants n'en aient pas "compris l'inconvenance!...

"— Ah! madame! moi non plus, je "vous le jure!"

"J'étais indignée, et de plus absolument stupéfaite.

"Mme Chardon-Pluche m'a regardée avec étonnement.

"— S'il en est ainsi, ma chère enfant, "m'a-t-elle dit ce ne sont pas vos inten-"tions ni vos pensées qui sont mauvaises, "mais vos secrets instincts... Vous devez "lutter contre eux... Comme mère de "famille, je me sens le devoir de vous "donner cet avertissement... dans votre "intérêt."

"Cette fois, mon ahurissement fut si profond que, d'abord, aucune réponse ne me vint. Quand j'eus recouvré ma présence d'esprit, Mme Chardon-Pluche était sortie.

"Alors j'ai haussé les épaules... et ne me suis plus souciée de l'incident. L'opinion de cette femme étroite et mal intentionnée ne peut me peiner... J'en ris... Je vous le disais, il faut être un brin philosophe...

"Je suis contente que vous ayez eu mes lettres et que mon bavardage vous agrée "parce qu'en me lisant, vous m'entendez... Mon vieux Bizuth, il n'y a que vous de bon au monde!

"Mais non, il ne me semble pas qu'on puisse s'étonner de voir toujours votre écriture... J'espère que Mme Chardon-Pluche n'examine pas chaque enveloppe... Et puis... zut!... je veux des lettres de vous.

"Dites-moi bien le jour de votre arrivée, surtout, pour qu'au premier dimanche je m'échappe et aille à vous... Si le dimanche est encore loin, vous viendrez me voir, vous, tout de suite, n'est-ce pas?

"Avez-vous lu, Kerjean? Le Théâtre-Français va jouer une pièce en vers de Fabrice de Mauve: *la Reine d'Ys.*

"Au revoir, mon ami... A bientôt, je voudrais!

'Votre petite Phyl."

IX

En cours de route, l'itinéraire de Kerjean s'était trouvé plusieurs fois modifié, soit par la force des faits et la marche des affaires, soit par les instructions venues de Levallois; dans telle ville où il pensait être assez longtemps retenu, l'ingénieur de la maison Patain ne s'était arrêté que quelques heures ou même ne s'était pas arrêté du tout; dans telle autre, il avait dû prolonger son séjour au delà de toutes les prévisions. Il ne cessait d'échanger avec Paris des télégrammes et des communications téléphoniques; mais, pour correspondre avec Phyllis et l'aviser des changements apportés à l'ordre ou à la durée de ses étapes, il n'osait employer ces moyens rapides qui, de lui à elle, eussent pu paraître peu corrects ou, en tout cas, insolites. Et il se contentait de jeter à la poste les quelques lignes que, de temps en temps, il adressait sous enveloppe à la jeune fille ou les quelques mots qu'il griffonnait pour elle au revers d'une carte illustrée. Il en résulta qu'aucune des lettres de Phyllis n'atteignit Kerjean dans la ville désignée par la suscription primitive et que chacune d'elles passa par deux ou trois bureaux avant d'être remise à qui de droit.

La dernière écrite, — celle qui parlait du retour, — poursuivit en vain son destinataire à travers la mer du Nord et la Grande-Bretagne et ne le rejoignit qu'à Paris, où il venait d'arriver.

Elle était datée, comme on l'a vue, du 18 octobre et voyageait ainsi depuis une douzaine de jours.

"Sans doute en recevrai-je encore une ou deux, qui, à l'heure présente, se promènent, Dieu sait où! pensa Guillaume. La petite Phyl ne serait pas restée plus d'une semaine sans me donner de ses nouvelles."

Et il sourit. Cette fois, sous peine d'exaspérer les pruderies de Mme Chardon-Pluche et de causer un scandale, il ne pouvait laisser Phyllis venir rue Boursault ni sans doute se rendre lui-même rue des Vignes. Mme Chardon-Pluche, peu favorable aux manifestations d'une affection maculine, si pure fut-elle, jugerait probablement que la visite d'un jeune homme à une jeune fille n'était pas plus facile à admettre que celle d'une jeune fille à un jeune homme... Cette fois, Kerjean aurait recours à sa bonne plume d'oncle sermonneur, il ferait comprendre à Phyllis qu'un respect scrupuleux, voire exagéré des convenances, devait inspirer jusqu'en ses moindres actes le chaperon des demoiselles Chardon-Pluche et lui interdire formellement, et interdire à son ami le Bizuth-géant, la plus innocente incursion hors du domaine étroit des conventions mondaines.

Mais le lendemain matin, comme Kerjean ouvrait un journal, le nom de Fabrice de Mauve attira son attention sur un "écho" qui désola son amitié. Et tout de suite il résolut d'aller trouver Phyllis, quitte à user de diplomatie pour ne pas trop mécontenter Mme Chardon-Pluche.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, disait le journal, *les fiançailles de M. Fabrice de Mauve, l'écrivain, le poète bien connu, avec Mlle Alice Tourneur, la fille unique de M. Philippe Tourneur, le grand industriel havrais. Le mariage sera célébré au Havre, le 22 novembre prochain.*

Pauvre petite Phyl! pauvre rêveuse obstinée qu'un "esprit heureux" grisait d'espoirs fous! Si elle ignorait encore l'abandon définitif de l'homme qu'elle aimait, Kerjean voulait lui épargner le saisissement douloureux de l'apprendre par une note de presse... Si, au contraire, elle connaissait la fâcheuse nouvelle, ce qui n'était que trop possible, les journaux l'ayant répandue déjà, il voulait qu'elle pût au moins confier sa grande peine, éprouver la douceur d'une compassion amie... se sentir plainte. Elle aimait qu'on la plaignît.

Par prudence, il écrivit:

"Ma chère petite Phyl,

"Me voici de retour à Paris et bien désireux d'aller vous trouver, après ces

longues semaines de correspondance irrégulière. Voulez-vous solliciter de Mme Chardon-Pluche la permission de recevoir, pendant quelques instants, un très ancien ami de votre marraine? Je ne pense pas qu'ainsi présentée, votre requête puisse être mal acceuillie. Le "très ancien ami" compte se présenter demain vers six heures au 39 *bis* de la rue des Vignes... Un mot, je vous prie, si, par impossible, cette visite devait sembler incorrecte ou vous susciter le moindre ennui.

"Votre très affectueusement dévoué,

"KERJEAN."

Aucun contre-ordre ne vint. A l'heure fixée, Kerjean fut introduit dans un salon où tout était d'un vert cru de prairie humide: le tapis uni qui couvrait le parquet, le fond de l'étoffe qui garnissait les murs comme les fenêtres et les sièges et que parsemaient des fleurs et des feuilles stylisées de nénuphars, le bois laqué des meubles... Ceux-ci affectaient les formes compliquées, contournées, paradoxales et incommodes, propres à l' "art nouveau", tel du moins qu'il florissait, il y a bien douze ans, et que les grands magasins propagent encore pour la joie des exotiques de petite marque ou des provinciaux attardés.

Le jour baissait. Du dehors, le jeu d'un commutateur alluma le lustre. La petite Phyl parut. Elle souriait, très pâle sous la clarté blanche: ce sourire de bienvenue était doux, triste et un peu tiré, comme celui d'un enfant malade à qui l'on apporte un jouet.

— Vous n'avez pas bonne mine, observa Kerjean...

— Je suis très bien portante.

Il se demanda: "Sait-elle?..." Et il pensa: "Si elle ne sait pas, je viens en bourreau."

Elle l'avait fait asseoir près de la cheminée, où brûlait l'un des premiers feux de l'automne, et s'était assise elle-même en face de lui, dans une espèce de cathèdre où les caprices abondants du décorateur avaient bizarrement entrelacé de souples et onduleuses plantes aquatiques et de longs corps de sirènes.

— Alors, Mme Chardon-Pluche a autorisé ma visite?

— Oui... assez sèchement... mais sans difficulté. Elle m'a demandé si je ne désirais pas qu'elle assistât à notre entretien... Je lui ai dit que vous étiez un très ancien ami, presque un oncle pour moi... et elle n'a pas insisté. Marcelle mourait d'envie de vous voir à cause des cartes postales... J'ai fait la sourde oreille... Et nous pouvons causer tranquillement... nous deux!

Tout de suite, Phyllis questionna Kerjean sur son voyage. Mais, soudain, au milieu d'une phrase, avant même qu'il eût parlé, elle s'interrompit:

— Kerjean, fit-elle sourdement, vous savez qu'*il* se marie, n'est-ce pas?

Il inclina la tête en silence. Toute son affectueuse pitié était dans ses yeux.

— Vous l'avez appris par les journaux?

— Par les journaux, oui... Hier matin... en arrivant.

— Moi, il y a dix jours que je le sais... Et, depuis, je n'ai pas eu le courage de vous écrire... Je connais cette Alice Tourneur qu'il épouse... C'est aussi chez les Mauriceau qu'ils se sont vus... Elle n'est pas jolie... elle est trop grande, trop forte, trop massive... elle n'est pas très intelligente, elle manque de toute distinction... Mais elle a quinze cent mille francs de dot et dix millions d'espérances!... Alors, n'est-ce pas? c'est une compensation...

La jeune fille parlait d'une voix blanche, sans aucune émotion perceptible.

— Ma pauvre enfant, je me faisais peu d'illusions, je l'avoue, sur le caractère de de Mauve... Cependant, j'ai été... saisi; je ne m'attendais pas...

Elle reprit, du même ton neutre et comme indifférent:

— Les journaux ont annoncé les fiançailles... Marcelle lisait l'*Echo de Paris*, elle s'est écriée tout à coup: "Tiens! "Fabrice de Mauve, l'auteur, qui se "marie!" Par une sorte d'instinct, je me suis cramponnée à ma chaise... Il me semblait que je tombais dans un trou... Ce soir-là, j'ai prétexté une vague indisposition et je me suis couchée sans dîner... On ne s'est douté de rien.

— Ma pauvre, pauvre petite Phyl! Et aucun cœur ami n'était là, près de vous!

— Il y avait longtemps que vous n'espériez plus en Fabrice de Mauve, vous, Kerjean... Je le voyais bien, mais moi... j'espérais encore, j'espérais de toute mon âme... Je me disais: "Il y a des choses "qui s'expliqueront... Il m'aime, je sais, "je sens qu'il m'aime..." Oh! Kerjean, je ne pouvais croire à tant de duplicité!...

Elle eut un petit sanglot bref et sans larmes. Ses mains jointes se crispèrent l'une contre l'autre.

— Fabrice de Mauve ne vous méritait pas, Phyllis, fit doucement Guillaume. Les "cérébraux" de cette sorte, ambitieux jusqu'à l'intrigue, égoïstes jusqu'à la cruauté, sont aussi incapables d'amour que d'enthousiasme et de désintéressement.. Je n'osais vous avouer mon opinion... Et aujourd'hui encore j'aurais peur, en m'engageant dans cette voie, de vous peiner... Cependant, je ne voudrais pas... Phyllis, ma petite amie.., cet homme est aussi indigne de vos regrets qu'il l'était de votre affection.

Elle releva la tête.

— Oh! vous avez raison! Un jour déjà — souvenez-vous — je vous ai déclaré que, si je devais cesser d'estimer Fabrice de Mauve, je cesserais en même temps de l'aimer... Mais j'ai ajouté: "Quelque chose en moi serait mort..."' Je n'aime plus... je ne veux plus aimer Fabrice de Mauve, Kerjean... mais... c'est mon cœur qu'il a tué...

— Ma pauvre petite fille, l'heure serait mal choisie pour vous rappeler qu'à dix-neuf ans... et même beaucoup plus tard, le temps et la vie nous guérissent de telles blessures... Je suis navré... Il y a eu des moments où, vraiment, oui, je vous le jure, malgré mon antipathie, mes pressentiments fâcheux, si j'avais pu vous ramener ce...

Un geste suppliant coupa la phrase:

— Ne parlons plus de *lui*, Kerjean... Ne parlons plus de tout ce passé... Je voudrais tant n'y plus penser, m'en détacher... Que ce mariage se soit décidé si vite, c'est presque heureux... J'aurais continué d'espérer, d'espérer toujours et toujours contre toute raison... Et, parfois, l'espoir fait si mal!... Je suis calme, vous voyez... Il me semble que, quand on a beaucoup souffert d'un membre et que ce membre vient d'être amputé, on doit éprouver quelque chose d'analogue à ce que je ressens... Je voudrais être très brave...

Les larmes avaient jailli.

— Vous *êtes* très brave, affirma Guillaume.

Phyllis abaissa ses paupières, comme pour enfermer le secret de ses yeux: puis elle les releva, et, presque gaiement, se mit à rire, les prunelles humides et lumineuses.

— Kerjean, si, comme dans les romans, j'avais voulu faire un mariage de dépit... et même un très beau mariage... ce m'était facile!... Je n'avais qu'à dire oui, vous savez...

— Contez-moi cela?

— Mon ami, ce fut une histoire plutôt désagréable... mais qui n'a pas été sans m'amuser malgré tout... Il y a quelques jours, Edmée, gracieuse et triomphante, est venue me confier qu'elle allait être demandée en mariage. Un monsieur de trente-huit à quarante ans, que nous avions vu à la matinée intime de Mme Desroches et qui s'était, un moment, mêlé à nos jeux d'esprit, se déclarait fort épris de la plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche et, comme il désirait la revoir, Mme Chardon-Pluche avait, malgré son deuil, loué une loge au Français..., C'était pour le soir même... Le monsieur — un parti superbe! — serait dans la salle. Et, puisqu'il était déjà plus qu'à moitié emballé, "l'affaire était faite..." Je vous cite les mots employés par la future fiancée... Aussitôt, je la félicite, quoique mes souvenirs du "monsieur", beaucoup trop âgé pour une jeune fille, ne m'incitassent point à l'enthousiasme. Edmée me supplie gentiment de la coiffer, de l'aider à s'habiller pour la fameuse représentation... Je fais de mon mieux. Ces dames partent pour le théâtre, puis, je n'entends plus parler de rien qu'en termes vagues et, pendant les jours qui



Phonographe d'art de la maison Pratte.

suivent, les visages me paraissent si fermés que, très absorbée d'ailleurs par mes propres peines, je me garde d'interroger... Avant-hier seulement, par Marcelle, j'ai eu le mot de l'énigme... Attendez-vous à un imbroglio de vaudeville, Kerjean. Mon grand deuil avait abusé le monsieur; il avait cru voir trois demoiselles Chardon-Pluche... "La plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche", à ses yeux, c'était moi! Pour la mieux distinguer, il avait, du reste, ajouté: "Celle qui est si mince et si blonde." Mais comme Edmée n'est pas grosse et se croit blonde... on n'avait pas cherché plus loin. En me contant ces choses, Marcelle jubilait, ravie de la déconvenue de sa sœur... Moi, je l'écoutais avec une stupéfaction qui ne diminua pas, je vous prie de le croire, quand je connus le dénouement de l'aventure... Apprenant qu'il s'était imprudemment toqué d'une petite institutrice, le monsieur ne s'était-il pas écrié: "Tant pis... c'est elle que je veux!... Si elle m'accepte, je la prends tout de même... Je suis riche pour deux..." Que dites-vous de cela, Kerjean?

— Je dis que les façons de ce monsieur me paraissent un peu cavalières, mais que sa réponse n'en est pas moins celle d'un homme d'esprit... peut-être même celle d'un homme de cœur... J'ajoute qu'au ton dont vous me la rapportez, je crois inutile de vous demander quelle a été la vôtre.

— J'ai répondu simplement que je ne voulais pas me marier, mon ami... Et le plus bizarre, c'est que Mme Chardon-Pluche et Edmée elle-même, qui ne pouvaient tout d'abord me pardonner l'offre qu'il avait bien fallu me transmettre, ne peuvent maintenant, — je ne le vois que trop, — me pardonner mon refus...

— Ce n'est pas bizarre, c'est humain... Alors il n'a pas su vous plaire, le "parti superbe"?

— Non.

— J'ai presque envie de dire que c'est dommage...

Phyllis sursauta:

— Vous me conseilleriez un tel mariage, vous!...

— Non, ma petite amie... Ah! Dieu, non, certes! Je vous le conseillerais d'autant moins que je ne connais pas cet amoureux désintéressé... Et pourtant, que vous souhaiter d'heureux, si ce n'est qui vous aimerait pour vous-même, qui vous arracherait à cette vie de misère et d'humiliation?...

— ...Et que je n'aimerais pas, moi, que je n'aimerais pas d'*amour*... oh! Kerjean!

Kerjean ne put s'empêcher de sourire de la conviction ardente avec laquelle elle avait jeté ces mots.

— Comme vous parlez de l'amour, petite Phyl! murmura-t-il, tandis qu'elle secouait la tête, songeuse.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps reprit-elle en levant sur Kerjean ses jolis yeux longs, qui se faisaient très graves et restaient ingénus et touchants comme ceux d'un enfant triste. Quand, du bonheur, de la sécurité que donnent une affection maternelle, une sollicitude toujours en éveil, on passe brusquement à... la situation où je suis, Kerjean, on pense à des choses... à tant de choses qu'on ne pouvait comprendre avant... ou qu'on ne savait pas voir!... Ah! comme j'étais gardée, entourée naguère, par la tendresse de marraine, comme cette tendresse me séparait, me défendait du monde! Et voici que, maintenant... je suis seule... que je sors seule... que je vis chez des étrangers... ce qui veut dire que je vis seule... Si vous pouviez savoir Kerjean, ce que c'est, pour une jeune fille élevée comme moi, d'être seule... si vous saviez! On n'est pas habituée... on n'a pas, — je finis par le dire aussi, moi, — le physique, ni sans doute l'attitude, les allures de sa position... Et cependant il semble que les gens devinent combien on est isolée, désarmée... et qu'ils en abusent... Dans la rue, des hommes me dévisagent, me parlent, me suivent, comme ils n'eussent pu le faire autrefois... Et puis il y a eu l'histoire de M. Valois... il y a eu autre chose encore, tenez... Avant-hier, près du Trocadéro, — les demoiselles Chardon-Pluche n'étaient pas avec moi, — un jeune homme que marraine connaissait, qu'elle a reçu, m'a reconnue, arrêtée... J'ai cru que c'était par sympathie, par intérêt... J'ai répondu à ses questions, et, quand il a su... oh! Kerjean, la manière dont il m'a regardée, dont il a retenu et pressé ma main dans la sienne, quand il m'a dit: "Institutrice, une jolie créature comme vous!... Ce serait un crime... Voyons, mais il y a le



Les bons yeux affectueux de Guillaume enveloppaient de leur sourire le délicat petit visage, mais Phyllis demeurait triste et sérieuse.

théâtre... et tout ce qui s'y attache... Venez donc me voir... nous causerons tous les deux... Une jolie fille ne doit pas être pauvre." Et déjà il cherchait un jour, une heure... Je ne sais ce que je lui ai dit... quelque chose d'insignifiant, de banal... J'aurais voulu le souffleter, lui aussi...

— Le misérable! gronda Kerjean... Ma pauvre enfant, tout cela est odieux et navrant! Et vos paroles viennent à l'appui des miennes... Si vous n'étiez plus une pauvre petite solitaire, si la protection d'un mari...

Mais elle l'interrompit encore:

— La protection d'un homme, Kerjean, c'est son amour... Mon ami, je suis très jeune, très ignorante... Mon expérience de la vie, si rude qu'elle ait pu me paraître, n'est faite que d'impressions obscures ou de divinations incomplètes... Tout est confus en moi, même ces instincts profonds qui souffrent et se rebellent devant la réalité, comme déjà froissés et meurtris par elle... Mais ne comprenez-vous pas qu'à sentir tout à coup, brutalement, qu'aux yeux de certains hommes on n'est plus qu'une sorte de proie, on prenne tous les autres en horreur, en dégoût?... Vous rappelez-vous l'image de mon vieux livre et la rieuse boutade de ma pauvre marraine: "C'est pour mieux te croquer, mon enfant!"

Involontairement, comme un enfant qui raconte, elle avait grossi sa voix. Et la candeur fraîche de son sourire qui était clair, qui était gai, même sortant des larmes, s'égrena, sans éclat, très doucement:

— Non, vraiment, mon ami, je ne me soucie pas d'être croquée, dit-elle.

Puis, comme Kerjean souriait, elle déclara, reprenant sa mine grave:

—Je ne puis concevoir qu'une jeune fille consente à être la femme d'un homme si elle ne l'aime pas profondément, éperdument!... Moi, je n'aime personne... je n'aimerai plus jamais personne... Alors, je ne me marierai jamais... voilà.

Kerjean l'avait écouté sans songer à l'interrompre, étrangement heureux, étrangement charmé de ce qu'elle disait très simplement, avec cette hardiesse tranquille des êtres purs.

Et soudain il comprit que le mariage de Phyllis avec l'homme inconnu auquel, tout à l'heure, sa pensée ne prêtait pas même une forme concrète, l'eût révolté comme un sacrilège; il comprit que, de ce sacrilège, il eût souffert cruellement dans son cœur et presque dans sa chair. Il avait entendu parler de la jalousie des pères qui marient leur fille, âpre chez certains comme une jalousie d'amant. Il pensa que cette passion bizarre, anxieuse, qui ne tient pas seulement au lien du sang, puisqu'elle est plus rare, et très différente en tout cas, chez les mères, que cette passion qui se nourrit des plus purs souvenirs et qui, presque toujours cependant, correspond à une connaissance décevante de la vie et des hommes, qui — faite d'une sollicitude exaspérée par son impuissance prochaine et surtout d'un respect ému, attendri — voit encore dans la jeune fille bientôt épouse l'innocence sacrée de l'enfant, que cette passion complexe, paradoxale, devait ressembler singulièrement à ce qu'il venait lui-même non pas d'éprouver, mais de pressentir.

Autrefois, parce qu'il aimait les enfants et parce qu'elle était une enfant délicieuse, la toute petite Phyl s'était gentiment emparée d'un grand coin de son cœur. Puis les événements avaient suspendu leur intimité. Il semblait inévitable que le temps, la destinée dussent les séparer de plus en plus, rendre assez indifférents, puis tout à fait étrangers l'un à l'autre, celle qui n'était plus une enfant émerveillée de jeux et de contes, celui qui était un homme mûri, absorbé par la vie... Et voici que, le hasard s'en mêlant et aussi la douleur, la jeune fille avait tout simplement repris dans le cœur de l'homme la place laissée vide par l'enfant. Oui, la même place, en vérité, le même grand coin protecteur où le Bizuth-géant eût voulu abriter de tout mal et de toute peine la frêle petite princesse...

— Phyllis, dit-il, je vous ai parlé avec ma raison, ou plutôt avec un certain sens pratique auquel j'essaye d'avoir recours pour conseiller utilement mes amis... et qui me manque, hélas! totalement, pour me diriger moi-même... Au fond, je ne suis qu'un idéaliste, un sentimental qui vous approuve... Et je crois bien que, si vous vous étiez résignée au "parti superbe" que convoitait Mlle Chardon-Pluche, j'en eusse été très malheureux... Mais c'est

parce que j'attends pour vous une belle revanche... Vous n'avez pas vingt ans, petite Phyl, et moi j'ai confiance. Je veux croire que, malgré cette désillusion qui l'a blessé, votre cœur n'est pas mort... qu'il se réchauffera au contact d'un autre cœur encore ignoré de vous, de moi... mais qui sera très bon, très aimant, très fidèle... Je veux croire que, quand vous serez très tendrement, très loyalement aimée par un homme digne de votre amour... vous aimerez encore, petite Phyl... Gardez-vous donc pour cet élu de l'avenir, ô petit trésor précieux que vous êtes, et votre mari sera un homme heureux qui fera de vous une femme heureuse... et que le Bizuth-géant aimera de toute son amitié pour vous.

Les bons yeux affectueux de Guillaume enveloppaient de leur sourire le délicat petit visage, mais Phyllis demeurait triste et sérieuse:

— Vous me prenez toujours pour une fillette, vieux Kerjean, une fillette qui vient de casser sa poupée et à qui l'on en promet une plus belle... Sans doute, l'avenir — à qui vous en appelez ainsi — vous montrera-t-il que vous avez tort. En attendant, souhaitez-moi d'être adroite et patiente, car Mme Chardon-Pluche et Edmée me boudent; il me faut leur faire oublier que j'ai pu passer pour "la plus jeune des demoiselles Chardon-Pluche": ce sera difficile...

Kerjean pensa: "Elles ne l'oublieront jamais." Mais il s'abstint de dire là-dessus son opinion.

— Quand nous reverrons-nous ? demanda la jeune fille.

— Ma pauvre enfant, je ne sais... Vous ne pouvez venir chez moi... et je ne puis revenir ici de quelque temps...

Elle soupira.

— Alors, je vous écrirai et vous me répondrez ?

—C'est cela.

Elle se tut, puis, très bas:

—Kerjean, dit-elle, maintenant que je n'espère plus rien... ça me serait bien égal de mourir.

Il la gronda, tenta de la réconfonter et la quitta tristement.

Quelques jours après, comme, pour aller du boulevard Malesherbes à l'avenue Hoche, il traversait le parc Monceau déjà défeuillé, morne et gris, il aperçut Phyllis coiffée du petit chapeau de crêpe de Mme Chardon-Pluche qui couvrait à demi ses oreilles et rabattait gentiment ses cheveux blonds tout autour de son visage. Deux grandes jeunes filles sans élégance ni beauté l'encadraient de leurs silhouettes massives...

Il salua en passant. Mais la petite Phyl eut un cri joyeux et arrêta son ami:

— Vous Kerjean! comme c'est amusant de vous rencontrer!

Et tout de suite, se tournant vers ses compagnes:

— Monsieur Kerjean, annonça-t-elle, Mlle Marcelle Chardon-Pluche, Mlle Edmée...

Marcelle tendit la main gracieusement:

— Mlle Boisjoli voulait bien nous montrer vos jolies cartes postales, qui nous ont vivement intéressées, monsieur, dit-elle. Vous avez fait un beau voyage...

Il répondit sans beaucoup de mots, avec la courtoisie simple et cordiale qui lui était naturelle.

Instinctivement, pour ne pas gêner la circulation de la grande avenue, ils étaient entrés de quelques pas dans une allée. Phyllis eut un mouvement frileux:

— Marchons, voulez-vous?... Le vent est glacial.

Mais Edmée, qui avait accueilli la présentation par une brève inclinaison de tête qu'aucun sourire n'éclairait, toucha le bras de la jeune fille.

— Ne perdons pas notre temps, je vous prie, mademoiselle Boisjoli, dit-elle sèchement avec un regard vers Kerjean. La couturière nous attend...

Elles s'éloignèrent.

— Pimbêche! murmura Kerjean.

Cependant, malgré la mauvaise humeur d'Edmée, il rentra content d'avoir vu la petite Phyl. Elle lui avait paru bien frêle, bien délicate dans sa robe noire; mais elle était moins pâle que l'autre jour et elle avait les yeux moins tristes...

Il pensa: "Comme elle est jeune!... Pauvre petite!... Ah! si Jacqueline au moins recevait ma lettre!"

Mais cette lettre — Guillaume l'avait appris la veille par un message du notaire de Fougères — cette lettre était en souffrance à l'étude, attendant avec plusieurs autres, le jour, peut-être encore lointain, où Mlle Jacqueline Albin s'aviserait d'envoyer son adresse et de demander son courrier.



La petite Phyl eut un cri joyeux et arrêta son ami. " — Vous, Kerjean! Comme c'est amusant de vous rencontrer!"

X

C'était l'heure de Jap... Les rideaux du cabinet de travail étaient clos, la lampe allumée sous l'abat-jour vert; le silence vibrait doucement du bruit familier de l'horloge de bois. Dans la cheminée copieusement alimentée, les bûches brûlaient avec de glorieuses lancées de flammes d'or, des lueurs, des reflets dansants, des étincelles scintillantes, des crépitements de fusée, des effondrements d'incendie et le ronron berceur d'une aïeule chantant au rouet... Kerjean avait bu sa tasse de café. Jap avait croqué son morceau de sucre. Kerjean s'était assis près du feu et Jap s'était logée tout près de lui, tout contre lui, dans le fauteuil profond.

Jap avait une conscience... Jap savait bien qu'il est interdit aux petits chiens de monter sur les meubles, de dormir sur les coussins. Si d'aventure — Guillaume absent — la venue d'Anaïk la surprenait couchée sur le siège moelleux dont l'attirance lui avait semblé irrésistible, elle n'attendait point la réprimande imminente pour sauter à terre et s'enfuir, la queue basse. Mais, considérant à sa manière la hiérarchie des êtres, Jap savait aussi qu'assez puissante pour dominer un petit chien, Anaïk, la bonne pourvoyeuse des repas, devait reconnaître, à son tour, la toute sagesse, la toute souveraineté de Guillaume, le maître bien-aimé. Ce qu'Anaïk défendait, le maître pouvait le permettre... il permettait! Et Anaïk, alors, n'avait qu'à s'incliner.

Ce soir, quand Anaïk était rentrée, apportant des lettres, Jap, petite masse de chair tiède et béate, blottie tranquillement à sa place privilégiée, avait ouvert un œil pour regarder la vieille servante avec une indifférence qui n'était pas exempte de dédain; puis, sans remuer seulement les oreilles, elle avait repris son sommeil...

C'était l'heure de Jap; c'était aussi pour Guillaume une heure de paix confiante. Oisif, un peu las, il rêvait à des choses imprécises et savourait en dilettante les blondes cigarettes d'Orient dont l'odorante fumée bleuissait l'atmosphère et faisait monter à son cerveau la griserie légère qu'il aimait. De la journée, il gardait un souvenir apréable, un intime contentement.

Kerjean ne volait point dans les meetings; jamais non plus il ne s'était inscrit pour un concours; les grandes semaines ne le comptaient pas parmi leurs héros, les grands prix ne l'avaient pas mis en vedette. S'il lui était arrivé d'établir des records, c'était à peu près comme M. Jourdain parlait en prose, sans le savoir. Il ne se montrait, d'ailleurs, ni imprudent ni téméraire, mais il ne s'étonnait de rien et, peu à peu, il s'accoutumait à faire de l'aéroplane un usage pratique, familier... Ce matin, comme il désirait essayer le modèle nouveau du monoplan Patain, il avait choisi le chemin des oiseaux pour aller déjeuner aux environs de Troyes chez un ancien camarade d'école, client important de la maison, et, malgré le brouillard qui, au départ d'Issy-les-Moulineaux, inquiétait les mécaniciens, son voyage s'était accompli très facilement, très rapidement, l'appareil se maintenant à la vitesse horaire de cent kilomètres.

Pour se diriger très haut dans les nuées, il s'était avec succès servi de la boussole; en d'autres moments, moins loin de la terre, il avait pu suivre exactement la vallée de la Seine que lui désignait l'épaisseur de la brume, plus dense aux abords du fleuve. Plusieurs fois, des clochers, ceux de Nangis, de Provins, de Nogent, qui se tendaient vers lui, émergeant d'une mer blanche et floconneuse, lui avaient tenu lieu de phares. Il était descendu jusqu'à eux, et, par plaisir, les avait contournés, c'était sa manière de visiter les églises... Il avait pour les aimer une âme d'hirondelle.

A trois cents mètres au-dessus de la ville de Troyes, dont les fumées, qui montaient, droites, salissant le brouillard et annonçant qu'une agglomération humaine était là, il avait erré quelques instants, et c'était encore l'apparition de la cathédrale qui, tout à coup, fendant la nue, lui avait indiqué sa route. Peu de

temps après, descendant vers les champs par un vol plané d'une aisance admirable, le grand oiseau s'était posé sans heurt et sans secousse, à quinze ou vingt mètres du château où, convive ponctuel, Kerjean était attendu.

Midi sonnait.

Plus tard, le brouillard automnal s'était dissipé, le soleil avait lui... pas un souffle de vent. Dans l'immobilité complète de l'air, la chute d'une feuille morte étonnait comme un bruit insolite... Et, prenant congé de ses hôtes, Kerjean s'était mis en route pour regagner Paris. Aussi tranquille entre les deux grandes ailes de son monoplan que sur le siège d'une automobile, volant librement, doucement, sans dévier de la ligne voulue, à quatre ou cinq cents mètres au-dessus d'une immense carte en relief, il avait fait le parcours de Troyes à Issy dans la lumière. Son premier trajet s'était effectué en deux heures, le second n'avait pas duré une heure et demie. Pendant la promenade, le Patain 38, muni comme ses aînés d'un moteur Pygmée, s'était admirablement comporté, et Kerjean, l'ingénieur, avait tous les droits de se sentir aussi satisfait de l'épreuve que Kerjean le pilote...

Du nouveau monoplan, de ses qualités encore perfectibles, de sa souplesse, de sa rapidité, de sa stabilité, on pouvait espérer beaucoup.

Et Guillaume, perdu dans les vapeurs bleues, propices aux chimères, songeait au complément futur de la délicate armature ailée, à l'âme aérienne et puissante qui, plus tard, animerait le bel oiseau vainqueur des remous et des brumes, à ce moteur de l'avenir, qui, plus léger, plus régulier, plus fort que les meilleurs engins connus, ouvrirait aux voyageurs de l'espace des perspectives merveilleuses, à ce moteur Patain qui — de quelque nom d'ailleurs qu'on l'étiquetât — serait le moteur Kerjean.

Un contrat avait engagé Guillaume, son cerveau n'était que le rouage précieux d'une admirable machine. Le moteur Kerjean qui, encore à l'état d'idée, appartenait déjà à la maison Patain, ne pourrait enrichir beaucoup son inventeur... Mais qu'importait à Guillaume l'argent ou même la gloire? Ce qu'il aimait, c'était l'effort désintéressé, la lutte où toutes les forces actives de la pensée s'exaltent d'elles-mêmes. Que le triomphe, s'il venait après de telles heures, de telles années de virile joie, fût éclatant ou restât secret, se présentât chargé d'or ou dépourvu de tout avantage pécuniaire, c'était de petite importance pour un homme comme lui!

Maître d'une grosse fortune, il l'eût, certes, tout entière consacrée aux recherches qui passionnaient son enthousiasme scientifique; mais, quand il s'agissait de ces recherches, de ces expériences, si hardies, si coûteuses fussent-elles, Georges Patain, encore plus fasciné que lui par les possibilités vertigineuses, n'était-il pas toujours prêt à mettre des sommes énormes à sa disposition?

Personnellement, qu'eût-il fait de trop de richesse? Il n'aimait pas le luxe et même il l'ignorait. Il ne lui semblait pas, d'ailleurs, que les plus grands privilèges qui puissent être enviés des hommes dépendissent de l'argent... Qui donc a jamais découvert le moyen d'acheter des yeux capables de voir, des oreilles capables d'entendre, un cœur capable d'aimer et de croire, un cerveau profond, une imagination créatrice, une sensibilité vibrante?... Les pauvres sont ceux à qui rien au monde, aucune puissance comme aucune fortune, ne peut accorder ces choses, s'ils ne les ont déjà reçues gratuitement.

Il agréait à Kerjean de penser, avec Renan, que Dieu nous a donner à tous l'usufruit de l'univers, et qu'il est aisé de se contenter de jouir sans posséder.

Ses appointements qu'à plusieurs reprises et sans que lui-même y eût songé, Georges Patain s'était avisé d'augmenter assez considérablement, lui permettaient une vie large et confortable, saine et intelligente, qu'il n'eût pas souhaitée plus dispendieuse.

Il faisait sans le vouloir des économies qui profitaient à ses amis, toujours certains de trouver sa bourse ouverte en cas de besoin, et à Colette Mouche, dont les ambitions et les goûts n'étaient pas encore déraisonnables.

Il avait une demeure agréable, dont l'ambiance lui plaisait. S'il en avait eu le loisir, il eût — pour son plaisir — voyagé sur la terre. En attendant, les aéroplanes les plus perfectionnés étaient à son service pour explorer le ciel. Plus tard, beaucoup plus tard, il pourrait acquérir quelque part, près de Fougères, dans cette région des confins de la Bretagne, de la Normandie et du Maine qu'on appelle le Désert et qui est si fraîche, si ombreuse, si fleurie, une petite bicoque et un jardinet planté de tilleuls où il viendrait, de temps à autre, se reposer de ses années d'homme, en revivant ses jours d'enfant. En bon Breton, il chercherait, pour y vieillir, un coin accueillant et parfumé de la terre natale. Ses rêves de fortune s'arrêtaient là. Il était seul et resterait seul, bien que son cœur fût aimant et généreux, bien que le dévouement protecteur fût un des instincts de sa nature. Le mariage ne l'attirait pas. Les inquiétudes, les responsabilités, le bonheur même de la famille entravent l'action, alourdissent l'essor... Pas de passager, pas de passagère, la solitude enivrante et féconde!

...La sonnette de la porte retentit. Etonné comme un homme qui s'éveille, Kerjean sourit. Il attendait un télégramme de Colette.

Colette venait de déménager... Encore un peu étourdi par les fumées bleues, Kerjean la revit telle qu'il l'avait aperçue, la veille, à Auteuil, dans le minuscule appartement où elle s'installait, remuante, brouillonne, affairée à créer du désordre, là où il n'y avait peut-être que de l'encombrement... Bien vite, il s'était enfui!...

Chère jolie Colette! Colette précieuse! Un corps charmant, un gentil esprit, peu, très peu de cœur... un égoïsme aimable et sans âpreté, une insouciance de papillon... Elle était sous une forme exquise l'amour qui ne fait pas souffrir, qui ne se montre ni exigeant, ni incommode, qui ne se mêle point à l'existence quotidienne. Elle était l'ivresse délicieuse d'un moment, sans apporter avec elle les amertumes, les jalousies, les douleurs qui dévorent la vie, ou même les petits chagrins, les petites querelles, les obsédantes futilités qui l'éparpillent...

D'avance, Guillaume lisait la petite lettre venue "par tube", les mots choisis, les choses d'amour trop bien dites et pourtant si tendres, si folles...

Des pas pressés, légers, bruissaient sur le parquet du salon, dont la porte était ouverte...

Guillaume eut l'impression fugitive que Colette évoquée allait paraître... Puis il se leva violemment, dérangeant Jap, offensée, qui se mit à aboyer...

— Mais, malheureuse enfant, que faites-vous ici, à pareille heure? clama-t-il.

Car, dans le cadre béant de la porte, c'était la mince silhouette de Phyllis Boisjoli qui venait de se dresser.

Cependant, la jeune fille était entrée... Devant cette pâleur, ce mutisme frémissant, le mécontentement de Kerjean tomba.

— Qu'y a-t-il encore, petite Phyl? dit-il, qu'y a-t-il? Vous m'effrayez!...

— Kerjean, cette femme a été atroce...

— Quelle femme? Mme Chardon-Pluche?

— Mme Chardon-Pluche, oui!... Elle m'a insulté, elle m'a chassée.

— Mais comment? Mais pourquoi? Parlez vite!

Phyllis semblait épuisée. Kerjean voulait qu'elle s'assît, près du feu, mais elle demeurait debout au milieu de la pièce, nerveuse, sans larmes.

— Vous savez, elle m'avait prise en grippe... L'autre jour déjà, quand vous êtes venu, — je crois vraiment qu'elle s'était cachée pour vous voir, derrière les portières de l'antichambre, — elle m'a dit des choses absurdes et blessantes: que je l'avais inexactement renseignée, que vous étiez plus jeune qu'elle n'avait pu le supposer d'après mes paroles, que sa responsabilité l'obligeait à m'interdire de recevoir un homme de votre âge... J'avais subi ses stupides réprimandes... Mais aujourd'hui, Edmée lui a raconté méchamment que nous vous avions rencontré au parc Monceau... Ce soir, le dîner à peine fini, elle m'a fait une scène terrible, elle m'a reproché... oui, elle m'a reproché d'être pour ses filles un "élément de corruption", Kerjean!... Elle avait patienté autant que possible, à cause de Mlle Arguin, mais, puisque, après avoir reçu un homme en tête à tête chez elle!!! — ah! elle ne s'étonnait plus que j'eusse refusé un mariage honorable! — je poussais l'inconvenance jusqu'à donner des rendez-vous au parc Monceau sous l'égide de ses innocentes filles, jusqu'à leur présenter mes amoureux...

Kerjean avait bondi:

— Ah! ça, c'est trop fort!

— Oui, mon ami, c'était trop fort... Je me suis révoltée... J'ai dit à Mme Chardon-Pluche ce que j'avais sur le cœur.. Et, quand cette affreuse personne, aussi bête que méchante, m'a donné mes huit jours comme à une domestique, "par humanité", pour que je puisse trouver une autre place, je lui ai répondu qu'ainsi traitée par elle, je ne passerais pas une nuit de plus sous sont toit... Elle a été un peu secouée, toujours à cause de Mlle Arguin, qu'elle ne veut pas froisser... Elle a essayé d'être plus douce... Trop tard! Sans plus l'écouter, j'ai couru à ma chambre, j'ai jeté toutes mes affaires dans ma malle... Ah! me sauver, me sauver, enfin respirer un autre air!... Mais me sauver où? Que pouvais-je faire, Kerjean? Mlle Arguin m'a laissé clairement comprendre que sa maison ne m'hospitaliserait plus... Les Mauriceau?... Je ne voulais pas... à cause... à cause des gens qu'on rencontre chez eux... Alors il n'y avait plus que vous... Et quand le concierge, ma malle chargée, a demandé quelle adresse il devait dire au cocher... j'ai donné la vôtre, mon ami...

— Mais vous avez bien fait... vous avez bien fait! s'écria le jeune homme.

Elle s'était effondrée sur le divan; elle pleurait, cachant son visage, écrasant son chapeau dans les coussins.

— Je ne pouvais aller à l'hôtel, Kerjean? J'aurais eu si peur... et puis je sentais bien que marraine n'eût pas aimé me savoir à l'hôtel toute seule... et que marraine m'eût confiée à vous...

— Mais, je vous répète que vous avez bien fait, que vous ne pouviez mieux faire, insista Kerjean désolé. Ma petite Phyl, ne pleurez pas!...

Phyllis, redressée, essuyait ses larmes en suffoquant encore. Délicatement, adroitement, Kerjean tira une à une les longues épingles de jais, ôta le chapeau incommode... Elle le laissait faire, passive.

— Vous êtes bon! dit-elle. Oh! Kerjean, je ne veux plus recommencer cette vie... chercher une autre maison... où l'on me maltraitera d'une autre manière... je ne peux plus... Et, d'ailleurs, qui donc voudrait de moi, après ce que Mme Chardon-Pluche dirait... et peut-être même Mlle Arguin?... Les gens sont trop injustes, trop méchants!... Tant que j'espérais quelque chose pour l'avenir, — si fou que ce fût d'espérer, — j'avais du courage... Mais maintenant... je ne peux plus, non, je ne peux plus... Je mourrais... Oh! mon ami, gardez-moi!... Vous disiez que j'aurais pu être la secrétaire de Mlle Albin... Eh bien, je serai la vôtre... Mais, je vous en prie, mon ami, gardez-moi...

Kerjean était resté debout près d'elle. Très doucement, sa grande main maigre et fine passa sur les cheveux blonds...

— Ma pauvre petite, dit-il, j'en serais très heureux, mais ne voyez-vous pas que c'est impossible? Vous êtes très jeune, je n'ai que trente ans... Vous n'êtes ni ma sœur ni ma femme... Et le monde ne comprend pas toujours... Si vous viviez près de moi, on dirait de nous deux... de très vilaines choses...

— Cela ne me ferait rien qu'elles fussent dites... puisqu'elles ne seraient pas vraies.

— Mais cela me ferait beaucoup à moi... Et à vous aussi... plus tard, quand vous ne serez plus l'enfant que vous êtes encore.

Un peu rassérénés tout à l'heure, les yeux de la pauvre enfant se remplirent de désespoir.

— Alors qu'est-ce que je deviendrai, dites? Oh! Kerjean... si... *s'il* n'avait pas été si cruel... si... j'aurais pu être heureuse... et maintenant, je suis comme une épave... et je n'ai plus de force... plus... plus... plus...

— Mais nous chercherons... nous aurons une bonne idée... tout s'arrangera, je vous le promets, fit Kerjean, caressant encore la tête penchée et ne sachant en vérité de quoi attendre ou de qui espérer la solution du problème. Oui, demain, nous causerons, petite Phyl... et nous trouverons quelque chose à nous deux... bien sûr... Mais, ce soir, il faut être raisonnable... se calmer... ne plus s'énerver... ne plus pleurer...

Elle eut un cri:

— Vous me gardez, ce soir?

Il sourit:

— Mais naturellement, je vous garde... j'aurais préféré vous trouver un autre abri... Mais l'heure ne nous laisse pas le choix... et, puisque vous êtes ici... je vais dire à Anaïk de vous préparer la chambre de ma mère... C'est la plus belle de l'appartement... Vous y dormirez comme un bébé bien sage... et... la nuit porte conseil, vous savez!...

Il parlait avec une bonté profonde et affectueuse qui apaisait, qui rassurait. La jeune fille lui sourit, les larmes aux yeux.

— Comme il est réconfortant de s'abandonner à votre volonté, mon ami! murmura-t-elle. Je suis bien ici... Anaïk a vu tout de suite que j'avais pleuré; elle m'a appelée "mon pauvre agneau". Je crois qu'elle est très bonne...

— Oh! la meilleure des créatures!... La première fois que vous êtes venue, vous l'avez charmée... Elle m'a dit: "Quel malheur de voir une douce petite reine comme elle travailler chez des gens qui ne seraient seulement pas dignes de la servir..." Et puis elle est très fière que vous ayez apprécié ses gâteaux... Je vais lui dire que vous nous restez ce soir... Mettez-vous là, près du feu...

Comme elle obéisssait, s'asseyant dans le grand fauteuil de l'âtre, Jap sauta sur ses genoux et s'y installa sans vergogne.

— Ah! fit la jeune fille! c'est votre petit chien trouvé!... c'est Jap...

Elle ne permit pas que Guillaume fît descendre Jap et baisa la petite tête noire.

— Pauvre Jap! elle était toute seule abandonnée comme moi... Vous l'avez recueillie, comme moi, Kerjean... Mais, elle, vous pouvez la garder... elle a de la chance!...

Sa voix exprimait une résignation si navrée que Kerjean sentit ses yeux se mouiller...

Dans la belle chambre bretonne, Phyllis s'émerveilla.

— Oh! que c'est joli... ce grand lit à colonnes, clos comme une petite maison... et tous ces vieux meubles naïfs... que c'est joli... que cela me plaît!

— N'aurez-vous pas froid? demanda Kerjean avec sollicitude. Le feu vient d'être allumé...

— Je ne sentirai pas le froid... j'ai chaud au cœur, mon ami... Oh! je vais bien dormir... Ce sera comme si votre mère veillait sur moi, Kerjean... Et, peut-être, peut-être qu'elle me donnera un bon conseil... en rêve... Oh! Kerjean, votre chère mère... si elle était là... j'aurais pu rester, n'est-ce pas?

— Oui, ma petite amie!...

La sonnette tinta... Cette fois, c'était le message de Colette. Kerjean le prit, reconnut l'écriture et glissa l'enveloppe dans sa poche.

— Bonsoir, petite Phyl!

— Bonsoir, grand ami!...

Phyllis retint doucement la main du jeune homme et, lui souriant dans les yeux, de tout son regard:

— Une fois de plus, le Bizuth-géant a sauvé la princesse! dit-elle.

XI

Guillaume ne dormit qu'une partie de la nuit et s'éveilla soucieux, plus préoccupé du sort de la petite Phyl, plus embarrassé



Le grand oiseau descendait vers les champs par un vol plané d'une aisance admirable.

par le problème dont il lui avait promis la solution qu'il ne désirait le lui avouer.

A sept heures et demie, comme il déjeunait dans la salle à manger en compagnie de Jap, Phyllis entra, blonde et claire comme un rayon de soleil. Anaïk la suivait, portant un plateau sur lequel une tasse de chocolat fumait entre deux assiettes de gâteaux.

— Bonjour, vieux Kerjean! fit la jeune fille. Anaïk m'avait apporté mon chocolat dans ma chambre, mais j'ai préféré déjeuner avec vous...

Une robe blanche, ample et souple comme celle que l'imagerie prête aux anges, l'enveloppait de longs plis chastes. Elle ne s'était pas coiffée; ses cheveux étaient encore nattés de chaque côté de son visage. A gauche, nouant une mèche en dessus de l'oreille, un ruban de satin blanc formait une grosse bouffette.

Kerjean sourit:

— Bonjour, petite Phyl!... Ne serait-ce pas là le ruban qui scandalisa Mme Chardon-Pluche?

Phillis s'était assise en face de son hôte et, déjà, goûtait du bout de sa cuillère le chocolat trop chaud.

— Vous l'avez dit! Est-ce qu'il vous scandalise aussi, Kerjean?

— Oh! je ne suis pas aussi "scandalisable" que Mme Chardon-Pluche, je dois l'avouer... Mais je trouve qu'ainsi coiffée vous avez l'air encore plus "gosse" que d'habitude... Vous êtes si jeune, Phyllis! C'est effrayant, ma pauvre petite! Avez-vous bien dormi?

— A merveille!

— Vous me semblez, ce matin, plus vaillante qu'hier, et, cependant, toute vibrante, toute agitée...

— J'ai dormi, mais je crois que, dans l'inconscience du sommeil, mon cerveau n'a pas un instant cessé de travailler... Quand j'ai ouvert les yeux, ma tête était pleine d'idées que je n'ai pas reconnues, parce qu'elles s'y étaient logées pendant la nuit... Et vous, Kerjean, avez-vous trouvé quelque chose?

Il hésita devant le sourire confiant.

— Eh bien, à la vérité, non, pas encore... Il faut réfléchir, s'informer... Tout d'abord je vais demander à Mme Saugeret, la femme d'un ingénieur, mon collègue chez Patain, si elle ne connaîtrait pas une bonne pension de famille ou un couvent où vous pourriez passer quelque temps... Car vous ne devez pas rester un jour de plus ici... Si déjà l'on savait...

Phyllis l'interrompit, le visage glorieux et pourtant marqué d'anxiété.

— Kerjean, j'ai une idée, moi... une idée qui me paraît splendide... Seulement, il faut que vous l'approuviez, que vous l'acceptiez... Et je crois que nous ne jugeons pas toujours les choses de même...

— Mais si, pourquoi pas? Voyons votre idée, petite Phyl?

— Elle arrangerait tout, Bizuth-géant! Et je serais si tranquille, si contente!

Il venait de rouler méthodiquement sa serviette dans un anneau d'argent et, d'un geste distrait, repoussait l'assiette et la tasse.

— Eh bien, dites, alors?

— Vous ne bondirez pas tout de suite, sans écouter, Kerjean?

— Mais non.

— C'est une chose très simple, en somme... Mais il faut la considérer d'une certaine façon... sans préjugés...

— Je me sens un esprit tout neuf pour vous ouïr, quoique vous m'inquiétiez un peu...

— Ah! vous voyez, vous voilà déjà prévenu... vous allez vous gendarmer...

— Pas du tout... au contraire... Si j'attends une communication extraordinaire, c'est alors que je serai dans la disposition voulue pour ne plus m'étonner de rien... Allons! je vous écoute.

— Attendez que j'aie bu mon chocolat...

— Vous dédaignez les gâteaux d'Anaïk?

— Oh! je n'ai pas faim...

Quand elle eut reposé la tasse vide, elle quitta sa place et vint s'asseoir du même côté que Kerjean.

— D'abord, remettons les choses au point, commença-t-elle. Hier soir, Kerjean vous m'avez dit que, n'étant ni votre sœur ni votre femme, je ne pouvais rester chez vous sans faire jaser mon prochain...

— Ma pauvre petite, je l'ai dit et ne puis que le répéter.

— Si j'étais votre sœur, Kerjean, si j'avais cette chance d'avoir un grand frère comme vous qui pût m'aimer, me protéger sans provoquer d'idiots commérages, vous voudriez bien me garder ici, n'est-ce pas? Ma présence ne vous ennuierait pas?...

— Mais, ma petite Phyl, assurément non... votre présence me serait très agréable... Cependant je ne vois pas...

— C'est vrai ce que vous dites là, Kerjean?

La voix de Phyllis s'émouvait.

Etonné, Guillaume regarda plus attentivement le visage qui se tendait vers lui:

— Très vrai! affirma-t-il. Seulement je ne comprends toujours pas...

— Un peu de patience... Il y a autre chose que je vous ai entendu dire... et plusieurs fois, Kerjean, c'est que vous aviez décidé de ne pas vous marier. Vos intentions n'ont pas changé?

— Non certes... Mais...

— Bien sûr?

— Bien sûr! Elles ne changeront certainement jamais.

Le visage de Phyllis s'illumina.

— Eh bien, alors, mon ami, réfléchissez un moment et vous verrez que la solution cherchée est toute prête... Puisque vous ne voulez pas vous marier... et puisque je n'aimerai plus jamais personne... c'est très simple... épousez-moi!

Elle souriait.

Les grands traits mobiles de Kerjean se figèrent dans une expression de stupeur presque comique:

— Qu'est-ce que vous dites? s'écria-t-il, croyant avoir mal entendu.

Sans se troubler, elle expliqua:

— Je dis que vous devriez m'épouser, Kerjean... Pour vous, je ne serais qu'une petite sœur très affectueuse, très reconnaissante, très docile... Pour le monde, je serais votre femme... et personne au moins n'aurait le droit de s'étonner de me voir auprès de vous... voilà...

Cette fois, Kerjean éclata de rire:

— Ma petite Phyl, vous délirez... Ce n'est pas là, je suppose, la bonne idée dont vous parliez... car, alors...

— C'est la bonne idée dont je parlais.

— Ma pauvre enfant, mais c'est d'une extravagance sans nom... Tout d'abord, je croyais à une espièglerie qui, d'ailleurs, ne m'était pas très claire... Et vraiment, je me demande encore si je vous ai bien comprise... Comment ne sentez-vous pas qu'une pareille combinaison est enfantine... et tellement irréalisable qu'il est impossible de l'envisager sérieusement?...

— Irréalisable, pourquoi?

— Pour cent raisons... Ce n'est même pas discutable.

— Lesquelles?... Je préfère discuter.

— Ma chère petite, je ne vais pas examiner avec l'enfant que vous êtes, la première, et, sans doute, la plus grave de ces raisons... Je veux dire l'anomalie formidable de cette situation qui vous paraît simple, d'un homme et d'une femme mariés sans l'être... vivant comme un frère et une sœur, avec l'apparence d'être des époux... de cette situation fausse, ridicule et insoutenable dont vous ne pouvez concevoir toutes les difficultés, toutes les équivoques... toute l'absurdité!

— Je sais que des étudiants russes se marient ainsi...

— On le dit... Il faudrait connaître les circonstances... et puis ce sont des étudiants russes... Aussi bien, laissons ce côté de la question. Il y a autre chose... Vous dites: Je n'aimerai plus jamais personne... Croyez-vous qu'une telle parole soit article de foi dans la bouche d'une enfant de dix-neuf ans?

— Je vous répète que je ne suis pas une enfant, Kerjean... et que je me sens à jamais dégoûtée de l'amour.

Kerjean ne put s'empêcher de rire encore.

— A jamais dégoûtée de l'amour, ma pauvre mignonne! Savez-vous ce que c'est pour un être—homme ou femme—qu'une existence sans amour? Mais on vous aimera, Phyllis, malgré tout, malgré vous-même; on vous aimera parce que vous êtes faite pour être aimée... Et la passion est une ivresse contagieuse... Comment seriez-vous assurée d'y échapper toujours?... Comment voudriez-vous répondre aujourd'hui que vous ne comprendrez pas un jour quel abîme séparait votre petit flirt avec de Mauve, votre naïf roman de fillette sentimentale, et... l'amour, le vrai... celui précisément dont vous ne pouvez être "dégoûtée", parce que vous ne le connaissez pas?

Kerjean parlait d'un ton de mauvaise humeur. Phyllis fut saisie, offensée... Son ami lui parut brutal.

— Vous êtes bien méchant! s'écria-t-elle, et vous faites bon marché de ce qui a brisé ma vie!...

Sa voix s'étrangla.

— J'ai beaucoup, beaucoup de chagrin, Kerjean... quoique vous sembliez en douter.

Guillaume regretta des paroles qui, d'ailleurs, avaient un peu dépassé sa pensée. Il ne niait point le chagrin de la petite Phyl, mais il le jugeait puéril par sa disproportion avec le peu de cas que lui-même faisait de Fabrice. Cette disproportion entre les regrets de Phyllis et les mérites de celui qui les causait l'avait toujours agacé... C'était, selon lui, comme de la souffrance gaspillée.

— Ma chère petite, dit-il, je ne doute pas de ce grand chagrin. Mais c'est parce que je sais combien sincèrement votre pauvre petit cœur s'était donné, combien douloureusement il a été meurtri, que je puis prévoir l'inéluctable revanche qu'un jour ou l'autre il réclamera de la vie... Ce jour-là, vous déplorerez amèrement, croyez-moi, d'avoir lié votre avenir à... un frère.

Mais l'éventualité ne préoccupait pas Phyllis.

— En ce cas, dit-elle, nous divorcerions... voilà tout.


BANFF
Septembre dans les Rocheuses
C'est l'époque par excellence pour des vacances dans les montagnes de l'Ouest. Faites dès maintenant vos premiers préparatifs pour ce voyage dans les
Alpes Canadiennes.
L'atmosphère pure et vivifiante à cette période de l'année, donne toute l'énergie et l'entrain nécessaires pour la pratique de votre sport favori: l'alpinisme, l'équitation, le canotage, le golf ou la pêche. La saison de la chasse au gros gibier s'ouvre aussi dans ce mois.
Les luxueuses et confortables hôtelleries du Pacifique Canadien à Banff, Lac Louise, Glacier, Sicamous, Lac Emeraude, bâties dans les endroits les plus pittoresques au monde, vous assurent le bien-être pendant votre séjour dans cette féerie alpine.
Billets et informations aux bureaux du
PACIFIQUE CANADIEN

— Voilà tout ?

— Certainement. Si vous ou moi nous avions lieu, pour quelque motif que ce fût, de regretter notre association fraternelle, nous nous séparerions loyalement... et chacun de nous reprendrait sa liberté.

— Admirable! Et vous pensez qu'on divorce comme cela, tout simplement?

— Oh! répliqua la jeune fille avec le même calme, en matière de divorce, il ne s'agit que de se mettre d'accord... Marraine le disait toujours: c'est une affaire de consentement mutuel...

— Vous êtes très bien renseignée.

— Oh! j'ai entendu raconter bien des choses, vous savez, quoique toujours vous me traitiez de fillette!... Naturellement, il faut que nous nous sentions libres... Vous surtout, qui n'avez pas souffert comme moi, et qui pourriez, — qui sait? tout arrive — aimer une autre femme!...

Kerjean s'énerva. Comment en était-il venu à ergoter sur des imaginations aussi extravagantes?

— Mais, ma petite enfant, voilà précisément où vous errez, où vous déplacez la question... Si j'ai renoncé au mariage, moi, ce n'est pas comme vous, par "dégoût de l'amour", c'est parce que je tiens à mon indépendance, parce que j'en ai besoin.

Phyllis eut un cri qui exprimait à la fois une désolation si éperdue et une surprise si naïve que Kerjean en fut à la fois attristé et diverti.

— Alors vous avez peur que je vous ennuie, que je vous gêne? Mais je ne vous gênerais pas, Kerjean, je vous le jure, je...

De grosses larmes perlaient à ses cils.

Certes, elle s'était bien attendu à ce que Guillaume élevât contre une proposition assez déconcertante, elle en convenait, toutes les objections que devait suggérer à l'ami fidèle son souci du bonheur de la petite princesse; mais que Kerjean pût redouter pour lui-même, comme une complication fâcheuse de son existence solitaire, la réalisation d'un si beau projet, que ce doux lien fraternel auquel elle se vouait sans hésitation, joyeuse et docile, pût être considéré comme une entrave, une chaîne... non, c'était une hypothèse que, pas un instant, sa pensée n'avait sérieusement admise, une possibilité tellement étrangère à son état d'esprit que, de l'avoir envisagée, elle restait saisie et comme désorbitée.

Guillaume protesta, plein de remords, avec l'impression d'avoir touché d'une main trop rude une corolle de fleur ou une aile de papillon.

— Non!... mais non! vous ne me gêneriez pas... ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, ma pauvre petite Phyl!... Voilà que je vous fais pleurer, moi aussi... Ma petite Phyl, je serais très heureux de vous avoir toujours auprès de moi... Mais, enfin, vous savez que j'appartiens tout entier à ma professsion et qu'elle comporte des devoirs, des servitudes... des risques avec lesquels il faut bien que je compte...

D'abord Kerjean avait ri des plans de Phyllis; maintenant, il se sentait très désemparé devant la déception que causait sa trop légitime résistance. Et tout cela l'irritait comme puéril, baroque et ridicule.

De nouveau, Phyllis souriait.

— Pensez-vous que je l'oublie, votre carrière, mon ami? Mais je l'admire et j'en respecterais les obligations comme je respecterais votre travail... J'essayerais de me rendre utile, je serais, si vous vouliez, votre secrétaire... Et puis, Anaik est vieille, je l'aiderais dans la tenue de la maison... je l'aiderais à vous bien soigner, à vous épargner les menus ennuis quotidiens... Oh! je me ferais toute petite... Je prendrais dans votre vie la place que vous voudriez bien me donner... Comme j'aime les jolies toilettes, comme, si l'occasion s'en présente, je m'amuse de bon cœur, comme je suis gaie, on me croit frivole et toujours assoiffée de fêtes... On se trompe... Je suis sérieuse au fond, mon ami, très sérieuse. Quant à cette gaîté, bien indépendante du besoin de luxe et de plaisir qu'on me prête, je ne l'attends ni des gens, ni des choses, je la répands, je la fais rayonner autour de moi... parce qu'elle a sa source, son foyer en moi... Marraine disait: "Le soleil brille quand tu es là, petite Phyl..." Vous le diriez peut-être aussi, Kerjean... Vous êtes, comme moi, seul au monde... Nous nous aimerions beaucoup... L'amitié est aussi douce que l'amour, et elle est plus fidèle... Je ne suis pas une égoïste, mon ami; si j'avais pensé que de ma grande idée ne devait résulter de bonheur que pour moi, je l'aurais repoussée tout de suite.



" — *Bonjour, vieux Kerjean! Anaik m'avait apporté mon chocolat dans ma chambre, mais j'ai préféré déjeuner avec vous...*"

Elle parlait avec cette ingénuité tendre, cette confiance absolue des enfants très choyés qui ne sauraient croire que leur présence pût être jamais importune et qui s'étonneraient, mystérieusement blessés dans la plus délicate sensibilité de leur petite âme pensive, qu'un sourire ne les accueillît pas toujours et partout...

— Ma petite Phyl, reprit le jeune homme, cette joie que vous apportez avec vous, je n'ai pas le droit de la désirer, d'en appeler la douceur... N'ayant plus de famille et ne voulant pas me marier, j'ai arrangé ma vie en conséquence... Je ne puis la modifier, il est trop tard... C'est comme si j'avais acheté, pour y habiter toujours, une maison un peu étroite où il n'y aurait pas de place pour une femme, épouse ou sœur... Mes recherches, mes expériences d'aviation m'absorbent plus que vous ne croyez... Je vis en sauvage... je fuis le monde... Je rentre ou sors à des heures impossibles, je m'absente fréquemment... Voyez-vous l'existence que je pourrais offrir à ma petite compagne?... Sans compter que, sans cesse préoccupé, hanté par la responsabilité que j'aurais prise de son bonheur et dont je me montrerais peu digne, je me sentirais malheureux, je me sentirais coupable... et serais maussade et désagréable comme l'est d'instinct — vous en feriez vite l'expérience — tout homme coupable ou malheureux.

Très tristement Phyllis secoua la tête.

— Oui, je comprends, dit-elle... Pas de passager! l'enivrante solitude!... Un jour déjà, vous m'avez dit cela, Kerjean.

Puis elle rit sans amertume, quoique sans gaieté.

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez raconté, Kerjean, l'Américaine qui disait à Jouvelin: "Je n'ai pas peur... je crois que je puis vous confier ma vie... j'ai foi!" C'est un peu ce que je viens de vous dire... Seulement... vous ne voulez pas prendre ma vie, Kerjean.

Elle était demeurée à la même place, enfantine et fragile dans sa robe angélique, avec ses deux nattes de pensionnaire et son ruban de bébé. Sa voix était douce et limpide. Ses jolis yeux bruns exprimaient cette désolation que déjà Kerjean y avait vu chez Mme Chardon-Pluche, quand elle avait dit: "Maintenant que je n'espère plus rien, cela me serait égal de mourir." C'était navrant et c'était absurde. Comment avait-elle pu croire à la possibilité d'un tel mariage?

Il vint s'asseoir près d'elle, prit une des mains qui reposaient, inertes, sur l'étoffe blanche, et y appuya ses lèvres. Puis son regard affectueux se leva vers le jeune visage.

— Non, ma petite Phyl, dit-il, non, je ne veux pas prendre votre vie, parce que ce serait la sacrifier... et parce que ce serait une grande folie... une irréparable folie... parce que...

— Qu'est-ce qu'on entend? reprit la jeune fille.

Kerjean prêta l'oreille.

— C'est Anaïk qui parlemente avec je ne sais qui... un fournisseur quelconque ou un fâcheux...

— Ecoutez, écoutez, insista Phyllis... on dirait la voix de...

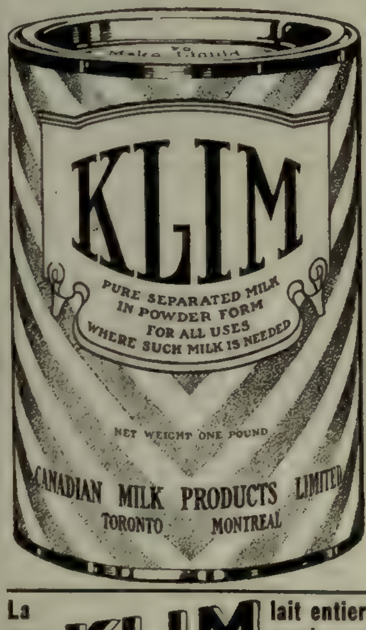
Mais, avant qu'elle eût achevé la phrase, la porte fut brusquement ouverte et repoussant Anaïk d'un geste d'ange exterminateur, Mlle Arguin parut.

(*A suivre dans le numéro de septembre*)

L'approvisionnement toujours certain.



Toujours prêt, frais et doux.



Gardez une ou deux boîtes de KLIM sur l'étagère de votre dépense, et vous serez toujours certain d'une provision de lait séparé, pur et pasteurisé.

Avec KLIM dans la maison, on évite des désappointements, des délais, parce que cela ne prend qu'un instant pour mélanger la quantité requise.

De la visite inattendue peut arriver, une journée chaude peut faire sûrir le lait, la bouteille ou réceptacle peut être renversé, malgré ces ennuis il n'y a pas raison de se tracasser quand KLIM est à la main.

KLIM a cette saveur naturelle à laquelle vous êtes accoutumés, parce que c'est du lait séparé, pur (sans gras) duquel l'eau seulement a été enlevée, laissant les solides sous forme d'une poudre sèche, blanche et fine qui ne sûrit, ni ne se gâte, et se conserve indéfiniment.

Pour rendre KLIM liquide de nouveau, mélangez simplement avec de l'eau, comme d'après la direction.

Achetez-en chez votre épicier, en boîtes rayées bleu et blanc, en grandeur d'une demi livre, d'une livre, et de dix livres.

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

319 rue Craig Ouest,
MONTREAL

81, rue Prince William, ST. JOHN — 132, Est, Avenue James, WINNIPEG

10-12 Rue St. Patrick, TORONTO.

Distributeurs en Colombie anglaise:
Kirkland & Rose, 132 rue Water, VANCOUVER.

La marque KLIM BRAND lait entier en poudre contenant le gras.

POWDERED WHOLE MILK



La marque KLIM ,lait entier en poudre contient tout le gras du lait entier riche duquel il est fait. C'est le lait riche, crêmeux provenant des meilleures fermes laitières, et duquel seulement l'eau a été enlevée. A cause de cette richesse en gras, le lait entier en poudre n'est pas vendu dans les épiceries, mais il est vendu et expédié directement à vous par la malle. Signez la formule d'ordres, attachez-y $1.00 et faites la parvenir à notre bureau le plus proche, et vous recevrez un échantillon d'une livre et quart, ainsi qu'une liste de prix et un livre de recettes pour cuisine gratis.

Faites nous parvenir votre commande pour une boite échantillon aujourd'hui et apprenez combien commode et comment est bon LE LAIT ENTIER EN POUDRE.

CANADIAN MILK PRODUCTS Limited
(Adressez à notre bureau le plus proche)

Veuillez nous faire parvenir par la malle, une boîte d'une livre et quart de la marque KLIM, lait entier en poudre, liste de prix et livre de recettes, inclus $1.00.

Nom.....

Adresse.......

....

(Ecrivez votre nom et votre adresse en caractères très lisibles.
8-103

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux : Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—**Gratis.**

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 340
59 rue St-Pierre. Montreal.
Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom.................................

Rue.................................

Ville............... Province..........

"La Revue Moderne" est composée, imprimée, reliée et brochée dans l'atelier de La Patrie. N'est-ce pas que c'est un beau travail ?

Confiez donc vos travaux d'impressions à La Patrie, qui est l'atelier canadien-français le plus considérable, le mieux outillé au Canada.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

ADJUTOR.—Esprit positif, clair, raisonneur, assez d'imagination pour développer le goût et l'originalité. Il est travailleur et persévérant, appliqué, attentif et ambitieux. Il réussira, car la volonté est résolue, obstinée, très énergique et inflexible. Quand il rencontre de l'opposition, il est dur. Loyal, franc, très droit. Ses opinions sont arrêtées, un peu absolues; il a besoin de les exprimer et quand il pourra les imposer il le fera. Orgueilleux et timide. Confiance en soi quand même, et conscience du pouvoir qu'il peut exercer sur ceux qui l'entourent. Caractère un peu difficile, mais le cœur est délicat, sensible, bon et capable d'affections fortes.

HIRONDELLE DE T.—Un peu routinière, disposée à admettre, sans les examiner, les idées et les opinions de son entourage. Elle a de la délicatesse, beaucoup de bonté et d'affection. Elle est douce, gaie et d'humeur agréable. La volonté manque d'initiative et de résolution: elle est développée dans le sens de la résistance et se manifeste ordinairement sous forme d'obstination douce. L'activité parait un peu inégale et molle. Elle est pratique et tend à simplifier les choses. Aimable, simple et naturelle. Tendance à s'attrister sans cause sérieuse et qui est parfois la conséquence de la fatigue physique. Elle ne me parait pas très forte.

BEC SUCRE.—Bien plus positive et pratique qu'on ne s'en doute autour d'elle, ma correspondante est sensée, réfléchie, économe et raisonnable. La vanité est susceptible et elle n'admet pas facilement ses torts; de plus, elle se fâche quand elle soupçonne qu'on a manqué d'égards pour elle. Elle est fine et elle observe bien; un peu taquine et manquant absolument de douceur et de souplesse. La volonté est vive, entêtée et raide. Elle est active, courageuse et appliquée à son travail. Elle a très bonne opinion d'elle-même et cela parait peut-être un peu trop. Elle a un cœur sensible capable d'affection constante, mais d'où la tendresse douce et caressante est absente. Elle est un peu sèche et raide: elle manque d'indulgence et elle est bien portée à la critique.

MIREILLE.—Esprit vif, original, beaucoup d'impressionnabilité et une sensibilité délicate; avec cela Mireille a beaucoup d'imagination dont je lui conseille de se défier, car elle est conseillère d'exagérations de toutes sortes. Nerveuse et d'humeur inégale, attristée pour un rien et facilement distraite et amusée. Elle est bonne, tendre, expansive et franche. La volonté est impulsive, indépendante, un peu autoritaire et pas du tout persévérante. Elle peut se dévouer pour ceux qu'elle aime, mais en combattant un peu d'égoïsme qui voudrait l'empêcher de trop s'avancer. Elle a de l'esprit, de la gaieté et beaucoup d'animation. Une jolie simplicité qui exclut la vanité. L'orgueil est solide et on le froisse aisément. Activité inégale et se nuançant à l'humeur.

PAULE HYSSONNE.—C'est peu d'écriture et il faut que mes correspondantes comprennent que cela m'est égal au fond, mais que leur analyse est moins complète et que c'est par leur faute. Ici l'imagination domine et la tendance à exagérer nuit au jugement. Paule est gaie, animée, un peu en l'air, amusante. C'est un bout-en-train et elle aime le mouvement, l'imprévu et le plaisir. L'humeur est fantastique et elle a des sautes subites qui surprennent. Un peu vaniteuse et soucieuse de l'opinion des autres, elle manque d'indépendance. Elle est timide malgré sa vivacité et certaines allures dégagées, et je lui vois assez de susceptibilité. La volonté est très obstinée et manque d'initiative et de résolution. Elle est très capricieuse et inconstante. Bon cœur affectueux qui s'attache et se détache avec la même facilité. Ni réfléchie, ni sérieuse.

HENRI.—Pratique, actif, il fait les choses un peu trop précipitamment pour qu'elles soient toujours bien faites, mais il a de la bonne volonté et du courage: il semble se fatiguer facilement et il ne doit pas être fort. Délicat, sensible, affectueux, il est un peu jaloux et je le crois suceptible. L'humeur est très inégale et un peu irritable, car c'est un nerveux. Aucune prétention, beaucoup de simplicité qui plaît. Il est complaisant et il sait se déranger pour les autres quand il est bien disposé. La volonté est faite pour la résistance surtout: elle est entêtée et obstinée. Il manque de résolution et d'initiative.

PETIT PAUL.—Quatre lignes!—L'esprit est positif et pratique: il a du bon sens, beaucoup d'activité et d'ardeur, il est toujours pressé. La volonté est impulsive, ardente et assez ferme. Le cœur est sensible, bon et capable d'affections dévouées. Petit Paul est entêté, d'humeur variable, mais il n'est pas égoïste et le travail ne lui fait pas peur.—Pas assez d'écriture.

CYCLAMEN.—Je n'ai que votre dernière lettre en ma possession et je ne me rends pas responsable de celles qui furent envoyées avant que je prenne le service graphologique. Imaginative, sentimentale et romanesque, Cyclamen est un peu recherchée et précieuse dans ses manières, elle est délicate, sensible, très tendre, mais je la crois jalouse et susceptible, ce qui rend toujours le caractère difficile. La volonté est impulsive, autoritaire, un peu violente, et les emportements sont fréquents et peu durables. Ce n'est pourtant pas une volonté forte, car elle manque de persévérance et de résolution réfléchie et solide. Elle est gaie, animée, sociable, elle aime à causer et à plaisanter. Très peu communicative cependant, en ce qui concerne ses petits secrets. L'esprit de protection est marqué, et allié à la générosité, il donne certainement de la charité.

J'AI PEUR. Jolie petite nature toute simple, délicate et douce, où je trouve de la nonchalance et un manque d'ordre. Elle est confiante et portée à toujours bien juger les gens. Cette bienveillance la rend très aimable mais un peu imprudente et elle serait une dupe facile. Gaie, enjouée, un peu légère, mais ayant au fond beaucoup de bon sens et une intuition juste des choses. Pas la moindre prétention; une vanité un peu coquette comme la plupart des jeunes filles. La volonté, quoiqu'un peu capricieuse, ne manque ni de fermeté à l'occasion ni d'obstination. Tendance à l'économie, mais jusqu'à présent le sens pratique est peu développé.

ESPERE ENCORE ET TOUJOURS.—Esprit calme réfléchi, peu d'imagination, un sens juste des gens et des choses. Le cœur est bon, affectueux, d'une sensibilité délicate et modérée. En tout, elle est raisonnable et réfléchie. La bienveillance est gentille: Elle aime les siens un peu égoïstement et exclusivement et en dehors d'eux, le monde n'existe pas. Volonté douce, obstinée et persévérante. Ordre, goût, sens pratique et adresse. Une vraie femme d'intérieur gracieuse et aimable.

LUC.—Si j'en juge par ces trois pauvres lignes, voilà une personne qui ne se donne même pas la peine qu'il faut pour accomplir ce qu'elle doit faire. Cœur sensible, délicat et bon. Nature facile et peu de volonté. Activité sereine et molle. Impossible de faire quelque chose avec rien!

IRISH GIRL.—Encore un manuscrit trop court. Sensibilité, délicatesse, beaucoup d'orgueil. La réserve, l'habitude de ne point se confier font qu'elle n'est connue que de ses intimes: une grande ardeur se cache sous ses airs indifférents. Volonté précise et forte, beaucoup de droiture et de persévérance. Habitude de raisonner logiquement et du jugement. Cette Irish girl est peut-être un Irish boy? C'est une erreur de vouloir me tromper: je fais l'analyse des écritures et la plus grande sincérité de mes correspondants assure l'exactitude du travail.

GRANDE SUZON.—L'écriture et le caractère ne sont guère formés et ma correspondante doit être une fillette, un peu fantasque, d'humeur irritable et susceptible et en somme assez difficile. Elle est très sincère. La volonté est résolue, raide et opiniâtre. Elle a bon cœur et la sensibilité ne fait pas défaut, mais l'orgueil et la susceptibilité peut être un peu de jalousie, gênent ses bons élans et la font souvent paraître égoïste. Timide et un peu gauche.

JEAN DANS LA LUNE.—Cette bonne grosse écriture est bien enfantine et dit la naïveté, la franchise de l'étourderie, un cœur affectueux, assez d'imagination, de la gaieté et de l'entrain. Jean est souvent dans la lune, et cette petite fille n'a aucun ordre. Volonté vive, résolue et ferme. Contradiction et discussion fréquentes. Humeur capricieuse. Elle aime à parler et ne s'en prive pas. Beaucoup de bonté généreuse et de dévouement pour ceux qu'elle aime.

INCOMPREHENSIBLE.—L'esprit est léger, l'imagination est vive et favorise le goût de la fantaisie et de l'extraordinaire. La vanité est coquette et ma correspondante est décidément "flirt". Elle est bonne et franche, gaie et active, et, je le crois, elle deviendra plus sérieuse, car elle a beaucoup de bon sens et une conscience droite. La volonté est ferme et égale. Elle a de l'initiative, elle est courageuse, pleine d'entrain, et d'une vie rayonnante qu'elle communique à ceux qui vivent avec elle. Le sens pratique existe mais n'est pas développé et elle manque d'ordre pour le moment. Elle est un peu capricieuse mais d'humeur agréable et elle a très peu d'égoïsme et beaucoup de générosité.

VAL-AIR.—Sérieuse, réfléchie, possédant un rare bon sens, elle a du jugement et beaucoup de sens pratique. C'est une petite nature sensible, d'une tendresse retenue mais délicate. Elle est bonne et droite et sera dévouée pour les siens en combattant un petit sentiment personnel assez marqué. Elle est un peu susceptible et entêtée. La volonté est active, vive, ferme et autoritaire, capable de souplesse aussi, car elle est fine et gaie. Très courageuse et ayant un bon esprit d'organisation, du soin et de l'ordre. Humeur variable et de la raideur quand elle est mal disposée.

SON ENIGME.—Imaginative, ardente, gaie et enjouée, elle a un très bon cœur aimant, sensible, capable de passion. Elle n'est pas sérieuse, et je crois qu'elle essaie de vivre ses rêves. La vanité et la coquetterie sont grandes. L'orgueil est un peu susceptible mais elle est trop généreuse et trop impressionnable pour que la rancune soit durable. Active, adroite et ingénieuse, elle a de l'initiative et beaucoup de courage et d'optimisme. La volonté est impulsive, ardente et capricieuse: une bonne dose d'obstination douce qui discute peu mais ne se laisse pas ébranler.

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

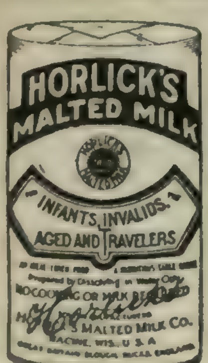
Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 9 p.m. Dimanche excepté.

LE PASSÉ!! LE PRÉSENT!! L'AVENIR!!

86 Rue St-Laurent



LE LAIT MALTÉ DE HORLICK

Employé avec succès pendant près de 1/3 de siècle. Fait dans des conditions hygiéniques avec du lait pur et riche et de l'extrait de notre grain malté.

La Nourriture-Breuvage est préparée en dissolvant la poudre dans l'eau. Elle donne de la vigueur aux Bébés et aux Enfants. Elle convient aux estomacs les plus affaiblis chez les Invalides et chez les Vieillards. Elle est fortifiante comme collation au bureau et à table.

DEMANDEZ Horlick's et procurez-vous l'original.

Un peu dépensière, gourmande, aimant ses aises et bien disposée à jouir des bonne choses de la vie. Elle a de la grâce et un charme bien féminin: elle le sait et entend en profiter en plaisant et en se faisant aimer. Voyez! Ce n'est pas plus difficile que ça de lire l'Enigme!

FLEURETTE.—La première vérité que je vous dirai, c'est que vous n'êtes pas attentive, car vous sauriez qu'il me faut plus d'écriture que votre manuscrit n'en contient. Malgré une sensibilité délicate et un bon cœur, l'égoïsme ici rend susceptible et exigeante. Elle est sincère et elle ne manque pas de sens pratique. La volonté est vive, impulsive et irréfléchie. Contradiction et discussion à tout propos et qui entraîne des querelles. Facilement attristée, mécontente des autres et parfois d'elle-même. Activité inégale, peu de persévérance.

—(J'ai une autre écriture signée Fleurette).

PIERRETTE.—Esprit vif, léger, gracieux, capable d'observation fine et de réflexion; goût bien formé déjà; elle profiterait d'une culture un peu poussée. L'imagination favorise la rêverie mais sans préjudice au jugement qui se forme bien. Enjouée, optimiste, fine, animée, c'est un gentil type de jeune fille fraîche, un peu naïve, sincère, idéaliste. Cœur bon et tendre, vanité normale, aucune prétention et jolie simplicité d'allures. L'humeur est variable: elle a ses petites tristesses et ses petites maussaderies. Il lui arrive d'être entêtée; elle ne dit pas facilement ses secrets quoiqu'elle soit joliment bavarde! Active et bruyante à ses heures. Elle a de l'amour-propre et un reproche la fâche: à la réflexion elle en reconnait la justesse et elle en fait son profit, ce qui est très sage. Volonté ondoyante, facilement influencée, où, cependant, la fermeté peut se développer ainsi que la persévérance.

FRISSON D'AVRIL.—Un peu étourdie, distraite, elle agit et parle sans réfléchir. Elle est remplie d'imagination et le jugement n'est pas formé. Sincère et franche, vive et enthousiaste, elle est enjouée, bienveillante et charmante quand elle est de bonne humeur. Mais, (oh ce mais!) étant susceptible et portée à beaucoup exagérer les choses, elle est souvent fâchée contre celle-ci ou celui-là, et alors elle est beaucoup moins gentille. Cœur excellent, délicat et aimant, beaucoup de générosité et un grand fonds de droiture.

BRUNETTE MOQUEUSE.—Positive, pratique et un grand bon sens qui fait contre-poids à une imagination très vive. Elle est délicate, bonne, aimante, simple et sincère. Elle peut se dévouer très bien pour ceux qu'elle aime mais elle ne se dérange pas beaucoup pour les autres. La volonté est énergique: résolue, autoritaire, indépendante. Elle est active et courageuse. Humeur très variable à cause de la vive impresssionnabilité. Quand on la contredit ou qu'elle est contrariée, elle peut s'emporter: c'est court mais un peu violent, et elle est portée alors à s'entêter avec raideur. Très économe. Active, pratique et courageuse. La fatigue détermine chez elle de l'irritabilité nerveuse. Elle est susceptible, et je crois qu'elle serait portée à la jalousie, mais je n'en suis pas sûr.

GHISLAINE.—Il est sensé, réfléchi, actif, calme et se possédant bien. Il a de l'initiative, de l'ambition, du soin et le souci de bien faire. La volonté est doucement obstinée et sans discussions, ni contradictions il fait tranquillement son petit bonhomme de chemin à son idée et on ne l'en détourne pas facilement. Tendre et bon, mais très réservé et peu démonstratif. Généreux, délicat et capable de dévouement pour les siens et de complaisance pour tous. C'est foncièrement un bon et brave garçon, droit et honnête, et de plus très aimable car il est cordial et bienveillant. L'humeur est capricieuse et il a une disposition à s'exagérer ses ennuis.

FRIMOUSSE.—Cette écriture si peu formée indique une versatilité remarquable: son esprit ne se fixe jamais et papillonne avec une légèreté incroyable. Elle manque moins de bon sens que de réflexion. La simplicité et le "sans-façon" sont amusants et l'étiquette n'a jamais gêné ses discours et ses gestes. Elle est irritable, capricieuse et entêtée. Elle parle beaucoup avec le résultat ordinaire: quelques indiscrétions et beaucoup d'inconséquences. Vive sensibilité mais retenue et combattue. Elle est bonne et peut s'attacher, mais elle est inconstante et de caractère difficile même avec ceux qu'elle aime. Etrange combinaison de générosité et de mesquinerie, l'une ou l'autre s'exerçant suivant la disposition du jour. Humeur changeante et tristesses fréquentes et peu motivées. Aucun sens pratique, désordre fantaisiste et incorrigible. Très peu d'orgueil, aucune vanité et de la sincérité.

ROSEMONDE, B.O.—Impossible avec si peu d'écriture de faire une analyse complète. Cette personne est impressionnable, nerveuse et d'humeur très inégale. Souvent triste, mécontente d'elle-même et des autres. Bonne et tendre mais timide et secrète, elle ne laisse pas assez voir les meilleures qualités de son cœur. Volonté fantasque et assez active et énergique. Beaucoup de susceptibilité.

CAPRICE.—L'usage du papier rayé est interdit et nuit au succès de l'analyse mais je ne recommencerai pas le travail ayant à faire un si grand nombre d'analyses que j'ai peur de décourager ceux qui attendent. Elle est droite, sincère et franche; intelligente; le jugement se forme bien. C'est une petite nature délicate, tendre et douce, le dévouement y deviendra grand en l'exerçant. Elle est réfléchie, et constante. Un orgueil légèrement susceptible, un désir instinctif de plaire qui n'est pas la vilaine coquetterie. Elle est charmante et elle aura une valeur morale peu ordinaire si elle est sagement dirigée. Volonté bien équilibrée. Activité égale et sereine.

BEATRICE.—Délicate et tendre, elle a une vive sensibilité et beaucoup de raison. Le cœur est bon, un peu exclusif peut-être, et n'admet aucuns partages: cela la rend exigeante avec ceux qu'elle aime, mais la tendance à la jalousie n'est qu'indiquée et paraît contrariée par la générosité. Cependant il faudrait veiller, c'est un vilain défaut dont l'égoïsme est la source. L'écriture paraît un peu nerveuse et très inégale, mais l'explication donnée m'empêche d'y attacher de l'importance. Active, pratique, économe, habituée au travail et l'aimant, elle sera une bonne maîtresse de maison. Elle est gaie, vive et animée. La volonté est suffisante mais un peu trop gouvernée par le caprice. Elle est entêtée et raide quand elle est contrariée. Réserve un peu timide et beaucoup de droiture.

SEULE.—Gentille, délicate, douce et simple, elle a une sensibilité et une imagination très vives, qui tour à tour, l'animent ou la dépriment. Elle est ardente et tendre; active, et contrariée quand elle ne peut remuer à son goût. La volonté est vive, inégale et faible. Elle se laisse influencer par toutes les énergies qu'elle rencontre. On lui fait de la peine trop facilement et il y a quelque chose d'un peu maladif dans cette sensibilité. L'écriture est molle, tremblante et révèle de la faiblesse physique et de la nervosité.

MARIELLE.—Esprit clair, sensé et pratique: assez d'imagination pour favoriser le goût et la gaieté. Tendance à la rêverie, petites tristesses fréquentes combattues par l'activité et le bon sens. Elle est courageuse, dévouée, très affectueuse, mais peu expansive. L'orgueil est fier mais pas excessif, et je ne vois pas de vanité. La volonté est toute en résistance et en endurance. Elle est obstinée et quelquefois un peu entêtée. Elle est portée à contredire, à discuter avec vivacité, mais elle est bonne, elle a le sens de la justice et la sensibilité est très délicate, de sorte qu'elle sait se garder des querelles et même des discussions trop vives.

PETITE PEUREUSE.—Gaie, animée, étourdie et d'une imagination qui la porte à se faire de grosses illusions et qui peut fausser le jugement par ses exagérations.

Elle est vaniteuse et un peu coquette. Elle aime l'admiration et la recherche. Elle est susceptible et ne pardonne pas facilement ce qu'elle considère comme un manque d'égards. Elle a un bon cœur délicat et affectueux, mais elle pourrait bien être un peu jalouse! Très bonne opinion d'elle-même et peu disposée à admettre ses erreurs ou ses faiblesses. La volonté est variable et faible! Elle manque de résolution, mais elle peut à l'occasion, faire un coup de tête. Active, remuante, elle a besoin de plaisir et elle déteste la monotonie d'une vie sérieuse et occupée. Malgré son contentement de soi, il lui arrive d'être timide, et elle éprouve toujours une grande difficulté à parler d'elle-même. Les qualités pratiques sont médiocres et paraissent avoir été négligées.

C. SERIEUSE.—Voyez-vous, chère correspondante, il ne s'agit pas de mettre ma science à l'épreuve en ne me donnant que dix mots, mais de me donner assez d'écriture pour qu'il me soit possible d'en faire une analyse exacte! Et ce sera tant pis pour vous si je ne vois pas grand chose! Si chez un photographe vous ne laissiez voir que votre bras, il ne pourrait photographier votre figure? Elle me paraît appliquée, un peu lente, sensée et réfléchie. Elle est sincère et délicate, et le cœur est bon: les affections sont calmes et la sensibilité est modérée. Peu de vanité. Activité égale mais volonté faible incapable de résolution forte et d'un effort prolongé.

JEAMMA L.—Un peu nerveuse, délicate, d'une humeur capricieuse, elle a une volonté vive, un grand besoin de contredire et de discuter même sur des détails insignifiants. Elle est tenace et s'entête et se fâche pour des riens. Les affections sont tendres, et elle sait sûrement se dévouer pour ceux qu'elle aime. L'orgueil est vaniteux et susceptible. La tristesse est fréquente et elle est portée à s'exagérer ses ennuis et ses difficultés. Elle est généreuse et sincère.

GITAN.—Esprit actif, fin, gracieux et un peu léger. Beaucoup d'imagination, enthousiasme et ardeur.

Elle est bonne, bienveillante, gaie, optimiste et peu pratique encore... elle le deviendra peut-être. Elle est aimante, et le dévouement s'exerce tout naturellement avec ceux qu'elle aime. Elle est expansive, animée et amusante. La volonté, active et vive, est trop variable pour être très forte: je lui vois pourtant certaine résolution et quelquefois de la fermeté, mais l'impulsion et le caprice la font tour à tour prendre des décisions irréfléchies ou lui donnent des hésitations nuisibles. Elle est facilement et même trop facilement influencée par les gens et par les circonstances. Un peu d'orgueil sous forme d'amour-propre.

JOCRISSE.—En graphologie cette écriture est belle, révélant une simplicité parfaite, du goût et de la distinction. L'intelligence est vive: l'esprit est clair, raisonneur et logique. Le jugement est sûr. Et cependant la sensibilité est très grande et il est ardent et porté à être EXTREME. La volonté est précise, autoritaire, tenace, ardente, avec de la souplesse quand il en faut. Ses idées sont un peu absolues; il les discute volontiers et il est porté à la contradiction. Droit, sincère, avec un grand besoin de dire sa pensée et le don

"Celui qui prend le chemin du libraire prend la voie du succès"

LIBRAIRIE DÉOM

251 EST, RUE S.-CATHERINE

MONTREAL

Les vacances sont bientôt terminées. Voici venir la reprise des cours et celle des affaires. L'heure sonne où la jeunesse studieuse, l'ouvrier, l'homme de profession comme l'homme d'affaires vont déployer toute leur activité. Qui donc n'a pas à se perfectionner dans sa profession, qui n'a pas a améliorer sa culture? Dans tous les cas, le livre est l'ami précieux sur qui s'appuie tout homme voulant se perfectionner et triompher dans la vie.

Procurez-vous les livres dont vous avez besoin à LA LIBRAIRIE DEOM — qui offre le plus beau choix de livres français en Canada.

TELEPHONE: EST 2551

Maison FILIATRAULT

(48 ANS D'EXISTENCE)

Venez faire votre choix dans notre spécialité de:

TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX

Réductions durant juillet et août

429 BLVD ST-LAURENT

Tél. Est 635 MONTREAL



9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

165 RUE S.-DENIS

Tél. Bell Est 3549



Résidence: EST 8161

Service de jour et de nuit

GIROUARD TAXI SERVICE

EST 6031

TAXIS et TOURINGS

Bureau et Garage:

398 St-Dominique, Montréal

SALLUSTE LAVERY, B.A.B.C.L.
Rés.: 2041 Hutchison. Tél.: Rock. 3178

MAURICE DEMERS, B.A., LLL.
Rés.: 1150 St-Hubert. Tél.: St-Ls 679

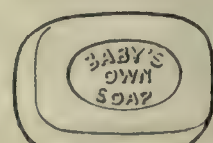
LAVERY & DEMERS

AVOCATS

EDIFICE LAVERY & DEMERS
19 St-Jacques Tél. Main 4472
(près du Palais de Justice)



Le Meilleur
pour Bébé
le meilleur
pour vous.



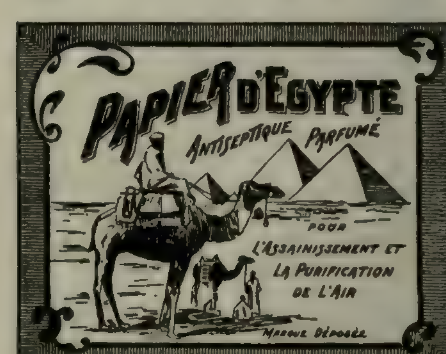
Baby's Own Soap

Vous n'avez plus besoin de poudre après vous être lavé avec le "Savon Baby's Own". Il laisse la peau fraiche, blanche et parfumée du délicat arome des Roses de France et des Géraniums de Tunisie, auxquels le "Savon Baby's Own" doit son parfum.

Dans l'intérêt de votre peau achetez du "SAVON BABY'S OWN".



ALBERT SOAPS LIMITED, Mfrs., MONTREAL. B-7-20



Pour la Publicité dans

LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418

de la dire avec conviction et chaleur. L'ambition et le courage sont bien marquées. Aucune prétention mais la conscience de sa valeur et assez d'assurance. L'humeur est très variable, et ses impressions sont trop vives pour ne pas se manifester vivement, et quand elles sont désagréables l'entourage s'en aperçoit.

BETE A BON DIEU.—Esprit gracieux, un peu superficiel qui effleure les choses sans les approfondir: elle pourrait devenir plus sérieuse en renonçant à papillonner seulement autour des choses de l'esprit. Elle est bonne, d'une sensibilité délicate, affectueuse et capable de dévouement: celui-ci serait même très grand si elle était plus persévérante, car elle n'est pas égoiste: mais, impulsive et capricieuse, elle se fatigue et perd tout intérêt à ce qui l'a d'abord attirée et séduite. Volonté inégale, vive impulsion, à tendances autoritaires qui ne sont pas soutenues par une fermeté égale, elle est surtout obstinée et capable d'une résistance muette et prolongée: cette capacité de résister et d'endurer est sa grande force volontaire Elle est gaie et s'enthousiasme facilement. Un peu de vanité et de la confiance en soi, mais jolie simplicité de manières qui sont aussi très gracieuses. Elle est droite et sincère.

COEUR BRISE.—Il y a quelque chose de naïvement bon, tendre et délicat dans cette écriture un peu laide: il me semble voir ma correspondante toute simple et confiante, mais timide, réservée et laissant peu connaître les trésors de sa nature affectueuse. L'imagination porte à certaines exagérations et le jugement n'est pas toujours juste. Elle est bienveillante et optimiste, dévouée et malgré les déceptions, elle verra toujours le meilleur côté de tout. La volonté est toute en résistance et l'obstination est remarquable et indéracinable. Aucune forme de vanité. Elle ne manque ni de gaieté ni de spontanéité, et l'humeur, très variable, dépend de l'impressionnabilité qui est vive. Elle a besoin d'affection et elle s'attache facilement avec une belle confiance imprudente et naïve.

JEANNETTE.—Orgueilleuse et timide, Jeannette est d'une susceptibilité très grande: la sensibilité et la délicatesse sont tellement vives qu'elles exagèrent tout et nuisent au jugement. Elle est triste, n'ose se confier à personne, et dans l'isolement que lui crée sa sauvagerie, elle se monte la tête et se tourmente inutilement. Au fond elle est très aimante, mais si réservée, si gênée, que personne ne s'en doute. Elle a une tendance à critiquer et à juger sévèrement. La volonté est modérée avec de nombreux signes d'entêtement raide. Facilement effrayée par les obstacles et manquant tout à fait d'initiative. (J'ai trois autres Jeannette!)

SPORT.—Cette écriture renversée n'est pas bavarde. Sport est peu pratique: elle n'a pas d'ordre et fait les choses avec un peu d'indolence. Elle a une volonté énergique et active où je trouve de la résolution, de l'obstination, un peu de despotisme: devant l'opposition, cette volonté devient dure et même un peu violente. Le cœur ne manque pas de bonté et de sensibilité, mais Sport affecte l'indifférence et elle joue très bien son rôle. Elle est portée à la dissimulation et elle cache bien ses petits mystères. Elle n'est pas égoïste mais jusqu'à présent le dévouement n'a pas été pratiqué. Sous des dehors aisés et même assurés, je trouve une réelle timidité qui contribue à la tenir fermée comme une petite huître.

FILLE D'EVE et une vraie! Gracieuse, un peu légère, pas mal bavarde, fine et un peu dissimulée, elle a un cœur délicat, sensible et affectueux. Beaucoup d'imagination qui la fait deviner et supposer plutôt qu'observer et réfléchir, ce qui nuit parfois à la justesse du jugement. Enjouée, animée, elle adore la fantaisie et l'imprévu et la monotonie l'exaspère. Elle n'est pas bien sérieuse, il faut l'avouer, mais elle a de l'esprit et du charme. Peu pratique, pas économe et très inconstante. Volonté impulsive et active; initiative et courage. Vives impatiences et même des petits emportements. Fille d'Eve a un grain de vanité coquette et les serpents bien parlants ne lui font pas peur!

COQUINE ON ME L'A DIT.—Elle a de l'esprit, de la vivacité, peu de réflexion, mais du bon sens et du sens pratique, alors le jugement peut se former avec l'âge et l'expérience. C'est une jolie nature bienveillante, bonne, affectueuse et toute simple. sans affectation d'aucune sorte. L'orgueil est susceptible et cette susceptibilité est constante et le gros défaut. Volonté vive, irréfléchie et capricieuse. Aucune persévérance. Pas assez d'écriture.

FROU-FROU.—J'espère que mes correspondantes finiront par comprendre que pour faire de la graphologie, il faut de l'écriture! Quand il y en a trop peu, comme cette fois et c'est tant pis pour les paresseuses! Un peu légère, délicate, d'une bonté charmante, gracieuse et douce qui gagne toutes les sympathies. Très affectueuse et naturellement dévouée. Pas d'ordre, peu d'esprit pratique. Volonté vive, impulsive et assez énergique quoiqu'un peu capricieuse. Peu de vanité et beaucoup de charme féminin. Un peu cachottière.

CLAUDE CEYLA.

N.B.—Mes correspondantes devraient bien faire quelques efforts d'imagination pour trouver des noms différents et qui sortent un peu de la banalité... ainsi, j'ai trois "Fleurette", trois ou quatre "Jeannette", plusieurs "Frou-frou", et des "Fleurs des champs", etc. Je compte sur leur flair pour se reconnaître, car je n'ai rien, moi pour les faire distinguer.

CLAUDE CEYLA.

COURRIER POÉTIQUE

BERCEUSE — TENDRESSES — RAPACES — Ces vers sont bien faits. Ils sont d'un artiste.

POURQUOI?—La pièce est bonne. Une faute à l'avant-dernier vers: "La vie hors de nous..." Le mot "vie" doit être suivi d'un mot commençant par une voyelle.

A L'ENFANT DE LA COTE.—Vers simples non dénués de charme. La loi de l'alternance des rimes n'est pas respectée.

MON BOCAGE.—Impossible de vous dire si vous avez du talent. La pièce est trop courte et les vers ne sont encore que de la prose.

SOLITUDE.—Vers boiteux. Fautes de versification. "Illusion," "éclosion", quatre syllabes et non trois; etc.

DESESPERANCE.—Pièce gentille de valeur minime. Les rimes masculines et les féminines ne se succèdent pas dans l'ordre voulu.

IMPRECATIONS.—Madame la directrice jugera si cette pièce convient à la "Revue Moderne". A L'ABIME est écrit correctement.

L'HEURE QUI FUIT.—Nous ne demandons pas mieux que d'encourager les poètes de talent, mais encore faut-il qu'ils sachent un peu leur métier, long et difficile à apprendre. Vos vers ne sont pas plus mauvais que d'autres; ils renferment des fautes d'harmonie: "J'avais tant envie," et des prosaïsmes violents, sans compter beaucoup d'inexpérience. Travaillez.

A DELPHINE.—Vous ne voulez pas nous faire prendre pour de la poésie des choses comme celle-ci: "A l'air d'avoir tâché de se vieillir d'autant"? C'est de la prose plus que pitoyable.

AU PAYS DU REVE.—Corrigez: "Tête amplement insensée", et, règle générale, faites attention à vos adverbes. Vos vers cotoient la prose de très près, comme ceux de l'abbé Delile. Remarquez aussi que la science et la poésie s'accordent mal. Trop de précision nuit au pays du rêve.

SAINT-JUST.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er: 20 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Deux jeunes filles distinguées en quête de gentils correspondants.

But: se distraire. Qui parmi vous aimerait à venir les égayées? Violette de France, Yvonne du Hameau. Windsor Mills, P. Q.

M. B., 258 avenue Metcalfe, Westmount, désire correspondre avec Guy à. Jeannot des "Etudes graphologiques."

CELEBRE GRAPHOLOGUE.—Sous réception de 50 sous, toute analyse graphologique sera envoyée à adresse personnelle, sans délai. Adresse: Ulric L. Van Dyck, Casier 14, St-Romuald, Pont-Etchemin, Comté Lévis.

"A la recherche d'un correspondant intelligent et cultivé, quand pourrai-je dire: EUREKA?"
Mlle G. Geai, Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.



LES SOMMETS DES MONTAGNES ROCHEUSES sont couverts de glaciers énormes qu'escaladent les touristes qui visitent la Colombie-Anglaise. (Réseau du Pacifique Canadien.)

Visitez QUEBEC

RETENEZ LES DATES DE L'EXPOSITION:

du 2 au 11 Septembre 1920

Et préparez-vous à faire un beau voyage à

L'EXPOSITION PROVINCIALE DE QUEBEC

PROCURE LES JOURS LES PLUS HEUREUX DE L'ANNEE.

ET SON

EXPOSITION

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra

Notre Motto est

Propreté, Service et Qualité

Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

Dr. J. AIMÉ COTÉ DENTISTE

PORCELAINE. Le seul dentiste canadien-français pratiquant dans la province pouvant lui-même faire cuire la porcelaine: ce qui lui permet de remplacer des parties de dents par le vrai bloc de porcelaine cuite au four: au lieu de se servir des dits "ciments de porcelaine" qui ne sont que temporaires, ou de l'or qui choque l'oeil. L'or à la vue n'est pas nécessaire; si vous en avez qui vous défigure faites-le enlever.

PYORRHEE-ABCES Spécialise aussi la partie médicale de l'art dentaire Traitements de pyorrhée, d'abcès, de névralgie et de toutes autres maladies buccales

PONTS EN PORCELAINE

DENTIERS DE TOUS GENRES COMPLETS ET PARTIELS

93 AVENUE DU PARC (coin Prince Arthur) TELEPHONE: EST 8393

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL

PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD,
COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE,
Dépositaires. — Montréal.



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX

par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal





La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920



Demandez à votre fournisseur les marchandises portant la marque de fabrique ci-dessus.

SYMBOLE DE QUALITÉ

Depuis des siècles, aucun tissu pour la confection de la lingerie féminine, n'a été si universellement en usage que le coton. Et de nos jours encore, plus que jamais, il commande l'admiration dans l'habillement des femmes de goût qui recherchent le beau.

Toutes celles qui ont été accoutumées aux meilleurs cotons reconnaîtront la marque de fabrique ci-dessus comme un symbole de qualité. Cette marque apparaît sur les marchandises qu'accepte la ménagère prudente, et on la retrouve sur tous les articles les plus désirables en fait de draps de lits, taies d'oreillers, chemises de nuit, indiennes, coutils, toiles, coton croisé, couvertures de lits.

Dominion Textile Company, Limited

MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Pâtisserie Française

Restaurant A LA CARTE

Visitez notre Salle de Thé

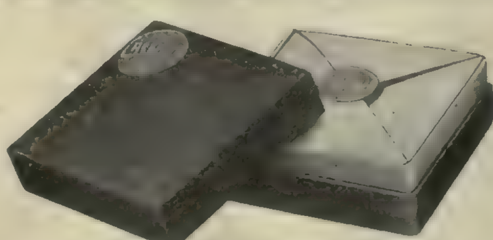
KERHULU & ODIAU, LIMITEE

Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

Parfumerie des Gemmes



LASÈGUE et CIE — Chimistes Parfumeurs — PARIS

La nouvelle poudre de riz colorée que nous présentons aujourd'hui, comble dans la liste des **produits hygiéniques** une véritable lacune. Avec nos produits, il est possible d'obtenir, aussi bien à la lumière naturelle qu'à la lumière artificielle, les nuances les plus délicates, ainsi que les plus jolis jeux de reflets. Ils ont d'ailleurs été vivement appréciés par tout le monde élégant qui s'attache à rechercher des préparations soignées et présentant toutes les qualités **hygiéniques** désirables.

Finesse de coloration — Inaltérabilité absolue — Finesse extrême — Parfum délicat — Velouté merveilleux.

ROSE — BLANC

OCRE: *(très recommandé pour les brunes)*

CHASSAGNE LIMITÉE, Distributeurs

43 rue ST-SACREMENT MONTREAL

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES

PREMIERS

PARMI LES

MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU

Est 1618-1361

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

Jaeger

Une fois porté
On le porte toujours



Aucun autre sous-vêtement de laine ne satisfera l'homme ou la femme qui a déjà porté des articles Jaeger. La laine Jaeger est belle, soyeuse, souple, chaude, durable, d'un confort chic et merveilleux. Elle donne une parfaite protection au corps en toutes saisons, aux hommes, femmes et enfants.

Un catalogue illustré vous sera envoyé sur demande.

En vente aux magasins Jaeger et à leurs agences dans tout le Canada.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System Co. Limited

Toronto Montréal Winnipeg

CIE ANGLAISE " FONDEE EN 1883 "



Dans les villégiatures élevées de l'Ontario.

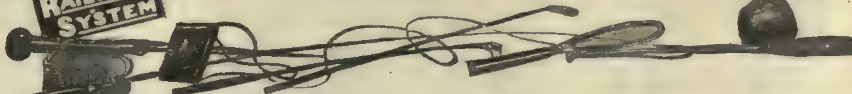
Parfait climat d'été pour des vacances idéales.

De mille à deux-mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La fièvre des foins est inconnue dans l'atmosphère embaumée de l'odeur des pins et des résiniers. Il y a des hôtelleries modernes au Parc Algonquin, aux lacs de la Muskoka, à la Baie Georgienne, aux lacs de Bays, Kawartha et Timagami. Ces endroits idéals pour la pêche, les bains, le canotage, le golf et tous les sports en plein air sont à une courte distance de Toronto. **Demandez nos pamphlets.**

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

C. E. HORNING, D.P.A.
Union Station,
Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT, D.P.A.
Gare Bonaventure,
Montréal, Qué.



Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000
Réserve et profits non distribués: $140,781.25
Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boîte $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557



Dans La Province de Québec L'industrie de La Chaussure Paie le Plus Fort Montant En Salaires

L'INDUSTRIE de la chaussure contribue pour une large part à la prospérité de notre province. Plus de six millions de dollars sont distribués, chaque année, en salaires aux ouvriers de nos 82 manufactures de chaussures.

Celles-ci donnent du travail à plus de 11,000 personnes.

Les villes de Québec, Maisonneuve, St-Hyacinthe, Montréal, St-Jean, Sorel, Acton Vale, Trois-Rivières, Terrebonne et Contrecoeur produisent chaque année, pour trente millions de dollars de chaussures—soit plus de la moitié des chaussures fabriouées au pays.

Chaque dollar dépensé en achat de chaussures canadiennes, contribue au développement de cette industrie où les Canadiens-français, patrons et ouvriers, ont acquis une place prépondérante.

Achetez donc en toute confiance des chaussures de fabrication canadienne. Prix pour prix elles sont de meilleure qualité que les articles importés et elles vous donneront satisfaction quant au style, au confort et à l'élégance.

Association des Fabricants de Chaussures du Canada

SALON de COIFFURE



De 12 salons privés que nous possédions, le nombre vient de s'élever à 18. C'est dire l'accueil sympathique qui a été fait à notre luxueuse et moderne installation.

TEINTURE, COIFFURE, POSTICHES.

Tous nos postiches sont faits à Paris et importés directement. Nos teintures garanties, sont appliquées personnellement par notre excellent expert parisien. Afin de permettre à nos clientes d'avoir en tout temps les cheveux teints de façon irréprochable, nous venons de créer un service d'abonnement à la teinture.

ONDULATIONS MARCEL et PERMANENTES, MANICURE et MASSAGE

Le salon de coiffure est au premier plancher.

P.S. Nos nouveaux salons s'ouvriront au public le jour même de l'ouverture des modes, le 13 septembre, et toutes les personnes présentes à cette exposition sont cordialement invitées à les visiter.

Dupuis Frères
LIMITÉE

LE MAGASIN DU PEUPLE

Tél. Est 8000. 447-449 E. S.-Catherine, MONTREAL.

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL
PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD, COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE, Dépositaires. — Montréal.



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

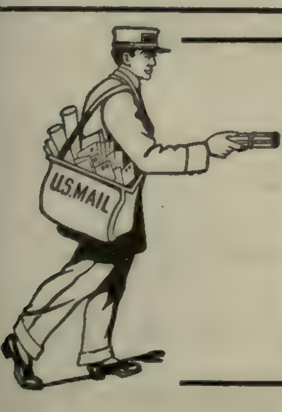
Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.



Nouveautés Mystérieuses et Etranges

Nous sommes les seuls agents autorisés de nos véritables importations de l'extrémité Est et des Etats-Unis.

No 300—Chapelets d'un dernier merveilleux style de grand luxe.—No 999. Riches colliers d'une beauté sans égale (5 modèles) faits et sculptés à la main et parfumés à 23 différentes fleurs de Californie. Création des Pères missionnaires espagnols. Mentionnez vos parfums préférés. Prix $5.00. **EXTRA SPECIAL** No 300. **1000** chapelets californiens réguliers $7.00 (valeur réelle $10.00) seulement $3.00 jusqu'au 10 octobre 1920 aux Enfants de Marie et Dames de Ste Anne. Mentionnez Offre A. 5 Cents vous fera recevoir une malle précieusement intéressante et vous connaîtrez les dernières nouveautés de luxe Nos 702, 999, 43,227, 753, 134, 99 et 717. (Diamands Medezza à crédit). Correspondance française.

Canadian M. O. Impt. Ag'cy, 751 S.-Denis, MONTREAL. Dépt. A



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES



LA CHASSE
AU GROS GIBIER

DANS LES FORÊTS DU NORD

Quand viennent les premiers jours de l'automne, tout saturés de soleil, et que les arbres commencent à se couvrir des teintes multicolores qui présagent la chute prochaine des feuilles; quand avec la nuit, descend sur la terre une fraicheur inaccoutumée; quand l'atmosphère semble donner à l'organisme une énergie nouvelle et une plus grande vitalité, c'est alors que nous sommes le plus vivement attirés vers la Nature et que le désir de prendre contact avec elle se développe le plus chez nous. Quand vient septembre, qui n'a pas éprouvé la tentation de vêtir un habit de chasse et de monter se mettre à l'affut du gibier dans les grands bois?

Dans les forêts du Nord, où abondent les grosses pièces, l'orignal, le chevreuil, le caribou et l'ours, au choix selon la localité.

Les grands bois de la province de Québec, de l'Ontario ou du Nouveau-Brunswick sont à la portée du "nemrod" qui veut passer d'intéressantes et de fructueuses vacances, et, grâce au réseau du Pacifique Canadien, il peut sans difficultés en atteindre les régions les plus giboyeuses.

Renseignements complets aux bureaux des voyageurs du

PACIFIQUE CANADIEN

BONS VINS DE FRANCE

IMPORTATION DIRECTE

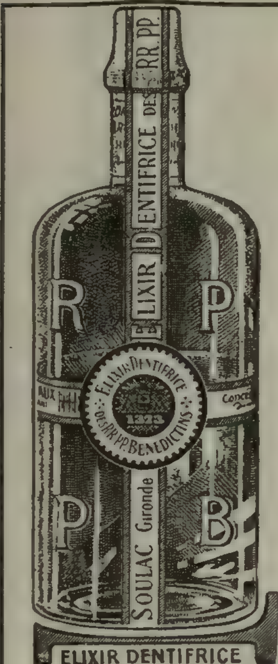
Nous possédons un gros stock des meilleurs vins de France, vins fins et vins ordinaires.

MALAGA, SHERRY, PORTO, PORTO BLANC, MARSALA,
TOKAY, CHAMPAGNE, BORDEAUX, BOURGOGNE, Etc.

Vente au gallon et en caisse. **GROS ET DETAIL**

Nous accordons une attention toute spéciale aux ordres de la province

AMÉDÉE LESIEUR, 49, rue St-Jean-Baptiste, :: :: MONTRÉAL
TEL. MAIN 6685



DENTIFRICES

ELIXIR - PATE - SAVON

des R.R. P.P. Bénédictins de Soulac



Hors Concours. Membre du Jury Exposition Universelle, Paris 1900

PRODUITS REELLEMENT FRANÇAIS — Supérieurs à tous les Dentifrices connus.

Ces dentifrices incomparables, nettoient extrêmement bien les dents, leur donne une blancheur éclatante, entretiennent les gencives et la cavité bucale en parfait état. **Leur saveur** est infiniment agréable: **l'Elixir** est particulièrement indiqué aux **fumeurs** comme gargarisme.

Il n'y a pas en France, ni dans aucun pays des produits meilleurs, ni à meilleur marché.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies

EDEN Parfumerie, Distributeurs généraux pour le Canada.

232, RUE LEMOINE, MONTREAL. Aussi Depositaires, Crême FLOREINE, Paris.

Baby's Own Soap



Les mains plus blanches, une peau plus douce et plus délicate suivent l'usage du

'Savon Baby's Own'

Les Roses de France et les Géraniums de Tunisie confondent leur délicieux parfum dans le "Baby's Own."

Sa pureté et sa délicieuse mousse crêmeuse l'ont fait, dans le Canada, le savon favori pour la toilette et pour les Bébés.

A-7-20

Le Meilleur pour Bébé
Le Meilleur pour Vous.

ALBERT SOAPS LIMITED. Mfrs. MONTREAL.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Résidence: EST 8161 — Service de jour et de nuit

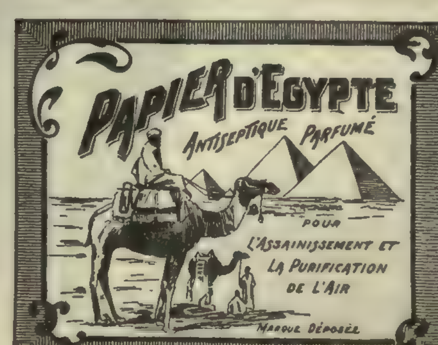
GIROUARD TAXI SERVICE

EST 6031

TAXIS et TOURINGS

Bureau et Garage:

398 St-Dominique, Montréal




Honneur au travail!
Honneur au travailleur!
consciencieux et prévoyant.
PAR son travail constant et sa vie économe il contribue pour sa pleine part à diminuer le coût de la vie; — il est le meilleur ami de son patron et de la société.
La Banque d'Epargne
de la Cité et du District de Montréal
fondée en 1846 pour les travailleurs— les invite cordialement à cette bonne pratique de prévoyance qu'est L'ECONOMIE. —— Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.
Gérant Général.
Fête du Travail
1920
CANADA

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ière Année—No 11 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 septembre 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU. **TRAITEMENTS ELECTRIQUES.**

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 RESIDENCE: EST 6791 } **460, RUE ST-DENIS,** (Coin Sherbrooke) **MONTREAL**

"Un bon livre est un ami" Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551


PALL MALL
La Cigarette par Excellence
Après le Thé
Bouts en Liège
et Unis
1/3 à Londres.
30¢ ici.

LA SPLENDEUR DU RÉGIME

Par MADELEINE

MEN WANTED

for the following positions:—

One Senior Law Clerk, $I,020 per year.

One Furnaceman, municipal bath, $1,080 per year.

For further information, apply to the office of the Commissioner of Municipal Service.

Je n'ai pas besoin de traduire. Tout le monde a bien lu. Ces perles cueillies dans les petites annonces d'un grand journal anglais de la troisième ville française du monde méritaient d'être enchassées. Elles attestent d'un état d'esprit qui comblerait de joie tous les ennemis de l'éduca ion obligatoire, et il convient de féliciter ces messieurs de l'administration municipale qui affichent si haut la différence qu'ils attachent au salaire d'un chauffeur de fournaise pour bain municipal et celui d'un commis du département en loi de la noble cité de Maisonneuve. Nous n'avons jamais douté de l'attention que Concordia accordait à ses fonctionnaires, mais nous n'étions pas encore au fait de sa manière de graduer les salaires. Les petites annonces sont donc fort instructives. J'entends déjà les objections: le chauffeur a plus de responsabilité et, sans doute, des heures plus longues de travail; il est supposé être père de famille, tandis que le commis en loi peut très-bien être un jeune, frais émoulu des bancs universitaires. Mais il se peut encore que le chauffeur de fournaise soit le moins âgé, et que ce soit le commis en loi, — pauvre diable à qui la vie a refusé le succès, — qui vienne s'échouer à l'hôtel-de-ville pour trouver le pain de sa nombreuse nichée. Concordia ne sait encore rien de tout cela. Mais elle annonce, et déjà dans son esprit, il est bien décidé que le chauffeur doit recevoir un salaire supérieur à l'homme de science et d'études. Peu lui chaut vraiment si ce candidat a passé la majeure partie de sa vie à acquérir les capacités légales qui peuvent faire de lui un commis en loi; elle a bien d'autres soucis en tête vraiment que celui de respecter les connaissances acquises au prix de sacrifices, de labeurs et d'argent. Lorsque l'on songe aux sommes dépensées par tant de parents pour donner à leurs fils une instruction qui leur ouvre de belles carrières, une certaine mélancolie nous opprime... et nous trouvons ces petites annonces bien décevantes.

Certaines circonstances peuvent très-bien expliquer la différence entre les prix affichés, mais, alors, n'aurait-il pas été convenable de séparer les deux annonces afin de ne pas attester trop fortement le respect pratiqué par nos administrateurs pour la Culture? O la culture qui a coûté tant de peines et tant de veilles, qui a versé tant d'illusions, qui a fait croire à la conquête du monde... Ce que l'on peut tomber de haut parfois!

Mais, du rapprochement de ces deux demandes lancées par notre bureau municipal, je tire une conclusion consolante. Trop souvent, dans le passé, le fonctionnarisme a passionné nos gens de talent; trop souvent, nos hommes lettrés, raffinés ont été heureux de s'échoir dans un rond-de-cuirisme béat, au lieu de lutter, lutter, lutter... Tel qui serait devenu un industriel puissant s'est contenté de gratter des noms dans de vieux registres; tel autre qui avait des aptitudes pour la finance s'estimait heureux d'aligner des chiffres dans les livres de taxes; tel autre qui aurait pu, par ses écrits, commander l'opinion publique, a consenti, pour un salaire de famine, à composer les textes municipaux et à rédiger les "speeches" de circonstance; et tels autres et tels autres encore, qui, tout jeunes, se sont sauvés du combat pour entrer dans des officines de tout repos, où ils ont appris à devenir, et rapidement, d'excellentes marmottes. Combien de forces se perdent ainsi qui pourraient être utilisées pour le progrès de la nation.

Cela se passait autrefois, dans un temps où les carrières s'ouvraient moins larges et où les occasions d'arriver étaient plutôt rares. Mais aujourd'hui ce n'est plus cela. Nos ressources se multiplient de façon étonnante; l'industrie, le commerce, la finance ouvrent des champs illimités à nos justes ambitions; les professions libérales sont mieux comprises et mieux soutenues; les métiers sont montés au degré professionnel, tant ils ont acquis de valeur et de noblesse. Tous ceux qui ont de l'intelligence, du coeur, du courage et de l'initiative peuvent atteindre le succès. Il n'y a vraiment que les faibles et les ignares qui peuvent rester en route. Qu'on laisse à ceux-ci les situations immobilisantes. La jeunesse énergique et fière ne doit pas se laisser séduire par la magie du salaire rapide, mais doit monter résolument à l'assaut de la vie avec le vouloir obstiné de se frayer sa route vers la lumière, au lieu d'aller cacher tous ses espoirs derrière les grilles du fonctionnarisme, ou prélasser ses rêves ambitieux dans le fauteuil où l'on se sent bien vite et à jamais cadenassé...

Certes, il ne faut diminuer en rien le mérite du fonctionnaire; certains d'entr'eux accomplissent une tâche intelligente, utile et même brillante. Mais les autres, les humbles, les petits, ceux qui

ne montent jamais et s'immobilisent dans la routine, ceux-là s'ils avaient des aptitudes supérieures ont manqué leur chance.

Et il est évident que l'esprit du jour tend à décourager notre jeunesse, à bon droit ambitieuse, en lui indiquant par la clarté d'une petite annonce, combien l'avenir qu'on lui propose ainsi sera morne et borné. Cette simple constatation devrait détourner d'une tâche inerte tous les hommes d'action et d'espoir.

Si, malgré tout, la magie opérant dans quelque âme neuve et croyante, un élève studieux, bourré de chiffres et d'histoire, poète en herbe ou prosateur né, voulait s'inscrire à l'appel de Concordia, soufflons-lui de choisir au moins la meilleure place, celle qui paie le mieux: chauffeur de la fournaise du bain municipal. Il pourra allumer son poèle avec les bouquins de ses vieux maîtres et, en regardant monter la flamme, méditer sur la vanité de l'instruction et sur la splendeur du régime qui nous dirige et nous éteint!

CURIOSITE

L'Indou-Kouch proprement dit est un pic énorme appartenant à la chaîne des montagnes de ce nom dans l'Asie Centrale. Sa hauteur est considérable. On y trouve morts, sur la neige, des milliers d'oiseaux, qui ne peuvent, dit-on, voler à cause de la violence du vent. Les voyageurs qui le parcourent ont soin d'observer le plus profond silence, de peur que l'ébranlement causé par le bruit n'occasionne une chute de neige. Le phénomène naturel le plus singulier de l'Hindou-Kouch est le ver de neige, qui ressemble au ver à soie. Cet insecte, qui habite la région des glaces éternelles, meurt quand on l'éloigne de la neige.

Apologue pour un Poete

J'en puise le sujet chez un conteur moderne.
Ma fable a pour théâtre un quartier de Hong Kong.
Rivalisez, chanteurs ailés, sous les lanternes,
Silence, o clochettes, o gongs!

Ce rossignol, tu le captives dans sa cage,
Oiselier guilleret du populeux bazar.
Au concours, puisse-t-il par son brillant ramage
Honorer ton souci de l'art.

Dans ta barbe à trois poils où ton astuce veille
Et de ton œil bridé sournoisement tu ris:
Ce soir nul mieux que lui saura plaire à l'oreille
Et mériter un noble prix.

J'admire ta malice et savoure ta ruse,
Et veux rendre un hommage à ton goût délicat:
Tu le sais ce qu'il faut au poète, à sa Muse,
Pour que son timbre ait plus d'éclat.

C'est sa bonne douleur... Grave avec bonhomie
Tu l'infligeas hier à l'oiseau merveilleux,
D'une alêne à ton doigt créateur d'harmonie
Tu lui crevas ses petits yeux.

Or jamais dans la ville ancienne de Chine,
Dans un concert ingénieux, oriental,
Rossignol n'a chanté tristesse aussi divine
Et poème plus musical.

Quel amateur des vers sublimes, o poète,
Avive ton lyrisme en t'accablant de maux,
Est-ce l'homme ou le Sort à la lèvre muette
Que réjouissent tes grands mots?

RENÉ CHOPIN.



Vue d'une partie du hâvre de FORT WILLIAM, le terminus canadien de la navigation sur les Grands Lacs.

LE PROBLÈME CANADIEN

Par le Père PRATT

M. Gascon est enfin sorti des nuages, non pas de la Scolastique qu'il dédaigne, à cause peut-être de sa trop grande précision, et il a posé nettement la question qui tend à solutionner le problème canadien quant à son caractère international. La Nouvelle-France doit-elle se souvenir de Papineau et réclamer l'indépendance et la souveraineté, ou bien doit-elle demeurer préférablement un "adjunct" de la majorité anglaise dans une confédération qui est elle-même un autre "adjunct" de la Grande-Bretagne?

Je m'en voudrais de présenter au lecteur de la Revue moderne des choses déjà vieilles de date et de solution; la réponse du P. Pratt sera donc la plus scolastique possible, afin d'être la plus "concise et la plus économique possible."

Doit-on réclamer l'indépendance? Non. Ce qui spécifie un peuple, ce qui constitue sa personnalité et son âme malgré les transformations accidentelles de sa forme, c'est tout ce qui compose son histoire; ce sont ses morts, ses traditions religieuses et politiques, sa foi, sa langue, ses idéals particuliers, etc. Or, en réclamant l'indépendance, nous faisons application pour la perte de toutes nos libertés religieuses, nous devenons inconsciemment des traitres à notre langue majestueuse, à nos morts, à nos idéals, à tout notre passé, car du moment ou nous aurons cessé d'être un "adjunct" britannique, nous serons automatiquement de par notre position géographique, un "adjunct" américain. Je présume qu'il n'est pas convenable à des journalistes comme M. M. Bourassa et Gascon, qui ont toujours affiché une estime très profonde pour les précédents historiques, d'avoir le moindre scrupule sur la réalité de l'affirmation susdite. Aurais-je besoin en effet, de feuilleter l'histoire de nos voisins pour que s'évanouissent les doutes qui existent encore dans le cerveau d'un homme raisonnable. A-t-on déjà oublié les protestations incendiaires que les fils du drapeau étoilé déposèrent aux pieds du roi d'Angleterre lorsque celui-ci nous octroya l'acte de Québec, sous pretexte qu'il nous accordait trop de liberté religieuse et politique. Ceci ne fait-il pas voir suffisamment quelle serait la nature de nos garanties; et ce qui se passe actuellement au pays de toutes les libertés devrait faire naître au coeur de tout vrai patriote de formidables appréhensions sur la survivance de nos groupes nationaux. Bien plus, nous aurions rejeté un impérialisme pour en accepter un autre plus encombrant et plus dangereux au point de vue de notre développement futur, parce que plus assimilateur. Il me suffira en effet d'invoquer quelques noms sur le papier et l'on aura reconnu l'impérialisme américain; Antilles, Guyane, Panama, Colombie, Colon, Nicaragua, Cuba, Haiti, St. Domingue. N'avons-nous pas ici le témoignage le plus brutal de cette politique qui consiste à drainer les puissances d'un pays, en sondoyant une révolution contre son gouvernement. Et déjà le projet de création d'une armée pan américaine adopté à Washington ne montre-il pas la volonté que nos voisins ont de dominer sur tout le continent.

Je ne voudrais pas poser au philosophe ni au sociologue afin de faire plaisir à M. Gascon, mais n'est-il pas vrai cependant, que l'élément essentiel d'une vraie civilisation américaine est son commercialisme et son matérialisme, Tenez-vous au génie français et latin? Aimez-vous sincèrement le progrès? Je vous dirai que tout progrès a pour condition essentielle l'initiative d'une élite qui doit devenir nombre au lieu de s'isoler. Avez-vous conscience de notre individualité historique? Fuyez cette masse cosmopolite où toutes les traditions particulières, les aspirations ethniques et les idéals religieux disparaissent lentement peut-être mais sûrement. Adieu notre passé, notre langue et nos lois. Adieu aussi, cet esprit canadien qui n'est pas fait de bassesse, d'égoïsme et de domination!

Que l'on n'aille pas croire à une approbation sans réserve des liens juridiques qui nous tiennent, mais que l'on cesse de pleurnicher sur les méfaits intentionnels ou possibles de la Grande Bretagne. Sa conduite envers les nationaux et les coloniaux fut semblable à celle de tous les autres pays souverains. Les révolutions politiques de même que l'évolution des idées et les successions des régimes constitutionnels ont été l'oeuvre du temps. Nos libertés religieuses ont progressé parallèlement à celles d'Angleterre. Qu'on se donne donc la peine de lire notre véritable historien Thomas Chapais, qui a entrepris l'oeuvre si patriotique de démolir la légende qui a trop longtemps faussé chez nous la vérité historique, et qui a fait vivre des préjugés qui furent des obstacles à l'harmonie nationale et à la tranquillité publique.

Prenons-en donc notre parti, cessons de jeter le discrédit sur les hommes et les races qui n'ont ni notre culture ni nos idées, crions moins ,agissons plus. Mettons-nous au travail sérieusement, étudions l'histoire et non des histoires. Il serait temps, semble-t-il, de mettre de côté notre petit orgueil et nos grandes illusions. A ce propos, je me permets de faire remarquer à M. Bourassa que sa réponse du 16 février 1918 à la question de savoir si la seconde partie de la domination anglaise à été plus favorable aux Canadiens-français que la première période, est d'une étrange naïveté Où sont donc ces garanties légales et constitutionnelles? A part notre langue et nos croyances, qu'avons-nous besoin? N'est-ce pas précisément la grande faute de Cartier?...

A la vérité, mon âme vibrerait en entendant les claquements d'un drapeau national. Rêve légitime, me dira M. Gascon. Oui, mais c'est ici qu'il pêche par défaut de prévoyance et qu'il refuse de donner à son patriotisme une base plus réelle et plus pratique. Les théories sont très faciles, mais aussi très dangereuses parce qu'on oublie volontiers qu'elles sont sujettes de deux facteurs: leur énergie interne et leur valeur circonstantielle, ou le milieu social de leur germination.

Québec 16 août.

PENSEES

Celui qui demande sans rougir ne trouve rien de mortifiant dans le refus. — Thurelon.

* * *

On embarrasse souvent les gens de peu de foi en ayant l'air d'avoir confiance en eux. — E. Legouvé.

* * *

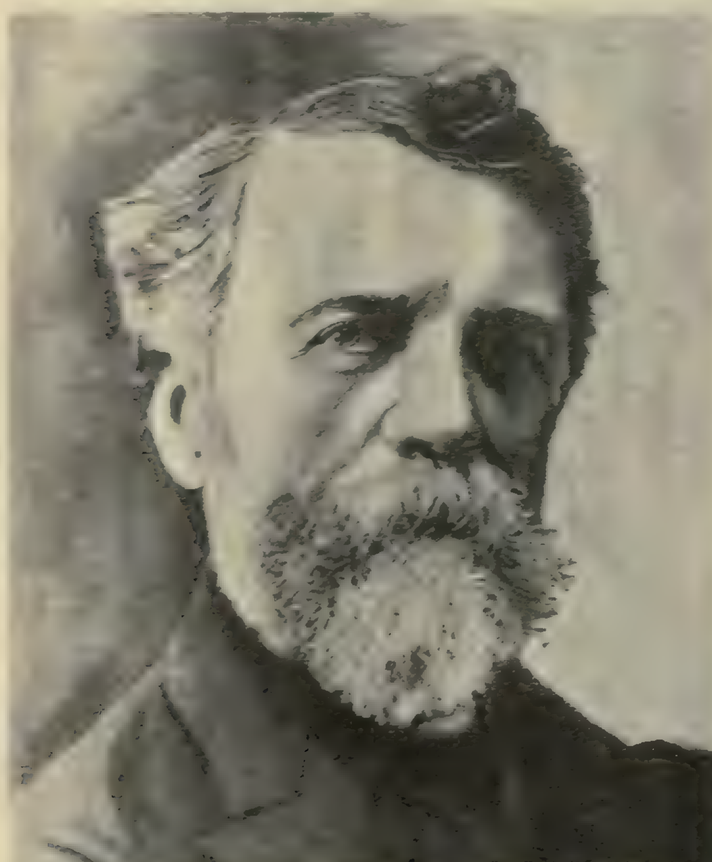
N'avoir pas d'ennemis, c'est n'être pas digne d'avoir des amis. — Joubert.

ISRAËL TARTE

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Le gouvernement Laurier règnait dans toute sa splendeur. La Chambre des Communes passait par une séance intéressante. Il y avait très peu de députés absents et un auditoire nombreux se pressait dans les galeries. On votait les appropriations des travaux publics. La gauche tarabustait M. Tarte par une infinité de questions auxquelles les réponses arrivaient comme des balles. Le ministre, dans une tenue recherchée, la barbe et les cheveux grisonnants bien taillés, avait l'air content de son rôle. Mais voilà qu'on lance de vagues accusations de népotisme. — N'est-ce pas, dit un oppositionniste, qu'il faut soigner les contrats d'annonce, chacun pour soi, la famille augmente, un petit-fils vient de naître...

— Mais, est-ce ma faute, à moi, interrompt le ministre, en levant les bras au ciel, suis-je blâmable si mes fils veulent absolument avoir des garçons?



ISRAEL TARTE

Un éclat de rire accueille cette saillie, et la résolution passe.

L'homme qui réussissait ainsi à s'échapper par la tangente n'était pas un novice. La carrière d'Israël Tarte, toute d'activité, consacrée exclusivement à la politique, fut l'une des plus mouvementées qui se soient vues au Canada. Pendant trente ans, il se constitua le journaliste attitré soit des conservateurs soit des libéraux et fit une guerre sans merci à tous ceux qui étaient dans son chemin. Il écrivait avec la nervosité d'un Cassagnac. On lisait presque malgré soi ces articles à multiples paragraphes, à phrases courtes, directes, tournant sur toutes leurs faces les questions publiques. Il s'exprimait dans le langage du peuple, s'évertuant à peindre les situations par certains mots qui font image, pénètrent l'esprit et dont le lecteur se rappellera. Il prodiguait les épigrammes et collait à ses adversaires des épithètes qui les suivaient partout.

Chose singulière, cette nature agitée, cet être remuant et tapageur choisit le calme notariat pour profession; mais il n'était pas plutôt installé dans son étude de l'Assomption que le journalisme le tenta. Il fit ses débuts à la rédaction d'une petite feuille locale publiée à Saint-Lin sous le titre des "Laurentides." On vit du coup qu'il avait la vocation. Les chefs conservateurs lui confièrent, vers 1875, la rédaction du "Canadien". Il s'agissait de détruire Joseph Cauchon, alors député de Québec-Centre et président du conseil privé dans le cabinet McKenzie. Tarte avait vingt-six ans; Cauchon en avait soixante et, d'après M. DeCelles, il était le plus redoutable polémiste de son temps et ne reconnaissait jamais d'autorité supérieure à la sienne, sauf celle de Cartier. Tarte, qui jouissait alors du facile avantage de n'avoir derrière lui aucune carrière, prit Cauchon à partie pour avoir changé d'allégeance politique. Il lui disait "D'ailleurs le peuple sait qu'il n'y a pas longtemps vous rampiez devant celui (M. Langevin) que vous travaillez à détruire" Les mânes de Cauchon ont dû frissonner lorsque l'affaire McGreevy-Langevin éclata. "Vieil insulteur banal du "Journal de Québec"; "s'il vous restait encore une parcelle de ce que l'on appelle le coeur chez les autres"; "ce perpétuel outrage que l'on appelle M. Cauchon", telles étaient les amabilités que le jeune Israël Tarte adressait à cet ancien président du sénat. Ces attaques arrivant tous les jours devaient tomber sur les nerfs du ministre qui était un homme somptueux, exclusif et vaniteux. Je me suis souvent arrêté dans les corridors de la Chambre, avant l'incendie de 1916, devant le portrait de Cauchon en robe de soie, avec son rabat de dentelle descendant jusqu'à la ceinture et les longues manchettes recouvrant les poignets de son habit officiel. Chauveau, l'attique, disait à la vue de cet attifage: "C'est bien Cauchon, mais il a trop de soies".

Le "Canadien" fit tant et si bien contre le chef libéral de la région de Québec que celui-ci fut nommé en 1877 lieutenant-gouverneur du Manitoba où il mourut quelques années plus tard. N'empêche que Joseph Cauchon fut un homme remarquable qui a rendu de grands services à la patrie, ne serait-ce que dans la lutte acharnée qu'il a dirigée avec succès contre l'influence indue au lendemain de la célèbre élection de Charlevoix.

Tarte était alors et fut longtemps ultramontain. Il écrivait des lettres ouvertes aux évêques, des supplications au pape disant à Sa Sainteté avec véhémence: "Saint-Père, Saint-Père, les libéraux vous trompent". Vingt-cinq ans plus tard, devenu ministre dans le cabinet Laurier, il s'écriera: "Où donc avais-je la tête quand j'étais avec les conservateurs?"

Il était plutôt combatif que discipliné. On ne savait pas toujours de quel bois il se chauffait. Charles Thibaut, figurant à la même réunion que lui, pouvait ouvrir son discours par ces mots: "Monsieur le président, Messieurs les libéraux, Messieurs les conservateurs, Monsieur Tarte." Lors du coup d'Etat Letellier, Israël Tarte était conservateur; lors du coup d'Etat Angers, il était libéral. Il blâma séverement ces lieutenants-gouverneurs. Ce fut donc l'un des rares politiciens qui purent rester logiques dans ces deux affaires. Quand il épousait une cause, il la défendait avec toute l'ardeur de son âme, mais il ne permettait pas que l'on méconnût son mérite. Il fit jusqu'en 1896 le métier difficile de journaliste. Il était père de famille, il connaissait la valeur des nombreux services qu'il rendait à ses chefs, et il ne voulait pas être ignoré quand, à force de travail, il réussissait à placer au pouvoir des hommes qui ne lui étaient pas supérieurs. Il fut au-devant de son temps en ce sens qu'il ne regardait pas les partis comme des religions dont on ne peut se séparer qu'en commettant une apostasie. Ces épithètes foudroyantes qu'il accumulait contre ses ennemis, il n'y croyait guère. Il s'en servait comme de projectiles pour le temps de la bataille. Dans son for intérieur, il était convaincu qu'un parti vaut l'autre et que, quelque soit celui qui arrive, le pays n'est pas en danger. Quand Chapleau voulut le traiter du haut de sa grandeur, il le lâcha sans phrase, quitte à le reprendre dès que l'on consentirait à traiter avec lui d'égal à égal. La séparation ne fut pas longue. Ces deux hommes avaient trop les mêmes inclinations pour ne pas trouver leur profit dans une alliance, et lorsque Tarte s'en prit à Langevin, il eut toutes les sympathies de Chapleau. Sir Hector paya cher le mépris dont il voulut abreuver Tarte. Laurier avait peut-être l'intuition de ce qui lui arriverait si, au lendemain du triomphe de 1896, il négligeait cet ancien conservateur. Aussi se hâta-t-il de dire: "Maintenant que nous sommes arrivés, rien n'est trop bon pour Tarte," et il préféra celui-ci aux vieux-rouges tels que Beausoleil et Langelier. Il l'imposa au comté d'Iberville et lui donna l'ancien portefeuille de Sir Hector Langevin. Tarte méconnu aurait pu dire à Laurier ce que Talleyrand disait à Louis XVI: "Il y a en moi quelque chose d'inexplicable qui porte malheur aux gouvernements qui me négligent."

Ministre, il se comporta avec dignité. Il travailla et fit du bruit. Ses courses par tout le pays, surtout dans les premières années, prenaient l'importance de visites royales. Il voyageait en wagon spécial avec un personnel de secrétaires, d'ingénieurs et de messagers qui lui rendaient de respectueux hommages. Il était alors superbe. Je le vois encore à Montréal, rue Saint-Jacques, par un beau jour d'automne, dans sa redingote grise, le chef orné d'un haut de forme même couleur, arpentant le trottoir à la tête d'un peloton de satellites, distribuant à voix haute des sentences sages que son léger bégaiement semblait rendre plus solennelles. Ils partaient de l'hôtel des postes à midi et demie, heure où la rue est bien occupée, pour se rendre aux bureaux de l'organe ministériel, et marchaient quatre de front, tapant de la semelle avec bruit, tous courbés sous le poids de leurs responsabilités, ou songeant peut-être à leurs intérêts, mais déterminés à faire voir aux "bleus" que les "rouges" étaient au pouvoir. Un ministre était alors un ministre. Il montrait sa puissance et exerçait le patronage de façon à se faire respecter. La manne passait, les plus rusés en profitaient tandis que les autres gémissaient sur l'ingratitude des hommes. Il y eut une crise. Tarte manquait quelquefois de patience et de diplomatie. Un vieux rouge, coeur simple qui croyait encore à la reconnaissance des partis politiques, se rend à Ottawa pour faire valoir ses services et conclut le récit de ses exploits par la demande d'une place. Tarte a le malheur de s'exclamer, "Encore un qui demande son Castoria!" L'infortuné libéral sortit découragé et retourna chez lui où il fut peu après saisi d'une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Quand il apprit cette mort, Tarte dit en soupirant: "Pauvre garçon, j'avais une bonne position pour lui!" Peu à peu les appétits se calmèrent et le ministre put jouir d'une certaine tranquil ité.

Personne ne connaissait mieux que lui tout le soin et tout le travail que demande une lutte électorale. Il savait au juste quel était le sentiment de chaque comté de la province. "Les élections, disait-il, ne se font pas avec des prières." Il était bon orateur. Toujours préparé, il se rendait à une réunion populaire dans un but bien défini: une accusation grave à porter, un scandale à dévoiler, un homme à exposer. Journaliste intelligent, il pouvait donner de l'importance à des riens. Il lui était facile de trouver quelque chose d'intéressant à dire ou à écrire. Assez petit de taille, très brun, nerveux, il n'était guère imposant, mais dès qu'il énonçait d'une voix forte ses phrases audacieuses, incisives, lapidaires, on sentait que l'on avait affaire à un tribun de première force. Son premier débat contre Bergeron, à Valleyfield, en 1896, fut un duel à mort où ces deux lutteurs éprouvés se ruèrent l'un contre l'autre avec une virulence qui fit pâlir les auditeurs. Nous n'avons pas de ces luttes aujourd'hui. L'éloquence des tréteaux a plus de tenue qu'autrefois.

Sa sortie du cabinet Laurier est restée un mystère. Les raisons de surface données dans la correspondance échangée alors entre lui et son chef n'ont pas trompé tout le monde. Quand dans la suite il s'est rapproché des conservateurs, quelqu'un s'avisa de lui demander si l'on saurait jamais pourquoi il avait démissionné: Il se contenta de répondre en souriant: " Je ne pouvais plus rester là." Nous avons plusieurs versions de cet incident, mais celles qui paraissent les mieux autorisées se contredisent. Toujours est-il que, redevenu simple particulier, il conserva beaucoup de respect pour Laurier qui l'avait sans doute charmé comme il en a charmé bien d'autres.

Tarte mourut à cinquante-neuf ans, et il avait été près de trente-cinq ans dans le journalisme où il excella. Il avait de fortes qualités. On se rappelle encore l'expression dont il se servait quand il voulait complimenter quelqu'un: "C'est un sobre et un travailleur." Cet éloge peut s'adresser à lui, car jamais politicien ne fut plus laborieux. Il ne perdit pas son temps dans les clubs sociaux. Il donna à la chose publique tout le talent et toute l'énergie dont il était doué.

Il y a déjà treize ans que nous avons marché derrière son léger cercueil, et le silence qui a suivi ses obsèques n'est pas rompu. Une large place lui est réservée dans l'histoire de notre journalisme. Si, au lieu d'user sa plume à jeter aux quatre vents les articles qu'il a improvisés quotidiennement pendant un quart de siècle, il eut publié quelque petit volume, son nom serait probablement répété plus souvent aujourd'hui. Mais c'est le malheur des rédacteurs de journaux de ne laisser derrière eux aucune trace des pensées dont ils ont longtemps entretenu l'opinion.

Israel Tarte avait du style et cependant personne ne songe à lui donner une place dans notre littérature. Espérons qu'un jour une main pieuse recueillera ses principaux écrits.

Un Peintre Canadien: M. Franchère

Par JACQUES THIERY

Cet artiste, qui a parcouru presque tout le pays en quête du joli tableau à saisir, soucieux de donner à son art l'inspiration de la patrie, est l'un des mieux connus chez-nous. Nos campagnes l'ont souvent vu passer, sympathique et charmant, s'arrêtant là où un point de vue l'attirait, s'installant au travail, et passant de longues heures, absorbé dans l'œuvre que les paysans regardaient avec admiration, s'étonnant de la trouver si ressemblante jusque dans ses tons les plus compliqués. Tout le souci de la vérité dans la nature, M. Franchère l'a constamment apporté à peindre ses tableaux. Plusieurs lui reprocheraient peut-être de pratiquer le détail avec trop de soin, d'exagérer la perfection dans le fini, et, pour employer le mot consacré de trop *lécher* ses toiles. Peut-être, mais ce reproche est-il bien juste? Si des artistes préfèrent bâtir à grands coups de pinceaux, d'autres ont bien le droit de choisir un autre genre, et de finir à coups discrets et menus, l'œuvre qu'ils ont imaginée ainsi. Le malheur est que des critiques, épris d'un genre unique, n'admettent pas que l'on transgresse leurs méthodes, et fulminent contre ceux qui s'insurgent devant un tel ostracisme. Des articles cruels s'ensuivent, que les bons liseurs n'acceptent pas absolument, et répudient quelquefois totalement, mais qui impressionnent peut-être ceux qui prennent les opinions toutes faites dans le journal ou la revue. En peinture, comme en littérature, l'art se multiplie à l'infini. Le talent choisit sa manifestation en toute liberté, et il ne faut pas plus songer à commander au peintre qu'à l'écrivain; chacun doit suivre sa propre inspiration, afin que le talent comprimé ne meurt pas, faute d'avoir manqué sa véritable expression.

M. Franchère n'aura sans doute pas échappé à la critique, puisque les insignifiants seuls peuvent l'éviter. Cette cri-



L'ARTISTE A SON TRAVAIL

tique est une consécration de la valeur de l'artiste. Tout esprit clair et sage désire que l'on discute son mérite, et ne tiendra aucun compte de la brutalité des reproches, sentant bien que la dureté est encore un hommage, et le meilleur peut-être, puisqu'il fouette les énergies, et détermine de plus courageux efforts.

La peinture de M. Franchère touche à beaucoup de sujets, et ne semble pas s'être spécialisée dans un genre absolu. Seulement, nous notons que l'aquarelle lui a valu de fort beaux succès. Adopté plutôt comme un délassement, ce genre de peinture où l'inspiration se réalise du premier jet, où les impressions fugitives se fixent presque miraculeusement, avec toute leur fraîcheur et toute leur franchise, a permis à M. Franchère de saisir au bord des routes enchantées, quelques paysages gracieux dont il nous offre le souvenir. L'œuvre de M. Franchère compte plusieurs toiles importantes, parmi lesquelles il faut tout d'abord citer son "Marché Bonsecours" qui valut à l'artiste le succès le plus flatteur comme le mieux justifié. De nombreux tableaux religieux sont aussi à noter, ainsi que des portraits en très grand nombre. Mais ce qui nous plaît particulièrement dans l'œuvre de ce peintre, c'est tout ce que nous devons à son inspiration, les jours où, devant son chevalet, il n'obéissait qu'à son propre sentiment. Nous voyons alors jaillir de la toile des têtes exquises de jeunes filles, de jeunes femmes ou d'enfants, ou encore des petits coins de pays gracieux et fins, tout auréolés de rêve et de poésie. L'artiste met une sorte de tendresse dans son art; il a aimé ses personnages, ils semblent sortis de son cœur ainsi que cette nature mystérieuse et fine dont il évoque le charme. La délicatesse de cet art gracieux vous séduit; il semble que vous ayiez compris l'auteur, et que c'est son âme même qu'il vous livre. Et cette âme vous apparaît claire, haute, douce, unique et, pardessus tout, éprise d'idéal.

L'œuvre de M. Franchère est distribuée un peu partout. Nous la trouvons d'abord dans les églises, où souvent nous reconnaissons dans le tableau qui domine le Maître-Autel, la touche haute et ferme de cet artiste trop poète pour n'avoir pas saisi tout le sens admirable de la beauté religieuse; nous la retrouvons encore dans nos édifices publics, et dans les galeries de nos hommes politiques. Puis dans beaucoup de nos salons, des Franchère mettent leur note de beauté et d'élégance, et attestent du goût et de la distinction des intérieurs où on les rencontre.

Cet artiste dont nous sommes justement fiers a étudié six ans à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, sous la direction de maîtres tels que Gérome et Blanc; des récompenses vinrent reconnaître le talent et le travail de l'élève canadien. De retour au pays, M. Franchère a vaillament travaillé, et il a aidé dans une large mesure à la formation du goût, à la diffusion des œuvres artistiques d'un charme prenant et d'une valeur intéressante, par un enseignement attentif, donné dans plusieurs classes fort suivies. Il aura été l'un des pionniers de l'art chez-nous, l'un des plus dévoués et des plus sûrs amis de sa race, l'un des plus modestes mais des plus estimés de nos artistes, et tout le bien que l'on pourra dire de lui ne semblera jamais exagéré à ceux qui ont pris contact avec cet artiste consciencieux et sincère.



LE STUDIO DE M. FRANCHERE

POURQUOI JE SUIS "EXOTIQUE"

Par BERTHELOT BRUNET

Ce n'est pas que je méprise tout ce qui a été écrit jusqu'ici par des Canadiens sur le Canada et ce n'est pas non plus que tous les "Paon d'émail" et toutes les "Symphonies", malgré leur incontestable valeur, me paraissent des chefs-d'œuvre. Au contraire je serais le premier à louer une nouvelle "Maria Chapdelaine" même écrite par un Canadien, comme, par ailleurs, je ne me gênerais pas du tout pour critiquer de la belle façon un volume "exotique" qui n'aurait d'autre valeur que d'être "exotique".

Les vraies raisons pour lesquelles je suis "exotique" et aussi, croyez-moi, pour lesquelles la plupart des "exotiques" sont des "exotiques", malgré quelques déclarations de carabins farceurs, sont très simples. Nous détestons le cliché, le banal et rien ne nous horripile comme de nous cantonner dans un seul genre. Même après avoir écrit vingt volumes sur mon pays, je ne pourrais m'empêcher de composer quelque roman polynésien ou japonais, si on érigeait en théorie mes préférences personnelles. Qu'on nous laisse la liberté, mon Dieu, qu'on nous laisse la liberté... Je sais bien que l'inspiration, comme l'a dit si drôlement Jules Renard, ne consiste qu'à s'asseoir devant sa table, à prendre une plume, la tremper dans l'encrier et à écrire sur une feuille blanche. Mais aussi il suffit qu'un artiste soit forcé à faire quelque chose, que son travail soit commandé d'une façon ou d'une autre, pour qu'il le fasse mal.

Alors, que les "régionalistes" cessent de dire, d'insinuer de toutes façons qu'il vaut mieux décrire ce qu'on voit tous les jours que les pays où on n'ira jamais. D'accord et, par parenthèse, je ferai cette petite remarque que les "régionalistes" sans nous renfermer absolument dans notre pays, enseignent qu'*il vaut mieux*. Sans doute qu'*il vaut mieux*, mais en général seulement. Il y a quelques rares artistes qui sont des artistes voyageurs, quand la plupart de leurs confrères sont sédentaires. Et il se peut que l'un de ces artistes voyageurs soit quelque futur Loti.

Que les "régionalistes" s'abstiennent donc pendant quelques années seulement de proclamer seules vraies ou du moins les plus vraies leurs théories, et ils verront bientôt beaucoup d'"exotiques" revenir au bercail et peindre à leur tour eux aussi notre Canada.

Car, tout en ne le criant pas sur les toits, nous aussi nous aimons la nature, les grands champs, notre large fleuve, notre petit Mont-Royal et, pour ma part, j'ai peut-être passé les plus belles heures de ma vie à rêver devant le merveilleux lac Saint-Louis. Je l'ai aimé calme, les flots lourds, sous le ciel bas et vaguement coloré d'une brume d'or, dans les chaleurs de juillet; je l'ai aimé la nuit, si mystérieusement sombre et aussi, par les beaux clairs de lune de juin à l'heure où tout est paisible, où s'élève une brise délicieuse qui dissipe l'accablement du jour.

Mais, vous savez, nous aurions honte maintenant de décrire ces choses de "chez nous", tout en les sentant profondément. On nous les a gâtées. Depuis dix ans, vingt ans, cent fois on nous a montré la même messe de minuit et la même veillée de village, comme le remarquait le si judicieux M. Asselin. C'est devenu des lieux communs et il y a la même différence entre les vrais "habitants" et ceux qu'on nous a peints qu'entre les pâtres de Savoie et les bergers de la cour de Marie-Antoinette.

Pourquoi faire de notre littérature une littérature uniquement descriptive? Il y a autre chose; il y a le roman de mœurs bourgeoises, la poésie lyrique, le théâtre et beaucoup d'autres genres. Au surplus, les Canadiens ne sont pas tous des "habitants" et nous ne parlons pas tous le patois (je ne retire pas le mot) des dialogues de M. l'abbé Groulx dans les "Rapai ages" ou des contes de la S int-Jean-Baptiste. Encore s'il n'employait ce patois que dans le dialogue... Nous parlions pourtant assez mal, mon Dieu, sans essayer de ressu citer des termes périmés depuis des siècles et que même les "habitants" n'emploient plus.

Ce n'est pas tout. Il y a dans les "Rapaillages", comme dans d'autres volumes moins réussis, mais surtout dans les "Rapaillages", à côté d'excellentes choses certes, une sensiblerie patriotarde, factice il me semble, qui m'a souvent fait dire que M. Untel ou Mlle Unetelle devait aimer beaucoup plus que leur pays certaines théories de régionalisme et de nationalisme littéraires et politiques. Ah! que nous sommes loin du patriotisme large et réfléchi de M. Montpetit dans "Au service de la tradition française." Dans chaque conte il y a toujours plusieurs petits refrains émus sur la beauté de nos mœurs antiques, le retour à la terre... C'est énervant, pour ne pas dire plus. Il faut que chaque chose soit à sa place et ne pas tomber dans l'erreur de Bazin et de Brieux qui ont fait trop souvent du roman ou de la comédie une conférence embêtante. Oh! les *Avariés*, oh! le *Blé qui lève*!

Tiens, savez-vous à qui me font penser les "régionalistes"? A M. Pierre Lasserre et les autres néo-classiques de France. Comme eux, ils ont subordonné leurs théories littéraires aux théories politiques de quelque chef de parti. Vous savez de qui je veux parler? Et, au contraire de leurs confrères de France, les "régionalistes", et surtout les théoriciens politiques dont ils sont les disciples, n'ont vraisemblablement aucun sens esthétique. Pour eux la littérature contemporaine de France, c'est Bazin, Bourget (le Bourget d'après la conversion), Brunetière, Bordeaux, le vicomte de Vogué et ils ont appris l'art des vers dans le traité si étroit de Dorchain. Cela explique bien des choses.

* * *

Les jeunes sont écœurés de ce patriotisme de parade et de cette littérature politique. Que chaque chose soit à sa place. Nous voulons du nouveau, quelque chose qui soit neuf, même aux dépens du bon sens. Il sera toujours temps de s'assagir et il vaut mieux débuter par quelque poème symboliste extravagant que par un conte à tirades sur le retour à la terre.

Du neuf, du neuf... C'est le seul moyen de nous faire une littérature bien à nous. C'est par ce moyen que la littérature belge (ou, si vous voulez, les écrivains français de Belgique) est arrivée au degré de perfection que vous savez. En 1880, il y avait peu d'écrivains belges notables. Il en est paru dix au moins depuis cette date: Mæterlinck, Rodenbach, Verhæren, Mockel, Van Lerberghe, Elskamp et combien d'autres? O mes amis "régionalistes" remarquez que ces poètes ou ces romanciers n'ont pas décrit beaucoup l'*heure des vaches* de là-bas. Ils sont des "exotiques", qui peignent leur pays, quand ça leur chante, mais sans arrière-pensée politique.

Et voilà pourquoi je suis "exotique".

(Extrait de l'Introduction à "Têtes dures", portraits de nos plus notoires "régionalistes", à paraître.)

DIPTYQUE.

L'AURORE SUR LE LAC

C'est l'aurore. Silence ! Un grand silence, à peine violé par un murmure d'herbes ou de feuilles, ou l'aboiement d'un chien.

Les monts simulent des géants endormis qui étreignent de leurs bras verts la surface des flots où le soleil, qui annonce le réveil de la terre, darde des couteaux d'or.

Au fond du lac, les maisons de la rive achèvent leur sommeil de la nuit; tout à l'heure, elles se redresseront en adoptant leur attitude quotidienne, mais tous les soirs quand le soleil s'éteint elles font une descente dans le lac et s'y installent pour la durée de la nuit. Elle se prolongent ainsi en maisons de rêves, d'illusions et de chimères; elles sont plus magnifiques de par cette tromperie de l'eau et de la lumière; elles seraient belles à prendre dans des mains qui les sentiraient fuir.

La nature se plaît à nous livrer des images qui ressemblent à nos jeux intérieurs, aux formes enivrées de clarté et de poésie que créent en nous la bienfaisance de l'imagination et du rêve. La nature est la soeur sympathique et splendide de nos misères et de nos hallucinations.

Des bouleaux, qui s'espacent, encadrent dans leur vent de soie froissée, la cabane où repose un amoureux des bois et de l'eau. Ils sont aériens, légers, graciles, et protègent le paysage de l'uniformité; une inquiétude éternelle se traduit par le mouvement de leurs feuilles; ils sont en perpétuelle errance. Appellent-ils? Ou sont-ce des aveux qu'ils décèlent, des plaintes qu'ils livrent aux quatre coins du ciel? Ou bien témoignent-ils de la fragilité des choses par une faiblesse qui s'est inscrite, visible, en leur aspect végétal? Ils te ressemblent, pauvre âme, craintive, peureuse, pressée de frissons, et qui s'affine et se détruit.

Aime-les; ils te renvoient ton image. Et cette image, c'est un fût vernissé qui jette dans l'air son feuillage de perpétuel émoi. Pouvais-tu revivre sous un plus élégant et léger symbole après des funérailles vaniteusement chantées?

Tu te cherchais tout à l'heure, et ne savais te reconnaître, morte d'avoir bu le poison de l'expérience.

O folle, qui voulais savoir si l'émotion s'éveillait encore en toi-même, comme jadis, alors que tu croisais les mains devant ta pâleur !

O folle de toute ta tête qui te fait si mal.

O folle de toute ton âme.

O folle de tout ton corps qui fut le paradoxe éploré de ton désir et l'ironie amère de tes passions.

Le soir sur le Lac

Voici le soir, chère folle, qui demande pâture à tout ce qui peut créer en toi le frisson ou l'extase.

Voici le soir.

Le lac presqu'immobile, avec sa ceinture de maisons silencieuses, absorbe les nuances fugitives de l'heure... Tous les nuages, maintenant, se sont plongés endormis et évanouis dans son sein: précaires et somptueux, ils s'y sont abîmés sans plaintes, satisfaits, semble-t-il, de connaître un destin rapide, royal, fait de poésie éternelle dans son recommencement vesperal. Ils dorment là, de cette mort où se résout toute chose créée, attendant, dans leur tombe liquide, à peine frissonnants, que d'autres nuages recomposent cette incessante dissolution.

Un homme, assis dans un bac, pareil à une statue, marié à ce décor, décèle la force jeune de ses bras nus.

Tout à l'heure, en s'enfuyant, une nymphe, sur la rive, a laissé tomber son écharpe. Le vent, qui la gonfle, maintenant, donne à ce vêtement les formes de la naïade connue.

Et des regards se fixent, rêvent de cette étoffe où se refait, dans l'espace, par la vertu d'un désir imaginatif, une poitrine enivrée, créée pour le baiser et le rire. Grâce à l'ombre, créatrice de doux mirages, la nymphe s'est glissée sous ce voile; et ce voile s'anime, semble s'adapter à un corps.

Et des regards s'attachent, enveloppent cette belle illusion.

Endormie, lassive, ramassant tous ses cris et ses chants épars, la Ville dort dans la nuit qui se réalise. En déesse multiple que divinisent les lueurs et les murmures, elle paraît s'endormir sur un tombeau criblé d'étoiles.

Dans le lac, des astres conjugués se joignent, cependant que, là-haut, dans leur demeure d'éternité, la promenade des étoiles se continue sur la mort apparente des êtres et des choses.

MARCEL DUGAS



POÉSIES HAÏTIENNES

Ces poésies haïtiennes sont belles et sincères. Elles accusent une haute culture chez un jeune peuple. La Revue Moderne s'honore de tels collaborateurs.

RAPACES

Corbeaux et renards oh venez!
Vous avez du bon sens, du nez
Et l'intelligence des choses.
Par ma foi vous en remontrez
Gens positifs, à tous lettrés
Et même aux destins moroses.

Hyènes chacals et vautours.
Venez; célébrons vos beaux tours!
Je vous admire et vous envie
La mort elle même vous sert
Tant vous comprenez la vie!

Infaillibles par votre flair
Vous êtes les maîtres de l'air
Et de la planète vassale
Et vous trônez sûrs conquérants
Partout chez vous, aux premiers rangs
Tels des seigneurs dans leur salle

Votre ame a de subtils ressorts
Et plus sûrement que les forts
Atteint le but par de l'adresse
Vous aurez sans cesse de quoi
Jouir, même un festin de roi
Pour votre appétit se dresse.

Lorsque de pauvres meurt-la-faim
Traversent sans espoir de pain
Le désert, le désert vous fête
Prodige étourdissant à voir
La destinée y fait pleuvoir
La manne sur votre tête

C'est merveille que votre tact!
Vous l'avez acquis au contact
De Méphistophélès lui-même
Votre raffinement vous vaut
De qui même en souffre, un bravo.
Vous avez l'instinct suprême!

Oui l'âpre et fauve instinct de loups
Vous le pratiquez dans les coups
Que si doucement vous nous faites.
Vous opérez avec entrain,
Mais sans bruit, de cet air serein
Et convaincu des prophètes.

Bêtes de proie et de coeur sec
Avec les griffes et le bec
Mesurés à votre fringale
Notre sang est votre trésor
Et vous le transmuez en or
Et seul le gain vous régale.

L'Univers vous paie impôt
Vous le tondez comme un troupeau
Savants docteurs de la malice
Prestes, friands, finauds, parfaits
Quels chefs d'oeuvres que vos méfaits
Que vous brillez dans la lice!

Sublimité des aigrefins!...
J'admire vos regards si fins
Qui vous guident à vos conquêtes
Comme à l'ombre ils luisent, ardents,
Quand vous mangez à belles dents
Le coeur saignant des poètes

Pauvres rossignols je les plains
Eux de chimères toujours pleins
Et si bien que leur coeur en crève!
Que signifie en vérité
Leur hymne à la blanche clarté
Qui ruisselle dans leur rêve!

Cette mélodie à la nuit
Hélas est d'un immense ennui
Aux rodeurs affairés qui passent
C'est comme un cauchemar pour eux
Les lueurs bleuâtres, les cieux
Et les bruits d'ailes les lassent.

Qu'on jette un voile sur cela!
La vision de l'au delà
Qu'elle soit éteinte et maudite
Silence dans tout l'univers!
C'est fini des chants et des vers:
Partons notre messe est dite!

E. VILAIRE.



Les terrains de l'Exposition Nationale Canadienne à Toronto. (Réseau du Grand Tronc).

BERCEUSE

Quelqu'un dans la nuit s'afflige tout bas,
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.

C'est une âme errante, en peine sans doute,
En peine d'errer si tard sur la route.

J'ai les yeux en pleurs sans savoir pourquoi.
Quelqu'un se tient là debout près de moi;

Mon coeur bat plus fort; est-ce toi ma mère?
J'aurais tant aimé voir, à la lumière,

Pétiller gaiment ton regard éteint,—
Eteint sans retour—comme au temps lointain

Où sur tes genoux se berçaient mes rêves!
Caresses d'autan, caresses trop brèves!...

On sent des sanglots dans la voix du vent.
Mère penche toi sur ton pauvre enfant

Et pour endormir sa frayeur qui veille
Laisse de nouveau bruire à son oreille

L'écho rajeuni des airs d'autrefois
Que tu nous chantais le soir à mi-voix.

Elles nous disaient, tes chansons câlines,
Qu'en ce monde où tout s'achève en ruines

Il n'est de douceur que celle d'aimer;
Que les fruits du ciel ne sauraient germer

Dans l'âme qu'aucun flot d'amour n'arrose;
Qu'amour et bonté, c'est la même chose

"Sois bon: le secret de bien vivre est là!"
Te ressouvient-il de ce refrain là?

J'ai fait de mon mieux. Aujourd'hui je doute
Et j'hésite hélas! Le ciel sur la route

Est si noir! si noir!... Aux rosiers d'amour
J'ai voulu cueillir tour à tour



Le Collège Militaire Royal à Kingston, sur la péninsule qui s'avance dans le lac, devant la ville. (Réseau du Grand Tronc).

Des roses de pourpre et des roses blanches:
Le sang de mon coeur est encor aux branches!...

Inquiet du sort des tristes humains
J'ai voulu leur tendre en tremblant les mains

Mais lorsque fiévreux je sentais la flamme
Des purs dévouements embraser mon âme

Pour mon front penché, pour mes yeux en pleurs
Les hommes n'ont eu que des mots railleurs

Alors des grands bois j'ai connu l'ivresse
S'il n'ont pu calmer mes cris de détresse

Du moins ne m'ont-ils jamais repoussé
J'ai tourné vers Dieu mon regard lassé

Quêtant un secours: nul secours n'arrive
Mère, elle avait tort ta chanson naive?

Quelqu'un dans la nuit a parlé tout bas
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.

Sa voix douce au coeur comme un chant qu'on aime
A dit à mon coeur : "Sois bon tout de même!

GEORGES SYLVAIN.

TENDRESSES

" *Je t'apporte a guérir mon coeur blessé du jour* (A. Rivoie).

I

La nuit si douce est maternelle...
L'ombre s'installe reposons-nous en elle,
Viens veux-tu dans le jardin clair
Sous les quénépiers en fleurs
Allons respirer dans l'air
L'âme des jasmins qui meurt.
Le silence descend en nous.
"Ce qui t'aime en moi est à tes genoux"
Dans le clair obscur, dans le demi jour
Je te vois à peine, mais je te devine
Je te sens proche, ô mon unique amour
Sous la brume en mousseline
Nos pensers seuls fiancent
Les fantômes que nous sommes
Devenons des choses. Oublions les hommes
Tout s'efface. Seule persiste la nuance
La nuance encore, la nuance toujours.
Le ciel est rose par moments
Comme une rose pâle sur un rosier d'amour
L'horizon s'azure lentement
Il commence bleu de bleuet
Et là on s'arcque cette branche
Voici qu'il s'atténue et paraît
D'un irréel bleu de pervenche
Et doucement mourant enfin s'achève
En d'exquises demi-teintes, bleu de rêve
Et toutes ces couleurs se confondent et s'unissent
En un ton unique, d'un mauve opalin.
Confondons nous aussi dans l'ombre propice
Le vent chante un vieil air calin
Comme pour bercer son nouveau-né une nourrice.
Vois comme il fait bon... oublions tout
Endormons peines et chagrins
Laissons sommeiller la vie en nous.
Mon coeur tourmenté s'est apaisé
La nuit douce sur mon front l'a baisé
Ce soir au lieu du rêve délétère
Une pitié, une indulgence
Flottent éparses dans l'air
Un pardon à toutes mes chimères
Un sourire à mes rêves éphémères
Il naît enfin une espérance!
Donne moi, la moiteur de tes mains
Tièdes des caresses encloses
A quoi bon les discours vains
Les paupières mi-closes
Vivons seulement ces instants divins.
Car tu le sais les promesses, les paroles
Mentent et s'envolent.
Si tu sens ton coeur en émoi
Vois l'ange qui veille; l'ange de la confiance.
Penché il fait à tes alarmes le sigue du silence
Il a mis sur sa bouche un doigt.
Et voici que mon âme trop charnelle
S'allége, un soufle a passé sur elle
Une douceur, très tendre, surnaturelle
Elle se sent pousser des ailes
La nuit si douce est maternelle.

ALAIN MECKTOUL



LES TRAINS DU GRAND TRONC passant par Niagara, permettent aux voyageurs de jouir du grandiose spectacle qu'offrent les chutes.

AUX GENS DE CHEZ-NOUS

Par BAPTISTE

Une vague de crimes s'abat sur Paris, nous annoncent les journaux. On assassine en plein jour et les chauffeurs de taxis sont particulièrement pris à parti. Tel n'est pas le cas dans notre bonne ville de New York. Il y a bien à vrai dire quelques petits meurtres par ci par là, comme dans toute grande ville qui se respecte, mais c'est seulement pour conserver la tradition. Par contre, d'après un rapport récemment publié, les chauffeurs des Etats-Unis tuent une personne à toutes les 35 minutes. C'est un record.

Quant au vol, nos filous modernes sont à la hauteur. Les façons de procéder évoluent avec les circonstances. Nous avons eu la mode Nick Arnstein, vieux jeu, celle-là; nous en avons vu bien d'autres depuis.

Les choses les plus convoitées aujourd'hui sont le radium et les liqueurs fortes; les unes aussi rares que l'autre est précieux. Les deux font la paire.

Les laboratoires du gouvernement se sont fait subtiliser pour plusieurs centaines de mille dollars de radium, et depuis le 16 janvier dernier, date de la mise en force de la loi de prohibition, le gouvernement a perdu 19 millions de gallons de liqueurs volées dans les entrepôts. On ne compte pas ce que les voleurs ont pu obtenir par des visites aux caves bien garnies de certains particuliers.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il fait une chaleur de fournaise dans la métropole et que tous les assoiffés n'ont pas l'avantage de pouvoir se payer un petit voyage à Cuba où dans notre bonne et hospitalière province de Québec...

Celui qui s'abreuve dans de semblables circonstances n'est pas un professionnel, c'est, si l'on peut dire, un voleur d'occasion...

Le roi de l'Annam, racontent les voyageurs, garde ses trésors dans un îlot, au milieu d'un étang infesté de crocodiles féroces. Nous suggérons ce moyen au gouvernement. Peut-être réussira-t-il à conserver le précieux liquide. Il faudra surveiller le transport, mais en y mettant une récompense proportionnée au danger encouru, il ne devrait pas manquer de volontaires.

* * *

Le public s'intéresse plus aux sports qu'aux discours des candidats à la présidence des Etats-Unis, Cox et Harding. Les succès des Américains au tournoi international de tennis en Angleterre, la victoire de Resolute contre Shamrock IV, les exploits de Geo. Ruth au baton, dans le jeu de la balle aux champs et la visite des champions anglais Gordon et Rye figurent au premier plan, avec les nouvelles de la campagne des Polonais contre les bolchévistes.

Des 27 pays représentés aux jeux olympiques d'Anvers, ce sont les Etats-Unis qui ont obtenu le plus de points. La raison en est que leurs athlètes ont subi un entraînement intensif rendu possible par de généreuses contributions de tous les coins du pays.

Trois aéroplanes américains viennent d'être expédiés en France pour participer au concours Gordon Bennett. On peut juger de l'essort que prend le sport en Amérique du fait qu'un organisateur comme Tex Rickard n'a pas craint de louer l'immense arène du Madison Square Garden pour plusieurs années dans le but d'offrir au public surtout des exhibitions de boxe.

Pour mettre le clou, un artiste anglais nous arrive un bon matin avec noms et photographies de cinq beautés anglaises à comparer aux plus belles femmes des Etats-Unis. Le défi est vite relevé par un journal qui se charge de lui en trouver quelques douzaines dans New York même.

L'Américaine qui sera déclarée la plus jolie obtiendra fort probablement un engagement au cinéma, et des cachets considérables et combien de demandes en mariage!

* * *

On s'attend à ce que 160,000 familles déménagent au 1er octobre prochain. Il serait plus juste de dire: "doivent déménager", car il est douteux que toutes y réussissent. Beaucoup de locataires ont bénéficié de la nouvelle loi autorisant un délai raisonnable avant le déménagement et ont opté pour le 1er octobre, limite du temps accordé dans la majorité des cas.

Mais voilà le "hic." L'association des déménageurs compte 3000 membres, et, sur ce nombre, 1500 ont résolu de ne rien accepter pour ce jour-là, par suite du danger qu'il y a de ne pas pouvoir exécuter les contrats. "Si nous acceptons de déménager Jones, dit Charles S. Morris, président de l'association, et que le nouveau logis soit rempli par le ménage de Smith, où mettrons-nous les meubles de Jones quand les entrepôts sont déjà presque pleins et que ferons-nous de l'ameublement de celui que nous devons déménager ensuite?"

Evidemment la situation n'est pas rose. Il faut espérer que d'ici là les autorités auront trouvé un moyen terme qui permettra d'accommoder tous les intéressés.

* * *

Le coût de la vie ne diminue guère. Le nombre des logis est beaucoup trop restreint pour la population et l'on construit, devinez quoi... des théâtres. Depuis le commencement de l'année, les Shubert, Marcus Loew, Margolies, Max Siegel, Walter C. Jordan, Sam Harris, Irving Berlin et d'autres, ont entrepris la construction de théâtres, salles d'amusements, qui coûteront, lorsque terminés, la jolie somme de $25,000,000. Et il y a déjà 650 théâtres, ou salles d'amusements dans la ville!

Décidément, c'est la poule aux œufs d'or ce genre d'entreprise!

Parmi les plus récentes innovations, il faut mentionner un théâtre de magie où les amateurs d'illusions (sic) pourront s'en donner à cœur joie. La société des magiciens de New York, sous la présidence d'Houdini, se charge de fournir les représentations, depuis dix A.M. jusqu'à dix P.M.

Mme Rosini, du théâtre Femina, de Paris, est aussi en notre ville. Elle projette d'ouvrir un théâtre dirigé par des femmes. Elle prépare elle-même les scènes et choisit couleurs et costumes convenant à chaque acteur.

* * *

Un individu qui ne savait pas écrire s'est avisé de signer un document avec l'empreinte de son pouce. Le contrat a été reconnu devant la loi. Ce geste remet sur le tapis la question de la signature par l'empreinte des doits dans les affaires en général et particulièrement dans les affaires de banques.

Les particuliers ont déjà commencé à employer ce genre de signatures dans certaines de leurs affaires courantes. Les banques y trouveraient aussi leur avantage. Ce serait une précaution de plus contre les faussaires, mais cette méthode n'a pas encore été adoptée officiellement.

Août 1920.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

(Suite)

II. — AVANT LA BATAILLE DE LA SOMME

Près d'Amiens, 1er avril 1916

Ce matin, une auto nous a conduits, le colonel de l'ambulance, un autre médecin et moi, à Laviéville et à Albert, afin de reconnaître les lieux. Un temps splendide, une lumière chaude, une atmosphère pure, des lointains nets et clairs; c'était une joie grisante de rouler rapidement sur le long ruban blanc de la route, de humer l'air vif et de n'avoir qu'à jouir du paysage accidenté qui fuyait de chaque côté du chemin et s'étendait au loin en larges ondulations infinies. La Flandre, c'est un grand jardin plat avec des maisons et des fermes si nombreuses qu'elles se touchent presque: dans ce pays-là, la solitude est chose inconnue, on y est toujours sous l'oeil de quelqu'un. Ici, quelle différence! Des villages ramassés autour de leurs clochers, soit au sommet des plateaux, soit au creux des vallons, espacés les uns des autres et séparés non seulement par le nombre des kilomètres mais par les accidents du terrain; pas de fermes isolées. Ici, l'homme qui travaille aux champs est vraiment seul sur son lopin de terre; il est souvent contraint de faire une demi-lieue au moins pour l'atteindre; c'est peut-être cette solitude, jointe à la rudesse du sol et à l'âpreté de ces plateaux crayeux, qui explique l'individualisme et le caractère malaisé des Picards... Oui, c'était une joie de rouler au travers des vastes étendues désertes, de suivre leurs lignes sèches ou leurs courbes harmonieuses, de reposer la vue sur les masses des bois qui les parsèment et de descendre dans les fraîches vallées qui les coupent.

Après un bref séjour à Laviéville, où nous viendrons prochainement cantonner, départ pour Albert et les postes de secours à relever. Nous n'avons fait que traverser la malheureuse ville. L'aspect en est lamentable; et surtout l'église meurtrie, cette Vierge suspendue avec son Enfant sur l'abîme, ce quartier littéralement écrasé par la mitraille, composaient un spectacle sauvage. Pauvres ruines douloureuses que la lumière éclatante et chaude parait cruellement!... Au sortir de la ville, qui n'est qu'à trois kilomètres des lignes, nous entrâmes dans les boyaux de communication. Tournée rapide en deux heures. Nous trottions dans les couloirs crayeux, secs, aux angles et aux aspérités rudes, où s'ouvrent les profondeurs des abris. Au château de Bécordel-Bécourt, halte et coups de lorgnette aux tranchées ennemies... Arrivée au poste de secours, en troisième ligne... Autour de nous, des hommes aux gestes las, aux visages sérieux, allaient et venaient sans un mot, muets symboles du devoir et du sacrifice. Au ras des yeux s'étendaient des champs incultes et vides, écorchés par les obus; la Boisselle, — des pans de murs et des arbres mutilés se détachant en noir sur le sol crayeux, — composait une eau-forte vigoureusement enlevée. Sur tout cela planaient un silence tragique et la torpeur de cette après-midi précocement chaude. De temps en temps des claquements de mitrailleuses, une décharge d'artillerie, des sifflements d'obus. Et de nouveau la paix, le calme écrasant de cette désolation inanimée, l'irradiation du soleil — source de toute vie — épanchée vainement sur ces champs de silence et de mort.

Laviéville, 8 avril 1916

Ce village occupe une position assez dominante sur le plateau qui s'élève de la rive occidentale et septentrionale de l'Ancre et monte par degrés vers les collines de l'Artois. La route de Méricourt à Hénencourt traverse le village en serpentant.

De Laviéville on découvre un beau panorama, assez limité vers l'ouest et le nord, très étendu vers le sud et vers l'est. Voici Franvillers, Baizieux et, tout près, Hénencourt et Millencourt; dans le lointain, à une lieue environ, la Vierge et l'Enfant de Brébières émergent des collines qui masquent leur ville; un peu à droite dans la vallée, c'est Fricourt; au-delà encore, occupant le fond de l'horizon, c'est la lente montée de la rive orientale de l'Ancre, c'est le pays occupé; les gens du village nous en nomment les localités, — la Boisselle, Pozières, Thiepval, Contalmaison, Montauban avec la cheminée tout isolée de sa sucrerie; puis au sud le grand plateau morne qui s'étend entre l'Ancre, la Somme et la route de Bray à Fricourt. C'est le pays picard: de larges ondulations de terre brune et nue, marbrée de craie; les routes nationales les coupent, longues files droites de peupliers qui s'alignent, montent et descendent les côtes à perte de vue; çà et là, dans ces étendues vides, les villages mettent la tache sombre ou grise de leurs bouquets d'arbres.

Donc, à l'est, c'est l'ennemi. J'ai contemplé longuement le morceau de France qu'il occupe. D'ici tout paraît intact. N'était la Vierge horizontale d'Albert, on n'imaginerait rien d'anormal, on ne concevrait pas que, là, dans ce fond de l'Ancre, il y a une ligne qui sépare les deux versants de la vallée, une ligne quasiment infranchissable pour les deux partis qui les tiennent, une ligne où l'on se bat, où l'on souffre, où l'on meurt. On regarde, et c'est un panorama comme un autre; l'air est tiède, le soleil brille, la campagne est silencieuse... Et puis on pense que c'est la guerre, qu'ici c'est le côté ami, que de l'autre c'est l'ennemi. Une ombre passe alors sur toute chose... Soudain, voici que, là-bas, des bulles de fumée blanche ont crevé: des éclatements d'obus. On regarde, à s'en fatiguer la vue, — et ces villages, ce paysage qui paraissaient tout à l'heure si normaux, si paisibles, prennent subitement des airs mystérieux, sournois, hostiles. C'est qu'on nous les a enlevés; leur coeur peut bien battre pour nous, mais ils ne sont plus nôtres, ils subissent l'occupation étrangère, ils sont dans des mains barbares qui les emploient à leurs fins exécrables, qui en font peut-être — sait-on ? — des forteresses terribles. Et on se sent alors soulevé par une vague de haine aveugle, de rage impuissante, d'impatience effrénée. Ah! quand donc le délivrera-t-on, ce sol de France ? quand donc en chassera-t-on l'envahisseur pour le repousser jusque chez lui, pour porter la guerre chez lui ? Quand donc ?... Mais pour cela, ne faudra-t-il pas l'écraser, ce Boche incrusté à notre glèbe, l'écraser dans les tannières qu'il s'est creusées ? Alors ?... eux aussi, ces villages, y porter la ruine,

la dévastation, les détruire!... Marcher sur notre chair, sur notre coeur!... Ah! la sale guerre! ah! les maudits!

Laviéville, 10 mai 1916

Descendu aujourd'hui à bicyclette jusqu'à Albert. C'est partout la floraison éclatante du printemps, la campagne est tachetée de rose et de blanc, les récoltes poussent et les hannetons emplissent l'air léger de leurs vibrations stupides. J'ai rencontré X... en ville (1) Nous y avons fait une longue promenade. Le soleil chauffait ses ruines; il luisait implacablement sur ses blessures sordides, — maisons éventrées, toits défoncés, fenêtres aveugles, — sur les usines arrêtées en plein travail, béantes, amas prodigieux de pierres écrasées et de ferrailles tordues; il faisait flamber les ocres et la rouille de toutes ces choses que brûla la flamme des obus et des incendies, il éclairait impitoyablement leurs plaies hideuses, leur horreur navrante. Autour de la cathédrale, le quartier des Etats-Majors, c'étaient les allées et venues de soldats affairés, d'estafettes rapides, de motocyclistes pétaradants; d'une maison abandonnée, des officiers déménageaient des meubles, — restes pitoyables, aujourd'hui dispersés, d'existences et de foyers qui furent heureux. Un peu plus loin, c'était soudain le calme des ruelles vides aux détours pittoresques, des avenues saccagées et mortes. Et puis une surprise: abrité par un haut mur de briques roussies, un grand verger apparut, soigneusement sarclé et ratissé; un vieux jardinier y travaillait paisiblement... A quelques pas de là, une chute de l'Ancre écumeuse et bruyante. Et de nouveau la tristesse des voies effondrées, trouées d'obus, inanimées...

Au soir, la ville prit son aspect de petite garnison tranquille,... à trois kilomètres des Boches. Le soleil déclinant frappait en plein sur la mosaïque rouge et blanche de la cathédrale et donnait une jolie teinte rose à sa carcasse mutilée et crevée par les obus; tout au haut du clocher la Vierge et l'Enfant se penchaient, bénisseurs, sur la foule khaki qui grouillait aux alentours. Des soldats se promenaient avec nonchalance; d'autres jouaient au **cricket** sur le mail de la place Faidherbe; d'autres encore, allongés sur les trottoirs ou pressés dans les estaminets, vidaient force bouteilles; à intervalles on entendait la voix forte d'un joueur de loto qui scandait les numéros: **fifty six, sixty nine, twenty two...** Et puis l'astre s'est couché dans une poussière d'or.

A la nuit je suis rentré à Laviéville. Elle était calme et pure; des effluves tièdes alternaient avec des nappes d'air glacé. Dans l'immensité, il n'y avait d'autre bruit que le coassement d'amour des grenouilles, qui montait des marais de la vallée, sorte de crécelle énorme et stridente.

Laviéville, 30 mai 1916

La musique divisionnaire a donné, cet après-midi, un concert dans la cour de l'école. L'estrade était adossée au mur du vieux cimetière, et l'église toute simple et grise servait de décor. Quelques jeunes filles et des enfants étaient venus, et puis des officiers et des camarades, et la foule khaki, assise ou debout, pressée et attentive. L'orchestre a d'abord joué; ensuite a défilé la série des artistes amateurs, dont quelques-uns assez bons, tous s'exécutant sans pose, en parfaite simplicité. Au crépuscule, on a allumé des chandelles, et le concert s'est poursuivi dans la nuit croissante. C'était étrange: l'orchestre jouant une chanson d'amour, la faible lueur des bougies jetant de rouges reflets sur la masse confuse des assistants, tous immobiles, figés dans l'ombre, absorbés dans leurs pensées et leurs souvenirs...

Ce soir, on rêve un peu. Des images chéries, des physionomies adorées s'estompent dans la brune... La musique berce et amollit... Que fais-je ici ? Ce serait si bon d'être chez soi, au coin du foyer, auprès des siens... Comme cet air est doux et tendre, comme il évoque le joli visage de Jenny... Ah! qu'il serait agréable de s'asseoir près d'elle, de lui tenir les mains et de l'embrasser silencieusement sur les lèvres, tandis que la cadence de la chanson s'éloigne et meurt...

Ah! c'est fini... Tiens, un aéroplane qui vibre dans la nuit... Un coup de canon,... deux, trois, quatre... J'ai rêvé, je crois. Demain... Mais de quoi demain sera-t-il fait ? Peut-être la bataille, la... **Well, boy, does not England expect every man to do his duty ?**

(A suivre)

(1) Albert comptait alors quelque trois cents habitants, sur sept mille. Après la retraite allemande du printemps de 1917, un millier environ revint. Et en mars 1918, ce fut de nouveau l'exode général et, cette fois, la fin de la ville, sous les coups de l'offensive allemande.

DEVANT LA MER

A Monsieur l'abbé Martial Levé,
en souvenir d'une bienveillante appréciation.

Ah! brève est la journée et douces sont les heures,
Près de la grève, à regarder monter les flots.
La marée a des cris, des rires, des sanglots
Qui, sur le sable, au loin, en longs murmures meurent...

Et les rayons, les vents de l'été chaud effleurent
Ces vagues bondissant comme de blancs troupeaux;
Et j'écoute, ravi, ce rire ardent des eaux;
Et j'entends, plein d'effroi, ces grandes voix qui pleurent...

Est-ce une âme qui vibre, éparse en la splendeur
Des rivages, des ciels et des ondes en chœur,
Dont le charme puissant pénètre ainsi mon âme?

Et ces rumeurs sans fin, là-bas, est-ce un appel
Au cœur las mais tenace, est-ce un écho qui clame
La joie ou la douleur enfin d'être éternel?

EMILE VEZINA

D'un volume en préparation: "Le Libre Essor".

PAGES D'ALBUM

La paresse consume insensiblement toutes les vertus.
La Rochefoucauld.

* * *

Sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie.—Chateaubriand.

* * *

L'ingratitude est la porte par où sortent la plupart de ceux que la reconnaissance embarrasse. — Mme de Sévigné.

* * *

La médisance blesse à la fois trois personnes: celle qui parle, celle à qui l'on parle, celle de qui l'on parle. — Rallye.

* * *

On souffre plus souvent de la mort d'une illusion que de la perte d'une réalité. — Emile Augier.

* * *

Il faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde, il n'est rien que soi. — La Bruyère.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

La Revue moderne prend aujourd'hui contact avec la littérature haïtienne, et par les œuvres de M. Louis Morpeau, professeur au *Lycée National Pétion*, qui nous fait l'honneur et le plaisir de nous dédier trois de ses livres: *L'Anthologie des Poètes contemporains* (de *1904 à 1920*); des *Pages de Jeunesse;* et une *Oeuvre* de *pitié sociale*.

Nous laisserons à notre Critique littéraire, le soin d'apprécier les poètes haïtiens, dans l'une de ces analyses profondes et justes, dont il a la manière, et nous ne donnerons ici qu'un bref aperçu de l'œuvre de M. Louis Morpeau. Cet auteur nous paraît épris d'œuvres, de *pitié sociale*, comme il écrit si bien, et les pages qu'il consacre à la "Cause des Ecoles de Port-au-Prince" nous paraît animée de la plus sublime charité, de la plus intense humanité. Haïti donne l'éducation primaire et supérieure absolument gratuitement. Cela nous apparaît comme une sorte de terre promise. Mais nos amis de la fière république ont compris qu'il fallait donner le pain du corps en même temps que celui de l'esprit et qu'il était inutile de demander à l'enfant qui n'avait pas mangé, l'effort intellectuel qui lui permettrait de s'instruire. Alors, l'on s'est préoccupé de nourrir les enfants. M. Louis Morpeau, par des citations émouvantes, nous prouve tout le bien qu'accomplit cette *pitié sociale*, devant laquelle nous nous inclinons avec l'immense désir de la voir réalisée chez-nous. Combien de nos enfants, mal vêtus, et pas du tout nourris s'alignent-ils chaque matin, par nos froids intenses d'hiver, sur les bancs de nos écoles? Combien? Qui s'est déjà préoccupé de le savoir? A Haïti à côté des cantines scolaires, l'on voit l'*œuvre du Vêtement*, l'*œuvre des jeunes apprentis*, etc., etc., qui toutes concourrent à assurer à l'élève la sécurité de l'enseignement. Evidemment les Haïtiens sont par-dessus tout préoccupés de culture intellectuelle; ils en saisissent l'absolue nécessité et l'utilité immédiate. Ils ont l'ambition fort légitime d'offrir des exemples, et de réaliser des résultats, et ils savent que la culture seule leur vaudra la chance de monter. Alors autour de cette culture ils organisent un rôle de sollicitude, de tendresse même, qui sauvegarde l'existence de l'élève, et le met à l'abri du découragement et de la lassitude. L'enfant qui étudie se sent protégé, presque gardé à vue, mais gardé par une indulgence mille fois généreuse, et il en conçoit la fierté du rôle auquel on le destine. Nous remercions M. Louis Morpeau de nous avoir fait connaître une aussi belle œuvre, fertile en exemples généreux, et pour nous avoir appris à apprécier la littérature haïtienne à travers son action sociale.

* * *

Le Mérite Agricole. En voulez-vous l'historique? Le voici:

Le seul ordre officiel de chevalerie agricole qui existe, au Canada et en Amérique, le Mérite Agricole de la province de Québec, a été pratiquement établi en 1890. C'est une institution d'inspiration purement française, fondée par l'honorable Honoré Mercier.

L'Ordre comprend quatre degrés: (*a*) Les diplômés; (*b*) Les Lauréats de la Médaille de Bronze; (*c*) Les Lauréats de la Médaille d'Argent; (*d*) Les Lauréats de la Médaille d'Or. Ces honneurs ne s'acquièrent que de haute lutte par des concours annuels et régionaux.

En 1915, "*L'Année de l'Eveil Agricole*", l'Exposition Provinciale de Québec prend l'initiative de célébrer par de brillantes fêtes les Noces d'Argent de cet Ordre. C'est le signal d'une véritable renaissance. Les 500 Lauréats présents érigent un mat commémoratif. Sir Evariste Leblanc, lieutenant-gouverneur, l'inaugure.

En 1916, "*L'Année du Retour à la Terre*", nouvelles démonstrations. On hisse la "nouvelle gloire", le drapeau officiel de l'Ordre, le "*Vert et Rouge*" que l'on célèbre par un hymne spécial "*O Laboureur, artisan des sillons.*"

En "*l'Année des Souvenirs*", — 1917 — autres belles fêtes du Mérite Agricole. On compte cette année-là, 116 concurrents; ce qui est un record. On lance le projet d'un Palais du Mérite Agricole avec Pavillon à la gloire de Louis Hébert. Sir Lomer Gouin et l'hon. M. Caron, le 5 septembre font officiellement le choix du site de ce palais.

En 1918, "*l'Année de l'Eveil National*", nouveaux progrès et nouvelles manifestations. A peu près tous les survivants lauréats, environ 500, représentant tous les comtés de la Province, signent la formule d'adhésion au projet d'un Palais du Mérite Agricole dans le Parc de l'Exposition Provinciale.

Puis voilà 1919, "*l'Année de la Paix*". On célèbre brillamment les chevaliers du sol. Ces fêtes, rehaussées par la présence du nouveau lieutenant-gouverneur, Sir Charles Fitzpatrick, se ressentent des réjouissances d'après-guerre.

Nous applaudissons à ce geste de la décoration accordée aux *chevaliers du sol*, et nous souhaitons que le *mérite agricole* de chez-nous ait son ruban, tout comme celui de France, et que les panetiers de la nation sentent quel honneur comporte une décoration décernée à la bravoure et à la vaillance de nos agriculteurs. Nous croyons devoir féliciter M. Caron, le ministre de l'Agriculture de la Province de Québec pour cette fondation du *Mérite agricole*, qui l'honore, lui, et tous ceux qui l'aident dans sa noble et utilitaire mission d'intensifier la production du sol québécois.

* * *

Nous remercions le Consulat de France pour l'envoi du programme que l'Alliance Française s'est tracé pour l'année 1920-21, programme qui prouve hautement combien le souci de la haute culture française est noblement compris par cette œuvre de saine intellectualité.

* * *

Trois poètes: MM. Alphonse Beauregard, Albert Dreux et Englébert Gallèze sont priés d'envoyer leurs adresses à la *Revue moderne*.



Vue de LETHBRIDGE, ALBERTA, et du magnifique parc Galt, qui étale ses pelouses et ses fleurs en face de la gare du C.P.R en plein centre de la ville.

THE HOUSE OF QUALITY
(REGISTERED)



MODES D'AUTOMNE

LE but de cette maison a toujours été de présenter des nouvelles modes de la plus haute excellence et des vêtements de la meilleure qualité à des prix raisonnables.

En annonçant l'ouverture des modes pour l'automne, nous n'avons qu'à vous faire remarquer que toutes les marchandises offertes sont de la qualité et du genre "Fairweather". Notre collection cette année est des plus choisies.

Nous vous invitons bien cordialement à visiter nos salons, afin de pouvoir apprécier les nouvelles modes de la saison à leur juste valeur,—que vous ayiez l'intention d'acheter ou non.

MANTEAUX
COSTUMES
ROBES
ROBES DE SOIREE
JUPES
GANTS
SOULIERS

BLOUSES
CORSETS
NEGLIGES
CHAPEAUX
CHANDAILS
SOUS-VETEMENTS
BRASSIERES

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine, près Peel

Toronto MONTREAL Winnipeg





TABLEAU

Le tram est encombré. On s'y étouffe littéralement. Le conducteur généreux ne se décide pas à fermer ses portes, et il ânonne avec une confiance déconcertante: "En avant s'il-vous-plait, Messieurs et dames—, en avant!" alors que les voyageurs bien décidés se massent à l'arrière, sans rien entendre. Le conducteur crie plus fort, il arrive à hurler son invariable commandement. Des femmes sont entrées, des bébés sur les bras; leur arrivée a provoqué un mouvement de sympathie parmi les hommes assis en rang d'oignons. Quelques uns se sont même levés; les autres se sont plongés avec frénésie, dans la lectures de leurs journaux. Quelques jeunes femmes, moins distraites que ces messieurs, ont cédé leur siège aux mamans encombrées... Dans le fond un profil de vieille dame se dessine... Personne ne regarde plus On dirait tout ce monde frappé de cécité. Une jeune fille, jolie et très élégante, regarde obstinément le jeune homme qui se prélasse à ses côtés, et que rien ne saurait décider à se lever. Ce jeune homme l'accompagne évidemment puisqu'il lui parle et qu'elle lui répond.

Soudain elle se lève, va à l'arrière du tramway, ramène la vieille dame à sa place, réclame auprès du jeune type qui avait songé à s'asseoir sur le siège libre, salue d'un coup de tête impertinent le *monsieur* qui lui tenait compagnie, se glisse au premier rang et lui échappe totalement.

Lui rage. Il regarde la bonne vieille, objet de sa déconvenue dont tout le tram sourit; il l'étoufferait bien volontiers s'il n'avait pas peur de la police.

Autre arrêt. Autre culbute. Des places se vident. Montent une maman avec son fiston mal peigné, de la jeunesse qui se tasse puis, tout à la fin, une pauv'vieille qui a l'air d'avoir cent ans. La maman se précipite sur le premier coin libre, s'y installe avec son fils qui a tout l'air d'un jeune singe. Ils sont tout près de la porte où la vieille dame péniblement s'appuie.

Jamais les liseurs des journaux du soir n'ont été aussi empoignés par leur lecture; ils s'hypnotisent littéralement sur le fait-divers. Ici et là quelques femmes assises ; la p lupart debout. L'on entend chuchoter: "C'est bon pour elles; elles n'ont qu'à ne pas voter." Mais personne ne voit la vieille femme que le tram fait osciller de droite à gauche, et qui répare timidement le désordre imprimé à sa coiffure si correcte, par ce balancement intempestif. Cependant, une jeune femme que j'ai remarquée à cause de l'enfant malade qui l'accompagne, et qu'elle a fait asseoir avec une infinie sollicitude, promène sur les hommes assis son regard le plus froid. Elle a compris que personne ne se lèvera. Alors elle se penche vers la fragile fillette qui lui sourit, se lève et donne sa place à la vieille qui proteste. La mère insiste: "Madame, je vous en prie, ma petite fille aurait honte de rester assise devant une personne de votre âge."

Tout à côté, la mère avec son fiston mal peigné, qui s'efforce à grands frais de nous prouver que nous descendons du singe, la mère n'a pas bougé... Elle entend et distinctement la jeune femme qui explique à la vieille que son souci de bien élever sa fille ne lui permettra jamais de la laisser manquer d'attention et de politesse envers les personnes qui lui sont supérieures. Puis, visant la mère du jeune éphèbe, laid à décourager la continuation de la race, elle termine par ces mots cinglants: "Croyez-vous que je laisserais un fils assis devant vous, Madame?"

L'autre eut un mouvement nerveux pour rapprocher d'elle le produit d'une éducation néfaste, désolante à faire pleurer!

Le tramway nous renseigne sur l'éducation en cours dans la classe moyenne. Il nous apprend que les fils sont abominablement mal élevés, et que les petites filles bénéficient d'une délicatesse innée. Il semble que l'on oublie totalement d'enseigner ces élémentaires notions de politesse : respect à la faiblesse, à l'infirmité, à la vieillesse. J'ai vu des professeurs — et je pourrais nommer la caste dont ils se réclament, — qui, dans des tramways, entourés de leurs élèves, se prélassaient aux meilleures places, sans souci des femmes et des vieillards qui appelaient leur attention déférente. L'exemple ainsi donné est désastreux, et il ne faut pas trop s'étonner

de l'épouvantable égoïsme qui anime notre génération.

"Les femmes ne savent pas remercier". Voilà le grand grief énoncé par les hommes polis. Les femmes acceptent le siège du tramway et toute autre marque d'égard, sans daigner même le reconnaître d'un geste gracieux. Ce grief est, hélas! juste. Les femmes ne savent souvent pas être polies. Elles regardent comme dû l'hommage rendu à leur sexe, et oublient de dire le merci qui acquitte leur dette envers le fort. Cela coûte pourtant si peu, un mot, un sourire. D'aucunes craignent peut-être de sembler osées. Car, il faut aussi, pour excuser leur sans gêne, rappeler combien souvent leur regard est mal compris et leur grâce mal appréciée. Elles sont timides parce que trop souvent, dans la courtoisie de l'homme, elle ont perçu l'offense brutale du regard, ou l'insulte du geste.

Nous avions pourtant de si jolies traditions de politesse et de grâce... Allons-nous nous laisser déposséder de cet aimable héritage, et laisser dire que les tramways anglais sont plus élégants, mieux peuplés, plus accueillants que les voitures françaises?

Je l'avoue très-bas, mais en toute sincérité, le mal est grand. Réagissons! et vite! Les mères qui ont des fils doivent s'intéresser de plus en plus à la formation *sociale* de leurs enfants. Elles doivent exiger que leurs maisons d'éducation veillent à ces détails trop négligés, et qu'elles s'entendent à former une génération de raffinés. Mères veillez au grain, et plus que jamais.

Nous sommes une race de *messieurs*.

Ne devenons pas une tribu de rustres!

MADELEINE.

Une Suggestion aux Millionnaires

Il est certain que les moutons noirs de la société ont été détestés avant leur naissance. Serait-ce la raison pour laquelle ces infortunés ont si mal tourné, pour laquelle ils sont criminels et vicieux, pour laquelle ils sont anormaux, pour laquelle ils sont les ennemis du bien et du droit, pour laquelle ils tombent si bas et trompent toutes les espérances.

Nous comprenons maintenant qu'il n'est pas possible d'attribuer tous les maux à une seule cause, ni à un seul facteur. Il y a généralement plusieurs raisons qui expliquent pourquoi un individu est ce qu'il est et pourquoi les choses sont ce qu'elles sont dans un endroit particulier. Mais il y a une croyance qui persiste quand même — c'est qu'un enfant qui est détesté avant sa naissance, vient au monde dans les conditions les plus défavorables.

Pour cette seule raison, il nait avec des tendances criminelles, avec une ou plusieurs tendances anormales, devient l'ennemi du droit et sera toute sa vie à charge à la société. Un grand nombre de personnes intelligentes croient que si un enfant est détesté avant sa naissance, ou s'il n'est pas désiré et s'il ne reçoit pas un accueil bienveillant, cet enfant aura plusieurs taches sur sa petite âme, fera une foule d'erreurs, déviera encore et encore du droit chemin, et trouvera la vie cruelle et desappointante.

Les hommes et les femmes qui ont à coeur le bien-être de l'humanité et qui comprennent les grands principes de la psychologie moderne, sont positivement convaincus qu'on ne peut considérer comme bien né que l'enfant qui a été ardemment aimé avant sa naissance, et que l'on a accueilli avec une joie enthousiaste. Et tous nous savons qu'un enfant qui n'est pas bien né arrive avec une foule de tares, qu'il se tournera tôt ou tard contre la société, qu'il constituera une menace pour l'humanité, et qu'il causera toute sa vie des troubles sans nombre.

Jusqu'où ceci est-il vrai? Quels sont les faits à l'appui? Il y a certes beaucoup de vérité dans ces croyances. Beaucoup plus qu'on ne le croie. Nous devrions connaître ce vaste champ qui mérite d'être exploré.

Les hommes et les femmes qui vivent dans l'abondance et le luxe devraient fonder une institution où l'on étudierait ces questions. La science moderne et la psychologie moderne peuvent résoudre tous les problêmes.



L'enfant que l'on a aimé.

Si des intelligences expertes en ces matières se réunissaient pour l'étudier, nul doute qu'ils trouveraient la vérité concernant cet important sujet.

Il est temps que nous étudiions les dessous des choses, afin d'en tirer une connaissance plus efficace. Jusqu'ici nous n'avons bataillé qu'avec les effets, et nous avons perdu inutilement beaucoup de temps et d'argent. — Il est temps de faire valoir notre intelligence et de commencer à étudier les causes psychologiques profondes qui sont en dessous des faits. Le coeur nous dit qu'il le faut. La volonté nous dit que nous le pouvons.

CHRISTIAN D. LARSON.

De "Eternal Progress" publié à Los Angeles.

Traduit par Idola Saint-Jean.

CARUSO A MONTREAL

Le grand ténor Caruso donnera un concert à Montréal, le 27 septembre prochain, dans la salle Arena-Mont-Royal, sous la direction de M. Louis Bourdon. Cette nouvelle a causé toute une sensation, car depuis longtemps la Métropole canadienne désirait recevoir cet incomparable artiste, et il appartenait à M. Bourdon, dont nous savons l'admirable dévouement à notre développement artistique, de décider Caruso à chanter pour nous. Bravo!

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

L'ENIGMATIQUE FILLE D'EVE.—Ces quelques lignes sont bien insuffisantes, o énigmatique fille d'Eve! et je vous assure que vous parlez plus volontiers que vous n'écrivez. Elle est active et ardente, d'une sensibilité vive, très imaginative et portée à des exagérations qui nuisent au jugement. L'orgueil est grand La volonté est ardente, impulsive, entêtée: elle contredit et discute vivement et elle est un peu agressive et provoque les querelles par sa râideur et son entêtement. Le cœur est bon, sensible et affectueux; elle est sincère et elle sait qu'elle a un caractère un peu difficile qu'un peu de souplesse rendrait certainement plus aimable.

Modèle de la maison Fairweathers



Set de Martre de la Baie d'Hudson naturelle, jolie étole genre animal, confectionnée de deux peaux.

ETOILE.—L'intelligence est cultivée: elle a de la délicatesse, de la finesse, et un bon sens qui fait contrepoids à l'imagination, et permet au jugement de s'exercer avec pas mal de sûreté. Plus sérieuse qu'elle veut bien le dire. C'est une idéaliste et le sentiment joue le grand rôle dans sa vie: elle est aimante et un brin romanesque, mais elle a de solides qualités de bonté généreuse et de dévouement qu'un peu d'exaltation à un moment donné, peut faire héroïques. Volonté ardente, active, spontanée, assez autoritaire, mais sans dûreté, car la souplesse, la grâce naturelle, le tact affiné sont de bons conseillers. Elle a de l'orgueil: elle connaît sa valeur morale et son charme pour en user et jamais pour en abuser, mais enfin elle n'est pas une personne retirée et modeste, mais tout le contraire. Elle plaît beaucoup et elle veut plaire. Quoiqu'elle aime beaucoup à parler, elle est discrète et même cachée pour ce qui la concerne. Initiative, talent, habilité et adresse.

UNE FILLE OU UN GAS?—Je ne fais pas de devinettes, et quand mes correspondants veulent une bonne étude, ils ne doivent pas chercher à m'intriguer. D'ailleurs, il est clair que c'est une très jeune fille, étourdie, fantasque, un peu superficielle et enjouée. Elle est bonne et sensible, mais si peu sérieuse, et si gâtée, qu'elle use et abuse de la bonté des autres sans songer à dépenser la sienne à leur profit: il faut qu'elle apprenne à aimer, à penser au bien-être des autres, et cela lui coûtera quelque peine. Volonté un peu indécise et qui s'exerce surtout dans le sens de la résistance: elle est raidement entêtée, obstinée. Ses affections sont égoïstes et exclusives. Elle a du bon sens et l'esprit pratique peut se développer Quand elle aura souffert et acquis de l'expérience, elle subira de grandes modifications. Vanité un peu coquette et penchant à la jalousie.

MENDIANTE D'AMOUR.—Pas assez d'écriture. Elle est d'une impressionnabilité nerveuse à surveiller, et les exagérations de l'imagination nuisent au jugement. Elle est follement sentimentale et crédule, et elle fait ou fera des folies, c'est-à-dire des coups de tête. Volonté capricieuse tour à tour indécise et capable d'une résolution imprévue. Aucune constance. Bon cœur affectueux et beaucoup de sensibilité. Humeur inégale et qui peut être très désagréable.

CHI-LO-SA.—Impressionnable, très sensible, très renfermée, elle est souvent triste et tout près de la désespérance, ce qui n'est pas le désespoir. Simple et naturelle, elle n'est certainement pas coquette, trop indépendante pour cela! Cependant je ne veux pas dire qu'elle ne jouit pas de l'admiration; en cela, nous nous ressemblons tous. Pas beaucoup pratique, ordre défectueux! La volonté est impulsive, ardente, souvent irréfléchie et par suite, inconséquente. Ses idées sont absolues: elle contredit et discute avec une ardeur qui manque de douceur et de conciliation. Ses affections ont le même caractère absolu, exclusif, qui peut, à l'occasion, devenir de la jalousie, car l'orgueil, chère correspondante, n'a jamais empêché la jalousie, il sert plutôt à l'alimenter. Habitudes de réserve, presque de dissimulation, qui résultent et de l'orgueil et d'une timidité qui s'oppose aux confidences, à la véritable confiance du cœur. Aucune vanité. Nervosité qui développe l'irritabilité. Elle aime à causer, et par moment elle a un besoin éperdu de société et de distractions. Elle a souffert, mais elle a de l'énergie et du courage. Originale et un peu mystérieuse, elle attire la curiosité et la sympathie des observateurs.

FLEUR DES CHAMPS. — Positive, routinière, d'une activité un peu capricieuse pour le moment. L'humeur est également très inégale et il lui arrive aussi de s'attrister sans raison et d'être mécontente des autres et d'elle-même. La volonté est précise et ferme, elle est souvent entêtée. Le cœur, délicat et tendre, s'attache facilement et elle sait se dévouer pour ceux qu'elle aime. mais elle est trop irritable, trop inégale pour que ce dévouement soit toujours aimable. Très jeune encore et susceptible de modifications qu'elle peut diriger dans le sens du progrès avec la volonté qu'elle a.

JEANNE A. R.—Vive, enthousiaste, impulsive et un peu irréfléchie, elle regrette souvent d'avoir trop parlé ou agi avec précipitation. Elle est bonne, généreuse et tendre, et cette impulsivité que je blâme est parfois bien charmante et ajoute de la grâce à ses actes de bonté. La volonté est ferme, ardente et tenace. Elle est énergique, active et courageuse. Son enthousiasme et son optimisme doublent son courage et la font quelquefois un peu présomptueuse. Elle est sincère, d'une sensibilité délicate, et sa puissance de dévouement est grande.

MOI.—Délicate, sensible affectueuse, elle est sensée aussi et deviendra pratique. Elle est charmante quand tout va à son gré, mais elle a un orgueil susceptible et quand elle se croit offensée, elle change d'humeur rapidement et ne sait pas cacher ses impressions. La volonté est obstinée et assez douce dans ses manifestations. Elle est gaie et portée à juger avec bienveillance. Sincère et ouverte. Activité et humeur capricieuses.

FATTY.—Elle est timide et orgueilleuse, et cela la rend très susceptible. Elle est sensible et affectueuse, elle a bon cœur mais elle est légère et elle n'a pas de volonté: quelques entêtements, un peu d'obstination douce constituent toute sa force de résistance et elle n'a aucune résolution: elle se laisse influencer par qui veut s'en donner la peine. Ah! non! elle n'est pas méchante, mais capricieuse, inconstante, pas sérieuse et très molle. Jolie simplicité et beaucoup de franchise.

MANITOBAINE.—Gentille et naturelle, sans aucune vanité, elle est sensée et pratique. L'activité est nerveuse et ma correspondante se fatigue rapidement: elle est alors un peu irritable et de mauvaise humeur. Elle est bonne, dévouée, très sincère, un peu crédule et naïve. La volonté est précise et ferme mais elle manque de persévérance. Elle a l'habitude de contredire facilement, et elle discute vivement, et souvent à propos d'insignifiances, et elle s'entête et s'impatiente. Je ne la crois pas très forte physiquement et c'est presque toujours la fatigue qui la porte à contredire et à discuter.

UNE MENAGERE.—Active, animée, enthousiaste, elle a une nature ouverte et sincère, de la droiture, une bonté au service de ceux qu'elle aime. Elle a cependant un peu d'égoïsme qui peut nuire à ce dévouement à l'occasion. Volonté vive et ferme. Vanité un peu coquette et une tendance à la susceptibilité combattue par le bon sens et la bienveillance naturelle. L'humeur est variable et elle est souvent attristée sans raisons sérieuses. Je la crois délicate et pieuse, et les qualités pratiques sont marquées et bien exercées. Un peu rêveuse peut-être, mais elle a de la réflexion et du jugement.

ARMANDE M.—Ces quelques lignes sont bien insuffisantes pour faire une étude détaillée. Ma correspondante a beaucoup de raison et une activité égale et persévérante, La volonté est passive et plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Beaucoup d'obstination. Très peu d'orgueil, encore moins de vanité: je la vois toujours toute simple, s'avançant peu, mais ne se laissant ni ignorer, ni mener. Cœur délicat, affectueux et bon.

FRIDOLINE.—Esprit délicat, vive sensibilité et imagination gracieuse, le tout stimulant l'impressionnabilité; cependant le bon sens empêche les exagérations et le jugement se forme bien. Un peu de nervosité cause du caprice et parfois de l'irritabilité. Très aimante et grand besoin de sympathie et de soutien. La volonté est inégale, souple, doucement obstinée et, en somme, pas très forte. Droite et franche, elle a une réserve timide qui nuit à l'expansion. Elle est généreuse, ardente, capable d'un dévouement très grand mais qui manquerait de persévérance. Le sens pratique existe, mais les qualités pratiques ne sont pas exercées. Elle a des entêtements raides et peu durables.

ROXANNE.—Imaginative, gaie, un peu légère, elle manque de sens pratique, d'ordre, de réflexion. Elle est impulsive et naturelle, ne cherchant ni la pose,

(Suite à la page 64)

Modèle de la maison Fairweathers



Manteau d'Hudson Seal, avec collet châle, manchettes et bordure de Castor.

IMPORTANT

Achetez immédiatement votre
provision de confitures

"Raymond"

Nous en manquons tous les ans.

CONFITURES
RAYMOND
GARANTIES PURES
FRAISES
ALPHONSE RAYMOND
520 Rue Panet, MONTREAL.

ASSUREZ-VOUS, TOUT DE SUITE, D'UN PRODUIT DONT LA REPUTATION EST ETABLIE ET RECONNUE.

COURRIER DE MADELEINE

ENNEMIE DU VULGAIRE.—Je vous comprends et vous approuve. Le vulgaire répugne d'instinct, et il faut s'en déclarer l'ennemie. Tout cela m'étonne forcément, mais je dois vous déclarer en ignorer tout, du premier mot au dernier.

NOIRAUDE.—Si le visage est sombre, l'âme est bien claire, et mieux vaut ainsi. Ne vous désolez pas de cet ennui; il passera comme tout le reste, bien vite, et le soleil reparaîtra, si fier si beau. Ayez une ferme confiance en l'avenir.

VIVE DOLLARD.—Je vous crois bien: Vive Dollard! C'est par le calme, le grand calme qui amène les salutaires réflexions que vous viendrez à bout de tout ce mal. Il faut savoir, espérer et fortement!

L'ESCLAVE DE SION.—Adressez-vous au président de cette Association. Je ne sais rien de tout cela.

LE PETIT TAMBOUR.—C'est vous, comme c'est amusant. J'ai dit oui, et je ne manque jamais à une promesse.

MISS HONFLEUR.—La Société nationale Saint-Jean-Baptiste embrasse tous les intérêts de la race et à cet effet, elle a créé maints moyens d'assurer l'intérêt matériel des Canadiens-français. Il est merveilleux de constater avec quel admirable ensemble, elle y atteint. Sa caisse d'économie qui assure la vie de tous nos enfants est merveilleuse, ses pensions pour jeunes gens, jeunes filles, etc. sont aussi hautement inspirées. De plus, la société nationale se préoccupe de l'administration des successions, du placement du capital canadien-français; elle se met en un mot, et de façon absolue au service de la race. Ceux qui la dirigent sont des élus de notre élite patriotique. Ils ont droit à toutes nos confiances. Ils les méritent d'ailleurs par toute une vie d'intégrité consacrée à la chose publique. Il faut donc confier à cette société essentiellement respectable et recommandable tous nos capitaux, nos placements d'argent, nos volontés testamentaires, sûrs qu'aucune volonté humaine ne saurait être mieux représentée que par ce corps social infiniment estimable et hautement recommandable. Les femmes qui ont des capitaux à placer—et celles-là sont nombreuses,—qui hésitent devant les diverses propositions qui leur sont présentées, doivent s'adresser à La Société Saint-Jean-Baptiste qui fera pour elles le placement de toute sûreté.

TOUJOURS FIDELE.—Vous me voyez navrée de votre souffrance! Je la voudrais calmer des mots qui guérissent. Malheureusement, ces mots ne sont pas toujours miraculeux... Je comprends votre besoin de sortir du malaise où vous vous débattez. Usez cependant d'une extrême délicatesse, et de précautions nombreuses, afin de ne pas provoquer d'inutiles rancunes.

A LA CLAIRE FONTAINE.—Tout cela paraîtra emprunté, et peut-être même déplacé.

GREGOIRE.—Une abdication dans les circonstances semblerait un acte fort noble; n'hésitez donc pas.

SAINT VALIER.—Dieu seul est juste. Recommandez-vous à Lui.

MON'P'TIT.—Non! Non! Non! Tous les moyens sont mauvais, celui-là plus encore.

YVONETTE DE BERNIERES.—Comme votre coeur est grand et sincère et profond. Y excursionner est une cause profonde et sans cesse renouvelée de ravissement.

JUSTICE.—Je ne plaide plus. Dieu est Seul maintenant pour juger.

ANXIEUSE.—Beaucoup de mères malheureuses pensent autrement que vous et moi. Il ne faut pas s'en attrister, mais en retirer d'utiles enseignements. Votre lettre si aimable, si sympathique m'a fait du bien, et je vous en remercie cordialement. En ce qui concerne tous ces volumes français, adressez-vous aux librairies Déom et Granger.

EXPOSITION DES MODES

les 13, 14, 15 septembre

Dupuis Frères, Limitée.



Confectionné à nos ateliers par notre modiste.

CHARLES R.—Notre liste de collaboration est en ce moment, au grand complet, et nous ne saurions y ajouter un seul nom. Veuillez croire à tous nos regrets.

MME J. M. F.—J'ai visité votre intéressante exposition, fait quelques achats, etc. Je veux compléter ma documentation avant d'entreprendre l'article dont il a été question entre nous. Je vous félicite en tout cas, de la vaillante initiative prise en faveur de cette œuvre qui appelle les plus hautes sympathies.

ROSE MARGUERITE T.—Vous avez pu constater que la poésie a son censeur spécial, et que toutes nos pièces de vers sont soumises à son contrôle. Les vôtres seront ainsi jugées, et soyez certaine que tout succès qui vous sera octroyé me fera plaisir.

AMIE DE LA REVUE.—Oui, et avec grand plaisir encore. Merci de votre aimable sympathie.

FAUVETTE CANADIENNE.—J'apprécie beaucoup votre aimable propagande, et je vous en remercie sincèrement. Je ne trouve pas le nom de ce prêtre dans l'almanach ecclésiastique. M'avez-vous donné l'adresse complète? Mais si vous voulez lui écrire, vous n'avez qu'à adresser: M. le Curé de l'église catholique, Jacksonville, Green County, Etats-Unis, et cela arrivera certainement à destination.

ISABEAU.—Demandez ce roman à la librairie Déom qui se fera un plaisir de vous le procurer, si toutefois elle ne l'a pas en ce moment dans ses rayons. Usez, vous n'abuserez jamais.

PICARDIE.—Je vous remercie des précieux renseignements que vous m'apportez, ainsi que de votre si aimable appréciation de la Revue Moderne.

ANXIEUSE.—Vous êtes une enjoleuse, une charmeuse, une exquise amie, et j'apprécie vos jolis billets où vous mettez toute la bonté de votre cœur.

CHARITE.—Il ne faut jamais être cruelle aux douleurs d'autrui, non plus qu'aux vices ou aux défauts des autres. Ceux-là qui n'ont jamais failli, se décident rarement à jeter la première pierre, parce qu'ils sont assez bons et assez doux, pour avoir pitié de tout ce qui est misérable et douloureux dans la vie.

CURIEUSE.—Ne faites pas d'enquête autour de cette conscience qui se dérobe. Que gagnerez-vous à pénétrer un secret que l'on veut enfermer. Soyez sage, fermez les yeux.

FLON FLON.—Vous m'étonnez, et je ne connais rien à tout ceci.

MADELEINE.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1o 25 sous par 15 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

COLLECTIONNEURS — ISOLES. — Le Registre Echangistes (Paris) vous procure relations pour échanger Cartes postales, timbres, revues, photographies, curiosités, 7.500 adhérents enrolés 105 contrées. (Canada 98 membres actifs) abonnement annuel $2.00. Neveu, 162. Sawyer Street, New-Bedford, Mass, U.S.A.

Jeune fille désire correspondre avec jeune homme de l'Abitibi.—Mlle J. Labelle, Champlain, New-York.

Deux jeunes filles demandent de gentils correspondants. Rollande St-Yves, Fleurette Deschamps, 12½ St-Antoine, Sherbrooke, Québec.

Pour la Publicité dans

LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418

DES AGENTS

On demande des agents, hommes et femmes, pour aider à la diffusion de LA REVUE MODERNE, dans les villes et les campagnes canadiennes, et aux Etats-Unis. Le plus haut percentage sera payé. Ecrire immédiatement pour connaître nos conditions à Casier postal 35, Station N. Montréal.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs pour Dames, Parfumeurs et Posticheurs

GROS ET DETAIL

Luxueux salons avec tout le confort moderne.

Un personnel incomparable d'artistes capillaires de toutes les capitales d'Europe.

Tous les ouvrages en cheveux: Transformations, perruques, toupets pour dames et messieurs.

LOTIONS, CREMES, POUDRES et PARFUMS.

La réputation de la Maison est la meilleure garantie de la bonne exécution des ordres.

182 PEEL. Tél. Uptown 3161. **262 Ste-CATHERINE EST** Est 6320. **MONTREAL**



EXPOSITION D'AUTOMNE

CHEZ

Desjardins

LES BELLES FOURRURES DU JOUR



Inspirés et guidés par cette infatigable déesse qu'on appelle "la Mode", nos dessinateurs et nos couturiers ont passé des mois entiers à préparer notre EXPOSITION D'AUTOMNE.

Ici l'on trouve les modèles de Paris, ce centre incontesté de l'élégance, ceux de New York, la ville du luxe et, surpassant encore ceux-là, les magistrales créations de nos propres artistes, délicieusement garnies des plus belles fourrures du monde.

Ces merveilles du "ROYAUME DES FOURRURES" seront soumises à votre appréciation, durant ce mois, dans nos salles d'exposition, 130 rue St-Denis.

Chas Desjardins & Compagnie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal
Canada

LE PREMIER AMOUR DE NAPOLÉON

PAR H.-A. DOURLIAC

PREMIERE PARTIE

DEUX ECOLIERS

— Votre nom?
— Raoul de Montlaur.
— Et vous?
— Napoléon Buonaparte
— Vous dites?
— Napoléon Buonaparte, répéta laborieusement le nouveau, s'efforçant d'atténuer son accent corse qui lui faisait prononcer "Napolioné".

Des rires fusèrent à travers la classe, des voix étouffées chuchotèrent:

— Paille au nez! Paille au nez!

Une rougeur brûlante monta au front de celui qu'on affublait de ce sobriquet; il promena autour de lui un regard noir où passait un vague reflet de vendetta, mais il n'était plus dans ses montagnes et, serrant les lèvres, il alla s'asseoir sur un des derniers bancs, à la place désignée par le professeur, à côté du condisciple qui, ce 12 Mai 1779, faisait avec lui son entrée à Brienne.

— Tous deux paraissaient une dizaine d'années, mais là s'arrêtait la ressemblance et l'air farouche, la mine chétive, le visage blême, les habits trop larges, l'allure du jeune insulaire contrastaient de façon pénible avec la tournure dégagée, la mise élégante, la jolie frimousse, le sourire gracieux les manières parfaites de son compagnon, arrivé en droite ligne de Trianon où il était l'enfant gâté de la Reine.

Tous deux étaient bons gentilshommes, mais l'un appartenant à cette petite noblesse corse rattachée récemment à la grande famille française; — l'autre à la plus haute noblesse du royaume; il remontait aux croisades et même au saint roi Louis, par les femmes, ce qui lui valait le titre de "cousin du Roi". L'un était fils de Charles de Buonaparte, l'ami de Paoli, et son admirateur, qui avait lutté avec lui pour l'indépendance nationale, combattu vaillamment à la tête de sa "Pière" (tribu) et, rallié à la France, était mort récemment, député aux Etats, laissant dans la détresse une veuve et huit enfants dont deux, Napoléon et Elisa, avaient été admis comme boursiers à Brienne et à Saint-Cyr, grâce à la protection de M. de Marbeuf, gouverneur de l'île; ce qui, pas plus alors qu'aujourd'hui, n'était privilège enviable, dans ce petit monde d'écoliers qui a toutes les vanités du grand.

L'autre était l'unique héritier d'un duc et pair; son arbre généalogique se perdait dans la nuit des temps et comptait un saint roi, des ambassadeurs, des maréchaux, des cardinaux, la bienheureuse Jeanne de Chantal, la délicieuse marquise de Sévigné et la spirituelle marquise de Créquy.

Toutes les bonnes fées s'étaient réunies autour de son berceau: filleul de Marie-Antoinette et du Prince de Ligne, la vie dans laquelle il entrait par la porte d'or ne lui promettait que des roses; aussi lui souriait-il comme elle lui souriait.

Tandis que son camarade rangeait méthodiquement dans son pupitre ses livres, cahiers, plumes, compas, modeste bagage d'écolier, — lui, dédaigneux de ces soins vulgaires, promenait un oeil indolent autour de lui, échangeant un petit bonjour avec l'un, un signe d'amitié avec l'autre et n'écoutant guère le jeune répétiteur, frais émoulu des Minimes d'Arbois, qui s'appelait Pichegru et aspirait alors à la robe de moine, sans se douter qu'il porterait un jour un autre uniforme.

Raoul regrettait bien un peu Versailles, la cour, les princesses, dont il était l'enfant gâté, mais, entre ces murs austères, il se trouvait aussi en bonne compagnie et en pays de connaissance: Louis de Lescure, petit-fils de la duchesse de Durfort, Armand de Fronsac, petit fils du maréchal de Richelieu, deux vieux amis de sa grand'mère, et bien d'autres empressés à lui faire accueil.

Le jeune Buonaparte, lui, était moins favorisé: il n'avait qu'un vague correspondant, M. de Permon, dont le fils, son ancien à Brienne, ne sympathisait guère avec lui; son île était loin, sa poche était vide, la pauvre famille s'étant saignée à blanc pour compléter son modeste trousseau et celui d'Elisa; il ne pouvait compter sur aucune faveur, le parloir ne devait guère retentir de son nom, destiné à emplir le monde, et, dans ce milieu étranger, pour ne pas dire hostile, tout son être se contractait douloureusement.

Son coeur était demeuré avec les siens dont il était séparé pour de longues années, et, déjà, il songeait à l'heure où, ses études terminées, il aurait une carrière, de l'argent et pourrait leur rendre un peu ce qu'ils faisaient pour lui. Cet espoir seul le soutenait, lui communiquait une énergie au-dessus de son âge et il se jurait de justifier la parole de son oncle l'archidiacre: "Joseph est l'aîné de la famille, mais Napoléon en sera le chef!"

En attendant, ses débuts à l'école devaient être assez pénibles; sans parents, sans amis, sans protecteurs, son âme ardente et sensible devait souffrir cruellement de son isolement, sa fierté ombrageuse de son dénuement et de sa condition de boursier.

Parmi ces jeunes nobles, à l'école de Brienne comme à celle de Paris, il était de bon ton de jeter l'argent par les fenêtres et le jeune Fronsac, trop rangé, s'attirait cette singulière mercuriale de son grand père:

"M'sieur, quand on a l'honneur de porter notre nom, on peut faire des dettes, non des économies."

Napoléon qui eut toujours l'horreur des dettes, devait connaître les affres de la pauvreté avant de s'imposer par son mérite à ses compagnons plus fortunés.

Pour l'instant, il ne leur en imposait pas du tout et, dès la première récréation, il eut la révélation cuisante de son infériorité sociale, qu'il ne soupçonnait guère en Corse, ou sa famille tenait le premier rang.

Tous ces petits bonshommes, courtisans en herbes, se pressaient autour du filleul de Marie-Antoinette et sollicitaient l'honneur d'une présentation, selon les règles minutieuses de l'étiquette d'alors.

Lescure ou Fronsac lui nommaient l'un après l'autre: le comte de Nansouty qui devait être chambellan de Marie-Louise; M. de Bourrienne, qui devait être secrétaire de Napoléon et tant d'autres qui, plus tard, devaient invoquer près du maître de l'Europe le souvenir de Bienne.

Ernest de Permon, loin de rendre ce bon office au pupille de son père, s'en était écarté après un bonjour très froid, ne se souciant pas de ce piètre compagnon et il répondait avec desinvolture aux questions curieuses:

— Oh! ce n'est pas un ami, une simple connaissance; le fils d'un petit hobereau, protégé de M. de Marbeuf, et obligé de mon père lors de son séjour en Corse.

Seul, rongeant son frein, masquant sous une impassibilité hautaine les froissements de son jeune orgueil, Buonaparte, assis au pied d'un arbre, un livre ouvert sur ses genoux, laissait sa pensée vagabonder, errer bien loin par-dessus la mer bleue, dans l'île sauvage aux âpres montagnes, au peuple indomptable, où les femmes mêmes savaient manier l'escopette, où sa mère avait suivi son mari à cheval dans toutes ses campagnes, où, suppléant le père mort, avec une énergie virile, elle élevait péniblement les orphelins, où il espérait bien rentrer, un jour, apportant la liberté, la fortune et la gloire.

— Je suis enchanté de vous voir des nôtres, Montlaur, dit gaiement le jeune Fronsac: vous nous apportez un petit air de Versailles, dont on se croirait à cent lieues.

— Que fait le roi?
— Sa Majesté chasse.

— La Reine?

— Sa Majesté s'ennuie. La guerre d'Amérique dépeuple Trianon.

— Si nous pouvions y faire nos premières armes!

— Ce serait plus amusant que les mathématiques.

— Nous avons un excellent répétiteur.

— Oh! vous, Lescure, vous êtes aussi fort en sciences qu'en lettres.

— Aussi faible serait plus juste.

— Moi, je préfère le latin, dit Bourrienne.

— Moi, le grec, dit Nansouty.

— Moi, le menuet, déclara gravement Raoul.

On rit.

— Et le jeune Paille au nez, qui semble plonger dans son bréviaire, quelles peuvent bien être ses préférences?

— Demandons-lui! Hé! Paille au nez!

— Paille au nez! Paille au nez! répétèrent les voix moqueuses.

Il ne parut pas les entendre et, vexé de cette indifférence, Bourrienne, d'un geste vif, lui lança une balle, qui fit choir le volume sur le sable.

Rappelé brusquement à la réalité, il toisa le groupe hostile, son sourcil se fronça.

— Votre Gravité daignerait-elle nous dire quel ouvrage captive à ce point son intérêt?

— Ramassez, répondit-il froidement.

— Un *ancien* se baisser devant un *nouveau*!

— M. de Montlaur, qui est *nouveau* comme moi, peut le faire sans déroger.

— La Corse aurait-elle vaincu la France et serions nous réduits en vasselage? demanda ironiquement le jeune prince.

— Cela viendra peut-être, monsieur; en attendant, j'ai pour moi le droit du plus faible et le plus faible ne doit jamais plier.

Les quatre enfants étaient gentilshommes; ils tressaillirent à cette réponse hautaine.

— Vous avez raison; pardon, monsieur, dit Raoul avec une noble franchise.

Et le saluant courtoisement, il s'éloigna avec ses amis.

Pâle, les dents serrées, Napoléon était demeuré immobile.

— Que lisiez-vous donc là, mon jeune ami?

Sans affectation, le répétiteur, qui avait suivi de loin cette petite scène, s'était approché et intervenait à son tour. Son accent bienveillant calma soudain la colère bouillonnant au fond de cette âme d'enfant.

Il ramassa le volume et le lui présenta.

— *Les hommes illustres*... Oh! oh c'est le bréviaire de la gloire. Voudriez-vous être un de ces héros?

Les yeux du jeune Corse lancèrent une flamme.

—Alors, il faut étudier beaucoup les mathématiques.

—J'étudierai.

—Je vous y aiderai.

L'enfant rentra en classe, un peu réconforté et écouta la leçon avec une attention qui charma le professeur.

Mais un nouveau tourment l'attendait. Il était de tradition à l'Ecole de payer sa bienvenue par une petite orgie de gâteaux, de friandises, commandés au portier du collège qui en avait le monopole.

Quand le jeune Permon, dont la vanité méchante se plaisait à humilier moins fortuné que lui, mit charitablement Napoléon au courant de cet usage onéreux, celui-ci sentit une sueur froide perler à ses cheveux et demanda avec angoisse:

—Combien cela peut-il coûter?

—Mon Dieu! mon cher, c'est selon les moyens... un simple boursier peut se borner à un minimum d'un louis.

Un louis!

Le pauvre garçon n'avait qu'un petit écu, octroyé par la générosité maternelle, avec force recommandations de ne pas le dilapider!

Mais il fit bonne contenance et dit:

—C'est bien.

—Ce qu'il souffrit pendant la fin de la semaine, il faut avoir mesuré tout ce qu'une âme d'enfant peut renfermer d'amertume pour le comprendre.

Il n'osait aborder le cerbère, et pourtant le terme fixé approchait.

Le samedi, ce fut le portier lui même qui l'appela:

—M. de Montlaur m'a fait sa commande pour demain; il serait temps de me faire aussi la vôtre, je ferais venir le tout ensemble.

Très rouge, Napoléon balbutia une excuse.

Ses parents ignoraient cette coutume et ne lui avaient pas donné l'argent suffisant: il ne pouvait disposer que d'un petit écu.

—Ce sera maigre, dit le bonhomme, mais bah! votre camarade a bien fait les choses, ce sera une compensation.

Il parlait sans malice, mais l'humiliation trop forte fit jaillir des larmes de rage des yeux du jeune Corse, et, mettant sa pièce d'argent dans la main tendue, il s'éloigna si précipitamment qu'il faillit bousculer Montlaur qui passait.

Il eût voulu le tuer!

Avec l'illogisme des enfants... et des hommes, c'était à lui surtout qu'il en voulait de l'affront pressenti.

Son insolente générosité accuserait encore sa parcimonie forcée; il entendait d'avance les rires étouffés, les allusions moqueuses...

Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi était-il si pauvre au milieu de ces enfants riches?

Toute la nuit, il rumina et remâcha l'herbe amère. Pour entrer au réfectoire, il lui fallut plus de courage que pour franchir le pont d'Arcole.

Au dessert, on apporta une superbe pièce moulée accompagnée de pâtisseries, confitures, dragées, sirops, etc.

—De la part de M. de Montlaur.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements.

—De la part de M. de Buonaparte.

Au lieu des huées ou des ricanements attendus, il y eut un mouvement de surprise et des bravos aussi nourris.

—Oh! c'est tout à fait galant, messieurs!

Le second service était le pendant du premier.

—Mes compliments, mon cher, vous faites royalement les choses, dit Permon dépité.

Etourdi, confondu, Napoléon recevait sans répondre les félicitations.

Raoul se pencha à son oreille.

—Excusez la liberté, mon cher camarade, c'est le droit du plus riche; vous me rendrez cela quand la Corse aura conquis la France.

UNE MARQUISE DU VIEUX TEMPS

—Monsieur de Montlaur au parloir.

A la tête d'une dizaine d'élèves, armés de boules de neige, il livrait un furieux assaut à une forteresse défendue par le jeune Buonaparte, dont les soldats ripostaient avec ardeur.

—Prenez le commandement, Fronsac, et tâchez d'être plus heureux que moi, votre grand-oncle vous regarde, dit-il en riant.

Et il suivit le portier, non sans un léger regret

Sa grand'mère l'attendait en compagnie d'une fillette un peu plus âgée que lui, qu'il salua du titre de cousine, en s'informant de leur santé.

—Bonne, très bonne, mon cher enfant; si cela continue, je serai capable de dépasser Fontenelle et de voir ma cinquième génération.

—Dieu le veuille, madame, souhaita-t-il avec chaleur en baisant la main ridée de son aïeule.

Renée Caroline de Froulay, veuve de Louis Marie de Créquy, était née sur la limite du XVIIème siècle et devait voir l'aurore du XIXème.

Esprit vif et pénétrant avec une piété aussi solide que large et tolérante, un jugement ferme, une haute conscience de ses devoirs et de ses droits, elle était aimée et respectée de tous.

De toute sa famille, il ne lui restait que cet arrière petit-fils qu'elle adorait sans le gâter, selon la forte discipline du vieux temps.

—Vous êtes le dernier de notre maison, mon enfant, lui écrivait-elle; aussi vous m'êtes doublement cher et je vous veux toujours digne de votre nom et de votre race."

Elle n'en avait pas moins pour lui toutes les sollicitudes et les complaisances des aïeules et lui apportait tout un assortiment de gâteaux et de confitures.

—C'est votre berceuse, notre bonne Dupont, qui a envoyé ces deux pots de gelée pour vous, par le coche, de son pays du Maine.

—Je lui écrirai pour l'en remercier.

—Vous ferez bien, Raoul; comme l'observe judicieusement mon vieil ami Coislin: "La politesse doit être d'autant plus grande qu'elle s'adresse à de plus petits," et les Dupont, en particulier, ont droit à tous nos égards.

—Je ne l'oublierai pas, madame.

—Par exemple, ils ont pour nièce une vraie pimbêche, que j'ai dû éconduire pas plus tard qu'hier. Sous prétexte que j'avais signé à son contrat, à la considération de ses dignes parents, elle est venue me prier d'appuyer les prétentions nobiliaires de son mari, inspecteur des manufactures à Lyon, qui voudrait s'enter sur une famille de la Platière... Mais comme vous avez chaud, Raoul; il gèle cependant à pierre fendre.

—C'est la chaleur du combat, madame.

—Vous vous battiez?

—A coups de boules de neige, rassurez-vous, et votre visite m'a épargné l'humiliation d'une défaite.

—Pour le petit-fils d'un maréchal de France, c'est peu honorable, en effet! Quel est le vainqueur? Votre ami Fronsac.

—Non, madame, un simple cadet de très petite noblesse, dont le nom vous est certainement inconnu, mais qui pourrait bien être un second Fabert, tant il me semble fait pour commander.

—Vous le nommez?

—Napoléon Buonaparte. C'est un protégé de M. de Marbeuf.

—Un Corse! Leur nation est qualifiée d'*infâme* sur le monument expiatoire élevé à Rome, à la requête de votre grand-père et ce n'est pas relation digne de vous.

—Le grief remonte un peu haut, madame, il doit y avoir prescription! observa gaiement le jeune prince.

La marquise soucieuse de s'éclairer sur le compte du jeune insulaire, appela d'un signe le Père Patru.

—Nous avons à causer, enfants; allez faire un tour dans le parc, ordonna-t-elle.

Raoul obéit avec empressement et offrant la main à sa cousine, il lui dit:

—Ma grand'mère a la rancune tenace, pourtant ce Buonaparte lui plairait certainement, car elle aime les originaux et ce n'est pas une figure banale.

Avec l'enthousiasme de son âge, il se lança dans un éloge de son compagnon, vantant surtout son mérite au jeu de barres et à la petite guerre, ce qui devait intéresser beaucoup une jeune fille!

Cependant elle l'écoutait avec complaisance...

Angélique de Courtenay descendait des empereurs d'Orient. Grande, mince, élancée, avec un profil grec très pur, des mouvements harmonieux, une gravité précoce, elle tenait de son père, Charles Roger, des cheveux d'or fin et des yeux noirs admirables, mais c'était là tout son héritage. Elle vivait de la charité d'une tante, aussi avare que riche, dont les singularités réjouissaient la cour et la ville et qui songeait à racheter la basilique de Sainte-Sophie beaucoup plus qu'à assurer le sort de sa nièce. La pauvre petite eût grandi sans une caresse, dans l'isolement et l'abandon, sans les bontés de sa marraine, Mme de Créquy et l'amitié de son cousin Raoul.

Il avait pour elle les attentions d'un frère, mettait un frein à son exubérance, abandonnait ses jeux bruyants et demeurait parfois des heures, assis près d'elle, à lui faire la lecture ou à lui conter ses faits et gestes, plus soucieux de son approbation ou de son blâme que de ceux de sa grand' mère.

Séparés depuis un mois il essayait de la faire pénétrer dans ce monde nouveau du collège, dont il lui dépeignait les classes, le préau, les habitudes, les moeurs, les professeurs, les élèves, s'étendant longuement sur celui qui déjà avait captivé son imagination, con coeur et dont il eût voulu être l'ami.

—Mais, ce n'est pas facile! il est aussi fier que pauvre et la moindre obligation lui pèse horriblement. J'ai eu le malheur de lui rendre un léger service et j'ai cru qu'il ne daignerait jamais me le pardonner.

—C'est donc une nature ingrate?

—Non, mais très ombrageuse... un vrai sauvage!... Si jamais il devient courtisan!

—Pourquoi vous attacher ainsi à lui? cela paraît déplaire à votre grand'mère.

—Je ne peux pas m'en empêcher. Lescure et Fronsac sont autrement aimables et je ne m'en soucie pas. Tandis que Buonaparte!

—Quel âge a-t-il?

—Le mien; mais il est plus petit... bien que souvent il semble plus grand. Oh! je voudrais vous le montrer.

—Ce serait difficile.

—Pardon, je suis un sot..

Des cris aigus l'interrompirent.

Dans le feu de l'action, sans doute, un projectile, contenant un caillou, avait atteint Lescure à l'arcade sourcilière, lui faisant une profonde entaille. Le sang avait jailli, effrayant tout ce petit monde et l'on conduisait le blessé à l'infirmerie, tandis que Buonaparte, en sa qualité de chef de camp, était mandé chez le principal.

Il exprima ses regrets de l'accident, mais en assuma toute la responsabilité, se refusant à en nommer l'auteur réel, qu'il connaissait parfaitement.

—Alors, c'est vous qui paierez pour lui à moins qu'il ne se dénonce.

Mais c'était Ernest de Permon et, sûr de la discrétion de son camarade, (la délation n'étant pas alors à la mode), il n'était pas autrement fâché de lui voir endosser à sa place l'habit de bure punition fort usitée et sensible à ces jeunes amours propres.

Aucun ne l'avait encore ressenti aussi vivement.

Pâle, l'oeil fixe, Napoléon revêtit, sans un mot, cette livrée infamante; mais ses traits exprimaient un tel désespoir, que le surveillant touché, crut le réconforter en lui disant:

—Ne vous désolez pas ainsi; tous vos camarades y ont passé ou y passeront.

—Eux, ce n'est pas moi! gronda-t-il les dents serrées.

Cette orgueilleuse réponse lui aliéna les sympathies. Pareille arrogance convenait-elle à ce pauvre boursier, fils d'un simple gentillâtre corse? Et pour dompter cette tendance satanique en ajoutant à l'effet moral, on lui enjoignit de traverser les jardins réservés où se promenaient quelques familles.

Frémissant de tout son être il faillit céder à un irrésistible mouvement de révolte; mais c'était son avenir compromis, brisé peut être et celui des siens y était attaché.

Courbant le front, il obéit, suivit la grande allée d'un pas automatique... Par une chance inespérée il n'avait encore rencontré personne et se flattait d'atteindre le préau, quand soudain il se trouva face à face avec Mlle de Courtenay, que Montlaur avait abandonnée un instant, pour courir aux nouvelles.

Assise aux pieds d'un bon Saint-Joseph, elle regardait fixement Napoléon.

Il salua d'un geste bref.

Elle ne répondit pas.

Il eut la sensation d'être cloué au pilori, devant cette figure hiératique qui le considérait toujours.

L'humiliation fut trop forte pour cette imagination ardente, qui s'en exagérait la flétrissure. L'orgueil d'un homme bouillonnait sous ce front d'enfant. Sa vue se troubla, les arbres, Saint-Joseph, tout se confondit et, chancelant, il s'abattit lourdement sur le sol.

Quand il reprit connaissance, à l'infirmerie, Lescure, le front bandé, était penché sur lui.

—Etes vous mieux? mon cher camarade, interrogea-t-il affectueusement.

Il ne répondit pas d'abord; mais il eut un mouvement de joie; on lui avait ôté l'habit de bure. "L'effet moral" ayant un peu trop dépassé la mesure, le supérieur avait ordonné de lever la punition.

—Votre dignité est sauvée, dit gaiement Montlaur, nul ne vous aura admiré sous ce gracieux accoutrement.

Mais Napoléon demeura soucieux. Il songeait à l'apparition qui l'avait si profondément troublé. Réalité ou rêve.

CANTACUZENE ET COURTENAY

A défaut de qualités plus sérieuses, le filleul du Prince de Ligne possédait déjà les qualités aimables de son parrain, et le sens de l'admiration et de l'enthousiasme.

Sans deviner, dans son modeste condisciple, le génie qui devait, un jour, bouleverser le monde, il avait la vague conscience d'une personnalité au-dessus des autres et s'inclinait volontiers devant elle, malgré les préjugés du rang et de la naissance.

Son esprit paresseux, insouciant et frivole s'émerveillait de cet esprit ardent, grave, studieux; il subissait sans s'en apercevoir l'ascendant irrésistible et le charme souverain qui émanent des grands conducteurs d'hommes et suscitent tant de dévouements.

Napoléon ne le voyait même pas.

En dépit du prestige acquis rapidement auprès de ses camarades et de ses maîtres, par son ardeur au jeu et à l'étude, c'était toujours un isolé et la fleur d'amitié ne s'épanouissait pas dans ce coeur viril, où l'amour de la gloire, de la patrie, de la famille tenait toute la place. Au reste, son caractère dominateur, sa nature ombrageuse, le prédisposaient peu à un sentiment, fait surtout d'abnégation, où l'âme se donne tout entière; et jamais il n'eût consenti à livrer à qui que ce fût une parcelle de son *moi*, de ses aspirations, de ses rêves.

D'ailleurs, il jugeait ses condisciples, les uns trop au-dessus de lui, par leur position sociale; les autres, trop au-dessous, par leur valeur intellectuelle ou morale, sans compter l'abîme que creusait alors la Méditerranée, entre le jeune insulaire et les représentants de la vieille France et les mesquines jalousies qui, dans ce monde en miniature du collège, commencent déjà contre ceux qui dépassent le niveau commun.

Ce bas sentiment se manifestait surtout dans le clan du jeune Permon et autres parvenus, fils de fermiers généraux ou de traitants, qui s'offusquaient de la bienveillance particulière de ces Messieurs de la haute noblesse pour le petit gentillâtre corse qui n'avait pas un sou vaillant.



UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - - Montréal

Fils d'un premier commis aux Finances, dont les lettres d'annoblissement étaient encore toutes récentes, Ernest de Permon n'en affichait pas moins des prétentions ridicules et se vantait bien haut de descendre des empereurs grecs, son père ayant épousé une Cantacuzène.

M. de Marbeuf, nommé gouverneur de la Corse, l'avait emmené avec lui pour l'organisation et la perception des impôts et, reçu chez les Bonaparte, M. de Permon avait conservé avec eux des relations assez cordiales pour s'offrir comme correspondant de Napoléon et d'Elisa, pendant leur séjour en France.

Ses enfants étaient du même âge, ce qui eut dû créer un lien de plus entre eux, mais infatués de la fortune et des relations paternelles ils le faisaient maladroitement sentir aux deux orphelins et leurs airs protecteurs, leurs propos dédaigneux leur rendaient la maison insupportable.

La jeune Laure faisait étalage de ses jouets, de ses toilettes, de ses bijoux avec une coquetterie et une perfidie de petite femme, qui arrachaient parfois des larmes de dépit à la pauvre Elisa.

Ernest, lui jaloux de la suprématie de Napoléon à l'École, s'en vengeait par des coups d'épingles, des allusions transparentes "aux amitiés profitables", à la faveur réservée "aux nains des princes", etc.

Près de Montlaur, il employait une autre tactique: Napoléon était un révolté, un sauvage qui rongeait son frein, mais détestait la France et les Grands " bien au dessous de la Corse ou d'un simple mathématicien."

—Cela vous choque, Monsieur de Permon, moi pas, répondait en souriant le filleul de la Reine. J'aime que l'on aime son pays, comme sa mère, par dessus tout, fut-ce le royaume d'Yvetot, et il y a assurément moins d'effort personnel à descendre de Louis le Gros, qu'à résoudre un théorème.

Et il lui tournait le dos.

Malheureusement Mme de Créquy ne partageait pas sur ce point les idées libérales de son petit fils et, bien qu'ouvrant largement la porte aux philosophes dont elle réprouvait les doctrines, elle n'eût jamais consenti à inviter le jeune Buonaparte, dont Raoul était un peu trop entiché à son avis.

Quatre années s'étaient écoulées. De l'Ecole de Brienne, Napoléon était passé à celle de Paris, avec dispense, sur cette note élogieuse de M. de Kéralio à M. de Ségur, alors ministre de la guerre:

"M. de Bonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, à Ajaccio. Taille quatre pieds, dix pouces, dix lignes, a fait sa quatrième; de bonne constitution; santé excellente; caractère soumis; honnête et reconnaissant; conduite très régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques; il sait très passablement son Histoire et sa Géographie; il est assez faible dans les exercices d'agrément et pour le latin; ce sera un excellent marin; mérite de passer à l'Ecole de Paris."

Il y retrouva la plupart de ses camarades de Brienne. Raoul l'y avait suivi, par grande faveur, car ses notes étaient moins brillantes, mais il n'en était nullement jaloux et l'admirait de confiance sans songer à l'imiter. N'était-il pas colonel de naissance?

Etait-ce ce privilège irritant qui éloignait de lui le jeune insulaire? Mais, en dépit de maintes tentatives, il demeurait réfractaire sinon hostile, à toutes les avances et Montlaur s'en affligeait sincèrement.

—Je donnerais beaucoup pour gagner son amitié, confiait-il à Angélique, mais il ne paraît pas se soucier de la mienne.

—C'est probablement un coeur froid?

—Lui! Si vous lisiez ses narrations! Le professeur Dumanon dit que c'est "du granit chauffé à blanc."

Tous, au reste, (sauf son professeur d'allemand), lui prédisaient un honorable avenir et, si sa réserve farouche l'empêchait de briller dans les salons mondains, parfois le trait profond tombé de ses lèvres minces, le tour original donné à sa pensée, frappaient l'observateur qui demandait, intrigué:

—Quel est donc ce jeune homme?

—Un protégé de mon père, se hâtait de répondre Laure ou Ernest avec suffisance.

Lui ne s'en inquiétait guère; l'opinion de ce monde frivole et superficiel lui était fort indifférente. Malgré les apparences, le rang, l'âge, nul ne lui semblait au-dessus de lui et il dissimulait parfois un sourire de dédain devant les airs condescendants à son égard.

Elisa avait l'épiderme plus sensible et elle fatiguait son frère de ses doléances.

—J'aimerais mieux ne jamais sortir que supporter les humiliations de cette pécore, protestait-elle, révoltée des égratignures de Mlle de Permon.

Lui haussait les épaules, mais, compatissant aux faiblesses féminines, il se privait souvent de quelque emplette utile, pour lui donner ce superflu plus que nécessaire à certaines natures avides de paraître.

Un premier janvier, il sacrifia l'achat d'escarpins neufs à celui d'une écharpe convoitée par la coquette, et se présenta chez Mme de Permon avec des bottes.

Ce fut un beau scandale!

Laure qui méritait déjà son surnom de "Petite Peste", lui demanda ironiquement s'il voulait faire concurrence au "chat botté" et ce "chat botté" provoqua des éclats de rire.

Ernest lui offrit obligeamment ses pantoufles et Mme de Permon dut mettre un terme à ces plaisanteries déplacées.

—Vous êtes bien bonne, madame, mais ça ne me touche guère, déclara-t-il froidement. Je n'ai pas de souliers neufs, les vieux sont au raccomodage et j'ai préféré manquer de correction dans ma toilette que dans ma conduite en négligeant de venir vous présenter mes devoirs aujourd'hui.

Ce fut dit d'un ton ferme qui en imposa aux rieurs. Ernest balbutia une excuse, Laure se pinça les lèvres.

—Bélisaire n'eût pas mieux répondu! s'écria une petite vieille fort peu majestueuse, malgré les grands airs qu'elle se donnait. Je vous souhaite sa carrière, monsieur, mais un meilleur maître que Justinien.

—Il a été peut-être bien calomnié, madame.

—C'est le sort de tous les princes, j'en sais quelque chose! et je ne suis pas plus épargnée que mes ancêtres Que pensez-vous de la Chute de Byzance, monsieur?

Sensible à cette bienveillance et peut être aussi au plaisir secret de prendre sa revanche de l'humiliation subie, le jeune Corse se laissa emporter par son sujet et traça un tableau prestigieux de l'Empire croulant, des inepties, des faiblesses sapant le trône de Constantin auquel les Turcs n'avaient eu qu'à donner le dernier coup d'épaule pour tout jeter bas, malgré l'héroïsme de la dernière heure.

—Bravo! monsieur, je vous remercie au nom de mes vieux aïeux... et je serais charmée d'en causer quelquefois avec vous. Venez donc me voir, un dimanche.

Jaloux de son indépendance, Napoléon s'excusa sur ses travaux à l'Ecole, mais son interlocutrice ne voulut rien entendre.

—Je compte sur vous... Nous sommes faits pour nous entendre, vous comprenez les choses d'Orient... et vous avez le profil grec! Je n'habite plus un palais mais je possède encore quelques pièces curieuses, débris de notre splendeur, que j'aurai plaisir à vous montrer. Vous demanderez Mlle de Constantinople, ancien hôtel Blanchefort, proche la Bastille.

Elle le quitta avec sa promesse et un sourire aussi gracieux que le comporte une bouche édentée.

—Mes compliments! Vous avez fait une conquête difficile, dit la jeune Laure, qui avait écouté, narquoise; et notre cousine ne prodigue pas ses invitations.

—Cette demoiselle est votre parente?

—Oui, elle descend comme nous, des empereurs d'Orient, ce pourquoi elle trouve bon d'imiter Mlle de Blois ou Mlle de Chartres. Elle est très riche, très avare et très exploitée. En flattant ses manies, on peut la mener loin, car elle tient dur comme fer à ses prérogatives et fait déployer le labarum dans son alcôve quand elle est malade.

Sous le ton railleur perçait une envie mêlée d'une involontaire déférence.

En effet, la famille de Courtenay était une des plus illustres de l'armorial et remontait à Pierre de France, septième fils de Louis le Gros, qui en avait pris le nom et les armes en épousant l'héritière du domaine. Ses descendants avaient pris une part glorieuse aux Croisades, donné un roi à Jérusalem et trois empereurs à Constantinople.

Leur petite-fille possédait des millions dont elle faisait le plus détestable usage, se laissant duper par toutes sortes d'aigrefins, juifs, arméniens, qui lui soutiraient de fortes sommes pour le rachat des captifs ou de la basilique de Sainte-Sophie. En revanche, elle était impitoyable à sa famille, avait refusé d'assister en rien son neveu Charles-Roger, qui n'avait pas cent écus de rentes, sous prétexte que le moindre argent lui était une occasion de péché, et s'était résignée de fort mauvaise grâce à recueillir sa petite-nièce orpheline.

Dans ce siècle d'originaux, c'était assurément une des figures les plus originales.

—Vous ne vous ennuierez pas, conclut Mlle de Permon, elle est fort amusante et l'on prétend que son hôtel renferme des merveilles. Vous nous raconterez cela, car elle ne nous a jamais invités.

Il y avait dans la remarque une nuance de dépit qui fit sourire Buonaparte; mais intrigué par cette pointe de mystère et cédant malgré lui à l'attraction si puissante de l'Orient, il dit:

—J'irai.

VISION D'ORIENT

L'ancien hôtel de Blanchefort était une vaste construction, parfaitement incommode, où l'on eût pu aisément loger un régiment et que Mlle de Courtenay habitait seule avec sa nièce et un petit nombre de serviteurs, dont la principale occupation consistait à ouvrir et fermer les fenêtres (ce qui n'était pas une sinécure) et à

allumer chaque soir des centaines de bougies, seul luxe de l'excentrique princesse, qui intriguait fort le quartier.

Entre la masse sombre de la forteresse et le noir faubourg populeux, cette imposante demeure, illuminée de mille feux, sans que l'on y vît entrer personne provoquait force commentaires. Les uns chuchotaient que l'on y faisait le sabbat, d'autres que l'on y fabriquait de la fausse monnaie; ceux-ci avaient reconnu le fameux Cagliostro dans un des rares visiteurs, ceux-là entendaient des gémissements d'âmes en peine, et, au crépuscule, les bourgeois prenaient l'autre côté de la rue et les bonnes femmes hâtaient le pas, à moins qu'une suave mélodie, s'élevant tout à coup vers le ciel, n'eût raison de leur terreur et ne les retînt subjugués.

Alors, rudes travailleurs, bavardes commères, marmots criards, moineaux piailleurs tout se taisait, tels les oiseaux du bocage quand s'élève la voix pure du rossignol.

—On croirait entendre sainte Cécile, murmurait le chapelain de la Bastille, interrompant son breviaire.

Et derrière leurs étroits barreaux, les tristes prisonniers écoutaient avidement cette harmonie céleste, amolissant le coeur des géôliers eux-mêmes.

—Elle ferait pleurer des pierres! disaient-ils parfois.

Avait-elle conscience de la douceur et du réconfort qu'elle versait ainsi dans les âmes, mais jamais à cette heure grise, si lourde à ceux qui souffrent, l'artiste inspirée ne manquait à cette consolante mission.

Un soir deux personnages à l'allure militaire, venant en sens inverse, s'arrêtèrent en même temps devant le lourd portail.

—Après vous, monsieur, dit l'un, s'effaçant courtoisement.

—Après vous, monsieur, protesta l'autre avec un mouvement de retraite.

Une exclamation l'arrêta.

—Quoi? c'est vous, mon cher camarade?

—Monsieur de Montlaur!

—Vous connaissez donc ma cousine?

—Mlle de Constantinople est aussi votre cousine?

—Parfaitement. ça remonte à Louis le Gros, mais n'importe.

—A ce compte là, nous sommes tous cousins en remontant à Noé.

—Très judicieux, et pour ma part, je serais charmé du cousinage, monsieur de Buonaparte.

—Vous êtes cousin du Roi, monsieur, c'est plus flatteur, répliqua sèchement le jeune Corse.

—Allons, allons, ne vous fâchez pas! Au diable la parenté; l'amitié vaut mieux et je voudrais être votre ami.

—Nous ne sommes pas ennemis que je sache.

Raoul n'insista pas, et laissant retomber le lourd heurtoir, il passa familièrement son bras sous celui de Buonaparte, gêné.

—Laissez-moi vous servir d'introducteur dit-il gaîment, je suis un peu de la maison.

En faisant signe au valet de s'écarter, il passa devant, en habitué, souleva une portière de brocard et annonça d'une voix claire.

—Monsieur de Buonaparte.

Au fond de la salle nue et froide, brillamment illuminée, Mlle de Constantinople était assise sur une sorte de trône byzantin; des lions dorés, semblables à ceux dont le rugissement effrayait jadis les ambassadeurs, étaient couchés à ses pieds et au-dessus de sa tête se déployait le labarum.

—Ho! ho! on vous fait les honneurs du grand jeu, dit Montlaur, réprimant son envie de rire.

Mais Napoléon ne riait pas, lui.

Très pâle, il regardait non ce singulier appareil, ni la vieille princesse falote, parée comme une idole, ni les automates rouillés, ni l'étendard de Constantin, mais une figure hiératique, debout dans la pénombre, qui préludait sur sa harpe et s'interrompit à leur entrée.

Comme là-bas, dans les jardins de Brienne, il eût voulu être à cent pieds sous terre.

Il n'entendit pas un mot du compliment de la tante, il balbutia une réponse quelconque; déjà Raoul l'entraînait vers la nièce.

—Ma cousine de Courtenay vous connaît depuis longtemps, mon cher camarade.

Une rougeur brûlante couvrit le front du jeune insulaire.

—En effet, dit-il, avec effort, je crois avoir aperçu mademoiselle, à Brienne.

—Je ne puis pas en dire autant, monsieur, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. Raoul vous aime bien.

—C'est grand honneur pour moi.

Son ton raide trahissait une sourde rancune. Bien qu'il n'en fût pas cause, il en voulait mortellement au jeune prince de l'affront subi une seconde fois devant ce regard limpide.

La vieille princessse n'aimait pas que l'attention se détournât de sa personne; aussi elle appela d'une voix aigre:

—Angélique.

La jeune fille tressaillit, et, dans son empressement, faillit heurter Napoléon que Raoul écarta un peu brusquement.

—Prenez garde, lui dit-il tout bas, elle est aveugle.

Aveugle!!!

C'était enfantin, égoïste, cruel même! mais ce fut presque un soulagement.

Elle ne l'avait pas vu en habit de bure!

Malgré son humeur sauvage, Napoléon revint souvent à l'hôtel de Blanchefort.

Il pouvait fouiller la bibliothèque, compulser le chartrier, et son goût naturel pour l'Orient s'exaltait au reflet de ce passé tragique. Au contact de Constantin, Théodose, Justinien, Alexis, il s'imprégnait d'une sorte de fatalisme grandiose et parfois confondait leur destinée avec la sienne propre, écoutant complaisamment les divagations de la vieille princesse, qui rêvait tout éveillée de restauration impériale et d'une nouvelle impératrice Irène couronnée à Sainte Sophie.

Mais il cédait à une attraction plus puissante encore, celle de deux grands yeux éteints, si éloquents! dont le regard était absent, non l'âme, et qui avait profondément troublé son coeur d'enfant.

Angélique n'était pas heureuse. Sa cruelle infirmité lui rendait plus pénible encore sa triste condition d'orpheline recueillie par charité. Sa tante ne lui témoignait nulle bienveillance et malgré les bontés de Mme de Créquy, l'amitié de son petit-fils, elle eût été bien seule, sans sa harpe, confidente des illusions, des espoirs, des déceptions de cette vie enclose, condamnée à une éternelle nuit.

Napoléon devait en être le soleil.

Quelle affinité pouvait exister entre cet être de rêve et l'être d'action qu'était déjà le futur César?

Pour elle, il était l'inconnu, la chimère, l'idéal plus nécessaire encore à ceux dont une dure réalité a trop tôt brisé les ailes. Elle le comparait à ces paladins dont le chapelain lisait les hauts faits dans les vieilles chroniques, et les Beaudoin, les Dandolo et autres "preux et sages" loués par Villehardouin, ne lui semblaient guère dépasser l'écolier chétif courbé sur ses équations.

Nul ne comprenait mieux ses aspirations, ses révoltes insoupçonnées, son ambition dévorante, et loin d'arrêter son essort, elle lui eût volontiers crié:

—Plus haut!

Pour lui, elle était peut être plus encore.

Cette nature ombrageuse et concentrée n'en était pas moins avide de tendresse: loin de ses parents, de son pays, réfractaire à l'assimilation, à l'amitié, il souffrait, lui aussi, de son isolement, et son orgueil, qui lui faisait repousser les avances du jeune prince, s'amollit au contact de cette pauvre aveugle qui, elle, avait besoin d'être aimée, protégée, défendue.

Sans doute, Raoul était pour elle un bon camarade, un frère affectueux; Napoléon fut à la fois moins et plus, et naturellement elle se tourna vers lui comme les fleurs languissantes vers l'astre bienfaisant qui leur verse la lumière et la chaleur.

Bien que relégué ainsi au second plan, Montlaur n'en éprouvait nulle amertume, amusé de voir le mathématicien morose oublier ses théorèmes et la jeune fille sourire en reconnaissant son pas.

D'ailleurs, malgré son scepticisme affecté et son apparence frivole, l'esprit chevaleresque d'antan refleurissait chez la noblesse d'alors. On partait en Amérique, comme jadis en Palestine, on combattait pour la Liberté, comme jadis pour la Foi, et sous le coquet habit à la française, le jabot de dentelles, le galant tricorne, Raoul "ressemblait comme un frère a ce féal Olivier qui moult aimait Roland et la belle Aude."

Mais Aude était la soeur d'Olivier; Angélique n'était que la cousine de Raoul.

CONSEIL DE FAMILLE

—Messieurs, je vous ai réunis en conseil de famille, pour aviser aux mesures à prendre contre mon petit-fils qui prétend faire un mariage extravagant.

—Le mariage est la plus bouffonne des choses sérieuses, opina l'un en chiquenaudant son jabot.

—Quelle mouche pique cet étourneau de vouloir déjà se mettre la corde au cou? demanda l'autre.

—Pire qu'une corde, comte, une laisse! Il aspire au rôle de caniche.

—Non?

—C'est comme je vous le dis.

Et tout d'un trait, car son indignation était grande, elle leur exposa la situation

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers. Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

PLACE D'ARMES

contre laquelle, à son avis, point n'était d'autre remède que la Bastille.

Le temps avait coulé; les deux camarades de Brienne allaient sortir de l'Ecole militaire, l'un avec un régiment, l'autre avec une sous-lieutenance, mais tous deux allaient quitter Paris, à la profonde douleur de l'orpheline dont ils avaient adouci la triste vie.

L'absence est le plus grand des maux

surtout lorsqu'une cruelle cécité empêche de se raccrocher à la correspondance, cette "conversation prolongée", de mode, en ce siècle épistolier qui ne connaissait ni télégraphe ni téléphone.

Réduite à la société d'une vieille femme acariâtre, qui lui faisait payer cher ses aumônes, Angélique allait retomber dans la nuit profonde, dont l'amitié avait un instant soulevé la chape de plomb. Entre les deux jeunes gens, elle eût pu dire, comme une mère heureuse, entre ses deux fils:

—Je n'ai plus mes yeux, j'ai les leurs.

Maintenant c'était fini.

Raoul reviendrait peut-être encore quelquefois, si sa garnison n'était pas trop loin de Versailles.

Napoléon ne reviendrait sans doute jamais!

Et quelque hose se brisait en elle, à cette pensée.

Silencieuse, résignée, elle ne récriminait pas contre l'injuste destin et souriait même à la joie débordante des jeunes gens étrennant ce premier uniforme, objet de tant de désirs!

"Je me regardais dans tous les miroirs je me demandais si j'avais bien l'air d'un officier? Une cocarde faisait le bonheur de ma vie!" écrit le doux Florian.

A cet égard, le plus grave est un peu cousin du joli dragon de Penthièvre.

Cependant, parfois, aux accents douloureux de la harpe, qui pleurait sous les doigts légers, Buonaparte sentait une vague mélancolie embrumer son âme éprise d'Ossian.

—Il eût été digne d'être votre frère, proclamait-il en lisant avec sa belle voix chaude quelque stance toute vibrante d'âpre poésie à la jeune aveugle émue.

Et Raoul l'appelait en riant "la fille de Fingall."

—Avec votre longue tunique et votre voile blanc, il ne vous manque que le hennin pour évoquer les belles châtelaines du vieux temps saluant le départ du croisé... mais, vous savez, cousine, on revient de Palestine.

Elle secoua doucement sa tête blonde:

—Il ne faut pas trop demander; j'ai, grâce à vous, des souvenirs dorés pour toute une vie. C'est un trésor dont nul ne peut me dépouiller et que je porterai partout avec moi.

—Pourquoi ne pas aller demeurer avec ma grand'mère, qui vous aime comme sa fille?

—Je ne suis pas sa fille, cousin, et ce serait désobligeant pour la parente qui m'a recueillie sans asile et sans pain.

—Elle vous le fait payer assez cher.

—S'il me paraît trop amer, j'aurai toujours un refuge dans la maison de Dieu.

—Au couvent, vous!

—Pourquoi non? c'est l'abri naturel des déshérités de la terre à qui le Père Céleste ouvre toujours ses bras.

—Couper ces cheveux-là, ce serait un meurtre! protesta galamment le jeune prince, un tantinet voltairien, comme ceux de sa génération.

—Ne faites pas ça! dit impérieusement Buonaparte.

Cette idée éveillait en lui une sorte de jalousie inconsciente. Dans une pieuse retraite, entourée de douces compagnes, Angélique serait moins seule avec ses souvenirs, tandis que dans ce vieil hôtel désert, tout lui parlerait d'eux... de lui...!

e sentiment qu'il éprouvait pour elle n'avait pourtant rien que de fraternel, il le croyait du moins, et son charme très réel ne lui causait aucun trouble. Pour elle, il ne songeait pas à modifier ses manières à la fois timides et rudes, il ne lui faisait jamais un compliment ne lui apportait jamais une fleur, enfin ne cherchait pas à lui plaire.

Mais il eût trouvé fort mauvais qu'un autre lui plût!

La pensée du couvent le révolta, d'abord beaucoup moins que son compagnon.

u fond, pouvait-elle faire ieux?

Un mariage, dans sa position, était presque impossible, eût-elle tous les trésors de Golconde, et elle risquait d'être la proie de quelque aigrefin...

—Evidemment, épouser une aveugle, ce serait fou! déclara apoléon de son ton net.

Raoul ne répondit pas.

Il était à l'âge de toutes les folies; celle-là était trop généreuse pour ne pas le séduire.

Réparer l'injustice du sort se substituer à la Providence, quelle plus noble tâ he pour un homme sensible? (Rousseau avait mis la sensibilité à la mode!)

Arracher cette belle princesse à cette vieille fée Carabosse qui la harcelait de ses méchancetés, quel plus joli rôle pour un Prince Charmant?

T ut chaud, tout bouillant, en véritable enfant gâté qui n'hésiterait pas à demander la lune, il s'ouvrit de ses intentions à sa grand'mère qui commença par jeter les hauts cris.

Se moquait-il? Avait-il la berlue?

Certes, elle aimait et appréciait sa filleule, mais un Raoul de Créquy, prince de Montlaur, marquis de Sévigné, comte de Grignan pouvait prétendre à une autre alliance.

La contradiction eut son effet ordinaire et enracina davantage le jeune homme dans son projet.

Par la naissance, la beauté, le mérite, Mlle de Courtenay était parfaitement digne d'entrer dans sa naison et quant à sa disgrâce, c'était un titre de plus à l'a nour d'un homme de cœur, jaloux de la lui faire oublier.

—Bref! il déraisonne, co nme tous les amoureux, conclut la marquise en rapportant leur orageux entretien à ses auditeurs confondus, et il m'a juré que, sur mon refus, il s'embarquerait avec Rochambeau et irait se faire tuer en Amérique.

—La mort est comme le chien de Jean de Nivelles.

Elle s'enfuit quand on l'appelle

—Je ne m'y fierais pas! il est capable de tout pour me faire endêver.

—Le fait est qu'il est fort opiniâtre!

—Et que c'est le dernier de sa race!

—Je ne vois qu'une ressource: une lettre de cachet.

—Ça ne réussit pas toujours, voyez M. de Richelieu.

—En som ne, marquise, Raoul pourrait faire pis.

—On voit tant de mesalliances et s'il songeait à s'encanailler.

—Fi donc?

—Tandis que les Courtenay descendent comme vous de Louis le Gros.

—Vieille famille, marquise, vieille famille!

—Ils ont des fleurs de lys dans leurs armes.

—Ce serait un mariage quasi-royal.

—A ne vous rien céler, marquise, je trouve ce projet très chevaleresque et très noble.

—Il vous a gagné à sa cause, à ce que je vois!

—Pas lui, *elle*; il l'a suffi de la voir quelquefois chez vous, marquise pour comprendre toutes les passions qu'elle peut m'inspirer et si j'étais jeune et libre... qui sait!

—Le fait est que mon pupille a bon goût, approuva M. de Narbonne en faisant claquer sa langue.

—Elle a de la race, de l'allure, un beau sang et vous donnerait des petits enfants superbes, ce qui n'est pas toujours le cas de l'armorial.

—Comment, Monsieur le maréchal, vous donnez dans les idées nouvelles?

Mais elle était ébranlée, et quand Raoul arriva à la rescousse, elle se laissa arracher un demi-consentement, promit de réfléchir, d'examiner, de s'enquérir des intentions de Mlle de Courtenay à l'égard de son neveu.

—Car enfin, si je consentais à cette alliance, disproportionnée déjà sur tant de points, faudrait-il au moins que la dot fut raisonnable.

C'était là considération fort indifférente à notre amoureux, mais il jugea inutile de discuter et attendit plein d'espoir le résultat de négociations, qui, selon le protocole d'alors devaient se mener dans le plus grand mystère avant d'y mêler les parties intéressées.

Et chaque soir la harpe continuait de pleurer.

Proposition matrimoniale

Mlle de Constantinople avait une trop haute opinion de la grandeur de sa maison et un trop mince souci du bonheur de sa nièce pour témoigner la moindre joie de cette alliance inespérée. Cependant, au fond, elle n'eût pas été fâchée de se débarrasser d'une tutelle encombrante et répondit d'assez bonne grâce aux ouvertures matrimoniales, mais au premier mot elle poussa les hauts cris.

Voulait-on la dépouiller, la mettre sur la paille! Etait-ce là, cet amour désintéressé que l'on venait lui vanter! Elle ne donnerait pas un centime, *pas un cen-ti-me*. Si Raoul aimait réellement Angélique, il l'épouserait *pour ses beaux yeux*, ricanait-elle.

Mme de Créquy faillit se fâcher tout net, mais les deux notaires gens pondérés, réussirent à calmer leurs irascibles clientes et proposèrent un nouvel arrangement. Mlle de Constantinople garderait tout son bien jusqu'à sa mort, mais assurerait sa succession à sa petite nièce.

—De cette façon, l'avenir seul serait engagé, insinua doucement l'honnête tabellion.

Mlle de Constantinople hocha la tête d'un air dubitatif et coupant son argumentation.

—Tout cela est fort bien, mais, si je voulais me marier aussi moi?

—Vous, mademoiselle?

—Pourquoi non?

Il la regardait tout effaré, réprimant une forte envie de rire.

—Ce n'est qu'une supposition, mais enfin la chose mérite que l'on y regarde à deux fois et je réserve ma réponse définitive.

Il ne put en tirer autre chose et dut se contenter d'une demi-promesse.

Elle avait besoin de réfléchir, consulter... pas la principale intéressée, qui, à son avis n'avait pas voix au chapitre, mais mais quelque sage conseiller...

Mandé à l'hôtel Blanchefort, il s'y présenta à l'heure indiquée; Angélique était à l'église; il fut reçu par sa tante plus majestueuse et plus ridicule encore qu'à l'ordinaire.

Ce n'était pas un barbon, ni même un de ces légistes dont le poudreux savoir supplée à la neige des ans, mais un jeune officier de bonne mine, malgré son apparence chétive, sous le sévère uniforme d'artillerie, qui parut quelque peu déçu du tête-à-tête.

—Monsieur e Buonaparte, dit-elle, en lui tendant une main ridée qu'il baisa respectueusement, j'ai une proposition à vous faire pour laquelle je réclame toute votre attention.

—Je suis à vos ordres, mademoiselle.

—Depuis que je vous vois, je vous observe et je crois vous connaître mieux que personne. Vous êtes ambitieux.

—Est-ce un mal?

—Au contraire, si votre caractère est à la hauteur de votre ambition.

—C'est-à dire?

—Marcher droit à son but, sans s'embarrasser de vains préjugés, de vains scrupules, l'oeil fixé sur son étoile.

—Ainsi ferais-je... si j'avais une étoile.

—Elle n'est peut-être pas loin de vous, minauda-t-elle.

Il la regarda étonné.

—Je ne comprends pas.

—Je vais donc m'expliquer sans ambage. Malgré votre jeunesse relative, j'ai confiance en votre discrétion. Vous avez du mérite, de la gravité, des mœurs, vous ne ressemblez pas à cet étourneau de Montlaur, vous iriez loin si vous aviez assez de fortune pour vous pousser dans le monde.

—Hélas! je suis pauvre.

—Vous pouvez être riche demain.

—Par quel moyen.

—Par un mariage.

—Oh! mademoiselle, quelle famille accueillerait un officier sans sou ni maille, qui n'a que la cape et l'épée!

—Vous êtes de bonne noblesse, vous avec du sang de condottière et de conquistador, vous pourrez être un conquérant.

—Peut être.

—J ai passé ma vie à chercher un homme sans jamais éteindre ma lanterne, je crois l'avoir trouvé en vous.

"On me dit folle, extravagante, avare, parce que j'entasse des millions dans mes caves et laisse mon hôtel tomber en ruines. On ne peut me comprendre. Vous me comprenez, vous. Je veux être impératrice. Voulez-vous être empereur?

—Moi! s'écria Buonaparte abasourdi.

Sans s'émouvoir, elle lui exposait ses raisons. Il avait la jeunesse l'audace, l'esprit aventureux, la décision qui convient à un chef; elle avait le rang et la fortune qui lui permettraient de mettre en valeur ses dons naturels, d'établir les siens et d'arriver au plus haut sommet.

—Sans doute, j'ai soixante ans, à ne vous le céler point, mais l'on voit des mariages plus disproportionnés pour de moindres avantages.

Elle en parlait avec une assurance tranquille, comme si sa nef eût déjà franchi la Corne d'Or et que le labarum flottât sur Byzance reconquise.

Lui écoutait, sans sourciller, ces divagations.

Bien qu'il ne fût pas encore l'homme qui selon Barras, faillit épouser les soixante-dix printemps de la Montansier, cette idée saugrenue ne provoquait chez lui ni l'indignation, ni le fou rire qu'elle eût provoqué chez Raoul.

Déjà il avait pour la femme un mépris tout oriental et la considérait volontiers comme un marchepied; l'intérêt de sa famille, habilement invoqué, n'était pas sans le toucher et la pensée de tout ce qu'il pourrait faire de grand avec le puissant levier qu'on lui offrait n'était pas sans lui donner un peu de vertige.

Mais Angélique?

'opinion du monde, de ses camarades, de Montlaur ne l'inquiétait guère, il eût bravé les railleries comme les boulets...

Mais il reculait devant le jugement de cette pauvre aveugle, qui personnifiait sa conscience.

Courtoisement, il remercia la vieille princesse de l'honneur trop grand qu'elle voulait lui faire et dont il se reconnaissait indigne...

Elle l'arrêta tout net et dit:

—Vous refusez? tant pis pour vous! Ce serait moindre folie que d'épou er une aveugle.

—Je ne veux épouser personne, déclara-t-il froissé de cette allusion maladroite.

Le soir même Mlle de Constantinople furieuse, envoyait son consentement au notaire.

Il ne manquait plus que celui d'Angélique.

Cependant toutes les précautions prises n'avaient pu empêcher le secret de transpirer et de parvenir aux oreilles de la famille de Permon, où il provoqua une stupeur indignée.

Le prince de Montlaur épouser une aveugle.

D'abord cela impliquait un mauvais goût fort désobligeant pour toutes celles qui eussent pu aspirer à ce choix, et chacune, in petto, s'en jugeait autrement digne.

Puis la question d'intérêt était des plus importantes.

La fortune considérable de la vieille princesse venait d'un prince grec, Démétrius Cantacuzène, qui l'avait instituée sa légataire universelle de préférence à ses autres cousins.

Mme de Permon avait fait contre mauvaise fortune bon cœur, se flattant de regagner pour ses enfants,, l'héritage convoité, à force de bons procédés et d'égards nvers la "chère cousine." Pour Angélique, elle ne s'en inquiétait guère; vu son infirmité, on paierait sa dot dans un couvent et tout serait dit.

L'annonce du mariage projeté était donc un coup de foudre, réduisant à néant toute espérance, et le dépit fut d'autant plus grand qu'il fallait le dissimuler.

On examinait vrai ıent tous les moyens d'intervenir avec efficacité, quand on annonça le lieutenant de Buonaparte qui, à la veille de partir pour Valence, faisait ses visite d'adieu.

—Par lui, nous trouverons peut-être un joint, car il est des familiers de la maison et doit être renseigné, insinua Ernest; si tu pouvais le sonder, petite soeur.

—Tu as raison, fiez-vous à moi.

Les compliments échangés, elle s'arrangea pour attirer le jeune officier un peu à l'écart, lui montrant un intérêt dont il était tout étonné, vu les traits perfides dont elle le criblait d'ordinaire. Il lui en fit plaisamment la remarque.

—On connaît le prix de l'amitié lorsqu'elle vient à nous manquer et vous laisserez derrière vous un grand vide, lieutenant, dit-elle avec une nuance de mélancolie parfaitement jouée...

—Je n'ose m'en flatter, mademoiselle.

—Pourquoi? avez-vous si peu conscience de votre mérite?

—Je l'apprécie, comme vous, à sa juste valeur... et je n'ai pas sujet de m'en enorgueillir.

—Avez-vous donc pris au sérieux quelques taquineries de pensionnaire, vexée d'être traitée en petite fille.

—Je ne crois pas avoir jamais manqué au respect que je vous dois.

—Laissez là votre respect dont je n'ai que faire! J'aurais voulu être votre amie.. vous n'avez jamais voulu le voir!

Parfois déjà, elle s'était amusée à faire la coquette avec lui pour lui rire au nez; aussi se tenait-il sur la défensive. Elle s'en aperçut et, haussant les épaules:

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

—Les plus aveugles ne sont pas toujours ceux qu'on pense. A propos, êtes-vous de la noce?

—Quelle noce?

—Ne faites pas le discret, vous, le confident des deux intéressés.

—A qui faites-vous donc allusion? questionna-t-il intrigué et inquiet.

—A Mlle de Courtenay et M. de Montlaur.

Il fronça le sourcil à ces noms ainsi accolés et dit sèchement:

—Je ne vous comprends pas.

—Soit! mettons que je me suis trompée.

Et elle changea de conversation, parlant de la vie de garnison, du régiment de Valence, tout en l'observant du coin de l'oeil.

Distrait, il répondait à tort et à travers.

Il la connaissait trop pour considérer ses paroles comme des propos en l'air. Il y avait une intention perfide...

En dépit de son dédain réel pour le pauvre boursier, elle ne lui pardonnait pas son indifférence et s'amusait à le faire souffrir...

Car il souffrait et s'efforçait vainement de faire bonne contenance sous l'oeil railleur qui l'observait...

Aussi, dès qu'il put le faire il se hâta de prendre congé, et de la fenêtre, elle put le voir s'éloigner dans la direction de la Bastille.

Alors un sourire plissa ses lèvres minces.

Le mariage n'était pas encore fait.

UN DUEL

Il marchait devant lui,enfilant les rues au hasard.

Angélique mariée!... et à ce Montlaur!

Il ne songeait même pas à discuter le fait...

Et pourtant quelle apparence que le nouv au colonel comblé de tous les dons de la naissance de la fortune, de la jeunesse, fît une telle folie.

Car c'était bien une folie! il ne jugeait pas la chose autrement que Mlle de Constantinople dont il comprenait maintenant les paroles énigmatiques et la singulière proposition... qu'il avait peut-être été bien sot de refuser!

Puisque Angélique était une femme, comme toutes les femmes, sensibles à l'appât d'un nom, d'un titre, d'un tabouret à la cour, pourquoi se soucier de son jugement?

Car enfin, elle n'aimait pas Raoul, elle ne pouvait pas l'aimer!

Et lui, cet étourdi, frivole et présomptueux, était-il capable de sentir le charme subtil et doux qui amolissait son cœur farouche?

Angélique épouser Montlaur!

Il en éprouvait une colère... absurde! car au fond, que lui importait!

C'était sincèrement qu'il avait répondu à cette odieuse fée Carabosse:

Je ne veux épouser personne.

Alors?

Non, il n'aimait pas Angélique d'amour; pourtant depuis qu'un autre en convoitait la possession, son sang bouillonnait; il avait la tête en feu, les mains glacées il arriva au faubourg populeux sans que le tumulte de son â e fût encore calmé.

Avec sa nature fougueuse et concentrée à la fois, les passions devaient être chez lui plus violentes que tendres, mais le sentiment que lui avait inspiré la jeune aveugle n'avait rien de matériel.

Leurs âmes s'étaient soudées à leur insu, par une sorte de co munion mystérieuse, de lien mystique, et cet être d'action avait besoin de cet être de rêve.

Supertitieux, comme tous ceux de sa race, il croyait en elle autant qu'en son étoile et une bouffée de colère lui montait au cerveau à la pensée du profanateur qui prétendait toucher à son idole byzantine.

Parce qu'il était titré sur toutes les coutures, duc et pair, cousin du roi, héritier d'un des plus grands noms du royaume, croyait-il donc n'avoir qu'à se baisser pour ceuillir ce lys virginal que lui-même osait à peine respirer?

Qu'est-ce qu'un pauvre sous-lieutenant de fortune à côté d'un colonel de naissance qui serait maréchal, ambassadeur, ministre, plus tôt que lui capitaine.

Oh! s'il était le maître il balayerait cette valetaille dorée, sans autre mérite que ses ancêtres. Etre un *descendant*, beau titre, ma foi! Ce qui i nporte, c'est de monter! plus haut! toujours plus haut!

Ainsi ferait-il!

Non, ce coup brutal lui avait brisé les ailes; il se sentait las, désemparé, meurtri, les jambes molles, la tête vide.

Angélique mariée!

Et à ce Montlaur!!!

C'était double trahison.

Sa fierté ombrageuse l'avait toujours empêché de répondre à l'amitié du jeune prince, mais, au fond, il n'y était pas absolument indifférent et s'il avait été seulement son égal...

Il était de ceux qui se cabrent sous la main qui les caresse; les procédés les plus délicats irritaient, chez lui, une fibre secrète. Puis s'il avait conscience de sa supériorité réelle, il était forcé de reconnaître, chez lui le filleul de la Reine des qualités qui lui manquaient. La vanité et les prétentions d'un Permon lui faisaient hausser les épaules, mais la simplicité, l'aisance, l'urbanité de Raoul le mettaient au supplice.

Beaucoup d'êtres frustres ont cette impression et croient deviner un persiflage sous la courtoisie des manières et du langage.

Buonaparte, avec sa sauvagerie native et sa rudesse montagnarde, était plus accessible qu'un autre à cette défiance, d'autant qu'il en goûtait la séduction.

—Ceux-là savent flatter sans bassesse, disait-il plus tard des hommes de l'ancienne Cour, en appelant à la sienne, les Ségur, les Montesquiou, les Narbonne.

Mais, ait pour dominer, il souffrait de recevoir des faveurs au lieu d'en accorder et Raoul, disait parfois dans un élan junévile de son aimable nature:

—Je voudrais avoir un tort envers lui! Peut-être me le pardonnerait-il plus facilement.

Il n'y paraissait pas à cette heure! et sa rancune se donnait enfin libre cours contre le traître, le faux ami, qui, sournoisement, lui enlevait son bien.

Car Angélique était à lui! il n'admettait pas de partage, ni avec un époux, ni avec Dieu, et le mariage le révoltait plus encore que le couvent.

La jalousie, le mépris, la colère, se reflétaient sur ses traits ravagés et le sombre éclat de sa prunelle effarouchait fillettes et marmots grouillant sur le pavé du Roi.

Soudain, il s'arrêta saisi.

Raoul sortait de l'hôtel de Blanchefort et venait à lui la main tendue.

Napoléon retira la sienne.

Plus surpris qu'offensé, l'autre l'interrogea du regard, et, frappé de l'altération de ses traits, lui demanda avec intérêt.

—Seriez-vous souffrant, mon cher camarade?

—Non.

—Alors auriez-vous quelque chose contre moi?

—Oui.

—Quoi donc, je vous prie?

—Ce n'est pas le lieu de s'expliquer.

—Soit il y a une ruelle déserte, là, tout proche.

Contournant l'hôtel seigneurial, ils se trouvèrent entre un mur bas et les fossés de la Bastille.

—De quoi s'agit-il, ami? dit affectueusement le jeune prince.

—Je ne suis pas votre ami, je ne le serai jamais.

—Je le regrette.

—Moi pas. A quoi bon d'inutiles feintes? tout nous sépare, et je vous haïs comme vous devez me haïr.

—Non, je vous plains.

—Je ne veux pas plus de votre pitié que de vos prévenances hypocrites destinées à cacher vos perfidies.

—Voilà un mot de trop, monsieur.

—Qu'importe! Au point où nous en sommes, mieux vaut mettre masques et habits bas.

—A vos ordres, mais encore serais-je curieux de connaître le motif de cette sotte querelle, observa tranquillement Montlaur, qui en était à cent lieues et croyait presque à un accès de fièvre chaude.

Son calme acheva d'exaspérer le furieux et tirant son épée;

—Trêve de paroles. Si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison à l'instant même.

—Au pied de la Bastille, c'est coquet. Si nous demandions au gouverneur de nous servir de témoin.

—Vous me feriez croire à une défaite.

—Décidément, vous avez besoin d'une leçon, j'en suis fâché, pour vous.

Et ôtant sa veste brodée, il tomba aussitôt en garde.

S'il n'était pas de force en mathématiques, en revanche il était une des meilleures lames de l'Ecole, son adversaire, au contraire, avait un jeu très inégal. Il attaquait avec toute la fougue de son caractère, l'autre se bornait à parer négligemment, ce qui ajoutait à l'exaspération de Napoléon et, se fendant à fond, il se fût embroché lui-même, si d'un vigoureux coup de fouet Raoul n'eût lié son épée, qu'il fit sauter à trois pas.

Le jeune Corse eut un véritable rugissement de lion blessé.

Montlaur ramassa lui-même son arme et la lui présentant avec sa bonne grâce accoutumée.

—Reprenez-là, mon camarade; elle vous servira mieux qu'à me couper la gorge et oublions cette sotte querelle, je vous le demande sincèrement.

Pâle, les dents serrées, Buonaparte ne répondit pas et demeura immobile jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître son vainqueur, alors, il serra les poings dans un accès de rage impuissante, et comme jadis à Brienne il s'abattit lourdement sur le sol.

UNE PROMESSE

En quittant sa cousine, Raoul lui avait dit:

—Mlle de Constantinople a une communication à vous faire à laquelle mon

bonheur est attaché. Je vous supplie de m'écouter avec bienveillance et de songer que votre réponse fera de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

Il lui avait baisé le bout des doigts et l'avait laissée vaguement troublée.

Que pouvaient signifier ces paroles très claires pour une autre?... elle n'osait deviner!...

Il avait fallu que sa tante elle-même vint lui confier la demande, avec les commentaires aigres doux dont elle agrémentait ses discours, vantant sa générosité testamentaire, sans laquelle évidemment rien n'eût abouti.

—Vous pouvez me remercier et vous flatter d'avoir de la chance, M. de Montlaur ne vous épouse pas pour vos beaux yeux, il vous épouse, c'est le principal... Je ne vous demande pas ce que vous pensez vous devez être trop heureuse!... mais il sied à notre dignité de ne pas montrer trop d'empressement et de main seulement je ferai tenir notre réponse à mon notaire qui en avisera Mme de Créquy.

Angélique demeura seule, en proie à des sentiments divers.

Elle était profondément touchée de la démarche de son cousin... un peu étonnée aussi.

On pouvait donc l'épouser, elle, que sa cruelle infirmité semblait condamner à un éternel célibat; elle pouvait donc, comme les autres femmes, avoir un foyer, un mari, des enfants.

Sans doute, on le lui faisait assez durement entendre, les avantages matériels pesaient dans la balance, mais enfin Raoul était riche, de haut lignage, il pouvait prétendre à mieux!... Comme c'était bon et tendre à lui! Princesse de Montlaur! elle devait être enchantée, ravie!... Et elle soupirait!

. . . .

—Ce ne sera rien, mademoiselle, une simple syncope, mais qui eût pu avoir de graves conséquences... Tenez, il ouvre les yeux.

En effet, Bonaparte promenait autour de lui, ce regard trouble de ceux qui reviennent du pays des rêves.

Un valet l'avait trouvé évanoui et avait donné l'alarme.

La vieille princesse étant en visite, c'était Angélique qui avait fait transporter le malade à l'hôtel et envoyé quérir le médecin de la Bastille.

Debout, au pied du divan, elle attendait, anxieuse, son arrêt, et respira profondément à ces paroles rassurantes.

En la voyant ainsi immobile, silencieuse, le sourcil du jeune Corse se fronça et il dit d'une voix sourde.

—C'est cet habit de bure qu'elle regarde. Otez-le... il me brûle... Je ne veux pas rougir devant elle.

Son humiliation enfantine se confondait avec celle de l'heure présente; il se croyait encore à Brienne, il oubliait les années écoulées, la cécité de la jeune fille.

Elle lui prit la main à tâtons, et dit très douce;

—A quoi pensez-vous? Ne reconnaissez-vous plus votre amie aveugle.

—Aveugle?... Ah! oui, aveugle... Tant mieux.

—Décidément, il n'a pas encore les idées nettes, observa le praticien, il lui faut du repos, du calme.

—A défaut de sa famille absente, je pourrais faire prévenir son ami, M. de Montlaur.

—Je vous le défends.

A ce nom exécré, sa mémoire s'était réveillée, sa colère aussi, et, les poings crispés, il se dressait sur son séant.

—Vous ne voulez pas voir Raoul? questionna-t-elle surprise

—Ni lui, ni personne.

—Pourquoi?

Mais déjà il s'était ressaisi, et s'expliquait d'un ton posé.

Il allait très bien et avec une voiture il rentrerait à l'Ecole sans plus d'embarras.

Mais le docteur s'y opposa énergiquement.

—Vous êtes encore trop faible, lieutenant; la tête vous tournerait au bout de quelques pas. Reposez-vous ici une couple d'heures. D'ici là, vous êtes mon prisonnier ou plutôt celui de mademoiselle... J'en connais de plus à plaindre...

—Un lourd silence succéda à son départ, entre les jeunes gens.

Lui remâchait la honte de sa défaite, le double triomphe de son rival et l'amour déçu, l'orgueil blessé se peignait sur ses traits bouleversés.

Elle n'avait pas besoin de ses yeux pour lire dans cette âme troublée par une violente commotion, dont elle cherchait vainement la cause.

Sans doute, il avait éprouvé quelque grave déception, subi quelque grave injustice et la contrainte imposée par la discipline avait dû provoquer cette réaction soudaine.

Compatissant, elle bassinait son front brûlant, il l'écarta presque brutalement.

—Oh! ami, c'est dont bien grave? dit-elle avec une douce autorité.

Il ne répondit pas.

—Voyons? qu'y a-t-il? une injustice? un passe-droit?

—Une injustice, un passe-droit, oui, c'est bien cela.

—En faveur d'un de vos camarades?

—Justement.

—Que voulez-vous? seul, sans proecteur, sans fortune, le mérite ne suffit pas.

—Je m'en aperçois.

—Mais il finit toujours par s'imposer. Vous prendrez votre revanche.

—Si je le croyais! gronda-t-il, les dents serrées.

—J'en suis sûre, moi. J'ai foi en votre avenir, comme j'ai foi en Dieu.

—Moi, je n'ai plus foi en rien, ni en personne.

—Douteriez-vous de mon amitié?

—Je n'ai que faire de votre amitié quand un autre a votre amour! Nierez-vous que vous épousiez M. de Montlaur?

Elle ne répondit pas.

S'exaltant davantage, il continuait avec une ironie amère.

—C'est bien naturel! il sait plaire aux femmes, lui! les flatter, les aduler, chiquenauder son jabot, pirouetter sur ses talons rouges! Il est riche, noble, il a tout, je n'ai rien!

—Pauvre ami! murmura-t-elle.

Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

—Je ne veux pas plus de votre pitié que de la sienne! rugit l'orgueilleux insulaire.

Et, affolé par le souvenir de son récent afiront, en proie à une de ces terribles colères qui devaient faire trembler l'Europe il allait, venait, comme un lion en cage, exhalant sa rage, son humiliation, son désespoir avec une violence sauvage.

—Il m'a fait grâce!... oui!... il aurait pu me tuer... il s'est borné à me désarmer!... et j'ai dû subir son outrageante générosité... il m'a rendu mon épée!... et je ne me la suis pas passée au travers du corps!... je suis un lâche!... et vous pouvez me mépriser... rire de moi, avec lui!... Oh! je l'écraserai!...

Oubliant toute mesure, il rugissait, frappait du pied, bousculait les meubles, et si le fameux cabaret de Léoben se fut trouvé sous sa main!...

Enfin, pâle, exténué, à bout de souffle, les jambes cassées, la tête vide, il s'abattit lourdemant sur un siège.

Qu'allait-il devenir sans elle?

Sans doute, il ne savait pas parler aux femmes, il ne lui avait jamais dit ce qu'elle était pour lui, la place qu'elle occupait dans son esprit et dans son cœur.

Et pourtant?

Dans son isolement farouche, il n'en avait pas moins besoin de tendresse... Seule, elle lui en avait donné l'illusion. Près d'elle il avait oublié son pays, ses montagnes, sa famille: il s'était attaché à elle étroitement, elle lui avait tenu lieu de tout, il avait adopté ses ancêtres, cet Orient mystérieux, où elle eût dû régner et qu'il eût été capable de conquérir pour elle!

Figée dans son attitude hiératique, elle écoutait ce flux de paroles, divagations, plaintes, reproches, prières...

Certes, les anciens preux n'avaient pas, pour "leur Dame", amour plus profond culte plus fervent. Dans son exil, il se flattait qu'il serait toujours tout pour elle et l'idée qu'elle fût à un autre le torturait... Il eû encore préféré le couvent! et pourtant il eût peut-être été aussi jaloux du bon Dieu.

Non! décidément, il était trop malheureux!

Epuisé, il se tut.

Alors, elle s'approcha doucement de lui, affleura son visage de ses doigts craintifs...

Il pleurait!...

Une joie extatique illumina les traits délicats de la fille des Césars. D'un geste caressant, elle cueillit une de ces larmes, la porta à ses lèvres et dit:

—Napoléon, je ne me marierai jamais.

Et la harpe se tut, ce soir-là.

UN REFUS

Il y avait cercle brillant chez Mme de Créquy pour entendre la lecture de *Numa Pompilius* dont le chevalier de Florian venait d'achever le manuscrit.

Ces Bucoliques étaient alors fort à la mode; la sensibilité, voire la sensiblerie, était du suprême bon ton et le retour à la Nature, une Nature passablement factice avec ses bergères en dentelles et ses moutons enrubannés, considéré comme le remède à tous les maux qui désolent notre pauvre humanité.

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Une assistance aussi nombreuse que choisie se pressait donc dans les salons de l'hôtel de Feuquières où résidait la marquise.

Au milieu de cette joyeuse assemblée, Montlaur allait, venait, gai, pimpant, fringant.

Tranquille, il attendait le consentement d'Angélique, dont il ne faisait aucun doute, et qu'il considérait comme une simple formalité.

Ce n'était pas fatuité de sa part, mais confiance juvénile; l'affection fraternelle, partagée jusque là, lui semblant garante de l'affection conjugale, à laquelle il eût été peu séant de demander les emportements et la fougue d'une grande passion. Il serait un mari très tendre, entourant sa femme de galanterie, de petits soins; elle, avec sa douce sérénité, serait une compagne accomplie, sans la jalousie fatigante de cette jolie créole qui suivait le vicomte de B. d'un oeil énamouré et inquiet.

Cependant, malgré sa sécurité, il eût été bien aise d'avoir cette réponse, qui devait lui permettre de commencer sa cour et d'annoncer officiellement son mariage. Ce souci lui causait d'involontaires distractions et, "la nymphe Egérie" ne suffisant pas à le retenir, il s'esquiva discrètement pour aller en conférer un peu avec son ancienne berceuse de passage à Paris, qui avait toujours sa chambre à l'hôtel.

Les vieux serviteurs tenaient alors l'emploi de confidents; devant eux, on pouvait penser tout haut; la bonne Dupont en particulier, avait pour son cher jeune prince une véritable adoration et ne pouvait admettre que ce sentiment ne fût pas partagé par tout l'univers, aussi se gaussait-elle de ses craintes chimériques. Il eût fait beau voir qu'Angélique ne le trouvât pas à son goût! Bien sûr, elle ne pouvait l'admirer *de visu*, et c'était grand dommage, mais il suffisait de l'entendre.

—C'est saint Jean Bouche d'or! Tout petit, quand il prenait sa voix câline, je ne savais rien lui refuser, confessait-elle justement à une belle jeune femme qui se leva pour prendre congé en voyant entrer Montlaur.

Avec beaucoup de grâce, il insista pour qu'elle se rassît, et trouva un mot aimable pour la fillette qu'elle tenait à la main.

—Ma petite nièce que ses parents me confient pour élever à la campagne, l'air des villes ne lui réussit pas.

La jeune mère embrassait la mignonne avec une ardeur contenue avant de s'en séparer; il les laissa à leurs effusions et, en descendant, rencontra un valet de chambre, une lettre à la main... La réponse attendue, sans doute.

Il rompit le cachet avec une légère émotion à fleur de peau, et lut: "Le pire aveugle est qui ne sait pas voir. Pendant que le "Prince Chéri" se métamorphose en caniche, la "Belle Zélie" en rend un autre plus heureux et un gentillâtre Corse dame le pion à un cousin du Roi".

Il froissa le papier... Vengeance de femme! les termes ambigus, l'exemple emprunté aux "Contes de Mme d'Aulnoy", dénonçaient le procédé bien féminin bien qu'il ne fût pas l'apanage exclusif du sexe.

Sans doute le secret avait transpiré, Angélique faisait déjà des envieuses qui ne reculaient pas devant la calomnie odieuse et lâche

Qui sait? Une de ces belles mondaines, s'attendrissant à de naïves pastorales, en était peut être l'auteur.

Fi!

Déchirant l'avis anonyme, il haussa les épaules et rentra au salon.

Florian achevait la lecture de sa dédicace à la Reine.

> De vous, de Louis, des Français
> On croira lire ici l'histoire

et les applaudissements, les exclamations: "Délicieux, charmant, exquis!" mêlés au bruit des chaises, au frou-frou soyeux des jupes témoignaient du plaisir causé par ce régal littéraire... et peut-être aussi par le soulagement d'une contrainte prolongée.

Raoul se lança dans la conversation générale; il se montra étincelant, plein d'une verve, d'un entrain légèrement factice, mais qui pouvaient tromper les clairvoyants et dont il se grisait lui'même.

Certes, l'auteur de la lettre était parmi les caillettes, caquetant autour de lui; elle devait blêmir de rage sous son rouge.

Sa grand'mère suivait d'un oeil amusé ce marivaudage, quand un valet vint lui dire un mot tout bas.

Sans affectation, elle se leva, traversa les groupes en s'y arrêtant un peu, puis gagna discrètement ses appartements.

Elle en ressortit au bout d'un quart d'heure et revint à petits pas, vers sa bergère, d'où elle dirigeait la conversation.

Cependant, parfois, son regard se posait sur son petit-fils avec une ombre d'inquiétude.

Peu à peu, les invités se retirèrent, le salon se vida; ils demeurèrent en tête à tête.

Alors, l'appelant d'un signe affectueux.

—Je viens de recevoir la réponse, Raoul. C'est non.

Elle l'observait avec une légère angoisse, mais il supporta le choc en galant homme, le sourire aux lèvres.

Je le regrette, madame, et je vous rends grâce de votre complaisance pour moi, en cette affaire. Je tâcherai de le reconnaître par un choix plus à votre convenance.

Et, lui baisant la main, il se retira chez lui.

Mais alors, le masque tombé, la nature reparut, et il s'abandonna à un véritable désespoir.

Bonaparte, Angélique, passèrent là un vilain quart d'heure; il ne trouvait pas de reproches assez forts pour leur duplicité, dont il ne doutait plus à cette heure!

Le vil soupçon, repoussé d'abord avec dédain, s'implantait maintenant dans son esprit. Bien aveugle, en effet, de ne pas avoir deviné un rival dans ce furieux qui se jetait sur son épée et qu'il eût pu embrocher en tendant le bras!

—C'est indigne! indigne! Moi qui l'aimais tant!

Parlait-il de lui ou d'Angélique?

Au fond, tout au fond de son être intime, peut-être souffrait-il plus dans son amitié que dans son amour, l'une ayant jeté dans son âme des racines plus profondes que l'autre, et il eût été fort capable d'un sacrifice magnanime si Napoléon lui eût montré plus de confiance.

Mais non! c'était une âme close, réfractaire aux généreuses effusions et dont il s'était vainement flatté de tirer le verrou!

—Moi! qui l'aimais tant, gémissait-il.

—... Mon pauvre petit! qu'est-ce que tu as?

La bonne Dupont, dont il avait oublié la présence, apparaissait sur le seuil, et, derrière elle, il pouvait apercevoir, au fond de la pièce voisine, le minois étonné d'une fillette de deux ou trois ans, qui jouait avec des fleurs.

—Ah! ma bonne! ma bonne! je suis bien malheureux! soupira-t-il, sans contrainte cette fois.

Compatissante et maternelle, elle berçait sa peine comme lorsqu'il était petit.

DEUXIEME PARTIE

Un nouveau siècle commençait. Marengo, don de joyeux avènement du Premier Consul, en avait marqué l'aurore, et la République, lavée de ses souillures dans un bain de gloire, apparaissait rayonnante, appuyée sur le jeune vainqueur.

De Brienne aux Tuileries, la route n'avait pas été longue: Toulon, Arcole, les Pyramides en avaient marqué les étapes, et, maître de la France, arbitre du monde, le "Corse aux cheveux plats" n'avait plus qu'à étendre la main pour poser sur son front la couronne de Charlemagne.

Vendémiaire et Brumaire avaient imposé silence aux factions royalistes et jacobines, la Vendée était pacifiée, la Révolution terrassée, l'étranger vaincu; et, fasciné, ébloui, le peuple qui avait fait tomber la tête du débonnaire Louis XVI au cri de "Liberté", l'oubliait déjà en acclamant son élu.

A cette heure il se reposait de ses travaux sous les ombrages de la Malmaison.

La Malmaison, c'est le calme après la tourmente, l'oasis après le désert, la halte reposante entre la ruée aux frontières et la course à travers le monde.

La Malmaison, ce n'est pas encore l'Empire, c'est déjà l'Empereur mais l'Empereur jeune, amoureux, fringant, qui joue aux quatre coins avec ses aides de camp taquine Eugène et Hortense, s'amuse comme un sous-lieutenant, écoute l'Angélus respire les roses...

La Malmaison, c'est le Trianon de la société nouvelle où les robes blanches commencent à se mêler aux uniformes, où l'élément féminin reprend sa place, où les grâces de l'ancien régime refleurissent sous le nouveau.

Il y a soirée musicale dans ce cadre charmant; la Grassini, que le triomphateur a ramenée de Milan, se fait entendre et Méhul l'accompagne au clavecin.

Bonaparte la regarde plus qu'il ne l'écoute, car il n'est pas musicien et chante aussi faux que Louis XV. Joséphine, un peu jalouse, est à demi couchée sur une athénienne, et, d'un léger signe, rappelle sa fille qui s'est attardée, dans le parc, avec deux autres élèves de Mme Campan... peut-être seule, avec l'ancien évêque d'Autun, à pouvoir évoquer le salon de la Reine.

Roustan en Mameluck, Baguette, le négrillon de Joséphine, mettent une note orientale dans ce coin de vieille France.

Le morceau achevé, Bonaparte complimenta avec chaleur la belle cantatrice; Joséphine ajouta quelques mots gracieux.

—Après le chant du cygne, nul ne devait plus élever la voix et pourtant Hortense a là une romance de sa composition que je voudrais te faire entendre, dit-elle à son mari avec hésitation.

—Mais pourquoi non? Tous les oiseaux ont leur charme, protesta le Premier Consul, qui n'aimait pas la musique mais aimait fort sa belle-fille.

Hortense prit sa harpe et préluda timidement. Elle n'était pas régulièrement jolie, mais elle avait beaucoup de charme.

Sous ses cheveux blonds, couronnée de roses, elle était délicieuse et semblait un frais bouton à côté de la maturité radieuse de sa mère.

—Elle est gentille, il faudra bientôt la marier, dit Bonaparte paternel en fouillant les groupes d'uniformes.

Il en était là de son inspection, quand il l'abandonna brusquement, et toute son attention se concentra sur la musique, qu'il parut écouter avec une certaine émotion, au vif dépit de la Grassini:

> Partant pour la Syrie,
> Le jeune et beau Dunois
> Alla prier Marie
> De bénir ses exploits.

Les paroles lui était inconnues, mais l'air mélancolique avait déjà frappé son oreille, jadis, dans un passé lointain, alors qu'il étrennait son premier uniforme et partait, non pour la Syrie, mais pour sa première garnison.

Dans une rapide vision, il revoyait le vieil hôtel délabré, les traits parcheminés de Mlle de Constantinople, le sourire de Montlaur, et les longues mains pâles d'Angélique errant doucement sur les cordes qui vibraient et pleuraient comme elle.

De l'ombre de la Bastille démolie, comment ce refrain était-il venu jusqu'à la Malmaison réveiller ce souvenir aboli?

—C'est de vous, cette romance? demanda-t-il à la jeune artiste, que chacun complimentait à l'envie.

—Pas tout à fait; les paroles sont de M. de Laborde qui a eu la complaisance de les rimer pour moi.

—Et la musique?

—Elle ne m'appartient pas absolument non plus. C'est une réminiscence un peu confuse d'un motif entendu jadis.

—Quand cela?

—Quand j'étais en apprentissage rue Saint-Honoré...

En effet, sous la Terreur, après l'exécution de leur père et pendant que leur mère était en prison, la future reine de Hollande avait été placée chez une modiste et son frère chez un menuisier. Tous deux avaient été fort malheureux, la fillette surtout, dont l'âme sensible et tendre ressentait vivement les horreurs de cette époque tragique, qui faisait tant d'orphelins.

Seule, séparée des siens, jetée dans un milieu vulgaire où nul ne pouvait la comprendre, le roulement des charettes, les cris de la populace, la vue des condamnés, tout cela avait produit chez elle un ébranlement nerveux des plus inquiétants et elle y aurait probablement succombé sans un dérivatif très puissant, dont elle dut la révélation à une pauvre voisine aveugle qui jouait divinement de la harpe.

—Vous la nommiez?

—Je ne me rappelle que son prénon: Mademoiselle Angélique; mais ce devait être une ci-devant car on devinait en elle la personne de race.

—Qu'est-elle devenue?

—Je l'ignore, et je voudrais bien la revoir, elle était si bonne pour moi.

—J'en toucherai deux mots à Fouché... Recommencez donc cette romance, elle me plait beaucoup.

Et tandis qu'Hortense redisait sans se faire prier la complainte du Beau Dunois, Napoléon, les yeux mi-clos, fredonnait, à l'ébahissement général:

"Partant pour la Syrie"

UNE AUDIENCE DU PREMIER CONSUL

C'était l'heure des audiences du Premier Consul.

Diplomates, officiers, écrivains, artistes, grandes dames de la veille, princesse du lendemain, se regardaient en chiens de faïence, car, avec l'étiquette, déjà tacitement rétablie la question des préséances reprenait toute son importance.

M. de Talleyrand, "qui boitait même avec grâce", selon une de ses admiratrices, causait familièrement avec M. de Narbonne rayé, grâce à lui, de la liste des émigrés, et qui avait eu ce cri du cœur en touchant le sol natal:—"Mon ami, il vaut mieux mourir sur l'échafaud, dans sa patrie; que de devoir son existence à l'étranger, on peut désormais me tuer, on ne me fera plus sortir de France."

L'ancien évêque d'Autun et l'ancien chevalier d'honneur de "Mesdames", tantes de Louis XVI, n'avaient pas encore la cinquantaine, mais semblaient des vieillards dans cette jeune Cour où tout était nouveau, les hommes et les choses. L'un était mince, élancé, avec un visage doux, spirituel et malicieux, un oeil bleu très attentif à surprendre les mouvements des autres, une bouche souriante parce que le sourire est presque toujours sans péril et des mains charmantes, dont il était fort coquet. L'autre était fait pour plaire dans tous les temps et dans tous les lieux; il joignait, à un esprit cultivé, les grâces d'un chevalier français et, à la profondeur d'un philosophe, toutes les qualités aimables.

Murat, dans un uniforme neuf, faisait la roue en discutant une question de service avec Eugène de Beauharnois.

Chateaubriand, qui apportait au restaurateur de la religion les premières épreuves de son *Génie du Christianisme*, questionnait sur leurs amis de Londres, où il avait eu froid et faim, l'abbé de Montesquiou, chargé d'un message royal pour le "Maître de l'heure".

Lebrun venait lui présenter une ode sur sa dernière victoire, Daunou un mémoire sur l'expédition d'Egypte, Talma un projet de réorganisation du Théâtre-Français, car déjà sa prodigieuse activité s'étendait à toutes les branches, et les arts, les sciences, la littérature étaient également l'objet de sa sollicitude.

Fouché allait de groupe en groupe, cauteleux et cynique, glissant tout bas, ici un avis, là une menace et, par la reconnaissance ou la crainte forçant les mains à se tendre, les lèvres à sourire.

"Alors tout le monde espionnait tout le monde, six être en France, six seulement échappaient à cette surveillance: Fouché, sa femme et leurs quatre enfants."

Quelques figures timides se dissimulaient derrière les autres, essayant d'échapper à son oeil inquisiteur, c'étaient d'anciens jacobins, des royalistes prêts à brûler ce qu'ils avaient adoré pour obtenir soit une préfecture, soit un siège au Sénat, soit la radiation d'un nom sur la liste des émigrés, soit la restitution de leurs biens confisqués.

Un beau vieillard, habit civil, mais tournure militaire, venait d'entrer au bras d'un jeune homme en uniforme de simple dragon.

Le futur duc d'Otrante ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'avança avec empressement:

—Pourrais-je vous être bon à quelque chose, monsieur le maréchal? demanda-t-il obséquieux.

Le vétéran le toisa étonné.

—M. Fouché, murmura son jeune compagnon.

Il eut un haut-le-corps significatif et, tournant le dos à l'ancien conventionnel;

—Merci, monsieur, répondit-il sèchement, je ne viens pas en solliciteur.

Au même instant, l'huissier appela:

—Monsieur de Ségur.

C'était, en effet, l'ancien ministre de la guerre, qui avait signé l'admission de Bonaparte à l'Ecole militaire, sur le rapport élogieux de M. de Kéralio.

Son petit-fils, avide de gloire, quel que fût le drapeau, s'était récemment enrôlé sous celui de la République, qui était



Parfums de Grand Luxe

"Soir d'Eté" *parfum doux et pénétrant.*
"Pensée d'Automne" *parfum vivace et chatoyant.*
"Lilas Geraldy" *donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.*

Tous les Parfums *Géraldy* sont persistants et tenaces.

Parfums: $2.00 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.

Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.

Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c., 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par

GOYER, PHARMACIEN
Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est
MONTREAL, Canada.

toujours celui de la France. Le Premier Consul en avait été flatté, — car il rêvait déjà de ramener à lui tous les grands noms de l'ancienne Cour, pour ajouter à l'éclat de la nouvelle, et désireux de l'en récompenser en la personne de son grand père, qui achevait sa longue carrière dans une honorable pauvreté, d'un trait de plume, il avait rétabli sa pension.

Une visite de remerciement s'imposait et le vétéran de l'ancienne France était devant le jeune héros de la nouvelle.

Assis devant son bureau, il jouait avec une tabatière, mais il se leva pour accueillir le maréchal et les deux hommes s'examinèrent avec curiosité.

M. de Ségur voulut le remercier; il l'interrompit avec beaucoup de grâce.

—Monsieur le Maréchal, toutes les gloires de la France doivent lui être chères au même titre et votre nom, qui est un des plus glorieux de nos fastes militaires, m'inspire une reconnaissance particulière. Je ne saurais oublier votre bienveillance, qui a facilité mes débuts dans la carrière des armes, et je veillerai sur celle de votre petit-fils.

Il reconduisit lui-même le vétéran, surpris et charmé, jusqu'au grand escalier d'honneur: La Garde consulaire prit les armes, " et l'on crut voir l'armée de Valmy et des Pyramides saluer l'armée de Fontenoy".

Tout ému, le maréchal allait remonter en voiture, quand il croisa une chaise à porteurs au fond de laquelle on apercevait une figure ridée, vaguement inquiète.

—Mme de Créquy! *Tu quoque*! s'écria-t-il en la menaçant du doigt.

—Eh! oui, mon cher maréchal, moi aussi! En quels temps vivons-nous, Seigneur!

—Est-ce aussi la reconnaissance qui vous amène chez le Premier Consul, marquise?

—Je n'en suis encore qu'à l'intérêt. M. de Talleyrand a sollicité la restitution de mes bois, échappés à la bande noire, et un officier d'ordonnance est venu m'apporter une lettre d'audience. Je vais donc affronter l'ogre.

—Un ogre fort aimable, vous savez!

—Je ne l'aimerai pas plus pour cela.

—Hé! Hé! je n'en jurerais pas! Il s'est comporté fort honnêtement avec moi, me rappelant lui-même le pauvre élève de Brienne. C'est méritoire, au point où il en est!

—Ah! Brienne! Brienne! Qui m'eût dit que je survivrais à mon petit-fils!... Vous êtes un heureux grand-père, monsieur le Maréchal!

—Oui, et pourtant, ce n'est pas l'uniforme que j'eusse souhaité pour Philippe. Enfin!

Et il s'éloigna avec un soupir.

La vénérable douairière s'était fait apporter en chaise jusqu'au dernier salon, elle en sortit à l'appel de son nom, et, à pas menus, s'avança vers le successeur du Roi-Soleil, qui avait ébloui son enfance.

Elle portait une longue jupe et un grand casaquin de taffetas carmélite, avec le coqueluchon et la mantille de dentelles.

Elle fit une révérence digne du Grand Règne.

Attendri par cette apparition d'un autre âge, le jeune conquérant s'empressa de la conduire à un fauteuil.

—Asseyez-vous, madame la marquise, lui dit-il avec beaucoup de respect,—j'ai désiré vous voir, car je n'avais jamais eu cet honneur. Vous avez cent ans?

—Oui, général.

—Vous n'avez pas émigré?

—J'étais trop vieille.

—Votre petit-fils est mort à l'armée de Condé?

—Hélas!

—Je le regrette pour vous et pour lui... nous étions entrés le même jour à Brienne... mais j'étais un piètre camarade pour le prince de Montlaur.

Elle ne releva pas l'ironie et dit simplement:

—Il m'avait quelquefois parlé de vous.

—Alors, vous restez seule?

—Toute seule.

—N'aviez-vous pas une parente?... une filleule?... Mlle de Courtenay? Qu'est-elle devenue?

—Je l'ignore, général.

En effet, avec une inconséquence bien maternelle, la douairière, mal résignée au mariage de son petit-fils, n'en avait pas moins été froissée du refus de la jeune aveugle, qui eût dû être trop honorée d'une pareillle alliance, et une rupture complète entre les deux familles en avait été la suite.

—A-t-elle émigré?

—Je ne sais.

—N'avait-elle pas une belle fortune du chef de sa tante.

—Non général. A la suite de certains incidents, qui ne sauraient vous intéresser, c'est la famille de Permon qui a hérité de Mlle de Constantinople.

—Vraiment! Mme Junot ne s'en est pas vantée.

La "petite peste" avait épousé le gouverneur de Paris, qui devait être un jour duc d'Abrantès.

—Alors votre filleule aveugle et pauvre a dû être fort à plaindre pendant la Révolution.

—Peut-être a-t-elle péri aussi, murmura la marquise avec émotion.

—Pour cela, non! affirma nettement le Premier Consul.

Elle le regarda étonnée.

—Je vous la souhaiterais pour compagne vous seriez plus heureuse ensemble... vous pourriez parler du passé... Avez-vous beaucoup souffert des lois révolutionnaires?

—Assez, général; c'est pourquoi je sollicite la restitution de quelques biens.

—Accordé, madame la marquise, accordé!

Elle se leva pour prendre congé.

—Voulez-vous me permettre de vous baiser la main? dit'il, très doux.

Elle se hâtait d'ôter sa mitaine de soie.

—Laissez votre gant, ma bonne mère, laissez votre gant!

Et il appuya ses lèvres sur ces pauvres doigts ridés qu'avait baisés Louis XIV.

UNE FUTURE IMPERATRICE

—...! il faut la retrouver: Hortense le désire, et moi aussi.

—Bien général... les renseignements sont un peu vagues...

—Pour un aussi habile ministre!

—Je tâcherai de faire honneur à votre bonne opinion, général, et si Mlle de Courtenay est vivante.

—Elle est vivante.

—Puis-je vous demander les raisons de cette conviction, général?

—Ce sont des raisons que vous ne sauriez comprendre, Monsieur Fouché.

Comment expliquer à ce policier louche, dont il se servait en le méprisant, la nature du lien mystique qui l'unissait à Angélique et qui, il en était bien sûr, n'aurait pu être rompu par la mort, sans qu'il en ressentit le contre-coup.

Fouché sentit qu'il ne fallait pas insister et s'inclina avec un sourire énigmatique.

—Soit, général. Maintenant, pourrais-je vous entretenir de choses plus graves.

—Quoi, encore?

—La sécurité du premier magistrat de la République.

—Encore une conspiration.

—Ce n'est pas la première, en effet.

—Dame! c'est votre épouvantail pour vous rendre indispensable.

—Je n'ai pourtant pas inventé la bombe de Chevalier qui a failli faire sauter la Salpêtrière, ni le poignard d'Aréna et de Ceraschi. Tant que vous n'aurez pas fait déporter cette monnaie de terroristes vous aurez tout à redouter.

—Que faisiez-vous donc, pendant la Terreur, monsieur Fouché?

—Eh! général, je terrorisais comme les autres.

—Et vous voudriez continuer? moi pas. On a démoli, il faut rebâtir.

—Pourvu que l'on vous en laisse le temps.

Bonaparte eut un geste d'impatience, puis résigné

—Voyons, de quoi s'agit-il?

Mais il écoutait distraitement, et voyant qu'il ne pouvait réussir à fixer son attention, Fouché, dépité, referma son portefeuille et prit congé sans avoir terminé son rapport.

—A quoi diable peut-il penser? marmottait-il en humant une prise pour s'éclaircir les idées.

Demeuré seul, Napoléon rêva un instant puis, frappant sur un timbre:

—Je ne recevrai plus personne.

—Pas même moi?

Et, passant devant l'huissier impassible, Joséphine, entrée sans bruit, par une petite porte communiquant avec ses appartements, vint s'appuyer au fauteuil de son époux.

Josephine Tascher de la Pagerie était une de ces délicieuses créoles, dont le charme ensorceleur, la grâce languissante, le joli caquetage ont tant de séduction. A la fois très femmes et très enfants, elles ont le parfum capiteux et troublant des fleurs de leur pays, les couleurs brillantes, la puérilité gracile de l'oiseau mouche; ce ne sont pas des êtres de rêve, mais des êtres de luxe et, comme leurs frères ailés des îles, on ne saurait se les figurer autrement que dans une cage dorée.

Bien qu'elle approchât de la quarantaine, Mme Bonaparte était toujours charmante et si la tendresse de son mari avait fait place à une affection plus calme, il n'en appréciait pas moins les gracieuses qualités de son aimable compagne dont on avait dit à bon droit:

"Elle gagne les cœurs comme lui les batailles."

—...Je ne te dérange pas, demanda-t-elle avec ce léger zézaiement qui mettait une caresse dans son accent.

—Non, seulement je suis fatigué, agacé; Fouché est un imbécile.

—Pas possible.

—Elisa et Pauline des harpies.

—Oh! ça!

—Et toi une coquette qui m'attire des scènes ridicules.

—Moi!

—Avec ce maudit cachemire... qui est hideux par dessus le marché.

—Je ne trouve pas.

—Et que tu auras soin de ne jamais porter devant moi.

—Oh! toi, tu n'aimes que le blanc.

—C'est vrai.

—Une tunique de Vestale te suffirait.

—C'est harmonieux et pas cher.

—Moi, j'aime les parures brillantes et coûteuses qui rehaussent le prestige de la femme.

—Tu n'en as pas besoin.

—La robe de lin et les ailes conviennent aux blonds séraphins. Moi, je suis brune.

Elle quêtait un compliment qui ne vint pas.

—Décidément, tu n'es pas aimable, aujourd'hui.

—Pardonne-moi, je songeais.

—A quelque jolie femme. Qui avais-tu encore sur ta liste d'audience?

—Mme de Créqui.

—La marquise! elle vit toujours?

—Oui, tu l'as connue?

—Un peu. C'était une très grande dame.

—Elle l'est encore.

—Enfant, elle eut l'honneur de faire la révérence au Roi Soleil.

—Oui, elle aura vu trois siècles: celui de Louis XIV, de Voltaire...

—Et le tien.

—Flatteuse!

—Tu as été bon pour elle, au moins?

—Aristocrate! Tu n'as de faiblesse que pour ceux de l'ancien régime.

—Avoue qu'ils sont plus aimables.

—Ils ont l'échine plus souple, voilà tout.

—Non, ils savent plier le genou sans bassesse, ils vous font honneur en vous rendant honneur, ils savent ce qu'ils doivent à un souverain, mais sans oublier ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et tu sais la fière réponse d'un courtisan contre lequel le Roi s'était emporté jusqu'à lever la canne: "A la tête, sire, je suis gentilhomme!"

—La platitude est de tous les régimes, va.

—La platitude n'est pas la déférence, l'une s'adresse à l'homme, l'autre au rang ou à la fonction.

—Oui, la hiérarchie est peut-être la sauvegarde de la dignité; l'étiquette même a du bon... j'y aviserai.

—Tu feras bien car, à mon cercle, c'est piteux.

—Tu regrettes les révérences de la comtesse d'Egmont.

—Hélas! C'est un art perdu que ne ressuscitera pas Madame Sans-Gêne.

—N'en dis pas de mal. Je donnerais dix Mme Junot pour Mme Lefebvre.

—Moi aussi. Tu l'as bien nommée: petite Peste! Elle ne sait quoi inventer pour me mortifier. Elle prétend que tu as voulu épouser sa mère après son veuvage parce que c'était une Cantacuzène. Ce n'est pas vrai, dis?

—Chère folle! pourquoi pas elle-même que je ne peux pas souffrir.

—Hum! elle insinue qu'à la Malmaison tu lui as fait des visites.

—Tant que tu n'auras pas à craindre d'autre rivale.

"Je ne l'aimais guère, mais après ce que je viens d'apprendre...

—Qui donc?

—Elle a capté l'héritage d'une vieille folle au détriment d'une pauvre parente aveugle.

—Qui t'a conté cela?

Mme de Créqui.

—Pauvre marquise! Son petit-fils est mort.

—Oui.

—C'est fâcheux, c'était un charmant cavalier, je l'ai vu quelquefois chez sa grand'mère.

Bonaparte ne répondit pas, et le voyant ainsi préoccupé, Joséphine se rappela un rendez-vous avec sa marchande de modes et disparut comme elle était venue.

Mme de Créqui, Raoul, Angélique, tous ces fantômes du passé, évoqués depuis quelques jours, flottaient autour de Napoléon, sans qu'il songeât à les écarter...

Jamais il n'avait revu, ni cherché à revoir celle dont il avait été brusquement séparé; pourtant, ni la gracieuse Mlle du Colombier, ni la piquante Désirée Clary, n'avaient pu effacer de sa mémoire cette figure hiératique, qui, la première, avait fait battre son cœur d'enfant.

A cette heure, sous l'influence des souvenirs réveillés inconsciemment par Hortense, M. de Ségur, la douairière, Joséphine, elle se précisait davantage; il la revoyait près de sa harpe qui vibrait et pleurait comme elle, ou à ses côtés, essuyant ses premières larmes, perles rares de ce cœur viril que seule elle avait le pouvoir de faire jaillir.

"Napoléon, je ne me marierai jamais."

Sans une hésitation, un regret, un soupir, elle lui avait d'un mot immolé toutes ses chances de bonheur: une chère amitié, une tendre protectrice, une fortune et un rang enviés.

Pour panser son humiliation, relever son courage défaillant, sa fierté abattue, elle n'avait que son amour, elle le lui avait donné tout entier, sans souci du lendemain et, pauvre, orpheline, aveugle, sans famille sans amis, sans soutien, la petite-fille des Césars était peu-être réduite à mendier son pain!

LA FIN D'UNE AIEULE

La cour des Messageries présentait, en raccourci, un tableau de la société d'alors et les personnages, descendant de la lourde patache, rappelaient ceux de Chaucer dans ses *Contes de Canterbury*. Militaire à l'allure crâne, malgré son bras absent, financier important, fournisseur enrichi, gentilhomme appauvri, émigré craintif grande dame d'hier ou de demain, paysans, valets... entassés, dans le coupé, la rotonde ou l'intérieur correspondant aux trois classes de nos chemins de fer.

Un jeune homme de bonne mine, en habit gris fort propre, qui occupait une de ces dernières places, en dégringola lestement, tandis qu'un voyageur à peu près du même âge sautait du coupé et qu'une fillette de seize à dix-sept ans, l'air ingénu d'une novice dont on cherchait vainement la cornette, apparaissait la dernière à la portière de l'intérieur.

Elle était adorable et le voyageur du coupé, un amateur sans doute, s'approcha pour lui offrir ses services; mais il le fit en termes tels, qu'une rougeur brûlante colora son front et ses joues. Elle recula précipitamment, avec un mouvement d'effroi, et eût glissé sous les pieds des chevaux, sans l'intervention du voyageur de l'intérieur qui, prompt comme l'éclair, la retint par le bras.

—Pardon, monsieur, que voulez-vous à ma sœur? questionna-t-il froidement.

L'autre recula, balbutia et s'esquiva sans demander son reste.

Alors avec un rire plein de franchise, l'étranger dit gaiement:

—Excusez-moi d'avoir usurpé un titre qui ne m'appartient pas, mademoiselle, c'était le meilleur moyen de vous délivrer de ce fâcheux. Maintenant, je suis bien votre serviteur.

Il allait s'éloigner sans plus, mais, devant son expression de détresse, il s'arrêta, indécis, et demanda avec courtoisie:

—Pourrais-je vous être bon à quelque chose, mademoiselle? Vous pensiez être attendue, peut-être?

—Oui, monsieur.

—Vous ne connaissez pas Paris.

—Non, monsieur, j'arrive du Maine pour entrer en condition.

—En condition, vous! Vous n'avez donc pas de famille?

—Je viens de perdre ma dernière parente.

—Et chez qui vous rendez-vous?

—Chez une dame qui veut bien me recevoir et qui devait m'envoyer quérir; je ne vois personne et je ne sais comment trouver sa demeure.

—Je pourrais peut être vous l'indiquer, j'ai habité Paris, jadis.

—C'est l'hôtel de Feuquières, faubourg Saint-Germain.

—Vous allez chez Mme de Créqui?

—Oui, monsieur; vous la connaissez?

—Je... j'ai été au service de son petit-fils.

—Alors, vous avez peut-être souvenance de ma tante Dupont.

—Ma bonne Dupont! Si je m'en souviens!...

Qu'est elle devenue?

—Elle est morte, je vous l'ai dit.

—Oui c'est vrai, pardon... et son mari?



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 60c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

—Mon oncle a été guillotiné quand j'étais toute petite mon père et ma mère aussi.

—C'est l'histoire de bien des familles à cette triste époque. Enfin! je suis content que vous alliez chez la marquise... la ci-devant marquise... nous ferons route ensemble, si vous le voulez-bien?

Et sans attendre sa réponse, il lui enleva prestement son paquet.

—Prenez mon bras, mademoiselle Dupont.

—Merci, monsieur?...

—Dulac, Adrien Dulac.

A travers les rues populeuses du Paris nouveau, ils vont babillant sans défiance comme de vieux amis.

Elle s'appelait Angèle. Sa tante, très pieuse, eût souhaité pour elle la vie religieuse; mais les couvents étaient encore fermés et, se sentant mourir, elle avait fait appel à son ancienne maîtresse avec la belle confiance des serviteurs d'autrefois qui faisaient partie de "la famille" et pouvaient compter sur elle comme elle pouvait compter sur eux... La réponse ne s'était pas fait attendre. Et elle s'était endormie paisible.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, l'orpheline avait pris le coche, très troublée et un peu curieuse à l'idée de ce grand Paris et de cette grande dame, dont elle avait tant entendu parler mais qui étaient deux inconnus pour elle.

Confidences pour confidences. A son tour le jeune homme racontait son histoire.

Valet de chambre du feu marquis, dont il avait été le frère de lait, il l'avait suivi à l'armée de Condé et avait fait campagne avec lui, jusqu'à sa mort tragique.

—Il a été fusillé, n'est-ce pas? dit la fillette émue.

—Oui.

—Quelle cruauté!

—Il n'y avait pas de quartier pour les émigrés pris les armes à la main.

—Je sais, ma tante m'avait expliqué. Vous avez assisté à l'exécution?

—Hélas! non. J'étais blessé, inconscient, impuissant... sans cela!...

—Vous l'aimiez beaucoup.

—Oui.

—Je comprends ça; ma tante l'a pleuré comme son enfant... et moi aussi.

—Vous, mademoiselle! Vous le connaissiez donc?

—Je l'avais vu, toute petite, mais je ne m'en souviens pas. Seulement, ma tante m'en parlait si souvent, qu'il n'était pas un inconnu pour moi. Elle avait été sa berceuse et se croyait un peu sa grand'mère. Elle me vantait sa bonne mine, sa bravoure, son affabilité, sa bienveillance pour les humbles.

—C'est un devoir pour les grands.

—Ils ne le font pas toujours, paraît-il. Lui, ma tante le jugeait parfait... moi aussi.

—Mme de Créqui n'a pas émigré?

—A son âge, ça lui aurait été trop pénible.

—Comment a-t-elle pu résister à la mort de son petit-fils?

—Je me le demande.

—L'avez-vous revue depuis?

—Non, mademoiselle, j'étais prisonnier de guerre, je viens seulement d'être relâché et j'arrive après quinze ans d'absence.

—Quelle émotion pour elle!

—Pour moi aussi, murmura-t-il.

...La douairière habitait depuis cinquante ans le même hôtel.

La porte était ouverte, la cour vide, une petite lumière falote brillait à l'une des fenêtres.

—Mon Dieu! serait-elle morte! s'écria l'ex-valet de chambre d'une voix altérée.

—Pas encore, monsieur, dit le portier, sortant de sa lôge: mais elle est bien mal: on doit l'administrer à cette heure.

En revenant des Tuileries, elle avait pris froid, et, la vieillesse aidant, elle s'était couchée pour ne plus se relever. Dans le désarroi, on avait oublié ses ordres touchant la jeune voyageuse atterée de ce nouveau coup.

—Mais votre chambre vous attend, mademoiselle, et si vous voulez vous reposer.

—Je voudrais d'abord saluer Mme la Marquise.

Adrien eût souhaité lui épargner ce spectacle mais devant son insistance, il s'inclina et la précéda en habitué, à travers les vastes appartements, quittés depuis près de quinze ans et où nul ne le reconnaissait, le personnel vieilli ayant été peu à peu renouvelé.

Ils arrivèrent à la chambre de la mourante.

Toute menue, toute frêle, presque diaphane, elle disparaissait au fond de l'alcôve où la lueur tremblotante des cierges éclairait sa face vénérable. Les yeux mi-clos, les mains jointes, elle avait une expression de calme, de sérénité. Pendant sa longue carrière, elle avait vu la mort si souvent faucher autour d'elle, que c'était une vieille connaissance. Elle l'accueillait comme une amie de son âge "bien conservée, belle, auguste, calme, les bras ouverts pour nous recevoir", et elle lui faisait bonne figure.

A son chevet se tenaient prêtre et médecin.

—Elle ne reconnait plus personne, dit l'abbé.

—C'est la fin, ajouta le docteur.

Soudain, comme si elle eût entendu, elle ouvrit les yeux tout grands, les fixa sur les deux jeunes gens, debout, sur le seuil, et de la même voix nette et claire, dont elle donnait ses ordres, elle dit:

—Offrez-moi la main, Raoul, pour entrer en Paradis.

Et souriant à cette consolante vision, elle s'endormit dans la paix des élus.

UN ELEVE DE FOUCHE

—Enfin! il m'a lavé la tête comme à ses généraux, et je n'ai pas leur souplesse! J'ai répliqué par quelques allusions piquantes au temps où il était notre obligé...

—C'était bien adroit!

—Non, mais j'enrage quand je vois ce petit gentillâtre râpé, qui eût usé tes vieux habits, prendre des airs de souverain avec nous!

—Moi aussi, mais je ne le montre pas.

—Oh! toi, tu rendrais des points à Fouché.

—C'est pour cela que le patron m'estime.

Ernest de Permon était alors un assez joli garçon, fort suffisant mais point sot, qui avait eu l'adresse de traverser la Révolution sans trop y laisser de ses plumes et d'attacher sa fortune à celle du futur duc d'Otrante, alors que rien ne faisait prévoir son élévation. Il l'avait suivi à l'ambassade de Milan, et s'était s'était fait le cavalier servant de sa femme, dont la laideur disgracieuse scandalisait les Italiens,—(l'un d'eux la traita de *brutta*`,—mais ne décourageait pas l'ex-oratorien aussi épris qu'au premier jour. Il sut gré à son secrétaire de ses attentions, de ses complaisances et ce fut l'origine d'une faveur que rien n'avait pu entamer.

` "Ce peuple épris de la beauté"

Souple insinuant, sans scrupule, sa bassesse se parait de dehors séduisants qui trompaient parfois les naïfs et, très répandu dans les salons parisiens qui commençaient à se reformer, il tenait au noble faubourg par ses attaches aristocratiques et aux Tuileries par son beau-frère, alors gouverneur de Paris, ce qui lui permettait d'avoir une oreille partout.

La future duchesse d'Abrantès, qui a laissé des Mémoires plus amusantes que véridiques, était à la fois très ambitieuse et très frivole. L'élévation du compagnon dédaigné de sa jeunesse lui semblait injure personnelle et elle en ressentait un violent dépit, trahi souvent par des coups d'épingles qui lui valaient plus d'un coup de boutoir, le Maître du Monde étant loin de la galanterie de Saadi:

"Il ne faut pas battre une femme, même avec une fleur".

Il l'avait cependant mariée à un de ses meilleurs officiers, qui ne l'avait pas quitté depuis Toulon. Pour attacher à leur batterie les artilleurs décimés par les obus, Bonaparte avait ordonné à un jeune sergent d'écrire en grosse lettres sur un écriteau: *Batterie des hommes sans peur.* Un boulet, tombant près de lui, couvrit son papier de terre.

—Bon! je n'aurai pas besoin de sécher mon encre! dit Junot.

Ce mot fut l'origine de sa fortune qui devait s'élever avec celle de son maître jusqu'à la vice-royauté du Portugal. En attendant, il était déjà gouverneur de Paris. Mais ce n'était pas assez pour la vaniteuse Laure.

Elle eût voulu primer Joséphine, Hortense, Elisa, la mère, les sœurs du Premier Consul, comme elle eût pu le faire peut-être, si moins aveugle qu'une pauvre aveugle elle eût deviné l'éclatant destin réservé au pauvre boursier de jadis.

Cela elle ne lui pardonnait pas, bien qu'elle eût dû s'en prendre à elle-même, et son ingratitude pour ses bontés réelles irritait parfois Bonaparte, dont la patience était la moindre vertu.

Aussi, à la suite de son entretien avec Mme de Créqui, ne l'avait-il pas ménagée et elle en était encore tout exaspérée et meurtrie.

—C'est un butor! un vrai butor! et si je pouvais m'en venger sur son Angélique!...

—Il faudrait d'abord la retrouver... et c'est moi que Fouché en a chargé au débotté. Tu conçois, ma chère sœur, que je ne marcherai pas contre nos intérêts et que j'aurai soin de faire disparaître la susdite aveugle, d'une manière ou d'une autre.

—C'est indispensable... à moins que...

Elle eut un mauvais sourire.

—Qu'est-ce que tu machines encore?

Je pense... oh! une simple supposition, malheureusement!... Si on pouvait retrouver la suave Angélique mariée, mère de famille! Quelle chute pour son ancien adorateur, qui la voit toujours avec des ailes.

—Une aveugle, c'est peu probable.

—En temps de révolution tout se voit: elle était jolie, noble et devant l'échafaud de plus fières ont capitulé et épousé de grossiers soldats.

—Dame! quand on voit une Cantacuzène, femme de l'ex-sergent Junot!

Elle ne releva pas la raillerie et murmura les dents serrées:

—Oh! ce Bonaparte, qui m'a dédaignée, je voudrais que l'on ramasse son idole byzantine dans le ruisseau!

Il sourit, amusé par cette explosion de haine.

—Bon petit cœur!... N'importe, c'est une idée à creuser, pas dans ce sens peut-être...

—Comment cela?

—Oui, étant données ses attaches royalistes, on pourrait la compromettre dans quelque complot. Fouché en a toujours un qui mijote! et il paraît même que j'ai probablement voyagé avec un agent des princes, qui m'a glissé entre les doigts et sa sœur aussi.

Elle haussa les épaules au récit de son aventure:

—Tâche donc de t'occuper de choses plus sérieuses et rappelle-toi bien ceci: il ne faut pas que le Premier Consul revoie Mlle de Courtenay, car elle avait un grand empire sur lui et son imbécile de cousin. C'est malheureux qu'il soit mort.

—Qui donc?

—Le prince de Montlaur. On le jetterait dans les jambes de Bonaparte.

—Comme tu as jeté jadis Bonaparte dans les siennes. Oh! tu étais déjà une fameuse diplomate!

—Fais-en sorte de n'être pas plus maladroit.

L'inquiétude du frère et de la sœur était d'autant plus justifiée, qu'ils n'avaient pas la conscience bien nette.

A la suite de la rupture du projet matrimonial auquel elle avait daigné prêter les mains, Mlle de Constantinople avait éprouvé une indignation d'autant plus violente que, d'après certaines insinuations de Laure, Bonaparte ne devait pas y être étranger.

Quoi! ce petit officier de fortune qu'elle avait voulu élever jusqu'à elle se permettait d'avoir d'autres visées dans sa propre maison. Il jetait son dévolu sur la nièce, manière adroite d'avoir les millions sans la tante. Oh! mais elle ne serait pas sa dupe!

Elle commença par lui fermer sa porte; puis, après une scène terrible, elle envoya la pauvre Angélique au couvent des Dames de la Congrégation; enfin,elle déchira son testament.

C'était là le point essentiel aux yeux de la famille de Permon, qui n'épargna rien pour la circonvenir et l'amener à tester en sa faveur: elle put se flatter d'y avoir réussi.

Mais, la vieille princesse avait au suprême degré la peur de la mort et de tout ce qui s'y rattachait; il avait fallu une circonstance extraordinaire pour triompher de ses répugnances et, tout en encourageant les espérances de ses héritiers, elle ne se hâtait pas de prendre de nouvelles dispositions, si bien qu'elle trépassa un beau jour subitement, intestat, à leur profonde déconvenue.

Heureusement, on était en pleine Terreur et Ernest était au mieux avec Fouquier-Tinville, qui enrichit aussitôt d'un nouveau nom la liste des suspects. Ce sont là de menus services que l'on ne peut se refuser entre amis.

Seulement, quand on se présenta pour arrêter Mlle de Courtenay, au couvent de la rue Neuve St-Etienne, on ne trouva plus que la cage: tous les oiseaux avaient été expulsés la semaine précédente.

Q'était devenue Angélique?

On décida qu'elle avait dû émigrer, ce qui avait le même effet, quant à ses biens que la guillotine, et on obtint du tribunal un arrêt dans ce sens, qui mettait en possession de l'héritage "le citoyen et la citoyenne Permon qui avaient fait leurs preuves de civisme."

C'était la justice de cette époque, mais, depuis que Bonaparte était au pouvoir, elle prenait d'autres allures et les spoliations découvertes étaient sévèrement punies.

Aussi le frère et la sœur étaient-ils loin d'être rassurés.

Ernest mit ses meilleurs limiers en campagne et ne dédaigna pas lui-même de suivre les offices des différentes églises, qui se rouvraient peu à peu. C'était là que l'on devait avoir le plus de chance de rencontrer une personne de l'âge et de la condition de Mlle de Courtenay et une aveugle est facile à remarquer.

Un jour, à la sortie de Saint-Roch, il remarqua une femme encore jeune, dont la démarche hésitante le frappa; elle donnait le bras à une fillette, qui semblait la guider.

L'aînée avait un coqueluchon qui ne permettait pas de distinguer ses traits, mais il reconnut avec étonnement dans sa compagne la jolie voyageuse de la diligence du Maine.

—Prenez garde, ma tante, il y a encore une marche, dit-elle d'une voix musicale.

Et elles passèrent.

Permon les suivit à distance jusqu'à une maison de la rue Saint-Nicaise dont il nota soigneusement le numéro.

Une nièce... un neveu aussi; Angélique, si c'était elle, aurait donc une famille?... et une famille assez compromettante?

De toutes façons, la piste était bonne; par la sœur, il retrouverait le frère et, si c'était réellement un agent des princes?...

Content de lui, il alla dîner chez sa sœur qu'il devait conduire le soir à l'Opéra.

DEUX "ISOLEES"

La pension de Mlle Canet était située rue Saint-Nicaise, au fond d'une cour, derrrière une maison à plusieurs étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un tonnelier.

C'était un pavillon retiré et assez triste, mais avec un fort beau jardin égayé par la chanson des nids, l'odeur des lilas et les pensionnaires appréciaient fort le calme de cette retraite en plein cœur de Paris, rappelant à beaucoup l'atmosphère conventuelle des demeures bénies, dont la Révolution les avait brutalement arrachées.

La vie monastique d'alors, plus étroite, plus fermée aux bruits extérieurs et à toute activité industrielle ou commerciale, rendait plus précaire encore qu'aujourdhui l'existence des malheureuse brebis jetées au milieu des loups dévorants.

Sans asile, sans ressources, sans appui l'émigration ou l'échafaud révolutionnaire les ayant privées de leurs familles naturelles ou spirituelles, beaucoup, entrées tout enfants dans la pieuse maison, n'en avaient jamais franchi le seuil. Leur dot payée, elles coulaient une existence calme, sereine exempte de soucis matériels, vouées à la contemplation, à la prière, à la charité... elles avaient choisi la meilleure part et voilà qu'elle leur était ôtée! et qu'elles étaient condamnées au rôle de Marthe sans que rien les y eût préparées.

De ces lamentables "isolées", nulle ne pouvait être plus à plaindre que sœur Angélique (on lui donnait ce titre bien qu'elle n'eût pas prononcé de vœux), qui tenait l'orgue au couvent des Dames de la Congrégation, et quand elle eut franchi en tâtonnant le seuil de la porte, au milieu des quolibets de la populace, elle murmura découragée:

—Où irai-je?

—Venez avec moi, dit une voix timide.

Et un bras robuste se glissa sous le sien.

Sophie Canet, à qui Mme Roland rend un hommage mérité dans ses "Mémoires", était une de ces simples créatures avides de se donner, de croire, d'admirer...

Orpheline, élevée par charité, elle était loin d'approcher des brillantes facultés de la jeune Manon Philippon, qui était toujours première, lisait Plutarque et le *Timée*!

Aussi la considérait-elle comme un prodige, et, sans prévoir ses hautes destinées, lui avait-elle voué une sorte de culte.

Quand, son éducation terminée, la fille du graveur Philippon quitta le couvent pour la maison paternelle, le pauvre satellite, privé de son astre rayonnant, perdit lumière et chaleur et languit sous un ciel gris et terne jusqu'au jour ou l'entrée de Mlle de Courtenay apporta un nouvel aliment à ses forces affectives.

Plus encore que l'intelligence supérieure et la beauté provocante, la faiblesse et le malheur ont un charme souverain pour certaines âmes.

En écoutant pleurer l'orgue ou la harpe sous les doigts inspirés de la jeune artiste, Sophie pleurait elle-même tout bas, demeurait en extase, ses bons yeux de chien fidèle levés tendrement vers celle qui ne la voyait pas et ignorait la fleur de dévouement éclose à ses pieds.

Sophie ne devait jamais dépasser le rang de sœur converse; le service d'Angélique rentrait dans ses attributions, il lui procurait une foule de petites joies insoupçonnées. Elle l'aidait à s'habiller, la coiffait, disposait les menus objets bien à leur place pour tromper sa cécité, soignait les oiseaux de sa volière, renouvelait les bouquets de ses vases et c'était toujours pour elle les plus belles roses du jardin, dont elle avait soin d'enlever les épines.

Elle eût toujours gardé ce rôle effacé, sans la tourmente bouleversant leur paisible existence et dispersant le troupeau effaré.

Alors, devant la détresse de la petite fille des Césars, elle avait surmonté sa timidité et trouvé le courage de parler, la suppliant de se fier à elle, de se laisser aimer, protéger, défendre; et elle s'était faite sa servante, son soutien, son guide, son chien, son bâton.

Avec une énergie, une ingéniosité, un courage décuplés par la conscience du danger et doublés d'un robuste bon sens, elle l'avait sauvée de l'échafaud, de la prison, de la faim.

On avait traversé bien des tribulations, bien des misères. Angélique avait toujours eu du feu, du pain, sa harpe et plus d'une fois sans qu'elle pût s'en douter, son humble compagne avait dîné par cœur en l'écoutant... Et elle se trouvait trop heureuse! En amitié, comme en amour, donner n'est-il pas encore plus doux que recevoir!

Enfin, le calme renaissant, elle avait eu l'idée d'ouvrir ce modeste refuge pour

d'autres oiseaux battus par la tempête qui, peu à peu, étaient venus s'y abriter.

C'était son nom roturier qui s'étalait sur la porte; mais Mlle de Courtenay n'en tenait pas moins la première place et certes "une princesse née dans la pourpre", selon la formule byzantine, n'était pas traitée avec plus d'égards dans le palais de son père.

Sophie, qui, pour augmenter le bien-être de la maison prétendait suffire à tout avec l'aide d'une seule servante, s'était si bien surmenée qu'un hiver, une bronchite mal soignée la força de s'aliter et que, pendant un long mois, elle fut gravement malade.

Ce fut au tour d'Angélique de se prodiguer et, malgré sa cécité, elle ne voulut laisser personne la suppléer près de la bonne créature qui lui avait voué sa vie.

Cette dernière s'en défendait vainement, aussi révoltée que touchée de la voir s'abaisser aux basses et répugnantes besognes; elle en souffrait plus que de son mal, tout en ressentant aussi une joie très douce! et en regardant sa chère garde-malade aller et venir, préparer une potion ou un sinapisme, avec cette adresse qui remplace le sens absent. Elle avait souvent les larmes aux yeux et s'accusait mentalement d'égoïsme.

En effet, jusqu'alors, autant par jalousie que par économie, elle n'avait voulu personne dans leur chère intimité, sans songer à la maladie, à la mort qui pouvait la frapper brusquement et laisser la pauvre aveugle dans la solitude et l'embarras.

Ç'avait été pour elle une préoccupation et un remords pendant ses longues heures d'insomnie, et, une fois rétablie, avec la décision qui la caractérisait, elle se mit en quête d'une compagne capable de la remplacer auprès de Mlle de Courtenay, le cas échéant.

Celle-ci qui comprenait la grandeur du sacrifice, avait vainement protesté. Sophie n'en avait pas tenu compte et, peu après, elle lui présentait, sur la recommandation du curé de Saint-Roch confesseur de Mme de Créqui, la petite nièce des époux Dupont qui passait ainsi, sans s'en douter, du service de la marraine à celui de la filleule.

La première semaine fut plutôt pénible. Ses excellentes références, sa grâce timide, son ton modeste n'avaient pu triompher chez la sévère gouvernante, d'une involontaire défiance, d'une sourde rancune... (Il faut être un saint pour voir d'un très bon oeil son coadjuteur!)

De son côté, Angélique, craignant de l'affliger, demeurait dans une certaine réserve vis-à-vis de la pauvrette, dont le cœur aimant souffrait un peu de cette froideur.

Depuis sa petite enfance, elle avait grandi dans une atmosphère de tristesse, sous la tutelle affectueuse mais timorée du vieux ménage. Sa santé délicate, qui avait forcé ses parents à s'en séparer, était sujet de préoccupation constante et de sollicitude exagérée qui entravait son développement. Puis, l'orage politique avait éclaté, assombrissant encore l'horizon. Un jour, on l'avait vêtue de noir en lui disant que des méchants avaient fait mourir son père et sa mère, et il n'en avait plus été question, ce sujet étant trop pénible!

Bientôt, à son tour, le pauvre Dupont était passé sous le fatal couperet et sa veuve épouvantée s'était terrée dans son coin, avec l'orpheline, fermant sa porte à tous les bruits extérieurs.

Elle avait grandi dans l'ignorance presque absolue du drame qui bouleversait alors le vieux monde, et des acteurs surgissant l'un après l'autre de la coulisse, pour parader un moment sur les tréteaux sanglants, et disparaître ensuite dans l'obscurité ou la mort. La Fayette, Mirabeau, Robespierre, Danton, Marat, Charlotte Corday, Mme Roland, Mme Tallien, lui étaient aussi inconnus que le général Bonaparte lui-même.

En revanche, elle était ferrée sur l'armorial, familière avec la cour de Versailles et au courant des plus petits faits concernant l'illustre maison de Créqui dont la généalogie n'avait pas de secret pour elle.

Le valet de chambre du feu marquis s'en amusait pendant les quelques jours passés ensemble à l'hôtel de Feuquières.

—Vous en auriez remontré à la marquise elle-même.

—Dame! ma tante ne me parlait pas d'autre chose.

Ça devait bien vous ennuyer!

—Oh! non.

Pour elle, c'était une sorte de "Légende dorée", lui inspirant une religieuse ferveur et c'était un lien aussi entre ces deux jeunes gens, également attachés à cette famille éteinte.

Elle interrogeait Adrien sur son maître, sur l'émigration; elle tremblait et riait tour à tour aux récits tragi-comiques, narrés avec esprit ;—à l'héroïsme de cette poignée de Français irréductibles, manquant de pain, jamais de cœur, luttant contre la misère, se battant "pour l'honneur"!—à l'héroïsme non moins grand de ces nobles dames, métamorphosées en servantes, en blanchisseuses, narguant le malheur, raillant la détresse,—tous gardant à Coblentz, comme sur les champs de bataille, la fleur de bon ton et la bravoure "à la française".

Emerveillée, Angèle ouvrait de grands yeux à ces tableaux colorés, tranchant sur la grisaille de son horizon provincial.

Maintenant, elle retombait dans son atonie.

Elle s'y résignait, très douce, n'ayant jamais été gâtée. La bonne Dupont, si indulgente à son jeune maître, l'était beaucoup moins pour sa petite nièce; elle l'avait élevée sévèrement. A son lit de mort, elle lui en avait donné la raison.

Ses parents défunts avaient trempé dans la Révolution; avant de monter eux-mêmes sur l'échafaud, ils avaient causé la mort d'illustres victimes et ce ne serait pas trop de toute une vie d'expiation pour racheter leur crime.

—A défaut du couvent, Mme de Créqui, notre bonne maîtresse, qui sait votre nom et vous en instruira en temps et lieu, veut bien vous recevoir dans sa maison ayez soin de l'en remercier par un dévouement sans bornes et quelles que soient les épreuves qui vous attendent, acceptez-les avec soumission et reconnaissance comme un châtiment nécessaire et mérité.

L'orpheline s'était inclinée, sans révolte, sous ce jugement rigoureux; elle vénérait sa tante; elle chérissait ses parents inconnus et si sa tendresse filiale survécut à cette affreuse révélation, elle n'en souffrit pas moins un cruel déchirement.

Mais c'était une petite âme vaillante sous une frêle enveloppe; elle accepta bravement la lourde tâche qui lui incombait, et se promit de payer pour les siens, sans marchander.

La mort de la marquise n'affaiblit pas sa résolution, et c'était avec une joie secrète qu'elle remplissait ce rôle d'Antigone bien que ce ne fût qu'une "doublure".

Le soir rentrée dans sa chambre, elle tirait de sa malle une double miniature représentant un homme grisonnant:

"L'air digne et froid des députés du Tiers

une femme jeune et belle avec un teint clair, un sourire expressif, un regard brûlant."

Son père; sa mère...

Elle les considérait longuement, tendrement et murmurait avec ferveur:

—Pour eux!

UN ATTENTAT

Une certaine animation régnait dans la rue Saint-Nicaise; les promeneurs y étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire, les boutiquiers se tenaient sur le seuil de leurs boutiques, les badauds s'entassaient le long des trottoirs, les fenêtres se garnissaient de curieux; des policiers en bourgeois flânaient dans les groupes, l'oeil au guet, l'oreille tendue, mais les propos étaient rares.

Le Premier Consul semblait plus que jamais l'homme providentiel, le héros en qui s'incarnait la France nouvelle, le défenseur des libertés publiques et aussi le dompteur de l'hydre anarchique. Son nom était synonyme d'autorité, d'ordre, de sécurité, au dedans et au dehors et chacun sentait vaguement que, malgré ses épaules étroites, c'était le véritable Atlas de la société moderne.

Cependant, les royalistes, qui longtemps s'étaient flattés de lui voir jouer le rôle de Monck, perdaient peu à peu leurs illusions. La première lettre de Louis XVIII, remise par l'abbé de Montesquiou, était demeurée sans réponse:

"Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs: vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire; vous serez trop nécessaire à l'Etat, pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aïeux et la mienne."

Dans une seconde, plus explicite encore, le prétendant insistait avec force et terminait par cet appel:

"Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Egypte ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant, vous perdez un temps précieux; nous pouvons assurer le repos de la France; je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela et qu'il ne le pourrait sans moi..."

Cette fois la réponse fut insérée au *Moniteur*.

"J'ai reçu, Monsieur, votre lettre; je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites.—Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher sur cinq cent mille cadavres.—Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France, l'histoire vous en tiendra compte..."

C'était trop net pour ne pas forcer les plus aveugles à ouvrir les yeux. Ils en

ressentirent une violente indignation. Avaient-ils été joués? Y avait-il entente préalable, à la veille de Brumaire? et le fameux pacte, invoqué sous le manteau, existait-il ailleurs que dans leur imagination? Points d'interrogation encore à élucider. Quoi qu'il en fût, les mécontents étaient perdus dans la foule, et parmi ceux qui attendaient le Premier Consùl se rendant à l'Opéra, bien peu demeuraient réfractaires à l'enthousiasme général.

Devant la boutique du tonnelier, un garçon en tablier de cuir, appuyé à une charette, contenant un baril recouvert d'une housse, devisait, insouciant, avec un ouvrier, les mains dans ses poches et la pipe à la bouche, qui semblait guetter l'arriver du cortège.

—Il ne viendra pas, murmura-t-il avec une sorte de soulagement.

—Mais si, mais si! la Grassini doit chanter et le gala est commandé.

—S'il avait reçu quelque avis?

—Il le mettrait au panier. Tous les grands hommes sont fatalistes.

—Vous le considérez donc comme un grand homme?

—Dame! Si c'était un imbécile, chercherait-on à le supprimer?

Non loin de là, Angélique se tenait, appuyée au bras d'Angèle.

—Vous le regarderez bien, petite.

La fillette était maintenant tout à fait adoptée, même par l'ombrageuse Sophie, cédant à une influence irrésistible, dont elle avait vainement cherché à se défendre.

Ce n'était pas une jeunesse comme les autres, étourdies ou frivoles, occupées de chiffons et bagatelles, ou dont la mine revêche, le ton maussade, les soins rechignés sont si pénibles aux pauvres infirmes obligés de recourir à elles.

—Quand on lui demande un service on la prendrait pour l'obligée! disait Mlle de Courtenay.

Sophie n'avait plus que des caresses pour "sa remplaçante", tel un dogue hargneux, séduit par la joliesse d'une levrette favorite, regardée d'abord d'un oeil hostile.

—Angélique, Angèle; elles sont bien nommées car ce sont deux anges du Bon Dieu! — proclamait-elle volontiers; elles n'ont pas plus de défense l'une que l'autre.

En effet, les yeux de pervenche d'Angèle gardaient un reflet du ciel comme les yeux éteints d'Angélique: ni les laideurs ni les cruautés de cette terre n'en avaient terni l'éclat. Les seize ans de l'une n'avaient pas beaucoup moins d'expérience que les trente cinq de l'autre, et la même ingénuité se lisait dans leurs traits candides.

Aussi en dépit de la différence d'âge, une grande intimité s'était vite créée entre ces deux natures affinées, également ignorantes des réalités de la vie, et, rassurées sur les sentiments de l'ombrageuse Sophie, elles s'y abandonnèrent avec délices.

La maternité qui sommeille dans tous les cœurs de femme, s'éveillait dans celui de Mlle de Courtenay, en face de cette autre orpheline que la Providence avait placée sur son chemin. Au "Mademoiselle" trop cérémonieux, elle avait substitué: "Tante" plus affectueux et leur donnant à toutes trois l'illusion d'une famille, et, parmi les pensionnaires comme dans le quartier, la nièce de ces demoiselles Canet n'était plus désignée autrement.

Sophie l'enveloppait de la même sollicitude grondeuse que sa chère maîtresse, craignant pour elle aussi le froid, le chaud, la fatigue, apportant double châle, préparant deux laits de poule...

Elle avait deux enfants à soigner au lieu d'une!

Dorlottée, aimée, choyée, Angèle n'eût pas regretté l'hôtel de Créqui, sans le souvenir de l'aimable compagnon qui avait été si obligeant pour elle et qu'elle n'avait pas revu, depuis l'enterrement.

Elle y pensait plus que ne le comportait leur récente connaissance. Mais son âge sa condition sociale, les liens qui l'attachaient à la "famille", tout cela les avait rapprochés autant que les circonstances funèbres de leur rencontre.

Puis, il avait des manières douces, un langage choisi, la politesse raffinée de son maître, et maintenant elle rêvait de lui presque autant que du feu marquis.

Le milieu où elle se trouvait n'y était que trop propice et dans ce cadre désuet, cette atmosphère conventuelle, où l'on marchait à pas discrets, où l'on ne causait qu'à mi-voix, où la vie était réglée, les distractions rares, elle pouvait s'abandonner sans contrainte à toutes les chimères hantant les imaginations de seize ans.

Elle y était déjà portée par une prédisposition naturelle et l'existence peu folâtre, menée au fond d'une morne province, près d'une septuagénaire figée dans le regret du passé et l'horreur du présent. Les mêmes idées surannées flottaient sous les ombrages de la pension Canet et les souvenirs de l'Abbaye-au-Bois de Versailles de l'émigration, de Sainte-Pélagie ou de la Force étaient souvent évoqués, portes closes, au son grêle du clavecin ou au son mélancolique de la harpe.

La chanoinesse de Reuilly rappelait sa rencontre en prison avec Mlle Tallien et Mme de Beauharnais.

—Sans le 9 Thermidor, nous y passions toutes les trois et, qui sait! Bonaparte ne gouvernerait peut-être pas la France, car enfin, sa femme l'a aidé à monter où il est.

—Beau service qu'elle nous a rendu là? grommelait la douairière d'Espivent.

—En tout cas, elle est fort obligeante et, à la Malmaison, toutes les portes me sont ouvertes.

—Vous n'y avez jamais rencontré le Premier Consul, madame? demanda doucement Angélique.

—Dieu m'en garde, ma chère demoiselle. j'aurais été capable de m'évanouïr de frayeur.

—Si vous aviez vu Robespierre!

—Il n'était pas mal, paraît-il?

—Moi, je le trouvais hideux!

—La noirceur de l'âme se peint sur le visage, témoins Mirabeau, Danton, Marat.

—Pas toujours, mesdames, Hébert, le terrible "Père Duchesne", était un petit jeune homme à l'air doux.

—Moi, dit une bonne religieuse, j'ai connu, à Sainte-Pélagie, la fameuse Madame Roland; tout le monde l'aimait!

—Oh! Mme Roland! Une femme qui lisait Plutarque!

—Et qui prétendait faire la leçon au Roi!

—Moi, je lui préfère encore Théroigne de Méricourt!

—C'étaient deux viragos...

—Pardonnez-moi, mesdames, opina bravement Sophie, je ne connais rien à la politique; mais j'ai connu Manon Philippon toute jeunette: elle était trop gentille pour avoir tellement changé. D'ailleurs, si elle a commis des fautes, elle les a chèrement payées, et il faut être indulgent à tous ceux dont la tête a un peu tourné avant de rouler dans le panier de Samson. Le bon Dieu les a jugés!

Angèle écoutait avidement, rougissant et pâlissant tout à tour; à cette dernière phrase, elle eut un profond soupir et une larme furtive tomba sur sa broderie.

Angélique non plus ne condamnait pas en bloc tous les gens et les choses de la Révolution: elle se faisait lire le *Moniteur*, et le nom de Napoléon faisait toujours battre son cœur.

—Avez-vous jamais vu le Premier Consul? avait-elle demandé ce matin là à Angèle.

—Non, ma tante.

—Eh bien! ce soir, nous nous mettrons sur la porte pour le voir passer et vous me le décrirez exactement. Ces dames en ont une telle horreur que leur portrait me semble suspect et, pour Sophie, c'est l'antéchrist!

Et elles attendaient, attentives, émues.

La fillette regardait de tous ses yeux, le spectacle de cette animation parisienne, si différente de la placidité provinciale: les bourgeois affairés, les femmes pimpantes les ouvriers gouailleurs, les gamins effrontés les uns penchés aux balcons, les autres accrochés aux réverbères ceux-ci grimpés sur une borne, ceux-là juchés sur un tombereau.

Soudain, elle crut reconnaître Adrien Dulac, sous un habit d'homme du peuple et tressaillit légèrement.

—Est-ce lui? interrogea l'aveugle, troublée d'un indicible émoi.

Un roulement sourd se faisait entendre, un frémissement agitait la foule.

—Le voilà! le voilà!

—C'est le moment! dit tout bas le garçon tonnelier, allumez la mèche.

Mais l'autre continuait de fumer.

—Allumez, allumez donc!

L'autre ne bougea pas.

Furieux, son compagnon lui arracha la pipe de la bouche; il y eut une courte lutte.

Déjà arrivaient les cavaliers de l'escorte.

—Vive le Premier Consul!

Une formidable explosion répondit à ces acclamations; les maisons oscillèrent, les vitres éclatèrent, une centaine de blessés jonchèrent le sol.

Il y eut une épouvantable confusion; des cris, des appels déchirants, s'élevaient des groupes lamentables. Les parents cherchaient à reconnaître leurs proches, les policiers à découvrir les coupables.

Sophie accourait terrifiée.

Angèle n'avait pas une égratignure.



Angélique avait une jambe brisée.

- Vite, ma petite, aidez-moi à la transporter, ordonna la vaillante femme qui ne perdait pas la tête.

On marchait dans le sang, on enjambait les cadavres; soudain Angèle eut un cri de stupeur et faillit laisser choir son précieux fardeau.

Au coin d'une borne, Dulac gisait inanimé, le crâne ouvert.

UNE IDYLLE

L'attentat de la rue Saint-Nicaise avait provoqué une légitime indignation et la colère du Premier Consul s'était violemment déchaînée contre les terroristes.

Il faut égaler le nombre des coupables à celui des victimes et déporter tous leurs adhérents. Je ne veux pas laisser miner successivement tous les quartiers de Paris. Ce sont toujours ces Septembriseurs, en bataillon carré contre tous les gouvernements. Il faut en finir.

Fouché était de cet avis, et ne se hâtait pas de le détromper, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les noms et la retraite: c'étaient un ancien officier de marine, Saint-Régent, un lieutenant de Cadoudal, Limoelan, quelques autres plus obscurs: Carbon, Dulac.

Permon avait attiré l'attention de son chef sur ce dernier, d'autant qu'il lui gardait double rancune et était encore au lit, avec la fièvre, des suites de son émotion. La voiture qui le conduisait à l'Opéra avec sa sœur et son beau-frère arrivait rue Saint-Nicaise, derrière celle de Bonaparte et avait été soulevée par l'explosion.

Junot n'avait pas montré moins de sang-froid qu'au siège de Toulon, mais le bel Ernest, qui n'était pas un foudre de guerre, avait ressenti une commotion si violente, qu'il s'était trouvé mal et que l'on avait dû le ramener chez lui et le soigner.

Fouché, en personne, était venu, le lendemain, prendre de ses nouvelles et son premier mouvement avait été de lui raconter sa rencontre de Saint-Roch.

—Où la sœur est entrée, demeure sans doute le frère et l'on pourrait prendre toute la nichée au gite, insinua-t-il avec la haine d'un poltron.

Mais le ministre secoua la tête:

—Rien à faire pour le moment; le Premier Consul est buté à son idée et lui prouver qu'il se trompe serait tout à fait impolitique. Laissons-le satisfaire sa soif de représailles sur les Territoristes qu'il exècre. M. de Talleyrand, a opiné dans ce sens et proposé de soumettre une liste de proscriptions au Sénat. Quand l'exécution sera faite et que l'on se sera bien enferré, je ramènerai l'autre gibier d'un coup de filet et nous triompherons sans danger.

—Mais d'ici là?...

—D'ici là, j'aurai l'oeil soyez tranquille,, et soignez-vous paisiblement.

Les blessés ramassés par la police n'en avaient pas moins été soumis à une sévère enquête et beaucoup ne quittèrent l'hôpital que pour la prison.

C'eût probablement été le sort du valet de chambre de M. de Créqui, mais un bienfait n'est jamais perdu; la blanche colombe, qu'il avait tirée d'embarras, lui fut à son tour secourable. A sa prière, la bonne Sophie, toujours compatissante, consentit à recueillir le pauvre garçon et le médecin put le visiter chaque jour en venant voir Angélique, sans éveiller les soupçons.

Tous deux étaient fort mal en point.

Elle était condamnée à l'immobilité pour éviter de graves complications; une fièvre la dévorait; dans son délire elle appelait Napoléon, évoquait son roman de jeunesse, laissait déborder son cœur devant son humble amie, sutpéfaite et attendrie.

Elle qui, dans sa ferveur royaliste, vouait Bonaparte aux gémonies, se promettait maintenant de brider sa langue. En attendant, elle veillait à ce que nul n'entendît ces aveux et écartait soigneusement Angèle de la chambre de la malade.

Est-il préférable de la laisser soigner seule un jeune et intéressant blessé?

Lui ne bavardait pas trop, au contraire.

Plongé dans un lourd coma, rien ne parvenait à le tirer de cette torpeur. Le cerveau était-il atteint? la pensée reviendrait-elle jamais?

La pauvrette se le demandait avec angoisse, pendant les heures passées à son chevet, dans un tête-à-tête bien dangereux, malgré un mutisme absolu.

On s'attache si facilement à son malade quand on a un bon petit cœur. Et Angèle avait un cœur excellent.

Le médecin lui rendait justice et attribuait à sés soins vigilants l'étincelle persistante.

—Qui sait? peut-être ferez vous un miracle? disait-il.

Ce léger espoir suffisait à stimuler la courageuse enfant. Elle se sentait responsable de l'existence confiée à ses faibles mains et déployait une énergie, une résistance, qui étonnent souvent chez de frêles créatures.

C'était cependant lourde tâche et qui devint plus difficile encore quand la prostration céda a une violente surexcitation, mais le docteur insista vainement pour qu'elle s'adjoignît une garde.

—Ce serait plus prudent pour vous, mon enfant.

—Mais moins prudent pour lui, docteur.

En effet, les propos du jeune homme n'en décelaient pas moins une haine contre Bonaparte et sa complicité dans le complot qui avait endeuillé tant de familles.

—Je le tuerai! je le tuerai! répétait-il.

Puis, l'oreille au guet, il semblait écouter un bruit lointain.

—Il ne viendra pas! il ne viendra pas... Tant mieux!... Vive le Premier Consul!... Peuple imbécile, c'est sa mort!... Non... je ne peux pas!... je ne peux pas!... Carbon arrête!

Il se débattait contre un ennemi imaginaire et retombait épuisé, se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre l'explosion. Parfois, il interpellait la jeune fille avec véhémence, lui reprochant sa partialité pour Bonaparte.

—Je crains un transport au cerveau, répétait le vieux praticien, et que deviendriez-vous, seule avec un furieux?

—J'appellerais tante Sophie, mais ce ne sera pas nécessaire; avec moi il est si doux.

Le fait est qu'au seul contact de sa main légère, le délire se calmait et les éclats de fureur se fondaient en un murmure dolent.

Et elle, pitoyable, demeurait à son chevet cherchant dans ces traits mornes, creusés, l'aimable garçon qui lui avait si gentiment offert son secours et son bras.

Se pouvait-il que tout en riant et badinant, il machinât de telles noirceurs! Hélas! il n'était pas le premier que la politique eût poussé au meurtre, et, plus encore que le milieu où elle vivait, son cœur l'incitait à l'indulgence.

Hélas! il était en tel état que ses victimes même l'eussent pris en compassion! A quoi bon condamner celui qui allait peut-être mourir?

Mais non, et toutes ces craintes s'envolaient comme un mauvais songe. Adrien renaissait à la vie, il ne confondait plus le rêve avec la réalité, Angèle avec Angélique; il ne parlait plus de tuer Bonaparte.

Indifférent à la politique, aux Princes comme au Premier Consul, l'univers semblait tenir pour lui dans cette chanbre où circulait une robe blanche qui le préoccupait beaucoup plus que le drapeau fleurdelysé.

L'Amour est frère de la Mort; elle lui sert parfois d'introductrice chez ceux qu'elle a frolés de son aile.

Le blessé en faisait la douce expérience.

D'ailleurs, entraîné dans le tourbillon des camps, mêlé depuis douze ans à toutes les horreurs de la guerre civile, à peine libre, jeté dans une conspiration, il était arrivé à la trentaine sans avoir eu le loisir de cueillir la petite fleur bleue et il s'abandonnait avec délices au frais sentiment, première escale de sa vie aventureuse.

Angèle s'en apercevait-elle?

Il se le demandait, anxieux.

Toujours parfaitement bonne et douce, il y avait cependant, à cette heure, dans ses manières, une nuance de réserve qui le paralysait malgré lui.

Elle évitait les longues causeries, l'intimité du tête à tête, et parfois il lisait dans ses yeux un vague effroi...

Est-ce que son délire l'aurait trahi? Il interrogea le docteur là-dessus et apprit en même temps que la maison hospitalière abritait une seconde victime propre tante de la pauvrette.

C'était donc cela, il lui faisait horreur, tout simplement.

Un matin, Angèle le trouva plus soucieux qu'à l'ordinaire bien qu'on lui eût signé son exeat.

—Il me faut partir, vous quitter, et cela m'est très pénible, dit-il avec émotion; vous avez été si parfaitement bonne, que ces longs jours de souffrance auront été les meilleurs de ma vie.

—Vous reviendrez nous voir.

—Le pourrai-je? Je n'ai plus de confession à vous faire, mon délire vous a appris la part que j'ai eu dans l'attentat qui a fait tant de victimes... même chez vous.

—Qui vous a dit?

—Ce que vous me cachez par une suprême délicatesse, m'a fait mesurer davantage la portée d'un acte que j'ai cru héroïque...

—Beaucoup le jugeront ainsi.

—Mais vous?

—Oh! moi!

Elle eut un triste sourire.

—"Tu ne tueras pas", a dit le Seigneur. Mais hélas! quel parti n'a pas transgressé ce divin commandement.

—Vrai! je ne vous fait pas horreur!

Son regard avait déjà répondu.

—Si vous saviez quel poids vous m'enlevez de sur le cœur. Je tiens tant à votre estime... La guerre civile est une terrible chose... mais il ne faudrait pas me croire cruel, sanguinaire, voyez-vous... seulement, à lutter avec des tigres on devient féroce

soi-même... tous ces terroristes ont commis de telles atrocités!... la vie humaine arrive à ne plus compter et l'on sacrifie celle des autres comme la sienne... Puis, quand on a la fidélité dans le sang... vous devez comprendre cela!

—Oh! oui.

—Foi religieuse, foi monarchique se tiennent; le Roi est le lieutenant de Dieu pourtant nous avons eu bien des désillusions!... et nous avons déploré souvent que que le Fils de Saint-Louis ne ressemblât pas davantage à ce Bonaparte, qui semble parfois l'élu du Seigneur. Mais bah! "Vive le Roi quand même!"

Elle approuvait de confiance, heureuse de le voir si vaillant et si crâne après tant d'angoisses! mais attristée aussi de son prochain départ.

—Vous ne m'oubliez pas tout à fait?

—Oh! non.

—Merci... votre souvenir me sera si précieux... je voudrais tant mériter votre amitié... et même quelque chose de plus.

—Monsieur!...

—Je vous en prie, ne repoussez pas un aveu aussi respectueux que sincère... ne vous offensez pas de sa hardiesse... les circonstances sont mon excuse... L'échafaud me guette... y échapperai-je?... réussirai-je à gagner l'Angleterre?... peut-être!... un mot de vous serait un puissant viatique... me le refuserez-vous?

Emue, troublée, elle essayait vainement de résister à l'emprise de cette voix caressante et chaude, qui la berçait comme une délicieuse musique; elle détournait les yeux pour ne pas voir le regard suppliant...

—Non, je ne veux pas... laissez-moi... vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

—Quoi donc?

Elle hésitait...

Mais l'ardeur même des convictions royalistes qui avaient entraîné ce garçon si doux à un acte si terrible, lui faisait mesurer davantage le fossé qui les séparait Avec quelle horreur il avait prononcé ce mot "terroristes" et quelle souffrance pour elle de lire sur son visage la condamnation des siens... Non! cela ne serait pas! Et, rassemblant tout son courage pour un suprême mensonge:

—Pardonnez-moi dit-elle avec effort, je suis confuse... je voudrais répondre mieux... j'ai beaucoup d'amitié pour vous... mais il ne faut pas demander davantage...

—Vous ne m'aimez pas!

Il avait l'air si malheureux qu'elle se sentit faiblir; il s'en aperçut et se fit plus pressant, plus tendre... Peut-être eût-elle succombé et laissé échapper l'aveu refoulé...

Brusquement la porte s'ouvrit.

Un policier parut, suivi d'une dizaine d'agents et des pensionnaires effarées; il alla droit au jeune homme et dit:

—Au nom de la loi, citoyen Créqui, je vous arrête.

UN REVENANT

Blessé grièvement dans une rencontre avec les Bleus, Raoul n'avait dû son salut qu'au sublime dévouement de son valet de chambre qui avait pris ses papiers, ses habits et s'était fait fusiller à sa place.

Rentré à Paris pour assister aux derniers moments de sa grand-mère, qui, sans doute, l'avait reconnu à l'instant suprême, il s'aboucha avec le comité royaliste qui préparait la mort du Premier Consul.

L'amitié enthousiaste de sa prime jeunesse n'avait pas survécu à sa première déception: il avait trop aimé Bonaparte pour lui pardonner ce qu'il considérait comme une odieuse trahison et regrettait parfois de l'avoir ménagé!

Il le regrettait plus encore en suivant, du camp opposé, la prodigieuse carrière de son ancien adversaire, devenu le principal obstacle à une restauration monarchique.

A ses yeux prévenus, Bonaparte symbolisait la Révolution triomphante, et lorsque le sort le désigna pour assister Carbon au moment décisif, il accepta sans hésitation.

Cependant, la nuit qui précéda l'exécution, il dormit mal; son sommeil fiévreux, entrecoupé de rêves et d'insomnies, lui montrait sans cesse, non le général victorieux mais l'enfant esseulé, qui, par un beau matin de mai, était venu s'asseoir avec lui à l'Ecole de Brienne...

Et c'était lui qu'il allait frapper!

En vain, il essayait de fouetter sa rancune, sa haine, de stimuler son énergie, il se répétait que c'était non seulement un faux ami, mais encore un ennemi du Roi, un fléau de l'humanité, que, lui disparu, tout rentrerait dans l'ordre, et que ses meurtriers seraient les libérateurs de la France...

Il ne l'avait jamais revu depuis le jour où il l'avait tenu au bout de son épée; obéissant à son impulsion irraisonnée, il se rendit au Carroussel.

Il faisait un beau froid sec; le soleil de décembre, fidèle à Napoléon, auréolait son profil de médaille, pendant qu'il passait devant le front des troupes, au milieu des acclamations.

Perdu dans la foule, Raoul regardait de tous ses yeux.

C'était bien son camarade de Brienne, avec son regard d'aigle: celui dont le premier peut-être, il avait pressenti l'étonnante fortune, qu'il avait aimé... qu'il aimait encore!

Il avait beau faire! quelque chose qu'il croyait mort s'était réveillé en lui; l'ombre de ses jeunes années se levait pour protéger le futur César...

...Et déchirant un feuillet de ses tablettes, il y traça quelques lignes, le jeta à un soldat de garde et s'en fut comme un fou.

Toute la journée se passa pour lui dans une agitation inexprimable. L'honneur ne lui permettait pas de se dérober à l'heure du danger; son seul espoir reposait dans ce chiffon de papier... Parviendrait-il à son adresse? Le Premier Consul en tiendrait-il compte?

Hélas! pas plus que Gustave III, le duc de Guise, César, Bonaparte ne croyait pas aux "Ides de Mars".

Il mit l'avis dans sa poche, et commanda sa voiture pour l'heure indiquée.

Montlaur était à son poste, plus angoissé que lui.

Viendrait-il? Ne viendrait-il pas?

S'il méprisait son conseil, tant pis!

Mais non, il écouterait la voix de la prudence, et le complot, sans effet, remis à une date ultérieure, il serait permis de s'en retirer, sans félonie.

Quand la rumeur grossissante, les acclamations, le roulement de la voiture, l'apparition de l'escorte, lui arrachèrent sa dernière illusion, Raoul perdit la tête, une sorte d'affolement le saisit, quelque chose se révolta en lui, une voix impérieuse lui cria:

"Tu ne peux pas le tuer!"

Ce fut instinctif, irrésistible... il retint le geste homicide, comme il se fût jeté sous les pas des chevaux...

Il allait payer cette faiblesse de sa tête... En effet, Fouché tenait maintenant tous les fils de la conspiration et la déportation des anciens terroristes ayant apaisé la colère du Premier Consul, il jugea pouvoir sans danger, lui prouver sa clairvoyance et lui mit sous les yeux la liste des vrais coupables.

Les principaux étaient Carbon, Saint-Régent, Limoëlan, Dulac, autrement dit: Raoul de Créqui.

En voyant le nom de son ancien camarade, Bonaparte réprima un mouvement de surprise et demanda simplement:

—Il n'est donc pas mort?

—Non, général.

—Quoi! la douleur de sa grand'mère était feinte.

—Pardon, général, elle ignorait elle-même la vérité. Son petit fils n'est arrivé à Paris que le jour de son décès.

—Tant mieux! Elle n'aura pas à le pleurer deux fois. Quel était son rôle dans tout cela?

—Chargé d'allumer la mèche, il a été gravement atteint par l'explosion.

—De mieux en mieux! Ces gens là se croient le droit de me tirer comme une bête fauve!... Où était-il caché?

—Chez une ancienne amie... une parente. que nous cherchions bien loin... et qui était bien près... Mademoiselle de Courtenay.

—Vous dites?

—Mademoiselle de Courtenay, répéta Fouché en frottant ses longues mains et en voilant la malice de ses petits yeux.

—Complices? demanda-t-il d'une voix brève.

—Je l'ignore, général, elle-même a été blessée et garde encore le lit, reclamant de grands ménagements. Aussi j'ai cru devoir me borner à une perquisition minutieuse et à une surveillance discrète, et ne pas procéder à d'autres arrestations sans avoir pris vos ordres.

—Vous avez bien fait. Vous laisserez les femmes en dehors de ces débats.

—Bien, général, quant à M. de Créqui?

—Oh! lui.

Il eut un geste tranchant comme son épée.

Dans son ascension triomphante, Napoléon n'avait pas oublié non plus son ancien camarade, pour lequel il avait toujours éprouvé un sentiment assez complexe.

Nul n'avait été plus près de son cœur, rebelle à la douceur de l'amitié, et il l'eût aimé sans doute, autant qu'il pouvait aimer s'il n'eût été en haut, quand lui etait en bas.

Maintenant que le sort avait renversé les rôles, il ne lui gardait pas plus rancune de l'affront subi jadis que de l'attentat perpétré contre sa personne. C'était la guerre.

Mais ce qui l'avait blessé au cœur d'une pointe aigüe, ce qui l'exaspérait jusqu'à la rage froide plus dangereuse chez cette nature violente, ce qui le rendait implacable, c'était la pensée d'Angélique.

Sa jalousie s'était réveillée comme au premier jour. Avec son égoïsme exclusif, autoritaire, il voulait qu'elle fût à lui, tout à lui, de loin, de près, et n'admettait pas de partage.

Que lui-même eût aimé, se fût marié, c'était son droit de sultan dont il avait le tempérament et le caractère.

Qu'il l'eût oubliée même...

Mais il ne l'avait jamais oubliée, et c'est ce qui rendait la blessure plus cruelle.

Pendant qu'au milieu de si graves soucis, il trouvait le temps de s'inquiéter d'elle, de la faire chercher... à ce moment même, elle cachait, chez elle, son pire ennemi et peut-être armait son bras.

Oh! cela! il ne voulait pas le croire!

Et pourtant! la petite-fille de Louis le Gros, l'héritière des empereurs de Byzance, devait être restée fervente royaliste et puisqu'il avait repoussé le rôle de Monck et rêvait celui de César qui sait si elle n'avait pas suscité ce Brutus...

Non! impossible! Elle l'avait trop aimé quand il était malheureux.

Mais à son tour, Raoul, proscrit, dépouillé, voué à l'échafaud, avait l'auréole des vaincus, plus attachante pour certaines âmes que le laurier des victorieux.

Et à cette idée, la vainqueur du monde éprouvait une sorte d'angoisse superstitieuse, comme s'il eût voulu pâlir son étoile.

CONDAMNATION

Angèle était en proie à un morne désespoir.

L'arrestation de Raoul, la révélation de son indentité avaient été un coup de foudre pour elle.

Quoi! c'était là ce "Prince Charmant", dont elle rêvait depuis sa prime enfance, dont sa tante Dupont ne se laissait pas de narrer les faits et gestes, et dont l'apparition soudaine avait certainement consolé le dernier regard de la vieille marquise.

Grâce à Dieu! la pauvre grand'mère ne le verrait pas monter sur l'échafaud.

Car c'était le sort qui l'attendait, hélas!

Quoi! l'échafaud qui lui avait déjà pris son père, sa mère, son bon oncle, n'était pas encore assouvi! Il lui fallait une nounouvelle victime, qui ne lui tenait pas moins au cœur, bien qu'elle ne fût pas de son sang.

Comment cet étranger de la veille s'était il à ce point emparé de son âme?

Sans doute, le terrain était déjà préparé par les récits qui l'avaient bercée et avait enflammé sa jeune imagination.

Beau, brave et si affable! N'était-ce pas ainsi qu'il lui était apparu à leur première rencontre, et tout de suite, elle avait deviné un ami.

Un ami!

Hélas! le fossé creusé entre elle et Adrien Dulac n'était rien à côté de l'abîme qui la séparait de Raoul de Créqui.

Pour elle, un gentilhomme avait toujours le même prestige, c'était un être d'essence supérieure, que l'on devait servir à genoux et elle remerciait Dieu qui lui avait permis d'être sa garde-malade dévouée; elle n'aspirait pas à un autre rôle et eût été trop heureuse de souffrir et de mourir pour lui.

Aussi se défendait-elle beaucoup moins de songer à lui; il était si haut et si loin.

D'ailleurs, tout ne lui parlait-il pas de lui dans cette maison, dans cette chambre, où pendant de longues semaines, elle avait lutté pour l'arracher à la mort!

Tante Angélique aussi avec ses continuelles questions?

Elle voulait tout savoir de son hôte invisible et la fillette s'étonnait de cet intérêt passionné.

Qu'elle même s'alarmât sur le sort de celui qu'elle considérait toujours comme le maître vénéré de tous les siens; rien de plus naturel et de plus légitime, mais quel lien pouvait le rattacher aux demoiselles Canet?

Est-ce que par hasard?...

Le souvenir de ses divagations lui trottait par la cervelle, elle regardait "tante Angélique" avec des yeux tout autres.

Pas si vielle, après tout, et belle comme les anges, puis si fine, si distinguée, si différente de sa sœur, une vraie duchesse! Parmi "ces dames", aucune ne l'approchait et elles portaient de grands noms!... Certes, bien des jeunesses étaient moins séduisantes!

Elle comparait à ces traits nobles et purs son minois rose et chiffonné et poussait un gros soupir...

Avec quelques années de moins, qui sait!

Cependant, le prince de Montlaur était bien loin des demoiselles Canet!...

Que devint-elle lorsqu'Angélique s'oublia à l'appeler:

—Mon cousin.

—Votre cousin! répéta-t-elle, toute blanche.

—L'ai-je nommé? Peu importe, petite, j'ai toute confiance en votre discrétion et je regrette tant d'avoir ignoré la présence de mon pauvre Raoul.

En quelques mots, elle lui expliqua leur parenté, et leur amitié d'enfance.

La pauvrette l'écoutait, la gorge serrée. Adieu ses folles illusions! Raoul avait-il pu jamais avoir un regard pour elle, quand il avait une telle image dans son cœur?

—Il vous appelait dans son délir, soupira-t-elle.

—Vraiment! Il ne m'avait pas oubliée.

—Oh! non...

—Et que disait-il?

Elle hésita un instant; l'aveugle perçut cette hésitation et le tremblement de la voix,

—Il vous demandait pourquoi vous ne vouliez pas l'épouser... et vous reprochait de lui préférer Bonaparte.

—C'était vrai! dit-elle simplement.

—Oh! tante Angélique!

Elle sourit, amusée.

—Ce n'est pas votre avis, petite. Que voulez-vous? L'un avait tout, l'autre rien.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

—Rien! le général Bonaparte?

—Ce n'était alors que le lieutenant Bonaparte!... car tout cela remonte à quinze ans, mignonne! c'est de l'histoire ancienne!

"Depuis lors je ne les ai jamais revus et tant d'autre visages ont dû effacer le mien que sans doute, ils ne me reconnaîtraient plus.

—Oh! l'on ne saurait vous oblier tout à fait, tante Angélique! dit-elle naïvement.

—Je le voudrais, murmura l'aveugle.

Sous son calme affecté, qui voulait être de cruelles angoisses...

Pauvre Raoul! cher compagnon de sa jeunesse isolée, dont la voix joyeuse égayait sa triste nuit, dont elle avait si mal récompensé le noble et généreux amour, quoi! c'était lui qui était là, près d'elle, souffrant, blessé comme elle... C'était lui, si doux, qui avait voulu tuer Bonaparte! C'était lui qui allait payer ce crime de sa vie.

Elle frissonnait à la vision de l'effroyable explosion qui eût pu jeter Bonaparte tout sanglant aux pieds de Raoul.

Elle tremblait de voir la tête de Raoul rouler aux pieds de Bonaparte.

Oh! cela ne serait pas!

Comment l'empêcher? hélas!

Tenter de fléchir le Premier Consul?

Se souviendrait-il seulement de son mon et les lauriers cueillis sur tous les champs de bataille n'avaient-ils pas étouffé la petite fleur bleue, respirée en secret à l'aube de ses vingt ans?

Raoul s'était souvenu, lui!

Dans son délire et près de la mort, à cette heure trouble où prête à s'éteindre, la dernière lueur illumine toute l'existence... peut-être?

Mais Bonaparte, en pleine santé, au faîte des honneurs et de la gloire!... heureux époux de cette séduisante Joséphine, beau-père de cette délicieuse Hortense, dont elle se rappelait la douce voix, quand elle la prenait dans sa chambre, pour la consoler un peu et lui donner ses premières leçons de harpe.

Elle, peut-être, se souviendrait, car on la disait bonne et accueillante comme sa mère?

Elle se raccrochait à la plus faible branche, avec une énergie désespérée et, elle, dont l'atonie désolait le médecin, montrait maintenant une volonté de guérir, qui était un puissant adjuvant, prenant tous les remèdes, subissant un traitement rigoureux, n'aspirant qu'à une chose: se lever.

—Je donnerais mes deux bras pour que Dieu me rende mes jambes une journée, disait-elle à Sophie, sa confidente.

Et elle suivait avec angoisse la marche du procès dont l'issue n'était malheureuement pas douteuse.

Lui, dans sa prison, songeait uniquement à Angèle; son pire tourment était de ne plus la voir, de ne rien savoir d'elle, de n'oser prononcer son nom, de crainte de la compromettre davantage.

Il redoutait... et souhaitait tout bas une confrontation, un témoignage qui lui permettrait de l'entrevoir encore; mais les habitantes de la pension Canet, ne furent même pas appelées à la barre.

Au reste, sa franchise simplifiait les débats. Il reconnaissait hautement sa participation au complot.

Le premier Consul étant le principal obstacle au retour de son souverain légitime, en repoussant ses avances il avait signé sa condamnation. Raoul déplorait les existences sacrifiées mais c'est le déchet des batailles et lui-même sacrifiait la sienne.

Quant à ses hésitations, ses scrupules, il n'en laissa rien soupçonner; il avait pu faiblir devant l'acte décisif, il ne faiblirait pas devant l'échafaud et quand on lui demanda s'il connaissait l'auteur de l'avis anonyme remis au Premier Consul et signé "Un camarade de Brienne", il répondit sèchement:

—Non.

L'affaire était jugée d'avance; les commissions militaires, instituées, malgré l'avis du Tribunal, ne laissaient guère d'espoir aux accusés, et Limoëlan, Carbon, Saint Régent, Créqui, furent condamnés à avoir la tête tranchée.

UN FAUX AMI

Permon avait suivi de près toutes les phases du procès. La condamnation de son ancien condisciple, qui était un peu son œuvre, ne lui avait causé aucun remords.

Il se souvenait surtout des rebuffades du jeune prince, de sa préférence pour Bonaparte et sa basse rancune y trouvait son compte, comme ses intérêts.

Le Premier Consul n'avait plus prononcé le nom de Mlle de Courtenay et ses mani-

ères étaient devenues moins agressives vis-à-vis de Mme Junot.

—Il n'oserait plus m'attaquer, maintenant! disait-elle triomphante.

—Ne t'y fie pas trop! répondait le bel Ernest plus prudent.

Au fond, il n'était pas tout à fait rassuré. Sans doute, la présence de Montlaur chez sa cousine avait dû perdre irrémédiablement celle-ci dans l'esprit de ce dominateur, qui ne souffrait de rivaux en rien!

Mais sait-on jamais?

Un matin, Fouché lui dit:

—L'exécution est imminente. Le Premier Consul ne veut pas faire grâce. Il a repoussé brutalement les prières de Joséphine en faveur de M. de Créqui, dont elle a connu la grand'mère et, désolée, elle s'est adressée à moi...

—Que pouvez-vous?

—Pas grand'chose, mais enfin! Bonaparte à un immense orgueil, on peut essayer de le toucher par là.

—Comment?

—Si le prince de Montlaur invoquait les souvenirs de Brienne, près de son ancien condisciple.

—Il n'y consentira jamais.

—Peut-être en sachant s'y prendre... et vous êtes habile diplomate.

—C'est moi que vous vouliez charger de cette mission?

—Mission de confiance.

—Mais bien délicate.

—Et absolument confidentielle... Ceci doit avoir l'air de venir de vous... Vos relations d'enfance sont un excellent prétexte... et votre situation vous ouvrant toutes les portes...

—C'est bien, j'irai.

—Ah!... s'il voulait écrire une lettre, un adieu, laissez-le faire... et remettez-moi la chose.

—Je comprends, murmurait le jeune homme en se rendant à la prison, et si je ne suis pas un sot...

Evidemment Bonaparte hésitait encore. Les relations d'Angélique et de son cousin le préoccupaient plus qu'il ne voulait l'avouer et cette sorte de jalousie rétrospective était, au fond, son principal grief.

Quand Raoul vit entrer son ancien camarade, il ne le reconnut pas d'abord et parut un peu surpris de ses chaleureuses protestations; mais les souvenirs de jeunesse ne laissent jamais indifférents, surtout devant la mort prochaine, et il se laissa prendre au charme de leur évocation.

—Je voudrais tant vous être bon à quelque chose, mon cher camarade; malheureusement, je ne suis pas des mieux en cour. "Le roi de France oubliait les injures du duc d'Orléans", mais le Premier Consul n'est pas si magnanime, il m'en veut comme à vous.

—De quoi donc?

—D'avoir été jadis notre obligé. Souvenir désagréable pour un parvenu.

—De génie.

—Vous le défendez encore!

—L'aurais-je combattu si je ne l'estimais pas? Le serviriez-vous si vous ne l'admiriez pas?

Permon sentit l'épigramme.

—Le Premier Consul serait sensible à votre opinion flatteuse, et si vous vouliez solliciter votre grâce.

—Merci, mon cher camarade, je saurais mieux faire grâce que la demander.

—Enfin! ne pourrais-je donc vous rendre aucun service? N'auriez-vous pas quelque recommandation... quelque message?

Raoul réfléchit un moment.

—Vous consentiriez à vous en charger?

—Avec empressement.

—C'est que je n'ai ni papier, ni plume.

—Voici mes tablettes, un crayon.

Créqui traça quelques lignes, déchira le feuillet, et le tendit, sans adresse, à l'officieux messager.

—Après ma mort, vous le remettrez, s'il vous plaît, à Mlle Angèle Dupont, pension Canet, rue Saint-Nicaise où l'on m'a arrêté.

—Je vous le promets.

—C'est la petite nièce de vieux serviteurs de ma famille... une enfant de seize ans... bien éprouvée déjà... Elle m'a soigné avec un dévouement admirable... je lui dois bien un adieu... et je compte sur votre amitié pour veiller sur elle le cas échéant.

—...Et vous n'avez pas d'autre commission?

—Aucune; je n'ai plus ni parents, ni parentes.

—Vous croyez?

—J'en suis sûr.

—Et Mlle de Courtenay?

—Ma cousine? J'ignore ce qu'elle est devenue.

—Par exemple! Vous étiez caché dans sa maison.

—Moi.

—Parfaitement. Une des prétendues demoiselles Canet n'est autre que votre cousine et la nôtre...

—Ma parole d'honneur, mon cher, vous m'en voyez tout ébahi! Vraiment, la vie a de plaisantes rencontres.

—Ne voudriez-vous pas aussi lui écrire?

—A quoi bon! Elle m'a très probablement oublié et il serait peu séant de lui rappeler mon existence, en l'invitant à porter mon deuil.

Il n'y avait pas à insister et Permon se retira dépité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

mais comment imaginer...

Heureusement que le Premier Consul ne se doutait pas de la connivence des deux cousins.

Pourvu que rien ne vînt lui révéler la vérité!

Ernest allait déchirer la missive dont il était porteur. Il se ravisa, l'ouvrit d'abord et la lut avec attention. Un mauvais sourire plissa ses lèvres minces.

—Angèle? Angélique? Pourquoi pas, après tout.

Deux heures après, le billet était sous les yeux de Bonaparte.

Il ne contenait que ces mots:

"Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée.

"Crequi."

LA FILLE DE MANON

En attribuant à Angélique, le billet adressé à Angèle, notre diplomate pensait bien avoir ruiné Mlle de Courtenay dans l'esprit vindicatif du Corse.

Mais il importait que rien ne vînt dénoncer son stratagème. Avec les femmes, il faut se défier, leur nature impulsive déjouant parfois les plus habiles combinaisons, et, sans perdre de temps, il se fit communiquer les notes de police concernant les habitantes de la pension Canet et se rendit aussitôt rue Saint-Nicaise.

Angélique essayait ses forces au jardin avec Sophie; ce fut Angèle qui le reçut.

Elle était fort changée et ses traits altérés par la douleur, ne rappelaient guère la jolie enfant entrevue dans la cour des Messageries, qui s'en allait radieuse, au bras de Raoul.

Elle ne souriait plus à cette heure, mais les larmes ne lui seyaient pas plus mal et Permon les regardait couler, avec complaisance, à ses paroles insidieuses.

Il venait de la part du prisonnier, dont il avait toute la confiance et qui l'avait chargé de recommandations importantes.

Rien n'était encore désespéré; des influences puissantes s'interposaient en sa faveur, mais une fausse démarche pouvait tout compromettre et la plus grande circonspection était indispensable.

—Souvent des amis, des parents trop zélés ont perdu ceux qu'ils voulaient sauver. André Chénier était oublié dans sa prison, quand l'intervention de son père rappela son existence à Robespierre et provoqua son exécution... Sans son éloquent *Mémoire justificatif*, votre illustre mère n'eût pas réveillé les fureurs jacobines et le 9 Thermidor l'eût peut-être sauvée, comme Mme Tallien.

Toute blanche, elle murmura:

—Vous avez connu ma mère?

—Qui n'a pas connu Mme Roland?

Mme Roland!

Elle cacha son visage dans ses mains au souvenir des cruels propos de "ces dames", acharnées contre l'admiratrice de Plutarque.

Pourtant, une voix s'était élevée en sa faveur, avait pris bravement sa défense, avait proclamé son amitié fidèle...

—...Pourquoi faites-vous pleurer cette enfant?

C'était la même voix grondeuse et tendre.

—Tante Sophie! oh! tante Sophie!

Elle s'abattit dans ses bras en sanglotant.

Les Merveilleux **Parfums Mouilleron** 5 rue de St-Cloud, Paris



FONT SENSATION

"SECRET DE FEMME",
"MON BEGUIN", "DATURA"

SONT EXQUIS

Ainsi que ses Lotions, ses Poudres, ses Crèmes.

En vente dans toutes les Pharmacies et Grands Magasins.

Aug. Sorignet et Cie, Dépositaires

432 DULUTH EST

Permon s'excusait en fort bons termes. Il regrettait d'avoir provoqué cette émotion filiale par une allusion malheureuse à Mme Roland.

—Mme Roland?... à quel propos?

—Il paraît que... c'est le nom de ma mère... que l'on m'avait caché...

—Vous seriez la fille de Manon?

Elle la contemplait comme si elle ne l'avait jamais vue. Mais oui! c'étaient bien ses yeux, son sourire...

—Ma pauvre Manon! elle revit en vous, petite, c'est donc cela que je vous ai aimée tout de suite!

Retrouver en cette enfant la fille de son ancienne idole, c'était là une de ces joies trop rares que l'Eternelle Bonté dispense aux pauvres humains! Elle ne se lassait pas de l'embrasser sans souci du bel Ernest qui considérait cette scène avec un attendrissement parfaitement joué.

—Je suis heureux d'avoir été l'instrument de cette reconnaissance, mesdames, j'espère que ce sera d'un bon augure.

Et les saluant il se retira satisfait de l'impression produite.

—Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là? demanda Sophie, quand son émotion fut un peu calmée.

Angèle lui expliqua le but de sa visite.

—Et comment s'appelle-t-il, cet ami de M. de Créqui?

—Il ne m'a pas dit son nom.

—Pour un monsieur qui connaît si bien celui des autres!... Ma petite ce doit être quelqu'un de la police.

—Oh! tante Sophie.

—Et s'il a tant insisté pour empêcher toute démarche, c'est qu'il en craint le résultat. Avec certaines gens, il faut prendre les conseils à rebours.

—A quoi bon? Que pourrais-je tenter? Le bon Dieu lui-même écouterait-il mes prières?...

Son père avait voté la mort du Roi; et la mort de sa mère avait-elle expié celle de la Reine?

Ecrasée sous le poids de ce lourd héritage l'orpheline courbait le front et s'abandonnait à un morne découragement. Rien ne pourrait sauver cette dernière victime. La tête de Raoul tomberait comme tant d'autres et les larmes qu'elle verserait ne seraient jamais rançon suffisante pour toutes celles que les siens avaient fait couler. Heureusement Sophie était là.

Son cœur simple ne s'embarassait guère de tous ces conflits d'opinion, et tous ceux qu'elle aimait y faisaient très bon ménage. Sa bonté vraie sut trouver la note juste pour apaiser, consoler la pauvrette déchirée entre tous ces sentiments divers. Avec l'autorité d'une concience droite et d'une foi robuste, elle lui montra nettement son devoir de fille et de chrétienne; puis, insensiblement, elle lui parla de sa jeunesse, de sa mère, du couvent des dames de la Congrégation...

Et derrière la figure austère de la femme politique, de l'Egérie républicaine, de l'ardente Girondine, de l'amie de Buzot, Pétion, Barbaroux, de l'inspiratrice de la *Lettre au Roi*, apparaissait l'image souriante d'une petite pensionnaire, folâtrant avec ses compagnes, taquinant ses maîtresses, chérie des unes, gâtée des autres, pour sa gentillesse, sa bonne grâce..

—On l'aimait autant qu'on l'admirait, voyez-vous, petite.

Puis elle évoquait la jeune femme, la jeune mère, à côté d'un époux paternel ou près du berceau de son enfant, dans sa maternité tardive ardemment désirée et dont elle devait si peu jouir.

—Avant de vous envoyer à la campagne chez vos bons parents Dupont, à cause de votre délicatesse, elle m'invita un jour à vous venir voir... Vous étiez toute mignonne, elle vous tenait dans ses bras et l'on sentait qu'elle eût voulu vous passer toute sa force..., elle pleurait en vous regardant... à l'idée de cette séparation et elle répétait: "Ma pauvre petite! ma pauvre petite!..."

Plus tard, à la veille de monter sur l'échafaud, elle m'écrivait encore pour me parler de vous, et elle, qui n'était pourtant pas en peine d'aligner des phrases, ne savait que répéter encore: "Ma pauvre petite! Aime bien ma pauvre petite!..." Mais c'était tout ponctué de larmes.

Celles de l'orpheline coulaient maintenant plus douces, tout son être contracté se détendait peu à peu: elle souffrait toujours, mais d'une douleur moins lancinante, moins âpre, elle ne se défendait plus contre la tendresse filiale qui gonflait son cœur meurtri, en écoutant cette bonne créature qui avait aimé sa mère, qui l'aimait encore...

D'abord elle osait à peine lui dire:

—Parlez-moi de ma mère.

Bientôt elle lui demandait, câline:

—Tante Sophie, parlez-moi de "Maman"

CINNA

La paix d'Amiens venait d'être signée; la paix religieuse était rétablie. Notre-Dame avait rouvert ses portes et le Premier Consul, en personne, s'y était agenouillé publiquement. C'était l'époque la plus heureuse, sinon la plus glorieuse de sa vie: la France et le monde lui tressaient les mêmes couronnes et, vainqueur des rois, il était aussi le médiateur des peules.

Il pouvait se reposer sur ses lauriers, dans le calme des champs, et, tout en faisant une partie de boules avec Drouot, il écoutait les cloches de la Malmaison, auxquelles sa main puissante avait rendu leur vol, et qui versaient leur douce sérénité sur les fronts bouleversés par tant d'orages.

Mais le sien demeurait soucieux et distrait, préoccupé, il se laissait battre par son adversaire, plus facilement que sur un champ de bataille.

—Je perds toujours à ce jeu-là! dit-il avec humeur en abandonnant la partie.

—C'est qu'à ce jeu-là, il n'y a pas moyen de tricher observa tranquillement le brave Drouot, qui n'avait rien d'un courtisan.

Bonaparte, dont c'était une petite faiblesse, ne se fâcha pas de la boutade, mais Bourrienne et Permon s'empressèrent de la relever.

—Aux barres non plus et, à Brienne, nous étions toujours battus! protesta l'un.

—Notre maître était déjà notre maître, ajouta l'autre.

Le sourcil olympien se fronça davantage et, interpellant brusquement Joséphine, étendue sur une athénienne à la fenêtre du petit salon d'où s'échappaient de mélodieux accords:

—Pourquoi Hortense joue-t-elle toujours cet air?

—Tu le trouvais charmant.

—C'est possible, mais à la longue, on s'en fatigue.

La harpe se tut, mais l'écho en résonna encore longtemps dans son âme troublée...

Rentré dans son cabinet, il se promena de long en large, sombre, pensif, puis il s'assit à son bureau, essaya de travailler...

Mais à la première signature, son œil s'arrêta sur la date:

12 Mai.

C'était celle de son entrée à Brienne.

Il eut un geste d'impatience:

Brienne, toujours Brienne!

—"Votre nom?

—"Raoul de Montlaur.

—"Et vous?

—"Napoléon Buonaparte."

Il entendait les voix enfantines, les chuchotements, les rires.

"Paille au nez! paille au nez!"

Il revoyait la fine silhouette de son jeune condisciple, à côté de sa tournure gauche, à lui. Il revivait leurs premières escarmouches, et cette première humiliation redoutée et épargnée par la générosité de celui qui allait mourir

De tous ceux qu'il avait connus alors et pour qui c'était toujours titre particulier à sa bienveillance, en était-il un seul qui lui eût tendu la main comme cet enfant gâté de la fortune? Avait-il rencontré un cœur plus chaud, une âme plus désintéressée, malgré les rebuffades de son orgueil? Oui, mais...

Il secoua la tête pour chasser le souvenir importun, s'approcha de la croisée.

L'air était doux et pur, le soleil se jouait dans les vertes frondaisons, la nature se réveillait de son engourdissement et les premières fleurs des parterres, les premières chansons des nids saluaient le retour du printemps... mais les notes claires de l'Angélus, résonnèrent comme un glas... L'exécution devait avoir lieu le lendemain.

En vain, Joséphine avait-elle intercédé pour le petit-fils de la vénérable douairière dont elle gardait l'aimable souvenir; en vain avait-elle évoqué Brienne, la camaraderie d'enfance; elle s'était heurtée à une résolution froide, et Hortense n'avait pas été plus heureuse.

Cependant, à mesure que s'écoulaient les heures, le séparant encore du fait accompli, Napoléon éprouvait un malaise qui ressemblait à un remords.

Doutait-il de son droit? Non "Œil pour œil, dent pour dent!" Il ne craignait de blâme de personne... sauf...

Oui, le jugement d'une pauvre aveugle pesait plus à ses youx que celui de l'Europe.

Depuis qu'il la savait sinon complice, au moins confidente de Montlaur, il avait voulu la chasser de sa mémoire; il n'y avait pas résussi et son image se dressait devant lui dans le cadre désuet du vieil hôtel Blanchefort.

—"Napoléon, je ne me marierai jamais."

Alors pauvre, vaincu, humilié, il était tout pour elle, et, sans hésitation, elle lui avait sacrifié son brillant rival.

Et maintenant, elle se liguait avec lui...

"Perfide comme l'onde", dit Shakespeare.

Oui, mais Angélique n'était pas une femme comme les autres, c'était l'ange de sa destinée.

Plus le sien, celui de Raoul.

Et il relisait le billet trop explicite du jeune prince.

—"Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée."

Voilà, ce qu'il ne pouvait lui pardonner! Qu'il eût attenté à ses jours, c'était peu de chose, mais qu'il lui eût pris l'âme de

cette fiancée mystique, qu'il sentait flotter autour de lui, voilà le crime qui ne méritait pas de grâce!

Et pourtant, jadis, Raoul lui avait fait grâce, lui! Il aurait pu le lui rappeler!

Qui sait même?

Frappé d'une nouvelle idée, Bonaparte compulsa vivement le volumineux dossier, recherchant une pièce avec impatience.

Enfin!

C'était l'avis mystérieux reçu le matin de l'attentat et signé;

"Un camarade de Brienne."

Il le rapprocha du billet froissé dans sa main.

C'était la même écriture.

Une seconde fois, Raoul avait voulu l'épargner!...

...Atterré il considérait d'un œil morne ce chiffon de papier, plus éloquent qu'un long plaidoyer, il comparait ces lignes jaillies du cœur, cri d'amitié, soupir d'amour...

Plus fort que la passion politique, le souvenir de Brienne avait désarmé le soldat de Condé; il avait voulu sauver quand même son ancien condisciple, et loin de s'en targuer, comme d'un droit à l'indulgence, il s'en était caché comme d'une faiblesse, assumant hautement toute la responsabilité de son acte.

En marchant à l'échafaud, il pourrait se dire que le maître de la France serait deux fois son débiteur.

Non! cela ne serait pas!

Tout d'un trait Bonaparte griffonna quelques lignes, frappa sur un timbre:

—Ceci à Fouché, vite.

Cette fois, il ne serait pas vaincu!

Et, soulagé d'un grand poids, il passa chez Joséphine.

AUGUSTE

Bien que l'étiquette ne fût pas encore rétablie, l'accès de la Malmaison n'était pas des plus faciles, mais Hortense avait de la mémoire, elle n'avait pas oublié sa première maîtresse de harpe et la reçut avec l'affabilité qu'elle tenait de sa mère, trouvant même un mot gracieux pour Angèle qui accompagnait l'aveugle.

—Pourquoi être demeurée si longtemps sans me donner signe de vie mademoiselle? lui dit-elle avec un gentil reproche.

—Je ne doutais pas de votre extrême bienveillance, mais je ne voulais y faire appel que dans une circonstance grave.

—Il s'agit?

—De vie ou de mort... pour un de me parents...

—Vous le nommez?

—M. de Créqui.

—Oh! mon Dieu, mademoiselle, vous êtes donc?...

—Angélique de Courtenay.

—Pardonnez-moi de vous avoir traitée avec tant de familiarité, mademoiselle, dit la future reine de Hollande avec beaucoup de bonne grâce, l'illustration de votre Maison...

—Cédera bientôt le pas à celle de la vôtre.

—Ou plutôt à celle de mon beau-père. Vous savez, je vous dois un compliment de lui et il n'en est pas prodigue.

—Vraiment! murmura-t-elle avec une faible rougeur.

—Oui, à propos d'un air de vous, entendu jadis et dont j'avais retenu quelques bribes qui ont eu son approbation.

—Grâce à votre talent, sans doute.

—Si j'en avais un peu, c'est à vous que je le devrais; aussi vous pouvez disposer de moi comme de ma mère à qui j'ai souvent parlé de vous et de votre bienveillance à mon égard.

—Je sais que Mme Bonaparte est parfaitement bonne, j'ai mis tout mon espoir en elle et en vous.

—Hélas! nous n'avions pas attendu cette démarche pour tenter de fléchir mon beau père. Il s'est montré inflexible... N'importe, venez chez maman.

L'aimable créole se montra fort empressée et prodigua les plus délicates attentions à la pauvre aveugle, chez qui elle était toute heureuse de retrouver une femme de sa caste et de son monde. Mais quand elle sut de quoi il s'agissait, son visage se rembrunit aussitôt, et, à la pensée d'affronter encore une fois son époux irrité, elle eut une jolie moue effrayée, et dit:

—Vous n'y songez pas! ma chère; il a des colères à faire frémir!

—Mais avec vous, madame?

—Avec moi, aussi, et même pour une simple facture. Si vous le voyiez alors, ses yeux lancent des éclairs.

—Hélas! je ne peux pas le voir.

—C'est vrai, pardon... Je voudrais pourtant bien vous obliger... d'autant que j'aimais fort Mme de Créqui... mais, j'ai rarement vu le Premier Consul aussi monté et s'il vous savait ici...

Elle s'arrêta, pétrifiée.

—Bonaparte venait d'apparaître sur le seuil...

Les trois femmes effarées s'étaient levées; Angélique seule était demeurée assise... ignorante...

Il fit un pas vers elle et dit:

—Mlle de Courtenay?

Elle tressaillit, et se dressa toute pâle.

Malgré le ton bref, presque rude, ce fut pour elle une impression très douce.

Il ne l'avait pas oubliée!

Silencieux, il contemplait cette image de sa jeunesse dressée soudain devant lui...

Bien qu'approchant de la quarantaine, Angélique avait peu changé; mais sa beauté, moins séduisante que celle de Joséphine, s'était encore immatérialisée et, dans sa simple robe blanche, elle semblait une suave figure de moniale ou de sainte, expulsée de sa cellule ou descendue de son vitrail.

Elle, comme jadis, devinait sans doute ce qui se passait dans l'esprit de Napoléon, car sans parler, elle joignit les mains.

Ce geste réveilla sa sourde colère:

—Vous venez en suppliante après avoir voulu ma perte! dit-il avec amertume.

—Moi!

Il y avait dans ce seul mot, une telle douleur, une telle révolte, qu'il en fut frappé malgré lui, mais hochant la tête:

—N'étiez-vous pas l'amie, la confidente de M. de Créqui?

—Son arrestation seule m'a appris qu'il existait encore.

—Allons donc! j'ai la preuve du contraire

—Oh! général!

Il tira de sa poche un papier froissé et lut de sa voix mordante.

—"Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée." Ce billet vous était destiné.

Un sanglot étouffé l'interrompit.

Défaillante, Angèle cachait son visage dans ses mains.

Le regard sévère du Premier Consul alla de la pauvrette en larmes à Mlle de Courtenay; elle avait un sourire mélancolique...

—Qui est cette jeune fille? demanda-t-il à mi-voix.

—Une orpheline qui se nomme Angèle et qui a soigné mon cousin pendant que j'étais moi-même clouée dans mon lit.

—Ah! fort bien!

La main dans son gilet, il contemplait le joli groupe des trois femmes: Hortense embrassait Angèle, la bonne Joséphine lui essuyait les yeux d'un geste maternel...

—Vraiment, vous ignoriez la présence et les desseins de M. de Créqui? questionna-t-il d'une voix changée.

—Vous le demandez?

Le tendre reproche pénétra jusqu'au fond de l'âme du conquérant.

—Tant mieux! dit-il avec un élan presque juvénile. J'aurais été bien fâché de vous compter parmi mes ennemis.

—Pouviez-vous le croire?

—Dame! depuis quinze ans que je n'avais jamais entendu parler de vous.

—Je n'en dirai pas autant.

Il sourit flatté.

—Je tâche de réaliser vos prédictions... En êtes-vous contente?

—J'en suis fière.

—Comme tous les astrologues, figures-toi toi, Joséphine, que lorsque j'étais seulement un pauvre petit lieutenant d'artillerie, Mlle de Courtenay voyait déjà en moi un futur César.

—N'oublions pas "Auguste", insinua doucement l'aveugle.

—Vous voulez que je pardonne à Cinna?

—Vous admiriez trop Corneille pour lui donner un démenti.

—Vous savez que j'ai déjà refusé cette grâce à ma femme et à ma fille?

—Elles vous le redemandent avec moi, n'est-ce pas, mesdames?

—Oh! oui, mon père.

Angèle n'osait rien dire, mais ses yeux parlaient pour elle.

Le Premier Consul sourit, amusé:

—La grâce est signée depuis un quart d'heure: c'était la nouvelle que je vous apportais.

Ce fut un cri de joie.

—Etes-vous satisfaites? demanda-t-il gaiement.

La question, au fond, ne s'adressait qu'à une seule.

—Merci, général, dit-elle avec émotion, merci pour lui... et pour vous.

Il comprit que s'il eût cédé à une basse rancune, elle les eût pleurés tous les deux.

—Je suis heureux d'avoir devancé votre désir, dit-il, je tiens beaucoup à votre approbation, car, pour moi aussi, vous avez été un bon ange.

Quand il se retrouva seul avec sa femme, elle lui dit mi-rieuse, mi-fâchée, avec son délicieux zézaiement:

—Heureusement que je ne suis pas jalouse car enfin, tu m'avais refusé cette grâce accordée si bénévolement à une autre.

—C'était déjà chose faite.

—Et puis une petite fille d'Empereur qui vient en suppliante, c'est flatteur.

—Chère folle! tu seras plus que cela!

—Quoi donc?

Il lui effleura les cheveux comme s'il y posait un diadème et dit:

—Impératrice!

. . . .

A la prière de Raoul, Napoléon voulut bien épargner à Permon le châtiment mérité mais il ne lui cacha pas son

mépris et le contraignit à rendre gorge, déclarant que, faute d'une trasaction honorable pour Mlle de Courtenay, il les livreait aux tribunaux.

Force fut de s'exécuter: la moitié de l'héritage revint à sa légitime propriétaire, qui en profita pour doter royalement sa nièce adoptive.

Montlaur avait recouvré à la fois sa liberté et ses biens, mais le Premier Consul ne borna pas là ses bienfaits.

Il l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp et mit dans sa main celle d'Angèle.

C'était bien payer sa dette! et cette nouvelle fiancée ne permettait plus de regretter l'ancienne.

Elle essaya bien de protester de toutes les forces de sa faiblesse, invoquant sa double origine roturière et révolutionnaire, mais, pour Bonaparte, tout datait de Brumaire; il n'aimait pas que l'on réveillât les morts et ne souffrait pas qu'on lui résistât.

La pauvrette n'était vraiment pas de taille à le faire, d'autant que Raoul avait les meilleurs arguments, résumés en un seul:

—Je vous aime.

Que voulez-vous répondre à cela quand le cœur fait écho?

L'Amour ne cause jamais politique, observa M. de Narbonne, tout heureux de retrouver son pupille à la cour, pour laquelle ils étaient nés, bien que le maître fut changé.

L'ancien chevalier d'honneur de Mesdames s'accomodait du nouveau régime avec un aimable scepticisme:

—J'aime mieux un usurpateur habile pour étouffer l'anarchie qu'un prince maladroit qui la réveillerait. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne pouvoir dire: Sire.

Cela ne devait pas tarder.

Le mariage de la fille de Mme Roland et d'un petit-fils de saint Louis fut célébré le même jour que celui d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte.

Il devait être plus heureux.

Joséphine s'était occupée des doubles toilettes, qui étaient merveilleuses et faisaient grand honneur à Leroi, la tailleuse à la mode.

Angélique s'était souvenue de la "Fille de Fingall" et la *Marche Nuptiale* provoqua l'émotion de Napoléon qui daigna l'en féliciter.

—Vous savez parler à l'âme, dit-il, et je crois que je n'entendrai jamais rien de plus beau.

Elle eut un sourire mélancolique et répondit doucement:

—Si, la *Marche du Sacre*!

APOTHEOSE

Le 15 décembre 1840, tout Paris était debout avant le jour et la population grossie des étrangers et des provinciaux, en foule se massait devant les Invalides...

Toutes les fenêtres étaient garnies de curieux; on louait des échelles, des chaises, des bancs. Des gavroches avaient passé la nuit sur les arbres, malgré quatorze dégrés au-dessous de zéro, les ruisseaux étaient gelés, l'on battait la semelle, l'on soufflait dans ses doigts, mais l'on ne murmurait ,ni s'impatientait...

On attendait, respectueux, ému, celui qui, si longtemps, avait été le Maître de l'heure!

Midi!

Sous un froid glacial, rappelant aux vétérans la retraite de Russie, sous un radieux soleil, digne du soleil d'Austerlitz, le Char auguste s'avance...

Traîné par vingt-quatre chevaux caparaçonnés de velours violet, aux armes de l'Empereur, et attelés quatre de front, il apparait immense, flamboyant, comme une montagne d'or, et caché, mais visible pour tous ces yeux fervents, le Cerceuil, rapporté de Sainte-Hélène, que malgré sa triple enveloppe, chacun croit voir, toucher... et qui contient:

"L'Empereur!."

Il passe sous l'Arc triomphal qui semble se hausser encore; il descend la large avenue au milieu du silence angoissant de la multitude oppressée, trop émue pour l'acclamer.

Aux quatre angles du Char, le maréchal de Reggio, le maréchal Molitor, l'amiral Roussin et le général Bertrand.

Derrière, les anciens aides de camp, officiers civils et militaires de la maison impériale, parmi lesquels: Philippe de Ségur, Raoul de Créqui.

Il a survécu à son camarade de Brienne qu'il a suivi partout, à Wagram, à Iéna, à La Moskowa, à Leipsick, à Waterloo, à l'île d'Elbe, et qu'il eût suivi à Sainte-Hélène s'il y eût consenti.

Leurs deux vies, un instant séparées, se sont soudées à jamais quand Bonaparte lui a rendu son amitié et l'a marié à Angèle... Angèle qui, heureuse épouse, heureuse mère, est là, à un balcon avec ses enfants, entourant le fauteuil de "tante Angélique" sur lequel se penche anxieuse, "tante Sophie".

Mains jointes sous ses mitaines noires yeux fixes sous la coiffe de dentelles, l'aveugle écoute venir celui qu'elle n'a jamais pu voir et dont la pensée a empli toute sa vie...

Pauvre officier, général victorieux, jeune Consul, Empereur tout puissant, prisonnier vieilli, heureux, malheureux, vainqueur, vaincu, coupable même, son amour fidèle ne l'a jamais abandonné et, même après la mort de Joséphine, il lui est toujours resté un ange gardien...

En 1821, elle a failli mourir, et depuis, malgré l'affection des siens, on ne l'a jamais vue sourire...

Mais aujourd'hui, elle ne regrette plus d'avoir vécu pour assister à cette apothéose et elle sent son vieux cœur battre comme à vingt ans au grondement sourd du canon, au murmure recueilli de la foule.

Le Roi est là, debout, entouré de tous les dignitaires, pour recevoir l'héritier de Charlemagne, que lui ramène un petit-fils de saint Louis.

"Le Char est arrivé devant la grille des Invalides, il s'arrête... les marins de la *Belle Poule* descendent le cercueil et le transportent à bras jusqu'à l'entrée de la chapelle où s'échangent les paroles historiques entre le prince de Joinville et son père:

—"Sire, je vous présente le corps de l'Empereur Napoléon.

—"Je le reçois au nom de la France."

Et le cortège s'engouffre sous le dôme étincelant...

. . . .

Tante Angélique n'a pas bougé, perdue dans une muette extase... On n'ose troubler son recueillement... Pourtant, c'est fini... le soleil se voile... il faut rentrer.

—Tante Angélique!... Tante Angélique.

Mais tante Angélique ne répondra plus à personne sur cette terre.

FIN

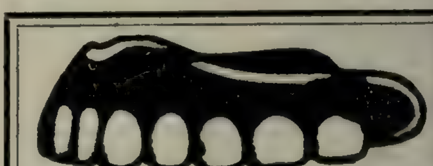
Dans le numéro d'octobre: "La Marâtre" par Edmond Haraucourt, de l'Académie française, (illustré et au complet), et la Ve partie de "La Passagère", par Guy de Chantepleure.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

162 RUE ST-DENIS

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

C'est l'époque des mariages
Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed Gernaey
FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Frabice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieu à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bient_t le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite...*

DEUXIEME PARTIE—*Suite.*

XII

C'était une petite femme pâle et brune, de silhouette immatérielle et de mise austère.

Son visage lisse et dur, plus usé que ridé, semblait avoir été taillé dans la pierre pour dormir sur un tombeau, mais ses yeux — des yeux étroits, d'un gris verdâtre — étaient, dans ce masque de mort, vifs, mobiles et extraordinairement vivants. Aussitôt, leur regard s'abattit comme une griffe sur Phyllis toute blanche, assise près de Guillaume...

— Malheureuse enfant! On m'avait bien dit que je vous trouverais ici! Mais Dieu sait qu'avant de croire pareille chose j'ai voulu *voir*...

Kerjean s'était levé.

— Pardon, madame, dit-il, sa froideur contrastant avec le ton tragique de la vieille fille, puis-je vous prier, avant toute chose, de me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

Très calme, son beau regard d'honnête homme interrogeait. Les petits yeux luisants quittèrent la robe blanche, les nattes blondes, le ruban enfantin pour croiser ce regard, et le défièrent.

— Oh! c'est, j'en suis certaine, un honneur que vous n'attendiez pas, répliqua Mlle Arguin.

— Aucunement, je puis vous l'assurer.

Phyllis n'avait pas fait un mouvement. Jap sauta sur ses genoux, elle la prit contre elle et appuya son front lourd à la petite tête caressante.

— Ce matin, à la première heure, monsieur, continua la terrible survenante, Mme Chardon-Pluche est arrivée toute bouleversée, pour me dire qu'ayant fort mal pris quelques justes observations, Phyllis Boisjoli s'était, hier soir, enfuie de chez elle.

— Voilà déjà une assertion mensongère, objecta Guillaume.

Sans avoir l'air d'entendre, Mlle Arguin poursuivit:

— J'ai sévèrement blâmé Mme Chardon-Pluche d'avoir laissé partir à pareille heure une jeune fille sans famille, qui ne devait en vérité savoir où aller... Mais mon amie m'a répondu: "Mlle Boisjoli savait où aller... Elle a fait chercher une automobile par le concierge et, sans la moindre hésitation, a donné une adresse qu'on m'a redite. C'est, n'en doutez pas, celle de son am..." Mes lèvres se refusent à proférer le mot que Mme Chardon-Pluche a cru pouvoir employer!

Phyllis avait tressailli de tout son être, mais elle s'était tue; elle se sentait défendue protégée, elle s'abandonnait... Après la lutte sourde des derniers jours, au sortir de l'atmosphère hostile, ce lui fut d'une extrême, d'une poignante douceur.

— Vos lèvres font bien de ne pas répéter une aussi stupide, une aussi monstrueuse calomnie, trancha Guillaume. Votre cœur eût mieux fait encore en ne l'accueillant point.

Il demeurait froid en apparence et parfaitement maître de lui, mais sa voix prenait cette résonance sèche et contenue dont l'accent, singulièrement impressionnant, semble être particulier aux hommes que la colère blémit.

— ...Je respecte trop l'enfant qui nous écoute, madame, pour réfuter devant elle une accusation de ce genre... Mais cette boue-là, Dieu merci, ne salit que ceux qui la jettent... Ce que Mme Chardon-Pluche ne pouvait pardonner à Phyllis Boisjoli, ce n'est certes pas son attitude parfaitement correcte, ce n'est pas sa conduite parfaitement pure, ce n'est pas notre innocente amitié, c'est son charme, sa jeunesse, son élégance, ce sont les comparaisons constantes, — et plutôt fâcheuses pour ses compagnes, — qui s'imposaient, c'est surtout le beau mariage qui tout récemment fut offert à la petite salariée, et que la demoiselle riche convoitait...

— J'ai su, fit Mlle Arguin, pincée, que Phyllis a jugé bon de dédaigner un mariage très convenable, et je ne l'en loue point.

— Phyllis a jugé bon de ne point se vendre... et vous devriez l'en féliciter. Mais là n'est pas la question. En toutes choses, Mme Chardon-Pluche vous a menti, madame, ou, tout au moins, a maquillé la vérité, ce qui, le plus souvent et quant aux conséquences, est plus perfide que de mentir... Phyllis ne s'est pas enfuie de chez Mme Chardon-Pluche, elle en a été chassée avec de telles paroles, de telles insinuations — en attendant l'insulte trop claire dont vous avez été la messagère, — qu'elle n'eût pu y demeurer une heure de plus sans lâcheté... Sa première pensée a été d'aller à vous, mais votre accueil en une récente circonstance lui avait nettement indiqué votre désir de ne plus la revoir... Alors, très innocemment, sans supposer qu'un acte, à ses yeux tout simple, pouvait être mal interprété, mal compris par d'autres, elle est venue au vieil ami de son enfance, à l'ami fidèle, éprouvé, qui...

Guillaume eut une imperceptible hésitation, puis il acheva:

—...qui, devant être bientôt son mari, lui semblait être, dès maintenant, son appui, son protecteur naturel...

— Son mari! répéta Mlle Arguin au comble de la surprise... Vous épousez Phyllis Boisjoli?

Une fois encore, le profond et mâle regard de Guillaume croisa le regard perçant de Mlle Arguin.

— Phyllis connaît depuis longtemps l'affection que je lui ai vouée, fit le jeune homme; elle sait de quelle amitié Mme Davrançay, sa chère marraine, m'honorait et elle veut bien me confier sa vie, oui, madame.

Sans même y songer, Guillaume avait repris les mots tout à l'heure cités par la petite voix de Phyllis. La jeune fille n'avait pas bougé; elle continuait de bercer Jap, de câliner son front à la petite tête noiraude. Mlle Arguin paraissait saisie, presque décontenancée.

— Dieu soit loué! dit-elle enfin, son contentement presque involontaire d'une solution qui rassurait sa vertu l'emportant à cette heure sur toutes ses antipathies personnelles. J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne point vous féliciter d'une décision que j'approuve... Mais il n'en reste pas moins vrai qu'en se réfugiant chez vous, hier soir, Phyllis s'est gravement compromise, qu'elle a donné prise aux commentaires les plus malveillants et qu'une situation aussi scabreuse ne peut durer...

— Non, certes, Phyllis ne peut rester chez moi; en cela, vous avez parfaitement raison, madame, repartit Guillaume. Hier soir, je n'ai pu qu'accepter les faits et installer la pauvre fille dans la chambre de ma mère. Aujourd'hui, c'est différent, et je vais m'occuper d'un autre asile, pension ou couvent. Aussi bien la méchanceté d'autrui abrégera-t-elle des fiançailles que la grande jeunesse de Phyllis, son deuil récent et diverses circonstances eussent dû, au contraire, prolonger. Dans un mois, Phyllis Boisjoli sera ma femme.

Mlle Arguin réfléchit un court instant; puis, en termes cérémonieux, par une phrase coupée de parenthèses et nuancée de réticences, elle déclara qu'elle consentirait à loger Phyllis jusqu'au jour de son mariage. Mais, remerciant assez sèchement, Guillaume refusa.

La vieille demoiselle fut froissée.

— Vous me prêteriez les pires intentions que vous ne me feriez pas une réponse très différente, monsieur Kerjean, dit-elle. J'ai toujours agi selon ma conscience, selon mon droit, et, n'ayant, somme toute, aucune raison personnelle d'en vouloir à Phyllis...

— Vous n'avez aucune raison légitime d'en vouloir à Phyllis, et vous avez toujours agi selon votre droit, rien n'est plus vrai, madame, fit gravement le jeune homme. Mais, si vous interrogiez votre conscience ou plutôt si, sincère et impitoyable, ne vous contentant point de ses répliques spécieuses, vous lui arrachiez ses secrets, vous vous aviseriez d'une chose que, sans doute, vous n'avez jamais clairement avouée à personne... fût-ce à vous-même... c'est que vous haïssez Phyllis Boijoli!... Cette haine, dont il ne m'appartient pas de chercher ou de discuter les causes, cette haine cruelle, féroce, a été, dans vos rapports avec Phyllis, le principe caché, la passion inspiratrice de toutes les décisions auxquelles vous vous êtes arrêtée, de tous les jugements que vous avez formulés, de toutes les impressions auxquelles vous avez obéi... Oui, je le répète, questionnez votre conscience, sincèrement, impitoyablement... et vous verrez que je ne me trompe pas.

Les petits yeux verdissants se dilatèrent étrangement, les lèvres froides remuèrent; mais Mlle Arguin ne répondit pas. Elle haussa dédaigneusement ses minces épaules et avança de quelques pas vers Phyllis.

La jeune fille se tenait debout près de la fenêtre, l'ombre du rideau estompant son visage. Toute droite et attentive, raidie dans son immobilité, elle n'avait pas prononcé une seule parole.

— Adieu, Phyllis, fit Mlle Arguin, vous pouvez rendre grâce à Dieu de ses bénédictions particulières. J'espère que vous serez, pour l'homme qui vous prend pauvre et dénuée de tout, l'épouse vertueuse et dévouée en qui le cœur de son mari a confiance et dont le roi Salomon dit "qu'elle a plus de valeur que les perles".

Phyllis inclina la tête gravement:

— Je l'espère aussi, dit-elle.

Mlle Arguin sortit avec dignité, suivie de Guillaume, qui l'accompagnait courtoisement.

Presque aussitôt le jeune homme rentra. Un sourire un peu étrange, un peu forcé, détendait son visage sans l'éclairer.

— Eh bien, ma pauvre enfant, dit-il, il semble que la fatalité l'ait voulu.

Mais il n'acheva pas. Avec un sanglot de joie, de gratitude passionnée, la petite Phyl avait couru à lui, elle lui jetait autour du cou ses bras câlins:

— Oh! Kerjean, mon vieux Kerjean, mon fidèle ami, mon frère, cria-t-elle. Vous êtes bon!... Je ne suis plus seule, je n'ai plus peur, je suis contente! Merci, merci, *merci!*

— Ma pauvre petite fille, c'est, je le dis encore, une grande folie... Puissiez-vous ne jamais le regretter!

— Nous serons très heureux, affirma-t-elle.

Sans répondre, Kerjean baisa doucement la main qui se blottissait dans la sienne. Il pensait:

"Il y a douze heures à peine, j'étais satisfait de mon sort... J'avais une vie libre, laborieuse et belle, un logis dont j'aimais le silence et la tranquillité, des habitudes calmes qui m'étaient précieuses; je rêvais aux joies d'une solitude que le souvenir voluptueux et l'espoir charmant d'autres joies visitaient et qu'aucune présence, même très chère, ne troublait jamais... Je faisait de grands projets presque glorieux et des projets très menus et paisibles... Je louais le destin! Et, parce qu'une petite fille qui ne m'est rien, que je n'aime certainement pas d'amour... et que j'aime bien plus, en vérité, je ne sais pourquoi, que si elle m'était quelque chose, et que j'aime bien mieux que si je l'aimais d'amour, parce qu'une petite fille désolée a imaginé pour elle et moi un plan de vie come elle eût inventé un jeu, parce qu'elle m'a regardé avec des yeux tristes, parce qu'elle m'a parlé de sa gentille manière douce et résignée de princesse qui se souvient encore d'avoir fait des heureux rien qu'en souriant, parce que deux mauvaises femmes ont voulu salir cette chose toute blanche et toute belle qu'était notre amitié, parce que ma petite amie a été devant moi et bien un peu à cause de moi, lâchement et plus sottement encore calomniée; parce que, muette sous l'insulte, elle s'est, de toute sa faiblesse, confiée, abandonnée à moi; parce que, dans sa robe candide, elle semblait vraiment une enfant; parce qu'elle m'est apparue, alors, si fragile, si pure, si désarmée que j'en ai frémi; parce que j'ai vu clairement que, si elle restait pour moi une étrangère — une amie, — mon affection, mon aide, impuissantes à la servir, ne pourraient au contraire, que déchaîner sur elle toute la méchanceté du monde... parce qu'un élan de mon cœur a bousculé toute ma volonté, toute ma raison, je viens de commettre une grande folie une énorme sottise, une incommensurable imprudence, je viens de me précipiter dans une aventure bizarre, absurde, et sans issue, qui commence par un mariage invraisemblable et doit finir totalement par un divorce plus invraisemblable encore; comme avant moi la fillette frivole, je viens de traiter ces choses graves en joujoux qu'on prend ou qu'on laisse, je viens de renoncer à la solitude, au calme, au travail paisible, à l'existence que j'aimais... Je viens de me charger de responsabilités, de troubler et de compliquer mes heures et mes jours, de compromettre mes recherches... je viens d'aliéner ma liberté... et peut-être et sans doute de gâcher ma vie!... Ah! Georges Patain, mon patron et mon ami, comme j'aurais tort de me fâcher, quand vous me traitez de don Quichotte!"

Cependant, de sa voix douce, avec cet accent délicat qui des mots semblait faire quelque chose de précieux, changer les paroles en perles comme celles qui, dans le conte des fées, tombent des lèvres de la belle princesse, la petite Phyl répétait:

— Nous serons heureux, Bizuth-géant... L'amitié, c'est la plus belle et la meilleur des choses... Nous nous moquerons bien de l'amour!

DEUXIEME PARTIE

Journal de Phyllis.

I

Bruges, 10 décembre 191....

Bien que je ne possède pas — comme, hélas! quelqu'un que je sais — le secret magique, celui qui, de mots abstraits, fait surgir l'apparence visible, les formes, les couleurs, l'harmonie des choses, je me suis promis d'écrire, au jour le jour, mes impressions de voyage, afin de les retrouver vivantes, pous tard, quand je voudrai me souvenir mieux... Ce ne seront, aussi bien, que de brèves notations, quelques points de repère, offerts à ma mémoire.

Aller à Bruges, voir Bruges, c'était mon souhait ardent! Pourquoi? Je n'ai point à le confesser ici... Ma fantaisie avait décidé que Bruges était le pays du bonheur, de mon bonheur... Ironique et méchante, la vie s'est ri de tant de présomption. Elle a décidé que Bruges serait le pays de ma mélancolie, de mes regrets... Pourtant, j'ai voulu connaître Bruges. Un mystérieux sortilège m'y attirait... Et voici: depuis deux heures, je suis à Bruges! Il me semble que je rêve, il me semble que c'est une ombre, un fantôme décevant, qui va me guider à travers les vénérables petites rues, le long des eaux calmes et tristes de cette ville que Georges Rodenbach a surnommée "la Morte".

Je suis à Bruges! N'est-il pas singulier que, dans mon existence tout à coup dévastée par la disparition de ma bien-aimée marraine, puis par un autre deuil que mon cœur ne quittera plus, de chers désirs se trouvent encore satisfaits, d'hum-

bles petites joies fleurissent... Et que je sache encore en être contente!

Pendant les semaines que j'ai pasées, sur la recommandation de Mme Georges Patain, à ce cher vieux couvent de la Sainte-Foi où les religieuses m'ont accueillie avec une si affectueuse bonté et qui — même pour une pensionnaire débarrassée des servitudes scolaires et libre de sortir à sa guise, dans l'après-midi— est un endroit si parfaitement ennuyeux, Kerjean est venu me voir au parloir tous les trois ou quatre jours.

Ah! si j'ai commis une sottise, ce n'est certes pas faute qu'il m'ait prêché la réflexion, la méditation et autres choses fatigantes, incompatibles avec mon caractère d'abord, et, ensuite, avec la résolution solide que j'avais prise, sans en chercher si long!

Quand la seconde publication a été faite, il m'a apporté cette absolution anticipée: "Vous savez, il est encore temps... Si vous répondez "non", à la mairie, je ne me sentirai aucun droit de vous en garder rancune..." Mais, il y a joint une bague, la bague classique, une belle perle entourée de diamants...

Et c'est ce jour-là qu'il m'a dit: "Vous plairait-il de quitter Paris pour une huitaine? Patain m'offrait quelques jours de congé, à l'occasion de mon mariage... Je n'ai pas osé refuser... Nous irons où vous voudrez..."

J'ai battu des mains et j'ai répliqué:

— Vous auriez eu bien tort de refuser... Quel bonheur! Nous irons à Bruges!

Kerjean a paru contrarié.

— A Bruges? Ce n'est guère la saison. Ne vous semblerait-il pas plus agréable et plus réjouissant de lézarder au soleil de quelque plage bleue, Cap-Martin ou San-Remo, que de grelotter dans la brume, au bord des eaux dormantes d'une ville comme Bruges?

— Le soleil m'énerve et je déteste le bleu... Oh! non, pas de soleil... J'aime la brume... et les eaux qui dorment... Bruges est l'unique lieu du monde où je me soucie d'aller.

Il a dit simplement:

— Ah!

Et il n'a pas demandé pourquoi. Il n'a vu là qu'une toquade de la petite princesse... et il s'est soumis... Je suis toujours la petite princesse pour Kerjean...

Mon vieux Kerjean! mon frère d'élection! comme il est bon, comme il est dévoué, comme je l'aime!

Avant-hier, quand on nous a mariés dans la petite chapelle du couvent, j'étais triste, très triste... J'avais revêtu, au milieu d'étrangères, cette robe nuptiale à laquelle, petite fille, on songe déjà, et qu'on voudrait belle comme une robe de fée. Je pensais à ma chère marraine, je repensais à l'homme que, tant de fois, mes rêves m'avaient montré agenouillé à mes côtés sous la bénédiction du prêtre... et qui, quinze jours auparavant, avait épousé une autre jeune fille... Je pensais à tout "ce qui aurait pu être..." et ne serait jamais.

Et cependant, je me sentais très calme, je ne tremblais pas, je me disais: "Puisque j'ai renoncé à l'amour, puisque mon roman est fini... à quel être plus sûr, plus fidèle, plus noble eussé-je pu confier ma vie?" Je me disais: « C'est beau une amitié comme la nôtre... » Et je priais Dieu qui comprend tout de bénir cette amitié. Je priais Dieu qui comprend tout de bien comprendre notre étrange mariage... et même je le lui expliquais un peu.

Un moment, comme nous étions debout, j'ai levé les yeux vers Kerjean, si grand près de moi, grandi encore par cet habit noir que, solennellement, il a mis, sans souci de la mode, et qui fait de lui un peu un autre homme, un homme grave et fin dont les belles manières, à la longue, m'intimideraient. Il était pâle, plus pâle que je ne l'avais jamais vu. Son hâle brun s'était presque effacé ; ses cheveux, ses yeux au contraire, semblaient plus sombres. Rien de sa pensée ne transparaissait sur ses traits un peu raidis... Mais, moi, je devinais... Si Kerjean priait, il disait à Dieu, du fond de son cœur: "Mon Dieu, aidez-moi, dans la tâche que j'accepte sincèrement, bien que je la juge folle... Bénissez ma précieuse petite Phyl, ma petite sœur choisie, faites qu'elle ne regrette pas l'absurde défi que sa jeunesse lance au bonheur... Faites qu'elle soit heureuse, quand même..." S'il ne priait pas, du fond de sa grande conscience, il se disait à lui-même: "Je serai pour cette enfant l'ami fidèle, le frère dont elle a besoin; je la conduirai par la main à travers le monde, je la garderai du mal quel qu'il soit et d'où qu'il vienne... Je prends la responsabilité de sa vie."

Oui, je sais que telle était la pensée de mon ami et que son attitude ferme, son regard droit, le pli de ses lèvres fortes, la blême et inhabituelle rigidité de son rude visage de lutteur, mieux que toute parole, exprimaient un serment.

A cause de mon deuil, la cérémonie était simple et très intime. Nos témoins — M. Georges Patain et M. Saugeret, pour Kerjean; Me Baudin et Mlle Laure Arguin (sur sa demande personnelle) pour moi — et quelques amis y assistaient seuls. Parmi ces derniers, le brave Lecoulteux se montra particulièrement cordial. "Vous savez, me dit-il, un peu mélancolique, j'avais toujours prévu que cela finirait ainsi!..." Malin, Lecoulteux, n'est-il pas vrai?

Pas de lunch naturellement! Cependant, Kerjean n'avait pu éviter la "réunion de famille" que Mme Georges Patain, répudiant hautement le mot de "réception" avait arrangée chez elle, en notre honneur.

Mme Georges Patain — une jolie femme vingt-huit à trente ans, très élégante, très mondaine — est charmante, et son mari — notre grand patron — me plaît encore beaucoup plus qu'elle.

Cette petite fête n'était pas très amusante. J'ai donné des poignées de main, murmuré des "mots aimables..." J'ai souri beaucoup... et tout le monde me souriait. On a félicité Kerjean, on lui a fait sur mon compte des compliments sans nombre.

Mais j'avoue qu'il les recevait d'un air ennuyé... Pourquoi? Il devrait être content qu'on me trouve gentille.

Aussi bien l'étais-je très réellement dans ma jolie robe de satin souple aux reflets argentés avec ce voile de tulle diaphane disposé si gracieusement et que retenaient, de chaque côté de mon visage, deux grands lis et des fleurs d'oranger.

Peu de jours après la nouvelle officielle de nos fiançailles, Me Baudin m'a apporté lui-même deux mille francs qu'un anonyme, "quelqu'un" à qui marraine avait rendu un inoubliable service et qui ne s'était jamais acquitté, l'avait prié de me remettre. Je ne voulais pas les prendre.

— Il faut, remarquai-je, que j'en parle à M. Kerjean, qui est en matière de délicatesse d'une sévérité irréductible.

Mais, tout de suite, avec un bon sourire, Kerjean m'a conseillé d'accepter. Et, comme j'observais qu'il était un peu embarrassant de ne pas connaître le nom de ce débiteur mystérieux, il a ajouté "Que vous importe? Cette somme vous fait plaisir en ce moment... C'est sans nul doute ce qu'a désiré la personne inconnue qui a pensé, très justement, ne pouvoir mieux rendre à la mémoire de votre marraine l'hommage de reconnaissance qu'elle lui devait."

J'étais très contente, naturellement... et, puisque Kerjean trouvait cela bien... Quelle chance étonnante, n'est-ce pas?

J'ai commandé une très jolie robe de mariée chez une modeste couturière qui me l'a faite pour rien... quatre cents francs! Puis une robe de voile de soie noire, pour m'habiller, puis, chez un petit tailleur, un costume de voyage, très chic, puis deux chapeaux... Et voilà, c'est une petite princesse fort présentable malgré ses pauvres moyens, qui est partie pour Bruxelles avec le Bizuth-géant. Nous avons dîné dans le wagon-restaurant, ce que ma pauvre marraine ne voulait jamais faire et est si follement amusant!

OIGNONS A FLEURS

Tulipes, Jacinthes,

Narcisses,

Freesias, Crocus, etc.



Demandez notre liste de prix d'Automne.

HECTOR L. DERY

17 Notre-Dame Est

Tél. Main 3036 MONTREAL

L'hôtel où nous sommes descendus, à Bruxelles, donne sur le parc, dans la partie haute de la ville. J'ai dit à Kerjean:

— Je veux des chambres qui communiquent, comme avec marraine... parce que, moi, dans les hôtels, j'ai peur...

Bien que je parlasse à mi-voix, le bonhomme de l'hôtel a entendu; il m'a regardée et il a dit gracieusement: "Nous avons ce qu'il vous faut, mademoiselle." Je pense qu'il a cru que Kerjean était mon frère ou mon oncle...

Kerjean a eu l'air agacé et, à propos de je ne sais quoi, il a bousculé le bonhomme de l'hôtel. Je croyais que j'aurais mon tour et qu'il allait me gronder, mais il s'est contenté de garder sa mine de mauvaise humeur et de me dire bonsoir tout de suite, sèchement, dans le petit salon qui séparait nos deux chambres... Comme j'étais très fatiguée, je ne lui ai pas dit que je le trouvais désagréable, ce que j'eusse fait en tout autre cas. J'étais un peu triste pourtant que ce premier bonsoir eût été si grognon.

Mais j'ai dormi comme une marmotte toute la nuit et presque toute la matinée. Et, quand je me suis levée, à dix heures, un beau soleil brillait, se moquant de l'hiver. Il m'a paru que c'était de bon augure.

Aussitôt prête, j'ai frappé à la porte de Kerjean; il était déjà sorti et n'est rentré qu'un peu avant midi. Il avait pris une auto et était allé voir l'aérodrome de je ne sais quoi... Il m'a demandé de mes nouvelles, affectueusement, en souriant:

— Je vais très bien et je me sens heureuse de vivre, ai-je dit. Comme tout est amusant! Ce matin, en m'éveillant, je me suis tout à coup rappelé que nous sommes mariés... et je me suis mise à rire toute seule... Et vous Kerjean?

Il m'a répondu:

— Je ris moins facilement que vous... et jamais il ne m'advient de rire tout seul.

Puis, après une petite pause, il a ajouté:

— Vous feriez mieux de ne plus m'appeler par mon nom de famille, sans quoi on nous prendra pour des épiciers... ou quelque chose d'approchant.

L'idée m'égaya.

— Tiens! c'est vrai!... Kerjean, c'est votre nom de famille!... Comment voulez-vous que je vous appelle?

— Mais, par mon nom de baptême... Guillaume.

— C'est vrai!... ai-je dit encore. Guillaume le Taciturne! Mais cela me paraîtra si drôle de vous appeler Guillaume... Tout le monde vous appelait Kerjean. autrefois... à cause de l'École... Je ne vous ai jamais entendu nommer autrement... Vous ne me gronderez pas si je me trompe?...

— Non! je me contenterai de vous faire remarquer que vous vous trompez... Autrefois, cette appellation de Kerjean était, en effet, toute naturelle... Maintenant, elle serait ridicule...

Il avait repris son air ennuyé, contraint et même un peu grognon d'hier soir... J'ai appuyé ma tête sur son épaule.

— *Maintenant?* Pourquoi dites-vous *maintenant* d'un ton si maussade? Comme si *maintenant* vous n'alliez plus être le cher vieil ami de naguère?... me suis-je écriée. Il semble que vous me boudiez, Kerjean, non, Guillaume... Guillaume, il semble que vous ne vouliez plus être bon avec moi... Alors que deviendrai-je?... Est-ce que vous ne m'aimez plus comme avant? Est-ce que quelque chose entre nous a changé?

— Quelque chose a changé entre nous, puisque je n'étais que votre vieux camarade et que vous avez voulu faire de moi... votre frère, dit-il, souriant avec un peu d'ironie.

— Oui, mais ce changement doit rendre notre amitié plus forte et plus tendre... et non pas vous rendre, vous, moins gentil!... ai-je déclaré tout doucement.

Il n'a pas paru entendre et, posant une lettre sur la table:

— Tenez, Phyllis, n'y eût-il que cela, votre nom a changé! Hier nous étions deux êtres indépendants l'un de l'autre, aujourd'hui, regardez...

J'ai pris l'enveloppe cachetée. Elle renfermait les vœux de bonheur que les Mauriceau, absents de Paris, avaient adressés rue Boursault à *Mme Guillaume Kerjean.*

Je ne sais pourquoi, j'ai été un peu saisie: c'était la première lettre que je recevais à mon nouveau nom... Mais, tout de suite, j'ai relevé la tête:

— Eh bien, je ne suis pas seulement très contente... je suis aussi très fière de m'appeler "Madame Kerjean."

Kerjean a souri encore, mais cette fois son cher visage ami s'est tout éclairé de la lumière de ses bons yeux.

Il a dit: "Enjôleuse!" en baisant la main que je lui avais donnée.

— Vous ne serez plus de mauvaise humeur?

— Non, petite Phyl.

— Et vous m'aimerez autamt qu'autrefois?

— Mais certainement.

Tout à coup, je n'avais plus envie de rire. D'un autre ton, car je pensais à des choses tristes, j'ai dit:

— Kerjean, il faut m'aimer beaucoup... m'aimer telle que je suis.

Et d'un autre ton aussi, il a répondu:

— Vous savez bien, petite Phyl, que votre vieux Kerjean vous aime telle que vous êtes... et sans doute *parce que* vous êtes ainsi, parce que vous êtes *vous*... S'il ne vous aimait pas beaucoup... et même un peu plus que beaucoup, petite Phyl, pensez-vous qu'il eût accepté, pour avoir le droit de vous arracher aux difficultés d'une vie dont son amitié souffrait pour vous, ce mariage absurde?

— Ce n'est pas un mariage absurde!

— Oh! si! c'est un mariage absurde! Oh! si! et à quel point!... Mais je ne le dirai plus jamais si, le disant, je vous fais de la peine... Et nous essayerons, d'en tirer le meilleur parti possible... voilà... Séchez vos jolis yeux japonais, princesse...

Des larmes avaient jailli de mes yeux, mais ce n'était pas que je fusse bien désolée; j'avais confiance en l'avenir.

J'avais résolu de ne pas rester à Bruxelles. Bruges était le but unique auquel je ne voulais faire aucune infidélité.

Nous avons vu la cathédrale de Sainte-Gudule et surtout l'adorable vieille place de l'Hôtel-de-Ville. L'hôtel de ville même, noble, élégant et vénérable avec sa façade de dentelles ogivales, sa tour à clochetons et la flèche ajourée qui, d'un jets si sûr et si léger, lance dans la nue l'effigie dorée de saint Michel; la somptueuse "Maison du Roi" et les anciennes maisons des corporations aux murs gris, sculptés d'emblèmes et rehaussés d'or... Nous avons déjeuné dans un restaurant, ce qui m'amuse comme une chose nouvelle et, après avoir fait un grand tour en auto dans le bois de la Cambre, nous sommes partis pour Bruges

Et je suis à Bruges! Mais je n'en connais rien encore. La nuit vient vite en hiver. Elle était arrivée avant nous, J'ai aperçu, devant une gare bizarre,— une gare gothique! — une place banale bordée de maisons quelconques... Puis nous sommes montés en voiture. Me voici à l'hôtel de Flandre, griffonnant des pages dans mon petit salon... Je ne comptais pas écrire tant de choses, surtout je ne comptais pas écrire les choses que j'ai écrites, mais ma plume courait, emportant au hasard les faits, les idées, les mots, que, ni elle ni moi, nous ne prenions le temps de choisir... Et c'était assez divertissant de la suivre.

Kerjean — je veux dire Guillaume — est allé chercher son courrier à la poste. Je dois le retrouver en bas, dans le hall, à l'heure du dîner.

Demain, je verrai Bruges.

II

Bruges, 11 décembre...

Oh! c'est trop navrant, trop désastreux! Je n'aurai jamais le courage d'écrire... Si j'écris, ce n'est, certes, pas pour le plaisir mélancolique de noter les impressions que j'attendais de Bruges, que j'y venais chercher, l'esprit et le cœur hantés de doux récits... C'est pour crier mes regrets, ma déception, ma rage!

Il pleut!... Et quelle pluie! Une pluie implacable qui tombait déjà ce matin au moment où j'ai ouvert les yeux, qui tombe encore ce soir, tandis que je veille dans le silence endormi... et qui, toute la journée, n'a pas une seconde cessé de tapoter aux fenêtres des maisons et des voitures, de rouler en nappes liquides sur les toits, de rider les canaux, d'inonder les rues, de tout enlaidir, de tout déformer, de tout décolorer, de tout salir.

Quand, à travers les vitres ruisselantes, j'ai vu le ciel épais et gris, un ciel qui semblait porter les averses d'une année, mon désappointement a été si violent que Kerjean m'a trouvé effondrée dans un fauteuil avec un visage de carême.

Il a essayé de me consoler.

— C'est un ennui de quelques heures, ma pauvre petite!... Nous commencerons la visite des églises, des musées aujourd'hui, avec une voiture... et nous remettrons à demain, au beau temps, les flâneries dans la ville... La pluie est très désagréable, mais il n'y a pas là de quoi se désoler...

N'importe!... Je me désolais... Ma première vision, ma première sensation de Bruges était à l'avance déflorée... Je l'ai eue du fond d'une voiture dont la pluie lavait à grande eau le toit!... Oh! que c'était triste et inconfortable!

J'étais transie dans mes fourrures... Et la ville mouillée, ses pignons, ses cloîtres, ses tourelles, semblaient grelotter comme moi, comme mon cœur... Ce n'était pas "Bruges la Morte"... c'était "Bruges l'Enrhumée"...

Comment retrouver sous le linceul d'eau grise les coins délicieux, paisibles, mystiques, le charme de songe ou de tendre nostalgie qui m'ont été décrits par la voix d'un poète?... La pluie méchante et ravageuse détruisant jusqu'à l'habituelle séduction de mes souvenirs.

— Surtout, m'écriai-je, surtout, n'allons pas au Béguinage, n'allons pas au Lac d'Amour aujourd'hui!

— Nous irons quand vous voudrez, a répondu Kerjean avec une parfaite mansuétude.

Cette mansuétude m'agace. Je préférerais, qu'avec moi, Kerjean se révoltât contre le mauvais temps, contre le mauvais destin... Mais on dirait, je ne sais pourquoi —sans doute parce qu'il a combattu mon désir d'un voyage à Bruges et que les événements paraissent lui donner raison — on dirait que cette horrible pluie tintante lui déplaît moins qu'à moi... Il en parle avec indulgence, presque avec sympathie, en s'étudiant à de jolies phrases.

— ...Ecoutez comme l'égrènement des gouttes est sonore et doux... Il semble que les carillons aient laissé des perles dans l'air... Et puis, je ne trouve pas la, pluie si laide que vous dites... Voyezl petite Phyl: elle moire et chiffonne l'eau. des canaux avec mille délicatesses, elle enveloppe de tulles pâles les arbres dénudés Elle est d'un gris tendre et vaporeux sous lequel s'estompent les lignes et les couleurs des maisons trop neuves ou des monuments trop bien restaurés et qui fait des autres, de tous ceux que les siècles anciens et les générations nouvelles ont respectés et dont elle adoucit amoureusement la magnificence ou les grâces désuètes, d'admirables choses de rêve... La pluie est imprécise et chimérique, petite Phyl... C'est un voile enchanté dont Bruges s'est couverte par crainte de perdre à vosyeux son charme de princesse lointaine... Pourquoi ne pas prêter, en somme, ce gris délicieux, cette soyeuse finesse à la robe couleur du temps que le conteur nomme sans la décrire?. Pourquoi la couleur du temps serait-elle. celle du beau temps, petite Phyl?.. Tenez! nous voici sur la grande place.. Voyez ce fantôme géant... C'est la tour du beffroi où sonnèrent, dans la gloire ou la défaite, toutes les grandes heures de Bruges... Sans ces trois faîtes, la couronne octogonale du beffroi, le donjon à quatre tourelles de la cathédrale de Saint-Sauveur et la flèche élancée de Notre-Dame, vous ne sauriez plus vous représenter Bruges... Mais la tour du beffroi n'est-elle pas plus altière, plus mystérieuse, à la fois plus vivante et plus pathétique, sous ce dôme de nuées, que son chef, trois fois frappé par la foudre au cours des âges, semble encore défier?...

Tel est en substance le madrigal que mon compagnon adressait à Mme la Pluie.

Bien avant la petite Phyl, saint François d'Assise avait préféré entonner les louanges de notre frère le Soleil. Je l'ai fait remarquer à Kerjean, qui ne s'est pas avoué vaincu.

— Le bon sait François, a-t-il dit, ne s'est pas borné à chanter "Frère Soleil, beau et rayonnant"; il a loué le Seigneur pour "Sœur Eau, utile, humble, précieuse et chaste..."

Cet ingénieur est obstiné! J'ai haussé les épaules en jetant un regard de rancune vers le beffroi auquel je trouve le front rébarbatif et grincheux d'un vieux bonhomme qu'on dérange.

Toute la journée, j'ai vu des monuments ou, pour être exacte, l'intérieur de ces monuments et leur contenu, jamais la facade, l'aspect extérieur, le contenant... Aidée de Kerjean, je descendais hâtivement de voiture, je courais vite, vite à l'abri du parapluie frangé d'eau ruisselante que mon ami tenait au-dessus de ma tête, et je m'engouffrais, front baissé, sous quelque portail de brique ou de pierre, sans avoir appris de mes yeux si j'allais me trouver dans une église, un hôtel de ville ou un musée.

Quand, d'un portail à l'autre, la voiture roulait, Kerjean me signalait des choses que je devais regarder, une rue sinueuse et pittoresque, une jolie maison à tourelles, une fenêtre délicatement sculptée, une amusante rangée de pignons à gradins, une ruelle déserte où, malgré le temps, une vieille femme passait, vêtue de la mante noire à capuchon des Brugeoises... J'entendais de délicieux noms archaïques: la rue aux Laines, la rue de l'Ane-Aveugle, la rue de l'Hydromel, le quai du Rosaire... Mais je regardais à peine, je faisais semblant de regarder... J'ai ainsi visité la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, la chapelle du Saint-Sang, le musée des tableaux anciens... Que sais-je?

Je n'ai pas le moindre désir de me raconter en détail cette expédition décevante. Mes souvenirs se mêlent sans ordre dans ma tête, et je les y laisse inclassés comme une ménagère qui a mis au hasard dans une armoire beaucoup d'objets différents et qui dit: "Je les rangerai un autre jour."

De temps à autre, une image, un reflet d'image se détache du reste. En ce moment précis, je pense à la statue d'Albâtre de l'évêque de Palerme, Jean Carondelet, dans la cathédrale de Saint-Sauveur. Le prélat, revêtu de ses habits épiscopaux, est étendu sur un lit de marbre noir, mais sa pose est celle de la méditation plutôt que celle du sommeil. La translucidité lisse et chaude de l'albâtre d'un rose doré semble frémir et palpiter d'une vie particulière et comme sublimée... Toute l'œuvre est admirable et d'une étrange, d'une émouvante spiritualité. Je ne savais rien d'elle, je ne la cherchais pas... Kerjean me l'a montrée, et j'ai été saisie de sa grande beauté. Elle m'a plus profondément impressionnée que les tombeaux de cuivre doré de l'église Notre Dame, que les statues magnifiques et célèbres, si précieusement décorées de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.

Et je songe aussi — voyez le désordre de l'armoire! — au vieil hôtel des seigneurs de la Gruthus, où m'ont retenue, enivrée malgré mon déplaisir latent, les plus merveilleuses dentelles que j'eusse rêvées jamais... C'est une incomparable collection: toute l'histoire de la dentelle est là depuis les premiers lacis brodés jusqu'aux plus somptueux, comme aux plus délicats miracles de l'aiguille et du fuseau. Mon imagination autant que mon goût féminin étaient charmés. Quoi de plus évocateur qu'une admirable vieille dentelle dont on vous dit: "Ce col en point de Binche, si fin, si diaphane, travail acharné d'une ouvrière inconnue qui, peut-être, y usa ses yeux, une princesse l'a porté, il y a plusieurs siècles!..."

Puis, comme de grandes fenêtres ouvertes sur le monde mystique des temps de dévotion et d'ingénuité, des peintures, vues dans les églises, au musée, s'éclairent dans mon souvenir, riches des plus fraîches couleurs, des plus précieuses beautés, œuvres humbles ou magnifiques, paisibles ou forcenées, suaves ou tragiques et, jusque dans le merveilleux légendaire, jusque dans l'exagération naïve, jusque dans la maladresse, singulièrement humaines et vivantes.

Des broderies, des métaux précieux, des pierreries, vêtements sacerdotaux, châsse, orfèvrerie d'église, brillent, étincellent parmi mes souvenirs de la chapelle du Saint-Sang, fine et élégante construction du XVe siècle qui garde la fameuse relique rapportée de Jérusalem par un comte de Flandre.

Dans la chapelle basse de Saint-Baslie, beaucoup plus ancienne, sorte de crypte romane, aux colonnes énormes, aux voûtes obscures, aux recoins mystérieux desquels surgissent d'étranges statues polychromes, — peut-être laides et d'un art vulgaire au jour, quand on les voit, mais douloureuses et terribles dans la pénombre, quand on les devine — un frisson m'a saisie qui me venait de l'atmosphère humide et froide, mais aussi d'un malaise, d'une espèce d'épouvante que je subissais sans la raisonner... J'ai pris le bras de Kerjean et j'ai dit: "Je voudrais m'en aller, j'ai peur."

Il s'est un peu moqué de moi, en retenant ma main dans la sienne, et il n'a pas voulu sortir tout de suite. Il a dit qu'il ne me permettait pas d'avoir peur — même des fantômes — quand j'étais avec lui.

Je dois dire que mon vieux Kerjean est un excellent cicerone... et un ami patient. Il me semble bien que tout le jour, j'ai été — oh! sans mauvaise humeur avouée, sans éclat agressif — absolument insupportable.

Nous avons passé dans le hall de l'hôtel — car je n'ai pas voulu sortir — une soirée assommanre, à feuilleter la collection de l'*Illustration.*

Moi, je me distrayais de temps à autre, en observant du coin de l'œil un jeune couple arrivé à Bruges, en même temps que Kerjean et moi... Des Français et, si je ne m'abuse, de nouveaux mariés. Ils se parlent bas, ils se regardent d'un air d'émerveillement bête... On croit tout le temps qu'ils vont s'embrasser... Je pense. qu'ils en meurent d'envie.

La jeune femme est très bien mise et ravissante... brune, un teint blanc très pur, et le plus fin, le plus délicat profil.. un camée antique...

Son mari, un assez joli et élégant garçon blond et pâlot, est presque aussi petit qu'elle et de physionomie molle, estompée.

Même pour être mon frère, je n'aurais jamais épousé un homme si gringalet, ni d'aspect si insignifiant...

Kerjean n'est pas un joli garçon... Je pense que des gens peuvent le trouver laid et, certainement, ce n'est pas comme lui qu'on se représente un amoureux... Mais ce rude et maigre visage brun, qu'on dirait brûlé à la fois par le soleil du dehors et la flamme intérieure, est de ceux qui expriment une personnalité, une pensée, une force vivante... Et j'aime sa grande silhouette souple de Bizuth-géant. Quand elle se meut, — je ne sais comment dire, — on en reçoit une impression de sécurité, d'équilibre, d'harmonie...

Je me demande si Kerjean me trouve aussi jolie que cette charmante jeune femme brune?

III

Bruges, 12 décembre...

Encore la pluie, moins torrentielle cependant, plus subtile, avec des trêves, sinon de véritables éclaircies.

Visité l'hôpital Saint-Jean, beau, grave, recueilli.

Les eaux calmes de la Reie baignent une partie de l'édifice: des ajoutes de grandeurs et de formes différentes, des voûtes basses, des murs déchiquetés par le temps qu'ennoblit une admirable patine grise, de hautes ogives, toute une masse sombre et harmonieuse aux vitraux éteints.

Une heureuse inspiration a fait de cet asile vénérable une sorte de sanctuaire, le reliquaire précieux qui enferme ces trésors: le Mariage mystique de sainte Catherine, l'Adoration des Mages, la Légende de sainte Ursule, la Vierge à la Pomme...

En franchissant le seuil, vieux de sept siècles, vraiment, on se sent ému... C'est comme si l'on touchait à une heure privilégiée... On pressent quelque chose de rare et de désiré... c'est comme si l'on attendait un miracle... On traverse un passage un peu obscur, une salle étayée de minces colonnes, des cours silencieuses où flotte une atmosphère de cloître... Puis on entre dans le petit bâtiment où se trouve l'ancienne salle du chapitre... Et le miracle se produit... Les Memling sont là...

Kerjean m'a conduite devant le grand rétable du "Mariage mystique"... Moi assise sur la longue banquette, lui debout derrière moi, nous avons contemplé.

L'ignorante que je suis est impuissante à dire la divine grâce, la douceur ingénue, la beauté merveilleusement expressive de l'œuvre. J'aurais voulu emporter en moi la vision du cloître aux échappées bleuâtres où, d'un geste naïf et doux, l'Enfant Jésus offre l'anneau des fiançailles à la petite sainte parée comme une princesse et de si charmant, de si pur visage, sous sa couronne de perles, en ses atours somptueux...

Assise, près d'une tapisserie d'or, sur un trône d'orfèvrerie, la Vierge au bon visage aimant tient l'enfant... Sainte Barbe, sérieuse, lit à ses pieds... Saint Jean est là, tendre et pensif... et aussi, vêtus de robes d'un bleu si suave qu'il ne peut venir que du ciel, deux petits anges, l'un souriant qui joue d'une sorte de luth, l'autre grave qui porte ouvert le livre de Sagesse...

Les lignes, les couleurs, la lumière ont une douceur, une sérénité exquise. Et ce fut un enchantement qui, malgré le jour triste et la pluie de nouveau tintante, ne m'a pas quittée, tant que, passant d'une merveille à l'autre, nous sommes restés dans la petite salle.

Kerjean jouissait de mon ravissement. Il se penchait vers moi et, tout bas, car une ou deux personnes étaient là, proches, il murmurait à mon oreille des mots que j'aimais à entendre, parce qu'ils exprimaient la ferveur de mon admiration, mieux que je ne l'eusse pu faire.

Quand mon grand ami regarde une chose belle, il a les mêmes yeux que quand il me dit des paroles gentilles — des yeux bleus qui s'éclairent et dont la douceur charmée rit...

Au sortir de l'hôpital Saint-Jean, j'ai voulu me promener à pied. Nous avons ouvert nos parapluies... Voir Bruges sous un parapluie! N'est-ce pas pitoyable?... Comme nous nous arrêtions sur le quai du Rosaire, Kerjean me montrant de l'autre côté de l'eau, sous le voile gris de la pluie, le beau groupe archaïque des pignons et des tourelles qui, de chaque côté, bordent le canal fuyant et que domine, dans le fond à gauche, la silhouette puissante du beffroi, — nous nous sommes trouvés près des jeunes mariés de l'hôtel de Flandre, plus langoureux, plus chuchotant que jamais sous leur unique parapluie.

J'ai dit à Kerjean: "Ne trouvez-vous pas qu'ils ont l'air bien sots?"

Il a répondu: "Mais non, ils sont gentils... et très heureux."

Un peu à l'aventure, nous avons flâné dans la ville que, toujours, un fin brouillard enveloppait. Nous avons suivi des rues désertes, remarqué des façades pittoresques, de vieux pignons jolis ou curieux, exploré des boutiques d'antiquaires, acheté des bibelots tentants, jusqu'aux remparts qu'un grand moulin couronne, jusqu'à la Porte Sainte-Croix, lourde et massive avec ses deux tours comme une forteresse féodale. Kerjean m'expliquait des choses... Il connaît Bruges, et ce qu'il connaît, il le connaît bien... presque trop bien... je veux dire d'une manière trop précise.

J'avais quelque remords de ma maussaderie de la veille; j'essayais d'être gentille et même de sourire un peu, malgré la pluie et ces vers de Verlaine qui me hantaient:

> Il pleure dans mon cœur
> Comme il pleut sur la ville...

Dans une vieille rue paisible et délabrée, qui a l'air d'un béguinage très pauvre, avec ses petites maisons jaunes, toutes pareilles, ses murs bas, ses étroits pignons... comme nous nous taisions, une angoisse indéfinissable m'oppressa... et je pris le bras de Kerjean.

— J'ai besoin de sentir que je ne suis pas seule... que vous êtes là, Bizuthgéant... C'est un jour lugubre. Il me semble que la vie est si bête!

Il a haussé les épaules en grommelant:

— Et à moi donc!

Mais son bras a gardé ma main implorante... et nous avons marché sous un seul parapluie, comme le couple de l'hôtel.

— Guillaume, ai-je murmuré (je m'étudie à prononcer "Guillaume" avec naturel, mais quand je dis ce nom inaccoutumé, j'ai toujours l'impression de parler à quelqu'un d'inconnu qui m'intimide) Guillaume, Bruges m'ennuie... Voulez-vous que nous retournions à Paris?

Il eut un grand soupir de soulagement:

— Oh! avec plaisir!

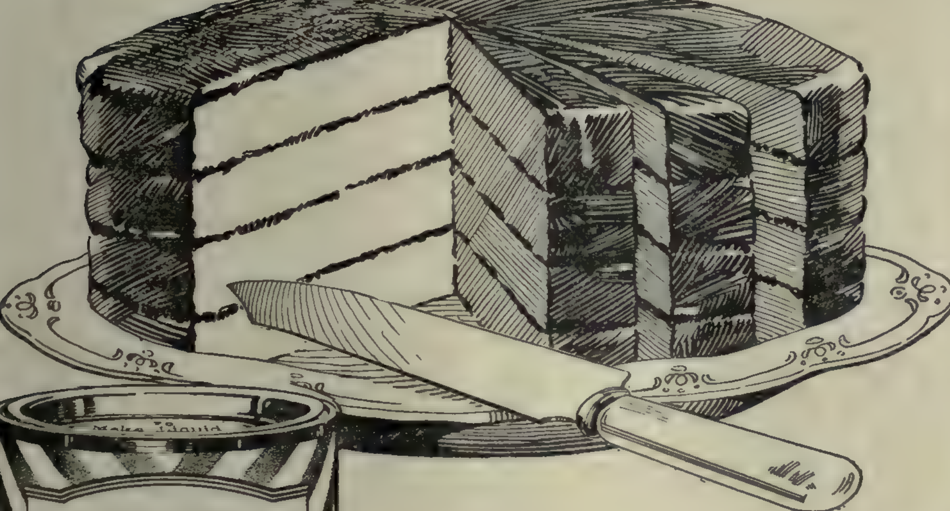
(A suivre dans le numéro d'octobre)

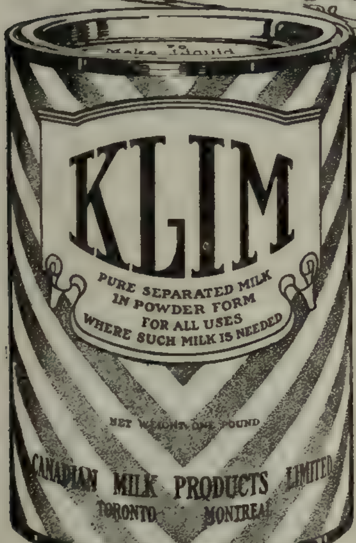


Nous avons fait une toute petite promenade, bras dessus, bras dessous. Nous sommes allés jusqu'au quai du Rosaire, d'un aspect nouveau et mystérieux à la seule lueur des reverbères et des fenêtres éclairées.

Dans le prochain numéro, nous commencerons une série d'articles littéraires, par Louis Dantin. Le premier article traitera du poète Alphonse Beauregard.

KLIM





Gâteaux délicieux

Lorsque la recette indique l'usage du lait, faites l'essai du KLIM. Le lait séparé, pur et pasteurisé sous forme de poudre. KLIM donne la délicieuse et naturelle saveur du lait. KLIM est cette partie nutritive du lait séparé, pur et pasteurisé, séché sous forme de poudre.

Dans le procédé du séchage, l'eau seulement est enlevée du lait séparé liquide, cette eau vous la remplacez lorsque vous rendez KLIM liquide.

KLIM ne sûrit ni se détériore. Il reste frais et doux jusqu'à ce que la dernière parcelle soit épuisée. Avec une livre de KLIM vous obtenez quatre pintes de liquide. Un des grands avantages de se servir de KLIM, est que vous prenez la poudre sèche contenue dans la boîte, et que vous la faites dissoudre immédiatement dans l'eau, simplement en fouettant le tout vivement, un instnat, quand vous en avez besoin, soit pour la cuisine, ou la pâtisserie, le thé, café ou cacao, etc.

Gardez à votre portée une ample provision, et vous trouverez son emploi commode et économique; vous trouverez sa saveur tellement agréable que vous emploierez KLIM de préférence.

Votre épicier a KLIM en boîtes rayées bleu et blanc, de une demi-livre, une livre et dix livres.

CANADIAN MILK PRODUCTS, LIMITED

319, rue Craig Ouest, MONTREAL.

81, rue Prince William, ST. JOHN — 10-12, rue St. Patrick, TORONTO — 132 Est, Avenue James, WINNIPEG

Distributeurs en Colombie anglaise: Kirkland & Rose, 132 rue Water, VANCOUVER.

KLIM BRAND POWDERED WHOLE MILK contenant le gras

Le lait entier marque KLIM contient tout le gras du lait original entier riche et pur avec lequel il est fait. C'est le lait pur et riche en crême qui provient des meilleures fermes laitières, et duquel l'eau seulement a été enlevée. A cause de sa richesse en matière grasse, le lait entier, marque KLIM, n'est pas vendu par l'entremise des épiciers, mais il est vendu et expédié directement par la poste. Signez la formule de commande ci-dessous, joignez-y un dollar et faites-la parvenir par la poste à notre bureau le plus proche, et vous recevrez un livre de recettes gratis avec une boite de KLIM.

Envoyez votre commande aujourd'hui et constatez comme est commode et bon LE LAIT ENTIER EN POUDRE.

CANADIAN MILK PRODUCTS, LIMITED

(Adresse de notre bureau le plus rapproché)

Veuillez m'adresser une boîte d'une livre et quart du Lait Entier en Poudre, marque Klim, une liste de prix et un livre de cuisine.

NOM..............................

....

ADRESSE..............................

....

(Ecrivez votre nom et votre adresse très lisiblement).



8-104

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux : Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—Gratis.

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 341
59 rue St-Pierre. Montreal.

Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom..............................

Rue..............................

Ville.............. Province..........

"La Revue Moderne" est composée, imprimée, reliée et brochée dans l'atelier de La Patrie. N'est-ce pas que c'est un beau travail?

Confiez donc vos travaux d'impressions à La Patrie, qui est l'atelier canadien-français le plus considérable, le mieux outillé au Canada.

Etudes Graphologiques

(Suite de la page 29)

ni l'effet. Ses affections sont tendres, et un peu jalouses et chimériques. Elle voit ce qu'elle espère et croit ce qui fait son affaire: résultat: beaucoup d'erreurs de jugement. De l'orgueil mais peu de vanité. Elle est susceptible et n'endure pas les reproches sans se fâcher. Volonté capricieuse où je vois de fréquentes obstinations mais un manque absolu de persévérance. Aucune économie quoique les goûts soient simples... elle ne sait pas compter, et elle est plus remuante qu'active. Quoiqu'elle ait bon cœur une sensibilité vive, peu d'égoïsme, elle se dévoue peu: je crois qu'elle n'y pense pas, trop de légèreté.

ARABESQUE.—Beaucoup d'imagination qui favorise la rêverie, les illusions, un peu aussi les préjugés: elle est ardente et enthousiaste, pas pratique pour deux sous: elle n'a aucun ordre et pas la moindre notion d'économie. L'esprit est enjoué: elle a de la vivacité et beaucoup de spontanéité. Malgré certaines exagérations elle a des idées et des opinions justes en général. Bonne, bienveillante, très aimante, elle a bien peu d'égoïsme, et je la crois capable d'un beau dévouement pour les siens. Volonté ardente, impulsive, autoritaire: elle a de la résolution, de l'initiative et assez de ténacité. Optimiste et courageuse, elle est pleine de ressources, et si elle avait autant de méthode et de persévérance qu'elle a d'initiative et de "plans," elle mènerait à bien les entreprises les plus difficiles. L'humeur est capricieuse... en arabesques!

JEANNETTE (mariée.)—J'ai plusieurs Jeannette, cette indication aidera à se reconnaître ma correspondante, dont l'écriture indique une extrême nervosité, et un manque absolu de caractère. Elle est délicate et tendre, ouverte et sincère, mais d'une humeur irritable et très variable. Je la crois susceptible, et sa vivacité la porte à parler sans réflexion et souvent avec des résultats déplorables. Elle a un bon cœur sensible, mais elle a de l'ogueil et un amour-propre qui n'endure pas la moindre critique. Son imagination lui exagère les torts des autres et l'aveugle un peu sur ses propres travers, et alors, malgré sa sincérité, elle ne sait pas avouer tout simplement ses erreurs, ni s'en excuser, ce qui simplifie singulièrement les choses. Il y a des personnes qui ont le don de voir le meilleur coté des gens et des choses, elle voit plutôt l'envers, et la bienveillance laisse à désirer Elle manque de résolution et de fermeté: de longues hésitations sont suivies de résolutions inattendues dans lesquelles elle ne sait pas persévérer. Au travers de ses faiblesses, elle a des entêtements raides. Elle n'est pas sérieuse et elle ne prévoit pas les conséquences de ses actes. Aucune vanité; plus timide qu'elle ne le paraît, très sensible, elle a de gros chagrins vite oubliés, et elle ne sait pas éviter ce qui, souvent, les lui a attirés.

DESESPEREE.—Impressionnable, nerveuse, imaginative, très sensible, elle est certainement portée a tout exagérer et le jugement en souffre. L'activité peut devenir de l'agitation et en se tracassant, elle est portée à tracasser les autres. Elle est un peu défiante, soupçonneuse et susceptible. Mais elle a un cœur tendre, facilement blessé et avide d'affection et de bonté. Elle-même peut se dévouer pour les siens, mais son affection pour eux ne l'empèche pas d'être capricieuse et tracassière et un peu exigeante. Volonté impulsive, tour à tour active et obstinée, raide et souple et dont les manifestations réservent des surprises à ceux qui croient le mieux la connaître. Courageuse, énergique, pleine de bonne volonté. Un peu autoritaire. Sans vanité, discrète, et en somme très bonne.

R. D. (Chambly-Bassin).—Sensée et pratique malgré une imagination vive qui porte à la rêverie et aux chimères. Elle est active, industrieuse, énergique, avec une confiance en elle-même et en la vie qui double son courage. Aimante et sensible, sans rien de romanesque dans sa vie active. L'orgueil se manifeste sous forme d'amour-propre, et elle accepte mal les critiques ou les reproches. Elle est sincère, portée à la confiance et aux confidences. Volonté précise, modérée, ferme, avec une tendance marquée aux entêtements raides. Besoin de tendresse. Jolie simplicité, aucune vanité.

ETOILE.—Ce peu de mots est bien insuffisant. Elle est sensible et un peu susceptible et portée à juger les autres sans bienveillance. Elle a pourtant un bon cœur et quand elle aime elle peut se dévouer. Humeur très inégale. Caprice et volonté variable et molle. Pas d'ordre et peu de sens pratique. Avec si peu d'écriture, je n'affirme rien et je me trompe peut-être. C'est une étoile filante... on ne les observe pas longtemps!

JE VOUDRAIS ETRE AIME.—Encore un manuscrit trop court!—Il est pratique, actif, franc et honnête. L'activité est grande, il a de l'ambition et de l'initiative. Le cœur est bon, les affections sont vives et inconstantes. Je le crois un peu bavard; il aime beaucoup à communiquer ses idées et ses opinions. Orgueil un peu vaniteux. Assurance et confiance en soi. Humeur variable. Un peu d'égoïsme et peu de disposition à la générosité.

ROMEO.—Il est jeune, imaginatif, très enthousiaste et porté aux exagérations sentimentales. C'est une nature brillante, généreuse et tendre, où le dévouement s'exerce facilement, avec une ardeur qui ne se soutient pas mais qui se renouvelle constamment. La volonté est active, ardente, un peu capricieuse, très souple. Il aime à contredire et à discuter; il s'exprime avec conviction et chaleur. L'esprit est enjoué. Il est assez satisfait de lui-même, quoique sans vanité excessive. Un peu d'égoïsme le porte à ne pas trop s'oublier! C'est un bon garçon en somme, actif, de bonne humeur, content des autres et de lui-même.

MAGDA G. M. G.—Très sensible et un peu sentimentale, elle a un tempérament inquiet, nerveux: elle manque de calme et de pondération: je la vois un peu agitée, se tourmentant facilement et ne créant pas autour d'elle la sérénité douce si reposante. Tendre caressante, dévouée, mais nerveuse, irritable, un peu brusque. La volonté est assez ferme, impulsive, et pas très persévérante. Elle aime beaucoup à parler et se taire lui est un supplice. Aucun égoïsme, beaucoup de délicatesse et de sensibilité. Pas de vanité. Jolies délicatesses d'esprit et de cœur.

CHARLES.—Il a de la délicatesse, une sensibilité fine, beaucoup de tendresse et de cœur. C'est un tempérament nerveux, et comme tous les nerveux, il est variable d'humeur et de volonté. Peu pratique quoique sensé et actif; il manque d'ordre, surtout dans les détails, et pour s'astreindre à s'occuper d'affaires il fait violence à sa nature. Aucune vanité ni prétention, toujours naturel, sa simplicité plaît et attire. Son impressionnabilité entraine de fréquentes tristesses et si les épreuves étaient très grandes, le découragement serait à craindre. Il ne manque pas de volonté pourtant: il a de la résolution, certaines ténacités, une activité qui procède par à-coups; il a des entêtements raides et des caprices inattendus, certaines violences courtes, beaucoup d'irritabilité nerveuse. Il est bon, capable de dévouement et d'une grande délicatesse avec ceux qu'il aime.

JOHANNE DE LHUNE.—Vive, animée, nerveuse, délicate et active. Elle est susceptible et à l'occasion elle serait jalouse. Sa bonté est réelle et le cœur est affectueux, mais elle est capricieuse, un peu raide et hautaine et souvent entêtée, portée à contredire et à discuter vivement. Courageuse, énergique, sincère et loyale. Autant elle peut être aimable et gentille quand elle est bien disposée, autant elle peut être taquine et désagréable quand le vent a tourné. Cette inégalité d'humeur se corrigerait, en attendant, elle nuit à ses belles qualités.

GAI LUTIN.—A peut-être oublié maintenant qu'il attendait son portrait au mois de mai! C'est qu'il y en avait tant d'autres arrivés avant lui. Enfin, c'est son tour! Ce gai lutin est gaie, animée, un peu étourdie et,—je prends ma plume la plus fine pour l'écrire,—pas mal gourmande. Elle est bonne et franche, sans vanité comme sans malice, et elle dit bien simplement tout ce qu'il lui passe par la tête... elle le regrette quelquefois... et elle recommence. Volonté vive, impulsive, irréfléchie et énergique. Elle a des discussions vives et même des querelles. Gaie, imaginative, très peu économe et cependant elle a un sens pratique qui se révèlera un jour. Bonne opinion d'elle-même et de l'assurance. Fantasque et indépendante.

E. R.—Sensée, positive et pratique, elle a peu d'imagination et la sensibilité est modérée. D'une réserve accentuée, elle se livre peu. La volonté manque d'initiative et s'exerce toujours dans le sens de la résistance, sous forme d'obstination constante, quelquefois raide, souvent douce et muette. Elle est orgueilleuse et timide, ce qui parfois la rend un peu gauche. Le cœur est bon, affectueux: elle a peu d'égoïsme et elle peut endurer beaucoup sans se décourager. Son tempérament n'est pas celui d'une artiste, et malgré de l'application et du travail, elle sera probablement désappointée dans son espoir.

CRUELLE ILLUSION. — Beaucoup d'imagination nuit au jugement, crée les illusions, nourrit les préjugés, favorise surtout les exagérations sentimentales. Elle est délicate et d'une sensibilité qu'elle cache par orgueil et par timidité. La volonté est décidément et constamment obstinée. Enthousiaste, s'emballant facilement, elle s'attache par l'imagination bien avant que le cœur ne se mette de la partie. Elle est confiante et naïvement inprudente, et elle prépare ainsi les pièges où elle se prendra. Le jugement ne sera jamais sûr: elle voit gens et choses à travers les voiles de sa fantaisie. Bon cœur et délicatesse. Beaucoup d'inconstance.

TOUJOURS TRISTE.—Sentimentale et romanesque, elle est sensible, délicate et tendre. Elle est bonne et douce, active, et plus portée à la gaieté qu'à la tristesse. L'humeur est capricieuse. Volonté précise, ferme et modérée. Courage et optimisme.—Trop peu d'écriture.

HUDSONNOISE.—Pratique et un peu routinière, elle est active, animée et courageuse. Le cœur est délicat, loyal, affectueux et constant. Elle est gentiment simple et elle déteste les complications de toutes sortes. La volonté est ferme, active, à la disposition d'une bonté qui ne se paie pas de phrases: malgré un petit sentiment personnel assez marqué, ma correspondante sait se dévouer, même si c'est difficile et s'il lui en coûte. Droite et franche, elle inspire une confiance qu'elle mérite. Elle a de jolis enthousiasmes, tout ce qui est noble et beau l'attire, et elle a beaucoup de bonne volonté.

JULIUS CESARUS D.—L'esprit est réfléchi, raisonneur, un peu lent mais de jugement sûr. Qu'il se défie pourtant de l'imagination et d'une ardeur vive quoique contenue, qui peuvent, à l'occasion, l'empêcher de voir clair. C'est une nature positive qui n'a rien d'éthéré et d'idéaliste. Il est bon, franc, simple d'allures et sans l'ombre de vanité. L'activité est un peu variable, mais il est ambitieux et persévérant. Très tendre, sensible, généreux, il est accessible à toutes les pitiés et la bienfaisance lui est naturelle. Il a une nature un peu sensuelle et des entraînements auxquels il résiste peu. La volonté est inégale: il peut être résolu et ferme mais aussi, indécis et mou. Il a une nature droite qui plaît et attire. Pratique, soucieux des détails, honnête avec tous et d'une grande loyauté avec ses amis.

MADELINE G. C. OU P. C.—(Ses majuscules sont illisibles.) Imaginative et sentimentale, elle est rêveuse et romanesque: elle est superficielle et peu réfléchie, très exagérée en tout, et elle manque de bon sens et de sens pratique. Ses erreurs sont donc fréquentes et je lui conseille d'apprendre à observer, à réfléchir, à raisonner un peu si elle veut éviter les catastrophes. Sensible et aimante, elle a peu de constance. Naturellement bonne et dévouée, mais sans initiative, timide, indécise, elle n'essaie pas d'exercer sa bonté. Capricieuse et molle, elle a peu de personnalité, et elle cède facilement aux influences fortes. Cela ne l'empêche pas d'être parfois très entêtée. Aucune formation sérieuse: elle a poussé au gré de ses caprices, et à moins d'une réforme énergique, elle sera toujours une enfant gâtée.

PAPILLON TRISTE.—Délicate, impressionnable, elle a en effet quelque chose du papillon et un fonds de sentimentalité qui favorise la mélancolie, mais c'est accidentel, car elle est imaginative, un peu superficielle, capricieuse, gaie, elle aime le plaisir et s'arrange difficilement de la monotomie d'une vie remplie de devoirs. La sensibilité est combattue dans ses manifestations extérieures, et elle paraît souvent hautaine et dédaigneuse. Elle a un cœur bon et affectueux et elle est capable de dévouement à condition de vaincre le sentiment personnel assez marqué que son écriture révèle. La volonté est impulsive, autoritaire, capricieuse et indépendante. Avec cette volonté-là, quand on est pas sérieuse et que le roman vous attire, on fait des coups de tête. L'activité est très variable ainsi que l'humeur: cette dernière déterminant la nuance de la première. L'esprit est critique, un peu malveillant. Elle est défiante et parfois soupçonneuse. Elle est bien douée intellectuellement et elle ne manque ni de clairvoyance ni de reflexion, alors, elle peut devenir bien mieux qu'un papillon: une vraie femme.

VIOLETTE OUTAWAISE.—Petite nature délicate, d'une extrême impressionnabilité, où la sensibilité semble augmentée par une timidité presque maladive. Alors c'est une sensitive qui a peur de tout et à qui le moindre heurt fait très mal. Son grand bon sens réagit un peu contre l'excès de l'imagination, mais sans empêcher beaucoup d'exagérations de toutes sortes: elle a des préjugés et des illusions, et des craintes excessives. La volonté est variable, faible et entêtée. Elle est gentille et simple, aucune vanité. Réserve farouche et besoin de confiance et de support. Beaucoup de bonté, de générosité et de tendresse contenue et cachée.

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

LE PASSÉ!!
LE PRÉSENT!!
L'AVENIR!!

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanche excepté.

86 Rue St-Laurent

MYOSOTIS (T.-R.)—Un peu légère et très superficielle, elle parle et agit sans réflexion et elle n'approfondit rien. Elle vit sans penser. Elle a un bon cœur et elle n'a qu'un peu d'égoïsme, mais elle n'a pas appris à se dévouer: elle profite, sans y penser, du dévouement et de l'affection des siens. L'humeur variable et parfois maussade; elle a des gaietés bruyantes. Un peu gourmande et peu portée à se priver de ce qui la tente. Volonté capricieuse, faible et facilement influencée. Inconstance et déœuvrement.

TAG-DAY.—Homme positif et pratique dont l'esprit a été développé dans le sens des affaires. Il est bon, généreux, bienveillant avec des affections sincères et constantes et une grande puissance de dévouement serein qui lui est naturel. Il est actif et ambitieux; courageux et optimiste, il a une volonté active, assez ferme mais un peu inégale. Porté à contredire, à discuter. Il a certaines mollesses dans le caractère, parfois de l'indécision, une facilité dangereuse à être entrainé. Beaucoup de droiture, d'honnêteté foncière et de bonne volonté.

JEANNETTE. (Québec).—Beaucoup de bon sens, de réflexion calme et une vue juste des gens et des choses. Elle a ses petites idées très arrêtées, qu'elle ne communique pas à la légère, mais si on les attaque, elle les discute vivement, avec logique et force. Elle est bonne, affectueuse, et d'une réserve fermée difficile à vaincre. Sincère et bienveillante, un peu triste, elle se tient à l'écart. Pas beaucoup d'ordre. Qualités pratiques en germe mais peu exercées. Volonté précise, égale et ferme. Beaucoup de pondération. Aucune forme de vanité.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.—Aucune trace d'une première lettre. Cette bonne grosse écriture ronde indique une bienveillance inlassable et confiante, une grande bonté douce, une humeur gaie et conciliante: je mettrais ma main au feu que ma correspondante ne se querelle jamais et s'arrange pour s'entendre avec tout le monde. Elle est sincère, toute simple, remplie de bon sens. Un peu de vanité, une pointe de coquetterie innocente qui n'oublie jamais qu'il faut plaire, et qui, d'ailleurs, accentue l'amabilité. Volonté égale et ferme, beaucoup d'optimisme. Activité tranquille et douce.

M. B. C. L.—Une sensibilité délicate, de la bonté, une nature affectueuse, mais pas beaucoup de caractère. La volonté est faible avec des explosions soudaines dues à la nervosité, mais elle n'a aucune résolution et aucune persévérance. Pasde vanité mais un orgueil susceptible et une petite tendance à la jalousie Elle est nerveuse, irritable, d'humeur très, très capricieuse. Bonne, facile a apitoyer, capable de dévouement, mais sujette à la tristesse et au découragement. Besoin de parler et de se confier qui détermine des indiscrétions et dont elle est la première à se repentir. Activité molle et sans ressort. Un peu gauche et d'ordre médiocre.

PETITE MAUSSADE.—Enfant légère, capricieuse, vaniteuse et coquette qui manque absolument de réflexion et de formation sérieuse. Elle n'a pas un grain de bon sens dans la tête, et elle est à la merci de tous les souffles qui l'agitent. Au fond, le cœur est bon, capable d'affection, mais quel dessus sans consistance! L'imagination fantasque et désordonnée favorise toutes les extravagances: elle n'a pas d'ordre, elle ne s'astreint à aucun travail ni à aucune règle qui l'ennuie. La volonté est capricieuse, faible, souple, accessible aux influences qui passent. Aucune force de résistance, aucune décision... c'est un petit cerf-volant lancé au hasard dans l'espace et exposé à de rudes chutes. Gaietés bruyantes, tristesses sans causes. Pas de courage et une monchalance paresseuse qui n'est vaincue que par l'amour du plaisir.

PUCK.—C'est bien peu d'écriture et l'on n'entrevoit qu'une silhouette. C'est un homme intelligent, dont l'esprit précis et pondéré déteste toutes les complications et toutes les subtilités. Il est nerveux et très inégal d'humeur. Le cœur est droit, bon, capable d'affection mais sans grande dépense de tendresse. Il n'est pas du tout égoïste: son dévouement est plus affaire de raison qu'affaire de sentiment. Il est parfois maussade. Volonté active, assez tenace et qui ne manque pas de souplesses utiles.

PAU.—Encore si peu d'écriture que si je n'étais un ange de patience, je jetterais Pau au panier!—Sensible, tendre, inégal et d'une susceptibilité qui conserve le souvenir des offenses réelles ou supposées. Ouvert et franc, accordant sa confiance trop facilement, c'est un Pau un peu imprudent. De l'orgueil et et un soupçon de jalousie latente. Bon cœur. Humeur souvent désagréable. Volonté un peu molle.

AMOUREUSE ANNA.—Nature étrange, un peu égoïste, d'apparence raide, mais capable d'affection à laquelle se mêle de la jalousie. Volonté remarquablement obstinée qui ne cède jamais et qui ne sait faire aucune concession. C'est dire qu'elle n'est pas commode, souvent en lutte avec les autres et mécontente d'elle-même. Car elle a de la droiture, de la sincérité, du bon sens, et elle voit bien les autres et elle aussi. Mais elle ne réfléchit pas assez, elle s'absorbe trop en elle-même et ne s'inquiète pas assez des autres. Elle est très cachée et capable de dissimulation. Sans soin, activité capricieuse et molle, agitation nerveuse, irritabilité et impatience. Il suffit qu'elle sente une autorité pour qu'elle se révolte et la brave.

PALE RAYON.—Jeune, d'esprit léger et gracieux, un peu rêveuse, remplie d'illusions, elle est enthousiaste, enjouée, un peu enfant. La sensibilité est vive: un rien l'attriste, mais ses impressions sont peu durables. Le cœur est bon et d'une tendresse délicate. Elle est ouverte et confiante. La volonté est ardente, active, très autoritaire et tenace. C'est une petite personne énergique, courageuse, qui a de l'initiative et de l'indépendance. Quand la vie l'aura façonnée, elle surprendra ceux qui pensent la connaître. Bon sens et sens pratique encore peu developpés mais bien accentués. Um peu de susceptibilité Besoin d'admiration et d'approbation.

CHIFFONNETTE.—Beaucoup de naturel et une jolie simplicité qui ne se dément pas, elle a une nature droite mais un peu raide et entêtée. Elle est précise, pratique, soigneuse. La volonté est égale, forte et tenace. La tendresse délicate est contenue et cachée, mais elle a des réserves de dévouement et d'activité à dépenser pour ceux qu'elle aime. Elle est sensée et positive, elle ne cherche pas les complications et elle a des ressources pour se tirer d'embarras toujours: avec un peu plus de souplesse, elle serait charmante car elle a du cœur de la conscience et beaucoup d'énergie.

FERNANDE T. (L.P.)—Votre adresse est bien inutile, c'est un pseudonyme qu'il fallait; de l'écriture aussi aurait été utile! Ces quelques mots sont insuffisants.—Etourdie, distraite, peu active, elle est d'un désordre peu ordinaire. Bonne et sensible. Cette écriture molle indique une remarquable absence de volonté. Elle est gaie, ne se fait aucun scrupule de mentir si elle le croit utile. Un peu d'obstination se manifeste parfois. Elle est timide, hésitante et craintive.

STENOGRAPHE.—Imaginative, délicate, très sentimentale, tendre et d'une sensibilité un peu excessive, elle est souvent triste, portée à exagérer ses peines et ses difficultés, à s'absorber dans son point de vue personnel et à se créer des chagrins inutiles. Il y a cependant de l'enjouement dans l'esprit et une grande facilité à se distraire. L'orgueil est bien marqué et la susceptibilité est grande. Elle est active, soigneuse, adroite, bonne, vive et constante. La volonté est résolue et obstinée avec quelques faiblesses: je crois qu'elle est facilement dominée par qui elle aime. Plusieurs indices me font croire qu'elle serait jalouse à l'occasion. Elle n'a pas une nature heureuse et elle a le tort de se créer des difficultés et des soucis imaginaires quand chacun en a tant à endurer qui sont réels et inévitables!—Comment puis-je renvoyer un manuscrit sans l'adresse? De plus, quand on veut conserver le manuscrit, on doit inclure dans l'envoi une enveloppe adressée et affranchie.

FOLLETTE ESPIEGLE.—Fine, vive, très animée, un peu légère, avec un fonds de réflexion et de bon sens qui, plus tard, lui fera peut-être du jugement. Cela dépend de la direction qu'on lui donnera. Un peu d'égoïsme peut nuire au dévouement: elle a un bon cœur bien affectueux et beaucoup de jolies délicatesses d'esprit et de cœur. La volonté est un peu faible, capricieuse, mais elle peut se fortifier et je lui recommande de pratiquer la persévérance. Elle est active et elle ne manque ni d'ardeur ni d'adresse dans le travail. Elle est rieuse, un peu insouciante, optimiste, généreuse, enthousiaste. C'est une excellente petite nature et avec un peu de sérieux et de suite, elle deviendrait quelqu'un si elle le voulait et si on l'y aidait.

U. S. A.—Toute simple et sans prétentions, elle a un bon cœur affectueux, pas assez de réflexion et de sérieux pour que le jugement soit sûr, mais elle a du bon sens, de la droiture, une franchise naïve qui peut être imprudente. Active, courageuse et énergique elle a une volonté indépendante, autoritaire et tenace, mais elle a de la souplesse aussi et elle sait céder à propos. L'humeur est très inégale, capricieuse, et pas toujours aimable. Mais avec son bon cœur, sa spontanéité sincère et affectueuse, elle doit réparer gentiment ses petites maussaderies. Activité qui se nuance à l'humeur.

DIX DOLLARS.—Esprit vif, précis, observateur et fin; délicatesse toute féminine, et tendance à subtiliser et à analyser. La sensibilité et la tendresse sont contenues mais vives, et il a un grand besoin de sympathie et de paix. L'activité procède par à-coups; tout ardeur quand il est bien disposé, il est un peu nonchalant quand il est attristé ou ennuyé, et cela lui arrive pour des causes assez légères. Modeste, timide, il a cependant conscience de sa valeur. La volonté est variable dans ses manifestations: il est résolu avec, parfois, des indécisions pénibles; il a de l'initiative et beaucoup d'obstination. Courageux bienveillant et bon. Certains côtés très féminins chez lui le rendent susceptible de heurts et deblessures qu'ignorent généralement les hommes.

PATRICIA No. 1.—Très imaginative, délicate et sensible, elle a un cœur aimant et une nature friande de tout ce qui est joie et plaisir dans la vie. Un côté un peu superficiel et frivole chez elle, est atténué par le sens commun et l'esprit pratique qui grandira plus tard. Pour le moment, elle n'est pas sérieuse et elle est attirée irrésistiblement vers ce qui lui plait. Peu communicative, elle est un peu défiante et elle garde ses secrets pour elle. Je lui vois de la coquetterie, un grand besoin d'être admirée, louangée, flattée. Vaniteuse et gourmande. Un peu d'égoïsme nuit au dévouement: elle trouve que tous les égards lui sont dus et elle s'oublie rarement pour les autres. Au fond elle a du cœur, mais elle ne le trouvera que lorsqu'elle aimera beaucoup et qu'elle aura souffert.

REGINOLD.—Un grand impressionnable, chez qui l'imagination est nuisible, et en favorisant l'exagération, nuit à la sûreté du jugement. Il est intelligent, fin, il sait observer, mais les chimères et les illusions peuvent l'égarer surtout dans le domaine sentimental. C'est un rêveur et un enthousiaste. Il peut être aussi, un homme d'action. Il est généreux, dévoué, bon, sensible, d'une tendresse de femme. Orgueilleux et fier il est facilement blessé. La volonté, ardente, impulsive, autoritaire, très active, n'est cependant pas une volonté stable très forte et persévérante. Il se dépense en ardeurs excessives et parfois inutiles, et il est parfois faible et sans résistance. C'est une nature passionnée, optimiste, aimante, ambitieuse, pleine de vie et d'audace. Il est susceptible d'emballements dangereux. Grâce et grande séduction de manières.

PHILIPPA.—Une petite tête bien équilibrée: de la raison et du bon sens pratique qui corrigent ce que l'imagination a d'un peu exagéré. Elle est indépendante, elle a de l'initiative et de l'ambition, mais elle manque de persévérance, et elle a une tendance à éluder les difficultés plutôt que d'essayer de les vaincre. Autoritaire, tenace, avec des idées arrêtées et une grande confiance en elle, elle n'entend rien contre, fait à sa tête, et il lui arrive de se tromper. Simple et naturelle, elle est sincère et loyale avec ses amis. Bonne, capable de dévouement, elle est affectueuse, et sa gaieté et son insouciance apparente recouvrent un grand besoin de soutien et de sympathie. Humeur capricieuse, raideurs et brusqueries qui surprennent, car la bienveillance souriante est son ordinaire.

CLAUDE CEYLA.

AVIS

La REVUE MODERNE ne sera pas responsable des manuscrits qui lui seront adressés.

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

165 RUE S.-DENIS

Tél. Bell Est 3549

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V. & L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra

Notre Motto est

Propreté, Service et Qualité

Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

CULTURE DE BEAUTÉ

PEAUX SÈCHES

Chaque femme doit connaître la nature de sa peau; nous disons, il y a deux espèces de peaux, les peaux sèches et les peaux grasses. Il est évident que les traitements qui conviennent aux unes sont nuisibles aux autres; donc vous aurez la précaution d'employer des produits de beauté qu'en autant qu'ils seront favorables à la nature de votre peau.

Les peaux sèches ont besoin d'être stimulées; conséquemment, il faut éviter les produits astringents qui resserrent les pores.

Evitez l'emploi de l'eau froide, du citron, de l'alun sur les peaux sèches; lavez votre figure avec de l'eau tiède, vous emploierez avec succès les corps gras, les crêmes à l'huile d'amandes douces et les cold cream gras.

Pour combattre la sécheresse de la peau contre le vent et le froid, enduisez votre figure d'huile d'amandes douces, laissez séjourner une dizaine de minutes, essuyez avec un linge doux et poudrez avec de l'amidon.

L'eau de son est favorable aux peaux sèches.

L'on ne saurait trop surveiller l'hygiène générale. L'alimentation joue un grand rôle sur la beauté de la peau: laissez-moi vous en dire un mot.

J'étais à New-York, il y a quelques mois, lorsque j'appris qu'il y avait un fameux dermatologiste français, faisant des merveilles. Naturellement comme bonne fille d'Eve, très curieuse de savoir ce que je pourrais apprendre, j'y accours et comme bien d'autres j'ai attendu plusieurs heures avant d'être admise dans le Sanctum. L'examen a été court; il me regarda quelques secondes et il me dit: Madame, je lis sur votre visage, des tomates, des pamplemousses—il faut rayer cela de votre menu si vous voulez être ma cliente; voilà ce que ma curiosité m'a coûté.

Madame RAYMONDE.

Produits de Beauté

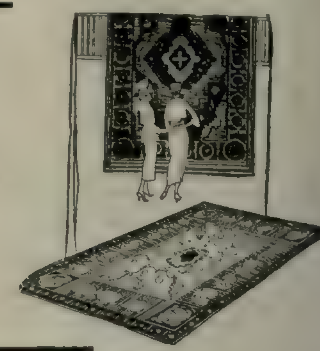


Pour les soins du visage, des mains et des cheveux.

PARFUMS, LOTIONS, PATES, POUDRES, BRILLANTINE, SACHETS, POUDRE DE RIZ, TALC, DENTIFRICES, ANTI-RIDES, ETC.

Madame Raymonde
CASIER POSTAL 384
STATION L. WESTMOUNT, P Q.

Maison FILIATRAULT
(48 ANS D'EXISTENCE)
Venez faire votre choix dans notre spécialité de:
TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX
429 BLVD ST-LAURENT
Tél. Est 635 MONTREAL



MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE
Nous avons tout ce qui est joli en Musique.
Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.
Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.
RAOUL VENNAT,
Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.

RIDEAUX Notre assortiment d'Automne pour rideaux est maintenant au grand complet.
Linge de table de Haute fantaisie, comprenant : Centres de tables, Doylies, Nappes à thé, Nappes à déjeuner, ainsi que pour Grands Diners, etc.
Notre Spécialité: POINTS D'OURLETS.
Une visite est sollicitée.
647 Rue STE-CATHERINE OUEST
M. F. Cahill & Company
Tél. Up. 1360 Angle de la rue Crescent



LAIT PUR POUR LES BEBES ET LES INVALIDES
Nourrissant,
Digestible.
Pas de cuisson.



Pour Bébés, Invalides et Enfants. Lait pur, Extrait de Grain Malté pulvérisé



PIANOS D'ART PRATTE

Mr. PAUL DUFAULT

TENOR CANADIEN FAVORI
NOUS ECRIT:

Ste-Hélène de Bagot, P.Q.,
20 août 1920.

Cher Monsieur Pratte,

Je suis heureux de me joindre à la phalange des admirateurs du PIANO PRATTE pour chanter avec eux les louanges de votre magnifique instrument.

En effet, de tous les pianos dont j'ai eu occasion de me servir dans mes nombreux concerts au pays, le piano PRATTE est celui qui m'a donné le plus de satisfaction, par son beau son chanteur, et par ses qualités délicates d'expression.

Bons souhaits donc, et longue vie au piano PRATTE, et à ses promoteurs.

PAUL DUFAULT.

Pratte PIANOS LIMITEE

2502 Blvd. S.-Laurent
Tél. S.-Louis 2569 .·. Montréal

"Il n'est pas de placement supérieur en intérêts que l'achat de bons livres"

LA LIBRAIRIE DÉOM

251 EST, RUE S.-CATHERINE, MONTREAL

Vient de recevoir de la Maison Plon, les nouveautés suivantes :

Henri LAVEDAN
de l'Académie Française
Le Chemin du Salut
IRENE OLETTE
Roman
Un très fort vol in-16 20e Edition., $1.25

Henry BORDEAUX
de l'Académie Française
La Vie recommence
LA RESURRECTION DE LA CHAIR
Un vol. in-16, 40e Edition...... $1.25
Du même Auteur
JULES LEMAITRE
Sa Vie et son Oeuvre
Un vol. in-16, 10e Edition...... $1.00

Jérôme et Jean THARAUD,
Grd Prix de Littérature, Acad. Frse 1919
MARRAKECH ou
LES SEIGNEURS DE L'ATLAS
Un vol. in-16, 25e Edition...... $1.25
Des mêmes Auteurs:
L'OMBRE DE LA CROIX
Roman
Un vol. in-16, 34e Edition...... $1.25

Edmond JALOUX,
Grd Prix de Littérature, Acad. Frse 1920
Bibliothèque-Plon
LES SANGSUES
Un vol. in- 6.................. 50c.

J.-H. ROSNY, Aîné,
de l'Académie Goncourt.
LE FELIN GEANT
Un vol. in-16, 10e Edition...... $1.00

ELISSA RHAIS
SAÂDA LA MAROCAINE
Un vol. in-16, 15e Edition....... $1.00
Du même Auteur:
LE CAFE CHANTANT
Un vol. in-16, 10e Edition...... $1.00

AVESNES
L'ILE HEUREUSE
Roman
Un vol. in-16, 8e Edition....... $1.25

Raphel-Georges LEVY:
LA JUSTE PAIX
ou
La vérité sur le Traité de Versailles.
Un vol. in-16.................. $1.00

MADELIN
LA BATAILLE DE FRANCE
De 1918
Un vol. in-8o écu avec Cartes.... $1.50

Note Importante.—En dépit de la crise du papier et de l'abrogation du Traité Français, la Librairie Déom n'a pas augmenté ses prix. Que sa nombreuse clientèle profite du magnifique assortiment qu'elle possède grâce aux précautions qu'elle a prises en temps voulu.

LA LIBRAIRIE DEOM offre le plus beau choix de livres Français en Canada.

Dans l'attente du médecin

Lorsqu'un homme s'alite, attendant le médecin, il lui vient d'ordinaire de sérieuses pensées.

Une des principales pensées qui lui vient en telle occasion c'est l'assurance-vie. Il peut mieux réaliser alors ce que signifie l'assurance-vie pour sa famille.

Mais il lui est impossible de s'assurer en ce moment là. Il doit le faire lorsqu'il est bien portant.

Si vous êtes en santé aujourd'hui, profitez-en pour vous faire assurer. Demain vous serez peut-être entre les mains du médecin.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY
OF CANADA

Bureau-chef:

MONTREAL

Maison "GORCY"

SPÉCIALITÉ D'OUVRAGES DE DAMES

FILS et COTONS

des Meilleures Marques Françaises.

SPÉCIALITÉ :

de Fils de lin, Soie de toutes nuances, etc.



ATTENTION

ÉTAMPAGE

Pour robes, costumes, manteaux, blouses, trousseaux, layettes, etc.

Travaux sur commande

Broderie, Crochet, Filet Brodé, Dentelles aux fuseaux, Frivolite, Perlage, etc., etc.

PATRONS de Mode, Broderie, Crochet, Dentelle.

Marque "GORCY"



11006.—Rideau de Porte. Ce modèle exécuté avec du fil No. 60 donne comme grandeur 22 x 40 — Patron en carreaux noirs et blancs très facile a faire Prix 15 cts. Patron special photographié grandeur d'exécution Prix 80 cts.

ALBUMS Spéciaux d'Ouvrages de Dames.

Le Filet, le Tricot, le Crochet, la Broderie religieuse, la Broderie Blanche. La Broderie Richelieu, La Frivolité, La Dentelle d'Irlande, etc., etc.

GRATIS sur demande notre catalogue spécial.



N'OUBLIEZ PAS

DE VOUS ABONNER

A LA

BRODERIE PRATIQUE

DE PARIS

Journal d'ouvrages de dames, en français, s'occupant exclusivement de

Broderie, Crochet, Dentelle, Tricot, etc.,

avec modèles et dessins explicatifs. Paraît le 10 de chaque mois. Chaque numéro contient comme PRIME GRATUITE un Patron de Broderie ou de Crochet.

Conditions d'abonnement { 1 an **$1.00** / 6 mois **60 cts**

AVIS.—Nous adressons un **No** spécimen sur réception de **15 cts.**

Adressez: La Broderie Pratique de Paris, Rayon M

386 Ste-Catherine Est, MONTREAL



Vient de paraitre: ALBUM "GORCY"

Crochet - Dentelle

Patrons d'empiècement (Yoke) Dentelles, Bonnet de boudoir, etc., faciles à copier.

Album No. 3 — 20cts.
Album No. 4 — 20cts.

EN VENTE PARTOUT ou au Magasin **"GORCY"**
386 Ste-Catherine Est, Montréal.

Exposition Permanente d'Ouvrages de Dames

Mesdames:—

Nous vous invitons cordialement à venir visiter notre Exposition Permanente, d'ouvrages de fantaisie, choix considérable de Travaux, exécutés par les dames de Montréal et de la campagne.

CORRESPONDANCE — Toute demande de renseignements, commandes etc., doivent être adressées à

M. E. GORCY, Directeur

Tel. Est 1465 386 Ste-Catherine Est, MONTREAL.



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de **l'ECONOMIE** possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, **VOTRE COMPTE** recevra notre prompte attention.

Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

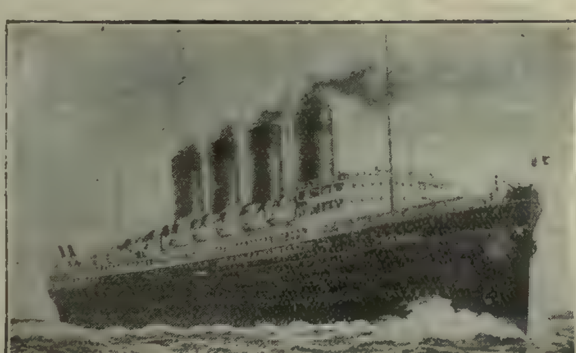
BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hél.ces

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX
par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada. Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.



Demandez à votre fournisseur les marchandises portant la marque de fabrique ci-dessus.

SYMBOLE DE QUALITÉ

Depuis des siècles, aucun tissu pour la confection de la lingerie féminine, n'a été si universellement en usage que le coton. Et de nos jours encore, plus que jamais, il commande l'admiration dans l'habillement des femmes de goût qui recherchent le beau.

Toutes celles qui ont été accoutumées aux meilleurs cotons reconnaîtront la marque de fabrique ci-dessus comme un symbole de qualité. Cette marque apparaît sur les marchandises qu'accepte la ménagère prudente, et on la retrouve sur tous les articles les plus désirables en fait de draps de lits, taies d'oreillers, chemises de nuit, indiennes, coutils, toiles, coton croisé, couvertures de lits.

Dominion Textile Company, Limited
MONTREAL, TORONTO, WINNIPEG.

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Pâtisserie Française

Restaurant A LA CARTE

Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE
Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

LASÈGUE et CIE, CHIMISTES PARFUMEURS
PARIS



PARFUMERIE DES GEMMES

La nouvelle poudre de riz colorée que nous présentons aujourd'hui, comble dans la liste des **produits hygiéniques** une véritable lacune. Avec nos produits, il est possible d'obtenir, aussi bien à la lumière naturelle qu'à la lumière artificielle, les nuances les plus délicates, ainsi que les plus jolis jeux de reflets. Ils ont d'ailleurs été vivement appréciés par tout le monde élégant qui s'attache à rechercher des préparations soignées et présentant toutes les qualités **hygiéniques** désirables.

Finesse de coloration — Inaltérabilité absolue — Finesse extrême— Parfum délicat—Velouté merveilleux.

ROSE — BLANC

OCRE: *(très recommandé pour les brunes)*

CHASSAGNE LIMITÉE, Distributeurs
43 rue ST-SACREMENT MONTREAL

— LES PRODUITS DE LA —

MONTREAL DAIRY

SONT LES
PREMIERS
PARMI LES
MEILLEURS

Beurre — Crème douce — Crème glacée

290 AVENUE PAPINEAU
Est 1618-1361

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

SOUS-VÊTEMENTS



Jaeger



Les sous-Vêtements Jeager sont faits dans toutes les pesanteurs et pour toutes les saisons. Ils sont soigneusement tissés d'une belle laine pure, forte et solide et non teinte. Faits dans toutes les grandeurs, pour hommes, femmes et enfants.

Un catalogue avec gravures est envoyé gratis sur demande.

En vente aux magasins Jeager et à leurs agences dans tout le Canada.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System Co. Limited

Toronto Montréal Winnipeg

CIE ANGLAISE " FONDEE EN 1883 "



"Le Mien!!"

Savon Baby's Own

Conserve la peau saine et douce.

Le Meilleur pour Bébé et
Le Meilleur pour Vous.

Albert Soaps Limited, Mfrs., Montréal

D-720

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD.
COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE,
Dépositaires. — Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GÉNERALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: $500,000. Capital payé: $125,000

Réserve et profits non distribués: $140,781.25

Fonds administrés: $9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETE Pour mettre à l'abri valeurs, débentures, documents, etc. La boite $5.00 par année.

Conseil d'administration:

MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.

Direction:

Martial Chevalier, Directeur-Général
J.-Théo. Leclerc, Secrétaire

Tél. Main 2557

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.



Dans La Province de Québec L'industrie de La Chaussure Paie le Plus Fort Montant En Salaires

L'INDUSTRIE de la chaussure contribue pour une large part à la prospérité de notre province. Plus de six millions de dollars sont distribués, chaque année, en salaires aux ouvriers de nos 82 manufactures de chaussures.

Celles-ci donnent du travail à plus de 11,000 personnes.

Les villes de Québec, Maisonneuve, St-Hyacinthe, Montréal, St-Jean, Sorel, Acton Vale, Trois-Rivières, Terrebonne et Contrecoeur produisent chaque année, pour trente millions de dollars de chaussures—soit plus de la moitié des chaussures fabriquées au pays.

Chaque dollar dépensé en achat de chaussures canadiennes, contribue au développement de cette industrie où les Canadiens-français, patrons et ouvriers, ont acquis une place prépondérante.

Achetez donc en toute confiance des chaussures de fabrication canadienne. Prix pour prix elles sont de meilleure qualité que les articles importés et elles vous donneront satisfaction quant au style, au confort et à l'élégance.

Association des Fabricants de Chaussures du Canada



Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

La Chasse est Ouverte



Avez-vous fait vos préparatifs ? C'est le temps d'aller se mettre à l'affût des grosses pièces dans les bois du Nord, des Cantons de l'Est, de l'Ontario ou du Nouveau-Brunswick. L'orignal,

Le Roi des Forêts Canadiennes



est le gibier le plus intéressant pour les véritables "nemrods", qui ne craignent pas d'affronter les vastes solitudes boisées, où vit ce géant de la faune canadienne.

Le chevreuil et le caribou sont encore, dans les mêmes régions, à la portée de la carabine des chasseurs habiles.

N'hésitez pas à vous joindre à ceux qui se dirigent actuellement vers nos districts les plus giboyeux, car vos espérances ne seront pas déçues.

Billets et renseignements complets aux bureaux du

PACIFIQUE CANADIEN

SEULEMENT $2. COMPTANT

achètent un précieux collier ou chapelet odoriférant aux superbes "Fleurs de Californie" faits et sculptés à la main, d'une Beauté exclusive d'un dernier style et d'un Parfum permanent garanti, d'après une création intuitive des R P. missionnaires espagnols.

Adressez-nous aujourd'hui seulement $2. et dans le plus court délai vous recevrez le chapelet ou le collier (ce dernier mesure 30 et 32 pouces avec 2, 3 ou 5 pendants—au désir). Nous recommandons bien à toutes les lectrices de la Revue de mentionner sur la commande leur Fleur favorite Si apres un examen minutieux de l'un ou l'autre article vous n'etes pas entierement satisfaite de votre achat la cause motivée par une fausseté flagrante dans cette Réclame, c'est avec courtoisie que nous vous rembourserons immédiatement. Mais comme vous ne nous donnerez pas cette peine vous nous verserez 50 cents par mois jusqu'a ce que la somme totale de $5 00 soit payée, (ou prix comptant $3 00) Nous nous fions à vous et sans références aucunes Mais nous nous réservons le droit d'annuler cette Offre Spéciale en aucun temps Ecrivez de suite Avis. Références: Banque de Commerce, Montréal.

On ne peut se procurer nos véritables nouveautés importées mystérieuses, curieuses et étranges nulle part ailleurs que de nous par la malle Il n'y a rien sur le marche qui puisse rivaliser nos importations étrangères. Nos fameux colliers "Tasmanian Miniature Conk Shell" de perles precieuses qui sous l'influence de la lumière ressortent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et qui ressemblent aux perles d'un prix de la plus haute altitude est une autre preuve frappante Ce luxe radiant est garanti permanent contre remboursement en aucun temps Mesure 15 et 21 pouces, prix $6 00 et $8 00 Conditions: $3 00 comptant et $1 00 par mois jusqu'à ce que la somme intégrale soit payée (si au comptant $4.50 et $5 00) Encore une fois écrivez de suite.

Sur demande nous vous enverrons Gratis notre Carte descriptive.

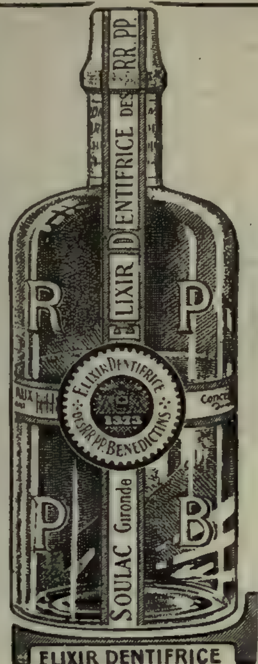
CANADIAN MAIL ORDER IMPORT AGENCY, Dept A
753 ST-DENIS, MONTREAL, CANADA.

MADE IN AMERICA



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.



DENTIFRICES



ELIXIR - PATE - SAVON

des R.R. P.P. Bénédictins de Soulac

Hors Concours. Membre du Jury Exposition Universelle, Paris 1900

PRODUITS REELLEMENT FRANÇAIS —
Supérieurs à tous les Dentifrices connus.

Ces dentifrices incomparables, nettoient extrêmement bien les dents, leur donne une blancheur éclatante, entretiennent les gencives et la cavité bucale en parfait état. **Leur saveur** est infiniment agréable: **l'Elixir** est particulièrement indiqué aux **fumeurs** comme gargarisme.

Il n'y a pas en France, ni dans aucun pays des produits meilleurs, ni à meilleur marché.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies

EDEN Parfumerie,

Distributeurs généraux pour le Canada.

232, RUE LEMOINE, MONTREAL.

Aussi Depositaires, Crême FLOREINE, Paris.

Faites comme les autres qui
Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V.& L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra

Notre Motto est

Propreté, Service et Qualité

Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

Résidence:
EST 8161

Service de jour
et de nuit

GIROUARD TAXI SERVICE

EST 6031

TAXIS et TOURINGS

Bureau et Garage:

398 St-Dominique, Montréal



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.



Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.



LES GLANEUSES

L'AUTOMNE l'homme des champs qui a semé du bon grain, récolte d'abondantes et riches moissons. Viennent ensuite les glaneuses qui ramassent les épis qui restent pour que rien ne se gaspille. :: :: :: :: :: :: :: ::
Pour récolter la richesse, à l'automne de la vie, semons de bonne heure, d'abondantes économies, pratiquons aussi l'épargne des ***sous,*** afin que rien ne se gaspille. Pour cela, il n'y a pas de plus sûr moyen qu'en devenant déposant à

La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

BUREAU PRINCIPAL
et seize succursales à Montréal

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant-Général.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES **Privé: EST 2059**

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

1ière Année—No 12 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 octobre 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU. **TRAITEMENTS ELECTRIQUES.**

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7680 RESIDENCE: EST 6791 — **460, RUE ST-DENIS,** (Coin Sherbrooke) **MONTREAL**

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.


Qualité Supérieure !
CIGARETTES
PLAYER'S
NAVY CUT
"D'une fraîcheur exquise
et d'un goût délicat"
18¢ le paquet
deux pour 35¢
Achetez-en
aujourd'hui même.
PLAYER'S
NAVY CUT
CIGARETTES
"MEDIUM"
10 Cigarettes 18¢

NOTRE PREMIÈRE ANNÉE

Par MADELEINE

Ce numéro termine la première année d'existence de la *Revue Moderne*. Cette première année, nous l'attestons fièrement, fut un succès. De l'avoir fait aussi complet et aussi profond, ce succès, nous devons en remercier tous ceux qui ont accueilli notre œuvre d'un esprit généreux et d'un sentiment bienveillant.

Notre revue arriva au moment psychologique. Tout le monde se demandait pourquoi notre essor intellectuel était constamment circonscrit à l'effort de quelques groupes assujettis à un genre, souvent à une politique, et pourquoi nous ne marchions pas plus vite à la conquête d'une *liberté* que nous sentions nécessaire à la littérature canadienne.

Tous comprenaient la nécessité d'une création qui répondrait à cette légitime ambition, mais qui l'oserait? Nous regardions tour à tour les camarades que leur talent désignait à une telle initiative. Mais il se trouvait que les tracas de la vie, les difficultés de l'heure présente, les obligations familiales les contraignaient tous a ne caresser ce rêve qu'en imagination. Et alors la *Revue Moderne* fut osée...

Mais cette revue, créée pour le public qui en tint si admirablement compte, fut surtout fondée pour les confrères, pour tous ceux dont le talent est magnifique, et qui, dégoutés d'écrire, se renfermaient dans un mutisme désastreux. Allait-on laisser perdre de telles énergies, et s'anéantir de telles valeurs?

Sans que nos doyennes, les autres revues, puissent en prendre ombrage, la *Revue Moderne* revendique l'honneur d'être venue combattre la bonne cause à l'heure même où le besoin se faisait sentir de son entrée en scène. Et elle peut également attester du fait lumineux que son sentiment fut magnifiquement compris.

En effet, de tous les coins de la patrie ce fut un tel accueil! L'enthousiasme de la première heure n'a fait que s'accentuer; il a atteint même à des accents inattendus. Toute simple, la *Revue Moderne* a dédaigné les moyens de vulgaire réclame, elle s'est abstenue de concours mirobolants, elle n'a même pas offert une prime, et n'a absolument pas cherché à pousser à ces circulations factices qui se défont au bout de six mois, en laissant derrière elle une meute avide de recevoir, de recevoir encore. Elle n'a pas non plus tenté de s'assurer du patronage par des moyens usés et hypocrites. Sincère et droite, passionnée et loyale, elle a dédaigné les procédés disgracieux et les flatteries politiques.

Elle porte en son âme l'amour de la vérité et du bien, elle propage le culte de la justice et de la beauté, et si elle permet qu'on fustige les présomptueux, elle accorde à l'artiste humble et doux une sympathie efficace.

Elle a jeté par terre des réputations littéraires surfaites et elle a relevé des énergies qui doutaient... Elle a parlé de bonté, d humanité, de justice. Elle a ressuscité de grands morts... Elle a dévoilé des coins merveilleux de notre merveilleux pays.

Enfin elle a voulu faire une œuvre limpide et claire. Elle croit y avoir réussi.

Certains articles ont provoqué dans le public, peu habitué à la sincérité de langage, un étonnement non dénué de bienveillance cependant. La Directrice de cette Revue ne partage pas l'opinion que lui exprima un jour un homme d'esprit, auquel d'ailleurs elle accorde toute son estime, et qui prétendait "qu'il faut tout louer chez nous, même nos défauts, et que c'est là le moyen de s'imposer à l'estime des autres." Nous sommes trop imprégnés de formation latine pour adopter une méthode aussi... saxonne. Et nous préférerons encore longtemps la tradition française.

Mais de laisser imprimer que certains de nos grands politiques, certains de nos profonds patriotes ont, en telle et telle circonstance, nui à la bonne entente ou au progrès, en suscitant des haines inutiles et de dangereuses rancunes, n'implique nullement que nous manquions d'estime ou de respect pour ces mêmes hommes. Bien au contraire, si nous les discutons c'est que leur talent nous intéresse et que leur sentiment nous passionne. Mais, la critique, même la plus délicate, n'a pas cours chez nous; on s'offense d'un léger blâme comme d'une grave injure, et les répresailles les plus disgracieuses s'ensuivent.

Mais au-dessus de tout cela il y a l'*opinion*. L'*opinion* saine et droite qui fait bon marché de toutes ces futilités, et donne à chacun suivant son mérite. Il appert que l'*opinion* est avec nous, puisque la *Revue Moderne* a franchi du premier bond les "sables mouvants" et qu'elle a brûlé les étapes. Nous n'en tirons nulle gloire personnelle. Ce succès appartient à tous ceux qui nous ont honorée de leur collaboration.

Il serait mensonger et puéril d'affirmer avoir plu à tous, et constamment. Nous avons connu les âpres ressentiments, les reproches grossiers et les rancunes déplaisantes. Il semblait à quelques-uns que nous devions concentrer en nous toutes les perfections, tous les vœux, toutes les convictions, et l'on s'expliquait mal que nous puissions défendre des causes que la majorité répudiait. La générosité comme la sincérité de certains gestes échappera toujours aux esprits incapables de regarder au-delà de leur rayonnement.

Mais le public, le seul qui vaille la peine qu'on s'intéresse à lui, le public, conquis par cette allure de saine indépendance, s'est dit tout simplement: "Cette revue me plait, et elle doit vivre!"

Fondée dans un joli coup de confiance, la *Revue Moderne* s'en vient vous dire aujourd'hui: Merci!

Merci à tous ceux qui lui permettent d'exister, de sourire, de rayonner...

MADELEINE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. ALPHONSE BEAUREGARD

Par LOUIS DANTIN

Je m'étonne que notre public littéraire ne remarque pas davantage ce poète délicat et subtil qu'est Alphonse Beauregard. Son unique volume, *Les Forces*, vieux de quelques années déjà, n'est guère connu que d'une élite: il mériterait l'attention sérieuse de quiconque s'intéresse à voir notre littérature, délaissant un peu ses traditions étroites, s'engager dans des voies neuves et élargies.

Nous avons eu depuis Fréchette un renouveau poétique intense d'où sont germés des genres, des inspirations, des formes d'art encore insoupçonnés chez nous. Nos auteurs, par timidité sans doute, s'étaient tenus comme par la main; ils ont désormais choisi leur route, celle de leur personnalité et de leur talent; ils se sont crus capables de parler leur propre langage. De nouveaux groupes se sont formés au gré des attraits: nous avons eu nos parnassiens et nos symbolistes. D'autres, mieux encore, sont restés isolés, cherchant en eux-mêmes et en dehors de toute école des sources d'exaltation et de beauté: tels Lozeau, Doucet, Gallèze, et ce charmant dilettante, Benjamin Michaud. Alphonse Beauregard est de ces derniers; malgré certaines parentés lointaines et inévitables, il ne relève clairement d'aucune tribu; on ne peut guère l'étiqueter sous un *genus* quelconque. C'est par là-même, étant donné son grand talent, qu'il se révèle très intéressant et d'une originalité unique. S'il est difficile à classer, il l'est aussi à définir, car son art, apparemment simple, recèle plus d'une complexité; sa chanson semble écrite dans ces gammes à la Debussy où des modalités diverses se croisent au point de se confondre. Essayons pourtant de fixer les traits dominants de cet art, de dire ce qu'il contient et par quelles formules il s'exprime.

* * *

Il est avant tout, semble-t-il, le reflet d'un esprit sérieux, élevé, à la curiosité ardente, dont l'inspiration se puise aux sources de la pensée, dont la fantaisie même se mêle de réflexion et de logique. M. Beauregard est d'avis que le verbe poétique, aussi bien que l'autre, n'est qu'un symbole de l'idée, qu'il doit à l'idée même, non seulement sa valeur mentale, mais son élément principal de beauté. Creuser l'idée pour en faire jaillir le mot, l'émotion artistiques, voilà son effort et sa doctrine. Il est, on le voit, aux antipodes de ceux pour qui le mot est tout, qui lui attribuent le don de faire poésie à lui seul, d'émouvoir l'âme sans passer par l'esprit. Tout en restant neutre dans cette querelle, disons sans hésiter que les grandes œuvres de tous les temps, celles qui ont survécu à leur intérêt immédiat et gardent l'admiration des siècles, sont celles qui font appel à la pensée humaine. Ajoutons qu'il est plus difficile d'écrire de beaux vers raisonnables que d'en faire de futuristes ou de vorticistes, parce que cela suppose plus d'acquis intellectuel, sans dispenser d'aucun des autres dons nécessaires au poète. Victor Hugo, je crois, n'eût pas été embarrassé d'écrire comme Verlaine. Beauregard luimême a, d'ailleurs, des sonnets symbolistes qui en valent d'autres; il les a entrepris par curiosité, pour voir s'il y réussirait, un peu comme Anatole France éructa jadis les *Déliquescences d'Adoré Floupette;* — mais là n'est pas sa vraie manière. Ce n'est pas un souffleur de bulles, c'est un chercheur et un penseur. Il y a dans son livre des essais de philosophie pure, où il entre en lutte avec Lucrèce et Sully-Prud'homme dans l'exposé d'une métaphysique ardue; mais une philosophie latente en pénètre toutes les pages, envahissant la fantaisie, le sentiment, même le paysage. Il y règne partout une psychologie déliée qui voit l'âme par le dedans et se résout en analyses des actes et des motifs humains; ou bien, c'est de l'observation sociale éclairée et juste. Et vous voyez déjà la personnalité de M. Beauregard se dégager dans son isolement parmi tous nos autres artistes. Il représente chez nous la poésie de l'idée: or, connaissez-vous un autre de nos rimeurs qui ait eu l'ambition de présenter des théories, d'exprimer des pensées fortes et profondes sur des sujets sérieux, d'enfermer dans des strophes une conception de l'âme, de la société, de la vie? Ils ont peint l'âme, sans doute, mais sous l'angle restreint de leurs expériences intimes, non dans ses éléments et ses instincts universels. Ils n'ont retracé de la vie que les effets, esquivant le mystère des causes. Or c'est ce mystère dont Beauregard est surtout hanté. Son livre s'intitule *Les Forces*, titre qui siérait aussi bien à l'œuvre d'un chimiste, et dénote clairement l'idéal poursuivi. Ceci le place, non au-dessus des autres, mais sûrement à part, et le laisse sans émule dans un domaine qui est bien à lui.

Sa philosophie, qu'est-elle? Plutôt une attitude mentale qu'un système, sans doute, mais elle ne manque pourtant pas de cohérence et d'unité. Elle se révèle dès l'abord soucieuse de raison et peu férue de mysticisme. Elle craint le dogmatisme des affirmations et aime à se poser sur le terrain des faits; c'est une philosophie prudente et qui se méfie: autant dire qu'elle est sincère. Ses hypothèses ellesmêmes cherchent à s'appuyer de données scientifiques. Veut-elle, par exemple, déterminer la loi première qui régit notre activité morale, voici par quelle suite d'observations très fines elle procèdera:

> Je suis, les autres sont des ombres
> Que mon regard distrait nonchalamment dénombre,
> Comme on voit, à travers les vitres des wagons,
> Défiler les ruisseaux, les forêts, les maisons.
> De tous les cris joyeux et tristes, sur la route,
> Ma pensée, absorbée à me servir, n'écoute
> Que ceux dont un écho sur moi retentira.
> Que l'idée et les faits m'arrivent à pleins bras,
> Je les démêle, ainsi qu'on fait un jeu de cartes.
> Ce qui n'a rien pour moi n'est rien, et je l'écarte.
> Seul je sens la pensée arriver jusqu'à moi,
> Seul je la sens agir, ainsi que seul je vois
> De la lampe à mes yeux un chemin de lumière.
> Dans le vallon commun, la montée ou l'ornière,
> M'accompagne le doigt de la vie, et par lui
> Seul je me sens visé, de même que me suit
> Le reflet de la lune à travers l'onde noire.

Et c'est la thèse de l'égoïsme, ressort ultime des motions vitales: thèse posée déjà par La Rochefoucauld et les "maximistes" du XVIIe siècle, reprise par la philosophie allemande et que Nietzsche a poussée à ses conséquences dernières. Elle est discutable comme toute thèse, mais ce qui nous importe, c'est qu'elle fournisse matière à des vers limpides et nullement tudesques, réunissant la précision, la sobriété scolastiques et la couleur des belles images, souples comme un récit et exacts comme un théorème.

Voici une autre question abstruse: — l'influence de nos actes, même les moindres, sur un ensemble de causes innombrables dont le jeu réagira sur nous et les autres presque à l'infini. Ici encore la réponse est intéressante, et ce qui l'est autant c'est la façon dont elle se donne:

> Nul acte n'est stérile, aucun geste n'est vain;
> En d'inconnus cerveaux il bout trop de levain
> Que le moindre hasard délivre et précipite
> Comme aux mains d'un enfant saute la dynamite.
> Rien n'est vain: la pensée avec le mouvement
> Jaillit de visions et de bruits d'un moment...

Rien à discuter en ceci: c'est de la haute et belle vérité, exposée avec une impeccable méthode. C'est ainsi que M. Beauregard sait prêter de la vie à des formules de laboratoire et créer, pour en revêtir des abstractions, une langue à la fois didactique et pittoresque, pleine de la chaleur concentrée des mystères de l'âme.

On aurait tort de croire, d'ailleurs, qu'il plane toujours sur ces cimes effilées: il n'y séjourne qu'en passant; mais s'il en redescend pour les spectacles du monde physique, il ramène encore avec lui sa chère Sagesse; et pendant que ses yeux admirent le reflet des couchants, la majesté des eaux vierges, ou que son cœur se prête au bercement de l'amour, elle lui souffle tout bas la version secrète des choses, le sens ésotérique des symboles. Rarement le monde ex érieur l'intéresse pour lui-même: il faut qu'il en surprenne les dessous, et que la poésie des apparences lui en révèle une autre plus intime et plus cachée.

Le Saint-Laurent, pendant une nuit brumeuse, n'a pas seulement roulé ses flots dans une sorte de torpeur le long des quais laids et stupides: il a rêvé, il s'est revu régnant sur les savanes préhistoriques et mirant le vert des forêts, et il regrette d'être enchaîné (*Le Rêve du Fleuve*). Les vieux canons rongés de rouille s'alignent sur le rempart, épaves méprisées et inutiles; autour d'eux les bruits et les lueurs se croisent sans les émouvoir.

> Mais quand la foudre gronde et que brille l'éclair,
> Les prenant pour un feu qui réclame vengeance,
> Les canons mutilés frémissent d'impuissance.

La ville dévoile au poète, derrière ses façades banales, son âme, faite de nos souvenirs et de son passé:

> Les pierres des maisons renferment des secrets;
> Au-dessus, au-dessous, la ville étend des rêts
> Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées,
> Et devant des maisons aux lignes redressées
> Où rien n'indique plus un toit qui s'écroula,
> Rêveurs, nous exhumons parfois de la mémoire
> Des reliques d'amour, un bonheur, un déboire,
> Et nous nous répétons encore: "C'était là."

L'Iroquois d'Hébert, dominant de son socle la cohue d'esclaves que traîne le nouveau progrès, y voit dédaigneusement la vengeance de sa race:

> Il est vengé. Plutôt qu'errer dans la montagne,
> Libres, indépendants du travail odieux,
> Après s'être emparés d'un pays giboyeux,
> Ses vainqueurs en ont fait, pour eux-mêmes, un bagne.

Avec une précision digne d'un naturaliste, le poète nous décrit le flair mystérieux du chien et la supériorité de ses sens sur ceux de l'homme senscieux. Et il se demande

> Si le chien n'est pas sur la terre,
> Comme l'homme, tombé des cieux,
> Mais simplement d'autre manière.

L'arbre lui-même le fait penser. La pièce. *L'Arbre Mort*, est un petit chef-d'œuvre de suggestion mentale, de "moralité" à peine esquissée, à peine voulue, mais que l'esprit charmé voit surgir comme l'âme du tableau:

> A le voir nu comme un marbre,
> L'été, parmi d'autres arbres
> Verts et vigoureux,
> On dirait que la nature
> L'a laissé sans sépulture
> Pour un crime affreux.
>
> Plus tard, quand tombent les feuilles,
> Quelquefois il les recueille
> Au bon gré du vent:
> Supercherie enfantine
> Qui lui rend un peu la mine
> D'un arbre vivant.
>
> L'hiver est plus équitable;
> Comme lui, le misérable,
> Ses frères sont nus,
> Et l'homme qui passe ignore
> Lequel sera chauve encore
> Le printemps venu.

Ce n'est nullement un apologue; et néanmoins derrière cet arbre vous découvrez l'injustice du sort, la tromperie des apparences, l'égalité des êtres dans le malheur tout un second poème enclos dans le premier, inconsciemment peut-être, mais qui s'y trouve parce que l'auteur voit toujours à la fois par les yeux et par la pensée.

Cette philosophie ne serait pas bien profonde si elle n'était un peu ironique et désenchantée. M. Beauregard n'a rien de maladif dans son pessimisme, mais il n'est pas non plus aveugle ou crédule. Il a gardé l'enthousiasme, mais en stoïque, malgré la vie, pour les rêves même qu'elle détruit et les biens qu'elle refuse. Il veut bien être ému, mais il craint pourtant d'être dupe. Dans sa jolie pièce: *Patinanage*, après avoir lestement décrit l'ivresse de glisser au gré du caprice et ses sensations légères et joyeuses, il ajoute comme par un retour moqueur sur lui-même:

> Voici le dernier son des cuivres;
> Sans aucun doute je fus ivre
> A peu de frais.

Eh bien! toute la vie est pour lui comme ce patinage. Passe pour tournoyer avec elle, mais sans oublier la futilité, la puérilité de tant de mouvement sans but.

De là son attitude détachée et défiante envers le sentiment, envers l'amour. L'amour, selon lui, n'est qu'une "force" parmi les autres: il n'a de place dans l'âme qu'autant qu'il suscite et avive ses activités. Ce n'est pas l'extase qui immobilise, c'est l'énergie que l'on dirige et que l'on dresse.

> Je suis l'amour. Je porte au front une auréole
> Pareille au nimbe d'or des anges et des saints.
> Je marche, et sur mes pas enchantés les desseins
> D'où s'élance la vie inscrutable et superbe
> Naissent, comme au soleil du printemps les brins d'herbe.

Quant à l'autre amour, il le faut ignorer et exclure:

> L'amour est un facteur de vie et non un but.
> D'autres ambitions hautaines et constantes
> Aux fortes volontés demandent leur tribut;
> Agis, et laisse là les chimères tentantes.

Oui, il voudrait que ce fût ainsi. Mais comme nous tous, on le voit bien, il a subi l'amour et il en a souffert. Ce stoïcisme ne serait-il que la réaction hautaine d'un cœur déçu et blessé? Il lui inspire, en tout cas, des pièces d'une très plaintive mélancolie, d'autres d'un sentiment presque tendre, mêlées à quelques unes où le dédain est trop tranquille pour être entièrement pris au mot. Ne croyons pas que ce sage soit un insensible, même s'il quintessencie

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

un peu. Je ne connais pas de chanson plus sentimentale et plus fraîche que celle qui commence ainsi:

> Elle et moi, tout en blanc, cheveux à l'air, bras nus,
> C'est peut-être le sport ardemment soutenu
> Qui nous fit rechercher à cet endroit de l'ombre,
> Ou c'est quelque savant et mystérieux nombre
> Qui, dans le mois de juin, le plus vert de l'été,
> Attire l'un vers l'autre avec dextérité,
> Ceux dont l'âme est aussi dans sa fraîche abondance;
> Ou simplement encor, par ce temps de vacances,
> Nous nous étions trouvés ensemble dans ce lieu
> Parce que, né poète et bon, le Richelieu,
> Donnant un coup de faulx à travers les érables,
> Laissa, pour que ses bords devinssent désirables,
> Fleurir des églantiers parmi le foin d'odeur.
>
> (*Elle et Moi*).

Ce qui est vrai, c'est que M. Beauregard a bien perçu la brièveté des attaches humaines, leur inconstance, leurs déceptions amères, et qu'il s'en garde comme il peut, ainsi qu'on fuit une cause de douleur. Avec une ironie latente il dit l'histoire de l'amante en sanglots, broyée par la mort de son poète, et qu'un autre poète cherche à consoler. Qu'on la laisse pleurer aujourd'hui, mais demain qu'on revienne à la même heure. Il sait la fadeur des baisers où ne tressaille plus l'ardeur de la passion morte:

> Tantôt, quand cette enfant me présentait ses lèvres,
> Je n'ai pas ressenti de trouble ni de fièvre,
> Mais j'ai feint d'en avoir, cherchant à me griser;
> Caresse à fleur de peau, inutile baiser.

Aussi s'efforce-t-il à ne trouver dans l'amour qu'un épanchement gracieux et sobre, une excitation douce, pareille à celle que donne la liqueur sucrée que l'on déguste à petits verres. C'est ce qu'il exprime notamment dans une *Invitation à la Valse* moins romantique que celle de Weber, où se trouve même un mot brutal qu'on dirait échappé de Zola:

> Le rhytme séducteur nous appelle: venez
> Lui répondre en mes bras, jeune fille inconnue.
> Valsons légèrement, de tous côtés cernés,
> *Et qu'en nous la clameur des besoins s'atténue.*

C'est philosophique si l'on veut (à moins de prétendre que la valse grossira la clameur au lieu de l'apaiser), mais en tout cas il y a là dedans bien moins de poésie que de prose, et pour une fois la psychologie a versé dans le cynisme. Heureusement la pièce se poursuit plus délicate et nous donne mieux, je pense, la vraie théorie sentimentale de l'auteur:

> Pendant que nous serons ensemble, je ne veux
> Ni sonder vos secrets ni dévoiler mon âme,
> Mais simplement pencher mon front sur vos cheveux,
> Tourner dans un remous de lumière et de femmes.
>
> Nos corps souples créeront un élégant dessein;
> Vous aurez cette joie où le désir subsiste,
> Et moi, qui sentirai sur mon cœur votre sein,
> Je ferai, nonchalant, des rêves doux et tristes.
>
> Je me tairai. Le charme éventé peut mourir.
> Sans vous connaître mieux après qu'avant la danse,
> Je vous dirai: Merci. Je n'ai d'autre exigeance
> Que peupler mon sommeil d'aimables souvenirs.

C'est le flirt érigé en système, mais avec un appareil raisonneur et une conscience de lui-même qui le distinguent fort de la variété commune.

J'ai dit que M. Beauregard avait des aperçus de justice sociale et semblait attiré par les questions brûlantes de l'heure. C'est souvent le refuge de ceux que leur idéal intime a trahis. Ses idées sociales sont éparses dans son livre et ne sont guère qu'incidemment touchées, mais elles paraissent empreintes du culte de la dignité et de l'égalité humaines. Dans un poème fortement teinté où la pitié transparaît sous l'impassibilité voulue, il nous présente *l'Epave*, le gueux lamentable et honni, paria de la nature autant que des hommes. Ailleurs c'est une scène symbolique, le terrassier éclaboussé par l'auto qui lui jette, avec de la boue, son luxe insolent à la figure.

> Comme un juste accusé l'homme se lève droit,
> Accentuant du poing le juron qu'il marmonne,
> Et suit d'un œil mauvais, si longtemps qu'il le voit,
> Tout ce faste, et son pic violemment résonne.

Ce pic qui retombe est plein de choses et fait songer. Le poète est ici le *vates* qui scrute les signes et lit les effets dans les causes. Le sport même lui révèle des aspects sociaux et, ce qui est bien de notre pays, lui représente la lutte obstinée des nationalités rivales:

> Tous les aïeux surgissent face à face,
> Et sur les durs gradins et sur le champ rasé
> Flotte l'âcre senteur d'une haine de race.

On voit maintenant se dessiner, bien nettes et pas du tout banales, la physionomie et les tendances de M. Beauregard. Et quoi qu'on pense de celles-ci, elles portent la marque d'un talent libre et ferme, qui cherche la vérité dans l'art, rebelle aux illusions et cruel aux déguisements, à la vision un peu attristée, parfois sceptique, mais dont le pessimisme même reste courageux et n'est qu'une forme de la raison.

Cela étant, comment a-t-on bien pu écrire que notre poète "se plait surtout à faire vibrer les notes délicatement sentimentales ou doucement mélancoliques";—que "la petite fleur bleue, toujours vivace, a ses préférences";—que, "frère des romantiques, il est surtout poète par ce genre de sensibilité qui s'émeut à la caresse du monde extérieur", etc.? La petite fleur bleue, ah bien oui! Ne dirait-on pas que Beauregard procède d'Anaïs Ségalas? C'est méconnaître absolument, je crois, l'essence même de cet art; — et ce n'est qu'un exemple de cette critique, trop commune chez nous, qui, sans chercher à pénétrer une œuvre, la juge par à peu près, à la fortune du mot, et avec des formules toutes faites.

* * *

Je me suis attardé aux idées de M. Beauregard: c'est qu'elles tiennent grande place dans son livre; mais en semant les citations j'avais l'arrière-dessein de faire voir en même temps de quelle forme il pare sa pensée. Avez-vous remarqué comme ces extraits sont d'une langue pure et souple, comme l'image y est choisie, le mot juste, quel souffle subtil ou puissant y circule? Je n'oublie pas que dans une œuvre poétique c'est la poésie qui compte, et qu'un grand dialecticien pourrait faire des vers monstrueux; mais M. Beauregard nous a déjà rassurés là-dessus. En dehors même de ce qu'il prêche, son art vaudrait encore par sa beauté plastique, par son inspiration, sa précision et sa richesse.

J'admets que chez lui la forme, n'étant pas cherchée pour elle-même, ne s'impose pas au premier plan, qu'elle ne surprend pas l'attention tout d'abord, qu'elle n'a pas tous les scintillements, tous les flamboiements, toutes les coruscations ruisselantes qu'elle revêt, par exemple, chez M. René Chopin. Il lui suffit de l'éclat plus discret qui convient aux choses qu'elle exprime. A défaut des brillantes audaces, elle cherche la diction concise, l'image à la fois neuve et adéquate, la hardiesse que le mot tire de l'objet, et le symbo-

lisme qui naît de rapports clairement perçus. Même avec ce bon sens, elle a l'envolée, elle a le rêve. A qui en douterait, il faudrait rappeler des peintures de mots comme celles-ci:

> Il s'effacе déjà, le quai silencieux,
> Et ses lumières d'or demeurent suspendues
> Comme un prolongement solennel des adieux...
>
> La carène, le pont, les mâts, sont une enclume
> Que le piston, fou de chaleur, frappe à grands coups, .
> Comme pour se venger du mal qui le consume.

Ou cette autre, plaignant la terre qui regrette la fuite de l'été:

> Amante qui chassa l'amant par lassitude,
> Et souffre, tant qu'un autre amour n'est pas venu.

Mais ce sont des pièces entières qu'il faudrait relire; par exemple, *L'Ame Constante* ou *Le Passé*, deux merveilles d'émotion poétique et de maîtrise verbale. Les derniers vers de ce *Passé*, évoquant la majesté des souvenirs en face de celle des vagues et de la nuit, ébranlent quelque part des cloches magiques et font passer dans l'âme comme un frisson sacré:

> Veux-tu que nous allions reposer nos pensées
> Dans l'ombre qui sera bientôt comme un velours?
>
> Nous causerons de nos projets, de choses vaines,
> De l'avenir, jongleur qu'on dirait les mains pleines,
> Mais non pas du passé, c'est terrain défendu.
>
> Le passé surgira de la nuit et des houles,
> Et parlera si fort, qu'au retour vers les foules
> Nous resterons muets de l'avoir entendu.

Plus pénétrante encore est la donnée de *L'Ame Constante*. L'auteur assume que les grands amours ne meurent pas. Les héroïnes que l'amour marqua un jour d'un sceau fatidique et funeste, Sapho, Marguerite, Juliette, Phèdre, Cléopâtre, se réincarnent sans cesse dans l'art qui les recrée pour nous. Ce sont elles qui reviennent sourire ou pleurer quand se lève la toile des tragédies ou que chante la symphonie des beaux chœurs. Partout leurs âmes nous attendent pour nous redire leur insatiable tourment et nous instiller leurs langueurs. Et nous leur répondons, reconnaissant en elles nos propres passions, nos propres élans:

> Mortes, sachez qu'en nous votre âme se reflète,
> Si bien que vos désirs, splendidement humains,
> L'angoisse de vos yeux, la moiteur de vos mains,
> Nous plongent dans la même extase inquiétante
> Que donne l'eau profonde, étendue et mouvante.
> Tentante comme vous pour qui cherche un hasard,
> Caressante et fantasque, et maîtresse de l'art,
> L'eau saisit à pleins bras notre chair nue et tendre,
> Et nous sentons que la nature veut nous prendre
> Infiniment plus près d'elle que tous les jours;
> Proches à se tromper et croire qu'alentour
> C'est le sang de la terre au lieu de l'eau qui gronde.
> . . . .
> Et vous nous immergez dans tout l'amour du monde.

Et cette communion fervente, presque panthéiste, avec la nature, cette acuité de sympathie humaine, se moulant dans ces rares et fortes images, c'est là, en dépit de quelque pronom ambigu, de quelque tournure douteuse, c'est là de la grande poésie, de celle que Musset eût aimée.

Il y a un art moindre, mais très habile, dans certains paysages comme *La Brume*, certaines fantaisies légères comme *L'Eternel Féminin*, et même dans ces *Sonnets Impressionnistes*, dont quelques-uns valent mieux que de simples pastiches. J'admire encore, pour sa dissection savante du cœur et sa versification adroite, l'étude de mœurs intimes intitulée: *Les Anciens Amis*. L'auteur retrouve ici la psychologie sur sa route, mais il la prend cette fois par le menu, et avec une finesse d'analyse ombrée de mélancolie. Nous suivons pas à pas les progrès de l'oubli, de l'in-



Brandon la deuxième ville, en importance, de la province du Manitoba.—(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

différence, dans les cœurs que l'absence a désunis, jusqu'à ce que, se retrouvant, ils se sentent devenus étrangers:

> Une carte bientôt arrive: on correspond
> Les lettres sont d'abord d'un aimable abandon,
> Puis gagnent par degrés une fade tournure.
> Graduellement on les espace, à mesure
> Que baisse le niveau des souvenirs communs
> Et que les jours d'antan donnent moins de parfums.
> Un jour, l'ami revient, réjoui, la voix claire;
> On croyait se revoir ainsi qu'à l'ordinaire,
> Avoir besoin d'un mois pour tout se raconter.
> Erreur, on a vécu chacun de son côté,
> La pensée a changé, les buts nouveaux s'ignorent.
> Hors le passé par quoi l'on se rejoint encore
> A se dire on a peu, beaucoup à se cacher...

De désespoir on se rejette sur des camaraderies de surface qui trompent l'ennui un moment sans remplir ni reposer l'âme. Alors, conclut le poète, un peu inconséquent avec lui-même (mais la logique de l'instinct finit toujours par l'emporter sur celle des thèses):

> Alors, le cœur, voyant l'avenir désolé,
> Sent un vide que seul l'amour pourra combler.

Comme analogie, ce n'est plus Musset, c'est Coppée: un Coppée moins naïf peut-être, et que la vie, au lieu de le gagner à la "bonne souffrance", aurait blasé et désabusé. Mais c'est bien le ton familier, l'habileté technique du maître, sa joie à désarticuler le "grand niais d'alexandrin" avec le résultat de le dégourdir et de l'assouplir.

Ceci m'amène à dire que la facture de M. Beauregard est généralement classique, sauf pourtant sur un point. Il fait rimer le singulier avec le pluriel; il le fait constamment, avec une sorte d'ostentation. Et sans doute cette licence unique et inusitée tranche un peu crûment sur sa régularité d'habitudes: je n'en suis pas, malgré tout, scandalisé outre mesure. S'il est permis aux néo-rhapsodes de bouleverser de fond en comble l'ancienne métrique (ils apparient "calme" avec "larme"), pourquoi ceux qui se piquent encore de la respecter ne pourraient-ils au moins l'élargir un peu, la libérer de certaines superstitions puériles? La rime pour l'œil est de celles-ci quelque forme qu'elle revête. Elle eut sa raison d'être dans l'ancienne langue, au temps où les consonnes finales se faisaient sentir; elle paraît n'être plus qu'une entrave inutile à la pensée. Le commun des poètes trouvera bien hardi ce réformateur, et souhaitera qu'il réussisse. Il est de ces révolutions qu'on n'oserait tenter soi-même, mais qu'on aime assez voir faire par les autres.

* * *

J'ai assez loué M. Beauregard pour pouvoir en dire à présent un peu de mal. Je ne crois pas que toutes les parties de son livre aient la même valeur. Ce fut une œuvre de début: il a dû s'y glisser des ébauches d'apprentissage qu'on n'a pas eu la force d'écarter et qui n'atteignent pas à la science et à la maturité complètes. Je ne fais pas grand cas de ce rien léger *Peut-on dire*, de cet essai plus ambitieux, *L'Effort Vital*. *Mots et Choses* pourrait être gentil dans un recueil de chansonnettes. Dans *La Sécheresse*, l'auteur le prend sur un ton un peu haut avec le soleil pour lui reprocher la soif dont il accable la terre. Cela sent un peu la révolte inutile et la colère qui fronce le sourcil. J'aime mieux "Midi, roi des étés" et son fatalisme tranquille. Il est quelques autres morceaux où l'on souhaiterait plus de trait, une orchestration mieux soutenue vers une finale imprévue et neuve.

Même dans ses meilleures pièces, l'auteur a cédé au péché mignon de nos écrivains: la paresse. J'entends qu'il n'a pas toujours ce culte de la perfection absolue qui peut laisser dans une œuvre des fautes, mais non pas des négligences. Il n'a presque aucune page où quelque vers ne clame: "Je suis ici par tolérance, parce qu'on s'est lassé de chercher." Or ce vers mal venu ne tue pas le poème, sans doute; il le défigure pourtant, comme une mèche dérangée, dans une belle coiffure. L'artiste a le devoir de faire de son mieux, quoi qu'il en coûte. Il n'y a pas d'excuse, en vers, pour le mètre sciemment faible, l'adjectif franchement banal, la cheville qui s'étale à ciel ouvert.

Dans les belles strophes de *L'Ame Constante*, nous ne devrions pas lire cette ligne:

> Pourtant, comment juger des choses sans balance?

qui non seulement est quelconque, mais obscure, et qu'on a peine à rattacher aux clauses voisines.

Les Trois Forces sont d'une facture large et habile: elles gémissent d'autant plus de contenir ce gauche distique:

> Je suis la vanité, le plaisir, l'égoïsme,
> Le plus haut idéal du matérialisme.

La ballade-préface est spirituelle et alerte, mais l'envoi se clôt sur un mot éhonté de remplissage:

> Lecteur, quel que soit ton arrêt
> Sur ma verve ou ma poétique,
> Ne t'en fais pas un *doux* secret.

Et je soutiens encore que, pour élaguer ce seul mot, l'auteur eût dû, au besoin, peiner dix ans et mourir à la tâche.

Un peu de laisser-aller, de répugnance à l'effort, c'est donc le défaut de la cuirasse. Quelquefois même, quoique rarement, l'imprécision atteint la pensée et l'image:

> Les trois marins, autour du fanal qui tremblote,
> Effleurés par le gouffre évocateur d'effroi,
> Se laissent pénétrer du néant de leur moi.

Voilà des matelots bien subtils, et qui parlent comme Hegel. Il est tel autre adverbe qui affaiblit son vocable au lieu de le corser:

> Le Saint-Laurent, mordu par les souffles d'automne,
> S'exaspère. Partout sur le fleuve dément
> L'âme des bois brûlés flotte *languissamment*.

Le dernier vers est harmonieux, mais, à y regarder de près, illogique. Si le fleuve est dément, l'âme des bois devrait être agitée et tourmentée aussi.

Mais ne glissons pas dans la minutie. Il est évident que M. Beauregard, dans ce premier livre, n'a pas donné toute sa mesure. Les qualités grandes et fortes qu'il y révèle, et sur lesquelles j'insiste surtout, nous promettent d'autres œuvres où la pensée aussi élevée s'exprimera en signes impeccables, où l'inspiration aussi délicate se complètera de labeur et de patience.

En attendant, il reste chez nous l'explorateur isolé d'une certaine région de l'art, l'unique fidèle d'une certaine forme de la beauté. Sa tentative est une réponse à ce provincialisme à outrance dans lequel on voudrait nous emprisonner. Il a repris les grands problèmes qui de tout temps ont inquiété l'âme humaine, les grandes illusions qui l'ont bercée, et a trouvé pour les redire des phrases suffisamment nouvelles. Il a prouvé qu'un Canadien, aussi bien qu'un autre, pouvait, dans un français de France, s'attaquer aux idées générales, captiver l'harmonie secrète des choses, ausculter et noter les pulsations intimes du cœur. Par là, et sans préjudice du mérite de ses devanciers, il nous fait bien mesurer tout le chemin parcouru par notre poésie depuis Crémazie et Fréchette.

LOUIS DANTIN.

La société canadienne au XVIIIe siècle

Une amie de Montcalm: Madame de Beaubassin.

R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE

> Pas de héros complet, aux côtés de qui vous ne voyiez une figure idéale, estompée pour nous dans la brume mais significative de son œuvre.
>
> MADAME JACQUES TREVE

La rigueur d'une fin de règne tombé dans l'austérité, les tristesses d'une cour que la mort visitait avec une exactitude terrifiante, le deuil, les larmes et le repentir, tout contribua à faire des dernières années de Louis XIV un temps où, selon l'expression de Chateaubriand, l'on bâilla sa vie. La figure solaire et bouffie du roi n'apparaissait plus aux vitres d'un carosse qu'accompagnée de la pluvieuse figure de Madame de Maintenon. L'homme de plaisir qu'il avait été s'était mué en un vieillard égrottant et ennuyé. Aussi, dans les portraits qui datent de cette époque, n'est-il plus guère d'aspect conquérant et d'air vainqueur mais il y fait une lippe qui accentue encore la grosseur de sa bouche et la lourdeur de ses joues.

Du rôle de Don Juan qu'il aima tant tenir, il était descendu aux emplois subalternes. Molière, s'il l'eût connu jusque là, l'eût peut-être portraicturé de façon immortelle, et il nous serait resté de lui et de sa commère, une caricature qui eût bien valu les effigies solennelles d'Hyacinthe Rigaud, peintre officiel. Ce Louis XIV triste, vieux et malade fait assez la figure du bourgeois qui a épousé sa servante et qui est, par elle, mené par le bout du nez. Car, servante, Madame de Maintenon le fut ou bien presque. En cet hôtel du faubourg Montparnasse où elle élevait secrètement les enfants royaux de Madame de Montespan, n'était-elle pas en fonction un peu de domestique et ancillaire?

Aussi, le temps qu'elle domina de ses "coiffes de lin" fut-il très ennuyeux. Tout y est ou y paraît vieux et mourant. La gloire y sombre dans la mort et l'éclat de Versailles s'atténue sous l'ombre du parc désertique et silencieux. Les arbres y ont grandi et les margelles des bassins se sont fendues. Quelque part, un temple de l'amour est presque en ruines. Les allées se perdent dans un fourré. Les ifs retournent à la sauvagerie et les dieux qui se dressent aux carrefours et aux eaux des bassins habitent seuls ce tombeau de la gloire, de l'orgueil et de l'amour. Madame de LaVallière, Madame de Montespan, Madame Henriette, Villars, Condé, Luxembourg, Lauzun et sa royale épouse, Corneille, Racine, Rigaud, Lebrun, Mansard, courtisans, capitaines, artistes, tous sont morts ou vont mourir. En leurs atours galants ou guerriers, Bossuet en rochet et Molière en Scapin, tous jusqu'à ce bon LaFontaine (que Dieu n'eut certes pas le courage de damner), tous sont descendus dans la tombe où se préparent dévotement à y descendre...

Mais lorsque le roy eut à son tour jonché le lit de parade et que sa veuve eut gagné en carosse de deuil sa grasse terre de Maintenon, il s'éleva de la cour comme un large soupir de délivrance et de joie. Louis XV était roi et la régence commençait. Dès lors la société cessa d'être ainsi qu'un béguinage, les toilettes s'affranchirent des aspects austères que Madame de Maintenon leur avait apportés. L'on dansa et l'on se décolleta. Le théâtre fut ailleurs que dans le parloir des demoiselles de Saint-Cyr. L'art devint délicat et raffiné et la vie devint voluptueuse, et cela avec un excès qui eut des conséquences terribles et imprévues. Et ce fut en réaction des austérités du dernier règne que s'affirmèrent des outrances et des folies. La vie, la jeunesse et la joie avaient été comprimées par la fin d'un règne repentant et dur. Il se déchaîna un orage de joie qui dura trop, qui lassa et qui ne s'éteignit que dans un bourbier de sang et de larmes. Le sang et les larmes sont au début et à la conclusion du XVIIIe siècle français: les Dragonnades et la Révolution.

Et cette vague de plaisir qui submergea les mœurs et la vie de la société française au XVIII esiècle s'étendit jusqu'à l'étranger. La France n'a jamais exercé une influence plus grande à l'étranger qu'à cette heure d'apogée que lui fut le XVIIIe siècle. Le gros patrimoine de gloire que lui avait ménagé le siècle de Louis XIV lui assurait alors l'empire incontesté du monde, empire intellectuel qui lui ralliait tous les esprits et toutes les admirations. L'influence française à l'étranger au XVIIIe siècle, c'est Louis XIV et sa pléiade incomparable de génies militaires, littéraires, artistiques et philosophiques, qui en étaient la cause.

L'étranger eut dès lors le goût de la France et des Français. L'art français, l'esprit français, le génie français enfin, devint pour le reste du monde la perfection et la règle d'après laquelle il fut de bon goût de se modeler. Des monarques de la valeur d'un Frédéric de Prusse et d'une Catherine de Russie donnaient en cela le ton à l'étranger.

Mais l'endroit du monde qui échappa le plus à cette emprise et à cette tournure d'esprit fut, peut-être, La Nouvelle-France.

La société de Québec et de Montréal vers 1750 était bien différente de la société de — par exemple — Blois ou de Toulouse, et combien différente de celle de Paris, la ville, et de Versailles, la cour. Société austère s'il en fut. Les hommes tous soldats et quasi missionnaires; les femmes hospitalières, infirmières et presque religieuses. Québec, Montréal, villes perdues en des déserts à peine conquis à la civilisation, à peine fertilisés et devenus de vagues campagnes où des villages fortifiés s'échelonnent. Ce que l'on peut appeler la société de ces villes châteaux-forts était une élite de gens de cœur plus préoccupés des affaires de Dieu et du roi que des raffinements de l'art et de ceux de l'amour.

Et pourtant, en ce milieu sévère, en ce Québec tout plein de cloches conventuelles, en ce pays de saints et de martyrs, se forma une miniature des sociétés dissolues et folles qui s'agitaient en Europe. Et celà à l'époque la plus émouvante de l'histoire de la Nouvelle-France, à son heure la plus pathétique, au moment de la lutte suprême contre l'envahisseur...

Et pour déterminer un tel état de choses, il ne fallut pas plus que Bigot, ce fou, et Vaudreuil, ce fantoche.

Bigot, créature de la Pompadour, avait tous les vices et toutes les qualités des parasites roturiers de la cour d'alors. Fin, avisé, retors, spirituel autant que débauché et fripon, il était bien de la race de tous ces coquins qui gravitèrent dans l'orbite des Dubois, des Pompadour, et des du Barry. Sans cœur et sans foi, ces dévoyés, enivrés

de posséder l'or et le pouvoir, se ruèrent à la jouissance avec leur frénésie brutale d'affamés. Ils traitèrent la France comme une vache à lait et en usèrent sans vergogne.

En Canada, Bigot installa un régime concussionnaire calqué sur celui qui régissait alors la mère-patrie. Ses mœurs dévergondées s'adaptèrent parfaitement à l'élégante inconscience du marquis de Vaudreuil. La nuée des officiers et des fonctionnaires assura la propagande rapide du mouvement. Le Canada devint un assez beau bourbier de joyeusetés dont le château Saint-Louis et le château de l'intendant s'affirmèrent les temples.

J'imagine l'effarement des hommes pieux et rigoureux, des femmes vertueuses et évangéliques qui formaient alors la société canadienne, devant un tel état de choses. J'imagine leur effroi et leur dégoût. Dès cet instant, ceux-là durent désespérer du succès de la lutte contre l'envahisseur. Ils savaient bien que ce n'était pas ainsi que leurs pères avaient préparé les luttes antérieures. Ils connaissaient les douloureuses veillées d'armes qui précédaient les défenses d'autrefois. Ils se rappelaient Champlain, Frontenac, Dollar des Ormeaux et tous ceux des leurs qui avaient organisé les résistances de jadis. Et, en eux, la désespérance s'affirmait peut-être, et le doute, et la vanité de lutter quand même.

Mais à côté des lieux de plaisir, à côté de véritables mauvaix lieux qu'était — par exemple — le château Bigot, au bord de la rivière Saint-Charles, un certain nombre de salons se formèrent dans Québec qui devinrent des milieux d'élégance, d'art et d'esprit, des salons véritables, dont la tournure était parfaite, et le ton, des meilleurs. Ces salons devaient assez ressembler, par la qualité et l'allure, à ceux d'une Madame du Deffand ou d'une Madame Geoffrin. Qu'une parure, qu'un habit, qu'un meuble démodés en eussent orné l'aspect un peu ancien, cela est probable, car on était si loin de la France et de la mode. Mais l'esprit y était bien pareil et les propos point très différents.

Et je pense que le plus couru et le plus aimable de ces salons québecquois fut, sans conteste, celui de Madame de Beaubassin.

Madame de Hertel de Beaubassin était une femme infiniment spirituelle, jolie, coquette, gracieuse et, peut-être, un peu précieuse. Des précieuses, elle avait un peu le ton et les manies. Mais sa finesse donnait à cette tournure de son esprit une direction qui ajoutait à la grâce de ses traits et au charme de sa voix. Son salon tenait un peu du "bureau d'esprit" mais surtout il était gai, et, à ces mauvaises heures, c'était de la part de cette aimable femme d'une belle bravoure que d'être gaie. Brave, elle devait l'être, d'ailleurs, par atavisme et par loi du sang. Elle était née Verchères et en elle la valeur de l'héroïque Madeleine devait s'allier à sa sensibilité. C'est à cette sensibilité que Montcalm vint souvent demander un réconfort. Montcalm, un peu léger, un peu étourdi, eut recours souvent à la direction énergique et douce de cet esprit droit et solide en qui il avait mis toute sa confiance. Au camp, le chevalier de Lévis était son conseiller le plus écouté, mais à la ville c'est à madame de Beaubassin qu'il demanda souvent la route à suivre et l'attitude à prendre.

La petite rue du Parloir, où habitait Madame de Beaubassin, s'emplissait à jour fixe de tout ce que Québec comptait d'aristocratique. Les uniformes surtout y étaient nombreux. Québec à ce moment était fort soldatesque. Tous les officiers que l'ennui d'une garnison longue et pénible rongeait, étaient heureux de se retrouver en galante compagnie autour d'une table exquise. Et le marquis de Montcalm était le premier à sonner à la porte cochère "à l'encoignure de la rue". (Lettre de Montcalm, citée par l'abbé Casgrain).

Mais le salon de Madame de Beaubassin n'était pas le seul dans Québec. Dans cette ville remplie d'une aristocratie raffinée, les salons étaient fort nombreux. Chacune avait le sien où c'était d'obligation de paraître de temps à autre. Aussi, des rivalités de maîtresses de maison naquirent-elles de cette mondanité excessive et restreinte entre les murs d'une forteresse. Cependant, Madame de Beaubassin fut la reine incontestée du beau monde québecquois d'alors. Le salon de Madame Péan (1) ne fut jamais qu'un mauvais lieu où Bigot et ses commis changeaient en orgie une réunion mondaine. De ce tripot où l'on jouait si gros jeu que Montcalm même en était effrayé, les femmes du monde devaient se tenir éloignées. Et j'imagine qu'autour de la belle Madame Péan les hommes seuls se réunissaient pour boire et jouer les gains indécents que les séides de l'intendant gagnaient sur les fournitures.

Dans le salon de Madame de La Naudière, on ne roulait pas sous la table, car cette Geneviève de Boishébert était une trop grande dame pour permettre chez elle ce genre de joyeusetés. En dépit de la license des mœurs d'alors, Madame de La Naudière était demeurée assez revêche et assez prude. Aussi son salon était-il sévère. L'esprit n'y roulait pas comme chez Madame de Beaubassin, ni le vin et l'or comme chez Madame Péan. On s'y ennuyait ferme. Mais Monsieur de La Naudière était officier et l'on allait chez la femme à cause du mari...

(1) Madame Péan était née Renaud d'Avesne des Meloises.



PORT ARTHUR, qui rivalise avec Fort William pour l'initiative générale et le développement, est aujourd'hui le centre d'un large commerce et d'actives industries.—(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Celui de Madame de Beaubassin était officier, également. Cet homme est demeuré de figure effacée et de personnalité ignorée. Son nom était illustre en Canada. Sa famille y était puissante et fort riche. Il en fut un membre, sans plus. Et n'était sa femme, Monsieur Hertel-Beaubassin n'eût été qu'un nom dans une généalogie.

Montcalm allait chez Madame Péan. Sa délicatesse et sa politesse durent être souvent choquées par le ton de la maison et la tenue de ceux qui y fréquentaient. L'intendant, ce gros bourgeois gonflé et pansu, avait la plaisanterie grasse et l'ivresse ignoble. Péan, cet être falot et malfaisant, était méprisable en tous points. Montcalm, chez ce souteneur, au milieu de ces gens sans aveux, dut fort se déplaire. Ses mains loyales durent faire effort pour serrer leurs mains infâmes et salies à tous les crimes. Chez Madame de La Naudière, il baillait peut-être un peu, discrètement, derrière sa main. Le lieu était sobre et les propos élevés. Montcalm était galant et spirituel. Ses portraits le montrent souriant et bien poudré. Madame de La Naudière devait lui préférer le sombre Bourlamaque ou le sérieux Lévis.

Mais c'est chez Madame de Beaubassin que le lieutenant général des troupes du roy se sentait à l'aise et chez lui. Là on riait et l'on badinait, sans d'ailleurs sortir des bornes de la bonne compagnie. C'était le ton de la maison que la gaîté.

De gaîté il avait d'ailleurs bien besoin en ces années douloureuses et pénibles de 1758-59. Madame de Beaubassin le savait, qui l'entourait de sollicitude et d'amitié. Car ce Montcalm héroïque et téméraire était un tendre. Ses lettres à sa femme sont, sous ce rapport, instructives. A ce cœur mélancolique, Madame de Beaubassin apportait le réconfort de sa compréhension et celui de sa sensibilité. Qui sait ce qui revient à cette femme de grand cœur et de grand sens dans l'énergie déployée par Montcalm dans les dernières luttes? Elle le soutint contre lui-même. La lutte contre l'ennemi en armes n'était pas la plus terrible. Celle qu'il eut à soutenir contre la mauvaise foi de Bigot et l'impéritie du gouverneur, l'abandon où le laissa la France aux abois, tant de difficultés où se débattre le laissaient parfois dénué de courage et pauvre d'énergie. Madame de Beaubassin eut ce rôle de lui en insuffler aux heures désespérantes et découragées.

Dans la petite maison des champs où il avait été transporté pour mourir, Montcalm a eu un mot héroïque et qui le peint tout entier: "Au moins, a-t-il dit, je ne verrai pas les Anglais dans Québec."

Il avait accompli le suprême geste. Sa mort lui était heureuse. Il avait tous les courages hors celui d'être vaincu... Mais à cette minute où son âme était toute pleine d'un immense regret il dut en chasser l'aspect et la forme pour se recueillir tout entier dans le souvenir des êtres qu'il avait aimés. Et j'aime à penser qu'alors, à ces souvenirs émus, il mêla celui de Madame de Beaubassin qui, là-bas, derrière les murs de Québec envahi, était seule, peut-être, à pleurer le héros vaincu, dans son salon assombri et endeuillé.

R. LAROQUE DE ROQUEBRUNE.

TRÈS IMPORTANT

Les abonnés en notifiant la revue d'un changement d'adresse, sont cordialement priés de mentionner leur ancienne adresse, en même temps que la nouvelle, afin de prévenir toute erreur.

Toute correspondance, concernant la Revue Moderne, doit être adressée à la Directrice, Casier Postal 35, Station N, Montréal.



La ville d'Edmonton vue du côté est de la rivière Saskatchewan-nord. La capitale de l'Alberta est aujourd'hui l'un des centres les plus importants des provinces de l'ouest. Cette vue nous fait voir la superbe pont du C. P. R. l'un des plus beaux du réseau de cette compagnie

Une Grande Artiste: Mademoiselle Victoria Cartier

Par MYRTO

Dans notre monde artistique Mademoiselle Victoria Cartier occupe l'une des premières places. Sa carrière fut admirable de talent, de vaillance, de dévouement. C'est à quinze ans — au moment où précipitée dans la tourmente par la mort de son père, un musicien connu—que Mademoiselle Victoria Cartier choisit sa voie. A l'âge où les fillettes ne songent qu'à jouer, rire et danser, elle devait déjà remplir le rôle d'une femme chef de famille, et elle commença la vie par le devoir. Tant de courage et tant de talent chez une enfant provoquèrent une intense sympathie, et ceux qui ont assisté à ses précoces débuts, se sentirent fiers et émus, plus tard, en voyant grandir le succès d'une femme qui fait tant honneur à la patrie canadienne. La jeune fille tint les promesses de l'enfant.

Admirablement douée, elle comprit vite que l'étude la plus tenace comme la plus approfondie pouvait seule développer le don splendide qu'elle portait en elle, et lorsqu'elle eut reçu de son maître, M. Pelletier, les leçons dont elle n'a jamais cessé, depuis, de reconnaître toute la valeur, elle sentit combien Paris l'appelait. Nous l'y retrouvons un peu plus tard, ayant surmonté toutes les difficultés matérielles, abattu tous les obstacles, piochant ferme sous les plus grands maîtres du piano et de l'orgue, tout en acquérant, dans ce Paris merveilleux, l'éducation artistique et littéraire d'un raffinement si intense et si doux qui devait embellir toute sa vie d'artiste. Aussi retourna-t-elle souvent vers cette atrie de son art, désireuse d'y rètremper ses forces, d'y renouveler ses enthousiasmes, d'y rasséréner son idéal. De retour ici, elle reprenait la tâche, se faisait l'apôtre éloquent de la musique française, et la défendait par une propagande aussi intelligente qu'active; donnant des concerts-conférences où s'attestaient ses talents d'artiste et de femme de lettres. Des décorations françaises reconnurent le zèle éclairé de cette zélatrice loyale et combative qui avait défendu, avec une ardente sincérité, le sort de la musique française,



La bibliothèque ou Melle Cartier a réuni les meilleurs auteurs en littérature et en musique.

alors que s'ingéniaient à la détrôner les partisans d'écoles ennemies. Cette campagne bien menée, conduite par une femme d'une telle autorité, devait aboutir aux heureux résultats que l'on sait, et c'est grâce à Mademoiselle Cartier, à ses nombreux adeptes, grâce également à d'autres musiciens éclairés si l'art français n'a cessé de prédominer ici.

Nous ne saurions mentionner toutes les circonstances où la personnalité de Mademoiselle Cartier s'est affirmée, mais nous ne saurions ignorer combien fut grand, et depuis des années, son prestige d'organiste. Tous les orgues du pays l'ont tour à tour accueillie. A tous, elle a prodigué les ressources



Mademoiselle Victoria Cartier

de son merveilleux talent. Plusieurs de ces orgues furent inaugurés par Mademoiselle Cartier dans des concerts des plus remarquables.

Malgré toute la gloire moissonnée dans les concerts, récitals et conférences, c'est encore dans sa classe de piano que Mademoiselle Cartier nous apparaît la plus heureuse. C'est que le professorat est vraiment sa carrière. Là, elle peut exercer tout le dévouement de son cœur; là, elle a l'impression de communiquer à d'autres âmes tout ce qui vibre en la sienne, d'ardent et de profond; là, elle prolonge son art, presqu'à l'infini... Ses récitals nous ont permis d'apprécier la perfection de son enseignement. Récemment



STUDIO DE MADEMOISELLE VICTORIA CARTIER.

encore, ses élèves ont hautement attesté de leur solide éducation musicale, et, dans cette audition, nous avons surtout admiré avec quel art subtil et délicat, le professeur avait gardé à chaque élève sa personnalité, et combien le choix de la musique s'adaptait bien au tempérament de chacun. C'est ainsi que l'on éprouve la psychologie du professeur, et Mademoiselle Cartier a vite fait de nous convaincre qu'elle étudie attentivement les âmes et qu'elle est incapable d'une maladresse dans la direction donnée à l'élève. On comprend aussi combien lui est cher le talent de toutes ces jeunes filles et de ces jeunes gens qui ont l'honneur d'être admis dans une classe aussi recherchée que celle-là.

La vie de cette artiste est extrêmement féconde en beaux gestes et en résultats heureux tout à l'honneur de son sexe et de sa race!

MYRTO.

La chanson du Troubadour

BALLADE

Près du palais d'or, tout le jour,
Rôde le troubadour qui chante ...
Au son de sa viole d'amour ,
Ouvrez-vous, demeure charmante!
Dès l'aurore aux tons de pastel,
Sous les hauts murs du beau castel,
Humeur joyeuse et voix dolente,
Je suis le troubadour qui chante!

Beaux seigneurs, en ce gai séjour,
Où l'heure coule, éblouissante,
Laissez entrez le troubadour,
Doux poête à l'âme vibrante!
De mon luth monte tendre appel!
Et mon rêve couleur de ciel
Entr'ouvre son aile fervente!
Je suis le troubadour qui chante!

Mon rêve bleu craint le vautour
Qui plane sur la tour ardente,
Où mes désirs tiennent leur cour!
Du vautour la serre est méchante!...
O Vierge pure du missel!
Gardez son rêve au jouvencel,
N'ayant que ce bien qui l'enchante!...
Je suis le troubadour qui chante!

ENVOI

Seigneurs, le pauvre ménestrel,
En vers plus doux que l'hydromel,
Voudrait offrir son âme aimante...
Las!... N'est qu'un troubadour qui chante!...

PAYSE.

Veuillez remplir le bulletin d'abonnement inclus dans ce numéro et le retourner immédiatement à LA REVUE MODERNE, Casier 35 Station N., Montréal.



L'orgue qui occupe une belle place dans le studio de Mlle Cartier.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

II.—AVANT LA BATAILLE DE LA SOMME

(*Suite*)

Bois d'Hénencourt, 25 juin 1916

L'ambulance s'est transportée ici, il y a huit jours, en vue de l'offensive qui serait fixée au 29. Le pays regorge de troupes qui se tassent dans les villages. Notre armée, la IVème, qui compte habituellement trois corps à trois divisions, va être portée, dit-on, à cinq corps de six divisions, — soit quelque cinq cent mille combattants. Les Français en auront à peu près autant de la Somme à Noyon. Il paraît en outre que les Anglais auront avec eux des aéroplanes et des 75 français pour les soutenir (1). Quant aux munitions, leur abondance est prodigieuse; on évalue que les Britanniques disposeront de 50 à 60 millions de coups. Tout cela crée une atmosphère fiévreuse, et nous ne parlons plus que de la "grande avance," d'un ton mi-incrédule, mi-convaincu.

En tout cas le bombardement a commencé hier matin et s'est poursuivi pendant la journée avec des intensités variables. Dans la nuit, vers dix heures, c'était un feu roulant; les bois en étaient tout éclairés, et, sous la voûte épaisse de leurs feuilles, les coups résonnaient avec une vibration presque pénible à l'oreille. Ce matin, il y a eu un arrêt, et cet après-midi une reprise violente. Je suis allé à Laviéville pour assister à la canonnade. Les spectateurs étaient nombreux; disséminés dans les terres qui dominent le champ de bataille, des civils et des soldats devisaient par groupes, se prêtaient des jumelles et commentaient avec satisfaction la violence impressionnante du feu que nos batteries déversent sur les Boches. Qu'est-ce-qu'ils prennent!

D'abord nous avons de toute évidence la supériorité aviatique. Tandis que les aéroplanes allemands ne font plus que de timides et rares apparitions, les nôtres volaient par nuées dans la lumière chaude; çà et là l'éclatement blanc ou noir des shrapnels spéciaux mouchetait le ciel; et, d'un bord à l'autre de l'horizon, les "saucisses" profilaient sur l'azur foncé la ligne régulière de leurs jaunes silhouettes phalliques. Au-dessous d'elles, de Fricourt à Thiepval le vaste panorama se déroulait à l'infini, — les ondulations légères et les vallons boisés, et les nids de verdure des villages au flanc des plateaux dénudés. Nos obus criblaient tout cela, sans arrêt. Ce n'étaient que lueurs d'éclatements, nuages de poussière, fulgurants geysers de fumée noire ou blanche; parfois, dans un village, la flamme d'un incendie allumé par la mitraille brillait au travers des vapeurs opaques; et puis elle s'éteignait, son oeuvre destructrice consommée. Par moments, vu de si loin, cela paraissait ridiculement petit; on eût dit d'un jeu d'enfants méchants et rageurs, sans conséquence et sans gravité.— Ce bombardement, on ne pense plus alors à lui; les canons peuvent bien gronder et claquer, mais à force d'entendre leur vacarme, on ne le perçoit plus; et il n'y a plus alors, là-bas, dans la campagne brune ou verdoyante, que de petites bulles de fumée, très éloignées, presque irréelles, qui crèvent avec une mince lueur fugitive... Et puis on reprend conscience de la scène; la grandeur tragique du spectacle ressaisit l'assistant, et il ne peut en détacher ses regards, il s'hypnotise à contempler l'effarante éruption de cette canonnade qu'il charge de ses plus chers espoirs.

(1) Le fait était exact.

Pourtant je suis parti. Au bureau de la Mission (1), à Hénencourt, il n'y avait personne. Dans le jardinet sauvage les oiseaux piaillaient; l'herbe coupée donnait sa saine et fraîche odeur, et les haies vivaces une douce intimité à cet enclos reposant. Dehors, dans les estaminets, sur le pas des portes, s'étalait l'excitation bruyante des soldats; ils buvaient ferme, la bière et le champagne coulaient à flots. Il faut bien se donner un peu de coeur au ventre, n'est-ce-pas? Pauvres gens qui se procurent ainsi quelques instants de plaisir rapide avant d'entrer dans la fournaise, de quoi demain serat-il fait pour eux?...

Demain! demain! Quelle ivresse de victoire, quelle déception nous apportera-t-il? Les espérances de nos amis sont "sauvages", comme ils disent: d'aucuns se voient à Bapaume le lendemain de l'attaque. Peut-être,... mais comment se comportera la Nouvelle Armée? Serat-elle à la hauteur de sa tâche? En courage, oui, mais les officiers, mais l'artillerie, mais les états-majors? C'est l'inconnu...

Demain? Ah! la torturante angoisse!

1er juillet 1916 (2)

...Sept heures et demie! L'attaque a commencé, et, sur un front de quarante kilomètres, les lignes khaki et bleue, étroitement soudées, ont sauté le parapet. Le coeur bat un peu plus vite que de coutume, quand on s'arrête à cette vision que la plupart d'entre nous ne peuvent qu'imaginer... Une accalmie soudaine avait suivi le déclanchement de l'assaut, et nous y prêtions l'oreille: la voix des gros canons s'était tue, et du champ de bataille brumeux il ne montait plus qu'un râclement assourdi de fusillade et de canonnade légère...

Pendant un laps de temps qui parut interminable, nous traînâmes notre désoeuvrement forcé, dans l'attente des premiers blessés. Au bout d'une heure, d'une heure et demie, de deux heures, sait-on! ils commencèrent d'arriver. Ceux-ci pouvaient marcher; atteints de balles de mitrailleuses ou d'éclats d'obus aux bras ou dans des parties superficielles, ils avaient fait à pied les sept kilomètres qui nous séparaient du champ de bataille. Ils arrivaient, les vêtements déchirés, souillés de boue, les traits tirés; on les dirigeait sur les salles de pansement, et on leur donnait à boire, à manger, à fumer aussi. Vers onze heures, il y en avait une centaine, la plupart légèrement touchés; leurs rapports étaient favorables, et du dehors le bruit était venu que, sur la

(1) La Mission Militaire Française près l'armée britannique, représentée par un officier interprète dans chaque division.

(2) D'après les rapports du War Office, cette première journée de l'offensive de la Somme fut l'une des plus douloureuses de la guerre pour l'armée britannique, qui laissa 170,000 hommes sur le terrain. La 8ème division, entre autres, perdit en quelque heures, à Ovillers-la-Boisselle, soixante pour cent de son effectif combattant; certains de ses bataillons furent à peu près anéantis.

longueur du front, le premier élan des infanteries alliées avait avancé nos lignes de deux à trois kilomètres.

C'est alors que ça commença à devenir terrible. Tandis que le nombre des blessés à pied augmentait sensiblement, les automobiles sanitaires firent leur apparition. A partir de ce moment jusqu'au soir, elles se succédèrent sans que leur file s'interrompît plus d'un quart d'heure. Elles montaient la rampe du chemin d'accès, s'arrêtaient devant le bureau d'enregistrement, déchargeaient leur fardeau saignant et repartaient à toute allure vers le front en feu. Bientôt sans doute leur nombre ne suffit plus, car l'on vit venir des tombereaux et des camions, remplis eux aussi de chair souffrante. L'ambulance fut alors débordée. Il en arrivait, il en arrivait toujours, de ces blessés: de légers, de graves, d'horribles — hagards, hébétés, dégouttants de sang. Il y en avait qui étaient écrasés par le choc et demeuraient silencieux, d'autres qui se plaignaient et geignaient doucement, d'autres qui criaient au meurtre et au massacre, d'autres encore, tout exaltés, qui rapportaient des bruits de victoire; par eux les rumeurs les plus contradictoires étaient propagées à tout instant, et ils faisaient naître successivement l'espérance et le découragement, le découragement et l'espérance. Dans la chaude lumière du jour, dans l'ombre claire du bois, c'était un grouillement rouge et blanc de bras en écharpe, de figures bandées, d'éclopés et de boîteux. Certains n'avaient plus de veste, quelques-uns qu'on avait dû dépouiller de leur chemise même protégeaient tant bien que mal leur torse nu avec des couvertures, et plusieurs, blessés au pied et sans soulier, se chaussaient d'un pansement vermeil et s'obstinaient à sauter sur leur pied valide à l'aide de bâtons... Et il y avait ceux qui, atteints de chocs nerveux, avaient temporairement perdu la raison: quelques-uns étaient agités de tremblements invincibles, — ceux-ci avaient la terreur encore peinte sur le visage, — ceux-là étaient déments, et l'un d'eux s'essayait à esquisser un pas de danse, puis il faisait mine de chanter, et enfin il saluait à la ronde, — un ancien acteur sans doute... La plupart étaient sans casque et allégés de leurs armes et de leurs équipements. Et partout, — dans le champ d'arrivée, autour des salles d'opération, dans les baraques, sous bois, — il y avait les grands blessés immobiles sur des brancards. On les alignait autant que possible, les plus gravement atteints en tête de file; dans un coin on avait mis ceux qui étaient jugés perdus: des yeux vagues ou clos, des fronts en sueur, des gestes crispés, des plaintes monotones, des teints terreux. L'un d'eux, au pied d'un arbre, avait le menton fracassé; alors on l'avait piqué à la morphine, pansé sommairement, et chaque fois qu'on passait devant lui, on était fasciné par l'horreur de cette tache pourpre grandissante dans ce visage que l'agonie plombait.

Autour des salles de pansement, il y avait parfois des bousculades; c'était à qui entrerait le premier, et il fallut établir un service d'ordre pour éviter que les plus atteints ne fussent sacrifiés. Devant les salles d'opération, c'était un mouvement ininterrompu de brancards sortants et entrants; par les fenêtres on pouvait entrevoir les chirurgiens qui maniaient dextrement pinces et couteaux. Pansements et opérations se succédaient sans pause, sans arrêt. A l'entrée des salles, les bandages et les tampons d'ouate souillés, qu'on remplaçait par des linges frais, s'entassaient en masses rouges dans des récipients qu'il fallait vider à tout instant; il arrivait même que les équipes surmenées fussent en retard, et c'était alors un déroulement soudain de bandes ensanglantées sur la terre brune.

Dans cette cour des miracles, on buvait et mangeait et fumait; de la foule, une rumeur confuse montait, et un brouhaha de conversations que ponctuaient des appels et des rires; parfois un grand cri d'angoisse ou de douleur perçait le bruit, et une sorte de silence se faisait alors, tragique...

...Cela a duré jusqu'au soir. Heureusement la journée a été belle; et la nuit qui vient promet d'être douce. On se prépare à la rendre aussi supportable que possible à cette foule souffrante, qui a compté près de dix-huit cents individus (1). Du reste l'ordre se rétablit. Les blessés légers, de beaucoup les plus nombreux, ont presque tous été pansés, et on les a entassés dans les baraquements; pourtant, dans les allées du bois, des fantômes clopineux traînent encore; au passage, la vive lueur d'une lampe à acétylène les éclaire, et puis ils rentrent dans l'ombre des futaies. Quant à ceux des brancards qui n'ont pas pu être évacués, on leur a donné de la paille et des couvertures; et, sur le terre-plein qui précède la masse sombre du bois, et où ils attendent les autos, à la face du ciel scintillant, leurs rangées régulières s'alignent, d'où monte une fade odeur d'étal.

... Il est onze heures. Peu à peu le silence s'est fait. Au loin, la canonnade seule trouble la paix de ce beau soir d'été. La nuit est venue et, bienfaisante, va répandre sur toutes ces pauvres chairs meurtries et misérables le sommeil et l'oubli divins.

III. — DEVANT LA BASSÉE

Sailly-Labourse, juillet 1916.

Trois types assez divertissants d'interprètes. V... d'abord, gras et bedonnant; il marche en tortillant les hanches; avec un air bien nourri et gourmand des plaisirs matériels de ce monde imparfait, il a pourtant le port majestueux. Son travers est d'être poltron; je sais qu'il est imprudent et peu charitable de s'en moquer, mais la poltronnerie prend chez lui des formes irrésistiblement comiques. Ainsi V... habitait à un carrefour assez fréquenté par les convois militaires; un jour, quelque mauvais plaisant lui fit remarquer que c'était dangereux, très dangereux, parce que l'artillerie a une prédilection marquée pour ce genre de carrefour; dans les douze heures, le pauvre ami avait déménagé! Il a eu des aventures tragiques: il paraît qu'une fois il a été projeté dans un fossé par le vent d'un obus... Il y a peu de temps, je m'amusai à lui donner un choc. Nous nous promenions ensemble dans un endroit assez désert, comme un aéro allemand qui survolait la région à une altitude médiocre était vigoureusement canonné. Je dis alors à mon camarade qu'il serait beau de voir l'avion obligé d'atterrir près de nous, de charger dessus avec nos bâtons normands et de le capturer avec les deux aviateurs. V... poussa les hauts cris, me traita d'imprudent et m'entraîna aussi vite que le lui permet son petit ventre en oeuf vers des régions plus habitées et plus sûres... où il n'y aurait nulle nécessité de se montrer héroïque.

Voici un de nos "clous", O..., bel homme brun, corpulent mais juste à point, moustaches coupées court; il a grande allure à cheval, avec ses gants à crispin et le poing sur la hanche; ses saluts de la cravache sont

(1) Les deux autres ambulances divisionnaires en reçurent chacune à peu près autant.

désinvoltes et condescendants à ravir: c'est Porthos! Il se lève tard, prétend à ne rien faire et a passé déjà par nombre de divisions. Il a un travers amusant. Si on lui parle d'un village où il lui est arrivé de cantonner: "Ah! dit-il, à X..., connaissez-vous Irma ?—... Non? Quelle délicieuse amie j'ai eue là!... A Z... j'ai passé quelques jours. Vous y avez cantonné aussi?... Alors vous avez rencontré Isabelle?—...—Non?... Ah! que de souvenirs!" Et ainsi de suite...

Enfin voici M..., qui est professeur de français en Angleterre, bonhomme pontifiant et un peu gondolé par l'âge. Vingt fois le jour, il vous parle de ses maux, ainsi que des nombreux officiers, sous-officiers et soldats britanniques qu'il a rencontrés ici et qu'il connaît, soit pour avoir joué avec eux au foot-ball ou au **cricket**, soit pour les avoir eus comme élèves, soit encore pour avoir enseigné leurs soeurs, ou leurs épouses, ou leurs fiancées... Lorsqu'en l'espace d'une heure il ne vous a pas répété trois ou quatre fois qu'il possède tel et tel diplôme, et s'il a eu le bon goût de ne corriger votre prononciation anglaise qu'à deux ou trois reprises, vous pouvez vous estimer très favorisé...

Sailly-Labourse, 3 août 1916.

Fait aujourd'hui avec X... une excursion à Vermelles. Le village est tout près des lignes. Célèbre par notre succès de 1914, jonché de tombes françaises, il présente un aspect tragique: presque toutes les maisons en sont debout, mais il n'y en a pas une qui n'ait été atteinte par les obus; de ces murs et de ces toits les 75 ont fait une fruste et sinistre dentelle de briques roussies et de pierres grises où l'herbe et des arbustes ont poussé leur verte parure. Les rues étaient désertes; çà et là des arbres ébranchés et écrêtés par la mitraille se sont mis à reverdir; de temps à autre, un soldat passait, silencieux, sans s'attarder, l'éclatement d'un obus retentissait, ou la déflagration d'une de nos pièces. Nous avons porté nos pas jusqu'à l'église, effondrée à moitié et béante. Nous avons encore continué vers l'est; et puis, tout à coup, après avoir dépassé le chemin de fer, nous nous sommes aperçus que nous dominions les tranchées et que nous étions en pleine vue de l'ennemi. Alors nous sommes rentrés dans le village. Un jardin, entre cent, nous a attirés, un jardin ensauvagé où, au milieu des plâtras et des décombres, fleurissaient des pavots et des roses, des myriades de roses, blanches, roses et rouges, libérées du sécateur et du jardinier, grimpant en tout sens sur les charmilles et les grillages. En plein jardin une batterie est en position. Ah! l'étrange apparition de ces gueules noires, cracheuses de mort, enfouies sous ces pétales frémissants, légers et lumineux ! Ces canons au milieu de ces fleurs, quel contraste! Et autour de nous, c'était le silence du village vide, des maisons éventrées, des pierres mortes, des tombes solitaires...

En rentrant par Noyelles, nous nous sommes assis sur un talus, dans la plaine qui descend vers Lens et Lorette. Une chaude après-midi attiédie par la brise du nord. A droite, Sailly et Labourse, et au-delà, les collines boisées de la vallée de la Lawe. Dans le lointain, au sud, les mines de Noeux et de Sains jetaient leurs tourbillons de fumée noire, qui s'en allaient en longues bandes épaisses vers l'horizon; et, dans la buée du sol, les crassiers érigeaient leurs cônes réguliers et monstrueux avec des airs de pyramides. Autour de nous des avoines blondes frissonnaient, de grands blés jaunes dressaient leurs épis rigides, ou bien s'inclinaient avec un froissement très doux en longues ondes lentes; des trèfles mauves fleurissaient çà et là, et, sous nos yeux, un champ de lin brillait au soleil, nappe éclatante d'émeraude et de turquoise.

Devant nous on faisait la guerre. Par instants nos canons tiraient, soit isolément, soit en rafales; puis c'était un brusque silence, sans qu'on sût pourquoi, et de nouveau les coups partaient. Du côté allemand, c'était la même incohérence apparente. On entendait au loin d'invisibles éclatements, espacés ou pressés... Symphonie déroutante, sans thème intelligible. L'orchestre paraissait jouer au petit bonheur, son chef étant allé dormir... Nous regardions, nous écoutions, nous essayions de comprendre, mais en vain. Deux ou trois fois, nous nous sommes brusquement courbés vers le sol: nous avions pris la ferraille grinçante d'un tombereau éloigné pour l'arrivée d'une marmite!

...C'était la guerre, et c'est ce que le communiqué appellera sans doute: "Journée calme sur le reste du front."

MARCEL DE VERNEUIL.

(A suivre)

A NOS ANNONCEURS

Nous avons été contents de vous. Nous croyons que vous devez être contents de nous également. Vous nous avez donné votre confiance et votre appui. Nous vous avons présenté à la meilleure et à la plus intelligente classe de lecteurs. Votre commerce, votre industrie, votre bureau d'affaires n'ont pu qu'en bénéficier, comme nous avons bénéficié nous-mêmes de votre clientèle. Nous avons donc trouvé des avantages réciproques à nous aider dans le passé. L'avenir qui ouvre plus largement encore notre champ d'action, — puisque notre circulation augmente sans cesse, — nous permettra de favoriser plus sûrement votre succès, de même que vous aiderez au progrès d'une revue entièrement dévouée aux meilleurs intérêts de la patrie canadienne.

LA DIRECTRICE



La coquette petite ville minière de NELSON EN COLOMBIE est construite en amphithéâtre sur le bord du superbe lac de Kootenay.—(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

QUI A GAGNÉ LA GUERRE?

Par le Major LANCTOT

La question de savoir qui a gagné la guerre est une insoluble question. On rapporte cependant, ce qui insulte à leur bon sens, que les Américains lui ont trouvé une réponse et arborent un bouton portant l'inscription: "We won the war." A ce sujet, un clergyman d'Ottawa eut un bon mot, au cours de la dernière campagne prohibitionniste. "On nous répond, parfois, dit-il, que c'est l'alcool, la ration quotidienne de rhum, qui a gagné la guerre. Moi, je croyais que c'était les Américains."

J'ai entendu de mes oreilles un homme, d'ordinaire très intelligent, le général anglais Maurice, déclarer dans une conférence: "Deux facteurs ont amené la victoire: le génie de Foch et les coups de bélier de l'armée britannique."

Qui d'ailleurs n'a pas lu ou entendu quelques-unes des affirmations suivantes: "C'est la Belgique qui, à Liège, a battu l'Allemagne." — "L'invasion russe dans la Prusse orientale, en prélevant des forces sur les armées allemandes de l'ouest, a sauvé Paris et le monde."— "C'est la victoire française de la Marne qui a vaincu l'Allemagne." — "Sans les Canadiens, à Ypres, les Allemands s'ouvraient la route de la victoire." — C'est le blocus de la flotte anglaise qui a forcé l'Allemagne à capituler." Et que sais-je encore? Toutes ces formules, et autres semblables, ne sont que des réponses partielles, donc insuffisantes.

La question doit se poser autrement. Le succès des Alliés est l'aboutissement de causes trop complexes et trop nombreuses pour qu'on l'explique par une affirmation pure et simple. Trop de facteurs ont collaboré à la victoire finale pour qu'un seul puisse en réclamer tout le mérite.

D'autre part, si le triomphe a résulté de la somme des efforts communs, on peut très bien établir qui en a fourni la plus forte proportion. Sûrement il est possible de déterminer quelle nation s'est le plus dépensée, a le plus contribué à la défaite de l'ennemi. Dans ce sens, et dans celui-là seul, pourra-t-on dire, non pas quel pays a gagné la guerre, mais quel pays fut l'artisan le plus effectif et le plus essentiel de la victoire.

Ces préliminaires une fois admis, il faut, de toute évidence, reconnaître que l'effort militaire est à la guerre le plus important des facteurs. Devant lui seul, toutes les nations, pauvres ou riches, grandes ou petites, se trouvent sur un pied d'égalité. Il forme conséquemment la base naturelle de la comparaison. C'est donc dans l'examen de leur effort militaire qu'il convient de chercher la part de chacune dans le résultat du conflit mondial.

Pour comparer d'équitable façon les chiffres officiels, il semble nécessaire de prendre comme base d'évaluation la seule population nationale de chaque pays, la seule qui soit soumise au service militaire. On ne saurait y joindre les indigènes des colonies, qui n'y sont pas soumis. Autrement la Grande Bretagne avec ses trois cents millions d'Hindous, verrait sa participation abaissée à une proportion ridicule.

Voici maintenant le tableau officiel de l'effort militaire des puissances alliées donnant les chiffres de leur population, de leurs armées et de leurs pertes, avec le pourcentage des mobilisés et des morts par rapport à la population.

	Population.	Effectifs mobilisés.	% de la population.	Pertes en tués, morts ou disparus	% de la population.
France...	38,762,000	7,917,000	20.4	1,308,000	3.37
Grande-Bretagne..	45,222,000	5,704,000	12.6	680,000	1.5
Italie.. ..	34,671,000	5,250,000	15.1	460,000	1.32
Etats-Unis.....	91,972,000	3,800,000	4.1	122,000	0.13

Il est intéressant de noter ici que le Canada devrait, dans ce tableau, prendre rang après l'Italie. Voici en effet les chiffres qui le concernent:

	Population	Mobilisés	%	Pertes	%
Canada	7,206,000	595,441	8.2	59,545	0.82

Effort magnifique, qui dépasse celui des Etats-Unis, et plus magnifique encore de la part d'un pays transatlantique, sans crainte, ni intérêt immédiats. Le geste du Canada a de fait quelque chose de la noblesse et de la sublimité des croisades.

Les chiffres cités plus haut, irréfutable statistique, mettent la France largement en tête, à la fois quant aux chiffres de mobilisés et quant aux chiffres des pertes. Sur chaque groupe de 100 personnes elle en a mobilisé 20, et sur ces 20, elle en a perdu 3. Sur 38 personnes, elle en a levé 7, et sur ces 7, elle en a perdu 1.

La conclusion des chiffres s'accorde également avec les faits et l'opinion générale. Tout le monde le sait, c'est bien la France, en effet, qui fut d'abord le pilier essentiel de la résistance et ensuite la grande artisane de la victoire. Dès le 2 août 1914, elle eût à faire face aux meilleures troupes de l'Allemagne; pendant trois ans elle fut le mur qui couvrit les deux tiers du front occidental et ce fut elle qui, en 1918, arrêta les quasi-victorieuses offensives du printemps. Ce fut elle encore qui, quelques mois plus tard, inaugurait la série des victoires qui rejetèrent l'Allemagne vers ses frontières. Enfin, c'est un de ses généraux, le général Foch, qui organisa la grande débâcle allemande. A elle seule, elle a sacrifiée plus d'hommes que l'Angleterre, l'Italie et les Etats-Unis mis ensemble. Elle a perdu 1,308,000 soldats contre une perte globale par ces trois pays de 1,262,000 hommes.

Après les pertes en vie résultant de la guerre, on peut encore étudier les pertes financières comme l'a fait M. Bogert, un professeur d'économie politique. Il établit d'abord la valeur économique d'un homme dans les pays belligérants. Cette valeur monétaire de l'homme est de $4,726 aux Etats-Unis; $4,140 en Angleterre; $3,380 en Allemagne, de $2,900 en France et en Belgique; $2,720 en Autriche-Hongrie, et de $2,020 en Russie, Italie, Serbie et Grèce.

Multipliant ces chiffres par le nombre de soldats tués, on arrive au tableau suivant. Du fait du nombre de soldats

tués, la Russie a perdu $8,000,000,000; l'Allemagne, $6,750,-000,000; la France, $4,800,000,000; l'Anlgeterre, $3,500-000,000; l'Autriche-Hongrie, $3,000,000,000; l'Italie, $2,-384,000,000; la Serbie, $1,500,000,000; la Turquie, presque $1,000,000,000; la Roumanie, $800,000,000; la Belgique, presque $800,000,000; les Etats-Unis, un peu plus de $500,000,000; la Bulgarie, un peu plus que $200,000,000; la Grèce, $75,000,000; le Portugal, $8,300,000 et le Japon, $600,000. Ce qui forme un total de $33,551,276,380 de pertes en vie humaine.

En prenant pour valeur de la vie humaine au Canada $4,720, somme fixée pour les Etats-Unis, le pays aurait perdu du fait du nombre de soldats tués, $278,000,000 ce qui le rangerait dans le tableau précité, immédiatement après les Etats-Unis.

Les pertes matérielles effectives, destruction de villes et villages, usines, routes, chemins de fer, télégraphe, etc., se chiffrent moins haut que les pertes humaines. Elles n'atteignent que $29,960,000,000. De ce total la France, seule, perd plus d'un tiers, son chiffre se montant à $10,000,000,000 La Belgique vient en second avec $7,000,000,000; ensuite les autres pays dans l'ordre suivant: l'Italie, $2,710,000,000; la Serbie, l'Albanie et le Monténégro, $2,000,000,000; l'Empire britannique, $1,750,000,000; l'Allemagne, $1,750,-000,000; la Pologne, $1,500,000,000; la Russie, $1,250,000,-000; la Roumanie, $1,000,000,000.

Sur la mer, il s'est perdu, en comptant $200 par tonneau, $3,000,000,000 de vaisseaux, et en cargaisons, en évaluant à $250 le tonneau, un montant de $3,800,000,000, soit un total de $6,800,000,000 de pertes maritimes.

On estime à $45,000,000,000 les pertes économiques indirectes, résultat de l'arrêt de production de 20,000,000 d'hommes, en leur attribuant un rendement annuel de $500. Les secours de guerre ont absorbé $1,000,000,000 et les pertes des nations neutres se computent à $1,750,000.000.

Additionnés, ces différents chiffres fournissent une somme de $186,336,637,097 pertes directes et de $151,613,-542,560 de pertes indirectes, soit le formidable total de $337,946,179,657.

Ces chiffres ont quelque chose de stupéfiant et si on ne s'était accoutumé durant la guerre à compter par milliards au point de n'y plus prêter attention, on se refuserait absolument à les croire. Mais ils vont de pair avec les chiffres des armées et des pertes. Les uns et les autres — par leur énormité — font bien, à tous les points de vue, du dernier conflit, la plus gigantesque et la plus désastreuse aussi des guerres humaines.

Si, maintenant, on groupe les chiffres, on arrive au tableau suivant pour les principaux pays:

	Pertes totales (vies et matériaux)
France	$14,000,000,000
Russie	9,250,000,000
Allemagne	8,500,000,000
Belgique	7,800,000,000
Angleterre	5,250,000,000
Italie	5,094,000,000

Ici encore, c'est la France qui a le plus terriblement souffert. Elle mène encore et de loin les autres nations. Si les souffrances doivent compter, et elles le doivent, dans la reconnaissance des peuples, la France a droit à la gratitude éternelle. Les épreuves magnifient d'autre part, l'immensité de son effort militaire, puisqu'elle a dû l'accomplir dans les plus difficiles circonstances, avec un pays envahi et des ressources diminuées. Le rang qu'elle occupe à la tête des puissances alliées, doit en être encore relevé ainsi que sa gloire immortelle.

La douce France, qui est aussi la vaillante France, a chèrement et douloureusement payé l'honneur de passer à la tête des nations sous l'Arc de Triomphe. A la grande combattante, qui est aussi la grande mutilée, revient la palme suprême de la victoire.

GUSTAVE LANCTOT



Vue de la rue principale de Moose-Jaw, Saskatchewan. De petit village qu'il était il y a à peine quelques années, Moose-Jaw est devenu un centre prospère dont la population se compte aujourd'dui par plusieurs milliers d'habitants.—(Réseau du Pacifique Canadien.)

RÉALITÉS

Par C.-L. D'ARTOIS

Se battre pour la justice et la liberté, mourir sans avoir réalisé son idéal. Ces pensées me venaient il y a quelques mois en assistant à un service funèbre pour les français morts dans la dernière guerre.

Dans cette petite église Bonsecours de Montréal, si puissante dans sa simplicité, devant ce simple catafalque avec pour toute parure — mais elle compte — le drapeau tricolore j'évoquais tous les disparus, le fils, le neveu, les amis et je ne trouvais qu'un mot pour endormir ma douleur... la Patrie!

Vieux mot, *vieux jeu* ce mot. Soit. Le soir même de cette journée, seul chez moi, un souvenir de collège m'occupa l'esprit avec une hantise qui avait quelque chose d'étrange: C'était, dans le lointain des âges héroïques, comme une solution de continuité avec les preux de notre grande guerre.

Ce souvenir le voici: c'était à "Sainte Barbe", nous lisions la vie de Phocion, le général athénien, et l'historien latin que nous traduisions, pour bien montrer l'abnégation du vieux général, l'exemple d'endurance qu'il donnait à ses soldats, disait: "Phocion, hiver comme été, marchait toujours à la tête de ses troupes". Et à mon imagination, ainsi qu'il arriva au héros d'Anatole France, les murs de la classe s'étaient soudain évanouis et la scène évoquée par la phrase latine surgissait devant moi. Je voyais la platine poudreuse et brulée de soleil, je sentais la chaleur accablante, je distinguais les rangs confondus des soldats harassés par la longue marche et à leur tête, solitaire et silencieux, domptant la fatigue, le vieux général à cheveux gris, guidant ses hommes vers quelque but lointain.

Et je retrouvais ce soir dernier la même mélancolie qui m'emplissait et les questions que j'adressais mentalement à ces ombres: "Phocion, vieux général, peinant malgré ton âge, tu es mort; et les soldats que tu guidais de ton exemple sont morts, et ta patrie athénienne, pour laquelle vous combattiez, est morte. Toute votre aventure n'est plus qu'un épisode enseveli sous les siècles indifférents.

A quoi donc ont servi tes efforts, tes peines, Phocion? Et celles de tes soldats?

Des buts pour lesquels tu t'ês imposé tant de souffrances, il ne reste rien!

Phocion, as-tu été autre chose qu'une dupe?

T'es-tu sacrifié pour rien, Phocion? Phocion, as-tu donc eu tort?

Et nous devons, nous, lutter, souffrir, nous efforcer pour des buts qui viendront se confondre dans la même cendre?

Y a-t-il rien qui subsiste de nos peines, de nos sacrifices, de nos efforts les plus désintéressés?"

Cette question qu'un jour de ma vie de collégien je m'étais confusément posée, qui donc ne se l'est pas posée une fois?

Et comment l'écarter aujourd'hui de nos pensées, après cinq années dont les lentes journées ont été tissées par le sacrifice douloureux de l'homme.

Eh bien oui, Phocion eut raison, ses soldats ont eu raison de donner sueurs, sang et vie, de se sacrifier! Phocion et ses soldats, morts à la peine pour leur cité nous attestent qu'au-dessus de nous, au dessus de notre chétive et éphémère personne il y a des vérités vivantes et éternelles qui exigent et valent la peine qu'on meure pour elles.

Phocion et ses soldats l'attestent, comme l'attestent des millions des meilleurs de nous que nous pleurons et dont la voix ne veut pas être méconnue.

Nous sommes au bord des fosses fraîchement creusées nous sommes auprès des nécropoles glorieuses où dorment ceux qui nous ont sauvés.

C'est dans un tel moment qu'il est impossible de ne pas entendre la signification de la voix qui s'élève de ces tombeaux sacrés.

Pourquoi sont ils morts?

Quelle est cette Réalité dont l'appel fut assez impérieux pour leur faire donner leur vie?

Cette Réalité, la race française l'a connue de tout temps, lui a voué un culte enthousiaste et généreux, s'est sacrifiée de tout temps pour elle: cette réalité, c'est l'idée de Patrie.

Et cette Patrie pour toute la race de sang français, de survivance française, elle est aujourd'hui représentée par les millions de morts qui sont tombés pour elle.

Ces morts nous dominent. Nous sommes vos prisonniers, morts de ces cinq années et, ceux des morts de dix siècles, de nos dix siècles d'histoire de la race française.

Devant l'histoire il faudra que les hommes de notre génération s'attendent à être interrogés sur leurs faiblesses: nous passerons à la barre du plus auguste tribunal. Nous aurons pour juges tous nos héros, héros de la France royale et révolutionnaire, héros de la France du Nouveau Monde et quand ces accusateurs porteront la voix pour blâmer ou louer les dépositaires temporaires de l'héritage séculaire, qu'ils ont gardé et sauvé, leurs paroles s'accompagneront d'une immense rumeur confuse: celle de tous les soldats, de tous les hommes, qui avant eux, avec eux, auront versé obscurément leur sang, foule anonyme et immense qu'on devine dans l'ombre du tribunal se pressant derrière ces grandes figures.

Et pour continuer l'œuvre de guerre par le travail fécond de la paix il faudra que nous redonnions leur rang, autour de nous à ces éternelles nécessités de la vie, qui sont le travail, l'effort, l'épargne. Epargne, économie, privations, ordre dans la vie domestique; quels vieux mots ridicules et que je ne sais comment m'excuser de citer ici.

Par ce temps de revendications universelles j'expose des idées étranges; cependant qui n'en reconnait la vérité?

Et maintenant nos efforts seront-ils utiles? Qu'importe, je crois que rien ne se perd de ce qui est désintéressé. Cette vision qui m'est venue l'autre soir, comme une continuité du petit catafalque de l'Eglise Bonsecours devant lequel j'avais évoqué les morts et ma patrie, cette vision du vieil athénien, de Phocion guidant à travers l'immense plaine, brûlée de soleil, ses hommes vers un but ignoré n'est-ce pas qu'elle est bien symbolique?

Ce but vers lequel marchaient Phocion et ses soldats, vers lequel ont marché tous nos héros depuis Clovis jusqu'à Foch, était bien une réalité: ils l'ont atteint et avec de tels facteurs l'idée de patrie est immortelle.

C. L. D'ARTOIS.

Veuillez remplir le bulletin d'abonnement inclus dans ce numéro et le retourner immédiatement à LA REVUE MODERNE, Casier 35 Station N., Montréal.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Le Dr J. M. E. Prévost, dont la réputation grandit tous les jours, légitimée par une brillante réussite dans des cas aussi nombreux que compliqués, vient de nous adresser une étude extrêmement documentée sur le traitement des maladies vénériennes. Inutile de se voiler la face et de refuser de regarder la situation froidement. Il est hélas! avéré que ces maladies règnent chez-nous, et y causent des ravages profonds. Il faut réagir, voir les faits tels qu'ils existent, et atténuer les effets du mal, par le traitement radical et hygiénique que préconise l'un de nos savants praticiens. L'on peut se procurer le petit livre du Dr Prévost, gratuitement, en adressant une demande au bureau du praticien même: 460 rue Saint-Denis, Montréal.

* * *

La Chasse aux Millions et en sous-titre: "l'Avenir industriel du Canada français" par l'un de nos estimés collaborateurs, M. Jean-Charles Harvey, vient d'être publié, sous les auspices du *"Crédit Industriel Limitée"* à Québec. Dans la préface nous trouvons ces lignes singulièrement explicites:

> "Cette petite étude n'a pas la prétention d'être un traité d'économie sociale. Je laisse à d'autres le soin de philosopher à leur aise sur nos besoins industriels et commerciaux. Seule, la constatation d'un danger a guidé mon travail.
>
> Je me suis souvent posé cette question: "Quels sont ceux qui, jusqu'à ce jour, ont presqu'exclusivement conquis, développé et exploité les richesses du Québec? — Ce sont des Américains, des Anglais ou des Anglo-canadiens.
>
> Si nous ne nous ressaisissons pas, si nous ne nous organisons pas, industriellement, pour mettre sous une tutelle franchement canadienne-française ce qui nous reste de biens matériels à developper, qu'adviendra-t-il?
>
> — Il adviendra que les conquêtes de l'étranger, toujours à l'affut de succions à pratiquer sur le corps du Québec, se continueront jusqu'à l'extrême. Alors, environ un million de Canadiens-français, ouvriers non agricoles, serviront de portefaix à des maîtres qui n'auront avec eux aucune parenté nationale. Ce sera, en même temps que l'abandon d'une richesse, la perte de notre indépendance économique et de notre prestige.
>
> L'industrialisation de la province de Québec se poursuivra inévitablement, soit par des Canadiens-français, soit par des étrangers. Il se peut qu'elle comporte parfois des inconvénients; mais dans ce cas, nous appliquerons le proverbe: "Entre deux maux, il faut choisir le moindre." Or, mieux vaut que nos richesses deviennent la propriété des nôtres que la chose de nos voisins.

M. Jean-Charles Harvey, avec un patriotisme conscient, et une largeur de vue nationale qui provoquent tous les respects, s'est appliqué à défendre l'industrie, le commerce et la finance canadiennes-françaises. Son petit livre est d'une lecture fort attachante. Il se défend de faire de l'économie sociale — mais quoiqu'il allègue, son œuvre est uniquement inspirée de cette pensée très haute: faire dominer envers tous et par-dessus tous, la pensée canadienne-française, l'imposer en suivant les exemples qui nous arrivent de partout, et qui portent en gros caractères: *"Chacun pour soi"*.

Trop longtemps nous avons servi les autres. Notre tour est venu. Allons-y hardiment de cette nouvelle conquête, et faisons-là si belle et si brillante, que toutes les admirations convergent dorénavant vers nous!

Bravo à M. Jean-Charles Harvey, pour sa propagande hardie, saine, vigoureuse et "prometteuse!" Souhaitons qu'elle gagne tous les esprits, toutes les bonnes volontés, et qu'elle débarrasse les timides et les peureux de leurs méthodes pusillanimes et de leurs procédés miséreux.

* * *

"Craches-en un"... Le titre semblerait par trop original, s'il n'abritait une série de monologues comiques à l'usage de ceux qui se sont donnés pour mission de faire rire les pauvres humains fatigués de pleurer, de les faire rire d'une bonne et saine gaieté, sans vulgarité ni malice. Les monologues de M. Paul Coutlée sont déjà connus, car au temps, pas déjà lointain où ce jeune artiste prêtait son talent très aimable et très sûr au succès de la scène canadienne, nous en avons entendus et applaudis plusieurs, débités avec une vive originalité et un talent spirituel, par l'auteur lui-même. Réunis en volume, ces monologues auront du succès. Tous comiques, quelques uns d'une philosophie amusante, mais tout de même profonde, ils trouveront un public qui leur fera fortune. Très en demande en librairie, des œuvres de ce genre n'offrent pas toujours le talent et le sel des monologues de M. Coutlée, qui ont encore la saveur très-appréciée de posséder la note locale, et de raconter des idées, des habitudes et des drôleries de chez-nous.

* * *

Notice historique sur L'Abord a Plouffe écrite par M. l'Abbé J. A. Froment, est un document précieux pour tous ceux qu'intéresse l'histoire, si fertile en merveilleux exemples de foi et de sacrifice, de nos paroisses canadiennes. M. Froment s'est largement et intelligemment documenté. Son œuvre est précise, claire et belle. Elle est aussi — ce qui n'est malheureusement pas le cas d'une foule de notices historiques de ce genre, — fort bien écrite, avec un souci très grand et très appréciable de la langue française. Nos félicitations les plus sincères à l'auteur. Les personnes que ce travail intéresse peuvent se le procurer en s'adressant à M. Froment lui-même, vicaire à Saint-Martin de Laval.

LOUIS CLAUDE.

PROVERBE PERSAN

Le mot que tu retiens est ton esclave, celui qui t'échappe est ton maître.



La nouvelle Gare "Union" à Toronto. (Réseau du Grand Tronc).

Une nouvelle paroisse canadienne-française en plein Toronto.

Par GASTON JOLICOEUR

L'extraordinaire expansion de notre peuple en terre québecquoise, depuis la conquête anglaise, a été le thème favori de tous ceux qui ont voulu louanger le Canadien français sur sa forte fécondité.

Il y a quelque temps, les amis que notre évolution pacifique intéresse ont dû varier un peu et maintenant ce sont les progrès de la race canadienne-française en terre ontarienne, qu'ils célèbrent avec l'enthousiasme le plus pur.

Mais si certains écrivains qui nous sont sympathiques jugent à propos d'exalter notre développement technique dans l'Ontario, il y en a peu qui aient tenté de dire ce qu'il fut dans Toronto. Et cela probablement parce que l'élément canadien-français, en infime minorité dans la Ville Reine, ne pouvait se prêter que difficilement à une étude ethnographique bien exacte.

Tout dernièrement, les circonstances ont mis en vedette nos compatriotes de Toronto quand eut lieu la bénédiction de leur seconde église paroissiale érigée sous le vocable de Sainte-Jeanne d'Arc. Comment! se dirent quelques montréalais sceptiques, il y a donc assez de "Canadiens" à Toronto pour qu'ils en soient rendus à se bâtir un nouveau temple? Mais oui, il n'y a pas que dans les districts ruraux où les nôtres trouvent à s'installer et grandir; les centres urbains, les vastes agglomérations des villes leur sont également favorables.

Il faut jeter un coup d'œil sur l'historique de la paroisse du Sacré-Cœur à Toronto, sur celle de Sainte-Jeanne d'Arc de la même ville pour constater que les Canadiens français se sont solidement implantés sur les bords du lac Ontario.

M. le curé Philippe Lamarche est le pionnier de cette œuvre aussi ardue qu'apostolique; arrivé à Toronto il y a 32 ans, le 24 juin 1888, il se mit immédiatement à exercer son zèle auprès des siens. Dès les premiers jours, il vit qu'il fallait réunir les Canadiens français dans une même paroisse pour exercer quelque influence; il fallait procurer aux nôtres un foyer commun, un centre sympathique qui serait un réconfort au milieu de l'hostilité générale; car, il faut l'avouer, il y a une trentaine d'années, le "fair play" britannique n'avait pas encore traversé les mers.

Le jeune abbé Lamarche commence donc par se trouver une église; son choix tombe sur un temple presbytérien désaffecté qui devient la maison paroissiale et l'est encore actuellement. Puis, il organise rapidement sa paroisse du Sacré-Cœur qu'il n'a cessé de diriger depuis.

La fièvre de l'immeuble de 1910, l'activité manufacturière de la période de guerre amènent de nombreux habitants canadiens-français à Toronto. La paroisse du Sacré-Cœur en prend un nombre tel que le curé Lamarche, dont la santé est devenue précaire, se voit obligé de réclamer un assistant

Un jeune prêtre de Saint Hyacinthe, M. l'abbé Rodrigue Lussier dont le zèle d'apôtre est décuplé par un tempérament actif et une nature combative se sent attiré vers Toronto et s'y rend, le 3 octobre 1917, avec son petit bagage de séminariste, sa foi courageuse et la ferme détermination de travailler non seulement au salut des âmes, mais aussi à la sauvegarde de notre langue et de notre mentalité nationale, toutes deux fort exposées en pareil milieu.

M. Lamarche le reçoit à bras ouverts et ils se mettent à l'œuvre sans retard. L'abbé Lussier, plus jeune, fait des courses sans nombre à travers ce nouveau champ d'action; il se lance incontinent à la découverte des Canadiens français habitant d'autres quartiers que le sien. Après marches et contremarches, il parvient à se dresser une longue liste de nouvelles connaissances.

Par d'aussi expéditifs moyens, notre vicaire-limier découvre des centaines de Canadiens comme lui qui ne demandaient pas mieux que de se voir tous réunis autour d'un même clocher pourvu que celui-ci parlât français et chantât canadien.

Que faire... les adjoindre à la paroisse du Sacré-Cœur? Celle-ci est déjà populeuse et ils habitent tous ou à peu près un autre centre, l'ouest de la ville.

Il ne reste donc qu'une solution, fonder une nouvelle paroisse de Canadiens français. D'aucuns, de Toronto même, s'objectent: "Voyons, où sont-ils vos Canadiens, il n'y en a pas!". Attendez, leur dit l'abbé Lussier joyeux et allègre "Je vais vous les montrer."

Et pour tenir parole, ce jeune vicaire organise le 16 janvier 1918 une partie de cartes qui réunit plusieurs centaines de compatriotes, tous de l'ouest de la ville et très étonnés de se savoir si nombreux dans un même quartier.

La preuve était faite, les Canadiens français existaient et il leur fallait un temple à eux.

Après recherches et examens multiples, M. l'abbé Rodrigue Lussier trouve l'emplacement désiré au coin des rues Dundas et Edna, fait des démarches auprès de Mgr McNeil, obtient l'autorisation nécessaire pour fonder la nouvelle paroisse et devient naturellement curé fondateur de la paroisse de Sainte-Jeanne d'Arc de Toronto.

Aussitôt le travail commence; devis et plans sont préparés et acceptés. Mais où prendre les fonds nécessaires pour bâtir? Quoique un peu embarrassé, l'abbé Lussier ne perd ni confiance ni patience et après plusieurs démarches infructueuses il entre en relations, au mois d'avril, avec la Société Nationale de Fiducie qui s'est spécialisée dans les affaires de fabrique comme les émissions d'obligations, la perception des répartitions d'église. Dans une entrevue qui suivit, le curé de Sainte Jeanne d'Arc expose son projet au gérant de la même compagnie fiduciaire, M. Patenaude. Ce dernier, à la grande satisfaction de l'abbé Lussier, consent à fournir les capitaux requis pour l'érection de l'église. Un prêt de $50,000.00 est fait à la nouvelle paroisse; Mgr McNeil, archevêque de Toronto, interviewé par le gérant de la Société Nationale de Fiducie, permet une émission d'obligations pour le montant emprunté, dont la Corporation Episcopale du diocèse de Toronto se porte garante.

Grâce à cet emprunt, les travaux de construction ont été entrepris dès mai 1920, ils avancent rapidement et seront terminés pour octobre prochain. Là-bas, nos compatriotes sont tous réjouis d'une telle célérité, mais le nouveau curé est encore soucieux... l'église est bâtie, mais elle est vide de bancs et d'autels, items fort considérables pour un pauvre budget paroissial.

Nous avons vu dernièrement M. l'abbé Lussier et nous pouvons dire que son optimisme n'est pas mort, ni

même affaibli; sa foi robuste ne doute pas de l'avenir et ne le craint pas; c'est un homme à vaincre les difficultés.

Il reste un point que nous devons aborder ici, la prétendue désertion des Canadiens français qui émigrent "sous d'autres cieux". Ceux des nôtres qui jadis s'en allaient peupler les villes américaines ou même anglo-canadiennes encouraient immédiatement et peut-être avec raison dans certains cas, le blâme des partisans du "Restez chez vous". Mais faut-il généraliser ce blâme, l'appliquer indifféremment à tous ceux qui sont partis? Nous ne le croyons pas et les Canadiens français de Toronto comptent dans l'exception.

Réellement, ce fut un avantage pour notre renommée nationale, que quelques-uns de nous fussent mêlés à la population anglaise de Toronto.

Avant et pendant la guerre de 1914, on nous a accusé de beaucoup de méfaits, particulièrement dans la capitale de l'Ontario. Les esprits se sont éclairés depuis, les passions se sont calmées et déjà, le Canadien français est mieux estimé à l'usine, dans les bureaux, dans la vie sociale ontarienne. Nos mœurs, notre esprit de discipline et de travail, notre facilité de compréhension, ont fait tomber beaucoup de préjugés qui n'auraient jamais disparu si les Torontoniens n'avaient pas constaté, chez eux, les qualités de notre race.

Ainsi donc, tout en restant chez nous, tout en dirigeant le trop-plein de notre population rurale, vers des centres de colonisation québecquois, tout en établissant solidement nos forces ouvrières dans les villes manufacturières du Québec, n'oublions pas qu'il existe des "Canadiens", dans Toronto et que nous devons leur accorder au moins l'appui de nos encouragements, de notre sympathie, surtout au moment où ils s'établissent définitivement dans leur petite patrie, la paroisse de Sainte-Jeanne d'Arc de Toronto.

GASTON JOLICOEUR



L'abbé Rodrigue Lussier, *le premier curé de Sainte-Jeanne d'Arc de Toronto.*

L'église paroissiale de Sainte-Jeanne d'Arc actuellement en construction et destinée aux Canadiens-français de Toronto.

Sa Grandeur Monseigneur Neil McNeil, *Archevêque de Toronto.*

THE HOUSE OF QUALITY (REGISTERED)

Fairweathers Limited

Présentent

Leur Première Collection Complète de Nouveaux Modèles

Costumes et Manteaux d'Automne

Le nom FAIRWEATHERS équivaut à une garantie de bonne qualité, de bon goût et de style le plus nouveau. Qualificatifs qui sont de la plus haute importance pour les clientes de discernement. :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-: :-:

Rue Ste-Catherine Ouest
près Peel

Toronto Montréal Winnipeg





Courte histoire de Sabine de Montjoie

A peine entrée dans le salon de mon amie Claire, je m'arrêtai, surprise. D'où venaient donc toutes ces vieilles dames en bonnets tuyautés, en coiffes à fraises, en corsages ajustés, drapées dans de vieilles dentelles; ces somptueux messieurs à pourpoints et à jabots, qui écrasaient sous leur nez bourbonnien, et avec tant de grâce, la prise aristocratique; et encore ces brillants chevaliers portant beau sous le dolman? D'où venaient-ils tous ces gentilshommes et ces grandes dames, alignés gravement dans le salon de mon amie Claire, surgis des siècles passés comme par enchantement? Je les regardai; la plupart étaient laids, mais avec quelque chose de mieux que la beauté; et les femmes semblaient mal à l'aise dans leur cadre trop lourd. Elles avaient l'air de s'ennuyer, ces brillantes dames exilées de quelque cour brillante... Soudain, je m'arrêtai devant le plus ravissant tableau qui se puisse imaginer: une jeune fille, enveloppée de tulle, la tête auréolée de ses seuls cheveux blonds négligemment noués, les yeux brillants et la lèvre souriante, s'avançait d'un pas léger, si belle et si fine, à la conquête de la vie. D'où venait-elle cette fée blonblonde parmi tous ces graves bonshommes et ces austères bonnes femmes... sa famille

— Comment aimez-vous mes ancêtres? me disait Claire, en riant. Ah! je vous surprends devant Sabine de Montjoie. N'est-ce pas qu'elle est bien?

— Comment, bien, mais c'est une merveille que cette toile!

— Oui, elle est admirable et fait tache dans ma galerie, n'est-ce pas? Non, mais ont ils l'air de vouloir assez s'embêter chez moi?



La fée blonde

Je vous avoue que cela ne m'amuse guère plus de les voir là. Mais quand on hérite d'une galerie et que tous les tableaux sont des portraits d'aïeux, que voulez-vous que l'on en fasse? Les mettre au grenier? D'abord, je n'ai pas de grenier. Et puis, vous savez, deux générations ont eu beau consacrer notre roture, ça fait tout de même quelque chose de voir arriver chez soi les **anciens,** ceux qui ont passé avant nous, et dont nous perpétuons le sang, si ce n'est les manières et les goûts. Un peu de leur âme est resté accroché à notre âme... Et vous allez rire de moi, mais depuis huit jours qu'ils sont entrés ici, chez la desnière descendante de la race, j'essaie de les connaître, de m'habituer à eux, de les comprendre, et aussi de les aimer. Je voulais rire tantôt, parce que j'avais peur que vous les trouviez ridicules, mais maintenant que je sens qu'ils vous intéressent, je puis parler librement avec vous. J'essaie, figurez-vous, de les acclimater à notre époque, et je voudrais leur dire qu'ils sont ici pour toujours, qu'ils ne déménageront plus... Mais ils ne me croiront pas; ils savent très bien qu'ils sont destiné à errer, et, qu'un beau jour, ils ne se verront plus. Une succession les séparera infailliblement. L'un ira chez un petit-fils, ou une petite nièce, tandis que les autres iront décorer une autre galerie. Ne croyez-vous pas qu'ils auront alors la sensation d'êtres vraiment morts!

— En tout cas, celui qui héritera de la fée blonde ne sera pas le plus mal partagé...

— Oui, elle est bien belle, et si différente des autres. On la dirait de notre époque, et sortirait-elle de son cadre pour entrer au bal, que nous la saluerions comme la plus élégante et la plus jolie...

— Mais elle doit avoir une histoire cette belle ancêtre ?

— Ah! je vous y prends, vous, la femme de lettres! Mais oui, tous ces portraits ont leur histoire, et puisque Mademoiselle Sabine de Montjoie vous passionne à un tel degré, nous allons feuilleter ensemble les documents qui la concernent.

Dans une vieille serviette, Claire fouilla un peu, puis retira une enveloppe simplement nouée d'un ruban rouge, et qui portait pour toute inscription: Sabine de Montjoie.

Je m'enfonçai béatement dans un immense fauteuil, pour écouter la voix chaude de mon amie, qui lit harmonieusement, admirablement. Et voici la **courte histoire de Sabine de Montjoie:**

Tout le monde l'aime, parce qu'elle est belle, absolument belle. La beauté qui sait sourire est irrésistible, et Sabine n'a qu'à paraître pour que tous les hommages convergent vers elle. Elle connaît trop bien ce parfum pour s'en griser, mais rêve de quelque chose qui soit supérieur à tout ce qu'on lui offre. Elle a des camarades d'enfance qui, dès ses dix-huit ans, timidement, laissèrent entendre qu'ils seraient heureux...



Au large une barque se débat.

Sabine ne rit pas, parce qu'elle a un cœur délicieux et un respect inconscient, quoique très vif, de tous les sentiments, mais elle s'éloigne désespérément... Et les amis d'enfance comprennent que la petite Sabine n'est pas pour eux. Ils continuent de lui sourir, avec un vague espoir qui persiste.

Elle est un de ces êtres gracieux et fins qui passent pour tout recevoir, sans jamais beaucoup donner. Leur seule présence suffit à rendre heureux: on ne pense même pas à exiger d'eux un acte de bonté, d'oubli de soi, d'effacement, encore moins de dévouement ou de sacrifice. Pourvu qu'ils sourient et chantent, la nature entière s'emplit de gaieté!

Mais un jour, sans que l'on sût trop comment cela se passa, le cœur de la petite demoiselle Sabine fut pris comme dans un trébuchet! Un régiment passait, guidé par un beau capitaine à la moustache noire et à l'œil perçant. Sabine le regarda; il regardait Sabine. Peut-être se parlèrent-ils? Le régiment s'en allait combattre les infidèles, loin, là-bas, au pays des fièvres et des barbares. Accoudée à l'une des fenêtres du château familial, Sabine de Montjoie regarda partir la barque aux voiles blanches qui emmenait, vers l'inconnu et le tragique, l'homme qu'elle ne devait plus oublier: mousquetaire ou capitaine, ou garde, on ne se souvient plus. Il salua longuement de son large feutre orné d'une plume blanche, et disparut.

Jamais plus ne revint le beau capitaine à la moustache fière et à l'œil noir. Peut-être quelque tempête avait-elle roulé sa barque dans une étreinte mortelle; peut-être était-il tombé, drapeau en main, face aux infidèles, en héros; peut-être, tout simplement, la fièvre l'avait-elle tué, là-bas, dans ces affreux pays...

Sabine l'attendit des années et des années, sans que l'onde, où elle mirait ses cheveux blonds, l'eut avertie du désastre qui s'opérait. Autour d'elle le vide: les vieux serviteurs morts, les parents disparus! Les plus jeunes épousèrent leurs bien-aimés; les autres se dispersèrent; une génération survint... Et Sabine, en cheveux gris, au bord de l'eau claire et chantante, n'avait pas cessé d'attendre le bel étranger.

Ce soir, il y a grand vent. Au large, une barque se débat contre le flot furieux. Des embarcations se détachent du rivage; on va secourir la barque qui sombre. Le temps presse; la mâture est brisée; les voiles planent sur la mer en épave lugubre. Sur la passerelle, un homme est debout, les bras levés dans un appel de désespoir. Les chaloupes secouées avec fureur engagent une luttre atroce; les hommes éperdus de bravoure, rament, rament... Mais soudain, une vague immense balaye le pont... C'en est fait du naufragé que les flots emportent rageusement...

* * *

Sabine a tout regardé... Une angoisse atroce broie son cœur pitoyable. Dans un instant toute sa vie lui revient brutalement. Elle aussi fut emportée dans la vague d'amour, et tournoya lamentablement dans l'abîme. Elle en remonte affolée... Elle n'a pas vécu... et elle est vieille! Elle est plus malheureuse que l'homme emporté par la mer. Lui a vécu; elle s'est imaginé vivre!

La nuit est venue, et la mer gronde toujours... La rive est déserte. Au large, des sauveteurs cherchent... Il fait froid, et l'automne gémit dans les sentiers encombrés de feuilles mortes. Sabine ne songe pas à retourner là-haut... Personne ne l'y attend. Elle reste là, à espérer elle ne sait plus quoi. Elle se blottit contre un gros rocher . . . . La tempête tout doucement s'affaisse, puis finit. Du large, lui arrive maintenant le bruit des voix; elle comprend que la mer a gardé ses victimes et, dans un geste émouvant, elle trace vers les eaux le signe de la rédemption. Ses lèvres prient... Elle s'est agenouillée pour parler à Dieu de pitié et de pardon... Soudain, elle écoute une vague qui roule péniblement, qui halète sous un poids trop lourd.

Elle se penche et frémit.

Un grand corps s'allonge sur la grève. Sabine de Montjoie n'a pas peur. Elle s'approche. La lune, soudain apparue, éclaire le visage de l'homme.

C'est lui! elle le reconnaît! Elle n'a pas en vain attendu. Il est revenu, revenu... pour dormir éternellement tout près d'elle. Penchée vers le naufragé elle lui parle doucement.

Sa voix chevrote la romance d'antan: elle dit son amour, son espoir, sa foi... Les yeux de l'homme, grands ouverts, la regardent. Sabine se penche plus près, plus près encore. Elle lui parle à l'oreille, gênée de confier tout haut le secret de son cœur. De plus en plus bas parle Sabine. Les mots d'amour sont à peine modulés, les souvenirs à peine évoqués. La mer se tait. Le silence se fait. Les étoiles s'allument...

Sabine s'endort.

Plus rien ne réveillera Sabine de Montjoie.

Priez pour elle!

* * *

L'histoire finit dans un sanglot.

Et dans son cadre, plus jolie, plus rayonnante et plus fine, la petite fille morte de son beau rêve souriait idéalement, si heureuse d'avoir vécu le merveilleux amour.

MADELEINE.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

UN FOYER ARTISTIQUE



Le 1er septembre 1906, se fondait à Montréal, sous la raison sociale Morency Frères, une maison d'art, dont s'attesta bien vite le goût très-français et l'éducation très raffinée. Les fondateurs de cette maison naissante se nommaient M. M. Louis Alfred et Odilon, ils s'adjoignirent, bientôt, un troisième associé, dans la personne de leur frère Joseph. Tout de suite les fondateurs marquèrent d'une nuance si délicate dans le goût, d'un perfectionnement si achevé leurs travaux, que la clientèle, jusqu'ici peu gâtée, eut vite fait de se tourner vers la nouvelle maison et de consacrer son succès.

Le commerce des frères Morency s'appliqua tout d'abord à développer le goût canadien en offrant des tableaux et des gravures d'un choix discret, sûr et délicat. De plus, ils surent convaincre le client de donner à toutes ces œuvrettes, dont quelques unes étaient des œuvres signées de grands maîtres, un encadrement en rapport avec la gravure ou le tableau. Nous pûmes alors obtenir des encadrements de tous les styles et de toutes les époques. Très renseignés et parfaitement outillés, les frères Morency exécutent des cadres artistiques et charmants. Ce sont des artistes dans l'art subtil d'harmoniser les styles, les teintes, et de donner à chaque sujet la note qui lui convient.

Bientôt, nous voyons leur commerce prendre de l'extension. L'importation et la fabrication de meubles d'art; glaces, miroirs, consoles, cheminées, paravants, écrans, jardinières, et autres articles de haute fantaisie deviennent l'objet de leur attention la plus active. Ils président à la décoration de maints intérieurs auxquels ils ont donné du relief et du genre. Dans leurs ateliers se fabriquent les meubles les plus délicats, comme les plus élégants et les plus solides. Nous y pouvons choisir le Louis XIV, le Louis XV, le Louis XVI, L'Empire et le Moderne, certains d'obtenir la perfection dans le genre préféré.

La maison qui tient en main un assortiment considérable de tableaux et gravures, fait aussi une spécialité de réparation des tableaux, cadres et meubles anciens.

Cette maison qui fait honneur à notre race, vient d'entrer dans une nouvelle phase de progrès. Une compagnie limitée la dirigera dorénavant, sans que l'influence des frères Morency, les fondateurs et les piliers de cette œuvre, en soit le moindrement diminuée. La maison poursuivra donc ses traditions d'élégance et de bon goût français, et nous verrons son succès se décupler sous une impulsion financière plus active et plus puissante.

Les Frères Morency ont fait une œuvre de sincère et vaillant patriotisme en contribuant à l'éducation du goût au sein de notre population, jadis engouée de choses criardes, de croutes innommables, et qui, en fréquentant leur studio a appris à distinguer le vrai du faux. Ils ont sans cesse également aidé au succès des auteurs canadiens, en favorisant la vente de leurs tableaux. Ils veulent faire plus et mieux. Leur nouvelle installation comporte un salon d'un goût exquis, où de temps à autre, nous serons invités à aller admirer la collection de quelques peintres ou sculpteurs nationaux. Ce salon dont nous voyons un coin ravissant dans la vignette ci-dessus, est destiné à devenir un foyer artistique où nous irons refaire notre idéal, et reprendre confiance en nos espoirs. Applaudissons à cette innovation qui ne nous étonne pas. Nous savions depuis longtemps de quel esprit patriotique était animé ces frères artistes dont la vie de travail et de raffinement est un exemple à offrir et à suivre...

N.B.—Toutes les personnes qui désirent assister aux expositions d'art inaugurées par la maison Morency peuvent adresser une demande pour cartes d'invitation à M. M. Morency, 346 est, rue Sainte Catherine.



"Le Livre du Mois"

VOICI un livre sur les diamants et les perles — sur l'or et l'argent — sur les anneaux et sur les broches — sur les montres et les sacs à main — sur les superbes argenteries —sur les cadeaux de noce, d'anniversaire de naissance et de fête.

Toute femme qui exprime sa personnalité par ses bijoux, son argenterie et par le choix de ses cadeaux à ses parents et à ses amies, s'intéressera de longues heures à parcourir ce livre de Mappin & Webb.

Votre nom est-il sur notre liste d'expédition ? S'il n'y est pas écrivez-nous de suite pour que nous vous en envoyions un exemplaire. C'est en vérité le livre du mois, car il renferme entre sa couverture les trésors du monde et les chefs d'oeuvre des plus habiles ouvriers d art d'une douzaine de pays.

C'est un livre que vous consulterez fréquemment et dans lequel vous aurez de plus en plus confiance à mesure que vous constaterez la valeur des indications qu'il contient et les avantages énormes que vous offre notre service de réception des commandes par la poste.

Faites-en la demande par lettre.

Mappin & Webb
(CANADA) LIMITED

353 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal.

LONDRES PARIS ROME LAUSANNE SAO PAULO
RIO DE JANEIRO BUENOS AIRES JOHANNESBURG

48

DANS LE SOIR

On allait fermer la grille:—s'arrachant à l'étreinte dernière, chancelante, à pas lents, Madame Anaïc, venue là pour dire un dernier adieu à l'ange blond qui dort son calme sommeil sous les cyprès et les saules, quitta le jardin des morts.

La ville blanche gardait, scellée sous ses milliers de pierres, l'énigme de la vie. Et tandis que cette nouvelle mère de douleurs s'éloignait, se retournant à chaque pas pour envoyer de nouveaux



Adieu à l'ange blond.

baisers vers la petite tombe fleurie, la plainte de l'heure douloureuse remontait de son cœur à ses lèvres: "N'avoir plus de Petit! Mon Dieu! c'est n'avoir "plus rien!... plus rien!... C'est ne "plus jamais voir la douceur caressante "des grands yeux profonds et câlins! "C'est ne plus jamais entendre le "murmure angélique de la voix cris- "talline qui disait: "Maman!" C'est "ouvrir les bras vainement! toujours! "et, lasse d'attendre, les refermer sur le "néant! Plus de pas incertains à "guider, plus de "bobos" à guérir d'un "baiser, plus de pleurs à apaiser!..." Et Madame Anaïc exhalait sa plainte, tandis que le soleil doucement, comme à regret, descendait sur l'horizon dans une gamme de tons rouges qui embrasaient le ciel et auréolaient le "Mont Royal!"

La cigale se taisait, tandis que le grillon, sous l'herbe verte, faisait entendre son murmure chantant, que, tout le long des sillons, reprenaient les grillons ses frères.

Des vols de moucherons dansaient dans la lumière. Sur une pierre moussue, près d'un petit étang au flanc de la montagne, une grenouille appelait ses compagnes. Les nids, gracieusement bercés par la brise, endormaient leurs chansons; et, dans l'ombre violette qui recouvrait la ville d'une gaze transparente, vaporeuse, de grands oiseaux attardés, dans un vol plané regagnaient leur gite.

Isolée parmi la foule, par le tumulte de ses pensées et sa peine profonde, Madame Anaïc poursuivait sa course dans le soir tombant. Le soleil, plein de gloire, l'inondait de ses reflets ardents: ses vêtements en étaient comme tissés de lumière, et tout son être était transfiguré.

Elle allait, tragiquement belle, vers le grand fleuve où vont mourir, chaque soir, les rumeurs de la ville.

Aux pieds des clochers chantant leur appel dans la beauté du soir, et dont les carillons, au gré du vent, semblaient l'écho de voix mystérieuses et lointaines, les toits s'endormaient dans la paix du jour finissant.

Il faisait une nuit de rêve. Et la lune, tout là-haut, souriait.

La caresse de l'air se faisait douce infiniment et le Saint-Laurent, piqué d'étoiles d'or, au caprice d'un souffle de brise, semblait un tissu merveilleux aux doigts fuselés des ondines.

Madame Anaïc offrit son front las à la brise caressante, puis, rassérénée par la douceur et la beauté du spectacle des horizons vibrants, elle tendit ses bras en un geste suppliant vers les tremblantes étoiles, implorant dans une prière ardente la divine pitié.

GEORGINE LEMAIRE.

Culture de beauté

LES PEAUX GRASSES

L'on doit traiter les peaux grasses par une méthode presque contraire à celle qui convient aux peaux sèches.

L'alcool, l'alun, le citron, le borax, l'eau de rose font généralement la base du traitement des peaux grasses; il sera très sage d'ajouter aux ablutions du matin et du soir, quelques gouttes de teinture de benjoin (simple).

Ce sont précisément les peaux grasses qui sont les plus exposées à l'invasion des points noirs. Ne pressez pas les points noirs sous prétexte d'en extraire la matière grasse, qui se présente sous forme d'un petit ver blanc: vous risquez de produire de l'inflammation. Les fréquents lavages à l'eau de son, suivis de frictions à l'huile d'amandes douces, permettent d'enlever facilement les points noirs.

Pour les peaux grasses, je vous recommande de lotionner fréquemment le visage avec de l'eau de riz, additionnée de quelques gouttes de jus de citron et d'une pincée de borax, ou, encore, une pincée d'alun pulvérisée.

Très appropriée aussi, est la lotion suivante: eau distillée, 250 grammes, Bicarbonate de soude, 1 gramme, cinq ou six gouttes d'essence de violette ou autre essence.

La poudre d'amidon, comme la fécule de pomme de terre, et, surtout le bicarbonate de soude, sont de précieuses ressources pour les personnes qui ont à combattre l'adiposité de la peau.

La fécule de pomme de terre est employée comme suit: prenez une cuillérée à dessert de fécule de pomme de terre, délayez avec un peu d'eau froide, étendez sur la peau avec un linge mouillé et laissez sécher sans essuyer: un quart d'heure après, passez sur la figure un tampon d'ouate hydrophile.

Vous emploierez la poudre de riz et les savons à la glycérine: évitez les crèmes grasses.

Les crèmes à la base d'eau de rose, d'alun et de teinture de benjoin sont très efficaces.

Madame RAYMONDE.

Produits de Beauté



Pour les soins du visage, des mains et des cheveux.

Crèmes grasses, Crèmes à massages, Crèmes astringentes, Crèmes pour le teint, Parfums, Lotions, Pâtes, Poudres,
Brillantine, Sachets, Poudre de riz, Talc, Dentifrices, Anti-Rides, Etc.

Madame Raymonde
CASIER POSTAL 384
STATION L. WESTMOUNT, P. Q.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Nos produits ont une réputation établie et reconnue.



Contribuez au progrès de Montreal en achetant des produits RAYMOND

Les produits Raymond sont appréciés des connaisseurs.

COURRIER DE MADELEINE

PIERRE JEAN.—Ce que j'en pense? Rien. Il est permis à Ginevra d'émettre une opinion absolument contraire à la mienne, sans que j'en sois ni froissée, ni préoccupée. L'opinion de Ginevra, je la sais très sincère. Et elle a un tel succès dans son plublic, par ce que son public pense absolument comme elle. C'est étrange un public vous savez, et la contradiction ne lui va guère; il se rebiffe si l'on n'écrit pas exactement comme il pense. Mais quand on s'est fait une loi de la sincérité, au risque de l'ennuyer, le public, il faut tout d'abord être loyal envers soi-même. Et quelle femme serais-je, si je n'osais pas écrire, le pouvant, le croyant comme je le crois, que la femme Gagnon est une folle. J'ai aussi lu cet article du "Progrès du Saguenay. Cela ne saurait m'empêcher, croyez-moi, de penser comme je pense. Maintenant, je vous ferai remarquer qu'en qualité de mère, je suis peut-être mieux en mesure de me prononcer sur certains cas physiologiques. Il faut avoir vraiment passé par certaines circonstances pour pouvoir imaginer à quel détraquement est soumise la pauvre femme, parfois. La différence que vous trouvez entre Ginevra et moi, me dites-vous fort galamment "est qu'elle n'a eu aucun mérite à dire comme tout le monde, quand j'en ai eu beaucoup à faire face à l'opinion publique." Je trouve que Ginevra a eu du mérite à dire sa pensée, et vous pouvez être certaine qu'elle était sincère entièrement et absolument. Je ne crois pas avoir eu grand mérite à défendre cette folle, tout simplement parce que j'étais sincère moi-même. Je vous remercie de votre bonne lettre, et surtout du sentiment délicat qui l'a dictée.

LA PETITE DERNIERE.—Sans la prévoyance de vos parents qui ont eu l'excellente idée de vous assurer dans la Caisse nationale d'économie, votre avenir vous inquiéterait profondément, me dites-vous. N'est-ce pas que tous les parents quelque peu soucieux de l'avenir de leurs enfants devraient agir ainsi. Grâce à cette prévoyance vous voilà délivrée de l'angoisse du demain. Chaque fois qu'il nait un petit enfant, ne devrions-nous pas penser à assurer son sort, à le mettre à l'abri de la faim, en lui préparant des rentes qui coûtent une somme insignifiante par année, et donnent au bout de 20 ans un revenu appréciable. 2° Je ne crois pas dans le succès d'un tel procédé, et je ne vous conseille pas de le tenter imprudemment.

L'AS DE COEUR.—Quel est le plus grand écrivain français à l'heure actuelle? C'est assez difficile à dire, étant donné qu'il y a plusieurs grands écrivains français dans divers genres. Seulement je crois que personne ne me cherchera noise si je crois pouvoir vous affirmer que l'écrivain le plus classique des temps présents est Anatole France, ce qui n'enlève rien à l'indiscutable mérite des autres. Personne ne le conteste celui-là, et la critique est unanime à l'appeler "maître" de sa langue à un degré insurpassable. Le plus difficile à lire, me demandez-vous encore? N'hésitez pas à croire que ce doit être M. Bergson. Encore qu'il écrive, celui-là aussi, en vrai maître. "Le maître de son cœur" est en effet une œuvre magnifique et si neuve qu'elle pourra déconcerter... Mais quelle apothéose de l'amitié, n'est-ce pas? Toutes ces appréciations n'impliquent pas que je recommande la lecture des auteurs ci-haut mentionnés. Chacun doit être fort circonspect dans le choix de ses livres, et consulter ceux qui, les connaissant, peuvent les orienter vers les meilleures lectures.

Alice P. de C.—Vous avez été fort gentille de me communiquer ces renseignements dont je profiterai certainement dans les meilleurs intérêts de la Revue.

EN PEINE.—Consultez nos annonces, vous y trouverez absolument toutes les adresses dont vous avez besoin.

MARICHETTE.—Cette nouvelle était prématurée; mais plus tard je réaliserai ce beau rêve. Il ne faut jamais regretter d'avoir aimé. C'est sur la haine qu'il faut pleurer, non sur l'amour. Comme je serai contente le jour où vous me direz que la vie recommence pour vous, et qu'enfin vous allez connaître le grand bonheur. C'est de tout cœur, vous le sentez bien, que je m'associerai à votre joie. Puisse tout cela bientôt venir. Ne passez pas la jeunesse dans de stériles regrets, songez que pour un souvenir il serait fâcheux de gâcher toute une vie qui peut être belle et utile. Vous le savez bien d'ailleurs, et je sens que déjà vous devenez raisonnable...

E. B.—Je lis avec grand intérêt vos notes et articles et je vous remercie de me les adresser aussi fidèlement. Vous savez combien j'apprécie vos idées et vos sentiments, et vous avez pleinement raison de me traiter en véritable amie.

RIRI.—C'est bien gentil ce que vous me dites-là, et je vous remercie de vous intéresser à notre courrier, et de le trouver trop court. Vous comprenez qu'une directrice doit être discrète, très discrète, et ne pas prendre trop d'espace chez-elle. Alors cette obligation aux bienséances me force à limiter le courrier jusqu'à ses extrèmes limites. Vos "pattes de mouches" me plaisent beaucoup, et je compte les retrouver souvent.

Modèle de la maison Fairweathers



Manteau dolman d'Hudson Seal, avec grand collet "crush" ainsi que manchettes de la meilleure qualité de Taupe.

MARCELLE.—Je vous remercie infiniment de la collaboration que vous nous offrez par l'entremise de M. Moreau, notre agent de publicité, collaboration que nous ne pourrions accepter, puisque d'ici à de longs mois, l'espace est complètement réservé à des articles reçus par le comité de lecture. Merci.

LAURE DE SIZERAIE.—Voilà une bonne réponse à donner au moins. C'est bien, presque très bien pour un essai, et je suis ravie de vous en féliciter. J'ai préféré vous répondre par le courrier, sachant que vous y trouveriez facilement ces lignes à votre intention. Il faudra maintenant nous envoyer votre adresse personnelle. Tous mes compliments.

COEUR BROYE.—Je regrette, mais nous ne pouvons publier votre petite nouvelle qui aurait besoin d'être travaillée encore et soigneusement. Il ne faut pas s'attrister d'un refus. Tous les auteurs débutent ainsi, ce qui ne les empêche pas de gravir la côte, jusque là-haut, souvent.

VANITEUSE.—Vous croyez que c'est de la vanité cela? Allons donc! Une femme n'a pas le droit de rester laide et presque ridicule, quand la nature s'est avisée de lui nuire, et qu'elle peut obvier à ces ennuis. Vous ne croyez pas sérieusement être obligée de garder ces horribles poils follets, quand le moyen de vous en débarasser existe! Consultez nos annonces de beauté, et vous verrez que tout cela a été fait pour vous et qu'il convient que vous en usiez avec modération et sagesse. Or, la vraie sagesse, c'est de prolonger sa jeunesse, de la conserver, et de rester le plus longtemps jolie pour la satisfaction personnelle que vous en retirerez peut-être, mais aussi pour mieux garder l'amour de votre mari, et l'admiration de vos enfants.

BRUNE MOUCHE.—Que ne mettez-vous une annonce dans la petite poste, ou ne voyez-vous pas les annonces qui y sont insérées? Oui, vous pouvez, ce n'est peut-être pas très-strict, mais enfin il ne faut pas trop s'embarasser de vieilles modes, n'est-ce pas?

TOUJOURS FIDELE.—Les gens qui n'ont pas beaucoup de cœur souffrent fort peu de la vie. Cela leur est bien égal, n'est-ce pas? Mais avec votre petit cœur fragile, toujours prêt à se casser, pas étonnant que vous ayiez mal souvent, ma pauvre petite. Impossible de soigner tout cela, le mal reviendrait aussitôt, à la moindre atteinte... Priez qu'une circonstance bénie vous aide à sortir de l'impasse où vous vous débattez en usant votre santé, et le mieux se produira comme un miracle, croyez-m'en.

DILETTE.—O la jolie lettre qui m'arrive du bord du fleuve, d'un endroit ombreux et parfumé, où il fait bon de vivre dans la tranquillité et la paix... Trop de tranquillité et trop de paix... Oui, mais tout cela peut être parfois rompu. Rien n'empêche que l'on s'envole un peu plus loin, vers le mouvement et la gaieté, pour, au retour, retrouver l'existence meilleure dans sa quiète douceur. Je suis si contente de savoir combien la revue vous devient une distraction et une amie, et je compte que vous viendrez souvent causer avec la directrice qui sera toujours contente de recevoir une petite amie aussi droite et aussi sincère dans sa joie et dans sa confiance.

CHARDON BLEU.—Pauvre petit chardon qui a si envie de piquer, et qui souffre, souffre... O les "étrangères"! Toutes celles qui ont vécu au village savent la fascination qu'elles exercent sur certains jeunes gens qui, éblouis par leur "chic", abandonnent souvent les braves compagnes qui les aiment de tout leur cœur, pour courir vers ces "passagères" qui profitent de leurs attentions, de leurs politesses,

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs pour Dames, Parfumeurs et Posticheurs

GROS ET DETAIL

Luxueux salons avec tout le confort moderne.

Un personnel incomparable d'artistes capillaires de toutes les capitales d'Europe. :: :: :: ::

Tous les ouvrages en cheveux: Transformations, perruques, toupets pour dames et messieurs.

LOTIONS, CREMES, POUDRES et PARFUMS.

La réputation de la Maison est la meilleure garantie de la bonne exécution des ordres.

182 PEEL. Tél. Uptown 3161. **MONTREAL** **262 Ste-CATHERINE EST** Est 6320.



Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

grapillent tout ce qu'elles peuvent de chances de s'amuser, puis s'en retournent tranquillement vers la ville, sans aucun souci du mal qu'elles ont pu faire et des cœurs qu'elles ont brisés. Souvent aussi, le jeune compagnon revient vite de son extase. Il comprend combien il a été sot et ridicule de servir d'amusement à telle demoiselle, dont il ne voudrait souvent pas pour femme, tant il la sent loin de ses idées et de son milieu, mais avec laquelle il aime cependant à faire une diversion. Il a un peu de "folle avoine" à jeter, laissez-le faire, allez... Il sera trop content de revenir vers vous, et de retrouver votre bonne camaraderie. Alors, il faudra avoir l'énergie de lui tenir la dragée un peu haute, de vous faire prier etc., etc. Puis, quand vous le sentirez bien repris, vous poserez vos conditions. Il ne faut plus recommencer ce petit jeu qui persécute et fait trop mal... Tandis que vous avez déjà découvert combien vous aimez, votre jeune ami n'a peut-être pas encore compris son cœur, car les petites filles trouvent cela bien vite, elles, et les jeunes gens "se" cherchent souvent très-longtemps. Aidez-le dans cette découverte, ma petite amie, et venez me dire que tout est rose en vous, et que vous ne serez plus jamais malheureuse.

M. A. G. BECHARD.—Je suis désolée de vous avoir déçue, mais je ne saurais "pour un empire" retrancher un mot à ce que j'ai écrit sur ce sujet-là. Pour moi, c'est une question de conscience et de loyauté envers moi-même, d'abord, envers les autres ensuite. Je suis archi-convaincue de la folie de cette criminelle qui aura peut-être expié le crime de son irresponsabilité au moment où vous me lirez. Alors ceux et celles qui ont frénétiquement souhaité que cela finisse ainsi, et qu'une enfant soit vengée, pauvre petite martyre, victime d'une folle atroce, et d'un père sans âme, ceux-là pourront dormir en paix! La société aura eu raison! Mais dites-moi, en vérité comment vous pouvez vouloir, vous qui êtes douces, charmantes et chrétiennes, la mort de qui que ce soit, si coupable soit-il. Que l'on se taise, soit; que l'on laisse la justice remplir son rôle, soit encore; mais que, sans y être autrement obligé, l'on se prononce sur le sort d'un être humain, jusqu'à déclarer qu'il doit mourir, sans avoir aucune qualité pour en agir ainsi, cela je ne le comprends pas. Si j'avais cru que la femme Gagnon devait être pendue, je n'aurais jamais osé contre elle, un réquisitoire, si léger soit-il, qui aurait pu influencer et le public et l'autorité. Je ne me crois pas le droit d'aider la justice dans son œuvre de mort, et ceux qui prennent de telles responsabilités ont une bien grande idée de leur role social, en vérité. "Quand on rencontre un serpent, on le tue," déclarez-vous"... Que répondre à cela, et qu'ajouter à ce que j'ai déjà dit, si ce n'est que je ne pourrai jamais m'habituer à traiter les hommes et les femmes sur le même pied que les bêtes, si féroces soient-ils, les uns et les autres.

GERRAD BOUSQUET.—C'est avec plaisir que je publierai votre article dans l'un de nos prochains numéros, et je serai heureuse d'aider ainsi au succès du mouvement que vous poursuivez dans une pensée d'idéal national.

JANRHEVE.—Je me demandais si vous aviez trouvé votre article, ou s'il fallait vous l'adresser, de crainte que vous ayiez manqué le numéro où il se trouvait. La réception de votre lettre charmante me rassure, et je suis contente d'apprendre que vous avez reçu les félicitations que vous méritiez. "S'il m'est arrivé d'écrire pour moi seule?" me demandez-vous. Mais il m'arrive toujours d'écrire pour moi seule, et c'est ainsi que l'on arrive à être soi, vraiment sincère. Seulement il faut alors être très-exigeant avec soi-même, et éviter de se trouver "trop bien" Il faut même se trouver très-mal... C'est aux autres, ensuite, de nous convaincre que nous avons tort.

Modèle de la maison Fairweathers



Costume bleu-marine, en belle tricotine. Large collet châle à bande de belle fourrure taupe. Le bas du manteau à partir de la taille est très ornée de broderie de soie-argent.

Comme je suis contente qu'une femmme intelligente et sincère comme vous, qui savez regarder la vie et comprendre les misères humaines, pensiez comme moi dans le cas de la femme Gagnon. Ce n'était pas une belle-mère qui agissait, c'était la brute, la folle, l'irresponsable. Comprenez-vous, vous, que des femmes réclament l'exécution d'une femme et s'indignent parce qu'une autre femme la défend contre l'échafaud. Si on la juge digne de la mort, qu'on ne l'affiche pas au moins. Quand notre religion nous permet-elle de décider, hors la justice, du droit de vie ou de mort sur un être humain? Et quand surtout donne-t-elle le droit de juger les autres? Si les plus féroces descendaient dans leur propre conscience, peut-être rougiraient-elles d'avoir réclamé la mort d'une femme qui a donné la vie à deux enfants, auxquels il faudra l'arracher, dans sa cellule, le jour où on la conduira à la mort... Bien des femmes pensent comme nous et me l'écrivent. Et je viens de recevoir la lettre d'un vieux prêtre de la campagne qui en a vu, allez, des tares humaines autour de lui, et qui me dit: "Comment peut-on blâmer votre pitié envers ce qu'il a de plus triste au monde, l'être qui fait horreur et qui n'est pas responsable, qui est une pauvre bête cruelle..." Et d'autres encore, qui, comme vous, me disent: c'est bien! En tout cas, ce n'est ni eux, ni nous qui nous ferons pourvoyeurs d'échafauds... Les observations que vous avez faites, l'autre jour, dans cette assemblée campagnarde, combien de fois ne me les suis-je pas faites à moi-même, alors que j'habitais ma "petite paroisse": Bonsoir, je vous répète une fois de plus, que je suis ravie de vous savoir contente.

MARGUERITE G.—Je reçois votre billet, et je voudrais y répondre longuement, mais je n'aurai pas le temps de lire votre article tout de suite, et il me faudra aussi le faire passer par le comité de lecture. En tout cas, je ne demande qu'à être pour vous l'amie de toujours. N'avez-vous pas un frère dans le journalisme? Ne trouvez pas cette question indiscrète s-v-p. Je vous reparlerai bientôt, et restez toujours la fidèle de nos pages.

LOU... LOU...—Claude Ceyla est grippé, et le courrier graphologique ne paraîtra que le mois prochain, alors que nous ferons en sorte pour lui donner le plus d'espace possible. Toutes les demandes recevront une réponse, et vous pouvez être rassurée sur le sort de vos lettres. L'affluence énorme de la correspondance force Claude Ceyla à différer ses réponses, et il en est fort chagrin croyez-m'en.

PETITE AMERICAINE QUI AIME LA REVUE MODERNE.—Merci pour cette aimable déclaration qui m'est fort agréable, je vous l'avoue en toute simplicité. Le cas que vous me citez est aussi navrant que celui de la petite Aurore Gagnon, et s'il ne s'était pas trouvé des gens pour arracher cette autre petite aux griffes de sa mère misérable er folle, que serait-il advenu? Comme moi, vous croyez fermement dans la dégénérescence de cette misérable, car autrement comment expliquer que cet être de douceur et de sensibilité qu'est une femme, puisse atteindre à un tel degré de méchanceté? Admettre que cette femme est saine d'esprit, n'est-ce pas faire injure à notre sexe? Je m'explique mal en effet, tout comme vous, que l'on puisse mettre un tel acharnement à vouloir faire prendre quelqu'un... Je vous remercie de me tenir au courant d'une situation qui m'intéresse. Maintenant, il est presque certain que vous avez acheté cette fourrure à la célèbre maison Desjardins de Montréal, ou les touristes américains passent toujours, en visitant notre ville. Vous pouvez en consultant l'annonce de cette maison publiée dans nos colonnes, vous procurer tous les renseignements désirés.

NATTINA.—B. ELODIE.—LA BELLE MERE.—MARTHA E.—BRAVO MADELEINE.—PIERRE R.—LUDOVIC S. P.—HENRI DES T.—PITIE POUR LES MISERABLES.—MERE QUI SAIT.—CONTRE LA PEINE DE MORT.—JUSTICE ET PITIE.—CIVILISATION.—P.B.—ARISTI E C.—M. G. T. ROBERT DE C.—ANTOI ETTE.—VERS LA JUSTICE ET LA CHARITE.—MERE INCONSOLABLE.—STEHANETTE.—PIERRE C. P.—CORINNE LA BRUNE.—FERNAND B.—NE SOYONS PAS DES BARBARES.—LES JUMELLES DE C.—MARCELLE S. P.—Z. P. H.—CONSTANT.—H. LAT.—IRENE P. C. O. H.—PETITE MERE.—MARRINE.—Z. P. K.—EN MARGE DE LA SENTENCE.—AU PIED DE L'ECHAFAUD.—PAR PITIE.—Toutes vos lettre me touchent profondément et elles m'arrivent en même temps que bien d'autres signées par des personnes très connues qui pensent comme nous que la folie est une tare affreuse, mais d'un ordre tout physique, et que s'il faut retrancher de la société, les fous dangereux, les interner, les mettre dhors d'état de nuire, il ne faut pas leur enlever la pauvre vie, parce qu'ils sont des irresponsables. Merci de tous vos bons mots d'encouragement et de sympathie. Ils me prouvent que je n'ai pas prêché dans le désert, et que bien des âmes comprennent la navrance de certains cas physiologiques, et à quelles conséquences terribles ils conduisent parfois de pauvres êtres incapables de se contrôler. Au moment ou vous me lirez, tout sera fini. Je n'ai actuellement aucune idée de la solution finale de cette lamentable affaire, et quoiqu'il advienne, rien n'empêchera que nous ayions eu la conviction nette et absolue que cette misérable ait été une dégénérée et une folle.

(*Suite à la page 00.*)

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

165 RUE S.-DENIS
Tél. Bell Est 3549

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.

SOYONS PATRIOTES

ENCOURAGEONS NOS INDUSTRIES

Chacun connaît ces magnifiques pages de notre Histoire dans lesquelles de Salaberry et ses braves ont écrit des poèmes sangiants qui sont notre gloire et seront, dans le recul des temps, la gloire de nos enfants et de nos arrière-petits-enfants. Chacun sait quelle fut l'importance de la victoire de Châteauguay qui arrêta l'invasion américaine.

Aujourd'hui nous avons à gagner une autre victoire de Châteauguay, aujourd'hui nous avons à repousser une autre invasion américaine.

Il ne s'agit pas cette fois d'une invasion à main armée mais d'une invasion par des moyens pacifiques qui n'en serait pas moins dangereuse pour nous si nous n'y prenions pas garde.

La guerre horrible par laquelle une grande partie de l'Europe a été trop longtemps ensanglantée et par laquelle le Monde entier a été ébranlé est enfin finie. La paix est signée, c'est vrai, mais la lutte continue, lutte acharnée, — non plus sur les champs de bataille mais sur le terrain économique, et cette lutte là, malheureusement, les Alliés des jours passés se la font entre eux comme ils la font contre leurs anciens ennemis et rien ne permet de prévoir le jour lointain où elle prendra fin.

Nous autres Canadiens, nous sommes une fois encore attaqués par nos puissants voisins. Ils n'ont pas l'intention de s'emparer de notre jeune pays avec l'aide de leur armée; ce qu'ils veulent, c'est mettre peu à peu la main sur ses immenses richesses, c'est se rendre maîtres du marché canadien afin de nous tenir sous leur dépendance économique.

Défendons-nous. Nous sommes un très petit peuple par rapport à eux; devons-nous pour celà renoncer à lutter? Prenons exemple sur les héros de Châteauguay.

Point n'est besoin de donner notre sang, il suffit de nous entr'aider. Comment? en évitant d'une façon générale d'acheter des articles importés, en leur préférant toujours des articles canadiens.

Si nous agissons ainsi nous nous défendrons victorieusement et notre dollar canadien ne tardera pas à valoir aux Etats-Unis plus de 85c, comme c'est le cas actuellement.

Favorisons les industries canadiennes afin d'assurer pour le présent et pour l'avenir notre indépendance économique. Toutes ont besoin de notre support. Il en est que nous pouvons d'ailleurs aider sans avoir pour cela à faire le moindre sacrifice.

Dans un numéro du "Mercury" de Québec de 1837 on lit une narration amusante de l'aspect que présenta la session législative de la fin de l'été de cette même année. L'auteur de la narration nous raconte que tous les députés portant des habits confectionnés en étoffe du pays et il donne même ce détail particulièrement comique qu'un des députés, M. Rodier, n'ayant pu se procurer de toile à chemise tissée au pays, préférait ne pas porter de chemise.

Assurément, à la lecture d'une pareille histoire, on ne peut s'empêcher de rire, mais on ne peut pas non plus s'empêcher d'admirer l'élévation du sentiment patriotique qui faisait agir ainsi nos députés, car c'est par patriotisme qu'ils s'habillèrent de la sorte.

L'industrie du Bas-Canada était alors dans l'enfance et nos devanciers comprenant que l'indépendance économique ne leur viendrait que par le développement de l'industrie, résolurent d'encourager celle-ci à tout prix.

Or il n'existait guère à ce moment que deux industries, celle de "l'étoffe du pays" et celle des "souliers de bœufs".

C'est pour enrichir ces industries que les députés de 1837 n'hésitèrent pas à s'accoutrer comme ils le firent. Combien parmi nous auraient le courage de les imiter?

Heureusement ces temps héroïques mais difficiles sont passés. Toutefois, comme l'Histoire se répète, les Canadiens-Français de notre époque ont, pour les mêmes raisons patriotiques, le devoir de lutter à l'exemple de leurs ancêtres.

Actuellement encore il est absolument nécessaire de travailler à assurer notre indépendance économique. Pour cela il nous faut acheter toujours de préférence les articles de fabrication canadienne.

Il n'est plus besoin de se contraindre à laisser toute élégance de côté. En ce qui concerne, par exemple, la chaussure nous avons fait de gigantesques progrès. Nos manufacturiers ont remplacé les "souliers de bœufs" d'autrefois par des chaussures qui ne laissent rien à désirer.

On reconnaît généralement que celles-ci valent en qualité n'importe quelles chaussures importées, particulièrement les chaussures américaines, mais certains prétendent que celles faites au pays sont inférieures comme style à celles faites aux Etats-Unis.

C'est là une prétention fausse. En réalité les créations américaines sont connues presque immédiatement par nos industriels qui les lancent de suite sur le marché.

Ne faisons donc pas de snobisme, reconnaissons tous les mérites de nos produits nationaux et achetons les au lieu d'enrichir les étrangers et, entre autres, nos voisins qui ne donnent plus à notre dollar qu'une valeur de 85c.

Songeons que l'industrie de la chaussure dont nous venons de parler est véritablement canadienne-française, que les nôtres y ont atteint la prépondérance.

Aujourd'hui, en effet, 65% des chaussures fabriquées au Canada proviennent de la Province de Québec, — 40% des manufactures de chaussures appartiennent en toute propriété à des industriels Canadiens-Français et les ¾ des ouvriers et ouvrières aussi bien dans les maisons anglaises que dans les maisons françaises de la Province sont des Canadiens-Français.

Il ne tient qu'à nous que nos industriels fassent mieux encore.

Sur tous les marchés du monde sauf aux Etats-Unis, le dollar Canadien est coté à prime — mais chez nos voisins la piastre canadienne ne vaut plus que 87c!

Si notre argent a subi une telle dépréciation aux Etats-Unis c'est à cause de l'excédent de nos importations de ce pays sur ce que nous lui vendons.

Le Canada fait un chiffre énorme d'exportations dans tous les pays excepté chez nos voisins. Malheureusement, par suite de la guerre nous sommes forcés de vendre à crédit à l'Angleterre, à la France, à la Belgique, etc., tandis que nous n'exportons presque pas aux Etats-Unis, dont nous importons une quantité énorme de marchandises. Ce qui explique pourquoi notre dollar est à prime dans les pays européens, tandis qu'il subit une sérieuse dépréciation aux Etats-Unis.

Notre dollar continuera à valoir 87c au-delà du quarante-cinquième degré de latitude, tant que nous ne diminuerons pas sensiblement nos importations Américaines.

Ceux qui achètent aux Etats-Unis des articles qu'ils ne peuvent trouver au pays sont encore à demi excusables, par contre il est un grand nombre de gens qui achètent des marchandises américaines sans aucune raison valable, puisqu'ils pourraient acheter des articles similaires au Canada, à prix égaux et parfois inférieurs.

Prenons le cas de la chaussure. Le Canada importe chaque année pour environ quatre millions de dollars de chaussures américaines, sur lesquelles environ un million de dollars de droits de douane sont payés par les importateurs; ce qui fait que le prix de vente de ces chaussures au Canada est beaucoup plus élevé que leur valeur intrinsèque. Or, si tant de chaussures américaines sont importées au pays, c'est qu'il y a une demande de la part du public Canadien — demande qui est tout à fait injustifiée, car la chaussure Canadienne est supérieure à la chaussure Américaine tant au point de vue de la qualité que de la durée.

C'est donc par un snobisme que rien n'excuse, que certains de nos compatriotes achètent des chaussures Américaines.

Se rend-on bien compte que chaque fois que l'on achète une paire de chaussures Américaines on contribue non-seulement à la dépréciation de notre dollar sur le marché Américain, mais encore on n'obtient pas un article correspondant à la valeur intrinsèque de l'argent dépensé, puisque une partie du prix d'achat représente des droits de douane et en plus on prive les ouvriers Canadiens du travail qu'aurait pu leur procurer la production de ces chaussures au pays, si elle n'avaient pas été importées.

Tous les Canadiens qui ont à cœur le développement de l'industrie de leur pays, qui veulent contribuer au rétablissement de l'équilibre du change et assurer la prospérité et le bien-être de la classe ouvrière Canadienne, doivent exiger de leurs marchands des chaussures fabriquées au Canada — d'ailleurs ils ont tout à y gagner en agissant ainsi, puisque la chaussure Canadienne est réellement supérieure à celle que fabrique les Yankees.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.


Notre choix de
Fourrures d'Automne
est incomparable
Les admirobles créations que nous offrons cet automne à notre clientèle, possèdent tout ce qu'il est possible d'exiger en fait de beauté et d'élégance; elles répondent à tout ce qu'on est en droit d'attendre de modèles exécutés par une maison dont la renommée est universelle.
Nous invitons cordialement le public à visiter notre très intéressante exposition de fourrures nouvelles.
Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal

LA MARATRE

PAR EDMOND HARAUCOURT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

"Ma chère amie, je t'écris parce que je suis trop malheureuse, parce que je deviens folle. Il faut que je me confie et que tu m'aides. J'ai honte de moi, j'ai peur de moi. Je ne suis pourtant pas méchante, n'est-ce pas? et tu le sais bien?

Je dois remonter loin, pour que tu me comprennes.

Tu n'as jamais connu les circonstances qui, l'automne dernier, amenèrent mon mariage, si imprévu, si brusquement décidé. Tu m'accusais alors, — oh! gentiment, et je ne te reproche rien, — d'être une amie peu confiante, dissimulée; tu te trompais, car j'étais simplement une femme heureuse, et d'un bonheur inespéré, que je n'osais pas dire, osant à peine y croire.

On s'est rencontré, on s'est aimé, alors que ni lui ni moi n'attendions plus rien de la vie.

Moi, tu le sais, pauvre, ayant vécu tristement ma jeunesse, dans le travail, la solitude, sans amour, j'avais déjà vingt-sept ans, et trop de raison pour espérer quoi que ce fût de l'avenir.

Lui, au contraire, avait eu l'espérance, et dix ans de félicité, mais la mort tragique de sa femme avait tout brisé en lui, autour de lui, et, par un chemin de fleurs il était arrivé à la même détresse morale où dix années de souffrance m'avaient si lentement conduite...

Alors, nous nous sommes rencontrés sur le bord de la mer, dans le cadre odieux d'une villégiature bourgeoise, où le médecin m'envoyait pour rétablir mes forces, où le médecin l'envoyait pour soigner son enfant. Il se promenait tout seul, tenant son petit par la main, comme une maman; et moi aussi, je vivais à l'écart, n'ayant aucun goût pour les ragots de la plage et les niaises médisances de ces gens qui trouvent moyen de se jalouser, quand ils méritent si peu de faire envie.

Tous les jours, plusieurs fois par jour, je le voyais passer, regardant devant lui, loin, dans le vague; lui seul m'intéressait en ce pays, mais nous ne nous parlions pas, et même il ne m'avait point remarquée: je ne songeais nullement à m'en offusquer, car je ne suis guère coquette, et ce couple d'un père et d'un enfant m'inspirait tout juste la commisération que l'on a pour un malheur rencontré dans la rue.

Le petit être surtout me faisait peine à voir.

Il était si joli, si beau, avec ses cheveux bouclés et ses yeux où le rire ne durait qu'un instant; il avait des gravités subites, le pauvre baby, comme s'il eût compris son malheur de n'avoir pas de mère: et j'aurais voulu l'embrasser.

J'ai toujours adoré les enfants, et peut-être ma grande tristesse de vieille fille venait moins d'une jeunesse sans amour que d'une maturité sans berceau. Tu te rappelles comme on riait de mes poupées, à la pension? J'étais le modèle des mères. Hélas! je donnais, par avance, à des chérubins de carton, la tendresse qui, plus tard, allait m'être interdite, les caresses que ne devait jamais recevoir un enfant sorti de ma chair. —Peut-être est-ce par une revanche de cette passion déçue, et pour vivre auprès des enfants, que j'ai choisi, à l'heure de gagner mon pain, le dur métier d'institutrice?

Mais, je divague, et je ne te raconte pas. Voici. Je me dépêche. Un matin, le mignon petit, en trottant sur la plage, tomba devant moi et je courus le relever. Son père accourait aussi. L'enfant pleura très fort et le père en avait les larmes aux yeux. Est-ce que tu peux voir pleurer un homme, toi? Je fus toute bouleversée, et quand nos regards se croisèrent, j'en eus au cœur une secousse. Je dis: "Oh! monsieur, rassurez-vous: ce n'est rien: il n'a pas de mal." M. Lanjorais me remercia beaucoup, et s'éloigna.

Depuis lors, il me saluait poliment, et l'enfant venait m'embrasser.

Un jour, on se rencontra dans le bois. J'étais assise et je lisais, quand ils survinrent. Le petit Albert ne voulut pas me quitter. Le père s'excusa d'abord; puis, on parla du pays et des paysages, qui nous plaisaient par leur tristesse grave, et tout de suite on comprit que l'on se ressemblait un peu. Pourtant, la conversation n'avait duré guère, car M. Lanjorais ne voulut pas prolonger l'entretien dans ce lieu écarté, et je lui sus gré de sa discrétion. Tout de même, pour la première fois de ma vie, je m'étais trouvé seule au fond d'un bois, en présence d'un homme, et j'en avais ressenti une bizarre impression, faite d'un peu de malaise avec un peu de charme...

Tu devines que désormais, on se parla fréquemment sur la plage. Nous y trouvions tous les deux un plaisir discret, qui nous reposait des banalités ou des sottises proférées autour de nous, et de notre ennui.

L'enfant m'adorait. Sitôt qu'il m'avait aperçue, son petit air rêveur se changeait en gaieté; il ne riait qu'avec moi. Cela nous rapprocha beaucoup. Au bord de la mer, l'intimité se fait vite. Notre sympathie devint bientôt une confiance. L'un après l'autre, j'avais raconté tous mes pauvres secrets, et ma solitude, ma résignation; je me montrais sans arrière-pensée, comme à toi, et tu seras peut-être jalouse si je t'avoue que je trouvais à ces confidences, un soulagement qu'elles ne m'ont jamais pro-



J'étais assise et je lisais quand ils survinrent.

curé à ce point, quand je les faisais à ton amitié de femme.

Cela encore me soulageait, lorsqu'il parlait à son tour; c'était comme d'entendre ma peine formulée par une autre voix, et je me reconnaissais en lui. Il ne parlait point de sa femme, mais seulement de sa détresse. Je m'abandonnais sans contrainte au charme de cette amitié, et je n'y soupçonnais aucun péril, n'ayant jamais pensé qu'un homme veuf fût un homme libre. J'imaginais naïvement que nous avions agrémenté, l'un par l'autre, nos vacances, et quand arriva le jour de mon départ, je fus toute surprise du vide nouveau que j'entrevoyais dans l'avenir, et qui m'épouvantait déjà. Le petit Albert pleura, cria: "Je veux pas que tu t'en ailles! Je veux que tu restes!

Il eut presque une crise de nerfs, et nous restions là, devant lui, son père et moi, génés, regardant l'enfant, regardant en nous, n'osant nous regarder l'un l'autre.

Ce soir-là, il m'a dit: "Je vous aime." J'ai failli m'évanouir, en entendant ces trois mots, dits pour moi, dits à moi, et que je croyais ne devoir jamais entendre que dans les vers des poètes, ou sur la scène des théâtres. Alors, comme par enchantement, je me suis aperçue que je l'aimais.

Ce fut une grande joie douce, une espèce d'ivresse sereine, et je n'avais rien éprouvé de tel, depuis le jour de ma première communion. Je me suis jetée sur l'enfant, que j'ai pris dans mes bras, et je cachais dans ses boucles mon visage et mes larmes. J'ai bien tendrement, et même un peu follement baisé son mince cou blanc et ses joues roses, brunies de hâle marin. Je n'étais plus une exilée, dans le monde. J'étais une autre femme, presque une mère. La vie s'ouvrait, délicieuse, et je venais de naître. Comme c'est bon, d'avoir gardé toute la pureté de son cœur, de sa pensée! Il m'a semblé qu'alors seulement je comprenais le pourquoi de ma vie passée, et le but de la route solitaire que j'avais désespérément suivie, sans savoir où j'allais.

Voilà comment nous nous sommes mariés. J'étais pauvre, et mon fiancé sans être riche, possédait le nécessaire: mais nous n'avons, ni l'un ni l'autre, pensé à ces choses. Il a changé d'appartement, car tous deux, et sans en rien dire, nous le souhaitions également, lui pour ne pas m'introduire dans le logis de la morte, et moi pour ne point me heurter aux perpétuels souvenirs de celle qui m'avait précédée.

Je n'étais pas jalouse, pourtant, et je me livrais toute à mon bonheur.

Car mon bonheur, tout d'abord, me parut sans tache. Notre vie était délicieuse. J'aimais infiniment notre petit Albert et presque avec reconnaissance, car ma félicité me semblait être un peu son œuvre.

Puis, tout a changé. Brusquement? Petit à petit? Je ne sais pas, je ne peux pas te dire. Il y a des choses qui s'arrangent au fond de nous, lentement: on ne s'aperçoit de rien, et le travail se continue: un beau jour il est fini.

. . . .

Je reprends cette lettre interrompue. Que te disais-je? Je me souviens: j'allais parler du petit Albert.

Comment ai-je pu en venir à détester ce pauvre enfant?

Ecoute! Je t'en prie, avant de me condamner, écoute-moi!

Il faut que tu saches une chose: ce petit ressemblait à sa mère, crois-moi, beaucoup trop.

D'ailleurs il y a ceci que tu ne dois pas oublier: j'aimais d'amour, moi, avec toute la passion contenue de toute ma jeunesse; j'adorais mon mari, il était mon culte, mon obsession, te l'avouerai-je? ma passion! Il était tout!

Or voilà que, peu à peu, je sentais une dissonance entre nous, et une gêne que je ne m'expliquais pas. Je me rappelle des minutes où j'avais honte d'aimer: oui, honte, devant lui, à cause de lui! Une pudeur me prenait tout à coup, et j'aurais voulu me cacher de son regard. Je sais pourquoi maintenant, et je vais te le dire. Nos cœurs ne battaient pas ensemble! A l'enthousiasme de mon premier amour, il répondait par une affectueuse camaraderie. Nous étions deux créatures qui ne parlent pas la même langue. C'est tout. Et c'est atroce.

Oh, bien sûr, je n'en ai pas souffert, au commencement... Comment veux-tu qu'une pauvre jeune fille, toute neuve, devine rien à ces choses? On va de toute son âme, et le bonheur semble si bon, quand on s'est cru condamnée pour la vie à n'en jamais connaître aucun!

C'est toi, d'ailleurs, qui m'as aidée à comprendre. Te rappelles-tu cette parole sinistre, que tu m'as dite un jour, et qui me révoltait si fort? Tu prétendais que les hommes ne savent vivre ni dans le célibat, ni dans le veuvage, et que la solitude, qui est contre nature, peut les amener à se croire épris d'une femme, alors que simplement ils ont le besoin d'une compagnie.

Cette explication-là m'est revenue à la mémoire, un jour; et, depuis lors, elle m'a hantée. Elle expliquait tout! Est-ce que M. Lanjorais, après un an de veuvage, halluciné par la solitude physique, ne s'est pas leurré sur lui-même et la nature des sentiments qu'il éprouvait pour moi? Peut-être a-t-il pris pour un amour ce qui n'était qu'un besoin, et son erreur a fait notre mariage. Maintenant, dans l'existence commune, la vérité nous apparaît... A tous deux, elle apparaît, mais trop tard, et nous en souffrons, nous allons en souffrir! De plus en plus, nous en souffrirons: lui par ma présence qui le fatigue, par mon amour qui l'obsède, et moi par sa froideur, par son visible effort d'être aimable, poli!

Poli! Comprends-tu ce mot-là! La politesse d'amour! Oh, l'exécrable idée! Elle est entrée en moi, cette idée-là, comme un poison, et je la chassais, sans pouvoir m'en défaire.

Je me défendais contre moi-même, et je me disais: "Il est froid, voilà tout; sa nature est ainsi faite."

Mais j'ai appris, un jour, que sa nature était tout au contraire, et qu'il pouvait connaître, comme moi, et qu'il avait connu, avant moi, l'exaltation, l'ardente folie, l'amour total, l'amour complet, l'amour semblable au mien!

Près d'une autre, hélas!

Je te jure que je n'ai rien cherché, et que le hasard seul m'a fait trouver des lettres adressées par lui à sa première femme.

Je ne voulais pas les lire, d'abord, et j'ai résisté pendant trois jours. J'ai passé des heures devant le tiroir que j'ouvrais et que je refermais, sans pouvoir m'en aller de là. Sur la première enveloppe, je voyais mon propre nom, écrit pas la main de Charles: "Madame Lanjorais..." Je palpais le lien de soie, l'épaisseur du paquet de lettres et je me sauvais en tremblant.

A la fin, n'est-ce pas, j'ai lu...

Oh! ces lettres! Elles me brûlaient les doigts et les yeux! Il les avait écrites au cours d'un voyage, et ces pages quotidiennes, reprises dix fois chaque jour, étaient datées d'heure en heure, pour marquer mieux la perpétuelle obsession. En lisant, j'entendais sa voix: il ne parlait pas, il murmurait: "Tu es ma vie, je t'aime plus que je ne m'aime, et plus que tu ne m'aimes... — Quand on me force à t'oublier un instant, je ne vis plus; dès qu'on me laisse libre, je ressuscite: la vision de toi donne la vie... — Puis, je m'approche doucement, et je me penche vers toi, pour baiser ton front calme, tes yeux clos... — Je me suis assis sur le bord du fossé, et j'ai cueilli des fraises sauvages; je les ai pressées, les fraises roses, bien fort entre mes lèvres, mais elle n'ont pas dit: Encore!... — Demain! Demain! Il n'y a plus de mots pour crier ma joie, quand je pense à ce retour; il faudrait pleurer..."

Je les ai tant lues ces phrases, que je les sais par cœur. L'autre aussi les avait bien lues, car les feuilles sont toutes froissées: elles ont gardé les plis du corsage où cette femme les cachait, sur son cœur, et, si elles ont pu se refroidir avec le temps, c'est parce que la femme est morte!

Eh bien, non! Elle vit!

Elle vit, te dis-je! Elle est présente malgré la tombe, comme elle l'était malgré l'absence!

— Il l'aime encore.

J'en ai eu la preuve et j'ai vu.

Ce que j'ai vu? Il l'a embrassée devant moi!

Oui, il l'a baisée sur les paupières, devant moi!

C'était un soir. Le petit allait se coucher. Mon mari, assis devant la cheminée, regardait les tisons; il se souvenait sans doute, il pensait à elle... Tiré de sa rêverie

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

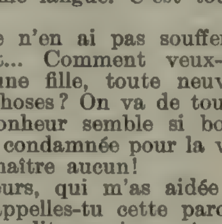
C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal



Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

par l'enfant qui l'appelait, il releva la tête avec cette stupeur des gens endormis qu'on réveille; il contempla son fils, et tout à coup il se mit à le serrer dans ses bras, comme s'il le retrouvait: il le serra si fort que l'enfant eut un cri.

Il lui baisa les yeux, entends-tu, les deux yeux longuement, et lorsque l'héritier de la morte, enfin, eût dégagé sa tête et qu'il tourna vers moi ses prunelles étonnées, il avait un regard de femme; les yeux de sa mère, ressuscités, et je sentis que leur étonnement venait de me voir là!

Maintenant, je le déteste, leur petit!

Mon Dieu! N'était-ce pas assez des tortures que la jalousie me fait souffrir, sans y ajouter encore les aigreurs de la haine et le remords d'exécrer une créature innocente?

Car c'est épouvantable! Ma haine, que j'essayais d'abord de refréner et d'étouffer, est devenue plus forte que ma raison, et je ne sais plus ni la cacher, ni la contraindre! Ce baby que j'aimais tant, que je soignais, que j'endormais, dont je me croyais la vraie mère, et qui m'adorait, lui aussi, je ne peux plus le voir, depuis qu'il incarne la morte. Son aspect seul et son regard me bouleversent, me crispent. Il n'est point jusqu'à sa voix qui ne m'affole, car j'en suis venue à imaginer qu'il a la voix de sa mère, comme il en a les yeux, et dès qu'il parle, c'est elle que j'entends! Quand il rit, c'est pour me narguer! Quand il pleure, ses cris m'entrent dans la chair, dans tout le corps, comme des aiguilles, et croirais-tu pourtant que, malgré cette douleur physique, j'éprouve une volupté maladive à l'entendre crier ou pleurer, parce que c'est elle qui pleure, qui souffre: et je me venge!

Est-ce que tu me reconnais? Est-ce que je me ressemble encore? Comment peut-on changer ainsi?

L'enfant a bien senti que je changeais, et lui non plus ne me reconnaissait pas. Il m'a d'abord recherchée un peu moins. Ensuite, il a pris peur de moi, vaguement, et bientôt, il m'évitait. Ces ruptures-là vont très vite, avec les enfants et les bêtes. Il s'est mis à me craindre tout à fait: maintenant, il me fuit.

Son éloignement m'a rendue plus nerveuse encore: et voilà qu'un jour je l'ai battu!

Son père était là. Il a vu. Il n'a rien dit, mais il est devenu très pâle. Il a pris son enfant, il l'a embrassé et l'a emmené. Il l'a couché lui-même, et je n'osais bouger.

J'avais peur de me retrouver en présence de mon mari. J'ai pleuré beaucoup. Quand M. Lanjorais rentra dans le salon, il me trouva dans les larmes. J'ai demandé pardon, bien sincèrement. Il a été très bon et m'a calmée avec des paroles indulgentes. Moi-même, j'ai confessé toutes mes peines, leurs causes, ma misère.

Ce fut alors entre nos âmes une espèce de rapprochement glacial, une de ces rencontres trop brusques à la suite desquelles on est plus loin l'un de l'autre, plus loin qu'auparavant. Quelque chose venait de se rompre: l'illusion, le charme? Il voyait clair en moi comme j'avais vu en lui, et nous comprenions nettement que nos deux esprits ne communiaient plus.

A cause de ce petit!

Ce n'est pas sa faute, mais comment veux-tu que je ne lui garde pas rancune? Est-ce que je suis maîtresse d'aimer, de ne pas aimer? On sent, on a du mal, on crie. Quelque chose, en moi, crie contre cet enfant qui est le spectre d'une femme, et j'ai beau me raisonner, me désoler, il a pris de jour en jour une importance plus terrible et presque fantastique: il n'est plus maintenant, à mes yeux, une simple évocation de sa mère, il est devenu elle; elle-même, entends-tu? l'Autre, celle à cause de qui on ne m'aime pas, celle qui m'empêche d'être aimée, qui m'en empêchera toujours, la morte qui me fait veuve!

Je suis folle, peut-être? Soit! Mais qu'importe, si je ne puis plus ne pas l'être? Je sens qu'il ne reste nul espoir, que tout est brisé, et voilà ce qui me révolte! Est-ce que je n'avais pas mon droit à du bonheur, comme une autre? Je ne l'ai pas cherché: on est venu me l'offrir, et l'on m'a dit: "Voilà ta part!" Alors, j'ai cru, et je me suis donnée toute, et maintenant, mon Dieu, je me trouve seule, plus seule qu'auparavant, puisque je l'ai touchée et que j'ai cru l'étreindre, la félicité qui m'échappe!

Plains-moi!

Je t'embrasse.

Louise.

. . . .

"Chère amie, j'ai bien tardé à te répondre.

Tu me demandes comment je vais? Mal: la douleur m'a rendue impressionnable à tout, et nerveuse. Ajoute à cela que j'ai maintenant l'appréhension d'une grossesse qui commence. Je ne suis pas encore bien certaine du fait, et déjà pourtant cette idée me trouble et me tracasse.

D'ailleurs, c'est une chose réglée: tout est pour moi un sujet d'inquiétude, et je redoute tout ce que je prévois. Je ne pense aux choses que pour les voir en mal. Je ne dors plus: je rêve et je me réveille en sursaut. Pendant la nuit, des idées tournent dans ma tête, vite, vite; elles passent, elles changent, elles m'enfièvrent; je cherche des remèdes à mon mal, des arrangements à notre vie, des hypothèses qui ramèneraient le calme dans mon esprit, des drames où mon dévouement serait beau et me ferait aimer de celui qui dort à mon côté. J'imagine des folies, des romans, le feu, un naufrage, et je sauverais le petit, et je dirais en le rapportant à son père: "Tu me le dois un peu, aime-moi donc aussi."

Mais toutes ces belles choses de la nuit n'arrivent jamais en plein jour, et, lorsque je rentre au matin, dans l'existence banale, j'y arrive avec des nerfs crispés, un cerveau las qui tournoie encore: la fatigue des nuits me fait des journées dolentes, et personne ne vient à moi.

On a raison, car je suis irritable; mais, à force d'être exilée, je deviens plus acariâtre encore. Je m'en rends compte: on n'est pas bien, près de moi; je communique mon mal, et c'est tout juste qu'on me fuie; je voudrais redevenir bonne et douce: je ne peux pas! Je souffre trop, et ma tête s'en va. J'ai des colères subites qui me laissent dans le crâne une grande souffrance.

Et puis, il y a maintenant une idée qui me harcèle et qui me revient dès que je l'ai chassée. Je me dis: "Si l'enfant n'était plus là!" Alors, j'imagine une maison calme, une existence à deux, l'amour reconquis, et la paix dans mon cœur...

— Si l'enfant n'était plus là!...

Et je voudrais qu'il disparût, ce vivant portrait de la morte! Je le voudrais tant, je le veux tant que... C'est horrible! J'ai peur de moi et de cette idée fixe.

Au revoir. Ecris-moi un peu.

Ton amie,

Louise.

"J'ai reçu tes lettres, ma chère amie. Merci, pour tes bonnes paroles, pour ta bonne amitié. Je te sais gré de la peine que tu as prise de me donner des conseils: mais ils étaient inutiles, vois-tu, et bien dangereux aussi. Imagine un peu les malheurs nouveaux que tu pouvais amener dans mon ménage, si mon mari avait lu des phrases dans lesquelles tu plaides pour l'enfant de sa première femme: on dirait que tu me dissuades de le tuer, ce chérubin! Mon Dieu, quelle horreur! Se peut-il que mes pauvres lettres t'aient donné de moi une semblable idée? Brûle-les vite, alors, et qu'il n'en reste rien! N'est-ce pas, tu vas les brûler? Jette encore celle-ci au feu, et ne parlons plus de mes misères, puisque je les explique si mal...

Je t'embrasse.

Louise

P.-S.—J'en ai maintenant la certitude: je suis enceinte.

L.

. . . .

"Ma chère, ma chère, je t'avais menti, je mentais honteusement, lorsque, il y a six mois, je protestais contre un soupçon trop juste, contre tes conseils trop sages. Si je t'ai demandé de brûler mes lettres, c'était déjà pour détruire des preuves, et je me reprochais d'avoir écrit, parce que je commençais à entrer dans le crime.

Je t'épouvante? Ah! quand tu sauras tout!

J'ai appelé la mort, lâchement, sournoisement, une mort traîtresse qui venait en cachette, et que j'appelais sans risques. Tu ne peux pas supposer à quel point je fus infâme dans la persévérance, et je veux le dire à présent, et je veux que tu le saches, pour me châtier devant quelqu'un, et ne plus être seule à porter le poids d'un

Les Merveilleux **Parfums Mouilleron** 5 rue de St-Cloud, Paris



FONT SENSATION

"SECRET DE FEMME",

"MON BEGUIN", "DATURA"

SONT EXQUIS

Ainsi que ses Lotions, ses Poudres, ses Crèmes.

En vente dans toutes les Pharmacies et Grands Magasins.

Aug. Sorignet et Cie, Dépositaires

432 DULUTH EST

secret qui me pèse trop. Dis-moi vite que je peux me confesser à toi! J'en ai besoin. Après la hantise du meutre, c'est maintenant celle du remords! Ah! je suis une malheureuse femme! Maudis-moi, mais plains-moi!

LOUISE.

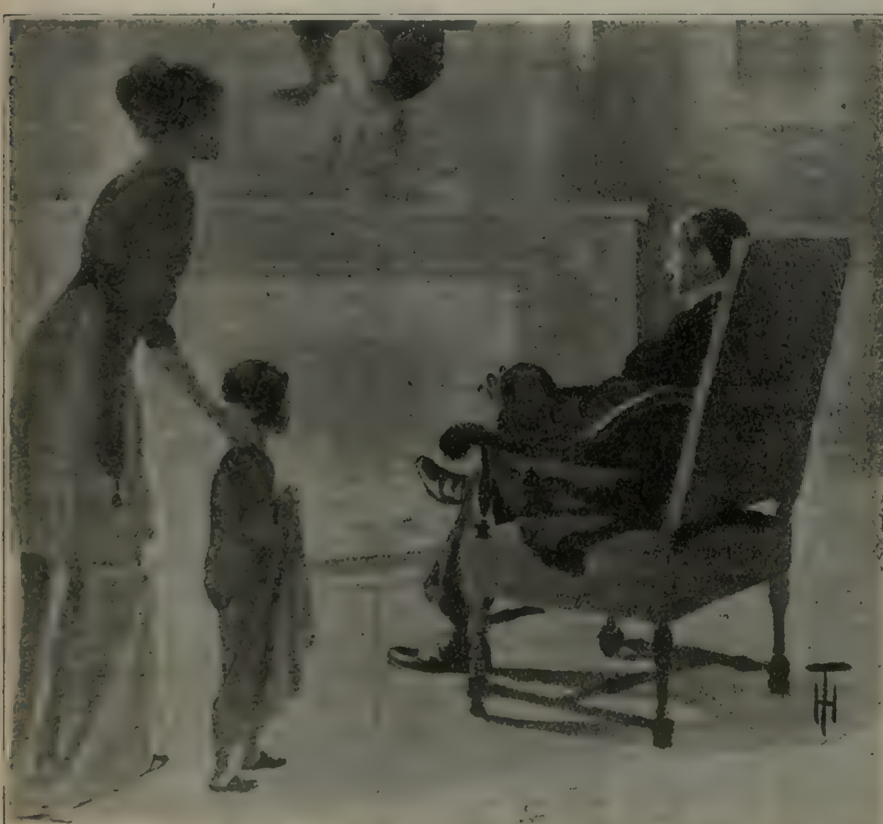
. . . .

"C'est bien. Je vais raconter tout, si je peux.

Des semaines, j'ai lutté. Je ne pensais, je ne pouvais penser à aucune autre chose. C'était une obsession de toutes les minutes. Je marchais comme dans un rêve, et tout le monde constatait mon air égaré.

Nul ne songeait à attribuer mes bizarreries à un commencement de grossesse, car on ignorait mon état.

Cependant, un jour, mon mari en eut l'idée, et il m'interrogea. Mais je niai, et même avec énergie, presque avec colère.



Mon mari, assis devant la cheminée, regardait les tisons.

— Vous êtes étonnants, vous autres hommes, ma parole! Est-ce que nous n'avons pas une âme, des sentiments, aussi bien que vous? On dirait, à vous entendre, que toutes nos pensées dépendent de notre santé, et quand nous sommes tristes, ou quand nous voyons clair, vous nous croyez malades!

Il n'insista point, et fit de son mieux pour m'apaiser.

Mais aujourd'hui, lorsque je regarde en arrière, il me semble qu'en ce temps-là je n'ai pas vécu moi-même, et qu'une autre créature s'agitait à ma place, qu'une autre âme habitait mon cerveau, et commandait mes gestes. Ce temps-là, c'est une espèce de trou noir, dans ma vie: j'y vois mal, et je m'en souviens tout juste comme d'un cauchemar. Je ne sais plus qu'une chose: j'avais *besoin* que l'enfant mourût!

Alors je me suis mise à le tuer.

Comment? Il me fallait une arme qui n'éveillât point de soupçon.

Un simple mouchoir m'a suffi, avec son poison lent, un mouchoir de tuberculeux...

J'ai caché cette chose dans le lit de l'enfant, entre la paillasse et le matelas, sous la tête; et puis, j'ai attendu.

J'ai attendu des mois. Le poison, sous la chaleur de son petit corps, fermentait. Il a fermenté pendant des mois, et je regardais, en attendant.

J'attendais sans impatience, et j'étais tranquille, comme on devient quand on est sûr.

A vrai dire, mes mains avaient tremblé, et mon cœur avait failli ,au moment du coup, tandis que je cachais le poison. Je m'étais retournée brusquement.

— On me voit!

Le portrait de la mère, accroché au mur, me surveillait, d'un regard froid. Je m'étais sauvée dans ma chambre. J'avais lavé mes mains et mes bras jusqu'au coude, dans une eau sublimée, et cet émoi passé, j'étais redevenue tout à fait calme.

Depuis lors, je n'éprouvais plus qu'un grand soulagement, une sorte de bien-être, la sensation d'une délivrance. Je n'avais plus rien à faire. La nature se chargeait de la besogne. Comprends-tu? Dans mon aberration, je me disais: "Tout cela ne me regarde plus; la maladie tombe où elle veut; on est atteint, on meurt, on en réchappe. Qu'y peut-on?."

J'arrivais ainsi à me persuader que je n'étais pas coupable! Me persuader? Non. Pas même! Je me disais cela, tranquillement. Je ne me réfugiais pas derrière un sophisme, pour me rassurer, pour m'absoudre. Je me sentais innocente! Et j'attendais.

Se peut-il donc que le crime apaise et rassérène? Il est un fait constant, certain, c'est que, à dater du mouchoir, je cessai de souffrir. Mes nerfs reposés ne me faisaient plus ces horribles nuits de fièvre; ma jalousie avait disparu comme par enchantement; l'existence me paraissait meilleure, possible, arrangée; je me montrais beaucoup plus douce; même, l'enfant, peu à peu, me redevenait sympathique, et tout au moins ne m'inspirait plus de rancune; mon mari, de me voir en meilleur état, se réjouissait et se rapprochait; j'annonçai ma grossesse: ce fut une joie! Nous eûmes ensemble, à nous trois, des soirs d'intimité et de gaieté, comme aux premiers temps de mon mariage. Et j'attendais...

Dans cette sérénité monstrueuse, je me suis dit un jour: "Voilà. Si le petit en réchappe, c'est qu'il ne doit pas mourir, et que notre existence doit continuer telle qu'elle est: nous continuerons. Si au contraure il est pris par le mal, tant pis. Voilà."

Par cette manière de raisonnement, je me dégageais encore mieux de toute responsabilité, et je la rejetais sur la nature, sur Dieu, leur offrant de choisir, les laissant maîtres de me donner tort ou raison, d'approuver ma conduite ou de la blâmer, et, s'ils me donnaient tort, de tuer le mal, au lieu de tuer l'enfant!

J'ai attendu, je te dis, pendant des mois.

Je demandais: "Comment vas-tu, mon petit, ce matin?"

Il allait bien.

Le soir, je le bordais, et j'arrangeais ses cheveux bouclés autour de son visage pour qu'il ne fut point chatouillé par les petites mèches, et qu'il fût joli en dormant; il me souriait du fond de ce trou blanc, avec les yeux de sa mère.

Alors, je lui disais: "Dors bien, mon petit."

Puis, je tirais sur lui les rideaux de la couchette, afin de l'enfermer avec la mort, et pour que rien ne fût perdu.

Le lendemain, au réveil, je demandais encore:

— Comment vas-tu, mon petit, ce matin?

Un jour, il a toussé, en s'éveillant.

Cela m'a fait quelque chose. Je suis devenue très pâle, et une sueur m'a mouillé les tempes. Je me suis en allée. Je me suis cachée dans ma chambre. J'avais froid. Mon cœur battait fort, puis s'arrêtait. J'ai eu des frissons, un vertige. Je me suis jetée sur mon lit défait, et j'avais peur de la lumière.

Ah! ne crois pas, ma pauvre amie, que c'était le réveil de la conscience! Un simple effroi devant la mort apparue, et voilà tout. Quand cet instant-là fut passé, je suis retombée dans mon impassibilité de bête repue, et je concluais: "Dieu a opté pour la mort."

Cependant, j'eus besoin ce matin-là d'aller à l'église et de prier. Mais j'achevais chaque prière en répétant: "La volonté de Dieu soit faite!"

Ensuite, je rentrai dans mon calme, et, de nouveau, j'attendis pour voir si véritablement le petit avait le germe du mal.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Le père, d'abord, n'appréhendait rien, qu'un rhume. Moi, je guettais. Bientôt, nous vîmes l'enfant dépérir. Il se fanait, comme une fleur dans un vase. Sa peau devint terne. Il eut un air grave et vieillot. En vieillissant ainsi, il ressemblait davantage à sa mère; ce fut tout à fait, sur l'oreiller, le visage d'une femme, avec des boucles blondes et des yeux qui brillaient trop. Mais cette ressemblance ne me torturait plus comme autrefois. J'attendais.



J'ai caché cette chose dans le lit de l'enfant.

Le père voulut consulter un médecin, et je l'approuvai.

Je l'approuvai sincèrement. Je n'aurais pas moi-même proposé l'examen médical, parce que cette initiative, venant de moi, comportait une répugnante hypocrisie. Mais j'acceptais très volontiers. N'est-ce point bizare, ces contradictions-là? Je tue, avec la plus lâche fourberie, et dans l'impunité. Mais jouer la comédie de réclamer un docteur, fi donc! Cela serait déshonorant.

Que le médecin vienne, s'il veut, et qu'il guérisse le malade s'il peut. C'est leur affaire. Qu'on se débrouille! Et j'attendais.

Le médecin diagnostiqua la tuberculose, prescrivit la suralimentation, le repos, le grand air.

Alors, je devins une garde-malade indifférente, correcte, qui remplissait toutes les fonctions de son rôle. Je faisais le nécessaire, tout le nécessaire: entre la mort et la vie, je ne voulais pas prendre parti.

J'avais retiré le mouchoir, devenu inutile, et maintenant, pour rien au monde je n'eusse consenti à aider le mal: j'aurais considéré tout mauvais soin comme une action coupable, et la seule. Je faisais mon devoir d'épouse; je soignais l'enfant de mon mari, avec loyauté, sans dévouement.

On m'admirait pourtant, et l'on disait autour de moi: "Une mère ne ferait pas davantage." Ces éloges me laissaient froide, ne me causant ni joie d'avoir trompé les gens, ni honte de mon cynisme, ni remords de mon crime. En vérité, ma folie était, je crois, de ne plus rien sentir; j'avais perdu ma conscience.

Nous avions retiré les rideaux du lit, et l'enfant dormait avec la fenêtre entr'ouverte.

Un soir, debout près de sa couchette, je le regardais dormir: sa respiration pénible soulevait le bord de sa couverture, entre-bâillait ses lèvres, et ses pommettes étaient roses. Je l'examinais, tranquillement, et, je te dis, j'étais debout; puis je me penchai pour mieux voir.

Alors, dans ce mouvement, je sentis, au fond de mes entrailles un choc brusque, comme d'un coup de pied, qu'on m'aurait donné au dedans de moi. Je me relevai, pour appuyer ma main sur mon ventre douloureux, et je compris...

Mon enfant avait remué! J'allais être mère! Moi, mère d'un tout petit, plus frêle encore, et frère de celui-ci qui sommeillait, tout doux et tout mourant, dans sa couchette.

Alors, je vis clair, je vis tout!

Stupéfaite de ce que j'avais pu vouloir et accomplir, folle, — oui, folle de ne plus l'être, — je tombai à genoux, dans ma douleur, et je tendis les mains vers l'autre mère, en murmurant: "Pardon..."

Crois-tu qu'elle pardonnera?

Et toi, me permets-tu encore de signer

Ton amie,

LOUISE.

"Tu ne m'as pas répondu. Je te fais horreur? Ne t'en défends pas, car je te comprends. Excuse-moi si j'ai troublé ton repos avec le récit de mes crimes. J'avais tant besoin, ma pauvre amie, d'entendre un cri d'horreur qui ne fût pas celui de ma conscience.

J'ai attendu ta réponse: elle n'est pas venue. Alors, je me suis sentie trop seule. J'avais peur de me jeter aux pieds de mon mari, d'avouer tout. Je suis allée à confesse, et, dans l'ombre, j'ai dit au prêtre les choses qui sont.

Il m'a dit:

— Dieu vous éclaire enfin.

Il m'a prescrit, pour toute pénitence, de vouer mes jours et mes nuits à sauver ma victime.

Certes, je n'avais pas besoin d'un tel ordre! J'exècre mon aberration ancienne, et j'ai beau me dire que je n'étais pas moi, que j'ai traversé une crise de folie, que les commencements de ma grossesse, peut-être, ont déséquilibré mon cerveau, que je n'ai rien de commun avec la misérable à laquelle il fut possible de concevoir et d'exécuter ce que j'ai fait... Des mots! C'est des mots, tout cela! Un crime a été, il est, et je l'ai conçu avec mon esprit, je l'ai exécuté avec mes mains! Oh! tuer un petit, dans sa couchette, quand il dort! Une femme a pu cela, et je suis cette femme! Il me semble que j'ai souillé la terre, et, quand je rencontre mon visage dans un miroir, j'éprouve une horreur qui est presque de l'épouvante!

Mon mari, maintenant, trouve que je me fatigue trop, et que mon dévouement passe la mesure. Le docteur n'a-t-il pas eu la maladresse de déclarer que j'avais besoin de grands ménagements, que j'étais faible, et que mon système nerveux, surmené, exigeait le repos? S'il savait, cet homme! Mais il ne peut pas savoir que la fatigue, et même la mort, me seraient douces comme une expiation, et que je me plais à voir ma santé dépérir, tandis que celle du pauvre petit s'améliore à mesure.

Car il va mieux, vois-tu, beaucoup mieux, et parfois, je me demande si, par un miracle, ma vie ne sort pas de moi pour entrer en lui, et pour reconstituer la sienne. Cette pensée me fait du bien, comme un pardon qui descendrait de Dieu.

Je t'embrasse.. LOUISE.

. . . .

"Un bien douloureux évènement, depuis ma dernière lettre! J'ai mis au monde un enfant mort. Toi qui sais, ne la vois-tu pas, la main de Dieu? Le médecin, pauvre savant, s'imagine et affirme que l'excès des fatigues m'avait mis hors d'état de supporter les labeurs d'une grossesse. Ah! que la science des hommes est courte! Ne me plains pas trop. J'ai mérité le malheur qui m'arrive. Je bénis la bonté qui me frappe. Dieu est juste. C'est justice que j'expie. J'ai voulu la mort d'un enfant; la mort est venue à mon appel: c'est mon enfant qu'elle a pris. La volonté de Dieu soit faite! LOUISE.

. . . .

"J'ai bien souffert, ma bonne amie Je me disais: "Tu n'as pas le droit de te plaindre!" J'ai pleuré pendant des nuits, la face sur l'oreillèr.

Le jour, devant les autres, je restais calme, parce que j'ai trop de honte quand on me plaint, quand on me console, quand on m'admire. Car il y a des gens pour



Je tendis les mains vers l'autre mère.

m'admirer et pour croire que des soins incessants et des nuits d'insomnie furent la cause de mon mal! Il y en a, et mon mari est de ceux-là! Quand ils parlent ainsi devant moi, j'ai envie de leur crier la vérité, et j'étouffe.

On a fini par comprendre que de tels propos me sont pénibles, et on me dispense de les entendre.

Maintenant, je vais mieux. J'ose presque espérer. D'ailleurs, tu ne sais pas tout. Il s'est fait peut-être un miracle, dans notre maison, mais personne ne s'en doute, excepté moi.

Le jour même où mourut mon enfant, on vit une grande amélioration dans la santé de l'autre. Ne dis pas que c'est une coïncidence. Laisse-moi croire que je paie ma dette à l'autre mère. Moi, dont le rêve était de bercer une petite créature qui fût mienne, je me suis, par un crime, interdit cette joie. Je ne veux plus, entends-tu bien, je ne veux plus avoir d'enfant. Je n'en aurai pas. Je n'y ai plus droit. Je n'en aurai pas d'autre que celui de la morte, et, désormais, je sens qu'il est à nous deux, à elle, à moi, et presque autant à moi, puisque sa vie nouvelle, par la grâce de Dieu, est un peu faite avec la vie sacrifiée du mien.

J'ai demandé qu'on accrochât dans ma chambre le portrait de la morte que j'avais tant haïe. La peinture est en face de mon lit, en pleine lumière, et je la vois. Je lui parle.

Sans doute tu vas penser que je suis restée un peu folle, après cette crise. Peut-être. Mais cette folie, si c'en est une, est consolante, et j'y tiens. Maintenant, j'aime l'autre mère plus que je ne l'ai détestée.

A force de lui parler, je l'ai rendue vivante. A force de lui parler avec mes yeux, les siens ont fini par me répondre. Le croirais-tu? Elle, qui sait tout, ne me déteste pas! Ah! les morts valent mieux que nous. Ils se ressentent d'avoir vu Dieu!

On dirait qu'elle me pardonne. Est-il possible, pourtant, qu'une mère pardonne le meurtre de son petit?

Elle n'en parle jamais. Quand j'y pense en la regardant, elle répond:

— C'est un rêve, il n'y faut pas croire, je n'y crois pas; et la preuve, c'est que je te confie mon enfant: je te le lègue, il est à nous, partageons-le, et remplace-moi près de lui, ma sœur!

Elle est trop bonne, la morte, n'est-ce pas? Elle est si bonne! Je l'aime bien. Tu ne seras pas jalouse: je l'aime de tout mon cœur, à cause de sa bonté, et dans mon cœur elle passe même avant toi. Plus que toi, elle est devenue ma sœur, à cause de notre enfant commun, qui fait d'elle et de moi deux êtres en un seul.

Lorsque le petit vient m'embrasser, elle sourit. Elle est heureuse. Elle n'est pas jalouse. Le soir, il dit sa prière entre nous deux, à genoux au pied de mon lit, avec ses petites mains jointes. Et voilà que, l'autre jour, il a demandé à Dieu le bonheur pour ses deux mamans! Il a trouvé cela tout seul, le chérubin! Quand je l'ai entendu, une grande émotion m'a parcourue tout entière, une émotion si tiède, si longue, que j'en restais alanguie et stupéfaite: c'était comme un sang nouveau qui venait de couler au fond de moi, de la tête aux pieds, et, du même coup, j'étais une autre femme, pardonnée, lavée par le mot d'un enfant!

Mon mari était là, debout, dans la chambre. Malgré sa présence, je n'ai pu me contenir. Je me suis tournée vers le mur, parce que j'éclatais en sanglots.

M. Lanjorais s'est approché de moi, et il me parlait doucement, avec des mots qui ne signifient rien, mais qui calment. J'ai senti qu'il posait la main sur ma tête. Enfin, je me suis retournée, et j'ai vu le petit, qui me contemplait avec étonnement.

Je lui ai tendu les bras. Il est venu en courant, et j'ai pleuré dans ses cheveux. Je l'embrassais de toutes mes forces, et je disais:

— Merci.

Il ne comprenait pas, et son père ne comprenait qu'à demi, bien qu'il eût entendu le dernier mot de la prière. Sans doute, il attribuait mon émoi à l'impressionnabilité d'une malade. J'ai cru, encore une fois, que j'allais avouer tout, dans un élan de mon cœur, et déjà j'ouvrais la bouche pour parler.

Mais, alors, j'ai vu la mère qui du haut de son cadre, regardait son enfant serré sur ma poitrine; et son regard disait:

— Tais-toi, ne trouble plus la vie.

J'ai fermé les yeux, et ce fut le premier instant de bonheur pur que ta pauvre amie ait jamais connu en ce monde.

Oh! maintenant, vois-tu, c'est fini! Nous sommes heureux, tous les quatre, et nous resterons heureux!

LOUISE.

FIN.

Dans le prochain numéro:

"Petite Princesse" de Henry Gréville (au complet) et la VIe partie de "La Passagère" de Guy de Chantepleure.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

Veuillez remplir le bulletin d'abonnement inclus dans ce numéro et le retourner immédiatement à LA REVUE MODERNE, Casier 35, Station N, Montréal.

LE FLEURISTE "MODERNE"

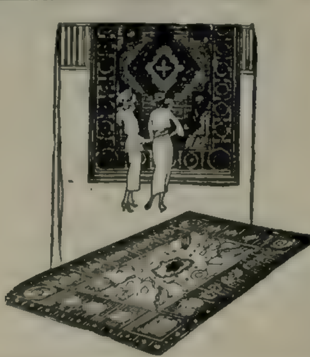
Rien n'est plus approprié que des fleurs.

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed. Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

Maison FILIATRAULT
(48 ANS D'EXISTENCE)
Venez faire votre choix dans notre spécialité de:
TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX
429 BLVD ST-LAURENT
Tél. Est 635 MONTREAL



ROD CARRIERE OPTICIENS-OPTICIANS
207 RUE STE CATHERINE EST TEL. EST 2257 MONTREAL
HENRI SENECAL OPTOMETRISTES-OPTOMETRISTS

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE

AMIS LECTEURS, SOUSCRIVEZ, A

LA LIBRAIRIE DÉOM

251 EST, RUE STE-CATHERINE MONTREAL

A L'HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE

DES ORIGINES PREHISTORIQUES JUSQU'A NOS JOURS (1920)

15 VOLUMES IN-4° (29x24), DE 550 A 600 PAGES.

Illustrés dans le texte par les meilleurs artistes. *180 hors-texte en couleurs.*

Ecrite sous la haute direction de GABRIEL HANOTAUX de l'Académie Française, dont le PREMIER Volume vient de paraître.

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

INTRODUCTION GENERALE, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Illustrations de A. LEPERE, Maurice DENIS et J. PATISSOU. GEOGRAPHIE HUMAINE DE LA FRANCE. Premier volume: le Cadre permanent et le Facteur humain, par M. Jean BRUNHES, professeur au Collège de France. Illustrations de A. LEPERE . . . 1 vol.

GEOGRAPHIE HUMAINE DE LA FRANCE. Deuxième volume: Géographie économique, politique et sociale, par M. Jean BRUNHES, professeur au Collège de France. Illustration de LEPERE, etc. . . . . 1 vol.

HISTOIRE POLITIQUE. Première partie: des Origines à 1515, par M. Pierre IMBART DE LA TOUR, membre de l'Institut. Illustrations de J. PATISSOU, Simon BUSSY, MOSSA, etc. . . . . 1 vol.

HISTOIRE POLITIQUE. Deuxième partie: de 1515 à 1800, par M. Louis MADELIN . . . . 1 vol.

HISTOIRE POLITIQUE. Troisième partie: de 1900 à 1920, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française . 1 vol.

HISTOIRE MILITAIRE. Première partie: des Origines à la Révolution, par le général COLIN et le colonel Frédéric REBOUL. Illustrations de G. HANOTAUX, fils. 1 vol.

HISTOIRE MILITAIRE. Deuxième partie: de la Révolution à la fin de la guerre de 1914-1918, par un Officier général de la Grande Guerre . . . . 1 vol.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE, par M. René PINON, professeur à l'Ecole des Sciences politiques . . . . 1 vol.

HISTOIRE RELIGIEUSE, par M. Georges GOYAU. Illustrations de Maurice DENIS . . . . 1 vol.

HISTOIRE ECONOMIQUE ET SOCIALE, par M. Henri MOYSSET . . . . 1 vol.

HISTOIRE DES ARTS, par M. Louis GILLET . . . 1 vol.

HISTOIRE DES LETTRES. Première partie: *la Littérature française en langue latine*, par M. François PICAVET, directeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes de l'Université de Paris; *les Chansons de geste*, par M. Joseph BEDIER, professeur au Collège de France; *la Littérature de langue française:* des Origines à Ronsard, par M. Alfred JEANROY, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Illustrations de René PIOT, G. RIPART, etc. . . . . . 1 vol.

HISTOIRE DES LETTRES. Deuxième partie: de Ronsard à nos jours, par M. Fortunat STROWSKI, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris . . . . 1 vol.

HISTOIRE DES SCIENCES. Première partie: *Histoire des mathématiques et de la mécanique*, par M. Pierre BOUTROUX, professeur à l'Université de Princeton (Etats-Unis); *Histoire de la chimie*, par M. COLSON, professeur de chimie à l'Ecole Polytechnique; *Histoire de la physique*, par M. Charles FABRY, examinateur à l'Ecole Polytechnique. . . . . 1 vol.

HISTOIRE DES SCIENCES. Deuxième partie: *Histoire des sciences biologiques*, par M. Maurice CAULLERY, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris; *Synthèse de la scolastique et des méthodes scientifiques du moyen âge*, par M. Emile BOUTROUX, de l'Académie française; *Histoire de la philosophie française et de la philosophie des sciences*, par M. René LOTE, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. . . 1 vol.

UNE HISTOIRE HORS DE PAIR

Conçue sur un plan tout nouveau L'HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE constitue le plus beau monument que les hommes d'élite, groupés autour de *M. Gabriel Hanotaux*, pouvaient élever à la France après sa victoire.

Tous ceux qui jouent un rôle dans la NOUVELLE FRANCE: *Officiers, Magistrats, Administrateurs, Professeurs* et *élèves des Ecoles, Hommes de culture, Hommes de science, Artisans* de toutes professions, *Industriels, Commerçants*, y puiseront un enseignement et une méthode de vie. Les FAMILLES CANADIENNES-FRANCAISES voudront posséder L'HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE, si intimement liée à *l'Histoire de leurs Ancêtres*.

Ceux qui, en outre, veulent non seulement connaître la FRANCE, mais être au courant de la marche de la civilisation humaine et du point où elle est parvenue, DEVRONT SE LA PROCURER.

Ce livre est à la fois NATIONAL et MONDIAL.

POUR LE PRIX DE SOUSCRIPTION, RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ A

La Librairie Déom

251 Est rue Sainte Catherine
:: :: MONTREAL :: ::

Vous y trouverez en outre le plus beau choix de **livres français** en **Canada**. Téléphone EST 2551.

"Pas de PROGRES sans SCIENCE, pas de SCIENCE sans LIVRE"

Avec Octobre, voici venir les longues soirées d'Automne. Est-il rien de plus reposant, de plus agréable, dans l'intimité du *"Chez-soi"*, à la douce clarté de la lampe, que la lecture d'un beau livre, d'un livre intéressant, instructif; n'est-ce pas mettre en pratique le vers d'Horace:

"Qui miscuit utile dulci". Joindre l'utile à l'agréable!

LA LIBRAIRIE DÉOM

251 EST, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

remplit tous les vœux, satisfait tous les désirs des Amis des livres, chaque jour plus nombreux.

Elle offre tous les jolis volumes de la **"Bibliothèque Plon"** parus à ce jour et dont ci-dessous nomenclature qui parle par elle-même:

Paul BOURGET	Un Divorce.
LICHTENBERGER	Petite Madame.
H. BORDEAUX	La Neige sur les Pas.
Gal Bon MARBOT	Mémoires.
J. H. ROSNY	La Guerre du Feu.
MISTRAL	Mémoires et Récits.
Paul BOURGET	Monique.
Maurice MAINDRON	Le Tournoi de Vauplassans.
Paul MARGUERITE	L'autre Lumière.
Henry GREVILLE	Les Epreuves de Raissa.
Gabriel HANOTAUX	Jeanne d'Arc.
Paul ARENE	La Chèvre d'or.
DOSTOIEVSKY	L'éternel mari.
Ed. JALOUX	Les Sangsues.
Paul BOURGET	Un Cœur de femme.
F. du BOISGOBEY	Le Chalet des Pervenches.
Albert SOREL	La grande Falaise
LICHTENBERGER	Le petit Roi.

AU PRIX DE 50c LE VOLUME.

Egalement de la **Librairie GARNIER Frères** tous les "Classiques" chefs d'œuvres anciens et modernes·

Avoir chez soi la collection des **Classiques GARNIER,** c'est posséder dans sa bilibothèque l'analyse approfondie de l'âme humaine; la quintessence de la pensée universelle.

Nous attirons également l'attention de nos clients sur les **Nouveautés suivantes de "GARNIER"**

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT FRANCAIS par C. Bouglé, Professeur à la Sorbonne et P. Gastinel de l'Ecole Normale Supérieure.

Etude analytique en vingt définitions des maîtres de la Pensée Française. Par sa variété elle aborde toutes les faces du Problème et en donne la solution élégante et précise. Cet ouvrage intéresse les lettrés Canadiens-Français, à qui nous le recommandons fortement. 40

ANTHOLOGIE POETIQUE FRANCAISE du XVIIIe SIECLE par Maurice Alem $1.00

Défense et Illustration de la Langue Française (Collection Selecta) par Joachim du Bellay $1.50

Tous les OUVRAGES d'Emile BAYARD: Inspecteur au Ministère des Beaux Arts, Paris.

L'Art de reconnaître les styles	$1.50
Style Empire, 1 vol. in-18	.90
Style Louis XVI, 1 vol. in-18.	.90
Style Louis XIV, 1 vol. in-18	$0.90
Style Louis XIII. 1 vol. in-18	.90
Style Moderne, 1 vol.	1.00

FEUILLETS D'ART. Revue paraissant tous les deux mois éditée sous l'égide des Maîtres Français et étrangers.

Tout artiste professionnel ou amateur, tout fervent des Muses, de même que tout industriel d'art, voulant se tenir au courant de l'évolution moderne des arts, doit connaître et suivre cette revue unique, d'une très grande richesse d'illustrations.

Une part importante est réservée aux Lettres, la Poésie, la Musique, le Théâtre, et la Mode, de même qu'aux arts appliqués à l'Industrie.

Consultez un Numéro SPECIMEN à notre Magasin

ET ENFIN

COMMENT ELEVER NOS BEBES. Manuel pratique de Puériculture par le Dr Pironneau, des Hôpitaux de Paris $0.90

Ce livre que toute famille Canadienne-Française voudra posséder, aidera puissamment à combattre la MORTALITE INFANTILE, à sauver par là des quantités de petites existences très chères, qui deviendront saines et vigoureuses et contribueront au glorieux avenir du CANADA FRANCAIS.

AMIS LECTEURS RENDEZ-VOUS A

La Librairie Déom

251 Est rue Sainte Catherine
:: :: MONTREAL :: ::

Vous y trouverez en outre le plus beau choix de livres français en Canada. **Téléphone Est 2551.**

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Frabice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieu à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévoûée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bient t le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite... La brutale intervention de Melle Arguin force le dénouement. Kerjean demande à la tutrice la main de Phyllis. Suit un semblant de voyage de noces à Bruges...*

DEUXIEME PARTIE

III (*Suite.*)

— Vous vous ennuyez donc avec moi? ai-je dit d'une voix de regret.

Il a souri et son bras a un peu plus étroitement pressé le mien.

— Voilà, petite Phyl, toute la logique féminine! a-t-il dit.

En rentrant, j'ai eu la fantaisie de mettre ma robe neuve pour le dîner, une longue tunique de voile noir, avec pour toute garniture un rang de perles noires autour de l'encolure ronde et une ceinture brodée des mêmes perles qui retient les plis souples sans les serrer. Cette toilette me sied, il faut que je l'avoue, et cela m'amusait d'être... presque aussi jolie que la jeune mariée brune à l'impeccable profil.

En me voyant, Kerjean a souri:

— Vous êtes, a-t-il remarqué, si blonde et si rose que le noir n'est plus triste sur vous... que, même, il n'est plus noir...

J'ai eu envie de lui demander s'il me trouvait plus jolie que la dame brune, mais je n'ai pas osé.

Après le dîner, Kerjean, assis à l'écart, s'est mis à lire tous les journaux du globe; moi j'ai ouvert un des volumes de *l'Illustration*... Les jeunes mariés aussi... Leurs deux têtes se touchaient au-dessus du grand volume... et je crois bien que la main de la jolie femme était dans celle de son petit mari... Ils doivent penser que Kerjean et moi nous sommes un très vieux ménage... ou que j'ai un mari qui ne m'aime pas... C'est humiliant! Ils me plaignent sans doute... Pourquoi Kerjean lisait-il ces journaux à une lieue de moi?

Je me suis levée sans bruit et, derrière lui, me penchant vers lui de très près, comme le fait la jolie jeune mariée, quand elle vient dire quelque chose à son mari, je lui ai mis mes deux mains sur les yeux, tout doucement, en façon de cache-cache.

Il a tressailli, en se reculant un peu:

— Qu'est-ce que c'est que ce parfum dont vous vous servez? a-t-il dit sans beaucoup de grâce...

— Du jasmin... C'est mauvais?

— C'est très fort... Votre venue m'a saisi... Que voulez-vous, petite Phyl,?

— Je voudrais sortir... faire un tour... Le temps est clair et presque beau, ce soir.

— Vous aurez froid.

— Je me couvrirai... Je vous en prie, allez me chercher mes affaires. Vous serez si gentil, Kerjean... Guillaume!...

Il s'est résigné à m'obéir et m'a très soigneusement enveloppée dans mon manteau de loutre. Comme il se préoccupait encore de ce que je pourrais avoir froid à cause de ma robe un peu décolletée, je lui ai dit tout bas, exprès, je ne sais quels mots rassurants, et j'ai rejeté ma tête en arrière pour le regarder tendrement et lui sourire avec gratitude... J'espère bien qu'ainsi, voyant le mouvement affectueux de Kerjean et mon sourire, percevant mon chuchotement et n'entendant pas mes paroles, les jeunes mariés auront pensé qu'on peut être un vieux ménage et s'aimer encore un peu.

Nous avons fait une toute petite promenade, bras dessus, bras dessous. Nous sommes allés jusqu'au quai du Rosaire, d'un aspect nouveau et mystérieux à la seule lueur des réverbères et des fenêtres éclairées qui se reflétaient dans l'eau...

Sur le pont de l'Eckout, la statue de saint Jean Népomucène est seule lumineuse et, depuis l'autre quai en contre-bas, paraît toute blanche et spectrale... Deux beaux cygnes glissent malgré le froid à la surface noire et miroitante du canal, fantômes peut-être eux aussi... Le vieux beffroi, tout noir sur le fond de nuages où la lune se cache, est plus solennel et plus grand.

C'est vrai qu'il fait froid, même ainsi, quand on est emmitouflée de fourrures et très près d'une autre personne qui a toujours chaud!

Kerjean ne semble pas goûter beaucoup la promenade... Il est grand, noir et silencieux, comme le beffroi... Il a eu l'air ennuyé quand je lui ai demandé de sortir; il a l'air agacé quand je lui demande de rentrer et ironique quand je lui dis que j'ai sommeil et lui souhaite gentiment une bonne nuit.

Bruges, décidément, n'est pas favorable à notre vieille amitié. Je l'ai fait observer à Guilllaume.

Il a répondu: "Je vous avais dit que je pouvais être très désagréable..."

Puis il a ajouté: "L'homme est un bien vilain animal, ma pauvre petite Phyl!"

Dans le train.

Quelques notes griffonnées pour clore ce journal et dire adieu à "Bruges la

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Décevante", "Bruges la Pluie"... Mais je suis injuste... Aujourd'hui, miracle! mes yeux en s'ouvrant ont vu le soleil... Nous en avons profité un peu hâtivement, un peu fièvreusement, comme toujours, quand on sent qu'on va partir.

Promenade matinale dans la ville claire et rajeunie. Le froid est assez vif, mais c'est un froid sans gel et que la lumière dore.

Nous pénétrons dans la rue Cour-de-Gand à la recherche des vieilles maisons intéressantes — elles sont nombreuses par ici — et voilà que, soudain, nous nous trouvons devant celle qui porte indûment, paraît-il — le nom de "Maison de Memling"... Elle date du XVIe siècle; c'est une des seules maisons de bois que Bruges possède encore... Elle est toute sombre et fort pittoresque avec son pignon pointu et sa fenêtre à menus carreaux... On y vend des dentelles...

— Oh! ai-je dit, quelle belle vieille chose! J'aurais regretté de ne pas voir cette maison...

Mais cette réplique est arrivée sur moi, vite, vite, comme si elle s'échappait:

— Elle est historique... Fabrice de Mauve y a fait des achats...

— Comment le savez-vous?

— Vous me l'avez dit vous-même, à Vichy, en me racontant que de Mauve vous avait beaucoup parlé de Bruges... et que votre rêve était d'y aller un jour...

— Vous avez bonne mémoire... ai-je murmuré.

J'étais toute rouge... et j'avais les larmes aux yeux... et je cachais de mon mieux ma rougeur et mes larmes, en regardant les dentelles de l'étalage.

C'était méchant de m'avoir parlé de Fabrice de Mauve!...

Kerjean l'a compris. Il s'est rapproché de moi doucement et a passé son bras sous le mien.

— Y a-t-il quelque chose que vous désiriez, dans ce magasin, petite Phyl?

J'ai répondu sèchement: — Non...

Mais je mentais. Un adorable petit mouchoir de point de Flandre me tentait terriblement... Lui faisais-je, malgré moi, les yeux doux? Peut-être. Toujours est-il qu'entrant sans un mot dans la vieille maison noire, Kerjean en est ressorti tout de suite avec un petit paquet... Je me suis gardée de l'interroger... Mais le joli mouchoir n'était plus dans la vitrine.

Nous avons continué presque silencieusement notre promenade à travers le quartier Saint Jacques. Quels coins charmants, cependant, de ce côté de la ville!...

Comme nous achevions de déjeuner assez tard, dans un restaurant, j'ai dit:

— Avant de partir, je voudrais voir le Béguinage; est-ce possible encore?

— Avec une voiture et sans perdre de temps, oui...

Nous sommes arrivés par la place de la Vigne et le pont du Béguinage... Et, enfin, je vois la prairie plantée de grands arbres qu'entourent, calmes et ingénues, les petites maisons des béguines...

Ici l'on s'apaise et l'on prie. Les violences du monde sont inconnues. L'air tranquille et pur ne garde que l'écho perlé des cloches...

Le ciel est couleur d'opale... Sur ce fond bleuâtre et doré comme les lointains de certains tableaux, les frondaisons dépouillées ont une grâce aérienne. Entre les fûts sveltes des troncs, à travers le réseau frêlement dessiné des branches, paraît l'alignement, net sans rigueur, des pignons à gradins, des façades toutes blanches aux fenêtres enchâssées de vert où, parfois, s'encadre le profil penché d'une dentellière... A gauche est l'église... En face, la demeure de la "Grande Dame" et la petite chapelle qu'on distingue à ses ogives et que surmonte, au faîte du toit à longue pente, une cloche sous un minuscule clocher. Çà et là, on devine les petits jardins qui dorment, parce que c'est l'hiver... Au loin, tout au loin, se dresse la grande flèche de Notre-Dame et ses quatre clochetons.

— Oh! quelle divine paix! ai-je dit. Parfois il m'est arrivé de penser que j'aimerais la vie religieuse... et qu'il me plairait d'être une petite nonne... Ne vous semble-t-il pas, Guillaume, qu'il serait consolant et délicieux de se réfugier ici?

Mais il m'a répliqué sans amabilité:

— Je ne puis vous répondre comme il faudrait... ne m'étant jamais senti la moindre velléité d'être un moine...

Nous sortons. Voici, au delà de la porte crénelée, le "Sashuis", la petite maison éclusière du Lac d'Amour... Et voici le Lac d'Amour, une nappe d'eau pâle, in-



comparablement calme, où les choses se reflètent, harmonieusement: des rives boisées d'arbres dépouillés dont on regrette la verdure; çà et là, quelque silhouette archaïque, un pont à plusieurs arches, un très vieux donjon, reste des anciens remparts...

On a beaucoup cherché l'explication ou l'etymologie du nom donné à ce vaste bassin, jadis creusé pour être un port et que la nature et le temps ont paré d'une poésie qui n'appartient pas aux ouvrages des hommes... Moi, j'aime à penser simplement qu'en ce site d'une douceur exquise, sur ces bords d'un enchantement profond et mélancolique, beaucoup d'amoureux sont venus, viennent et viendront, et que c'est de leur présence, éternellement jeune et renouvelée comme le printemps, que le beau miroir changeant au fond duquel tremblent pour qui sait voir des images mystérieuses, tient cette appellation charmante et évocatrice de "Lac d'Amour".

Comme la voiture s'éloignait, nous emportant vers la ville, j'ai aperçu les jeunes mariés de l'hôtel qui suivaient à pas lents le rivage. Et j'ai pensé à l'autre voyage, à celui que j'avais rêvé de faire, tandis qu'une voix — dont je dois chasser l'écho — me parlait de Bruges.

Le temps était beau et très pur, l'air transparent se teintait de rose.

J'ai dit:

— Puisqu'il ne pleut plus, si nous restions, Guillaume?... Quatre jours, c'est peu pour un voyage de noces.

Mais Kerjean a répondu:

— Pour un voyage de noces comme le nôtre, je vous assure que c'est bien suffisant... Sans compter qu'il peut pleuvoir demain... et que, moi, j'ai laissé à Paris des affaires importantes.

Je n'ai pas insisté. Kerjean a raison. Quatre jours! oui! c'est bien assez pour un voyage comme le nôtre!... Je n'aime plus Bruges!... Oh! Fabrice, pourquoi me l'aviez-vous fait aimer?

Le train court dans la nuit, au milieu des champs noirs et déserts.

Guillaume est comme moi, il se reproche vite ses mouvements de mauvaise humeur.

Depuis qu'installés en tête à tête dans un wagon bien chaud, où la complaisance rémunérée du chef de train nous défend des intrus, nous roulons vers Paris, je retrouve mon grand ami Kerjean.

— Voyez, petite Phyl, dit-il, ce mouchoir m'a paru joli... C'est, je crois, du point de Flandre... Le voulez-vous?

Et il a son bon visage souriant de naguère... du temps où il n'était pas encore Guillaume.

Adieu! Bruges... sans regrets! Adieu! Bruges!

Je me demande... Les jeunes mariés si heureux et si bêtes vont-ils rester à Bruges encore longtemps?

Quatre jours, ce n'est pas assez pour un voyage de noces comme le leur...

Adieu! Bruges!

IV

Paris, 31 décembre...

Dans la jolie chambre bretonne qui, avant d'être la mienne, fut celle d'une autre Mme Kerjean, sur la vieille table massive dont j'ai fait mon bureau, se trouvait posé, par hasard, le cahier emporté à Bruges. Je l'ai ouvert... Que de pages blanches encore!

J'ai pensé: "C'est amusant d'écrire des choses que personne ne lira..." Et, comme je n'ai pas sommeil, comme le roman que j'ai commencé hier m'ennuie, je me suis assise à ma table devant le petit cahier délaissé depuis Bruges... Et j'écris...

Depuis Bruges! Cela veut dire depuis quinze jours. L'année s'achève...

Une légende, vieille peut-être de trois siècles, dit qu'à chaque Saint-Sylvestre, quand sonne minuit, les deux lions de pierre bleue du Pont des Lions, à Bruges, tournent la tête pour constater les changements survenus dans la ville...

Je n'imiterai pas les lions de Bruges... Mon regard de la Saint-Sylvestre rencontrerait trop de ruines, s'il interrogeait ce soir, les douze mois écoulés; il ne veut revoir que ces quinze jours de décembre, les derniers de l'année finissante, les premiers de ma vie nouvelle.

Oui, vraiment, depuis quinze jours, je suis de retour à Paris, et la chère vieille maison de la rue Boursault est ma demeure... J'y suis à l'abri de la neige qui tombe et du monde qui s'agite, sous la protection tendre et forte de Guillaume Kerjean, mon mari, mon frère... Et je m'y sens paisible, confiante, presque heureuse... aussi heureuse, je pense, que peut l'être une femme qui a renoncé au bonheur.

Et, d'abord, cela m'amuse d'être une maîtresse de maison... Je sais bien que l'expérience me manque encore, mais à

la Peuplière, j'aimais à me mêler des soins du logis, de ceux qui me semblaient jolis et délicats, et Anaïk, majordome précieux, me dirige complaisamment dans mon apprentissage des autres.

Le croirait-on? Au rebours de ce qui, le plus souvent, se passe en pareil cas, Anaïk s'est réjouie de ma venue. Elle me cajole, me dorlote, s'émerveille de mes aptitudes ménagères et continue de m'appeler sa douce, son agneau et son cher trésor du bon Dieu, tout en me disant aussi, à bon escient et très respectueusement: Madame!

Ces anciens serviteurs de province savent — c'est leur secret — se montrer à la fois affectueusement familiers et pleins de déférence! La bonne fille se vante d'avoir été la première à dire au maître et seigneur de ces lieux "qu'il fallait me garder", que ce serait un crime d'abandonner aux méchants un "petit Jésus" comme moi... Et elle toute prête à abdiquer plus complètement entre mes mains son grand pouvoir despotique de vieille servante d'un vieux garçon.

Jap aussi m'a fait un accueil bienveillant. Elle m'interdit, il est vrai, d'approcher son maître. Quand, pour rire de la mettre en rage, je prends la main de Guillaume ou m'assieds près de lui, sur le bras de son fauteuil, elle aboie furieusement, et l'on pourrait croire qu'elle va me mordre... Mais, tout en aboyant, elle remue la queue et, Guillaume parti, elle m'adore et ne me quitte plus d'une patte.

Le surlendemain de notre arrivée, Guillaume (je commence à m'habituer à dire Guillaume) m'a déclaré que nous devions avoir une conversation d'affaires...

C'était après le déjeuner, dans son cabinet de travail... J'ai ouvert de grands yeux.

— Petite Phyl, a repris mon ami, vous voici maîtresse de maison... ministre de l'intérieur et des finances, si toutefois la tâche ne vous rebute pas trop... Au commencement de chaque mois, je vous remettrai mille francs pour les dépenses de la vie quotidienne et vos dépenses personnelles... C'est, ma pauvre enfant, une bien petite, une bien modeste somme auprès de ce que...

Il parlait doucement, gentiment, me souriant de tout son regard loyal et gardant entre ses doigts, par distraction, quatre ou cinq billets de banque qu'il venait de prendre au fond d'un tiroir... Alors...

En vérité, je me sens impuissante à exprimer ce que j'ai ressenti. Que jamais encore je n'eusse envisagé cette inévitable conséquence de mes belles combinaisons, que, tout d'abord, elle ne se fût pas dressée dans mon esprit chimérique, comme un obstacle à mes projets, c'est ce que nul ne comprendra... C'est ce que je ne puis comprendre moi-même... Et, cependant, rien n'est plus réel que cette inconséquence.

Oui, malgré ma propre indigence, j'avais oublié à ce point qu'on ne mange pas, qu'on ne s'habille pas, qu'on ne subsiste pas sans argent! Sachant que mon ami Kerjean ne possède aucune fortune, que son labeur constant, souvent rude et quelquefois périlleux, ne lui permet qu'une vie médiocre, je n'avais pas pensé, moi qui souhaitais de lui être douce, d'apporter de la joie, de la gaieté dans sa maison, je n'avais pas pensé que j'allais lui être une charge très lourde, compliquer son modeste budget, l'obliger peut-être à plus de travail... Son argent, son pauvre argent durement gagné, je le lui prenais!

Pour qu'après des semaines d'aveuglement, je m'avisasse, en quelques secondes, de la légèreté, de l'égoïsme avec lesquels j'avais agi, il avait fallu, je ne sais pourquoi, ce moment d'intimité qui était comme un début d'existence, ce cordial sourire, cette voix affectueuse, cette bonté si simple qui donnait en s'excusant de ne pas donner plus... et ces petits billets bleus qui frémissaient dans la longue main adroite et que, tout à coup, je regardais avec respect...

Mais la révélation fut brusque, foudroyante... Oh! Kerjean, mon ami, comment m'avez-vous jugée, quand je vous suppliais de recueillir ma détresse?... Et je me vis si coupable que, tout à coup, sans un mot, tandis que Guillaume continuait une phrase que je n'entendais plus, je fondis en larmes...

Mon vieux Kerjean fut saisi, bouleversé... Il m'interrogea anxieusement, puis, comme je sanglotais toujours sans répondre, il vint s'aseoir près de moi et m'entoura de ses bras; il caressa mes cheveux et mon front, en me questionnant encore de la même voix tendre et inquiète...

Et, dans ces grands bras consolateurs, je me sentis si doucement protégée qu'il me parut, soudain, que tout devait s'expliquer, s'arranger... et que je n'aurais plus de peine.

Quand j'eus dis tant bien que mal mon souci, mon remords, Guillaume se mit à rire:

— Et c'est pour cela que vous vous désolez ainsi!... Ma pauvre petite, quel enfantillage!.. Mais ne comprenez-vous pas que, pour moi, si je ne considère que mes goûts et mes besoins, je ne gagne que trop d'argent, je ne suis que trop riche!... et que c'est une joie de travailler pour le bien-être de quelqu'un qu'on aime... Ah! si vous saviez, avant que vous ne m'eussiez parlé de ce mariage fantastique, combien je souffrais de mon impuissance à vous servir!... J'aurais voulu vous dire: "Ne vous tourmentez pas, ne travaillez pas, permettez à votre "Bizuth-géant", à votre grand frère la joie de vous donner le nécessaire, et ce sera pour lui, s'il a su se débrouiller de par le monde et se faire une situation présentable, la plus précieuse des récompenses!..." Hélas, il m'était impossible, alors, de vous tenir ce langage... Mais maintenant!... Ma petite Phyl, ne sentez-vous pas que, si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir vous rendre la vie large, élégante qui a toujours été la vôtre... et qui va vous manquer ici!

— Elle ne me manquera pas, murmurai-je; ne faites-vous pas l'impossible pour qu'elle ne me manque pas?... Vous savez, une idée, un soupçon encore m'est venu... Ces deux mille francs d'un anonyme qui me sont tombés du ciel si à propos et que, si facilement, vous m'avez autorisé à accepter, c'était une attention de vous... je les devais à votre sollicitude... J'en suis sûre, j'en suis sûre, maintenant!

Il a protesté avec beaucoup de vivacité, mais... il avait rougi. Il rougit, mon vieux Kerjean! C'est une chose qui m'amuse et m'attendrit...

— Oh! Kerjean, m'écriai-je sans prolonger la discussion vaine, comme vous êtes bon! Je ne crois pas qu'il y ait sur terre deux hommes aussi bons, aussi délicats que vous!

Il souriait.

— Vous me voyez ravi d'être un si parfait phénomène.... Alors, c'est fini de pleurer?

— Oui, c'est fini, mon ami, mon ami très cher...

— Vous serez souriante, paisible, confiante pour la joie de votre ami... et vous ne vous casserez plus la tête à propos de gros sous?

— Je vous le promets... Mais je deviendrai très raisonnable, vous verrez, je réaliserai les plus invraisemblables économies... Je serai un ministre des finances tellement remarquable qu'on n'aura jamais rencontré le pareil... Je vous étonnerai!

— Vous m'avez déjà étonné, petite Phyl.

— Quand donc?

— Oh! plusieurs fois... Il n'y a pas bien longtemps encore, il faut que je l'avoue, je n'aimais en vous qu'une enfant très séduisante, une délicieuse petite poupée vivante, ma princesse d'autre-

EAU PURGATIVE RIGA

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

fois... Et voici qu'un être nouveau s'est révélé pour moi... En quelques heures, vous avez tout perdu, petite Phyl, affectueuse protection, fortune, amour... Et, dans votre douleur, dans votre faiblesse désarmée, vous avez été très brave... Je vous ai vue souffrir, engager la rude partie du travail avec une résignation patiente.. Je vous ai vue refuser un mariage honorable et même brillant pour demeurer fidèle à votre idéal... Et tout cela très simplement, sans phrases, sans vous croire héroïque... et tout cela sans un mouvement de révolte, sans un mot aigre ou amer... tout cela sans cesser d'être vous-même: une pauvre petite fille qui n'avait pas été créée pour supporter tant de choses rudes ou douloureuses et que le fardeau accablait... Je vous ai admirée souvent.

— Pas à Bruges, cependant! observai-je presque involontairement.

— Mais si, à Bruges...

— Oh! Bizuth-géant, vous n'en aviez pas l'air!

— Pourquoi?

— Mais, parce que, quelquefois...

— Parce que, quelquefois, j'ai été très maussade?

— Oh! ce n'est pas cela!...

— Mais si, c'est cela!... Je suis un homme de routine, je ne puis quitter mes ateliers, mes grands oiseaux, mes chères études sans en être un peu désemparé... Mon caractère s'en ressent... Puis, à Bruges, il y avait des moments où j'étais irrité, troublé par je ne sais quel mauvais orgueil masculin... que vous ne pouvez comprendre... Vous étiez vous-même assez nerveuse, petite Phyl... Je devinais en vous des pensées... des regrets... qui m'agaçaient un peu et que, dans mon for intérieur, je vous reprochais... très injustement... Cependant, vous m'avez charmé par votre délicate compréhension des choses... Vous vous intéressiez presque malgré vous à ce qui m'intéressait moi-même... et je vous ai vue ravie, oubliant la pluie et votre méchante petite humeur d'enfant gâtée devant les chefs-d'œuvre que je vous montrais... Un jour, déjà lointain, vous rappelez-vous, — c'était à Vichy, —. vous m'avez dit: "Peut-être y a-t-il une Phyllis que vous ne connaissez pas, Kerjean?..." Vous aviez raison... Cette Phyllis que je ne connaissais pas, j'ai appris à la connaître... Sans doute en est-il encore une autre, une qui ne se connaît pas elle-même... et que, peut-être, personne jamais ne connaîtra...

D'un élan, je lui ai tendu mes mains.

— Si c'est la plus gentille et la meilleure, la mieux faite pour vous rendre heureux, j'espère que vous la connaîtrez, *vous*... ai-je dit.

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alors il a souri en disant tout bas:

— Mon enfant chérie...

Et il a baisé mes mains.

Je ne crois vraiment pas que, s'il avait une petite sœur, il l'aimerait plus tendrement que moi.

Ainsi s'est terminé notre première conversation d'affaires.

Et depuis, je m'efforce de devenir économe... Je le deviens. Pour le ménage, c'est facile. Anaïk, avertie et très sage, connaît le prix et la valeur des choses; mieux que personne, elle sait ce qu'il est avantageux de prendre, selon la saison, et a l'ordre formel de réprimer mes inconscientes tentatives de prodigalité. Quand je demande des petits pois, des asperges ou des fraises, elle me fait remarquer que nous sommes en décembre et qu'en décembre manger des fraises, des asperges ou des petits pois serait folie... Je ne m'en étais jamais douté. Ainsi je m'instruis... et n'ai d'ailleurs jamais fait chère plus délicate et meilleure. Anaïk est un trésor.

Pour mes dépenses d'argent de poche, c'est un peu moins simple... Mais je suis féroce!

Les réseaux compliqués du métro, des trams et des autobus n'auront bientôt plus de secrets pour moi, tant mon étude théorique du petit indicateur et du plan adéquat que je me suis procurés, est profonde.

— "Elève Kerjean, que prendriez-vous pour aller de cette rue-ci à cette place-là?..." C'est un jeu qui fait ma joie... Je "colle" Kerjean... Il n'en revient pas... et nous rions comme des enfants.

Hier, le temps était horrible et j'avais des courses à faire "aux quatre coins de Paris", comme dans la chanson. J'interrogeais mon précieux guide, Guillaume me l'a ôté des mains.

— Petite Phyl, a-t-il dit, le temps est trop laid et les gens qui circulent dans Paris sont trop nombreux en ces derniers jours de l'année pour que je vous laisse expérimenter ainsi tous les modes de locomotion collective de la capitale... Vous allez prendre une auto... C'est votre seigneur et maître qui l'exige! Il faut combattre votre propension à l'avarice!

Le compliment me parut charmant et l'obligation de prendre une auto délicieuse! C'est la première en quinze jours!

Cher vieux Kerjean! Quand il constate mes économies, je ris de plaisir... et lui, il a un air si attendri, si bon que j'ai envie de l'embrasser... Pourtant, il ne les constate pas toutes. S'il y a certainement des choses superflues auxquelles je ne songerais même pas à renoncer tant elles me semblent indispensables, il y en a certainement aussi d'autres qui m'étaient autrefois nécessaires et auxquelles Guillaume ne peut pas même voir que j'ai renoncé, tant elles lui paraîtraient superflues...

Autre chose. Je n'ai pas voulu de femme de chambre, au moins pour l'instant. Une ouvrière à la journée me suffira pour la couture... Nous ne recevons pas... et, quand j'étais institutrice, j'ai appris à m'habiller toute seule... je sais très bien... et cela m'amuse!

Autre chose encore. Je n'achète plus de fleurs qu'aux bonnes vieilles marchandes des rues. Oh! elles sont moins bien pourvues que la fleuriste de marraine. Mais je m'entends à choisir les fleurs et à faire les bouquets... Kerjean dit qu'il y a encore de la "japonerie" là dedans!... Alors mon salon est toujours délicieusement fleuri, sans qu'il en coûte rien.

Mon salon, une merveille!... Mais c'est vrai que Guillaume est un homme de routine. Un de mes premiers soins en arrivant rue Boursault a été de changer la disposition des meubles dans le salon...

Ces malheureux meubles, de belles, belles vieilles choses, semblaient, avoir été cloués aux murs et ne pouvoir bouger, comme sur un navire... Ils avaient l'air de s'ennuyer horriblement... et de les regarder m'eût donné le spleen.

Par raison, je n'ai pas parlé de faire recouvrir les fauteuils, mais, pour le reste, je me suis mise à l'œuvre... et le résultat tient du miracle... Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché... Cependant toute la pièce est transformée... Les belles vieilles choses ne s'ennuient plus, elles vivent... et la lumière et l'air vivent aussi autour d'elles... C'est harmonieux, c'est charmant!

Je me promettais une vraie fête de la surprise, de la joie de Guillaume... Mais il a paru précisément plus surpris que joyeux...

— Oh! vous avez changé le salon!

— N'est-il pas beaucoup plus joli?

— Je ne sais pas... Si... peut-être... Mais j'étais habitué, je l'avais toujours vu ainsi...

Pendant un moment, il s'est tu, puis il a dit d'un ton qui implorait ma pitié:

— Surtout, n'essayez pas d'embellir mon cabinet, petite Phyl?

— Mais pourquoi?

— Parce que, tel que, depuis des années, je l'habite, il me plaît... Nous sommes accoutumés l'un à l'autre. En dérangeant les meubles et les papiers, vous dérangeriez aussi mes idées... mes vieux rêves... un tas de choses... je ne saurais plus où les retrouver.

J'étais déçue, car mon projet avait été de tout changer dans le cabinet de Guillaume... En imagination, je préparais à mon ami la plus séduisante des retraites, mais, bien gentiment, j'y ai renoncé... Je me suis contentée d'arranger ma chambre... et un peu, très peu, la salle à manger et l'antichambre...

Je me plais infiniment dans mon nouveau logis. Il me semble que chaque jour, quand je sors, c'est pour le délice d'y rentrer... Je m'installe dans le salon si joli, près de la fenêtre, et je travaille... De temps à autre, un coup d'œil jeté au feu, qui ondule en écharpes multicolores, à mes bouquets dont chacun me charme en particulier pour une nuance, une ligne, un parfum, un détail, une idée que je sais, m'est une joie intime, un rappel de pensées paisibles et confortables...

J'ai entrepris un grand ouvrage, des stores pour la salle à manger... Je m'inspire d'une broderie vue à Bruges... Ce sera très beau!

Puis, comme à la Peuplière, je lis... Guillaume me donne des livres... et presque toujours, il choisit très bien... Les journées passent si vite que je suis étonnée quand le soir arrive.

Guillaume ne reviendra jamais qu'exceptionnellement pour le déjeuner, mais quand l'heure du dîner approche, je l'attends... et c'est gentil d'attendre quelqu'un qu'on aime... Et je me dis que, sans doute, c'est gentil aussi d'être attendu... même pour un vieux garçon routinier.

Je ne veux point cependant contraindre Guillaume à partager la réclusion que mon grand deuil m'impose... Il faut, — marraine le disait d'un air d'expérience, — qu'un homme se sente libre d'aller au cercle, au théâtre, de voir à sa guise des amis, des camarades... Et Guillaume se sentira libre...

Minuit sonne dans toute la maison. Si j'imitais les vieux lions de Bruges, je pleurerais sur le passé... Mais je regarde vers l'avenir. En l'année qui vient, je veux avoir confiance.

Le destin a des jeux étranges. Un jour, pauvre solitaire, pauvre déracinée, toute à mon rêve fou, je souhaitais ces deux biens: la douceur d'un foyer qui fût mien... l'appui d'un cœur qui m'appartînt... Et le destin méchant meurtrit mon rêve, lui arracha les ailes... le tua...

Mais, ironique et clément, il exauça mon souhait.

Tandis que j'écris et que l'heure fatidique sonne, une atmosphère chaude m'enveloppe, des choses amies semblent veiller sur moi... Je suis seule et, pourtant, si j'avais peur, si je souffrais, je n'aurais qu'à franchir deux portes, qu'à appeler un peu fort peut-être... Et le secours serait là.

La vie était lourde à mes épaules... Et voici que, gardant ma main dans sa main, quelqu'un prend sa part du fardeau qui s'allège...

Quelqu'un..., l'ami de mon enfance, l'homme le meilleur, le plus noble qui soit au monde!

Non, je ne crains pas la nouvelle année.

Paris, 2 janvier...

Pressé d'offrir mon présent d'étrennes, — une précieuse petite médaille florentine qui me venait de mon père et que j'avais fait monter en épingle de cravate, — je suis entrée dans la salle à manger, dès le matin... Et je me souvenais d'un autre matin où, vêtue de la même robe blanche et coiffée d'un ruban tout pareil, j'avais respiré, en franchissant ce même seuil, la même odeur de chocolat fumant et trouvé ainsi, à la première place, devant la même tasse de faïence bleue, mon ami, qui déjeunait, paisible et solitaire... Matin lointain déjà et désormais historique!

— C'est moi, Guillaume, bonjour, — et surtout bonne année!

Des remerciements d'abord... Cette petite table Empire que j'avais admirée chez un antiquaire, sans oser dire qu'en rêve, je la voyais dans la fenêtre du salon, là où je travaille, voici qu'à mon réveil, Anaïk, messagère de quelque bon génie et savant devin, l'a posée près de mon lit... Le tiroir ouvert était plein de roses... Quelle jolie surprise! Oh! je suis contente, contente!

Guillaume, à votre tour d'être surpris et d'être content...

Mon cher Guillaume! Je ne crois pas qu'il soit plus surpris ni plus content que moi... mais comme il semble plus touché, plus reconnaissant de ma petite attention que je ne l'ai été de la sienne!...

Et c'est cette reconnaissance émue qui me touche, qui gonfle mon cœur d'une gratitude affectueuse et confuse.

— Petite Phyl, est-il possible que vous ayez ainsi pensé à moi!... Mais cette médaille est une chose très belle!... Et vous y teniez...

Que le Bizuth-géant, mon ami et mon sauveur, se soit une fois de plus ingénié à réaliser un désir de la petite princesse, rien de plus naturel, n'est-ce pas? Mais que la petite princesse, elle aussi, ait songé à donner un peu de joie, qu'elle ait apporté au choix d'un cadeau un peu de soin, un peu de tendresse... oh! voilà qui mérite qu'on s'émerveille!

— Mais c'est parce que ma médaille était belle et parce que j'y tenais, ami, qu'elle m'a paru digne de vous... Et je vous destine aussi cette cravate couleur de violette — une couleur que j'aime et qui vous siéra...

J'exhorte Guillaume à la patience. Je veux faire le nœud moi-même... Aussi bien, n'est-ce pas que je me méfie de ses talents en la matière... Guillaume n'est peut-être pas très coquet, mais il est extraordinairement adroit. Je n'ai jamais vu de cravates plus joliment tournées que les siennes...

Je le lui dis... Il rit.

— Oh! certes, s'il est un compliment que je n'attendais pas, petite Phyl... et de vous!...

Mais, de ce compliment inattendu ,et très mérité, je l'atteste, il est visiblement flatté.

— Pourquoi *de moi*? Ne remuez pas comme ça, Guillaume... et ne penchez pas la tête...

— De vous... parce que vous avez vu, toute votre vie, des gens élégants, des mondains qui... qui devaient être de grands artistes en nœuds de cravate...

— Quelques-uns... oui, peut-être... Mettons donc que parfois, j'ai vu *aussi bien*... Mais mieux, jamais... Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais cette observation... Tenez, c'est fini... Regardez dans la glace...

Il obéit, amusé, puis revient à moi.

— C'est parfait, oh! petite fée que vous êtes!...

— Et maintenant, m'écrié-je, posant mes deux mains sur ses épaules, maintenant, réparez un oubli et dites-moi que vous me... que vous nous souhaitez une très bonne année...

Un peu de mélancolie a passé dans les yeux qui me regardaient.

— Sans doute, est-ce d'instinct, petite Phyl, que j'évite les paroles ou les pensées qui évoquent l'avenir... notre avenir.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne peut évoquer l'avenir, sans le souhaiter, ou se le représenter tout au moins, d'une certaine façon... et que... je ne le vois pas du tout, notre avenir, ma petite... et même je ne vois pas beaucoup mieux notre bonne année

— Mais pourquoi, là? pourquoi?

— Ce serait trop long à vous dire... et surtout trop difficile...

— Vous pensez que je ne comprendrais pas?

— Peut-être.

Ses mains tenaient les miennes sans leur faire quitter la place qu'elles avaient prises d'elles-mêmes.

— Je suis sûre que je ne comprendrais pas, affirmai-je. Alors... Guillaume, ditesmoi tout de même que vous me souhaitez une bonne année.

— Je vous souhaite une bonne, une très bonne année, petite Phyl...

— Je vous remercie... et je vous souhaite aussi une belle, une heureuse année. Guillaume.

— Vous êtes bien gentille.

Il s'est tu.

Il y avait une chose que j'hésitais à dire depuis plusieurs jours et, soudain, presque malgré moi, je l'ai dite:

— Guillaume, pourquoi ne m'embrassez-vous jamais? Un frère embrasse sa sœur...

Il a souri, un peu embarrassé, je crois.

— Mais pas toujours... On peut s'aimer... s'aimer beaucoup même et ne pas s'embrasser.

— Non, on ne peut pas... On a envie, on a besoin d'embrasser ceux qu'on aime... Moi, depuis que marraine est partie... personne jamais ne m'embrasse plus... Et c'est le jour de l'an...



Parfums de Grand Luxe

"Soir d'Eté" *parfum doux et pénétrant.*

"Pensée d'Automne" *parfum vivace et chatoyant.*

"Lilas Geraldy" *donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.*

Tous les Parfums *Géraldy* sont persistants et tenaces.

Parfums: $2.00 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.

Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.

Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c., 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par

GOYER, PHARMACIEN

Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est
MONTREAL, Canada.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Brusquement, sans que j'y songeasse, des larmes m'étaient montées au bord des paupières.

— Oh! mon enfant chérie!

Il a saisi ma tête entre ses deux grandes mains, et il a baisé mes yeux très tendrement, puis, un tout petit moment, il m'a regardée sans rien dire... J'ai eu envie qu'il parlât... et j'ai dit très vite ce qui me venait:

— Vous n'embrassez pas du tout comme marraine...

Alors il s'est mis à rire franchement, de tout son cœur, et j'ai ri avec lui. Puis nous avons déjeuné; le chocolat était un peu froid, mais je me sentais joyeuse, et Guillaume avait son air très bon.

— Si vous voulez, je viendrai déjeuner avec vous tous les matins, Guillaume.

— Mais, ma pauvre enfant, je déjeune à sept heures et demie... au plus tard...

— Qu'est-ce que cela fait... Naturellement, je ne pourrai pas être prête... Mais je viendrai comme aujourd'hui... et comme l'autre fois... Maintenant, Mlle Arguin n'aurait plus le droit d'être scandalisée... Vous serez content si je déjeune avec vous?

Les Patain ont été délicieux et nous ont retenus à dîner... Je crois que M. Georges Patain aime beaucoup Guillaume et l'apprécie à sa valeur. Il m'a fait de lui, de son intelligence, de son caractère un tel éloge — et si vrai! — que j'en étais toute fière et même un peu émue.

Puis en riant, il a conclu:

— Vous me l'avez volé, petite Madame! Je le gardais pour ma fille. (Sa fille a neuf ans!) Mais comme ainsi mon ami Kerjean se trouve être, dix ans plus tôt, un homme très heureux... et comme vous êtes une petite charmeuse, je vous pardonne.

Je voudrais que Kerjean fût un homme très heureux...

V

17 janvier...

Le matin, en partant, Guillaume m'avait dit:

"Je rentrerais vers quatre heures pour travailler... Vous serez sortie naturellement... Mais voulez-vous être assez gentille pour veiller à ce qu'on fasse du feu dans mon cabinet."



Je m'étais agenouillée près de son fauteuil. "—Oh! petite princesse! s'est-il écrié. Vous à genoux! ce sont les rôles renversés, par exemple!"

— Certainement, je serai content... Mais je n'aime pas à changer vos habitudes...

J'ai ri...

— C'est plutôt moi qui ai un peu... saccagé les vôtres...

Dans la journée, nous sommes allés chez Mme Georges Patain, — visite de jour de l'an obligatoire. Quand nous sommes entrés, M. Patain a dit:

—Voilà les amoureux!

Kerjean a fait la drôle de mine qu'il a toujours, quand on dit des choses de ce genre. Cette mine, je suis certainement seule à la remarquer; c'est presque insaisissable et n'exprime rien de précis, même pour moi... Ce que je constate, c'est l'infaillible correspondance de l'effet avec la cause...

D'ailleurs, je crois que, si nous étions réellement des amoureux, il déplairait tout de même à Guillaume de l'entendre proclamer.

Il sait parfaitement qu'Anaïk lui fera son feu sans que j'y veille, mais il sait aussi que j'aime à me donner des airs entendus et que les recommandations de ce genre me flattent.

Je ne suis pas sortie. J'ai mis pour la première fois la jolie robe d'intérieur que ma nouvelle couturière — ses prix m'émerveillent de plus en plus — vient de me faire, une robe de drap blanc toute duvet de cygne et de guipure de Venise.

A quatre heures moins vingt, j'ai entendu un bruit de clé, puis un bruit de porte, puis le pas que je connais... Guillaume est allé directement dans son cabinet de travail, puis il est arrivé jusqu'au salon, où je brodais, installée devant ma table à ouvrage. Un grand feu crépitait. Les lampes étaient allumées déjà et leur lumière voilée d'abat-jour pâles glissait harmonieusement sur les jourd'hui, rien que des violettes, embaumaient, exaltées par la chaleur... Les meubles, — depuis que j'avais changé leurs habitudes à eux aussi, — semblaient s'être apprivoisés comme Jap, qui dormait à mes pieds sur un coussin et me lançait de temps en temps, un bel œil d'or tout enamouré... Sur le guéridon, la bouilloire hollandaise, — une de mes récentes acquisitions, — chantait en sourdine, près de la théière toute prête.

Dehors, la bise d'hiver soufflait, et, malgré les rideaux bien clos, on l'entendait un peu, juste assez pour apprécier mieux la tiédeur calme de la maison...

En entrant, Guillaume s'est écrié:

— Qu'il fait bon!

Puis il a regardé autour de lui:

— Mais c'est le paradis ici... comme tout est joli!

J'ai été tentée de dire: "Vous avouez que le salon est mieux ainsi." Mais j'ai le triomphe modeste... Et déjà, les yeux sur moi, mon ami ajoutait:

— Vous surtout, petite Phyl... Je suis content de vous voir en blanc... Et puis je suis content de vous voir... Je pensais que vous seriez sortie... C'est gentil de vous trouver là!...

Il s'était assis près du feu; j'étais debout devant lui; il a pris mes mains pour y appuyer son front, puis il a dit tout bas, comme malgré lui:

— Je rentrais découragé...

Découragé, vous, Guillaume?

— Mais oui, moi!...

Il souriait de ma stupéfaction.

— Croyez-vous que je n'aie pas, comme d'autres, mes heures mauvaises?... Vous n'avez pas été sans entendre parler — on n'en a d'ailleurs parlé que trop! Patain est terrible pour cela! — de notre chimère... le moteur Patain!... Nous cherchons... je cherche, moi personnellement, depuis longtemps... Et... j'ai presque trouvé, ma petite Phyl... Mais ce "presque" est un monde, un monde de ténèbres... Un moteur Patain — mon moteur — a pu être construit, il fonctionne... Et cependant, devant ce "presque", peut-être mes cheveux blanchiront-ils?... J'ai lu quelque part un proverbe chinois qui dit: "Quand on a dix pas à faire, on est à la moitié de sa peine au neuvième pas..." Il y a des jours où je vois clair... c'est comme une petite lueur que j'aperçois, qui me guide... Je la suis... elle m'entraîne, je me crois au but. Hélas! brusquement, je dois constater que la petite lueur quelque méchant follet— m'a savamment égaré... que tout est à recommencer... Je recommence... Parfois, j'en ai la tête un peu cassée, je ne l'avoue pas, mais je n'ai plu aucune confiance dans le résultat final...

— Mais *moi*, j'ai confiance en vous.

Ces mots véhéments n'étaient pas prononcés que, déjà, la phrase me semblait absurde. La belle affaire pour Guillaume que j'eusse confiance, moi qui ne sais même pas ce que c'est qu'un moteur. Bien vite, j'ai ajouté:

— M. Patain aussi!

Il a ri en caressant doucement son front chaud à ma main fraîche.

— M. Patain, il n'a que trop confiance en moi! Il croit que je suis le bon Dieu et que j'ai créé le monde en six jours... Ses rêves escaladent le ciel... Puis, quand cela ne va pas et qu'il s'en doute, quand il s'avise que de trouver le parfait moteur d'aviation pourrait être plus long que de créer le monde... le voilà par terre... plus bas que moi... et je le devine prêt à

tout envoyer promener... Alors, je m'en fuis... comme aujourd'hui encore... Patain, c'est le monsieur qui passe du rose au noir en cinq minutes... et quel noir!

J'ai répondu quelque chose, et Guillaume a continué à me parler de ses ennuis. D'être insuffisamment documentée sur les moteurs d'aviation ou autres ne m'empêchait point, n'est-ce pas? de comprendre ce qui m'était dit de M. Patain et de son caractère rose et noir, ni de concevoir l'agacement qui pouvait résulter des variations inopportunes de ce caractère, aux heures de lutte et surtout de doute, pour mon pauvre grand ami.

Je m'étais agenouillée près de son fauteuil... Au bout d'un assez long moment, il s'est aperçu que j'avais pris à côté de lui cette pose qui m'est, d'ailleurs, familière et confortable...

— Oh! petite princesse! s'est-il écrié. Vous à genoux! ce sont les rôles renversés, par exemple!

D'un bond joyeux, je m'étais remise sur mes pieds.

— Les rôles renversés, Bizuth-géant, qu'est-ce que vous dites là? Vous représenteriez-vous cette chose invraisemblable: un grand homme comme vous à genoux devant une petite poupée comme moi?

Il a secoué la tête en souriant.

— Une chose invraisemblable, croyez-vous? On a vu de beaucoup plus grands hommes... ou tout au moins des hommes beaucoup plus grands que moi, s'agenouiller très humblement devant de très petites poupées... Et, quand la petite poupée est douce et compatissante, quand elle écoute patiemment, gentiment, les lamentations du pauvre grand diable, c'est alors qu'elle mériterait qu'on s'agenouillât... Maintenant, je vais travailler.

Je l'ai retenu, exigeant qu'il prît une tasse de thé.

— Rien n'est plus réconfortant, si on a eu un peu froid... Et mon thé de Ceylan est exquis... Je lui trouve un goût de fleurs... de fleurs très belles et très odorantes... que je n'ai jamais vues... que je ne connaîtrai jamais... Puis, c'est comme un miracle... Quand on en a bu, on a les idées plus claires, plus légères, plus vivantes, plus je ne sais quoi... On a des idées nouvelles, des idées merveilleuses qui ont des ailes... juste ce qu'il vous faut! Asseyez-vous, ce sera fait tout de suite... Je sais très bien faire le thé... c'est un art!

— Alors je vais me laisser servir ainsi par vous?

— Certainement... cela vous déplait?

— Au contraire... je crains que cela ne me plaise trop... je deviendrai insupportable.

Tout en savourant mon thé délicieux et les gâteaux légendaires d'Anaïk, Guillaume s'est mis à me parler du moteur Patain, à me l'expliquer comme il pouvait me l'expliquer à moi, naturellement, car mon ignorance en la matière, dépasse tout ce qu'on imagine... Maintenant, le charme est rompu, mes souvenirs s'embrouillent... Je serais incapable de me rappeler complètement, de redire surtout ce que j'ai entendu. Mais à ce moment, mon ami disait les choses en phrases si nettes, en termes si limpides que j'avais, en l'écoutant, l'impression de tout comprendre. Cette création de son génie inventif, cet engin encore irréalisé qu'il essayait de me décrire, je l'admirais, j'en concevais la beauté spéciale, la vigueur féconde, les effets bienfaisants...

Oh! petite chose de métal, fine, précieuse et puissante comme ces bijoux chimériques, ces talismans dont je m'émerveillais jadis en lisant les contes, parce que leur force magique transportait les élus des fées, les chevaliers et les princesses, d'un bout de l'univers à l'autre, à travers les régions inexplorées de l'espace lumineux, petite chose mystérieuse qui serez si légère pour vous envoler plus vite, plus loin et plus haut, qui serez si forte pour résister au vent, à la tempête, à tous les obstacles invisibles et perfides de l'air, qui serez si sure pour épargner des vies humaines, il appartenait à ce bon génie, à cet être extraordinaire, qui accomplit tant de prouesses ignorées et qu'une petite fille nomma le Bizuth-géant, de vous faire passer du domaine des fictions à celui de la réalité!

Peu à peu, en parlant, Guillaume reprenait confiance; les mots qu'il disait pour me convaincre le persuadaient lui-même, l'enivraient... Son visage resplendissait d'intelligence et de foi... Ce fut, pendant quelques moments, le plus beau que j'eusse jamais vu...

— Oh! m'écriai-je, comment pouvez-vous douter, Guillaume?... Chercher comme vous, c'est avoir déjà trouvé!

Il a soupiré.

— *Presque*, mon enfant chérie, *presque*!... Oubliez-vous le petit mot cruel qui, tout de suite, refroidit mon enthousiasme, la petite difficulté technique qui semble se jouer de moi... qui m'abuse de mirages... ou me paraît insoluble?

— Vous vaincrez toutes les difficultés, affirmai-je... Comment? je ne sais... Tout à coup, je pense — un jour que vous ne vous y attendrez pas...

— Peut-être...

Il souriait, réconforté.

— Cette fois, je vais travailler... Il faut!...

— Voulez-vous que je m'installe près de vous?

— Oh! non, merci!...

— Mais je ne m'occuperais pas de votre travail...

— Oui, mais moi, je m'occuperais de vous... Et je serais distrait...

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'un jour je pourrais être votre secrétaire... vous aider?...

— Je vous assure que je ne saurais employer un secrétaire, ma mignonne...

— Vous vous méfiez de mes capacités? Autrefois, vous me débitiez de beaux sermons sur les avantages de la science, vous rappelez-vous? Puis, après m'avoir reproché sévèrement ma paresse, vous me faisiez des problèmes d'arithmétique ou mes devoirs de catéchisme, pendant que je me reposais, couchée devant le feu, sur la grande peau d'ours blanc...

— Oui, dit Kerjean; je vous vois encore, allongée sur la fourrure blanche et regardant la flamme sans rien dire... Vous aviez la pose et le sourire d'un petit sphinx... A quoi pensiez-vous?

— Je ne m'en souviens plus... Je pensais sans doute que vous étiez bon... et qu'il était doux et précieux pour une petite princesse ignorante d'avoir un grand esclave très savant... Qui sait? je le pense peut-être encore... Allez travailler, mon ami, je ne vous dérangerai pas...

Il s'est enfermé et, jusqu'à sept heures et demie, il n'a pas quitté sa cellule... Quand il en est sorti, il m'a retrouvée dans le salon.

— Vous êtes restée là?...

— Mais oui, tout le temps, je brodais...

— Quelle petite souris!... On ne vous entend pas... C'est très joli ce que vous faites!

— N'est-ce pas? Un souvenir de l'hôtel Gruthus. Avez-vous bien travaillé, vous?

— N... on... c'est-à-dire, je ne sais pas... Il me semble que, de nouveau, la petite lueur va briller dans les ténèbres.

— Ah! que je suis contente!

Mon cri de joie était si spontané qu'il dut en deviner la sincérité profonde. Sa main s'est posée sur mes cheveux très affectueusement.

— Vous avez été bonne et secourable, petite Phyl... Je ne savais pas qu'il pût sembler si doux, en de certaines heures, à un sauvage comme moi, d'être un peu plaint, d'être même un peu dorloté... Ma chère petite Phyl, vous m'avez fait du bien... Vous désiriez m'aider... Vous m'avez aidé beaucoup...

Je me suis sentie très fière.

18 janvier...

Roger Lecoulteux est venu vers sept heures pour demander je ne sais quel renseignement à Guillaume, et, comme la "fortune du pot" ne l'effrayait pas, il a dîné avec nous... C'est la première fois que nous avions un convive.

Je jouais avec aisance et plaisir mon rôle de maîtresse de maison, et le bon Roro s'amusait visiblement de m'y voir... Je crois qu'il est consolé. Sa mère lui aura promis une autre épousée...

N'est-ce pas étrange? Trois jeunes hommes semblaient m'aimer et rechercher ma main... Et voilà que je porte le nom d'un quatrième qui n'avait jamais songé à m'épouser... qui ne m'aime pas...

Avec un à-propos admirable et des coups d'œil malins jetés vers Guillaume impassible, Roro m'a redit qu'il avait

HÔPITAL PRIVÉ POUR DAMES

Spécialité : MALADIES POUR FEMMES SEULEMENT

Dr. G. E. MILETTE

CHIRURGIEN GYNÉCOLOGUE

Elève de l'Hôpital Broca (Paris)

HEURES DE CONSULTATION :
de 2 à 4 heures
de 7 à 9 heures

20 SQUARE ST-LOUIS
MONTRÉAL
Tél: EST 7277

appris sans étonnement mon mariage... et le nom "de l'heureux élu".

— J'avais deviné, moi, et depuis longtemps, jolie madame!... Je ne lui avais pas caché ma pensée, à ce diable de Kerjean: "Vous, vous épouserez Phyllis Boisjoli!..."

— Roro, vous brodez... Vous ne m'avez jamais dit cela, objecta Guillaume.

— Je lui ai dit quelque chose de très analogue, jolie madame... Je l'entends encore me répondre, ne voulant convenir de rien: "La petite Phyl?... Mais c'est une enfant, cher ami, je l'ai vue naître!" Ah! le cachotier! ne m'a-t-il pas cité une chanson:

> "*Mon mari, vous serez.*
> *— On donne à qui demande!*"

J'ai ri...

— Eh bien, la chanson disait vrai, monsieur Roro, voilà tout!

Certes, elle disait vrai, la chanson... Mais si vous saviez, Roro, si vous saviez *qui* a demandé?

J'étais un peu agacée... sans le montrer; Guillaume aussi,,, et il le montrait Mais Roro ne voyait pas plus l'agacement de Guillaume qu'il ne devinait le mien... Trouvant la gaffe insuffisante, il parla du ménage Fabrice de Mauve! Epatant, épatant!... C'était à croire que Fabrice fût amoureux de sa femme... On les rencontrait ensemble partout!... Il l'affiche, positivement, il l'affiche!...

Je suis devenue rouge, puis pâle... puis j'ai repris une belle contenance... Cette fois, Guillaume est resté indéchiffrable...

L'innocente gaieté de Roro a d'ailleurs désarmé notre rancune... Et, charmé de sa soirée, l'aimable garçon nous a quittés en nous promettant de revenir.

Pourquoi Guillaume dit-il toujours qu'il m'a vue naître, ce qui est parfaitement inexact... et que je suis une enfant, ce qui est absolument faux!

Quel âge avait-il, l'an dernier, quand il émettait ces choses ridicules? Trente ans...

... Eh bien, moi, j'aurai vingt ans cette année... Qu'est-ce que c'est qu'un intervalle de dix ans entre un homme et une femme.

20 janvier...

Guillaume m'a dit:

— Quand on ne vous connaît qu'assez superficiellement, on vous croit très mondaine, petite Phyl, et sans doute parceque vous n'êtes pas timide et parlez avec grâce, parce que vos gestes sont aisés et vos manières délicates, parce que vous êtes élégante et peut-être coquette, que vos frivoles toilettes sont jolies et que vous savez les porter, on pense que le monde vous a ainsi façonnée et que vous êtes son œuvre charmante et un peu artificielle... Mais, quand on vous connaît mieux, on s'aperçoit qu'on s'est trompé, que, telle que vous êtes, Dame Nature s'est plu à vous créer, que la petite plante rare ne doit rien ni à l'atmosphère de la serre ni aux soins savants du jardinier, qu'au contraire elle a poussé toute seule, à l'aventure, comme une herbe folle.. Et je me réjouis qu'il en soit ainsi...

— Oh! que j'aie poussé toute seule, rien n'est plus vrai... Le monde, Guillaume? quelle jeune fille élevée dans le milieu où la bonté de marraine m'avait placée y a été moins mêlée que moi? Songez que je passais la plus grande partie de l'année à la Peuplière où les relations de société bien paisibles, bien monotones et peu fréquentes, n'étaient que des relations de voisinage, et que, dans les villes de baigneurs ou d'étrangers où nous campions le reste du temps, nous vivions presque plus isolés qu'à la Peuplière, marraine redoutant et fuyant les connaissances nouvelles et particulièrement celles qu'on fait au hasard des rencontres de casinos ou d'hôtels... Nos séjours à Paris étaient très courts; alors, seulement, nous voyions quelques amis... Le premier appelé, le premier accouru, c'était vous!... Je n'ai jamais eu, ni comme petite fille ni comme jeune fille, de compagne, de confidente intime... Les institutrices archibrevetées qu'exigeait marraine s'ennuyaient à la Peuplière, de sorte que j'en ai changé souvent et ne me suis liée de tendresse avec aucune. La bonne vieille Ribes ne pouvait être une amie pour moi. J'ai vécu en solitaire, moi aussi... Si quelqu'un a eu sur mon esprit, sur mon cœur, une influence un peu profonde, il se pourrait bien que... ce fût vous, mon grand frère de toujours... Quand j'étais petite, déjà, je vous confiais mes joies pour que vous soyez heureux, et mes peines... pour que vous les consoliez... Et même il me semblait souvent que les mots étaient inutiles, que vous lisiez en moi comme en un livre ouvert...

— Jadis!...

— Jadis... et maintenant encore... Pourquoi dites-vous "jadis"?

— Parce que je suis un homme très simple et que le livre où je lisais me paraît être devenu, avec le temps, plus difficile à déchiffrer... où à comprendre... Alors, je pense que, parfois, je le comprends mal... ou encore que j'en comprends les mots... sans en pénétrer toujours le sens profond.

— Peut-être n'a-t-il pas de sens profond, Guillaume?

— Oh! que si!

Nous causons beaucoup, à propos de toutes choses. Si Guillaume prétend qu'il ne me comprend plus toujours aussi bien qu'autrefois, moi, je pourrais répondre qu'auprès de lui j'éprouve l'impression contraire. Il me semble comprendre Guillaume beaucoup mieux, beaucoup plus complètement qu'autrefois... Oh! ce n'est pas, en ce cas, que le livre soit devenu plus facile à lire, c'est plutôt qu'aux anciens jours, insouciante et distraite, je n'y jetais les yeux qu'avec négligence, en passant... Peut-être aussi, pour mes yeux égoïstes et futiles de petite princesse, restait-il trop souvent fermé...

J'ai fait une découverte étrange, c'est qu'au fond, tout au fond, Guillaume est un timide... Oh! certes, il n'a pas cette réputation, on le traite plutôt de "paysan du Danube"... Mais il est de ces timides de race particulière, qui, tout au rebours de ce qui semblerait logique, ne laissent voir leur timidité que peu à peu, aux personnes qui les connaissent bien... à mesure peut-être qu'ils laissent deviner leur cœur.

Si je suis une femme qu'il faut connaître, Guillaume est un homme qu'il faut deviner... Il ne s'est jamais raconté à qui que ce fût... il ne se raconte pas beaucoup plus à moi maintenant que naguère... Aucun être n'a moins parlé de lui-même... Cependant, à travers les mots, les gestes, les silences de la vie de chaque jour, par ce qu'il me dit, par ce qu'il me tait, j'apprends à deviner Guillaume... Lentement, le livre s'ouvre... je lis à mon tour... et ce ne sont pas les mots, c'est le sens profond qui m'émerveille... Et j'admire encore plus, et j'aime encore mieux mon ami qu'autrefois.

— Guillaume, ai-je dit un jour, si je pouvais jamais penser que vous eussiez fait quelque chose de mal... ou seulement quelque chose qui ne serait pas tout à fait bien... je ne croirais plus à rien sur la terre...

Il a hoché la tête en souriant:

— C'est effrayant ce que vous dites là, petite Phyl. Je ne suis pas un ange, vous savez, il s'en faut!

— Non... vous êtes un homme, c'est bien plus beau!... Sans compter que vous seriez sans doute très ennuyeux, si vous étiez un ange... Je n'oserais même pas vous demander une cigarette... Donnez-m'en une, Guillaume, s'il vous plaît?

Ces blondes cigarettes d'Orient que Guillaume fume et dont l'odeur spéciale imprègne la pièce qu'il habite, émane subtilement de ses vêtements, flotte autour de lui, comme une atmosphère qui lui est propre... Je les aime. Elles me rappellent les temps les plus lointains de notre amitié. Elles font partie des petites choses, des mêmes habitudes qui constituent notre vie, notre intimité d'à présent...

22 janvier...

L'année prochaine, mon grand deuil fini, je ferai beaucoup de visites, parce qu'il est utile d'avoir des relations, chacun le dit, et qu'une femme doit à la carrière de son mari de prendre position dans le monde... Cet hiver, je me plais à vivre en sauvage. Quand je sors, je me promène ou j'achète des choses pour ma maison. Cependant, j'ai fait une apparition chez les Mauriceau... Mais j'ai évité le "jour" de madame, ne voulant à aucun prix rencontrer les habitués de son salon... ne voulant à aucun prix *penser* à Fabrice de Mauve...

J'ai rempli également mes devoirs de politesse auprès de Mlle Arguin, qui n'a pas de jour et que j'ai manquée; de Mme Georges Patain qui avait vingt personnes autour d'elle et avec qui je n'ai pas échangé dix mots, et de Mme Saugeret, qui était seule à côté de sa table à thé et dont l'accueil joyeux ne pouvait me laisser aucun doute sur le plaisir que lui causait ma venue.

Mme Saugeret, la femme d'un des ingénieurs de la maison Patain, est presque aussi jeune que moi, et je la trouve tout à fait sympathique et gentille, quoiqu'un peu bébête. Sa conversation n'offre pas grande variété. La bonne petite femme ne parle que de ses enfants et de son mari... de son mari surtout. Je me suis acquittée au mieux de ma partie dans le duo. Je ne pouvais parler, avec la meilleure volonté du monde, de mes enfants, mais je lui ai parlé des siens, deux bébés adorables... Et je lui ai parlé aussi de "mon mari..."

De prononcer ces deux mots "mon mari" me paraît très drôle... Jamais je n'appelle Guillaume "mon mari", ni quand je m'adresse à lui ni quand je pense à lui. Mais, quand Mme Saugeret dit de M. Saugeret: "mon mari"... et de Guillaume "votre mari", il faut bien qu'à mon tour je dise "mon mari"...

Cela m'amuse. Je songe au couple amoureux de Bruges, et je me préoccupe de jouer congrûment mon rôle d'heureuse jeune mariée, quitte à faire preuve

d'imagination pour sauver les apparences. Alors je raconte au hasard que mon mari et moi nous sortons fort peu, que notre vieille maison, nouvelle pour moi, rajeunie pour lui, nous paraît être le lieu le plus charmant du monde, que nous sommes très gais, que moi je suis un peu folle, mais qu'il aime quand je ris; que je lis beaucoup et seulement les livres qu'il choisit pour moi, que, dans la journée, quand il rentre, il est content de me trouver là et que le thé, préparé par moi, a pour nous des airs de dînette; je parle d'une promenade que nous avons faite un dimanche, d'une exposition de costumes anciens que nous avons vue; puis, à l'exemple de Mme Saugeret, mais plus justement, car ce brave M. Saugeret est un homme fort ordinaire, je dis "mon mari qui est si bon... mon mari qui est si intelligent... mon mari qui sait tant de choses... mon mari qui, sans cesse, pense à moi..."

Et, soudain, je constate que je me suis passée de mon imagination, que la vérité seule m'a servie... et que l'amitié — une certaine amitié — est une bien belle chose, puisqu'elle peut ainsi parler, sans le savoir, le même langage que l'amour.

VI

Paris, 25 janvier...

Guillaume voulait m'emmener à Issy-les-Moulineaux pour voir avec lui un départ d'aéroplanes. J'ai refusé.

— Depuis que je suis Mme Kerjean, j'ignore systématiquement, quand je lis un journal, tous les articles qui parlent de l'aviation ou des viateurs, Guillaume... et je n'assisterais plus pour un empire à un *meeting* comme celui de Vichy... encore moins à un départ de course... Ah! Dieu, je mourrais de peur!

Guillaume paraissait confondu.

— Mais pourquoi? quand je vous parle de ces choses...

— Quand vous m'en parlez, c'est différent... Je retourne au temps du Bizuthgéant, des contes... tout est possible, facile... Mais si je lisais les récits des journaux ou si je voyais de vrais aéroplanes, je me ferais une idée plus réelle, plus terrible des dangers que vous courez à chaque moment... et je ne vivrais plus.

— Ma petite Phyl, je suis persuadé qu'un départ comme celui de demain vous donnerait au contraire une impression de confiance et de sécurité... Bien des femmes d'aviateurs y assisteront... et parmi elles, il y en aura certainement qui...

Il s'arrêta.

— Qui... quoi? demandai-je.

— Eh bien... qui tiennent encore beaucoup plus à leurs maris que vous... à moi.

J'ai eu un cri, un élan irrésistible.

— Mais Guillaume, je tiens à vous plus qu'à tout au monde!

Je m'étais jetée dans ses bras comme on se réfugie... Il me regarda un moment en souriant, un peu, très peu, et d'un drôle d'air comme s'il était ému, et ne voulait pas qu'on s'avisât de son émotion.

— C'est vrai, murmura-t-il, vous n'avez plus que moi, ma pauvre petite!

— Si vous saviez, repris-je, chaque fois que vous rentrez en retard, j'ai dans la tête la liste de tous ceux qui... Oh! je ne vous l'ai jamais dit... parce que je pense qu'une femme d'aviateur doit avoir l'âme d'une femme de soldat!...

— L'âme d'une femme de soldat, mon pauvre petit! Vous y voilà tout à fait!... Petite Phyl, rappelez-vous ceci, c'est que les trois quarts des accidents graves, des catastrophes que nous déplorons, ont eu pour principe une imprudence ou une faute, qui eussent pu être évitées...

— Et cette faute, cette imprudence, vous êtes sûr de ne les commettre jamais?...'

— Aussi sûr que peut l'être un homme de chair, créature faillible... assez sûr pour n'avoir jamais éprouvé, en grimpant dans mon fuselage, la moindre appréhension... D'ailleurs, j'ai foi en mon étoile.

— Guillaume, je me suis juré de respecter les obligations de votre carrière, mais votre carrière... c'est d'être un théoricien, Guillaume, un ingénieur, un inventeur... pas un pilote... Alors, dites, mon ami cher, puisque je ne puis vous demander de renoncer à vos grandes ailes, voulez-vous me promettre de ne jamais quitter la terre sans penser que vous y laissez une pauvre petite femme à qui vous êtes nécessaire, sans vous rappeler que, maintenant, votre vie... que vous me l'ayez donnée ou que je vous l'aie prise, Guillaume, est un peu, un tout petit peu à moi?

Il a dit:

— Je vous le promets.



Je m'étais jetée dans ses bras comme on se réfugie... "—C'est vrai, murmura-t-il, vous n'avez plus que moi, ma pauvre petite!"

28 janvier...

Je ne m'étais pas trompée. Cette petite Mme Saugeret est une sotte... Une bonne idée que j'ai eue d'aller la voir aujourd'hui!

Je n'étais pas assise dans son salon que, souriant avec malice et sympathie:

— Petite madame Kerjean, admirez les rouages habiles de ma police particulière... Hier, à deux heurse, vous étiez en voiture dans une rue de Passy, avec un monsieur!

Je regardais Mme Saugeret sans comprendre. Elle continua:

— La voiture s'est arrêtée à quelques pas d'une station du tram Auteuil-Madeleine... Le monsieur est descendu, il a parlé au cocher et l'a payé... Comme il se dirigeait rapidement vers cette station, vous l'avez rappelé... Il est revenu... vous avez rouvert la portière, il s'est penché et... je crois bien qu'il vous a embrassée, madame?... Puis la voiture est repartie, vous emportant. Et M. Kerjean a manqué son tram.

Devant ma surprise immobile et muette, elle riait de tout son cœur.

— Vous vous demandez comment je suis si bien renseignée?... Ne cherchez pas... Je déjeunais chez une amie... et c'est de sa fenêtre que j'ai pu assister à cette petite scène... De vous, je n'ai vu qu'une jolie main gantée et un grand chapeau noir qui ne se sont montrés à la portière que pour disparaître aussitôt... Mais j'ai très bien reconnu M. Kerjean... Et voilà toute l'histoire.

J'étais tellement saisie que, pour faire bonne contenance, je n'ai trouvé qu'un sourire, réflexe banal, et cette phrase lapidaire dont, aussi bien, la sincérité n'était pas douteuse: "— Une histoire qui prouve, chère madame, qu'on ne devrait pas s'embrasser dans la rue...

— Oh! c'était dans la voiture...

Une rougeur profonde me brûlait le visage.

— J'espère que vous n'êtes pas fâchée que je vous aie raconté cela, fit Mme Saugeret...

J'ai répondu que je n'étais pas fâchée du tout, que j'avais été seulement un peu étonnée... Et nous avons parlé des enfants de Mme Saugeret et du mari de Mme Saugeret... Mais pas de "mon mari..."

Non, je n'étais pas fâchée... je ne suis pas fâchée... Je n'ai guère le droit d'être fâchée, en somme... quoique... Eh bien, quoique, je le répète, une rue ne soit pas l'endroit à choisir pour s'embrasser! je ne suis pas fâchée... mais j'ai de la peine... un peu de peine... Oh! je connais la vie... Je sais bien ce qui arrive, lorsqu'un homme ne se marie pas, ne veut pas se marier... Il aime, sans donner beaucoup de son cœur peut-être, des femmes qui, précisément, sont de celles qu'on n'épouse pas... Si Guillaume aimait cette femme avant de m'épouser, moi, par bonté, par charité, je ne pouvais pas exiger qu'il cessât de l'aimer tout à coup... et sans plus de raison... Un homme qui fait un mariage sans amour comme le nôtre, un mariage fraternel, a bien le droit d'aimer ailleurs... Et même c'est une chose que, déjà, je m'étais dite... Mais je me l'étais dite va-



Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

guement... en mots abstraits... pas en images... Et... je ne sais pas... je n'avais jamais songé à me représenter Guillaume amoureux...

Maintenant, cette histoire m'obsède, je la trouve absurde... Et je *vois* toute la scène que cette petite niaise de Mme Saugeret m'a décrite avec tant de complaisance, sans même admettre que mon mari pût embrasser une autre femme que moi!...

Oh! je voudrais tout dire à Guillaume et me moquer de lui!

C'est cette créature ,d'ailleurs, qui a été inconvenante... Pourquoi l'a-t-elle rappelé?... J'ai eu envie de le dire à Mme Saugeret: "Moi, madame, je ne l'aurais pas rappelé, je ne lui aurais pas fait manquer son train!" Dieu! que c'est bête, pourtant, qu'un homme comme Guillaume un homme sérieux, manque un train pour donner un baiser à une petite femme de rien du tout!

Je suppose qu'il l'aime beaucoup... et qu'elle, elle aime aussi beaucoup Guillaume, puisqu'elle le rappelle pour l'embrasser...

Je me demande comment il lui parle?... ce qu'il lui dit? comment il est avec elle?... Je me demande comment sont ses yeux quand il aime?... Il peut avoir des yeux si bons, si tendres... quand il n'aime pas...

Au fond, tout cela m'est égal, mais j'aurais préféré l'ignorer... n'y penser jamais... Je savais bien que Guillaume n'était pas forcément à Levallois, à Issy-les-Moulineaux ou dans les airs, quand il n'était pas à la maison... mais je ne suis pas curieuse... Quand je le voyais, j'étais contente... voilà,tout.

Maintenant, il y aura des moments où je me dirai: "Est-ce qu'il est près de cette femme?" Et j'en serai troublée, irritée...

D'habitude, quand Guillaume rentre pour dîner, je cours à sa rencontre, tout de suite, et même, s'il sonne deux coups, c'est toujours moi qui ouvre la porte... je lui souris, je lui parle... il baise ma main ou mon front... Ce soir, je suis restée appliquée à ma broderie, comme si je n'avais entendu ni les deux coups de sonnette, ni l'entrée de Guillaume dans le salon où j'étais assise. Il est venu jusqu'à moi, sans que j'eusse levé les yeux.

Il s'est penché sur moi, en murmurant:

— Voilà une ouvrière bien absorbée!

Puis, comme sa bouche s'approchait de mes cheveux, je me suis reculée très vite pour qu'elle ne me touchât pas... Il s'est redressé sans insister. (Naturellement, ça lui est bien égal!...) Et il a demandé d'un ton à peine contraint:

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir, petite Phyl?

Je lui ai donné une main inerte en répondant:

— Il n'y a rien... que voudriez-vous qu'il y eût?... Je n'ai que trop de raisons pour n'être pas toujours gaie... J'ai eu des pensées tristes, aujourd'hui, voilà tout...

— Et vous ne pouvez pas me les confier, ces pensées tristes?...

— Non...

Alors il a dit sèchement: " — Ah! " Et il s'est éloigné.

Le dîner a été muet... Guillaume a passé toute la soirée à dessiner dans son cabinet. Moi, je lisais dans le salon. A chaque heure, moins silencieuses que nous, les deux pendules se répondaient familièrement d'une pièce à l'autre. Le timbre de l'horloge de bois est grave et encourageant comme la parole d'un vieil ami très sage... Il doit faire bon l'entendre, quand on travaille.

Mais celui de la petite pendule d'or est d'une musicalité trop délicate, trop rare, trop délicieuse... Il semble avoir été créé par je ne sais quel artiste ou quel magicien pour sonner des heures trop belles... des heures trop heureuses, trop douces pour qu'on puisse les connaître jamais...

Alors, quand on se sent triste, il fait un peu mal...

15 février...

Vie tranquille, un peu monotone quelquefois... Il me semble que je suis souvent seule... Et ce n'est pas toujours quand Guillaume est absent!... Il y a des jours où Guillaume paraît heureux de me voir, d'être près de moi, de causer avec moi... des jours où il est simple, bon et tendre... Il y en a d'autres où il est aussi bon, mais très compliqué...et pas tendre du tout... et où l'on pourrait croire que je l'ennuie... Si je le lui dis, il a l'air malheureux et me jure que non.

Le dimanche, nous sortons ensemble. Je crois que Guillaume se sent tenu de me promener comme une pensionnaire dont c'est le jour de congé.

Dimanche dernier, comme il faisait beau, nous sommes allés au Bois, puis nous avons goûté dans un thé à la mode... Un peintre que Guillaume connaît s'est emparé de nous et nous a emmenés à la Galerie Petit pour voir son exposition, qui est très intéressante... C'est un homme charmant, gai, spirituel et tout jeune... Il a demandé à Guillaume la permission de faire mon portrait pour le Salon... Mais Guillaume a dit que ma figure était de celles dont on ne saisit jamais la ressemblance... et que de tenter pareille entreprise serait temps perdu...

Ce n'était pas une réponse très aimable ni pour le peintre ni pour moi...

Je me demande si cette autre femme est très jolie?... Je ne pense pas du tout à elle... J'ai pris mon parti de son existence, naturellement... une existence qui n'a rien à faire avec la mienne...

Seulement, c'est une chose désagréable de plus à laquelle je dois m'empêcher de penser...

Je voudrais qu'il y eût, par compensation, une chose très agréable à laquelle je me forcerais de penser...

20 février...

Grande surprise! Mlle Jacqueline Albin arrive à Paris et projette d'y passer quelques mois avant de décider si elle se fixe en France ou reprend sa vie de voyages. Guillaume est allé la recevoir à la gare.

Si le retour de Mlle Albin s'était annoncé trois mois plutôt, je ne serais pas la femme de Guillaume.

Je me demande si Guillaume regrette de m'avoir épousée? Cette question à laquelle, naguère, je ne songeais même pas, me passe par l'esprit, sans cesse, maintenant...

25 février...

J'ai été très étonnée... Mlle Albin a déjà trente-deux ans. Il me semblait qu'à cet âge on avait l'aspect d'une vieille fille, on ne comptait plus... Pas du tout! Mlle Albin paraît fort jeune, et elle a les plus beaux cheveux châtains et les plus beaux yeux bleus du monde, des traits réguliers et un teint extrêmement pur... Elle est encore très jolie, quoique un peu trop forte pour mon goût... J'ajoute que son costume tailleur — très anglais — l'habille à merveille.

Elle m'a embrassée tout de suite, puis elle m'a regardée attentivement, franchement, et elle m'a embrassée encore, en disant comme Guillaume:

— Mon Dieu, quelle enfant vous êtes!

Elle avait trouvé à Fougères, d'où elle vient, deux lettres de Guillaume, une qui lui parlait de ma misérable position, l'autre qui lui faisait part de notre mariage.

Quand je lui ai demandé si elle n'avait pas été très étonnée, en apprenant que Guillaume se mariait, elle a souri, en répondant: "Non; la première lettre que j'avais lue d'abord suffisait à préparer la seconde."

Mlle Jacqueline a bien voulu déjeuner avec nous, dès le lendemain de son arrivée. Guillaume a raison, elle est très intelligente, très instruite. A table, elle a parlé de ses voyages avec Guillaume. Elle a tout vu et Guillaume sait tout; il lui faisait des questions auxquelles je n'aurais jamais pensé et qui, tout aussitôt, recevaient leur réponse. Puis elle a interrogé à son tour. Et j'ai constaté qu'elle comprenait beaucoup mieux que moi ce que Guillaume lui disait de ses recherches aéronautiques et des résultats déjà obtenus.

J'aimais à suivre leur causerie. Cependant mon plaisir se mêlait d'un peu de peine, parce qu'en les écoutant, je concevais plus nettement toute la distance qui sépare d'un homme comme Guillaume la petite fille frivole, rieuse et insignifiante que je suis.

Le déjeuner était délicat et bien servi, la table, discrètement fleurie, était charmante. Mlle Albin m'a complimentée de toutes choses. Elle ne se lassait pas d'admirer le salon. Elle a ouvert un livre, touché ma broderie, respiré les violettes d'une coupe, en disant: "Et on y lit, dans ce salon, et on y travaille... on y vit!" Puis elle s'est approchée de la fenêtre, elle a regardé un moment dans le jardin et s'est retournée vers Guillaume.

— Vous auriez pu voyager aussi longtemps que moi et aller aussi loin sans rencontrer un seul coin du monde dont on puisse mieux dire qu'il est fait pour le bonheur, Guillaume...

— N'est-ce pas? Cette petite fille a tout bousculé ici, mes meubles et mes habitudes... et maintenant, on ne saurait plus imaginer ce coin du monde, comme vous dites, Jacqueline, sans la fantaisie, la grâce et la gaieté qu'elle y a apportées...

Pourquoi Guillaume n'a-t-il pas dit aussi:le bonheur?

Un moment, comme quelqu'un demandait Guillaume, je me suis trouvée en tête-à-tête avec Jacqueline. Elle m'a regardée encore, de ce regard profond qui vous entre dans l'âme, et elle m'a dit:

— Aimez-le bien, petite Phyllis... L'amour d'un cœur comme le sien, c'est un trésor dont vous ne connaissez pas encore tout le prix, parce que vous êtes très jeune... et qu'à votre âge, on se laisse adorer. On a peut-être raison... Et vous êtes si jolie! En vous voyant, j'ai pensé, je ne sais pourquoi, à un lotus rose... et puis à une petite danseuse japonaise qui avait du sang anglais dans les veines et qu'on appelait d'un nom qui veut dire:

"sourire du printemps"... Vous avez un charme rare, petite Phyllis... le charme qui suffit... qui est tout!...

J'ai dit timidement:

— Je serais très contente d'être aussi jolie que vous le dites... Mais je serais très fâchée de n'être que cela ..

Elle a ri:

— Je ne dis certes point que vous ne soyez que *cela*, Phyllis... Mais croyez-moi, ne méprisez pas le don des fées...

Puis elle a enfermé mes mains dans les siennes et très doucement:

— J'espère que vous apprendrez à m'aimer?

J'ai répondu:

— Guillaume m'a appris déjà.

Plus tard j'ai dit à Guillaume que je ne m'étonnais plus de son admiration pour Mlle Jacqueline.

— Je suis sûr, a-t-il dit, que mon affection pour Jacqueline vous semblera bientôt plus justifiée encore que mon admiration.

— Mlle Albin est plus jeune que je ne croyais... et très jolie... et si intelligente!... Je me demande comment il se fait...

J'ai hésité avant de finir ma phrase:

— ... que vous ne l'ayez pas épousée, Guillaume.

Il a ri d'un air surpris.

— Mais elle plus âgée que moi... et puis nous avons été élevés ensemble... et puis... je ne sais pas. Mais c'est une idée qui ne nous serait jamais venue ni à l'un ni à l'autre... Jacqueline, pour moi, c'est... un ami... ce n'est pas une femme...

— Et moi, Guillaume que suis-je pour vous?... un ami comme Jacqueline?

J'avais jeté ces mots étourdiment et les regrettais déjà; mais Guillaume m'a répondu:

— Vous, vous êtes ma petite princesse..

VII

27 février...

Ce matin, au premier courrier, une lettre est venue de Mme Mauriceau qui nous invite à dîner pour jeudi prochain — "en toute simplicité" — avec les de Mauve et quelques amis. Elle désire réunir chez elle "les deux nouveaux ménages de la saison"...

Quelle heureuse idée!.. J'ai senti que mes joues s'empourpraient ,et j'ai tendu la lettre à Guillaume, en disant, sans autre explication:

— Non, non, non... cela non!... J'écrirai que je ne sors pas, que je suis en deuil... mais je n'irai... à aucun prix!

Guillaume a lu la lettre tranquillement, puis me l'a rendue.

— Vous ne pouvez vous autoriser de votre deuil pour refuser; il s'agit d'un dîner intime... Vous avez accepté celui des Patain, c'était la même chose...

— Pas du tout!... D'ailleurs, il y a bien mieux... Puisque vous partez, ce soir, pour Douai et que vous allez ensuite en Angleterre... écrivons que vous vous absentez...

— Mais je pense précisément rentrer jeudi dans l'après-midi, et rien ne m'empêchera de dîner le soir chez les Mauriceau. Sans compter que, si vous donniez cette raison de mon départ, les Mauriceau fixeraient très probablement un autre jour.

— En bien, ça m'est égal... Je trouverai un prétexte... Je ne veux pas aller à ce dîner... je ne veux pas... C'est une chose que je ne pourrais pas supporter...

— Oui, mais, moi, il y a une chose que je ne pourrais pas supporter non plus, Phyllis... c'est qu'il fût dit, ou même pensé, que vous avez peur... oui, certes, *peur* de rencontrer Fabrice de Mauve...

Guillaume était pâle, et il avait l'air dur tout à coup.

J'ai murmuré:

— C'est affreusement méchant à vous de dire cela. Il est pourtant bien facile de comprendre que de revoir M. de Mauve ne peut être que pénible pour moi...

— Je le comprends d'autant mieux, ma chère petite, qu'il me sera parfaitement désagréable, à moi aussi, de me retrouver — dans un salon où je serai tenu de me montrer courtois — en face de ce cabotin de l'art et de l'amour que j'ai toujours méprisé... et que je déteste maintenant au delà de tout ce qu'il vous est possible d'imaginer!... Mais je dois à votre dignité et à la mienne de vous conduire à ce dîner... et vous me devez d'y aller, Phyllis... si "insupportable" que la rencontre vous paraisse...

— Nous irons donc, déclarai-je sans aménité. Cela vous est bien égal que j'aie de la peine!

— Oui, justement, cela m'est égal que vous ayez de la peine... Je ne me suis jamais soucié de votre peine...

Guillaume est entré dans son cabinet et a refermé la porte. Ce que je venais de dire était tellement inique que j'ai eu bien envie de courir à mon ami et de lui en demander pardon. Mais j'étais fâchée, contre lui; alors, j'ai chassé toute pensée de concialiation... et, quelques instants plus tard, j'ai entendu qu'il partait.

Machinalement, je me suis assise à mon bureau, et j'ai écrit à Mme Mauriceau que nous acceptions son amicale invitation "avec le plus grand plaisir". Puis, comme chaque matin, j'ai fait la toilette de mes fleurs et de mes plantes... Mais j'étais ennuyée, triste... et je le suis encore.

Mme Mauriceau a manqué de tact, vraiment! Quel besoin avait-elle de nous rapprocher du couple de Mauve?... Et comment n'a-t-elle pas compris que cette réunion ne pouvait qu'être désagréable à moi, à Guillaume... et même à Fabrice de Mauve?... Tout le monde sait qu'il m'a fait la cour... et que, s'il ne m'a pas épousée, c'est parce que je n'ai pas eu la fortune de ma chère marraine...

...A quoi bon réveiller cette vilaine histoire?

Je *désire* l'oublier... Bruges a été ma dernière fidélité volontaire à ce passé qui m'a meurtrie...

J'y suis partie — il faut que je l'avoue — en pélerinage poétique et sentimental... j'en suis revenue déçue et un peu confuse, un peu honteuse des secrètes pensées qui m'y avaient conduite...

Et maintenant, on voudrait... Oh! je puis chasser le souvenir, l'image de Fabrice de Mauve, mais qu'éprouverai-je, quand je me retrouverai près de lui?...

Si je l'ai aimé, c'est qu'il m'était apparu comme le héros de mes rêves romanesques, c'est qu'il réalisait à tel point mon idéal de jeune fille que, quand je l'ai vu pour la première fois, j'ai cru le connaître... Ses défauts même me charmaient... Je me plaisais à croire que son caractère était digne de mon estime, comme son talent était digne de mon admiration; mais je lui savais gré d'être avec tant d'élégance et d'esprit, ambitieux, sceptique et impertinent. Sa beauté fine et virile de grand seigneur très moderne, la séduction de son regard, de sa voix, de ses paroles, m'avait conquise... Qu'il eût été très aimé, qu'on eût beaucoup souffert pour lui et à cause de lui — est-ce la vérité ou la légende? — ne me déplaisait pas... Il n'était pas jusqu'à son évident mépris de l'amour et des femmes — tels qu'il les avait connus, me disais-je, — qui ne me semblât mériter la plus tendre indulgence, quand je pensais en triompher...

Oui, qu'éprouverai-je en revoyant l'homme qui m'a blessée, désillusionnée, humiliée?...

... Je souffrirai... Si j'allais aussi regretter?... Si j'allais me sentir faible et malheureuse, pleurer sur l'irrémédiable?... Si j'allais être jalouse de la femme que Fabrice m'a préférée?...

Guillaume a raison. J'ai peur...

Comme il était mécontent, Guillaume! Et il va partir pour huit jours... Si nous devions nous séparer fâchés, je n'aurais jamais le courage de rester seule... Ah! les Mauriceau ont été bien inspirés! Je les félicite de leurs bonnes intentions!... Sans compter que je n'ai même pas une robe convenable pour ce dîner... Ma robe de voile noir est beaucoup trop simplette... Et je suis sûre que Mme de Mauve aura une robe exquise... choisie par son mari qui a tant de goût et sait parler de chiffons en artiste...

OIGNONS A FLEURS

Tulipes, Jacinthes,

Narcisses,

Freesias, Crocus, etc.



Demandez notre liste de prix d'Automne.

HECTOR L. DERY

17 Notre-Dame Est

Tél. Main 3036 MONTREAL

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Moi je n'ai plus d'argent ce mois-ci pour acheter une robe... L'argent du mois prochain est même un peu entamé déjà... et je ne veux pas faire de note chez la couturière... Je n'en sortirais pas... et c'est une chose que marraine détestait...

Alors il faudra bien que je mette ma robe de voile... Et j'aurai l'air d'une Cendrillon.

Même jour, dans la soirée...

Comme il ne devait pas retourner à Levallois dans la journée, à cause de son départ, et qu'il avait encore des courses à faire, Guillaume est rentré à la maison pour le déjeuner.

Je n'avais plus le moindre désir d'être désagréable... Je me demandais avec anxiété s'il allait être de mauvaise humeur, et si je le serais moi-même...

Mais, à table, il m'a parlé de choses et d'autres, comme si nous nous étions quittés en bons camarades; alors, au moment amical du café et des cigarettes, je lui ai dit — aussi simplement que j'ai pu — que j'avais écrit à Mme Mauriceau pour accepter le dîner de jeudi.

Il m'a remerciée... assez et pas trop. Et voici que, — juste à la minute où, pensant amèrement à ma robe de voile, je me sentais encore méchante et taquine — j'entends une bonne, une chère voix qui me dit:

— Avez-vous une jolie toilette pour jeudi, petite Phyl?

— Oh! j'en ai une qui peut très bien aller...

J'avais les larmes aux yeux... mais plus à cause de la robe de voile... N'était-ce pas admirable et touchant qu'un homme... un homme comme lui, si peu occupé de choses frivoles, eût pensé à *cela*... et maintenant, et tout seul, sans que j'eusse dit un mot?

— Une qui peut aller, c'est insuffisant... Il faut en commander une.

— Ce ne serait peut-être pas la peine, ai-je dit faiblement... Et mon budget de février ne me permet aucune dépense folle.

— Oh! le Parlement votera des crédits exceptionnels... Une bonne idée, tenez!... Tout à l'heure, avant de commencer ma série de courses, je vous emmène et nous allons ensemble chez votre couturière?...

J'ai ri de bon cœur... Mes yeux brillaient.

— Vous voulez choisir ma robe?

— Oh! je pense que vous vous acquitterez fort bien de ce soin sans le concours d'un barbare comme moi; mais j'ai peur que vous soyez... trop économe!

—Vous avez peur de cela!... Oh! Guillaume, que vous êtes gentil!

J'avais rougi de plaisir. De recevoir pareille louange, moi la petite gaspilleuse d'argent incapable de résister à une fantaisie, — de charitables âmes ne m'ont-elles pas fait naguère cette réputation? — m'exaltait d'orgueil! Et puis je pensais qu'il serait délicieux de commander une robe sans être gênée par mes responsabilités de ministre des finances, sans avoir à me dire, inquiète: "Est-ce trop cher pour Mme Kerjean?" alors que, pour la filleule de marraine, c'eût été d'un bon marché extraordinaire.

— Vous voulez donc que votre femme soit très belle?

Guillaume a souri.

— Certainement.

— Mais Mme de Mauve aura toujours une plus belle robe que moi?

— Sa robe sera peut-être plus belle que la vôtre, mais nul n'y songera...

— Oui... Et puis, surtout... ce ne sera pas son mari qui la lui aura donnée.

Les yeux de Guillaume sont devenus singulièrement clairs et doux. Je crois que le parrain de Cendrillon s'est senti aussi content et fier de cette petite phrase que moi, tout à l'heure, de la sienne, quand il craignait que je ne fusse "trop économe..."

Ah! c'est lui qui ne l'a pas été économe! Parmi les modèles qu'on nous a présentés, il y en avait un que je ne voulais même pas regarder: une petite merveille de crêpe de Chine, toute brodée de soie et de jais mat... C'était noir, très noir, et cela évoquait, je ne sais pourquoi, un Orient fantastique, une Egypte fabuleuse... c'était étrange, c'était exquis!... Et voici mon grand fou de Guillaume qui, sans hésiter, s'écrie:



Guillaume, avec un dernier sourire vers moi, allait refermer la portière. D'un petit mouvement absolument irraisonné, je l'avais déjà retenu.

— Phyllis, ne croyez-vous pas que cette robe-là est, de toutes, celle qui vous siérait le mieux?

J'ai pensé à l'exclamation de Mascarille, lorsqu'on admire son madrigal: "Tudieu, vous avez le goût bon!"

Mais modestement, j'ai dit:

— Ce doit être horriblement cher!

La couturière a protesté.

— Mais non, madame... au contraire... Elle avait tout à fait raison, si l'on ne considérait que la robe et tout à fait tort si l'on considérait les ressources limitées d'un budget comme celui des Kerjean!... Mais Guillaume n'a voulu considérer que la robe... Et... j'essaye demain... le brodeur sera prévenu ce soir... j'aurai ma robe finie mercredi!

J'aurais dû résister peut-être? Mais cette robe est un délice... et j'aurais fait de la peine à Guillaume.

Nous sommes remontés en voiture, et il a dit au chauffeur de l'arrêter au coin du boulevard Malesherbes et de la rue Monceau.

— Vous rentrez, Phyllis?

— Oui, je rentre.

— En bien, vous me déposerez rue Monceau, j'ai affaire par là... et vous garderez l'auto... Anaïk doit me préparer mes valises... Je ne pourrai être à la maison que très tard... juste pour partir.

— Soyez tranquille, tout sera prêt... Comme c'est ennuyeux que vous partiez, Guillaume! Je vais trouver les journées bien longues et les soirées interminables!

— Jacqueline m'a promis de vous tenir compagnie... Je serais heureux qu'elle devînt votre amie.

— Elle le deviendra certainement... et j'ai beaucoup à gagner dans sa société... Non, ne protestez pas... vous ne seriez pas sincère!... Mais tout de même, Jacqueline ce n'est pas *vous*, grand ami!

— Vous vous ennuierez un peu de votre grand ami? vraiment?

— Mais, à chaque minute... Voilà une chose étonnante!

Et soudain un désir fou me vint de dire:

— Emmenez-moi, Guillaume, emmenez-moi avec vous?

Mais je n'ai pas osé... S'il avait refusé?... Ces quelques jours de solitude, de liberté lui agréent peut-être?

L'auto s'arrêtait, trépidante.

— A ce soir, petite Phyl...

Guillaume m'a serré la main, puis il a vivement ouvert la portière et il est descendu...

Oh! certes, si, à cette minute, un souvenir, une image m'a passé par l'esprit, ma volonté n'y fut pour rien. Je ne sais quel démon m'a tentée... démon malicieux et puissant auquel on ne résiste pas...

Guillaume avec un dernier sourire vers moi, allait refermer la portière. D'un petit mouvement absolument irraisonné, je l'avais déjà retenu.

— Guillaume, ai-je dit, je ne vous ai pas bien remercié... vous avez été si bon!

Et je souriais, moi aussi, très gentiment, du fond de la voiture, en lui tendant mon visage... Alors, très vite, il est remonté près de moi, et, sans penser qu'il écrasait ma toque, il a pris ma tête entre ses deux mains, comme au jour de l'an... mais ce fut un autre baiser...

N'avons-nous pas été suggestionnés en même temps par le même souvenir?...

Ses lèvres sont douces et violentes...

Je n'ai revu Guillaume qu'une toute petite minute avant son départ.

Je crois que nous ne sommes plus du tout fâchés...

5 mars...

Jacqueline — Mlle Albin veut que je l'appelle Jacqueline — est tout à fait aimable pour moi. Chaque jour, depuis que Guillaume est parti, elle vient me chercher, et nous sortons ensemble.

Elle a loué rue de Lisbonne, tout près du parc Monceau, un joli petit appartement et s'occupe de le meubler. C'est très amusant. Elle dit: "Si je me sens reprise par ma "bougeotte" chronique, je revendrai tout cela... mais je veux être "dans mes meubles" une fois par hasard."

Cette savante voyageuse ne se déplaît pas trop en ma société. Sa supériorité sans pédanterie a cessé de m'intimider. Sa conversation est charmante; mon verbiage la divertit. Nous passons d'agréables heures.

Quelquefois, cependant, si indulgente que je voie Jacqueline, j'ai un peu honte devant elle de mon ignorance. Ainsi elle me demande sur les travaux de Guillaume des choses que je ne sais pas. Elle, elle parle de l'aviation comme un technicien... Je ne comprends même pas toujours les termes qu'elle emploie. Elle a l'air très étonnée.

— Comment, vous êtes la femme de Guillaume Kerjean, petite Phyllis, et

vous ne vous intéressez pas plus sérieusement aux recherches, aux expériences de votre mari?...

— Je m'y intéresse avec enthousiasme... Mais je n'ai pas votre intelligence, Jacqueline... Comment êtes-vous si bien renseignée vous-même?

— Oh! moi, toute découverte nouvelle me passionne... Alors... je lis... je me documente...

Avec beaucoup de gentillesse et de bonne grâce, elle m'a accompagnée chez la couturière, quand j'ai été essayer ma robe. Je lui ai raconté que Guillaume avait choisi cette robe pour moi.

Elle a paru stupéfaite.

— Guillaume!

— Mais oui, Guillaume, ai-je affirmé en riant. Douteriez-vous de son bon goût?

— Non pas... Mais Guillaume s'occupant de chiffons... cela me semble si étrange!

Elle a ri sans méchanceté. J'imagine qu'elle a pensé: "Il y a compensation... La petite Phyl ne s'intéresse pas à l'aviation... Mais Guillaume prend plaisir aux fanfreluches..."

Je crois que j'aimerai Jacqueline. On la devine franche et droite. On sent que cette femme a la loyauté d'un honnête homme et je comprends ce que Guillaume veut exprimer quand il dit qu'elle est pour lui "un ami". Il semble d'ailleurs qu'étrangère elle-même à toutes les petites faiblesses, à toutes les petites nuances, à toutes les petites complexités de la nature féminine, elle doive les méconnaître ou les dédaigner chez autrui... Jamais l'idée ne me viendrait de la prendre pour confidente... Je suis certaine que Guillaume, qui est un homme pourtant et, certes, pas un homme efféminé, me comprend beaucoup plus "fémininement" que Jacqueline ne saurait le faire.

Chaque jour, j'adresse à mon ami une lettre où je lui raconte toute ma vie quotidienne. Les messages que je reçois sont plus brefs, mais aussi réguliers. Il me semble que Guillaume est parti depuis un an... au moins! Je le lui ai écrit... Et sa lettre de ce matin était encore meilleure que toutes les autres.

"Ma petite Phyl chérie, vous me dites que vous pensez beaucoup à moi... Je pourrais vous dire, moi, que, sauf dans les moments où je m'occupe d'affaires, — et encore! — il ne se passe pas une minute sans que je pense à vous... Hier, je vous avais écrit une grande lettre que j'ai détruite... parce que certaines paroles — si elles doivent être dites — ont leur heure qu'il faut saisir... Et puis parce que, de loin, par de froides, inertes phrases, on n'est pas toujours compris... A l'instant où je vous écrivais, ma chère petite aimée, j'aurais donné dix ans de mon existence à venir pour vous avoir auprès de moi... Ah! quand il m'a fallu partir, quel désir j'avais de vous emmener, de vous emporter... Mais je me suis rappelé le voyage de Bruges... Et je n'ai rien dit."

Pauvre Guillaume! s'il savait quel désir j'avais, moi, d'être emmenée... A Bruges, ce n'était pas la même chose... Je suis sûre que cette lettre qu'il ne m'a pas envoyée parlait de Fabrice de Mauve...

Fabrice de Mauve! Oh! mon Dieu, quand je pense qu'il me faut le revoir après-demain! le voir avec sa femme!

Hier, j'ai rêvé de lui, toute la nuit. Un rêve stupide! Nous étions dans l'ombre d'un jardin inconnu où des tilleuls étaient en fleurs... Il m'embrassait, il m'embrassait, malgré moi, comme on pense... mais malgré moi aussi, j'étais heureuse... et je ne savais plus fuir ses lèvres, je me blottissais, confiante, vaincue, contre lui... Alors je m'apercevais que l'homme dont le cœur palpitait si fort tout près du mien, ce n'était pas Fabrice de Mauve... c'était Guillaume!...

VIII

8 mars, dans la nuit...

Je ne puis dormir... Je crois que j'ai la fièvre... C'est cette soirée chez les Mauriceau.

A deux heures, comme j'étais lasse de me retourner dans mon lit, de chercher sans la trouver jamais la place favorable à mon repos, je me suis levée... et j'écris pour tuer mon énervement... j'écris dans l'espoir d'avoir enfin sommeil...

Quelle absurde journée!...

Tout l'après-midi, j'ai attendu ma robe que la couturière m'avait promise pour le matin... Puis, quand la robe a été là, j'ai attendu Guillaume déjà en retard de dix minutes sur l'heure que sa lettre avait annoncée... Et, naturellement, le retard de Guillaume m'a encore plus exaspérée que celui de la robe...

Au lieu de me dire que les paquebots et même les trains ne pratiquent pas toujours la politesse des rois, je me suis figuré les choses les plus extravagantes... par exemple que Guillaume avait voulu passer le détroit en aéroplane et que, comme l'infortuné Cecil Grace, il s'était perdu dans les brouillards de la mer du Nord.

A sept heures un quart, pour me prouver à moi-même que de telles imaginations étaient enfantines et que Guillaume allait arriver, je me suis décidée à m'habiller... Mais la pauvre Anaïk s'effarait devant les agrafes de ma nouvelle robe, et ses mains un peu gercées faisaient crisser la soie d'une manière agaçante sans que la besogne avançât...

Je ne voulais pas montrer d'impatience... et j'avais les nerfs à fleur de peau... A ce moment, j'ai entendu un bruit de clé qui venait de l'antichambre... et j'ai été si contente, si soulagée que, quand on a frappé à ma porte, je n'ai pas même pensé que tout était en désordre dans ma chambre, qu'Anaïk était présente, et que ma robe n'était pas attachée, j'ai crié: "Entrez!" de toute ma joie... et j'ai sauté au cou de Guillaume enfin là!...

Des bourrasques, une véritable tempête de mer, avaient rendu la traversée du Pas-de-Calais plus difficile et plus longue que de coutume...

Mes craintes, que, maintenant, je racontais en riant, amusèrent Guillaume.

Il parlait gaiement, mais j'ai remarqué qu'il était pâle.

Il pressa fortement sa main sur son front.

— Un peu de migraine, voilà tout... C'est ma façon d'avoir le mal de mer... Le temps était vraiment atroce... J'ai vu le moment où nous retournions à Douvres..

— Voulez-vous que nous renoncions au dîner Mauriceau?... Un coup de téléphone... c'est simple!

— Non, puisque c'est moi qui ai voulu l'accepter... Et votre robe?

Il a beaucoup admiré ma tunique égyptienne... et peut-être un peu moi, puis, comme Anaïk reprenait, résignée, sa tâche interrompue, il a ri.

— Mais, ma pauvre vieille, cela n'ira jamais, tu passes une agrafe...

Et, repoussant doucement mon humble femme de chambre, très vite, très bien, ses doigts m'effleurant à peine, il a attaché ma robe.

Anaïk soulagée s'occupait de mon manteau

— Vous ne serez jamais prêt à l'heure, Guillaume... ai-je dit. Allez vous habiller.

Il me regardait.

— Vous aussi, Phyllis, vous êtes pâle... très pâle... et vos mains sont glacées... Si j'avais pensé que... que ce dîner vous contât autant... je...

Il n'a pas achevé, sa voix avait changé.

— Je ne vous ai pas caché que ce dîner me coutait infiniment, ai-je répliqué avec quelque fermeté, mais ce n'est pas à cause de cela que je suis pâle...

Il a haussé légèrement les épaules, et il est allé s'habiller.

Ce n'était peut-être pas à cause de ce dîner inopportun que j'étais pâle. Mais l'appréhension presque morbide, je crois, que j'avais de ma rencontre avec Fabrice de Mauve ne m'aidait pas à vaincre l'énervement qui m'avait peu à peu gagnée, en attendant Guillaume, et, au moment d'entrer dans le salon des Mauriceau, mon coup d'œil à la glace fut anxieux... Mais il me rassura.

La mince jeune femme habillée de perles obscures qui m'apparut n'était peut-être pas aussi rose que d'habitude, mais ses traits étaient calmes, son teint re-

POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES



Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

posé, son attitude paisible... Et je dois avouer qu'elle était surprise, tout à coup, de ne point ressentir cette grande émotion frémissante qu'à l'avance elle avait redoutée...

Nous arrivions les derniers... Le voyage de Guillaume nous excusa. Parfaitement maîtresse de mon visage, de mes gestes, de ma voix, j'ai rappelé à la nouvelle mariée à qui l'on me présentait, notre unique entrevue — au temps où elle était Mlle Tourneur — et quand, assez maladroitement, Mme Mauriceau m'a dit qu'"elle ne me présentait pas M. de Mauve", c'est avec toute la légèreté, toute l'insouciance, en un mot, tout le naturel souhaitable que j'ai dit:

— Oh! M. de Mauve et moi, nous sommes d'anciens amis!...

Mme de Mauve n'est certainement pas jolie, mais son long fourreau de velours que garnit simplement et — ajoutons-le — princièrement, le plus merveilleux col de point d'Angleterre que j'aie jamais vu, est œuvre d'artiste. Et je dois rendre un hommage identique à la silhouette, au port, à la coiffure, aux cheveux, au teint qu'on lui a faits... Vraiment, je n'aurais pas cru possible de tirer un tel parti d'une laideur qui, naguère, semblait indiscutable et vulgaire, et dont on serait tenté de dire, maintenant, qu'elle a du style... C'est une métamorphose!

A table, j'étais assise entre deux messieurs qui venaient de m'être nommés, un jeune homme assez serin et un vieillard très spirituel... L'un et l'autre se sont montrés fort empressés... chacun dans la note de sa nature, de son âge et de son temps... Mais les petites causeries particulières se sont perdues dans la conversation générale qui, bientôt, a tout envahi.

La conversation générale, chez les Mauriceau, c'est toujours une espèce de conférence avec des interruptions discrètes... et le conférencier, c'est toujours M. de Mauve.

Fabrice de Mauve est un virtuose admirable. Pour caractériser le jeu prestigieux de sa parole brillante, imprévue, on est tenté de recourir à une comparaison vieillie et de dire qu'il jongle avec les idées et les mots... Mais une magie s'en mêle, idées et mots étincellent, chatoient, se changent en or, en pierreries, dans l'illusion du moment qui passe... On est ébloui et charmé...

A ce dîner des Mauriceau, le poète fut égal et peut-être supérieur à lui-même.

De temps à autre, quelqu'un lui répondait... et ce quelqu'un était souvent "Guillaume le Taciturne"...

Quoique celui-ci parlât sans ironie comme sans animosité apparente, je dois avouer que, tout d'abord, je me suis demandé si sa persévérance, d'ailleurs fort courtoise, à ne se trouver jamais du même avis que M. de Mauve, n'était pas le fait d'une opposition préconçue et systématique, à laquelle son antipathie se plaisait. Mais j'ai vite constaté qu'il n'en était rien.

Si Guillaume ne partage aucune des idées de M. de Mauve, que ce soit en politique, en morale ou en littérature, il faut s'en prendre aux causes les plus simples et les plus profondes... Ces deux hommes ne sont pas de même race... C'est le principe essentiel de leur être, de leur nature, de leur caractère qui s'oppose à ce qu'ils puissent jamais penser, raisonner, sentir de même...

Les objections de Guillaume étaient aussi brèves, aussi précises, aussi fortes que les développements de Fabrice étaient abondants et paradoxaux.

Après s'être senti entraîné et noyé par ceux-ci, on avait un peu l'impression d'être saisi et sauvé par celles-là...

Le dîner m'a semblé long... La soirée aussi. Trois tables de bridge étaient prêtes. Elles se sont si rapidement et si complètement garnies que les salons ont paru vides... Les gens qui ne "bridgeaient" pas ont parlé de "faire de la musique."

Une dame a murmuré d'une voix nostalgique l'"Heure exquise" de Verlaine sur la mélodie de Reynaldo Hahn, puis tout le recueil y a passé...

... Mais c'était sans prétention ni solennité. La dame qui chantait était contente de s'entendre; le monsieur qui l'accompagnait prenait plaisir à pianoter..., et personne ne se sentait tenu de les écouter tout le temps... C'était comme au restaurant, quand les tziganes jouent.

Un moment, je me suis trouvée seule dans le petit salon où il y a de si jolies miniatures persanes, et Fabrice de Mauve m'y a rejointe.

Je ne l'avais pas entendu entrer. Appuyée d'un genou sur le canapé qui défend l'approche du grand miroir Louis XVI, les bras levés, le buste tendu, j'arrangeais ma coiffure, quand, soudain, de la surface brillante où paraissait mon image attentive, son visage émergea tout près du mien... son visage blond, fin et comme un peu fripé déjà, ses yeux froids et enjôleurs, ses yeux clairs dont on ne sait jamais la pensée vraie, ses lèvres rouges, ses lèvres à la fois minces et charnues, pleines de grâce et inquiétantes comme une menace...

Alors... ce fut un mouvement plus fort que ma volonté et si indépendant de tout raisonnement que j'eus l'impression de l'avoir subi plutôt qu'accompli: une sorte de répulsion, un instinct profond, intime, souverain, me jeta de côté, loin de ce visage, de ces yeux, de cette bouche qui me souriaient...

— Oh! s'écria M. de Mauve, je vous ai fait peur...

— Vous m'avez surprise, corrigeai-je; je ne vous avais pas entendu venir.

— Je vous admirais... Il semble, en vérité, que, sans qu'on y eût jusqu'à présent songé, cette tunique un peu hiératique aux broderies étranges, ce savant et souple ruissellement de perles sombres était précisément la vêture appelée par votre grâce un peu exotique, votre lourde et soyeuse chevelure de lumière, votre singulière petite figure de japonaise blonde... Vous avez l'air d'une petite divinité évadée de son temple... divinité d'on ne sait quel pays légendaire ou chimérique... Votre robe est délicieuse...

— Le madrigal est charmant, dis-je, et me fait plaisir... J'aime beaucoup ma robe... c'est mon mari qui l'a choisie... Mais Mme de Mauve n'a, certes, rien à m'envier sous ce rapport...

— Sous le rapport de la robe... ou du mari?

— De la robe... naturellement.

— Votre "naturellement" est assez impertinent, vous savez...

— Oh! je ne m'en doutais pas... je voulais dire seulement combien la toilette de Mme de Mauve me paraît jolie et harmonieuse...

Il y eut un silence; je fis quelques pas pour m'éloigner, mais M. de Mauve eut un geste implorant qui me retint. Il m'eût déplu que le beau Fabrice me prêtât un trouble, une crainte que, grâce à Dieu, oh! grâce à Dieu, je n'éprouvais pas...

— Restez, dit-il, je ne pense pas que vous trouviez la moindre jouissance à écouter, là-bas, cette femme gramophone... Et moi, je désirais si passionnément vous voir!... Je ne serais pas étonné qu'en donnant un dîner qui nous réunît, Mme Mauriceau eût inconsciemment obéi à la suggestion de cet intense désir... Et vous voilà! Vous êtes plus pâle, plus fine, plus mystérieuse qu'autrefois... Oh! petite Phyllis!...

Un regard très froid l'arrêta... Vraiment il ne manquait pas d'aplomb!...

— Madame, n'est-ce pas? rectifia-t-il. Vous voulez que je vous appelle madame?

— Mais, répliquai-je, sans me fâcher, je ne crois pas vous avoir jamais donné la permission de m'appeler Phyllis... Alors, comme je ne suis plus Mlle Boisjoli, mais Mme Kerjean...

— Mme Kerjean, oui... ah! méchante! Si j'avais su, si j'avis su!... Mais je pensais... Laissez-moi vous dire... Je n'avais aucune fortune et il me semblait qu'une vie médiocre était indigne de vous...

— Vous ne vous trompiez pas... Je hais tout ce qui est médiocre, répondis-je avec insouciance... Mais pensez-vous que ce soit le plus ou le moins de fortune qui constitue la médiocrité d'une vie?

Il n'eût pas l'air d'entendre.

— Oui, reprit-il doucement, depuis que je vous sais mariée, j'ai de vous revoir une nervosité maladive obsédante... C'est singulier, n'est-ce pas?... car, enfin, je pensais bien en souffrir un peu...

— Mais, cher monsieur, fis-je ouvrant de grands yeux, vous êtes marié vous aussi?...

Il eut un léger mouvement des épaules.

— Ne raillez pas... Vous savez bien que j'ai fait un mariage de raison...

— Non, je ne le savais pas.

— Et... vous?

— Moi?

— Est-ce un mariage de raison que vous avez fait?

La question me parut impertinente, mais très sincèrement, je me mis à rire:

— Moi?... nous?... ah! mon Dieu, je puis vous jurer une chose... S'il fut jamais au monde un mariage déraisonnable... un mariage de déraison... c'est bien le nôtre!... Un mariage de raison m'eût autant déplu qu'une vie médiocre... J'en ai refusé un — fort beau — sans la plus légère hésitation...

— Alors, vous aimez votre mari, madame?... Oh! pardonnez... Vous intéressez infiniment l'incorrigible psychologue que je suis, et les psychologues sont indiscrets...

— J'aime mon mari... de tout mon cœur!

— Je pourrais vous faire observer que ce n'est pas assez... mais, au ton de votre réponse... je serais presque tenté de penser que c'est trop... Les mots sont si peu de chose!... Je veux dire trop de bonheur pour un simple mortel... fût-ce un aviateur! Les aviateurs ont de la chance!

— Est-ce donc une chance très enviable d'épouser une petite fille sans le sou?

— C'est une chance d'être aimé... de tout votre cœur... Etrange, étrange, cependant!

— Etrange, quoi?

— Que... que je n'aie jamais... pressenti votre... affection pour Kerjean.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

— Ce n'est pas étrange... vous ne m'aviez jamais vue avec lui... et je flirtais avec vous.

— Oui, nous flirtions... C'était le bon temps... le temps passé!

— Vous trouvez?... Moi je trouve le temps présent meilleur...

— Depuis quand l'aimez-vous... voyons?

— Depuis... toujours.

— Oh! voilà qui est trop, cette fois... beaucoup trop!

Plus gravement, j'ai dit:

— Ce n'est pas trop, monsieur de Mauve. Guillaume Kerjean est l'homme que j'estime, que j'admire... et que j'aime le plus au monde... Je l'ai aimé comme une enfant, lorsque j'étais encore une enfant... Je suis une femme... et, sans doute, mon cœur d'aujourd'hui n'est-il plus celui d'autrefois... Mais c'est d'une psychologie très simple, je vous assure — je l'aime... voilà tout!... Et je suis très fière de lui... et je suis très heureuse avec lui... Et maintenant, laissez-moi retourner dans l'autre salon, je vous prie... Mon mari est arrivé de Londres, ce soir... et nous ne voulons pas rentrer tard...

Sur ces mots, je l'ai laissé. Il avait son sourire d'ironie supérieure, mais je crois qu'il était un peu vexé... et moi... oh! moi, je ne sais comment dire, j'étais étonnée, étonnée, étonnée... j'avais comme une ivresse d'étonnement!

En rentrant dans le grand salon, j'ai tout de suite rencontré le regard de Guillaume, un regard un peu dur, un peu éperdu, un peu je ne sais quoi... Guillaume a de ces regards-là qui sont pleins de choses... et moi, je ne suis pas psychologue... Le pauvre garçon était, d'ailleurs, la proie d'un membre de l'Institut (section sciences) qui n'avait pas pu placer un mot à table à cause de Fabrice... et qui se rattrapait.

Il était près de minuit. Nous avons pris congé de nos hôtes, et notre départ a été le signal d'un exode presque général. Seuls, quelques joueurs de bridge ne se sont aperçus de rien.

Tout le monde s'est trouvé en même temps dans la pièce qui servait de vestiaire. Guillaume a pris des mains de la femme de chambre le manteau qu'elle m'apportait.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois que son état d'âme n'était pas sans impliquer quelque chose de semblable à l'agacement humilié qui, lorsque nous rencontrions le jeune couple de Bruges, m'incitait à jouer discrètement pour les étrangers qui me voyaient, et aussi un peu pour moi-même, la comédie de l'amour heureux...

Tandis que M. de Mauve endossait confortablement sa pelisse à deux pas de nous et sans un regard pour sa femme, le bon serviteur de la petite princesse m'enveloppait dans mes fourrures avec des délicatesses et des précautions de propriétaire. Il semblait dire — oh! très silencieusement! — aux gens qui étaient là: "Je vous ai permis d'entrevoir ma perle de grand prix; je comprends que vous la trouviez belle... Mais elle est à moi... et soyez sûrs que je la garderai."

Si bien que — comme nous montions en voiture les uns et les autres, Fabrice de Mauve et sa femme dans une élégante électrique, Guillaume et moi dans un modeste taxi-auto, mon ancien flirt — cet homme est d'une impertinence rare! — a trouvé moyen de me glisser à l'oreille: "Croyez-vous que ce me soit agréable de voir Kerjean vous *enlever* ainsi?"

S'il savait!

J'ai feint de ne pas entendre et Guillaume, heureusement, n'a pas entendu. Il avait un peu sa mine de Bruges, Guillaume... A peine installé dans la voiture, il s'est tu et ne s'est pas plus occupé de moi que si nous étions rentrés chacun de notre côté dans des véhicules différents...

Moi, j'étais brisée, tout à coup... Oh! brisée, à la fois très lasse et énervée à pleurer.

J'aurais voulu dire: — Donnez-moi votre main, Guillaume, prenez-moi dans vos bras... Comme à Bruges, dans la vieille petite rue silencieuse, j'ai besoin de sentir que je ne suis pas seule... que vous êtes là, que vous êtes là!

Mais Guillaume, noyé d'ombre, assis dans un coin de la voiture, aussi loin de moi que la place le permettait, continuait de se taire et m'intimidait tant qu'il m'eût été impossible de prononcer ces paroles hardies — ma vie en eût-elle dépendu.

Quand nous nous sommes retrouvés à la maison, dans l'antichambre, j'ai demandé à Guillaume s'il souffrait encore de sa migraine. D'un mouvement violent, il a pressé ses tempes entre les paumes de ses mains.

— Atrocement! a-t-il dit. Bonsoir... Je vais redescendre et marcher un peu... J'ai la tête en feu!

Il n'avait pas quitté son pardessus; sa main se posa sur le bouton de la porte.

— Guillaume, murmurai-je, vous n'êtes pas... fâché?

— Non.

— Vous n'êtes pas... triste?

— Mais non... j'ai mal à la tête... Bonsoir...

Le bouton de la porte tourna. Dans le couloir, le pas d'Anaïk, enfin réveillée, se traînait... Cette fois encore, je n'ai pas raisonné... J'ai senti seulement que *ce devait être dit*... qu'il fallait, qu'il fallait que ce fût dit à cette minute même!

— Guillaume, m'écriai-je, je vous jure que je n'aime plus cet homme... Je le sais, j'en suis sûre, maintenant... Bonsoir, mon ami.

Il m'a bien semblé que les yeux de Guillaume s'éclairaient, comme si, tout à coup, il n'avait plus mal à la tête... Mais je ne puis rien affirmer... Anaïk paraissait... Et je me suis sauvée.

La bonne vieille m'a mise au lit comme un enfant fatigué. Puis j'ai vite éteint la lumière... et tout fut ténèbres et silence autour de moi...

Je n'avais pas sommeil. Cependant il me semblait ne penser à rien... ou penser des choses indéfinissables et fuyantes, comme lorsqu'on a la fièvre, et peut-être un peu le délire.

Anaïk ne m'avait pas quittée depuis vingt minutes que Guillaume est rentré. Je l'ai entendu marcher dans la salle à manger, puis il a cogné tout doucement à mon cabinet de toilette, puis, comme on ne répondait pas, il a ouvert la porte, il a traversé la pièce sombre et vide, et il est arrivé à la porte de ma chambre qu'aucun rais de clarté ne dessinait plus... J'ai deviné qu'il était là, tout près, bien qu'il n'eût pas frappé... Je croyais presque percevoir son souffle et les battements de son coeur... J'ai pensé... Je ne sais pas... J'ai eu un grand désir de le voir, de lui parler, de poser mes mains et ma bouche sur ce pauvre front qui brûlait et puis d'entendre des mots tendres, d'être consolée de je ne sais quoi... J'ai eu un grand désir de l'appeler, de dire: "Je ne dors pas, Guillaume!..."

Mais je n'ai pas osé... Qu'eût-il pensé?

Et son pas s'est éloigné tout doucement dans le silence.

Je n'ai pas encore dormi. Il est bientôt cinq heures. Il faut que je me recouche. Je me sens très inhabile à exprimer ce que j'éprouve. Et puis je crois que, maintenant, j'ai un peu sommeil...

Mais, de tout ce qui reste si vague, si confus en moi, à cette heure de fiévreuse lassitude, une certitude se détache, claire, éblouissante...

Guillaume, mon ami cher, je veux le répéter, l'écrire une fois encore, comme un serment joyeux: Je vous jure que je n'aime plus Fabrice de Mauve...

Comment, dites-moi, comment l'ai-je jamais aimé?

X

8 mars, 6 heures.

Au matin de cette nuit d'insomnie, j'ai dormi plus tard que de coutume. Neuf heures tintaient quand j'ai ouvert les yeux. Ma première pensée fut que Guillaume devait être parti, qu'avant le soir, sans doute, je ne le verrais plus... Anaïk me rassura. Guillaume n'était pas sorti, il avait reçu "un monsieur d'affaires" — c'est le terme consacré par Anaïk — puis il m'avait attendue.

Cette infraction à la règle quotidienne me causait trop de plaisir pour ne pas me paraître toute justifiée... Je ne me suis pas arrêtée à ce qu'elle pouvait présenter de singulier... Cependant, dès mon entrée dans le cabinet de travail plein de fumée bleue, avant même que Guillaume eût parlé, j'ai deviné, senti qu'*il s'était passé quelque chose...*

BLOUSES Nous venons de recevoir direct de Paris les plus nouvelles et jolies blouses parisiennes. *Aussi*, très joli assortiment en fait de robes pour bébés, lingerie pour trousseaux, etc.

Département Spécial pour POINTS D'OURLET.

Une visite est sollicitée.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360 Angle de la rue Crescent

Voyer la page 72 pour sommaire des annonces.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, demandai-je. Il ne faut pas qu'Anaïk me laisse dormir ainsi.

Je tendais mon front.

Le baiser qui s'y posa était distrait ou soucieux.

— Vous aviez l'air si fatiguée, hier soir, Petite Phyl, qu'il eût été cruel de vous réveiller brusquement... Un clerc de Me Baudin me quitte à l'instant... Mlle Arguin est morte.

J'ai eu un cri de pitié.

— Pauvre Mlle Laure! Elle est morte toute seule, comme elle a vécu! Ah! si j'avais su... Pourquoi ne pas nous avoir avertis plus tôt?

— Elle est morte sans souffrances, en quelques minutes... une congestion cérébrale comme votre pauvre marraine... Vous ne pouviez qu'arriver trop tard, mon enfant!...

Je secouai la tête tristement. Guillaume se tut un moment. J'observais qu'il était très pâle.

—Mlle Arguin avait envisagé la possibilité d'une fin subite et pris ses dispositions en conséquence, dit-il enfin, avec une sorte de froideur. Elle a fait de vous sa légataire universelle.

—De moi!!!

Cette exclamation exprimait, je pense, le plus complet désarroi. Guillaume la négligea.

—Me Baudin, qui a reçu, sous forme de testament public, les dernières volontés de Mlle Arguin, continua-t-il du même ton officiel, était également chargé de vous transmettre, dès le décès de sa cliente, cette lettre écrite pour vous.

Je ne savais où j'en étais, je comprenais à peine. La lettre cachetée de noir avait passé des mains de Guillaume aux miennes. Sans un mot, je l'ouvris et m'approchai de mon ami pour qu'il pût lire en même temps que moi.

—Non, dit-il doucement. Ceci est personnel; vous ne devez pas me communiquer cette lettre, avant d'en avoir connaissance.

La légère feuille de papier que j'avais retirée de l'enveloppe était toute griffonnée d'une écriture menue et serrée. Aucune formule de début n'indiquait ni que ce document daté du mois de février fût une lettre ni qu'il me fût destiné. Je lus:

"Il est écrit: *Quiconque hait son frère "est un meurtrier, aucun meurtrier n'a la "vie éternelle demeurant en lui.*

"Il est écrit: *Celui qui aura des biens "de ce monde et qui, voyant son frère dans "le besoin, lui fermera ses entrailles, com-"ment l'amour de Dieu demeurerait-il en "lui?*

"Et maints textes des Saintes Ecritures "expriment la même pensée, la même "condamnation...

"Un jour, Guillaume Kerjean m'a dit: "Interrogez votre conscience sincèrement, "impitoyablement, elle vous répondra "que vous haïssez Phyllis Boisjoli." Et "je fus saisie d'un effroi étrange, sacré... "En prononçant cette parole, au moment "où le Seigneur voulait qu'elle fût dite, "sans doute, Guillaume Kerjean me livrait "à ma conscience.

"J'avais cherché l'amour de Dieu et la "vie éternelle; quiconque m'eût traitée "de meurtrière m'eût paru fou... Et "cependant la voix ferme et grave de "Guillaume Kerjean, voix du juste qui "n'a jamais menti ni trompé, avait dit "la vérité: La haine fratricide habitait "mon cœur. Je le comprenais, je le "sentais tout à coup avec une intensité "singulière. C'était comme une révéla-"tion, un brutal trait de feu qui foudroyait "mon orgueil.

"Phyllis, je vous ai haïe, vous que je "savais personnellement innocente de mes "déboires; je vous ai haïe de toutes les "iniquités dont j'avais pâti, de toutes "les déceptions, de toutes les rancœurs "que le passage de la vie avait laissées "en moi... et, quand j'ai été riche, je "me suis réjouie de vous voir dépouillée.

"Ce qui m'exaltait dans la possession "d'une fortune dont les hasards tragiques "de la mort me faisaient l'héritière, ce "n'était pas seulement le triomphe de "mon droit familial, c'était la haine; ce "qui guidait ma sévérité, ce qui inspirait "mes conseils austères, quand je vous "condamnais au travail mercenaire, ce "n'était seulement pas l'intérêt qu'émue "par mon idéal moral et religieux je "croyais porter à une enfant insouciante "et frivole... c'était la haine. Cependant, "si l'existence précaire et aventureuse "que je vous imposais sous le prétexte "de ne rien vous devoir vous avait perdue, "salie, le remords et le désespoir m'eussent "tuée...

"Comment n'avais-je point soupçonné "la présence de cette gangrène dont "mon âme était la proie? Mystère!... "Le Malin a pour nous abuser sur nos "pensées coupables, sur nos péchés secrets, "des ruses obscures... Et je rends grâce "à Dieu qui a permis que mes yeux s'ou-"vrissent et que pour eux la lumière se fît.

"Dès lors, implorant miséricorde, j'ai "pu retrouver le pardon dans le repentir "et l'amour. Vous êtes, Phyllis, tout à "votre bonheur d'épouse. Ma visite vous "eût été importune ou indifférente... "Mais la vôtre m'est venue comme un "gage de paix... Oui, sans que, depuis "votre mariage, nous nous fussions vues "avec les yeux de la chair, la paix s'est "faite entre nous... Mais pour rompre "avec mon péché, un acte me restait à "accomplir, une preuve à donner.

"Aujourd'hui, dans toute la force et "la plénitude de ma volonté chrétienne, "en présence de Me Baudin et des quatre "témoins requis, devant Dieu qui m'écou-"tait dominant la loi des hommes, j'ai "solennellement répudié les mauvais ins-"tincts de mon cœur en vous nommant "ma légataire universelle.

"Très usée par la vie et sentant ma "fin prochaine, je vous ai laissé, sans en "rien distraire, cette fortune qui m'était "légitimement revenue par droit de nais-"sance, mais qu'auparavant, Mme Davran-"çay, ma tante et votre mère adoptive, "vous avait destinée, par choix d'affec-"tion.

"Faites-en un bon usage, sans oublier "les pauvres, nos frères, et soyez heureuse "sous la bénédiction de Dieu.

"Votre sœur en Notre-Seigneur et "Sauveur Jésus-Christ.

"Laure Arguin."

Guillaume, à son tour, avait lu.

—Pauvre femme! murmura-t-il. Une telle lettre est, dans sa sécheresse même, singulièrement pathétique. Savez-vous que cette épouvante sacrée d'un être qu'une parole "livre à sa conscience", c'est quelque chose de rare et qui touche au sublime?

Lentement, il replia la lettre et me la rendit. J'avais les larmes aux yeux et presque imperceptiblement, je tremblais... J'eusse été incapable de dire de façon précise ce que j'éprouvais. Je me sentais inexprimablement triste, désemparée... et comme un peu honteuse... Ce que je puis affirmer, c'est que cet héritage inattendu ne me causait aucune joie. Pour qu'il m'échût à moi qui n'avais jamais donné aux questions d'argent que si peu de mes pensées, il avait fallu que ma bienfaitrice, ma maman adoptive, me fût arrachée, puis que la mort prît encore cette pauvre femme solitaire qui avait eu le droit de se croire lésée par moi peut-être, sans que j'en fusse responsable, qui se confessait douloureusement de m'avoir haïe... et que je n'avais pas aimée... non, pas même de cet amour fraternel "en Notre-Seigneur Jésus-Christ", auquel, près de la tombe, son cœur mystique s'était plié...

Oh! comment peut-on se réjouir jamais de ce que la mort apporte!... Il me semblait perdre marraine pour la seconde fois.

Cette richesse qu'on m'annonçait, je la sentais peser sur mes épaules, lourde et noire comme un vêtement de deuil.

—Oh! Guillaume! m'écriai-je, je veux aller tout de suite auprès de Mlle Laure, lui porter des fleurs... je...

Et, brusquement, j'éclatai en sanglots. J'ignore ce que Guillaume supposa. Il parut agacé.

—Ne vous énervez pas ainsi, dit-il. Il faut, en effet, que vous alliez sans tarder rue d'Offémont,... puis chez Me Baudin.

Je ne pleurais plus. J'avais essuyé mes yeux bien vite, en étouffant un peu.

—Vous viendrez avec moi, Guillaume?

—Si vous voulez, répondit-il plus affectueusement. Je téléphonerai à Patain qu'il ne m'attende pas.

Le visage de ma pauvre marraine, tiré, déformé par la paralysie, hantait mon souvenir de son atroce fascination. La nécessité de voir Mlle Arguin morte me tourmentait d'une appréhension que je n'osais avouer et qui, pourtant, me fit hésiter sur le seuil de la porte. Guillaume me devina. Il passa son bras sous le mien et prit ma main.

—Courage, mon enfant! dit-il tout bas.

Mais je n'eus point d'effroi.

Dans le suprême repos, Mlle Laure était calme, ineffablement calme et presque belle. Un miraculeux rajeunissement affinait ses traits réguliers; toute blanche, longue et mince en sa rigidité, elle semblait une statue d'ivoire. Pour la première fois, j'eus une vision de ce qu'elle avait pu être, un jour, au temps où elle avait encore devant elle les promesses délicieuses et

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

mensongères de la vie... et mon cœur se serra.

Sur la candeur immaculée du lit drapé de linge, on avait semé des violettes... Respectueuses et méditatives, deux femmes en noir—des diaconesses, je crois—se tenaient dans la chambre. L'une d'elles m'aida délicatement à disposer les gerbes de lilas et de roses blanches que j'apportais... Puis je me suis agenouillée... et, tandis que Guillaume demeurait à mes côtés, debout, inclinant son front pensif, j'ai prié longtemps.

Cet après-midi, j'étais trop lasse, trop ébranlée; j'ai supplié Guillaume d'aller sans moi chez Me Baudin... Je ne voulais pas entendre parler de tout cet argent.

Jacqueline est venue et elle est restée avec moi, elle me quitte seulement. Je l'aime beaucoup.

15 mars...

Guillaume a compris mon désir de rendre à Mlle Laure tous les devoirs qui eussent incombé, en ces jours de deuil, à une jeune sœur, à une nièce tendrement aimée... Ces devoirs, il les a partagés avec moi. Il a été d'une bonté parfaite.

La première nuit, nous avons veillé ensemble dans la pièce qui précédait la chambre mortuaire; nous ne sommes rentrés rue Boursault qu'au matin. La seconde nuit, comme, écrasée par la fatigue, je m'étais endormie, nous avons, vers trois heures, cédé notre place aux deux fidèles diaconesses... Et je puis bien dire que Guillaume m'a portée, oui, portée comme une enfant, de l'appartement de Mlle Laure à la voiture et de la voiture à ma propre chambre.

Pendant la cérémonie funèbre, le lendemain, sa sollicitude ne m'a pas, un instant, quittée. Alors même qu'il ne me regardait pas, qu'il semblait occupé par d'autres soins, je sentais que toute sa pensée, tout son cœur était près de moi. Et c'est encore son bras protecteur qui m'a encouragée, soutenue, quand, au retour du cimetière, subissant la réaction des heures pénibles d'émotion et de fatigue, je me suis tout à coup trouvée si faible pour monter l'escalier... Je vois encore son sourire.

—Ma pauvre petite, vous n'en pouvez plus, vos yeux se ferment... Il vous faut quinze heures de sommeil... au moins!

Oh! il a été parfaitement bon... Mais pourquoi, par instants, semblait-il si sombre? Pourquoi cet air contraint? Quelque chose dans la lettre, dans le testament de Mlle Laure, dans mon attitude à moi, lui a-t-il déplu, l'a-t-il froissé?

Il a été bon, affectueux, tendre... et cependant, il me semble que, jusque dans cette tendresse attentive, il n'est plus tout à fait le même ou plutôt... Comment dire?... De le voir tel qu'il est à présent me montre qu'à la vérité, c'était avant—depuis que nous vivions si près l'un de l'autre—qu'insensiblement, subtilement, il avait changé.

En quoi?... Il serait difficile de préciser cet indéfinissable... Il était *lui* toujours, mon unique ami... seulement il n'était plus Kerjean, il était Guillaume, ce Guillaume qui m'était apparu à Bruges un peu comme un inconnu...

Et voici que je crois retrouver Kerjean, le vieux Kerjean de la petite Phyl, celui que je comparais à la Peuplière, celui à qui je disais: "Vous êtes pour moi comme un parrain, un oncle..." Mais un Kerjean moins simple, moins égal, plus nerveux... fâché plus vite. Comme la vie est embrouillée!

Tout ce que je viens de dire n'est peut-être, après tout, qu'illusion! En ces derniers jours, je n'ai vu Guillaume qu'un peu... Il travaille, il travaille avec une sorte de fièvre.

16 mars...

Guillaume m'a apporté une masse d'argent. J'ai dit:

—Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de tout cela?

—Ce que vous voudrez en faire, *vous*, petite Phyl. Me Baudin a pensé qu'il vous serait agréable d'avoir cette somme dès aujourd'hui... Rien, d'ailleurs, n'est plus simple que d'entrer en possession d'une fortune léguée par testament public.

—Avez-vous parlé à Me Baudin de la rente viagère pour ma pauvre vieille Ribes?

—Oui, c'est entendu.

—Je suis contente... Me Baudin est très aimable et vous aussi, Guillaume. Les questions d'argent pour moi ne sont jamais simples... et mon plus grand désir est de ne m'en occuper jamais... Quelle chance d'être en puissance de mari et de n'avoir qu'à signer sans lire!

—On a toujours tort de signer sans lire... en principe tout au moins.

Les gros billets bleus restaient près de moi sur la table.

—Je n'ai pas l'emploi de tant d'argent, continuai-je... en tout cas maintenant... Il faudra, je pense, organiser nôtre vie autrement.

—Notre vie? fit Guillaume. Mais moi, je n'ai pas hérité.

—Moi, c'est vous... Oh! Guillaume, si cette fortune m'a causé une vraie satisfaction, c'est quand j'ai pensé qu'au moins, je... que...

—Que quoi?

—Qu'au moins je ne vous coûterais plus rien... Vous avez été si bon, si généreux pour moi!

En parlant, trop vite comme toujours, j'ai compris que ce que je disais, dans un sentiment si naturel et si sincère, était maladroit.

Guillaume a eu un léger mouvement des épaules, m'a regardée froidement et, sans parler, est allé s'asseoir à son bureau. J'ai été à lui.

—Guillaume, est-ce que je vous ai fait de la peine?

—Oui... beaucoup.

—Oh! j'en suis si triste... si triste... je ne voulais pas!...

Il se taisait toujours, affectant maintenant de ne plus prendre garde à moi, feuilletant des papiers comme s'il cherchait quelque chose de très important et d'introuvable.

—Guillaume, fis-je résolument, je ne sais pas, je ne comprends pas pourquoi, mais il semble que... vous soyez fâché, contrarié de ce qui est arrivé... Alors, si vous le préfériez, je pourrais refuser tout cet argent auquel je n'avais jamais pensé... Je ne tiens pas à être riche, moi, si cela vous ennuie de l'être vous même ou que je le sois.

Guillaume s'est retourné vers moi. Presque brusquement, il a caché sur mes mains son visage ému cette fois, et j'ai senti que ses lèvres tremblaient... puis, se redressant, il a souri:

(*A suivre dans le numéro de novembre*)

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

UNE INNOVATION

Nous inaugurons pour le plus grand bien de nos lecteurs et de nos annonceurs, un sommaire de nos annonces que l'on trouvera à la page 72.

Cette innovation sera bien accueillie, nous le savons, par tous ceux qui s'intéressent à la REVUE MODERNE, et au succès de ses amis.

LA DIRECTRICE

Dans notre prochain numéro: Honoré Mercier par M. Arthur Beauchesne; Discours prononcé au dévoilement du Monument Cartier à Québec, par M. Ferdinand Roy; Chronique littéraire par M. Louis Dantin; Croquis de guerre par M. Marcel de Verneuil; articles de M. M. Gascon, de Montigny, de Mademoiselle Danluy, chronique newyorkaise, etc., etc., poésies, romans, etc., etc. Ce numéro qui sera le premier de notre second volume présentera un intérêt tout particulier, et nos lecteurs feront bien de le retenir d'avance chez leurs dépositaires.

A. THIBAUDEAU

Agent distributeur de

LA REVUE MODERNE

700 Est, rue Logan - Montréal

Téléphone: EST 5557W

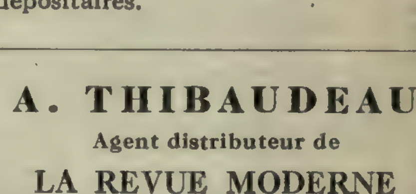
Les dépositaires de journaux désirant se procurer LA REVUE MODERNE peuvent s'adresser à M. Thibaudeau.

A QUEBEC,

S'adresser à

M. H. B. CHARUEST,

Tél. 3755 **805 rue St. Valier.**



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE

162 RUE ST-DENIS

COURRIER DE MADELEINE

(Suite de la page 38)

MLLE MONIQUE S. Casier 253 etc.—Je ne comprends pas du tout pourquoi vous envoyez votre adresse à notre graphologue, et je vous saurais gré de me donner une explication que je lui transmettrai ensuite.

MARTHA S.—L'exposition chez Holt et Renfrew fut vraiment merveilleuse, et donne une haute idée du goût de cette maison, les modèles exposés étaient de toute beauté, tant dans les robes et manteaux, que dans les chapeaux et fourrures. Certaines de nos maisons canadiennes rivalisent avantageusement avec les plus belles de New York, et nous n'avons rien à envier à la Métropole américaine, je dirais même au contraire...

GAI PINSON.—Vous êtes la bienvenue chez-nous, et vous êtes sûre que votre jeunesse y sera toujours accueillie avec un sourire.

JE VOUDRAIS ETRE ELEGANTE.—Vous connaissez la maison Fairweather? N'hésitez pas à lui payer la visite qui vous convaincra combien on peut sortir transformées, en s'habillant chez de tels fournisseurs. Ce n'est pas là que vous trouverez de la camelotte. Tout y est d'une grande baleur, et vous en avez l'argent que vous dépensez. Ne faites pas la bêtise surtout d'aller chercher à New York, ou votre argent subit une grave dépression, quand vous avez ici des maisons aussi bien que celles annonc.es dans la Revue moderne. Consultez nos annonces, lisez-les une à une, et vous verrez que tout ce que nous annoncons mérite votre attention et votre patronage.

JOYEUSE REVEUSE.—Comme je vous félicite d'avoir un cœur qui ne se déprend pas... Tant d'autres se font un plaisir de se déprendre presqu'aussitôt que pris... C'est vrai que nous sommes des amies d'il y a longtemps, et je ne saurais me passer de votre douce correspondance. J'aime que vous me racontiez ainsi votre vie avec ses petits tourments et ses grandes joies...

ANXIEUSE.—Vous êtes une chère petite fille à qui il est doux de dire des choses douces et sincètes.

YVONNE P.—Votre joli billet m'a fait plaisir. J'ai besoin de ce soutien moral que m'apporte le bon sourire de celles qui m'aiment, pour aller jusqu'au bout de la tâche entreprises, et encore pour la perfectionner, la rendre meilleure et plus agr.able. Je suis si contente de me savoir approuvée et comprise, car car j'avoue n'être pas de la race de ceux qui peuvent se passer de sympathies, et autant les grossiert.s, et les mesquineries me laissent froide et rieuse même, autant une affection aimable me trouve sensible et émue. J'ai fait changer votre adresse comme vous me le demandiez et je souhaite que vous soyiez avec nous pour célébrer les anniversaires à venir comme vous célébrez celui-ci; de toute votre âme sincère.

UNE LECTRICE.—Votre lettre m'est arrivée fort en retard parce que vous l'aviez envoyée à la mauvaise adresse M. Thibaudeau est notre distributeur en ville. C'est à lui que les dépositaires doivent adresser leur demandes. Toute la correspondance doit être envoyée à Casier postal 35, Station N., Montréal. Cette adresse est celle de la Revue moderne et de sa directrice, et elle est plusieurs fois inscrite dans notre publication. Ainsi vous différez d'opinion avec moi, sur le cas de la femme Gagnon, et vous tenez à me le laisser savoir dans les termes les plus explicites, en me refusant carrément le droit d'avoir une opinion contraire à la vôtre, ce qui est plutôt amusan n somme. Vous me connaissez, je ne vous connais pas. Vous êtes bien libre de ne pas penser comme moi; ne croyez-vous pas que j'ai la même liberté? Comment osez-vous prétendre décider si oui ou non la peine de mort doit être appliquée? De quelle autorité vous réclamez-vous? Faites vous partie de la Justice par hasard? Qu'une femme parle de douceur et de pardon, même si vous trouvez que sa pitié ressemble à de la sensiblerie, passe, mais que vous vous faisiez l'avocate de l'échafaud, que vous demandiez une vie, sans avoir aucun titre à le faire, dites, est-ce que cela ne vous paraît pas un peu dûr? Si vous relisez mes articles, vous verrez que je n'ai jamais dénié que cette femme devait être punie et cruellement, enfermée pour la vie, mise d'ans l'impossibilité de nuire à jamais, mais que l'on ne devait pas la pendre, parce qu'elle était certainement folle, et de cela je suis trop convaincue pour qu'une lettre si impertinente soit-elle, puisse faire varier mon opinion du'un iota. J'ai le regret de vous dire que je suis pas l'unique femme qui pense ainsi, et vous seriez sans doute surprise de lire mon courrier. D'ailleurs serais-je la seule que ce ne serait certes pas une raison pour manquer de sincérité. Je ne publie les communiqués qui me sont adressés que lorsqu'ils sont signés. Si je ne crains pas la lutte, quand je me bats à visage découvert, j'aime à voir les yeux de mes adversaires.

MADELEINE

Pour la Publicité dans

LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

et au

Major E. D. BUCKNALL

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418

LA PETITE POSTE

M. RAYMOND, 5, 4ième Ave, Verdun désire se procurer un numéro de "Je sais tout", 15 décembre 1906. Ecrire et donner prix.

"Une brunette de 21 ans désirerait correspondre avec jeune homme, distingué et instruit. JEANNE REVE, Poste Restante, Sherbrooke Sud, Qué.

JEUNE FILLE, 26 ans, désire correspondre avec jeune homme de Montréal. Melle T. Cléroux, 522 Visitation, Montréal.

AMUSEZ-VOUS en échangeant cartes postales, timbres-poste, monnaies, curiosités ou lettres avec pays étrangers. Je représente plus de 40 clubs cartophilatéliques de tous pays, en particulier les contrées intéressantes qui suivent: Algérie, Brésil, Ceylan, Danemark, Espagne, Indes, Italie, Japon, Maroc, Malte, Portugal, Sardaigne, Tunisie; chacun à membres nombreux en son pays et beaucoup d'autres. PAQUET, 563 St-Valier, Québec.

JEUNE FILLE désire correspondre avec jeune homme distingué; seulement "brun".. PEARL GRAY, Metis Beach, Co. Matane, Qué.

2 jeunes filles, "profession distinguées" désirent correspondre avec monsieur distingué, Canadien ou Francais préféré. Cöeur de France, 99 rue Alexandre, Sherbrooke, P.Q. et Marseillaise, même adresse.

Une jeune fille instruite désirerais correspondre avec un jeune homme intelligent et instruit. Mlle Paule Hyssonne, Poste Restante, Sherbrooke, P.Q.

COLLECTIONNEURS — ISOLES. — Le Registre Echangistes (Paris) vous procure relations pour échanger Cartes postales, timbres, revues, photographies, curiosités, 7,500 adhérents enrolés 105 contrées. (Canada 98 membres actifs) abonnement annuel $2.00. Neveu, 162, Sawyer Street, New-Bedford, Mass, U.S.A.

COURRIER POÉTIQUE

NOCTURNE—ALIETTE.—Vers élégants et faciles.

EMBARRAS.—Prose rimée sans poésie.

AUX MERES CANADIENNES-FRANCAISES.—Fond excellent, forme défectueuse.

LE PIANO—LE REVE MORT.—Ces vers sont d'un poète de talent. La préciosité les gâte par endroits.

LES HEURES.—Joli poème sans rimes.

DESILLUSION.—Ce petit poème serait remarquable sans une grave faute d'harmonie au dernier vers: "Ceci tout ton bonheur..."

L'ADORABLE MYSTERE.—Pièce exquise.

LE VENT.—Le poème n'est pas sans valeur. PASSION compte 3 syllabes et non 2, silencieuse, 4 à la rime.

REVE DE MAI.—Vaut beaucoup moins.

SAINT-JUST.

LE COURRIER GRAPHOLOGIQUE

La maladie empêche notre collaborateur, Claude Ceyla de nous donner son courrier, ce mois-ci. Nous lui consacrerons plus d'espace dans le prochain numéro, afin de contenter toutes les légitimes curiosités qui s'adressent à l'art de notre savant graphologue.

La Directrice.

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

LE PASSÉ!! LE PRESENT!! L'AVENIR!!

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanche excepté.

86 Rue St-Laurent

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.



Le LAIT MALTÉ de HORLICK'S

Employé avec succès pendant près de ⅓ de siècle. Fait dans des conditions hygiéniques avec du lait pur et riche et de l'extrait de notre grain malté.

La Nourriture-Breuvage est préparée en dissolvant la poudre dans l'eau. Elle donne de la vigueur aux Bébés et aux Enfants. Elle convient aux estomacs les plus affaiblis chez les Invalides et chez les Vieillards. Elle est fortifiante comme collation au bureau et à table.

DEMANDEZ **Horlick's** et procurez-vous l'original.

M. CASAVANT

DE LA MAISON CASAVANT FRÈRES LIMITÉE, FACTEURS DES CÉLÈBRES ORGUES DE CE NOM, ÉCRIT AU SUJET DU

"PIANO PRATTE"

QUAND UN ARTICLE est mis sur le marché avec une grosse réclame, sa réputation surfaite est de courte durée. Le Piano Pratte au contraire a débuté modestement, sa réputation s'est affermie graduellement, et aujourd'hui, après plus de trente ans, il soutient vaillament sa renommée justement acquise. IL EST ENCORE, ET PLUS QUE JAMAIS, L'INSTRUMENT ARTISTIQUE PAR EXCELLENCE, ET SA SOLIDITÉ DÉFIE TOUTE ÉPREUVE.

Je souhaite, pour l'honneur du nom canadien, que la MAISON PRATTE fabrique encore longtemps de ces admirables instruments.

Signé: Samuel Casavant,
VICE-PRÉSIDENT DE LA MAISON
CASAVANT FRÈRES LIMITÉE
FACTEURS D'ORGUES

Saint-Hyacinthe, le 13 août 1920



M. SAMUEL CASAVANT

LA COMPAGNIE DE PIANOS PRATTE DE MONTRÉAL LIMITÉE
Salles de Ventes : 2502 Boulevard Saint-Laurent, MONTRÉAL, Téléphone S.-Louis 2569

Succursale à Québec: STUDIO MUSICAL LIMITÉE, 106 rue Saint-Jean

Emprunt du Gouvernement Français 6%

Avis du Consulat Général de France au Canada

Il sera procédé en France, du 20 Octobre au 30 Novembre prochain, à l'émission d'un nouvel emprunt national, en rentes perpétuelles de 6%, émises au pair, inconvertibles avant le 1er janvier 1931, exemptes de tous impôts français présents et futurs.

Afin de donner aux Français résidant au Canada et aux amis de la France le moyen de participer à cet emprunt,

Les souscriptions seront reçues
du 20 octobre au 30 novembre

au Consulat Général de France à Montréal (50 ouest rue Notre-Dame), et dans les agences consulaires de France à Vancouver (B.C.), Régina (Sask.), Winnipeg (Man.), Toronto (Ont.), Halifax et North Sydney (N.E.), Saint John (N.B.) et Québec (Qué.),

La souscription se fera en monnaie canadienne, au cours du change de la veille.

Voyez la page 72 pour sommaire des annonces.

Maison "GORCY"

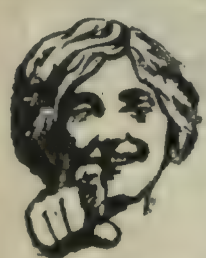
SPÉCIALITÉ D'OUVRAGES DE DAMES

FILS et COTONS

des Meilleures Marques Françaises.

SPECIALITE :

de Fils de lin, Soie de toutes nuances, etc



ATTENTION

ÉTAMPAGE

Pour robes, costumes, manteaux, blouses, trousseaux layettes, etc.

TRAVAUX SUR COMMANDE

Broderie, Crochet, Filet Brodé, Dentelles aux fuseaux, Frivolité, Perlage, etc

PATRONS de Mode, Broderie, Crochet, Dentelle.

Marque "GORCY"

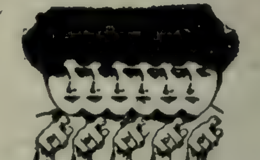


No. 24.—Motif à exécuter en Broderie Anglaise et Richelieu pouvant s'adapter pour dessus de bureau, toilette d'oreiller, napperon, chemin de table. Prix 15cts.
No. 25.—Motif pour nappe, coussin etc. Prix 15cts.
No. 26.—Motifs pour robes d'enfant, peignoirs pour dames, lingerie. Prix 15cts
No. 27.—Motif pour ombrelle ou autres travaux féminins. Prix 15cts.
No. 28.—Bavoir à exécuter en Broderie Anglaise. Prix 15cts.

ALBUMS Spéciaux d'Ouvrages de Dames

Le Filet, le Tricot, le Crochet, la Broderie religieuse, la Broderie Blanche. La Broderie Richelieu, La Frivolité, La Dentelle d'Irlande, etc., etc.

Gratis sur demande notre catalogue spécial.



N'OUBLIEZ PAS

DE VOUS ABONNER

A LA

BRODERIE PRATIQUE

DE PARIS

Journal d'ouvrages de dames, en français, s'occupant exclusivement de

Broderie, Crochet, Dentelle, Tricot, etc.,

avec modèles et dessins explicatifs. Paraît le 10 de chaque mois. Chaque numéro contient comme PRIME GRATUITE un Patron de Broderie ou de Crochet.

Conditions d'abonnement { 1 an **$1.00** / 6 mois **60 cts**

AVIS.—Nous adressons un **No** spécimen sur réception de **15 cts.**

Adressez: La Broderie Pratique de Paris, Rayon M

386 Ste-Catherine Est, MONTREAL



Viens de paraître: ALBUM "GORCY"

CROCHET-DENTELLE

Patrons d'empiècement (Yoke) Dentelles, Bonnet de boudoir, etc., faciles à copier.

Album No. 3—20cts.
Album No. 4—20cts.

EN VENTE PARTOUT ou au Magasin **"GORCY"** 386 Ste-Catherine Est, Montréal.

Exposition Permanente d'Ouvrages de Dames

Mesdames:—

Nous vous invitons cordialement à venir visiter notre Exposition Permanente, d'ouvrages de fantaisie, choix considérable de Travaux, exécutés par les dames de Montréal et de la campagne.

CORRESPONDANCE.—Toute demande de renseignements commandes etc., doivent être adressés à

M. E. GORCY, Directeur

Tél. Est 1465 **386 Ste-Catherine Est, MONTREAL**



KLIM

Lait séparé en poudre



Un approvisionnement de 40 jours dans une boite de 10 livres

La boite de 10 livres de Klim vous donnera 40 pintes de lait séparé, pasteurisé. Songez à l'économie et à la commodité de pouvoir acheter un approvisionnement de lait pour six semaines dans une petite boite que vous gardez sur une tablette de votre armoire. Vous pouvez vous faire une tasse, une chopine, une pinte de lait pur séparé, quand vous en avez besoin, simplement en mélangeant une petite quantité de Klim avec de l'eau. Huit cuillerées à soupe de Klim ajoutées à une chopine d'eau vous donneront après avoir été bien mélangées et dissoutes, une chopine de lait séparé à saveur naturelle, pour la cuisine, les pâtisseries, et pour ajouter au café ou thé et au cacao; pour des quantités plus petites ou plus grandes vous ajoutez plus ou moins de Klim. Lisez les indications sur la boite.

Klim est une poudre sèche — les parties nutritives du lait après que l'eau, qui en forme les 9/10 a été enlevée. Klim ne surit pas et ne se décompose pas. Il reste doux et frais jusqu'à la dernière parcelle. Faites du Klim liquide, frais, pour chaque repas, ou pour la cuisine. C'est le produit idéal pour emporter dans les excursions, les campements et les pique-niques. La boite est pourvue d'un couvercle très commode qui s'ajuste bien, de façon à conserver le contenu propre et sec.

Klim est mis dans des boites de trois grandeurs; la boite d'une demie livre est une superbe "boite d'essai" et très commode pour un pique-nique, ou une journée d'excursion. La boite d'une livre donne quatre pintes. La grosse boite de 10 livres est la plus commode pour l'usage des familles; c'est la grandeur qu'il faut acheter de préférence, parce qu'elle est plus économique. Donnez votre commande chez l'épicier le plus voisin.



Toujours prêt à employer



Saveur naturelle



Pour la cuisine, la pâtisserie et l'usage à table

En trois grandeurs pour repondre a tous besoins



CANADIAN MILK PRODUCTS
LIMITED
319 rue Craig Ouest, MONTREAL

81, rue Prince William, ST. JOHN
132, Est, Avenue James, WINNIPEG
10-12 Rue St. Patrick, TORONTO.
Distributeurs en Colombie Anglaise: Kirkland & Rose, 132 rue Water, VANCOUVER.

KLIM

La Marque KLIM, lait entier en poudre, contient tout le gras du lait entier, riche avec lequel il a été fait. A cause de sa richesse en matières grasses, ce produit n'est pas vendu dans les épiceries, mais il est vendu directement au consommateur. Découpez la formule de commande et faites la parvenir avec une piastre à notre bureau le plus proche. Vous recevrez en retour une boite échantillon d'une livre et quart et une liste de prix. Faites nous parvenir votre commande pour une boite échantillon aujourd'hui et apprenez combien commode et comment est bon LE LAIT ENTIER EN POUDRE.



CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED
(Adressez à notre bureau le plus proche)

Veuillez nous faire parvenir par la malle, une boite d'une livre et quart de la marque KLIM, lait entier en poudre et une liste de prix. Inclus $1 00.

Nom... ....

Adresse...... ....

(Ecrivez votre nom et votre adresse en caractères très lisibles.
8-105

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux: Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—**Gratis.**

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 342
59 rue St-Pierre. Montreal.

Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom....................................

Rue....................................

Ville.... .... Province..........

NOTRE DERNIERE EDITION

La dernière édition de la Revue moderne s'est épuisée dans les dix jours qui ont suivi sa publication, et nous croyons fermement que ce succès se répétera désormais tous les mois. Les nouvelles demandes arrivent nombreuses, et un grand nombre de dépots augmentent sensiblement leur commande.

SOMMAIRE DES ANNONCES

ORNONS NOS FENÊTRES



Superbe store de deux verges de hauteur sur une verge ½ de largeur. Cette proportion est telle que ce rideau a sa place aussi bien devant une fenêtre simple que pour faire le milieu d'un bay-window.

Ce ravissant dessin Louis XVI fera rêver plus d'une de nos aimables lectrices et leur donnera le désir d'exécuter ce travail si artistique.

Le sujet du milieu est au filet, mais peut se remplacer par le même motif au richelieu ou par tout autre de dentelle. De même le bas peut être orné d'une dentelle ou d'un feston du style du rideau. Les côtés auront feston simple, ou dentelle étroite ou petit ourlet à jour à volonté.

Toujours à votre disposition pour tous renseignements.

RAOUL VENNAT, 642 rue Saint-Denis, Montréal. Tél. Est 3065



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Total de l'actif: Plus de $500,000,000.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX
par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.
Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J MASSICOTTE 1920

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.



Aucun autre tissu ne sert à autant d'usages qu'un bon coton.
Prix pour prix — qualité pour qualité — les cotons marque Prue sont les meilleurs tissus qui soient fabriqués.

DOMINION TEXTILE COMPANY
LIMITED
Montreal - Toronto - Winnipeg

Demandez à votre fournisseur les



Cotons portant cette marque

28

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Pâtisserie Française

Restaurant A LA CARTE

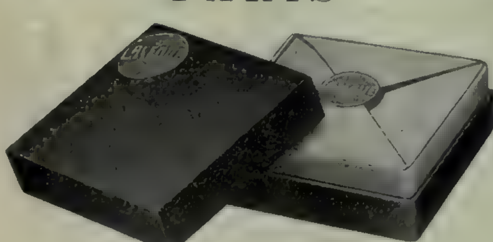
Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE
Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

LASÈGUE et CIE, CHIMISTES PARFUMEURS
PARIS



PARFUMERIE DES GEMMES

La nouvelle poudre de riz colorée que nous présentons aujourd'hui, comble dans la liste des **produits hygiéniques** une véritable lacune. Avec nos produits, il est possible d'obtenir, aussi bien à la lumière naturelle qu'à la lumière artificielle, les nuances les plus délicates, ainsi que les plus jolis jeux de reflets. Ils ont d'ailleurs été vivement appréciés par tout le monde élégant qui s'attache à rececrcher des préparations soignées et présentant toutes les qualités **hygiéniques** désirables.

Finesse de coloration — Inaltérabilité absolue — Finesse extrême — Parfum délicat — Velouté merveilleux.

ROSE — BLANC
OCRE: *(très recommandé pour les brunes)*

CHASSAGNE LIMITÉE, Distributeurs
43 rue ST-SACREMENT MONTREAL

Mesdames, Si vous désirez faire plaisir à vos enfants cet hiver donnez leur



COMME CADEAUX une paire de

Patins et Chaussures, Skis, Raquettes,

ou tous autres accessoires de SPORT D'HIVER.

Demandez notre Catalogue, envoyé Gratis, pour faire votre choix.

Maison "BRÉGENT"
208, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Remettez à neuf les TAPISSERIES recouvrant vos murs, en employant la

"SATINETTE"

1 boîte ou 2 suffit pour un appartement de grande dimension.

—— EN VENTE CHEZ ——

OMER DESERRES, 204 S.-Denis.
BENNET BROS, 371 S.-Antoine.
PHILBIN HARDWARE CO., 362 O. S.-Catherine.
NOTRE DAME HARDWARE, 1174 S.-Jacques.

OU CHEZ LES AGENTS GÉNÉRAUX:

EDEN PERFUMERY CO.

232, rue Lemoine, MONTREAL
Téléphone: MAIN 5750

NOTE: Sur réception de 30c en timbres, une boîte est envoyée à toute adresse dans la Province de Québec ou Ontario, par colis Postal.

Les Chemises de Négligé



Jaeger

ont un chic à part

Faites en beau Zéphir pure laine et taffetas de laine, en patrons exclusifs, les chemises pure laine **Jaeger** ont toute 'l'apparence' que les matériaux supérieurs et une habile main-d'oeuvre donnent aux articles **Jeager.**



De beaucoup supérieures à celles en coton ou toile, non seulement pour l'exercice et les sports en plein air, mais aussi pour porter tout le long de l'année au bureau. Faites dans toutes les grandeurs, avec simples ou doubles poignets, modèles chemise ou veste.

En vente dans les magasins et agences JEAGER dans tout le Dominion.

Un catalogne bien illustré gratis sur demande.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System Co. Limited
Toronto Montréal Winnipeg
CIE ANGLAISE " FONDEE EN 1883 "



Savon Baby's Own

Conserve la peau saine et douce.

Le Meilleur pour Bébé et
Le Meilleur pour Vous.

Albert Soaps Limited, Mfrs., Montréal
D-720

Une aide précieuse à

LA BEAUTÉ

UN REMÈDE EFFICACE

contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL

PARFUMÉ

Remplace les poudres et les fards.

EN VENTE PARTOUT

Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD,
COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE,
Dépositaires. — Montréal.



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.
No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Résidence: EST 8161
Service de jour et de nuit

GIROUARD TAXI SERVICE

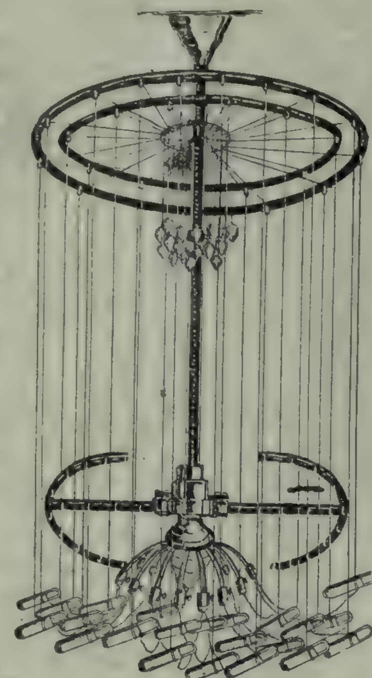
EST 6031

TAXIS et TOURINGS

Bureau et Garage:
398 St-Dominique, Montréal

AVEZ-VOUS VISITÉ

Notre salon de coiffure?



C'est tout ce que vous pouvez trouver de mieux. Nous n'avons rien négligé pour être à même de satisfaire les moindres désirs de notre clientèle toujours grandissante. Notre salon est le seul à Montréal à posséder le fameux ondulateur "NESTLÉ" le plus perfectionné qui soit au monde.

Les ondulations faites avec le Nestlé durent au moins six mois.

Nous faisons les ondulations Marcel si en vogue pour les soirées, bals, théâtres, réceptions, etc.

Notre salon de teinture ainsi que nos 18 salons de coiffure, manicure, shampoo et massage jouissent de la faveur de l'élite de l'élément féminin à Montréal.

Prenez vos rendez-vous à l'avance si vous ne voulez pas être désappointées.

Salon de coiffure:
Tél. EST 8000

Dupuis Frères
LIMITÉE

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449 EST, STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00
Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES
Casier 35, Station N. Montréal.

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à
MADAME MARIE VAZELO
Casier postal 35, Station N. Montreal

Pour la Publicité dans
LA REVUE MODERNE
s'adresser à
M. GEORGES MOREAU
et au
Major E. D. BUCKNALL
147 Saint-Denis - - MONTREAL
Tél. Est 1418

A. THIBAUDEAU
Agent distributeur de
LA REVUE MODERNE
700 Est, rue Logan - Montréal
Téléphone: EST 5557W

Les dépositaires de journaux désirant se procurer LA REVUE MODERNE peuvent s'adresser à M. Thibaudeau.

A QUEBEC,
S'adresser à
M. H. B. CHARUEST,
Tél. 3755 805 rue St. Valier.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :


Notre Service
L'acheteur soucieux de son bien-être ne considère pas seulement la valeur intrinsèque de l'objet qu'il se procure, mais encore le service qu'il en attend et la manière dont il est servi.
Notre maison, sans rivale pour la beauté de ses fourrures et de ses pelleteries, se prévaut également d'un service unique en son genre:
Expérience de 85 années.
Achat de pelleteries directement des trappeurs.
Ferme d'élevage près de Québec pour renards noirs et argentés.
Personnel de dessinateurs les plus compétents de l'Amérique.
Quatre ateliers modernes pour le traitement des fourrures.
Appuyés par cette organisation incomparable, nos magasins de détail donnent à notre aimable clientèle des avantages que ne compensent pas leurs déboursés.
Nous aspirons à l'honneur d'être vos chevaliers servants.
Holt, Renfrew & Co.
Limited
Montreal,
Québec,
Toronto,
Winnipeg

Honneur au Travail!



Honneur au Patron!

conscienciеux et prévoyant.

Qui paye un juste salaire à ses employés. Qui ne prend qu'un juste profit sur ses produits. Qui établit un fonds de réserve pour les mauvais jours et encourage ses employés à faire de même en pratiquant l'*ÉCONOMIE.*

Il est l'ami des travailleurs et de la Société.

La Banque d'Epargne

de la Cité et du District de Montréal

fondée en 1846 pour les travailleurs— les invite cordialement à la pratique de *L'ÉCONOMIE.* —— Nous vous réservons toujours le meilleur accueil.

A. P. Lespérance
Gérant-Général.

BUREAU PRINCIPAL
et seize succursales à Montréal.

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 1 *S'unir pour grandir.* Montréal, 15 novembre 1920

SOMMAIRE:

TROUBLES DE LA DIGESTION:—
Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:—
Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST
Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.
MEDECIN-SPECIALISTE
Téléphones: { BUREAU: EST 7580 RESIDENCE: EST 6791 }
460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à
La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL
On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551



Lequel des deux réussira ?

L'homme d'étude ou l'homme de plaisir ?

SI VOUS TRAVAILLEZ...

Vous augmenterez considérablement votre salaire.

Vous vous assurerez une position lucrative.

Vous irez même jusqu'à gagner $5000.00 par année.

Vous vous spécialiserez.

Vous deviendrez un homme compétent.

Vous acquerrez les connaissances nécessaires à vous rendre apte aux postes importants.

Soyez un travailleur dans la foule des indolents.

Prenez l'initiative de parfaire votre instruction, en suivant des cours par correspondance. Profitez de vos moments de loisirs pour étudier, sous la direction écrite de professeurs habiles, les sciences qui vous font défaut et pour perfectionner celles que vous ne possédez pas à fonds.

Grâce à votre culture générale et solide, vous deviendrez homme à occuper les positions lucratives qui se présenteront.

COURS DE DROIT

Les connaissances légales sont aujourd'hui indispensables pour quiconque s'occupe de finance, de commerce, d'industrie ou d'administration.

Voulez-vous acquérir en peu de temps une maîtrise complète, des questions embarrassantes se rapportant au droit et qui surgissent chaque jour dans la pratique des affaires?

Suivez un cours de droit par correspondance et vous serez à même de résoudre, sans frais légaux d'aucune sorte, les problèmes qui se présenteront à vous.

COURS D'ANGLAIS

Rapide, complet et efficace, pour peu que l'élève travaille.

Le but de ce cours est de faire penser anglais avant de de faire parler anglais. Ce résultat une fois obtenu, on procède à la culture de l'oreille, avec gymnastique appropriée pour la langue rebelle.

Le côté grammatical complète ce cours où l'étudiant acquiert infailliblement dans l'anglais les règles nécessaires pour le parler et l'écrire correctement.

LA COMPAGNIE DES COURS PAR CORRESPONDANCE
309B St-Denis, Montréal.

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans obligation de ma part, votre livret explicatif à l'endroit de vos cours par correspondance.

M. ....

Adresse ....

....

LA COMPAGNIE CANADIENNE DES COURS PAR CORRESPONDANCE

309B, rue Saint-Denis

MONTRÉAL **CANADA**

RAMASSONS DES ARMES

Par MADELEINE

La question de l'enseignement de l'anglais dans les classes primaires vient d'être remise sur le tapis. Des articles ont donné lieu à de vives protestations, et plusieurs ont répété avec M. Athanase David cette exclamation si sincère: "J'ai trop souffert de ne pas savoir l'anglais"... Les Frères des Ecoles Chrétiennes, qui ont dirigé l'enseignement commercial dans notre province depuis nombre d'années, et qui ont mis l'anglais au programme de leurs études, sachant trop bien quelle valeur cette langue incarne pour l'avenir de nos enfants, se sont vus condamner de façon plutôt sévère, et ce à la profonde indignation de leurs élèves. De toutes les classes de la société, un cri unanime a jailli, condamnant ces théories surannées.

L'auteur de ces articles est sincèrement convaincu que l'enseignement de l'anglais dans les classes primaires, nuit à l'étude du français, et il voudrait que l'anglais ne fut appris que plus tard. Nous sentons que cette opinion est dictée par le plus pur patriotisme. Reste à juger si nous pouvons l'accepter sans danger pour l'avenir de nos enfants.

L'ignorance de l'anglais nous est-elle permise?

Nous avons senti ce que nous perdions en le sachant trop peu ou trop mal. Aurons-nous le courage de condamner nos enfants à la médiocrité matérielle à laquelle notre ignorance de l'une des langues officielles du pays nous a trop souvent condamnés? Pouvons-nous nommer un seul de nos hommes publics qui ait pu se passer de l'anglais? Et jusqu'où aurait -il monté s'il n'avait possédé ce levier puissant? Dans l'industrie et le commerce trouvons-nous un seul homme ou une seule femme, ne sachant pas l'anglais, qui occupe une situation supérieure? On admet peut-être, à la rigueur, les manœuvres et les femmes de peine, et encore...

L'expérience nous a trop démontré la nécessité absolue de l'anglais pour qu'une propagande, si bien établie et servie soit-elle, puisse dorénavant prévaloir contre la force des choses. Nous savons que toutes les situations nous sont fermées, même dans les milieux canadiens français industriels et commerciaux, si nous ne possédons parfaitement la langue anglaise, indispensable là tout autant que dans l'industrie et le commerce anglais. Et si, même chez les nôtres, l'ignorance de cette langue nous constitue une infériorité marquée, comment voulons-nous arriver à des situations dans les milieux canadiens-anglais?

On ne se préoccupe que de l'école primaire, craignant par-dessus tout que l'enseignement d'une langue étrangère nuise à l'étude de la langue française. Nous respectons profondément ce souci patriotique, mais nous nous demandons, d'autre part, si les conditions matérielles qui existent ici, et auxquelles nous ne pouvons rien changer, nous autorisent à exclure l'anglais de notre enseignement primaire. Combien d'enfants n'auront pas la facilité de poursuivre leurs études au-delà des classes premières, et seront ainsi condamnés à végéter toute leur vie dans des situations inférieures... Aurions-nous vraiment le droit de condamner les nôtres aux métiers inférieurs, auxquels trop longtemps notre ignorance de l'anglais nous a contraints. Allons-nous prendre la grave responsabilité de retrancher de la vie canadienne cet élément de force et de progrès que représente la langue anglaise? Les pères de famille, ceux-là qui savent mieux que tous les éducateurs, combien la lutte est rude, consentiront-ils à ce que leurs enfants soient privés de ce moyen indispensable de faire face à la vie matérielle, et accepteront-ils de les voir condamner à une infériorité voulue? Dans les milieux éloignés des grands centres, là où l'anglais ne se parle jamais, ce programme sera, peut être, accepté sans récrimination, mais ailleurs? Dans les villes, ou près des villes, là où la vie de tous les jours nécessite l'emploi de l'anglais, et où son ignorance constitue un embarras constant, acceptera-on aussi bénévolement de se laisser déposséder des moyens d'acquérir cette connaissance indispensable? Nos écoles ne seront-elles pas désertées pour les écoles anglaises, et les pères de familles ne seront-ils pas justifiables d'en agir ainsi? Est-ce bien favoriser le développement d'une race que de la priver sciemment d'un moyen d'action tel que celui-là.?

Nos petits Canadiens-français des écoles primaires, et hélas! souvent des autres, parlent déplorablement le français et baragouinent à peine quelques mots d'anglais, et cela à part de très rares exceptions. Jusqu'ici l'étude de l'anglais a été vraiment trop sommaire pour qu'on puisse lui attribuer la pauvreté de notre français. L'enfant y apprend les premières notions, rien de plus, et il lui faut plus tard suppléer à cette insuffisance par un travail pénible et long. Tout de même il bénéficie des leçons qu'on songe à lui disputer, et qui lui permettront d'acquérir plus facilement ce qui lui reste à apprendre.

Un jeune homme, ancien élève des Frères, me disait hier: "Qu'aurais-je fait dans la vie si je n'avais appris l'anglais comme j'ai pu l'apprendre au Mont Saint-Louis? un vidangeur ou un camionneur, sans doute... J'avais pourtant d'autres ambitions", termina-t-il en souriant. Ce jeune homme qui s'est déjà créé une situation enviable dans les affaires, était justement indigné de voir si mal compris un programme d'études auquel il avait largement et heureusement puisé.

Le moyen de voir déserter nos écoles pour des centres d'éducation plus pratiques, ne serait-il pas justement d'adopter de semblables réformes, et ne serait-ce pas une suprême maladresse, au moment où se propage un mouvement sérieux en faveur de l'étude

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

généralisée du français, de susciter de nouvelles luttes et de nouveaux ennuis? Le *Franco-Américain* réclamait l'autre jour l'enseignement du français au programme des écoles américaines, et un peu partout, le miracle français se manifeste. Ce miracle, nous le devons à la France, à son héroïsme, à sa valeur morale, à son génie. Le monde subjugué par les admirables exemples reçus d'elle, reconnaît aujourd'hui quel rôle doit lui concéder l'univers, et pour mieux subir son rayonnement, les peuples étudient la langue souple et merveilleuse qui est le plus splendide moyen de traduire la grande pensée humaine. Cet hommage, la France le mérite. Et ici, chez-nous, au sein du petit peuple né de sa vaillance et de son âme, n'est-ce pas en apprenant à nos enfants, sur les bancs des écoles comme des collèges, tout ce que nous devons à la gloire de nos origines, que nous ferons monter plus haut le respect, l'amour, et l'attachement à la langue française? Quand ils auront compris tout ce que comporte de grand et de sublime l'histoire de notre race, depuis les héros de 1608, jusqu'à ceux de 1914-1918, ils sentiront une fierté profonde de leur sang et de leur langue, que rien ne saura jamais plus amoindrir. Récemment une foule immense rendait hommage, dans Rimouski, aux héros de la dernière guerre, auxquels on élevait un monument. Nul doute que le matin, à la messe solennelle, avec leurs professeurs et leurs institutrices, tous les étudiants des collèges, couvents, écoles étaient là, au premier rang, priant pour tous les braves tombés pour eux, les plus jeunes, là-bas, bien loin sur la terre de la belle France. L'après-midi, j'imagine encore ces mêmes enfants groupés au pied du Monument que l'on dévoilait dans une véritable apothéose, et recevant là, de leurs aînés, morts pour la liberté du monde, la plus splendide leçon qu'une jeune race puisse écouter. C'est à de tels exemples que s'instruit la jeunesse. C'est devant de tels spectacles qu'elle éprouve la noblesse de son sang.

Les Dollard sont loin, mais les Brillant et les Keabble sont là tout près... Et les enfants béniront cette histoire de leur pays où dans chaque page se retrouve le même héroïsme.

Nos enfants apprendront l'anglais, ils savent qu'ils en auront besoin, et que tenter la lutte, sans cette préparation obligatoire équivaut à la déroute de leurs ambitions les plus profondes. Ils portent trop haut la conscience de leur valeur pour consentir à devenir des dupes et des inférieurs. L'intelligence qui bouillonne, la fierté qui réclame, le cœur qui appelle, tout leur clame qu'ils ont le droit d'aspirer à une supériorité matérielle qui sauvegardera leur supériorité morale et intellectuelle. Ils veulent, dès le bas-âge, recevoir l'éducation qui leur donnera confiance en l'avenir. Et cette éducation appelle impérieusement l'étude de l'anglais sans lequel leur espoir sera limité aux situations inférieures. Loin de nuire dans les jeunes intelligences, à la langue maternelle, cette connaissance d'une langue étrangère, beaucoup moins riche, quoique plus accessible aux affaires, leur fera établir une nette et rapide différence entre les deux. Et la nôtre, dans le domaine qui lui est propre, triomphera aisément.

En tout cas, la question se pose nettement.

Et c'en est assez de ces théories qui tentent de domestiquer la race canadienne française. Il faut que nous sachions l'anglais pour nous défendre et vaincre. N'ayons pas des âmes de vaincus, montons à l'assaut!

Ramassons des armes... nous en avons besoin.

MADELEINE.

Les amis de notre revue dont l'abonnement est expiré sont priés de remplir le bulletin placé dans la page 76 et de nous l'adresser aussitôt.



Le nouvel hôtel "ALGONQUIN" bâti par le Pacifique Canadien à St-Andrews-by-the-Sea, N.B., pour remplacer celui qui fut détruit par le feu il y a quelques années. Il est le centre d'attraction d'un grand nombre de touristes.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"LA VIEILLE MAISON"

Par LOUIS DANTIN

J'ai un ami qui peine comme moi dans la critique, mais bien plus méchant que je ne le suis. C'est un de ces critiques férocement exacts à qui rien n'échappe, qui guettent les fautes avec une sorte d'obsession féline, qui ne pardonnent jamais une injure faite à l'art et n'ont de pitié pour aucune faiblesse. Je le rencontrai l'autre jour ayant à la main *La Vieille Maison*, et je vis à son air maussade qu'il ne l'avait pas goûtée. Il m'en dit un tas de choses brutales qu'on pourrait résumer ainsi:

"Voici un volume qui a du talent, une certaine facture, pas mal d'intentions poétiques, mais qui malgré cela reste inférieur parce qu'il n'est pas travaillé, pas fini. Il lui manque la conception une et forte qui resserre l'idée en un tout compact, la précision et la concision qui marquent la conquête du mot. Il a quelque chose de lâche, de flou, d'éparpillé, de confus. C'est un salon où les bibelots sont assez jolis, mais traînent par terre à l'aventure. L'auteur a voulu trop dire, trop enserrer dans ses menus cadres. Ces pièces sont étouffées de choses qui se mêlent sans ordre et sans plan. Description, sentiment, famille, religion, patriotisme, chaque morceau veut être un traité complet. Comme expression, c'est souvent fort bien, mais sans rien d'achevé, de définitif. A la fois rudimentaire et livresque, pas assez "malin" et pas assez naïf. Et puis, les négligences de forme! les mètres irréguliers sans excuse, les strophes hâtives, les mots placés comme à la loterie! La "facilité" étendant sur le tout une certaine saveur uniforme! Intéressant quand même, et méritoire, mais, avec de fortes qualités, manquant de la qualité maîtresse qui en ferait une œuvre d'art."

Ce verdict rageur ne me surprit pas de la part d'un misanthrope, qui de plus ne croit pas à l'art féminin. C'eût été peine perdue que de discuter: ce que j'eusse pu répondre, et ce que j'eusse admis peut-être, j'aime mieux le dire ici à tête reposée.

Mlle Blanche Lamontagne n'est peut-être pas artiste dans tous les sens ultras du mot. Sa poésie n'est peut-être pas le tissu raffiné, la bijouterie savante qu'on pare surtout de ce nom; — mais de là à méconnaître la vocation poétique de son âme, les éléments essentiels de beauté que renferme son œuvre, il y a loin. Avouons qu'après tant de siècles littéraires nous sommes devenus bien blasés. Les mots ont été dits et redits de tant de façons qu'il nous les faut maintenant tordus en gestes impossibles, apprêtés à des sauces inouies. L'art simple, croissant comme l'herbe des prés, coulant à la façon des sources; l'art direct, exprimant les êtres par leurs symboles les plus immédiats et les plus clairs, nous semble enfantin et primitif. Nous aimons encore *Mignonne, allons voir si la rose* chez Ronsard; nous ne le supporterions pas chez Rostand. Il faut pourtant se dire qu'il y a une poésie des choses toujours vraie, toujours vivante, en dépit des modes passagères; — et quiconque arrive à la saisir et à la fixer est vraiment poète. Mlle Lamontagne relève de cette poésie fondamentale et profonde. Pour comprendre avec quelle force elle en a entendu l'appel, rappelons-nous que cette jeune fille est née aux Escoumains, dans un coin reculé de nos campagnes, où survivent toutes les traditions de foi, d'honneur et d'agriculture de nos pères, mais très peu des traditions de la littérature française; qu'elle a reçu l'éducation commune que donnent nos couvents, où les théories de l'abbé Sylvain dominent de haut celles de Verlaine; que rien, dans les dehors de sa vie comme dans son entourage, ne la prédisposait à la poésie. C'est donc par une intuition native, par un attrait inné et intime, par une sorte de révélation personnelle, qu'elle a découvert la Beauté des choses et senti l'impulsion de devenir une de ses voix. Etre poète aux Escoumains, c'est l'être par une vocation certaine et, comme disait Renan, par un décret nominatif. Dans ce milieu calme et uni, entourée des visions tranquilles du golfe, des champs et des bois, émue des seules joies et des seules tragédies de la famille, son âme s'est pénétrée des deux grandes forces qui constituent notre patrie canadienne: la nature et le foyer. Telle est la source parfaitement limpide de son inspiration. Les falaises roides de Gaspé, les voiles glissant sur ce fleuve qui est une mer, le roulis caressant ou la colère soudaine des vagues, la paix des prairies peuplées de vaches sereines, le triomphe des moissons entassées dans les granges, voilà ce qu'elle aime et glorifie. Mais surtout la "Maison", la maison blanche au pignon aigu, aux volets verts, aux solives enfumées, où travaillent, luttent, jouissent, souffrent et se reposent des êtres vivants, les siens; la maison où sont morts les ancêtres, et que leur présence invisible emplit encore et solennise. Et dans la maison, chaque meuble, chaque instrument des rites domestiques, mais d'abord le berceau, le "ber", symbole de la perpétuité de la race, de l'espoir obstiné de nos âmes françaises.

Autour de ces entités inspiratrices naissent des sentiments qui leur sont sympathiques et fraternels: l'élan vers Dieu, l'attente courageuse de ceux qui espèrent, l'attachement au sol, la communion avec ses énergies, la tendresse pour tout ce qu'enclôt le cercle familial, la religion des aïeux, la joie simple et saine de la vie, l'amour aussi, l'amour paisible et fidèle des humbles. Il n'est pas un vers de Mlle Lamontagne qui ne soit ému de ces souffles et qui n'en tire une dignité, une élévation constantes. La vieille maison, c'est la chapelle où tous ces cultes se réunissent et joignent leur cantique. Et sans doute cette poésie n'a rien de commun avec celle de Jean Moréas, mais c'est de la poésie tout de même, puisque c'est celle de Lamartine et de Brizeux.

D'ailleurs, ces éléments se traduisent en paroles sincères, d'un enthousiasme frais et vierge; en strophes fort bien moulées aussi (quoique pas toutes), ayant, à défaut du métier sûr et de la science, l'intuition du mot et de l'image, la grâce et la subtilité féminines, souvent de réels éclairs qui dévoilent un instant les hauts sommets. Ce que la forme perd en effet plastique, elle le regagne peut-être en chaleur, en spontanéité. Le vocabulaire bien français s'enrichit du lexique de notre terroir, et c'est là un attrait de plus.

Les divisions de l'œuvre sont celles de la Maison ellemême. C'est la porte qui s'est ouverte pour accueillir les jeunes époux, qui garde le secret des existences pures et que franchissent les morts aimés; — la fenêtre par laquelle entrent la joie des aubes et les scènes changeantes des sai-

sons; — le poêle où circule la vie bienfaisante du feu; — la lampe qui éclaire les soirs reposants et calmes; — la croix du mur sur laquelle les regards se tournent dans l'angoisse; — et, comme un autel dans ce temple, le "ber" où les générations grandissent et préparent l'avenir. Puis viennent quelques pièces détachées sur "les Absents", de menus "Tableaux" d'observation rustique, — et le volume se clôt sur une "Vision" de confiance et d'espoir chrétien.

L'auteur nous donne, dans la *Prière pour la Maison*, un exemple gentil de sa manière habituelle:

> Quand ils eurent bâti leur maison
> De bouleau, de sapin et d'érable,
> Avant d'y faire entrer le poêle vénérable
> Qui devait allumer leur pipe à son tison;
>
> Avant de mettre chaque armoire
> En son coin, d'accrocher les corbeilles à pain,
> De placer le vieux banc, la huche de sapin,
> La boîte à bois et les tasses à boire;
>
> Avant d'installer le "baudet",
> Pour veiller près du feu quand la nuit est venteuse,
> Le lit des étrangers à la blanche "menteuse"
> Et la chaise berçante où la fille brodait;
>
> Avant de fixer sur les poutres
> Les fusils à cartouche et les fusils à plomb,
> De mettre le vieux ber et la table d'aplomb
> Et de plier leur belle veste en peau de loutres;
>
> Avant de clouer sûrs et droits
> Les accrochoirs portant le froc et la mantille,
> Même avant de songer à souper en famille,
> Sur le mur de bois franc ils ont placé la croix.

L'*Heure des Vaches* est un autre charmant tableau exhalant l'odeur des pacages et la bonne fraternité des hommes et des bêtes. C'est du meilleur réalisme, relevé d'un brin d'émotion:

> Elles venaient, faisant sonner leurs sabots lourds
> Dans une rayonnante marche,
> Ainsi que du soleil éparpillé qui marche,
> Et levant leurs yeux de velours.
>
> Voici la Noire, la Barrée,
> La Rougette à la douce peau,
> Et Satin, reine du troupeau,
> Dont la croupe est ronde et dorée.
>
> Viens t'en viens! Viens t'en viens! Qué vach' qué! Qué vach' qué!
> Et les vaches venaient d'un pas lent et rhytmé.
>
> Elles avaient parfois de grands airs triomphants.
> L'orgueil se levait-il sous leur tête vivace?
> Car elles ont leur part dans l'espoir de la race,
> Les vaches dont le lait a nourri nos enfants.
>
> Les bonnes vaches maternelles,
> Les bonnes vaches à l'œil clair,
> Savent-elles que ceux dont le pays est fier,
> Nos filles et nos fils, seraient moins beaux sans elles?

Et ce *Dimanche d'Eté*, n'est-il pas riant, lumineux, exquis de légèreté dans sa notation exacte et minutieuse?

> Dimanche. Les portes ouvertes
> Laissent voir les collines vertes
> Qui, dans la fraîcheur du matin,
> Rafraîchissent leur teint
> Pour plaire à Dieu, le Maître.
> Dans un charme nouveau le sol veut apparaître.
> Tout chante, le mont et le champ;
> La tige est fleur, la brise est chant.
> La nature comme un grand cœur joyeux s'épanche.
> La nature, elle aussi, célèbre le dimanche.
> Aux calmes abords d'un ruisseau
> Des canards gris pataugeant dans un seau,
> Et dans l'herbe où l'onde se noie
> Surgit le dos immaculé d'une oie.
> Les coqs chantent, perchés;
> Les habitants endimanchés,
> Attendant les pieuses sonnailles,
> Jasent du temps et des semailles;
> Et moi, dans ma fenêtre ouverte sur les cieux
> Par laquelle m'arrive un vent délicieux,
> Je regarde passer, belle en sa robe grise,
> Ma voisine, menant sa fillette à l'église.

Mais ici, signalons de suite un défaut assez commun à ces morceaux, et qu'avait relevé mon grincheux ami. L'auteur ne se contente pas d'avoir saisi au passage un tableau vif, une impression significative; elle y ajoute très souvent en guise de commentaire, de moralité, un autre morceau, même plusieurs, où toutes les "leçons" sont déduites, où la suggestion discrète et déjà comprise s'allonge en exhortations et en réflexions. Le ton de ces parties juxtaposées diffère nécessairement; parfois même on ne voit pas très bien leur soudure. C'est ainsi qu'à la suite des vers si agiles qu'on vient de lire se placent deux séquences assez lourdes, bien moins originales d'ailleurs, et proches parentes de la *Prière* de Hugo:

> Oui, conduis ton enfant au temple du Seigneur,
> Mère, afin que la foi grandisse dans son cœur;
> Afin que, la douceur de Dieu tombant sur elle,
> Sa tâche soit un jour noble et surnaturelle...
> Mère, apprends à ta fille à prier, apprends-lui
> Qu'une douce lumière au fond de l'ombre a lui, etc.

Je ne discute pas la portée morale de ces appendices, mais je mets sérieusement en question leur à-propos artistique. Ils dissolvent l'unité d'impression, ils diluent la pensée et l'alourdissent, ils nous ôtent le plaisir de conclure et de deviner. De cette place d'église ensoleillée et verte qui me plaisait tant, je passe dans la nef humide où le sermon mouline son geste au dessus des têtes somnolentes.

C'est ainsi que la pièce *Il Neige* a quatre panneaux distincts, dont chacun, au besoin, eût pu former un tout complet. L'*Hymne à la Vieille Maison* en a neuf, unis par un lien assez frêle et qui ne font pas un ensemble bien serré ni bien suivi; — elle gagnerait à être condensée, rétrécie. Et c'est déjà quelque chose d'avoir à se restreindre: d'autres ont tant de peine à s'épancher!

Faisons une autre réserve quant à la métrique de ces vers. J'admets fort bien qu'on rime à la mode symboliste et qu'on s'affranchisse des entraves que l'ancienne versification multipliait comme à plaisir. Mais convient-il vraiment de marier dans une même page le vers libre et le vers classique? Entre ces deux procédés contradictoires, la logique et le goût ne veulent-ils pas qu'on choisisse? Or ce mélange hybride nous heurte ici à chaque instant. L'auteur glissera un hexamètre dans une strophe de huit pieds sans autre excuse que la gêne de mieux faire; elle accolera à des stances régulières un quatrain où pas un vers ne sera semblable à l'autre; elle forcera une ligne de onze syllabes à baiser un alexandrin; dans telle autre elle supprimera toute césure, et ce vers, seul de son espèce, fera l'effet d'un révolté au milieu de frères parfaitement dociles et bonshommes. Son mépris des règles est étourdissant, anarchique. Il s'étend jusqu'à la prosodie des mots: elle donne deux syllabes à *fuir* qui n'en a qu'une et à *gracieux* qui en a trois. Tout cela semble de l'audace, et n'est au fond que de l'indolence. L'œuvre y prend une mine un peu négligée, comme si cette jeune fille composait derrière l'éventail et en croquant des bonbons fins. Ou plutôt elle écrit comme le rossignol chante; mais c'est bien plus facile de chanter que d'écrire.

Je m'empresse de reconnaître que plusieurs poèmes sont d'un travail mieux soigné et joignent à leurs qualités d'invention et à leur bel envol une forme poétique presque parfaite. Ainsi, dans le petit tableau *Il Vente*, il y a une idée, une impression unique poursuivie et développée avec soin. Les couplets de la *Chanson du Vieux Ber* sont originaux et bien rimés. Il y a quelque chose d'entraînant, de joyeux, dans ce berceau chantant sa propre menuiserie avec un luxe de mots techniques. *Le Large* est une marine de haute facture qu'emplit la nostalgie des flots profonds et des horizons sans bornes. *Vision* est d'un souffle et d'une grandeur quasi épiques. Si je devais choisir, je mettrais à part deux poèmes où Mlle Lamontagne semble donner sa vraie mesure, et que j'admire sans restrictions. L'un est intitulé *Survivance* et, dans son symbolisme, condense et résume tout le recueil. C'est le dialogue des aîtres de la vieille maison regrettant les jours disparus, le vide laissé par les absents, et pleurant l'abandon, la solitude future. Il s'ouvre sur des touches virgiliennes dont le charme rappelle les *amica silentia lunæ*.

> C'était l'heure du rêve calme, du mystère;
> L'air était imprégné des parfums de la terre
> Et le soir sentait bon. Au fond de la forêt
> La nuit silencieuse et vagabonde errait.

La pièce entière est d'une beauté soutenue, et dans son dernier mot toute l'âme canadienne vibre et s'exalte:

> La fenêtre reprit: Je vois un champ immense
> Où le flot des moissons sans cesse recommence;
> Les matins sont brillants et les épis sont beaux,
> Mais là-bas nos enfants dorment dans leurs tombeaux.
> Quels bras moissonneront les récoltes prochaines?
> Quels bûcherons viendront abattre les vieux chênes
> Et faire reculer l'ombre des monts lointains?
> Avenir! Inconnus, mystérieux destins,
> Que réservez-vous donc à cette jeune race
> Que la haine a brisée et que le deuil terrasse,
> Le peuple de Champlain et de Louis Hébert?
> Qui donc le sauvera? "C'est moi, "dit le vieux ber.

Je placerais plus haut encore, parce qu'elle exprime des conceptions plus générales et plus largement humaines, *L'Espérance*, qui redit en beaux vers classiques l'élan du cœur vers l'immortalité dans l'amour:

> A ce moment, la grande ombre blanche est venue.
> Son sourire brillait d'une grâce inconnue;
> Sa main était levée en un geste si beau
> Qu'il semblait dominer la blancheur des tombeaux.
> Lève-toi donc, ma sœur, ô ma sœur douloureuse,
> Dit-elle; reprenons la route bienheureuse
> Qui mène à la demeure blanche aux piliers blancs.
> Sur mes bras fraternels pose tes bras tremblants.
> Délivre enfin tes pas de l'humaine poussière,
> Car c'est sur les sommets que paraît la lumière.
> Pourquoi river tes yeux aux choses d'ici-bas?
> N'est-il donc pas un ciel qui s'entr'ouvre là-bas?
> Quoi, tout espoir serait éteint avec la tombe
> Et l'âme abdiquerait lorsque le corps succombe?
> Ils seraient vains tous nos désirs, ils seraient vains
> Les grands élans d'amour et les efforts divins?
> Vaine serait l'extase pure de notre âme,
> Vaine notre tendresse et vaine notre flamme?
> Lève les yeux, regarde en haut le firmament;
> Cette vie, ô ma sœur, n'est qu'un commencement.

Et sans doute, si Lamartine n'avait pas existé, ces vers n'auraient pas été écrits; mais oubliez que vous allez dire



Série de lacs parsemés d'îles qui font la beauté des "Terres Hautes" d'Ontario. — Réseau du Grand-Tronc.

un blasphème, ébranler les colonnes du temple, et avouez tout franchement que vous trouvez cela aussi beau qu'un bon tiers des *Méditations*.

Il semble étrange, après cela, de constater la façon un peu mièvre dont Mlle Lamontagne envisage d'habitude les choses du cœur. Le sentiment chez elle, j'entends l'amour humain, parait bien sincère, mais on ne le sent pas assez simple ni assez profond. Il s'épanche surtout en invocations et en apostrophes d'une câlinerie démodée et qui gardent, j'allais dire, un vague parfum de pensionnat:

> L'air embaumé
> Inonde les ravines;
> O bien-aimé!
> Le vent d'amour flotte sur les collines.
>
> L'as-tu vu passer sur la route,
> Mon bien-aimé! Mon bien-aimé!
>
> O comme il est doux de s'aimer
> Sous la lumière de ta lampe!

Ce n'est pas de cette sorte que s'exhale la grande passion, qu'elle rêve et gémit, par exemple, sous la plume de Louisa Siefert ou de l'inquiète Marcelline. Mais après tout, Mlle Lamontagne n'a pas chanté la grande passion: elle a fredonné l'amour honnête et calme des braves gens de la Gaspésie. Eh bien, même en ce cas, ces formules restent discutables; elles sont trop raffinées pour cet amour-ci, comme elles étaient trop naïves pour l'autre. L'auteur devrait relire la chanson rustique que Molière prisait si haut, et rénover sa langue sentimentale dans le sens primitif de la nature et de l'instinct.

Et puis, ne vous y fiez pas: peut-être la chanterait-elle si elle voulait, la grande passion. Elle a une page, une seule, où frémit l'amour élémentaire et intense, quoique à l'état d'aspiration vague et sans objet défini; une ode curieusement fougueuse et d'une ivresse presque affolée, qui a le désordre brûlant du dithyrambe antique. C'est celle qui, sans aucune raison assignable, fait suite aux premières strophes de la *Chanson du Matin*.

> Je porte mon cœur ainsi qu'un trésor,
> Tel un encensoir rempli de fumée,
> D'où monte un parfum de rose embaumée,
> Je porte mon cœur comme un grand lys d'or.
>
> Je serre mes bras contre ma poitrine
> Pour mieux contenir le poids de mon cœur
> Et pour ne point voir jaillir sa liqueur,
> Sa liqueur divine...
>
> Et dans les sentiers où ma voix s'élève,
> Partout dans les champs, partout sur la grève
> Où tremble le vent, où gémit le flot,
> Je n'ai rien ouï qui monte plus haut
> Que mon cri joyeux et que mon sanglot,
> Ni rien vu de plus large que mon rêve!...

Cette note emportée et ardente, détonnant presque dans une gamme plutôt timide, nous révèle des ressources robustes et des capacités hardies qu'on eût à peine soupçonnées.

Incroyable, je l'ai dit, de laisser-aller et d'insouciance! De la même main qui trace des vers si modernes, elle crayonne des lignes comme celles-ci:

> Je crois, Seigneur, que tu les aimes,
> Ces hommes si bons,
> Ces hommes si blêmes,
> Au visage en sillons.

Il y avait jadis en Italie, et il y a peut-être encore, des poètes improvisants. Le soir, dans la piazza où quelque arche romaine domine les boutiques noircies, sur une borne arrachée à quelque cirque antique, ces aèdes, gens du peuple comme leur audience, réclamaient soudain le silence de la foule. Et, sous l'empire d'un dieu, ils tiraient sans préparation, du fond d'un réservoir creusé par la nature même, des incantations à la sainte Madone ou des hymnes aux belles *ragazze* qui passent, coiffées d'un mouchoir éclatant. Mlle Lamontagne me représente un peu sur les roches de Cap-Chat (toute proportion gardée, s'entend) un de ces bardes inspirés et faciles. C'est dire ce que son art a de chaud, de vibrant, de spontané; c'est indiquer aussi ce qu'il a d'incomplet et de fugitif.

Mais parfois l'improvisateur devenait Arioste ou le Tasse. Avec des dons poétiques superbes, une culture étendue, une expérience qui graduellement s'affermit et s'affine, l'auteur de ces poèmes ne surprendrait personne en prenant place un jour aux tout premiers rangs. Quand on voit ce que M. Ferland, par exemple, a su accomplir après les essais informes de *Femmes Rêvées*, on se demande jusqu'où pourrait atteindre cette femme qui, dépassant le début aimable de ses deux premiers livres, poursuit sa route avec une œuvre d'une aussi large envergure que *La Vieille Maison*.

LOUIS DANTIN.

A NOS ABONNÉS

Nous remercions les abonnés qui ont répondu avec empressement à notre billet d'abonnement, et nous prions ceux qui n'ont pas encore satisfait à ce léger devoir de trouver ici notre bulletin qu'ils voudront bien remplir et nous adresser le plus tôt possible.

Nos abonnements datent de tous les mois. Nombre de nos abonnés ont encore plusieurs mois, avant de compléter leur année. Ceux-là n'ont pas à se préoccuper de cet avis qui ne regarde que nos abonnés de novembre 1919.

Les abonnés qui n'utilisent pas leurs coupons pourraient peut-être inciter un ami à le remplir, et nos listes ainsi s'allongeraient sensiblement. Cette propagande, nous l'avons déjà expérimentée, est des plus fécondes, et nous restons profondément reconnaissants à tous ceux qui servent ainsi le succès de notre revue.

LES ANNONCEURS SONT DES COLLABORATEURS

Nous attirons l'attention sur les divers produits annoncés dans LA REVUE MODERNE. C'est grâce à la Publicité et au concours des Annonceurs que nous pourrons apporter à notre publication des améliorations incessantes.

Nous invitons donc nos lecteurs à donner la préférence aux maisons qui veulent bien nous confier leur publicité. Ces fournisseurs auront toutes chances de leur donner satisfaction, LA REVUE MODERNE n'acceptant que les annonces de maisons réputées.

CHRONIQUE NEW-YORKAISE

AUX GENS DE CHEZ-NOUS

Par BAPTISTE

New-York.—Avec les premières froidures de la saison d'automne, tous les maux de la boîte de Pandore menacent de s'abattre sur New York. Et encore est-il sûr de retrouver l'espérance. Le mois d'octobre, le mois des déménagements, a bien mauvais augure.

Les employés de tramways, les mineurs, les peintres, les plombiers, les tailleurs, les briqueteurs, les barbiers et jusqu'aux laveurs de vaisselle y vont d'une petite grève. Pendant ce temps, les propriétaires songent à faire maison nette chez leurs locataires, les profiteurs laissent pourrir les pommes, les tomates et autres fruits et légumes, dans le but de maintenir les prix. Les écus du public dansent une sarabande folle. S'il est vrai que Satan fait le tour du monde, il doit être en tournée à New York.

* * *

Vous pensez peut-être que dans une telle situation les new-yorkais vont s'attrister ou faire visage de bois. On ne s'inquiète pas pour si peu. La saison où l'on s'amuse commence et il y a bien autre chose à penser. Millionaires, trustards, vieux bonzes de la finance, grands de diverses principautés brevetées reviennent, pêle-mêle avec la caravane des m'as-tu-vu, de pélérinage à quelque Mecque nouvelle.

La ville est prête à les recevoir. Dans les théâtres, les pièces d'été font place aux représentations d'hiver. Le soir, les grandes artères sont noires de monde. Des milliers d'ampoules électriques chatoient au sommet des bâtisses et font concurrence aux étoiles. Par leurs fenêtres qui baillent aux passants, les restaurants crachent leur luxe et leur gaieté dans un ruissellement de lumière et de musique. Encore quelques semaines et la fête aura atteint son plein éclat. Ainsi se trahit l'âme insouciante d'une ville cosmopolite.

* * *

Voilà le bureau de santé en guerre ouverte avec les rats.

"Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
"Que toujours deux voisins se fassent entre eux la "guerre."

Ces hygiénistes ont entrepris une grande campagne pour éliminer la vermine colporteuse de microbes plus ou moins infectieux. Des inspecteurs font désinfecter les navires et les mesures les plus énergiques sont prises afin d'empêcher les rats de descendre à terre. Dans les entrepôts, on leur fait une chasse en règle et pour plus de certitude, on projette d'employer des gaz asphyxiants, comme la chose se pratique en Angleterre, depuis la guerre.

Il y a bien aussi les rats d'hôtel, mais à ceux-là on ne fait pas la vie trop dure. On y viendra, sans doute.

* * *

Les diplomates nous assurent que nous sommes en temps de paix. Il semble plutôt que nous soyons menacés d'un siège, à voir les préparatifs qui se font dans la ville. Ainsi, par exemple, la police sera armée, en cas d'urgence, de revolvers pouvant tirer quinze cents coups à la minute, De cette façon, disent les autorités, deux policiers peuvent remplacer plusieurs centaines d'hommes, dans une échauffourée. N'essayons pas de nous représenter ce qui pourrait arriver si une demi-douzaine de ces petits joujoux tombaient entre les mains d'une bande d'anarchistes, du genre de ceux qui ont préparé le massacre en face de la banque Morgan.

La compagnie des tramways inaugure un système de wagons munis d'un grillage serré aux fenêtres et aux extrémités. Les tramways ainsi protégés font office de wagons blindés contre la pluie de projectiles que lancent les unionistes dans les rencontres avec la police et les briseurs de grèves.

Mais le malheur des uns fait le bonheur des autres. Les candidats des deux partis, dans les districts électoraux de Brooklyn, ont profité du manque de moyens de locomotion rapide, pour faire mousser leur candidature. Des camions-automobiles transportaient les piétons gratuitement et d'énormes pancartes, aux cotés des voitures, mentionnaient: "Votez pour M. Un Tel."

La compagnie Bethléem Steel, elle, accumule des réserves d'argent pendant les jours de prospérité. Puis, lorsque survient une crise, ferme ses usines jusqu'à ce que les chômeurs en aient assez de leurs vacances volontaires et décident de retourner à l'ouvrage. Cette méthode, jusqu'ici, a donné de bons résultats.

* * *

Le gouvernement américain reçoit souvent des demandes où des suggestions de la part de députés anxieux d'empêcher la venue d'un trop grand nombre de Japonais aux Etats-Unis. D'autre part, ces derniers, instruits et diligents, ne perdent pas une occasion de gagner des amis à leur cause. L'ambassadeur japonais vient de demander que l'égalité des races soit reconnue au pays. Les grandes compagnies japonaises, établies ici, prennent à leur emploi des Américains et leur donnent des positions lucratives et de confiance. Certaines d'entre elles ont même accordé deux boni à leurs employés. Elles maintiennent, à leurs frais, des terrains de tennis et louent occasionnellement un yacht dans le but de faire voir les alentours intéressants de New York, à ceux qui sont à leur service. A chaque nomination d'un gérant général, ces compagnies donnent un banquet, favorisant ainsi l'entrée en contact des subalternes avec leur nouveau chef. L'une d'elles étudie présentement un projet de construction de bungalows dans l'intention de fournir un pied-à-terre aux membres de son personnel pendant le temps des vacances et en fin de semaine. C'est de bonne diplomatie.

* * *

Après la chaussure en peau de phoque vient d'apparaître, comme sortie de bain, le costume en fourrure. Il a surgi en même temps que le vêtement de papier à Atlantic City.

O! ironie des contrastes! L'un coûte soixante sous; mais l'autre?...

BAPTISTE.

GRAIN DE SAGESSE

L'école la plus nécessaire pour les enfants est celle de la patience.
Jean-Paul Richter.

Un artiste canadien-français: M. J.-D. DUSSAULT

Par MARC DESOMBRES

Né à Charlebourg, près Québec, d'une famille de musiciens, M. Dussault reçut, très jeune, ses premières notions musicales sous la direction de son frère Cléophas, organiste et l'un des fondateurs de l'académie de musique de Québec. La mort enleva au jeune élève son premier professeur, mais Cléophas Dussault mourant fit promettre à sa mère de poursuivre l'éducation musicale du frère qui, si jeune encore, montrait de telles aptitudes.

Madame Dussault tint promesse et l'enfant continua d'étudier avec son père, organiste de l'église de Charlebourg, qu'il remplaçait déjà à l'orgue en jouant pour les "entrées" et les "sorties" des marches qu'il copiait en écoutant les répétitions de la



M. J.-D. DUSSAULT

Fanfare de Charlebourg, alors sous la direction de M. Joseph Vézina.

A quinze ans il entra à l'Ecole Normale; M. Lagacé, musicien éminent, qui en était alors le Principal, s'intéressa vivement à son élève, et le recommanda à M. Gustave Gagnon, organiste de la Basilique, et professeur à l'Ecole Normale. A l'école de M. Gagnon, M. Dussault eut la claire intuition de sa carrière. Cette même année il fut nommé organiste chez les Jésuites de la rue d'Auteuil, position qu'il occupa jusqu'à l'âge de dix-neuf ans.

Organiste à Lotbinière, M. Dussault rencontra là de nombreux amis et de sincères admirateurs qui se joignirent à sa mère pour l'envoyer étudier à Paris. Parmi eux se trouvèrent Mgr



L'orgue de Notre-Dame, est sans contredit le plus bel orgue du Continent.

Rouleau, M. Pamphile LeMay, les notaires Georges de Saint-Georges, Auguste Bédard, de la Chevrotière, le Rév. M. Georges Côté, M. Gagnon, etc.

A Paris, M. Dussault se confia à la direction du célèbre Gigout. Il reçut sa 1ère leçon le 4 octobre 1889 et "cette fameuse leçon" nous dit fièrement M. Dussault "a failli tourner au tragique, et compromettre, pour toujours, ma carrière musicale. Songez que M. Gigout eut le courage de me dire à moi jeune homme de vingt ans que je ne savais pas grand chose et qu'il me fallait recommencer la méthode de Lemmens et suivre les leçons du deuxième cours. Ce fut un choc terrible, car j'étais encore tout pénétré de l'admiration de mes compatriotes qui m'assuraient que j'étais un enfant prodige, et vraiment cela m'a pris cinq à six mois pour croire que mon maître avait raison."

M. Dussault fut admis au 1er cours de Gigout le 5 février 1890. Dans un concert donné par les élèves du maître en son hôtel de la rue Jouffroy, auquel assistaient Saint-Saens, Guilmant, Mathys Lussy de l'Institut, Léon Bœthmann, M. Hector Fabre, M. Franchère, peintre canadien, etc., M. Dussault joua la 1ère sonate de Mendelsohn et quelques pièces de Gigout qui émerveillèrent l'auditoire. C'est alors que Saint-Saens le félicita et lui prédit un brillant avenir.



Mlle Adrienne Dussault.

M. Gigout, flatté de l'éloge accordé à son élève par un tel maître, lui dit: "Dussault prenez-en note, car ce sont des témoignages qu'on ne reçoit pas souvent dans la vie."

Pendant son séjour à Paris M. Dussault s'imprégna de musique avec une ardeur inlassable; il allait d'un concert à l'autre, écoutant, observant. C'est ainsi qu'il eut la bonne fortune d'entendre Sapellnikoff, Diémer, Risler, Laborde, et Greig dans toutes ses œuvres.

Quelque temps après son retour au Canada, M. Dussault fut nommé organiste de la cathédrale de Saint-Hyacinthe où il demeura jusqu'en 1892, alors qu'il accepta la position d'organiste de l'église Saint-Paul, Oswego, New-York.

Le 22 mai 1896 M. Dussault fut invité par la maison Casavant à inaugurer l'orgue de Sainte-Anne de Beaupré. Le succès considérable qu'obtint l'artiste fut connu de M. l'abbé Troie, curé de Notre-Dame, qui désira faire sa connaissance, et le 15 juin de la même année, M. Dussault fut nommé organiste de Notre Dame, position qu'il occupe depuis vingt-quatre ans.

M. Dussault s'est surtout fait connaître par ses auditions d'orgues à Notre-Dame qu'il institua par pur amour de l'art.

Les débuts ne furent pas des plus encourageants pour l'artiste. Le 1er concert eut lieu au mois de juillet 1898 devant un auditoire de seize personnes —à la fin de l'audition il ne restait dans l'église que trois fervents admirateurs de la musique d'orgue: M. William Peterson, le Docteur Gardner et le Docteur Duval.

Toutefois, M. Dussault ne se laissa pas décourager et remit au métier un nouveau programme. Cette fois trente personnes formaient l'auditoire et aucune ne bougea avant la fin du récital.

Ces concerts devinrent de plus en plus populaires et en 1912 cinq à six mille personnes les écoutaient.

Comme professeur, M. Dussault a toujours occupé les plus hauts postes: professeur d'harmonie et d'orgue chez les Religieuses de Villa Maria pendant douze ans, professeur d'orgue et de piano à McGill trois ans: et aujourd'hui professeur de piano au couvent des Dames du Sacré-Cœur, Sault au Récollet.

C'est au sein de sa famille que M. Dussault passe ses plus agréables moments, s'occupant de musique et de lecture avec ses enfants—il n'est pas non plus indifférent aux questions d'actualité et c'est avec son enthousiasme naturel qu'il étudie et discute. Interrogé sur la question des diplômes, la réponse de M. Dussault ne se fait pas attendre: "Ah! faites-moi grâce, le seul mot diplôme m'horripile"—et Labouchère dans le "Truth", de Londres, ne pouvait mieux s'exprimer, lorsqu'il demandait l'abolition de la "diplomanie" et des "manufactures de diplômes".

Le 21 novembre, à l'occasion de la fête de Sainte Cécile, M. Dussault donnera à Notre-Dame, son 54ième récital d'orgue. Le programme comprendra la 7ième symphonie de Widor. Des foules iront l'entendre.

Mademoiselle Adrienne Dussault, violoniste de talent jouera au récital de son père, le 21 courant, et attestera qu'elle continue la tradition familiale.

Cette jeune artiste a étudié à Montréal avec M. Alfred DeSève, puis à New York, sous la direction de Sam Franko. Durant son séjour à New York elle joua dans un concert de Bach, la Valse Sentimentale de Schubert Franko et remporta un véritable succès.

Cet hiver, Mademoiselle Dussault se fera entendre dans différents concerts, entre autres à l'ouverture du "Ladies' Morning Musical Club."

Mademoiselle Dussault a l'intention de s'occuper tout particulièrement de concert et d'enseignement.

A la jeune musicienne, nous souhaitons un bel avenir.

MARC DESOMBRES.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

Discours de M. Ferdinand Roy

Pour le dévoilement du Monument Cartier le 6 septembre 1920.

Eminence, (1)

Mesdames et Messieurs,—

Après tant de discours et d'éloges que la reconnaissance nationale lui a adressés, supposons que l'âme de Cartier vient, un moment, animer cette statue, et écoutons Cartier nous parler à son tour.

—Je suis l'Histoire. L'hommage qui me vient des vivants est vain si ma vie ne vous fait pas, vous qui êtes le présent, jeter en terre, pour assurer les miossons de l'avenir, les meilleurs fruits du passé.



Sir Georges Etienne Cartier

Homme d'idées et d'action, c'est dans le nuage des passions humaines que, naguère, j'ai cherché et suivi mon devoir d'état. Aujourd'hui dans la lumière de mon impassible sérénité, je peux, sans vanité ni orgueil, juger mon œuvre et dégager de ses faiblesses mêmes, la leçon que mon pays peut en tirer.

Le grand fait de votre passé, c'est la lutte que se sont livrée les deux peuples qui, depuis des siècles, se sont disputé l'empire intellectuel ou matériel du monde.

Quand mon intelligence s'ouvrit à l'idée de patrie, les faits dont je fus témoin, continuaient, tout simplement, de démontrer l'âpre survivance de cette rivalité.

Car depuis cent soixante ans, en ce pays où j'ai vu couler, parmi la poésie de sa tranquille majesté, le plus noble des fleuves, le flot de vie humaine qui passe emporte pêle-mêle, vers un océan inconnu, les enfants de ces races qui ont créé les deux nations canadiennes.

Frêles rameaux détachés de deux arbres géants, ces nations poussaient alors leurs jeunes racines dans ce sol nouveau, et essaimaient sur ce trop vaste territoire leurs fils qui ne s'aimaient point. Toutes deux mineures, elles devaient, par un destin encore plein de mystère, vivre ensemble et chercher puis poursuivre un but commun.

La première, fille de la nation guerrière et généreuse, était passée, l'âme en deuil, avec les fils hautains de la seconde, sous la tutelle du peuple aux sangs divers qui, de son île étroite, étend sur l'univers sa domination.

L'une matait mal sa rage de vaincue. L'autre promenait l'œil d'un vainqueur sur cette terre promise enfin gagnée, et, la conquête du sol achevée, commençait de poursuivre celle des esprits, sans même se soucier de tenter la conquête des cœurs.

L'air que nous respirions était trop plein de ces passions pour que la raison n'y fût pas souvent obscurcie. Les droits, garantis, plus encore que par les traités, par la loi divine et universelle, étaient méconnus ou menacés; les abus de la force tyrannique étaient tempérés par la seule sagesse puisée dans l'amer souvenir d'une amputation récente réussie au pays voisin.

Et, pour hâter la trop lente gestation des libertés politiques conçues dans ce chaos, sans trop savoir ce que disait la saine raison, mais sachant d'instinct qu'il n'est guère de sacrifice stérile, je fus, moi aussi, de ceux qui, prématurément, donnèrent le baptême du sang à cette liberté qui allait naître pour ma patrie.

Puis, la mince fumée de cet inégal combat s'étant dissipée, les luttes, éternelles celles-là, de la politique me réclament, et, soldat toujours, je réponds: présent!

Autre terrain, autres batailles, mais même objectif: la patrie à défendre. Ce n'est plus de détruire le camp adverse qu'il s'agit; mais de construire et de meubler l'édifice national où les deux camps pourront, sinon tout de suite fraterniser, du moins trouver enfin le repos de l'ordre.

Je deviens donc homme public. Or, la science politique, comme l'art militaire, signifie action. Et, l'homme politique, sachant que dans cette sphère d'activité, seule l'action collective est féconde, doit ou s'abstenir ou prendre parti. Loyalement, nettement, je prends parti. Et, fidèle à la parole donnée aux collaborateurs de mon choix, c'est toute l'énergie de mon âme que je mets à l'entreprise de réaliser le vœu qui alors, s'échappe, en expressions diverses, de toutes les âmes sincères. Ce vœu, pour les deux jeunes nations qui, marchant côte à côte ne se pénètrent point, c'est de trouver, chez elles, la paix, en formant un seul peuple, c'est en se mettant d'accord, de créer un Etat.

Divisées par leur nature ethnique et par le souvenir de leurs discordes, unies par le seul lien de l'intérêt territorial, elles étaient encore des entités politiques distinctes, qui, sans savoir leur voie, cherchaient à tâtons un asile stable où abriter au moins leurs rares aspirations communes.

Les deux races n'avaient jusque-là contracté entre elles que des alliances illégitimes, l'une ayant violenté l'autre; d'où, le caractère passager et précaire de ces unions forcées. Comme des tribus nomades, elles dressaient leur tente, tantôt dans une province tantôt dans une autre; et leur gouvernement, mal équilibré, accentuait davantage entre elles les divergences, alors que d'urgence, il fallait réunir en faisceau les désirs d'accord. Le désordre était partout.

Et c'est dans cette confusion des espoirs et des haines que, pour engendrer un grand peuple, sous l'inévitable suzeraineté du Pouvoir vainqueur, je crus à la force d'une alliance librement consentie entre les deux races canadiennes, à la vertu d'une sorte de mariage de raison entre le fils d'Albion et la fille de France.

(1) S. E. le cardinal Bégin, archevêque de Québec.

La raison aussi a ses raisons que le cœur ne comprend pas. Ma foi hardie en cette solution du problème irritant, on finit par y adhérer. Et, ainsi, des deux races formant un seul Etat, pour abriter le peuple canadien naissant, je me fis l'architecte de la *Maison canadienne*.

* * *

Cette maison où loge votre vie politique a pour fondement l'unité centrale des intérêts généraux du pays, pour murs de soutien la diversité autonomique des pouvoirs régionaux. Sous la clé de voûte britannique, chacune des deux races y a, dans des salles à elles, comme un arsenal de droits garantis qui protègent la libre allure de son développement propre.

Que vaut cette œuvre?

Mon regard posthune n'y découvre pas la trace d'un génie puissant ayant su tirer du chaos tous les éléments d'une création parfaite, et capable de prévoir la force et la direction des vents mauvais qui, à la base ou au sommet, viendraient battre l'édifice, l'ébranler, y rendre le séjour parfois pénible.

Et, j'ai bien vu déjà, de mes yeux d'homme vivant, que je n'avais pas réussi l'impossible tâche de fonder un vrai foyer où l'esprit de famille établirait un bonheur que les peuples comme les individus poursuivent en vain. N'étant pas poète, je n'y ai pas mis d'art. Et ses lignes sévères ne révèlent pas ce caractère d'éternelle durée que rêve l'architecte de tout édifice. Mais ces lignes ne mentent pas: elles disent que l'instabilité de la vie politique des peuples souverains eux-mêmes se complique, pour ceux dont la tutelle doit un jour finir, de la précarité et de l'imprécision de leurs libertés d'adolescents; elles disent qu'un Etat colonial est essentiellement un Etat transitoire.

Et ce que j'ai construit, pour un peuple sans gîte, est quand même une demeure solide, où, avec la paix tant désirée, la prospérité matérielle est tout de suite venue loger, et qu'éclaire toujours, malgré des nuages passagers, l'idée maîtresse qui en a inspiré le plan. Les deux races devaient y être chez elles: elles y sont.

Sans doute, le régime démocratique infligeant, aux minorités de race ou d'opinion, la tyrannie des plus nombreux, le gouvernement populaire fait aux deux nations canadiennes, malgré leurs droits égaux, un sort différent. Il arrive que l'une, trouvant une supériorité dans la force du nombre. traite l'autre en inférieure.

Sans doute, des actes, parlementaires ou ministériels, ont contredit aux paroles rassurantes de MacDonald que répète son successeur d'aujourd'hui. C'est le sort des traités d'être violés; c'est la gloire de l'homme civilisé d'en proclamer le respect; c'est le devoir des victimes de réclamer quand même justice et d'espérer toujours en son triomphe.

Mais, même armée du droit, une nation opprimée ne peut attendre que d'elle-même son salut; si la force numérique lui manque, il faut qu'elle trouve en son génie propre, une supériorité qui y supplée. Et c'est pourquoi, si l'on me fait gloire surtout d'avoir édifié la maison confédérative, ma mémoire s'honore davantage d'y avoir déposé, pour mes successeurs, des armes qui, bien maniées, peuvent suffire à la défense de toutes les positions, et d'avoir enrichi ma province, avant qu'elle y entrât, d'une dot qui lui assure, contre les hasards du régime nouveau, les moyens d'affirmer toujours cette supériorité. Codification des lois civiles, système d'instruction publique; c'est en effet l'armature de la nationalité et c'est la source où puiser, avec ce qui fait la beauté de vivre, la vraie vigueur.

N'a-t-on pas méconnu ou ignoré la vertu cachée et la puissance défensive de ces deux armes?

Et pourtant ce système d'instruction, encore que l'esprit d'initiative y soit trop sacrifié à des garanties sans doute nécessaires, offre à l'homme éclairé et énergique qui saurait le manier, un outil de première valeur pour forger chez l'enfant l'âme avide d'apprendre qui à son tour formera l'élite nécessaire.

Et n'a-t-on pas un peu tardivement compris la nécessité d'un développement universitaire sans lequel tout vrai progrès est condamné à piétiner sur place? Et n'a-t-on pas eu le tort de ne voir dans le code civil qu'un livre à l'usage exclusif des initiés, et d'oublier que ces textes condensent les formes diverses d'une pensée et d'un sentiment qui durant mille ans, a éclairé le cerveau et fait battre le cœur de ceux qui nous ont transmis leur intelligence et leur sang?

Est-ce que certaines violations du traité canadien eussent été possibles si l'on n'eût pas fermé l'oreille à cet écho toujours vibrant de la voix des anciennes générations, et si vos mœurs, dont ce code était l'expression écrite, fussent demeurées d'accord avec vos belles traditions?...

Mais tout regard sur le passé n'est utile que s'il fait mieux voir l'avenir.

* * *

Pour cet avenir, qui sera ce que vous tous, Canadiens, le ferez, quels sont les enseignements du passé auxquels ma voix d'outre-tombe fait écho?

D'abord, "avant tout, soyez Canadiens." Toute autre politique est une trahison envers votre vraie patrie. Toute autre politique d'ailleurs, qu'elle s'inspire d'un impérialisme exotique ou d'un provincialisme exclusif, est vouée à l'avortement parce qu'elle irait à l'encontre des lois de la nature, des lois de l'histoire.

Soyez, avant tout, le peuple que vous êtes. Aussi longtemps que le divorce ne sera pas consommé entre elles, les deux nations principales qui le composent sont tenues de collaborer, dans l'union, à l'œuvre commune. L'isolement de l'une, s'il est voulu par elle, est une abdication; s'il est imposé par l'autre, c'est de l'ostracisme: dans chaque cas, s'il dure, il est une faute, il devient un crime.

Mais, pour que le tout soit harmonieux et fort, il importe que chacune de ses parties garde et fortifie son originalité. Car, hors la sphère politique, la race qui, pour être exclusivement canadienne, cesserait d'être ou anglaise ou française, deviendrait vite la proie de l'autre. La reconnaissance officielle des droits des deux races qui ne veulent pas être confondues, marque d'ailleurs nettement la légitimité de ce développement distinct de sa propre nature que chacune doit poursuivre.

Canadiens, Français ou Anglais, conservez donc, pour le bien du patrimoine commun, tout votre patrimoine individuel. Ne désertez rien, ni le sol qui nourrit votre corps, ni les vertus de la race qui alimentent votre âme.

Et puis, en même temps que vos richesses matérielles, faites fructifier ces trésors intellectuels qui forment votre plus précieux héritage. Prenez garde de vous croire arrivés au terme d'une perfection qu'aucune des deux races n'a atteint. Comme le sol canadien, l'âme de chacune est d'une riche fertilité: constatez toutefois que l'une et l'autre sont encore à peu près incultes.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

Les temps sont venus de sortir du défrichement. Et la grande erreur serait, pour les deux races, de se croire capables, avec leurs seules ressources locales, d'arriver au plein épanouissement de leurs dons intellectuels. Si elles dédaignent de s'alimenter aux anciens et riches foyers des mères-patries, fatalement, et dès avant l'absorption définitive, c'est à la source américaine voisine qu'elles puiseront toutes deux le poison mortel. Est-ce que déjà, oubliant ce que vous êtes et d'où vous venez, vous n'avez pas laissé s'acclimater chez vous des usages qui répugnent à votre passé; et, en contemplant sa richesse matérielle, ne vous arrive-t-il pas de ne plus voir ce qu'il y a d'éphémère dans la force apparente d'un peuple qui n'a pas de tradition nationale parce qu'il a coupé trop tôt derrière lui tous les ponts qui le reliaient à ses origines?...

Et c'est pour vous surtout, Canadiens-Français, qu'il importe de la poser ainsi, cette question de race.—Non pas pour y trouver de faciles sujets de récriminations, mais pour vous assurer un progrès personnel dont s'aidera le progrès national.

La solution, qu'on a vainement cherchée dans des sentiments passionnés et maladroits, se trouve plus haut, dans la lumière de cette idée qui, éclairant tout, est productrice d'ordre et de mesure. La voie où vous devez marcher en devient lumineuse.

C'est à ce que j'ai appelé naguère "l'élément personnel national," "race, langue, éducation, mœurs," qu'il faut donner vos meilleurs soins. C'est la mine connue et inépuisable qui se trouve au fonds hérité des aïeux qu'il vous faut exploiter.

Et puisque les moyens de culture, qui manquent ici, abondent ailleurs, n'hésitez pas; prenez votre bien—je ne dis pas le mal—où il se trouve.

Ne permettez pas le suicide intellectuel de la race en confondant l'idée séduisante d'un régionalisme utile avec l'idée néfaste d'une exclusion des méthodes, des leçons, des modèles qui, dans toutes les sphères, s'offrent à vous au pays de votre origine.

N'allez pas rétrécir aux limites du territoire habité l'idée de patrie. L'âme nationale s'étiolera si, enfermée dans cette enveloppe matérielle, elle n'est pas vivifiée par le souffle puissant de la vie ancestrale. Canadiens par le pays où vous vivez, Français par l'âme et le sang dont vous vivez, Canadiens-Français par votre nature et par l'état civil que la constitution sanctionne, gardez-vous d'amputer la patrie, où les autres Canadiens partagent avec vous le sol, de votre patrimoine ethnique et religieux.

Pendant qu'autour de la Maison politique de votre pays, on étend de belles pelouses anglaises, dessinez, vous, vos jardins à la française.

Et pour vous grandir à vos propres yeux, pour augmenter aussi votre prestige auprès des fils de l'autre race, gardez pieusement le souvenir de l'ancienne France, mais gardez aussi contact avec la France intellectuelle et morale de toujours. Ne rompez à aucune date la lignée de vos ancêtres. Pour faire vôtres toutes les gloires de votre sang, réclamez-vous de votre parenté avec les génies et les héros, antiques ou contemporains, qui ont élevé votre mère-patrie au premier rang des peuples.

Puis, mettant au service du Canada tout entier, la dignité de vie individuelle et nationale qu'exigent ces titres de noblesse, marchez, dans la fierté totale de votre race et avec l'énergique assurance que ce bronze symbolise, marchez vers l'immortalité.

F.R.

LA REVUE MODERNE est heureuse de présenter à ses lecteurs un délicat poète, M. Charles Moravia, ministre plénipotentiaire d'Haïti à Washington qui nous honore de sa collaboration et nous offre cette pièce inédite:

ROSÉE

Savez-vous que la Nuit aime, aime éperdument?
Elle aime, et le Silence est son timide amant.

Et depuis que le monde est monde, sous ses voiles,
Elle souffre, la Nuit au front paré d'étoiles.

Patiente, elle attend le moment de l'aveu,
Ajoutant chaque soir un astre à ses cheveux.

Or, c'est un chevalier étrange, le Silence,
Et la Nuit se désole à son indifférence.

Est-il, ou n'est-il pas vraiment indifférent?
Elle espère en doutant et doute en espérant.

Mais c'est au désespoir que l'amour s'alimente,
Et moins on l'aime, hélas! plus elle aime, l'amante!

Et depuis que le monde est monde, cet amour,
Découragé sans cesse, augmente chaque jour.

La Nuit sait bien qu'elle est belle et soigne sa toilette:
Elle fait d'un brouillard léger une voilette,

Elle met dans les plis de sa robe d'azur
Perles et diamants de l'éclat le plus pur,

D'un bois fait une alcove et d'un arbre une harpe,
D'un étang un miroir, d'un nuage une écharpe;

Tantôt médaillon d'or, tantôt pâle croissant,
La lune est un bijou sur son sein frémissant;

Son haleine s'embaume avec toutes les roses;
Pour s'assoupir, elle a de langoureuses poses,

Puis, se réveille et danse, et triste tour à tour
Et joyeuse, elle rit et sanglote d'amour;

Elle est parfois splendide et parfois elle est sombre,
S'habille de lumière ou bien se voile d'ombre;

Son âme est dans le chant troublant du rossignol,
Dans les frissons de l'air et les souffles du sol;

Elle rit dans la source et dans la cascatelle,
Elle gémit avec la colombe; c'est elle

Qui pousse ce soupir si profond qu'on croirait
Entendre soupirer l'âme de la forêt;

Elle qui fait que l'air nocturne est lourd de fièvre,
Et que les fleurs des bois ressemblent à des lèvres,

Qui fait que des amants, errant dans un jardin,
Sans se dire un seul mot se comprennent soudain...

Mais c'est un chevalier étrange, le Silence,
Et la Nuit vainement attend la confidence!

L'espérance revient dans son cœur chaque soir,
Elle attend jusqu'au jour, et c'est le désespoir!

Et de ses pleurs, alors, la terre est arrosée...
La Nuit pleure, et ce sont ses larmes, la rosée!

CHARLES MORAVIA.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

III.—DEVANT LA BASSÉE

(Suite)

7 août 1916

Ce matin, jour de marché à Béthune, vers onze heures, je passai sur la Grand'Place. La jolie et plaisante cité!(1) J'aime cette place bien ordonnée, avec ses vieilles maisons serrées autour de l'antique beffroi, son haut clocher qui la domine; et les avenues ombragées de peupliers et de platanes, les ruelles tortueuses et grimpantes, les anciennes et hautaines demeures. Ce matin donc la Grand'Place était encombrée d'une foule joyeuse et affairée; autour des étalages abondants de fruits et de légumes, autour des éventaires chargés de pacotilles, ménagères et soldats se pressaient. Quantité de voitures, de charrettes et d'automobiles stationnaient entre le beffroi et l'hôtel de ville; de ce côté l'affluence était grande, parce qu'il y avait revue de conscrits. Dans les ruelles adjacentes, c'était un mouvement ininterrompu de citadins et de soldats, de campagnards endimanchés et d'ouvriers, de cavaliers et d'autos, où les jupes écossaises mettaient leur note pittoresque.

Un peu avant midi, mes achats terminés, je repassai sur la place. En me frayant avec peine un chemin dans cette cohue bigarrée, je pensai aux bombardements tout récents d'Isbergue et de Lillers; et je frémis à l'idée que des obus pourraient tomber ici sur cette fourmilière humaine. Dix minutes plus tard j'avais quitté Béthune et je regagnais Labourse. A midi, on entendit une forte explosion du côté de la ville. Nul ne se rendit compte de ce qui arrivait; au front on a accoutumé d'entendre tant de bruits insolites qu'on n'y prête plus guère attention. Pourtant, à intervalles réguliers, les éclatements se succédaient; cela devenait étrange et inquiétant. Bientôt le bruit courut, avec cette rapidité prodigieuse des nouvelles transmises oralement, que Béthune était bombardée. Et lorsqu'on vit rentrer en toute hâte, éperdus d'horreur, les villageois qui avaient été au marché, et qu'on les eut interrogés, ce fut une certitude. Les récits étaient effrayants: il était tombé une vingtaine de gros obus, des 380 croyait-on, il y avait des centaines de tués et de blessés, un quartier était en feu, que sais-je encore!

A la fin de l'après-midi, n'y tenant plus, je retournai à Béthune et j'allai droit à la place. Elle offrait un spectacle lamentable. Un des obus était tombé sur le trottoir nord du beffroi, là où les boutiques en plein vent étaient le plus pressées, creusant un vaste entonnoir. Trois des maisons qui sont adossées à la vieille tour n'avaient plus de façade; elles avaient été crevées par la force de l'explosion; et l'on en voyait la coupe tragique, les deux étages d'habitation, les greniers et les mansardes; des objets fragiles avaient été épargnés, d'autres plus résistants étaient broyés, un lit était suspendu dans le vide... Ah! la détresse de ces pitoyables intérieurs bouleversés et saccagés par la marmite allemande... D'autres maisons avaient été ébranlées par la commotion formidable; la plupart offraient au regard des plaies toutes vives: mouchetures d'éclats, carreaux, glaces et vitrines brisés, le pavé était jonché de débris de verre. Un autre projectile était tombé dans un pâté de vieilles bicoques, à une centaine de mètres du premier, écrasant et pulvérisant tout ce plâtras; un autre près de l'hôtel du Paon d'Or, un autre encore sur l'hôpital installé dans le collège Saint-Vaast où il avait allumé un incendie vite éteint, — une douzaine en tout, à raison d'un toutes les cinq minutes... Ruines navrantes! désolation sinistre! Tout autour des points atteints, c'était le vide, plus saisissant après le spectacle tout frais encore de la matinée grouillante et gaie. Les rues étaient désertes, les maisons inanimées. De place en place une ombre se glissait rapidement le long des murs. Car les monstres avaient semé la mort et l'épouvante: deux cents victimes, dont les deux tiers d'habitants, étaient restées sur le carreau; et le reste se cachait dans les caves ou avait fui en toute hâte dans les bourgades environnantes. Ah! les brutes! les brutes!...

10 août 1916

Retourné à Béthune cet après-midi. Depuis lundi il n'y a pas eu de nouvelle alerte. Alors la ville a repris un aspect moins triste; et de nombreux habitants, qui avaient fui dans l'affolement de l'heure, sont rentrés chez eux. Mais la sécurité relative où l'on avait vécu jusque-là a disparu; un exode partiel et définitif a commencé; et ceux qui restent, fidèles au poste, aménagent leurs caves et font à leur ville une vraie toilette de siège. Une menace terrible pèse sur la cité jolie, qui se sent maintenant à la merci des barbares. Et c'est d'une tristesse poignante (1).

24 août 1916

Les Boches sont plus calmes; ils ont le bon goût d'espacer grandement les bombardements de notre arrière-front. La division en a profité pour organiser son concours hippique, déjà remis à deux reprises, fin juin et fin juillet; et il a eu lieu cet après-midi, sans incident fâcheux.

Une foule considérable de **red tabs** (2), d'officiers de troupe et de Tommies se pressait autour de la piste improvisée. La première partie du programme consista en exercices de saut: de beaux chevaux de selle, de médiocres sauteurs, peu de bons cavaliers. Il y eut des incidents comiques, — des chutes sur le sol ferme, des plongeons dans le fossé d'eau, — accentués et soulignés impitoyablement par les pitreries moqueuses de deux soldats déguisés en clowns. Le concours d'attelages suivit. De nombreux corps y prirent part, l'ambulance notamment; huit jours à l'avance, on s'y était préparé en engraissant les bêtes, en lavant, en astiquant, en fourbissant voitures et harnais. C'était un beau spectacle de voir les fourgons et les charrettes peints à neuf et vernis, les cuivres et les aciers étinceler, et surtout les attelages, des paires de magnifiques chevaux, au poil luisant, aux larges croupes, resplen-

(1) Elle se trouvait alors à environ dix kilomètres des lignes.

(1) Béthune marqua, au sud, l'extrême limite de l'offensive allemande d'avril 1918, mais fut presque entièrement détruite par elle.

(2) Officiers d'état-major.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

dissants de force et de santé, pomponnés à plaisir. On donna des prix, la musique joua pendant la fête, et une collation la termina. Le temps avait été passable, du soleil et des ondées, mais désagréablement moite.

A la fin de la journée, l'animation s'est continuée dans les rues du village, — l'animation des soirs de paye. Les estaminets regorgeaient de soldats et étaient pleins du bruit des verres, de fumée et de clameurs soudaines. Les galants s'enhardissaient auprès des servantes: "Promenade avec moâ, ce soâr, mad'meselle?" (Cet euphémisme anglais a, dans notre langue, une saveur particulière). Les filles coquetaient et riaient, provocantes. Dans les arrière-cours, c'était une procession ininterrompue de buveurs. On était content et joyeux, sans savoir pourquoi. Dans la rue, une clique de tambours et de fifres paradait, suivie de morveux admiratifs: dzimbaboum! baboum! baboum! dzimbababoum! baboum! (ça ressemble plus du reste à une musique nègre qu'à une musique militaire); la grosse caisse surtout et ses moulinets entre-croisés attiraient tous les regards. Il y avait tant de bruit et de gaieté que mon propriétaire m'a dit: "Vrai, on se croirait presque à la ducasse (1)."

Et mes camarades et moi nous avons fini notre soirée au cinéma divisionnaire...

31 août 1916

L'été s'enfuit, les nuits s'allongent, et la rouille automnale marque déjà la médiocre végétation de ce triste pays.

Le jour a agonisé en nuances amorties et douces, dans un ciel tourmenté et tragique. Le contraste était vif, de ces verts d'eau éteints, de ces jaunes fanés, de ces vieux-roses passés, avec l'océan tumultueux des nuages cuivrés et livides, amoncelés en montagnes énormes, ou bien étirés et échevelés par leur fuite rapide. Et la nuit est venue, noire, ténébreuse. Tout se tait: nos canons, nos mitrailleuses, et les **leurs**, tout ce qui, des deux côtés de la barricade, crache la mort. C'est apparemment le calme d'une soirée d'été orageuse, en temps de paix. Mais les deux armées sont toujours là, aux aguets, prêtes, au moindre signal, à se ruer l'une sur l'autre. L'esprit le sait, il imagine aisément cette veillée guerrière qui est tapie à quelques kilomètres vers l'est, dans les tranchées muettes... Et ce soir, le profond silence, la grande paix des champs et des cieux étreignent l'âme jusqu'à l'angoisse, tant on les sent insolites, factices, menteurs...

3 octobre 1916

Le changement de l'heure abrège les jours, et on est tout surpris de l'arrivée de la nuit. Vers six heures, ce soir, comme je revenais de Béthune, elle commençait déjà à envahir les champs. Au creux des vallons, des écharpes de brume bleuâtre flottaient, immobiles. Pas de vent. Des résonnances lointaines — cris de joueurs, musique militaire, aboiements — se mêlaient en une clameur assourdie et confuse. Une grande solitude, un grand calme, — l'apaisement soudain et grave d'un crépuscule d'automne. Puis l'ombre s'épaissit, et, dans la nuit montante, un clairon égrena lentement l'aigre sonorité de ses notes nostalgiques...

(1) Nom donné à la fête patronale en Flandre, dans le Hainaut et dans une partie de l'Artois.

6 octobre 1916

Il faisait grand vent, quand nous partîmes, X... et moi, pour accomplir un pèlerinage patriotique à Notre-Dame de Lorette, en prévision d'un départ que les gens bien informés disent prochain.

La route d'Arras courait, large et droite, dans la plaine. Au fur et à mesure que nous avancions, la vie se raréfiait; au loin, vers l'est, des plis de terrain s'allongeaient, et on distinguait des corons déserts et des fosses inanimées. Une fois le chemin de fer franchi, entre Sains et Bully, nous entrâmes dans l'ancienne zone des tranchées françaises, avant les combats de mai 1915. Après avoir traversé Aix, nous prîmes la route de Bouvigny, puis, en longeant le bois de Noulette, nous marchâmes vers la colline.

Le bois escalade une hauteur, derrière laquelle on est parfaitement défilé à la vue de l'ennemi. Des groupes de soldats montaient aux tranchées ou en descendaient; à notre droite, une pièce lourde tirait à longs intervalles. Un homme interrogé nous dit que le front était calme et qu'il était possible d'aller jusqu'à la crête, mais que par prudence il était préférable de ne pas la gravir, car elle est à bonne portée de fusil et bien en vue de l'ennemi. A un tournant du chemin, un spectacle charmant s'offrit à nos regards. Assis sur les marches d'un escalier rustique qui grimpe parmi les abris souterrains, des soldats casqués devisaient gentiment avec de jeunes marchandes qui s'étaient aventurées dans ces parages mauvais; éclairés par un pâle rayon de soleil qui filtrait au travers des grands arbres jaunissants, les uniformes khaki, les corsages clairs, les paniers chargés d'oranges et d'objets multicolores, et les visages rieurs s'étageaient et se groupaient avec une simplicité harmonieuse.

Quelques pas encore, et enfin la colline sacrée apparut, sorte de longue échine toute dénudée et sèche, qui se termine brusquement dans le ravin de Souchez. Entre le bois de Noulette et Lorette se gîte un vallon, fermé du côté des Allemands par un léger renflement de terrain. Plutôt que de faire ce grand tour pour arriver au pied de la colline, nous coupâmes court au travers d'un sol désert, bourbeux et couvert de longues herbes; peu de traces de bataille étaient visibles, quelques objets abandonnés, des trous d'obus, une fausse batterie de 75, caissons et pièces faits de bois et soigneusement camouflés. Derrière nous, le bois; sa partie orientale, que la mitraille a criblée, était plus clairsemée, les feuillages plus pauvres, les troncs étriqués.

Arrivés sans encombre au but, nous nous assîmes derrière des buissons pour contempler le panorama. Le vallon et ses hauteurs ont conservé leurs traits, car on ne s'est battu ici qu'avec de l'artillerie légère, et la végétation a vigoureusement repoussé depuis dix-huit mois. Mais autour de nous c'étaient le silence et le vide. Quelle solitude émouvante! Ce paysage enclos a une âme; il est empreint de spiritualité grave; bien qu'on n'y voie pas de tombes séparées, c'est comme une vaste et noble nécropole où repose le souvenir de ceux qui sont tombés là, en ces vermeilles journées de 1915, pauvres gens blessés et misérables, héros abattus en pleine ivresse de victoire... Et, dans nos coeurs, nous nous inclinions pieusement sur eux tous... Au loin, vers l'est, c'étaient Angres et Givenchy, et les corons innombrables, puis Liévin, et plus loin encore, se perdant dans la brume, l'agglomération de Lens, avec les rangs

pressés de ses cheminées en pleine activité, toutes fumantes...

...Des quarts d'heure passèrent ainsi. Bientôt le soleil déclina; ses rayons obliques faisaient flamber des vitres, là-bas, à l'horizon, et rutilaient sur les toits de tuiles rouges épars dans la plaine immense; et, dans le vallon, les hautes herbes frémissantes en étaient toutes dorées. Pourtant nous ne cessions de regarder; nous nous bercions, sans nous lasser, au rythme intérieur de nos pensées et de nos sentiments; nous ne pouvions nous arracher à ce sanctuaire du sacrifice français.

Tout à coup des canons de campagne enterrés quelque part, dans notre dos, lâchèrent une salve; puis bientôt, devant nous, un, deux et trois obus vinrent éclater, à six cents mètres, sur la route. Le charme était rompu; il était temps de partir. Nous revînmes sur nos pas. Comme nous descendions en longeant le bois, nous dépassâmes une compagnie qui venait des tranchées et allait à l'arrière; les hommes marchaient lourdement, mais leurs visages heureux faisaient plaisir à voir; on eût dit qu'ils renaissaient à la vie; et c'est avec je ne sais quel air attendrissant d'allégresse contenue que leur capitaine, un tout jeune homme, répondit à notre salut...

Arrivés au coin du bois, nous nous retournâmes. Le crépuscule commençait à estomper les contours de toute chose; des nuages gris couraient au ciel, et le vallon glorieux s'embrumait de vapeurs et de mélancolie...

IV.—L'HIVER DANS LA SOMME

Bois de Bernafay, 20 octobre 1916

Hier après-midi, à deux heures, nous avons quitté notre campement misérable des **Sandpits** (1), pour venir nous installer près de ce bois, qui se trouve entre Montauban et Longueval, l'ambulance devant fournir exclusivement des équipes de brancardiers à l'infanterie des tranchées. Il pleuvait et il faisait froid quand nous nous sommes mis en route.

Jusqu'au cimetière de Fricourt, — tombes éventrées, monuments brisés, chapelle béante, — la voie était à peu près libre, et, malgré la boue liquide et les pierres roulantes de la chaussée, nous avons pu avancer assez rapidement. De temps en temps une auto nous dépassait, ou un motocycliste pétaradant, dans un giclement de fange qui dispersait les équipes de cantonniers encapuchonnés aux gestes lents et monotones. A droite et à gauche de la route, de quelque côté qu'on regardât et autant que la vue pouvait s'étendre, on découvrait les innombrables parcs et camps qui s'étalent dans les vallées, escaladent les collines, franchissent les anciennes tranchées, et qui mettent leur pittoresque grouillement dans le paysage livide de cette terre surpeuplée, piétinée, bouleversée...

Mais après le cimetière de Fricourt, laissant sur notre gauche les pans de murs informes et les arbres ébranchés du village, ça alla de mal en pis. Nous avions d'abord rattrapé des convois qui montaient comme nous. Puis nous croisâmes des colonnes d'infanterie qui descendaient, sans doute des bataillons de la division que la nôtre relève. Fantassins, artillerie, camions se succédaient sans interruption, allant au petit pas, s'enchevêtrant aux carrefours, s'embarrassant les uns les autres, avec d'innombrables et fatigants arrêts. Et la route devenait exécrable; les ornières se creusaient, la boue liquide augmentait, et il en découlait une telle quantité sur le terrain, à gauche, en contre-bas, que les tombes du petit cimetière allemand qui aligne là ses rangées de croix bizarres formaient comme des îlots au milieu de cette marée limoneuse et envahissante. Enfin nous quittâmes la route de Maricourt et atteignîmes celle de Mametz et de Montauban. Celle-ci est stupéfiante; ce n'est plus une route, c'est une piste défoncée et informe; à chaque instant on enfonce jusqu'à mi-mollet dans des mares de boue et on s'éreinte les pieds sur les pierres roulantes. Et pourtant les voitures y circulent et les automobiles s'y aventurent. A un certain moment, la presse et l'encombrement étaient tels que le colonel, qui marchait à notre tête, fit mettre son monde en file par deux: et nous voilà partis zigzaguant entre deux convois d'artillerie, — l'un montant, l'autre descendant, — recevant des éclaboussures des deux côtés à la fois, évitant une roue pour tomber sur des chevaux nerveux, et la pluie nous cinglant toujours.

MARCEL DE VERNEUIL

(A suivre)

(1) Une trentaine de tentes sur la route d'Albert à Bray, entre le Carcaillot et la Croix-Comtesse.

THE BELGIAN BABY

By STELLA GERTRUDE SEMPLE

"There's rosemary, that's for remembrance... and there's "pansies that's for thoughts. There's fennel for you and "columbines, there's rue for you—and here's some for me."

Through my head the lines went insistent in their, gracefulness, piteous in their prettiness, as I watched the Belgian Baby pull the columbines between his fat little fingers and heard his laugh when a purple, or mauve, or red and yellow bell fell at his feet. The stalks grew as high as his head. What merrier game than to try to grasp the swaying, nodding, frilled mass in a dance set by the blossoms? His was the nimblest of steps. But for me was rue alas! growing that morning in the garden with my heart attuned. I was mending a sock for the Belgian Baby to wear on the morrow. He was going away. I could not see the stitches well. The fault of the rue, I felt. And suddenly, I was clear about the rosemary filling a corner not far away. It fitted in perfectly, as bit by bit, I put together and began to quite understand the beginning and the end of the story. So, when the little mischief trod upon the pansy bed and sat down unexpectedly thereon, the thoughts came with a rush, of course. Pansies for thoughts, we all know. When he half turned his brown head amid the smiling flower faces, he expected to see a shaking finger aimed at him, no doubt. But I pretended not to see, as indeed I scarcely did. Ophelia-like, I could have attempted no consequent phrasing just then. For surely, she too, had tears in her eyes that day of wild search in the woods for crow-flowers, nettles and daisies, with the violets withered long since. Then with loosened rein the Baby continued his diversions. It seemed that the rue in a shady nook grew for me alone. Out in the sunshine he bobbed here and there among the shrubs. Small gurgles of laughter, the pure joy notes of a child's mirth, came back to me where I listened and watched. On all fours he excavated for hidden treasure. Never was there one more enamor of the earth and its multitudinous species. Fancy-b bugs attracted him and woolly caterpillars were

Voyer la page 76 pour sommaire des annonces.

to exercise on his bare legs where his socks stopped. A shower of questions, irrelevant as the zigzag of a butterfly caught in a sunbeam's way, were scattered as he went. Answers mattered not at all, just so long as they carried on the necessary chord of appreciation. For he had lived his little life with me among all the friendly growing things outdoors, watching the honey bees weigh down the flowers in sudden descent, following the birds among the vines, his voice chirping in unison with the crickets at sundown. That morning he was in high revel mood, and as I winked my lashes to keep them free from mist and blurr — a sky overhead one vast dome of blue — I caught sight of him now beside the larkspur and lilies, or again, he skipped and jumped from behind the phloxes — the pinky red, and rose, and white, whose fragrant heavy heads are a glory in September.

* * *

He had been mine three months, and I had promised to bring him up in the garden, and so, worry no one. A series of flying visits to a metropolis, a voluminous correspondence, and finally a travelling agency had arranged the matter. The small fellow was delivered at the door much like an ordinary express package. I had been looking for first violets down near the stream that edges the garden to the south, when they told me he had come. His first crying match was offset by his deposal on to a clump of fern, and instead of picking violets, I threw flat stones and cried: "Splash! Splash!" as into the water they went. After a moment, of course he smiled, an April smile of tears with sunshine glistening through. And when he in turn began to throw stones and make them splash I sat awhile to read his mother's letter pinned among his belongings. It was signed "Rose Marie Plessard." And I mused aloud "What a pretty name — Rose-Marie!" His father had been killed in the war. The struggle to keep three was beyond her strength, so she had been persuaded to let Yves François go. The good God would protect him, Madame would be kind to him as of her own, she, Rose-Marie, would never forget him. That was all. The odd pieces of clothing the bundle contained were redolent of mother love. A small faded plaid coat had a newly turned collar, a hand scallopped linen hat wore a silken pompon with a touch of pride. Pathetic little under-garments were patched, but edged with lace that only foreign women make. "Poor Rose Marie!" thought I.

Thus he arrived and slipped in to a place, it seemed, that had ever been awaiting him. In a summer house on the lawn his day was planned, to join with the sun creeping through the lilacs banked to the east, and timed to fade only with the western glow, when he swung asleep in his cot. At once the garden wakened to the vividly human touch of a child's presence. The wonder of his delight filled hitherto silent places. The little chirp in his voice the robins grew to know, and they perked their heads at him as they ran along the grass. As by magic, a sand heap appeared in a convenient spot, a miniature mountain to toil up and down while clasping a bucket and spade; and various toys and fascinating picture books looked suddenly at home on the lawns. To the initiated, story telling in the quiet hours at the end of the day, became an art of subtle charm. The friendly birds and frisking squirrels of the daytime, were changed, perhaps, into elves and goblins who danced in the dusk if watched? Down near the stream on still warm evenings fire-flies glowed in mysterious fashion, and strange beetles, bright and somber, came and went in varied procession. On mossgrown stepping-stones solemn green-brown frogs sat gazing, listening, too. We would find them there and leave them in undisturbed placidity, where periwinkle grew blue among the sedges, and water lilies white and yellow gleamed up. I fell to mapping out his future as the days went on. It appeared he must possess excellences uncommon in other children, for bravery, endurance and the white flame of patriotism burned of right in his little soul. Then too, his eyes held the aim of a single purpose I discovered in games and clever ways of his. Naught but the goal set could swerve those sturdy legs in a race. Arguments of pointed worth alone availed as factors in sudden storms. There were such signals of distress at times — and a lowering of flags when least expected! Sometimes, turned by a disarming smile of sweetness, righteous wrath fell from its purpose, for candor clear and dauntless met your gaze in his.

* * *

A week ago the letter came — and it turned out to be a war story with a happy ending. After the first shock it seemed as though it might have been expected. Rose Marie could never have forgotten the baby — "Rosemary for remembrance." To-morrow she is coming for him with his father who was not killed but missing and ill for long months. He has sought out his wife and now they want Yves François again for their own,—"le petit" they call him. Together they wrote the pleading letter and though the Belgian Baby was mine to have and to hold, I could send back but one answer. For all the sun and the endless blue overhead, a tangle or rue shades my eyes and further away the columbines dance in a mist. Tomorrow though, I will see clearly for they must not guess my hurt. I would have it a perfect day with the sun glancing across the trees and flooding the lawns in streaks of radiance to light my garden as for a fête. A world of love will fill it. Happily, there never were as many flowers as just these days. Midsummer roses twine about, gay poppies are bright and daintily straight, and sweet old fashioned gilly-flowers look up to drowse the air with heavy scent. I would have a surprise or two look in on them, these weary war-torn people: a tea-party on the lawn restful, refreshing, for travellers who have come a long way, and music from beyond the shrubbery when they least expect it. Just simple songs of home they heard once, and airs they danced to, in village streets across the sea. On the slope towards the west where the sun stays late we shall watch awhile, and for me the day will not be long enough.

The Belgian Baby is coming this way again with a battered toy boat he had left near the stream. He clutches in his eager arms posies of wild things found in the little wood, to thrust on my knees, I know. The boat we have sailed a hundred times together, and he has learned with the sweetest stumbling the names of the grasses and tufts he brings. I may not tell him there scarce is place for his treasure. "There's rosemary that's for remembrance" and my hands are filled to overflowing.

STELLA GERTRUDE SEMPLE.

Les amis de notre revue dont l'abonnement est expiré sont priés de remplir le bulletin placé dans la page 75 et de nous l'adresser aussitôt.

UNE GARDIENNE DE LA LANGUE FRANÇAISE:

MADEMOISELLE IDOLA SAINT-JEAN

Par MYRTO

Toute jeune encore, la mort qui dénoue tant d'espoirs, lui apprit brutalement que son existence d'enfant insouciante et gâtée était close, et qu'elle ne connaîtrait plus désormais que les joies qu'elle aurait elle-même conquises. Ce désastre qui tombait sur sa jeunesse comblée, la trouva forte et résolue. Intelligente et instruite, elle chercha un moment sa voie, et la trouva rapidement. Son souci du beau parler, qui est notre meilleur héritage, lui avait, souventes fois, fait déplorer le peu d'importance attaché dans nos milieux sociaux, même les raffinés, à la jolie diction qui est tout un art et tout un charme. Elle se versa alors dans l'étude des meilleurs auteurs, suivit des cours soignés, et en peu de temps se qualifia pour enseigner cette langue que les fantaisies de notre prononciation déguisent si maladroitement. Mademoiselle Saint-Jean devint une gardienne de la langue française, elle la défendit, l'enseigna, la fit aimer, en propagea le culte par tous les moyens d'action possibles, et s'attira dans une carrière qu'elle créa pour ainsi dire, chez nous, les respects et les admirations de tous ceux qui la regardèrent à l'œuvre. Soutenue et guidée par une mère intelligente et droite, elle multiplia ses travaux, déploya une activité ardente, organisa cours et conférenees, monta des spectacles fort suivis et mit par le feu de sa belle action, tout le public au travail, car de toute cette initiative était née le goût, jusqu'ici, à peu près inexistant de bien parler la langue de France.

La sympathie qu'elle obtint n'était nullement de l'engouement ou de la pose, la jeune *professeur* avait réellement réussi à éveiller la conscience canadienne-française au respect de sa merveilleuse langue.

Ses débuts avaient été marqués du plus vif succès, mais trop consciente et trop fine pour s'arrêter là, Mademoiselle Saint-Jean comprit qu'il fallait donner à son talent ce quelque chose d'achevé et de parfait qui ne se trouve qu'en France, et comme tous nos vrais artistes, elle aspira à puiser à cette source géniale et féconde. Nous la retrouvons à Paris en 1905, étudiant avec le grand Coquelin et Mademoiselle René Du Minil de la Comédie française, et affirmant si nettement et si bellement sa personnalité que l'Alliance française lui décerna une médaille en bronze, avec les félicitations et les souhaits de la France, voulant reconnaître ainsi les services qu'elle rendait à la langue française.

De retour au pays, Mademoiselle Saint-Jean se dévoua à la diction française, et toute sa vie fut remplie par le noble souci de faire profiter notre jeunesse des admirables leçons reçues là-bas. Les couvents et les écoles bénéficièrent de son savoir et de son dévouement. Depuis onze ans, nous la trouvons à la direction des cours publics de diction donnés sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Sa belle énergie n'a fait que monter dans l'activité d'une carrière qui en aurait excédé bien d'autres moins éprises de leur art, et moins confiantes en la vie. Dans tous les mouvements intellectuels et sociaux, vraiment intéressants et progressifs, nous avons trouvé Mademoiselle Saint-Jean, attentive et dévouée, prête à seconder des succès qui lui semblaient nécessaires à l'avancement de la race. Car il faut le dire aussi, cette femme brillante est une ardente patriote, et le désir grave et profond de contribuer à l'éducation des siens l'a toujours inspirée et guidée.

En 1920, les cours de Mademoiselle Saint-Jean sont suivis par 540 élèves qu'elle nous présentera bientôt, dans une séance plénière, au Monument National, et à laquelle assisteront des éducateurs choisis.

Cette vie féminine est un exemple qui devrait remonter tous les courages vacillants, et guérir toutes les craintes timides; elle atteste supérieurement combien la femme qui sait vouloir, se défend contre l'adversité, et de quelle façon elle dompte le sort. Mademoiselle Saint-Jean du jour au lendemain, sans préparation spéciale, ne possédant que son talent et son courage, a su s'élever à une situation intellectuelle et matérielle des plus enviables, et cela sans bruit et sans heurt, en dominant les écueils et les embûches, en dominant la vie et ses laideurs de toute sa hautaine morale, de son élégante supériorité.

Mademoiselle Saint-Jean est donc essentiellement ce que les Anglais appelleraient une "self-made Woman", et nous l'en félicitons vivement et simplement, avec la nette conviction que l'énergie féminine est une force immense qui s'affirme de plus en plus dans la vie moderne, énergie que certains hommes faibles et paresseux s'appliquent à railler, sans que leurs quolibets empêchent la vaillante femme de nos jours de courir vers le progrès, sans craindre ni l'étude, ni le travail, ni même le découragement, avide d'enrichir son intelligence, de meubler son esprit, et d'affermir sa vocation dans les domaines les plus variés.

MYRTO.

PROVERBES JAPONAIS

Les diseurs de bonne aventure ne connaissent rien à leur propre sort.

* * *

La grenouille, dans sa mare, ignore le grand océan.

* * *

Grands mots, pauvres actes.

PENSEES SAUVAGES

Tout en fumant leur calumet,
Les Arabes avec entente
Peuvent encor dresser leur tente,
Mais leur belle-mère... jamais!...



Mademoiselle Idola Saint-Jean, dans son cabinet de travail.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

Recueil de vieilles chansons canadiennes.— Nous accusons réception d'un élégant recueil de vieilles chansons canadiennes-françaises, intitulé "Chansons of old French Canada", que vient de publier la compagnie du Pacifique Canadien. Précédé d'une intéressante introduction par M. C. Marius Barbeau d'Ottawa, qui comme on le sait, est reconnu comme une autorité lorsqu'il s'agit de chansons du terroir, et fort joliment illustré ce recueil aura pour but de faire mieux connaître au public de langue anglaise et surtout aux nombreux touristes des Etats-Unis qui fréquentent notre province, ces anciennes ballades qui ont bercé notre enfance et qui sont aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre du folk-lore de ce continent.

Apportées de France par les explorateurs et par les colons qui défrichèrent les premières paroisses situées sur les rives du St-Laurent, il y a plus de deux siècles, ces chansons furent composées pour la plupart, par les troubadours qui parcouraient autrefois les campagnes de notre ancienne mère patrie, en les chantant dans les villages et les châteaux. Elles nous ont depuis, été transmises oralement d'une génération à l'autre, jusqu'à ce que finalement, elles soient devenues partie intégrale de notre apanage national.

Le répertoire des anciens Canadiens comptait un nombre incalculable de chants et de complaintes, s'adaptant à toutes les phases de la simple existence que menaient alors ces braves colons et coureurs des bois. Le folk-lore canadien renferme en effet près de quatre mille versions différentes de toutes sortes de chansons, et l'on dit que les chercheurs pourraient encore en découvrir un grand nombre qui se sont conservées parmi le peuple. Le recueil édité par le Pacifique Canadien ne contient pas toutes ces chansons, ces berceuses et ces rondes mais il en renferme une douzaine des mieux connues, avec accompagnement par Miss Margaret Gascoigne, comme "A la Claire Fontaine", "En Roulant ma Boule,', "Dans les Prisons de Nantes," "Sur le Pont d'Avignon,," etc., qui seront suffisantes pour donner au connaisseur une idée de la valeur du folk-lore canadien-français.

Le geste du Pacifique Canadien, en présentant ce recueil au public, est tout à son honneur et montre l'intérêt qu'on porte aux vieilles traditions nationales dans les bureaux de la puissante organisation de transport.

* * *

Le Canada Français vient de réapparaître et tous les liseurs sérieux seront heureux de retrouver les pages substantielles et littéraires offertes par cette intéressante publication.

* * *

L'Opinion du plus éminent stratégiste en matière navale est le titre de la brochure répandue gratuitement par la *Ligue Navale du Canada*, et contenant le rapport de l'Amiral Jellicoe sur sa mission navale au pays. Ce rapport est pûrement technique et fort intéressant. Il initie aux détails de toute l'organisation navale et s'arrête à ce domaine. L'Amiral Jellicoe a eu le tact de rester dans la note exacte de sa mission, et de s'abstenir de toute propagande. La *Ligue navale* s'est chargée de cette campagne de persuasion, et croit en mêlant la politique nationale avec la politique impériale, convaincre tous les esprits. Sa résolution, dont voici le texte est suffisamment claire:

"QU'IL SOIT RESOLU que la Ligue Navale du Canada favorise une politique navale pour le Canada qui tiendra compte des besoins de tout l'Empire Britannique; en arrêtant ce programme, on devra mettre de côté les exigences des partis politiques et ne considérer que l'opinion des stratégistes les plus éminents en matières navales:

L'idée fondamentale de ce programme sera la défense navale de l'Empire. Les unités de la flotte pourront être ou acquises ou construites, les Dominions gardant le



De tous les hôtels du Pacifique Canadien, celui de VANCOUVER, la métropole de la côte du Pacifique, est le plus moderne et le plus luxueux. Il renferme 500 chambres et peut rivaliser avec les plus beaux de la république voisine.

contrôle de leurs navires. On adoptera un système uniforme de personnel, de navires, et d'équipements, le tout des meilleurs qui soient. En temps de guerre toutes les flottes relèveront d'un même commandement suprême."

C'est de l'impérialisme aigu. Tout en étant de ceux qui ont cru nécessaire, voire même indispensable, notre participation à la guerre 1914-18, parce qu'il s'agissait de se défendre et non d'attaquer, et que la question était mondiale, nous déclarons intempestif et dangereux le zèle de ces *patriotes* qui seraient prêts à sacrifier tous les jours la patrie canadienne sur l'autel de l'empire. Si la nécessité d'une flotte devient nécessaire, que sa création soit un principe reconnu de défense nationale, et rien de plus. Si nous jugeons utile et nécessaire de recommencer avec notre armée navale, les lourds et impitoyables sacrifices que nous avons consentis pour défendre le monde menacé de l'oppression, qu'il soit d'avance arrêté que nous le ferons de plein gré, et non parce qu'un engagement antérieur, lourd de conséquences et de sacrifices, nous y obligera. Gardons toutes les libertés que nous garantit notre Constitution, et ne donnons pas dans les mouvements de ces ligues qui nous versent l'impérialisme à pleine coupe!

* * *

Le High School of Commerce de Toronto nous adresse le fort intéressant prospectus de sa prochaine année scolaire, et nous constatons que le programme, des mieux élaborés, comporte l'enseignement du français. Nous félicitons cette institution du souci remarquable apporté au perfectionnement de la cause éducationnelle. Les détails consignés dans le prospectus et soulignés par des vignettes nous apprennent combien l'hygiène occupe une large place dans l'esprit des éducateurs de cette école qui pourrait soutenir la comparaison, et brillamment, avec les meilleures collèges européens. Miss Conlin qui a déjà clairement manifesté sa sympathie envers *La Revue Moderne* occupe la chaire des langues modernes dans cette maison d'éducation de tout premier ordre, où l'on comprend si bien qu'un Canadien doit savoir les deux langues officielles de son pays, et les apprendre dès l'école.

* * *

Les Influences Françaises en Amérique par M. Jean Charbonneau est une œuvre littéraire, historique et philosophique ou l'auteur a mis tout son talent et toute son âme. Cette œuvre, la troisième d'une série, fera l'objet d'une Chronique littéraire et nous ne voulons, ici, que souligner son apparition en librairie, en lui souhaitant le grand succès qu'elle mérite. Le livre est remarquablement édité par la maison Beauchemin, qui depuis des années participe brillament au progrès de notre littérature, et qui, de plus en plus, et de mieux en mieux, vise au perfectionnement de sa patriotique propagande. En éditant M. Jean Charbonneau, qui, généralement se fait publier en France, la Librairie Beauchemin affirme nettement sa supériorité.

* * *

Nous accusons réception d'un joli bouquin intitulé "Brins d'Herbe" par Monique, bouquin que nous repassons également à notre collaborateur M. Louis Dantin, et auquel nous souhaiterons simplement aujourd'hui bienvenue et succès. L'oeuvre autographiée est en vente chez l'auteur 124 rue Sainte Famille. "Brins d'Herbe" se trouve dans toutes nos bonnes librairies au prix de 75 sous.

* * *

Nous remercions le Comité du Monument aux Braves élevé dans Rimouski à la mémoire de tous les soldats de ce district morts au champ d'honneur, en France, pour l'envoi du splendide programme du dévoilement. Cet hommage magnifique à la vaillance fut surtout l'œuvre d'un homme, admirablement secondé d'ailleurs par toute une élite intelligente, qui avait compris l'héroïsme surhumain de tous les sacrifiés... M. Charles Taché fut donc le promoteur et l'exécuteur de l'œuvre dont s'énorgueillit à bon droit toute la belle région du bas de Québec. Nous le félicitons vivement de ce succès que ne devront jamais oublier aucun de ceux qui se rattachent par les liens du sang et de l'affection aux héros dont les noms se lisent sur le monument élevé dans la petite ville fière et silencieuse qui garde le Saint Laurent, là-bas.

* * *

Le Mauvais Passant par M. Albert Dreux est un recueil de beaux vers, que notre collaborateur Louis Dantin appréciera dans sa Chronique littéraire, et auquel la Revue moderne est heureuse de souhaiter le plus complet succès. *Le Mauvais Passant* a été édité par M. Roger Maillet, et sa toilette typographique très soignée, d'allure toute française fait honneur au nouvel éditeur. Voilà donc de beaux vers, très bien présentés auxquels le public fera un fervent accueil.

* * *

Au cœur de l'histoire est un intéressant ouvrage que M. Raoul de Lorimier vient de publier, et qui contient des évocations et récits tirés de la Chronique et de l'Histoire de la Nouvelle-France, avec des annotations du plus grand intérêt. L'œuvre est préfaciée par M. l'Abbé Elie Auclair, de la Société Royale du Canada.

Ce livre, qui évoque merveilleusement les temps de la fleur de lis, nous charme par toutes ses pages si éloquentes dans leur résurrection de l'époque française et des personnages: héros et grands seigneurs du temps. A notre critique littéraire, M. Louis Dantin, appartient la tâche de rendre à cette œuvre, tout son mérite. La Revue Moderne tient à saluer l'apparition du premier volume de M. Raoul de Lorimier, d'un hommage sincère d'admiration et de sympathie, et souhaite que tous les liseurs aillent demander à cette œuvre d'un érudit, de nouvelles raisons d'honorer leurs ancêtres, et de glorifier leurs origines.

* * *

Madame A. B. Lacerte qui avait déjà à son crédit, nombre de piécettes, saynètes, comédies musicales, etc, vient de publier deux nouvelles œuvrettes qui feront les délices de tous ceux qui aiment à organiser des soirées dramatiques, comédies de salon, etc., etc. "La Belge aux gants noirs" et "Mes trois castels" offrent de l'intérêt dramatique, et sont écrits de façon alerte et gracieuse. Ils devront avoir du succès, et il me fait plaisir de recommander, à ceux qui recherchent des œuvres de ce genre, le répertoire de Madame Lacerte, qui très moral et très captivant, est une véritable mine pour nos cercles dramatiques. Nos remerciements et nos compliments à l'auteur.

Louis Claude

UN CINQUANTENAIRE ARTISTIQUE

Le mercredi, 1er décembre, nous assisterons à un événement, le premier du genre en notre pays: le cinquantenaire artistique de M. Eugène Lassalle, artiste dramatique qui après avoir brillé sur bien des scènes européennes, se fixa définitivement à Montréal, après une saison ou deux, marquées des plus flatteurs succès, et devint alors le directeur du Conservatoire qui porte son nom.

Nous aurons le plaisir d'évoquer les belles années disparues, en applaudissant encore une fois, l'artiste renommé, dans les "Ouvriers" de Eugène Manuel et "Ruy Blas." Ce sera le chant du cygne. M. Lassalle fera ses adieux à la scène pour ne plus se consacrer qu'à l'enseignement, où ses succès ne se comptent plus.

Cet événement artistique, pour lequel M. Lassalle a rallié les concours les plus brillants, attirera au Monument National, une foule sincèrement admiratrice du beau talent de l'artiste dramatique et du professeur de diction française.

Nous félicitons l'auteur de "Artistes et Cabotins" — car M. Lassalle est aussi un écrivain de mérite, — d'avoir su rester jeune, pour célébrer brillamment son cinquantenaire artistique.

M. G. H.

Les amis de notre revue dont l'abonnement est expiré sont priés de remplir le bulletin placé dans la page 75 et de nous l'adresser aussitot.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

EN FLORIDE

Par LUDOVIC FRANCE

Le train où nous roulions depuis deux jours que nous avions quitté New-York, venait d'entrer en gare à Jacksonville.

Nous touchions au sol de la Floride. Le passage rapide d'un climat à un autre, a toujours le don de vous émerveiller. Le changement de latitude, à cette heure, à cette minute, s'offrait à nous d'une façon claire, irréfutable, magique.

A l'intérieur du wagon, par les fenêtres et par la porte entr'-ouvertes, des brises tièdes entraient, sentant bon le printemps, et qui témoignaient par leur douceur, qu'on était loin déjà de ce Greater New-York, quitté l'avant-veille, par un après-midi de semaine, extraordinairement froid et brumeux.

Le long du convoi en repos, sur les quais, cherchant des connaissances ou de la distraction, des gens s'affairaient, vêtus d'habits frais: complets légers, jupes claires, mousseline, corsages échancrés, laissant voir une bonne partie de la gorge et de la nuque, chapeaux de paille, bas de soie; en un mot, l'attifement ordinaire et complet des jours d'été dans nos régions...

Le train allait reprendre sa route en destination de Key West, *quand la nouvelle nous parvint d'un blocus... Nous étions bel et bien stationnés en gare à Jacksonville, pour une période indéterminée.*

Une inondation, comme la chose est fréquente en Floride, où le sol est bas et marécageux, s'était produite, noyant dans sa course, sur une longue étendue, la voie ferrée dans la direction du Sud-Est.

Des pluies torrentielles, tombées pendant plusieurs jours, en étaient la cause naturelle, inévitable...

Contrairement à ce qu'il arrive, ce contretemps ne nous aigrit pas trop. Et c'est plutôt avec une certaine bonne humeur, tempérée de philosophie, que nous l'accueillîmes. Un peu angoissés tout de même....... Quand allions-nous atteindre Miami?

Nous le sûmes dès le lendemain. Et, pour le dire tout de suite, l'interruption ne fut pas longue. On eût tôt fait de rétablir le service. Et, dès l'après-midi du jour suivant, des convois nombreux s'éloignaient de la ville, en destination de Miami *et de* Key West.

Mais le soir de la nouvelle, l'anxiété était plutôt grande. D'autant que des touristes, se prétendant bien renseignés, nous assuraient que l'accident était sérieux, et qu'il ne faudrait pas moins d'une semaine ou deux, d'un dur et opiniâtre travail, pour tout restaurer.

Ce qu'il y avait à faire? Mais accepter de bon gré la situation faite, accueillir avec sérénité le séjour agréable, sinon prévu, pour l'instant du moins, dans l'intéressante cité où nous venions d'entrer; sur le champ prendre contact avec les habitués d'une région qui se présentait à nous avec tout le charme, toute la grâce d'une inconnue; sauter bas du train, héler un taxi, nous faire conduire, nous et nos colis, à l'hôtel que nous désignait notre carnet de voyage.. et puis enfin... attendre là, la levée du blocus.

C'est ce que nous fîmes sans trop de peine, après les quarante-huit heures de réclusion, dans l'étroite prison d'un "State-Room."



Le Parc Hemming et l'Hotel Windsor, Jacksonville, Floride.

JACKSONVILLE.

Jacksonville possède des parcs magnifiques.

Le Parc Hemming, en face de notre hôtel, est le plus fréquenté. On s'y attarde volontiers, soit pour goûter l'ombre des palmiers, soit pour y entendre de la bonne musique. Des musiciens payés par la ville y donnent, tous les après-midis et tous les soirs de beau temps, de fort jolis concerts. C'est, du reste, une coutume à peu près universellement suivie dans toutes les villes de la Floride. Chaque municipalité entretient son corps de musique aux frais des contribuables qui souscrivent largement, généreusement, pour ces réjouissances quotidiennes.

Une estrade se dresse vers le centre, auprès du monument érigé à la mémoire des "Etats Confédérés". Des bancs s'alignent tout autour.

Une foule élégante, en habits clairs, joyeuse, circule dans les allées, puis, à l'heure du concert, vient se grouper autour de l'estrade. Elle se fait aussitôt silencieuse, admirative... On a vite deviné l'engouement passionné de tous ces gens pour la musique, rien qu'à constater l'empressement manifesté pour la minute où les musiciens ont commencé de dérouler leurs partitions. Chaque habitué a pris sa place sur un banc, et ne bougera de la durée du concert, que pour saluer par de frénétiques applaudissements la finale des morceaux. A la reprise, le silence renait; un silence grave, religieux, impressionnant, et de bon augure pour les virtuoses s'apprêtant à enlever avec brio une sonate difficile... Le concert terminé, la foule s'écoule lentement, regagne son logis, mais pour revenir le soir suivant... C'est de même tous les jours... Le soir, c'est un caractère tout nouveau.

Le Parc revêt alors un aspect féerique.

De longues théories d'ampoules électriques se déroulent tout le long du parc, dessinant dans la nuit sa forme régulière, cependant qu'au-dessus de vos têtes, en longs chapelets de feux multicolores, se développe un immense dais, ou dôme, lancant dans les airs des milliers de jets lumineux, d'innombrables escarboucles... On dirait un palais de fée.

C'est dans un tel décor, aux accents d'une musique joyeuse, dont les notes légères s'égrenaient dans l'air, à la clarté des étoiles, que se fit notre premier contact avec la première ville du Sud, à notre sortie de la gare; et notre impression fut telle, que notre contretemps, dût-il se prolonger, nous apparaîtrait, en somme, assez supportable dans ce séjour forcé à Jacksonville.

Le lendemain matin, un autobus de la "Royal Blue Line" *vient vous prendre à votre hôtel pour vous conduire à travers les rues de la ville. C'est d'abord une visite aux quartiers des affaires.*

Les rues débordent de gens pressés, le front soucieux, barré d'un pli, allant d'un pas nerveux, énergique, à leurs affaires. Leur démarche contraste vivement avec l'allure lasse, indolente de la population noire.

Les magasins, les échoppes, les boutiques, défilent devant vos yeux avec l'étalage pittoresque des produits tropicaux à leur devanture: légumes, fruits, en rangs pressés, en pyramides géantes, le long de la chaussée, sous des abris temporaires; tout le commercialisme, en un mot, des villes populeuses, dans le décor ordinaire de la réclame et de la montre.

Puis vous allez par des rues largement ouvertes, spacieuses, vers les résidences riches, bourgeoises. C'est pour nos yeux, habitués dans nos climats à une ornementation plus sévère, un décor tout nouveau... Elégante file d'habitations à silhouette fine, avenante, aux portiques à colonnades grêles, supportant des balcons encadrés de fleurs, et s'ouvrant sur des parterres où fleurissent des dahlias, des tulipes, et cette petite fleur, si délicate, qu'on nomme hibiscus.

Des palmiers, des cocotiers dressent, sur une double rangée, le long de la chaussée fraîche, leurs longs fûts droits, écailleux. C'est donc sous un dôme de verdure que s'achemine votre auto, pendant que des mousses végétales, suspendues aux branches noueuses de chênes vigoureux, ont l'air de vouloir barrer la route, de ralentir votre allure.

Le même spectacle vous accompagne sur tout le parcours, quand vous longez la rivière; et voilà que tout à coup, par un détour aussi subit qu'imprévu, après avoir jeté un regard rapide sur les navires nombreux ancrés dans le port, et sur la longue file de bateaux amarrés le long des quais, vous êtes brusquement ramenés au perron de votre hôtel.

Votre Cicerone vous remercie d'un geste gracieux. Il s'excuse de n'avoir pu vous promener dans "Park River Side", *pour la raison que l'inondation dont j'ai parlé, couvre en ce moment les allées et les pelouses. Ma foi, tant pis! Le tour que nous venons de faire est bien suffisant pour nous dessiner la physionomie générale de la ville, et pour le moment, du moins, nous nous en contenterons, puisqu'aussi bien notre maître d'hotel vient nous apprendre tout joyeux, que la circulation sur les rails est maintenant rétablie et que, si nous le voulons, rien ne nous empêche plus de continuer notre voyage. Après le dîner donc, en route pour* Miami *et pour* Palm-Beach.

LUDOVIC FRANCE.

(A suivre dans le prochain numéro).

VOYAGES EN FRANCE

Nous apprenons que le consulat général de France au Canada et l'Office national du tourisme, qui dépend du ministère des Travaux publics de France, s'occupent conjointement d'organiser des voyages à bon marché de 15, 30 et 45 jours en France, à l'usage spécial des Canadiens français. Ces tournées seraient accompagnées et constitueraient un circuit complet de la France, avec visites à Paris, aux champs de bataille de l'Artois, à deux ou trois grands lieux de pèlerinages (Lourdes, Paray-le-Monial), à la Méditerranée, à la vallée du Rhône, etc.

Nous nous réjouissons sincèrement de cette nouvelle, et nous souhaitons la complète réussite de cet intéressant projet, dont les détails ne tarderont pas à être connus.

LES ABONNEMENTS D'ÉTRENNES

Plusieurs jugent avec beaucoup de tact qu'un abonnement à la Revue Moderne est une étrenne fort jolie et fort aimable. Ceux qui, l'an dernier, en ont eu l'heureuse idée, nous ont dit combien leur cadeau avait été apprécié. Nul doute que cette année, bien des bibliothèques seront heureuses de s'enrichir de la belle et saine littérature nationale que la Revue Moderne offre dans toutes ses éditions, ainsi que des quatorze ou quinze romans qu'elle publie annuellement. C'est un cadeau vraiment coquet et qui sera la distraction de tous ceux et de toutes celles que l'on voudra en faire bénéficier.

Cette étrenne sera bien accueillie partout, mais à la campagne, elle sera particulièrement la bienvenue. Les jours sont longs et les soirées monotones. On les embellit de lectures aimables et instructives. Et rien ne vaut ce souvenir symbolisé par le livre intéressant et joli. La Revue moderne est plus qu'un livre, elle est douze livres complets, captivants et luxueux.

Chaque donateur ou donatrice d'un abonnement d'étrennes peut nous confier sa carte de visite que nous aurons le soin d'attacher à la Revue, de façon à ce que l'on sache bien d'où vient ce cadeau charmant.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

THE HOUSE OF QUALITY
(REGISTERED)

Costumes Manteaux Robes Jupes Blouses Chapeaux Chandails Corsets Bas et Chaussures

20% a 50% de Reduction

EXEMPLES DES VALEURS OFFERTES

Costumes

Styles garnis de fourrure, brodés de fantaisie et styles tailleur.

Régulièrement $55.00 à $246.00

$36.67 à $163.34

Manteaux

Modèles de fantaisie, styles garnis de fourrure et aussi manteaux pratiques.

Régulièrement $70.00 à $195.00

$46.67 à $130.00

Blouses

Très jolis styles de fantaisie ainsi que styles tailleur.

Régulièrement $18.00 à $60.00

$9.00 à $30.00

Jupes

Plaids, serge et tricotine — styles plisssés ainsi que styles unis. Aussi jupes confectionnées de soies de fantaisie.

Régulièrement $27.00 à $85.00

$13.25 à $39.75

Robes

pour l'après-midi et la rue. Styles simples, gracieux, ainsi que robes de toilette.

Régulièrement $65.00 à $175.00

$43.34 à $116.67

Chapeaux

Très jolis petits chapeaux avec voiles.

Spécialement marqués à

$15.75

Choisir à bonne heure c'est choisir avantageusement

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine près Peel

Toronto Montréal Winnipeg





JUSTICE

Il ne semble pas que le meurtre abominable de Blanche Garneau ait soulevé, dans l'opinion féminine, la tempête d'indignation qui a marqué le procès de la femme Gagnon.... Pourtant ce drame est autrement plus sinistre que l'autre, et appelle une vengeance terrible! Une sage jeune fille, après une journée de travail, retourne à la maison. Des bandits, évidemment au courant des allées et venues de cette innocente, la guettent sauvagement. Sons-ils deux? trois? Un seul misérable a-t-il perpétré le crime? Cela se peut encore. Le mystère le plus impénétrable enveloppe cette affaire monstrueuse. Les potins circulent, et ils sont terribles. L'opinion gronde... et réclame.

Trois crimes de ce genre nous remontent à la mémoire: celui d'une pauvre petite, dont le nom m'échappe, et qui, souillée et déchiquetée, fut trouvée dans un magasin de chaussures de la banlieue québecoise; celui de la petite Michaud, trouvée morte dans un terrain vague de Westmount; celui de Blanche Garneau complète la sinistre liste... Ces trois crimes menacent de rester impunis.

Comment se fait-il que la police ne puisse jamais venger de pareils forfaits?

Voilà la question qui se pose nettement à l'heure qu'il est, et qu'il convient de résoudre immédiatement. Des racontars prennent corps qui sont effroyables. Des accusations ont été lancées qui salissent. Néanmoins, le plus complet silence a accueilli les articles qui fouaillaient les consciences, et en appelaient à des explications que le public ne saurait attendre plus longtemps.

Le Directeur du *Franc-Parleur* de Québec, dont nous saluons la courageuse attitude, et les autres journalistes qui ont suivi le mouvement semblent avoir parlé dans le vide. Rien ne répond, et il appert que le silence doive désormais planer sur toute cette affaire douloureuse... et honteuse.

Comme femme, et comme mère, je réclame la punition de ce meurtre abominable d'une jeune fille que des misérables ont assaillie, violée, brutalisée, puis tuée, avec un luxe de détails que je n'oserais écrire, et qui font frissonner d'horreur. On croirait que des cannibales ont opéré; que des bêtes fauves sont sorties du bois. Rien ne peut dépeindre toute cette atrocité.

Si j'étais juge, je serais sans pitié pour de tels misérables, et j'imaginerais, je le crois, des supplices inédits, pour les faire expier. Leur crime est celui de la bête, de la bête fauve...

Nous toutes, les mères qui avons des filles, trouvions épouvantable le martyre d'une petite Aurore Gagnon, mais si nous avions à choisir pour notre fille, nous préfèrerions mille fois la voir souffrir les supplices de cette enfant, dont la chasteté fut sauvegardée, que de la voir livrée le soir au coin d'un bois au satanisme de satyres immondes.

Nous aimerions mieux les coucher dans leurs tombes, nos filles, de nos mains, fermer leurs yeux... leur voir endurer toutes les souffrances, regarder leur chair pâlir, leur yeux s'assombrir, joindre leurs petites mains pour l'éternel sommeil, plutôt que d'accepter de voir leur grâce pure sombrer dans des outrages infernaux.

Sur tous ces crimes de jeunes filles souillées, martyrisées, assasinées, le silence se fait. La police si dévouée soit-elle ne trouve jamais. Si vraiment nos policiers sont inaptes à de telles tâches, qu'on leur donne de l'aide. La police française émerveille le monde. Elle procède avec science et déduction. Elle flaire et trouve. Qu'on fasse appel à ses lumières et ses ressources... De même que l'on envoie nos étudiants vers les universités françaises, que l'on dirige également vers les classes policières, nos détectives et nos agents, afin de leur donner de l'école.

Le crime de cette jeune fille assassinée dans un moment d'ivresse bestiale, appelle le juste châtiment.

Les coupables existent.

Il faut connaître leurs noms...

Si nos policiers sont incapables de les découvrir, que l'on fasse appel à des compétences étrangères.

L'important est que Blanche Garneau soit vengée et, avec elle, toutes les jeunes filles *saisies* par des êtres ignobles qui croient accomplir leur mission d'hommes, en semant la honte et la douleur de par la vie...

Il faut que les femmes comprennent que ces crimes sont autrement épouvantables que tous les autres, il faut qu'elles sentent la nécessité d'en réclamer la vengeance absolue et prompte. Il faut que les mères défendent leurs enfants.

Et si ces crimes, comme le proclament l'horreur des détails, sont l'œuvre de dégénérés, qu'on enferme tout de suite ces brutes sinistres et que soit vengée la jeune fille assassinée horriblement par des monstres.

MADELEINE

CHRONIQUE MUSICALE

Le concert de Enrico Caruso a brillamment ouvert la saison musicale 1920-1921. Cet illustre ténor a chanté à l'Aréna Mont-Royal le 27 septembre dernier devant une salle archi-comble. La réputation de cet artiste avait attiré la foule, et ce soir-là, 8,000 personnes environ étaient venues l'applaudir.

Au programme l'Aria "The Gelida Trarira" de "La Bohême" de Puccini; "Una Furtiva Lagrima" de "L'Elisir d'Amore" de Donizetti et l'Aria "Vesti la Guibba" des "Pagliacci" de Leoncavello. Dans les deux premières pièces précédemment citées, Caruso eut quelques intonations criardes. Pourquoi forcer un organe vocal si naturellement développé? Car le volume de sa voix est absolument au-dessus de toute comparaison, et c'était pour lui un jeu de remplir l'immense édifice qu'est l'Arèna.

Caruso se laissa rappeler un grand nombre de fois et chanta alors en français et en anglais; sa prononciation dans ces deux langues n'est pas parfaite, mais son articulation est toujours excellente. Après l'Air des "Pagliacci," Caruso, en dépit des acclamations du public en délire, se tut définitivement, sans doute pour nous laisser sous la bonne impression créée par la manière merveilleuse dont il avait rendu ce morceau.

Mademoiselle Alice Miriam, soprano et Monsieur Albert Stoessel, violoniste, complétèrent fort agréablement le programme. Mlle Miriam qui possède un joli timbre de voix nous chanta assez froidement l'Aria "Depuis le jour" de "Louise" de Charpentier; L'Aria "Un bel di" de "Madame Butterfly" de Puccini et quelques autres pièces de moindre importance. M. Stoessel joua Prélude et Allegro de Paganini-Kreisler; Berceuse de Fauré; Passepied de Délibes-Gruenberg ainsi que deux pièces de sa composition, qui lui valurent un vrai succès. Cet artiste est un violoniste distingué qui mériterait d'être réentendu dans notre ville.

M. Salvatore Fucito était l'accompagnateur de Caruso et M. Louis Gruenberg celui de Mlle Miriam et de M. Stoessel, qu'il seconda avec la perfection qui lui est habituelle.

* * *

Le 13 octobre, au Théâtre Saint-Denis Madame Amélita Galli-Curci s'est fait entendre pour la première fois à Montréal.

Plusieurs fois pendant son concert cette artiste pourtant si réputée se permit de faire des vocalises qui manquaient de netteté et même des trilles pas très... justes; en outre sa diction est assez mauvaise pour qu'il soit parfois difficile à l'auditeur de percevoir dans quelle langue elle chante. Chez une autre, tous ces petits travers n'auraient même pas été remarqués: mais Elle!! C'est que voilà, on s'attendait à la perfection et elle n'est pas parfaite! N'empêche qu'elle plait, elle plait beaucoup même.

Son programme comprenant les genres les plus opposés,—depuis la Polonaise de "Il Puritani" de Bellini jusqu'à des Bergerettes du XVIIIme siècle arrangées par Veckerlin, était d'une difficulté que bien peu auraient pu aborder.

Mme Galli-Curci a su gagner le public non seulement par son extraordinaire talent, mais aussi par son amabilité et sa grande simplicité. Après "Prière et Barcarolle" de Meyerbeer, gentiment elle s'est tournée vers ceux qui n'avaient pu avoir de siège ailleurs que sur la scène et a chanté un rappel tout exprès pour eux. Deux fois au cours de la soirée elle nous a fait le plaisir de s'accompagner elle-même.

Mme Galli-Curci était secondée par M. Bérenguer flutiste et par M. Homer Samuels accompagnateur émérite.

* * *

Notre saison musicale si bien commencée; ne semble pas devoir s'en tenir là. Nous aurons le 16 courant, au théâtre Saint-Denis une représentation de Thaïs; cet opéra peu connu ici sera interprété par des chanteurs de la "Metropolitan Opera Co." et de la "Chicago-Opera Co.", ainsi que par des artistes de la Société Nationale d'Opéra, fondée récemment par Messieurs Roberval, Vaillancourt et Désautels.

* * *

Serge Rachmaninoff, le grand pianiste compositeur russe jouera ici le 10 décembre. Plus tard nous entendrons Emmy Destinn, soprano et Morgan Kingston ténor. Pour le mois de janvier M. Maugé nous promet Edmond Clément.

ANNE M. D'HALEWYN.

AUTOMNE

L'été se meurt. Déjà sous le premier frisson de l'automne, les feuilles, que les rayons attiédis du soleil ne parviennent plus à réchauffer, se décolorent et sèchent. L'hirondelle inquiète inspecte l'horizon et s'apprête à s'envoler vers des cieux plus doux et plus cléments. Les fleurs jettent un dernier éclat: leur parfum discret et mourant n'a plus l'énervante pénétration du lilas, de la pivoine ou de la giroflée.

J'aime à me promener derrière notre vieille maison de pierre, sous les pommiers disposés en quinconce au bord de la rivière. Leurs grandes branches tordues s'abaissent comme pour attirer mon attention. Je m'arrête et je m'appuie contre le tronc noueux de l'un d'eux. Au travers du feuillage déjà dénudé, j'aperçois un coin du ciel semé de gros nuages blancs. L'air est comme une caresse. Un souffle, sans chaleur aucune, passe et, en fermant les yeux, je hume délicieusement cette brise câline qui n'effleure que ma figure. J'entends, sans la voir, la rivière qui roule difficilement, sur les gros cailloux, en grondant sourdement devant l'obstruction de son cours. Les feuilles qui se détachent une à une tombent en bruissant tristement.

Je pense soudain combien ma vie ressemble à ce paysage d'automne. Ma jeunesse s'est évanouie. Je vivais heureuse, oubliant tout, sans oser regarder derrière moi pour penser aux disparus, encore moins regarder en avant... Ce matin, pourtant, assise à ma toilette, je remarquai un premier cheveu blanc qui tranchait sur les tresses brunes, et, angoissée par ce signe avant-coureur de la vieillesse, j'approchai mon visage du miroir et je constatai la flétrissure, encore à peine apparente, sur ma figure jadis d'une pureté de lignes exquise. Telle les feuilles de ce verger qui perdent leur admirable teinte d'émeraude, ma figure a perdu son épiderme velouté et la transparence de la chair a disparu. Ce n'est pas encore, c'est certain, la teinte jaunie de vieux parchemin, tachetée de plaques rougeatres que nous remarquons souvent chez les personnes âgées, mais ce n'est plus hélas! la délicate fraîcheur de mes vingt ans.

Je comprends que mon automne, à moi, est proche, tout comme celui qui s'annonce dans la nature, et qu'il va falloir m'habituer à me dire avec regret: "je suis vieille", et à me retirer discrètement devant la génération nouvelle qui commence à nous bousculer, pleine de sève pour les années à venir. Ah! je ne veux pas détruire le frêle échafaudage d'espérances de mes enfants, construit par leur inexpérience de la vie. Je désire les laisser vivre tout remplis de leurs folles illusions, et me contenter de jouir silencieusement de la douce chaleur que me procure leur voisinage et leur pétulance. Le temps aura vite fait de détruire une à une, ainsi que ces feuilles qui tombent autour de moi, leur chimérique espoir, et à leur tour, ils prendront comme nous le chemin de la vieillesse.

LAURE DE SIZERAIE.

NOVEMBRE

Novembre, mois sombre, où la nature perd toutes ses grâces, avec ses bois dépouillés, un ciel gris, une brise froide; Novembre avec ses croix et ses linceuls; Novembre c'est la mélancolie des adieux que chacun porte dans le deuil de son cœur; Novembre, c'est le soir, le vent qui se plaint, des fantômes qui causent de la mort à voix basse.

Novembre, c'est le champ du repos, où, sur les tombes chères nous nous agenouillons doucement, de peur de réveiller ceux qui sommeillent là, à l'ombre de la Croix.

Novembre! Tous nos disparus reviennent hanter notre souvenir. Il semble qu'ils sont là, parmi nous, à leur place coutumière, et qu'ils vont nous parler, nous supplier peut-être de retenir leur souvenir qui, à notre insu, déserte déjà notre cœur.

Et nous ne demeurons pas insensibles à leur muette supplication; chaque soir, au premier son du glas, dans les foyers où le culte du souvenir est sacré, la famille se réunit et prie pour les absents.

Novembre, c'est encore la légende du "soir des Morts": les trépassés reviennent sur la terre demander les prières aux vivants. Si la légende dit vrai, combien doit être amère la déception des morts de ne plus retrouver ici-bas que l'oubli... l'abandon...

"O morts, ne sortez pas de vos tombeaux, ne demandez pas aux humains combien de temps votre deuil a suspendu leurs fêtes; combien d'heures, de jours, votre souvenir a duré... Morts, ne venez pas! Les amis d'autrefois ne sauraient vous reconnaître, et votre spectre les ferait frémir de frayeur! O morts ne revenez pas parmi les vivants, car vos yeux pleureraient!

FLEURETTE DE GIVRE.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

ENOMIS.—Un peu légère, gaie, très imaginative, elle a un gros orgueil qui lui donne une fameuse assurance et un grand contentement de soi: aussi prend-elle très mal les reproches. Elle a un bon cœur capable d'affection mais inconstant. La volonté est vive, variable et incapable de résolution et de ténacité. Et cependant, cette faible est autoritaire quoique peu en état d'établir son autorité. Elle peut se dévouer mais elle est trop inconstante pour que le dévouement se soutienne. Il ne fallait pas envoyer des vers; je veux de l'original.

MUGUET.—Pratique, positive, sensée. Elle est pas mal égoïste, et ne se dérange pas beaucoup pour les autres; elle est très susceptible et portée à revenir sans cesse sur ses griefs. La volonté est énergique, résolue, tenace, assez égale. Elle a un bon cœur; ses affections sont calmes: elle n'est ni tendre ni démonstrative. Très franche et de la droiture. Elle est active, soigneuse, et les qualités pratiques deviendront bientôt prépondérantes. Elle tient à ses idées qui sont absolues et pas toujours justes, et elle discute vivement et avec raideur. Portée à voir les défauts des gens et leurs erreurs plutôt que leurs jolies qualités. Petits accès de tristesse assez fréquents et peu motivés. Jeune et susceptible de grandes réformes si elle le veut car elle est droite et énergique.

LISE.—Elle a du bon sens et elle est positive: elle sait réfléchir et raisonner, et si, quelquefois, elle fait des erreurs de jugement c'est qu'elle a des partis-pris dans lesquels elle s'entête sans vouloir réfléchir. La réserve est extrême et due en grande partie à la timidité et à la presqu'impossibilité d'exprimer ce qu'elle ressent profondément. Elle craint aussi de se laisser connaître et elle passe pour être raide, brusque, un peu dure, et cependant, au fond, elle est très sensible, et la tendresse, retenue et comprimée, pourrait s'épanouir au contact de l'affection dont elle a besoin. Volonté précise, résolue, énergique: vives impatiences et manque absolu de souplesse. Malgré l'énergie, elle se laisse facilement attrister. Elle est irritable et un peu nerveuse. Très capable d'organiser et de conduire; mais elle le fait avec trop de raideur pour être toujours aimable. Elle est toujours naturelle, sans l'ombre de vanité, et elle a une conscience droite et un peu intransigeante.

PERLE NOIRE.—C'est une enfant qui a du bon sens et dont le jugement se formera car elle ne manque pas de réflexion et l'imagination est sobre. Pour le moment, elle est un peu étourdie: elle est simple et sincère mais bien renfermée. L'orgueil est susceptible. Elle est active, courageuse et assez persévérante. La volonté est impulsive et autoritaire. Portée à la contradiction et aux discussions inutiles. Bon petit cœur affectueux qui cache son besoin de tendresse et de sympathie. Elle est enjouée et optimiste.

BLANCHON.—L'imagination, vive et active, peut nuire au jugement, et je ne me fierais pas sans examen à ses appréciations qui ne sont que des impressions souvent exagérées. Elle est vive et fine. Besoin d'amitié et de confiance. La sensibilité est délicate et facilement blessée. La volonté est très vive, impulsive et inconstante: à coté de petits entêtements raides, il y a de la mollesse, des hésitations, une grande facilité à subir les influences ambiantes. Bonne, dévouée, tendre et généreuse.

GAMALIEL.—Esprit clair, précis, logique et juste. Excellent jugement. Sous une apparence de calme et de modération se cache une vive sensibilité: il est bon, délicat et affectueux. La volonté est active et courageuse. Il a à la fois de l'initiative et une certaine obstination, mais je ne le crois pas très persévérant. Généreux, bienveillant, porté à voir le bon côté des gens et des choses, mais sans illusions fâcheuses. Il a de la méthode dans le travail, mais personnellement il n'a pas un ordre minutieux. Très grand besoin de confiance, d'affection et il donne les siennes entièrement. Humeur et activité inégales. Impatiences, petits emportements courts.

L'HIRONDELLE.—Sentimentale, romanesque, elle doit éviter d'alimenter une imagination qui porterait facilement à l'exaltation. Elle a cependant du bon sens et un coté pratique, qui, en se développant, fera contrepoids à la sentimentalité. Bonne nature, droite et sincère. Elle a de l'amour-propre et les reproches la fâchent quoiqu'elle en sente la justesse. Elle n'est pas jalouse, mais qu'elle se défie: elle pourrait le devenir et c'est un bien vilain défaut. La volonté est énergique, assez résolue, et tenace. Elle est active et courageuse et l'initiative est bien marquée. Elle contredit vivement et elle tient à ses idées. Besoin d'affection et d'expansion, mais sa réserve nuit à ses confidences: elle dit moins les choses qu'elle ne les écrit. Beaucoup de délicatesse.

PETIT OISEAU BLEU.—Elle a de la réflexion, du bon sens, et le jugement est sûr. Le coté pratique est exercé et à l'adresse, elle joint de l'ordre, du soin, de l'exactitude et une activité sereine qui ne devient jamais de l'agitation, car elle se possède bien. La volonté est énergique, égale, avec quelques vivacités ici et là: elle a de l'initiative, du courage et de la persévérance, et elle n'est pas beaucoup influençable. Elle a de l'orgueil et elle est fière: elle ne manque ni d'assurance, ni de confiance en soi, mais je ne vois pas que cela aille jusqu'à la présomption.

SANS AMOUR.—Beaucoup, beaucoup d'imagination et une sensibilité fine lui font une âme ardente, un peu extrême, souvent inquiète et triste et si renfermée que bien peu de ses amis la comprennent... s'il y en a. Elle a une nature volontaire, indépendante, qui déteste toute contrainte. Elle a des indignations,

ROBE D'APRÈS-MIDI



confectionnée à nos ateliers par notre modiste. Dupuis Frères Limitée.

des colères rageuses qu'elle s'efforce de dissimuler mais qui éclatent parfois. L'esprit est brillant, mais le jugement n'est pas sûr: elle est trop absolue et trop exagérée pour ne pas avoir beaucoup de préjugés et cela favorise les injustices. Son besoin de tendresse et de confiance la fera souffrir tant qu'elle ne pourra le satisfaire, et elle est timide et orgueilleuse, alors ça ne se fera pas tout seul! Un coté pratique et positif lui permet d'avoir deux vies et dans son travail de bureau, elle doit être capable, raisonnable et soigneuse. Elle redevient, en liberté, une enfant imaginative, rêveuse, inquiète et beaucoup moins raisonnable. Elle est entêtée, et devant l'opposition, elle se raidit et devient sèche et dure.

COLOMBE.—C'est une colombe qui aime bien à lisser ses plumes et qu'on l'admire, et j'admets qu'elle est gentille. L'esprit est clair et juste; elle me paraît aimer beaucoup à parler et elle veut qu'on tienne compte de ce qu'elle dit. Elle est gracieuse, bienveillante, bonne et affectueuse, mais d'une réserve orgueilleuse qui nuit aux élans généreux. La volonté est vive, impulsive, un peu autoritaire, avec une souplesse qui empêche la dureté et favorise l'habileté: elle sait s'y prendre pour en arriver à ses fins. L'orgueil est facilement blessé mais elle sait bien le cacher. Du goût, de la distinction et beaucoup de modération et de calme apparent. La sensibilité est assez grande mais "bien en main." Elle deviendra une très sage personne. Activité égale et sereine. Adresse, ordre et minutie.

BLANCHE.—Imagination développée aux dépens de la réflexion et qui nuit au jugement. Blanche est exagérée dans ses appréciations et dans ses discours. Elle est vive, un peu étourdie, gaie, et d'une animation bruyante qui confine à l'agitation. Bon cœur sincère, affectueux. La volonté est obstinée, sans initiative, et Blanche se laisse complètement influencer par ceux avec qui elle vit, et surtout par ceux qu'elle aime. Active et adroite. Elle est vaniteuse, un peu coquette et elle est portée à la jalousie. Très impressionnable et inconstante. Vous n'êtes pas la seule à avoir attendu longtemps!

SUZETTE (GRAVEL BOURG.)—Juste la moitié trop d'imagination et de fantaisie, Mamzelle Suzette! Elle est très étourdie et habituée à ne voir que la surface des choses. Sensible, impressionnable et délicate, elle est gaie, un peu bavarde et ses récits sont très peu exacts. La vanité est bien marquée et accompagnée d'un vif désir de plaire: elle a du dépit si elle n'est pas remarquée. Le cœur est délicat, aimant et exclusif. La volonté est impulsive, indépendante, autoritaire; je vois des emportements, une habitude de contredire qui engendre les discussions inutiles. L'activité est ardente et un peu agitée, car elle est nerveuse et excitable. Elle est gracieuse, très femme. Elle est déraisonnable mais charmante quand son humeur changeante n'est pas maussade.

X. X. X.—Ecriture renversée qui cache plus une personnalité qu'elle ne la révèle. Un peu légère et très positive. Pas du tout pratique, elle est dépensière et elle doit être un peu gauche. L'ordre est déplorable. Elle a un bon cœur rempli d'affection sincère et simple. Ce n'est pas elle qui cherchera les complications sentimentales! Volonté capricieuse et impulsive qui réserve bien des surprises et de l'imprévu aux siens. C'est une volonté instable et faible mais capable de coups de tête. Elle aime le plaisir, elle est dépensière et pas du tout sérieuse.

AUTOMNE.—Impressionnable, très nerveuse, délicate, sensible et tendre, elle a une humeur variable et elle est portée à la tristesse. Vive, irritable, elle s'emporte facilement. La volonté est trop inégale pour être très forte, elle est cependant capable de résolution et elle est très entêtée. Affections jalouses et exclusives. L'ordre est médiocre et l'économie lui ressemble. Elle se fatigue aisément et les difficultés lui font peur. Elle a un cœur bon et délicat qui s'apitoie facilement. L'activité procède par à coups et dépend des dispositions morales.

HEBE.—Simple, naturelle, sensée, elle n'a pas l'ombre de vanité et c'est un de ses charmes. Bon cœur sensible et affectueux, mais une réserve fermée, un peu hautaine, qui tient les gens à distance. Elle est active et énergique, avec une volonté un peu absolue, l'habitude de contredire et de discuter, de l'entêtement, de l'initiative et du courage. L'activité est plus ardente que persévérante, mais elle se renouvelle constamment. Elle manque absolument de souplesse, et on lui reproche sa brusquerie et sa raideur. N'empêche qu'elle a de la bonté, du dévouement, une animation gaie, de l'affection plein le cœur et une jolie sincérité, avec ça on rend les siens heureux même si on les bouscule un peu.

E. MONCARD.—Ces six lignes sont insuffisantes. C'est un homme sensé, réfléchi et qui a un bon jugement. L'orgueil est très susceptible et la délicatesse le rend sensible aux moindres nuances. Bon, sincère, affectueux. Il manque absolument d'ordre dans les détails de la vie et cela nuit sérieusement à sa vie d'affaires. La volonté est passive, et il est d'une obstination muette irréductible.

GRIFFONNETTE.—Délicate et sensée, elle a une imagination gracieuse et qu'il faudrait surveiller pour empêcher certaines exagérations qui nuisent au jugement. Active et animée à ses heures, elle est quelquefois nonchalante et triste à propos de rien. Réserve fermée qui empêche l'expansion et les démonstrations. Elle est affectueuse et constante. L'humeur est très capricieuse. Elle est bonne, d'une obstination tantôt douce, tantôt raide et toujours difficile à vaincre. Un peu d'égoïsme, bien dissimulé et d'ailleurs combattu, nuit parfois au dévouement ou le rend plus pénible. La sensibilité est contenue ce qui accentue l'apparence de caprice. Vanité susceptible qui développe l'amour-propre. Vive, fine et charmante quand elle le veut.

ROLLANDE.—Trop d'imagination et un gros orgueil vaniteux nuisent au jugement assez sérieusement. Elle est sensible et tendre, et je la crois un peu jalouse et très susceptible. Gaie et étourdie, son manque de réflexion la porte à beaucoup parler, quelquefois trop. Le cœur est bon, et elle protège ceux qu'elle aime, les petits, ceux qui souffrent. La volonté est impulsive, autoritaire, avec certaines ténacités, des vivacités emportées, et un caprice qui nuit absolument à la persévérance. Animation, activité un peu nerveuse et agitée. En somme un grand manque de réflexion et de pondération mais un bon cœur chaud capable d'un dévouement inégal et exclusif pour les siens. Humeur très inégale.

(A suivre à la page 72)



Nos produits ont une réputation établie et reconnue.

Contribuez au progrès de Montreal en achetant des produits RAYMOND

Les produits Raymond sont appréciés des connaisseurs.

COURRIER DE MADELEINE

BRAVO! — Merci! Naturellement je suis très contente de l'issue de la cause Gagnon, et je crois profondément que la justice a été juste entièrement et absolument. Les femmes qui désirent la mort et la réclament, ont une curieuse mentalité, en effet. Il faut y être tenu par son strict devoir pour oser se prononcer ainsi sur le sort d'autrui, et comment il se fait que l'on décide de la culpabilité et de la responsabilité d'un être humain quand l'on n'est pas contraint de le condamner, voilà qui dépasse votre intellect,—et le mien également. Mais tout cela est passé, n'y pensons plus, et regardons dans le présent, et vers l'avenir.

JE SUIS EN PEINE.—Madame Jacques se fera un plaisir de vous tirer d'embarras. Vous pouvez consulter son annonce, et lui raconter votre tourment. Elle vous préparera un billet conforme à vos idées et vous ne serez plus en peine.

MADRERRIA. — Le Consulat Général de France est à Montréal, au No 50 ouest, rue Notre-Dame, 1er étage. C'est là que vous pouvez vous adresser pour souscrire à l'emprunt français, tel qu'annoncé dans la Revue moderne, et qui offre un placement extrêmement avantageux. Vous ne sauriez actuellement faire un meilleur emploi de vos capitaux, avec la perspective de doubler et plus votre capital.

VIVE MADELEINE!—Merci du joli souhait exprimé dans le pseudonyme. Je souhaite, en effet, vivre longtemps, car j'aime la vie, et j'essaie de la remplir le plus utilement possible.

PETITE MADAME. — Ce livre de André Lichtenberger est joli au possible. Vous le trouverez chez Déom et Frères. Consultez l'annonce de cette maison dans notre revue du jour.

TOUTES LES ELEGANCES.—Je comprends que vous appréciiez les élégances de la Maison Holt et Renfrew, car nous y trouvons des modèles autrement plus chics que dans les grands magasins newyorkais. Il faudrait être fous pour aller chercher à l'étranger ce que vous pouvez si aisément vous procurer ici.

X. Y. Z.—Vos prétentions sont fort justes, et vous auriez tort d'y renoncer.

BADINEUSE.—Jamais de la vie, vous voulez rire je le comprends, et je trouve drole et spirituelle cette façon d'interpréter les faits ennuyeux.

LA PETITE BABETTE.—J'accepte vos félicitations et je suis très heureuse en vérité de l'issue de cette cause qui se termine de la façon la plus juste et la plus humaine.

ENFANT IMPRESSIONNABLE.—Il faut vous aguerrir, et prendre la vie comme elle est, avec ses tristesses et ses luttes. Courber le front est s'avouer vaincue, et vous êtes trop fière, trop consciente de votre valeur pour consommer une telle abdication. Allons un peu de courage. Tous ces nuages se dissiperont, et le soleil luira plus haut et plus clair.

RAGEUSE—Vous vous repentez aujourd'hui d'avoir souhaité la mort de la pauvre misérable folle qui vient d'échapper à l'échafaud. En effet, rien ne pouvait autoriser votre conscience de chrétienne à nourrir un tel désir. Soyez sans crainte, la réclusion perpétuelle est une punition assez dure, et le crime sera expié comme il mérite. Mais ce crime fut l'oeuvre d'une dégénérée, et il faut plaindre tous ceux qui subissent la rançon des nervosités dont ils ont hérité d'un sang vicié à travers les générations. Tant de misérables expient en cette vie des crimes dont ils sont irresponsables. Ceux-là, il faut les plaindre et se garder de les condamner... Mais votre repentir vous vaut la plus complète absolution.

TIN TIN.—Vous trouverez certainement ces toilettes à la maison Fairweather que je puis vous recommander comme l'une des meilleures du pays.

MERE.—Vous ne sauriez donner votre consentement à un mariage aussi peu recommandable. Tachez par tous les moyens possibles de détourner votre fils d'un tel projet, et montrez-lui combien sa vie serait misérable auprès d'une femme qu'il ne peut respecter, et qu'il est prêt tout de même à choisir pour la mère de ses enfants. On peut pardonner une erreur, on le doit même. Mais aller chercher la compagne de sa vie dans les basfonds du vice, faire sienne une femme que sa mère refuserait d'embrasser, et que l'on n'oserait pas présenter à ses soeurs, voilà qui dénote une aberration terrible, et je vous plains, Madame, d'avoir à soutenir un tel combat. Vous serez peut-être vaincue, mais au moins, aurez-vous la satisfaction d'avoir fait tout votre devoir.

MISANTHROPE.—C'est de la démence... Réagissez!

QUENOUILLE.—C'est très curieux, mais aussi très ennuyeux. Il faut tout de même vous sortir de là, et le plus élégamment possible. Une explication sincère est encore ce qu'il y a de plus propre, moralement parlant. N'hésitez plus...

GAI PINSON.—Bonjour petite fille tendre et confiante. Il ne faut pas se décourager. A votre âge, la vie promet tant de belles choses; il faut savoir les attendre et espérer ferme. Un mari et une fille. Oui je connais cette communauté; elle est admirable, et vous vous y trouveriez très heureuse si vous aviez la vocation, comme votre soeur. Il est consolant de soigner des malades et de soulager la souffrance en enseignant la résignation.

FLAMBERGE AU VENT.—Etes-vous assez belliqueux tout de même, et la cause que vous défendez est si belle qu'il faut vous en louer hautement. Je trouve en effet que vous avez raison.

ALBERTINE C.—Il faut avoir le courage de ses convictions et les soutenir, sans tapage ni colère, mais loyalement et sincèrement.

YVONETTE DE BERNIERES. — J'ai été heureuse de lire quelques lignes de vous, aimables et sympathiques. Je suis contente des nouvelles que vous me donnez et de votre part, le dévouement à notre oeuvre ne saurait m'étonner. Je vous remercie de tout coeur.

MME J. M. F.—Je ne vous oublie pas tandis que vous pensez que je suis bien lente à remplir mes promesses. Il faut vous en prendre au surcroit de travail et non à ma bonne volonté. J'aime l'enthousiasme avec lequel vous prêchez votre cause. Comment y résister? Je n'essaie même pas.

ROSE EPINE.—Nous vous avons immédiatement adressé les revues désirées, et j'espère que le tout vous est parvenu en parfait ordre. Je suis heureuse que vous aimiez la revue, et je souhaite vous garder toujours mienne.

REVEUSE SENSITIVE.—Je regrette que vous ne soyiez pas venue. J'ai toujours, toute occupée que je suis, de bons moments à consacrer à toutes ces amies qui viennent de toutes parts me dire bonjour. Ne vous ai-je pas dit qu'à la revue, toutes nos amies seraient les bienvenues? Lorsque l'occasion se représentera, n'hésitez pas et venez frapper, l'on vous ouvrira avec empressement et joie. J'espère que votre gorge est guérie maintenant, et que vous n'avez plus d'ennui de ce côté ? Vous avez raison, il ne faut jamais croire qu'une femme puisse être aussi abominable sans être folle, et je suis ravie de savoir que dans votre village, vous avez su parler ce langage sincère qui a sans doute beaucoup étonné... Qu'importe ce que l'on vous a dit alors, la réflexion aidant, l'on conviendra bien vite que votre douceur était la vérité, et l'on vous estimera pour tout votre fier courage. N'oubliez pas que vous êtes attendue...

EXCELSIOR.—Mes opinions ne changent pas, ma toute bonne; je crois avoir déjà affirmé dans un de mes courriers précédents que la Caisse Nationale d'Economie était une institution pleine de bénéfices et je le réaffirme à vous, personnellement.

Que les personnes trop exigeantes ou induites en erreur par des agents peu consciencieux, veuillent retirer de la Caisse Nationale d'Economie du 100% d'intérêt libre à elles; pour ma part, ayant inscrit les miens depuis près de vingt ans, je ne redoute rien de l'avenir, quand je vois les bénéficiaires de 1920 toucher du 30% d'intérêt, sur leurs propres versements.

Vous dites n'avoir reçu qu'un certificat d'admission, lorsque vous fûtes inscrite, l'an dernier, ce qui vous contente ni peu ni prou. Que ne faites-vous alors la demande au bureau de la Société d'une copie des Statuts et Règlements qui vous expliquent et détaillent les garanties, les avantages et facilités dont jouit chaque sociétaire en entrant dans la Caisse. Ces Statuts et Règlements étaient en voie de réimpression en 1919.

J'examine en ce moment les nouveaux certificats émis par cette Société de rentes viagères et je constate que la lacune mentionnée par vous, n'existe plus: les certificats de 1920 sont de véritables polices d'assurance, avec toutes les clauses nécessaires à la satisfaction du nouveau membre. J'ai d'ailleurs une confiance absolue dans cette institution à laquelle nous nous sommes faits un devoir d'abonner notre enfant.

(A suivre à la page 70)

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

Fourrures
Desjardins



Si vous aimez les belles fourrures

Visitez notre exposition; vous aurez l'avantage et le plaisir d'examiner à loisir les jolis modèles de la saison.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal

PETITE PRINCESSE

PAR HENRI GRÉVILLE

I

Sous les orangers, d'un vert luisant et foncé, où brillaient des oranges encore toutes petites, mais déjà dorées, une voix lente et douce s'éleva, chantant un peu:

— Où est la petite princesse?

Un homme répondit, avec l'accent italien de la côte, une phrase embrouillée où surnagèrent clairement ces paroles:

— ... Quelque part, dans le bout du jardin.

Le silence retomba sur la terre chauffée, odorante, sur les murs tellement surchargés de roses qu'on n'en voyait plus les pierres, sur les citronniers qui faisaient mine de cacher des topazes dans leurs branches; une porte retomba mollement dans la villa, et le bruit joyeux de la lance, cinglant les gazons, éveilla l'idée de gouttelettes d'eau, par myriades, voltigeant au-dessus des pelouses vertes.

Lioudmila, qu'on appelait, le plus souvent, Mila, regarda le ciel bleu, à peine strié de légères bandes de nuages, pareilles à des écheveaux de soie floche, passa ses deux mains derrière sa nuque pour y appuyer sa chevelure épaisse et lourde, s'étira, sourit à ce qui l'entourait et murmura tout bas:

— C'est pourtant vrai qu'il fait délicieux, que c'est adorable de vivre, que je viens d'avoir dix-sept ans et que je suis une petite princesse! J'en suis ravie!

Elle s'étira encore un peu plus dans ce fouillis de fleurs où elle disparaissait tout entière, s'appuyait tout simplement sur le parapet à balustres tournés, suivant la mode italienne, qui bordait la voie ferrée tout près de la station de Menton-Garavan. Le grand jardin de la villa formait une sorte de coupe où se concentrait toute la chaleur d'un novembre pareil à nos mois de juin, toute la lumière du soleil et de la Méditerranée, entre les deux bras de terre dont l'un était la vieille ville de Menton, l'autre l'Italie, découpée en promontoires; le plus lointain offrant aux yeux Bordighiera comme une corbeille de fruits ambrés.

Le boulevard de Garavan, avec ses solitudes d'oliviers antiques, encore respectés par l'impitoyable main des défricheurs, bornait, au nord, la demeure élégante et commode; plus bas, c'était le chemin de fer; personne n'aurait pu dire pourquoi la petite princesse, au risque de rouler sur la voie, avait choisi, entre tous, cet endroit bizarre pour y loger sa personne et ses méditations. C'était probablement parce que nul n'aurait jamais l'idée de la chercher là.

C'était pour elle un plaisir extrême que de voir de si près la locomotive, de sentir la chaleur du monstre, l'éblouissement de ses cuivres brillants; mécaniciens et chauffeurs la connaissaient bien: ils lui souriaient souvent au passage, maintenant, contents, presque fiers de la voir si brave.

Le train arrivait, faisant mine de se beaucoup dépêcher, en réalité n'allant guère vite, la station n'étant pas à cent mètres; aux fenêtres des wagons à couloirs se tenaient quelques figures d'hommes ennuyés du long voyage, ou peut-être impatients de l'arrivée. L'une d'elles s'illumina tout à coup en reconnaissant les cheveux d'un blond foncé, les yeux gris, si profonds et si rieurs, le chapeau de paille, la robe blanche... le train avait passé.

— Oh! fit Lioudmila consternée, c'est Maurice De Vère qui vient voir papa! Il m'a reconnue! Il va raconter que je me tiens là, avec mes jambes pendantes! Ce que je vais attraper!

Elle regarda les coupables jambes, tout à fait enveloppées dans la jupe de piqué blanc, mais c'est le piqué blanc qui avait reçu des marques ineffaçables de fumée!

— Et il faut que j'aille changer de robe! dit-elle en se retournant sur le sable de l'allée par un "rétablissement" si adroit qu'aucun gymnaste de profession n'eût pu faire plus vite, ni plus élégamment. Qu'il tâche de ne pas me parler de mes jambes devant la famille, car je nierai tout! Je dirai qu'il a vu la nièce du cuisinier!

Pouffant de rire à l'idée de faire passer pour elle le gros paquet informe, vêtu de couleurs criardes, qui répondait au nom bizarre de "la Tordiella", la jeune fille prit sa course dans le jardin, coupant droit devant elle.

— Oh! Princesse! s'écria le jardinier, au moment où Mila sautait éperdument sur la pelouse, au travers du jet de sa lance.

— C'est pour laver ma robe! expliqua-t-elle en courant.

II

On déjeunait dans la grande salle à manger de la villa *Lumineuse*, dont tout un côté vitré donnait sur la mer. Une échappée que l'architecte avait su ménager habilement au milieu des villas voisines et de leurs jardins, permettait aux habitants de jouir du merveilleux point de vue, sans avoir à souffrir du trop proche voisinage des vagues.

La santé de la princesse Orlansky nécessitait beaucoup de ménagements; malgré sa très réelle beauté et son apparente résistance, elle supportait fort mal ou, pour mieux dire, pas du tout, l'hiver russe.

Comme beaucoup de ses compatriotes, la princesse était délicate, malgré sa grande taille, son élégance, la pureté et la noblesse de ses lignes; sur quatre enfants, elle avait perdu deux petits garçons, nés après ses deux filles, et tous les médecins de l'Europe, par un hasard qui mérite vraiment d'être signalé, s'étaient trouvés d'accord pour lui ordonner un séjour de plusieurs hivers dans le Midi.

Et c'est à Menton que la famille s'était installée.

Ce genre de vie suffisait à la princesse; elle avait eu beaucoup de joies, et, depuis six ans, elle avait connu beaucoup le chagrin. On ne se console pas d'avoir perdu des enfants, même quand il vous en reste d'autres; la perte était plus sensible encore parce que les deux petits disparus étaient des fils, et que le prince avait passionnément désiré un héritier de sa race. Elle était jeune encore et pouvait espérer de voir les berceaux revenir dans la maison, mais il lui était resté un si grand fond de tristesse, qu'elle ne savait plus espérer rien d'heureux.

Son mari la regardait avec une affection presque paternelle, s'assurant qu'elle mangeait en réalité, au lieu d'en faire semblant, ainsi que cela arrivait parfois. Quand elle eut brisé la coquille du second œuf à la coque, il sourit avec bonté.

— Deux œufs, ma chère! dit-il. C'est un bon commencement. Tout à l'heure nous allons voir si vous mangez consciencieusement votre côtelette.

— Papa est sévère! fit la princesse avec un doux sourire fatigué, en regardant d'abord ses filles, puis le jeune Français assis à leur table.

— Papa a raison! affirma le prince. Et maman est obéissante.

Mila rit pour tout de bon; sa sœur Véra se contenta de sourire. Une jeune fille qui va sur ses dix-neuf ans ne peut pas rire comme si elle n'en avait que dix-sept.

— Voyons, De Vère, dit le prince à son hôte, vous n'êtes pas venu, j'espère, pour me donner une fausse joie? Allons-nous, pour tout de bon, recommencer à travailler ensemble?

— Il le faut bien! répondit Maurice. Ma mère est installée à Beaulieu pour l'hiver, comme l'an dernier, et, je le crains, l'an prochain encore..., elle est toujours très fragile, et Paris lui est absolument contraire dès les premiers brouillards. Je ne peux pas vivre à rien faire...

— Naturellement, approuva le prince avec un signe de tête énergique.

— Alors, si vous le permettez, nous continuerons nos recherches en chimie. J'ai dû donner ma démission...

— Oh! fit Orlansky, avec un regret plein de sympathie.

— Que voulez-vous? reprit le jeune homme. Un congé ne se prolonge pas indéfiniment. Ma mère n'a au monde que moi, — et je n'ai qu'elle, quoique notre famille soit, en apparence, assez nombreuse. Je ne puis la laisser vivre seule, dans un isolement absolu; car vous savez, monsieur, ce que sont les connaissances qu'on peut faire en ce pays... et à Beaulieu!

— Délicieux, Beaulieu! déclara le prince, mais ce n'est pas un centre! J'avais envie de nous y installer, mais ma femme n'a pas voulu à cause des petites...

— Oh! papa! clamèrent ensemble les deux jeunes filles scandalisées.

— Vous n'êtes donc plus des petites? Vous vous croyez passées dans les grandes? fit le père en riant. Soit. Et nous sommes ici, continua-t-il, pour perfectionner notre piano, notre chant, nos aquarelles, notre anglais, notre italien, enfin tout le train-train... Moi... méfiez-vous, De Vère, vous allez sauter!

— J'y suis habitué, dit philosophiquement le jeune homme; c'est même ma profession, celle que je reprendrai quand la santé de ma mère me permettra de redemander un emploi officiel.

— Précisément; eh bien, nous sauterons ensemble, car, cette année, je m'occupe de recherches sur les explosifs.

— C'est ingénieux, répondit le jeune chimiste. Mais ne saute pas qui veut: à Polytechnique, nous faisions des expériences; on est jeune... cela nous aurait parfois amusés de voir un peu de boucan, de faire sauter une éprouvette... C'était bien rare! Je suis prédestiné à une vie calme, paraît-il.

— Ne vous y fiez pas, dit la princesse; cela saute de temps en temps chez mon mari; je dois avouer que, jusqu'ici, les dégâts n'ont jamais été considérables et que cela s'est toujours passé à la campagne, chez nous, en Russie. Mais il ne s'occupait pas des explosifs, alors.

— Et cela ne vous inquiète pas, madame? demanda De Vère.

— Cela ou autre chose! dit-elle ensuite.

— Nous sommes toujours un peu fatalistes, nous autres Russes, dit le prince, excepté, peut-être, ceux qui prétendent ne croire à rien du tout, la nouvelle génération... Pour nos travaux, j'ai choisi le pavillon qui servait à loger le concierge. Au moins ce n'est pas dans la maison.

— Fort bien pensé, approuva Maurice. Et le concierge?

— Il n'y en a plus! s'écria Lioudmila, fatiguée de ne rien dire. Il avait installé sa famille dans nos chambres, l'été dernier, pendant que nous étions en Russie...

— Et qui est-ce qui ouvre la porte, à présent? demanda Maurice, amusé par la facile philosophie de Mila.

— Qui est-ce qui vous a ouvert, à vous? riposta la jeune fille.

— Personne! La porte était ouverte, je suis entré.

— Eh bien, voilà! C'est comme ça à présent. Et l'année dernière, comment faisiez-vous?

Les convives, l'air plus ou moins malicieux, suivant leur disposition naturelle, attendirent sa réponse; il chercha un peu et dit, en hésitant:

— Il me semble qu'il en a toujours été de même!

Un rire satisfait salua cet aveu; la princesse elle-même partageait la gaieté générale.

Le déjeuner fini, on alla prendre le café sur la terrasse, couverte d'un balcon qui formait une sorte de loggia.

Le prince Orlansky possédait, à un degré rare, le sens pratique de la vie. Il voulait jouir de tout ce qui en vaut la peine, et faisait peu de cas du reste.

Des goûts du prince se retrouvaient dans l'éducation qu'il avait donnée à ses filles. Il n'avait pas chargé leur intelligence de ces choses qu'on oublie dès qu'on a passé les derniers examens, mais il leur avait fait connaître, en plusieurs langues, tous les bons auteurs, anciens et modernes; elles avaient des notions générales des sciences naturelles, et leur mère leur avait enseigné, dès l'enfance, l'art de conduire une grande maison avec ordre et sans secousses. Il convient de dire que cette éducation spéciale est moins difficile en Russie, dans les domaines éloignés en province, où le personnel est nombreux et volontiers serviable.

De Vère retournait vaguement ces idées dans sa tête. Il aimait la maison, il s'était attaché à ses hôtes, bien qu'il ne fût relié à eux que par un fil ténu et fragile: le goût du prince pour la chimie. Ils s'étaient rencontrés à Paris, l'année précédente, chez un illustre savant, et s'étaient plu réciproquement dès la première minute. En apprenant qu'ils allaient tous deux dans le Midi pour y passer l'hiver, ils avaient ressenti le même désir d'approfondir la connaissance l'un de l'autre. Bien peu de temps après, le prince avait proposé à De Vère de lui servir de préparateur.

De Vère ne pouvait pas remplir cet office; la santé de sa mère ne lui permettait pas d'offrir une collaboration régulière, mais cela ne les empêcherait nullement de travailler ensemble. Il n'était pas riche, mais sa mère, dont il était le fils unique, possédait une assez jolie fortune; plus tard, il espérait se faire un nom, devenir quelqu'un...

Véra s'avança vers le jeune homme avec une tasse de café; elle était beaucoup plus silencieuse, plus fermée que sa bavarde et fantasque sœur, mais tout aussi jolie, quoique avec un caractère de beauté très différent.

— Du café, monsieur? fit gravement Véra.

— Du sucre, monsieur? ajouta Mila d'un ton moqueur; pendant qu'il puisait au sucrier, elle reprit: — Voyez si nous n'accomplissons pas admirablement les rites? C'est le culte moderne du dieu Café. On ne fait pas de libations avec sa liqueur parcequ'on attraperait des taches.

Véra s'était éloignée; tout à coup Mila rougit jusqu'aux oreilles: le mot taches venait de réveiller ses craintes. Comme c'était une brave petite princesse, elle alla au-devant du danger et le regarda bien en face. Maurice souriait d'un air qu'elle jugeait énigmatique... elle posa le sucrier sur la balustrade de la loggia, en pensant: — Il va me parler de mes jambes, je le sens, j'en suis sûre.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, savez-vous que c'est horriblement dangereux?

Elle avait envie de feindre l'ignorance, mais elle en eut honte.

— Si vous tombiez, continua-t-il, si un objet dépassait la locomotive, ou les wagons et vous blessait... Il y va de votre vie.

— Cela vous ferait de la peine? demanda Mila avec une brusquerie qu'elle voulait rendre impertinente.

Il s'inclina gravement.

— Autant que j'ai le droit de le dire, oui, mademoiselle, cela me ferait de la peine, dit-il d'un ton fort sérieux.

Elle fit de la main un mouvement léger, pour indiquer que la peine de M. De Vère n'était pas importante; mais elle rougit en même temps, car son bon petit cœur lui en faisait reproche.

— C'est très amusant! fit-elle, plaidant sa mauvaise cause.

— Il y a beaucoup de choses très amusantes qui sont dangereuses, répondit-il à regret.

— Quel sage vous faites, monsieur! dit-elle avec un demi-sourire qui relevait très gentiment les coins de sa bouche. Et vous pensez que je suis une jeune folle, c'est évident!...

— Oh! mademoiselle!... imprudente est le vrai mot.

— C'est la même chose! proféra Mila. C'est égal, c'est gentil à vous de me l'avoir dit à moi, au lieu de l'avoir raconté à papa ou à maman... et puis...

Elle coupa court à ses réflexions par un petit éclait de rire.

— Si je recommençais, reprit-elle, vous le diriez à mes parents, bien sûr?

— Il me semble que ce serait un devoir envers vous... Et cependant je n'aurais pas le courage...

— De me trahir? Alors vous vous mettez de mon côté?

Elle le regarda franchement, sans hardiesse déplacée pourtant, et soudain lui dit:

— Amis! Monsieur Maurice. Vous ne le direz pas, parce que je ne le ferai plus. Parole donnée!

Elle tourna sur ses talons et le laissa stupéfait.

— Mila, dit la princesse, toi qui a de si bons yeux, regarde ce bateau qui entre dans le port; qu'est-ce que c'est?

— C'est notre yacht, répondit tranquillement le prince, en déposant la lorgnette dont il se servait depuis un instant.

— Vous avez un yacht? demanda Maurice, non sans surprise.

— Un yacht, et pas de chevaux, ni de voiture, ici, du moins; mais oui, mon cher monsieur. J'ai fait venir mon yacht, qui est ordinairement sur la côte de Crimée, afin que nous puissions nous en servir pour nos promenades; et puis, qui sait? peut-être le ferai-je courir aux régates.

Le prince emmena le jeune homme dans son laboratoire, et la princesse resta seule avec ses filles.

Le joli yacht blanc et or s'était gracieusement approché du quai où il avait pris sa place; la vapeur inutile s'échappait en tourbillons blancs par la cheminée et les soupapes; l'équipage déployait les voiles, afin de leur faire goûter un peu l'air, après la longue traversée, faite sans leur aide, de peur des coups de vent; parmi les autres, peu nombreux, d'ailleurs, ancrés dans le port, celui-là était le plus élégant et le plus frais. Appuyées à la balustrade, les jeunes filles échangeaient leurs commentaires à demi-voix; la princesse les appela tout près d'elle.

— Mila, dit-elle, il faut te trouver une coiffure; tu ne peux pas passer ta vie avec tes cheveux sur les épaules...

— Oui, maman, vous savez qu'en voyage je les porte relevés, mais je pensais qu'ici, à la campagne...

— Nous ne sommes pas à la campagne, fit la princesse, en souriant, car cette assertion semblait un paradoxe, le regard ne rencontrant de civilisé que le port et les yachts, encadrés dans la verdure. Et puis tu es une demoiselle, Mila; il faut t'habiller en demoiselle.

— Heureusement, les demoiselles portent, à présent, des robes qui ne sont pas

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces

trop longues. Voyez, maman, celle-ci est bien?

La princesse examina la délicieuse silhouette de sa fille.

— Pas mal, dit-elle, mais tu étais mieux, ce matin, en piqué blanc. Pourquoi as-tu changé de costume?

— J'avais attrapé de l'eau en traversant la pelouse, répliqua la délinquante, non sans rougir un peu; c'était très laid et j'étais mouillée...

— Etourdie! fit la mère avec un peu de reproche. Elle poussa un soupir, regarda la mer, puis sans s'adresser à personne en particulier:

— Nous allons avoir des visites: le comte Nébéline et le général Vazoumof sont à Cannes; ils viendront passer quelques jours à Menton.

Mila regarda sa sœur; Véra tenait ses yeux obstinément fixés sur le yacht.

— Vous tâcherez d'être gentilles, n'est-ce pas, mes enfants? Ce sont des jeunes gens très bien, de bonne famille, de fortune et de situation très honorables; ne faites pas de bêtises; ne laissez pas croire que je n'ai pas assez surveillé votre éducation... j'en aurais du chagrin, car je ne l'ai pas mérité.

D'un air soumis, Véra s'approcha de sa mère et baisa la belle main blanche, un peu trop chaude; sa sœur fit de même, sans témoigner plus d'enthousiasme.

— Eh bien, allez, mes chéries, dit la princesse en les congédiant. Ecoutez... priez Mlle Brot de venir me parler.

Les deux sœurs s'éloignèrent d'un pas mesuré. Dans le hall, Mila s'arrêta.

— Véra, dit-elle, qu'est-ce que tu en penses?

— Je pense, répondit gravement l'aînée, que nous n'avons qu'à nous bien tenir.

— C'est certain. Nébéline a vingt-sept ans, c'est pour moi; Vazoumof en a trente-cinq, c'est pour toi. Clair comme eau de roche... et aussi insipide. Est-ce que tu épouseras Vazoumof, toi?

Véra secoua la tête lentement, avec décision.

— Je ne l'aime pas, dit-elle. Je sais très bien qu'il est bon, brave, bien en cour, général très jeune, aide de camp de Sa Majesté... C'est fort bien; mais il faudrait l'aimer, et je ne l'aime pas.

— A quoi sais-tu que tu ne l'aimes pas?

La prudente Véra regarda autour d'elle et au-dessus, dans l'escalier.

— On n'a pas besoin d'avoir des raisons pour ne pas aimer, dit-elle.

— Et puis, fit tout bas sa sœur, dans son oreille, peut-être bien que tu en aimes un autre?

Véra ne répondit pas. Après un court silence, consacré à des réflexions intimes, Lioudmila déclara:

— Et moi, je n'aime personne. Allons chercher Mlle Brot.

III

Mlle Brot se montra sur la terrasse, un plaid sur le bras; avant de prononcer une parole, elle avait enveloppé les pieds de la princesse jusqu'aux genoux, ramené sur la poitrine les pans flottants de la pèlerine en fine laine d'Orembourg, baissé un store, relevé celui d'à côté, bref, avait arrangé tout pour le mieux autour d'elle.

— Merci, chère mademoiselle, dit la princesse lorsque tout fut arrangé. Asseyez-vous, je vous prie, j'ai quelque chose à vous dire.

Mlle Brot s'assit et fixa ses yeux intelligents sur la mère de famille.

— Véra va sur ses dix-neuf ans, comme vous le savez, dit celle-ci; nous avons pensé, mon mari et moi, qu'il serait temps de la marier.

Un silence ayant suivi, Mlle Brot répondit.

— Elle est jeune.

— Sans doute, reprit la princesse du ton de quelqu'un qui a prévu l'objection, mais sa sœur est encore plus jeune et nous avons songé à la marier aussi.

Mlle Brot ne dit rien; les parents sont les maîtres de la destinée de leurs enfants, aussi longtemps que ceux-ci n'ont pas atteint leur majorité. Or, la majorité des deux jeunes filles étant encore éloignée, elle n'avait à émettre aucune objection; et puis, elle eût couru le danger de se faire dire que cela ne la regardait pas, et c'était une chose à laquelle on ne la verrait jamais s'exposer.

— Je le vois bien, dit la princesse, avec un léger frémissement douloureux de tout son être, vous trouvez que c'est trop tôt.

— C'est *très tôt*, insista Mlle Brot, pour Lioudmila surtout.

— Je ne le sais que trop! reprit la mère, en se soulevant légèrement sur ses coudes appuyés aux bras de la chaise longue; mais si je venais à mourir, et si mes filles restaient seules avec leur père, cela vaudrait-il mieux que le mariage? car si je meurs, dit lentement la convalescente, le prince se remariera; il ne peut pas vivre seul.

C'était vrai, Mlle Brot y avait songé plus d'une fois. Tout à coup elle s'avisa d'une autre idée.

— Mais, princesse, pourquoi parler de votre mort? dit-elle; vous allez beaucoup mieux que l'été dernier; vous paraissez même presque tout à fait remise.

— Ne vous fiez pas aux apparences, fit la mère avec un demi-sourire. Avant cinq ou six mois d'ici je puis être morte, le plus naturellement du monde. Voyez combien de nos amies ont disparu depuis si peu de temps...

Les yeux de l'institutrice s'ouvrirent tout grands; la lueur de la compréhension y passa comme un éclair, puis une expression de grande bonté envahit son visage.

— Vos inquiétudes peuvent être légitimes, dit-elle, mais rien ne prouve que vous ne deviez pas vivre encore trente ans et plus. Il est certain, cependant, que le prince n'est pas fait pour surveiller les actions de ses filles; mais Véra est très raisonnable...

— En êtes-vous sûre? demanda la mère avec ce demi-sourire amusé, qu'on a, lorsqu'on est certain de prendre les gens en faute. Vous ne la croyez pas un peu romanesque? Si elles étaient mariées, elles seraient à l'abri; le général Vazoumof est un homme sérieux, posé; son caractère ressemble assez à celui de Véra; il l'aime... c'est-à-dire qu'elle lui plaît infiniment; rien ne s'oppose à ce qu'ils soient heureux ensemble.

— La différence d'âge? suggéra Mlle Brot.

— Oui, il y a seize ans de différence, c'est beaucoup... mais Véra n'est pas frivole... Pour Lioudmila, il est clair que le comte Nébéline est juste ce qu'il faut: jeune, aimable, gai, ami du plaisir et de la société; ils s'accorderont à merveille.

Mlle Brot médita un instant.

— Et s'ils ne se plaisaient pas réciproquement ces quatre caractères? dit-elle.

La princesse sourit.

— On verrait à s'arranger autrement! répondit-elle. Ce ne sont que des désirs, non des ordres; nous ne voulons pas contraindre nos enfants, vous le savez; ce que nous faisons, c'est pour leur bien, si le ciel en décide autrement, nous nous soumettrons aux arrêts du ciel. Mais, ces messieurs devant venir ici, j'ai cru de notre devoir de vous avertir, chère mademoiselle. Vous êtes devenue pour nous une amie très précieuse, dont le concours nous est nécessaire.

Elle tendit sa main à Mlle Brot qui la serra vigoureusement.

— Et vous seriez libre de retourner dans votre cher pays, après lequel vous soupirez sous toutes les latitudes! ajouta la princesse en souriant.

— J'aimerais mieux n'y jamais retourner que de voir l'une ou l'autre des enfants malheureuses! dit à demi-voix la bonne Suissesse.

Un regard de Mme Orlansky la remercia. Des voix masculines se faisaient entendre dans le hall.

— Il faut rentrer, ma chère, dit le prince en aidant sa femme à se lever. Ces jours de novembre sont chauds comme des jours d'été, mais ils sont plus courts. C'est l'ennui de ce merveilleux pays, ajouta-t-il en se retournant vers Mlle Brot. Mais dites un peu, mademoiselle, est-il quelque chose au monde de plus beau que cette baie, à cette heure, rosée par le soleil du soir?

— Il y a le lac de Neuchâtel, riposta bravement la Suissesse; au moins nous avons les Alpes pour fond de paysage; ici elles sont derrière notre dos.

— Bravo, mademoiselle! dit Maurice en riant. Vous avez raison. On doit aimer son pays par-dessus tout.

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT

281 Est, S.-Catherine - - - - Montréal



— Par-dessus tout? fit la voix argentine de Mila. Je vous demande pardon, monsieur, c'est sa femme, ou son mari qu'on doit aimer par-dessus tout.

— Mila! fit Mlle Brot sévère.

— Mais, mademoiselle, vous nous l'avez dit l'autre jour!

— Il n'était pas question de patrie, ce jour-là, répliqua l'institutrice, de façon à clore le débat.

IV

Le général Vazoumof vint, le dimanche suivant, passer la journée à Menton, sous le prétexte ingénu de choisir un hôtel; il se présenta vers deux heures, fit une promenade à pied avec le prince et ses filles, rentra, fut invité à dîner et accepta.

Véra ne broncha pas. C'était une jeune personne parfaitement élevée; elle était coiffée à l'air de son visage, vêtue à ravir; de toute sa charmante personne émanait un indéfinissable parfum de grande aristocratie, ce je ne sais quoi que rien n'enseigne.

Vazoumof la regardait, charmé.

Cette royale beauté ferait une incomparable maîtresse de maison; comme elle trônerait bien à sa table, où viendraient s'asseoir des têtes quasi-couronnées, et peut-être couronnées pour tout de bon, car il était ambitieux, et rêvait de passer dans la diplomatie. Elle était exquise; sa froideur même était un charme de plus; il est bon d'avoir un extérieur froid, dans la diplomatie, pourvu qu'on s'en départe dans l'intimité.

Il se retira conquis et mécontent; pas un mot n'avait été échangé entre les parents et lui, ni entre lui et Véra, qui pût indiquer autre chose qu'une simple visite cordiale de politesse; cependant, quand il reprit le train, il se sentait un peu engagé, avec la pleine confiance que Véra ne l'était aucunement.

— C'est ridicule! se dit-il dans le train en allongeant outre mesure sa moustache noire. Les femmes sont toutes les mêmes! Elles ne disent rien, on ne peut pas savoir ce qu'elles imaginent: oui, général, non, général! et cette jeune beauté sait parfaitement que je suis venu pour elle, alors que je ne sais pas seulement si elle pense de moi autre chose que ce qu'elle penserait du premier venu!

Suivant l'usage, en ce pays de gens plus ou moins bien portants, on avait dîné de bonne heure, et Vazoumof s'était retiré presque aussitôt. Quand il fut parti, le prince et sa femme causèrent confidentiellement à une extrémité du vaste salon, pendant que les jeunes filles, à l'autre bout, rangeaient la musique éparse et refermaient le piano.

— Eh bien, Véra? fit Lioudmila tout bas.

— Eh bien? rien!

— Il ne te plaît pas?

— J'ai dit: rien! Il ne me déplaît pas non plus. Rien.

— Alors, tu ne l'épouseras pas?

— Non!

Lioudmila songea un peu.

— Ce serait plus honnête, fit-elle ensuite, de le lui dire tout de suite, avant qu'il ne se soit rendu ridicule.

Sa sœur la regarda d'un air étonné.

— Où prends-tu tes idées? demanda-t-elle.

La jeune fille frappa à deux ou trois reprises, de son index délicat, le large front blanc à demi enseveli sous les cheveux ondulés.

— Je suis pleine d'idées, répondit-elle, et puis elles sont excellentes.

— Toujours modeste, Mila! fit Mlle Brot qui s'approchait.

— Certainement, mademoiselle, mademoiselle chérie. Vous savez très bien que j'ai des idées excellentes.

— Par exemple?

— Voici ma sœur, qui... mais non! Je ne vous le dirai pas aujourd'hui, fit-elle en se reprenant, sur l'avertissement que lui donnait le regard inquiet de Véra. Aujourd'hui, nous avons été sages tout plein...

— Quel français!

— Tout plein! insista la jeune fille; c'est dimanche; il y a office, et aussi sermon, mais pour personne, il n'y a de grammaire le dimanche. Pas vrai, papa? cria-t-elle à son père qui les écoutait de sa place.

— Cela se voit! répondit-il tranquillement. Qu'est-ce que vous pensez de notre hôte d'aujourd'hui, petites perruches? ajouta le père, d'un air indifférent.

— Sournois, va, cher papa! dit tout bas Mila dans le cou de sa sœur. Moi, d'abord...

— Quelle façon de parler! interrompit Mlle Brot un peu inquiète. Le *moi* est haïssable, et *d'abord* aussi.

— Eh bien, soit! *moi*, après, je déclare que le général est délicieux, bien élevé, sur son trente-et-un...

— Mila!

— Sur son soixante-deux, alors, car il est deux fois plus correct que n'importe qui, même que vous, papa! Vous êtes très correct, mais pas à ce point-là! jamais! Vous avez beau protester dans votre coin, vous n'avez jamais pu être correct comme ça. Ce n'est pas le général qui parlerait "l'argot des salons" comme ce mauvais sujet de Serge Nébéline!

Une rougeur subite embrasa le beau visage régulier de Véra; le prince avait laissé échapper un léger mouvement; sa fille cadette le surveillait étroitement sous son air étourdi.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, pour que tu le débines? demanda le père.

— Ah! je vous y pince... oh! pardon! je vous y prends à employer des mots de vocabulaire courant, pas académique! Mais dès qu'on prononce le nom de Nébéline, c'est comme ça!

— Je te demande ce que tu as contre celui-là, à présent? insista le prince. Déjà ennuyé de la froideur de sa fille aînée, il pensait que voir repousser le même jour deux prétendants, triés sur le volet, serait une épreuve un peu rude.

— Mais, papa! je n'ai rien contre lui! Je l'aime tout plein!

— Encore! fit Mlle Brot.

— Cette fois, papa ne me grondera pas, mademoiselle, dit la fine mouche. Il dit des monologues...

— Comme si les monologues étaient de la poésie! fit dédaigneusement l'institutrice.

— Qu'est-ce que c'est alors? des vers? Je veux bien; je ne suis pas entêtée. Il dit des monologues, reprit-elle en comptant sur ses doigts; il rame bien, il nage... mal...

— Qu'est-ce que tu en sais? fit la princesse abasourdie.

— C'est lui qui me l'a dit, répliqua promptement l'interpellée. Enfin, il joue très bien la comédie.

— C'est aussi lui qui te l'a dit? demanda le prince qui se retenait de rire.

— Naturellement! Quand est-ce qu'il viendra, celui-là?

Les époux échangèrent un regard. Véra n'avait pas dit un mot; Mlle Brot regardait tour à tour ses deux élèves, cherchant à comprendre.

— Mardi, fit lentement la princesse.

— Oh! c'est bon! On va s'amuser. Bonsoir, maman, bonsoir père!

Les jeunes filles prirent congé de leurs parents, avec mille caresses; et montèrent l'escalier, accompagnées par Mlle Brot. Sur le palier du second étage, où elles avaient des chambres contigues, Mila s'arrêta.

— On va bien chez nous, dit-elle, on n'a pas le temps de s'ennuyer! Dimanche le général; mardi, Serge Nébéline; demain lundi... ah! oui, Maurice De Vère. C'est pour papa, celui-là. Mademoiselle, Moiselle chérie, écoutez donc. De Vère, ça s'écrit en deux mots, n'est-ce pas? Avec un grand D?

— Oui; pourquoi?

— J'aime à m'instruire en ortographe, même le dimanche. Les De Vère sont une très ancienne famille, dites?

— Oui, répondit machinalement l'institutrice. Noblesse normande; un De Vère accompagnait Guillaume le Conquérant. Une branche de la famille est restée en Angleterre; une autre fut en Egypte avec saint Louis, à la bataille de la Mansourah.

— Hein! Est-elle savante, notre mademoiselle! fit Lioudmila, moitié sérieuse, moitié raillant. Un vrai dictionnaire!

— Vilaine moqueuse! Vous savez bien que j'ai fait ces recherches-là pour le prince, quand il voulait s'attacher M. Maurice comme préparateur...

— Mazette! un préparateur qui a eu un ancêtre tué à la Mansourah! Il allait bien, papa!

— Pourquoi pas? répliqua la Suissesse, forte de son éducation démocratique. S'il avait eu besoin d'argent?

— Bien sûr! mademoiselle, je vois clairement la vérité: vous nous avez tous trompés; vous êtes amoureuse de M. Maurice De Vère.

— Petite peste! fit l'honnête fille en rougissant par habitude. Voulez-vous bien ne pas dire de bêtises...

— ... Sur le palier, parce que les domestiques peuvent entendre! repartit l'invincible Mila. Vous avez raison, Moiselle, et je vous fais les excuses les plus amincies que vous pouvez souhaiter: des excuses passées au laminoir. Vous les acceptez? Je vous remercie; alors, demain, M. De Vère, pour papa, et, mardi, Serge Nébéline, pour.... Bonsoir, mademoiselle, dormez bien.

V

Avec le jeune comte Nébéline la vie et le mouvement entraient partout; non qu'il fût bruyant, car il était très bien élevé; mais il avait le don de mettre dans la circulation générale les qualités ou les ressources les plus cachées de tous ceux qui lui tombaient sous la main.

Il ne demandait qu'une chose: être admis dans la maison; son esprit inventif lui suggérait que dans une famille comme celle-là, il trouverait certainement l'application de ses facultés originales. Les deux jeunes filles lui plaisaient, il se trouvait heureux en leur société; il en épouse-

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

rait une, c'était sûr, laquelle? il ne se l'était pas encore demandé.

C'était un excellent garçon, que pas une infortune ne laissait indifférent. Son défaut principal — il lui en fallait bien deux ou trois petits — était d'avoir dépensé un peu plus que ses revenus, ce qui l'avait contraint à faire l'année précédente une forte coupe dans ses forêts patrimoniales.

C'est même cette coupe brutale et forcée qui l'avait décidé à se marier.

— Je donnerai la clé du coffre-fort à ma femme, disait-il; et elle m'apprendra l'économie.

— Vous me faites dresser les cheveux sur la tête! lui avait répondu le vieil ami de sa famille, auquel il ouvrait ainsi son âme.

Cependant, en le voyant fréquenter assidûment la maison Orlansky, l'ami s'était rassuré: ces deux jeunes filles savaient ce que coûte la direction d'un intérieur luxueux, et la clé du coffre-fort ne courrait pas de dangers trop épouvantables.

Il vint le mardi, vers les deux heures, comme avait fait son collègue, le général Vazoumof, et innocemment, offrit son prétexte.

— On m'a dit que l'air est excellent ici, fit-il; j'aimerais à m'y reposer quelques semaines, et je suis venu voir si je trouverais un hôtel à mon goût...

Véra feignit de ne pas comprendre. Les mains repliées devant elle, dans la plus irréprochable attitude de la jeune fille bien élevée, elle écoutait la conversation un peu banale, passablement décousue, que la princesse entretenait, non sans peine, avec le visiteur.

— C'est drôle, pensa Mila, que Véra soit si sérieuse; je sais bien qu'elle est "la jeune personne" parfaite, mais tout de même, une sympathie si extraordinaire entre ces deux philosophes...

Les discours de Nébéline devenaient de plus en plus ternes, à mesure qu'il regardait les sœurs avec plus d'attention. Tout à coup, s'apercevant qu'il n'était pas à la hauteur de sa renommée, il s'écria:

— Mais, princesse, au nom du ciel, qu'est-ce qu'on fait ici pour s'amuser?

— Rien! répondit Mme Orlansky en souriant. On ne s'amuse pas, et pourtant je ne crois pas qu'on s'ennuie.

— Pas de bals? pas de concerts? pas de *five o'clock*, pas de théâtre? Mais vous mourrez d'ennui!

Son regard interrogeait les jeunes filles.

— Il y a de tout cela un peu, répondit la mère; on se voit entre soi, et je vous assure que c'est une société très choisie.

— Pas de rastaquouères? demanda ingénument Nébéline.

— Il en vient, mais ils ne trouvent pas à s'enraciner; le sol ne leur est pas favorable...

— Ils font comme les marionnettes, dit gravement Lioudmila: *trois p'tits tours et puis s'en vont.*

Nébéline éclata de rire: la glace était rompue.

— Voyons, dit-il, si nous faisions des tableaux vivants? C'est drôle, surtout pendant qu'on les prépare.

— Vous n'aurez de public qu'après le nouvel an, dit la princesse: d'ici là, nous aurons le temps d'y penser. En attendant, voulez-vous voir le jardin?

Nébéline ne tenait pas absolument à voir le jardin, mais il avait grande envie d'être avec les jeunes filles autrement qu'en visite de cérémonie. Il accepta, et tous les trois descendirent lentement les degrés de la terrasse.

Quand ils eurent tourné le coin, et regardé suffisamment les étonnantes collines qui font à Menton le cadre le plus original, le plus mouvementé de toute la côte, il s'arrêta.

— Savez-vous, dit-il aux deux sœurs, qu'il me semble avoir été loin de vous pendant... pendant dix ans!

Lioudmila indiqua, de la main, la hauteur d'une toute petite fille, regarda la belle stature du jeune homme, et répondit d'un ton railleur:

— Vos souvenirs vous trompent: nous n'étions pas si bébés que cela, lorsque nous avons eu le plaisir, — elle esquissa une révérence, — de vous voir pour la dernière fois à Moscou, au mois d'avril dernier, après Pâques.

— A Moscou, c'est vrai, chez le général gouverneur, à une soirée sans cérémonie...

— Deux cents invités seulement, répliqua Mila. C'est la première fois qu'on me "sortait", précisément parce que c'était sans cérémonie. Et vous dansâtes avec le fruit vert que j'étais alors; c'était très bien de votre part, vous savez!

— Pourquoi donc? demanda Serge Nébéline, de très bonne foi.

— Parce que je n'étais qu'une marmotte. A présent, nous sommes pareilles, ma sœur et moi, dans la considération des peuples, veux-je dire.

— Comment cela?

— Vous faites toujours des questions; c'est une habitude américaine: il faudra vous en débarrasser! Ce n'est pas un pays à interviews, ici. Cependant, je répondrai encore cette fois. Nous sommes pareilles parce que nous allons dans le monde toutes les deux, et qu'on nous habille de même... quand il n'arrive pas d'accidents à mes robes, ajouta-t-elle, par remords de conscience.

Le jeune homme les regarda tout à tour. Pas pareilles, malgré les costumes élégants de fine laine gris pâle, si bien moulés sur leurs formes juvéniles. Pareilles en rien, ni par l'expression, ni par la structure des deux jolis visages. Il admira la brillante et somptueuse chevelure de Lioudmila, ses yeux rieurs, son teint de pêche, son air enjoué, puis reposa ses yeux sur le visage délicat, la coiffure virginale, l'expression indéfinissable de Véra; l'autre était la vie; celle-ci semblait en incarner le secret.

— Et qu'allez-vous faire cet hiver? demanda-t-il.

— Nous m...

Avant que l'imprudente Mila eût terminé le mot: marier, Véra lui avait coupé la parole; une onde rose avait empourpré son visage, elle semblait mille fois plus belle.

— Nous amuser de notre mieux, répondit-elle. Il y a des batailles de fleurs délicieuses, un carnaval très drôle, des ventes de charité, enfin à peu près tout. Et puis des promenades — et le yacht de papa.

— Me permettrez-vous de revenir... souvent? demanda Serge les yeux baissés, sans regarder ni l'une ni l'autre.

— Mais certainement! riposta Lioudmila. Parle donc, toi, tu ne dis rien! ajouta-t-elle en poussant un peu le coude à sa sœur.

Celle-ci lui jeta un regard qui, pour Serge, renfermait un mystère. Il y avait dans ces beaux yeux noisette du reproche, du regret, de la pudeur contrainte... Le jeune homme ne pouvait en démêler le pourquoi.

— Vous serez toujours le bienvenu, dit lentement Véra.

— Ecoutez, monsieur, reprit Mila; vous venez chez nous depuis plusieurs années, et, malgré ça, vous ne nous connaissez pas du tout: c'est une étude à faire. Moi, ce ne sera pas long; je suis une boîte ouverte; ma sœur est un mystère... mais je vous avertis qu'elle vaut cent fois mieux que moi!

— Chère mademoiselle! murmura Serge, touché.

— Il n'y a pas de chère mademoiselle qui tienne. Je suis une étourdie, pas méchante; ma sœur est la sagesse et la bonté. Et puis, pas raseuse, vous savez? C'est joliment raseur la sagesse en général. Il ne faudrait pas vous figurer qu'elle est de ce bateau-là!

— Mila! fit doucement la Sagesse, d'un ton de reproche.

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: $500,000. **Reserve et Profits non distribués: $164,594.79.**

Fonds administrés: $9,719,217.20

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites.

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION:

MARTIAL CHEVALIER, Directeur Général. J.-THEO. LECLERC, Secrétaire.

— Est-ce mon français ou mes sentiments que tu désapprouves?

Nébéline restait interdit entre elles, ne comprenant pas très bien et comprenant pourtant un peu. Tout à coup Lioudmila prêta l'oreille, répondit un: Oui, mademoiselle, à un appel imaginaire, et disparut. Les deux jeunes gens se trouvèrent en tête à tête. Véra n'était pas la plus embarrassée; son instinct de femme lui donnait à cet instant périlleux une dignité presque touchante.

— Votre sœur est délicieuse, dit Nébéline, pendant qu'ils longeaient la voie ferrée, dans une allée de rosiers dont les bouquets fleuris les retenaient parfois au passage.

— Elle est très bonne, répliqua Véra.

— On m'a dit...

Il s'arrêta; c'était bien difficile à répéter, ce qu'on lui avait dit.

— On m'a dit que le général Vazoumof était à Cannes, reprit-il. Je ne l'ai pas encore rencontré. Vous l'avez vu?

— Oui, répondit brièvement Véra dont le visage s'était empourpré.

Il lui jeta un regard de côté, passablement inquiet. Tout à coup, il s'avisa d'un subterfuge:

— On prétend, dit-il, que le général souhaiterait d'épouser votre sœur? C'est peut-être très inconvenant de ma part de vous en parler. Mais il y a si longtemps que nos familles se connaissent, ajouta-t-il en manière d'excuse.

Véra était devenu pourpre.

— Ma sœur? fit-elle, en hésitant, je ne crois pas... c'est une enfant...

— C'est bien ce que je pensais; le général, quel que soit son mérite, est un homme mûr, ce n'est plus un jeune homme... il a au moins quinze ou seize ans de plus que... que vous.

Véra baissa la tête.

— Ma sœur ne l'épousera pas, dit-elle, avec l'assurance que donne la certitude de la vérité.

— Tant mieux, dit Serge, sans enthousiasme. Il ne faut pas une trop grande différence d'âge entre mari et femme... ainsi, moi... j'ai vingt-sept ans... je ne pourrais déjà plus épouser une toute, toute jeune fille...

Ils marchèrent silencieux pendant quelques secondes. Un chardonneret chantait à perdre haleine sa chanson du soir dans les oliviers; la côte italienne se colorait d'un rose vif, et l'air devenait très frais.

— Et puis, reprit Serge, je ne sais, il me semble que lorsque l'on a beaucoup ri, quand on a fait beaucoup de bruit dehors, on a besoin de trouver un logis calme, avec une femme tranquille, ma mère parlait très peu; c'est peut-être son souvenir qui m'a donné ce goût; moi, je me remue sans cesse... cela ne m'amuse pas toujours, mais cela emplit les journées et les soirées aussi. Pourtant, je vous assure, je vaux mieux que cela... je crois que je ferai quelque chose... si j'étais encouragé.

— Encouragé... à quoi? demanda Véra en levant sur lui ses yeux sombres.

—A m'employer utilement. Ça n'empêche pas de s'amuser, entre temps. Servir l'Etat, chez nous, c'est difficile, voyez-vous!

— Il me semble, répondit la jeune fille en regagnant le perron, que c'est votre carrière, et puis, qu'un homme doit faire quelque chose d'utile; avec un peu de patience, vous arriveriez à rendre des services.

— Alors, fit-il avec un mouvement imperceptible pour l'arrêter sur le seuil, vous seriez d'avis...

— Il faut travailler, dit-elle gravement. Mon père travaille.

Elle entra dans le salon. La princesse et Mlle Brot lisaient sous l'abat-jour d'une grande lampe.

— Comment Véra? dit la mère, où donc est ta sœur?

— Me voici, mamam, répondit joyeusement Lioudmila qui s'était glissée derrière les jeunes gens. Quel malheur que ces journées soient si courtes! Les soirées qui commencent avant quatre heures sont terriblement longues!

Mme Orlansky regardait tout à tour ses deux filles et son visiteur qui s'approchait d'elle.

— Vous nous quittez déjà? fit-elle comme il lui baisait la main, en prenant congé. Je pensais que vous seriez resté à dîner?

— Merci mille fois, répondit-il. Venu pour m'installer dans cette ville, je n'ai pris encore aucune mesure, et je ne veux pas repartir sans avoir choisi mes quartiers d'hiver.

— Alors, demanda la princesse, vous vous êtes décidé pour Menton?

— Pour Menton, absolument, répondit-il d'un ton ferme.

Quand il fut parti, les jeunes filles se mirent au piano, et personne ce jour-là ne parla plus de Serge Nébéline.

VI

— Enfin! dit le prince, en voyant apparaître la silhouette élégante et ferme de son jeune compagnon de travail.

Maurice s'était débarrassé de son pardessus, l'avait accroché à une patère dans le hall, avec son chapeau; sa tête fine et intelligente levée vers le jour, ses clairs yeux bleus de Normand brillant sous ses cheveux coupés en brosse, son franc sourire dans sa barbe courte et bien taillée sous ses moustaches châtaines, il avait l'air alerte et dispos.

— Toujours sous pression? dit le prince en riant.

— Toujours; mais j'ai aussi des flâneries...

— Ce sont vos soupapes; sans cela, mon cher, on sauterait!

— Comment... sauter? C'est donc pour aujourd'hui? fit Lioudmila en passant la tête par une porte entr'ouverte. Bonjour, monsieur. C'est vous qui avez apporté les ingrédients nécessaires pour nous faire sauter?

— Bonjour, mademoiselle. Ce n'est pas moi: les ingrédients sont ici à portée de la main; c'est le mélange qui est la condition essentielle.

— Le mélange, répéta le prince pensif; le mélange et la trituration. C'est sérieux aujourd'hui, De Vère, vous savez? Les doses sont préparées; si cela réussit, nous aurons résolu un grand problème.

— Et si cela ne réussit pas? demanda Lioudmila qui était restée dans la porte entre-baillée, le corps invisible, sa jolie tête fine tout embroussaillée de cheveux frisés.

— Si ça ne réussit pas, tiens-toi bien! dit son père. Mais ça réussira. Nous n'aurons plus qu'à faire construire les appareils.

— Et qu'est-ce que vous aurez trouvé, papa, s'il n'y a pas indiscrétion?

— Il y a indiscrétion. Je te le dirai tout de même. Nous aurons trouvé le moyen de faire marcher les bateaux, les trains et les voitures, sans vapeur et sans électricité!

— Oh! fit Mila en ouvrant des yeux énormes.

Là dessus elle disparut, et le prince emmena son jeune ami dans le laboratoire.

De son côté, Lioudmila s'en alla trouver son camarade le jardinier.

— Balotto, lui dit-elle, vous n'arrosez pas aujourd'hui?

— *Mà, principessa*, la pluie a arrosé très bien les jardins avant-hier...

— Oui, Balotto, mais il ne pleuvra pas aujourd'hui, pour sûr!

Le jardinier regarda le ciel.

— Pour sûr, affirma-t-il en hochant la tête d'un air satisfait.

— Alors, il faut arroser Balotto.

Il la regarda stupéfait.

— Mà, dit-il, le gazon n'en a pas besoin du tout.

Lioudmila prit un air sévère.

— Balotto, dit-elle, vous n'aimez pas à arroser. Les jardiniers n'aiment jamais à arroser, je le sais, mais c'est très mal.

"Et moi, j'aime les belles pelouses."

Le brave homme jeta un regard d'amoureux sur le velours vert qui s'étendait entre le laboratoire et la maison.

— *Mà*, dit-il, "celle-ci" est magnifique!

Il prononçait ce mot comme s'il eût eu la bouche pleine jusqu'aux oreilles.

— Je la veux plus belle encore, Balotto. Allons, vous allez visser les tuyaux sur la prise d'eau; je vais vous aider, en vous regardant faire.

— Arroser... maintenant? demanda l'infortuné. *Mà*... c'est l'heure de mon "dijiouner"...

— Je le sais, Balotto, et je ne voudrais pas vous faire retarder cette importante cérémonie. Je veux seulement vous voir visser les tuyaux, et mettre le vaporisateur circulaire sur la pelouse, et puis vous irez "dijiouner" si le cœur vous en dit. Je changerai le vaporisateur de place moi-même, s'il le faut.

Allons, faites vite, vous déjeunerez plus tôt.

L'argument était sans réplique. Balotto ne pouvait pas faire très vite, parce que ce n'était pas dans sa nature de se dépêcher, mais il se hâta de son mieux; dix minutes après, la mécanique en mouvement couvrait la pelouse d'une pluie d'étincelles, sous le grand soleil de dix heures. Lioudmila regarda le jardinier s'éloigner d'un pas lourd.

— Sont-ils drôles dans ce pays-ci! Ils déjeunent toute la matinée, à trois reprises! Ensuite, ils font la sieste... Je n'ai encore jamais pu savoir quand ils travaillent comme on travaille ailleurs, quatre ou cinq heures d'affilée. Et l'ouvrage se fait tout de même; mais ça coûte cher!

Tout en se faisant ces réflexions philosophiques, la jeune fille regardait d'un air inquiet les fenêtres du laboratoire. Derrière les vitres sans rideaux, elle voyait aller et venir les formes de son père et du jeune chimiste, qui vaquaient tranquillement à leur besogne.

Elle s'avisa soudain d'une question et courut à la maison.

— Où est la princesse? demanda-t-elle au premier domestique qu'elle rencontra.

— Mme la princesse est sortie en voiture avec Mlle Brot, répondit le valet de chambre.

— Et ma sœur?

— La princesse Véra est dans sa chambre.

Lioudmila retourna à sa chère pelouse et s'assit sut un banc, à peu de distance du pulvérisateur.

Tout doucement, le coude à son genou, le menton dans sa main, Lioudmila se mit à chantonner une cavatine italienne; c'était un air de la "Pie voleuse", si complètement oubliée de nos jours, un de ces jolis airs de Rossini, que la voix chante pour chanter, avec le plaisir innocent de se répandre dans l'air ambiant, avec des roulades et des fioritures qui ne veulent rien dire du tout, et qui sont aussi délicieuses, aussi fraîches, aussi amusantes que celles d'un jeune oiseau heureux de vivre.

Di piacer mi balza il cor.

Le cœur me danse de plaisir, chantait Lioudmila, grisée par le mouvement giratoire des gouttes d'eau et par l'odeur des fleurs de citronnier. Une secousse violente la souleva du banc; elle se trouva debout, la mains sur le pulvérisateur, les pieds dans l'eau de la pelouse. Un bruit sec avait déchiré l'air; en même temps, la porte du laboratoire s'ouvrit et Maurice sortit dans un nuage de fumée, la barbe roussie, le plastron de sa chemise empesée flambant; le prince, tout pareil, le suivait.

Sans hésiter une seconde, Mila avait décroché l'appareil, remis la lance au tuyau, et d'un jet puissant, car la pression était forte, elle inondait les deux expérimentateurs.

— Bravo! Mila! cria le prince, tire sur le tuyau, et arrose dedans. Les vitres avaient sauté en miettes; De Vère qui ne flambait plus, prit la lance trop lourde et dirigea le jet à l'intérieur du laboratoire, par les fenêtres béantes. Véra, blême, apparut sur le perron. La fumée noire et nauséabonde se dissipait lentement.

— Arrêtez, dit le prince, il faut que je vérifie s'il n'y a pas quelque chose qui brûle dans un coin...

Il rentra et ressortit aussitôt.

— Voyez, dit-il, comme il est nécessaire de n'expérimenter que sur de petites quantités... et pas de provisions dans le laboratoire!

On s'entre-regarda.

— Mon Dieu! s'écria Lioudmila, que vous êtes drôles! Roussis et trempés! Elle éclata de rire et soudain sanglota à perdre haleine, sur la poitrine de son père.

— Voyons, Loulou, dit celui-ci en la caressant, toi, la femme forte, tu ne vas pas avoir une attaque de nerfs...

La jeune fille se remit sur-le-champ, et repoussa les cheveux qui tombaient sur ses yeux.

— Non, papa, dit-elle, ce serait trop bête. Seulement, j'ai été un peu émue, parce que je m'y attendais.

— Tu t'y attendais? Ce serait une raison pour être calme, à ce qu'il me semble.

— Je veux dire que, depuis une heure, j'en avais peur.

— C'est différent. Tout de même, c'est heureux que le pulvérisateur se soit trouvé là, si à point.

"Balotto, dit-il au jardinier, qui accourait, un morceau de pain à la main, je suis content que vous ayez pensé à arroser aujourd'hui.

— Mà, signor prince, ce n'est pas moi, c'est la jeune principessa; moi je ne voulais pas! dit l'honnête homme.

Le père regarda un instant sa fille, qui avait l'air honteux.

— Tu es une brave enfant, dit-il, et plus prévoyante que moi. Et toi, aussi, ma pauvre pâlotte! dit-il en baisant le front de Véra. Mais quelle bonne idée j'ai eue d'envoyer maman se promener en voiture!

VII

Une heure après, tout le monde était à table, au milieu d'une gaieté un peu nerveuse, un peu bruyante, comme il arrive quand on a dû comprimer de violentes émotions.

— Enfin, dit la princesse, dont les yeux brillaient en regardant sa fille cadette, il me semble que l'eau du pulvérisateur est arrivée très à propos?

— Pas trop, maman! Elle n'a pas empêché papa d'être fortement roussi, ni M. de Vère d'être gentiment flambé.

Tous les regards se portèrent sur le jeune homme. Tondu au plus près, sinon tout à fait, rasé par le valet de chambre du prince, il portait au visage quelques rougeurs, pansées à la vaseline et à l'arnica, qui lui donnaient une apparence très différente de l'ordinaire, et ses yeux étaient passablement gonflés.

— J'espère que madame votre mère ne nous en voudra pas trop! lui dit la princesse. Je sais bien que si je voyais revenir un enfant à moi, dans un semblable état, j'aurais quelque peine à me défendre d'une petite colère contre ceux qui l'auraient ainsi arrangé!

— Personne ne m'a arrangé, fit Maurice avec son imperturbable bonne humeur; je me suis arrangé moi-même...

— Pardon, interrompit le prince, c'est moi qui triturais le mélange, et je sais très bien qu'ayant rencontré un petit grumeau sous la spatule, au lieu de le retirer, ce que j'aurais dû faire, je l'ai écrasé vivement contre le mortier; cela me servira de leçon, entendez-vous, mesdemoiselles? Ne jamais s'impatienter contre les petits grumeaux; vous en voyez les conséquences.

— Le fait est que c'est un principe, dit Maurice en réfléchissant.

— Il ne faudrait jamais s'impatienter du tout, insista la princesse avec douceur.

Mlle Brot approuva du menton.

Le déjeuner fut vite expédié, et, sitôt après, Maurice prit congé.

Quand les membres de la famille furent seuls, on s'expliqua.

— Ce que je ne comprends pas, dit la princesse à son mari, c'est que ce soit toi, Michel, qui triturais, comme tu dis, et que, certainement, c'est M. de Vère qui a été le plus mal traité?

— C'est bien simple! Lorsque l'explosion s'est produite, il regardait dans



Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

le mortier; il m'a tiré par le bras, poussé vers la porte qui s'était ouverte, et, au lieu de sortir, il a éteint le feu qui gagnait la boiserie avec une couverture de feutre qui est là tout exprès pour les cas semblables. J'ai voulu revenir, mais c'était à peu près fini: seulement l'air était irrespirable: nous nous sommes enfuis tous deux. Le plus grand désastre provient d'un flacon d'alcool oublié là, et qui s'est cassé bien mal à propos.

—M. de Vère s'est très bien conduit, dit lentement la princesse, vraiment très bien; nous voilà ses obligés, car on ne peut pas payer une dette comme celle-la... Il faudra que j'aille voir sa mère; je ne puis faire autrement.

— Emmenez-moi, maman! dit Lioudmila. J'aimerais voir cette dame-là.

— Si tu veux, fit la princesse avec nonchalance. Penses-tu, Michel, demanda-t-elle à son mari, que ce jeune homme reste défiguré?

— J'espère bien que non! répondit vivement le prince. Un si bon, un si beau garçon! jusqu'ici je ne l'avais pas examiné particulièrement; il me plaisait, voilà tout! mais aujourd'hui, dans cette fumée empoisonnée, avec le plastron de sa chemise qui flambait, — c'est pour ça que les blanchisseuses y mettent de la stéarine, je présume! — il avait un air d'autorité quand il m'a tiré en arrière... Il n'aurait pas fait bon lui désobéir! J'avais une chemise de flanelle blanche, moi, je ne brulais pas, mais lui...

Véra, qui écoutait avec attention, fit un léger mouvement; son père tourna les yeux vers sa fille et vit qu'elle était très pâle.

— Il faut espérer, reprit le prince, qu'il n'a pas de brûlures sérieuses à la poitrine..: je n'ai pas seulement songé à le lui demander... Diable de garçon! Il avait l'air si calme, et ici, à table, il était de si bonne humeur. Pourtant ce n'est pas possible qu'il ait échappé aux brûlures.

"J'irai le voir demain.

— Ce ne pourrait pas être très sérieux, fit la princesse; il paraissait si tranquille.

— Il n'a rien mangé, dit Véra de sa voix douce.

— Ah! tu l'as remarqué?

— Oui, et il a bu trois ou quatre grands verres d'eau, insista la jeune fille.

— Eh bien, j'irai demain prendre de ses nouvelles. J'en suis quitte pour quelques doigts écorchés, des cheveux et de la barbe roussis. Je suis sûr qu'il a eu peur pour mes yeux.

— Et il a eu mal aux siens, reprit Véra; ils étaient très rouges.

Le prince médita un instant.

— C'est ennuyeux, fit-il, ces affaires-là: on devrait être seul pour des expériences dangereuses.

— Et si l'on était seul, lui dit sa femme avec une expression de tendresse contenue, un malheur serait vite arrivé; et personne pour vous en avertir.

— Ça a fait assez de bruit pour avertir l'univers! répliqua le prince. Quel vacarme! A-t-on envoyé chez le vitrier?

— Oui, mon ami, sur-le-champ.

— C'est bon. Eh bien, demain, j'irai à Beaulieu.

Les jeunes filles sortirent, laissant leurs parents ensemble. Après une secousse de ce genre, les personnes qui s'aiment ont besoin de causer un peu confidentiellement, d'épancher les idées qu'un évènement insolite à fait naître; pendant que leur père et leur mère se rapprochaient pour parler plus familièrement, les deux sœurs allèrent regarder le lieu du sinistre, comme disait Véra.

C'était un chaos absolu. Tout ce qui avait été sur les tablettes était par terre, et ce qui aurait dû être par terre était n'importe où. Les morceaux de vitre brillaient sur le carreau, en éclats ou en fine poussière; l'eau avait inondé les moindres coins et coulait encore en petits ruisseaux malpropres sur les degrés de pierre...

— C'est hideux! fit Véra en prenant le bras de sa sœur. Allons-nous-en, c'est trop triste. Tu étais là, alors?

— Sur ce banc, répondit Mila, qui n'avait presque rien dit depuis l'évènement. Je regardais le pulvérisateur qui tournait au soleil.

— Mais quelle idée avais-tu eue de le faire placer?

— J'avais peur de l'accident. J'avais entendu papa demander la voiture pour maman et Mlle Brot, et je sais la figure qu'il a lorsqu'il veut faire des expériences dangereuses. La dernière fois, à la campagne, tu sais bien que le laboratoire avait brûlé faute d'eau en quantité suffisante...

— Oh! à la campagne, dit Véra ça n'a pas d'importance, nous sommes chez nous! Que ça brûle ou que ça ne brûle pas, pourvu qu'il n'y ait personne de blessé!...

— Justement; ici nous ne sommes pas chez nous. Alors j'ai fait ouvrir la prise d'eau. Il fallait bien une raison, n'est-ce pas? l'arrosage était une raison comme une autre.

— Balotto qui grogne toujours, parce qu'il prétend qu'on lui dépense trop d'eau!

— Eh bien, on lui en a dépensé aujourd'hui, mais elle n'a pas été mal employée.

La sœur aînée réfléchit un peu.

— C'est singulier, dit-elle, ton idée a rendu à papa et à M. De Vère le plus grand des services, et c'est une idée que je n'aurais jamais eue!

— Je sais, fit Mila en souriant. Tu as toujours peur de mouiller ta robe ou tes bottines, ou de te salir... Te rappelles-tu le jour que j'avais passé dans le jet de la lance avec ma robe de piqué blanc?

— Je crois bien! Quel rapport?...

— Aucun rapport... fit la jeune fille avec un peu d'hésitation... et pourtant, il y a quelque chose... mais je suis incapable de te l'expliquer.

Elles restèrent silencieuses, puis reprirent le chemin du logis.

— Attends, dit Lioudmila, viens par ici...

— Le long du chemin de fer? Quelle idée! Ce n'est pas agréable d'être si près du train!

— Tu crois? fit l'indisciplinée avec un sourire mystérieux; c'est parfois plus agréable que tu ne te l'imagines. Mais je ne t'y retiendrai pas; je voulais voir seulement comment vont les géraniums roses.

Les géraniums avaient allongé leurs branches librement sur la balustrade, et Mila n'eût plus trouvé où se nicher dans leur fouillis, sans les briser. Elle jeta un regard mi-regret, mi-satisfaction sur son ancienne cachette, et rebroussa chemin. Tout à coup, le besoin de confidences de sa jeune âme l'emporta sur sa réserve nouvelle, instinctive.

— Te rappelles-tu, dit-elle à sa sœur, que bien souvent on me cherchait, sans parvenir à me trouver?

— Oui, répondit Véra; il y a quelques semaines; maintenant cela n'arrive plus.

— Eh bien, j'étais là! — Mila indiqua l'endroit — couchée à plat sur le parapet, j'attendais les trains.

— Oh! fit la prudente Véra horrifiée. Mais c'était très dangereux!

— C'était très dangereux, répéta tranquillement la coupable. Je ne le fais plus.

— Tu as compris...

— Non. C'est Maurice De Vère qui me l'a fait comprendre un jour qu'il m'avait vue. Il aurait pu le dire à maman: j'en avais une peur bleue! C'est à moi qu'il l'a dit, et si honnêtement, si gentiment! Je lui ai donné ma parole de ne plus recommencer. C'est un brave jeune homme, tu sais, Véra.

— C'est un brave jeune homme, en effet, dit la sœur aînée.

Elles revinrent au logis, les bras enlacés, comme c'était leur habitude depuis le berceau. Sur le seuil, Lioudmila s'arrêta; elle avait presque toujours quelque réflexion à faire à l'air libre du dehors, avant de laisser retomber sur elle la porte réelle et en même temps symbolique de la maison paternelle.

— Cela te ferait de la peine, à toi, demanda-t-elle, de n'être plus princesse, ou comtesse, enfin de n'avoir plus de titre?

— Je ne sais pas, répondit l'aînée prise au dépouvu. Je n'y ai jamais songé.

— Vazoumof n'a pas de titre, mais il est général aide de camp de l'Empereur, c'est un grade, et on va à la cour. Est-ce parce qu'il n'a pas de titre que tu ne l'aimes pas?

— Oh! Lioula! fit Véra si indignée qu'elle en inventa un nouveau diminutif pour le nom de sa sœur. Peux-tu dire une bêtise pareille! En Russie, qu'on ait un titre ou qu'on en ait pas, cela ne fait rien, pourvu qu'on soit de bonne famille! Une ancienne famille sans titre est au-dessus d'un prince de fabrication nouvelle! Tu devrais savoir cela!

— Oui, Minerve, je le savais, mais je le saurai encore mieux à présent. Pourvu qu'on soit de bonne et ancienne famille, cela vaut tous les titres du monde. Mais tout de même Serge Nébéline est comte... ce n'est pas désagréable; et puis la couronne de comtesse a neuf perles, il n'y a rien de plus joli sur le linge et sur l'argenterie. Entrons, Minerve, il ne fait pas chaud du tout!

VIII

Le lendemain matin, une demi-douzaine d'ouvriers remettaient le laboratoire en bon état; le soir même il n'y paraîtrait plus.

— La barbe de papa ne repoussera pas aussi vite sur son visage que les carreaux à ses fenêtres, dit Mila, d'un ton mélancolique. Seulement, ça ne lui coûtera rien, tandis que la note du peintre et du vitrier sera salée!

— Pourquoi? demanda la sœur ainée.

— Parce que, pour en avoir fini aujourd'hui, papa a dit qu'il n'admettait que deux déjeuners; un avant le travail et l'autre à midi, et pas de sieste! Tu comprends que la journée sera comptée triple, pour le moins. Un jeûne, ça vaut cher! et pas de sieste! alors, il n'y a plus de bornes.

Dans l'air limpide s'éleva une jeune voix juste et claire, mais toute petite, toute frêle, comme celle d'un oiselet nouvellement sorti du nid, et qui ne connaît pas encore l'ampleur de sa poi-

trine. La voix modeste chantait une romance sentimentale, lentement, mâchonnant si naïvement les paroles, qu'on n'eût su dire, même pour échapper aux galères, si elle chantait en français ou en italien. Les jeunes filles s'arrêtèrent, pour écouter.

— Ne bouge pas, dit Lioudmila tout bas; tu vas voir.

Elles restèrent immobiles, sur un banc, retenant leur haleine.

Alors, apparut le dos rond de Balotto, qui avait l'air de marcher à quatre pattes, très lentement; en réalité, il sarclait, pas vite, se rapprochant du mur limitrophe.

Sur ce mur qui formait terrasse, une fillette de seize ans semblait fort occupée à cueillir des boutons de roses qu'elle déposait délicatement les uns sur les autres dans une large corbeille peu profonde. Pareil à un jeune hippopotame, le dos courbé de Balotto se rapprocha encore avec les mouvements d'un amphibie gêné par des bottes inusitées.

— Sais-tu à quoi il me fait penser? dit tout bas Mila à sa sœur. A ces bœufs qu'on voit en Hollande par les mauvais temps d'hiver, dans les prairies inondées sous la neige ou la pluie, quand on leur a mis des carapaces en cuir et des bottes molletières, pour les empêcher d'attraper des rhumatismes. Elles marchent tout à fait comme cela, ces bêtes!

La chanteuse commença le second couplet de sa romance. Elle prenait des temps, elle faisait des pauses, — sans cesser, pour cela de chanter faux, ni de regarder de côté. Le dos de Balotto se rapprochait de plus en plus; les jeunes filles retenaient leur respiration; enfin le jardinier, toujours le dos rond, sarclant toujours, se trouva presque sous la terrasse.

Celle-ci était une simple terrasse de fleuriste; l'art n'avait en rien présidé à son architecture; un mur de quatre pieds lui servait de parapet; deux ou trois mètres au-dessous, passait l'allée de la villa Lumineuse. En ce pays, rien n'est plus facile que d'entrer les uns chez les autres, en fait de jardins; mais pourquoi clorait-on des biens que chacun possède chez soi? Fruits et fleurs croissent dans une telle profusion, que les voler serait chose inutile, fatigante et sans profit.

Lorsque, toujours sarclant, Balotto fut sous la terrasse, la voix ralentit sa cadence, et tout à coup:

— Ah! j'ai laissé tomber ma corbeille! s'écria-t-elle en patois mentonnais.

Le patois mentonnais est un dialecte fantastique, où il y a du provençal et de l'italien, mais aussi de l'espagnol et peut-être de l'arabe, voire même du "sabir", cette langue cocasse formée de toutes et qui se parle dans les ports de l'Orient. Il serait plus facile de dire ce qui n'est pas dans le mentonnais que d'affirmer ce qui s'y trouve.

Balotto en connaissait les moindres secrets. L'explication était, d'ailleurs, superflue, car il avait reçu la corbeille sur le dos, et se redressait au milieu d'une pluie de boutons de roses.

Il leva sa bonne figure empreinte d'une dignité comique vers la coquette bouquetière, et lui répondit dans la même langue:

— Tu ne la tenais donc pas bien, ta corbeille?

Elle était sur le rebord, dit la petite futée, et quand je me suis retournée, les épines du rosier m'ont pris la manche, alors...

— Elle est tombée! affirma gravement le jardinier.

Il se mit à ramasser les boutons de roses sans se presser, soufflant sur chacun pour en enlever la poussière, et commença de les ranger dans le panier avec les précautions les plus méticuleuses.

— Faites vite, dit la coquette, les deux mains appuyées sur le mur, penchée en avant comme si elle voulait suivre le même chemin que ses fleurs.

— Il ne faut pas les gâter! répondit le galant jardinier, en levant les yeux sur le jeune visage incliné vers lui.

Un pas sec et martelé, fit crier le gravier; Lioudmila serra le bras de sa sœur.

— C'est ça qui va être drôle, dit-elle tout bas; tu vas voir ça ne rate jamais!

Une forme de femme noire, sèche, anguleuse, apparut au détour de l'allée et s'avança à grands pas vers l'infortuné Balotto qui s'était remis à sarcler avec un zèle extraordinaire.

— C'est l'heure d'aller chauffer le calorifère, dit-elle d'une voix sèche, qu'une rage extrême rendait encore plus rauque. Va!

Balotto redressa son échine ronde et la regarda d'un air grave.

— Je dois d'abord remplir cette corbeille qui vient de tomber, dit-il; le voisin ne serait pas content...

— Corbeille! Voisin! Content! gronda la personne anguleuse. Ce n'est pas le voisin qui te paye, c'est monsieur le prince. Va faire ton ouvrage.

— Véronique, laisse-moi tranquille. Je sais ce que j'ai à faire.

Véronique leva les yeux en l'air pour voir si quelqu'un sur la terrasse supérieure avait été témoin de cette insulte; il n'y avait personne. La coquette fille s'était cachée derrière le mur, et on ne pouvait l'apercevoir d'en bas.

— Il est beau, dans ce rôle, dis? demanda Mila à sa sœur, en étouffant ses rires.

Balotto était décidé à être beau jusqu'au bout, ce jour-là. Peut-être la présence invisible de la cueilleuse de fleurs l'encourageait-elle, alors qu'en son absence, il était soumis et doux comme un agneau. Il se pencha et continua de ramasser les boutons de roses en les rangeant dans le panier.

— Je le dirai au prince, reprit Véronique avec une rage concentrée; je lui dirai que tu manques à faire ton ouvrage, pour t'amuser avec une fille de rien, une coquine... Je l'ai entendue chanter.

— Je le sais bien, dit tranquillement le bon garçon. Tu viens toujours dès qu'elle chante!

— Et toi, ose dire que tu ne viens pas! répliqua l'image peu séduisante de la Vertu.

— Eh bien, fit-il avec un gros rire, nous venons tous les deux. C'est que nous aimons la musique. On m'a conté que la musique attire toutes les bêtes!

— Oh! le vilain! tu es heureux que je me respecte, et que je ne veuille pas offenser le bon Dieu, en te parlant comme tu le mérites, sans cela...

Mlle Brot se montra à peu de distance.

— Tiens, fit Balotto, puisant, dans ce secours inopiné, une énergie dont il ne se fût pas cru capable, prends cette corbeille et mets-là à la porte du jardin; on viendra la chercher pour sûr. Il y en a, au moins, pour dix francs, de ces roses. C'est comme si c'était une pièce d'or.

Véronique recula; elle n'eût pas fait pis, si on lui avait proposé d'embrasser Lucifer.

— Me faire faire de pareilles commissions! s'écria-t-elle. A moi, à moi?

— Puisque j'ai de l'ouvrage pressé, il faut que tu m'aides, dit-il avec fermeté; c'est dans notre contrat, ma chère sœur. Marche! Je vais au calorifère!

En deux mots, Mila mit Mlle Brot au courant de la querelle qui n'était pas neuve.

— Ce pauvre garçon! soupira l'excellente personne. Sa sœur lui a rendu des services quand il était jeune, en s'occupant de lui et de ses habits. Maintenant que son détestable caractère l'a réduite au célibat, elle ne veut pas qu'il se marie non plus. A moins d'un coup de tête, il mourra dans la peau d'un martyr.

— Elle pourrait attraper une fluxion de poitrine, fit remarquer judicieusement Véra.

Mlle Brot secoua la tête.

— Elle? jamais! Ces êtres-là ne meurent pas! Ils vivent jusqu'à cent ans, toujours souffreteux, épuisant les forces et le caractère de ceux qui les entourent,

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

geignant toujours, grognant sans cesse... Mais je ne crois pas que cette gamine soit la femme qui conviendrait à Balotto; elle est trop jeune.

— Quelle différence d'âge peut-il y avoir entre eux? demanda inocemment Lioudmila.

— Une quinzaine d'années, répondit Mlle Brot, sans malice.

— Evidemment, c'est beaucoup trop! conclut Mila d'un air de triomphe.

IX

Les brulûres de Maurice étaient plus graves qu'il n'avait voulu l'avouer; il eut de la fièvre pendant plusieurs jours, et, ensuite, une grande faiblesse. Sous le ciel du Nord, il eût dû rester un mois confiné dans sa chambre, peut-être au lit, enfermé chez lui par les maussades averses, le pavé glissant, la crainte de toutes ces maladies traîtresses, qui guettent au passage les êtres affaiblis, pour leur donner le coup de grâce. Ici, dans la lumière et le soleil, dix ou douze jours suffirent pour le remettre debout, quoique encore assez chancelant.

— Pauvre enfant! lui dit sa mère, la première fois qu'elle le revit en costume de ville, avec la chemise empesée qui avait besoin, néanmoins, d'une épaisse couche d'ouate, en dessous, pour ne pas blesser la peau, si mince encore, des cicatrices de la poitrine. Comment t'y es-tu pris pour être sérieusement brûlé alors que le prince en a été quitte à bon compte?

— C'est cette malheureuse chemise empesée, répondit-il flegmatiquement. La stéarine, c'est de la bougie, la bougie, c'est fait pour brûler. On ne peut pourtant pas se vêtir d'amiante pour ces occasions-là!

— Sans doute, mais promets-moi que, dans "ces occasions-là", comme tu dis, tu ne porteras plus que de la laine. Cela brûle mal, la laine.

— Ça brûle tout de même! fit-il, en jetant un coup d'œil aux vêtements qu'il portait en ce jour mémorable et qui, incontestablement, avaient des trous très visibles. Mais tu peux être satisfaite, maman; durant toute ma vie, je ne ferai plus d'expériences qu'en jersey de laine, si cela peut te rassurer.

Mme De Vère baisa le front de son fils, où les cheveux, aussi bien que les sourcils commençaient à repousser.

— Et tes pauvres yeux, fit-elle avec pitié. Tu pouvais devenir aveugle!

— Evidemment, mère chérie, répondit-il avec un léger accent d'impatience, mais on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs!

— Si, au moins, tu les cassais pour ton compte! dit la mère avec un soupir. A quoi cela t'avance-t-il, ces expériences dangereuses? Tu n'y gagnes ni honneur, ni argent...

— De l'argent, assurément non! fit-il avec un petit rire; j'y ai même perdu un beau complet presque neuf. De l'honneur... Si Orlansky arrive à rendre sa découverte pratique, il y aura là beaucoup de gloire, et je ne crois pas qu'il la garde pour lui seul; c'est un très galant homme, et il sait quelle sera au juste ma part dans ses recherches, aussi bien que dans leur application.

— Alors, ce ne sont pas de simples amusettes? demanda Mme De Vère. Je m'étais figuré que c'était un divertissement de grand seigneur savant.

— Mère chérie! fit-il, en l'embrassant à son tour, la chimie et toi, vous avez toujours été comme deux dames très bien élevées qu'on a omis de présenter l'une à l'autre. Vous vivez côte à côte et vous ne vous connaissez pas du tout. Mon père était chimiste...

— Ton père était général d'artillerie, interrompit la veuve.

— Précisément, mais il était chimiste aussi, forcément, et tu n'en avais pas la moindre notion; il m'appartenait de te donner les émotions de la science... j'aurais voulu te les épargner.

Après un petit silence, Mme De Vère reprit, repassant, pour la vingtième fois, dans son esprit, les détails de la scène à laquelle elle n'avait pas assisté:

— Alors, cette jeune fille, elle a eu réellement l'idée d'avoir de l'eau à portée, en cas d'accident?

— Je te l'ai dit. C'est même étonnant qu'elle ait eu cette prévoyance...

— Elle est étourdie?

— Oui... et non. Ce n'est pas une Française; elle a, comme ses compatriotes, en général, un fonds de réserve, des idées de derrière la tête, qu'elle met à exécution d'une façon parfois singulière.

— Mystérieuse, alors?

— Oh! pas du tout! Imprévue, plutôt.

— Elle est jolie? demanda Mme de Vère, avec un vague soupçon.

— Délicieuse!

— Une enfant?

— Je te ferai la même réponse; oui et non. Une gamine, avec des qualités d'honnête homme.

— Tu l'aimes beaucoup? dit la mère, non sans inquiétude.

— Elle m'intéresse infiniment, répliqua-t-il d'un ton assez froid.

— Et sa sœur aînée?

— Oh! celle-là, une vraie jeune fille du monde.

— Sympathique?

— Charmante; bien élevée, gracieuse, bonne, très probablement; la princesse fait beaucoup de bien et ses filles lui servent d'aides de camp.

Il se tut, comme fatigué d'avoir tant parlé, et ferma un moment les yeux.

D'une voix douce et prudente, après un petit silence, sa mère reprit:

— Dis-moi, Maurice, est-ce que tu crois que c'est très sage de tant aller dans une maison où il y a deux jeunes filles si agréables, alors que tu ne peux prétendre à épouser ni l'une ni l'autre?

Il se leva brusquement et répondit avec ennui:

— Par grâce, mère, ne me prête pas d'idées ridicules, ni aux autres non plus. Vous autres, mamans, vous êtes des marieuses incorrigibles! Dès qu'il y a fille ou garçon quelque part, vous ne vous inquiétez que de les conjoindre ou de les disjoindre... Ne peut-on respirer les fleurs de la vie sans être tenté de les mettre à sa boutonnière?

— Mais, Maurice, fit Mme de Vère un peu surprise de cette chaleur inaccoutumée, ce n'est pas seulement pour toi, ce que j'en dis; il y a aussi les parents...

— Puisqu'ils m'invitent!

— Te traitent-ils en égal, seulement?

— Oh! pour cela, je t'en réponds! répliqua Maurice, en se redressant si droit qu'il en eut mal dans les brûlures de sa poitrine. Ou bien c'est qu'alors tu ne connaîtrais pas le fils de mon père! Je rends au prince Orlansky des services qu'il ne pourra jamais me payer, ni en argent, il le sait bien, ni en honneurs, puisqu'il ne dispose ni des décorations, ni des titres, qui d'ailleurs, me laisseraient parfaitement froid. J'ai failli brûler mes yeux en sauvant les siens...

— Tu ne m'avais pas dit cela! s'écria la mère angoissée.

Il fit un geste indifférent.

— Il le sait, à n'en pas douter; donc il est et demeurera toujours mon obligé. D'autre part, ce qu'il cherche m'intéresse, et comme, au bout du compte, peut-être trouverons-nous une fortune, dans l'application de nos découvertes, je ne vois pas pourquoi je renoncerais... Et puis, sans cela, je mourrais d'ennui... Je ne suis pas assez riche pour me faire construire un laboratoire; trouve bon mère chérie, que je me serve de celui qui est mis à ma disposition.

Il avait parlé d'un ton affectueux, mais résolu; la discussion était close; sa mère le sentit et n'essaya plus de la renouveler.

X

Noël était venu, avec un petit froid vif qui faisait rougir le nez des marcheurs quand ils se tenaient du côté de l'ombre. En revanche, le soleil grillait les imprudentes qui, sur la foi du thermomètre exposé au nord, n'avaient pas cru nécessaire de se munir de leurs ombrelles.

— C'est comme la glace frite des Chinois! dit Lioudmila, le nez dans son manchon, en marchant vite le long du quai Bonaparte, dans la partie que le soleil réchauffe le matin seulement, et qui est, en général, assez fraîche.

— Tu en as mangé? lui demanda sa sœur ironiquement.

— Non, mais je me figure que ça doit être dans ce genre-là; trop de l'un et trop de l'autre. As-tu vu le pudding?

— Oui, il est énorme.

— Le cuisinier s'est figuré travailler pour des Anglais; nous ne mangerons jamais tout ça! Combien sommes-nous ce soir, à table?

Véra calcula.

— Nous quatre, dit-elle et Mlle Brot, cinq. Le général, Serge Nébéline, Mme et M. de Vère...

Lioudmila la regarda surprise.

— Tous deux? fit-elle.

— Tous deux. C'est la première vraie sortie de M. De Vère depuis l'accident. Et puis M. et Mme Strand et leur fille Lily; douze.

— Le pudding est bien pour vingt-cinq, conclut méditativement Mila.

— Eh bien, et le sous-sol? Tu sais qu'ils mangent beaucoup plus que nous.

Lioudmila approuva de la tête.

— Et ce n'est pas notre Noël à nous, dit-elle; c'est Noël pour la France, la Suisse, l'Angleterre... C'est dommage qu'on ne puisse pas se réjouir tous ensemble, le même jour. Ces douze jours de différence sont absurdes. Sais-tu pourquoi on ne les a pas... comment dire? abrogés?

— Il paraît que chez nous, en Russie, le clergé ne veut pas; les paysans se fâcheraient si on leur supprimait douze saints en une année.

— On les leur rendrait l'année suivante! murmura Mila. Que c'est difficile, le progrès! Il faut toujours mécontenter quelqu'un.

Véra regardait droit devant elle, suivant le bout de son petit nez fin, légèrement rougi par la bise.

— Il faut toujours mécontenter quelqu'un, répéta-t-elle. Il y aura quelqu'un de mécontent ces jours-ci...

— Prends garde, lui dit vivement sa sœur, en russe. Ne parle pas français; c'est Véronique qui nous escorte, aujourd'hui, et elle a, au moins, trente paires d'oreilles.

En l'honneur de la fête, en effet, et pour permettre à Mlle Brot de suivre les offices à la chapelle évangélique, la princesse avait requis l'anguleuse personne, qui, très honorée, au fond, de cette mission de confiance, accompagnait les jeunes filles d'un air rogue et ambitieux. Elles continuèrent à parler russe.

— Que veux-tu! reprit Véra, je trouve malhonnête de laisser croire à ce brave général que je pourrais l'accepter; puisque papa et maman ne veulent pas s'apercevoir que je ne l'épouserai pas...

— Ils croient que tu t'y accoutumeras, fit Mila, avec un petit mouvement d'épaules. Autrefois, on mariait les demoiselles comme cela, et ça n'allait peut-être pas plus mal, mais aujourd'hui!...

Elle secoua la tête avec une pitié profonde pour les gens d'autrefois.

— Je ne m'explique pas, reprit-elle, comment nos parents ont eu l'idée d'inviter le général et Serge ensemble...

— C'était pourtant assez naturel...

— Tu trouves? A leur point de vue, oui, peut-être, mais ça va leur sauter aux yeux!

— Quoi donc?

— Que c'est pour toi que Serge vient chez nous!

Véra rougit sous sa voilette et pressa le pas.

— Il ne me l'a pas encore dit, fit-elle.

— Mais je le sais, moi!

— Il t'en a parlé?

— Ce serait un peu fort, conviens-en, qu'il vînt me tenir ce discours: "Mademoiselle, vos parents et moi-même avions l'idée de nous marier, mais je dois vous avouer que je préfère de beaucoup votre sœur!" Je pourrais lui dire que je le sais, à la rigueur, mais il ne peut pas m'en avertir! Juge toi-même.

Véra poussa un soupir.

— Comment vont-ils prendre ça, mon Dieu, fit-elle?

— D'autant plus, ajouta Mila, que je ne peux pas leur proposer l'échange: le général ne voudrait pas!

— Peut-être! fit Véra, tournant vers sa cadette des yeux pleins d'espoir.

— Non! fit sentencieusement la jeune fille; c'est non, et non! Pense donc; notre seul recours c'est que tu le trouves trop âgé. Eh bien, moi, qui suis encore plus jeune?

L'ombre de l'anguleuse Véronique, qui, lasse de se tenir derrière, et d'entendre un langage inconnu, essayait de marcher sur la même ligne que les deux sœurs, vint les rappeler à la nécessité de ne pas trop animer leurs discours et changea, en même temps, le cours de leurs idées.

— Cette fille m'horripile! fit Véra avec une énergie inaccoutumée. Pour le bien que je lui souhaite, si elle pouvait se casser le cou dans un escalier! Elle se croit plus que nous, tu sais!

— Je conviens que je lui en désire autant. Tu ne sais pas? Il y a deux ans, son frère gardait, en été, une propriété de l'autre côté de Menton, je ne sais où; elle n'allait jamais le voir pendant la semaine, quoiqu'elle ne fasse œuvre de ses dix doigts...

— Où était-elle?

— Elle gardait une autre petite maison en ville. Alors, le dimanche, c'était le jour où il aurait pu s'amuser un peu, rien que sur le seuil de sa porte, à voir passer les promeneurs — et les promeneuses. Eh bien, tous les dimanches, elle lâchait sa maison et elle allait passer la journée avec lui, pour l'empêcher de parler aux gens. Jamais elle n'y allait dans la semaine: c'était inutile, il travaillait. Mais le dimanche, elle s'asseyait à côté de lui, à la porte, sur un banc; tu penses alors, si, en voyant cette tête, les jeunes filles passaient et pouffaient! on se moque de lui à cause d'elle. Sais-tu? Il faudrait le marier.

Mlle Brot les rejoignit; elle avait marché vite, et, depuis un instant, s'efforçait de les rattraper.

— Marier qui? demanda-t-elle en anglais, car elle comprenait le russe, mais ne le parlait pas.

— Je vous le dirai à la maison. Veuillez expédier cette sainte Nitouche, mademoiselle, nous rentrerons avec vous. J'en ai mal aux ongles, de l'avoir à nos trousses.

Mlle Brot éprouvait un sentiment analogue, car, en deux mots, elle envoya la malencontreuse faire en ville une commission oubliée, et les trois bonnes amies continuèrent leur promenade.

— Marier Balotto, Balotto, Balotto, murmura Mila dans l'oreille gauche de son institutrice.

— Avec qui?

— N'importe qui! Une brave fille, pas la petite coquette du panier de roses; je dis une brave fille qui sera une bonne femme, et ils auront des masses d'enfants! Ce sera délicieux! Sans cela Balotto fera quelque sottise. Il se laissera épouser par la laitière, qui est veuve et qui pèse cent quatre-vingt-dix livres, poids de France.

— Vous ne pouviez pas souffrir les enfants de la concierge, fit Mlle Brot, surprise de ce débordement d'enthousiasme pour la future et problématique postérité de Balotto.

— Ils n'étaient pas mouchés, mademoiselle, voilà la seule unique et vraie raison! Et puis, ajouta Mila avec un regret mélancolique, très inusité, je ne serai plus là pour les voir!

— Comment! s'écria Mlle Brot, prise au dépourvu.

— Puisqu'on veut nous marier, se défaire de nous, nous expédier, enfin!

— C'est le jour de Noel que vous choisissez pour être ingrates et injustes envers vos parents? dit sévèrement l'institutrice.

— Oh! je ne l'ai pas choisi! riposta la révoltée; c'est venu tout seul, comme ça! Eh puis j'ai froid au bout du nez!

— C'est le vent d'Est, conclut la pratique Mlle Brot. Nous voici tout près de la maison, tâchez de ne plus dire de bêtises.

— Oui, mademoiselle, répondit docilement Lioudmila.

XI

Le dîner fut servi avec la simple magnificence qui présidait aux fêtes des Orlansky. Beaucoup de houx et de gui, pour faire honneur aux convives anglais, des roses à profusion et un éclairage somptueux, car, lorsqu'elle recevait, la princesse ne pouvait souffrir un salon ou une salle à manger où l'on n'y vît pas aussi clair qu'en plein jour.

Pour la première fois, Vazoumof et Serge, qui se connaissaient de façon superficielle, se trouvaient réunis à cette table. Chacun d'eux eut vite deviné le motif qui amenait l'autre, et si le premier n'en prit point ombrage, il n'en fut pas de même de Nébéline.

Rien qu'à voir le général assis à côté de Véra, lui faire une cour pleine de réserve, mais évidemment autorisée, le jeune homme comprit soudain ce qui se passait dans son âme, ce que, jusqu'alors, il n'avait pas très bien débrouillé lui-même. La jalousie lui révéla son amour dont il eut ainsi toutes les peines sans en avoir savouré distinctement les joies.

Il se plaisait infiniment avec Lioudmila, dont l'esprit prompt et inventif le devinait avant qu'il se fût expliqué avec lui-même; il l'aimait beaucoup, beaucoup, comme une sœur exquise. Mais l'espérance douloureuse, la soif de vivre auprès d'elle, de rencontrer de temps à autre un regard vite détourné, un sourire aussitôt effacé, c'était Véra seule qui pouvait les lui inspirer; il le sut en comprenant qu'elle était destinée à un autre.

Ce fut pour lui, un triste repas de Noël: malgré l'esprit et la bonne grâce de Maurice, malgré les qualités incomparables de causeuse qui se révélaient en Mme De Vère, pleine d'anecdotes originales et de souvenirs amusants, il ne pouvait se dérider, et s'en prenait à sa mauvaise étoile. Fallait-il que, jusqu'alors, il eût ignoré la recherche de Vazoumof? Etait-il possible, dans ce même monde où ils fréquentaient tous les deux, que pas un mot, pas un sourire indulgent n'eût jamais réuni les noms du prétendant et de la jeune fille?

— J'avais la tête ailleurs! se dit-il; je n'aurai pas fait attention. C'est pourtant vrai, l'animal! Nous étions à Cannes, tous les deux; il est allé s'établir à Nice, pendant que je venais à Menton... Mais moi, je croyais... on croyait que c'était pour Lioudmila...

Il s'avisa soudain que Lioudmila aussi avait dû penser qu'il venait pour elle, et son âme plongea, sans scaphandre, au plus profond de l'abîme. Comment sortir de là, maintenant? Dans la situation ridicule où il s'était mis, de s'amouracher précisément de celle des deux sœurs qui ne lui était pas destinée, quelle contenance ferait-il auprès de la cadette?

Poussé par la honte et le remords, il interrogea le joli visage à sa gauche, et, — surprise inouïe! — le joli visage souriait d'un air entendu, comme si Nébéline avait pensé tout haut.

— Mademoiselle, commença-t-il, incapable de se contraindre, je suis un méchant convive; en vérité, je suis désolé...

— On n'est pas désolé pendant le dîner de Noël, répondit Lioudmila en jetant un regard circulaire sur la table brillante d'orfèvrerie et de cristaux. D'abord ça ne servirait absolument à rien, et puis ça gâterait l'arrivée du pudding.

— Comment? fit-il, n'y comprenant rien.

— On peut être désolé après, dans des endroits propres aux explications, reprit la jeune fille, mais jamais à table.

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Royalis Flor", "Secret de Femme", "Mon Béguin", sont les senteurs les plus fines dont une femme puisse s'envelopper.
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

Il se retourna vers Lioudmila, cherchant une explication; les yeux et le sourire de la jeune fille lui répondirent le plus affirmativement du monde, en même temps que la petite bouche de cerise lui soufflait à demi-voix:

— Je vous disais bien qu'on n'est pas désolé pendant le dîner de Noël!

Nébéline se sentit tout à coup extraordinairement joyeux; sans la présence de Vazoumof, et peut-être aussi de M. et Mme Strand, qui l'obligeaient à se contraindre, il eût probablement imaginé une des drôleries inattendues qui avaient fait sa réputation d'amuseur. Ne pouvant rien laisser deviner de sa nouvelle joie, il s'en prit à Lioudmila, et fut si aimable, si communicatif avec elle, que le prince et la princesse, enchantés, échangèrent, à plus d'une reprise, des regards satisfaits.

De Vère n'avait rien perdu de cette scène à peu près muette; mais, lorsque Nébéline, comme un jeune chien content qui saute autour des amis de son maître, se fut mis à accaparer l'attention de Lioudmila, il devint grave et on n'entendit plus sa voix se mêler à la conversation.

Le pudding apparut, enrubanné, enguirlandé, flambant dans un profond bol d'argent, et les applaudissements éclatèrent autour de la table. Le héros du jour fut promené partout avec une sage lenteur, puis disparut dans l'office, pour y être immolé, comme tous les héros de la gourmandise.

Le prince leva son verre rempli de vin rose et pétillant.

— Je bois, dit-il, à l'heureux retour de ce jour pendant de belles et nombreuses années, pour tous ceux qui sont à cette table, et pour tous les absents qui leur sont chers; je bois au présent et à l'avenir; mais je veux faire une part spéciale au passé, en remerciant ici M. Maurice De Vère, sans le dévouement de qui, grâce à mon imprudence, j'aurais probablement perdu au moins la vue, sinon la vie.

Il terminait en souriant, mais une émotion contenue fit trembler son verre dans sa main. Au milieu des félicitations générales, un peu étourdi, un peu ébloui, car ses yeux lui faisaient encore mal aux grandes lumières, et aussi parce qu'il ne s'était jamais imaginé que son hôte eût attaché tant d'importance au service qu'il lui avait rendu, Maurice salua vaguement çà et là, remercia, puis reposa son verre sans y toucher.

Les assiettes de pudding flamboyant apparaissaient devant chaque convive. De Vère regarda du côté de Lioudmila, assise en face de lui, et tout à coup il entendit la voix grave et mélodieuse dire doucement, pendant que les yeux gris le regardaient, très bons, très sérieux:

— Cela, c'est la pure vérité, et je suis bien contente que papa l'ait dit.

La tête tournait un peu au jeune homme; il s'inclina, ombrageant de la main ses sourcils encore mal repoussés.

— Que dois-je penser, alors, fit-il, en l'honneur de l'ondine qui a éteint, si à propos, l'embrasement général?

Lioudmila se mit à rire, et imita le geste de Maurice. Qu'ils étaient doux et profonds, ces yeux gris foncé, qu'ils disaient de choses tendres et graves, dans l'ombre de la petite main!

Elle sourit, puis s'adressa à Nébéline; mais, chose étrange, le cœur de Maurice ne contenait plus d'amertume et il trouva le pudding excellent.

XII

La semaine du jour de l'an fut très affairée. Menton se remplissait vite d'étrangers de toute provenance.

La première bataille de fleurs était fixée au commencement de février; les deux jeunes filles voulaient absolument obtenir de leurs parents une voiture décorée, pour ce jour-là. Vainement, le prince alléguait l'état maladif de "maman", — et véritablement, elle ne quittait guère la chaise longue, toujours enveloppée dans de belles robes d'intérieur, aux plis flottants et harmonieux.

— Maman n'est pas malade, père! dit un jour Lioudmila avec une autorité qui n'admettait pas de réplique. Regardez-la, voyez comme elle est belle! Ses joues sont roses, elle est moins maigre, mais cela lui va très bien; dites qu'elle est paresseuse, ma belle maman, *mama, mamotchka,* mais ne dites pas qu'elle est malade; personne ne vous croira.

Les deux époux sourirent en même temps. Ce que disait Mila était vrai; jamais la princesse n'avait paru si bien, depuis trois ou quatre années au moins.

— Se promener dans un landau bien attelé, avec son superbe mari et ses filles délicieusement habillées, — car vous nous ferez faire des toilettes très chic, n'est-ce pas, *mama?* toutes blanches, et divinement jolies. Et la voiture toute blanche aussi: fleurs et rubans blancs, — pas blanc de première communion, blanc crème! Et, nous aurons la plus belle bannière!

— Pour des jeunes filles, il faut bien que ce soit blanc! dit le prince, en tirant sur sa moustache qui avait repoussé.

— Merci, papa, merci! s'écrièrent ensemble les deux sœurs en comblant, tour à tour, leurs parents de caresses. Après quoi, elles se retirèrent dans un coin, pour comploter des perfectionnements à leur voiture fleurie.

La porte s'ouvrit; et le valet de chambre annonça:

— Madame et Monsieur De Vère.

Ils furent très bien accueillis; avant qu'ils fussent assis, ils étaient au courant du nouveau projet.

— Il faudrait une automobile, dit Maurice en regardant de coin Lioudmila, très occupée de Mme De Vère.

— Pour sauter? riposta vivement celle-ci. Non, monsieur; on ne peut pas passer sa vie à vous éteindre; et puis, qui est-ce qui m'éteindrait, si j'étais dedans?

— Electrique! suggéra le jeune homme, ravi de pouvoir taquiner un peu.

— Pour effrayer les chevaux des autres? Non, non! nous voulons nous amuser tranquillement. Vous pouvez venir, on vous bombardera.

— Vous dessinez très bien, monsieur, dit Véra, vous devriez nous faire un croquis... Louis XV?

— Non, Louis XVI, dit Lioudmila. C'est infiniment plus léger et gracieux.

Elle avait raison, tout le monde le reconnut. On apporta du papier, des crayons de couleur, de la gomme à effacer, et les trois jeunes têtes furent bientôt penchées sur le bristol où Maurice esquissait un gracieux encadrement au-dessus d'un classique landeau.

La princesse demanda le thé, quoiqu'il fût encore très tôt, et l'entretien ne chôma pas plus à un bout du salon qu'à l'autre. Véra fut appelée par sa mère, afin de donner quelques renseignements à la visiteuse, et Maurice se trouva seul avec Lioudmila, leurs deux visages inclinés sur le dessin.

— Voilà, mademoiselle, à peu près tout ce que me suggère une imagination peu entraînée, et prise au dépourvu, dit le jeune homme en considérant son œuvre.

— Ce n'est pas mal, fit Mila d'un air connaisseur. On pourra y apporter des perfectionnements, à mesure que votre imagination s'envolera. Et, à propos d'imagination, il y a bien longtemps que j'ai envie de vous faire une question: est-ce indiscret?

— A première vue, comme cela, mademoiselle, je n'en sais rien! répondit-il en riant.

La jeune fille éclata de rire dans son petit mouchoir, puis jeta un coup d'œil vers les gens graves, à l'autre extrémité du salon, et reprit:

— Vous allez le savoir. Vous appelez ma mère: princesse; vous vous adressez parfois à ma sœur de la même façon, et moi... jamais! Pourquoi?

Le visage du jeune homme se couvrit d'une rougeur intense; on n'est pas maître de ces choses-là. Pourtant il fit très bonne contenance.

— Est-ce vrai? demanda-t-il. Je ne m'en étais jamais aperçu. Si cela vous blesse...

Elle l'arrêta du geste.

— Oh! pas du tout! fit-elle ingénument. Il y a assez de gens pour me bombarder mon titre dans la figure; vous avez dû entendre crier assez de fois: "Où est la petite princesse?" Car enfin, la petite princesse, c'est moi! *Knijna;* c'est gentil, c'est court en russe. En français, ça sonne un peu pompeux, un peu parade. Est-ce que c'est à cause de cela?

— Je ne sais pas, si c'est à cause de cette pompe, répondit Maurice qui avait eu le temps de se remettre. Knijna... oui, en russe, je vous aurais donné votre titre.

— Vous ne savez pas le russe? fit-elle brusquement.

— Mais si, mademoiselle! pardon, c'est princesse que je voulais dire.

Elle rougit à son tour, très confuse.

— Oh! que cela sonne étrangement dans votre bouche... je n'aimerais pas du tout, mais du tout, être nommée ainsi par vous, à présent que je l'ai entendu. Petite princesse, c'est gentil... mais princesse tout court...

Elle fit une moue, et ajouta une fioriture au crayon sur le dessin de Maurice.

— Là! reprit-elle aussitôt, j'ai voulu améliorer, et j'ai gâté votre ouvrage. C'est souvent comme ça. Et c'est bête! Effacez vite, monsieur Maurice; voici la gomme.

Il effaça docilement; elle le regardait, pendant qu'il s'appliquait.

— Vous portez encore la trace de vos brûlures, dit-elle. Si vous saviez combien nous en avons tous eu du regret!

— Le prince a bien voulu me le dire de façon à ce que je ne puisse l'oublier, répondit-il.

— Oui, lui; mais, nous aussi, je vous assure... Dites, vous n'êtes pas fâché de ce que je vous ai demandé tout à l'heure? Vous voyez bien que c'était une indiscrétion! Vous n'auriez pas dû me laisser parler.

— Mais, mademoiselle, de quel droit...

— Du droit que vous aviez quand vous m'avez grondée à propos du chemin de fer, murmura Lioudmila, très embarrassée, et presque prête à pleurer, sans savoir pourquoi. Il me semble que, lorsqu'on pense bien, on a le droit de parler, pour rendre service aux gens...

— Pas dans le monde, répliqua Maurice avec un sourire un peu mélancolique.

Il ajouta un nœud de rubans à l'arrière du landeau, sur le papier, puis l'effaça, en disant:

— C'était mieux avant.

— Et, reprit Mila, comme si c'était la suite naturelle de l'entretien, vous ne m'appellerez jamais princesse, dites?

— Si cela vous déplaît... répliqua Maurice, en mettant la tête de côté pour admirer son travail.

— Petite princesse... non! princesse tout court, oui.

— Et comme je ne puis vous nommer "petite princesse", je dirai: mademoiselle, comme auparavant.

— Comme auparavant, répéta Mila avec un faible soupir. Après un silence, elle ajouta: Vous me trouvez bien mioche, dites, bien incapable de tenir une conversation, bien... enfin, tout ce qu'il ne faudrait pas être?...

— Oh! coquette ingénue, pensait Maurice, si elle savait à quelle épreuve elle me met! Et que j'aimerais mieux être à roussir sur le perron du laboratoire, que de me voir obligé de lui répondre ce que je vais lui dire!

Il ne le lui dit pas, cependant, car son bon ange, sous la forme de Véra, venait les chercher pour compléter le cercle autour de la table à thé. Elle le regardait, attendant sa réponse, et obtint seulement le regard désespéré d'un homme, qui signifiait: Vous ne voyez donc pas que vous me mettez au supplice?

Jamais Lioudmila n'avait vu cette expression-là, dans les yeux de personne; elle eut presque peur, et fit un léger mouvement en arrière, comme si une flamme trop vive l'avait atteinte; puis son joli visage devint grave et presque recueilli. Elle prit sur la table le dessin délaissé et l'emporta pour le montrer "aux grandes personnes". Par ce terme, Mila entendait tous les êtres humains avec lesquels il faut être prudent en paroles, sous peine de s'exposer à se faire donner sur les doigts, au figuré, bien entendu.

La mère et le fils se retirèrent peu après; Maurice devait revenir la semaine suivante, pour reprendre les expériences.

— Nous ne sauterons pas cette fois, dit le prince, je vous en réponds. J'ai changé mon fabricant de produits, il n'y aura plus de grumeaux, et d'ailleurs, nous expérimenterons sur des quantités moindres. Je vous affirme, madame, ajouta-t-il en baisant la main de Mme De Vère, qu'on vous rendra votre fils absolument intact.

XIII

— Mademoiselle Brot, vous n'avez pas trouvé une bonne grosse fille, bien sage, pour épouser Balotto? demanda Lioudmila en rangeant les romans anglais dans la bibliothèque du petit salon attenant à la chambre des jeunes filles.

— J'ai trouvé une fille sage, répondit l'institutrice, du même ton paisible, comme si la question n'eût rien eu d'insolite. Elle est brave, mais elle n'est pas grosse, ni grande; c'est un petit moineau franc.

— Ah! vous en avez une? fit Mila désappointée. Moi aussi.

— Moi aussi, fit Véra en écho.

— Trois braves filles! s'écria la cadette en éclatant de rire. Un harem tout entier! Une pépinière de prix Montyon! C'est Balotto qui est le prix, — et il n'y a pas d'accessit. Comment allons-nous faire?

— Les tirer au sort, suggéra la sœur aînée.

— Fi! quelle moralité! dit Mlle Brot. Passez la moitié de votre vie à inculquer des principes à des demoiselles russes, et voilà ce que vous récoltez en échange!

— Pardon, Moiselle! dit Véra en embrassant son institutrice. C'est l'embarras des richesses qui m'a inspiré cette mauvaise pensée. Vous savez, d'ailleurs, que je n'ai pas d'imagination.

— Il faut en avoir une bonne dose pour songer à tirer un mari au sort, sans se préoccuper du mérite des concurrentes! grommela Mlle Brot, encore mal apaisée.

— Mais, Moiselle, il est clair que c'est la vôtre qui est la meilleure! dit Lioudmila dans un esprit de conciliation qui venait un peu trop tôt.

— Pourquoi cela, petite flatteuse?

— Je ne flatte pas, Moiselle, mais vous êtes beaucoup plus raisonnable que nous; donc votre protégée doit être la meilleure.

Mlle Brot se radoucit. Elle était la franchise même, et se hâta de le prouver.

— La meilleure, je le croirais assez, sans déprécier les vôtres; mais elle a un défaut, un défaut grave... Elle est terriblement laide!

Les sœurs s'entre-regardèrent consternées.

— Ça n'ira pas, dit Lioudmila, du ton dont on prononce en général les oraisons funèbres: Balotto a le culte de la beauté.

— Le culte, interrompit Véra, c'est beaucoup dire. Il aime les jolis minois.

— Qu'en savez-vous? demanda Mlle Brot, émerveillée de voir combien ses élèves avaient approfondi l'âme du jardinier.

— L'autre jour la petite blanchisseuse blonde est venue apporter nos robes de piqué; elle est italienne, vous savez? Il a murmuré, comme elle passait devant lui: "*Chè bel muso!*" En italien, *muso*, ça ne veut pas absolument dire museau, quoique, à peu près... enfin, il lui faisait des yeux de sucre. Et comme c'est une brave fille, — j'ai demandé des renseignements à la patronne — ça ferait une bonne petite femme. Ce n'est pas l'envie qui lui en manque.

— Cela ne suffit peut-être pas, dit Mlle Brot.

— Elles ne songent toutes ici qu'à se marier. Est-ce que c'est de même à Neuchâtel, dites, mademoiselle?

— A peu près, répondit distraitement l'institutrice, mais on y met plus de formes. Chez nous, on choisit son amoureux et on l'épouse... quand on peut. Ici, elle se marient quand elles trouvent quelqu'un qui les prend.

— Comme dans le monde, fit sèchement Véra.

Mlle Brot examina un instant la charmante fille qu'elle avait vu grandir, et qui, depuis quelque temps, lui donnait du souci. Abandonnant les trois éligibles de Balotto, elle mit une main sur l'épaule de son ancienne élève.

— Véra, dit-elle, pourquoi ne parlez-vous pas à vos parents de ce qui vous tourmente?

La jeune fille fit un mouvement pour échapper à la main et à la question, mais elle eut honte de sa sauvagerie.

— A quoi bon? dit-elle. Celui-là ou un autre!

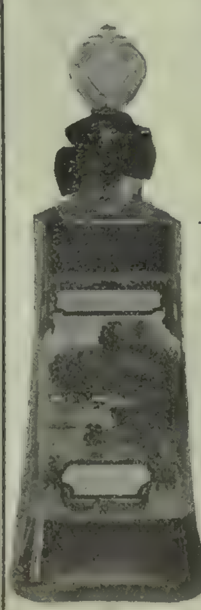
— Mademoiselle, dit Lioudmila, plus grave qu'on ne l'avait jamais vue, ne la questionnez pas; laissez les choses aller encore un peu. Rome n'a pas été bâtie en un jour!

Mlle Brot demeura confondue.

— Quelle érudition, dit-elle, et quelle philosophie! Qu'allez-vous encore nous apprendre?

— Que, non seulement il faut bâtir Rome, mademoiselle, mais encore, en même temps, démolir Carthage, ou toute autre ville historique, à votre choix, si l'anachronisme vous émeut. Laissez faire le temps; laissez les gens voir en eux-mêmes; ça n'est pas déjà si facile! ajouta-t-elle avec un soupir.

Le soupir, les réminiscences historiques et la philosophie formaient une combinai-



Parfums de Grand Luxe

"Soir d'Eté" *parfum doux et pénétrant.*
"Pensée d'Automne" *parfum vivace et chatoyant.*
"Lilas Geraldy" *donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.*

Tous les Parfums *Géraldy* sont persistants et tenaces.

Parfums: $2.50 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.

Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.

Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c., 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par

GOYER, PHARMACIEN

Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est MONTREAL, Canada.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

son si drôle que Véra ne put s'empêcher de rire; les deux autres l'imitèrent.

— Alors, revenons à Balotto, dit l'institutrice; votre candidate, Lioudmila?

— La mienne n'est pas jolie, mais elle a une bonne grosse figure avec des joues roses; c'est la fille du gardien de la villa des Cygnes. Elle a élevé toute une nichée de petits frères ou petites sœurs, après la mort de sa mère, et puis, quand ils ont été tous placés, son père s'est imaginé de se remarier, et elle est très malheureuse avec sa belle-mère. Elle a passé sa vie à moucher des petits; elle ne sait aucun métier; elle voudrait se placer, mais sous quelle rubrique? fille de cuisine tout au plus, toujours dans le sous-sol, servant tous les domestiques les uns après les autres... Tandis qu'elle ferait une si bonne ménagère! Et puis, elle a déjà vingt-trois ans.

— Evidemment, dit Mlle Brot, c'est celle-là qui aurait le plus de droits. Mais comment évincer Véronique? Elle ne se laissera pas faire. Et comment même obtenir qu'elle laisse son frère se marier?

— Pour cela, dit Véra, il y aurait un moyen. Raconter tout à papa; s'il dit qu'il veut un jardinier marié, Balotto aura le choix entre perdre sa place ou obtempérer.

— Il obtempérera, dit Mila en riant.

— Mais Véronique? Et lui, sous quel prétexte exiger qu'il se marie?

— Le prétexte? dit Mlle Brot, il est tout trouvé! Elle doit nous rendre une quantité de menus services, jamais elle n'en fait rien. Ou elle n'a pas le temps, ou elle a oublié, ou elle est à l'église, ou elle est malade... Elle prendra sès invalides, et la femme de Balotto remplira ses fonctions... celles qu'elle devrait remplir.

— C'est parfait! s'écria Lioudmila. Nous en parlerons à papa. Et maintenant, Moiselle chérie, si vous étiez un ange, vous iriez faire un tour de promenade avec Véra.

— Et vous?

— Moi, ma grandeur m'attache au rivage; c'est mon jour.

Véra avait rougi, elle détourna la tête.

— Votre jour? fit Mlle Brot qui ne comprenait pas.

Lioudmila huma fortement l'air par la fenêtre ouverte au midi.

— Je le sens, dit-elle, il vient, il sort de l'hôtel, il prend une voiture, le voilà qui enfile l'avenue... Allez-vous-en, ou tout est raté!

— Mais quoi? qui? demanda Mlle Brot.

— Mon prétendant, Serge Nébéline! C'est un peu fort tout de même, alors qu'au vu et au su de tout Menton, le comte Nébéline vient ici pour gagner le cœur de la petite princesse, on ne laisse pas un moment la petite princesse en tête à tête avec lui! Que sa sœur soit toujours en tiers, que la malheureuse petite princesse ne puisse avoir un moment d'entretien particulier avec celui qui ne vit et ne respire que pour elle! Mais allez-vous en donc! Ou bien il sera trop tard, vous serez pincées!

Avec une vague impression que ce jour-là Lioudmila ne ferait pas de sottises, malgré l'humeur bizarre qu'elle semblait témoigner en ce moment, Mlle Brot était allée mettre son chapeau. Véra parut la première, prête à sortir. Elle regarda bien au fond des yeux gris si profonds et si doux qui lui souriaient.

— Ma sœur, dit-elle, j'ai en toi une confiance extraordinaire, tout enfant et folle que tu puisses paraître aux autres...

— Mlle Brot a confiance aussi, dit tranquillement la cadette.

— Oui, et cela me fortifie encore. Je ne te dirai qu'un mot de plus. Je n'épouserai pas Vazoumof...

— Ni aucun autre, interrompit Mila doucement, excepté un seul.

— Excepté un seul, et si celui-là vient de lui-même, parce qu'il ne pourrait pas être heureux autrement.

— Sois tranquille, répliqua Lioudmila, avec un petit rire délicieux, il ne peut pas être heureux autrement; seulement, il ne le sait pas encore très bien. Il le saura; on n'aura pas besoin de le lui dire, il le trouvera bien tout seul!

— Et l'autre? demanda Véra, avec un reste d'inquiétude.

— Le général? Il épousera Lily Strand; elle est belle comme un vrai lys, blanche et fadasse, c'est exactement ce qui convient au beau général. Elle a vingt-trois ans, c'est ce qu'il lui faut. Fie-t'en à moi. Eh! dépêche, car je sens Serge au coin du quai... Mon cœur me l'a dit. Oh! si maman m'entendait, serait-elle contente! Pauvre maman! Nous lui préparons de singulières surprises... Mais c'est une maison comme ça! C'est toujours "moins pire" qu'une explosion, n'est-ce pas?

Penchée sur la rampe, elle les regardait descendre, son joli visage éclairé de joie subtile et malicieuse. La porte du hall retomba, puis celle de la grille extérieure. Elle resta immobile, écoutant de toutes ses oreilles.

Le roulement d'une voiture se rapprocha de plus en plus, puis s'arrêta.

— J'en étais sûre! se dit-elle en riant. Soyons très convenable.

Elle descendit l'escalier avec la majesté d'une souveraine, et tout en bas se se trouva nez à nez avec Nébéline.

— Allez saluer maman, lui dit-elle, et puis nous irons au billard; j'ai à vous parler.

XIV

Après quelques minutes d'un entretien insignifiant, la princesse avait gracieusement octroyé à Nébéline la permission d'aller retrouver les jeunes filles, car elle ne savait pas Véra sortie. Serge se hâta d'en profiter; dans le hall, une porte entr'ouverte l'invitait très aimablement; il la poussa, et aperçut Lioudmila, perchée sur le rebord du billard, qui faisait courir les boules sur le drap vert.

Un peu désappointé de la trouver seule, il hésitait.

— Fermez donc la porte, comte Serge, dit gravement la jeune fille, et prenez s'il vous plaît une queue. Pas celle-là, elle est fêlée; l'autre à droite... C'est très bien... Mettez-y un peu de blanc, et venez à côté de moi.

A côté d'elle, c'était sur le bord du billard. Le siège n'était pas de ceux qu'on adopte pour les grandes audiences, mais il permettrait de se parler à demi-voix; le jeune homme obéit.

— Ça vous ennuie, fit sa pseudo-partenaire, dites la vérité, ça vous ennuie que ma sœur soit sortie?

Embarrassé, le jeune homme poussa une boule avec la main, et attendit pour répondre qu'elle s'arrêtât.

— Je ne m'ennuie jamais avec vous, mademoiselle, répondit-il poliment; seulement, on a si bien l'habitude de vous voir ensemble que, chacune de vous, prise à part, semble dépareillée.

— Langue dorée! fit Lioudmila en riant. C'est ça qu'on appelle faire sa cour? Et à ce propos, nous allons nous expliquer sérieusement. Ne regardez pas la porte, c'est inutile; vous n'avez aucun secours à espérer. Papa est sorti, maman vous croit avec nous deux, Mlle Brot et Véra sont allées se promener. Je vous tiens, vous ne m'échapperez pas. Soyez franc, c'est indispensable. Vous venez chez nous pour vous marier?

— Mais, mademoiselle, fit Serge en tortillant sa moustache blonde, c'est, je crois, mon intention.

— Vous croyez? Moi, j'en suis sûre. Et vous avez laissé entendre qu'étant le plus jeune des deux prétendants...

— C'est donc vrai qu'elle épouse Vazoumof? s'écria Serge, oubliant toute prudence.

— Il n'y a rien de vrai du tout, excepté que, vous et moi, nous sommes assis sur ce billard; et c'est heureux qu'il soit solide, car avec vos sauts de carpe... ne vous échappez pas moralement, je vous prie, ou je serre le nœud coulant, et je vous fais tirer la langue.

Cette menace ramena le jeune homme à une immobilité absolue; un de ses pieds touchait la terre; ceux de Lioudmila dansaient à quelque distance du sol; elle se rappela soudain le jour de novembre, où, pour la dernière fois, elle avait regardé passer le train, assise de même sur le parapet, et son cœur s'emplit d'une miséricorde infinie.

— Non, reprit-elle en regardant le bout de ses fins souliers, ma sœur n'épousera pas le général Vazoumof.

Mila releva la tête brusquement et regarda Serge bien en face, en ajoutant:

— Elle ne l'aime pas.

— Alors, s'écria Nébéline, du diable si je sais ce qu'il vient faire ici, le très pommadé, très lustré, très impeccable général!

— Il vient peut-être pour moi! répondit la jeune fille avec un sérieux comique. Serge demeura interloqué.

— Pour vous? murmura-t-il.

— Dame! En attendant que ça se débrouille, ce que j'aurais de mieux à faire, serait peut-être de l'accaparer! dit-elle en retournant à la pointe de ses souliers.

— Vous? Oh! vous ne pourriez pas jouer ce jeu-là! Et puis, ce ne serait pas bien... et vous ne pourriez pas! conclut-il.

— Merci pour votre bonne opinion, fit-elle avec un petit sourire dans le coin de ses lèvres, qui la rendait toujours irrésistible. Mais laissons là le général, s'il vous plaît. Il n'est pas question de lui; c'est de vous qu'il s'agit. Qu'est-ce que vous venez faire chez nous? Pas "d'à côté", vous savez, la vérité toute nue!

— Eh bien, mademoiselle, commença l'infortuné très embarrassé, et ne sachant comment se tirer d'affaire, j'étais persuadé que je venais avec l'intention de... de demander votre main... et puis... impossible de comprendre comment cela s'est fait, mais... Oh! mademoiselle, s'écria-t-il, confondu par l'horreur de ce qui lui restait à avouer, jamais vous ne pourrez me pardonner, je suis un pleutre, un...

— N'exagérons pas; au lieu de vous couronner d'épithètes, achevez votre confession.

— Mais jamais de la vie, on n'a dit pareille chose à une jeune fille! continua Serge, écrasé sous le poids de ses remords. Vous êtes impitoyable, en vérité...

— Pas du tout! Ce n'est pas ma faute si vous ne voyez pas la perche que je

vous tends! répondit tranquillement Lioudmila. Elle est assez longue pour vous crever les yeux! Mais si l'amour vous a déjà rendu aveugle, tout s'explique.

— Une perche? Est-ce que je rêve!...

— Ne délirez pas, interrompit-elle du même ton calme.

— Vous vous êtes aperçue, alors, que...

— Que vous aimez ma sœur? Je crois que c'est assez visible!

— Mais vous, mademoiselle... et je vous aime tant! Je vous assure que je me suis attaché à vous d'une façon extraordinaire! S'il fallait renoncer à vous voir, à vous entendre, je serais comme un caniche qui a perdu son maître.

Lioudmila sourit victorieusement.

— Continuez, dit-elle, c'est très gentil! Et puis on met du sucre autour des pilules. Mais ce n'est pas une pilule: moi aussi, je vous aime bien, allez, mon cher... Serge. Et nous inventerons des choses bien drôles quand vous serez mon beau-frère.

— Oh! chère Lioudmila, que vous êtes bonne, murmura le jeune homme en portant à ses lèvres de très grand cœur la menotte qui lui rendait la liberté.

Au même instant, par un de ces hasards malicieux qui ne manquent jamais, la princesse entr'ouvrit la porte de la salle, et aperçut le groupe assez insolitement perché sur le rebord du billard. Le baise-main ne lui échappa point; elle sourit et se retira en disant:

— Je ne savais pas ce que vous étiez devenus!

La porte se referma; les deux complices avaient sauté à bas de leur siège improvisé, et se tenaient l'un devant l'autre, passablement déconfits.

— Voilà une belle affaire! murmura Lioudmila. Ce sera une histoire, à présent, qu'il faudra expliquer, et ce ne sera pas facile. Que faire? Dites, vous qui êtes accoutumé aux incidents diplomatiques...

— Les incidents diplomatiques auxquels je fus mêlé, consistaient en une glace à la pistache renversée par une dame étrangère sur la robe de la femme d'un conseiller d'ambassade... une robe blanche... c'était vert, et pas beau! Mais ça n'avait rien de comparable avec la situation présente!

Mila réfléchit un instant.

— Eh bien, dit-elle, voilà, je crois, ce qu'il faut faire; continuer comme avant; seulement vous devez parler à Véra aujourd'hui même; elle va rentrer, tâchez d'en trouver l'occasion.

— Mais voudra-t-elle de moi? demanda Serge avec un sourire indécis.

— Demandez-le-lui, fit gravement sa future belle-sœur. C'est elle seule qui peut vous répondre.

— C'est que, venu ici pour vous, j'aurai toujours mauvaise grâce à me présenter...

— Etes-vous sûr d'être venu pour moi? demanda vivement Lioudmila. Ne croyez-vous pas qu'on vous a un peu forcé la main, en vous disant: "La plus jeune est tout à fait la femme qui vous convient! Vous avez le même caractère, les mêmes goûts, les mêmes défauts, *et cœtera*"? On en fait beaucoup, de ces mariages-là, et ils ne réussissent pas toujours! Mieux vaut se "connaître soi-même", comme dit le sage.

— Si jeune! fit Nébéline, émerveillé de la citation, et vous savez tant de choses!

— J'en saurai moins dans quelques années, riposta Mila; j'aurai oublié nos auteurs; rappelez-vous que je viens de terminer mes études. Retournons au salon; notre tête-à-tête a tout à fait assez duré... même pour des fiancés, ou presque.

— Alors, puis-je dire à vos parents?... fit Serge timidement.

— Ce ne serait pas à faire! Attendez, d'abord, de savoir ce que ma sœur vous répondra, car, enfin, si elle allait vous refuser? Ce n'aurait pas été la peine de chambarder tous les plans de papa et de maman.

Serge avait pris un peu d'inquiétude, mais la fossette mystérieuse qui se jouait sur la joue de la jeune fille le rassura.

— Et puis, vous n'avez pas d'idée comme c'est compliqué de changer les idées des personnes sérieuses; pour vous réconforter, considérez la situation de ce pauvre général.

Elle éclata de rire.

— Je lui ai trouvé une femme superbe, la femme qu'il lui faut; j'aurai soin qu'il la voie souvent; elle lui fait déjà des yeux! Ça le consolera, mais il faut du temps. Pourtant, encore un mot, Serge... Si nous étions tout à coup beaucoup, mais beaucoup moins riches, est-ce que cela vous ferait quelque chose, pour le mariage?

Elle fixait honnêtement ses beaux yeux gris, sur les yeux bleus de son allié.

— J'espère bien, répondit celui-ci, tout bouleversé, que la fortune de vos parents ne court aucun risque? J'en serais bien affligé, mais tout ce que je possède serait à leur disposition, comme ce doit, naturellement!

Elle lui tendit la main et secoua vigoureusement celle qu'il avançait.

— Allons, vous êtes un gendre hors ligne, dit-elle, les yeux un peu humides. Ce n'est pas cela que je voulais dire. La fortune de nos parents ne court aucun risque; mais il se pourrait pour une raison ou une autre que, nous autres filles, fussions moins bien partagées qu'on ne le croit...

— Qu'est-ce que cela peut me faire! s'écria Nébéline en levant les bras au ciel. Cela ne signifie rien du tout! Ah! je suis moulu! C'est ce billard... ou l'émotion... il n'y aurait pas moyen d'aller exécuter un petit rétablissement au portique, pour m'assouplir?

— Vous n'en aurez pas le temps, répondit Lioudmila. Voici ma sœur qui rentre. Voulez-vous aller au-devant d'elle?

Mila resta dans la salle de billard; par la porte ouverte, elle vit le jeune homme s'approcher de Véra, lui tendre la main, et murmurer quelques paroles. Mlle Brot avait disparu dans le salon; Serge cherchait des yeux un endroit où il pût parler en liberté; alors, très doucement, d'un geste mystérieux et charmant, elle l'appela dans la pièce où ils venaient d'avoir cette étrange conversation. Il obéit et entra, tenant toujours par la main Véra, rose sous sa voilette, les yeux baissés, avec l'air d'une sainte qui marche dans un rêve.

Lioudmila les regarda un tout petit instant; un sourire mouillé d'on ne sait quelles larmes joyeuses, comme les averses sur le soleil d'avril, illumina son visage en ce moment presque enfantin, tant il exprimait de joie innocente; elle leur envoya des deux mains, à tous deux, un baiser fraternel, et disparut par une porte latérale.

XV

Sur l'invitation de la princesse, Serge était resté pour dîner; jamais Lioudmila n'avait témoigné à son égard tant de franche bonne grâce, jamais il ne lui avait renvoyé la balle avec plus de courtoise aménité; les parents, ravis, contemplaient cet échange de politesses avec une joie visible. Véra, elle-même, ordinairement mélancolique, quoique non moins silencieuse que d'ordinaire, paraissait heureuse à sa façon, en dedans avec des petits frissons de bonheur intime qui semblaient courir sous sa peau délicate, illuminant la transparence de son teint d'une lumière dorée.

— Et cette voiture? demanda Serge tout à coup, on la fait blanche, c'est décidé?

— Eh bien non! répondit la princesse. Mon mari veut que j'y prenne place; il prétend que je vis trop renfermée; alors, à mon âge, une voiture toute blanche avec un monsieur barbu dedans, ce serait peut-être un peu excessif; nous la ferons blanc et mauve, avec des violettes de Parme.

— De sorte, fit Mila, que nous n'aurons jamais eu une voiture toute blanche, pour nous autres. Enfin! Il faut remercier tout de même le cher papa et la chère maman, qui veulent bien venir avec nous, et nous donner ce plaisir.

— Pourquoi jamais? allait dire Serge. Il s'arrêta à temps. L'année suivante, elles seraient mariées toutes deux, et les voitures blanches ne seraient plus de saison. Il se promit mentalement, si sa carrière ne s'y opposait pas, de venir à Menton, l'hiver prochain, avec sa jeune femme, et d'offrir aux deux sœurs une voiture d'œillets roses.

Une autre idée germa soudain dans son esprit: il promena un regard indécis



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

sur l'assemblée, et l'arrêta sur Lioudmila. Elle mit, comme sans y prendre garde, un doigt sur ses lèvres, et Nébéline, comprit que, marchant sur un terrain dangereux, il ne devait rien dire d'extraordinaire avant d'avoir tenu conseil avec les deux jeunes fées qui pour le présent dirigeaient son existence. Que ce serait bon et doux, plus tard, dans un temps très éloigné, lorsqu'il serait père à son tour — de grands enfants assis à sa table — de se rappeler les joies, et même les craintes de l'époque présente! Mais ses enfants ne pourraient jamais égaler les deux sœurs exquises! La terre ne produit pas deux fois des fleurs parfaites comme Véra et Lioudmila. Et c'est ainsi que raisonne chaque amoureux, dans sa reconnaissance.

— Maman, dit tout à coup la plus jeune, nous ne voyons pas assez Lily Strand; elle est très jolie et très riche; et, comme disent les Anglais en parlant d'un article de ménage: "very desirable." Il vient du monde ici, des messieurs charmants, tandis que les Strand vivent comme des loups...

— Lioudmila, peux-tu parler ainsi! M. et Mme Strand sont des personnes très bien; s'ils ne reçoivent pas cette année, c'est que leur villa est trop petite.

— Je crois bien, murmura Mila, toutes les pièces ont passé en chambres d'enfants!

— Mais, l'an prochain, reprit la princesse, ils auront la grande villa qui est au coin de l'avenue, et ils donneront des fêtes.

— Je ne comprends pas bien, dit Serge, comment avec cette quantité de frères et de sœurs, Miss Strand peut être la riche héritière que l'on dit?

— Elle tient sa fortune d'une tante qui lui a laissé tout son bien; cela fait une différence très considérable entre elle et les autres enfants. D'ailleurs, elle est la fille d'une première Mrs Strand, morte jeune; elle possède aussi la fortune de sa mère, et c'est ce qui explique la différence d'âge entre elle et le reste de la famille.

— Eh bien, déclara Mila, je ne savais pas cela; et c'est la preuve que Lily est une très bonne fille. Elle n'a jamais fait d'allusion à ses avantages, elle se dévoue entièrement à cette marmaille, elle traite Mrs Strand comme si c'était sa propre mère... pas tout à fait pourtant: c'est-à-dire qu'elle ne la câline pas comme nous, nous câlinons maman. Mais je croyais que c'étaient des mœurs anglaises. Lily vaut encore beaucoup mieux que je ne pensais! Vivat pour Lily!

Elle jeta un regard triomphant à sa sœur qui souriait.

— Et, à cause de l'insuffisance de la villa, Lily devra attendre un an pour se marier, reprit Lioudmila d'un ton méditatif. A quoi tient le bonheur des gens! On dit que les mariages sont écrits dans le ciel? Avec les feuilles de locations au verso, alors, probablement, puisque celui-là est subordonné à la dimension des salons!

— Mila, tu t'oublies! dit sa mère qui ne put s'empêcher de sourire.

— Maman, s'il est écrit au ciel que Lily se mariera cet hiver, je ne vois pas pourquoi vous ne l'inviteriez pas quand nous avons du monde; elle est superlativement décorative, vous savez!

— J'en conviens!

— Et puis maman, elle n'est pas du tout dans le même genre de beauté que nous, continua l'incorrigible; elle ne peut nullement nous porter ombrage... au point de vue social... enfin, je m'entends.

Si elle avait levé les yeux, elle aurait reçu un regard d'une extrême sévérité, mais elle s'en garda bien, et se tourna vers Serge, dont la bonne humeur joyeuse l'approuvait en toutes choses.

Lorsque les jeunes filles furent seules ensemble, Véra saisit les mains de sa cadette, l'attira à elle avec douceur et la baisa longuement sur le front avec une tendresse presque maternelle.

— Tu l'aimes donc bien? fut la réponse de Lioudmila.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, répondit l'aînée. Quand il est entré dans la maison, au bout d'un peu de temps, j'ai senti que les jours où il ne venait pas, le soleil ne brillait pas pour moi. Quand il était là, au contraire, même s'il ne s'occupait pas de moi, j'avais chaud au cœur, et la vie était bonne.

— Oui, fit Mila, sérieuse.

— Et puis, ce grand enfant, — car c'est un enfant, ma sœur chérie, il a besoin d'être câliné, conseillé, dorlotté, encouragé; tu n'as pas remarqué comme il se décourage vite?

— Oh! que si! répondit Lioudmila en riant. Je l'ai remonté plus de fois que tu ne peux le croire, sans que ça paraisse! entre autres, le jour de Noel.

— Je sais! dit Véra en jetant les deux bras autour de sa sœur! Mais sans toi, chérie, je crois que le malentendu ne se serait jamais éclairci.

— Tu m'aurais laissé épouser par un homme qui t'aimait? demanda Mila, ouvrant de grands yeux.

— Si tu l'avais aimé, dit lentement l'aînée.

— Est-ce que je pouvais aimer quelqu'un qui ne "brûle" que pour toi? ainsi qu'on chante dans les opéras-comiques.

— Il ne le savait pas lui-même... et pour ce qui est de moi, je serais morte plutôt que de dire un mot.

— Fière, va! dit Mila, ponctuant ses exclamations de baisers. Tu auras de l'ouvrage avec lui, je t'en préviens; c'est toi qui dirigeras le ménage. La femme du général n'aura pas tant de peine; il la tiendra rênée de court. Je le crois un peu grippe-sou, le magnifique et omnipotent général! Heureusement, Lily Strand est riche de son chef.

— Tu tiens à ce qu'il épouse Lily?

— Dame! j'ai tellement peur que papa et maman ne s'appliquent à me le repasser! Je n'en veux pas, — oh! non! à aucun prix!

— Mais alors, tu ne seras pas fiancée cet hiver? reprit Véra.

— Le beau malheur! Tu crois que j'y tiens tant que ça, au mariage? Ce sont nos parents qui se sont mis ça dans la tête.

— Pourquoi?

— Demande-le leur, et tu seras bien reçue; je t'y engage! Peut-être seront-ils satisfaits d'une seule victime; quand tu auras épousé Serge, tu seras un fameux chaperon! Tu m'emmèneras partout, tu me produiras dans le monde!

Elles riaient toutes deux. Véra s'avisa d'une lacune dans ses informations.

— Mais toi, tu n'as encore remarqué personne? demanda-t-elle avec un peu d'inquiétude.

— Et personne ne m'a remarquée! riposta l'ingénue avec une admirable candeur. Cela viendra, n'en doute pas. Seulement, gare à lui, s'il n'est pas à mon goût! J'irais lui dénicher une femme aux antipodes, pour me débarrasser de lui.

Véra restait soucieuse.

— Comment nos parents vont-ils prendre le changement? dit-elle.

— L'essentiel, c'est que Lily fasse des yeux au général, et pour cela, je m'en charge, répondit sa sœur. Elle a vingt-trois ans, et la "nursery" commence à lui porter sur les nerfs. Je n'ai qu'à lui indiquer le candidat comme disponible, et tu verras! Fie-t-en à une Anglo-saxonne pour harponner convenablement avec décence, un beau mari décoré! Je lui en parlerai demain.

Là-dessus les deux jeunes filles allèrent dormir, et, si elles eurent des rêves, ils furent assurément purs et charmants comme leurs belles petites âmes.

XVI

Le plan de Lioudmila réussit, d'un côté au moins. Lily Strand, souvent invitée, rencontra Vazoumof à plus d'une reprise, et, comme elle avait été avertie, elle ne manqua pas de déployer tout ses avantages: son port de reine, la blancheur satinée de sa peau merveilleuse, le reflet soyeux de ses cheveux dorés et l'éclat de ses grands yeux bleu-turquoise. La nature en avait fait une de ces beautés anglaises, où la longueur des dents et la saillie des pommettes qui défigurent tant de femmes de cette race après le premier épanouissement de leur beauté, ne seraient jamais à craindre.

Peu, ou pour mieux dire, point encouragé par Véra, Vazoumof commençait à s'apercevoir que le consentement des parents n'est pas l'unique chose à obtenir dans un mariage: un peu de bonne volonté de la part de l'épousée est tout aussi nécessaire. Cependant, pris entre ses démarches antérieures auprès du prince et le goût naissant qui l'entraînait vers la belle Anglaise, il se trouvait si fort gêné que ses visites se ralentirent, et la villa Lumineuse fut toute une semaine sans le voir.

La veille de la première bataille de fleurs, cependant, il se risqua, sentant qu'il ne pouvait plus différer une visite, dût-elle amener une catastrophe, d'autant plus déplorable que, tout s'étant passé en nuances imperceptibles, ainsi qu'il arrive presque toujours entre gens bien élevés, il ne pouvait s'en prendre à personne, raconter rien, alléguer aucun fait. S'il parlait de la froideur de Véra, il exposait la pauvre enfant à des reproches, peut-être cruels, il n'en savait rien; et son sentiment de galanterie chevaleresque ne lui permettait pas cette méchanceté gratuite.

Il venait donc, assez guindé et parfaitement ennuyé de sa démarche, demander à la princesse, si elle l'autorisait à envoyer une corbeille de fleurs à sa fille aînée, comme munitions de batailles, lorsque Lioudmila qui rôdait autour de la villa, l'arrêta au bas du perron.

Elle venait de favoriser une entrevue entre Balotto et "l'éligible"; sa surveillance attentive tenait à distance la dangereuse Véronique, mais en apercevant Vazoumof, elle négligea tout à fait ces amoureux secondaires et se précipita sur une occasion trop rare pour qu'elle pût espérer de la retrouver.

— Général, je vous en supplie, dit-elle, venez un peu par ici.

Elle le précéda vers une étroite allée; dans un rond-point se trouvaient une

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

table et deux chaises; elle lui en désigna une et s'assit.

— Cher général, dit-elle, il faut que je vous dise quelque chose; vous le savez aussi bien que moi, mais tant qu'on ne vous l'aura pas dit, vous êtes obligé de l'ignorer...

— Vous avez dû vous apercevoir, reprit-elle, immolant impitoyablement la bonne Lily aux nécessités du moment, que Miss Strand a beaucoup d'affection pour vous; cela se voit, et rien ne lui fait plus d'honneur. Je me suis imaginé, et ma sœur aussi, que si vous ne vous croyiez pas engagé par la politesse à venir souvent chez nous, vous iriez plus volontiers chez les parents de Lily. Elle est parfaite, Lily; il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme supérieur tel que vous se soit attaché à une beauté aussi remarquable, un esprit si judicieux, — sans parler de sa grande fortune, qui, naturellement, ne saurait aucunement vous influencer.

Le général fit un geste quelconque; il était tellement abasourdi qu'il ne songeait même pas à protester: il attendait ce qui allait sortir de cette jeune bouche, qui parlait en manière d'oracle.

— Vous savez très bien tout cela, général; mais comme vous êtes un vrai paladin, vous avez peur de froisser ma sœur; vous pensez qu'elle aurait pu se mettre dans la tête que vous veniez ici pour lui faire la cour... Eh bien! non! Elle est très fine, ma sœur! Elle a tout de suite compris que c'était Lily qui vous attirait!

— Mais... depuis quand? demanda Vazoumof, s'avisant tout à coup que cette gamine pourrait bien se moquer de lui.

— Depuis le jour de Noel... ne tergiversez pas, général! Ce jour-là, vous avez reçu le coup de foudre, nous l'avons tous vu! Et Lily aussi!

Ayant ainsi parachevé le sacrifice de l'innocente Lily, Lioudmila se reposa un instant sur ses lauriers, et regarda son autre victime.

La victime frisait son épaisse moustache d'un air moitié penaud, moitié satisfait.

— Il est certain, dit-il, que la beauté de Miss Strand a produit sur moi une impression... je cherche le mot...

— Ineffaçable? suggéra Lioudmila.

— Ineffaçable, répéta Vazoumof. Cependant, sans l'assentiment de mademoiselle votre sœur, je ne me serais jamais permis une démarche qui me mettrait après tout dans une très fausse position, car j'avais demandé au prince et à la princesse, l'autorisation de faire agréer mes vœux à la princesse Véra...

— Est-on maître de son cœur? demanda Lioudmila avec une candeur qui eût dû la faire rouer. Vous ne connaissiez ni ma sœur ni Lily; vous aviez le désir de vous marier honorablement avec une jeune fille qui vous convînt sous tous les rapports... C'est Lily que vous aimez; la faute n'en est à personne. Ma sœur a tant d'affection pour son amie! elle n'accepterait à aucun prix un mariage qui devrait l'affliger.

Vazoumof la regardait, non sans quelque ombre de soupçon. Mais Lioudmila avait l'air si ouvert, si naturel, qu'il ne pouvait croire à de l'astuce. Tout cela semblait parfaitement plausible et réel.

— Alors, vous croyez, dit-il, vous êtes sûre que la princesse Véra n'aurait aucune colère contre moi, si.... si je...

— Si vous demandiez Lily en mariage? Oh! je vous affirme sur l'honneur qu'elle s'en réjouirait de toute son âme.

Les beaux yeux gris affirmaient la vérité encore mieux que les lèvres rouges.

— Mais le prince et la princesse seront peut-être offusqués...

— Nos parents ne peuvent désirer rien de plus ni de mieux que le bonheur de leurs enfants, dit énergiquement Mila. Et tenez général, si vous en voulez une preuve, préférez-vous que ça soit ma sœur, elle-même, qui leur parle de Lily?

Le général demeura perplexe, et sa moustache fut soumise à une rude épreuve.

— Si c'était correct, dit-il, je serais très aise... c'est certain... de... de...

— D'éviter la corvée? brusqua Mila, qui se mordit aussitôt les lèvres. Je crois, cher général, que, dans tous les cas, il serait préférable de laisser ma sœur plaider la cause de son amie. Si grand que doive être le désappointement de nos parents à l'idée de renoncer à l'alliance d'un homme tel que vous, celle qui a le mieux qualité pour les engager à supporter cet ennui, ce chagrin, c'est celle qui y perdra le plus elle-même. Avale! conclut Mila en dedans; le morceau est un peu gros, mais avec un petit effort, en tirant un peu le cou, ça passera tout de même!

En tirant un peu le cou, ça avait passé non sans quelque difficulté. La précoce diplomate se leva.

— Seulement, général, reprit-elle avec une expression enfantine, toute spontanée, n'en parlez pas aujourd'hui à maman. Demain elle ira à la bataille de fleurs; il y a si longtemps qu'elle n'est sortie... laissez-lui une bonne journée. Je sais que cela ne sera pas sans lui coûter; mes parents ont tant d'estime pour vous... Et si vous racontiez ce que je viens de vous dire, vous nous feriez gronder toutes les deux... Vous ne voudriez pas nous envoyer à la fête avec des yeux rouges?

La suppliante était si jolie, si touchante dans son aveu, que Vazoumof se sentit ému.

— Ce serait une perte bien pénible que de n'être pas l'époux de votre sœur, dit-il, de son ton le plus chevaleresque; mais ce serait tout aussi douloureux de ne pas être votre beau-frère!

— Oh! général, ne dites pas cela! fit-elle en l'enveloppant d'un regard irrésistible. D'abord, vous épouserez la personne que vous aimez et qui vous aime, et rien ne vaut cela. Et puis, pour des belles-sœurs et des beaux-frères... Seigneur! vous en aurez un plein panier chez Mrs Strand!

— Alors que dois-je faire, maintenant? demanda Vazoumof, en tourmentant l'autre moitié de sa moustache, sans s'apercevoir du côté comique de sa situation, forcé qu'il était d'agir par les conseils de cette gamine.

— Pourquoi veniez-vous aujourd'hui? riposta son Egérie.

— Pour demander à la princesse l'autorisation d'envoyer une corbeille de fleurs, demain, à... à votre sœur.

— Eh bien, ne lui demandez rien du tout; et envoyez des fleurs... à maman. Pas des fleurs blanches, des fleurs quelconques.

— C'est une idée, murmura Vazoumof.

— Et puis, général, si j'étais vous, j'irais tout de suite voir Lily Strand. Elle est très courtisée, vous savez! Si, de dépit, pendant que vous hésitez, elle allait en accepter un autre?

Vazoumof se leva très droit. Toute sa dignité, tout son prestige se révoltaient à l'idée de ce rival éventuel.

— J'y vais, dit-il. La princesse m'aurait-elle reçu?

— Je ne sais pas! fit candidement Lioudmila; et, de fait, elle n'en savait rien.

— Je vais déposer une carte et me retirer. S'il est vrai que Lily... que Miss Strand partage les sentiments que sa beauté et son mérite m'inspirent, vous aurez été, petite princesse, la plus charmante et la mieux avisée des fées.

XVII

Le soleil du lendemain se leva, enveloppé de pâles brumes, souvent percées par les rayons dorés, parfois épaissies jusqu'à faire songer aux ciels du nord; la mer était d'un gris argentin, rien ne pouvait être plus joli, plus doux, plus favorable aux fleurs et aux charmantes figures.

A une heure précise, le landau commandé par le prince s'arrêta devant le perron de la villa Lumineuse; toute la maisonnée se précipita pour le voir, à l'exception de la princesse qui s'habillait.

— Qu'il est joli! quel amour! exactement le dessin de Maurice De Vère, s'écrièrent ensemble les jeunes filles.

— Oh! papa! quel trésor vous êtes! s'écria Lioudmila en se penchant au cou de son père.

La princesse entra dans le salon, s'appuya au balcon, et regarda le merveilleux équipage.

— Et quatre chevaux, ma chère, dit galamment son mari; il n'est rien de trop beau pour vous.

Les alezans, caparaçonnés de fleurs, étaient superbes; un piqueur tenait les chevaux de tête, qui mâchaient leurs mors d'argent.

— C'est parfait, dit la princesse, et je vous remercie, Michel. Cela me rappelle notre jeunesse...

— Et nos fiançailles, répondit-il avec un sourire ravi.

Au même instant, une victoria basse, attelée de deux poneys blancs, entra au petit trot par la grille, et vint se ranger derrière le landau. Celle-ci était toute blanche; on n'eût su trouver un point noir dans sa candeur immaculée. Le dessous même avait été revêtu d'une étoffe légère, les marchepieds recouverts de peau de mouton blanche et frisée, les garde-crotte fleuris de tout ce que le règne végétal offre de neigeux et de virginal; jusqu'au fouet, orné d'un mignon bouquet dans les mains d'un cocher vêtu de drap blanc, tout était immaculé.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le prince stupéfait.

Nébéline se présenta, l'air confus et embarrassé; il monta les degrés et entra dans le salon où toute la famille s'était retirée en le voyant. Instinctivement, le prince avait fermé la porte-fenêtre, pour qu'on pût parler sans être entendu du dehors.

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Les Elégantes se préoccupent du Parfum qui les rendra irrésistibles: "Royalis Flor", "Secret de Femme" ou "Mon Béguin."
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs

— Bonjour, prince, bonjour, princesse, dit-il, sans rien perdre de son singulier embarras. Peut-être me trouverez-vous indiscret... J'ai pensé qu'en ce jour vous me permettriez bien d'offrir aux jeunes princesses un équipage...

Mme Orlansky s'était assise. Elle était devenue toute pâle; une émotion nouvelle la faisait trembler de la tête aux pieds. C'était donc aujourd'hui qu'elle allait dire le mot qui lui enlevait une de ses filles? Et elle en voulait un peu au général d'avoir tant tardé. N'eût-il pas été plus convenable que l'aînée eût le pas sur la cadette?

— Mais, mon cher, dit le prince, ce n'est pas un présent acceptable, cela, c'est un cadeau de fiancé...

— Précisément, fit Serge, aussi rouge qu'un coquelicot. C'est un cadeau de fiancé; et je suis venu vous demander la permission d'y faire asseoir la princesse Véra.

— Lioudmila, rectifia la princesse ébahie.

— La princesse Véra, répéta Serge, qui ne pouvait plus rougir, ayant atteint le maximum.

Au suprême étonnement des époux, il alla chercher Véra qui se cachait derrière Mlle Brot, la prit par la main, l'amena devant eux et s'agenouilla avec elle, la tête inclinée à la mode russe, en disant: "Bénissez vos enfants, pour qu'ils aient l'aide de Dieu dans leur mariage."

— Véra! s'écria la princesse, mais ce n'est pas possible! Et le général?

— Maman, dit Lioudmila de sa voix fraîche, ne vous inquiétez pas du général; les coquilles lui sont tombées des yeux, et il s'est aperçu qu'il était amoureux de Lily Strand. S'il l'osait, il viendrait vous demander votre bénédiction pour l'épouser; mais il n'osera pas.

Encore peu convaincu, le prince regardait le jeune couple agenouillé, dont la situation devenait embarrassante.

— Et toi, Lioudmila? fit-il d'un ton sévère.

— Moi, j'aime ma sœur et ma sœur aime Serge qui est amoureux fou d'elle; vous êtes bien étonnants, vous autres parents, de ne pas voir ces choses-là! A nous, jeunes filles, cela crève les yeux tout de suite. Maman, bénissez-les donc, sans quoi ils vont avoir des crampes!

— Je vous en supplie! murmura Serge, extrêmement déconfit.

— C'est bien sûr que vous le voulez? demanda le prince toujours grave.

Nébéline leva sur lui ses bons yeux francs et fidèles.

— Nous serons malheureux toute notre vie, si vous refusez, dit-il.

— Et toi, Véra? fit le père en relevant le menton de sa fille agenouillée, pour lire l'expression de son visage. C'est vrai? Tu l'aimes?

— De toute mon âme, répondit-elle, en serrant instinctivement la main de Serge, nouée à la sienne.

Le père et la mère s'entre-regardèrent, puis, debout, tous deux devant les jeunes gens, ils leur donnèrent gravement leur bénédiction, suivant la vieille coutume russe.

— Vous n'avez pas eu confiance en nous, dit la princesse, et c'est très mal! Naturellement il n'y a pas à revenir sur ce qui existe, mais vous auriez pu nous avertir quand vous avez senti que notre prévoyance faisait fausse route...

— Je vous assure, répondit honnêtement Serge, que je n'y comprenais rien moi-même. Je ne peux pas vous dire combien j'aime Lioudmila; et c'est seulement en voyant le général courtiser Véra que je suis devenu jaloux, et abominablement misérable... Mais j'étais engagé... Que faire? C'est cette chère Mila qui m'a ouvert les yeux en m'assurant qu'elle ne m'aimait pas du tout — comme prétendant. Et puis aussi que le général préférait Miss Strand...

— Il est vrai qu'on n'a guère vu Vazoumof, ces temps-ci, murmura la princesse.

Le valet de chambre entra, portant une belle corbeille pleine à déborder de fleurs diverses, fraîches et éclatantes, avec la carte de Vazoumof, pour la princesse Orlansky.

— Pour moi... dit-elle, en passant le bristol à son mari. C'est une façon polie d'exprimer qu'il ne se considère pas comme engagé...

— Tandis que nous le sommes! s'écria joyeusement Serge, en brandissant son chapeau mou vers le lustre. Hourra! Alors, princesse, vous permettez à ces demoiselles de s'asseoir dans la petite voiture blanche? et vous me prendrez avec vous? Ou bien, Véra et moi dans la petite voiture...

Il glissait insidieusement cette idée; les aînés ne purent s'empêcher de rire.

— Non, pas vous; pas tout de suite, au moins. Ce sera déjà bien joli si vous venez avec nous.

— Oh! fit Serge, d'un air étourdi, je ne vous gênerai pas, je me tiendrai devant les tribunes, et je me battrai comme un beau diable avec les petites fées.

— Il faut annoncer le mariage sans perdre de temps, dit Mme Orlansky à son mari; mais le général, comment va-t-il prendre cela?

— Le mieux du monde, maman! croyez-moi! risqua Lioudmila. Et si vous voulez faire un coup de maître, envoyez chercher Lily Strand et prenez-la avec vous. Comme cela, personne ne pourra supposer que vous êtes brouillés, ou seulement en querelle! Mlle Brot va y courir et la ramener tout de suite. Et il faut nous dépêcher, car nous n'arriverons pas les premiers à la bataille.

La proposition de Lioudmila n'avait rien que de très acceptable. Un quart d'heure après, belle dans ses plis de laine blanche, comme une statue grecque habillée à la moderne, Lily se présentait sur le perron.

— Eh bien, lui demanda familièrement Lioudmila, vous avez vu le général, hier? Que vous a-t-il dit?

Lily promena ses beaux yeux bleus sur les visages qui attendaient anxieusement sa réponse, et sourit, de l'air d'une jeune reine.

— Il m'a demandé si je consentirais à être sa femme, répondit-elle.

— Et?... interrogea la princesse, tout de même un peu piquée, au fond.

— Et je lui ai répondu que je consentais! conclut la jeune beauté d'un air victorieux.

— J'en étais sûre! Bravo, Lily je vous fais mes compliments, dit Lioudmila.

Comme on montait dans les voitures, elle se glissa près de sa mère.

— Maman, dit-elle, il ne faut pas avoir l'air fâchée comme cela; si le général a demandé Lily, c'est parce que je lui ai dit que vous n'y mettriez aucun obstacle. Je sais combien vous aimez vos enfants, et Serge est un parti tout aussi convenable. Je vous raconterai tout cela. Seulement vous ne me gronderez pas? C'est juré? Et souriez, ma belle maman! Cela vous rend si jolie! Voyez Véra, c'est le bonheur en personne.

XVIII

Sous un très léger voile de brume qui tamisait les rayons du soleil, juste assez pour les empêcher de mordre et de brûler les fines peaux transparentes des jolies femmes, le défilé des voitures était déjà commencé. Dans les tribunes, bondées de monde, à l'abri des vélums et des toiles qui garantissaient de la brise de la mer, les paniers pleins de fleurs s'alignaient sur les genoux des dames, pendant que les hommes braquaient leurs lorgnettes.

Un long murmure d'admiration salua, de loin, l'arrivée du landeau Orlansky; le dais mauve et blanc se balançait au-dessus des toilettes d'une coloration distinguée, attirant tous les regards; mais, lorsque la petite victoria basse parut, toute blanche, toute neigeuse, avec les deux sœurs vêtues de crêpe de Chine blanc, aux plis souples et onduleux, lorsqu'on vit leurs charmants visages sous leurs grands chapeaux de paille de rix ornés de longues plumes blanches. les applaudissements éclatèrent comme une traînée de poudre sur tout le parcours, saluant au passage leurs frais minois, roses de joie, de fierté et aussi d'un peu d'embarras.

Serge était déjà au pied de la tribune du comité, les poches bourrées de bouquets; il avait eu soin de choisir des violettes blanches, fleurs rares entre toutes, et il en laissa tomber une pluie sur les genoux des deux adorables jeunes filles, qui le remercièrent du sourire et du regard.

Véra savourait le triomphe de son amour, avec une sorte de recueillement, presque de gravité; elle se sentait l'objet de tous les commentaires, elle savait que son nom volait de bouche en bouche, avec celui d'un autre... lequel? On ne tarderait pas à être fixé sur ce point, car Vazoumof, en apercevant le landau Orlansky, au second tour, jeta, sur les genoux de Lily, un gros bouquet de lilas blanc, passablement significatif.

Un arrêt s'étant produit dans le défilé, il en profita pour s'approcher de la princesse. Quelques paroles diplomatiques, savamment pesées, un remerciement chaleureux, qui prouvait combien Lioudmila avait été habile en proposant à sa mère d'amener ici la radieuse Anglaise, et tout fut arrangé le mieux du monde.

De son côté, Serge avait profité de l'arrêt pour échanger deux mots avec Véra. Tous les yeux, vieux et jeunes, interrogeaient leurs visages, et quand on vit la mignonne fiancée répondre à demi-voix avec le sourire ému qui lui donnait une grâce incomparable, les doutes les plus tenaces furent dissipés.

— Qu'est-ce qu'on disait, qu'il recherchait la cadette? C'est l'aînée! Voyez donc! se dit-on d'un bout à l'autre de la double rangée de tribunes. Et tout le monde se sentit satisfait. Il est si doux de connaître les affaires des autres!

Un seul n'avait rien demandé, rien dit, rien entendu. C'était Maurice De Vère. Debout, non loin de là, il regardait passer fleurs et visages, cherchant à déchiffrer l'expression d'un profil qu'il connaissait bien, et qui lui semblait énigmatique.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

La voiture blanche l'avait renseigné, lui aussi; c'était un cadeau de fiançailles; le bras de Serge appuyé sur le bord de la capote était, à lui seul, une explication. Mais que cherchaient les yeux gris, dans la foule des visages, pendant que la bouche rose souriait distraitement?

Il regarda un peu plus loin, cherchant aussi, et soudain remonta vite sur le trottoir pour garantir ses pieds; le défilé interrompu recommençait; il eut juste le temps de saluer la princesse et de recevoir sur son chapeau un vigoureux bouquet décoché par le poignet robuste du prince.

— A bout portant! dit celui-ci en disparaissant.

Cette fois, les yeux gris avaient trouvé ce qu'ils cherchaient; Maurice reçut dans les yeux, sur la bouche, jusque dans les poches de son veston, les violettes blanches qui gisaient sur les genoux de Lioudmila. A deux reprises, avec un rire argentin, triomphant, elle le couvrit de la pluie embaumée et passa comme un rêve.

Etait-ce bien vrai? L'avait-elle vraiment cherché des yeux? Avait-elle souhaité sa rencontre? Mais, en ce cas, c'était donc Véra, l'héroïne de ce jour et de cet équipage. Véra, que les poneys blancs, couverts de rubans blancs et de tresses d'argent emportaient vers le songe nuptial?

Immobile, ébloui, n'osant, ne voulant pas comprendre, Maurice resta à la même place, attendant le retour de la petite fée, ne sachant ce qu'il devait croire. A deux reprises, encore, il la revit passer et, chaque fois, elle lui jeta des fleurs avec un rire. Riait-elle ainsi pour les autres? Il fit quelques pas et se rapprocha de Vazoumof.

Oui, elle riait en bombardant le général à pleines mains; elle lui assénait des bouquets sur le nez, sur la moustache, dans l'oreille, avec une joie de gamine sortie de l'école.

— Délicieuse! notre petite amie, déclara Vazoumof, lorsque la victoria blanche eut filé au trot, rattrapant des voitures trop pressées; mais elle possède une abondance de munitions vraiment inépuisable!

— Délicieuse, en effet, murmura Maurice, triste à mourir, et porté cependant par une sorte de vague espérance. Je ne savais pas que la famille dût avoir deux voitures?

— C'est un cadeau du comte Nébéline, à ce qu'on vient de me dire; il se... Je me marie avec Miss Strand... vous la connaissez?

Maurice offrit ses compliments: il commençait à deviner. — Et alors, reprit-il, le comte Nébéline épouse?...

— La princesse Véra, répondit gravement le fiancé de Lily. Ils se conviennent à tous les points de vue: elle lui mettra un peu de plomb dans la tête. La sœur cadette était vraiment trop jeune trop enfant pour lui. C'est une alliance très correcte.

Trop enfant! Enfant, oui, cette petite Lioudmila, qui savait si bien nouer et dénouer les fils enchevêtrés de la vie. Enfant par sa fraîcheur, son âge, sa candeur printannière; mais avisée et sage quand il le fallait... Il la revit soudain au travers du jet de la lance, éteignant la flamme qui dévorait déjà sa chair... la place était encore rouge, la cicatrice ne s'effacerait pas de longtemps... Une enfant, Lioudmila? pour ceux qui ne la connaissaient pas!

Il regarda venir de loin le majestueux landeau, puis la petite victoria, objet des préférences admiratives de toute l'assemblée. Un courage étrange lui vint; il prit des mains d'un marchand une corbeille de fleurs toutes fraîches, brillantes de gouttelettes, et, au moment où les deux sœurs passaient devant lui, il la versa à leurs pieds, dans la voiture.

— Merci, dit Véra.

Mila n'avait rien dit, mais elle se pencha, prit un des bouquets d'œillets blancs, et le piqua dans son corsage. Elle était devenue toute rose, et passa sans regarder son chevalier.

Ebloui, la tête perdue, Maurice ne songea plus qu'à se garer de la foule. Il emportait en lui quelque chose de si précieux qu'il avait peur d'être heurté, comme s'il eût eu dans les mains un vase plein d'incomparable liqueur.

XX

Le carnaval était arrivé; on rencontrait dans les rues des personnages vêtus de longs dominos de toutes les couleurs, on marchait sur une litière de confetti multicolores; tout le monde était de bonne humeur.

Encore deux jours, et le carême commençait, le carême qui mettrait fin au martyre du jardinier en installant la bonne Annina à la place de la tempétueuse Véronique. Barlotto enfin dompté par l'énergique intervention du Prince Orlanski qui sollicité par ses filles, avait enfin règlé la question du mariage entre Barlotto et Annina. Il avait une consolation en ces jours carnavalesques: il prenait sa fiancée par la main, et tous deux allaient se divertir au milieu d'une foule joyeuse, aussi bien disposée qu'eux-mêmes.

On dansait aussi dans le jardin de la villa Lumineuse; un orchestre de musiciens italiens, loué pour la circonstance, faisait sauter, en plein jour, tous les mioches de la famille Strand, les jeunes princesses, Serge, avec un plein wagon d'amis, venus tout exprès, et même le général, avec la décorative Lily. Dans le hall, dans le salon, sur le bitume devant la villa, sur le gravier des allées, on s'en donnait à cœur joie.

— Eh bien et vous, monsieur Maurice? demanda Lioudmila hors d'haleine, en abandonnant son futur beau-frère qui venait de la faire valser.

— Est-il bien nécessaire que je paye de ma personne? demanda-t-il avec un demi-sourire, qui, en dépit de ses efforts, n'arrivait pas à être gai.

— Vous payez assez de votre personne ailleurs, pour qu'on ne vous impose pas cette corvée, répondit-elle, en s'asseyant auprès de lui.

Il y eut entre eux un petit silence; tous deux regardaient distraitement les groupes sans cesse renouvelés qui passaient devant eux.

— Avez-vous songé à ce que vous ferez cet été? demanda Lioudmila, sans préparation aucune.

— J'irai à Plombières, avec ma mère, et je travaillerai, répondit-il

— Et ensuite?

— Je travaillerai.

— Toujours?

— Toujours, affirma-t-il.

Elle se tut.

— Nous irons en Russie, dit-elle, après un instant. C'est beau, chez nous; pas comme ici; il n'y a guère de montagnes, et pas des grandes. Mais il y a la forêt. Aimez-vous la forêt?

— Je crois bien! répondit-il avec l'élan profond de ceux qui ont compris la beauté de la solitude parmi les grands arbres.

— Serge est très gentil, reprit la jeune fille; je lui ai dit un jour, — avant qu'il parle à Véra, — je lui ai dit que nous serions peut-être beaucoup moins riches qu'on ne le croit... il a répondu que ça lui était bien égal. C'est un bon garçon.

— En effet! dit Maurice. En même temps, il pensait: Si cela pouvait être vrai! Si elle n'était plus riche du tout! Il reprit tout haut: — Cela ne vous ennuierait pas d'être beaucoup moins riche?

— Oh! pas du tout! répondit-elle bien franchement, en l'illuminant de son regard honnête. On peut être heureux avec très peu de chose. Nous vivons sobrement, vous savez!

C'était vrai; aucun faux luxe n'avait gâté ces jeunes âmes.

— On s'amuse tout autant, reprit-elle, dans une robe de laine, que dans une robe de soie, et même bien mieux, car on n'a pas si grand peur d'attraper des taches. A bord du yacht nous ne portons que de la serge bleue marine ou de la toile, comme nos marins. Vous avez visité le yacht? ajouta-t-elle vivement.

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

174 RUE S.-DENIS
Appartement A
Tél. Bell Est 3549

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

— Oui; il est en très bon état, prêt à prendre la mer, répondit le jeune homme.

— Vous l'avez inspecté à fond?

— Il le fallait bien, pour savoir à peu près comment agencer une machine...

— Avec le nouveau propulseur? interrogea rapidement Lioudmila. Je sais, on n'en parle pas à maman de peur de l'effrayer.

— Ce ne sera pas encore pour ce voyage-ci, répondit Maurice. Il faut essayer sur de petites embarcations d'abord. La question n'est pas résolue.

— Quand elle le sera, vous serez un monsieur considérable! Mon père dit que c'est vous qui aurez tout imaginé; il n'a eu que l'idée première.

— Le prince est trop bon, murmura De Vère, secrètement flatté.

— Vous venez avec nous, n'est-ce pas? demanda la jeune fille sans le regarder. Mon père veut nous faire faire un voyage d'agrément sur la côte la semaine prochaine. Mrs Strand sera notre chaperon, avec Lily...

— Et le général?

— Pas de général! Il sera admis à faire sa cour à bord, à Nice, ou à Cannes, ou à Villefranche... Madame votre mère viendra?

— Elle supporte mal la mer, mais vous la verrez certainement.

— Et vous?

— Je supporte bien la mer, dit-il évasivement; mais pourvu que j'aie pu étudier le fonctionnement des machines un jour ou deux... Je ne suis pas mécanicien, moi! J'en aménerai un; un ami sur qui je puis compter.

— Ce sera joli, ce voyage, murmura Lioudmila. Si vous saviez comme ce pays est beau, vu de la mer!

— Je le verrai! répondit-il, mais sans pouvoir se forcer à la gaieté.

Elle le quitta avec un étrange regard, où il y avait de l'anxiété, de l'espérance, et aussi... eh bien, oui! de la tendresse!

N'était-il pas naturel qu'elle eût pris de l'amitié pour lui, cette âme de jeune fille bonne et pure, sans morgue, sans snobisme, sans orgueil héréditaire? Pourquoi ne l'aimerait-elle pas? On aime bien un bon chien, on le caresse, on lui donne du sucre...

Il soupira, et retourna chez lui sans dire adieu à personne.

XXI

C'était le dernier jour du carnaval, à Menton, c'est-à-dire le lundi, le mardi gras étant réservé à celui de Nice, plus animé, plus brillant, et, il faut le dire moins raffiné, tant à cause de la population locale qu'en raison de la quantité de Parisiens et de Marseillais venus exprès, et qui n'appartiennent pas tous au dessus du panier.

Le prince revenait avec ses filles et Mlle Brot, d'une assez longue promenade en landeau découvert, lorsque Lioudmila se pencha en avant. Sur un banc du jardin public, Maurice De Vère, assis près d'une très jolie femme, remarquablement bien mise, causait avec animation. Elle riait, montrant de belles dents sous sa voilette à petits pois et jouait avec son ombrelle, comme une experte Célimène.

— De Vère en bonne fortune! fit le prince en riant.

Le landeau était déjà loin du couple, qui ne l'avait pas remarqué.

— Oh! papa! fit la sage Véra; elle est plus âgée que lui!

Le prince ne répondit rien.

Mila était restée sérieuse. Une tristesse grandissante s'amassait dans son cœur et montait à ses lèvres qui faisaient involontairement une petite moue affligée.

La rencontre du général au côté de Lily et de Mrs Strand ne put la dérider, quoique ce fût, d'ordinaire, pour elle, la source d'une ineffable joie; la joie qui suit les bonnes actions disait-elle.

En rentrant, elle trouva sa mère extrêmement fatiguée, et dans son lit.

— Heureusement, soupira la princesse, tout ce vacarme finit demain...

— Et nous nous en allons, petite maman aimée, dit Mila en faisant un effort pour sourire. Laissez-nous vous embrasser; et puis, quand nous reviendrons, nous serons bien contentes de nous revoir! Mais, pour l'heure, je crois que vous avez assez de toutes et de tout. Demain matin, à neuf heures, au yacht! Et nous verrons le feu d'artifice en rade de Nice; ce sera magnifique. Aimez-nous bien, maman chérie, nous penserons à vous à toutes les minutes, Et tâchez que notre exil ne soit pas trop long!

Elle enveloppa sa mère d'un long regard tendre et sortit.

Lioudmila passa une très mauvaise nuit. On se moque bien facilement de la jalousie des autres, on la trouve ridicule, odieuse, outrageante, selon son rang, son sexe ou son caractère; mais, quand il s'agit d'y goûter soi-même, tout le monde y trouve la même saveur amère.

Jamais la petite princesse ne s'était figuré qu'elle pût être jalouse; c'était bon pour Serge ou pour Vazoumof, ou pour n'importe qui; mais elle, à quel propos ferait-elle connaissance avec "le monstre aux yeux verts"?

Et voilà que pour avoir aperçu Maurice De Vère assis avec une dame, sur un banc, dans le jardin public, un jour de carnaval, c'est-à-dire au moment et à l'endroit les moins mystérieux qui soient à Menton, elle avait du chagrin, du vrai chagrin, assez pour lui couper l'appétit et lui faire faire des rêves très désagréables!

— Il ne l'épousera pas, se disait-elle; c'est une femme mariée ou une veuve pour le moins! Elle met de la poudre de riz et encore autre chose pour que ça tienne; on n'épouse pas ces dames-là; on épouse les jeunes filles...

Sans doute, mais pourquoi Maurice avait-il été assez occupé de Célimène pour ne pas voir passer ses jeunes amies? Voilà ce qui était grave!

Néanmoins, à neuf heures du matin, après de tendres adieux un peu précipités à la princesse, les jeunes filles et Mlle Brot se trouvaient à bord du yacht. Leur père les accompagnait, et faisait les honneurs à Mrs Strand, escortée de sa belle-fille, ainsi qu'à quelques autres dames qui allaient à Nice, en promenade. Serge Nébéline se rendait agréable à tous, et Maurice De Vère, très occupé, paraissait ou disparaissait dans les escaliers, tout comme s'il eût été le capitaine du bord.

Orlansky expliquait à une dame qu'il descendrait à Nice et rentrerait chez lui par le train de trois heures, laissant le yacht continuer sa croisière, lorsqu'il se sentit respectueusement toucher le coude. C'était Balotto, porteur d'un pli.

Le prince l'ouvrit, lut la lettre et chercha son chapeau.

— Je vous demande pardon, mesdames, dit-il, d'une voix altérée; une visite imprévue... il faut que je rentre chez moi. Vous aurez de mes nouvelles tantôt; je vous rejoindrai... à Nice, ou ailleurs...

Il baisa hâtivement le front de ses filles et sauta dans le youyou. Pendant que la voiture qui avait amené Balotto reprenait, à grand train, le chemin de la villa, le yacht après avoir convenablement mugi dans sa sirène, doubla gracieusement le petit môle. Un instant après, il prenait la direction du cap Martin. Le pavillon russe fut hissé, à trois reprises, au mât qui dominait la villa Lumineuse; l'élégant bateau répondit, puis salua avec les couleurs françaises, et, sous le vélum, chacun s'installa pour jouir du paysage.

Véra et sa sœur, oubliant leurs devoirs d'hôtesses, s'étaient assises côte à côte, la main dans la main.

— J'ai le cœur serré, dit l'aînée. Cela me fait de la peine que papa ne vienne pas avec nous!

— Maintenant ou plus tard, répondit Mila, c'est toujours la même chose! Si seulement nous pouvions avoir de bonnes nouvelles à Nice. N'est-ce pas drôle qu'on nous expédie hors de la maison, au moment où... il y a bien de drôles de chinoiseries dans le monde! quand je serai mariée, il n'y aura pas de chinoiseries chez moi. Tout s'y passera à ciel ouvert...

— Portes closes, cependant? demanda Véra avec un demi-sourire.

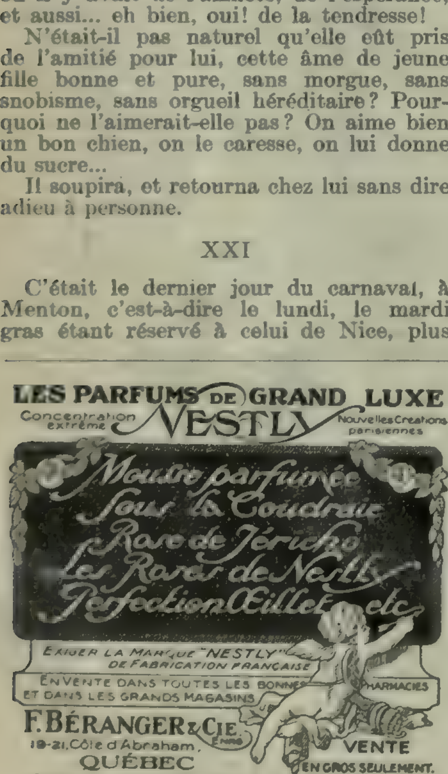
— Bien entendu; on ne peut pas vivre dans la rue! Mais, si j'ai des enfants, ils ne me quitteront pas à une heure où je ne serais pas sûre de les revoir...

Serge arrivait, joyeux, affairé, avec des propositions diverses pour employer le temps. Après les dix premières minutes d'admiration, les femmes s'ennuient mortellement en mer, si on ne s'arrange pas pour les distraire. Nébéline savait cela, ayant déjà pas mal voyagé.

— Nous ne sommes pas aimables aujourd'hui, dit Lioudmila, d'un air décidé. Ce n'est pas notre jour, et il n'y a pas de quoi non plus. Inventez quelque chose pour les autres; notre mélancolie nous suffit pour nous préoccuper.

— Inventer quoi? murmura l'excellent garçon. A bord d'un yacht, ce n'est pas facile! Je ne vois qu'une chose: manger!

— Eh bien, inventez un avant-lunch; ensuite, il y aura le lunch; en mer, on mange toute la journée; tout cela n'est pas si long; d'ailleurs, nous serons à Nice avant deux heures, même en traînassant dans toutes les criques, et il doit y avoir,



Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

à bord, de quoi satisfaire n'importe quelles fringales. C'est votre affaire.

— Si Maurice De Vère voulait un peu m'aider... fit Serge. Il est à rôtir dans la chambre de chauffe, avec son ami le mécanicien.

— Il a amené son ami? demanda Véra. Comment est-il, cet ami?

— Un peu plus âgé que lui, chauve, myope, très intelligent; vous ne connaissez que lui! Depuis huit jours, il démonte le yacht pièce par pièce, sous prétexte d'en étudier la machinerie. Et puis il a une très jolie femme.

— L'ami myope? demanda Véra. Lioudmila, ce jour-là, semblait muette.

— Une très jolie femme, très coquette. Mais il est si myope!... Il ne s'en aperçoit pas. Et puis, c'est une brave petite femme tout de même, mais elle ne peut pas s'empêcher d'être coquette. Ainsi moi...

— Fat! dit Véra, en le menaçant de l'index.

— Pas du tout! C'est pour vous donner un exemple. Hier, je suis arrivé sur la promenade du Midi, au moment où vous veniez de passer; elle avait mis le grappin sur Maurice, et c'était un siège en règle, je vous en réponds! Tout y était: les yeux sous la voilette, le petit rire qui montre les jolies dents...

Le cœur de Lioudmila se serrait de plus en plus; elle avait envie de chasser Serge avec son mouchoir, comme une mouche importune. Il continua.

— On aurait dit que De Vère concentrait l'Eternel Masculin, celui qu'il faut réduire en esclavage. J'arrive... Elle sait bien que je suis fiancé, n'est-ce pas? La voilà qui dirige ses batteries sur moi; je n'avais qu'à bien me tenir! Et Maurice n'existait plus! Il a filé à l'anglaise, me laissant en proie à tous les dangers. Il faut que je lui en fasse reproche, quand je pourrai l'attraper.

— Mais, reprit Véra, le mari de cette dame doit passer une vie assez désagréable, dans tout cela?

— Lui? Pas du tout! Elle le traite comme les autres. Elle fait pour lui la même dépense de petites mines, de sourires, d'œillades et de mouvements d'ombrelle. Elle est comme cela; ce n'est pas sa faute, à cette femme!

Lioudmila avait ramené ses regards vers des objets moins lointains que les montagnes aux élégantes découpures qui forment, à Menton, un cadre incomparable.

— Où l'avez-vous laissée, cette banale Célimène? demanda-t-elle non sans un reste d'émotion dans la voix.

— Elle doit être à Nice aujourd'hui, dans une tribune, à jeter des confetti sur les chars. C'est une amuseuse enragée. A moins qu'elle ne vienne chercher son mari à bord, vous n'avez pas grand'chance de la voir. Elle est toujours partout et nulle part.

— Je l'ai vue, dit gravement Mila.

— Hier, sur la promenade pendant qu'elle dépiautait De Vère! Elle était dans tout son beau alors! Mais lui, je le plains! On a toujours l'air d'un imbécile, quand une femme vous harponne comme cela en plein air!

— Monsieur Nébéline! Vous émettez des théories bien étranges aux oreilles de mes jeunes princesses, fit la voix de Mlle Brot.

— J'en conviens! dit-il en s'inclinant; et je m'humilie. Alors, Véra, vous dites qu'il faut leur donner quelque chose à manger?

Son geste indiquait les groupes de dames disséminés sur le pont.

— Et vite! répliqua sa fiancée, si vous ne voulez pas qu'il se produise un froid.

L'institutrice s'était assise auprès de ses anciennes élèves: Lioudmila se leva lentement.

— Je vais voir en bas, dit-elle, si tout est bien arrangé dans les salons.

Elle descendit l'escalier reluisant de cuivres bien astiqués, et se trouva seule. Le jour tamisé par le double voile de la tente sur le pont et du plafond en vitraux de couleur tombait très doux sur les meubles élégants; de grandes vasques de bronze vissées aux tables contenaient dans du sphagnum imbibé d'eau, comme une éponge, de superbes roses jaunes qui n'avaient pas poussé dans le jardin de la villa.

Ces fleurs, opulentes *maréchal Niel*, étaient un don de Nébéline, et s'étaient épanouies sous le vitrage d'une serre froide, à l'abri des caprices de l'équinoxe.

Lioudmila les regarda avec une sorte d'amitié, en soupesa une dans sa main; si lourdes, si royalement belles... comme Lily Strand.

— A quoi tient la destinée, se dit-elle; mon cœur était si pesant ce matin, et à présent, sans la pensée de maman, il aurait des ailes, des ailes...

Tout doucement, elle ouvrit une porte, fermée au verrou, et se trouva dans un couloir sombre, imprégné de l'odeur de graisse chauffée, particulière aux machines. Elle aspira cet air, comme s'il eût été chargé de parfums.

Elle s'arrêta dans le couloir; à peu de distance, elle voyait un groupe, éclairé par les reflets de la chambre de chauffe; ce groupe comprenait le mécanicien du bord, De Vère et son ami, l'ingénieur, enfoncés dans une discussion animée. Les trois hommes portaient la grande blouse de toile grise, tombant jusqu'aux genoux, qui leur permettait de braver le trop proche voisinage des machines, ruisselantes d'huile.

Les yeux de Maurice furent attirés par le point clair de la silhouette juvénile; il s'avança vers Lioudmila et resta surpris en la reconnaissant.

— Vous ici, princesse? dit-il d'un ton affable, mais si poli qu'il en était glacial, vous allez attraper de bien vilaines choses sur votre joli costume.

Elle répondit sans le regarder:

— Avez-vous oublié que les machines à vapeur et moi, nous sommes d'anciennes connaissances?

Il se raidit; deux paires d'oreilles les écoutaient; le plus strict décorum était de rigueur.

— Le verrou n'était donc pas poussé à la porte du couloir? demanda-t-il.

— Il l'était. J'ai ouvert; je voulais savoir comment le yacht fonctionne... et aussi vous prier de venir manger une tartine, là-haut.

De Vère recula d'un pas, et présenta son ami.

— Monsieur Bressolles, ingénieur, qui veut bien m'apporter le concours de son expérience, ainsi qu'au prince Orlansky, dans nos essais...

Bressoles salua; même sous la blouse de toile grise, même avec son front chauve et ses lunettes d'or, c'était un homme du monde. Mila se figura difficilement la Célimène de la veille lançant des œillades à ces lunettes, et souriant à cette blouse. Mais tout ce qui est improbable se peut tout de même. Elle sourit.

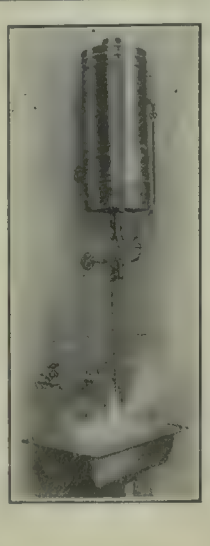
— Alors, vous montez, messieurs, dit-elle? Gardez votre accoutrement, il est très pittoresque, et plein de couleur locale.

— De couleur, surtout, insinua Bressolles en regardant les taches diverses dont tous deux étaient parsemés. Nous vous obéissons, princesse.

Maurice qui s'était écarté une seconde revenait, débarrassé de sa chrysalide de toile. Il suivit Lioudmila dans l'étroit corridor; pourquoi? Il n'eût pu le dire. Ils se trouvèrent seuls tous deux dans le salon parfumé de roses, sous le demi-jour du vitrail, légèrement secoués par la trépidation de l'hélice, qui faisait trembler les fleurs dans les grandes coupes de bronze.

— Nous verrons madame votre mère à Beaulieu? demanda Lioudmila, pre-

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Berceurs, caressants, pénétrants et d'une rare distinction, tels sont les inimitables: "Royalis Flor", "Secret de Femme", "Mon Béguin".
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs



"PRESTO"
APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT
Suppression du réservoir. *Suppression des allumettes.*
ÉCONOMIE de gaz, de temps.
DÉMONSTRATION SUR DEMANDE.
Dominion Welding Mfg
Tél. Est 4430
340, RUE AMHERST - - MONTRÉAL

nant d'une main distraite une rose qu'elle mit à son corsage.

— Assurément: j'irai la chercher pour vous l'amener, et même, si vous n'y voyez pas d'obstacle, elle nous accompagnera à Nice. Ce soir, je la reconduirai chez elle, après le feu d'artifice.

— Vous ne dormirez pas à bord? demanda la jeune fille.

— Il n'a pas été question de cela, fit Maurice un peu embarrassé.

— Mon père devait rester avec nous... enfin, nous n'avons pas peur, et nous sommes en bonne compagnie.

Elle se tut, la main appuyée au bord d'une table; l'hélice continuait à secouer les roses d'un petit frémissement régulier.

— Mon sort se décide, monsieur De Vère, dit-elle de sa voix limpide. Suivant que le ciel l'aura voulu, je serai d'ici peu une assez pauvre petite princesse, — ou bien je resterai une riche petite princesse... mais vous n'aimez pas les petites princesses...

— Je ne comprends pas, fit-il, le visage soudain tiré et pâli.

— Vous comprendrez plus tard. Plût à Dieu que je fusse pauvre, sans pour cela causer de dommages aux miens! Plût à Dieu que ce jour fût pour ma sœur et pour moi le premier jour de la délivrance... c'est un lourd poids qu'une fortune sur des épaules de jeunes filles...

— Votre sœur a trouvé un compagnon digne d'elle pour l'aider à le porter, hasarda De Vère.

— Elle, oui, — mais moi! Je ne me sens pas capable, non! je ne suis pas faite pour diriger et dépenser tant d'argent! Je n'aime pas cela; c'est un obstacle dans la vie; cela vous fait rechercher par des gens haïssables... et cela écarte de vous ceux qu'on voudrait voir s'approcher.

Au lieu de rougir, elle était devenue très pâle en achevant cette phrase; machinalement, elle détachait un à un les pétales de la rose splendide attachée à son corsage; ils tombaient sur le tapis, avec un petit bruit mélancolique entre le froissement des lames sur la coque et la trépidation de l'hélice.

— Cela, mademoiselle, c'est encore vrai! répondit Maurice en s'appuyant à l'autre côté de la table, peut-être pour se maintenir contre un très léger roulis.

— Eh bien, monsieur, parfois... parfois la Providence a pitié des mortels affligés... peut-être à cette heure même le poids tombe-t-il de mes épaules... il faut attendre. Mais riche ou non, la petite princesse vous a voué beaucoup d'estime, monsieur De Vère, infiniment d'estime, et, même si la vie nous séparait pour toujours, si nous ne devions plus nous rencontrer que par hasard de loin en loin, cette estime ne saurait changer... jamais... la petite princesse vous prie de ne pas l'oublier... Vous ne l'oublierez pas?

Elle le regardait droit dans les yeux, avec sa franchise ordinaire; ce n'était pas l'attitude d'une jeune fille amoureuse, c'était celle d'une femme qui a donné d'elle-même quelque chose qu'elle peut avouer devant tous jusqu'à la dernière heure de sa vie, eût-elle des cheveux blancs.

— Je ne l'oublierai pas, mademoiselle, dit Maurice en inclinant la tête.

Quand il la releva, il n'avait plus devant lui que les pétales de roses tombés sur le tapis. Il mit un genou en terre et les recueillit pieusement.

— Cela et deux violettes blanches, pensa-t-il, voilà tout ce que m'aura laissé ce rêve... et puis l'impossibilité d'en jamais aimer une autre, car celle-là complétait mon âme tout entière.

— De Vère, cria la voix joyeuse de Serge, vous n'avez pas soif après votre long séjour dans l'enfer des machines? Allons, venez!

Maurice monta les degrés et se trouva sur le pont, en plein monde civilisé, étourdi par l'air vif, par le mouvement du yacht, par le panorama qui défilait devant lui.

Son regard chercha Mila.

Elle n'était pas loin; tous les hôtes avaient une coupe de vin mousseux à la main; Serge lui en tendit une, il la prit.

— A l'avenir! cria Nébéline, d'une voix vibrante. Il n'est pas de meilleur souhait, et l'avenir est une divinité capricieuse qu'il faut toucher, s'il est possible.

— A l'avenir! répéta doucement Mila, en levant son verre devant ses yeux qui regardaient Maurice.

— A l'avenir! répéta celui-ci, acceptant le toast, avec tout ce qu'il comprenait.

— A l'avenir.... du nouveau propulseur! murmura Bressolles dans l'oreille de son ami.

XXII

Mme De Vère était venue à bord, passer une demi-heure, sous la garde de son fils; avec une tendresse apitoyée, elle avait baisé au front les deux jeunes filles, qui l'avaient devinée et remerciée secrètement, dans leur cœur, puis, vers le soir, le yacht, lassé de courir de baie en baie, de longer tous les jardins de villas suspendus sur la mer, s'était ancré devant Nice.

Les dames, venues pour s'amuser, étaient descendues. Vazoumof était monté; un dîner, aussi correct que ceux de la villa, réunissait à table, dans la salle à manger du yacht, les deux couples de fiancés, Mrs Strand et Mlle Brot, plus Lioudmila isolée et silencieuse. Maurice avait accompagné à terre son ami Bressolles, pressé de retrouver sa femme pour la conduire à une grande fête masquée, offerte, ce jour-là, par une dame du vrai monde, à une centaine d'invités triés sur le volet.

Le dîner s'acheva sans grande animation; un léger courant d'air faisait couler la stéarine des bougies, dans les bobèches et les fleurs s'effeuillaient lamentablement. Le prince manquait à tout le monde, et chacun songeait à la villa Lumineuse.

— Allons regarder Nice, dit Lioudmila. Au moins c'est illuminé.

Le panorama de la ville était d'un effet merveilleux. Les illuminations dessinaient la symétrie des places et des rues; des porteurs de lanternes vénitiennes couraient çà et là, piquant de points de feu la masse sombre du torrent, d'où s'échappaient des rires et des cris joyeux, perceptibles au-dessus du brouhaha.

Un faible bruit de rames battant l'eau attira l'attention de Lioudmila; légère et presque insaisissable, elle se dirigea vers la coupée, fermée seulement par un crochet de laiton passé dans un anneau, au bout d'une corde de velours. Le mouvement régulier des rames devenait plus distinct en se rapprochant. Le cœur de la jeune fille battait si fort que, pendant une seconde, elle n'entendit plus rien. Elle pressa ses deux mains sur ce cœur mal discipliné, et se pencha davantage. Une voix grave prononça quelques mots...

— C'est papa! se dit-elle.

D'un coup de doigt, elle fit sauter le crochet et resta penchée en avant.

Le fracas d'une pièce d'artifice étouffa tous les autres sons; elle se redressa et la voix bien-aimée de son père retentit joyeusement à ses oreilles.

— Nous-y voilà, disait-il, avez-vous la corde? oui? alors, hop!

En trois enjambées il fut à bord, suivi de près par Maurice.

— Ma petite chérie, dit-il en serrant sa fille dans ses bras, avec une ardeur juvénile, maman va très bien; Dieu a béni notre maison; vous avez un frère!

A sa voix, les autres s'étaient approchés: on le complimenta; il s'assit et demanda un léger souper.

— J'ai eu la chance de trouver un train, expliqua-t-il. Heureusement, De Vère était à la gare; vous étiez là en permanence, dites? fit-il en s'adressant au jeune homme.

— Depuis six heures, à peu près, répondit Maurice.

AMELIOREZ VOTRE ALIMENTATION
EN EMPLOYANT LES PRODUITS **M. D.**

CRÊME DOUCE --- BEURRE --- CRÊME GLACÉE

MONTREAL DAIRY

Tél. EST 1618 - 1361. 290, AVENUE PAPINEAU

— Vous avez joliment raison, car s'il m'avait fallu trouver un batelier, je n'aurais peut-être pas pu arriver ici avant le petit jour. Vous avez eu une fameuse idée de prendre le youyou. Et puis, vous en avez une, de ces poignes de rameur!

— On fait ce qu'on peut! répliqua modestement le jeune homme.

— Avez-vous dîné, seulement? demanda Orlansky s'avisant soudain que, s'il avait attendu les trains depuis six heures, son rameur improvisé devait avoir fait assez maigre chère.

— A peu près! fut la réponse. Mais je n'ai pas faim, merci.

Le prince mangea quelques bouchées d'un grand appétit, puis, rassasié sur-le-champ, s'appuya au dossier de son fauteuil. Ses amis avaient mille questions à lui faire; il répondit d'un air heureux et las. Sa plus jeune fille, qui s'était blottie tout contre lui, baisa la main qu'il laissait prendre, et s'éloigna doucement.

A la coupée où elle l'avait accueilli, elle retrouva Maurice qui, très fatigué, l'âme battue de mille souffles contraires, se tenait immobile, ne comprenant plus grand'chose à rien.

— Monsieur Maurice, lui dit-elle presque tout bas, voulez-vous venir un peu avec moi?

Il la suivit docilement. Une grande flamme rouge illumina les montagnes, les échos tressaillirent au bruit redoublé des bombes, et puis Carnaval brûla paisiblement dans l'air calme, en une grande flamme haute et sereine, d'où s'échappaient des milliers de parcelles d'étoupe embrasée, luisantes comme de minuscules étoiles, aussitôt éteintes.

Elle s'assit sur un banc; l'équipage, à quelques mètres de là, s'amusait du spectacle; abrités par le rouffle, ils étaient bien seuls.

— Monsieur Maurice, dit-elle, le destin est venu à mon secours; le poids est tombé de mes épaules. Je ne serai jamais très riche; je ne suis plus qu'une petite princesse, pas pauvre, pas fortunée non plus... et Dieu sait que jamais de ma vie je n'ai été si contente!

Il regardait sans comprendre le joli visage si sérieux, illuminé des lueurs fugitives et intermittentes de Carnaval mourant.

— J'ai un petit frère, monsieur Maurice, et vous ne savez pas tout ce que cela veut dire pour moi, comme pour ma sœur... Vous croyez qu'au lieu de deux enfants, nous sommes trois, comme en France? Pas du tout! Mon frère est un homme, c'est un héritier... tous les biens vont à lui, excepté...

Sa voix se mouilla d'un petit rire ému.

— Excepté notre petite septième part, à ma sœur et moi. Vous ne connaissez pas la loi russe? Nous n'avons que la septième part!

Elle répétait ce mot avec une joie profonde; tout ce qu'il y avait de meilleur dans ce petit être vaillant montait à la surface, et s'exhalait en cette phrase qui faisait d'elle, relativement, une déshéritée.

— Serge dit que ça lui est bien égal, reprit-elle. Il a raison; il est riche. Mais moi, je ne suis plus riche, et ça ne m'est pas égal, oh non! Je m'en réjouis de toute mon âme. Est-ce que vous me comprenez, monsieur Maurice?

Il ne pouvait pas lui répondre; même pour obtenir de sa bouche une parole encore plus précieuse, il n'eût pas pu prononcer un mot. Silencieusement, il s'inclina sur la main qu'elle étendait sur le dossier du banc, et avec un respect souverain, il baisa cette menotte désintéressée.

— Je n'ai que mon épée, dit-il, et mes connaissances en chimie; voudra-t-on de moi dans votre illustre maison?

Elle rit de son joli rire enfantin.

— Illustre? Nous n'avons pas conquis l'Angleterre, nous autres, nous n'avons pas été aux croisades! La faveur d'un souverain nous a faits prince un beau jour... une disgrâce eût pu tout aussi bien nous envoyer en Sibérie. Non que je méprise notre titre, ajouta-t-elle; il a été gagné sur un champ de bataille; mais je prise bien plus la croix de Saint-Georges que porte mon père, parce que celle-là n'est pas héréditaire; elle est la récompense d'un fait d'armes personnel...

— Je n'ai encore rien de pareil à vous offrir, murmura De Vère assombri.

— Nous sommes jeunes! répliqua-t-elle, avec son rire charmant. Nous attendrons un peu, pour ne pas troubler ma pauvre maman; elle doit être bien heureuse, mais elle a aussi grand besoin de repos. Et, un de ces jours, quand le moment sera favorable, vous me réclamerez, n'est-ce pas, monsieur Maurice? Vous ne me laisserez pas faire tout l'ouvrage? Il me semble que jusqu'ici, c'est moi qui...

— Convenez que je ne pouvais guère... songez à ma situation...

— Bah! fit-elle, de l'argent seulement! Qu'est-ce que c'est que de l'argent? Et nous en aurons toujours assez, quoique je n'en aie plus guère.

Le prince s'était levé et venait à eux.

— Que complotez-vous là, dit-il. Vous me ramenez, De Vère? Ou bien vaut-il mieux que je vous laisse à bord?

— Je retourne à Menton avec vous, répondit le jeune homme. Le maître d'équipage et ses matelots sont plus que suffisants pour protéger ces dames.

— Alors, dit l'heureux père, je m'en vais. Et vous rentrez tous demain matin, votre croisière n'aura pas été longue. Nous prenons le canot. Venez-vous Nébéline, et vous général?

Les quatres hommes s'éloignèrent sur la mer tranquille, sous les étoiles qui commençaient à percer les vapeurs du feu d'artifice; les sons de musiques lointaines rythmaient le mouvement des rames; puis tout s'éteignit. Les dames descendirent s'installer dans leurs cabines, mais avant de rentrer, Lioudmila regarda, au-dessus de sa tête, la traînée lumineuse dans le ciel.

— Béni sois-tu, mon cher petit frère, dit-elle, presque avec un sanglot. Tu ne sais pas toute la joie que tu apportes en ce monde!

XXIII

La villa Lumineuse était toute en joie. Une superbe nourrice italienne promenait au soleil d'avril, sous un parasol, le jeune prince enrubanné, niché dans les dentelles et dans la soie. Tout ce luxe ne l'empêchait pas de dormir à poings fermés, sa bonne petite figure rouge placide, sous le voile de point d'esprit, et de se comporter comme un bébé décidé à mourir centenaire.

La princesse semblait avoir retrouvé sa jeunesse: heureuse et fière de ce fils robuste, si peu semblable aux aînés, trop délicats, elle revenait à la vie avec ce contentement profond des femmes qui pendant longtemps ont côtoyé la mort, sans espoir d'aborder jamais à un autre rivage.

Le printemps exquis versait des cascades de fleurs du haut des collines, jusqu'au bord des galets de la mer.

Pâques était loin déjà; le yacht qui n'avait pas servi à grand'chose dormait dans le port, prêt à emmener la famille vers les rivages de Crimée, dès que la princesse serait en état de supporter le voyage, et Lioudmila n'avait encore rien dit. Son bonheur était de ceux qui ne s'évaporent jamais; elle le gardait en elle sans le cacher, fidèle à sa règle de droiture. Si quelqu'un l'avait interrogée, elle eût dit la vérité. Seule, Véra s'en doutait, mais celle-ci ne parlait pas, pleine de confiance en la sœur plus jeune, qui, après lui avoir assuré le bonheur, saurait sans doute se faire une part semblable dans la vie.

Le jeune couple devait être marié chez le prince, à Garacimo, dans le courant du mois de juin; et les semaines passaient, à la fois courtes et longues, pendant que les fiancés vivaient dans leur rêve doré.

Maurice De Vère ne refusait plus aucune invitation; si jadis, par prudence ou discrétion, il avait espacé ses visites, il ne voyait plus maintenant de prétexte pour se priver de la joie qu'elles lui donnaient.

Le prince, qui l'appréciait de plus en plus, ne pouvait se passer de lui; les expériences avaient repris de plus belle, et, à plus d'une reprise, Orlansky avait exprimé tout haut son regret très sincère de ne pouvoir emmener le jeune homme en Russie.

— A nous deux, disait-il, nous trouverions un levier d'Archimède et nous soulèverions le monde!

HÔPITAL PRIVÉ
— DU —
Docteur MILETTE
Ancien stagiaire de l'Hôpital Broca, PARIS.
Spécialité: MALADIES DE LA FEMME
Consultations: 2 à 4, 7 à 8
Tél. EST 7277
20 Carré St-Louis
MONTRÉAL

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

En attendant, il mettait les heures à profit. Une machine très bien construite sur les indications de Bressolles, devait être adaptée à un canot, et le ferait sûrement marcher à l'aide d'une hélice, actionnée par la composition chimique, dont les bases, définitivement arrêtées, n'avaient plus occasionné de mécompte.

— Ce qui manque, à présent, dit le prince, c'est le canot.

— Vous pourriez en acheter un à quelque pêcheur de Menton, suggéra Mlle Brot.

— Ah! mais non! riposta le prince. Pour mettre tout le port dans le secret de l'affaire! L'ancien propriétaire de l'objet, l'eussé-je payé dix fois son prix, ne manquerait pas, s'il arrivait un accident, de crier qu'on lui a détruit son gagne-pain!

— C'est assez humain! fit Maurice en riant. Mais pourquoi pas le youyou du yacht?

"Il est en acajou, solide, presque neuf, bien construit; avec une tarière pour laisser passer l'arbre de couche, — un tout petit arbre de couche, et une hélice à l'arrière... on pourrait raccourcir un peu le gouvernail...

— C'est bien petit! dit le prince.

— Pour une seule personne, ce sera toujours assez grand! répliqua le chimiste.

— Une seule personne? Nous deux, mon jeune ami; et je suis d'un joli poids.

— Précisément, la machine est lourde, ce serait une faute que de se mettre deux avec ce gros poids mort. J'irai seul, prince, c'est nécessaire.

Orlansky le regarda presque de travers.

— Je ne sais dit-il, quelle rage vous avez de vouloir toujours payer de votre personne; votre peau vaut quelque chose, mon cher ami, et je ne vois pas pourquoi vous la risqueriez, alors que je me prélasse...

— Vous êtes père de famille, riposta Maurice avec gaieté.

— Et lourd, j'en conviens, on ne peut pas m'ôter ça. Mais pourtant...

— Il faut que ce soit ainsi, dit sérieusement le jeune homme, ou bien je décline toute responsabilité.

La discussion dura un certain temps, mais Maurice eut l'avantage. Le youyou fut apporté dans le jardin, Bressolles et un menuisier habile placèrent une mécanique mystérieuse.

L'expérience fut fixée au mardi suivant. Le port était à peu près vide, les yachts s'étaient tous envolés vers des rives plus fraîches, la ville se dégarnissait, et sans les voyageurs qui, venant d'Italie, s'arrêtaient pour admirer la fraîcheur et la beauté de ce merveilleux jardin naturel, Menton eût été livré à ses propres ressources.

Mlle Brot avait fait ses réserves, fort sensées d'ailleurs. Elle avait exigé que Maurice fût revêtu d'un maillot de bain, aussi foncé qu'il le voudrait, avec des bas pareils et des espadrilles; une toque de tricot sur la tête le garantirait du soleil.

— Mais, mademoiselle, s'écria le prince lorsqu'il entendit la description de ce costume, pourquoi voulez-vous vêtir notre jeune ami comme s'il allait faire une partie de pêche?

— Parce qu'il sera jeté à l'eau si votre machine saute! répondit la Suissesse, et que s'il est embarrassé de ses vêtements, il n'en sera pas plus fier. Brûlez un cierge encore, pour que l'appareil ne lui retombe pas sur la tête!

— Le bateau coulerait plutôt, répliqua le prince d'un ton sérieux. Mais vous avez raison, il faut tout prévoir; nous ajouterons quelques rivets. Il ne faudrait pas vous briser la colonne vertébrale, mon bon De Vère! C'est assez de vous avoir rôti une fois!

— Il n'arrivera rien du tout, dit Maurice, mais Mlle Brot est trop sage pour que je ne suive pas ses conseils à la lettre. Va pour le maillot noir.

— Et je vous attendrai sur le rivage avec un bon paletot, ajouta la peu crédule demoiselle. Cela ne peut vous faire aucun mal, et vous en serez peut-être très content.

Pour éviter toute émotion à la princesse, on ne lui parla pas de l'expérience; elle resta sous la loggia comme à son ordinaire, avec des livres et des journaux. Véra et Lioudmila s'étaient postées au balcon, avec une lunette marine pour suivre les péripéties de l'aventure. Nébéline, le prince et l'institutrice se rendirent au rivage par le chemin le plus court; sous la garde d'un matelot, le youyou muni de sa machine était attaché à un piquet, près du bord.

Ayant rejeté son pardessus, Maurice entra dans le youyou, qui s'enfonça de quelques centimètres.

— Vous aviez raison, dit le prince; la machine est lourde, ou plutôt, le canot est trop petit. A Dieu, vat!

D'un coup adroit, le jeune homme mit son embarcation à l'eau, puis il rama quelques brassées, afin d'avoir un peu de profondeur sous la quille. Il était dix heures du matin, tout semblait sommeiller, dans la paisible baie de Garavan.

— Attention, cria Maurice, je déclanche!

Il avait rangé ses avirons; il se pencha en avant, tira un bouton, saisit le gouvernail, et la minuscule embarcation se mit à évoluer avec grâce dans le bassin, où la houle atténuée la balançait imperceptiblement.

— C'est merveilleux, dit tout à coup Nébéline. C'est vous qui avez trouvé ça?

— Non, c'est lui. J'avais eu l'idée, mais une idée ne sert à rien tant qu'on n'a pas trouvé le moyen de l'appliquer.

— Et c'est...

— Une espèce de poudre sans fumée. Tout est dans la régularité de la distribution. Un peu en moins arrêterait la marche, un peu en trop...

Un bruit sec déchira l'air; le canot s'enfonça tout à coup par l'arrière, Maurice fut projeté en haut, l'avant se redressa comme une guérite, puis coula sans autre forme de procès. Au milieu d'un rejaillissement d'écume et de goutelettes brillantes, la forme élégante et svelte de Maurice reparut sur l'eau; il nageait tranquillement vers le rivage dont il était séparé par une centaine de brasses, environ.

— Pas d'accident? cria le prince, qui dans son saisissement avait laissé tomber sa lunette d'approche.

De la tête, le jeune homme fit signe qu'il n'avait aucun mal, et il se hâta d'atterrir. Au moment où il sortait de l'eau, noir et luisant dans son maillot comme une otarie, mais beaucoup plus élégant, Mlle Brot lui jeta sur les épaules le pardessus qu'elle avait préconisé.

— Et les espadrilles, ajouta-t-elle, pendant qu'il les chaussait.

— L'eau est excellente, dit tranquillement Maurice après l'avoir remerciée.

Emerveillés de son sang-froid, mais un peu étourdis cependant, le prince et Nébéline lui secouaient énergiquement chacun une main.

— C'est le distributeur qui a mal fonctionné expliqua le jeune homme, j'en étais presque sûr. Du moment où il y avait double charge, cela devait arriver. Il faudra avoir des clapets perfectionnés.

— Rentrons vite, dit Orlansky.

— Il faudra un scaphandrier pour repêcher la chose, continuait imperturbablement De Vère.

— Nous avons tout le temps d'en parler, dit Orlansky. Rentrons, et séchez-vous.

— Oh! si vous voulez me prêter votre douche, dit le jeune homme, je serai bientôt à point. Il n'y a pas de requins dans ces parages.

— Heureusement! conclut Serge.

Maurice prit les devants à grands pas, pendant que le petit groupe le suivait à une allure plus raisonnable. Le prince ne disait rien; Mlle Brot réfléchissait. Serge ouvrit deux fois la bouche, puis la referma sans avoir rien dit. Comme on arrivait à la grille, il exprima cependant une de ses pensées sous cette forme:

— C'est une chance que le youyou ait été choisi pour l'expérience. Personne n'aura rien à dire.

— Et c'est une bien autre chance, répondit le prince, que De Vère m'ait fait ajouter des rivets à la machine; si elle avait sauté en l'air, au lieu de trouer le youyou, le brave garçon la recevait sur le dos.

— Il l'avait prévu, ajouta Mlle Brot.

Ils n'échangèrent plus une parole.

Lioudmila et sa sœur, de leur balcon, avaient vu toute l'affaire; l'imperturbable confiance de la cadette en son ami ne l'avait pas défendue d'un grand serrement de cœur, quand elle avait vu sa forme svelte projetée par-dessus bord. Elle n'avait pas crié, parce que, au-dessous d'elle, sa mère lisait paresseusement une revue, et que la nourrice promenait le



paisible et insouciant héritier de la fortune des Orlansky. Mais ses doigts s'étaient crispés sur la balustrade de pierre, et c'est avec un profond soupir d'aise qu'elle avait vu le maillot noir se glisser jusqu'à la grève, entre les eaux à peine ridées, pareil à un long poisson sinueux et rapide.

— Oh Véra! fit-elle, lorsque le groupe, retournant au logis, eut disparu derrière les maisons du quai, endormies au soleil, ou du moins blindées par leurs jalousies contre l'éclat aveuglant des eaux.

Sa sœur lui serra fortement la main.

— J'ai eu bien peur, et pourtant, il me semblait... non c'était impossible! Il ne pouvait pas mourir sous nos yeux, dans cette eau claire, par ce temps merveilleux.

Elle embrassa d'un regard semi-dirculaire la véritable orgie de fleurs qui s'écroulait en cascades sur toutes la radieuse vallée.

— Allons au salon, dit Véra en tirant doucement sur la main de sa cadette. Papa dira certainement quelque chose à maman.

Elles descendirent sans hâte. Au moment où la porte du salon se refermait sur elles; celle du hall s'ouvrait, laissant passer Maurice, qui semait derrière lui une traînée de gouttes d'eau. Il s'engouffra rapidement dans l'excalier, accompagné par Serge, qui tenait à le frotter vigoureusement lui-même, assurant que jamais le valet de chambre ne s'acquitterait assez de la tâche.

— Eh bien? firent les yeux des jeunes filles lorsque leur père entra avec Mlle Brot.

— Eh bien, c'est à recommencer. De Vère l'a très bien expliqué: le distributeur de l'explosif a mal fonctionné; deux charges à la fois ne pouvaient manquer de faire éclater les tubes. C'est une disposition à changer. Mais le principe est bon.

— L'appareil a marché? demanda la princesse, qui venait de comprendre.

— Admirablement... pendant sept ou huit minutes; et puis, je ne sais pas pourquoi, il y a une charge qui n'a pas passé, la seconde a forcé son chemin, et tout a sauté.

— Le youyou?

— Est avec la machine au fond de l'eau.

— Eh bien, et M. de Vère? s'écria la princesse effrayée.

— Il se sèche là-haut. Il nage aussi bien qu'il rame, et ce n'est pas peu dire! Tout de même, il a pris une jolie trempette! Vous avez eu une fameuse idée, mademoiselle, continua le prince en s'adressant à l'institutrice, de lui faire revêtir un maillot de bain! Avec des vêtements de ville, je ne sais pas trop ce qui lui serait arrivé!

— Alors, il est ici? insista la princesse, pensive.

— Vous allez le voir tout à l'heure. Et pas plus troublé qu'avant. Je n'en connais pas beaucoup de son espèce! Rien ne le démonte; et avec cela d'une courtoisie qui vous fait toujours son obligé.

— Nous sommes ses obligés en effet, dit Mme Orlansky, toujours grave. Ne vous semble-t-il pas Michel, que nous avons accepté vis-à-vis de ce jeune homme une lourde dette de reconnaissance? Grillé tout vif il y a quelques mois, noyé aujourd'hui pour l'amour de vos expériences...

— Des nôtres, rectifia le prince; si nous réussissons, vous savez très bien que je n'ai pas l'intention de retirer le moindre profit de la découverte; l'honneur d'y associer mon nom me suffira.

— Etes-vous sûr qu'il accepte? demanda soudain Mlle Brot. Je l'ai toujours vu si ombrageux sur les questions de point d'honneur ou de délicatesse, que je doute...

— Il faudrait pourtant trouver un moyen, reprit la princesse avec un peu d'impatience. Il y a des choses qu'on accepte d'un parent, d'un allié, et que d'un étranger...

— Maman, fit Véra de sa voix calme, nous autres filles nous n'avons plus qu'une dot médiocre, n'est-ce pas?

— Médiocre... si l'on veut! dit le prince en souriant, avec l'obscur instinct que sa fille l'emmena vers une solution. Votre frère n'est pas majeur, et nous sommes encore bien vivants... vous pouvez même avoir d'autres frères, après celui-là!

— Tant mieux, répliqua Véra d'un ton joyeux. Plaise à Dieu! La famille ne sera jamais trop nombreuse. Ce que je voulais dire, c'est qu'entre nous autres, princesses Orlansky, et tout homme de bonne famille, il n'existe plus de gouffre qui ne se puisse combler?

— Que veux-tu dire? fit le prince en cherchant du regard sa fille cadette.

Celle-ci s'approcha lentemnet, les yeux baissés, le visage bouleversé, et vint poser sa tête sur la poitrine de son père en disant:

— Papa, oh papa! j'ai eu si peur!

Et elle fondit en larmes.

— Lioudmila! dit la princesse, ouvrant enfin les yeux. Que veux-tu dire?

— S'il était mort noyé, pour nous, pour une expérience, pour une amusette... maman, pensez-y! Et moi...

Elle avait passé de son père à sa mère et s'était mise à genoux, plongeant son visage couvert de larmes dans les dentelles qui ruisselaient sur la chaise longue.

La porte s'ouvrit; elle se redressa vivement, mais malgré les efforts de son petit mouchoir, les larmes s'obstinaient à couler sur le frais visage.

Le père et la mère avaient échangé un regard par-dessus la tête confuse et rougissante de leur enfant. Tout préoccupés, l'un de ses recherches scientifiques, l'autre de sa prochaine maternité, ils avaient cherché à arranger l'avenir de leurs filles suivant leurs plans de sagesse mondaine, et voici que l'amour s'était mis de la partie, dérangeant leurs projets, jouant à cache-cache avec leurs résolutions... Que fallait-il décider maintenant?

Orlansky se rapprocha de sa femme.

— Ma foi, ma chère, lui dit-il à demi-voix, je crois que c'est le seul moyen de nous acquitter... et j'aurais un aide incomparable...

— Mais... fit la princesse encore incrédule, voudra-t-il?

La porte s'ouvrit et Serge se tint sur le seuil, laissant passer Maurice.

— Sain et sauf! s'écria-t-il, et rouge comme une écrevisse. Quelle réaction!

Lioudmila n'avait pas écouté; pâle de joie et d'émotion, elle avait fait un pas au-devant du jeune homme.

— Monsieur Maurice, dit-elle, d'une voix pleine de sanglots, et où il y avait pourtant un petit rire, maman demande si vous voudrez...

BLOUSES Nous venons de recevoir direct de Paris les plus nouvelles et jolies blouses parisiennes. *Aussi*, très joli assortiment en fait de robes pour bébés, lingerie pour trousseaux, etc.

Département Spécial pour POINTS D'OURLET.

PARFUMERIE: Coty, Hanbigan, Guerlain.

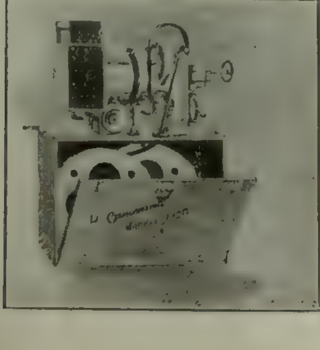
Une visite est sollicitée.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360

Angle de la rue Crescent



VUES ANIMÉES ET PROJECTIONS CHEZ VOUS PAR LE "COSMOGRAPHE"

Cinématographe ne pesant que 30 livres et s'adaptant à tous les circuits électriques.
Image jusqu'à 12 pieds de diamètre.

Séances données partout pour fêtes conférences. — Location et échange de pellicules.

A VENDRE.—"Cosmographes" et lanternes magiques — verres à projection — Cameras, lentilles — Photographies de l'histoire du Canada — Vues comiques — voyages, etc.

Cinématographie industrielle et commerciale.—Faites photographier en vues animées vos industries — établissements de commerce, etc. Excellent moyen de faire connaître vos produits. — Facilité de circulation des pellicules dans les **Cinémas.**

Souvenirs de famille photographiés en vues animées.—Groupes de famille — Mariages — Réunions — Réceptions — etc.

Photographie artistique et industrielle.—Agrandissement, développement et impression soignés pour amateurs.

Tél. Est 6272. **EDGAR GARIÉPY, 704, S.-Denis, MONTREAL**

Il l'enveloppa d'un regard profond, prit la main qu'elle lui tendait et la conduisit à sa mère.

— Si je croyais en être digne, fit-il très bas...

On ne raconte pas le bonheur. Après le déjeuner, où l'on but du vin de Champagne, dans les coupes de cristal taillé, Maurice emmena sa jeune fiancée au bout du jardin, le long de la voie ferrée.

— Vous souvenez-vous? dit-il.

Elle rit, et tendit sa menotte à un baiser qui ne se fit pas attendre.

— Vous savez, répondit-elle; j'étais si contente d'être une petite princesse! C'est fini! Il n'y aura plus de petite princesse; il y aura Mme Maurice De Vère la femme du savant chimiste, *et cœtera, et cœtera!*

Elle se fit à elle-même une profonde révérence pendant qu'il souriait.

— Et pourtant, Lioudmila, dit-il, tant que j'aurai une âme pour me souvenir, je vous reverrai assise là, vos petits pieds dépassant votre robe blanche...

— Je l'avais dit qu'il me parlerait de mes pieds! s'écria-t-elle, prenant le ciel bleu, les oliviers d'argent, les orangers en fleurs et tous les oiseaux des bois à témoin de sa mésaventure. Il y a mis le temps! Six grands mois! Mais il y est venu tout de même!

Il sourit, et passa sous le sien le bras qui faisait mine de l'écarter.

— Tant que j'aurai une âme pour me souvenir, reprit-il, vous resterez, Lioudmila, ma chère, mon adorable petite princesse!

FIN

Dans notre prochain numéro:
"Mon Oncle et Mon Curé" par Jean de la Brète et la VIIe partie de "La Passagère" De Guy de Chantepleure.

Culture de beauté

Pour conserver le teint

La beauté du teint ne résulte pas seulement des soins locaux que l'on prend du visage; c'est l'état général de la santé; c'est à l'hygiène et surtout à l'alimentation qu'il faut attribuer la fraîcheur, ou la fatigue du visage; surveillez votre régime et excluez de votre alimentation tout ce qui pourrait troubler votre digestion, surtout prenez grand soin de vos intestins.

Les promenades au grand air et à la pluie donnent du teint: le vent, la chaleur et le froid sont autant d'ennemis, sans oublier l'air salin, qui est défavorable au visage. Voici ce que je vous recommande pour conserver votre teint frais:—Lotionnez le visage avec de l'eau bouillie, puis appliquez un jaune d'oeuf, que vous laissez pendant une heure; vous lavez ensuite à l'eau tiède pour enlever l'oeuf; ce procédé est aussi excellent contre les rides.—

Un autre procédé, qui donne beaucoup d'éclat à la peau du visage, c'est de la lotionner, alternativement avec du lait chaud et du lait froid.—

Il serait propice de vous donner quelques conseils contre le hâle; car plusieurs d'entre vous, mesdames, ont passé la belle saison à la mer, ou dans les montagnes; le hâle est la destruction du teint; vous avez dû sentir les atteintes du soleil ou de l'air salin; donc soignez votre visage de manière à éviter que les effets disgracieux du hâle ne se prolongent.

Très recommandé, est le blanc d'oeuf, battu en neige et appliqué sur la figure où on le laisse séjourner à peu près une heure; après quoi vous lotionnez le visage avec de l'eau tiède; ce qui est encore mieux, vous faites un cataplasme, composé d'un blanc d'oeuf, battu en neige et additionné d'une pincée d'alun en poudre, d'une cuillérée à thé d'acide borique et d'un peu de crême de lait; on bat le tout, on applique sur le visage où on le conserve le plus longtemps possible, puis on lave à l'eau tiède.—

Vous vous lotionnerez chaque soir avec la préparation suivante:

Eau de fleurs d'oranger......	150 grammes
Eau de rose.................	25 "
Borax......................	15 "
Teinture de benjoin.........	5 "

MADAME RAYMONDE.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

ED Gernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

Produits de Beauté

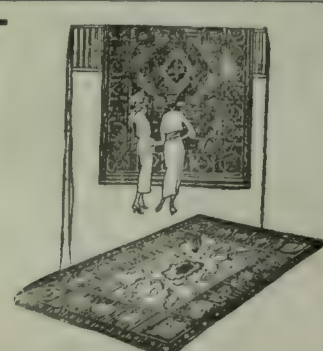


Pour les soins du visage, des mains et des cheveux.

Crêmes grasses, Crêmes à massages, Crêmes astringentes, Crêmes pour le teint, Parfums, Lotions, Pâtes, Poudres, Brillantine, Sachets, Poudre de riz, Talc, Dentifrices, Anti-Rides, Etc.

Madame Raymonde
CASIER POSTAL 384
STATION L. WESTMOUNT, P. Q.

Maison FILIATRAULT
(48 ANS D'EXISTENCE)
Spécialiste, Importateur direct et Marchand exclusif.
TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX
429 BLVD ST-LAURENT
Tél. Est 635 MONTREAL



Notre numéro de Noël paraîtra dans la deuxième semaine de décembre.

Voyer la page 76 pour sommaire des annonces.



PRATTE Limitée

Pianos, Phonographes d'Art, Records

ARTISTIQUES — DURABLES — SONORITÉ PARFAITE

Nous sollicitons votre visite à notre nouveau magasin.

3, RUE S.-CATHERINE EST - MONTRÉAL

(ANGLE S.-LAURENT)

Placez en obligations

Pour votre revenu et votre sécurité

Prenez garde à votre argent lorsque vous l'avez gagné. Placé soigneusement en OBLIGATIONS choisies, vous avez la satisfaction de savoir que le capital et l'intérêt sont en sûreté tandis que le revenu annuel est élevé.

Notre brochure mensuelle sur le commerce général et les conditions économiques vous sera envoyée avec plaisir sur demande.

THE
NATIONAL CITY COMPANY
LIMITED

Bureau-chef Canadien:
74 rue Notre-Dame Ouest, Montréal

10, rue King Est Toronto Ont.

Edifice McCurdy Halifax, N. E.

THE NATIONAL CITY COMPANY — NATIONAL CITY BANK BUILDING — NEW YORK

F. X. GARNEAU

HISTOIRE DU CANADA

(5e Edition, revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices).

PAR SON PETIT-FILS

HECTOR GARNEAU

Préface de G. HANOTAUX, de l'Académie Française.

2 fort volumes in-8° brochés.............. $7.50
Reliure amateur, dos rouge................$12.00

"M. HECTOR GARNEAU a été moins l'éditeur que le continuateur de son grand-père, et il a fait œuvre des plus utiles en donnant à son livre un caractère moderne et une précision scientifique.
(M. P. KAEPPELIN, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, Paris*).

"Le travail de M. HECTOR GARNEAU est réellement novateur. Il eut l'art difficile de demeurer un collaborateur déférent et un continuateur fidèle de l'historien dont il porte si dignement le nom"
(PROF. H. LORIN, *Questions Diplomatiques et Coloniales, Paris*).

"Cette édition donne, sur tous les points, le dernier mot de la science et de la critique historique."
(PROF. H. FROIDEVAUX, *Revue de l'Histoire des Colonies Françaises, Paris*).

"Cette nouvelle édition forme une véritable encyclopédie de L'HISTOIRE DU CANADA."
(M. G. HANOTAUX, *de l'Académie Française. Préface*).

LIBRAIRIE DÉOM

251 Est, rue S.-Catherine - - MONTRÉAL

REPUBLIQUE FRANÇAISE

EMPRUNT NATIONAL 6%

(autorisé par la loi du 2 août 1920)

En rentes perpétuelles de 6% (en francs) inconvertibles jusqu'au 1er janvier 1931,
exemptes de tous impôts français présents et futurs.

PRIX D'EMISSION: 100 francs (au pair) par cent francs de capital nominal, payable comptant, à la souscription, avec jouissance des intérêts à dater du 16 décembre 1920.

Les intérêts seront payés semestriellement, les 16 juin et 16 décembre de chaque année.

Le premier coupon sera payable le 16 juin 1921.

Des certificats provisoires munis de cinq coupons semestriels seront délivrés aux souscripteurs.

Ces certificats seront échangés contre les titres définitifs par l'entremise du Consulat Général.

Titres nominatifs ou au porteur:

de	francs de rente, soit		capital
9	francs de rente, soit	150	francs de capital
30	" " "	500	" "
60	" " "	1000	" "
300	" " "	5000	" "
600	" " "	10000	" "
1200	" " "	20000	" "

Le prix de la souscription sera acquitté en monnaie canadienne seulement, au cours du change moyen de la veille.

La souscription sera ouverte le 20 octobre et close le 30 novembre 1920 :

1o. Au consulat général de France à Montréal;

2o. Dans les agences consulaires de France à VANCOUVER (B.C.) REGINA (Sask.) WINNIPEG (Man.) TORONTO (Ont.) QUEBEC (P.Q.) HALIFAX et NORTH-SYDNEY (N.E.) et SAINT-JOHN (N.B.).

AU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE AU CANADA.
Montréal, le 15 octobre 1920.

Voyer la page 76 pour sommaire des annonces.

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Frabice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieu à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bientôt le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite... La brutale intervention de Melle Arguin force le dénouement. Kerjean demande à la tutrice la main de Phyllis. Suit un semblant de voyage de noces à Bruges... Le retour à la maison dont Phyllis devient la petite reine, qu'elle administre avec économie et dignité. Une rencontre avec Fabrice de Mauve marié, lui rend la paix. Elle n'aime plus cet égoïste et ce mondain. La mort de Mlle Arguin, fait bientôt de Phyllis, une riche héritière...*

DEUXIEME PARTIE

XI—*Suite.*

—Non, mon enfant chérie, je ne veux à aucun prix que vous renonciez au legs de Mlle Arguin... et vous savez qu'une femme ne peut pas plus renoncer à un héritage que l'accepter, sans l'autorisation de son mari... Vous ne tenez pas à être riche maintenant peut-être, parce que vous êtes très impressionnable et que ce soudain changement de fortune s'est produit dans des circonstances qui ont ébranlé votre sensibilité, parce que vous êtes encore un peu saisie, un peu troublée, et surtout parce que vous ne vous faites encore qu'une idée abstraite de votre nouveau pouvoir... Mais, bientôt, demain, il en sera tout autrement. On reprend vite l'habitude d'"être riche", comme vous dites... Et vous rentrerez, comme chez vous, dans la vie de luxe, d'élégance, de "bon plaisir" pour laquelle vous êtes née! Puis il est une chose que ni vous ni moi nous n'avons le droit d'oublier, c'est le désir profond, l'expresse volonté de votre mère adoptive qui était—elle me l'a dit à moi-même huit jours avant sa mort—que sa fortune vous appartînt. En vous conformant au testament de Mlle Arguin, c'est à votre marraine que vous obéissez, Phyllis... Et, un peu mystique à mes heures, comme tous les Bretons, je ne puis m'empêcher de penser que—de ce que vous êtes à l'abri du besoin, de ce que votre avenir se trouve assuré—son repos à elle doit être plus paisible.

—J'étais à l'abri du besoin...

—Oui, certes, relativement, ma chère petite, mais que de choses vous manquaient!... Oh! je le sais, allez!... Puis je n'ai moi que des appointements... S'il m'était arrivé quelque chose... Je m'étais bien occupé d'une assurance, mais...

—Ah! vous êtes gai! m'écriai-je.

Et je me mis à pleurer.

—Ma pauvre petite fille, que vous êtes donc nerveuse! dit Guillaume.

Mais il n'essaya pas de me consoler.

20 mars...

Je crois que Guillaume a eu quelques remords de ses accès de maussaderie.

—Petite Phyl, m'a-t-il dit, à quoi vous sert d'être une femme riche... Je voudrais vous entendre exprimer un désir...

—Eh bien, soit, déclarai-je. Il y a quelque chose que je désire depuis longtemps... Marraine ne voulait pas, parce qu'elle avait peur!... Est-ce que je pourrais avoir une auto... une auto à moi... très vite...

—Mais certainement... L'argent a cela de bon qu'on peut presque toujours, grâce à lui, non seulement avoir les choses, mais les avoir très vite.

—C'est une Patain que je veux, naturellement... Vous me choisirez quelque chose de bien, Guillaume... Je veux une limousine très confortable... et de beaucoup de chevaux... pour faire des voyages avec vous cet été...

—Oh! moi, ma petite, je n'ai pas le temps de faire des voyages... je travaille... Mais je vais m'occuper de votre auto dès demain...

Et il s'est informé de mon goût pour la carosserie...

J'espère bien que nous ferons des voyages tout de même...

28 mars...

Il travaille beaucoup, c'est vrai, il travaille trop, et ce surmenage l'énerve... Il a l'ai fatigué... presque malade.

Hier, on m'a téléphoné qu'il ne rentrerait pas dîner et resterait aux ateliers toute la nuit. Moi je n'ai pas dormi deux heures, parce que, sottement, injustement, je me suis imaginé des choses abominables... que je ne veux même pas écrire.

Ce matin, comme je déjeunais toute seule, à dix heures, dans la salle à manger, il est rentré, la figure très pâle, très fatiguée, les yeux brillants.

Je me suis élancée vers lui avec une véhémence involontaite.

—Oh! Guilllaume, ne recommencez pas cela... C'est vraiment assez de travailler tout le jour... Ne même plus rentrer chez soi la nuit!...

Ses traits las se sont durcis et assombris.

—Qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je ne sois pas à la maison quand vous dormez? a-t-il demandé d'un air ironique que je déteste. Si vous n'aviez pas été avisée de mon absence, vous l'auriez même ignorée...

—Quand vous êtes à la maison et que je dors, ai-je dit doucement, je ne vous vois pas... mais je sens bien que vous êtes là... Et je dors tranquille.

Il a haussé très légèrement les épaules, puis il a changé de ton et ses yeux sont redevenus brillants.

—Il m'était impossible de quitter... Ah! Phyllis, cette fois, cette fois... la petite lueur était une clarté triomphante... cette fois, je crois que j'ai *trouvé*... enfin, enfin!

J'ai eu un cri de joie.

—Que je suis heureuse!... Et vous aussi, vous êtes bien heureux, n'est-ce pas?

Confusément et, malgré moi, je pensais: "Si vous êtes très heureux, vous allez sans doute être aussi très bon... J'en serai bien aise."

Mais, de nouveau, il a haussé les épaules.

—Je suis content, oui... Je le serai surtout si les résultats définitifs donnent ce que j'espère... La mise au point d'un type de moteur est une œuvre de patience, d'inlassable ingéniosité...

Ce soir, à l'heure bleue des cigarettes, Guillaume s'est visiblement efforcé d'être plus causant, plus gai, plus aimable. Moi, pour la première fois, je crois, depuis que je suis l'héritière de Mlle Arguin j'ai fait des projets.

D'abord, ce fut à propos de la Peuplière... Oh! revoir ma chère Peuplière, la retrouver accueillante et maternelle après l'avoir pleurée, y revivre les jours paisibles et simples que j'aimais... C'est une pensée qui m'est si douce que mon allégresse éclatait sur mes lèvres, dans mes yeux... De tout le reste, j'avais pu me passer sans regrets ni amertume... Mais ma vieille masion, mon "lieu de naissance adoptif", comme j'avais accoutumé de dire!...

—Guillaume, vous aimez aussi la Peuplière?

—Beaucoup!

—Est-ce que vous ne seriez pas heureux, Guillaume, de vous trouver en ce moment même à la Peuplière... bien tranquille... tout seul avec moi?

—Très heureux.

—Guillaume, nous ne nous bornerons pas à être des châtelains très heureux, nous serons des châtelains très aimés... Nous ferons une quantité de choses très utiles et très bonnes dans le voisinage... Et puis nous embellirons, nous enrichirons la Peuplière, mais sans la changer...

Je parlais, je parlais... Maintenant il ne s'agissait plus de la Peuplière seulement, je songeais à mille choses, et c'était comme une envolée vers l'Espagne merveilleuse des châteaux que la fantaisie bâtit...

—Nous ferons ceci... Nous achèterons cela...

Je me grisais de mes paroles... J'étais ardente et joyeuse... Et la vie me paraissait charmante et légère comme un jour de fête...

Guillaume m'écoutait en souriant. D'une manière tendre et indulgente qui m'a touchée, il a dit:

—Comme vous êtes faite pour les jouissances de la fortune, petite princesse!... Oh! les plus fines, les plus délicates, les plus élégantes... et aussi les meilleures!... Votre chère marraine, qui le constatait, avait bien raison... et moi aussi, vous voyez, moi qui le répétais après elle...

—Je pense plus simplement, moi-même, que j'étais faite pour être contente de mon sort, Guillaume, puisque, quand je n'étais pas riche encore, je me jugeais très heureuse déjà...

Sans relever ma phrase, Guillaume s'est mis à parler de la limousine que nous avons choisie—quand je dis *nous*, c'est pour me donner de l'importance, car je n'ai eu qu'à approuver son choix à lui, qui répondait à tous mes rêves.



Je n'eus point d'effroi.. Dans le suprême repos, Mlle Laure était calme, ineffablement calme...

—Devinez qui vous conduira, petite Phyl?

—Dites, je ne devinerais certainement pas!

—Laurent.

—Laurent?

—L'ancien valet de chambre de votre marraine. C'est maintenant un chauffeur fort habile et il est venu me demander si je ne connaîtrais pas une place pour lui... Je le jugerai à la tâche et, si je suis satisfait, non pas tant de son adresse dont j'ai des témoignages, que de sa prudence, l'affaire est conclue...

—Oh! Guillaume, que je suis contente! Je voudrais qu'il fût possible de retrouver ainsi tous ces braves serviteurs de marraine... Vous essayerez d'arranger cela, dites?... Je voudrais la maison telle qu'elle était... quand je l'habitais, quand vous y veniez...

—Oui, ma petite.

Je me suis tue, puis j'ai demandé timidement, car, jusqu'à présent, sans bien définir moi-même la cause de mon abstention, j'avais évité d'aborder ce sujet:

—Est-ce que... vous pensez que nous pourrons nous installer rue d'Offémont?

Il a dit:

—Oh! pas moi, non...

Mais il a ajouté très vite:

—Nous parlerons de tout cela un de ces jours, Phyllis... Il faudra bien en parler... Pas maintenant cependant, je vous en prie!... Je suis affreusement las... Ce dernier effort a été terrible... Par moments, cette nuit, il me semblait que, dans mon cerveau, quelque chose de désespérément tendu allait se rompre... et que je deviendrais fou... J'ai toute la tête endolorie...

—Pauvre tête, vous lui demandez trop!

Je m'étais approchée de mon ami et j'avais passé ma main sur son front, qui était très chaud et tout gonflé, mais, comme je me penchais pour y appuyer mes lèvres, il m'a repoussée doucement:

—Laissez-moi, ma petite, a-t il murmuré, j'ai vraiment très mal...

Pourquoi a-t-il dit qu'il n'habiterait pas l'hôtel de la rue d'Offémont?

X

30 mars...

J'ai beaucoup de chagrin, mais je veux que Guillaume ignore ma peine. Je veux être brave, être calme en face de lui et aussi dans la solitude, en face de moi-même, car il ne faut pas qu'un visage tiré, des yeux rougis, une voix altérée avouent la détresse intime que mes paroles on su taire... qu'elles tairont jusqu'à la fin.

J'attendais si peu ce qui allait m'être dit!

Pas un instant, même en ces derniers jours de malaise, d'imprécise inquiétude, je n'avais songé à *cela*... Aussi bien avais-je tort... Et peut-être ce dénouement était-il, après tout, celui qu'il fallait prévoir comme la conclusion logique d'une telle aventure?

Mais, on ne sait pas... on ne réfléchit pas... On vit, on parle, on sourit comme d'habitude, puis, une minute qu'à l'avance on voyait pareille aux autres, passe, un mot est prononcé... et tout est changé dans l'univers...

Le feu était clair, l'atmosphère était douce, les violettes sentaient bon. Nous offrions l'apparence d'un couple tranquille, heureux... Et voici que Guillaume a dit:

—Nous avons à causer de choses sérieuses, petite Phyl...

Et que ces choses sérieuses étaient des choses cruelles.

—Ma chère enfant, vous comprenez comme moi, n'est-ce pas, qu'un testament qui vous assure un capital d'environ cinq millions, un petit hôtel à Paris et une résidence d'été en Normandie, n'est pas sans modifier profondément, essentiellement, toutes les conditions actuelles de votre vie... Votre présent et votre avenir ne peuvent plus êtres envisagés sous le même jour... Des décisions doivent être prises... Et le moment est venu d'examiner posément, sagement, cette situation, nouvelle pour vous.. et pour moi. J'y ai beaucoup pensé...

Je me suis rappelé que Guillaume avait paru peu désireux d'habiter l'hôtel de la rue d'Offémont. Depuis la mort de Mlle Arguin, je l'avais toujours senti préoccupé, ennuyé... obsédé peut-être, par une idée que je ne connaissais pas. S'effarait-il de mes anciennes habitudes? Craignait-il que les fantaisies tyranniques d'une femme frivole et l'enragé besoin de luxe qu'on m'a toujours prêté — bien gratuitement!— ne fussent inconciliables avec son existence laborieuse?

—Mon seigneur et maître, ai-je dit, s'il y a des décisions à prendre, prenez-les pour moi, je vous prie... Je m'y soumets à l'avance... et cet abandon m'est très doux... Ce que vous ferez sera bien fait... J'ai en vous toute confiance... et vous sais beaucoup plus sage que moi...

Il a paru ému.

—Ma petite Phyl, je suis touché de ce que vous me dites... Je voudrais... oh! je voudrais—surtout à cette heure— que vous fussiez bien persuadée de ma tendre affection, de mon dévouement... inaltérable, quoi qu'il arrive...

—Hélas! mon grand ami, fis-je, souriante, car j'étais un peu étonnée, mais pas inquiète, je ne vous ai que trop prouvé, je crois, que je ne mettais en doute ni votre affection ni votre dévouement... Avez-vous oublié la petite fille pauvre et abandonnée, si faible, si seule dans le vaste monde, qui osa vous dire, un jour, avec une désinvolture dont Mme Kerjean se sent parfois un peu confuse: "Epousez-moi!"

—Je n'ai pas oublié cette petite fille... En ce moment même, je pense aux caprices de sa destinée... Qu'un mois de vie eût été accordé encore à Mme Davrançay, et votre marraine accomplissait son dessin de faire de vous son héritière et vous n'eussiez jamais connu la pauvreté ni l'abandon, Phyllis... Mlle Ribes ou toute autre personne d'âge respectable serait restée auprès de vous en qualité de chaperon, vous auriez eu beaucoup d'amies qui se fussent ingéniées à vous être agréable... Moi, j'aurais été votre tuteur, peut-être... aussi, quand vous vous seriez mariée, votre témoin... Et vous ne m'eussiez jamais dit: "Epousez-moi."

—Non... j'aurais épousé Fabrice de Mauve.

Guillaume a tressailli:

—Vous n'auriez pas épousé Fabrice de Mauve... Il me semble toujours que... quelque chose... je ne sais quoi... eût empêché ce mariage révoltant!

—Rien ne m'aurait empêchée, à ce moment, d'obéir à mon cœur ou... à mon imagination, Guillaume, j'en suis certaine...

—Alors... tout est bien... et ce n'est pas du destin qu'il faut parler, c'est de la Providence.

—M. de Mauve doit juger comme vous que tout est bien, puisqu'il a épousé une jeune fille qui sera beaucoup plus riche que moi, constatai-je.

—Et vous?

—Moi, je vous ai dit que M. de Mauve m'était devenu indifférent... je ne puis donc regretter de n'être pas sa femme.

—Vous m'avez dit aussi qu'avec votre amour votre cœur était mort.

—Peut-être me suis-je trompée, murmurai-je, et n'est-il qu'endormi...

—Peut-être, oui... Vous goûtiez infiniment jadis l'histoire de la Belle au Bois dormant!...

—Et vous la contiez à merveille... Le Bizuth-géant y jouait un rôle important et magnifique.

—Oh! il n'y a qu'un rôle important dans cette histoire, mon enfant, c'est celui du fils du roi qui réveilla la princesse... Tous les autres sont secondaires... Mais j'en reviens à la petite fille qui, confiante en son meilleur et unique ami, lui tint certain jour ce langage étrange: "Puisque vous ne voulez pas vous marier, Kerjean, et puisque je n'aimerai plus jamais personne... c'est très simple, épousez-moi!"

Je ne pus me tenir de rire, tant la phrase ainsi redite me paraissait saugrenue.

—Cette formule obscure et paradoxale correspondait dans votre esprit à un raisonnement très clair et qui ne vous semblait pas dépourvu de logique, reprit Guillaume. Vous pensiez que, nullement tenté de se marier, le "Bizuth-géant", paisible et familial, serait charmé d'acquérir ainsi, non pas une épouse, mais une délicieuse petite sœur... Quant à vous, qui aviez refusé un mariage riche et honorable pour ne pas vous donner sans amour, peu vous importait, n'est-ce pas—puisque votre cœur était mort— d'unir votre existence à un homme que vous ne pourriez aimer d'amour, si, précisément, cet homme n'attendait point d'être aimé, s'il ne vous imposait pas la détestable servitude de l'être vous-même... Et vous décidiez: "Nous serons heureux!"... Mon enfant chérie, tout ceci était très enfantin, très extravagant... je vous l'ai déclaré naguère... Néanmoins, l'absurde s'est accompli... Et j'ai accepté ce rôle ingrat et assez ridicule de "mari fraternel" que votre innocence m'offrait si gentiment... Vous étiez malheureuse, accablée par des difficultés trop lourdes pour vous, et je ne pouvais pas vous prêter mon appui, en vieil ami, sans déchaîner l'indignation vertueuse des honnêtes gens et vous nuire... Maintenant, tout a changé... Vous n'êtes plus dans la triste situation qui me désespérait... et cette fiction d'un mariage qui m'a permis de vous protéger de toute mon amitié, tant que ma protection vous était nécessaire, est devenue inutile...

Depuis un moment, j'écoutais dans un grand trouble... Où me conduisait ce rappel du passé? Je ne l'entrevoyais pas encore. Les derniers mots m'arrachèrent un cri énervé.

—Pourquoi pensez-vous cela, Guillaume?... Je ne sais pas, je ne comprends pas... Que voulez-vous dire?

—Je veux dire, mon enfant, que la possibilité de refaire votre vie vous est maintenant offerte et qu'il faut la saisir. L'association qui nous unit sans nous lier, n'est pas indissoluble... Quand fut conclu notre singulier pacte, vous aviez envisagé vous-même l'éventualité d'une rupture mutuellement concertée... Je désire vous rendre votre liberté.

—Et reprendre la vôtre?

—Et reprendre la mienne... naturellement.

Je n'avais encore qu'une notion vague, imparfaite des choses, mais il me semblait qu'insinué dans mes veines, un élément étrange glaçait et ralentissait le cours de mon sang et que, peu à peu, peu à peu, ce froid qui rendait mes mains inertes gagnait mon cœur.

Un moment, le silence tomba sur nous. Puis, plus bas, la voix altérée, presque suppliante, Guillaume parla:

—Phyllis, tout à l'heure, je vous ai fait remarquer à quel point le testament de Mlle Arguin changeait toute votre vie... Comment, ma chère enfant, comment, me connaissant, n'attendiez-vous pas ce que je viens de vous dire?... Comment imaginiez-vous dans votre vie nouvelle une place pour moi... pour l'homme de labeur acharné et de goûts paisibles, pour l'homme simple, peu fortuné... et ombrageux que je suis?

—Je vous ai déclaré que cette vie nouvelle serait ce que vous voudriez qu'elle fût, Guillaume...

—Ma pauvre petite, c'est là une illusion généreuse, mais une illusion!... On est toujours, dans une certaine mesure, l'esclave de sa fortune... et des habitudes d'existence auxquelles fatalement elle correspond Et l'esclavage vous paraîtra doux, Phyllis... Mais oui, mais oui... La vie large, brillante que vous aurez, c'est celle que vous aimez... et dont vous ne pouviez vous passer que difficilement... Moi, je souffrais de vous en voir privée... Mais elle me serait odieuse... Et puis, que serais-je auprès de vous,—dites-moi?—rue d'Offémont ou à la Peuplière? Une sorte d'homme de confiance, de gérant de vos biens?...

—Oh! Guillaume!

—Ce serait un peu cela, je vous assure... Et je profiterais ainsi du luxe de la maison... des multiples avantages d'une belle fortune... Songez que ce que je gagne n'équivaut pas au huitième des revenus dont vous allez disposer... et que je n'ai rien à moi... Ah! jamais, cela, jamais, ma petite! Comment ne l'avez-vous pas tout de suite compris?

—Guillaume, Guillaume... Mais c'est de la démence! Vous présentez les choses avec un parti pris méchant et vous les déformez à plaisir... Vous n'êtes qu'un orgueilleux, voilà la vérité...

—Oui, je suis orgueilleux... et mon orgueil silencieux est profond et farouche, je le sais, petite Phyl... Il y a des situations qui, selon moi, amoindrissent un homme... si elles ne l'avilissent pas... Celle de mari pauvre d'une femme riche est toujours fausse et humiliante.... et combien plus le serait-elle, quand... Phyllis, laissez-moi vous le rappeler encore, quoique, certes, vous le sentiez aussi bien que moi: si, au lieu d'hériter de Mlle Arguin, il y a trois semaines, vous aviez hérité de votre marraine, il y a huit mois, *jamais* vous n'auriez songé à m'épouser... *jamais* je n'eusse moi-même admis la possibilité d'un tel mariage... J'ai été heureux de vous protéger, de travailler, moi l'être fort, rompu à la lutte, pour vous, l'enfant faible et désarmée...

Les choses étaient ainsi dans leur ordre logique, normal... Vous pouviez partager ma médiocrité... Mais je ne puis pas partager votre fortune... Je suis de ceux qui, suivant l'impulsion de leur cœur, sont capables de faire une grande folie, Phyllis... Mais il ne faut pas que la folie devienne une bonne affaire... Ah! non!...

—Une bonne affaire, comment l'entendez-vous?... Si, par exemple—j'ai pensé à cela—vous proposiez à M. Patain de mettre tout cet argent dans sa maison, et que vous fussiez son associé?... La bonne affaire serait pour moi.

—Ce n'est pas indiqué!... On ne sait jamais... Patain est un casse-cou... Rien d'ailleurs n'annonce qu'il se soucierait de m'avoir pour associé... En tout cas, je ne me vois pas engager votre fortune dans une exploitation industrielle pour améliorer... que dis-je, pour métamorphoser magnifiquement ma situation.

—Ce ne serait pas *pour cela*... Ah! Guillaume... vous continuez à défigurer les faits les plus simples, à les revêtir exprès d'un aspect déplaisant... Vous dites que vous réprouvez le mariage d'un homme pauvre avec une femme riche... Mais, quand vous m'avez épousée, Guillaume, c'est moi qui étais pauvre... et combien plus pauvre que vous!... Maintenant, nous sommes mariés; ce n'est pas moi qui hérite de Mlle Arguin, c'est nous deux... Et même, n'arrive-t-il pas tous les jours que, pour travailler à l'amélioration, non de sa position personnelle, mais des conditions du bien-être commun, un homme se serve de la fortune de sa femme?

—Vous n'êtes pas ma femme... Il n'y a entre nous qu'un lien fictif, une convention dont la base unique, la seule raison d'être, était votre situation difficile et mon désir d'y remédier... et qui, par conséquent, tombe d'elle-même...

Quand il a dit "vous n'êtes pas ma femme", il m'a semblé que, sous la froideur de la réplique, une sorte de rancune douloureuse vibrait... Tout mon cœur s'émut... A cette minute, où je crus à sa détresse, je ne sais quelle timidité ou quel inconscient orgueil étouffa l'élan qui ordonnait que— comme tant d'autres fois—je me blottisse dans ses bras, pour lui dire ma tendresse, le consoler... être consolée par lui du chagrin que me faisait sa peine... Il aurait compris ce qu'il aurait voulu... Ah! comment peut-il dire que je n'ai plus besoin de lui... Mais je me souvins!...

Je me souvins de cette femme qui, obscurément, était peut-être sa véritable épouse. Je me souvins surtout de nos fiançailles... et j'eus honte.

Oui, j'étais pauvre, alors, et sans gîte. Avec une assurance aveugle d'enfant gâtée qui croit que tout lui est dû, qui n'est pas loin de s'imaginer qu'en demandant beaucoup, qu'en attendant plus encore peut-être, elle dispense une faveur, accorde un privilège, je m'étais imposée à l'incomparable amitié de Guillaume Kerjean... Et Guillaume Kerjean m'avait acceuillie, secourue.

Maintenant que je comprenais mieux, qu'en moi s'était accompli tout le mystérieux travail qui, de la frivole petite Phyl a fait une femme plus sérieuse, plus sage, plus consciente, allais-je m'imposer une seconde fois?

Sans scrupule, pensant donner beaucoup en échange, et ne donnant rien, j'avais troublé, bouleversé la vie de Guillaume cette vie libre et solitaire qu'il aimait; allais-je lui dénier maintenant le droit de la reconstituer?

J'ai baissé la tête... et le silence encore nous a enveloppés... non pas le silence transparent où les âmes unies se comprennent sans paroles, parce qu'elles se voient, mais le silence noir, les ténèbres opaques et lourdes du silence qui isole chaque être dans sa peine, le silence qui sépare comme si, tout à coup, on était loin, très loin l'un de l'autre comme si, tout à coup, on ne devait plus se revoir jamais...

Puis j'ai dit, et ma voix m'a fait peur:

—C'est donc une chose très facile de divorcer?

Guillaume a tressailli, comme s'il ne s'était pas attendu à ce que le mot brutal, pour la première fois prononcé entre nous, le fût par moi et de cette voix tranquille... Mais il s'est aussitôt ressaisi.

—Le divorce n'est difficile que lorsqu'un des deux conjoints s'y oppose... Il suffit de s'entendre... Ne vous rappelez-vous pas me l'avoir dit, vous-même, le jour de nos fiançailles?

—Il faut un motif cependant.



Guillaume m'a apporté une masse d'argent. J'ai dit: "Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de tout cela?"

—Un motif! Ma pauvre petite, un mariage comme le nôtre est de ceux que l'Eglise même annule... Mais laissons cela... Rien de ce qui concerne notre vie intime... votre vie intime, ne doit être mis en cause... Votre personnalité doit rester comme en dehors de tout débat... Je ferai pour cela l'impossible... Et d'abord, vous demanderez le divorce, tous les torts étant indiscutablement de mon côté...

—Des torts que vous inventerez?

—Des torts... bien réels...

Guillaume s'interrompit, puis il reprit douloureusement:

—Ah! Phyllis, si vous saviez combien il m'est odieux de vous dire ces choses que votre jeunesse, votre pureté devraient ignorer... et qu'elles ne peuvent juger avec indulgence... Pourtant, il faut bien que je parle...

Mais ma décision était prise, je ne serais pas émue, j'obligerais à une attitude impassible et presque désinvolte ma résignation désolée... Je serais digne et orgueilleuse à mon tour.

—Quelles choses? interrogeai-je avec un calme ostentateur... Qu'il y a une femme dans votre vie? Je le sais depuis longtemps... Ne cherchez ni par qui ni comment, vous ne trouveriez pas... Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que ma jeunesse —toujours mieux renseignée que vous ne voulez le croire, Guillaume—avait accepté la situation avec philosophie... Vous aimiez cette femme *avant* que je vous eusse *demandé* d'être mon mari... Vous m'avez prise auprès de vous, par bonté, par compassion... il était assez juste que votre amour lui demeurât...

Guillaume fut assez décontenancé; j'en ressentis un plaisir méchant.

—Vous voyez, continuai-je, que vous pouvez parler sans scrupule de me surprendre... comme sans crainte de me froisser ou de me faire de la peine.

Mais c'était lui qui paraissait surpris et peut-être froissé, sinon peiné.

Il eut un geste indécis...

—Soit, dit-il froidement... je vous obéirai et parlerai sans feinte. Il y a, comme vous dites, une femme dans ma vie... ou plutôt à côté de ma vie... Mes relations avec elle existaient avant notre mariage, en effet... Des lettres que je vous donnerai—et que, soi-disant, vous aurez trouvées parmi mes papiers—permettront d'établir clairement que cette liaison a continué depuis... et que, dès les premiers jours, j'ai été un mari infidèle... Votre requête s'appuiera sur ce grief précis... Je ne m'en défendrai même pas... n'ayant pas à m'en défendre... Je ferai défaut à l'instance... et, mon indignité étant aisément prouvée, le divorce sera prononcé contre moi... C'est très simple...

—Et votre correspondante trouvera bon que ses lettres soient ainsi livrées, divulguées?...

—Je n'agirai qu'autorisé par elle... Comme les avoués, comme tous ceux qui devront savoir que nous nous sommes accordés pour divorcer, elle croira à une incompatibilité de caractère entre nous... Faites-moi l'honneur de penser que, si je n'étais pas certain que la permission d'user de cette correspondance très personnelle me serait donnée *sans aucune espèce de répugnance*, je n'aurais même pas songé à la solliciter...

—Oui, c'est vrai... Cette personne ne doit pas, *elle*, craindre le scandale...

—Disons qu'elle ne craint pas la publicité... C'est une comédienne, et vous savez que la morale—qui suppose un peu partout une certaine part de convention— a, au théâtre, son étiage spécial... Croyez bien, d'ailleurs, qu'en cette affaire, le scandale pourra être complètement écarté... et la publicité réduite au strict minimum... Rien de plus aisé... dans les divorces à l'amiable... Les avoués s'entendent... et les magistrats eux-mêmes y mettent du leur... Tout se passe rapidement et silencieusement... Ce sont des jugements dits "d'accord" que la loi défend... mais qu'elle tolère... Et, comme ils ne sont précédés d'aucun débat, il faudrait, pour les curieux qui souhaiteraient de les entendre, se trouver à l'audience juste au moment psychologique où ils sont lus... moment assez difficile à déterminer d'avance et très court... Un beau jour, un journal écrit que le divorce a été prononcé sur la demande de Mme Une Telle aux torts de M. Un tel... et l'histoire est finie... Vous serez gardée de tout scandale... jalousement... soyez-en bien persuadée!...

(A suivre dans le numéro de décembre)



Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

COURRIER DE MADELEINE

(Suite de la page 35)

ANETTE G.—Je suis heureuse de vous compter au nombre de nos amies, et la plus cordiale bienvenue vous accueillera toujours. Je ne m'étonne pas du succès de "La Passagère". L'oeuvre est délicieuse et rallie les suffrages de tous les gens de goût. Merci de vos aimables paroles qui me sont un vif encouragement.

CAROLINE B.—La Revue Moderne compte tous les jours de nouvelles abonnées parmi les institutrices, et elle est fière vraiment de les rallier dans le domaine où elles devront se sentir vraiment chez elles.

JOSEPHINE F.—Vous avez été gentille de m'adresser un aussi délicieux billet et je vous remercie bien sincèrement de me conserver une sympathie aussi sincère.

SUR LA PENTE.—Ne glissez pas... le terrain est glissant, mais retenez-vous à la seule branche de salut qui vous reste. Une fois que vous serez en bas, impossible de remonter la côte, et que deviendrez-vous à l'heure de l'abandon inévitable? Croyez-m'en, une seule route nous est ouverte: celle du devoir. Si nous passons par les sentiers détournés, nous marchons vers la douleur et la honte. Croyez à ma sympathie dans votre angoisse, et sachez bien surtout qu'il faut vous sauver et bien vite avant que la tentation ait eu raison de vos dernières résistances. Vous serez si contente plus tard d'être restée droite sous l'orage. La vie passe si vite et l'on arrive si tôt à la vieillesse. Courage!

MARIE ANGE R.—Ce numéro vous a été expédié avec empressement, car trop de jolis souvenirs nous unissent pour que nous ne tenions pas à vous satisfaire en tout. Je suis heureuse de vous avoir gardée mienne, et de me réchauffer toujours le coeur à la douceur de votre charmante amitié. La directrice vous remercie. Voilà de jolis compliments et qui font singulièrement plaisir.

BERNADETTE.—Vos lettres évoquent toujours de chers souvenirs, et j'aime à rester ainsi en contact avec toutes celles d'autrefois dont l'amitié me fut une aide si puissante. J'ai beaucoup aimé cette appréciation d'un cas si triste, si abominable. Vous y avez mis toute votre délicatesse, votre sensibilité et votre tact, je vous en félicite bien sincèrement, et je constate vos progrès très marqués. Vous êtes une vaillante, vous, le travail ne vous a jamais fait peur, et vous avez su lutter. Les êtres qui savent se défendre sont tellement plus intéressants que les autres, ceux que l'effort décourage, et que l'obstacle terrasse. Votre fillette doit être fort séduisante, j'aimerais à la revoir. Je souhaite que la santé de votre fils s'affermisse et rapidement, et pour vous, je désire une vie plus claire encore, sans les soucis matériels qui usent les bonnes volontés à la longue.

TOUJOURS FIDELE.—Prolongez votre séjour auprès des aimables vieillards que vous aimez, et jouissez ainsi d'un délassement qui vous est si nécessaire. Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Vous pourriez rendre si heureux l'homme que vous aimerez, et qui vous aimera. Vous auriez votre foyer, vos tendresses et vos devoirs, et à vous dévouer à d'autres bonheurs, vous éprouveriez une bien profonde satisfaction. Je souhaite que ce dénouement vous permette enfin d'être heureuse et tranquille.

MANOELA.—Je ne doute pas de votre bonne volonté, et il faut des aptitudes spéciales que vous n'avez pas plus que moi peut-être. Votre jeune compatriote a eu du succès si je me rappelle bien ce que l'on m'a dit au bureau. Il avait le "don" sans doute qui nous manque à toutes les deux. Je suis contente que la revue soit lue chez vous, contente surtout qu'elle soit votre amie à vous...

QUI GROS VOUS AIME.—Je vous le rends bien aussi, allez, cette affection que vous me versez à plein coeur, et dont j'apprécie si hautement la sincérité absolue. Il ne faut pas vous chagriner ma tendre petite amie, des critiques que l'on m'a adressées au sujet de cette défense d'une pauvre misérable folle. Ceux qui ont eu de la pitié comme moi, sont plus nombreux encore que les autres.,. Je vous remercie tout de même de me parler avec toute votre chaleureuse affection, et après vous avoir lue, je me sens plus heureuse, et un peu meilleure, je crois. La revue vous remercie de vos aimables souhaits, et sa Directrice... gros, vous aime.

FERNANDE LA PAYSANNE.—Si vous aviez vu de quel geste joyeux, je saluais votre signature, vous auriez compris combien vous m'étiez restée présente et chère. Et vous voilà, vous aussi dans la carrière, où vous apportez tous les trésors de votre coeur, avec tous les dons de votre esprit. Vos lectrices ne doivent pas se plaindre. Elles sont richement servies, en vérité. C'est entendu, nous nous retrouverons ainsi, et ce sera charmant.

D'OMBRA.—Vos vers dénotent d'un sentiment artistique très profond et d'une sensibilité exquise. Seulement la forme laisse à désirer, il faudrait travailler et bien davantage pour arriver à produire une oeuvre qui réflète parfaitement votre pensée et votre sentiment.

CIRON—Votre lettre est trop spirituelle pour que vous n'ayiez pas de talent. Il faut donc revenir et encore. Seulement, je vous préviens que l'on se croira obligée d'être sévère pour obtenir de votre imagination le meilleur travail. Trop d'indulgence vous serait nuisible et gâterait vos dons les plus précieux. Vous êtes prévenue, donnez en conséquence...

LA PETITE AMIE SINCERE.—Non je n'ai pas d'autre Albiana dans le courrier. Le nom n'est pas commun, et de plus il est joli. Mais non, je ne vous ai pas traitée d'ingrate, jamais une pensée aussi vilaine ne me vient au sujet de mes correspondantes. Tant de raisons peuvent motiver le retard d'une lettre, que d'avance je m'explique tout, et je pardonne tout. Revenez encore, l'on vous attend.

LAURE D.—Combien j'aime votre façon si sérieuse et si juste de juger les choses, avec un peu de miséricorde et de justice, et quelle joie ce m'est de me savoir comprise et appréciée par un jugement si droit et un coeur si miséricordieux. La misérable finira ses jours en prison, mais au moins ses deux bébés innocents n'auront pas du sang sur leur berceau, et quel sang... celui de la mère. Il ne devrait pas être toléré qu'une femme enceinte soit passée en jugement. On doit cet égard non pas à la criminelle, mais au petit être auquel elle donnera la vie. La loi alors me semble bien inhumaine envers la femme, et il serait temps de l'amender. Lorsque l'enfant sera né, il sera toujours temps de faire subir le procès à la mère et alors la coupable seule souffrira, et les petits seront sauvegardés. A vous qui avez un coeur profond, je puis dire ces choses, je sais que vous les comprendrez, et que votre pitié se donne à tous les malheureux. Plus ils sont coupables, plus vous les plaignez. Vous avez bien fait de m'écrire, cela m'a reposée délicieusement. Je vous en remercie de tout mon coeur.

GRISETTE.—Il y a beaucoup de bon dans votre article, mais aussi des faiblesses, comme dans toute oeuvre de début. Néanmoins, vous pourrez très bien publier, et être lue avec plaisir. Je prendrais votre prose si la revue n'exigeait un travail plus achevé que celui que vous pouvez offrir ainsi du premier coup. Plus tard, nous pourrons vous ouvrir nos colonnes. Je souris à votre première oeuvre, et puisse le succès que je vous souhaite, se réaliser entièrement et pleinement. Merci de votre douce sympathie.

VIOLETTE D'ALSACE.—Certes oui, je reste votre grande amie de toujours, la sincérité de votre affection me touche plus que je ne saurais le dire, et je vous en remercie de tout mon coeur. Des affections comme la vôtre nous font oublier les ennuis et les désillusions, croyez-le bien...

FLEURETTE DES GIVRES.—Comme je suis contente de vous retrouver, et votre billet m'a fait un de ces plaisirs qui laissent toute souriante. Je serai heureuse de vous relire dans votre page, et quelquefois, chez-nous, quoi que l'espace ici manque souvent. Revenez quelquefois causer dans notre petit coin d'intimité, où votre grâce est toujours désirée. Merci de tous vos éloges, je suis heureuse, très heureuse, je l'avoue, de réussir, et de voir nos efforts ainsi compris et couronnés de succès.

JOYEUSE REVEUSE.—Vous auriez dû retourner là-bas, pour en recevoir la vision d'automne qui est, me dit-on, éblouissante: les bois sont rouges et or, et flamboient sous le soleil. Cette photo est fort jolie et fait un tableau bien charmant... Vous revivrez ces beaux jours, et retrouverez vos chers souvenirs.

SCOTTIA.—Je ne sais absolument pas quoi penser. J'ai lu et relu votre lettre attentivement, et les choses que vous me racontez sont tellement extraordinaires, que je ne sais comment les apprécier. Ne croyez-vous pas que tout cela est un peu maladif, et que l'on a monté la tête de ces personnes contre vous? Puisque vous vivez ainsi c'est que vous avez de la fortune? Alors vous avez droit à votre part comme les autres. N'hésitez donc pas à la réclamer et à vous retirer d'un intérieur où l'on vous fait la vie aussi dûre et où vous deviendrez fatalement malade. Il vaut mille fois mieux gagner votre vie que d'être en butte à ces persécutions mesquines qui épuisent l'énergie, et rendent si misérable. J'espère que ce conseil vous sera utile, c'est le seul que je puisse, en face des faits énoncés, vous donner dans toute ma sincérité. Soyez certaine que ma sympathie vous est acquise dans la lutte pénible que vous traversez.

MARTHE DES SERRES.—Pourriez-vous me renvoyer une copie de votre manuscrit dans le plus court délai. Le comité de lecture qui l'a eu en sa possession ne le retrouve plus, et je tiendrais à ce qu'on l'étudie sérieusement. Vous imaginez bien que j'ai toujours le goût de vous être agréable.

Essayez ce procédé pour faire le KLIM LIQUIDE



Lisez, sur la boîte, les quantités voulues, versez de l'eau fraîche dans une jarre à fruits, ajoutez KLIM et brassez un instant. C'est la méthode la plus rapide et la plus commode de faire le KLIM liquide, pour n'importe quelle quantité requise. Si vous faites plus de liquide que vous n'en avez besoin immédiatement, laissez la balance dans la jarre et placez là dans un endroit frais.



Mettez le Klim sur l'eau dans une jarre à fruit

Tenez toujours la jarre près de la boîte de KLIM de façon à toujours pouvoir faire rapidement le lait séparé, liquide qui a le goût frais si nécessaire pour obtenir les meilleurs résultats dans la confection de vos recettes favorites.



Mettez le couvercle et secouez la jarre un moment

Les bonnes cuisinières reconnaissent les avantages du KLIM, qui assure constamment un approvisionnement de lait frais séparé en tout temps et en toutes circonstances. Il évite le gaspillage. Il épargne le compte de glace car il n'est pas affecté par les changements de température.

KLIM est empaqueté dans des boîtes de trois grandeurs différentes: la boîte de une demie livre est une boîte échantillon splendide; très commode pour un pique-nique ou une journée d'excursion. La boîte d'une livre donne quatre pintes de KLIM. La grosse boîte de 10 livres est la boîte idéale pour l'usage des familles, — c'est la grandeur la plus économique. Donnez votre commande à l'épicier le plus proche.



Versez le Klim liquide dans un pot.

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED

319 Craig Ouest,
MONTREAL

81, rue Prince William, ST. JOHN — 132, Est, Avenue James, WINNIPEG
10-12 Rue St. Patrick, TORONTO
Distributeur en Colombie anglaise:
Kirkland Rose, 132 rue Water, VANCOUVER.

Envoyez un dollar pour une boîte de lait entier, en poudre marque KLIM

KLIM BRAND POWDERED WHOLE MILK
Contenant tout le gras du lait



qui contient tout le gras du lait entier riche avec lequel il est fait. A cause de sa richesse en matière grasse, ce produit n'est pas vendu par les épiciers, mais il est vendu directement au consommateur. Découpez la formule de commande et faites la parvenir à notre bureau le plus proche, et vous recevrez par colis postal une boîte échantillon d'une livre et quart et notre liste de prix.

Commandez votre boîte de KLIM aujourd'hui et apprenez combien commode et comme est bon **LE LAIT ENTIER EN POUDRE.**

CANADIAN MILK PRODUCTS Limited

(Adressez à notre bureau le plus proche)

Veuillez nous faire parvenir par la malle, une boîte d'une livre et quart de la marque KILM. lait entier en poudre. et une liste de prix.
inclus $1.00

Nom...

Adresse...

....

(Ecrivez votre nom et votre adresse en caractères très lisibles.
8-106

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux : Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—Gratis.

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 343
734 Ouest, rue S.-Paul, Montréal.

Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom...

Rue..

Ville.............. Province..........

DES AGENTS

On demande des agents, hommes et femmes, pour aider à la diffusion de La Revue Moderne, dans les villes et les campagnes canadiennes, et aux Etats-Unis. Le plus haut percentage sera payé. Ecrire immédiatement pour connaître nos conditions à Casier postal 35, Station N., Montréal.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(Suite de la page 33)

GILBERTE M....—En cas que ce soit votre nom, je remplace les lettres par des points. Elle n'a évidemment pas de culture et son écriture si peu formée ne s'analyse pas facilement et il y en a si peu! Elle est légère et faible de volonté; l'imagination et l'impulsivité irréfléchie peuvent provoquer des coups de tête. Beaucoup de nervosité. Grande inégalité d'humeur. Elle est quelquefois timide malgré des apparences contraires. Bon cœur et franchise mais si peu de sens pratique et de sérieux. Sensibilité exagérée et caractère difficile.

BLEU-BLANC-ROUGE.—N'a-t-elle pas lu que le manuscrit doit être écrit à l'encre?—Intelligente et énergique, elle a de l'initiative, de l'activité et de l'adresse. Animée, bienveillante, gaie, bonne, généreuse, elle a un dévouement facile et inlassable pour ceux qu'elle aime. Volonté précise, résolue et forte. Beaucoup de courage. Un grain de coquetterie je crois, mais tant de droiture et de sincérité que ce n'est pas dangereux.—Le manuscrit est peu favorable à l'analyse, il aurait dû être mis de coté, mais vous aviez déjà tant attendu que j'ai eu pitié.

BEBE.—Cette petite écriture fine et serrée est celle d'une très jeune fille timide jusqu'à la gêne; elle a un gros orgueil qui la fait très soucieuse de l'opinion et qui nuit à son indépendance. Délicate, sensible, d'une tendresse toute contenue et repoussée dans les tréfonds du cœur, elle est facilement blessée et rebutée. Elle est énergique et persévérante et elle a une petite personnalité déjà marquée. Elle manque de souplesse, de douceur, mais ni de bonté, ni de générosité. Facilement attristée, elle se plait à sa mélancolie. Elle a cependant du bon sens, un esprit pratique qui s'affirmera plus tard, et la réflexion et le raisonnement sont bien exercés; le jugement se forme bien. L'amour-propre accepte mal les critiques qu'elle reconnait justes.

ALBERTA.—Je répondrai à toutes vos questions Vous êtes un peu étourdie et faite de réflexion, vous faites bien des erreurs de jugement. Mais l'esprit est vif, gracieux, et, au fond, sensé et assez pratique. Rieuse, animée, généralement de bonne humeur. Plutôt active mais pas persévérante. Je vois peu de timidité; vous avez de l'aisance et parfois un petit sans-gêne plus drôle que correct. La volonté est impulsive et vive, souple et capricieuse. Peu de résolution et pas beaucoup de ténacité. Très sentimentale et le goût des lectures romanesques et des rêves impossibles. Sans être égoïste, vous avez un sentiment personnel qui gêne le dévouement et arrête parfois vos premiers élans qui sont généreux. La bonté est délicate, la sensibilité vive et la franchise très accentuée. Un peu de vanité susceptible. Impressions vives et fugitives. Beaucoup de grâce et de charme féminin.

NOIRONNE.—Enjouée, vive, un peu en l'air pour le moment. d'une imagination toujours en activité qui lui donne de l'initiative, de l'invention, une disposition à beaucoup parler et aussi à blaguer un peu, ma correspondante est fine et habile. C'est une optimiste et elle est remplie d'illusions. Portée à exagérer des impressions vives, elle n'a pas un jugement fameux: je la crois aveugle sur ceux qu'elle aime et injuste avec ceux qui lui déplaisent. Délicate, sensible, très aimante, un peu sentimentale. Malgré son activité un peu agitée, c'est une rêveuse à ses moments de loisir. La volonté est à la fois forte et souple: elle est très autoritaire, mais elle sait céder à propos. Le coté pratique, en se développant, fera contre-poids à la légèreté actuelle. Elle est gentille et sa vivacité ardente, sa spontanéité doivent la rendre très amusante. Aucune vanité, simplicité et naturel parfaits.

ROSETTE R.—C'est un esprit positif, clair, sensé, très délicat d'où l'imagination est singulièrement absente. Elle a de la réflexion et un bon jugement. La sincérité et la droiture, la simplicité et l'absence absolue de vanité la rendent bien sympathique: elle est gaie, d'humeur agréable et égale. La bonté délicate est au service d'un sens de la justice marqué. La volonté est précise, autoritaire mais de formes douces; la volonté manque de persévérance, mais elle est active et se renouvelle sans cesse. Elle est pratique, soigneuse et adroite. Beaucoup de grâce et de charme joints à une douceur enjouée et aimable.

MARIE JOSETTE.—C'est une enfant encore, un peu timide, délicate, toute simple, d'une sensibilité vive et facilement froissée. Elle est un peu routinière et elle manque d'initiative pour le moment, mais elle a une volonté précise, ferme, égale, persévérante, en somme une volonté parfaitement équilibrée et assez énergique. Elle est entêtée et elle parle peu. Elle a du tact et de la discrétion. Personnalité un peu effacée encore mais qui s'accentuera d'ici deux ou trois ans. Elle est encore dans le monde des petites pensionnaires. Active, droite et courageuse, très pratique.

LUCILE L.—Toute simple et naturelle: active, bonne, affectueuse, d'une réserve qui peut aller jusqu'à la dissimulation quand elle le juge utile. Elle est généreuse et dépensière et ses notions de soin et d'économie sont des plus fantaisistes. Elle est bienveillante, complaisante, facile en général. La volonté est indépendante, vive, ferme; elle a des vivacités fréquentes et un peu d'entêtement. Courageuse et optimiste, elle peut manquer de prévoyance et de prudence. Aucune vanité. Elle est gracieuse. Sa parfaite simplicité et sa spontanéité la rendent bien charmante.

AMIE DE L.—Imaginative, très impressionnable, elle est décidément sentimentale avec une tournure d'esprit romanesque. La gaieté naturelle, l'activité et le sens pratique réagissent contre cette disposition et la tempèrent assez pour en exclure l'excès. Bonne et bienveillante, affectueuse et généreuse, elle se dévoue avec facilité et amabilité. Elle est sincère et réservée. Un peu optimiste, pleine de bonne volonté et d'ambition, elle apporte de l'ardeur à tout ce qu'elle fait. La volonté est toute en résistance, et l'obstination tantôt douce, tantôt raide, en est la manifestation ordinaire. Constante dans ses affections et très loyale avec ses amis.

FLEURETTE.—J'ai pourtant interdit la copie! —Peu de culture;—elle a une imagination qui, en exagérant les choses, peut nuire au jugement assez sérieusement. La sensibilité est délicate; la nervosité accentuée la rend très inégale et un peu irritable. Volonté impulsive, ardente et peu persévérante. Tendance à la contradiction très marquée. Elle est raide, brusque et entêtée. Nature droite et aimante. Les enthousiasmes sont faciles et de courte durée. Peu de vanité mais un orgueil défiant et susceptible. Comme j'ai fait l'analyse de l'écriture de plusieurs Fleurette voici le renseignement utile: cette dernière datait sa lettre de Montréal, le 8 juin.

LUCE.—L'esprit est délicat, sensé, ennemi des complications et des subtilités. Elle est positive et pratique, active, vive, ambitieuse et très impulsive. Aimante et sensible, elle n'est pourtant pas aussi dévouée qu'elle le pourrait, un sentiment égoïste assez marqué nuit souvent à ses élans généreux. Sa franchise est grande avec un caractère de naïveté très jeune. La volonté est plus vive que forte et manque absolument de persévérance. Beaucoup d'entêtement. L'humeur est très capricieuse. Généreuse, bonne et clairvoyante, elle voit distinctement son devoir mais elle n'a pas toujours l'énergie de s'y jeter.

JOSETTE.—Fine, originale, imaginative et gaie, elle a de l'esprit et beaucoup d'animation. Elle a le don de raconter et de faire voir ce qu'elle raconte. La bonté est profonde et elle est dévouée, complaisante, active et ingénieuse. Cette nature impulsive aimante et ardente, manque un peu de pondération, et cependant, quand elle se donne le temps de peser et de réfléchir, elle juge très bien et les gens et les choses. La volonté est impérieuse, très indépendante, impulsive et remarquablement tenace. Elle est courageuse et d'une énergie que rien n'abât. L'orgueil est hautain et légèrement dédaigneux. Elle a avec de la grâce et du charme, beaucoup de caractère et une influence réelle sur ceux qui l'entourent.

POLLY-ANNA.—Esprit précis et réfléchi: beaucoup de bon sens; soin, application, lenteur et un peu d'esprit de routine qui nuit à l'initiative. L'activité est égale et persévérante. C'est une petite nature bonne et droite, capable d'affections constantes, et qui a de jolies délicatesses d'esprit et de cœur. La vanité, le souci de plaire sont bien marqués et ils nuisent à la simplicité et à la spontanéité. Elle a beaucoup de droiture, de conscience, de bonne volonté, mais n'est-elle pas trop facilement satisfaite d'elle-même? Il est vrai qu'elle a peu de défauts saillants, et qu'elle pêche plus par omission que par action, et je crois qu'un petit égoïsme assez solide est l'empêcheur des dévouements qu'elle se contente de rêver. Volonté modérée et douce dans ses manifestations.

PLUIE D'OR.—Elle a l'esprit fin, enjoué et gracieux, beaucoup de bon sens, une imagination active qui favorise l'initiative et développe l'ingéniosité. Le cœur est délicat, sensible, aimant, rempli d'affections exclusives qui n'admettent pas le partage, si petit soit-il. Elle est active, dévouée, très vive, mais je crois qu'elle se fatigue aisément, et alors se produisent de l'agitation et de l'énervement. La volonté est un peu indécise et hésitante: elle est vive et souple; la fermeté est inégale et souvent molle. En somme, elle n'a pas une volonté forte et elle subit facilement les influences, surtout celle de ceux qu'elle aime. Ouverte et franche. Humeur capricieuse. Gaie, animée, gracieuse et très aimable quand elle est bien disposée: un peu raide et irritable quand elle est lasse ou ennuyée.

LA DAME EN NOIR.—Elle n'aime pas à se laisser connaître cette petite dame, et son écriture renversée tient lieu d'un voile qui la cache bien. Je la crois très fermée et même dissimulée, et quand elle croit utile de mentir, elle s'y résigne. Elle est fine et un peu curieuse. Elle a bien peu de vanité. La volonté est capricieuse et faible. Très nerveuse et impressionnable, un rien l'attriste. Le cœur est bon et quoiqu'elle cache son besoin de tendresse et sa sensibilité, ils percent malgré tout. Activité inégale et molle. Peu de courage; elle est timide et se laisse effrayer par les difficultés.—Manuscrit détruit: l'enveloppe a été égarée.

MIREILLE (S.-F.)—Toute naturelle ,simple, bonne, tendre, délicate et active, elle a de l'ambition, de la bonne volonté et beaucoup de courage aidé par un joli optimisme qui lui montre le meilleur coté des gens et des choses. Cela la rend bienveillante et aimable. La volonté est obstinée habituellement et je lui vois aussi de l'entêtement. C'est donc une volonté mieux faite pour la résistance et l'endurance que pour la résolution et l'initiative, et c'est une volonté énergique. L'imagination active favorise les jolies rêveries interrompues par la raison et l'esprit pratique. Droite, sincère, consciencieuse elle mérite l'estime qu'elle inspire. Humeur un peu capricieuse. Elle sera très dévouée quand elle sera poussée par un sentiment fort qui ne semble pas être encore éveillé.

GABY DE LA PENOMBRE.—Une personne imaginative, sensible et dont les impressions vives portent à de nombreuses exagérations. L'humeur est très caprice et Gaby est souvent triste et un peu déprimée: l'activité s'en ressent et est inégale, procédant par à-coups. Elle est bonne et affectueuse, expansive et aimant bien à parler. La volonté est résolue, un peu dure et très obstinée. Elle est positive et ne se contente pas de rêves et de chimères: elle veut des bonheurs et des jouissances réelles et tangibles. La vanité est un peu susceptible et elle ne doit pas oublier facilement les offenses vraies ou supposées. Elle est animée, parfois enjouée et d'une sincérité ordinaire qui ne l'empêche pas d'avoir un grand talent pour dissimuler quand elle le trouve meilleur. Assurance et satisfaction de soi.

LOIN... LOIN.—Toute simple et naturelle, spontanée, active, ouverte et franche, elle inspire de suite de la confiance et elle la mérite. Energique et remplie de bonne volonté, elle est plus capable de résistance que d'initiative et elle a une obstination, tantôt douce, tantôt raide, mais toujours prête à résister. Elle pousse cela un peu loin et elle manque parfois de discernement et de mesure. Bonne, aimante, dévouée. Orgueil un peu susceptible atténué par une grande générosité. Elle est enjouée, animée et d'humeur agréable.

EMILIENNE.—Délicate, un peu timide, fière et réservée, elle dissimule autant qu'elle le peut un cœur aimant et une sensibilité très vive. Elle est bonne, dévouée, avec un grand besoin de tendresse, d'encouragement et d'approbation. La volonté, active et vive, ne manque pas toujours de fermeté: elle a une disposition autoritaire peu soutenue par la persévérance qui est faible. Je la vois quelquefois indécise, molle, ne sachant quel parti prendre, se laissant effrayer par les difficultés, puis un bon mot encourageant, la certitude de l'affection des siens et elle se reprend et va bravement de l'avant. Droite et très franche, constance dans les affections. Tact et générosité. L'ordre n'est pas très soigneux. Cœur délicat facilement blessé, et quand elle a du chagrin, elle perd toute ardeur au travail. Très bonne et très aimable.

ADELINE FANFAN.—C'est du moins ce que je lis dans cette illisible signature. Cette écriture renversée indique surtout le goût du mystère et l'habitude de la dissimulation, mais pas du mensonge. Bonté et calme apparents mais la volonté est vive et autoritaire, la sensibilité plus grande qu'on ne le soupçonne. Je la crois assez affectueuse au fond,

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanché excepté.

LE PASSÉ!!

LE PRESENT!!

L'AVENIR!!

86 Rue St-Laurent

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

et pour ceux qu'elle aime elle saurait se dévouer, par raison, et sans élan. Inégale d'humeur, avec des raideurs et des brusqueries inattendues. Energique, courageuse et indépendante.

ERRATA.—Je ne reprends pas les analyses, je vous dois de l'argent, envoyez-moi une autre écriture. J'ai trop de correspondants pour refaire un travail qui est incomplet parce que vous n'avez pas donné assez d'écriture.

NOELLA L.—J'abrège le nom, en cas qu'il soit le nom véritable. Vive, délicate sensible et bonne, Noella a un gros orgueil et son amour-propre se révolte contre les critiques et les reproches. Elle est droite et sincère et elle sait pourtant que ces critiques ou ces reproches sont mérités. La bonté est protégeante, sa pitié et sa générosité favorisent la charité. Volonté plus vive que forte: elle est impulsive et peu constante: elle subit facilement l'influence des autres. Petites vivacités impatientes, aucune résolution ni ténacité. Jeune, pleine d'illusion, grande confiance en elle-même et dans la vie. Jugement peu sûr encore, mais assez d'observation et de réflexion.

ANNE.—Droite, naïve, d'une simplicité qui exclut toute idée de vanité ou de prétention, ma correspondante a un bon cœur affectueux et sincère, où les affections sont calmes et constantes. Elle est un peu susceptible et elle manque de douceur et de souplesse: l'humeur est très variable. La volonté est assez énergique: les résolutions sont prises sans réflexion et sont vite oubliées. Promptitude, impulsivité, impatiences. Active et courageuse: elle est pratique, diligente, débrouillarde, gaie, animée et quand elle est de bonne humeur, elle est charmante.

BEATRICE DES N.—Esprit délicat, imagination gracieuse, raison et sens pratique. Elle est jeune mais le jugement se forme bien. Elle est vive et enjouée, active, et pas mal optimiste. La bonté est bienveillante et dévouée, et poussé par les affections fortes, le dévouement serait très grand si elle avait plus de volonté. Cette dernière manque d'initiative et de résolution: elle se distingue par une certaine obstination qui elle-même n'est pas bien soutenue. Active, aimable, mais un peu vaniteuse et un peu susceptible. Elle a beaucoup de bonne volonté et de jolis enthousiasmes jeunes.

YOU'D BE SURPRISED.—Mieux vaut tard que jamais et voici enfin votre tour!—Elle est sensible, impressionnable, ardente, sensible, pleine de vie et d'activité. Le cœur est chaud et généreux, les affections sont un peu jalouses. Parmi toutes les émotions qui l'agitent, ma correspondante connaît peu le calme physique et moral. Volonté très énergique: résolution, fermeté et beaucoup d'obstination, mais elle manque totalement de persévérance car elle agit avec trop d'impulsivité et son ardeur s'épuise vite. Bonne et tendre mais très timide et d'une réserve difficile à vaincre. Elle est sincère et franche et elle a besoin de se confier et de se sentir comprise et aimée.

P.O. BOX 81.—Il est actif, un peu bruyant, très démonstratif, ouvert, aimant à parler, à raconter ses affaires et à faire des histoires. Cœur excellent, bon et tendre, mais je ne le crois pas très constant et il se laisse beaucoup mener par ses impressions. Il s'emballe et exagère: ce sont des feux de paille, ardents et peu durables.

Orgueuil un peu vaniteux, mais trop de bienveillance et de bonne humeur, de générosité et de franchise pour que cela le rende désagréable. Il est sensible, délicat, porté à protéger les petits et les faibles, en somme, un cœur d'or.

TURQUOISE DE DECEMBRE.—Elle est sensée et elle a des qualités pratiques qui iront en se développant. Malgré certains airs d'assurance, elle est timide au fond, et elle n'a pas toujours l'initiative qu'il faudrait. La volonté est plus vive que forte et elle est très facilement influencée par ceux qui s'en donnent la peine. Loyale et sincère. L'amour propre n'accepte pas aimablement la critique. Délicate, affectueuse et très bon cœur. Elle est active, vive et courageuse. Elle est un peu dépensière.

COEUR FROID.—Vif, actif, un peu nerveux et très inégal d'humeur, c'est un homme qui déteste tout ce qui manque de simplicité et de naturel. Autoritaire, impatient, irritable, il a ses heures très désagréables quoiqu'il soit bon, affectueux et dévoué. Volonté inégale: il peut être quelquefois résolu et ferme, mais il lui arrive souvent d'être indécis et faible. Aucune espèce de vanité ou de prétention et très grande simplicité d'allures.

PERVENCHE.—Gaie, un peu en l'air, irréfléchie, capricieuse, elle n'a pas beaucoup de jugement et elle est portée à des exagérations. Un peu de vanité, un peu d'égoïsme la rendent exigeante avec ses amis. La volonté est inégale et faible, mais autoritaire, fantasque et inconstante. Le cœur est bon et affectueux mais instable. Elle est jeune et sans formation sérieuse.

ROSE EFFEUILLEE, a envoyé un dollar pour étude particulière sans me donner son adresse pour la lui faire parvenir. De plus, c'était de la copie et je veux avoir de l'original. Je ferai l'analyse dès que ces oublis seront réparés.

MYLENE L'EGYPTIENNE.—L'esprit est vif, elle a de l'imagination, beaucoup de spontanéité et peu de reflexion. Elle manque absolument d'ordre et son activité devient facilement de l'agitation. Quoique je voie de nombreux signes de générosité, elle a un petit égoïsme qui gêne le dévouement, sans l'arrêter toutefois. La volonté est ardente, autoritaire, un peu emportée, souvent exagérée dans ses manifestations. Sincère et franche; quelquefois, désagréablement franche. La sensibilité très vive, la grande impressionnabilité nuisent à la sûreté du jugement, et elle doit attendre le calme et la réflexion pour ne pas faire de sérieuses erreurs de jugement.

JOSETTE.—Beaucoup de simplicité et de naturel excluent tout à fait la vanité. Elle est timide et gauche, d'une grande sensibilité qu'elle essaie de cacher. Le caractère est un peu difficile: capricieuse, entêtée, raide, portée à contredire, elle manque absolument de souplesse et d'habileté. La sincérité est très grande et elle a un caractère de naïveté accentué. Le cœur est droit et bon et les affections sont constantes. Le sens pratique existe mais n'est pas beaucoup exercé: elle n'a pas d'ordre et l'activité est variable et se ressent de l'humeur.

HERMENEGILDE.—Je le crois sincère, enthousiaste, un peu rêveur et d'un cœur délicat et tendre.

La volonté est suffisante et faite surtout pour endurer et résister. Il a une obstination habituelle difficile à vaincre. J'observe toutefois certains signes de faiblesse volontaire, et je crois qu'il est assez facilement influencé par ceux qu'il aime. Pratique, actif, il a du soin et de l'ordre. Il est très délicatement sensible et porté à s'exagérer certaines choses qui le blessent et l'attristent. Mais il a un naturel heureux, bienveillant et gai.

SIMPLETTE.—Elle ne manque ni de bon sens, ni de sens pratique, mais c'est une jeune fille nerveuse, agitée, inquiète, dont l'impressionnabilité n'est pas contrôlée par la raison. Quand elle est calme et qu'elle a le temps de réfléchir, elle juge bien, mais elle est rarement calme. Sincère, affectueuse et délicate. Elle a une humeur variable, et les indices d'entêtement raide, de caprices subits sont nombreux. Faiblesse physique et morale: avec une volonté si inconstante et tant de facilité à être influencée, elle peut être classée parmi ceux qui n'ont pas de volonté. Impatiences et promptitudes, une grande irritabilité nerveuse. Très bon cœur et sensibilité délicate qu'un rien ébranle. Les petites tristesses sont fréquentes et elle essaie peu de réagir contre les impressions déprimantes.

P. DE V.—Dommage qu'elle ait adopté cette écriture renversée qui est toujours artificielle et par conséquent moins révélatrice que l'écriture naturelle. Je la crois sérieuse, positive, réfléchie, et calme d'apparence et de parti-pris. Elle est bonne et ses dévouements sont raisonnés et persévérants. La volonté, très énergique, est résolue, tenace, égale, autoritaire, mais avec assez de souplesse pour l'empêcher d'être dure. Econome, pratique, ingénieuse à tirer le meilleur parti des gens et des choses. Elle est bienveillante sans cesser d'être clairvoyante, et elle ne se laisse jamais égarer par l'imagination ou leurrer par les illusions. Les affections sont calmes et constantes. Personnalité marquée, dont l'indépendance ne souffre pas d'entraves, et chez qui il y a un petit égoïsme décidé de ne pas laisser le cœur faire des folies.

CHARLOTTE CHANTAL.—Vive, nerveuse, étourdie, elle a une imagination active qui exagère tout et nuit à la sûreté de jugement. Le cœur est affectueux et un peu jaloux: elle s'attache facilement mais elle n'est pas constante. Bonne et très franche, elle est sans défiance et même un peu imprudente. Capricieuse, un peu irritable, portée aux discussions vaines, elle s'impatiente facilement. L'activité est variable. Elle a un orgueil un peu susceptible mais elle est généreuse et elle oublie vite les offenses vraies ou supposées.

J.R.—La copie n'est pas favorable pour l'analyse et je me sers de votre billet si court, car ce serait trop long d'attendre un autre manuscrit. Il est actif, et sensé: le sens pratique est en voie de développement. Il est réfléchi et soigneux. La volonté manque de résolution et de tenacité. Il est délicat, un peu timide et très sensible aux reproches.

Le cœur est affectueux, mais la réserve est grande, et jointe à la timidité, lui donne une apparence de froideur. Même dans l'intimité, il n'est jamais communicatif. Je pense qu'il est facilement influencé par ceux qu'il fréquente. Il n'est pas du tout économe.

MEGANTICOISE.—Elle est vive, active, appliquée, soigneuse et pratique. Elle doit se défier de sa tendance à s'exagérer les choses et essayer de voir exactement, sans illusions et sans parti-pris. Elle observe bien et elle sait réfléchir et raisonner. La bonté est généreuse et dévouée et la sensibilité, toute vive qu'elle soit ne nuit pas au dévouement. La volonté est précise, ferme et assez modérée dans ses manifestations. Quelques vivacités instinctives sont réprimées énergiquement et ma correspondante apprend à se posséder toujours. Avec l'assurance nécessaire pour réussir, elle n'a ni prétention, ni vanité. Elle est un peu fière et réservée. C'est une jolie nature à la fois bonne et forte.

COIFFE BRETONNE.—Esprit vif, cultivé, clair, enjoué et gracieux. Elle a du bon sens et du jugement. De la bienveillance, de la gaieté, une vivacité amusante et gracieuse. Bonne et sensible, elle a un cœur affectueux qui a besoin de se sentir entouré de sympathie, mais elle est réservée et ne se livre que quand elle est bien en confiance. Un peu de vanité et un grain de coquetterie, mais une sincérité loyale qui rend ces dispositions bien anodines. Elle est active, adroite, elle a du goût et de l'adresse, et il lui faut de l'harmonie dans les arrangements de son chez elle. Malgré une humeur un peu capricieuse, elle est toujours agréable. Volonté beaucoup plus forte qu'on ne le croit généralement autour d'elle. Elle sait ce qu'elle veut et elle le fait, sans tapage ni discussions. Elle est un peu autoritaire, mais douce et conciliante aussi. Grand charme féminin.

CECILE ALFRED.—L'imagination est gracieuse et active et ma correspondante est un peu romanesque et chimérique. Elle a heureusement beaucoup de bon sens et d'esprit pratique qui corrigent la sentimentalité. Aimablement bonne, douce, très sincère, elle a un joli charme féminin: elle ne l'ignore pas et l'utilise avec un peu de coquetterie. Elle doit être admirée et elle a de l'assurance et une confiance en elle-même qui n'a pas encore été désappointée. Volonté vive, souple, quelquefois assez ferme, toujours douce et souriante. Petits caprices, mais elle est gaie, optimiste et de bonne humeur. Le défaut principal est la susceptibilité mais bien atténuée par la générosité native.

TI-NEG.—L'étrange écriture! Comme la plume devait être grosse!—Elle est très très positive, active, pratique et d'une volonté forte et un peu dure. Elle aime le plaisir, la vie confortable et tous les raffinements du luxe. Elle garde bien ses secrets et s'occupe peu de ceux des autres. Je crois les affections ardentes et jalouses. Elle est généreuse et la bonté, peu utilisée jusqu'à présent, deviendra plus active sous la poussée des grandes affections. Je la crois capable de coups de tête par indépendance et besoin de se singulariser.

ROSE REVEUSE. — Imaginative et enthousiaste, elle est pieuse, remplie de bonne volonté et de cœur. La sensibilité est vive et comme elle a de l'orgueil aussi, elle est susceptible et déteste la critique et les reproches. La volonté est inégale et elle se laisse facilement influencer et conduire. Elle a peu d'initiative et je crois vraiment qu'elle serait heureuse au couvent, ce n'est pas la règle, du moins, qui la ferait souffrir. Elle est souvent triste, inquiète. Loyale et franche. Elle est active et courageuse.

FLEURS D'AURORE.—Jeune, fraîche, naïve, délicate et sentimentale. Elle est bonne et aimante, d'une sensibilité très vive; elle pleure pour un rien, mais un rien la réjouit. Ses affections sont exclusives et elle n'aime pas les amis de ses amies... elle ne voudrait pas de partage. Elle a un fonds de bon sens et de raison qui vont en s'accentuant, et elle deviendra raisonnable: elle est généreuse et capable de dévouement. Appliquée, réfléchie, soigneuse, un peu routinière. La volonté est modérée, égale, bien suffisante. Elle est constante dans ses affections et persévérante dans l'action. Aucune vanité, de la timidité et une grande réserve. Distinguée et gentille.

JEAN-PIERRE-BAPTISTE.—Il est intelligent et cultivé. C'est un homme ardent, impressionnable, impulsif qui a eu de grands enthousiasmes et de grosses déceptions. Généreux, sincère, confiant, il est devenu un peu triste, et quelquefois il est déprimé et près du découragement. C'est un grand cœur et un caractère un peu fantasque et difficile. Il est irritable, emporté; il a même des violences courtes, mais il ne connaît ni les mesquineries, ni les rancunes. Idées et opinions arrêtées, besoin de les affirmer et de les discuter. Il n'est tout de même pas un homme très énergique: trop variable, trop ardent, porté à des exagérations qu'il condamne et sur lesquelles il revient;

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. 642 St-Denis, Montréal.

je le crois aussi très influençable et peu capable d'une résistance persévérante. Il est fin observateur. Du goût, de la distinction. Très dépensier.

TOINON X.X.X.—Un cœur très sensible et très tendre, une imagination qui porte à la rêverie à ses moments de loisir seulement car il est actif, pratique et consciencieux. C'est une nature loyale et bonne où le dévouement est grand. Aucune vanité, des manières simples et ouvertes, une grande honnêteté.

La volonté est ferme, obstinée et persévérante. Il est généreux. L'humeur, comme chez tous les êtres très sensibles, est variable et il peut avoir des petites brusqueries, mais pas de mauvaise humeur prolongée. C'est dans toute la force du terme, un bon et brave homme.

PETITE CAPRICIEUSE.—La copie est interdite et je me propose, à l'avenir, de mettre de côté tous les manuscrits qui ne rempliront pas toutes nos conditions. Imagination vive et qui nuit à l'observation juste: on voit les choses comme on les suppose ou comme on les désire. Délicate et sensible, ma correspondante a un cœur affectueux et des affections un peu jalouses. L'orgueil est susceptible et elle a un fameux amour-propre qui n'accepte pas la critique. Volonté précise, égale et ferme. Le sens pratique existe et se développera probablement avec la nécessité de s'en servir.

(A suivre à la page 76)

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Jeune homme (29 ans) désire correspondre avec jeune fille française. But sérieux. C. Hacheté. Rivière du Loup, Centre: Boîte 119. P.Q.

"Je désirerais correspondre avec messieurs instruits âgés d'au moins 25 ans"—Jeannette DuBois. Poste Restante. Ottawa."

Je serais heureuse de trouver un correspondant... aussi parfait que possible. Quand pourrai-je réaliser mon idéal? Rose Desjardins. Station M, Montréal. (poste restante).

"Jeune homme de bonne famille, seul en ville, désirant se lier d'une amitié sincère, demande un correspondant soit laïque, soit religieux." A. T. Boîte Postale 26, Station N, Montréal.

VEUF.—34 ans de bonne position et de bonne éducation, désire correspondre avec demoiselles ou veuves de bonne apparence âgées de 25 à 35 ans, distinguées et instruites, dans un but sérieux. R. Gélinas, Boîte Postale No 26. Station N., Montréal.

A VENDRE:—Cent pièces de théâtre de l'Illustration théatrale, quinze sous le fascicule. Le Chien d'Or, traduction de P. Lemay, dix piastres. S'adresser à Boîte 26, Bureau Poste St-Roch, Québec.

Voyez à la page 76 le sommaire de nos Annonces.

A NOS AMIS ET LECTEURS

Comme marque d'encouragement, nos amis et abonnés aideraient à la propagande de notre revue qui est certainement la meilleure revue française publiée au Canada en sollicitant de leurs parents et amis un abonnement. D'autres pourraient offrir un abonnement comme cadeau de Noel ou du Nouvel An, ce qui serait certainement apprécié par les personnes qui en bénéficieraient et maintiendrait en leur mémoire un bon souvenir d'eux pendant une année entière.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs pour Dames, Parfumeurs et Posticheurs

GROS ET DETAIL

Luxueux salons avec tout le confort moderne.

Un personnel incomparable d'artistes capilaires de toutes les capitales d'Europe.

Tous les ouvrages en cheveux: Transformations, perruques, toupets pour dames et messieurs.

LOTIONS, CREMES, POUDRES et PARFUMS.

La réputation de la Maison est la meilleure garantie de la bonne exécution des ordres.

182 PEEL. Tél. Uptown 3161. **MONTREAL** **262 Ste-CATHERINE EST** Est 6320.



BANQUE D'HOCHELAGA

FONDÉE EN 1874

Capital autorisé	$10,000,000
Capital versé et réserve	7,900,000
Total de l'actif, au delà de	71,500,000

Siège social: MONTREAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION:

M. J.-A. VAILLANCOURT, président. L'hon. F.-L. BEIQUE, vice-président.
A. TURCOTTE, l'hon. J.-M. WILSON, E.-H. LEMAY, A.-A. LAROCQUE, A.-W. BONNER;
BEAUDRY LEMAN, gérant-général.

— 173 succursales et 151 sous-agences au Canada —
41 succursales dans la cité et le district de Montréal.

La Banque émet des lettres de crédit circulaires payables dans toutes les parties du monde, ouvre des crédits commerciaux, achète des traites sur les pays étrangers, émet des traites, des chèques et fait des paiements télégraphiques sur les principales villes du monde, prend un soin spécial des encaissements qui lui sont confiés et fait remise promptement aux plus bas taux de change.

Intérêt alloué au plus haut taux courant sur tous les dépôts d'épargne de $1.00 et plus.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

Notre numéro de Noël offrira un choix de poésies, de gravures, de contes du plus haut et charmant intérêt; outre cette littérature de la Noël: Un splendide article de M. l'Abbé Martial Levé: "Sur les Collines de l'Energie Française";

Une étude approfondie de la poésie haïtienne, soeur de la poésie canadienne, par Louis Dantin;

Le grand patriote, Honoré Mercier, évoqué par la plume éloquente de M. Arthur Beauchesne (illustré de photographies inédites);

Un remarquable article de M. Louvigny de Montigny, sur le dernier livre de M. Edouard Montpetit;

Les passionnants Croquis de Guerre de M. Marcel de Verneuil;

"En Floride" de Ludovic France récit de voyage des plus captivants, avec des vues du pays des palmiers et des fleurs;

Un délicieux roman de Jean de la Brête, "Mon Oncle et mon Curé", et l'avant-dernière partie de "La Passagère" de Guy de Chantepleure;

Le tout brillamment illustré et formant un beau volume d'une centaine de pages,

Un vrai numéro de luxe, offert pour 25 sous.

Notre édition étant limitée, nous conseillons fortement à nos lecteurs de retenir d'avance notre numéro de Noël chez leur marchand de journaux.

Qui est-elle?

Quand timidement elle soulevera son voile vous le saurez —

Mais, c'est la femme que vous avez rencontrée aujourd'hui au Ritz!

La femme au parfum exquis —



Parfum

Rêve de Beauté

le parfum qui a charmé Paris — une goutte émet le parfum d'un jardin de fleurs.

Aussi: Savon, Poudre de Riz, Crême de Beauté, Eau de Toilette.

"Erasmic" **se trouve dans tous les meilleurs magasins.**

Anglo-American Agencies Limited — **41-43 rue S.-François-Xavier**

"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 147, RUE S.-DENIS, MONTREAL. **Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL**
Téléphone Est 1418

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50 ; Etranger : 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

Veuillez trouver sous pli la somme de $........pour........mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

Nom :..

Rue :..................................*No.*............ *Ville :*..................................

Voyez la page 76 pour sommaire des annonces.

Incendies, Marine, Automobiles, Explosions, Emeutes, Commotions civiles et Grèves.

WESTERN
ASSURANCE COMPANY
Incorporée en 1851

ROBERT BICKERDIKE & SON
Gérant de succursale pour la province de Québec
61 RUE ST-PIERRE, MONTREAL



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.
L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162 RUE ST-DENIS

LAIT SAIN POUR BÉBÉS ET MALADES

Nourrissant,
Digestible,
Pas de cuisson.



Pour les malades, les bébés et les enfants qui grandissent, c'est une merveilleuse combinaison de lait riche et d'Extrait de grains maltés en poudre.



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dernière Création Germano-Américaine Scientifique
Le Composé Herbal "FLAXOLYN"
avec fruits pulvérisés

pour Troubles du Foie, Constipation, Calculs Biliaires, Troubles Rénaux et Nervosité. Il est aussi Tonique Alimentaire et Constructeur de Tissus — mais non pas une médecine brevetée (ne pas confondre). $1.35 (Essai 15 jours). Echantillon libéral 10cts. Argent Remis. Proposition avantageuse aux Médecins. Herb Doctor Recipe Book, 25cts.

PUBLIEZ votre propre Magazine et commencez à faire des affaires par la malle en annonçant vos propres ouvrages, agences etc. sur un capital d'un $1.00. Preuve-essai avec magazine et plan, 25 cents.

CANADIAN M. O. IMPORT AGENCY, 753 St-Denis - - Dept. A MONTREAL, Can.

Faites comme les autres qui Aiment le Bon Pain:
Exigez le Pain

V.& L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet
C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra
Notre Motto est
Propreté, Service et Qualité

Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

(*Suite de la page 74*)

CHIFFONNETTE.—Beaucoup de délicatesse et de finesse, une vive sensibilité exagérée par l'imagination ardente: Chiffonnette n'est pas à l'âge de la pondération et de la sagesse, cependant, elle devrait essayer d'un peu de modération en tout. Vive, impulsive, simple et spontanée, elle n'est cependant pas ouverte et elle éprouve une grande difficulté à dire ses impressions et ses sentiments. Volonté fantasque qui peut avoir ses petites violences: elle est énergique et elle sait prendre une résolution et y tenir avec tenacité. Humeur très capricieuse. Certaines timidités qui ne l'empêchent pas d'avoir souvent son franc parler. Bon cœur et tendresse, mais nature qui manque de souplesse, et sa raideur est quelquefois maussade. Jeune, ardente, pleine de vie et d'illusions.

LUMIERE DU SENTIER.—Elle est sensée, d'esprit réfléchi qui sait raisonner et conclure. Le jugement est déjà bien formé. C'est une jolie nature douce, bienveillante, affectueuse, qui a besoin de sympathie et qui sait aimer avec constance et dévouement. Elle a assez bonne opinion d'elle-même: cela lui donne de l'assurance mais pas de vanité exagérée. Elle aime à plaire et elle en a sans cesse le souci. Elle est trop droite et trop sincère pour que ce soit de la coquetterie. Un peu susceptible et se blessant surtout d'un blâme et d'une critique. Volonté égale, ferme et modérée. Assez de persévérance. Humeur un peu variable.

CLAUDE CEYLA.

SOMMAIRE DES ANNONCES



BUREAU CHEF:
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de l'ECONOMIE possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, VOTRE COMPTE recevra notre prompte attention.

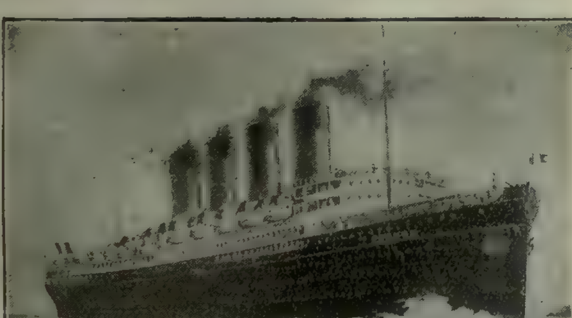
Vous êtes cordialement invités à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Capital Payé	$ 22,000,000
Réserve	$ 22,000,000
Profits indivis	$ 1,251,850
Actifs totaux	$560,150,812

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

FRANCE - LAFAYETTE - LA LORRAINE
LA SAVOIE - ROCHAMBEAU - LA TOURAINE

Service bi-mensuel NEW-YORK-BORDEAUX
par les paquebots CHICAGO - NIAGARA

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada



Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

d'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théatre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation



GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE



DEPUIS la chemise de travail qui doit durer comme du fer pour être bonne, aux vêtements féminins les plus fins et les plus jolis, il y a un coton Prue idéal à cette fin.

Depuis deux générations les prudentes ménagères ont reconnu que les cotons Prue étaient les tissus les plus satisfaisants que l'on puisse obtenir.

DOMINION TEXTILE COMPANY
LIMITED

MONTREAL TORONTO WINNPEG

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

CHOCOLATS-DRAGEES

PETITS FOURS

SORBETS

La Pâtisserie Française

Restaurant A LA CARTE

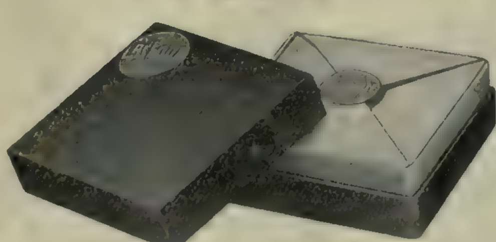
Visitez notre Salle de Thé

KERHULU & ODIAU, LIMITEE
Propriétaires

176 Rue St-Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke O. Tél. Westmount 7909

LASÈGUE et CIE, CHIMISTES PARFUMEURS
PARIS



PARFUMERIE DES GEMMES

La nouvelle poudre de riz colorée que nous présentons aujourd'hui, comble dans la liste des **produits hygiéniques** une véritable lacune. Avec nos produits, il est possible d'obtenir, aussi bien à la lumière naturelle qu'à la lumière artificielle, les nuances les plus délicates, ainsi que les plus jolis jeux de reflets. Ils ont d'ailleurs été vivement appréciés par tout le monde élégant qui s'attache à rechercher des préparations soignées et présentant toutes les qualités **hygiéniques** désirables.

Finesse de coloration — Inaltérabilité absolue — Finesse extrême—Parfum délicat—Velouté merveilleux.

ROSE — BLANC

OCRE: *(très recommandé pour les brunes)*

CHASSAGNE LIMITÉE, Distributeurs

43 rue ST-SACREMENT MONTREAL

Mesdames, Si vous désirez faire plaisir à vos enfants cet hiver donnez leur

COMME CADEAUX une paire de

Patins et Chaussures, Skis, Raquettes,

ou tous autres accessoires de SPORT D'HIVER.



Demandez notre Catalogue, envoyé Gratis, pour faire votre choix.

Maison "BREGENT"

208, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Quoi de plus approprié pour un Cadeau de Noël ou du Premier de l'An qu'une boîte de Véritable

NOUGAT DE MONTÉLIMAR

Importé directement de la fameuse Maison

CHABERT & GUILLOT, Montélimar (Drôme) France.

On peut se procurer ces succulents Nougats chez:

Kerhulu & Odiau, Ltée — 184 rue St-Denis, 4901 Sherbrooke O.
Pâtisserie Bruxelloise — 153 Fairmount
A. Joyce Reg'd — 6 Cathcart
Pharmacie Leduc — 454 rue St Denis.
Et dans toutes les Bonnes Maisons.

EDEN PERFUMERY Co.; Importateurs de Produits Français

232, rue Lemoine, MONTREAL. **Tél.: Main 5750.**

COURRIER GRAPHOLOGIQUE

BEATRIX.—L'imagination et l'extrême sensibilité tendant sans cesse à exagérer les impressions, nuisent considérablement au jugement. Il y a là de l'exaltation, une manière souvent fausse d'envisager les choses et de prendre des décisions, tempérament nerveux et inquiet, absence de réflextion calme et de raisonnement suivi. Tout est impression et impulsion irréfléchie. Très aimante et très romanesque. Elle a bon cœur et elle est sincère, mais elle est si fantasque et variable qu'elle est difficile à suivre et à comprendre. Orgueil raide mais pas de vanité. Elle est généreuse, bonne, et peu pratique. Besoin de confidence. Volonté fantasque capable de résolutions extrêmes et de grande faiblesse. Elle manque tout à fait de sérieux, de pondération, et elle devrait se défier de son imagination qui lui monte la tête et peut devenir un danger.

FRAMBOISE.—Toute simple et naturelle, sans vanité ni orgueil d'aucune sorte. Elle est bonne, modeste, indépendante: elle ne s'occupe pas de ce qui ne la regarde pas et elle demande qu'on la laisse en paix. Pratique et active, vive et économe, elle doit bien conduire son affaire, sans compliquer inutilement les choses. La volonté est énergique et forte. Elle est résolue et ferme, très obstinée et très courageuse. Aussi dévouée qu'elle est bonne et aimante. Elle a du jugement de la droiture et de la générosité. Humeur variable, quelquefois raide et petits entêtements inutiles. Mais ce sont légers défauts auprès de très belles qualités.

ALICE DE CHATEAUVERT.—Sensée et pratique, elle est délicatement sensible et elle s'efforce de le dissimuler, car elle est plus que timide, elle est craintive et un peu défiante. Modeste, silencieuse, affectueuse, elle s'attache facilement et elle a besoin d'appui et de sympathie. Pas d'égoïsme et grand désir de se dévouer: en fait, le dévouement est gêné par la timidité et de l'indécision. Pendant qu'elle hésite à se décider, l'occasion passe. Elle n'est pas sans volonté pourtant, et elle tient fermenent à ce qu'elle a résolu si lentement. Bonne volonté, bonté, courage, sincérité et grande délicatesse d'esprit et de cœur. Humeur variable, raideur et brusquerie: discussions oiseuses et entêtées.

CHARLES BRANLEYS.—Le trait dominant ici c'est la sensibilité: il est toujours vibrant, un grand sentiment de sympathie l'anime, il aime à rendre heureux, et pourtant, il ne l'est pas lui-même. Quand il permet à son imagination d'exalter sa sensibilité, il perd momentanément le sens des proportions, quoiqu'il ait un sens critique perspicace et subtil. C'est un idéaliste et il a eu de grosses déceptions. L'esprit est fin, original et enjoué; il a de la culture et de la distinction. Bon, dévoué, tendre, il est un ami sûr et affectueux. La volonté est impulsive, ardente, avec des inégalités dues à l'impressionnabilité. Il a de singuliers emballements et peu de constance. Je connais beaucoup d'écritures de femmes comme celle-ci. Mon correspondant a des subtilités et des complications de femme et comme les femmes il a besoin de vivre dans une atmosphère de sentiment.

VINCENTINE.—C'est une jeune fille réfléchie, sensée, attentive et dont le jugement se forme bien. L'esprit est enjoué et gracieux. Une délicieuse simplicité exclut toutes les formes de la vanité et la sincérité a un caractère de naïveté jeune. La volonté est faite plus pour la résistance que pour l'initiative et se fait remarquer par une obstination habituelle, plus souvent muette et douce que déclarée et discutée. Bonne, bienveillante, naturellement généreuse et dévouée, elle a de jolis enthousiasmes, un idéal élevé et de la piété. C'est une belle petite âme claire et noble. Elle a un peu d'orgueil et d'amour-propre mais ces défauts sont combattus par la bonne volonté et la sincérité qui ne s'aveugle pas.

P.P.P.—Sensibilité vibrante, grande impressionnabilité, imagination vive tendant à créer des illusions et des rêves chimériques. La bonté est délicate et l'affection est largement développée, il y a cependant peu de dévouement actif, et cet idéaliste ne connaît pas l'action suivie. Il a besoin de communiquer ses opinions, ses enthousiasmes, ses désappointements. Très inégal d'humeur, il est tout à tour ardent et déprimé. Mais il a du courage et de la bonne volonté.

L'orgueil est normal et il n'a pas de vanité ou de

(Suite à la page 4)

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

COURRIER GRAPHOLOGIQUE

(*Suite de la page 3*)

prétention. L'extrême impressionnabilité nuit à l'assurance. Il est loyal et sincère, impulsif et un peu capricieux. La volonté est vive, autoritaire mais souple; disposition à contredire et à discuter mais sans aigreur. Beaucoup de goût... il profiterait d'une culture très poussée, car il est intelligent, original et il a une belle activité intellectuelle.

GRILLON SOLITAIRE.—Spontanée, simple et sincère, elle a de l'entrain et de l'enjouement, de l'imagination et beaucoup d'irréflexion. Bon cœur, généreux, affectueux et sincère. Aucune vanité. L'activité est grande et peut dégénérer en agitation. La volonté est assez résolue et ferme mais la persévérance est médiocre. Un peu d'égoïsme nuit quelquefois au dévouement, mais la nature est généreuse. Courage, joli optimisme, tendance à s'enthousiasmer L'humeur est assez variable mais généralement aimable. Un peu de précipitation et dispositions à la dépense extravagante.

COUSIN ACHILLE.—L'esprit est clair, délicat, précis: il a de la réflexion et du sens pratique. Il est actif, et très énergique. La volonté est précise et ferme. Il s'attriste assez facilement, mais il a des réactions énergiques. Il est capricieux, entêté et raide. Cœur affectueux et loyal: il a besoin de confiance et d'expansion. Un peu susceptible, mais trop généreux pour conserver de la rancune. C'est un bon, honnête et brave garçon mais sans être ni prompt, ni colère, il est quelquefois désagréable et fantasque.

CIRTA.—Imaginative, sentimentale et romanesque, elle est délicate et affectueuse, remplie de bonnes intentions. Sa sensibilité la porte à la pitié et elle a bon cœur, mais je compte à son actif plus de rêves de bienfaisance que d'actes de charité. C'est qu'elle manque de sens pratique et que la volonté est faible, inconstante et capricieuse. Elle est très superficielle: elle

(*Suite à la page 5*)



Pauline, de Paris, vient d'arriver dans notre ville!

Son chapeau est drôlement placé sur sa tête, sa robe a un certain air...!

Oh! mais le doux parfum qu'exhale sa chevelure! Elle le nomme "Rêve de Beauté."

Ce parfum fait fureur partout.

PARFUM
RÊVE
DE
BEAUTÉ

(*aussi Savon, Poudre de riz, Crème de Beauté, Eau de Toilette de la même marque*).

"ERASMIC" dans tous les meilleurs magasins.

Anglo American Agencies Limited — 41-43, Rue St-François-Xavier Montréal.

Jaeger

Devraient être portés par les Dames.



Ordinairement les femmes sont plus délicatement bâties que les hommes, et leur corps étant d'une texture bien plus raffinée, est plus susceptible aux changements de la température. Les sous-vêtements en pure laine Jaeger donnent une complète protection pour tous les temps et toutes les saisons.

Un catalogue complètement illustré est envoyé gratis sur demande.

Dr. JAEGER Sanitary Woolen System Co. Limited
Toronto Montréal Winnipeg
Maison Anglaise "Fondée en 1883" 3

Une aide précieuse à
LA BEAUTÉ
UN REMÈDE EFFICACE
contre toutes les tares et maladies de la peau; une préparation indispensable à la toilette de toute femme soucieuse de bien paraître.— Le



LAIT ORIENTAL PARFUMÉ
Remplace les poudres et les fards.
EN VENTE PARTOUT
Cie PHARMACEUTIQUE DE LA CROIX ROUGE, Québec, Qué.

McEWEN CAMERON & WAIT, LTD.
COUVRETTE & SAURIOL, LIMITEE,
Dépositaires. — Montréal.

Vente Annuelle 30 Millions de Paquets

Le Résultat de la Qualité Supérieure, et de la Qualité seulement

"SALADA"

B667

L'AVEZ - VOUS ESSAYÉ ?

COURRIER GRAPHOLOGIQUE

(*Suite de la page 4*)

effleure tout sans rien approfondir. Pas d'égoïsme, de la générosité, un optimisme réjouissant, une humeur très variable.

JACQUES FRANC.—Il est évidemment très jeune, ouvert, gai, animé, rempli de beaux rêves d'avenir et d'espoirs chimériques. Il a beaucoup d'imagination et pour le moment il serait sage de l'endiguer et de s'appliquer à observer et à réfléchir. Il a du bon sens et un certain esprit pratique qui ira en s'accentuant. C'est une nature bonne et délicate, très affectueuse qui a ses petits égoïsmes, mais de la générosité pour les combattre. L'orgueil, la satisfaction de soi sont indiqués, mais pas beaucoup de vanité. Son bel optimisme le rend content de tout: de la vie, des autres et de lui-même, et cette disposition maintient la bonne humeur. Il a de grands enthousiasmes, mais peu de constance. D'ailleurs la volonté n'est pas forte: impulsive, active, ardente, mais elle manque de résolution et de persévérance. Il a une souplesse habile, une bienveillance aimable qui le serviront bien, mais il devrait essayer de cultiver et de fortifier sa volonté.

OISEAU NOCTURNE.—Etourdie et un peu en l'air, elle est agitée, bavarde, vive et légère comme un papillon. Sous des apparences très dégagées, elle est timide, et il lui prend des gênes subites qui la paralysent. Bon cœur, sensibilité et affection, mais si peu réfléchie qu'aucune impression n'est profonde et durable. L'activité et l'humeur ont le même caractère de caprice. La volonté est à l'avenant: vive, souple, variable, jamais fixée solidement et le jouet des impressions qui se succèdent avec rapidité. Elle ne s'est jamais dévouée, elle n'y pense pas probablement, car elle n'est pas plus égoïste qu'une autre. Quel que soit son âge c'est une enfant superficielle et fantasque.

MAGALI (Québec.)—L'imagination gracieuse et active est tenue en respect par le sens pratique et de la réflexion. Elle est calme, bonne et affectueuse: jolie délicatesse sans excès de sensibilité. L'esprit est enjoué et la bienveillance naturelle et la gaieté la rendent tris agréable. La volonté est active, souple, un peu autoritaire et pas très constante. Elle a du jugement, de la droiture et une grande capacité de se dévouer pour ceux qu'elle aime.

LUCIENNE DE ARANA.—Grande impressionnabilité nerveuse et sensibilité excessive qui nuisent au

(*Suite à la page 94*)



Si vous voyagez avec une Malle Garde-Robe à Pignon, les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, seront éliminés.

Vendues dans les grands magasins.

Ces Malles sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

LAMONTAGNE LIMITÉE

Seuls manufacturiers au Canada.

No 338 Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Faites comme les autres qui Aiment le Bon Pain: Exigez le Pain

V.& L. BROSSEAU, 981 Rue Drolet

C'EST LE MEILLEUR

Un essai vous convaincra

Notre Motto est

Propreté, Service et Qualité

Livraison dans toutes les parties de la ville. Téléphone: ST-LOUIS 4406



LES

GANTS DENT'S

sont de mise dans toutes les occasions.

Bien coupés, soigneusement cousus et de première qualité, leur durée égale leur valeur.

Le bon sens de même que le bon goût.

Exigent les Dent's

29

Madame JACQUES

Se tient à la disposition des lecteurs et lectrices de la REVUE MODERNE pour tous travaux de composition littéraire: Lettres, adresses de circonstances, circulaires commerciales, etc., etc.

TARIF:

Lettres $1.00

Adresses de fête, mariage, etc. $5.00

Circulaires commerciales et autres à des taux fixés suivant le travail, et discutés au préalable.

Le tout strictement payable d'avance.

Adresse:

Madame JACQUES

Casier 35, Station N. Montréal.



LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1846

POUR LES TRAVAILLEURS

PRÉSENTE À TOUS SES DÉPOSANTS
SES MEILLEURS SOUHAITS DE

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE

QUE LA PROVIDENCE RÉPANDE
L'ABONDANCE DE SES TRÉSORS,
SUR TOUS CEUX QUI

TRAVAILLENT ET QUI ÉCONOMISENT

✦ ✦ ✦

A.-P. LESPÉRANCE	Gérant Général	176 rue St-Jacques
T.-TAGGART SMYTH	Ass't Gérant Général	176 rue St-Jacques
CHARLES MONCEL	Surintendant des Succursales	176 rue St-Jacques
J.-G. OUIMET	Gérant Local	176 rue St-Jacques
L.-C. FORGET	Gérant Succursale	504 Est rue Ste-Catherine
J.-N. PERRAULT	" "	750 Ouest rue Notre-Dame
L. CHARBONNEAU	" "	Angle rues Centre et Condé
P. MOQUIN	" "	1398 Est rue Notre-Dame
J.-A. BROSSARD	" "	946 rue St-Denis
N.-W. POWER	" "	381 Ouest rue St-Catherine
E. DESJARDINS	" "	Angle rue Ontario et Maisonneuve
M. JONES	" "	952 Boulevard St-Laurent
J.-M. LEBRUN	" "	1950 rue St-Jacques
J.-OMER LUPIEN	" "	Angle rue Vinet et St-Jacques
J.-E. BROSSARD	" "	Angle St-Denis et Beaubien
O. GALLAGHER	" "	Angle Avenues du Parc et Laurier
F. MAYRAND	" "	590 Est rue Mont-Royal
J. O. DESPATIS	" "	1735 Est rue Ste-Catherine
W.-A. McCALLUM	" "	5593 rue Sherbrooke N.-D. de Graces
E. VINET	" "	Angle des rues Adam et Lasalle

✦ ✦ ✦

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418 DIRECTION RÉDACTION ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 2 — *S'unir pour grandir.* — Montréal, 15 décembre 1920

SOMMAIRE:

FEMINA:

ROMANS:

TROUBLES DE LA DIGESTION:— Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU. **TRAITEMENTS ELECTRIQUES.**

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:— Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791 — **460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL**

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 255.


MILLBANK
La meilleure Cigarette à 15¢
MILLBANK
STRAIGHT CUT
CIGARETTES
HIGHEST GRADE
VIRGINIA
TOBACCO

La Revue Moderne forme des voeux sincères pour le bonheur de tous ses amis.

Sur les Collines de l'Energie Française

Par L'ABBÉ MARTIAL LEVÉ

La colline de Lorette où s'achèvent les collines de l'ARTOIS, la colline française et classique: des hauteurs moyennes la ligne droite d'une crête qui n'est que le bord d'un plateau, des pentes infléchies en courbes souples, des vallonnements peu profonds et vite familiers; dominant le tout de son avancée arrondie et boisée, l'éperon, dont la conquête a coûté tant de sang.

En face, par delà la vallée où serpente un ruisseau, sous de hautes herbes et des buissons, le Mont Saint-Eloi, de même caractère, avec ses deux tours mutilées qui se détachent sur l'horizon; plus près, la colline de Souchez, une pente douce montant jusqu'à la ligne uniforme de la crête, et, parmi des bosquets verdoyants, des arbres morts et dénudés.

De l'ensemble, en dépit des ruines, se dégage une harmonie; on éprouve à la percevoir, puis à s'en pénétrer, une impression d'apaisement, un sentiment intime de quiétude et de joie souriante; c'est beau d'une beauté sans heurt et sans éclat, comme rationnelle; il y entre plus d'âme que de matière. C'est un aspect, l'un des meilleurs, de l'art, de la littérature, de la civilisation française.

Par la grâce dont ces collines sont le symbole et ont été, pour leur part, les ouvrières, la France a régné et continue d'influer sur le monde.

Au pied de l'éperon de Lorette, à la naissance du chemin blanc qui va grimpant jusqu'au plateau, et dominant les baraquements de briques et de tôle où s'abritent les habitants revenus, les ruines de l'église d'Ablain-Saint-Nazaire: quelques arcades gothiques, un pan de muraille, des amas de pierres grises, mais surtout le tronçon de tour, altier et décharné, jetant ses pierres aux orages comme un arbre secoue ses feuilles.

Dans le paysage redevenu paisible, sur la teinte monotone, verte et grise, des collines et de la vallée, ce cadavre d'église, et ce moignon de tour font se lever la vision tragique de la guerre; ils l'imposent, soudainement et brutalement, et l'on est comme pris d'une angoisse.

Avec la foule des pélerins, venus de partout, ce dimanche 12 septembre, et que ne cessent de déverser sur la grand'route, au pied des ruines de l'église, les chars des paysans, le petit chemin de fer économique, les camions automobiles des voituriers et les limousines des riches, suivons le chemin qui montait à la chapelle. Tout récemment encore c'était une tranchée croûlante, mais on l'a déblayé et creusé à nouveau dans la marne: de multiples débris rappellent quel fut son rôle depuis 1914; des talus blancs taillés à pic, des tas de marne rejetés sur l'herbe, émergent des fusils brisés, des fils de fer barbelés, une mitrailleuse tordue, parfois des ossements, où pend encore un lambeau de ce qui fut un pantalon de soldat...

Les baraques des forains, vingt mille, trente mille pélerins ont envahi la plaine haute, pas assez pourtant



Crête de Vimy — Monument à la mémoire des Artilleurs Canadiens tombés à la prise de Vimy (9 avril 1917).

pour nous empêcher de la voir. Ce plateau n'a pas été nettoyé; il garde ses tranchées et ses boyaux de cheminement; il est hérissé de pieux, de chevaux de frise, de fils barbelés; ces derniers émergent de partout, ils rampent dans l'herbe et continuent à tendre des pièges aux imprudents qui s'égarent. Des trous d'obus par centaines ont creusé cette terre où naguère fleurissaient les moissons: l'eau du ciel y croupit et, sur cette hauteur, les grands roseaux des marais ont poussé dans la vase et tendent leurs glaives vers l'azur. Sous les champs ravagés, dans les profondeurs secrètes des entonnoirs pleins d'eau, de



Crête de Vimy — Monument élevé à la mémoire des officiers et soldats Canadiens de la 2ème Division tombés à la prise de Vimy (9 avril 1917).

boue et de roseaux, parmi les herbes folles et les éboulis des tranchées, combien de soldats morts reposent ignorés? combien de disparus, dont le nom jamais ne sera connu, parmi les cent vingt mille qui sont tombés autour de la chapelle de Lorette? Combien de mères, dans leurs voiles de deuil, ont frolé, sans le savoir, les ossements de leurs fils, enfouis sous l'argile ou les chardons?

Douze mois durant, d'octobre 1914 à septembre 1915, les alliés se sont acharnés à reconquérir le plateau de la VIERGE. De Lorette ils avaient fait "le tombeau des allemands", puis, quand les tranchées ennemies furent devenues françaises, c'est des vainqueurs que Lorette devint la nécropole. Un poème que vendent les camelots pleure, non sans éloquence, leur hécatombe:

> *Ils ont vaincu, mais à quel prix, sainte Marie!*
> *Cent mille sont tombés pour te reconquérir:*
> *Cent mille beaux enfants sont venus là mourir.*
> *Du sang de ces martyrs ta colline est pétrie*
> *Et les pleurs maternels n'ont jamais su tarir...*

Tout le pays, à dix lieues à la ronde, a souffert de pareilles horreurs; et tout le pays, à dix lieues à la ronde, est un vaste cimetière. Les enclos mortuaires des soldats anglais fleurissent les étendues incultes encore, et les sillons où l'on a déjà moissonné les avoines, de leur parterres funèbres de petites croix.

Par delà le mont de Vimy, au carrefour du Vert-Tilleul, les soldats du corps d'artillerie canadienne ont élevé à leurs officiers et camarades tombés en avril 1917, un monument commémoratif. C'est une pyramide tronquée en pierres rougeâtres, telles que l'on en trouve dans les énormes amoncellements des terres avoisinant les mines; une grosse croix en ciment la domine; de lourds obus que relie une chaîne l'encadrent: l'ensemble est grave et religieux.

Ce monument aux soldats venus d'outre-mer en se juxtaposant aux cimetières anglais et français, achève de donner à la bataille formidable qui s'est livrée sur les collines et les plaines d'Artois tout son sens et toute sa portée.

Sur ces plateaux et ces pentes agréables, symboles de la beauté, et, grâce au culte de Notre-Dame, symbole de la piété française, l'Allemagne protestante et matérialiste s'est acharnée. Qu'elle l'eut emporté, ce n'étaient pas seulement quelques cantons et une chapelle sur une colline dont elle s'emparait. Il s'agissait de bien plus en vérité et d'objets non pas seulement différents mais infiniment supérieurs: une manière de penser et d'aimer, un art, une morale, une foi et une prière fussent descendus au tombeau avec les soldats alliés. L'Esprit ne pouvait point le permettre: soulevées par lui, sans le savoir, les nations se sont élancées: protestants de toutes confessions ou catholiques romains, canadiens anglais pour qui nous n'étions que des hommes comme les autres hommes, ou canadiens français qui se souvenaient de leurs aïeux et des communs berceaux d'autrefois, les fils de lumière sont venus lutter contre les fils de la nuit, les Civilisés ont affronté les Barbares en marche, et, pour que l'humanité, au rayonnement de la France, put continuer ses ascensions, ils se sont fait tuer autour d'un sanctuaire et d'une image de la Vierge.

Sur la colline de Lorette, auprès de quelques statuettes retrouvées dans les ruines de la chapelle, au sein de la multitude qui s'entasse le long des tranchées et autour des trous d'obus, des évêques, des généraux, des représentants officiels de la République se rencontrent; ils parlent: ils disent le culte des morts, la grandeur des luttes passées, la résolution de se souvenir et de dresser, au lieu même où fut la chapelle mariale, une basilique, un ossuaire, un phare aussi où brillera et veillera nuit et jour allumée, "la lanterne des morts", la volonté enfin de vivre, de réparer les ruines, de travailler, dans l'union,

à la prospérité matérielle et à la grandeur morale de la patrie.

O Vierge à genoux implorée!
O colline deux fois sacrée!
Veillez bien nos morts immortels;
Remplacez auprès d'eux leurs mères,
Endormez les d'une prière:
Demain, sur leur sainte poussière
Nous élèverons des autels.

La bravoure française, aidée par la bravoure des alliés, a reconquis et gardé ce coin de terre; l'intelligence française mise au service des alliés, en la personne du généralissime Foch, a forcé la victoire; si trop d'aventures dissolvantes n'ont pas été courues, depuis le traité de Versailles, n'est-ce pas au bon sens français que doit en revenir, pour une forte part, le mérite ? l'énergie française achèvera. Elle a déjà commencé.

De Lorette à Arras, en parcourant les chemins le long desquels s'échelonnent les villes et les villages tragiques et glorieux: Ablain Saint-Nazaire, Souchez, Neuville-Saint-Vaast, Liévin, Lens, tant d'autres, nous sommes au cœur de la zone rouge. Officiellement, elle était condamnée; elle l'est peut-être encore dans les papiers qui se cachent aux cartons endormis des bureaux: c'était la zone stérile et vouée au reboisement.

Mais le paysan français ne l'entendait pas ainsi. Qu'elle fut, sur les cartes officielles, marquée d'un trait bleu ou rouge, que lui importait! Cette zone c'était ses terres, sa ferme, ses "pâtures", les siennes et celles des aïeux! Il n'a point demandé de permission: il est revenu; il a dressé des demi-lunes en tôle, des baraques en planches, des maisons provisoires en briques, et il s'est remis à labourer ses champs. Les grands arbres fauchés par les obus, ou jetés par l'ennemi au travers de la route, puis tirés par nos troupes dans les terres, sont toujours là; les entonnoirs énormes, de plus de cent mètres de tour, s'ouvrent toujours à même la plaine; des cimetières bordés de ronces en fer alignent leurs tombes et leurs croix dans les guérets; la charrue contourne ces obstacles. Il a déjà récolté: les bonnes meules, pansues et déjetées, s'assemblent par troupes à l'orée des villages; les trèfles ont fleuri, et l'on va recueillir les pommes de terre et arracher les betteraves; les jardins ont, à nouveau, des légumes, et, çà et là, devant une masure de troglodyte, un massif de géranium et de reines-marguerites éclate au grand soleil.

Ce miracle de l'énergie française n'est pas inférieur à celui de la victoire. Il est peut-être plus méritoire.

Sur la route qui va de Lens à Arras, non loin du village détruit de Bailleul, des mines ont creusé d'immenses cratères. L'on s'est battu, puis l'on s'est terré sur leurs bords, dans les trous hâtivement creusés, à l'abri des mitrailleuses et des fils barbelés. Visitant l'un de ces abîmes bouleversés, je découvris, au fond, une tombe solitaire: une petite croix de bois grisâtre à laquelle l'on avait suspendu une couronne, une pauvre couronne salie et déchiquetée, l'indiquait seule. En remontant je faillis mettre le pied sur deux grenades, minuscules et rouillées, à demi enfouies dans la marne du bord.

Cette tombe sans nom et ces deux engins sournois et meurtriers m'apparurent, en y songeant, comme deux symboles, mais divers et contradictoires, de la guerre et de la mort.

Les deux grenades, sous la poussière blanche, c'est la mort qui tue, parce qu'elle est au service de la haine; mais la tombe au fond du cratère, c'est la mort qui produit de la vie, parce qu'elle fut un sacrifice et le don d'un noble amour.

Les envahisseurs sont venus chez nous et la destruction a sévi; ils étaient des loups rapaces; une haine lubrique animait leurs cœurs et inspirait leurs actes.

Les fils de France sont morts parce qu'ils aimaient leur Patrie et leur Dieu plus qu'eux-mêmes: ne cherchez pas ailleurs la raison du renouveau matériel et moral qui jaillit de leurs tombes, du même élan spontané qu'une fleur de sa tige.

MARTIAL LEVÉ.

HENIN-LIETARD, *15 septembre, 1920.*

LE CINQUANTENAIRE LASALLE



M. Eugène Lasalle

Le cinquantenaire Lasalle, sera celébré brillamment le 16 décembre prochain, sous le haut patronage de M. Marcel de Verneuil, représentant de la France, au Canada, et la présidence d'honneur de l'honorable secrétaire de la Province, M. Athanase David. Cet événement artistique de toute première importance, réunira un public choisi au Monument National.

Notre Première Page

Notre première page, présente une gravure délicieuse: de tout petits enfants, en toliette de nuit, descendant discrétement le grand escalier de la demeure familiale, pour venir déposer à la porte de la chambre de Papa et de Maman, les étrennes, surprises de leurs coeurs aimants. Un bougeoir éclaire les frais minois, et tout en haut de l'escalier apparaît la benjamine, plus lente à descendre, parce qu'elle est si petite... Ce tableau est gracieux et sincère. Il rappelle des souvenirs, et renouvelle des émotions.

HONORÉ MERCIER

Par ARTHUR BEAUCHESNE

Il y a trente-cinq ans, on faisait encore de la politique à Québec. L'Assemblée Législative était moins terne qu'aujourd'hui. On y perdait agréablement un temps précieux dans les intrigues et les joûtes oratoires. Les énergies se dépensaient au choc des ambitions personnelles et les ressources du pays restaient inexploitées. Les deux partis subissaient la direction d'avocats retors. L'opposition était toujours assez nombreuse.



Honoré Mercier

La période 1883 à 1893 a été palpitante d'intérêt. Honoré Mercier qui fut alors constamment sur l'avant-scène avait les qualités et les défauts voulus pour captiver l'attention. D'abord conservateur ayant ses idées à lui, puis libéral volontaire, il s'était ensuite organisé une combinaison où il tenait le sceptre, le parti national issu de l'affaire Riel et baptisé sur le Champ-de-Mars. Son tempérament autoritaire était secondé par un extérieur attrayant. Grand, le torse robuste sous une tête française aux cheveux noir abondants, soigneusement brossés sur les tempes et relevés avec soin sur un front de penseur, les sourcils de crin, le nez des Bourbon, les moustaches épaisses, arrondies et luisantes, le menton protubérant, la mâchoire forte des hommes de volonté, le teint blanc sans pâleur animé de beaux yeux noirs vifs comme des diamants, il était bien de notre race et sa physionomie rayonnait de l'émotion nationale. Lutteur aussi opiniâtre que Laurier et Chapleau, mais plus indépendant que celui-ci et moins conciliant que celui-là, il forme avec ces deux grands Canadiens un trio légendaire, rappelant ces héros qui ont été divinisés par les poètes antiques. L'énergie de sa campagne d'opposition, la somptuosité de sa vie officielle, sa chute et sa fin tragique ont gravé dans le cœur de notre population une ineffaçable émotion manifestée par les pèlerinages politiques qui ont eu lieu pendant vingt ans sur son tombeau. Il a soulevé des enthousiasmes et des haines, et si ses adversaires l'ont traité sans merci, c'est qu'il avait souvent cherché à les humilier ou à les couvrir du mépris des gens.

Il avait un genre d'éloquence toute spéciale. Moins enclin aux gesticulations et aux métaphores que Chapleau, il n'était pas aussi disert et froid que Laurier. Il tenait un peu de ces deux orateurs, mais quoiqu'il n'eût pas un timbre agréable, il les surpassait peut-être dans l'art de se rapprocher des foules et de leur parler leur langage. Devant la Chambre ou dans une réunion populaire, il personnifiait la vigueur physique et intellectuelle. La tête altière, l'œil plongé dans les yeux de ses auditeurs, maître de soi, posé, sans hâte, plein d'orgueil, il excellait dans les antithèses, les comparaisons imprévues, les violences et les appels au patriotisme. Le geste nerveux et énergique, revenant avec régularité, tombait comme la hache du colon qui fait éclater les échos de la forêt. La voix, quelque peu nasillarde, avait dans l'attaque des intonations de défi. Il savait se ménager des moments de silence où l'auditoire, intéressé, prêtait l'oreille. Alors, parlant bas et lentement, il lançait ses phrases à effet. Avec quel dédain il disait: "J'aime mieux appeler Louis Riel mon frère que de faire comme certains hommes qui appellent les orangistes leurs frères." Il accentuait ses arguments par des apophthegmes heureux: "La Couronne choisit bien ses ministres, mais c'est le peuple qui les maintient ou les rejette." Il terminait une harangue par un cri du cœur: "Fasse la Ciel que cette fois, l'esprit de parti n'étouffe pas la voix du patriotisme, la voix du devoir.." Il pouvait toujours toucher la corde sensible: "Cessons nos luttes fratricides, unissons-nous."

Il était pétri de sarcasme. Parlant sur l'adresse au lieutenant-gouverneur, dans l'Assemblée Législative, en 1884, il disait: "Le discours du trône est un chef-d'œuvre de maigreur ascétique, il porte la couleur de la saison qui l'a vu naître et du vendredi qui l'a produit. Inutile de le nier, cet enfant est né un jour maigre et en plein carême. Essayons d'en parler sans trop l'incommoder et sans trop blesser les susceptibilités des parents". Lorsque M. Wurtele a remplacé M. Taillon à la présidence, il lui dit: "Laissez-moi croire que vous ferez un aussi bon président que vous avez été mauvais ministre; comme j'en ai bien peur, celui qui vous remplace sera aussi mauvais ministre qu'il a été bon président." On lui reprochait d'avoir amené le pape dans le règlement de la question des jésuites parce que cela surtout avait soulevé l'ire des protestants. Il répondit: "D'ailleurs si c'est un crime pour moi d'avoir été à Rome, c'est un crime aussi pour M. Chapleau d'y avoir été. Il l'a dit lui-même qu'il était allé à Rome pour régler cette affaire; c'était donc qu'il ne pouvait la régler sans l'intervention de Rome. Or, qu'est-ce que c'est que Rome? Pour nous, au point de vue religieux, c'est le pape. A moins que M. Chapleau n'espérât pouvoir régler cette affaire avec le roi Humbert; car il y a deux souverains à Rome, l'un légitime, que nous reconnaissons, c'est le pape; l'autre, illégitime, que nous refusons de reconnaître, c'est le roi Humbert. Auquel des deux, M. Chapleau devait-il s'adresser? Quant à moi, il ne peut y avoir de doute, je me suis adressé au pape, puisque c'est le crime que l'on m'a fait."

Ce fut un premier ministre magnifique. Jamais chef de cabinet, avant ou après lui, n'a occupé ce poste avec autant d'éclat. Il ne consultait pas toujours ses collègues. Souvent, il se contentait de leur dire ce qu'il allait faire. L'Etat, c'était lui. Et il savait éblouir. Ses excursions dans les comtés ruraux ressemblaient plutôt à des visites pastorales qu'à des tournées politiques. On décorait la grande route pour le recevoir. De longues processions de voitures avaient lieu. Il y figurait avec le maire et le curé dans son équipage spécial amené de Québec ou de Montréal et conduit par un cocher en livrée épatante. Chemin faisant, Mercier endoctrinait le maire et tutoyait le curé. Les drapeaux flottaient, on tirait du fusil, les enfants d'école dansaient et chantaient des cantiques sur son passage. On entrait dans les paroisses sous des arcs de triomphe. Des adresses étaient lues. Le héros répondait par des discours habiles où il promettait quelque chose, et l'on allait

dîner au presbytère. On tenait quelquefois de grandioses réceptions. J'ai vu l'un de ces pique-niques où le champagne se passait sur des plateaux dans un meeting de plusieurs milliers d'habitants et il y en avait pour tout le monde. Mercier y prononça une harangue à l'emporte-pièce qu'il termina en invitant les pauvres à aller le voir le lendemain matin. Les visites furent nombreuses et les agents électoraux distribuèrent plusieurs barils de farine. Il y a des moments où rien ne peut égaler la charité des politiciens.

Mercier visita l'Europe en grand seigneur. Son influence au Vatican fut si considérable à un moment donné que notre clergé s'en inquiéta. Il fêta princièrement, à sa résidence de Tourouvre, les anciens zouaves pontificaux, et les hauts dignitaires ecclésiastiques qu'il reçut dans son costume de comte romain, dignité que lui avait conférée le pape en reconnaissance des services rendus à l'église.

Le parti national se confondit bientôt avec le parti libéral, au grand plaisir des vieux rouges qui se voyaient à la tête des affaires pour la première fois depuis 1867, car le ministère Joly, faible et instable, n'avait été pour eux qu'une irritante épisode. Le règlement de la question des jésuites avait mis fin à la légende de l'anti-cléricalisme des libéraux. L'établissement des écoles du soir, l'octroi de terres publiques aux familles de douze enfants, la construction de chemins de colonisation, avaient rendu le gouvernement populaire. Tout eût souri à Mercier s'il n'avait été combattu par des adversaires expérimentés, pleins de ressources, tenaces, éloquents et implaccables. Ses airs à la Louis XIV lui firent un ennemi irréductible de M. Louis Philippe Pelletier qui avait été l'un de ses plus chauds partisans. Il avait pris en grippe M. Flynn qui sut se venger. M. Thomas Chapais tenait la plume contre lui. Feu Guillaume Nantel, Louis Beaubien, Thomas Chase Casgrain, Evariste LeBlanc, Philippe Landry, aidés du "Courrier du Canada", de "L'Avant-Garde", de la "Justice", du "Monde" de la "Presse", de la "Minerve", l'entreprirent. Les affaires de la Baie-des-Chaleurs, du contrat Langlais, de la maison aux tourelles dorées, de la ferme de Tourouvre occasionnèrent de terribles attaques. Le chef de l'opposition était M. Taillon, gentleman accompli, d'une honnêteté naïve, éloquent comme on ne l'est plus, spirituel, pittoresque avec sa haute taille, sa barbe à la Moïse, sa voix de stentor que l'on entendait du club de la Garnison quand le débat s'animait.

Après l'élection de 1890, Mercier, pour tout observateur désintéressé, marchait à sa perte. Bientôt les événements se précipitèrent. L'enquête du sénat eut lieu, puis vinrent les explications au lieutenant-gouverneur, la commission royale, le renvoi. Ce fut alors une déroute, un sauve-qui-peut général. Que d'hommes à qui il avait prodigué les faveurs lui tournèrent le dos! Sa chute, comme toutes les chutes politiques, n'amena pas la ruine complète. Médusé d'abord, il prit du temps à se ressaisir, mais il réussit malgré tout à reprendre courage. Il puisa dans sa déchéance même les éléments d'un retour. Les élections de 1892 ont été son Waterloo. Le chef tombé gravit un long calvaire mais il le fit en ceignant son front d'une auréole de victime. Ayant gagné aux assises le procès que lui avait intenté le gouvernement, il resta aux yeux du peuple le patriote qui avait touché son cœur et remué sa conscience. La réaction commença à se faire sentir. Sir John Macdonald n'était plus. Laurier prenait du prestige, Chapleau, mécontent et prématurément vieux, avait été relégué à Spencerwood. Mercier n'avait que cinquante-trois ans, il était encore député et il aurait pu mettre de la vie dans la politique. Malheureusement une maladie atroce le guettait.

Emacié par le diabète, il s'alita sur la fin de l'été de 1894. Le mal fit des progrès rapides. Le jour arriva où le médecin dut annoncer que la fin était proche. L'illustre moribond eut de la difficulté à faire son sacrifice. Il n'était pas âgé. Il avait été trop actif pour se rendre compte du temps qui passe, et il lui semblait qu'il pouvait vivre encore une vingtaine d'années. "Je suis jeune, disait-il avec découragement, je suis fortement constitué, pourquoi la science ne peut-elle rien faire pour moi? Qu'il est donc pénible de mourir à cinquante-trois ans et de laisser pour toujours une bonne épouse et des enfants chéris!" Il dut tout de même se résoudre à mourir, et une fois résigné à son sort, il attendit l'heure fatale avec piété. Des prières furent offertes pour lui dans les églises. Chapleau, son ancien ennemi, oubliant la fameuse assemblée de Saint-Laurent, fit le voyage de Spencerwood à Montréal, pour le consoler, l'embrasser et lui dire adieu. Tous les yeux se tournèrent vers l'hôtel de la rue S. Denis d'où nous arrivaient régulièrement des bulletins sur l'état du malade. Léon XIII lui envoya sa bénédiction. La vie s'en allait lentement, comme avec regret. Le trente octobre, à neuf heures moins quart du matin, Honoré Mercier mourut. Quel deuil! quelle consternation! On eût dit qu'une calamité venait de s'appesantir sur la province de Québec. De tous les coins du pays, les populations se pressèrent à Montréal pour rendre les derniers hommages à cet ancien premier ministre qui avait souffert pour les autres autant que pour lui-même. Les jésuites, reconnaissants, lui firent des obsèques pompeuses, et ses restes furent portés dans une voûte à la Côte-des-Neiges, dans ce cimetière historique où reposent les pères de la nation canadienne française.

Connaissant le caractère de cet homme unique, on se demande aujourd'hui quelle tournure aurait prise la politique canadienne s'il avait vécu encore un quart de siècle. De quel bord se serait-il rangé sur les questions des écoles du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Keewatin? Aurait-il renié tout un passé d'intransigeance, pour accepter, excuser et expliquer la faiblesse de ceux qui ont méconnu des droits que nous avions jusque là crus inaliénables? Se serait-il laissé entraîner dans un nationalisme théorique voltigeant sur les programmes des deux partis, ne s'alliant à aucun, provoquant la majorité anglo-canadienne et n'osant envoyer personne au parlement pour obtenir des résultats pratiques? Quelle attitude aurait-il prise pendant la guerre? Son cœur si français aurait-il bondi d'enthousiasme pour que nous vinssions en aide à la mère-patrie menacée de destruction, ou n'aurait-il vu dans notre participation qu'une intrigue impérialiste? S'il avait repris son autorité sur l'opinion, ne doit-on pas supposer qu'une foule de choses qui se sont faites depuis 1896 auraient été laissées de côté? On peut présumer sans paradoxe que l'esprit de discipline n'aurait pas engourdi son patriotisme.

Quoique l'on puisse reprocher à Honoré Mercier, s'il est un principe sur lequel il n'a jamais fléchi, c'est bien celui de la revendication complète de tout ce qui nous appartient d'après le droit des gens et le traité de Versailles. Dans sa longue carrière, de 1865 jusqu'à sa mort, il n'a rien admis contre cette idée dominante qui embrasait tout son être et en a fait un chef national ayant une conception adéquate de nos sentiments, nos passions, notre situation et notre avenir. L'âme canadienne française vivait en lui. S'il avait été de ce monde en 1896 et 1905 et depuis 1914, nous aurions probablement eu d'autres assemblées du Champ-de-Mars, et sous les arcades de la Chambre des Communes se seraient déroulés des débats homériques, pour notre langue, notre religion, nos droits.



EN MANIÈRE DE CONTE DE NOËL

PAR
LOUVIGNY DE MONTIGNY

Après le dessert et les potins, les invités de Mme de Verchères attaquèrent les propos philosophiques avec le café; en sourdine Mme Saguenay avança quelques aphorismes qui captivèrent particulièrement le capitaine Lanquetard. Il avait remarqué cette mignonne veuve blonde parlant de ses trente ans avec une désinvolture qui en accusait plutôt vingt; mais il venait seulement de ressentir le charme aguichant de ses yeux gris granit qui s'avivaient extatiquement aux spéculations spirituelles. Et comme elle ne reparaissait pas au salon-fumoir, le capitaine ne se tint pas de s'enquérir si les étranges théories de Mme Saguenay lui interdisaient de griller une cigarette en bonne compagnie.

Mme de Verchères sourit avec mystère, ainsi que doit sourire un sphinx élégant, hésita, puis, comme son amie l'avait priée de l'excuser auprès de son monde sans divulguer le véritable motif de son empressement à partir, c'est avec de convenables réticences et des mots suffisamment voilés que la maîtresse de maison apprit tout clair à ses invités que Mme Saguenay devait se rendre à une conférence qu'elle n'aurait voulu manquer pour rien au monde, une conférence théosophique.

— Mme Saguenay, théosophe! s'écria le capitaine, dépité. Cela ne m'étonne pas.

— N'ayez crainte, lui répondit la belle hôtesse; ce n'est pas pour retrouver le corps astral de son feu mari qu'elle suit ces conférences.

— Que n'y trouverait-elle le mien! souhaita tout haut le capitaine.

Cette observation de mauvais goût fit chuchoter.

La doctrine théosophique agréait à l'oisiveté rêveuse de Mme Saguenay que la mort de son mari avait tenue toute une année plongée dans une excessive piété. Elle n'en était remontée que pour s'attacher à la théosophie qui commençait pour lors à grouper quelques intellectuels, quelques demi-savants et quelques demi-ignorants de commerce agréable et paisible. Ce qui l'y intéressait le plus vivement, c'était la théorie de la réincarnation. Elle avait gardé une poignante impression d'une poésie rappelant cyniquement à une illustre dame que ses belles mains pourriraient un jour. Et Mme Saguenay n'avait besoin d'aucun poète pour savoir que ses mains étaient les plus belles du monde.

Mais le capitaine Lanquetard, se souciant peu des réincarnations, déclara que la théosophie est une blague:

— Les anciens étaient moins naïfs que nous: Carpe diem, *recommandait Horace.*

Mtre Prévair eut l'obligeance de traduire ces deux mots latins.

Mme de Verchères, que son amie endoctrinait à l'heure du thé, retenait surtout que l'importatrice du boudhisme ésotérique, la fondatrice de la Théosophie en Europe, Hélène Blavatsky, se faisait servir ses cinq-heures par de purs esprits; et une initiation produisant un aussi chic résultat lui semblait avenante. Elle roulait dans sa cervelle des idées de toutes les couleurs. Le sens du Carpe diem *lui apparut en pleine lucidité; elle en fit le commentaire:*



— Horace voyait la vie en rose, n'en doutez pas, parce qu'il était amoureux, et il pratiquait ainsi la théosophie. Car vous savez que la doctrine de Mme Saguenay enseigne que notre pauvre moi s'adorne d'une doublure immatérielle, d'un corps astral qui se dégage, irradie et frappe la vision aiguisée de certains élus. Même les initiés, s'ils obéissent suffisamment à l'influence magnétique, peuvent voir une personne dévotieuse s'irradier en bleu pâle, une envieuse en vert, une sensuelle en rouge, une intellectuelle en jaune, une amoureuse en rose. Voilà, vous dis-je, comment Horace voyait la vie en rose... Et pourquoi ne distinguerait-on pas à leur coloration les fluides animiques, comme on voit s'embraser le fluide électrique?... En tout cas, conclut-elle, je crois à la réincarnation, et, si l'Eglise le permettait, j'opterais pour l'incinération qui délie l'âme en dix minutes et la pousse tout de suite vers de futures liaisons.

Les hommes sourirent. Le capitaine jugea qu'en bon militaire il devait s'esclaffer franchement, et il demanda:

— Ainsi, les âmes libérées chercheraient des nouveaux corps?

— A leur choix, répondit Mme de Verchères qui ne cacha point son mécontentement que d'aussi graves propos fissent rire ses invités.

Mario Barbuce gardait cependant son éternel sourire de sceptique; il avait avisé un recueil de vieilles chansons et s'y était plongé ,cherchant partout des trouvailles de folklore, dans les bouquins comme dans les bahuts. Le docteur Boisclair, dont la digestion s'engourdissait à de pareils caquets, aiguilla la conversation sur la voie scientifique et se lança tout de go dans une dissertation:

— Toutes les religions, déclara-t-il, les nouvelles autant que les anciennes, visent à assoupir l'universelle inquiétude, à supprimer le tourment d'infini que chaque être pensant éprouve avec plus ou moins d'acuité et de résignation. La théosophie, Mesdames, professe, pour sa part, que l'homme est un esprit tombé de l'ordre divin dans l'ordre naturel; elle ne fait donc qu'accréditer la pensée de maints philosophes, la nostalgie humaine exprimée par Lamartine:

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

*Elle fait surtout entrevoir la libération de cet état de déchéance, par des transformations successives qui dégagent l'esprit des zones terrestres où le retient sa lourde enveloppe corporelle; elle allègue notre appétence instinctive d'immortalité pour prouver la destinée de notre esprit qui est de "se retrouver" en remontant à l'ordre divin. Rien d'étonnant que des intelligences plus assoiffées d'infini soient aussi plus anxieuses et plus impatientes de dominer la nature, de chercher à scruter l'*après-vie*, à se mettre en communication avec les êtres que la mort a séparés de nous, à leur demander enfin la révélation des mystères de l'audelà.*



*"***La** *théosophie, Mesdames, n'est pas plus nouvelle qu'autre chose sous le soleil, à ceci près qu'elle a cessé de tenir à l'occultisme. Les Hébreux la pratiquèrent sous le nom de Cabale. Quelques peuplades barbares communiquent très directement avec leurs morts... en les mangeant. Les peuples civilisés ont établi des rites plus compliqués pour entrer en rapports avec les esprits. Les formules et les pratiques changent avec les pays et les siècles; le concept est toujours le même que nous retrouvons chez les psychopompes, les mages, les alchimistes, les yoghis et les fakirs, les théurges, les rose-cruciens, les sorciers, chez les médiums qui retardent et chez certains inventeurs qui avancent. C'est le germe de toutes les superstitions; c'est aussi l'objet d'une science qu'on a d'abord appelée "science future", appliquée qu'elle était à l'étude des forces inconnues. Mais cet objet se précise. Cette vague science future s'actualise en "psychologie transcendantale"; elle a déjà reconnu pour des "énergies psychiques" ces forces indéfinies que l'ignorance populaire déclare surnaturelles et dont la plupart ne sont encore qu'inexplicables. La psychologie phénoménale progresse, lentement et sûrement; et pour vous faire grâce, Mesdames, des observations techniques que d'incontestables savants ont formulées à la suite d'expériences et de constatations rigoureusement confirmées, je puis vous affirmer que ce psychisme a déjà prouvé l'existence de l'esprit, en tant que principe conscient et persistant après la mort.*

"Vous savez ce qu'il en a coûté à Galilée pour avoir démontré que la terre tourne. Certains astronomes nous ont ainsi révélé les mystères du firmament dans des livres qui passent pour des romans. Aujourd'hui, le cinéma photographie ces phénomènes du ciel et les reproduit sur l'écran... Nous communiquons très certainement avec des êtres dont nous ignorons la nature. Magnétisme, hypnotisme, télépathie, force animique et pouvoir astral, tout cela procède du principe psychique que la science cherche à appliquer à coup sûr, cependant que les badauds s'en font un jeu dont ils ignorent les terribles dangers. L'Ecriture parle d'une "puissance des ténèbres". On ne saurait impunément évoquer ce pouvoir extra-terrestre. Plusieurs auteurs modernes, et tout récemment encore le docteur anglais Godefrey Raupert, ont mis les profanes en garde contre les conséquences funestes d'un commerce hasardeux avec l'Invisible. Vous avez toutes entendu, Mesdames, ce petit drame imaginaire, La main de singe; *vous y avez pu trouver l'image du châtiment qui suit la provocation de cette énergie mystérieuse. Je pourrais vous citer des exemples moins fictifs, hélas! et autrement terribles qui se sont produits dans ma propre clientèle, si j'étais tenté — ce qu'à Dieu ne plaise! — de prolonger le joli frisson que je vois courir sous vos bagues et sous vos colliers...*

Prises de souleur, en effet, les dames resserrèrent leur cercle autour du docteur. Elles auraient réclamé le récit de ces exemples inédits,pour satisfaire cette curiosité de mystère qui dévore les plus discrètes et les pousse au bord de l'abîme où croît la fleur rare. Mais, d'un geste péremptoire, le docteur indiqua qu'il s'interdisait de rapporter à la légère ces exemples, et poursuivit:

— L'avertissement de Sir Oliver Lodge, qui recommande aux esprits faibles de s'abstenir, dénote une pauvre psychologie chez ce pseudo-révélateur qui incite précisément l'amour-propre à aborder l'étude de problèmes dont il s'efforce, au contraire, de signaler les dangers. Car rien n'est plus pernicieux, je dirais même maléficieux, que ces expériences foraines ou mondaines, dont l'odieuse tricherie se trahit d'ailleurs à la moindre investigation scientifique, et qui dévoient les volontés les mieux intentionnées. Souvenons-nous du mot de Pascal: "A force de vouloir faire l'ange, on finit souvent par faire la bête." Et si les autorités civiles n'étaient aussi inconscientes que les gens du monde qui s'adonnent à ces praRiques affolantes, elles ne permettraient les exercices psychiques qu'aux savants et à huis clos. Au reste, la psychologie transcendantale ne ressortit pas plus aux salons qu'aux loges

secrètes, maintenant surtout qu'elle possède son Institut. Mais elle tâtonnera longtemps encore avant de vulgariser une formule dont elle n'est parvenue qu'à écrire la première lettre.

Piquée des apophtegmes désobligeants du docteur, Mme de Verchères jugea bon de placer une question, à tout hasard, pour rompre l'obsession qui rivait depuis quelques minutes sa pensée au cabinet de Chine où elle serrait d'habitude sa planchette ouïdja:

— Ne croyez-vous pas au nouvel appareil d'Edison, à ce merveilleux instrument de communication avec les défunts?

— Nous n'en connaissons, Madame, que la désignation de "relai amplificateur", assez intéressante, ma foi, pour arrêter l'attention. Mais combien de temps la science continuera-t-elle à s'y intéresser, après qu'elle aura connu le mécanisme breveté de la nécromancie américaine? Hamlet pourrait peut-être le dire, lui qui, sous le clair de lune d'Elseneur, se posait les mêmes questions insolubles que nous nous posons toujours. Mais, depuis plus d'un demi-siècle qu'il scrute les abîmes du ciel et qu'il étudie la mort et son mystère, Camille Flammarion estime que l'instrument le plus sensible, l'appareil le mieux organisé pour communiquer avec les trépassés se trouve sous notre crâne. Un jour viendra, affirme-t-il, où nous saurons nous en servir. Car le célèbre astronome de Juvisy (comme Victor Hugo, Sardou, Sully-Prudhomme, François Coppée, Paul Bourget et d'autres penseurs de vos connaissances) croit que notre personnalité persiste après le dernier soupir, après la décomposition de nos organes. Il croit même à l'état flottant, autour de sa dépouille, de ce que les spirites appellent le périsprit, *qui est le corps éthéré de l'esprit. Il croit, enfin, que nos morts survivent, nous voient, nous entendent. Il fait, certes, bonne justice des apparitions fantastiques qui ne sont des réalités que dans les cerveaux hallucinés; mais il croit aux revenants, aux fantômes...*

Prévair estima galant de couper court à l'énervement que ce discours commençait à répandre. Mais comme un sursaut de ses compagnes lui fit percevoir leur désir de n'être pas retirées trop brusquement de ce bain psychique, il conclut:

— Vous avez raison, docteur, et Flammarion aussi. Les revenants et les fantômes existent: à preuve que j'en ai vu un.

Ce ne fut qu'un cri:

— Vous avez vu un revenant, vous?

— Plus exactement un fantôme, oui, Mesdames.

A ce mot de "fantôme", Mario Barbuce, qui n'avait suivi que distraitement la leçon du docteur Boisclair et ne s'était pas arrêté pour si peu dans sa chasse aux vieilles chansons, prêta l'oreille. Au cours de ses recherches folkloriques, n'avait-il pas catalogué tous les loups-garous et tous les fantômes connus au pays? Aussi demanda-t-il à Prévair si son fantôme était original ou déjà patenté. Mais Prévair rapporta le phénomène:

— Mon vieux copain d'université, Henri Saulmiers, avait invité quelques intimes avec mon frère Paul et moi, à l'accompagner à la messe de minuit, à Sainte-Rose, où il possède une gentille gentilhommière. Vous savez que Sainte-Rose est le plus charmant pays qui soit, traversé par la rivière la plus douce qui se puisse rêver, elle-même traversée par de grands et petits vieux ponts de bois, lesquels sont aussi traversés à la brunante par des couples traversés à leur tour par des sentiments réciproques et qui ont à se dire des choses qui ne nous regardent pas...

Mme Prévair redouta quelque polisonnerie de son mari et lui enjoignit de se taire. Aussi s'empressa-t-il de continuer:

— Ma parole, ce coin de nature est le sanctuaire du rose, de la rose...

— Rosa, rosæ, *susurra, dans une parenthèse, une jeune dame qui avait fréquenté les déclinaisons.*

— ... et je parierais que le fondateur de ce village était poète. S'il a cru prudent de vouer ces engageants parages à la vierge austère du Pérou, il s'est préoccupé sans doute de sanctifier à la fois la Rose, la reine des fleurs dont toutes les nuances se reflètent sur la rivière et dont tous les parfums envahissent les bocages, au crépuscule jouant à cache-cache entre les îles qui se rejettent ses lueurs alanguies, comme si l'âme même de la Rose, son périsprit de fleur souveraine, se réincarnait dans la brise qui exalte les cœurs et leur imprime irrésistiblement la douceur défaillante du jour.

— Et mon fantôme? réclama Barbuce.

— C'est juste, le voici. Nous devons aussi, hélas! quitter l'éden qu'est Sainte-Rose en été, puisque c'est en plein hiver, en pleine nuit de Noël, que mon fantôme s'est montré, et puisque mes ressouvenances estivales sont tout à fait hors de saison.

— Les fantômes de ma connaissance apparaissent plutôt durant la nuit du mardi gras ou de la Toussaint, objecta le folkloriste, qui n'avait pas attendu cet écart de la tradition pour se défier de la véracité du narrateur.

— Que voulez-vous que j'y fasse! protesta Prévair sur le ton d'un témoin scrupuleux. Je vous rapporte ce que j'ai vu comme je l'ai vu, sans prétendre analyser le sens des choses ou leur contresens. Oyez donc que le mien, de fantôme, m'apparut — à mes amis et à moi — le 24 décembre 1917, et plus exactement le 25 desdits mois et année, puisque nous rentrions de la messe de Noël et qu'il était une heure en nuit, *comme disent joliment les Acadiens, et que nous nous trouvions aussi exactement à Sainte-Rose, comté de Laval, près Montréal.*

Toujours imperturbable et incrédule, Mario Barbuce avait cependant tiré un crayon de sa poche et, sans en avoir l'air, notait, sur une de ses manchettes, la carrière précise du revenant inédit de Sainte-Rose-de-Laval.

— La villa de Saulmiers, poursuivit Prévair, domine, au milieu d'un bosquet d'érables, à une demi-heure de marche de l'église, le sommet d'une butte qui l'expose à la vue du village. En y arrivant, nous avions réchauffé la maison, close depuis novembre, et préparé le réveillon. Malheureusement, dans le trajet en auto de Montréal à Sainte-Rose, mon frère s'était refroidi, au physique, bien entendu. Il éprouvait des frissons et crut prudent de ne pas nous accompagner à la messe. Enveloppé dans une robe de chambre, une magnifique robe claire trois fois trop ample pour lui, et congrûment coiffé d'un bonnet de coton retombant avec la grâce qu'y mettait la chéchia de Tartarin, nous le laissâmes à la garde du foyer. Nous avions aussi pris soin, vous pensez bien, de lui appliquer un grog de ce brave genièvre qui, malgré son relent de punaise que la muscade ne dissimule pas plus qu'un loup de dentelle ne masque une frimousse apéritive, remet tous les frissonneurs dans leur assiette ou dans celle de leur voisin. Puis nous étions partis à pied, pour jouir tout à fait, en dilettantes et en sportsmen, d'une balade par cette ravissante nuit d'hiver canadien, hors de la ville fumeuse et prosaïque.

— Le fantôme, s'il vous plaît, réclama derechef le folkloriste.

—Patience, nous y sommes presque, puisqu'il importe de remarquer que mon frère Paul est long autant que maigre, ce qui est un superlatif, et qu'il lui suffit de frissonner pour présenter un aspect en tous points spectral. Nous partîmes donc et entendîmes la messe de minuit dans cette église de campagne où étaient arrivés, en même temps que nous, les villageois emmitouflés dans leur endimanchement et les paysans lointains dans leurs carrioles aux grelots clairs. Quel charme, mes amis, que cette messe nocturne dans une chapelle rustique que la ferveur des fidèles réchauffe plus que le poêle à bois qui fait pourtant de son mieux, en chantant aussi résolument que l'harmonium! Quelle candeur dans cette pompe

champêtre! Quelle naïveté reposante et vivifiante dans cette musique peu compliquée!...

— Connu, le couplet! interrompit Barbuce que la poésie des minuits d'hiver ne transportait guère. "Nouvelle agréable", sans doute, mais pas nouvelle pour nous. Mon fantôme!

— Nous nous en revenions donc, comme nous étions venus, au clair de la lune qui, pour lors, poussait son premier quart vers le plein, cependant qu'un vilain petit vent d'ouest balayait sur la campagne une poudrerie qui fouettait notre appétit et nous aveuglait avec autant d'allégresse, comme elle enveloppait par moments notre villa que nous apercevions là-bas, pimpante sur sa butte, dans les accalmies de la rafale. Vous savez, mon cher Barbuce, que c'est encore la rafale qui s'y entend le mieux en encadrements.

Le crayon de Barbuce attendait toujours l'apparition.

— Soudain, Saulmiers s'arrêta court. Instinctivement, nous nous arrêtâmes aussi. Quelque chose d'étrange l'intriguait, autour de ses aîtres. Il écarquillait les yeux dans cet étonnement mystérieux qui vous fige un homme et le bâillonne. L'inquiétude nous gagnait, comme une panique; nous nous regardions les uns les autres, sans oser distraire notre ami de la vision qui l'hypnotisait. A la fin, il nous demanda si nous ne voyions rien d'anormal sur sa maison. Mais un nouveau coup de poudrerie passa en sifflant sur un ton qui nous parut sinistre, et nous empêcha de rien voir. Nous hâtâmes le pas afin de nous rapprocher plus vite de la maison. Elle reparut bientôt au clair de lune. Sur le toit presque plat, des flammettes blafardes sautillaient; et ce n'était pas des feux follets, mon cher Barbuce, puisque nous étions au 24 décembre, plus exactement au 25, et que les feux follets orthodoxes ne dansent qu'en été, si je ne me trompe sur leurs antiques traditions.

— Au printemps aussi, et même en automne, rectifia le folkloriste; mais cela n'a aucune importance.

— Aucune importance! Sont-ils sceptiques, ces savants! Prétendez-vous avoir vu des feux follets le 24 décembre, et plus exactement le 25, en plein hiver, en plein Noël?

— Je ne prétends rien du tout, fit nonchalamment Barbuce. Continuez, Prévair.

— Oui, oui, continuez! reprit le chœur des voix féminines.

— Non, Mesdames, ce n'était pas des feux follets. D'ailleurs, ce qui nous alarmait, c'était une grande forme livide, une forme humaine, dans des linges volant et virevolant au vent frivolant; un fantôme enfin, un spectre, Mesdames, un spectre qui s'agitait, allait et venait, courait, sautait et gambadait, vous dis-je, autour de la cheminée, parmi ces diaboliques feux follets qui n'en étaient point.

Une froidure agaça positivement les épaules des dames. L'une d'elles demanda:

—Vous avez bien vu cela, Monsieur Prévair?

— Comme j'ai le plaisir de vous voir, Madame, je vous le jure.

— Et puis? insista Barbuce.

— Et puis, nous avançâmes au pas accéléré, impatients de connaître de plus près l'apparition, un tantinet troublés peut-être et soucieux du sort de mon frère que nous avions laissé, seul et indisposé, à la maison sur laquelle trépignait maintenant ce fantôme indésirable. En approchant davantage, nous entendîmes faiblement une voix, une voix humaine, qui venait du fantôme et qui ressemblait à celle de mon malheureux frère. L'angoisse m'empoigna, je l'avoue... Enfin nous arrivâmes, hors d'haleine, en nage, ne pouvant encore nous expliquer la présence fantastique de mon frère Paul sur ce toit, à cette heure, par cette température et dans cet accoutrement. Car c'était lui, et c'est lui qui nous narra son aventure.

Les dames soupirèrent. Barbuce remit flegmatiquement son crayon dans sa poche, remonta sa manchette maculée de vaines annotations, alluma une cigarette et se prononça:

— Farceur de Prévair!

— Pardon! protesta le conteur. Elle aurait pu tourner mal, cette farce-là! Se sentant pris de sommeil, Paul avait imprudemment bourré de bûches l'âtre confié à sa garde, et s'était bel et bien endormi. Mais la cheminée, déshabituée de ces flambées de gala, avait pris feu. Fort heureusement, la fumée avait réveillé notre homme qui, ne trouvant aucun seau d'eau à sa portée, avait couru prendre une échelle dans la remise afin de grimper sur la maison et d'étouffer l'incendie en bouchant la cheminée. Dans sa précipitation à sauter sur la couverture, il avait malencontreusement repoussé du pied son échelle et s'était trouvé pris sur le toit. Et, nous voyant revenir, il avait jugé préférable de nous attendre en sautillant pour se défendre du froid, plutôt que de risquer un saut de vingt-cinq pieds dans la neige qui, au demeurant, recouvrait, autour de la villa, des buissons peu engageants de rosiers et d'épines-vinettes.

Barbuce n'écoutait plus. Il s'était replongé dans son vieux chansonnier. Comme Mme Prévair lui demandait s'il croyait aux revenants, il répondit que toutes les apparitions reviennent à la terre aussitôt qu'on leur tend une échelle. Les dames prétendirent que cette explication n'en était pas une. Mais le prétexte suffit au capitaine Lanquetard qui s'excusa et s'en fut attendre Mme Saguenay à la sortie de sa conférence théosophique.

LOUVIGNY DE MONTIGNY

Les amis de notre revue sont priés de lire attentivement les belles annonces publiées dans notre numéro de Noël.



L'hôtel "EMPRESS" de Victoria, C.A. fait partie de la chaîne de superbes hôtelleries que le Pacifique Canadien a jetées à travers le pays.

LENDEMAINS DE CONQUÊTE

Par GUSTAVE LANCTOT

Lors de l'apparition du volume de M. l'abbé Groulx, intitulé "Lendemains de conquête", comprenant l'opportunité de renseigner le public intellectuel qui compose sa clientèle de lecteurs, sur cette œuvre importante, la Directrice de la Revue Moderne a prié M. Gustave Lanctôt, des Universités de Paris et d'Oxford, archiviste aux archives fédérales, de bien vouloir apprécier au point de vue historique ce travail dont la qualité littéraire l'avait tout de suite charmée.

La réponse de M. Lanctôt, que nous reconnaissons une autorité en la matière, nous est venue sous forme d'une lettre et d'un article dont nous donnons les textes.

LETTRE DU MAJOR GUSTAVE LANCTOT:

Ottawa, 18 novembre 1920.

Ma chère directrice,

Parce que je vis au milieu des archives, vous m'avez demandé une critique du dernier volume de l'abbé Groulx. C'est un livre que les faits historiques acquis ne permettent pas de laisser sans protestation. En face de la documentation sur cette période, et après le cours d'histoire de M. Chapais, qui forme un sujet de comparaison intéressante, il est surprenant qu'un pareil livre ait pu se publier.

La tâche est excessivement désagréable de relever les erreurs d'un patriotisme outrancier. Elle expose à des attaques et à des imputations que je ne serais pas surpris de voir se produire. Ma foi, si ce livre ne portait pas sur sa couverture le nom de l'Université de Montréal, j'aurais gardé le silence. Mais il le porte, et ce cachet officiel impose des exigences. L'histoire est plus qu'une science, c'est la bible *d'un peuple: et nulle bible, et nulle science ne doit être à base de parti-pris. Ne pas signaler les inexactitudes et les faiblesses de ce livre, serait manquer à un devoir.*

A votre demande, pour ne pas allonger l'article, j'ai omis les références, mais elles sont à la disposition de vos lecteurs.

Cordialement à vous,

GUSTAVE LANCTOT.

"Lendemains de conquête" est le titre suggestif du dernier volume de M. l'abbé Lionel Groulx. Tout autant que dans ses précédents ouvrages, il s'y révèle psychologue, coloriste et styliste, avec des connaissances historiques appréciables. Mais chez lui, le littérateur l'emporte sur l'historien. Ce qui l'intéresse, ce qui l'attire, ce qu'il poursuit, même hors de sa route, c'est la description, l'analyse ou la synthèse, en un mot le tableau, car il sait grouper les faits et les idées, varier les diverses couleurs et faire du tout une peinture agréable et vivante. Sur ce point, l'artiste qu'il est, réussit presque à chaque coup. Mais son tempérament l'entraîne à mettre partout du pittoresque et du coloris. Il en vient parfois à négliger le récit, par amour du décor. Le cinéma présente des scènes intéressantes, mais on lui préfèrera toujours le théâtre où l'on parle.

Tout féru qu'il soit de littérature, l'abbé Groulx l'est encore davantage de provincialisme. Il est de la nouvelle croisade qui s'insurge contre l'école historique de Québec et la tradition sulpicienne, et qui rêve de jeter, autour d'un Thibet laurentien, le mur de Chine de la phobie allogène. Pour lui la survivance des Canadiens français est due à eux seuls, sans le moindre adjuvant externe. Son chauvinisme se refuse à admettre que les facteurs contemporains aient eu autre chose qu'une influence négligeable sur le cours de notre histoire. Sous l'œil de la Providence, l'atavisme de la race est l'explication de toutes choses, "omnibus rebus et quibus dam aliis." Cette idée inspire presque toutes les pages du livre. C'est à sa lumière que tout est examiné, discuté et finalement jugé. Et, dans l'exposition de cette thèse, son analyse incline maintes fois à une interprétation incorrecte des faits. En progrès sur ses ouvrages précédents et peut-être sur le point d'y arriver l'auteur n'a pas encore réussi à s'élever au niveau supérieur de l'histoire, par exemple à la sereine impartialité de M. Thomas Chapais.

Sous l'influence de ces deux inspirations — ambiance et littérature — il a produit, dans "Lendemains de conquête," un ouvrage intéressant. La majorité des lecteurs canadiens-français y verront un livre excellent; les étrangers, un livre partial, et les historiens un livre désappointant. Il contient dans ses pages une somme considérable de renseignements, fruit de lectures nombreuses et de recherches additionnelles. Sous une forme nouvelle, c'est, en général, la répétition de faits connus, habilement reliés, mais toujours tamisés par un esprit prévenu. Trop souvent encore il examine les idées et les évènements du passé avec une mentalité contemporaine. Il manque ainsi parfois d'objectivité et d'adaptation rétrospective.

En dépit de ces lacunes, ce livre, grâce aux faits vendangés, aux tableaux évocateurs, et aux qualités du style, mérite à coup sûr d'être lu. Malheureusement, tombant de la chaire d'un professur, son enseignement comporte, pour des esprits non-renseignés, des conséquences déplorables. Sans doute peu de passages doivent être rejetés en bloc; l'écrivain a trop de largeur d'esprit pour n'être pas ordinairement impartial et trop d'honnêteté pour ne pas présenter habituellement les faits avec exactitude. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y circule, souvent à peine visible, mais toujours agissante, une partialité manifeste, et un antagonisme constant, au milieu d'une atmosphère chargée de soupçons, d'amertume et de défiance. Si, sous le fait de l'évidence documentaire, il fait même parfois de francs éloges, il manque rarement d'y joindre une restriction destructive. Nombre d'affirmations s'y aventurent en marge de l'exactitude obligatoire. Enfin la méthode scientifique y fait grandement défaut et il s'y trouve des procédés de documentation lamentables. La vérité historique et l'esprit même de justice, y sont tristement blessés par le ton peu généreux à l'égard de la France, par les plaintes continuelles au sujet de la conquête, et le dénigrement trop fréquent de tout ce qui est anglais.

Sans doute, au point de vue de la race, il eût mieux valu que la conquête n'eût pas eu lieu. Mais nous avons, dans le passé, gagné assez de batailles pour avoir le droit de re-

garder n'importe qui en face. Il est puéril de prendre dans les coins des attitudes de petit garçon maussaude et dépité. Pour célébrer le courage et les vertus des ancêtres, courage et vertus qui furent magnifiques, il n'est pas nécessaire, non plus, d'amoindrir la France ou l'Angleterre. Nous avons combattu pour obtenir la plupart de nos droits. La belle affaire! Il n'y a rien là que de très naturel. Ce n'est pas chose qui nous soit particulière, ni humiliante pour les autorités du temps. Il ne se fait, en ce monde, aucun progrès sans lutte. Avant d'établir leur constitution, les Anglais ont dû subir une guerre civile, décapiter un roi et en chasser un autre. Les Français ont guillotiné Louis XVI et des milliers de ci-devants afin d'atteindre à la liberté politique. Certes, il est glorieux pour nous d'avoir, sans répit, lutté pour nos droits constitutionnels, mais ce n'était pas une abomination que de nous résister. Si le conservatisme était un crime, l'histoire du monde se lirait aux archives des prisons. Ne rapetissons ni nous-mêmes, ni l'œuvre de notre passé, en faisant de notre histoire un long gémissement de récrimination. En l'écrivant, sachons garder la fierté d'être justes et véridiques.

Du premier chapitre, sur la situation des vaincus, on peut, en dépit de certaines surcharges, se contenter de prendre prétexte pour relever les erreurs du livre au sujet de la France. Sans preuve à l'appui, l'auteur affirme que la France a désiré la perte du Canada; dans un tableau, il la représente se réjouissant avec Voltaire de la défaite des Plaines; ailleurs il la montre sans "sympathie" pour les Canadiens, leur refusant en général "toute pension", les traitant avec "indifférence" et "dédain" et s'empressant de les laisser tomber dans un oubli "qui dure encore." De ce fait que Voltaire et certains financiers ont témoigné leur joie de voir le pays soulagé des déficits de la colonie, il rend toute la France responsable, impatient qu'il est de couper les ponts entre elle et nous, croyant ainsi grandir le rôle de l'atavisme ancestral. Mais autant d'assertions, autant d'inexactitudes. En tout, pour appuyer ses dires, il ne cite que deux documents dont sa partialité lui a obscurci le sens réel. Toutes deux, la lettre d'Haldimand et celle de LaCorne se rapportent uniquement à la monnaie de cartes et à nulle autre chose. L'auteur torture le texte en lui donnant un autre sens. D'ailleurs, l'histoire est là qui montre que, jusqu'à la dernière minute, Versailles a cherché à se garder un coin du pays; que Louis XV se désola de sa perte; que ses ministres tancèrent vertement Vaudreuil de sa pauvre défense; que la France qui comptait, la France de l'industrie et du commerce, la France de l'armée et du clergé, s'affligea de notre sort et s'agita en notre faveur. Loin de nous oublier, j'ai là, sous les yeux, huit volumes manuscrits de correspondance ministérielle, qui prouvent que la France, aux pourparlers de paix de 1761 et 1763, réclama notre liberté religieuse; accorda des décorations et des pensions aux officiers canadiens; trouva des emplois pour eux, leur octroya des appointements, et aux familles une solde de secours pendant plusieurs années. Gage le déclare: les officiers canadiens n'ont pas à se plaindre du traitement reçu. Murray va plus loin: ces officiers partis "sans le sou", sont revenus "leurs poches pleines d'argent." Même après la cession, ministres et clergé continuent de s'intéresser aux choses du Canada. Ils facilitent à notre église des moyens de correspondance et lui font parvenir des sommes d'argent. C'est, en partie, grâce à leur appui, que l'Angleterre accorde un évêque à la colonie.

Sauf quelques inexactitudes au sujet du Conseil Supérieur et des capitaines de milice, le chapitre sur l'organisation judiciaire est probablement le meilleur, parce que, sur ce point, les documents abondent et sont absolument concluants. Ils prouvent si bien l'excellence du système que l'auteur l'avoue:

> "En toute loyauté, il faut dire davantage et affirmer que nos pères se sont bien trouvés de toute l'administration judiciaire de ce temps."

Si le livre maintenait ce ton de justice, il y gagnerait en valeur et en impartialité. Malheureusement, le chapitre finit en lançant une flèche de Parthe: pourquoi évoquer le spectre de l'ordonnance de 1764, quand l'auteur déclare que le temps n'est pas venu de l'analyser? Et pourquoi, déclarant qu'elle nous a injustement imposé toutes les lois britanniques, ne pas dire toute la vérité et mentionner qu'elle a créé aussi une cour avec les lois françaises, des jurés français et des avocats français? Pourquoi? Simplement afin de ne pas nous laisser sous une impression favorable au régime anglais.

Le chapitre suivant raconte la lutte que, pour avoir un évêque, nos aïeux firent contre des lois prohibitives et des préjugés séculaires. Outre des couleurs trop fortes et une ambiance un peu fautive, l'auteur s'aveugle quand il attribue la conduite de Murray, à qui revient en grande partie le mérite du succès final, à un simple désir de revanche contre ses ennemis personnels; c'est là rapetisser l'histoire et surtout manquer à la vérité. Aux ministres anglais, qui accordèrent à une pauvre colonie étrangère une liberté religieuse que le Parlement n'osait conférer aux catholiques anglais et qui n'existait en nul pays, il semble que l'auteur aurait pu dire au moins: merci. Mais s'il admettait cette obligation, que deviendrait la théorie de l'atavisme de la race? Heureusement la gratitude est venue de plus haut, de Rome elle-même, disant:

> "Il faut rendre justice à cette nation qui a le cœur généreux et qui suit les impressions de la raison et de l'honnêteté."

Le livre se termine par une revue de la situation en 1765. Il est amusant de voir la perplexité de l'auteur, partagé entre sa religion et ses antipathies britanniques, quand il faut porter jugement sur la conquête. L'Eglise la considère comme un "coup de la Providence, nous préservant des convulsions sociales et politiques de l'époque révolutionnaire." Mais son nationalisme se cabre devant l'admission qu'une conquête britannique puisse prendre "figure de bénédiction." Ce chapitre contient nombre d'assertions en marge de l'exactitude historique. Signalons-en quelques-unes.

Comment l'abolition de la milice a-t-elle porté "presque le coup de grâce," à la noblesse qui, règle générale, n'y servait pas? Il est inexact de dire que les marchands anglais s'attribuèrentle monopole de la traite, car le commerce était absolument libre. L'auteur lui-même le déclare à la page 89. Inexact encore d'écrire qu'après la conquête, toutes sortes de taxes prohibitives s'abattirent sur le commerce; on continua simplement de percevoir les anciens droits français jusqu'en 1775. Inexact aussi d'attribuer uniquement à la prohibition d'importation, la rareté des livres scolaires. L'auteur oublie qu'il y avait à Québec une presse qui imprimait, en 1765, 2000 catéchismes de Senlis. Pourquoi ne s'en servait-on pas également pour la publication des manuels? C'est le manque de sujets, et non l'antipathie anglaise, qui ferma le collège des Jésuites, en 1768, car les Jésuites continuèrent sans restriction d'enseigner la classe jusqu'en 1776, trois ans après l'abolition de leur ordre par le pape Clément XIV lui-même, et l'ordre continua d'exister au Canada jusqu'en 1800.

Revenons maintenant au chapitre sur la politique de l'Angleterre, car l'auteur y pèche gravement contre les règles de l'histoire. Les faits et les documents de l'époque même ceux qu'il cite, prouvent que les ministres et les généraux poursuivirent à l'égard des Canadiens une politique libérale et établirent une administration bienveillante, à tel point que l'abbé Groulx est obligé de convenir qu'il faut "détruire la légende d'un régime militaire tracassier, violateur de tous les droits." Cependant il n'en reste pas moins, à la lecture de ces pages, grâce à une phraséologie tendancieuse et à une dépréciation des personnes et des programmes, une impression défavorable qui peut se traduire ainsi: Evidemment les Anglais firent de fort bonnes choses, mais sans doute ils y trouvaient leur intérêt; puis ils devaient avoir des idées de derrière la tête; et puis, ils auraient pu faire davantage, et que feront-ils demain? Cette impression, l'auteur l'exprime lui-même à plusieurs endroits. En voici un exemple:

"Cette politique n'en restait pas moins l'invariable politique des bons procédés. Il faudrait voir si elle irait jusqu'aux concessions substantielles."

Il serait trop long de ramener ces pages dans les limites de l'histoire. Qu'il suffise de quelques exemples. L'auteur, évidemment, n'a pas lu l'ordonnance de Murray qu'il cite, quand il prétend que les habitants étaient mal payés de leurs fournitures de bois. Au contraire, c'était eux qui tenaient la dragée haute aux autorités, à tel point que Murray dût en faire fixer le prix par les juges de paix.

L'abbé Groulx fait aux Anglais le reproche, prétexte d'un joli tableau, d'avoir désarmé la milice, coutume en usage dans toutes les guerres. Il lui donne le caractère d'une précaution mesquine et superflue.

"Et ce petit nombre de geôliers qu'on donne aux vaincus vient souligner à propos le caractère superflu du désarmement."

Mais c'est là mal interpréter un fait et renverser la logique. La rareté des soldats est, au contraire, le plus fort argument en faveur du désarmement.

Pourquoi, sans nul à-propos, hormis le contraste littéraire, traiter de "geôliers" les soldats anglais? Ne sait-il pas que ces soldats ont aidé les paysans à faire leurs moissons, ont sacrifié un jour de solde ou de ration par mois en faveur des familles nécessiteuses? Ne sait-il pas que les "troupes ont constamment vécu avec les habitants dans une harmonie sans exemple, même au pays" (en Angleterre), et que "de ce contact naissent des sentiments d'affection réciproque." N'est-ce pas Mgr Briand qui loue la "discipline rigide des troupes"?

Plus loin, sachant cela, et aussi que les naissances illégitimes ont diminué de près de moitié à cette époque, comment l'auteur peut-il, à la page 69, jeter, sans une autorité à l'appui, la grave accusation d'immoralité contre les troupes anglaises?

Citant la magnifique lettre d'Egremont écrivant à Amherst: "C'est le bon plaisir du Roi," et "ses ordres" que les Canadiens "étant également les sujets de Sa Majesté,"... "soient traités avec humanité et bienveillance" et que toute "insulte" ou "injure", "toute insinuation blessante" à leur adresse, soit punie, l'abbé Groulx ridiculise cette lettre en disant que c'est "une proclamation à l'adresse de la foule," et de "bonnes dispositions" qui "se réduisent à assez peu de choses." Pourtant il sait que ce fut un ordre, que cet ordre fut exécuté et que des personnes furent punies pour y avoir manqué. Mais même en le disant, il trouve moyen de rendre la choses suspecte:

"Les instructions de lord Egremont eurent cet autre mérite, à ce qu'il semble, de ne point rester lettre morte."

Ah! le délicieux "à ce qu'il semble."

Il y aurait encore à relever plusieurs autres erreurs dans ce chapitre, mais passons. Le livre nous réserve une plus grande surprise. L'auteur sait que, assiégé dans Québec, Murray rebâtit des maisons pour la population, recueille parmi les marchands et les troupes anglaises des sommes considérables pour nourrir les nécessiteux. Il sait que, contrairement à ses instructions, Murray a créé une cour avec des lois françaises; que, même avant le traité, il a fait l'éloge des Canadiens et demandé pour eux la liberté religieuse; qu'après le traité il les a défendus contre toute tentative d'oppression et qu'il a recommandé la nomination de Mgr Briand. N'est-ce pas Murray qui écrit au ministre:

"Je me fais gloire d'avoir été accusé de sympathie et de fermeté en protégeant les sujets canadiens du roi, et en faisant tout en mon pouvoir pour gagner à mon royal maître l'affection de cette race brave et vigoureuse."

Il offre plus tard sa résignation plutôt que d'appliquer contre eux les lois pénales. Et voici ce qu'il écrit à son secrétaire:

"Vous le savez, Cramahé, j'aime les Canadiens... Courage donc, mon ami, dites hardiment la vérité, et que vous et moi, au moins, ayons la consolation d'avoir fait notre devoir envers Dieu, notre pays et notre conscience."

A son départ, il écrit à Mgr Briand:

"Je vous recommande mes Canadiens. Ils se sont conduits de façon à mériter à jamais mon affection."

Or, ce Murray généreux, bienveillant, franc jusqu'à l'impétuosité, droit comme une épée, l'auteur le décrit comme un homme "aux qualités équivoques," aux "louches desseins", au "caractère tortueux et dissimulé", qui combattit pour les Canadiens simplement pour faire échec à ses adversaires.

"Ne suffit-il pas à Murray que leurs adversaires soient les siens."

Flagrante erreur historique: Murray n'aide pas les Canadiens pour mâter ses ennemis, mais il se fit des ennemis parce qu'il défendit les Canadiens.

Il est vrai que Murray avait un caractère prompt, entier et violent; qu'il eut à son service l'apostat Roubaud à qui il fit payer une pension par les Jésuites; il est vrai qu'il rêva de convertir nos ancêtres au protestantisme, qu'il détestait les Jésuites et soupçonnait les Sulpiciens; qu'il était d'opinion de laisser s'éteindre ces deux ordres. Mais quel mal y a-t-il, en tout cela, chez un protestant du dix-huitième siècle? Après ces pages malheureuses, il fait bon de voir que le Québec a mis, comme en un Panthéon, au tableau de nos grands hommes, qui se trouve à la Législature, la noble figure de Murray, notre meilleur ami, dont les dépêches posèrent les prémisses de l'Acte de Québec.

Prenons l'adresse des seigneurs de Québec au roi après le départ de Murray, et lisons ce que disent ceux qui le connaissaient bien et vivaient avec lui:

"Les Seigneurs... pénétrés de douleur du départ de son Excellence l'honorable Jacques Murray, qu'ils ont depuis la Conquête de cette Province chéri et respecté plus encore à cause de ses qualités personnelles que comme leur Gouverneur, se croiront indignes de vivre, s'ils ne s'efforçoient de faire connaître à votre Majesté leur Souverain Seigneur, et à toute l'Angleterre, les obligations, qu'ils lui ont, qu'ils n'oublieront jamais, et les regrets sincères qu'ils ont de son départ... Notre Père, Notre Protecteur... Gouverneur qui faisoit (notre) bonheur."

Et voici ce que disent de leur côté, les citoyens de Montréal:

"Nous supplions votre Excellence, qui conoit le Fond de nos cœurs, d'être persuadés que nous en conserverons un éternel Souvenir, et que vous serez toujours cher et précieux aux Peuples de cette Province."

L'espace nous manque pour analyser les méthodes historiques de l'abbé Groulx. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont peu scientifiques, et peu sûres. Les exemples précédents montrent combien son interprétation des faits et des documents peut être défectueuse. Il convient d'indiquer ici que le maniement des textes accuse des procédés tellement fautifs que l'on refuserait d'y croire si on ne les montrait du doigt. Quelques exemples suffiront. A la page 210, il dit que Gage a voulu empêcher les sauvages domiciliés de se joindre à Pontiac. Or la lettre qu'il cite à l'appui, ne fait aucune mention de ces sauvages.

Ailleurs, page 90, il reproche fort à Burton comme un procédé "d'un goût fort discutable" d'avoir fait connaître par proclamation les victoires anglaises. Sans indiquer qu'il le modifie, il cite comme intégral le passage suivant:

(Il a) le plaisir et la satisfaction de faire sçavoir aux sujets de Sa Majesté, Canadiens, et autres résidans dans la ville et gouvernement, la réduction de Pondichéry, la prise de Saint-Domingue et la victoire du prince Ferdinand de Prusse sur les armées de la France."

En somme, Burton, général anglais, avait bien droit de se réjouir de ces victoires et de l'annoncer aux Anglais et aux Canadiens par le seul moyen à sa disposition. Mais quelle surprise de constater que le texte cité n'est pas du tout celui de Burton. Voici le texte officiel:

"le Gouverneur a le plaisir et la satisfaction de faire sçavoir aux Sujets de Sa Majesté, Canadiens, et autres résidans dans la ville et le gouvernement des trois Rivières, la réduction de Pontichéry dans les Indes orientales, la prise de l'Isle de St Diminique dans les Isles occidentales, et la victoire glorieuse remportée en Allemagne par les troupes de Sa Majesté et de ses alliés, commandées par Son Altesse Sérénissime le Prince Ferdinand, dont il a plu à la providence de favoriser ses armes le 16 du mois de juillet dernier par la défaite des armées réunies de la France, commandées par Messrs le Prince de Soubise et le Maréchal Duc de Broglio.

Maintenant qu'on compare. Ce n'est plus le même document. Ce n'est plus qu'un communiqué qui renseigne la population et qui n'a rien de blessant. L'attribution du succès à la volonté de la Providence lui enlève même toute nuance de forfanterie et d'insulte qu'aurait pu lui donner le texte tronqué par l'auteur.

Ici, c'est le caractère de la citation qui est faussé, ailleurs la nature même du document est altérée. Page 227, après un rappel de la licence de l'époque, l'auteur réitère contre l'armée anglaise l'accusation d'être responsable d'un "régime de démoralisation."

Et il cite à l'appui les lignes suivantes d'une adresse des ciotoyens de Montréal:

(ils avaient espéré que) "l'établissement de la justice civile eut mis fin aux abus... et aux insultes fréquentes auxquelles *leurs personnes* et *leurs* familles ont été et sont encore exposées."

C'est l'auteur qui souligne. Le mot *abus*, accolé à personnes et familles, n'a qu'un sens possible: débauches et violences immorales. Surpris par semblable accusation, je courus au texte. Or voici ce qu'il dit:

"Telle est une Ordonnance pour loger dans nos Maisons les Troupes de Votre Majesté qui nous causent de Grands Inconvénients dans nos Affaires, à quoi nous nous étions patiemment soumis sous le joug du Gouvernement Militaire, dans l'attente que l'Etablissement de la Justice Civile mettroit fin aux Abus et Exemptions particulières ci devant en Usage et aux Insultes fréquentes auxquelles nos Personnes et nos familles ont été et sont encore exposées."

La comparaison est pénible. L'adresse ne proteste pas, comme le suggère le texte tronqué, contre des abus relatifs aux personnes, mais bien contre les abus et les exemptions d'un système nuisible aux "affaires." Les insultes dont on se plaint, ne sont que les insolences dont se plaignaient également les marchands anglais. Pour bien comprendre ce document, l'auteur aurait dû le situer dans son cadre. Il est de 1765, époque où les militaires et le monde du commerce sont à couteaux tirés à Montréal. Les autres citoyens ne se plaignent pas. De fait, l'adresse n'est signée que par *quatre* marchands canadiens, qui, unis d'intérêt aux marchands anglais, s'attirent comme eux d'égales insolences de la part des militaires. Ainsi d'un document qui n'en dit rien, on a fait, en le mutilant, un témoignage d'immoralité.

Le délit est flagrant. Voilà deux exemples où sa partialité a mis l'auteur dans une position plus que compromettante. Le fait est évident: il ne vérifie pas ses textes; il accepte les conclusions de son parti-pris, et donne même l'impression que son siège est fait. Il semble chercher dans le document, non un renseignement,mais la preuve d'un jugement préconçu.

La méthode de référence de l'auteur laisse tout autant à désirer. Elle manque absolument de système. Citant la même source d'imprimés, il donnera tantôt le titre complet de la collection, tantôt un titre abrégé, et, plus loin seulement un sous-titre. Il citera parfois un document sans indiquer qu'il appartient à une collection. Référant à une compilation, il ne mentionne ni la nature, ni la date du document cité, etc., mais parfois, il le fera. Ailleurs il omet la pagination ou la date d'une lettre, ou l'indication du volume de la série, ou le nom de l'auteur, ou le dépôt du document. Il réfèrera à une lettre sans en indiquer la source ou la collection; ou il donnera en français le titre d'une collection anglaise. Il présentera ses références dans n'importe quel ordre, commençant ou par le dépôt de la série, ou par la désignation du document. Les nom, place, et date d'édition sont indifféremment omis ou donnés.

L'étudiant en histoire ne pourra guère utiliser ce volume, car, à moins d'être familier avec la bibliographie de l'époque, il se perdra dans le maquis des références. Enfin le livre contient trop de littérature pour devenir historique, et trop de parti-pris pour faire autorité. C'est malheureux, car il s'y trouve d'excellentes parties et beaucoup le liront avec plaisir à cause de ses mérites réels. La valeur littéraire vaut d'être soulignée: nombre de pages sont de remarquables évocations du passé. En deux mots, c'est à base de partialité, un ouvrage captivant de vulgarisation historique, mais ce n'est pas de l'histoire.

GUSTAVE LANCTOT.

NE PAS CONFONDRE

Du Petit Echo du 18e territorial:

Le caporal Joffre, de la 1ère compagnie, soucieux de ne pas usurper les éloges que pourrait lui valoir une homonymie glorieuse nous prie de déclarer que ce n'est pas lui qui a remporté la victoire de la Marne. Dont acte.

* * *

— Je regrette que ton âge t'ait empêché d'aller à la guerre... aujourd'hui tu aurais peut-être la croix, tu te serais fait noblement tuer.



Roses de Noël

Lorsqu'est venu l'hiver des ans, que tout proclame
Le déclin de la vie et que nos doigts glacés
Mesurent en tremblant la trop fragile trame
Où blanchissent les fils dont nos jours sont tissés,

Parfois un souvenir des bonheurs effacés,
Le rire d'un enfant, le profil d'une femme,
Sous les cendres du cœur ravivent une flamme,
Claire comme un rayon de nos printemps passés.

Ainsi, quand, dans le bois, le jardin, la prairie,
Toute source de sève, au sol, semble tarie;
Quand le soleil boudeur délaisse nos climats,

Frêle comme un enfant à la bouche fleurie,
Douce comme un regard de la Vierge Marie,
La rose de Noël éclôt sous les frimas.

EDMOND FRANK.

\+ + + + +

La Divine Pauvreté

Bergers, voici l'Etoile et la Nuit annoncées!
Hâtez-vous, humbles cœurs, pauvres gens, vers Celui
Qui s'est au dénûment le plus triste réduit
Pour que vos peines soient par la sienne effacées!

Dans la bise vos mains tremblantes sont gercées,
Endoloris, vos pieds battent le sol qui luit,
Sous vos haillons l'hiver glacial s'introduit,
Par l'aiguillon du froid vos chairs sont trans-percées...
Doux bergers, qui croyez sans égal votre sort
Obscur et miséreux, vous ignorez encor
Le suprême degré de l'humaine détresse!

Regardez: a-t-on vu pareille pauvreté?
Un Dieu petit enfant qu'un souffle chaud caresse,
Qui grelotte, et n'a rien sur lui que sa beauté...

ALBERT LOZEAU.

Noël! ô grande Nuit!

Noël! ô grande Nuit! Nuit de la sainte Etable!
La Vierge a son enfant, et d'un cœur résigné,
Dans la crèche, il faut bien, met son cher nou-veau-né,
Que réchauffent le bœuf et l'âne, secourables.

Bethléem! Voix du ciel! Vision ineffable
Annonçant: "Gloire et Paix" aux bergers étonnés,
O candide concours de pasteurs prosternés
Devant l'humble Sauveur sous ce toit misérable!

Dieu naissant sous César, sur la paille, transi,
Tu fais fi des palais pour nous apprendre ainsi
L'exquise humilité, le rien de la richesse;

Tu te fais tout petit pour t'approcher de nous;
Et Ta bonté nous aide à nous mettre à genoux,
Et l'on vient humblement adorer Ta faiblesse.

1920. ALBERT FERLAND.

\+ + + + +

Noël! Noël!

Lorsque, dans le lointain, les cloches de l'église
Sèmeront, par la nuit, leur joyeux carillon,
Je m'en irai vers toi, tel un blanc papillon,
Dans le flocon neigeux qui rafraîchit la brise.

Si le givre alourdit le rameau de cytise,
Si la neige, jolie, a durci le sillon,
Présage de bonheur, je me ferai grillon
Pour charmer ton foyer, malgré la froide brise.

Ou bien j'irai cueillir, au fond du firmament,
L'étoile qui scintille, et son reflet charmant
Caressera ton front, à l'heure du mystère.

Si des nuages lourds obscurcissent le ciel,
Je serai luciole ou rose de Noël
Pour égayer, ce soir, ton logis solitaire.

(L'Année Poétique) ANTONIA LAROCHE.

L'Anthologie Haïtienne des Poètes Contemporains

Par LOUIS DANTIN

C'est par une singulière coïncidence qu'au temps même où naissait l'*Anthologie des Poètes canadiens* de M. Jules Fournier, la république d'Haïti nous envoyait, elle aussi, une Anthologie. Qui de nous soupçonnait qu'Haïti eût des poètes, et des poètes français? Nous l'estimions vaguement pour ses cafés et ses huiles, mais c'est une révélation d'apprendre que le sonnet et le rondeau comptent parmi ses produits. C'est que nous ne la connaissons guère, cette île lointaine, bercée aux flots de la mer des Antilles, dans l'isolement de ses mornes et de ses brousses, à l'ombre de ses palmiers géants. Son nom évoque la sève luxuriante des forêts et la langueur chaude des paysages. Et son histoire, autant que la nôtre, se lit comme une légende, mais violente et tourmentée, parfois sanguinaire et terrible, baignée du soleil âcre des tropiques au lieu d'être incrustée dans les neiges du nord. La race qui l'a conquise est partie des bas-fonds de l'esclavage et, dans sa lutte désespérée, a dû verser son sang et celui de ses maîtres; elle poursuit depuis lors sa lente montée vers l'égalité reconnue et l'émancipation complète. C'est en 1795 que ce noir de génie, Toussaint Louverture, chassait les "étrangers" et fondait une patrie nouvelle. Une trahison honteuse compromit son œuvre et le voua lui-même à une mort lente dans une prison française; mais, en 1804, Dessalines et Pétion reprenaient les armes, tenaient tête à Napoléon même et définitivement arrachaient leur île au joug des blancs. La France pourtant, en fuyant Haïti, y laissait sa langue et l'empreinte profonde de son caractère national. Ces habitants des Antilles sont français; ils ont des écoles et même de hautes écoles françaises. Ils se sont rapprochés d'ailleurs de la mère, un peu ogresse, qui les avait nourris, et il se fait entre eux et la France un échange intellectuel actif. Leur esprit mystique et rêveur s'est tourné de bonne heure vers la poésie; la langue de Racine, aussi bien que la langue créole, sorte de français dégénéré que parle le peuple, ont eu chez eux des bardes, fraternellement accueillis par l'élite des lettres françaises. Lamartine écrivait à l'un d'eux: "Saint-Point vous devra un de ses arbres, et moi unc de mes fibres." L'Académie en a couronné deux ou trois. En voilà assez pour nous faire ouvrir ce volume non seulement avec curiosité, mais avec respect.

Il contient des extraits de cinquante-neuf poètes, dont la plupart sont encore vivants. Et je veux noter de suite une chose extrêmement piquante, et qui fait de cette plage une sorte d'Eldorado fantastique et lunaire: ces poètes sont presque tous premiers ministres. Si vous croyez que je plaisante, parcourez les notices biographiques qui suivent chacun de leurs noms: vous verrez que sur le nombre il y a un président de la chambre, deux secrétaires d'état, un ministre des finances, un ministre de l'intérieur et un de l'instruction publique, un directeur de la douane, un directeur des postes, six chefs de bureau ou de division, huit employés aux ministères, deux commissaires du gouvernement, un ministre plénipotentiaire, quatre députés et trois juges. La plupart des autres sont professeurs dans les lycées officiels. On tombe d'ébahissement; on se demande: où est la tradition des rimeurs faméliques et pelés? Poètes, mes frères, il fait bon vivre "en Haïti!" Cette île rappelle celle de Fénelon, où il y avait des mines de jambon et des montagnes de pain d'épices. Que ce soient les trouvères qui deviennent ministres ou les présidents qui se fassent troubadours, il est sûr que là-bas les lettres et l'influence sociale marchent de pair.

Le caractère général de cette poésie est d'exprimer en formes bien françaises une terre très différente de celle de Gaule, une âme dissemblable aussi et qui, sous le vernis d'une culture commune, maintient ses divergences natives. Cela lui crée une physionomie intime et la frappe d'un cachet distinct. Evidemment le milieu où cette littérature se développe lui fournit des sujets, des scènes d'une couleur à part, mais il y a plus. Ces poètes ont beau écrire dans tous les genres et tous les styles, rarement ils conçoivent leurs créations de la même façon tout-à-fait que le feraient des poètes de France; toujours à quelque trait se révèle le fonds héréditaire d'un autre esprit, d'une autre race. Et j'entends vraiment les en remercier. Ils échappent par là aux lignes sans relief, aux contours indécis, aux teintes embrouillées et vagues; ils ne sont pas souvent ennuyeux ou poncifs. Leur art peut n'être pas achevé, mais il est personnel, il est insulaire et haïtien. Cela s'entend de la plupart, car ici comme partout la médiocrité garde ses droits.

Ils ont d'ailleurs des coloristes de toutes les palettes et des virtuoses de toutes les lyres. Certains s'attachent à la notation filmique et nette de la vie ou de la nature, et leurs tableaux ont les tons crus, le dessin exact de la peinture flamande. D'autres voudraient au contraire emprunter à leur beau soleil la lumière épandue, les couleurs éclatantes et magnifiques. Quelques-uns se concentrent dans l'étude de l'âme et chantent ses élans, ses ambitions et ses rêves. Presque tous abordent le sentiment et, selon leurs tendances, l'expriment dans toutes ses variétés, depuis l'amour mental et le flirt délicat jusqu'à la passion sensuelle et ardente. Le patriotisme a sa part, mais il semble, chose étrange, n'avoir inspiré rien de grand. En fait, les poèmes où il résonne sont parmi les plus faibles.

> A l'œuvre donc, descendants de l'Afrique,
> Jaunes et noirs, fils du même berceau!
> L'antique Europe et la jeune Amérique
> Nous voient, de loin, tenter le rude assaut.
> Bêchons le sol qu'en l'an mil-huit-cent-quatre
> Nous ont transmis nos aïeux au bras fort;
> C'est notre tour, à présent, de combattre,
> Avec ce cri: "Le progrès ou la mort."

C'est le chant national d'Haïti, l'œuvre de son plus ancien rapsode, Oswald Durand; et comme art, il faut l'avouer, c'est au niveau du patriotisme canadien de Morin et de Bédard.

M. Etzer Vilaire a mieux dit quand, déplorant l'équilibre instable de son pays et ses convulsions périodiques, il trouve pourtant un motif d'espoir dans la renaissance intellectuelle dont il est témoin:

> Ton joug sitôt brisé, tu t'es forgé des chaînes;
> La routine, le vol, la misère, les haines,
> Un siècle de fléaux ont ravagé ton sein,
> Et tu t'en vas sans foi, sans force et sans dessein,
> Esclave tâtonnant sur la splendide route.
>
> . . . .
>
> Une image d'azur, une vision d'art
> Nait pourtant de ton âme et brille à ton regard.
> De ton corps pantelant, enchaîné dans la vase,
> Un rêve pur éclôt, aspirant à l'extase...
> C'est, à travers l'orage et dans l'obscurité,
> Cet ineffable instinct qui cherche la Beauté.

Mais l'auteur de ces lignes est lui-même un peintre plutôt qu'un prophète, et il excelle surtout à fixer, dans de menus pastels, les aspects gracieux ou sombres de la nature antiléenne, à poser, par exemple,

Sur la cime éployée en fines tiges grêles
Qui semble, au front de l'arbre, un éventail ouvert,
Un groupe harmonieux d'oiseaux aux noires ailes,
Grappes de fruits vivants dans le branchage vert,

ou à condenser la mélancolie d'un soir de brume,

un de ces soirs froids et sombres,
Comme une ombre expirant sous de plus grandes ombres.

Dans ce genre descriptif, M. Damoclès Vieux est un autre ouvrier habile qui sent profondément la sympathie de l'âme et des choses. Sa pièce *Correspondances* est comme trempée de ces longues pluies qui noient en même temps la terre et le cœur; elle émane le regret du soleil perdu. Et quant à la diction, n'allons pas croire que les vers suivants soient l'œuvre d'un novice:

Il pleut, le ciel est blanc, la plaine est sans soleil,
Les mornes longs, voilés, sont au ciel blanc pareils;
Les cocotiers ont froid et les palmiers tressaillent;
L'heure, dans le jour gris, se lamente et défaille.

La pluie âpre, inondant les prés et les vallons,
Crible de ses grains lourds l'ombre des frondaisons;
L'eau nombreuse ternit l'éclat des cannes lisses,
Les parfums sont mouillés dans l'urne des calices...

La tristesse s'enroule aux pentes des côteaux,
Fléchit l'herbe des champs, plane sur les rameaux
Et s'étend sur mon cœur sans rayons et sans flammes;
Le ciel blanc est en pleurs et pèse sur mon âme.

Mais à ces paysages voilés s'opposent les aubes rutilantes, toutes de clartés et de feux; et elles ont en Edgar Numa un chantecler harmonieux et puissant. Est-ce par un atavisme latent, par un ressouvenir des mythes africains, qu'il a pour la lumière un culte quasi religieux, que le soleil levant le prosterne comme la résurrection d'un feu sacré? Je cite presque en entier son poème *Fiat Lux*, peut-être le plus beau du livre, parce qu'on n'a jamais, que je sache, aux Antilles ou ailleurs, sérénadé le matin d'un chant plus exalté, plus joyeux et plus fraîchement matinal:

Dans le silence morne et solennel des eaux,
Des plaines et des bois, éclate la fanfare
Altière des coqs. L'ombre fuit et s'effare
Comme un sombre coursier qui fume des naseaux...

Dans le rose matin qui monte d'un pas sûr
Se refait le miracle inouï, la genèse,
Tandis qu'à l'horizon s'allume la fournaise
De l'ardent Forgeron qui travaille en l'azur.

Toute chose sourit, toute chose s'allège:
La Lumière triomphe! et le monde enivré
S'épanouit, heureux de vivre, délivré
Du cauchemar pesant de l'Ombre sacrilège.

Un hymne d'allégresse exalte, sous le ciel,
L'Astre, source de vie éternelle et sacrée,
Le Géant bienfaisant qui féconde et qui crée,
Le Dieu blond, le Feu pur et providentiel.

Sur l'arbre harmonieux tout l'Orient ruisselle,
Le marais qui croupit miroite, plein d'éclairs,
Et dans le flamboiement des grands espaces clairs
Va l'insecte joyeux, bourdonnante étincelle.

Là bas mugit, robuste et blond, un jeune bœuf
Dont le vaste flanc rose et la robe éclatante
Fument dans une houle immense, débordante,
De hauts ajoncs luisant comme du cuivre neuf.

Paupières, ouvrez-vous! ouvrez-vous, ô prunelles!
Que toute la clarté pénètre dans notre œil;
Que toute la lumière envahisse le seuil
De l'âme encor captive en l'ombre originelle.

Que les cœurs soient légers et les regards rieurs,
Que toute lèvre dise un cantique de joie,
Et qu'à notre orient votre aurore rougeoie,
O Devoir, ô Bonté, soleils intérieurs!

La description portée à cette hauteur devient un symbole et Edgar Numa est un mystique, un mage, en même temps qu'un artiste de premier ordre.

Ce sont encore des paysagistes émus que Fernand Ambroise, Duraciné Vaval, Frédéric Reynaud. D'autres préfèrent s'exercer dans des genres plus humbles, mais avec un art encore très sûr: Justinien Ricot, par exemple, louant la musique d'une porte qui grince; Jean Vilaire, dont *l'Araignée* est vivante et sort de sa toile, et Georges Sylvain, qui nous attendrit sur la détresse des chiens errants.

Ils courent, allongeant leur patte endolorie;
Leur toison qu'une douce et caressante main
Jadis peignait peut-être avec coquetterie,
Flotte lugubrement aux ronces du chemin.

Ils se glissent, furtifs, et, frôlant les murailles,
Disparaissent, tandis que s'exhale en brouillard
Le parfum capiteux des chaudes victuailles;
Pas de nom, pas de gîte; ils mangent au hasard.

Partout la même angoisse humecte leurs paupières;
S'ils s'attardent au seuil d'une ferme, contre eux
Chacun s'arme à l'envi de bâtons et de pierres;
S'ils tentent d'aborder leurs frères plus heureux,

La meute les poursuit avec des cris de haine
Et s'acharne en hurlant sur ces tristes vaincus
Jusqu'à l'heure où, les reins brisés, à court d'haleine,
Ils tombent, et du coup ne se relèvent plus.

Il y a un groupe plus nettement réaliste, qui note de préférence les traits de nature vulgaire, les scènes truculentes et hautes en couleur, et ne recule pas devant le détail cru pour rehausser l'effet. On peut rattacher à ce genre des pièces comme *Le Boucher*, de Victor Mangonès, *La Bataille* d'Arthur Lescouflair, ou cette fin de sonnet de Léon Vieux:

Dans l'air resplendissant d'étincelles qui brûlent
De larges oiseaux noirs au bec roide circulent
Dont les cris alternés énervent de strideur.

Et parfois il en est, dans la longue savane,
Qui s'en vont se poser, sans aucune frayeur,
Becquetant une plaie au dos sanglant d'un âne.

Mais M. Charles Moravia les dépasse tous (et même, comme un nez fameux, il exagère), avec sa *Femme en Bleu*, où la peinture des odeurs est presque odorante à force d'être vécue, et dans l'histoire du singulier larcin commis par un apache d'Egypte sur la fille du roi Rhampsenit, et qui fit rire jusqu'aux crocodiles.

Même la description parnassienne, au contour métallique et froid, a ses représentants. Edmond Laforêt la cultive dans un *Paysage* indien, et Seymour Pradel a des sonnets hérédiesques où il reprend courageusement les fables de Clytemnestre et d'Hélène.

Dans l'ombre et dans la nuit, sur sa blanche galère,
Mêlant ses fous soupirs à la musique claire
Des brises parfumant les flots de l'Archipel,

Pâris sur sa poitrine emporte au loin sa proie
Sans entendre gronder le formidable appel
De l'Hellas qui s'apprête à se ruer sur Troie.

La poésie intime, l'analyse psychologique et morale, ont pour interprètes, entre autres, Constantin Mayard, qui clame en distiques de révolte l'orgueil d'une âme désenchantée:

J'avais, jadis, pensé que par dessus les foules
Mon rêve, inaccessible et hautain, planerait,

Et que j'aurais trouvé mon paradis abstrait
En moi-même, exilé des humanités saoûles.

Les besoins sociaux, la vile hérédité,
M'ont pris et m'ont réduit au cadre de leur moule;

Du plus lointain éther mes rêves bleus s'écroulent
Et sont dans le marais humain précipités.

Sur moi les Astres d'or, comme en naufrage, roulent;
Je ne voyage plus aux somptueuses nuits,

Mais, le front encor nimbé de lueurs, je fouis
Et retourne la glèbe ingrate qui s'éboule.

Tant pis! mon rêve encor me dévore: je suis
Comme un cadavre sur qui s'acharne une goule.

Mais ils n'ont pas toujours cet accent âpre: leur plainte n'exhale souvent qu'une mélancolie rêveuse et berçante; ainsi Christian Régulus et Volvick Ricourt, dont la tristesse enluminée de belles images s'apparente à celle de notre Emile Nelligan.

Mon amour est comme un enfant agenouillé
Qui pleure. Je suis seul. Il pleut. Les lis mouillés
S'égrènent sous la pluie, et les fleurs sont des nonnes
Dans le jardin silencieux du bel Automne.

J'ai dit que le sentiment était leur source d'inspiration choisie, et c'est dans les poèmes où il s'exprime qu'il faut chercher surtout le génie de leur âme ardente, l'empreinte de leur race passionnée et naïve. Il est tels de ces vers qui n'ont pu éclore qu'aux souffles languides de leurs étés, et qui réflètent comme une Afrique affinée et sublimée, vivante encore dans leur sang.

L'amour, pour quelques-uns d'entre eux, n'a rien de platonique; c'est bien plutôt le "plat tonique" de Jean Richepin. Le vieil Oswald Durand en a tracé la théorie:

Le feu de nos veines circule
Sous le ciel de notre pays;
Les rayons de la canicule
Dorent les fronts et les maïs;
Nous n'avons pas l'amour rempli de crainte
Chantant, le soir, pour deux brins de cheveux;
De nos bras noirs la vigoureuse étreinte
Vaut bien les plus tendres aveux.

Pour vous, mes maîtresses,
Griffonnes et négresses,
Et jaunes mulâtresses,
Vers aux doux sons,
Chansons.

C'est cet amour simpliste que rime Dominique Hyppolyte en vers bien frappés du reste et qu'on ne peut accuser d'être banals:

Tu me rencontreras, vêtu de ma vareuse,
Un foulard à mon cou noué, la pipe aux dents,
Tu me rencontreras sur la route poudreuse,
Au bord de mon jardin que fleurit le printemps.

Je verrai de très loin l'éclat de tes dents blanches
Dans ta face camuse et couleur de la nuit;
Sous les avocatiers aux verdoyantes branches
Nous irons savourer l'amour comme un beau fruit.

Dans l'ivresse où ce soir je veux que tu me plonges,
O négresse dont l'âme est pleine de douceur,
Longtemps tu me feras oublier les mensonges
Dont savent me bercer, moins naïves, tes sœurs.

Mais on se tromperait fort en croyant que la muse haïtienne est là tout entière. Ces passionnés connaissent aussi les touches délicates de l'émotion et de la tendresse; ils savent dire les risques et les surprises des jeux éternels du cœur; et parfois leur amour sonne l'élan idéal, le sentiment altier qui s'élargit jusqu'au dévouement et s'élève jusqu'au culte. Ainsi, il y a une caresse très enveloppante, jointe à une musique étonnamment douce, faite d'allitérations, de rimes retardées, de gentils artifices rhytmiques, dans les strophes de Luc Grimard: *Pour la Brise d'Eté.*

O vent qui berce les lilas, berce ses rêves!
O vent d'été, roi des jardins pleins de parfums,
Berce ses rêves, toi qui nais pour les chansons
Dans les frissons
Bientôt défunts
Des heures brèves!

Caresse-la, mutin et frais, dans les cheveux:
Tu sais des mots, mieux que nul autre, si subtils,
O vent d'été, quand sur les champs la lune est pleine
Et que la plaine
Sent les pistils
Et les aveux.

A la chanson d'un rossignol dans la feuillée,
Evente-moi la chère enfant, indolemment,
Pour qu'elle fasse un rêve clair comme une rose,
Et toute rose,
Songe à l'amant
Quoiqu'éveillée.

La nuit s'endort dans ses cheveux et dans ses yeux;
L'amour malin passe et sourit, comme un ami.
En la frôlant des souples palmes du mensonge
Fais qu'elle songe...
Mon cœur gémit
Seul, sous les cieux.

Berce ses rêves doucement, brise amollie!
La vierge rêve... En ton palais aérien
Les fleurs embaument. Sois-lui douce, ô bonne brise!...
Mon cœur se brise,
Mais ne dis rien
De sa folie!...

Et que dire de la *Séduction* de Louis Henry Durand: création superbe, où l'amour devient l'âme elle-même des choses, où le Soir se revêt de toutes les attirances de la Femme et semble se confondre avec elle, tellement qu'on ne sait si l'hymne s'adresse à l'amante ou à la nature?

Elle me disait: "Viens, car cette heure est à nous;
L'un à l'autre enlacés, nous irons dans l'allée
Parmi les roses, les lilas, les azalées,
Dans l'étincellement de nos rêves si doux!

J'ai mis la robe que tu aimes, la corolle
Où vibre toute blanche et tremblante, ma chair,
Et sur mon cœur qui t'appartient, ô mon très cher,
Brille de notre amour la rose rouge et folle.

Dans le soir bleu j'ai dénoué mes longs cheveux,
Je t'apporte ma lèvre vierge, fleur ardente,
Le rubis de mon cœur, mon âme frissonnante
Et ces bijoux divins et purs que sont mes yeux!

Et tu boiras mon âme toute et mes pensées,
Toute mon âme éparse et vibrante dans l'air,
Dans les parfums mourants et dans les astres clairs,
Dans le silence et dans la brise cadencée.

Je suis l'Amour! Je suis le Rêve et la Beauté!
Je viens des profondeurs de ta lointaine enfance,
Rose et frêle comme elle, et qui chante et qui danse;
Je suis la Vie et l'éternelle Volupté!

Toi qui m'aimes avec ton cœur, avec ton âme,
Viens! Je suis la dernière et la première aussi,
Moi que tu poursuivis, sans trêve et sans merci,
Dans les baisers et dans les yeux des autres femmes!...

Et le grand Soir, voluptueux et parfumé,
Tombait, comme une femme en des bras bien-aimés.

A côté de ces apostrophes ardentes, M. Tertullien Guilbaud met le marivaudage léger et la taquinerie gracieuse. C'est un placet bien délicat, bien humble et digne d'une cour d'amour, que celui qu'il récite à sa "demoyselle élue.":

Allez-vous me bouder une semaine encore
Parce que je me suis mis à penser tout haut
Que vous êtes bien belle, et que je vous adore?
Mais c'est être sévère un peu plus qu'il ne faut!

L'oiseau chante au buisson et ne se sent pas d'aise
Lorsqu'au front du matin luit le rayon vermeil.
Pourquoi donc voulez-vous que mon âme se taise
Quand s'ouvre votre œil noir, son splendide soleil?

Laissez-moi vous aimer tout comme un enfant aime;
Riez, si bien vous plaît, quand je chante mon thème,
Et si je m'oubliais, n'en ayant pas le droit,

A prendre votre main pour y poser ma bouche,
Levez votre éventail, ô ma beauté farouche,
Et sans plus vous fâcher, tapez-moi sur le doigt.

Nous voici loin du sans-gêne d'Oswald Durand: et vous voyez qu'après tout, ces poètes chantent "pour deux brins de cheveux" et pour moins encore. C'est donc toute la gamme du cœur qu'ils font résonner dans ses plus tumultueuses explosions et dans ses pianissimes nuances.

Il faut au moins nommer ici Maurice de Brache, Etienne Bourand, Félix Magloire, et nommer une seconde fois Damoclès Vieux, aussi expert amoureux que paysagiste.

Deux femmes ont contribué au bouquet de l'*Anthologie* et avec des œuvres d'un réel mérite. On s'étonne de voir la culture féministe portée si loin dans la société haïtienne; mais Mmes Virginie Sampeur et Ida Flaubert manient la langue et la rhytmique françaises avec une belle sûreté de main, j'allais dire comme des hommes. Et quant à leur inspiration, elle est féminine en tout ce que ce mot exprime d'ardeur sympathique et de tendresse. Ida Flaubert a trois élégies où le cœur maternel sanglote en plaintes bien touchantes:

Alors, c'est fini! tes prunelles closes
Jamais ne verront le ciel rayonnant!
Tu dors pour toujours au milieu des roses,
Toi, mon sang, ma chair, ô toi mon enfant!

Je ne verrai plus ton joli sourire;
Jamais tes regards ne me chercheront;
Tes petites mains qu'on croirait de cire,
Jamais, plus jamais ne me toucheront!

Adieu mon amour, adieu ma jolie!
Je n'entendrai plus ton rire joyeux!
Ah! comment guérir ma triste folie?
Comment vivre encor? Je n'ai plus tes yeux!

Virginie Sampeur exhale aussi son cœur déchiré, mais par une passion désespérée et incomprise. Son tourment jaillit de sources profondes; l'amer souhait qu'il lui arrache a même une certaine férocité sauvage:

Ah! si vous étiez mort! de mon âme meurtrie
Je ferais une tombe où, retraite chérie,
Mes larmes couleraient lentement, sans remords...
Que votre image en moi resterait radieuse!
Que sous le deuil mon âme aurait été joyeuse!
Ah! si vous étiez mort!

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
Abritant du passé la suave relique,
Comme ces coffrets d'or qui gardent les parfums;
Je ferais de mon âme une ardente chapelle
Où toujours brillerait la dernière étincelle
De mes espoirs défunts.

Ah! si vous étiez mort! votre éternel silence,
Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence,
Car ce ne serait plus le cruel abandon.
Je dirais: "Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
Et peut-être en mourant n'a-t-il su se défendre
De murmurer: "Pardon!"

. . . .

Ingrat, vous vivez donc, quand tout me dit: vengeance!
Mais je n'écoute pas! A défaut d'espérance
Le passé par instant revient, me berce encor.
Illusion, folie ou vain rêve de femme,
Je vous aimerais tant, si vous n'étiez qu'une âme!
Ah! que n'êtes-vous mort!

C'est à mettre à côté des stances les plus ardentes qu'aient écrites une plume féminine; cela dépasse l'exercice littéraire et atteint à l'émotion et à la grandeur.

Le livre contient quelques exemples de poésie créole, et l'on ne s'attend pas que je les juge; mais j'en copierai un fragment avec le soin qu'on mettrait à retracer un cunéiforme:

Gnou téta qui té bo d'leau
Gnou jou, ouè gnou gros taureau.
Li rhélé canmarade-li:
— "Gadé! parié ma vini
Gros tancou bef cilà là!"
Yo toutt pren ri: "Coua! Coua! Coua!
Ou pas gros con gnou zégué;
Comment pou ta fait gonflé.
Ti cô ou, joug'temps ou t'a
Capab vini grossé ça?"
Li dit: "Eh ben, main, gardé!
Zott va ouè si cé pas vré!"
Li commencé enflé cô;
Pésé, pésé! Et pi: "Dit, atô,
Si moin pas gros tancou li."

. . . .

Là-mainn ventt li pété: bôouh!
Respé m'doué la compagni,
Toutt trip li sorti derho,
Et pi, zott ba li tô.

En cherchant bien, vous devinerez que c'est la fable du bœuf et de la grenouille, comme la pourrait narrer un portefaix de Port-au-Prince. Il y a tout un groupe qui voudrait faire de ce jargon la langue littéraire d'Haïti. Cet échantillon ne nous le fait pas souhaiter.

Au dessous du créole, il y a le médiocre, et la pléiade haïtienne ne lui a pas toujours échappé: ne lui en cherchons pas chicane. Seulement, il y a le sublime dans le médiocre, et c'est le cas de ce morceau:

Mon Dieu, j'ai tout là-bas une gentille amie
Qui rêve un peu de moi, dont je rêve beaucoup,
Qui m'aime sagement, que j'aime comme un fou.
Eh bien! mon Dieu, c'est pour elle que je vous prie...

O Seigneur! Donnez-lui la force et la santé,
Donnez, car son cœur d'ange est fleuri de bonté.
Dieu puissant, à ses vœux soyez toujours propice.

Elle est pure. Donnez-lui le bonheur. Voilà.
C'est ma prière: encor, toujours, Dieu de justice,
Aimez et protégez Clara, bénissez-la!

L'auteur de ces vers a fait mieux, ce recueil même l'atteste, mais il lui eût été difficile de faire pis.

J'ai cru que la meilleure façon de faire connaître l'*Anthologie* était de la citer beaucoup. Il reste à dire que le collecteur de cette gerbe est M. Louis Morpeau, profes-

seur de seconde au lycée national Pétion, poète lui-même et de plus patriote, naguère persécuté pour sa parole fière par la cour prévôtale américaine qui s'arroge, comme l'on sait, une sorte de protectorat sur l'île. Ce fut un autre acte patriotique, que d'avoir, par ce livre, révélé au loin la haute mentalité et les achèvements intellectuels de sa race. Notre respect en grandira énormément pour ces frères noirs formant comme nous, dans des milieux hostiles, un centre de culture française: il se doublera même d'admiration. En fait, cette flore poétique raffinée éclose au bord de la jungle est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire littéraire.

La typographie de l'ouvrage est très inférieure. On le dirait imprimé sur des feuilles de palétuvier ou des pattes de termites auraient tracé de pâles empreintes. Mais peut-être n'en est-on que plus charmé de trouver une moelle aussi savoureuse sous une aussi fruste écorce.

Il serait très piquant de comparer la poésie haïtienne et la poésie canadienne; mais je ne me fourrerai pas dans ce guêpier. Ce qu'on peut dire sans amoindrir les nôtres et ce que cette anthologie démontre à l'évidence, c'est que nos artistes en syllabes auront à compter désormais avec de sérieux rivaux; c'est qu'ils devront secouer leur indolence et leur crinière, et faire œuvre de leurs dix doigts, s'ils veulent être bien sûrs, même en terre d'Amérique, de faire chanter le mieux et sonner le plus haut la lyre française.

LOUIS DANTIN.

Notre service de circulation

Notre circulation augmentant tous les mois, nécessitant une surveillance de plus en plus attentive, nous avons cru devoir nous attacher les services d'un agent général. M. J. A. Valois, autrefois du "Soleil", du "Devoir" et de "La Patrie", reconnu comme une autorité en matière de circulation, qui dorénavant veillera à ce que ce service soit parfaitement organisé et dirigé.

LA DIRECTRICE

Le journal ne répond pas des manuscrits communiqués.



—C'est bien entendu, monsieur Paul, il ne faut pas faire de bruit dans la chambre.

—Ben, quoi! Papa en fait bien tous les jours à la Chambre, depuis qu'il est député!...



Riverside Parc, le long de la rive de l'Avon à Stratford, Ont. —Réseau du Grand-Tronc.

CROQUIS DE GUERRE 1915-1917

Par MARCEL de VERNEUIL

IV.—L'HIVER DANS LA SOMME

(Suite)

Bois de Bernafay, 20 octobre 1916

Et malgré tout nous n'avions d'yeux que pour le spectacle effarant qui se déroulait comme nous avancions. Par endroits, la route était encaissée entre deux talus de boue gluante que des cantonniers élevaient avec patience; ailleurs, elle dominait le terrain, et les cantonniers r-claient la boue jusqu'à ces déversoirs naturels. Soudain, quelqu'un a murmuré: "Nous sommes à Mametz!" Alors on regarde, on écarquille les yeux, et en effet on voit ici et là, soulevant le linceul de boue livide qui recouvre tout être et toute chose, on voit des tas de briques, des débris d'objets, des machines informes... On avance, et voici un pan de muraille, un morceau de grille, un bout de cimetière qui surgissent, épaves lamentables, au milieu de cette dévastation...

C'est Mametz!... On avance encore, on monte, et l'on domine le terrain. Des deux côtés de la route, plus rien que des champs semés de trous d'obus, des pistes de chevaux bourbeuses, des camps et des camps, — camps corrects de tentes bien alignées, huttes pittoresques d'Australiens, bivouacs misérables et bas d'artilleurs. Là-bas le bois de Mametz hérisse ses arbres squelettiques, — un bois de poteaux et de piquets clairsemés. Et sur cette terre brune et grise, des lignes ferrées serpentent, et incessamment des convois se déroulent, des locomotives halètent; çà et là des plaques d'herbe subsistent, vestiges navrants de la bonne glèbe qui fut... Par moments il semble que cette armée de sauterelles humaines, en s'abattant sur ce malheureux pays brûlé et pelé, l'ait rongé jusqu'aux os; elles en ont fait un désert sur lequel plus rien ne vit, hors leurs larves qui s'agitent et qui grouillent aux confins de l'horizon. Parfois aussi, des histoires de voyages reviennent à l'esprit; et on s'imagine être dans je ne sais quelle nouvelle et âpre contrée, récemment découverte, riche en trésors souterrains, où les aventuriers ont accouru pour les exploiter; on rêve à des **placers** gigantesques, à des migrations de nomades, à d'énormes et dévastateurs mouvements de peuples... Et toute cette désolation et toute cette vie, cette destruction de la nature et cette activité surhumaine, tout cela a quelque chose d'apocalyptique.

Et nous continuions d'avancer... On se sentait étreint par une grande tristesse, et aussi la rage montait au coeur devant les cendres de ce malheureux coin de France. Quoi, c'était cela que nous apercevions, il y a quatre mois, des hauteurs d'Hénencourt et de Laviéville: ces horizons verdoyants, ces plateaux onduleux et vastes, semés de villages tranquilles et de bouquets d'arbres? C'était cela que, pour le reprendre, nous avions écrasé à coups de canon? C'était cela, ces bois déchiquetés, ces hameaux volatilisés, cette terre défigurée et massacrée? On était stupéfié par la totalité de cette destruction; et on croyait rêver, tant son horrible réalité dépassait les imaginations les plus folles.

Bientôt la nuit vint; ce fut alors sinistre...

Enfin, vers sept heures, — cinq heures de marche éreintante pour faire dix kilomètres, — la colonne arriva à destination. A ce moment la pluie cessa de tomber. Nous reconnûmes nos positions de cantonnement: quelques tentes mal assujetties, un sol pas trop détrempé. Avec le sergent-major nous allâmes nous réfugier pendant quelques instants dans un gourbi d'artilleurs; ils nous convièrent à boire des grogs et à nous réchauffer à leur foyer. Autour de nous s'agitait confusément une immense vie nocturne; des centaines de feux trouaient les ténèbres; des éclatements d'obus retentissaient au loin, et les détonations de nos pièces éparses dans le noir, que zébraient leurs flammes brèves. Des chevaux hennirent dans l'ombre, tandis que leurs conducteurs, rassemblés autour d'un brasier rougeoyant, chantaient en sourdine un air triste, la chanson de marche qui a supplanté **Tipperary, Keep the home fires burning...** Le spectacle était étrange et beau, et sa nouveauté tragique enivrait comme l'odeur de la poudre.

Bois de Bernafay, 25 octobre 1916

Appris la surprise victorieuse de Douaumont. Cela réchauffe le coeur, et on en a besoin, car, depuis avant-hier, la pluie tombe presque sans arrêt, torrentielle par moments. Notre terrain se ramollit et devient bourbeux; sous notre tente des infiltrations se produisent, et des gouttes suintent à travers la toile; où qu'on soit, c'est la boue froide qui s'insinue partout et qui glace.

L'équipe des brancardiers descendants est arrivée, dans l'après-midi, ses vingt-quatre heures de tranchées terminées. Ils étaient sales et las, et pourtant ils conservaient presque tous cette allure crâne et décidée que les soldats anglais abandonnent rarement, quelque pénibles que soient les circonstances. A peine débarrassés de leurs sacs ils ont assailli la tente du fourrier: "Avez-vous des chaussures, fourrier? Les miennes n'ont plus de semelles. — Fourrier, j'ai besoin de chaussettes. — Fourrier, le fond de ma culotte est arraché." **Poor devils,** a murmuré le fourrier, qui pourtant n'est pas excessivement sensible; et il a satisfait de son mieux à cette ruée de mendiants stoïques, tout en déjouant les carotteurs avec son flair de vieux malin...

Les braves gosses! Ce sont presque tous de petits employés de la vieille cité cathédrale d'Exeter, des gens du Wessex chanté par Thomas Hardy. Soldats de la première heure, puisqu'ils sont des **territorials,** ils font un dur métier. Une bonne moitié d'entre eux n'a pas atteint vingt-et-un ans; et depuis deux ans déjà ils sont en France! Il leur arrive bien de grogner un peu parfois, mais ils marchent tout de même, ils se dévouent; ils sont très chics. Et de les voir revenir hâves, éreintés, couverts de boue, misérables, eux qui entraient en souriant dans la vie, lorsque la grande Horreur commença, — on a le coeur serré.

Au soir le temps s'est rasséréné. Le soleil s'est couché tout jaune; le ciel est gris-bleu, et de petits nuages mauves glissent leurs rondeurs ouateuses dans l'atmosphère glacée et limpide. Une vapeur légère estompe mollement les lointains âpres et désolés... Une pénétrante mélancolie, des chants graves, la basse du canon...

Entre Carnoy et Montauban, 11 novembre 1916

Le brouillard tombe. La porte de ma cabane encadre un horizon limité de boue limoneuse, de chariots alignés

et bâchés, de chevaux parqués qui baissent tristement la tête et semblent songer. Assis sur le trône de bois d'une latrine ouverte à tous les regards et à tous les vents, un Tommy épouille consciencieusement son caleçon et sa chemise... Un sifflet de locomotive apporte, par intervalles, des visions de civilisation à l'esprit engourdi. Sur la route, des convois roulent. Le canon fait toujours entendre sa grosse voix grondante qui couvre tout autre bruit. Et le crépuscule livide et lugubre assombrit le regard; et la nuit va venir, et le froid, et l'isolement, et les obus que les Boches nous tirent à sept ou dix kilomètres d'ici, et les bombes de leurs insolents aéroplanes...

Suzanne, 16 janvier 1917

Quelle journée! Cette grande relève britannique, qui va descendre, dit-on, jusqu'à Chaulnes, nous donne un travail fort mouvementé. Depuis le 6 décembre, jour où je suis arrivé à Suzanne et où j'ai été mis à la disposition du commandant d'armes français, je n'ai guère arrêté de courir du haut en bas de ce village, qui tient encore à moitié debout mais qui n'a d'autres habitants que les troupes anglaises et françaises qui y cantonnent alternativement, selon le rythme prévu de la relève. Peu à peu les contingents britanniques se sont rapprochés, et alors qu'au début de mon séjour on ne voyait ici que du bleu horizon, — pour moi spectacle plein de nouveauté émouvante à une telle proximité des lignes, — maintenant le khaki abonde, et le jour n'est pas éloigné où il deviendra le maître de toute la région. Ce jour-là, ma tâche spéciale sera terminée, et je rejoindrai ma vieille Huitième. En attendant, je m'applique de mon mieux à seconder les commandants d'armes français et anglais, dont le travail consiste surtout à assurer le fonctionnement aisé des rouages enchevêtrés des deux armées. En général tout va bien; chacun est animé de la meilleure volonté possible, et les rares incidents qui se produisent sont le fait de subalternes trop zélés ou de délinquants irresponsables.

Pourtant il y a des extravagants qui risquent de gâter les choses. Ainsi il s'est produit aujourd'hui un incident que j'ai eu grand'peine à arranger. Une brigade française est logée au château, qui appartient à la famille d'Estourmel. C'est un bâtiment de noble allure, qui a souffert raisonnablement des obus; il contient de beaux restes, notamment un boudoir orné de panneaux de bois sculpté et peint du XVIIIème, et une grande chambre lambrissée de chêne (1). Or, d'après le tableau de la relève, l'état-major d'une brigade anglaise arrivera ce soir, et devra être également logé au château. En m'occupant des détails de cette installation , je trouvai dans la chambre qu'on avait réservée au général anglais les bagages d'un capitaine de la brigade française, qui était descendu des lignes pendant la nuit; c'est la chambre qu'il a accoutumé de prendre lorsqu'il vient au repos. J'en référai au major britannique qui m'envoya réclamer l'évacuation de ladite pièce au capitaine. Celui-ci, un colonial, monta tout de suite sur ses grands chevaux. Cependant je pus lui dire: "Mais, mon capitaine, c'est un général. — Je m'en fous, vous m'entendez, je m'en fous. S'il est général anglais, je suis capitaine français, moi, capitaine français, mon ami!... Et puis, les Anglais, on les connaît, il leur faut toutes leurs aises... — C'est entendu, mon capitaine. Mais que diriez-vous si un capitaine anglais agissait de la sorte avec un de nos généraux? Quant au confort, évidemment vous ne tenez pas à échanger une chambre qui est petite et chaude contre une autre qui est grande et froide... Mais c'est tout de même un général." Sur ce, nouveaux cris, nouvelles invectives, nouveaux hurlements. Alors je conclus: "Mon capitaine, moi je n'y puis rien. Je vais en référer aux deux commandants d'armes, qui feront sans doute une démarche personnelle auprès de votre général. — Quoi! mon général? mais il me soutiendra..." Et coetera, et coetera... Puis, changeant brusquement de ton: "Voyons, mon ami, qu'on me demande cette chambre, de gentleman à gentleman, et alors je la donne tout de suite..." Je pris sur moi d'accepter ce bizarre arrangement, et l'incident fut ainsi réglé.

A la fin de l'après-midi, grande animation. Les bonshommes bleus regardaient défiler les interminables détachements khaki. Il faisait gris et sombre. Nous avons eu la surprise de voir arriver, dans une automobile, deux dames en longs voiles de deuil; la voiture s'est arrêtée devant le cimetière des officiers, qui aligne les rangs pressés de ses tombes tricolores dans le verger du château. Les deux dames y sont entrées. Et le bruit s'est rapidement répandu que c'étaient la veuve et la mère de Pierre Quentin-Bauchart (1), qui y est en effet inhumé. Avec toute la discrétion nécessaire, on les a beaucoup regardées, car c'était si insolite, la présence de silhouettes féminines dans ce cadre guerrier d'où les civils sont rigoureusement bannis, au milieu de ces ruines et de cette activité purement militaire. Et aussi, elles nous apportaient un peu de l'air du foyer, comme un brusque et grisant effluve des êtres chéris laissés à l'arrière. Ces deux formes endeuillées apparaissaient comme des symboles de nos regrets et de nos espérances. Et c'est pourquoi, jusqu'au moment où elles ont disparu à nos regards, nos coeurs, émus de tendresse et de pitié respectueuses, leur ont fait une escorte invisible et frémissante.

Bray-sur-Somme, 1er mars 1917

Avec X..., nous avons pris le thé, tout à l'heure, dans une des boîtes pittoresques du bourg. Non loin de l'église, on arrive à une maison d'aspect médiocre, dont la façade a été criblée d'éclats d'obus et dont les fenêtres sont aveuglées avec des bouts de planches et de carton. Quand on entre, à n'importe quelle heure, on voit d'abord des officiers et des soldats en train de faire honneur à un repas improvisé; le mobilier est usé et disparate; sur des ficelles tendues au-dessus du poêle, du linge en abondance sèche; çà et là traînent des boîtes de confitures ou de beurre, des morceaux de pain et des reliefs de repas. On est saisi d'habitude par une vive odeur de "frites", de café et de lessive.

Alors on aperçoit la propriétaire, la mère Boulogne. C'est une femme d'une soixantaine d'années, solide et fortement charpentée, avenante, à l'oeil malicieux et bon. En nous voyant entrer, elle nous salue:

— Bonjour, mes enfants, quéq'vous voulez?

— Du thé, du pain et du beurre, mère Boulogne.

— Ben, asseyez-vous, ça va être vite fait.

Nous nous installâmes donc, entre un major, un lieutenant, et dans le coin, à l'écart, un sergent. Puis on se mit à bavarder. Mon camarade la connaissait déjà, la vieille, ce qui vaut mieux, car elle choisit ses pratiques, et n'est pas bien avec elle qui veut. D'abord, qu'on soit major, interprète ou simple troupier, on est toujours ou "son fieux", ou "son petit", ou "son enfant." Elle ne connaît que des militaires, à qui elle rend service

(1) On dit que Fénelon y écrivit une partie de son Télémaque.

(1) Conseiller municipal de Paris.

moyennant une honnête rétribution. Chez elle pas de pose, pas de chic, pas de grades; il suffit qu'on se conduise bien pour qu'elle vous accueille avec une bonne humeur toujours égale.

X... lui demanda en premier lieu des nouvelles de son fils, qui est prisonnier depuis 1914.

— Oui, j'en ai eu avant-hier. Y va bien, qu'y dit, à cause qu'y reçoit mes paquets. Mais y s'ennuie, tout de même, pauv'petit. Quand est-ce qu'a finira, chte sal'té de guerre, dites?

Le major intervint:

— **No, don't say** "quand", maman, **say** "comment".

— Quéq'tu dis, mon fieux, pas quand? C'est facile à dire... Chés Anglais, y sont étonnants.

Le lieutenant jeta alors:

— Boches, grand brigands, **an't they**?

— Ben sûr, m'n enfant, tu l'as dit, de grands brigands. Enfin ça finira tout de même un jour. Mais qu'c'est long....

Et pendant ce temps elle va et vient, lave, repasse, surveille son poêle, retourne des "frites", casse des oeufs. Et puis elle se remet à bavarder, car c'est une vraie gazette vivante; elle a toutes les nouvelles du front, elle vous renseigne sur les absents, et elle connaît un tas de militaires. Sa boîte a une renommée locale; on sait, si l'on est de ses amis, qu'on est certain de la trouver toujours prête à faire réchauffer du café, à faire cuire des oeufs, à improviser un repas sommaire. Elle a même des chambres; ce sont des interprètes qui les occupent en général. Certes elle est très entendue en affaires, mais elle donne, du moins, au passant, l'illusion qu'elle s'intéresse à lui; son accueil est personnel, et, très fine, elle sait le nuancer selon chaque client. Sa cordialité plaît à tous, et elle reçoit souvent la visite d'anciennes pratiques qui sont revenues dans les environs de Bray.

Au demeurant, c'est une brave femme sympathique. Sa bicoque gagnerait à être un peu plus propre. Si on se hasarde à lui en faire discrètement la remarque, elle vous répond: "Quand chés soldats, y seront partis. Et puis, sait-on jamais, chés Boches, y peuvent revenir. Ceux à qui ça plaît pas, y n'ont qu'à n'pas venir. J'ai pas b'soin d'eux."

La mère Boulogne veut bien vous recevoir chez elle, mais il faut que vous les preniez, elle et sa maison, telles qu'elles sont. Ma foi, on est sûr d'y trouver toujours un accueil ouvert et une bonhomie souriante, et ce n'est pas peu de chose...

Sailly-Laurette, 13 mars 1917

Rentré, ce soir, de Corbie, en longeant le canal de la Somme. J'aime infiniment cette vallée marécageuse et boisée. A quelque distance, sur la gauche, elle est fermée par de hautes falaises abruptes et tourmentées; à droite, c'est la plaine. La rivière canalisée serpente, capricieuse, et glisse, lente, au milieu de vastes nappes d'eau morte où se balancent les grands joncs et les roseaux chuchoteurs, et où se reflètent les peupliers et les saules épars. A la longue, on est charmé par ce calme lumineux et par cette clarté douce de l'eau, par cette solitude un peu sauvage du marais. Quand le jour s'obscurcit, les vapeurs vespérales embrument de mélancolie apaisante les méandres boisés de la rivière. Sur sa traîne d'argent moiré, entre les tiges noires des arbres, des lueurs s'attardent, exquisement nuancées, — gris et mauves légers, roses tendres, ors vifs... Puis l'ombre s'épaissit, les derniers reflets se meurent, le silence devient plus profond encore. Et bientôt l'on n'a plus, pour se guider au long de la berge déserte, qu'une étoile qui se mire en tremblant dans la glace sombre des eaux.

V. — APRÈS LA RETRAITE ALLEMANDE

Bray-sur-Somme, 29 mars 1917

En rentrant de permission, j'ai trouvé Bray plein de civils que le repli boche a libérés; il y en a quinze cents à deux mille, tous villageois. Ce sont les autos sanitaires des Anglais qui amènent ici, où on les réunit dans des camps de baraquements. Nous les recevons, nous les installons et les surveillons, tandis que les services hospitaliers britanniques les ravitaillent et les soignent. Il y a en outre des agents secrets qui classent et trient cette foule misérable et tâchent d'y découvrir les brebis galeuses que les Allemands auraient été tentés d'y glisser.

Pauvres gens, ce qui frappe tout de suite, quand on les rencontre, c'est leur attitude déférente, — presque soumise. Leur physionomie ne paraît pas mauvaise, et les enfants ont assez bonne mine; s'ils ont matériellement souffert, ce n'a pas été au delà de la limite de leurs forces. Mais, malgré cette apparence favorable, on sent qu'ils ont perdu toute énergie et toute volonté; ils ont été matés, et c'est terrible à voir. Leur promptitude et leur docilité à se conformer à nos invitations sont véritablement navrantes... Oui, pauvres gens! On les entoure d'attentions, on leur parle poliment, on voudrait pouvoir leur dire toute l'amitié dont on déborde; mais ils ont été moralement maltraités au point qu'ils sont tout repliés sur eux-mêmes et tout contraints; ils sentent encore peser sur leurs épaules craintives la rude main de fer de l'envahisseur. Lorsqu'on les interroge, ils répondent peu, car leur confiance n'est pas revenue. Ce qui est triste, c'est qu'ici même, après les épreuves qu'ils ont subies, les rivalités villageoises subsistent. Les agents secrets reçoivent parfois des dénonciations sur telle ou telle qui a eu des relations avec les Boches. La femme interrogée proteste avec fureur et se fait à son tour accusatrice...

L'organisation de ce centre d'évacuation n'est pas très remarquable. Tout le monde veut commander et aucun de nous ne sait au juste ce qu'il a à faire. De temps en temps des officiers-interprètes viennent, l'air affairé, le front plissé, discutent entre eux avec animation et d'un air d'importance, et repartent de toute la vitesse de leurs autos. J'imagine que plus d'un se persuade qu'il contribue à sauver le pays en danger, et qu'il rêve, lorsque ses grands travaux lui en laissent le loisir, au petit morceau de ruban qui viendra récompenser un zèle et une activité aussi efficaces qu'inlassables.

31 mars 1917

C'est fini, et le pitoyable exode ne laisse plus ici qu'une trentaine de suspects; ce sont, pour la plupart, de très pauvres gens que, sans doute, la faim et la misère auront rapprochés des Allemands plutôt que l'intention de trahir, plus tard, leur pays. Les baraques sont à peu près vides; cela tenait à la fois de la cour des Miracles et d'un campement de Bohémiens.

Ce n'a pas été toujours réjouissant ni réconfortant de s'occuper de nos réfugiés. Lorsqu'ils sont venus, nous étions tout de feu; nous les mettions sur un piédestal, et nous ne voyions en eux que des Français retrouvés. Mais il est arrivé avec eux le même phénomène qui s'est produit au début de la guerre. On fait des réfugiés des

êtres sublimes, indifférents à toutes les contingences terrestres, alors qu'ils y sont peut-être plus que quiconque étroitement soumis. On les considère comme faits sur une seule pièce, sans faiblesse et sans défaut; on les taille tous sur un même patron de martyr héroïque, comme certaine école fait de tous nos soldats des saints irréprochables: et ce ne sont que des hommes. Alors, tout naturellement, on a des désillusions.

Puis nos réfugiés ont été astreints à un régime odieux; et on ne s'explique que trop qu'ils soient amoindris et brisés par l'obéissance passive à laquelle ils ont été assujettis et par le déséquilibre de leur vie. La discipline, infligée à la manière des Boches, déprime, affaisse et aveulit. C'est leur abominable système de faire plier l'énergie et de miner la force morale. Dans beaucoup de cas, j'ai peur qu'ils n'y aient réussi. Sauf des consciences comme cet instituteur qu'a vu mon ami X..., et dont la flamme intérieure continuait de briller malgré tout ce qu'il avait subi, le reste n'était plus qu'un troupeau sans ressort. Oh! ils n'ont pas toujours été maltraités ou rudoyés; parmi les ennemis, il y en avait de bons et de méchants; en général nos gens les disent goinfres, pillards et paillards, mais quelques-uns étaient doux et auraient vécu, s'ils l'avaient pu, en bonne intelligence avec les populations. Seulement le système, tyrannique et oppresseur, ne le leur permettait pas. C'étaient les visites domiciliaires, les confiscations, le travail forcé imposé à tous, même aux enfants de moins de quinze ans, et, en cas de révolte et de désobéissance, l'amende, la prison et quelquefois les coups.

"Tenez, m'a dit un garçonnet de quatorze ans à peine, moi avec d'autres, ils me faisaient travailler aux champs. Ah! il fallait marcher, sans quoi les taloches et la prison, ça pleuvait dur. C'qu'y en avait de rosses! Alors, à la fin, quand ils étaient trop méchants, on filait dans les bois, et on restait là un jour, deux jours, tant qu'on pouvait. Quand on revenait, à la Kommandantur, on écopait d'une journée de prison, et les parents d'une amende... Ah! m'sieur, si vous saviez c'que c'est bon de se sentir libre!"

Tous nos réfugiés disaient la même chose. Mais ils avaient pris le pli. Lorsqu'on leur offrait le choix entre plusieurs destinations, ils ne pouvaient se décider; si on leur demandait ce qu'ils désiraient, ils n'osaient répondre. L'un d'eux, une femme, m'a dit ce mot terrible: "Monsieur, nous avons été trop habitués à obéir sans murmure et sans réflexion."

Si encore les Allemands avaient respecté l'unité des familles. Mais non, et c'est là qu'ils ont porté à son comble la mesure de leur barbarie, ils ont séparé les filles et les garçons de leurs parents, les jeunes femmes de leurs enfants, les frères de leurs soeurs, pour les envoyer travailler on ne sait où et dans des conditions d'existence qu'on tremble d'approfondir; et plus d'une fois ce ne sont que des lambeaux de familles que nous avons reçus. Les Allemands ont traité nos populations en esclaves corvéables à merci; ils en ont fait du bétail humain. Les pauvres gens en sont encore tout épouvantés. Tandis qu'un soir, j'emmenais quelques garçons que j'avais rassemblés pour leur faire porter de la paille d'une baraque dans une autre, je fus entouré de mères anxieuses et craintives qui me demandèrent où je conduisais leurs enfants; et elles ne furent tout à fait rassurées qu'après que je les leur eus restitués.

Ainsi pliés à l'obéissance passive, nos réfugiés n'ont pas tous résisté au déséquilibre de leur existence. Ce qui maintient la grande majorité des hommes dans la voie normale, c'est le milieu où ils vivent, c'est la famille et le cadre social. Qu'un des éléments de cette armature vienne à manquer, tout craque sous la poussée des instincts libérés d'entraves et des impulsions débridées. Il est évident que les Allemands ont aidé autant qu'ils l'ont pu à cette oeuvre de démoralisation...

Tout cela est révoltant et navrant. Navrant, car on pense à ceux, Français et Belges, qui sont encore soumis à ce régime d'oppression corruptrice. Révoltant, parce qu'on se trouve en présence de l'amoindrissement systématique de nos malheureux compatriotes. Les Allemands peuvent être fiers de leur oeuvre: après avoir saboté notre territoire, ils veulent saboter nos populations!

Camp 163, près des ruines de Maurepas, 7 avril 1917

Allé hier à Péronne avec X... Jusqu'à la cote 76, qui fait face au Mont Saint-Quentin dont la masse arrondie et boisée domine tout le terrain environnant, on circule dans la zone reprise à coups de canon: débris informes, bois déchiquetés, champs lunaires, tombes éparses qui font de cette contrée autrefois riante un vaste cimetière, tout ce chaos s'étend au creux des ravins troués d'abris démolis, et au flanc des plateaux vides.

Après avoir dépassé Cléry, qui est écrasé, on arrive à la cote 76. Ici, en traversant la Tortille, on entre en territoire abandonné par l'ennemi. Dès qu'on a franchi **No man's land** et les premières tranchées boches, le paysage se modifie. Ce n'est plus l'effroyable chaos où s'est abîmée la pauvre terre reconquise par la force des obus depuis le premier juillet; c'est tout différent. Certes les destructions partielles abondent: ponts sautés, voies ferrées abolies, maisons crevées, jardins saccagés, arbres sciés, et plus l'on avance, plus leur caractère systématique apparaît nettement; et lorsqu'on arrive à Péronne, qui devait être charmante dans sa ceinture de vieilles murailles, sur les bords de sa rivière et au milieu de l'harmonieux paysage boisé qui l'encadre, — lorsqu'on arrive à ces ruines pompéiennes encombrées de débris sordides, on ne peut s'empêcher de maudire ceux qui les ont laissées derrière eux, en se retirant. Mais ce pays, si blessé soit-il, conserve ses traits; et on retrouve, sous les ravages qu'il a subis, sa physionomie essentielle. Ce n'est plus, comme dans la précédente zone, l'horreur brutale du néant. Non, ce coin de France n'est pas, comme l'autre, un désert; ses grâces et son charme lui restent, et ses blessures ne font que les rendre plus touchants.

Nous avons longuement erré au hasard dans les rues de Péronne. Des équipes de travailleurs anglais les déblaient avec lenteur et prudence, car on craint toujours d'être pris à quelque piège meurtrier. Ici et là une façade montre de beaux restes, un détail joli se révèle, une vieillerie pittoresque survit au désastre. Nous sommes entrés dans un bâtiment à moitié effondré dont nous ne savons au juste si c'était la bibliothèque municipale ou un collège. Les arbustes de la cour ont été sciés jusqu'au coeur. Dans les décombres, où nous avons fouillé, gisent des centaines de livres et de brochures, souillés de gravois et de terre, détrempés par la pluie. Nous avons creusé et gratté non sans mal, et nous avons réussi à retirer de vieilles éditions aux belles reliures, des Cicéron, des Molière et des Bossuet, que nous avons soigneusement enlevés pour les sauver et les rendre plus tard à la ville.

Sur ces débris de la pensée humaine, amoncelée là, dans les ruines et l'ordure, en quantité considérable, un livre surnageait, un livre de Léon Bourgeois,dont on ne pouvait lire le titre sans quelque amertume: **la Société des Nations...**

9 avril 1917

Avant dîner, je suis allé au cinéma de la **Church Army Hut,** qui est érigée au pied de la côte de Maurepas, non loin de la ligne du chemin de fer. Peu de monde, car ici c'est à présent un désert; n'y vivent que de rares groupes d'isolés affectés à l'entretien des routes et des voies ferrées, au déblaiement du sol, au repérage des tombes, — et puis des interprètes comme nous qu'on laisse facilement en arrière, maintenant qu'ils ne servent plus à grand'chose dans ces pays sans maisons et sans civils.

Lorsque je suis sorti, le soleil se couchait, et l'ombre envahissait le ravin, dont les abris aux bouches obscures creusés dans le sol blanchâtre donnaient l'illusion d'une vaste garenne. A l'ouest, les collines dénudées se détachaient en longues ondulations noires sur le ciel enflammé; et leur aspect nouvel émouvait étrangement. Ce n'était plus un bout de la Picardie ravagée et meurtrie; les détails affreux et les laideurs, tout ce qui, dans le plein jour, ramène invinciblement l'esprit à la tragédie où se débat l'Europe, s'effaçaient dans l'ombre enveloppante. Mais à l'oeil surpris et charmé ne s'offraient plus que des courbes amples et de la lumière limpide. Dans le recueillement du crépuscule, ce champ de mort et de dévastation s'apaisait et s'épurait; par une saisissante métamorphose, il se muait en un noble paysage attique aux belles lignes harmonieuses et sereines.

(*A Suivre dans le prochain numéro.*)

La Banque de Montréal

Le rapport annuel de la Banque de Montréal pour l'exercice financier terminé le 30 octobre dernier montre avec quelle facilité la première institution financière du Canada a pu s'adapter aux conditions d'après-guerre et voir aux besoins toujours grandissants du commerce du pays.

Ce rapport fait son apparition cette année à une époque où il ne manquera pas d'être scruté minutieusement par tous ceux qui veulent se rendre compte de l'état des institutions financières du pays, à une époque où les difficultés inhérentes à toute période de rajustement, mettent à l'épreuve la force industrielle et commerciale du pays.

Il est surtout intéressant de constater que le Banque de Montréal, même en présence des conditions difficiles et onéreuses causées par la guerre, n'a pas perdu de vue la période de reconstruction qui devait inévitablement survenir. Il s'en est suivi que la banque a été en mesure de faire face à l'expansion du commerce du pays et le rapport montre que les prêts courants se sont totalisés cette année à $223.495.472 contre $164.182.581 pour l'exercice précédent, soit un gain de près de $60.000.000. Le total des prêts se monte à $256.500.001 contre $195.7271.857 l'année précédente.

D'un autre côté, une réduction constante a été enregistrée dans le montant des comptes spéciaux que la banque avait ouverts pour le gouvernement durant la guerre ainsi que dans le chiffre des valeurs des gouvernements fédéral et provincial dont le total est tombé de $63.984.255 à $14.-863.954. En même temps, les obligations des municipalités canadiennes ainsi que celles des compagnies anglaises et étrangères ont passé de $47.041.359 à $36.749.430.

Durant l'année, la Banque a fait une nouvelle émission d'actions et le capital et le fonds de réserve ont été portés à $22.000.000 chacun, qu lieu de $20.000.000 qu'ils étaient à la fin de l'exercice précédent. Un des faits saillants du rapport est que les dépôts d'épargne ont continué à augmenter durant l'année et que le total des dépôts portant intérêt est actuellement de $322.578.613 contre $312.-655.964 l'année dernière. Par suite des progrès réalisés par la banque durant l'année, son actif totalisé se chiffre actuellement à $560.150.812. alors que l'an dernier l' n'était que de $545.304.809.

Par suite de l'augmentation des affaires de la banque et des capitaux plus considérables mis à sa disposition, les profits de l'année accusent une bonne augmentation sur ceux de l'année précédente; ils se totalisent en effet à $4.033.995 contre $3.314.227 en 1919. Ces profits, ajoutés au solde des comptes des profits et pertes de l'an dernier qui se chiffrait à $1.812.854, et à $1.000.000 de primes sur les nouvelles actions, porte à $6.846.850 le surplus total qui a été divisé comme suit: dividendes réguliers et boni de 2%, $2.960.000; compte de réserve, $2.000.000; taxe de guerre sur les billets en circulation, $210.000; réserve pour les édifices, $425.000. Ce qui laisse un solde de $1.251.850 à être reporté au compte des profits et pertes pour la nouvelle année.

Les principaux comptes de la banque comparés à ceux de l'année précédente se lisent comme suit:

	1920	1919
Actif totalisé..................	$560.150.812	$545.304.809
Actif liquide..................	289.146.508	337.980.858
Dépôts ne portant pas intérêt..	111.739.215	129.946.641
Dépôts portant intérêt........	322.578.613	312.655.964
Capital-actions...............	22,000,000	20,000,000
Réserve......................	22,000,000	20,000,000
Valeurs gouvernementales......	14,863,954	63,984,255
Valeurs municipales et étrangères..................	36,749,430	47,041,359
Prêts courants................	223,495,472	164,182,581
Numéraire....................	25,187,389	24,742,654
Billets du Dominion...........	48,199,032	49,865,151
Dépôts à la réserve centrale d'or	21,200,000	25,200,000

LA SCIENCE DE LA VIE

Avec une belle humeur et de la bienveillance, on a plus de chance de plaire qu'avec un esprit supérieur dénué de gaité.

* * *

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas d'un savant qui se tait. — Molière.

* * *

Parler de façon à blesser une personne de la compagnie est la plus haute preuve de mauvaises manières. — Swift.

* * *

Si les coeurs meutris et désabusés aiment tant les livres, l'isolement, la mer, les montagnes, la rêverie, la musique, la poésie, c'est qu'ils y trouvent la volupté d'impressions exquises qui n'ont rien de commun avec l'humanité. — A. Tournier.

EN FLORIDE

Par LUDOVIC FRANCE

(Suite)

MIAMI

De toutes les villes bâties sur la côte orientale de la Floride, Miami a la faveur des touristes. A Sea Breeze, à Palm Beach, on s'arrête bien volontiers une journée, pour promener un regard ébloui sur la plage, prendre le bain, jouir quelques instants de la vie cosmopolite d'hôtel, à Miami, on séjourne, on élit domicile.

Miami, autant peut-être que Palm Beach et St. Augustin, est le rendez-vous du milliardaire titré, du bourgeois cossu, du rentier fortuné, de l'homme aux opérations heureuses dans la spéculation ou à la Bourse, mais, c'est aussi bien, l'endroit privilégié de l'homme aux petites rentes, au crédit limité, de goûts simples et modestes, et qui peut sans déroger à ses habitudes, se loger confortablement, se mêler à la foule dorée des oisifs, sans pour cela paraître humilié par le geste insolent, ou le regard narquois des parvenus de l'autre classe.

Miami est encore le séjour préféré d'artistes de tout genre, de la scène et du cinéma, riches de leur célébrité autant que des avantages matériels que leur succès de figuration leur rapporte. Elles travaillent ici même à la confection de nouvelles pellicules. Elles posent... et se reposent. Au fait, elles méritent bien un peu de repos.

Ce qui vaut à Miami cette attirance nombreuse de touristes, en hiver, c'est, outre son climat d'une douceur sans pareille, sa renommée de cité proprette, bien entretenue, grâce à une administration sage et prévoyante; c'est encore sa physionomie avenante, avec ses maisons coquettes, construites dans un décor harmonieux de parterres fleuris et de feuillage, sa vie sociale agréable et ses divertissements nombreux; c'est plus encore que tout cela, son site admirable: bornée d'un côté par la rivière Miami, et, vers le Nord, sur une vaste étendue, par la Baie de Biscaye qu'elle contemple.

Cette baie, de la largeur d'une lieue environ, et de très peu de profondeur, ne s'explique pas autrement que par un prolongement de l'Atlantique, une sorte de vaste empiètement de l'Océan sur les terres.

De ce côté, un boulevard s'étend, bordé d'hôtels somptueux, de maisons princières, de restaurants à la mode.

Par les après-midis de soleil clairs, alors que sous un ciel d'un bleu intense, la brise qui vient du large, vous caresse délicieusement, il fait bon promener là sa rêverie méditative, en suivant le large trottoir qui borde le boulevard, le long des habitations blanches, enguirlandées de feuillage, cependant qu'audessus de vos têtes, les opulents palmiers, d'un balancement doux, régulier, agitent avec langueur, les pans soyeux de leur somptueux éventails.

Des fenêtres des villas enfouies dans les fleurs, ou bien de la hauteur des toits érigés en terrasse, la vue se promène magnifiquement.

L'œil perçoit toute une flottille de yatchs de dimensions variées, et superbes d'élégance; les uns, retenus à l'ancre, et qui vous apparaissent tout flamboyants d'or, avec leur rutilement de cuivre au soleil; les autres, en plein mouvement, sillonnant capricieusement l'étendue verte, comme des nymphes légères; les maisons flottantes, avec leurs toits surchargés de fleurs, qui les font ressembler de loin, plutôt à de géantes corbeilles allant à la dérive; et les hydroplans légers, aux ailes blanches, que l'on comparerait volontiers dans leur vol à d'énormes goélans; toute cette vie, si animée est un spectacle que l'on peut se procurer gratuitement tous les jours, à la condition de gravir les huit ou dix étages de l'hôtel.

Dans les rues de Miami, le soir, la musique des concerts vous secoue ses notes sur la tête; les toits des hôtels projettent leurs flots d'harmonie sur le trottoir; et vous avez la sensation vraiment, en vous promenant pensifs, silencieux, de parcourir une cité de rêve, une contrée mirifique des "Mille et une Nuits"...

Des bribes de musique, des lambeaux d'harmonie flottent ainsi, épars, dans l'atmosphère jusqu'à une heure avancée de la nuit; et la brise qui vient du large, en rasant les habitations, les recueille, les enlève, les promène aux quatre coins de la cité, jusque sur le parapet du port, où vous êtes descendu, un instant pour rêver.

Chaque hôtel a son orchestre qui, vers les huit heures, se fait entendre du haut de sa terrasse, pour le plaisir des visiteurs. Miami, avec ses concerts, ses réunions, ses bals, a bien l'apparence vraiment, d'une cité enchantée, où il n'y a place que pour la dissipation, le rêve, le divertissement et l'indolence.

Mais il n'y a pas à Miami que des oisifs, il y a aussi des laborieux, qui travaillent, qui peinent. Les bureaux d'affaires, les banques, les agences, les magasins sont nombreux. Mais dans cette ville, les boutiques de commerce, échoppes, magasins à rayons ou de simple bibeloterie se distinguent tous par un cachet d'élégance. La réclame a vite fait de vous saisir par la façon délicate et distinguée avec laquelle elle se présente: vitrines éblouissantes de propreté, étalages savants, gracieux, voire même artistiques de la marchandise la plus ordinaire;



L'hôtel "Royal Palm" à Miami.

rien donc qui ressemble au bric à brac, à l'entassement confus, désordonné, malpropre, ou à la pacotille poussièreuse de la gente Iscariote, ignorée, semble-t-il, en ce coin fortuné de pays.

L'immeuble, surtout, accapare l'attention par la prodigalité avec laquelle il multiplie ses bureaux, ses agences, et communique son désir de vous procurer avantages, espoir de fortune rapide et merveilleuse.

La spéculation sur l'immeuble, est bien ce qui semble, à l'heure actuelle, dominer tout à Miami, sur le marché des affaires; elle manifeste la plus grande source d'activité commerciale dans la cité. Aussi il faut voir l'entrain qui existe à de certaines heures dans les bureaux.

Derrière des comptoirs, des commis courtois déroulent fébrilement des plans quadrillés. Les petits losanges ou les rectangles, à l'intérieur desquels vous sourit votre fortune virtuellement assise, dans l'entrecroisement des lignes imprimées, sont bien, à vrai dire, la tentation du plus grand nombre, à laquelle beaucoup succombent.

Dans les couloirs, c'est un va-et-vient, un flot, un tumulte de paroles. On ne se contente pas des arguments de persuasion ordinaires, on vous prend en automobile, à votre porte, et on vous conduit jusqu'aux quartiers excentriques, pour vous faire contempler là, sur place, tel site, tel endroit avantageux, destiné dans un avenir très, très rapproché, à la plus mirobolante fortune.

Il faut dire aussi que Miami s'est développé dans des proportions extraordinaires depuis quelques années. De toutes les villes d'Amérique, c'est celle qui a vu grossir le plus rapidement le chiffre de sa population. Aussi bien, les limites naturelles de la cité ne suffisent plus. Pour contenir le flot des touristes qui chaque année envahit cette cité modèle, il a bien fallu songer à tourner les regards ailleurs.

C'est sur les plages, le long de l'Océan, qu'il a paru le plus opportun d'établir des résidences nouvelles. Des compagnies puissantes se sont formées, avec objectif d'assainir ces endroits, de les fortifier en cas d'attaques de la part de l'Océan. On a pour cela pratiqué des barrages, construit des digues, effort qui a paru un jeu aux talents des ingénieurs.

L'eau emprisonnée a ensuite été retirée, grâce à une succion puissante, graduée. La partie découverte, séchée, puis mise en lots, selon un plan harmonieux, avec espaces pour parcs, hôtels, etc., et le tout sillonné de rues et planté d'arbustes, n'attend plus qu'un apport nouveau de population pour acquérir le centuple de sa valeur...

Mais cette cité nouvelle une fois construite, gare aux raz de marée! Ils auront tôt fait d'engloutir habitations et gens.

Mais, voilà! à Miami tout le monde est confiant, chacun espère en les attentions d'une Providence toujours tendre et bonne, laquelle, il faut bien l'avouer a gâté, sous tous rapports, les habitants de cette fière et entreprenante cité.

Cependant, à côté du tumulte trourmenté des affaires, ne cherchez pas autre chose à Miami, que la vie désœuvrée de bohême: le "far-niente."

Les amusements, aussi bien, ne manquent point. Il y a les théâtres, le sport, les bals, les parties de cartes, les réunions mondaines à l'heure du thé, etc. La danse apparaît au premier plan des divertissements populaires. Chaque hôtel a son parquet, généralement sur le toit. Des bancs, tout autour, placés pour ceux qui ne participent pas à la danse. Dès 9 heures, tout le monde est sur pieds. L'orchestre prélude par quelques accords, puis les couples s'élancent et tourbillonnent. Les toilettes sont d'un luxe inoui. La nudité triomphe. Les hommes portent l'habit de soirée, qui jette une note grave au sein de cette légèreté.

(Suite et fin dans le prochain numéro.)

LA BANQUE D'EPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

Un groupe de citoyens des plus importants de l'époque se réunissait en 1846 pour fonder une banque d'épargne dans la cité de Montréal. Cette nouvelle institution ouvrait ses portes au public le 26 mai de la même année. Sa Grandeur Monseigneur Bourget, de vénérée mémoire, lui donnait son patronage officiel.

Au nombre des directeurs honoraires figurent les noms de l'honorable Louis Joseph Papineau, de Sir Louis Hypolite Lafontaine, de l'honorable A. M. Mo in, de Sir Georges-Etienne Cartier et de l'honorable Edward Murphy. Dans le conseil d'administration apparaissaient les noms de Sir Francis Hincks, qui fut Ministre des Finances sous l'Union, Joseph Bourret, ancien maire de Montréal, l'honorable Luther H. Holton, le Docteur Pierre Beaubien, député, M. Damase Masson, M. Jacob de Witt, député, M. Henry Judah ainsi que M. William Workman qui fut le premier président de la Banque et M. Alfred LaRocque le premier vice-président.

Cette fondation avait pour but de développer l'esprit d'économie chez les travailleurs en offrant à l'épargne populaire un placement sûr et, à cette fin, le dépôt le plus minime — celui d'un schelling — était accepté.

En 1871 la Banque fut incorporée en vertu de la loi des banques d'épargne passée la même année.

La Banque d'Epargne, aux termes de sa charte ne peut prêter sur billets promissoires ou effets de commerce et, n'émettant pas de billets de banque en circulation, ses déposants ont le premier droit sur son actif.

Elle ne prête que sur la garantie de débentures de Gouvernements ou de Municipalités ou d'autres valeurs absolument négociables.

Elle n'a jamais cessé de remplir le rôle que lui ont tracé ses fondateurs, par une administration des plus prudentes, laquelle donne à ses déposants la sécurité la plus certaine.

Elle a un fonds des pauvres dont le revenu est distribué annuellement aux institutions de charité.

Elle est la SEULE BANQUE D'EPARGNE constituée en vertu de la loi des Banques d'Epargne, faisant affaire dans la Cité de Montréal.

Ses Directeurs actuels sont: —

L'Honorable Raoul Dandurand, Président.

Richard Bolton, Vice-Président.

Monsieur G.N. Moncel, l'Honorable Chas. J. Doherty, Sir Lomer Gouin, Dr D. A. Hingston; F. W. Molson, Clarence F. Smith, H. H. Judah, Zéphirin Hébert.

Aujourd'hui plus de 100,000 personnes viennent régulièrement y déposer leurs épargnes.

Nous admirons la prudence du grand nombre des travailleurs qui, chaque semaine et chaque mois, y déposent une partie de leur salaire.

Nous félicitons les professeurs qui y conduisent leurs élèves en groupe et leur donnent ainsi la plus pratique leçon d'économie.

Nous louons les mères qui apprennent à leurs petits enfants à économiser leurs sous dans ces petites tirelires des "Banques d'Epargne à Domicile," — que la Banque leur prête gratuitement.

Son Bureau Principal est situé au numéro 176, rue St-Jacques et elle a seize succursales dans les différents quartiers de la ville.

Le meilleur accueil est toujours réservé à tous.

A. P. LESPERANCE, Gérant Général.



Les cheveux blonds collés aux tempes, vêtue d'un sarrau usé que traversait la bise par mainte déchirure, trébuchant à chaque pas sous le faix trop lourd du broc d'eau qui lui battait les jambes et entraînait de côté son corps grêle, petite silhouette falote, d'une pâleur souffreteuse, d'aspect minable, elle remontait, dans le brouillard glacé de cette nuit de Noël. Arrivée tout en haut du raidillon, elle s'arrêta et souffla très fort, car il fallait reprendre haleine pour gravir les deux étages jusqu'à l'humble logement où gîtait la maisonnée. Ah! qu'elles étaient donc glissantes et mal commodes, les marches de l'étroit escalier! A chacune d'elles, le broc se heurtait, déversant un peu de son contenu... Enfin, la voilà rendue! De sa main gercée, elle pousse la porte, elle cherche à tâtons les allumettes, et le lumignon vacillant de la lampe de pacotille éclaire le misérable réduit. Un mobilier sommaire: à l'un des angles, le bois de lit du père et de la mère conserve seul quelque apparence de bien-être, drapé de l'antique couvre-pieds de noces, à fleurs rouges sur fond noir; en face, une soupente abrite un grabat sordide, un amas de loques, où couchent les petits frères; près du mur, une ancienne caisse à œufs, garnie d'une brassée de paille et d'une toile d'emballage, — son coin à elle.

En entrant dans ce taudis, la petite Mélie n'eut pas le moindre haut-le-corps, le moindre geste de répugnance ou de tristesse; ses impressions ne pouvaient être celles que vous eussiez éprouvées. C'était son "chez elle", et sans doute le trouvait-elle très bien ainsi. Ayant, avec un soupir d'aise, posé son broc sur le carreau disjoint, elle ramassa les brindilles éparses dans le foyer et se mit en devoir d'allumer le feu, comme une grande fille.

Pensez donc! elle allait avoir huit ans, elle était l'aînée de deux petits brigands de gars qui, du matin au soir, vagabondaient par les rues. Les parents partaient pour l'atelier de si bonne heure, rentraient si tard, la nuit tombée, qu'on les voyait à peine; à la diligente Mélie incombait donc la tâche de faire la cuisine, et elle s'en acquittait de son mieux.

Activée par quelques branches de fagot, la flamme jaillit bientôt, éclairant d'une lueur de fête le pauvre logis. Quand la besogne fut en train, les légumes épluchés, les balayures poussées du pied dans un coin; quand la marmite accompagna de son ronronnement joyeux le cricri monotone du grillon, Mélie, jugeant qu'elle avait bien gagné un peu de repos, approcha du foyer un vieux tabouret boiteux, "à trois pattes", s'y assit et se mit à rêver. Une buée qui, à la chaleur, se dégageait de ses vêtements humides, l'enveloppait d'un nuage lumineux d'où émergeait, tout rose du reflet de la flamme, son petit front pensif.

A quoi Mélie pouvait-elle rêver?

En revenant de la classe, elle s'était trouvée prise dans un mouvement inaccoutumé et avait remarqué la physionomie extraordinaire de la rue: des gens affairés allaient, portant des paquets blancs ficelés de rose; partout flottait une odeur spéciale où se mêlaient le fumet de l'oie rôtie, l'arome des oranges, le parfum des marrons grillés. Et que de monde devant les boutiques!

Si fluette, elle avait réussi, en jouant des coudes, à se glisser au premier rang des curieux et, volupté suprême, à aplatir son petit nez contre la vitre d'une devanture. Une de ses compagnes, un peu moins pauvre qu'elle, partageait son éblouissement.

— Ma fille, c'est-y beau! Vois le grand polichinelle... Et le ménage en porcelaine! Même qu'il y a une soupière...

— Oh! le mouton avec des cornes en or!.. Et l'âne qui traîne une voiture peinte en vert!...

— Mais les poupées, ma fille, c'est encore ce qu'il y a de plus beau.

— Ces jouets-là, c'est pour des riches, dis? demanda ingénument Mélie.

— Sûrement, affirma la camarade, d'un air capable. Cependant, tu as entendu ce qu'a dit la sœur tantôt: la nuit de Noël, le petit Jésus descend dans toutes les cheminées, et, pourvu qu'on y mette un sabot, il sait très bien le remplir.

— Tu crois ça, toi?

— Dame! l'année dernière, chez nous, qu'on ne roule pas sur l'or, il est venu tout de même; à preuve que j'ai eu pour ma part un ménage et une balle élastique...

Et voilà pourquoi, en se séchant au coin du feu, Mélie était songeuse.

"Si j'essayais? pensait-elle. Après tout, qu'est-ce qui l'empêcherait de venir, le petit Jésus? N'ai-je pas lu dans mon livre qu'il aimait les pauvres et ne restait jamais sourd à une prière fervente? Je serais si contente d'avoir une poupée! Oh! pas une bien habillée, — elle n'aurait pas l'air d'être ma fille, à moi, — mais seulement une comme celle que j'ai vue au bazar, emmaillotée ainsi qu'un vrai poupon, avec un bonnet à trois pièces et de bonnes grosses joues toutes rouges. Elle ne doit pas coûter bien cher, celle-là, et je l'aimerais tant!"

Cet amour de la poupée qui, dans le cœur de toute petite fille, est comme l'éveil confus de l'instinct maternel, s'exaltait en ce moment chez Mélie sous la forme d'un désir obsédant, presque fou; tout en adressant à l'enfant de la crèche de naïves prières mentales, elle s'inquiétait des moyens matériels d'en favoriser le succès.

D'abord, l'esprit pratique de la ménagère précoce s'arrêta au souci d'un détail empruntant son importance à celle de la visite espérée. Elle alla chercher derrière la porte le balai, rarement tiré de cette retraite et nettoya l'âtre soigneusement.

"Comme ça, se dit-elle, si le petit Jésus vient, il risquera moins de se salir."

Maintenant, il fallait un sabot. Elle regarda les siens, qui s'éculaient lamentablement; elle les trouva trop laids. Ceux de Pierre ne valaient guère mieux; quant à ceux de Louis, il avait achevé de les fendre le matin même.

Autrefois, du temps où l'on habitait aux champs, son père et sa mère portaient des sabots; depuis qu'on s'était établi à la ville, ils ne chaussaient plus que des souliers, mais on n'en était pas plus riche, au contraire! Et ces souliers prenaient l'eau à tel point que, dans la boue, ça faisait floc! floc! Comment se procurer une chaussure convenable où le petit Jésus pourrait déposer la poupée?

L'horloge sonna six heures. C'était une très vieille horloge noire, si vieille et si noire que personne n'en avait voulu lorsque, deux ans auparavant, — Mélie s'en souvenait très bien, — tout avait été vendu dans la modeste ferme que l'enfant regrettait. Comme elle était heureuse alors! Il y avait des poules, des canards, des moutons; il lui était permis de courir librement, pieds nus, sur l'aire battue; et, à souper, on mangeait des pommes de terre bouillies, arrosées de copieuses écuellées de lait caillé. Peut-être l'horloge regrettait-elle aussi la ferme, car elle semblait tinter moins joyeusement, depuis que le soleil ne venait plus caresser son vieux corps de chêne.

— Six heures! compta Mélie et la fabrique ne ferme qu'à sept; j'ai le temps.

Elle appliqua une mauvaise échelle contre l'ouverture d'une trappe béante au plafond, puis, tenant sa lampe d'une main, se hissant à l'aide de l'autre, elle s'engouffra, malgré la peur des rats, dans le trou ténébreux, pour découvrir, parmi les débarras venus de là-bas, le sabot désiré.

Elle se remémorait tous les objets devenus sans emploi et relégués sous la poussière du grenier.

Tiens! voilà le joug où l'on attelait la paire de bœufs roux dont elle caressait la croupe luisante de la pointe d'une branche verte. Voilà le van: c'était joli d'y voir sauter le grain, tandis que les balles et les brindilles de paille s'éparpillaient en nuages légers que dorait un rayon de soleil! Voilà encore la baratte; c'était bon de goûter, en y trempant le bout des doigts, la crème douce qui montait au bord! A présent, plus de ces plaisirs: tous les jours se ressemblaient, uniformément gris, ramenant pour elle une tâche au-dessus de son âge, pour ses parents le monotone ouvrage de la fabrique, auquel leur tempérament de campagnards avait eu tant de peine à se plier.

On était mieux aux champs, disaient-ils quelquefois, en rentrant éreintés; et, au milieu de ce rustique fatras, de ces témoins familiers de son court passé, l'enfant soupira, comme un écho des regrets exprimés devant elle:

"Oui, on était mieux aux champs..."

Cependant, elle a poursuivi fiévreusement ses recherches. Soudain, son visage s'épanouit... Là, dans ce coin... Qu'a-t-elle aperçu, qui l'a fait sourire?... C'est le semoir: il est noir et vieux, comme l'horloge; elle se rappelle bien avoir vu, un jour, son grand-père défunt, puiser dedans à pleine main. Même, ce jour-là, le soleil étant à son déclin, le vieillard lui avait paru d'une taille gigantesque, parce que, tout en épandant d'un large geste le grain dans le sillon, il redressait ses épaules voûtées, que sa silhouette isolée se détachait sur le bleu pur du ciel et que son ombre se projetait, fantastiquement longue, sur la terre brune.

Le semoir! mais c'est son affaire! Il sera bien plus commode qu'un sabot: il a juste les dimensions voulues pour contenir la poupée. Toute joyeuse de sa trouvaille, elle la descend avec précaution, la dépose à l'un des angles du foyer, cachée sous un tas de chiffon: il faut qu'à la maison personne ne la voie. Quant au petit Jésus, pense-t-elle judicieusement, rien ne peut tromper sa divine perspicacité: il saura bien découvrir l'objet...

Il n'a plus qu'à venir. A l'ouvrage, maintenant, petite Mélie! Tu dois tremper la soupe et essuyer un peu la table avant la rentrée des parents. Des pas lourds dans l'escalier... on monte... Ce sont eux... Dépêche-toi, tu vas être en retard...

Mais qu'a donc la mère? Elle est toute pâle; un souffle court, haletant, soulève son caraco d'indienne. Le père a l'air tout drôle aussi.



Toute joyeuse de sa trouvaille, elle la descend avec précaution...

— Veux-tu de la soupe, maman?

— Non, répond la femme, d'une voix altérée, d'un ton bref, je n'ai point faim. Va-t'en me quérir la mère François, demande à son mari de faire souper les petits gars, et prie man'zelle Thérèse de te garder. Allons, file!

La voisine demeure au premier étage; c'est une personne très considérée, parce qu'elle a servi chez des prêtres et qu'elle appartient à la Congrégation. Mélie trouve sa chambre magnifique et n'y pénètre qu'avec une sorte de respect religieux, car elle est partout ornée d'images de saintes dans de beaux cadres.

— Mam'zelle Thérèse, je viens de quérir la mère François, et maman vous prie de me garder avec vous; je crois qu'elle est un peu malade.

— Déjà! La pauvre femme! laisse échapper la vieille fille. Puis, se reprenant aussitôt:

— Qu'est-ce qu'elle a? Je monte la voir; reste-là; tu vas m'aider à "harasser" des châtaignes.

Mélie voudrait bien protester, suivre la voisine; mais elle n'ose, flattée d'ailleurs de la confiance que lui témoigne celle-ci en lui abandonnant la tâche importante d'agiter sur le feu clair la lourde poêle percée de trous.

Quelques instants après, Thérèse redescend.

— Ma p'tiote, tu vas manger ta part de châtaignes et coucher ici.

Mélie s'émeut:

— Est-ce que maman est plus malade?

— Non, ce n'est rien, ça va se passer... Prends la belle tasse à fleurs, là-bas, sur la commode, je te l'emplirai de cidre doux.

Les châtaignes et le cidre doux, un vrai régal!

Mélie n'est point insensible à la perspective de ce menu alléchant; tout de même, malgré les paroles rassurantes, elle conserve un peu d'inquiétude, car elle entend des allées et venues insolites dans la maison.

— Mam'zelle Thérèse, qu'est-ce qu'il y a donc? interroge-t-elle, tournant du côté de la porte des regards anxieux.

— Mais, petite sotte, c'est le monde qui se rend à la messe de minuit.

— Oh! dites, man'zelle Thérèse, voulez-vous m'y mener avec vous? Je serai bien sage...

Pourquoi pas, en l'enveloppant chaudement? pensa la dévote demoiselle; cette sortie nocturne distrairait l'enfant, ferait une opportune diversion, Elle consentit aisément.

La fillette est à l'âge heureux où les soucis ne durent guère. Un doigt sur sa bouche, elle passe en revue le mobilier de la chambre, et, de son examen, elle conclut que mam'zelle Thérèse doit être riche: tout reluit chez elle; sa personne elle-même, replète et ronde, son visage lisse et coloré comme un joujou neuf, respirent le bien-être et la prospérité. Avoir l'honneur de l'accompagner à la messe de minuit, de partager avec elle ce superbe lit d'acajou en forme de bateau, protégé de rideaux d'andrinople, constituait aux yeux de la pauvrette une faveur insigne dont elle se sentait fière.

Des voisines sont venues; on leur a servi un doigt de cassis dans des petits verres; Mélie a été admise à goûter du bout de la langue la liqueur délectable, et elle s'en pourlèche. La société cause à mi-voix de choses très mystérieuses, d'un paquet qu'on est allé chercher en hâte chez les sœurs de la Charité; mais la fillette lève-t-elle les yeux de dessus le livre d'images prêté pour l'occuper, aussitôt tout le monde se tait.

Enfin, il est temps de partir. Mam'zelle Thérèse allume un falot, couvre ses larges épaules d'une vaste mante, si ample que la petite Mélie peut s'y blottir tout entière, s'accrochant à la jupe de sa corpulente amie, telle une chaloupe au flanc d'une frégate. Et, serrées l'une contre l'autre, elles descendent dans la nuit noire, vers l'église illuminée.

En paroissienne de marque, Thérèse avait sa place près du chœur. Bien droite sur sa chaise, Mélie ouvrait tout grands ses yeux ensommeillés! Toute grande aussi

s'ouvrait son âme, à je ne sais quel monde mystérieux et infini!

L'odeur de l'encens, les chants, les sons de l'orgue, l'étincellement des cierges, elle percevait tout cela comme dans un rêve!

Le réel, pour elle, c'était, presque à portée de sa main, un bambin couché sur la paille, et qui lui tendait gentiment les bras! Tout ce qu'il y avait de foi inconsciente dans sa petite âme naïve s'exaltait, tout ce qu'elle savait de prières lui remontait du cœur aux lèvres: "Pauvre petit Jésus, vous êtes sur la paille comme moi; ayez pitié de nous; on est pauvre; papa et maman ont souvent du mal à nous donner du pain! Apportez-leur en d'abord et de l'ouvrage aussi; vous ne me donnerez ma poupée que s'il reste de la place!"

Dans l'hosanna du dernier cantique l'office s'acheva; Thérèse ralluma son falot, se drapa dans sa mante, sous laquelle Mélie vint de nouveau se blottir, et dans la nuit plus froide encore, on remonta par groupes vers le lointain faubourg.

Comme on arrivait à la maison, l'enfant demanda:

— Je retourne chez nous, mam'zelle Thérèse?

— Non, ma fille, je te garde. Déshabille-toi vite; j'ai un mot à dire à quelqu'un; il faut que tu dormes quand je vais rentrer!

Comment résister à un ordre donné par une aussi majestueuse personne? On n'oserait jamais. Mélie laisse donc glisser ses pauvres hardes le long de ses petites jambes maigres, et avec un respect mêlé d'effroi, s'introduit dans le grand lit



Thérèse se drapa dans sa mante, sous laquelle Mélie vint se blottir.

dont la moelleuse couette l'enferme entre deux murailles de duvet. Ah! qu'on y est bien! Les draps l'entourent d'une caresse de linge blanc, et elle tire jusque sur son nez le volumineux édredon! Pour sûr, une reine n'est pas mieux couchée qu'elle? Mais pourquoi le sommeil ne vient-il pas? Est-ce le gros oreiller qui la gêne? — Non! Il lui semble qu'il se passe là-haut quelque chose d'extraordinaire. Il doit être très tard; elle va manquer l'heure du petit Jésus et ne sera pas chez elle quand il y viendra apporter la poupée!

L'idée d'assister à ce spectacle unique lui donne l'audace de braver le courroux olympien de Mlle Thérèse. D'un geste déterminé, elle rejette le poids des couvertures, sort un bras, puis le corps entier et, toute fière de se retrouver sur ses jambes, rassemble en hâte ses hardes. Après avoir enfilé rapidement son petit cotillon, elle prend ses sabots à la main afin de ne point faire de bruit.

Elle a vaguement conscience que ce n'est pas très bien de fuir comme une voleuse cette chambre où elle vient de recevoir une si cordiale et si somptueuse hospitalité; elle a un remords en tournant dans la serrure la clef qui grince si fort. Dans l'escalier il fait noir; on y entend des cris étranges: ceux d'un petit chat, sans doute!

Mélie tremble et empoigne nerveusement la corde graisseuse qui sert de rampe. Seulement, voudra-t-on lui ouvrir là-haut, pourra-t-elle se faire entendre? Baste! d'ordinaire on ne pousse pas le loquet: elle glissera si doucement qu'on ne la devinera pas. Ce qu'elle demande, c'est d'abord de voir si sa maman n'est pas malade, puis de tâter de la main le contenu de la cheminée. Ces réflexions l'ont conduite pas à pas jusqu'au bout des marches... Il y a de la lumière; plus de doute, le petit Jésus est là!



...Elle y est, la poupée...

Pourquoi la surprise la cloue-t-elle ainsi sur le seuil du logis? Tout a été remis en ordre, par les anges sans doute. Sur le lit, qui a des draps blancs, repose sa mère, très pâle, et Thérèse, tournant son large dos à la porte, agite un breuvage avec une petite cuillère. Le père, assis sur un tabouret au coin du feu, a la tête dans ses mains. Mais là-bas, à l'autre coin sur lequel tombe en plein la lumière de la lampe... elle y est, la poupée!

C'est bien le même bonnet à trois pièces; seulement, la brassière est grise: Jésus aura pensé que c'était moins salissant. C'est bien aussi la même petite figure rouge. Voyons, c'est un rêve: on dirait que les yeux s'entr'ouvrent, que les poings ridés se détendent, que la petite bouche se plisse! Mélie, comme frappée de stupeur, tremble de tous ses membres, puis, haletante, folle de joie, s'écrie: "Je savais bien, moi, qu'il me l'apporterait!"

Le petit Jésus avait bien fait les choses. En cette nuit de Noël, dans le vieux semoir de l'aïeul, un petit brin d'humanité venait d'éclore.

A la place de la poupée convoitée, Mélie trouvait une petite sœur.

M. NELET.

L'HISTOIRE DU CANADA DE F.-X. GARNEAU

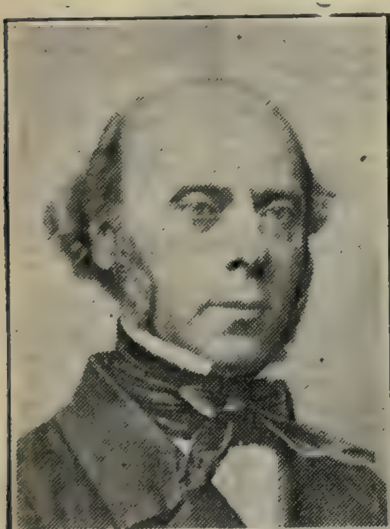
Sixième Edition revue et annotée par HECTOR GARNEAU (1)

Par RENÉ DU ROURE

Le deuxième et dernier tome de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, revue et annotée par le petit-fils de l'auteur, Hector Garneau, vient de paraître en librairie. La publication en est due au Comité France-Amérique qui a inscrit cet ouvrage en première ligne sur la liste des livres devant former sa bibliothèque, et le tome 1er s'ouvre par une préface de M. Gabriel Hanotaux.

C'est la sixième édition de l'œuvre de François-Xavier Garneau. La première édition avait été publiée en trois volumes séparés, en 1845, 1846 et 1848. Deux autres éditions parurent du vivant de l'historien en 1852 et 1859. Alfred Garneau, fils aîné de l'auteur en publia une quatrième en 1882, simple réédition de celle de 1859. Il en préparait une cinquième quand la mort l'interrompit en 1904.

Nous n'avons pas ici à analyser ni à critiquer l'œuvre de François-Xavier Garneau. Elle est connue de tous les Canadiens, elle est pour eux l'objet d'une légitime fierté. Nous voulons seulement analyser le travail du nouvel éditeur, travail si considérable qu'il est vraiment l'équivalent d'une œuvre originale.



François-Xavier Garneau

Voici en quoi consiste ce travail: rétablissement intégral du texte original; insertion dans le texte, entre crochets, de remaniements et d'additions nécessaires; indications des références; notes précisant le texte et renseignements bibliographiques; appendice donnant des détails complémentaires et des citations plus étendues; enfin, — ou plutôt au commencement, — introduction sur la vie et le caractère de l'historien.

Il faut, pour comprendre l'importance de ce travail, se rappeler que l'*Histoire du Canada* fut écrite au milieu du siècle dernier, à une époque où, même en France, la méthode historique était beaucoup moins rigoureuse et scientifique qu'aujourd'hui, que l'auteur ne disposait que d'une documentation fort restreinte et qu'enfin son tempérament même, — ainsi que l'indique son admiration pour Montesquieu et pour Michelet — le poussait à s'intéresser plus encore à la philosophie de l'histoire qu'à la simple relation des faits. Ces considérations rehaussent le mérite et de l'historien et de son dernier éditeur: car il est remarquable que, dans de telles conditions, François-Xavier Garneau ait pu écrire un ouvrage d'une aussi grande valeur que le sien; mais il n'est pas moins remarquable, peut-être, qu'Hector Garneau, tout en respectant scrupuleusement l'œuvre de son grand'père, ait pu la transformer en un ouvrage moderne, répondant à toutes les exigences de la méthode la plus scientifique, de la critique la plus sévère.

"Nous étions, déclare M. Hector Garneau dans son *Introduction*, nous étions en présence d'un livre vieux de cinquante ans... Sous peine de perpétuer des erreurs ou des lacunes et d'ignorer les résultats nouvellement acquis, force nous était d'intervenir." Cette intervention s'est faite de la manière la plus heureuse et la plus ingénieuse à la fois. De simples crochets embrassent les phrases ou fragments de phrases insérés par l'éditeur: ainsi l'histoire se trouve-t-elle complétée ou corrigée, sans que le lecteur désireux de connaître le texte original puisse se plaindre de ne pas pouvoir le retrouver.

Mais c'est surtout dans les notes abondantes imprimées au bas des pages ou rejetées dans l'*Appendice* que se révèle l'érudition de M. Hector Garneau. Il ne semble pas qu'il ait omis de lire et de citer un seul ouvrage concernant non seulement le Canada lui-même, mais la politique coloniale de la France, avant la conquête, ou de l'Angleterre, après cette conquête, et même l'histoire générale de l'Europe et de l'Amérique jusqu'en 1840 (c'est à cette date que s'arrête l'*Histoire* de Garneau). Il en résulte que ces notes constituent une documentation complète, indispensable désormais à quiconque voudra traiter un point quelconque de l'histoire du Canada. Nous ne croyons pas qu'il existe un seul autre ouvrage historique qui allie ainsi au style oratoire et philosophique des disciples de Michelet la précision scientifique que réclame un Seignobos.



Hector Garneau

A tous ceux qu'intéresse la personnalité de François-Xavier Garneau, qui reste le premier et le plus grand des historiens du Canada, l'*Introduction* offre des détails précieux. Elle nous apprend ce que fut la jeunesse de l'écrivain, comment son esprit se forma, comment, au cours d'une discussion avec des compatriotes de race anglaise, naquit sa vocation, comment et au milieu de quelles difficultés il mena à bien sa tâche écrasante. On ne peut qu'admirer une pareille figure; on ne peut que s'incliner respectueusement devant son patriotisme canadien et sa fidélité aux traditions françaises.

Il faut être reconnaissant au Comité France-Amérique d'avoir publié l'*Histoire du Canada* et de l'avoir publiée en France: car cette *Histoire* fera mieux connaître aux Français ces cousins d'outremer vers lesquels leurs regards se tournent de plus en plus souvent. Elle leur rappellera aussi avec quelle pureté certains Canadiens savent écrire en langue française, avec quelle sûreté ils savent appliquer les méthodes de la science française.

RENÉ DU ROURE.

(1) En vente à la librairie Déom et à la librairie Granger.

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

La société *Saint-Jean-Baptiste* vient de sortir un nouveau journal, consacré aux enfants, et qui est franchement délicieuxl Il imite, et avantageusement, les jolies éditions françaises consacrées à l'enfance. Cette publication n'est pas encore baptisée. Un concours est ouvert à cette fin, avec un prix de vingt-cinq dollars au bout. Nous félicitons la Société Nationale de cette nouvelle initiative qui fait honneur à nos meilleures traditions.

* * *

La Librairie Déom offre en guise d'étrennes à sa nombreuse clientèle, un agenda charmant. Tout y est noté et annoté. L'esprit progressif et aimable de la maison s'y manifest. L'agenda est utile et joli! Bravo!

* * *

Sous le titre de "Brèves apologies de nos auteurs féminins", M. Georges Bellerive vient de publier l'histoire de notre littérature féminine. Nous ne pourrons malheureusement, dans ce numéro, consacrer un article complet à cette œuvre déjà en librairie au moment de notre apparition. Mais notre numéro de Janvier contiendra une aoppréciation de l'œuvre de M. Bellerive que nos lecteurs et noa lectrices pourront se procurer en s'adressant à l'auteur: M. Georges Bellerive, avocat et homme de lettres, à Québec. Livraison sera faite par la poste sur réception d'un mandat, chèque ou bon postal, au montant d'un dollar et vingt cinq sous, plus les frais de port.

* * *

L'Almanach du Peuple édité par la maison Beauchemin depuis de nombreuses années, reste sans contredit la plus intéressante publication de ce genre, faite au Canada, et aussi la plus répandue par tout le pays, et aussi dans les pays étrangers, où elle compte une très belle circulation. Cette année l'*Almanach du Peuple* sera particulièrement intéressant, et à côté de ses pages documentaires de la plus haute importance, sélectionnées avec un soin parfait, nous trouverons des articles littéraires des meilleurs auteurs canadiens, offrant un intérêt des plus profonds. Toutes nos familles devraient tenir à posséder cette publication qui est d'une extrême utilité, les met au fait des affaires de leur pays, comme de celles de l'Etranger, leur fournit tous les renseignements nécessaires à la vie journalière, et remplit ainsi dans tous les foyers, un rôle extrêmement utile et nécessaire. Nous recommandons donc à nos lecteurs, comme à nos lectrices, le grand almanach canadien, publié par la Maison Beauchemin, almanach que l'on peut se procurer dans des milliers de dépôts, et en s'adressant à la Librairie Beauchemin, même, 79 rue Saint-Jacques, à Montréal, au prix de trente-cinq sous.

* * *

Un volume de vers de Mademoiselle Marie LeFranc nous arrive au moment où nous mettons sous presse, nous lui souhaitons simplement la bienvenue, nous réservant le plaisir de lui consacrer un prochain article.

* * *

"New York, octobre 1920.

"Mon cher Louis Claude,

"J'imagine que c'est vers vous que l'on "se tourne quand notre enthousiasme dé-"borde, et qu'on veut le confier aux lec-"teurs de la *Revue Moderne*. Votre manière "si accueillante d'accueillir les auteurs "me met en confiance.

"J'eus la chance insigne d'entendre la "splendide conférence qu'a donnée récem-"ment M. Hector Garneau devant un audi-"toire américain qui s'est vraiment inté-"ressé à la littérature canadienne dont le "conférencier a su si bien faire valoir tout "le mérite. Des Canadiens comme M. Gar-"neau devraient souvent traverser la "frontière, pour nous apporter la belle "parole du pays. Quelle différence tout de "même entre la façon large, intelligente "et généreuse de cet apôtre de la pensée "française, un vrai porteur de flambeau "celui-là, et les discours mignards et mes-"quins de d'autres conférenciers de chez "nous qui avaient jusqu'ici réussi à laisser "croire, soit par leur insignifiance, soit "par leur ignorance, que notre littérature "était moins encore que nulle. La confé-"rence de M. Garneau a ouvert des hori-"zons, et larges et lumineux. Il faudra que "d'autres qui ont son éducation et son "caractère passent aussi la frontière: M. "Montpetit par exemple, M. Louvigny "de Montigny, M. Olivar Asselin, M. "Arthur Beauchesne, pour n'en nommer "que quatre, qui sont parmi vos meilleurs "collaborateurs, et aussi, ce jeune dont "j'ai lu une si belle page dans votre édi-"tion de juillet, M. Jean Désy qui ira loin, "cela se pressent.

"Saviez-vous que M. Hector Garneau "avait, au cours de sa conférence, rendu "un bel hommage à la fondatrice de votre "revue, et fait applaudir la Revue Mo-"derne et l'œuvre qu'elle poursuit chez "vous? Je ne fus nullement surpris de "cette mention qui dénote que tous les "gens de pensée et d'action aiment votre "Revue, y collaborent et l'appuient de "leur chaude sympathie.

"Tous vos amis se réjouissent de vos "succès!

"Bien cordialement votre admirateur,

J. H. P."

Voilà de ces lettres qui réconfortent!

LOUIS CLAUDE.

Rêverie

La ville se réveille et blanche dans la nue
Descend avec lenteur, essaim de papillons,
La neige fine et belle, à l'aube elle est venue
S'attacher au brin d'herbe, orner les grapillons.

On dirait qu'elle a pris, scintillante et menue,
Pour Décembre épuisé, blafard et en haillons,
Dans ce beau siël d'hiver, en si grande tenue,
De la nacre, des perles fines, des rayons.

Sur les tombes l'automne a clos sa mélopée,
Noël peut revenir de joie enveloppée,
Vers la terre éblouie et l'azur éclatant.

Noël! Doux souvenir! O les neiges d'antan!...
L'espoir aux ailes d'or, le rêve aux bulles roses!
Cher passé, ton sachet fleure toujours les roses!

Madame BOISSONNAULT.

Montréal, décembre 1920.

PARAÎTRA
BIENTÔT

VIVRE!

— par —

Edouard CHAUVIN

LES ÉCHOS

Par BAPTISTE

Combien des nôtres, étant dans la quarantaine, ont souffert, souffrent et souffriront toujours dans leurs intérêts, leur avancement, leurs affaires privées de l'insuffisance de l'enseignement qu'on donnait de l'anglais dans leur jeunesse. Ah! si je savais l'anglais! est une phrase qu'on entend trop souvent depuis quelques années. La génération de demain ne l'entendra plus; le mot d'ordre est donné: Faisons apprendre et bien apprendre l'anglais à nos enfants; la balle est lancée de main de maître par l'honorable premier ministre de la province, rien ne saurait l'arrêter avant qu'elle atteigne le but, quelles que soient la science, l'habileté et la vigueur qu'on emploiera pour tenter de la faire dévier.

"L'homme qui parle plusieurs langues vit plusieurs existences" dit la sagesse des nations, et c'est vrai. Devant lui s'ouvre des horizons, des aperçus, des possibilités, des travaux, des relations cachés ou refusés à ceux qui ne peuvent s'exprimer qu'en une seule langue, avec un seul peuple.

Les théories assimilant les polyglottes à des cosmopolitains sans foi et sans patrie ou affirmant que les peuples vaincus, conquis, cédés ou opprimés ne peuvent conserver leur nationalité et leur religion qu'en isolant et en refusant de parler la langue des envahisseurs, sont réfutées par l'histoire.

Cinquante années de farouche despotisme prussien, de suppression complète de l'usage et de l'enseignement du français n'ont pas transformé des Alsaciens en Allemands. Plus d'un siècle du même régime n'a en rien diminué le patriotisme et la foi des Polonais, plus malheureux encore.

C'est faire injure à la race canadienne française, absolument maîtresse de ses destinées dans la province de Québec, que dire qu'une meilleure connaissance de l'anglais mettra en péril sa nationalité, sa religion ou sa langue.

* * *

Auquel de nos sculpteurs ou de nos peintres est réservée la gloire de perpétuer pour les générations futures les grandioses cérémonies que viennent de présider les premiers magistrats d'Ottawa et de Montréal? A deux jours d'intervalle ces représentants du peuple, en présence de foules délirantes, ont remis les clefs de leur ville et octroyé le droit de citoyenneté à un étranger de passage sur leur territoire.

Quel était donc ce personnage illustre, digne de tels honneurs, honneurs refusés aux grands hommes ou aux hommes simplement célèbres qui nous ont visités depuis deux ans?

C'était... non, cela est dûr à dire... c'était M. Loew, propriétaire de ce qu'on appelle une "chaîne de théâtres", chaîne longue et cossue, à laquelle est suspendu un revenu de plusieurs millions. Il eut les honneurs de la photographie dans nos quotidiens; on le voit écoutant modestement la harangue de notre maire, entouré de cabotines dont les académies plus ou moins complètes ne sont pas inconnues des habitués des cinémas.

Quels beaux films les maires de la capitale et de la métropole du Canada ont fourni gratuitement à M. Loew et combien ridicules allons nous paraître sur les écrans américains.

O Scarron! prédécesseur du Roi-Soleil, ton "Roman comique" est et sera de tous les temps!

* * *

Un juge, après avoir repoussé le verdict d'un jury destiné à éclairer sa conscience, a prononcé un jugement absolument contraire à ce verdict. Le fait n'a rien de surprenant ni de troublant. Mais si la conscience du jury ne lie pas celle du juge, pourquoi, en ce temps de vie chère, ne supprimerait-on pas le premier, ne serait-ce que par économie?

* * *

Autre cri d'alarme. Prenez garde! nous crie-t-on, ne faites pas de commerce à l'anglaise, suivez les méthodes françaises, seules dignes de vous si vous ne voulez mettre en péril votre nationalité, votre langue et votre foi!

Est-ce bien sûr? Inutile d'ennuyer les lecteurs par de longues dissertations sur les méthodes commerciales anglaises et françaises, leurs causes et leurs effets; nous nous contenterons de leur soumettre les faits suivants.

En consultant les Almanachs des adresses de Montréal de la seconde moitié du siècle dernier, on constate que le commerce en gros des nouveautés était presque exclusivement entre les mains des canadiens français, alors que dans celui des épiceries les Anglais étaient rois et maîtres. Aujourd'hui la situation est absolument renversée: le commerce en gros des nouveautés est presque totalement entre les mains des Anglais, et celui des épiceries dans celles des Canadiens.

Quelle méthode à triomphé dans ce chassé-croisé? Aucune, le déplacement s'est fait pour des raisons et dans des conditions normales; les canadiens qui ont fait la conquête du commerce en gros des épiceries sont très connus et personne ne saurait les accuser d'avoir "flanché" comme canadien ou catolique.

Alors? Alors on doit en conclure que toutes les méthodes commerciales sont bonnes quand elles sont intelligemment appliquées par des honnêtes gens. Et si quelques uns d'entre nous empruntent certaines idées à leurs voisins, rappelons-nous que les Romains, des Latins eux aussi! se faisaient un devoir patriotique d'emprunter à leurs ennemis les armes, les coutumes et les méthodes qu'ils jugeaient meilleures que les leurs.

* * *

"Autrefois condamné". Le peuple simpliste par excellence est resté songeur en face des deux applications que les tribunaux viennent de faire de cette formule. Les juges sont hors du débat; la loi et surtout la procédure sont seules en cause. Jusqu'à ce jour on croyait qu'un jugement cassé pour irrégularité, vice de forme ou autre chinoiserie, était simplement annulé et que tout était à recommencer, quand ce jugement comportait une condamnation. Il paraît qu'il n'en est rien et que le *autrefois condamné* a toute la valeur de l'*autrefois acquitté*, soustrayant les pires criminels aux poursuites que des faits nouveaux pouvaient justifier. C'est profondément regrettable surtout en présence de crimes de la nature de ceux auxquels pareille procédure a assuré l'impunité.

* * *

Quelle a été la cause de la mort de Térence McSwiney, lord-maire de Cork? A cette question le jury du coroner, siégeant dans la prison de Brixton a répondu par le verdict suivant:

"La mort est due à une crise cardiaque, "à une dilatation du cœur, à un délire aigu, "résultant du scorbut, et à l'épuisement, "dû à un refus prolongé de s'alimenter."

Ce verdict est juste. Le lord-maire de Cork ne s'est pas suicidé; la grève de la faim n'avait pas pour objectif la mort, mais la liberté. Considérant le jugement qui l'avait frappé comme inique et illégal il a cru de son devoir, pour le plus grand bien de sa patrie et de ses compatriotes, de ne pas s'y soumettre. Il a marché à la mort comme un soldat au feu, sans la chercher mais sans la craindre.

* * *

Les "bruttos" sont choses excellentes, adoptons les malgré leur nom rébarbatif. Le système des bruttos est en usage en Roumanie et en Pologne, il prévoit une redevance en nature imposée à toute exploitation pétrolifère. L'Etat prélève sur le rendement du puits un pourcentage en nature qu'il consacre aux besoins des services publics. S'il y a un excédant il l'emmagasine et s'en sert pour régulariser les prix et maintenir les trusts dans d'honnêtes

limites. Ce système est aussi avantageux pour le pays que juste pour les industriels. Le sol, ce qui est dessus ou dessous appartiennent à la nation, comme les bénéfices de la mise en valeur de la terre appartiennent à ceux qui la font valoir. L'introduction des "bruttos" au Canada serait excellente chose au moment ou, dit-on, on vient de découvrir d'immenses nappes de pétrole dans notre bassin artique, et au début de la mise en exploitation de l'Abbitibi.

* * *

La taxe sur les séances publiques de boxe a rapporté dans le seul Etat de New-York, la somme de $44,000 au cours du dernier exercice fiscal. Dempsey et Carpentier s'écraseront le nez et se briseront les côtes pour un enjeu de $500,000. Les deux sœurs Talmadge, étoiles de première grandeur du firmament cinématographique viennent de conclure un contrat de vingt millions de dollars, pour quatre ans, et cependant que les intellectuels crèvent plus ou moins de faim, que les Universités des deux continents tentent la sébile et que les membres du corps enseignant, en tous pays, gagnent moins que des plombiers. C'est à se demander où commencent et surtout où finissent les Droits de l'homme à la vie, au bien être et à la justice récompense de son travail?

* * *

Deux enfants égarés demandent leur chemin à un *policeman*. Ils ne savaient pas l'anglais; le représentant de l'ordre ignorait le français: il passa outre. Le lendemain on retrouva les deux pauvres petits dans une cour, l'un était mort de froid et l'autre mourant. Cela s'est passé dans le faubourg le plus aristocratique, le plus riche de la métropole du Canada. Enquête, puis verdict usuel: mort accidentelle! évidemment il n'y a pas eu crime, mais une faute impardonnable de la part des autorités responsables du recrutement des hommes de police. Certains journal l'a expliqué en disant que l'enfant ne serait pas mort s'il avait su l'anglais. On se défend et on défend les siens comme on peut.

* * *

Une lourde voiture, attelée de deux bêtes vigoureuses, est arrêtée le long d'un trottoir; il fait beau, la neige est fraîche: c'est la première; les enfants sortent de l'école, la tentation est forte et les boules de neige fusent de tous côtés. L'une d'elles atteint un des chevaux à la tête, l'attelage s'emballe, monte sur le trottoir, heurte et frappe à mort une femme qui passait. Quand ce ne sont pas les enfants qui sont tués, ce sont eux qui causent des accidents mortels. Les parents et les aurtoités ne comprendront-ils jamais que les rues des grandes villes ne sont plus des terrains de jeux.

* * *

Etrange mais heureux résultat de la victoire des Républicains yankees. A leur arrivée au pouvoir, il y a huit ans, les Démocrates avaient refusé d'inaugurer les luxueux bains gréco-romains aménagés dans les bâtiments du Sénat; ils criaient au gaspillage. Au lendemain de l'élection de M. Harding, les vainqueurs ont permis la mise en état des thermos républicains, donnant ainsi raison à ceux qui prétendent que l'eau et la démocratie ne font jamais bon ménage et à Madame de Girardin affirmant que "dès qu'un républicain arrive au pouvoir, il s'achète un ameublement Louis XVI."

* * *

Alors que tout baisse le téléphone prétend hausser ses taux et les baser sur des principes dont l'élasticité serait coûteuse aux abonnés. L'augmentation au dire des experts varieraient de 50 à 500 p.c. et au dire d'autres experts serait absolument injustifiable. Nous sommes incapables de nous défendre; notre sort est entre les mains de la Commission fédérale des chemins de fer; espérons qu'elle nous protégera mieux qu'elle ne l'a fait à propos des taux de fret.

* * *

On ne saurait reprocher au peuple Grec de faillir à ses traditions. A vingt-trois siècles de distance il ostracise Venizelos, le créateur de la plus grande Grèce, comme au lendemain de Marathon, il avait ostracisé Aristide-le-Juste: l'ingratitude des peuples est de toute éternité. Celle des Grecs modernes parait être d'une virulence telle que le vaincu a laissé son pays le soir même de sa défaite. Puisse-t-il être aussi philosophe que le président Wilson déclarant le soir du 2 novembre: "Je préfère échouer dans une lutte pour une cause "qui triomphera quelque jour, plutôt que "de triompher dans une lutte pour une "cause qui échouera quelque jour."

* * *

La moyenne des écrasés est de trois par jour à Paris; et des écrasés de choix! récemment un chauffeur américain, adversaire probable de la Ligue des Nations a tamponné à mort le ministre de la justice de Clémenceau. Trois victimes par jour ce n'est pas mal; mais, proportionnellement on fait mieux à Montréal. Est-on moins endurci dans la Ville Lumière que chez nous? le fait est que ce brelan d'écrasés a fini par émouvoir la presse parisienne au point que Clément Vautel, dans un de ses si spirituels "Mon Film" proposa comme remède le système suivant:

1o Les carrefours et les rues ne pourront être traversés qu'à certains endroits, suivant un tracé que préciseront un pavage caractéristique et, le soir, un éclairage spécial.

2o Tous les véhicules franchiront ces "gués du piéton" à la vitesse d'un homme au pas.

3o Les piétons qui traverseront la chaussée en dehors de ces tracés protecteurs pourront être l'objet d'une contravention.

Pratique et très ingénieux, ce système est, et de beaucoup préférable au "Safety first" qui demande tout aux piétons et rien aux chauffeurs. Il a cependant fort peu de chances d'être pris en bonne et sérieuse considération avant que quelque chauffeur n'ait écrasé au moins un échevin.

"Au Service de la Tradition Française" par M. Louvigny de Montigny, étude-critique du dernier livre de M. Edouard Montpetit, paraîtra dans notre numéro de janvier.



— Si je donne dix bonbons à ton frère et que tu lui en prennes quatre, qu'est-ce que ça lui fera?
— Ca lui fera beaucoup de peine, m'sieu, parce qu'il est très gourmand.

— Après avoir créé le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, que fit Dieu, un jour qu'il était fort en colère contre les enfants de la terre?
— Il créa le... prfesseur.

THE HOUSE OF QUALITY (REGISTERED)

Fairweathers Limited

VENTE ANNUELLE DE NOËL

Notre vente de Noël est devenue un événement annuel dans l'histoire de la maison Fairweathers, et à cette occasion, nous avons fait des préparatifs extraordinaires. Cette saison, en plus de nos assortiments exceptionnels et variés de marchandises pouvant être offertes comme cadeaux de Noël, nous désirons insister spécialement sur le fait que notre vente est remarquable par ses prix relativement bas et les réductions offertes dans nos divers départements, en vue des exigences actuelles du commerce.

PARFUMS COTY CAMISOLES DE SOIE LINGERIE FRANÇAISE
LINGERIE LAVABLE LINGERIE DE CREPE DE CHINE
ARTICLES pour le COU SOUS-VETEMENTS de SOIE ITALIENNE
BAS DE SOIE GANTS DE CHEVREAU GANTS FOURRÉS
GANTS DE LAINE

MANTEAUX ROBES DE SOIRÉE ET MANTEAUX D'OPÉRA
CHANDAILS ECHARPES DE SOIE JUPONS DE SOIE
NÉGLIGÉS BONNETS DE BOUDOIR
BLOUSES ET KIMONOS

MANTEAUX DE FOURRURE SETS DE FOURRURE CRAVATES
MANTEAUX DOUBLÉS DE FOURRURE
FOURRURES pour ENFANTS

Chaque article est spécialement marqué pour la vente de Noël. Quant aux fourrures que nous offrons à des prix tout-à-fait réduits, elles seront certainement appréciées en vue de leur qualité et de leur style.

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine près Peel

Toronto Montréal Winnipeg

Fémina

Le Rêve de Nanine

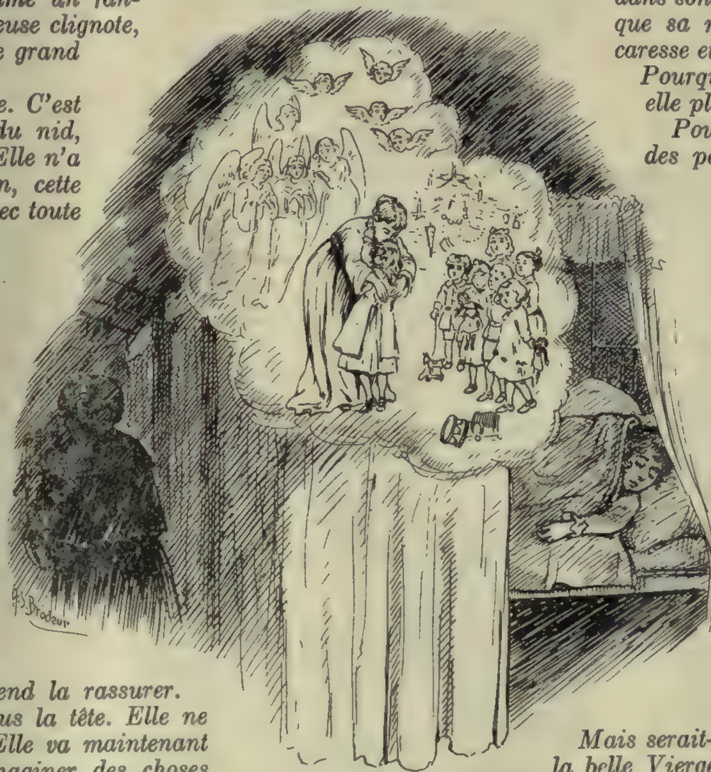
Pour les petites filles qui n'ont plus de maman.

Le grand dortoir était désert...

Toutes les petites filles s'en étaient allées, l'une après l'autre, et Nanine les avait regardées, les unes et les autres, s'en aller.

Ce soir, Sœur Agathe vient de la couvrir du chaud édredon, puis après lui avoir fait embrasser le crucifix d'argent qu'elle porte sur sa poitrine, elle est partie vers la petite cellule qui, tout au fond du dortoir, fait une grande tache blanche, dont Nanine a peur parce qu'il lui semble voir danser cette grande ombre comme un fantôme, alors que la petite veilleuse clignote, en faisant un son sec, dans le grand dortoir qui s'endort.

Nanine n'est pas une brave. C'est une jolie petite fille tombée du nid, un soir, dans la montagne. Elle n'a plus de Papa ni de Maman, cette petite que les Sœurs élèvent avec toute leur tendresse, sans se douter combien le cœur de l'enfant reste affamé, inassouvi. C'est une petite fille que sa vieille bonne a longtemps endormie au récit de vieux contes populaires, où l'on parle des "revenants" qui agitent leurs bras décharnés, en promenant leurs blancs suaires. Et Nanine, presque seule dans le grand dortoir déserté, se met à pleurer tout bas, sans oser appeler la Sœur qui, en récitant son chapelet et son office à demi-voix, augmente la frayeur de l'enfant, alors qu'elle entend la rassurer.



Nanine se couvre par-dessus la tête. Elle ne voit plus, et n'entend rien. Elle va maintenant causer avec elle-même, et imaginer des choses qui sont aimables et jolies. Elle pense à sa petite amie préférée, cette blonde Christine qu'elle aime plus que toutes les autres, parce qu'elle est douce et belle. Nanine a le culte de la beauté, et au milieu de ce couvent perdu dans les montagnes, fréquenté par des fillettes rustiques et simplistes, elle s'est mise à aimer la seule enfant qui fut jolie, élégante et raffinée. Nanine manifeste-t-elle ainsi son hérédité? De ses parents morts jeunes, tous les deux, fauchés par le même mal que les montagnes ne guérissent pas toujours, tient-elle ce goût très sûr pour la beauté et la grâce? Sœur Agathe se l'est souvent demandé en regardant vivre la chose menue et gentille qu'est Nanine.

Que fait Christine ce soir?

Le nez écrasé contre la vitre sur laquelle, de ses ongles, elle a creusé un petit trou dans le gel amoncelé, Nanine a vu sa jolie petite amie s'asseoir dans la belle carriole, à côté de sa Maman souriante, tandis que son Papa, d'un grand coup de fouet, mettait l'équipage au trot. Nanine avait même remarqué que le cheval qui traînait la carriole de Christine était gris, et elle avait souvenance, elle aussi, d'avoir été traînée jadis par une "Grise" qui trottait, trottait... Maintenant Christine est couchée dans un beau lit blanc où elle rêve de toutes les belles choses que le petit Jésus va lui mettre dans son bas. Elle sourit, heureuse, alors que sa maman se penche vers elle, la caresse et l'embrasse.

Pourquoi donc, elle, Nanine, n'a-t-elle plus de Maman?

Pourquoi y a-t-il de par le monde des petites filles qui, la veille de la Noël, pleurent parce qu'elles n'ont pas de mamans?

Nanine sanglote, enfouie sous ses couvertures. Elle a le cœur dévasté et l'esprit en révolte.

Elle est jalouse, jalouse, jalouse...

Elle n'aime plus personne, Nanine, elle a mal dans toutes ses fibres, elle souffre.

Elle pense tout à coup au petit Jésus, si joli.

Il sourit, le petit Jésus dans la crèche, où tantôt Nanine, mal réveillée, ira l'adorer.

Il sourit... Je crois bien! Sa maman est là qui le couvre du regard.

Mais serait-il si heureux, le petit Jésus, si la belle Vierge Marie était partie loin, loin, et qu'il n'aurait plus de Maman?

Nanine voudrait bien savoir.

Elle pleure en disant ce seul mot qui trahit sa détresse: Maman, Maman!

O les petites Nanines qui pleurent, la veille de la Noël, et dont l'oreiller se trempe de larmes... ce qu'il faut les plaindre!

La Sœur croit entendre un sanglot; elle entrouvre ses rideaux, et appelle à voix tendre: Nanine!

Rien ne répond. Alors les rideaux referment leurs plis blancs et allongés... la veilleuse tremblotte de pâles reflets sur les petits lits déserts... Rien ne bouge plus bientôt que le rêve. Nanine s'est endormie.

(Suite à la page 48)

Pour nos petits amis

Conte de Noël

A mon petit fils Pierre

Et les cloches de bronze, au carillon clair, entremêlent leurs sons mélodieux, dans la torpeur du soir...

Maman éveille ses deux chéris; car elle l'a promis: "Si vous êtes bien sages, vous viendrez à la messe de Minuit."

Gilberte et Pierrot battent des mains, et rient de toutes leurs jolies quenottes blanches; leurs voix crislines et bavardes semblent un réveil d'oiseaux dans un bocage. Leurs petits pieds en délire frémissent en cadence à la chanson des cloches: c'est qu'elles chantent bien les cloches de la petite église, en cette veillée de Noël; elles chantent, comme jamais elles n'ont chanté; fondant des chants d'amour avec des chants de gloire

Gilberte et Pierrot sont rayonnants dans leurs habits de fête, et se tiennent vraiment comme de grandes personnes; d'ailleurs, quand on a six ans et des fourrures... on est déjà quelqu'un

Ces deux jumeaux s'adorent et se font adorer On lit dans leurs yeux ce contentement intime des êtres qui sentent qu'ils sont la joie, et que leurs petites existences est un bien aux autres.

— Allons! en route dit Papa de sa grosse voix, et au pas de gymnastique, car la bise cingle joliment fort; et à cette heure-ci, les petits seraient bien mieux au dodo

— Ils ont été si sages, dit Maman et c'était promis.

—Bon, c'est entendu! pourvu qu'en plus de la récompense, ils n'y gagnent pas quelque gros rhume!

L'église est si près; pensent les petits, absolument à la portée de leurs petites jambes, en cinq minutes on y arriverait, pour sûr Bien fin serait le rhume qui les attraperait... Et serrés, l'un contre l'autre, ils vont en silence; l'émotion les anéantit! On leur a tant parlé des beautés de la Messe de Minuit, et du grand Mystère qui s'accomplit en cette nuit de Noël, que, depuis longtemps déjà, ils caressaient ce rêve, d'assister à ce spectacle, qui devait dépasser en splendeur tout ce que leurs plus beaux contes de Fées avaient pu leur faire concevoir. Leur imagination d'enfant leur montre le Petit Jésus, Roi des Rois, vêtu de fines dentelles brodées d'or, reposant sur un oreiller de satin; et Marie, sa Mère, le berçant avec de douces romances pour l'endormir, comme le fait leur Maman chaque soir. Et Saint Joseph, a-t-il une grosse voix comme Papa?... Alors, le Petit Jésus doit avoir peur! Mais non, puisque c'est son Papa! Puis, ils sourient aux Anges et aux bergers, et levant les yeux, ils cherchent l'Etoile qui les guide au berceau de Jésus.

La lourde porte de l'église, qui tourne en criant sur ses gonds, les tire de leur rêverie; "Entrez vite, mignons," dit Maman, et avec eux, entre, un joyeux bruit de grelots!

Le banc de la famille est là, tout près de la crèche qui ruisselle de lumières; les petits en sont éblouis! Et Pierrot à l'oreille de sa soeur: "Dis, combien qu'il y a de cierges?" Mais Gilberte, les yeux agrandis par toute cette féerie, ne répond pas, et reste, comme en extase, devant la Vierge, penchée sur la paille fraîche, où repose son Fils!

L'orgue ronfle, et soudain, sous la voûte, palpitent des voix d'enfants, entonnant les vieux "Noëls"! Les jumeaux s'agitent et trépignent de joie; car ils les savent tous ces jolis chants: "Ça Berger"... "Nouvelle Agréable"... et "Les Anges dans Nos Campagnes" tremblent sur leurs lèvres; et si Papa, d'un oeil sévère ne les eut mis à la raison, ils allaient à leur tour, crier leur "Gloria In Excelsis"

Est-ce le balancement rytmé du bel encensoir d'or, ou le suave parfum qui s'en échappe qui les engourdit?... Mais voilà que malgré eux leurs yeux se ferment, leurs petites têtes s'inclinent sur leur poitrine, et souriant, la main dans la main, ces deux anges s'endorment sous le regard très doux de l'Enfant Dieu.

Dans les bras de Papa et Maman les petits sont revenus à la maison; mais le Petit Jésus est venu pendant leur absence et l'arbre de Noël resplendit Pierrot et Gilberte écarquillent les yeux démesurément devant tant de beautés! Un cheval pour Pierrot! qui d'un bond, l'enfourche et fouette cocher! et hue et dia Hop! Hop! quelle galopade quel tintamarre Ah! Noël est vraiment la fête des petits enfants car papa ne gronde pas, et maman rit, heureuse! Gilberte a dans les bras un poupon rose, aux yeux limpides et doux, qui ressemble au Jésus de la crèche; elle le presse maternellement sur son coeur, en lui gazouillant des Noëls entrecoupés de baisers ardents! Le Petit Jésus a été généreux, et Pierrot découvre encore: Un engin, une lanterne, et Gilberte un dé d'argent, un lotto, et une chaufferette électrique. Oh! les mignonnes batteries, et le bouton minuscule pour les mettre en activité; et la frileuse Gilberte ne se contient plus de joie, mais Pierrot fait un peu la moue; "je veux la chaufferette moi!" et Gilberte conciliante: "Elle sera pour nous deux... na"

C'est sans doute, lorsqu'ils se sont endormis que le Mignon Jésus a déserté la crèche! Comme il a du se réchauffer au bon feu de leur cheminée; car il n'avait pas de beaux habits Au contraire! Qu'une petite chemise de rien du tout, et couché sur la paille; les pieds nus Comme il devait avoir froid Pierrot et Gilberte frisonnent à cette pensée.

"Maintenant, au dodo!" dit papa, "Et si vous n'avez pas sommeil, pas de bruit; nous n'avons pas dormi Maman et moi pendant la Messe, et entendons nous reposer."

Maman a bordé les deux petits lits, puis s'est retirée. Alors, tout bas, Pierrot: "C'est vrai que nous avons dormi Gilberte?

— Je le crois Pierrot.

— Alors, tu n'as plus sommeil; si nous retournions à l'église?

— A l'église? Mais pourquoi?

— Mettre ta chaufferette aux pieds du Petit Jésus!

— Mais que dira Maman?...

— Elle ne le saura pas, puisqu'elle dort; et puis, d'ailleurs je suis sûr que maman le voudrait; elle est si bonne Tu sais, comme elle t'enveloppe les pieds dans des flanelles chaudes, quand tu as froid! et les petons du petit Bon Dieu, ils doivent être si froids si froids!

La raison précoce de Gilberte hésite un peu, mais la bonté de son petit coeur l'emporte, et sautant à bas de son lit, elle s'habille, aidant Pierrot beaucoup moins habile, qui change ses bottines de pieds, et met sa blouse à l'envers! Enfin plus ou moins bien vêtus, mettant une sourdine à leurs pas, les petits, à tâtons, gagnent la porte de la rue qu'éclaire un pâle rayon de lune; et les voilà seuls, dans la nuit étoilée. Ils ont un peu peur, mais la chaufferette est là, sous leurs doigts, pour leur donner du courage!

Les fidèles, après la Messe d'Aurore ont quitté l'église, et seul le bedeau, tout chamarré d'or, en fait le tour, éteignant les lumières de la nef; et pendant qu'il monte à l'orgue, les

petits se glissent près de la crèche, et voilà la chaufferette répandant sa douce chaleur aux pieds du Petit Jésus! Et Gilberte, comme dans une prière, murmure à l'oreille de l'Enfant Divin: "Tu peux la garder aussi longtemps que tu auras froid!" Tandis que Pierrot porte sa main à sa bouche, envoyant au Petit Jésus, tout son coeur dans ce bruit si joli des petites lèvres, qu'il semble un bruissement d'ailes! Entraînant son petit frère, de peur d'être grondés, Gilberte reprend en courant le chemin de la maison! Ils ont bien un peu froid les petits, mais bah! leur édredon est si chaud!

Sans bruit, ils regagnent leurs lits, et subitement, les yeux clos, ils rêvent aux Anges, à la Crèche, au boeuf, à l'âne, aux bergers, à l'étoile et au Petit Jésus, qui grâce à leur chaufferette n'a plus froid

Ce matin de Noël, grand émoi, au presbytère quand le sacristain éffaré, tenant en mains la chaufferette, objet du délit, vient annoncer à Monsieur le Curé que les pieds de l'Enfant Jésus n'étaient plus qu'une masse informe de cire fondue la chaufferette avait fait son oeuvre! c'était lamentable!

Le vieux prêtre se dirigeait vers l'Eglise, quand un paroissien l'arrête au passage: "Monsieur le Curé, vous me voyez désolé et confus! Les enfants nous ont raconté leur exploit à déjeuner, et je venais reprendre la chaufferette et vous offrir une compensation; croyez que les petits seront grondés comme ils le méritent! D'un geste, le curé interrompt son paroissien, et avec un sourire indulgent: "Il ne faut pas gronder vos petits, mais leur pardonner, en faveur de l'intention... Les bons petits coeurs Gardez-vous de détruire leur juvénile illusion! Leur déception serait trop grande! Rapportez-leur la chaufferette et dites leur grâce à leur bonne pensée, et à leur générosité, le Petit Jésus n'a plus froid et les bénit!

Et ce jour de Noël, à la grand messe, les paroissiens de St. X. ne s'expliquèrent pas très bien, pourquoi le Petit Jésus avait des jonchées de fleurs aux pieds, et leur Curé, un sourire si ému!

GEORGINE LEMAIRE.

Décembre 1920.

CHRONIQUE MUSICALE

Mademoiselle Alma Simpson, soprano, a donné son premier concert à Montréal, dimanche après-midi le 17 octobre au Théâtre de "Sa Majesté".

Au programme "Chi Vuol la Zirgarella" de Jivanni Paisiello; "In the Steppe" de Gretchaninow; "Sérénade Italienne" de Chausson; "The Loss With the Delicate Air" de Anne, etc...

Mademoiselle Simpson a chanté en plus de six langues: — en Anglais, en Français, en Italien, en Espagnol, en Norvégien, en Grèque plus en un dialecte Nègre et en un dialecte Argentin: — ce qui dénote au moins une très bonne mémoire. Elle a plus de qualités comme diseuse que comme cantatrice; pourtant sa voix est belle et assez juste; mais elle chante comme une bonne élève et ne met aucune initiative dans son art.

Mademoiselle Bozka Hejtmanek, une jeune pianiste slovaque, était au piano d'accompagnement; elle a vivement intéressé le public par son interprétation vraiment remarquable, mais elle pousse l'artiste au lieu de le suivre, c'est là un défaut dont il lui serait facile de se corriger.

* * *

Le 8 novembre au soir, au Théâtre de "Sa Majesté", a eu le concert du célèbre violoniste Jan Kubelik et de Monsieur Pierre Angieros pianiste-accompagnateur.

Kubelik nous a joué deux concertos l'un de lui-même et l'autre de Pagacini, puis "La Havanaise" et "l Introduction et Roudo Cappriccioso de Saint-Saens ainsi que plusieurs rappels dont "La Campa-rella" de Liszt-Pagacini. Kubelik a une technique incomparable et son concert eut été parfait, s'il ne se fut montré si froid, et s'il ne nous eut infligé deux concertos de suite, ce qui nous a semblé de sa part au moins une faute de tactique.

Monsieur Angieros a enthousiasmé son auditoire avec une "Ballade" de Chopin rendue d'une façon tout à fait admirable à tous les points de vue. Tous les amateurs de musique aimeraient à ce que ce grand artiste se fasse réentendre à Montréal, dans un concert où il jouerait le plus grand role.

* * *

Pour la première fois depuis de longues années Monsieur Jean Riddez, baryton, s'est fait entendre au Canada et c'est Montréal qui a eu la première de ses auditions.

Le soir du 9 novembre Monsieur Riddez a donné un concert au Monument National avec le concours de Monsieur Gilles Plamondon, violoniste.

Monsieur Riddez est un artiste de première force: son interprétation est des plus soignée; quant à sa voix; elle est belle, pleine et chaude.

Monsieur Riddez nous a chanté l'Air d'Henri VIII de Saint-Saens; "l'Air du Roi de Laxore" de Massenet; "Le Vallon" de Gounod; "Les Vieilles de chez-nous" de Levadé; "Les Cloches" de Debussy; la chanson des Hussards de Nadeau qui fut bissée et le Prologue de "Paillasses" de Leoncavallo qui fut sans hésitation le chef-d'oeuvre de la soirée.

Monsieur Plamondon est très agréable à écouter; il nous a surtout fait plaisir dans l'Allegretto de Porpora-Kreisler; et dans la Fugue en la majeur de Tortini-Kreisler; le reste de son programme comprenait: le Concerto en sol mineur de Salo; la Danse Espagnole de Granados-Kreisler; Scherzo-Tarautelle de Wieneawski, etc...

Monsieur Plamondon est un jeune violoniste d'avenir; il a de grandes qualités, mais il manque un peu de sûreté et de tempérament.

Nous avons eu la bonne surprise de retrouver Madamé Damien Masson si dévouée à la cause musicale et qui a accompagné Monsieur Riddez et Monsieur Plamondon avec son rare talent qu'on ne saura jamais trop apprécier.

* * *

L évènement musicale du mois a été la représentation de Thaïs au Théâtre Saint-Denis le 18 novembre dernier.

Le succès qu'a obtenu l admirable oeuvre de Massenet très difficile d interprétation, a prouvé que la belle musique française est comprise et appréciée par le public canadien-français.

Nous n'avons pas à faire l éloge de Monsieur Riddez et de Madame de Lys qui tenaient les deux rôles principaux, le public les a appréciés à leur juste valeur.

Monsieur W. Descoteaux qui remplissait le rôle de Nicias a une très jolie voix dont il fera ce qu'il voudra. Monsieur Honoré Vaillancourt avec le talent souple qu'on lui connait, s'est tiré avec beaucoup de dignité, du rôle de Palémon, trop bas pour lui, cependant les autres rôles ont été interprétés très concencieusement par des artistes montréalais. Les choeurs étaient très bons quoiqu'un peu maigres.

L'orchestre, sous la maîtrise à la fois ferme et douce de M. Roberval, ne laissait rien à désirer, et s'est surpassé dans l'exécution de la "Méditation de Thaïs", ce délicieux intermezzo symphonique qui sépare les deux tableaux du deuxième acte. Le solo de violon, dont le motif revient d'une façon si saisissante dans le dernier acte, a été interprété avec tant de talent par Monsieur Albert Chamberland que le public a voulu l'entendre une seconde fois.

Le "flacon d'odeur avec stilli-goutte" du deuxième tableau aurait été avantageusement remplacé par une petite urne quelconque, et le chapelet en argent du sixième tableau par un instrument de prière moins moderne. Thaïs vivait au commencement du IVème siècle et le chapelet était inconnu avant la première croisade.

* * *

Les prochains concerts qui nous sont annoncés sont: le 5 janvier, Emmy Destinn, soparno et Morgan Kirgston, ténor; le 10 janvier, Alfred Cortot, pianiste; le 27 janvier, l'Orchestre de la Scala de Milan; le 28 janvier, Pablo Casals, violoncelliste; etc., etc.

ANNE M. D'HALEWYN.

MAXIMES

Pour s'accorder le droit de punir il faut avoir celui de récompenser.

* * *

La gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne.

Buffon.

MOTIFS POUR INCRUSTATIONS

J'ai réuni dans cette page, quelques motifs qui vous viendront à point pour vos différents travaux. En premier lieu, vous verrez deux ronds en Venise, d'un dessin et d'un emploi très courants.

En dessous, c'est un grand médaillon de filet que vous pourrez incruster dans un couvre-lit, un fond de lit, un tapis, un store.

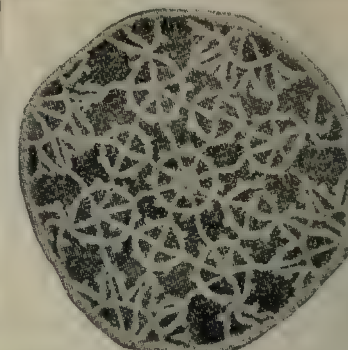
Il mesure 15 pouces pour 161 mailles.

Enfin, dans le bas de la page, vous verrez deux autres carrés de Venise, plus grands; l'un est orné d'un papillon, l'autre d'une fleur. Les motifs de Venise sont représentés en grandeur naturelle, ce qui vous permet de vous rendre compte de la manière dont ils sont exécutés. Vous verrez que pour chacun, le point mat domine. Les ailes du papillon sont ajourées vers l'extrémité; la petite fleur qu'il butine a tous ses pétales ajourés. Fleur et papillon sont sertis au point de feston.

Le narcisse est également ajouré au point de tulle, mais les feuilles longues sont faites entièrement au point mat. Le fond des deux carrés est fait de brides festonnées à picots.



ROND EN VENISE



ROND EN VENISE



MEDAILLON EN FILET

MEDAILLON EN FILET



CARRE EN VENISE "NARCISSE"



CARRE EN VENISE "PAPILLON"

Le Plum-Pudding de Noel

EN Angleterre, le plumpudding a, en quelque sorte, un caractère national. Au Canada, il également fort apprécié, en particulier à Noël et au Jour de l'an où il fait partie des menus classiques. Nos lectrices en trouveront ici une recette accompagnée de quelques amusantes illustrations.

DE quoi se compose le *cake* national anglais et comment le prépare-t-on ? Pour avoir la recette absolument exacte, classique, pourrait-on dire, nous nous sommes adressés à une spécialité bien connue de pâtisserie anglaise et nous pouvons, de la sorte, la transmettre à nos lectrices.



Elle verse dans un torchon les 12 éléments bien mélangés.

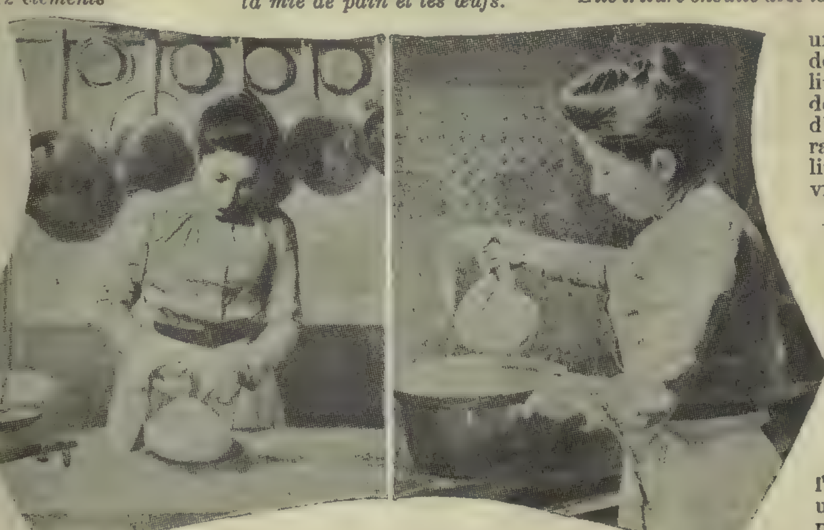
La Confection du Plum-Pudding.

Non sans avoir pris soin auparavant de battre ensemble le lait, la mie de pain et les œufs.

Elle triture ensuite avec la main le contenu du torchon

Disons de suite que la préparation du plum-pudding est très simple et qu'il suffit d'un peu de patience pour le réussir aussi parfaitement que les plus habiles cuisinières anglaises.

Voici de quels éléments se compose un pudding avec la quantité respective de chaque substance employée. Ces quantités sont celles d'un gâteau de neuf livres, ce qui est un poids déjà fort respectable.



La Cuisson du Plum-Pudding.

Enfin, elle serre le tout fortement et prend soin de nouer solidement le haut du torchon.

Après huit heures de cuisson dans l'eau bouillante, le plum-pudding est bon à servir.

Une livre de graisse de bœuf; une demi-livre de *sultanas*. Les *sultanas* sont des raisins de Smyrne qui tiennent le millieu entre le raisin sec et le raisin de Corinthe.

Une demi-livre de *cut-peel*, c'est-à-dire d'un mélange de zeste et de citron, d'écorce d'orange, de pelure d'ananas, d'abricot séché et d'angélique. Les épiceries vendent le *cut-peel* tout préparé. Une demi-livre de sucre; une dizaine d'œufs; un demi-verre de brandy; une livre de mie de pain; le jus de deux citrons; une once d'épices, une demi-livre de raisin de Corinthe; une livre de raisin sec; une livre de farine.

Quand on a tous ces éléments réunis, on sèche bien soigneusement le *cut-peel* et on mélange le tout d'une façon aussi minutieuse que possible.

Ce mélange une fois fait, on le met dans un torchon que l'on serre avec force; on fait un nœud bien solide et on plonge le tout dans l'eau bouillante. Le pudding doit rester ainsi *huit heures* à cuire dans l'eau toujours très bouillante. Au fur et à mesure que celle-ci s'évapore, on doit remettre de l'eau bouillante pour combler le vide.

Espérons que la vulgarisation de cette recette plaira à un grand nombre de nos lectrices.

Chiffonnette.

Le Rêve de Nanine

(*Suite de la page 39*)

Voici le royaume des jouets. Les beaux anges sont là. Une dame blonde plus belle que le jour apparaît. Elle regarde tous les enfants assemblés, va droit à Nanine, et la prend dans ses bras blancs. L'enfant regarde ce doux visage qui sourit, elle se serre contre ce sein qui palpite, elle écoute une voix tendre qui murmure: "Me reconnais-tu Nanine? je suis Maman! Tu as pleuré ma chérie parce que je n'étais plus là? Il ne faut plus ma petite adorée se désoler ainsi. Mais je suis là tout le temps. La nuit quand tu dors, je veille sur toi, le jour je ne te quitte jamais; à la récréation, à la classe, partout, je suis sans cesse près de toi.

Quand tu n'es ni sage si raisonnable, j'ai le cœur triste, et quand Sœur Agathe te complimente, mon âme se réjouit. Le soir, je suis là quand tu t'endors, je reste à ton chevet, je veille sur tes rêves... Ce soir c'est moi qui ai préparé tes étrennes. Le petit Jésus permet aux mamans de rester avec leurs petites filles, vois-tu, et quand nous sommes au Ciel, nous ne vous quittons plus jamais, jamais.

Nanine a enlacé le cou frais de Maman, elle a posé ses lèvres sur la peau parfumée, elle a aimé cette mère venue du Ciel. Sur les joues de l'enfant les pleurs ne coulent plus.

Nanine sourit au rêve de lumière et d'amour.

Sœur Agathe, doucement et pieusement, découvre le joli visage qui sourit dans le gonflement des larmes.

— Réveillez-vous, mignonne, c'est la messe de minuit. Le petit Jésus va naître pour vous. Alleluia!

— Sœur Agathe! Sœur Agathe! Maman est venue! Elle m'a prise dans ses bras! Elle m'a parlé, elle est toujours avec moi. O Sœur Agathe que j'aime le petit Jésus!

La religieuse éprouve un grand émoi. Elle devine le miracle d'amour qui s'est accompli, et son allégresse exulte. Avec une délicatesse respectueuse, elle dorlotte l'enfant, et prie pour le bonheur de cette petite tombée du nid, un soir, dans la montagne. Et les cloches de Noël chantent leur miracle d'amour, pardelà les monts couronnés de sapins et de neige.

MADELEINE.

POUR LA TOILETTE

MARINIÈRE

Rien n'est plus à la mode en ce moment, vous le savez, que ces petites marinières en laine ou en soie tricotées. Je vais vous donner le moyen d'en faire une vous-même. Le travail n'est pas long, il est tout simple, comme vous allez le voir. Comme matériaux, procurez-vous de la laine zéphir que vous emploierez double et des aiguilles No 4. Quelles sont les teintes à employer? Elles sont tout à fait laissées à votre choix. Voici quelques idées: blanc et cerise, blanc et vert jade, vieux bleu et jaune d'or, blanc et noir, bleu foncé et vert jade, etc.

Pour la seconde couleur, celle qui forme garniture, vous pouvez remplacer la laine par de la soie artificielle ou faire le vêtement tout en laine à votre choix. On commence par le devant. Montez 160 mailles (24 pces) et travaillez à côtes, deux mailles à l'endroit et deux mailles à l'envers. Vous ferez ainsi 9 à 10 pceq de hauteur en faisant une première rayure de couleur de 5 cm. en alternant ensuite le blanc et la couleur de un en un pouce jusqu'à la moitié de la hauteur de la basque. Continuez alors à tricoter une maille à l'endroit et une maille à l'envers pour le devant du corsage, en faisant alternativement 4 rangs de laine claire et 4 rangs de laine foncée pour former 5 rayures. Puis, continuez encore ainsi avec de la laine claire jusqu'à ce que vous ayez obtenu, depuis la basque la hauteur de 7 à 8 pces. Partagez alors vos points en deux, sur deux aiguilles et sur la première continuez 8 pces de tricot. Vous arrivez maintenant à l'épaule. Et vous recommencerez à tricoter deux mailles à l'envers et deux mailles à l'endroit pour faire des côtes. Mesurez la hauteur qu'il vous faudra pour arriver au sommet de votre épaule (3 à 4 pces); ayez soin de faire des diminutions à l'échancrure du devant et à celle de la manche, comme vous le montre le schéma. Faites la même chose pour l'autre côté. Mesurez bien les deux, de façon à ce qu'ils soient parfaitement égaux. Réunissez alors les deux moitiés par un surjet à l'envers à l'épaule et sur les côtés.

Le dos se fera de la même façon que le devant, mais tout droit sans échancrure.



MARINIERE.

PASSONS A LA MANCHE. Montez 70 mailles et faites 6 pces de côtes deux mailles à l'endroit et deux mailles à l'envers, avec deux rayures de 1 pce dans l'autre ton. Tricotez alors une maille à l'endroit et une maille à l'envers et augmentez d'une maille à chaque tour sur une hauteur de 10 à 12 pces. puis tout droit sans augmentation jusqu'à ce que la manche eit la longueur nécessaire que vous aurez eu soin de mesurer à l'avance. Fermez les manches par une couture en surjet faite à l'envers. Fermez de même les deux côtés de la marinière et passez les manches dans les emmanchures.

PASSONS AU PETIT COL NINICHE. Faites pour cela une longue bande ayant comme longueur le tour de l'échancrure. Travaillez deux mailles à l'endroit, deux mailles à l'envers, d'abord sur ½ pce. de laine claire, puis sur 1 pce de l'autre ton, puis toujours une laine claire jusqu'à ce que vous ayez obtenu environ 3 pces de largeur. Repliez cette bande sur elle-même et cousez-la tout autour de l'échancrure. Le tricot à la machine est évidemment plus régulier que celui à la main. Nous pouvons vous envoyer cette marinière tricotée à la machine dans les teintes suivantes:

Fond blanc; rayures corail, bleu de roi, vert jade, jaune.

Fond gris, beige ou abricot; rayures vert émeraude, bleu de roi, bleu nattier.

CUISINE ALSACIENNE

Gâteau d'Alsace.—Travaillez pendant ½ heure un mélange de ½ livre de farine, 1 chopine de lait, trois jaunes d'œufs, 6 onces de beurre, un zeste de citron. Ajoutez ensuite 6 onces de sucre en poudre, $\frac{1}{16}$ d'once de carbonate, et trois blancs battus en neige. Versez dans un moule bien beurré et cuisez à four chaud.

MUSIQUE ET BRODERIE FRANÇAISE

Nous avons tout ce qui est joli en Musique.

Nous Brodons, nous Etampons, nous Perlons—Patrons Perforés—Ouvrages de Dames—Véritables Dentelles à la main pour Centres, Rideaux, Trousseaux, etc.

Nous vendons le meilleur coton à broder: le M.F.A.

RAOUL VENNAT,

Telephone: Est 3065. **642 St-Denis, Montréal.**

BLOUSES Nous venons de recevoir direct de Paris les plus nouvelles et jolies blouses parisiennes. *Aussi*, très joli assortiment en fait de robes pour bébés, lingerie pour trousseaux, etc.

Département Spécial pour POINTS D'OURLET.

PARFUMERIE: Coty, Hanbigan, Guerlain.

Une visite est sollicitée.

647 Rue STE-CATHERINE OUEST

M. F. Cahill & Company

Tél. Up. 1360

Angle de la rue Crescent

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Pendant toute une année, malgré quelques essais, d'ailleurs assez vains, nous n'avons pas eu de théâtre français à Montréal, et, de tous côtés, c'étaient des protestations, des plaintes et des projets, tous différents les uns des autres, et dont aucun ne ressemblait à l'autre. Ce qu'on désirait le plus, c'était une troupe homogène et un répertoire qui nous fût plus nouveau que le répertoire des années précédentes, qui se réduisait à du Berstein et du Kistemaekers. Nous avions trop vu et revu les mêmes pièces, qui n'avaient pas toujours beaucoup de valeur; les troupes, trop souvent, étaient composées d'une grande vedette et d'artistes inférieurs.

Et maintenant nous avons ce que nous demandions: un théâtre français, une troupe homogène, qui joue des pièces qui n'avaient pas encore été représentées ici, ou qui ne l'avaient été que très peu souvent.

Evidemment que nous ne sommes pas tous satisfaits, et beaucoup se sont demandés pourquoi un auteur français avait eu l'idée de tirer du film **Male and Female** une pièce aussi franchement médiocre que **l'Admirable Crichton,** et surtout pourquoi on l'a montée au Canadien. Et la **Petite Amie** maintenant ? la **Petite Amie,** qui est un pûr mélo, heureusement fort bien jouée par des artistes excellents.

Il y eut l'**Honneur,** il y eut la **Maison cernée,** il y eut l'**Enfant de l'amour,** qui par son immoralité, inconsciente si vous voulez, a géné plusieurs.

J'arrive tout de suite aux pièces légères, un peu trop légères peut-être, mais charmantes, **Une faible femme,** un récent grand succès de Paris, et l'**Ane de Buridan** de Flers et Caillavet. Les acteurs qui les ont ont jouées ont été parfaits, et depuis longtemps nous n'avions eu un aussi délicieux spectacle.

C'est que tout l'esprit parisien est renfermé dans ces pièces, cet esprit de Paris qui est fait de fine ironie, d'indulgence et de politesse, d'indulgence surtout. Et c'est pourquoi le théâtre de Flers et Caillavet, de Capus, de Francis de Croisset, tout peu respectueux qu'il soit des préjugés et aussi des traditions les plus respectables, n'est pas immoral. La plupart des personnages y sont malgré tout bons, charitables, tolérants, et même un peu bébêtes.

Voyez plutôt ce que de Flers et Caillavet ont fait d'une histoire aussi libertine que l'Ane de Buridan, et de gens aussi peu scrupuleux que ceux qui causent si gentiment dans leur pièce. Un bon garçon, Georges Boullains, pas très intelligent, mais de coeur excellent, n'a pas de volonté, et comme l'Ane de Buridan, ne peut jamais se décider entre deux choses. Il aime deux femmes et ne sait pas laquelle il aime le plus. Dans une scène un peu scabreuse, mais qui est sauvée par l'esprit et l'inattendu des situations, son ami de Versannes lui dit: "Mon pauvre Georges, il faut que tu te décides, je sais que tu te décideras, si bien que voici, dans cette enveloppe, le nom de celle que tu choisiras, que tu ne manqueras pas de choisir". Cet ami, qui est le raisonneur de la pièce, et qui, il faut l'avouer, n'est pas très vraisemblable, est un être délicieux d'esprit, de clairvoyance, d'indulgence et de véritable bonté, de pitié, et tel qu'on voudrait en rencontrer souvent sur son chemin.

Or Micheline, une ingénue... qui n'est pas ingénue, comme toutes les ingénues d'ailleurs, espiègle et mauvaise tête, se met à aimer Georges, parceque, dit-elle, il est bête, et qu'il regarde avec une immense satisfaction ses bottines soigneusement vernies. Elle l'aime à sa façon, qui n'est pas la façon de tout le monde. Elle le gourmande, lui dit ses vérités, qui lui sont parfois désagréables à entendre, elle le réveille à quatre heures du matin, pour, quelques minutes plus tard, le traîter d'imbécile. Elle est même un peu méchante, cette petite: pour en finir, elle envoie des lettres anonymes aux deux femmes à l'égard de qui Georges est encore indécis, et leur dit qu'il les trompe l'une et l'autre. De là une scène où Georges se fait attraper de la belle façon. Puis regrets de Micheline, qui pleure et, de fatigue, s'endort. Georges lui recouvre les épaules et lui baise le front. L'orchestre joue en sourdine. Georges ouvre l'enveloppe de Lucien de Versannes et lit: Micheline. Ahurissement.

Je ne vous ai conté que l'intrigue principale; je ne vous ai pas dit les scènes particulières qui n influent pas du tout sur l'action, qui sont là pour notre plaisir, et qui en effet nous amusent vraiment: joie fine, gaieté qui n'est pas bruyante.

Une faible femme, qui a été représentée ici avant l'**Ane...** Elle est moins paradoxale, et c'est tant pis. Car ce qui fait la valeur des pièces de Flers et Caillavet, c'est surtout cette fantaisie un peu folle, cette charge fine qui leur permettraient d'être intitulées, comme le roman de Huysmans, **A Rebours.** Mais si **Une faible femme** est plus vraisemblable que l'**Ane...** cela ne l'empêche pas d'être aussi spirituelle, plus peut-être. Je ne connais pas de pièces où fourmillent plus les mots, les calembours drôles, l'esprit sous toutes ses formes. Il y en a même trop, et, pour mon goût, les jeux de mots sont trop fréquents. Mais quelle légèreté, quelle aisance! Ce serait une sorte de chef-d'oeuvre, s'il se rencontrait des chefs-d'oeuvre parmi ces pièces d'un jour.

Comme l'Ane... c'est la pièce de l'indécision. Un farceur dirait: le vrai nom d'**Une faible femme,** c'est l'**Anesse de Buridan.** Ici, c'est une femme, une jeune veuve placée entre deux hommes qu'elle aime également, et que tous deux elle voudrait épouser. Malheureusement... Tout finit bien, et, comme dans toutes les pièces qui se respectent, c'est l'artiste, le plus faible, le plus délicat qui est aimé, épousé. Ce dénouement ne me plaît pas, et d'ailleurs la fin de la pièce est d'une sensiblerie fade. Mais après tout, le seul dénouement possible était de faire mourir un des amoureux. Comme M. Jacques Deval n'est pas sanguinaire, il n'en a rien fait. Cependant, comme Arlette, nous sommes indécis: nous la voyons épouser Serge et nous plaignons ce pauvre Henri. Ca n'a pas d'importance, le principal est que nous nous soyons amusés, ce que nous avons fait.

Et, la représentation finie, chacun s'en retourne chez soi, l'esprit reposé, satisfait. Nous avons passé trois heures à Paris, dans ce Paris factice qui n'existe peut-être qu'au théâtre et dans l'esprit de Lavedan et de Capus, et qui est exquis. Nous avons vécu avec des gens légers, frivoles mais très indulgents, très tolérants et les plus spirituels du monde. Nous sommes contents, nous ne désespérons plus de notre théâtre français à Montréal.

CASTOR et POLLUX.

Les Bons Conseils

Voici une pincée de bons conseils recueillis à votre intention.

RHUMES ET BRONCHITES

Voici l'hiver et son ennuyeux cortège d'affections entraînées par le froid. C'est le moment de mettre en pratique les quatre conseils du bonhomme raison.

"Ne te couvre pas plus qu'il n'est sage."
"Ne te découvre pas dès que rit le soleil."
"Le feu d'hiver ne doit pas être couvé."
"Rhume pincé ne se néglige point."

Qui signifie, en toute prudence, que le surplus des vêtements, est malsain, mais que l'on ne doit pas négliger de se couvrir même s'il fait beau; qu'il ne faut pas, parce que le froid règne au dehors, s'approcher trop du feu et s'y tenir constamment; et qu'enfin si l'on a eu le malheur de prendre un rhume, il est nécessaire de le soigner d'urgence et sérieusement.

Dès que l'on éternue, le plus efficace est de respirer des sels anglais ou une eau d'aromates alcoolisée fortement; l'eau de Cologne est excellente dans ces cas. Cette opération faite à temps peut cautériser l'inflammation de la muqueuse atteinte par le froid et guérir le rhume débutant.

Un autre excellent remède est d'introduire le soir, au moment de s'endormir, de la vaseline goménolée dans chaque narine. Avec les tubes de vaseline que l'on trouve chez n'importe quel pharmacien, rien n'est plus facile. L'effet est radical, le rhume avorte dès le lendemain matin. Le goménol est un antiseptique tout à fait sérieux et agréable.

Quand le rhume de cerveau est suivi ou accompagné d'un peu de bronchite, ce qui est fréquent, on dit communément "qu'il est retombé sur la poitrine;" il faut immédiatement soigner celle-ci, la courbature et la fièvre seront coupés avec de l'aspirine et les expectorations favorisées avec un sirop calmant ou un looch adoucissant.

L'ACNÉ

Pour améliorer votre acné, lotionnez-vous le visage chaque soir avec de l'eau bouillie où vous aurez mis fondre une pincée de bicarbonate de soude.

Pressez les points noirs entre les deux index et, ensuite, frictionnez les parties pressées avec un peu d'Eau de Cologne.

Faites tous les matins votre toilette avec de l'eau bien chaude.

LE FROID AUX PIEDS

On le combat en frottant les pieds après la toilette quotidienne, avec du sel gris ou bien, si l'on préfère, en les baignant dans l'eau fortement salée. Ce procédé active la circulation. Evitez de porter des bas de laine et des chaussures trop justes.

CHIFFONNETTE.

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.



LE CADEAU RÊVÉ

Vous ne pouvez rien offrir de plus beau ni de plus utile qu'une fourrure.

Notre choix de manteaux et de parures est incomparable et nos prix sont raisonnables.

Chas. Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal

Mon Oncle et Mon Curé

Par JEAN DE LA BRÊTE

CHAPITRE I.

Je suis si petite qu'on pourrait me donner la qualification de naine, si ma tête, mes pieds et mes mains n'étaient pas parfaitement proportionnés à ma taille. Mon visage n'a ni la longueur démesurée, ni la largeur ridicule que l'on attribue aux nains et aux êtres difformes en général, et la finesse de mes extrémités serait enviée par plus d'une belle dame.

Cependant, l'exiguïté de ma taille m'a fait verser des larmes en cachette.

Je dis en cachette, car mon corps lilliputien renfermait une âme fière, orgueilleuse, incapable de donner le spectacle de ses faiblesses au premier venu..., et surtout à ma tante. Du moins, telle était ma façon de sentir à quinze ans. Mais les événements, les chagrins, les soucis, les joies, la pratique de la vie, en un mot, ont détendu rapidement des caractères beaucoup plus rigides que le mien.

Ma tante était la femme la plus désagréable que j'aie jamais connue. Sa figure était anguleuse, sa voix criarde, sa démarche lourde et sa stature ridiculement élevée.

Près d'elle, j'avais l'air d'un puceron. Quand je lui parlais, je levais la tête aussi haut que si j'avais voulu examiner la cime d'un peuplier. Elle était d'origine plébéienne et prisait par-dessus tout la force physique et professait pour ma chétive personne un dédain qui m'écrasait.

Son moral était la reproduction fidèle de son physique.

Mon oncle l'avait épousée par faiblesse d'esprit et de caractère. Il mourut peu de temps après son mariage, et je ne l'ai jamais connu. Quand je pus refléchir, j'attribuai cette mort prématurée à ma tante, qui me paraissait de force à conduire rapidement en terre non seulement un pauvre sire comme mon oncle, mais encore tout un régiment de maris.

J'avais deux ans, quand mes parents s'en allèrent dans l'autre monde, m'abandonnant aux caprices des événements et de mon conseil de famille. D'une belle fortune, ils laissaient d'assez jolis débris: quatre cent mille francs, environ.

Ma tante consentit à m'élever. Elle n'aimait pas les enfants, mais, son mari ayant mal administré, elle était pauvre et songeait avec satisfaction que l'aisance entrerait avec moi dans sa maison.

Quelle laide maison! grande, délabrée, mal tenue; bâtie au milieu d'une cour remplie de fumier, de boue, de poules et de lapins. Derrière s'étendait un jardin dans lequel poussaient pêle-mêle toutes les plantes de la création, sans que personne s'en souciât le moins du monde. Je pense que, de mémoire d'homme, on n'avait vu un jardinier émonder les arbres ou arracher les mauvaises herbes qui croissaient à leur guise, sans que ma tante et moi nous eussions l'idée de nous en occuper.

La propriété s'appelait le Buisson. Elle était située au fond de la campagne, à une demi-lieue de l'église et d'un petit village composé d'une vingtaine de chaumières. Ni château, ni castel, ni manoir à cinq lieues à la ronde. Nous vivions dans l'isolement le plus complet. Ma tante allait quelquefois à C..., la ville la plus voisine du Buisson. Je désirais vivement l'accompagner, de sorte qu'elle ne m'emmenait jamais.

Les seuls événements de notre vie étaient l'arrivée des fermiers, qui apportaient des redevances ou l'argent de leurs termes, et les visites du curé.

Oh! l'excellent homme, que mon curé!

Il venait trois fois par semaine à la maison s'étant chargé, dans un jour de beau zèle, de bourrer ma cervelle de toutes les sciences à lui connues.

Il poursuivit sa tâche avec persévérance, quoique je m'entendisse à exercer sa patience. Non pas que j'eusse la tête dure, j'apprenais avec facilité; mais la paresse était mon péché mignon: je l'aimais, je le dorlotais, en dépit des frais d'éloquence du curé et de ses efforts multiples pour extirper de mon âme cette plante de Satan.

Ensuite, et c'était là le point le plus grave, la faculté du raisonnement se développa chez moi rapidement. J'entrais dans des discussions qui mettaient le curé à l'envers; je me permettais des appréciations qui heurtaient souvent ses plus chères opinions.

C'était un vif plaisir pour moi de le contredire, de prendre le contre-pied de ses idées, de ses goûts, de ses assertions. Cela me fouettait le sang, me tenait l'esprit en éveil. Je soupçonne qu'il éprouvait le même sentiment et qu'il eût été profondément désolé si j'avais perdu tout à coup mes habitudes ergoteuses et l'indépendance de mes idées.

Mais je n'avais garde, car, lorsque je le voyais se trémousser sur son siège, ébouriffer ses cheveux avec désespoir, rien n'égalait ma satisfaction.

Cependant, s'il eût été seul en jeu, je crois que j'aurais résisté quelquefois au démon tentateur. Ma tante avait pris la funeste habitude d'assister aux leçons, bien qu'elle n'y comprit rien et qu'elle baillât dix fois par heure.

Or, la contradiction, lors même que sa laide personne n'était pas en scène, la mettait en fureur; fureur d'autant plus grande qu'elle n'osait rien dire devant le curé. Ensuite, me voir discuter lui paraissait une monstruosité dans l'ordre physique et moral. Jamais je ne m'attaquais à elle directement, car elle était brutale et j'avais peur des coups. Enfin, ma voix, — cependant douce et musicale, je m'en flatte! — produisait sur ses nerfs auditifs un effet désastreux.

En cette occurrence, on comprendra qu'il me fût impossible de ne pas mettre en œuvre ma malice pour faire enrager ma tante et tourmenter mon curé.

Cependant, je l'aimais, ce pauvre curé! et je savais que, en dépit de mes raisonnements saugrenus. il avait pour moi la plus grande affection. Je n'étais pas seulement son ouaille préférée, j'étais son enfant de prédilection, son œuvre, la fille de son cœur et de son esprit. A cet amour paternel se mêlait une teinte d'admiration pour mes aptitudes, mes paroles et mes actes en général.

Il avait juré de m'instruire, de veiller sur moi comme un ange tutélaire, malgré ma mauvaise tête, ma logique et mes boutades.

Par la pluie, le vent, la neige, la grêle, la chaleur, le froid, la tempête, je voyais apparaître le curé, sa soutane retroussée jusqu'aux genoux et son chapeau sous le bras. Je ne sais si, de ma vie, je l'en ai vu coiffé. Il avait la manie de marcher la tête découverte, souriant aux passants, aux oiseaux, aux arbres. Replet et dodu, il paraissait rebondir sur la terre à laquelle il semblait dire: "Tu es bonne, et je t'aime!" Il était content de vivre, content de lui-même, content de tout le monde. Sa bonne figure, rose et fraîche, entourée de cheveux blancs, me rappelait ces roses tardives qui fleurissent encore sous les premières neiges.

Quand il entrait dans la cour, Perrine, la fille de basse-cour, venait lui faire la révérence, puis Suzon, la cuisinière, s'empressait d'ouvrir la porte et de l'introduire dans le salon où nous prenions nos leçons.

Ma tante, plantée dans un fauteuil avec la grâce d'un paratonnerre un peu épais, se levait à son approche, lui souhaitait la bienvenue d'un air maussade et se lançait au galop sur le chapitre de mes méfaits. Après quoi, se rasseyant tout d'une pièce, elle prenait un tricot, son chat favori sur ses genoux, et attendait, ou n'attendait pas, l'occasion de me dire une chose désagréable.

Le bon curé écoutait avec patience cette voix rêche qui brisait le tympan. Il arrondissait le dos comme si la mercuriale était pour lui, et me menaçait du doigt en souriant à moitié. Dieu merci, il connaissait ma tante de longue date.

Nous nous installions à une petite table que nous avions placée près de la fenêtre.

Le curé posait sa tabatière à côté de lui, un mouchoir à carreaux sur le bras de son fauteuil, et la leçon commençait.

Quand ma paresse n'avait pas été trop grande, les choses allaient bien, tant qu'il s'agissait des devoirs à corriger, car, quoiqu'ils fussent le plus courts possible, ils étaient toujours soignés. Le curé secouait la tête d'un air satisfait, prisait avec enthousiasme, et répétait: "Bon, très bon!" sur tous les tons.

Après cela, nous passions à la récitation, et les choses n'allaient plus si bien. C'était l'heure critique, le moment de la causerie,

des opinions personnelles, des discussions, voire même des disputes.

Le curé aimait les hommes de l'antiquité, les héros, les actions presque fabuleuses dans lesquelles le courage physique a joué un rôle important. Cette préférence était étrange, car il n'était pas précisément pétri de l'argile qui fait les héros.

Sa bonne âme placide, tranquille, amie du repos, de la routine, de ses ouailles et du corps qui la possédait, n'avait jamais, au grand jamais, rêvé le martyre. Je le voyais pâlir, en lisant le récit des supplices infligés aux premiers chrétiens.

Il trouvait très beau d'entrer dans le paradis d'un bond héroïque, mais il pensait qu'il était bien doux de s'avancer tranquillement vers l'éternité sans fatigue et sans hâte. Il étai décidé à s'en aller sans murmurer quand son heure arriverait, mais il désirait sincèrement que ce fût le plus tard possible.

Néanmoins, il en tenait pour ses héros; il les admirait, les exaltait, les aimait d'autant plus, sans doute, que, le cas échéant, il se sentait absolument incapable de les imiter.

Quant à moi, je ne partageais ni ses goûts, ni ses admirations. J'éprouvais une antipathie prononcée pour les Grecs et les Romains.

Cependant le curé s'obstinait à barboter avec moi dans l'histoire romaine, et je m'entêtais, de mon côté, à n'y prendre aucun intérêt. Le curé avait beau pousser des exclamations admiratives, se fâcher, raisonner, rien n'ébranlait mon insensibilité et mon idée personnelle.

Par exemple, racontant l'histoire de Mucius Scevola, je terminais ainsi:

"Il brûla sa main droite pour la punir de s'être trompé, ce qui prouve qu'il n'était qu'un sot!"

"Un sot! mademoiselle... Et pourquoi cela?

— Parce que la perte de sa main ne réparait pas son erreur, répondais-je, que Porsenna n'en était ni plus ni moins vivant, et que le secrétaire ne s'en portait pas mieux.

— Bien, ma petite; mais Porsenna fut assez effrayé pour lever le siège immédiatement.

— Ceci, monsieur le curé, prouve que Porsenna n'était qu'un poltron.

— Soit! mais Rome était délivrée, et grâce à qui? grâce à Scevola, grâce à son action héroïque!"

Et le curé, qui, frémissant à l'idée de se brûler le bout du petit doigt, n'en admirait que mieux Mucius Scevola, de s'exalter, de se démener pour me faire apprécier son héros.

"J'en tiens pour ce que j'ai dit, reprenais-je tranquillement; ce n'était qu'un sot, et un grand sot!"

L'excellent homme, un peu déconcerté, s'ébouriffait les cheveux avec énergie, ce qui lui donnait l'air d'une tête de loup poudrée à blanc.

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Les Elégantes se préoccupent du Parfum qui les rendra irrésistibles: "Royalis Flor", "Secret de Femme" ou "Mon Béguin.
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs

"Vous avez tort de tant discuter, ma petite, me disait-il quelquefois; c'est un péché d'orgueil.

Lorsque je l'avais bien taquiné, ennuyé, harcelé, il s'efforçait de donner à son visage une expression sévère, mais il était obligé de renoncer à son projet, sa bouche, toujours souriante, se refusant absolument à lui obéir.

Alors il me disait:

"Mademoiselle de Lavalle, vous repasserez vos empereurs romains, et vous ferez en sorte de ne pas confondre Tibère avec Vespasien.

— Laissons ces bonshommes, monsieur le curé, lui répondais-je, ils m'ennuient. Savez-vous que, si vous aviez vécu de leur temps, ils vous auraient grillé vif, ou arraché la langue et les ongles, ou coupé en petits morceaux menus comme chair à pâté!"

A ce sombre tableau, le curé tressaillait légèrement, et s'en allait en trottinant, sans daigner me répondre.

CHAPITRE II.

Le curé professait pour les rois un amour poussé jusqu'à la vénération, et, cependant, il n'aimait pas François 1er. Cette antipathie était d'autant plus singulière que François 1er était valeureux et qu'il est resté populaire. Mais il n'allait pas au curé, qui ne perdait jamais l'occasion de le critiquer; aussi, par esprit de contradiction, je le choisis pour mon favori.

Je ruminai longtemps pour trouver un moyen de le faire briller aux yeux du curé. Malheureusement, je ne pouvais que répéter les expressions de mon histoire, en émettant des opinions qui reposaient beaucoup plus sur une impression que sur un raisonnement.

Il y avait une heure que je me cassais la tête à réfléchir, quand une idée briliante me traversa l'esprit:

"La bibliothèque!" m'écriai-je.

Aussitôt, je traversai en courant un long corridor, et pénétrai, pour la première fois, dans une pièce de moyenne grandeur, entièrement tapissée de rayons couverts de livres réunis entre eux par des fils ténus d'une multitude de toiles d'araignée. Comment découvrir François 1er au milieu de tous ces volumes?

J'allais abandonner la partie, quand le titre d'un petit livre me fit pousser un cri de joie. C'étaient les biographies des rois de France jusqu'à Henri IV exclusivement. Une gravure assez bonne, représentant François 1er dans le splendide costume des Valois, était jointe à la biographie. Je l'examinai avec étonnement.

"Est-il possible, me dis-je émerveillée, qu'il y ait des hommes aussi beaux que cela!"

Le biographe parlait, avec une conviction enthousiaste, de sa beauté, de sa valeur, de son esprit chevaleresque, de la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts. Il terminait par deux lignes sur sa vie privée, et j'appris ce que j'ignorais complètement, c'est que:

"François 1er menait joyeuse vie et aimait prodigieusement les femmes. Qu'il préféra grandement et sincèrement belle dame Anne de Pisseleu, à laquelle il donna le comté d'Etampes, qu'il érigea en duché pour lui être moult agréable."

De ces quelques mots, je tirai les conclusions suivantes: Premièrement, ayant découvert, depuis un mois, que mon existence était monotone, qu'il me manquait beaucoup de choses, que la possession d'un curé, d'une tante, de poules et de lapins ne suffisait point au bonheur, je décidai qu'une joyeuse vie étant évidemment le contraire de la mienne, François 1er avait fait preuve d'un grand jugement en la choississant;

Deuxièmement, qu'il professait certainement la sainte vertu de charité prêchée par mon curé, puisqu'il aimait tant les femmes;

Troisièmement, qu'Anne de Pisseleu était une heureuse personne, et que j'aurais bien voulu qu'un roi me donnât un comté érigé en duché pour m'être "moult agréable".

Le soir, dans mon lit, je relus la petite biographie.

"Quel brave homme que ce François 1er! me dis-je. Mais pourquoi l'auteur ne parle-t-il que de son affection pour les femmes? Pourquoi n'a-t-il pas écrit qu'il aimait aussi les hommes? Après tout, chacun son goût! mais si je juge les femmes d'après ma tante, je crois que j'aurais une préférence marquée pour les hommes."

Le lendemain, je me levai fort contente. D'abord j'avais seize ans; ensuite, la petite créature, qui se regardait dans la glace, examinait un visage qui ne lui déplaisait pas; puis je fis deux ou trois pirouettes en songeant à la stupéfaction du curé devant ma science nouvelle.

J'étais installée à ma table depuis un temps assez long, quand il arriva, rose et souriant. A sa vue, le cœur me battit un peu, comme celui des grands capitaines à la veille d'une bataille.

"Voyons, ma petite, me dit-il quand les devoirs furent corrigés et qu'il eut fait la grimace sur leur laconisme, passons à François 1er, et examinons-le sous toutes les faces."

Je partis à fond de train sur mon sujet; je m'agitai, m'animai, m'enthousiasmai; j'appuyai beaucoup sur les qualités prônées dans mon histoire, après quoi je passai à mes connaissances particulières.

"Et quel charmant homme, monsieur le curé! Sa taille était majestueuse, sa figure noble et belle; une si jolie barbe taillée en pointe et de si beaux yeux!"

Je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine, et le curé, effarouché, s'écria:

"Où avez-vous pris ces balivernes, mademoiselle?

— Ceci, c'est mon secret, dis-je avec un petit sourire mystérieux.

Et brûlant mes vaisseaux:

"Monsieur le curé, je ne sais pas ce que vous a fait ce pauvre François 1er! Savez-vous qu'il avait beaucoup de jugement? Il menait joyeuse vie et aimait prodigieusement les femmes."

Alors les yeux du curé s'ouvrirent si grands que j'eus peur de les voir éclater. Il cria: "Saint Michel! saint Barnabé!" et laissa tomber sa tabatière avec un bruit si sec, que le chat, étendu dans une bergère, sauta à terre avec un miaulement désespéré.

Certes, je m'attendais à produire un grand effet; cependant, je restai un peu interdite devant la physionomie vraiment extraordinaire du curé.

Mais je repris bientôt imperturbablement:

"Il aima particulièrement une belle dame à laquelle il donna un duché. Avouez, monsieur le curé, qu'il était bien bon, et que c'eût été bien agréable d'être à la place d'Anne de Pisseleu?

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

— Mon enfant, reprit le curé, où avez-vous appris ce que vous venez de me dire?

— Dans un livre, répondis-je laconiquement, sans faire mention de la bibliothèque.

— Et comment pouvez-vous répéter de telles abominations?

—Abominations! dis-je scandalisée. Quoi! monsieur le curé, vous trouvez abominable que François 1er fût généreux et aimât les femmes! Vous ne les aimez donc pas, vous?

— Que dit-elle? rugit ma tante, qui, m'écoutant attentivement depuis quelques instants, tira de ma question les pronostics les plus désastreux. Petite effrontée! vous...

— Paix, ma bonne dame, paix! interrompit le curé, paraissant en ce moment soulagé d'un grand poids. Laissez-moi m'expliquer avec Reine. Voyons, que trouvez-vous de louable dans la conduite de François 1er?

— Vraiment, c'est bien simple, répondis-je d'un ton un peu dédaigneux, en songeant que mon curé vieillissait et commençait à avoir la compréhension lente. Vous me prêchez tous les jours l'amour du prochain, il me semble que François 1er mettait en pratique votre précepte favori: Aimez le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu.

A peine eus-je fini ma phrase que le curé, essuyant son visage sur lequel coulaient de grosses gouttes de sueur, se renversa dans son fauteuil et, les deux mains sur le ventre, s'abandonna à un rire homérique qui dura si longtemps que des larmes de dépit et de contrariété m'en vinrent aux yeux.

"En vérité, dis-je d'une voix tremblante, j'ai été bien sotte de me donner tant de mal pour apprendre ma leçon et vous faire admirer François 1er.

— Mon bon petit enfant, me dit-il enfin, reprenant son sérieux et employant son expression favorite lorsqu'il était content de moi, ce qui m'étonna beaucoup, mon bon petit enfant, je ne savais pas que vous professiez une telle admiration pour les gens qui mettent en pratique la vertu de charité.

— Dans tous les cas, ce n'est pas risible, répondis-je d'un ton maussade.

— Allons, allons, ne nous fâchons pas.

Et le curé, me donnant une petite tape sur la joue, abrégea la leçon, me dit qu'il reviendrait le lendemain et s'en alla confisquer la clef de la bibliothèque qu'il connaissait sans que je m'en doutasse.

Il n'avait pas encore quitté la cour que ma tante s'élançait sur moi, et me secouant à m'en disloquer l'épaule:

"Vilaine péronnelle! qu'avez-vous dit, qu'avez-vous fait pour que le curé s'en aille si tôt?

Jugeant que les paroles ne suffisaient pas pour exhaler sa colère, elle me donna un soufflet, me frappa rudement, et me mit à la porte comme un petit chien.

Je m'enfuis dans ma chambre, où je me barricadai solidement. Mon premier soin fut d'ôter ma robe, et de constater dans la glace que les doigts secs et maigres de ma tante avaient laissé des marques bleues sur mes épaules.

"Vile petite esclave, dis-je en montrant le poing à mon image, supporteras-tu longtemps des choses pareilles? Faut-il que, par lâcheté, tu n'oses pas te révolter?"

Je m'admonestai durement pendant quelques minutes, puis la réaction se produisant, je tombai sur une chaise et pleurai beaucoup.

"Qu'ai-je donc fait, pensai-je, pour être traitée ainsi? La vilaine femme! Ensuite, pourquoi le curé avait-il une si drôle de figure pendant que je lui récitais ma leçon?

Et je me mis à rire, tandis que des larmes coulaient encore sur mes joues. Mais j'eus beau creuser ce problème, je n'en trouvai pas la solution.

M'approchant de la fenêtre ouverte, je contemplai mélancoliquement le jardin et je commençais à reprendre mon sang-froid, quand il me sembla reconnaître la voix de ma tante qui causait avec Suzon. Je me penchai un peu pour écouter leur conversation.

"Vous avez tort, disait Suzon, la petite n'est plus une enfant. Si vous la brutalisez, elle se plaindra à M. de Pavol, qui la prendra chez lui.

— Je voudrais bien voir ça! Mais comment voulez-vous qu'elle songe à son oncle? C'est à peine si elle connaît son existence.

— Bah! la petite est futée! il lui suffira d'un instant de mémoire pour vous envoyer promener, si vous la rendez malheureuse, et ses bons revenus disparaîtront avec elle.

— Ah! bien, nous verrons... Je ne la battrai plus, mais...

Elles s'éloignaient, et je n'entendis pas la fin de la phrase.

Après le dîner, où je refusai de paraître j'allai trouver Suzon.

"Suzon, lui dis-je en me plaçant devant elle d'un air délibéré, je suis donc riche?

— Qui vous a dit cette sottise, mademoiselle?

— Cela ne te regarde pas, Suzon; mais je veux que tu me répondes et me dises où demeure mon oncle de Pavol.

— Je veux, je veux, grogna Suzon; il n'y a plus d'enfant, ma parole! Allez-vous promener, mademoiselle! Je ne vous dirai rien, parce que je ne sais rien.

— Tu mens, Suzon, et je te défends de me répondre ainsi. J'ai entendu ce que tu disais à ma tante tout à l'heure!

— Eh bien, mademoiselle, si vous avez entendu, ce n'est pas la peine de me faire parler.

Suzon me tourna le dos et ne voulut répondre à aucune de mes questions.

Dans la nuit, je rêvai que ma tante, transformée en dragon, luttait contre François 1er qui la pourfendait de sa grande épée. Il me prenait dans ses bras et s'envolait avec moi, tandis que le curé nous regardait d'un air désolé et s'essuyait le visage avec son mouchoir à carreaux.

CHAPITRE III.

Le lendemain, à peine étions-nous installés à notre table, le curé et moi, que la porte s'ouvrit avec fracas et que nous vîmes entrer Perrine, le bonnet sur la nuque et ses sabots bourrés de paille à la main.

"Le feu est-il à la maison? demanda ma tante.

— Non, madame, mais le diable est chez nous, bien sûr! La vache est dans le champ d'orge qui poussait si ben, elle ravage tout, je ne peux pas la rattraper; les chapons sont sur le toit et les lapins dans le potager.

— Dans le potager! exclama ma tante, qui se leva en me lançant un regard courroucé, car le dit potager était un lieu sacré pour elle et l'objet de ses seules amours.

— Mes beaux chapons! grogna Suzon, qui jugea à propos de faire une apparition et d'unir sa note bourrue à la notre criarde de sa maîtresse.

— Ah! péronnelle! cria ma tante.

Elle se précipita à la suite des domestiques en frappant la porte avec colère.

"Monsieur le curé, dis-je aussitôt, croyez-vous que, dans l'univers entier, il y ait une femme aussi abominable que ma tante?

— Eh bien, eh bien, ma petite, que veut dire ceci?

— Savez-vous ce qu'elle a fait hier, monsieur le curé? Elle m'a battue!

— Battue! répéta le curé d'un ton incrédule, tant il lui paraissait incroyable qu'on osât toucher seulement du bout du doigt à un petit être aussi délicat que ma personne.

— Oui, battue! et si vous ne me croyez pas, je vais vous montrer la trace des coups.

A ces mots, je commençai à déboutonner ma robe. Le curé regarda devant lui d'un air effaré.

"C'est inutile, c'est inutile! je vous crois sur parole, s'écria-t-il précipitamment, le visage cramoisi et baissant pudiquement les yeux sur la pointe de ses souliers.

— Me battre le jour de mes seize ans! repris-je en rattachant ma robe. Savez-vous que je la déteste!

Et je frappai la table de mon poin fermé, ce qui me fit grand mal.

"Voyons, voyons, mon bon petit enfant, me dit le curé tout ému, calmez-vous et racontez-moi ce que vous aviez fait.

— Rien du tout. Quand vous êtes parti, elle m'a appelé effrontée et s'est jetée sur moi comme une furie. La vilaine femme!

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est le grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.



THOMAS DUSSAULT Limitée

281 Est, S.-Catherine - - - - - Montréal

— Allons, Reine, allons, vous savez qu'il faut pardonner les injures.

— Ah! par exemple! m'écriai-je en reculant brusquement ma chaise et en me promenant à grands pas dans le salon je ne lui pardonnerai jamais, jamais!

"Il faut être raisonnable, Reine, et prendre cette humiliation en esprit de pénitence, pour la rémission de vos péchés.

— Mes péchés! dis-je en m'arrêtant et en haussant légèrement les épaules; vous savez bien, monsieur le curé, qu'ils sont si petits, si petits que ce n'est pas la peine d'en parler.

— Vraiment! dit le curé qui ne put réprimer un sourire. Alors, puisque vous êtes une sainte, prenez vos ennuis en patience pour l'amour de Dieu.

— Ma foi, non! répliquai-je d'un ton très décidé. Je veux bien aimer le bon Dieu un peu..., pas trop, — ne froncez pas le sourcil, monsieur le curé,—mais j'entends qu'il m'aime assez pour ne point être satisfait de me voir malheureuse.

— Quelle tête! s'écria le curé. Quelle éducation j'ai faite là!

— Enfin, continuai-je en me remettant en marche, je veux me venger, et je me vengerai.

— Cette enfant est enragée! s'écria le curé d'un air désolé. Restez un peu tranquille, mademoiselle, et ne dites pas de sottises.

Je m'assis à côté de lui.

"Voilà! Vous avez entendu parler de mon oncle de Pavol?

— Certainement; il demeure près de V...

— Fort bien. Comment s'appelle sa propriété?

— Le Pavol.

— Alors, en écrivant à mon oncle au château de Pavol, près de V..., la lettre arriverait sûrement?

— Sans doute.

— Eh bien, monsieur le curé, ma vengeance est trouvée. Vous savez que si ma tante ne m'aime pas, en revanche elle aime mes écus?

— Mais, mon enfant, où avez-vous appris cela? me dit le curé, ahuri.

— Je le lui ai entendu dire à elle-même; ainsi je suis sûre de ce que j'avance. Elle craint par-dessus tout que je ne me plaigne à M. de Pavol et que je ne lui demande de me prendre chez lui. Je compte la menacer d'écrire à mon oncle; et il n'est pas dit, continuai-je après un instant de réflexion, que je ne le fasse pas un jour ou l'autre.

— Allons! c'est assez innocent, dit le bon curé en souriant.

— Vous voyez! m'écriai-je en battant des mains, vous m'approuvez!

— Oui, jusqu'à un certain point, ma petite, car il est clair que vous ne devez pas être battue, mais je vous défends l'impertinence. Ne vous servez de votre arme qu'en cas de légitime défense, et rappelez-vous que si votre tante a des défauts, vous devez cependant la respecter et ne point être agressive.

Je fis une moue significative.

"Je ne vous promets rien... ou plutôt, tenez, pour être franche, je vous promets de faire précisément le contraire de ce que vous venez de dire.

— C'est une véritable révolte!... Je finirai par me fâcher, Reine.

— C'est plus qu'une révolte, répliquai-je d'un ton grave, c'est une révolution.

— J'en perdrai la patience et la vie, marmotta le curé. Mademoiselle de Lavalle, faites-moi le plaisir de vous soumettre à mon autorité.

— Ecoutez, repris-je d'un ton câlin, je vous aime de tout mon cœur, vous êtes même la seule personne que j'aime au monde...

Le visage du curé s'épanouit.

"Mais je déteste, j'exècre ma tante; mes sentiments ne varieront jamais sur ce point. J'ai beaucoup plus d'esprit qu'elle...

— Quelle éducation, quelle éducation! murmura le curé d'un ton piteux.

— Monsieur le curé, mon salut n'est pas compromis, soyez tranquille; je vous retrouverai un jour ou l'autre dans le ciel. Je reprends: ayant donc beaucoup plus d'esprit que ma tante, il me sera facile de la tourmenter en paroles. Hier soir, je me suis promis à moi-même de lui être très désagréable. J'ai pris la lune et les étoiles à témoin de mon serment.

— Mon enfant, me dit le curé sérieusement, vous ne voulez pas m'écouter, et vous vous en repentirez.

— Bah! c'est ce que nous verrons!... J'entends ma tante, elle est furieuse, car c'est moi qui ai lâché la vache, les lapins et les chapons, afin de rester seule avec vous. Donnez-lui une semonce, monsieur le curé; je vous assure qu'elle m'a battue bien fort, j'ai des marques noires sur les épaules.

Ma tante entra comme un ouragan, et le curé, complètement abasourdi, n'eut pas le temps de me répondre.

"Reine, venez ici!" cria-t-elle, le visage empourpré par la colère et la course désordonnée qu'elle avait dû faire après les lapins.

Je lui fis un grand salut.

"Je vous laisse avec le curé" dis-je en adressant un signe d'intelligence à mon allié.

La croisée, fort heureusement, était ouverte.

Je sautai sur une chaise, j'enjambai l'appui de la fenêtre et me laissai glisser dans le jardin, au grand ébahissement de ma tante, qui s'était placée devant la porte pour me couper la retraite.

Je confesse que je fis semblant de me sauver, mais qu'en réalité je me cachai derrière un laurier et que j'entrai dans un accès de jubilation sans pareil en écoutant les reproches du curé et les exclamations furibondes de ma tante.

Le soir, pendant le dîner, elle avait pris l'air gracieux d'un dogue auquel on a pris un os.

Elle grognait Suzon qui l'envoyait promener, maltraitait son chat, jetait l'argenterie sur la table en faisant un tapage affreux; enfin, exaspérée par mon air impassible et moqueur, elle prit une carafe et la lança par la fenêtre.

Je saisis aussitôt un plat de riz, auquel elle n'avait pas encore goûté, et le précipitai à la suite de la carafe.

"Misérable pécore! hurla ma tante en s'élançant sur moi.

— N'approchez pas, dis-je en reculant; si vous me touchez, j'écris ce soir même à mon oncle de Pavol.

— Ah!... dit ma tante, qui resta pétrifiée, le bras en l'air.

— Si ce n'est pas ce soir, repris-je, ce sera demain ou dans quelques jours, car je ne veux pas être battue.

— Votre oncle ne vous croira pas! cria ma tante.

— Oh! que si!... Vos doigts ont laissé leur empreinte sur mes épaules. Je sais qu'il est très bon et je m'en irai avec lui.

Je sortis majestueusement, laissant ma tante s'épancher dans le sein de Suzon.

CHAPITRE IV.

La guerre était déclarée et, dès lors, je passai mon temps à lutter contre Mme de Lavalle. Autrefois, j'osais à peine ouvrir la bouche devant elle, excepté quand le curé était en tiers entre nous; elle m'imposait silence avant même que j'eusse fini ma phrase.

J'affirme que cette manière de procéder m'était particulièrement pénible, car je suis extrêmement bavarde. Je me dédommageais bien un peu avec le curé, mais c'était absolument insuffisant; aussi avais-je pris l'habitude de parler tout haut avec moi-même.

Ayant rompu complètement avec mes anciennes terreurs, je ne cherchais plus à modérer ma loquacité devant ma tante. Il ne se passait pas un repas sans que nous eussions des discussions qui menaçaient de dégénérer en tempêtes.

Quoique je ne connusse pas encore son origine, je n'avais pas tardé à découvrir qu'elle était ignorante comme une carpe et qu'elle éprouvait une vive contrariété quand j'appuyais mes opinions sur mon savoir ou sur celui du curé. Du reste, je n'hésitais jamais à donner la qualification d'historiques à des idées tirées de mon propre cerveau. Malheureusement, il m'était impossible de lutter contre l'expérience personnelle de ma tante, et, lorsqu'elle m'affirmait que les choses se passaient de telle et telle façon dans le monde, que les hommes n'étaient guère que des sacripants, des suppôts de Satan, j'enrageais, car je ne pouvais rien répondre.

Le curé dînait tous les dimanches à la maison. Il avait, sans doute, ses raisons secrètes pour ne point vanter devant moi le roi de la création, — excepté quand il s'agissait de ses héros antiques dont il ne pouvait plus craindre l'esprit entreprenant, — car il n'opposait que de bien faibles dénégations aux affirmations de ma tante.

Le dîner du dimanche se composait invariablement d'un chapon ou d'un poulet, d'une salade aux œufs durs et de lait *égoutté*, quand c'était la saison. Le curé, qui faisait assez maigre chère chez lui, et dont le palais savait apprécier la cuisine de Suzon, arrivait en se frottant les mains et en criant la faim.

Nous nous mettions bien vite à table, et le commencement de la conversation était non moins invariable que le menu du dîner.

"Il fait beau temps, disait ma tante, dont la phrase, s'il pleuvait, n'était modifiée que par le changement du qualificatif.

— Un temps superbe! répondait le curé joyeusement. C'est charmant de marcher par ce joli soleil.

S'il avait plu, s'il avait neigé, s'il avait gelé, s'il était tombé de la grêle, des pierres ou du soufre, le curé eût également exprimé sa satisfaction, soit en s'étendant sur l'agrément d'un appartement bien clos, soit en chantant les charmes d'un feu brillant.

"Mais il ne fait pas chaud, reprenait ma tante. C'est étonnant! De mon temps on prenait des robes blanches à Pâques.

— Les robes blanches vous allaient-elles bien? demandais-je vivement.

Ma tante, qui prévoyait quelque impertinence, me foudroyait d'un regard préventif avant de répondre:

— Certainement, très bien.

— Oh! m'écriais-je, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur mon intime conviction.

— De mon temps, affirmait ma tante, les jeunes filles ne parlaient que lorsqu'on les interrogeait.

— Vous ne parliez pas dans votre jeunesse, ma tante?

— Quant on m'interrogeait, pas autrement.

— Toutes les jeunes filles vous ressemblaient-elles, ma tante?

— Certainement, ma nièce.

— La vilaine époque! soupirais-je en levant les yeux au ciel.

La conversation, arrivée à ce point... aigu, tombait subitement, jusqu'au moment où les sentiments amers de ma tante, refoulés par les efforts de sa volonté, éclataient tout à coup, comme une machine soumise à une trop forte pression. Elle exhalait son courroux sur la création entière. Hommes, femmes, enfants, tout y passait. De ces pauvres hommes, il ne restait, à la fin du dîner, qu'un horrible mélange, non d'os et de chairs meurtris, mais de monstres de toutes les espèces.

"Les hommes ne valent pas les quatre fer d'un chien", disait ma tante dans le langage harmonieux et élégant qui lui était habituel.

Le curé, qui avait la certitude désolante de n'être point une femme, baissait la tête et paraissait rempli de contrition.

"Quels mécréants! quels sacripants! reprenait-elle en me regardant d'un air furieux, comme si j'avais appartenu à l'espèce en question.

— Hum! répondait le curé.

— Des gens qui ne pensent qu'à jouir, qu'à manger! continuait ma tante, qui avait sur le cœur la pauvreté léguée par son mari. Quels suppôts de Satan!

— Hum! hum! reprenait le curé en hochant la tête.

— Monsieur le curé, m'écriais-je avec impatience, hum! n'est pas un argument très fort.

— Permettez, permettez, répondait le brave homme troublé dans la dégustation de son dîner, je crois que Mme de Lavalle va au delà de sa pensée en employant cette expression: suppôts de Satan. Mais il est certain que beaucoup d'hommes ne méritent pas une grande confiance.

— Vous êtes comme François 1er, vous aimez mieux les femmes? disais-je de mon petit air candide.

— Palsambleu! s'écriait ma tante, qui avait remplacé certains mots très énergiques par cette expression empruntée à son mari et qui lui paraissait tout aristocratique; palsambleu! taisez-vous, sotte!

Mais le curé lui adressait un signe mystérieux, et l'excellente dame se mordait les lèvres.

"Et vos héros, monsieur le curé? et vos Grecs? et vos Romains?

— Oh! les hommes d'aujourd'hui ne ressemblent guère à ceux d'autrefois, disait le curé, bien convaincu qu'il exprimait une grande vérité.

— Et les curés? reprenais-je.

—Les curés sont hors de cause, répondait-il avec un bon sourire.

Ce genre de conversation, rempli de sous-entendus, avait pour privilège de m'agacer énormément. J'avais conscience qu'un monde d'idées et de sentiments, que je ne devais pas tarder du reste à découvrir, m'était fermé.

Un matin que je méditais sur cette lamentable situation, l'idée me vint de consulter les trois personnes que j'étais à même de voir tous les jours: Jean, le fermier, Perrine et Suzon.

M'enveloppant dans un capulet, je pris mes sabots et m'acheminai vers la ferme, située à un kilomètre de la maison.

Tout en barbottant, pataugeant, enfonçant, j'arrivai près de Jean, qui nettoyait sa charrue.

"Bonjour, Jean.

— Ben le bonjour, mamselle! dit Jean en ôtant son bonnet de laine.

— Je viens vous consulter sur une chose très, très importante, dis-je en appuyant sur l'adverbe pour éveiller son intelligence, que je savais disposée à courir la prétantaine quand on le questionnait.

— A votre service, mamselle.

— Ma tante dit que tous les hommes sont des sacripants; quel est votre avis sur ce sujet, Jean?

— Des sacripants? répéta Jean, qui écarquilla les yeux comme s'il apercevait un monstre devant lui.

— Oui, mais c'est l'opinion de ma tante et je veux avoir la vôtre?

— Dame! ça se pourrait ben tout de même!

— Mais ce n'est pas une opinion, cela, Jean! Voyons! croyez-vous, oui ou non, que les hommes sont généralement des sacripants?

Après avoir réfléchi une bonne minute, il me fit cette réponse claire et décisive:

"Ecoutez, mamselle. je vas vous dire! ça se pourrait ben que oui, mais ça se pourrait ben que non.

— Buse! lui dis-je, indignée de contempler un tel phénomène de bêtise.

Je revins dans la cour du Buisson, en pestant contre la boue, mes sabots, Jean et moi-même.

"Perrine, criai-je, viens ici!

Perrine qui nettoyait les terrines de sa laiterie, accourut aussitôt.

"Quelle est ton opinion sur les hommes? dis-je brusquement.

— Sur les hom..."

Et Perrine, de pomme d'api devenue pivoine, laissa tomber ses orties, prit le coin de son tablier, releva la jambe gauche et resta perchée sur la droite en me regardant d'un air ébahi.

"Eh bien, réponds donc! Que penses-tu des hommes?

— Mamselle veut rire, ben sûr!

— Mais non, je parle sérieusement. Réponds vite!

— Dame! mamselle, me dit Perrine en se remettant d'aplomb sur les deux jambes, quand ce sont de beaux gas, m'est avis qu'il y a des choses pus désagréables à regarder!

Cette manière d'envisager la question me donna grandement à réfléchir.

"Je ne parle pas du physique, repris-je en haussant les épaules, mais du moral?

— Ma foi! je les trouve ben aimables! répondit Perrine, dont les petits yeux brillaient.

— Comment! tu ne les trouves pas mécréants, sacripants, suppôts de Satan?

Perrine se mit à rire à pleine bouche.

"Voyez-vous, mamselle, le parler des mécréants est si doux que...

Ici, elle s'interrompit pour se donner un grand coup de poing sur la tête. Elle tortilla son tablier, baissa les yeux, et me parut disposée à prendre la poudre d'escampette.

"Après! Finis donc!

— Mamselle va me faire dire des sottises, ben sûr! je m'en vas.

Et, m'adressant la plus belle de ses révérences, elle disparut dans les profondeurs de sa laiterie, dont elle me ferma la porte au nez.

J'entrai dans la cuisine. Suzon, armée d'un balai, se préparait à le faire fonctionner activement. Il me sembla qu'elle était dans ses jours sombres, et je jugeai qu'il serait habile d'user de quelques précautions oratoires avant de poser ma question.

"Comme tes cuivres sont beaux et reluisants! lui dis-je d'un air gracieux.

— On fait ce qu'on peut, grogna Suzon. Après tout, ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à le dire.

— Tu réussis très bien la fricassée de poulet, Suzon, continuai-je sans me décourager, tu devrais m'apprendre à la faire.

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: $500,000. Reserve et Profits non distribués: $164,594.79.

Fonds administrés: $9,719,217.20

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

VOUTES DE SURETÉ

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION:

MARTIAL CHEVALIER, Directeur Général. J.-THEO. LECLERC, Secrétaire.

Voyer la page 96 pour sommaire des annonces.

—C'est pas votre besogne, mademoiselle; restez chez vous, et laissez-moi tranquille dans ma cuisine.

Mes moyens de corruption ne produisant aucun effet, je dirigeai mes batteries sur un autre point.

"Sais-tu une chose, Suzon? Tu as dû être bien jolie dans ta jeunesse! dis-je, en pensant à part moi que, si j'avais été son mari, je l'aurais mise à cuire dans le four pour m'en débarrasser.

J'avais touché la corde sensible, car Suzon daigna sourire.

"Chacun a son beau temps, mademoiselle.

— Suzon, repris-je, profitant de ce subit adoucissement pour arriver plus vite à mon sujet, j'ai envie de te faire une question! — Quelle est ton opinion sur les hommes... et les femmes? ajoutai-je, songeant qu'il était ingénieux d'étendre mes études sur les deux sexes.

Suzon s'appuya sur son balai, prit son air le plus rébarbatif, et me répondit avec une conviction entraînante:

"Les femmes, mademoiselle, sont des pas grand'chose, mais les hommes sont des rien du tout.

— Oh! protestai-je en es-tu bien sûre?

— C'est aussi sûr que je vous le dis, mademoiselle!

Je me retirai dans ma chambre pour méditer sur l'axiome misanthropique énoncé par Suzon, assez découragée en pensant que je n'étais pas grand-chose, et que mes amis inconnus, les hommes, méritaient la dénomination humiliante de rien du tout.

CHAPITRE V.

Néanmoins, mes études de mœurs me paraissant tout à fait insuffisantes, je résolus de les poursuivre à l'aide des romans de la bibliothèque.

Précisément un lundi, jour de foire, ma tante, le curé et Suzon devaient aller ensemble à C... Ma tante avait décidé, comme toujours, que je resterais à la garde de Perrine, et pour la première fois de ma vie, cette décision m'enchanta. J'étais sûre d'être livrée à moi-même, Perrine s'occupant beaucoup plus de sa vache que de mes inspirations.

Ce mémorable lundi, les choses se passèrent comme à l'ordinaire. Je fis quelques pas sur la route et je les vis bientôt disparaître, secoués tous les trois comme des paniers à salade.

Sans perdre une minute, je mis à exécution un projet mûri depuis longtemps. Il s'agissait de prendre possession de la bibliothèque, dont le curé avait eu la malencontreuse idée d'emporter la clef, mais je n'étais pas fille à me décourager pour si peu.

Je courus chercher une échelle que je traînai sous la fenêtre de la bibliothèque; après des efforts surhumains, je réussis à la lever et à l'appuyer solidement contre le mur. Grimpant lestement les échelons, je cassai une vitre avec une pierre dont je m'étais munie; puis ôtant les morceaux de verre encore attachés au châssis, je passai la partie supérieure de mon corps dans l'ouverture et me glissai dans la bibliothèque.

Je tombai la tête la première sur le carreau, je me fis une bosse énorme au front, et, le lendemain, le curé m'apporta un onguent pour la guérir.

Mon premier soin, quand je me relevai et que l'étourdissement causé par ma chute se dissipa, fut de fouiller dans les tiroirs d'un vieux bureau pour découvrir une clef pareille à celle que le curé avait fait disparaître. Mes recherches ne furent pas longues, et, après deux ou trois essais infructueux, je trouvai mon affaire.

Après avoir supprimé, autant qu'il me fut possible, les traces de mon effraction, je m'installai dans un fauteuil, et, pendant que je me reposais de mes fatigues, mon regard fut frappé par les ouvrages de Walter Scott placés en face de moi. Je pris au hasard dans la collection et je m'en allai dans ma chambre, emportant comme un trésor la *Jolie Fille de Perth.*

De ma vie je n'avais lu un roman, et je tombai dans une extase, dans un ravissement dont rien ne pourrait donner l'idée.

Je me grisai, m'enivrai de ce roman rempli de couleur, de vie, de mouvement.

Le soir, je descendis en rêvant dans la salle à manger, où le curé, qui dînait avec nous, m'attendait avec impatience.

Il regarda mon visage avec une profonde commisération, et me demanda, avec le plus grand intérêt, comment cet accident était arrivé.

"Un accident? dis-je d'un air étonné.

— Votre front est tout noir, ma petite Reine.

— La sotte aura monté dans un arbre ou une échelle, dit ma tante.

— Dans une échelle, oui, c'est vrai, répondis-je.

— Ma pauvre enfant! s'écria le curé désolé; vous êtes tombée sur la tête?

Je fis un signe affirmatif.

"Avez-vous mis de l'arnica, ma petite?

— Bah! c'est bien la peine! reprit ma tante. Mangez votre soupe, monsieur le curé, et ne vous occupez pas de cette étourdie; elle n'a que ce qu'elle mérite!

Le curé ne dit plus rien; il me fit un petit signe d'amitié et m'observa à la dérobée.

Mais je ne faisais pas grande attention à ce qui se passait autour de moi. Je songeais à cette charmante Catherine Glover, à ce brave Henri Smith, dont j'étais éprise, en attendant mieux, et voilà que, sans le moindre préambule, j'éclatai en sanglots.

"Ah! mon Dieu! s'écria le curé en se levant vivement. Ma chère petite Reine, mon bon petit enfant?

— Laissez donc! dit ma tante; elle est mécontente parce qu'elle ne nous a pas accompagnés à C...

Mais le curé, qui savait que je détestais les pleurs et que j'étais trop fière pour manifester devant ma tante un chagrin causé par elle, s'approcha de moi, me demanda tout bas pourquoi je pleurais et s'efforça de me consoler.

"Ce n'est rien, mon cher bon curé, dis-je en essuyant mes larmes et en me mettant à rire. Voyez-vous, j'ai horreur de la souffrance physique, la tête me fait mal, et puis je dois être affreuse.

— Pas plus qu'à l'ordinaire, dit ma tante.

Le curé me regarda d'un air inquiet. Il n'était pas satisfait de l'explication et se disait que quelque chose d'anormal s'était passé dans la journée. Il me conseilla d'aller me coucher sans plus tarder; ce que je fis avec empressement.

Pendant le mois qui suivit, je dévorai la plupart des ouvrages de Walter Scott.

Quand le curé me définissait un problème, je pensais à Rébecca, que j'avais laissée en tête à tête avec le Templier; quand il me faisait un cours d'histoire, je voyais défiler devant mes yeux ces charmants héros parmi lesquels mon cœur volage avait déjà choisi une quinzaine de maris; quand il m'adressait des reproches, je n'en entendais pas la moitié, étant occupée à me confectionner un costume semblable à celui d'Elisabeth d'Angleterre ou d'Amy Robsart.

"Qu'avez-vous fait aujourd'hui? demandait-il en arrivant.

— Rien.

— Comment rien?

— Tout cela m'ennuie, disais-je d'un air fatigué.

Le pauvre curé était consterné. Il préparait de longs discours et me les débitait tout d'une haleine, mais il aurait produit autant d'effet en s'adressant à un Peau-Rouge.

Enfin, je devins subitement très triste. Si ma tante ne me battait plus, elle se dédommageait en me disant des choses désagréables. Elle avait deviné que j'étais peinée d'être si petite. Elle ne perdit pas l'occasion de frapper sur ce point vulnérable, m'appelait avorton et me répétait que j'étais laide.

Peu de temps auparavant, je me trouvais très jolie, et j'avais beaucoup plus de confiance dans mon opinion que dans celle de ma tante. Mais, en faisant connaissance avec les héroïnes de Walter Scott, le doute surgit dans mon esprit. Elles étaient si belles que je me désolais en songeant qu'il fallait leur ressembler pour être aimée.

Le curé, par sympathie, perdit ses sourires et ses couleurs.

Un jour, je le vis se diriger vers la bibliothèque, mais je n'avais garde d'oublier la clef dans la serrure; il revint sur ses pas en secouant la tête et en passant la main dans ses cheveux, lesquels, plus ébouriffés que jamais, produisaient l'effet d'un panache.

Je m'étais cachée derrière une porte, et, quand il passa près de moi, je l'entendis murmurer:

"Je reviendrai avec la clef!"

Cette décision me contraria vivement. Je me dis qu'il découvrirait certainement mon secret et que je ne pourrais plus continuer mes chères lectures.

J'allai aussitôt chercher plusieurs romans que j'emportai dans ma chambre, et les remplaçai sur les rayons par des livres pris au hasard; mais, malgré mes précautions, je jugeai que le carreau de papier dont je m'étais servie pour remplacer la vitre brisée était un indice qui m'accuserait hautement.



C'est ce jour-là que, en examinant des lettres trouvées dans le bureau, je découvris l'origine de ma tante. C'était une arme contre elle, et je résolus de ne pas tarder à m'en servir.

Le lendemain, à déjeuner, elle était de très mauvaise humeur. Dans cette disposition morale, si elle ne trouvait pas un prétexte pour m'être désagréable, elle s'en passait.

Je rêvais à cet aimable Buckingham qui me paraissait adorable avec son insolence, ses beaux habits, ses bouffettes et son esprit, et je me demandais pourquoi Alice Bridgeworth était au désespoir de se trouver chez lui, quand ma tante me dit sans préambule:

"Que vous êtes laide ce matin, Reine!"

Je sautai sur ma chaise.

"Voilà! dis-je en lui passant la salière.

— Je ne demande pas le sel, sotte! En vérité, vous devenez aussi stupide que laide!

"Je ne suis pas de votre avis, répondis-je sèchement, je me trouve très jolie.

— La bonne farce! s'écria ma tante. Jolie, vous! un petit avorton pas plus haut que la cheminée!

— Mieux vaut ressembler à une plante délicate qu'à un homme manqué, répliquai-je.

Ma tante croyait fermement avoir été une beauté et n'entendait pas raillerie sur ce sujet.

"J'ai été belle, mademoiselle, si belle qu'on nous avait donné le nom d'une déesse, à ma sœur et à moi.

— Votre sœur vous ressemblait-elle, ma tante?

— Beaucoup, nous étions jumelles.

— Son mari a dû être bien malheureux, dis-je d'un ton pénétré.

Ma tante lança une imprécation que je ne permettrai pas à ma plume de répéter.

"Du reste, repris-je avec calme, vous avez naturellement le goût d'une femme du peuple, tandis que moi, je...

Mais je restai la bouche ouverte au milieu de ma phrase; ma tante venait de casser une assiette avec le manche de son couteau. Ce que j'avais dit rendait inutiles les efforts qu'elle avait faits jusqu'alors pour me cacher sa naissance et me vengeait entièrement de ses méchancetés envers moi.

"Vous êtes un serpent! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

— Je ne crois pas, ma tante.

— Un serpent!

— Vous l'avez déjà dit, répondis-je en avalant tranquillement ma dernière fraise.

— Un serpent réchauffé dans mon sein, répéta ma tante, qui était trop en colère pour faire des frais d'imagination.

Je secouai la tête, et me dis que si j'étais serpent, je refuserais certainement de me trouver bien dans cette position.

"Permettez, repris-je, j'ai étudié cet animal dans mon histoire naturelle, et je n'ai jamais vu qu'il eût l'habitude d'être réchauffé dans le sein de qui que ce soit.

Ma tante, toujours déconcertée quand je faisais allusion à mes lectures, ne répondit rien, mais l'expression de sa physionomie me parut si peu rassurante que je m'esquivai en chantant à tue-tête:

"Il était une fois un oncle de Pavol, de Pavol, de Pavol!"

Nous étions au milieu de juin. Les papillons volaient de tous les côtés, les mouches bourdonnaient, l'air était imprégné de mille parfums; bref, le temps me parut si séduisant que j'oubliai ma prudence ordinaire. Je pris mon livre et j'allai m'installer dans un pré, à l'ombre d'une meule de foin.

J'avais le cœur un peu gros en songeant aux paroles de ma tante. Il est certain qu'il était désolant d'être si petite, si petite! Qui donc pourrait m'aimer jamais? Mais je me consolai en lisant *Péveril du Pic*. Parmi les romans de Walter Scott, c'était un de ceux que je préférais, précisément à cause de Fenella, dont la taille était certainement plus exigue que la mienne.

J'aimais, j'adorais Buckingham. J'étais en colère contre Fenella, qui lui disait des choses vraiment très dures, et, au moment où elle disparaissait par la fenêtre, je m'arrêtai dans ma lecture pour m'écrier.

"La petite niaise! un homme si délicieux!"

En disant ces mots, je levai les yeux et jetai un grand cri en voyant le curé, debout, devant moi. Les bras croisés, il me regardait avec stupéfaction. Il semblait aussi consterné que ce personnage des contes de fées qui trouve ses diamants changés en noisettes!

Je me levai un peu honteuse, car je l'avais abominablement attrapé.

"Oh! Reine..., commença-t-il.

— Mon cher curé, m'écriai-je en serrant *Péveril du Pic* sur mon cœur, je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi continuer.



Si je connaissais mon droit commercial et financier!

Et vous l'ignorez ou à peu près, pour votre malheur.

Chaque jour, vous êtes aux prises avec de nombreuses difficultés que vous ne pouvez résoudre, faute de connaissances suffisantes en matière légale. Et vous êtes alors forcé de recourir à l'intervention toujours coûteuse d'un avocat.

Voulez-vous être votre propre avocat et supprimer ainsi les frais légaux inutiles?

Tenez-vous à vous protéger contre les contrats frauduleux et équivoques?

Craignez-vous les poursuites, désirez-vous savoir quand on peut en intenter?

Etes-vous dans les affaires ou sur le point de partir commerce?

Faites-vous des transactions immobilières?

Avez-vous la gérance d'une maison financière ou d'une succession?

Outillez-vous en conséquence, prémunissez-vous, apprenez le droit usuel, perfectionnez vos connaissances légales,

AU MOYEN

D'un bon cours par correspondance, que vous suivrez le soir, sans vous dérangez, à vos heures de loisirs.

Nos cours de droit par correspondance sont ceux qui vous conviennent.

LA COMPAGNIE CANADIENNE DES COURS PAR CORRESPONDANCE

309b, rue S.-Denis
MONTREAL

Messieurs,

Veuillez m'expédier gratuitement votre prospectus concernant le cours de droit par correspondance.

Nom.......................................

Adresse...................................

....

....

— Reine, ma petite Reine, jamais je n'aurais cru cela de vous!

Cette douceur m'attendrit d'autant plus que je n'avais pas la conscience très nette, mais, par une tactique éminemment féminine, je m'empressai de changer la question.

"C'était une distraction, monsieur le curé, et je me trouve si malheureuse!

— Malheureuse, Reine?

— Croyez-vous que ce soit amusant d'avoir une tante comme la mienne! Elle ne me bat plus, c'est vrai, mais elle me dit des choses qui me font tant de peine!

Que je connaissais bien mon curé! Il avait déjà oublié ses griefs et ses sermons; d'autant qu'il y avait un grand fonds de vérité dans mes paroles.

"Est-ce pour cela que vous êtes si triste, mon bon petit enfant?

— Certainement, monsieur le curé. Pensez donc que ma tante me répète sur tous les tons que je suis un avorton, que je suis laide à faire peur!

Mes yeux s'emplirent de larmes, car ce sujet m'allait droit au cœur.

Le bon curé, très ému, se frotta le nez d'un air perplexe. Il était loin de partager les idées de ma tante sur ce point, et se demandait quel moyen il pourrait bien employer pour dissiper mon chagrin sans éveiller dans mon âme l'orgueil, la vanité et autres éléments de damnation.

"Voyons, Reine, il ne faut pas attacher trop d'importance à des choses qui périssent si vite.

— En attendant ces choses existent, répliquai-je.

— Et puis, vous verrez peut-être des gens qui ne penseront pas comme Mme de Lavalle.

— Etes-vous de ces gens-là, monsieur le curé? Me trouvez-vous jolie?

— Mais... oui, répondit le curé d'un ton piteux.

— Très jolie?

— Mais... mais oui, répondit le curé sur le même ton.

— Ah! que je suis contente! m'écriai-je en pirouettant. Que je vous aime, mon curé!

— C'est très bien, Reine; mais vous avez commis une grande faute. Vous vous êtes introduite dans la bibliothèque au risque de vous casser le cou, et vous avez lu des livres que je ne vous aurais probablement jamais donnés.

— Walter Scott, monsieur le curé, c'est Walter Scott! ma littérature en dit beaucoup de bien.

Et je lui narrai toutes mes impressions.

"Allons, me dit-il, je vous permets de continuer à lire Walter Scott; je le relirai même pour en parler avec vous, mais promettez-moi de ne pas recommencer votre escapade!

Je le lui promis de grand cœur, et dès lors nous eûmes un nouveau sujet de discussions et de disputes, car, bien entendu, nous ne fûmes jamais du même avis.

Mais bientôt l'intérêt que je prenais à mes romans se trouva effacé par un événement surprenant, inouï, qui arriva quelques semaines plus tard au Buisson.

CHAPITRE VI.

C'était un dimanche.

Notre petite église était vieille et misérable. L'autel était orné de figures d'anges peintes par le charron du village, qui se piquait d'être artiste; deux ou trois saints se contemplaient avec surprise, étonnés de se trouver si laids.

Nous possédions un harmonium dont trois notes seulement pouvaient vibrer; quelquefois le nombre en allait jusqu'à cinq, cet instrument étant, grâce à la température, sujet à des caprices, comme les rhumatismes de notre chantre, lequel rugissait pendant deux heures avec la conviction naïve et si profonde de posséder une belle voix, qu'il était impossible de lui en vouloir.

Le tabouret de l'officiant était placé au fond d'un précipice, de sorte que, de ma place, je ne voyais que la tête et le buste du curé, qui avait l'air en pénitence. Les enfants de chœur se faisaient des grimaces et chuchotaient derrière son dos, sans qu'il eût l'idée de se fâcher.

Après l'évangile, il quittait sa chasuble et son étole devant nous, les choses se passant en famille, trébuchait dans quelques trous et arrivait à la chaire.

A peine avait-il ouvert la bouche que les bonnes femmes prenaient une pose commode afin de faire un petit somme; que Perrine profitait de l'assoupissement général pour lancer quelque œillade dans le banc voisin du nôtre et que Reine de Lavalle se préparait à méditer sur les vicissitudes de la vie représentées par une tante et l'ennui des sermons.

Pendant une heure, il nous mettait sous les yeux la grande iniquité dans laquelle nous étions plongés; puis, descendait de la chaire du pas triomphant d'un conquérant qui vient de trancher quelque nœud gordien.

L'auditoire se réveillait alors en sursaut, sauf Suzon trop contente d'entendre dire du mal de l'humanité, pendant que le curé fustigeait ses ouailles de ses fleurs de rhétorique.

C'était donc un dimanche. Il faisait une chaleur écrasante, et en revenant à la maison, Suzon nous dit:

"Il y aura de l'orage avant la fin de la journée.

Cette prophétie me fit plaisir; un orage était un incident heureux dans ma vie monotone, et, malgré ma poltronnerie, j'aimais le tonnerre et les éclairs.

Pendant la première partie de l'après-midi, j'errai comme une âme en peine dans le jardin et le petit bois.

Vers quatre heures, rentrant dans la maison, je montai dans le corridor du premier, et, le visage collé contre la vitre d'une grande fenêtre, je m'amusai à suivre des yeux le mouvement des nuages qui s'amoncelaient au-dessus du Buisson et nous amenaient l'orage annoncé par Suzon.

Je fus distraite dans mes réflexions en remarquant que Perrine, cachée dans un petit coin se laissait embrasser par un gros rustaud qui avait passé un bras autour de sa taille.

J'ouvris vivement la fenêtre, et criai en frappant des mains:

"Très bien, Perrine; je vous vois, mademoiselle!"

Perrine, épouvantée, prit ses sabots dans sa main et courut se réfugier dans l'étable. Le gros rustaud tira son chapeau et m'examina avec un sourire niais qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

Je riais de tout mon cœur, quand une voiture légère, que je n'avais pas entendue approcher, entra dans la cour. Un homme sauta à terre, dit quelques mots au domestique qui l'accompagnait et regarda autour de lui pour trouver à qui parler. Ne voyant personne, il donna de grands coups de poing dans la porte.

Ma tante, Suzon, surgirent ensemble devant lui, et je certifie que, dès cet instant, j'eus la plus favorable opinion de son courage, car il ne manifesta aucun effroi. Il salua légèrement, puis je compris d'après ses gestes que, le ciel menaçant l'ayant inquiété, il demandait à se réfugier au Buisson.

Au même moment, en effet, l'orage éclata avec une grande violence.

Ne m'étant frottée à personne, n'ayant jamais rien comparé, j'avais la plus grande confiance en moi-même, et j'ignorais complètement ce qu'était la timidité.

Néanmoins, devant cette aventure qui semblait évoquée par mes pensées, le cœur me battait bien fort, et j'hésitai si longtemps à entrer dans le salon que j'étais encore à la porte quand le curé arriva tout ruisselant, mais bien content.

"Monsieur le curé, m'écriai-je en m'élançant vers lui, il y a un homme dans le salon!

— Eh bien, Reine? un fermier sans doute?

— Mais non, monsieur le curé, c'est un homme véritable.

— Comment, un homme véritable?

— Je veux dire que ce n'est ni un curé, ni un paysan; il est jeune et bien habillé. Entrons vite!

Nous entrâmes, et je faillis jeter un cri de surprise en remarquant que ma tante avait une expression vraiment gracieuse et qu'elle souriait agréablement à l'inconnu.

Il était grand, assez gros, avec une figure épanouie, franche et ouverte. Ses cheveux blonds étaient coupés ras, il possédait des moustaches tordues en pointe, une



POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Dept. R, No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

bouche bien dessinée et des dents blanches qu'un rire franc et naturel montrait souvent. Toute sa personne respirait l'amour de la vie.

Il se leva en nous voyant entrer, et attendit un instant que ma tante fît la présentation. Mais ce cérémonial était aussi ignoré d'elle que des habitants du Groenland, et il se présenta lui-même sous le nom de Paul de Conprat.

"De Conprat! s'écria le curé; êtes-vous le fils de cet excellent commandant de Conprat que j'ai connu autrefois?

— Mon père est en effet commandant, monsieur le curé. Vous l'avez connu?

— Il m'a rendu service il y a bien des années. Quel brave, quel excellent homme!

— Je sais que mon père est aimé de tout le monde, répondit M. de Conprat, le visage plus épanoui que jamais. C'est pour moi un bonheur toujours nouveau de le constater.

— Mais, reprit le curé, n'êtes-vous pas parent de M. de Pavol?

— Parfaitement; cousin au troisième degré.

— Voici sa nièce, dit le curé en me présentant.

"Je suis enchanté de faire la connaissance d'une aussi charmante cousine", me dit-il.

Ce compliment provoqua chez moi un petit frisson agréable, et je mis ma main dans la sienne sans le moindre embarras.

"Pas précisément cousins, dit le curé en prisant d'un air de jubilation; M. de Pavol n'est que l'oncle par alliance de Reine; sa femme était une demoiselle de Lavalle.

— Ça ne fait rien, s'écria M. de Conprat, je ne renonce pas à notre parenté. D'ailleurs, si l'on cherchait bien, on trouverait des alliances entre ma famille et celle des de Lavalle.

Nous nous mîmes à causer comme trois bons amis, et il me sembla que nous nous étions toujours vus et aimés. J'éprouvais cette impression bizarre qui fait supposer que ce qui se passe immédiatement sous vos yeux est déjà arrivé à une époque lointaine, si lointaine qu'on n'en a gardé qu'un souvenir vague et presque effacé.

Mais j'avais beau passer en revue dans mon esprit tous les héros de roman que je connaissais, je n'en trouvais pas un seul aussi dodu que mon héros à moi. Il était gros, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais si bon, si gai, que ce défaut physique se transforma à mes yeux en une qualité transcendante. Bientôt même mes héros imaginaires me parurent dénués de charme. Malgré leur taille élégante, ils étaient radicalement effacés par ce bon gros garçon bien vivant et joyeux que je revêtais d'une foule de qualités.

Cependant, quoique l'orage eût diminué de violence, la pluie ne cessait pas, et, l'heure du dîner approchant, ma tante invita Paul de Conprat à le partager avec nous. Il accepta avec un empressement qui me ravit.

Je m'esquivai un instant pour aller affronter la mauvaise humeur de Suzon.

"Suzon, dis-je en entrant dans la cuisine, d'un air excité, M. de Conprat dîne avec nous. Avons-nous un gros chapon, du lait, des fraises, des cerises?

— Hé! Seigneur, que d'affaires! grogna Suzon; il y a ce qu'il y a, voilà!

— Grande vérité, Suzon! mais réponds-moi donc! Un chapon, ce ne sera peut-être pas suffisant?

— C'est pas un chapon, mademoiselle, c'est un dindon; voyez un peu!

Et Suzon, avec un vif mouvement d'orgueil ouvrit la rôtissoire et me fit admirer l'animal.

" Bravo! dis-je. Mais le lait égoutté, Suzon, est-il réussi? Y en a-t-il beaucoup? Et la salade, assaisonne-la bien!

— J'ai l'habitude de réussir ce que je fais, mademoiselle. D'ailleurs, ce monsieur n'est ni un prince ni un empereur, je suppose. C'est un homme comme un autre, il s'arrangera de ce qu'on lui donnera.

— Un homme comme un autre, Suzon! dis-je indignée. Tu ne l'as donc pas vu?

— Ma foi si, mademoiselle, je l'ai vu! et entendu, je peux bien le dire! Est-il permis à un chrétien de cogner ainsi à tour de bras à la porte d'une maison honnête? Après cela, amourachez-vous de lui, si vous voulez!"

J'ouvrais la bouche pour répondre vertement, mais je m'arrêtai prudemment, en songeant que, pour se venger et me contrarier, Suzon serait bien capable de donner un coup de feu à son dindon.

M. de Conprat avait un de ces heureux caractères qui prennent chaque chose du meilleur côté. Et puis il possédait la faculté de s'identifier au milieu dans lequel il se trouvait.

Il examina la table d'un air joyeux, avala son potage sans cesser de parler, fit des compliments à Suzon et poussa de véritables cris de joie à l'apparition du dindon.

"Il faut avouer, monsieur le curé, dit-il, que la vie est une heureuse invention, et qu'Héraclite était doué d'une forte dose de stupidité.

— Ne médisons pas des philosophes, répondit le curé, ils ont quelquefois du bon.

— Vous êtes plein de bienveillance, monsieur le curé. Pour moi, si j'étais gouvernement, je mettrais les fous dehors et les philosophes à leur place, en ayant soin de ne pas les isoler les uns des autres, de façon qu'ils puissent mieux se dévorer.

— Qu'est-ce que c'est qu'Héraclite? dit ma tante.

— Un imbécile, madame, qui passait son temps à pleurnicher. Etait-ce ridicule, mon Dieu! et l'avoir fait passer pour cela à la postérité.

— Peut-être, insinuai-je, vivait-il avec plusieurs tantes, ça lui avait aigri le caractère.

M. de Conprat me regarda d'un air étonné et partit d'un grand éclat de rire. Le curé me fit les gros yeux, mais ma tante, aux prises avec le dindon, qu'elle découpait avec art, je dois l'avouer, n'avait pas entendu.

"L'histoire passe ce fait sous silence, ma cousine.

Tout en parlant sans discontinuer, il mangeait avec un appétit et un entrain sans pareils.

"Je vous avais bien prévenus, nous dit-il que j'avais une faim de cannibale.

— Quel argent vous devez dépenser pour votre table! s'écria ma tante, qui avait la spécialité de saisir le côté mercantile des choses et de dire ce qu'il ne fallait pas dire.

— Vingt-trois mille trois cent soixante-dix-sept francs, madame, répondit M. de Conprat avec un grand sérieux.

— Pas possible! marmotta ma tante stupéfaite.

Nous allions quitter la table quand Suzon entr'ouvrit la porte et, passant la tête dans l'ouverture, nous dit d'un ton rogue:

"J'ai du café, faut-il l'apporter?

— Qui vous a permis..., commença ma tante.

— Oui, oui, dis-je en l'interrompant vivement, apporte-le tout de suite."

Je l'aurais bien embrassée pour cette bonne idée, mais ma tante ne partageait pas mon avis. Elle disparut pour aller se disputer avec Suzon, et nous ne la revîmes que dans le salon.

"Vous avez une excellente cuisinière, ma cousine, dit Paul de Conprat en sirotant son café.

— Oui, mais si grognon!

— C'est un détail, cela.

— Et ma tante, comment la trouvez-vous? demandai-je d'un ton confidentiel.

— Mais... assez majestueuse, répondit M. de Conprat un peu embarrassé.

— Ah! majestueuse... vous voulez dire désagréable?

— Reine! murmura le curé.

— Eh bien, parlons d'autre chose, monsieur le curé, mais je voudrais bien avoir l'heureux caractère de mon cousin et découvrir le bon côté de ma tante.

— Ayez un peu de philosophie pratique, charmante cousine, c'est là une base sérieuse pour le bonheur et la seule philosophie qui me paraisse avoir le sens commum.

Quel malheur que vous ne soyez pas ma tante, comme nous nous aimerions!

— Pour cela, j'en réponds! s'écria-t-il en riant. Mais si cela vous était égal, je préférerais ne pas changer de sexe et être votre oncle.

— Je ne demanderais pas mieux, car je ne suis pas comme François Ier, moi! j'ai une antipathie prononcée pour les femmes.

— Vraiment, reprit-il en riant de tout son cœur, vous connaissez les goûts de François Ier?

HÔPITAL PRIVÉ

— DU —

Docteur MILETTE

Ancien stagiaire de l'Hôpital Broca, PARIS.

Spécialité: MALADIES DE LA FEMME

Consultations:
2 à 4
7 à 8

Tél. EST 7277

20 Carré St-Louis
MONTRÉAL

Le curé fit un geste désespéré auquel M. de Conprat répondit par un clignement d'yeux expressif, qui voulait dire: "Soyez tranquille, je comprends!"

"A propos d'oncle, dis-je, vous connaissez beaucoup M. de Pavol?

— Oui, beaucoup.

— Et sa fille, comment est-elle?

— On la dit fort belle.

— Que je voudrais bien être au Pavol! soupirai-je. Nous nous verrions souvent.

— Qui sait, petite cousine? peut-être ne vous plairais-je plus si vous me connaissiez mieux. Cependant je puis certifier que je suis un brave garçon; sauf que j'ai une passion pour le dindon et que j'aime les jolies femmes à la folie, je ne me connais pas le plus petit vice.

— Aimer les jolies femmes, ce n'est pas un défaut! Mais assimiler un dindon à une jolie femme, c'est peu flatteur pour cette dernière.

— C'est vrai, ma phrase était malheureuse.

— Je vous pardonne. Ainsi, vous me trouvez jolie?

Il y avait au moins deux heures que je me répétais, qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de m'éclairer sur un sujet palpitant d'intérêt pour moi. Depuis le commencement du dîner, j'attendais le moment de placer ma question. Non pas que j'eusse des doutes sur la réponse, mais s'entendre dire qu'on est jolie par autre chose qu'un curé..., c'est délicieux!

"Jolie, ma cousine! Jamais je n'ai vu de plus beaux yeux et une plus jolie bouche!

— Quel bonheur! et comme c'est agréable, les hommes, quoi qu'en dise ma tante!

— Madame votre tante n'aime pas les hommes? Il est certain qu'elle a passé l'âge de la coquetterie.

— La coquetterie! Est-ce que vous trouvez qu'il faut être coquette?

— Sans doute, cousine; c'est une grande qualité.

— Vous ne m'avez pas appris cela, monsieur le curé! m'écriai-je.

Le malheureux curé, pendant cette conversation s'épongeait la figure, et avalait avec effort son café, qui lui semblait plein d'amertume.

"M. de Conprat se moque de vous, me dit-il.

— Est-ce vrai, mon cousin?

— Mais pas du tout, répondit Paul de Conprat. A mon avis, une femme qui n'est pas coquette n'est pas une femme.

— Bien, je vais tâcher de le devenir alors!

— Passons dans le salon, mademoiselle de Lavalle, dit le curé en se levant.

"Bon, pensai-je, voilà le curé fâché. Je n'ai pourtant rien dit de travers."

Dans le salon, assis à côté l'un de l'autre, Paul de Conprat et moi, nous continuâmes la conversation sur un ton mystérieux.

Ma tante, abasourdie par mon audace et la joie qui rayonnait sur mon visage, ne disait rien. Le curé était si vivement préoccupé qu'il oubliait de se mettre en tiers entre nous.

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Berceurs, caressants, pénétrants et d'une rare distinction, tels sont les inimitables: "Royalis Flor", "Secret de Femme", "Mon Béguin".
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs

Enfin, M. de Conprat se leva pour partir.

Il fit des adieux affectueux au curé et remercia ma tante; puis il prit ma main et me dit à voix basse.

"J'aurais désiré que cette soirée n'eût jamais de fin, ma cousine.

— Et moi donc! mais vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Certes; et dans peu de temps, j'espère!

Il approcha ma main de ses lèvres, et cet hommage fut pour moi un plaisir si nouveau, si vif et si parfait que j'eus l'idée incongrue de..., mon Dieu! faut-il l'avouer? — Oui, j'eus l'idée, — que je n'exécutai pas, — de me jeter à son cou et de l'embrasser sur les deux joues, malgré ma tante, malgré le curé qui nous surveillait comme un dragon d'une nouvelle espèce, comme un excellent dragon joufflu et débonnaire.

CHAPITRE VII.

Mon esprit, après le départ de M. de Conprat, vécut pendant plusieurs jours dans une espèce de béatitude qu'il me serait difficile de décrire. J'éprouvais des sensations qui se manifestaient par des gambades ou des pirouettes, car ce dernier exercice, durant un temps assez long, a été ma manière d'exprimer une foule de sentiments.

Quand j'avais permis à mon imagination de s'égarer dans des sentiers ombreux, si obscurs qu'elle galopait à tâtons, je la laissais revenir à la lumière et contempler M. de Conprat. Je riais au souvenir de sa figure franche, de son bon rire. J'aimais le bon rire. J'aimais le baiser qu'il avait mis sur ma main, et j'éprouvais une véritable allégresse en songeant que, si j'avais suivi mon idée, j'aurais pu l'embrasser sur les deux joues. Je restai longtemps sur ces douces sensations jusqu'à ce que j'en vinsse à me demander pourquoi mon âme passait par ces phases diverses.

Je découvris que j'étais amoureuse. Cette découverte me transporta de la joie la plus vive. D'abord, parce que ma vie se trouvait embellie d'un charme qui, quoique vague, n'en était pas moins réel. Ensuite, parce que si j'aimais, j'étais certainement aimée. En effet, j'aimais M. de Conprat parce qu'il m'avait paru charmant, par conséquent ma vue avait dû produire le même ravage dans son cœur, car il me trouvait ravissante.

Une découverte en amène une autre, et j'en vins à penser que la charité pouvait bien ne jouer qu'un rôle très effacé dans la sympathie que François Ier éprouvait pour les femmes en général et Anne de Pisseleu en particulier; que l'amour ne ressemblait point à l'affection, puisque j'adorais mon curé et que je ne désirais jamais l'embrasser, tandis que je ne me serais pas fait prier pour sauter au cou de Paul de Conprat; qu'il était bien ridicule de prendre un ton mystérieux et des faux-fuyants pour parler d'une chose si naturelle dans laquelle, évidemment, il n'y avait pas l'ombre de mal.

"Mais un curé, pensais-je, doit avoir sur l'amour des idées erronées et extraordinaires, car, puisqu'il ne peut pas se marier, il ne peut pas aimer. Pourtant François Ier était marié, et... Je ne comprends rien à tout cela! et il faut que je m'éclaire."

Il y avait un tel chaos dans mes pensées, que, malgré mes préventions dédaigneuses sur les appréciations de mon curé, je résolus d'entamer avec lui ce sujet scabreux.

Nous étions assis à notre fenêtre; ma tante, souffrante depuis quelque temps, s'était retirée dans sa chambre; j'errais dans la lune, et le curé s'évertuait à m'expliquer mes problèmes.

"Voyez donc ce que vous avez fait, Reine! vous avez opéré sur des kilogrammes au lieu d'opérer sur des grammes. Et ici, étant donnés 3/5 multipliés par...

— Monsieur le curé, dis-je, devinez quelle est la chose la plus ravissante sur la terre?

— Quoi donc, Reine?

— L'amour, monsieur le curé.

— De quoi allez-vous parler, ma petite!

— Oh! d'une chose que je connais très bien.

— Voilà ce que c'est que de lire des romans, mademoiselle; vous prenez au sérieux ce qui n'est qu'imaginaire.

— Que c'est mal de parler contre votre pensée, monsieur le curé! Vous savez bien qu'on s'aime d'amour dans la vie et que c'est tout à fait charmant.

— C'est là un sujet qui ne regarde pas les jeunes filles Reine.

— Comment, cela ne regarde pas les jeunes filles! puisque ce sont elles qui aiment et sont aimées.

— Que je suis malheureux, s'écria le curé, d'avoir affaire à une tête pareille!

— Ne dites pas de mal de ma tête, mon curé; moi je l'aime beaucoup, surtout depuis que M. de Conprat l'a trouvée si jolie.

— M. de Conprat s'est moqué de vous, Reine. Il vous a prise pour une petite fille sans conséquence.

— Pas du tout, car il m'a embrassé la main. Et savez-vous quelle a été mon idée, dans ce moment-là?

— Voyons? répondit le curé.

— Eh bien, monsieur le curé, j'ai été sur le point de lui sauter au cou.

— Stupidité! On ne saute pas au cou de personne quand on ne connaît pas les gens.

— Oh! oui, mais lui!... Et puis, si c'avait été une femme, je n'aurais certainement pas eu cette idée-là.

— Pourquoi, Reine? Vous dites des bêtises.

— Oh! parce que... Mon bon curé, dis-je d'un ton insinuant, si vous étiez bien aimable?

— Quoi encore, Reine?

— Eh bien, je vous ferais quelques petites questions sur des sujets qui me trottent par la tête?

— Eh bien, Reine, je vous écoute. Mieux vaut parler ouvertement de ce qui vous préoccupe que de vous casser la tête et de divaguer.

— Je ne me casse rien du tout, monsieur le curé, et je ne divague pas; seulement je pense beaucoup à l'amour, parce que...

— Parce que?

— Rien. Pour commencer, dites-moi comment il se fait que si vous m'embrassiez la main je trouverais cela ridicule et pas très agréable, bien que je vous aime de tout mon cœur, tandis que c'est exactement le contraire quand il s'agit de M. de Conprat?

— Comment, comment? Que dites-vous donc, Reine?

— Je dis que j'ai trouvé très agréable que M. de Conprat m'embrassât la main, tandis que si c'était vous...

— Mais, ma chère petite, votre question est absurde, et l'impression dont vous par-

lez ne signifie rien et ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

— Ah!... ce n'est pas mon avis. J'y pense souvent, et voici ce que j'ai découvert: c'est que si l'action de M. de Conprat m'a paru agréable, c'est parce qu'il est jeune et qu'il pourrait être mon mari, tandis que vous êtes vieux et qu'un curé ça ne se marie jamais.

— Reine, dit le curé hors de lui, en voilà assez. Je vous le dis très sérieusement, il y a des sujets dont vous ne devez pas parler et que vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous êtes trop jeune.

Le curé mit son chapeau sous son bras et il resta deux jours sans venir au Buisson si bien, que, désolée de l'avoir tant taquiné, je m'acheminai le troisième jour vers le presbytère pour faire amende honorable.

"Monsieur le curé, dis-je d'un ton relativement humble, vous êtes fâché?

— Un peu, petite Reine, vous ne voulez jamais m'écouter.

— Je vous promets de ne plus parler de l'amour, monsieur le curé.

— Tâchez, surtout, Reine, de ne pas penser à des choses que vous ne comprenez pas.

— Oh! que je ne comprends pas..., m'écriai-je en prenant feu immédiatement, je comprends très bien, et, en dépit de tous les curés de la terre, je soutiendrai que...

— Allons, interrompit le curé, découragé, vous voilà déjà en défaut.

— C'est vrai, mon cher curé, mais je vous assure qu'un curé n'entend rien à tout cela.

— Et Reine de Lavalle non plus. J'irai vous donner une leçon aujourd'hui, ma petite.

C'est ainsi que se termina la dispute la plus grave que j'aie jamais eue avec mon curé.

Cependant, les jours s'écoulant et Paul de Conprat ne revenant pas, mon système nerveux s'ébranla. Un mois après l'aventure mémorable, j'avais perdu mes espérances, et, l'ennui aidant, je tombai dans une morne tristesse.

C'est alors que le curé se brouilla avec ma tante.

Assise sous la fenêtre du salon, j'entendis la conversation suivante:

"Madame, dit le curé, je viens vous parler de Reine.

— Pourquoi cela?

— Cette enfant s'ennuie, madame. La visite de M. de Conprat a ouvert à son esprit des horizons déjà éclaircis par les quelques romans qu'elle avait lus. Il lui faut de la distraction.

— De la distraction! Où voulez-vous que je la prenne? Je ne peux pas remuer, je suis malade.

— Aussi, madame, je ne compte pas sur vous pour la distraire. Il faut écrire à M. de Pavol et le prier de prendre Reine chez lui pendant quelque temps.

— Ecrire à M. de Pavol... La petite ne voudrait plus revenir ici.

— C'est possible, mais c'est là une considération secondaire dont on s'occupera plus tard. Ensuite, elle est appelée à vivre un jour ou l'autre dans le monde, il me paraît nécessaire qu'elle voie beaucoup de choses dont elle n'a pas la moindre idée.

— Reine ne sortira pas d'ici.

— Mais, madame, je vous répète que c'est urgent. Reine est triste, sa tête est vive et je suis certain qu'elle s'imagine être éprise de M. de Conprat.

— Ça m'est égal! dit ma tante, qui était bien incapable de comprendre les raisons du curé.

— La solitude est contraire à Reine; un peu de distraction lui fera oublier ce qui n'est qu'un enfantillage.

— Monsieur le curé, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Je ferai à ma tête, et non à la vôtre.

— Madame, j'aime cette enfant de tout mon cœur et je n'entends pas qu'elle soit malheureuse! Vous l'avez enterrée au Buisson, et je puis dire que, sans moi, elle eût grandi dans l'ignorance, l'abrutissement, et qu'elle eût été une petite plante sauvage ou étiolée. Je vous le répète, il faut écrire à M. de Pavol.

—C'est trop fort! s'écria ma tante, furieuse. Sortez d'ici et n'y remettez pas les pieds.

— Très bien, madame, je sais maintenant ce que je dois faire.

Le curé me trouva dans l'avenue tout éplorée.

"Est-il possible, mon bon curé!... Mis à la porte à cause de moi!... Qu'allons-nous devenir si nous ne nous voyons plus?

— Vous avez entendu la discussion, mon petit enfant?

— Oui, oui, j'étais sous la fenêtre. Quelle femme! quelle...

— Ce soir même, j'écris à votre oncle.

— Ecrivez vite, mon cher curé. Pourvu qu'il vienne me chercher tout de suite!

— Espérons-le, répondit le curé.

Mais différents devoirs l'empêchèrent d'écrire le soir même à M. de Pavol, et, le lendemain ma tante, qui luttait depuis quelques semaines contre la maladie, tombait dangereusement malade. Cinq jours plus tard, la mort frappait à la porte du Buisson et changeait la face de ma vie.

CHAPITRE VIII.

Je me réfugiai au presbytère immédiatement après la mort de ma tante.

Le curé avait écrit à M. de Pavol pour lui apprendre que Mme de Lavalle était malade, mais les progrès du mal furent si rapides que mon oncle reçut la dépêche lui annonçant le dénouement fatal avant d'avoir pu répondre à la lettre du curé.

Nous reçûmes une lettre dans laquelle il disait que, imparfaitement remis d'un accès de goutte, il ne viendrait pas au Buisson. Il priait le curé de me conduire quelques jours plus tard à C..., espérant être assez bien pour venir m'y chercher.

Ma tante fut enterrée sans faste et sans cérémonie.

Je revins de l'enterrement en faisant beaucoup d'efforts pour éprouver un peu de désolation. Quelles que fussent les remontrances de ma conscience, un sentiment de délivrance s'agitait dans ma tête et dans mon cœur. Cependant, si j'avais connu le mot d'un homme célèbre, je me le serais certainement approprié, et j'affirme que j'aurais crié dans un superbe accès de misanthropie:

"Je ne sais pas ce qui se passe dans le cœur d'une misérable mais je connais celui d'une honnête petite fille, et ce que j'y vois m'épouvante!"

Mon oncle avait fixé le jour de mon départ au 10 août, nous étions au 8, et je passai ces deux jours avec le curé, dont la bonne figure s'altérait d'heure en heure à la pensée de notre séparation.

Le mardi matin, il me fit préparer un excellent déjeuner, et nous nous installâmes une dernière fois en face l'un de l'autre pour essayer de prendre des forces. Mais chaque bouchée nous étouffait, et j'avais toutes les peines du monde à retenir mes larmes.

La nuit, pour le pauvre curé, s'était passée sans sommeil. Il avait trop de chagrin pour dormir, et, ne pouvant m'accompagner à C..., il avait écrit à mon oncle une lettre dans laquelle il énumérait mes qualités, petites, grandes et moyennes. De défauts, il n'était point question.

"Mon cher petit enfant, me dit-il après un long silence, vous n'oublierez pas votre vieux curé?

— Jamais, jamais! dis-je avec élan.

— Vous n'oublierez pas non plus mes conseils. Méfiez-vous de l'imagination, petite Reine. Je la compare à une belle flamme qui éclaire, vivifie une intelligence lorsqu'on la nourrit discrètement; mais si on lui donne trop d'aliments, elle devient un feu de joie qui embrase la maison, et l'incendie laisse derrière lui de la cendre et des scories.

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTRÉAL

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

— Je m'efforcerai de gouverner la flamme avec sagesse, monsieur le curé; mais je vous avoue que j'aime assez les feux de joie.

— Oui, mais gare à l'incendie! Ne jouons pas avec le feu, Reine.

— Rien qu'un petit feu de joie, monsieur le curé, c'est charmant! Et si on a peur de l'incendie, on jette un peu d'eau froide sur le foyer.

— Mais où trouve-t-on l'eau froide, ma petite?

— Ah! je n'en sais rien encore, mais je l'apprendrai peut-être un jour.

— Plaise à Dieu que non! s'écria le curé. L'eau froide, mon cher petit enfant, ce sont les désillusions et les chagrins, et je prierai chaque jour ardemment pour qu'ils soient écartés de votre route.

Les larmes me gagnaient en entendant mon curé parler ainsi, et j'avalai un grand verre d'eau pour calmer mon émotion.

"Avant de vous quitter, repris-je, je dois vous prévenir que je me crois un goût très prononcé pour la coquetterie.

— C'est là le point faible chez toutes les femmes, je sais cela, dit le curé avec son bon sourire, mais pas trop n'en faut, Reine. Du reste, la fréquentation du monde vous apprendra à équilibrer vos sentiments et votre oncle, d'ailleurs, saura bien vous guider.

— Que ce doit être charmant, le monde, monsieur le curé! et je suis sûre de plaire, étant si jolie...

Il me regarda en souriant, mais ses lèvres tremblaient, car l'heure du départ approchait.

"Prenez garde d'avoir froid en route, Reine.

— Mais, monsieur le curé, nous sommes au mois d'août, on étouffe!

— C'est vrai, répondit le curé qui perdait un peu la tête. Alors ne vous couvrez pas trop de peur d'attraper un refroidissement.

Nous nous levâmes après avoir fait de vains efforts pour grignoter quelques miettes de pain et de pâté.

"Que j'ai de chagrin, m'écriai-je en éclatant subitement en sanglots, que j'ai de chagrin de vous quitter, mon cher curé! Qu'allez-vous devenir sans moi, mon pauvre curé?

Le curé ne répondit rien. Il se moucha fortement et réussit à dominer l'émotion qui, l'étreignant à la gorge, ne demandait qu'à se faire jour par quelques sanglots.

La maringotte était à la porte.

Je dis à Jean d'aller en avant, et le curé et moi nous fîmes à pied un petit bout de chemin.

"Je vous écrirai tous les jours, monsieur le curé.

— Je n'en demande pas tant, mon cher enfant. Ecrivez-moi seulement une fois par mois, et bien intimement.

— Je vous écrirai tout, même mes idées sur l'amour.

— Nous verrons ça! dit le curé avec un sourire incrédule. La vie que vous aurez sera si nouvelle pour vous, remplie de tant de distractions, que je ne compte pas beaucoup sur votre exactitude.

Jean s'était arrêté pour nous attendre, et je vis qu'il fallait partir. Je saisis les mains de mon curé en pleurant de tout mon cœur.

"La vie a de bien vilains moments, monsieur le curé!

— Ça passera, ça passera, répondit-il d'une voix entrecoupée. Adieu, mon cher bon petit enfant, ne m'oubliez pas, et méfiez-vous, méfiez-vous...

Mais il ne put achever sa phrase et m'aida précipitamment à monter dans la cariole.

"Adieu, mon curé, adieu, mon vieux curé", m'écriai-je.

Il fit un geste affectueux et se détourna brusquement. A travers mes larmes, je le vis s'éloigner à grands pas et mettre son chapeau sur sa tête, preuve péremptoire que son moral était non seulement dans la plus violente agitation, mais absolument sans dessus dessous.

Après avoir sangloté dix bonnes minutes, je jugeai qu'il était temps de suivre l'avis de Perrine, laquelle répétait sur tous les tons:

"Faut se faire une raison, mamselle, faut se faire une raison!

Je fourrai mon mouchoir dans ma poche et je me mis à réfléchir.

Vraiment, la vie est une chose bien étrange! Qui aurait cru, quinze jours plus tôt, que mes rêves se réaliseraient si promptement et que je verrais prochainement M. de Conprat? Cette idée séduisante chassa les derniers nuages qui assombrissaient mon esprit, et je me pris à songer que le firmament était beau, la vie douce, et que les tantes qui s'en vont au ciel ou dans le purgatoire sont douées d'une raison supérieure.

Ma seconde pensée fut pour mon oncle. Je m'inquiétais extrêmement de l'impression que j'allais produire sur lui, et j'avais conscience que la robe noire et le singulier chapeau dont Suzon m'avait fagotée étaient bien ridicules. Il m'enlaidissait évidemment, et, cette idée ne pouvant pas se supporter, j'ôtai mon chapeau, j'en fis un bouchon, et je le mis dans ma poche, dont l'ampleur, la profondeur faisaient honneur au génie pratique de Suzon.

Ensuite j'étais tourmentée par la crainte de paraître stupide, car je savais qu'une multitude de choses, qui semblent naturelles à tout le monde, seraient pour moi la source de surprises et d'admirations. Je résolus donc, pour ne point mettre mon amour-propre en péril de moquerie de dissimuler soigneusement mes étonnements.

Ces diverses préoccupations m'empêchèrent de trouver la route longue, et je me croyais encore bien loin de C..., lorsque nous étions sur le point d'y entrer. Nous nous rendîmes directement à la gare.

Mon oncle n'étant ni grand ni maigre, je me l'étais naturellement figuré sec et long. Aussi fus-je assez étonnée quand je vis un bonhomme à la démarche lourde s'approcher de la carriole et s'écrier, — si tant est que mon oncle criât jamais:

"Bonjour, ma nièce; je crois vraiment que j'ai failli attendre."

Il me donna la main pour descendre de voiture et m'embrassa cordialement. Après quoi, m'examinant de la tête aux pieds, il me dit:

"Pas plus haute qu'une elfe, mais diablement jolie!

— C'est bien mon avis, mon oncle; et celui de mon curé, et celui de... Mais voici une lettre du curé pour vous, mon oncle.

— Pourquoi n'est-il pas ici?

— Il a été retenu par plusieurs cérémonies religieuses.

— Tant pis, j'aurais été content de le voir. Vous n'avez pas de chapeau, ma nièce?

— Si, mon oncle; il est dans ma poche.

— Dans votre poche! Pourquoi cela?

— Parce qu'il est affreux, mon oncle.

— Belle raison! A-t-on jamais vu porter son chapeau dans sa poche! On ne voyage pas sans chapeau, ma petite. Dépêchez-vous de vous coiffer pendant que je fais enregistrer vos bagages.

Assez déconcertée par cette algarade, je replantai mon chapeau sur ma tête, non sans constater qu'un voyage dans une poche n'était nullement hygiénique pour ce spécimen de l'industrie humaine.

Après cela je fis mes adieux à Jean et à Perrine.

"Ah! mamselle, me dit Perrine, vous seriez une belle et bonne vache que je n'aurais pas plus de chagrin en vous quittant.

— Grand merci! dis-je moitié riant, moitié pleurant. Embrassons-nous, et adieu! Adieu Jean.

— A vous revoir, mamselle, dit Jean en riant bêtement, manière comme une autre de manifester de l'émotion.

Quelques instants après, j'étais dans le train, assise en face de mon oncle, absolument effarée, étourdie par le mouvement de la gare et la nouveauté de ma position.

Quand je fus un peu remise, j'examinai M. de Pavol.

Mon oncle, de hauteur moyenne, bien charpenté, avec des épaules larges, des mains épaisses, rouges, peu soignées, n'offrait point au premier abord un aspect aristocratique.

Il ne parlait pas beaucoup, et toujours avec lenteur, mais le mot portait généralement. Il se plaisait parfois à employer des expressions énergiques qui produisaient un effet d'autant plus singulier qu'elles étaient dites lentement et posément.

J'étais naturellement trop inexpérimentée pour faire immédiatement une étude approfondie de M. de Pavol, mais je le regardais avec le plus grand intérêt. Lui, de son côté, tout en lisant la lettre que j'avais apportée, jetait de temps en temps un regard observateur sur moi, comme pour constater que ma physionomie ne contredisait pas les assertions du curé.

"Vous me regardez bien fixement, ma nièce, me dit-il; me trouveriez-vous beau par hasard?

— Pas le moins du monde.

Mon oncle fit une légère grimace.

"Voilà de la franchise, ou je ne m'y connais pas. Et pourriez-vous me dire pourquoi vous êtes si pâle?

— Parce que je meurs de peur, mon oncle.

— Peur! et de quoi?

— Nous allons si vite, c'est effrayant!

— Ah! très bien, je comprends, c'est la première fois que vous voyagez. Rassurez-vous il n'y a aucun danger.

— Et ma cousine, mon oncle, est-elle au Pavol?

— Certainement, elle se réjouit beaucoup de faire votre connaissance.

Mon oncle m'adressa quelques questions sur ma tante, sur ma vie au Buisson,

Mademoiselle Simard

Brevet d'Enseignement d'Académie de Musique de Québec

Professeur de piano et de théorie

Tél. Est 3280 59, rue S.-Denis

puis il prit un journal et ne dit plus un mot jusqu'à notre arrivée à V...

Nous montâmes alors dans un landau à deux chevaux, qui devait nous conduire au Pavol.

A peine installée, mon oncle me donna un sac de gâteaux pour me réconforter et se plongea dans un nouveau journal.

Cette manière de procéder commença à m'agacer.

Outre qu'il n'est pas dans ma nature de rester silencieuse très longtemps, j'avais un grand nombre de questions à faire. De sorte que lorsque je fus blasée sur le plaisir de me sentir emportée dans une voiture jolie, douce, bien capitonnée, je me hasardai à rompre le silence.

"Mon oncle, dis-je, si vous vouliez ne plus lire, nous pourrions causer un peu.

— Volontiers, ma nièce, répondit mon oncle en pliant immédiatement son journal. Sur quoi allons-nous disserter? Sur la question d'Orient, l'économie politique, l'habillement des poupées et les mœurs des sapajous?

— Tout cela m'intéresse peu; et quant aux mœurs des sapajous, j'imagine, mon oncle, que j'en sais autant que vous là-dessus.

— Très possible, en effet, répliqua M. de Pavol, assez étonné de mon aplomb. Eh bien, choisissez votre sujet.

— Dites-moi, mon oncle, n'êtes-vous pas un peu mécréant?

— Hein! que diable dites-vous là, ma nièce?

— Je vous demande, mon oncle, si vous n'êtes pas un peu mécréant ou sacripant?

— Vous... moquez-vous de moi? s'écria mon oncle en employant un verbe fort peu parlementaire.

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, c'est une étude de mœurs que je commence, plus intéressante que celle concernant les sapajous. Je veux savoir si ma tante avait raison; elle prétendait que tous les hommes sont des sacripants.

— Votre tante n'avait donc pas le sens commun?

— Elle en a eu beaucoup quand elle est partie pour l'autre monde, mais pas autrement, répondis-je tranquillement.

M. de Pavol me regarda avec une surprise manifeste.

"Ah! vraiment, ma nièce! voilà une manière un peu crue d'exprimer votre pensée. Vous ne vous entendiez donc pas avec Mm de Lavalle?

— Pas du tout. Elle était très désagréable. Demandez au curé, qu'elle a mis à la porte à cause de moi parce qu'il défendait mes intérêts. Et comment se fait-il, mon oncle, que vous m'ayez laissée si longtemps avec elle? C'était une femme du peuple, et vous ne l'aimiez pas.

— Quand vos parents sont morts, Reine, ma femme était très malade, et je fus trop heureux que ma belle-sœur voulût bien se charger de vous.

— Vous me garderez toujours auprès de vous, maintenant, mon oncle?

— Certes, oui, répondit M. de Pavol presque avec vivacité.

— Quand je dis toujours..., je veux dire jusqu'à mon mariage, car je me marierai bientôt.

— Vous vous marierez bientôt! Comment, vous sortez à peine de nourrice et vous parlez de vous marier! Le mariage est une sotte invention, apprenez cela, ma nièce.

— Pourquoi donc?

— Les femmes ne valent pas le diable! répondit mon oncle d'un accent convaincu.

Je me rejetai, saisie, dans mon coin, tout en pensant que cette appréciation n'était pas bien flatteuse pour ma tante de Pavol.

— Mais puisque j'épouserai un homme, cela m'est parfaitement égal que les femmes ne valent pas le diable. Mon mari se débrouillera avec moi comme il pourra.

— Voilà de la logique. Vous savez raisonner, à ce qu'il paraît! Les jeunes filles ont la rage de se marier, c'est connu.

— Ma cousine partage donc mes idées?

— Oui, répondit mon oncle, assombri.

— Ah! tant mieux! dis-je en me frottant les mains. Est-elle grande, ma cousine?

— Grande et belle, répliqua M. de Pavol avec complaisance, une véritable déesse et la joie de mes yeux. Du reste, vous allez la voir dans un instant, car nous arrivons.

Ma cousine nous attendait sur le perron. Elle me reçut dans ses bras avec la majesté d'une reine qui accorde une grâce à ses sujets.

"Dieu, que vous êtes belle!" dis-je en la regardant avec stupéfaction.

Elle avait des cheveux bruns plantés bas sur le front, un profil grec d'une pureté parfaite, une carnation superbe, des yeux bleus avec des cils foncés et des sourcils bien dessinés. Grande, forte, elle eût porté plus de dix-huit ans si sa bouche, malgré un arc un peu dédaigneux, qui menaçait de trop s'accentuer plus tard, n'avait eu des mouvements enfantins dénotant une grande jeunesse. Sa démarche et ses gestes étaient lents, toujours harmonieux sans aucune affectation. Un ami de M. de Pavol avait dit un jour en riant qu'à vingt-cinq ans elle ressemblerait trait pour trait à Junon. Le nom lui en resta.

Je me pris subitement d'une passion véritable pour ma splendide cousine, et mon oncle s'amusait beaucoup de mon ébahissement.

"Vous n'avez donc jamais vu de jolies femmes, ma nièce?

— Je n'ai rien vu du tout, puisque j'étais enterrée vive dans un trou.

— Vous pouviez vous regarder dans la glace, Reine; M. de Conprat nous avait bien dit que vous étiez jolie.

— Paul de Conprat? m'écriai-je.

— C'est vrai, reprit mon oncle, j'ai oublié de vous parler de lui. Il paraît qu'il s'est réfugié au Buisson un jour d'orage?

— Je m'en souviens bien, répondis-je en rougissant.

— Viendra-t-il déjeuner lundi, Blanche?

— Oui, père; le commandant a écrit un mot aujourd'hui pour accepter l'invitation. Qui donc vous a habillée, Reine?

— Suzon, un diminutif de ma tante pour le mauvais goût et la bêtise, répondis-je avec dépit.

— Nous remédierons à la pénurie de votre toilette dès demain, ma nièce. Venez dîner, Junon vous conduira ensuite dans vos appartements.

Je passai une partie de la nuit à ma fenêtre, rêvant délicieusement et contemplant les masses sombres des hauts arbres de ce Pavol, où je devais rire, pleurer, m'amuser, me désoler, et voir ma destinée s'accomplir.

CHAPITRE IX.

Trois jours après mon arrivée au Pavol, j'écrivis à mon curé la lettre suivante:

"Mon cher curé, j'ai tant de choses à vous dire, tant de découvertes à vous apprendre, tant de confidences à vous faire que je ne sais par où commencer. Figurez-vous que le ciel est plus beau ici qu'au Buisson, que les arbres sont plus grands, que les fleurs sont plus fraîches, que tout est plaisant, qu'un oncle est une heureuse invention de la nature, et que ma cousine est belle comme une fée. Vous aurez beau me sermonner, me gronder, me prêcher, mon cher curé, vous ne m'ôterez pas de la tête que si François Ier aimait des femmes aussi belles que Blanche de Pavol, il était doué d'un jugement bien solide. Mais je vous avoue que ses manières de reine m'intimident un peu, moi que rien n'intimide. Et puis elle est grande... et j'aurais bien voulu qu'elle fût petite, cela m'eût consolée, quoique je sache aujourd'hui que ma taille, dans sa petitesse, est souple, élégante, parfaitement proportionnée! C'est égal! quelques centimètres de plus à ma hauteur, je vous demande un peu ce que cela aurait fait au bon Dieu! Avouez, Monsieur le curé, que le bon Dieu est quelquefois bien contrariant?

"Je ne vous parlerai pas de mon oncle, parce que je sais que vous le connaissez, mais je vois déjà que je l'aimerai et que j'ai fait sa conquête. C'est un grand bonheur d'avoir une jolie figure, mon cher curé, beaucoup plus grand que vous ne vouliez bien me le dire; on plaît à tout le monde, et quand je serai grand'mère, je raconterai à mes petits-enfants que c'est là la



"PRESTO"
APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT
Suppression du réservoir. Suppression des allumettes.
ÉCONOMIE de gaz, de temps.
DÉMONSTRATION SUR DEMANDE.
Dominion Welding Mfg
Tél. Est 4430
340, RUE AMHERST - - MONTRÉAL

première et ravissante découverte que j'aie faite en entrant dans la vie. Mais nous avons le temps d'y penser.

"Bien que je marche de surprise en surpsise, je suis déjà parfaitement habituée au Pavol et au luxe qui m'entoure. Cependant, je jetterais parfois des exlamations d'étonnement si je ne craignais pas de paraître ridicule; je dissimule mes impressions, mais à vous, mon cher curé, je puis confier que je suis souvent dans un grand ébahissement.

"Nous sommes allés à V... avant-hier, afin de m'acheter un trousseau, les œuvres de Suzon étant décidément des horreurs. Ne nous faisons pas d'illusions, mon pauvre curé, malgré votre admiration pour certaines robes, je suis arrivée ici fagotée, horriblement fagotée.

"Ah! que c'est plaisant une ville! je me suis extasiée, émerveillée sur les rues, les magasins, les maisons, les églises, et Blanche s'est moquée de moi, car elle appelle V... un trou sur une hauteur. Que dire du Buisson, alors? Après une séance de trois heures chez la couturière et la modiste, ma cousine, qui est très dévote, est allée à confesse et m'a laissée faire quelques emplettes avec la femme de chambre. Mon oncle m'avait donné de l'argent pour l'employer à des acquisitions utiles et pratiques; mais croiriez-vous que je ne sais point apprécier l'utile et le pratique? J'ai commencé par courir chez le pâtissier et par me bourrer de petits gâteaux; je m'en accuse humblement, mon curé; j'ai une passion pour les petits gâteaux. Pendant que je me livrais à cet exercice aussi utile qu'agréable, vous en conviendrez, car après tout, c'est un devoir important de nourrir ce corps de boue, j'ai remarqué de bien jolis objets dans la boutique faisant face à celle du pâtissier. J'y suis allée aussitôt et j'ai acheté quarante-deux petits bonshommes en terre cuite, tout ce qu'il y avait dans le magasin. Après cela, non seulement je ne possédais plus un sou, mais j'étais fortement endettée, ce qui m'importe peu, car je suis riche. Ma cousine a beaucoup ri, mais mon oncle m'a grondée. Il a voulu me faire comprendre que la raison doit lester la tête des humains, grands ou petits, qu'elle est bonne à tout âge et que sans elle on fait des bêtises. Exemple: on achète quarante-deux bonshommes en terre cuite, au lieu de se pourvoir de bas et de chemises. J'ai écouté ce discours d'un air contrit et humilié, mon cher curé, mais pendant la fin, qui était, ma foi, très bien, mon esprit rebelle donnait à la raison un corps disgracieux, un nez long, voire même romain, une figure sèche et grincheuse, et ce personnage ressemblait tellement à ma tante que, séance tenante, j'ai pris la raison en grippe. Tel a été le résultat de l'éloquence déployée par mon oncle. En attendant, j'ai quarante-deux bonshommes pleurant, souriant, grimaçant, disséminés dans ma chambre et je suis contente.

"Hier soir, j'ai causé avec Blanche de l'amour, Monsieur le curé. Que me disiez-vous donc qu'il n'existait que dans les livres et qu'il ne regardait pas les jeunes filles?... Ah! mon curé, mon curé! j'ai peur que vous ne m'ayez bien souvent attrapée... Nous irons dans le monde lorsque les premières semaines de deuil seront écoulées. Mon oncle me trouve trop jeune, mais je ne puis rester seule au Pavol. S'il en était question, vous comprenez, Monsieur le curé, que je n'aurais plus qu'une chose à faire: ou me jeter par la fenêtre, ou mettre le feu au château.

"Il paraît que j'ai grandement raison de m'attendre à beaucoup de succès, car si je suis jolie, en revanche j'ai une grosse dot. Blanche m'a appris qu'une jolie figure sans dot n'a que peu de valeur, mais que les deux choses combinées forment un ensemble parfait et un plat rare. Je suis donc, mon cher curé, un mets savoureux, délicat, succulent, qui sera convoité, recherché et avalé en un clin d'œil, si je veux bien le permettre. Je ne le permettrai pas, soyez tranquille, à moins que... Mais chut!

"Enfin, Monsieur le curé, j'attends lundi avec impatience, seulement je ne vous dirai pas pourquoi. Ce jour-là, il se passera un événement qui fera battre mon cœur, un événement qui me donne envie de pirouetter à perte d'haleine, de lancer mon chapeau en l'air, de danser, de faire des folies. Dieu! que la vie est une belle chose!

"Mais rien n'est parfait, car vous n'êtes pas ici et vous me manquez bien. Je ne puis dire combien vous me manquez.

"Adieu, mon cher bon curé, je ne vous embrasse pas, parce qu'on n'embrasse pas un curé, (je me demande pourquoi, par exemple), mais je vous envoie tout ce que j'ai dans le cœur pour vous et ce tout est rempli de tendresse. Je vous adore, Monsieur le curé. "REINE."

Il est certain que je m'habituai immédiatement à l'atmosphère de luxe et d'élégance dans laquelle j'étais brusquement transplantée. Il est également certain que, quoique Blanche fût très aimable avec moi et qu'elle eût décidé que nous nous tutoierions, elle m'intimida pendant les premiers jours qui suivirent mon arrivée au Pavol. Son port de déesse, son air un peu hautain, l'idée qu'elle avait beaucoup plus d'expérience que moi, tout cela m'imposait et m'empêchait d'être très libre avec elle. Mais cette impression eut la durée d'une gelée blanche sous un soleil d'avril, et, à la suite d'une conversation que nous eûmes le dimanche matin dans ma chambre, le prestige, dont je l'avais parée disparut subitement.

J'étais encore dans mon lit, sommeillant à moitié, me dorlotant avec béatitude, ouvrant de temps en temps un œil pour contempler avec ravissement ma chambre gaie et confortable, mes petits bonshommes en terre cuite et les arbres que je voyais par ma fenêtre ouverte. Blanche entra chez moi, vêtue d'une robe traînante, les cheveux sur les épaules et le front soucieux.

"Aussi belle que la plus belle des héroïnes de Walter Scott! dis-je en la regardant avec admiration.

— Petite Reine, me dit-elle en s'asseyant sur le pied de mon lit, je viens causer avec toi.

— Tant mieux. Mais je ne suis pas bien éveillée et mes idées s'en ressentiront.

— Même s'il est question de mariage? reprit Blanche, qui connaissait déjà mon opinion sur ce grave sujet.

— De mariage? Me voilà très éveillée, dis-je en me redressant subitement.

— Tu désires te marier, Reine?

— Si je désire me marier!... Quelle question! Je crois bien, et le plus tôt possible. J'adore les hommes, je les aime bien plus que les femmes, excepté quand les femmes sont aussi belles que toi.

— On ne doit pas dire qu'on adore les hommes, dit Blanche d'un air sévère.

— Pourquoi cela?

Je ne sais pas trop pourquoi, mais je t'assure que ce n'est pas convenable pour une jeune fille.

— Tant pis!... D'ailleurs, c'est mon avis! répondis-je en me renfonçant sous mes couvertures.

— Enfant! dit Blanche en me regardant avec une sorte de pitié qui me parut assez offensante. Je suis venue pour te parler de mon père, Reine.

— Qu'y a-t-il?

— Voici. Comme toi, je veux me marier un jour ou l'autre; mon père a déjà refusé plusieurs partis pour moi, mais cela m'est égal, parce que je ne suis pas pressée. J'attendrai bien jusqu'à vingt ans; seulement je voudrais savoir s'il s'opposera toujours à mon mariage.

— Il faut le lui demander.

— Ah! voilà, reprit Blanche, un peu embarrassée; je t'avoue que mon père me fait peur, ou plutôt il m'intimide.

— Personne ne m'intimide, moi! m'écriai-je en prenant mon oreiller pour l'envoyer promener au milieu de la chambre.

Blanche me regarda d'un air étonné.

"Que fais-tu donc, Reine?

— Ah! c'est mon habitude... Quand j'étais au Buisson, je jetais toujours mon oreiller n'importe où, pour faire enrager Suzon, que cette façon d'agir mettait hors d'elle.

— Comme Suzon n'est pas ici, je te conseille de renoncer à cette habitude. Pour en revenir à ce que nous disions, te sens-tu le courage d'avoir avec mon père une discussion sur le mariage, qu'il critique sans cesse?

— Oui, oui, je suis très forte sur la discussion, tu verras! Tantôt j'attaque mon oncle, et je mène les choses rondement.

Pendant le dîner, j'adressai une pantomine expressive à ma cousine pour lui apprendre que j'allais entrer en lutte. Mon oncle, qui flairait quelque danger, nous observait sous ses gros sourcils, et Blanche, déjà déconcertée, m'engagea par un signe à rester tranquille. Mais je fis claquer mes doigts, je toussai avec force et sautai résolument dans l'arène.

"Mon oncle, peut-on avoir des enfants si on n'est pas marié?

— Non, certainement, répondit mon oncle, que ma question parut égayer.

— Serait-ce un malheur si l'humanité disparaissait?

— Hum! voilà une grave question. Les philanthropes répondraient oui, et les misanthropes, non.

— Mais votre avis, mon oncle?

— Je n'ai guère réfléchi à cela. Cependant, comme je trouve que la Providence fait bien ce qu'elle fait, je vote pour la perpétuation de l'espèce humaine.

— Alors, mon oncle, vous n'êtes pas conséquent avec vous-même quand vous blâmez le mariage.

— Ah! ah! dit mon oncle.

— Puisqu'on ne peut pas avoir d'enfants sans être mariés et que vous votez pour la propagation du genre humain, il s'ensuit que vous devez adopter le mariage pour tout le monde.

PARFUMS MOUILLERON
(PARIS)
Royalis Flor", "Secret de Femme", "Mon Béguin", sont les senteurs les plus fines dont une femme puisse s'envelopper.
POUDRES — LOTIONS — CREMES
A. SORIGNET & CIE
Concessionnaires Exclusifs

— Voilà ce qui s'appelle raisonner! Qu'est-ce donc que le mariage à votre avis, ma nièce?

— Le mariage! dis-je avec enhousiasme; mais c'est la plus belle des institutions qui existent sur la terre! Une union perpétuelle avec celui qu'on aime! on chante, on danse ensemble, on s'embrasse la main... Ah! c'est charmant!

— On s'embrasse la main! Pourquoi la main, ma nièce?

— Parce que c'est..., enfin, c'est mon idée! dis-je en adressant un sourire plein de mystères à mon passé.

— Le mariage est une institution qui livre une victime à un bourreau, grogna mon oncle.

— Ah!!!

Junon et moi, nous protestâmes avec la plus grande énergie.

"Quelle est la victime, mon père?

— L'homme, parbleu!

— Tant pis pour les hommes, répliquai-je d'un ton décidé, qu'ils se défendent! Pour moi, je suis prête à me transformer en bourreau.

— Où voulez-vous en venir maintenant, mesdemoiselles?

— A ceci, mon oncle: c'est que Blanche et moi nous sommes les partisans dévoués du mariage, et que nous avons résolu de mettre nos théories en pratique. Je désire que ce soit le plus tôt possible.

— Reine! cria ma cousine, stupéfaite de mon audace.

— Je ne dis que la vérité, Blanche; seulement, tu veux bien attendre, mais moi je n'ai aucune patience.

— Vraiment, ma nièce! Je suppose cependant que vous n'avez pas d'inclination?

— Naturellement, dit Blanche en riant, elle ne connaît pas une âme!

— Dans tous les cas, j'aimerai un jour ou l'autre, car on ne peut pas vivre sans aimer.

— En vérité! Où avez-vous pris ces idées, Reine?

— Mais mon oncle, c'est la vie, répondis-je tranquillement. Voyez un peu les héroïnes de Walter Scott: comme elles aiment et sont aimées!

— Ah!... est-ce le curé qui vous a permis de lire des romans et qui vous a fait un cours sur l'amour?

— Mon pauvre curé! l'ai-je fait enrager à propos de cela! Quant aux romans, mon oncle, il ne voulait pas m'en donner, Il avait même emporté la clef de la bibliothèque, mais je suis entrée par la fenêtre en cassant une vitre.

— Voilà qui promet! Ensuite, vous vous êtes empressée de rêver et de divaguer sur l'amour?

— Je ne divague jamais, surtout là-dessus, car je connais bien ce dont je parle.

— Diable! dit mon oncle en riant. Cependant vous venez de nous dire que vous n'aimiez personne!

— C'est certain! répliquai-je vivement, assez confuse de mon pas de clerc. Mais ne pensez-vous pas, mon oncle, que la réflexion peut suppléer à l'expérience?

— Comment donc! j'en suis convaincu, surtout sur un sujet pareil. Et puis, vous m'avez l'air d'avoir une tête assez bien organisée.

— Je suis logique, mon oncle, simplement. Dites-moi, on n'aime jamais un autre homme que son mari?

— Non, jamais, répondit M. de Pavol en souriant.

— Eh bien! puisqu'on n'aime jamais un autre homme que son mari, qu'on aime toujours naturellement son mari d'amour et qu'on ne peut pas vivre sans aimer, j'en conclus qu'il faut se marier.

— Oui, mais pas avant d'avoir atteint l'âge de vingt et un ans, mesdemoiselles.

— Cela m'est égal, répondit Blanche.

— Mais moi, ça ne m'est pas égal du tout. Jamais je n'attendrai cinq ans!

— Vous attendrez cinq ans, Reine, à moins d'un cas extraordinaire.

— Qu'appelez-vous un cas extraordinaire, mon oncle?

— Un parti si convenable sous tous les rapports que ce serait absurde de le refuser.

Cette modification au programme de mon oncle me fit tant de plaisir que je me levai pour pirouetter.

"Alors je suis sûre de mon affaire!" criai-je en me sauvant.

Je me réfugiai dans ma chambre, où Junon apparut bientôt d'un air majestueux.

"Comme tu es effrontée, Reine!

— Effrontée! C'est ainsi que tu me remercies quand j'ai fait ce que tu as voulu?

— Oui, mais tu dis les choses si carrément!

— C'est ma manière, j'aime les choses carrées.

— Ensuite, on eût dit que tu voulais taquiner mon père.

— Je serais désolée de le contrarier; il me plaît avec sa figure moqueuse, et je l'aime déjà passionnément. Mais ne changeons pas la question, Blanche, c'est lui qui nous fait enrager en protestant contre le mariage, et enfin tu sais ce que tu voulais savoir.

— Certainement, répondit Blanche d'un air rêveur.

M. de Pavol apprit bientôt à ses dépens que si les femmes ne valent pas le diable, les petites filles ne valent pas mieux et foulent aux pieds sans sourciller les idées d'un père et d'un oncle.

CHAPITRE X.

Le lundi matin je me levai avec le sentiment d'un bonheur très vif. Dans la nuit j'avais rêvé à Paul de Conprat, et je m'étais éveillée en jetant un cri de joie.

Le plaisir de mettre pour la première fois une robe telle que je n'en avais jamais eu ajoutait encore à mon allégresse, et, lorsque je fus habillée, je me contemplai longuement dans une admiration silencieuse. Puis je me pris à tourbillonner dans un accès de bonheur exubérant, et je faillis renverser mon oncle dans un corridor.

"Où courez-vous ainsi, ma nièce?

— Dans les chambres, mon oncle, pour me voir dans toutes les glaces. Voyez comme je suis bien!

— Pas mal, en effet.

— N'est-ce pas que ma taille est jolie avec une robe bien faite?

— Charmante! répondit M. de Pavol, que ma joie paraissait enchanter et qui m'embrassa sur les deux joues.

— Ah! mon oncle, que je suis heureuse! M'est avis, comme disait Perrine, que le cas extraordinaire se présentera bientôt.

Là-dessus je disparus et me précipitai comme une trombe dans la chambre de Junon.

"Regarde, criai-je en tournant si vivement sur moi-même que ma cousine ne pouvait voir qu'un tourbillon.

— Reste un peu tranquille, Reine, me dit-elle avec son calme habituel. Oui, ta robe va bien.

— Regarde quel petit pied, dis-je en tendant la jambe

— O coquette innée! s'écria Blanche en riant. Qui aurait cru qu'un loup comme toi en serait déjà arrivé à un tel point de coquetterie.

— Tu verras bien autre chose, répondis-je gravement. Je sais, vois-tu, que la coquetterie est une qualité, une sérieuse qualité.

— C'est la première fois que je l'entends dire. Qui t'a appris cela? Ce n'est pas ton curé, je suppose?

— Non, non, mais quelqu'un qui s'y connaissait bien. Avons-nous d'autres personnes que les de Conprat, Blanche?

— Oui, le curé et deux amis de mon père.

Nous nous installâmes dans le salon en attendant nos convives, et bientôt mon oncle arriva, accompagné du commandant de Conprat, auquel il me présenta.

Mon Dieu, l'excellente figure que celle du commandant!

Je me sentis aussitôt attirée vers lui, et je vis que la sympathie était réciproque.

AMELIOREZ VOTRE ALIMENTATION
EN EMPLOYANT LES PRODUITS **M. D.**

CRÊME DOUCE --- BEURRE --- CRÊME GLACÉE

MONTREAL DAIRY

Tél. EST 1618 - 1361. 290, AVENUE PAPINEAU

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

"Une petite parente dont j'ai entendu parler, me dit-il en me prenant les mains; permettez-moi de vous embrasser, mon enfant, j'ai été l'ami de votre père.

Je me laissai embrasser de bonne grâce, non sans me dire tout bas qu'il serait bien préférable que son fils le remplaçât dans cette opération délicate.

Enfin il entra!

Il donna une poignée de main à ma cousine et me salua si cérémonieusement que je restai interdite.

"Donnez-moi donc la main, dis-je; vous savez bien que nous nous connaissons.

— J'attendais votre bon plaisir, mademoiselle.

— Quelle bêtise!

— Eh bien, Reine! gourmanda mon oncle.

— Une fleur un peu sauvage, dit le commandant en me regardant avec amitié, mais une jolie fleur, vraiment!

Ces paroles ne résussirent pas à dissiper l'irritation que j'éprouvais sans trop savoir pourquoi, et je restai quelque temps silencieuse dans mon coin, à observer M. de Conprat, qui causait gaiement avec Blanche. Ah! qu'il me plaisait! et que le cœur me battait pendant que je retrouvais en lui ce bon rire, ces dents blanches, ces yeux francs auxquels j'avais tant rêvé dans mon affreuse vieille maison! Et ma tante, mon curé, Suzon, le jardin mouillé, défilaient dans mes souvenirs comme des ombres fugitives.

Bientôt je me mêlai à la conversation, et j'avais recouvré une partie de ma bonne humeur quand nous passâmes dans la salle à manger.

Placée entre le curé et M. de Conprat, j'attaquai immédiatement celui-ci.

"Pourquoi n'êtes-vous pas revenu au Buisson? lui dis-je.

— Je n'ai pas été libre de mes actions, ma cousine.

— Pourquoi donc ne me donniez-vous pas la main en arrivant?

— Mais c'était à vous de le faire, mademoiselle, selon l'étiquette.

— Ah! l'étiquette! vous n'y pensiez pas là-bas!

— Nous étions dans des conditions particulières et loin du monde, à coup sûr! répondit-il en souriant.

— Est-ce que le monde empêche d'être aimable?

— Mais pas précisément; seulement, les convenances répriment souvent l'élan de l'amitié.

— C'est bien niais! dis-je d'un ton bref.

M. de Conprat nous apprit qu'il y aurait plusieurs bals dans le mois d'octobre.

"J'en suis charmée, répondit Junon.

— Tu m'apprendras à danser, dis-je en sautant déjà sur ma chaise.

— Je demande à être professeur, s'écria Paul de Conprat.

— Paul est un valseur émérite, dit le commandant; toutes les femmes désirent valser avec lui.

— Et puis, il est charmant! répliquai-je avec onction.

Le commandant et son fils se mirent à rire; le curé et les deux amis de mon oncle me regardèrent en souriant et en hochant la tête d'une façon paternelle. Mais le visage de M. de Pavol prit une expression mécontente, et ma cousine releva ses sourcils par un mouvement qui lui était particulier quand quelque chose lui déplaisait, mouvement rempli d'un tel dédain que j'eus la sensation pénible d'avoir dit une bêtise.

Après le déjeuner, nous circulâmes dans les bois; j'avais retrouvé ma gaieté et je parlais sans m'arrêter, m'amusant à contrefaire la tournure et l'accent d'un de nos convives dont les ridicules m'avaient frappée.

"Reine, que tu es mal élevée! disait Blanche.

— Il parle ainsi, répondis-je en me pinçant le nez pour imiter la voix de ma victime.

Et M. de Conprat riait; mais Junon s'enveloppait dans une dignité imposante qui ne me troublait pas le moins du monde.

Il arriva un moment où je me trouvai près de lui pendant que ma cousine marchait devant nous d'un air nonchalant. Je m'aperçus qu'il la regardait beaucoup.

"Qu'elle est belle, n'est-ce pas? lui dis-je dans l'innocence de mon cœur.

— Belle, bien belle! répondit-il d'une voix contenue qui me fit tressaillir.

Un doute et un pressentiment me traversèrent l'esprit; mais, à seize ans, ces sortes d'impressions s'envolent et disparaissent comme les papillons qui voltigeaient autour de nous, et je fus d'une gaieté folle jusqu'au moment où nos invités prirent congé de M. de Pavol.

Quand ils furent partis, mon oncle se retira dans son cabinet et me fit comparaître devant lui.

"Reine, vous avez été ridicule!

— Pourquoi donc, mon oncle?

— On ne dit pas à un jeune homme qu'il est charmant, ma nièce.

— Mais puisque je le trouve, mon oncle.

— Raison de plus pour ne pas le dire.

—Comment! répartis-je interloquée. Alors je devais dire que je le trouvais anticharmant?

— Vous ne deviez pas aborder ce sujet. Ayez l'opinion qu'il vous plaira d'avoir, mais gardez-la pour vous.

— C'est pourtant bien naturel de dire ce qu'on pense, mon oncle!

— Pas dans le monde, ma nièce. La moitié du temps, il faut dire ce que l'on ne pense pas et cacher ce que l'on pense.

— Quelle affreuse maxime! dis-je avec horreur. Jamais je ne pourrai la pratiquer.

— Vous y arriverez; mais en attendant, conformez-vous à l'étiquette.

— Encore l'étiquette! répondis-je en m'en allant de mauvaise humeur.

Le lendemain, dans l'après-midi, je reçus une longue missive de mon curé, missive remplie de bons conseils et se terminant ainsi:

"Petite Reine, votre lettre est venue me consoler et me réjouir dans ma solitude, ne vous lassez pas de m'écrire, je vous en prie. Je ne sais que devenir sans vous et je n'ose aller au Buisson de peur de pleurer comme un enfant. Je me reproche mon égoïsme, car vous êtes heureuse, mais, comme le dit l'Ecriture, la chair est faible, et mon presbytère, mes devoirs, mes prières n'ont pu encore me consoler.

"Adieu, cher bon petit enfant, mon dernier mot sera pour vous dire: Méfiez-vous de l'imagination.

Et cette phrase produisit une impression désagréable sur mon esprit ébranlé.

CHAPITRE XI.

J'étais installée depuis trois semaines au Pavol et mon oncle prétendait que j'avais assez embelli pour qu'il fût impossible au curé de me reconnaître s'il me rencontrait.

Quand je me regardais dans la glace, je constatais que mes yeux bruns avaient un éclat nouveau, que ma bouche était plus fraîche et que mon teint de Méridionale prenait des tons rosés et délicats qui excitaient chez moi une vive satisfaction.

Cependant, peu de jours après le déjeuner dont j'avais parlé, j'avais décidément découvert que, dans ma grande naïveté, je m'étais grossièrement trompée en croyant M. de Conprat amoureux de moi. Mais je n'ai jamais été pessimiste, et je m'empressai de me raisonner pour me consoler. De sorte, que bien que la déception eût été grande, ma tranquilité, durant bon nombre de jours, ne fut pas sérieusement troublée. Et je m'épanouissais dans un milieu sympathique à tous mes goûts; je me chauffais aux rayons de mon bonheur, comme un lézard aux rayons du soleil.

Ma cousine était très musicienne. Le commandant, qui adorait la musique. venait au Pavol plusieurs fois par semaine, et son fils l'accompagnait toujours. Mon oncle voyait cette intimité avec plaisir, car, de concert avec le commandant et malgré ses paradoxes sur le mariage, il désirait vivement marier sa fille avec M. de Conprat, trouvant avec assez de raison qu'il représentait un cas extraordinaire.

J'appris ce projet plus tard, en même temps que d'autres faits qu'il m'eût été facile de découvrir si j'avais eu plus d'expérience.

En général, ces messieurs arrivaient pour déjeuner. Paul, doué de l'appétit qu'on connaît, déjeunait plantureusement et collationnait ensuite solidement vers trois heures. Après cela, si nous étions seuls, Blanche me donnait une leçon de danse pendant que lui jouait avec entrain une valse de sa composition. Quelquefois, il devenait professeur: ma cousine se remettait au piano, le commandant et mon oncle nous regardaient d'un air réjoui, et je tournais dans les bras de M. de Conprat au milieu d'une joie inénarrable. Ah! les bons jours!

Mon oncle avait de nombreux amis à V...; il était allié à la plupart des familles du pays et tenait table ouverte. Il était rare que nous n'eussions pas quelques convives à déjeuner ou à dîner. C'était un moyen pour moi de faire connaissance avec les usages mondains et d'apprendre,comme me l'avait dit le curé, à équilibrer mes mes sentiments. Mais je dois dire que je n'équilibrais pas grand'chose, et que je n'arrivais guère à dissimuler des impressions et des pensées souvent aussi saugrenues qu'impertinentes.

Mon oncle et Junon, absolument rigides sur le chapitre des convenances, m'adressaient quelques objurgations bien senties; mais autant en emportait le vent! Avec une tenacité vraiment désolante, je ne perdais pas l'occasion de commettre une bévue ou de dire une bêtise.

"Tu as été très impolie avec Mme A..., Reine.

— En quoi, Junon hypocrite? Je lui ai laissé voir qu'elle me déplaisait, voilà tout!

— C'est précisément ce qui est inconvenant, ma nièce.

— Elle est si laide, mon oncle! Voyez-vous, je ne me sens pas attirée vers les femmes; elles sont moqueuses, méchantes, et vous examinent de la tête aux pieds, comme si vous étiez une bête curieuse.

— Comment peux-tu leur reprocher d'être moqueuses, Reine? Tu passes ton temps à saisir le ridicule des gens et à les mimer.

— Oui, mais je suis jolie, par conséquent tout m'est permis. M. C... me le disait l'autre jour.

— Je ne vois pas bien la conséquence... Ensuite, crois-tu que les hommes ne t'examinent pas de la tête aux pieds?

— Oui, mais c'est pour m'admirer, tandis que les femmes cherchent des défauts à mon physique et en inventent au besoin. Vois-tu, j'ai déjà remarqué une foule de choses.

— Nous le voyons bien, ma nièce, mais tâchez de remarquer que la tenue est une qualité appréciable.

Quand nos convives masculins étaient jeunes, ils nous faisaient la cour, à Blanche et à moi, et je m'amusais bien; mais quand c'étaient des vieux... Dieu! la politique qui surgissait toujours pour me donner la migraine. Ah! m'a t-elle ennuyée, cette politique!

Ces bonnes gens arrivaient fortement excités contre quelques méfaits du gouvernement; ils en parlaient d'une façon discrète jusqu'au moment où un bonapartiste fougueux s'écriait qu'il voudrait fusiller tous les républicains pour les frapper de terreur. La naïveté du mot faisait rire, mais ce massacre imaginaire était le branlebas des irritations et des radotages. Nous nous jetions la tête la première dans la politique et nous barbotions jusqu'à la fin du repas. Tout le monde s'entendait pour abominer république et républicains; mais quand chaque convive venait à tirer de sa poche un petit gouvernement qu'il avait eu soin d'apporter avec lui, on ne tardait pas à se lancer des regards furibonds et à devenir rouges comme des tomates.

Mon oncle, au milieu de ces divagations, lançait de temps à autre un mot spirituel ou plein de sens et mettait la discussion sur un terrain plus élevé que celui des intérêts personnels et des sympathies individuelles.

Il riait des mesquineries et de la bêtise des différents partis, mais il éprouvait souvent des écœurements qui se manifestaient par quelque phrase plaisante. Je ne l'ai jamais vu s'emporter; il conservait son calme au milieu des rugissements divers de ses convives, sûr, du reste, d'avoir le dernier mot, car il voyait juste et loin.

M. de Pavol aimait la causerie et même la discussion. S'il parlait peu, il écoutait avec intérêt. Sous une écorce rustique, il cachait des connaissances générales, un goût sûr, élevé, délicat, et un grand bon sens uni à une réelle hauteur de vue. Ce n'était ni un saint, ni un dévot. Comme la plupart des hommes, il avait eu, je suppose, ses défaillances et ses erreurs; mais il croyait à Dieu, à l'âme, à la vertu, et ne considérait point l'incrédulité, l'ergotage, l'esprit de dénigrement, comme des signes de virilité et d'intelligence. Il aimait à écouter les matérialistes et les libres penseurs développer leurs systèmes, et sa bouche en disait bien long pendant qu'il observait son interlocuteur en rejoignant ses gros sourcils qui lui cachaient presque entièrement les yeux. Puis il répondait lentement, avec la plus grande tranquilité.

"Morbleu, monsieur, je vous admire! Vous en êtes presque arrivé à la parfaite humilité prêchée par l'Evangile. Je suis confus de ne pouvoir marcher sur vos traces, mais j'ai un diable d'orgueil qui m'empêchera toujours de me comparer à la chenille qui rampe à mes pieds ou au porc qui se vautre dans ma basse-cour.

Mon oncle était un homme d'esprit, homme de cœur, homme de bien. Je l'aimais beaucoup, et s'il n'avait jamais parlé politique, je l'aurais cru sans défaut. Dans la vie privée, il était facile à vivre. Il adorait sa fille et m'octroya rapidement une grande affection.

"Quelle chose épouvantable que les gouvernements! disais-je à M. de Conprat. Il faudrait les supprimer tous; au moins nous n'entendrions plus parler politique. Deux choses à supprimer: le piano et la politique.

— Ma foi, je suis assez de votre avis, répondit-il en riant.

— Ah!... vous n'aimez pas le piano? Cependant vous écoutez Blanche avec plaisir; du moins vous en avez l'air.

— C'est que ma cousine Blanche a un talent véritable.

Cette explication me fit éprouver la sensation énervante causée par des moustiques qui s'agitent autour du dormeur, ils l'agacent sans troubler complètement son sommeil. Evidemment la raison n'était guère plausible, car, malgré le talent de Junon, moi qui n'aimais pas le piano, j'avais toujours envie de crier ou de me sauver quand elle exécutait des sonates de Mozart et de Beethoven. Voilà des hommes qui peuvent se vanter d'avoir ennuyé l'humanité! Je me sentais navrée en songeant à leurs femmes.

Au milieu de cette vie douce, de mes espérances, de mes petites inquiétudes qui s'évanouissaient devant un mot aimable et les distractions d'une existence si nouvelle pour moi, nous arrivâmes à la fin de septembre. Mon oncle, avec la mine funèbre d'un homme qu'on mène à l'échafaud, se prépara à nous conduire dans les soirées annoncées par M. de Conprat.

CHAPITRE XII.

Je réponds que mon esprit d'observation ne s'exerça point à mon premier bal. De cette soirée, je me rappelle simplement un plaisir délirant et les bêtises que j'ai dites, parce qu'elles me valurent le lendemain une verte semonce.

De temps en temps, Junon me frappait sur le bras avec son éventail et me soufflait dans l'oreille que j'étais ridicule; mais elle donnait là des coups d'épée dans l'eau, et je m'envolais dans les bras de mes danseurs en songeant que si la valse n'est pas admise dans le ciel, ce n'est guère la peine d'y aller.

Parfois, mon cavalier croyait ingénieux de faire quelques frais de conversation.

"Il n'y a pas longtemps que vous habitez ce pays-ci, mademoiselle?

— Non, monsieur: six semaines environ.

— Où demeuriez-vous avant de venir au Pavol?

— Au Buisson; une affreuse campagne, avec une affreuse tante qui est morte, Dieu merci!

— Dans tous les cas, votre nom est très connu, mademoiselle; il y avait un chevalier de Lavalle enfermé au Mont-Saint-Michel, en 1423.

— Vraiment! Que faisait-il là, ce chevalier?

— Mais il défendait le mont attaqué par les Anglais.

— Au lieu de danser? Quel grand nigaud!

— C'est ainsi que vous appréciez vos ancêtres et l'héroïsme, mademoiselle?

— Mes ancêtres! Je n'y ai jamais pensé. Quant à l'héroïsme, je n'en fais aucun cas.

— Que vous a-t-il fait, ce pauvre héroïsme?

— Les Romains étaient héroïques, parait-il, et je déteste les Romains! Mais valsons, au lieu de causer.

Et je mettais mon danseur sur les dents.

Mon bonheur atteignit son apogée lorsque, dans ce salon plein de lumière, sous les yeux de ces femmes en grande toilette, au milieu de ce monde dont j'étais si loin peu de temps auparavant, je me vis valsant avec M. de Conprat, Il dansait mieux que tous les autres, c'est certain. Bien qu'il fût grand et que je fus extrêmement petite, sa jolie moustache blonde tordue en pointe me caressait la joue de temps en temps, et j'eus quelques petites tentations dont je ne parlerai pas, de peur de scandaliser mon prochain.

Enivrée par la joie et les compliments qui bourdonnaient autour de moi, je dis toutes les bêtises imaginables et inimaginables; mais je fis la conquête de tous les hommes et le désespoir de toutes les jeunes filles.

Le cotillon provoqua chez moi le plus vif enthousiasme, et quand mon oncle, qui avait l'air d'un martyr dans son coin, nous fit signe qu'il était temps de partir, je criai d'un bout du salon à l'autre:

"Mon oncle, vous ne m'emmènerez que par la force des baïonnettes."

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

174 RUE S.-DENIS

Appartement A

Tél. Bell Est 3549

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre • MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise

Maison fondée en 1860

Tél: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass), Automobile et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers. Emprunts négociés

Administration de successions

Agents Royal Insurance Co. Limitée

Représentants des Révdes Soeurs Grises

BUREAU:

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

PLACE D'ARMES

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

Mais je dus me passer des baïonnettes et suivre Junon qui, belle et digne comme toujours, s'empressa d'obéir à son père sans se soucier de mes récriminations.

Rentrée dans ma chambre, je me déshabillai avec assez de calme; mais en robe de nuit et sur le point de me coucher, je fus prise d'une fringale irrésistible. Je saisis mon traversin et me mis à valser avec lui en chantant à tue-tête.

Junon, dont la chambre n'était pas éloignée de la mienne, entra chez moi d'un air un peu effrayé.

"Que fais-tu donc, Reine?

— Tu vois bien, je valse!

— Mon Dieu, es-tu enfant!

— Ma chère, si l'humanité avait de l'esprit, elle valserait jour et nuit.

— Voyons, Reine, il fait froid, tu vas attraper du mal. Je t'en prie, couche-toi.

Je jetai mon traversin dans un coin et me glissai dans mes draps. Blanche s'assit au pied du lit et improvisa une harangue. Elle s'efforça de me prouver que le calme, dans tous les actes de la vie, est une grande qualité, que chaque chose doit se faire en temps et lieu, qu'après tout un traversin ne lui semblait point un danseur fort agréable, et...

"Quant à cela, je suis de ton avis! dis-je en l'interrompant vivement, il n'y a que les danseurs en chair et en os de sérieux et d'agréables, surtout quand ils ont des moustaches; des moustaches blondes, par exemple! Une petite moustache qui vous caresse la joue en valsant ah! c'est vrai ment déli...

Sur ce, je m'endormis et ne me réveillai que dans la journée, à trois heures.

Quand je fus habillée, M. de Pavol me pria de passer chez lui. Je me rendis aussitôt à cette invitation, pensant que la cervelle de mon oncle venait d'enfanter quelque sermon. A son air solennel, je vis que mes conjectures étaient justes, et, comme j'ai toujours aimé mes aises aussi bien pendant les sermons que dans les autres circonstances de la vie, j'avançai un fauteuil dans lequel je m'étendis confortablement; je croisai les mains sur mes genoux et fermai les yeux dans une attitude de profond recueillement.

Au bout de deux secondes, n'entendant rien, je dis:

"Eh bien! mon oncle, allez donc!

— Faites-moi la grâce de vous redresser Reine, et de prendre une attitude plus respectueuse.

— Mais, mon oncle, dis-je en ouvrant des yeux étonnés, je n'avais pas l'intention de vous manquer des respect, je prenais une pose recueillie pour mieux vous écouter.

— Ma nièce, vous me ferez perdre la tête!

— C'est bien possible, mon oncle, répondis-je tranquillement; mon curé m'a dit bien des fois que je le ferais mourir à la peine.

— En vérité, croyez-vous, que j'aie envie de m'en aller au diable à cause d'une petite fille mal élevée?

— D'abord, mon oncle, j'espère que vous n'irez jamais au diable, bien que vous aimiez assez ce personnage; ensuite, je serais bien désolée de vous perdre, car je vous aime de tout mon cœur.

— Hum!... c'est bien heureux. Voulez-vous m'apprendre maintenant pourquoi, après mes leçons et mes conseils, vous vous êtes conduite cette nuit de façon si inconvenante?

— Spécifiez les accusations, mon oncle.

— Ce serait bien long, car tout ce que vous faisiez était mal fait, vous aviez l'air d'un cheval échappé. Entre autres sottises, quand vous avez aperçu M. de Conprat, vous l'avez appelé par son petit nom; j'étais près de vous, et j'ai vu que votre danseur trouvait cela fort étonnant.

— Je l'en crois capable, il avait l'air d'une oie!

— Je ne suis pas une oie, Reine, et je vous dis que c'était inconvenant.

— Mais, mon oncle, c'est notre cousin, nous le voyons presque tous les jours. Blanche et moi nous l'appelons toujours Paul quand nous en parlons, et même quand nous nous adressons à lui directement.

— Cela passe dans l'intimité, mais non dans le monde, où chacun n'est pas tenu de connaître la parenté et les relations des gens.

— Ainsi, il faut agir d'une façon chez soi et d'une autre dans le monde?

— Je m'évertue à vous le dire, ma nièce.

— C'est de l'hypocrisie, ni plus ni moins.

— Au nom du ciel, soyez hypocrite, je ne demande que cela! Ensuite, il paraît que vous avez dit à cinq ou six jeunes gens qu'ils étaient très gentils?

— C'était bien vrai! m'écriai-je dans un élan de sympathie pour mes danseurs. Si charmants, si polis, si empressés! Puis je m'étais embrouillée dans mes promesses et je craignais de les avoir contrariés.

— En attendant, vous me contrariez beaucoup, Reine; voilà près de sept semaines que Blanche et moi nous essayons de vous apprendre qu'il est de bon goût de pondérer ses mouvements et l'expression de ses sentiments; néanmoins vous saisissez toutes les occasions de dire ou de faire des sottises. Vous avez de l'esprit, vous êtes coquette, malheureusement pour moi vous avez un visage dix fois trop joli, et...

— A la bonne heure! interrompis-je d'un ton satisfait, voilà comme j'aime les sermons!

— Reine, ne m'interrompez pas, je parle sérieusement.

— Voyons, mon oncle, raisonnons. La première fois que vous m'avez vue, vous avez dit: Vous êtes diablement jolie!

— Eh bien, ma nièce?

— Eh bien, mon oncle, vous voyez bien qu'on ne peut pas réprimer toujours un premier mouvement.

— C'est possible, mais on doit essayer et surtout m'écouter. Malgré votre grande jeunesse et votre petite taille, vous avez l'air d'une femme, tâchez d'en avoir la dignité.

— La dignité! dis-je étonnée; pourquoi faire?

— Comment.., pourquoi faire?

— Je ne comprends pas, mon oncle. Comment, vous venez me prêcher la dignité quand le gouvernement en a si peu!

— Je ne saisis pas le rapport... Quelle est cette nouvelle fantaisie?

— Mais mon oncle, vous prétendez que le gouvernement passe son temps à jouer à la raquette; pour un gouvernement, franchement, ça manque de dignité. Pourquoi de simples individus seraient-ils plus dignes que des ministres et des sénateurs?

Mon oncle se mit à rire.

"Il est difficile de vous gronder, Reine, vous glissez entre les doigts comme une anguille. Quoi qu'il en soit, je vous affirme que si vous ne voulez pas m'écouter, vous n'irez plus dans le monde.

— Oh! mon oncle, si vous faisiez une chose pareille, vous seriez digne des tortures de l'inquisiton!

— L'inquisition étant abolie, je ne serai pas torturé, mais vous m'obéirez, soyez-en certaine. Je ne veux pas que ma nièce prenne des habitudes et des allures qui, supportables à son âge, la feraient passer plus tard pour..., hum!

— Pour qui, mon oncle?

M. de Pavol eut une violente quinte de toux.

"Hum! pour une femme élevée dans les bois, ou quelque chose d'approchant.

— Ce ne serait pas si niais, cette appréciation! le Buisson et les bois se ressemblent beaucoup.

— Enfin, ma nièce, soyez convaincue que j'ai parlé sérieusement. Allez-vous-en, et réfléchissez.

Pour le coup, je vis qu'il ne fallait pas plaisanter avec cette semonce formidable. Aussi je m'enfermai dans ma chambre, où je boudai durant vingt-huit minutes et demie, espace de temps pendant lequel je sentis germer dans mon cœur le désir louable de faire connaissance avec la pondération.

CHAPITRE XIII.

Si mon oncle m'avait grondée, c'était plutôt, comme il le disait lui-même, en prévision de l'avenir, car je me trouvais dans un milieu où mes actes et mes paroles étaient jugées avec la plus grande indulgence. Milieu plein d'aménité, de politesse, de traditions courtoises, dans lequel, sans m'en douter, j'avais bon nombre de parents et d'alliés.

Grâce à mon nom, à ma beauté, à ma dot, beaucoup de péchés contre les convenances me furent pardonnés. J'étais l'enfant gâté des douairières, qui racontaient avec complaisance des anecdotes sur mes grands-parents, mes arrière - grands - parents et certains aïeux dont les faits et gestes avaient dû être bien remarquables pour que ces aimables marquises en parlassent avec tant de chaleur. Je découvris avec satisfaction que les ancêtres servent à quelque chose dans la vie, et couvrent de leur égide poussiéreuse les hardiesses et les lubies des jeunes descendantes qui sortent du fond des bois.

J'étais l'enfant gâté des maris en perspective qui, dans mes beaux yeux, voyaient briller ma dot; l'enfant gâté des danseurs, que ma coquetterie amusait, et je confesse bien bas, très bas, que j'éprouvais un immense bonheur à ravager les cœurs et à métamorphoser certaines têtes en girouettes.

O coquetterie, quel charme renfermé dans chaque lettre de ton nom!

Il fallait que ce sentiment fût inné chez moi, car, après deux ou trois soirées, j'en connaissais les détails, les nuances et les ruses.

Je voudrais être prédicateur, rien que pour prêcher la coquetterie à mon auditoire et refuser l'absolution à mes pénitents assez privées de jugement pour ne pas se livrer à ce passe-temps charmant. Peut-être ne resterais-je pas longtemps dans le giron de l'Eglise, mais, dans ma courte carrière, je crois que je ferais quelques prosélytes. Je plains les hommes qui, croyant tout connaître, ignorent les plaisirs les plus fins, les plus délicats. A mes yeux, ils mènent une vie de cornichon..., de melon tout au plus.

Pendant que je me donnais beaucoup de mouvement et que je révolutionnais les cœurs, Blanche passait, belle et fière, trop sûre de sa beauté pour faire des frais, trop digne pour s'abaisser aux agitations et aux roueries qui faisaient ma joie.

Néanmoins, quand la première effervescence fut calmée, j'en vins bien vite à réfléchir que M. de Conprat mettait un temps infini à s'éprendre de moi. Il me voyait sous toutes les faces, en grande toilette, en demi-toilette, coquette, sérieuse, parfois mélancolique, rarement, je dois l'avouer, et, malgré cette diversité d'aspects qui empêchait la monotonie de s'attacher à ma personne, non seulement il ne se déclarait pas, mais il avait l'air de me traiter en enfant. Le mot de mon curé: "Soyez sûre qu'il vous a prise pour une petite fille sans conséquence", commençait à me troubler grandement.

Le 25 octobre, nous eûmes une dernière soirée dans un château situé près du Pavol. Je mis une robe bleu lumière avec deux ou trois pompons piqués dans mes cheveux noirs et me tombant sur le coin de l'oreille. J'étais extraordinairement jolie et, ce soir-là, j'eus un succès fou. Succès si sérieux que, la semaine suivante, cinq demandes en mariage me concernant furent adressées à mon oncle. Mais j'étais inquiète, fébrile, tourmentée, et, contre mon habitude, je ne jouis pas de l'engouement provoqué par ma beauté.

J'attendais avec impatience M. de Conprat pour l'observer avec des yeux qui commençaient à se dessiller. Il arrivait généralement fort tard, avec trois ou quatre jeunes gens composant la haute société fashionable de la contrée. Ces messieurs, étant blasés dès l'âge le plus tendre, et trouvant extrêmement fatigant, pénible et navrant de valser avec de jolies femmes, faisaient quelques invitations d'un air ennuyé, nonchalant, et assez impertinent, sauf Paul de Conprat, trop excellent, trop naturel, pour ne pas danser avec l'air satisfait que comportait la circonstance. Toutefois je dois dire que mon entrain dissipait l'ennui de ces victimes infortunées de l'expérience comme un beau soleil dissipe un léger brouillard. Je savais si bien les exciter, les émoustiller, les faire tourner à tous les vents de mes fantaisies, que mon oncle disait: "Elle a le diable au corps!"

Honni soit qui mal y pense!

Je remarquai avec dépit que Paul valsait souvent avec Blanche, tandis qu'il m'invitait rarement, sans y mettre ni formes ni empressement. Je redoublai de coquetterie pour attirer son attention; mais que lui importait ! sa tête, son cœur étaient loin de moi, et je me réfugiai dans un coin reculé en refusant énergiquement de danser.

Il y avait quelques instants que je me dissimulais dans les draperies qui séparaient le grand salon d'un boudoir où plusieurs femmes étaient assises, quand je surpris la conversation de deux respectables douairières dont j'avais fait la conquête.

"Reine est ravissante, ce soir; comme toujours elle a tous les succès.

— Blanche de Pavol est plus belle, cependant.

— Oui, mais elle a moins de charme. C'est une reine dédaigneuse, et Mlle de Lavalle une adorable petite princesse des contes de fées.

— Princesse est le mot; elle a de la race, et ce qui choquerait chez les autres est charmant chez elle.

— On dit que le mariage de sa cousine est décidé avec M. de Conprat.

— Je l'ai entendu dire.

Durant quelques secondes, orchestre, douairières, danseurs exécutèrent devant moi une danse sans nom, et pour ne pas tomber je me cramponnai à la draperie dans laquelle j'étais enfouie.

Lorsque je me remis de mon étourdissement, le salon brillant me parut voilé d'un crêpe épais; à la grande surprise de Junon, j'allai la supplier de partir immédiatement sans attendre le cotillon.

En revenant au Pavol je me disais: "Ce n'est pas vrai, je suis sûre que ce n'est pas vrai! Pourquoi tant me troubler?"

Mais je me déshabillai en pleurant, avec l'idée qu'un immense malheur allait fondre sur moi.

Le lendemain après-midi, nous étions tous dans le salon. Le commandant et mon oncle faisaient une partie d'échecs Blanche jouait une sonate de Beethoven, et moi, étendue dans un fauteuil, j'examinais, sous mes paupières à mi closes, l'attitude et la physionomie de Paul de Conprat. Assis près du piano, un peu en arrière de Junon, il l'écoutait d'un air sérieux, sans cesser de la regarder. Je trouvai que cette expression sérieuse ne lui allait pas et pouvait se qualifier d'ennuyée. Je me confirmai dans mon opinion en remarquant qu'il s'efforçait d'étouffer quelques petits bâillements intempestifs.

Junon termina son affreuse sonate, et Paul lui dit dans un mouvement d'enthousiasme dont je connaissais le motif caché:

"Quel maître que ce Beethoven! vous l'interprétez parfaitement, ma cousine.

— Vous avez bâillé, m'écriai-je en sautant si brusquement sur mes pieds que les joueurs d'échecs poussèrent un grognement furieux.

— Je te croyais endormie, Reine?

— Non, je ne dormais pas, et je te dis que Paul a bâillé pendant que tu jouais de ton maudit Beethoven.

— Reine déteste tant la musique, dit mon oncle, qu'elle attribue aux autres ses idées personnelles.

— Oui, oui, mes idées me font faire de belles découvertes! répondis-je d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce qui te prend, Reine? Tu es de mauvaise humeur parce que tu n'as pas assez dormi cette nuit.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, Junon, mais je déteste l'hypocrisie, et je répète, soutiens et soutiendrai jusqu'à la mort exclusivement que Paul a bâillé, et encore bâillé.

Après cette sortie, je m'enfuis avec le calme d'un tourbillon, laissant les habitants du salon plongés dans la stupéfaction.

Je m'enfermai chez moi et me promenai de long en large dans ma chambre, en maugréant contre mon aveuglement et en me donnant de grands coups de poing sur la tête, d'après la mode de Perrine quand elle se trouvait dans l'embarras. Mais les coups de poing sur la tête, outre qu'ils peuvent ébranler le cerveau, n'ont jamais servi de remède à un amour malheureux, et, profondément découragée, je me laissai tomber dans une bergère, où je restai longtemps à me morfondre et à me désoler.

Je traversais un de ces moments d'irritation pendant lesquels l'individu le plus placide ressent un désir violent d'étrangler quelqu'un ou de casser quelque chose. Les nerfs, qui ne peuvent se soulager par des larmes, ont besoin d'une détente quelconque, et je m'en pris à mes bonshommes en terre cuite dont les grimaces, les sourires me parurent tout à coup odieux et ridicules. Aussitôt je les jetai par la fenêtre, éprouvant un âpre plaisir à les entendre se briser sur le sable de l'allée.

Mais mon oncle, qui passait par là, en reçut un sur son chef vénéré, heureusement pourvu d'un chapeau, et, trouvant le



Parfums de Grand Luxe

"Soir d'Eté" *parfum doux et pénétrant.*
"Pensée d'Automne" *parfum vivace et chatoyant.*
"Lilas Geraldy" *donne l'illusion d'un vrai bouquet de lilas.*

Tous les Parfums *Géraldy* sont persistants et tenaces.

Parfums: $2.50 l'once.
Poudres de toilette: $1.25 la boite.
Talcum: 75c. la bouteille.

Lotions: $1.50 la bouteille.
Eaux de toilette: $1.75 la bo.

Les parfums ne sont vendus qu'en bouteilles originales cachetées, jamais autrement.

Bouteilles échantillons, à 25c., 50c., $1.00 et $2.00 chacune. Dans toutes les bonnes pharmacies et parfumeries, ou expédiées franco par la malle sur réception du prix, par

GOYER, PHARMACIEN
Représentant pour l'Amérique. 180 rue S.-Catherine Est
MONTREAL, Canada.

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

procédé en dehors de toutes les lois de l'étiquette, il y répondit par une exclamation expressive.

"...A quel diable d'exercice vous livrez-vous là, ma nièce?

— Je jette mes bonshommes par la fenêtre, mon oncle, répondis-je en m'approchant de la croisée dont je me tenais assez éloignée pour lancer mes projectiles avec plus de force.

— Est-ce une raison pour me casser la tête?

— Mille pardons, mon oncle, je ne vous avais pas vu.

— Seriez-vous devenue folle subitement, ma nièce? Pourquoi brisez-vous ainsi vos bibelots?

— Ils m'agacent mon oncle; ils m'impatientent, ils m'énervent!... Tenez, voilà la fin!

J'en expédiai cinq à la fois, et, fermant brusquement la fenêtre, je laissai M. de Pavol tempêter contre les nièces, leurs fantaisies et le désordre de son allée.

CHAPITRE XIV.

C'était un véritable supplice pour moi d'observer maintenant M. de Conprat, de saisir toutes les attentions délicates qu'il avait pour Blanche, en sachant fort bien quel en était le secret mobile. Comme je pleurais en cachette! mais jamais, je crois, je n'éprouvai un grand sentiment de jalousie contre Junon. Mon Dieu, non! j'étais une petite créature qui aimait sincèrement, profondément, mais pas l'ombre de passion farouche ne se mêlait à mon amour. Seulement j'étais dans une perpétuelle irritation contre M. de Conprat. Il était le bouc émissaire que je chargeais de ma mauvaise humeur avec mes chagrins et mes amertumes en sous-entendus. Je ne cessais pas de le taquiner et de lui dire des choses aigres-douces. Puis je me réfugiais dans ma chambre, où je me promenais à grands pas en m'adressant des discours.

"Comme c'est spirituel de s'éprendre d'une femme dont la nature ressemble si peu à la vôtre! Lui, si gai, si bavard! aussi bavard que je suis bavarde, certes! et elle grave, silencieuse, adoratrice de l'étiquette, tandis qu'il en est quelquefois bien ennuyé, je le vois parfaitement. Nous nous convenions si bien! Comment ne l'a-t-il pas vu? Mais Blanche est aussi bonne que belle; il la connaît depuis longtemps, et enfin l'amour ne se commande pas..."

Mais ces beaux raisonnements ne me consolaient point.

Je sanglotais le soir dans mon lit, même la nuit parfois, et, malgré ma résolution bien prise de cacher mes impressions, au bout de quinze jours, habitants et habitués du Pavol s'étonnaient de mes allures fantasques. Le matin, j'étais gaie au point de rire durant des heures entières; le soir, je me mettais à table d'un air sombre et je ne desserrais pas les dents pendant le repas.

Ce silence, si contraire à mes habitudes, inquiétait beaucoup M. de Pavol.

"Que se passe-t-il dans votre petite tête, Reine?

— Rien, mon oncle.

— Vous ennuyez-vous? Voulez-vous faire un voyage?

— Oh! non, non, mon oncle; je serais désolée de quitter le Pavol.

— Si vous tenez essentiellement à vous marier, ma nièce, vous êtes libre, je ne suis pas un tyran. Regretteriez-vous le refus par lequel vous avez accueilli les demandes qui se sont succédé depuis quelque temps?

— Non, mon oncle; j'ai abandonné mon idée, je ne veux pas me marier.

"Pourquoi avoir tant dit que tu étais pressée de te marier, Reine? me demanda Blanche.

— Je ne me marierai pas avant d'avoir trouvé ce que je désire.

— Ah!... et que désires-tu?

— Je ne le sais pas encore, répondis-je, la gorge serrée.

Blanche me prit le visage à deux mains et me regarda avec attention.

"Je voudrais lire dans ta pensée, petite Reine. Aimes-tu quelqu'un? Est-ce Paul?

— Je te jure que non, dis-je en échappant à son étreinte, je n'aime personne! et quand j'aimerai, tu le sauras tout de suite.

Si la mort n'était pas une chose si effrayante, je suis sûre que l'on m'eût tuée dans ce moment-là, avant de me faire avouer mon amour pour un homme qui aimait une autre femme, et quand cette autre femme était ma cousine. Heureusement, il n'était question ni de pal ni de guillotine, dont la vue eût probablement détruit mon stoïcisme.

"Je fais comme toi, Blanche, j'attends.

— Je n'ai pas les mêmes succès que mon petit loup du Buisson, répondit-elle en souriant. Cinq demandes à la fois!

— Ne m'en parle plus, je t'en prie, cela me fatigue, m'ennuie, m'excède!

Par malheur, un sixième chevalier réunissant les qualités les plus rares, les plus extraordinaires, les plus complètes, se mit tout à coup sur le rang de mes adorateurs. Hélas! je récoltais ce que j'avais semé, car, dès mon entrée dans le monde, j'avais eu soin de raconter à tout venant que j'entendais me marier le plus tôt possible.

Mon oncle me fit appeler, et nous eûmes ensemble une longue conférence.

"Reine, M. Le Maltour sollicite l'honneur de vous épouser.

— Grand bien lui fasse, mon oncle!

— Vous plaît-il?

— Du tout.

— Pourquoi? Donnez-moi des raisons, de bonnes raisons; celles de l'autre jour, pour les partis que vous avez refusés d'emblée, ne valaient rien.

— Ils n'étaient pas présentables, vos partis, mon oncle!

— Voyons, M. de P... était très bien.

— Oh! un homme de trente ans... Pourquoi pas un patriarche?

— Et M. C...?

— Un nom affreux, mon oncle!

— M. de N..., garçon de mérite, très intelligent?

— J'ai compté ses cheveux, il n'en a plus que quatorze à vingt-six ans!

— Ah!... et le petit D...?

— Je n'aime pas les bruns. Ensuite, c'est la nullité la plus parfaite. Une fois marié, il adorerait sa figure, ses cravates et ma dot, voilà tout!

— Je vous l'abandonne. Mais j'en reviens au baron Le Maltour; que lui reprochez-vous?

— Un homme qui n'a jamais dansé que des quadrilles avec moi parce que je ne valse pas à trois temps! m'écriai-je avec indignation.

— Sérieux grief! Reine, je vous le répète, je trouve absurde de se marier si jeune; mais, malgré votre dot et votre beauté, peut-être ne retrouverez-vous jamais un parti comme celui-là. C'est un charmant cavalier, j'ai les meilleurs renseignements sur sa moralité et sur son caractère; une fortune immense, un titre, une famille honorable et très ancienne...

— Ah! oui; des aïeux! comme dit Blanche, interrompis-je avec dédain. J'ai horreur des aïeux, mon oncle.

— Pourquoi cela?

— Des gens qui ne pensaient qu'à batailler et à se faire casser le nez! Quel idiotisme!

— Eh bien! je sais que le greffier du tribunal de V... vous trouve charmante; il n'a pas d'aïeux; voulez-vous qu'on lui dise que, pour cette raison, Mlle de Lavalle est disposée à l'épouser?

— Ne vous moquez pas de moi, mon oncle, vous savez bien que je suis patricienne jusqu'au bout des ongles, répondis-je en saisissant cette occasion d'admirer ma main et l'extrémité de mes doigts effilés.

— C'est ce que je crois, si votre physique n'est pas trompeur. Maintenant, ma nièce, écoutez-moi bien. Vous ne connaissez pas assez M. Le Maltour pour avoir une appréciation sur lui, et je veux absolument que vous le voyiez plusieurs fois avant de donner une réponse définitive. Je vais écrire à Mme Le Maltour que la décision dépend de vous, et que j'autorise son fils à se présenter au Pavol quand bon lui semblera.

— Très bien, mon oncle, il en sera ce que vous voudrez."

Cinq minutes après, j'errais dans les bois, en proie à la plus violente agitation.

"Ah! c'est ainsi! disais-je en mordant mon mouchoir pour étouffer mes sanglots; il sera bien reçu ce Maltour! Dans quatre jours, je veux qu'il ait disparu de mon existence. Et mon oncle qui ne voit rien, qui ne comprend rien!...

Je me trompais, Mon oncle, malgré mes prétentions soudaines à la dissimulation, voyait très clair, mais il agissait sagement. Il ne pouvait pas empêcher M. de Conprat d'aimer sa fille et renoncer au rêve que lui et le commandant caressaient depuis longtemps. D'ailleurs, bien convaincu que mon sentiment avait peu de profondeur et que beaucoup d'enfantillage s'y mêlait, il pensait que le meilleur remède pour guérir ce caprice c'était de détourner mes idées sur un homme qui, en m'aimant, saurait se faire aimer, de par cet axiome: l'amour attire l'amour.

Le raisonnement eût été parfait, s'il n'avait pas péché par la base.

Deux jours plus tard, Mme Le Maltour et son fils arrivaient au Pavol, le sourire aux lèvres et l'espoir dans le regard. L'excellente dame me dit cent choses aimables, auxquelles je répondis avec une mine sinistre et renfrognée.

Le baron était un bon garçon...; permettez, je ne veux point dire par là que ce fût une bête; pas du tout! Il était intelligent, spirituel, mais il n'avait que vingt-trois ans. Il était timide et très amoureux, dernière particularité qui ne lui déliait pas l'esprit, mais que j'aurais eu mauvaise grâce à lui reprocher.

Le lendemain, il vint nous voir sans sa mère et s'efforça de causer avec moi.

"Regrettez-vous qu'il n'y ait plus de soirées, mademoiselle?

— Oui, répondis-je d'un ton aussi rogue que celui de Suzon.

— Vous êtes-vous amusée, l'autre jour, chez les xxx?

— Non.

— C'était brillant, cependant. Quelle jolie robe vous aviez! Vous aimez le bleu?

— Evidemment, puisque j'en porte.

M. Le Maltour toussa discrètement pour se donner du courage.

"Aimez-vous les voyages, mademoiselle?

— Non.

— Vous m'étonnez! Je vous aurais cru l'esprit entreprenant et voyageur.

— Idiotisme! j'ai peur de tout.

La conversation dura quelque temps sur ce ton. Déconcerté par mon laconisme et l'intérêt avec lequel, de l'air le plus impertinent du monde, je suivais les évolutions d'une mouche qui se promenait sur le bras de mon fauteuil, le baron se leva un peu rouge et abrégea sa visite.

Mon oncle le conduisit jusqu'à la porte du jardin et revint me trouver en colère.

"Cela ne peut pas continuer ainsi, Reine! C'est de l'insolence, pardieu! aussi bien pour moi que pour ce pauvre garçon qui est timide et que vous démontez complètement. M. Le Maltour n'est pas un homme qu'on puisse traiter comme un pantin, ma nièce! Personne ne vous forcera à l'épouser, mais je veux que vous soyez polie et aimable. Dieu sait si vous avez la langue bien pendue quand vous le voulez! Tâchez qu'il en soit ainsi demain; M. Le Maltour déjeunera ici.

— Bien, mon oncle; je parlerai, soyez tranquille.

— Ne dites pas de sottises, au moins.

— Je m'inspirerai de la science, mon oncle, répondis-je avec majesté.

— Comment, de...

— Ne vous tourmentez pas, je ferai ce que vous désirez, je parlerai sans désemparer.

— Il ne s'agit pas, ma nièce...

Mais je laissai mon oncle confier sa pensée aux meubles du salon, et je courus dans la bibliothèque chercher ce dont j'avais besoin pour exécuter l'idée qui venait de me passer par la tête. J'emportai chez moi la philosophie de Malebranche et une étude sur la Tartarie.

Malebranche faillit me donner un transport au cerveau, et je l'abandonnai pour me rejeter sur la Tartarie, qui m'offrit plus de ressources. Jusqu'à minuit, j'étudiai attentivement quelques pages, en grognant et maugréant contre les habitants de la Boukharie, qui s'affublent de noms si baroques. Je réussis cependant à retenir quelques détails sur le pays et plusieurs mots étranges dont j'ignorais tout à fait la signification. Je me couchai en me frottant les mains.

"Nous verrons, me dis-je, si Le Maltour résistera à cette épreuve. Ah! mon brave oncle, j'aurai le dessus, soyez-en convaincu! et, dans quelques heures, je serai débarrassée de cet intrus."

Le jour suivant, il se présenta avec l'air heureux et dégingandé d'un homme qui marche sur des aiguilles, mais je le reçus d'une façon si gracieuse qu'il prit pied sur un terrain naturel et que les inquiétudes de M. de Pavol se dissipèrent.

Les de Conprat et le curé déjeunaient avec nous. J'avais le cœur serré en regardant Paul causer joyeusement avec Blanche, tandis que j'étais condamnée à subir les prévenances timides de M. Le Maltour, dont la jolie figure me portait sur les nerfs.

"J'ai changé d'avis depuis hier, lui dis-je brusquement, j'aime beaucoup les voyages.

— Je partage votre goût, mademoiselle, c'est la plus intelligente des distractions.

— Vous avez voyagé?

— Oui, un peu.

— Connaissez-vous les Ruddar, les Schakird-Pische, les Usbecks, les Tadjics, les Mollahs, les Dehbaschi, les Pendja-Baschi, les Alamane? dis-je tout d'un trait, confondant races, classes et dignités.

— Qu'est-ce que tout cela? demanda le baron, abasourdi.

— Comment! est-ce que vous n'êtes jamais allé en Tartarie?

— Mais non, jamais.

— Jamais allé en Tartarie! dis-je avec mépris. Connaissez-vous au moins Nasr-Oullah–Bahadin-Khan-Melic-el-Mounemin -Bird-Blac-Bloc et le diable?

J'ajoutai quelques syllabes de ma façon au nom de Nasr-Oullah pour faire plus d'effet, pensant que l'ombre de ce digne homme ne sortirait pas de la tombe pour me le reprocher.

Mon oncle et ses convives se mordaient les lèvres afin de ne pas rire, la physionomie de M. Le Maltour offrant l'expression du plus complet effarement, et Blanche s'écria:

"Perds-tu la tête, Reine?

— Mais non, du tout. Je demande à monsieur s'il partage ma vive sympathie pour Nasr-Oullah, un homme qui avait tous les vices, paraît-il. Il passait son temps à égorger son prochain, à jeter les ambassadeurs dans des cachots où il les laissait pourrir; enfin, il était doué d'énergie et ignorait la timidité, horrible défaut, à mon avis! Et son pays!... Quel charmant pays! Toutes les maladies y règnent, et j'y enverrai mon mari. La phtisie, la petite vérole, des vomissements qui durent six mois, des ulcères, la lèpre, un ver appelé rischta qui vous ronge; pour le faire sortir on...

— Assez, Reine, assez; laissez-nous déjeuner en repos.

— Que voulez-vous? mon oncle, je me sens attirée vers la Tartarie. Et vous? dis-je à M. Le Maltour.

— Ce que vous dites n'est pas très encourageant, mademoiselle.

— Pour les gens qui n'ont pas de sang dans les veines! répondis-je dédaigneusement. Quand je serai mariée, j'irai en Tartarie.

— Dieu merci, vous ne serez pas libre, ma nièce.

— Bien sûr que si, mon oncle; je ne ferai qu'à ma tête, jamais à celle de mon mari. Du reste, je le mènerai à Boukhara pour qu'il soit mangé par les vers.

— Comment? mangé par... murmura le baron timidement.

— Oui, monsieur, vous avez bien entendu. J'ai dit mangé par les vers, car, à mes yeux, la plus charmante position dans la vie, c'est celle de veuve...

Haut et puissant baron Le Maltour, bien que d'une race de preux, ne résista pas à l'épreuve. Comprenant le sens caché de mes lubies *tartariennes*, il s'en alla et ne revint plus.

Mon oncle se fâcha, mais je ne m'en émus point. Je fis une pirouette et lui dis d'un ton sentencieux:

"Mon oncle, qui veut la fin veut les moyens!"

CHAPITRE XV.

J'avais tenu ma promesse au curé et je lui écrivais très exactement deux fois par semaine. Cette habitude lui parut si douce, si consolante que, lorsque j'interrompis tout à coup la régularité de ma correspondance, il fut plongé dans le chagrin et l'inquiétude.

Je restai quinze jours sans lui donner signe de vie; puis, cédant à ses sollicitations, je lui expédiai des missives dans le genre de celle-ci:

"Ah! mon pauvre curé, j'ai bien peur d'avoir découvert la source d'eau froide dont nous parlions il y a trois mois! Le bonheur n'existe pas, c'est un leurre, un mythe, tout ce que vous voudrez, excepté la réalité.

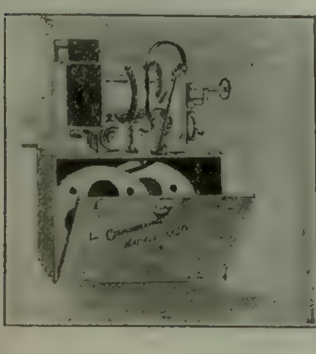
"Adieu; si la mort ne nous rendait pas si laids, je serais contente de mourir. De mourir, oui, mon curé, vous avez bien lu."

Il m'écrivit courrier pour courrier:

"Chère fille, que signifie le ton de vos derniers billets? Il y a trois semaines, vous paraissiez si heureuse, dans la joie et la gloire de vos succès mondains! Non, non, petite Reine, le bonheur n'est point un mythe; mais en ce moment, l'imagination vous possède et vous empêche de voir juste. Vous n'avez pas suivi mon conseil, Reine; vous avez abusé des feux de joie, n'est-ce pas? Pauvre petite, venez me voir, et nous causerons de vos préoccupations.

Je lui répondis:

"Monsieur le curé, l'imagination est une sotte, le monde une loque assez brillante



VUES ANIMÉES ET PROJECTIONS CHEZ VOUS PAR LE "COSMOGRAPHE"

Cinématographe ne pesant que 30 livres et s'adaptant à tous les circuits électriques. Image jusqu'à 12 pieds de diamètre.

Séances données partout pour fêtes conférences. — Location et échange de pellicules.

A VENDRE.—"Cosmographes" et lanternes magiques — verres à projection — Cameras, lentilles — Photographies de l'histoire du Canada — Vues comiques — voyages, etc.

Cinématographie industrielle et commerciale.—Faites photographier en vues animées vos industries — établissements de commerce, etc. Excellent moyen de faire connaître vos produits. — Facilité de circulation des pellicules dans les Cinémas.

Souvenirs de famille photographiés en vues animées.—Groupes de famille — Mariages — Réunions — Réceptions — etc.

Photographie artistique et industrielle.—Agrandissement, développement et impression soignés pour amateurs

Tél. Est 6272. EDGAR GARIÉPY, 704, S.-Denis, MONTREAL

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

de loin, mais bonne tout au plus à mettre dans un cerisier pour faire peur aux oiseaux. J'ai envie de me jeter à la Trappe, cher curé! Si j'étais sûre qu'il me fût permis de valser de temps en temps avec de charmants cavaliers tels que j'en connais, j'irais certainement m'y réfugier. Donnez-moi quelques renseignements là-dessus, Monsieur le curé, et soyez convaincu que vous n'êtes qu'un optimiste en prétendant que le bonheur existe et m'est destiné.

"Je n'ai pas d'illusions, mon curé. Je suis une vieille petite bonne femme rabougrie, rétrécie, ratatinée, — au moral, j'entends, car je suis plus jolie que jamais, — une petite vieille qui ne croit plus à rien, qui n'espère rien, qui se dit que la terre est bien bête de continuer des révolutions quand ses joies et ses rêves à elle sont broyés, pulvérisés, réduits en atomes imperceptibles... Ma personne morale, si on pouvait la dépouiller de son enveloppe charnelle qui trompe l'œil de l'observateur, n'est plus qu'un squelette, un arbre mort, privé de toutes ses feuilles et tendant vers le ciel de grands bras raides et décharnés. Pourvu que le moral n'abîme pas le physique, Monsieur le curé! J'en tremble! N'avoir plus la moindre illusion à seize ans, n'est-ce pas terrible?

"Au revoir, mon vieux curé."

Deux jours après avoir expédié cette épître qui devait donner au curé une idée assez triste de l'état de mon âme, mon oncle décida que nous irions passer une après-midi au mont Saint-Michel.

Ce jour-là, quelque chose de mauvais soufflait dans l'air; je le pressentais. La veille, le commandant et M. de Pavol avaient eu une conversation secrète et prolongée; Paul paraissait inquiet, nerveux, et ma cousine était rêveuse.

Mon oncle et Junon, qui avaient une passion pour le mont Saint-Michel, m'en firent les honneurs avec complaisance; mais, outre que l'art architectural me touchait fort peu, je contemplais les choses à travers le voile sombre de mon humeur positivement massacrante.

"Que c'est fatigant de grimper toutes ces marches! disais-je en geignant à chaque pas.

Et mon oncle, tout en gravissant ces degrés foulés par les pas de tant de générations, me racontait l'histoire du mont et l'incident de Montgommery.

Mais qu'est-ce que cela me faisait, à moi, ce Montgommery, ces remparts, cette abbaye merveilleuse, ces souvenirs multiples qui dorment là depuis des siècles! Je me serais bien gardée de les réveiller, car j'avais des choses cent fois plus intéressantes à observer sur le visage de ce gros garçon qui entourait Blanche de soins, de prévenances et ne pensait pourtant point à moi.

"Ah! nous voici dans la salle des chevaliers. Voyons, Reine, qu'en dites-vous?

— Je dis, mon oncle, que si les chevaliers étaient là, cette salle aurait du charme.

— Vous ne lui en trouvez pas par elle-même?

— Oh! nullement. Je vois de grandes cheminées, des piliers avec des petites machines sculptées au haut, mais sans les chevaliers auxquels on puisse faire tourner un peu la tête... peuh! ça ne signifie rien du tout.

— Je n'avais pas pensé à cette manière d'envisager l'architecture féodale, répondit mon oncle en riant.

Nous traversâmes des couloirs sombres qui m'épouvantaient.

"Nous allons nous casser le cou! gémissais-je en me cramponnant au bras du commandant, tandis que Paul offrait le sien à Blanche.

— Nous avons du chagrin, petite Reine? me dit le commandant tout bas.

— Vous parlez comme mon curé, répondis-je avec émotion.

— Voyons, voulez-vous avoir confiance en moi?

— Je n'ai pas de chagrin, répartis-je d'un ton bourru, et je n'ai confiance en personne.

— Oh! oh! dit le commandant, tant de misanthropie unie à tant de jeunesse!

Je ne répondis rien, et comme nous arrivions sur une sorte de longue terrasse, je m'échappai et courus me cacher derrière une énorme arcade. J'appuyai la tête sur une de ces pierres plusieurs fois centenaires, et je me mis à pleurer.

"Ah! pensais-je, comme mon curé avait bien raison de me dire, il y a longtemps, déjà bien longtemps, qu'on ne discute pas avec la vie, mais qu'on la subit! Qu'il est triste, mon Dieu, qu'il est triste de se voir traitée comme une petite fille sans conséquence!"

En revenant vers notre logis, lorsque nous fûmes dans le train, mon oncle me dit:

"En bien, Reine, en somme, quelle est votre impression sur le mont Saint-Michel?

— Je pense, mon oncle, qu'on doit y mourir de peur et y attraper des rhumatismes.

En suivant la route qui conduit de la gare de V... au Pavol, je réfléchissais combien les choses d'ici-bas ont peu de stabilité. Il y avait à peine trois mois, je parcourais le même chemin sous l'influence de mes rêves heureux, dans l'enivrement de mes pensées joyeuses sur cet avenir que je croyais si beau!... et maintenant la route me paraissait jonchée des débris de mon bonheur.

Il était assez tard lorsque nous arrivâmes au château; cependant, mon oncle emmena Blanche chez lui en disant qu'il voulait le soir même causer sérieusement avec elle.

Depuis longtemps, Junon s'était humanisée avec moi. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur mon lit et nous causions indéfiniment. Le lendemain, dès sept heures, elle entra dans ma chambre avec une démarche calme, tranquille, et ce sourire si charmant qui transfigurait sa physionomie hautaine et que moi seule, peut-être, connaissais bien.

"Reine, me dit-elle aussitôt, Paul me demande en mariage."

Sans doute je m'attendais à cette révélation, mais tant qu'un fait n'est pas avéré, accompli, quelle est la créature humaine qui, au fond du cœur, ne garde pas un peu d'espoir? Je devins très pâle: si pâle que Blanche s'en aperçut, quoique la chambre fût plongée dans une demi-obscurité.

"Qu'as-tu, Reine? Es-tu malade?

— Une crampe, murmurai-je d'une voix faible.

— Je vais chercher de l'éther, dit-elle en se levant vivement.

— Non, non, repris-je en faisant un violent effort pour me raccrocher à ma fierté qui s'en allait à vau-l'eau. C'est passé, Blanche, tout à fait passé.

— Eprouves-tu ce malaise souvent, Reine?

— Non..., seulement quelquefois. Ce n'est rien, n'en parlons plus.

Je repris la conversation d'une voix si ferme qu'elle parut délivrée de son inquiétude.

"Eh bien, Junon, que comptes-tu faire?

— Mon père m'a dit que ce mariage comblerait tous ses vœux, Reine.

— Cela te plaît-il?

— Le mariage me plaît, évidemment; toutes les convenances sont réunies; mais jusqu'ici je n'aime Paul que comme cousin.

— Que lui reproches-tu?

— Je ne lui reproche rien. C'est un excellent garçon, mais je n'aime pas ce genre d'homme. D'abord il n'est pas assez beau, puis cet appétit normand manque de poésie, tu en conviendras!

— C'est pourtant bien logique de manger quand on a faim! répondis-je.

— Que veux-tu? je crois que nous ne nous convenons pas réciproquement.

— Alors, tu refuses, Junon?

— J'ai demandé un mois pour réfléchir. Je suis très perplexe, car je redoute une déception pour mon père. D'ailleurs, à certains points de vue, ce mariage réunit tout ce que je puis désirer; enfin l'homme est parfaitement estimable.

— Mais puisque tu ne l'aimes pas!

— Mon père soutient que je l'aimerai plus tard; que, du reste, l'amour proprement dit n'est pas nécessaire pour se marier et être heureuse en ménage.

— Comment peux-tu croire une chose pareille! dis-je en bondissant d'indignation. Mon oncle a vraiment des doctrines abominables!

Mais Blanche me répondit tranquillement que son père était plein de bon sens, et qu'elle se sentait disposée à l'écouter.

"Paul t'aime beaucoup, Junon? marmottai-je du bout des lèvres.

— Oui, depuis longtemps.

— Tu le savais?

— Sans doute! une femme sait toujours ces choses-là. Et toi, ne l'avais-tu pas vu?

— Si... un peu, répondis-je en envoyant à ma stupidité un sourire plein de mélancolie.

Blanche me quitta après m'avoir expliqué que Paul avait tardé à demander sa main parce qu'il craignait d'être refusé.

C'était bien ce que je pensais! et je m'habillai fièvreusement en songeant que, influencée par son père, elle finirait par donner son consentement.

Hélas! c'en était fait de mes rêves..., et je tombai dans un grand découragement.

CHAPITRE XVI.

On convint que Paul resterait quelque temps sans venir au Pavol, et, chose qui me parut incroyable, inouïe, Blanche, du jour où elle ne le vit plus, sembla presque décidée à l'épouser.

Mon découragement augmentait, mes yeux se cernaient, et j'en vins à me dire que la vie n'étant plus supportable loin de l'homme que j'aimais, le plus simple était de m'en aller dans l'autre monde.

Ce projet évidemment était fort pénible, mais je m'y cramponnai avec ardeur, je le méditai, le caressai avec une joie presque maladive. Par exemple, je jure sur l'honneur que je n'eus jamais l'idée de m'asphyxier ou d'avaler du poison, moyens d'en finir si chers aux humains de notre temps. Mais, ayant lu dans je ne sais quel livre qu'une jeune fille était morte de chagrin à propos d'un amour contrarié, je décrétai que je suivrais cet exemple.

Mon parti pris, et ma mauvaise mine me confirmant dans mes pensées lugubres, je décidai qu'il était poli, convenable, de prévenir le curé et que, du reste, je ne pouvais pas mourir sans lui serrer la main.

Ceci bien déterminé, j'entrai un matin dans le cabinet de mon oncle, et je le priai de me laisser aller au Buisson.

"Il vaut mieux dire au curé de venir ici, Reine.

— Il ne pourra pas, mon oncle; il n'a jamais un sou devant lui.

— Ce n'est guère amusant de vous mener là, ma nièce.

— Ne venez pas, mon oncle, je vous en prie, vous me gêneriez beaucoup. Je désire aller seule avec la vieille femme de charge, si vous le permettez.

— Faites ce que vous voudrez. Ma voiture vous conduira jusqu'à C..., où il sera facile de trouver un véhicule quelconque pour vous mener au Buisson. Quand partez-vous?

— Demain matin, de bonne heure, mon oncle, je désire surprendre le curé et je coucherai au presbytère.

— Allons, soit! Je vous renverrai la voiture dans deux jours. Soyez à C... après-demain vers trois heures.

Il me regarda attentivement sous ses gros sourcils.

"Etes-vous malade, Reine?

— Non, mon oncle.

— Petite nièce, dit-il en m'attirant à lui, j'en suis presque arrivé à souhaiter que mes désirs ne s'accomplissent pas.

Je le regardai bien étonnée, car je croyais toujours fermement qu'il n'avait rien vu.

Je lui répondis avec beaucoup de sang-froid que je ne savais pas ce qu'il voulait dire, que je me trouvais fort heureuse et que je faisais des vœux pour que tous ses projets réussissent.

Je partis donc le lendemain matin, sans vouloir accepter la compagnie de Blanche, qui désirait venir avec moi.

En route, je réfléchis aux paroles de mon oncle:

"Il sait tout! pensais-je: Mon Dieu, que je suis peu clairvoyante avec mes prétentions! Mais quand même le mariage de Junon n'aurait pas lieu, à quoi cela me servirait-il, puisque Paul est amoureux? Il ne peut pas en aimer une autre maintenant! Je ne comprends pas mon oncle."

Je ne croyais plus comme autrefois qu'on pût s'éprendre de plusieurs femmes. Jugeant d'après mes propres sentiments, je me disais qu'un homme ne peut aimer deux fois dans sa vie sans présenter au monde le spectacle d'un phénomène extrêmement étonnant.

Arrivée au presbytère, j'entrai non par la porte, mais par le trou d'une haie que je connaissais de temps immémorial, et je me glissai à pas de loup vers la fenêtre du parloir, où le curé devait être en train de déjeuner.

J'avançai la tête avec précaution au milieu du lierre qui formait un encadrement touffu à la croisée, et je vis mon curé.

Il était à table et mangeait d'un air triste; ses bonnes joues avaient perdu une partie de leurs couleurs et de leur forme arrondie; ses abondants cheveux blancs n'étaient plus ébouriffés comme jadis, mais aplatis sur sa tête avec un air de désolation inexprimable.

"Ah! mon pauvre bon curé!"

Je me précipitai dans le presbytère en perdant mon chapeau et j'entrai comme une bombe dans le parloir.

Le curé se leva effaré; son aimable, son excellente figure resplendit de joie en m'apercevant, et ce fut non pour rompre avec les traditions de l'étiquette, mais dans un élan de vive tendresse, de grande émotion, que je me jetai dans ses bras et que je pleurai longtemps sur son épaule.

"La vie est une loque, mon curé, une misérable loque, disais-je en sanglotant.

— En sommes-nous là, chère petite fille, en sommes-nous vraiment là? Non, non, ce n'est pas possible! Allons, Reine, allons, mon cher enfant, calmez-vous un peu, me dit-il en m'écartant doucement.

— Vous avez raison, répondis-je en reléguant mon mouchoir au fond de ma poche. Depuis trois mois, on me prêche le calme, et je n'ai guère profité des leçons, comme vous voyez! Mangeons, monsieur le curé.

Je me débarrassai de mes gants, de mon manteau et, par un de ces revirements très communs chez moi depuis quelque temps, je me mis à rire en m'installant joyeusement à table.

"Nous causerons quand nous aurons mangé, mon cher curé, je suis morte de faim.

— Et moi qui n'ai presque rien à vous donner!

— Voilà des haricots, j'adore les haricots! et du pain de ménage, c'est délicieux!

— Mais vous n'êtes pas venue seule, Reine?

— Ah! tiens, c'est vrai! La femme de charge est restée perchée dans la voiture, derrière l'église. Envoyez-la chercher, monsieur le curé, et qu'on lui dise de ramasser mon chapeau qui se promène dans le jardin.

Le bon curé alla donner ses ordres et revint s'asseoir en face de moi. Pendant que je mangeais avec beaucoup d'appétit, malgré mes peines, lui me contemplai avec une admiration qu'il cherchait vainement à dissimuler.

"Vous me trouvez embellie, n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Mais... un peu, Reine.

— Ah! mon curé, si j'allais à confesse, que de gros péchés j'aurais à vous dire! Ce ne sont plus les petits péchés d'autrefois que vous connaissez bien.

Et, sans cesser de manger, je lui racontais mes plaisirs vaniteux, mes impressions, mes toilettes, mes idées nouvelles. Il riait, prisait sans discontinuer, et me regardait sans songer certes à me gronder.

"Ne suis-je pas sur la route de l'enfer, monsieur le curé?

— Je ne pense pas, mon bon petit enfant. Il faut être jeune quand on est jeune.

— Jeune, mon pauvre curé! si vous pouviez voir le fond de mon âme! Je vous ai écrit que je n'étais plus qu'un squelette, et c'est bien vrai!

— Cela ne paraît pas, dans tous les cas.

— Nous en parlerons dans un instant, monsieur le curé, et vous verrez

Quand je fus rassasiée, la servante débarrassa la table, on fit un feu superbe et nous nous assîmes chacun dans un coin de la cheminée.

"Voyons, Reine, causons sérieusement maintenant. Qu'avez-vous à me dire?

J'avançai mon petit pied à la flamme du foyer et je répondis tranquillement:

"Mon curé, je me meurs.

Le curé, un peu saisi, ferma brusquement la tabatière dans laquelle il était sur le point d'introduire ses doigts.

"Vous n'en avez pas l'air, mon cher enfant.

— Comment! vous ne voyez pas mes yeux battus, mes lèvres pâles?

— Mais non, Reine; vos lèvres sont roses et votre visage est florissant de santé. Mais de quoi mourez-vous?

Avant de répondre, je regardai autour de moi en songeant que j'allais prononcer un mot que cette salle modeste n'avait jamais entendu retentir entre ses murs misérables; un mot si étrange, que la vieille horloge sans ressort qui se dressait dans un coin et les images pieuses accrochées aux murailles allaient probablement me tomber sur la tête dans un transport de surprise et d'indignation.

"Eh bien, Reine?

— Eh bien, monsieur le curé, je me meurs d'amour!

UNE SUGGESTION POUR CADEAUX DE NOËL

En ces temps de fêtes on est souvent fort embarrassé pour choisir le cadeau convenable.

Des Cadres, Gravures Artistiques, Bibelots d'Art,

sont des cadeaux très appropriés, dénotant le bon goût.

Notre assortiment est considérable et nous vous invitons cordialement à le venir visiter

Nous faisons tous les genres d'encadrement.

MORENCY FRÈRES, Limitée 346, Est S.-Catherine, Montréal TÉL.: EST 3202

L'horloge, les images conservèrent leur immobilité, et le curé ne fit qu'un petit saut de carpe.

"J'en étais sûr, j'en étais sûr! Votre imagination a fait des siennes, Reine!

— Il n'est pas question de l'imagination, mais du cœur, monsieur le curé, puisque j'aime!

— Oh! si enfant!

— Est-ce une raison? Je vous répète que je meurs d'amour pour M. de Conprat!

— Ah! c'est donc lui!

— Me prenez-vous pour une linotte, mon curé? m'écriai-je.

— Mais, au lieu de mourir, vous feriez mieux de l'épouser.

— Ce serait logique, très logique; par malheur, je ne lui plais pas.

— Ce n'est pas possible! me dit-il d'un accent si convaincu que je ne pus pas m'empêcher de rire.

— Non seulement il ne m'aime pas, mais il est épris de Blanche et l'a demandée en mariage.

Je lui racontai ce qui était arrivé depuis quelques jours au Pavol; mes découvertes, mon aveuglement et les hésitations de Junon. Je couronnai cette narration en pleurant à chaudes larmes, car mon chagrin était très réel.

Le curé, qui n'avait pu se décider jusque-là à prendre au sérieux mes peines et mes paroles, offrit l'image de la consternation. Il approcha son siège du mien, me prit la main et s'efforça de me raisonner.

"Votre cousine hésite, le mariage ne se fera peut-être pas.

— Qu'importe, puisqu'il l'aime! On ne peut pas aimer deux fois.

— Cela s'est vu cependant, mon petit enfant.

— Je n'en crois rien, ce serait affreux.

— L'avez-vous dit à votre oncle?

— Non, mais il a deviné mes pensées. A quoi bon du reste? Il ne peut pas forcer Paul à m'aimer et à oublier sa fille. Je ne voudrais pas qu'il connût mon amour, j'aimerais mieux mourir!

Un long silence suivit cette manifestation de ma fierté.

Je pleurais silencieusement, quand le curé reprit avec un demi-sourire:

"Pensez-donc, Reine, vous êtes si jeune! Cette épreuve passera, et vous avez une longue vie devant vous.

— Je ne suis pas d'un caractère résigné, mon curé, apprenez cela. Si je vis, je ne me marierai jamais; mais je ne vivrai pas, je suis phtisique, écoutez!

Et j'essayai de tousser d'une façon caverneuse.

"Ne plaisantons pas sur ce sujet, Reine. Dieu merci, vous êtes en bon état

— Allons, dis-je en me levant, je vois que vous ne voulez pas me croire. Profitons de ce beau temps et des derniers moments qui me restent à vivre pour aller au Buisson, monsieur le curé.

Nous nous mîmes à trottiner vers mon ancienne habitation, sous un agréable soleil de novembre, infiniment moins doux, moins réchauffant que la tendresse de mon curé et la vue de son aimable visage redevenu tout rose depuis mon arrivée.

Après une viste à Perrine et à Suzon, je parcourus la vieille maison du haut en bas.

J'entraînai le curé dans le jardin. Pauvre forêt vierge! Elle me rappelait de tristes jours; néanmoins j'eus du plaisir à la parcourir en tous sens.

Et puis le souvenir de quelques heures ravissantes me trottait par la tête; souvenir encore charmant pour moi, malgré l'amertume des déceptions qui avaient suivi un moment de bonheur.

"Vous rappelez-vous, monsieur le curé? dis-je en montrant le cerisier où Paul avait grimpé.

— Pensons à autre chose, petite Reine.

— Est-ce possible, mon cher curé? Si vous saviez combien je l'aime! Il n'a pas de défauts, je vous assure!

Une fois lancée sur ce chapitre, nulle puissance n'aurait pu m'arrêter. Je parlai si longtemps que le malheureux curé était tout étourdi.

Nous passâmes la soirée à bavarder et à nous disputer. Le curé mit en œuvre tout son talent oratoire pour me prouver que la résignation est une vertu remplie de sagesse et facile à acquérir.

"Mon curé, répondais-je d'un air grave vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

— Croyez-moi, Reine, avec de la bonne volonté vous oublierez et surmonterez aisément cette épreuve. Vous êtes si jeune!

De mon côté, je répétais en secouant la tête:

"Vous ne comprenez pas, mon curé, vous ne comprenez pas!"

Le lendemain, pendant qu'il me promenait dans son jardin, je lui dis:

"Monsieur le curé, j'ai ruminé une idée, cette nuit.

— Voyons l'idée, ma petite.

— J'ai envie que vous veniez à la cure du Pavol.

— On ne peut pas prendre la place des autres, Reine.

— Le desservant du Pavol est vieux comme Hérode, monsieur le curé; il vieillit beaucoup, et je surveille les signes de son affaiblissement avec une tendre sollicitude. Ne seriez-vous pas content de le remplacer?

— Evidemment si, cependant j'aurais du chagrin en quittant ma paroisse. Voilà trente-cinq ans que j'y suis, et je l'aime, maintenant.

— Maintenant! vous ne vous y êtes pas toujours plu?

— Mais non, Reine; vous savez combien c'est triste. Mais on surmonte l'ennui et tous les chagrins, Reine, quand on le veut bien. J'étais bien heureux depuis longtemps avant votre départ du Buisson; j'avais oublié les longues journées si tristes et si mauvaises de ma jeunesse.

— Vous êtes un saint, mon curé, dis-je en lui prenant la main.

— Chut! Ne disons pas de sottises, cher enfant. J'ai souffert d'une existence comprimée, mais c'est le sort, voyez-vous, de tous mes confrères dont l'esprit est jeune et actif. Je vous ai parlé de cela pour vous faire comprendre qu'on peut tout supporter, qu'on peut retrouver le bonheur, la gaieté, lorsque les épreuves sont passées et qu'on les endure avec courage.

Je comprenais fort bien, mais le curé prêchait dans le désert. J'étais trop jeune pour n'être pas absolue dans mes idées, et je me disais naturellement que, en fait de chagrins, rien n'est comparable à un amour malheureux.

"Si la cure du Pavol est libre un jour, je serais content d'y aller, Reine; seulement, ce changement ne dépend pas de moi.

— Oui, je sais, mais mon oncle connaît beaucoup l'évêque, il arrangera cela.

Le curé me reconduisit à C... Quand il me vit installée dans l'élégant landau de mon oncle, il s'écria:

"Que je suis content de vous savoir à votre place, petite Reine! Cette voiture cadre mieux avec vous que la carriole de Jean.

— Vous me verrez bientôt dans un beau château, répondis-je. Je vais faire des neuvaines pour que le curé du Pavol s'en aille au ciel. C'est une idée très charitable, puisqu'il est vieux et souffrant. Vous aurez une belle église et une chaire, monsieur le curé, une vraie grande chaire!

CHAPITRE XVII.

Cette visite au curé ne me fit qu'un bien momentané.

L'effet salutaire de ses paroles s'évanouit rapidement, je retombai dans mes idées noires, et mon oncle, tout en maugréant intérieurement contre les femmes, les nièces, leur mauvaise tête et leurs caprices, parlait de nous conduire à Paris, Blanche et moi, pour me distraire, lorsque, bien heureusement, les événements se précipitèrent.

A quelques jours de là, M. de Pavol reçut la lettre d'un ami qui lui demandait la permission d'amener au château un de ses cousins, un M. de Kerveloch, ancien attaché d'ambassade.

Mon oncle répondit avec empressement qu'il serait heureux de recevoir M. de Kerveloch et l'invita à déjeuner sans se douter qu'il courait au-devant de l'événement qui, en engloutissant son rêve, devait me ressuciter à la joie et à l'espoir.

Nous étions, selon notre habitude, réunis dans le salon. Blanche, assise, rêveuse, près du feu, répondait par monosyllabes à M. de Conprat. Cet amoureux têtu, n'ayant pu supporter son exil, était réapparu au Pavol depuis quarante-huit heures. Mon oncle lisait son journal, et moi je m'étais réfugiée dans une embrasure de fenêtre.

De minute en minute, et à la dérobée, je jetais un coup d'œil sur Paul. Il regardait Blanche avec une expression qui me donnait envie de l'étrangler.

Et je piquai mon aiguille avec tant de rage qu'elle se cassa tout net.

En cet instant, nous entendîmes une voiture approcher du château. Junon dressa l'oreille en disant: "Voilà une visite!" et, quelques secondes plus tard, on introduisait près de nous l'ami de mon oncle et son attaché d'ambassade.

Quand il entra, j'eus la pensée que sa belle tête renfermait des idées matrimoniales. Il avait trente ans; sa taille était assez élevée pour que Paul, auprès de lui, parût transofrmé en pygmée; son expression était intelligente, hautaine, et telle que personne, à première et même à seconde vue, ne lui eût octroyé l'auréole de la sainteté. Assez froid, mais courtois jusqu'à la minutie, il avait de grandes manières et une aisance qui subjuguèrent Blanche séance tenante.

M. de Kerveloch la regarda avec admiration, et lorsque, se levant pour partir, je le vis debout près d'elle, je constatai avec une joie secrète qu'il était impossible de voir un couple mieux assorti.

Chacun, je crois, fit à part soi la même remarque.

M. de Kerveloch vint déjeuner le lendemain au Pavol; trois jours après, il demandait la main de Blanche, et deux semaines avaient passé sur ce fait lorsque j'écrivis au curé:

"Mon cher curé, l'homme est un petit animal mobile, changeant, capricieux; une

girouette qui tourne à tous les caprices de l'imagination et des circonstances. Quand je dis l'homme, j'entends parler de l'humanité entière, car ma personne est aujourd'hui le petit animal en question.

"Je ne suis plus désespérée, je n'ai plus envie de mourir, mon curé. Je trouve que le soleil a retrouvé tout son éclat, que l'avenir pourrait bien me réserver des joies, que l'univers fait bien d'exister, et que la mort est la plus stupide invention.

"Blanche se marie, monsieur le curé! Blanche se marie avec le comte de Kerveloch! Dieu, qu'ils se conviennent bien!... Et il s'en est fallu d'un fêtu, d'un atome, d'un rien, qu'elle acceptât M. de Conprat!... Un homme qu'elle n'aimait pas et auquel elle reproche de trop manger! Si vous me demandez comment les événements ont ainsi tourné brusquement au Pavol, c'est à peine si je pourrai vous répondre. Je suis bouleversée, et tout ce que je puis vous dire c'est qu'un beau jour, un jour radieux, — non, il pleuvait à torrents, mais n'importe! — un jour, dis-je, M. de Kerveloch est arrivé ici, conduit pas un ami de mon oncle. En le voyant entrer, j'ai deviné qu'il avait une idée de derrière la tête, deviné aussi qu'il plairait à Blanche, car il a toutes les qualités qu'elle rêvait dans son mari. M. de Kerveloch l'a regardée en homme qui sait apprécier la beauté, et, quelques jours après, il sollicitait l'honneur de l'épouser, comme disent mon oncle et l'étiquette.

"Voilà mon cher curé! C'est clair, simple, limpide, et depuis ce temps, je rêve aux étoiles comme par le passé. Ah! mon cher curé, je ne sais pourquoi je vous aime aujourd'hui dix fois plus qu'à l'ordinaire. Votre excellente figure me paraît plus riante que jamais, votre affection plus touchante, plus aimable, vos beaux cheveux blancs plus charmants.

"Ce matin, j'ai regardé les bois sans feuilles, qui me paraissaient frais et verts, le ciel gris, qui me semblait tout bleu, et, soudainement, je me suis réconciliée avec l'imagination. Je me repentirai toute ma vie de l'avoir traitée si vilainement l'autre jour. C'est une fée, mon cher curé, une fée remplie de charmes, de puissance, de poésie.

"Que le petit animal est donc changeant! Je n'en reviens pas. A quoi tiennent l'espérance, la joie? A quoi sert de se désoler, quand les choses s'arrangent si bien sans qu'on s'en mêle? Mais pourquoi suis-je si gaie quand rien n'est encore décidé pour mon avenir, et quand je réfléchis qu'il n'est pas possible d'aimer deux fois dans le cours de son existence? Quel chaos, mon curé! Il n'y a que des mystères dans ce monde, et l'âme est un abîme insondable. Je crois que quelqu'un, je ne sais où, a déjà émis cette pensée, peut-être même l'ai-je lue pas plus tard qu'hier, mais j'étais bien capable d'en dire autant

"Vous m'avez dit qu'il n'était pas rare d'être amoureux deux fois dans sa vie, mon curé; mais en êtes-vous sûr? Etes-vous bien convaincu? L'amour attire l'amour dit-on: s'il savait mon secret, peut-être m'aimerait-il? Vous qui êtes un homme de sens, ne trouvez-vous pas que les convenances sont idiotes? Il suffirait probablement d'un aveu de ma part pour faire le bonheur de toute ma vie, et voilà que des lois m'empêchent de révéler mes pensées secrètes, d'apprendre mon amour à celui que j'aime! A vrai dire, je ne sais quoi, au fond du cœur, m'obligerait également à garder le silence et... quand je vous disais que l'âme est un abîme insondable!

Mon Dieu, que l'homme est mal équilibré!

"Sans doute, les circonstances modifient les idées. Mon oncle va jusqu'à prétendre que les imbéciles seuls ne changent jamais d'avis; mais en est-il du cœur comme de la tête?

"Eclairez-moi, mon vieux curé."

Quand un projet était décidé, M. de Pavol n'aimait point tergiverser pour l'exécuter, et il décida que le mariage de Blanche aurait lieu le 15 janvier.

La déception avait été rude pour lui; mais il eut d'autant moins l'idée de contrarier sa fille qu'il connaissait mon amour, qu'il était franc, loyal, sensé et incapable de s'entêter dans un rêve, lorsque le bonheur de sa nièce était en jeu.

Quant à Paul, il supporta son malheur avec un grand courage.

Lorsqu'il sut ses espérances anéanties, il vint nous voir avec le commandant. Il tendit la main à Blanche en lui disant d'un ton franc et naturel:

"Ma cousine, je ne désire que votre bonheur, et j'espère que nous resterons bons amis."

Mais cette façon d'agir en héros de comédie ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de chagrin. Ses visites au Pavol devinrent très rares; quand je le voyais, je le trouvais changé moralement et physiquement.

Alors je pleurais de nouveau en cachette, tout en me mettant en rage contre lui. Il eût été si logique de m'aimer! si rationnel de voir que nos deux natures se ressemblaient énormément et que je l'aimais à la folie!

CHAPITRE XVIII.

Le 15 janvier, il faisait un temps superbe et un froid très vif. La campagne, couverte de givre, avait un aspect féerique. Junon, extrêmement pâle, était si belle dans ses vêtements blancs que je ne me lassais pas de la regarder. Je la comparais à cette nature froide et splendide qui, parée d'une blancheur éclatante, semblait s'être mise à l'unisson de sa beauté.

Après le déjeuner, elle monta chez elle pour changer de costume. Elle redescendit très émue; nous nous embrassâmes tous d'une façon pathétique, et en route pour l'Italie!

"Le beau moment! le beau moment!" disais-je en moi-même.

Mes émotions multiples m'avaient fatiguée et j'avais soif de solitude. Laissant donc mon oncle se débrouiller avec ses convives comme il l'entendrait, je pris un manteau fourré et m'acheminai vers un endroit du parc que j'aimais particulièrement.

Ce parc était traversé par une rivière étroite et courante; sur un certain point de son parcours, elle s'élargissait et formait une cascade que des pierres, habilement disposées, avaient rendue haute et pittoresque.

C'était cet endroit solitaire et assez éloigné du château que j'avais choisi pour théâtre de mes méditations.

Je ne sais depuis combien de temps je réfléchissais ainsi, sans me soucier du froid qui me piquait le visage, lorsque je vis s'avancer vers moi l'objet de ma tendresse, comme dirait Mme Cottin.

Cet objet paraissait mélancolique et de fort méchante humeur. Avec une canne que, dans un moment de distraction, il venait de dérober à mon oncle, il administrait des coups énergiques aux arbres qui se trouvaient sur son passage, et la poussière blanche qui les couvrait s'éparpillait sur lui.

Arrivé près de moi, il croisa les bras, regarda la cascade immobile, les arbres et n'ouvrit pas la bouche. Occupée d'une petite branche de sapin que je venais de casser, je retenais mon souffle en le regardant de travers sans qu'il s'en aperçut.

"Ma cousine...

— Mon cousin?

J'attendis quelques secondes la fin du discours. Mais voyant qu'il s'arrêtait là, je daignai faire une demi-volte vers l'orateur pour l'encourager.

Il fronça les sourcils et s'écria avec éclat:

"J'ai envie de me brûler la cervelle!

— Très bien, dis-je d'un ton sec, j'irai à votre enterrement.

Cette réponse lui causa une telle surprise, qu'il laissa tomber ses bras et me regarda fixement.

"Vous ne m'empêcheriez pas de me suicider, ma cousine?

— Non certainement, répondis-je avec tranquilité. Pourquoi me mêlerais-je de ce qui ne me regarde pas? J'aime la liberté, et si vous avez envie de quitter cette vallée de larmes... hé! mon Dieu, je ne lèverai pas un doigt pour vous en empêcher. Que chacun en cette vie agisse comme il lui plaît!

— Je pensais que vous aviez un peu d'affection pour moi, mademoiselle ma cousine. La première fois que vous m'avez vu, vous me trouviez si plaisant!

— Hélas! monsieur mon cousin, que signifie l'appréciation d'une petite campagnarde qui en est réduite à la société d'un curé, d'une tante grincheuse et d'une cuisinière revêche?

— Cela veut dire que vous m'accordiez vos faveurs simplement parce que je n'étais pas curé et que mon visage n'était pas tout à fait aussi fané que celui de Mme de Lavalle?

— Vous l'avez dit, beau cousin.

Il me regardait d'un air furieux en tordant sa moustache avec dépit. Oh! que je comprenais bien les mouvements de son âme! Il était heureux, heureux de trouver un prétexte pour grogner et s'en prenait à moi de ses déceptions.

"Votre tante était horrible, mademoiselle, me dit-il brusquement.

— Mes beaux yeux faisaient compensation, monsieur, répondis-je sur le même ton.

— Et la jolie table, le joli couvert! Tout était mis de travers!

— Oui, mais quel dindon! Comment n'êtes-vous pas mort d'une indigestion? Je le croyais fermement, jusqu'au moment où je vous revis ici, mon Dieu... parfaitement en vie.

— Je sais qu'il est impossible d'avoir le dernier mot avec vous, mademoiselle. Je ne suis pourtant pas un cousin insupportable. Que vous ai-je fait?

— Mais, rien du tout! J'en donne la preuve en promettant d'accompagner votre corps à sa dernière demeure.

— Mon corps! s'écria-t-il avec un frisson pénible. Je ne suis pas encore mort, mademoiselle. Apprenez que je ne me tuerai pas et que je pars pour la Russie.

— Bon voyage, monsieur mon cousin!

Il s'était éloigné, et, le croyant parti pour bien longtemps, je croisai les mains avec découragement, et de grosses larmes

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

roulaient dans mes yeux, quand je le vis revenir sur ses pas en courant.

"Voyons, Reine, ne boudons ni l'un ni l'autre. Pourquoi serions-nous fâ... Eh quoi! vous pleurez?

— Je pensais à Junon, dis-je en réussissant à parler d'un ton naturel.

— C'est vrai, petite cousine, vous allez être bien seule. Donnez-moi la main, voulez-vous?

— Volontiers, Paul.

Hélas! il ne la baisa pas, mais il la serra avec mélancolie, car il pensait à une main plus belle qu'il avait rêvé de posséder.

Et il partit pour ne pas revenir.

Malgré le froid, auquel je ne songeais pas, je m'assis en pleurant.

"Parler de se brûler la cervelle, me disais-je, il faut qu'il l'aime prodigieusement! Je sais bien qu'il ne le fera pas, mais il est probablement aussi épris d'elle que moi de lui, et je sens bien que je ne pourrais jamais l'oublier. Est-ce niais, est-ce niais de devenir amoureux d'une femme qui lui convenait si peu, tandis que près de lui une petite...

— Que faites-vous là, Reine? me dit mon oncle qui s'était approché de moi, sans que je l'eusse entendu marcher.

Je me levai vivement, honteuse de ne pouvoir cacher mon émotion.

"Comment, nous pleurons!

— Que les hommes sont bêtes, mon oncle!

— Profonde vérité, ma nièce! Est-ce cela qui fait couler vos larmes?

— Paul a envie de se brûler la cervelle, dis-je en pleurant.

— Le croyez-vous capable de se porter à cette extrêmité?

— Non, répondis-je en souriant, malgré mes larmes. La violence est certainement incompatible avec sa nature, mais son idée prouve que...

— Oui, je sais, ma nièce. Son idée prouve qu'il aime ma fille; mais croyez-moi, il l'oubliera bien vite, et quand il reviendra ici, nous ferons en sorte que son cœur ne s'égare plus.

— Vous pensez donc, mon oncle, qu'un homme peut aimer deux fois dans sa vie sans être un phénomène?

— Pauvre petite nièce! les hommes qui aiment une seule fois dans leur vie sont aussi rares que le pic de l'Aiguille-Verte.

— Cependant, Junon est si belle!

— Avant que les plantes aient reverdi Paul aura oublié, avant que les feuilles aient eu le temps de jaunir et de tomber de nouveau, il sera revenu au Pavol, et...

Il sourit d'une façon expressive, puis s'en alla sans achever sa phrase.

— C'est fort bien, me dis-je en reprenant à pas lents le chemin de la maison, mais si son cœur change, il peut s'éprendre d'une femme dans ses voyages. Précisément, on dit que les femmes russes sont très belles... Il faut l'envoyer chez les Esquimaux!

Je me mis à courir de toutes mes forces, et j'arrivai devant la porte du château au moment où le commandant montait en voiture.

Je le pris par le bras et l'entraînai à l'écart.

"Commandant, Paul part pour la Russie?

— Oui, son voyage est décidé.

— J'ai pensé... si vous vouliez que... Enfin il serait mieux...

Décidément c'était beaucoup plus difficile à dire que je ne l'avais supposé.

"Eh bien, chère enfant, parlez vite; je gèle là!

— Le sort en est jeté! m'écriai-je à haute voix en frappant du pied.

Ma fierté et moi nous sautâmes le Rubicon, et je dis en baissant les yeux:

"Mon cher commandant, je vous en supplie, conseillez à Paul d'aller chez les Esquimaux.

— Pourquoi les Esquimaux?

— Parce que les femmes de ce pays-là sont affreuses, balbutiai-je, et que les Russes sont très belles.

Le bon commandant releva mon visage tout rose de confusion et me répondit simplement:

"Soit je lui conseillerai d'aller chez les Esquimaux.

— Que je vous aime! dis-je les larmes aux yeux en lui serrant la main. Mais dites-lui de ne pas rester longtemps dans les huttes de ces bonnes gens, de peur d'attraper du mal; il paraît que c'est une odeur atroce.

Voyant arriver mon oncle, je m'enfuis en disant:

"Commandant, un homme d'honneur n'a que sa parole, tenez bien la vôtre!

Je montai dans ma chambre avec la conviction très désagréable que j'avais amplement suivi l'exemple du gouvernement, et que je venais de fouler aux pieds tous les principes de la dignité.

Je m'installai à mon secrétaire et j'écrivis:

"Tout est fini, monsieur le curé! Ils sont mariés, ils sont partis, heureux, ravis, et j'aurais donné dix ans de mon existence pour être à la place de Junon, avec celui que vous connaissez bien. Quand donc en serai-je là?

"Savez-vous ce que mon oncle m'a dit? Il affirme que les hommes qui aiment une seule fois dans leur vie sont aussi rares que le pic de l'Aiguille-Verte. Mon curé, mon cher curé, je vous en supplie, dites votre messe demain pour que M. de Conprat ne soit pas le pic de l'Aiguille-Verte.

"Au revoir, monsieur le curé, j'espère que vous viendrez bientôt à la cure du Pavol."

CHAPITRE XIX.

Le seul événement de la fin de l'hiver fut en effet l'installation du curé dans la paroisse du Pavol.

C'était avec délices que je le voyais monter en chaire et prêcher d'un air réjoui sur l'iniquité des hommes. Puis il arrivait au château, comme jadis au Buisson, sa soutane retroussée, son chapeau sous le bras et ses cheveux au vent.

Nous reprîmes nos causeries, nos discussions et nos disputes. Le temps me paraissait bien long, et les lettres de Junon, qui respiraient le bonheur le plus complet, n'étaient pas faites pour me consoler et me faire prendre patience. Aussi allais-je sans cesse trouver le curé pour lui confier mes soucis, mes inquiétudes, mes espérances et mes révoltes contre l'attente que j'étais obligée de supporter

Je savais que mon objet n'avait point, hélas! apprécié l'idée d'aller chez les Esquimaux. Il se promenait tranquillement à Petersbourg, et les belles dames slaves me faisaient une peur terrible.

Aussi, malgré la joie de posséder mon curé, malgré la bonté de mon oncle, et de tous ceux qui m'entouraient, je devenais extrêmement triste.

Six mois passèrent ainsi.

Un jour, l'anniversaire de mon arrivée au Pavol, j'étais assise dans le jardin du presbytère. Deux heures auparavant, une pluie d'orage avait rafraîchi l'atmosphère et arrosé les fleurs du curé. Il s'amusait à chercher des limaçons pendant que, sous l'influence de pensées agréables, j'appuyais la tête sur le mur près duquel mon banc était placé et me laissais posséder par de joyeuses espérances. Les gouttes d'eau, qui obligeaient les feuilles à se courber sous leur poids, troublaient seules en tombant mes réflexions, et l'odeur de la terre mouillée me rappelait les meilleures heures de ma vie:

De temps en temps, le curé me disait:

"C'est étonnant, tous ces limaçons! Croiriez-vous, Reine, que j'en ai déjà trouvé plus de cinq cents?

Je finis par tomber dans un demi-sommeil.

Je fus réveillée par le grincement de la barrière qui fermait la haie du jardin, et le son d'une voix pleine de gaieté me causa la plus violente secousse que j'eusse jamais ressentie.

"Bonjour, mon cher curé, comment allez-vous? Combien je suis content de vous voir! Et Reine, où est-elle?

Reine était toujours assise à la même place, dans l'impossibilité de dire un mot et de faire un mouvement.

"Ah! la voilà, s'écria Paul en s'approchant de moi à grandes enjambées. Chère petite cousine, que je suis heureux, mon Dieu, que je suis heureux de vous revoir!

Il prit ma main et l'embrassa...

J'assure que ce qui se passa ensuite fut indépendant de ma volonté, et qu'il ne faut pas faire de suppositions malveillantes sur mon compte.

C'était de toutes mes forces, je l'affirme, que je luttais contre la tentation; mais quand je sentis ses lèvres sur ma main, quand je compris que cet acte n'était point inspiré par une galanterie banale, mais par un sentiment plus profond, quand je le vis se pencher sur moi et me regarder avec une expression inquiète, affectueuse, particulière, plus ravissante cent fois que celle qui m'avait tant fait songer.... ce fut plus fort que mon énergie, et la fatalité, à laquelle je crois depuis ce moment-là, m'emporta et me jeta dans ses bras.

J'eus à peine le temps de sentir l'étreinte qui répondit à mon élan. Je me réfugiai, rouge et confuse, sur le banc, en cachant mon visage dans mes mains, non sans avoir entrevu la figure du curé, dont l'air à la fois stupéfait, effarouché, ravi, revint plus tard dans mes souvenirs.

"Chère Reine, murmura Paul à mon oreille, si j'avais connu votre secret plus tôt, je ne serais pas resté si longtemps loin de vous.

Je ne répondis pas, parce que je pleurais.

Il prit de force une de mes mains et la retint dans les siennes, tandis que, saisie d'un accès de timidité comme je n'en avais jamais eu, je détournais la tête en essayant de la retirer.

"Laissez-la-moi, cette main si petite et si jolie; elle m'appartient maintenant. Tournez la tête de mon côté, Reine!

Je regardai en face ces beaux yeux francs qui me souriaient, et je m'écriai:

"Dieu soit loué, mon oncle avait raison, vous n'êtes pas le pic de l'Aiguille-Verte.

— Le pic de l'Aiguille-Verte?... me dit-il, surpris.

— Oui, mon oncle prétendait..., mais n'importe! Qui donc vous a appris ce que vous ignoriez en partant?

— Mon père, M. de Pavol, et beaucoup de choses que je me suis rappelées depuis deux mois.

— Il est donc bien vrai que l'amour attire l'amour? dis-je innocemment.

— Rien n'est plus vrai, chère petite fiancée!

Oh! le doux nom! oui, nous étions fiancés, et nous gardâmes le silence pendant que le curé pleurait de joie, que des moineaux, sur le toit du presbytère, criaient d'une façon assourdissante.

J'étais dans le ravissement, je croyais rêver... Je ne me lassais pas de le regarder, d'écouter sa voix que j'aimais tant et de sentir ma main serrée dans la sienne. Cependant, malgré moi, le souvenir de celle qu'il avait aimée hantait mon esprit et troublait un peu ma joie, mais je n'osais pas lui en parler.

"Mon oncle sait que vous êtes ici, Paul?

— Oui, j'arrive du Pavol, et j'ai voulu absolument venir seul auprès de vous. Ce jardin mouillé ne vous rappelle-t-il rien, Reine?

Je ne répondis pas directement à sa question, seulement je lui dis:

"Mais vous..., vous avez gardé un mauvais souvenir du Buisson?

— Moi! par exemple! jamais je n'ai passé une aussi bonne soirée!

— Oh! repris-je en le regardant en dessous, ma tante qui était horrible?

— Non, non, pas si horrible. Un peu commune, peut-être, mais vous n'en paraissiez que plus charmante.

— Et le couvert si mal mis! Tout était de travers!

— Je n'ai jamais si bien dîné. Cet intérieur délabré vous faisait valoir comme une fleur qui semble plus jolie, plus délicate, parce que le terrain dans lequel elle s'élève est laid et inculte.

— Vous êtes devenu poète dans votre voyage, dis-je en souriant.

— Non, du tout, petite Reine.

Il passa mon bras sous le sien et m'emmena à l'écart.

"Non, pas poète, mais amoureux de vous, ma cousine. Ecoutez bien; je vous aime dans toute la sincérité de mon cœur.

Je savourai la douceur de ce mot et du regard qui l'accompagnait, en me disant intérieurement qu'il était bien heureux que les hommes fussent inconstants.

Mais ce changement me paraissait inouï, et je ne pus m'empêcher de murmurer:

"C'est bien certain, vous ne l'aimez plus du tout, du tout?

— Vous parlerais-je comme je le fais, s'il en était autrement? N'avez-vous pas confiance en ma loyauté?

— Oh! si, dis-je en croisant mes mains sur son bras dans un élan affectueux.

C'était bien vrai, car, après sa réponse, l'image de Blanche ne vint plus jamais me troubler. Je l'aimais sans la moindre arrière-pensée jalouse ou défiante, et il méritait cette confiance parfaite.

"Tenez, voilà mon père et M. de Pavol qui arrivent.

— Eh bien! ma nièce, que vous semble de ma prédiction?

— Vous êtes peu discret, mon oncle, dis-je en rougissant.

— C'est le commandant qui a révélé le secret, Reine; il le connaissait depuis longtemps.

— Oh! non, depuis huit mois seulement.

— Du premier jour que je vous ai vue, chère petite bru.

— Est-il possible!

— Et Paul n'est point allé chez les Esquimaux, reprit mon oncle en riant.

Alors commença cette époque ravissante des fiançailles, époque exquise à nulle autre pareille dans la vie. Rien ne remplace ce temps d'amour naïf, de foi, d'illusions complètes et d'enfantillages. Ah! que je plains ceux qui n'ont jamais aimé ainsi! Que je plains ceux que leur folie entraîne loin de l'ornière commune et des affections légitimes! Du reste, jamais, jamais, quelle que soit l'éloquence des gens qui voudront me convaincre, je ne croirai que l'amour vrai puisse exister sans avoir l'estime pour base première.

Nous passions nos jours les plus agréables au presbytère, sous la garde du curé. Nous le regardions trotter dans son jardin, attacher ses plantes à des tuteurs, arracher les mauvaises herbes et s'arrêter dans son travail pour lancer de notre côté un coup d'œil investigateur, afin de nous apprendre qu'il était un mentor sérieux.

Nous nous regardions en riant, car nous connaissions la sévérité de notre gardien débonnaire.

Je m'approchais de l'excellent homme pour m'extasier avec lui sur une fleur, un arbuste ou un fruit, et je lui disais:

"Mon curé, vous rappelez-vous le temps où vous vouliez me persuader que l'amour n'était pas la plus charmante chose du monde?

— Ah! mon petit enfant, je crois que Bossuet lui-même n'eût pu vous convaincre.

— Voyons, n'avais-je pas raison?

— Je commence à croire que si, répondait-il avec son bon, son charmant sourire.

Le jour de mon mariage se leva radieux pour moi. Jamais la voûte céleste ne m'avait paru plus splendide. Depuis lors, on m'a affirmé que le ciel était très couvert, mais je n'en crois rien.

Une foule sympathique se pressait dans l'église. On chuchotait:

"Quelle jolie mariée! comme elle a l'air heureux et tranquille!"

Il est certain que j'étais étonnamment calme.

Mais pourquoi me serais-je tourmentée? Mon rêve le plus cher s'accomplissait, un avenir de bonheur s'ouvrait devant moi, et pas la plus légère inquiétude ne venait m'agiter.

L'orgue résonnait si joyeusement que, en ce moment, je revins un peu de mes préventions sur la musique. L'autel était paré de fleurs, étincelant de lumières, et tous les détails de l'arrangement, présidé par le goût artistique de Junon, charmaient mes yeux.

Mon mari passa l'anneau nuptial à mon doigt d'une main mal assurée, en mordant sa jolie moustache pour dissimuler le tremblement de ses lèvres. Il était bien plus ému que moi, et son regard me disait ce que j'aurais aimé à m'entendre répéter éternellement...

Et vraiment, on eût vainement cherché sur la terre, et dans toutes les autres planètes de l'univers, un visage aussi rayonnant que celui de mon curé.

FIN.

Dans le prochain numéro: "Liette" par Arthur Dourliac, et la fin de "La Passagère" de Guy de Chantepleure.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal. Téléphone: Est 1418.

25

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed. Fernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL —108-110, RUE STE-CATHERINE EST— TELEPHONE EST 1878

Maison FILIATRAULT

(48 ANS D'EXISTENCE)

Spécialiste, Importateur direct et Marchand exclusif.

TAPIS - LINOLEUMS - RIDEAUX

429 BLVD ST-LAURENT

Tél. Est 635 MONTREAL





PRATTE LIMITÉE

Pianos, Phonographes d'Art, Records

ARTISTIQUES — DURABLES — SONORITÉ PARFAITE

Nous sollicitons votre visite à notre nouveau magasin.

3, RUE S.-CATHERINE EST - MONTRÉAL

(ANGLE S.-LAURENT)

Illustrations de Maurice Toussaint

LA PASSAGÈRE

Par GUY DE CHANTEPLEURE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS. — *Orpheline, Phyllis Boisjoli a été recueillie et élevée par la riche Mme Davrançay. Celle-ci se propose de l'adopter et de lui laisser toute sa fortune. Le grand ami de Phyllis, Guillaume Kerjean, brave garçon d'une trentaine d'années, la retrouve à Vichy. Elle est alors dans le délicieux épanouissement de ses dix-huit ans. Des demi-confidences qu'elle fait à Guillaume, il résulte que le cœur de la jeune fille a parlé. L'heureux élu est l'écrivain mondain Fabrice de Mauve. Or, en cet élégant personnage Guillaume flaire le coureur de dot. Aussi engage-t-il Mme Davrançay à tenir secrètes ses intentions testamentaires à l'égard de Phyllis, afin de mettre à l'épreuve le désintéressement des soupirants parmi lesquels, outre Frabice de Mauve, est Roger Lecoulteux. Puis il regagne Paris, où l'appellent ses travaux d'ingénieu à l'usine Patain et les études acharnées qu'il poursuit en vue de doter du moteur idéal un type nouveau d'aéroplane. A quelques jours de là, Mme Davrançay, surprise par la mort, disparait avant d'avoir pris aucune disposition au profit de sa pupille. Une vieille fille, Laure Arguin, se trouve être, comme parente, son unique héritière. Phyllis, qui n'a maintenant pour dot que sa fine beauté blonde, voit se dérober ses anciens soupirants. L'amitié solide et dévouée de Kerjean lui reste seul fidèle, mais ne peut lui apporter, sans risquer de donner lieu à des propos compromettants, une aide matérielle efficace. C'est du travail que devra tout attendre désormais la pauvre enfant si longtemps choyée et gâtée par l'imprévoyante Mme Davrançay. — Phyllis part pour Houlgate. Elle a trouvé à s'employer dans une famille en qualité d'institutrice. Mais bientôt le caractère du père de son élève la force à chercher une nouvelle situation. Mlle Arguin la place chez une de ses amies en qualité de demoiselle de compagnie de deux filles à marier. Les malentendus surviennent. La mère, parvenue de la pire sorte, blesse la jeune fille dans toutes ses délicatesses. Celle-ci outrée part un soir, et se réfugie chez Kerjean, qui ne peut mettre dehors la petite Phyl. Celle-ci au matin, lui proposé de l'épouser, et d'être frère et sœur. Celui-ci consternée, hésite... La brutale intervention de Melle Arguin force le dénouement. Kerjean demande à la tutrice la main de Phyllis. Suit un semblant de voyage de noces à Bruges... Le retour à la maison dont Phyllis devient la petite reine, qu'elle administre avec économie et dignité. Une rencontre avec Fabrice de Mauve marié, lui rend la paix. Elle n'aime plus cet égoïste et ce mondain. La mort de Mlle Arguin, fait bientôt de Phyllis, une riche héritière... Guillaume lui offre de rompre par le divorce le pacte de leur union fraternelle...*

DEUXIEME PARTIE—*Suite*

—Me garderez-vous aussi de figurer aux yeux du monde le triste personnage d'une femme qui, épousée pauvre, abandonne son mari dès qu'un sort plus brillant lui sourit ?... Parlons de délicatesse!...

—Vous oubliez le grief invoqué... Si quelqu'un figure un triste personnage, ce sera moi... Que voulez-vous qu'on pense d'un homme qui vient d'épouser une femme toute jeune et charmante... et qui la trompe en de pareilles conditions... pour...

Il s'interrompit... Sa voix était pleine d'angoisse.

—Et cela ne vous paraîtra pas dur que beaucoup de gens aient le droit de vous mal juger, Guillaume?

—Si... Mais ce me serait beaucoup plus dur encore, je le sais, si vous pouviez vous croire, le droit de me mal juger, *vous*... ou si j'en venais à me juger mal moi-même... Cela, il me serait impossible de le supporter...

—Pourquoi vous jugerais-je mal ?

Il ne répondit pas à ma question.

—Dans la triste comédie que nous allons jouer, dit-il, il est essentiel d'éviter que vous quittiez ma maison brusquement, en épouse outragée... Georges Patan veut suivre le circuit de France et désire que je l'accompagne... Nul ne s'étonnerait de vous voir accepter pendant mon absence l'hospitalité d'une amie... Et Jacqueline serait heureuse de vous ecevoir, de nou s prêter, en cette circonstance délicate, son affectueux concours...

—Fort bien, acquiesçai-je, raidie toujours dans ma détresse fière. Mais si je vais chez Jacqueline, je veux qu'elle sache *tout*...

—Elle saura tout... elle est de ces amies à qui l'on peut tout dire...

—Et vous lui direz vous-même...

—Si vous le désirez...

D'une voix lasse et pourtant précise, Guillaume m'entretint encore de ce que nous devrions faire pour que notre rupture n'eût aucun retentissement fâcheux... et ne fût connue qu'une fois consommée. Je ne pouvais douter qu'il eût beaucoup et longuement pensé à ces choses... et même consulté un homme de loi, avant de me livrer le secret des préoccupations qui, depuis tant de jours, éveillaient mon inquiétude sans se laisser pénétrer.

L'avoué auquel je m'adresserais était un ami de Guillaume. Son tact et son habileté subtiles avaient déjà mené à bien des affaires très analogues de divorces concertés entre les parties, et même il s'était acquis ainsi une réputation discrète de spécialiste... Guillaume le verrait officieusement et lui exposerait nos intentions avant ma visite, qui ne serait plus qu'une formalité... J'écoutais à peine, et Guillaume semblait répéter une leçon.

Quand il eut terminé:—Petite Phyl murmura-t-il, vous ne saurez jamais combien il m'en a coûté de vous parler comme je viens de le faire... Toute fausse et difficile qu'elle me parût souvent, notre vie commune était douce... trop douce... Mais il était écrit que j'achèverais solitairement ma route... Et plus tard, ma petite, vous me remercierez sans doute d'avoir eu le courage de comprendre qu'une décision si pénible était sage...

Je me raidissais toujours, toujours plus...

—Je le comprends moi même, dès à présent, fis-je. J'ai été d'abord un peu étonnée... un peu saisie... Je n'avais pas réfléchi à tout cela... Mais, c'est exact... notre mariage a perdu sa raison d'être... Et je trouve parfaitement juste que vous repreniez votre liberté entière...

Guillaume était toujours très pâle, avec une figure triste et malade que je lui vois souvent depuis quelques jours.

J'ai couru à lui et, changeant de ton, tout à coup;

—Guillaume, m'écriai-je, Guillaume, vous serez encore mon ami, n'est-ce pas? mon grand ami tendre et fidèle?... Nous nous aimons comme autrefois ?...

Il me tenait pressée contre lui... Je ne voyais pas son visage.

—Guillaume, dis-je encore, les autres personnes qui divorcent ont des motifs graves de se fuir, de ne plus s'aimer...

Mais nous, Guillaume, nous nous aimons toujours,.. Notre amitié restera la même... Nous ne nous sommes jamais fait de mal, dites?...

Il répéta doucement:

—Nous ne nous sommes jamais fait de mal... non.

—Quand nous ne vivrons plus ensemble, nous nous verrons souvent... très souvent... Et nous pourrons encore être heureux...

Il répéta comme un écho...

—Nous pourrons encore être heureux, petite Phyl!...

Puis il baisa mon front, longuement, et, tout à coup, me repoussa:

—Allez dormir, mon enfant... me dit-il... Moi, il faut que je travaille...

Et, l'instant d'après, j'ai entendu qu'il sortait. Il va passer la nuit aux ateliers comme l'autre fois...

Est-il possible que tout soit vrai, que je n'aie pas rêvé ces choses étranges?

Guillaume, vous serez libre, puisque vous le désirez... et, quoique, par instants, votre cœur semble souffrir comme le mien...

Moi... Moi, je redeviens la frêle petite épave qui flottait au gré du vent cruel.

Oh! Guillaume, n'avez-vous pas senti qu'en me rejetant hors de votre vie, après ces jours de douceur intime et profonde, vous me laissez plus pauvre que vous ne m'aviez prise?... Ah! si j'osais croire, Guillaume, qu'il n'y eût entre nous qu'un peu d'argent?

Je vous rends votre liberté, mais il n'est plus en votre pouvoir de me rendre la mienne... Les oiseaux qui ont aimé leur cage ne savent plus être libres... Ils reviennent frapper à la fenêtre close... et, si elle ne s'ouvre plus pour eux... ils meurent de froid...

Je ne veux pas pleurer, je ne veux pas pleurer...

31 mars, dans la journée...

Je ne sais pourquoi... c'était une sorte de désir mauvais, malsain... Comme si j'avais craint qu'il ne se ravisât, j'ai exigé que Guillaume me remît les lettres, ces lettres qui doivent nous séparer.

D'abord, il s'y était refusé. Il avait dit:

—Plus tard... A quoi bon, maintenant? Qu'en ferez-vous?

Alors, je me suis fâchée, j'ai été méchante, je ne me rappelle plus les mots que j'ai prononcés... Mais il m'a obéi...

Il était pâle et ses doigts tremblaient un peu. Il a dit:

—Ne lisez cela que s'il le faut... que quand il le faudra, Phyllis... Promettez-moi!... Ne sentez-vous pas combien je suis malheureux que vous liziez cela?... Pourquoi voulez-vous avoir déjà ces lettres?

Docteur J.-A. LUSSIER

DES HOPITAUX DE PARIS

Médecin de service à l'Hôpital St-Jean-de-Dieu

MALADIES NERVEUSES

195, rue Berri Montréal

Tél. Est 3827

31 mars, dans la nuit...

Je ne voulais pas lire... Je voulais que Guillaume m'abandonnât les lettres de cette femme, ces lettres qu'il a gardées si longtemps, je voulais qu'elles fussent ma propriété, non plus la sienne...

Je ne voulais pas lire... J'ai lu... Deux lettres seulement... l'une reçue à Vichy, cet été... l'autre plus récente, toute récente, datant du voyage de Guillaume à Londres...

Oh! il me serait impossible de les reproduire ici!... je n'oserais pas...

Ce n'est pas qu'elles soient vulgaires... ni inconvenantes, non... Elles sont écrites un peu comme des lettres de roman... Mais je n'avais encore jamais lu de roman où il y eut de telles lettres.

Je hais cette femme... Et cependant, je l'admire, je l'envie d'avoir écrit ces choses. Oh! comme elle parle de leur amour, de leurs baisers... Ces mots de passion, d'ivresse qu'elle trouve... et ce tutoiement!... J'avais mal en lisant et j'étais inquiète, troublée dans tout mon être...



Comme je savais peu ce que ce pouvait être d'aimer ainsi... et de le dire!... Que savais-je... que sais-je, de l'amour?... de l'amour qui veut qu'on s'appartienne?...

Cette femme aime un autre Guillaume, un Guillaume que je ne connais pas... Elle ne connaît pas celui que j'aimais... Qu'elle les garde tous les deux... Je ne veux plus partager!...

Oh! pourquoi ai-je lu? J'ai perdu le courage d'être calme et fière... Il me semble que je suis ivre, douloureusement ivre d'un poison qui me brûle...

Oh! je veux quitter cette maison... Guillaume a raison! Nous ne pouvons plus vivre ensemble...

J'irai chez Jacqueline... Et nous divorcerons! Puis tout ce temps passé s'effacera de mon souvenir comme un rêve... Guillaume sera, de nouveau, mon ami... mon ami seulement, ainsi que naguère...

Ici se termine la douce et triste histoire de mon mariage... Je n'écrirai plus mon journal... Qu'y noterais-je maintenant? Il ne me semble plus que ma vie doive intéresser encore la confidente chimérique à laquelle, jour après jour, je la contais... Et surtout, je n'aurais plus de joie à l'écrire...

Je me demande si cette "Colette" est beaucoup plus jolie que moi?... Je me demande comment elle fait pour qu'on soit amoureux d'elle?... Moi, je ne sais pas plaire... On me traite en petite fille...

Ah! Guillaume, si vous m'aviez aimée comme elle, si vous m'aviez dit, si... Quand je vous déclarais que mon cœur était mort, Guillaume, pourquoi l'avez-vous cru? Pourquoi ne vous êtes-vous souvenu qu'hier du conte que nous aimions jadis? Pourquoi ne vous êtes-vous pas dit que, si le Fils du Roi était venu tout de suite, la princesse n'eût pas dormi cent ans... ou même qu'elle n'eût pas dormi du tout?... Pourquoi?

Parce que vous ne m'aimez pas, sans doute... Et aussi parce que je n'entendais rien à l'amour.

FIN DU JOURNAL DE PHYLLIS

TROISIEME PARTIE

I

Jacqueline disait:

— Oh! je conçois vos scrupules, votre répugnance quant à cette fortune, mon ami... Je conçois aussi qu'une pareille situation vous paraisse fausse, impossible... et ne puisse durer. Mais je crois rêver, je crois rêver... Tout cela est si inattendu pour moi!...

Ils étaient seuls dans le petit salon meublé d'acajou anglais et sobrement décoré de précieuses gravures anciennes et de belles roses fraîches, où Jacqueline Albin s'était reprise à goûter les délections du "home".

Guillaume était venu trouver sa fidèle camarade d'enfance, et, selon le désir de Phyllis, il lui avait *tout dit*, ce que Phyllis appelait *tout* — récit net, précis, un peu froid, les faits, rien de plus... Il n'était pas là pour s'attendrir sur le passé, mais pour résoudre, avec le concours de Jacqueline, quelques'unes des difficultés du moment présent.

Ce concours lui était acquis. La maison et le cœur de Mlle Albin s'ouvraient sans réserve à la petite amie que Guillaume leur confiait. Guillaume allait partir. Avant que n'éclatât l'inévitable crise du divorce, Phyllis élirait domicile rue de Lisbonne; tant que l'appui dévoué, la protection affectueuse d'une compagne plus âgée qu'elle, lui seraient nécessaires ou lui sembleraient agréables, elle resterait avec Jacqueline. Jacqueline ne la quitterait pas, quitte à s'installer, à son tour, à la Peuplière ou dans l'ancien hôtel de Mme Davrançay...

Mais, du choc subi, de la surprise intense que lui avait causé la brève confidence de Kerjean, Mlle Albin n'était pas encore remise... Cette surprise allait jusqu'à l'émotion, jusqu'à l'énervement. Jacqueline était pâle et agitée...

Guillaume dit:

— Comme vous avez l'air troublée, Jacqueline!

— Je le suis, Oh! Guillaume, je le suis, murmura-t-elle. J'étais si certaine que vous étiez heureux... que votre mariage était le dénouement d'un très vieux... et très jeune roman d'amour...

— Il ne pouvait y avoir d'amour entre la petite Phyl et moi, Jacqueline.

— La petite Phyl! Je me souviens, vous l'avez toujours nommée ainsi... Elle était encore une enfant, une toute petite chose frêle que, déjà, elle vous était très

Voyez la page 96 pour sommaire des annonces.

chère... que déjà elle avait dans votre vie sa place à elle...

Guillaume sourit. Et, soudain, il lui fut très doux, très facile de parler de cette petite Phyl d'autrefois.

— C'est vrai, dit-il. Je l'aimais quand elle était encore une enfant... Et quand elle a cessé de l'être, je m'en suis à peine avisé. J'ai continué de l'aimer avec la même sollicitude émerveillée et craintive, la même peur de sembler rude à sa fragilité... de lui faire mal, sans le vouloir... Je l'aimais d'une tendresse étrange, multiple, où se fondaient toutes les nuances d'un sentiment profond et très pur... Elle était ma petite sœur, ellle était ma petite camarade, elle était mon enfance retrouvée... Je l'appelais ma petite princesse... J'étais le bon géant qui devait pour elle vancre les mauvais destins... Peut-être a-t-elle été aussi — qui sait? — en ces temps très réalistes de ma première jeunesse, ma petite fleur d'idéal, ma petite épouse de rêve? Vous avez raison... elle avait déjà dans ma vie sa place bien à elle...

La voix de Guillaume songeait. Celle de Jacqueline fut un peu sèche.

— Oui, elle a été votre petite épouse de rêve... votre petite divinité!... Il lui appartenait encore d'être, simplement, humainement votre femme... et c'eût été son rôle le plus beau.

— Comme vous arrangez les choses, Jacqueline! Il eût fallu pour cela qu'elle m'aimât... simplement, humainement... comme vous dites... Et notre mariage n'était qu'une association.

— Elle eût pu vous aimer... vous avez été si parfait, si admirable pour elle!...

Guillaume haussa les épaules.

— Ma bonne Jacqueline, dit-il, où avez-vous vu qu'on aime les gens parce qu'ils sont parfaits et admirables?... Sans compter que vous me jugez avec un cœur et des yeux d'amie très indulgente! Oh! remarquez que je ne me considère aucunement comme un pauvre disgracié, incapable d'inspirer d'amour à une femme... Non... Mais je ne me grise pas d'illusions ridicules... Nul n'est moins fait que moi pour plaire à une jeune fille... Je n'ai pas la manière, sans doute... Et puis le don de la grâce romanesque m'a manqué... L'imagination des jeunes filles veut être charmée.

Mlle Albin leva vers Guillaume des yeux très doux, un peu ironiques.

— Que savez-vous des jeunes filles, mon ami? dit-elle.

Il eut un grand geste de défaite acceptée.

— Ah! bien peu de chose!... J'avoue mon ignorance... Je n'ai jamais ni dansé, ni papoté, ni flirté... Jamais il ne m'a été donné d'étudier, fût-ce aux lumières d'un bal, ces petites créatures secrètes... et, peut-être, compliquées. Une jeune fille, son cœur, sa sensibilité... oui, j'en conviens, c'est pour moi une énigme déconcertante... un mystère sacré... un peu effrayant...

Le regard attentif de Mlle Albin n'avait pas quitté le visage si rude, si mâle et, cependant, presque ingénu, de Guillaume. Il effleurait le front lourd de pensées, les lèvres fraîches, ardentes à la vie, les yeux gris où dormait la flamme bleue de l'enthousiasme et de l'amour, les yeux qui avaient appris ou deviné tant de choses et qui, là-haut, très haut au-dessus de la terre, dans l'air vierge de tout souffle humain, avaient pu rêver à l'inconnaissable, face à face avec l'infini...

— Guillaume, demanda Jacqueline, êtes-vous sûr que Phyllis ne vous aime pas?

Elle avait dit ces mots très vite et comme malgré elle.

Guillaume se mit à rire.

— Phyllis? Mais je suis sûr qu'elle m'aime! Tout à l'heure je vous disais ce que, jadis, nous étions l'un pour l'autre, je puis vous dire aussi ce que je suis pour elle maintenant... Elle m'aime d'une affection très chaude, très fidèle. Je suis son grand ami, son sauveur, son oncle, son frère... toute sa famille en un seul être... et aussi un peu, je crois, son village... son clocher!... Elle m'aime avec de charmants élans de tendresse, une grâce docile et enjôleuse d'enfant câlin, certain de son pouvoir... Si vous saviez! Un jour elle m'a reproché de ne jamais l'embrasser... Un frère embrasse sa sœur, n'est-ce pas?... Et depuis la mort de sa bonne marraine, personne ne l'embrassait plus, la pauvre petite!... Elle se jette à mon cou, elle se blottit contre moi... Elle me dit: "Je n'ai que vous au monde." Elle s'épouvante du mal qui pourrait m'arriver... Chaque soir, quand je rentre, elle accourt à ma rencontre joyeuse de me voir... Chaque matin, elle vient déjeuner avec moi, toute fraîche dans son peignoir blanc, ses beaux cheveux nattés, telle qu'elle s'est coiffée, la veille pour dormir... Elle me regarde vivre d'un air heureux... Elle m'offre le spectacle délicieux de sa vie jeune et confiante... Et jamais l'idée que, de cette intimité invraisemblable qui la laisse calme, paisible comme un petit enfant, je pourrais, moi, après tout, être troublé, ne lui a même passé par l'esprit... V'oilà, ma chère amie, comment Phyllis m'aime...

Il parut à Mlle Albin qu'une légère, une presque insaisissable fêlure avait altéré le timbre grave et plein de la voix familière.

Elle songeait: "Ne savez-vous pas, Guillaume, qu'un certain don de soi, profond et ingénu, peut ignorer les pudeurs mignardes sans lesquelles votre préjugé masculin hésiterait à imaginer l'amour d'une jeune fille?... Ne savez-vous pas qu'un tel amour peut-être confiant jusqu'à l'absolu... et qu'alors aucun homme n'en souhaiterait de plus ardent, de plus sain, en même temps que de plus pur?"

Cependant, à part soi, elle décida: "Phyllis aime comme une enfant... Ce n'est pas là aimer!"

Et elle s'abstint de tout commentaire verbal.

Il y eut un silence un peu oppressant. Puis, très bas, elle dit:

— Mon pauvre ami, n'est-ce pas *vous* qui aimez?

— Moi!... Ai-je donc, je vous le répète, la mine d'un amoureux, Jacqueline?

Les lèvres de Kerjean se serrèrent un peu, très peu... C'était le seul signe d'émotion ou de déplaisir qu'il eût donné, depuis qu'il était entré dans cette pièce claire, odorante de roses, qui lui rappelait une autre retraite féminine et parfumée, un salon où, bientôt, il ne verrait plus de fleurs.

— Non, Jacqueline, je n'aime pas Phyllis au moins comme vous l'entendez... Peut-être ai-je, pendant trop de jours et de nuits, vécu, respiré trop près d'elle... Peut-être trop d'heures nous ont-elles, tour à tour, dans une solitude trop évocatrice, réunis et séparés... Et vous ne savez pas quel être adorable... En vérité, je crois qu'un saint même y eût un peu perdu la tête... Mais la mienne est solide, heureusement!... Et mon affection très profonde, pour la chère petite amie dont je veux avant tout le bonheur, n'est pas de l'amour...

— C'est donc, mon ami, fit Jacqueline, que vous êtes plus qu'un saint!

Et, dans ses yeux, l'ironie douce et un peu triste persistait.

— Non, ah! certes, non! Mais concevez-vous, Jacqueline, ce qu'implique de candeur, de foi, de touchante loyauté, la simplicité avec laquelle cette enfant m'a confié sa vie... oh! sans rien, je puis vous l'assurer, de cette naïveté un peu niaise des oies blanches... mais si innocemment!

— Un peu égoïstement aussi.

— Peut-être, et encore, non... En se faisant ma petite sœur, elle pensait tellement me rendre heureux!... Pauvre mignonne!... Elle s'était éprise du Prince charmant... qui lui avait, bientôt, révélé une âme laide et mesquine de coureur de dot... Imaginez-vous cette tristesse, Jacqueline, de trouver une âme vulgaire au Prince Charmant!... Puis, à l'école de la

ALBUMS POUR ENFANTS — **CADEAUX POUR NOËL ET LE JOUR DE L'AN**

Dernière Editon de Paris

Ces **Albums** luxueusement reliés, couvertures en couleurs, contenant chacun de 4 à 5.000 gravures en couleurs ou en noir développent chez l'enfant le goût de la lecture.

La Jeunesse illustrée, prix 2.00	Sciences et Voyages, prix 2.00	L'intrépide, prix........$1.50	Semaine de Suzette, prix $1.50
Les Belles Images, prix 2.00	Lili, prix................. 1.50	Fillette, prix 1.50	Bécassine, relié, prix.... 1.75
Diabolo Journal, prix... 1.75	Le petit illustré, prix... 1.50	L'Epatant, prix.......... 1.50	Bécassine, broché, prix.. 1.25

Dans le but d'être agréable à notre aimable clientèle, nous expédierons ces **Albums** aux prix indiqués ci-dessus, **Sans aucun frais** à la ville comme à la campagne.

Téléphone Est 2855

LIBRAIRIE PONY, 374, Est, S.-Catherine, MONTREAL.

ROMANS — PERIODIQUES — SCIENCES — MEDECINES.

pauvreté, du travail mercenaire, elle avait connu la lâche convoitise de ceux qui, dans toute femme isolée, voient une conquête facile... Et, de cette expérience, elle était sortie révoltée, dégoûtée... Un jour que je lui souhaitais la protection d'un mari, elle m'a dit: "La protection d'un homme, quelle qu'elle soit, Kerjean, c'est son amour... Je préfère demeurer seule..." Moi, je pouvais être la protection, sans sa rançon odieuse, comprenez-vous? Près de moi, elle se réfugiait... elle n'avait pas peur... Jacqueline, depuis tantôt quatre mois, mon souci a été de garder jalousement de tout trouble, de toute ride, la limpidité de cette quiétude... Je sentais que l'équilibre de notre étrange union ne tenait qu'à un fil bien ténu... qu'un mot, un geste imprudent eût pu le rompre... et qu'alors... Mais à quoi bon revenir sur ce qui devient le passé... Ma tâche fraternelle est finie... Et, puisque que vous le voulez bien, mon amie, la vôtre commence... Vous veillerez sur Phyllis, une femme sait mieux, comprend mieux... Plus tard, elle aimera, elle se mariera... Et si celui qu'elle épouse est vraiment digne d'être aimé, j'aurai conscience d'avoir bien agi pour ce bonheur dont j'ai pris la responsabilité; j'aurai conscience d'avoir fait pour ma petite Phyl tout le possible... et même quelque chose de plus.

— Je vous y aiderai donc du meilleur de mon âme, Guillaume, fit Jacqueline. Comptez sur moi.

— Je vous remercie, mon amie... Il m'a toujours été naturel de compter sur vous.

Guillaume s'était levé pour partir. Il ajouta:

— Vous aimerez ma petite Phyl?

— Je l'aimerai... Qui ne l'aimerait pas? Vous savez bien, elle vous prend le cœur... Près d'elle, je songe souvent à une expression que j'ai entendue et qui doit être traduite d'une langue étrangère: "Elle vous tourne autour de son petit doigt..."

—Je vous remercie, dit encore Guillaume. Ils échangèrent encore quelques mots sur la venue prochaine de Phyllis.

Guillaume avait repris son langage précis, sa voix calme, son visage fermé.

Quand il fut sorti, Jacqueline s'assit au fond du petit salon, dans la pénombre discrète dont, peu à peu, le crépuscule tombant agrandissait la zone... Et, silencieusement, elle pleura.

Une si rude éducation de soi-même, tant d'études, de méditations, de courses à travers le monde, entreprises avec le désir de ramener à leur valeur relative les chagrins ou les joies de l'infiniment petit qu'était son cœur dans l'univers, tant d'êtres et de choses observés, tant d'efforts vers l'oubli, pour aboutir à ces larmes-là! Larmes abondantes, faciles, presque douces à laisser couler... Quel était leur sens intime? Cette douceur nouvelle ne tenait-elle pas à leur inconscience de force naturelle, de source claire qui jaillit sans savoir?

Quelque temps auparavant, à Fougères, en lisant les deux lettres amicales dont la seconde lui annonçait le mariage de Guillaume Kerjean, Jacqueline n'avait pas pleuré. Elle avait dit: "Ceci devait fatalement arriver! J'aimerai cette enfant qui est sa femme, s'il est heureux par elle." Se sentant vaillante d'une résignation paisible et longuement éprouvée, elle n'avait pas craint de le revoir.

Selon l'idéal qu'elle s'était fait du mariage et, plus particulièrement, d'un mariage capable d'assurer le bonheur de Guillaume, Jacqueline eût souhaité à son ami d'enfance une épouse moins juvénile, plus sérieuse, plus complète, mieux armée pour la vie... Peut-être ne s'était-elle pas encore déshabituée de prêter à cette compagne rêvée, qu'elle n'osait plus créer à son image, les traits distinctifs de son caractère, de son esprit, de son cœur à elle?...

Et cependant, tout de suite, accueillie dans le vieux logis fleuri de violettes dont elle avait connu chaque meuble et dont elle ne reconnaissait pas l'intime et douce beauté, elle avait aimé le sourire printanier de Phyllis et sa voix limpide... Tout de suite, elle avait aimé, d'une amitié délicate et protectrice, cette jolie femme frêle et rose au charme de fée...

Il était dans l'ordre naturel des choses, il était satisfaisant pour la raison que Phyllis fût protégée et que Jacqueline protégeât.

Phyllis était celle dont l'isolement et la moindre peine attendrissent; Jacqueline



Quand Guillaume fut sorti, Jacqueline s'assit au fond du petit salon... Et silencieusement, elle pleura.

celle à laquelle on reconnaît assez d'énergie, d'initiative, d'intelligence pour se conduire soi-même; Jacqueline était de ces femmes qui n'auraient point de grâce à se montrer faibles; son aspect physique même en décidait ainsi. Tandis que Phyllis!... oh! Phyllis, comme elle était faite, si mince, si souple, si gracieusement dépendante, pour que des bras plus grands et plus robustes que tout son corps fragile l'enveloppassent amoureusement, comme elle était faite pour se blottir, peureuse, docile, abandonnée, sur un cœur tout plein d'elle... et plus fort et plus noble aussi, sans doute, que le sien!... Phyllis, il était si normal que Guillaume l'aimât!

Jacqueline avait accepté l'inéluctable. Elle avait accoutumé, plié à la joie un peu peu cruelle qui peut naître du bonheur d'autrui, son affection généreuse...

En aucun temps, Jacqueline Albin n'avait espéré que Guillaume pût l'aimer autrement qu'une amie... qu'un ami même, comme il disait dans sa cordiale franchise, rendant hommage à la loyauté confiante, à la sérénité virile de leur intimité... Elle, elle avait aimé Guillaume toujours. Et c'était un amour ferme et sans mièvrerie, un amour profond et sûr, plein d'admiration, et pourtant prêt à l'indulgence comme au dévouement, c'était l'amour tendre et fort d'une épouse un peu maternelle qui avait habité son cœur de vierge.

Et, tranquille et amical auprès d'elle, même en ces soirs d'été de leur adolescence où, dans le vieux jardin au tilleul centenaire, il contait à sa bonne camarade ses projets d'avenir, ses utopies de chercheur, Guillaume, de cet amour, n'avait rien pressenti.

Toute jeune fille, Jacqueline s'était dit: "Si Guillaume ne songe point à me prendre pour femme, je ne me marierai pas." Plus tard — pas beaucoup plus tard cependant, — elle avait dit: "Puisque Guillaume ne m'aimera jamais, je renonce au mariage."

Et, bien que, belle et riche, elle fût très recherchée, elle ne se maria pas. Son père mort, prise d'un désir d'être ailleurs, de dépayser, d'user peut-être ses regrets, elle avait quitté Fougères, elle avait voyagé; pendant plusieurs années, elle était restée au loin... Espérer en de certaines conditions lui avait toujours paru indigne d'un vrai courage. Chercher contre toute sagesse les consolations mensongères de l'espoir n'était à ses yeux, épris de vérité, que puérile faiblesse, piteuse défaite de caractère.

Cependant, voici qu'imprudemment et comme en cachette de sa conscience et de sa raison, elle avait accueilli ce cher et timide visiteur des âmes solitaires, et, c'était à cette minute où, désarmée par l'inopiné de la confidence, elle avait entendu le froid récit de Guillaume, connu les étranges circonstances qui avaient accompagnée son mariage, celles qui motivaient son divorce.

Qu'avait-elle éprouvé, alors? Qu'attendait-elle de l'avenir?

Guillaume, qu'elle avait vu marié, qu'elle avait cru à jamais séparé d'elle par un grand amour heureux, partagé... était libre. Il venait à elle, il réclamait son secours... Entre lui et sa femme, le seul lien dont Jacqueline eût souffert n'avait jamais existé... Et le lien légal, fiction fragile, allait être tranché.

L'impression avait été brusque et confuse.

Peut-être Jacqueline s'était-elle sentie plus soulagée qu'heureuse. Mais il lui avait paru que, délivré d'un poids, d'une chaîne, son cœur frémissait doucement, légèrement, comme un oiseau captif devant lequel, soudain, tout l'espace s'ouvre, mystérieux, illimité...

Trop vite, elle s'était souvenue, elle avait raisonné; prise de doute, elle avait évoqué le passé. Elle avait interrogé Guillaume. Sa tremblante incertitude s'était cachée sous les questions qui pouvaient lui faire à elle le plus de mal.

Elle avait souhaité de Guillaume elle ne savait quelles réponses exactes, réconfortantes... que ses questions, à l'avance, semblaient repousser et qui n'étaient pas venues... Et les réponses qu'elle avait reçues, sans être celles qu'elle eût par-dessus tout redoutées, l'avaient torturée subtilement.

Cependant, Guillaume parti, le divin soulagement subsistait. Et c'était sa douceur qui se fondait en larmes... Il

ressemblait à la joie... on pouvait s'y tromper.

Oh! Jacqueline ne s'illusionnait pas. Guillaume n'avait pu respirer le parfum du joli lotus rose sans en être un peu grisé... Quel homme de son âge eût résisté à l'épreuve? Mais c'était là une fièvre éphémère, un trouble fugitif que Guillaume avait combattu, qu'il avait chassé... Et Guillaume n'était pas plus le compagnon qui convînt à Phyllis, que Phyllis la compagne qui convînt à Guillaume. Lui-même n'en avait-il pas jugé ainsi? Ce divorce, si surprenant d'abord, était une chose aussi sage qu'avait été chose folle le mariage qui le rendait nécessaire...

Guillaume libre!... Jacqueline retrouverait l'ami d'autrefois. Leur intimité se renouerait plus sérieuse, plus profonde... Et alors... Qui sait?

Guillaume était moins jeune... Sa conception de la vie, du mariage, avait pu changer... S'il souffrait d'être seul... si son foyer lui semblait tout à coup trop froid, trop désert?... Si, distrait un moment de son grand labeur, il cherchait autour de lui la compagne dévouée, forte, qui aide à vivre?...

Jacqueline ne pleurait plus. Elle souriait, elle se moquait d'elle-même et du rêve de ses vingt ans, qui, soudain réveillé, battait de l'aile dans son cœur.

Puis sa pensée affectueuse alla à Phyllis... Phyllis n'aimait pas Guillaume... il ne fallait pas qu'elle l'aimât. Tout à l'heure, la jalousie avait aveuglé Jacqueline... Et, comme c'était étrange! Souhaitant si ardemment que Phyllis n'aimât point Guillaume, elle n'avait pas été loin cependant de lui en vouloir de ne point l'aimer... Pauvre petite Phyl! Une enfant! Est-ce qu'on aime à cet âge?

Jacqueline se sentit très douce à la petite Phyl, elle eut un désir de l'avoir près d'elle, de lui sourire, de l'embrasser... Et, tandis que la pièce devenait plus sombre et l'odeur des roses invisibles plus mystérieuse, Jacqueline se dit:

"Je veillerai sur elle. Je serai vraiment son amie... Et j'espère que, quelque jour, je pourrai confier son bonheur à un homme sincère qu'elle aimera."

II

D'avance, Jacqueline, qui les redoutait, pensait avec une sorte de malaise et pourtant avec une curiosité passionnée, aux confidences que, dans l'intimité nouvelle de leurs vies rapprochées, Phyllis en viendrait probablement à lui faire.. Que lirait-elle dans ce cœur dont elle ne connaissait pas la profondeur et où, peut-être, le secret de son avenir était écrit?

Trois semaines déjà étaient finies... Et, quoique l'existence commune leur eût paru à toutes deux facile, quoiqu'un contact journalier leur eût permis de constater, entre leurs caractères et leurs intelligences qui se complétaient sans se heurter, des affinités insoupçonnées, quoique leur mutuelle sympathie sortît grandie et attendrie de l'épreuve, Phyllis n'avait pas fait de confidences à Jacqueline.

Elle se montrait douce et affectueuse, toujours préoccupée du bon plaisir et des convenances de son amie... Elle admirait Jacqueline, et Mlle Albin était touchée de cet enthousiasme dont les élans exprimaient, avec tant de grâce, une confiance si jeune et si sincère. Elle était simple et naturelle. Jacqueline l'avait vue plus causante et plus gaie; on n'eût pu dire, cependant, qu'elle fût triste, et elle n'était pas maussade; seulement son joli rire, ce rire doux et perlé qui évoquait la transparence d'une source claire, s'entendait plus rarement... Il ne semblait pas qu'elle cachât rien ou voulût rien cacher de sa pensée... N'était-il pas convenu que, par Guillaume, Jacqueline savait tout?

Après son arrivée chez Jacqueline et le départ de Guillaume, Phyllis avait laissé passer des jours sans émettre la plus légère allusion au divorce concerté: mais, un matin, elle était sortie seule, et, bientôt, Jacqueline avait appris de sa bouche qu'elle avait vu l'avoué désigné par Guillaume et l'avait définitivement chargé de ses intérêts. Il allait rédiger la "requête" de Phyllis, sa demande en divorce, premier acte de la procédure.

—Me Grandier m'a tout expliqué Jacqueline... Savez-vous comment tout cela débute?... Cette requête qui contient l'exposé des motifs allégués et que mon avoué signe, je suis obligée de la présenter *moi-même* au président du tribunal dont le rôle, en pareil cas, est d'entendre l'"époux demandeur" et de lui adresser toutes les observations susceptibles de l'amener à des dispositions plus pacifiques... Cette bêtise, n'est-ce pas? de penser que, lorsqu'on s'est décidé à une telle démarche, les observations d'un président, d'un étranger qui n'y comprend mie, pourraient changer quelque chose à la résolution qu'on a prise!... Enfin, c'est comme cela... Si l'"époux "demandeur" persiste dans son désir de divorcer, le président ordonne la "comparution des deux époux en conciliation"... Me Grandier prétend qu'après cette entrevue de conciliation, qui a lieu sous l'œil bienveillant de la justice, on est toujours plus brouillés qu'avant... Guillaume, d'ailleurs, pourra se dispenser de la fête... "faire défaut" comme on dit!... Ça m'intimidera beaucoup de présenter ma requête au président... Sans doute me demandera-t-il comme Me Grandier: "Vous tenez donc beaucoup à divorcer, Madame?" Mais à Me Grandier, qui est très aimable, très moderne qui comprend... et qui est mon avoué et qui est l'ami de Guillaume, j'ai pu dire beaucoup de bien de Guillaume et ajouter: "Ne croyez pas que nous soyons fâchés l'un contre l'autre et que tous les divorces du monde puissent nous empêcher d'être de vieux amis", tandis que, devant le président, il faudra, je pense, dire tout le mal possible de "l'époux défendeur" et conclure: "Je ne puis lui pardonner... d'ailleurs, je le déteste..." Ce sera bien plus difficile!

Ce petit discours, coupé çà et là par quelques remarques volontairement banales de Jacqueline, avait été débité d'une voix claire, à peine un peu nerveuse, Puis Phyllis avait embrassé Jacqueline en disant:

—Il fallait bien en finir, n'est-ce pas? puisque Guillaume le désirait ainsi... Je lui ai pris sa liberté; il faut bien que je la lui rende...

Dans la soirée, elle s'était retirée plus tôt que de coutume, en déclarant simplement: "Vous m'excuserez, Jacqueline, je veux écrire longuement à Guillaume pour lui raconter ma visite à l'avoué..."

Tous les deux ou trois jours, Phyllis recevait de Guillaume une carte postale ou une lettre assez brève à laquelle elle répondait fidèlement.

Quand lettre ou carte manquait à la date prévue, elle disait que Guillaume était oublieux et méchant, puis elle avouait: "J'ai toujours peur qu'il ne fasse une imprudence..."

Elle passait chaque matin une grande heure à lire les journaux, suivant et commentant avec un intérêt naïf et passionné les différentes phases de l'épreuve d'aviation qu'un quotidien avait organisée sous le nom de "Circuit de France."

"PARFUMERIE MARRIE"

La grande vogue des Parfums "MARRIÉ" est dûe à la haute qualité des produits employés à leur fabrication:

TRÈFLE LILAS ROSE VIOLETTE

sont des parfums tenaces et pénétrants.

En vente au détail à l'once et en flacon

Des Parfums que la mode impose
Les produits "Marrié" font fureur
Parce qu'ils ont, entre autres choses
Et la durée et la saveur.

Coffrets Spéciaux pour Cadeaux de Fêtes

Les Parfums "MARRIÉ" se trouvent dans toutes les bonnes Pharmacies et Salons de Coiffure.

Guillaume n'y prenait point de part active, du moins en qualité de pilote, mais son nom était souvent cité avec celui de M. Patain. Des phrases de *reporter* l'évoquaient: "En arrivant, nous distinguons la longue silhouette élégante de M. Kerjean, le savant ingénieur de la maison Patain..." "M. Kerjean, l'ingénieur-aviateur bien connu, nous renseigne aimablement de sa manière claire et expressive, mais avec le moins de mots possible."

Un jour, dans un magazine qui publiait l'instantané d'un départ, elle avait découvert, au milieu d'un groupe, la "longue silhouette élégante" et elle avait découpé la petite gravure pour la garder...

Pour elle, le grand intérêt de la course aérienne était le succès prévu, fatal à son avis, des monoplans Patain, des "oiseaux de Guillaume", comme elle disait.

Quand elle apprit que deux champions de Patain étaient arrivés, l'un premier, l'autre second, elle eut un cri de triomphe qui se fondit en larmes joyeuses.

—Je suis si contente et si fière, Jacqueline! dit-elle.

Puis elle rit sous ses larmes, le visage ensoleillé:

—Une moyenne de 90 à l'heure, Jacqueline! Et on ne dira pas qu'ils ont gagné parce qu'ils ont pu changer d'appareil en route... Vous voyez, les appareils étaient poinçonnés au départ... Ils arrivent intacts... Pas une pièce n'a été touchée!... Comme Guillaume doit être content!... Car, enfin, le monoplan Patain, tout ce qu'on fait chez Patain, c'est son œuvre, Jacqueline!... Je vois les yeux qu'il a... des yeux tout brillants et tout bleus!

Elle parlait de Guillaume très simplement, sur le même ton affectueux qu'auparavant, quand Jacqueline la croyait une épouse paisible et heureuse. Elle avait des mots qui déconcertaient.

—Quand pensez-vous qu'il revienne, Jacqueline? Je m'ennuie de lui... Et puis nous nous sommes séparés si froidement... J'étais de mauvaise humeur... et tous les deux, je crois, nous avions peur de nous attendrir... Je voudrais le voir... et que cet horrible divorce fût prononcé!... Nous reprendrions notre bonne vie... celle d'autrefois!...

Jap, la petite chienne de Guillaume, qu'elle avait amenée avec elle rue de Lisbonne, ne la quittait pas. Elle la gardait dans sa chambre; elle lui avait installé un coussin dans son automobile.

Quelquefois, dans un coin obscur du salon, elle prenait Jap sur ses genoux et, la joue appuyée contre les poils soyeux, elle demeurait ainsi longtemps, sans rien dire.

A d'autres moments, elle jouait avec Jap:

—Où est ton maître, Jap? Où est-il?

Et elle appelait: "Guillaume! Guillaume!"

Alors Jap devenait inquiète, sautait, remuait la queue, aboyait éperdument... Et Phyllis, joyeuse, enlevait la petite bête dans ses bras, en s'écriant que Jap était un chien unique au monde!

Ellie sortait beaucoup en automobile avec Jacqueline ou toute seule, conduite par Laurent.

Le soir après le dîner, sollicitant gentiment la permission de Jacqueline, elle fumait une petite cigarette de tabac d'Orient, et par instants, perdue dans la fumée bleue, elle se taisait, les yeux mi-clos...

La petite Phyl n'avait pas fait de confidences à Jacqueline; rien n'indiquait qu'ele eût quelque chose à confier... Cependant, il y avait des moments où Jacqueline n'osait plus décider que, si "enfant" qu'elle fût encore, la petite Phyl n'aimât pas Guillaume.

Un jour, comme en toute innocence Jacqueline lui signalait dans un journal quotidien une jolie nouvelle de Fabrice de Mauve, Phyllis s'écria:

—Vous savez, Jacqueline, il y a très longtemps, quand j'étais jeune, Fabrice de Mauve m'a fait la cour... Et je l'ai aimé!

—Non, je ne savais pas, fit Jacqueline, Et elle ajouta franchement:

—Je savais seulement que vous aviez eu d'excellentes raisons pour être déçue sur le caractère d'un jeune homme qui vous avait fait la cour...

Sans amertume, en quelques mots, Phyllis précisa cette histoire de son jeune âge:

—J'ai eu beaucoup de chagrin, conclut-elle. Si—marraine vivait encore—j'avais appris le mariage de M. de Mauve, j'aurais souffert, sans doute, mais pas



"—Votre jugement est droit et sûr, dit Jacqueline; il ne me parait jamais possible que la vérité soit ailleurs que dans votre conscience, mon ami."

ainsi... Oh! Jacqueline, j'avais mis tout mon espoir en lui et j'avais, dans mon deuil cruel, un tel besoin de protection, de tendresse... C'est alors qu'il s'est retiré... Ce fut un déchirement atroce...! Et cependant j'aimerais mieux mourir maintenant que d'être la femme de Fabrice de Mauve.

—Parce que vous l'avez jugé...

—Parce que je l'ai jugé, oui... et puis parce que je ne l'aime plus... Comme le cœur change!

—Pas toujours, fit doucement Jacqueline.

—Non, oh! non, pas toujours! J'en suis certaine... Comme il est difficile de lire en soi, Jacqueline!... Avant de connaître M. de Mauve, j'avais un grand désir d'aimer... Mes yeux et mon cœur cherchaient vaguement leur héros... Et M. de Mauve est venu... Alors... j'ai cru que je l'aimais, Jacqueline... J'ai aimé en lui un être que mon imagination avait, de toutes pièces, créé et auquel elle prêtait ces traits séduisants, cette grâce aristocratique, ce talent de poète! Mais ce n'était pas lui, ce n'était pas un homme que j'aimais, c'était un idéal... plus ou moins noble...

Elle parut réfléchir un moment, et, soudain, tandis qu'elle s'absorbait ainsi, son visage devint tout rose.

—Je pense, suggéra-t-elle, que, pour dire avec certitude d'un sentiment ancien: "Ce n'était pas là le véritable amour", il faut pouvoir comparer avec un sentiment nouveau...

—Vous entendez par là, fit Jacqueline, que vous serez tout à fait sûre de n'avoir pas aimé M. de Mauve, lorsque... vous aimerez quelqu'un d'autre?

—Oh! s'écria la petite Phyl, j'en suis tout à fait sûre déjà!

Et sa voix claire chantait, rythmée par son accent subtil.

Elle embrassa Jap avec vivacité et ajouta tout bas:

—J'étais une petite fille... En ce temps-là, Guillaume avait raison de le dire... Je croyais comprendre, mais je ne comprenais pas... Il y a beaucoup de choses que j'ai comprises depuis...

Elle embrassa Jap de nouveau, cachant son visage, puis le redressa, plus rose encore que tout à l'heure, rose jusqu'au front délicat, jusqu'au cou fragile, d'ordinaire si neigeux dans l'encolure basse.

—Depuis que vous êtes vieille? fit Jacqueline...

—Depuis que mon cœur n'est plus aussi jeune, Jacqueline... Mais on ne recommence pas sa vie... Et, je crois, décidément, que je ne serai jamais heureuse.. ou que je le serai à la manière des vieilles gens... avec des morceaux de bonheur qu'on n'essaye même plus de raccommoder...

Jacqueline demanda timidement:

—Ce divorce... vous regrettez?

—Non... je crois qu'il est nécessaire... pas à cause de moi... à cause de Guillauje!... C'est lui qui a tout brisé.

—Comment pouvez-vous dire cela, Phyllis?... C'est méconnaître son dévouement... Il eût pour vous tout sacrifié...

—Il m'a tout sacrifié, Jacqueline, tout... sauf son orgueil... de quelque nom qu'il le nomme!... Cet orgueil maladif, cet orgueil de sensitive qui frémit et se rétracte, il ne me l'eût jamais sacrifié, même... même s'il m'avait aimée beaucoup plus qu'il ne m'aime... Dans ma vie, toutes les choses arrivent trop tôt ou trop tard... ou pas comme il faudrait... Je me souviens, parfois, d'un propos de ma nourrice qui disait, quand la journée commençait mal, sous le rapport de ma sagesse: "Ce matin, tu t'es levée du mauvais pied... C'est fini! Rien à faire jusqu'au soir!"

—Il y aura d'autres matins, beaucoup d'autres matins dans votre vie, petite Phyl... La première journée seule aura été mauvaise...

La petite Phyl soupira et se mit à caresser Jap sans rien dire. Si mince dans sa robe blanche, les cheveux fins et blonds, le teint transparent, elle avait l'air d'une fillette qui joue.

Et cependant, ce jour-là, Mlle Albin pensa que, peut-être, de sa voix d'eau chantante au rythme précieux, la petite Phyl avait dit vrai, que peut-être, maintenant ce cœur si tendre, si doux et qu'on croyait frivole et puéril, ce gentil petit cœur d'enfant, d'oiseau, de prin-

cesse ou de fée, "n'était plus aussi jeune"... que, peut-être, il battait comme un cœur de femme.

III

Le Circuit de France bouclé pour la gloire de la maison Patain, M. Georges Patain rentra à Paris, et Kerjean fit, seul, un voyage dont Phyllis ignora la raison précise et ne connut les étapes qu'incidemment. Une carte lui vint de Nice, puis une d'Ajaccio, puis une de Marseille; puis elle resta dix jours sans recevoir le moindre message.

Le voyage—voyage d'affaires, le renseignement était vague—lui avait déplu; ce silence prolongé l'énerva. Mlle Albin eut grand'peine à l'empêcher de suivre son impulsion, qui était d'aller chercher des nouvelles de Guillaume auprès d'Anaïk ou de M. Patain.

Enfin un mot arriva. Guillaume était de retour depuis quelques jours déjà; il travaillait comme un forcené, ne se trouvant jamais chez lui que de passage, pour dormir... quand il dormait. Sa lettre était, comme toutes les autres, très amicale, mais il renonçait pour l'instant à venir voir Phyllis rue Lisbonne et la priait instamment de ne point se montrer elle-même rue Boursault. Il était préférable qu'au domicile de Guillaume, on continuât de croire Phyllis absente et qu'au domicile provisoire de Phyllis, on ignorât le retour de son mari. Ici ou là, la manière d'agir de ces jeunes époux qui, tous deux rentrés à Paris, continuaient de vivre séparés, paraîtrait plus qu'étrange et pouvait provoquer des commérages que Guillaume voulait éviter.

Il ajoutait: "Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles, petite Phyl, j'ai besoin d'entendre parler de vous, et je vais écrire à notre Providence Jacqueline..."

—Quelle sagesse! s'écria Phyllis. Comme c'est raisonné! Conclusion: "Petite Phyl, je me passe fort bien de vous voir..." Que vous écrit-il à vous, Jacqueline?

—Simplement qu'il me serait très reconnaissant de lui porter de vos nouvelles... et qu'il sera chez lui demain, tout l'après-midi.

Phyllis prit sans rien dire la lettre que lui donnait son amie. En la lui rendant, elle dit simplement:

—Parfait!

Elle avait l'air si agacé que Jacqueline insinua:

—Si ma visite à Guillaume devait vous contrarier, Phyllis?...

Phyllis éclata:

—Ce qui me contrarie, c'est cette manière de se débarrasser de moi!

Et, brusquement, elle eut aux yeux deux petites larmes rageuses. Puis elle ajouta:

—Mais votre visite à Guillaume me fera plaisir, Jacqueline. Par vous, je serai peut-être un peu mieux renseignée sur les choses qui m'intéressent... puisque, systématiquement, il me tient à l'écart de sa vie.

De toute la soirée, elle ne prononça plus le nom de Guillaume et, le lendemain, elle affecta d'ouvrir de grands yeux étonnés, quand Jacqueline, vêtue pour sortir, vint lui demander si elle ne désirait pas la charger de quelque message.

—Où allez-vous donc?... Ah! tiens... c'est vrai! Ma chère Jacqueline, voulez-vous dire à Guillaume que je le remercie de m'avoir donné une amie aussi charmante que vous... et que tout mon rêve est de ne vous quitter jamais.

Anaïk avait fait entrer Mlle Albin dans le salon. Les volets étaient clos, des housses blanches couvraient les meubles. Les bibelots familiers, les livres, les vases vides de fleurs, avaient été disposés dans un ordre morne sur les tables et les consoles. Une subtile odeur de jasmin imprégnait encore les choses et semblait fanée... Guillaume vint presque aussitôt et, avec une sorte de hâte, entraîna Jacqueline vers son cabinet de travail.

—Ne restons pas dans cette pièce, dit-il, c'est atroce... on y étouffe!...

A la grande lumière, la jeune femme s'aperçut qu'un léger pansement barrait le front de son ami. Mais il prévint sa question anxieuse:

—Oh! rien du tout... J'ai cassé du bois... pour la première fois de ma vie... et j'ai eu l'arcade sourcilière fendue... La blessure classique des aviateurs! Quant à l'accident, il est tout à fait étranger à mon nouvel engin, heureusement!... Dites-moi vite... Phyllis?

Jacqueline parla de Phyllis d'une manière un peu impersonnelle—la manière de Guillaume—qui s'en tenait à la précision des faits, sans les commenter: Phyllis était bien portante et, comme de coutume, très affectueuse, très gentille... Elle s'était beaucoup intéressée au circuit; elle parlait de son grand ami et se préoccupait de lui. Elle s'était un peu fâchée en apprenant qu'il ne viendrait pas la voir.

(*A suivre dans le numéro de janvier*)

Omnia Pro Humanitate

SANATORIUM SAINT-SEBASTIEN

CHIROPRATIQUE — OSTHEOPATHIE

KINESITHERAPIE — MASSAGE SUEDOIS

Aliénation mentale — Epilepsie — Dépression nerveuse — Paralysie générale — Neurasthénie — l'Alcoolisme — Monomanie — Anémie cérébrale — Les troubles de l'Estomac, du Foie et de la Vessie — La Pierre — La Paralysie, le Rhumatisme et la Maladie de Rognons dans toutes ses formes — La Maladie Sciatique — Toutes dislocations — l'Onanisme — les Maladies Vénériennes — Atrophie — Ankylose — etc., etc.

Traitement des Maladies des Enfants et toutes Difformations des Os.

Attention toute spéciale aux Maladies des Femmes

Médecin compétent en charge de l'Institut.

49 AVENUE PIEDMOND, Côte des Neiges **TELEPHONE UPTOWN 8900**

Demandez notre pamphlet sur les maladies que nous traitons.

Les Tramways Guy — Côte des Neiges et Cartierville conduisent au Sanatorium



Nos produits ont une réputation établie et reconnue.

Contribuez au progrès de Montreal en achetant des produits RAYMOND

Les produits Raymond sont appréciés des connaisseurs.

COURRIER DE MADELEINE

JEUNE MAMAN DE DEUX PETITS HOMMES.—Quelle jolie et aimable lettre vous m'avez écrite, et comment ne pas aimer les lectrices qui ont votre cœur. et votre tact délicieux. Toute la famille me devient donc chère, et j'aime à imaginer la beauté et l'intelligence de vos deux petits hommes.

JEANNE ALEXANDRE.—Votre lettre est malheureusement arrivée trop tard pour le numéro de novembre, et j'aurais répondu à l'adresse personnelle si j'avais cru que cette signature était vraiment votre nom. Il me reste maintenant à vous souhaiter le bonheur parfait, et de tout mon cœur.

MME GUSTAVE B.—Des amies telles que vous, comprenantes et aimables, font aimer la vie et le travail. Elles nous prouvent si gentiment que les efforts ne sont pas perdus, les initiatives dédaignées, les rêves incompris. Et si vaillant que l'on soit, ce réconfort moral est indispensable et seconde le vouloir d'une façon bien puissante. Je vous remercie de m'aider ainsi, et je reste extrêmement sensible à un témoignage comme celui que vous m'offrez amicalement et aimablement. Merci.

FRANCELINE.—Je vous vois mal déguisée en méfiante, hésitant devant la main qui se tend... vos lettres m'ont tellement révélé une confiante et une tendre... Ce n'est pas facilement que l'on change sa nature, que l'on bride son élan, que l'on musèle sa sympathie. Et vous aurez peut-être de ces velléités à une heure de tourmente, quand la duplicité humaine vous sera trop clairement apparue, mais d'instinct vous retournerez à la manière, la seule qui soit compatible avec votre caractère, et vous continuerez d'avoir confiance, parce que cela seul peut vous rendre heureuse. D'ailleurs tant pis pour les hypocrites et les lâches. Leur laideur ne doit pas attrister la sérénité des âmes confiantes et droites. Et vous êtes contente d'être là? J'imagine tout ce que le départ a eu de navrant. Vous avez raison, on ne quitte pas, sans déchirements les lieux où l'on a souffert, et encore moins ceux où l'on a été heureux. Partout où quelque chose de notre âme est restée nous devient cher et inoubliable. C'est cela, travaillez et n'oubliez pas quelle amie sincère vous avez en moi.

YVONNETTE DE BERNIERES.—Avec quel zèle vous servez nos intérêts. Cela ne peut me suprendre puisque tout de suite j'ai compris tout le cœur de mon amie Yvonnette. Je pense à vous souvent, et je me demande si vous êtes heureuse et contente... C'est vrai que les mois passent plus lentement, mais aussi ne comptez-vous pour rien le plaisir d'être chez-soi, d'avoir bâti son "home" et de pouvoir dire à toutes celles qui font partie de la famille: Vous êtes ici vraiment chez-vous! Vous ne savez pas combien je suis contente de vous réunir, de vous regarder entrer dans la maison que votre affection a construite, et où chacune de vous a posé une pierre. Votre pierre à vous, petite Yvonne était grosse et belle. Elle occupe une large place, et chaque fois que nous la regardons, notre pensée émue rejoint le souvenir délicieux d'une incomparable amie...

MARJOLAINE.—Je suis heureuse de vous voir là où vous êtes, à votre vraie place, à la mienne d'autrefois, et que je n'oublie pas et je sais que vous y goûterez les mêmes joies fortes et soncères que j'ai sans cesse éprouvées au contact de toutes les affections sincères qui m'y souriaient alors. Je me ré'ouis pour vous de tous ces bonheurs que vous saurez comprendre, et qui sont faits de délicatesse, de compréhension, de subtibilité, quelquefois de presque rien, mais qui sont bien doux au cœur tout de même. Vous serez beaucoup aimée, et ce sera justice. De vous savoir heureuse au milieu de mon ancienne famille me sera particulièrement sensible croyez-le bien, amie, à qui je souhaite tant et tant de joies profondes.

FRANCINE.—Merci sincère à ma gaie, à ma vaillante, à ma rayonnante Francine!

EVE TEMPTEE.—O douce et chère tentation que celle qui vous jette vers moi, et combien je la bénis! Qui donc ne pense que du mal des TEMPTATIONS... Pas nous assurément. Je vous remercie d'avoir répondu à mon attente, et de m'aider à rendre plus vivant encore un inoubliable disparu. Arrivez-y ,je vous prie. L'on sera heureux de montrer notre campagnarde, de la promener de par toute la grande cité, et même son petit sac de tapis ne nous causera aucune gêne. Nous admettons à la Revue Moderne que le sac de tapis a du chic "régionaliste", et il ne nous donne aucune envie de rire... Nous parlons souvent de vous, et nous trouvons très doux et très aimables les moments que vous dérobez à votre campagne pour nous les donner. Ne soyez pas parcimonieuse de ce joli et tendre bienfait de votre amitié, et venez souvent et plus souvent encore.

LISETTE.—Envoyez donc tout simplement une carte avec vos bons souhaits du l'année nouvelle. Lorsque ces dames viendront en ville, vous pourrez alors les recevoir à votre tour. 2—Non, mais du vin, ou même, rien du tout. 3—La jeune fille peut recevoir ces étrangers avec sa mère, ou ses sœurs, et elles entreront ensemble au salon. Il y a toujours de petits détails sur lesquels on hésite, et l'opinion de quelqu'un en qui on a entière confiance nous devient précieuse. Je reste à votre disposition, et serai toujours contente de vous rendre service.

INDECISE.—Merci de ce témoignage qui approuve si pleinement mon article. "Ramassons des armes" Ce sont des gens comme vous et moi, qui avons souffert de ne pas savoir l'anglais, qui sommes en mesure de nous prononcer sur la nécessité de l'apprendre et dès le bas âge. C'est facile aux gens qui parlent e écrivent cette langue à la perfection, et qui l'utilisent fort utilement d'en conseiller le détachement aux autres moins favorisés qu'eux... Vous avez pu l'apprendre me dites-vous, en surmontant de graves difficultés et vous devez à vos efforts la belle position dont vous jouissez. Aussi, conseillez-vous à vos petites sœurs d'apprendre, le plus tôt possible, la langue anglaise pour n'avoir pas à souffrir les mêmes ennuis que vous, plus tard quand l'heure de la lutte matérielle sera arrivée. Je comprends vos raisons qui sont de la prudence et de la nécessité tout simplement. Cela n'empêche que vous ne trouviez belle qu'une langue: la vôtre, et que vous seriez honteuse de ne pas la faire aimer et respecter. 2—Dites-lui que vous avez besoin de voir clair en vous-même, et que votre désir de le rendre heureux, vous rend circonspecte dans votre réponse.

BRUNE MOUCHE.—Dans le moment, je ne connais personne à qui vous pourriez écrire avec plaisir, mais si ce correspondant me tombe sous la plume, je ne vous oublierai pas. Ainsi ce livre qui est pourtant remarquablement écrit, ne vous a pas plu? Vous êtes bien difficile de ne pas aimer les œuvres des académiciens. Enfin, chacun a ses goûts, et telle œuvre qui ne plaira pas à un autre vous fera plaisir à vous et à d'autres. Le choix devient souvent peu facile. L'important, c'est que vous m'aimiez bien et que je vous le rende sincèrement.

REVEUSE SENSITIVE.—Vous n'imaginez pas quelle joie cela peut donner, de recevoir des lettres aussi aimables que celles que vous venez de m'adresser avec vos souhaits, et dont je vous remercie affectueusement.

MARIE NOELLE C.—Vos vœux me vont au cœur petite amie si gentille. Vos éloges ont un gloût de miel!

UNE QUEBECOISE.—Comme c'est aimable à vous d'avoir pensé à m'écrire ce petit mot affectueux qui me prouve que l'oubli n'est pas passé, — ce laid et cruel oubli qui abolit tant de choses jolies et char-



ROBES DE BAL

Confectionnées par notre modiste à nos ateliers, Dupuis Frères, limitée.

DÉCOUVREURS MODERNES

Chaque nouvelle découverte et invention multiplie les occasions pour de nouvelles et plus grandes entreprises.

De telles entreprises ne sont plus supportées financièrement par les rois et les reines, comme celle de Christophe Colomb. Le privilège de placer son argent dans les entreprises modernes est ouvert à chacun.

Notre Liste Mensuelle des Bons Placements, groupe ensemble des offres que nous avons examinées et que nous recommandons comme de bons placements. On peut obtenir cette liste à n'importe quel de nos bureaux dans cinquante des principales villes, ou on vous l'enverra sur demande.

THE
NATIONAL CITY COMPANY
LIMITED

Bureau-chef Canadien:
74 rue Notre-Dame Ouest, Montréal

10, rue King Est Toronto, Ont.

Edifice McCurdy Halifax, N. E.

THE NATIONAL CITY COMPANY — NATIONAL CITY BANK BUILDING — NEW YORK

Dans l'attente du médecin

Lorsqu'un homme s'alite, attendant le médecin, il lui vient d'ordinaire de sérieuses pensées.

Une des principales pensées qui lui vient en telle occasion c'est l'assurance-vie. Il peut mieux réaliser alors ce que signifie l'assurance-vie pour sa famille.

Mais il lui est impossible de s'assurer en ce moment là. Il doit le faire lorsqu'il est bien portant.

Si vous êtes en santé aujourd'hui, profitez-en pour vous faire assurer. Demain vous serez peut-être entre les mains du médecin.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY
OF CANADA

Bureau-chef: MONTREAL

mantes. Vos souhaits nous porteront sûrement bonheur, et je vous en remercie profondément. Soyez certaine de ceci: rien ne me fait oublier ou négliger mes amitiés, et le travail n'entrave en rien le plaisir que je me donne de causer avec des amies bien chères au nombre desquelles, — ai-je besoin de vous le dire — je vous classe avec joie.

LIETTE.—"Quelque chose qui va vite", ces mots me font sourire. Voilà donc une petite fille qui sait déjà le prix du temps, et ne veux rien en perdre. Pour que je puisse vous diriger sûrement, il faut me dire votre âge, car cela est important, et puis me parler aussi des auteurs que vous avez déjà fréquentés. Ensuite, je pourrai satisfaire votre désir et vous rendre le service que vous réclamez avec tant de confiance. Vous pourrez avoir ces numéros en écrivant aux bureaux de la Revue Moderne. Au sujet de ces leçons, adressez-vous au Monument National. Un cours de ce genre se donne plusieurs fois par semaine.

RENEE DES ORMES.—Je retrouve votre charmante lettre. J'ai satisfait à votre désir, et j'ai adressé l'envoi directement à la personne dont j'ai retrouvé l'adresse dans le livre du téléphone, alors que j'y cherchais vainement la vôtre. Tout ceci vous fera comprendre mon long retard, et fera appel à votre indulgence. Sitôt que cette publication sera parue, vous seriez bien aimable de m'en prévenir, afin que je m'en procure des exemplaires. Merci de l'intérêt amical que vous me portez et dont je vous reste fort reconnaissante. Et votre livre? Je suis sûre qu'il a remporté un joli succès, mais je serais contente de vous entendre me le dire, avec votre satisfaction profonde et intime.

E.M.—J'ai choisi un critique pour les pièces de vers, et je dois m'en tenir à ses décision qui sont justes et sages. Ne croyez pas que nous puissions faire du parti-pris à votre égard. La personne dont vous semblez redouter l'influence n'a rien à voir dans tout ceci. Et comptez fermement sur ma bonne volonté qui vous est toute acquise, et s'emploiera à faciliter vos succès dans la mesure qui lui sera possible.

MME OSCAR B.—J'espère, Madame, que vous n'avez nullement tenu compte d'une erreur qui devait se produire fatalement. Nos livres attestent bien de vos droits, et soyez assurée que ce billet ne vous concernait nullement. Veuillez donc le tenir pour non-reçu.

ROSE EPINE.—Je vois d'ici le charmant tableau de famille, et je me réjouis d'y être ainsi aimablement associée. Comme vous êtes gentille de m'exprimer aussi finement votre satisfaction. Je suis sensible à la délicatesse de vos procédés, et votre amitié me ravit.

MME G. DE L'A.B.A.P.—Vous avez été bien cruellement éprouvée, en vérité, dans de bien tendres affections, et je comprends que vous n'ayiez pas eu pendant quelque temps, le cœur à rien de ce qui n'était pas votre grand deuil. Croyez à toute ma sympathie, comme à toute mon amitié.

UNE PROPAGANDISTE DE VOTRE BELLE REVUE.—Merci pour la bonne propagande, elle ne saurait que me porter chance et bonheur. Un monument a été érigé dernièrement au grand patriote Sir Wilfrid Laurier, à Iberville, et dévoilé par la compagne de l'illustre défunt, Lady Laurier. Un autre monument sera bientôt élevé dans la cimetière d'Ottawa même, par le souvenir ému et reconnaissant de ses compatriotes.

TOUJOURS FIDELE.—Mais vos prétentions ne sont que légitimes, il ne faut pas les taxer de folies ou de prétentions. Laissez faire, ne vous dérobez pas entièrement, et un beau jour le miracle se fera tandis que vous attendrez — vous ne savez trop quoi — Ce jour-là, nulle ne s'associera plus étroitement à votre bonheur, et vous le savez bien, que l'amie à qui vous fûtes "Toujours Fidèle."

ROSE AU.—Oui, les années passent vite, tant mieux quand elles apportent quelque bonheur... Ce que vous me dites de gracieux et de tendre me va au cœur profondméent, et je comprends de mieux en mieux, combien l'affection de vous toutes m'est devenue nécessaire. Vous aimez la Revue et ceux qui y écrivent. Tous son sincères dans leur opinion, croyez-le bien, comme vous croyez que la sincérité est une vertu. C'est étrange cette prétention de certains lecteurs de vouloir imposer à l'écrivain, sa manière de penser, comme si celui qui écrit n'avait pas le droit de dire ce qu'il pense, et qu'il lui fallait se conformer entièrement au goût de ceux qui le lisent. Dans certains groupes l'on ne lit que ce qui répond exactement à notre idée, et l'on refuse le journal ou la revue qui ne traduit pas absolument nos opinions. Voilà pour le moins une chose curieuse. Cette étroitesse d'opinion publique nous conduirait à des abîmes, si plusieurs n'avaient le courage de la réaction, et ne tentaient d'imposer des opinions justes, sans se soucier des criailleries et des récriminations. La classe intelligente, qui est la plus nombreuse et la seule intéressante, même, si elle ne pense pas comme vous, se donne au moins la peine de discuter et d'approfondir vos écrits, afin d'y chercher votre vrai sentiment et de vous donner crédit de votre loyauté. Combien c'est vrai, ce que vous me racontez de cette tendance à tout accepter de ce qui est nul et banal et à se laisser leurrer par la réclame qui "ne représente ni la vérité, ni le bien, ni le beau." Cela existe d'ailleurs partout, et notre peuple, plus intelligent et mieux dirigé cède beaucoup moins que bien d'autres aux appels du mauvais goût. Merci de vos souhaits aimables, ils porteront sûrement bonheur à l'œuvre que vous aimez, et qui restera digne de votre entière sympathie.

EXCELSIOR.—Je suis contente puisque mes explications ont réussi à calmer les inquiétudes que de faux racontars vous avaient communiquées. Cette Société repose sur des bases solides, je vous le répète, et son honnêteté est garantie par notre société nationale elle-même. A votre place, je n'hésiterais pas et j'arrangerais ma vie telle que je le conçois, et j'imagine que vous auriez tôt fait de convertir votre entourage à cette idée. Tant pis si l'intéressé vous en tient rigueur. Rien ne vous oblige à subir une situation qui vous déplait et froise vos plus intimes délicatesses. Votre confiance m'est douce comme la meilleure affection.

MYSTERIEUSE.—Je comprends votre désir, car la situation que l'on vous fait est fort embarrassante, et doit vous peser lourdement, Le mieux serait sans doute d'obtenir là, où vous êtes, le versement régulier de la somme nécessaire à vos menus besoins, mais puisque la chose est impossible, tentons le sort ailleurs. Vous ne pouvez guère commencer vos démarches, avant que les événements se soient passés. Le changement si prévu qu'il soit, n'est pas encore un fait accompli. Dès que la situation se dessinera, obtenez la protection de votre député, ralliez toutes les signatures et les influences dont vous pourrez disposer. Mettez tout en œuvre, car ces stuations politiques ne sont pas faciles à obtenir, et ce n'est qu'avec de nombreuses protections que l'on y arrive. Je fais d'avance des vœux pour votre succès, et si mes conseils peuvent quelquefois vous aider, ayez-y recours aussi souvent qu'il sera nécessaire, assurée du toujours même sympathique accueil.

ANGLO SAXONNE.—Permettez-moi de remercier la plus aimable Anglo-Saxonne, et de lui offrir tous mes vœux de santé et de bonheur. Nous n'oublions pas le jeune poète mort-vivant, comme vous dites si bien, et la revue en parlera certainement quelque jour prochain. Merci de votre bonne sympathie, et tous mes souhaits d'heureuse santé.

VIOLETTE CANADIENNE.—Qui n'a pas son petit roman? Bienheureuses celles, qui comme la petite Phyl, rencontre le bon Bizuth-géant... Vous êtes decelles-là, petite amie, et je me réjouis de penser que votre bonheur va se fonder sur un tel amour. Comment finit le roman de la jolie héroïne que vous aimez? D'une façon si fine et si belle à la fois, vous verrez... Et comme elle, vous monterez bien haut, portée par votre beau rêve. Après ce roman en viendront d'au-

tres, non moins beaux et non moins bons. Nous en publierons encore de Chantepleure, notamment "La folle Histoire de Fridoline" et "Un Baiser au Clair de Lune". Vous verrez comme tout cela sera intéressant et joli..Je veux tant que mes amies si confiantes et si bonnes, aiment de plus en plus la revue faite pour les instruire et leur plaire! Votre petit coin est tout préparé, venez-y souvent, vous y serez toujours attendue, et désirée.

GAUD.—J'avais été frappée de la similitude de noms, car ce que je me rappelais de votre frère si doux et charmant ne se rapportait guère au cas de son homonynme, que vous qualifiez de fougueux, mais qui mérite d'autres qualificatifs moins aimables et tout aussi justes. Cela n'a tout de même guère d'importance, et si je vous en parle, c'est justement que cela m'agaçait ce même nom qui me faisait douter, vous comprenez? Tout de même eût-il été votre frère que je ne vous aurais pas moins aimée pour tout cela. Notre affection est trop ancienne et trop vraie pour souffrir d'aussi petits détails. Il faut revenir souvent, car je vous attends.

INDECHIFFRABLE.—Il faut absolument vous renseigner, car le danger est que vous regrettiez le choix fait, et quelqu'il soit, ce que vous aurez perdu. Examinez bien la question, et mettez-vous parfaitement au fait des devoirs qu'un tel état de vie comporte. Il ne faut pas manquer sa vocation, et la réflexion la plus profonde est nécessaire pour fixer votre choix hésitant. Vous ne sauriez tarder davantage à vous décider, car il ne faut pas non plus, que vous trompiez le cœur sincère qui veut vous offrir sa vie. Consultez votre directeur de conscience, faites-lui part de vos angoisses et de vos hésitations, et ne vous décidez, que sûre de vous. 2—Oui, ajoutez ce timbre pour la réponse. 3—Oui, avec une large ceinture drapée plus bas que la taille. 3—Oui. Et ne craignez jamais de revenir quand vous croirez que je puis vous être utile ou simplement agréable.

RIMETTE.—O la jolie petite lettre, si affectueuse et si confiante... Pourquoi avez vous choisi un sujet tant traité déjà? Les roses, tout le monde a écrit sur les roses, et rien alors ne devient plus difficile que de trouver des choses nouvelles à en dire, et l'on tombe dans la banalité et fatalement. Essayez votre plume sur autre chose, et en venant me dire bonjour, apportez-moi la petite esquisse.

ALEX.—Vous avez bien fait de réclamer, la poste nous égare fréquemment des revues, et il ne se passe pas un courrier sans que nous ne recevions des plaintes. Nous en sommes très contrariés à cause de l'ennui qu'en ressentent nos abonnés. Je vais essayer de découvrir ce livre et je me ferai un plaisir de vous donner le renseignement trouvé.

PLUS DE CALME.—Vous ignorez évidemment les dessous de cette affaire, et les détails que l'on raconte, et qui sont de nature à nous faire douter de iout. Vous dites que ces "crimes" ne restent pas impunis? Vous êtes bien bon. Et ceux que j'ai cités, et qui furent classés lamentablement? Vous verrez que l'affaire Garneau aura le même sort, en dépit du tapage que des journaux font autour de cette cause dont les détails dépassent tout ce que nous pouvons savoir d'horribles. Il ne s'agit pas des gendarmes français, mais bien des détectives, ce qui n'est pas précisément la même chose. L'un représente la force, l'autre, l'adresse et la finesse. Vous pouvez rester calme tant que vous voudrez, et pousser ce calme-là jusqu'à ne pas vous mêler des affaires des autres, des miennes par exemple. Car j'imagine avoir le droit de dire sur cette affaire ce que j'en pense, sans aller demander la permission au premier venu, dont la sérénité semblerait outrageante si elle n'était faite de la plus complète ignorance de la question traitée.

BRUNETTE MOQUEUSE.—Mais je me rappelle la petite fille, et je suis ravie aujourd'hui de savoir que j'ai pu lui faire du bien et la conseiller efficacement. Dans toutes nos grandes villes, et même dans plusieurs petites, nous avons des hôpitaux qui forment des nurses. Ici à Montréal, nous avons Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu, pour les français, le Victoria, le Général, le Western, pour les anglais. Et aussi l'Hôpital Sainte-Justine pour les enfants, la Miséricorde pour les cas de maternité et nombre d'hôpitaux semi-privés. A Québec vous avez l'Hôtel-Dieu et aussi à Lévis et d'autres encore. Ces hôpitaux paient de très petits salaires pendant votre stage, mais ensuite vous gagnez de solies sommes dans l'exercice de votre profession. Je souhaite à la petite amie si sincère de la Revue de trouver dans son nouvel apostolat, si elle persévère dans son projet, des consolations belles et multiples.

GINETTE.—Dénote du talent déclare le comité de lecture, mais demande du travail encore pour arriver à donner une œuvre digne de la Revue. Seulement pourrait très bien essayer ses ailes ailleurs, dans une tribune moins exclusive que doit l'être la nôtre." Je cite textuellement le verdict, et je fais des vœux pour que vous puissiez bien vite devenir des nôtres. Du travail et de la constance, acve cela on se fait ouvrir toutes les portes.

JACQUES.—Vous me voyez désolée. C'est que je suis un peu embrouillée... Je me rappelle parfaitement votre demande. C'est tout le reste qui m'échappe un peu. Voulez-vous venir à mon secours avec la gentillesse que vous avez toujours apportée dans notre correspondance. Je serais désolée de vous être, ou désagréable ou désillusionnante. Aidez-moi à réparer, ami Jacques, avec votre courtoisie amitié des bon jours.



Faites à vos enfants des Etrennes Pratiques

Cet enfant qui vous doit la vie, a droit à toute votre sollicitude pour son avenir.

Notre Caisse de Noel vous offre les facilités de déposer, chaque semaine à son nom, le montant dont vous disposerez, 1c, 2c, 5c, et 10c ou plus par semaine. En déposant 1 sou la première semaine, 2 sous la seconde et en augmentant ces dépôts d'un sou chaque semaine vous accumulerez au bout de 50 semaines un montant de $12.75, qui bénéficie, en plus, de l'intérêt ordinaire des banques.

Consultez le gérant de la succursale la plus rapprochée de chez vous, il vous fournira un livret avec tous les renseignements voulus.

La Banque d'Hochelaga

"LA CAISSE DE NOEL"

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs pour Dames, Parfumeurs et Posticheurs
GROS ET DETAIL
Luxueux salons avec tout le confort moderne.

Un personnel incomparable d'artistes capillaires de toutes les capitales d'Europe.

Tous les ouvrages en cheveux: Transformations, perruques, toupets pour dames et messieurs.

LOTIONS, CREMES, POUDRES et PARFUMS.

La réputation de la Maison est la meilleure garantie de la bonne exécution des ordres.



182 PEEL. Tél. Uptown 3161. **MONTREAL** **262 Ste-CATHERINE EST** Est 6320.

RÉJOUISSEZ VOS ENFANTS EN LES INSTRUISANT

ETRENNES ÉTRENNES ETRENNES

Choix magnifique d'albums illustrés pour enfants

Les ENFANTS d'aujourd'hui seront les HOMMES et les femmes d'affaires de demain, ne l'oublions pas, donnons-leur de bonne heure le goût des livres. — Quelle occasion plus magnifique vous est offerte, **bons pères, bonnes mères de famille**, que celle des **ETRENNES?**

LA LIBRAIRIE DEOM 251 Est, rue Sainte-Catherine MONTRÉAL

offre les cadeaux d'**Etrennes** les plus agréables tout en étant les plus utiles pour les enfants et pour tous les âges, du plus petit à l'ainé, de la fillette à la grande sœur... En voici quelques exemples:

Les Belles images	$2.00	Fillette	$1.50	Le Buffon amusant: Le lion	.75
Jeunesse Illustrée	2.00	Intrépide	1.50	Le Buffon amusant: Le chameau	.75
Je saurai lire	2.00	Epatant	1.50	Tom Tit: Pour amuser les petits	.75
Diabolo	1.75	Le Bon Point amusant	1.25	Contes Historiques Canadiens	.50
Science et Voyage	2.00	Lili	1.25	A.B.C. Alphabet syllabaire	.50
La Semaine de Suzette	1.50	Cricri	1.00	Alphabet: Les animaux humoristes	.25
Enfance de Bécassine	1.50	L'alphabet de Bébé — les Bêtes	1.00	Alphabet: Les enfants s'amusent	.25
Bécassine en apprentissage	1.50	Mon Premier Alphabet	.90	Alphabet des tout petits	.15
Bécassine chez les Turcs	1.50	Mon Histoire Naturelle	.90	Mon alphabet	.10
Bécassine chez les Alliés	1.50	Mon Histoire Sainte	.90	Album Bébé	.05
Bécassine Mobilisée	1.50	J'apprends à compter	.90	Etc., Etc., Etc.	
Petit Illustré	1.50	J'apprends l'orthographe	.90		

Dans ces divers albums les plus célèbres caricaturistes Français ont rivalisé de verve et d'ingéniosité, et bien des personnes sérieuses se surprendront à feuilleter avec intérêt ces pages où la bonne humeur s'allie à l'esprit.

Le choix considérable de nouveautés reçues récemment ne nous permettant pas de les énumérer toutes, AMIS LECTEURS RENDEZ VOUS OU ECRIVEZ A

LA LIBRAIRIE DÉOM, 251 Est, rue Sainte Catherine, Montréal

TÉLÉPHONE : EST 2551

Vous y trouverez le plus beau choix de livres français en CANADA

JASMIN.—Vous savez le ptit machin que vous m'avez fait lire et qui m'a bien amusée, je ne l'oublie pas. Nous le publierons quelque beau jour, et quelle douce revanche n'est-ce pas, à opposer à toutes ces perfides mesquineries qui enlaidissent la vie que votre heureux caractère ferait pourtant si belle. Mais de grâce, oubliez toutes ces misères, et vivez heureuse soule avec le compagnon qui vous comprend, vous aime et vous protège. Quelle chose c'est, tout de même, qu'une union de ce genre avec un ami, vraiment désintéressé et sincère. Je sais, par expérience tout ce que vaut une amitié d'homme, quand cet homme est votre mari, et qu'aurais-je pu, moi-même je vous le demande, sans cette collaboration intelligente, ferme et tendre qui s'ingénie à tout aplanir, et sème des roses sur la route où vous devez passer... Qu'importent les autres, incomprenants et mesquins, si nous possédons le trésor unique de l'Ami à qui on a lié sa vie et sa pensée. Ne vous plaignez pas, chère, et souriez bien vite à tant de petites épreuves, vous qui possédez rtous les tésors: un mari qui est un ami.

FANNY.—Ne vous a-t-on jamais parlé de l'allure toute masculine de votre écriture? Le fait, n'a aucune espèce d'importance. Le "cas" que vous me soumettez, ne cesse pas d'être troublant, quoique parfaitement limpide. Ce que vous voulez, j'imagine, c'est que je me mette à votre place. Or, j'y suis. Les poètes, de la classe de ce bon Clodion, affuent. Je les accueille, sans répugnance, parce que je mets une sourdine à mes sentiments, — ils arrivent, bousculent, massacrent, — vrai, j'aurais envie d'en faire une fricassée, mais je m'abstiens adroitement, parce que mon mari fait des vers et des décadents... Je l'étoufferais volontiers, avec les autres, mais je n'en fais rien. Je temporise aimablement, j'ai l'impression d'être une chiffe, une affreuse chiffe, mais je cède, je cède, je finis par m'habituer aux poètes chevelus; je constate que sans cesser d'être un peu fous, ils ont du bon, et de l'idéal, je fais bientôt des frais pour eux; je leur sacrifie mes idoles littéraires, quitte à les faire plus tard triompher. Ils cassent mes bibelots, mais ils me bâtissent des dieux. A votre place, je serais furieuse probablement, mais après réflexion, j'entreprendrais de me faire adorer de cette caste, quitte à en rire, en rire jusqu'à extinction de mon souflle, et sans jamais blesser personne, car il ne faut jamais oublier que si ridicule que vous semble un sentiment, il n'en reste pas moins un sentiment. C'est-à-dire tout ce qu'il y a de sacré dans la vie.

MADELEINE.

NOTE—Nous rappelons aux amies de la Revue que le courrier est irrévocablement ferme le 20 du mois qui précède la publication de la Revue Moderne.

Banque Provinciale

DU CANADA

Capital payé et surplus - 4,300,000.00

Actif total, au dela de - 40,000,000.00

Président,

L'Hon. Sir Hormidas Laporte, C.P.

Ex-Maire de Montréal, de la maison Laporte-Martin Limitée, Administrateur du Crédit Franco-Canadien.

Vice-Président et Directeur Gérant,

M. Tancrède Bienvenu.

Succursales de l'Ile de Montréal:

Montréal, Place d'Armes.
Ahuntsic.
346, Beaubien Est
493, Bélanger.
848, Notre-Dame Ouest.
1333, Notre-Dame Ouest, St-Cunégonde
2120, Notre-Dame Ouest, St-Henri
742, Ontario Est.
408, Rachel Est
103, Roy Est
392, Ste-Catherine Est.
1022, Ste-Catherine Est.
Lachine.
Maisonneuve.
Ville Saint-Laurent.



Ameliorez votre cuisine en employant le lait

KLIM

POUR obtenir les meilleurs résultats dans la confection de vos recettes favorites, vous devez toujours employer un lait de la même qualité et de la même saveur.

En employant le lait KLIM vous serez certain de toujours avoir un approvisionnement de lait pur séparé. Le procédé, — "spray process", — par lequel on enlève l'eau du lait séparé, n'enlève pas la saveur fraîche, naturelle du lait, et il lui conserve toute sa valeur nutritive dans cette poudre que vous voyez en ouvrant une boîte de KLIM.

Pour rendre le KLIM liquide, vous mettez de l'eau dans une jarre à fruits, vous y ajoutez le KLIM et vous brassez un moment. Pour les proportions, lisez les indications sur la boîte. En y goûtant vous vous convaincrez immédiatement de la valeur et de la saveur du KLIM.

Ne préparez le KLIM qu'au moment où vous en avez besoin, soit d'une tasse, d'une chopine ou d'une pinte, pour faire la cuisine ou pour la table.

La dernière chopine aura exactement le même goût que la première, — un goût savoureux!

Des milliers de familles dépendent presque entièrement de KLIM pour leur approvisionnement de lait, parcequ'il est commode, économique et pur. Votre épicier peut vous fournir le KLIM en boîtes de trois grandeurs: une demi livre, une livre et dix livres.

CANADIAN MILK PRODUCTS LIMITED
319, Craig Ouest, MONTREAL.

81, Rue Prince William, ST. JOHN — 10-12, Rue St. Patrick, TORONTO — 132, Est, Avenue James, WINNIPEG

Distributeur en Colombie anglaise: Kirkland Rose, 132 rue Water, VANCOUVER. C.A.

Envoyez un dollar pour une boîte de lait entier, en poudre marque KLIM

KLIM BRAND
POWDERED WHOLE MILK
Contenant tout le gras du lait



qui contient tout le gras du lait entier riche avec lequel il est fait. A cause de sa richesse en matière grasse, ce produit n'est pas vendu par les épiciers, mais il est vendu directement au consommateur. Découpez la formule de commande et faites la parvenir à notre bureau le plus proche, et vous recevrez par colis postal une boîte échantillon d'une livre et quart et notre liste de prix.

Commandez votre boîte de KLIM aujourd'hui et apprenez combien commode et comme est bon **LE LAIT ENTIER EN POUDRE.**

CANADIAN MILK PRODUCTS Limited

(Adressez à notre bureau le plus proche) 8-107

Veuillez nous faire parvenir par la malle, une boite d'une livre et quart de la marque KLIM. lait entier en poudre et une liste de prix.

Inclus $1.00. (Pour la Colombie Angiaise, $1.15)

Nom..

Adresse..

....

(Ecrivez votre nom et votre adresse en caractères très lisibles

Pour la Publicité dans
LA REVUE MODERNE
s'adresser à
M. GEORGES MOREAU
et au
Major E. D. BUCKNALL
147 Saint-Denis - - MONTREAL
Tél. Est 1418



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—Effets infaillibles,—$1.00 la boite.—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à
MADAME MARIE VAZELO
Casier postal 35, Station N. Montreal

Résidence: EST 8161 — Service de jour et de nuit

GIROUARD TAXI SERVICE
EST 6031
TAXIS ET TOURINGS
Bureau et Garage:
398 St-Dominique, Montréal



Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.

30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.

Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162 RUE ST-DENIS

L'Adolescence

Pendant la période de transformation qui est l'âge critique de la jeune fille, elle a besoin pour combattre la chlorose et l'anémie qui la guettent d'un tonique généreux, d'un fortifiant éprouvé comme le

VIN ST-MICHEL

Le plus exquis des toniques, le plus puissant des reconstituants qui lui fournira tous les éléments nécessaires pour faire un sang riche, pur, abondant. Sous son action bienfaisante les fonctions se régulariseront, des joues roses remplaceront la pâleur caractéristique de la chlorose, l'énergie remplacera la langueur, la lassitude, et la force et la santé remplaceront la faiblesse et les douleurs.

Le **Vin St-Michel** est un apéritif agréable, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée

Seuls Agents

468, RUE ST-PAUL OUEST
MONTRÉAL







Pour les Fêtes

La Nouvelle Bière

Frontenac

I. P. ALE

sera le breuvage populaire.

LES connaisseurs apprécient les qualités remarquables de la Frontenac I. P. Ale.

Nombre d'entre eux, en dégustant la nouvelle bière, ont instantanément reconnu le goût caractéristique des Ales de la vieille Angleterre.

Que ceux qui n'ont pas encore goûté à la Frontenac I. P. Ale, cette nouvelle bière riche et savoureuse, n'hésitent pas à l'essayer.

En vente partout maintenant

FRONTENAC BREWERIES LIMITED, MONTREAL

Incendies, Marine, Automobiles, Explosions, Emeutes, Commotions civiles et Grèves.

WESTERN
ASSURANCE COMPANY
Incorporée en 1851

ROBERT BICKERDIKE & SON
Gérant de succursale pour la province de Québec
61 RUE ST-PIERRE, MONTREAL

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

CONDITIONS POUR LES ETUDES GRAPHOLOGIQUES.

Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copie; cinquante sous en timbres ou mandat-poste. Si on désire conserver le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.

Pour les études particulières envoyées directement: $1.00.

(*Suite des pages 3-4-5*)

jugement. Lucienne est bonne et aimante mais un peu difficile de caractère: exagérée, entêtée, raide, souvent de mauvaise humeur. Généreuse et dépensière. Beaucoup d'entrain pour commencer les travaux qu'elle ne sait pas continuer parce qu'ils ont cessé de lui plaire. Un peu timide; besoin de confidence mais difficulté à exprimer ce qu'elle ressent. Volonté faible, irrésolue, facilement influencée et pourtant très entêtée. Elle se bute sur des riens mais au fond elle est conduite par ceux qui veulent la conduire.

L. A. CRU.—Un peu pessimiste et d'une sensibilité excessive: l'imagination porte aux exagérations et nuit assez sérieusement à l'appréciation juste des choses et des gens. La nervosité est accentuée et produit de l'irritabilité et de la tristesse. Elle est portée à contredire à discuter et elle le fait souvent avec aigreur. Et cependant, elle est bonne, tendre, délicate, dévouée: elle a besoin d'affection et elle souffre de n'être pas comprise. Elle est généreuse. Pas économe ni très pratique. Elle est susceptible et avec ses amis elle a des exigences un peu jalouses. La volonté est énergique et avec l'activité qui est grande, lui permet de réagir contre la tristesse: elle est résolue, ferme, elle a parfois des emportements ou du moins de grandes vivacités.

SUZANNE PLOUFFE.—Petite nature nerveuse et sensible, toute ardeur et toute énergie. Elle est très aimante, droite et capable d'un grand dévouement. L'activité est vive: Suzanne se dépense avec une ardeur qui entraîne rapidement la fatigue: quand elle est fatiguée elle est irritable et impatiente. La volonté est autoritaire, résolue, très indépendante et très obstinée. Elle est courageuse et optimiste. Elle aime son confort. Elle est très sincère. Portée à l'exagération, elle juge d'une façon trop absolue et souvent sans indulgence.

GERMAINE AUX YEUX NOIRS.—Avec beaucoup d'imagination et une nature un peu indolente, Germaine est une rêveuse, elle est remplie d'illusions et portée à voir les beaux côtés des choses au détriment de la vérité. Elle a un cœur délicat, bon, affectueux: elle s'enthousiasme facilement, et elle n'a pas beaucoup de volonté. Son amour de la vie lui donne de l'entrain et du courage, mais je la crois désarmée devant les difficultés et les épreuves. Elle est aimable, gaie, gracieuse. Elle manque de réflexion mais elle a un fonds de bon sens qui, en se cultivant, deviendrait précieux.

GERRY.—Sensible, imaginatif, très enthousiaste, il doit s'exercer à réfléchir et à raisonner, afin de ne pas se laisser influencer par les exagérations de l'imagination qui peuvent nuire au jugement. Généreux, sincère, ambitieux, actif, plein de bonne volonté. Le cœur est bon et tendre, le caractère inégal et pas très énergique en dépit d'une obstination très marquée. Il dépend trop de ses impressions et il se laisse bien facilement influencer quand le sentiment se met de la partie. Je n'avais que quelques lignes, car je n'étudie pas sur de la copie. Je ne cesse de le dire.

IDEAL.—Délicate, sensible, d'un tempérament nerveux et d'une humeur très variable. La réserve oppose aux expansions et la rend un peu gênante, en lui donnant un apparence un peu froide. Elle est très énergique, active, résolue, autoritaire. Elle tient beaucoup à ses idées, qui sont absolues et un peu étroites: elle contredit et discute beaucoup et avec raideur et entêtement. Cette doispsition nuit parfois, à l'amabilité. Le cœur est bon, dévoué et affectueux, mais idéal manque totalement de douceur et de souplesse. Elle a de la bonne volonté, elle a un esprit de protection qui la fait aimer les petits et avoir pitié de ceux qui souffrent. Très capricieuse et sujette à de brusques sautes d'humeur.

CARMEN (T.P.)—Beaucoup de bon sens, de droiture et d'esprit pratique, quoique certaines qualités pratiques, comme l'ordre et l'exactitude soient plutôt médiocres. Elle est fière, un peu distante quoique très bonne et dévouée. Malgré certains airs d'assurance, elle est timide au fond, et elle a beaucoup de répugnance à faire des avances. La volonté est impulsive, active, ardente, un peu autoritaire. Vivacités et impatiences. La bonté et la bienveillance disposent à l'indulgence et la générosité est belle. Très sensible, elle s'attriste facilement, mais l'énergie réagit rapidement. Gentiment simple, naturelle, elle est aimable et elle plaît par sa sincérité.

MARGOTON.—Trop d'imagination nuit parfois au jugement en portant aux exagérations. L'orgueil est susceptible et elle est souvent induite en erreur par la dite imagination. Elle est rêveuse, pas mal sentimentale, d'une humeur très capricieuse. La volonté est impétueuse et fantaque: très autoritaire, très entêtée, elle ne cède pas, et elle est encline à faire des scènes, étant ardente et nerveuse. Intelligente, elle goûte les choses de l'esprit. Elle est originale et elle a beaucoup de délicatesse. Très fermée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des affaires des autres. Elle n'est pas pratique et elle est portée à croire que la vie est un rêve! La réveil sera dur. Pas beaucoup d'écriture. Je deviendrai plus sévère et je mettrai de côté ces manuscrits de quelques lignes.

GRANDE AMIE.—Positive et pratique, elle est sensible, un peu nerveuse et inégale, mais bonne, affectueuse et droite. Elle a beaucoup de bonne volonté et peu d'égoïsme, elle sait donc se dévouer, mais elle manque un peu de constance et de méthode dans le dévouement. La volonté est souple, variable et faible, mais tout de même pas tout à fait dénuée d'énergie. Elle subit facilement les influences et elle a une humeur très inégale.

AMOUREUSE.—Imagination vive qui empêche une vue juste des choses et des gens: elle est irréfléchie, ardente et capable de coups de tête. Les affections sont jalouses, un peu tyranniques et plus vives que profondes et durables.

L'orgueil est susceptible, et je ne lui vois pas la grande générosité qui préserve du manque d'indulgence et des rancunes.

Le cœur a de la délicatesse et de la sensibilité et elle peut se dévouer pour ceux qu'elle aime, mais la constance fait défaut et le dévouement lui pèse après un certain temps. Volonté capricieuse et faible qui subit facilement la domination des volontés fortes. Activité inégale et pas encore beaucoup de sens pratique... mais il peut se développer avec la nécessité.

ABEL.—Délicat, sensible et bon, c'est un nerveux, inégal d'humeur et d'activité: un rien le distrait et l'amuse, un rien le jette dans la tristesse et c'est un homme qui se découragerait facilement. Quoiqu'il ait l'esprit et le sens des affaires, du jugement et de la réflexion, il manque d'ordre dans le détail, et cela doit lui occasionner des ennuis. Simple, naturel, sans aucune prétention ou vanité, il est sincère mais peu expansif. Volonté vive, impulsive, un peu autoritaire mais sans dureté: il est porté à contredire à critiquer et peut-être un peu à grogner. Mais il est toute tendresse et rempli d'un dévouement généreux, intelligent et inlassable pour les siens.

JACQUES.—Tout jeune, étourdi, impulsif, assez sensé à ses heures. Le cœur est bon, délicat et affectueux. Il a de la sincérité et une franchise qui lutte pour surmonter la réserve un peu timide qui le domine souvent.

Un peu de contentement de soi mais pas de sotte: vanité. Le travail est inégal et ressemble à l'humeur il est bon ou mauvais suivant les jours. Idées assez arrêtées, besoin de les affirmer et de les discuter La volonté est ferme, énergique; pour le moment elle manque de persévéramce, mais il est encore jeune et le caractère est en pleine formation. Le fond est bon et droit.

JEANNE D'ARC DE M.—C'est une nature sensible, affectueuse et un peu faible, il est facilement entraîné par les gens et dominé par les circonstances. Il est honnête et bon, mais pour se sortir d'un mauvais pas, il est capable de dissimulation et peut-être de mensonge.

Souvent triste, aisément rebuté par les difficultés. Généreux et un peu dépensier. Tout simple, sans aucune vanité. Il manque de persévérance et il est d'humeur très variable.

BRINDILLE.—L'esprit est délicat et gracieux, l'imagination est active mais contenue et réglée par la réflexion et le bon sens naturel et le sens pratique. C'est une jolie nature de femme active, bienveillante, dont l'énergie ne nuit pas à la douceur. La volonté est ardente, active, indépendante. Elle a beaucoup d'initiative mais pas autant de constance. Courageuse et optimiste, habile et adroite, elle sait organiser et bien conduire son affaire. Bonne, aimante et dévouée, c'est le typde de la femme qui sait faire de son intérieur un endroit de repos et de paix.

JOINVILLE.—Un peu léger, imaginatif et rempli d'illusions, il est porté à la rêverie et à bâtir des châteaux en Espagne. Il est impulsif, enthousiaste et fa-

Camées, Marbres, Colliers en perles, Articles en écaille brune ou blonde, Dentelles, Montres, Parfums, Aquarelles.

Tous ces articles importés d'Italie sont vendus à des

PRIX TRES BAS

Venez nous voir avant d'acheter vos cadeaux pour les fêtes.

ITALIAN & EUROPEAN IMPORTING CO.

78 RUE CRESCENT



cilement emballé. Bon, bienveillant et gai, il est ouvert et il a le cœur sur la main. Orgueilleux, timide et délicat, il est susceptible. Grand besoin d'affection et d'approbatiorf. Il manque de résolution et il est facilement influencé et dominé. Actif, ainmé, il se jette avec ardeur dans les différentes entreprises, mais la persévérance est faible. Grande confiance en lui-même qui frise la présomption. Jolie nature ardente, douce et souple.

JEANNE MANCE.—Personne positive et pratique: elle est active et un peu routinière. Le cœur est sensible et affectueux, et le dévouement s'exerce naturellement pour ceux qu'elle aime: elle a peu d'égoïsme et le besoin de se dépenser. Toute simple et sans aucune vanité. La volonté est précise, ferme, égale: elle est énergique et courageuse. L'humeur est capricieuse, et il arrivè à ma correspondante d'être irritable, entêtée et brusque. C'est dommage! Elle a le fond, pourquoi pas aussi les formes d'une bonté réelle?

ISABEAU BELLA.—Délicate, sensible et tendre, c'est une sensitive, et comme elle a son grain d'égoïsme et son petit orgueil, c'est aussi une susceptible. Active, ardente, animée, elle agit souvent avec précipitation et avec une dépense de force nerveuse qui la fatigue rapidement. La volonté est active, obstinée et se renouvelle sans cesse. Courageuse, optimiste et gaie, elle subit des dépressions qui durent peu, car ses impressions sont plus vives que profondes. Beaucoup de réserve timide.

NUMERO 52.—Positif et pratique, il est très sensible à tout ce qui assure son confort et contribue à son plaisir. Il est actif, ambitieux, sincère quoique capable de dissimulation à l'occasion. Le cœur est bon et sensible, c'est un homme bienveillant et capable de rendre service. N'empêche que je lui trouve un égoïsme qui fait qu'en tout, c'est lui d'abord dont il a souci. Quoiqu'il ait une tournure d'esprit pratique, il n'est pas toujours pratique: il n'équilibre pas toujours ses dépenses et ses revenus, il manque d'ordre et ne soigne pas les détails. Il aime à parler, à blaguer un peu, il s'enthousiasme facilement. Volonté impulsive et ardente. Il a de l'initiative, il est autoritaire. C'est une nature susceptible de subir des entraînements auxquels il ne résiste pas avec assez de persévérance quoiqu'il soit capable de résolutions fortes. Il mérite l'estime et il l'inspire.

NUMERO 13.—Très impressionnable, et d'une nervosité, marquée ma correspondante est inégale et d'humeur très capricieuse. Généreuse et souvent extravangante dans ses dépenses. Elle est susceptible. Le cœur est délicat et bon: elle aime tendrement et jalousement les siens, mais elle n'est pas très indulgente même pour ceux qu'elle aime le mieux. Volonté impulsive et irréfléchie. Petits emportements, de l'irritabilité nerveuse, assez d'obstination. L'activité dégénère facilement en agitation et entraîne aisément la fatigue Elle parle et agit avec une précipitation qui peut lui faire commettre des indiscrétions et des erreurs.

TONY (Sherbrooke, papier bleu).—Elle est légère, superficielle, attachant beaucou d'importance aux apparences. Elle manque de séri5ux et de prévoyance et elle est très vaniteuse. Le jugement ne sera jamais merveilleux à cause du manque de réflexion. Elle est ouverte et franche et elle dit même un peu trop tout ce qu'il lui passe par la tête, sans souci d'être indiscrète ou de blesser les autres.

Je lui trouve de l'égoïsme, l'habitude de tout rapporter à elle, une absence étrange de générosité et d'oubli de soi. L'humeur est capricieuse: elle est souvent brusque, raide, entêtée et difficile. Elle est cependant fort contente d'elle et se croit quelquefois la victime des autres dont elle se plaint amèrement. Sensible et capable d'affection; peut-être les affections fortes surmonteront-elles sa répugnance à se dévouer.

TOUJOURS RIEUSE.—Nerveuse, délicate, d'une sensibilité exagérée par la faiblesse physique, ma correspondante a une imagination active, créatrice de sèves et souvent utile à la remonter. Droite, franche, délicate et timide. Elle n'a pas de vanité et sa jolie simplicité en tout est l'un de ses charmes. Bonne, généreuse, prête à se dépouiller pour les autres, elle a un petit cœur tendre et fermé, difficile à connaître. Vif besoin d'affection, d'affection visible et sensible. La volonté est ardente et énergique, un peu capricieuse, mais se renouvelant sans cesse. Petits accès de tristesse, réactions faciles. Il lui faut de l'affection chaude et de la sérénité pour soutenir son courage. Très gentille et très sympathique.

ROSE FLETRIE H.D.—Délicate, sensible, rêveuse et un peu sentimentale. Bonne, généreuse et tendre, C'est le type de la femme dévouée. qui ne voit que par les yeux de ceux qu'elle aime. Elle est un peu jalouse et prompte à s'inquiéter et à tourmenter les autres en même temps qu'elle-même. Volonté obstinée et qu manque d'initiative. Trop d'imagination, en portant aux exagérations, nuit au jugement, mais elle est sensée et l'esprit pratique pourrait se développer Pourquoi m'envoyer de la copie? Je n'en veux pas.

PETITE CURIEUSE.—Voici une petite fille bien étourdie qui n'avait pas encore compris, au 1er juin, que c'est Claude Ceyla qui est le graphologue de la Revue Moderne.

Elle a pourtant du bon sens, et quand elle veut, elle réfléchit et raisonne comme un gros livre. La volonté est énergique: les opinions sont arrêtées et ma correspondante contredit et discute avec entrain et obstination. Elle est active, courageuse, optimiste. Aucune vanité indue, mais un peu d'égoïsme qui nuit à ses élans généreux et peut les arrêter. Elle a un bon cœur affectueux et une nature droite. Pourquoi si peu d'écriture? Tant pis pour vous, et je ne recommence pas pour aucune considération. J'ai trop de correspondants qui attendent.

JEANNINE.—L'esprit est clair et juste: elle peut tout de même se défier de l'imagination active et qui essaie de deviner là où il faudrait voir et raisonner. Sincère et bonne, mais pas assez souple et tranchant avec un peu d'inflexibilité. Elle est très timide et d'une grande réserve. La générosité est grande, et elle est bien servie par un dévouement qui cherche à se dépenser. L'orgueil est fier et un peu susceptiile, mais elle n'a pas de vanité et sa simplicité invariable plaît beaucoup. C'est une personne sérieuse et consciencieuse dont le cœur est excellent. Les affections sont profondes et constantes.

JEAN DYS.—La copie est pourtant interdite. Un peu d'étourderie et une imagination qui nuit au jugement. Il y a là cependant un côté pratique et un fonds de bon sens qui peuvent être cultivés. Bon cœur affectueux et sensible. Peu d'égoïsme, facilité de se dévouer. La volonté est précise, égale et ferme. Elle a, facilement, et sans motifs, des jours de tristesse. L'ordre laisse un peu à désirer.

ANTONIO B.—Nature positive où la sensibilité est modérée et combattue quand même. Il n'est ni vaniteux, ni prétentieux, mais il a de l'orgueil et de la susceptibilité. La volonté est d'une opiniâtreté remarquable. Il est actif, et il agit souvent avec précipitation et sans soin. Il a bon cœur, mais une humeur variable et souvent désagréable et il ne fait pas bon l'offenser: il n'endure pas doucement. Il est affectueux quoiqu'il le cache et il a besoin de sympathie et de confiance. Loyal et sincère. Activité, capricieuse. Il est facilement attristé.

A.P.—Sensible, délicate, vive, d'une activité un peu nerveuse, elle est pratique, courageuse et ne manque pas d'initiative. Elle est timide et je la crois un peu susceptible quoiqu'elle essaie de le cacher, car elle est fière. Gentiment simple, elle n'a pas de vanité, et elle y va rondement dans tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait. Elle est gaie, animée et toujours en mouvement, soit pour travailler, soit pour s'amuser. La volonté est bien équilibrée: active, ferme, capable de souplesses utiles. Elle est bonne et dévouée, mais pas douce: elle a des impatiences raides, de petits entêtements désagréables, et une humeur très capricieuse. Elle est droite et sincère.

BRINDILLE (Sherbrooke).—Beaucoup d'imagination nuirait fort au jugement si Brindille n'était pas une petite personne sensée et pratique et qui apprend à observer et à réfléchir. Qu'elle se défie tout de même des illusions créées par cette imagination à laquelle il faut tenir la bride serrée. Le cœur a cette bonté délicate et profonde qui sait se dévouer sans calcul ni hésitation. Elle est simple et modeste et elle ne fait jamais rien pour attirer l'attention. La volonté est plus faite pour la résistance que pour l'initiative: l'obstination est habituelle, souvent muette mais difficile à vaincre. Elle a cependant trop de raison et elle est trop intelligente pour ne pas se rendre aux raisons solides ou à l'évidence. Une confiance accentuée en elle-même qui lui donne de l'aisance et de l'assurance. Franche et discrète, elle a du tact: et elle est tout à fait aimable et bien femme.

GAETANE B.—Elle est bonne, franche, tout à fait "sans cérémonie", d'une activité inégale et molle que l'effort effraie. La volonté est faible, capricieuse, soumise à toutes les influences ambiante, ce qui nécessite un bon choix d'amis. L'humeur est variable et les accès de tristesse et de découragement sont fréquentes. Elle est irritable et s'emporte facilement et sans résultats utiles, car elle n'est ni consistante, ni persévérante. Pas d'ordre, aucune économie, elle agit par impulsion et sans méthode, elle ne sait jamais où trouver ses affaires et elle s'agite beaucoup pour rien.

FRANCOISE.—Beaucoup de bon sens et une nature positive, pratique, qui tend à tout simplifier. Intelligente et énergique, elle sait ce qu'elle veut, et elle le fait sans s-occuper des autres, avec décision et persévérance. Résolue, autoritaire, elle a de l'assurance, grande confiance en elle-même et la conviction qu'elle a raison. Aussi arrive-t-elle généralement à son but. Droite, ouverte, sans ruses ni détours, elle est bonne et largement généreuse, capable d'un dévouement dans lequel il n'entre aucune soumission. Elle ne se laisse pas conduire, c'est elle qui a les initiatives et qui mène les autres.

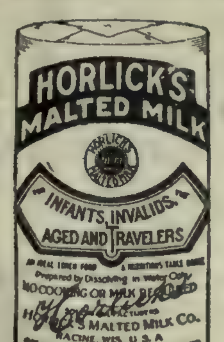
UNE CORRECTION NE GUERIT PAS

Ne croyez pas que les enfants puissent être guéris du défaut d'uriner au lit par une fessée. Le mal est constitutionnel, l'enfant n'y peut rien. J'enverrai à n'importe quelle mère, mon excellent traitement, avec des instructions détaillées—

GRATIS Si votre enfant vous cause des ennuis de ce genre, n'envoyez pas d'argent, mais écrivez-moi de suite, mon traitement est fortement recommandé aux adultes souffrant de difficultés urinaires le jour ou la nuit. Ecrivez pour traitement d'essai gratuit.

MRS. M. SUMMERS

BOX 99 986 WINDSOR, ONTARIO



Le LAIT MALTÉ de HORLICK'S

Employé avec succès pendant près de 1/3 de siècle.
Fait dans des conditions hygiéniques avec du lait pur et riche et de l'extrait de notre grain malté.

La Nourriture-Breuvage est préparée en dissolvant la poudre dans l'eau. Elle donne de la vigueur aux Bébés et aux Enfants. Elle convient aux estomacs les plus affaiblis chez les Invalides et chez les Vieillards. Elle est fortifiante comme collation au bureau et à table.

DEMANDEZ **Horlick's** et procurez-vous l'original.

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,

Elève de Madame de Thèbes, de Paris.

LE PASSÉ!!
LE PRESENT!!
L'AVENIR!!

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m. Dimanche excepté.

86 Rue St-Laurent

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

SOMMAIRE DES ANNONCES

C'est une belle nature énergique; elle manque de douceur et de souplesse et elle peut devenir dure devant la résistance, mais elle est sincère, bonne et forte.

IRENE B.—Elle est sérieuse, réfléchie, raisonnable et très droite. Les qualités pratiques seraient cultivées avec avantage: elle sont toutes en germes chez elle. Le cœur est délicat et bon: ses affections sont profondes, constantes et dévouées. La volonté est ferme, d'un entêtement un peu raide, mais avec des souplesses utiles. Humeur variable. A cause de sa sensibilité, Irène s'attriste assez facilement, mais elle est énergiq'e et l'activité chasse la tristesse. Elle inspire la confiance et la mérite bien.

CAFETARIA DATA.—L'étude sera imparfaite à cause de l'emploi du papier rayé. Si l'on observait scrupuleusement les conditions, on serait mieux servi! Imaginative, un peu rêveuse, mais ma correspondante est active aussi et très animee à ses heures. Bonne et sincère elle a un cœur affectueux auquel nuit cependant un gros orgueil toujours prêt à faire des siennes. La volonté est impulsive et ardente avec des souplesses très féminines. Enthousiasmes nombreux. Bonté douce et bienveillante. Elle est un peu susceptible, mais généreuse et trop impressionnable pour ne pas oublier rapidement ses griefs. Gentille, gaie et gracieuse.

CLAUDE CEYLA.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1er 25 sous par 10 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

"Y a-t-il un monsieur qui serait assez gentil au point de vouloir correspondre avec moi? Adresse: ANDREE MALEPART, Chambre 205—502 Ste-Catherine Est, Montréal.

JEUNES FILLES, la vie est monotone ici. Voulez-vous correspondre? Je suis rêveur. Adressez à G. L., B. P. 16, St-Hyacinthe, Qué.

JE DESIRE correspondre par lettres et cartes postales illustrées de Musés, Salons, avec tous garçons majeurs. Mlle LISE LE MOYNE, 158 Nicolet, Hochelaga, Montréal.

JEUNE FILLE de bonne famille, brunette de 23 ans, désire correspondre avec jeune homme distingué et instruit de Montréal. AIMEE GAMACHE, Poste restante, rue Saint-Jacques, Montréal.

C. RYEUSE — sérieuse à ses heures aimerait un correspondant au style badin. Inutile de dire: "intelligent", c'est sous-entendu. Casier 553, Sherbrooke, P.Q.

DEUX JEUNES SHERBROOKPISES désireraient correspondre avec jeune gens instruits. But: Se distraire. — A qui la première lettre? Jacqueline Alla–d et Gaétane Bernard, Poste restante Sherbrooke Sud, Qué.

"JEUNE FILLE, 20 ans, désirerait échanger correspondance littéraire avec jeune homme instruit. Mlle MARIETTE DUVAL, St-Casimir, Co Portneuf. P.Q.

JEUNE FILLE de bureau, aimerait échanger correspondance avec gentil jeune homme de 20 à 30 ans. Mlle FRANCOISE LARIVEE, Poste restante, St-Hyacinthe, P.Q.

BRUNETTE désire correspondre avec jeune homme distingué et instruit. Mon adresse si désirée sera donnée. Mlle CECILE LEDUC, Poste Restante, 324 Ste-Catherine, P.Q.

OU ETES-VOUS MIENNE?—Féminine blonde ou châtain, santé, jolie, grande, élégante, intelligente, instruite, vertueuse, affectueuse, petite dot, trente ans "— ou —", (piano, aiguille et marmite), sera reine-étoile au futur home de CLAUDE BOURGET, 160c Hogan, Montréal.

JEUNE FILLE distinguée, instruite et de bonne famille, désire correspondre avec messieurs de bonne éducation et de bon emploi, âgés d'au moins 24 ans. Adresse: Mlle L. B., Boîte Postale 123, Bureau de Poste, Montréal.

JEUNE HOMME (27 ans) désire correspondre avec jeune fille de 18 à 23 ans. Major SOMEBODY, Poste restante, Ste Anne de Bellevue, P.Q.

"J'aimerais correspondre avec jeune homme instruit et de bonne éducation." Lucille Gréthaël, 87 Station "N" Montréal.

MLLE JEANNINE DESCHAMPS. Poste restante, Ottawa, désirerait correspondre avec jeune homme distingué de Québec et de Montréal.

COURRIER POÉTIQUE

DESESPERANCE.—Cette pièce n'est pas sans talent. Le sujet en redeviendra d'atcualité l'an prochain. Bon courage!

LE MESSAGE.—Vers naïfs remplis de fautes de versification.

SCENE D'HIVER.—Procurez-vous un traité de prosodie et étudiez les règles. "C'est le fond qui manque le moins."

IMPRECATIONS A L'ABIME.—Réponses a été donnée dans un précédent courrier.

L'HEURE QUI FUIT.—Voir le dernier courrier.

SUR L'ETANG.—Vers faciles et d'une forme trop négligée. Lisez les grands poètes. Etudiez l'art des vers.

VERS LE NEVROSE.—Triste chemin à prendre pour aller à la gloire! Je doute que madame la directrice consente a mettre vos images peu... vêtues sous les yeux de ses lecteurs. Vous avez du talent, ne le gâtez pas. Formez votre goût dans les bons auteurs.

IDEAL.—Vers de tenue morale excellente, mais de forme défectueuse; les prosaïsmes y abondent.

POUR CELLE QUI VIENDRA.—Etudiez les règles de la versification. "Lien" a deux syllabes et non une.

NOTE.—Certains poètes se plaignent que les pièces qu'ils nous ont adressées depuis quelque temps déjà n'ont pas encore été insérées. A cela, il peut y avoir deux raisons.

Nous ne demandons pas mieux que d'encourager les jeunes talents, nous sommes même heureux de le faire à l'occasion. Une Revue littéraire qui n'est pas spécialement créée pour les débutants doit, dans son intérêt et dans celui de la littérature canadienne-française, se maintenir à un niveau littéraire élevé. Elle ne peut tout accepter, il lui faut choisir. L'objet de ce courrier est simplement d'émettre une opinion impartiale sur les pièces soumises, de donner un conseil et d'indiquer les fautes principales, quand il y a lieu. On peut être sûr que toute œuvre distinguée, quelqu qu'en soit l'auteur, a sa place marquée dans la Revue.

D'un autre côté, les envois sont tellement nombreux que les auteurs des pièces acceptées doivent attendre leur tour. La "Revue Moderne" ne paraît qu'une fois par mois et son espace est limité. Nous faisons notre possible pour être juste envers chacun.

SAINT-JUST.

"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépots dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse: 147, RUE S.-DENIS, MONTREAL. Adresse Postale: CASIER 35, STATION N, MONTREAL

Téléphone Est 1418

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada: 1 an—$3.00. 6 mois—$1.50; Etranger: 1 an—$4.00. 6 mois—$2.00.

Veuillez trouver sous pli la somme de $________pour________mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

*Nom:*______________________________

*Rue:*______________________________*No.*__________ *Ville:*______________________________

AP
21
R4
année 1-2,no.2

La Revue moderne

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY